L'INFINIE COMÉDIE

DAVID FOSTER WALLACE



Éditions de l'Olivier

Du même auteur

Un truc soi-disant super auquel on ne me reprendra pas
Au diable vauvert, 2005

Brefs entretiens avec des hommes hideux
Au diable vauvert, 2005

La Fonction du balai
Au diable vauvert, 2009
J'ai Lu, n° 10797

C'est de l'eau
Au diable vauvert, 2010

La Fille aux cheveux étranges
Au diable vauvert, 2010

Tout et plus encore : une histoire compacte de l'infini
Ollendorff et Desseins, 2011

Le Roi pâle
Au diable vauvert, 2012
J'ai lu, n° 11206

OceanofPDF.com

Les personnages et situations décrits dans ce livre sont fictifs. Toute ressemblance avec des personnes ayant réellement existé est une coïncidence ou bien le produit de votre imagination perturbée. Les noms d'endroits, sociétés, institutions et personnages publics projetés sur des choses inventées ne visent qu'à caractériser ces choses-là et n'ont rien de réel.
En plus des réunions fermées réservées à ses membres, les Alcooliques Anonymes de Boston organisent des réunions ouvertes, auxquelles presque toute personne intéressée peut venir assister et écouter, prendre des notes, casser les pieds des gens avec ses questions, etc. De nombreuses personnes ont échangé avec moi lors de ces réunions ouvertes et ont été extrêmement patientes, loquaces et généreuses. Je ne vois de meilleur moyen de témoigner ma gratitude envers ces hommes et ces femmes que de refuser de les remercier nommément. – D.F.W.

Les Éditions de l'Olivier remercient
Cyrielle Ayakatsikas, Patricia Duez
et Hélène Boguet pour leur aide précieuse.

ISBN 978-2-82360-939-4.

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Little, Brown and Company en 1996,
sous le titre : *Infinite Jest*.

© David Foster Wallace, 1996.

© Éditions de l'Olivier pour l'édition en langue française, 2015.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

OceanofPDF.com

À F. P. Foster : R.I.P.

OceanofPDF.com

SOMMAIRE

Du même auteur

Copyright

Dédicace

Table des matières

ANNÉE DE GLAD

ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

1ER AVRIL – ANNÉE DE LA COMPRESSE MÉDICALE TUCKS

9 MAI – ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

ANNÉE DE LA MINI-SAVONNETTE DOVE

ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

OCTOBRE – ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

AUTOMNE – ANNÉE DES PRODUITS LAITIERS DE L'AMÉRIQUE PROFONDE

3 NOVEMBRE – ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

PENDANT L'ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

DENVER, COLORADO, 1ER NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

30 AVRIL – ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

3 NOVEMBRE A.S.V.A.I.D.

LA PREMIÈRE EXPÉRIENCE VAGUEMENT, TRÈS VAGUEMENT, AMOUREUSE DE MARIO INCANDENZA, JUSQU'ALORS

30 AVRIL – ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

30 AVRIL – ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

3 NOVEMBRE A.S.V.A.I.D.

DE : MÉMO E-MAIL DU SYSTÈME INTERLACE INTERNE CAH-NNE22-3575634-22, BUREAU CENTRAL DES PLAINTES, ASSURANCES STATE FARM, INC., BLOOMINGTON, ILLINOIS, 26 JUIN ANNÉE DES PRODUITS LAITIERS DE L'AMÉRIQUE PROFONDE

PREMIÈRE DISSERTATION DE HAL INCANDENZA SUR UN SUJET VAGUEMENT FILMIQUE, REMISE À MR OGILVIE, CLASSE DE 5E, DANS LE CADRE DE SON COURS « INTRODUCTION AUX ÉTUDES SUR LE DIVERTISSEMENT » (2 TRIMESTRES OBLIGATOIRES), ENFIELD TENNIS ACADEMY, 21 FÉVRIER, ANNÉE DU WONDERCHICKEN PERDUE, QUATRE ANS APRÈS L'ABANDON DE LA TÉLÉDIFFUSION, UN AN APRÈS LE PASSAGE DE VIE À TRÉPAS DU DR JAMES O. INCANDENZA, UNE DISSERTATION NOTÉE SEULEMENT B / B+ MALGRÉ UNE APPRÉCIATION GLOBALEMENT POSITIVE, SURTOUT PARCE QUE LE § CONCLUSIF N'ÉTAIT NI PRÉPARÉ PAR LE CORPS DE LA DISSERTATION NI ÉTAYÉ, D'APRÈS OGILVIE, PAR AUTRE CHOSE QU'UNE INTUITION SUBJECTIVE ET DES FIORITURES RHÉTORIQUES

SEUL ARTICLE PUTATIF PUBLIÉ DE L'ÉNORME « JOURNALISTE » ÉPILÉE PAR ÉLECTROLYSE « HELEN » STEEPLY AVANT QU'ELLE NE COMMENCE SON PORTRAIT DU PUNTER ORIN J. INCANDENZA DES CARDINALS DE PHOENIX, ET SON SEUL ARTICLE PUTATIF PUBLIÉ AYANT UN RAPPORT OBJECTIF AVEC LA BONNE VIEILLE MÉTROPOLE BOSTONIENNE, LE 10 AOÛT DE L'ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES

INCONTINENTS DEPEND, QUATRE ANS APRÈS
QUE LE THÉORICIEN OPTIQUE, ENTREPRENEUR, ACADÉMICIEN
TENNISTIQUE ET CINÉASTE AVANT-GARDISTE JAMES
O. INCANDENZA S'EST DONNÉ LA MORT EN INTRODUISANT
SA TÊTE DANS UN FOUR À MICRO-ONDES

RÉCAPITULATIF ALPHABÉTIQUE DES GROUPES
SÉPARATISTES/ANTI-O.N.A.N. DONT L'OPPOSITION
À L'INTERDÉPENDANCE/RECONFIGURATION EST DITE
À CARACTÈRE TERRORISTE/EXTORTIONNISTE DANS
LA CLASSIFICATION P.M.R.C. ET B.S.S.E.U.

POURQUOI – ALORS QU'AU TOUT DÉBUT DES TÉLÉPUTEURS
INTERNET D'INTERLACE QUI FONCTIONNAIENT
ESSENTIELLEMENT SUR LE MÊME RÉSEAU DE FIBRE
NUMÉRIQUE QUE LES COMPAGNIES DE TÉLÉPHONE,
L'AVÈNEMENT DE LA VIDÉO-TÉLÉPHONIE (DITE
« VIDÉOPHONIE ») CONNUT UNE PÉRIODE DE GRAND SUCCÈS
AUPRÈS DES ABONNÉS – LES APPELANTS FURENT
ENTHOUSIASMÉS PAR L'IDÉE D'UNE INTERFACE
TÉLÉPHONIQUE À LA FOIS ORALE ET FACIALE (LES PETITES
CAMÉRAS DES VIDÉOPHONES DE PREMIÈRE GÉNÉRATION
ÉTANT TROP RUDIMENTAIRES ET À OUVERTURE TROP ÉTROITE
POUR PERMETTRE AUTRE CHOSE QUE DES GROS PLANS
FACIAUX) GRÂCE AUX TÉLÉPUTEURS DE PREMIÈRE
GÉNÉRATION QUI À L'ÉPOQUE N'ÉTAIENT GUÈRE PLUS
QUE DES TÉLÉVISEURS HIGH-TECH, BIEN QU'ILS EUSSENT
ÉVIDEMMENT CETTE PETITE ICÔNE HOMONCULAIRE « AGENT
INTELLIGENT » QUI APPARAISSAIT EN BAS À DROITE
DES ÉMISSIONS TÉLÉDIFFUSÉES PAR CÂBLE ET VOUS DONNAIT
L'HEURE ET LA TEMPÉRATURE EXTÉRIEURE OU VOUS
RAPPELAIT QUE VOUS DEVIEZ PRENDRE VOTRE MÉDICAMENT
CONTRE L'HYPERTENSION OU QU'UN DIVERTISSEMENT
PARTICULIÈREMENT SÉDUISANT ALLAIT COMMENCER
SUR LA CHAÎNE 491 PAR EXEMPLE, OU ENCORE VOUS
SIGNALAIT BIEN SÛR UN APPEL VIDÉOPHONIQUE ET FAISAIT

DES CLAQUETTES AVEC UN PETIT CHAPEAU DE PAILLE ICONIQUE ET UNE CANNE JUSTE EN DESSOUS D'UN MENU D'OPTIONS DE RÉPONSES POSSIBLES, ET LES APPELANTS ADORAIENT LEUR PETITE ICÔNE HOMONCULAIRE – MAIS POURQUOI, EN MOINS DE 16 MOIS OU CINQ CAMPAGNES PROMOTIONNELLES, LA COURBE TUMESCENTE DE LA DEMANDE DE « VIDÉOPHONIE » S'EFFONDRA-T-ELLE BRUSQUEMENT COMME UNE TENTE QUI S'AFFALE, SI BIEN QUE, DURANT L'ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND, MOINS DE 10 % DES COMMUNICATIONS TÉLÉPHONIQUES PRIVÉES UTILISAIENT LES TRANSFERTS DE DONNÉES PAR VIDÉOFIBRE OU PRODUITS ET SERVICES ASSOCIÉS, LES USAGERS E.U. DU TÉLÉPHONE PRÉFÉRANT FINALEMENT LA VIEILLE INTERFACE TÉLÉPHONIQUE RÉTROGRADE LOW-TECH UNIQUEMENT AUDIO DE L'ÈRE BELL, VOLTE-FACE QUI COÛTA LEURS CHEMISES À MAINTS ENTREPRENEURS DU SECTEUR VIDÉOPHONIQUE, DÉSTABILISA DEUX FONDS COMMUNS DE PLACEMENT TRÈS RENOMMÉS QUI AVAIENT LOURDEMENT INVESTI DANS LA TECHNOLOGIE DU VIDÉOPHONE, ET FAILLIT ESSORER LE FONDS DE RETRAITE FREDDIE-MAC DES EMPLOYÉS DE L'ÉTAT DU MARYLAND, VU QUE LE FRÈRE DE LA MAÎTRESSE DE L'ADMINISTRATEUR DUDIT FONDS AVAIT ÉTÉ UN ENTREPRENEUR RISQUE-TOUT ET PRESQUE MANIAQUE DU SECTEUR VIDÉOPHONIQUE… MAIS POURQUOI DONC CE BRUSQUE RETOUR DES ABONNÉS VERS LA BONNE VIEILLE TÉLÉPHONIE AUDIO ?

HIVER 1960 A.S. – TUCSON ARIZONA

4 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

LE TENNIS ET LE PRODIGE BESTIAL, RACONTÉ PAR HAL INCANDENZA, UNE CARTOUCHE DE DIVERTISSEMENT NUMÉRIQUE DE 11 MINUTES 30 RÉALISÉE, ENREGISTRÉE,

MONTÉE ET – SELON LE FORMULAIRE D'INSCRIPTION – ÉCRITE PAR MARIO INCANDENZA, APRÈS OBTENTION DE LA MENTION HONORABLE AU CONCOURS ANNUEL RÉGIONAL DE TÉLÉDIVERTISSEMENT INTERLACE DE NOUVELLE-NOUVELLE-ANGLETERRE « JEUNES CINÉASTES – ŒIL NEUF VOIX NOUVELLE », EN AVRIL DE L'ANNÉE DE L'EXTENSION DE CARTE-MÈRE-DE-CARTOUCHE-À-RÉSOLUTION-MIMÉTIQUE-FACILE-À-INSTALLER TUTCHIDSU 2007 POUR SYSTÈMES DE TP INFERNATRON/INTERLACE POUR MAISON, BUREAU OU MOBILITÉ (SIC), PRESQUE TROIS ANS JOUR POUR JOUR APRÈS LE PASSAGE DE VIE À TRÉPAS DU DR JAMES O. INCANDENZA

TRANSCRIPTIONS CHOISIES DES INTERFACES DE RÉSIDENTS AVEC MME PATRICIA MONTESIAN, M.A., C.C.T., DIRECTRICE GÉNÉRALE, ENNET HOUSE, MAISON DE SOINS POUR TOXICOMANES ET ALCOOLIQUES (SIC), ENFIELD, MASSACHUSETTS, 13 H 00-15 H 00, MERCREDI 4 NOVEMBRE – ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

FIN OCTOBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

6 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

7 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

CHRONOLOGIE DE L'ÈRE SPONSORISÉE DE L'ORGANISATION DES NATIONS D'AMÉRIQUE DU NORD, PAR ANNÉES

CURRICULUM VITÆ PUTATIF D'HELEN P. STEEPLY, 36 ANS, 1,93 M, 104 KG, LICENCE DE LETTRES, MASTER EN ADMINISTRATION JUDICIAIRE

5 NOVEMBRE – ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

6 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

14 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

7 NOVEMBRE – ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

30 AVRIL/1ER MAI ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

8 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND JOUR DE L'INTERDÉPENDANCE GAUDEAMUS IGITUR

8 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND JOUR DE L'INTERDÉPENDANCE GAUDEAMUS IGITUR

30 AVRIL / 1ER MAI ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

8 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND GAUDEAMUS IGITUR

30 AVRIL / 1ER MAI ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

TOUTE FIN OCTOBRE A.S.V.A.I.D.

9 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

AVANT L'AUBE, 1ER MAI A.S.V.A.I.D. SUR UNE CORNICHE AU NORD-OUEST DE TUCSON, ARIZONA E.U., ENCORE

AVANT L'AUBE, 1ER MAI A.S.V.A.I.D. SUR UNE CORNICHE AU NORD-OUEST DE TUCSON, ARIZONA E.U., ENCORE

HIVER, ANNÉE 1963 A.S., SEPULVEDA, CALIFORNIE

10 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

AVANT L'AUBE, 1ER MAI A.S.V.A.I.D. SUR UNE CORNICHE AU NORD-OUEST DE TUCSON, ARIZONA E.U., ENCORE

04 H 50, 11 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND BUREAU D'ACCUEIL, ENNET HOUSE, ENFIELD, MASSACHUSETTS

DÉBUT NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

LUNDI 9 NOVEMBRE DANS LA SOIRÉE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

MERCREDI 11 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

MORCEAUX CHOISIS D'INTERFACES INFORMELLES INDIVIDUELLES DE RÉSIDENTS AVEC D. W. GATELY, EMPLOYÉ-RÉSIDENT D'ENNET HOUSE, MAISON DE SOINS POUR TOXICOS, ENFIELD, MASSACHUSETTS, JUSTE APRÈS LA RÉUNION DES JEUNES AA DE BROOKLINE JUSQU'À ENVIRON 23 H 29, MERCREDI 11 NOVEMBRE A.S.V.A.I.D.

11 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

1ER MAI A.S.V.A.I.D. SUR UNE CORNICHE AU NORD-OUEST DE TUCSON, ARIZONA E.U.

13 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

11 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

14 NOVEMBRE ANNÉES DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

11 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

14 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

14 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

14 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

14 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

14 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

11 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

17 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

19 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

20 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND GAUDEAMUS IGITUR

RETRANSCRIPTION PARTIELLE D'UNE RÉUNION RETARDÉE PAR LE MAUVAIS TEMPS ENTRE : 1) MR RODNEY TINE SR, CHEF DES SERVICES SANS SPÉCIFICITÉ & CONSEILLER DE LA MAISON BLANCHE SUR LES RELATIONS INTERDÉPENDANTES ; 2) MLLE MAUREEN HOOLEY, VICE-PRÉSIDENTE DU DÉPARTEMENT ENFANTS D'INTERLACE TÉLÉDIVERTISSEMENT, INC. ; 3) MR CARL E. (« BUSTER ») YEE, DIRECTEUR DU MARKETING ET DE LA PERCEPTION PRODUIT DE LA COMPAGNIE DES RÉCEPTACLES EN PLASTIQUE MOU GLAD ; 4) MR R. TINE JR, COORDINATEUR RÉGIONAL DÉLÉGUÉ DU BUREAU DES SERVICES SANS SPÉCIFICITÉ E.U. ; ET 5) MR P. TOM VEALS, VINEY & VEALS ADVERTISING, UNLTD. 7E ÉTAGE DE L'ANNEXE DE LA STATE HOUSE DE BOSTON, MA E.U. 20 NOVEMBRE – ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

20 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND IMMÉDIATEMENT AVANT LE GALA-EXHIBITION DE COLLECTE DE FONDS GAUDEAMUS IGITUR

NOTES ET ERRATA

OceanofPDF.com

○

ANNÉE DE GLAD

Je suis assis dans un bureau, entouré de têtes et de corps. Ma posture est congrûment adaptée à la forme de ma chaise droite. C'est une pièce froide de l'Administration de l'Université, lambrissée, décorée de Remington, protégée contre la chaleur de novembre par un double vitrage, isolée des bruits administratifs par l'antichambre dans laquelle oncle Charles, Mr deLint et moi-même avons été préalablement reçus.

Je suis là.

Trois visages se sont mis en place au-dessus de vestons sport estivaux et de demi-Windsor, derrière une table de conférence en pin ciré reflétant la lumière arachnéenne d'un midi d'Arizona. Ce sont trois Doyens – des Admissions, des Affaires académiques, des Affaires athlétiques. Je ne sais pas quel visage appartient à qui.

Je pense avoir l'air neutre, peut-être même plaisant, bien que j'aie été entraîné à fauter par excès de neutralité et à ne jamais tenter d'affecter ce qui me semblerait une expression plaisante ou souriante.

J'ai choisi de croiser les jambes, soigneusement, j'espère, cheville sur genou, mains jointes sur le dessus des cuisses de mon pantalon de toile. Mes doigts sont accouplés selon un effet miroir évoquant, à mon sens, la lettre X. Le reste du personnel présent dans la salle d'entretien comprend :

le Directeur de Composition de l’Université, le coach de l’équipe de tennis universitaire et le prorecteur de l’Académie, Mr A. deLint. C. T. est à côté de moi ; les autres sont respectivement assis, debout et debout de part et d’autre de mon champ de vision. Le coach de tennis fait tinter de la petite monnaie. L’odeur de la pièce a quelque chose de vaguement digestif. La semelle haute traction de ma flatteuse tennis Nike est parallèle au mocassin tressautant du demi-frère de ma mère, ici en qualité de Président, assis sur la chaise qui se trouve, j’espère encore, directement à ma droite, également face aux Doyens.

Le Doyen de gauche, un homme maigre et jaunâtre dont le sourire figé a néanmoins le caractère provisoire d’un motif imprimé sur un tissu récalcitrant, possède un type de personnalité que je me suis mis à apprécier dernièrement, le type qui m’épargne la peine de réagir immédiatement en racontant à ma place, et à moi-même, ma propre version de l’histoire. Ayant reçu une liasse de feuillets informatiques des mains du Doyen à crinière léonine au centre, il s’adresse plus ou moins auxdits feuillets en leur souriant.

« Vous êtes Harold Incandenza, dix-huit ans, vous devez passer votre diplôme d’études secondaires d’ici un mois environ, vous fréquentez Enfield Tennis Academy, Enfield, Massachusetts, un pensionnat où vous résidez. » Ses lunettes de lecture sont rectangulaires, en forme de terrain de tennis, avec un couloir de double en haut et en bas. « Vous êtes, selon le Coach White et le Doyen [inaudible], un joueur de tennis junior classé aux niveaux régional, national et continental, un athlète prometteur avec le potentiel d’intégrer l’A.S.U.O.N.A.N., recruté par le Coach White à la suite d’une correspondance avec le Dr Tavis ici présent depuis… février de cette année. » La page du dessus est régulièrement retirée et placée au dos de la liasse. « Vous êtes en résidence à Enfield Tennis Academy depuis l’âge de sept ans. »

J’hésite à risquer un grattage sur le côté droit de ma mâchoire, où il y a un kyste.

« Le Coach White informe nos bureaux qu’il tient en haute estime le programme et les réalisations d’Enfield Tennis Academy, que l’équipe de tennis de l’Université d’Arizona a tiré profit de la précédente inscription de plusieurs anciens élèves d’E.T.A., l’un d’eux étant Mr Aubrey F. deLint, qui semble également être avec vous ici aujourd’hui. Le Coach White et son encadrement nous ont fourni… »

Le discours de l’administrateur jaune n’est pas d’une grande limpidité, mais je dois reconnaître qu’il s’est fait comprendre. Le Directeur de Composition paraît avoir un nombre de sourcils supérieur à la normale. Le Doyen de droite lorgne bizarrement ma figure.

Oncle Charles dit que, tout en concevant que les Doyens assemblés puissent être enclins à considérer ses propos comme induits par le fait qu’il est un éventuel supporter d’E.T.A., il garantit que tout cela est vrai et que l’Académie a présentement en résidence plus d’un tiers des trente meilleurs juniors du continent, pour toute la classe d’âge concernée, et que moi-même, qu’on appelle « Hal » d’habitude, je me situe « tout à fait au-dessus du panier ». Les Doyens de droite et du centre sourient professionnellement ; les têtes de deLint et du coach s’inclinent pendant que le Doyen de gauche s’éclaircit la gorge :

« … l’idée que vous pourriez apporter, même en première année, une réelle contribution au programme de tennis de cette université. Nous nous réjouissons, dit-il ou lit-il en retirant une page, qu’une compétition de quelque importance ici vous ait fait venir chez nous et nous donne la chance de discuter tranquillement ensemble de votre candidature et de vos possibles recrutement, inscription et scolarité.

– On m’a prié de préciser que Hal est tête de série n° 3, catégorie simple messieurs de moins de 18 ans, dans le prestigieux WhataBurger Southwest Junior Invitational du Randolph Tennis Center… dit celui que je suppose

être Affaires athlétiques, et dont la tête penchée affiche une calvitie pommelée.

– À Randolph Park, près du majestueux El Con Marriott, intervient C. T., une compétition dont tout le contingent assure qu'elle a permis jusqu'ici de détecter les meilleurs d'entre les meilleurs, ce qui…

– Tout à fait, Chuck, et, d'après Chuck ici présent, Hal a déjà justifié son classement, il a atteint les demi-finales grâce à une victoire, paraît-il, impressionnante ce matin même et il jouera de nouveau au Center contre le vainqueur du quart de finale de ce soir, un match prévu demain à 8 h 30, je crois…

– Pour essayer de commencer avant la terrible chaleur d'ici. Quoique sèche, bien sûr.

– … et s'est apparemment déjà qualifié pour le Continental Indoor de cet hiver à Edmonton, me dit Kirk… (relevant la tête pour regarder à gauche le coach universitaire, dont la denture radieuse est rehaussée par un hâle violent)… ce qui n'est pas rien, assurément. » Il sourit, m'observe. « Tout cela est-il exact, Hal ? »

C. T. a négligemment croisé les bras ; la chair de ses triceps est diaprée de marbrures dans la lumière climatisée. « Excellent résumé, Bill. » Il sourit aussi. Les deux moitiés de sa moustache ne sont jamais bien symétriques. « Et permettez-moi de vous dire que Hal est emballé, emballé à l'idée d'être invité à l'Invitational pour la troisième année consécutive, d'être de retour ici dans une communauté qu'il affectionne, de se mêler aux étudiants et à l'encadrement technique, d'avoir déjà justifié son haut classement dans la compétition ardue de cette semaine, de ne rien lâcher tant que la grosse cantatrice au casque viking n'a pas poussé son aria finale, si vous me passez cette expression imagée, mais surtout bien sûr d'avoir la chance de vous rencontrer, messieurs, et d'admirer vos équipements. D'après ce qu'il a pu voir, tout est le top du top, ici. »

S’ensuit un silence. DeLint change la position de son dos contre les lambris pour rééquilibrer son poids. Mon oncle, aux anges, rajuste le bracelet rigide de sa montre. 62,5 % des visages sont dirigés vers moi, dans une aimable expectative. Ma poitrine tambourine comme un sèche-linge avec des godasses dedans. Je me tourne de-ci de-là, discrètement, afin que personne ne se sente oublié dans la pièce.

Nouveau silence. Les sourcils du Doyen jaune se circonflexent. Les deux autres Doyens regardent le Directeur de Composition. Le coach de tennis est allé se poster devant la large fenêtre en palpant l’arrière de sa coupe de cheveux en brosse. Oncle Charles se caresse l’avant-bras au-dessus de sa montre. Des ombres de mains aux courbures nettes bougent furtivement sur le vernis de la table en pin, l’ombre d’une tête forme une lune noire.

« Hal va bien, Chuck ? demande Affaires athlétiques. Hal a paru à l’instant… euh, grimacer. Il a mal ? Tu as mal, fiston ?

– Hal se porte comme un charme, répond mon oncle, souriant, avec un geste évocateur de la main. C’est juste, comment dire, un tic facial, infime, l’adrénaline due à sa présence sur votre impressionnant campus, au fait d’avoir justifié son classement sans perdre un seul set jusqu’ici, d’avoir reçu du Coach White cette offre écrite officielle de scolarité non seulement gratuite mais rémunérée, sur papier à en-tête de la Pac 10[I], d’être très probablement en passe de signer ici même, aujourd’hui même, une lettre nationale d’Intention, m’a-t-il indiqué. » C. T. me regarde, affreusement mielleux. Je joue la sécurité, je relâche tous mes muscles faciaux, je me vide de toute expression. J’observe soigneusement le nœud de cravate kekuléen du Doyen central.

Ma réponse silencieuse au silence attentif altère l’atmosphère de la pièce, des grains de poussière et des fibloches de survêtement mus par l’aération tourbillonnent dans la lumière oblique de la fenêtre, l’air au-dessus de la table évoque la surface effervescente d’une eau de Seltz

fraîchement versée. Le coach, dont le léger accent n’est ni britannique ni australien, explique à C. T. qu’un entretien de candidature, même si ce n’est généralement qu’une agréable formalité, est plus vivifiant lorsque le candidat parle pour lui-même. Les Doyens de droite et du centre se sont inclinés l’un vers l’autre pour un conciliabule, formant une espèce de tipi de peau et de cheveux. Je présume que le coach de tennis a confondu *vivifiant* et *vivant*, quoique *vivace* serait une confusion phonétiquement plus plausible malgré l’impropriété du terme. Le Doyen à face jaune s’est penché en avant, les lèvres crispées sur ses dents, indice d’un souci à mes yeux. Ses mains se joignent sur la table de conférence. Ses doigts s’enchevêtrent tandis que les miens se décroisent et que je tiens fermement les bords de mon siège.

Nous devons évoquer en toute sincérité, eux et moi, certains problèmes potentiels de ma candidature, commence-t-il à dire. Il se réfère à la valeur de la sincérité.

« Les problèmes auxquels se heurte mon administration relativement aux éléments de votre dossier, Hal, concernent quelques tests d’évaluation. » Il lorgne une feuille colorée de tests standardisés dans la tranchée que forment ses bras. « Le service des Admissions étudie les notes que vous avez obtenues et qui, mais je suis sûr que vous le savez et pouvez les expliquer, paraissent, disons… anormales. » Je dois m’expliquer.

Il est clair que ce Doyen jaune vraiment très sincère, à gauche, est Admissions. Et la petite silhouette aviaire à droite est sûrement Athlétiques, alors, parce que les rides faciales du Doyen central hirsute expriment maintenant une sorte d’affront distancié, genre je-mange-quelque-chose-qui-me-fait-réellement-apprécier-d’avoir-quelque-chose-à-boire-en-même-temps, qui annonce des réserves professionnellement académiques. Une stricte loyauté aux standards, donc. Mon oncle regarde Athlétiques avec perplexité. Il remue imperceptiblement sur sa chaise.

Le contraste entre la couleur de la main d'Admissions et celle de son visage est presque criard. « … des notes à l'oral qui sont un peu trop proches de zéro à notre convenance, contrairement à celles du bulletin émanant de l'établissement d'enseignement secondaire dont votre mère et votre frère sont conjointement administrateurs… (lisant directement la feuille dans l'ellipse de ses bras)… et qui, l'an dernier, oui, ont chuté, carrément chuté même, dirais-je, par rapport à l'excellence tout bonnement incroyable des trois années précédentes.

– Unique dans les annales.

– La plupart des établissements n'ont même pas dans leur barème la note A suivie de plusieurs "plus", dit le Directeur de Composition sur un ton impossible à interpréter.

– Ce genre de… comment dirais-je… d'incongruité, reprend Admissions, lui sur un ton franc et sérieux, nous alerte, je ne vous le cache pas, sur d'éventuels problèmes concernant votre admission.

– Nous vous invitons donc à vous expliquer sur cette apparence d'incongruité, sinon d'entourloupe caractérisée. » Académiques a une petite voix flûtée en désaccord absurde avec l'énormité de sa tête.

« Par *incroyable* vous entendez évidemment "très très impressionnant" et non "incroyable" au sens littéral du terme, évidemment », dit C. T. en observant du coin de l'œil le coach qui se masse la nuque près de la fenêtre. L'immense fenêtre ne donne sur rien d'autre qu'une lumière éblouissante et une terre craquelée sous des ondes de chaleur.

« Et puis il y a la question de ces *neuf* dissertations de candidature, au lieu des deux requises, certaines étant longues comme des monographies ou presque, et chacune… (autre feuille)… qualifiée de "stellaire" par différents examinateurs… »

Dir. de Comp. : « J'ai délibérément employé les adjectifs *lapidaire* et *surfait*.

– … mais dans des domaines et avec des titres que vous vous rappelez sans doute très bien, Hal : “Présupposés néoclassiques de la grammaire prescriptive contemporaine”, “L’influence des transformations post-fouriéristes sur le cinéma mimétique holographique”, “L’émergence de la stase héroïque dans le divertissement télévisuel”…

– “La grammaire de Montague et la sémantique de la modalité physique” ?

– “L’homme qui commença à soupçonner qu’il était fait de verre” ?

– “Le symbolisme tertiaire dans l’érotique justinienne” ? »

Dévoilant maintenant de larges pans de gencives. « Il est évident que le récipiendaire de ces notes de tests malencontreuses, mais peut-être explicables, suscite une inquiétude franche et sincère, celui-ci étant le seul et unique auteur desdites dissertations.

– Je ne suis pas sûr que Hal comprenne bien ce que vous sous-entendez », dit mon oncle. Le Doyen central tripote ses revers en interprétant des données informatiques désagréables.

« Ce que l’Université sous-entend est que, d’un point de vue strictement académique, il y a des difficultés que Hal doit nous aider à aplanir. Le rôle premier d’un impétrant à l’Université est et doit être celui d’un étudiant. Nous ne pouvons pas accepter un étudiant que nous suspectons, avec quelque raison, de ne pas être à la hauteur, quelles que soient ses qualités sur un terrain.

– Le Doyen Sawyer veut dire sur un court, bien sûr, Chuck, précise Affaires athlétiques, la tête penchée en arrière pour inclure dans son auditoire le nommé White situé derrière lui. Et je ne parle pas des règlements de l’A.S.U.O.N.A.N. ni des inspecteurs qui sont toujours à renifler comme des fouines pour détecter l’odeur du moindre défaut. »

Le coach de tennis universitaire consulte sa montre.

« En admettant que ces notes soient le reflet exact d’une capacité réelle en la matière, dit Affaires académiques d’une voix aiguë mais assourdie et

sérieuse, en regardant toujours le dossier devant lui comme un plat écœurant, je vous préviens tout de suite que ce serait déloyal. Ce serait déloyal à l'égard des autres candidats. Déloyal à l'égard de la communauté universitaire. » Il me regarde. « Et ce serait particulièrement déloyal envers Hal lui-même. Inscrire un garçon pour ses seules qualités athlétiques reviendrait à l'exploiter. Nous mettons un point d'honneur scrupuleux à ne jamais exploiter quiconque. Or vos résultats scolaires, jeune homme, indiquent que nous pourrions être accusés de vous exploiter. »

Oncle Charles demande au Coach White de demander au Doyen des Affaires athlétiques si cette tempête sur les notes serait aussi sévère dans le cas où je serais, mettons, une vedette de football rentable. Le sentiment familier d'être mal perçu vire à la panique, ma poitrine palpite et fait boum. J'emploie mon énergie à rester totalement muet sur mon siège, vide, les yeux arrondis comme de pâles zéros. On m'a promis que je m'en sortirais.

Oncle C. T., toutefois, a l'air pincé du type acculé. Sa voix prend une sonorité étrange quand il est acculé, il semble crier en s'éloignant. « Les notes de Hal à E.T.A., qui est, je le rappelle avec insistance, une académie et non un simple centre aéré ou une usine, accréditée à la fois par le Commonwealth du Massachusetts et l'Association nord-américaine des sports universitaires, attentive à satisfaire tous les besoins du sportif et de l'étudiant, fondée par un éminent intellectuel, qu'il est inutile de nommer ici, et basée par lui sur le rigoureux modèle scolaire de l'Oxbridge quadrivium-trivium, jouissant d'un équipement complet et d'un personnel parfaitement qualifié, montrent que mon neveu est tout à fait à la hauteur de toutes les hauteurs à atteindre dans la Pac 10 et que… »

DeLint s'approche du coach de tennis, qui secoue la tête.

« … toute cette histoire relève d'un préjugé contre les sports mineurs », continue C. T., croisant et décroisant ses jambes, tandis que j'écoute et observe avec pondération.

Le silence carbonique de la pièce est maintenant hostile. « Je pense qu'il est temps de laisser le candidat lui-même s'expliquer pour son propre compte, dit très tranquillement Affaires académiques. Votre présence semble rendre la chose impossible, monsieur. »

Risette lasse d'Athlétiques sous une main massant l'arête de son nez. « Tu devrais peut-être prendre congé un instant et attendre dehors, Chuck.

– Le Coach White pourrait accompagner Mr Tavis et son associé à la réception, dit le Doyen jaune en souriant à mes yeux mornes.

– … croyais que tout ceci avait été réglé d'avance par le… » marmonne C. T., reconduit à la porte avec deLint. Le coach de tennis lui tend un bras hypertrophié. Athlétiques dit : « Nous sommes tous amis et collègues ici. »

Ça se passe mal. L'idée me vient que le mot EXIT en lettres rouges au-dessus de la sortie pourrait être lu par un latinophone de naissance au sens propre de IL SORT. Je céderais volontiers à la tentation de foncer devant eux vers la porte si je ne craignais que les hommes dans la pièce ne se méprennent sur mon attitude. DeLint murmure quelque chose au coach. Bruits de claviers et de consoles téléphoniques pendant la brève ouverture de la porte, refermée d'un coup sec. Je suis seul avec des têtes administratives.

– … sans vouloir offenser personne, dit Affaires athlétiques – veste fauve et nœud de cravate imprimé de minuscules insignes –, au-delà des aptitudes physiques ici en jeu que nous respectons, croyez-moi, que nous *voulons*, croyez-moi.

– … sans quoi nous ne serions pas si désireux de converser directement avec vous, voyez.

– … ayant appris à l'occasion de plusieurs candidatures précédentes par l'entremise du Coach White qu'Enfield School est gérée, quoique remarquablement, par de proches parents de votre frère, je me rappelle encore l'affection que lui vouait le prédécesseur de White, Maury Klamkin, de sorte que l'objectivité des notes peut être facilement mise en question…

– Mise en question par qui que ce serait… l'A.N.A.P.U., les programmes malveillants de la Pac 10, l'A.S.U.O.N.A.N… »

Les dissertations sont vieilles, oui, mais elles sont de moi, sans conteste. Et vieilles, ça oui, pas exactement fidèles au sujet imposé de l'Expérience éducative la plus significative de tous les temps. Si je vous en avais montré une de l'an dernier, vous y auriez vu le texte d'un enfant tapant au hasard sur un clavier, vous qui employez le conditionnel *serait* au lieu du subjonctif *soit*. Et, dans cette compagnie à présent réduite, le Directeur de Composition semble avoir tout à coup pris le dessus, émergeant à la fois comme le mâle dominant de la meute et beaucoup plus efféminé qu'il ne l'avait paru de prime abord, se tenant de guingois avec une main sur la hanche, marchant en roulant les épaules, faisant tinter de la petite monnaie en remontant son pantalon pour se glisser sur la chaise encore chaude du derrière de C. T., croisant les jambes d'une façon qui le fait s'incliner dans mon espace personnel, si bien que je vois de près ses multiples tics de sourcils, les vaisseaux capillaires dans les huîtres sous ses yeux, et flaire une odeur d'assouplissant textile ainsi que des relents d'haleine mentholée tournant à l'aigre.

« … un garçon brillant, solide, mais très timide, nous savons que vous êtes très timide, Kirk White nous a répété ce que lui a confié votre jeune instructeur de constitution athlétique quoique plutôt réservé, dit doucement le Directeur en posant ce qui me paraît être une main tâteuse sur le biceps de mon survêtement (mais je dois me tromper), un garçon qui a simplement besoin d'avaler sa salive, de prendre confiance et de livrer sa version de l'histoire à ces messieurs qui ne sont animés d'aucune malice mais font simplement leur boulot en veillant à l'intérêt de chacun. »

J'imagine deLint et White assis, les coudes sur les genoux dans la posture défécatoire de tous les sportifs au repos, deLint contemplant ses énormes pouces tandis que C. T. fait les cent pas en ellipse dans l'aire de réception en parlant dans son téléphone portable. J'ai été préparé à cet

entretien comme un parrain de la Mafia avant un interrogatoire de l'Antigang. Un silence neutre et sans affect. Le genre de jeu que Schtitt me faisait jouer : la meilleure défense : laisse rebondir à côté de toi, ne fais rien. Je vous dirais tout ce que vous voulez savoir et davantage, si les sons que j'émettais étaient bien ceux que vous entendez.

Athlétiques, sortant la tête de sous son aile : « … éviter une procédure d'admission qui pourrait être considérée comme principalement axée sur le sport. Ça partirait en eau de boudin, mon garçon.

– Bill parle de l'apparence, pas nécessairement de la réalité brute des faits, sur lesquels vous seul pouvez nous éclairer, dit le Directeur de Composition.

– … l'apparence, à savoir ce classement athlétique élevé, ces notes de tests anormales, ces dissertations ampoulées et ces notes incroyables qui pourraient s'apparenter à du népotisme. »

Le Doyen jaune, tellement incliné en avant que sa cravate est presque à l'horizontale de la table, le visage cireux et affable et arrêtons-de-déconner :

« Écoutez, Mr Incandenza, Hal, veuillez m'expliquer pourquoi nous ne pourrions pas être accusés de vous exploiter, mon garçon. Pourquoi personne ne pourrait venir nous dire holà, attention, Université d'Arizona, vous exploitez un garçon pour son corps, un garçon si timide et introverti qu'il n'arrive même pas à s'exprimer par lui-même, un sportif avec des notes truquées et un dossier de candidature acheté. »

L'angle brewstérien de la lumière reflétée par la table projette une teinte rose derrière mes paupières closes. Je ne peux pas me faire comprendre. « Je ne suis pas seulement un sportif », dis-je posément. Distinctement : « Mon bulletin de l'an dernier est peut-être assez minable, mais c'est parce que je traversais une passe difficile. Les notes antérieures sont bel et bien les miennes. » Mes yeux sont fermés ; la pièce est silencieuse. « Je ne peux pas m'expliquer maintenant. » Je parle toujours posément et distinctement. « C'est à cause de quelque chose que j'ai mangé. »

C’est marrant, les trucs qu’on oublie. Notre première demeure, dans les faubourgs de Weston, dont je me souviens à peine – mon frère aîné Orin dit qu’il se revoit encore derrière la maison aux premiers jours du printemps, aidant notre mère à labourer la terre dans le jardin froid. Mars ou début avril. L’espace jardin était un rectangle grossier délimité par des bâtons de sucette et de la ficelle. Orin retirait des cailloux et des mottes durcies derrière la Moms qui poussait le motoculteur de location, un engin à moteur en forme de brouette qui rugissait, éructait, cahotait et semblait, dans son souvenir, conduire la Moms plutôt que l’inverse, la Moms très grande, obligée de courber l’échine pour ne pas lâcher prise et laissant des empreintes de pas vacillantes dans la terre labourée. Il se rappelle que, pendant ce labourage, j’ai déboulé de la maison vêtu d’une espèce de pyjama rouge pelucheux orné d’un ourson, pleurant et tenant une chose particulièrement dégoûtante, dit-il, dans ma paume. J’avais dans les cinq ans, je chialais, il faisait froid et j’étais tout rouge. Je radotais ; il n’y comprenait rien, jusqu’à ce que la Moms m’aperçoive, éteigne le motoculteur, les oreilles bourdonnantes, et vienne voir ce que j’avais dans la main. Il s’avéra que c’était un gros morceau de moisissure – provenant, suppose Orin, d’un certain coin sombre de la cave de la maison de Weston, chauffée par la chaudière et inondée chaque printemps. Un morceau horrible, d’après sa description : vert foncé, gluant, vaguement hirsute, pommelé de taches fongiques jaunes, orange, rouges. Pire, ils ont constaté qu’il était bizarrement entamé, mordillé ; et cette matière nauséabonde était en partie étalée autour de ma bouche ouverte. « J’ai mangé ça », voilà ce que je disais. J’ai tendu la chose à la Moms, qui avait enlevé ses verres de contact pour son travail salissant. D’abord, en se baissant, elle n’a vu que son enfant pleurant, main tendue, balbutiant ; et, mue par le plus maternel des réflexes, elle qui ne redoutait rien tant que le gaspillage et la crasse, a voulu se saisir de ce que tenait son bébé – comme tant de ces Kleenex usagés, bonbons recrachés, chewing-gums mâchouillés dans tant de

cinémas, d'aéroports, de voitures, de loges de stades. O. était à côté, il portait une motte de terre froide, jouait avec le Velcro de son blouson rembourré, regardait la Moms qui se penchait vers moi, main tendue, visage oblique, plissant ses yeux presbytes, puis s'interrompait tout à coup, se figeait en identifiant ce que je tenais et en détectant la preuve d'un contact oral. Il se souvient de son visage tel que le passé le dessine. Sa main, que les vibrations du motoculteur faisaient encore trembler, suspendue dans l'air devant la mienne.

« J'ai mangé ça, j'ai dit.

– Tu as quoi ? »

O. raconte qu'il se rappelle seulement (*sic*) avoir dit quelque chose de caustique en arquant son dos vers l'arrière. Il pense avoir ressenti une terrible anxiété latente. La Moms a même refusé de descendre dans la cave humide. Il se rappelle aussi que j'avais cessé de pleurer, que je restais planté là, haut comme une bouche à incendie et de la même couleur, en grenouillère rouge, montrant la moisissure, sérieux comme un inspecteur au rapport.

O. dit que sa mémoire diverge à cet instant, probablement à cause de l'anxiété. Dans son premier souvenir, la trajectoire de la Moms autour de la cour est un large cercle d'hystérie :

« *Mon Dieu !* » crie-t-elle.

« Au secours ! Mon fils a mangé ça ! » hurle-t-elle dans le second souvenir plus incarné d'Orin, hurle-t-elle encore et encore, soulevant le morceau tacheté entre le pouce et l'index, courant en tous sens dans le rectangle du jardin à la plus grande hébétude d'Orin qui assistait à sa première crise de nerfs d'adulte. Des têtes de voisins sont apparues aux fenêtres et par-dessus les clôtures, ont regardé. O. se souvient de moi trébuchant sur la bordure en ficelle du jardin, me crottant, pleurant, essayant de suivre le mouvement.

« Mon Dieu ! Au secours ! Mon fils a mangé ça ! Au secours ! » Vociférant toujours, elle courait en circuit fermé à l'intérieur du carré de ficelle ; et mon frère Orin se rappelle avoir remarqué que, même en pleine hystérie, ses déplacements étaient tirés au cordeau, ses traces de pas droites comme des files indiennes, ses tours dans l'idéogramme de ficelle impeccables et martiaux, et que, tout en criant « Mon fils a mangé ça ! Au secours ! », elle avait pris deux tours d'avance sur moi avant que le souvenir ne s'estompe.

« Mon dossier n'a pas été acheté ! leur dis-je, tonnant dans les ténèbres de la caverne rouge qui s'ouvre devant mes yeux clos. Je ne suis pas seulement un type qui joue au tennis. J'ai une histoire touffue. Des expériences et des sentiments. Je suis complexe.

« Je *lis*, dis-je. J'étudie et je lis. Je parie que j'ai lu tout ce que vous avez lu, n'allez pas croire. Je consomme des bibliothèques. J'épuise les reliures et les CD-ROM. Je fais des trucs comme monter dans un taxi pour dire : "La bibliothèque, et vite." Mes intuitions en syntaxe et en mécanique sont meilleures que les vôtres, permettez-moi de vous le dire, sauf votre respect.

« Mais ça transcende la mécanique. Je ne suis pas une machine. Je ressens et je crois. J'ai des opinions. Certaines sont intéressantes. Je pourrais parler sans relâche si vous me laissiez faire. Parlons de n'importe quoi. Je crois que l'influence de Kierkegaard sur Camus est sous-estimée. Je crois que Dennis Gabor peut très bien avoir été l'Antéchrist. Je crois que Hobbes n'est que le reflet sombre de Rousseau. Je crois, avec Hegel, que la transcendance est absorption. Je pourrais vous interfacer, vous tous, là sous la table. Je ne suis pas un simple creatus manufacturé, conditionné et formé pour une fonction. »

J'ouvre les yeux. « Vous auriez tort de penser que je suis désinvolte. »

Je regarde autour de moi. Ils sont horrifiés. Je me lève. Je vois des mâchoires affaissées, des sourcils haussés sur des fronts tremblants, des joues blanches. La chaise recule sous moi.

« Sainte Mère de Dieu, s'exclame le Directeur.

– Je vais bien », leur dis-je, debout. La mine du Doyen jaune donne l'impression qu'il est face à un vent violent. Le visage d'Académiques a subitement vieilli. Les huit yeux sont devenus huit disques fixes, arrêtés sur une vision mystérieuse.

« Seigneur, murmure Athlétiques.

– Ne vous inquiétez pas, dis-je. Je peux m'expliquer. » Je lisse l'air d'un vague geste de la main.

Mes bras sont empoignés derrière moi par le Dir. de Comp., qui me plaque au sol et m'y maintient de tout son poids. Je mords la poussière.

« Qu'est-ce qui cloche ? »

Je dis : « Rien ne cloche.

– Tout va bien, je suis là, crie le Directeur dans mon oreille.

– Qu'on aille chercher de l'aide ! » hurle un Doyen.

Le parquet contre lequel s'appuie ma tête est beaucoup plus froid que je ne l'imaginais. C'est une arrestation. Je m'efforce de paraître mou et malléable. Ma figure est compressée ; le poids de Comp. gêne ma respiration.

« Essayez de m'écouter, dis-je très lentement, assourdi par le sol.

– Qu'est-ce que c'est que ces… s'exclame un Doyen strident,… ces *bruits* ? »

Ce sont des cliquetis de console téléphonique, des talons de chaussures qui approchent, pivotent, une liasse de feuilles de papier qui tombe.

« *Mon Dieu !*

– Au secours ! »

La base de la porte s'ouvre sur la gauche de mon champ de vision : un faisceau de lumière halogène du hall, des tennis blanches, une Nunn Bush

éraflée. « Relevez-le ! » C’est deLint.

« Rien ne cloche, dis-je lentement au sol. Je suis là. »

Je suis soulevé par les aisselles, secoué par un Directeur violacé qui pense ainsi me calmer : « Ressaisissez-vous, mon garçon ! »

DeLint au bras du costaud : « Arrêtez ça !

– Je ne suis pas ce que vous voyez et entendez. »

Sirènes au loin. Une méchante prise de catch. Des formes à la porte. Une jeune femme hispanique regarde, la main sur la bouche.

« Je ne suis pas », dis-je.

Il faut aimer les toilettes pour hommes vieillottes : l’odeur citronnée des disques de désodorisant dans la longue rainure en porcelaine ; les boxes aux portes en bois dans des encadrements de marbre froid ; ces petits lavabos alignés, soutenus par des alphabets bancals de tuyauterie dénudée ; les miroirs au-dessus des étagères métalliques ; derrière toutes les voix le bruit sourd d’un ruissellement permanent, amplifié par l’écho, sur la porcelaine humide et le carrelage glacé dont les motifs évoquent une mosaïque islamique, vus de près.

L’émoi que j’ai causé s’estompe alentour. J’ai été traîné, toujours immobilisé, à travers un personnel administratif clairsemé, par le Dir. de Comp. – qui semble avoir pensé successivement que j’avais une attaque (ouvrant ma bouche pour vérifier que je n’avalais pas ma langue), que j’étouffais (une manœuvre de Heimlich qui m’a donné le hoquet), qu’une psychose me faisait perdre le contrôle de moi-même (diverses postures et empoignades destinées à lui transférer ce contrôle) – et maintenant le coach de tennis maîtrise deLint qui essaie de maîtriser la maîtrise que le Directeur a sur moi, le demi-frère de ma mère adresse de rapides combinaisons de polysyllabes au trio des Doyens, lesquels tour à tour s’ébaubissent, se tordent les mains, desserrent leur cravate, agitent des doigts sous le nez de

C. T. et font des véroniques avec des formulaires d'inscription désormais tout à fait superflus.

On me retourne à plat dos sur le carrelage géométrique. Je me concentre docilement sur la raison pour laquelle les toilettes américaines servent toujours d'infirmeries pour la détresse publique, d'endroits où recouvrer ses esprits. Ma tête est couchée sur les cuisses d'un Directeur agenouillé, qui sont douces, mon visage est éventé par des serviettes en papier administratif marronnasse qu'il a reçues d'une main sortant de la foule au-dessus de moi, j'observe avec toute la neutralité dont je suis capable les petites crevasses de ses bajoues, plus accentuées au niveau de sa mâchoire floue, dues à une très ancienne acné. Oncle Charles, un fouteur de merde sans pareil, débite un flot ininterrompu de paroles pour tenter d'apaiser des hommes qui ont bien plus besoin que moi d'un coup d'éponge sur le front.

« Il va bien, répète-t-il. Regardez comme il reste tranquillement couché par terre.

– Vous n'avez pas vu ce qui s'est passé là-bas, répond un Doyen accroupi, à travers un réseau de doigts.

– Il s'emballe parfois, c'est tout, c'est un garçon prompt à l'emballement, impressionné par…

– Mais les *bruits* qu'il a faits.

– Indescriptibles.

– Comme un animal.

– Des bruits et des sons *même pas* animaux.

– Sans oublier les *gestes*.

– Avez-vous jamais fait suivre ce garçon, Dr Tavis ?

– Comme un animal avec quelque chose dans la gueule.

– Ce garçon est déstructuré.

– Comme une plaquette de beurre frappée par un maillet.

– Un animal gigotant avec un couteau dans l'œil.

– Qu'est-ce qui vous a pris de vouloir recruter ce…

– Et ses *bras*.

– Vous n’avez pas vu ça, Tavis. Ses bras étaient…

– Papillonnants. Une espèce d’affreux roulement de tambours dans le vide. *Frétillants*. »

Le groupe reluque furtivement quelqu’un qui essaie de démontrer quelque chose hors de mon champ de vision.

« Comme un film en accéléré, le frémissement d’une sorte d’atroce… excroissance.

– On aurait dit une chèvre qui se noie. Une chèvre, qui se noie dans un liquide visqueux.

– Cette série de bêlements étranglés et…

– Oui, ils *frétillaient*.

– Alors un petit frétillement est un crime, maintenant ?

– Vous, monsieur, vous avez un problème. Un gros problème.

– Sa figure. Comme s’il s’étranglait. Brûlait. Je crois que j’ai eu une vision de l’enfer.

– Il a quelques difficultés à communiquer, la communication est un obstacle pour lui, personne ne le nie.

– Ce garçon doit se faire *soigner*.

– Et, au lieu de le faire soigner, vous l’avez envoyé ici *s’inscrire*, se mesurer à la *concurrence* ?

– Hal ?

– Même dans vos pires cauchemars vous n’imaginiez pas le pétrin dans lequel vous vous êtes fourré, Docteur soi-disant Président, *éducateur*.

– … nous avez laissés entendre que c’était une simple formalité. Vous l’avez pris au dépourvu, c’est tout. Il est timide…

– Et vous, White. Vous cherchiez à le *recruter* !

– … et terriblement impressionné et fébrile et privé de notre soutien puisque vous nous avez priés de sortir, ce sans quoi…

– Je l’ai seulement vu jouer. Sur un court, il est formidable. Peut-être même génial. On ne se doutait pas. Son frère est à la NFL, merde, quoi. Voilà un super joueur, on a pensé, avec des racines dans le Sud-Ouest. Ses stats étaient uniques dans les annales. On l’a observé pendant le WhataBurger à l’automne dernier. Pas le moindre frétillement ni borborygme. C’était de la chorégraphie qu’on avait devant les yeux, m’a dit un copain par la suite.

– Parfaitement, c’était de la chorégraphie, White. Ce garçon est un athlète danseur, un joueur.

– Une sorte de savant sportif, alors. Une compensation chorégraphique des problèmes graves que *vous*, monsieur, avez choisi de dissimuler en muselant ce garçon. »

Une paire d’espadrilles brésiliennes de luxe passe sur la gauche et entre dans un box, puis pivote et me fait face. L’urinoir ruisselle derrière le faible écho des voix.

– … je crois que nous n’allons pas nous éterniser ici, dit C. T.

– L’intégrité de mon sommeil a été compromise pour toujours, monsieur.

– … pensiez pouvoir nous refiler un candidat déséquilibré, lui fabriquer de fausses références, lui faire passer un entretien bidon et l’injecter dans les rigueurs de la vie estudiantine ?

– Notre Hal *fonctionne*, crétin. À condition qu’on le soutienne. Il va très bien quand il est seul. Mais c’est vrai qu’il a tendance à s’énerver un peu en public. Il n’a jamais prétendu le contraire, à ce que je sache.

– Nous avons été témoins d’un comportement tout juste *mammifère*, monsieur.

– Quelle blague. Regardez-le. Il s’est juste un peu énervé, il va très bien, n’est-ce pas, Aubrey ?

– En tout cas, monsieur, vous êtes probablement malade. Cette affaire aura des suites.

– Quelle *ambulance* ? Vous n’écoutez pas ? Je vous dis que…

– Hal ? Hal ?

– Vous le dopez, vous vous instituez son porte-voix pour le museler, et maintenant le voilà par terre, catatonique, effaré. »

Craquement des genoux de deLint.

« Hal ?

– … grossissez cette affaire publiquement en la distordant. L’Académie compte d’anciens élèves distingués, des avocats-conseils. Hal est compétent, c’est prouvé. Des références du feu de Dieu, Bill. Ce gars lit comme un aspirateur. Il *digère* les choses. »

Je suis étendu là, j’écoute, je sens l’odeur du papier-toilette, je regarde une espadrille pivoter.

« C’est peut-être un scoop pour vous, mais il y a une vie en dehors de vos bureaux. »

Et qui pourrait ne pas aimer ce rugissement particulier et léonin des toilettes publiques ?

Ce n’est pas pour rien si Orin a dit que les gens qui évoluent dehors, ici, ne font que suivre des vecteurs allant d’une climatisation à l’autre. Le soleil est un marteau. Je sens qu’un côté de ma figure commence à cuire. Le ciel bleu est luisant et gras de chaleur, avec quelques minces cirrus étirés comme des mèches de cheveux sur les bords. La circulation n’a rien à voir avec Boston. Le brancard est spécial, avec des sangles aux extrémités. Le même Aubrey deLint que j’avais catalogué depuis longtemps comme un tyran en 2-D s’est agenouillé à côté du lit à roulettes pour serrer ma main ligotée et me dire « Attends-moi ici, cow-boy » avant de retourner dans la mêlée administrative devant les portières de l’ambulance. C’est une ambulance spéciale aussi, d’une provenance sur laquelle je préfère ne pas m’appesantir, avec deux infirmiers seulement mais accompagnés d’un psychiatre. Les infirmiers sont attentionnés et manient adroitement les

lanières. Le médecin, adossé à l'ambulance, mains levées, joue les médiateurs raisonnables entre les Doyens et C. T., qui sabre le ciel à coups d'antenne de portable, scandalisé de me voir inutilement transporté vers un service d'urgences contre ma volonté et mes intérêts. La question de savoir si le déséquilibré a une volonté et des intérêts est survolée, notamment par un chasseur supersonique qui franchit le ciel du sud au nord à trop haute altitude pour être audible. Le médecin semble tasser l'air des deux mains pour dépassionner le débat. Il a une grosse mâchoire bleue. L'unique fois où je suis allé aux urgences avant cela, il y a presque un an, ils avaient parqué le brancard psychiatrique le long des sièges de la salle d'attente. C'étaient des sièges en plastique moulé orange ; trois d'entre eux étaient occupés par des personnes munies de flacons de médicaments et transpirant abondamment. C'était déjà assez pénible comme ça mais, sur le dernier siège, juste à côté de la têtière à sangle de mon brancard, il y avait une femme en T-shirt, à la peau boisée, coiffée d'une casquette de camionneur et gîtant dangereusement vers tribord, qui s'est mise à me raconter, alors que j'étais immobilisé par mes liens, que son sein droit, qu'elle appelait un néné, avait pris du jour au lendemain des proportions anormalement gigantesques ; elle avait un accent québécois presque caricatural et m'a détaillé l'historique du « néné » et les diagnostics possibles pendant une vingtaine de minutes avant que je ne sois véhiculé ailleurs. La trajectoire et le sillage de l'avion font penser à une incision dans une chair blanche cachée derrière le bleu qui s'élargirait au passage de la lame. J'ai vu un jour le mot COUTEAU écrit avec les doigts sur le miroir embué de W.-C. non publics. Je suis devenu un enfantophile. Je suis forcé de rouler mes yeux fermés tantôt vers le haut tantôt sur le côté pour empêcher la caverne rouge de s'embraser sous l'effet du soleil. La circulation routière est constante et semble dire « chut, chut, chut ». Le soleil, si votre œil papillotant le capte même furtivement, produit les mêmes rémanences bleu et rouge qu'un flash. « Pourquoi *non* ? Pourquoi *non* ? Pourquoi *pas* non, alors, si votre

raisonnement vous ramène toujours à pourquoi non ? » La voix de C. T., qui s'éloigne en rageant. Seuls les chevaleresques coups de sabre de son antenne sont maintenant visibles, à droite de mon champ de vision. On va me transporter dans un service d'urgences où l'on me retiendra tant que je ne répondrai pas aux questions et, quand j'y répondrai, on me mettra sous sédatif ; en somme, ce sera un voyage à l'envers du voyage habituel, l'ambulance et les urgences : je ferai d'abord le trajet, ensuite je partirai. Je pense très brièvement à feu Cosgrove Watt. Je pense au chagrinothérapeute hypophalangé. Je pense à la Moms, rangeant des boîtes de soupe par ordre alphabétique dans le placard au-dessus du micro-ondes. Au parapluie de Soi-Même accroché par la poignée au bord du guéridon à courrier dans le vestibule de la Maison du Président. La mauvaise cheville n'a pas été douloureuse une seule fois au cours de cette année. Je pense à John N. R. Wayne, qui aurait gagné le WhataBurger de cette année, faisant le guet, masqué, pendant que Donald Gately et moi déterrions la tête de mon père. Il est presque certain que Wayne aurait gagné. Et Venus Williams possède un ranch près de Green Valley ; elle pourrait bien atteindre les finales juniors messieurs et dames. Je sortirai à temps pour les demi-finales de demain ; je fais confiance à oncle Charles. Le vainqueur de ce soir sera certainement Dymphna, qui a seize ans mais dont l'anniversaire tombe quinze jours avant la date limite du 15 avril ; et Dymphna sera encore fatigué demain matin à 08 h 30, tandis que moi, grâce au sédatif, j'aurai dormi comme une gravure. Je n'ai jamais rencontré Dymphna en tournoi, ni joué avec les balles sonores requises pour les aveugles, mais je l'ai vu peiner contre Petropolis Kahn en seizièmes et je sais que je le tiens.

Ça commencera aux urgences, au bureau des admissions si C. T. prend du retard en suivant l'ambulance, ou dans la salle carrelée de vert derrière la salle aux envahissantes machines numériques ; ou peut-être, vu l'équipement médical spécial de l'ambulance, pendant le trajet : un toubib à barbe rase et astiquée à l'antiseptique jusqu'à ce que ça brille, avec son nom

en écriture cursive cousu sur la poche de poitrine de sa blouse blanche et un stylo de qualité, procédant à un questionnaire en règle pour déterminer une étiologie et un diagnostic selon la méthode socratique, rigoureux et point par point. D'après la sixième édition de l'*Oxford English Dictionary*, il existe six mots anglais en usage pour dire « non réactif », dont neuf d'origine latine et quatre d'origine saxonne. Je jouerai la finale de dimanche soit contre Stice soit contre Polep. Peut-être devant Venus Williams. Ce sera un col-bleu non diplômé, à coup sûr – un aide-soignant aux ongles rongés jusqu'à l'os, un agent de sécurité de l'hôpital, un sous-fifre cubain fatigué qui me dira *bous* au lieu de *vous* –, qui, interrompu dans quelque tâche harassante, croisera ce qu'il prendra pour mon regard et demandera Alors mon gars qu'est-ce qui bous arrive ?

I. Pacific-10 Conference : groupement de dix universités gérant les compétitions sportives de onze sports masculins et féminins dans l'ouest des États-Unis. *(Les notes de bas de page sont du traducteur.)*

OceanofPDF.com

○

ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Où était la femme qui avait dit qu’elle viendrait ? Elle avait dit qu’elle viendrait. Erdedy pensait qu’elle aurait dû être déjà là. Il s’assit et réfléchit. Il était dans la salle de séjour. Quand il avait commencé à attendre, l’une des fenêtres était emplie de lumière jaune et projetait une ombre sur le sol, or il attendait toujours alors que l’ombre s’estompait, à présent intersectée par une ombre pâlissante venue d’une autre fenêtre. Il y avait un insecte sur l’une des étagères métalliques du meuble de sa chaîne hi-fi. L’insecte entrait et sortait de trous dans les supports des étagères. L’insecte avait une carapace noire et luisante. Erdedy ne cessait de le regarder. Une ou deux fois, il voulut se lever pour l’examiner de plus près, mais il avait peur d’avoir envie de le tuer s’il s’approchait trop, et il avait peur de le tuer. Il ne décrochait pas le téléphone pour appeler la femme qui avait promis de venir parce qu’il risquait d’appeler au moment où elle-même essaierait peut-être de le joindre et il craignait que, entendant que ça sonnait occupé, elle ne

s’imagine qu’il n’était plus intéressé, se fâche et apporte à quelqu’un d’autre ce qu’elle lui avait promis à lui.

Elle lui avait promis un cinquième d’un kilo de marijuana, 200 grammes d’une marijuana de qualité exceptionnelle, pour 1 250 $ E.U. Il avait tenté d’arrêter de fumer de la marijuana 70 ou 80 fois déjà. Avant de connaître cette femme. Elle ignorait qu’il avait tenté d’arrêter. Il tenait toujours une ou deux semaines, ou parfois deux jours, puis il changeait d’avis et décidait d’en commander une dernière fois. Une ultime dernière fois, il avait cherché un nouveau dealer, quelqu’un à qui il n’avait pas encore dit qu’il voulait arrêter en le suppliant de ne plus jamais, en aucun cas, lui fournir de dope. Il fallait que ce soit une tierce personne, parce qu’il avait demandé à tous les dealers qu’il connaissait de l’exclure. Et cette tierce personne devait être quelqu’un de complètement nouveau, parce que chaque fois qu’il achetait de la dope il savait que ce devait être la dernière fois et donc il leur disait, leur demandait, comme une faveur, de ne plus jamais lui en procurer, jamais. Et quand il avait dit ça à quelqu’un, il ne lui en redemandait jamais, parce qu’il était fier, et sympa aussi, il ne voulait mettre personne dans ce genre de situation conflictuelle. Et puis il se trouvait lui-même craignos, rapport à la dope, et il avait peur que d’autres ne le considèrent également comme tel, rapport à ça. Il restait assis à réfléchir, il attendait, dans un X irrégulier de lumières venues de deux fenêtres différentes. Une ou deux fois il regarda le téléphone. L’insecte avait redisparu dans le trou du support métallique d’une des étagères.

Elle avait promis de venir à une certaine heure, et cette heure était passée. Finalement il céda et composa son numéro, juste la fonction audio, il laissa sonner plusieurs fois, craignant toujours d’occuper la ligne trop longtemps, et il tomba sur son répondeur audio, le message était accompagné d’une musique pop ironique et la voix de la femme et celle d’un homme disaient en même temps nous vous rappellerons, et ce « nous » donnait l’impression d’un couple, l’homme était un beau Noir qui allait en

fac de droit, elle était décoratrice de théâtre, et il ne laissa pas de message parce qu'il ne voulait pas qu'elle sache à quel point il était en manque. Il avait traité la chose par-dessus la jambe. Elle avait dit qu'elle connaissait un mec sur l'autre rive à Allston qui vendait une bonne résine en quantités modérées et il avait bâillé en disant ouais, peut-être, tiens ouais, pourquoi pas, bien sûr, pour fêter un truc, j'en ai pas acheté depuis je sais pas combien de temps. Elle disait qu'il habitait dans une caravane et avait un bec-de-lièvre et des serpents et pas de téléphone, qu'il n'était pas fondamentalement ce qu'on appelle un type agréable ni attirant mais qu'il vendait souvent de la dope à des théâtreux de Cambridge et qu'il était fidèle à ses clients. Il avait dit qu'il ne se rappelait même pas quand il en avait acheté pour la dernière fois, tellement ça faisait longtemps. Il avait dit qu'il en voulait quand même une quantité honnête parce que des copains l'avaient appelé récemment pour lui demander s'il pouvait leur en filer. Il avait cette habitude de dire que s'il achetait de la dope, c'était surtout pour les copains. Comme ça, si la femme n'en avait pas alors qu'elle lui en avait promis et qu'il commençait à angoisser, il pourrait lui dire que c'étaient ses copains qui angoissaient et qu'il était désolé de la déranger pour si peu mais que ses copains angoissaient et le harcelaient et qu'il voulait juste savoir ce qu'il pouvait bien leur dire. Il était pris entre deux feux, selon son expression. Il pourrait dire que ses copains lui avaient donné du fric et qu'ils angoissaient maintenant, qu'ils le pressaient, l'appelaient, le harcelaient. Cette tactique n'était pas possible avec cette femme qui avait dit qu'elle viendrait parce qu'il ne lui avait pas encore remis les 1 250 $. Elle n'avait pas voulu. Elle avait les moyens. Sa famille avait les moyens, avait-elle dit pour expliquer qu'elle habitait un immeuble plutôt pas mal alors qu'elle travaillait comme décoratrice pour une compagnie théâtrale de Cambridge qui ne montait que des pièces allemandes dans des décors sombres et crasseux. Elle disait que l'argent n'était pas un problème, qu'elle couvrirait les frais elle-même quand elle irait à Allston Spur pour voir si le

mec était chez lui dans la caravane, mais elle était certaine qu'il y serait cet après-midi, et qu'il n'aurait qu'à la rembourser quand elle lui apporterait la dope. Cet arrangement à l'amiable l'avait rendu anxieux, alors il l'avait jouée encore plus relax, avait dit d'accord, super, peu importe. En y repensant, il était sûr d'avoir dit *peu importe*, ce qui rétrospectivement l'inquiétait parce qu'elle pouvait avoir compris qu'il s'en foutait complètement, à tel point que, si elle oubliait d'y aller ou d'appeler, ce ne serait pas important, alors que maintenant qu'il avait décidé d'avoir de la marijuana chez lui, c'était très important. Très important. Il avait été trop relax avec la femme, il aurait dû la forcer à accepter les 1 250 $ tout de suite en prétendant que c'était par politesse, par souci de ne pas la gêner financièrement pour une affaire aussi dérisoire et banale. L'argent créait une obligation et il aurait voulu que la femme se sente obligée de tenir sa promesse, puisque cette promesse l'avait tout tourneboulé à l'intérieur. Quand il était tout tourneboulé à l'intérieur, la chose était si importante qu'il craignait de montrer à quel point c'était important. Dès lors qu'il lui avait demandé de lui en procurer, il s'était astreint à une série de tâches. L'insecte était de retour sur l'étagère. Il semblait ne rien faire. Il était sorti du trou dans le support et restait sans bouger sur l'étagère. Au bout d'un moment, il disparaîtrait de nouveau dans le trou où, très probablement, il ne ferait rien non plus. Entre l'insecte dans le support de son étagère et lui-même, il y avait une certaine similitude, mais il ne savait pas laquelle au juste. En décidant d'avoir de la marijuana chez lui une dernière fois, il s'était astreint d'avance à une série de tâches. Il allait devoir modemiser avec l'agence pour dire qu'il avait une affaire urgente et qu'il postait une e-note sur le téléputeur d'une collègue lui demandant de prendre ses appels jusqu'à la fin de la semaine parce qu'il ne serait pas joignable pendant plusieurs jours à cause de cette affaire urgente. Il allait devoir enregistrer un message audio sur son répondeur pour annoncer que, à partir de cet après-midi, il serait injoignable pendant plusieurs jours. Faire le ménage dans sa chambre, parce

que, une fois dopé, il ne quitterait plus sa chambre sauf pour aller jusqu'au frigo et dans la salle de bains, des allers-retours très rapides. Il allait devoir jeter sa bière et son alcool parce que s'il buvait et fumait de la dope en même temps il serait vaseux et malade et s'il avait de l'alcool à la maison il n'était pas sûr de résister à la tentation de boire tout en ayant commencé à fumer. Il avait dû faire plusieurs courses. Prévoir des réserves. Maintenant seule une antenne de l'insecte sortait du trou dans le support. Elle saillait, mais ne bougeait pas. Il avait dû acheter du soda, des Oreo, du pain, de quoi faire des sandwiches, de la mayonnaise, des tomates, des M&M's, des cookies Almost Home, de la glace, un gâteau au chocolat Pepperidge Farm et quatre pots de crème au chocolat à manger avec une grande cuiller. Passer une commande de cartouches au vidéoclub InterLace. Acheter des anti-acides pour pallier les indispositions, tard le soir, causées par tout ce qu'il allait manger. Acheter un bong neuf, parce que chaque fois qu'il terminait ce qui était censé être son dernier sachet de marijuana il décidait que ça suffisait comme ça, qu'il en avait marre, qu'il n'aimait même plus ça, stop, fini de se cacher, fini d'ennuyer ses collègues, de changer les messages sur son répondeur, de garer sa voiture loin de son immeuble, de fermer ses fenêtres, ses rideaux, ses volets et de limiter ses déplacements à de courts vecteurs entre le téléputeur InterLace de sa chambre, le frigo et les toilettes, et il jetait son bong après l'avoir emballé dans plusieurs sacs plastique. Son réfrigérateur fabriquait automatiquement des glaçons en forme de petits croissants opaques et il adorait ça, quand il avait de la dope chez lui il buvait toujours beaucoup de soda et d'eau glacés. Rien que d'y penser, il avait la langue pâteuse. Il regarda le téléphone et l'heure. Il regarda les fenêtres mais pas les feuillages ni l'allée goudronnée derrière les fenêtres. Il avait déjà épousseté ses stores vénitiens et ses rideaux, tout était près à être fermé. Dès que la femme qui avait dit qu'elle viendrait serait venue, il fermerait tout. Il se dit qu'il allait disparaître dans le trou d'un support à l'intérieur de lui soutenant quelque chose d'autre à l'intérieur de

lui. Il ne savait pas bien ce qu'était cette chose à l'intérieur de lui et il ne se sentait pas prêt à entreprendre la série de tâches nécessaires à l'élucidation de cette question. Cela faisait maintenant trois heures que la femme aurait dû être là. Un conseiller personnel, Randi, avec un *i*, moustachu comme un gendarme canadien à cheval, lui avait dit, deux ans auparavant, dans le cadre d'un traitement ambulatoire, qu'il ne s'astreignait pas assez à la série de tâches requises pour éliminer certaines substances de sa façon de vivre. Il avait dû acheter un nouveau bong chez Bogart à Porter Square, Cambridge, parce que chaque fois qu'il terminait la dernière des substances à sa portée il jetait ses bongs, ses pipes, ses tamis, ses tubes, son papier à rouler, ses pinces à joint, ses briquets, la Visine, le Pepto-Bismol, ses biscuits et ses crèmes pour parer à toute tentation future. Il se sentait toujours plein d'optimisme et de bonnes résolutions après avoir jeté ces articles. Il avait acheté le nouveau bong et stocké ses fournitures ce matin, il était rentré avec tout ce barda bien avant l'heure à laquelle la femme avait dit qu'elle viendrait. Il pensa au nouveau bong et au paquet neuf de petits tamis ronds en laiton dans le sac Bogart sur la table de sa cuisine ensoleillée et ne parvint pas à se rappeler la couleur de ce nouveau bong. Le dernier était orange, le précédent était vieux rose et s'était culotté de résine en quatre jours. Il ne se rappelait pas la couleur de ce nouvel ultime dernier bong. Il envisagea d'aller vérifier la couleur du bong qu'il allait utiliser mais estima qu'une vérification obsessionnelle et des mouvements compulsifs pouvaient compromettre l'atmosphère de tranquillité neutre nécessaire à son attente, vigilante mais immobile, de la femme qu'il avait rencontrée à l'occasion d'une petite campagne de sponsorisation par son agence du nouveau festival Wedekind de sa petite compagnie théâtrale, son attente de cette femme avec qui il avait eu des rapports deux fois et qui devait honorer sa promesse. Il essaya de déterminer si cette femme était jolie. Quand il se vouait à une ultime séance récréative de fumette il s'approvisionnait également en vaseline. Quand il fumait de la marijuana il

avait tendance à se masturber beaucoup, qu'il eût ou non des projets de rapports sexuels, optant quand il fumait pour la masturbation de préférence aux rapports sexuels, et la vaseline lui évitait de reprendre une fonction normale en étant tout endolori. Il hésitait aussi à se lever pour vérifier la couleur de son bong parce que le trajet jusqu'à la cuisine l'obligeait à passer juste à côté de la console téléphonique et il ne voulait pas être tenté d'appeler la femme qui avait dit qu'elle viendrait parce qu'il rechignait à la déranger pour une chose qu'il avait présentée comme banale et il craignait que le fait de tomber plusieurs fois sur son répondeur ne le mette encore plus mal à l'aise, s'inquiétait aussi d'occuper la ligne au moment même où elle appellerait, ce qu'elle ne manquerait pas de faire. Il décida de souscrire au service supplémentaire payant du Signal d'appel dans son abonnement téléphonique audio, puis songea que, puisque c'était absolument la dernière fois qu'il s'adonnerait à ce que Randi, avec un *i*, avait appelé une addiction en tout point aussi préjudiciable que l'alcoolisme pur et simple, il n'avait pas vraiment besoin du Signal d'appel, vu qu'une situation comme celle-ci ne se reproduirait jamais. Ces pensées faillirent le mettre en rogne. Pour assurer l'impassibilité de sa position assise dans la lumière il se concentra sur son environnement. Aucune partie de l'insecte qu'il avait vu n'était à présent visible. Les clics de son horloge portative se décomposaient en trois moindres clics, signifiant, supposait-il, mise en place, mouvement, réajustement. Il commençait à se dégoûter lui-même d'attendre si anxieusement l'arrivée promise de quelque chose qui avait cessé d'être divertissant de toute façon. Il ne savait même plus pourquoi il aimait encore ça. Ça lui desséchait la bouche, lui desséchait et lui rougissait les yeux, lui ramollissait la figure, et il détestait avoir la figure ramollie, c'était comme si l'intégrité de ses muscles faciaux était érodée par la marijuana, or il était terriblement gêné par le ramollissement de son visage et s'interdisait depuis longtemps de fumer de la dope en présence d'autrui. Il ne savait même pas ce que ça lui apportait. Il n'osait même plus se montrer devant quelqu'un

s’il avait fumé de la marijuana dans la journée tellement ça le gênait. Et la dope lui causait souvent une douloureuse pleurésie s’il fumait plus de deux jours d’affilée à un rythme soutenu devant la visionneuse InterLace de sa chambre. Ses pensées partaient dans des zigzags délirants et il regardait ébahi, tel un enfant un peu demeuré, les cartouches récréatives – quand il choisissait ses cartouches de films pour une séance prolongée de fumette, il donnait la préférence à des films pleins d’explosions et d’accidents, dans lesquels un spécialiste des faits déplaisants comme Randi aurait sûrement relevé des influences néfastes. Il lissa sa cravate en rassemblant son intellect, sa volonté, sa conscience de soi, sa conviction et décréta que lorsque cette ultime femme viendrait comme elle ne manquerait pas de le faire ce serait tout simplement sa toute dernière orgie de marijuana. Il en fumerait tant et si vite que c’en serait désagréable et lui laisserait un souvenir si répugnant qu’après l’avoir consommée et éradiquée de chez lui et de sa vie de manière expéditive il n’en aurait plus jamais envie. Il s’emploierait à associer la came avec une série de phénomènes extrêmement pénibles dans sa mémoire. La dope l’effrayait. Elle lui causait des peurs. Ce n’était pas la dope en soi qui lui faisait peur mais tout le reste, quand il fumait il avait peur de tout. Il y avait longtemps que ce n’était plus ni un répit ni un soulagement ni un plaisir. Cette dernière fois, il fumerait la totalité des 200 grammes – 120 grammes après l’opération de tri – en quatre jours, plus d’une once par jour, en longues et denses bouffées dans un bong vierge et de qualité, une quantité quotidienne énorme, démente, il en ferait une mission, traiterait ça comme une pénitence et un régime de rééducation comportementale en même temps, il fumerait à raison de 30 grammes haute densité par jour, commencerait dès le réveil, aussitôt après avoir décollé sa langue de son palais avec de l’eau glacée et avoir avalé un anti-acide – une moyenne de 200 à 300 hits par jour, une quantité volontairement démente et désagréable, et il s’imposerait de fumer continûment, même si la marijuana était aussi bonne que l’assurait la femme il s’enverrait 5 hits et n’aurait plus

envie d’une seule taffe pendant au moins une heure. Mais il se forcerait quand même. Il fumerait tout même s’il n’en avait plus envie. Même si ça commençait à lui donner des vertiges et à le rendre malade. Il serait discipliné, persistant, volontaire et ferait en sorte que ce soit si désagréable, si dénaturé et si excessif et si désagréable que son comportement en serait modifié par la force des choses, il ne voudrait plus jamais en fumer parce que le souvenir de ces quatre jours déments se graverait à tout jamais, indélébile, dans sa mémoire. Il se soignerait par l’excès. Il prévoyait que la femme, quand elle arriverait, voudrait fumer un peu des 200 grammes avec lui, traînerait, s’incrusterait, écouterait quelques enregistrements de son impressionnante collection de Tito Puente, et qu’ils auraient des rapports sexuels. Il n’avait jamais eu de véritables rapports sexuels sous marijuana. Franchement, l’idée le repoussait. Deux bouches sèches qui se heurtent, essaient de s’embrasser, sa gêne coutumière qui s’enroule autour d’eux comme un serpent autour d’un bâton pendant qu’il s’agite et grogne au-dessus d’elle, ses yeux boursouflés et rougis et sa gueule affaissée, ses traits flasques et peut-être, alors que ses plis mollasses toucheront les replis de sa gueule à elle, affaissée aussi, tremblotant d’avant en arrière sur l’oreiller, sa bouche desséchée en action. Une idée repoussante. Non, il lui dirait de lui balancer ce qu’elle lui avait promis d’apporter, il lui balancerait en échange les 1 250 $ en grosses coupures et lui dirait de se bouger les fesses et de partir. Il dirait *cul*, pas *fesses*. Il serait si vulgaire et déplaisant que le souvenir de ce manque de politesse élémentaire et de son visage offensé, pincé, serait un antidote supplémentaire, à l’avenir, contre la tentation de l’appeler et de renouveler la série de tâches à laquelle il venait de s’astreindre.

Jamais il n’avait attendu avec autant d’impatience l’arrivée d’une femme qu’il n’avait pas envie de voir. Il se rappelait clairement la dernière femme qu’il avait impliquée dans une supposée ultime séance récréative de fumette rideaux fermés. La dernière femme était ce qu’on appelle une

appropriation artist, ce qui signifiait apparemment qu'elle copiait et embellissait les œuvres d'autrui pour les vendre dans une prestigieuse galerie de Marlborough Street. Son manifeste artistique était truffé de revendications féministes radicales. Il avait accepté en cadeau l'une de ses plus petites toiles, qui couvrait la moitié du mur au-dessus de son lit et représentait une célèbre actrice de cinéma dont le nom ne lui revenait jamais et un acteur moins célèbre, tous deux enlacés dans une scène d'un vieux film très connu, une scène romantique, une étreinte, copiée dans un album sur le film en question et agrandie, qui les faisait paraître guindés, avec des obscénités gribouillées par-dessus en lettres rouge vif. La dernière femme était sexy mais pas jolie, alors que la femme qu'il ne voulait pas voir mais attendait impatiemment avait un genre de beauté affadie et flétrie propre aux filles de Cambridge qui la rendait jolie mais pas sexy. L'*appropriation artist* avait été amenée à croire qu'il était autrefois addict au speed, à l'intraveineuse au chlorhydrate de méthamphétamine[1+], [I]se souvenait-il lui avoir dit, allant même jusqu'à lui décrire l'horrible arrière-goût que le chlorhydrate laissait dans la bouche immédiatement après l'injection, car il avait soigneusement étudié la question. Elle avait ensuite été amenée à croire que la marijuana l'empêchait de recourir à la drogue qui était vraiment un problème pour lui et que, s'il avait paru avide d'en avoir quand elle lui avait offert de lui en procurer, c'était seulement parce qu'il résistait héroïquement à une addiction beaucoup plus noire et intense et qu'il avait besoin de son aide. Il ne se rappelait ni quand ni comment ni où, au juste, il lui avait donné à croire tout ça. Il ne s'était pas assis en face d'elle pour lui raconter carrément des bobards, c'était plutôt une impression qu'il avait éveillée, entretenue et laissée s'installer en elle. L'insecte était maintenant entièrement visible. Sur l'étagère où était posé son égaliseur numérique. L'insecte ne s'était peut-être jamais retiré complètement dans le trou du support. Sa réémergence apparente pouvait être simplement le fait d'une variation d'attention de sa part ou de la lumière ou du contexte visuel

de son environnement. Le support saillait du mur, c'était un triangle d'acier percé de trous de fixation pour les étagères. Les étagères métalliques où était installé son équipement audio étaient peintes dans un vert foncé industriel et destinées au rangement de boîtes de conserve. C'étaient à l'origine des étagères de cuisine supplémentaires. L'insecte restait immobile dans sa carapace noire et luisante comme pour rassembler ses forces, comme si cette carapace était la carcasse d'un véhicule dont le moteur avait été provisoirement retiré. L'insecte était noir, avait une carapace luisante et une antenne dardée mais qui ne bougeait pas. Il dut aller aux toilettes. Le dernier signe de vie qu'il avait reçu de l'*appropriation artist* avec qui il avait eu des rapports, rapports au cours desquels elle avait aspergé du parfum dans l'air au moyen d'un brumisateur qu'elle tenait dans sa main gauche tout en émettant, couchée sous lui, une grande variété de sons, aspergé du parfum dans l'air de sorte qu'il avait senti la brume froide se déposer sur son dos et ses épaules, ce qui l'avait glacé et indisposé, son dernier signe de vie, après qu'il s'était retranché avec la marijuana qu'elle lui avait procurée, avait été une carte qu'elle avait envoyée par la poste, une photo pastiche d'un paillasson en gazon de plastique râpeux vert avec *WELCOME* dessus et, à côté, une publicité flatteuse qu'elle avait faite pour sa galerie à Back Bay et, entre les deux, un signe égal barré d'un trait en diagonale, ainsi qu'une obscénité, à lui adressée probablement, écrite en lettres majuscules au crayon gras rouge, suivie de multiples points d'exclamation. Elle avait été vexée parce qu'il l'avait vue quotidiennement pendant dix jours puis, quand elle lui avait finalement procuré 50 grammes de marijuana hydroponique génétiquement boostée, il lui avait dit qu'elle lui sauvait la vie, qu'il l'en remerciait, que les copains à qui il en avait promis l'en remerciaient et qu'elle devait dégager en vitesse parce qu'il avait un rendez-vous qui l'obligeait à partir tout de suite mais qu'il la rappellerait sans faute dans la journée, et ils avaient échangé un baiser mouillé et elle avait dit qu'elle sentait son cœur battre à travers son veston

et elle s’en était allée dans sa voiture pétaradante et rouillée, et lui aussi il avait pris sa voiture mais seulement pour la garer dans un parking souterrain quelques rues plus loin avant de revenir au pas de course, de fermer les volets et les rideaux, de remplacer le message audio sur son répondeur par un autre disant qu’il devait s’absenter d’urgence, et il avait fermé et verrouillé les volets de sa chambre et sorti le bong rose de son sac Bogart et n’avait plus donné de nouvelles pendant trois jours, avait ignoré deux douzaines de messages, de protocoles, de e-notes exprimant de l’inquiétude quant à ce départ précipité, et il ne l’avait plus jamais contactée. Il avait espéré qu’elle supposerait qu’il avait succombé de nouveau au chlorhydrate de méthamphétamine et voulait lui épargner le spectacle de sa descente dans l’enfer de la dépendance chimique. En réalité il avait décidé une fois de plus que ces 50 grammes de dope imbibée de résine, tellement puissante que, le deuxième jour, il avait eu une crise d’angoisse si paralysante qu’il avait pissé dans un mug en céramique commémorant Tufts University pour éviter de quitter sa chambre, étaient sa dernière, absolument dernière, orgie de dope et qu’il devait se couper de toute future source possible de tentation et d’approvisionnement, ce qui incluait évidemment l’*appropriation artist*, qui était venue avec la came pile à l’heure promise, se rappela-t-il. De la rue monta le bruit du déchargement d’une poubelle dans un camion-benne Empire Waste Disposal. D’un autre côté, la crainte honteuse qu’elle ne le prenne pour un sale phallocrate l’incitait d’autant plus à l’éviter. Pas vraiment une crainte honteuse, en fait. Plutôt un sentiment de malaise. Il avait dû laver ses draps deux fois pour éliminer les traces de parfum. Il alla aux toilettes en veillant à ne regarder ni l’insecte visible sur l’étagère à sa gauche ni la console téléphonique sur son support laqué à sa droite. Il s’était engagé à ne toucher ni l’un ni l’autre. Où était la femme qui avait dit qu’elle viendrait ? Le bong neuf dans le sac Bogart était orange, ce qui signifiait qu’il avait dû se tromper en croyant que le précédent était orange. Un bel orange automnal

qui virait dans une teinte plus citronnée quand le cylindre en plastique était exposé à la lumière crépusculaire de la fenêtre au-dessus de l'évier. Le métal de la tige et du foyer était de l'acier inoxydable brut, une texture sans grâce et utilitaire. Le bong mesurait un demi-mètre de haut et avait une base alourdie couverte de faux daim soyeux. Le plastique orange était épais et le carburateur sur le côté opposé à la tige avait été taillé grossièrement, de sorte que des échardes de plastique en hérissaient le petit trou et risquaient de blesser son pouce quand il fumerait, ce qu'il considérait comme une partie de la pénitence qu'il s'infligerait dès que la femme serait repartie. Il laissa la porte de la salle de bains ouverte afin d'être sûr d'entendre le téléphone ou l'interphone de la porte d'entrée de son complexe immobilier quand elle sonnerait. Dans la salle de bains sa gorge se serra soudain et il pleura amèrement pendant deux ou trois secondes, puis le sanglot cessa brusquement et il fut incapable de le réamorcer. Il y avait maintenant quatre heures que la femme aurait dû être là. Était-il dans la salle de bains ou sur sa chaise devant la fenêtre, près de sa console téléphonique et de l'insecte et du rectangle de lumière que projetait la fenêtre quand il avait commencé à attendre ? La lumière de cette fenêtre était de plus en plus oblique. Son ombre était devenue un parallélogramme. La lumière de la fenêtre sud-ouest était droite et rougeoyante. Il croyait avoir besoin de pisser mais n'y arriva pas. Il essaya d'insérer toute une pile de cartouches dans le compartiment de son lecteur, puis d'allumer l'énorme téléputeur de sa chambre. Il vit la carte de l'*appropriation artist* dans le miroir au-dessus de l'énorme TP. Il régla le volume au minimum et pointa la télécommande sur le TP comme une arme. Il s'assit sur le bord de son lit, les coudes sur les genoux, et passa en revue la pile de cartouches. Chaque cartouche dans le compartiment tombait sur commande, déclenchait le lecteur avec un cliquetis et un bourdonnement insectoïdes, et il la visionnait. Mais le TP ne parvenait pas à le distraire parce qu'il était incapable de regarder la moindre cartouche plus de quelques secondes. Dès qu'il reconnaissait ce que contenait une

cartouche il éprouvait le sentiment angoissant d'être en train de rater un truc éventuellement plus distrayant sur une autre cartouche. Il réalisa qu'il aurait largement le temps de regarder toutes les cartouches et réalisa intellectuellement que cette crainte panique de se priver d'un autre truc était absurde. La visionneuse était accrochée au mur, à moitié moins grande que l'œuvre d'art féministe. Il visionna les cartouches quelque temps. La console téléphonique sonna pendant cet intermède de visionnage anxieux. Il était déjà debout et prêt à répondre avant la fin de la première sonnerie, submergé d'impatience ou de soulagement, la télécommande du TP encore à la main, mais ce n'était que l'appel d'un ami et collègue et, quand il entendit que la voix n'était pas celle de la femme qui avait promis de lui apporter ce qu'il s'était engagé à bannir à jamais de sa vie d'ici quelques jours, sa déception lui donna presque la nausée, une décharge de vaine adrénaline sillonnait son organisme et il coupa la communication afin de libérer la ligne qu'il fallait garder disponible pour la femme, si sèchement que son collègue avait dû supposer qu'il était fâché contre lui ou carrément impoli. Une autre pensée le déstabilisa, du coup, à savoir que le fait d'avoir pris une communication à cette heure tardive n'était pas en phase avec le message d'absence sur son répondeur qu'entendrait son collègue si celui-ci rappelait après que la femme serait repartie et qu'il aurait mis un terme définitif à tout ce mode de vie et, debout devant la console, il se demanda si le risque d'un autre appel du collègue ou de quelqu'un de l'agence suffisait à justifier qu'il rectifie le message audio sur son répondeur en parlant d'un départ urgent dans la soirée et non dans l'après-midi, mais il estima que, puisque la femme s'était formellement engagée à venir, laisser le message inchangé serait une preuve de confiance dans cet engagement, qui pourrait même par un certain biais renforcer ledit engagement. Le camion-benne E.W.D. vidait des poubelles tout le long de la rue. Il retourna s'asseoir près de la fenêtre. Le lecteur et la visionneuse du TP étaient toujours allumés dans sa chambre et, à travers l'embrasure de la porte, il voyait les lumières

de l’écran haute définition scintiller et passer d’une couleur primaire à l’autre dans la pénombre, et il tua un peu de temps, distraitement, à essayer d’imaginer quelles scènes divertissantes ces variations de couleur et d’intensité sur l’écran sans spectateur pouvaient signifier. La chaise était face à la pièce, non à la fenêtre. Lire en attendant de la marijuana était hors de question. Il envisagea de se masturber mais n’en fit rien. Non pas qu’il rejetât l’idée mais elle ne lui provoqua tout simplement aucune réaction, et il la regarda se dissiper lentement. Il pensa très généralement aux désirs et aux idées que l’on contemple sans les mettre en pratique, il pensa aux pulsions qui, privées d’expression, sèchent et se dissipent sèches, songea que d’une certaine manière cela avait un rapport avec lui, avec les circonstances et avec ce qui, si cette éreintante ultime orgie à laquelle il se préparait ne résolvait pas le problème, devrait sûrement être appelé son problème, mais il n’eut pas le temps de concevoir en quoi l’image de pulsions desséchées se dissipant par dessiccation se rapportait à lui ou à l’insecte, qui était rerentré dans le trou du support anguleux, parce que, à ce moment précis, son téléphone et le buzzer de l’interphone retentirent simultanément, si sonores, si cruels, si abrupts qu’ils percèrent un petit trou dans le grand ballon de silence coloré à l’intérieur duquel il attendait assis, et il alla d’abord vers la console téléphonique, puis vers le bouton de l’interphone, puis de nouveau convulsivement vers le téléphone, puis tenta plus ou moins d’aller vers les deux à la fois, si bien qu’il demeura planté, jambes écartées bras en croix comme si quelque chose avait été jeté, écrabouillé et enseveli entre les deux sonorités, la tête vide de toute pensée.

I. +. Numérotées de 1 à 380, les notes de l’auteur se trouvent en fin d’ouvrage à partir de la page 1329.

OceanofPDF.com

○

1ER AVRIL – ANNÉE DE LA COMPRESSE MÉDICALE TUCKS

« Tout ce que je sais, c’est que mon papa m’a dit de venir.

– Entre. Tu trouveras une chaise immédiatement sur ta gauche.

– Donc je suis là.

– C’est parfait. Seven Up ? Soda citron ?

– Euh, non, merci. Je suis là, c’est tout, et je me demande pourquoi mon papa m’a dit de venir, vous comprenez. Il n’y a rien d’écrit sur votre porte et je suis allé chez le dentiste pas plus tard que la semaine dernière et je me demande ce que je fais ici au juste, c’est tout. Voilà pourquoi je ne m’assieds pas.

– Tu as quel âge, Hal, quatorze ans ?

– J’aurai onze ans en juin. Vous êtes dentiste ? C’est pour une consultation dentaire ?

– Tu es ici pour converser.

– Converser ?

– Oui. Excuse-moi un instant, je rectifie l'âge. Ton père a dit que tu avais quatorze ans, je ne sais pas pourquoi.

– Converser avec vous ?

– Tu es ici pour converser avec moi, oui, Hal. Je vais presque t'implorer d'accepter un soda citron. Ta bouche produit des bruits pâteux de déshydratation.

– Le Dr Zegarelli dit que c'est une des causes de mes caries, que j'ai un déficit salivaire.

– Ces bruits pâteux d'asialie peuvent tuer la conversation.

– Donc j'ai pédalé jusqu'ici contre le vent rien que pour converser avec vous ? Est-ce que je dois commencer la conversation en demandant pourquoi ?

– À moi de te demander d'abord si tu connais le sens du mot *implorer*, Hal.

– Bon, je crois que je vais prendre un Seven Up, alors, si vous m'implorez.

– Je te redemande si tu connais le mot *implorer*, mon petit monsieur.

– Petit monsieur ?

– Tu portes un nœud papillon, non ? N'est-ce pas une invitation à se faire appeler *petit monsieur* ?

– *Implorer* est un verbe régulier transitif : solliciter de manière suppliante ; réclamer avec insistance ; presser de ; convier à. Synonyme faible : prier. Synonyme fort : adjurer. Étymologie directe : du latin *implorare*, préfixe *im-* suivi de *plorare*, pleurer, dans ce contexte. *Oxford English Dictionary* abrégé, tome VI page 1387 colonne douze empiétant sur la treize.

– Seigneur, elle n'avait donc pas exagéré.

– Je me fais parfois tabasser à l'Académie pour des trucs de ce genre. C'est pour ça que je suis ici ? Parce que je suis un joueur de tennis junior classé au niveau continental également capable de réciter de longs passages

du dictionnaire, verbatim, à la demande, qui se fait parfois tabasser et qui porte un nœud papillon ? Vous êtes un spécialiste des enfants surdoués ? Est-ce que ça signifie qu'ils pensent que je suis surdoué ? »

SPFFFT.

« Tiens. Bois.

– Merci. SHULGSHULGSPAHHH… Pfiou. Ah.

– Tu avais vraiment soif.

– Donc, si je m'assieds, vous allez me mettre au courant ?

– … conversationnaliste professionnel connaît ses membranes muqueuses, après tout.

– Je vais peut-être roter un peu dans une seconde, à cause du soda. Je vous avertis tout de suite.

– Hal, tu es ici parce que je suis un conversationnaliste professionnel et que ton père a pris rendez-vous avec moi pour toi, pour converser.

– MYURP. Excusez-moi. »

Tap tap tap tap.

« SHULGSPAHHH. »

Tap tap tap tap.

« Vous êtes un conversationnaliste professionnel ?

– Oui, il me semble que je viens de le dire, je suis un conversationnaliste professionnel.

– Ne commencez pas à regarder votre montre comme si je vous faisais perdre de votre précieux temps. Si Soi-Même a pris rendez-vous et a payé, ce temps est censé être le mien, d'accord ? Pas le vôtre. Maintenant, c'est quoi exactement, un « conversationnaliste professionnel » ? Conversationnaliste signifie simplement causeur. On vous paie vraiment pour faire la causette ?

– Un conversationnaliste est quelqu'un qui, tu l'as sûrement mémorisé, "excelle dans la conversation".

– Ça, c'est dans le *Webster* Septième édition. Pas dans l'*O.E.D.* »

Tap tap.

« Je suis un adepte de l’*O.E.D.*, docteur. Si c’est ce que vous êtes. Vous êtes docteur ? Vous avez un doctorat ? La plupart des gens aiment afficher leurs diplômes, j’ai remarqué, quand ils en ont. Et le *Webster* Septième édition n’est même pas mis à jour. Le *Webster* Huitième édition rectifie : “qui converse avec beaucoup d’enthousiasme”.

– Un autre Seven Up ?

– Soi-Même a toujours cette impression hallucinatoire que je ne parle jamais ? C’est pour ça qu’il s’est arrangé avec la Moms pour m’envoyer ici à vélo ? Soi-Même est mon père. On l’appelle Soi-Même. C’est « l’homme en soi ». En quelque sorte. On appelle ma mère la Moms. C’est mon frère qui a inventé le mot. Je crois savoir que ce n’est pas inhabituel. Je crois savoir que la plupart des familles plus ou moins normales se donnent en privé des petits noms, des sobriquets. Ne me demandez surtout pas quel est mon surnom privé. »

Tap tap tap.

« Mais Soi-Même hallucine parfois depuis quelque temps, vous devriez en être informé, voilà ce que j’insinuais. Je me demande pourquoi la Moms l’a laissé m’envoyer pédaler jusqu’ici en côte et contre le vent, alors que j’ai un match à 15 h 00, pour converser avec un enthousiaste sans plaque sur sa porte ni aucun diplôme en vue.

– J’ose penser, à ma modeste manière, que c’est dû autant à moi qu’à toi. Que ma réputation m’a précédé.

– N’est-ce pas d’ordinaire une formule péjorative ?

– Je suis un interlocuteur formidable. Un professionnel accompli. Les gens repartent de mon cabinet tout feu tout flammes. Tu es là. C’est l’heure de converser. Discuterons-nous de l’érotique byzantine ?

– Comment vous savez que je m’intéresse à l’érotique byzantine ?

– Tu sembles persister à me prendre pour quelqu’un qui se contente d’accrocher une pancarte avec le mot *Conversationnaliste* écrit dessus, un

truc bidon bricolé avec du chewing-gum et de la ficelle. Tu crois que je n'ai pas de collaborateurs ? Pas de documentalistes sous mes ordres ? Tu crois que nous ne fouillons pas exhaustivement la psyché de ceux avec qui nous prenons rendez-vous pour converser ? Tu t'imagines que ce groupement d'associés légalement accrédités ne s'applique pas à obtenir des données susceptibles d'étayer et de stimuler nos conversations ?

– Je connais une seule personne qui emploierait l'adverbe *exhaustivement* dans une conversation banale.

– Il n'y a rien de banal chez un conversationnaliste professionnel et ses collaborateurs. Nous creusons, nous trouvons et voilà. Mon petit monsieur.

– D'accord. Alexandrine ou constantinienne ?

– Tu t'imagines que nous n'avons pas enquêté à fond sur tes liens avec l'actuelle crise intraprovinciale du Québec méridional ?

– Quelle crise intraprovinciale du Québec méridional ? Je croyais que vous vouliez parler de mosaïques lestes.

– Nous sommes dans un district huppé d'une métropole nord-américaine essentielle, Hal. Grande classe, haut standing. Un conversationnaliste professionnel procède à des recherches *exhaustives*. Peux-tu imaginer un instant qu'un expert professionnel en matière de conversation négligerait d'enquêter en profondeur sur la sordide collusion de ta famille avec le tristement célèbre Mr DuPlessis de la Résistance pancanadienne et sa malveillante mais soi-disant irrésistible secrétaire-espionne Luria P…… ?

– Holà, vous allez bien ?

– Et *toi* ?

– Mais, bon sang, j'ai *dix* ans. Peut-être que les cases de votre planning se sont mélangées. Je suis le joueur de tennis et le prodige lexical potentiellement surdoué dont la mère est une activiste de niveau continental dans le monde académique de la grammaire prescriptive et le père une personnalité éminente dans le milieu du cinéma optique et avant-gardiste

qui a fondé tout seul Enfield Tennis Academy mais boit du Wild Turkey dès 05 h 00 du matin, titube certains jours sur les courts pendant les entraînements à l'aube et, d'autres jours, présente des symptômes hallucinatoires lui faisant voir des bouches qui remuent sans que rien en sorte. Je ne maîtrise même pas encore la lettre *J* dans l'*O.E.D.* abrégé, alors le Québec et les Luria malveillantes, pensez donc.

– … du fait que des photos de la susmentionnée… collusion dont l'information publiée dans *Der Spiegel* eut pour conséquence les morts bizarres d'un paparazzo d'Ottawa et d'une rédactrice bavaroise du service international, causées par un piolet dans l'abdomen et un oignon de cocktail avalé de travers, respectivement ?

– J'ai tout juste fini *jew's-ear*. Je m'attaque à peine à *jew's-harp*[I] et à la théorie générale des harpes buccales. Je n'ai même jamais *skié.*

– Tu oses imaginer que nous négligeons conversationnellement de prendre en compte certains… rendez-vous hebdomadaires maternels, dirons-nous, avec un certain bassoniste anonyme bisexuel de l'unité orchestrale tactique de la Garde secrète de l'Alberta ?

– Dites voir, c'est la sortie que j'aperçois par là-bas ?

– … que ton indifférence béate aux ébats de ta chère mère grammaticale avec non pas un non pas deux mais plus de *trente* attachés médicaux du Proche-Orient… ?

– Serait-ce impoli de vous dire que votre moustache est de traviole ?

– … que son introduction de stéroïdes mnémoniques ésotériques, stéréochimiquement proches des injections quotidiennes "mégavitaminées" de ton père dérivées d'un certain composé de régénération testostéronique distillé par un chaman jivaro du bassin sud-central de L.A., dans ton bol de céréales matinal apparemment anodin…

– Pour ne rien vous cacher, j'irai jusqu'à dire que toute votre figure a quelque chose de fuyant, si vous regardez bien. Votre nez pointe vers vos cuisses.

– Que les matériaux composites de formule super secrète à base de résine de polybutylène de polycarbonate et de graphite haut module renforcé de tes raquettes de tennis Dunlop à large tamis soi-disant “fournies à titre gracieux” sont organochimiquement identiques, je dis bien *identiques*, au capteur d’équilibre gyroscopique et à la carte d’accès à la mise en scène et à la cartouche de divertissement priapique implantés dans le cerveau anaplasique de ton éminent père en personne après sa cruelle série de désintoxications et de lissages des circonvolutions et ses gastrectomie, prostatectomie, pancréatectomie, phallusectomie… »

Tap tap.

« SHULGSPAHH.

– … puissent raisonnablement échapper aux investigations combinées et attentives de… ?

– Et j’ai la très nette impression d’avoir déjà vu ce gilet à motif Argyle. C’est le gilet Argyle spécial dîner fête du Jour de l’Interdépendance de Soi-Même, qu’il met un point d’honneur à ne jamais laver. Je connais ces taches. J’étais présent pour cette giclure de veau au marsala juste là. Est-ce que ce rendez-vous est une plaisanterie liée à la date d’aujourd’hui ? Est-ce un poisson d’avril, papa, ou dois-je appeler la Moms et C. T. ?

– … qui réclame seulement une preuve quotidienne que tu *parles* ? Que tu as conscience de l’environnement conjoncturel au-delà du bout charnu de ton généreux nez mondragonoïde ?

– Tu as loué un bureau et un visage pour ça, mais tu as gardé ton vieux gilet reconnaissable entre tous ? Et comment as-tu pu arriver ici avant moi, alors que la Mercury était très loin quand tu… est-ce que tu as persuadé C. T. de te donner les clés d’une voiture de fonction ?

– Qui priait tous les jours pour que son propre défunt père chéri vienne s’asseoir, tousser, lire ce foutu article du *Tucson Citizen* et ne balance pas le journal contre le cinquième mur de la pièce ? Et qui après toute cette lumière et tout ce bruit a apparemment engendré le même silence ?

– …

– Qui a vécu toute sa saleté de saloperie de vie dans des pièces à cinq murs ?

– Papa, j’ai un match de tournoi avec Schacht dans douze minutes environ, descente vent dans le dos ou pas. Il y a un bucco-lyrologiste qui va m’attendre à cinq heures pile devant Brighton Best Savings avec une cravate convenue. Je dois tondre sa pelouse pendant un mois pour cette entrevue. Je ne peux pas rester ici à te regarder penser que je suis muet pendant que ton faux nez pointe vers le sol. Est-ce qu’au moins tu m’entends parler, papa ? Ça parle. Ça accepte un soda, ça définit le mot *implorer*, ça converse avec toi.

– Prier pour une seule conversation, d’amateurs ou non, qui ne se termine pas dans la terreur ? Qui ne se termine pas comme toutes les autres : toi qui regardes et moi qui avale ?

– …

– Mon fils ?

– …

– Mon *fils* ?

I. *Jew’s-ear* : oreille de Judas (champignon). *Jew’s-harp* : guimbarde.

OceanofPDF.com

○

9 MAI – ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Une autre manière dont les pères influent sur leurs fils s’observe quand les fils, dont la voix a commencé à muer, répondent au téléphone en employant invariablement les mêmes locutions et intonations que leurs pères. Ça reste vrai même si les pères ne sont plus en vie.

Parce qu’il quittait sa chambre de dortoir avant 06 h 00 pour les entraînements à l’aube et ne rentrait souvent qu’après le dîner, préparer son sac à livres, son sac à dos et son sac de sport pour toute la journée, et choisir ses meilleures raquettes… tout cela demandait un certain temps à Hal. En outre il ramassait, emballait et triait dans le noir, et en catimini, parce que son frère Mario dormait encore dans l’autre lit, généralement. Mario ne s’entraînait pas et ne savait pas jouer, et il avait besoin de tout le sommeil possible.

Hal tenait son sac de sport sponsorisé et approchait différents pantalons de survêtement de son visage pour déterminer à l’odeur lequel était le plus

propre, quand la console téléphonique sonna. Mario sursauta et s'assit dans son lit, petite forme voûtée à grosse tête découpée dans la lumière grise de la fenêtre. Hal arriva devant la console à la deuxième sonnerie et sortit l'antenne transparente à la troisième.

Sa façon de répondre ressemblait à un « mmmoalleu ».

« Je tiens à te dire… commença la voix dans le téléphone. Ma tête est pleine de choses à dire. »

Hal serrait trois pantalons E.T.A. dans la main qui ne tenait pas le téléphone. Il vit son frère aîné succomber à la pesanteur et retomber mollement en arrière sur les oreillers. Souvent Mario s'asseyait et retombait, toujours endormi.

« Ça me va, dit doucement Hal, j'ai tout le temps[I].

– C'est ce que tu crois », fit la voix.

La communication fut coupée. C'était Orin.

« Eh, Hal ? »

La lumière dans la chambre était d'un gris morne, une espèce de non-lumière. Hal entendit Brandt rire d'une blague de Kenkle, au loin dans le couloir, et leurs seaux de ménage heurter le sol. La personne au téléphone avait été O.

« Eh, Hal ? » Mario était réveillé. Il fallait quatre oreillers pour soutenir le crâne hypertrophié de Mario. Sa voix provenait des draps entortillés. « Il fait encore nuit ou c'est moi ?

– Rendors-toi. Il est même pas six heures. »

Hal mit la bonne jambe en premier dans le pantalon de survêtement.

« Qui c'était ? »

Fourra trois grands tamis Dunlop sans étui dans le sac de sport et ne referma que partiellement la fermeture de façon à laisser les manches dépasser. Porta les trois sacs jusqu'à la console pour désactiver la sonnerie du téléphone. Il dit : « Personne que tu connaisses, je crois pas. »

I. Cette réplique et la précédente sont extraites d’une chanson des Beatles, *I Want to Tell You*.

OceanofPDF.com

○

ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Bien qu'étant seulement à moitié arabe d'origine et canadien par sa naissance et sa résidence, l'attaché médical bénéficie néanmoins de nouveau de l'immunité diplomatique saoudienne, cette fois en tant que consultant spécial O.R.L. du médecin personnel du prince Q……, ministre saoudien du Divertissement domestique, ici sur le sol nord-est des États-Unis avec sa délégation pour signer un nouveau contrat faramineux avec TéléDivertissement InterLace. L'attaché médical fêtera son trente-septième anniversaire demain, mardi 2 avril de l'A.S.V.A.I.D. lunaire nord-américaine. La délégation trouve que la sponsorisation du calendrier nord-américain est d'une vulgarité hilarante. Pour ne rien dire de l'image saisissante de la plus célèbre idole idolâtrée et autosatisfaite de l'Occident, la colossale Statue Libertine, attifée d'une énorme couche-culotte pour adultes, une image populaire comiquement appropriée qui figure sur les photos d'actualités de tant de journaux internationaux.

L’activité médicale de l’attaché étant ordinairement répartie entre Montréal et le Rub’ al-Khālī, c’est son premier voyage en territoire états-unien depuis la fin de son stage huit ans auparavant. Son travail consiste à accompagner le prince et sa suite entre les deux sites InterLace de fabrication et de dissémination, respectivement Phoenix, Arizona E.U., et Boston, Massachusetts E.U., pour offrir une assistance experte en O.R.L. au médecin personnel du prince Q……. La spécialité particulière de l’attaché médical porte sur les conséquences maxillo-faciales des déséquilibres de la flore intestinale. Le prince Q…… (comme cela arriverait à quiconque se nourrissant presque exclusivement de Toblerone) souffre de mycoses chroniques de type *Candida albicans*, avec les risques attenants de sinusite moniliasique et de muguet, donc d’obstruction et d’infection des sinus qui requièrent un drainage presque quotidien au début du printemps froid et humide de Boston, E.U. Véritable artiste, doué d’une habileté nonpareille dans le maniement du coton et du drain, l’attaché médical est connu dans la haute société raréfiée des nations pétrolières arabes comme le DeBakey de la candidose maxillo-faciale, avec des tarifs en dents de scie variant *ad valorem*.

Les tarifs de consultation saoudiens, en particulier, sont juste un peu au-delà de l’obscène, mais la tâche de l’attaché médical dans ce voyage est personnellement éprouvante, voire nauséabonde, et quand il regagne les somptueux appartements que sa femme sous-loue dans des quartiers éloignés des repaires habituels de la délégation à Back Bay et Scottsdale, il a besoin de décompresser de la pire des manières. Adepte féru du soufisme nord-américain enseigné dans son enfance par Pir Valayat, l’attaché médical ne s’adonne ni au kif ni aux alcools distillés et doit décompresser sans aide chimique. Quand il rentre chez lui après les prières du soir, il veut un dîner épicé 100 % *charia-halal* servi tout chaud, tout fumant et joliment disposé sur son plateau attachable, il veut que son bavoir soit repassé et placé à portée de main à côté du plateau, il veut que le téléputeur du living-room

soit branché, que les cartouches de divertissement du soir soient déjà sélectionnées et alignées, prêtes à être insérées par télécommande dans le lecteur. Il s'assied dans son fauteuil inclinable spécial électronique et sa femme arabe, voilée de noir, le bichonne sans un mot, desserre tout vêtement constricteur, règle les lumières, lui enfile le plateau-repas très sophistiqué par la tête de manière qu'il repose sur ses épaules et forme un promontoire juste en dessous de son menton afin qu'il puisse ingérer son dîner tout chaud sans quitter des yeux le divertissement en cours. Il a une étroite barbe à l'impériale que sa femme soigne également en veillant à ce qu'elle ne touche pas les reliefs du plateau en contrebas. L'attaché médical s'assied donc, regarde, mange, regarde, décompresse à vue d'œil, jusqu'à ce que l'angle de son corps dans le fauteuil et celui de sa tête sur son cou indiquent qu'il s'est endormi, moment où son fauteuil électronique spécial s'incline automatiquement à l'horizontale et où de luxueux draps en soie synthétique émergent, onduleux, de longues fentes pratiquées sur les côtés ; alors, à moins que sa femme ne se montre inconsidérément maladroite avec la télécommande du fauteuil, l'attaché médical peut passer sans effort de l'état de spectateur assidu à celui de dormeur nocturne relaxé, toujours dans le fauteuil inclinable, pendant que le TP diffuse en boucle et en sourdine le ruissellement d'une pluie légère sur de larges feuilles vertes.

Sauf, du moins, le mercredi soir, jour où, quand ils sont à Boston, sa femme a la permission de se rendre à la soirée tennis de l'Arab Women's Advanced League avec les autres épouses et compagnes de la délégation, au cossu Mount Auburn Club de West Watertown, et n'est donc pas là pour le bichonner sans mot dire, le mercredi étant aussi le jour où le Toblerone frais arrive dans les rayons de l'importateur de Newbury Street, Boston, Massachusetts E.U., et l'incapacité du ministre saoudien du Divertissement domestique à contrôler son envie de Toblerone du mercredi oblige souvent l'attaché médical à demeurer toute la soirée au quatorzième étage entièrement réservé du Hilton de Back Bay pour y jongler avec des abaisse-

langue et des tampons de coton, de la nystatine, de l'ibuprofène, des styptiques, des antibiotiques antimuguet afin de restaurer les membranes muqueuses du dyspeptique, catastrophé et souvent (mais pas toujours) penaud et reconnaissant prince saoudien Q……. Ainsi, le 1er avril de l'A.S.V.A.I.D., quand l'attaché médical se révèle (soi-disant) insuffisamment habile avec un coton-tige sur une nécrose sinusienne ulcérée et, à 18 h 00 tapantes, se heurte à un accès de picotement muguetique fébrile chez le ministre du Divertissement domestique floralement déséquilibré et se voit, par décret tonitruant, remplacé au chevet royal par le médecin personnel du prince, alerté par bipeur au sauna du Hilton, et quand le médecin personnel encore moite tapote l'attaché médical sur l'épaule en lui disant de ne pas prêter attention au picotement, que c'est juste la candidose qui parle, et de rentrer décompresser chez lui en s'accordant pour une fois un mercredi soir de repos bien mérité, quand donc l'attaché médical regagne son domicile vers 18 h 40, ses spacieux appartements bostoniens sont déserts, les lumières du living-room non tamisées, le dîner encore froid, le plateau attachable toujours dans le lave-vaisselle et – pire – aucune cartouche de divertissement n'a bien sûr été commandée au vidéoclub InterLace de Boylston St. où la femme de l'attaché médical, comme toutes les épouses et compagnes voilées des légats du prince, bénéficie d'un compte gracieusement offert. Et même s'il est trop épuisé et stressé pour s'aventurer dans l'humide nuit urbaine afin de se procurer lui-même des cartouches de divertissement, l'attaché médical réalise que sa femme a, comme toujours le mercredi soir, pris la voiture avec les plaques d'immatriculation diplomatiques, sans lesquelles l'étranger pensant ne saurait envisager, même en rêve, de se garer sur un stationnement public le soir à Boston, Massachusetts E.U.

Les options de décompression de l'attaché médical sont de ce fait sérieusement réduites. Le somptueux TP du living-room reçoit également les Disséminations Spontanées de l'abonnement InterLace Matrix-

Impulsion, mais les procédures pour commander des impulsions spécifiques spontanées au service sont technologiquement et cryptographiquement si complexes que l'attaché laisse toujours cette tâche à sa femme. Ce mercredi soir, en essayant des boutons et abréviations au hasard, ou presque, l'attaché n'obtient que des retransmissions en direct de sports professionnels états-uniens – qu'il a toujours trouvés brutaux et repoussants –, un opéra sponsorisé par la Texaco Oil Company – l'attaché a vu aujourd'hui la luette humaine plus souvent qu'à son tour merci beaucoup –, une rediffusion de la populaire émission InterLace pour enfants *Mr Bouncety-Bounce* – que l'attaché prend un instant pour un documentaire sur les troubles bipolaires du comportement avant de comprendre et de zapper prestement sur la grille de sélection – et une rediffusion également de *Tous en forme*, l'émission matinale d'aérobic en tenue légère à impact variable de Mlle Tawni Kondo, gourou InterLace d'aérobic, qui, à cause de sa tenue légère et de ses membres impudiquement écartés, risque d'inspirer au pieux attaché médical d'éventuelles pensées impures.

Les seules cartouches de divertissement dans l'appartement, découvre-t-il au terme d'une fouille exaspérée, sont celles qui sont arrivées dans la livraison postale du mercredi, posées sur la console du living-room à côté de fax personnels et professionnels et de courriers que l'attaché médical daigne consulter seulement après que sa femme a fait un tri et rangé à part ceux qui présentent un intérêt pour lui. La console est contre le mur en face du fauteuil inclinable électronique sous un triptyque d'érotique byzantine de haute qualité. Les enveloppes rembourrées contenant les cartouches, reconnaissables à leur renflement rectangulaire, sont mêlées en vrac au courrier le moins intéressant. En quête de quelque chose pour décompresser, l'attaché médical déchire les différentes enveloppes rembourrées en suivant les perforations *ad hoc*. Il y a un film du Service spécialisé de l'A.M.O.N.A.N. sur les antibiotiques de la classe des actinomycètes et le syndrome du côlon irritable. Il y a une cartouche

CBC / PATHÉ de 40 minutes résumant les actualités nord-américaines du 1er avril de l'A.S.V.A.I.D., disponible quotidiennement grâce à un autoabonnement de conjointe et pouvant être soit transmise au TP par impulsion InterLace non enregistrable, soit livré par colis express sur un CD-ROM autoeffaçable à lecture unique. Il y a l'édition vidéo en arabe du magazine *Self* d'avril pour la femme de l'attaché, avec le top model en ouverture de *Nass* chastement flouté et voilé. Il y a un étui de cartouche brun ordinaire et sans titre, ce qui l'énerve, dans un emballage rembourré blanc, neutre, affranchi au tarif standard première classe J+3. Le cachet de la poste provient d'une banlieue de Phoenix, Arizona E.U. et, au lieu d'une adresse d'expéditeur ou d'un logo, figurent seulement les mots *« HAPPY ANNIVERSARY ! »*, avec une petite tête grossière et souriante dessinée au stylo à bille. Bien que natif et résident du Québec, où la langue courante n'est pas l'anglais, l'attaché médical sait que le mot anglais *anniversary* n'a pas le même sens que *birthday*[I]. Or l'attaché médical et sa femme voilée furent unis devant Dieu et le Prophète non pas en avril mais en octobre, quatre ans plus tôt, dans le Rub' al-Khālī. En outre, pour ajouter à la confusion, tout envoi émanant de la délégation du prince Q…… à Phoenix, Arizona E.U., porterait un sceau diplomatique et non un timbre ordinaire O.N.A.N. Bref, l'attaché médical est très stressé, se sent cruellement sous-estimé et se prépare déjà à être irrité par le contenu du colis, qui est une simple cartouche de divertissement standard noire, mais sans aucune étiquette, sans étui multicolore informatif ou aguicheur, avec une autre de ces têtes circulaires souriantes insipides de type états-unien gravée en relief à l'endroit où auraient dû être gravées en relief la provenance de l'enregistrement et sa durée. L'attaché médical est intrigué par ce courrier énigmatique, cette tête, cet étui, cette absence d'étiquette, et irrité d'avance par le temps qu'il a dû passer debout devant la console pour trier le courrier, ce qui n'est pas son boulot. La seule raison pour laquelle il ne jette pas la cartouche sans titre à la poubelle ni ne la met de côté pour

que sa femme la visionne à fin de vérification est que le choix de divertissements est affreusement maigre les soirs où sa femme se rend à cette exaspérante ligue de tennis américanisée au lieu d'être à sa place à la maison. L'attaché insérera la cartouche et en regardera rapidement quelques extraits pour déterminer si elle est irritante et sans intérêt ou divertissante et engageante de quelque manière. Il réchauffera à très haute température l'agneau *halal* et la garniture épicée *halal* précuisinés au micro-ondes, disposera joliment le tout sur son plateau, visionnera le début de l'intrigante et / ou irritante ou peut-être mystérieusement vierge cartouche de divertissement, puis décompressera avec le résumé des actualités, puis jettera éventuellement un œil non libidineux à la collection de printemps de vêtements noirs asexués pour femmes pieuses de *Nass*, puis insérera la cartouche à l'image répétitive de vagues et de neige et s'offrira un repos bien mérité de mercredi soir, en espérant que sa femme ne rentrera pas de sa ligue dans sa tenue de tennis noire longue jusqu'aux chevilles mouillée de sueur et ne détachera pas le plateau-repas de son cou endormi avec une négligence ou une maladresse susceptibles de le réveiller.

Quand il s'installe avec le plateau et la cartouche, le lecteur numérique du TP affiche 19 h 27.

I. *Anniversary* s'emploie pour une commémoration, par exemple un anniversaire de mariage. L'anniversaire d'une personne se dit *birthday.*

OceanofPDF.com

ANNÉE DE LA MINI-SAVONNETTE DOVE

Wardine elle dit que sa mère elle l’a maltraitée. Reginald il vient dans la cour de mon immeuble où moi et Delores Epps on saute à deux cordes et il dit, Clenette, Wardine elle vient dans mon appart en chialant que sa mère elle l’a maltraitée, et je vais avec Reginald dans l’immeuble où c’est qu’il habite et Wardine elle est assise au fond d’un placard dans l’appart de Reginald et elle chiale. Reginald il sort Wardine du placard et moi avec lui et Wardine elle pleure elle a la figure qui me mouille de partout et Reginald il fait super gaffe en retirant tous les hauts qu’elle a, dit à Wardine de me laisser regarder. Le dos de Wardine plein de marques de coups et de coupures. Des grandes rayures de coupures du haut en bas du dos de Wardine, des rayures roses et autour des rayures, de la peau comme la peau des lèvres. Écœurée je suis de voir ça. Wardine elle chiale. Reginald il dit que Wardine elle dit que sa mère elle l’a maltraitée. Dit que sa mère elle l’a tapée avec un cintre. Que le mec à sa mère, Roy Tony, il veut coucher avec Wardine. Lui file des bonbons et tout. Il barre le passage à Wardine et il la laisse pas passer, il la pelote tout le temps. Reginald il dit que Wardine elle dit que Roy Tony la nuit quand la mère à Wardine elle est au boulot il vient à côté des matelas où Wardine et William et Shantell et Roy le bébé ils dorment, et il reste là debout dans le noir, grand, et il lui dit des trucs tout

bas et il respire. La mère à Wardine elle dit que Wardine elle attire Roy Tony dans le Péché. Wardine elle dit qu'elle dit que Wardine essaie d'entraîner Roy Tony dans le Mal et le Péché avec sa petite personne. Elle cogne Wardine avec des cintres du placard. Ma mère elle dit que la mère à Wardine va pas bien dans sa tête. Ma mère elle a peur de Roy Tony. Wardine elle pleure. Reginald il se baisse et il supplie Wardine de dire à la mère à Reginald comment la mère à Wardine elle traite Wardine. Reginald il dit qu'il Aime sa Wardine. Qu'il l'Aime mais qu'il avait jamais compris avant maintenant pourquoi Wardine veut pas coucher avec lui comme les autres filles avec leur mec. Il dit que Wardine elle a jamais laissé Reginald retirer tous ses hauts avant ce soir qu'elle est venue à l'appart de Reginald dans son immeuble en chialant, là elle laisse Reginald retirer ses hauts pour qu'il voie comment la mère à Wardine elle bat Wardine à cause de Roy Tony. Reginald il Aime sa Wardine. Wardine elle est comme morte de trouille. Elle dit non à Reginald qui la supplie. Elle dit, si elle va voir la mère à Reginald, alors la mère à Reginald elle va voir la mère à Wardine, et alors la mère à Wardine elle pense que Wardine a couché avec Reginald. Wardine elle dit que sa mère a dit à Wardine que si Wardine couche avec un mec avant seize ans elle cogne Wardine à mort. Reginald il dit que jamais de la vie il laissera faire ça à Wardine.

Roy Tony il a tué le frère à Delores Epps Columbus Epps dans sa cité à Brighton y a quatre ans de ça. Roy Tony il est en liberté conditionnelle. Wardine elle dit qu'il a montré à Wardine un truc sur sa cheville qui envoie des signaux radio au juge comme quoi il est toujours ici à Brighton. Roy Tony a pas le droit de quitter Brighton. Le frère à Roy Tony c'est le père à Wardine. Il est parti. Reginald il essaie de faire taire Wardine mais il arrive pas à l'empêcher de chialer. Wardine elle a l'air d'une folle tellement qu'elle a la trouille. Elle dit qu'elle se tue si moi ou Reginald on rapporte à nos mères. Elle dit, Clenette, t'es ma demi-Sœur, je te supplie de rien dire à ta mère sur ma mère et Roy Tony. Reginald il dit à Wardine de se taire et de

se calmer. Il met de la margarine sur les coupures que Wardine elle a sur le dos. Il suit les traces roses du cintre avec son doigt plein de gras super délicatement. Wardine elle dit qu'elle sent plus rien dans son dos depuis le printemps. Elle est couchée à plat ventre par terre et elle a pas de sensation sur la peau de son dos, elle dit. Quand Reginald il va chercher de l'eau, elle me demande de dire la vérité, comment il est moche son dos quand Reginald il le regarde. Est-ce qu'elle est encore jolie, qu'elle demande en chialant.

J'ai rien dit à ma mère sur Wardine et Reginald et la mère à Wardine et Roy Tony. Ma mère elle a la trouille de Roy Tony. Ma mère c'est la femme à cause de qui Roy Tony il tue Columbus Epps, y a quatre ans de ça, dans la cité à Brighton, par Amour.

Mais je sais que Reginald il rapporte. Reginald il dit qu'il préfère mourir plutôt que la mère à Wardine elle bat encore Wardine. Il dit qu'il va aller voir lui-même Roy Tony pour lui dire d'arrêter d'emmerder Wardine ou de respirer la nuit à côté de son matelas. Il dit qu'il va aller lui-même dans la cour de la cité à Brighton où Roy Tony il fait ses affaires et qu'il va régler ça d'homme à homme avec Roy Tony.

Mais je crois que Roy Tony il va tuer Reginald si Reginald il y va. Je crois que Roy Tony il va tuer Reginald et alors la mère à Wardine elle va battre Wardine à mort avec un cintre. Et après y a personne qui le sait sauf moi. Et je vais avoir un bébé.

En classe de quatrième, Bruce Green tomba éperdument amoureux d'une camarade d'école qui portait le nom invraisemblable de Mildred Bonk. Le nom était invraisemblable parce que s'il y avait bien une élève de quatrième qui avait une tête à s'appeler Daphne Christianson ou Kimberly St-Simone ou quelque chose comme ça, c'était Mildred Bonk. C'était le genre de beauté fatale nubile et fantomatique qui traverse les corridors moites du paysage onirique de tout collégien pollueur nocturne. Des

cheveux que Green avait entendu qualifier de « filasse » par un prof surmené ; un corps que l’ange volage de la puberté – un ange qui ne semblait pas même connaître le code postal de Bruce Green – avait déjà visité, embrassé et palpé en sixième ; des jambes que même des Keds orange à lacets violets pailletés ne pouvaient dévaloriser. Timide, iridescente, folâtre, anfractueuse du bassin, amplement poitrinée, capable d’une gestuelle timorée pour rejeter ses cheveux filasse de son cher front laiteux, gestuelle qui rendait Bruce Green complètement dingue. Une vision en robe d’été et chaussures fantaisie. Mildred L. Bonk.

Puis, en seconde, par l’une de ces étranges métamorphoses qu’on remarque toujours après coup, Mildred Bonk était devenue une personnalité très en vue de l’effrayante bande du lycée de Winchester qui fumait des Marlboro dans l’allée séparant le collège du lycée et quittait l’école à midi dans de bruyantes voitures surbaissées pour aller boire de la bière et fumer de la dope, en faisant brailler une sono à un niveau de décibels illégal, se mettait de la Visine dans les yeux, mâchait des Clorets, etc. Elle était du lot. Elle mâchait du chewing-gum (ou pire) à la cafétéria, son tendre visage timoré était maintenant un masque blasé d’Affectation, ses boucles filasse à présent hérissées et gélifiées donnaient l’impression qu’elle avait mis le doigt dans une prise de courant. Bruce Green avait placé ses économies dans une vieille voiture surbaissée et s’entraînait aux poses Affectées avec la tante qui l’hébergeait. Il avait pris du caractère.

Et l’année qui eût dû être celle du diplôme, Bruce Green était plus blasé, plus imposant et intimidant que Mildred Bonk elle-même, et lui et Mildred Bonk et la toute petite et encore incontinente Harriett Bonk-Green habitaient tout près d’Allston Spur dans un rutilant mobile home avec un autre couple intimidant et Tommy Doocey, le peu recommandable dealer multicarte à bec-de-lièvre qui élevait plusieurs gros serpents dans des terrariums sans couvercle, malpropres et surtout puants, ce que Tommy Doocey ne remarquait pas parce que sa lèvre supérieure bouchait

complètement ses narines et que tout ce qu’il sentait, c’était sa lèvre. Mildred se défonçait l’après-midi et regardait des cartouches de séries, Bruce Green avait un job régulier à Leisure Time Ice et, pendant un temps, la vie consista plus ou moins en une grosse teuf.

OceanofPDF.com

○

ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

« Hal ?

– …

– Eh, Hal ?

– Oui Mario ?

– Tu dors ?

– Booboo, on en a déjà discuté. Je peux pas dormir si on parle.

– C’est ce que je pensais.

– Content de te rassurer.

– La vache, ce que tu lui as mis aujourd’hui. La vache, comment tu l’as écœuré. Sa balle le long de la ligne, là, quand tu t’es jeté pour la reprendre d’une volée amortie, Pemulis a dit que le gars a failli vomir par-dessus le filet, c’est ce qu’il a dit.

– Boo, je lui ai mis une pâtée, c’est tout. Point barre. Quand je mets une pâtée à quelqu’un, c’est pas bien de revenir dessus. Question de dignité. Je

pense qu’il vaut mieux ne pas enfoncer le clou et se taire. D’ailleurs, en parlant de se taire…

– Eh, Hal ?

– …

– Eh, Hal ?

– Il est tard, Mario. C’est l’heure de dormir. Ferme les yeux et pense à des trucs pas clairs.

– C’est ce que dit toujours la Moms.

– Avec moi ça marche, Boo.

– Tu crois que je pense tout le temps à des trucs pas clairs. Tu m’as laissé partager ta chambre parce que t’as pitié de moi.

– Booboo, je préfère ne pas relever ce que tu viens de dire. Je prends ça comme un signal d’alerte. Tu es toujours mal luné quand tu ne dors pas assez. Et on voit justement une mauvaise lune à l’ouest, là-bas.

– …

– …

– Quand je t’ai demandé si tu dormais, je voulais te demander si t’avais eu l’impression de croire en Dieu, aujourd’hui, quand t’étais tellement en forme que t’as écœuré ce gars.

– Tu recommences ?

– …

– Franchement, je ne pense pas que minuit dans une chambre totalement noire, alors que je suis crevé, que j’ai mal à la tête et entraînement dans six petites heures, soit le bon moment ni le bon endroit pour reparler de ça, Mario.

– …

– Tu me demandes ça une fois par semaine.

– Tu réponds jamais, c’est pour ça.

– Bon, alors pour que tu te taises disons que j’ai un compte à régler avec Dieu, Boo. Disons que Dieu semble avoir un mode de gestion laxiste dont

je ne suis pas fan. Je suis très antimort. Dieu, selon toute apparence, a l'air pro-mort. Je ne vois pas comment on peut s'entendre sur cette question, lui et moi, Boo.

– Tu veux dire depuis que Soi-Même est mort.

– …

– Tu vois ? Tu réponds jamais.

– Si, je réponds. Je viens de le faire.

– …

– Simplement, je n'ai pas dit ce que tu voulais entendre, Booboo, c'est tout.

– …

– Ça fait une différence.

– Je comprends pas comment t'as pas pu te sentir croyant aujourd'hui, là-bas. C'était tellement *évident*. Tu jouais comme si t'étais entièrement croyant.

– …

– Tu te sens comment à l'intérieur, pas croyant ?

– Mario, toi et moi, on est des mystères l'un pour l'autre. On est séparés par une espèce de barrière infranchissable sur cette question. Couchons-nous tranquillement et méditons là-dessus.

– Hal ?

– …

– Eh, Hal ?

– Je te propose un marché, Boo, je te raconte une blague à condition que tu te taises après et que tu me laisses dormir.

– Elle est bonne ?

– Mario, qu'est-ce que ça donnerait, un insomniaque croisé avec un agnostique et un dyslexique ?

– Langue au chat.

– Eh bien, ça donnerait un type qui se torture les méninges toute la nuit dans son lit en se demandant s’il est bien raisonnable de croire en Pieu.

– Elle est bonne !

– Chut.

– …

– …

– Eh, Hal ? C’est quoi, un insomniaque ?

– Quelqu’un qui partage sa chambre avec toi, vieux, ça, c’est sûr.

– Eh, Hal ?

– …

– Comment ça se fait que la Moms a jamais pleuré quand Soi-Même est mort ? J’ai pleuré, toi aussi, même C. T. a pleuré. Je l’ai vu personnellement pleurer.

– …

– T’écoutais la *Tosca* sans arrêt en pleurant et tu disais que t’étais triste. On l’était tous.

– …

– Eh, Hal, t’as pas l’impression que la Moms a l’air plus heureuse depuis que Soi-Même est mort ?

– …

– Elle a l’air plus heureuse. Elle a l’air même plus grande. Elle a arrêté de voyager tout le temps partout pour ci et ça. Ses trucs de grammaire. Ses trucs de bibliothèque subversive.

– Maintenant elle ne va plus nulle part, Boo. Maintenant elle a la Maison du Président et son bureau et le tunnel entre les deux, et elle ne quitte jamais les lieux. Elle est plus acharnée au boulot que jamais. Et plus obsessionnelle. Quand as-tu vu pour la dernière fois un mouton de poussière dans cette maison ?

– Eh, Hal ?

– Maintenant c’est une bosseuse acharnée obsessionnelle et *agoraphobe*. Tu trouves que c’est de l’heureusification ?

– Ses yeux vont mieux. Ils sont moins renfoncés. Ils vont mieux. Elle se moque beaucoup plus de C. T. que de Soi-Même avant. Elle rit plus profond de l’intérieur. Elle rit plus. Elle raconte des blagues meilleures que les tiennes, même, maintenant, souvent.

– …

– Comment ça se fait qu’elle a jamais été triste ?

– Si, elle a été triste, Booboo. Seulement elle a été triste à sa manière, pas à la tienne ni à la mienne. Elle a été triste, j’en suis sûr.

– Hal ?

– Tu te rappelles qu’elle a fait mettre le drapeau en berne devant le portail après que c’est arrivé ? Tu te rappelles ça ? Et elle le fait mettre en berne chaque année à la Convocation. Tu te souviens du drapeau, Boo ?

– Eh, Hal ?

– Ne pleure pas, Booboo. Tu te souviens du drapeau en berne ? Booboo, il y a deux façons de mettre un drapeau en berne. Tu m’écoutes ? Parce que, sans déconner, faut vraiment que je dorme dans une seconde. Alors écoute. La première façon, c’est d’abaisser le drapeau à mi-hauteur du mât. Mais il y en a une autre. Tu peux aussi surélever le mât. Tu peux faire monter le mât deux fois plus haut. Tu piges ? Tu comprends ce que je veux dire, Mario ?

– Hal ?

– Je parie qu’elle est vachement triste. »

À 20 h 10, le 1er avril de l’A.S.V.A.I.D., l’attaché médical est toujours en train de regarder la cartouche de divertissement sans étiquette.

OceanofPDF.com

OCTOBRE – ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Pour Orin Incandenza, n° 71, le matin est la nuit de l'âme. Le pire moment de la journée, psychiquement. Il règle la clim de la résidence au maximum pour la nuit et se réveille néanmoins en sueur, la plupart du temps, reployé en position fœtale, enseveli dans cette sorte d'obscurité psychique où l'on redoute la moindre de ses pensées.

Orin, le frère de Hal Incandenza, se réveille seul à 07 h 30 dans une odeur moite d'Ambush. De l'autre côté du lit, sur l'oreiller bosselé, un message avec un n° de téléphone et des informations vitales dans une écriture ronde de collégienne. Il y a aussi de l'Ambush sur le message. Son côté du lit est trempé.

Orin prépare des tartines grillées au miel, debout pieds nus devant le plan de travail de la cuisine, vêtu d'un caleçon et d'un vieux sweat-shirt de l'Académie aux manches coupées, il extirpe le miel par une pression sur la tête d'un ours en plastique. Le froid du sol endolorit ses pieds, mais la

fenêtre à double vitrage au-dessus de l'évier est chaude au toucher : dehors, c'est la canicule des matins d'octobre à Phoenix.

Quand il est en ville avec l'équipe, même si la clim est à fond et le drap tout fin, Orin voit au réveil la trace de son corps imprimée à la sueur sur le lit en dessous de lui, et elle sèche lentement au cours de la journée jusqu'à devenir un contour blanc salin légèrement décalé des autres contours secs de la semaine, de sorte que son image fœtale fossilisée est démultipliée en éventail sur son côté du lit, telles des cartes à jouer qui se chevauchent, et comme délavée par un acide ou l'usure du temps.

La chaleur derrière les vitres lui picote le cuir chevelu. Il emporte son petit déjeuner jusqu'à une table blanche en fer près de la piscine centrale de la résidence et tente de manger là, sous le cagnard. Le café ne fume pas, ne fraîchit pas. Il éprouve une sourde douleur animale. Il a une moustache de transpiration. Un ballon de plage coloré flotte sur la piscine et ricoche contre un bord du bassin. Le soleil est une furtive vision de l'enfer à travers un trou de serrure. Il n'y a pas un chat. Le complexe résidentiel est un anneau agencé autour de la piscine, de la terrasse en bois et du Jacuzzi. Les ondes de chaleur au-dessus de la terrasse ressemblent à des fumerolles de fioul. L'extrême chaleur produit toujours un mirage qui fait croire que la terrasse sèche est enduite de fioul. Orin entend des spectateurs de cartouches se mouvoir derrière des fenêtres fermées, c'est cette émission matinale d'aérobic, et aussi quelqu'un jouer de l'orgue, et dans l'appartement voisin du sien la vieille femme qui ne lui rend jamais son sourire faire des vocalises, étouffées par les tentures, les stores et le double vitrage. Le Jacuzzi bouillonne et écume.

Le message du Sujet de la nuit dernière est inscrit sur un beau papier à lettres violet plié en deux, marqué d'un cercle central plus foncé à l'endroit où le vaporisateur de parfum du Sujet l'a touché. La seule chose intéressante, mais aussi déprimante, dans cette écriture est que tous les ronds – les *o*, les *d*, les *p*, les n° 6 et 8 – sont pleins, alors que les points sur

les *i* sont creux et en forme de petits cœurs. Orin lit le message en mangeant son pain grillé, qui n'est qu'un support pour le miel. Il se sert de son bras droit, plus petit, pour manger et boire. Son bras et sa jambe gauches hypertrophiés restent continuellement au repos le matin.

Une brise pousse le ballon de plage sur toute la largeur de la piscine bleue et Orin le regarde glisser en silence. Les tables blanches en fer n'ont pas de parasols et on repère la position du soleil sans lever les yeux ; on la devine à son impact sur le corps et à l'ombre portée. Le ballon revient, hésitant, vers le milieu de la piscine et y reste, sans le moindre mouvement ondulatoire. La même brise légère agite les palmiers moribonds le long des murs en pierre du complexe, les palmes bruissent, deux d'entre elles se détachent, tombent en spirale et s'abattent sur la terrasse comme une gifle. Toutes les plantes d'ici sont hostiles, lourdes et acérées. La partie supérieure des arbres, au-dessus des palmes, est feutrée d'une matière morte semblable à des poils de noix de coco. Des cafards et autres créatures y vivent. Des rats, peut-être. Toutes sortes d'exécrables bestioles d'altitude. Les plantes sont soit épineuses soit charnues. Des cactus aux étranges formes tourmentées. Les cimes des palmiers sont comme les cheveux de Rod Stewart, autrefois.

Orin est rentré du match de Chicago avec l'équipe, l'avant-veille, les yeux rouges. Il sait que le place-kicker[I] et lui sont les deux seuls joueurs qui ne ressentent plus, physiquement, la douleur cuisante de la défaite.

La veille de leur départ – il y a environ cinq jours –, Orin était dans le Jacuzzi près de la piscine en fin de journée pour soigner sa jambe, assis solitaire dans la chaleur rayonnante et cette saleté de lumière tardive avec la jambe dans le Jacuzzi, serrant dans sa main la balle de tennis qu'il continue à serrer distraitement par habitude. Regardant le jet du Jacuzzi bouillonner et écumer autour de la jambe. Et, tout à coup, surgi de nulle part, un oiseau était tombé dans le Jacuzzi. En faisant un plat sonore. Surgi de nulle part. Du vaste ciel vide. Il n'y avait rien d'autre que le ciel en surplomb du

Jacuzzi. L'oiseau avait dû avoir une crise cardiaque en plein vol, mourir et chuter du ciel vide pour s'écraser dans le Jacuzzi juste à côté de la jambe. D'un doigt il abaissa ses lunettes de soleil sur l'arête de son nez et l'observa. C'était une espèce indistincte. Pas un rapace. Un roitelet, peut-être. Ça ne pouvait pas être de bon augure. L'oiseau mort tressauta et tourbillonna dans l'écume, sombrant puis réémergeant, créant l'illusion d'un vol perpétué. Orin n'avait hérité d'aucune des phobies de la Moms relatives au désordre et à l'hygiène. (Pas fan des bestioles pour autant – des cafards.) Il était resté assis là en serrant la balle et en regardant l'oiseau, la tête vide. Mais le lendemain au réveil, reployé et enseveli, il avait pensé que c'était nécessairement un mauvais présage.

Maintenant Orin prend toujours sa douche brûlante, à la limite du supportable. La salle de bains de l'appartement a un carrelage jaune-vert, ce n'est pas son choix, peut-être celui du free safety qui habitait là avant que les Cardinals de Phoenix n'envoient à La Nouvelle-Orléans le free safety, deux remplaçants et de l'argent pour Orin Incandenza, punter.

Il avait beau faire venir régulièrement les employés de Terminex, il y avait toujours ces énormes cafards qui sortaient des conduits de la salle de bains. Des cafards d'égouts, d'après Terminex. *Blattaria implacablus* ou quelque chose comme ça. Des cafards vraiment énormes. Des véhicules blindés. Complètement noirs, avec des carapaces genre Kevlar, les machins. Et sans peur, élevés dans les égouts hobbésiens sous ses pieds. Les petits cafards bruns de Boston et de La Nouvelle-Orléans étaient assez coriaces mais, au moins, quand on allumait la lumière, ils se carapataient fissa. Ces cafards d'égouts du Sud-Ouest, vous allumez la lumière, ils restent sur le carrelage et ils vous regardent, genre : « T'as un problème ? » Orin en a écrasé un, juste une fois, qui avait débouché comme un diable de la bonde de la douche pendant qu'il était sous le jet, alors il était sorti à poil pour enfiler des chaussures et lui marcher dessus, méthode convenue, et le résultat fut explosif. Il subsiste encore des résidus de ce piétinement sur le

carrelage. Ils semblent incrustés à jamais. Des entrailles de cafard. Dégoûtant. Il a préféré jeter les chaussures plutôt que de nettoyer la semelle. Désormais il garde de gros verres dans la salle de bains et quand il voit un cafard en allumant la lumière, il pose le verre dessus pour l'emprisonner. Au bout de deux jours, le verre est embué, le cafard s'est asphyxié tranquillement, Orin recueille l'un et l'autre dans des Ziploc séparés et les balance dans la grande poubelle du complexe près du terrain de golf.

Le carrelage jaune du sol est parfois un parcours d'obstacles semé de verres contenant de gros cafards qui agonisent lentement, stoïques, sans bouger, des verres progressivement embués par du dioxyde de cafard. Tout cela donne la nausée à Orin. Il s'imagine que plus l'eau de la douche est chaude, moins les petits véhicules blindés ont envie de s'aventurer hors de la bonde pendant qu'il est là.

Il arrive qu'ils soient dans la cuvette des W.-C. aux premières heures du matin, pataugeant, essayant d'atteindre le bord pour grimper. Il n'est pas très fan non plus des araignées, mais c'est moins conscient ; cela n'a rien à voir avec l'horreur consciente qu'inspiraient à Soi-Même les veuves noires du Sud-Ouest et leurs toiles chaotiques – les veuves sont partout, tant ici qu'à Tucson, repérables en tout lieu sauf par les nuits froides, leurs toiles poussiéreuses ne suivent aucun schéma, s'accumulent çà et là dans les angles droits des coins sombres ou reculés. Les toxines de Terminex sont plus efficaces sur les veuves. Orin les fait venir tous les mois ; il est presque abonné à Terminex.

L'horreur consciente spécifique d'Orin, outre l'altitude et l'heure matinale, c'est les cafards. Enfant, il refusait d'aller dans certains endroits de Boston près de la baie. Les cafards lui font tourner le sang. Les paroisses autour de NOLA avaient subi un déluge ou une éruption de sinistres cafards tropicaux *volants* d'origine latino-américaine, petits et craintifs mais *volants*, putain, qu'on voyait grouiller sur les enfants de La Nouvelle-

Orléans, la nuit, dans leurs berceaux, surtout les enfants des immeubles insalubres, et qui se nourrissaient paraît-il du mucus puisé dans les yeux des bébés, un mucus optique particulier – putain, le cauchemar pour un môme, des cafards mobiles volants qui veulent te bouffer les yeux –, et rendaient les bébés aveugles ; les parents s'approchaient dans la lumière matinale blafarde du taudis et trouvaient leurs enfants aveugles, il y avait eu une douzaine de gosses rendus aveugles l'été dernier ; et c'était pendant ce déluge ou cette éruption cauchemardesque, s'ajoutant aux inondations de juillet qui avaient charrié une douzaine de cadavres cauchemardesques extirpés par un glissement de terrain gris-bleu d'un cimetière en haut du coteau sur lequel logeaient Orin et deux coéquipiers, dans le faubourg de Chalmette, membres et entrailles épars dans la boue déferlante, l'un des corps s'étant même affalé contre le piquet de leur boîte aux lettres, que, en allant acheter le journal du matin, Orin avait demandé à son agent de lui chercher un nouveau club. Et voilà comment il s'était retrouvé dans les canyons de verre et l'impitoyable lumière de Phoenix métropole, dans un cercle desséché, près du Tucson de la jeunesse desséchée de son propre père.

Les matins qui succèdent aux rêves d'araignées et d'altitude sont les plus douloureux ; il lui faut parfois trois cafés et deux douches, voire un footing, pour desserrer l'étreinte autour de la gorge de son âme ; et ces matins post-rêves sont encore pires s'il ne se réveille pas seul, si le Sujet de la nuit est toujours là, veut gazouiller, se pelotonner contre lui en cuiller, lui demande à quoi servent exactement ces verres embués renversés sur le sol de la salle de bains, commente ses suées nocturnes, farfouille dans la cuisine, prépare des kippers ou du bacon ou des trucs encore plus dégoûtants et sans miel qu'il est censé ingurgiter avec une voracité masculine post-coïtale, du moins celles qui ont ce fantasme qu'elles appellent Nourrir Mon Homme, qui veulent qu'un homme à peine capable de digérer une tartine de miel matinale mange avec une voracité masculine,

coudes écartés, bon coup de fourchette, en faisant de petits bruits. Même quand il est seul, libre de se déployer seul, de se redresser lentement et de s'arracher aux draps pour aller pisser, ces matins noirs amorcent des journées qui, pendant de longues heures, paraissent insurmontables à Orin. Ces affreux matins aux sols froids, aux vitres chaudes, à la clarté éblouissante – la certitude dans l'âme que la journée devra être non traversée mais escaladée, verticalement, et qu'à sa fin, à l'heure du coucher, ce sera de nouveau comme une chute du haut d'un précipice.

À présent son mucus oculaire est en sûreté, dans le désert du Sud-Ouest ; mais les cauchemars ont empiré depuis son transfert dans cette région dévastée que Soi-Même lui-même a fuie, jadis, dans sa jeunesse malheureuse.

Comme un clin d'œil à la propre jeunesse malheureuse d'Orin, tous les rêves commencent brièvement par une espèce de compétition de tennis. Celui de cette nuit a débuté par un plan large d'Orin sur un court en Har-Tru, prêt à recevoir le service d'un joueur vague, un gars de l'Académie – Ross Reat, peut-être, ou ce bon vieux Mr Bain ou encore Walt Flechette aux dents grises, actuellement éducateur pro en Caroline –, puis voilà que l'écran du rêve se resserre sur lui et se dissout subitement dans la couleur neutre, rose foncé, des yeux clos face à la lumière vive, sentiment atroce d'être submergé, de ne pas savoir comment refaire surface pour respirer, et qu'après un instant l'Orin du rêve se dépêtre en force de cette suffocation visuelle et trouve la tête de sa mère, Mme Avril M. T. Incandenza, la tête déconnectée de la Moms attachée à sa propre jolie tête, nez à nez, ligotée à celle-ci par un système à enroulement au moyen d'une corde en boyau VS HiPro haut de gamme provenant de sa propre gueule de raquette de l'Académie. Orin a beau se démener comme un malade, remuer la tête, la secouer de droite et de gauche, se contorsionner la figure et rouler des yeux, rien à faire, il est toujours face au visage de sa mère, pour ne pas dire dedans. Comme si la tête de la Moms était une espèce de casque serré dont

Orin n’arrive pas à s’extraire[2]. Dans le rêve, il est évidemment vital pour Orin de dégager sa tête de la tête coupée de sa mère liée à la sienne tel un phylactère, et il n’y parvient pas. Le message du Sujet de la nuit indique que, à un certain moment, Orin lui a saisi la tête à deux mains et a tenté en quelque sorte de la lui déboîter, quoique sans méchanceté ni plainte (le message, pas le déboîtement). L’apparente résection de la tête de la Moms du reste de la Moms semble chirurgicalement claire et nette dans le rêve : pas de moignon, pas d’entame de cou, c’est comme si la base de la jolie tête ronde avait été découpée et lissée de manière à représenter un gros ballon vivant, un globe à visage, attaché à son propre visage.

Le Sujet après la sœur de Bain mais avant celle juste avant celle-ci, celle au parfum Ambush et cœurs sur les *i*, le Sujet précédent était une jolie étudiante au teint cireux, diplômée de l’État d’Arizona en psychologie du développement, avec deux gosses, une pension alimentaire scandaleuse et des penchants pour les bijoux pointus, le chocolat réfrigéré, les cartouches éducatives InterLace et les sportifs professionnels qui s’agitent dans leur sommeil. Pas vraiment intelligente – elle croyait que la figure qu’il traçait distraitement sur son flanc nu après l’amour était le chiffre 8, c’est vous dire. Leur dernier matin ensemble, juste avant qu’il n’ait envoyé à son enfant un jouet onéreux et fait changer son numéro de téléphone, il s’était réveillé d’une nuit de rêves horrifiques – réveillé dans un brusque spasme fœtal, l’âme enténébrée et non renouvelée, les yeux dans le beurre, laissant sur le drap du dessous une marque humide semblable à un contour à la craie de médecin légiste –, réveillé pour trouver le Sujet assis contre l’oreiller de lecture, vêtu de son sweat-shirt de l’Académie sans manches et buvant un expresso noisette en regardant, sur la visionneuse de cartouches qui occupait la moitié du mur sud de la chambre, un truc terrifiant intitulé « LES CARTOUCHES ÉDUCATIVES INTERLACE EN COLLABORATION AVEC LA MATRICE DE PROGRAMMATION ÉDUCATIVE CBC PRÉSENTENT *SCHIZOPHRÉNIE : ESPRIT OU*

CORPS ? », et avait dû rester là, moite et paralysé, en position fœtale sur sa propre ombre humide, à suivre sur l'écran un jeune type pâle à peu près du même âge que Hal, avec une barbe rase cuivrée, une houppe rousse et des yeux de poupée noirs, ternes, neutres, inexpressifs, braqués sur le vide du côté gauche tandis qu'une voix off albertaine cassante expliquait que Fenton ici présent était un schizophrène paranoïde invétéré qui croyait que des fluides radioactifs envahissaient son crâne et que d'énormes machines high-tech complexes avaient été spécialement programmées pour le traquer sans relâche, l'avaient finalement attrapé, brutalisé et enterré vivant. C'était un vieux documentaire canadien d'intérêt public, de CBC, datant du millénaire dernier, redisséminé en version numérisée avec l'imprimatur InterLace – InterLace pouvait proposer des émissions low cost assez minables aux heures creuses du petit matin, dans le cadre des Disséminations Spontanées.

Puisque le vieux documentaire de CBC défendait clairement la thèse *SCHIZOPHRÉNIE : CORPS*, la voix off omettait allègrement d'importants éléments alors qu'elle expliquait que ben oui, le pauvre vieux Fenton ici présent était un cas plus ou moins désespéré pour une hospitalisation externe, mais que, côté positif, la science pouvait au moins donner un sens à son existence en l'étudiant soigneusement pour mieux comprendre comment la schizophrénie se manifestait dans le cerveau du corps humain… que, en d'autres termes, grâce à la technologie de pointe dite Tomographie par émission de positons ou TEP (supplantée depuis par le Numérique invasif, marmonne l'étudiante diplômée en psychologie du développement, qui regarde avec ravissement par-dessus sa tasse, sans avoir remarqué le réveil paralytique d'Orin), ils pouvaient analyser au scanner les dysfonctions des diverses parties du cerveau dysfonctionnel du pauvre vieux Fenton qui émettaient des positons dans une tomographie très différente de celle du cerveau de l'Albertain moyen, sain, vigoureux et craignant Dieu, et faire progresser la science en injectant dans le cobaye

Fenton ici présent une teinture radioactive spéciale qui pénètre la barrière sanguine cérébrale, puis en l'immobilisant dans le réceptacle rotatif d'un scanner TEP – sur la visionneuse c'est un énorme engin gris métallisé qui semble avoir été conçu conjointement par James Cameron et Fritz Lang, et maintenant observez un peu les yeux du pauvre Fenton qui commence à saisir vaguement ce que dit la voix off –, et là un plan de coupe à l'ancienne, sans raccord, montre le cobaye Fenton ligoté par cinq lanières toilées qui secoue sa tête rousse en tous sens pendant que des gars portant des masques et des bonnets chirurgicaux vert menthe lui injectent des fluides radioactifs au moyen d'une seringue grosse comme une canule à gaver les oies, puis les yeux du bon vieux Fenton qui s'exorbitent en anticipant l'horreur au moment où on le véhicule vers l'énorme appareil TEP gris pour le fourrer comme une miche de pâte non levée dans la gueule ouverte de l'engin d'où bientôt ne dépassent plus que ses baskets délavées et le faire tourner dans le sens inverse des aiguilles d'une montre à l'intérieur du réceptacle, très rapidement, de sorte que les vieilles baskets pointent vers le haut, puis vers la gauche, puis vers le bas, puis vers la droite, puis vers le haut de plus en plus vite, tandis qu'il pousse des hurlements d'enterré vivant que les couinements et claquements de la machine ne parviennent pas à couvrir parce que Fenton voit ses pires angoisses hallucinatoires se matérialiser en stéréo numérique, hurlements indiquant que les derniers éléments fonctionnels de son cerveau perméabilisé par teinture sont en passe d'être éradiqués à tout jamais, tandis que, dans le coin inférieur droit de la visionneuse, réservé d'habitude par InterLace à l'affichage de l'heure et de la température, apparaît l'image numériquement superposée du cerveau rouge ambre et bleu neutron de Fenton, et que la voix off cassante débite un récapitulatif historique de la schizophrénie paranoïde et de la TEP. Et Orin toujours couché, les yeux plissés, moite et névrosé par ses terreurs matinales, qui voudrait que le Sujet se rhabille, remette ses bijoux pointus, récupère ses restes de Toblerone

dans le freezer et s’en aille pour qu’il puisse se rendre dans la salle de bains, ramasser les cafards asphyxiés de la veille et les jeter dans une benne E.W.D. avant que toutes les bennes ne soient pleines, et s’interroger sur le genre de cadeau onéreux qu’il pourrait envoyer au gosse du Sujet.

Et sur la question de l’oiseau mort, tombé de nulle part.

Et sur ces pressions exercées par l’administration des Cardinals qui veut le forcer à accepter une interview avec une journaliste du magazine *Moment* dans le cadre d’une série de portraits insipides, avec des questions sur son itinéraire personnel auxquelles il devra répondre avec la sincère neutralité d’un porte-parole de l’équipe, perspective stressante qui l’amène à rappeler Hallie, à rouvrir cette boîte de Pandore véreuse.

Orin se rase aussi sous la douche, rouge de chaleur, entortillé de vapeur, au jugé, en procédant de bas en haut avec des mouvements sud-nord, comme on le lui a appris.

I. Terme de football américain. Le place-kicker est appelé botteur de précision au Canada. Plus loin, free safety, holder et punter (botteur de dégagement) se réfèrent également à des postes de joueurs.

OceanofPDF.com

○

ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Voici Hal Incandenza, dix-sept ans, avec son petit one-hitter en cuivre, qui se défonce en cachette dans la salle de Pompe souterraine du Poumon de l'Académie et exhale pâlement dans un ventilateur d'extraction industriel. C'est le sale petit temps mort après les matches et les préparations physiques de l'après-midi mais avant le dîner commun de l'Académie. Hal est ici tout seul, personne ne sait où il est ni ce qu'il fait.

Hal aime se défoncer en secret, mais son vrai secret est qu'il est plus accro au secret qu'à la défonce.

Un one-hitter, c'est-à-dire une espèce de long fume-cigarette à la Franklin Roosevelt dont l'extrémité est bourrée d'une pincée de bonne dope, est chaud et dur dans la bouche – surtout ceux en cuivre –, mais les one-hitters présentent l'avantage de l'efficacité : chaque particule d'herbe incandescente est inhalée ; ça n'a rien à voir avec les resucées occasionnelles des fumettes collectives entre amis, Hal peut inspirer

profondément chaque particule et retenir longuement son souffle, de sorte que même ses exhalaisons ont une moindre pâleur et une odeur moins doucereuse.

Utilisation totale des ressources disponibles = absence de résidus publiquement détectables.

La salle de Pompe des courts de tennis de l'Académie est souterraine et accessible seulement par un tunnel. E.T.A. est abondamment pourvue en tunnels ramifiés. C'est fait exprès.

En outre, les one-hitters sont petits, ce qui est bien, parce que, il faut le reconnaître, toute dope forte en résine a tendance aussi à sentir fort. Un bong est gros et son odeur est proportionnellement forte, et puis il faut se débarrasser de l'eau viciée. Les pipes sont plus petites et certes portatives, mais elles ont toujours un fourneau multitaffe à usage collectif qui disperse la fumée non inspirée dans un vaste périmètre. Avec un one-hitter, pas de gaspillage, on attend qu'il refroidisse, on l'enveloppe dans deux sachets, ensuite on l'emballe dans un Ziploc, puis on le planque dans une paire de chaussettes de tennis au fond d'un sac de sport avec le briquet, le collyre, les pastilles à la menthe et le petit étui plastique de la dope elle-même, c'est facile à transporter, inodore et parfaitement indécelable.

À la connaissance de Hal, ses collègues, Michael Pemulis, Jim Struck, Bridget C. Boone, Jim Troeltsch, Ted Schacht, Trevor Axford, voire Kyle D. Coyle et Tall Paul Shaw, et même, à la limite, Frannie Unwin, savent tous qu'il se défonce régulièrement en cachette. Il n'est pas impossible que Bernadette Longley soit au courant aussi, d'ailleurs ; quant à l'affreux K. Freer, il le soupçonne toujours de tout et n'importe quoi. Mario, son frère, sait certains trucs. Mais ça s'arrête là. Et, même si Pemulis et Struck et Boone et Troeltsch et Axford et, à l'occasion (pour des raisons, disons, médicinales ou touristiques), Stice et Schacht fument aussi, c'est connu, Hal ne s'est réellement défoncé sérieusement qu'avec Pemulis, les rares fois où il a fumé en compagnie, c'est-à-dire vraiment en présence, de quelqu'un

d’autre, ce qu’il évite. Il avait oublié : Ortho (« La Ténèbre ») Stice, de Partridge, Kansas, est au courant ; et son frère aîné, Orin, mystérieusement, malgré l’éloignement, semble en savoir plus qu’il ne veut bien le dire, à moins que Hal ne surinterprète certains sous-entendus dans les conversations téléphoniques.

La mère de Hal, Mme Avril Incandenza, et son frère adoptif le Dr Charles Tavis, actuel Président d’E.T.A., savent tous deux que Hal boit parfois de l’alcool, les soirs de week-end avec Troeltsch ou peut-être Axford dans des clubs de Commonwealth Avenue, au bas de la côte ; le club The Unexamined Life, « la Vie sans examen », organise le vendredi la fameuse soirée « Videur bigleux », régie par le code d’Honneur et sans contrôle d’identité. L’idée que Hal s’adonne à la boisson n’enchante pas Mme Avril Incandenza, surtout au souvenir des beuveries du père, de son vivant, et avant lui, raconte-t-on, du grand-père, en Arizona et en Californie ; mais la précocité académique de Hal, particulièrement ses succès récents en compétition sur le circuit junior, prouve qu’il tient l’alcool dans les limites d’une consommation forcément modérée selon elle – la conseillère psy d’E.T.A., le Dr Rusk, lui assure que l’abus de certaines substances est incompatible avec de bons résultats scolaires et sportifs, surtout pour un athlète de haut niveau – et Avril estime qu’il est important pour un parent isolé, attentif mais non répressif, de laisser ses deux fils brillants (sur trois) commettre leurs propres erreurs et acquérir ainsi une saine expérience, quand bien même ces erreurs lui causeraient une inquiétude à lui retourner le gésier (son gésier à elle). Et Charles soutient toutes les décisions personnelles qu’elle prend au sujet de ses enfants. Et il est cent fois préférable à ses yeux que Hal boive un verre de bière de temps en temps plutôt que d’absorber Dieu sait quelle espèce de composé ésotérique avec le reptilien Michael Pemulis ou le gastéropodien James Struck qui, l’un et l’autre, filent à Avril les saintes chocottes maternelles. Et, toute réflexion faite, a-t-elle dit aux Drs Rusk et Tavis, c’est réconfortant

pour Hal de savoir que sa mère est confiante, qu'elle a confiance en lui, qu'elle le soutient sans le juger, sans se retourner le gésier, sans tordre ses jolies mains, même s'il boit par exemple un verre de bière canadienne avec des amis à l'occasion, et elle s'applique donc de toutes ses forces à cacher sa crainte maternelle de le voir un jour boire comme James ou le père de James, afin que Hal se sente libre de lui parler ouvertement de problèmes tels que la boisson au lieu de se croire obligé de lui cacher des choses, en quelque circonstance que ce soit.

Les Drs Tavis et Dolores Rusk ont, en privé, discuté du fait que, parmi les phobies stressantes dont souffre Avril sans se plaindre, l'une des pires est la peur bleue du secret ou de la dissimulation, quelle qu'en soit la forme, de la part de ses fils.

Avril et C. T. ignorent tout des penchants de Hal pour la consommation souterraine d'herbe à forte teneur en résine, ce qui ravit énormément Hal, bien qu'il ne se soit jamais vraiment demandé pourquoi. Pourquoi ça le ravissait tellement.

Le site d'E.T.A., sur la colline, est traversable par tunnel. Avril I., par exemple, qui ne quitte plus les lieux, s'y déplace rarement en surface, préférant se baisser et prendre les tunnels secondaires entre la Maison du Président et son bureau situé à côté de celui de Charles Tavis dans le bât. Communauté et Administration, un machin néogeorgien en briques roses pourvu de piliers blancs qui, au dire de Mario, le frère de Hal, ressemble à un cube ayant avalé un ballon trop gros pour son estomac[3]. Deux jeux d'ascenseurs et un ensemble de marches relient le hall et la réception aux bureaux administratifs du premier étage de Comm-Ad, et à la salle de musculation, au sauna et aux vestiaires-douches du sous-sol. Un vaste tunnel en ciment couleur éléphant mène des douches pour garçons à l'immense lingerie située sous les courts Ouest, et deux tunnels plus petits rayonnent depuis les parties sud et est du sauna vers les sous-sols des constructions protogeorgiennes sphérocubiques (abritant des salles de classe

et les subdortoirs B et D) ; ces deux sous-sols et tunnels plus petits servent souvent d'espaces de rangement pour les élèves et de couloirs entre les diverses pièces privées des prorecteurs[4]. Puis deux tunnels encore plus petits, praticables par tout adulte disposé à adopter une posture simiesque de locomotion tarso-carpienne, font la jonction entre les sous-sols et les anciens laboratoires d'optique et de développement de films de Leith et d'Ogilvie et du regretté Dr James O. Incandenza (aujourd'hui défunt) en dessous et juste à l'ouest de la Maison du Président (d'où part également un tunnel de beau diamètre qui conduit directement aux niveaux inférieurs du bât. Communauté et Administration, mais ses fonctions ont progressivement changé en quatre ans et il est désormais trop encombré de câbles, de canalisations d'eau chaude et de tuyauteries de chauffage pour être réellement franchissable), et les bureaux aussi des Installations matérielles, presque immédiatement en dessous des courts de tennis découverts Centraux d'E.T.A., lesquels bureaux, avec leur propre service d'entretien, sont à leur tour reliés aux salles d'Entrepôt et de Pompe du Poumon via un tunnel chaulé construit à la hâte par la société Structures Gonflables Tout Climat TesTar qui, en collaboration avec l'entreprise d'Appareils de Soufflerie Industriels ATHSCME, assure le montage et la maintenance du dôme gonflable en dendriuréthane, appelé le Poumon, qui couvre les courts médians pendant la saison hivernale de compétitions indoor. Le petit tunnel grossièrement chaulé entre Installations Matérielles et Pompe n'est traversable que par reptation (le personnel et l'administration en ont oublié l'existence) et n'est visité que par les enfants du Tunnel Club de l'Académie, voire par certains adolescents ayant une forte inclination secrète pour la marche à quatre pattes.

La salle d'Entrepôt du Poumon est fondamentalement infranchissable de mars à novembre à cause du tissu du Poumon en dendriuréthane plié, des tronçons de conduits flexibles démantelés, des pales de ventilateur, etc., qui la jonchent. La salle de Pompe est juste à côté, mais il faut ramper de

nouveau dans le tunnel pour y accéder. Sur les plans d'ingénierie la salle de Pompe, à une vingtaine de mètres en dessous des courts situés au centre de la rangée médiane des courts, ressemble à une araignée à six pattes renversée – une chambre ovale sans fenêtre avec six tuyaux, chacun de la taille d'un homme, rayonnant vers les ouvertures en surface. Et la salle de Pompe possède six ouvertures, une par tuyau : trois conduits d'aération de deux mètres munis d'énormes turbines d'évacuation fixées dans leurs grilles et trois autres, de deux mètres aussi, munis de ventilateurs ATHSCME inversés permettant d'aspirer l'air extérieur dans la salle pour le renvoyer dans les trois conduits d'évacuation. La salle de Pompe est, en somme, une sorte d'organe pulmonaire ou l'épicentre d'une soufflerie massive à six vecteurs qui, quand on l'actionne, rugit comme une sorcière qui se serait coincé la main dans une porte, mais la S.P. ne fonctionne à plein que lorsque le Poumon est gonflé, généralement de novembre à mars. Les ventilateurs aspirants captent l'air hivernal pour le redistribuer dans les trois conduits d'évacuation qui le propulsent à travers un réseau de tuyauteries dans les parois du Poumon et du dôme ; c'est la pression de l'air en mouvement qui permet au fragile Poumon de rester gonflé.

Quand le Poumon des courts est dégonflé et rangé, Hal descend, se faufile, s'assure qu'il n'y a personne dans les quartiers des Installations Matérielles, puis rampe vers la S.P., sac de sport entre les dents, active l'un des gros ventilateurs d'évacuation et se défonce en cachette en exhalant pâlement en direction de la turbine de manière qu'aucune odeur ne soit expulsée par l'un des trous grillagés à l'ouest des courts Ouest, des trous filetés avec un anneau de fixation auquel les rudes employés d'ATHSCME en combinaison blanche attacheront le tissu pneumatique du Poumon lorsque Schtitt et consorts, du Personnel, décideront que la météo n'autorise plus le tennis outdoor.

Pendant les mois d'hiver, quand toute odeur expulsée est véhiculée dans le Poumon et y demeure repérable, Hal descend le plus souvent dans les

toilettes d’un subdortoir, grimpe sur une cuvette de W.-C. et exhale dans la grille d’un des petits conduits d’aération du plafond ; mais cette routine manque de théâtralité par rapport à la clandestinité souterraine. C’est l’une des raisons pour lesquelles Hal redoute la fête du Jour de l’Interdépendance et l’approche du tournoi WhataBurger, de Thanksgiving, de la météo néfaste et de l’érection du Poumon.

Les drogues récréatives sont assez communes dans les établissements scolaires secondaires états-uniens, peut-être à cause des tensions nouvelles : post-latence sexuelle, puberté, angoisse, imminence de l’âge adulte, etc. Pour aider à maîtriser les tempêtes intrapsychiques, etc. Depuis sa création, E.T.A. a toujours compté un certain pourcentage de joueurs adolescents de gros calibre capables de gérer chimiquement leurs intempéries internes. Pour l’essentiel, il s’agit de petits plaisirs provisoires ; mais il existe traditionnellement un noyau dur, réduit, qui s’appuie sur une chimie personnelle pour répondre aux exigences spéciales d’E.T.A. – dexedrine ou méthédrine à faible intensité[5] avant les matches et benzodiazépine[6] après pour se calmer, avec des Mudslide ou des Blue Flame dans quelque bar nocturne compréhensif de Comm. Ave.[7] ou des bières et des bongs dans un coin discret de l’Académie, la nuit, pour court-circuiter le cycle des hauts et des bas, ou alors des champignons ou de l’ecstasy ou autre chose de la classe Mild Designer[8] – voire à l’occasion une petite Black Star[9] pour les week-ends sans compétition et quartier libre, histoire de déconnecter la carte mère, de couper tous les circuits afin de récupérer lentement, de renaître neurologiquement et de recommencer le cycle graduel… cette routine circulaire, si vos branchements de base sont corrects au départ, peut fonctionner remarquablement bien pendant l’adolescence et même les premières années d’adulte avant de commencer à vous démolir.

Du coup, certains élèves d’E.T.A. – pas seulement Hal Incandenza, loin de là – sont accros aux substances récréatives, voilà le problème. Mais qui ne l’est pas, à un moment de sa vie, aux États-Unis et dans les régions

interdépendantes, par ces temps troublés ? Bon, c'est vrai, un honnête pourcentage d'élèves d'E.T.A. ne le sont pas du tout. C.-à-d. accros. Certaines personnes peuvent s'adonner corps et âme à un projet ambitieux et consacrer toute leur capacité de don de soi corps et âme à cette tâche. Mais ça peut changer, les joueurs peuvent trouver le projet effrayant à mesure qu'ils prennent de l'âge. L'expérience américaine laisse à penser que la capacité de don de soi corps et âme est virtuellement illimitée, à des degrés divers. Simplement, certains privilégient le secret pour ce faire.

L'usage d'alcool ou de produits chimiques illicites expose un élève-joueur à une expulsion immédiate, d'après le règlement intérieur d'E.T.A. Mais le personnel d'E.T.A. a d'autres chats à fouetter, des tâches plus importantes que de fliquer des adolescents qui s'adonnent corps et âme à un ambitieux projet compétitif. L'attitude administrative, sous James Incandenza d'abord, puis sous Charles Tavis, est plutôt : pourquoi un type prêt à compromettre chimiquement ses facultés viendrait à E.T.A. où tout est fait pour valoriser et développer ses facultés selon des vecteurs multiples[10]. Et puisque les élèves sont placés sous la surveillance directe d'anciens élèves devenus prorecteurs, et que les prorecteurs sont souvent eux-mêmes déprimés ou traumatisés par la crainte de ne pas tenir leur rang dans le Show, de devoir revenir à E.T.A. pour vivre décemment mais sous terre dans des pièces de tunnel, travailler comme entraîneurs assistants ou donner des cours ridicules à des classes d'élite – car c'est ce que font les huit prorecteurs d'E.T.A. quand ils ne jouent pas dans des tournois Satellites ou dans des tours de qualification pour quelque compétition lucrative –, puisque tout cela donc, les prorecteurs sont moroses, démoralisés, mal dans leur peau, en général, et ont par conséquent tendance, ce qui ne surprendra personne, à se défoncer eux-mêmes, quoique de façon moins secrète et moins extrême que le noyau dur des élèves, donc, bref, il n'est guère étonnant que la vigilance soit assez relâchée à E.T.A., question drogue.

L’autre avantage de la salle de Pompe est qu’elle est reliée par tunnel aux logements des prorecteurs, et à leurs toilettes, bien sûr, ce qui permet à Hal de ramper, de se voûter et de se faufiler dans des toilettes inoccupées pour se brosser les dents avec son Oral-B portative, se laver la figure, se mettre des gouttes dans les yeux, se désodoriser l’haleine avec de l’Old Spice et mâcher une chique de wintergreen Kodiac avant de retourner vers le sauna et de réémerger au niveau du sol sans la moindre odeur suspecte, parce que, quand il se défonce, il tient absolument, c’est une obsession chez lui, à ce que personne – pas même au sein du noyau dur – ne le sache. Cette obsession est presque irrésistible. La complexité d’organisation et de toilettage requise par ses défonces clandestines devant un conduit d’aération souterrain avant le dîner en ferait regimber plus d’un. Hal ne sait pas du tout pourquoi il est ainsi obsédé par le secret. Il consacre quelques réflexions abstraites, parfois, quand il est défoncé, aux raisons de ce Personne-ne-doit-savoir. Ce n’est pas par peur en soi, la peur d’être découvert. Mais ses réflexions sont trop abstraites et embrouillées pour mener à quoi que ce soit. À l’instar de la plupart des Nord-Américains de sa génération, Hal en sait moins sur ce qui l’incite à poursuivre des ambitions passionnées que sur ces ambitions passionnées elles-mêmes. Quant à dire si cette tendance est exceptionnellement néfaste, c’est un point sur lequel il est difficile de se prononcer avec certitude.

À 00 h 15, le 2 avril, la femme de l’attaché médical quitte le Total Fitness Center de Mount Auburn, après avoir joué cinq sets de six jeux dans le tournoi hebdomadaire de son petit club-de-tennis-pour-épouses-de-diplomates-du-Moyen-Orient, s’être délassée avec les autres dames dans le salon réservé aux membres du Silver Key, le visage dévoilé et les cheveux défaits, en jouant aux Narjees[11], en fumant du kif, en échangeant des moqueries pleines de délicats sous-entendus sur les manies sexuelles de leurs maris et en riant doucement derrière leurs mains. L’attaché médical,

dans leur appartement, est toujours en train de visionner la cartouche sans étiquette, qu'il a rembobinée plusieurs fois depuis le début, puis configurée pour un passage en boucle. Il est là, assis, attelé à un souper congelé, il regarde, à 00 h 20, il a déjà mouillé son pantalon et son fauteuil inclinable.

La fonction de Mario Incandenza, dix-huit ans en mai, à Enfield Tennis Academy est cinématographique : quelquefois, pendant les entraînements du matin ou les matches de l'après-midi, le Coach Schtitt et consorts lui demandent de fixer un vieux caméscope ou autre matériel vidéo disponible sur un trépied et de filmer un certain endroit du court pour enregistrer les différents coups des élèves, leur jeu de jambes, leurs tics et défauts au service ou à la volée, afin de constituer des bandes vidéo éducatives qui leur seront montrées pour les aider à mieux assimiler les instructions de tel coach ou de tel prorecteur. L'idée étant que ce qu'on voit de ses propres yeux est plus facile à retenir.

OceanofPDF.com

AUTOMNE – ANNÉE DES PRODUITS LAITIERS DE L’AMÉRIQUE PROFONDE

Les toxicomanes portés vers la criminalité pour financer leur toxicomanie sont rarement enclins à la violence. La violence requiert un tout autre genre d’énergie et les toxicos aiment dépenser leur énergie, non pas dans leurs activités criminelles, mais dans ce que leurs activités criminelles leur permettent d’obtenir. Les toxicos sont donc plutôt des voleurs. D’ailleurs, l’une des raisons pour lesquelles une maison qui vient d’être cambriolée semble avilie et malpropre est qu’elle a probablement été visitée par des toxicos. Don Gately, vingt-sept ans, était accro aux narcotiques oraux (de préférence Demerol et Talwin[12]) et voleur plus ou moins professionnel ; et il était lui-même malpropre et avili. Mais c’était un voleur doué, quand il volait – malgré des proportions de jeune dinosaure et une tête massive presque parfaitement carrée avec laquelle il s’amusait à bloquer la fermeture des portes d’ascenseur pour épater ses copains lorsqu’ils avaient bu, il était, à son zénith professionnel, rusé, furtif, calme,

rapide, avait un goût sûr et des moyens de locomotion fiables –, avec une sorte de férocité joyeuse dans sa façon de vivre.

Un entrain féroce et joyeux, voilà ce qui caractérisait Gately dans sa consommation de drogue. Il relevait son gros menton carré, souriait jusqu'aux oreilles, ne se courbait devant personne, ne fuyait personne. Il ne fallait pas lui chercher des crosses, c'était un adepte jovial mais implacable de la méthode T'inquiète-ça-se-paiera. Une fois, par exemple, après s'être farci trois mois vraiment durs à la prison de Revere sans autre motif qu'un faisceau de présomptions d'un procureur de district adjoint de North Shore, ayant été enfin libéré au bout de 92 jours par son avocat qui avait obtenu l'abandon des poursuites pour cause de détention préventive abusive, Gately et un associé dévoué[13] avaient procédé à une visite semi-professionnelle du domicile privé du procureur de district adjoint dont le zèle et le mandat de dépôt avaient coûté à Gately une pénible désintoxication improvisée sur le sol de sa petite cellule. Gately avait patiemment attendu, jusqu'à ce que la rubrique people du *Globe* annonce la participation du P.D.A. et de sa femme à une vente de charité mondaine à Marblehead. Gately et l'associé se rendirent ce soir-là au domicile privé du P.D.A. à Wonderland Valley, le quartier chic de Revere, coupèrent le courant au moyen d'une dérivation dans le compteur, puis raccordèrent l'onéreuse alarme HBT à la prise de terre de manière que la sonnerie se déclenche environ dix minutes après et crée l'impression que les malfaiteurs avaient mal trafiqué l'alarme et pris peur en plein forfait. Plus tard dans la nuit, quand le P.D.A. et sa femme, prévenus par la police de Revere et Marblehead, rentrèrent chez eux, ils virent qu'il leur manquait une collection de pièces de monnaie, deux fusils anciens, et c'est tout. D'autres objets de valeur étaient éparpillés dans le living-room près du vestibule comme si les malfaiteurs avaient décampé trop vite pour les emporter. Tout le reste, dans la maison cambriolée, paraissait intact. Le P.D.A. était un pro confirmé : il déambula dans les pièces en touchant le

rebord de son chapeau[14] et reconstitua les événements probables : les malfaiteurs avaient mal trafiqué l'alarme et pris peur en plein forfait, effrayés par la sirène quand la prise de terre différée de l'onéreuse alarme HBT avait envoyé ses 300 v. Le P.D.A. apaisa le sentiment d'avilissement et de malpropreté chez sa femme. Il insista tranquillement pour dormir à la maison cette nuit même ; pas à l'hôtel : il était essentiel, insista-t-il tranquillement, de remonter sur le cheval émotionnel dans ces cas-là. Le lendemain, le P.D.A. s'occupa de l'assurance, rapporta le vol des fusils à un type de l'A.T.A.F.[15], sa femme se calma et la vie reprit.

Un mois plus tard, une enveloppe arriva dans l'exquise boîte aux lettres en fer forgé de la maison du P.D.A. Dans l'enveloppe se trouvait une brochure standard en papier glacé de l'American Dental Association sur l'importance de l'hygiène buccale quotidienne – disponible chez n'importe quel dentiste – et deux clichés Polaroid haute résolution, l'un du gros Don Gately et l'autre de son associé, chacun portant un masque de clown genre Halloween en pleine hilarité professionnelle, chacun avec le froc baissé, chacun penché en avant pour mettre en évidence le manche d'une des brosses à dents du couple qu'il avait dans le cul.

Don Gately avait assez de bon sens pour ne plus travailler dans le North Shore après ça. Ce qui ne l'empêcha pas de se fourrer de nouveau dans un affreux pétrin, procureur-de-district-adjointement parlant. Malchance ou destin, allez savoir. Ce fut à cause d'un rhume, un bon vieux rhinovirus humain. Et même pas un rhume de Don Gately, raison pour laquelle il finit par rendre son tablier et s'interroger sur son destin.

L'affaire semblait offerte sur un plateau, cambriolamment parlant. Une belle demeure néogeorgienne dans un quartier scandaleusement cossu de Brookline était agréablement située en retrait d'une route pseudo-rurale non éclairée, avait un minable système d'alarme SentryCo alimenté, faut-il être bête, par un câble 330 v AC 90 Hz entièrement séparé avec son propre compteur, semblait à l'écart des rondes habituelles de la police, était fermée

à l'arrière par des portes-fenêtres délicatement minces entourées d'épais buissons sans épines et isolées de la lumière halogène du garage par une magnifique poubelle privée E.W.D. Bref, c'était un vrai aphrodisiaque, cambriolamment parlant, pour un toxicomane. Don Gately court-circuita le compteur de l'alarme et, avec un associé[16], entra par effraction et fureta à l'intérieur à gros pas de loup.

Malheureusement, il s'avéra que le propriétaire de la maison était encore chez lui, alors même que ses deux voitures et le reste de sa famille étaient absents. Le petit père roupillait à l'étage, dans son lit, malade, en pyjama d'acétate, avec une bouillotte sur la poitrine, un demi-verre de jus d'orange, un flacon de NyQuil[17], un livre étranger, des exemplaires d'*Affaires internationales* et d'*Affaires interdépendantes*, une paire de grosses lunettes et une boîte de Kleenex de taille industrielle sur la table de nuit, et un humidificateur vide qui ronronnait en sourdine au pied du lit ; le moins qu'on puisse dire est que le gars fut déboussolé, quand il se réveilla, en voyant des faisceaux de lampes torches zigzaguer sur les murs non éclairés de la chambre, sur le bureau, sur le chiffonnier en teck, maniées par Gately et son associé qui cherchaient un coffre-fort mural, sachant que, curieusement, 90 % des gens possédant un coffre-fort mural le cachent dans leur chambre à coucher derrière une marine ou un paysage bucolique. Les gens étaient tellement semblables dans leurs particularismes domestiques que Gately en était presque gêné, comme s'il avait eu connaissance de certains éléments universels de la vie privée que personne n'eût dû savoir. Cette connaissance des particularismes universels lui inspirait plus mauvaise conscience que son appropriation des biens d'autrui. Et voilà tout à coup, en pleine recherche silencieuse d'un coffre, que ce richard cloué au lit avec un méchant rhume de cerveau pendant que sa famille fait une balade à deux voitures dans ce qui reste de la campagne du Berkshire, le voilà qui remue, tout groggy et NyQuilisé, qui émet des sons de klaxon adénoïdiens, qui demande ce que signifie ce *bordel*, sauf qu'il le demande

en français du Québec, langue incompréhensible pour ces voyous états-uniens toxicomanes sous leurs masques de clown d'Halloween, qui se redresse sur son lit, un petit gars vieillissant avec une tête en forme de ballon ovale et un bouc gris, qui allume sa lampe de chevet en plissant des yeux visiblement habitués aux verres correcteurs. Gately aurait pu facilement se carapater sans demander son reste ; seulement, voilà aussi qu'apparaît, éclairé par la lampe de chevet, une marine au-dessus du chiffonnier, derrière laquelle se trouve un coffre qui, après brève inspection de l'associé, se révèle être une rigolade, un truc qui s'ouvre les doigts dans le nez ; et les accros aux narcotiques oraux opèrent selon un planning biologique extrêmement rigide alternant manque et satisfaction, or le planning de Gately à ce moment précis affiche la case manque ; aussi D. W. Gately décide-t-il malencontreusement de poursuivre et de laisser un cambriolage non violent se transformer en hold-up – différent, du point de vue légal, en ce qu'il suppose l'exercice de la violence ou la menace coercitive de l'exercer –, il se dresse de toute sa hauteur menaçante, braque sa lampe torche dans les yeux chassieux du petit propriétaire, l'apostrophe sur le ton menaçant qu'adoptent les criminels dans les divertissements populaires – sec et semé d'apocopes –, l'empoigne par l'oreille, l'assied sur une chaise de cuisine, attache ses bras et ses jambes à la chaise au moyen de cordons électriques arrachés respectivement au réfrigérateur, à l'ouvre-boîte et à l'Automatic Café-au-Lait-Maker Mr Café, serre les liens à la limite du risque de gangrène, parce qu'il espère que la campagne du Berkshire est riante et que le type va poireauter sur cette chaise un bon bout de temps, puis il entreprend de fouiller les tiroirs de la cuisine en quête de couverts – pas la belle argenterie, attention, celle-là est dans un étui en veau sous de vieux papiers d'emballage de Noël soigneusement pliés dans une somptueuse commode en bois massif incrusté d'ivoire du living-room, là où plus de 90 % des gens fortunés cachent leur argenterie, et a déjà été subtilisée et empilée[18] devant le vestibule –, juste les couverts ordinaires de

tous les jours, parce que l'immense majorité des propriétaires rangent leur torchons à vaisselle deux tiroirs en dessous du tiroir à couverts et que Dieu n'a rien créé de mieux en matière de bâillon potentiel qu'un bon vieux torchon en faux lin sentant le gras ; et le gars ligoté avec les cordons sur la chaise pige soudain les implications de ce que cherche Gately, se débat, dit : Ne me bâillonnez pas, j'ai un terrible rhume, mon nez est une brique de morve, je ne peux pas respirer par le nez, pour l'amour de Dieu ne me bâillonnez pas s'il vous plaît ; et, en signe de bonne volonté, le propriétaire donne à Gately qui fouille, la combinaison du coffre de la chambre, mais en chiffres français, c'est-à-dire dans un langage qui, déjà infléchi par les klaxonnements adénoïdiens de la sinusite, est à peine humain pour Gately, et lui dit même qu'il y a des pièces d'or québécoises datant d'avant la conquête britannique dans une bourse en veau scotchée au dos d'un paysage impressionniste sans intérêt dans le living-room. Mais ce que dit le propriétaire canadien n'a pas plus de sens aux oreilles du brave Gately, qui sifflote joyeusement en s'efforçant d'avoir l'air menaçant sous son masque de clown, que les cris, disons, des mouettes du North Shore ou des mainates de l'arrière-pays ; et, comme de juste, les torchons sont bien deux tiroirs en dessous des cuillers et Gately traverse la cuisine comme un Bozo surgi de l'enfer, la bouche du Québécois bée d'horreur, ovale, et dans cette bouche s'enfonce un torchon roulé en boule fleurant le graillon, et en travers des joues du gars et sur le dôme de lin protubérant se colle du ruban adhésif en fibres de belle qualité puisé dans le tiroir en dessous du téléphone débranché – pourquoi les gens fourrent-ils toujours les articles de papeterie les plus utiles dans le tiroir le plus proche du téléphone de la cuisine ? –, et Don Gately et son associé terminent leur tâche expéditive, non violente et animée des meilleures intentions, consistant à nettoyer la maison de Brookline pour la laisser rase comme une prairie après le passage d'un hamster sauvage, et ils reverrouillent la porte d'entrée et enquillent la route sombre dans le 4 x 4 fiable et insonorisé de Gately. Et le Canadien vêtu

d’acétate, ligoté, hennissant – l’homme de confiance de l’organisation anti-O.N.A.N. la plus infâme peut-être au nord de la Grande Concavité, son bras droit, son lieutenant, son agitateur de pointe, qui avait accepté avec abnégation de s’installer avec sa famille dans le terrible secteur américain de Boston métropole pour servir, commander et assurer la liaison entre la demi-douzaine de groupes malveillants et mutuellement antagonistes des séparatistes québécois et de l’extrême droite albertaine unis seulement par leur conviction fanatique que la « cession » ou « restitution » par les États-Unis de la soi-disant Grande Convexité « Reconfigurée » à son voisin du Nord et allié de l’O.N.A.N constituait une atteinte intolérable à la souveraineté, à l’honneur et à l’hygiène canadiens –, ce propriétaire, incontestablement un VIP, quoique VIP de l’ombre, ou probablement plutôt un « *PIC*[19] » en français, ce coordonnateur du terrorisme canadien à la mine débonnaire – attaché à sa chaise, solidement bâillonné, assis là, seul, sous les froides lumières fluorescentes de la cuisine[20], l’homme affligé d’un rhinovirus, bâillonné avec adresse et un matériau de qualité –, ce type, après s’être démené rageusement pour dégager partiellement un conduit nasal obturé au point de se déchirer des ligaments intercostaux, s’aperçoit bientôt que cette minuscule arrivée d’air est de nouveau bouchée par une implacable lave de mucus et il se démène de plus belle, se déchire d’autres ligaments pour essayer de perméabiliser l’autre narine, et ainsi de suite ; et au bout d’une heure de lutte, la poitrine en feu, imbibant de sang ses lèvres et le torchon blanc à force d’essayer frénétiquement de le repousser de la langue pour lui faire franchir la barrière du ruban adhésif, qui est un ruban de qualité, et après un fol espoir lorsque la sonnette retentit, un espoir froidement anéanti quand la personne derrière la porte, une jeune femme munie d’une tablette à clip et mâcheuse de gomme venue offrir des coupons promotionnels Happy Holidays pour un abonnement à tarif réduit de six mois ou plus dans une chaîne bostonienne de salons de bronzage sans UV, hausse les épaules dans sa parka, note quelque chose sur son bloc et

regagne béatement la route pseudo-rurale par la longue allée, au bout d'une heure comme ça, finalement, le *PIC* québécois, au terme d'une indicible agonie – la suffocation lente, mucoïde ou non, c'est pas la fête de la Tulipe à Montréal –, agonie au paroxysme de laquelle, entendant son pouls temporal s'estomper comme un tonnerre qui s'éloigne et voyant son champ de vision rétrécir à l'intérieur d'un petit cercle rouge en rotation constante, il pensa, malgré la douleur et la panique, que c'était vraiment, après tout ce temps, une mort idiote, une pensée que le torchon et l'adhésif ne lui permirent même pas d'exprimer au moyen de ce rictus contrit qu'affectent les meilleurs des hommes en accueillant la plus stupide des fins – ce Guillaume DuPlessis passa tout bleu de vie à trépas, assis là, sur la chaise de cuisine, à 250 bornes d'une campagne automnale vraiment spectaculaire, y resta presque deux nuits et deux jours, dans une posture que la *rigor mortis* rendait de plus en plus militaire, ses pieds comme des miches de pain violacées, lividité oblige ; et quand les gars de la police de Brookline furent enfin appelés et le détachèrent de la chaise sous la lumière froide, ils durent le transporter en position toujours assise, vu la rigidification impeccablement militaire de ses membres et de son échine. Et le brave Don Gately, dont la technique professionnelle de dérivation pour court-circuiter les compteurs était devenue la signature, et qui occupait bien sûr une place spéciale dans le cœur d'un impitoyable P.D.A. de Revere ayant un pouvoir judiciaire dans les trois comtés de Boston et au-delà, un P.D.A. bien sûr particulièrement impitoyable depuis quelque temps, dont la femme devait prendre du Valium avant d'utiliser un simple fil dentaire, un P.D.A. attendant patiemment sa chance, rongeant son frein en silence, étant tout aussi Ça-se-paiera et Plat-qui-se-mange-froid que Don Gately, qui se retrouvait, bien que n'ayant eu aucune volonté au départ d'exercer une violence qui lui aurait demandé trop d'énergie, dans une merde noire, ce genre de merde qui peut transformer la vie d'un homme.

Année des sous-vêtements pour adultes incontinents Depend : TéléDivertissement InterLace, TP 932/1864 R.I.S.C. avec ou sans console, $Pink_2$, Dissémination D.S.S. post-Primestar, menus et icônes, Fax InterNet sans pixel, modems tri et quadri à baud ajustable, grilles de Dissémination post-Web, écran HD si précis qu'on s'y croirait, conférence vidéophonique rentabilisable, CD-ROM Froxx interne, haute couture électronique, consoles tout-en-un, nanoprocesseurs céramiques Tutchidsu, chromatographie laser, cartes média à capacité virtuelle, impulsion par fibre optique, encodage numérique, applis de ouf ; névralgie carpienne, migraine phosphénique, hyperadiposité glutéale, lombalgie.

OceanofPDF.com

3 NOVEMBRE – ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Ch. 204, subdortoir B : Jim Troeltsch, dix-sept ans, originaire de Narberth, Pennsylvanie, actuel n° 8 au classement Enfield Tennis Academy catégorie Juniors messieurs, ce qui le place en n° 2 des simples de l'équipe B junior, est tombé malade. De nouveau. C'est arrivé alors qu'il s'habillait chaudement pour les entraînements de 07 h 45 de l'équipe B. Une cartouche d'un match de seizièmes de finale de l'U.S. Open de septembre était dans la visionneuse de la petite chambre, le son était réglé au minimum comme d'habitude et Troeltsch nouait le cordon de son pantalon de survêt en suivant distraitement la partie avec le poing, quand c'est arrivé. La maladie. Comme ça, sans prévenir. Sa respiration lui fit tout à coup mal à la gorge. Puis divers méats crâniens furent saturés de chaleur. Puis il éternua, et la matière qu'il expulsa était épaisse et pâteuse. C'était arrivé hypervite, une émanation du néant préentraînement. Maintenant il est au lit, sur le dos, il regarde le quatrième set du match mais sans le suivre du poing. La visionneuse est juste en dessous du poster de Pemulis, le poster avec le roi

paranoïaque[21], qu’on ne peut pas éviter de regarder quand on veut regarder l’écran. Des boules de Kleenex jonchent le sol autour de sa corbeille à papier. La table de nuit, elle, est jonchée de produits en vente libre ou sur ordonnance, des expectorants, des antitussifs, des analgésiques, des capsules de vitamine C à effet retard, un flacon de Benadryl, un de Seldane[22], sauf que le Seldane contient en fait plusieurs cachets de Tenuate 75 mg que Troeltsch a progressivement détournés de la partie Pemulis de la chambre et a, ingénieusement selon lui, placés à la vue de tous dans un flacon de chevet que le Peemster ne pensera jamais à vérifier. Troeltsch est un gars capable de mesurer sa fièvre en se touchant le front. C’est assurément un rhinovirus, du genre sévère. Il s’est demandé si, hier, quand Graham Rader avait fait semblant d’éternuer sur le plateau-repas de J. Troeltsch devant le distributeur de lait pendant le déjeuner, Rader n’avait pas réellement éternué et donc fait semblant de faire semblant, transmettant ainsi de virulents rhinovirus aux délicates muqueuses de Troeltsch. Il élabore mentalement, et fébrilement, plusieurs représailles cosmiques contre Rader. Aucun des compagnons de chambre de Troeltsch n’est ici. Ted Schacht donne à son genou le premier bain tourbillonnant de la journée. Pemulis est parti avec son équipement pour les entraînements de 07 h 45. Troeltsch a demandé à Pemulis, en échange des droits sur son petit déjeuner, de remplir son humidificateur pour lui et de réclamer à l’infirmière de service « encore plus » d’antihistaminique Seldane à dosage nucléaire, un nébuliseur de dextrométhorphane et un mot d’excuse pour les entraînements du matin. Il est alité et transpire abondamment en regardant un enregistrement numérique de tennis professionnel, trop préoccupé par sa gorge pour commenter l’action avec volubilité. Le Seldane n’est pas un soporifique, en principe, mais il se sent faible et désagréablement somnolent. Il peut à peine serrer le poing. Il est en nage. Nausées et vomissements ne sont pas à écarter, loin de là. Il ne comprend pas comment elle a pu arriver si vite, la maladie. L’humidificateur siffle et éructe, le froid

du dehors fait pleurer les quatre fenêtres de la chambre. Au loin, les balles frappées sur les courts Est claquent tristement comme des bouchons de champagne qui sautent. Troeltsch dérive à la limite du sommeil. Le ronron des énormes ventilateurs ATHSCME le long du mur et de la clôture au nord, joint aux voix et au *poc* des balles froides, crée une espèce de moquette sonore sous les bruits digestifs de l'humidificateur et les couinements du sommier de Troeltsch qui s'agite dans un demi-sommeil moite. Il a d'épais sourcils germaniques et de grosses articulations aux mains. C'est l'un de ces demi-sommeils déplaisants, opioïdes, fiévreux, davantage une fugue dissociative qu'une somnolence, moins un flottement qu'un ballottement sur une mer démontée, tantôt veille tantôt sommeil conscient, ce genre d'état où l'on se demande si on dort même quand on rêve. Et les rêves semblent effilochés sur les bords, mordillés, incomplets.

C'est littéralement du « rêve éveillé », maladif, cette sorte de fugue inachevée dont on se réveille dans un sursaut psychique, en se débattant pour se redresser, convaincu qu'il y a une présence illicite dans le dortoir avec soi. Retombant en arrière sur la souillure circulaire de l'oreiller, regardant droit dans les plis innombrables de l'espèce de couverture turque que Pemulis et Schacht ont fixée à la Krazy Glue sur les coins du plafond et dont les ondulations en surplomb forment un paysage de vallées et d'ombres.

Je commence à comprendre que la sensation des pires cauchemars, une sensation qu'on peut éprouver éveillé ou endormi, est identique à la forme même de ces mauvais rêves : la soudaine prise de conscience intrarêve que l'essence centrale des cauchemars était déjà en vous à l'état de veille : vous l'aviez déjà… *survolée* ; et ensuite cet intervalle horrifiant entre le moment où vous prenez conscience d'avoir déjà survolé ça et celui où vous vous rendez compte que c'était là depuis le début, *tout le temps*… Votre premier cauchemar loin de la maison et de la famille, votre première nuit à

l’Académie, c’était là tout le temps : le rêve est que vous vous réveillez d’un profond sommeil, tout à coup, moite, paniqué, submergé par l’impression subite que le mal absolu est distillé dans cette sombre chambre inconnue de subdortoir, que cette essence centrale du mal est là, dans cette chambre, maintenant. Pour vous seul. Aucun autre garçon n’est réveillé dans la chambre ; le lit au-dessus du vôtre est inerte, mort ; personne ne bouge ; personne d’autre dans la chambre ne ressent la présence du mal radical ; personne ne s’agite, ne se redresse en sueur ; personne d’autre ne crie : quoi que ce soit, ce n’est pas le mal *pour eux*. La lampe de poche que votre mère a marquée de votre nom sur du ruban adhésif et mise dans votre valise balaie de son faisceau la chambre de pensionnat : le faux plafond, le matelas gris à rayures et son quadrillage de ressorts bosselé au-dessus de vous, les deux autres lits d’un gris plus mat qui ne reflète pas la lumière, les piles de livres, de disques compacts, de cassettes, d’affaires de tennis ; votre disque de lumière blanche frémissant comme la lune sur l’eau alors qu’il se promène sur les bureaux identiques, les surfaces du placard et de la porte d’entrée avec son encadrement mouluré ; le cône de lumière circule sur les appliques, les ombres mêlées des dormeurs avachis projetées sur les murs blanc morve, les deux descentes de lit ovales sur le sol en bois, les lignes noires des baguettes de plinthe, les interstices des stores vénitiens d’où suinte la non-lumière violette d’une nuit enneigée sous un crochet de lune ; la lampe marquée de l’écriture maternelle fouille chaque cm des murs, les rhéostats, les CD, le poster InterLace de Tawni Kondo, la console téléphonique, les TP sur les bureaux, le visage sur le sol, les posters de pros, la teinte pelure d’oignon des lampes de bureau, les panneaux à petits trous du faux plafond, le quadrillage des ressorts du lit supérieur, les surfaces du placard et de la porte, les garçons enroulés dans les couvertures, la fine lézarde vers l’est du plafond à présent visible, la baguette en érable à la jointure du plafond et du mur au nord et au sud *aucun sol n’a un visage* comme l’a montré la lampe mais vous avez cependant pourtant néanmoins

vu les pupilles de ses yeux obliques en amande comme ceux d'un chat le \/ de ses sourcils et l'horrible ricanement denté dirigé vers votre lampe pendant toute la durée du balayage ô mère un visage sur le *sol* ô mère et le faisceau de votre lampe y revient fouille par saccades parce qu'il rate le visage aperçu, corrige la visée et centre sur ce que vous avez senti mais vu sans voir, là maintenant, tandis que vous braquez prudemment la lumière et regardez, un visage sur le *sol* là depuis tout le temps mais ni perçu par les autres ni vu par vous jusqu'à ce que vous sachiez au moment où vous l'avez senti qu'il n'avait rien à faire là et était le mal : *le Mal*.

Et puis sa bouche s'ouvre à votre lumière.

Et puis vous vous réveillez comme ça, tremblant comme une peau de tambour frappée, couché là éveillé et tremblant, vous rassemblez votre courage et votre niaque, roulez sur la droite juste comme dans le rêve à la recherche de la lampe à votre nom posée au sol près du lit juste en cas de besoin, couché là sur votre tibia et votre flanc, promenez le faisceau partout, juste comme dans le rêve. Couché là, éclairant, regardant, tout en côtes en coudes et en pupilles dilatées. Le sol éveillé est jonché d'affaires de sport et de linge sale, bois blond jointoyé, deux descentes de lit, le bois nu ciré reflétant la lueur neigeuse des fenêtres, le sol neutre, sans visage, vous ne voyez aucun visage sur le sol, éveillé, couché là, sans visage, sans expression, dilaté, promenant le faisceau sur le sol encore et encore, pas sûr jamais sûr la nuit entière de n'avoir pas raté quelque chose qui est là : tu es couché là, éveillé, tu as bientôt douze ans, tu y crois de toutes tes forces.

OceanofPDF.com

○

PENDANT L’ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Enfield Tennis Academy a été un établissement accrédité pendant trois années présponsorisées, puis huit années sponsorisées, d’abord sous la direction du Dr James Incandenza et ensuite sous l’administration de son demi-beau-frère Charles Tavis, Ed. D. James Orin Incandenza – unique enfant d’un ancien joueur de tennis junior de haut niveau devenu un jeune acteur prometteur pré-Actors Studio puis, durant les années de formation de J. O. Incandenza, un acteur déconsidéré et *non grata* qui, obligé de rentrer dans son Tucson, Arizona natal, avait réparti son énergie restante entre des leçons de tennis dans des lieux de villégiature genre ranches et des productions de seconde zone dans un truc appelé Desert Beat Theater Project, le père, un tragédien dipsomaniaque freiné dans sa carrière par diverses obsessions telles que la peur des morsures mortelles d’araignée, le trac et l’amertume d’une origine ambiguë, mais adepte farouche de la méthode de l’Actors Studio et de ses disciples plus prometteurs, un père qui

quelque part vers le nadir de ses vicissitudes professionnelles décida apparemment de descendre dans son atelier aspergé de Raid en sous-sol pour fabriquer un athlète junior prometteur comme d'autres pères restaureraient des autos de collection ou construiraient des bateaux dans des bouteilles ou retaperaient des chaises, etc. – James Incandenza fut un élève introverti mais docile et bientôt un joueur junior doué – grand, binoclard, dominateur au filet – qui utilisa ses bourses scolaires dues au tennis pour se financer lui-même des études secondaires puis supérieures dans des lieux aussi éloignés que possible, sauf à se noyer, du Sud-Ouest états-unien. Le prestigieux O.N.R.[23] du gouvernement des États-Unis finança son doctorat en physique optique, exauçant ainsi un rêve d'enfant. Sa valeur stratégique, pendant l'intervalle G. Ford-G. Bush père, en tant que meilleur spécialiste ou presque en optique géométrique appliquée de l'O.N.R. et du commandement de l'armée de l'air chargé de concevoir des réflecteurs dissipateurs de neutrons pour les systèmes d'armement thermo-stratégiques, puis de la Commission de l'Énergie atomique – où son développement d'indices gamma-réfracteurs pour lentilles et panneaux en lithium anodisé est généralement considéré comme l'une des cinq ou six grandes découvertes ayant rendu possibles la fusion annulaire à froid et la quasi-indépendance énergétique des États-Unis, ainsi que de leurs alliés et protectorats –, bref, son expertise en optique se traduisit, après une retraite anticipée de la fonction publique, d'abord par une fortune dans la commercialisation de rétroviseurs, lunettes photosensibles, cartouches holographiques d'anniversaire et de Noël, tableaux vidéophoniques, logiciels de cartographie homolosine, systèmes d'éclairage public non fluorescent et appareils cinématographiques, ensuite, pendant cette retraite volontaire des sciences dures que la construction et le lancement d'une académie de tennis pédagogiquement expérimentale accréditée par la Fédération de tennis USTA représentèrent apparemment pour lui, par un travail dans le cinéma conceptuel expérimental d'« après-garde » beaucoup

trop en avance ou en retard sur son temps, probablement, pour être très apprécié au moment de sa mort pendant l'Année de la mini-savonnette Dove – quoique, reconnaissons-le, cette œuvre cinématographique conceptuelle expérimentale fût considérée dans son ensemble comme purement prétentieuse, rébarbative, nulle et sans doute desservie par la dipsomanie invalidante en spirale de feu son père[24].

Le mariage en mai-décembre[25] du grand, disgracieux, asocial et soûlographe Dr Incandenza avec l'une des authentiques bombes sexuelles de l'académie nord-américaine, l'extrêmement grande et irritable mais aussi extrêmement jolie et abstème et racée Dr Avril Mondragon, la première et seule femme titulaire de la chaire Macdonald d'Usage prescriptif au Royal Victoria College de l'université McGill, qu'Incandenza avait rencontrée lors d'une conférence à Toronto sur la différence entre les systèmes réflectif et réflexif, fut rendu encore plus romantique par les tribulations administratives nécessaires à l'obtention d'un visa de sortie puis d'entrée, sans parler du permis de séjour, car le Pr Mondragon, bien que mariée à un États-Unien, avait eu pendant ses études des relations, ostensiblement non violentes mais tout de même, avec certains membres de la Gauche séparatiste québécoise qui lui avaient valu d'être inscrite par la Police montée royale canadienne sur la liste des « *Personnes à surveiller attentivement*[I] ». La naissance du premier enfant des Incandenza, Orin, fut, au moins en partie, une initiative d'intérêt administratif.

On sait que durant les cinq dernières années de sa vie, le Dr James O. Incandenza liquida ses avoirs et brevets, céda le contrôle de presque toutes les activités d'Enfield Tennis Academy au demi-frère de sa femme – un ancien ingénieur très récemment embauché par l'Administration des sports amateurs de la faculté provinciale de Throppinghamshire, Nouveau-Brunswick, Canada – et consacra ses heures de lucidité presque exclusivement à la production de documentaires, de films d'art techniquement abscons et de cartouches dramatiques sournoisement

obscures et obsessionnelles, laissant derrière lui un nombre substantiel (vu l'âge tardif auquel sa créativité s'était épanouie) de films et de cartouches achevés, dont certains ont obtenu une petite audience académique pour leur prouesse technique et un pathos d'une abstraction à la fois surréaliste et mélodramatiquement agissante sur le système nerveux central.

Le suicide intempestif à cinquante-quatre ans du Pr James O. Incandenza Jr fut ressenti comme une grande perte dans trois mondes au moins. Le Président J. Gentle (ex-Canadien), au nom de l'O.N.R. de l'U.S.D.D. et de la C.E.A. post-annulaire de l'O.N.A.N., le décora à titre posthume et envoya ses condoléances par un courrier électronique ARPA-NET top secret. L'enterrement d'Incandenza dans le comté québécois de L'Islet fut retardé deux fois par des cycles d'hyperfloraison annulaire. Les Presses universitaires de Cornell annoncèrent un projet de monographie honorifique. Certains jeunes cinéastes en vue dits d'« après-garde » et « anticonfluentiels » utilisèrent, dans leurs réalisations de l'Année de la mini-savonnette Dove, quelques mouvements visuels obliques – à base d'éclairages en clair-obscur et d'effets optiques caractéristiques du style d'Incandenza – en guise d'hommage élégiaque très pointu qu'aucun spectateur ne remarqua. Un entretien avec Incandenza fut inclus post mortem dans un livre sur la genèse de l'annuloformation. Et les joueurs juniors d'E.T.A. portèrent, dans la mesure où leurs bras hypertrophiés le leur permettaient, un brassard noir sur les courts pendant presque un an.

I. En français approximatif dans le texte original (« *Personnes à Qui On Doit Surveiller Attentivement* »).

OceanofPDF.com

DENVER, COLORADO, 1ER NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

« Je déteste ça ! » crie Orin à celui qui plane à proximité. Il ne fait pas de loopings ni de spirales comme les m'as-tu-vu ; il louvoie, l'équivalent du chasse-neige en planeur, il ne cherche pas à épater la galerie, il veut en finir au plus vite et indemne. Le nylon rouge des fausses ailes clapote dans un courant ascendant ; des plumes mal collées se détachent sans cesse et s'envolent. Le courant ascendant est l'oxyde des milliers de bouches ouvertes dans le stade Mile-High. Le stade le plus bruyant du monde, et de loin. Il se sent con. Le bec gêne sa respiration et sa vision. Deux remplaçants exécutent une espèce de figure en tire-bouchon. Le pire, c'est le moment juste avant de sauter du haut des gradins. Les mains des rangs les plus élevés qui se tendent et agrippent le vide. Les gens qui rient. Les caméras InterLace qui panotent et cadrent en gros plan ; Orin sait très bien que le voyant lumineux sur le côté signifie Zoom. Une fois qu'ils se sont

lancés au-dessus du terrain, les voix se mêlent, produisent de l'oxyde et un courant ascendant. L'ailier gauche s'élève au lieu de descendre. Deux becs et une patte chutent en tourbillonnant vers le gazon. Orin brasse l'air avec morosité. Il fait partie de ceux qui refusent obstinément de siffler ou de croasser. Bonus ou pas. Le haut-parleur du stade émet un gargouillis métallique. On ne l'entend jamais clairement, même au sol.

Le triste ancien quarterback, désormais simple punter occasionnel, tombe à côté du lent va-et-vient brachial d'Orin, à une centaine de mètres au-delà de la ligne des 40. C'est l'un des appâts femelles, son bec est émoussé, ses ailes rouge terne.

« Je déteste et exècre ça avec une haine d'enculé, Clayt ! »

Le holder tente un geste résigné avec son aile, qui le propulse dans les plumes d'Orin. « Atterrissage imminent ! Profite de la descente ! Ouah… mate un peu le décolleté en 22G, juste à côté de… » Paroles qui se perdent dans le brouhaha, le premier joueur vient de se poser, il se dépêtre de son déguisement publicitaire en plumes rouges. Il faut crier pour se faire entendre. On croirait que la foule ovationne ses propres ovations, ce qui produit une espèce de saturation sonore comme si un truc allait exploser. L'un des Broncos[I] pique du nez au milieu du terrain, de sorte que le cul de son costume a l'air de s'envoler. Orin n'a parlé à aucun Cardinal, pas même au conseiller technique ou au soigneur, de sa peur morbide de l'altitude et des descentes aériennes.

« Je suis punter ! Je suis payé pour botter loin, haut, juste, et toujours ! Les interviews sur ma vie privée, ça me fait déjà chier ! Alors ça… ça dépasse toutes les bornes ! Pourquoi on supporte ça ? Je suis un sportif ! Pas une bête de foire ! Y a pas écrit "vol plané" dans le contrat. À La Nouvelle-Orléans, on nous demandait juste de porter une aube, une auréole et une harpe une fois par saison. Une seule fois par saison. Ça, là, c'est du délire !

– Ça pourrait être pire ! »

Descente en spirale vers la ligne des X et les types avec de faux becs qui sont là pour aider à retirer les ailes, ces bedonnants nabots bénévoles en cheville avec le bureau d'accueil qui ricanent toujours d'une manière impossible à déchiffrer.

« Je suis payé pour botter !

– C'est pire à Philadelphie !… et à Seattle j'ai dû me tremper dans la flotte pendant trois sais…

– Mon Dieu, épargnez ma jambe, murmure chaque fois Orin avant de toucher le sol.

– … tu pourrais être un Oiler ! Tu pourrais être un *Brown*. »

I. L'équipe de football de Denver. Plus loin : les Oilers (ancienne équipe de Houston), les Browns (équipe de Cleveland).

OceanofPDF.com

❍

Le muscimole organopsychédélique, un alcaloïde isoxazole dérivé de l'*Amanita muscaria*, c.-à-d. l'amanite tue-mouches – attention, insiste Michael Pemulis, à ne pas confondre avec l'amanite *phalloïde* ou l'amanite *printanière* ou autre espèce mortelle de la classe *amanita* d'Amérique du Nord, devant les gamins aux yeux vitreux et au bâillement péniblement contenu assis en tailleur sur le plancher de la salle de Visionnage –, de formule 5-aminométhyl-3-isoxazole, demande dix à vingt mg environ par ingestion, ce qui le rend deux à trois fois plus puissant que la psilocybine et provoque souvent les altérations suivantes de la conscience (sans lire aucune note) : somnolence avec hallucinations, euphorie, sensations de légèreté physique et de force accrue, perceptions sensorielles aiguisées, synesthésie et distorsions flatteuses du schéma corporel. Ceci est censé être une réunion de tutorat « Grand Copain » d'avant-dîner, où les élèves des classes supérieures donnent aux plus petits des conseils et des encouragements à la manière d'un grand frère. Pemulis considère parfois les réunions de son groupe comme des séminaires où il fait part de ses découvertes et centres d'intérêt personnels. La visionneuse de l'ordinateur portable de la salle est en mode Lecture et l'on voit sur l'écran, sous l'intitulé en capitales d'imprimerie BASES MÉTHOXYLÉES POUR MANIPULATION DE PHÉNYLALKYLAMINE, un texte qui pourrait tout aussi bien être du grec pour les Petits Copains. Deux des gosses pressent des balles de tennis ; deux autres se balancent d'avant en arrière comme des

hassidim pour rester éveillés ; un autre encore porte un chapeau muni de fausses antennes faites de ressorts. Plus ou moins vénérée par les tribus aborigènes de ce que sont aujourd'hui le Québec du Sud et la Grande Concavité, leur explique Pemulis, l'amanite tue-mouches était à la fois appréciée et haïe pour ses puissants – mais pas toujours, ça dépend du dosage – effets psychospirituels. Un môme se tripote le nombril avec application. Un autre fait semblant de tomber à la renverse.

Quelques joueurs parmi les plus marginaux commencent dès douze ans environ, je suis au regret de le dire, particulièrement l'éphédrine avant les matches et l'enképhaline[26] après, ce qui peut générer un cercle vicieux de neurochimie individuelle ; mais personnellement, étant tenu par certains serments relatifs aux pères et aux différences, je n'ai pas touché à mon premier Bob Hope[27] avant quinze ans, voire presque seize, quand Bridget Boone, dans la chambre de qui se réunissaient de nombreux cadets et « moins de 16 ans » avant l'extinction des feux, m'invita à essayer quelques bongs nocturnes, en guise de Sominex psychodysleptique, si l'on veut, pour m'aider à enfin dormir malgré un rêve vraiment déplaisant, récurrent depuis deux semaines, qui me réveillait toujours au milieu de la nuit, commençait à me ronger et à compromettre mes performances et mon classement. Bob synthétique à faible dosage ou pas, les bongs agirent comme un talisman.

Dans ce rêve, qui revient encore de temps en temps, je suis debout en public sur la ligne de fond d'un court de tennis gigantesque. Je suis en tournoi, c'est clair : il y a des spectateurs, des officiels. Le court a la taille d'un terrain de football, à peu près, au jugé. Difficile à dire. Mais, surtout, il est complexe. Les lignes qui délimitent l'aire de jeu sont, sur ce court, aussi complexes et enchevêtrées qu'une sculpture de cordes. Elles partent dans tous les sens, obliquent, se croisent, se raccordent, s'emboîtent, forment des rivières, des affluents, des systèmes dans des systèmes : lignes, coins, couloirs et angles se brouillent à l'horizon du filet lointain. J'hésite. Le truc

est un tel méli-mélo qu'il est presque impossible d'en avoir une vue d'ensemble. C'est simplement immense. Et c'est public. Une foule muette se masse à la périphérie du court, dans des vêtements d'été aux couleurs citronnées, immobile, extrêmement attentive. Un bataillon de juges de ligne se tient prêt, ils attendent, en blazer et chapeau de safari, les mains croisées sur la braguette de leur pantalon de toile. Au sommet d'une chaise très haut perchée, près de ce qui doit être un poteau de filet, l'arbitre, en blazer bleu, équipé d'un micro, murmure Jouez. Le public est un tableau immobile et attentif. Je fais tourner mon manche dans ma main, rebondir une balle jaune neuve, j'essaie de deviner l'endroit où je dois placer mon service dans ce fouillis de lignes. Je crois discerner dans les loges à gauche l'ombrelle blanche de la Moms ; sa haute taille élève l'ombrelle blanche au-dessus de ses voisins ; elle est assise dans son petit cercle d'ombre, les cheveux blancs, les jambes croisées, un petit poing levé et serré, en supportrice inconditionnelle.

L'arbitre murmure S'il vous plaît jouez.

Nous jouons. Mais c'est complètement hypothétique. Même le « nous » est théorique : je n'aperçois jamais vraiment l'adversaire, au loin, pendant les échanges.

OceanofPDF.com

○

ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Les médecins ont tendance à pénétrer dans les arènes de leur profession avec une brusquerie enjouée qu'ils doivent vite restreindre et museler quand l'arène dans laquelle ils pénètrent est un cinquième étage d'hôpital, un service psychiatrique, où la brusquerie enjouée peut passer pour de la moquerie. C'est pourquoi les médecins des services psychiatriques affectent si souvent un air faussement soucieux de concentration perplexe quand vous les voyez dans des halls de cinquième étage. Et c'est pourquoi un médecin hospitalier – qui a généralement une constitution robuste, les joues roses, sans pores, et une odeur anormalement fraîche – aborde toujours un patient psy avec une attitude professionnelle à mi-chemin entre l'indifférence et la profondeur, une attention distante mais sincère faisant équitablement la part entre le malaise subjectif du patient et la dure réalité de son cas.

Le médecin qui pointa sa tête racée dans l'embrasure de la chambre chaude et frappa peut-être un peu trop gentiment sur le chambranle métallique trouva Kate Gompert couchée de côté sur le mince lit dur, en blue-jean et corsage sans manches, les genoux remontés sur son abdomen et les doigts enlacés autour de ses genoux. Il y avait quelque chose de presque ostentatoire dans le pathos de la posture : cette position exacte était représentée par une gravure mélancolique de l'époque Watteau sur le frontispice du *Guide pratique des états cliniques* d'Evtouchenko. Kate Gompert portait des mocassins de yachting bleu foncé sans chaussettes ni lacets. La moitié de son visage était cachée par la taie verte ou jaune de l'oreiller en plastique, ses cheveux étaient sales depuis si longtemps qu'ils formaient des mèches compactes luisantes, et une frange noire semblable à des barreaux de prison ripolinés rayait la partie visible de son front. Le service psy sentait vaguement le désinfectant et la fumée de cigarette du foyer communautaire, l'odeur rance des déchets médicaux avant ramassage mêlée à ce perpétuel relent ammoniaqué d'urine, et il y avait le double bing de l'ascenseur et le son toujours lointain de l'interphone réclamant un médecin, les bruyantes malédictions d'un fou en salle de Tranquillisation à l'autre bout du service psy, dans l'aile opposée au Foyer communautaire. La chambre de Kate Gompert sentait aussi la poussière roussie de la bouche de chauffage, le parfum douceâtre de la jeune infirmière psychiatrique assise au pied du lit, qui mastiquait du chewing-gum bleu en regardant une cartouche ROM muette sur un ordinateur portable fourni par l'hôpital. Kate Gompert était en Soins spéciaux, c'est-à-dire en Surveillance des suicidaires, c'est-à-dire qu'elle était suicidaire par Idéation et Intention, c'est-à-dire qu'elle devait être surveillée 24 h/24 par une infirmière jusqu'à ce que le médecin-chef en décide autrement. Les infirmières des Soins spéciaux étaient relevées toutes les heures, officiellement pour que la garde soit toujours assurée par une personne reposée et vigilante, mais en réalité parce que la surveillance d'une personne que la souffrance psychique

pousse à envisager le suicide était incroyablement déprimante, fastidieuse et désagréable et que donc les infirmières préféraient se relayer pour réduire la durée de l'odieuse corvée. En principe, pendant leur service, elles n'avaient pas le droit de lire, d'écrire, de regarder des CD-ROM, de se faire les ongles ni de détourner en quelque manière leur attention du patient en Soins spéciaux. La patiente, Mlle Gompert, semblait à la fois chercher de l'air et respirer assez vite pour déclencher une hypocapnie ; le médecin ne pouvait pas ne pas remarquer en outre qu'elle avait de fort gros seins qui se soulevaient et s'abaissaient rapidement dans le cercle des bras qui enlaçaient ses genoux. Les yeux de la fille, mornes, avaient repéré son apparition dans l'encadrement de la porte mais ne parurent pas le suivre quand il s'approcha du lit. L'infirmière se servait d'une lime à ongles jetable. Le médecin lui dit qu'il souhaitait être seul un moment avec Mlle Gompert. C'est le genre de requête qu'un médecin émet presque toujours en lisant ou en regardant ses tablettes lorsqu'il s'adresse à un subordonné, aussi regarda-t-il attentivement la fiche d'admission de la patiente ainsi que différents dossiers médicaux la concernant envoyés par d'autres services psychiatriques de la ville. Gompert, Katherine A., vingt et un ans, Newton, Massachusetts, archiviste dans une agence immobilière de Wellesley Hills. Quatrième hospitalisation en trois ans, toutes pour dépression clinique, unipolaire. Traitement par électrochocs à l'hôpital de Newton-Wellesley deux ans auparavant. Sous Prozac pendant quelque temps, puis Zoloft, dernièrement Parnate avec adjonction de lithium. Deux tentatives de suicide par le passé, la deuxième l'été dernier. Bi-Valium occasionnellement pendant deux ans, Xanax occasionnellement pendant un an – abus reconnu de médicaments soumis à ordonnance. Dépressions unipolaires assez classiques, caractérisées par une dysphorie aiguë, des angoisses avec panique, un syndrome d'agitation diurne, une Idéation avec/sans Intention. Première tentative au monoxyde de carbone, l'automobile dans le garage étant tombée en panne avant le point

d’hémotoxicité létale. Puis la tentative de l’an passé – aucune cicatrice présentement visible, les nodosités vasculaires de ses poignets étant masquées par les genoux qu’elle serrait. Elle continuait à regarder fixement la porte par où il était entré. Toute dernière tentative : overdose radicale de médicaments. Admise aux urgences il y a trois nuits. Deux jours d’oxygénation après purge. Crise d’hypertension le deuxième jour due à une réintoxication métabolique – elle n’avait pas dû lésiner sur la quantité de médocs –, l’infirmière en chef des Soins intensifs avait bipé l’aumônier, bref, la réintoxication avait dû être grave. Elle avait failli mourir deux fois, Katherine Ann Gompert. Troisième jour en observation à l’étage 2-Ouest, obligation d’administrer du Librium pour cause de pression artérielle délirante. Maintenant au 5e, ici même. Pression artérielle stable aux quatre derniers examens. Prochaine vérification à 13 h 00.

La tentative avait été sérieuse, une vraie tentative. Ce n’était pas du chiqué. Hospitalisation en règle demandée par Evtouchenko ou Dretske. La moitié des admissions en service psy concerne des collégiennes qui ont avalé deux flacons de Midol après une rupture amoureuse ou des déprimés asexués solitaires qui ne se consolent pas de la mort de leur animal de compagnie. Le trauma cathartique d’une admission dans un service officiellement psy, quelques hochements de tête compréhensifs et quelques signes prouvant qu’on ne se fout pas complètement de leur cas – ils se reprennent, on les relâche. Dans le cas présent, trois tentatives déterminées et un état de choc, c’était une autre paire de manches. L’état d’esprit du médecin était à mi-chemin entre la trépidation et l’excitation, ce qui se manifestait par une apparente neutralité soucieuse et perplexe.

Le médecin dit Bonjour, dit qu’il devait d’abord s’assurer qu’elle était bien Katherine Gompert, puisqu’ils ne s’étaient encore jamais vus.

« C’est moi », d’une voix chantante mais amère. Un ton étrangement désinvolte pour une personne en position fœtale, aux yeux morts, sans affect facial.

Le médecin lui demanda de lui raconter un peu pourquoi elle était ici. Se rappelait-elle ce qui s'était passé ? Elle inspira profondément. Elle essayait d'exprimer de l'ennui ou de l'irritation. « J'ai pris cent dix Parnate, une trentaine de cachets de Lithonate, du Zoloft périmé. J'ai pris tout ce que j'ai pu trouver.

– Vous vouliez vraiment vous faire du mal, alors, semble-t-il.

– En bas, ils ont dit que le Parnate m'avait fait tourner de l'œil. Une histoire de pression artérielle. Ma mère a entendu des bruits à l'étage et m'a trouvée couchée sur le côté en train de mordre ma descente de lit. Il y a plein de tapis dans ma chambre. Elle a dit que j'étais par terre, toute rouge et toute mouillée comme un bébé ; elle a dit qu'elle a cru halluciner sur le moment, que j'étais redevenue un bébé. Sur le côté, toute rouge et toute mouillée.

– Une crise d'hypertension peut faire ça. Ça signifie que votre pression artérielle était assez forte pour vous tuer. La sertraline associée à un IMAO[28] peut être mortelle à une certaine dose. En ajoutant à cela la toxicité de tout ce lithium, je dirais que vous avez de la chance d'être encore parmi nous.

– Ma mère croit souvent avoir des hallucinations.

– La sertraline, au fait, c'est le Zoloft que vous avez conservé au lieu de le jeter comme on vous l'avait indiqué en changeant votre traitement.

– Elle dit que j'avais fait un grand trou dans le tapis. Mais comment savoir. »

Le médecin choisit son deuxième meilleur stylo parmi ceux qui se trouvaient dans la poche de poitrine de sa blouse blanche et nota quelque chose sur la nouvelle fiche de Kate Gompert pour ce service psychiatrique particulier. Entre ses divers stylos apparaissait l'extrémité caoutchoutée d'un marteau plessimétrique. Il demanda à Kate si elle pouvait lui dire pourquoi elle avait voulu se faire du mal. Était-elle en colère contre elle-même ? Contre quelqu'un d'autre ? Avait-elle pensé que sa vie n'avait plus

de sens ? Avait-elle entendu des voix qui lui conseillaient de se faire du mal ?

Aucune réponse audible. La respiration de la fille s'était ralentie, elle était juste rapide à présent. Le docteur tenta une approche clinique plus risquée et dit à Kate que peut-être, si elle se redressait et s'asseyait, ils pourraient converser plus à l'aise, face à face.

« Je suis assise. »

Le stylo du médecin était en suspens. Il acquiesça lentement, toujours avec une neutralité étudiée et perplexe. « Vous avez l'impression, là maintenant, que votre corps est déjà en position assise ? »

Elle dirigea un œil vers lui, longuement, soupira significativement et se redressa. Katherine Ann Gompert pensa probablement avoir affaire une fois de plus à un psychiatre dont le sens de l'humour était égal à zéro. C'était sans doute parce qu'elle ne comprenait pas les strictes limites méthodologiques qui dictaient le comportement d'un médecin face aux patients d'un service psy. Ni que les blagues et les sarcasmes étaient ici trop féconds et trop lourds de sens clinique pour ne pas être pris au sérieux : sarcasmes et blagues étaient souvent la bouteille à la mer dans laquelle les dépressifs enfermaient leurs cris et leurs appels à l'aide les plus poignants. Le médecin – qui, soit dit en passant, n'était pas encore un médecin titulaire mais un interne, en poste pour douze semaines – se livra à cette méditation clinique pendant que la patiente faisait tout un cinéma pour extraire le mince oreiller de sous elle, le caler contre le mur et s'affaler dessus, les bras croisés sur ses seins. Le médecin se dit que ces manifestations d'irritation pouvaient avoir une signification positive ou aucune signification du tout.

Kate Gompert regarda le vide au-dessus de l'épaule gauche de l'homme. « Je n'ai pas essayé de me faire du mal. J'ai essayé de me tuer. C'est pas la même chose. »

Le médecin la pria de lui expliquer, si elle le pouvait, en quoi c'étaient deux choses différentes.

Le délai qui précéda sa réponse fut légèrement plus long que la normale dans une conversation polie. Le médecin n'avait aucune idée de ce que cette observation pouvait indiquer.

« Vous connaissez différentes sortes de suicides, vous autres ? »

L'interne n'essaya pas de demander à Kate Gompert ce qu'elle voulait dire. Elle se servit d'un doigt pour retirer quelque matière au coin de sa bouche.

« Je pense qu'il y a probablement différents types de suicides. Je ne fais pas partie de ceux qui se haïssent eux-mêmes. Vous savez, le genre qui disent "Je suis une merde et le monde irait mieux sans moi" et qui non seulement le disent mais s'imaginent que tout le monde le dira à leur enterrement. J'en ai rencontré des comme ça dans des hostos. Pauvre-de-moi-je-me-déteste-punissez-moi-venez-à-mon-enterrement. Ensuite ils vous montrent une photo 24 x 36 de leur chat mort. Tout ça, c'est de la pleurnicherie bidon. De la connerie. Je n'avais aucun grief particulier. Je n'ai pas raté un examen, je n'ai été plaquée par personne. Tous ceux-là, oui. Eux, ils se font du mal. » Toujours cette intrigante et dérangeante neutralité faciale combinée à une animation vocale conventionnelle. Les brefs acquiescements du médecin n'étaient pas des approbations mais des invitations à poursuivre, ce que Dretske appelait des coups de pouce.

« Je ne voulais pas particulièrement me faire mal. Ou me punir. Je ne me déteste pas. Je voulais juste en finir. Je ne voulais plus jouer, c'est tout.

– Jouer. » Acquiescement de confirmation, petites notes rapides.

« Je voulais juste arrêter d'être consciente. Je suis d'un genre très différent. Je voulais arrêter de me sentir comme ça. Si j'avais pu me mettre simplement dans un coma prolongé, je l'aurais fait. Ou me mettre en état de choc, je l'aurais fait. À la place. »

Le médecin écrivait industrieusement.

« Je ne voulais surtout pas me faire mal. Je voulais juste ne plus me sentir comme ça. Je… je pensais que cette sensation ne finirait jamais. Je le

pense. Je le pense toujours. J'aimerais mieux ne rien ressentir que ressentir ça. »

Les yeux du médecin parurent vivement intéressés, quoique de façon abstraite. Le grossissement des verres épais de ses élégantes lunettes à monture d'acier leur conférait un aspect sévère. Des patients d'autres étages, pendant d'autres gardes assurées par lui, s'étaient parfois plaints de ces verres épais qui leur donnaient le sentiment d'être observés à l'intérieur d'un bocal. Il disait : « Cette sensation que la mort serait la fin de la sensation, alors, c'est… »

Elle eut un soudain hochement de tête véhément, exaspéré. « C'est *à cause* de cette sensation que je veux mourir. Cette sensation est la *raison* pour laquelle je veux mourir. Je suis ici parce que je veux mourir. C'est pour ça que je suis dans une pièce sans fenêtres avec des cages autour des ampoules et des toilettes sans verrou. Pour ça qu'ils m'ont ôté mes lacets et ma ceinture. Mais je remarque qu'ils ne m'ont pas ôté la sensation.

– Est-ce que vous avez déjà éprouvé la sensation que vous décrivez au cours d'autres dépressions, Katherine ? »

La patiente ne réagit pas tout de suite. Elle sortit ses pieds de ses chaussures et toucha l'un avec les orteils de l'autre. Ses yeux suivaient son action. La conversation semblait l'avoir aidée à se concentrer. Comme la plupart des patients cliniquement déprimés, elle fonctionnait mieux lorsqu'elle se concentrait sur une activité que lorsqu'elle était statique. En cas de stase paralysante, ces patients se laissaient déchirer par leur esprit. Mais pour les amener à faire quelque chose qui les aide à se concentrer, c'était toujours la croix et la bannière. Les internes, dans l'ensemble, trouvaient les gardes au cinquième étage déprimantes.

« Ce que j'essaie de vous demander, au fond, c'est si cette sensation que vous exprimez est la sensation que vous associez à votre dépression. »

Son regard dériva. « Vous aimez appeler ça comme ça, vous autres. »

Le médecin fit cliqueter plusieurs fois son stylo, lentement, et lui expliqua qu'il serait intéressé de savoir comment *elle* voulait appeler ça, puisque c'était sa sensation à elle.

Elle se remit à examiner les mouvements de ses pieds. « Quand les gens appellent ça comme ça, j'ai toujours les boules parce que *dépression*, pour moi, ça veut juste dire qu'on est super triste, on est juste calme et mélancolique et on regarde par la fenêtre en soupirant ou alors on reste couché. Un état où on n'en a rien à foutre de rien. Un genre d'état cafardeux paisible. » Aux yeux du médecin, elle était décidément plus animée maintenant, quoique incapable de le regarder en face. Sa respiration s'était de nouveau accélérée. Il savait que les crises d'hyperventilation classiques se caractérisaient par un spasme carpopédal et s'appliqua à observer attentivement les pieds et les mains de la patiente pendant l'entretien car, en cas de contraction tétanique, la prescription thérapeutique était une injection de calcium avec un dosage salin qu'il allait devoir vérifier rapidement.

« Sauf que *ça* (elle se désigna elle-même) c'est pas un état. C'est une *sensation.* Je la sens partout. Dans les bras et dans les jambes.

– C'est-à-dire aussi dans vos carp… vos mains et vos pieds ?

– *Partout*. Ma tête, ma gorge, mon cul. Dans mon ventre. C'est là partout. Je sais pas comment appeler ça. C'est comme si j'avais pas assez de recul pour trouver un mot. C'est plutôt de l'horreur que de la tristesse. Plutôt de l'horreur. Comme si un truc horrible allait arriver, le truc le plus horrible qu'on puisse imaginer… non, pire que ce qu'on peut imaginer parce que t'as l'impression qu'il faut faire quelque chose immédiatement pour l'empêcher mais tu sais pas quoi, alors du coup ça arrive, ce moment horrible, il doit arriver et il arrive en même temps.

– Donc vous diriez que l'angoisse est un élément important de votre dépression. »

Il était difficile de savoir maintenant si elle répondait au médecin ou non. « Tout devient horrible. Tout ce qu'on voit est affreux. *Glauque*, c'est

le mot. Le Dr Garton a dit *glauque*, une fois. C'est le mot juste. Et tous les bruits sonnent dur, pointu et dur, comme si tous les bruits que t'entends avaient des dents. Et tout pue comme si je sentais mauvais même en sortant de la douche. Du coup je me dis à quoi ça sert de me laver si tout pue comme si j'avais besoin de prendre une autre douche. »

En notant tout cela, le médecin parut plus intrigué que soucieux. Il préférait le stylo à l'ordinateur portable parce que, selon lui, les médecins qui pianotaient sur un clavier pendant les interrogatoires cliniques jetaient un froid.

Le visage de Kate Gompert s'affaissa brièvement pendant qu'il écrivait. « Cette sensation me fait plus peur que n'importe quoi, vous savez. Plus que la douleur, ou que la mort de ma mère, ou que la pollution. Plus que tout.

– La peur est un élément majeur de l'anxiété », confirma-t-il.

Katherine Gompert sembla sortir de sa sombre rêverie un instant. Elle observa le médecin frontalement pendant plusieurs secondes, et le médecin, qui avait beaucoup de mal à supporter que les patients en rééducation le fixent des yeux lorsqu'il était de garde dans le service des paraplégiques à l'étage supérieur, parvint à soutenir son regard avec une sorte de compassion neutre, l'expression de quelqu'un qui compatissait mais sans ressentir, évidemment, ce qu'elle ressentait ni faire semblant de le ressentir par respect pour sa subjectivité. Un partage. En retour, l'expression de la jeune femme montrait qu'elle avait décidé de ramasser la mise que lui rapportait son jeu, dès l'entame de la relation thérapeutique. La détermination abstraite de son visage reproduisait celle du médecin lorsqu'il avait accepté d'entrer dans ce jeu en lui demandant de se redresser.

« Écoutez, dit-elle. Vous avez déjà eu mal au cœur ? Au sens de nausée, je veux dire, comme si vous alliez vomir ? »

Le médecin fit signe que oui bien sûr.

« Mais c'est seulement dans l'estomac, reprit Kate Gompert. C'est une sensation horrible, mais seulement dans l'estomac. C'est pour ça qu'on dit

“ça me retourne l’estomac”. » Elle observait de nouveau attentivement ses métatarses. « Ce que j’ai dit au Dr Garton, c’est ouais d’accord mais imaginez que vous ressentiez ça de partout à l’intérieur. À travers vous. Comme si chaque atome, chaque cellule, chaque cellule cérébrale, je sais pas, était tellement nauséeuse qu’elle avait envie de gerber mais qu’elle pouvait pas, et vous ressentez ça tout le temps et vous êtes sûr, absolument certain que cette sensation s’arrêtera jamais, que vous allez la ressentir toute votre vie. »

Le médecin écrivit quelque chose de trop bref pour correspondre directement à ce qu’elle avait dit. Il acquiesçait toujours, aussi bien quand il écrivait que lorsqu’il la regardait. « Pourtant cette sensation nauséeuse ne dure pas éternellement, elle a fini par passer lors de vos précédentes dépressions, Katherine, n’est-ce pas ?

– Oui mais sur le moment on oublie. On croit que la sensation a toujours été là et durera toujours, et on oublie. C’est comme si ce filtre continuait à goutter même quand vous pensez à autre chose, deux semaines plus tard… »

Ils restèrent assis à se regarder. Le médecin était partagé entre une intense curiosité clinique et la peur de mal faire, de dire le mot de trop, en cet instant critique. Son nom de famille était brodé en jaune sur la gauche de sa blouse blanche réglementaire. « Pardon ? Deux semaines plus tard… ? »

Il attendit sept respirations.

« Je veux des électrochocs, dit-elle finalement. Normalement, dans votre rôle de gentil médecin soucieux de mon sort, vous devriez maintenant me demander en quoi vous pouvez m’aider, c’est bien ça ? Parce que je suis déjà passée par là. Vous ne m’avez pas demandé ce que je voulais. N’est-ce pas ? Alors voilà, soit vous me refaites une ECT[29], soit vous me rendez ma ceinture. Parce que je ne supporterai pas cette sensation une seconde de plus et les secondes n’arrêtent pas de défiler.

– Eh bien… dit-il posément en opinant de la tête pour bien montrer qu'il avait compris ce qu'elle exprimait, eh bien, je suis tout disposé à parler de choix thérapeutiques avec vous, Katherine. Mais je dois d'abord vous dire que vous avez excité ma curiosité, là tout de suite, en laissant entendre qu'il était arrivé quelque chose, il y a deux semaines, quelque chose qui avait déclenché cette sensation. Vous accepteriez de m'en parler ?

– Soit ECT, soit sédatifs pendant un mois. Vous pouvez faire ça, non ? Tout ce qu'il me faut, c'est un mois ailleurs. Un genre de coma artificiel. Vous pourriez faire ça si vous vouliez m'aider. »

Il lui lança un regard ostensiblement patient.

Et en retour, elle lui fit un sourire effrayant, un sourire dénué de tout affect, comme si quelqu'un avait contracté ses muscles orbiculaires avec des électrodes thigmotactiques. Ses dents mirent en évidence un manque d'hygiène buccale caractéristique des dépressions.

Elle dit : « J'ai pensé que si je disais ce que j'allais dire vous me prendriez pour une folle. Et puis je me suis rappelée où j'étais. » Elle émit un petit bruit censé être un rire ; un son saccadé, dental.

« J'allais dire que cette sensation, j'ai parfois pensé qu'elle était peut-être en rapport avec Hope.

– Hope. »

Ses bras étaient croisés sur ses seins depuis le début et, bien que la pièce fût surchauffée, elle les frottait continuellement avec ses paumes, un geste qu'on associe au frissonnement. Cette position et ce geste empêchaient de voir la face interne de ses bras. La perplexité donna aux sourcils du médecin, à son insu, une forme synclinale.

« Bob.

– Bob. » Le médecin s'efforçait de dissimuler son incompréhension, de peur de renforcer chez la patiente son sentiment de solitude et sa souffrance psychique. Les unipolaires classiques étaient généralement tourmentés par la conviction que personne n'entendait ni ne comprenait ce qu'ils essayaient

d’exprimer. D’où les blagues, le sarcasme, la psychopathologie du frottement de bras inconscient.

La tête de Kate Gompert dodelinait comme celle d’une aveugle. « Merde, je suis tombée où ? Bob Hope. Dope. Sinsemilla. Joint. Herbe. Taffe. » Elle serra entre son pouce et son index un joint imaginaire qu’elle porta à ses lèvres arrondies. « Les dealers chez qui je me fournis veulent toujours qu’on appelle ça Bob Hope au téléphone, au cas où ils seraient sur écoute. On doit demander si Bob est en ville. Et s’ils en ont, ils répondent “l’espoir fait vivre[I]”, d’ordinaire. C’est comme un code. J’en connais un qui veut qu’on dise “veuillez commettre un crime”. Au bout d’un certain temps, les dealers ont tendance à devenir paranos. Mais, s’ils sont déjà sur écoute, ça trompe personne, évidemment. » Elle était nettement plus animée. « Et y en a un en particulier, avec des serpents dans un terrarium, dans un mobile home à Allston, qui…

– Donc vous pensez que la drogue peut être un facteur déclenchant », dit le médecin.

Le visage de la jeune déprimée se vida une fois de plus. Elle se livra brièvement à ce que le personnel des Soins spéciaux appelle le Regard de mille mètres.

« Pas la *drogue* », reprit-elle lentement. Le médecin perçut une odeur de honte dans la chambre, aigre et urémique. Le visage de la jeune femme exprimait maintenant une souffrance distante.

Elle dit : « Le fait d’arrêter. »

Le médecin n’hésita pas à lui répéter qu’il peinait à comprendre ce qu’elle essayait de lui communiquer.

Elle eut alors différents jeux d’expressions qui ne lui permirent pas de déterminer cliniquement si elle était sincère ou non. Elle semblait tantôt souffrir, tantôt réprimer une hilarité. Elle dit : « Je ne sais pas si vous allez me croire. J’ai peur que vous me preniez pour une folle. J’ai un problème avec l’herbe.

– La marijuana, vous voulez dire. »

Le médecin eut la curieuse certitude que Kate Gompert faisait semblant de renifler, qu'elle ne reniflait pas vraiment. « La marijuana. Souvent les gens croient que c'est une drogue douce, je sais, une plante naturelle qui a un effet euphorisant comme le poil à gratter a un effet irritant, et si vous dites que vous avez un problème avec Hope, les gens se moquent. Parce qu'il y a des drogues bien pires en circulation. Vous pouvez me croire, je connais.

– Je ne me moque pas de vous, Katherine, dit-il avec sincérité.

– Mais j'aime *tellement* ça. Des fois c'est comme le centre de ma vie. Je sais que ça me fait du mal, on m'a prévenue qu'il fallait pas fumer sous Parnate parce que le Dr Garton dit qu'on connaît pas encore bien les interactions et que c'est la roulette russe. Mais au bout d'un certain temps je me dis que ça fait déjà un bail et que ce sera différent cette fois si je m'y remets, même sous Parnate, alors je m'y remets, je recommence. Je me remets à tirer quelques taffes sur un joint après le boulot, pour tenir jusqu'au dîner, parce que le dîner avec ma mère et moi c'est… enfin, bref, peu de temps après je me retrouve dans ma chambre avec le ventilateur orienté vers la fenêtre toute la nuit, à fumer des one-hitters dans le ventilateur, rapport à l'odeur, et je lui dis de répondre que je suis pas là si quelqu'un appelle et je lui mens même si elle me demande pas ce que je suis en train de faire, parce que des fois elle me demande, des fois non. Et puis le temps passe et je refume des joints au boulot, pendant les pauses, je vais aux toilettes, je monte sur la cuvette et je souffle la fumée par la fenêtre, une minuscule fenêtre en hauteur avec du verre opaque, toute crasseuse et couverte de toiles d'araignées, ça me dégoûte quand je m'en approche mais j'ai peur que si je la nettoie, madame Diggs ou quelqu'un s'apercevra que quelqu'un a fait quelque chose près de cette fenêtre, donc je suis là, debout sur l'abattant des W.-C., je me brosse les dents sans arrêt et je me mets du collyre[30], presque tout le flacon, et je branche la console sur

audio et il faut toujours que je boive avant de répondre parce que j'ai la bouche trop sèche pour parler, surtout sous Parnate, le Parnate me dessèche toujours la bouche. Et je deviens vite parano, la trouille qu'ils se rendent compte que je suis stone, au boulot, assise dans le bureau, défoncée, parce qu'il y a l'odeur et je suis la seule à pas détecter l'odeur, je suis obsédée par Est-ce qu'ils savent, Est-ce qu'ils vont me dénoncer, et puis à la longue je demande à ma mère de dire que je suis malade pour pouvoir rester à la maison pendant qu'elle va bosser et avoir toute la place pour moi toute seule sans raison de baliser sur Est-ce qu'ils savent, et je fume dans le ventilateur, j'asperge du Lysol partout et je secoue la litière de Ginger pour que tout l'appart sente Ginger, je tire sur le joint et je regarde des émissions débiles sur le TP parce que je veux pas que ma mère voie des commandes de cartouches les jours où je suis censée être clouée au lit, et là je suis obsédée par Est-ce qu'elle sait. Je me sens de plus en plus minable et je me dégoûte de fumer autant, ça c'est au bout de deux semaines, pas plus, et je commence à me défoncer et je pense à rien d'autre qu'à arrêter de fumer tout ce Bob pour pouvoir retourner bosser et recommencer à dire que je suis là quand quelqu'un appelle, recommencer à vivre une vraie *vie* au lieu de traîner en pyjama en faisant semblant d'être malade comme un môme de l'école primaire et en fumant et en regardant le TP, alors quand j'ai fini ce qui me restait à fumer je me dis toujours Plus jamais, Ça suffit, et je jette mon papier et mon one-hitter, j'ai dû jeter une cinquantaine de one-hitters à la poubelle, même des beaux en bois et en cuivre, même un du Brésil, les éboueurs doivent fouiller la poubelle de notre secteur tous les jours pour en dégotter encore un beau. Et j'arrête de toute façon. Ouais, j'arrête. J'en ai marre, j'aime pas ce que ça me fait. Et je retourne au boulot et j'éteins mon ventilateur pour rattraper les deux semaines perdues et repartir du bon pied, prendre un nouveau départ, vous voyez ? »

Différentes sortes de configurations affectives passèrent sur le visage et dans les yeux de la jeune femme, quoique chacune semblât

inexplicablement neutre et peut-être pas entièrement sincère.

« Et voilà, dit-elle, mais ensuite j'arrête. Et deux semaines après avoir beaucoup fumé et avoir finalement arrêté et retrouvé une vraie vie, cette *sensation* revient toujours, elle s'insinue d'abord par les extrémités, le matin quand je me réveille ou quand j'attends le métro pour rentrer dîner, après le boulot. Et j'essaie de pas y faire attention, à la sensation, parce qu'elle me fait plus peur que n'importe quoi.

– La sensation que vous décrivez, qui s'insinue. »

Kate Gompert reprit enfin sa respiration. « Et après, quoi que je fasse, ça empire, c'est de plus en plus là, ce filtre qui goutte, et la sensation fait que j'en ai encore plus peur, de la sensation, et au bout de deux semaines elle est là tout le temps, la sensation, et je suis complètement dedans, je suis dedans et tout le reste doit la traverser pour entrer, et je veux pas fumer de Bob et je veux pas travailler, ni sortir, ni lire, ni regarder le TP, ni sortir, ni rester à l'intérieur, ni même faire quelque chose ni rien faire, tout ce que je veux, c'est que la sensation *s'en aille*. Mais elle s'en va pas. C'est en partie ça, la sensation, être prêt à tout et n'importe quoi pour qu'elle s'en aille. Faut que vous compreniez ça. *N'importe quoi*. Vous comprenez ? Je veux pas me faire du mal, je veux *ne pas avoir mal*. »

Le médecin ne prenait plus aucune note, ne feignait même pas d'en prendre. Il essayait de déterminer si l'impression générale d'insincérité que projetait la patiente au cours de ce qui ressemblait, cliniquement, à un coup de poker, un pari sur la confiance et la révélation de soi, était réellement projetée par la patiente ou, d'une certaine manière, contre-transférée ou contre-projetée sur la patiente par la propre psyché du médecin en raison des angoissantes possibilités thérapeutiques critiques que ses aveux sur sa consommation de drogue pouvaient représenter. Extérieurement, ce raisonnement prit l'allure d'une considération pensive de ce que disait Kate Gompert. Elle observait de nouveau l'interaction de ses pieds avec ses mocassins vides, l'expression de son visage évoquait tantôt l'affliction,

tantôt la souffrance. Rien, dans la littérature clinique qu'avait lue l'interne pour sa garde en psy, n'établissait de lien entre les épisodes unipolaires et le manque de cannabinoïdes.

« Donc cela s'est déjà produit dans le passé, avant vos autres hospitalisations, Katherine. »

Son visage, un peu masqué par l'inclinaison de sa tête, affichait les différentes configurations frémissantes du pleur, mais aucune larme ne jaillissait. « Je veux juste des électrochocs. Libérez-moi de ça. Je ferai tout ce que vous voudrez.

– Avez-vous abordé cette question d'un rapport possible entre le cannabis et vos dépressions avec votre thérapeute habituel, Katherine ? »

Elle ne répondit pas directement. Ses idées commençaient à se dissocier, pensa-t-il. Son visage continuait à s'animer, mais restait sec.

« J'ai déjà eu des électrochocs et ça m'a libérée. Des sangles. Des infirmières avec leurs baskets dans des petits sacs verts. Des injections antisalive. Un truc en caoutchouc pour la langue. Anesthésie générale. Quelques maux de tête, sans plus. Je les crains pas *du tout*. Je sais que tout le monde croit que c'est horrible. Cette vieille cartouche, Nicholson et le gros Indien. La distorsion. Ici, ils vous anesthésient, non ? Ils vous endorment. C'est pas si terrible. Je le ferai volontiers. »

Le médecin récapitulait noir sur blanc les choix thérapeutiques de la patiente, choix auxquels elle avait droit d'après le règlement. Il avait une très jolie écriture pour un médecin. Il nota son *Libérez-moi de ça* entre guillemets. Il était en train d'ajouter sa propre question de clinicien, *Et après ?*, quand Kate Gompert se mit à pleurer pour de bon.

Et, juste avant 01 h 45, le 2 avril de l'A.S.V.A.I.D., sa femme arriva à la maison, se découvrit les cheveux, entra, vit l'attaché médical proche-oriental, son visage, son plateau, ses yeux, l'aspect souillé de son fauteuil inclinable, se précipita vers lui en criant son nom, toucha sa tête, essaya

d’obtenir une réaction et n’y parvint pas, il regardait toujours droit devant lui ; finalement et tout naturellement, elle – remarquant que son rictus exprimait malgré tout quelque chose de positif, d’extatique même, pourrait-on dire –, elle, finalement et tout naturellement, se tourna pour suivre la direction de son regard jusqu’à la visionneuse de cartouches.

Gerhardt Schtitt, entraîneur en chef et directeur sportif d’Enfield Tennis Academy, diplômé d’Enfield, fut fortement courtisé par le Dr James Incandenza, président d’E.T.A., presque supplié de se laisser enrôler dès que la colline de l’Académie fut rasée, les bâtiments construits et opérationnels. Incandenza avait décidé de tout laisser tomber si Schtitt ne les rejoignait pas – alors même que celui-ci venait d’être licencié d’un camp de Nick Bollettieri à Sarasota à la suite d’un malheureux incident en rapport avec une histoire de cravache.

Aujourd’hui, cependant, à peu près tout le monde pense, à E.T.A., que cette prétendue propension de Schtitt pour la schlague a été exagérément grossie car, même si Schtitt affectionne toujours les hautes bottes noires rutilantes, ainsi que les épaulettes, c’est vrai, et se promène avec une règle télescopique pouvant évidemment passer pour un substitut de sa vieille cravache à présent interdite, il s’est, Schtitt, amolli avec l’âge pour devenir une sorte de sage septuagénaire plus enclin à dispenser des notions abstraites que des coups de trique, un philosophe plutôt qu’un roi. Il est surtout présent ici par le verbe ; la règle télescopique n’est jamais entrée en contact punitif avec un seul cul athlétique au cours de ses neuf années à E.T.A.

Toutefois, bien qu’il soit entouré maintenant de sa *Lebensgefährtin*[31] et des prorecteurs pour administrer les nécessaires menues cruautés destinées à former le caractère, Schtitt aime encore prendre son petit plaisir à l’occasion.

Quand Schtitt met son casque en cuir et ses lunettes de motard et démarre la vieille BMW du temps de la R.F.A. afin de mener les escadrons E.T.A. en sueur dans la côte de Comm. Ave. vers East Newton pour leur footing de l'après-midi, en faisant un usage judicieux de sa sarbacane pour décourager les tire-au-flanc, c'est généralement Mario Incandenza, dix-huit ans, qui monte dans le side-car où, dûment sanglé et exposé au vent rabattant ses cheveux fins sur sa tête démesurée, il salue de la patte, radieux, les gens qu'il connaît. Il est relativement étrange que le leptosomatique Mario I., tellement ravagé qu'il ne peut même pas tenir un manche, ni a fortiori s'en servir pour atteindre une balle en mouvement, soit le seul ado d'E.T.A. dont Schtitt recherche la compagnie, voire tout bonnement la seule personne à qui Schtitt parle avec aménité sans que son poil pédagogique se hérisse. Il n'est pas particulièrement proche de ses prorecteurs, Schtitt, il traite Aubrey deLint et Mary Esther Thode avec une politesse presque caricaturale. Mais souvent, par les soirées chaudes, Mario et le Coach Schtitt se retrouvent seuls sous le pavillon en toile des courts Est ou sous le grand hêtre pourpre à l'ouest de Comm.-Ad., ou encore autour d'une des tables de pique-nique en séquoia gravées d'initiales près de l'allée derrière la maison du Président où vivent la mère et l'oncle de Mario ; là, Schtitt savoure une pipe post-prandiale, Mario se délecte du parfum des calliopsis en bordure des allées en quinconce, de l'odeur douceâtre des pins et des senteurs musquées des bruyères qui s'élèvent des coteaux. Et il aime aussi les effluves sulfureux de l'obscur tabac autrichien de Schtitt. En général, Schtitt parle et Mario écoute. Mario est fondamentalement un auditeur. L'un des avantages du handicap mental est que les gens oublient parfois votre présence, même lorsqu'ils sont en interface avec vous. C'est comme si vous écoutiez aux portes. Comme si les gens se disaient : Puisqu'il n'y a personne, au fond, je ne vais pas me gêner. C'est ainsi que des billevesées tombent dans l'oreille des auditeurs handicapés, que de profondes croyances sont révélées, des rêveries secrètes

dignes d’un journal intime ; et, en écoutant, le garçon radieux et bradykinésique se forge une connexion interpersonnelle qu’il sait seulement pouvoir vraiment éprouver ici.

Schtitt a cette inquiétante sécheresse noueuse des vieux qui font encore de l’exercice avec vigueur. Il a des yeux bleus étonnés, les cheveux en brosse d’un blanc éclatant qui donnent à ces hommes, au front déjà bien dégarni, un bel aspect viril. Et une peau si claire qu’elle paraît lumineuse ; une immunité naturelle contre les UV ; une blancheur qui chatoie comme un éclat de lune dans la pénombre des pins. Il a une façon très physique de se concentrer, il ajuste l’écartement de ses jambes dû à la varicocèle, enroule un bras sur l’autre et s’arc-boute sur sa pipe. Mario peut rester assis sans bouger pendant de longues périodes. Quand Schtitt exhale de la fumée de pipe en volutes à géométrie variable qu’ils semblent tous deux étudier attentivement, quand Schtitt exhale il émet de petits sons dont l’occlusion balance entre le P et le B.

« Je mesure tout le mythe de l’efficacité et de la rigueur qui façonne le continent de nations dans lequel nous sommes. » Il exhale. « Tu sais ce que c’est, un mythe ?

– C’est comme une histoire ?

– Ach. Une histoire fabriquée. Pour des enfants. Une efficacité euclidienne seulement : plate. Pour des enfants plats. Droit devant ! Tête baissée ! Fonce ! C’est un mythe.

– Ça existe pas en vrai, les enfants plats.

– Ce mythe de la compétition et de l’excellence qu’on inculque aux joueurs ici : ce mythe : ils croient toujours que l’efficacité, c’est d’aller de l’avant, de foncer. Le principe selon lequel le plus court chemin d’un point à un autre, c’est la ligne droite, hein ?

– Hein ? »

Schtitt pointe le tuyau de sa pipe pour conforter ses dires : « Mais quand il y a un obstacle entre les deux points, hein ? Tu fonces droit devant : tu

percutes : *boum.*

– Super !

– Où il est, leur chemin le plus court, là, hein ? Elle est où, l'efficacité de la ligne droite d'Euclide, hein ? Et il y en a combien, des points sans obstacle entre les deux, si tu fonces ? »

Il peut être amusant de regarder les moustiques vespéraux se poser pour se nourrir sur le lumineux Schtitt, qui n'y prête pas attention. La fumée ne les éloigne pas.

« Quand j'étais môme, que je m'entraînais pour devenir le meilleur, y avait un panneau dans notre centre sportif avec, peint en grosses lettres, NOUS SOMMES LA DISTANCE QUI SÉPARE DEUX POINTS.

– La vache ! »

Une tradition, peut-être inspirée du fronton des vestiaires du All England de Wimbledon, veut que toute académie de tennis importante ait sa propre devise particulière sur les murs des vestiaires, une pépite aphoristique censée résumer et prôner la philosophie de l'académie. Après le décès du père de Mario, le Dr Incandenza, le nouveau Président, le Dr Charles Tavis, un citoyen canadien, demi-frère ou frère par alliance de Mme Incandenza (les versions varient), C. T. avait retiré la devise fondatrice d'Incandenza – *TE OCCIDERE POSSUNT SED TE EDERE NON POSSUNT NEFAS EST*[32] – pour la remplacer par une formule plus amène : L'HOMME QUI CONNAÎT SES LIMITES N'EN A PAS.

Mario est un grand fan de Gerhardt Schtitt, que la plupart des élèves d'E.T.A. prennent probablement pour un timbré et très certainement pour un bavard impénitent, un vieux pontife envers qui ils témoignent d'un respect de façade uniquement parce qu'il supervise personnellement les entraînements quotidiens et peut, en cas de manquement, forcer Thode et deLint à rendre les séances matinales extrêmement déplaisantes.

L'une des raisons pour lesquelles feu James Incandenza tenait tellement à enrôler Schtitt était que Schtitt, à l'instar du fondateur lui-même (qui était

revenu au tennis, et plus tard au cinéma, après un détour par la modélisation mathématique de la science optique), était que Schtitt appréhendait la compétition davantage en mathématicien qu'en technicien. Les coaches du tennis junior sont ordinairement des techniciens, des bosseurs pragmatiques qui réduisent tous les problèmes à des questions purement statistiques, éventuellement agrémentées de discours psychologiques à la petite semaine en guise de motivation. Schtitt avait fait comprendre à Incandenza, lors d'une convention de l'USTA qui remontait à 1989 A.S.[33], sur le recours à l'arbitrage photoélectrique, qu'il ne fallait pas se braquer sur les stats parce qu'il savait, lui, Schtitt, que le vrai tennis ne reposait pas sur le mélange d'ordre statistique et d'expansion potentielle que vénéraient les techniciens du jeu mais, tout au contraire, sur le *non*-ordre, la *marge*, les points de rupture, la beauté de la fragmentation. Que le vrai tennis n'était pas plus réductible à des facteurs délimités ou à des courbes statistiques que les échecs ou la boxe, les deux jeux dont il était un hybride. En bref, Schtitt et le grand échalas de la C.E.A. Optique (c.-à-d. Incandenza), dont le service-volée canon lui avait permis de suivre le cursus complet du MIT sans débourser un rond, et dont le rapport sur l'arbitrage photoélectrique à grande vitesse avait été jugé parfaitement abscons par les mandarins de l'USTA, avaient découvert qu'ils étaient sur la même longueur d'onde en ce qui concernait la régression des statistiques en tennis. S'il était encore de ce monde, le Dr Incandenza reprendrait à son compte la terminologie paradoxale de « Dynamique extra-linéaire » actuellement en usage pour décrire le tennis[34]. Et Schtitt, dont les connaissances en mathématique formelle doivent se situer à peu près au niveau de celles d'une maternelle taïwanaise, semblait toutefois savoir ce que Hopman, van der Meer et Bollettieri ignoraient : que la beauté du jeu, l'art, la magie, le progrès, la clé de l'excellence et de la victoire dans le flux prolixe d'un match ne sont pas des fractales permettant de réduire le chaos à un schéma. Semblait comprendre intuitivement que ce n'était pas du tout une question de

réduction mais – ce qui est pervers – d'expansion, un papillotement aléatoire de croissance métastatique incontrôlée – chaque coup admettant *n* réponses possibles, n^2 réponses possibles à ces réponses, et ainsi de suite selon ce qu'Incandenza définirait, à l'usage de quiconque partagerait son savoir, comme un continuum cantorien[35] d'infinités de coups et réponses possibles, cantorien et beau parce que *in*foliant, *contenu*, une bipaternelle infinité d'infinités de choix et d'exécutions, mathématiquement incontrôlée mais humainement *contenue*, limitée par le talent et l'imagination de soi et de l'adversaire, autorégulée par les frontières du talent et de l'imagination qui ont finalement raison d'un des deux joueurs, qui empêchent les deux de gagner, qui en font finalement un jeu de hasard, ces frontières du soi.

« Ça veut dire que les lignes du court sont des frontières ? demanda Mario.

– *Lieber Gott nein* », avec une occlusive dégoûtée. Les formes de fumée exhalée que Schtitt préfère sont les ronds, mais il n'est pas très doué et produit surtout des saucisses bleu pâle vacillantes, que Mario trouve magnifiques.

Le problème de Schtitt : comme maints Européens de sa génération attachés depuis l'enfance à certaines valeurs permanentes qui – oui, bon, d'accord – peuvent, admettons, être teintées d'un vague potentiel protofasciste mais sont néanmoins (ces valeurs) bien ancrées dans l'âme et le mode de vie – ces idées patriarcales du Vieux Monde, telles que l'honneur, la discipline et la fidélité à une entité plus grande –, Gerhardt Schtitt ne déteste pas vraiment les États-Unis ONANites d'Amérique modernes, ils les trouve hilarants et effrayants à la fois. Probablement pareils à des *aliens*. Cette tendance ne devrait pas être exposée de la sorte, mais Mario Incandenza a une capacité très restreinte de mémorisation verbatim. Schtitt fut éduqué dans un *Gymnasium* d'avant la réunification, dominé par l'idée kantohégélienne que le sport était fondamentalement une préparation à la citoyenneté, que le sport consistait à apprendre le sacrifice

des petits impératifs brûlants du Moi – les besoins, les désirs, les peurs, les appétences polymorphes de la volonté individuelle – sur l'autel des grands impératifs d'une équipe (bon, l'État) et de ses règles restrictives (bon, la Justice). C'est d'un simplisme presque terrifiant, mais pas pour Mario, qui l'écoute à l'autre bout de la table en séquoia. Par l'apprentissage, dans la palestre, des vertus favorables à l'esprit de compétition, le garçon discipliné acquiert les talents plus abstraits, bénéfiques à plus long terme, nécessaires pour devenir un « joueur collectif » dans une plus vaste arène : le chaos moral plus subtilement diffracté du dévouement civique dans un État. Schtitt dit Ach, mais qui peut imaginer que cette éducation remplit sa fonction dans une nation expérialiste et exportatrice de déchets qui a oublié le sens de la privation, de la vie dure et de la discipline que la vie dure enseigne par nécessité ? Des E.U. d'A. modernes où l'État n'est ni une équipe ni un code mais une sorte d'intersection floue de désirs et de peurs, où le seul consensus public auquel doit adhérer le garçon est la primauté reconnue de la ligne droite dans la recherche, plate et à courte vue, du bonheur personnel :

« Le plaisir béat de l'individu seul, oui ?

– Alors pourquoi vous laissez deLint fixer les chaussures de Pemulis et Shaw sur les lignes, si les lignes ne sont pas des frontières ?

– Sans qu'il y ait quelque chose de plus grand. Quelque chose pour contenir et donner du sens. La solitude. *Verstiegenheit*[36].

– À vos souhaits.

– N'importe quel quelque chose. Le *quoi* : c'est plus dérisoire que le fait qu'il y a *quelque chose*. »

Schtitt dit une fois à Mario, tandis qu'ils marchaient et titubaient, respectivement, dans Comm. Ave en direction d'Allston pour s'acheter une glace gastronomique, que, lorsqu'il avait l'âge de Mario – ou plutôt l'âge de Hal, en fait –, il (Schtitt) était un jour tombé amoureux d'un arbre, un saule qui, vu sous un certain angle dans une demi-clarté embuée, ressemblait à

une mystérieuse femme entourée de gaze, cet arbre se trouvant sur la *Platz* publique d'une ville d'Allemagne de l'Ouest dont le nom évoqua une strangulation aux oreilles de Mario. Schtitt dit avoir éprouvé un réel béguin pour cet arbre :

« J'y allais tous les jours, pour être avec l'arbre. »

Ils marchaient et titubaient, respectivement, côte à côte, cap sur la glace, mais c'était Mario qui paraissait le plus vieux des deux, chancelant, parce qu'il essayait de se représenter les pensées de Schtitt. Quand Mario réfléchit, il fait une espèce de grimace clownesque qui amuserait un enfant. Là, sa réflexion portait sur la meilleure formulation possible d'une question telle que : Mais alors comment cette soumission-des-désirs-individuels-à-une-entité-plus-grande-État-ou-arbre-aimé-ou-*quelque-chose* fonctionne dans un sport délibérément *individuel* comme le tennis de compétition junior, où c'est juste toi contre l'autre type ?

Et, une fois encore, que sont ces frontières, si elles ne sont pas les lignes du court, qui contiennent et canalisent cette expansion infinie vers l'intérieur, qui assimilent le tennis au jeu d'échecs infiniment beau et dense ?

L'idée de Schtitt, celle qui le rendait irrésistiblement attirant aux yeux du défunt père de Mario : le véritable adversaire, la frontière en déploiement, est le joueur lui-même. C'est toujours et seulement le moi, là sur le court, qu'on rencontre et affronte, avec qui on négocie cartes sur table. L'adversaire de l'autre côté du filet : ce n'est pas l'ennemi : c'est plutôt un partenaire dans la danse. Il est ce qu'on peut appeler un *prétexte* ou une *occasion* de rencontrer le moi. Et réciproquement. La racine de l'infinie beauté du tennis est l'autocompétition. Vous vous battez contre vos propres limites pour transcender le moi en imagination et en acte. Disparaissez dans le jeu : franchissez les limites : transcendez : progressez : gagnez. Voilà pourquoi le tennis est essentiellement une entreprise tragique : progresser pour devenir un junior sérieux et ambitieux. On

cherche à vaincre et transcender les limites du moi, limites qui rendent le jeu possible. C’est tragique, triste, chaotique, magnifique. Toute vie est ainsi pour les citoyens de l’État humain : les limites motricielles sont internes, il faut les tuer, en porter le deuil, encore et encore.

Mario pense à un mât d’acier dressé deux fois plus haut que la normale, heurte de l’épaule le bord vert en acier d’une benne à ordures et pirouette vers le bitume, Schtitt le rattrape à temps et ensemble ils paraissent exécuter un pas de danse, tandis que Schtitt dit que tous les élèves d’E.T.A. doivent apprendre à jouer de cette façon, apprendre cet infini système de décisions, d’angles et de trajectoires que les frères de Mario s’efforcent de maîtriser à longueur d’entraînement : le sport junior n’est qu’une facette du vrai joyau : l’infinie guerre de la vie contre le moi, pourtant indispensable à la vie.

Ensuite Schtitt s’absorbe dans le mutisme de celui qui prend plaisir à rembobiner et à rejouer mentalement ce qu’il vient de faire. Mario réfléchit de nouveau. Il essaie de formuler un truc du genre : Mais alors combattre et vaincre le moi, c’est comme se détruire soi-même ? C’est comme dire que la vie est pro-mort ? Dans leur dos, trois gamins des rues d’Allston singent Mario et s’en gaussent. Certaines des grimaces de Mario sont presque orgastiques : frémissantes et distendues. Et puis, du coup, quelle est la différence entre le tennis et le suicide, la vie et la mort, le jeu et sa propre fin ?

C’est toujours Schtitt qui tient à goûter des parfums exotiques de glace, lorsqu’ils arrivent. Mario est moins aventureux, il opte toujours pour le bon vieux chocolat basique quand vient le moment de se décider devant le comptoir. Pour lui, le mieux est de choisir un parfum qu’on est sûr d’aimer.

« Et voilà. Pas différent, peut-être », concède Schtitt en s’asseyant droit sur une chaise en aluminium à dossier gaufré, avec Mario, sous un parasol bancal qui fait trembler et ferrailler au vent soufflant du trottoir la frêle table à laquelle il est fixé. « Peut-être pas différent, donc », mordant ferme dans son cône tricolore. Il tâte le côté de sa mâchoire blanche où il y a,

dirait-on, une sorte de zébrure rouge. « Pas différent », regardant le terre-plein central de l'avenue où passe le train Green Line, « sauf l'occasion de jouer ». Il s'apprête, rayonnant, à pousser son gros rire sonore allemand et dit : « Non ? Oui ? L'occasion de jouer, oui ? » Et Mario recrache une bouchée de chocolat, qui dégouline sur son menton, parce que, chaque fois que quelqu'un rit, il rit aussi malgré lui, or Schtitt a l'air de trouver très amusant ce qu'il vient de dire.

I. *Hope* : espoir.

OceanofPDF.com

ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Il n’y a pas de joyeuse ironie dans le nom de Tiny Ewell[I]. Il est minuscule, c’est un mâle états-unien de la taille d’un elfe. Ses pieds touchent à peine le sol du taxi. Il est sur la banquette arrière, on le conduit vers l’est dans les sinistres quartiers de maisons à deux étages d’East Watertown, banlieue ouest de Boston. Un infirmier du service de désintoxication, vêtu de blanc sous un blouson fourré, assis bras croisés à côté de Tiny Ewell, regarde avec la placidité d’une vache les rides complexes de la nuque du chauffeur. Sur la fenêtre de Tiny, un autocollant le remercie à l’avance de ne pas fumer. Tiny Ewell ne porte pas de vêtements d’hiver par-dessus son veston mal assorti à sa cravate et regarde dehors, sans placidité, le quartier dans lequel il a grandi. D’habitude, il prend des chemins de traverse pour éviter Watertown. Sa veste est un 36S, son pantalon un 34/36, sa chemise est l’une de celles que sa femme a soigneusement emballées pour qu’il les emporte au centre de désintox et les suspende à des cintres non détachables. Comme pour toutes les chemises de

travail de Tiny Ewell, seuls le plastron et les poignets sont repassés. Ses Florsheim à franges de pointure 37 brillent joliment, à l'exception d'une vilaine éraflure blanche incongrue laissée par le coup de pied qu'il a donné dans sa porte quand, rentrant chez lui peu avant l'aube, après un entretien extrêmement important avec des clients potentiels, il a découvert que sa femme avait fait changer les serrures, obtenu une ordonnance restrictive et décidé de ne plus communiquer avec lui que par des messages glissés dans la fente sous le heurtoir en cuivre (cuivre peint en noir) de la porte blanche. Lorsque Tiny se penche pour effacer l'éraflure avec un pouce crasseux, il ne parvient qu'à l'éclaircir et à l'étaler. C'est la première fois que Tiny retire ses chaussons Happy Slippers depuis son deuxième jour de désintox. Ils lui ont pris ses Florsheim après vingt-quatre heures de sevrage quand il a commencé à deliriumtremenser un peu. Comme il ne cessait de voir des souris détaler dans sa chambre, des souris, des rongeurs, de la vermine, il avait demandé que la pièce fût désinfectée par fumigation et s'était mis à courir en rond à quatre pattes en tapant, avec le talon d'une Florsheim qu'il tenait à la main, sur les bestioles qui affluaient constamment par les prises électriques et grouillaient de façon répugnante ; une infirmière, flanquée de deux costauds en blouse blanche, lui proposa de troquer les chaussures contre du Librium en lui assurant que le sédatif était un excellent désinfectant pour tout ce qui avait vraiment besoin d'être désinfecté. Ils lui donnèrent des chaussons verts en mousse de caoutchouc ornés de smileys sur le dessus. Les patients en désintox sont invités à les appeler Happy Slippers. En privé, le personnel les nomme « attrape-pisse ». C'est donc le premier jour de Tiny Ewell, depuis deux semaines, sans chaussons en caoutchouc ni pyjama cul-à-l'air ni robe de chambre en coton rayé. Ce jour de début novembre est brumeux et monochrome. Le ciel et la rue ont la même couleur. Les arbres sont squelettiques. Des papiers gras humides et chatoyants jonchent les caniveaux des rues. Les maisons à deux étages sont décharnées, pressées les unes contre les autres, gris quai, saupoudrées de

sel, avec des madones dans les jardinets et des chiens aux pattes arquées qui se ruent contre les clôtures. Quelques élèves équipés de protège-genoux et de bérets écossais jouent au hockey de rue sur le bitume d'une cour d'école. Mais ils semblent immobiles. Les doigts osseux des arbres jettent des sorts dans le vent à leur passage. East Watertown est sur l'itinéraire le plus court entre le centre de désintox de St Mel et celui d'Enfield, et c'est l'assurance d'Ewell qui paie le taxi. Avec sa petite dégaine rondouillarde, son petit bouc blanc et son teint rougeaud qui pourrait l'assimiler à un bon vivant plein de santé, Tiny Ewell ressemble à un Burl Ives complètement décati, le défunt Burl Ives portraituré en enfant barbu. Tiny regarde la fenêtre rose de l'église à côté de la cour d'école où les garçons jouent sans jouer. Cette fenêtre rose n'est éclairée de nulle part.

L'homme qui a été le compagnon de chambre de Tiny Ewell ces trois derniers jours dans le service de désintoxication de l'hôpital St Mel est assis sur une chaise en plastique bleu devant le climatiseur de la fenêtre, qu'il regarde. Le climatiseur ronronne et tousse, l'homme observe avec une intensité extatique sa sortie d'air aux fentes horizontales. Le cordon d'alimentation du climatiseur est épais, blanc et branché sur une prise de terre entourée de traces de talons noires sur le mur. Il fait environ 12 °C dans la pièce. L'homme monte le thermostat du climatiseur de 4 à 5. Les rideaux de la fenêtre s'agitent et flottent. Diverses expressions amusées défilent sur le visage de l'homme qui regarde le climatiseur. Il est assis sur la chaise bleue avec un gobelet de café en polystyrène tremblant et une assiette en carton de brownies dans laquelle il secoue les cendres des cigarettes dont la fumée est renvoyée au-dessus de sa tête par le souffle du climatiseur. La fumée de cigarette commence à s'amonceler contre le mur derrière lui, où elle se refroidit et redescend pour former un banc de nuages près du sol. Le profil extatiquement amusé de l'homme apparaît dans le miroir sur le mur près de l'armoire que se partagent les patients. L'homme, comme Tiny Ewell, a cet aspect de cadavre rougi qui caractérise les

alcooliques au dernier degré en phase de désintoxication. L'homme a en outre, sous sa rougeur, le teint jaune de l'hépatite chronique. Le miroir dans lequel il apparaît est traité aux polymères Lucite incassables. L'homme se penche soigneusement en avant avec l'assiette de brownies sur ses genoux et change le réglage du climatiseur, de 5 à 3, puis à 7, puis à 8, en surveillant la sortie d'air. Il finit par mettre le thermostat sur 9, au maximum. Le climatiseur rugit, ses longs cheveux sont repoussés en arrière, sa barbe rejetée sur ses épaules, les cendres volent, tourbillonnent autour de son assiette de brownies, en même temps que des miettes, le bout de sa clope devient écarlate et lance des étincelles. Il est très absorbé par ce qu'il voit sur 9. Il filait les chocottes à Tiny Ewell, qui s'en est plaint. Il porte des attrape-pisse, une robe de chambre en coton rayé de St Mel et une paire de lunettes à laquelle il manque un verre. Il a regardé le climatiseur toute la journée. Sa figure affiche les petits sourires et les mimiques d'une personne qui apprécie pleinement le spectacle.

Quand le gros aide-soignant noir a installé Tiny Ewell dans le taxi puis qu'il s'est lui aussi serré sur la banquette et a donné comme adresse au chauffeur l'Unité n° 6 de l'hôpital public Enfield Marine AC juste après Commonwealth Ave. à Enfield, le chauffeur, dont la photo était sur sa licence du Massachusetts collée sur la boîte à gants, le chauffeur, avisant la barbiche blanche, le teint rouge et les traits émaciés du petit Tiny Ewell, s'est gratté la tête sous sa casquette et a demandé s'il était malade ou quoi.

Tiny Ewell a répondu : « Il semblerait que oui. »

En milieu d'après-midi le 2 avril de l'A.S.V.A.I.D. : l'attaché médical proche-oriental ; sa femme dévouée ; l'assistant personnel du médecin personnel du prince saoudien Q……, dépêché sur les lieux pour savoir pourquoi l'attaché médical ne s'était pas présenté au Back Bay Hilton dans la matinée et n'avait pas répondu à son bipeur ; le médecin personnel lui-même, venu voir pourquoi son assistant personnel n'était pas rentré ; deux

gardes armés de l’ambassade, envoyés par un prince Q…… candidosé et passablement furax ; et deux prédicateurs adventistes du Septième Jour qui avaient aperçu des têtes humaines par la fenêtre du living-room, avaient trouvé la porte d’entrée déverrouillée et s’étaient introduits à l’intérieur avec les meilleures intentions spirituelles du monde – tous ces gens regardaient les images en boucle que l’attaché médical avait insérées dans le TP la veille au soir, assis ou debout, très calmes et très attentifs, sans paraître ni accablés ni mal à l’aise, en dépit de la mauvaise odeur qui régnait dans la pièce.

I. *Tiny* : minuscule.

OceanofPDF.com

○

30 AVRIL – ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Assis au-dessus du désert dans une lumière rougeoyante, et entouré de schiste, il contemplait des pelleteuses très jaunes qui se traînaient sur la terre battue d'un chantier états-unien à quelques km au sud-est. Son promontoire lui permettait, à Marathe, d'avoir une vue d'ensemble sur le secteur états-unien code 6026. Son ombre n'atteignait pas encore le centre urbain de Tucson ; pas tout à fait encore. Les seuls bruits dans le silence aride étaient celui d'un vent chaud, faible et intermittent, la stridulation peu audible d'un insecte de temps à autre, celui de quelques gravillons ou petits cailloux glissant furtivement sur la pente derrière lui.

En arrière-plan, le soleil se couchait sur les collines et les montagnes : quelle différence avec les crépuscules pluvieux et tristounets de la région de Papineau dans le Sud-Ouest québécois, où sa femme était en cure. Celui-ci (le crépuscule) ressemblait davantage à une explosion. Il tournait parfois la tête pour le regarder, derrière et au-dessus de lui : il (le soleil couchant) était

enflé et parfaitement rond, et grand, et lançait des couteaux de lumière quand il (Marathe) plissait les yeux. Une goutte visqueuse en suspension, tremblotante, sur le point de tomber. En suspension au-dessus des pics des monts Tortolita derrière lui (Marathe), et sombrant peu à peu.

Marathe était assis, seul, avec une couverture sur les genoux, dans son *fauteuil roulant*[I] customisé sur une sorte de promontoire ou de corniche à mi-hauteur, où il attendait en s'amusant avec son ombre. Comme l'angle de la lumière déclinante était de plus en plus aigu, le phénomène bien connu chez Goethe de « *Brockengespenst*[37] » amplifiait et distendait son ombre assise vers les lointains, de sorte que les roues arrière de son fauteuil projetaient de gigantesques ombres en astérisque, dont il pouvait faire varier les fines lignes radiales noires en bougeant légèrement les jantes ; et l'ombre de sa tête faisait tomber une nuit prématurée sur les faubourgs de West Tucson.

Il était toujours concentré sur ses immenses jeux d'ombres, quand un éboulement de gravier se fit entendre sur la pente abrupte en contre-haut derrière lui, suivi d'une respiration, puis d'une cascade de poussière et de cailloux sales qui atterrit sur le promontoire à côté de son fauteuil et ricocha sur le bord, enfin du petit cri qui accompagne immanquablement l'impact d'un individu contre un cactus. Mais Marathe n'avait pas besoin de se retourner, il voyait l'autre ombre éléphantesque, celle de l'homme qui descendait en dérapant maladroitement, étirée jusqu'aux monts Rincon à l'est de la ville de Tucson, il la voyait se rapprocher de la sienne, à l'ouest, à mesure que Mr Hugh Steeply des Services sans Spécificité descendait, chutant deux fois et jurant en anglais E.U., jusqu'à venir s'y effacer (dans la propre ombre monstrueuse de Marathe). Un nouveau petit cri fut émis lorsque l'agent opérationnel des Services sans Spécificité tomba, glissa de plusieurs mètres sur le cul et faillit basculer par-dessus la corniche, rattrapé de justesse par Marathe qui dut lâcher le pistolet automatique qu'il tenait sous sa couverture pour lui saisir le bras. La jupe de Steeply se souleva de

façon obscène, dévoilant des dessous farcis de striures et d'épines. L'agent s'assit aux pieds de Marathe, rougeoyant dans le contre-jour, les jambes ballantes par-dessus le rebord de la corniche, le souffle court.

Marathe sourit et relâcha le bras nu de l'agent opérationnel.

« La discrétion incarnée, dit-il.

– Allez chier dans votre chapeau. »

Steeply soupira bruyamment et releva les jambes pour inspecter l'état de ses sous-vêtements.

Ils parlaient généralement en anglais E.U. quand ils se rencontraient ainsi, clandestinement, sur le terrain. Mr Fortier[38] aurait préféré que Marathe exige d'interfacer uniquement en français du Québec, en gage de petite concession symbolique aux A.F.R. de la part du Bureau des Services sans Spécificité, que le séparatiste gauchiste québécois appelait toujours simplement B.S.S.

Marathe vit une colonne d'ombre s'étendre sur le désert à l'est quand Steeply, s'aidant d'une main, se releva, immense silhouette bien nourrie chancelant sur ses talons. Les deux hommes projetèrent ensemble une étrange ombre *Brockengespenst* vers la ville de Tucson, une ombre ronde et radiale à la base mais hachurée au sommet car la perruque de Steeply s'était ébouriffée pendant sa descente. Ses gigantesques faux seins pointaient en tous sens maintenant, l'un touchait presque le ciel vide. Le rideau mat de la vraie ombre crépusculaire tombait lentement sur les monts Rincon et le désert de Sonora, à l'est de Tucson, quelques kms trop loin encore pour assombrir leur propre ombre.

Mais, depuis que Marathe avait décidé de trahir ses Assassins en Fauteuil Roulant afin d'obtenir des soins médicaux intensifs pour son épouse, de les trahir réellement et non de le feindre seulement – trahison perfide : il faisait maintenant semblant d'avoir fait semblant, devant Mr Fortier et ses supérieurs A.F.R., de livrer des informations au B.S.S.[39] –, depuis cette décision, Marathe était sans pouvoir, entièrement au service de

Steeply et du B.S.S. de Hugh Steeply : c'est pourquoi ils parlaient présentement en anglais E.U., comme le souhaitait Steeply.

En fait, le québécois de Steeply était meilleur que l'anglais de Marathe, mais à la guerre comme à la guerre, selon le dicton.

Marathe renifla doucement. « Ainsi, nous voilà tous deux ici. » Il portait un blouson et ne transpirait pas.

Les yeux de Steeply étaient affreusement fardés. L'arrière de sa jupe était sale. Son maquillage commençait à dégouliner. Il mit une main au-dessus de ses yeux pour les protéger et regarda ce qui restait derrière eux du soleil explosif et frémissant. « Comment avez-vous réussi à grimper jusqu'ici ? »

Marathe haussa les épaules. Comme d'habitude, il donna à Steeply l'impression de sommeiller. Il esquiva la question et répondit simplement : « Mon temps est fini. »

Steeply avait aussi un sac à main de femme. « Et madame ? fit-il en regardant le ciel. Comment va votre épouse ?

– Elle ne perd pas de poids, merci, dit Marathe d'un ton neutre. Bon, alors, qu'est-ce que vos services désirent savoir ? »

Steeply se tint en équilibre sur un pied pour retirer un caillou d'une chaussure. « Rien de bien surprenant. Un poil de chahut, au nord-est, dans votre soi-disant théâtre d'opérations, vous devez être au courant. »

Marathe renifla encore. Une puissante odeur de parfum bon marché et très alcoolisé émanait, non de la personne de Steeply, mais de son sac à main, mal assorti à ses chaussures.

« Un poil de chat ? dit Marathe.

– Un civil reçoit un certain objet. Ne me dites pas que vous l'ignoriez. Et pas par impulsion InterLace, cet objet. Non, par courrier normal. Nous sommes sûrs que vous êtes au courant, Rémy. La copie d'une cartouche d'un certain… comment dire ? Appelons ça entre nous "le Divertissement".

Comme ça, dans le courrier, sans avertissement ni motif. Venue de nulle part.

– D'un endroit bleu, comme vous dites[II]. »

L'agent du B.S.S. transpirait aussi à travers son rouge à lèvres, et son mascara ruisselant lui donnait l'air d'une putain. « Une personne sans valeur politique, sauf que le ministre saoudien du Divertissement en fait toute une histoire.

– Vous parlez de l'attaché médical spécialiste de la digestion ? » De nouveau Marathe haussa les épaules, à la française, c'est-à-dire d'une façon qui peut signifier n'importe quoi. « Vos services veulent savoir ce que la cartouche de Divertissement a disséminé dans nos mécanismes ?

– Ne gaspillons pas votre temps fini, mon vieil ami. Il se trouve que le méfait s'est produit à Boston métropole. Les codes postaux indiquent un trajet du colis à travers le désert du Sud-Ouest et nous savons que votre tactique de dissémination couvre une zone située entre Phoenix et la frontière près d'ici. » Steeply s'était beaucoup entraîné à féminiser ses jeux de physionomie et ses gestes. « Il est normal que le B.S.S. pense à votre distinguée cellule, non ? »

Sous le blouson de Marathe il y avait une chemise sport dont la poche de poitrine était pleine de stylos. Il dit : « Nous n'avons pas la moindre information sur les pertes. De cette fleur de chat dont vous parlez. »

Steeply s'efforçait d'extraire un caillou rebelle de son autre chaussure. « Plus d'une vingtaine, Rémy. Tous hors service. L'attaché et sa femme, ressortissante saoudienne. Quatre autres péquins, tous avec des papiers diplomatiques. Un couple de voisins ou quelque chose comme ça. Le reste, surtout des policiers, avant que la hiérarchie ne soit prévenue et les empêche d'entrer sans couper le courant au préalable.

– Des policiers locaux ? Des gendarmes ?

– Le commissariat local.

– Les laquais du pouvoir.

– Le commissariat n’était pas *préparé*, dirons-nous, à un Divertissement de ce genre. » Steeply réussit même à retirer et remettre ses chaussures à la manière féminine d’une États-Unienne, perché sur une jambe et repliant l’autre pour amener le pied sous les fesses. Mais il était énorme et boursouflé comme une femme non seulement peu séduisante mais sexuellement désespérée. Il dit : « L’attaché avait le statut diplomatique, Rémy. Proche-Orient. Saoudien. Proche d’une branche cadette de la famille royale. »

Marathe renifla un bon coup, comme s’il avait le nez congestionné. « Un intrigant, dit-il.

– Mais aussi un compatriote à vous. Citoyen canadien. Né à Ottawa, fils d’émigrés arabes. Résidant à Montréal, d’après son visa.

– Et les Services sans Spécificité aimeraient peut-être savoir si, malgré les apparences, il était vraiment un simple civil sans autres attaches. Savoir si les A.F.R. souhaitaient faire de lui un exemple. »

Steeply époussetait son derrière en se tapotant les fesses. Il se tenait juste au-dessus de Marathe, ou presque. Marathe renifla encore. « Nous n’avons ni spécialistes de l’appareil digestif ni accompagnateurs de diplomates sur nos listes. Vous avez vu personnellement les listes initiales des A.F.R. Pas de civils de Montréal. Nous avons, comme on dit, de plus gros chats à fouetter. »

Steeply observait le désert et la ville tout en se tapotant. Il semblait avoir remarqué le phénomène *gespenst* de son ombre. Marathe, pour une raison inconnue, fit de nouveau semblant de renifler. Le vent était modéré et constant, d’une température équivalente à la position Faible d’un sèche-linge états-unien. Il produisait un sifflement aigu. Et des bruits de gravillons. Des pelotes de mauvaises herbes, grosses comme des boules de poils géantes, roulaient souvent en travers de l’autoroute I-10 loin en contrebas. Leur perspective spéculaire, la lumière rougeoyante sur un vaste roc brunâtre et le rideau tombant du crépuscule, l’élongation de leurs

monstrueuses ombres : tout cela était hypnotique. Aucun d'eux ne paraissait capable de regarder autre chose que le panorama. Marathe pouvait simultanément parler en anglais et penser en français. Le désert avait la couleur fauve d'une peau de lion. Leur conciliabule sans regards échangés, face aux lointains, voilà qui donnait à leur conversation un air d'intimité insouciante, tels deux vieux amis devant une visionneuse de cartouches ou un couple marié depuis de longues années. Marathe songeait à cela en ouvrant et fermant sa main levée qui formait au-dessus de la cité de Tucson une énorme efflorescence noire en éclosion intermittente.

Steeply, lui, leva ses bras nus, les tint en hauteur et les croisa, peut-être comme un code d'appel à l'aide ; il traçait des X et des V par-dessus la ville. « Tout de même, Rémy, un attaché civil né à Ottawa, cette cité haïe de vous, et en liaison avec un gros acheteur de divertissement trans-grille. Et un rapport des bureaux de Boston indique une possible implication antérieure de la victime avec la veuve de l'auteur, que nous connaissons vous et moi, à l'origine du Divertissement. Le *samizdat*.

– Antérieure ? »

Steeply sortit de son sac à main de longues cigarettes belges, d'un type habituellement féminin. « La femme du réalisateur enseignait à Brandeis, où la victime a fait son internat. Le mari était membre de la C.E.A. et différentes enquêtes de personnalité signalent que la femme baisait à peu près tout ce qui a un pouls. » Steeply marqua une pause judicieuse. « Particulièrement un pouls canadien.

– Vous parlez d'une implication sexuelle, alors, pas de politique.

– Cette femme est elle-même québécoise, Rémy, du comté de L'Islet. Le chef Tine dit qu'elle a figuré trois ans sur la liste d'Ottawa des Personnes à surveiller. La sexualité politique, ça existe.

– Je vous ai dit tout ce que nous savons. Nos avertissements à l'O.N.A.N. ne ciblent pas des civils. La chose est connue de vous. » Marathe fermait à demi les yeux. « Et vos nichons sont de guingois,

permettez-moi de vous le dire. Les Services sans Spécificité vous ont refilé des nichons ridicules qui pointent maintenant dans des directions différentes. »

Steeply s'inspecta. L'un des faux seins (sûrement des faux seins : ils n'iraient pas jusqu'au traitement hormonal, pensa Marathe) touchait presque les mentons de Steeply, *les* mentons parce que l'inclinaison de sa tête produisait un dédoublement. « On m'a demandé de procéder à des vérifications personnelles, c'est tout, dit-il. Mon impression est que les huiles du Bureau considèrent cet incident comme une propagande. Il y a des théories et des contre-théories. Il y a même des antithéories qui tablent sur une erreur, une confusion d'identité, un leurre raté. » Son haussement d'épaules, avec les mains sur les prothèses, n'eut rien de français. « Pourtant : vingt-trois vies humaines perdues à jamais : drôle de leurre, non ? »

Marathe renifla. « C'est notre Mr Tine qui vous a demandé de vérifier ? Comment vous l'appelez, déjà ? "Rod, a God" ? »

(Rodney Tine, chef des Services sans Spécificité, architecte reconnu de l'O.N.A.N. et de la Reconfiguration Continentale, qui avait l'oreille de la Maison Blanche et dont la sténographe avait longtemps été la *jeune-fille-de-Vendredi** [III] de Mr DuPlessis, ancien assistant coordinateur de la Résistance pancanadienne, et dont l'attachement passionné (je parle de Tine) mal dissimulé à cette amanuensis double – une Mlle Luria Perec, de Lamartine, comté de L'Islet, Québec – avait soulevé quelques questions sur sa loyauté, on s'était demandé s'il ne « doublait [40] » pas pour le Québec par amour pour Luria, voire « triplait », c'est-à-dire faisait semblant de divulguer des secrets tout en restant fidèle aux E.U. en dépit de l'attrait d'un amour irrésistible, a-t-on dit.)

« *The*, Rémy. » Steeply ne parvenait pas à rectifier la direction de ses seins sans découvrir considérablement son décolleté, ce que sa pudeur l'empêchait de faire. Il tira de son sac à main des lunettes de soleil, qu'il

chaussa. Leur monture ornée de strass était grotesque. « Rod *the* God, *le* dieu. »

Marathe s'abstint de tout commentaire sur les lunettes. Steeply essaya d'allumer une cigarette contre le vent et gâcha plusieurs allumettes. La nuit tombante commençait à empiéter sur l'ombre chaotique de sa perruque, qu'elle effaçait. Les premières lumières électriques scintillaient sur les contreforts des Rincon, à l'est de la ville. Steeply tenta de protéger la flamme en s'arc-boutant autour de l'allumette.

Un troupeau de hamsters sauvages, un énorme troupeau, filant à travers les plaines jaunes aux confins méridionaux de la Grande Concavité qui fut jadis le Vermont, soulève un nuage de poussière de teinte urémique avec des formes somatiques interprétables de très loin, de Boston et de Montréal. Le troupeau descend d'un couple de hamsters domestiques libéré par un gamin de Watertown, New York, au début de la migration expérialiste pendant l'Année du Whopper. Le gamin est actuellement étudiant à Champaign, Illinois, et a oublié que ses hamsters se nommaient Ward et June.

Le bruit du troupeau est tornadique, locomotival. L'expression des faces moustachues des hamsters est affairiste et implacable – d'où l'appellation de troupeau implacable. Ils détalent vers l'est à travers un terrain ferreux qui est aujourd'hui une friche dénudée. À l'est, il y a, tamisés par le sillage jaunâtre des hamsters, les contours verdoyants des forêts annulaires hyperfertilisées qui furent le Maine central.

Tous ces territoires sont désormais la propriété du Canada.

Un troupeau de cette taille impose le respect, le simple bon sens, si vous y réfléchissez, éloigne tout homme sensé de la Concavité Sud-Ouest. Les hamsters sauvages ne sont pas des animaux de compagnie. Ils ne plaisantent pas. Il est recommandé de se tenir à distance. Ne portez rien qui ressemble, même vaguement, à un végétal sur le chemin d'un troupeau sauvage. Si vous êtes sur leur trajectoire, déplacez-vous rapidement mais calmement

dans la direction perpendiculaire. Si vous êtes américain, le nord est déconseillé. Allez vers le sud, calmement mais fissa, vers une métropole frontalière – Rome, New New York, Glens Falls, New New York ou Beverly, Massachusetts, disons, ou bien ces points frontaliers intermédiaires où les gigantesques ventilateurs de protection ATHSCME montés sur les murs de protection immensément convexes de Lucite anodisé repoussent le banc baveux et pisseux de nuages tératogènes loin vers le nord, déchirés, au-dessus de votre tête protégée.

La cigarette rendait l'anglais pâteux de Steeply encore plus difficile à comprendre. Il dit : « Et bien sûr vous allez raconter notre petite interface à Fortier. »

Marathe haussa les épaules. « Bien sûr. »

Steeply alluma sa cigarette. C'était un homme corpulent et mou, un peu comme un ancien adepte des sports de contact brutaux états-uniens ayant pris du gras. Aux yeux de Marathe, il évoquait moins une femme qu'une caricature contordue de la féminité. L'électrolyse avait provoqué de petites taches rouges sur ses bajoues et sa lèvre supérieure. De plus, il tenait l'allumette en écartant le coude, ce que ne font pas les femmes qui, habituées à avoir des seins, gardent le coude près du corps. Et, maîtrisant mal ses hauts talons, il chancelait sans grâce sur les irrégularités du sol pierreux. Il ne tourna jamais complètement le dos à Marathe, tant qu'il resta debout sur le bord de la corniche. Marathe avait fermement bloqué les freins de ses roues et serrait la crosse granuleuse de son pistolet automatique. Le sac de Steeply était petit, noir et luisant, ses lunettes de soleil avaient une monture féminine avec de fausses pierres précieuses sur les branches. Marathe pensait que, plus ou moins consciemment, Steeply était satisfait de son apparence grotesque et se réjouissait de l'humiliation que ses supérieurs du B.S.S lui infligeaient avec ce déguisement.

Steeply regardait probablement Marathe, maintenant, derrière ses verres fumés. « Je viens de vous demander si vous alliez faire un rapport et vous m'avez répondu "bien sûr", n'est-ce pas ? »

Le rire de Marathe présentait l'inconvénient de sonner faux et surjoué, qu'il fût sincère ou non. Il se fit une moustache avec un doigt, feignant d'étouffer un besoin d'éternuer. « Pourquoi voulez-vous vous en assurer ? »

Steeply se gratta sous la couture de sa perruque blonde avec (stupidement, dangereusement) le pouce de la main qui tenait la cigarette. « Ma foi, vous triplez déjà, Rémy, non ? Quadruplez, peut-être bien. Nous savons que Fortier et les A.F.R. savent que vous êtes ici avec moi maintenant.

– Mais est-ce que mes frères en fauteuil savent que vous le savez, qu'ils m'ont envoyé pour faire semblant de doubler ? »

L'arme de Marathe, un automatique Sterling UL35 9 mm avec un silencieux Mag Na Port, n'avait pas de cran de sûreté. Le revêtement grenu de la crosse était chauffé par la paume de Marathe, laquelle transpirait de ce fait sous la couverture. Steeply garda le silence.

Marathe dit : « … que j'ai seulement fait *semblant* de faire semblant de faire semblant de trahir[41] ? »

La lumière du désert états-unien était triste à présent, plus de la moitié du soleil rond avait disparu derrière les Tortolita. Seules les roues du fauteuil et les grosses jambes de Steeply projetaient encore des ombres, des ombres qui rapetissaient et se resserraient sur les deux hommes.

Steeply, pour jouer avec celles de ses jambes, exécuta un furtif pas de charleston. « N'y voyez pas d'offense. Vous le savez. C'est l'obsession de la précaution. Qui est-ce qui disait ça déjà… que nous sommes payés pour nous rendre fous nous-mêmes, avec le principe de précaution ? Vous autres et Tine… votre DuPlessis l'a toujours soupçonné d'omettre des choses dans les informations qu'il passait sexuellement à Luria. »

Marathe haussa les épaules. « Il a surtout passé l'arme à gauche soudainement, Mr DuPlessis. Dans des circonstances presque ridiculement suspectes. » De nouveau ce rire faux. « Une grippe et un vol inepte, vraiment. »

Ils se turent tous deux. Steeply avait une vilaine éraflure de prosopis sur le bras gauche, remarqua Marathe.

Finalement Marathe consulta sa montre, dont le cadran illumina l'ombre de son corps. Les ombres des deux hommes grimpaient maintenant la côte abrupte, les rejoignaient. « Moi, je crois que nous gérons nos affaires de manière plus simple que votre B.S.S. Si la trahison de Mr Tine avait été incomplète, nous, au Québec, nous l'aurions su.

– À cause de Luria. »

Marathe feignit de remettre de l'ordre dans sa couverture. « Mais oui. La précaution. Luria s'en serait rendu compte. »

Steeply s'approcha prudemment du bord et jeta sa cigarette. Le vent la faucha et elle s'éleva lentement vers l'est. Les deux hommes restèrent silencieux jusqu'à ce que le mégot retombe et se pose comme une petite fleur orange sur le versant sombre en contrebas. Leur silence devint alors contemplatif. La tension se relâcha entre eux. Marathe ne sentit plus le soleil sur son crâne. Le soir s'installa. Ayant découvert l'éraflure sur son triceps, Steeply tordit la chair de son bras pour l'examiner, soucieux, en arrondissant ses lèvres fardées.

I. *Fauteuil de rollent* dans le texte original, traduit par *wheelchair* (fauteuil roulant) dans une note de l'auteur.

II. Marathe traduit ici littéralement l'expression *out of the blue*.

III. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. Ici, transposition par l'auteur de l'expression *girl Friday*, signifiant « employée dévouée » (en référence au Vendredi de Robinson Crusoé).

OceanofPDF.com

ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Mardi, 3 novembre, Enfield Tennis Academy : entraînement matinal, douche, bouffe, cours, labo, cours, cours, bouffe, exam de grammaire prescriptive, cours/labo, footing, pompes, abdos, entraînement de l'après-midi, match d'entraînement, match d'entraînement, salle de muscu, sauna, douche, effondrement dans les vestiaires avec d'autres joueurs.

« … rien que de penser que ce qu'ils ressentent, assis là, c'est du malheur ? Rien que de ressentir, même ? »

16 h 40 : les vestiaires du bâtiment Comm.-Ad. sont pleins d'élèves des classes supérieures en serviette-éponge, propres après les matches de l'après-midi, les cheveux mouillés, peignés, luisants de Barbicide. Pemulis se sert des grosses dents du peigne pour se faire la raie qui plaît aux ados d'Allston. Les cheveux de Hal, eux, ont l'air mouillés même quand ils sont secs.

« Donc, dit Jim Troeltsch en regardant alentour. Qu'est-ce que vous en pensez ? »

Pemulis s’assied par terre près des lavabos, adossé au placard où on range les désinfectants. Il a la manie de regarder craintivement à droite et à gauche avant de parler. « Tu crois qu’il y avait une idée-force dans tout ça, Troeltsch ?

– L’exam portait sur la syntaxe de la phrase de Tolstoï, pas sur les vraies familles malheureuses », dit tranquillement Hal.

John Wayne, en bon Canadien qu’il était, leva légèrement une jambe pour péter, comme si le pet était une sorte de tâche à accomplir, debout devant son casier, en attendant que ses pieds sèchent pour enfiler ses chaussettes.

Silence. Les pommes de douche dégouttent sur le carrelage. Vapeur en suspension. Lointains borborygmes de T. Schacht dans l’un des cabinets près des douches. Chacun regarde dans le vide, accablé de fatigue. Michael Pemulis, qui ne supporte pas plus de dix secondes de silence communautaire, se racle la gorge et expédie un mollard en lob dans le lavabo derrière lui. Hal voit la trajectoire tremblante du crachat se refléter dans les miroirs. Il ferme les yeux.

« Crevé », soupire quelqu’un.

Ortho Stice et John (« N.R. ») Wayne semblent moins fatigués qu’indolents ; ils ont cette faculté propre aux grands joueurs de fermer tout le circuit neuronal pendant de brèves périodes en contemplant l’espace, calfeutrés dans le silence, provisoirement déconnectés de tous les événements.

« Bon, dit Troeltsch. Un quiz. Question test. La différence essentielle, pour Leith demain, entre le récepteur de télédiffusion historique et le TP lecteur de cartouches. »

Disney R. Leith enseigne l’Histoire du Divertissement I et II à E.T.A., ainsi que certains trucs hautement ésotériques sur l’optique auxquels on n’a accès que sur autorisation écrite.

« Le Panneau cathodoluminescent. Pas de tube cathodique. Pas d'écran phosphénique. Les deux réunis sur l'écran à grande diagonale en lignes de fine résolution.

– Tu parles des visionneuses HD en général ou d'un composant spécifique du TP ?

– Pas d'analogique, dit Struck.

– Pas de neige, pas de parasites fantomatiques à proximité des images UHF, pas de roulis vertical au passage des avions.

– Analogique contre numérique.

– Tu penses à la diffusion en réseau par rapport au TP ou au réseau câblé par rapport au TP ?

– La télé câblée était analogique ? Comme les téléphones pré-fibre ?

– Numérique. Leith a un mot qu'il emploie toujours pour parler de la transition de l'analogique au numérique. Un mot qu'il emploie au moins onze fois par heure.

– Les téléphones pré-fibre utilisaient quoi, au juste ?

– Le vieux principe de la boîte en fer-blanc avec de la ficelle.

– "Fondateur". Il dit ça sans arrêt. "Fondateur, fondateur".

– La plus grande avancée dans les communications domestiques depuis le téléphone, qu'il dit.

– Dans le divertissement domestique depuis la télé.

– Leith dit parfois "CD à écriture" pour "divertissement".

– Il est pratiquement incollable quand tu le branches sur le divertissement.

– Le Diz préconise de réfléchir par soi-même, dit Pemulis. Rappelez-vous Axford l'an dernier. Il veut un débat. Il te met sur le gril si tu fais comme si la réponse était évidente.

– Et le dénumérisateur InterLace remplace l'antenne dans le TP », dit Jim Struck en pinçant quelque chose derrière son oreille.

Graham (« Yardguard ») Rader compte les poils sous son bras. Freer et Shaw ont l'air de dormir.

Stice, qui a légèrement baissé sa serviette-éponge, palpe les profondes rayures abdominales rouges laissées par sa ceinture de sport. « Les gars, si je suis président un jour, la première chose que je supprimerai, c'est les élastiques. »

Troeltsch bat un jeu de cartes imaginaire. « Prochain sujet. La carte mémoire. Définissez l'*acutance.* Quelqu'un ?

– Une mesure de résolution directement proportionnelle au ratio de résolution du code numérique d'une impulsion donnée, dit Hal.

– L'Incster a encore eu le dernier mot », dit Struck.

Ce qui invite à un chorus :

« Le Halster.

– Halorama.

– Halation.

– Halation, reprend Rader. Un schéma d'exposition en forme d'auréole autour de sources lumineuses apparaissant sur un film chimique à faible vitesse.

– La plus angélique des distorsions. »

Struck dit : « On va se disputer pour être assis à côté d'Inc demain. »

Hal ferme les yeux : il visualise la page de texte juste devant lui, toute surlignée au feutre jaune.

« Il peut scanner la page, la tourner, la corner avec un ongle, tout ça mentalement.

– Laisse-le tranquille », dit Pemulis.

Freer ouvre les yeux. « Récite-nous une page de dictionnaire, Inc. »

Stice dit : « Fous-lui la paix. »

Ce n'est qu'à demi méchant. Hal accepte de se faire chambrer ; chacun en prend pour son grade. Il n'est pas le dernier à charrier les copains. Quelques élèves plus jeunes, qui prennent leur douche après les grands,

traînent dans les parages en tendant l'oreille. Hal est assis par terre, quiescent, le menton sur la poitrine, il pense seulement que c'est bon de pouvoir respirer enfin.

La température avait décliné en même temps que le soleil. Marathe écoutait le vent fraîchissant du soir souffler sur les coteaux et le désert. Il devinait que des millions de pores floraux commençaient à s'ouvrir lentement, dans l'attente de la rosée. L'Américain Steeply émettait de petites exhalaisons entre ses dents en examinant l'écorchure de son bras. Il ne restait qu'une ou deux pointes digitées des lames radiales du soleil dont le bout touchait encore quelques crevasses entre les pics des Tortolita et titillait le toit du ciel. On entendait le froufrou sec, impossible à localiser, des petites choses vivantes désireuses de sortir la nuit. Le ciel était violet.

Dans les vestiaires, tous portent une serviette de bain autour de la taille comme un kilt. Tous, sauf Stice, ont une serviette blanche E.T.A. ; Stice utilise des serviettes d'une autre marque, noires. Après un silence, Stice souffle par le nez. Jim Struck presse des boutons sur sa figure et son cou, sans se gêner. On entend un ou deux soupirs. Peter Beak, Evan Ingersoll et Kent Blott, douze ans, onze ans, dix ans, sont assis sur les bancs en bois blond alignés devant les casiers, vêtus d'une serviette, eux aussi, les coudes sur les genoux, sans rien dire. Idem pour Zoltan Csikzentmihalyi, qui a seize ans mais parle très peu anglais. Idris Arslanian, un nouveau, d'une origine ethnique indéterminée, quatorze ans, tout en pieds et en dents, est une ombre qui rôde derrière la porte des vestiaires, pointe de temps en temps son museau non caucasoïde, puis le retire, terriblement timide.

Chaque junior d'E.T.A. a sous sa coupe quatre à six garçons de moins de 14 ans, qu'il est censé accompagner et surveiller. Plus l'administration vous fait confiance, plus les joueurs à votre charge sont jeunes et

inexpérimentés. Cette pratique a été instaurée par Charles Tavis, qui l'appelle Système Grand Copain dans les brochures envoyées aux parents. Pour que les parents sachent que leurs rejetons ne seront pas complètement perdus dans les méandres de l'institution. Beak, Blott et Arslanian sont tous dans le groupe Grand Copain de Hal pour l'A.S.V.A.I.D. En fait, il a aussi Ingersoll, qu'il a échangé contre Todd (« Postal Weight[I] ») Possalthwaite avec Axford, parce que Trevor Axford détestait fortement le jeune Ingersoll, pour une raison impossible à analyser, au point de devoir résister à l'horrible tentation d'insérer les petits doigts d'Ingersoll dans l'interstice entre les gonds d'une porte ouverte avant de la refermer très lentement, si bien qu'il était venu trouver Hal presque en larmes, Axford. Mais, officiellement, Ingersoll est toujours à la charge d'Axford, et Possalthwaite à celle de Hal. Possalthwaite, le grand lobeur, a un visage étrange à la fois poupin et vieux, et de petites lèvres humides qu'affecte un réflexe de succion quand il est stressé. En théorie, un Grand Copain se situe à mi-chemin entre un conseiller et un prorecteur. Il est là pour répondre aux questions, faciliter les transitions, indiquer les passerelles, assurer la liaison avec Tony Nwangi, Tex Watson et les autres prorecteurs des plus jeunes. C'est quelqu'un à qui l'on peut se confier en secret. Une épaule sur laquelle on peut pleurer en montant sur un tabouret. Si un moins de 16 ans est nommé Grand Copain, c'est considéré comme un honneur ; ça signifie qu'il est en bonne voie. Quand il n'y a ni tournoi ni voyage, les Grands Copains se réunissent en petits groupes avec leurs quatuors-à-sextuors, deux fois par semaine, pendant les moments libres entre les matches de tournoi et le dîner, généralement après le sauna, la douche et les quelques minutes de repos essoufflé dans les vestiaires. Parfois Hal s'assoit à la table de ses Petits Copains et mange avec eux. Pas souvent, cependant. Les Grands Copains les plus avisés évitent l'intimité avec leurs P.C. éphèbes, leur rappellent toujours le fossé infranchissable de l'expérience, de la compétence et du statut général séparant les éphèbes et les élèves des

classes supérieures qui traînent leurs guêtres à E.T.A. depuis des années. Ça leur donne à réfléchir. Le Grand Copain avisé n'accourt pas vers eux avec ses gros sabots ; il garde ses distances, attend que les subalternes ressentent le besoin d'être aidés et viennent à lui. Il faut savoir intervenir pour prêter une main secourable quand c'est nécessaire, mais il faut aussi les laisser se dépatouiller par eux-mêmes et acquérir une expérience propre s'ils ne veulent pas décrocher. Chaque année, on déplore des pertes d'effectifs, non seulement parce que les juniors obtiennent leur diplôme, mais parce que chez les 13-15 ans, certains en ont marre et décrochent. Ça arrive ; l'administration l'accepte ; tout le monde n'est pas taillé pour les efforts requis. Quand C. T. demande à son assistante administrative Lateral Alice Moore d'inciter les prorecteurs à obtenir des informations sur l'état psychique des petits, c'est notamment pour être en mesure de prévoir les burn-out et les défections de manière à évaluer les dispositions à prendre auprès des Admissions pour le recrutement du semestre suivant. Les Grands Copains sont dans une situation délicate : d'un côté, ils doivent informer les prorecteurs sur les capacités des gosses à leur charge, sur la force de leurs motivations, de leur faculté à endurer la souffrance, le stress, le châtiment corporel, l'éloignement familial, la fatigue intense ; d'un autre côté, ils veulent rester leurs confidents, abriter sous leur aile protectrice les problèmes personnels et délicats de leurs Petits Copains.

Bien qu'il doive lui aussi réprimer une étrange envie d'être cruel envers Ingersoll, qui lui rappelle quelqu'un qu'il déteste mais sans pouvoir mettre un nom dessus, Hal aime assez, dans l'ensemble, le rôle de Grand C. Il aime bien être celui vers qui l'on se tourne, prodiguer des conseils de minilectures sur la théorie du tennis, la pédagogie et les traditions d'E.T.A., se montrer sympa sans que ça lui coûte beaucoup. Parfois, il découvre qu'il croyait à quelque chose dont il ne se doutait pas jusqu'à ce qu'il le dise devant cinq petits visages imberbes, potelés, confiants et impénétrables. Ses interfaces bihebdomadaires (plutôt hebdomadaires, en fait, généralement)

avec son quintette ne lui pèsent qu'après une séance particulièrement pénible sur les courts, quand il est fourbu, à cran, et préférerait s'isoler pour se livrer à ses occupations secrètes dans le sous-sol ventilé.

Jim Troeltsch se palpe les glandes. John Wayne se concentre sur ses chaussettes et ses godasses.

« Crevé », soupire de nouveau Ortho Stice. On n'entend que « …vé ». Les grands élèves sont maintenant avachis sur le tapis bleu des vestiaires, les jambes étendues devant eux, les orteils pointés de côté comme des cadavres à la morgue, adossés aux casiers en acier bleus, soucieux seulement de ne pas s'appuyer sur les six lamelles acérées des aérations pratiquées à la base de chacun d'eux. Leur bronzage de joueur de tennis rend leur nudité un peu ridicule : les jambes et les bras ont la couleur terre cuite d'un gant de base-ball, quoique un peu pâlissante depuis la fin de l'été, mais les pieds et les chevilles sont blanc yaourt, le blanc de la mort, la poitrine, les épaules et le haut des bras à peine plus colorés – il arrive que les joueurs s'asseyent torse nu sur les gradins pendant les tournois quand ils ne sont pas sur le court et leur buste prend alors un peu le soleil. Pour les visages, c'est presque pire : rougeauds, luisants, quelquefois pelés à cause des trois semaines consécutives de tournois outdoor en août et septembre. Hormis Hal, qui a le teint sombre par hérédité, les moins bicolores sont ceux qui ont la patience de s'enduire de Lemon Pledge avant les matches en extérieur. On s'est aperçu que le Lemon Pledge, quand il est appliqué avant l'échauffement et sèche jusqu'à former une croûte, est un formidable anti-UV, indice 40, et le seul qui résiste à une sueur de trois sets. Nul ne sait quel junior a découvert cette propriété du Pledge, il y a des années, ni dans quelle académie, ni comment : des circonstances assez bizarres ont été évoquées. L'odeur du Pledge mêlé à la sueur sur les courts donne la nausée aux gosses les plus délicats. D'autres estiment que les anti-UV, quels qu'ils soient, font gonzesse, comme les visières blanches ou les lunettes de soleil. Donc la plupart des grands élèves d'E.T.A. ont ce bronzage contrasté

chaussures-t-shirt, comme si leurs corps avaient été assemblés à la va-vite à partir de membres disparates, impression renforcée par la comparaison entre leurs jambes aux muscles hypertrophiés, leurs poitrines souvent plates et leurs bras de tailles différentes.

« …vé …vé …vé », dit Stice.

L'empathie du groupe s'exprime par des soupirs, des affalements, de petits spasmes de fatigue, des chocs sonores de crânes contre le mince acier des casiers.

« Des fois on a les oreilles qui bourdonnent, moi c'est mes os qui bourdonnent tellement je suis crevé.

– J'ai même plus la force de respirer, j'attends de manquer vraiment d'air pour gonfler ma cage thoracique.

– Tellement fatigué que le mot *fatigué* est en dessous de la vérité, dit Pemulis. *Fatigué* n'est pas le bon mot.

– Épuisé, claqué, vanné, dit Jim Struck en se frottant les yeux avec le talon de la main. Exténué. Pompé.

– Regardez-le, dit Pemulis en montrant Struck du doigt. Il essaie de réfléchir.

– C'est émouvant à voir.

– Vermoulu. Sur les rotules.

– Sur le *cul* plutôt, oui.

– Lessivé. Vidé. Défoncé. Plus mort que vif.

– Et encore t'es loin du compte.

– Inflation verbale, dit Stice en frictionnant ses cheveux en brosse, de sorte que son front se plisse et se déplisse. De plus en plus fort. La note monte. Bon élève, très bon élève, excellent, carrément génial. Hyperbolique, carambolique. La moyenne crève le plafond.

– Si seulement ! » dit Struck, qui est menacé d'exclusion pour insuffisance scolaire depuis l'âge de 15 ans.

Stice est originaire d’une région du Sud-Ouest du Kansas qui pourrait aussi bien être l’Oklahoma. Il demande à son équipementier de ne lui envoyer que des fringues et des accessoires noirs, ce qui lui a valu le surnom de « La Ténèbre » à E.T.A.

Hal regarde Stice en haussant les sourcils et sourit. « Carambolique ?

– Mon père, de son temps, se serait contenté de dire “vanné”.

– Tandis que nous, on est là à chercher de nouveaux mots et expressions.

– Des formules, des locutions, des modèles, des structures, dit Troeltsch, par allusion à l’examen de prescriptive que chacun, sauf Hal, s’efforce d’oublier. Ce qu’il nous faut, c’est de la grammaire inflationnelle. »

Keith Freer fait mine d’extraire son unité pénienne de sa serviette et de la tendre à Troeltsch : « Inflationne-moi ça.

– Il faut une syntaxe totalement renouvelée pour la fatigue, les jours comme aujourd’hui, dit Struck. Les meilleurs éléments d’E.T.A. se penchent sur la question. Des lexiques entiers à digérer et à analyser. » Geste sarcastique. « Hal ? »

Un sémion qui fonctionne toujours consiste à lever le poing et à faire mine de tourner une manivelle avec l’autre main de manière qu’un doigt d’honneur se lève comme un pont-levis. Évidemment, c’est aussi de l’autodérision de la part de Hal. Tout le monde s’accorde sur le sens de ce signe. Les chaussures et les incisives d’Idris Arslanian apparaissent brièvement dans la vapeur de la porte, puis se retirent. Les reflets des uns et des autres sur le carrelage luisant des murs évoquent le cubisme. Avec son patronyme ombrien transmis depuis cinq générations, maintenant très imprégnées de sang yankee, une arrière-grand-mère de sang indien issue de la tribu Pima et croisée avec des Canadiens, Hal est le seul descendant Incandenza dont l’aspect atteste l’origine ethnique. Son défunt père avait été un grand jeune homme au teint sombre, aux pommettes hautes et plates

de type pima, aux cheveux très noirs et tellement gominés en arrière qu'ils formaient un V net sur son front. Soi-Même ressemblait à un Indien, mais il n'est plus de ce monde. Hal a la peau lisse, magnifiquement basanée, presque comme une loutre, une taille relativement grande mais pas trop, des yeux bleu foncé, une résistance à toute épreuve aux coups de soleil avec ou sans crème, des pieds couleur de thé léger, un nez un peu brillant qui ne pèle jamais. Cette peau lisse est moins huileuse que moite, crémeuse ; Hal craint secrètement d'avoir l'air efféminé. Les grossesses de sa mère ont dû être des guerres chromosomatiques : son frère aîné Orin a hérité du phénotype anglo-canadien de la Moms, il a les yeux encavés et d'un bleu plus clair, une posture sans défaut et une incroyable souplesse (Orin fut le seul élément masculin de toute l'histoire d'E.T.A. capable de faire un grand écart de pom-pom girl), des zygomatiques plus ronds et plus saillants.

L'autre frère aîné de Hal, Mario, ne ressemble à aucune personne de leur connaissance.

La plupart du temps, quand ils ne sont pas en déplacement et qu'il n'a pas à jouer le Grand Copain, Hal attend que tout le monde soit à la douche ou au sauna pour vaquer à ses occupations souterraines ; il range son casier et, mine de rien, descend les marches cimentées qui mènent aux tunnels du sous-sol. Il a l'art de disparaître en catimini, un temps assez long s'écoule avant que quelqu'un remarque son absence. Il revient aussi discrètement qu'il s'en était allé, au moment où ils sont tous vautrés par terre en serviette de bain à parler de leur fatigue, chargé de son sac de sport, l'humeur changée, alors que les plus petits sont encore en train de gratter les croûtes de Pledge sur leurs membres avant de prendre une douche à leur tour, se douche lui aussi, leur pique du shampooing dans un flacon en forme de personnage de BD, puis renverse la tête en arrière pour se mettre de la Visine dans un cabinet laissé libre par Schacht, se gargarise, se brosse les dents, nettoie les interstices avec du fil, s'habille et, généralement, néglige de se peigner. Il a de la Visine AC, du fil dentaire mentholé et une brosse à

dents de voyage dans une poche de son sac Dunlop. Ted Schacht, grand adepte de l'hygiène buccale, considère le fil dentaire et la brosse à dents de Hal comme des exemples pour eux tous.

« Tellement crevé que c'est comme si j'étais stone.

– Mais pas agréablement stone, dit Troeltsch.

– Ce serait plus agréable si j'étais pas obligé d'attendre jusqu'à 19 h 00 pour commencer à réviser, dit Stice.

– Schtitt pourrait quand même nous lâcher un peu la grappe pendant la semaine qui précède les contrôles.

– Les coaches et les profs devraient harmoniser leurs plannings.

– Ce serait une fatigue agréable si, tout de suite après le dîner, je pouvais monter, faire le vide dans ma tête et regarder un truc sympa.

– Sans s'emmerder avec les formes prescriptives ou l'acutance.

– Les doigts de pied en éventail.

– Regarder un truc avec des poursuites et des tas d'explosions partout.

– Décompresser, fumer des bongs, les doigts de pied en éventail, mater des catalogues de lingerie fine, bouffer du muesli avec une grande cuiller en bois, dit Struck, pensif.

– Baiser.

– Avoir au moins une soirée de libre, une perm comme à l'armée.

– Mettre ses vieilles fringues écolos et écouter du jazz atonal.

– Baiser. Coucher.

– Se taper des boudins. Faire la bête à deux dos. Troncher.

– Amenez-moi une de ces serveuses de drive-in d'Oklahoma avec des gros seins super énormes.

– Ces roploplos maousses et rose pâle des peintures françaises, qui jaillissent de la toile.

– Une de ces cuillers en bois si grandes que t'arrives pas à te la mettre dans la bouche.

– Rien qu'une nuit à rien foutre et à se laisser aller. »

Pemulis massacre deux vers brefs de *Chances are* de Johnny Mathis, qu'il chantait sous la douche, puis s'interrompt pour examiner quelque chose sur sa cuisse gauche. Shaw fait une bulle de bave qui atteint des proportions tellement gigantesques que la moitié des vestiaires la regarde, jusqu'à ce qu'elle finisse par éclater à l'instant même où Pemulis se tait.

Evan Ingersoll déclare : « Il paraît qu'on sera libres, samedi, la veille du Jour de l'Interdépendance, à ce que dit la direction. »

Plusieurs têtes se tournent vers Ingersoll. Pemulis insère sa langue dans sa joue et la fait tourner.

« Flubbaflubba » : Stice secoue ses bajoues.

« On n'aura pas cours, c'est tout. Les entraînements et les matches continuent, a dit deLint, précise Freer.

– Mais pas d'entraînement dimanche, avant le Gala.

– Mais des matches quand même. »

Tous les joueurs présents dans ces vestiaires sont classés parmi les 64 meilleurs juniors continentaux, à l'exception de Pemulis, Yardley et Blott.

Les preuves de la présence de T. Schacht dans l'un des toilettes seraient flagrantes même si Hal n'apercevait pas le bout de ses grosses tongs violettes sous la porte juste à côté de l'entrée de la salle des douches. Les pieds sous les portes des chiottes ont toujours quelque chose de humble, de placide. La position défécatoire est une position de soumission, se dit-il. Tête baissée, coudes sur les cuisses et doigts enlacés entre les genoux. Une posture attentiste millénaire, presque religieuse. Les chaussures de Luther sur le sol de part et d'autre du pot de chambre immobile, peut-être en bois, des chaussures du XVI^{e} siècle attendant l'épiphanie. La silencieuse souffrance quiescente de générations de commis voyageurs dans les tinettes des gares, tête baissée, doigts enlacés, godasses cirées, inertes, attendant la déjection acide. Des chaussons de femmes, des sandales crasseuses de centurions, des bottes cloutées de dockers, des mules de pape. Tous en attente, parallèles, et qui tapotent. De gros hommes à poil et aux sourcils

broussailleux, accroupis à la lisière du cercle de lumière du feu de camp, un paquet de feuilles à la main, en attente. Schacht souffrait de la maladie de Crohn[42], un legs de son père sujet aux colites et aux ulcères, il devait prendre des carminatifs à chaque repas, ce qui lui valait tout un tas de moqueries, et avait des problèmes arthritiques divers, tels que la goutte, toujours à cause de la maladie de Crohn, un mal qui s'était fixé dans son genou droit et lui provoquait d'affreuses douleurs sur le court.

Les raquettes de Freer et de Tall Paul Shaw tombèrent bruyamment du banc. Blott et Beak, ce dernier momentanément manchot en raison de la serviette qu'il tenait de l'autre main autour de sa taille, se précipitèrent pour les ramasser et les reposer sur le banc.

« On verra bien », dit Struck.

Pemulis adore chanter entouré de carrelage.

Struck claque un doigt sur sa paume, soit pour appuyer ses dires, soit pour commencer un décompte. « Une heure de footing pour l'équipe A, une heure quinze d'échauffement et deux matches d'affilée.

– J'en ai joué un seul, précise Troeltsch. J'avais de la fièvre dans la matinée, deLint m'a dit de lever le pied aujourd'hui.

– Ceux qui se sont tapé un troisième set n'en ont joué qu'un, Spodek et Kent par exemple, dit Freer.

– Comme par hasard, Troeltsch a toujours des ennuis de santé pour les entraînements du matin, dit Stice.

– … estimation prudente, deux heures pour les matches. J'ai bien dit prudente. Ensuite une demi-heure de muscu sous les yeux de fouine de ce putain de Loach, qui reste là avec ses fiches. Ça nous fait cinq heures d'exercice vigoureux non-stop.

– D'exercice soutenu et harassant.

– D'après Schtitt, on nous demandera pas de chanter des chansons idiotes à Port Washington cette année. »

John Wayne n’a pas prononcé un seul mot pendant tout ce temps. Le contenu de son casier est rangé très proprement. Il boutonne toujours sa chemise jusqu’en haut, comme s’il allait mettre une cravate, alors qu’il n’en possède même pas. Ingersoll sort ses vêtements de son petit casier carré de Petit Copain et s’habille également.

Stice dit : « Sauf qu’ils oublient qu’on est encore en pleine puberté. »

Ingersoll est un type apparemment dépourvu de sourcils, pour autant que Hal puisse en juger.

« Tu parles pour toi, La Ténèbre.

– Je dis que mettre la pression comme ça sur un squelette pubère, c’est avoir la vue courte. » Stice hausse le ton. « Qu’est-ce que je ferai quand j’aurai vingt ans et que je serai dans le Show non-stop si je suis squelettiquement stressé et sujet aux blessures ?

– Ténèbre a raison. »

Une vieille croûte incurvée, nuageuse, de Pledge et un fil vert de bandage Gauztex sont entremêlés dans les fibres bleues du tapis près de la cheville gauche de Hal, laquelle cheville est vaguement enflée et bleuissante. Il s’emploie à assouplir cette cheville chaque fois qu’il y pense. Struck et Troeltsch feignent de se battre à mains ouvertes, feintent, esquivent de la tête, toujours assis sur le sol. Hal, Stice, Troeltsch, Struck, Rader et Beak serrent des balles de tennis en cadence dans leur main-raquette, comme s’ils avaient reçu un mandat académique. Les épaules et le cou de Struck sont violemment empourprés par une inflammation ; Hal a aussi observé un furoncle sur la face interne de la cuisse de Schacht, quand Ted s’est assis. Le visage de Hal se reflète dans l’un des carreaux du mur d’en face, et s’il bouge lentement la tête, le visage se dilate et se recompose sur le carreau voisin avec une distorsion optique. Le sentiment communautaire d’après-douche se dissipe. Même Evan Ingersoll consulte furtivement sa montre et s’éclaircit la gorge. Wayne et Shaw ont fini de s’habiller, ils partent ; Freer, un grand adepte de Pledge, se coiffe devant la

glace, Pemulis se lève à son tour et s'éloigne des jambes et des pieds de Freer. Les yeux de Freer sont protubérants et toujours écarquillés, ce qui lui donne l'air d'être constamment choqué ou étranglé.

Le temps passé dans les vestiaires, l'après-midi, semble d'une profondeur sans limites ; ils ont tous déjà été là, dans les mêmes conditions, et y seront de nouveau demain. Une lumière attristante au-dehors, une affliction ressentie dans les os, les ombres qui se précisent et s'allongent.

« Je pense que c'est Tavis, leur dit Freer dans le miroir. Quand il y a trop de boulot et de souffrance, cet enfoiré de Tavis est derrière.

– Non, c'est Schtitt, dit Hal.

– Schtitt en était encore à jouer au croquet bien avant de nous mettre le grappin dessus, dit Pemulis.

– Peemster et Hal.

– Halation et Pemurama. »

Freer pince les lèvres et expulse de l'air, comme on souffle sur une allumette, pour chasser quelques restes de cosmétique sur le grand miroir. « Schtitt fait ce qu'on lui dit de faire comme un bon nazi.

– Qu'est-ce que tu insinues, mon salaud ? » dit Stice, qui est connu pour demander À quelle hauteur, monsieur ? quand Schtitt dit « Saute » et qui cherche maintenant sur le tapis autour de lui un truc qu'il pourrait lancer sur Freer. Ingersoll, voulant l'aider, jette à Stice une serviette chiffonnée, mais les yeux de Stice sont braqués sur ceux de Freer dans la glace ; la serviette l'atteint à la tête et reste posée dessus. Dans les vestiaires, les émotions semblent s'inverser toutes les deux secondes. Stice s'attire un rire à demi cruel, Hal se lève péniblement, par étapes, en faisant porter l'essentiel de son poids sur sa bonne cheville. Sa serviette tombe dans l'opération. Struck dit quelque chose qui se perd dans le bruit d'une chasse d'eau.

L'Américain féminisé se tenait de trois quarts par rapport à Marathe sur le promontoire. Il regardait l'ombre crépusculaire qui maintenant les

enveloppait et, au loin, le scintillement démultiplié de la ville états-unienne de Tucson, mi-obnubilé mi-alangui, Steeply, à la manière dont les panoramas trop vastes pour l'œil maintiennent les personnes obnubilées dans une sorte de torpeur contemplative.

Marathe semblait sur le point de s'endormir.

Même la voix de Steeply avait un timbre différent dans l'ombre. « Ils disent que c'est un grand amour, peut-être bien éternel, celui de Rod Tine pour votre Luria. »

Marathe grogna, bougea légèrement dans son fauteuil.

Steeply dit : « Ce genre d'amour dont on fait des chansons, cet amour dont on meurt et que les chansons immortalisent. Vous avez vos ballades, vos opéras. Tristan et Iseult. Lancelot et je ne sais plus qui. Agamemnon et Hélène, Dante et Béatrice. »

Le sourire las de Marathe s'incurva jusqu'à la grimace. « Narcisse et Écho. Kierkegaard et Regina. Kafka et cette pauvre fille qui avait peur d'aller chercher le courrier dans sa boîte aux lettres.

– Exemple intéressant, la boîte aux lettres. » Steeply feignit de pouffer.

Marathe s'anima. « Retirez votre perruque et chiez dedans, Hugh Steeply B.S.S. Votre ignorance est affligeante. Agamemnon n'avait pas de lien avec cette reine. Son mari était Ménélas, de Sparte. Et vous voulez dire *Pâris*. Hélène et Pâris. De Troie. »

Steeply parut amusé, mais comme un imbécile heureux. « Pâris et Hélène, le visage qui fit venir les navires. Le cheval : un présent qui n'en était pas un. Le cadeau anonyme déposé à la porte. Le sac de Troie par l'intérieur. »

Marathe se dressa légèrement sur ses moignons, soudain moins impassible. « Je suis accablé par la naïveté de votre nation en matière d'histoire. Pâris et Hélène étaient le *prétexte* de la guerre. Tous les États grecs se sont alliés à la Sparte de Ménélas pour attaquer Troie parce que Troie contrôlait les Dardanelles et faisait payer un octroi ruineux que les

Grecs, qui avaient besoin de franchir ce détroit pour commercer avec l'Orient, ne supportaient plus. C'était une guerre pour le commerce. Le soi-disant "amour" de Pâris pour Hélène n'était qu'un prétexte. »

Steeply, un génie de l'interrogatoire, se faisait parfois passer pour plus bête qu'il n'était afin d'appâter Marathe. « Tout se réduit à la politique pour vous autres. Cette guerre n'a-t-elle pas été un simple chant ? A-t-elle réellement eu lieu, le sait-on ?

– Le fait est que le débarquement fut organisé pour protéger les intérêts de l'État et de la communauté, dit Marathe sans passion, découragé. Vous aimeriez bien pouvoir vous persuader vous-même que toutes ces forces navales ont été réunies pour l'amour d'une seule femme. »

Steeply caressait les contours de son éraflure de prosopis, si bien que son haussement d'épaules fut bancal. « Je n'en serais pas si sûr, à votre place. L'entourage de Rod the God assure que l'homme serait prêt à mourir deux fois pour elle. Et sans même réfléchir. Je ne dis pas qu'il laisserait l'O.N.A.N. s'effondrer si on en arrivait là. Mais il mourrait. »

Marathe renifla. « Deux fois.

– Et sans même prendre le temps de réfléchir, dit Steeply, songeur, en frottant la rougeur électrolytique de sa lèvre. C'est la raison pour laquelle nous sommes nombreux à penser qu'il est encore là, qu'il a encore l'oreille du Président Gentle. Le conflit de loyauté est une chose. Mais il fait ça par *amour*… Vous êtes confrontés à un élément tragique qui transcende le politique, vous ne croyez pas ? »

Steeply observa Marathe avec un large sourire. Marathe lui-même avait trahi les A.F.R. pour : des soins médicaux à sa femme ; pour l'amour (pouvait penser Steeply) d'une personne, d'une femme.

« Ce serait *tragique* si Rodney Tine des Sans Spécificité n'était pas responsable de son choix, comme les fous sont irresponsables », dit tranquillement Marathe.

Le sourire de Steeply s’élargit encore. « Il y a bien là quelque chose de tragique, d’éternel, de musical. Comment Gentle pourrait-il y résister ? »

De la dérision perça dans le ton de Marathe en dépit de son sang-froid légendaire en matière d’interrogatoire technique : « Venant d’un type tellement sentimental qu’il n’hésite pas à se rendre sur le terrain déguisé en grosse fille aux nichons de traviole pour parler d’amour tragique… »

Impassible et ruminant, Steeply toucha avec délicatesse le rouge à lèvres au coin de sa bouche pour en retirer un grain de poussière, le regard perdu dans les lointains. « Mais bien sûr. Les patriotes fanatiques des Assassins en Fauteuil Roulant du Québec du Sud méprisent ce type de sentiment interpersonnel entre les gens. » Baissant les yeux vers Marathe. « Non ? Alors même que c’est justement ça qui vous a amené Tine, vous a permis de placer Luria aux commandes, si on y réfléchit ? »

Marathe s’était calé dans le fond de son siège. « Vous aimez ce mot, “fanatique”, vous les États-Uniens, hein ? Est-ce qu’ils vous ont au moins appris que ça vient du latin “temple” ? Ça signifie littéralement : “qui rend un culte au temple”.

– Et voilà, vous remettez ça, dit Steeply.

– De même, si je puis me permettre, pour cet *amour* dont vous parlez, ce grand amour de Mr Tine. Ça signifie simplement *attachement*. Tine est attaché, fanatiquement. Notre attachement, c’est notre temple, notre culte, non ? Ce à quoi nous consacrons notre foi. »

Steeply prit une attitude blasée, à la limite de la familiarité. « Eeeet c’est r’parti. »

Marathe n’y prêta pas attention. « Ne sommes-nous pas tous fanatiques ? Je parle seulement de ce que vous autres États-Uniens faites semblant d’ignorer. Les attachements sont une affaire sérieuse. Il faut choisir soigneusement ses attachements. Choisir son temple de fanatisme avec beaucoup de discernement. Vous me chantez l’amour tragique quand il s’agit tout bêtement d’un attachement choisi sans discernement. Mourir

pour une personne ? C'est de la folie. Les personnes changent, partent, meurent, tombent malades. Elles partent, mentent, se fâchent, tombent malades, vous trahissent, meurent. Votre nation vous survit. Votre cause vous survit.

– Au fait, comment vont votre femme et vos enfants ?

– Vous, aux États-Unis, vous n'avez pas l'air de croire que chacun peut choisir ce pour quoi il veut mourir. L'amour d'une femme, le sexe, tout ça vous ramène au moi, ça vous rétrécit l'esprit, parfois ça vous rend fous. Choisissez avec soin. L'amour de votre nation, de votre pays, de votre peuple, ça agrandit le cœur. Quelque chose qui dépasse le moi. »

Steeply posa une main entre ses seins mal orientés. « Ohh… le Canada… »

Marathe se pencha de nouveau sur ses moignons. « Amusez-vous tant que vous voudrez. Mais choisissez avec soin. Vous êtes ce que vous aimez. Non ? Vous êtes, complètement et uniquement, ce pour quoi vous acceptez de mourir, sans avoir besoin d'y *réfléchir à deux fois*, comme vous dites. Vous, Mr Hugh Steeply : pour quoi mourriez-vous sans réfléchir ? »

Les A.F.R. possédaient un dossier très documenté sur Steeply, qui mentionnait notamment son récent divorce. Marathe avait déjà informé Steeply de l'existence de ce dossier. Mais il se demandait si Steeply doutait de la véracité de ses informations ou s'il prenait ça pour argent comptant. Quoique l'identité de Steeply changeât au fil des missions, sa voiture était toujours la même, cette berline verte sponsorisée par une marque d'aspirine, avec une pub ridicule placardée sur le côté – ça aussi, c'était dans le dossier –, et Marathe était certain que ce véhicule publicitaire était planqué quelque part en contrebas. La voiture fanatiquement aimée de Mr Hugh Steeply. Steeply observait – ou tout au moins fixait des yeux – l'obscurité du sol désertique. Il ne répondit pas. Sa lassitude pouvait être aussi bien réelle que feinte, c'était impossible à dire.

Marathe reprit : « N’est-ce pas un choix d’une suprême importance ? Qui est-ce qui apprend à vos petits États-Uniens à choisir leur temple ? À savoir ce qu’ils chériront sans réfléchir ?

– Venant d’un homme qui… »

Marathe s’efforçait de ne pas élever la voix. « Parce que ce choix détermine tout le reste. Non ? Tous nos autres choix soi-disant *libres* dépendent de ça : quel est votre temple ? Donc, quel est le temple des E.U. ? Au nom de quoi voulez-vous les protéger contre eux-mêmes quand vous craignez que de méchants Québécois ne conspirent pour apporter le Divertissement dans leurs foyers ? »

Le visage de Steeply avait cette grimace de dédain que les Québécois, il le savait, trouvaient répugnante chez les Américains. « Mais vous supposez que c’est toujours un choix, une décision consciente. N’est-ce pas un peu naïf, Rémy ? Vous vous asseyez devant un petit catalogue et vous choisissez tranquillement ce que vous aimez ? Toujours ?

– L’alternative est…

– Qu’en est-il si vous n’avez *pas* le choix ? Si le temple est celui de Mahomet ? Si vous *aimez* simplement, sans décider ? Vous êtes là, vous la voyez et, en un instant, le catalogue est oublié, vous n’avez plus d’autre choix que d’aimer. »

Reniflement méprisant de Marathe. « Dans ce cas, votre temple n’est que le moi et le sentiment. Dans ce cas, vous êtes fanatisé par le désir, un esclave des sentiments de votre petit moi individuel subjectif. Un citoyen de rien. Vous devenez un citoyen de rien. Vous êtes tout seul, agenouillé devant vous-même. »

Un silence s’ensuivit.

Marathe bougea dans son fauteuil. « Dans ce cas précis, vous devenez l’esclave qui se croit libre. La plus pathétique des servitudes. Pas de tragédie. Pas de chansons. Vous vous croyez prêt à mourir deux fois pour

une autre mais, en réalité, vous ne mourriez que pour vous seul, pour vos sentiments. »

Nouveau silence. Pour Steeply, qui avait été formé aux interrogatoires techniques[43] au début de sa carrière au B.S.S. états-uniens, les silences étaient justement partie intégrante de la technique de l'interface. Il s'en servait ici pour déstabiliser Marathe, lequel Marathe ressentait l'ironie de sa situation. Une bretelle du soutien-gorge de Steeply avait glissé et apparaissait en bas de son épaule, où elle creusait une marque sur la chair de son bras. L'air sentait vaguement la créosote, mais l'odeur dominante était celle des traverses de rails de chemin de fer, que Marathe avait humée de près. Le dos de Steeply était large et doux. Marathe dit finalement :

« Dans ce cas-là, vous n'avez rien. Vous ne reposez sur rien. Ni sol ni roc sous vos pieds. Vous tombez, vous êtes ballotté au gré du vent. Vous êtes, comme on dit, "tragiquement et involontairement perdu". »

Encore un silence. Steeply péta en douce. Marathe haussa les épaules. La grimace de l'agent opérationnel du B.S.S.E.U. Steeply n'avait peut-être pas été réellement dédaigneuse. Un halo d'une blancheur délavée et spectrale auréolait la ville de Tucson dans l'air dépourvu d'humidité. Des animaux crépusculaires bruissaient, détalaient peut-être. Des toiles d'araignées laides et denses, tissées par les espèces venimeuses de veuves noires états-uniennes, pendaient sous la corniche et les autres saillies de la pente. Et quand le vent atteignait certains angles du versant, il gémissait. Marathe pensa à sa victoire sur le train qui lui avait pris ses jambes[44]. Il essaya de chanter en anglais :

« *Oh Say, Land of the Free*. »

Et tous deux sentaient descendre autour d'eux cet étrange fraîchissement sec des nuits du désert tandis que montait la lune gibbeuse – un vent poudreux qui remuait la poussière et sifflait dans les aiguilles des cactus, les étoiles qui allumaient des flammèches dans le ciel –, mais le froid ne les atteignait pas encore, ni même Steeply avec sa robe sans

manches : l’un debout, l’autre assis, gainés dans le scaphandre spatial formé par les ondes de chaleur de leurs propres corps. Il en va ainsi quand les nuits sont sèches, Marathe commençait à l’apprendre. Sa femme mourante n’avait jamais quitté le Québec méridional. La lointaine base opérationnelle de dissémination embryonnaire des A.F.R., ici dans les E.U. du Sud-Ouest, était pour lui comme la surface de la Lune : quatre baraquements en tôle ondulée, une terre craquelée par la canicule et l’air gondolé comme dans le sillage d’un réacteur. Des pièces vides aux fenêtres sales et, dans les pièces vides, des poignées de porte brûlantes et une atroce odeur de renfermé.

Steeply persistait à ne rien dire, tapotait une de ses longues cigarettes belges. Marathe persistait à fredonner la chanson états-unienne dans une tonalité complètement fausse.

I. Littéralement : « Poids postal ».

OceanofPDF.com

3 NOVEMBRE A.S.V.A.I.D.

« Parce que aucun d’eux ne le pense vraiment, dit Hal à Kent Blott. Cracher sur le boulot en fin de journée fait partie du boulot. Tu crois que Schtitt et deLint ne savent pas qu’on va s’asseoir ensemble ici après la douche pour râler ? C’est calculé, tout ça. Les râleurs ne font que ce qu’on attend d’eux.

– Mais je vois ces gars qui sont ici depuis six, sept, huit ans et continuent à souffrir, à se faire mal, à se crever, tout comme je me crève et je souffre, je ressens cette… cette angoisse, oui, angoisse, je vois sept ou huit ans de malheur s’étirer jour après jour, fatigue, stress, souffrance, et tout ça pour quoi ? Pour avoir une chance de devenir pro, c’est-à-dire pour prolonger l’angoisse, parce qu’une carrière dans le Show, ça veut dire *encore plus* de souffrance si tout ce que j’endure ici me bousille le squelette. »

Blott est couché à plat dos sur la moquette à longs poils – tous les cinq le sont, bras et jambes écartés, tête appuyée contre un coussin double largeur en velours sur le sol de la S.V. 6, l’une des trois petites salles de Visionnage du premier étage du bât. Comm.-Ad., deux étages au-dessus des vestiaires et trois au-dessus de l’entrée du tunnel principal. La nouvelle visionneuse de cartouches est immense et presque douloureusement haute définition ; elle est accrochée au mur nord comme un grand tableau ; elle

fonctionne avec une puce réfrigérée ; la pièce n’a ni TP ni console téléphonique ; elle est très spécialisée, juste un lecteur, une visionneuse et des bandes ; le lecteur est posé sur la deuxième étagère d’une petite bibliothèque en dessous de la visionneuse ; les autres étagères et quelques cases sont remplies de cartouches de matches, certaines à regarder pour la motivation, d’autres pour une simple visualisation – InterLace, Tatsuoka, Tutchidsu, SyberVision. Le câble à 300 pistes qui relie le lecteur au coin inférieur droit de la visionneuse murale est si fin qu’on pourrait le prendre pour une fissure dans la peinture blanche du mur. Les salles de Visionnage n’ont pas de fenêtre et l’air conditionné y est fétide. Toutefois, quand la visionneuse est en marche, la pièce semble avoir une fenêtre.

Hal a mis une cartouche de visualisation peu exigeante, comme il le fait d’habitude pour une interface de groupe Grand Copain quand ils sont tous fatigués. Il a coupé le son, de sorte qu’on n’entend pas le mantra d’accompagnement, mais l’image est claire et nette. Elle saute aux yeux, littéralement. Un Stan Smith grisonnant et assez décati, en tenue blanche anachronique, fait des démonstrations de coups droits sur la ligne de fond de court, encore et encore, toujours le même coup, le dos ostéoporotiquement voûté, mais en grande forme, un jeu de jambes plein d’aisance à montrer dans toutes les écoles – pivot sans friction, bien campé sur ses appuis, le manche en bois Wilson anachronique pointé droit vers la clôture derrière lui, transfert fluide du poids sur le pied avant à l’arrivée de la balle, contact à hauteur de la taille, juste devant, muscles de la jambe avant contractés, jambe arrière relâchée, regard fixé sur la balle jaune au centre du tamis marqué d’un W au pochoir – les élèves d’E.T.A. sont conditionnés pour observer non seulement la balle mais aussi ses coutures tournoyantes afin d’en lire l’effet – genou avant légèrement fléchi sous les quadriceps renflés au moment où le poids se porte un peu plus vers l’avant, pied arrière dans la chaussure luisante et immaculée tendu comme celui d’une ballerine sur pointes, traversée de la balle franche et nette, le bout du

manche à hauteur de son visage émacié en fin de trajectoire – les joues de Smith se sont creusées avec l'âge, son visage s'est affaissé sur les côtés, ses yeux semblent saillir de ses pommettes qui se gonflent quand il inspire après l'impact, il a l'air desséché et vieilli dans la lumière crue, il effectue le même mouvement encore et encore, pendant des décennies, son autre main s'élève lentement pour saisir le manche à la gorge, et le voilà de nouveau en position d'attente, prêt à recommencer, inlassablement. Pas de geste inutile, des coups sans ego, pas de chiqué, pas de tics, pas d'excès dans le poignet. Encore et encore, chaque coup droit enchaîne sur le suivant, en boucle, c'est hypnotique, c'est censé l'être. Si on met le son, le commentaire dit et répète : « Ne pas penser Juste voir Ne pas savoir Juste glisser. » Vous êtes censé faire comme si c'était vous sur l'écran, comme si c'étaient vos coups, fluides, sans ego. Vous êtes censé disparaître dans cette boucle, conserver cette disparition en vous, et jouer. Les gosses sont affalés sur le sol, la mâchoire tombante, les yeux écarquillés et éteints, exténués, dans une chaleur relaxante – le sol est chauffé sous le tapis. Peter Beak dort les yeux ouverts, un étrange talent qu'E.T.A. tente d'insuffler aux plus jeunes. Orin était aussi capable de dormir les yeux ouverts à table, à la maison, pendant le dîner.

Les doigts de Hal, longs, brun clair et encore légèrement poisseux à cause de la teinture de benjoin[45], sont entrelacés derrière sa tête sur le coussin, autour de son crâne, il regarde Stan Smith, les yeux mi-clos. « Tu te dis que, à dix-sept ans, tu seras encore obligé d'endurer les mêmes souffrances que maintenant, Kent ? »

Kent Blott a des lacets de couleur à ses tennis, avec des décorations fantaisie « Mr Bouncety-Bounce Program » que Hal trouve extrêmement disgracieuses et gamines.

Peter Beak ronfle doucement, sa salive produit une petite bulle intermittente.

« Mais, Blott, il y a une question que tu dois sûrement te poser : pourquoi sont-ils encore tous là, si c'est si affreux tous les jours ?

– Pas affreux tous les jours, dit Blott. Mais souvent.

– Ils continuent parce qu'ils veulent être dans le Show quand ils sortiront », dit Ingersoll en reniflant.

Le Show signifie : ATP Tour, voyages, prix en argent, recommandation publicitaire, défraiements, comptes rendus de matches dans des magazines vidéo, photos dans des magazines en papier glacé.

« Mais ils savent, nous savons tous, qu'un seul super top junior sur vingt arrive dans le Show. Et, pour y rester, c'est encore plus dur. Les autres se traînent dans des tournois satellites et régionaux ou bossent dans des clubs pour se la couler douce. Ou bien ils deviennent avocats ou profs comme tout le monde, dit Hal doucement.

– Alors ils continuent à souffrir pour avoir une bourse d'études. Un cursus universitaire complet. Un gilet blanc avec une lettre dessus. Les étudiantes aiment bien les *lettermen*[I].

– Kent, à part Wayne et Pemulis, personne ici n'a besoin d'une bourse. Pemulis peut aller dans n'importe quelle fac avec les notes qu'il a. La tante de Stice a les moyens de l'inscrire où ça lui plaît s'il ne veut pas jouer. Et Wayne sera dans le Show, il ne fera pas plus d'un an dans l'A.S.U.O.N.A.N. » Le père de Blott, un cancérologue O.R.L. réputé, a retiré des tumeurs à des muqueuses friquées un peu partout dans le monde ; Blott possède un compte sur un fonds de placement. « Ce n'est pas du tout ça, le but, et vous tous le savez bien.

– Vous allez nous dire qu'ils aiment le tennis. »

Stan Smith était passé aux revers.

« En tout cas, ils aiment quelque chose, c'est sûr, Ingersoll, mais ce n'est pas de ça que parlait Kent. Il parlait de la tristesse qui règne dans cette pièce, là, maintenant. K. B., j'ai râlé tout autant que ces gars et avec eux des

centaines de fois à la fin d'un après-midi pénible. Dans les douches, au sauna, au dîner.

– Ça râle aussi dans les toilettes », dit Arslanian.

Hal décolle ses doigts de ses cheveux. Arslanian a toujours une vague et bizarre odeur de hot-dog. « C'est un rituel, voilà tout. Râler, se plaindre. Même en supposant qu'ils pensent vraiment ce qu'ils disent quand ils sont ensemble, l'essentiel, c'est qu'ils soient justement *ensemble* et ressentent la même chose au même moment.

– L'essentiel, c'est d'être ensemble ?

– Si c'est ça, alors ils pourraient aussi bien jouer de l'alto, Hal.

– Ingersoll, je… »

Les amygdales de Beak le réveillent périodiquement par temps froid, il gargouille et ses yeux roulent brièvement avant de se fixer, arrondis, sur un point.

Hal transforme mentalement, au ralenti, le revers velouté de Stan Smith en baffe dans la gueule d'Evan Ingersoll. Les parents d'Ingersoll ont créé la version Rhode Island du service permettant de commander par TP des articles d'épicerie, livrés à domicile par des escadrilles d'adolescents en break. « Ce que je veux dire, c'est qu'on a passé trois heures à jouer les uns contre les autres dans un froid à se rétrécir les couilles, on s'est affrontés, chacun pour essayer de piquer la place de l'autre dans l'équipe, tout en défendant nos équipes respectives. L'inégalité est un axiome du système. Nous ne connaissons notre rang que par rapport au rang d'un autre. John Wayne est au-dessus de moi et je suis au-dessus de Struck et de Shaw, qui eux-mêmes étaient au-dessus de moi il y a deux ans mais en dessous de Troeltsch et Schacht, alors qu'ils sont maintenant au-dessus de Troeltsch, lequel est aujourd'hui au-dessus de Freer qui est substantiellement supérieur à Schacht, qui ne peut plus battre personne sauf Pemulis à cause de son genou et de sa maladie de Crohn, qui a même du mal à conserver son classement mais se montre malgré tout capable de coups incroyables. Freer

m’a battu à plate couture pendant les quarts de finale du tournoi national sur terre battue il y a deux étés et maintenant il est dans l’équipe B et à cinq places en dessous de moi, voire six si Troeltsch peut encore le battre quand il ne sera plus malade.

– Je suis au-dessus de Blott. Je suis au-dessus d’Ingersoll, dit Idris Arslanian.

– Blott n’a que dix ans, Idris. Et tu es en dessous de Chu, qui est en année transitoire et en dessous de Possalthwaite. Et Blott est en dessous de Beak et d’Ingersoll uniquement à cause des tranches d’âge.

– Je sais toujours à quelle place je suis », dit Ingersoll, songeur.

SyberVision utilise le fondu enchaîné pour ses séquences de visualisation, de sorte que chaque geste de Stan Smith se répète inlassablement, sans rupture apparente ; les raccords sont vaporeux, oniriques. Hal fait l’effort de se dresser sur ses coudes :

« Nous sommes tous un maillon de la chaîne alimentaire. Tous. C’est un sport individuel. Pensez au sens du mot *individuel*. Chacun de nous est profondément seul ici. Cette solitude est notre lot commun à tous.

– *E unibus pluram*[II] », médite Ingersoll.

Hal le regarde en face. Le visage d’Ingersoll est complètement dépourvu de sourcils, rond, saupoudré de taches de rousseur, un peu comme un pancake de Mme Clarke. « Alors comment on peut être ensemble ? Comment on peut être amis ? Comment Ingersoll peut soutenir Arslanian dans ses simples contre Idris au tournoi de Port Washington, sachant que si Idris perd, Ingersoll devra se battre de nouveau pour garder sa place ?

– Je n’ai pas besoin de son soutien, je suis prêt, dit Arslanian en dévoilant ses canines.

– Ah, c’est toute la question. Comment pouvons-nous être amis ? Même si nous vivons tous ensemble, si nous mangeons, si nous nous douchons et si nous jouons ensemble, comment faire pour ne pas être 136 personnes profondément seules qui vivent en promiscuité ?

– Tu parles de communauté. C’est un baratin communautaire.

– Je pense aliénation, dit Arslanian en se tournant de profil pour montrer qu’il s’adresse à Ingersoll. Individualité existentielle, souvent évoquée en Occident. Solipsisme. » Sa lèvre supérieure se relève et s’abaisse sur ses dents.

Hal dit : « Pour résumer, ce dont nous parlons ici, c’est de solitude. »

Blott semble sur le point de pleurer. Les yeux vitreux de Beak et ses petits spasmes sont l’indice d’un rêve troublant. Blott se frotte furieusement le nez avec le talon de sa main.

« Mon chien me manque, concède Ingersoll.

– Ah. » Hal roule sur un coude pour pointer un doigt en l’air. « Ah. Mais vous remarquerez qu’une cohésion de groupe se forme instantanément quand tout le monde se met à râler. Blott. Toi, Kent. C’était ta question. L’apparent sadisme, le stress squelettique, la fatigue. La souffrance nous *unit*. Ils veulent qu’on s’asseye pour râler. Ensemble. Après un sale après-midi d’entraînement nous avons tous, même brièvement, le sentiment d’avoir un ennemi commun. C’est un cadeau qu’ils nous font. Leur médication. Rien ne rapproche davantage qu’un ennemi commun.

– Mr deLint.

– Le Dr Tavis. Schtitt.

– DeLint. Watson. Nwangi. Thode. Tous les sbires, hommes et femmes, de Schtitt.

– Je les déteste ! crie Blott.

– Depuis le temps que tu es ici, tu crois encore que cette haine est un hasard ?

– Cherche un indice, Kent Blott ! dit Arslanian.

– L’indice économique, Blott », dit Ingersoll.

Beak se redresse, lance : « Non, pas avec des *pinces* ! » puis se rendort, et la petite bulle de salive réapparaît.

Hal feint l'incrédulité. « Voyons, les gars, vous n'avez pas encore remarqué que l'équipe de Schtitt se fout encore plus en rogne et devient encore plus sadique à l'approche d'une importante semaine de compétition ? »

Ingersoll se penche vers Blott. « Le tournoi de Port Washington. Le Jour de l'I.D. Le WhataBurger de Tucson la semaine suivante. Ils veulent qu'on soit en super forme, Blott. »

Hal se recouche sur le dos et regarde le ballet de Smith, ce qui lui permet de relâcher ses muscles faciaux. « Merde, Ingersoll, on est tous déjà en super forme. C'est pas ça. C'est le minimum. On est sans égaux, question forme. »

Ingersoll : « Un ado nord-américain moyen peut même pas faire une seule pompe, d'après Nwangi. »

Arslanian pointe le doigt sur sa propre poitrine. « Vingt-huit pompes.

– Les gars, reprend doucement Hal, dites-vous bien que ça n'a plus rien à voir avec le physique. Le côté physique, c'est juste pour la façade. Ils travaillent les têtes ici, les gars. De jour en jour, d'année en année. Tout un programme. C'est bon pour votre attitude de chercher des indices sur leurs intentions. Ils nous donnent toujours quelque chose à haïr, à haïr vraiment ensemble, dès qu'une grosse compétition se profile. Les entraînements redoutés de mai pendant les examens avant la tournée d'été. Le tour de vis après Noël avant l'Australie. Les exercices dans le froid de novembre, les sinusites, le fait d'attendre le dernier moment pour gonfler le Poumon et nous mettre à l'abri. Un ennemi commun. *Je* déteste peut-être K. B., Freer ou (il ne peut pas résister) Evan Ingersoll ou Jennie Bash. Mais *nous* détestons les hommes de Schtitt, les matches en double après les footings, la rudesse des examens, la répétition, le stress. La solitude. Mais nous nous retrouvons ensemble pour râler et, tout à coup, nous avons un moyen d'expression en tant que groupe. Une voix communautaire. Communautaire, Evan. Oh, ils sont malins. Ils s'offrent à notre détestation,

évaluent nos points de rupture et visent juste au-dessus, puis ils nous envoient dans les vestiaires avec quarante-cinq minutes à tuer avant les séances Grand Copain. Une simple coïncidence ? Un pur hasard ? Vous ne vous rendez pas compte que tout est froidement calculé dans la structure qui vous entoure ?

– La structure, c'est ce que je déteste le plus, dit Ingersoll.

– Ils savent ce qui se passe, dit Blott en faisant un petit bond sur son cul. Ils *veulent* qu'on soit ensemble pour se plaindre.

– Ah ouais, ils sont drôlement malins », dit Ingersoll.

Hal se recroqueville discrètement pour prendre une petite chique de Kodiak. Il ne saurait dire si Ingersoll est insolent. Il est couché mollement, il visualise mentalement Smith donnant des coups sur le crâne d'Ingersoll. Il y a quelques semaines, Hal a approuvé le diagnostic de Lyle sur ses rapports avec Ingersoll – cette petite mauviette caustique, avec sa figure sans sourcils et ses articulations de pouce sans rides, son air d'avorton choyé, de petit garçon à sa maman, une intelligence vive qu'il gaspille pour satisfaire son insatiable désir de se mettre en valeur –, à savoir qu'il l'exècre parce que le gosse lui rappelle certains aspects de lui-même qu'il refuse d'assumer. Mais quand Ingersoll est dans la pièce, Hal oublie ça. Il lui veut du mal.

Blott et Arslanian le regardent. « Tu vas bien ?

– Il est crevé », dit Arslanian.

Ingersoll tambourine distraitement sur sa poitrine.

Ces derniers temps, Hal a pris l'habitude de se défoncer en secret avec une telle régularité que, s'il n'est pas stone avant le dîner, sa bouche s'emplit de salive – un effet secondaire de la propriété dessiccative de B. Hope – et ses yeux se mouillent comme après un bâillement. Le tabac à chiquer n'est parfois qu'une excuse pour cracher. Il s'aperçoit, à son propre étonnement, qu'il croit en ce qu'il vient de dire, globalement, au sujet de la solitude et du besoin structuré d'un *nous* ; et cela, joint à la répulsion que

lui inspire Ingersoll et à l’afflux de salive, le met mal à l’aise, le force une fois de plus à ruminer désagréablement les raisons qui le poussent à rechercher le secret de la défonce plutôt que la défonce en soi. Il a toujours l’impression d’avoir la réponse sur le bout de la langue, dans une région muette et inaccessible du cortex qu’il scanne jusqu’à la nausée, ou presque. La nausée est présente, de toute façon, s’il ne s’envoie pas quelques one-hitters avant le dîner, et alors il n’arrive pas à manger suffisamment, si bien qu’il souffre parfois de fringale dans la soirée et doit sortir pour s’acheter des friandises au Father & Son Market, ou alors il s’asperge les yeux de Murine et se rend à la Maison du Président pour un second dîner tardif avec C. T. et la Moms, où il bâfre avec une voracité bestiale qui ranime l’instinct maternel de la Moms mais se traduit par une affreuse indigestion à son réveil, au petit matin.

« Donc la souffrance atténue la solitude », dit Blott.

Deux tournants de couloir plus loin, dans la S.V. 5, où la visionneuse, sur le mur sud, n’est pas allumée, le Canadien John Wayne se trouve avec LaMont Chu et « T.P. l’Endormi » Peterson et Kieran McKenna et Brian van Vleck.

« Il parle de développer le concept de maîtrise tennistique », dit Chu aux trois autres. Ils sont assis en tailleur par terre, à l’indienne, Wayne est adossé à la porte et fait pivoter sa tête pour relaxer son cou. « Son idée, c’est que le processus pour arriver à une vraie maîtrise du niveau Show est lent et frustrant. Humiliant. Moins une question de talent que de tempérament.

– C’est vrai, Mr Wayne ? »

Chu dit : « … c’est parce qu’on procède par plateaux successifs pour atteindre cette maîtrise, de sorte qu’il y a un progrès radical jusqu’à un certain platal, puis on stagne et, pour accéder au platal supérieur, il faut s’entraîner inlassablement, s’adonner à une longue pratique répétitive et frustrante, sans réfléchir, et s’y tenir.

– *Plateau*, corrige Wayne en contemplant le plafond et en appuyant sa nuque isométriquement contre la porte. Au singulier comme au pluriel. Mais sans *x* au singulier. »

La visionneuse allumée sans diffuser d'image a la couleur de l'horizon sur l'Atlantique par temps froid. La posture de Chu, jambes croisées, est irréprochable. « Ce que John veut dire, c'est que les attitudes de refus, refus de trimer et de suivre patiemment la route vers la maîtrise, se résument à trois types fondamentaux. Trois types. Vous avez ce qu'il appelle le type Désespéré, c'est-à-dire le gars qui tient le coup tant qu'il progresse rapidement, puis qui cale quand il a atteint le plateau, qui voit qu'il fait du sur-place, qu'il ne progresse plus, qu'il régresse même un peu, et ce type cède à la frustration, au désespoir, parce qu'il n'a ni l'humilité ni la patience nécessaires pour persévérer, pour continuer à marner, il trouve que l'accession au plateau supérieur prend trop de temps, et qu'est-ce qui arrive ?

– Geronimo ! s'exclament les autres gosses, pas tout à fait à l'unisson.

– Il saute en plein vol, c'est ça », dit Chu. Il se réfère aux bulletins. La tête de Wayne fait branler légèrement la porte. Chu poursuit : « Ensuite il y a le type Obsessionnel, explique J. W., tellement désireux de passer au plateau suivant qu'il ne connaît même pas le sens du mot *patience*, encore moins du mot *humilité* ou du verbe *marner*, et quand il stagne sur un plateau il essaie de s'en sortir par la force de sa volonté, il se démène comme un malade, bosse de plus en plus dur, frénétiquement, il en fait trop, il se blesse et, très vite, devient un blessé chronique, il se traîne sur le court mais redouble d'effort malgré tout jusqu'au moment où il ne tient plus sur ses jambes, n'arrive plus à placer ses coups, alors il dégringole dans le classement et, un jour, on frappe à sa porte et c'est deLint qui vient pour une petite causerie au sujet de son avenir ici, à E.T.A.

– Banzaï ! Booya ! Adiós !

– Enfin, le troisième type, qui est peut-être le pire pour John, parce qu'il peut passer pour de la patience et de l'humilité. C'est le type Complaisant, qui progresse radicalement jusqu'à ce qu'il atteigne un plateau, se satisfait de cette progression radicale et reste sur le plateau atteint parce qu'il s'y trouve bien, ça lui convient, il ne fait aucun effort pour en bouger et très tôt, on s'aperçoit qu'il adapte sa façon de jouer à ce plateau pour compenser les défauts de la cuirasse que celui-ci représente – tout son jeu est désormais basé sur ce plateau. Alors, peu à peu, les gars qu'il avait l'habitude de battre commencent à le battre, ils identifient ses défauts, son classement s'en ressent mais il dit qu'il s'en fout, qu'il joue uniquement pour le plaisir, il sourit tout le temps mais son sourire se fige, se résigne, il continue à sourire et tout le monde le trouve sympa, c'est un bon copain, sauf qu'il stagne alors que les autres passent aux plateaux supérieurs, il se fait battre de plus en plus souvent, mais il est content. Et puis un jour on frappe à sa porte.

– C'est deLint !

– Une petite causerie.

– Geronzaï ! »

Van Vleck regarde Wayne qui est maintenant tourné, les mains appuyées contre le chambranle de la porte, une jambe tendue en arrière pour étirer son mollet droit. « C'est ce que vous nous conseillez, Mr Wayne ? Ou c'est seulement Chu qui se prend pour vous ? »

Ils veulent tous savoir comment fait Wayne : n° 2 continental junior à dix-sept ans seulement, très probablement n° 1 après le WhataBurger et déjà sollicité par des agents ProServ que Lateral Alice Moore a sélectionnés à la demande de Tavis. Wayne est le Grand Copain le plus prisé à E.T.A. Pour être dans le groupe de Wayne, il faut participer à un tirage au sort.

LaMont Chu et T.P. Peterson lancent des poignards optiques à van Vleck quand Wayne, se retournant pour étirer un muscle fléchisseur de la hanche, répond qu'il a dit à peu près tout ce qu'il avait à dire.

« Todder, j’admire ta jugeote, j’admire cette forme de scepticisme matérialiste chez les jeunes, même s’il est un peu déplacé ici. Donc, même si je suis baisé question statistiques et que je n’ai pratiquement aucun moyen de m’en sortir … » dit M. Pemulis en S.V. 2, subdortoir C, assis sur le bord d’un divan, séparé de ses quatre mômes, tous en tailleur sur des coussins, par un ou deux mètres de moquette beige à longs poils. Il reprend : « Je vais récompenser ton scepticisme matérialiste en te laissant une chance sur deux, cette fois, je n’ai donc que deux cartes et je te les montre, une dans chaque main… » Il s’interrompt brusquement, se frappe la tempe avec le talon de la main qui tient un valet. « Holà, où avais-je la tête ? On doit d’abord allonger nos billets de cinq. »

Otis P. Lord s’éclaircit la gorge : « La mise.

– Moi j’appelle ça le pot, dit Todd Possalthwaite en déposant un billet de cinq sur la petite pile.

– Seigneur, doux Jésus, dans quel pétrin je me fourre avec ces mômes qui jargonnent comme des vieux croupiers de Jersey Shore. J’ai dû rater un épisode. Tant pis, vous avez pigé ? Alors, Todd, mon gars, tu choisis une seule de ces cartes, on a le valet de trèfle et la dame de pique, tu choisis… et je les repose à l’envers toutes les deux, je les remue un peu, je ne les bats pas, je les remue seulement pour que tu ne les perdes pas de vue, et tu suiiiiiis la carte que tu as choisie, par ici, par là, ici, là… avec trois cartes j’avais peut-être une chance que tu la rates, mais avec deux ? Seulement *deux* ? »

Ted Schacht en S.V. 3, devant sa maquette buccale géante en pâte à modeler, une énorme denture caricaturale, des plaques blanches de dents et d’obscènes gencives roses, des fils dentaires gros comme de la ficelle de jute enroulés autour de ses deux poignets :

« Le truc vital ici, messieurs, n’est pas la force ni la fréquence de rotation du fil sans particules mais le *mouvement*, voyez, un doux mouvement de scie, tout doux, de haut en bas sur les contours de l’émail –

il fait sa démonstration sur le côté d'une prémolaire grosse comme la tête des gosses, la gencive en pâte à modeler émet des bruits de succion dégoûtants, les cinq gosses de Schacht ont les yeux vitreux ou fixés sur leurs montres – et maintenant voilà l'astuce, *voilà* ce que trop peu de gens comprennent : *en bas*, en dessous de la ligne visible de la gencive dans les petites cavités de chaque côté du monticule gingival qui obstrue l'interstice, en bas, *en dessous*, là où les particules les plus pernicieuses se dissimulent et prolifèrent. »

Troeltsch fait cours dans sa chambre du subdortoir C, qu'il partage avec Pemulis et Schacht, mollement adossé contre ses deux oreillers et l'un de ceux de Schacht, l'humidificateur gazouille, l'un des gosses tient un Kleenex prêt à l'emploi.

« Les garçons, ce dont je vais vous parler, c'est de la répétition. Ça dure toujours. C'est entendre les mêmes phrases de motivation encore et encore, de façon de plus en plus répétitive, jusqu'à ce qu'elles vous rentrent dans les tripes. C'est répéter les mêmes pivots, les mêmes allongements, les mêmes coups encore et encore et toujours, c'est en répétant pour répéter qu'on engrange les résultats à votre âge, les gars, c'est pour ça qu'ils ne demandent pas de progrès significatifs avant quatorze ans, ils demandent de répéter les mouvements et les gestes, de répéter et répéter jusqu'à ce que le poids croissant de la répétition vienne lester les mouvements eux-mêmes dans votre conscience et au-delà, par la répétition ils pénètrent dans l'ordinateur, le C.P.S. Le langage machine. La part autonome qui vous fait respirer et transpirer. Ce n'est pas par hasard qu'ils vous disent Mangez, Dormez, Respirez tennis ici. Ce sont des actes autonomes. La progression, c'est l'accumulation au moyen de mouvements répétitifs irréfléchis. Le langage machine des muscles. Jouez jusqu'à ce que vous puissiez le faire sans réfléchir. À quatorze ans, donnez et recevez, c'est leur idée. *Just do it*. Sortez-vous de la tête qu'il y a une idée derrière tout ça, parce qu'il n'y en a évidemment pas. L'idée de la répétition, c'est qu'il n'y a pas d'idée.

Attendez qu’elle imprègne la machine et ensuite vous verrez que ça vous libère la tête. Une fois que les mécanismes sont bien rentrés, vous n’avez plus besoin de leur faire de la place dans votre tête. Le logiciel est installé. Intégré au disque dur. C’est fou ce que ça libère la tête. Suffit d’attendre. Après, quand vous jouez, vous pensez de façon complètement différente. C’est comme si le court était en vous. La balle cesse d’être une balle. La balle devient simplement une chose dont la place *naturelle* est dans l’air et qui doit tournoyer. C’est alors qu’ils vous enseignent la concentration. Dès maintenant, vous devez vous concentrer, bien sûr, vous n’avez pas le choix, le logiciel n’est pas encore installé, vous devez réfléchir à chaque geste. Mais attendez d’avoir quatorze ou quinze ans. Là, ils regardent sur quel plateau vous êtes. Quinze ans, maxi. Alors les histoires de concentration et de caractère interviennent. Là, ils se mettent vraiment à vous filer le train. C’est le plateau fatidique où le caractère commence à compter. L’application, la conscience de soi, la tête parlante, les voix qui caquettent, l’essoufflement, la peur opposée à tout ce qui n’est pas la peur, l’image de soi, les doutes, les hésitations, un petit bonhomme pète-sec aux lèvres pincées à l’intérieur de votre esprit, qui radote sur la peur, le doute, les défauts de la cuirasse. Alors là, oui, ça commence à compter. À treize ans au plus tôt. Ils y font gaffe entre treize et quinze. C’est aussi l’âge des rituels de passage à l’état d’adulte dans plusieurs civilisations. Pensez-y. Jusque-là, répétition. Jusqu’à ce que vous soyez des machines, c’est ce qu’ils recherchent. Vous devez vous pénétrer des mouvements. Pensez à cette formule : Se Pénétrer des Mouvements. Les intégrer à la carte mère. Vous ne savez pas la chance que vous avez en ce moment, les gars. »

James Albrecht Lockley Struck Jr, d’Orinda, Californie, préfère les longues interfaces de type questions-réponses, avec de la musique d’ambiance et des images relaxantes qui défilent sur la visionneuse de la S.V. 8, des vagues déferlantes, des étangs chatoyants, des champs de blés mouvants.

« Encore deux et c’est fini, mes droogies.

– Mettons, le match est serré et le type commence à chounailler. Les balles sont largement dedans et il crie qu’elles sont dehors. Alors que ça saute aux yeux.

– Sous-entendu : dans le cas où il n’y a pas de juge de ligne, Traub, c’est ça ? »

Audern Tallat-Kelpsa, aux yeux bleus glaçants, s’en mêle : « Dans les premières manches. Quand ils nous donnent seulement deux balles. Le code d’Honneur. Et tout d’un coup le gars se met à chounailler. Ça arrive.

– Je sais que ça arrive. »

Traub dit : « Soit il chounaille carrément, soit c’est rien que pour vous emmerder. Qu’est-ce qu’on fait, on chounaille aussi ? Du tac au tac, ou quoi ?

– Supposons-nous qu’il y a un public ?

– Une première manche. Un court isolé. Pas de témoins. On n’est que deux. On chounaille aussi ?

– Non, vous ne chounaillez pas. Vous continuez à jouer, sans un mot, en souriant. Si vous gagnez quand même, vous aurez grandi intérieurement.

– Et si on perd ?

– Si vous perdez, vous allez pisser dans sa gourde en douce avant le jeu suivant. »

Quelques gosses ont des carnets et hochent la tête d’un air studieux en prenant des notes. Struck est un tacticien réputé, très académique dans les séances de groupe G.C., avec une attitude professorale et détachée qui lui vaut le respect de ses pupilles.

« On parlera du sabotage des gourdes vendredi », dit Struck en consultant sa montre.

Carl Whale, treize ans et affligé d’un strabisme atrocement convergent, lève la main. Acquiescement de Struck.

« Mettons qu’on ait envie de péter.

– Tu parles sérieusement, Mobes, j’espère.

– M’sieur Jim, mettons qu’on est en train de jouer et que, tout d’un coup, on a envie de péter. Un de ces gros prouts brûlants tout comprimés.

– Je vois le genre. »

Murmures expressifs, clins d’œil échangés. Josh Gopnik approuve vigoureusement de la tête. Struck se tient très droit sur le côté de la visionneuse, les mains dans le dos comme un professeur d’Oxford.

« Je veux dire le genre vraiment urgent. » Whale regarde furtivement autour de lui. « Mais vous êtes pas sûr que c’est pas une envie d’aller aux toilettes, en fait, qui prend la forme d’un prout. »

Maintenant cinq têtes dodelinent, gênées, impatientes : c’est visiblement un problème des moins de 14 ans. Struck examine ses ongles.

« Tu veux dire déféquer, alors, voilà ce que tu veux dire, Mobes. Aller aux toilettes. »

Gopnik lève les yeux. « Carl veut dire genre quand on sait pas quoi faire. Quand on croit qu’on a envie de péter mais qu’en vrai on a envie de faire caca.

– Pendant une compétition, par exemple, on peut pas s’accroupir, pousser et voir ce qui se passe.

– Donc par prudence on s’abstient, dit Gopnik.

– … de péter, dit Philip Traub.

– Mais si on se retient de péter alors que c’est urgent, on est obligé de continuer à jouer en trimballant à travers tout le court un énorme prout comprimé à l’intérieur. »

Deux étages plus bas, Ortho Stice et sa nichée : le petit cercle bibliothéquien de chaises moelleuses et de lampes dans le chaleureux foyer devant la porte du subdortoir C :

« Et ce qu’il dit, c’est que ce qu’il dit va au-delà du tennis, meine Kinder. *Meine Kinder*, bah, ça signifie plus ou moins ma famille. Il me reluque droit dans les yeux et me dit qu’il s’agit de fouiller au plus profond

de soi-même, de descendre dans des régions qu'on ne connaissait même pas et de vivre dedans. Et le seul moyen d'y parvenir : le sacrifice. Souffrance. Abnégation. Qu'est-ce que vous êtes prêts à donner ? Vous l'entendrez vous le demander si vous avez un jour le privilège d'obtenir une interface. L'invitation peut arriver n'importe quand : l'homme veut une interface mano a mano. Vous l'entendrez vous le répéter inlassablement. Ce que vous avez à donner. Ce dont vous êtes prêts à vous défaire. Vous m'avez l'air pâlichon, Wagenknecht. Si ça file le trac ? Vous pouvez parier vos petits culs roses que ça file le trac. C'est le grand jour. Il vous parlera sans détour. C'est une question de discipline, d'honneur et de sacrifice à quelque chose de bien plus grand que votre propre cul. Il parlera de l'Amérique. Il parlera de patriotisme, vous pouvez en être sûrs. Il vous dira que le jeu patriotique est la clé de la réussite. Il n'est pas américain mais je peux vous garantir qu'il me rend fier d'être américain. Meine Kinder. Il vous dira qu'il faut apprendre à être un bon Américain, les gars, au moment où justement l'Amérique n'est pas très bonne elle-même. »

Longue pause. La porte d'entrée est plus neuve que le bois du chambranle.

« Je boufferais de la fibre de verre pour ce vieux. »

Si les Copains de la S.V. 8 entendent parfois de brefs applaudissements en provenance du foyer, c'est uniquement parce que Struck n'hésite pas à s'interrompre pour observer le silence nécessaire. Pour les gosses, les pauses soulignent la dignité, l'intégrité et la profondeur stagnante d'un gars qui a passé neuf ans dans trois académies différentes et doit se raser tous les jours. Il pousse un lent soupir en arrondissant les lèvres et en contemplant la bordure guillochée du plafond.

« Mobes, personnellement, je le laisserais aller.

– Vous lâcheriez le pet quoi qu'il arrive ?

– Au contraire. Je le laisserais aller son train à l'intérieur de moi toute la journée s'il le fallait. J'en fais une règle d'or : rien ne sort de mon derrière

pendant un match. Ni un tut ni un pouic. Si ça me force à jouer courbé, je joue courbé. Je transforme l'inconfort en digne prudence et, quand c'est particulièrement pénible, je regarde le ciel entre les points et je dis Merci monsieur j'en veux encore. Merci monsieur j'en veux encore. »

Gopnik et Tallat-Kelpsa en prennent bonne note.

Struck dit : « Ça, c'est si je veux tenir le coup longtemps. »

« Sur *un* côté du monticule gingival, puis par-dessus le sommet et en redescendant de l'*autre* côté, à la longue vous devriez acquérir un certain doigté avec le cordage. »

« Maintenant la grande question du caractère, c'est : est-ce que, après un coup de bol comme il en arrive une fois sur cent, on lève nos petites menottes en l'air et on regagne bêtement notre coin pour lécher nos blessures, ou est-ce qu'on plisse les yeux, relève le menton et dit Pemulis ô Pemulis, doublons la mise puisque toutes les chances semblent honteusement de notre côté aujourd'hui ? »

« Donc ils le font exprès ? demande Beak. Ils veulent qu'on les déteste ? »

Limites et rituels. Il est presque l'heure du dîner en commun. De temps en temps, Mme Clarke, dans la cuisine, laisse Mario taper sur un triangle avec une louche en acier pendant qu'elle ouvre les portes du réfectoire. Ils obligent les serveurs à porter des charlottes et des gants de gynécologue obstétricien. Hal pourrait cracher sa chique et se faufiler dans les tunnels, sans aller nécessairement jusqu'à la salle de Pompe. Et arriver avec vingt minutes de retard seulement. Il pense distraitement et abstraitement aux limites et rituels, écoute Blott donner sa vision des choses à Beak. Genre : y a-t-il une délimitation précise, une différence quantifiable entre le simple besoin et le désir profond ? Il se redresse pour cracher dans la poubelle. Une dent lui fait un peu mal du côté gauche.

I. Les athlètes sélectionnés en équipe première arborent la lettre initiale de leur université sur un vêtement comme signe distinctif.

II. « De un, plusieurs », en référence à la devise des États-Unis *E pluribus unum*, « De plusieurs, un ».

OceanofPDF.com

LA PREMIÈRE EXPÉRIENCE VAGUEMENT, TRÈS VAGUEMENT, AMOUREUSE DE MARIO INCANDENZA, JUSQU’ALORS

À la mi-octobre de l’A.S.V.A.I.D., Hal avait invité Mario pour une balade post-prandiale et ils se baladaient donc sur le site d’E.T.A. entre les courts Ouest et les coteaux arborés, Hal avec son sac de sport. Mario devina que Hal avait envie d’être un peu seul, alors il feignit (Mario) d’être très intéressé par un assemblage feuille-brindille sur le bord du chemin et se laissa distancer par Hal. Le terrain longeant les arbres et les fourrés, taillis, buissons, broussailles ou Dieu sait quoi était entièrement jonché de feuilles qui, bien que mortes, n’avaient pas encore tout à fait perdu leur couleur. Ils marchaient dessus. Mario clopinait d’arbre en arbre, s’arrêtait devant chacun d’eux. Il était 19 h 00, entre chien et loup, il ne restait qu’une morve

de soleil au-dessus de Newton, les endroits à l'ombre étaient froids et une sorte de tristesse bilieuse s'insinuait dans la lumière. Les lampadaires disposés le long des sentiers n'étaient pas encore allumés.

Une agréable odeur d'herbes brûlées malgré l'interdiction s'élevait d'East Newton, mêlée aux relents de cuisine qui s'échappaient des ventilateurs situés à l'arrière du réfectoire. Deux mouettes faisaient du vol stationnaire au-dessus des poubelles au fond du parking. Les feuilles craquaient sous les pieds. Les pas de Mario rendaient à peu près ce son : crac crac crac stop ; crac crac crac stop.

Un véhicule d'enlèvement des ordures Empire Waste Displacement passa en sifflant au-dessus d'eux, dans la trajectoire montante de son catapultage, avec son gyrophare bleu clignotant.

Mario se trouvait près de l'espèce de hernie que forme la bordure des arbres au bout de l'enceinte des courts Ouest. Un terrible fracas – ramures lacérées, branches de saule raclées sur le sol – parvint des profondeurs broussailleuses, à la naissance du coteau, et voilà soudain qu'apparut en ligne de mire le navire de guerre U.S.S. Millicent Kent, une fille de seize ans de Montclair, New Jersey, n° 1 simple dames de l'équipe A des filles de moins de16 ans, qui devait accuser le double quintal sur la balance. Gauchère, revers à une main, un service que Donnie Stott aime mesurer au radar et consigner sous forme de graphiques. Mario avait filmé l'U.S.S. Millicent Kent pour des analyses des entraîneurs à maintes reprises. Ils échangèrent un chaleureux salut. C'était l'une des deux seules joueuses d'E.T.A. aux veines saillantes sur les avant-bras. Au printemps dernier, elle avait été l'objet d'un pari qui avait donné lieu à de furieuses enchères à l'occasion d'un concours de développé couché contre Schacht, Freer et Petropolis Kahn organisé par M. Pemulis : elle avait battu Kahn, Freer s'était défilé et Schacht avait fini par gagner mais en lui tirant son chapeau. Elle faisait sa promenade d'après-dîner réglementaire, qu'on lui imposait pour surveiller son poids, elle serrait une Penn 5 dans chaque

main, elle était en survêtement E.T.A. et avait un énorme nœud violet scotché ou collé sur le sommet arrondi de ses cheveux. Elle dit à Mario qu'elle venait de voir une chose très curieuse un peu plus loin dans les buissons à l'orée des arbres. Sa masse de cheveux, haute et bombée comme une pilule, évoquait une tiare papale ou un couvre-chef de policeman britannique. Mario lui dit que son nœud était génial et que c'était une sacrée surprise de se retrouver face à elle, comme ça, là, dans la fraîcheur vespérale. D'après Bridget Boone, la coiffure de l'U.S.S. Millicent Kent faisait penser à un missile émergeant de son silo, paré au lancement. Le reste de morve solaire déclinait derrière les cheveux de l'U.S.S. Millicent, qui avaient un aspect dur et presque osseux, comme un amas de nodules tissés dans des fibres réticulaires ou une éponge loofah sèche, résultat d'une permanente maison qui avait mal tourné durant l'été, expliqua-t-elle, et les avait rendus tout crépus ; ils commençaient à peine à regagner un peu de souplesse, ce qui lui permettait enfin d'y attacher un nœud. Mario dit que le nœud formait un T, ce fut tout ce qu'il put dire sur le sujet. (Il n'avait pas littéralement dit « fraîcheur vespérale ».) L'U.S.S.M.K. relata que, tandis qu'elle s'amusait à se frayer un chemin dans les ronciers que Mme Incandenza – du temps où elle s'aventurait encore dehors – avait plantés afin de décourager les employés à mi-temps de couper à travers la colline pour gagner E.T.A., elle était tombée sur un trépied télescopique Husky modèle VI, flambant neuf, argenté, bien campé sur ses trois pieds, en plein milieu du taillis. Sans raison apparente et sans que fussent visibles les moindres empreintes de pas ou autres brisées hormis celles de l'U.S.S. Millicent elle-même. Elle fourra une balle de tennis dans chacune de ses poches, prit Mario par la main et le pria de la suivre par là-bas, ça ne prendrait qu'une minute, pour qu'il lui donne son point de vue sur la question et lui serve de témoin plus tard quand elle raconterait la chose aux autres. Mario répondit que le Husky VI était vendu avec une rotule panoramique et un déclencheur. Aidé par la fille, qui le guidait d'une main

et, de l’autre, débroussaillait la voie, il l’accompagna donc dans la végétation touffue à l’orée des arbres. La lumière avait maintenant la même teinte que le nœud de l’U.S.S.M.K. Elle jura que c’était quelque part par là. Mario dit que son défunt père utilisait un Husky IV, moins sophistiqué, à l’époque de ses premiers films d’art et d’essai, ainsi qu’une dolly de sa fabrication, des sacs de sable et des projecteurs halogènes au lieu de lampes Klieg. Différentes espèces d’oiseaux gazouillaient.

L’U.S.S Millicent Kent dit à Mario, en confidence, qu’il avait, selon elle, les plus longs, les plus gracieux, les plus mignons cils de tous les garçons des deux continents, des trois en comptant l’Australie. Mario la remercia aimablement en l’appelant madame et en s’efforçant de prendre l’accent sudiste.

L’U.S.S. Millicent Kent dit qu’elle n’était pas sûre de pouvoir faire la différence entre ses nouvelles empreintes de pas et les anciennes, celles qui menaient au trépied, et que cela l’ennuyait parce que la tombée de la nuit risquait de l’empêcher de retrouver le trépied, si bien que Mario refuserait de croire qu’elle avait réellement vu un truc aussi abracadabrant qu’un trépied argenté rutilant prêt à l’emploi, sans raison, au milieu de nulle part.

Mario se déclara tout à fait certain que l’Australie était un continent. En marchant, il s’approcha de la base de la cage thoracique de l’U.S.S. Millicent.

Il entendit des craquements en provenance d’un taillis voisin, mais il doutait que ce fût Hal, parce que Hal était généralement très silencieux dans ses déplacements, tant à l’extérieur qu’à l’intérieur.

L’U.S.S. Millicent Kent avoua à Mario que, bien qu’on la considérât comme une grande joueuse, capable d’une montée au filet d’une rapidité extraordinaire et avec une envergure titanesque dans la lignée d’un jeu surpuissant à la Betty Stöve/Venus Williams, et qu’on lui prédît un avenir triomphal dans le Show, sa véritable passion (cela devait rester entre eux) n’avait jamais été le tennis mais la danse moderne interprétative, pour

laquelle elle était soi-disant moins naturellement douée alors qu'elle adorait ça et qu'elle avait consacré presque tous ses loisirs de petite fille en dehors des courts à s'exercer en justaucorps devant une grande glace dans sa chambre de la banlieue de Montclair, New Jersey, mais que ses dons illimités pour le tennis et ses coups instinctifs lui avaient valu de nombreuses offres de scolarité gratuite en pension complète dans des universités, et qu'elle avait toujours rêvé d'être pensionnaire. Mario lui demanda si le trépied Husky VI était le TL avec embouts en caoutchouc gaufré et rotule panoramique à 360° ou le SL avec embouts non gaufrés et rotule panoramique à 180° seulement, celle qui pivotait en arc de cercle mais ne permettait pas un tour complet. L'U.S.S Millicent lui révéla qu'elle avait accepté d'aller à E.T.A. à l'âge de neuf ans uniquement pour échapper à l'emprise de son père. Elle appelait son père le Vieux et on entendait bien que, dans son esprit, elle l'écrivait avec une majuscule. Sa mère avait quitté le domicile familial alors que l'U.S.S. Millicent n'avait que cinq ans, pour s'enfuir du jour au lendemain avec un homme de la compagnie Con-Edison venu lui proposer une évaluation gratuite d'efficacité énergétique domestique. Elle n'avait pas revu son Vieux depuis six ans maintenant mais, dans son souvenir, il mesurait presque trois mètres et souffrait d'une obésité maladive, raison pour laquelle tous les miroirs de la maison, ainsi que la baignoire, étaient deux fois plus larges que la normale. Une de ses sœurs aînées, férue de natation synchronisée, était tombée enceinte et s'était mariée au lycée peu après le départ de leur mère.

Pendant tout ce temps, il y eut d'autres craquements et fracas sur le coteau. Mario a toujours du mal à comprendre les nuances. Un oiseau perché sur la plus haute branche d'un petit arbre les regardait sans rien dire. Mario se rappela tout à coup une blague de Michael Pemulis :

« Si deux personnes se marient en Virginie-Occidentale et puis qu'elles déménagent dans le Massachusetts et ont envie de divorcer, quel est leur plus gros problème pour divorcer ? »

L’U.S.S.M.K. dit que son autre sœur aînée avait été admise dans la troupe de spectacles sur glace Ice Capades à 15 ans à peine, dans le chœur des danseurs où le principal défi artistique était de ne pas tomber ou de ne pas faire tomber les autres en leur rentrant dedans.

« C’est de divorcer de sa sœur parce que Pemulis dit que, en Virginie-Occidentale, des tas de gens se marient entre frère et sœur.

– Prends-moi la main.

– Mais c’était juste une blague, hein. »

À présent la lumière avait une couleur de cendres et de scories, comme au fond d’un Weber Grill. L’U.S.S. Millicent Kent menait la marche selon un système de cercles décroissants. Elle raconta que, à l’âge de huit ans, rentrée de bonne heure à la maison après les entraînements de l’USTA Jr. à Passaic, New Jersey, et impatiente d’enfiler le vieux justaucorps pour s’adonner à quelques exercices de danse moderne interprétative dans sa chambre, elle avait surpris son père vêtu dudit justaucorps. Lequel, inutile de le préciser, ne lui allait pas très bien. Ses énormes pieds nus étaient engoncés, partiellement, dans une paire de chaussons de gymnastique sans lanières que Mme Kent avait oubliés dans sa précipitation. Il avait repoussé sur le côté tous les meubles de la salle à manger et il se livrait à des cabrioles devant le très large miroir, dans ce justaucorps violet ridiculement trop petit et trop moulant. Mario dit que le violet était vraiment la couleur de l’U.S.S. Millicent. Des *cabrioles*, répéta-t-elle, il n’y avait pas d’autre mot pour ça, même si ça faisait froid dans le dos. Des pirouettes et des ronds de jambe. Des minauderies, aussi. L’entrejambe du justaucorps ressemblait à un lance-pierres tant il était déformé. Il ne l’avait pas entendue entrer. L’U.S.S. Millicent demanda à Mario s’il avait déjà vu le yin-yang d’une fille. D’obscènes chairs marbrées et poilues formaient des boursouflures et des protubérances tout autour du justaucorps, se rappelait-elle. Elle-même avait déjà une silhouette voluptueuse à l’âge de huit ans, dit-elle à Mario, mais le Vieux était une baudruche d’une tout autre

dimension. Mario ne cessait de répéter « Sapristi ! », c'était tout ce qu'il trouvait à dire. Sa chair tressautait et tremblotait au gré de ses cabrioles. C'était répugnant, dit-elle. Il n'y avait aucune trace de Husky VI ou autre modèle de trépied dans les taillis et les bosquets. Elle avait littéralement employé le mot « yin-yang ». Mais son Vieux n'était pas un simple travesti ordinaire, dit-elle ; il se déguisait exclusivement avec des vêtements féminins empruntés à la *famille*. Elle s'était bien souvent demandé pourquoi les maillots une-pièce et les jupes de patineuse de ses sœurs, qui n'étaient pas exactement maigrelettes non plus et ne portaient pas des tailles fillette, paraissaient toujours étirés en tous sens et distendus comme des élastiques usés. Le Vieux, qui ne l'avait pas entendue entrer, donc, continua ses cabrioles et ses entrechats pendant plusieurs minutes encore jusqu'à ce qu'elle croise son regard minaudier dans la glace, dit-elle. Ce fut alors, dit-elle encore, qu'elle comprit qu'elle devait s'enfuir. Et, comme par hasard, dit-elle toujours, la responsable des Admissions du vieux de Mario l'avait appelée justement ce soir-là. Le destin, quoi. Un coup de veine. La fatalité.

« Yin-yang », reprit Mario en acquiesçant. La main de l'U.S.S. Millicent était grande, chaude et avait le degré d'humidité d'un tapis de bain utilisé par plusieurs personnes en succession rapide.

La cadette de ses sœurs aînées, bien des années après, avait informé l'U.S.S.M.K. que les premiers soupçons sur le Vieux étaient nés d'un incident remontant à la petite enfance de l'aînée, à qui Mme K. avait cousu un costume spécial en lamé or, avec arc et flèche, pour jouer Cupidon à la fête scolaire de la Saint-Valentin, un incident survenu un jour où l'école avait fermé plus tôt que d'habitude à cause d'une alerte à l'amiante et où cette sœur aînée, rentrant à l'improviste, avait trouvé le Vieux dans la salle de jeux du sous-sol affublé des petites ailes et d'une couche-culotte affreusement distendue, prenant la pose d'après un Titien assez célèbre de l'aile Renaissance du Met, et la cadette lui avait dit que l'aînée avait refusé d'admettre ce qu'elle avait vu, était restée en plein déni pendant assez

longtemps, jusqu'à ce qu'une crise d'hystérie pendant les répétitions d'un spectacle Ice Capades pour la Saint-Valentin provoque un retour du refoulé et que le personnel du bureau de Soutien psychologique de Ice Capades l'aide à démêler ses souvenirs.

Tout à coup, l'U.S.S. Millicent s'arrêta dans un fourré non épineux, du sumac vénéneux en fait, se tourna avec une étrange lueur dans l'œil qui n'était pas dans l'ombre des pins, écrasa la grosse tête de Mario contre la région située juste en dessous de ses seins et lui dit qu'elle avait un aveu à lui faire impérativement, à savoir que ses cils et l'espèce de gilet doté d'une barre antivol extensible qu'il utilisait pour se tenir droit lui causaient depuis longtemps de terribles émois sensuels. Ce que Mario perçut comme une soudaine baisse radicale de la température ambiante fut en réalité un effet du stimulus sexuel de l'U.S.S. Millicent Kent qui pompait de formidables quantités d'énergie dans l'air environnant. La figure de Mario était tellement comprimée contre le thorax de l'U.S.S. Millicent qu'il devait se tordre la bouche vers la gauche pour pouvoir respirer. Le nœud de l'U.S.S.M.K. se détacha de ses cheveux et papillonna dans le champ de vision de Mario, telle une mite violette géante et affolée. L'U.S.S.M.K. essayait de déboutonner le pantalon de velours de Mario, s'énervait sur le système complexe de lanières et de fixations à la base de son gilet Velcro à armature qui chevauchait sa ceinture, tandis que Mario essayait, lui, de réagencer sa bouche à la fois pour respirer et avertir l'U.S.S.M.K. qu'il était incroyablement chatouilleux dans la région du nombril et juste en dessous. Il entendit vaguement la voix de son frère Hal quelque part vers l'est, qui criait son nom mais sans vociférer outre mesure. L'U.S.S. Millicent Kent lui disait que ce qui se passait entre eux la rendait encore plus fébrile que lui. Il est vrai que les bruits de succion que produisait Mario en tentant d'aspirer de l'air par une bouche sérieusement distordue vers la gauche pouvaient être interprétés comme l'anhélation de l'excitation sexuelle. Quand l'U.S.S. Millicent enroula un bras autour de l'épaule de Mario pour le hisser

à sa hauteur et enfonça son autre main sous l’ourlet du gilet serré, puis dans le pantalon et le caleçon en quête d’un pénis, Mario devint si chatouilleux qu’il se plia en deux, écarta sa figure de la poitrine de l’U.S.S. Millicent et rit aux éclats, de sa voix haut perchée et si caractéristique que Hal n’eut aucun mal à le localiser, bien que l’efficacité de son système de navigation fût compromise par quinze minutes de solitude dans le secret aromatique des pins.

Mario expliqua plus tard que ce fut comme quand on a un mot sur le bout de la langue et qu’on n’arrive pas à s’en souvenir, jusqu’au moment où on n’y pense plus et que, hop, ça sort d’un seul coup, à l’intérieur de la tête : ce fut en remontant la côte, tous trois ensemble, vers la zone bordée d’arbres, sans autre idée que de regagner Comm.-Ad. par le plus court chemin dans l’obscurité, qu’ils tombèrent sur le trépied cinématographique, un rutilant Husky TL à embouts gaufrés, au milieu d’un taillis ni particulièrement haut ni particulièrement dense.

OceanofPDF.com

30 AVRIL – ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Steeply dit : « Donc vous avez finalement choisi Boston comme centre opérationnel et, pour nous, ça signifie que c'est le lieu de l'origine supposée du Divertissement. »

Marathe manifesta sa bonne volonté par un geste vague : il acceptait de jouer le jeu si Steeply le désirait. « Mais ça ne manque pas de logique. La cité de Boston E.U. est la plus proche de la Convexité. Donc la plus proche du Québec. À un jet de salive, comme vous dites. » Son fauteuil roulant grinçait légèrement quand il bougeait. Un klaxon d'automobile, quelque part entre la ville et eux, résonna longuement. Le sol du désert était de plus en plus froid ; ils le sentaient. Il se félicita d'avoir pris un bon coupe-vent.

Steeply secoua la cendre de sa cigarette d'un geste du pouce, une grossière façon de faire qui n'avait plus rien de féminin. « Mais nous ne sommes plus sûrs qu'ils aient réellement des copies. Et puis, est-ce que ce film… je cite… "anti"-Divertissement que le cinéaste est censé avoir réalisé pour contrer la létalité existe vraiment ? Ça peut très bien être un simple jeu

pour vous et le F.L.Q.[46], une manière d'utiliser la promesse de l'anti-Divertissement afin d'obtenir des concessions. Une sorte de remède ou d'antidote.

– Rien ne prouve que cet antifilm soit un antidote contre la séduction du Divertissement, ce ne sont que de folles rumeurs. »

Steeply avait une technique d'interrogatoire consistant à feindre de s'affairer constamment à de petites corvées cosmétiques ou hygiéniques, ce qui laissait à Marathe le temps de réfléchir. Les éclairages de Tucson, mouvants et clignotants, formaient un globe de lumière tel qu'on en voit au plafond des salles de bal à Val d'Or, Québec. La femme de Marathe se mourait lentement d'une sténose ventriculaire[47]. Il pensa : *mourir deux fois.*

Marathe dit : « Et aussi pourquoi ne vous envoient-ils jamais sur le terrain en tant que vous-même, Steeply ? Pour ce qui est de l'apparence, je veux dire. La dernière fois vous étiez un Nègre… si c'est le mot juste… pendant presque un an, non ? »

Le haussement d'épaules états-unien s'apparente toujours à une tentative de soulèvement d'un lourd fardeau. « Haïtien, précisa Steeply. J'étais un Haïtien. Une tendance négroïde dans la persona, peut-être. » Steeply se tut, Marathe l'imita. Le cri du coyote états-unien ressemble à l'aboiement d'un chien énervé. Le klaxon persista, on croyait entendre une corne de brume au loin dans les ténèbres. À la différence des femmes qui tendent la main devant elles, lorsqu'un homme examine ses ongles, il la retourne et replie ses doigts sur la paume ; Marathe savait cela depuis son plus jeune âge. Or, quand il se grattait les commissures des lèvres, Steeply examinait ensuite ses ongles. Son silence semblait à la fois naturel et maîtrisé. C'était un agent opérationnel compétent. L'air fraîchit encore, des tourbillons de brise montaient du désert vers la corniche, des souffles saccadés comme ceux que produisent les pages d'un livre qu'on feuillette. À cause de sa grotesque robe sans manches, la chair de poule hérissait ses bras nus, saisis de froid. S'apercevant que Steeply n'avait plus ses absurdes

lunettes de soleil qu'il portait encore à la tombée de la nuit, Marathe songea qu'il n'avait pas remarqué le moment exact où il les avait retirées, mais que c'était sans importance, que ça ne l'empêcherait pas de dresser un compte rendu détaillé de ses dires et gestes à Fortier. De nouveau le coyote, puis un autre, plus loin, peut-être pour répondre au premier. Mr Fortier, Mr Broullîme et quelques autres camarades en fauteuil roulant croyaient que Rémy Marathe avait une mémoire eidétique, qu'il se rappelait systématiquement les moindres détails. Marathe savait, lui, que c'était faux, car il avait été souvent incapable de reconstituer fidèlement certains incidents cruciaux auxquels il avait assisté.

OceanofPDF.com

30 AVRIL – ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Plusieurs fois, s’adressant à Steeply, Marathe avait appelé les E.U. « Votre nation emmurée » ou « Votre nation claquemurée ».

OceanofPDF.com

❍

Un gourou huilé est assis en position du lotus, en collant Lycra et débardeur. Il a une quarantaine d'années. Il est en lotus sur le range-serviette juste au-dessus du banc de traction dans la salle de musculation d'Enfield Tennis Academy, Enfield, Massachusetts. Ses muscles forment des excroissances semblables à des soucoupes, de sorte qu'il a un peu l'aspect d'un crustacé. Sa tête luit, ses cheveux sont noir de jais et bizarrement emplumés. Son sourire est commercial. On ne sait ni d'où il vient ni de quel droit il se trouve là, mais il y est toujours, en posture yogique, à un mètre au-dessus du sol caoutchouté de la salle. Sur son débardeur est écrit TRANSCEND en batik et, au dos, *DEUS PROVIDEBIT* en orange fluo. C'est toujours le même débardeur. Parfois la couleur du collant Lycra change.

Ce gourou vit de la sueur d'autrui. Littéralement. Fluides, sels et acides gras. C'est un doux dingue bien-aimé. Une institution à E.T.A. Vous venez par exemple faire quelques exercices sur les bancs, quelques étirements, abdos, flexions, bref vous vous faites une bonne suée ; puis, si vous le laissez lécher vos bras et votre front, il vous transmet un petit échantillon de sa sagesse de gourou du fitness. Son grand précepte, pendant longtemps, fut : « Et le Seigneur dit : Que le poids que tu soulèves n'excède pas ton propre poids. » La véracité de ses conseils sur la mise en forme et la prévention des blessures fait consensus. Sa langue est petite et râpeuse mais pas désagréable, comme celle d'un chaton. Ça n'a rien de pédésexuel.

Certaines filles le laissent faire aussi. Il est parfaitement inoffensif. Il est censé être arrivé avec le Dr Incandenza, le fondateur de l'Académie, dans le passé.

Certains élèves, parmi les plus jeunes, le trouvent craignos et veulent qu'il s'en aille. Quel genre de gourou s'habille en Lycra et s'alimente de la transpiration des autres ? protestent-ils. Dieu sait ce qu'il fabrique là-dedans, la nuit, quand la salle de muscu est fermée, disent-ils.

Parfois les nouveaux refusent même qu'il s'approche d'eux et règlent la résistance de la barre à un poids supérieur au leur. Le gourou sur le range-serviette reste assis là, sourit et ne dit rien. Ils s'accroupissent alors, grimacent, essaient d'abaisser la barre, mais rien à faire : ce sont eux qui sont tirés vers le haut. Ils se soulèvent, leur propre corps se soulève vers la barre qu'ils tentent d'abaisser. Il faut avoir vu, ne serait-ce qu'une fois, les yeux du type qui est tiré vers ce qu'il veut faire descendre. Et ce qui me plaît, chez le gourou sur le range-serviette, c'est qu'il ne se moque pas d'eux, ne hoche même pas sagement la tête sur son gros cou brun. Il se contente de sourire en cachant sa langue. Il est comme un bébé. Tout ce qu'il voit pénètre en lui sans faire de bulles. Il reste simplement assis. Je veux être comme ça. Capable de rester assis tranquillement en attirant la vie à moi, un front après l'autre. Son nom, paraît-il, est Lyle.

C'était C et Poor Tony qui faisaient équipe avec yrstruly[I] ce jour-là et tout ça. Le matin était vachement clair et nous on était un peu en manque mais quand même on s'est démerdés pour chourer des trucs à un vendeur sur le trottoir dans Harvard Squar où il faisait plus chaud et où la neige dégringolait des ovents et puis après Poor Tony a rencontré un vieux gonze genre micheton qu'il avait connu au Cap, genre, et Poor Tony lui a proposé comme ça de lui faire une pipe gratos, pour déconner, et du coup on est tous montés dans la tire du gonze et on lui a refait le portrait, on lui a piqué assez de $ pour tenir la journée et on lui a bien cassé la gueule, même que C

voulait qu’on le dézingue pour de bon par sécurité et tout et emmener sa tire chez ce chinetoc compréhensif qu’il connaît à Chinatown mais Poor Tony est devenu tout pâle et a dit jamais de la vie et s’est mis à gueuler et tout et on a juste laissé le mec dans son vihucule devant Mem Dr, on lui a pété la mâchoire assez pour qu’il puisse plus bouffer de fromage et C a insisté, et faut pas l’énerver là-dessus, pour lui arracher une oreille, un carnage et tout, et après C balance l’oreille dans une belpou du coup yrstruly demande à quoi ça servait. La belpou était une des belpoux qu’il y a devant Steves’ donuts dans Enfield Squar. On est retournés à la cité des Brighton Projects pour acheter de la dope et Roy Tony était toujours là sur son banc sur le terrain de jeu en fin de matinée, mais maintenant tous les Nègres des Projects étaient réveillés et dehors sur le terrain de jeu et c’était tendu mais il faisait jour et tout et on a acheté un demi-pacson à Roy Tony et on est allés à la biblioteck de Copley où on entrepose notre matos quand on bosse en bande et on est allés aux toilettes où y avait déjà des seringues par terre à cette heure et puis direct dans le chiotte et C et yrstruly on s’est engueulés pour savoir qui avait eu trois shoots et qui en avait eu que deux et on a forcé Poor Tony à nous refiler sa troisième dose et ensuite ben il fallait se ravitailler pour la nuit et encore le lendemain matin que c’était Noël et faire des réserves, c’est une lutte sans fin c’est un boulot à plein temps pour rester défoncé et y a pas de congés pour Noël, jamais. C’est une putain de chienne de vie faut pas se laisser marcher dessus. Ensuite on retourne à Harvard Squar mais en arrivant Poor Tony a voulu rester entre midi et deux au Bow & Arrow avec ses pédés en cuir rouge et autant je peux tolérer les pédés quand je suis seul autant quand je suis à plusieurs je peux pas les encaisser et yrstruly et C on a dit putain c’est quoi ces conneries et on s’est barrés, on est allés à Central Squar où ça commençait à cailler et les ovents regelaient et tout et il neigeait et on a chouré du NyQuil au CVS Drugstore où on va au rayon entretien et on prend un manche à balai pour incliner le miroir au-dessus du rayon NyQuil et on fourre du NyQuil dans le manteau

de C et on se défonce au NyQuil et alors on pique le sac d'un étranger genre étudiant chinetoc sur le quai de la Redline mais y a que des bouquins dedans et des disques dans des coffrets en plastoc de merde alors ça part à la belpou mais c'est à ce moment-là qu'on tombe sur Kely Vinoy qui racole près de la belpou devant Cheap-O records dans le Squar du côté de la boutique e-mail et elle est en manque elle est en conversession avec Eckwus et un autre mec et Eckwus dit que Stokely Darkstar s'est encore fait faire un test gratos au Fenway et que c'est confirmé sûr à 100 % qu'il a le Virus et Purpleboy il dit que Darkstar a dit comme ça que s'il plongeait il s'en foutait et qu'il en avait rien à foot de refiler le Virus aux autres par transe mission et que le bruit courait partout qu'il fallait jamais utiliser le matos de Stokely Darkstar que même si t'es en manque à mort faut en trouver un autre. Comme dit C tout compte dans ta tête quand t'es en manque et que t'as ce qu'il faut mais pas de matos et que Darkstar a du matos. Dans la bande tous ceux qui ont encore de la tête on a notre matos personnel qu'on garde pour nous sauf les vieilles déglinguées comme Kely et Purpleboy et leur mac il leur prend leurs $ et leur matos et c'est le seul qui peut leur filer des shoots et il garde Kely en manque 24 sur 7 pour qu'elle lui rapporte plus de $ et tout comme ça y a rien de pire qu'un mac et les macs de Boston sont les pires de tous 10 X pires que les mac de NY City qui sont supposés être des vrais enfoirés à NYC où yrstruly tapinait dans Columbus Squar à une époque de ma jeunesse comme Stokely Darkstar avant d'aller me mettre au vert, et on a eu une conversession mais il commençait à faire nuit et à neiger pour un Noël blanc et si on bossait pas avant 22 h 00 les Nègres de Roy Tony seraient trop bourrés pour les empêcher de nous chercher des noises et y aurait une baston et tout si on allait bosser après 22 h 00 et on n'a pas besoin de ça alors on reprend la Redline jusqu'à Harvard Squar et tous les étudiants étrangers sont dans les bars et on repère Poor Tony qui fume du shit avec des pédés derrière Au Bon Pain et on se dit qu'on n'a qu'à alpaguer un étudiant étranger qui zone

là pour Noël dans les bars et ravitailler avant 22 h 00 et donc on va tous dans la gadouille gelée au Bow & Arrow dans le Squar avec Poor Tony et Lolasister et Susan T. Cheese que je peux pas blairer et on envoie Susan T. Cheese acheter des bières et on attend et y a aucun étudiant qui sort tout seul pour le tabasser mais un vieux qui est pas un étudiant c'est clair mais qui est tellement bourré qu'il peut pas marcher droit seul dans le bar complètement défoncé à ramasser à la cuiller et Poor Tony dit à Lolasister d'aller tapiner elle accompagne Poor Tony des fois mais pas si ça vire au gore et quand y a C ça vire toujours au gore, et yrstruly j'informe Susan T. Cheese qu'elle ferait bien de tapiner elle aussi et le vieux gonze se barre défoncé en se tenant aux murs dans un manteau super classe et prometteur question $ et pointe son vieux tarin ici et là et tout vers la vitrine du Bow & Arrow où C essuie la buée, et a une conversession avec un père Noël qui sonne une grosse cloche pour faire la quête et on se dit Nom de Dieu ce qu'il traîne il va jamais se décider mais au bout d'un moment après avoir laissé le père Noël sans lui filer un rond on voit qu'il prend enfin une direction et remonte Mass Ave vers Central Squar à pied, et Poor Tony le dépasse pour arriver avant lui au coin sur le verglas dans ses foutus talons et son boa autour du cou et il l'entraîne comme il sait faire dans la ruelle aux belpoux à côté de Bay Bank au coin de Sherman St, et yrstruly et C on se prend le gonze on lui fait les fouilles et C lui défonce la tronche en beauté et on le laisse comme un rat crevé sur un tas de neige sous la belpou, et C veut encore siphonner un vihucule sur Mass Ave et foot le feu au gonze mais il a 400 $ sur sa personne et puis un manteau avec un col en fourrure et une montre qu'on lui choure et C va même jusqu'à taxer les godasses du non-étudiant qui lui vont pas et qui finissent à la belpou.

Ensuite on retourne aux Brighton Projects mais il est 22 h 00 passées c'est trop tard Roy Tony s'est pas débarrassé de ses contrôleurs de pisse il est pas libre pour le commerce et puis y a comme une Convenssion de Nègres sur le terrain de jeu des Brighton Projects avec leurs pipes à crack et

du Crown Royal dans des sacs violets et tout dans le terrain de jeu des Projects et s'ils flairent qu'on a ce genre de pacson de $ ils nous tomberont dessus en nombre c'est des animals la nuit avec leurs sacs en velours violets et leur dope coupée et du crack Redi Rok, un maousse nègre avec une casquette Patriots fait une crise cardiaque et s'écroule sur le bitume près des balançoires juste devant nous et y a pas un seul de ses *frères* comme ils disent pour l'aider il reste par terre c'est des animals la nuit et nous on se tire en vitesse des Brighton Projects et on discute. Et Poor Tony veut reprendre le métro pour Enfield Squar et essayer d'acheter de l'héro coupée à Delphina du côté des zonards d'Empire ou alors quoi d'autre zoner avec les pédés de Steves' donuts pour savoir qui c'est qu'en aurait à Enfield ou Allston et tout, mais l'héro à Delphina est merdique le bruit court partout qu'il faut pas y toucher que c'est que du Manitol et de la quinine qu'elle peut te vendre aussi bien du laxatif ou du Schweppes et C dit non à Poor Tony et C veut prendre la Redline jusqu'à Chinatown mais Poor Tony devient tout blanc et dit que Chinatown c'est trop cher en $ et tout ça, même pour l'héro, Dr Wo est à 200 $ mais au moins c'est toujours de la bonne et on a 400 $ alors C fait remarquer qu'on peut quand même se payer de l'excellente came reconnue de Wo une fois pour Noël et Poor Tony tape du talon et dit comme ça qu'on a assez de $ pour rester défoncés et défoncer Lolasister pour Noël et tout relax sans être en manque pour Noël et deux ou trois jours de plus après si on crame pas toute la tune pour le réveillon dans Chinatown au lieu d'attendre ce qui est une bonne chose mais on sait que C attend jamais vu qu'il est en manque plus vite que nous et il s'excite à mort pour Wo et il commence à avoir la tremblante et du mucous de pif déjà et tout et C faut pas l'énerver alors on dit qu'on va à Chinatown et si Poor Tony veut pas venir il a qu'à respirer un bon coup et retenir sa respi dans le Squar jusqu'à ce qu'on revient et qu'on lui file la dope, et Poor Tony dit qu'il est peut-être un suceur de bites mais qu'il faut pas le prendre pour un con.

Et donc on y va et tout avec 400 $ par la Orangeline et à cause d'une embrouille merdique yrstruly et C on est à deux doigts de violer une vieille infirmière en uniforme blanc et manteau dans le métro mais on le fait pas, mais Poor Tony il est tout pâle et distrait dans le métro il joue avec son boa et dit qu'il se rappelle vaguement une histoire de deal foireux avec Dr Wo qui s'était foutu en rogne et que peut-être à Chinatown on pourrait y aller discret et essayer de se fournir ailleurs que chez Wo. Sauf que Dr Wo est celui qu'on connaît. C a connu Wo avant quand il bossait avec des chinetocs dans le North Shore pour Whity Sorkin au temps de sa jeunesse. Faut pas énerver C. Et donc à la station de l'Orangeline du T[II] on saute dans le taxi d'un gros et arrivés à deux blocs de Hung Toys on se casse sans raquer parce que ce qu'y a de bien avec les gros taxis c'est qu'ils peuvent pas te courir après et Poor Tony fait pitié à voir quand il doit se carapater dans la rue avec ses hauts talons et ses plumes. Poor Tony va se planter pile devant Hung Toys, c'était convenu comme ça qu'il fait le guet dans la rue pendant que yrstruly et C on rentre dans Hung Toys où ils ouvrent pas avant 23 h 00 et vendent du « thé » chargé à 100° d'alcool à n'importe quelle heure et tout et se font jamais inspecter parce que Dr Wo a des arrangements avec les flics de Chinatown. On fête pas Noël à Chinatown. Ce qu'y a de bien avec Dr Wo c'est qu'il est toujours là au Hung Toys à certaines heures. Là y a des vieilles genre chinetoc assises sur des banquettes qui bouffent des nouilles et boivent du vrai thé dans des petites tasses blanches pas plus grandes que des verres à gnôle comme ça. Avec des mômes chinetocs qui font du bordel et des vieux avec des calottes style juif et des barbiches en ficelle qui pendent du menton mais Dr Wo a juste l'âge moyen et il porte des lunettes en fer et une cravate et ressemble plus à un banquier qu'à un chinetoc de base mais il est 100 % bizness et glacial des pieds à la tête pour son commerce et en plus il est super connecté et il se laisse pas entuber, faut pas lui marcher dessus si t'as un peu de tête et yrstruly je peux pas croire que Poor Tony a déjà essayé de dealer avec Wo qu'il connaît par C même le

plus petit deal et s'il l'a fait C dit qu'il est pas au courant et qu'il a jamais vu la couleur de la dope ni rien de ce genre, et pourquoi. C'est C qui connaît Wo. On a demandé à Poor Tony de nous attendre dehors sans se faire remarquer. Y a de la neige en dessous de 0 et il a un cuir tout fin et un boa et une moumoute brune qui vaut pas un chapeau et il se gèle les couilles et C essayait de sourire et il a dit à Dr Wo qu'on avait besoin de trois doses d'héro et Dr Wo souriait façon niakoué et il a dit que la vie de voleur doit être sûrement excellente et C s'est marré et a dit *super* excellente C est balèze quand il tchatche avec les chinetocs c'est lui qui tchatche et tout, et il dit qu'on va faire gaffe pour les vacances de Noël et pas bosser parce que j'ai merdé limite viol avec une vieille infirmière hier soir dans le T et j'ai failli me faire serrer par les flics du T et Dr Wo fait oui de la tête à sa manière serreville comme il fait avec les non chinetocs qu'il est super poli avec mais c'est un dictateur pour ses chinetocs quand on le voit avec ses larbins chinetocs mais avec nous c'est de la politesse genre conversession et c'est cool mais cher mais ça fait plaisir sur le moment mais Wo finit son soi-disant *thé* et Wo retourne derrière les rideaux à l'arrière du Hung Toys qui a des rideaux géants rouge vif avec des montagnes ou des collines violettes et des nuages qui sont des serpents volants avec des ailes en cuir, un rideau que yrstruly aimerait bien chourer pour son usage perso où tu peux pas aller derrière si t'es pas un chinetoc et que t'es pas dans le bizness de Wo mais tu peux voir quand il l'ouvre et qu'il va derrière qu'y a d'autres vieilles chinetocs assises sur des caisses écrites en chinetoc qui bouffent encore des nouilles dans des bols qu'elles tiennent à un millimètre de leurs faces de citron et tout. Les chinetocs sont toujours en train de s'envoyer des vieilles nouilles. Stokely Darkstar les appelle des bouffeurs d'asticots et les larbins chinetocs continuent à entrer et sortir du rideau pendant que Wo y reste plus longtemps que la normale et C a la tremblante et il flippe et les junkies sont pleins de super stissions et il dit à yrstruly il dit putain merde et si Poor Tony a vraiment eu une embrouille avec Wo et si un chinetoc le voit

dehors et qu'un de ces chinetocs qui entrent et sortent du rideau dit à Wo que Poor Tony est de notre bande on commence à flipper super stissionnement pour PT et ce que fout Wo derrière le rideau et tout, on essaye de sourire et de parler à voix ultrabasse, en buvant du faux thé qui est comme du schnaps mais en pire et en vert. Et on flippe et Dr Wo revient finalement enfin en souriant serreville avec les trois magnifiques doses d'héro dans un journal qu'on pourrait pas lire mais les photos c'est des VIP chinetocs en costard et Wo s'assoit, et Wo s'assoit jamais sur la banquette avec la dope si le deal est pas fait, et les mains de Wo sont repliées sur notre dope et Wo souriant demande à C si on a vu ce brave vieux Poor Tony ou Susan T. Cheese dans le coin où on bosse parce qu'on fait équipe avec Poor Tony, non ? il dit. C dit que PT est un enfoiré de pédé suceur de bites et un rat de première et qu'on lui a défoncé la gueule et aussi la gueule à Cheese et Lolasister dans une baston et qu'on fait plus équipe avec des pédés depuis l'automne à peu près. C a le tarin qui coule et il essaie de sourire l'air de rien, Dr Wo s'est marré de bon cœur et il a dit excellent et Wo s'est penché sur notre dope en disant que si par hasard on rencontre Poor Tony ou les autres qu'on lui transmette ses saluts tassions et meilleurs vœux de prospérité et d'*ex tase*. Et tout ça. Et on chope le journal plein de dope et Wo chope nos $ et on se casse très poliment et j'avoue que yrstruly j'ai envie qu'on zappe Poor Tony et qu'on se tire fissa de Chinatown mais on va jusqu'à China Pearl Place et Poor Tony est comme plié en deux derrière un lampadaire avec ses ratiches grises qui claquent dans sa robe et sa veste en essayant de pas se faire remarquer dans sa veste rouge et ses hauts talons au milieu d'un million+ de chinetocs qui sont tous des larbins de Wo. Et ensuite quand on s'est cassés on lui a rien parlé de ce que Wo avait dit rapport à son *ex tase* à lui et Cheese et on a pris la Orangeline jusqu'à notre grille à air chaud où on va la nuit à la biblioteck derrière Copley Squar et on sort notre matos de derrière le mur en brique derrière le buisson près de la grille à air chaud où on range notre matos et on est impatients de se taper

notre première dose et on prépare tout et on remarque que Poor Tony la ramène pas quand yrstruly et C on se sert en premier vu qu'on est ceux qui ont ravitaillé et Poor Tony doit poireauter comme toujours, sauf que là il la ramène pas du tout, normalement Poor Tony râle et nous on fait exprès de s'en foot, mais là il dit rien alors qu'on est en manque et qu'y a la dope juste sous ses yeux je remarque qu'il regarde de tous les côtés ailleurs que la dope ce qui est pas normal et C il est en manque et il a la tremblante pendant qu'il essaye de garder son briquet allumé dans le vent chaud et la neige de la nuit, et j'avoue que je me caille à mort en dedans malgré tout l'air chaud de la grille qui souffle par en dessous et nous soulève les tifs et fait pointer le boa de Tony vers le haut j'ai yrstruly une sensation de froid de super stission encore une fois, on a des tas de super sales stissions dans cette putain de vie de merde parce que c'est une lutte sans fin et on est trop crevés pour pas repiquer au truc sans fin et aux super stissions et tout mais je dis rien mais yrstruly j'ai une super stission qui me fout les jetons rapport à Poor Tony qui râle pas et qui fait genre je vais pisser et il va pisser et la pisse fume autour du bas du buisson pendant qu'il a le dos tourné et il regarde nulle part ni rien alors que tu tournes jamais le dos à la dope quand c'est en partie ta dope à toi ce qui est vachement anormal sauf que C est tellement en manque qu'il fait attention à rien qu'à son briquet. Et j'avoue que yrstruly j'ai volontairement laissé C se servir et se piquer en prems pendant que je préparais pour moi, j'ai préparé super lentement, j'ai merdé pour faire fondre la neige dans la cuiller et tout comme ça yrstruly j'ai laissé le briquet brûler et j'ai pris tout mon temps avec le coton et C avait la tremblante pire que nous et il prépare sa dope super rapide et il se la serait tapée quand même. Après avec C éluminé Poor Tony ensuite a reconnu que Susan T. Cheese a aidé un pédé de Worcester à embrouiller Wo pour de l'héro cet automne voilà pourquoi. Et les trois doses que Wo nous a filées, à ce que disent les chinetocs, c'est de la dangereuse. De la coupée. Ça a commencé dès que C a défait le garrot et s'est piqué on savait déjà, yrstruly

et PT on a théorisé que c'était de la soude vu la lueur bleue et tout refilée par les larbins chinetocs y a eu l'effet soude sur C et tout elle était coupée avec quelque chose en tout cas C s'est mis à gueuler super aigu instinctanément après avoir défait le garrot et s'être piqué et il s'écroule par terre et il tape des pieds contre le métal de la grille à air chaud et il se prend la gorge à deux mains et il tire dessus comme un dératisé et Poor Tony qui fait cliquer ses escarpins en se mettant au-dessus de C en balisant il dit qu'il crie ce pauvre C mais il enfonce son boa à plumes dans la gueule de C pour qu'il la ferme qu'il arrête de gueuler au cas où les flics de Boston se pointent et du sang et du tissu sanglant sort de la gueule de C et de son pif et y en a partout sur les plumes c'est un signe de soude, c'est sûr, c'est du sang et les yeux de C lui sortent de la tête comme des yeux d'abeille et il crache du sang dans les plumes qu'il a dans la bouche et essaye de s'accrocher à mon gant mais les bras de C partent dans tous les sens et y a un œil c'est comme si il lui jaillissait de la tronche, comme quand tu fais un Pop avec les doigts dans ta bouche avec tout ce sang et ce tissu et un fil bleu à l'arrière de l'œil et l'œil tombe par-dessus le côté de la tronche de C et reste là à regarder cette tapette de Poor Tony. Et C est devenu bleu pâle et il mord dans la tête du boa et il crève pour de bon et chie dans son froc instinctanément avec de la merde tellement dégueu que la grille à air chaud souffle des pets et du sang et de la merde dans nos tronches et Poor Tony se recule de C et met ses mains sur sa gueule maquillée et regarde C à travers ses doigts. Et yrstruly je récupère le garrot vite fait, et je réfléchis même pas je pense même pas à essayer une autre dose dans un sachet différent de celui de C parce que comment Wo aurait pu savoir que la dose qui sortirait la première sur les trois sachets serait la coupée donc j'y songe même pas alors que yrstruly j'ai déjà la tremblante et le mucous et maintenant Wo a tous nos $ pour se défoncer pour Noël. Ça peut paraître chien mais la raison pourquoi on a dû laisser le corps du décédé C dans une des belpoux de la biblioteck la raison c'est que les flics de Copley Squar savent que c'est

notre grille à air chaud personnelle et si on laisse C là on se fait serrer c'est sûr vu qu'on est ses connaissances et c'est la taule assurée pour Tuer le Singe en désintox dans une cellule mais la belpou était vide et la tête de C a fait un drôle de bruit en touchant le fond et Poor Tony a chialé et gémi et dit qu'il se doutait pas que ce salaud de Wo était aussi vindictatif et ce pauvre vieux décédé C et qu'il allait se désintoxer de l'héro et trouver un job clean de danseur dans une boîte à michetons dans le Fenway et tout et il continue à chialer et râler. J'ai rien dit. Fallait que je réfléchisse dans le T jusqu'au Squar si yrstruly je devais éradicaliser la gueule de Poor Tony pour de vrai pour lui faire payer comment il a fait exprès de laisser C se shooter en prems et aurait laissé yrstruly se shooter même alors qu'il savait, ou faire le rat et retourner chez Wo par la Orangeline pour qu'il me file assez de doses si je lui dis où est l'entrepôt où Poor Tony et Susan T. Cheese et Lolasister squattent avec Eckwus. Ou *quoi* encore. Yrstruly je chialais presque. C'est quand Poor Tony a retiré ses godasses et a voulu que yrstruly je lui fasse la courte selle pour qu'il grimpe dans la belpou voir ce qu'il pouvait récupérer de son boa à plumes dans la gueule de C que yrstruly j'ai décidé de ce que je devais faire. Mais le chinetoc Wo était même pas là devant le rideau du Hung Toys le matin de Noël, et alors Poor Tony a fait le rat et s'est taillé, et il m'a fallu deux jours pour Tuer le Singe dans le hall devant l'appart de ma mère vu que par vengeance elle avait fermé la lourde à clé avant que yrstruly je peux entrer dans un centre de désintox pour au moins me procurer de la mette-à-donne et me taper trois repas pour pouvoir commencer à théoriser sur quoi faire après que je pourrai me redresser et marcher droit de nouveau.

I. *Yours truly* : sincèrement vôtre.

II. Le métro de Boston.

OceanofPDF.com

○

3 NOVEMBRE A.S.V.A.I.D.

Hal entendit la console téléphonique sonner au moment où il posait son sac de sport et retirait la clé de sa chambre qu'il portait autour du cou. Le téléphone lui-même avait appartenu à Orin et son boîtier transparent permettait de voir les entrailles de l'appareil.

« Mmmouallô ?

– Pourquoi ai-je toujours l'impression de t'interrompre en plein milieu d'une vigoureuse séance d'onanisme ? » C'était la voix d'Orin. « Ça sonne toujours longtemps. Et puis tu es toujours un peu essoufflé quand tu fais ça.

– Quand je fais quoi ?

– La voix d'un type qui transpire. Es-tu l'un des 99 % d'adolescents mâles, Hallie ? »

Hal n'aimait pas parler au téléphone après avoir fumé en secret dans la salle de Pompe. Même s'il avait de l'eau ou un autre liquide à portée de main pour masquer son timbre cotonneux. Il ne savait pas pourquoi. Ça le mettait mal à l'aise, tout simplement.

« Tu as l'air en pleine forme, O.

– Tu peux me le dire, tu sais. Aucune honte à ça. Je t'avoue que je me suis moi-même astiqué pendant des années sur cette colline. »

Hal estimait que plus de 60 % de ce qu'il disait à Orin au téléphone, depuis qu'Orin s'était remis à l'appeler du jour au lendemain, ce printemps, était du bobard. Quant à la raison pour laquelle il aimait tant mentir à Orin au téléphone, il l'ignorait. Il regarda l'heure.

« Où es-tu ?

– À la maison. Comme un poulet au four. Il fait plus de 90 dehors.

– Tu parles en degrés Fahrenheit, je suppose.

– Cette ville est entièrement faite de verre et de lumière. Les fenêtres sont des poutres qui te transpercent. L'air est tout miroitant comme une flaque de fioul.

– Bon, qu'est-ce qui me vaut le plaisir ?

– Parfois je mets des lunettes de soleil même à l'intérieur. Parfois, au stade, je lève la main, je la regarde et je jurerais que je peux voir à travers. Comme une main au-dessus d'une lampe torche.

– Les mains semblent être le sujet de ton appel, jusqu'ici.

– En rentrant du parking de l'autre côté de la rue, j'ai vu un piéton en casque colonial qui griffait l'air et s'envoyait des baffes. Encore un Phénicien assommé par la chaleur, j'ai pensé. »

Hal, qui mentait à Orin sur des détails insignifiants au téléphone, se demanda pour la première fois si Orin en faisait autant. Cela induisit un ensemble de réflexions type marijuanées qui le mena rapidement, de nouveau, à une remise en question de sa propre intelligence supposée. « Les exams sont dans six semaines et Pemulis est de moins en moins utile en maths, si tu veux savoir ce que je fais toute la journée.

– La tête du type a émis un bruit de friture quand elle a heurté le trottoir. Comme du bacon dans une poêle. Il est toujours étendu sur le sol, je l'aperçois par la fenêtre. Il ne bouge plus. Tout le monde l'évite, le contourne. À croire qu'ils ont peur de se brûler en le touchant. Un jeune Hispano lui a piqué son casque. Il neige déjà chez vous ? Décris-moi encore la neige, Hallie, je t'en supplie.

– Donc tu m’imagines assis toute la journée à me masturber, c’est ce que tu veux dire.

– En fait j’intrigue pour essayer d’obtenir la concession Kleenex d’E.T.A., comme investissement.

– Pour ça, tu seras obligé de contacter C. T. et la Moms.

– Avec ce quarterback remplaçant plein de projets, on s’est renseignés. On a étudié la rentabilité. Discount pour achat groupé, statut de fournisseur privilégié. Peut-être une diversification dans les lubrifiants non parfumés. T’as des idées ?

– O. ?

– En vérité, je m’ennuie de La Nouvelle-Orléans, mon gars. C’est à cause de l’avent qui approche, je pense. Le quarterback est toujours nostalgique et réservé pendant l’avent. Il ne pleut presque jamais ici pendant l’avent, je sais pas pourquoi. Les gens en parlent, de ce phénomène.

– Tu m’as l’air un peu à l’ouest, O.

– La chaleur me rend dingue. Je dois être déshydraté. C’est le mot ? Tout paraît beige et poudreux dans la journée. Les sacs-poubelle ont commencé à gonfler et se sont enflammés spontanément dans les bennes. Des averses soudaines de café moulu et de pelures d’orange. Les éboueurs d’Empire Waste Displacement doivent porter des gants en amiante sur les barges. Et puis j’ai rencontré quelqu’un. Quelqu’un de potentiellement très spécial, Hallie.

– Euh, hum. L’heure du dîner. Le triangle résonne à l’ouest.

– Eh, oh, Hallie ? Ne raccroche pas. Trêve de plaisanterie. Qu’est-ce que tu sais du Séparatisme ? »

Hal s’interrompit un instant. « Tu veux dire au Canada ?

– Ça existe ailleurs ? »

Ennet House, maison de soins pour toxicomanes et alcooliques fut fondée l'Année du Whopper par un vieux drogué et alcoolique chronique invétéré qui avait passé le plus clair de sa vie d'adulte sous la surveillance de la correctionnelle du Massachusetts avant de découvrir la Confrérie des Alcooliques Anonymes à Walpole et d'être frappé par une révélation soudaine sous la douche, d'abnégation totale et d'éveil spirituel, au cours de son quatrième mois d'abstinence imposée par les AA. Ce toxico/alcoolo guéri – qui, dans sa nouvelle humilité, prisait tellement la tradition d'anonymat des AA qu'il refusa même de donner son prénom et fut connu chez les AA de Boston uniquement comme le Gars qui ne Donnait Même Pas son Prénom – fonda Ennet House moins d'un an après sa libération conditionnelle, déterminé à transmettre aux autres toxicomanes et alcooliques chroniques la révélation qui l'avait frappé sous la douche.

Ennet House loue un ancien dortoir de médecins dans l'hôpital public Enfield Marine, géré par l'Administration des anciens combattants des États-Unis. Ennet House est équipée pour offrir une résidence étroitement surveillée et des soins à 22 clients des deux sexes pendant une période de neuf mois.

Ennet House a non seulement été fondée mais rénovée, meublée et décorée par l'ex-taulard sans nom qui – vu que sobriété ne signifie pas nécessairement sainteté immédiate – avait employé des gangs d'anciens junkies convalescents triés sur le volet pour aller faire des razzias dans des halls d'exposition et des magasins d'ameublement.

Ce fondateur anonyme légendaire était un vieux rustre extrêmement coriace des AA de Boston qui croyait dur comme fer que chacun, indépendamment de la taille des casseroles qu'il traînait, méritait une chance identique à celle qui lui avait été accordée de devenir sobre grâce à la capitulation totale. C'est une sorte d'amour extrêmement coriace que l'on trouve exclusivement chez les vieux rustres extrêmement coriaces de Boston[48]. Aux premiers temps d'Ennet House, il, le fondateur, demandait

parfois aux nouveaux arrivants d'essayer de manger des cailloux – ramassés par terre – afin de prouver leur volonté d'aller très loin pour obtenir la grâce de la sobriété. La Division des Services de traitement de la toxicomanie du Massachusetts réclama finalement que cette pratique soit abandonnée.

Au fait, *Ennet* n'était pas le nom du fondateur sans nom d'Ennet House.

Cette histoire de cailloux – qui était devenue un élément sordide de mythopoïèse, à présent éculé, pour montrer à quel point les résidents d'Ennet se la coulaient douce – n'était probablement pas aussi farfelue qu'elle ne le paraissait à la Division des S.T.T., car bien des choses que les AA vétérans demandaient de faire ou de croire aux nouveaux venus ne l'étaient pas beaucoup moins que la mastication de feldspath. Par exemple : être dans un tel état de tension que vous ressentez votre pouls dans vos globes oculaires, trembler si fortement que vous réalisez un tableau tachiste sur le mur chaque fois qu'on vous tend une tasse de café, avoir pour seul moyen de vous distraire du babil incessant à l'intérieur de votre tête la contemplation des formes de vie au coin de votre œil, assises là, et avoir une vieille femme avec des poils de chat sur ses bas nylon qui vient vous enlacer et vous dire de dresser la liste de toutes les choses que vous avez appréciées dans la journée : vous préféreriez avoir du feldspath à portée de main.

Dans l'Année de l'extension de carte-mère-de-cartouche-à-résolution-mimétique-facile-à-installer Tutchidsu 2007 pour systèmes de TP Infernatron/InterLace pour maison, bureau ou mobilité[49], la mort du fondateur sans nom à l'âge de soixante-huit ans des suites d'une hémorragie cérébrale passa inaperçue en dehors de la communauté des AA de Boston.

OceanofPDF.com

DE : MÉMO E-MAIL DU SYSTÈME INTERLACE INTERNE CAH-NNE22-3575634-22, BUREAU CENTRAL DES PLAINTES, ASSURANCES STATE FARM, INC., BLOOMINGTON, ILLINOIS, 26 JUIN ANNÉE DES PRODUITS LAITIERS DE L'AMÉRIQUE PROFONDE

DE : murray@clmshqnne22.626INTCOM

À : powellg/sanchezm/parryk@clmhqnne.626INTCOM

MESSAGE : les gars, téléchargez. ma déf. d'une sale journée. région boston métropole 22 ce printemps, plainte. témoignages déposés par comp. bât. boston déclarent plaignant invalide et serv. d'urg. répertorie tx d'alcoolémie 3+, donc veuillez croire que nous sommes conformes à la fiabilité 357-5 mais faits relatés ci-dessous confirmés par témoins et rep. de la comp. voici juste la première page, téléchargez :

murrayf@clmshqnne22.626INTCOM _626APLAP01 12317/p.1

Dwayne R. Glynn
176N. Faneuil Blvd
Stoneham, Mass. 021808754/4
21 juin, APLAP

Service des accidents du travail
Assurances State Farm
1 State Farm Plaza
Normal, III. 617062262/6

Cher monsieur,
Je vous écris en réponse à votre demande de complément d'informations. Dans la partie 3 du formulaire de déclaration d'accident, j'ai mis « essayé de faire le travail tout seul » comme cause de mon accident. Vous dites dans votre lettre que je devrais m'expliquer plus complètement et j'espère que les détails suivants seront suffisants.

Je suis maçon de profession. Le jour de l'accident, le 27 mars, je travaillais seul sur le toit d'un nouveau bâtiment de six étages. Quand j'ai eu fini mon travail, j'ai remarqué qu'il me restait environ 900 kg de briques. Au lieu de transporter péniblement les briques en bas à la main, j'ai décidé de les faire descendre dans un tonneau au

moyen d’une poulie qui était opportunément fixée sur la façade latérale du sixième étage. J’ai attaché la corde au sol au niveau du rez-de-chaussée, je suis remonté sur le toit, j’ai suspendu le tonneau dans le vide et j’y ai chargé les briques. Puis je suis redescendu au niveau du sol, j’ai détaché la corde et je l’ai tenue fermement pour assurer une descente lente des 900 kg de briques. Vous remarquerez dans la partie 11 du formulaire que je pèse 75 kg.

Eu égard à ma surprise d’être soulevé du sol si soudainement, j’ai perdu ma présence d’esprit et oublié de lâcher la corde. Inutile de dire que j’ai procédé à une ascension très rapide le long du bâtiment. Aux environs du troisième étage, j’ai percuté le tonneau qui descendait. Ceci explique les fractures du crâne et de la clavicule.

Ralenti mais seulement légèrement, j’ai continué ma rapide ascension sans discontinuer jusqu’à ce que les doigts de ma main droite s’enfoncent de deux phalanges dans la poulie. Heureusement, à ce moment-là, j’avais retrouvé ma présence d’esprit et j’ai pu tenir fermement la corde malgré une douleur considérable. Toutefois, approximativement au même moment, le tonneau de briques a heurté le sol et compte tenu de la force de l’impact le fond du tonneau s’est détaché.

Délesté du poids des briques, le tonneau pesait maintenant approximativement 30 kg. Je vous rappelle que mon poids est de 75 kg tel que mentionné dans la partie 11. Comme vous l’imaginez, tenant toujours la corde, j’ai commencé une descente plutôt rapide depuis la poulie le long du bâtiment. Aux environs du troisième étage, j’ai percuté le tonneau qui remontait. Ceci explique les deux chevilles fracturées ainsi que la lacération de mes jambes et de la partie inférieure de mon corps.

La rencontre avec le tonneau m’a ralenti suffisamment pour amoindrir mon impact sur le sol jonché de briques. Toutefois, je suis au regret de dire que, alors que j’étais étendu sur les briques en proie à une douleur considérable, incapable de me lever ou de bouger, en regardant le tonneau vide six étages au-dessus de moi, j’ai de nouveau perdu ma présence d’esprit et j’ai malheureusement lâché la corde, si bien que le tonneau a commencé une

findetransINTCOM626

OceanofPDF.com

PREMIÈRE DISSERTATION
DE HAL INCANDENZA
SUR UN SUJET
VAGUEMENT FILMIQUE,
REMISE À MR OGILVIE,
CLASSE DE 5E, DANS
LE CADRE
DE SON COURS
« INTRODUCTION
AUX ÉTUDES
SUR LE DIVERTISSEMENT
» (2 TRIMESTRES
OBLIGATOIRES), ENFIELD
TENNIS ACADEMY,
21 FÉVRIER, ANNÉE
DU WONDERCHICKEN
PERDUE, QUATRE

ANS APRÈS L’ABANDON
DE LA TÉLÉDIFFUSION,
UN AN APRÈS
LE PASSAGE
DE VIE À TRÉPAS
DU DR JAMES
O. INCANDENZA,
UNE DISSERTATION
NOTÉE SEULEMENT
B / B+ MALGRÉ
UNE APPRÉCIATION
GLOBALEMENT
POSITIVE, SURTOUT
PARCE
QUE LE § CONCLUSIF
N’ÉTAIT NI PRÉPARÉ
PAR LE CORPS
DE LA DISSERTATION

NI ÉTAYÉ, D’APRÈS OGILVIE, PAR AUTRE CHOSE QU’UNE INTUITION SUBJECTIVE ET DES FIORITURES RHÉTORIQUES

Le chef Steve McGarrett de *Hawaï Police d’État* et le capitaine Frank Furillo de *Capitaine Furillo* sont utiles pour voir comment notre idée nord-américaine du héros a évolué entre les années 1970 A.S. de diffusion de *Hawaï Police d’État* et les années 1980 A.S. de diffusion de *Capitaine Furillo*.

Le chef Steve McGarrett est un héros d’action moderne classique. Il agit. C’est ce qu’il fait. La caméra est toujours sur lui. Il est rarement hors champ. Il a juste une enquête par semaine. Le spectateur connaît l’enquête et sait, à la fin de l’acte I, qui est coupable. Étant donné que le public connaît la vérité avant Steve McGarrett, il n’y a pas de mystère, il y a seulement Steve McGarrett. L’intérêt dramatique de *Hawaï Police d’État*, c’est le héros en action, c’est Steve McGarrett qui traque, frime, découvre la vérité. La découverte est l’essence de ce que fait le héros d’action classique moderne.

Steve McGarrett n’est pas accablé par les tâches administratives d’un chef de la police d’État, ni par les femmes, les amis, des émotions ou d’éventuelles situations conflictuelles gênantes. Son champ d’action

est libre de tout encombrement. Donc le chef Steve McGarrett agit sans détour pour reconstituer objectivement sous une forme légale une vérité que le spectateur connaît déjà, en justicier moderne.

En revanche, le capitaine Frank Furillo est ce que l'on avait coutume d'appeler un héros « *post*moderne ». C.-à-d. un héros dont les vertus conviennent à une Amérique plus complexe et institutionnelle. C.-à-d. un héros de *ré*action. Le capitaine Frank Furillo ne mène pas l'enquête, ce n'est pas un découvreur obstiné de vérité. Il commande un commissariat. C'est un bureaucrate et son héroïsme est bureaucratique, avec un don pour naviguer en zone encombrée. Dans chaque épisode diffusé, le capitaine Frank Furillo est distrait par mille petites diversions dès le début de l'acte I. Non pas une mais onze enquêtes complexes, chacune avec des suspects, des indics, des enquêteurs, des leaders communautaires énervés et des familles de victimes réclamant justice. Des centaines de tâches à déléguer, des ego à flatter, des promesses à faire, des promesses à tenir. Les problèmes familiaux de deux ou trois flics. Un budget à gérer. Des rapports à rédiger. Des tentatives de corruption et les scrupules afférents. Un chef de la police qui est une caricature politique, un fils hyperactif, une ex-femme qui rôde derrière la cloison en verre dépoli de son bureau minuscule (alors que le bureau années 1970 A.S. de Steve McGarrett ressemblait à une bibliothèque de la noblesse terrienne, insonorisé par deux lourdes portes et lambrissé d'épais chêne tropical), ainsi qu'une avocate à la beauté froide qui veut toujours savoir si on a bien lu ses droits en espagnol à tel suspect et aimerait que Frank éjacule moins vite car il avait encore éjaculé trop vite la nuit dernière et devrait peut-être consulter un thérapeute pour évacuer son stress. Ajoutez à cela les dilemmes moraux hebdomadaires et les doubles contraintes auxquelles l'héroïsme bureaucratique expose le capitaine Frank Furillo.

Le capitaine Frank Furillo est un héros « post »-moderne, un virtuose de la compartimentation, du compromis et de l'administration. Frank Furillo conserve sa santé mentale, sa dignité et sa suprême élégance face à un mur d'exigences parasites non héroïques qui auraient fait perdre sa contenance et son brushing au chef Steve McGarrett, empêtré dans la paperasserie jusqu'à s'en mâchonner les doigts.

Autre différence avec le chef Steve McGarrett, le capitaine Frank Furillo est rarement filmé plein cadre ou de face. Il est plus souvent englobé dans un mouvement panoramique frénétique. L'équipe de tournage de *Hawaï Police d'État*, au contraire, n'utilise jamais de dolly, préférant un trépied fixe pour des gros plans sur le visage de McGarrett qui, de nos jours, évoquent davantage un portrait romantique qu'un film d'action.

Quel type de héros succède au cow-boy moderne irlandisé McGarrett, l'homme d'action solitaire qui conduit seul son troupeau au paradis ? La solitude de Furillo est d'un genre tout différent. Le héros « post »-moderne fait partie *intégrante* du troupeau, il est responsable de ce dont il *fait partie*, responsable devant tous, il n'est pas plus expressif, sous le joug des événements, qu'une vache. Le héros d'action aux mâchoires serrées (*Hawaï Police d'État*) devient le héros de réaction au regard doux (*Capitaine Furillo*, une décennie plus tard).

Et, comme nous l'avons observé jusqu'ici dans notre classe, en tant que spectateurs nord-américains, nous préférons désormais le héros plus stoïque, plus institutionnel, le héros intègre et réactif, qu'on pourrait dire « piégé » par l'ambiguïté morale réactive de la culture « post- » et « post-post »-moderne.

Mais qu'adviendra-t-il ensuite ? Quel héros nord-américain pouvons-nous espérer après le placide Frank ? Je prédis que ce sera un héros de *non*-action, un héros catatonique, au-delà du sang-froid,

insensible au moindre stimulus, brinquebalé çà et là entre les décors par des figurants revêches au sang bourré d’acides aminés rétrogrades.

OceanofPDF.com

SEUL ARTICLE PUTATIF
PUBLIÉ DE L’ÉNORME
« JOURNALISTE » ÉPILÉE
PAR ÉLECTROLYSE
« HELEN » STEEPLY
AVANT QU’ELLE
NE COMMENCE
SON PORTRAIT
DU PUNTER ORIN
J. INCANDENZA
DES CARDINALS
DE PHOENIX,
ET SON SEUL ARTICLE
PUTATIF PUBLIÉ AYANT
UN RAPPORT OBJECTIF
AVEC LA BONNE VIEILLE
MÉTROPOLE
BOSTONIENNE,

LE 10 AOÛT DE L’ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND, QUATRE ANS APRÈS QUE LE THÉORICIEN OPTIQUE, ENTREPRENEUR, ACADÉMICIEN TENNISTIQUE ET CINÉASTE AVANT-GARDISTE JAMES O. INCANDENZA S’EST DONNÉ LA MORT EN INTRODUISANT SA TÊTE DANS UN FOUR À MICRO-ONDES

Le magazine *Moment* a appris que le destin tragique du second citoyen nord-américain à avoir reçu un cœur artificiel externe Jarvik IX avait été, malheureusement, caché au public nord-américain. La femme, une comptable bostonienne âgée de 46 ans souffrant d'une sténose irréversible du cœur, a si bien réagi au remplacement de son cœur défaillant par un cœur artificiel externe Jarvik IX qu'elle fut en mesure de reprendre, au bout de quelques semaines, la vie active qui avait été la sienne avant son attaque et d'honorer ses engagements avec l'extraordinaire prothèse portative installée dans un élégant sac à main Etienne Aigner. Les tubes ventriculaires du cœur montaient jusqu'aux shunts dans les bras de la femme et permettaient la circulation sanguine entre son corps vivant, actif, et le cœur extraordinaire dans son sac.

Son sort tragique, intempestif et, pourrait-on dire, cruellement ironique, fut sujet à être enterré comme toutes les trop fréquentes tragédies silencieuses inutiles qui placent sous la lumière négative de la connaissance du public l'incompréhension insensible des autorités. Il a fallu toute la ténacité journalistique des enquêteurs impavides de *Moment*, que les lecteurs ont appris à respecter, pour déterrer les faits tragiquement négatifs de son destin.

La receveuse quadragénaire du cœur artificiel externe Jarvik IX faisait du lèche-vitrine dans le quartier chic de Harvard Square à Cambridge, Massachusetts, quand un voleur à la tire travesti, un toxicomane dont les antécédents criminels étaient bien connus des autorités, bizarrement accoutré d'une robe de soirée sans bretelles, de talons aiguilles, d'un boa légèrement déplumé et d'une moumoute auburn, arracha brutalement le sac vital des mains de la femme, qui résistait.

La femme alerte et active poursuivit la « femme » voleuse de sac aussi longtemps que possible, en criant plaintivement aux passants « Arrêtez-la ! Elle a volé mon cœur ! » sur le trottoir cossu bondé de

chalands. « Elle a volé mon cœur, arrêtez-la ! » répétait-elle sans relâche. Se méprenant tragiquement sur le sens de ses paroles, les passants se regardèrent en secouant la tête, avec un sourire entendu, croyant qu'il s'agissait d'une histoire d'amour alternatif qui tournait mal. On entendit même publiquement un duo de policiers de Cambridge, Massachusetts, dont les noms n'ont pas été révélés à *Moment* malgré des demandes réitérées, blaguer passivement, dire « C'est toujours pareil » pendant que la victime chancelait frénétiquement dans le sillage du travesti, appelant à l'aide et pleurant son cœur volé.

Le fait que la victime du délit prothésien ait poursuivi son agresseur sur une distance de quatre pâtés de maisons avant de s'effondrer sur sa poitrine vide prouve l'impressionnante qualité de la technique de greffe externe Jarvik IX, tel fut le commentaire anonyme d'un médecin hospitalier contacté par *Moment*.

Le voleur à la tire en manque de drogue, à ce que supposent passivement les officiels informés, dut sentir son âme endurcie s'émouvoir malgré tout en découvrant dans le sac Aigner mal acquis la prothèse vitale, qui fonctionne avec la même batterie rechargeable qu'un rasoir électrique et a très bien pu continuer à battre et à saigner un certain temps dans le sac violemment déconnecté. En réaction à cette prise de conscience, le voleur a, semble-t-il, longuement et cruellement fracassé le cœur artificiel externe Jarvik IX à l'aide d'une pierre ou d'un petit marteau. Les restes ont été retrouvés plusieurs heures plus tard derrière la Bibliothèque publique historique de Boston dans l'élégant Copley Square.

Les avancées époustouflantes de la science médicale sont-elles condamnées à induire de tels incidents tragiques dus à l'ignorance et à l'insensibilité ? pourrait-on se demander. Telle semble être la position

des autorités nord-américaines. Si c’est le cas, le sort des victimes est fréquemment dissimulé à la population.

Les suites de l’affaire ? Le cerveau alerte anciennement actif de la défunte de 46 ans fut retiré et disséqué six semaines plus tard par un interne du Brigham and Womens’s City of Boston Hospital qui, rapporte-t-on, fut tellement ému par le sort de la victime résumé sur l’étiquette de son orteil qu’il avoua à *Moment* avoir été pendant un instant dans l’incapacité physique de soulever sa scie électrique pour s’acquitter de sa tâche.

OceanofPDF.com

RÉCAPITULATIF ALPHABÉTIQUE DES GROUPES SÉPARATISTES/ANTI-O.N.A.N. DONT L'OPPOSITION À L'INTERDÉPENDANCE/ RECONFIGURATION EST DITE À CARACTÈRE TERRORISTE/EXTORTION NISTE DANS LA CLASSIFICATION P.M.R.C. ET B.S.S.E.U.

(Q = Québécois, E = écologiste, S = Séparatiste, V = Violent, VV = Extrêmement Violent)

- *Les Assassins en Fauteuil Roulant* (Q, S, VV)
- *Le Bloc québécois* (Q, S, E)
- *Les Fils de Montcalm* (Q, E)
- *Les Fils de Papineau* (Q, S, V)
- *Le Front de libération du Québec* (Q, S, VV)
- *Le Parti québécois* (Q, S, E)
- *La Phalange calgarienne procanadienne* (E, V)

OceanofPDF.com

POURQUOI – ALORS QU'AU TOUT DÉBUT DES TÉLÉPUTEURS INTERNET D'INTERLACE QUI FONCTIONNAIENT ESSENTIELLEMENT SUR LE MÊME RÉSEAU DE FIBRE NUMÉRIQUE QUE LES COMPAGNIES DE TÉLÉPHONE, L'AVÈNEMENT DE LA VIDÉO-TÉLÉPHONIE (DITE « VIDÉOPHONIE ») CONNUT UNE PÉRIODE DE GRAND SUCCÈS AUPRÈS DES ABONNÉS – LES APPELANTS FURENT

ENTHOUSIASMÉS
PAR L’IDÉE D’UNE
INTERFACE
TÉLÉPHONIQUE
À LA FOIS ORALE
ET FACIALE (LES PETITES
CAMÉRAS
DES VIDÉOPHONES
DE PREMIÈRE
GÉNÉRATION ÉTANT
TROP RUDIMENTAIRES
ET À OUVERTURE TROP
ÉTROITE POUR
PERMETTRE AUTRE
CHOSE QUE DES GROS
PLANS FACIAUX) GRÂCE
AUX TÉLÉPUTEURS
DE PREMIÈRE

GÉNÉRATION
QUI À L’ÉPOQUE
N’ÉTAIENT GUÈRE PLUS
QUE DES TÉLÉVISEURS
HIGH-TECH, BIEN QU’ILS
EUSSENT ÉVIDEMMENT
CETTE PETITE ICÔNE
HOMONCULAIRE
« AGENT INTELLIGENT »
QUI APPARAISSAIT
EN BAS À DROITE
DES ÉMISSIONS
TÉLÉDIFFUSÉES
PAR CÂBLE ET VOUS
DONNAIT L’HEURE
ET LA TEMPÉRATURE
EXTÉRIEURE OU VOUS
RAPPELAIT QUE VOUS

DEVIEZ PRENDRE VOTRE
MÉDICAMENT CONTRE
L'HYPERTENSION
OU QU'UN
DIVERTISSEMENT
PARTICULIÈREMENT
SÉDUISANT ALLAIT
COMMENCER
SUR LA CHAÎNE
491 PAR EXEMPLE,
OU ENCORE VOUS
SIGNALAIT BIEN
SÛR UN APPEL
VIDÉOPHONIQUE
ET FAISAIT
DES CLAQUETTES AVEC
UN PETIT CHAPEAU
DE PAILLE ICONIQUE

ET UNE CANNE JUSTE
EN DESSOUS D’UN MENU
D’OPTIONS DE RÉPONSES
POSSIBLES,
ET LES APPELANTS
ADORAIENT LEUR
PETITE ICÔNE
HOMONCULAIRE – MAIS
POURQUOI, EN MOINS
DE 16 MOIS OU CINQ
CAMPAGNES
PROMOTIONNELLES,
LA COURBE
TUMESCENTE
DE LA DEMANDE
DE « VIDÉOPHONIE »
S’EFFONDRA-T-ELLE
BRUSQUEMENT COMME

UNE TENTE
QUI S’AFFALE, SI BIEN
QUE, DURANT L’ANNÉE
DES SOUS-VÊTEMENTS
POUR ADULTES
INCONTINENTS DEPEND,
MOINS DE 10 %
DES COMMUNICATIONS
TÉLÉPHONIQUES
PRIVÉES UTILISAIENT
LES TRANSFERTS
DE DONNÉES
PAR VIDÉOFIBRE
OU PRODUITS
ET SERVICES ASSOCIÉS,
LES USAGERS E.U.
DU TÉLÉPHONE
PRÉFÉRANT FINALEMENT

LA VIEILLE INTERFACE TÉLÉPHONIQUE RÉTROGRADE LOW-TECH UNIQUEMENT AUDIO DE L’ÈRE BELL, VOLTE-FACE QUI COÛTA LEURS CHEMISES À MAINTS ENTREPRENEURS DU SECTEUR VIDÉOPHONIQUE, DÉSTABILISA DEUX FONDS COMMUNS DE PLACEMENT TRÈS RENOMMÉS QUI AVAIENT LOURDEMENT INVESTI DANS LA TECHNOLOGIE DU VIDÉOPHONE, ET FAILLIT ESSORER

LE FONDS DE RETRAITE
FREDDIE-MAC
DES EMPLOYÉS
DE L'ÉTAT
DU MARYLAND,
VU QUE LE FRÈRE
DE LA MAÎTRESSE
DE L'ADMINISTRATEUR
DUDIT FONDS AVAIT
ÉTÉ UN ENTREPRENEUR
RISQUE-TOUT
ET PRESQUE MANIAQUE
DU SECTEUR
VIDÉOPHONIQUE… MAIS
POURQUOI DONC
CE BRUSQUE RETOUR
DES ABONNÉS VERS

LA BONNE VIEILLE TÉLÉPHONIE AUDIO ?

La réponse, sous forme de résumé trivalent, est : 1) le stress émotionnel, 2) la coquetterie, 3) une forme d'étrange logique auto-oblitérante dans la micro-économie de l'abonné high-tech.

1) Il s'avéra qu'il y avait, dans les interfaces téléphoniques visuelles, quelque chose de terriblement stressant qui n'apparaissait pas dans les interfaces téléphoniques uniquement audio. Les utilisateurs de vidéophone s'aperçurent tout à coup que la téléphonie conventionnelle audio produisait une illusion insidieuse mais totalement merveilleuse. Ils ne l'avaient par remarquée auparavant, cette illusion – elle était si complexe émotionnellement que seule sa disparition permit d'en prendre conscience. Les bonnes vieilles conversations téléphoniques uniquement audio laissaient supposer que votre interlocuteur vous accordait toute son attention alors que vous-même vous permettiez de ne lui accorder qu'une attention toute relative. Une conversation audio traditionnelle – au moyen d'un combiné manuel dont l'écouteur ne contenait que six petits trous mais dont le micro (ce qui fut jugé significatif par la suite) en contenait 6^2, soient 36 – vous mettait sur une espèce d'autoroute hypnotique de rêverie semi-attentive : tout en conversant, vous pouviez regarder autour de vous dans la pièce, griffonner, vous recoiffer, arracher de petites peaux autour de vos ongles, composer des haïkus sur un bloc-notes, touiller le contenu d'une casserole ; vous pouviez même vous livrer à un langage parallèle indépendant sous forme de signes et de mimiques exagérées aux personnes proches de vous dans la pièce, tout en donnant l'impression d'écouter attentivement la voix à l'autre bout du fil. Toutefois – et là était la

merveille, rétrospectivement –, pendant que vous partagiez ainsi votre attention entre le téléphone et diverses occupations détournées, vous n'étiez pas hanté par le soupçon que votre interlocuteur pouvait, de son côté, partager pareillement son attention. Au cours d'une conversation traditionnelle, vous pouviez, par exemple, procéder à la palpation d'un bouton sur votre menton sans être préoccupé par l'idée que votre interlocuteur consacrait peut-être au même moment une grande partie de son attention à une palpation du même type. C'était une illusion basée sur l'oralité et oralement entretenue : la voix à l'autre bout du fil était dense, comprimée et transmise directement dans votre oreille, ce qui vous laissait imaginer que l'attention du détenteur de ladite voix était également comprimée et concentrée… alors même que la vôtre ne l'était pas, voilà le truc. Cette illusion bilatérale d'attention unilatérale était presque puérilement gratifiante d'un point de vue émotionnel : vous étiez porté à croire que vous receviez l'attention complète de quelqu'un sans avoir à lui rendre la pareille. Avec l'objectivité du recul, cette illusion est arationnelle, à la limite du fantasme : c'est un peu comme mentir aux autres en croyant qu'*eux* ne le peuvent pas.

La vidéophonie rendait le fantasme caduc. Les appelants découvrirent qu'ils devaient affecter le même genre d'expression hyperattentive que lors d'une conversation en face à face. Les appelants, qui naguère se laissaient aller inconsciemment au griffonnage oisif ou à la rectification d'un pli de pantalon, paraissaient maintenant impolis, distraits ou narcissiques comme des gamins. Ceux qui, encore moins consciemment, se pressaient des boutons ou se curaient le nez voyaient désormais, quand ils levaient les yeux, des expressions horrifiées sur les visages de leurs interlocuteurs. Il résulta de tout cela un stress vidéophonique.

Pire encore, bien sûr, était l'impression traumatisante d'être chassé du paradis quand, cessant momentanément de tracer le contour de votre pouce sur votre pense-bête ou de rajuster l'angle de frottement de votre caleçon,

vous vous aperceviez que votre interface vidéophonique était en train d'ôter distraitement le ferret d'un lacet de chaussure en vous parlant et découvriez subitement que votre fantasme infantile consistant à croire que l'attention de votre interlocuteur vous était acquise pendant que vous griffonniez ou tripotiez vos parties génitales était une illusion caduque, que vous ne reteniez pas davantage cette attention qu'il ne retenait la vôtre. Les vidéophonants découvrirent que cette obligation de concentration était monstrueusement stressante.

2) Et le stress vidéophonique était encore plus marqué si vous étiez un tant soit peu coquet. C.-à-d. si vous vous souciiez de votre look. Aux yeux d'autrui. Comme tout le monde, quoi, ne nous leurrons pas. Les bons vieux appels téléphoniques audio ne nécessitaient ni maquillage, ni perruque, ni prothèses chirurgicales, etc. Vous pouviez même vous passer de vêtements, si ça vous démangeait. Mais, pour quelqu'un qui surveillait son image, il était impossible de répondre débraillé à un appel vidéophonique, c'était un peu comme si votre sonnette sonnait, et non un simple téléphone à l'ancienne : quand on sonne à votre porte, vous vous rhabillez, vous remettez vos prothèses, vous vous recoiffez dans le miroir du vestibule avant d'ouvrir.

Mais ce qui enfonça vraiment le clou du cercueil de la vidéophonie fut l'apparence du visage des téléphonants sur l'écran de leur TP. Non pas le visage de leurs interlocuteurs, mais le leur, quand ils le voyaient en vidéo. Il y avait trois commandes, en fait : grâce à l'option Vidéo-Record de la carte mémoire du TP, vous pouviez enregistrer les impulsions dans les deux sens, appelant et répondant, puis regarder à quoi vous aviez ressemblé pendant la conversation. C'était une option aussi irrésistible qu'un miroir. Or l'expérience se révéla presque universellement horrifique. Les gens étaient horrifiés par leur propre visage sur l'écran du TP. Ce n'était pas seulement le phénomène bien connu d'« empâtement du speaker », cette impression d'avoir le visage bouffi que la vidéo donnait. C'était pire. Même avec les

écrans de TP à haute définition, les abonnés trouvaient que leurs visages téléphoniques avaient un aspect essentiellement flou et moite, une *indéfinition* à la fois blafarde et brillante qu'ils jugeaient non seulement peu flatteuse mais évasive, furtive, pas franche, *pas aimable*. Dans une première et inquiétante enquête sur un panel InterLace / G.T.E., qui passa inaperçue dans l'engouement entrepreneurial pour la technologie SF, près de 60 % des personnes interrogées ayant vu leur visage pendant une conversation vidéophonique employèrent spécifiquement ces termes, *pas franc*, *pas* ou *peu aimable*, pour décrire leur propre aspect, et 71 % des seniors, pourcentage phénoménal, comparèrent leurs vidéo-visages à celui de Richard Nixon pendant les débats Nixon-Kennedy de 1960 A.S.

La solution proposée à ce que les consultants psychologues de l'industrie des télécommunications appelèrent la *Dysphorie vidéo-physionomique* (ou DVP) fut, bien sûr, le masque à haute définition ; et, en fait, ce furent les mêmes entrepreneurs qui en profitèrent : après l'imagerie vidéophonique à haute définition, ils se lancèrent dans la production de masques et tirèrent leur épingle du jeu, sans perdre leurs chemises et en y gagnant même de solides réseaux additionnels.

Question masque, l'option initiale d'imagerie photographique à haute définition – qui consistait à sélectionner les éléments les plus flatteurs d'une série de photos multi-angles déjà flatteuses d'un abonné donné pour – grâce à l'équipement de configuration-image existant et employé par l'industrie cosmétique et les autorités policières – en faire un visage composite séduisant affichant en HD une expression d'attention franche et totale, voire légèrement exagérée – fut rapidement supplantée par l'option moins chère et plus économe en bits qui (au moyen d'un logiciel employé par les cosméticiens et le FBI) permettait de diffuser une image faciale réelle mais améliorée par un masque ajusté en résine de polybutylène, qu'on pouvait porter de façon permanente et dont le rapport qualité/prix était extrêmement avantageux, vu le bénéfice en matière de stress et de DVP réduits, d'autant

que les pratiques lanières en Velcro servant à attacher le masque autour de la tête de l'appelant coûtaient des clopinettes ; et, en l'espace de deux exercices comptables, les compagnies de téléphone / câble purent regagner la confiance des abonnés affligés de DVP en établissant des contrats d'intégration horizontale qui leur permirent d'offrir des services gratuits masques / visages composites pour chaque installation vidéophonique. Les masques HD, quand on ne s'en servait pas, étaient simplement suspendus à un petit crochet sur le côté de la console téléphonique du TP, vides et plissés, ce qui avait quelque chose d'un peu surréaliste et déconcertant, il faut le reconnaître, sans parler des risques de confusion d'identité auxquels ils exposaient à cause des consoles multi-utilisateurs d'une famille ou d'une entreprise, car, dans la précipitation, il était possible de prendre le masque d'un autre par erreur sur la sélection de visages composites suspendus à leurs crochets – mais, dans l'ensemble, les masques semblèrent une réponse industrielle bien adaptée au problème coquetterie/stress/image-faciale-nixonienne.

2) (et peut-être aussi 3)) Mais combinez l'instinct entrepreneurial naturel pour satisfaire *toutes* les hautes exigences des abonnés, d'une part, avec ce qui apparaît comme une distorsion au moins aussi naturelle dans la manière dont les personnes tendent à se voir elles-mêmes, d'autre part, et vous comprendrez alors comment l'histoire du masquage vidéophonique HD a pu partir en vrille aussi vite. Non seulement il est étrangement difficile d'évaluer son propre physique, de juger si on est séduisant ou pas – essayez donc de déterminer votre rang dans la hiérarchie de la séduction rien qu'en vous regardant dans la glace, par exemple, avec l'objectivité qui vous permet de décréter que telle ou telle personne de votre connaissance est belle ou moche –, mais encore il s'avéra que la perception de soi instinctivement biaisée du consommateur, ajoutée au stress lié à la coquetterie, incitait les usagers à préférer, voire à exiger carrément, des masques vidéophoniques qui leur donnaient une meilleure apparence que

dans la réalité. Aussi les entrepreneurs qui infléchirent leur production de masques HD vers l'amélioration esthétique plutôt que vers la ressemblance – des mentons plus forts, des cernes atténués, des cicatrices et rides effacées – éliminèrent-ils rapidement la concurrence des producteurs originaux de masques mimétiques. Peu à peu, mais inéluctablement, au fil de quelques exercices comptables supplémentaires, les consommateurs prirent l'habitude de revêtir un masque nettement plus gracieux que leur vrai visage, masque qui transmettait à autrui une image terriblement faussée et améliorée d'eux-mêmes, si bien qu'un énorme stress psychologique en résulta : de nombreux usagers hésitèrent désormais à sortir de chez eux pour interfacer personnellement avec des gens accoutumés à leur image améliorée, de peur que ceux-ci, en les voyant en chair et en os, ne subissent (d'où la « phobie de l'appelant ») la même désillusion esthétique ravageuse que lorsqu'on voit pour la première fois sans maquillage une femme qu'on a toujours connue fardée, par exemple.

Les angoisses sociales associées au phénomène que les psycho-consultants nommèrent *Masquage optimiste trompeur* (ou MOT) s'intensifièrent au rythme des progrès technologiques de la vidéophonie car, si les caméras de première génération étaient limitées par des ouvertures étroites, les nouvelles pouvaient capter et transmettre des images du corps entier ou presque. Certains entrepreneurs sans scrupules mirent sur le marché des masques de corps entier en polybutylène et polyuréthane sous formes de panneaux découpés en 2D – dans le genre de ces hommes musclés ou de ces naïades en carton percés d'un trou dans lequel on peut passer sa tête pour des photos ringardes à la plage, sauf que ces masques vidéophoniques de corps entier étaient beaucoup plus perfectionnés et convaincants. Compte tenu des options permettant de varier la garde-robe, la couleur des yeux ou des cheveux, de grossir ou d'affiner certaines parties du corps à des fins esthétiques, les coûts commencèrent à peser lourdement sur le pouvoir d'achat, alors même que s'exerçait une pression sociale

terrible poussant à l'acquisition d'un masque 2D de haute qualité, à ne pas paraître à son désavantage au téléphone. Il n'est guère étonnant, par conséquent, que les entrepreneurs désireux de contrôler le marché en soient venus assez vite à concevoir le *Tableau transmissible* (ou TT) qui, rétrospectivement, est probablement ce qui a précipité la fin de la vidéophonie. Le TT remplaçait le masquage par une image fixe savamment composée et immédiatement transmissible, l'image d'un être humain incroyablement séduisant et bien fait de sa personne, tellement idéalisé que sa ressemblance avec l'appelant réel se limitait à la race et au nombre de membres, lequel appelant, au visage toujours très attentif, était représenté dans un environnement choisi, somptueux mais sans ostentation, c'est-à-dire une pièce qui reflétait adéquatement l'image que vous souhaitiez donner de vous-même.

Les Tableaux étaient simplement des photographies de haute qualité prêtes à être transmises, réduites à des proportions de type diorama et enserrées dans un étui plastique par-dessus l'objectif, un peu comme un cache. Des célébrités du spectacle au physique attrayant mais sans grand succès – le genre d'acteurs qui, quelques décennies plus tôt, auraient couru les castings pour des pubs – furent engagées comme modèles pour divers Tableaux de haute qualité.

Dans la mesure où ces simples photographies prêtes à la transmission n'exigeaient pas de moyens informatiques importants, les Tableaux pouvaient être produits en masse à un prix abordable et, pendant une courte période, ils permirent de soulager la monstrueuse pression esthétique exercée sur les usagers qui peinaient à s'offrir les systèmes de masquage haut de gamme et créèrent même des emplois pour les décorateurs, les photographes, les grapheurs et les acteurs de pubs télé dont la carrière était menacée par la baisse drastique des budgets de la publicité télévisuelle.

3) Mais il y a un enseignement à tirer de la courbe de rentabilité à moyen terme des progrès de la technologie grand public. L'évolution de la

vidéophonie suit exactement la forme classique annulaire de cette courbe : d'abord il y a les progrès spectaculaires, dignes de la SF, de la technologie grand public – passage de l'audio à la vidéo –, lesquels progrès présentent toujours, cependant, certains désavantages pour l'abonné ; ensuite les bulles économiques créées par ces désavantages – la répulsion stressante des usagers face à leur image vidéophonique – sont ingénieusement remplies par l'énergie entrepreneuriale ; et pourtant les avantages de ces ingénieuses compensations de désavantages semblent trop souvent miner le progrès technique initial, ce qui se traduit par une récidive de consommation, un bouclage de la boucle et la ruine de maints investisseurs trop risque-tout. Dans le cas présent, l'évolution des compensations stress/coquetterie conduisit les vidéo-appelants à rejeter d'abord leur propre visage, puis leur propre physique masqué et amélioré et enfin à recouvrir carrément les caméras vidéo pour transmettre des Tableaux statiques, stylisés et séduisants, d'un TP à l'autre. Et, par le biais de ces dioramas et de ces Tableaux, les usagers s'aperçurent bientôt qu'ils étaient de nouveau invisibles, libérés du stress, dispensés de dissimuler leurs poches sous les yeux, de se maquiller, de mettre une perruque, bref, libres de recommencer – puisqu'ils étaient invisibles – à griffonner, à se presser des boutons, à se faire les ongles, à rectifier les plis de leurs pantalons, pendant que leurs écrans diffusaient les visages séduisants et profondément concentrés de célébrités bien payées qui leur assuraient qu'ils faisaient l'objet d'une attention toute particulière qu'ils n'étaient eux-mêmes pas forcés de manifester.

Bien sûr, ces avantages n'étaient rien de plus que ceux de la bonne vieille téléphonie audio de l'ère Bell, avec ses 6 et 6^2 petits trous. La seule différence était que maintenant ces Tableaux stylisés, irréels, onéreux et grotesques, étaient transmis entre les TP par de la fibre optique. Une fois que cette prise de conscience se fut répandue parmi les abonnés (principalement par voie téléphonique, il est intéressant de le noter),

combien de temps allait-il falloir aux micro-économistes pour comprendre que l'abandon progressif de la vidéophonie high-tech et le retour à la bonne vieille téléphonie étaient dictés non seulement par le bon sens des abonnés mais aussi, une fois culturellement approuvés comme un signe d'intégrité chic, non pas une forme de néo-luddisme mais plutôt une tendance rétrograde anti-high-tech, disons anti-SF, par une volonté de transcender la coquetterie et cette soumission à la mode high-tech qu'on trouve toujours ridicule chez autrui ? En d'autres termes, un retour à la téléphonie audio devint, en fin de courbe, une espèce de symbole d'anticoquetterie, si bien que seuls les usagers complètement dépourvus de complexes continuèrent à utiliser la vidéophonie et les Tableaux, ou même les masques, et ces utilisateurs m'as-tu-vu de fac-similés devinrent, comble de l'ironie, les symboles culturels de la vulgarité, de la vanité, de la soumission au diktat high-tech, c'est-à-dire les équivalents ringards du populo d'avant l'ère sponsorisée qui se promenait en survêtement, aimait les peintures sur velours noir, les pull-overs pour caniches, les bijoux en zircon, les gratte-langues NoCoat, etc. Maints abonnés des télécommunications rangèrent leurs dioramas dans le bric-à-brac de leurs étagères, couvrirent leurs caméras avec de simples cache-objectifs noirs et se servirent des crochets repose-masques de leurs consoles téléphoniques pour y suspendre ces nouveaux petits carnets d'adresses en pâte à modeler dont la reliure était munie d'une fixation spécialement adaptée auxdits crochets. Mais le pli était pris et les abonnés états-uniens, dans leur majorité, rechignèrent toujours à s'éloigner de chez eux et de leur téléputeur pour interfacer personnellement, un phénomène dont la pérennité ne pouvait pourtant plus s'expliquer par la lubie de la vidéophonie, une sorte de panagoraphobie qui eut un énorme impact commercial sur la vente par correspondance téléputeurisée et la livraison à domicile, de sorte que l'industrie n'eut pas à en souffrir.

OceanofPDF.com

❍

Quatre fois par an, en ces temps chimiquement troublés, la Division junior de l'Association de tennis de l'Organisation des Nations d'Amérique du Nord envoie un jeune toxicologue aux cheveux jaune maïs et au petit nez camus, en blazer bleu A.T.O.N.A.N, recueillir des échantillons d'urine de n'importe quel élève de n'importe quelle académie de tennis accréditée classé au-dessus du 64e rang, au niveau continental, dans sa classe d'âge. Le tennis junior de compétition se doit d'être propre. Nous sommes en octobre de l'Année des sous-vêtements pour adultes incontinents Depend. Un pourcentage impressionnant d'élèves d'E.T.A. est dans le top 64 de sa division. Le jour du prélèvement d'urine, les juniors forment deux longues files qui, à partir des vestiaires, montent les escaliers et, les garçons d'un côté, les filles de l'autre, traversent le hall du bât. Comm.-Ad. d'E.T.A. avec ses tapis bleu roi, ses lambris, ses grandes vitrines de trophées et de plaques. Il faut environ une heure pour aller du milieu de la queue aux cabines des vestiaires de votre sexe où, côté garçons, le jeune toxicologue blond et, côté filles, une infirmière dont le visage carré est surmonté d'un front divisé en deux par l'implantation triangulaire de ses cheveux, distribuent des gobelets en plastique à couvercle vert clair et des bandes de sparadrap blanc avec un nom, un classement mensuel et la mention 15/10 A.S.V.A.I.D. *Enf.T.A.* imprimés en police corps 6.

Le quart des joueurs d'Enfield Tennis Academy, parmi les plus de 15 ans, mettons, serait probablement positif à une analyse d'urine nord-

américaine standard CG/SM[50]. Ces joueurs, clients nocturnes de Michael Pemulis, dix-sept ans, deviennent donc aussi, quatre fois par an, ses clients diurnes. Une urine propre est facturée dix dollars le cc.

« Achetez votre urine ici ! » Pemulis et Trevor Axford sont des vendeurs d'urine trimestriels ; ils portent les mêmes chapeaux ovales en papier que les marchands ambulants dans les parcs ; ils passent trois mois de l'année à recueillir et à conserver les urines de joueurs de moins de dix ans, une innocente urine enfantine, chaude et claire, produite par petits jets minces, que seule une recherche d'Ovomaltine déclarerait positive ; puis, à la fin du troisième mois, Pemulis et Axford racolent le client dans la file masculine sans surveillance qui serpente à travers le hall bleu en leur proposant de petits flacons de Visine remplis d'urine dans un antique bac en fer-blanc cabossé de marchand de saucisses, racheté pour une bouchée de pain à un vendeur de hot-dogs de Fenway Park qui peinait à joindre les deux bouts pendant la morte-saison, pendu à leur cou par une lanière aux couleurs des Red Sox afin de leur laisser les mains libres pour rendre la monnaie.

« Urine !

– Urine cliniquement pure !

– Toute chaude !

– Une urine que vous seriez fiers de montrer à votre famille ! »

Trevor Axford récolte l'argent pendant que Pemulis distribue les flacons de Visine coniques, faciles à dissimuler sous le bras, dans une chaussette ou un slip.

« Problème d'urine ? Voici votre chance ! »

Les statistiques indiquent que la clientèle masculine est légèrement supérieure à la clientèle féminine, pour l'urine. Demain matin, le personnel d'entretien d'E.T.A. – Kenkle et Brandt, ou Dave (« Fall Down Very ») Harde[I], le vieux concierge bien-aimé renvoyé de Boston College pour cause de narcolepsie, ou les Irlandaises à grosses chevilles des logements sociaux

en bas de Comm. Ave., ou encore les résidents moroses aux yeux torves d'Ennet House, l'établissement au pied de l'autre versant de la colline, dans le vieux complexe hospitalier de l'Administration des anciens combattants, des rustauds généralement boudeurs qui viennent faire les trente-deux heures hebdomadaires de petit boulot requis par leur traitement – prendra les flacons de Visine en plastique vides dans les corbeilles des subdortoirs pour les jeter dans les poubelles derrière le parking des employés d'E.T.A., où Pemulis, accompagné de Mario Incandenza et de quelques-uns des plus naïfs donateurs éphèbes d'urine, ira les récupérer, les stériliser et les remballer sous prétexte d'un jeu très amusant, le Qui-peut-retrouver-faire-bouillir-emballer-le-plus-grand-nombre-de-flacons-de-Visine-vides-en-trois-heures-sans-se-faire-repérer-par-les-autorités, jeu que Mario avait trouvé plutôt bizarre lorsque Pemulis lui en avait enseigné les règles trois ans auparavant mais qu'il s'était mis à apprécier en découvrant qu'il avait un réel talent quasi mystique pour dénicher les flacons de Visine dans les couches sédimentaires d'ordures, si bien qu'il gagnait toujours haut la main sachant que, quand on est le pauvre Mario Incandenza, on est content de briller dans une compétition quelle qu'elle soit. T. Axford range et recycle ensuite les flacons, en expert du réemballage illégal. Pemulis et lui planquent le bac à saucisses sous une voile de Yarmouth abandonnée, au fond d'une vieille dépanneuse qu'ils avaient achetée d'occasion avec Hal, Jim Struck et un autre gars, un ancien d'E.T.A. qui joue à présent pour Pepperdine, puis retapée à leurs frais en remplaçant la chaîne et le crochet rouillés du treuil arrière par une chaîne et un crochet flambant neufs – dont ils ne se servent que deux fois par an, au printemps et à l'automne, pour des tractages sur de courtes distances pendant le démantèlement et l'érection du Poumon, ainsi que, de temps en temps, pour remorquer le véhicule paralysé d'un élève ou d'un employé pendant les tempêtes de neige, soit pour l'amener sur la côte à 17 % soit pour le monter jusqu'en haut –, repeinte aux fières couleurs rouge et gris de l'école, avec le complexe blason

O.N.A.N. (une aigle menaçante tenant un balai et une boîte de désinfectant dans une serre, une feuille d'érable dans l'autre, coiffé d'un sombrero, avec un morceau de tissu étoilé à moitié bouffé pendu à son bec) ironiquement imprimé sur la portière côté conducteur et la vieille devise E.T.A. de l'ère pré-Tavis *TE OCCIDERE POSSUNT* non ironiquement inscrite sur la portière côté passager, et qu'ils utilisent tour à tour, bien que Pemulis et Axford aient la priorité, vu que la carte grise est à leur nom et que l'assurance est payée par la vente d'urine trimestrielle.

Le frère aîné de Hal, Mario – qui, par la grâce de la Doyenne des Affaires académiques, a le droit de dormir avec Hal dans le subdortoir A au deuxième étage de Comm.-Ad. alors qu'il est trop handicapé pour jouer au tennis, même au niveau amateur sous-doué, mais qui s'intéresse énormément à la production de cartouches vidéo/ciné et participe aux activités de la communauté en enregistrant des matches, des séances d'entraînement et des démonstrations techniques destinés à être diffusés plus tard pour être analysés par Schtitt et son équipe –, filme la file d'attente, les interactions sociales et la vente d'urine dans le hall, en se servant d'une caméra fixée sur sa tête, de sa barre antivol et d'une pédale, probablement pour réaliser un de ces courts-métrages conceptuels inspirés des œuvres de Soi-Même avec l'autorisation de l'administration, qui le laisse bricoler avec le matériel de montage et d'effets spéciaux du défunt fondateur dans le principal tunnel sous Comm.-Ad. ; et ni Pemulis ni Axford ne s'opposent à ce tournage, ils ne cherchent même pas à dissimuler leurs visages quand il pointe sa Bolex têtière sur eux, puisqu'ils savent que personne, à part Mario, ne verra le film et que, à leur demande, il floutera les faciès des vendeurs et des acheteurs à l'aide d'un système de petits carrés onduleux couleur chair élaboré par feu son père dans la salle de montage, sachant que le brouillage facial est un effet conceptuel recherché par Mario, très amateur de ces petits carrés couleur chair, et qui n'hésite jamais à en barbouiller le visage des gens dès que l'occasion se présente.

Ils s’activent sans perdre de temps.

Michael Pemulis, un type sec, anguleux, volleyeur phénoménal mais peut-être deux temps trop lent dans sa montée au filet – défaut qu’il compense par de magnifiques lobs offensifs –, est un élève boursier qui vient de la toute proche Allston, Massachusetts – une sinistre banlieue de pavillons et de terrains vagues, avec des HLM bas peuplés de Grecs et d’Irlandais, du gravier, un système d’assainissement douteux et mal entretenu par la municipalité, une industrie pétrochimique en déshérence le long du Spur, une extension urbaine en voie d’aménagement (une vieille blague qui court à Enfield-Brighton : « Elle m’a dit “Embrasse-moi où ça sent”, alors je l’ai emmenée à Allston ») –, où il a découvert son talent en jouant dans un club en short en jean et sans polo, muni d’une raquette de supermarché sur de minables courts goudronnés qui décolorent les balles jaunes et dont les filets, faits de restes de grillage de Feeny Park, renvoient les coups rasants sur la route. Prodige à dix ans du programme Inner City Development, recruté sur la colline à onze, avec des parents qui voulaient savoir quel pourcentage E.T.A. leur reverserait sur ses éventuels gains futurs. Nonchalant à l’entraînement mais plein de nerf dans les tournois, Pemulis a la réputation d’avoir un classement inférieur à ce que lui permettraient ses qualités avec un peu plus de travail, vu qu’il est non seulement le meilleur lobeur Eschatonique[51] d’E.T.A. mais, d’après Schtitt, le seul qui sache vraiment ce que *pünscher* à la volée veut dire. Pemulis, qui semble avoir un passé de petit diable, vend également des drogues douces, quoique assez puissantes, à des prix raisonnables et se taille une bonne part du gâteau sur le marché des tournois juniors. Mario Incandenza est de ces gens qui ne voient pas l’intérêt de goûter aux substances chimiques récréatives. Même s’il savait comment s’en procurer, il n’essaierait pas. Son sourire, sous la Bolex attachée sur sa tête à la fois grosse et ratatinée, est large et constant pendant qu’il filme le reflet sinueux de la file dans les vitrines de trophées.

M. M. Pemulis, dont le deuxième prénom est Mathew (*sic*), a le Q.I. le plus élevé qu'on ait jamais vu dans toute l'histoire de l'Académie. Toutefois, malgré ses valeureux efforts, Hal n'arrive pas à lui inculquer la triade de grammaire[52] requise par Mme I. ni la difficile Littérature de discipline enseignée par Mlle Soma R.-L.-O.-Chawaf, parce que Pemulis, qui prétend voir un mot sur trois à l'envers, souffre d'une méfiance congénitale de matheux à l'égard de l'embrouillamini référentiel et de l'inélégance des systèmes verbaux. Son talent prometteur pour le tennis étant un peu contrecarré par le dilettantisme, le véritable don de Pemulis porte sur les maths et les sciences pures ; il bénéficie d'ailleurs de la bourse James O. Incandenza en optique géométrique, bourse très convoitée et accordée à un seul élève, que Pemulis parvient à conserver d'un cheveu de nourrisson chaque trimestre grâce à une moyenne générale à peine supérieure à la moyenne, et qui lui donne accès à tout le matériel du regretté Président, un matériel qui lui sert en partie à des travaux non universitaires. Mario est la seule autre personne admise dans les labos d'optique et de montage à la sortie du tunnel principal, et ils sont tous deux liés par cette sorte d'attachement que peuvent inspirer un centre d'intérêt commun et des privilèges partagés : quand ce n'est pas Mario qui aide Pemulis à fabriquer les produits d'étude d'optique indépendante que M. P. n'aime pas trop faire – il faut voir le garçon avec une lentille convexe, aime à dire Avril devant Mario lui-même, il est comme une sardine dans l'huile –, alors c'est Pemulis qui donne à Mario, qui est un fondu de cinéma mais pas un grand technicien, un sérieux coup de main en optique cinétique, en physique des focales et de la réfraction – il faut voir Pemulis avec une courbe d'émulsion, bâillant d'un air blasé sous sa casquette de capitaine à l'envers et se grattant une aisselle, jonglant avec les différentiels comme un gosse né pour porter un étui à stylos dans sa poche de chemise, un pantalon de velours trop court et du chatterton sur les branches de ses lunettes en écaille, demandant à Mario s'il sait comment on appelle trois Canadiens qui

copulent sur une motoneige. Mario et son frère Hal voient tous deux Pemulis comme un bon copain, bien que l'amitié soit une monnaie non convertible à E.T.A.

Hal Incandenza s'est longtemps considéré comme un prodige lexical – même si Avril s'est toujours évertuée à expliquer à ses trois enfants qu'elle ne les jugeait pas, que son amour et sa fierté n'étaient pas proportionnels à leur réussite ni à leur talent potentiel – qui faisait l'orgueil de sa mère, doublé d'un très bon joueur de tennis. Maintenant, il se voit plutôt comme un prodige tardif et un possible génie du tennis susceptible de faire l'orgueil de toute figure d'autorité dans son entourage et au-delà. Il n'a jamais été meilleur sur le court ou dans le mensuel de l'A.T.O.N.A.N. Il est en pointe. Il a fait ce que Schtitt appelle un « bond exponentiel » à un âge postpubère où les progrès radicaux, l'escalade de plateaux d'un calibre proche de celui du Show et de J. Wayne, sont extraordinairement rares au tennis. Il reçoit son urine négative gratis, alors qu'il pourrait très bien la payer : Pemulis a besoin de son aide en verbalisme académique et il n'aime pas être en dette, même envers des amis.

À dix-sept ans, Hal est, en 10/A.S.V.A.I.D., le quatrième meilleur joueur de moins de dix-huit ans des États-Unis d'Amérique et le sixième au niveau continental, selon l'estimation *ex cathedra* des corps constitués chargés du classement. Grâce au coaching de deLint et Staff, il garde la tête sur les épaules et reste concentré, son brio soudain et sa réputation montante ne lui ont pas fait enfler les chevilles. Quand on lui demande comment il gère tout cela, il répond : Très bien, je vous remercie de me poser la question.

Si Hal répond aux attentes et parvient à accéder au Show, Mario sera le seul des enfants Incandenza sans grande carrière dans le sport professionnel. Quiconque connaît Mario sait que cela ne lui est jamais venu à l'esprit.

Feu le père d'Orin, Mario et Hal était vénéré comme un génie dans son métier initial mais personne ne s'était rendu compte, du moins de son vivant, et pas même lui, qu'il était en réalité un génie dans un tout autre domaine, ce qui est peut-être authentiquement tragique, quoique, du point de vue de Mario, ce soit tout à fait normal, puisque les choses sont ce qu'elles sont.

Certains trouvent que les gens comme Mario Incandenza sont exaspérants, ou les considèrent carrément comme des parasites, essentiellement morts à l'intérieur.

L'attitude adoptée par Pemulis dans ses rapports humains est basée sur ceci : Mme Pemulis n'a pas élevé d'andouilles. Il porte des bobs sur les courts, quelquefois une casquette de capitaine tournée à 180° et, puisqu'il n'est pas assez bien classé pour bénéficier des faveurs d'un équipementier, il met des T-shirts avec des inscriptions telles que TARENTULES ALLSTON HS ou MÈRES DIFFICILES ou TOURNOI A.S.V.A.I.D. DES ENNEMIS À VISAGE HUMAIN ou encore INCROYABLE LA COUR SUPRÊME A PROFANÉ NOTRE DRAPEAU. Il a un visage émacié et dominé par un front haut, de type *feenian*[II], ce genre de visage que l'on voit partout dans les quartiers irlandais d'Allston et Brighton, un menton et un nez pointus, une peau brune comme une coquille de noix.

Michael Pemulis n'est le gogo de personne, et il craint le Brutus du dealer, le mouchard potentiel, le rat, le piège, le flic pubescent qui le fera passer pour un gogo. Donc, quand quelqu'un l'appelle sur le téléphone de sa chambre, même en vidéo, pour lui acheter une certaine substance, celui-là doit d'emblée prononcer les mots « Veuillez commettre un crime », à quoi Michael Pemulis répond « Malheur de moi, un crime, dites-vous ? », et le client au bout du fil doit insister, dire qu'il le paiera pour commettre ce crime ou qu'il lui infligera des sévices corporels s'il refuse, et Michael Pemulis, d'une voix claire et identifiable, lui donne alors rendez-vous afin de le voir en personne pour « défendre [s]on honneur et [s]a sécurité

personnelle », de sorte que si quelqu'un le balance ou si sa fréquence téléphonique est surveillée, d'une manière ou d'une autre, Pemulis aura été piégé[53].

Maintenue sous le bras dans un petit flacon de Visine, l'urine atteint une température vraisemblable. À l'entrée des cabinets pour messieurs, le toxicologue éphèbe de l'A.T.O.N.A.N. lève rarement les yeux de sa tablette à clip, mais l'infirmière au visage carré peut être un problème du côté des dames, parce que, de temps en temps, elle veut que la porte reste ouverte pendant la miction. Grâce à Jim Struck qui lui fournit des photocopies de textes plagiés sur des ouvrages publiés, Pemulis propose également, à un prix raisonnable, un petit *vade-mecum*, une brochure détaillant les diverses méthodes à suivre pour régler cette contingence.

I. *Fall down very hard* : littéralement « chute très lourdement ».

II. Mot inconnu. Peut-être « *fenian* », allusion à une race de cheval ou à la Fenian Brotherhood, organisation indépendantiste irlandaise.

OceanofPDF.com

○

HIVER 1960 A.S. – TUCSON ARIZONA

Jim pas comme ça Jim. On traite pas une porte de garage comme ça, on se plie pas en deux tout raide en tirant sur la poignée sinon elle se soulève d'un coup, elle râpe tes tibias et mes pauvres genoux, fiston. Je veux te voir te plier sur tes solides genoux. Je veux te voir saisir la poignée en douceur, je veux que tu sentes sa texture et que tu tires juste comme il faut pour qu'elle vienne vers toi. Apprends, Jim. Mets juste la force nécessaire pour déclencher le mouvement, laisse la porte basculer sur ses roulettes huilées et ses poulies fixées aux poutres couvertes de toiles d'araignées. Dis-toi qu'une porte de garage c'est comme celle d'une rôtissoire avec de la viande chaude dedans, de la chaleur qui sort, brûlante. C'est inutile et dangereux de forcer, de tirailler, de pousser, de malmener. Ta mère est une pousseuse et une malmeneuse, fiston. Elle traite les corps des autres sans respect, sans attention. Elle a jamais compris que traiter les choses avec calme et douceur, c'est aussi traiter son propre corps avec plus d'efficacité. C'est la faute à Marlon Brando, Jim. Autrefois en Californie, avant que tu sois né, avant qu'elle devienne une mère dévouée, une épouse endurante, un vrai soutien de famille, fils, ta mère a joué un petit rôle dans un film avec

Marlon Brando. Son heure de gloire. Elle avait des petits souliers, des socquettes, une queue-de-cheval et devait se boucher les oreilles quand des grosses motos arrivaient en pétaradant. Un grand numéro d'actrice, crois-moi. Depuis elle a toujours été amoureuse de ce Marlon Brando, fils. Qui ? Qui. Jim, Marlon Brando était l'archétype du nouvel acteur qui a bousillé la relation je dirais de deux générations entières à leurs corps et à tous les objets et aux corps autour d'eux. Non ? Eh ben c'est à cause de Brando que t'allais ouvrir la porte comme ça, Jimbo. Le manque de respect, ça s'apprend et ça se transmet. Ça s'hérite. Tu reconnaîtras Brando quand tu le verras et t'apprendras à te méfier de lui. *Brando*, Jim, vingt dieux, B-r-a-n-d-o. Le nouvel archétype du caïd rebelle et rustaud, penché en arrière sur sa chaise, qui marche de traviole dans les couloirs, qui se frotte contre tout ce qu'il voit, qui essaie de *dominer* les objets, sans le moindre respect ni soin, il attrape les choses comme un enfant boudeur, il s'en sert et il les balance n'importe comment, il rate la corbeille et elles restent à traîner par terre. Avec les gestes impétueux, maladroits et l'attitude d'un gamin colérique. Ta mère fait partie de cette nouvelle génération qui caresse la vie à rebrousse-poil, qui la tord, enfonce ses barrières. Elle a peut-être aimé Brando, Jim, mais elle l'a pas compris, c'est ce qui l'a rendue inapte à la manipulation des objets du quotidien comme les rôtissoires, les portes de garage et même sur les courts de tennis merdiques des jardins publics. T'as déjà vu ta mère avec une porte de rôtissoire ? C'est un carnage, Jim, ça fait peine à voir, et la pauvre croit que c'est un hommage à ce jean-foutre avachi qu'elle aimait entendre pétarader. Jim, elle a jamais deviné qu'il y avait toute une tactique derrière cette façon brutale et apparemment nonchalante de manier les objets. Tu penses bien qu'il s'était entraîné à se tenir vautré comme ça sur les deux pieds arrière d'une chaise inclinée. C'était étudié, il avait un œil de soudeur pour déterminer le point de rupture de tous les trucs qu'il malmenait comme un gros dégueulasse. Elle a jamais… jamais vu que ce Marlon Brando connaissait tellement bien son propre corps qu'il avait pas

besoin de faire des manières. Elle a jamais pigé que ce je-m'en-foutisme c'était de la frime, qu'il touchait tout ce qu'il touchait comme si c'était une partie de lui-même. De son propre corps. C'était instinctif, tout ça, il y allait au feeling. Et personne… surtout pas elle, ne comprenait ça. Le raisins étaient trop verts, tiens. On peut pas envier quelqu'un comme ça. Le respecter, je dis pas. Mettons un respect *envieux*, peut-être, à la limite. Elle a jamais compris que ce que faisait Brando sur les plateaux de tournage d'un bout à l'autre du pays, c'était l'équivalent du tennis de haut niveau, Jim, voilà ce qu'il faisait. Jim, il se déplaçait comme un bouchon sur l'eau, un gros muscle, avec une naïveté musculaire, mais toujours, note bien, toujours dans le bon sens du courant. Une sorte de grâce animale. Cet enfoiré n'avait jamais un geste inutile, c'était de l'art, cette indolence de brute. Il avait des principes de tennisman : touche les choses avec considération et elles t'appartiendront ; tu les posséderas ; elles bougeront ou resteront en place à ton gré ; elles se coucheront sur le dos, écarteront les jambes et t'offriront leurs coutures les plus intimes. Elles t'enseigneront tous leurs trucs. Il savait ce que savent les beatniks et les grands joueurs, fils : apprends à ne rien faire, avec ta tête et ton corps, et tout se fera naturellement. Je sais que tu comprends pas. Pas encore. Je connais ce regard aux yeux écarquillés. Je sais trop bien ce que ça signifie, fils. Peu importe. Tu verras, Jim. Je sais ce que je dis.

Je te le prédis dès maintenant, mon petit monsieur. Tu seras un grand joueur de tennis. J'ai failli l'être. Toi, tu le seras vraiment. Pour de bon. Je sais que je t'ai pas encore appris à jouer, je sais que c'est ta première fois, Jim, bon Dieu, détends-toi, je sais. Ça change rien à mon intuition. Tu me feras de l'ombre et tu me surpasseras. Aujourd'hui on commence et d'ici quelques années, je le sais trop bien, tu pourras me battre et, le jour où tu me battras pour la première fois, peut-être que je pleurerai. Ce seront des larmes de fierté altruiste, la terrible joie d'un père surpassé. Je le sens, Jim, ici même, sur ce gravier brûlant, quand je te regarde : dans tes yeux je vois

que tu sais évaluer un angle, tu as un sens inné du spin, je vois comment tu places ton corps d'enfant trop grand et apparemment maladroit sur une chaise, toujours dans la position la plus efficace par rapport à l'assiette, la cuiller, la meuleuse, la reliure d'un gros livre. Tu le fais inconsciemment. Tu t'en rends pas compte. Mais j'observe, de très près. Tu peux en être sûr, fils.

Tu seras de la poésie en action, Jim, par ta taille, ta posture, tout. Parce que la posture ne sera pas un problème pour toi, tu as un vrai potentiel. Écoute-moi, pour une fois. Le truc, c'est de transcender cette tête trop grosse, fiston. Tu t'en accommodes très bien quand t'es assis, apprends à t'en accommoder en bougeant. Apprends à vivre dans ton corps.

Ici, c'est le garage commun, fils. Et ça, là, c'est notre porte de garage. Je sais que tu le sais. Je sais que tu l'as déjà regardée, souvent. Maintenant… maintenant faut la *voir*, Jim. La voir comme un corps. La poignée terne, le loquet qui tourne dans le sens des aiguilles d'une montre, les petits insectes piégés par la peinture et qui forment encore de minuscules reliefs. Les craquelures faites par le soleil implacable. On ne sait plus bien quelle était la couleur d'origine. Les carrés concaves incrustés, leur nombre, leur disposition sur les bords, mettons que ce soit de la décoration. Mais compte-les quand même, ces carrés… prouve-moi que tu traites cette porte comme une dame, fils. Tourne le loquet d'une seule main dans le sens des aiguilles d'une montre et… tire peut-être un peu plus fort, Jim. Encore un peu plus fort que ça. Laisse-moi te montrer… *voilà* comment elle veut qu'on fasse, Jim. Regarde. Jim, c'est ici qu'on gare cette Mercury Montclair 1956 que tu connais si bien. Cette Montclair pèse 1 tonne 800, c'est comme ça. Huit cylindres, pare-brise incliné, ailerons aérodynamiques, vitesse maximale sur route plate : 150 km/h. La première fois que je l'ai vue, j'ai dit au vendeur que cette Montclair était rouge lèvre mordue. C'est une machine, Jim. Elle fera ce pour quoi elle est conçue et le fera parfaitement, mais seulement si elle est stimulée par quelqu'un qui

s’est donné la peine d’apprendre ses trucs et ses coutures, comme un corps. Le stimulateur de cette voiture doit la connaître, Jim, la sentir, l’habiter au-delà de… l’habitacle. C’est un objet, Jim, un corps, mais ne te laisse pas avoir par son silence, là maintenant. Elle *réagira*. Si on fait ce qu’il faut. Avec art et attention. C’est un corps et elle répondra par un ronron bien huilé, quand je lui aurai fourni son huile, mais attention elle n’accorde ses 150 faveurs mercuriennes qu’au conducteur qui la traite comme son corps à lui, qui *sent* son grand corps d’acier à elle de l’intérieur, qui sent en douceur, furtivement, le plastique granuleux du levier de vitesse à côté du volant, qui le sent comme il ressent la peau, la chair, le muscle, les tendons et les os enveloppés d’un réseau de nerfs gris de sa propre main nourrie de sang, qui sent pareillement le plastique, le métal, la collerette, les dents, les pistons, le caoutchouc, l’arbre à cames de la Montclair nourrie d’essence ambre, quand il passe une vitesse. Le rouge charnel d’une lèvre mordue qui file à plus de 130 dans de la soie. Jim, gloire à notre connaissance des corps. Au tennis de haut niveau sur la route de la vie. Ah. Oh.

Fils, tu as dix ans et c’est une révélation cruelle pour quelqu’un de dix ans, même si tu en as presque onze, que tu seras peut-être un monstre pituitaire. Fils, tu es corps, fils. Ce petit cerveau de prodige scientifique dont elle est si fière et dont elle fait toute une histoire : fils, ce sont juste des spasmes neuronaux, ces pensées dans ton esprit, c’est juste le bruit du moteur de ta tête, et la tête, ce n’est que le corps, Jim. Grave ça dans ta mémoire. La tête, c’est le corps. Jim, viens dans mes bras, repose-toi sur mon épaule, parce que c’est une cruelle révélation à dix ans : tu es une machine, un corps, un objet, Jim, tout comme cette rutilante Montclair, ce tuyau d’arrosage, là, ce râteau sur le gravier, là-bas, ou, doux Jésus, cette saloperie de grosse araignée au fond de sa toile à côté du manche du râteau, tu la vois ? Tu la vois ? *Latrodectus mactans*, Jim. Veuve noire. Prends cette raquette, approche avec grâce et tue cette veuve pour moi, jeune monsieur. Vas-y. Finis-la. Proprement. C’est bien. En l’honneur de cette section sans

araignée du garage commun. Ah. Des corps des corps partout. Une balle de tennis est le corps ultime, mon gars. C'est le savoir crucial que je dois t'inculquer avant d'aller tester réellement ce formidable potentiel qui est en toi. Jim, une balle de tennis est le corps ultime. Parfaitement ronde. Répartition égale de la masse. Mais vide à l'intérieur, complètement vide. Sujette aux caprices, sensible au spin, à la force – que tu l'utilises bien ou mal. Elle reflétera ton propre caractère. Elle n'a pas de caractère en soi. C'est du pur potentiel. Regardons une balle. Va en chercher une dans le sac à linge sale en plastique vert où je range les vieilles balles, à côté des lampes à propane, avec lesquelles je travaille mon service de temps en temps, Jimbo. Merci, mon petit gars. Maintenant regarde-la bien. Soupèse-la. Sens son poids. Là, je vais… la… l'ouvrir en deux. Ziou. Tu vois ? Rien dedans, rien que de l'air comprimé qui pue le caoutchouc. Vide. Du pur potentiel. Note que je l'ai ouverte en respectant la couture. C'est un corps. Tu apprendras à la traiter avec considération, fils, je dirais même avec amour, et elle s'ouvrira pour toi, à ta demande, elle répondra au doux appel de son chevalier servant. Le truc des vrais grands joueurs au corps vigoureux qui surclassent tous les autres, c'est une façon d'être avec la balle qui s'appelle, et garde en mémoire la porte de garage et la rôtissoire, le *toucher*. Touche la balle. Voilà… ça, c'est le toucher d'un joueur, bien. Fais avec la balle ce que tu fais avec ce corps de grand échalas, Mr Jimbo. Je le prédis dès maintenant. Je vois que tu vas appliquer les leçons d'aujourd'hui à ton propre corps physique. Plus question de baisser la tête sur ta poitrine et de voûter les épaules. C'est fini, les maladresses. Finis, les gestes incontrôlés, les assiettes cassées, les abat-jour renversés, les épaules affaissées et la poitrine rentrée, les objets ordinaires qui tournent et résistent dans tes grandes mains, mon garçon. Essaie de ressentir ce que ressent cette balle, Jim. Une présence physique totale. Pas de pensées qui remuent dans la tête. Une présence complète. Un potentiel absolu, elle est là, absolument potentielle dans ta grande main pâle et fine de fille, si jeune que ton pouce

n’est même pas ridé à l’articulation. Mon pouce est ridé à l’articulation, Jim, je dirais même noueux. Regarde-moi ce pouce. Mais je le traite comme une partie de moi. Je le traite comme il faut. Tu as soif, fils ? Je pense que tu es prêt à boire ça. Non ? *Nein ?* Aujourd’hui, Leçon numéro Un, tu deviens, pour le meilleur ou pour le pire, Jim, un homme. Un joueur. Un corps en commerce avec d’autres corps. Un timonier à la barre de son propre vaisseau. Une machine dans le fantôme, comme disait quelqu’un. Ah. Un citoyen de dix ans incroyablement grand avec un nœud papillon et de grosses lunettes… Je bois ça, des fois, quand je travaille pas, pour m’aider à accepter les vérités douloureuses que je dois t’enseigner à présent, Jim. Tu es prêt ? Je te le dis dès maintenant parce que c’est des choses que tu dois savoir si tu es en passe de devenir le plus-que-presque grand joueur que tu finiras par être bientôt, je le sais. Prends ton courage à deux mains. Prépare-toi, fils. C’est glo… glorieusement douloureux. Goûte-moi ça, juste un petit coup. Là. Cette flasque est en argent. Traite-la avec soin. Palpe sa forme. La sensation presque molle de l’argent tiède et la gaine en veau qui ne couvre que la moitié de son corps plat et arrondi. Un objet qui récompense un toucher élégant. Tu sens cette chaleur visqueuse ? C’est le gras qu’il y a sur mes doigts. Mon gras, Jim, celui de mon corps. Pas ma main, fils, palpe la flasque. Soupèse-la. Apprends à la connaître. C’est un objet. Un vaisseau. C’est une flasque de deux pintes remplie de liquide ambré. Enfin, à moitié remplie, plutôt. Apparemment. Cette flasque a été traitée avec soin. Elle n’a jamais été renversée, agitée, cabossée. Je n’ai jamais versé une seule goutte à côté, jamais, pas une fois. Je la traite comme si elle était douée de sensation. Comme il faut, comme un corps. Dévisse le bouchon. Tiens la gaine en veau dans ta main droite et, avec ta bonne main gauche, tourne le bouchon en respectant bien le filetage. Fiston… fiston, tu vas devoir poser ça, là, ce *Guide Columbia des indices réfracteurs deuxième édition*. M’a l’air lourd, d’ailleurs. Mauvais pour les tendons. Ça va bousiller tes muscles pronateurs et tes tendons avant même

que tu commences. Il va falloir que tu poses ce livre, pour une fois, mon jeune Mr Jimbo, on n'essaie pas de manier deux objets à la fois si on n'a pas des siècles d'entraînement et de pratique à la Brando et… *non*, ne le lâche pas comme ça, fils, ne laisse pas *tomber* le gros *Guide des indices* sur le sol poussiéreux du garage, il va soulever un carré de poussière et salir tes belles chaussettes de sport blanches avant qu'on arrive sur le court, mon garçon, *bon sang* ça fait cinq minutes que je t'explique que pour devenir ne serait-ce qu'un joueur potentiel il faut traiter les choses avec l'exacte… donne, passe-moi ça… on ne jette pas les livres comme des bouteilles dans une poubelle, on les *place*, on les guide, avec tous ses sens en éveil, en les tenant par les bords, avec une pression sur le plat des doigts des deux mains quand tu plies les genoux pour amener le livre sur le sol poussiéreux dans un mouvement aussi gazeux que l'air… pour ne déplacer qu'un tout petit carré d'air qui ne soulèvera pas de poussière. Cooooomme ça. Pas comme *ça*. Tu piges ? C'est rentré ? Bon, ne fais pas cette tête. Fils, ne fais pas cette tête, maintenant. Ne sois pas susceptible, j'essaie simplement de t'aider. Jim, mon fils, je *déteste* te voir comme ça. T'as le menton qui disparaît dans ton nœud pap quand ta grosse lippe se met à trembler comme ça. On dirait que t'as plus de menton, juste de grosses lèvres. Et cette morve qui brille sur ta lèvre supérieure, arrête, arrête ça, tu me révulses, fils, tu ne veux pas révulser les gens, quand même, faut que tu apprennes à dominer cette susceptibilité, à te *contrôler*, enfin quoi, bon Dieu de bois, c'est ce que je me tue à t'inculquer depuis ce matin avec pas seulement une mais deux idées pressantes qui me trottent dans la tête, j'envisageais de te laisser régler le dossier du siège et de toucher le levier de vitesse et peut-être même… peut-être même de te laisser conduire la Montclair, t'as les jambes assez longues, c'est sûr, hein, Jimbo ? Jim, eh, t'as envie de conduire la Monclair ? Pourquoi tu conduirais pas, dès aujourd'hui, jusqu'aux courts où tu vas prendre ta première… tiens, regarde, tu vois comment je le dévisse ? le bouchon ? avec juste le bout de mes doigts noueux que j'aimerais voir

moins tremblants mais c'est la colère, j'essaie de contrôler ma colère devant ce menton, cette lippe, cette morve et tes yeux torves et exorbités comme ceux d'un mongolien quand t'es sur le point de chialer mais juste l'extrême bout de mes doigts, là, la partie la plus sensible, la partie enduite de gras tiède, celle des empreintes digitales spiralées, je sens les nerfs et le sang quand je les laisse se tendre… par-dessus le sommet du bouchon de la chaude flasque en argent, jusqu'à son cône qui s'élargit là où le filetage de sa petite bouche circulaire se cache pendant qu'avec l'autre main chaude et vibrante j'agrippe tendrement la gaine de cuir avant d'éprouver la même sensation que la flasque quand je guide… guide le bouchon sur son pas de vis, t'entends ça ? arrête et écoute, t'entends ça ? le bruit du pas de vis autour du filetage bien usiné, avec grand soin, une douce spirale comme celle de l'enseigne de barbier, ma main droite tout entière à travers la pulpe de mes doigts qui… qui dévissent moins qu'ils ne guident, persuadent le bouchon, lui rappellent sa fonction, ce pour quoi il a été usiné, le bouchon le sait, Jim, je le sais, tu le sais, on en a déjà parlé, laisse ce livre *tranquille*, mon gars, il va pas s'en aller, donc le bouchon d'argent quitte les lèvres filetées de la bouche chaude de la flasque avec juste un petit *tsic*, t'entends ? ce petit *tsic* ? pas un raclement, pas un bruit dur de passage en force à la Brando, non, un *tsic*, une… nuance, là, ah, oh, comme on entend le *poc* d'une balle bien frappée, Jim, eh ben ramasse-le alors si t'as peur d'un peu de poussière, Jim, ramasse-le donc ce bouquin si ça te fait rentrer le menton et sortir les yeux de la tête bon Dieu à quoi ça sert que je m'échine à vouloir t'initier au garage, à la rôtissoire et à la conduite, peut-être, à la sensation du corps de la Montclair, pourquoi je prends le temps de t'apprendre à manier le levier de vitesse de la Montclair en douceur et à faire ronronner et tsiquer les huit cylindres comme un cœur qui bat et froufrouter les roues le long du trottoir jusqu'aux courts et d'apporter mon bon vieux sac à linge… le sac à linge avec les balles et les raquettes et les serviettes et la flasque et mon *fils*, la chair de ma chair, la chair blanche

avachie de ma chair qui voulait embrasser ce que je prédis dès maintenant comme une carrière dans le tennis qui remettra son vieux papa tout usé et cassé à sa petite place, qui voulait peut-être pour une fois être un vrai garçon et apprendre à jouer et à prendre du plaisir à s'ébattre en jouant sous le soleil inlassable qui fait la célébrité de cette putain de ville, à en profiter tant qu'il peut parce que ta mère, est-ce qu'elle t'a dit qu'on déménageait ? Qu'on retournait en Californie ce printemps ? On déménage, fils, j'écoute une dernière fois l'appel de la sirène du celluloïd, je remplis la dernière obligation qu'un homme doit à son talent pâlissant, Jim, nous nous lançons enfin dans le grand jeu pour la première fois depuis le jour où elle m'a annoncé qu'elle t'attendait, Jim, on prend la route, vers le celluloïd, alors dis adiós à cette école et à ce petit moustique de prof de physique et à tes mauviettes de copains avachis sans menton, non, attends, c'est pas ce que je voulais dire, je voulais dire que je voulais te parler *maintenant*, à l'avance, ta mère et moi, pour que t'aies tout le temps de te faire à cette idée cette fois parce que oh tu nous as tellement bien fait comprendre que ce dernier déménagement dans ce camp de caravanes t'avait chamboulé, hein, dans un mobile home avec des toilettes chimiques fixées avec des vis et des toiles de veuves noires partout et de la crasse qui se met partout comme la poussière ici au lieu du logement de fonction du Club d'où je nous ai fait virer ou de la maison qu'on pouvait plus se payer clairement par ma faute. C'était ma faute. Ben tiens, la faute à qui d'autre, hein ? C'est pas vrai ? Ma faute si on a déménagé ton grand corps mou sans t'y préparer suffisamment, si on l'a retiré de cette école de la côte Est que tu as tant regrettée et ma faute aussi cette documentaliste noire là avec ses cheveux cette… cette bonne femme avec le nez retroussé toujours sur la pointe des pieds qui m'avait l'air je dois te le dire d'une Tucsonienne consommée genre coinços et idéaliste qui nous serinait pour qu'on cultive je cite tes dons optiques en physique avec son nez si retroussé qu'on pouvait voir à l'intérieur et sur la pointe des pieds comme si un truc suspendu au-dessus d'elle lui crochetait

ses grosses narines écartées et la tirait vers le ciel vers l'éther petit à petit je parie que les talons plats de ces godasses sont décollés du sol maintenant fils qu'est-ce que t'en dis qu'est-ce que t'en penses… non, vas-y, chiale, te gêne pas, je dirai rien, sauf que ça me fait moins d'effet à chaque fois, je veux juste te prévenir, je crois que t'en fais trop avec ces larmes et ce… c'est de moins en moins eff… de moins en moins efficace à chaque fois que tu me fais le coup mais on sait bien tous les deux, hein, dis, entre nous, on sait bien que ça marche toujours avec ta mère, pas vrai, à tous les coups, elle met ta grosse tête sur son épaule que c'en est obscène, si tu voyais ça, les petites tapes dans le dos comme si elle faisait faire son rot à un enfant avachi trop grand obscène en nœud papillon avec un bouquin qui lui bousille les muscles pronateurs, tu pleureras encore quand tu seras grand ? T'auras encore des crises comme ça quand tu seras ton propre timonier ? Un citoyen du monde qui se fera pas taptapoter-là-là ? Est-ce que ta figure se plissera et enflera comme ça quand tu feras un grotesque mètre quatre-vingt-dix-huit, ou plutôt deux mètres comme ton grand-père qu'il pourrisse dans le vide caoutchouteux de l'enfer quand il finira par canner sur le green et avec ta face plate et sans menton tout comme lui sur la fragile épaule endurante mouillée de morve de cette pauvre idiote de femme est-ce que je t'ai dit ce qu'il a fait ? Je t'ai dit ce qu'il a fait ? J'avais ton âge Jim tiens prends la flasque non passe-la-moi, oh. Oh. J'avais treize ans, je commençais à bien jouer, sérieusement, j'avais douze ou treize ans et je jouais depuis des années déjà et il est jamais venu me voir, il est pas venu une seule fois là où je jouais, pour me voir, sa grosse figure a même pas changé d'expression quand j'ai rapporté à la maison un trophée j'ai gagné des trophées ou eu un article dans le journal UN JEUNE DE TUCSON SE QUALIFIE POUR LES CHAMPIONNATS JR NATIONAUX il a jamais reconnu mon existence tel que j'étais, pas comme je fais avec toi, Jim, quand je me penche en arrière loin loin pour te montrer que je te *vois* que je te reconnais que je suis conscient de ta présence en tant que corps et de tout

ce qui se cache derrière cette grande figure plate penchée sur le prisme fait maison. Il joue au golf. Ton grand-père. Ton papy. Au golf. C'est un golfeur. Est-ce que mon ton est assez méprisant ? Du billard sur une grande table, Jim. Un sport sans corps à base de coups spasmodiques et de mottes qui volent. Un vrai faux sport. Pour constipés en bérets à carreaux. Ce truc est presque vide. Presque, fils. Si on réfléchissait à la question, hein ? Si je vidais ce truc de sa dernière goutte ambrée et qu'on rentrait dire à ta mère que tu te sens pas encore au point et qu'on se donne jusqu'au week-end pour ta première initiation au Jeu, on ira sur les courts ce week-end, les deux jours, pour une vraie entrée en matière extensive intensive dans ton avenir apparemment illimité. Délicatesse et attention intenses dans les mouvements du corps égalent grand tennis, Jim. On prend les deux jours et on te met dans le bain une bonne fois pour toutes. Cinq dollars seulement. La location du court. Pour une petite heure. Chaque jour. Cinq dollars par jour. C'est tout réfléchi. Dix dollars pour un week-end intensif quand on vit dans une glorieuse caravane et qu'on doit partager un garage avec deux DeSoto et une vieille Model A sur cales et que ma Montclair ne peut pas recevoir le genre d'huile qu'elle mérite. Fais pas cette tête. Qu'est-ce que c'est que l'argent ou mes répétitions pour des auditions de celluloïd à 1 000 bornes d'ici, des auditions qui pourraient bien être la dernière chance pour ton vieux père d'avoir une vie un peu intéressante, qu'est-ce que c'est à côté de mon *fils* ? Pas vrai ? J'ai pas raison ? Viens là, mon gamin. Viens viens viens viens. Là, mon gamin. C'est mon rayon de soleil, mon petit J.O.I., ma joie. C'est mon gosse, dans son corps. Il est jamais venu, Jim. Pas une fois. Me regarder. Ma mère a jamais raté une compétition, évidemment. Ma mère venait si souvent que je la remarquais même plus. Elle faisait partie du décor. Les mères sont comme ça, mais tu le sais déjà, hein que tu le sais déjà ? Hein ? Jamais venu une seule fois, mon gars. Jamais venu traîner ses guêtres ni projeter son ombre ridiculement longue même à midi sur un court où je jouais. Jusqu'au jour où il est quand même venu, une

seule fois. Tout d'un coup, comme ça, sans prévenir… il est venu. Ah. Oh. Je l'ai entendu arriver bien avant de l'apercevoir. Il a une ombre très longue, Jim. C'était un petit tournoi local. Un tournoi de qualification tout à fait mineur. Je jouais contre un dandy du coin, le genre de gars avec un bel équipement, short blanc à pli, qui avait suivi des cours dans un country club et qui jouait mal quand même, malgré tous ses avantages. Tu rencontreras souvent ce genre d'adversaire dans les premiers tours. Ce crétin pimpant était le fiston d'un client à mon père… de mon père, un client de mon père. Donc c'est pour le client qu'il était venu, pour jouer les bons papas en faux cul qu'il était. Il avait un chapeau et un manteau et une cravate par une chaleur à crever. Le client. Je sais plus comment il s'appelait. Il y avait quelque chose de canin dans sa figure, je me rappelle, et ce gosse de l'autre côté du filet en avait hérité. Mon père transpirait même pas. De toute ma vie je l'ai jamais vu transpirer, Jim. Je me rappelle qu'il portait un canotier et ce genre d'uniforme chic à carreaux que les hommes d'affaires devaient porter le week-end à l'époque. Ils étaient assis dans l'ombre vague d'un palmier rabougri, le genre de palmier infesté de veuves noires, dans les feuilles, qui te tombent dessus sans prévenir, qui restent tapies dans la chaleur de midi. Ils étaient assis sur la couverture que ma mère apportait toujours – ma mère, qui est morte, et le client. Mon père était debout à côté, des fois à l'ombre, des fois non, il fumait avec un long fume-cigarette. C'était à la mode, les fume-cigarette. Il s'asseyait jamais par terre. Dans le Sud-Ouest américain, jamais. C'était un homme qui avait une saine méfiance des araignées. Et *jamais* sous un palmier. Il savait qu'il était trop grand et trop empoté pour se lever d'un bond et partir en courant au cas où des araignées tomberaient. C'était connu qu'elles aimaient se laisser tomber des arbres où elles se cachaient, dans la journée, tu sais. Elles te tombaient dessus si t'étais assis par terre à l'ombre. C'était pas un con, cet enfoiré. Un golfeur. Ils regardaient tous. Moi j'étais là sur le court n° 1. Ce parc n'existe plus, Jim. Aujourd'hui des voitures sont garées sur ce qui était ces courts en asphalte

vert, elles brillent au soleil. Ils étaient là, ils regardaient, avec leurs têtes qui faisaient des mouvements d'essuie-glace comme les gens qui regardent du beau tennis. Est-ce que j'avais le trac, jeune Mr J.O.I. ? Avec Soi-Même en personne dans ce décor boisé qui regardait, des fois à l'ombre, des fois en pleine lumière, inexpressif ? Pas du tout. J'étais dans mon corps. Je ne faisais qu'un avec mon corps. Ma Wilson en bois provenant de mon sac de Wilson en bois dans leurs presses trapézoïdales était une extension sensible de mon bras, elle chantait, elle était vivante comme ma main, ma main bien armée était la secrétaire de mon esprit, souple et réactive et *senza errori*, parce que je connaissais mon corps de l'intérieur et que j'étais complètement dedans, dans mon petit corps de jeunot, Jim, j'étais dans mon gros bras droit et mes jambes intactes, bien plantées, je courais ici et là, ma tête battait comme un cœur, la sueur perlait sur tous mes membres, je courais comme une créature du veld, je sautais, je gambadais, je frappais avec un maximum d'économie et un minimum d'effort, les yeux sur la balle et sur les angles en même temps, j'avais deux ou trois coups d'avance sur ce pauvre fils du client canin, je lui bottais son cul pomponné. Un carnage, c'était. Une scène de la vie sauvage, Jim. T'aurais dû voir ça. Le gars se pliait en deux pour retrouver son souffle. Mon jeu de jambes souple et économe contrastait complètement avec les mouvements saccadés qu'il était obligé de faire pour se retourner et se fendre. Son polo blanc et son short de marque étaient tellement trempés qu'on voyait les coutures lui rentrer dans le cul avec la dérouillée que je lui mettais. Il portait une petite visière blanche comme les rombières de cinquante-deux piges dans les country clubs et les stations balnéaires chic du Sud-Ouest. Bref, j'étais vif, attentif, j'anticipais. Je le faisais tourner en bourrique. Je voulais l'humilier. Le client tirait une tronche d'enterrement. Mon père n'avait pas de visage, il n'était pas toujours dans l'ombre parce qu'il était éclairé quand les feuilles bougeaient, mais il était enveloppé de fumée à cause de ses cigarettes dans leur long fume-cigarette en plastique, jauni à la base, pour imiter le

Président, comme les courtisans imitaient le roi autrefois… voilé par l'ombre puis par la fumée. Le client savait pas se tenir. Il se croyait à un match de foot. Il parlait fort. Notre court n° 1 était juste à côté de leur arbre. Les jambes étendues du client dépassaient de l'ombre en étoile, celle de l'arbre, mais il y avait l'ombre du grillage du court qui dessinait des croisillons sur son pantalon. Il buvait la citronnade que ma mère avait apportée pour moi. Toute fraîche. Il disait que j'étais bon. Le client de mon père. Avec cette emphase qui faisait porter sa voix. Tu sais, fils ? Sacrée vieille branche d'Incandenza, votre gamin est *bon*. Quelque chose comme ça. Je l'ai entendu le dire pendant que je courais, que je frappais, que je galopais. Et j'ai entendu la réponse de ce grand salopard, après un long silence pendant lequel tout l'air du monde est resté suspendu, comme soulevé, flottant. J'étais sur la ligne de fond de court, ou j'y allais, pour servir ou recevoir, l'un ou l'autre, et j'ai entendu le client. Sa voix portait. Et puis j'ai entendu la réponse de mon père, qu'il pourrisse dans un enfer vert et vide. J'ai entendu ce… ce qu'il a répondu, fiston. Mais pas avant que je sois tombé. J'insiste sur ce point, Jim. Seulement après que j'ai commencé à tomber. J'étais en train d'essayer de rattraper une balle complètement hors de la portée d'un mortel, un de ces coups chanceux à l'aveugle qu'avait réussi le crétin d'en face sans faire exprès. Un point que j'aurais largement pu me permettre de concéder. Mais c'est pas mon genre… un vrai joueur fait pas ça. On respecte l'adversaire, on se donne, on joue tous les points. Si tu veux être un grand, ou un presque grand, tu mets tout ce que t'as dans chaque balle. Et vas-y donc. Tu lâches rien. Même contre les nullards. Tu essaies d'atteindre ta limite et puis tu franchis ta limite et tu te retournes vers ce qui est devenu ton ancienne limite et tu lui dis tchao du pont du bateau. Tu es en transe. Tu sens les coutures et les bords de chaque chose. Le court devient… un endroit unique, le seul où il faut être. Il fait tout pour toi. Il ne laisse rien échapper à ton corps. Les objets bougent comme ils le doivent, à la moindre sollicitation. Tu te laisses

entraîner dans le va-et-vient du courant, tu traces des X et des L délicats à travers la rugueuse surface en asphalte vert, ta sueur est à la même température que ta peau, tu joues avec tellement d'aisance, avec tellement peu d'effort conscient dans l'effort et et et une telle concentration que tu te demandes même pas si tu dois chercher à récupérer toutes les balles. Tu te rends à peine compte de ce que tu fais. Ton corps le fait pour toi et le court et le Jeu le fait pour ton corps. Tu es ailleurs. C'est magique, mon garçon. Immaculé, quand tu joues juste. Je te le prédis. Les faits, les chiffres, les loupes et les pages sans légèreté de ces bouquins qui t'abîment les coudes te paraîtront mornes en comparaison. Statiques. Mortes, blanches, mornes. Elles ne se mettent pas à… C'est comme une danse, Jim. Le truc, c'est que j'étais trop respectueux de mon corps pour déraper et tomber de moi-même, là. Et l'autre truc, c'est que j'avais commencé à tomber *avant* de l'avoir entendu répondre, debout là : Oui, Mais Il Ne Sera *Jamais Un Grand*. C'est pas ce qu'il a dit qui m'a fait tomber. Le minable adversaire en avait renvoyé une juste au-dessus du filet trop bas, un coup de bol, un amorti raté, et un autre homme sur un autre court dans un autre tournoi de qualif aurait laissé filer le point au lieu d'essayer de faire un salut depuis le pont du bateau de sa limite. Sans mettre les gaz des huit cylindres pour se précipiter vers l'avant et tenter de rattraper cette sacrée balle au premier rebond. Jim, n'importe qui peut déraper. Je sais pas sur quoi j'ai glissé, fils. C'était bien connu que des araignées infestaient les palmiers le long des clôtures du court. Elles descendent la nuit sur des fils, bulbeuses, en s'étirant. Je me dis que j'ai très bien pu marcher sur une veuve bulbeuse et gluante et glisser dessus, Jim, sur une araignée, une saloperie d'araignée descendue sur un fil dans l'ombre, molle et rampante, ou suicidaire, une qui aurait sauté des feuillages sur le court et sûrement touché le sol avec un bruit dégoûtant, qui aurait rampé dans tous les sens sur ses pattes, aveuglée par le soleil qu'elle déteste, voilà, j'ai dû marcher dessus dans ma course, la tuer et glisser sur cette écœurante mélasse que font les araignées écrasées. Tu vois ces

cicatrices ? Toutes noueuses et râpeuses, comme si quelque chose avait déchiré les genoux de mon corps avec la veulerie d'un Brando déchirant une enveloppe avec les dents pour la jeter par terre toute baveuse et déchiquetée. Tous les palmiers le long de la clôture étaient malades, ils pourrissaient, c'était l'année 1933, celle de la grande épidémie des palmiers de Bisbee, dans tout l'État, ils perdaient leurs feuilles qui avaient des cloques et la couleur des vieilles olives comme t'en vois dans ces bocaux au fond du frigo et qui suaient une sorte de pus visqueux et tombaient des arbres en se balançant comme des épées en carton de pirates de celluloïd. Bon Dieu, je déteste les feuilles de palmier, Jim. Ça pouvait être soit une *latrodectus* diurne soit du pus de palme. Le vent devait charrier du pus de ces feuilles à araignées, peut-être bien, juste devant le filet. L'un ou l'autre. Quelque chose de vénéneux et d'infecté, en tout cas, d'inattendu et de glissant. C'est l'affaire d'une seconde, tu penses, Jim : le corps te trahit et tu tombes à genoux, tu dérapes sur le court en papier de verre. Pas du tout, fils. J'avais une autre flasque comme celle-ci, plus petite, plus pratique, en argent aussi, dans la boîte à gants de ma Montclair. Ta chère mère y a touché. On n'a jamais abordé le sujet entre nous. Pas du tout. C'était un corps *étranger*, ou une substance, pas mon corps à moi, et si quelqu'un m'a trahi ce jour-là, mon petit gars, je te le dis, c'est *moi*, Jimmy, c'est moi qui ai dû trahir ce beau jeune corps souple tonique et bronzé, je me suis sûrement raidi, pas assez détendu et trop relax en même temps, parce que j'écoutais mon père que je respectais, oui je *respectais* cet homme, Jim, c'est ça le pire, je savais qu'il était là, sa face plate, l'ombre de son long fume-cigarette, je le connaissais, Jim. Les choses étaient différentes de mon temps, Jim. Je déteste… putain je déteste dire des trucs comme ça, c'était-différent-de-mon-temps, le genre de clichés que sortaient les pères à cette époque en croyant dire quelque chose. Mais ça l'était. C'était différent. Les mômes de ma génération, ils… maintenant vous, les post-Brando, vous les gosses d'aujourd'hui vous pouvez pas nous aimer ou nous détester ou nous

respecter comme des êtres humains, Jim. Nous vos parents. Non, attends, fais pas semblant de penser le contraire, je t'en prie, c'est pas la peine, Jim. Parce que je le sais. J'aurais pu le prédire, en voyant Brando et Dean et les autres, je le sais, alors épargne ta salive. Je ne blâme aucun des gosses de ton âge, fiston. Vous jugez les parents gentils ou méchants ou heureux ou malheureux ou soûls ou sobres ou géniaux ou presque géniaux ou ratés comme vous jugez une table carrée ou le rouge d'une Montclair. Les gosses d'aujourd'hui… vous savez pas *ressentir*, encore moins aimer, pour ne rien dire du respect. On n'est que des corps pour vous. On n'est que des corps et des épaules et des genoux écorchés et des gros ventres et des portefeuilles et des flasques vides pour vous. Je vais pas te sortir des poncifs du genre il faut prendre tout ce qu'on vous dit pour argent comptant ou… imagine qu'on soit pas là. On est tellement là que ça compte plus. On fait partie du décor. Le mobilier du monde. Jim, je pouvais imaginer que cet homme ne soit pas là. Mais toi, Jim, je te le dis, tu peux pas m'imaginer absent. C'est ma faute, Jim, je suis trop souvent à la maison, je me traîne, j'ai les genoux foutus, je suis trop gros, sous Influence, je rote, je suis pas svelte, je transpire dans cette caravane-rôtissoire, je rote, je pète, je suis aigri, pitoyable, je renverse les lampes, je maîtrise pas mes gestes. J'ai peur d'offrir sa dernière chance à mon talent. Le talent attend beaucoup de lui-même, Jim : soit t'es à la hauteur, soit il te dit tchao et il s'éloigne à jamais. Si tu l'exploites pas, tu le perds, qu'il me disait en lisant le journal. Je… j'ai juste peur qu'on écrive sur ma tombe ICI REPOSE UN VIEIL HOMME PROMETTEUR. Bon… c'est mieux d'avoir un potentiel que pas du tout, Jim. Mieux que d'avoir aucun talent à exploiter, que je reste là à me morfondre parce que j'ai pas les couilles de… bon sang je suis vraiment vraiment *désolé*. Jim. Tu mérites pas de me voir comme ça. J'ai tellement peur, Jim. Tellement peur de mourir sans avoir été remarqué. Tu comprends ça ? Est-ce que le jeune homme mince à lunettes prématurément voûté, même si t'as toute la vie devant toi, que tu es assez grand pour

comprendre ? Tu te rends compte que j'ai fait tout ce que j'ai pu, au moins ? Que j'étais là, dans la chaleur, à écouter, entortillé de nerfs ? Un moi qui le remplit entièrement, elle disait, je me souviens. Je le ressentais comme vous pourrez jamais le ressentir, toi et ta génération, j'en ai peur, fils. C'était moins tomber qu'être expulsé de quelque chose, dans mon souvenir c'est ça. Je suis pas *absolument pas* tombé au ralenti. Je filais magnifiquement vers la balle et, l'instant d'après, y avait des mains dans mon dos et rien sous mes pieds comme si on m'avait poussé dans un escalier. Une méchante poussée en plein dans le dos et voilà mon corps prometteur avec ses tortillons de nerfs palpitants et enflammés qui part en vol plané, me voilà par terre sur les genoux cette flasque est vide sur les genoux de tout mon poids et de toute mon inertie sur cette saleté de surface brûlante en papier de verre comme une caricature d'orant contemplatif, en glissade. La chair et puis les tissus et les os laissent des traces jumelles de brun rouge gris blanc comme des sillons de charpie corporelle depuis la ligne de service jusqu'au filet. J'ai glissé sur mes genoux en feu, j'ai raté la balle qui rebondissait et continué à glisser vers le filet qui a arrêté ma glissade. Notre glissade. Ma raquette est partie en vrille Jim et mes bras sans raquette sont partis devant moi Jim dans l'attitude d'un moine pénitent en prière. Il m'a été donné d'entendre mon père décréter que mon existence corporelle n'était même pas potentiellement grande au moment où je me bousillais les genoux à jamais, Jim, si bien que onze ans plus tard à USC j'ai jamais pu dire tchao à autre chose qu'au presque et quasi grand et aurait-été-grand-*si*, et résultat j'ai jamais pu auditionner pour ces films de plage en slip de bain et Brylcreem avec lesquels ce connard d'Avalon s'est fait une fortune. Je ne dis pas que la sentence et la chute punitive sont… étaient liées, Jim. N'importe qui peut déraper. Et il suffit d'une seconde de respect mal placé. Fils, c'était plus que la voix d'un père. Ma mère a crié. C'était un moment religieux. J'ai appris ce que ça signifie d'être un corps, Jim, de la viande enveloppée dans une espèce de bas nylon tout fin, fils, j'ai

appris ça en glissant sur mes genoux vers le filet tendu, fils, je me suis vu, plan par plan, me déchirer. Je vais peut-être devoir éructer, roter, fils, fils, en te disant ce que j'ai appris, fils, mon… mon amour, trop tard, quand j'ai laissé la viande de mes genoux derrière moi, quand j'ai glissé pour finir dans une posture de supplication sur les os dénudés de mes genoux avec mes doigts sans raquette accrochés dans le maillage du filet derrière lequel, le filet, le dandy à la noix a lâché sa précieuse Davis en boyaux et a couru vers moi avec sa visière de traviole et les mains sur les joues. Mon père et le client pour lequel il faisait le faux cul m'ont relevé et traîné dans l'ombre infestée du palmier où elle s'est agenouillée sur la couverture à carreaux en se mordant les doigts, Jim, et j'ai compris la religion du physique ce jour-là, à ton âge ou à peine plus, Jim, les godasses pleines de sang, tenu sous les bras par deux corps grands comme le tien et traîné hors d'un court public en y traçant deux lignes supplémentaires. C'est un jour crucial, fondateur, religieux quand tu entends et sens ton destin simultanément, Jim. J'ai remarqué ce que tu as sûrement remarqué depuis longtemps, je le sais, je sais que tu as vu qu'on me raccompagnait à la maison de temps en temps, traîné sur le pas de la porte, sous ce qu'on appelle l'Influence, fils, aidé par des chauffeurs de taxi la nuit, j'ai aperçu ta longue ombre grotesquement éclairée en haut de l'escalier que j'ai en partie payé, mon garçon : tu as vu l'ivrogne et l'invalide traînés en même temps hors de l'arène comme un Christ désossé, un homme sous chaque bras, raclant ses chaussures, les yeux vers l'éther.

OceanofPDF.com

4 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

De Latinate Inman Square, Cambridge, Michael Pemulis, qui n’est le gogo de personne, prend un bus nécessaire pour Central Square, puis un bus superflu pour Davis Square et un métro pour revenir à Central Square. Cela est destiné à limiter les risques d’être suivi. À Central Square il saute dans la Red Line pour la station Park St., où il a garé la dépanneuse dans un parking souterrain qu’il a largement de quoi payer. C’est une douce journée automnale, le vent d’est sent l’activité urbaine et les premières feuilles mortes à la vague odeur de cuir. Le ciel est bleu clair ; le soleil projette des reflets complexes sur les panneaux en verre fumé des hauts bâtiments commerciaux tout autour de Park St. Pemulis porte un pantalon chino à braguette boutonnée, une chemise E.T.A. sous une veste de sport bleue Brioni copurchic et la casquette de capitaine très blanche que Mario Incandenza appelle son chapeau Mister Howell. La casquette a du style même quand elle est à l’envers et elle a une doublure amovible. Dans cette doublure il peut dissimuler des quantités transportables de n’importe quoi.

Il vient de s’accorder 150 mg de « -drines » douces, de rigueur après une transaction. Vu la tiédeur automnale, il n’a pas mis de chaussettes dans ses oxfords gris et bleu. Les rues sont littéralement *effervescentes*. Les marchands ambulants, avec des chariots au lieu de simples bacs, vendent des bretzels chauds, des tonics et ces francforts mi-cuites que Pemulis aime voir préparer. On aperçoit l’hôtel de ville, le Parlement, le tribunal, les jardins publics et, au-delà, les façades lisses et fraîches des brownstones de Back Bay. L’écho du parking souterrain de Park Pl. – PARK – est agréablement démultiplié. La circulation sur Commonwealth Avenue en direction de l’ouest est fluide (disons qu’elle n’est pas bloquée) jusqu’à Kenmore Square et à la longue côte en pente douce, derrière Boston U., qui mène à Allston et Enfield. Quand Tavis et Schtitt et les joueurs et le personnel d’encadrement et les équipes techniques de TesTar et ATHSCME gonflent le Poumon tout climat pour l’hiver au-dessus des courts n° 16 à 32, le dôme est visible à l’horizon depuis la bifurcation de Brighton Ave et Comm. Ave au bas d’Allston.

L’incroyablement puissante DMZ est apparemment classée comme amphétamine para-méthoxylée mais pour Pemulis, d’après les monographies qu’il a laborieusement consultées sur med.com, elle s’apparente plutôt à la classe des anticholinergiques hallucinogènes, elle est beaucoup plus forte que la mescaline ou le MDA ou le TMA ou la MDMA ou le DOM – ou STP – ou la DMT en intraveineuse et / ou par voie orale ou l’Ololiuqui ou la scopolamine de datura ou le Fluothane ou la Bufoténine (c.-à-d. « Jackie O ») ou le yopo ou la psilocybine ou le Cylert[54] ; la DMZ ressemble chimiquement à une association d’un acide lysergique et d’un muscimole, mais elle diffère significativement du LSD-25 en ceci que ses effets sont moins visuels et moins spatialement cérébraux, disons plus *temporellement* cérébraux et presque ontologiques, procurant une espèce de speed genre phénylalkylamine modifiée de sorte que le consommateur perçoit sa relation au flux ordinaire du temps comme radicalement (et

euphoriquement, d'où la ressemblance avec le muscimole) altérée[55]. L'incroyablement puissante DMZ a été synthétisée à partir d'un dérivé de fitviavi, une obscure moisissure qui ne pousse que sur d'autres moisissures, par le même chimiste doublement chanceux de chez Sandoz qui avait découvert par hasard le LSD, un chimiste organique relativement novice et ignorant, en faisant des expériences avec de l'ergot de seigle. La découverte de la DMZ paracheva les années 1960 A.S., et elle eut lieu à peu près au moment où T. Leary proposait au Dr Alan Watts de devenir « écrivain en résonance » dans sa colonie utopique LSD-25 à Millbrook, New York, actuellement en territoire canadien. L'incroyablement puissante DMZ, substance dont la synthétisation accidentelle a permis au chimiste de chez Sandoz de prendre une retraite anticipée et de bayer aux corneilles avec assiduité, a la réputation chimique secrète d'être la chose la plus sordide jamais conçue dans une éprouvette. Elle est également connue aujourd'hui comme le plus dur des composés récréatifs disponibles en Amérique du Nord après le rude opium vietnamien, que nous passerons sous silence.

Dans certains milieux bostoniens informés, la DMZ est parfois appelée *Madame Psychose*, d'après le nom d'une personnalité populaire d'une émission nocturne de WYYY-109, « Le plus grand nombre entier premier de la bande FM[I] », la radio estudiantine du MIT, que Mario Incandenza et Otis P. Lord, statisticien et maître de l'Eschaton d'E.T.A., écoutent presque religieusement.

Le portier de jour d'Ennet House qui lève le battant basculant pour le faire entrer sur les lieux a, par deux fois en octobre, approché Pemulis pour une éventuelle transaction. Pemulis s'est fixé une règle stricte : jamais de transaction avec les employés d'E.T.A. qui viennent du centre de désintox d'en bas, sachant que certains d'entre eux sont là sur ordre du tribunal, qu'en outre ils s'attirent des analyses d'Urine inopinées, bref que les gars d'Ennet sont le genre de personnes que Pemulis préfère éviter, avec qui il ne veut ni copiner ni faire affaire ; son attitude habituelle avec ces petits

employés consiste à faire preuve d’une discrétion avisée du type pourquoi tenter le diable.

Les courts Est sont vides et jonchés de balles quand Pemulis arrive ; les autres sont encore en train de déjeuner. La chambre triple de Pemulis, Troeltsch et Schacht est dans le subdortoir B, aile nord du deuxième étage de la maison Ouest, et donc juste au-dessus du réfectoire dont Pemulis perçoit les bruits de voix et de couverts à travers le plancher, ainsi que les odeurs qui lui permettent de déterminer exactement ce qu’ils mangent. Son premier geste est de brancher la console téléphonique pour appeler la chambre d’Inc et Mario à Comm.-Ad., où Hal se tient dans la lumière de la fenêtre avec l’édition Riverside de *Hamlet* qu’il doit lire pour Mario afin d’aider celui-ci à en tirer un film conceptuel, assis dans un fauteuil de capitaine sans coussin, sous une gravure représentant un détail de *La Consommation des lévirats*, une mosaïque alexandrine mineure et softcore, en mangeant une barre énergétique AminoPal et en attendant tranquillement – l’antenne de son téléphone est déjà sortie, le téléphone lui-même est posé sur l’accoudoir, deux guides in-folio Baron de préparation au SAT et un exemplaire broché du *Lift de Tilden* publié en 1937 A.S. traînent sur le tapis Lindistarne à côté de sa chaussure et de ses clés, qu’il porte habituellement en pendentif –, c’est-à-dire dans une posture d’attente tranquille. Il attend la troisième sonnerie de la console audio, comme une fille chez elle un samedi soir.

« Mouallô.

– L’étron fait surface. » Voix de Pemulis, claire et numériquement condensée, au bout du fil. « Je répète. L’étron fait surface.

– Veuillez commettre un crime, est la réponse immédiate de Hal.

– Malheur de moi », dit Pemulis dans le téléphone coincé sous sa mâchoire en détachant soigneusement la doublure velcrosée de son chapeau Mister Howell.

I. La bande FM aux États-Unis culmine à 108.

OceanofPDF.com

LE TENNIS ET LE PRODIGE BESTIAL, RACONTÉ
PAR HAL INCANDENZA,
UNE CARTOUCHE
DE DIVERTISSEMENT
NUMÉRIQUE
DE 11 MINUTES
30 RÉALISÉE,
ENREGISTRÉE, MONTÉE
ET – SELON
LE FORMULAIRE
D’INSCRIPTION – ÉCRITE
PAR MARIO
INCANDENZA, APRÈS
OBTENTION
DE LA MENTION
HONORABLE
AU CONCOURS ANNUEL

RÉGIONAL
DE TÉLÉDIVERTISSEMEN
T INTERLACE
DE NOUVELLE-
NOUVELLE-
ANGLETERRE « JEUNES
CINÉASTES – ŒIL NEUF
VOIX NOUVELLE »,
EN AVRIL DE L’ANNÉE
DE L’EXTENSION
DE CARTE-MÈRE-DE-
CARTOUCHE-À-
RÉSOLUTION-
MIMÉTIQUE-FACILE-À-
INSTALLER TUTCHIDSU
2007 POUR SYSTÈMES
DE TP INFERNATRON/INT
ERLACE POUR MAISON,

BUREAU OU MOBILITÉ (*SIC*), PRESQUE TROIS ANS JOUR POUR JOUR APRÈS LE PASSAGE DE VIE À TRÉPAS DU DR JAMES O. INCANDENZA

Voici comment enfiler un ample polo rouge avec l’inscription E.T.A. en gris sur la poitrine.

Veuillez l’enfoncer soigneusement dans votre jock-strap et en ajuster les élastiques de manière qu’ils ne vous rentrent pas dans le cul et ne forment ni plis ni saillies que tout le monde risque de voir une fois que vous aurez trempé de sueur votre short.

Voici comment envelopper votre cheville foulée dans un bandage Ace couleur chair de façon si serrée que votre autre jambe aura l’air d’un rondin.

Voici comment gagner, plus tard.

Ceci est un panier ramasse-balles en grillage métallique jaune plein de sales vieilles balles verdies foutues. Emportez-les sur les courts Est alors que l’aube est encore crayeuse, qu’il n’y a personne dans les parages, hormis les colombes du matin qui infestent les pins au lever du soleil, et que l’air humide vous permet de voir votre haleine estivale. Frappez des services. Accumulez les balles sur la ligne de fond de court opposée à mesure que le soleil s’élève au-dessus du Port, qu’une légère transpiration

apparaît et que les services commencent à faire boum. Ne pensez à rien, laissez-les faire boum boum. Frémissement de la balle contre la clôture opposée. Frappez environ mille services pendant que Soi-Même, assis, dispense des conseils avec sa flasque. Les jambes des vieux sont blanches et ont perdu leurs poils à force d'être dans des pantalons. Il y a un jeu de clés à un pas devant vous sur le court quand vous servez des balles foutues, sans adversaire pour vous les retourner. Après chaque service vous devez vous jeter en avant, vous pencher en souplesse et ramasser les clés avec votre main gauche. C'est ainsi qu'on s'entraîne à monter au filet après le service. Même des années après la mort de l'homme, vous ne pouvez pas poser vos clés ailleurs que sur le sol.

Voici comment tenir le stick.

Prenez l'habitude d'appeler la raquette « stick ». Tout le monde le fait, ici. C'est une tradition : Le Stick. Quand une chose est à ce point une extension de vous-même, elle mérite un sobriquet.

Regardez, s'il vous plaît. On va vous montrer exactement comment le tenir. Voici comment le tenir. Juste comme ça. Oubliez la ridicule prise de revers coupé proche-orientale. Dites bonjour, c'est tout. Serrez le grip en veau du stick comme on serre la main d'un ami. C'est comme ça qu'il faut faire. Car le stick est votre ami. Vous en serez très proche.

Empoignez toujours fermement votre ami. Une prise ferme est essentielle à la fois pour le contrôle et la puissance. Voici comment porter une balle de tennis dans votre main du stick, en la serrant encore et encore pendant de longues périodes – en classe, au téléphone, au labo, devant le TP, sous la douche (une balle mouillée), bref à peu près tout le temps sauf pendant les repas. Voyez le réfectoire de l'Académie, des balles de tennis sont posées à côté de chaque assiette. Serrez la balle de tennis en rythme mois après année jusqu'à ce que vous ne la sentiez plus davantage que vous ne sentez votre cœur pomper le sang dans vos artères, et jusqu'à ce que votre avant-bras droit fasse trois fois la taille du gauche, jusqu'à ce qu'il

ressemble sur le court à un bras de gorille ou à un bras de docker collé sur un corps d'enfant.

Voici comment s'exercer seul avant les entraînements matinaux de l'Académie, avant le petit déjeuner, de sorte que, après la millième balle frappée hors de la portée de Soi-Même, malgré son envergure gigantesque et ses énormes mollets, qui vous encourage avec rien d'autre que des sourires à accomplir des efforts de plus en plus importants, de sorte que, donc, au bout de votre troisième et ultime souffle, quand vous avez envie de vomir, que vous n'avez plus grand-chose à vomir, que les spasmes disparaissent rapidement, que, rafraîchi par un petit vent d'est, vous vous sentiez propre et capable de respirer.

Voici comment enfiler vos sweats et pantalons de survêtement E.T.A. rouge et gris, et enquiller les 40 km hebdomadaires en groupe dans Commonwealth Avenue quand bien même vous aimeriez mieux foutre le feu à vos cheveux que courir en groupe. Le jogging est pénible et insensé, mais ce n'est pas vous qui commandez. Votre frère roule à côté de vous de conserve avec un Allemand sénile qui vous tire des boulettes dans les jambes et tous les deux rigolent en criant *Schnell*. Enfield est à l'est des Heartbreak Hills du Marathon, qui sont juste en haut de Commonwealth derrière le Réservoir de Newton. Le jogging urbain en groupe suant est fastidieux. Demandez à Soi-Même de se baisser, de passer un long bras pâle autour de vos épaules et de vous dire que son propre père lui a dit que le talent est une sorte de don obscur, que le talent attend beaucoup de lui-même : il est là depuis toujours, on l'exploite ou on le perd.

Ayez un père dont le propre père a perdu ce qu'il avait. Ayez un père qui a été à la hauteur de ses promesses, puis a trouvé le moyen de dépasser les espérances de ses promesses sans paraître pour autant plus heureux ni mieux dans sa peau que son propre père raté, ce qui vous laisse dans un état bestial et fluctuant plein de respect pour le talent.

Voici comment éviter de penser à tout ça en vous entraînant et en jouant jusqu'à ce que tout vogue sur pilote automatique et que l'exercice inconscient du talent devienne un moyen de vous échapper de vous-même, un long rêve éveillé de jeu pur.

L'ironie de la chose est que cela vous rend excellent, qu'on commence à vous attribuer un talent digne d'être exploité.

Voici comment se comporter quand on est un prodige bestial. Voici comment se comporter quand on est tête de série dans les tournois, c'est-à-dire quand les comités de sélection composés de vieux à gros bras attendent de vous, publiquement, que vous atteigniez un certain énième de finale. Atteindre ce énième de finale escompté dans un tournoi, c'est « justifier votre classement ». En répétant cette expression inlassablement, au rythme où vous serrez une balle, mettons, vous pouvez la réduire à une séquence vide, constituée de phonèmes, de sifflantes et de fricatives, accentuée en trochées, mais sans aucune signification.

Voici comment battre dans les premiers tours un joueur de l'Iowa ou de Rhode Island aux yeux écarquillés, qui n'est pas tête de série, sans dépenser trop d'énergie mais sans paraître non plus méprisant.

Voici comment jouer avec une intégrité personnelle dans les premiers tours d'un tournoi, quand il n'y a pas d'arbitre. Quand une balle arrive dans votre camp et qu'elle est trop près de la ligne pour être jugée mauvaise : dites qu'elle est bonne. C'est ainsi qu'on s'immunise contre les coups bas. Réduisez toujours la focale de votre attention. Leçon à retenir : quand un adversaire cherche à tricher sur les balles litigieuses, dites-vous que c'est comme ça et puis c'est tout. Qu'un mauvais châtiment sportif est toujours une autoflagellation.

Efforcez-vous de considérer l'injustice comme un enseignement.

Enduisez-vous correctement, au moins une fois, de Lemon Pledge, l'écran total suprême, puis découvrez que lorsque vous transpirez dessous ça sent le putois.

Voici comment utiliser des myorelaxants non narcotiques contre les spasmes dorsaux qui surviennent après des milliers de services.

Voici comment pleurer dans votre lit en vous efforçant d'oublier que votre cheville foulée vous fait mal sans arrêt.

Voici le bain à remous, un ami.

Voici comment installer le lance-balles au petit matin, les jours où Soi-Même est parti exploiter ailleurs ce qui sera son ultime talent.

Voici comme faire un nœud papillon. Voici comment vous tenir pendant les projections privées des premiers films d'art et d'essai de votre père, lorsque vous êtes entouré de fumée de cigarettes étrangères et de conversations si prétentieuses que vous les jugez incroyables au sens propre, à savoir que vous pensez avoir mal entendu. Faites semblant de vous intéresser aux angles bizarres et aux plans multiples sans toutefois prétendre avoir la moindre idée de ce dont il s'agit. Adoptez la physionomie de votre frère.

Voici comment suer.

Voici comment remettre un trophée à Lateral Alice Moore pour qu'elle le range dans la vitrine d'E.T.A. sous les projecteurs et les panonceaux.

L'injustice peut être un maître sévère mais inestimable.

Voici comment vous bourrer d'hydrates de carbone avant une journée de quatre simples et deux doubles en Floride au mois de juin.

Veuillez apprendre à dormir avec un coup de soleil permanent.

Attendez-vous à quelques rêves difficiles. Ils dépendent du territoire. Tâchez de les accepter. Tirez-en une leçon.

Gardez une lampe torche près de votre lit. Ça aide pour les rêves.

S'il vous plaît, ne nouez pas de relations amicales extra-muros. Découragez les avances qui ne viennent pas du circuit. Refusez les rendez-vous galants.

Si vous faites avec précision les exercices de rééducation qu'Ils vous imposent, même stupides et fastidieux, la cheville guérira plus vite.

Ce type d’étirement prévient les contractures abdominales.

Traitez vos genoux et votre coude avec un soin raisonnable : ce sont les seuls que vous ayez.

Voici comment refuser un rendez-vous galant de manière définitive. Dites quelque chose comme je regrette infiniment mais je ne peux pas venir vendredi voir *Huit et demi* restauré sur grand écran au Cambridge Celluloïd Festival, Kimberly, ou Daphne, parce que, tu comprends, si je saute à la corde pendant deux heures et que je cours à l’envers dans Newton jusqu’à vomir, Ils me laisseront regarder des cartouches de matches, puis ma mère me lira à haute voix l’*O.E.D.* jusqu’à l’extinction des feux à 22 h 00, etc. ; ainsi vous pouvez être sûr que Daphne/Kimberly/Jennifer ira se livrer à son rituel adolescent mondain de danse-accouplement avec quelqu’un d’autre. Soyez sur vos gardes. La route s’élargit et maintes déviations sont séduisantes. Soyez constamment sur le qui-vive : le talent bestial attend beaucoup de lui-même et peut vous lâcher à tout moment sur n’importe quel chemin de traverse de la soi-disant vie américaine normale, donc soyez *sur vos gardes*.

Voici comment crier *Schnell*.

Voici comment gérer votre croissance adolescente normale quand tous les membres de votre corps vous taraudent, comme autant de migraines, parce que des groupes choisis de muscles ont été sollicités jusqu’à s’épaissir et se rigidifier et qu’ils résistent à la poussée des os censée les étirer, bref, quand vous avez mal partout. Il y a des médicaments pour ça.

Si vous êtes un adolescent, voici l’astuce pour n’être ni tout à fait un intello ni tout à fait un sportif : ne soyez personne.

C’est plus facile que vous ne pensez.

Voici comment lire les classements mensuels E.T.A., USTA et A.T.O.N.A.N. à la manière dont Soi-Même lit les critiques universitaires de ses mélodrames à plans multiples. Sachez les prendre au sérieux et à la légère. Les classements vous aident à déterminer où vous en êtes, pas qui

vous êtes. Mémorisez vos classements mensuels, puis oubliez-les. Voici comment : ne dites jamais à personne où vous en êtes.

C’est aussi une façon de ne pas redouter le sommeil ni les rêves. Ne dites jamais à personne où vous en êtes. Apprenez les bases de l’expression de la peur : parfois les mots qui semblent exprimer ne font en réalité qu’*évoquer*.

Ça peut être piégeux.

Voici comment obtenir gratuitement des sticks, des cordages, des fringues et des équipements de Dunlop Inc. : laissez-les imprimer à la bombe le logo distinctif de Dunlop sur vos tamis, coudre des logos sur votre épaule et la poche gauche de vos shorts, servez-vous d’un sac de sport Dunlop, devenez une pub ambulante et suante pour Dunlop Inc. ; mais ça ne marche que si vous justifiez votre sélection et préservez votre classement ; le représentant du Club sportif régional de Nouvelle-Nouvelle-Angleterre de Dunlop Inc. vous appellera « Notre cygne grisé » ; il porte un pantalon de toile de grand couturier, une eau de toilette à gerber et, deux fois par an, veut vous aider à vous habiller ; chassez-le comme un moucheron.

Soyez un Élève du Jeu. Comme la plupart des clichés sur le sport, c’est profond. Vous pouvez vous façonner mais vous pouvez aussi vous détruire. Il n’y a pas de demi-mesure. Tâchez d’apprendre. Soyez coachable. Tâchez d’apprendre de tout le monde, particulièrement des perdants. C’est dur. Apprenez de vos pairs qui flanchent, explosent, chutent, fuient, disparaissent des classements mensuels, sortent du circuit. Vos pairs d’E.T.A. qui attendent que deLint frappe tout doucement à leur porte pour une petite conversation. Des adversaires. C’est éducatif. L’Élève du Jeu prometteur est celui qui sait regarder les choses en face, qui ne cherche pas à fuir. Les filets et les clôtures peuvent être des miroirs. Et, entre les filets et les clôtures, les adversaires aussi sont des miroirs. Voilà pourquoi tout ça fait peur. Voilà pourquoi tous les adversaires font peur, principalement les adversaires plus faibles.

Regardez-vous dans vos adversaires. Ils vous amèneront à comprendre le Jeu. À accepter le fait que le Jeu consiste à maîtriser la peur. Que l'objectif est de chasser de votre moi ce que vous souhaitez ne jamais voir revenir.

Ceci est votre corps. Ils veulent que vous le sachiez. Vous l'aurez toujours avec vous.

Sur cette question, pas de conseil à donner ; c'est à vous de voir. Pour ma part, je crois que je ne saurai jamais vraiment comment faire.

Mais entre-temps, s'il y a un entre-temps : voici du Motrin pour vos articulations, du Noxzema pour votre coup de soleil, du Lemon Pledge si vous préférez la nausée au coup de soleil, du Décontractyl pour votre dos, du benjoin pour vos mains, des sels d'Epsom et des anti-inflammatoires pour votre cheville, du parascolaire pour votre famille, qui veut juste s'assurer qu'elle ne vous manque pas trop.

OceanofPDF.com

TRANSCRIPTIONS CHOISIES DES INTERFACES DE RÉSIDENTS AVEC MME PATRICIA MONTESIAN, M.A., C.C.T.[56], DIRECTRICE GÉNÉRALE, ENNET HOUSE, MAISON DE SOINS POUR TOXICOMANES ET ALCOOLIQUES (*SIC*), ENFIELD, MASSACHUSETTS, 13 H 00-15 H 00, MERCREDI 4 NOVEMBRE – ANNÉE DES SOUS-

VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

« Mais cette façon qu'il a de pianoter sur la table. Il ne pianote même pas vraiment, en fait. C'est plutôt à mi-chemin entre le pianotage, le *grattage*, le *triturage*, comme quelqu'un qui s'arrache une peau morte. Et sans aucun rythme, voyez, c'est constant, incessant, mais sans aucun rythme distinctif qu'on pourrait suivre et imiter. C'est complètement *décousu, délirant*. Le genre de bruits qu'une fille doit entendre dans sa tête avant de tuer toute sa famille parce que quelqu'un a fini le pot de beurre de cacahuète. Vous voyez ce que je veux dire ? Le bruit d'un cerveau qui part en vrille. Vous voyez ce que je veux dire ? Alors ouais, bon, d'accord, pour la faire courte, comme il n'arrêtait pas de pianoter pendant le dîner, je l'ai piqué avec ma fourchette. Plus ou moins. Bon, quelqu'un a pu croire que j'essayais de le poignarder, je le conçois. Mais j'ai proposé de retirer la fourchette. Laissez-moi vous dire que je suis prête à me racheter n'importe quand. Pour ce que j'ai fait. J'*assume* mon acte, c'est ce que je veux dire. Alors je voulais vous demander, est-ce que je vais écoper d'une Restriction pour ça ? Non, parce que demain j'ai Soirée libre, avec l'approbation de Gene, c'est déjà consigné dans le Registre des Soirées libres. Vous n'avez qu'à vérifier. Je n'essaie pas de me détourner de mes responsabilités dans ce… comment… cet événement. Si ma Puissance Supérieure que je choisis d'appeler Dieu estime par votre voix que je mérite une punition, je n'essaierai pas de me défiler. Si c'est justifié. Je voulais juste vous demander. Ai-je précisé que j'étais contente d'être ici ? »

« Je ne *conteste* rien. Je vous demande simplement de définir le mot *alcoolique*. Comment pouvez-vous exiger que je m'attribue moi-même un qualificatif si vous refusez de définir ce qualificatif ? J'ai poursuivi une assez belle carrière d'avocat spécialisé dans le droit du dommage corporel pendant seize ans et, à part cette soi-disant crise ridicule au dîner du barreau ce printemps et cette andouille de juge qui m'a exclu de son tribunal – mais laissez-moi vous dire que je peux étayer mes allégations selon lesquelles cet homme se masturbe sous sa robe derrière le banc par des témoignages corroborants *détaillés* à la fois de ses collègues et du personnel du pressing de la cour –, si l'on fait abstraction de deux ou trois minuscules incidents, j'ai toujours tenu l'alcool et je garde la tête aussi haute que maints avocats plus grands que moi. Vous pouvez me croire. Quel âge avez-vous, ma jeune dame ? Je ne suis pas dans le *déni* au sens propre, ni empiriquement ni objectivement. Est-ce que j'ai un problème de pancréas ? Oui. Est-ce que j'ai quelques trous de mémoire concernant les administrations Kemp et Limbaugh ? Je ne le nie pas. Est-ce que quelques scènes de ménage ont contribué à mon admission ici ? Euh, ma foi, oui, c'est exact. Est-ce que j'ai eu des formications pendant ma désintoxication ? En effet. Je n'éprouve aucune difficulté à reconnaître les choses que je comprends. For*m*ications, oui, avec un *m*. Mais que me demandez-vous de reconnaître au juste ? Est-ce un *déni* que de retarder une signature jusqu'à ce que le vocabulaire employé dans le contrat soit clair pour toutes les parties concernées ? Oui, oui, c'est ça, bien sûr, vous ne suivez pas mon raisonnement, bon, bon. Et vous rechignez à continuer sans clarification. Je maintiens. Je ne peux pas nier ce que je ne comprends pas. Telle est ma position. »

« Donc je suis là tranquille en attendant que mon bifteck refroidisse et tout d'un coup y a un hurlement genre *sphincter* qui se relâche et voilà Nell en vol plané avec une fourchette, oui en *vol* plané je vous dis, bondissant par-dessus la table, *planant* à l'horizon*tale*, je vous jure, Pat, le corps de la fille est carrément *parallèle* à la surface de la table, elle se *jette* sur moi

avec sa fourchette en criant je sais pas quoi au sujet d'un bruit de beurre de *cacahuète*. Merde, quoi. Gately et Diehl ont dû extraire la fourchette de ma main *et* de la table. Pour vous donner une idée. De la *sauvagerie*. Et je ne vous parle même pas de la douleur. Vaut mieux pas, je vous assure. Ils m'ont proposé du Percocet[57] aux urgences, juste pour vous dire le niveau de la douleur. Je leur ai dit que j'étais en convalescence et que je devais éviter toute espèce de narcotique. Mon courage les a émus, je peux vous dire, mais ne m'en demandez pas plus parce que j'en pleurerais. Encore un peu et je faisais une *crise* d'hystérie. Mais OK, d'accord, coupable, peut-être bien que je tapotais sur la table. Excusez-moi d'occuper de l'espace. Et puis elle a été assez *magnanime* pour me présenter des excuses si je voulais. Répète voir ça ? j'ai dit. Répète *voir* ? Non mais merde, quoi. J'étais cloué à la table par des dents de fourchette. Se faire brutaliser c'est une chose, Pat, mais ça c'était de la brutalité carrément fasciste. Donc je demande respectueusement qu'elle soit virée d'ici à coups de pied dans son gros cul. Qu'elle retourne dans le district de fourchetteurs d'où elle vient, avec son énorme sac lourdingue plein de fringues ringardes. Franchement. Je sais qu'on est ici en partie pour apprendre à vivre en communauté. Donnant donnant, on oublie les problèmes personnels, on se rend la pareille. Et cætera. Mais n'est-ce pas aussi censé être, et là je cite le manuel, un environnement *sûr* et *enrichissant* ? Je me suis rarement senti moins enrichi que quand je me suis fait embrocher sur cette table, je dois dire. Les harcèlements pathétiques de Minty et McDade sont déjà assez pénibles. Si je veux me faire brutaliser, j'ai qu'à retourner à Fenway. Je suis pas venu ici pour me faire brutaliser sous prétexte de tapotage. Et je suis à deux doigts de vous dire que si cette… ce *spécimen* ne s'en va pas, c'est moi qui pars. »

« Excusez-moi de vous déranger. Je peux revenir. Je me demandais s'il y a une prière spéciale dans le Programme pour quand on a envie de se pendre. »

« Comprenez-moi bien, je ne nie pas que je suis un toxico. Je sais que je suis accro depuis l'époque d'avant Miami. Ça ne me gêne pas de prendre la parole dans les réunions pour dire Je suis Alfonso, je suis toxicomane, c'est plus fort que moi. Je sais que c'est plus fort que moi depuis l'époque de Castro. Mais j'ai beau le savoir, je peux pas m'arrêter. C'est ça qui me fait peur. J'ai peur que le fait d'avouer que je suis Alfonso ne me fasse pas arrêter. Je veux dire, en quoi le fait d'avouer que je suis incapable d'arrêter m'aidera à arrêter ? Ça bourdonne dans ma tête, cette peur d'en être incapable. Maintenant j'espère avoir cette *capacité*, madame Pat. J'ai besoin de votre avis. Est-ce que l'espoir d'être capable est une mauvaise voie pour le toxico Alfonso ? »

« Désolé de vous interrompre, mais la maintenance a encore appelé au sujet de cette histoire de vermine. Le mot *ultimatum* a été prononcé. »

« Pardonnez-moi de vous interrompre pour quelque chose qui n'est pas en rapport direct avec l'interface curative. C'est à propos de ma Corvée. J'ai les toilettes pour hommes de l'étage. Il y a quelque chose… Pat, il y a quelque chose dans la cuvette des W.-C. Ça ne part pas. La chose. Elle ne part pas. Elle réapparaît tout le temps. J'ai tiré la chasse plusieurs fois. Je viens demander des instructions. Et peut-être aussi un équipement de protection. Je ne peux même pas décrire cette chose. Tout ce que je peux dire c'est que, si c'est d'origine humaine, alors je me fais beaucoup de souci. Ne me demandez pas de la décrire. Si vous voulez bien monter jeter un coup d'œil, je suis sûr à 100 % qu'elle est encore là. Elle m'a bien fait comprendre qu'elle n'avait pas l'intention de partir. »

« Tout ce que je sais c'est que j'ai mis un pudding Hunt's dans le frigo des résidents comme j'en ai le droit à 13 h 00 patati patata et à 14 h 30 je me pointe tout content de manger un pudding que j'ai payé de ma poche et il n'est plus là et voilà McDade qui arrive tout serviable en me disant qu'il

va m’aider à le chercher patati patata, sauf que quand je regarde je vois que ce fils de prostipute a une grosse trace de pudding sur le menton. »

« Ouais mais bon comment que je peux répondre juste oui ou non à est-ce que je veux arrêter la coke ? Est-ce que je pense que je veux absolument penser le vouloir ? J’ai plus de septum nasal. Mon septum a été dissous par la coke. Voyez ? Vous voyez quelque chose qui ressemble à un septum quand je lève le pif comme ça ? Du fond du cœur vraiment j’ai voulu arrêter et ainsi de suite. Depuis le septum. Mais donc puisque je veux arrêter depuis tout ce temps, pourquoi est-ce que je peux pas ? Voyez ce que je veux dire ? C’est une question de le vouloir ou non ? Et ainsi de suite. C’est sûr que vivre ici et aller aux réunions et tout, ça me donne envie d’arrêter. Mais je pense que j’avais déjà envie d’arrêter. Pourquoi je serais ici si je voulais pas arrêter ? C’est pas la preuve que je veux arrêter ? Mais comment ça se fait que je peux pas arrêter, alors que je le veux, c’est ça le truc. »

« Le gars avait un bec-de-lièvre. Là, voyez, comme *cha*. Mais le sien montait plus haut. Beaucoup plus haut. Il vendait du mauvais speed mais de la bonne herbe. Il a dit qu’il paierait une partie du loyer si on ravitaillait ses serpents en souris. Comme on fumait tout notre fric, on n’avait pas le choix. Ils bouffaient des souris. Fallait qu’on aille dans des animaleries et qu’on fasse semblant de s’intéresser vachement aux souris. Il avait des serpents. Doocy. Ils puaient. Il nettoyait jamais les vivariums. Sa lèvre lui bouchait le nez. Son bec-de-lièvre. À mon avis il sentait pas comme ça puait. Sinon il aurait fait quelque chose. Il en pinçait pour Mildred. Ma copine. Je sais pas. Il en pinçait pour elle. Elle devait avoir un problème aussi. Je sais pas. Il disait des trucs genre, vu qu’il savait pas prononcer les *s*, genre Tu veux qu’on baive, Mildred ? On n’a pas bevoin de ve brouter le minou. Il disait ça devant moi, carrément, pendant que je balançais des souris dans ces vivariums, là, en retenant ma respiration. Fallait qu’elles soient vivantes, les

souris. Avec sa voix affreuse, comme quelqu'un qui se bouche le nez et qui peut pas dire *s*. Il s'est pas lavé les cheveux pendant deux ans. On calculait entre nous combien de temps il resterait sans se laver les tifs et on mettait des croix sur le calendrier chaque semaine. On blaguait souvent entre nous comme ça, pour tenir le coup. On était défoncés je dirais 90 % du temps. 90. Mais pendant tout le temps qu'on a été là il l'a pas fait une seule fois. Se laver. Quand elle a dit qu'on devait partir sinon elle se tirait et elle emmenait Harriet, c'était quand il a commencé à lui expliquer, pendant que j'étais au boulot, comment faire l'amour avec une volaille. Il baisait des poules. C'était une caravane derrière la déchetterie du Spur et il élevait des poules là-dedans. Pas étonnant qu'elles se carapataient quand quelqu'un se pointait. Il violait sexuellement des volailles. Il lui en parlait tout le temps, avec son zozotement, Faut les-v-enculer mais dès que t'approches elles ve barrent. Elle a dit que c'était marre. On s'est cassés et on est allés dans un refuge à Pine Street et elle restée quelque temps jusqu'à ce que ce mec au chapeau lui dise qu'il avait un ranch dans le New Jersey et elle est partie avec lui, et Harriet. Harriet, c'est notre fille. Elle va avoir trois ans. Elle dit trois-v-ans, en fait. Je doute qu'elle prononce un seul *s* correctement de toute sa vie, maintenant. Et je sais même pas où dans le New Jersey. Il y a des ranches dans le New Jersey ? J'allais en classe avec elle depuis l'école primaire. Mildred. On était comme des amoureux d'enfance. Et puis voilà le mec qui s'installe avec elle sur sa vieille couchette dans le refuge où j'ai attrapé des poux. Il se fout sur sa couchette à elle et moi j'attrape des poux. J'essayais toujours de livrer de la glace dans des stations-service. Comment supporter ça sans se défoncer ? »

« Donc c'est considéré comme une maladie, l'alcoolisme ? Une maladie comme un rhume ? Ou comme un cancer ? Parce que, je vais vous dire, j'ai jamais entendu dire nulle part qu'on guérissait du cancer en priant. Sauf peut-être dans certaines régions reculées du sud de l'Amérique, c'est tout. Alors qu'est-ce que ça signifie ? Vous me *prescrivez* la prière ? Parce que

j’ai soi-disant une maladie ? Je bousille ma vie et ma carrière pour me taper neuf mois de cure avec quasiment pas un rond pour une *maladie* et on me prescrit des prières ? Vous connaissez le mot *rétrograde* ? Je suis dans une ère sociohistorique dont j’ignorais l’existence ou quoi ? Qu’est-ce que c’est que cette histoire ? »

« Bien, bien. Bien. C’est parfait. Aucun problème du tout. Content d’être ici. Je me sens mieux. Je dors mieux. On mange bien. En un mot, ça ne pourrait pas être mieux. Mes dents ? Je grince des dents ? Un tic. Ça renforce les mâchoires. C’est une manière d’exprimer mon bien-être. Comme ce que je fais avec les paupières. »

« Mais j’ai essayé *aussi*. J’ai essayé pendant tout le *mois*. J’ai été à quatre réunions. Elles commencent jamais avant 11 heures, alors à quoi ça sert que je me lève tôt si j’ai pas besoin d’être là avant 11 heures ? J’ai rempli les formulaires *chaque* jour. Où vous voulez que j’aille ? Vous pouvez pas me virer juste pour un mois… ils me reprendront pas si *j’essaie*. Pas ma faute. Allez demander à Clenette. Demandez à cette fille, Thrale, et aux autres si j’ai pas essayé. Vous pouvez pas. C’est *dégueulasse*.

J’ai *dit* où vous voulez que *j’aille* ? »

« J’ai une Restriction Totale d’un mois pour avoir utilisé un bain de bouche ? Flash info : scoop : un bain de bouche, ça se recrache ! C’est de l’alcool à 4° ! »

« C’est quelqu’un *d’autre* qui pète, voilà pourquoi je suis ici. »

« Je suis tout disposé à m’identifier si vous voulez bien m’expliquer d’abord simplement à *quoi* je dois m’identifier. Telle est ma position. Vous me demandez d’attester des faits dont je n’ai pas connaissance. Ça s’appelle de la “coercition”. »

« Donc mon crime, c’est un délit de gargarisation ? »

« Je repasserai quand vous serez libre. »

« C’est revenu. Pendant une seconde, j’ai espéré. J’avais de l’espoir. Puis c’est revenu. »

« D’abord laissez-moi vous dire une chose. »

OceanofPDF.com

○

FIN OCTOBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

« Ouv-moi-z-en donc un aut, garfon, et z'm'en vais te raconter cette saison où z'ai vu stincroyab enfoiré établir son premier r'cord. La troupe scout de ton franzin était de sortie, et toi, t'avais pas voulu venir pafque t'avais peur de rater ton émiffion sur le TP. Tu te rappelles ? Ben moi z'me rappellerai touzours ce zour-là, garfon. C'était cont' Syracuse, y a quoi, huit saisons de ça. Le p'tit enfoiré avait botté à soifante-treize yards ce zour-là et sa moyenne c'était soifante-neuf. *Soifante-treize*, c'est dingue. Ouv-moi-z-en un aut, garfon, bouze-toi un peu. Ze me rappelle qu'y avait des nuazes dans le ciel. Quand y bottait tu reftais longtemps à zieuter le ciel. Ça reftait vraiment accrossé en l'air. Il a fait tenir le ballon en l'air huit secondes trois, ce zour-là. C'est vassement long. Mon maximum à moi, c'est cinq. C'est dingue. Toute la troupe a dit qu'y z'avaient zamais entendu un bruit pareil que le soifante-treize de stenfoiré. Ron Rissardson, tu te rappelles Ronnie, le sef scout, un représentant en vaseline de Brookline, Ronnie est un ancien

sasseur de l’armée, d’une efcadrille de bombardiers, avec Ronnie on était au pub ce zour-là et y dit comme ça que ce soifante-treize ça fait le même bruit que des *bombes*, punaise, tsais WHOUUMP quand elles sont zetées, c’est ce qu’y-z-entendent, les mecs dans l’avion quand y les zettent. »

L’émission de radio qui précède l’émission nocturne de Madame Psychose sur la station semi-clandestine WYYY du MIT c’est *Ils étaient les légendes d’autrefois*, une de ces émissions cruelles qui invitent tout étudiant scientifique états-unien désireux de s’échapper pendant quinze minutes du labo du superaccélérateur de particules ou d’un groupe d’études sur la transformation de Fourier à venir lire à l’antenne une parodie dans laquelle il singe son propre père faisant le panégyrique d’un célèbre athlète à cou de taureau que ledit père avait admiré et comparé par voie de conséquence, avec accablement, au petit gars asthmatique à cou de girafe et grosse caboche qui le regardait à travers des verres épais comme des culs de bouteille de Coca depuis son clavier numérique. La seule règle imposée est celle-ci : vous devez lire votre texte avec la voix d’un personnage de dessin animé particulièrement ridicule. Il y a d’autres formats d’émission, plus exotiques et plus parricides encore, pour les étudiants asiatiques, latinos, arabes et européens, certains soirs. De l’avis général, les voix les plus ridicules sont celles des personnages de dessins animés asiatiques.

Malgré son caractère ouvertement potache, l’émission *Ils étaient les légendes…* a un effet cathartique de type psychodrame – les étudiants du MIT tendent à traîner leurs propres cicatrices psychiques (il y a les intellos, les geeks, les pauvres mecs, les bosseurs, les pédés, les branleurs, les binoclards, les retardés, les couilles molles, les petites bites, les sans-couilles, les têtes de gland, les cous de girafe) et ils en ont marre que les petites têtes à gros cou viennent casser sur leurs grosses têtes à petit cou, qui son violon, qui son TP portable, qui son bocal d’entomologiste – et bénéficie d’un taux d’écoute excellent, même si son succès s’explique en grande partie par le principe d’inertie inversée, une deuxième loi de Newton

comme un effet boomerang de l'émission suivante, la très populaire Heure de Madame Psychose, FM 00 h 00-01 h 00.

L'ingénieur de WYYY, un étudiant qui assure la permanence de nuit pendant l'A.S.V.A.I.D., peu amateur des ascenseurs qui suivent une trajectoire serpentine ou vasculaire, évite celui de l'Union des étudiants du MIT. Il a ses habitudes : au lieu d'entrer par l'accès principal, il passe toujours par le méat acoustique de l'aile sud, achète un Millennial Fizzy® au distributeur dans le sinus sphénoïdal, descend les marches en bois grinçantes de la salle de Lecture de Massa Intermedia jusqu'à l'Entonnoir, longe l'unité de production de CD-ROM scolaires *Tech Talk Daily* baignée de l'écœurante odeur chimique du graveur de cartouches à lecture seule, puis le sombre Q.G. du Hillel Club orné d'une étoile de David, franchit la lourde porte permettant d'accéder au dédale carrelé de couloirs menant aux salles de squash et autres jeux de raquettes, ainsi qu'à un terrain de volley-ball, et au corps calleux des vingt-quatre courts de tennis indoor offerts par un donateur du MIT et désormais si peu utilisés que personne ne sait plus où sont rangés les filets, descend encore trois niveaux jusqu'aux studios aseptisés et éclairés au lithium de FM 109-WYYY FM, qui émettent pour la communauté du MIT et au-delà. Les murs des studios sont roses et zébrés de fissures laryngales. Grâce aux filtres trachéaux situés sous le plancher et aux ventilateurs, l'air qu'on y respire est plus léger, plus pur que partout ailleurs dans l'Union, et c'est bon pour son asthme.

L'ingénieur, en fait un étudiant ingénieur, mais déjà diplômé et salarié de l'université, qui souffre d'une maladie pulmonaire et d'une occlusion des pores, s'installe seul dans sa cabine, procède à quelques réglages, teste la voix de la seule personnalité payée sur la tranche de nuit, à savoir l'austère et vénérée Madame Psychose, dont l'ombre chinoise en forme de camée est à peine visible à travers le verre épais de la cabine et le paravent obscurcissant en partie la batterie de téléphones du studio, occupée (Madame Psychose) à consulter son conducteur et ses transitions pour

l’émission de jeudi. Le paravent est un triptyque de soie crème, animé de chatoiements rouge et vert par les voyants des téléphones et les boutons de la console de régie, qui encadre sa silhouette. Cette silhouette est nettement délimitée sur le paravent, elle est assise, jambes croisées, la tête enserrée dans son casque arthropode, et fume. L’ingénieur doit toujours resserrer la bande crânienne de son casque que l’ingénieur d’*Ils étaient les légendes…* a ajusté à son propre encéphale éléphantesque. Il active l’interphone et demande à Madame Psychose de faire un test de voix. Il veut des sons. N’importe lesquels. Il n’a pas ouvert sa canette de soda. Long silence. La silhouette de Madame Psychose ne bouge pas. Elle semble consulter quelque chose sur son pupitre.

Enfin elle se décide à produire des sons, des consonnes occlusives destinées à vérifier l’incidence du souffle, toujours problématique en FM quand le budget est restreint.

Puis elle émet un long sifflement.

Le technicien aspire une bouffée de son inhalateur portatif.

Elle dit : « Il aimait ce genre de musique onirique au rythme lent comme un balancement. »

Les gestes de l’ingénieur sur sa table évoquent ceux d’un chauffard qui trifouille les boutons de la clim et de l’autoradio en conduisant.

« La Voie dont on peut parler n’est pas la Voie éternelle », dit-elle.

L’ingénieur, vingt-trois ans, a une très vilaine peau.

« Femme paraplégique séduisante cherche partenaire ; objet : »

Le studio laryngal sans fenêtre est fortement éclairé. Aucune ombre. C’est un éclairage fluorescent, indirect, au moyen d’une couronne lithiumisée à double spectre mise au point deux bâtiments plus loin et qui attend encore la certification O.N.A.N. Le résultat est cette lumière glacée et sans ombre des blocs opératoires ou des supermarchés à 04 h 00. Les murs roses fissurés ont un aspect gynécologique.

« Comme la plupart des couples, le leur était le corollaire d'une concordance et d'un compromis. »

L'ingénieur frissonne dans la lumière froide, allume une clope et annonce par l'interphone à Madame Psychose que l'étalonnage est bon. Madame Psychose est la seule personnalité de WYYY qui apporte son propre casque audio, ses propres prises jack et son propre paravent. Au-dessus de la partie gauche du paravent il y a quatre horloges réglées sur différents fuseaux horaires, ainsi qu'un disque sans chiffres accroché là par un plaisantin pour représenter le Non-Temps annularisé de la Grande Concavité. La trotteuse du cadran de l'heure locale découpe les dernières secondes avant les cinq minutes de temps mort, stipulées dans le contrat de Madame Psychose, qui précèdent l'émission. Sa silhouette écrase la cigarette très méthodiquement. Elle sélectionne le thème musical synthétisé de ce soir ; l'ingénieur actionne une manette et envoie la musique dans la moelle épinière coaxiale, à travers les amplis et les survolteurs encastrés dans le plafond technique, au-dessus du faux plafond des courts de tennis du corps calleux, et vers l'antenne qui saille de la surface grise et bulbeuse du toit de l'Union. L'architecture de l'Union des étudiants du MIT est due à I. M. Pei et consiste en un énorme cortex cérébral de béton armé et polymères, à l'angle de Ames St. et de Memorial Dr[58], East Cambridge. Madame Psychose fume de nouveau, la tête inclinée, à l'écoute. De la fumée s'échappera de son paravent pendant toute l'émission. L'étudiant ingénieur compte à rebours sur les doigts d'une main, sans être sûr qu'elle le voie. Quand l'auriculaire se plie, elle dit ce qu'elle dit depuis trois ans : une introduction que Mario Incandenza, la personne la moins cynique de toute l'histoire d'Enfield MA, écoute religieusement de l'autre côté du fleuve et trouve absolument passionnante, en dépit de son cynisme noir.

Sa silhouette se penche et dit : « Oyez, car la Terre était vide et vague.

« Et les ténèbres couvraient l'abîme.

« Et Nous dîmes :

« “Regardez ce couillon qui *danse*.” »

Une voix masculine neutre annonce alors : « Voici vos “Plus ou moins soixante minutes avec Madame Psychose” sur YYY-109, le plus grand nombre entier premier de la bande FM. » Les différents sons sont encodés et envoyés par l’étudiant ingénieur à travers le corps du bâtiment vers l’antenne du toit. Cette antenne, à faible wattage, bénéficie d’un système, élaboré par les techniciens en électromagnétique (EM) de la station, qui la fait osciller et tournoyer, non sans rappeler les sortes de centrifugeuses qu’on trouve dans les parcs d’attractions, de manière à diffuser dans toutes les directions. Depuis le Hundt Act de 1966 A.S., les extrémités à faible wattage de la bande FM sont la seule partie du Spectre TSF encore autorisée pour la diffusion publique. Les lueurs vert d’eau des tuners FM parsemés dans les labos, les dortoirs et les appartements agglutinés du campus s’orientent lentement vers le centre de radiation, mues par un tropisme un peu angoissant, telles des plantes se tournant vers une lumière qu’elles ne perçoivent même pas. Les taux d’écoute sont modestes par rapport aux critères pré-InterLace d’antan, mais constants et fiables. L’audience de Madame Psychose est invariable depuis le début. L’antenne, dont l’angle d’inclinaison est celui d’un canon tirant à 3 km, tourne en ellipse – sa base rotative est ellipsoïdale parce que c’est la seule forme qu’ont pu obtenir les techniciens EM. Comme elle est bloquée de tous côtés par les hauts immeubles d’East Cambridge, de Commercial Drive et du centre-ville, seuls quelques maigres faisceaux de signal s’échappent du MIT proprement dit, notamment par l’espace entre les terrains rarement utilisés de football et de lacrosse du département d’EPS situé entre les complexes de philologie et de physique des basses températures sur Mem. Dr., puis par-dessus l’historique fleuve Charles dont le large méandre prend une teinte violet vif de nuit, puis encore à travers la circulation automobile dans Storrow Dr. de l’autre côté du Chuck, de sorte que, lorsque le signal atteint Brighton et Enfield, il faut presque un filtre parabolique pour le capter dans

l’embrouillamini EM des transmissions téléphoniques cellulaires ou interconsoles et les parasites créés par les TP qui saturent les deux extrémités de la bande FM. Sauf bien sûr si votre tuner est situé au sommet d’une haute colline à peu près dégagée, à Enfield, auquel cas vous vous trouvez en plein dans la ligne de feu centrifuge de YYY.

Madame Psychose ne s’embarrasse pas d’introductions bavardes et contextualisées. Son émission est grave et sans fanfreluches.

Quand la musique s’estompe, son ombre feuillette des pages, et le bruissement du papier est retransmis. « L’obésité, dit-elle. L’obésité avec hypogonadisme. Ou obésité morbide. La lèpre nodulaire avec faciès léonin. » L’ingénieur voit sa silhouette lever une tasse, ce qui lui fait penser au Millennial Fizzy dans son porte-documents.

Elle dit : « L’acromégalique et l’hyperkératosique. L’énurétique, cette année entre toutes. Le torticolique spasmodique. »

L’ingénieur, un doctorant en métallurgie transuranienne qui doit rembourser un énorme prêt étudiant, bloque les manettes, remplit la partie gauche de sa fiche horaire, monte avec son porte-documents dans un treillage d’escaliers interneuronaux décoré d’idéogrammes sémites et où règne une odeur de révélateur photographique, longe le snack-bar, la salle de billard, la salle des modems et les immenses bureaux du service d’orientation autour de la lamina rostrale, bref tout le dédale neuromorphe peu emprunté menant à la porte pare-feu rouge artère du toit de l’Union, laissant Madame Psychose, selon la procédure opérationnelle permanente, seule derrière son paravent dans le suréclairage glacial. Elle est généralement seule, d’ailleurs, quand elle est à l’antenne. De temps en temps elle a un invité, qu’elle présente aux auditeurs, mais à qui elle ne donne presque jamais la parole. Ses monologues passent du coq à l’âne tout en suivant une structure interne, un peu comme les cauchemars. On ne sait jamais à l’avance ce que sera le sujet de l’émission. S’il y a un thème récurrent vaguement identifiable, c’est peut-être le cinéma et les cartouches

de films. De vieux films sur celluloïd néoréalistes (surtout italiens) et expressionnistes (surtout allemands). Jamais la Nouvelle Vague. Elle aime Peterson/Broughton et Dalí/Buñuel, déteste Deren/Hammid. Elle a une passion pour la lenteur d'Antonioni et pour un Russe nommé Tarkovski. Parfois pour Ozu et Bresson. Une étrange tendresse pour la dramaturgie simplette d'un certain Sir Herbert Tree. Une bizarre admiration à la Kael pour les maîtres du gore Peckinpah, De Palma, Tarantino. Un mépris acerbe pour *Huit et demi* de Fellini. Très diserte sur le celluloïd d'avant-garde et le numérique d'avant- *et* d'après-garde, le cinéma anticonfluentiel[59], le brutalisme, le Drame Trouvé, etc. Très volubile également sur le sport états-unien, le football américain en particulier, ce que l'étudiant ingénieur trouve incongru. Madame prend un appel téléphonique par émission, au hasard. La plupart du temps elle soliloque. L'émission fonctionne toute seule. Elle pourrait la faire en dormant derrière son paravent. Elle a parfois l'air profondément triste. L'ingénieur aime régir la diffusion depuis un endroit surélevé, en l'occurrence le toit de l'Union, qu'il pleuve ou qu'il vente. Le terme qui désigne le mieux un inhalateur pour asthmatiques est « nébuliseur ». Le domaine de recherche de troisième cycle de l'ingénieur porte sur les particules de translithium gazeux créées et détruites plusieurs milliards de fois par seconde dans le cœur d'un anneau à fusion froide. La plupart des lithoïdes sont impossibles à étudier, car non fracturables, mais permettent d'expliquer les fossés et les incongruités dans les équations annulaires. Une fois, l'année précédente, Madame Psychose a commandé à l'étudiant ingénieur un texte décrivant le processus utilisé pour transformer la poudre d'oxyde d'uranium en bon vieux U-235 fissile. Puis elle l'a lu au micro entre un poème de Baraka et une critique du système défensif de l'équipe des Steeler. C'était un texte à la portée d'un lycéen doué, lisible à l'antenne en moins de trois minutes, qui ne dévoilait aucun secret militaire et requérait un matériel peu sophistiqué disponible dans n'importe quel magasin de chimie à Boston, mais la chose ne fut pas du goût de

l’administration du MIT qui, chacun le sait, est en cheville avec le ministère de la Défense. Cette recette fut le seul échange verbal entre l’ingénieur et Madame Psychose qui ne nécessita pas de montage son au préalable.

Le toit en polymères de latex souple de l’Union est en forme de dôme cérébral, d’aspect nuageux et d’une couleur rose pie-mère grisée çà et là par l’érosion, traversé de *sulci* et boursouflé de circonvolutions bulbeuses. De loin il semble ridé ; vu de la porte pare-feu, c’est un réseau de tranchées sinueuses à vous donner la nausée, comme des écoulements d’eau en enfer. L’Union elle-même, le *summum opus* du défunt A. Y. (« C.V. ») Rickey, est une grande armature cérébrale vide, dotation du siège nord-américain de Very High Tech, moins sinistre que ne le supposent les gens de passage, bien que les yeux désorbités en forme de ballons de verre, suspendus par deux cordons bleus depuis le chiasma optique que constitue le deuxième étage, qui flanquent la rampe d’entrée accessible aux fauteuils roulants, rebutent encore certaines personnes, tel l’ingénieur qui, nous l’avons vu, préfère passer par les portes latérales moins criardes de l’auditorium. Les abondantes fissures de sulcus et les boursouflures de gyrus du toit en latex lisse ne favorisent pas le drainage des eaux de pluie et rendent la déambulation périlleuse : ce n’est pas exactement un lieu propice aux promenades récréatives, malgré l’espèce de rambarde de sécurité en résine de polybutène couleur crâne qui entoure le cerveau moyen depuis le sillon frontal inférieur jusqu’au sillon pariéto-occipital – une sorte d’auréole au niveau des avant-toits exigée par les pompiers de Cambridge en dépit des protestations des émules de Rickey au département d’Architecture (que l’administration du MIT, essayant d’apaiser à la fois les rickeyistes et les responsables de la protection contre les incendies, a fait mouler dans de la résine pigmentée de manière à rendre la teinte distinctive brunâtre d’un crâne patiné, si bien qu’elle ressemble à la fois à un os corporel et à une aura surnaturelle) –, rambarde qui transforme toute glissade éventuelle sur la bordure à pic du cerveau de latex en simple chute de quelques mètres sur

la large plateforme en polybutène, laquelle est en outre munie d'une échelle de secours télescopique bleu veineux qui peut être abaissée dans le prolongement du gyrus temporal supérieur, du pont et du nerf abducens jusqu'à la tige artérielle en polyuréthane et permettre ainsi une descente sécurisée le long du bon vieux bulbe rachidien juste devant le méat caoutchouté du niveau zéro.

Vêtu d'une parka kaki bordée de fausse fourrure, l'étudiant ingénieur se fraie un chemin en luttant contre le vent mauvais du fleuve, repère un sillon intrapariétal à sa convenance et se niche dans le sulcus souple – les circonvolutions en latex sont remplies de ces petits grains en polystyrène sans HFC que l'industrie plastique fourre partout, et la surface de la pie-mère s'affaisse mollement sous lui comme ces fauteuils-sacs d'autrefois – avec son Millennial Fizzy, son inhalateur, sa cigarette et son récepteur numérique de poche Heathkit, sous un ciel nocturne dont la haute teneur en carbone accentue le contraste des étoiles. Il fait 10 °C à Boston. Le sillon postcentral dans lequel il est assis se situe à la périphérie de la rotation ultrarapide de l'antenne YYY dont la pointe, à cinq m. au-dessus de lui, décrit un ovale flou de teinte vasculaire. Les cellules de son récepteur FM, testées quotidiennement sur les résistances mercuriques du labo de physique des basses températures, sont fraîches, et la sonorité un peu métallique du tuner sans woofer reproduit assez fidèlement, en miniature, la personnalité désincarnée de Madame.

« Ceux qui n'ont pas de cloison nasale. Ceux qui ont des membres atrophiés. Ou des cous atrophiés, tels les chimistes et les matheux. *Scleredema adultorum*. Ceux qui suintent, les sérodermatosés. Venez à moi, dit la circulaire. Les hydrocéphales. Les tabétiques, les cachectiques, les anorexiques. Ceux qui ont la maladie de Brag, avec leurs gros bourrelets de chair rouge. Ceux qui ont des taches de vin, des pustules, un dysfonctionnement des glandes sébacées ou, Dieu vous en garde, les trois à la fois. Le syndrome de Marin-Amat, dites-vous ? Venez aussi. Les

psoriasiques. Les eczémateux. Les scrofuleux. Et vous les stéatopyges en forme de cloche, avec vos pantalons spéciaux. Vous qui êtes couverts de pityriasis rosé. Il est dit : Venez tous, les odieux. Bienheureux soient les pauvres de corps, car le. »

Il est incliné en arrière, les doigts entrelacés derrière sa nuque, le regard perdu dans les hauteurs, l'oreille aux aguets, et le tourbillon centrifuge du phare magenta d'alerte pour les avions fixé sur l'antenne imprime sa trace scintillante sur ses rétines comme une étoile filante toute proche. L'ovale lumineux dessine une auréole sanglante au-dessus de toutes les têtes nues possibles. Madame Psychose s'est déjà adressée une ou deux fois à l'Association des Hideusement et Improbablement Difformes. Il l'écoute lire, quatre étages en dessous de la Cavité rachidienne qui devient le conduit de chauffage de l'épine dorsale, l'une des circulaires de l'A.H.I.D., un groupe d'entraide agnostique dévoué à la cause de ceux qu'on appelle les « déficients esthétiques[60] ». Elle lit parfois ce genre de textes, des circulaires ou des catalogues, mais pas régulièrement. Plusieurs émissions successives peuvent être nécessaires pour en venir à bout. Le taux d'écoute reste stable ; les auditeurs sont fidèles. L'ingénieur est sûr que, même s'il n'était pas payé pour cela, il continuerait à travailler pour cette émission. Il aime se blottir dans un sulcus pour régir la diffusion à distance en exhalant lentement de la fumée dans l'ellipse rouge de l'antenne. Les thèmes de Madame sont imprévisibles et rythmiques à la fois, un peu comme des ondes de probabilité subhadroniques[61]. L'étudiant ingénieur n'a jamais vu Madame Psychose entrer ou sortir de WYYY ; elle doit prendre l'ascenseur. Nous sommes le 22 octobre de l'Année ONANite des sous-vêtements pour adultes incontinents Depend.

Comme la plupart des couples, celui d'Avril et de feu James Incandenza était le produit évolué d'une concordance et d'un compromis, et le programme scolaire d'E.T.A est le produit de compromis négociés entre l'inflexibilité académique d'Avril et le pragmatisme sportif de James et

Schtitt. C’est à cause d’Avril – qui a quitté le MIT, a accepté un temps partiel à Brandeis et a même décliné une offre extrêmement juteuse au Bunting Institute de Radcliffe, cette première année, pour élaborer et conduire le programme d’E.T.A. – qu’Enfield Tennis Academy est la seule école nord-américaine axée sur le sport qui enseigne encore le trivium et le quadrivium de la rigoureuse tradition classique des arts et des lettres[62], et par conséquent l’une des rares académies sportives à s’imposer comme une vraie école secondaire et non une simple fabrique de sportifs genre rideau de fer. Mais Schtitt a toujours veillé à ce qu’Incandenza garde en mémoire le vrai objectif de l’établissement, si bien que la pédagogie *mens sana* insensible d’Avril a dû céder le pas à la politique pragmatique *corpore sano* au nom de laquelle des enfants viennent sacrifier leur jeunesse sur la colline. Avril a autorisé quelques écarts par rapport au cursus classique des arts et des lettres, notamment : les sept matières du T et du Q sont mélangées et non pas divisées en terminale quadriviale et première triviale ; le cours de géométrie à E.T.A. ignore les polygones (à l’exception des rectangles) pour se concentrer (à l’exception cette fois de la trigonométrie des cubes de Thorp qui est sélective et principalement esthétique) sur l’involution et l’expansion des simples angles en deux semestres intensifs ; les études d’astronomie requises par le quadrivium deviennent à E.T.A. une initiation à l’optique élémentaire, sur deux trimestres, parce que les problèmes visuels sont indéniablement plus adaptés au Jeu et que le matériel nécessaire pour l’étude de la zone aphotique et de l’objectif apochromatique entre autres existait déjà et se trouve encore dans le laboratoire au bout du tunnel de Comm.-Ad. La musique passe au second plan. En outre, l’art oratoire exigé par le trivium a été remplacé par l’histoire et la pratique de différents types de divertissements, surtout des films enregistrés – là encore, parce qu’il eût été déraisonnable de ne pas exploiter le formidable équipement d’Incandenza et que figuraient sur le registre du personnel enseignant, par la volonté du testateur et à perpétuité,

les noms de Mme Pricket, Mr Ogilvie, Mr Disney R. Leith et Mlle Soma Richardson-Levy-O'Byrne-Chawaf, respectivement preneuse de son dévouée, accessoiriste, productrice déléguée et troisième actrice favorite du défunt fondateur/président.

Viennent s'ajouter à cela les six trimestres obligatoires de Divertissement, parce que les élèves désireux d'embrasser une carrière de sportif professionnel se préparent aussi, dans l'esprit, à devenir des gens du spectacle, un spectacle spécialisé et intense, selon le point de vue d'Incandenza, une des idées philosophiques qu'il dut faire avaler de force à Avril et Schtitt, lequel était plutôt partisan d'un enseignement mêlant la théologie et l'austère morale de Kant.

Mario Incandenza a suivi tous les cours de Divertissement, sur un tabouret au fond de la salle, jusqu'à ce jour de décembre, il y a trois ans, où on l'a prié de se désinscrire de la Winter Hill Special School de Cambridgeport après qu'il eut guillerettement fait part de son refus catégorique ne serait-ce que d'essayer d'apprendre à lire correctement, expliquant qu'il préférait écouter et regarder. Et c'est un auditeur/observateur fanatique. Il chérit le rutilant tuner FM Tatsuoka du living-room de la Maison du Président à la manière des ados d'il y a trois générations, il l'écoute comme d'autres regardent le TP, en mode mono, assis tout près d'un des haut-parleurs, inclinant la tête tel un petit chien, tendant l'oreille, regardant fixement cet espace vide mi-proche mi-lointain que contemple tout auditeur sérieux. Il est obligé de s'installer tout près du haut-parleur pour écouter *+/– Soixante minutes…* quand il est à la MdP[63] avec C. T. et parfois Hal à l'un des dîners tardifs de sa mère, parce que Avril a la phobie des sons radiodiffusés – les voix qui n'émanent pas d'une tête corporelle vivante lui donnent la chair de poule – et que donc, même si elle a explicitement autorisé Mario à régler le tuner Tatsuoka d'un vert spectral sur la station qui lui plaît, le volume sonore est si bas qu'il doit s'asseoir sur une table basse et coller son oreille contre les vibrations du woofer et se

concentrer terriblement pour capter le signal de YYY par-dessus les bruits de la conversation dans la salle à manger, lesquels tendent vers le suraigu en fin de repas. Avril ne demande jamais formellement à Mario de baisser le son ; il le fait de lui-même, par égard pour la sensibilité auditive de sa mère. Une autre de ses injonctions non dites mais stressantes concerne le confinement, si bien que la MdP n'a ni portes intérieures ni cloisons, ou si peu, le living-room et la salle à manger n'étant séparés que par un enchevêtrement étagé de plantes en pots placées sur des tabourets de différentes hauteurs disposés sous des lampes à UV qui donnent aux dîneurs un curieux bronzage partiel, variable selon la place qu'ils occupent à table. Hal s'en plaint parfois en privé à Mario, disant qu'il reçoit déjà assez d'UV comme ça pendant la journée. Les plantes, incroyablement luxuriantes et vigoureuses, menacent de bloquer le passage entre le living et la salle à manger, à tel point que la machette brésilienne accrochée au mur par C. T., à côté de la fragile vitrine de porcelaines, pourrait bien finir par servir. La Moms appelle les plantes ses Bébés verts, et il faut reconnaître qu'elle a vraiment la main verte, pour une Canadienne.

« Les leucodermiques. Les xanthodontiques. Les maxillofacialement hypertrophiés. Ceux qui ont des orbites distordues. Il est dit : Éloignez-vous de l'éclairage indirect du soleil. Quittez la pluie spectrale. » Madame Psychose n'a pas l'accent bostonien. Elle n'avale pas les *r* et elle ne pratique pas ce faux bégaiement snob à la Cambridge. On a l'impression qu'elle s'est longuement exercée à perdre l'accent chantant du Sud ou, au contraire, à l'acquérir, on ne sait pas. C'est entre les deux : ni plat et nasillard comme celui de Stice, ni traînant comme celui de l'académie de Gainesville. Sa voix est peu modulée, étrangement neutre et semble sortir d'une petite boîte. Ni blasée, ni laconique, ni ironique, ni badine. « Ceux qui ont une haleine de dragon et les pyorrhéiques. » Elle réfléchit mais ne porte pas de jugement, dirait-on. Sa voix a des résonances profondément familières pour Mario, à l'image de ces odeurs retrouvées de l'enfance qui

nous emplissent soudain de nostalgie. « Vous tous, les péroniques ou tératoïdes. Les déformés phrénologiques. Les suppurants. Les endocrinologiquement malodorants de tout acabit. Courez, ne marchez pas. Les acervuleux nasaux. Les radicalement -ectomisés. Les diaphorésiques avec un mouchoir dans chaque poche. Les granulomateux chroniques. Ceux que les cruels appellent Deux-Sacs – un sac pour votre tête, un sac pour la tête de l'observateur au cas où le vôtre tomberait. Les haïs, les isolés, les bannis qui restent dans l'ombre. Ceux qui ne se déshabillent que devant leurs animaux de compagnie. Les déjà nommés déficients esthétiques. Quittez vos lazarets et oubliettes, je lis ce que j'ai sous les yeux, vos placards, vos caves, laissez vos Tableaux de TP, cherchez Nourriture et Réconfort dans les Ressources intérieures, affrontez votre image sans ciller, je lis toujours, avec un peu trop d'ardeur peut-être. Est-ce le lieu de le dire ? Il est dit ici : Embrassez-vous, ne vous embarrassez pas. Il est dit : Revêtez le voile de votre condition. Apprenez à aimer ce qui est caché en vous. À tenir et à chérir. Ceux qui ont des chevilles éléphantesques. Les cyphotiques et les lordosés. Les cellulitiques incurables. Il est dit : Progrès et non perfection. Il est dit : La perfection, jamais. Les affligés d'une vénusté mortelle : Bienvenue. Les actéonisants, côte à côte avec les médusoïdes. Les maculeux, les papuleux, les albinos. Les méduses et les odalisques : Venez trouver un terrain d'entente. Toutes les salles de réunion sont sans fenêtre. C'est en italique : *toutes les salles de réunion sont sans fenêtre*. » De plus, la musique dont elle illustre cette lecture sans inflexion est étrangement envoûtante. On ne peut jamais prédire ce qu'elle sera, mais certains schémas émergent au fil du temps, une tendance, un rythme. Ce soir, l'arrière-plan sonore correspond bien à ce qu'elle lit. Il n'y a aucune idée directrice. On ne sait pas où ça mène. L'impression visuelle produite par cette musique associée à sa lecture est celle d'un objet lourd se balançant lentement au bout d'une longue corde. Le mode mineur, joint à l'intonation neutre de la voix, aux bribes de conversation et au cliquetis des

couverts sur la porcelaine de l'autre côté des plantes baignées de lumière violette alors que la famille de Mario mange de la dinde en salade et des rouleaux de printemps en buvant de la bière, du lait et du vin blanc de Hull, est un peu angoissant. Mario aperçoit l'arrière de la tête de la Moms bien au-dessus de la table, puis par-dessus le gros bras droit de Hal, et puis au-dessus du profil de Hal quand celui-ci se baisse pour manger. Il y a une balle à côté de son assiette. Les joueurs d'E.T.A. semblent avoir besoin de s'alimenter six à sept fois par jour. Hal et Mario sont venus à pied pour le dîner de 21 h 00 à la MdP après que Hal a lu quelque chose pour le cours de Mr Leith, puis disparu une demi-heure, laissant Mario faire le poireau, soutenu par sa barre antivol. Mario se frotte le nez avec le talon de sa main. Madame Psychose a une vision sans ironie mais lugubre de l'univers en général. La passion de Mario pour son émission s'explique en partie par la certitude qu'il a que Madame Psychose ne se rend pas compte elle-même de la beauté fascinante et lumineuse qu'elle projette. Il rêve d'interfacer avec elle, de lui dire qu'elle se sentirait beaucoup mieux, à son avis, si elle écoutait sa propre émission. Madame Psychose est l'une des deux seules personnes à qui Mario aimerait parler, mais il n'oserait pas. Le mot *périodique* lui vient à l'esprit.

« Eh, Hal ? » lance-t-il à travers les plantes.

Plusieurs mois durant, au printemps de l'A.P.L.A.P., elle intitula sa propre émission *L'Heure tamisée de Madame* et enchaîna les lectures déprimantes – *Bonjour minuit, Maggie fille des rues, La Chambre de Giovanni, Au-dessous du volcan* et un Bret Ellis franchement sordide pendant le carême – d'une voix monotone, avec lenteur, nuit après nuit. Mario est assis sur la petite table basse van der Rohe aux pieds arqués, la tête penchée vers la droite contre le haut-parleur, les mains sur les genoux. Ses orteils pointent vers l'intérieur. La musique d'ambiance est à la fois prévisible et, dans le cadre de cette prévisibilité, surprenante : elle est périodique. Elle suggère une expansion, sans véritablement s'épandre. Elle

mène exactement à l'inévitabilité qu'elle nie. Elle est numérisée tout en paraissant chorale. Mais inhumaine. Mario pense au verbe « hanter », comme dans l'expression « un thème qui vous hante ». La musique de Madame Psychose – que l'étudiant ingénieur ne choisit jamais et découvre au dernier moment – est toujours terriblement obscure[64], quoique souvent bizarrement puissante et hypnotique, à l'image de sa voix et de son émission même, aux oreilles de la communauté du MIT. Elle vous donne le sentiment qu'elle contient une blague interne dont vous seul êtes averti. Peu d'auditeurs fidèles de WYYY dorment bien. Mario souffre parfois de problèmes respiratoires en position allongée mais, dans l'ensemble, il dort comme un bébé. Avril Incandenza s'en tient à la vieille habitude du comté de L'Islet de prendre seulement un thé et une bricole à grignoter à l'heure du dîner états-unien et de se nourrir plus copieusement juste avant d'aller se coucher. Les Canadiens bon teint pensent que la digestion verticale est mauvaise pour l'esprit. Orin, Mario et Hal se rappellent vaguement que, lorsqu'ils étaient enfants, ils s'endormaient à table et qu'un homme très grand les portait dans leur lit. C'était dans une autre maison. Les musiques de Madame Psychose réveillent chez Mario des souvenirs très anciens de son père. Avril se laisse gentiment brocarder sur son incapacité à manger avant 22 h 30. En revanche, cette musique prandiale n'évoque pas grand-chose à Hal qui, à l'instar de tous les jeunes gens astreints à un double entraînement quotidien, empoigne sauvagement ses couverts et bâfre comme un chancre.

« Ne sont exclus ni les sans-nez, ni les affreusement strabiques, non plus que les ergotiques de saint Antoine, les lépreux, les varicelleux ou encore les sarcomés de Kaposi. »

Hal et Mario écoutent/mangent tard à la MdP deux fois par semaine. Avril aime les voir en dehors du cadre officiel, gênant pour elle, d'E.T.A. C. T. est le même homme au bureau et à la maison. Les chambres d'Avril et de Tavis sont au premier étage, l'une à côté de l'autre. La seule autre pièce,

en haut, est le cabinet de travail personnel d'Avril, avec une grande photocopie couleur de Mr Hamilton en sorcière de l'Ouest du *Magicien d'Oz* sur la porte et un câblage en fibre optique pour une console TP trimodem. Un escalier relie son cabinet, par la façade nord de la MdP, à un tunnel secondaire menant au tunnel principal de Comm.-Ad., ce qui lui permet de se rendre à E.T.A. par voie souterraine. Le point de jonction avec le tunnel principal se situant entre la salle de Pompe et Comm.-Ad., Avril ne s'attarde jamais du côté de la salle de Pompe, une donnée que Hal met évidemment à profit. DeLint a limité les dîners tardifs chez Avril à deux par semaine pour Hal, parce qu'ils le dispensent d'entraînement à l'aube et lui offrent des possibilités de virées nocturnes. Parfois ils invitent le Canadien John (« Sans Parenté ») Wayne, que Mme I. apprécie et avec qui elle a des conversations très animées, bien qu'il n'ouvre pratiquement pas la bouche, sauf pour bâfrer comme un chancre lui aussi, quelquefois sans même se servir de ses couverts. Avril aime également recevoir Axford ; Axford, lui, est fâché avec la nourriture et elle l'exhorte à manger. Il arrive que Hal vienne avec Pemulis ou Jim Struck, mais de moins en moins souvent, car Avril se comporte envers eux avec une politesse glaciale qui rend l'atmosphère de la salle à manger irrespirable.

Chaque fois qu'Avril écarte les feuilles du ficus pour jeter un coup d'œil de l'autre côté, Mario est accroupi dans la position « La Voix de son maître », les pieds rentrés, les sourcils froncés, ce qui signifie qu'il écoute attentivement ou réfléchit.

« Les polyamputés. Ceux dont les prothèses sont mal faites. Ceux qui ont les dents crochues, des caroncules, le menton fuyant, des bajoues pendantes. Un bec-de-lièvre. Des pores trop dilatés. Un hirsutisme excessif mais non nécessairement lycanthropique. Les microcéphales. Les tourettiques. Les parkinsoniens. Les rabougris et cabossés. Les faciès tératologiques. Les contordus, les bossus, les voûtés, les halitotiques. Les

asymétriques de toutes sortes. Ceux qui ressemblent à des rongeurs, des sauriens ou des chevaux. »

« Eh, Hal ? »

« Les trinarinés. Ceux qui ont des invaginations buccales ou oculaires. Des poches sombres sous les yeux qui s'étirent sur la moitié de leur figure. La maladie de Cushing. Qui ont l'air de souffrir de trisomie sans être trisomiques. À vous de voir. Vous êtes juges. Il est dit : Vous êtes les bienvenus, vous ne serez pas regardés sévèrement. La sévérité est dans l'œil de l'affligé, est-il dit. La douleur est la douleur. Des pieds crochus. Des taches de naissance. Une rhinoplastie ratée. Un poireau. Des incisives qui avancent. Des cheveux indomptables. »

L'étudiant ingénieur de WYYY dans son sulcus contemple la lune, presque pleine mais légèrement défoncée à coups de marteau. Madame Psychose demande – question rhétorique – si quelqu'un a été oublié par la circulaire. L'ingénieur termine son Fizzy et se prépare à redescendre pour la clôture de l'émission, face au terrible froid cérébral du Charles, lequel est venteux et bleu. Quelquefois, Madame Psychose prend un appel au hasard pour commencer *+/– 60 min.* Cette nuit, l'unique appelant qu'elle finit par accepter affecte un bégaiement snob et invite Mme P., ainsi que la communauté de YYY, à considérer le fait que la Lune, qui – le premier imbécile venu le sait – tourne autour de la Terre, ne tourne pas sur elle-même. C'est vrai ? Il dit que oui. Qu'elle reste telle quelle, tantôt cachée tantôt découverte selon le cycle de notre ombre, mais qu'elle n'accomplit pas de révolution. Qu'elle montre toujours la même face.

Le petit Heathkit ne peut pas capter les signaux à l'intérieur des cages d'escalier sous-durales du Cérébrum, pendant la descente, mais l'étudiant ingénieur prévoit déjà qu'elle ne répondra pas directement. Sa façon de prendre congé est le silence radio. Elle lui rappelle un peu ces gars du lycée que tout le monde adorait parce qu'on sentait bien qu'ils n'étaient pas sensibles à l'adoration – lui, pour sa part, y était sensible vu qu'il n'était

jamais invité aux fêtes, même pas aux célébrations de remise des diplômes, à cause de son inhalateur et de sa vilaine peau.

Le dessert que sert Avril quand vient Hal est la tristement célèbre gélatine hyperprotéinée de Mme Clarke, vendue en carrés rouge vif ou vert pétant, une sorte de Jell-O boostée aux stéroïdes. Mario en raffole. C. T. débarrasse la table et remplit le lave-vaisselle, puisqu'il ne cuisine pas, et Hal enfile son manteau à 01 h 01. Mario écoute WYYY jusqu'au générique de fin, lequel prend un certain temps parce qu'on énumère non seulement les spécifications techniques de la station mais aussi les formules desquelles proviennent ces spécifications. C. T. fait toujours tomber au moins une assiette dans la cuisine et pousse une gueulante. Avril apporte des carrés de Jell-O à Mario et, d'un ton faussement indifférent, dit à Hal qu'elle a été raisonnablement heureuse de le voir en dehors des *bâtiments sanctifiés**. Cet adieu post-prandial est pour Hal un rituel presque hallucinatoire. Debout sous le grand poster encadré de *Metropolis*, il frotte ses mains gantées et dit à Mario qu'il n'est pas obligé de partir avec lui ; Hal envisage de foncer au bas de la colline. Avril et Mario sourient toujours et Avril lui demande d'un ton désinvolte quels sont ses plans.

Hal frotte toujours ses mains gantées, sourit à son tour et répond : « Foutre le bordel. »

Avril feint toujours la sévérité et dit : « Surtout ne t'amuse pas, en aucune circonstance », ce que Mario continue à trouver absolument hilarant, chaque fois, semaine après semaine.

Ennet House, maison de soins pour toxicomanes et alcooliques, est la sixième des sept extensions de l'hôpital public Enfield Marine, qui ressemblent, vues du haut d'un ventilateur industriel ATHSCME 2100 ou de la colline d'Enfield Tennis Academy, à sept lunes en orbite autour d'une planète morte. Le bâtiment de l'hôpital lui-même, un établissement pour anciens combattants en brique de couleur ferrugineuse et au toit pentu en

ardoises, est fermé et condamné, des panneaux en pin, barrés d'avertissements gouvernementaux extrêmement dissuasifs menaçant les intrus, sont cloués sur tous les accès et ouvertures possibles. Enfield Marine fut construit pendant la Seconde Guerre mondiale ou la guerre de Corée, à une époque où il y avait de nombreux blessés et convalescents. Les seuls usagers militaires de l'hôpital Enfield Marine aujourd'hui semblent être des anciens du Vietnam aux yeux effarés, en veste de treillis dont ils ont coupé les manches pour en faire des gilets, ou de très vieux soldats de Corée à présent séniles ou alcooliques au dernier degré ou les deux.

Le bâtiment principal, dépiauté de tout équipement et fil de cuivre, est désaffecté, la rentabilité du complexe n'étant désormais assurée que par quelques annexes – des constructions de taille modeste s'apparentant à des maisons cossues, qui abritaient naguère les médecins militaires et le personnel soignant – louées à différents services sanitaires de l'État. Ces annexes ou Unités sont numérotées dans un ordre croissant à partir de l'hôpital désaffecté, le long d'une petite route défoncée allant du parking à un précipice qui surplombe un tronçon particulièrement déplaisant de Commonwealth Avenue de Brighton, Massachusetts, et les rails de la Green Line.

L'Unité n° 1, juste à côté du parking dans l'ombre postméridienne de l'hôpital, est louée à une agence qui n'emploie apparemment que des types en col roulé ; on y traite des anciens du Vietnam aux yeux effarés sujets à des traumatismes à retardement en leur prescrivant diverses médications apaisantes. L'Unité n° 2, voisine, est un dispensaire de méthadone supervisé par la Division des Services de traitement de la toxicomanie dont dépend également Ennet House. Les clients des Unités n° 1 et n° 2 arrivent dès le lever du soleil et forment de longues files. Les clients de l'Unité n° 1 s'assemblent par groupes d'intérêt commun de trois ou quatre, gesticulent beaucoup, ont les yeux effarés comme de juste et affichent une sorte d'écœurement géopolitique à grande échelle. Les clients pour la méthadone

sont très énervés, en règle générale, et leurs yeux du matin tendent à s'exorbiter ou à papilloter comme ceux de quelqu'un qui étouffe, mais ils ne se rassemblent pas, ils restent debout ou s'appuient contre la rampe de la passerelle de la n° 2, les bras croisés, boudeurs, solitaires, indifférents – 50 ou 60 personnes attendant à la queue leu leu sur une même passerelle étroite devant la même porte étroite et réussissant cependant à paraître solitaires et indifférents, voilà un spectacle curieux et, si Don Gately avait déjà vu un ballet dans sa vie, il pourrait, en tant que résident d'Ennet House, du haut de son poste de fumette du matin sur l'escalier de secours devant la chambre Cinq-Hommes, voir dans cet ensemble d'attitudes et de postures visant à créer une unité dans l'isolement une chorégraphie.

L'autre grande différence entre les Unités n° 1 et n° 2 est que, lorsque les clients de la n° 2 sortent du dispensaire, ils sont profondément transformés, leurs yeux ont non seulement retrouvé leur place dans leurs orbites mais ils sont également apaisés, quoique vitreux, et ils présentent un état général nettement amélioré, tandis que les clients aux yeux effarés sortent de la n° 1 encore plus stressés et historiquement affligés qu'à leur entrée.

Dans les premiers temps de sa résidence à Ennet House, Don Gately a failli être renvoyé pour avoir fait équipe avec une junkie accro à la méthédrine de New Bedford et traversé le complexe H.P.E.M. après le couvre-feu pour attacher une pancarte sur l'étroite porte de l'Unité n° 2. La pancarte disait : FERMÉ JUSQU'À NOUVEL ORDRE PAR DÉCISION DES AUTORITÉS DU MASSACHUSETTS. Le dispensaire de méthadone n'ouvre pas avant 08 h 00, alors que, nous l'avons vu, les clients de la n° 2 commencent à faire le pied de grue dès l'aube, les yeux exorbités et se tordant les mains ; et jamais Gately ni la junkie de New Bedford n'avaient assisté à pareil délire que l'hystérie quasi guerrière de ces semi-ex-junkies – des homosexuels pâlichons et malingres fumant clope sur clope, des loulous barbus à béret de cuir, des femmes avec des iroquois piquetés de tablettes de chewing-gum, des escrocs bling-bling avec des voitures

rutilantes et des bijoux informatiques, tous arrivés au petit matin, tels des rats aux réflexes conditionnés depuis des années, pour la plupart, avec les yeux qui leur sortaient de la tête et des Kleenex sur le nez, se grattant les bras, se balançant d'un pied sur l'autre, faisant ci, faisant ça, n'importe quoi, mais tous regroupés pour la même raison, tous avides de soulagement chimique et prêts à poireauter des heures dans le froid en exhalant de la buée, et tout à coup informés que les autorités du Massachusetts allaient leur retirer la perspective de ce soulagement jusqu'à (et c'est là ce qui les scandalisait le plus, dans le parking) jusqu'à Nouvel Ordre. L'expression *bordel de merde* fut rarement employée mieux à propos. En entendant la première vitre brisée et en voyant une vieille putain déjetée essayer de frapper un biker en blouson de cuir avec une pancarte datant d'avant le système métrique disant L'HERBE CROÎT POUCE APRÈS POUCE MAIS MEURT PIED APRÈS PIED arrachée à la pathétique pelouse du dispensaire n^{o} 2, la junkie accro à la méthédrine se mit à rire si fort qu'elle laissa choir ses jumelles du haut de l'escalier de secours d'Ennet House où ils observaient la scène, à environ 06 h 30, lesquelles jumelles tombèrent sur le toit de la voiture d'un des conseillers d'Ennet House juste en dessous sur la petite route défoncée, avec un choc sonore, pile au moment où il se pointait, le conseiller, un nommé Calvin Thrust, sobre depuis quatre ans, ancien acteur porno de NYC, ancien résident lui-même de la Maison, et pas du tout disposé à se laisser emmerder par les résidents actuels, fier comme un paon dans sa Corvette customisée que voilà soudain méchamment cabossée par des jumelles, appartenant, c'est un comble, à l'ornithologue amateur, Directeur Adjoint de la Maison, et avaient été empruntées au secrétariat sans autorisation formelle, et évidemment endommagées, ce n'est rien de le dire, par leur longue chute et l'impact, de sorte que Gately et la junkie se firent pincer et sanctionner par une Restriction Totale ou, pour parler clair, pratiquement virer. La junkie de New Bedford recommença à se piquer aux acides aminés deux semaines plus tard, fut surprise par un

veilleur de nuit à jouer de l'air guitar tout en astiquant les boîtes de conserve entreposées dans le cellier de la Maison bien après l'extinction des feux, complètement nue et luisante de sueur méthamphétaminée, et reçut, après une analyse d'urine de pure forme, le traditionnel coup de pied au cul administratif – plus d'un quart des résidents se font virer après une analyse d'urine au cours de leurs trente premiers jours de présence, et il en va de même dans toutes les autres maisons spécialisées de Boston –, se retrouva donc à la case départ de New Bedford où, au bout de trois heures de vagabondage, elle se fit alpaguer par la police, au titre d'un vieux mandat d'arrêt, expédier à la prison pour femmes de Framingham, où elle fut retrouvée un matin sur sa couchette avec un manche de surin saillant de son entrejambe, un autre de son cou, une tronche complètement charcutée et, quand le conseiller personnel de Gately, Gene M., apprit la nouvelle à Gately, il invita celui-ci à considérer le décès de la junkie comme un cas évident de Ainsi finira D. W. Gately sauf Miséricorde Divine.

L'Unité n° 3, séparée de la n° 2 par la petite route défoncée, est inoccupée mais en cours de rénovation pour une location ; les ouvertures ne sont pas condamnées, les agents de maintenance d'Enfield Marine s'y rendent deux fois par semaine, armés d'outils et de cordons électriques, et y font un ramdam d'enfer. Pat Montesian ne sait pas encore à quelle catégorie d'infortunés la n° 3 sera destinée.

L'Unité n° 4, à peu près à équidistance du parking et du précipice, accueille les retraités militaires atteints d'Alzheimer. Les résidents de la n° 4 sont en pyjama 24 h / 24 7 j / 7, et les couches-culottes qu'ils portent en dessous leur donnent des allures de moutards empotés. On les voit fréquemment aux fenêtres de la n° 4, en pyjama donc, jambes écartées et bouche ouverte, tantôt criant, tantôt béats, collés aux vitres. Ils filent les chocottes à tout le monde. Une ancienne infirmière de l'armée de l'air à la retraite passe des heures à hurler « À l'aide ! » par une fenêtre du deuxième étage. Comme les résidents d'Ennet House suivent un programme de

rééducation basé sur la méthode des AA de Boston, qui met l'accent sur la « Demande d'Aide », l'infirmière hurleuse de l'armée de l'air est souvent l'objet de moqueries sardoniques. Il y a moins de six semaines, on découvrit une énorme pancarte *HELP WANTED*[I], volée on ne sait où, accrochée sous la fenêtre de la hurleuse, ce qui ne plut pas du tout au directeur de la n° 4, lequel demanda à Pat Montesian de trouver et punir les coupables ; Pat chargea Don Gately de l'enquête et, bien que Gately eût une idée assez précise de l'identité du farceur, il rechigna à faire tout un foin pour un canular dont il eût pu lui-même être l'auteur, du temps où il était encore nouveau et cynique, si bien que l'affaire se tassa.

L'Unité n° 5, blottie de l'autre côté de la petite rue bordant Ennet House, est réservée aux catatoniques, aux végétatifs, aux dérangés mentaux en position fœtale expédiés là par délégation de l'État afin d'évacuer le trop-plein des services pour malades chroniques. L'Unité n° 5 est surnommée, pour des raisons que Gately n'a jamais pu déterminer, le Cabanon[65]. C'est, naturellement, un endroit très calme. Mais, par beau temps, quand les pensionnaires les plus transportables sont installés sur la pelouse de devant pour prendre l'air, hébétés et maintenus droit tant bien que mal, ils offrent un spectacle auquel Gately s'est difficilement habitué. Quelques nouveaux arrivants furent renvoyés, vers la fin du traitement de Gately, pour avoir balancé des pétards sur la pelouse aux pieds des catatoniques afin de voir s'ils sursautaient ou réagissaient en quelque manière. Par les nuits chaudes, une binoclarde à longues jambes, qui semble plus autiste que catatonique, aime sortir du Cabanon enveloppée dans un drap pour poser ses mains sur l'écorce luisante d'un érable argenté sur la pelouse de la n° 5 et reste là jusqu'à ce que, après avoir remarqué son absence, on vienne la rechercher ; et, depuis que Gately a terminé son traitement avec succès et accepté une offre d'emploi avec hébergement à Ennet House, il se réveille parfois dans sa chambre de fonction en rez-de-chaussée, près du téléphone public et du distributeur de sodas, regarde par la fenêtre crasseuse près de son lit et

observe la catatonique les mains sur son tronc d'arbre, drapée, lunettée, illuminée par les néons de Comm. Ave. ou l'étrange éclairage au sodium de la prétentieuse école de tennis sur la colline, il l'observe debout là et éprouve une curieuse empathie qu'il essaie de ne pas associer au souvenir de sa mère tournant de l'œil sur un morceau de chintz dans le living-room.

L'Unité n° 6, tout près du précipice au bout de la route défoncée, du côté est, est Ennet House, maison de soins pour toxicomanes et alcooliques, trois étages en briques de Nouvelle-Angleterre blanchies à la chaux qui s'écaille par endroits, un toit mansardé qui perd ses bardeaux verts, un escalier de secours bancal devant chacune des fenêtres supérieures, une porte de derrière interdite aux résidents et un bureau à l'angle de l'aile sud avec de grandes baies vitrées offrant une vue sur les mauvaises herbes du précipice et l'affreux tronçon de Commonwealth Ave. C'est le bureau de la Direction, et ses baies vitrées, le seul élément architectural séduisant de la Maison, sont tenues dans un état de propreté impeccable par les résidents qui se voient assigner « Fenêtres du bureau » comme Corvée hebdomadaire. Le toit mansardé en pente douce abrite les combles des deux secteurs de la Maison Messieurs et Dames. Ces combles, accessibles par des trappes, sont bourrés jusqu'aux poutres de sacs-poubelle et de malles pleines d'affaires abandonnées par des résidents ayant fugué en cours de traitement. Les buissons autour du rez-de-chaussée d'Ennet House sont envahissants, excroissants, mal taillés, festonnés de papiers de bonbons et de gobelets en plastique piégés dans leurs feuillages verts, et des rideaux criards faits main ondulent aux fenêtres de l'étage côté femmes, qui restent ouvertes à peu près toute l'année.

L'Unité n° 7 est au bout de la route, côté ouest, tapie dans l'ombre de la colline et tutoyant le bord du précipice érodé menant à l'Avenue. La n° 7 est en mauvais état, condamnée, non entretenue, et l'affaissement central de son toit rouge lui donne l'air de hausser les épaules dans une indignation inutile. Il est strictement interdit à tout résident d'Ennet House, sous peine

de renvoi immédiat, d'entrer dans l'Unité n° 7 (accessible par une vieille fenêtre de cuisine dont le panneau en bois se retire aisément), car l'Unité n° 7 a la triste réputation de servir de cachette aux résidents désireux de consommer en douce des substances prohibées et tentant de rentrer ni vus ni connus, après s'être arrosé les yeux de Visine et bourré la bouche de Clorets, avant le couvre-feu de 23 h 30.

Loin derrière l'Unité n° 7 se dresse la plus grande colline d'Enfield, Massachusetts. Le coteau est clôturé, interdit d'accès, planté d'arbres touffus et dépourvu de chemins balisés. Comme le trajet autorisé oblige à monter jusqu'à la route défoncée qui traverse le parking, à longer l'hôpital, à rejoindre Warren Street par une allée en pente sèche et, de là, à continuer jusqu'à Commonwealth, la moitié des résidents d'Ennet House préfère escalader la clôture de la n° 7 et grimper la côte chaque matin pour rallier leur poste de travail temporaire sous-payé à la maison de santé Provident, ou chez Shuco-Mist Medical Pressure Systems, etc., sur le versant opposé, ou leur emploi de commis de cuisine ou de gardien à l'école de tennis cossue pour blondinets pomponnés, au sommet de la colline. Don Gately a appris que, pour implanter ce dédale de courts de tennis, le sommet, autrefois arrondi, avait été aplani par des chefs de chantier bourrus et mâchonneurs de cigares et que ces travaux pharaoniques avaient provoqué des avalanches de débris sur l'Unité n° 7, au grand dam des administrateurs d'Enfield Marine qui avaient bien sûr engagé des poursuites ; et voilà la raison, mais que Gately ignore, pour laquelle la n° 7 existe toujours, bien que vide et délabrée : Enfield Tennis Academy est astreinte à payer un loyer mensuel pour la partie encore enfouie sous les décombres.

I. Au sens littéral : « aide demandée ». Le sens usuel est « on embauche ».

OceanofPDF.com

6 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

16 h 10. E.T.A. Salle de musculation. Séance d'exercices libres. Les *clank* et les *clic* de divers appareils. Lyle, sur le range-serviette, en conciliabule avec un Graham Rader extrêmement moite. Schacht faisant des abdos, le banc presque vertical, le visage violacé, le front palpitant. Troeltsch, près du rack des haltères, se mouchant dans une serviette. Coyle s'entraînant à l'épaulé-jeté avec une barre sans poids. Carol Spodek faisant des haltères devant la glace, très concentré. Rader acquiesçant, Lyle penché vers lui. Hal, sur la plateforme à l'arrière du banc incliné, devant la fenêtre ouest, dans l'ombre du gigantesque hêtre pourpre, exerçant uniquement les orteils de sa jambe gauche, pour sa cheville. Ingersoll à la barre de traction, dont il augmente constamment le poids en dépit des conseils de Lyle. Keith (« Le Viking ») Freer[66] et le stéroïdique Eliot Kornspan, quinze ans, rivalisant aux haltères à côté du rafraîchisseur d'eau et s'encourageant mutuellement en gueulant. Hal s'interrompt régulièrement pour cracher dans un vieux verre de la NASA posé sur le sol près de la petite plateforme.

Le préparateur physique Barry Loach marchant de long en large avec une tablette à clip sur laquelle il n'écrit rien mais observant attentivement et hochant beaucoup la tête. Axford triturant son pied nu dont la chaussure traîne dans un coin. Michael Pemulis, assis en tailleur sur un banc à côté de la hanche gauche de Kornspan, travaillant ses muscles faciaux, essayant d'écouter ce que disent Lyle et Rader, grimaçant chaque fois que Kornspan et Freer s'exhortent de la voix.

« Encore trois ! Soulève-moi ça !

– Hoooouaaaa.

– Soulève-moi cette merde, mec !

– Guuuhooooooooou*aaaa* !

– Ce truc a violé ta sœur ! Il a tué ta mère, mec !

– Huhl huhl huhl hulh *gwwwww*.

– *Allez !* »

Pemulis étire son visage en longueur, puis le rapetisse et l'élargit, puis le creuse et le distord comme un des papes de Bacon.

« Bon, suppose – Pemulis n'entend que Lyle – suppose que je te donne un trousseau de clés avec dix clés. Avec, non, avec cent clés, et que je te dise que l'une de ces clés sera la bonne, celle de la porte imaginaire qui ouvre sur tout ce que tu veux être, en tant que joueur. Combien de clés es-tu prêt à essayer ? »

Troeltsch appelle Pemulis. « Fais encore la tête de deLint qui se branle ! » Pemulis laisse pendre sa mâchoire, roule des yeux, bat des paupières et secoue le poing.

« Ben, je les essaierais toutes, tiens, dit Rader à Lyle.

– Huhl. Huhl. Gwww*wwwww*.

– Putain de merde ! Oh putain ! »

La grimace de Pemulis ressemble à l'un de ses exercices de musculation faciale.

« Fais Bridget qui pique une crise ! Fais Schacht aux chiottes ! »

Pemulis fait un doigt d’honneur.

Lyle ne chuchote jamais, mais ça revient au même. « Alors tu es prêt à commettre des erreurs, tu vois. Tu dis que tu acceptes 99 % d’erreur. Le perfectionniste paralysé que tu prétends être resterait debout devant cette porte. Jonglerait avec les clés. Aurait peur d’essayer la première. »

Pemulis abaisse sa lèvre inférieure autant que possible et contracte les muscles de ses joues. Les tendons saillent sur le cou de Freer qui exhorte Kornspan. Une petite bruine de postillons et de sueur flotte dans l’air. Kornspan est à la limite de l’apoplexie. Il y a 90 kg sur la barre, qui elle-même en pèse 20.

« Encore une fois, *crevure*. Vas-y, *force*.

– Putain. *Putain* de *putain*. Gwwwwww.

– *Fais-toi mal.* »

Freer a un doigt sous la barre, ce qui n’aide pas beaucoup. La face rougeaude de Kornspan gonfle sous son crâne.

La barre plus petite de Carol Spodek monte et descend en silence.

Troeltsch vient s’asseoir et se frotte la nuque avec une serviette comme avec une scie, en regardant Kornspan. « Je crois pas que toutes les barres que j’ai soulevées atteignent un total de 110 », dit-il.

Kornspan émet des borborygmes qui ne semblent pas provenir de sa gorge.

« Oui ! *Ouiiiiiii !* » rugit Freer. La barre retombe sur le sol caoutchouté, et Pemulis grimace. Toutes les veines de Kornspan enflent et palpitent. Il a un ventre de femme enceinte. Il pose ses mains sur ses cuisses et se penche en avant, un filet de liquide indéterminé pend de sa bouche.

« Je vais te montrer comment on fait, ma poule », dit Freer en trempant ses mains dans le pot de colophane sur le distributeur et en se regardant marcher vers le miroir.

Pemulis s’incline lentement vers Kornspan, regardant alentour d’un air de conspirateur, jusqu’à ce que son visage se trouve juste à côté de la tête

mésomorphe de Kornspan, et chuchote : « Eh. Eliot. Eh. »

Kornspan, plié en deux, pantelant, se tourne légèrement vers lui.

Pemulis chuchote : « Mauviette. »

Si, dans un élan de charité ou sous la contrainte du désespoir, il vous arrive de passer quelque temps dans les parages d'un établissement de désintoxication subventionné par l'État, tel qu'Ennet House à Enfield, Massachusetts, vous apprendrez de nombreux faits exotiques. Vous découvrirez qu'une fois que le Département des Services sociaux du Massachusetts a retiré des enfants à leur mère pour une période donnée, il peut toujours les lui reprendre, le D.S.S., *ad libitum*, sur la foi d'un simple formulaire estampillé. Autrement dit, une fois cataloguée comme Inadaptée – peu importe pourquoi ou quand, peu importent les changements survenus entre-temps –, une mère ne peut rien y faire.

Ou encore, par exemple, que les gens dépendants d'une Substance qui cessent brusquement d'ingérer la Substance souffrent généralement d'une affreuse acné pustuleuse, souvent pendant des mois, le temps que la Substance accumulée quitte le corps. Le Personnel vous expliquera que c'est parce que la peau est le principal organe excréteur du corps. Ou que le cœur des alcooliques chroniques – pour des raisons qu'aucun docteur en médecine n'a pu élucider – est deux fois plus gros qu'un cœur humain ordinaire et ne retrouve jamais une taille normale. Que certaines personnes conservent une photo de leur thérapeute dans leur portefeuille. Que (ce qui est à la fois un soulagement et une sorte de déception) les pénis noirs ont la même dimension que les pénis blancs, en moyenne. Que les États-Uniens mâles ne sont pas tous circoncis.

Que vous pouvez calmer une crise de tremblements amphétaminiques en consommant à jeun trois Millennial Fizzy et un paquet entier d'Oreo. (Il est essentiel de ne pas vomir ensuite, cela étant, une information que les résidents aguerris négligent souvent de fournir aux nouveaux.)

Que le terme terrifiant que les Hispaniques donnent à la pulsion qui pousse les toxicos à replonger inlassablement est *tecato gusano*, qu'on peut interpréter comme une espèce de ver solitaire psychique impossible à rassasier ou à tuer.

Que les Noirs et les Hispaniques peuvent être aussi racistes, sinon plus, que les Blancs et qu'ils deviennent encore plus hostiles et plus désagréables quand vous vous en rendez compte et manifestez un relatif étonnement.

Que certains résidents peuvent, dans leur sommeil, sortir une cigarette d'un paquet près de leur lit, l'allumer, la fumer jusqu'au bout et l'écraser dans le cendrier de leur table de nuit – sans jamais se réveiller ni foutre le feu à quoi que ce soit. Vous apprendrez que ce talent s'acquiert généralement dans les établissements pénitentiaires, ce qui refroidira votre envie de vous en plaindre. Ou que même les très longs bouchons d'oreilles Flents en mousse élastique ne régleront pas le problème du ronflement d'un coturne si le coturne en question est si grand et si adénoïdien que ses ronflements produisent des vibrations ultrasoniques qui vous parcourent le corps et secouent votre couchette comme un lit de motel dans lequel vous avez mis une pièce.

Que les femmes sont capables de la même vulgarité que les hommes en termes sexuels et scatologiques. Que 60 % des personnes arrêtées pour des infractions en rapport avec la drogue ou l'alcool disent avoir été violées dans leur enfance, et que les deux tiers des 40 % restantes n'ont pas de souvenirs suffisamment détaillés de leur enfance pour savoir si elles ont été maltraitées d'une façon ou d'une autre. Que vous pouvez tirer des harmoniques hypnotiques en *ré* mineur genre Madame Psychose d'un aspirateur bas de gamme, en chantonnant pendant que vous aspirez, si telle est votre Corvée. Que certains individus ressemblent vraiment à des rongeurs. Que certaines prostituées toxicomanes ont plus de mal à renoncer à la prostitution qu'à la drogue, expliquant que les échanges d'argent nécessités par l'une et l'autre se font dans des sens opposés. Qu'il existe

autant de mots pour désigner l'organe sexuel féminin que l'organe sexuel masculin.

Qu'un paradoxe rarement évoqué de l'addiction à la Substance est : une fois que vous êtes suffisamment asservi à une Substance pour être obligé de cesser d'en prendre afin de sauver votre vie, la Substance asservissante est devenue si importante pour vous que le sevrage vous fait perdre l'esprit. Ou que, parfois, après avoir été sevré de votre Substance favorite afin de sauver votre vie, quand vous vous agenouillez pour vos prières du matin et du soir, vous vous retrouvez à prier pour qu'il vous soit donné de littéralement perdre votre esprit, à savoir de l'emballer dans un vieux journal, de l'abandonner dans une ruelle et de le laisser vivre sa vie sans vous.

Que dans la métropole de Boston le vocable favori pour désigner l'organe sexuel masculin est : *Unité*, raison pour laquelle les résidents d'Ennet House se gaussent en douce de l'appellation choisie par l'H.P.E.M. pour les bâtiments de son complexe.

Que certaines personnes ne vous aiment pas, quoi que vous fassiez. Que la plupart des citoyens adultes non toxicomanes ont déjà compris et accepté ce fait depuis longtemps.

Que, même si vous vous êtes cru extrêmement malin, vous l'êtes beaucoup moins que ça en réalité.

Que le « Dieu » des AA, des NA et des CA n'exige pas que vous croyiez en Lui / Elle / Ça pour qu'Il / Elle / Ça vous aide[67]. Que, en dépit des conneries machistes, les séances de larmes masculines en public sont tout à fait viriles et qu'elles peuvent même vous faire du *bien* (paraît-il). Que *partager* signifie parler, que *dresser le portrait d'une personne* signifie critiquer cette personne en employant divers éléments de langage thérapeutique. Qu'une recommandation importante de la prévention contre le VIH est de ne pas laisser votre rasoir ou votre brosse à dents dans les salles de bains communes. Qu'une prostituée chevronnée peut (paraît-il)

mettre un préservatif sur l'Unité d'un client si habilement que celui-ci ne s'en rend compte que lorsqu'il est trop tard, si l'on peut dire.

Qu'un étui en acier renforcé avec serrure à trois points pour votre rasoir et votre brosse à dents est disponible pour moins de 35,00 $ E.U. / 38,50 $ O.N.A.N. via Home-Net Hardware, et que Pat M., ou le Directeur Adjoint de la Maison, vous laissera vous servir du vieux TP du bureau pour en commander un si vous accompagnez votre demande d'un gémissement appuyé.

Que plus de 50 % des personnes dépendantes d'une Substance souffrent également d'une autre pathologie psychiatrique reconnue. Que quelques prostitués masculins sont tellement habitués aux lavements qu'ils ne peuvent plus aller à la selle sans y recourir. Qu'une majorité de résidents d'Ennet House ont au moins un tatouage. Que la signification de cette donnée n'est pas analysable. Que l'expression vernaculaire à Boston pour dire qu'on n'a pas d'argent est : *afficher fibloche*. Que ce qu'on appelle ailleurs Moucharder ou Balancer ou Cracher le morceau ou Se mettre à table se dit à Boston « Manger du fromage », probablement en référence au signifiant associé « rat ».

Que les piercings pour le nez, la langue, la lèvre, la paupière requièrent rarement une réelle pénétration. Ceci grâce à la grande variété de clips disponibles. Que les piercings pour le téton requièrent effectivement une pénétration et que, en ce qui concerne les piercings de clitoris et de gland, personne ne souhaite connaître les détails. Que le sommeil peut être une forme d'évasion émotionnelle et que, moyennant un effort soutenu, il est possible d'en abuser. Que les femmes chicanos ne sont pas appelées chicanas. Qu'il en coûte 225 $ pour obtenir un permis de conduire du Massachusetts avec une photo mais sans nom. Que la privation de sommeil volontaire est aussi une forme d'évasion dont on peut abuser. Idem pour les jeux de hasard, le travail, le shopping, le vol à la tire, le sexe, l'abstinence, la masturbation, la nourriture, l'exercice physique, la méditation/prière et

l’habitude de s’asseoir si près du vieux TP DEC d’Ennet House que l’écran emplit tout votre champ de vision et que l’électricité statique vous chatouille le nez comme une moufle pelucheuse[68].

Qu’il n’est pas nécessaire d’aimer une personne pour apprendre d’elle. Que l’isolement n’est pas fonction de la solitude. Qu’il est possible d’être tellement en colère qu’on voit réellement rouge. Ce qu’est un étui pénien. Qu’il existe vraiment des voleurs – des gens qui volent ce qui vous appartient. Que nombre d’adultes états-uniens ne savent vraiment pas lire, pas même les liens hypertextes d’un CD-ROM avec la fonction AIDE pour chaque mot. Que les alliances claniques, l’exclusion et les commérages peuvent être des formes d’évasion. Que la validité logique n’est pas une garantie de vérité. Que les méchants croient qu’ils ne sont pas méchants, mais que *tous les autres* sont méchants. Qu’il est possible d’apprendre des choses précieuses d’une personne stupide. Qu’il est difficile de rester attentif à n’importe quel stimulus pendant plus de quelques secondes. Que vous pouvez éprouver subitement le besoin irrépressible de vous défoncer avec votre Substance, si irrépressible que vous craignez de mourir si vous n’y cédez pas, mais que vous demeurez assis, les mains crispées sur vos genoux, la figure moite d’envie, voulant céder mais tenant bon, voulant tout en ne voulant pas, disons, et que si vous parvenez à dominer cette envie pendant toute la durée de la crise l’envie finira par *passer*, par disparaître – du moins pour un moment. Qu’il est statistiquement plus facile pour les gens à faible Q.I. de se débarrasser d’une addiction que pour les gens à fort Q.I. Que l’expression vernaculaire bostonienne pour dire « faire la manche » est : *faire la tige*, et que c’est considéré par certains comme un talent ou un art ; et que les artistes de la tige tiennent effectivement de petits colloques professionnels, de petits congrès, dans des parcs ou des plateformes de correspondance des transports en commun, la nuit, qu’ils s’organisent en réseaux, échangent des informations sur les dernières tendances, les techniques, les relations publiques, etc. Qu’il est possible de

se droguer avec des médicaments pour le rhume et les allergies. Que le sirop NyQuil Vicks titre 25° d'alcool. Que les activités ennuyeuses deviennent beaucoup moins ennuyeuses, de façon perverse, si vous les faites avec application. Que si plusieurs personnes boivent du café dans une pièce silencieuse il est possible de discerner le bruit de la vapeur s'échappant des tasses. Que parfois les êtres humains doivent rester assis sans bouger et, disons, *souffrir*. Que vous êtes moins sensible à ce que les autres pensent de vous quand vous prenez conscience du fait que, la plupart du temps, ils ne vous prêtent aucune attention. Que la gentillesse pure, sans mélange, désintéressée, existe. Qu'il est possible de s'endormir pendant une crise d'angoisse.

Que la concentration intense sur n'importe quel sujet est ardue.

Que l'addiction est soit une maladie soit un trouble psychique soit un état spirituel (pour ne pas dire « spiritueux ») soit un TOC soit un trouble affectif ou comportemental, et que plus de 75 % des anciens des AA de Boston qui veulent vous convaincre que l'alcoolisme est une maladie vous font asseoir et écrivent devant vous le mot *MALADIE* sur une feuille de papier, puis coupent le mot en deux pour qu'il se lise *MAL-ADIE*, et vous regardent en espérant que cela déclenchera en vous une épiphanie aveuglante, alors qu'en réalité (ainsi que G. Day ne cesse de le répéter à ses conseillers) la mise en valeur du mot *MAL* dans *MAL-ADIE* est une analyse lexicale qui ne vous apprend rien, une non-révélation, et insipide par-dessus le marché.

Que la plupart des accros à une Substance sont aussi accros à la pensée, c'est-à-dire qu'ils ont une relation compulsive et malsaine avec leur propre pensée. Que le terme savant des AA de Boston pour désigner la pensée de type addictif est : *Analyse-Paralysie*. Que les chats souffrent de violentes diarrhées quand on les nourrit de lait, contrairement à une idée reçue. Qu'il est plus agréable d'être heureux que dépité. Que, dans une proportion de 99 %, la pensée des penseurs compulsifs a pour objet eux-mêmes ; que ces

99 % de pensée autocentrée consistent à imaginer des choses qui vont leur arriver puis à s'y préparer ; et que, bizarrement, s'ils cessent d'y penser, 100 % des choses auxquelles ils consacrent 99 % de leur pensée et de leur énergie pour les imaginer et se préparer aux contingences induites et à leurs conséquences ne sont *jamais bonnes*. Que tout cela est révélateur du désir, en début de sevrage, de perdre littéralement l'esprit. Bref, que l'activité cognitive dans votre tête consiste, pour 99 %, à tenter de se foutre les jetons en permanence. Qu'il est possible de faire d'assez bons œufs à la coque dans un four à micro-ondes. Que le terme bostonien vernaculaire pour dire magnifique est : *écœurant*. Que les éternuements ne produisent pas tous le même son. Que les mères de certaines personnes ne leur ont jamais appris à se mettre la main devant la bouche ou à se tourner quand ils éternuent. Qu'on n'est plus jamais le même homme après avoir fait de la prison. Qu'il n'est pas nécessaire de baiser avec une personne pour qu'elle vous file ses morpions. Qu'on se sent mieux dans une pièce propre que dans une pièce sale. Que les gens dont on doit le plus avoir peur, ce sont les plus peureux. Qu'il faut beaucoup de courage pour montrer sa faiblesse. Que vous n'êtes pas obligé de frapper quelqu'un même quand vous en avez vraiment vraiment envie. Qu'aucun moment de solitude n'est en soi ni par soi impossible à endurer.

Qu'aucun individu suffisamment asservi à une Substance pour souhaiter se défaire de son addiction et ayant réussi à s'en défaire, à rester clean pendant un temps, mais ayant pour une raison ou une autre replongé ne s'est déclaré satisfait de l'avoir fait, d'avoir replongé et de s'être ré-asservi ; *jamais*. Que *durs* est le terme vernaculaire à Boston pour désigner une peine de prison, comme dans : « Don G. a fait six mois de durs à Billerica. » Qu'il est impossible de tuer une mouche avec la main. Que la tabagie excessive peut provoquer des ulcères linguaux. Que les effets de l'abus de café ne sont ni plaisants ni toxiques.

Que presque tout le monde se masturbe.

Et plus souvent qu'à son tour, apparemment.

Que le poncif « je ne me connais pas moi-même » s'avère malheureusement être plus qu'un poncif. Qu'il en coûte 330 $ E.U. pour acquérir un passeport sous un faux nom. Que les gens peuvent voir en vous des choses que vous ne voyez pas, même si ces gens sont des crétins. Qu'on peut se procurer une carte de crédit sous un faux nom pour 1 500 $ E.U. mais que personne ne vous répondra franchement à la question de savoir si ce prix inclut une traçabilité bancaire et un provisionnement quand le caissier passe la fausse carte dans sa petite machine et que vous êtes entouré d'agents de sécurité baraqués. Que la fortune n'immunise pas contre la souffrance ni la peur. Qu'essayer de danser sans être bourré est une autre paire de manches. Que le terme *vig* désigne en argot de la rue la commission du bookmaker sur un pari illégal, généralement 10 %, qui est soit soustraite de vos gains soit ajoutée à votre ardoise. Que certains culs-bénits en état de spiritualité avancée croient que le Dieu de leur entendement les aide à trouver une place de parking et leur indique les bons numéros de la loterie du Massachusetts.

Qu'on peut, dans une certaine mesure, cohabiter avec des cafards.

Que « l'acceptation » est surtout le fait de la lassitude.

Que les gens ont des conceptions radicalement différentes de l'hygiène personnelle de base.

Qu'il est, paradoxalement, plus plaisant de désirer quelque chose que de l'avoir.

Que faire une fleur à quelqu'un en secret, anonymement, sans que ce quelqu'un sache que c'est vous ni que personne d'autre sache ce que vous avez fait pour lui, sans essayer de vous attribuer la paternité de cette B.A. en aucune manière, est une forme d'addiction.

Que la générosité anonyme peut être, aussi, une évasion.

Que faire l'amour avec quelqu'un que vous n'aimez pas vous donne un sentiment de solitude plus profond que de ne pas l'avoir fait, après coup.

Qu’il est permis de *vouloir*.

Que chacun croit dur comme fer, en son for intérieur, sans l’avouer, être différent des autres. Ce n’est pas nécessairement pervers.

Que les anges n’existent peut-être pas, mais que certaines personnes peuvent néanmoins être des anges.

Que Dieu – sauf si vous êtes Charlton Heston, ou dérangé, ou les deux – s’exprime et agit par l’intermédiaire des êtres humains, si Dieu existe.

Que Dieu peut considérer la question de votre croyance en son existence comme tout à fait secondaire dans la liste des choses qui l’intéressent chez vous.

Que l’odeur du pied de l’athlète est nauséabonde dans le genre doucereux, tandis que celle de la moisissure sèche podologique est nauséabonde dans le genre aigre.

Qu’une personne – atteinte de la Mal/-adie – fait des choses sous l’influence de Substances qu’elle ne ferait pas en état de sobriété et que les conséquences de ces actes ne peuvent être ni effacées ni amendées[69]. Les crimes et délits en sont un exemple.

De même que les tatouages. Presque toujours acquis sur un coup de tête, les tatouages sont douloureusement, affreusement permanents. L’adage « Précipitation aujourd’hui vaut repentir demain » semble avoir été inventé pour les tatouages. Au début, le nouveau résident Tiny Ewell fut très intéressé puis singulièrement obsédé par les tatouages des gens, et il se mit à tourner autour de tous les autres résidents et des gens de l’extérieur qui traînent aux abords d’Ennet House dans l’idée que cela les aide à rester clean, demandant à voir leurs tatouages et cherchant à connaître les circonstances dans lesquelles ils les avaient fait faire. Ces petits spasmes d’obsession – par exemple pour la définition exacte du mot *alcoolique*, puis pour le nombre de cookies que Morris H. avait ingurgités avant sa pancréatite, et ensuite pour la manière exacte dont chacun faisait les coins de son lit – furent sa manière de perdre temporairement l’esprit quand sa

Substance asservissante lui fut retirée. L'histoire des tatouages commença par l'étonnement bourgeois de Tiny devant la multiplicité de ceux arborés par la population d'Ennet House. Ces tatouages semblaient être de puissants symboles non seulement de ce qu'ils représentaient mais encore de la glaçante irrévocabilité des pulsions liées à l'intoxication.

Parce que tout, concernant les tatouages, tient à ça, à leur caractère permanent, bien sûr, à leur irrévocabilité – cette irrévocabilité qui justement fait tout le sel de la décision sous Substance de s'asseoir sur la chaise pour se le faire faire (le tatouage) –, mais ce qui refroidit, c'est que l'intoxication vous amène à ne considérer que le sel de l'instant et non (en profondeur) l'irrévocabilité qui fait ce sel. C'est comme si l'intoxication empêchait le tatoué de projeter son imagination au-delà de l'instant et même de penser aux conséquences permanentes qui produisent l'excitation.

Tiny Ewell envisage cette même idée abstraite, quoique peu profonde, de diverses manières, encore et encore, obsessionnellement, sans toutefois parvenir à éveiller l'intérêt des résidents tatoués, même si Bruce Green l'écoute poliment et que la cliniquement déprimée Kate Gompert manque de cran pour l'éconduire quand il l'entretient de ce sujet, de sorte qu'elle est devenue son interlocutrice préférée sur la question, alors qu'elle n'a pas de tatouage.

Mais ils acceptent tous de bonne grâce de lui montrer leurs tatouages, ceux qui en ont, sauf si ce sont des femmes et que la chose se situe dans une zone protégée par l'inviolabilité diplomatique.

Selon le point de vue de Tiny Ewell, les tatoués se divisent en deux grandes catégories. D'abord il y a les jeunes scrofuleux du genre tête de bois, T-shirt noir et bracelets à pointes, qui ne regrettent pas le caractère permanent de leur impulsion et vous montrent leurs tatouages avec une fierté faussement sereine, comme les gens du statut social d'Ewell vous montreraient leurs collections de porcelaine dynastique ou de grands sauvignons. Ensuite il y a ceux, plus nombreux (et plus âgés), qui vous les

montrent avec ce stoïcisme attristé (mais teinté de l'orgueil propre au stoïcisme) qu'affecte un ancien combattant décoré du Purple Heart à l'égard de ses vieilles cicatrices. La face intérieure des deux bras du résident Wade McDade est parcourue de complexes enchevêtrements de serpents bleus et rouges, ce qui l'oblige à porter des manches longues tous les jours à son petit boulot chez Store 24, alors qu'il fait une chaleur à crever la gueule ouverte dans le magasin dès le début de la matinée, parce que le gérant pakistanais estime que ses clients refuseraient d'acheter des Marlboro Light et des billets de loterie du Massachusetts Gigabucks à un type dont les bras grouillent de serpents aux couleurs vasculaires[70]. McDade a également un crâne flamboyant sur l'omoplate gauche. Doony Glynn porte encore autour du cou, à la hauteur de la pomme d'Adam, les restes d'une ligne en pointillé noire et, sur son cuir chevelu, souvenir de sa jeunesse de skinhead, une liste d'instructions techniques sur la manière de le décapiter et d'entretenir ultérieurement la tête découpée, inscriptions que Tiny ne peut voir désormais qu'en s'armant de patience, d'un peigne et de trois barrettes d'April Cortelyu.

En fait, au bout de deux semaines d'obsession, Ewell élargit sa dermotaxinomie afin d'inclure une troisième catégorie, les Bikers, qui ne sont pas représentés à Ennet House mais rôdent en nombre près des lieux de réunion AA, portent la barbe, des blousons de cuir et semblent astreints à un poids réglementaire de 200 kg minimum. *Bikers* est le mot de la rue bostonien pour les désigner mais, entre eux, ils s'appellent plutôt Scooter-Puppies, un terme que (Ewell l'apprendra à ses dépens) les non-Bikers ne sont pas autorisés à employer. Chacun de ces gars est un véritable festival de tatouages à lui tout seul mais, quand ils vous les montrent, ils sont déconcertants parce qu'ils le font avec une totale indifférence, comme s'ils vous dévoilaient simplement un membre ou un pouce, en se demandant pourquoi vous voulez les voir ou ce que vous regardez au juste.

Ewell finit par insérer un *nota bene* mental dans la catégorie *Bikers*, à savoir que tout tatoueur professionnel, au dire des tatoués qui se souviennent de la provenance de leurs tatouages, est, d'après leurs descriptions, un Biker lui-même.

Concernant le groupe des stoïques attristés d'Ennet House, il appert que les tatouages masculins affichant des noms de femmes sont ceux dont l'irrévocabilité est la plus regrettable, la plus désastreuse, étant donné la nature extrêmement provisoire des liaisons amoureuses des toxicos. Bruce Green aura éternellement *MILDRED BONK* sur son triceps droit délaissé. Idem pour le *DORIS* en lettres gothiques sanguinolentes sous le sein gauche d'Emil Minty qui, lui aussi, fut amoureux un jour. Minty porte aussi sur le biceps gauche une croix gammée mal faite avec la légende *J'ANCULE LES NÈGRES*, ornement que la direction l'encourage chaudement à dissimuler. Chandler Foss a une bannière ondoyante avec l'inscription *MARIE* en rouge sur un avant-bras, bannière à présent saccagée et nécrosée parce que Foss, largué et fortement défoncé à la coke un soir, a tenté d'en effacer la connotation idyllique en ajoutant *SAINTE VIERGE* au-dessus de *MARIE* au moyen d'une lame de rasoir et d'un Bic rouge, avec l'atroce résultat qu'on pouvait prévoir. Les vrais artistes du tatouage (Ewell tient cette information d'un Biker, après une réunion du Groupe Drapeau blanc, Biker dont la crédibilité en la matière, du moins selon Tiny, est garantie par son triceps tatoué d'un énorme sein de femme douloureusement empoigné par une main elle-même tatouée d'un sein dans une main) sont toujours des professionnels hautement qualifiés.

Ce qu'il y a de triste dans le somptueux cœur violet percé d'une flèche avec *PAMELA* entouré d'un cercle sur la hanche droite de Randy Lenz, c'est que Lenz ne se souvient ni de la pulsion qui a présidé à la réalisation de ce tatouage ni d'une quelconque personne nommée Pamela. Charlotte Treat a un petit dragon vert sur le mollet et un autre tatouage sur un sein, zone protégée par l'inviolabilité diplomatique et que Tiny n'a donc pas pu

voir. Hester Thrale a une planète Terre vert et bleu remarquablement détaillée sur le ventre, dont Tiny n'a pu obtenir qu'une vision équatoriale, en échange de deux semaines de Corvée hebdomadaire à la place d'Hester, car les pôles touchent le pubis et les seins. La palme du geste regrettable va probablement à Jennifer Belbin, qui a quatre larmes noires indélébiles au coin d'un œil, reliquats d'une nuit de mescaline et de chagrin adrénalinisé, si bien que, vue d'une distance de deux mètres, elle semble avoir des mouches sur la figure, selon Randy Lenz. La nouvelle venue Didi N., une jeune Noire, a sur le haut de l'abdomen un crâne hurlant (le même modèle que celui de McDade, mais sans les flammes) qui fait assez peur parce qu'il n'est plus qu'un contour blanc délavé : les tatouages des Noirs sont rares et, pour des raisons qu'Ewell juge évidentes, tendent à n'être que des contours blancs.

La rumeur veut que Calvin Thrust, ancien résident et conseiller bénévole d'Ennet House, ait sur la hampe de son Unité professionnelle d'ex-acteur porno un tatouage faisant apparaître ses initiales, *CT*, lorsque le membre est au repos, et son nom entier *CALVIN THRUST* lorsqu'il est en érection. Tiny Ewell a raisonnablement choisi de ne pas creuser davantage la question. Danielle Steenbok, également ancienne résidente et c.b., a eu un jour l'idée brillante de se faire tatouer de l'eyeliner autour des yeux pour s'épargner la peine d'en mettre chaque jour, oubliant malheureusement que la couleur des tatouages a tendance à s'estomper avec le temps pour se transformer en une espèce de vert foncé débectant, qu'elle doit désormais masquer chaque jour avec de l'eyeliner. Johnette Foltz, employée logée sur place, a suivi deux des six douloureuses procédures requises pour l'effacement du tigre feulant orange et bleu dessiné sur son avant-bras gauche, de sorte qu'il lui reste pour l'instant un tigre feulant moins la tête et une patte, et que son avant-bras, à l'endroit des ablations, semble avoir été frotté énergiquement à la paille de fer. Pour Ewell, c'est là ce qui donne toute sa profondeur à la profonde irrévocabilité des désirs impulsifs de

tatouage : l'effacement n'est finalement que la substitution d'une altération épidermique à une autre. Tingly et Diehl ont les mêmes feuilles de cannabis sur l'intérieur du poignet, bien qu'ils viennent de régions diamétralement opposées et ne se soient jamais rencontrés avant d'entrer à Ennet House.

Nell Gunther refuse catégoriquement de parler tatouages avec Tiny Ewell.

Jusqu'à présent, Tiny Ewell a considéré les tatouages de Don Gately, Employé-Résident, réalisés de manière artisanale en prison, comme trop primitifs pour mériter qu'il s'y intéresse.

Mais il a fait tout un foin, Ewell, quand, au paroxysme de son obsession, est arrivé ce jeune drogué aux narcos de synthèse qui refusait de se faire appeler autrement que par son nom de la rue, Skull, et qui n'est pas resté plus de quatre jours, véritable exposition ambulante de dessins à l'encre hautement regrettables – ses deux bras étaient décorés de toiles d'araignées aux coudes, sa poitrine blanchâtre arborait une femme nue dont les mensurations correspondaient à celles des pin-up qu'Ewell avait vues sur les flippers de Watertown dans son enfance. Sur le dos de Skull un squelette d'un demi-mètre de haut, en robe à capuche noire, jouait du violon en plein vent sur un rocher où se déployait un gonfalon marqué de l'inscription *LA MORT* en marron ; sur un biceps il avait un pic à glace ou un poignard mucroné et sur les avant-bras des dragons ailés en proie à une crise de danse de Saint-Guy avec les mots – sur chaque avant-bras – *HOW DO YOU LIK YOUR BLUEYED BOY NOW MR DETH!?*[I] dans une typographie renforçant l'effet gestaltiste recherché par Skull, à savoir, selon l'interprétation de Tiny, un effet repoussant.

En fait, le transfert de l'obsession de Tiny Ewell pour les coins de lit vers les tatouages est probablement dû à ce Skull qui, lors de sa deuxième nuit dans la toute nouvelle chambre Cinq-Hommes, a retiré son marcel fluo pour montrer ses tatouages à Ken Erdedy, à la manière tête de bois sans regret de la première catégorie, pendant que R. Lenz faisait des pompes en

survêtement contre la porte du placard et que Geoffrey D. et Ewell étalaient leurs cartes de crédit sur le lit au carré d'Ewell pour, dans un concours puéril, de leur propre aveu, déterminer lequel des deux possédait les plus prestigieuses. Skull contractait ses pectoraux pour faire onduler la pin-up surdéveloppée sur sa poitrine, lisait le texte de ses avant-bras à Erdedy, etc., quand Geoffrey Day, détachant les yeux de son American Express (une Gold, tandis qu'Ewell avait une Platinum), a secoué sa pâle tête moite et demandé pour la forme à Ewell ce qu'étaient devenus les bons vieux tatouages traditionnels états-uniens, tels que *MAMAN* ou une ancre, ce qui a déclenché une petite explosion obsessionnelle dans la psyché déphasée par la désintoxication d'Ewell.

Les observations les plus poignantes d'Ewell concernent probablement les tatouages estompés des AA vétérans de Boston, sobres depuis des décennies dans la Confrérie, les crocodiles vieillissants des Groupes Drapeau Blanc, Allston, St Columbkill du dimanche soir, ou du groupe d'Ewell lui-même, le groupe (non fumeur) du mercredi soir Mieux vaut tard que jamais à l'hôpital Ste Elizabeth, à deux rues de la Maison. Ils sont en effet étrangement poignants, ces tatouages très estompés, à la manière d'un vêtement démodé d'enfant devenu adulte et retrouvé dans une malle au grenier (le vêtement, pas l'enfant, a confirmé Ewell à G. Day). Voyez, par exemple, le tatouage sur l'avant-bras droit du vieux grincheux du Drapeau Blanc, Francis (« Francis le Féroce ») Gehaney, qui représente une femme nue assise au fond d'un verre à cocktail, les jambes relevées et passées par-dessus le rebord du verre évasé, avec une coiffure tout en boucles à la Rita Hayworth. Il a pris une teinte bleu glauque, les traits noirs sont vert-de-gris et le rouge des lèvres/ongles/SUBIKBAY'62USN4-07 a non pas rosi mais pâli comme un feu voilé par de la fumée. Tous ces tatouages irrévocables d'anciens ouvriers bostoniens devenus sobres s'affadissent presque à vue d'œil sous les néons bon marché des sous-sols d'église ou des foyers d'hôpital – Ewell les a examinés, répertoriés et comparés avec émotion. Les

bonnes vieilles ancres marines, les trèfles vert sombre du quartier irlandais de Boston, les petits G.I. kaki et casqués plongeant des baïonnettes dans les ventres d'affreux niakoués jaune pisse aux dents de lapin, les aigles hurlant aux serres émoussées, les *SEMPER FI*, tout cela est comme autolysé et vu à travers la surface d'une mare boueuse.

Un ancien combattant du Groupe MVTQJ, grand, taciturne, noir de poil, a simplement le mot cru et obscène *CHAGATTE* en lettres vert écume d'étang sur un avant-bras pommelé de taches de vieillesse ; mais le gaillard transcende même le regret stoïque en s'habillant et en se comportant comme si le mot n'était pas là, ou l'était si irrévocablement qu'il ne servait à rien d'y accorder une pensée : le comportement de cet homme à l'égard de cette *CHAGATTE* sur son bras impressionne par sa profonde dignité, à tel point qu'Ewell envisage de lui demander d'être son parrain chez les AA, s'il venait à en ressentir le besoin et si la chose lui semblait pertinente dans son cas.

Vers la fin de ses deux mois d'obsession, Tiny Ewell cherche à savoir auprès de Don Gately si le tatouage de prison doit être classé dans un phylum à part. Son sentiment personnel est que ces tatouages sont moins émouvants que grotesques, qu'ils résultent moins d'une pulsion décorative fondée sur l'image de soi que d'un désir d'automutilation né de l'ennui et d'un mépris général pour son propre corps et l'esthétique ornementale. Don Gately a pris l'habitude de regarder froidement Ewell jusqu'à ce que le petit juriste se taise, en partie pour dissimuler le fait qu'il ne comprend pas ce qu'il lui dit, sans savoir si cette incompréhension est imputable à un manque d'intelligence et d'instruction de sa part ou si Ewell est juste taré.

Don Gately lui explique comment sont réalisés les tatouages dans les prisons, avec des aiguilles à couture fauchées dans l'atelier et une cartouche d'encre bleue furtivement extraite du stylo à plume d'un avocat distrait, ce qui explique pourquoi la couleur de ce genre de tatouage est toujours la même, à savoir bleu nuit. L'aiguille est trempée dans l'encre et enfoncée

dans la peau aussi profondément que peut le supporter l'intéressé sans sursauter et vous faire foirer toute l'entreprise. Un simple carré bleu comme celui que porte Gately sur son poignet droit nécessite une demi-journée de boulot et des centaines de piqûres. Si les traits ne sont jamais bien droits et la teinte jamais bien uniforme, c'est parce qu'il est impossible d'enfoncer toujours l'aiguille à la même profondeur dans la chair frémissante. Voilà pourquoi les tatouages de prison semblent avoir été faits par des enfants sadiques pendant un après-midi pluvieux. Outre le carré bleu sur son poignet droit, Gately a une croix tordue sur la face interne de son énorme avant-bras gauche. Il s'est fait le carré lui-même et la croix est l'œuvre d'un compagnon de cellule à qui Gately a rendu le même service. Les narcotiques oraux rendent le procédé moins douloureux et moins ennuyeux. L'aiguille est stérilisée dans de l'alcool, lequel s'obtient en écrasant des fruits subtilisés au réfectoire, qu'on imbibe d'eau, qu'on scelle dans un Ziploc et qu'on laisse fermenter dans le réservoir de la chasse d'eau du chiotte de la cellule. Après la stérilisation, l'alcool peut être consommé. L'alcool et la cocaïne sont les seules choses difficiles à avoir dans un établissement pénitentiaire parce que leur usage met tout le monde dans un état d'excitation tel qu'un crétin finit toujours par vendre la mèche. Le Talwin, un narcotique oral bon marché de type C-IV, se troque cependant contre des cigarettes, qu'on peut se procurer à l'atelier ou gagner aux cartes ou aux dominos (bien que les cartes soient en principe interdites par le règlement) ou encore extorquer en grande quantité aux détenus de petite taille en échange d'une protection contre les avances sentimentales des détenus de grande taille. Gately est droitier et ses bras ont à peu près les mêmes dimensions que les jambes d'Ewell. Le carré sur son poignet est imprécis et augmenté de bulles baveuses sur trois angles. Même la chirurgie au laser ne permet pas d'effacer un tatouage de prison à cause de la profondeur à laquelle l'encre a été injectée. Comme Gately répond poliment mais succinctement aux interrogations de Tiny Ewell, Tiny doit lui poser

des questions très spécifiques afin de recevoir des réponses qui, pour être succinctes, n'en seront pas moins spécifiques. Alors Gately le regarde longuement, une habitude dont Ewell a tendance à se plaindre copieusement dans la chambre Cinq-Hommes. Dans l'idée de Gately, cet intérêt pour les tatouages n'est qu'une obsession provisoire de la psyché instable d'un sevré et sera complètement oublié dans quelques semaines, idée qu'Ewell juge extrêmement condescendante. L'attitude de Gately à l'égard de ses propres tatouages primitifs appartient à la deuxième catégorie, celle du regret et de la résignation stoïques, ne serait-ce que parce que ces emblèmes irrévocables de la prison ne sont que des stigmates sans importance en comparaison des conneries maousses et *réellement* irrévocables dont il fut l'auteur en tant que junkie et voleur actif, sans parler de leurs conséquences, aux conneries, qu'il devra payer encore très longtemps, ainsi qu'il essaie de s'en convaincre.

Michael Pemulis a l'habitude de regarder d'abord d'un côté, puis de l'autre, avant de dire quelque chose. Il est impossible de savoir si c'est un réflexe ou si Pemulis imite un personnage de film noir. C'est pire quand il a avalé quelques -drines. Trevor Axford et Hal Incandenza sont avec lui dans sa chambre, ses coturnes Schacht et Troeltsch sont au réfectoire, bref, ils sont seuls, Pemulis, Axford et Hal, ils se frottent le menton, contemplent la casquette de capitaine de Michael Pemulis sur son lit. À l'intérieur de la casquette retournée se trouve un paquet de cachets, gros quoique d'aspect anodin, de la soi-disant incroyablement puissante DMZ.

Pemulis regarde partout autour de lui dans la pièce vide. « Ça, Incster, Axhandle, c'est l'incroyablement puissante DMZ. Le grand requin blanc des hallucinogènes de synthèse. Le bestial enfant gargantuesque de…

– On voit le tableau, dit Hal.

– Le Yale des universités de l'acide, dit Axford.

– Le déformateur psychosensuel absolu, résume Pemulis.

– Tu veux dire psycho*sensoriel*, à moins que quelque chose ne m’échappe. »

Axford tance Hal du regard. Interrompre Pemulis revient à réamorcer son mouvement pivotant de la tête.

« Difficile à trouver, messieurs. Difficile de chez Difficile. Les derniers lots ont été mis en circulation au début des années 70. Les comprimés que vous voyez là sont artisanaux. Une perte de puissance est probablement inévitable. Ils ont servi à certaines expériences militaires secrètes de la CIA.

– Pour contrôler les esprits ? demande Axford en observant le couvre-chef.

– Plutôt pour amener l’ennemi à prendre ses fusils pour des hortensias ou les gars d’en face pour des proches parents, ce genre de choses. Peu importe. Ce que j’ai lu là-dessus est assez incohérent et peu concluant. On a fait des expériences. Qui sont parties en couille. Impossibles à maîtriser. Puissance jugée trop incroyable pour continuer. Les cobayes ont été internés dans des asiles et déclarés morts accidentellement. Formule détruite. Équipes de chercheurs dissoutes, réaffectées ailleurs. C’est vague mais je dois vous informer des rumeurs.

– Ces trucs-là datent du début des années 70 ? dit Axhandle.

– Regarde le petit logo qu’il y a dessus, le mec en pattes d’eph avec des rouflaquettes.

– C’est ce que ça représente ?

– D’une puissance sans précédent. Il paraît que l’inventeur suisse a recommandé le LSD-25 pour *atténuer* les effets de cette came. » Pemulis pose un des comprimés dans sa paume et le tapote avec un doigt calleux. « Ce que nous avons sous les yeux. Nous avons sous les yeux soit une sérieuse et soudaine rentrée de pognon… »

Axford est choqué. « Attends, dit-il, tu veux vraiment essayer de vendre cette incroyablement puissante DMZ ici ? »

Le reniflement de Pemulis produit un son analogue à celui de la lettre K. « Élargis ta vision économique, Axhandle. Personne ici ne se rendrait compte de ce que c'est. Et, par conséquent, personne n'accepterait d'en payer le juste prix. Il y a des musées de pharmacologie, des groupes de réflexion de gauche, des labos new-yorkais qui mourraient d'envie de disséquer ça, je suis sûr. D'analyser ces comprimés. De les passer au spectromètre pour voir ce que c'est.

– On pourrait mettre ça aux enchères, tu veux dire ? » demande Axford. Hal serre une balle en regardant silencieusement la casquette.

Pemulis retourne le comprimé. « Ou certaines maisons de santé très progressistes genre branchées que connaissent des copains à moi. Ou simplement à Back Bay, dans ce bar à yaourts avec ces célébrités historiques en photo sur le mur, dont Inc nous parlait au petit déj.

– Ram Dass. William Burroughs.

– Ou même à Harvard Square, Au Bon Pain, là où ces mecs scotchés dans les années 70, en vieux ponchos, jouent aux échecs en tapant sur des petites horloges. »

Axford, tout excité, frappe gentiment du poing sur le bras de Hal.

Pemulis dit : « Bien sûr, je pourrais choisir la voie de la franche rigolade et les balancer dans les barils de Gatorade pendant la rencontre contre Port Washington mardi, ou durant le WhataBurger, et regarder les gens courir dans tous les sens en s'arrachant les cheveux ou je ne sais quoi. J'*adorerais* voir Wayne jouer avec une altération de la perception. »

Hal pose un pied sur la petite table de nuit de Pemulis en forme de cône tronqué, et se penche en avant.

« Serait-il indiscret de te demander comment tu as réussi à mettre la main sur ces trucs ?

– Pas le moins du monde », répond Pemulis en retirant de la doublure de sa casquette tous les articles de contrebande qu'il possède et en les étalant sur le lit, à la manière dont les vieux comptent leurs biens dans les

moments tranquilles. Il a une petite quantité de cannabis Lamb’s Breath (rachetée à Hal sur un lot de 20 g qu’il lui avait vendu) pour son usage personnel dans un sachet poussiéreux, un petit carton rectangulaire avec quatre étoiles noires régulièrement espacées enveloppé dans du film alimentaire, la -drine, et une douzaine de cachets d’incroyablement puissante DMZ, de la taille de gros bonbons sans couleur particulière, avec au centre un minuscule hippie adressant un signe de paix au consommateur. « On ne sait même pas combien de hits ça représente », dit-il, méditatif. Il y a du soleil sur le mur où sont accrochés la visionneuse, le poster du roi paranoïaque et un énorme triangle de Sierpiński dessiné à la main. Par l’une des trois grandes fenêtres à meneaux du côté ouest – orgueil de l’Académie – filtre un ovale de lumière automnale qui projette une bulle de clarté sur le lit de Pemulis fait au carré[71], bulle dans laquelle celui-ci déballe tout ce que contient sa casquette, s’agenouillant pour examiner un comprimé qu’il saisit à l’aide de sa pince (Pemulis possède un tas de machins de ce genre, une pince de philatéliste, une loupe, une balance pharmaceutique, un pèse-lettre, un bec Bunsen) avec la précision tranquille d’un joaillier. « La documentation est muette sur le titrage. Vous en prenez un chacun ? » Il regarde successivement les deux autres. « On va dire qu’un demi-comprimé représente un hit ?

– Deux ou même trois, peut-être ? dit Hal, incapable de contenir sa cupidité.

– Les données disponibles sont vagues, poursuit Pemulis, son profil déformé par la loupe qu’il tient calée dans son orbite. La documentation sur les mélanges muscimole-acide lysergique est décousue, difficile à lire et dit simplement que les effets supposés sont d’une puissance extraordinaire. »

Hal regarde le crâne de Pemulis. « Tu as cherché dans une bibliothèque médicale ?

– J’ai été sur MED.COM par l’accès illimité de Lateral Alice, j’ai tout lu en long, en large et en travers. Plein de renseignements sur les acides

lysergiques et sur les hybrides de la classe méthoxy-. Presque rien ou du blabla sur les composés à base de fitviavi. Pour obtenir quelque chose il faut chercher en même temps les mots-clés ergotique et muscimole. Quand tu tapes *DMZ*, il y a une ou deux références à peine. Et uniquement pour dire que c'est puissant, dangereux, etc. Rien de spécifique. Et des mots à tiroir, casse-couilles. Ça m'a foutu la migraine.

– Oui mais est-ce que tu as au moins essayé *d'aller* dans une vraie bibliothèque médicale ? » Hal est bien le fils de sa mère, Avril, pour tout ce qui concerne les données précises, l'orthographe, etc. Axford lui file cette fois un vrai coup de poing dans l'épaule, mais la droite. Pemulis gratte distraitement le petit tourbillon de cheveux au centre de son crâne. Il est bientôt 14 h 30 et la bulle de lumière sur le lit prend peu à peu la teinte tristounette d'un après-midi de début d'hiver. Aucun bruit ne parvient encore des courts Ouest, mais le chuintement des conduites d'eau est très sonore – les gars dont les entraînements matinaux se prolongent jusqu'à pas d'heure ont rarement le temps de se doucher avant le déjeuner et arrivent en classe avec les cheveux mouillés et une tenue vestimentaire différente de celle qu'ils portaient le matin.

Pemulis se lève et promène de nouveau son regard dans la chambre à trois lits vide, dont les étagères sont pleines de vêtements de sport et d'équipement, et les paniers à linge en osier bourrés à ras bord. Hormis la riche odeur de ce linge d'athlète, la pièce est d'une propreté presque professionnelle. Hal se dit que, comparée à la chambre de Pemulis et Schacht, la sienne, qu'il partage avec Mario, ressemble à un asile de fous. La loterie du printemps dernier n'offrait que deux chambres individuelles ; Axford en a gagné une, l'autre est allée aux jumelles Vaught, qui comptent pour une seule personne dans le tirage au sort.

Pemulis continue à plisser une joue pour maintenir la loupe calée devant son œil. « Une monographie un peu déconnante invite à considérer la DMZ comme un acide qui aurait lui-même pris du LSD.

– Vingt dieux.

– Un article de ce magazine de merde *Moment*, si incroyable que ça puisse paraître, raconte qu'un soldat aux arrêts, à Leavenworth, aurait reçu une dose massive non spécifiée de DMZ première version dans le cadre d'une expérimentation de l'armée, à des fins inconnues, et que la famille du soldat aurait porté plainte parce que le mec aurait perdu l'esprit. » Il pointe la loupe théâtralement sur Hal d'abord, puis sur Axford. « Je veux dire *perdu* littéralement, comme si la dose avait extrait son esprit et l'avait emporté ailleurs, mais personne ne sait où.

– Je crois qu'on voit le tableau, Mike.

– Toujours d'après *Moment*, le mec aurait été retrouvé plus tard au fond de sa cellule, dans une position de contorsionniste yogi, en train de chanter des airs de comédies musicales avec la voix exacte d'Ethel Merman. »

Axford suggère, en désignant la salle de musculation d'un geste de la main vers Comm.-Ad., que c'est peut-être ce qui est arrivé à ce pauvre Lyle, avec sa position du lotus permanente.

Nouveau tic de la tête de Pemulis. L'affaissement d'une joue fait tomber la loupe, qui rebondit sur le lit au carré, et Pemulis la rattrape au vol sans même regarder. « Je pense que ce serait dommage de ne pas saboter les barils de Gatorade, en tout cas. La morale de l'histoire de ce soldat est : procéder avec prudence, grande prudence. L'esprit du mec est soi-disant porté disparu. C'est un vieux soldat, maintenant, qui gueule des airs de Broadway quelque part dans un établissement secret. La famille essaie toujours de porter plainte, mais l'armée, apparemment, a fourni suffisamment d'arguments pour amener le jury à douter de la validité légale d'une poursuite judiciaire, vu que le type n'a plus sa tête et n'est donc pas en mesure d'intenter une quelconque action. »

Axford se palpe le coude. « Bref, d'après toi, le tout est de procéder avec prudence, c'est ça ? »

Hal s’agenouille pour pousser d’une pichenette un comprimé jusqu’au sachet poussiéreux. Son doigt paraît sombre dans la bulle de lumière ovale. « M’est avis qu’il en faut deux pour un hit. Ça ressemble à de l’ibuprofène.

– Tu peux pas juger au coup d’œil. C’est pas du Bob Hope, Inc.

– Si on appelait ça “Ethel”, au téléphone ? » propose Axford.

Pemulis regarde Hal disposer les comprimés de manière à dessiner un cœur, un peu comme la forme générale d’E.T.A. « Ce que je dis, c’est qu’il faut pas déconner avec ce genre de substance, Inc. Ce soldat chanteur a carrément quitté la *planète*.

– Bof, du moment qu’il fait coucou de temps en temps.

– À mon avis, sa seule fonction maintenant c’est de manger.

– Mais on lui avait filé une dose massive de la première version », dit Axford.

Hal dispose les comprimés sur le couvre-lit rouge et gris avec une précision zen. « Ils datent des années 70 ? »

À l’issue de négociations serrées, Michael Pemulis a fini par soutirer 650 mg du mystérieux et réputé composé DMZ, ou « Madame Psychose », à un duo de demi-sel canadiens, d’anciens rebelles qui concevaient à présent des projets insurrectionnels probablement minables et obsolètes sous le couvert d’un magasin de miroiterie, verre soufflé, farces et attrapes, cartes postales tendancieuses et cartouches de films ringards à prix discount, appelée Antitoi Entertainment, sur Prospect St. et non loin d’Inman Square dans le quartier portugo-brésilien délabré de Cambridge. Puisque Pemulis conduit toujours ses affaires en solo et qu’il ne parle pas français, la transaction avec le Nuck[II] de service avait pris la forme d’une pantomime, et comme ce cul-terreux avait la manie, plus encore que Pemulis, de regarder autour de lui avant de dire quelque chose, tandis que son sinistre associé ne quittait pas son balai et vérifiait à tout instant que personne n’écoutait aux portes, le deal avait ressemblé à une sorte de crise psychomotrice collective, démultipliée par les reflets, disloqués et aux

angles bizarres, des mouvements de tête saccadés, dans les miroirs et les vases en verre soufflé accumulés là en quantité prodigieuse. Sur un TP très bon marché, une cartouche de porno hardcore passait à une vitesse cinq fois supérieure à la normale, à tel point que les acteurs ressemblaient à des rongeurs déments et que Pemulis crut que ses glandes sexuelles allaient cesser définitivement de fonctionner. Dieu seul sait comment ces clowns avaient pu se procurer treize doses de 50 mg d'incroyablement puissante DMZ des années 1970 A.S. Par chance, ils étaient canadiens et, comme tous les Nucks, ils n'avaient aucune idée de la valeur de ce qu'ils possédaient, ainsi que Pemulis s'en rendit compte peu à peu. Du coup, Pemulis, aidé de 150 mg de Tenuate Dospan à libération prolongée, avait presque dansé une bourrée post-transaction sur le marchepied du bus superflu de Cambridge, euphorique comme avait dû l'être W. Penn avec son chapeau Quaker Oates, au XVI^{e} siècle ou quoi, après avoir acheté le New Jersey aux indigènes pour des clopinettes, et soulevé sa casquette de capitaine pour saluer deux bonnes sœurs au passage.

Pendant la journée du lendemain, l'incroyablement puissante came – emballée dans du film alimentaire et planquée au fond d'une vieille basket elle-même planquée sur un croisillon en aluminium entre deux panneaux du faux plafond du subdortoir B, l'entrepôt habituel de Pemulis – pendant la journée du lendemain, donc, la came est divisée en trois parts, étant entendu qu'il n'y a aucune raison de mêler Boone ou Stice ou Struck ou Troeltsch à l'affaire et que c'est à Pemulis, Axford et Hal que revient le droit – pour ne pas dire le devoir, en vertu des bonnes pratiques commerciales – de tester la potentiellement incroyablement puissante DMZ en quantité raisonnable avant de la refourguer à Boone ou à Troeltsch ou à d'innocents citoyens. Axford ayant été partie prenante dès le début, la question de savoir si Hal doit s'acquitter d'un défraiement pour participer à l'expérience est abordée avec tact et s'avère ne pas être un problème. La marge que s'octroie Pemulis n'a rien de scandaleux et Hal prévoit toujours une place dans son

budget pour faire taire les râleurs en cas de litige. Hal pose toutefois comme condition que quelqu'un possédant des connaissances techniques se rende avec la dépanneuse à la bibliothèque médicale de l'université de Boston ou du MIT pour vérifier concrètement que le composé est végétal et non addictif, à quoi Pemulis répond qu'un hold-up dans une bibliothèque est déjà prévu noir sur blanc dans son planning. Après les entraînements de l'après-midi du jeudi, pendant que Hal Incandenza, Pemulis et Mario Incandenza équipé de sa caméra se tiennent derrière la clôture grillagée de l'un des courts du Show pour regarder Teddy Schacht jouer un match amical contre un pro syrien du tournoi Satellite invité à E.T.A. pour deux semaines d'instruction payée, afin de corriger un mouvement de service qui lui bousille la coiffe des rotateurs – le gars porte de grosses lunettes, un bandeau noir autour de la tête, joue en serrant les mâchoires avec une précision fluide et domine facilement Ted Schacht, lequel accepte la dérouillée de bonne grâce, reste impassible, essaie d'apprendre ce qu'il peut, étant l'un des rares joueurs vraiment costauds d'E.T.A. et l'un des encore plus rares juniors classés apparemment dépourvus d'ego, estimant n'avoir plus rien à perdre depuis qu'un contre-pied lui a pété le genou pendant le tournoi d'exhibition de Thanksgiving trois ans auparavant, ce qui est curieux, toujours d'attaque à présent rien que pour le plaisir – et plus ou moins condamné, par conséquent, à un purgatoire entre les places 128 et 256 du classement Alphabetville, pendant, donc, que Pemulis et Hal se tiennent là, transpirant dans leurs sweats E.T.A. rouge et gris, par un 5 novembre caniculaire, les cheveux poissés de sueur commençant à se refroidir, que Mario courbe la tête sous le poids de sa caméra, arc-bouté au grillage qui blanchit ses affreux doigts arachnodactyles, à côté de Hal légèrement mais chaleureusement incliné vers son petit grand frère, qui lui ressemble à la manière dont se ressemblent deux créatures appartenant à la même espèce mais pas à la même sous-classe, pendant qu'ils se tiennent là, Hal et Pemulis, observant le match en discutant du sujet qui les occupe, on

entend le claquement lointain d’une catapulte transnationale E.W.D., plus bas vers leur gauche, puis le sifflement d’un projectile d’enlèvement d’ordures dont la trajectoire est cachée par des nuages bas – notamment un cumulus étrangement jaune quelque part au-dessus d’Acton, qui relie l’horizon à une tempête tenue en respect par les ventilateurs ATHSCME le long de la frontière de Lowell-Methuen, au nord-ouest. Pemulis rejette finalement l’idée de procéder à l’expérience ici, à Enfield, où Axford doit participer aux entraînements de l’équipe A chaque matin à 05 h 00, ainsi que Hal, sauf s’il a passé la nuit à la MdP, qui n’est pas du tout un bon endroit pour tester la DMZ. Pemulis regarde à droite et à gauche de la clôture, fait un clin d’œil à Mario et explique qu’il serait sage de s’assurer une période de 36 heures au moins de temps libre en cas d’une quelconque interaction avec l’incroyablement puissante vous-savez-quoi. Cela exclut la journée de demain, date de la rencontre interacadémique contre Port Washington, pour laquelle Charles Tavis a déjà réservé deux cars, parce que de nombreux joueurs d’E.T.A. sont décidés à y aller pour en découdre –

Port Washington Academy est immense, c’est le nec plus ultra des académies de tennis nord-américaines, avec plus de 300 étudiants et 64 courts, dont la moitié est déjà protégée par une couverture gonflable TesTar et chauffée, les enseignants de P. W. étant moins convaincus que Schtitt & Co. des vertus de la souffrance physique –, si nombreux que Tavis a presque certainement prévu de les ramener tous de Long Island dès que le bal d’après-compétion sera terminé, plutôt que de louer des chambres de motel où ils seraient sans surveillance. Cette rencontre E.T.A.-P.W. suivie d’un buffet et d’un bal est une tradition interacadémique, une rivalité épique vieille de dix ans. En outre, Pemulis dit qu’il aura besoin de deux semaines pour écumer les rayons des bibliothèques médicales afin de réunir la documentation nécessaire à une recherche plus précise sur le titrage et les effets secondaires de la DMZ, recherche rendue indispensable par l’histoire du soldat, Hal en convient. Ils en concluent que le meilleur créneau est le

20-21/11 – le week-end qui suit le tournoi de fin d'année fiscale organisé pour les donateurs, opposant, en simples, les équipes A & B d'E.T.A. aux (cette année) équipes québécoises notoirement médiocres des coupes Davis juniors et Wightman juniors[72], invitées pour des raisons diplomatiques par le truchement du bureau d'aide aux expatriés d'Avril Incandenza afin d'être réduites en charpie par Wayne, Hal et consorts pour le plus grand amusement philanthropique des sponsors et anciens élèves d'E.T.A., puis de danser au Bal des Anciens après un dîner préparé par un traiteur – le week-end juste avant la semaine de Thanksgiving et le WhataBurger Invitational sous le soleil de l'Arizona, parce que cette année, en plus du vendredi 20/11, ils ont quartier libre également le samedi 21/11, pas de cours ni d'entraînements, étant donné que C. T. et Schtitt ont prévu un match amical en double, le samedi suivant la grande rencontre, entre deux femmes coaches de la Wightman québécoise et les terribles jumelles Vaught, Caryn et Sharyn Vaught, dix-sept ans, meilleures joueuses juniors de double de l'O.N.A.N., invaincues depuis trois ans, une paire imbattable, déroutantes dans leur coopération sur le court, ne faisant qu'Une, jouant non *comme si* elles partageaient un cerveau mais *parce qu*'elles en partagent un, ou du moins ses lobes psychomoteurs, sœurs siamoises liées par les tempes, bannies des simples par le règlement O.N.A.N., les Vaught et leur grande ombre, filles d'un fabricant de pneus d'Akron aux yeux perçants, utilisant ses/leurs quatre jambes pour couvrir une distance phénoménale sur le terrain, et, de surcroît, championnes de charleston dans tous les bals officiels depuis cinq ans. Tavis insistera pour que Wayne joue lui aussi un match amical quelconque, bien qu'il soit peut-être indélicat de lui demander d'écraser publiquement deux Québécois deux jours de suite. Tous les gens qui comptent seront au Poumon pour regarder les Vaught écharper des Nucks adultes, peut-être aussi pour voir Wayne[73], et donc les élèves d'E.T.A. auront le samedi pour se reposer et se requinquer avant d'attaquer la semaine d'entraînement pré-WhataBurger et les dernières révisions des

examens du 12/12, ce qui signifie que, du vendredi soir au dimanche matin, Pemulis, Hal et Axford (et peut-être Struck si Pemulis veut le mettre dans le coup en échange d'une aide en bibliothèque) auront largement le temps de se remettre psychospirituellement de l'éventuelle gueule de bois ramollisseuse de méninges causée par l'incroyablement puissante DMZ… et Axford a prédit au sauna que ce serait vraiment ramollissant, vu que même le simple LSD vous laisse nauséeux et complètement H.S. le lendemain, telle une coquille évidée, comme si votre âme était une éponge essorée. Hal n'était pas absolument d'accord. Une gueule de bois induite par l'alcool était assurément une déconfiture tant psychique que physique (soif, vomissements, palpitations oculaires), mais, après une nuit d'hallucinogènes, Hal affirmait que l'aube semblait conférer à sa psyché une espèce de douce aura pâle, une luminescence[74]. Un halo, a observé Axford.

Pemulis semble avoir omis dans ses calculs le fait qu'il n'aura ce samedi libre que s'il est du voyage pour le Tucson-WhataBurger de la semaine suivante et que, contrairement à Hal et Axford, il n'est pas un élément clé : le classement USTA de Pemulis, sauf au temps béni de ses treize ans pendant l'Année du Wonderchicken Perdue, n'a jamais dépassé le rang 128, or le WhataBurger sélectionne des gars dans tout l'O.N.A.N. et même en Europe ; le recrutement devra être faible pour qu'il puisse seulement obtenir l'une des 64 invitations aux tours de qualification. Axford frise le top 50, mais il a été sélectionné l'an dernier à dix-sept ans, donc il est presque sûr d'être retenu. Et Hal est appelé à être tête de série n° 3 ou 4 en simple juniors ; il ira, c'est sûr, à moins d'une torsion de cheville cataclystique contre Port Wash. ou Québec. Axford postule que Pemulis pèche par excès de confiance dans ses calculs, ce qui, au vu de ses résultats en compétition, serait étonnant et plutôt honorable – le prorecteur Aubrey deLint dit (publiquement) que voir Pemulis dans un match de quelque importance après l'avoir vu à l'entraînement produit la même

impression que voir pour la première fois en chair et en os une fille dont on est tombé amoureux sur Internet et découvrir qu'elle n'a qu'un sein, énorme, au milieu de la poitrine ou quelque chose dans ce goût-là [75].

Mario ne les accompagnera que si Avril persuade C. T. de l'emmener pour filmer quelques plans du WhataBurger qui seront insérés dans la cartouche offerte cette année pour Noël aux sponsors privés et officiels d'E.T.A.

Schacht et le brillant Syrien s'esclaffent ensemble près du poteau de filet, où ils sont occupés à rassembler divers équipements et protections d'épaule ou de genou, après que le Syrien, un peu fleur bleue, a sauté le filet pour serrer vigoureusement la main de Schacht, hors d'haleine et auréolé d'une vapeur de sueur qui s'élève et dérive à travers le grillage en direction des collines jardinées à l'ouest, attention à laquelle Schacht répond maintenant par une attitude d'adoration parodique qui met Mario dans un état d'hilarité totale.

I. Citation mal orthographiée et légèrement fautive d'un vers de E. E. Cummings : « How do you like your blueeyed boy/Mister Death ? » (Comment trouvez-vous votre garçon aux yeux bleus/madame la Mort ?)

II. Mot péjoratif pour désigner un Canadien francophone.

OceanofPDF.com

○

7 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

On peut assister à certaines soirées sans y être vraiment. On peut reconnaître à l'oreille la chorégraphie rituelle marquant la fin de la fête. Joelle van Dyne éprouve toujours une infinie tristesse lorsque vient ce moment décisif qui annonce l'achèvement d'une soirée – même une soirée ratée –, ce consensus tacite quand chacun commence à récupérer son briquet et sa compagne ou son compagnon, sa veste ou son manteau, sa dernière bière encore accrochée à l'armature en plastique de son pack de cinq, fait des compliments de pure forme à l'hôtesse sans cacher qu'ils sont de pure forme mais en s'efforçant de paraître sincère, et s'en va, généralement en fermant la porte. Quand les voix s'éloignent dans le hall. Quand l'hôtesse tourne le dos à la porte fermée, voit la pagaille et le grand V blanc du silence absolu qui suit la fête.

Joelle, au bout de la corde à laquelle elle s'apprête à se pendre, écoute, soutenue par un plancher ciré au-dessus du fleuve et de la baie, perchée

inconfortablement dans la lumière striée sur l'une des chaises de Molly Notkin moulées à l'effigie de grands cinéastes de l'âge d'or celluloïdique, celle-ci un Méliès en fibre de verre dont le pantalon a un pli tranchant et dont la ceinture de smoking est ornée du sceau du MIT, placée entre un Cukor vide et un effrayant Murnau. Les sinistres cinéastes-chaises sont plus grands que nature : les pieds de Joelle ballent au-dessus du sol, ses jarrets comprimés commencent à la brûler sous son épaisse jupe brésilienne mouillée, bigarrée d'arabesques mauves et rouge vif sur un fond noir latino qui fait ressortir la pâleur de ses genoux et la blancheur de ses chaussettes en rayonne par-dessus des galoches à demi retirées qui pendouillent au rythme du balancement enfantin de ses jambes, car elle a toujours la sensation d'être une enfant sur les chaises de Molly, elle est en plein dans l'œil du cyclone spirituel et faussement enjoué d'une fête ratée, assise toute seule sous ce qui autrefois était sa fenêtre, elle, la fille d'un chimiste spécialisé dans les acides et d'une femme d'intérieur du Kentucky occidental, elle, d'habitude si bonne copine, si plaisante à côtoyer malgré son voile déconcertant.

Un mythe pernicieux veut que les gens soient toujours très optimistes, généreux et altruistes avant de se dézinguer. La vérité est que les heures précédant un suicide sont généralement une période de grand égoïsme narcissique.

Il y a des barreaux ornementaux, minces, en fer noir que les chiures de pigeons ont moucheté de blanc, aux fenêtres ouest de cet appartement du troisième étage, situé dans la partie d'East Cambridge bordant Back Bay, où la future professeure Notkin donne une fête pour célébrer sa réussite à l'oral de filmologie et cartouchologie, un programme d'études de doctorat où Joelle – avant sa réorientation dans le son radiodiffusé – l'a rencontrée.

Molly Notkin fait souvent des confidences téléphoniques à Joelle van Dyne sur l'unique amour tourmenté de sa vie, un spécialiste de G. W. Pabst à New York University, érotiquement limité, torturé par la conviction

névrotique qu'il existe seulement un nombre fini d'érections possibles dans le monde au même moment et que sa tumescence signifie la détumescence quelque part d'un autre homme peut-être plus méritant que lui, un planteur de sorgho dans le tiers-monde, par exemple, de sorte que, chaque fois qu'il se tuméfie, il éprouve un sentiment de culpabilité du même ordre que celui d'un doctorant moins excentrique à l'idée, disons, de porter une peau de bébé phoque. Molly continue à prendre le train à grande vitesse pour aller le voir tous les quinze jours, histoire d'être près de lui au cas où, par quelque accès d'égoïsme malheureux, il se mettrait à durcir, ce qui déclencherait en lui des ondes noires de haine de soi, ainsi qu'un extrême besoin de compréhension et de tolérance aimante. La pauvre Molly Notkin est sa semblable, songe Joelle, assise seule, regardant les doctorants goûter les vins – elles sont sœurs, jumelles sororales. Avec sa peur de la lumière directe, Notkin. Et les déguisements et moustaches ne sont que d'autres voiles, voilés. Combien de jumelles *sub rosa* sont là, en réalité ? Et si l'hérédité, au lieu d'être linéaire, était arborescente ? Si ce n'était pas le désir seul qui était limité ? S'il n'y avait en fait que deux individus distincts errant dans le brouillard de l'Histoire ? Si toute différence descendait de cette différence-là ? L'Un et le multiple. L'endommagé et l'intact. Le difforme et le sublimement beau. Le fou et le normal. Le caché et le visible aveuglant. L'orateur et le public. Pas Un au sens zen, plutôt Deux, l'Autre étant l'image inversée de l'Un dans un miroir convexe.

Joelle pense à ce qu'elle a dans son sac à main. Elle est assise seule sous son voile en lin et dans sa jolie jupe, objet de regards obliques, elle écoute des bribes de conversations qu'elle distingue vaguement dans le brouhaha mais ne voit personne vraiment, la fin absolue de sa vie et de sa beauté défile devant ses yeux comme un vieux film en 16 mm projeté sur l'écran blanc de son paravent, qu'elle voit de l'autre côté pour une fois, toute sa vie défile, depuis oncle Bud jusqu'à Orin, Jim, YYY et jusqu'à sa longue marche d'aujourd'hui sous la pluie pour venir ici, tout ce trajet qu'elle a fait

à pied depuis la station de métro Downtown de la Red Line dans East Charles St., d'un pas soutenu mais d'une élégance indéniable, cette marche vers sa dernière heure, en ce dernier jour avant les grandes festivités de l'Interdépendance ONANite. L'itinéraire d'East Charles à Back Bay emprunte des rues que la pluie a recouvertes d'un glaçage terre de Sienne, bordées de commerces haut de gamme avec des auvents et des enseignes en bois de style colonial, animées de gens qui la regardent comme on regarde un aveugle, crûment, sans se douter qu'elle voit tout. Elle aime marcher sous la pluie parce que tout paraît laiteux et flouté à travers son voile en lin humide, les trottoirs en brique de Charles St., les passants anonymes ; ses jambes avancent toutes seules, sur pilote automatique, grâce à un moteur perceptuel, elle tient le col de son imper bien fermé par-dessus son poncho, un doigt sur le menton de manière à plaquer le voile contre son visage, elle ne cesse de penser à ce qu'elle a dans son sac, s'arrête dans un bureau de tabac discount, achète un cigare de prix dans un tube en verre, puis, une rue plus loin, place soigneusement le cigare dans les ordures qui débordent d'un réceptacle de grillage vert sapin, mais garde le tube, le met dans son sac, écoute le bruit particulier des voitures luisantes sous l'averse, le tip-tap de l'eau sur les parapluies et sur le bitume, voit les gouttes se briser et se reformer sur son imper en polyrésine, les arcs-en-ciel noirs que dessinent les essuie-glaces sur les pare-brise des taxis. Dans chaque ruelle il y a des poubelles I.W.D. vertes entourées de poubelles I.W.D. rouges, plus petites, destinées à recueillir ce qui déborde des vertes. Le bruit de ses galoches à semelles de bois sur la brique domine le staccato décroissant des hauts talons de femmes qui se dirigent vers l'ouest d'un pas pressé à mesure que Charles St. perd son caractère chic à l'approche du jardin public Boston Common : des ordures détrempées – aplaties comme seules peuvent l'être des ordures mouillées – jonchent le trottoir et le caniveau, des gens couleur de vase avec des sacs et des caddies de marché les évaluent du regard, s'accroupissent pour piocher dedans, les trier avec des raclements sonores,

des gens dont l’unique activité quotidienne consiste à fouiller dans les poubelles I.W.D. ; d’autres, aux membres bleuis, sans chaussures, traînent en cercles coronaux autour des casiers réfrigérants disposés dans les ruelles encadrant chaque pâté de maisons, une petite cataracte d’eau de pluie tombe du rebord des poubelles annexes rouges et heurte le dessus des casiers dans un taptaptaptap sans rythme ; quelqu’un lui fait *Pssst* à l’entrée d’une ruelle, des visages blancs comme des spectres ou marbrés l’appellent, tapis sous des porches derrière des rideaux de pluie, et, pendant une seconde d’altruisme, Joelle regrette de ne pas avoir gardé le cigare pour l’offrir ; alors, plus à l’ouest, en pénétrant dans le territoire de la Tige Infinie pratiquement au bout de Charles St., elle commence à distribuer les pièces de monnaie qu’on lui quémande au coin des porches et des poubelles renversées ; on lui demande pourquoi elle porte un voile, avec un manque de délicatesse qui ne la gêne pas, au contraire. Un homme crasseux en fauteuil roulant, au visage cadavérique sous une casquette ornée des mots français NOTRE BEAU PAYS, lui tend silencieusement une main quêteuse – une paume professionnelle barrée d’une coupure rouge boursouflée et à moitié cicatrisée, semblable à une incision dans de la pâte à pain. Joelle lui donne un billet de 20 $ E.U., il ne la remercie pas et elle lui en sait gré.

Dans un Store 24, elle demande à l’employé jordanien s’il a du Big Red Soda Water, il la regarde d’un air absent, alors elle opte pour un Pepsi Cola dans une bouteille d’un demi-litre en plastique élimé, ressort, déverse le contenu dans un caniveau, observe la flaque de mousse brune qui s’y accumule sans s’écouler parce que la grille du caniveau est obstruée par des feuilles et des déchets imbibés. Elle marche vers le Boston Common avec la bouteille vide et le tube en verre dans son sac. Il n’était pas nécessaire d’acheter des tampons à récurer Chore Boy au Store 24.

Joelle van Dyne est atrocement vivante dans sa cage et, sur les genoux du cinéaste, elle peut convoquer toute la mémoire de son passé. Ce sera le plus égoïste des actes, l’auto-effacement : enfermée dans la chambre ou la

salle de bains de Molly Notkin, elle se défoncera jusqu'à tomber par terre, jusqu'à cesser de respirer, jusqu'à bleuir et mourir en s'agrippant le cœur. Finis, les allers-retours. Boston Common est comme un trou de verdure autour duquel Boston tout entière s'est construite, deux kilomètres carrés d'arbres luisants, de branchages dégoulinants, de bancs verts sur de l'herbe mouillée. Partout, les pigeons ont la même couleur crème rance que l'écorce des saules. Trois jeunes Noirs perchés comme des corbeaux sur le dossier d'un banc admirent son corps, la traitent de *salope* avec une affection inoffensive et lui demandent où a lieu le mariage. Finies, les tergiversations : décider d'arrêter à 23 h 00, tenir tant bien que mal pendant l'heure de l'émission, puis rentrer vite à la maison à 01 h 30 pour fumer la résine sur le Chore Boy et revenir sur sa décision. Fini de jeter le Matériel pour aller fouiller dans la poubelle une demi-heure après, fini de chercher à quatre pattes sur le tapis une fibloche ressemblant assez au Matériel pour tenter de la fumer. Fini de brûler l'ourlet du voile. Boylston Street marque la limite sud de Common, avec ses commerces de luxe ouverts la nuit, ses écharpes en cachemire, ses étuis de téléphone portable, ses portiers chamarrés d'or, ses bijoutiers à trois noms, ses femmes aux franges en cantonnière, ses chalands sortant des boutiques avec de grands sacs blancs à anses en ficelle et monogramme. Le rideau de pluie brouille les choses comme le faisait la loupe que Jim avait conçue à l'imitation d'une rétine de nouveau-né, tout est reconnaissable et pourtant sans contour. Un brouillage plus déformant que flou. Fini de s'agripper le cœur toutes les nuits. Ce qu'elle prenait pour la sortie de la cage n'en était que les barreaux. Les mailles de l'après-midi. L'entrée dit SORTIE. Mais il n'y a pas de sortie. L'ultime fusion annulaire : la vue de la cage est une cage en soi. *Cage III : spectacle gratuit* de Jim. C'est la cage qui est entrée en *elle*, d'une certaine façon. L'ingéniosité de la chose la dépasse. Le Plaisir a depuis longtemps été remplacé par le Trop. Elle ne peut plus se mentir à elle-même, ni sur sa capacité à arrêter ni sur son plaisir à continuer. Plus rien ne délimite le trou,

plus rien ne le remplit. Le trou est sans limites. Un voile mouillé par la pluie a une odeur particulière. Elle se souvient de cet auditeur qui disait que la lune ne se détourne jamais. Qu'elle tourne mais pas sur elle-même. Elle non plus ne s'est pas détournée lorsqu'elle s'est hâtée pour attraper le dernier métro et rentrer chez elle, elle a fait face à la situation, au supplice de son dilemme : ne plus aimer ça, le détester, vouloir arrêter, ne pouvoir arrêter, ne pouvoir même imaginer arrêter et vivre sans. Au fond, elle a fait ce qu'ils avaient convaincu Jim de faire vers la fin, elle a admis son impuissance face à cette cage, ce spectacle non gratuit, en pleurant, en s'agrippant littéralement le cœur, en fumant d'abord le tampon Chore Boy qu'elle avait utilisé pour récupérer les vapeurs et former une résine fumable, puis les fibloches de tapis et les culottes en acétate dont elle s'était servie pour filtrer la solution des heures plus tôt, pleurant, sans voile, les cheveux crêpés comme un clown grotesque, devant les quatre miroirs muraux de sa petite chambre.

OceanofPDF.com

CHRONOLOGIE DE L'ÈRE SPONSORISÉE DE L'ORGANISATION DES NATIONS D'AMÉRIQUE DU NORD, PAR ANNÉES

(1) Année du Whopper

(2) Année de la compresse médicale Tucks

(3) Année de la mini-savonnette Dove

(4) Année du Wonderchicken Perdue

(5) Année du robot ménager silencieux Maytag

(6) Année de l'extension de carte-mère-de-cartouche-à-résolution-mimétique-facile-à-installer Tutchidsu 2007 pour systèmes de TP Infernatron/InterLace pour maison, bureau ou mobilité (*sic*)

(7) Année des produits laitiers de l'Amérique profonde

(8) Année des sous-vêtements pour adultes incontinents Depend

(9) Année de Glad[76]

L’aîné de Jim, Orin – punter extraordinaire, dealer d’acide extraordinaire – avait un jour montré à Joelle van Dyne sa collection de croûtes de Lemon Pledge de son enfance, que les joueurs utilisent dans les écoles pour se protéger du soleil. Des jambes et portions de jambe de tailles différentes, des bras bien musclés, une panoplie de masques à cinq trous cloués sur un panneau de carton vertical. Les croûtes n’avaient pas toutes un nom.

En allant à Boylston St East, elle repasse devant le mémorial du colonel Shaw et du 54e régiment du Massachusetts, un haut-relief en bronze noir maintenant illuminé par un rayon de soleil émergent, en partie recouvert illégalement par un drapeau fleurdelisé du Québec, accroché à la tête et à l’épée brandie du colonel, et paradoxalement devenu un drapeau rouge, blanc, bleu par la transformation en lames rouges des tiges des quatre fleurs de lis ; trois flics de Boston sont sur des échelles avec des perches et des cisailles ; les militants canadiens viennent, la nuit précédant le Jour de l’Interdépendance, poser des bannières anti-O.N.A.N. sur les symboles historiques, sans se rendre compte que personne n’y prête attention, hormis les gens payés pour les décrocher. Les encagés et suicidaires ont beaucoup de mal à imaginer que d’autres puissent se passionner pour quoi que ce soit. Et ici aussi il y a des dealers de Boylston, sirènes de la deuxième cage, debout comme toujours devant le magasin de jouets F.A.O. Schwartz, des petits gars noirs, si noirs qu’ils paraissent bleus, affreusement maigres et jeunes, des ombres vivantes avec des bonnets de laine, des sweat-shirts longs jusqu’aux genoux et des baskets montantes très blanches, qui gigotent et soufflent dans leurs mains, évoquent la disponibilité de certain Matériel, à mots couverts, l’air blasé, l’œil vague et hautain. Certains commerçants se contentent de se montrer. Pour certains types de commerce, c’est le client qui vient à vous ; oyez. Les flics, occupés par le drapeau de l’autre côté de la rue, ne leur accordent même pas un regard. Joelle se hâte de dépasser les dealers, s’efforce de marcher vite malgré ses galoches qui claquent mais

s’attarde un instant, juste après les avoir dépassés, alors qu’elle est encore à portée de main du dernier de la bande ; car ici, devant Schwartz, on a dressé un curieux panneau publicitaire, il n’y a pas de vendeur en chair et en os mais une espèce d’humanoïde en carton-pâte ou autre matière plus sophistiquée, auquel les dealers ne semblent prêter aucune attention, un panneau maintenu par un support triangulaire à l’arrière, comme un cadre de photo, en 2D, l’image d’un homme dans un fauteuil roulant, en costume-cravate, avec une couverture sur les cuisses mais sans jambes en dessous, au visage potelé, artificiellement rougi par une jovialité terrifiante, un sourire à mi-chemin entre la gaieté et la fureur, une béatitude qui fait peur à voir, une tête chauve renversée en arrière, les yeux fixés sur le camaïeu bleu du ciel après l’orage, subjugué ou victime d’une attaque, ou extatique, les bras levés en un geste de soumission, ou de triomphe, ou de gratitude, et sa main droite étrangement épaisse est le réceptacle de l’étui d’une cartouche de film dont on fait la promotion, étui sortant comme une langue de la fente de sa paume (toute lisse) ; mais, en fait de publicité, c’est tout ce qu’il y a, ce personnage extatique et une cartouche qu’aucun dealer n’a prise, sans mention de titre, sans blabla, sans citations de critiques, dans un étui dont la tranche en plastique noir ordinaire légèrement granuleux est ostensiblement vierge de tout étiquetage. Deux Asiatiques frôlent Joelle au passage, leurs sacs d’emplettes soulèvent les basques de son imper, elle ne s’est arrêtée que brièvement mais elle sent que derrière elle les dealers l’observent, la jaugent ; puis tout à coup quelqu’un appelle l’un des flics qui escaladent le haut-relief, l’appelle par son prénom, ce qui jette un froid ; les jeunes Noirs se détournent. Aucun des passants ne semble avoir remarqué le panneau publicitaire qu’elle contemple, songeuse. C’est une sorte d’antipub. Pour attirer l’attention vers on ne sait quoi. Quelque chose d’inévitable mais qu’on nie. Pas une nouveauté. Une installation chère, toutefois, et qui interpelle. La cartouche doit être vierge, elle aussi, ou l’étui vide, en tout cas elle est sans valeur parce qu’il est très facile de la retirer de la main du

personnage. Elle la retire, la regarde, puis la replace. Sa dernière aventure amoureuse est liée aux cartouches de films. Jim s'est servi d'elle plusieurs fois. Jim l'a filmée longuement avec de multiples focales et a refusé de lui montrer le résultat, puis il est mort sans laisser de mot[77]. Le nom mental qu'elle lui donne dans sa tête est « l'Infini Jim ». La cartouche émet un clic quand elle la replace. L'un des jeunes dealers l'appelle Mama et lui demande où a lieu l'enterrement.

Pendant un temps, après sa période sous acide, après le départ d'Orin puis l'arrivée de Jim, qui lui avait fait tourner cette scène d'excuses avant de disparaître et de revenir mais seulement pour – c'était il y a quatre ans, sept mois et six jours à peine – repartir, pendant un temps, après avoir pris le voile, elle avait eu la manie de la propreté. Récurer les lavabos jusqu'à ce qu'ils soient blancs comme neige. Dépoussiérer les plafonds sans échelle. Passer l'aspirateur rageusement et remplacer le sac après chaque pièce. Imiter l'épouse et mère qu'ils avaient tous deux refusé de filmer. Décrasser les carrelages avec la brosse à dents d'Incandenza.

Par endroits, dans Boylston, les voitures sont garées en triple file. Joelle, qui ne conduit pas, imagine que les essuie-glaces sont réglés sur la position INTERMITTENT. Dans la vieille voiture personnelle de son père, la commande des essuie-glaces se situait à côté de celle du clignotant, près du volant. Des taxis jaunes libres passent dans un sifflement. Plus de la moitié sont libres, des numéros violets sont allumés sous TAXI. Dans son souvenir, Jim était, outre un grand esprit cinématographique et son sincère ami de cœur, le meilleur héleur de taxis de Boston au monde, connu pour avoir carrément fait apparaître des taxis bostoniens dans des endroits où, fort logiquement, il n'y en a jamais, des endroits tels que Veedersburg, Indiana, et Powell, Wyoming ; il lui suffisait de lever le bras avec autorité pour qu'un taxi accomplisse une sorte de parallaxe dans les rues parcourues de boules d'herbes virevoltantes et surgisse sous sa paume en l'air, comme en attente de sa bénédiction. C'était un homme grand et physiquement lent,

qui aimait énormément les taxis. Et c'était réciproque. Depuis plus de quatre ans, impossible pour elle de trouver un taxi. Aussi Joelle van Dyne, alias Madame P., résignée, suicidaire, évitant tous les bahuts et autres charrettes, crapahute-t-elle au son de ses solides galoches sur les trottoirs de Boylston, le long des portes à tambour des boutiques chic, en direction du sud-est, vers le quartier des maisons en pierre de taille, bravant la pluie et le vent qui agite son imper ouvert sur son poncho.

Après avoir fumé de la cocaïne maison cet après-midi-là pour la dernière fois, puis allumé les Chore Boy et les bonnes petites culottes qui lui avaient servi de filtres avant de manquer de s'étouffer avec l'acétate brûlée lorsqu'elle les avait déchirées pour les fumer, après avoir pleuré, lancé des imprécations aux miroirs et jeté de nouveau définitivement son attirail pour, une heure plus tard, foncer jusqu'au métro sous une assemblée de nuages orageux en conciliabule avec de petits éclairs automnaux pour aller trouver Lady Delphina à Upper Brighton, acheter une bonne dose à Lady Delphina, car c'est trop difficile d'arrêter en pleine phase de défonce, un samedi, à moins d'avoir perdu connaissance, assurer à L.D. quand elle lui dirait au revoir que la dernière fois, en réalité, ce n'était que la pénultième mais que celle-ci c'était bien la der des der, qu'elle ne la reverrait plus, et prendre une dose sérieuse, lui payer deux fois le prix de ses 8 gr en guise de cadeau d'adieu, alors qu'elle se rendait à sa station de métro, donc, puis attendait sur le quai, en confondant chaque petit roulement de tonnerre avec l'approche de la rame, terriblement en manque, croyant entendre sa cervelle bouger dans son crâne, un vieux Noir plaisant et au visage doux, en imperméable, avec un chapeau orné d'une petite plume noire et ces lunettes à monture noire sans style que portent les vieux Noirs plaisants, avec l'air las mais digne propre aux vieux Noirs, qui attendait aussi, seul à côté d'elle, sur le quai glacial et mal éclairé de la station Davis Square, cet homme avait soigneusement plié son *Herald* dans le sens de la longueur et l'avait coincé sous le bras avec lequel il soulevait à

présent son chapeau en lui demandant de bien vouloir excuser son indiscrétion mais, dit-il, il avait déjà vu en plusieurs occasions des voiles en lin comme le sien et cela attisait sa curiosité. Il parlait en détachant bien les syllabes, ce que Joelle, originaire du Kentucky, apprécia. S'il pouvait se permettre, dit-il en soulevant son chapeau. Joelle avait entamé une vraie conversation avec lui, ce qui était extrêmement rare, même hors antenne. Cela lui donnait la possibilité de penser à autre chose, vu que le train ne semblait pas vouloir arriver. Elle songea que, si l'anecdote était connue, ses conséquences l'étaient moins. L'Association des Hideusement et Improbablement Difformes avait été officieusement fondée à Londres en 1940 A.S. par l'épouse strabique, labio-palatinement fendue et verruqueuse d'un membre de la Chambre des communes, une femme à qui Sir Winston Churchill, Premier ministre du Royaume-Uni, avait, après plusieurs verres de porto et un grog lors d'une réception chez un administrateur américain du programme Prêt-Bail, adressé la parole sur un ton tout à fait inapproprié aux relations mondaines entre messieurs et dames civilisés. Inventant alors sans le savoir le nom de la future Association destinée à fournir aux scopophobes un compagnonnage empathique et des ressources intérieures suffisantes pour oser, paradoxalement, se cacher sans honte ni gêne, W. Churchill – quand la femme, qui n'était pas n'importe qui, lui rétorqua avec une rudesse guindée qu'il était complètement ivre – fit cette réponse devenue anecdotiquement célèbre que oui, ah certes oui, il était ivre en effet mais que, le lendemain, il serait de nouveau sobre, alors qu'elle, cette chère dame, serait encore « hideusement et improbablement difforme ». Churchill, sous doute particulièrement stressé pendant cette période de l'Histoire, éteignit ensuite son cigare dans le xérès de la dame et posa délicatement une serviette de rince-doigts sur les traits ravagés de son visage érubescent. La carte de membre de l'A.H.I.D., sous plastique, sans photo, que Joelle montra au vieux monsieur noir intéressé racontait tout

cela en détail dans une écriture si petite que la carte semblait vierge ou abîmée.

OceanofPDF.com

CURRICULUM VITÆ PUTATIF D'HELEN P. STEEPLY, 36 ANS, 1,93 M, 104 KG, LICENCE DE LETTRES, MASTER EN ADMINISTRATION JUDICIAIRE

1 an : *Time* (stagiaire diplômée, rubrique « Ils font la une »)
16 mois : *Decade Magazine* (« Classe ou pas classe », une rubrique mode & tendance) jusqu'à la liquidation de *Decade*
5 ans : *Southwest Annual* (articles sur les sciences humaines, la médecine gériatrique, la personnalité, le tourisme)
5 mois : *Newsweek* (11 piges sur la mode et le divertissement jusqu'à ce que son rédacteur en chef, dont elle était amoureuse, quitte *Newsweek* et l'emmène avec lui)
1 an : *Ladies Day* (piges sur la personnalité et la cosmétique médicale – certaines recherches de première main – jusqu'à la

semaine au cours de laquelle le rédacteur en chef se réconcilia avec sa femme et où H.P.S. se fit agresser et arracher son sac dans la 62e Ouest. Si bien qu'elle jura de ne plus jamais vivre à Manhattan)
15 mois jusqu'à aujourd'hui : magazine *Moment*, bureau du Sud-Ouest, Erythema, Arizona (reportages sur la médecine, le sport, la personnalité et l'actualité du divertissement domestique, membre du comité de rédaction, statut de rédactrice adjointe)

Ensuite, allant d'abord à Upper Brighton et maintenant à la brownstone coopérative de Back Bay dans laquelle elle avait vécu naguère avec Orin et fait du cinéma avec son père avant de céder son appartement à Molly Notkin, aujourd'hui invitée d'honneur et hôtesse à la fois pour avoir, la veille, obtenu un pré-doctorat en Théorie du cinéma et de la cartouche de cinéma au MIT en réussissant les difficiles épreuves orales grâce à une critique dévastatrice, a-t-elle dit, de la théorie marxiste de la cartouche de film du point de vue de Marx lui-même, censé être pour l'occasion un théoricien universitaire de la cartouche, le tout soutenu devant son jury d'examen avec une grande théâtralité. Toujours habillée en K. M. le lendemain pour la fête – avec une fausse barbe broussailleuse d'un noir pubien, barbouillée d'une suie achetée dans une très obscure boutique britannique de cochonneries-souvenirs, et un feutre homburg commandé directement à Wiesbaden –, Molly ignore que Joelle est en cage depuis l'Année de la mini-savonnette Dove, ignore la nature des liens qui l'ont unie à Jim Incandenza pendant vingt et un mois, s'ils furent amants ou quoi, si Orin est parti parce qu'ils étaient amants ou quoi[78], et même que Joelle vit à présent d'une rente généreuse léguée par un homme devant qui elle s'est dévoilée mais avec qui elle n'a jamais couché, le père du punter prodigieux, l'Infini Comédien, auteur d'un *opus* final si *magnum* qu'il prétendait l'avoir mis sous clé. Joelle n'a jamais vu le montage achevé des plans dans lesquels elle apparaît, ne connaît personne qui l'ait vu et doute

que les scènes pathologiques où il l'a filmée au moyen d'un long objectif à quartz autotremblant aient pu donner cette chose formidable qu'il avait toujours souhaité faire et dont l'achèvement lui avait brisé le cœur.

En grimpant au troisième étage, dans l'escalier patiné par l'usure, toujours secouée par son interruptus matinal, Joelle s'aperçoit qu'elle a du mal à gravir les marches, comme si la pesanteur augmentait à mesure qu'elle montait. Les bruits provenant de la soirée sont perceptibles dès le second palier. Voici Molly Notkin, déguisée en Marx décati, qui accueille Joelle sur le pas de la porte en feignant cette surprise ravie caractéristique des hôtesses états-uniennes. Notkin tient le voile de Joelle pendant que celle-ci retire son imper perlé et son poncho, puis le soulève avec deux doigts d'un geste expérimenté pour lui faire une bise fleurant la cigarette et le vin – Joelle ne fume jamais quand elle est voilée – en lui demandant comment elle est venue et, sans attendre sa réponse, lui offre ce jus de pomme de Colombie-Britannique dont elles sont toutes deux très friandes, sauf que Joelle a cessé d'en boire chez elle pour se rabattre sur le Big Red Soda Water de son enfance, ce que Notkin ne sait pas, croyant toujours que le jus canadien très sucré est leur péché mignon commun. Molly Notkin est le genre de personne avec qui on veut absolument être poli mais sans le montrer parce qu'elle serait mortifiée si elle soupçonnait qu'on est simplement poli.

Joelle lui adresse un geste d'étonnement admiratif.

« C'est du très bon ? dit-elle.

– Du meilleur. Il a l'air *vaseux* tellement il est frais.

– Où tu l'as trouvé en cette saison et si loin ?

– Tellement frais que tu dois presque le filtrer. »

Le living-room est bondé et il y fait très chaud, on entend du mambo, les murs sont toujours blanc cassé, mais les moulures ont maintenant une riche teinte caramel de confiseur. Et il y a beaucoup de vin, tout un assortiment de bouteilles plus ou moins pleines de différentes tailles et

différentes couleurs sur le vieux buffet, dont la livraison a nécessité la main-d'œuvre de trois hommes en combinaison grise, cigare à la bouche. Molly Notkin a une main aux ongles sales sur le bras de Joelle, l'autre sur la tête d'une chaise à l'effigie d'une Maya Deren en polymères de couleurs vives dans une attitude de bouderie avant-gardiste, et elle raconte son oral à Joelle en criant presque pour couvrir le brouhaha, ce qui lui vaudra un enrouement bien avant la triste fin de la fête.

Un bon jus vaseux emplit la bouche de Joelle d'une salive aussi bonne que le jus, son voile en lin sèche, recommence à faseyer agréablement au rythme de son souffle et, assise seule, observée en douce par des gens qui reconnaîtraient sa voix s'ils savaient qui elle est, elle éprouve le désir de soulever son voile devant un miroir, de prendre un peu de Matériel dans son sac, de soulever son voile et de libérer la bête rapace encagée pour respirer le seul gaz non filtré par une étoffe que la bête supporte ; elle se sent effrayante et triste ; elle ressemble à la mort, son mascara a bavé dans tous les sens ; personne ne s'en doute. La bouteille de Pepsi en plastique, le tube à cigare en verre, le briquet et le paquet de sachets de glycine forment une bosse dans un coin du sac en toile assombri par l'humidité posé sur le sol juste en dessous de ses galoches ballantes. Molly Notkin se tient aux côtés de Rutherford Keck, de Crosby Baum et d'un homme à la posture complètement bancale, devant la visionneuse Infernatron fournie par la fac. Le large dos de Baum et la banane sur sa tête obstruent l'écran. Les universitaires ont des voix nasillardes et attaquent leurs phrases par des « euh » cultivés. De nombreux films de James O. Incandenza sont muets. Il se définissait comme un cinéaste visuel. Son fils handicapé au sourire permanent, que Joelle n'a pas connu parce que Orin ne l'aimait pas beaucoup, portait souvent la valise contenant les objectifs, avec un sourire pareil à la grimace de quelqu'un qui est ébloui par le soleil. Et quand l'insupportable enfant acteur Smothergill imitait sa grimace, il éclatait de rire, ce qui provoquait chez Smothergill des crises de nerfs que Miriam

Prickett calmait, on ne sait comment, dans la salle de bains. Les baffles, plantés dans des pots suspendus à de fines chaînes fixées aux quatre coins du plafond crème, diffusent un vieil air de musique latino à un volume sonore acceptable. Un autre groupe, épars, danse dans l'espace libre entre les cinéastes-chaises et la porte de la chambre, tous amateurs de Minimal Mambo, le succès automnal antitendance de l'A.S.V.A.I.D. sur la côte Est, les danseurs paraissant presque immobiles, les coudes pliés à angle droit, et claquant imperceptiblement des doigts. Orin Incandenza, elle s'en souvenait, avait un très vilain coude enflé et marbré à l'amorce d'un avant-bras gros comme un gigot. À croire qu'il avait troqué son bras contre une jambe. Joelle fut l'unique amour d'Orin Incandenza pendant vingt-six mois et la muse optique de son père pendant vingt et un. Les mouvements mal assurés d'un prof étranger avec une tonsure franciscaine – qui n'était pas encore au MIT du temps de Joelle – donnent l'impression qu'il est équipé d'une prothèse. Les meilleurs danseurs bougent à peine, leur danse est davantage une évocation qu'une danse réelle, mais le spectacle est hypnotique, ils forment une masse quasi statique mais s'inclinant subtilement autour d'une jolie jeune femme, très jolie, dont le dos ondule légèrement dans une fine marinière rayée bleu et blanc tandis qu'elle agite des maracas vides de tout élément susceptible de produire un son, au rythme d'un semblant de cha-cha-cha en observant ses propres évolutions dans le miroir en pied que Joelle avait décroché après le départ d'Orin pour le cacher sous son lit, face contre terre, en interdisant à Jim de le raccrocher ; à présent il orne le mur ouest, entre deux cadres dorés très ouvragés qu'elle avait fait eux-mêmes encadrer, par rétro-ironie, pense Notkin, dans des cadres moins ouvragés, allusion à la vogue du début de l'expérialisme consistant à transformer en œuvres d'art les accessoires de présentation des œuvres d'art, et ces cadres encadrés sont placés asymétriquement de part et d'autre du miroir qui avait servi de décor à cet affreux dernier film dans lequel elle avait joué pour lui en déclamant de ce

même ton neutre qu'elle employa ensuite à l'antenne ; la fille est comme clouée sur place, transpercée à l'horizontale de lignes alternativement bleues et blanches, striée à la verticale par la lumière de la fenêtre à barreaux, coupée en dés, soûle, tellement ravagée par les bons millésimes que ses lèvres s'affaissent, que ses muscles faciaux ont perdu leur intégrité et que ses joues ballottent à l'image des mamelons qui pointent sous sa marinière. Un fard à joues apocalyptique et un piercing nasal qui jette des lueurs électriques. Elle se regarde avec une fascination non dissimulée dans la seule glace disponible en dehors de la salle de bains. Une auto-obsession sans vergogne. Est-elle canadienne ? Narcissique ? Sûrement pas une A.H.I.D. : l'attitude ne convient pas. Puis soudain, alors qu'un homme presque immobile coiffé d'une bombe de cavalier lui chuchote quelque chose à l'oreille, elle se détourne de son reflet pour expliquer, non pas à l'homme en particulier mais à la cantonade, à l'assemblée des danseurs : Je regardais mes *seins*, ne sont-ils pas *magnifiques*, et il y a dans ses paroles une sincérité si poignante que Joelle veut aller lui dire que tout va et ira parfaitement bien, elle a articulé *magnifiques* en détachant les syllabes comme l'homme sur le quai du métro, prononçant bien le *gni* et non *ni*, trahissant son origine sociale avec cette saisissante insouciance que Joelle a toujours trouvée soit terriblement stupide soit terriblement courageuse, et elle lève ses bras rayés en signe de triomphe ou de franche gratitude pour des seins si bien faits, sans savoir par qui ni pour qui, franchement extatique, car Joelle s'aperçoit maintenant qu'elle n'est pas ivre mais sous ecstasy – ça se voit à sa rougeur fiévreuse et à ses yeux si écarquillés qu'on croit discerner de la matière cérébrale derrière les pôles des globes –, alias X ou MDMA, un béta-quelque chose, un vieil acide synthétique, appelé drogue de l'amour, naguère prisé par la jeunesse artiste au temps de Bush et tombé en relative désuétude à cause de ses effets secondaires atomisants qui furent associés à l'usage impulsif d'armes automatiques dans les événements publics, des effets secondaires à côté desquels ceux de la coke

ressemblent à une journée de plage émotionnelle, la différence entre suicide et homicide dépendant peut-être de l'endroit où vous pensez voir la porte de la cage : irait-elle jusqu'à tuer quelqu'un pour sortir de la cage ? La chose soi-disant fatale, envoûtante et scopophile que Jim prétend avoir fait de son visage dévoilé, ici, au début de l'A.M.S.D., était-elle une cage ou une porte, en réalité ? A-t-il seulement réalisé un montage cohérent ? Il n'y avait rien de cohérent dans la cosmologie mère-mort et les excuses qu'elle avait répétées inlassablement, penchée au-dessus de cet objectif autotremblant calé dans le landau à carreaux. Il ne la lui avait jamais montrée, pas même les rushes. Il s'était tué moins de quatre-vingt-dix jours plus tard. Moins de quatre-vingt-dix jours ? À quel point faut-il vouloir en finir pour mettre sa tête dans un four à micro-ondes ? Une femme peu maligne que tous les gosses connaissaient à Boaz avait mis son chat dans un micro-ondes pour le sécher après un bain antitiques, avait réglé le four sur Décongélation et le chat avait terminé un peu partout sur les murs de la cuisine. Comment fait-on pour que l'appareil fonctionne avec la porte ouverte ? Suffit-il de tourner un bouton, comme celui de la lumière dans un frigo, et de le fixer avec du scotch ? Est-ce que le scotch fondrait ? Elle n'y a pas repensé une seule fois en quatre ans. L'a-t-elle tué, en quelque manière, rien qu'en se penchant dévoilée au-dessus de cet objectif ? La femme amoureuse de ses propres seins reçoit les félicitations des danseurs presque inanimés qui font mine de claquer des mains silencieusement en tenant leurs verres tulipes entre leurs dents, puis Vogelsong d'Emerson College tente de faire le poirier, se trouve immédiatement saisi de nausées et arrose d'un ectoplasme violacé les danseurs qui n'essaient même pas de l'esquiver, et Joelle à son tour applaudit la femme Xtatique, parce qu'ils le sont, elle le reconnaît franchement, les mamelons, ils sont *séduisants*, ce qui dans l'Association se dit Fascinant dans des Limites Relatives Compatibles ; Joelle accepte parfaitement que la beauté soit louée, dans les limites relatives compatibles ; elle ne ressent plus ni empathie ni instinct maternel, juste un

désir d’avaler chaque goutte de salive qu’elle produira et sortir de ce vaisseau, s’accorder encore quinze minutes de Trop de Plaisir, se zigouiller avec l’inspiration du dieu aveugle de toutes les cages sans porte ; et elle se laisse glisser des genoux de Méliès, une petite chute, pour se diriger avec son sac à main renflé et son verre de jus de pomme trouble vers la porte, à l’écart de la conga flegmatique et des petits groupes assemblés autour des embrasures de portes d’une chaleureuse fête théorique. De nouveau elle atermoie, tergiverse, et l’accès à la salle de bains est bloqué. Elle est la seule femme voilée ici, elle appartient à une génération universitaire antérieure à celle de la plupart des doctorants présents, et elle est assez crainte, même s’ils sont peu nombreux à savoir qu’elle est une Personnalité Orale, crainte pour ce qu’elle a préféré abandonner plutôt que de risquer d’échouer, et à cause du souvenir de Jim, et les gens se tiennent à une distance respectueuse, ils la laissent s’attarder, évoluer autour des attroupements éphémères sans y prendre part, l’observent en douce, sous son voile que chaque inspiration rend concave, elle attend avec un déhanchement nonchalant que se libère la salle de bains, à côté de la chambre de Molly dont la porte est entrouverte, où se sont réfugiés Iaccarino le chapelain-archiviste et un vieil homme ictérique, attend nonchalamment, sans répondre à l’universitaire étranger qui veut savoir où elle travaille avec ce voile, se détourne de lui, impoliment, le cerveau en bouillie dans sa boîte d’os, mémorise chaque détail comme si elle ramassait des coquillages, boit du jus opaque en soulevant d’un geste précis les coins de son voile, en accommodant sa vision sur le tissu translucide plutôt que sur ce qu’elle pourrait voir à travers, ce qui, pour les Improbablement Difformes revient à fermer les yeux, laisse l’Ultime Fête s’écouler sans elle, les invités passer gracieusement devant elle pour changer de groupe, la touchant presque à une ou deux reprises, ne voit que du blanc tantôt plaqué sur son visage tantôt flottant, écoute les différentes voix à la manière dont les jeunes sans voile savourent le vin.

« C’est un espace technologiquement constitué.

– … ça commence par un plan serré sur Remington en affreux costume de flanelle à la grand-papa, en n & b, un plan frontal qui imite le grain du vieux super-8 grâce à une astuce avec l’ouverture que lui a apprise Bouvier, il regarde au-delà de la caméra sans dissimuler qu’il lit sur un prompteur, monotone et tout, il dit “Peu d’étrangers savent que le mot allemand *Berliner* désigne aussi en langage populaire un beignet à la confiture et que donc le fameux *Ich bin ein Berliner* de Kennedy fut accueilli par les foules teutonnes avec une allégresse qui n’était politique qu’en apparence”, puis il pointe son pouce et son index sur sa propre tempe au moment où son cadreur double la focale, ce qui donne ce gigantesque…

– Je mourrais pour défendre ton droit constitutionnel à l’erreur, mais dans ce cas précis…

– Ils étaient moins beaux avant mais Rutherford a dit qu’il ne fallait plus dormir sur le ventre.

– Non, non, je dis que *cet* espace, à *l’intérieur* duquel nous discourons, toi et moi, est technologiquement constitué.

– *Nous avons foi dans le poison**.

– C’est un bon fromage, mais j’en ai mangé de meilleurs.

– Mainwaring, voici Kirby, il souffre, il m’en a touché un mot et il aimerait t’en parler.

– … on se demande pourquoi Eve Plumb n’est pas venue, on sait qu’elle veut le rôle, tous les autres étaient là, même Henderson et cette Davis en Alice qui a dû être évacuée sur un brancard par des infirmières, Grand Dieu, et Peter, qui avait l’air d’avoir bouffé uniquement des gâteaux depuis quarante ans, Greg avec cette coiffure ridicule et des bottes en peau de serpent, mais tous reconnaissables sous cette, comment dire, cette insistance prénumérique sur la continuité temporelle qui était le cœur et la raison du projet, tu connais ça, tu es à l’aise avec la phénoménologie

prénumérique et la théorie de Brady. Et maintenant voilà cette *Noire d'âge mûr* complètement incongrue qui joue Jan !

– *De gustibus non est disputandum.*

– Mon cul.

– Une tache noire incongrue en plein milieu aurait pu servir à accentuer la terrible blancheur dans son inéluct…

– Tout l'effet historique d'un programme fondateur était horriblement, horriblement altéré. Terriblement altéré.

– Eisenstein, Kurosawa et Oscar Micheaux entrent dans un bar.

– Tu connais ces cartouches de grande diffusion, pour le public populaire ? Ces navets qui finissent par être de bons films au second degré ? Eh bien, c'était encore pire.

– … soi-disant fantôme, mais réel. Et mobile. D'abord la colonne vertébrale. Ensuite, non pas la colonne, mais la cavité oculaire droite. La cavité est parfaitement en place mais le pouce, le pouce est à mourir de rire. Il ne tient pas.

– Déconne avec le gradient d'émulsion, de sorte que tous les angles du tesseract *paraissent* droits, sauf que…

– Donc je m'assieds juste à côté de lui, tu vois, de manière qu'il ne puisse ni reculer ni viser, Keck a dit qu'il leur fallait dix bons mètres, donc j'incline le chapeau, légèrement, juste comme ça, juste sur le côté comme ça et je m'assieds pratiquement sur ses genoux, je lui parle de sa carpe de concours, il a des carpes à pedigree, et bien sûr tu imagines que…

– … ce qui est plus intéressant dans une perspective heideggérienne, c'est l'a priori, à savoir si l'espace comme concept est encadré par la technologie comme concept.

– Une espèce d'artifice mobile, un truc genre spectre ou fantôme…

– Parce qu'ils sont émotionnellement instables à ce niveau.

– "Comme les dentiers ?" elle a dit. "Comme les *dentiers* ?"

– Qui a tourné *L'Incision* ? Qui a fait la cinématographie de *L'Incision* ?

– … qui peut être du film pour le film. Comstock dit que s’il existe, ça doit être une sorte de médicament esthétique. Un vecteur postannulaire scopophile bestial. Suprasubliminal et tout. Comme une hypnose abstraite, une dopamine optique. Une illusion enregistrée. Duquette dit qu’il a perdu de vue trois collègues. Une bonne partie de Berkeley ne répond pas au téléphone.

– Personne ici ne contestera que ce sont des seins absolument remarquables, Melinda.

– On a eu des blinis avec du caviar. Des canapés. Des ris de veau aux champignons et à la crème. Il a dit que l’addition était pour lui. Que c’était lui qui invitait. Il y avait de l’artichaut rôti avec une sorte d’aïoli. De l’agneau farci au foie gras, un gâteau au rhum et au chocolat. Sept sortes de fromages. Un sorbet au kiwi et du cognac dans des verres qu’il fallait tenir à deux mains.

– Ce pédé cocaïnomane dans son Austin Mini. »

Le prof de cinéma à prothèse : « Les ventilateurs ne peuvent pas tout repousser dans la Grande Convexité. Ça revient. Tout ce qu’ils repoussent finit par revenir. C’est ce que votre nation refuse de comprendre. Ça reviendra toujours. Vous ne pouvez pas vous débarrasser de vos saletés et empêcher tout reflux. La saleté est par définition ce qui revient toujours. Je me rappelle très bien que votre fleuve Charles avait une couleur café au lait. Et maintenant regardez. C’est un cours d’eau bleu. Vous avez là un fleuve bleu œuf de merle.

– Vous voulez dire la Grande Concavité, Alain.

– Non, la Grande Convexité. Je sais ce que je dis.

– Et en fait il avait mis de l’ipéca dans le cognac. C’était horrible à voir. Tout le monde en train de dégueuler comme des baleines. C’était plus que des *gerbes*, c’étaient des jets tellement puissants que tu pouvais *viser*. Et voilà ses techniciens qui sortent de sous la table, ils étaient planqués par la

nappe, et il s’installe sur une chaise en toile, il prend un clap et il commence à filmer les affreuses éructations…

– Cette rumeur sur l’ultime cartouche-comme-mort-extatique se répand comme une traînée de caca depuis l’Année du robot ménager, enfin quoi ! Renseigne-toi, pose des questions sur cette subvention d’une obscure fondation, procure-toi le truc dans je ne sais quel point de vente où il est censé être commercialisé. Et regarde. Tu verras que c’est sûrement un machin érotique conceptuel ou une heure de tourbillons en boucle. Ou un truc à la Makavejev, qui n’est intéressant que quand c’est fini, rétrospectivement. »

Le parallélogramme strié de lumière d’après-midi s’étire en travers du mur est, au-dessus d’un buffet chargé de bouteilles, d’une vitrine de matériel typographique ancien, d’une bouche d’aération à claire-voie et des étagères de cartouches d’art dans leurs mornes étuis brun et noir. L’homme verruqueux à la bombe de cavalier semble lui faire de l’œil, à moins que ce ne soit un tic. Classique désir présuicide : Asseyez-vous une seconde, je vais tout vous raconter. Je m’appelle Joelle van Dyne, je suis hollando-irlandaise, j’ai grandi dans le domaine familial à l’est de Shiny Prize, Kentucky, je suis la fille unique d’un chimiste spécialisé dans les acides et de sa seconde épouse. Je n’ai plus d’accent, sauf quand je suis stressée. Je mesure 1 m 70, je pèse 48 kilos. J’occupe de l’espace et j’ai une masse. J’inspire et j’expire. Joelle n’avait jamais pris conscience avant aujourd’hui de la volition soutenue nécessaire à l’inspiration et à l’expiration, son voile se rabattant sur son nez et sa bouche arrondie puis flottant comme un rideau au-dessus d’une fenêtre ouverte.

« Convexité.

– Con*cav*ité !

– Con*vex*ité !

– *Concavité*, vous êtes bigleux ! »

La salle de bains, attenante à la chambre, a une patère et une armoire à pharmacie au-dessus du lavabo. La chambre de Molly Notkin ressemble à la chambre de quelqu'un qui reste au lit très longtemps. Une petite culotte a été jetée sur une lampe. Il y a, non pas des miettes, mais des morceaux entiers de biscuits sur la marée grise des draps enchevêtrés. Une photo du New-Yorkais phallonévrosé avec le même support triangulaire déplié que l'antipub pour la cartouche muette. Un Ziploc avec de l'herbe, du papier à cigarette et des graines dans le cendrier. Des livres avec des titres en allemand et en cyrillique gisent, le dos craquelé par l'angle de leur ouverture, sur le tapis incolore. Joelle n'a jamais apprécié que la photo du père de Notkin soit clouée à une hauteur iconique sur le mur au-dessus de la tête de lit, un informaticien de Knoxville, Tennessee, avec le sourire d'un homme qui porte des mocassins blancs et un œillet à la boutonnière. Pourquoi les salles de bains sont-elles toujours beaucoup plus éclairées que les chambres auxquelles elles sont attenantes ? En guise de verrou, il y a un de ces loquets pourris qui ne semblent jamais vouloir s'insérer dans leur réceptacle alors elle se sert de deux serviettes mouillées pour bloquer complètement la porte – et s'isoler de la musique, désormais un florilège de rocks classiques lénifiants genre salle d'attente de cabinet dentaire –, sur le côté extérieur de laquelle sont accrochés un calendrier à sélection automatique de Knoxville d'avant l'Ère Sponsorisée, des photos de Kinski en Paganini et de Léaud en Doinel, une scène de foule provenant apparemment de *The Lead Shoes* de Peterson et, bizarrement, une page d'un « tiré à part » du seul et unique essai publié de J. van Dyne sur la filmologie[79]. Joelle flaire, à travers son voile et ses propres exhalaisons rances, la senteur complexe de la petite pièce : un pot-pourri de bois de santal dans un pomander ceint d'un ruban violet, du désodorisant et le bouquet acidulé d'une diarrhée de stress. Les films d'horreur de celluloïd à faible budget créaient l'ambiguïté et la possibilité d'une élision en ajoutant *?* après le mot *FIN*, voilà l'idée qui lui passe soudain par la tête :

FIN ? dans cette odeur de moisi et de mauvaise digestion universitaire. Dans la famille de la mère de Joelle, il n'y avait pas l'eau courante. Pas de souci. Elle réprime toute pensée pathétique du style c'est-la-dernière-chose-que-je-sentirai. Joelle va s'adonner à Trop de Plaisir ici. C'était tout ce qui comptait pour elle, ce *plaisir* excessif, au début. Orin n'y trouvait rien à redire mais ne participait pas ; son urine était un livre ouvert à cause des contrôles antidopage. Quant à Jim, il manifestait moins de la désapprobation qu'une profonde indifférence. Son Trop de Plaisir à lui, c'était le bourbon sec, il avait vécu sa vie à fond, puis entrepris des désintoxications à répétition. Oui, au début, c'était vraiment trop de plaisir. Tellement mieux que d'inhaler le Matériel au moyen de billets roulés, d'attendre de sentir l'amertume froide au fond de votre gorge et de nettoyer minutieusement le nouvel appartement spacieux pendant que votre bouche se tord et se fripe sous le voile. Le crack libère et condense, comprime toute la sensation en une implosion unique, terriblement dévastatrice, un immense orgasme du cœur qui lui donne l'impression d'être vraiment *séduisante*, protégée par des limites, dévoilée, aimée, observée, seule, suffisante, féminine, entière, comme sous le regard de Dieu. Après l'inhalation, elle voit toujours au-dessus d'elle, au moment suprême, *L'Extase de sainte Thérèse* du Bernin, derrière une vitre, à la Vittoria, la sainte alanguie, presque couchée sous l'ange qui soulève sa robe de pierre d'une main et, de l'autre, brandit une flèche, la sainte les jambes ouvertes, figées, offerte à cet ange qui n'a rien d'un être miséricordieux mais tout d'un vicelard. La came n'était pas seulement son dieu geôlier mais son amant de roc, hostile et angélique. La lunette des W.-C. est levée. Elle entend le bruit d'un hélicoptère quelque part vers l'est, un hélicoptère de surveillance routière au-dessus de la Storrow, puis un fracas de verre brisé dans le living-room et le cri de Molly Notkin, qu'elle imagine, la barbe de travers, la bouche éclaboussée de champagne, balayant d'un geste symbolique les dégâts caractéristiques d'une soirée réussie, entend à travers

la porte les excuses de l’extatique Melinda et le rire de Molly, guère différent de son cri :

« Oh tout finit par tomber du mur. »

Joelle a soulevé son voile pour recouvrir son crâne comme une mariée. Puisqu’elle a de nouveau jeté ses pipettes, ses bols et ses filtres ce matin, elle va devoir faire preuve d’ingéniosité. Sur la tablette d’un vieux lavabo, de la même couleur pas tout à fait blanche que le sol et le plafond (le papier peint représente d’innombrables guirlandes de roses entremêlées), il y a une brosse à dents aux poils abîmés, un tube de Gleem à la base soigneusement enroulée, un vieux gratte-langue NoCoat peu ragoûtant, du silicone, du NeGram, de la crème dépilatoire, un tube de Monostat pressé en son milieu, des éléments d’une fausse barbe, des fils dentaires mentholés verts usagés, du Parepectolin, un tube non utilisé de spermicide pour diaphragme, pas de maquillage mais du gel dans un grand bocal sans couvercle parsemé de cheveux sur le bord, une boîte de tampons vide de tampons mais à demi remplie de petite monnaie et d’élastiques. Joelle repousse le tout sur le côté d’un vaste mouvement du bras, sous le petit porte-serviette où se trouve un gant de toilette essoré et séché en forme de torsade très serrée, et si quelque chose tombe sur le sol, aucune importance, vu que tout finit par tomber. Sur la tablette débarrassée, elle pose son sac à main déformé. L’absence de voile atténue les odeurs de la salle de bains, curieusement.

Joelle s’est déjà montrée ingénieuse auparavant, mais c’est la première fois depuis un an qu’elle le fait en toute conscience. Elle sort du sac la bouteille en plastique de Pepsi, une boîte d’allumettes conservée au sec dans un sachet refermable, deux petits pochons épais couleur glycine contenant chacun quatre grammes de cocaïne à dosage pharmaceutique, une lame de rasoir à un seul tranchant (de plus en plus difficile à trouver), une petite boîte noire de pellicule Kodachrome à couvercle gris pleine de bicarbonate de soude fin comme du talc dont elle ouvre le couvercle qu’elle jette aussitôt, le tube à cigare vide, un carré plié de papier alu Reynolds

Wrap de la taille d’une carte à jouer, et un tronçon coupé de cintre en fil de fer. Comme le plafonnier projette l’ombre de ses mains sur ce qu’elle désire, elle allume aussi le néon de l’armoire à pharmacie. La lumière bégaie, bourdonne et baigne la tablette d’une froide fluorescence sans lithium. Elle défait les quatre épingles qui maintiennent son voile, le retire et le pose sur la tablette à côté du Matériel. Les pochons glycine de Lady Delphina possèdent une fermeture astucieuse, verte quand ils sont scellés, jaune et bleu quand ils ne le sont pas. Elle verse la moitié du contenu d’un pochon glycine dans le tube à cigare, ajoute la moitié également du bicarbonate, qui s’éparpille un peu à côté et forme une parenthèse pour le coup très blanche sur la tablette. C’est son acte le plus délibéré depuis au moins un an. Elle ouvre le robinet d’eau froide, attend que l’eau soit très froide, puis réduit le jet à un mince filet et remplit le tube à ras bord. Elle le tient à la verticale, le tapote avec un ongle sans vernis et regarde les poudres s’assombrir lentement en s’imbibant. Elle craque deux allumettes en même temps et passe le tube sur la flamme, qui se reflète dans le miroir, illuminant le côté droit de son visage, et attend que la came bouillonne. Elle utilise deux fois deux allumettes. Quand le tube devient brûlant, elle se sert de son voile comme d’une manique pour le tenir entre les doigts de sa main gauche en prenant bien garde (par habitude et expérience) que les coins inférieurs ne roussissent pas au feu. Après une seconde d’ébullition, elle éteint les allumettes en les secouant et les jette dans les W.-C. où elles grésillent brièvement. À l’aide du fil de fer noir du cintre elle s’emploie à touiller la came à peine bouillie dans le tube, la sent s’épaissir et résister de plus en plus à ses minuscules mouvements circulaires. La première fois que ses mains s’étaient mises à trembler pendant cette étape de la procédure, elle avait compris qu’elle aimait ça plus que quiconque pouvait aimer quoi que ce fût sans en mourir. Elle n’est pas stupide. Le Charles qui court au loin sous la salle de bains sans fenêtre est bleu vif, moins foncé en surface où la pluie a dessiné des ronds violets qui s’élargissent, une sorte de bleu Magic

Marker dilué, des mouettes planent dans le ciel dégagé, en sur-place comme des cerfs-volants. Un bruit sourd retentit derrière la grande colline écimée d'Enfield sur la rive sud, un gros projectile informe fait de barils emballés dans du papier kraft et ceinturés par de la ficelle décrit un arc qui oblige les mouettes à plonger ou à le contourner, puis se perd dans les confins encore voilés du ciel au nord, où un nuage jaune-brun reste en suspension au-dessus de l'horizon, s'ouvre et se disperse lentement, de sorte que le nuage ressemble à une affreuse poubelle. À l'intérieur, Joelle n'entend que partiellement le bruit, qui pourrait être n'importe quoi. La seule chose qui lui ait fait éprouver une sensation proche de celle qu'elle s'apprête maintenant à trop éprouver : dans son enfance, Paducah, facilement accessible en voiture depuis Shiny Prize, comptait encore quelques cinémas publics, six et huit salles séparées, regroupées dans des alvéoles à la périphérie des centres commerciaux. Les cinés se terminaient tous par le suffixe *-plex*. Le Thisoplex, le Thatoplex. Cela ne lui avait jamais paru bizarre. Elle a adoré tous les films qu'elle y a vus, petite fille. Peu importait le sujet. Elle et son propre Papa personnel au tout premier rang. Ils s'asseyaient dans les premiers rangs des étroits -plexes surisolés en territoire torticolique et laissaient l'écran emplir leur champ de vision ; elle posait une main sur le genou de son père et, de l'autre, tenait leur gros paquet de Crackerjacks ; les bras des fauteuils étaient munis d'anneaux pour y caler les sodas. Il avait toujours une allumette au coin de la bouche et montrait du doigt, sur le monde rectangulaire, telle ou telle actrice, beauté géante sans défaut en 2D, iridescente sur l'écran, en répétant à Joelle qu'elle était beaucoup plus belle que celle-ci ou celle-là. Jamais elle ne s'est sentie aussi *entourée d'affection* que lorsqu'elle attendait dans la file, pendant que son père achetait les billets qui ressemblaient à des factures de supermarché, sachant qu'elle allait adorer le divertissement sur celluloïd quel qu'il soit, merveilleusement naïve, croyant encore que le mot *qualité* se référait aux ours en peluche vivants de la pub pour la compagnie

aérienne Qantas, les yeux à la hauteur du portefeuille qui bombait la poche arrière de ce père, anticipant la joie sans mélange d'un divertissement sur grand écran, jamais jusqu'au début de sa liaison avec ce garçon, quand elle avait commencé à fumer du crack, il y a cinq ans, avant la mort d'Incandenza. Le punter ne l'avait jamais ainsi *entourée d'affection,* ne lui avait jamais donné la sensation d'être pénétrée par quelque chose qui, sans même se rendre compte de sa présence, allait la remplir d'aise en la pénétrant. Le divertissement est aveugle.

Le plus étonnant dans ce processus est que, lorsque le bicarbonate, l'eau et la cocaïne sont bien mixés, bien chauffés, bien touillés et que la mixture se refroidit, puis que la came est suffisamment compacte pour être extraite, elle sort lisse comme une crotte de bique, à la manière du ketchup s'écoulant telle une merde d'une bouteille inversée, un cylindre moulé, arrondi au bout par le fond du tube à cigare, qui durcit sur le fil de fer noir. Le caillou de crack moyen ressemble à une balle de calibre 38. Ce que Joelle fait maintenant descendre du tube à cigare est une monstrueuse saucisse blanche, un hot-dog de foire agricole en papier mâché. Il en reste toujours un peu dans le tube : c'est ce qu'on gratte et fume avant les Chore Boy et les culottes.

Elle est maintenant à deux minutes d'un Trop de Plaisir qu'aucun mortel ne peut espérer supporter. Son visage dévoilé, dans le miroir sale éclairé, frappe par l'intensité de sa concentration. À l'entrée de la chambre, elle entend Reeves Mainwaring dire à une fille, qui, d'après sa voix, semble avoir inhalé de l'hélium, que la vie est essentiellement une longue quête de cendrier. Trop de Plaisir. Avec la lame de rasoir elle coupe la saucisse de crack en tranches, non pas des tranches fines comme à la charcuterie parce qu'elles s'effriteraient tout de suite et que, de toute façon, elles ne seraient pas aussi faciles à fumer qu'on pourrait le croire. Les copeaux grossiers correspondent à la procédure standard. Joelle coupe assez de copeaux pour une vingtaine de hits bien tassés. Ils forment une petite carrière sur le doux

tissu de son voile plié. Sa jupe brésilienne est sèche à présent. L'impériale blonde de Reeves Mainwaring était souvent parsemée de petits résidus alimentaires. *L'Extase de sainte Thérèse* est exposée en permanence à la Vittoria, à Rome, et elle ne l'a jamais vue. Elle ne dira plus jamais *Oyez* en invitant les gens à contempler les ténèbres à la surface de l'abîme. *La Surface de l'abîme* était le titre qu'elle avait suggéré à Jim pour sa mystérieuse dernière cartouche ; il l'avait jugé trop prétentieux et avait préféré s'inspirer de la scène de *Hamlet* avec le crâne dans le cimetière[I], ce qui, en matière de prétention, se posait un peu là, avait-elle rétorqué en riant. Il avait réagi à ce rire avec effroi, et cette dernière expression faciale est le souvenir qu'elle garde à jamais de son visage. Orin appelait son père parfois Soi-Même, parfois la Cigogne folle et, plus rarement, la Cigogne triste. Elle craque une allumette, l'éteint aussitôt et met l'extrémité noire encore brûlante en contact avec la bouteille de plastique pour y pratiquer un petit trou par fusion. L'hélicoptère était probablement un hélicoptère de surveillance routière. Quelqu'un, dans leur académie, avait été mêlé à l'accident d'un hélicoptère de surveillance routière. Elle ne peut pas résister. Personne ici ne sait qu'elle s'apprête à se faire un Trop de Plaisir. Elle entend Molly demander de pièce en pièce si l'un d'entre eux a vu Keck. Lors du premier séminaire théorique auquel elle avait assisté, Reeves Mainwaring ayant qualifié un film de « catastrophiquement mal conçu », un autre de « désespérément consensuel », Molly Notkin avait feint une quinte de toux et son accent du Tennessee avait séduit Joelle, c'est ainsi qu'elles s'étaient connues. Le Reynolds Wrap doit faire fonction de filtre et sera fiché dans le goulot de la bouteille. Normalement, un filtre à dope n'est pas plus grand qu'un dé à coudre et s'évase comme un bourgeon en éclosion. Joelle perce de minuscules trous dans le rectangle de papier alu à l'aide de ciseaux à ongles recourbés, sur l'abattant de la cuvette, et donne au papier une forme d'entonnoir, assez grand pour siphonner de l'essence, qu'elle insère dans le goulot. Elle dispose maintenant d'une pipe munie d'un

énorme réservoir, avec un énorme filtre, qu'elle charge de copeaux en nombre suffisant pour cinq ou six hits. Les petits cailloux s'entassent, d'un blanc jaunâtre. En fumeuse expérimentée, elle plaque ses lèvres sur la perforation fondue de la bouteille et aspire, puis, très décidée, allume une autre allumette, l'éteint, et agrandit le trou. L'idée qu'elle ne reverra jamais Molly Notkin, ni le cercle de ses frères et sœurs de l'A.H.I.D., ni l'ingénieur de YYY, ni oncle Bud sur le toit, ni sa belle-mère à l'hôpital psychiatrique, ni son pauvre Papa personnel, lui paraît mièvre et banale. L'idée de ce qu'elle est sur le point de faire contient toutes les autres idées et les rend banales. Son verre de jus de pomme est sur l'abattant de la cuvette, à moitié plein. L'abattant de la cuvette est vaguement lustré par une condensation d'origine inconnue. Ce sont des faits. Cette pièce, dans cet appartement, est la somme de nombreux faits et idées spécifiques. Ça se résume à ça. La volonté de faire exploser son cœur revêt le statut d'un fait comme les autres. C'était une idée, désormais ce sera un fait. Mais, plus il devient concret, plus il semble abstrait. Les choses deviennent abstraites. La pièce concrète est la somme de faits abstraits. Les faits sont-ils des abstractions ou seulement des représentations abstraites de choses concrètes ? Le deuxième prénom de Molly Notkin est Cantrell. Joelle prend deux allumettes supplémentaires et s'apprête à les gratter en accélérant sa respiration, comme un plongeur avant une longue descente.

« Euh, y a quelqu'un ? » La voix est celle du jeune post-néoformaliste de Pittsburgh qui se donne des airs continentaux et porte une lavallière mal ajustée, il est en train de frapper, avec cette hésitation qu'on affecte lorsqu'on sait pertinemment que les toilettes sont occupées, sur la porte de la salle de bains composée de trente-six carreaux, trois fois plus que la douzaine normale, doublement biseautés dans un rectangle déformé de bois assoupli par la vapeur, pas tout à fait blanc, dont le coin extérieur droit du bas est usé et cabossé par le choc répété contre le méchant bouton métallique du tiroir inférieur du placard, il parle à travers la porte, à travers

le mot « Rouge » imprimé, les acteurs au regard sévère, le calendrier, la cohue, la spirale pubienne de fumée bleu ciel qui s'élève du tas de cendres gris éléphant et des copeaux noircis dans l'entonnoir en papier alu, la fumée bleu layette qui la fait glisser au bas du mur à côté du gant de toilette torsadé, du porte-serviette, du papier peint à fleurs rouge sang, des prises de courant encrassées, la teinte bleu cru d'un ciel caniculaire qui la laisse une fois de plus en position fœtale verticale, le menton sur les genoux, dans une salle de bains nord-américaine, dévoilée, d'une beauté indicible, peut-être la Prettiest Girl Of All Time (Prettiest G.O.A.T.)[II], et les genoux contre la poitrine, les pieds tordus contre la porcelaine glaciale de la baignoire à pattes de lion que Molly a fait laquer en bleu, laquer, elle tient la bouteille, se rappelle nettement que son slogan pour la dernière génération était « Le choix d'une poubelle génération », quand elle était haute comme trois pommes, plus belle que toutes les géantes de couleur pêche qu'ils regardaient sur l'écran, la main de son père sur ses genoux, sa main à elle dans la boîte, avalant des friandises d'autrefois pour le Prix, encore du plaisir beaucoup trop de plaisir dans son voile sur la tablette au-dessus d'elle, la came s'est entièrement consumée même si une fumerolle s'échappe encore de l'entonnoir, sa courbe graphique a atteint son point le plus haut, son pic, c'est la descente en flèche, le meilleur, c'est si bon, elle n'en peut plus, tend la main vers le rebord froid de la baignoire pour se relever, le bruit blanc de la fête ouvre un précipice stéréophonique dans ses oreilles, un volume sonore propre à faire tituber quiconque se trouve devant le souffle des haut-parleurs, mais les gens bougent à peine et les conversations s'amenuisent sous les accents d'une affreuse vieille rengaine qui dit « We've Only Just Begun », les membres de Joelle sont si loin d'elle qu'elle ne les commande plus que par magie, semble-t-il, les deux galoches ont disparu, ne sont nulle part en vue, les chaussettes sont étrangement mouillées, elle hisse son visage face au miroir sale de l'armoire à pharmacie dans un coin duquel brillent deux roses de flammes jumelles, la chevelure

du feu qui la dévore, des pattes de guêpe filant à travers l'air du miroir avec lequel elle cherche à localiser le voile dépossédé de son visage et ce qu'il contient, elle recharge l'entonnoir, les cendres des résidus forment le meilleur filtre du monde : cela est un fait. Inspire et expire comme un plongeur aguerri…

« Oh, eh, qui est là ? Il y a quelqu'un ? Ouvrez. J'en ai marre de faire le poireau. Notkin, il y a quelqu'un enfermé ici et, euh, ça n'a pas l'air d'aller, il y a une odeur bizarre. »

… et, à genoux, vomit par-dessus le rebord de la fraîche baignoire bleue dont le matériau granuleux transparaît à travers des rayures sur la laque et la porcelaine, vomit du jus boueux, de la fumée bleue, des éclats rouge mercurochrome, dans l'auge aux pieds griffus, entend encore et croit voir, à travers le sang brûlant de ses paupières closes, des aéronefs à lames dans le ciel nocturne, qui régulent la circulation, des hélicoptères avec des projecteurs, de gros doigts de lumière bleue dans le ciel, qui cherchent.

I. Yorick est présenté dans cette scène comme « a fellow of infinite jest ». (*Infinite Jest* est le titre original du présent roman.)

II. « La plus jolie fille de tous les temps », mais le mot *goat* (chèvre) est aussi employé pour désigner un laideron.

OceanofPDF.com

❍

Enfield MA est l’un des étranges petits faits qui confortent l’image qu’on peut avoir de Boston métropole, parce que c’est une banlieue presque entièrement constituée de cabinets médicaux, de bureaux et de lieux de culte. L’assiette fiscale de la vaste municipalité d’Enfield, espèce d’extension en forme de bras au nord de Commonwealth Avenue, séparant Brighton en Upper et Lower Brighton, avec le coude enfoncé dans les côtes d’East Newton et le poing dans Allston, englobe l’hôpital Ste Elizabeth, l’hôpital franciscain des enfants, l’Universal Bleacher Co., la maison de santé Provident, Shuco-Mist Medical Pressure Systems Inc., le complexe hospitalier Enfield Marine, la Svelte Nail Co., la moitié des turbines et générateurs de la compagnie d’électricité Sunstrand alimentant Boston métropole (la partie fiscalisée est à Allston), le siège social de « La Famille ATHSCME d’effectuateurs de déplacement d’air » (ce qui signifie qu’ils fabriquent de très gros ventilateurs), Enfield Tennis Academy, l’hôpital St John of God, l’hôpital orthopédique Hanneman, la Leisure Time Ice Company, un monastère de Carmes déchaussés, l’ensemble formé par le séminaire St John et l’archidiocèse de l’Église catholique romaine de Boston (partiellement à Upper Brighton et tous deux à demi imposables), le siège conventuel des Sœurs pour l’Afrique, la Fondation nationale contre la douleur cranio-faciale, l’Institut Dr George Roebling Runyon pour la recherche podologique, le dépôt régional des camions, bennes et catapultes de l’Empire Waste Displacement Co., la compagnie d’enlèvement d’ordures

financée par l’O.N.A.N. (les Québécois les appellent *les trébuchets noirs**, ces spectaculaires catapultes longues comme des pâtés de maisons qui, dans un bruit évoquant un géant tapant du pied, envoient de grands véhicules remplis d’ordures emballés avec de la ficelle dans les régions subannulaires de la Grande Concavité à une altitude parabolique excédant les 5 km ; les élastiques des frondes sont en alliage renforcé et leurs énormes réceptacles ressemblent à des gants de base-ball pour des créatures de l’enfer ; on trouve une demi-douzaine de ces catapultes dans une sorte de hangar pour dirigeables au toit partiellement rétractable, qui s’étend sur l’équivalent de six pâtés de maisons de l’incursion brachiforme d’Enfield dans Allston Spur, où les visites scolaires sont tolérées mais non encouragées), et ainsi de suite. Le bras incurvé d’Enfield est entièrement emmanché dans un quartier périphérique de petites propriétés résidentielles et commerçantes. Enfield Tennis Academy occupe probablement maintenant le plus joli site d’Enfield, dix ans après la déforestation et l’aplanissement du sommet de la grosse colline abrupte, sorte de kyste dressé sur le coude de la commune, la meilleure partie des 75 hectares de vastes pelouses, de sentiers plantés de trèfles, d’édifications topologiquement tip-top, 32 courts de tennis en asphalte, 16 en Har-Tru, d’immenses installations souterraines pour la maintenance, le stockage, les exercices athlétiques, de ronces, de coréopsis et de pins artistement entremêlés sur les versants avec des feuillus, la cime d’E.T.A. domine sur un côté, à l’est, la déclivité de l’historique Commonwealth Avenue qui monte de la misère de Lower Brighton – des boutiques de vins et spiritueux, des laveries automatiques, des bars, des palissades de sombres façades diaprées de guano, les immenses et sinistres immeubles des Brighton Projects avec des numéros de matricules orange hauts de trois étages sur les côtés, d’autres magasins de spiritueux, des hommes pâles en cuir, des flopées entières d’enfants pâles en cuir dans les coins, des pizzerias appartenant à des Grecs avec des murs jaunes et des supérettes sales appartenant à des Asiatiques qui s’échinent à tenir leur

trottoir propre sans y parvenir, même au tuyau d'arrosage, et le fracas assourdissant, tous les quarts d'heure, des trains de la Green Line qui remontent l'avenue jusqu'à Boston College – vers l'élégance pimpante de Boston College et les quartiers embourgeoisés de Newton à l'ouest, où le soleil voilé de Boston décline derrière le dernier nodule de l'onde sinusoïdale longue de quatre kilomètres communément appelée les « Heartbreak Hills[I] » du marathon historique d'avril, soleil qui se couche toujours quinze minutes, à la nanoseconde près, après que deLint a allumé les hauts projecteurs des courts. Vers ce qui, je pense, doit être le sud-ouest, E.T.A. domine l'enchevêtrement gris acier des transformateurs de Sunstrand, du réseau haute tension et des colliers coaxiaux équipés de perles de céramique isolante, sans qu'on aperçoive la moindre cheminée Sunstrand où que ce soit mais un monstrueux ensemble d'isolateurs méga-ohm au bout d'une ligne de panneaux arrivant du nord-est, chaque panneau annonçant la puissance en ampères annulairement générés qui attend sous le sol quiconque s'aviserait de creuser ou simplement de rôder dans les parages, à grand renfort de signes Ø et de pictogrammes terrifiants montrant un bonhomme armé d'une pelle soulevé dans les airs tel un Kleenex au-dessus d'un âtre. On distingue pourtant en arrière-plan, légèrement au sud de Sunstrand, des cheminées qui surplombent le hangar E.W.D., chacune munie d'un colossal E.D.A. (ventilateur) ATHSCME 2100-Series soufflant en direction du nord avec un sifflement strident quoique relativement apaisant de loin et à l'altitude d'E.T.A. Du haut de ses versants nord et nord-est, les plus pentus et les mieux arborés, E.T.A. domine le délabrement démultiplié du site d'Enfield Marine.

I. Les « collines Crève-Cœur ».

II. Plateau tournant placé au centre de la table.

OceanofPDF.com

5 NOVEMBRE – ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Le téléphone transparent sonna quelque part sous la montagne de draps[80] au moment où Hal, sur le bord du lit, une jambe relevée et le menton sur le genou, se coupait les ongles en envoyant les rognures dans une corbeille posée quelques mètres plus loin au milieu de la pièce. À la quatrième sonnerie, il trouva enfin le récepteur sous les draps et tira l'antenne.

« Mmmouâllo.

– Mr Incandenza, ici le Comité des eaux usées d'Enfield et, très franchement, nous en avons marre de recevoir votre merde.

– Salut Orin.

– Ça boume, petit ?

– Oh, par pitié, non, je t'en prie, O., ne me parle plus du séparatisme.

– Calmos. Ça ne m'a même pas traversé l'esprit. Je t'appelle par politesse. Quelles sont les nouvelles ?

– C’est intéressant que tu m’appelles justement maintenant. Parce que je me coupe les ongles à plusieurs mètres de la corbeille.

– Grand Dieu, tu sais que j’ai horreur du bruit des coupe-ongles.

– Sauf que je marque plus de sept paniers sur dix. Avec les petits bouts d’ongles. C’est troublant. J’ai envie d’aller dans le hall pour demander à quelqu’un de venir voir ça. Mais j’ai peur de rompre le charme.

– Le charme magique et fragile de ces instants où tu as la certitude de ne pas pouvoir rater.

– C’est exactement un de ces instants. Ce sentiment magique et rare qu’on peut éprouver en jouant. En jouant sans réfléchir, comme dit deLint. Loach appelle ça La Zone. Être dans La Zone. Ces jours où tu te sens parfaitement calibré.

– Coordonné comme Dieu.

– Il y a une sorte de sillon dans l’air qui guide tout, pile là où tu veux.

– Quand tu as l’impression de ne pas pouvoir rater même si tu le faisais exprès.

– De là où je suis, l’ouverture de la corbeille ressemble plus à une fente qu’à un cercle. Et pourtant je les mets tous dedans, hop hop hop. Là ! Encore un. Même ceux qui tombent à côté sont presque dedans, ils rebondissent sur le bord.

– Ici, je suis assis avec la jambe dans un tourbillon, dans la salle de bains d’une thérapeute norvégienne spécialiste des tissus profonds. Une maison style ranch à 1 100 mètres d’altitude dans les monts de la Superstition. En dessous, Mesa-Scottsdale est en flammes. La salle de bains est lambrissée de séquoia et donne sur un précipice. Le soleil couchant a la couleur du bronze.

– Mais tu ne sais jamais d’avance quand la magie te tombera dessus. Tu ne sais jamais quand le sillon s’ouvrira. Et une fois que la magie est là, tu ne veux plus changer le moindre détail. Tu ne sais pas quelle conjonction de facteurs et de variables détermine cette sensation de calibrage parfait, et tu

ne cherches pas à le savoir de peur de rompre le charme, mais tu ne veux rien changer, ni ta prise, ni ton stick, ni l'angle d'incidence du soleil, ni ton côté de jeu. Tu as la gorge serrée chaque fois que tu dois changer de côté sur le court.

– Tu commences à ressembler à un indigène superstitieux. Tu veux te concilier les faveurs divines.

– Je comprends tout à coup l'impulsion *gesundheit*, le sel par-dessus l'épaule, les symboles apotropaïques sur les granges. J'ai même peur de changer de pied, là tout de suite. Je coupe les plus minuscules rognures aérodynamiquement possibles pour faire durer le temps sur ce pied, au cas où la magie serait fonction du pied. Et ce n'est même pas le bon pied.

– Ces instants où tout réussit nous transforment tous en indigènes superstitieux, Hallie. Le joueur professionnel de football est peut-être le plus superstitieux de tous les sportifs. D'où les protections high-tech, le Lycra criard, la terminologie complexe. Le high-tech rassure. Parce que l'indigène à l'œil torve est tapi sous la surface, nous le savons. Le primitif avec sa sagaie et sa jupe de feuillage, qui sacrifie des vierges à Popogatapec et craint les avions.

– Le nouvel *O.E.D.* discursif dit que les Ahts de Vancouver égorgeaient des vierges et versaient le sang très soigneusement dans les orifices des corps embaumés de leurs ancêtres.

– J'entends ce coupe-ongles d'ici. Arrête une minute.

– Le téléphone n'est plus calé sous ma mâchoire. Je peux mettre des paniers d'une seule main, en tenant le téléphone de l'autre. Mais c'est toujours le même pied.

– On ne sait pas ce que c'est que la vraie superstition sportive à l'œil torve avant de passer pro, Hallie. Quand tu atteindras le Show, là tu comprendras le *primitif*. Une série de victoires fait remonter l'indigène à la surface. Tu gardes les mêmes straps sans les laver, match après match, jusqu'à ce qu'ils tiennent debout tout seuls dans les compartiments à

bagages des avions. Tu ritualises bizarrement ta façon de t'habiller, de manger, de pisser.

– Ta miction.

– Imagine un première ligne de 200 kilos qui tient absolument à pisser assis. Je n'ose même pas penser à ce que les épouses et les copines doivent endurer pendant une période victorieuse.

– Je ne veux pas entendre parler de sexe.

– Et puis il y a les joueurs qui notent consciencieusement tout ce qu'ils disent aux gens avant un match, de sorte que, si la magie se produit en cours de jeu, ils peuvent répéter exactement les mêmes choses aux mêmes gens, et dans le même ordre, avant le match suivant.

– Apparemment les Ahts essayaient de remplir complètement les corps des ancêtres avec le sang virginal pour préserver l'intimité de leurs propres états mentaux. Le dicton aht correspondant est : « Le fantôme rassasié ne voit pas les secrets. » D'après l'*O.E.D.* discursif, c'est l'un des premiers exemples connus de prophylaxie contre la schizophrénie.

– Eh, Hallie ?

– Après un enterrement, les Québécois ruraux de la région de Papineau pratiqueraient un petit trou qui va du niveau du sol au couvercle du cercueil pour permettre à l'âme de sortir, si elle le veut.

– Eh, Hallie ? Je crois que je suis suivi.

– Voici le grand moment. J'ai complètement fini le pied gauche et je passe au droit. Je vais pouvoir vraiment tester la fragilité de la magie.

– J'ai dit que je croyais être suivi.

– Certains hommes sont nés pour être devant, O.

– Je suis sérieux. Et tu sais le plus dingue ?

– Le plus dingue, c'est que tu aies choisi de le raconter à ton petit frère que tu vois à peine plutôt qu'à quelqu'un dont la crédulité te satisferait davantage.

– Le plus dingue, c'est que je pense être suivi par… des handicapés.

– Deux sur trois du pied droit, avec un ricochet. Le jury ne s’est pas encore prononcé.

– Arrête une seconde avec tes ongles. Je ne plaisante pas. Tiens, l’autre jour, par exemple. J’engage la conversation avec un certain Sujet dans la file d’attente à la poste. Je remarque un type dans un fauteuil roulant derrière nous. Rien d’extraordinaire. Tu m’écoutes ?

– Qu’est-ce que tu vas faire à la poste ? La lenteur du courrier t’horripile. Et tu as cessé d’envoyer les pseudoformulaires de réponse à la Moms depuis deux ans, d’après Mario.

– Bref, la conversation prend bien, grâce aux Stratégies de séduction 12 et 16 dont je te parlerai plus longuement une autre fois. Ce qui se passe, c’est que le Sujet et moi, on sort, ça se déroule toujours bien, et voilà un autre type en fauteuil roulant tapi dans l’ombre d’un auvent, un peu plus loin dans la rue. Bon, d’accord. Toujours pas de quoi en faire un fromage. Seulement, ensuite, j’accompagne en voiture le Sujet vers son camp de caravanes…

– Il y a des camps de caravanes à Phoenix ? Quand même pas de ces caravanes en *métal* argenté ?

– Donc bref, on descend de voiture et, de l’autre côté du campement, *encore* un mec en fauteuil roulant, qui essaie de manœuvrer sur le gravier en s’emmêlant un peu les roulettes.

– Peut-être que l’Arizona a un taux anormal de vieux et d’infirmes.

– Mais aucun de ces handicapés n’était vieux. Et ils étaient tous vachement baraqués pour des gars en fauteuil roulant. Et trois en une heure, j’ai trouvé que ça faisait beaucoup.

– J’imaginais que tes petites idylles avaient lieu dans des décors plus domestiques et faubouriens. Ou dans des grands motels avec des lits aux formes exotiques. Est-ce que les habitantes de caravanes métalliques ont des enfants en bas âge ?

– Celle-ci avait de charmantes petites jumelles qui ont tranquillement joué avec des cubes, sans surveillance, pendant tout le temps où j'étais là.

– Ça fait chaud au cœur, O.

– Mais bref, n'empêche que, quand je ressors de la caravane, un certain nombre d'heures plus tard, le mec est toujours là, enlisé dans le gravier. Et de loin, j'aurais juré qu'il portait un masque genre domino. Maintenant, partout où je vais, ces derniers jours, il y a un nombre statistiquement improbable de personnages en fauteuil roulant qui rôdent dans les parages, l'air à peine un peu trop nonchalant.

– Des fans très timides, peut-être ? Un club de gens paralysés des jambes, tous obsédés, mais timidement, par l'une des vedettes du premier sport nord-américain qui nous vient à l'esprit quand on pense au mot *jambe* ?

– C'est peut-être mon imagination. Un oiseau mort est tombé dans mon jacuzzi.

– Laisse-moi te poser une ou deux questions.

– Ce n'était même pas la raison de mon appel, pour tout te dire.

– Mais tu as mis les camps de caravanes et les caravanes sur le tapis. J'ai besoin de confirmer quelques soupçons… deux choses, là tout de suite. Je ne suis jamais entré dans une caravane et même l'*O.E.D.* discursif est très lacunaire sur la question des caravanes.

– Et c'est ça mon seul parent censé être sensé ? Celui à qui je sollicite l'aide ?

– *Dont* je sollicite l'aide me semble plus correct. Mais cette caravane. La caravane de la dame que tu as rencontrée. Confirme ou infirme ce qui suit. Elle avait une moquette extrêmement mince de couleur mordorée ou orange.

– Oui.

– Le living-room, ou coin à vivre, disons, contenait tout ou partie des éléments suivants : une peinture sur velours noir représentant un animal ; un

diorama vidéophonique sur une étagère de bric-à-brac ; un canevas au point de croix avec un proverbe biblique ; au moins un siège en chintz avec des napperons sur les accoudoirs ; un cendrier avec filtre Smoke-B-Gone ; les *Reader's Digest* de ces deux dernières années soigneusement rangés dans un porte-journaux incliné spécialement réservé à cet effet.

– Exact pour le léopard peint sur velours, le canapé avec napperons, le cendrier. Pas de *Reader's Digest*. Ce n'est pas drôle, Hallie. La Moms déteint sur toi par d'étranges petits aspects, quelquefois.

– La dernière. Le nom de la caravanière. Jean. May. Nora. Vera. Nora-Jean ou Vera-May.

– …

– C'était ma question.

– Je crois que tu vas devoir attendre pour cette réponse.

– Oh, là, là, c'est vraiment de l'amour avec un petit *a*, hein.

– Mais la raison de mon appel.

– Je ne suis pas sûr que la fragile magie soit toujours efficiente sur le pied droit. J'en suis à sept sur neuf, mais j'ai l'impression de *faire exprès* de mettre dans le mille, ce qui est très différent.

– Hallie, j'ai une bonne femme de *Moment* sur le dos, ce magazine de merde, qui veut faire un soi-disant portrait.

– Tu as quoi ?

– Un truc people. Sur moi en tant qu'homme. *Moment* ne s'intéresse pas aux sports, dit cette dame. Ils sont plutôt axés sur l'humain. C'est pour une rubrique intitulée "Gens d'aujourd'hui".

– *Moment* est un magazine devant les caisses dans les supermarchés. Ça se vend avec les clopes et les chewing-gums. Lateral Alice Moore le lit. Il y en a partout dans la salle d'attente de C. T. Ils ont publié un truc sur le jeune aveugle de l'Illinois que Thorp a jugé pas mal.

– Hal.

– Je crois que Lateral Alice fréquente beaucoup les queues des caisses de supermarché, un environnement idéal pour elle, si on y réfléchit.

– Hal.

– … vu qu’elle est très douée en locomotion latérale.

– Hallie, cette fille de *Moment* au physique intimidant me pose des tas de questions sur nos antécédents familiaux.

– Elle s’intéresse à Soi-Même ?

– À tout le monde. À toi, à la Cigogne folle, à la Moms. Plus ça va, plus ça se présente comme une sorte d’hommage à la Cigogne en tant que patriarche, où les talents et les réalisations de chacun sont une célébration en creux de la carrière d’El Cigogno.

– Il a toujours fait beaucoup d’ombre autour de lui, tu l’as dit toi-même.

– Bien sûr, et ma première idée a été d’envoyer cette femme se faire voir. Mais *Moment* a contacté l’équipe. La direction estime qu’un portrait serait positif pour l’équipe. On ne peut pas dire que le Cardinal Stadium croule sous le poids des culs, même en période de victoire. J’ai ensuite pensé la refiler à Bain, laisser Bain lui pourrir la vie ou lui envoyer des lettres qu’elle aurait mis des mois à déchiffrer.

– Donc c’est une femme, mais pas un Sujet typique d’Orin. Une journaliste dure à cuire, directe, mâcheuse de chewing-gums, peut-être même sans enfant en bas âge, arrivée de New York par le train. Et, en plus, intimidante, dis-tu.

– Pas si dure ni directe que ça, mais physiquement impressionnante. Grande, mais non dépourvue d’érotisme. Une fille et demie dans toutes les directions.

– Une fille qui dominerait tout l’espace de n’importe quelle caravane.

– Arrête avec le caravanisme.

– Ma tension vient du fait que j’essaie en même temps de parler et de ramasser des rognures d’ongles qui ont ricoché sur le sol.

– La nana est immunisée contre la plupart des distractions conversationnelles standard.

– Tu as peur de perdre la main. Une fille immunisée et demie.

– J’ai parlé de distractions, pas de séduction.

– Tu évites sagement toute femme que tu estimes capable de te foutre une raclée si les choses s’enveniment.

– Elle est plus intimidante que la majorité de nos défenseurs. Mais étrangement sexy. Les premières lignes en sont gagas. Les plaqueurs n’arrêtent pas de blaguer en proposant de lui montrer le côté vraiment “surhumain” de leur portrait.

– Espérons que sa prose soit meilleure que celle de l’auteur de cet article sur le môme aveugle au printemps dernier. C’est elle qui t’a inspiré cette nouvelle peur des handicapés ?

– Écoute. Tu es bien placé pour savoir que je n’ai aucune intention de répondre sincèrement à des questions sur le linge sale de la famille, surtout venant de quelqu’un qui prend des notes en sténo. Quel que soit son charme physique.

– Toi et le tennis, toi et les saints, Soi-Même et le tennis, la Moms et le Québec et le Royal Victoria, la Moms et l’immigration, Soi-Même et l’annulation, Soi-Même et Lyle, Soi-Même et les spiritueux, Soi-Même se tuant soi-même, toi et Joelle, Soi-Même et Joelle, la Moms et C. T., toi contre la Moms, E.T.A., les films inexistants, et cætera.

– Mais tu comprends quand même que tout ça me fasse cogiter. Comment éviter d’être sincère sur ce qui concerne la Cigogne alors que j’ignore quelles seraient les réponses vraiment sincères ?

– Tout le monde a dit que tu allais regretter de ne pas être venu à l’enterrement. Mais je ne pense pas que ce soit ce qu’ils voulaient dire.

– Par exemple, est-ce que la Cigogne s’est dézinguée avant que C. T. emménage à l’étage de la MdP ou après ?

– …

– …

– C’est toi qui me demandes ça ?

– Ne me complique pas les choses, Hal.

– Ça ne me viendrait jamais à l’idée.

– …

– Juste avant. Deux, trois jours avant. C. T. avait la chambre qui est maintenant celle de deLint, à côté de celle de Schtitt, dans Comm.-Ad.

– Et papa savait qu’ils étaient… ?

– Très proches ? Je l’ignore, O.

– Tu l’*ignores* ?

– Mario le sait peut-être. Tu veux aborder la question avec Booboo, O. ?

– Ne sois pas comme ça, Hallie.

– …

– Et papa… la Cigogne folle s’est foutu la tête dans le four ?

– …

– …

– Le four à micro-ondes, O. Le micro-ondes-rôtissoire près du frigo, côté congélo, sur le plan de travail, sous le placard où on range les assiettes et les bols, à gauche quand tu es face au frigo.

– Un four à micro-ondes.

– Tu me reçois 5 sur 5, O.

– Personne n’a parlé de micro-ondes.

– Tout le monde en a parlé, je pense. À l’enterrement.

– Je vois ce que tu veux dire, ne t’inquiète pas.

– …

– Et on l’a retrouvé où ?

– 20 sur 28, ça fait quoi, 65 % ?

– Ce n’est pas tout ce que…

– Le micro-ondes était dans la cuisine, comme je te l’ai déjà expliqué, O.

– Très bien.

– Très bien.

– Alors d’accord. Maintenant qui, d’après toi, entretient le mieux son souvenir, verbalement : toi, C. T. ou la Moms ?

– Les trois ex aequo, je dirais.

– Donc silence radio. Personne ne parle de lui. Tabou.

– Il me semble que tu oublies quelqu’un.

– Mario parle de lui. De ça.

– De temps en temps.

– Il en parle à qui et/ou à quoi ?

– À moi, ça fait un, déjà.

– Donc tu en parles quand même, mais seulement avec lui et seulement après qu’il a abordé le sujet.

– Orin, j’ai menti. Je n’ai pas encore commencé le pied droit. J’avais peur de changer mon angle d’approche des ongles. Le pied droit, c’est un angle tout à fait différent. J’ai peur que la magie soit dépendante du pied gauche. Je suis comme ton première ligne superstitieux. Le fait d’en parler a rompu le charme. Maintenant je suis inhibé et timoré. J’étais assis sur le bord du lit, avec le genou droit sous le menton, calme, j’étudiais le pied, figé dans une terreur aborigène. Et je mentais à mon propre frère.

– Puis-je te demander qui l’a découvert ? Son… qui l’a découvert dans le four ?

– Un certain Harold James Incandenza, à l’âge très avancé de treize ans.

– C’est toi qui l’as découvert ? Pas la Moms ?

– …

– …

– À mon tour, puis-je te demander pourquoi cet intérêt soudain après quatre ans et 216 jours, dont deux ans durant lesquels tu n’as pas appelé une seule fois ?

– Je te répète que je ne me sens pas à l’aise pour ne pas répondre aux questions d’Helen si je ne maîtrise pas ce que je ne dis pas.

– Helen. Donc tu l’as fait.

– Voilà pourquoi.

– Je suis toujours figé, au fait. L’inhibition qui détruit la magie empire. C’est pour ça que Pemulis et Troeltsch ne parviennent jamais à conforter leur avance. Le terme standard est la Pression. Le coupe-ongles est en position, les lames de part et d’autre de l’ongle. Seulement je n’arrive pas à atteindre le stade inconscient du coupage effectif. Peut-être parce que je viens de ramasser ceux qui ont ricoché. La corbeille m’a l’air toute petite et très loin, tout à coup. J’ai détruit la magie en t’en parlant au lieu de me contenter de laisser faire. Expédier l’ongle vers la corbeille ressemble maintenant à un exercice de télémachie.

– Tu veux dire télémétrie ?

– Comme c’est fâcheux. Quand le talent te quitte, il te quitte.

– Écoute…

– Le plus simple serait que tu me poses toutes les répugnantes questions auxquelles tu ne veux pas répondre. C’est peut-être ta seule chance. En général, je ne parle pas de ça.

– Elle était là ? La P.G.O.A.T. ?

– Joelle n’est pas venue ici depuis votre séparation. Tu étais au parfum. Soi-Même la voyait à la brownstone, pour tourner. Je suis certain que tu es beaucoup mieux informé que moi de ce qu’ils manigançaient, Joelle et Soi-Même. Soi-Même a disparu sous terre également. C. T. se chargeait déjà de presque toute l’administration quotidienne. Soi-Même est resté enfermé dans ce petit cabinet de postproduction à côté du labo pendant un bon mois. Mario lui apportait ses repas et… tout ce qu’il fallait. Quelquefois il mangeait avec Lyle. Je ne pense pas qu’il soit remonté au niveau du sol au cours de ce mois, sauf une fois pour une purge et une désintoxication de deux jours à Belmont chez McLean. C’était environ une semaine après son

retour. Il avait passé trois jours quelque part pour raison professionnelle, me semble-t-il. En rapport avec le cinéma. Peut-être en compagnie de Lyle, parce que Lyle n'était pas dans la salle de muscu. Je sais que Mario n'était pas parti avec lui et qu'il n'était au courant de rien. Mario ne ment pas. Difficile de dire s'il avait fini ce qu'il était en train de monter. Je parle de Soi-Même. Il a cessé de vivre le 1er avril, si tu te poses la question, voilà pour la date. Je peux t'affirmer qu'il n'était pas rentré le 1er avril avant le début des matches de l'après-midi, parce que je suis passé par le labo juste après le déjeuner et il n'y était pas.

– Il a suivi une nouvelle cure de désintox, tu dis ? En mars, c'est ça ?

– La Moms en personne a refait surface et a risqué un passage extérieur pour l'y conduire, donc je suppose qu'il y avait urgence.

– Il a arrêté de boire en janvier, Hal. Joelle était catégorique sur ce point. Elle a appelé pour m'en parler, alors même que nous étions convenus de ne plus nous appeler et que je lui avais interdit de prononcer son nom en ma présence si elle continuait à jouer dans ses trucs. Elle a dit qu'il n'avait pas bu une goutte depuis des semaines. Elle n'acceptait de participer à ses projets qu'à cette condition. Elle a dit qu'il avait dit qu'il serait prêt à n'importe quoi.

– Eh bien, je ne sais pas quoi te répondre. On en était à un point où il était difficile de savoir s'il ingérait quelque chose ou non. Apparemment, au-delà d'un certain stade, ça n'a plus d'importance.

– Quand il est parti, est-ce qu'il a emporté des affaires de ciné ? Une boîte de film ? Du matériel ?

– O., je ne l'ai vu ni partir ni revenir. Il n'était pas là à l'heure des matches, c'est tout ce que je sais. Freer m'a battu à plate couture. 4-1, 4-2, quelque chose, et on a été les premiers à finir. Je suis passé à la MdP pour une lessive urgente avant le dîner. C'était vers 16 h 30. Quand je suis entré, j'ai tout de suite remarqué quelque chose.

– Et tu l'as trouvé.

– J’ai d’abord voulu aller chercher la Moms, puis je me suis ravisé, j’ai voulu aller chercher C. T., puis je me suis ravisé, j’ai voulu aller chercher Lyle et, finalement, le premier adulte responsable sur qui je suis tombé a été Schtitt. Qui a été irréprochable, rapide, efficace, raisonnable à tout point de vue. C’était l’homme de la situation et, au bout du compte, celui vers qui j’aurais dû me tourner en premier lieu.

– Je croyais qu’un micro-ondes ne pouvait fonctionner qu’avec la porte fermée. À cause de l’oscillation des micro-ondes à l’intérieur. Que c’était comme une ampoule de frigo ou un mécanisme à lecture seule.

– Tu oublies l’ingéniosité technique de la personne considérée.

– Et tu as été complètement traumatisé par le choc. Il était asphuxié, irradié et/ou brûlé.

– D’après la reconstitution à laquelle nous avons procédé, il s’est servi d’un vilebrequin et d’une petite scie à métaux pour faire un trou de la taille de sa tête dans la porte du four puis, après y avoir inséré ladite tête, il a soigneusement rempli le vide autour du cou avec une bourre de papier alu.

– Ça m’a l’air d’un bricolage de fortune fait à la va-vite.

– Tu peux toujours critiquer. Mais ce n’était pas une entreprise esthétique.

– …

– Et on a trouvé une grande bouteille de Wild Turkey à moitié pleine sur le plan de travail, avec une faveur en bolduc rouge autour du col.

– Du col de la bouteille, du goulot.

– Exact.

– Donc il n’avait pas arrêté de boire, en fait.

– Ça me paraît logique, O.

– Et il n’a pas laissé de mot, de vidéo testamentaire, de communiqué d’aucune sorte ?

– O., je sais que tu sais très bien que non. Maintenant tu me demandes des trucs que je sais que tu sais, en plus de le critiquer et de lui reprocher

son alcoolisme alors que tu n'étais pas là, ni même à l'enterrement. Bon, est-ce qu'on en a terminé ? J'ai de longs ongles de pied qui m'attendent, ici.

– Vous avez reconstitué la scène, dis-tu.

– Sans compter que j'ai un livre à rendre à la bibliothèque. J'avais complètement oublié. Merde.

– "Reconstitué la scène…" Tu veux dire par là que quand tu l'as découverte, la scène, elle était… comment… déconstruite ?

– Allons, pas toi, O. ! Tu sais combien il détestait ce mot…

– Bon, brûlé, alors. Il était très très gravement brûlé.

– …

– Non, attends. Asphuxié. La bourre de papier alu était destinée à maintenir le vide dans un espace qui s'évacue automatiquement dès que le magnétron a commencé à osciller et à générer les micro-ondes.

– Magnétron ? Depuis quand tu t'y connais en magnétrons et oscillateurs ? Tu es bien ce frère à qui il faut toujours rappeler dans quel sens on tourne la clé de contact d'une voiture ?

– Une brève liaison avec un Sujet qui a été mannequin dans des ventes d'électroménager.

– …

– Un type de mannequinat extrêmement pénible. Elle devait rester debout sur une immense Lady Susan[II] rotative, en maillot de bain, avec une cuisse tournée vers l'intérieur et une main tendue, paume vers le haut, pour montrer l'appareil à côté d'elle. Debout, à sourire et à tournoyer jour après jour. Elle passait la moitié de la soirée à essayer de retrouver l'équilibre.

– Est-ce que ce Sujet t'aurait par hasard expliqué le principe de la cuisson par micro-ondes ?

– …

– Ou alors est-ce que tu as, par exemple, déjà essayé de cuire une pomme de terre, disons, dans un four à micro-ondes ? Est-ce que tu sais

qu’il faut ouvrir la pomme de terre avant d’allumer le four ? Et, si oui, est-ce que tu sais pourquoi ?

– Seigneur.

– Le médecin légiste du B.P.D.[81] a expliqué que l’accumulation des pressions internes a été presque instantanée et d’une puissance équivalente à deux bâtons de TNT.

– Dieu du ciel, Hallie.

– D’où la nécessité de reconstituer la scène.

– Seigneur.

– Rassure-toi. Rien ne garantit que quelqu’un te l’aurait dit, même si tu étais venu au service funèbre. Moi-même je n’étais pas très volubile à ce moment-là. Il paraît que j’accusais le coup, que j’étais traumatisé pendant toute cette période. Ce que je me rappelle surtout, c’est qu’on parlait beaucoup, à mi-voix, de mon état psychique. À tel point que je m’amusais à entrer et à sortir des pièces à l’improviste, juste pour le plaisir de constater que les conversations s’arrêtaient en plein milieu d’une phrase.

– Oh, putain, ça a dû être un traumatisme énorme.

– Ta sollicitude me touche beaucoup, vraiment.

– …

– Il y a eu comme un consensus autour de ce traumatisme. Rusk et la Moms ont commencé à se renseigner auprès de grands psychologues spécialistes du deuil et du trauma quelques heures après ma découverte. J’ai été placé directement en traitement intensif. J’ai dû suivre une thérapie deuil-trauma quatre jours par semaine pendant plus d’un mois, d’avril à mai, en plein pendant la préparation de la tournée estivale. J’ai perdu deux places dans le classement des 14 ans à cause de tous les matches auxquels je n’ai pas pu participer. J’ai raté les qualifs sur surface dure et j’aurais même raté Indianapolis si… si je n’avais pas fini par piger leur technique thérapeutique.

– Mais ça t’a aidé finalement. La thérapie.

– Les dernières séances ont eu lieu dans ce bâtiment professionnel de Comm. Ave., tu sais, juste après la Sunstrand Plaza à la hauteur de Lake Street, celui en brique couleur sauce Thousand Island devant lequel on passe quatre jours par semaine quand on court. Qui eût cru qu'un des plus grands spécialistes continentaux du deuil exerçait au coin de la rue ?

– Je suis sûr que la Moms voulait éviter de t'envoyer trop loin de sa toile, au cas où.

– Ce conseiller en deuil insistait pour que je l'appelle par son prénom, que j'ai oublié. Un grand type charnu et rougeaud, avec des sourcils démoniaques synclinaux et de petits chicots gris en guise de dents. Et une moustache. Il avait toujours un reste de morve dans sa moustache. J'ai commencé à bien la connaître, cette moustache. Une figure injectée de sang comme peut l'être celle de C. T., parfois. Et ne parlons même pas de ses mains.

– La Moms a demandé à Rusk de te confier à un superpro pour ne pas se sentir coupable d'avoir pratiquement scié elle-même le trou dans la porte du micro-ondes. Entre autres petites opérations de culpabilisation et déculpabilisation. Elle a toujours pensé que Soi-Même ne se limitait pas à travailler avec Joelle. Pauvre vieux Soi-Même, lui qui n'a jamais eu d'yeux que pour la Moms.

– C'était un sacré bonhomme, O., ce conseiller. Une séance avec Rusk, à côté, c'était une ballade sur l'Adriatique. Il ne me lâchait pas : "Qu'avez-vous ressenti, que ressentez-vous, comment vous sentez-vous quand je vous demande ce que vous ressentez ?"

– Rusk m'a toujours fait penser à un jeunot qui essaie de dégrafer le soutif d'un Sujet, à sa façon de te chercher des poux dans la tête comme pour t'ouvrir le crâne.

– Le gars était insatiable et terrifiant. Ces sourcils, cette face de couenne, ces petits yeux vides. À aucun moment il n'a détourné le regard, il

m’a maté fixement tout le long. Six semaines de supplice, de conversations professionnelles plus chiantes que tout ce que tu peux imaginer.

– Avec cet enfoiré de C. T. qui transportait déjà sa collection de godasses à plateforme, ses postiches à la noix et son StairMaster à l’étage de la MdP.

– Un vrai cauchemar. Je ne comprenais pas ce que voulait ce type. Je suis allé à la bibliothèque de Copley Square pour éplucher le rayon deuil. Pas de disquettes. Que des livres. J’ai lu Kübler-Ross, Hinton. Je me suis tapé Kastenbaum et Kastenbaum. J’ai lu des trucs genre *Sept choix ou Comment aborder une nouvelle vie après la perte d’un être cher*[82] d’Elizabeth Harper Neeld, un pavé de 352 pages de guimauve. J’ai isolé les symptômes typiques parfaits : déni, compensation, colère, nouveau déni, dépression. J’ai étudié les sept choix possibles, longuement, en pesant le pour et le contre de chacun. J’ai cherché des indications étymologiques sur le mot *acceptation* en remontant à Wyclif et à la langue d’oc du XIV^e^ siècle en France. Le conseiller en deuil n’a mordu à rien de tout ça. C’était comme un de ces cauchemars où tu potasses à mort un examen et où, le jour J, toutes les questions sont en hindi. J’ai même essayé de lui dire que Soi-Même était malheureux, atrabilaire, à côté de la plaque la plupart du temps, que la Moms et lui ne se parlaient presque plus, que même le travail et le Wild Turkey ne l’aidaient plus, qu’il était accablé par le film qu’il était en train de monter et jugeait si mauvais qu’il ne voulait même pas le diffuser. Que… que l’issue finale était probablement un soulagement, au fond.

– Soi-Même n’a pas souffert, alors. Dans le micro-ondes.

– D’après le légiste du B.P.D. qui a dessiné le contour des chaussures de Soi-Même à la craie sur le sol, dix secondes au maximum. Il a dit que la montée en pression avait dû être à peu près instantanée. Ensuite il a montré les murs de la cuisine. Et puis il a vomi. Le légiste.

– Dieu du ciel, Hallie.

– Mais le conseiller en deuil a tout rejeté en bloc, même l'aspect "au moins il ne souffre plus" qui, selon Kastenbaum et Kastenbaum, est un signe d'acceptation clair comme une enseigne au néon. Ce psy s'accrochait comme un monstre de Gila. Je suis même allé jusqu'à lui dire que je ne ressentais rien.

– Ce qui était une fiction.

– Bien sûr que c'était une fiction. Qu'est-ce que je pouvais faire ? J'étais paniqué. Ce mec était un cauchemar. Sa gueule surplombait son bureau comme une lune hypertendue, sans jamais se détourner. Avec cette rosée luisante de mucus sur sa moustache. Et je ne te parle même pas de ses mains. Il était mon pire cauchemar. Là pour le coup j'étais inhibé et timoré. Ce mec était une sommité de première bourre et j'étais incapable de lui fournir ce qu'il voulait. Il me faisait clairement comprendre que je ne livrais rien. Moi qui avais toujours su livrer ce qu'il fallait auparavant.

– Tu étais notre fournisseur officiel, Hallie, aucun doute là-dessus.

– Sauf que, là, tu avais cette sommité avec des références encadrées sur chaque centimètre carré de ses murs qui ne bougeait pas et refusait de me dire ce qu'il voulait que je lui livre. On peut critiquer Schtitt et deLint autant qu'on veut mais, au moins, ils te font savoir avec précision ce qu'ils attendent de toi. Idem pour Flottman, Chawaf, Prickett, Nwangi, Fentress, Lingley, Pettijohn, Ogilvie, Leith ou même la Moms : ils t'annoncent ce qu'ils attendent de toi dès le premier jour de classe. Mais avec ce fils de hutte : que dalle.

– Tu étais sûrement en état de choc, aussi.

– O., c'était de pire en pire. Je perdais du poids. Je ne dormais plus. C'est à ce moment-là que les cauchemars ont débuté. Je rêvais sans arrêt d'un visage sur le sol. J'ai de nouveau perdu contre Freer, puis contre Coyle. Je suis allé jusqu'au troisième set contre Troeltsch. J'ai eu des B à deux exams différents. Je ne pouvais plus me concentrer sur autre chose. J'étais obsédé par la peur de rater ma thérapie de deuil. Par la peur que ce

professionnel n’aille raconter à Rusk et Schtitt et C. T. et la Moms que je ne pouvais rien livrer.

– Je regrette de ne pas avoir été là.

– Ce qu’il y a de bizarre, c’est que, plus je m’affolais, plus je perdais, plus j’étais insomniaque, plus tout le monde était content. Le conseiller en deuil me félicitait pour mon air hagard. Rusk a dit à deLint que le conseiller en deuil avait dit à la Moms que ça commençait à fonctionner, que je commençais à faire mon deuil, mais que c’était un long processus.

– Long et coûteux.

– Exact. Je désespérais. Je pressentais déjà que toute cette thérapie allait foirer, que je ne livrerais jamais les bonnes choses, que ça ne finirait jamais. Que je continuerais à avoir ces interfaces kafkaïennes avec ce gars jour après jour, semaine après semaine. On était alors en mai. Le tournoi continental sur terre battue, où j’avais atteint le quatrième tour l’année précédente, approchait mais, visiblement, tout le monde pensait que j’étais à un stade crucial du long et coûteux travail de deuil et que je ne ferais pas partie du contingent pour Indianapolis si, d’ici là, je ne trouvais pas une solution de dernière minute pour livrer à ce type la bonne réponse émotionnelle. J’étais complètement à la ramasse, une épave.

– Donc tu t’es traîné en salle de muscu. Tu es allé présenter ton front à ce bon vieux Lyle.

– Lyle a été la clé. Il lisait *Feuilles d’herbe*. Il était dans une période Whitman, en mémoire de Soi-Même, disait-il. Je n’étais encore jamais allé voir Lyle avec une supplique d’aucune sorte, mais il a avoué avoir posé sur moi un regard attristé pendant que j’exsudais profusément et avoir déjà entrepris tous les efforts cérébraux nécessaires, tant ma souffrance, redoublée par le fait que j’avais été le premier des êtres chers de Soi-Même à ressentir sa perte, l’avait ému. Je me suis mis en position, je lui ai tendu mon front et expliqué ce qui se passait et que, si je ne trouvais pas le moyen de satisfaire ce pro du deuil, j’allais finir dans une cellule capitonnée

quelque part. L'intuition de Lyle était que j'avais pris le problème par le mauvais bout. J'étais allé à la bibliothèque et je m'étais comporté comme un *étudiant* du deuil. Ce que je devais potasser, c'était le rayon destiné aux professionnels *eux-mêmes.* Il fallait que j'aborde la question du point de vue du pro. Comment pouvais-je savoir ce que voulait un professionnel si j'ignorais ce que sa profession exigeait qu'il veuille, etc. C'était simple, a-t-il dit. Je devais épouser sa façon de voir, a dit Lyle, si je voulais le dominer. C'était tellement contraire à mon système habituel de préparation à livrer des choses que ça ne m'était même pas venu à l'idée, m'a-t-il expliqué.

– Lyle a dit tout ça ? Ça ne lui ressemble pas.

– Une petite lueur a jailli en moi pour la première fois depuis des semaines. J'ai appelé un taxi, toujours en serviette de bain. J'ai sauté dedans avant même qu'il s'arrête devant le portail. J'ai dit : "À la plus proche bibliothèque approvisionnée en littérature de pointe pour professionnels du deuil, et vite !" Et cætera et cætera.

– Le Lyle que j'ai connu n'était pas un spécialiste dans l'art de satisfaire les sommités.

– Quand je me suis pointé chez le thérapeute le lendemain, j'étais un autre homme, impeccablement préparé, imperturbable. Tout ce que je redoutais chez le bonhomme, les sourcils, la musique multiculturelle de la salle d'attente, le regard implacable, la moustache croûtée, les petites dents grises, même les mains… je t'ai dit que ce thérapeute cachait tout le temps ses mains sous son bureau ?

– Mais tu as réussi. Ton travail de deuil a satisfait tout le monde, c'est ça ?

– Voici ce que j'ai fait. Je suis arrivé chez lui complètement furax. Je l'ai accusé d'inhiber mon procès de deuil en refusant de valider mon absence de sentiments. Je lui ai affirmé que je lui avais déjà tout dit. J'ai employé un langage vulgaire et argotique. Je lui ai dit que j'en avais rien à foutre de tous ses titres et diplômes. Je l'ai traité de con. Je lui ai demandé

ce qu'il me voulait, à la fin, putain de merde. Tout mon comportement était paroxystique. Je lui ai répété que je ne ressentais rien, ce qui était vrai. Je lui ai dit qu'il avait l'air de vouloir me culpabiliser de ne rien ressentir. Tu remarqueras que j'avais subtilement inséré des termes du jargon d'un pro du deuil, tels que *valider*, *procès* au sens de processus, *culpabiliser*. Sortis tout droit de la bibliothèque.

– La différence, c'est que cette fois tu savais te déplacer sur le court, tu savais d'instinct où étaient les lignes, dirait Schtitt.

– Le thérapeute m'a encouragé à continuer avec mes sentiments paroxystiques, à nommer et à faire honneur à ma colère. Il était tout content et excité quand je lui disais rageusement que je refusais catégoriquement de ressentir un iota de culpabilité. Enfin quoi, je lui ai dit, j'aurais dû perdre encore plus vite contre Freer pour pouvoir rentrer plus tôt à la MdP et empêcher Soi-Même de se tuer ? Ce n'était pas ma faute, je lui ai dit. Ce n'est pas ma faute si c'est moi qui l'ai trouvé, j'ai gueulé ; je n'avais plus que des chaussettes noires de ville, j'avais une lessive urgente et légitime à faire. Je me tapais furieusement sur le sternum en répétant que, au nom du ciel, ce n'était pas ma faute si…

– Si quoi ?

– C'est exactement ce qu'a dit le thérapeute. La littérature professionnelle consacrait toute une section en caractères gras aux "Pauses abruptes dans le discours de grand affect". Le thérapeute était maintenant penché très en avant, plié en deux à la hauteur de la taille. Il avait les lèvres humides. J'étais dans La Zone, thérapeutiquement parlant. Je me sentais maître du jeu pour la première fois depuis longtemps. J'ai détourné les yeux. Si j'avais faim, j'ai bredouillé.

– Hein ? Pardon ?

– C'est exactement ce qu'il a dit, le thérapeute. J'ai bredouillé que ce n'était rien, que ce n'était absolument pas ma faute si j'avais eu cette réaction en franchissant la porte d'entrée de la MdP, avant d'aller dans la

cuisine pour descendre au sous-sol et de trouver Soi-Même avec la tête dans ce qui restait du micro-ondes. Quand j'étais encore dans le vestibule, en train d'essayer de retirer mes godasses sans poser le sac de linge sale sur le tapis blanc, en sautillant à cloche-pied, je ne pouvais pas avoir la moindre idée de ce qui s'était passé. Je lui ai dit que personne ne pouvait maîtriser ses premières pensées ou réactions inconscientes en entrant dans une maison. Je lui ai dit que ce n'était pas ma faute si ma première pensée inconsciente avait été…

– Quoi, bon Dieu, quoi ?

– *"Que quelque chose sentait délicieusement bon !"* j'ai crié. La puissance de mon cri a presque repoussé le thérapeute en arrière sur son siège en cuir. Un ou deux diplômes sont tombés du mur. Je me suis arc-bouté sur mon siège en non-cuir comme pour un atterrissage en catastrophe. J'ai plaqué une main sur chaque tempe et je me suis balancé d'avant en arrière en pleurant. Entre un sanglot et un cri, je lui ai dit que je n'avais pas mangé depuis quatre heures, que j'avais bossé dur, que j'avais joué dur et que je crevais de faim. Que j'avais eu l'eau à la bouche tout de suite en franchissant le seuil. Que ma première réaction avait été que, mince alors, quelque chose sentait *délicieusement* bon !

– Mais tu t'es pardonné.

– Je me suis donné l'absolution dans les sept dernières minutes de la séance, sous les yeux totalement approbateurs du thérapeute du deuil. Il était en extase. À la fin, je jure que son côté du bureau était soulevé à un demi-mètre du sol, il lévitait devant ma crise de nerfs conforme en tout point au manuel professionnel, l'authenticité de mon affect, de mon trauma, de ma culpabilité, de mon chagrin archétypal à faire péter les tympans, puis de mon absolution.

– Jésus-Christ en jet-ski, Hallie.

– …

– Mais tu as réussi. Tu as vraiment fait ton deuil et tu vas pouvoir m’expliquer à quoi ça ressemble, comme ça j’aurai quelque chose de générique mais de convaincant à dire sur la perte et le chagrin à Helen pour *Moment*.

– Mais j’ai omis quelque chose : le plus cauchemardesque de tout chez ce ponte de la thérapie du deuil, c’était que ses mains n’étaient jamais visibles. L’horreur de ces six semaines se confond avec la question des mains de ce mec. Des mains qui n’ont jamais émergé de sous son bureau. Comme si ses bras s’arrêtaient au coude. Outre l’analyse des résidus sur sa moustache, j’ai passé une bonne partie de chaque heure à essayer d’imaginer la configuration et l’activité de ces mains là-dessous.

– Hallie, laisse-moi juste te demander un truc et, ensuite, je n’y reviendrai plus jamais. Tu m’as laissé entendre que le plus traumatisant avait été le fait que la tête de Soi-Même avait explosé comme une patate pas coupée.

– Et puis, le dernier jour de la thérapie, la veille de la sélection des équipes A pour Indianapolis, après que j’ai eu enfin livré ce qu’il fallait, que mon trauma émotionnel a été professionnellement découvert, diagnostiqué, contenu et géré, quand j’ai enfilé mon sweat et que je me suis avancé devant le bureau en lui tendant une main tremblante et reconnaissante qu’il ne pouvait décemment pas refuser, et qu’il s’est levé pour me tendre la sienne, j’ai finalement compris.

– Ses mains étaient difformes ou quelque chose comme ça.

– Elles n’étaient pas plus grandes que celles d’une fillette de quatre ans. C’était surréaliste. Cette sommité massive, avec sa grosse trogne rougeaude, son épaisse moustache de morse, ses bajoues, son cou qui débordait du col de sa chemise, avait des mains minuscules, roses, sans un poil, lisses comme la peau des fesses, délicates comme des coquillages. La cerise sur le gâteau. J’ai à peine eu le temps de sortir de son cabinet avant que ça commence.

– L’hystérie cathartique post-traumatique, le retour du refoulé. Tu t’es effondré.

– J’ai foncé dans les toilettes du hall. Je riais si hystériquement que j’avais peur d’être entendu par les parodontistes et les experts-comptables de part et d’autre des toilettes. J’étais assis sur un chiotte, les mains sur la bouche, je tapais des pieds par terre, je tapais de la tête contre les cloisons dans une euphorie hystérique. Si tu avais vu ces mains !

– Mais tu as passé le cap et maintenant tu peux me faire une esquisse de l’impression générale.

– Mon impression générale, c’est que je retrouve enfin mes forces pour le pied droit. La magie est revenue. Je n’ai pas besoin d’aligner les vecteurs vers la corbeille. Je ne réfléchis même pas. Je me fie à l’instinct. Comme dans ce moment de celluloïd quand Luke retire son casque-viseur high-tech.

– Quel casque ?

– Tu sais bien sûr que les ongles humains sont les vestiges des griffes et des cornes. Qu’ils sont ataviques, comme le coccyx et les cheveux. Qu’ils se développent *in utero* bien avant le cortex cérébral.

– Qu’est-ce que tu me chantes ?

– Que, au cours du premier trimestre, nous perdons nos branchies mais ne sommes encore qu’une sorte de vessie pleine de fluide spinal avec une queue rudimentaire, des follicules pileux et de tout petits bouts de griffes et de cornes résiduelles.

– Tu dis ça pour me mettre mal à l’aise ? Est-ce que mes questions t’ont fait vriller ? Est-ce que ça a réactivé le chagrin ?

– Encore une confirmation, une seule. L’intérieur de la caravane. Il y avait un objet ou un trio d’objets contigus répondant au schéma chromatique suivant : brun, lavande et, soit vert menthe, soit jaune jonquille.

– Je te rappellerai quand tu auras retrouvé tes esprits, si tu veux. D’ailleurs, ma jambe commence à se friper dans le jacuzzi.

– Je serai là. Je dois encore soumettre un pied entier à la magie. Je ne veux pas altérer le moindre détail. Je suis prêt à reprendre le coupe-ongles. Ça va être bon, je le sais.

– Un couvre-lit. Une sorte de couvre-lit afghan sur le canapé en chintz. Jaune fluorescent plutôt que jonquille.

– Et le mot est *asphyxié*. Tire quelques jolis ballons en forme d'œuf pour nous tous, O. Le prochain son que tu entendras sera désagréable », dit Hal en tenant le téléphone près de son pied, avec une expression de concentration intense.

OceanofPDF.com

○

6 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

L’éclairage halogène blanc sur la surface composite verte donne à la lumière des courts couverts de Port Washington Tennis Academy une couleur de pomme acidulée. Pour les spectateurs de la galerie vitrée, les duos de joueurs qui évoluent en dessous ont une peau de teinte reptilienne, une sorte de pâleur genre mal de mer. Cette rencontre annuelle est un événement énorme : les équipes A et B des deux académies, messieurs et dames, simples et doubles, catégories 14 ans et moins, 16 ans et moins, 18 ans et moins. Trente-six courts s’étendent à partir d’une extrémité de la galerie sous un très chic système de Poumon tout climat permanent à trois dômes.

Une équipe de tennis junior est constituée de six personnes, le joueur le mieux classé joue le premier simple contre le mieux classé de l’équipe adverse, le n° 2 contre le n° 2 et ainsi de suite jusqu’au n° 6. Après les six simples, il y a trois doubles ; généralement, ce sont les deux meilleurs

joueurs de simple qui disputent le double n° 1 – avec parfois des exceptions, par ex. les jumelles Vaught, ou encore Schacht et Troeltsch, qui occupent le bas du classement de l'équipe B de simple des 18 ans mais jouent le double n° 2 dans l'équipe A des 18 ans d'E.T.A. parce qu'ils jouent en double depuis leur plus jeune âge à Philly et ont acquis une telle expérience et une telle aisance ensemble qu'ils égalent les n° 3 et n° 4 de l'équipe A de simple des 18 ans, Coyle et Axford, lesquels préfèrent éviter les doubles, d'ailleurs. Ça semble compliqué, et probablement assez inintéressant – sauf si vous jouez.

Les vainqueurs d'un tournoi normal entre deux équipes juniors sont ceux qui remportent le plus grand nombre de matches sur les neuf prévus, tandis que cette gigantesque confrontation de début novembre entre E.T.A. et P.W.T.A. en compte 108. Un score nul de 54 à 54 est extrêmement improbable – une chance sur 2 puissance 27 – et ne s'est jamais produit en neuf ans. La rencontre a toujours lieu à Long Island parce que P.W.T.A. dispose de splendides courts couverts. Chaque année, l'académie qui perd doit monter sur les tables du dîner de clôture et chanter une chanson vraiment idiote. On raconte que les Présidents des deux écoles se livrent en privé à une transaction encore plus embarrassante, mais personne ne sait exactement de quoi il s'agit. L'an dernier, Enfield a perdu 57-51 : Charles Tavis n'a pas prononcé un mot dans le bus du retour, mais il est allé plusieurs fois aux toilettes.

Mais l'an dernier, E.T.A. n'avait pas John Wayne, et l'an dernier, H. J. Incandenza n'avait pas encore explosé, compétitivement. John Wayne, anciennement de Montcerf, Québec – une ville connue pour ses mines d'amiante, à dix bornes environ du barrage Mercier, lui-même tristement célèbre pour sa solidité douteuse –, anciennement junior n° 1 du Canada à seize ans et n° 5 dans le classement général informatisé de l'Association de tennis de l'O.N.A.N. (A.T.O.N.A.N.), fut enfin recruté avec succès par Gerhardt Schtitt et Aubrey deLint au printemps dernier en considérant que

deux années gratuites dans une académie américaine lui permettraient peut-être de sauter les deux saisons obligatoires de tennis universitaire de haut niveau et de passer pro dès l'âge de dix-neuf ans avec une expérience plus que suffisante de la compétition. Ce raisonnement n'était pas sans fondement, vu que les programmes des quatre meilleures académies de tennis américaines ressemblent beaucoup au circuit ATP en termes de voyages épuisants et de stress continuel. John Wayne, actuellement n° 3 des 18 ans de l'A.T.O.N.A.N. et n° 2 de l'USTA (le Canada, sous la pression de la Province, l'a disqualifié comme émigré), a atteint, en cette Année des sous-vêtements pour adultes incontinents Depend, les demi-finales juniors des Internationaux de France et de l'U.S. Open et n'a perdu contre aucun Américain en sept rencontres et une douzaine de tournois majeurs. Il talonne le n° 1 américain, un Indépendant[83] de Floride, Veach, qui ne le devance que de quelques points sur l'ordinateur de l'USTA et ne l'a pas encore affronté cette année en match officiel car il le craint, assure-t-on, et l'évite en se cachant à Pompano Beach sous prétexte de soigner une élongation à l'aine depuis quatre mois afin de préserver son classement. Il est attendu dans deux semaines au WhataBurger Invitational en Arizona, ce Veach, un tournoi pour les 18 ans qu'il a remporté l'année passée à l'âge de dix-sept ans seulement, mais, comme il sait que Wayne sera présent, toutes sortes de spéculations circulent. Selon le compteur A.T.O.N.A.N., c'est un jeune Argentin récupéré par l'Académie mexicaine de Vera Cruz qui est n° 1, bat tout le monde et a gagné cette année trois des quatre tournois du Grand Chelem, exploit que personne n'avait accompli depuis un Tchèque nommé Lendl, qui s'est retiré du Show et suicidé bien avant l'avènement de l'ère sponsorisée. Bref, on peut considérer que Wayne est n° 1.

Et il a été établi que Hal Incandenza, l'an dernier 43e à l'échelle nationale, joueur respectable mais qui ne cassait certainement pas la baraque et oscillait entre la 4e et la 5e place dans l'équipe A de l'Académie des 16 ans en simple messieurs, a fait un tel bond compétitif de plateau en

plateau que, cette année – qui s'achève, la division des produits absorbants Depend de Kimberly-Clark Corp. devant bientôt céder la place au plus offrant pour l'année suivante –, Incandenza, qui a, ne l'oublions pas, tout juste dix-sept ans, est n° 4 national, n° 6 A.T.O.N.A.N. et n° 2 de l'équipe A d'E.T.A. des 18 ans. Ces explosions compétitives se produisent de temps en temps. À l'Académie, personne ne parle de cette explosion à Hal, de même qu'on évite un lanceur dont on n'arrive pas à retourner la balle au base-ball. Le jeu délicat, lifté, plutôt cérébral de Hal n'a pas changé mais, cette année, il a plus de niaque. Il a perdu sa fragilité, son air absent sur le court, et semble frapper dans les angles sans même y penser. Quand on voit ses statistiques de fautes directes, on a l'impression qu'il manque des zéros.

Le jeu de Hal se fonde sur l'attente. Il teste, il picore, jusqu'à ce qu'un angle s'ouvre. Mais jusque-là il teste. Il fatigue l'adversaire, il l'épuise. Trois d'entre eux, l'été dernier, ont dû demander de l'oxygène pendant les pauses[84]. Ses balles de service fusent, comme mues par un élastique caché en diagonale. Soudain, après quatre étés à frapper mille services par jour contre personne, Hal a acquis le meilleur kick qu'on ait jamais vu chez un gaucher sur le circuit junior. Schtitt dit de Hal Incandenza que c'est un « revenant » et, parfois, pendant les entraînements, il pointe sa règle vers lui avec affection à travers l'imposte de sa cabine d'observation.

La plupart des matches de simples A sont en cours. Sur le 3, Coyle et son homme se livrent à un interminable échange papillonnant. L'adversaire musculeux mais lent de Hal essaie de reprendre son souffle, penché en avant, tandis que Hal rajuste tranquillement son cordage, debout. Le géant Paul Shaw, sur le n° 6, fait rebondir sa balle huit fois avant de servir. Jamais sept ou neuf.

Et John Wayne est incontestablement le meilleur joueur masculin qu'ait connu Enfield Academy depuis plusieurs années. Il a été repéré d'abord par feu le Dr James Incandenza à l'âge de six ans, il y a onze étés de cela, quand Incandenza réalisait un film en super-8 froidement conceptuel – l'un

de ses premiers – sur les gens nommés John Wayne comme l'acteur historique John Wayne, film censuré au montage à la demande de l'irascible papa de Wayne, qui a exigé que les séquences avec son fils soient retirées parce que le titre contenait le mot *Homo*[85].

Sur le n° 1, John Wayne est au filet et le meilleur joueur de Port Washington fait un lob. Une merveille : la balle s'élève lentement, frôle le réseau de poutres et de lampes du court couvert et retombe avec la légèreté d'une plume : jolie fonction quadratique de la fluorescence verte, tournoiement des coutures. John Wayne rétropédale et vole vers elle. Un joueur digne de ce nom peut prédire, rien qu'à la façon dont la balle est éjectée par le cordage, si le lob sera réussi ou non. Sans avoir besoin de calculer, étonnamment. Les entraîneurs répètent tellement aux joueurs ce qu'il faut faire que ça devient automatique. Le jeu de Wayne possède ce que l'on pourrait appeler une beauté automatique. Quand le lob a commencé à s'élever, il a reculé en gardant les yeux sur la balle jusqu'à ce qu'elle atteigne le sommet de sa trajectoire et entame sa descente en jetant mille ombres sur la batterie de lumières suspendues au faux plafond ; puis il a tourné le dos à la balle et sprinté vers l'endroit où elle était censée atterrir. Censée. Il n'a pas besoin de situer de nouveau la balle avant qu'elle ne touche le court vert juste devant la ligne de fond. À présent il contourne le rebond, toujours en sprintant. Il y a quelque chose de vaguement méchant dans son attitude. Il vient se placer à côté de la balle dans sa seconde phase ascendante à la manière dont on accoste quelqu'un qu'on veut frapper, effectue une demi-volte en suspension et, d'un coup de fouet de son énorme bras droit, envoie un passing-shot le long de la ligne, prenant à revers le gars de Port Washington qui avait joué pourcentage et suivi son beau lob au filet. Le gars applaudit avec le talon de la main contre son tamis pour saluer le joli coup tout en jetant un œil à son équipe d'entraîneurs dans la galerie. La vitre des spectateurs est à la hauteur du sol et les joueurs se trouvent en contrebas sur les courts qui ont été encastrés dans une espèce de fossé

creusé il y a fort longtemps : certains clubs du Nord-Est aiment les courts enfouis parce que la terre sert d'isolant et permet de réduire le coût d'entretien une fois que les Poumons sont dressés. La vitre de la galerie s'étend en surplomb derrière les courts n° 1 à 6, mais il y a un rassemblement de spectateurs dans la partie de la galerie qui domine les courts du Show, les n° 1 et 2 des 18 ans messieurs, c'est-à-dire Wayne et Hal contre les deux meilleurs de P.W.T.A. Maintenant, après le pas de danse gagnant de Wayne, on entend le bruit triste des applaudissements d'un petit public derrière la vitre ; sur les courts, les applaudissements sont étouffés et parasités par les bruits du jeu, ils évoquent des survivants pris au piège dans un abîme qui tapent pour appeler à l'aide. Le panneau de verre fait penser à un aquarium, c'est une vitre épaisse et propre qui empêche les sons de passer, de sorte que, de l'intérieur de la galerie, on a l'impression de voir 72 enfants bien musclés et déployés dans une fosse qui s'affrontent en silence. Presque tous les spectateurs portent des tenues de tennis et des survêtements en nylon aux couleurs vives ; certains ont même des serre-poignets, l'équivalent tennistique des fanions et manteaux en ragondin des supporters de football.

La force de recul consécutive à sa pirouette arrière a entraîné John Wayne dans la lourde bâche noire suspendue à quelques mètres derrière les deux côtés des 36 courts sur un système de tringles et d'anneaux, assez semblable à un rideau de douche très audacieux, bâche qui dissimule les parois tachées d'humidité de l'isolant blanc moussu et crée un étroit couloir permettant aux joueurs d'accéder à leur court sans en traverser un autre au risque d'interrompre un échange. Wayne heurte la lourde bâche et rebondit dessus dans un choc sonore. Les bruits pendant une rencontre indoor sont très forts et complexes ; ils se répercutent en écho et les échos se mélangent. Dans la galerie, inquiets, Tavis et Nwangi se mordent les doigts et deLint s'écrase le nez contre la vitre, pendant que le public applaudit poliment. Schtitt tapote tranquillement le haut de sa botte avec sa règle dans les

moments de haute tension. Mais Wayne n’est pas blessé. Tout le monde percute la bâche de temps en temps. Elle sert à ça. Elle fait toujours plus de bruit que de mal.

En bas, toutefois, ce bruit est impressionnant. Il fait trembler Teddy Schacht accroupi dans le petit couloir derrière le court n° 1 où Pemulis, dont il tient la tête, est en train de vomir, un genou à terre, dans un grand seau en plastique blanc servant à ranger les balles de rechange. Schacht doit tirer Pemulis légèrement en arrière à l’instant où le contour de Wayne saillit de la bâche renflée et menace de renverser Pemulis, ainsi peut-être que le seau, ce qui serait un spectacle lamentable. Pemulis, aux prises avec les affres de sa nausée nerveuse d’avant-match, est trop occupé à essayer de vomir en silence pour entendre le méchant bruit du coup gagnant de Wayne ou son choc contre la lourde tenture. Il fait un froid glacial ici dans le petit couloir, juste à côté de l’isolant et des poutres en I, loin des calorifères à infrarouges suspendus au-dessus des courts. Le seau en plastique est rempli de vieilles balles Wilson râpées et du petit déjeuner de Pemulis. Bien sûr, ce n’est pas inodore. Schacht passe outre. Il caresse doucement les tempes de Pemulis comme sa mère caressait les siennes quand il était malade, à Philly.

Des espèces de petites meurtrières en plastique percées dans la bâche à hauteur d’œil et intervalles réguliers permettent de voir le court depuis le couloir froid des coulisses. Schacht voit ainsi John Wayne marcher vers le poteau du filet et tourner sa carte en changeant de côté. Même dans les tournois indoor, on change de côté après chaque jeu impair. Pourquoi impair et non pair ? Personne ne le sait. Chaque court de P.W.T.A. possède, fixé au poteau de filet ouest, un deuxième poteau plus petit muni d’un double jeu de cartes, sorte de Rolodex, numérotées de 1 à 7 en gros chiffres rouges ; dans une compétition sans arbitre, le joueur est censé tourner sa carte à chaque changement, de manière que le public puisse suivre le score. De nombreux joueurs juniors oublient de tourner leur carte. Wayne est machinal en toutes choses et scrupuleux dans ses comptes. Le père de

Wayne travaille dans une mine d'amiante et, à quarante-trois ans, est de loin le plus vieux de son équipe ; il porte actuellement des masques à triple épaisseur et s'efforce de tenir le coup jusqu'à ce que John commence à gagner assez d'argent pour le tirer de là. Il n'a pas vu son fils aîné jouer depuis que celui-ci a perdu les nationalités québécoise et canadienne, l'an dernier. La carte de Wayne (la 5) est en place ; son adversaire n'a pas encore tourné la sienne. Wayne ne s'accorde jamais les 60 secondes de pause assise auxquelles il a droit pendant les changements de côté. Son adversaire, en polo bleu ciel avec WILSON et P.W.T.A. sur les manches, lui dit un truc sympa en le croisant à la hauteur du poteau. Wayne ne répond pas, ni dans un sens ni dans l'autre. Il se rend directement sur la ligne de fond de court, le plus loin de la petite fenêtre de Schacht, où il fait rebondir une balle avec la face réticulée de son stick pendant que le gars de Port Washington s'assied dans son petit fauteuil de metteur en scène en toile et s'éponge les bras (qui ne sont ni l'un ni l'autre très gros) en regardant furtivement vers la galerie derrière la vitre. Wayne est du genre boulot-boulot. Sur le court, son visage est rigide, neutre, avec le masque hypertonique des schizophrènes et des adeptes du zen. Il a tendance à regarder toujours droit devant lui. Il est extrêmement réservé. Ses émotions s'expriment dans sa vélocité. L'intelligence au service de la stratégie. Son jeu, comme ses manières en général, paraît moins vivant que non mort aux yeux de Schacht. Wayne mange et étudie seul le plus souvent. On le voit quelquefois avec deux ou trois expatriés canadiens d'E.T.A. mais, quand ils sont ensemble, ils semblent moroses. Schacht n'arrive pas à se faire une idée de ce que Wayne pense des E.U. ou de sa nouvelle nationalité. Il suppose que Wayne s'en désintéresse : ce qui compte pour lui, c'est le Show ; il sera 100 % pro, citoyen du monde, non mort où qu'il aille, sponsorisé par des marques de jus de fruits ou de crème pour la peau.

Pemulis, complètement vidé, est agité de spasmes au-dessus du seau ; son équipement et ses raquettes tendues de boyaux sous étui Dunlop sont

éparpillés à côté de ceux de Schacht dans le couloir. Ce sont les derniers à entrer en piste. Schacht doit jouer le simple n° 3 de l'équipe B des 18 ans, Pemulis le n° 6 B. Ils lambinent indéniablement. Leurs adversaires, sur les lignes de fond des courts n° 9 et 12, attendent qu'ils viennent s'échauffer, piaffent, s'étirent à la manière dont on le fait quand on est déjà étiré, font rebondir des balles flambant neuves avec leurs Wilson noires à grand tamis. Tout le corps des élèves de Port Washington Tennis Academy reçoit des raquettes Wilson gratuites et obligatoires par contrat administratif. Schacht n'a rien contre Wilson en particulier, mais il ne supporterait pas qu'une académie lui impose le choix d'une marque. Personnellement, il préfère les Head Master, ce qui est considéré comme bizarre et excentrique. Le représentant d'AMF Head va en chercher pour lui dans un vieil entrepôt envahi de toiles d'araignées où elles sont conservées depuis l'arrêt de la production induit par la révolution des grands tamis, il y a de nombreuses années. Les Head Master en aluminium ont un petit tamis parfaitement rond et un simple arceau en plastique bleu fade dans le V du cœur, si bien qu'elles ressemblent davantage à des jouets qu'à des armes. Coyle et Axford aiment le charrier à ce sujet en racontant qu'ils ont vu une Head Master en vente dans un marché aux puces ou un vide-grenier et que Schacht a intérêt à s'y rendre d'urgence. Mais Schacht, qui est historiquement proche de Mario et de Lyle dans la salle de muscu (où il est toujours fourré, même les jours de repos, à cause de son genou et de sa maladie de Crohn, pour soulager sa gêne, à tel point que deLint et Loach le mettent constamment en garde contre les risques de contracture), a l'habitude de sourire sans rien dire quand on le charrie.

« Ça va aller ? »

Pemulis répond : « Bleurp. » Il s'essuie le front d'un geste qui semble dire que c'est fini, puis se laisse hisser sur ses pieds et reste debout un instant, les mains sur les hanches, légèrement penché en avant.

Schacht se redresse et défroisse le bandage autour de son genou. « Repose-toi encore une seconde. Wayne mène largement au score. »

Pemulis renifle désagréablement. « Pourquoi ça m'arrive tout le temps ? Ça me ressemble pas.

– Ça arrive à certaines personnes, c'est comme ça.

– Ce dégobilleur pâlichon n'est pas l'un des moi dans lesquels je me reconnais. »

Schacht rassemble son équipement. « Y a des mecs qui ont les nerfs dans le bide. Cisne, Yard-Guard, Lord, toi : des sensibles du bide.

– Teddy mon pote, je ne me pointe *jamais* à une compète avec une gueule de bois. Je prends des précautions minutieuses. Pas même un sniff de gaz hilarant. Je suis toujours au lit avant 23 h 00, tout frais tout rose. »

En passant devant la fenêtre en plastique derrière le court n° 2, Schacht voit Hal Incandenza tenter un passing-shot contre le spécialiste du service-volée en face de lui, un revers slicé baroque, qu'il rate largement. La carte de Hal est déjà sur 4. Schacht fait un petit coucou que Hal ne peut pas voir. Pemulis le précède dans le couloir froid.

« Hal aussi mène au score. Encore une victoire pour les forces de la paix.

– La vache, je me sens mal, dit Pemulis.

– Ça pourrait être pire.

– Ah bon ? Explique-moi ça.

– C'était pas comme cet incident stomacal d'Atlanta. On est à couvert ici. Ni vus ni connus. Regarde cette vitre : pour Schtitt et deLint, ce qui se passe en bas est un film muet. Personne n'a rien entendu. Ils vont penser qu'on se filait des petits coups de tête pour se stimuler, mettons. Ou alors on n'aura qu'à leur dire que j'avais une crampe. C'était de la rigolade, en termes d'incident stomacal. »

Avant une compétition, Pemulis est un autre homme.

« Je suis un connard incapable. »

Schacht rit. « Tu es un des mecs les plus capables que je connaisse. Ne sois pas si dur avec toi-même.

– Je me rappelle pas avoir vomi une seule fois quand j'étais môme. Maintenant j'ai l'impression que c'est la crainte de la nausée qui me donne la nausée.

– Eh ben justement. Ne pense à rien de thoracique. Fais comme si t'avais pas d'estomac.

– J'ai pas d'estomac », dit Pemulis. Sa tête reste immobile, du moins quand il parle, en sortant du couloir. Il porte quatre sticks, une serviette blanche rugueuse des vestiaires de P.W.T.A., une boîte de balles vide remplie d'eau de Long Island à haute teneur en chlore, ouvre et referme nerveusement le zip de l'étui de sa raquette du dessus. Schacht ne porte toujours que trois sticks. Sans étui sur aucun. À part Pemulis, Rader, Unwin et quelques autres qui veulent des cordages en boyaux nécessitant des protections, personne ne met d'étui sur ses raquettes à Enfield ; c'est comme un manifeste antimode. Ceux qui en mettent affirment que c'est utile pour les boyaux. De même, pour soigner sa nonchalance, on ne rentre jamais son polo dans son short, par exemple. Ortho Stice avait l'habitude de s'entraîner en jean noir coupé, jusqu'à ce que Schtitt envoie Tony Nwangi pousser une gueulante. Chaque académie a son propre style ou antistyle. Les gars de P.W.T.A., qui est plus ou moins de facto une antenne de Wilson, ont d'inutiles étuis bleu ciel Wilson sur tous leurs sticks de rechange en cordage synthétique et de gros W rouges imprimés sur leurs tamis synthétiques Wilson. Vous êtes obligés de laisser la marque de votre choix peindre son logo sur votre cordage si vous voulez figurer sur leur listing pour recevoir des sticks gratuits, c'est le deal universel chez les juniors. Les cordes synthétiques orange Gamma-9 de Schacht sont marquées de l'étrange logo taoïste en forme de paraboloïde d'AMF Head Inc. Pemulis ne figure pas sur le listing Dunlop[86] mais demande au cordeur d'E.T.A.

d’imprimer sur tous ses cordages l’accent circonflexe et le point Dunlop, une preuve d’insécurité touchante, selon Schacht.

« J’ai joué contre ton gars à Tampa il y a deux ans, dit Pemulis en évitant de marcher sur l’une des vieilles balles d’entraînement décolorées qui jonchent toujours les passages derrière les bâches. Son nom m’échappe.

– Le-quelque chose, dit Schacht. Encore un Canadien. Un de ces noms qui commencent par Le. »

Mario Incandenza, dans un petit survêtement E.T.A. d’Audern Tallat-Kelpsa, rôde sans bruit à quelques mètres derrière eux, la barre antivol levée et la tête décaméraïsée ; il cadre le dos de Schacht dans un boîtier à trois côtés formé de ses pouces et de ses longs doigts pour simuler une prise de vue dans un objectif. Mario a été autorisé à accompagner les équipes au WhataBurger Invitational pour tourner les derniers plans de son court et passionnant documentaire annuel – brefs témoignages, moments de détente, scènes en coulisses, instants émouvants sur le court, etc. – qui, chaque année, est distribué aux anciens élèves d’E.T.A., aux sponsors, ainsi qu’aux invités de la manifestation pré-Thanksgiving et de la fête officielle destinées à lever des fonds. Mario se demande comment obtenir suffisamment de lumière ici, dans ce tunnel, pour filmer une marche de gladiateurs sous la pression d’avant-match derrière une bâche, portant des raquettes de tennis dans leurs bras comme d’obscènes bouquets, sans trahir l’impression diffuse et en quelque sorte gladiatoriale que le clair-obscur donne aux silhouettes dans ce sombre couloir. Après sa mystérieuse victoire, Pemulis dira à Mario que peut-être une Marino 350 munie d’un filtre et suspendue à un câble de travelling derrière les silhouettes à une distance deux fois supérieure à la focale ferait l’affaire, ou alors un film rapide, en positionnant la Marino à l’entrée du tunnel, de manière qu’on voie les dos s’estomper progressivement dans une sorte de sous-exposition brumeuse et tragique.

« Je me rappelle que ton gars a un énorme coup droit. Revers toujours slicé. Son VAVE est invariable. Si tu lui fais un service kické, il te le renvoie en slice court. Tu peux monter et frapper à volonté.

– Occupe-toi de ton propre adversaire, dit Schacht.

– Le tien n'a aucune imagination.

– Et tu as un espace vide à la place de l'estomac, n'oublie pas.

– Je suis un homme sans estomac. »

Ils émergent à travers les claquements de la bâche, les mains levées en un geste d'excuse à l'endroit de leurs adversaires, pénètrent sur les courts moins froids en foulant la surface gommeuse verte du composite indoor. Les échos propres aux grandes salles leur dilatent les oreilles. Des *ahan*, des *smack*, des *poc* et des crissements de chaussures de sport. Le court de Pemulis est presque en territoire féminin. Les courts n° 13 à 24 sont réservés aux équipes féminines A et B des 18 ans : tressautements de queues-de-cheval, revers à deux mains et cris aigus que les filles réprimeraient d'elles-mêmes si elles pouvaient les entendre au moment où elles les poussent. Pemulis ne sait pas si les applaudissements étouffés derrière la vitre de la galerie saluent sardoniquement son arrivée tardive après plusieurs minutes de vomissements ou s'ils s'adressent à K. D. Coyle sur le court n° 3, qui vient de retourner un lob vicieux par un smash si puissant que sa balle a rebondi contre la batterie de projecteurs du plafond. Pemulis a les jambes un peu caoutchouteuses mais, à part ça, il se sent plutôt en forme et sans estomac. Ce match est décisif pour son avenir dans le WhataBurger.

Les courts éclairés par les infrarouges sont chauds et doux ; les calorifères fixés aux deux murs au-dessus de l'ourlet supérieur de la bâche sont d'un rouge profond, semblables à de petits soleils carrés.

Les joueurs de Port Washington portent tous des chaussettes et des shorts assortis, et leurs polos sont rentrés. Ils semblent affûtés mais ont quelque chose d'affecté, un côté mannequin de mode. La plupart des élèves

bien classés d’E.T.A. sont libres de signer avec différentes marques, non pour de l’argent mais pour de l’équipement. Coyle est Prince et Reebok, de même que Trevor Axford. John Wayne est Dunlop et Adidas. Schacht a des raquettes Head Master mais ses vêtements et protège-genoux sont les siens. Ortho Stice est Wilson et Fila noir. Keith Freer est Fox pour les raquettes, Adidas et Reebok pour le reste, du moins jusqu’à ce qu’un représentant commercial de l’une des deux marques en Nouvelle-Nouvelle-Angleterre s’en aperçoive. Troeltsch est Spalding et on peut dire qu’il est veinard. Hal Incandenza est Dunlop mais porte des chaussures montantes légères Nike et un strapping Air Stirrup pour sa cheville fragile. Shaw a des raquettes Kennex et des vêtements Tachani, ligne Big & Tall. L’esprit d’entreprise de Pemulis lui a valu une totale liberté de choix et de dépenses, à ceci près que deLint et Nwangi lui interdisent les polos qui mentionnent le Sinn Féin ou vantent Allston, Massachusetts en compétition.

Avant de rejoindre la ligne de fond et d’échanger des balles d’échauffement, Schacht aime lambiner à côté du terrain, tapoter des cadres de raquette contre ses cordages pour vérifier à l’oreille si la tension est bonne, disposer sa serviette sur le dos de sa chaise, s’assurer que ses cartes sont en ordre et n’affichent pas le score d’une partie précédente, etc., puis il traîne la semelle autour de sa ligne, regarde si le sol est régulier, exempt de fibloches ou d’éventuelles petites déformations causées par le froid, ajuste le bandage de son genou abîmé, écarte ses gros bras en croix et les tend vers l’arrière pour étirer ses pectoraux et ses poignets. Son adversaire patiente, fait tournoyer son stick en polybutylène ; et, quand ils commencent enfin à échanger des balles, le visage du type a une expression sympathique. Schacht préfère les matches sympathiques, qu’il gagne ou qu’il perde. Il n’attache plus vraiment d’importance à la victoire depuis sa maladie de Crohn et son problème de genou à seize ans. Aujourd’hui, il vous dirait qu’il aime mieux gagner, bien sûr, mais sans plus. Ce qui est singulier, c’est que son tennis semble s’être légèrement amélioré pendant ces deux années

d’indifférence. C’est comme si son jeu, plat et puissant, n’avait plus d’autre but que lui-même, se nourrissait de lui-même et avait ainsi acquis une plénitude, une aisance, une fluidité nouvelles. Seulement voilà, les autres avaient progressé aussi, et même plus vite, si bien que le classement de Schacht ne cessait de baisser depuis ses seize ans et que le personnel d’encadrement n’envisageait même plus de l’intégrer au circuit universitaire. Schtitt s’est pourtant pris d’affection pour lui depuis son problème de genou et sa perte de motivation, il le traite presque davantage comme un pair que comme un sujet expérimental exploitable. Schacht s’est déjà décidé pour une carrière de dentiste, il suit même un stage deux fois par semaine chez un spécialiste des racines à la Fondation nationale contre la douleur cranio-faciale, à East Enfield, quand il n’est pas en tournée.

Schacht s’étonne que Pemulis, qui s’évertue à interrompre toute Substance la veille d’une compétition, n’ait jamais fait le lien entre son estomac neurasthénique et le sevrage ou la dépendance. Il ne le dirait jamais à Pemulis, sauf si celui-ci le lui demandait directement, mais il le soupçonne d’être physiquement dépendant des -drines, Preludine, Tenuate ou autre. Ce ne sont pas ses oignons.

L’adversaire supposément canadien français de Schacht est aussi massif que lui mais plus petit, il a un visage basané de structure eskimoïde, un début de calvitie qui laisse à penser que le gars a déjà des poils sur le dos à dix-huit ans, une façon tordue de couper ses balles à l’échauffement, une prise extrême de coup droit avec un mouvement ascendant, un drôle de revers à une main intérieur-extérieur, les genoux qui se plient bizarrement quand il frappe et une montée au filet agrémentée d’une espèce d’entrechat propre aux boules de nerfs. Ce genre de bonhomme, nerveux et adepte de l’effet, on en fait facilement son quatre-heures si on frappe aussi fort que Schacht, et Pemulis a raison : son revers est toujours slicé et flottant à l’atterrissage. Schacht regarde l’adversaire de Pemulis, un grand échalas à peine pubère, grognon et boudeur. Après quelques minutes à tripoter les

gourdes d’eau et à se rincer la cavité buccale, Pemulis paraît étrangement sanguin et confiant. Il va peut-être gagner aussi, malgré lui. Schacht se dit qu’il a le temps d’envoyer un de ses Petits Copains de douze ans dans le couloir pour vider le seau de Pemulis avant que quelqu’un ne le remarque. Toute preuve d’incapacité nerveuse est repérée et cataloguée à E.T.A., et Schacht a constaté que Pemulis tenait, pour des raisons affectives, à participer au WhataBurger à Thanksgiving. Il a trouvé que les déambulations de Mario, grattant sa grosse tête, aux prises avec des problèmes techniques d’éclairage, dans le couloir froid, étaient assez marrantes. Il n’y aura ni Poumons ni bâches ni passages sombres au WhataBurger : le tournoi de Tucson est en plein air et, même en novembre, il fait dans les 40 °C à Tucson, le soleil y est un supplice pour les rétines quand il s’agit de servir ou de frapper une balle haute.

Bien que Schacht achète ses urines trimestrielles comme les autres, Pemulis a l’impression qu’il ingère des produits chimiques occasionnels avec la même nonchalance que les adultes qui oublient parfois de finir leurs cocktails : pour avoir une vie intérieure tendue mais fondamentalement acceptable, significativement différente mais sans plus, sans véritable agrément ; une espèce de tourisme ; et Schacht n’est pas un obsédé de l’entraînement comme Inc ou Stice, il ne se rend pas malade à coups de -drines comme Troeltsch, qui est en état de stress physique permanent, n’a pas à lutter contre des déprimes mal dissimulées comme Inc, Struck ou Pemulis lui-même. La propension de Pemulis, Troeltsch, Struck et Axford à ingérer des Substances, leurs difficultés à récupérer, leur argot jargonneux pour en parler entre eux, tout cela effraie un peu Schacht mais, depuis que sa blessure au genou a changé sa vie à l’âge de seize ans, il a appris à suivre son propre bonhomme de chemin et à laisser les autres suivre le leur. Comme la plupart des hommes corpulents, il s’est habitué très tôt au fait que sa place dans le monde est toute petite et son influence réelle sur les autres encore plus petite – ce qui suffit à expliquer pourquoi il oublie

quelquefois de finir sa part d’une Substance donnée, parce qu’il se concentre sur l’effet qu’il ressent déjà. Il est de ces gens qui n’ont pas besoin de beaucoup, et encore moins de toujours plus.

Schacht et son adversaire commencent leur échauffement avec la fluide économie que confèrent des années d’échauffement. Tour à tour ils s’offrent des reprises de volée, alternent attaque et défense, s’envoient des lobs, des balles hautes faciles, réduisent progressivement la vitesse d’inertie de moitié puis des trois quarts. Le genou a l’air de fonctionner, il a du ressort. Les surfaces composites lentes indoor conviennent mal au jeu plat et puissant de Schacht mais sont meilleures pour son genou qui, après quelques jours en extérieur sur ciment, gonfle comme un ballon de volley. Schacht éprouve une sorte de bonheur neutre, ici sur le n° 9, il joue en privé, loin de la vitre de la galerie. Dans les grands clubs couverts, l’espace a quelque chose de nourrissant, de fertile qu’on ne ressent pas dehors, surtout dans le froid quand les balles sont dures, rétives et émettent un *ping* sans écho en heurtant le cordage de la raquette. Ici tout claque, tout résonne, les *ahan*, les crissements de semelle, les *poc* des impacts, les jurons qui fusent en travers du plan vert et blanc, répercutés par chaque bâche. Bientôt, ils joueront tous en intérieur à cause de l’hiver. Schtitt cédera, les laissera dresser le Poumon d’E.T.A. au-dessus des seize courts Centraux ; le jour du gonflage est semblable à l’édification d’une grange ; un plaisir communautaire ; on démonte les clôtures centrales et les projecteurs nocturnes, on descelle les poteaux, on les désassemble pour les entreposer sous forme de tronçons, les gars de TesTar et d’ATHSCME rappliquent dans leurs camionnettes en fumant des cigarettes, inspectent d’un œil expert et las les plans techniques, il y a un ou parfois deux hélicoptères ATHSCME munis de treuils et de crochets pour hisser le dôme et la nacelle du Poumon ; Schtitt et deLint envoient les plus jeunes élèves chercher les calorifères à infrarouges dans l’entrepôt en tôle ondulée où seront rangés les clôtures démontées et les projecteurs, une armée de fourmis coupe-feuilles

ou de Coréens de 14 à 16 ans transbahutant des tronçons de poteau, des appareils de chauffage, des pièces de Goretex et des tubes lumineux au lithium tandis que les 18 ans papotent, assis sur des chaises en toile, parce qu'ils se sont tapé la même corvée, les jours de gonflage, quand ils avaient eux-mêmes entre 13 et 16 ans. Deux gars de TesTar superviseront Otis P. Lord et tous les techniciens crâneurs de l'année pour le montage des calorifères et des éclairages, la fixation des câbles coaxiaux entre la salle de Pompe et la grille Sunstrand au moyen de plots en céramique, l'installation des ventilateurs et des treuils pneumatiques qui donneront au Poumon, une fois dressé, une forme d'iglou distendu, seize courts alignés par rangées de quatre, fermés, chauffés uniquement par le courant alternatif circulant dans les fibres du Goretex et un énorme effectuateur de déplacement d'air ATHSCME apporté par hélitreuillage et assemblé, puis fixé par une équipe ATHSCME sur la nacelle en mamelon au sommet du dôme gonflé. Et, le soir du gonflage, généralement le quatrième lundi de novembre, tous les 18 ans qui le désirent allumeront les infrarouges, se défonceront, mangeront des pizzas décongelées faibles en lipides et joueront toute la nuit, transpirant superbement, abrités pour l'hiver au sommet de la colline tronquée d'Enfield.

Schacht se tient en retrait sur le côté droit du court et laisse le gars s'exercer au service, un service étrangement plat et centré pour un artiste du toucher nerveux. Schacht met un fort effet rétro dans ses renvois pour que les balles lui reviennent hautes et qu'il puisse à son tour s'exercer au service. La routine de l'échauffement est un automatisme qui ne requiert pas beaucoup d'attention. Schacht voit John Wayne placer un grand revers croisé, au loin sur le n° 1. Wayne frappe si fort qu'un petit champignon nuageux de poussière verte reste en suspension dans l'air à l'endroit où la balle a tapé les cordes. On ne peut pas lire leurs cartes à cette distance dans la lumière pomme acidulée, mais on devine, à la démarche du meilleur joueur de Port Washington lorsqu'il regagne la ligne de fond pour servir,

qu’il est en train de se prendre une dérouillée. Dans la plupart des matches juniors, tout est plus ou moins joué après le quatrième jeu. Les deux adversaires ont déjà une idée du score final. Une idée nette. Ils savent lequel des deux va perdre. Le tennis de compétition dépend grandement du mental, une fois qu’on a atteint un certain plateau d’adresse et de forme. Schtitt préfère le mot *spirituel* au mot *mental* mais, aux yeux de Schacht, c’est grosso modo la même chose. Aux yeux de Schacht, la philosophie de Schtitt est la suivante : si tu veux gagner assez de matches pour être considéré comme un bon, il faut à la fois que tu y attaches une énorme importance et que tu t’en foutes complètement[87]. Schacht n’y attache plus assez d’importance, probablement, et il a accueilli son éviction progressive de l’équipe A avec une équanimité que certains, à E.T.A., ont prise pour spirituelle et d’autres pour un signe évident de démotivation et de burn-out. Une ou deux personnes seulement ont employé l’adjectif *courageux* pour qualifier la reconfiguration radicale de Schacht après sa maladie de Crohn et son problème de genou. Hal Incandenza, qui est sans doute aussi asymétriquement déformé par son côté trop-motivé que Schacht l’est par le pas-assez, attribue en privé le laisser-faire de celui-ci à un déclin intérieur, une reddition de sa jeunesse prometteuse face à la grisaille de la médiocrité adulte, et cela lui fait peur ; mais comme Schacht est un vieux copain, un chauffeur fiable et un type de plus en plus agréable à fréquenter, en fait, depuis son problème de genou – qui lui fait penser à sa cheville et craindre qu’elle n’atteigne elle aussi la taille d’un ballon de volley à la fin de chaque journée en plein air –, Hal, bizarrement, en son for intérieur, admire et envie presque la décision stoïque de Schacht de se consacrer à la dentisterie et d’abandonner ses rêves d’intégrer le Show après son diplôme – car, du coup, sa démotivation est moins l’indice d’un échec que d’autre chose, de plus indéfinissable, comme ces mots qu’on a sur le bout de la langue mais qu’on n’arrive pas à se remémorer –, il ne peut pas éprouver pour la dérive de Teddy Schacht le mépris qu’elle lui inspirerait naturellement si celui-ci

continuait à nourrir secrètement des espoirs de succès, si bien qu'il reste muet sur la question, de même que Schacht garde le silence quand il conduit joyeusement la dépanneuse pendant que les autres sont tellement défoncés qu'ils doivent fermer un œil pour ne pas voir la route en double, accepte sans protester de payer au prix fort son urine clean trimestrielle et s'abstient de tout commentaire au sujet des occasionnelles virées souterraines compulsives de Hal dans sa salle de Pompe et de son usage de Visine, en dépit de sa conviction intime que le rôle joué par la Substance dans la prodigieuse amélioration soudaine du classement de Hal ne pourra être durable, qu'il faudra en payer la facture psychique un jour ou l'autre, que l'ardoise est déjà prête et qu'il en est triste pour lui par avance. Ce ne sont pas ses examens qui en souffriront. Hal les réussira haut la main et Schacht sera sûrement de ceux qui feront tout pour être assis à côté de lui pendant les épreuves, il est le premier à le reconnaître. Sur le n° 2, Hal frappe maintenant un second service sur le côté gauche, un kick si puissant que la balle rebondit presque par-dessus la tête du gars de Port Washington. C'est un vrai carnage sur les courts n° 1 et 2. Le Dr Tavis va être intenable. C'est à peine si la galerie applaudit encore Wayne et Incandenza ; au-delà d'un certain point, c'est un peu comme si les Romains applaudissaient les lions. Tous les entraîneurs, le personnel, les parents de P.T.W.A. et les civils dans la galerie portent des tenues de tennis, ces hautes chaussettes blanches et polos rentrés caractéristiques des gens qui ne jouent pas vraiment.

Schacht et son gars jouent vraiment.

Pat Montesian et le parrain de Gately aux AA aiment rappeler à Gately que ce nouveau résident, Geoffrey Day, pourrait bien devenir finalement un inestimable professeur de patience et de tolérance pour lui, Gately, en tant qu'Employé d'Ennet House.

« Donc, à quarante-six ans, je suis venu ici pour apprendre à me conformer aux clichés, dit Day à Charlotte Treat juste après que Randy

Lenz lui a demandé l'heure pour la énième fois, à 8 h 25. À soumettre ma volonté et ma vie aux clichés. Un jour à la fois. Ne pas confondre vitesse et précipitation. Commençons par le commencement. Le courage est une peur qui a fait sa prière. Aide-toi et le Ciel t'aidera. Que Ta volonté soit faite. On n'a rien sans rien. Marche ou crève. N'abandonne jamais. »

La pauvre Charlotte Treat, qui brode gentiment à côté de lui sur le vieux canapé en vinyle déniché dans le magasin de seconde main Goodwill, fait la moue.

« Tu veux qu'on t'exprime de la reconnaissance, dit-elle.

– Oh, pas du tout, j'ai la chance d'avoir déjà reçu de nombreuses marques de reconnaissance. » Day croise une jambe sur l'autre, inclinant son petit corps mou vers elle. « Et j'en suis moi-même reconnaissant, crois-moi. Je cultive la gratitude. Ça fait partie des clichés que j'apprends ici. Une attitude reconnaissante. Un alcoolo reconnaissant ne boira plus jamais. Je sais que la formule consacrée est "Un *cœur* reconnaissant ne boira jamais", seulement les organes ne se soûlent pas au sens propre et il me reste assez de personnalité pour refuser d'adhérer à des affirmations dépourvues de logique, donc je prends la liberté, étant attaché aux vrais bons vieux clichés, d'apporter quelques corrections légères. » Il accompagne ses dires d'un regard plein de candeur. « Mais des corrections reconnaissantes, bien sûr. »

Charlotte Treat semble implorer l'aide de Gately ou chercher auprès de lui une confirmation officielle du dogme. La pauvre est complètement paumée. Ils sont tous paumés, d'ailleurs. Et Gately se dit qu'il est probablement aussi désemparé que les autres, même après des centaines de jours passés ici. « Je ne savais pas que je ne savais pas » est également l'un de ces slogans qui paraissent creux de prime abord et prennent tout à coup de la profondeur, comme les eaux de pêche au homard, au large du North Shore. Quand Gately doit se dépatouiller avec les méditations matinales quotidiennes, il essaie toujours de se rappeler qu'une résidence à Ennet

House est censée produire les résultats suivants : offrir à ces pauvres hères un peu de répit, une mince part du gâteau de l'abstinence, jusqu'à ce qu'ils ressentent par eux-mêmes la véritable profondeur, pour ne pas dire la magie, cachée sous la surface de ce qu'ils s'efforcent d'accomplir.

« Je la cultive assidûment. Je fais des exercices de gratitude la nuit, là-haut dans la chambre. Des pompes de gratitude, si tu veux. Demande à Randy, je suis réglé comme une horloge. Diligent. Appliqué.

– Le tout est qu'elle soit sincère, dit Treat. La gratitude. »

À part Gately, étendu sur le vieux canapé en face d'eux, personne ne s'intéresse à cet échange. Ils regardent tous une vieille cartouche InterLace un peu usée, dont l'image est déformée en haut et en bas par des stries d'électricité statique. Day n'a pas fini de parler. Pat M. encourage les nouveaux membres du personnel à considérer les résidents qu'ils aimeraient tabasser à mort comme de précieux maîtres de patience, de tolérance, d'autodiscipline, de maîtrise de soi.

Day n'a pas fini de parler. « L'un des exercices consiste à se montrer reconnaissant du fait que la vie est *plus facile* maintenant. Autrefois, je me prenais souvent la tête. Je réfléchissais en alignant de longues phrases complexes, avec des subordonnées et des polysyllabes. Maintenant je n'en ai plus besoin. Maintenant je me conforme aux diktats qu'on trouve sur les échantillons de macramé vendus par correspondance à la dernière page d'un vieux *Reader's Digest* ou *Saturday Evening Post*. Un jour à la fois. Souviens-toi de te souvenir. À la grâce de Dieu avec un grand D. Tourne la page. Tiens bon, serre les dents. Monosyllabise. Une bonne vieille sagesse à la Norman Rockwell-Paul Harvey. Je tourne en rond, les bras tendus devant moi, et je récite ces clichés. Avec monotonie. Aucune inflexion n'est nécessaire. Tiens, ça pourrait faire l'affaire, ça ? Ça pourrait figurer au catalogue des clichés ? "*Aucune inflexion n'est nécessaire*" ? Trop de syllabes, sûrement. »

Randy Lenz dit : « J'ai pas le temps d'écouter ces conneries. »

La pauvre vieille Charlotte Treat, sobre depuis neuf semaines, s'efforce d'être de plus en plus coquette. Elle regarde de nouveau Gately, allongé sur le dos, occupant toute la place sur l'autre canapé du living-room, une basket sur l'accoudoir carré au revêtement élimé, les yeux mi-clos. Seul le personnel peut se coucher sur les divans.

« Le déni, dit finalement Charlotte, n'est pas un fleuve d'Égypte[I].

– Et si vous fermiez vos gueules, tous les deux ? » dit Emil Minty.

Geoffrey (pas Geoff, Geoffrey) Day est à Ennet House depuis six jours. Il vient du tristement célèbre centre de désintoxication Dimock, à Roxbury, où il était le seul Blanc, ce qui a dû lui ouvrir des horizons, présume Gately. Day a un visage plat, neutre, fade et sale qu'on ne peut prendre en sympathie qu'au prix d'un énorme effort, et ses yeux commencent seulement à perdre la chassie nictitante de la sobriété récente. C'est un nouveau venu et une épave. Un consommateur de gros rouge et de Quaalude qui a fini par craquer vers la fin octobre, a envoyé sa Saab dans la vitrine d'un magasin de sport à Malden et s'est mis à y faire son shopping jusqu'à ce que la police vienne le chercher. Qui enseignait des foutaises du genre historicité sociale ou sociabilité historique dans une fac près de l'Expressway de Medford et qui, à son admission, a déclaré qu'il tenait la barre d'une publication académique trimestrielle. Ce sont les mots exacts du directeur de la Maison : « *tenait la barre* » et « *académique* ». Le premier jour, on a estimé qu'il devait être bourré presque sans discontinuer ces dernières années et que ses câbles étaient, disons, légèrement distendus. Sa désintox à Dimock, où ils ont à peine les moyens de vous donner un Librium si vous commencez à voir des éléphants roses, a dû être vraiment sordide, parce que Geoffrey D. prétend qu'elle n'a jamais eu lieu : à présent il raconte qu'il est entré un jour à Ennet House pour rigoler, il habite à un peu plus de 10 bornes, à Malden, et a trouvé l'endroit si euphoriquement agréabilitant qu'il n'a pas eu envie d'en repartir. Les nouveaux venus qui ont de l'instruction sont les pires, d'après Gene M. Ils assimilent tout leur

être à leur tête, et c'est dans leur tête que la Maladie installe son Q.G.[88]. Day porte un pantalon chino de couleur indéterminée, des chaussettes brunes, des chaussures noires et des chemises que Pat Montesian a décrites sur le formulaire d'admission comme des « chemises hawaïennes de type Europe de l'Est ». Après le petit déjeuner dans le living-room d'Ennet House, Day est maintenant sur le canapé en vinyle avec Charlotte Treat, quelques autres résidents qui ne travaillent pas ou ont des horaires de boulot plus tardifs, et Gately, qui était de Corvée Rêve toute la nuit à l'accueil jusqu'à 04 h 00, heure à laquelle Johnette Foltz est venue le remplacer pour lui permettre d'assurer sa fonction de portier au foyer Shattuck jusqu'à 07 h 00, puis qui a repris son poste pour permettre cette fois à Johnette de se rendre à sa séance des Narcotiques Anonymes avec une bande de toxicos dans un engin qui aurait pu ressembler à un buggy spécial pour les dunes s'il y avait eu des dunes en enfer, et qui tente maintenant, Gately, de décompresser et de se recentrer en suivant des yeux les craquelures de la peinture du plafond. Gately éprouve encore parfois une terrible sensation de manque, le matin, rapport aux drogues, en dépit de son long sevrage. Son parrain au Groupe Drapeau blanc dit que certaines personnes n'arrivent jamais à faire le deuil de la Substance qu'ils avaient prise pour leur meilleure amie et meilleure amante ; ils prient chaque jour pour que la résignation vienne, que le bout du tunnel leur apparaisse enfin, que le temps guérisse les blessures. Ce parrain, Francis G. le Féroce, ne reproche pas à Gately ses sentiments négatifs : au contraire, il le félicite pour sa candeur quand il craque, quand il se met à pleurer comme un bébé ou lui téléphone au petit matin pour lui parler de son manque. Le sevrage indolore est un mythe. Le sevrage de la Substance. Merde, on n'aurait pas besoin d'aide si c'était indolore. Il faut « demander de l'aide », « tourner la page » du manque et de la souffrance, « tenir bon », « continuer à venir », « prier », « demander de l'aide ». Gately se frotte un œil. Ces conseils simples sont des clichés – Day a raison là-dessus. Oui, mais si Geoffrey Day persiste

dans cette attitude, c’est un homme mort, assurément. Gately en a vu des dizaines comme lui venir ici, repartir trop tôt, retourner Là-Bas et finir en prison ou mourir. Si Day a la chance de craquer, enfin, c’est-à-dire de se pointer au bureau de nuit en criant qu’il n’en peut plus, en s’accrochant aux basques de Gately, en le suppliant, tout bafouillant, de l’aider à tout prix, Gately lui dira que les directives clichés sont beaucoup plus significatives et strictes qu’il n’y paraît. Qu’il ne suffit pas de les répéter, qu’il faut tâcher de s’y conformer. Mais ça, il ne le lui dira que si Day vient effectivement le voir. Personnellement, Gately estime que Day ne tiendra pas plus d’un mois avant de recommencer à dire bonjour aux parcmètres. Mais qui est-il pour en juger ? Ce n’est pas à lui de décréter qui bénéficiera de la Récompense du programme et qui en sera exclu. Il essaie de voir en Day un professeur de patience et de tolérance. Car il faut beaucoup de patience et de tolérance pour ne pas céder à la tentation de balancer ce petit mollasson dans le ravin de Comm. Ave. et d’offrir son lit à quelqu’un qui la veut vraiment, cette Récompense. Seulement, encore une fois, qui est-il pour juger de qui la veut vraiment et de qui ne la veut pas, au plus profond de soi-même ? Gately a un bras derrière la tête, contre l’autre accoudoir. La vieille visionneuse DEC diffuse un truc violent aux couleurs vives que Gately ne voit ni n’entend. Ça faisait partie de ses talents de cambrioleur : il peut allumer et éteindre son attention comme une lampe. Déjà du temps où il était simple résident ici, il avait cette capacité, cette prescience du monte-en-l’air qui lui permettait de sélectionner les données, de faire un tri sensoriel. C’est l’une des raisons pour lesquelles il a pu accomplir ses neuf mois ici en compagnie de vingt et un autres nouveaux désintoxiqués, cambrioleurs, voyous, putains, cadres licenciés, employées d’Avon, musiciens de métro, ouvriers du bâtiment pleins de bière, vagabonds, vendeurs de voitures roublards, mères traumatisées boulimiques, arnaqueurs, pompeurs de dard, durs à cuire du North End, ados boutonneux avec des piercings électriques dans le pif, ménagères en plein déni, etc., tous crevant de manque, hagards, affligés,

fondamentalement décavés et râlant sans interruption 24 h / 24, 7 j / 7, 365 j / 365.

À un moment, Day dit : « Bon, amenez-moi le lobotomiste, amenez-le-moi et que ça saute ! »

Le conseiller de Gately quand il était résident, Eugenio ou Gene Martinez, un des anciens bénévoles, un escroc de première bourre reconverti en revendeur de téléphones portables arrivé à la Maison au temps du fondateur original, le Gars qui ne Donnait Même Pas son Prénom, et qui était clean depuis près de dix ans, l'avait gentiment mis en garde contre cette attention sélective de cambrioleur en lui disant qu'il y avait un risque de confusion, qu'il ne pouvait jamais être sûr que c'était lui-même et non l'Araignée qui opérait le tri. Gene appelait Araignée la Maladie, parlait de Nourrir l'Araignée ou d'Affamer l'Araignée, etc. Eugenio M. avait convoqué Gately au bureau du Directeur Adjoint pour lui dire que son triage sensoriel était peut-être une façon de nourrir l'Araignée et qu'un arrêt provisoire pouvait être profitable à titre expérimental. Gately avait répondu qu'il s'y efforcerait de son mieux, puis il était revenu pour essayer de regarder une Dissém. Spont. des Celtiques pendant que deux résidents sodomites du Fenway parlaient d'un troisième pédé qui avait dû extirper de leur trou de balle le squelette d'un enfoiré de rongeur[89]. Le non-triage expérimental avait duré une demi-heure. C'était peu avant que Gately n'ait achevé ses 90 jours d'abstinence, c'est-à-dire qu'il n'était pas encore tout à fait sevré ni réellement tolérant. L'Ennet House de cette année n'est rien en comparaison du film d'horreur qu'elle était lorsque Gately y est arrivé.

Gately est complètement Substance-négatif depuis 421 jours aujourd'hui.

Mlle Charlotte Treat, au visage soigneusement maquillé et décati, regarde la cartouche rayée en faisant de la broderie. La conversation entre elle et Geoffrey D. est miséricordieusement partie en eau de boudin. Day scrute la pièce en quête d'un autre interlocuteur qu'il pourrait emmerder

pareillement pour se prouver à lui-même qu'il n'a rien à faire là, ce qui le conforterait dans son isolement, dans sa sécession, et emmerderait peut-être tellement les autres que ça ferait un scandale, de sorte qu'on le foutrait dehors, Day, sans que ce soit sa faute. On entend presque la Maladie lui ronger le cerveau de l'intérieur pour se nourrir. Emil Minty, Randy Lenz et Bruce Green, également présents dans la pièce, affalés sur des chaises au rembourrage défoncé, allument clope sur clope avec le mégot de la précédente, dans des postures du genre allez-voir-ailleurs-si-j'y-suis, typiques de leur attitude dans la rue mais qui, ici, rendent la texture de leur corps difficile à distinguer de celle des chaises. Nell Gunther, assise à la longue table de la salle à manger sans porte qui donne sur le support en pin du vieux TP DEC repliable, est occupée à extraire sous ses ongles, à l'aide d'un crayon de manucure, les restes d'un truc qu'elle a mangé et qui devait être très sirupeux. Il y a aussi Burt F. Smith, tout seul au bout de la table, qui essaie de scier une gaufre avec un couteau et une fourchette fixés à ses moignons par des bandes Velcro. Ancien examinateur du permis de conduire, Burt F. Smith, qui a quarante-cinq ans mais en paraît soixante-dix, les cheveux presque entièrement blancs quoique jaunis et poissés par une tabagie intensive, a finalement intégré Ennet House le mois dernier après neuf mois passés au foyer de Cambridge City. Il en est à peu près à sa cinquantième tentative de désintoxication aux AA. Jadis catholique pratiquant, Burt F. S. a un problème potentiellement mortel avec la foi en un Dieu d'Amour depuis que l'Église catholique romaine a accordé une annulation de mariage à sa femme en 1999 A.S. après quinze ans de vie conjugale. Suivirent plusieurs années d'ivrognerie dans des hôtels à la semaine, ce qui, aux yeux de Gately, équivaut plus ou moins à une ivrognerie de clodo. L'an dernier à Cambridge, la veille de Noël, Burt F. S. a été agressé, tabassé et laissé pour mort dans une ruelle battue par un vent glacial, où il a perdu ses mains et ses pieds à la suite d'engelures. On a vu Doony Glynn raconter à Burt F. S. qu'il y avait, dans la salle des Invalides à

côté du bureau de Pat, un nouveau venu arrivé en même temps que lui et à qui il ne manquait pas seulement les mains et les pieds mais encore les bras, les jambes et même la tête, si bien qu'il ne communiquait qu'en pétant en morse. Cette blague valut à Glynn trois jours de Restriction Totale et une semaine de Corvée supplémentaire pour cause de « cruauté excessive », selon la mention de Johnette Foltz dans le Registre. Vague gémissement intestinal dans le flanc droit de Gately. Regarder Burt F. Smith fumer une Benson & Hedges en la tenant en cisaille entre ses moignons, les coudes écartés, est une véritable aventure dans le pathos, selon Gately. Surtout quand Geoffrey Day se croit obligé de sortir une vanne sur la grâce de Dieu. Et ne parlons même pas du spectacle qu'offre Burt F. Smith quand il essaie de craquer une allumette.

Gately, qui fait partie du personnel depuis quatre mois maintenant, trouve que la passion de Charlotte Treat pour la broderie est suspecte. Toutes ces aiguilles. Ces va-et-vient sur ce petit canevas en coton blanc stérilisé tendu sur un cadre rond. L'aiguille produit un son mat suivi d'un couinement en transperçant le tissu. Ça ne ressemble pas vraiment à la seringue qui perce et s'enfonce en silence, mais quand même. Elle le fait avec tellement d'application.

Gately se demande comment il qualifierait la couleur du plafond s'il y était forcé. Ni blanche ni grise. Le ton brun-jaune vient des exhalaisons à fort taux en goudron ; une nappe plane dans l'air même à cette heure matinale, à l'aube d'un nouveau jour de sobriété. Certains poivrots et autres accros aux tranquillisants restent ici presque toute la nuit à se dégourdir les guibolles et à cloper, bien que les cartouches et la musique soient interdites après 00 h 00. Quatre mois lui ont suffi, à Gately, pour acquérir cet automatisme des membres du personnel qui arrivent à tout voir, dans le living-room et la salle à manger, sans avoir besoin de regarder. Emil Minty, un punk accro à l'héro jusqu'à la moelle, qui se trouve ici pour des raisons que personne ne connaît au juste, est assis dans un vieux fauteuil moutarde,

avec ses rangers posées sur l'un des cendriers en pied, lequel penche mais pas assez dangereusement pour que Gately lui dise de faire gaffe, quoi, s'il te plaît. L'iroquois orange de Minty et le crâne rasé autour virent au brun, vision peu réjouissante le matin. L'autre cendrier sur le sol à côté de sa chaise est rempli de rognures d'ongles rongés en forme de petites lunes, ce qui laisse supposer que Hester T., qu'il avait envoyée se coucher à 02 h 30, est revenue dès qu'il a eu le dos tourné pour aller nettoyer la merde dans le Refuge. Quand il ne dort pas de la nuit, Gately a des brûlures et des spasmes d'estomac à cause du café ou simplement du manque de sommeil. Minty a commencé à zoner dans la rue à l'âge de seize ans, à vue d'œil : il a le teint fuligineux des SDF dont le derme s'est imprégné et épaissi de suie avec le temps, il a l'air d'être gainé. Et le chauffeur aux gros bras de Leisure Time Ice, Green, le gosse tranquille, dans les vingt et un ans, avec sa tête transformée en poubelle pour Substances de toutes sortes, une figure légèrement enfoncée sur le côté et ses débardeurs kaki, a vécu dans une caravane de cet apocalyptique camp de caravanes d'Enfield près d'Allston Spur ; Gately aime bien Green parce que celui-ci a la sagesse de fermer sa gueule quand il n'a rien d'important à exprimer, c'est-à-dire tout le temps, en gros. Le tatouage sur son triceps droit est un cœur percé d'une flèche au-dessus du nom hideux de *MILDRED BONK* qui, lui a-t-il expliqué, fut un rayon de soleil pour lui, le portrait craché de la défunte chanteuse des Fiends in Human Shape, l'éternel amour de son cœur mort, mais qui avait enlevé leur fille et l'avait plaqué cet été pour un soi-disant éleveur de bêtes à cornes de mon cul à l'est d'Atlantic City. Il souffre d'insomnies pas piquées des vers, Green, même selon les critères d'Ennet House, et parfois, aux petites heures de la nuit, il tape le carton avec Gately, qui a appris à jouer au cribbage en prison. Burt F. S. est saisi d'une méchante quinte de toux, plié en deux, les coudes écartés, le front violacé. Aucun signe de Hester Thrale, l'onycophage « borderline », selon le terme de Pat. Gately voit tout sans bouger la tête ni même un œil. Il y a là Randy Lenz aussi, un

dealer de coke végétale à la petite semaine qui porte des vestes de sport avec les manches roulées sur ses avant-bras au bronzage de taulard et qui tâte sans arrêt son pouls sur ses poignets. On a appris que Lenz intéressait les deux côtés de la loi parce que, en mai dernier, il a complètement pété les plombs, s'est terré dans un motel de Charlestown et s'est enfilé presque 100 grammes de crack que lui avait proposés un Brésilien étrangement confiant sans se douter qu'il se retrouvait en plein dans une opération montée par la brigade des stups dans le South End. Bref, après avoir court-circuité les deux camps – une foirade qui réjouit secrètement Gately –, Randy Lenz est, depuis mai, plus recherché que jamais auparavant. Il est beau gosse dans le genre julot ou dealer demi-sel et musclé dans le genre gonflette, sans force réelle, a les cheveux artistement gélifiés et de petits mouvements de tête aviaires caractéristiques des crâneurs invétérés. Sur l'un de ses avant-bras, il y a un peu de peau sans poils, ce qui signifie que c'est un surineur et, s'il y a une catégorie que Gately ne peut pas blairer, c'est bien celle des surineurs, ces petits mecs plastronneurs qui cherchent constamment des embrouilles et sortent tout à coup un couteau qu'on ne peut leur arracher qu'au prix d'une estafilade. Lenz apprend à Gately l'art d'être poli et réservé envers des types qu'on a plutôt envie de baffer dès qu'on les voit. Il est évident pour tout le monde, sauf pour Pat Montesian – dont l'étrange crédulité en présence de la lie humaine est justement l'une des raisons pour lesquelles Gately a pu être admis à Ennet House, à l'origine, il ne doit pas l'oublier –, que Lenz est surtout ici pour se planquer : il ne s'éloigne de la Maison qu'en cas de nécessité, évite les fenêtres et se rend à ses réunions nocturnes obligatoires des AA / NA dans un accoutrement qui le fait ressembler à Cesar Romero après un terrible accident ; et il tient toujours à rentrer seul, ce qui n'est pas vu d'un bon œil. Lenz est renfoncé dans le coin nord-est d'un vieux divan à deux places en faux velours lui-même renfoncé dans le coin nord-est du living-room. Randy éprouve le besoin compulsif d'être au nord de tout, et même au

nord-est de préférence ; Gately n’a jamais su pourquoi, mais il le note dans ses dossiers, par curiosité et par routine. La jambe de Lenz, comme celle de Ken Erdedy, est agitée de soubresauts permanents ; Day prétend que c’est encore pire quand il dort. Nouveau borborygme et gargouillis abdominal chez Don G., affalé là. Charlotte Treat est violemment rousse. À croire qu’elle s’est colorié les cheveux en rouge. Si elle n’est pas astreinte à un petit boulot à l’extérieur, c’est parce qu’elle est porteuse du Virus ou V.I.H. C’est une ancienne prostituée, réformée. Pourquoi les prostituées se mettent-elles toujours à faire les coquettes quand elles sont clean ? Ça doit être son ambition refoulée de bibliothécaire qui ressort. Charlotte T. a un visage dur de pute de bas étage, mais à moitié joli, avec les yeux cerclés de noir sur les quatre paupières. Et un teint fuligineux jusqu’au derme, elle aussi. Ce qu’il y a de plus saisissant chez elle, ce sont les profondes crevasses qui raient ses joues enduites de fard et qu’elle essaie de masquer avec de la poudre, ce qui, vu la couleur de ses cheveux, lui donne une allure de clown méchant. Ces marques affreuses laissent à penser que quelqu’un lui a fait tâter du fer à souder, un jour, à un certain moment de sa carrière. Gately préfère ne pas le savoir.

Don Gately a bientôt vingt-neuf ans, il est sobre et gigantesque. Couché là, gargouillant, inerte, souriant, battant des paupières. Une omoplate et une fesse saillissent par-dessus le bord du divan qui ploie comme un hamac. Gately semble avoir été déversé là, paisiblement immuable, telle une statue de l’île de Pâques. On peut le regretter mais c’est ainsi, la taille imposante est l’un des principaux facteurs d’embauche des anciens résidents masculins en qualité de membres du Personnel masculin. Don G. a une grosse tête carrée qui paraît encore plus carrée à cause de la coupe de cheveux à la Prince Vaillant qu’il entretient lui-même pour économiser le coiffeur : il est nourri, logé et bénéficie du Service mais il ne gagne pas grand-chose comme Employé d’Ennet House et doit en outre s’acquitter de diverses amendes dans trois juridictions locales différentes. En ce moment, son œil

blanc papillotant est typique du gars qui se maintient tant bien que mal au-dessus du niveau du sommeil. Pat Montesian est attendue pour 09 h 00 et Don G. ne peut pas aller se coucher avant qu'elle n'arrive parce que le Directeur Adjoint a accompagné Jennifer Belbin au tribunal et qu'il est le seul Employé présent. Foltz, l'autre Employée-Résidente, assiste à un colloque des Narcotiques Anonymes à Hartford pendant ce week-end du Jour de l'Interdépendance. Gately n'est pas très fan des NA, quant à lui : tant de rechutes et de retours tonitruants, tant de batailles racontées avec une fierté aussi fausse que ridicule, si peu de sérieux accordé au Service ou au Message ; tous ces crâneurs en cuir et métal. Des salles peuplées de Randy Lenz qui se prennent dans les bras et font semblant de supporter le manque. Un mépris endémique pour les nouveaux venus. Il y a une différence entre abstinence et guérison, Gately le sait bien. Mais qui est Gately pour décréter que telle méthode est appropriée à un tel ou tel autre ? Il peut seulement juger de ce qui fonctionne pour lui : l'amour vache des AA d'Enfield-Brighton, le Groupe Drapeau blanc, des vieux bedonnants à bretelles et cheveux blancs coupés en brosse qui affichent une sobriété préhistorique au compteur, les Crocodiles, des mecs prêts à t'arracher ta grosse tête carrée s'ils te soupçonnent de mollir, de replonger et d'oublier que ta vie est en jeu chaque jour sans exception. Les nouveaux venus au Drapeau blanc sont trop agités, trop malades pour s'asseoir et marchent de long en large au fond de la salle, comme Gately le jour de son arrivée. Des vieux instituteurs de maternelle retraités et binoclards, en pantalon de polyrésine, font cuire des biscuits pour la réunion hebdomadaire et racontent, derrière l'estrade, comment ils suçaient les barmen à la fermeture pour qu'ils leur filent encore deux doigts de gnôle dans un gobelet en carton à emporter chez eux, histoire de se protéger contre l'éblouissante clarté du matin. Gately, bien que longtemps adepte des narcotiques par voie orale, a opté pour les AA. Après tout, il a picolé plus souvent qu'à son tour, lui aussi.

La Directrice Pat M. est attendue à 09 h 00, donc, pour trois entretiens avec des candidats à l'admission, 2 F et 1 H, qui ont intérêt à se pointer bientôt et à qui Gately ouvrira la porte parce qu'ils n'oseront pas encore entrer d'eux-mêmes comme c'est l'usage, souhaitera la bienvenue et offrira une tasse de café s'il estime qu'ils sont en état de le boire. Il leur conseillera en aparté de caresser les chiens de Pat pendant l'entretien. Les clébards seront vautrés un peu partout dans le bureau, pantelants, gigotant et se mordillant entre eux. L'expérience prouve, leur confiera-t-il, que si les chiens de Pat vous aiment, vous êtes accepté. C'est Pat qui a demandé à Gately de dire ça aux impétrants et, si ceux-ci caressent effectivement les chiens – deux affreux golden retrievers avec des maladies de peau et des pustules suppurantes, dont l'un est en outre épileptique –, ce sera l'indice d'une motivation réellement impérative, c'est-à-dire tout ce dont Pat a besoin pour prendre sa décision.

Un chat sans nom ronronne sur le large appui de fenêtre au-dessus du dossier du divan. Ici les animaux vont et viennent. Soit les pensionnaires les adoptent, soit ils disparaissent. Leurs puces restent. Les intestins de Gately gémissent. L'aube de Boston, amenée par la Green Line, avait ce matin une teinte chimiquement rosée par les vapeurs industrielles qui soufflent vers le nord. Il remarque que les rognures d'ongles dans le cendrier sont trop grosses pour provenir des doigts d'une main. Ces arcs rongés sont larges, épais et d'un jaune automnal profond. Il déglutit. Il dira à Geoffrey Day que, certes, les clichés ne sont que des clichés, mais a) ils apaisent, b) te rappellent à la raison et c) permettent le consentement universel qui couvre le silence ; et 4) que le silence est mortel, qu'il ne fait que nourrir l'Araignée si tu as la Maladie. Gene M. dit qu'il faut scinder le mot Maladie en *MAL-ADIE*, ce qui résume assez bien la question de fond. Il faudra rappeler à Pat qu'elle a rendez-vous à midi à Government Center, Division des Services de traitement de la toxicomanie. Elle n'arrive pas à lire sa propre écriture, déformée par son attaque cérébrale. Gately envisage

d’enquêter pour savoir qui se ronge les ongles des panards dans le living-room et fout ses rognures dégoûtantes dans le cendrier à 05 h 00. D’autant plus que le règlement intérieur interdit les pieds nus au rez-de-chaussée. Il y a, sur le plafond au-dessus de Day et Treat, une tache brune d’humidité qui a exactement la forme de la Floride. Randy Lenz s’engueule parfois avec Geoffrey Day parce que Day est un baratineur doublé d’un prof responsable d’une publication académique. C’est une menace pour l’image que Randy Lenz se fait de lui-même, à savoir celle d’un artiste intellectuel branché et sexy. Les dealers à la petite semaine ne se voient jamais comme de simples dealers à la petite semaine, à l’instar des putes. Dans la case *Profession* de son formulaire d’admission, Lenz a écrit *scénariste free-lance*. Et il aime se poser en lecteur. Pendant sa première semaine ici, en juillet, il tenait des livres à l’envers dans le coin nord-est de toutes les pièces où il se trouvait. Il trimballait un énorme dictionnaire médical qu’il bouquinait en fumant, jusqu’à ce qu’Annie Parrot, la Sous-Directrice, lui demande de cesser parce que ça nuisait à la santé mentale de Morris Hanley. Il a donc cessé mais, à la place, s’est mis à parler à tort et à travers, si bien que tout le monde a regretté le temps où il lisait. Geoffrey D., réciproquement, ne peut pas blairer Randy L. : ils ne se regardent jamais franchement. Maintenant, manque de chance, ils sont coincés ensemble dans la chambre 3-Hommes, depuis que trois gars se sont amenés un soir après le couvre-feu avec des pupilles de taille anormale et ont refusé un prélèvement d’urine, ce qui leur a valu une expulsion immédiate, de sorte que Day a été transféré de la chambre 5-Hommes à la 3-Hommes dès sa première semaine. On devient rapidement un ancien, ici. À côté de Minty, au bout de la table de la salle à manger, Burt F. S. tousse toujours, toujours plié en deux, la figure toujours violacée, et Nell G. lui tape dans le dos, ce qui fait qu’il pique du nez dans le cendrier et remue vaguement un moignon par-dessus son épaule pour lui signifier d’arrêter. Lenz et Day : une dispute couve peut-être : Day va essayer d’entraîner Lenz dans une bagarre, en présence d’assez de

spectateurs pour ne pas être blessé mais pour être viré et pouvoir abandonner la cure, retourner au chianti et au ’Lude, se faire agresser par les trottoirs, imputer sa rechute à Ennet House et ne jamais regarder sa Maladie en face. Pour Gately, Day est un manuel interactif ambulant de la Maladie. L’une des tâches de Gately consiste à détecter les risques de querelle entre les résidents, à en référer à Pat ou au Directeur Adjoint et à maintenir le calme dans la mesure du possible. La couleur du plafond, s’il faut vraiment la définir, est taupe. Quelqu’un a pété ; personne ne sait qui, mais on n’est pas dans un endroit pour adultes normaux où chacun s’efforce de faire comme s’il n’avait rien remarqué ; non, ici, tout le monde y va de son petit commentaire.

Le temps passe. Ennet House pue le temps qui passe. L’humidité de la sobriété récente est palpable dans l’air. On entend un tic-tac dans des pièces sans horloge, ici. Gately change l’angle d’une de ses baskets, passe son autre bras derrière sa tête. Sa tête a un vrai poids et une vraie pression. Outre le besoin de se situer au nord, les pulsions obsessionnelles de Randy Lenz sont : la peur des disques, une tendance à se tâter le pouls en permanence, une phobie de tout instrument de mesure du temps accompagnée d’un désir de toujours savoir l’heure exacte.

« Day, mec, tu peux me dire l’heure fissa ? » demande Lenz. Pour la troisième fois en une demi-heure. Patience, tolérance, compassion, autodiscipline, maîtrise de soi. Gately se rappelle ses six premiers mois : il ressentait chaque seconde qui s’écoulait. Et les rêves d’horreur. Des cauchemars pires qu’un delirium tremens. C’est pour ça qu’il y a une permanence de nuit au bureau, pour que les résidents aient quelqu’un à qui parler quand – pas « au cas où », *quand* – quand les cauchemars les tirent du lit vers 03 h 00. Des cauchemars du genre : vous rechutez et vous vous défoncez, vous ne vous défoncez pas mais tout le monde croit que vous êtes défoncé, vous vous défoncez avec votre mère alcoolique et vous la tuez avec une batte de base-ball. Vous courez au labo pour une analyse d’urine et

vous voyez des flammes fuser. Vous vous shootez et vous prenez feu. Un siphon en forme de seringue surdimensionnée de Talwin vous aspire de l'intérieur. Un véhicule explose dans une efflorescence de flammes noires sur la visionneuse DEC, son capot saute comme une vieille capsule de bouteille.

Day consulte sa montre d'un geste ostentatoire. « Dans les 08 h 30, mon pote. »

Les fines narines de Randy L. enflent et blanchissent. Il regarde droit devant lui, les yeux plissés, les doigts sur son poignet. Day pince les lèvres, agite la jambe. Gately renverse la tête par-dessus le bras du canapé et observe Lenz à l'envers.

« C'est quoi, ce regard, Randy ? Tu essaies de communiquer quelque chose avec ce regard ?

– Je veux juste savoir si quelqu'un peut me donner l'heure avec un peu plus d'*exactitude* que Day, c'est tout, Don. »

À son tour, Gately consulte sa montre, digitale, la tête toujours renversée sur le bras du canapé.

« J'ai 08 h 32 14… 15… 16, Randy.

– 'erci, mec. »

Et maintenant c'est Day qui fusille Lenz du regard. « On en a déjà parlé, l'ami. Amigo. Camarade. Tu me fais le coup tout le temps. Alors je te répète : j'ai pas de montre digitale. J'ai une jolie montre ancienne. Avec des aiguilles. Un souvenir des jours meilleurs. Elle est pas digitale. C'est pas une montre atomique au césium. Elle indique l'heure avec des aiguilles. Tu vois, mon Spiro Agnew à moi a deux petits bras : ils indiquent, ils suggèrent. Ce n'est pas un chronomètre de vie. Procure-toi une montre, Lenz. D'accord ? T'as qu'à avoir une montre, Lenz. Trois personnes de ma connaissance t'ont proposé de te fournir une montre que tu pourras leur rembourser quand tu te sentiras assez bien pour daigner pointer ton nez dehors et voir comment fonctionne le monde. Acquiers une montre.

Procure-toi une montre. Une magnifique montre digitale, très *grande*, cinq fois plus large que ton poignet, pour que tu puisses la porter comme un fauconnier, et qui te donne l'heure à la décimale près.

– On se calme », chantonne Charlotte Treat sans lever les yeux de sa broderie.

Day se tourne vers elle. « Je ne crois pas m'être adressé à toi en aucune façon.

– Si tu veux me chercher des crosses, vieux, dit Lenz en secouant sa tête luisante, tu as tort.

– Rhooo, tu me fais peur. Je tremble tellement que j'arrive même pas à lire ma montre.

– Tu fais une très, très, *très* grosse erreur.

– Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté », dit Gately, de nouveau sur le dos, en souriant au plafond taupe et craquelé. C'est lui qui avait pété.

Ils rentrèrent de Long Island en portant leurs boucliers plutôt que morts dessus, comme on dit. John Wayne et Hal Incandenza n'avaient perdu que cinq jeux au total, à eux deux, en simple. Les doubles A avaient transformé leurs adversaires en peintures tachistes. Et les équipes B, surtout celle des filles, s'étaient surpassées. Tout l'encadrement et les joueurs de P.W.T.A. avaient dû chanter une chanson vraiment débile. Coyle et Troeltsch n'avaient pas gagné, et Teddy Schacht, étonnamment, avait perdu en trois sets contre son artiste du lift, malgré la nervosité du gaillard dans les moments cruciaux. Cela n'avait pas du tout démoralisé Schacht, ce que les entraîneurs ne manquèrent pas de remarquer. Mais il avait uni ses efforts à ceux d'un Jim Troeltsch visiblement remonté pour une grande victoire en double des 18 ans A n° 2. Le microphone déconnecté de Troeltsch disparut mystérieusement de son sac de sport pendant les douches d'après-match, à la grande joie de tous. L'adversaire cigognien, aux coups droits et revers à

deux mains, de Pemulis avait paru léthargique, puis désorienté dans le second set après avoir remporté le premier au tie-break. Après que le gosse eut cessé de jouer durant plusieurs minutes en expliquant que les balles étaient trop jolies pour être frappées, les soigneurs de P.W.T.A. l'avaient reconduit gentiment aux vestiaires et le Peemster avait été déclaré V.F., ce qui signifie Vainqueur par Forfait dans l'argot du circuit junior. Le fait que Pemulis ne soit pas allé raconter sa victoire aux filles d'E.T.A. en bombant le torse ne fut remarqué que par Hal et T. Axford. Schacht avait trop mal au genou pour faire quelque commentaire que ce fût et Schtitt demanda à Barry Loach d'injecter dans l'énorme articulation violette de Schacht un truc qui le fît tourner de l'œil.

Ensuite, pendant la fête et le bal de clôture, l'adversaire forfait de Pemulis mangea les hors-d'œuvre sans couverts et finalement sans les mains, exécuta un numéro de disco sans musique, puis on l'entendit dire à l'épouse du Président de Port Washington qu'il avait toujours eu envie de la baiser par-derrière. Pemulis passa l'essentiel de la soirée à siffloter en regardant innocemment le plafond en préfabriqué.

Le car surchauffé des 18 ans était équipé de petites loupiotes au-dessus des sièges, qu'on pouvait allumer pour faire ses devoirs ou éteindre pour dormir. Troeltsch, à l'œil gauche affreusement nystagmique, feignait de récapituler les grands moments des matches pour un public d'abonnés, en parlant dans son poing. Le Stockhausen de l'équipe C feignait quant à lui de chanter de l'opéra. Hal et Tall Paul Shaw révisaient leurs examens en lisant des annales. Un bon quart des passagers surlignaient en jaune des exemplaires de *Flatland*, le livre d'E. A. Abbott, incontournable à E.T.A., pour Flottman ou Chawaf ou Thorp. Diverses formes se fondaient dans une longue zone d'ombre transpercée, près des sorties, par des cônes de lumière au sodium blafarde émanant des réverbères de la route. Mario Incandenza se réjouissait d'être dans son propre petit cône de lumière intérieure, plutôt que dans cet éclairage sinistre. Il était assis à côté de K. D. Coyle – qui était

un peu lent de la comprenette, surtout après une sévère défaite – et ils jouèrent ensemble à pierre-feuille-ciseaux pendant deux cents bornes, sans rien dire, en essayant de discerner mutuellement les schémas de leurs choix réciproques, pour constater finalement qu'il n'y avait pas de schéma. Deux ou trois élèves du cours de littérature de Levy-Richardson-O'Byrne-Chawaf étaient penchés sur *Oblomov* de Gontcharov et semblaient très malheureux. Charles Tavis, assis tout au fond avec John Wayne, exultait et parlait sans interruption, d'une voix étouffée, au Canadien qui, lui, regardait par la fenêtre. DeLint était dans le car suivant, celui des 16 ans ; il avait passé un savon à Stice et Kornspan, qu'il accusait d'avoir laissé filer leur match de double. Schtitt n'était pas là : Schtitt parvenait toujours à rentrer par ses propres moyens, lesquels restaient mystérieux, puis apparaissait pour les entraînements à l'aube avec deLint et des décortications élaborées de ce qui avait mal marché la veille. Il était particulièrement sec, insistant et négatif après une victoire. Schacht penchait vers bâbord et ne réagit pas quand des mains remuèrent devant son visage. Axford et Struck se mirent à emmerder Barry Loach parce qu'ils avaient soi-disant mal aux genoux, eux aussi. Les porte-bagages au-dessus des têtes étaient hérissés de manches et de tamis sans étui, des onguents et de la teinture de benjoin avaient circulé et chacun s'en était copieusement enduit, de sorte que des senteurs épicées composites embaumaient l'air tiède. Tout le monde ressentait une saine fatigue.

La bonne camaraderie du voyage de retour ne fut compromise que par un petit malin assis tout au fond du car qui fit passer à la ronde un pamphlet en lettres gothiques promettant le royaume d'Angleterre préhistorique à qui serait capable de décoller Keith Freer de Bernadette Longley. Freer avait été surpris par la prorectrice Mary Esther Thode sur la banquette arrière du car qui les emmenait au tournoi sur terre battue de Providence, en septembre, à califourchon sur la pauvre Bernadette Longley, sous une couverture Adidas, et la chose avait donné lieu à une scène pénible parce que certaines règles académiques de base prohibent strictement tout ébat amoureux sous le nez

du personnel d'encadrement. Keith Freer dormait profondément quand la note passa de main en main, mais Bernadette Longley était bien réveillée et, lorsque l'objet du délit arriva dans la partie avant du car, où les filles devaient obligatoirement s'asseoir depuis septembre, elle se cacha le visage dans ses mains, rougit jusqu'à sa jolie nuque, et sa partenaire de double[90] remonta toute l'allée centrale jusqu'aux sièges de Jim Struck et Michael Pemulis pour leur dire sans mâcher ses mots que quelqu'un dans ce car était immature à en pleurer.

Charles Tavis était intenable. Il fit une imitation de Pierre Trudeau dont personne, à l'exception du chauffeur, n'était en âge de saisir l'humour. Et à leur arrivée, sur les coups de 00 h 30, toute la gigantesque équipée – trois cars complets – s'engouffra chez Denny, à côté d'Empire Waste, pour une mégacollation.

I. *Denial* (le déni) est phonétiquement proche de *the Nile* (le Nil).

OceanofPDF.com

❍

Le frère aîné de Hal, Orin Incandenza, a arrêté le tennis de compétition quand Hal avait neuf ans et Mario presque onze. C'était pendant la période du grand soulèvement pré-expérialiste, de l'émergence du parti extrémiste P.E.U.P. de Johnny Gentle, Célèbre Crooner, et de la tumescence de l'ONANisme. Avant sa dix-huitième année, Orin était dans les 70 meilleurs du classement national ; il était déjà senior ; il était à un âge critique pour un joueur de ce rang, parce que la dix-huitième année marque la fin de la carrière junior et, au choix : 1) vous abandonnez vos rêves de Show, vous allez en fac et vous jouez au tennis universitaire ; 2) vous vous tapez tous les vaccins possibles, contre les bactéries à gram négatif, le choléra, la dysenterie amibienne, etc., et vous essayez de mener à bien une triste existence diasporique dans un circuit pro Satellite eurasien en tâchant de franchir les derniers plateaux prouvant que vous avez le calibre d'un joueur adulte du Show ; 3) vous ne savez pas ce que vous allez faire et c'est souvent un sale moment à passer[91].

Afin de diluer l'angoisse, E.T.A. offre à certains élèves diplômés, huit ou neuf, la possibilité de prolonger leur séjour de deux ans s'ils acceptent d'intégrer l'équipe de prorecteurs de deLint[92] en échange du gîte, du couvert et des frais de voyage pour de tristes petits tournois Satellites, et les liens directs d'Orin avec l'administration d'E.T.A. lui assuraient évidemment un poste de prorecteur s'il l'avait souhaité, sauf que c'était un boulot provisoire, quelques années seulement, considéré en outre comme

peu reluisant et purgatorial… et puis… et puis… après, hein ? que faire après *ça*, etc.

Le choix d'Orin, l'université, plut beaucoup à ses parents, bien que Mme Avril Incandenza, tout particulièrement, soulignât avec insistance le fait que, de toute façon, quelle qu'eût été sa décision, ils l'auraient agréée car ils le soutenaient sans réserve et c'était sa décision, à lui, Orin, qui primait. Mais, sans qu'ils le disent, on voyait bien que l'université avait leur préférence. Il était évident qu'Orin ne serait jamais un tennisman adulte de niveau professionnel. Il avait atteint son sommet à treize ans en se qualifiant pour les quarts de finale des moins de 14 ans du tournoi national d'Indianapolis, Indiana, où il avait pris un set à la tête de série n° 2 ; mais, peu après, il avait souffert d'un retard de puberté, tout comme son père quand il était junior et, en voyant des gars qu'il avait ratatinés à douze ou treize ans devenir du jour au lendemain des hommes à la voix grave et aux jambes poilues, en voyant que ces gars le ratatinaient à leur tour à quatorze ou quinze ans, eh bien, il avait perdu le feu sacré, l'esprit tennistique et son rang, qui avait dégringolé en trois ans dans les profondeurs du classement USTA vers la 70e place et ne lui permettait même plus, à 15 ans, de figurer dans les tournois à 64 participants. Quand E.T.A. avait ouvert ses portes, il était tout juste dans les dix meilleurs des 18 ans, un sans-grade relégué dans l'équipe B, et cette médiocrité avait achevé de le démotiver. C'était essentiellement un joueur de fond de court, un cogneur mais, pour tenir tête à un bon joueur de volée, il faut un sacré retour de service et de sacrés passing-shots. À E.T.A. on disait qu'Orin lobait bien, mais trop souvent. Et c'est vrai qu'il avait un lob phénoménal : il était capable, avec une trajectoire parabolique qui suivait le dôme du Poumon, de toucher trois fois sur quatre une pièce de monnaie située sur la ligne de fond opposée ; Marlon Bain et deux ou trois autres cogneurs d'E.T.A. avaient également des lobs phénoménaux, acquis pendant les après-midi libres consacrés de plus en plus à l'Eschaton qui, d'après ce qu'on croit savoir, avait été

introduit par un réfugié croate de la Palmer Academy de Tampa. Orin fut le premier maître de jeu de l'Eschaton à E.T.A., à une époque où ce jeu naissant n'était pratiqué que par des élèves de dernière année, marginaux et démotivés.

L'université fut donc le choix le plus évident pour Orin quand vint le moment de se décider. Obliques pressions familiales mises à part, en tant que joueur mal classé à E.T.A. il était confronté à des exigences scolaires plus sévères que ceux pour qui le Show est un objectif envisageable. Et l'Eschatonologie l'aida beaucoup en mathématique informatique, le point faible d'E.T.A., Soi-Même et Schtitt étant à ce moment-là assez antiquantitatifs. Ses notes étaient bonnes. Ses résultats ne faisaient honte à personne. Orin était un élève tout à fait honnête, surtout pour un gars avec un passé de sportif de haut niveau.

Il faut comprendre que la médiocrité est une notion relative dans un sport comme le tennis junior. Une place de 74^{e} dans le classement national des simples messieurs de moins de 18 ans est peut-être jugée médiocre pour un type qui aspire à devenir pro, mais fait quand même saliver la plupart des entraîneurs universitaires. Orin reçut des offres de la Pac-10. Des offres juteuses. L'université du Nouveau-Mexique engagea même un groupe de mariachis qui s'installa sous la fenêtre de sa chambre pendant six nuits, jusqu'à ce que Mme Incandenza persuade Soi-Même d'autoriser « F. D. V. » Harde à électrifier les clôtures. L'État de l'Ohio l'envoya à Columbus pour un week-end d'« orientation prospective » qui eut pour effet, à son retour, de le clouer au lit pendant trois jours avec une poche de glace sur l'entrejambe et de l'Alka-Seltzer à portée de main. Cal-Tech lui proposa un statut d'officier de réserve et une embauche anticipée dans leur programme d'élite d'Études stratégiques après que *Decade Magazine* eut publié un petit article sur Orin, le Croate et l'application c:\Pink$_2$ de l'Eschaton[93].

Orin choisit B.U., Boston University. Pas une puissance tennistique. Pas du niveau de Cal-Tech sur le plan universitaire. Pas le genre d'école qui engage des orchestres ou vous invite à des orgies pour vous convaincre. Et seulement à trois bornes d'E.T.A., en bas de la colline côté Comm. Ave, à l'ouest de la baie, vers le carrefour de Commonwealth et Beacon, à Boston. C'était une décision conjointe Orin Incandenza / Avril Incandenza. La Moms pensait en secret qu'il était bon pour Orin, psychologiquement, de s'éloigner de la maison, mais pas trop, car elle voulait qu'il puisse rentrer quand il en avait envie. Elle présentait toujours les choses à Orin de manière à lui faire comprendre qu'elle souhaitait ce qu'il y avait de mieux pour lui psychologiquement mais ne voulait pas outrepasser son rôle maternel en s'immisçant dans ses décisions. Tout bien pesé, après voir fait la part des avantages et désavantages, elle estimait que B.U. était de loin le meilleur choix mais, afin de bien montrer qu'elle ne voulait pas l'influencer, dès qu'Orin entrait dans une pièce, elle en sortait, les deux mains sur la bouche, et cela six semaines durant. Orin faisait une drôle de tête quand elle le suppliait ainsi de ne pas se laisser influencer. Ce fut pendant cette période qu'il dit à Hal que la Moms était une espèce de contorsionniste, mais avec le corps des autres, ce que Hal n'oublia jamais. Soi-Même, par expérience, considérait sans doute qu'il était préférable pour Orin de prendre les jambes à son cou, de se tirer dans le Midwest ou sur la côte pacifique, mais il se garda d'intervenir. Il ne risquait pas d'outrepasser son rôle paternel, lui. Il pensait probablement qu'Orin était un grand garçon. C'était quatre ans et une trentaine de films avant qu'il ne fourre sa tête dans un micro-ondes, geste fatal. Puis il s'avéra que le demi-frère par alliance d'Avril, Charles Tavis, alors Directeur Adjoint de l'A.S.A. à Throppinghamshire[94], était très copain, par le biais du réseau des sports mineurs, avec l'entraîneur de tennis universitaire de Boston. Tavis prit un vol spécial Air Canada pour organiser une réunion à quatre, entre lui-même, l'entraîneur de B.U., Avril et son fils. L'entraîneur de B.U. était un septuagénaire de l'Ivy League, un de ces vieux

patriciens taillés à la serpe dont le profil est digne de figurer sur une pièce de monnaie, qui aimait que ses « p'tits gars » soient vêtus de blanc et sautent par-dessus le filet après les matches, gagnés ou perdus. B.U. n'avait eu que deux joueurs classés au niveau national, et ça remontait à l'an 1960 A.S., bien avant l'ère de cet arbitre des élégances ; et quand il vit Orin jouer, il faillit tomber à la renverse. Rappelez-vous que la médiocrité dépend du contexte. Les joueurs de B.U. avaient tous été recrutés dans des country clubs de Nouvelle-Angleterre, portaient des shorts repassés, des sweats efféminés barrés d'une bande de couleur rouge en travers de la poitrine, parlaient sans bouger les mâchoires et jouaient un jeu de service-volée guindé, patricien, celui que pratique un amateur qui a suivi de nombreuses leçons estivales et livré quelques matches amicaux mais n'est jamais allé sur un court pour tuer ou mourir, psychiquement. Orin portait un jean coupé, des chaussures de bateau sans chaussettes et, en bâillant malgré lui, battit le n° 1 de B.U., pomponné comme un milord, 2 sets à 0, en plaçant une quarantaine de lobs offensifs gagnants. Le vieux coach de B.U. se présenta en pantalon chino L.L. Bean et polo Lacoste à la réunion à quatre organisée par Tavis, reluqua d'abord le bras gauche d'Orin, puis la Moms en jupe moulante noire et veste orientale, aux yeux noircis de khôl, à la coiffure moussue, et faillit de nouveau tomber à la renverse, dans l'autre sens. Elle faisait toujours beaucoup d'effet aux vieux. Orin était en mesure de dicter ses propres conditions dans les limites du budget sportif restreint de B.U.[95]. Il signa une lettre d'Intention qui lui donnait droit à une bourse complète, à des livres, un ordinateur portable Hitachi équipé de logiciels, un logement à l'extérieur du campus, un défraiement pour ses dépenses ordinaires et un job d'étudiant lucratif consistant à ouvrir chaque matin les robinets d'arrosage de Nickerson Field, le terrain de football historique des B.U. Terriers – robinets qui étaient déjà automatisés et branchés sur minuterie –, le job dont tous les membres de l'équipe de tennis de B.U. rêvaient. Charles Tavis – qui, à la demande d'Avril, se fit rembourser son

billet de retour au Canada et resta en qualité de Président Adjoint pour assister le père d'Orin dans la gestion de l'Académie[96], avec des responsabilités qui allèrent croissant à mesure que la fréquence des déplacements internes et externes de J.O. Incandenza augmentait – avoua 3 ans et demi plus tard qu'il n'avait jamais réellement attendu un merci de la part d'Orin pour son entremise auprès de la section tennis de B.U., qu'il n'était pas du genre à réclamer des remerciements, que quelqu'un qui rendait service en espérant de la gratitude ressemblait davantage à une image en 2D qu'à une vraie personne ; du moins était-ce son avis, dit-il ; qu'en pensaient Avril, Hal et Mario ? était-il une authentique personne en 3D ? cherchait-il à compenser une vexation légitime ? Orin lui en voulait-il d'avoir emménagé au moment où lui, Orin, déménageait ? car il ne pouvait tout de même pas lui reprocher de s'être investi de plus en plus dans la direction d'E.T.A., vu que J. O. Incandenza s'absentait de plus en plus, soit pour tourner des films avec Mario ou les monter dans son atelier près du tunnel, soit pour suivre des cures de désintoxication (13 en trois ans, Tavis possédait tous les relevés de la Croix Bleue), et encore moins le tenir responsable du *felo de se* final que n'importe qui ayant un minimum d'objectivité aurait pu prévoir au cours de ces trois ans et demi ; mais, expliqua C. T. un 4 juillet de l'A.P.L.A.P. après qu'Orin, qui avait maintenant beaucoup de temps libre en été, eut décliné une cinquième fois son invitation à Enfield pour le barbecue familial annuel et la Dissémination Spontanée InterLace des finales de Wimbledon, celui-ci lui tenait peut-être rancune de s'être installé dans le bureau du Président et d'avoir changé le *TE OCCIDERE POSSUNT* sur la porte avant que la tête micro-ondée de Soi-Même n'ait eu le temps de refroidir, même si c'était pour assurer une présidence qui nécessitait *impérativement* d'être prise en charge par quelqu'un de sérieux et d'énergique. Incandenza Soi-Même s'étant fait sauter le caisson le 1er avril de l'Année de la mini-savonnette Dove, juste quand devaient arriver les lettres d'Intention des seniors qui avaient décidé

de passer au tennis universitaire, juste quand les invitations pour les tournois européens affluaient sur le bureau parabolique de Lateral Alice Moore, juste quand le statut d'exonération fiscale d'E.T.A. allait être réexaminé par la Commission d'exemption M.D.R.[97], juste quand l'école essayait de s'adapter aux nouvelles normes d'accréditation A.T.O.N.A.N. après des années d'accréditation USTA, juste quand les litiges avec l'hôpital public Enfield Marine au sujet de prétendus dommages consécutifs aux travaux d'aplanissement de la colline effectués par E.T.A. et avec Empire Waste Displacement au sujet des couloirs aériens des véhicules d'ordures à destination de la Concavité arrivaient en appel, juste quand les demandes d'inscription pour l'automne exigeaient une étude en vue d'une réponse définitive. Eh bien il fallait forcément que *quelqu'un* comble le vide, quelqu'un capable de se consacrer totalement au boulot sans être paralysé par les soucis ou l'absence d'un « merci » élémentaire pour la pénible tâche de remplacer une personne dont le remplacement allait naturellement, *naturellement* provoquer quelque ressentiment, pensait Tavis, et puisqu'on ne pouvait critiquer un mourant, encore moins un mort, qui mieux que lui pouvait supporter le stress de la vindicte liée à ce remplacement, lui qui avait été l'infatigable, dévoué, acharné, altruiste assistant et substitut bureaucratique en 3D de ce mort, dont la chambre dans la MdP était pile à côté de celle du patron et qui pouvait, aux yeux de certains parents endeuillés, passer pour un usurpateur incrusté ? Tavis s'était préparé pour ce stress et davantage, déclara-t-il dans son préambule lors de la réunion précédant la Convocation automnale, en s'adressant, par l'intermédiaire de la sono depuis le nid d'aigle garni de rideaux gris et rouge dans la traverse de Gerhardt Schtitt, aux rangées de chaises pliantes disposées le long des lignes de fond des courts n° 6 à 9 : non seulement il avait pleinement accepté ce stress et ce ressentiment, dit-il, mais encore il avait travaillé dur et continuerait à le faire, avec l'opiniâtreté tranquille et peu romantique qui le caractérisait, pour rester réceptif à ce ressentiment, à

cette impression de perte irremplaçable, même après quatre ans, pour aider quiconque le souhaiterait à se débarrasser de cette colère, cette rancœur, voire ce mépris, pour leur propre santé psychologique, car, il le reconnaissait publiquement, tout le monde avait déjà assez de problèmes comme ça à E.T.A. L'assemblée se tenait dehors, sur les courts centraux, qui sont abrités en hiver par le Poumon. C'était le 31 août de l'Année des produits laitiers de l'Amérique profonde, par un temps chaud et humide. Les élèves en fin d'études, qui avaient déjà entendu ces mêmes remarques liminaires pendant quatre ans, faisaient des gestes d'égorgeur ou de bourreau à l'œuvre sous une potence imaginaire. Le ciel était d'un bleu diaphane entre les traînées de nuages qui dérivaient rapidement vers le nord. Sur les courts n° 30 à 32, les gars du Chœur de musique appliquée chantonnaient à voix basse *Tenebrae factae sunt*. Chacun avait mis le brassard noir qu'on porte encore dans les réunions officielles pour entretenir le souvenir ; les drapeaux E.U. en coton et O.N.A.N. en nylon crépitant flottaient et claquaient en berne sur les mâts de l'allée en signe de commémoration. La Sunstrand Plaza n'avait pas encore trouvé le moyen, en cette fin d'été, d'insonoriser les ventilateurs ATHSCME d'East Newton, et la voix de Tavis, qui aurait paru faible et lointaine même avec un mégaphone de la police de toute façon, se mêlait au bruit des ventilos, au sifflement des catapultes E.W.D., aux stridulations électriques des criquets, au souffle pollué du vent d'été dans Comm. Ave., aux klaxons des voitures, aux ferraillements de la Green Line, aux claquements des drisses et des drapeaux sur les mâts, de sorte que personne, hormis les employés et les petits enfants au premier rang, ne l'entendait expliquer que la loi salique n'avait rien à voir avec le fait que l'épouse bien-aimée du défunt Président, Doyenne des Affaires académiques et des Affaires féminines, Mme Avril Incandenza, n'eût pu en aucune manière accéder à la présidence : comment aurait sonné le mot « PrésidentE » ? et, sachant qu'elle devait déjà superviser les élèves filles, les prorectrices, les vigiles de Harde, s'occuper

des programmes, des sujets de devoirs, des emplois du temps, se dépatouiller avec la complexité kafkaïenne des nouvelles normes d'accréditation A.T.O.N.A.N., sans parler de la stérilisation quotidienne de la MdP, de ses propres rituels d'ablution, de la lutte continuelle à mener contre la plaie de l'anthracnose et du climat sec dans le réfectoire, avec des cours à assurer par-dessus le marché, à quoi s'ajoutaient ses nuits passées avec les Grammairiens militants du Massachusetts, le groupe académique qui surveillait la syntaxe des médias et invitait des bavards exubérants de l'Académie française à venir disserter avec des *r* gutturaux sur la préservation prescriptive ou donnait des multilectures marathons de « La Politique et la Langue anglaise » d'Orwell, par exemple, et dont la Phalange tactique présidée par Avril (des GMM) poursuivait alors en justice (sans succès, finalement) la nouvelle administration Gentle pour son initiative de déclassement du Titre II / G des bibliothèques publiques, sachant en outre qu'elle était abattue par le chagrin et obligée d'effectuer tout ce travail émotionnel en dépit de son propre traumatisme, prendre en charge la paperasserie administrative d'E.T.A., en plus de tout cela, eût été un fardeau simplement intolérable, raison pour laquelle elle avait maintes fois remercié C. T. avec effusion, publiquement, d'avoir renoncé à sa sinécure en or de Throppinghamshire pour non seulement se charger des épuisantes corvées bureaucratiques et opérer une transition en douceur mais encore se consacrer à la famille Incandenza, avec ou sans Merci, accompagner la carrière d'Orin par des interventions officielles mais aussi un dévouement sans faille au moment crucial de la décision dudit Orin de renoncer finalement à pratiquer le tennis universitaire à B.U.

De fait, vers la troisième semaine de sa première année, Orin tentait une très improbable reconversion : passer du tennis au football universitaire. La raison qu'il donna à ses parents – Avril stipula qu'elle ne voulait en aucun cas laisser l'impression qu'elle demandait à ses enfants de se justifier ou de clarifier leurs motivations, même en cas de revirement étrangement

impromptu, et il n’était même pas certain que la Cigogne folle eût bien assimilé le fait qu’Orin habitait encore la ville de Boston, mais Orin sentait néanmoins le besoin de s’expliquer vaguement – était que, après avoir commencé à s’entraîner au tennis en automne, il avait découvert qu’il était cramé pour la compétition, qu’il était une coquille vide et flétrie. Orin jouait, mangeait, dormait et chiait tennistiquement depuis qu’il était haut comme trois quarts de raquette. Il dit s’être aperçu qu’il avait atteint à dix-huit ans le meilleur niveau de jeu qu’il pût espérer. La perspective d’une progression, carotte vitale que Schtitt et l’encadrement d’E.T.A. s’employaient à agiter, avait disparu pendant un stage de quatrième ordre dans lequel l’entraîneur, qui avait un poster de Bill Tilden dans son bureau, ne trouvait rien de plus original à dire que « plie les genoux » et « regarde la balle ». Toute la partie « je suis cramé » était vraie et justifiait pleinement un abandon du tennis, mais Orin eut beaucoup de mal à expliquer la composante football de son choix, notamment parce qu’il n’avait qu’une notion très vague des règles, de la tactique et même des mesures non métriques du football américain ; en fait, il n’avait jamais touché un vrai ballon en cuir bosselé de sa vie et, comme presque tous les bons joueurs de tennis, avait toujours été désorienté et perturbé par les faux rebonds schizoïdes du ballon ovale. En vérité, sa décision n’avait pas grand-chose à voir avec le football, ni avec la raison qu’il finit par donner avant qu’Avril ne le prie de cesser de se sentir incité à ou contraint de faire quoi que ce soit de plus que demander leur soutien entier et inconditionnel pour quelque action qu’il jugerait essentielle à son bonheur personnel, ce qu’elle fit quand il se lança dans une histoire légèrement lyrique sur le choc des épaules rembourrées, le tagada-tsoin-tsoin des pom-pom girls, l’atmosphère d’amitié virile, l’odeur de la pelouse de Nickerson Field couverte de rosée à l’aube lorsqu’il venait vérifier le fonctionnement de l’arrosage et voyait les jets d’eau transformer les rayons citronnés du soleil levant en un arc-en-ciel

de réfraction. La partie réfraction de son récit était vraie, ça lui plaisait ; le reste était de la fiction.

La vraie raison du football, avec toute l'inévitable banalité des vraies raisons, était que, au fil des semaines passées à observer les arroseurs automatiques et les répétitions des pom-pom girls (car elles répétaient effectivement à l'aube), Orin avait conçu un terrible béguin de collégien, avec pupilles dilatées, genoux flageolants et tout le toutim, pour une étudiante de deuxième année aux longs cheveux qu'il voyait virevolter et se trémousser en tournant un bâton au loin, à travers le spectre diffracté des gerbes d'eau, sur la pelouse humide du terrain, une fille qui avait assisté à quelques-unes des fêtes de l'All-Athletic-Team où il était allé avec son partenaire strabique de double et qui dansait aussi gracieusement qu'elle maniait le bâton et attisait la foule, c'est-à-dire qu'elle semblait liquéfier, rendre lointain et bizarrement réfracté tout ce qui dans le corps d'Orin était solide.

Orin Incandenza, comme maints enfants d'alcooliques coléreux et de victimes de TOC, connaissait des problèmes d'addiction sexuelle internes, avait déjà dessiné oisivement des 8 sur les flancs post-coïtaux d'une douzaine d'étudiantes de B.U. Seulement, là, c'était différent. Il avait déjà été mordu, mais jamais décapité. Couché sur son lit, les après-midi d'automne, pendant la sieste requise par le coach, serrant une balle de tennis, il parlait inlassablement de l'étudiante tournoyante brouillée par la gerbe d'eau tandis que son partenaire de double, couché à l'autre bout de l'immense lit, regardait simultanément Orin et les feuilles d'arbres aux couleurs changeantes par la fenêtre nord-est. Le surnom que ses camarades avaient donné à sa majorette était la P.G.O.A.T., la plus jolie fille de tous les temps[I]. Ce n'était pas l'attraction principale, mais elle était vraiment d'une beauté presque caricaturale. À côté d'elle, la Moms ressemblait à un beau fruit qui fait envie dans la corbeille et qu'on repose aussitôt après l'avoir pris parce que, au dernier moment, on en aperçoit un autre dans le lot, plus

naturellement frais. Elle était si jolie que même les Terriers seniors avaient la bouche trop sèche pour lui adresser la parole aux bals de l'All-Athletic. En fait, personne ou presque n'osait l'approcher. Elle induisait chez les hétérosexuels ce qu'on appelle le complexe d'Actéon, terme qu'elle apprit plus tard à l'A.H.I.D., à savoir une sorte de profonde peur phylogénique de la beauté surhumaine. Le partenaire d'Orin – qui, en tant que strabique, en connaissait un rayon sur l'inaccessibilité féminine – se sentit obligé d'avertir O. qu'elle appartenait à cette catégorie de filles atrocement séduisantes qui ne fréquentent pas les simples mortels étudiants et que si elle allait aux soirées de l'All-Athletic, c'était uniquement pour satisfaire un vague intérêt scientifique en attendant que l'adulte ascapartique à fossette au menton, au physique de mannequin de mode et à la fortune colossale avec qui elle sortait sans aucun doute lui téléphone depuis la banquette arrière de sa limousine verte Infiniti, etc. Jamais aucun athlète de sport majeur ne l'avait approchée d'assez près pour entendre les élisions et les linguales muettes de l'accent sudiste dans sa voix curieusement monocorde mais résonnante qui donnait l'impression qu'elle articulait soigneusement ses mots à l'intérieur d'un caisson insonorisé. Quand elle dansait, au bal, c'était avec d'autres Terrierettes, pom-pom girls ou majorettes, parce que personne n'avait assez de cran ou de salive pour l'inviter. Orin lui-même flanchait toujours à quatre mètres du but parce que la fameuse phrase inspirée de Charles Tavis, « Dites-moi quel type d'homme vous plaît et je calquerai mon comportement dessus », attaque stratégique qui avait si bien fonctionné sur d'autres Sujets de B.U., lui paraissait tout à coup imprononçable. Il lui fallut tendre l'oreille trois fois pour comprendre que son nom n'était pas Joel. Les longs cheveux étaient mordorés, le teint couleur de pêche pâle, les bras pommelés de taches de rousseur, les zygomatiques indescriptibles, les yeux vert extraterrestre HD. Il découvrit plus tard que le parfum presque astringent de linge propre séché au soleil qu'elle dégageait provenait d'une essence de pissenlit à faible PH

spécialement extraite pour elle par son Papa chimiste de Shiny Prize, Kentucky.

Inutile de préciser que l'équipe de tennis de Boston University n'avait ni pom-pom girls ni majorettes, lesquelles étaient réservées aux sports majeurs et grand public. C'est tout à fait compréhensible.

Le coach de tennis prit très mal la décision d'Orin, qui dut lui passer un Kleenex et rester plusieurs minutes à ses côtés sous le poster d'un Bill Tilden avunculaire en pantalon blanc de la Seconde Guerre mondiale caressant la tête d'un petit ramasseur de balles, Kleenex qu'Orin vit s'imbiber et se trouer pendant qu'il essayait d'expliciter ce qu'il entendait par *cramé, coquille vide* et *carotte.* Le coach ne cessa de lui demander si cela impliquait que la mère d'Orin ne viendrait plus assister aux entraînements.

Le désormais ancien partenaire d'Orin, qui, pour être strabique et pull-overisé comme une fiotte, n'en était pas moins fondamentalement un brave type et incidemment l'héritier de la fortune des Fac-similés carnés Nickerson Farms, demanda à son Papa à fossette au menton et à l'influence certaine auprès de B.U. de passer « quelques coups de fil rapides » depuis la banquette arrière de sa Lexus vert forêt. Le coach de football de B.U., le Terrier en chef, un Oklahoman exilé qui portait réellement un sweat-shirt gris à col ras avec un sifflet en pendentif, fut intrigué par la taille du bras et de la main gauches tendus (de façon impolie mais intrigante, donc) lors des présentations – c'était le bras tennistique d'Orin, gros comme une baratte, l'autre, aux dimensions plus humaines, étant caché sous une veste de sport stratégiquement drapée sur l'épaule droite de l'aspirant.

Mais on ne peut pas jouer au football américain avec une veste sur l'épaule. De plus, Orin n'était rapide qu'en déplacement latéral, et sur trois mètres à peine. Puis il s'avéra que l'idée d'entrer en contact physique avec un adversaire lui répugnait tellement que ses tentatives, même en position de réserve, furent d'un pathétique indescriptible. On le traita de *gros cul*, de

mauviette et finalement de *bite molle*. On lui dit qu'il avait de petits sacs en papier à la place des couilles et que s'il voulait conserver sa bourse universitaire, il avait intérêt à s'en tenir aux sports mineurs dans lesquels on peut frapper sans craindre d'être frappé en retour. Le coach, exaspéré, lui arracha son casque et lui montra l'entrée du tunnel sud. Orin sortit du terrain, seul, inconsolable, le casque sous son petit bras droit, sans même un regard nostalgique vers la P.G.O.A.T. qui s'entraînait au lancer de bâton, loin, loin, très loin de lui, sous les poteaux de but nord, côté Visiteurs.

Là où les AA de Boston ont raison, même si c'est banal, c'est que les baisers du destin autant que les coups bas illustrent l'impuissance de l'individu face aux événements vraiment significatifs de sa vie[98] : quand quelque chose d'important vous arrive, c'est rarement à votre initiative. Le destin n'a pas de bipeur ; le destin se contente de vous faire *Psst* dans une ruelle, planqué dans un imperméable, et généralement vous ne l'entendez pas parce que vous êtes trop préoccupé par autre chose, une de vos importantes initiatives personnelles. Pour Orin Incandenza, le destin ce jour-là prit la forme d'un bruit : tandis qu'il passait tristement sous les poteaux du côté Terriers et entrait dans l'ombre de l'accès au tunnel de sortie sud, il entendit un craquement sinistrement orthopédique, suivi d'un cri, derrière lui sur le terrain. Ce qui venait de se produire, c'est que le meilleur plaqueur défensif de B.U. – un futur pro de 180 kilos, édenté et qui aimait le sang –, dans un exercice d'interception de ballon dégagé par un coup de pied, avait certes intercepté le ballon du punter universitaire de B.U. mais aussi commis la grave erreur de jugement de ne pas interrompre sa course et, alors que le gars avait encore le pied levé, sans protège-tibia, il lui était rentré dedans comme un bélier et lui avait pété tous les os de la jambe, du fémur aux tarses, dans un télescopage d'anthologie. Le hurlement du punter suffit à causer l'évanouissement de deux majorettes et d'un porteur d'eau. Le ballon intercepté ricocha sur le casque du plaqueur, rebondit en tous sens et atterrit dans l'ombre du tunnel sud, où se trouvait

Orin, qui regardait le punter se tordre et le défenseur se relever, un doigt sur la bouche, l'air coupable. Le coach défensif débrancha ses écouteurs, fonça sur le plaqueur et se mit à souffler dans son sifflet si près des oreilles de l'énorme gaillard que celui-ci commença à pleurer en se tapant la tête avec le talon de la main. Comme il n'y avait personne à proximité, Orin ramassa le ballon, que l'entraîneur en chef réclamait à grands gestes depuis son banc à mi-distance du terrain. Il le tint fermement (ce qu'il n'avait jamais bien réussi à faire pendant les entraînements), évalua son curieux poids ovale, observa les brancardiers, le punter, les assistants et l'entraîneur tout au bout du terrain. La distance était trop importante pour un lancer à la main, et Orin n'avait aucune envie de retraverser le terrain en solitaire pour en ressortir sous le lointain regard vert de la majorette qui avait pris possession de son système nerveux central.

Avant cet instant crucial, il n'avait jamais essayé de taper dans un ballon d'aucune sorte. Ce fut cette révélation inopinée et vulnérable qui finit par émouvoir Joelle van Dyne, bien plus que la puissance et la longueur du shoot.

Mais en cet instant, tandis que les sifflets tombaient des lèvres et qu'on le montrait du doigt, et sous ce même regard vert nimbé d'eau aspergée, Orin se découvrit, dans le football américain de compétition, une nouvelle niche et une nouvelle carotte. Une carrière de type Show qu'il n'eût jamais pu planifier de lui-même. Au bout de quelques jours, il bottait à 60 yards sans élan, s'entraînait en solo sur un terrain annexe avec le coordinateur des Unités spéciales, un fumeur de Gauloises rêveur qui parlait de ciel, de vol plané et le qualifiait d'« éphèbe », terme qui, vérification faite auprès de son petit frère par un discret coup de téléphone, n'était pas l'insulte qu'il avait redoutée. Vers la deuxième semaine, O. atteignait les 65 yards, toujours sans élan, d'une frappe nette et sans bavure, négociant la transaction entre le pied et l'œuf en cuir avec une concentration presque effrayante. Et, à la troisième semaine, il n'était déjà plus impressionné par les dix géants

pituitaires rageurs qui fonçaient sur lui au moment où il faisait son pas en avant pour botter, non plus que par les hoquets et les chocs viandards des contacts interpersonnels autour de lui ou les raclements de semelles des brancardiers qui entraient et sortaient après le coup de sifflet. On lui présenta des excuses en privé pour les blagues sur sa vacuité testiculaire et on lui rappela – avec des photocopies agrandies de pages du manuel – que les règles du jeu prohibaient strictement le contact physique avec le punter, toute infraction étant sanctionnée par un important recul de l'équipe fautive et la perte du ballon. On lui assura que les bruits de craquement tels ceux de la jambe désormais inutile de l'ancien punter ne s'entendaient qu'une fois sur un million. L'entraîneur en chef annonça même à la défense, en présence d'Orin, que tout homme assez malheureux pour percuter le nouveau punter vedette de l'équipe serait prié, après le match, de se diriger vers le tunnel sud et la sortie du stade, puis de prendre le transport en commun le plus proche pour rejoindre une autre institution éducative et sportive.

C'était évidemment le début de la saison de football. Air frais, tout à demi mort, feuilles ardentes, chocolat chaud, manteaux en ragondin, majorettes à la mi-temps et quelque chose appelé la ola. Un public exponentiellement plus important et plus démonstratif que celui du tennis. HOME contre SUNY-Buffalo, HOME contre Syracuse, AT Boston College, AT Rhode Island, HOME contre les détestés Minutemen de UMass-Amherst. Orin bottait en moyenne à 69 yards et s'améliorait encore, doublement stimulé par un bâton resplendissant et une énorme carotte développementale comme au temps de ses quatorze ans. Son coup de pied s'améliorait à mesure que son geste – une combinaison dansante de mouvements et de transferts de poids aussi complexe et subtile qu'un service kické – se faisait plus instinctif, ses muscles fessiers et adducteurs s'assouplissaient grâce à la constance et à l'intensité de ses frappes, son pied gauche finissait à un angle de 90° par rapport à la pelouse, le genou à

la hauteur du nez, son tir de fusée était si puissant qu'il semblait créer un effet de souffle dans tout le stade sous l'ovation du public, une immense clameur orgastique dont la montée produisait un vide qui provoquait l'ascension du ballon par aspiration vers le ciel, comme si l'œuf de cuir filait vers l'apogée du rugissement qu'il avait lui-même produit, dans une spirale parfaite.

À Halloween, sa précision était encore meilleure que sa puissance. Ce n'était pas par hasard si le coordinateur des Unités spéciales parlait de son « toucher ». Considérez le terrain de football comme un court de tennis sur gazon anormalement étiré en longueur, et les lignes blanches tracées en angles droits comme des schémas de déplacement tactique, l'ensemble des possibilités du jeu. Et songez qu'Orin Incandenza, connu pour ses médiocres passing-shots, avait été accusé par Schtitt de se reposer trop souvent sur le lob qu'il avait développé par compensation. Ainsi que le ferait après lui l'autre mauvais passeur également prodige de l'Eschaton, Michael Pemulis, Orin avait entièrement construit son jeu limité autour d'un lob surnaturel, c'est-à-dire simplement une parabole plus haute que l'adversaire, atterrissant idéalement juste devant la ligne de fond, difficile à rattraper et à renvoyer. Il avait suffi à Gerhardt Schtitt, à deLint et à leurs prorecteurs déprimés de visionner une seule cartouche d'un match de B.U. en boulottant du pop-corn sans beurre pour comprendre comment Orin avait pu trouver sa niche dans un sport majeur. Il ne faisait toujours que lober, remarqua Schtitt en illustrant ses dires à l'aide de sa règle devant une séquence de quatrième down maintes fois rembobinée, mais de la jambe gauche maintenant, la seule qui bottait, et en laissant un escadron de dix mecs caparaçonnés et bourrés de testostérone se charger d'un éventuel renvoi de l'équipe adverse ; Schtitt affirma qu'Orin avait trouvé par hasard, dans ce sport états-unien ridiculement physique et territorial, le moyen de légitimer le recours excessif au lob qui l'avait empêché de s'attaquer courageusement à ses points faibles, car cette peur de viser la réussite à

long terme au prix d'un risque d'échec à court terme avait été le véritable herbicide de la carotte tennistique d'Orin Incandenza. La puberté *Schmüberté*, voilà ce qui avait éteint son feu sacré pour le tennis, Schtitt le savait. Ses remarques furent approuvées par de vigoureux hochements de tête et superbement ignorées dans la salle de Visionnage. Schtitt confia plus tard à deLint qu'il avait de sombres pressentiments quant à l'avenir d'Orin.

Il n'empêche que, à son premier Halloween à B.U., Orin plaçait régulièrement ses punts à l'intérieur des 20 yards adverses, en donnant de l'effet avec les lacets de ses chaussures de manière que soit le ballon sortait en touche après plusieurs petits rebonds, soit il atterrissait sur la surface de jeu et rebondissait à la verticale avec un temps de suspension dans l'air suffisant pour qu'un Terrier vienne tuer le point juste en le touchant. Le coordinateur des Unités spéciales expliqua à Orin que ce genre de coup de pied était appelé historiquement coin-cercueil et qu'Orin Incandenza était le meilleur tireur naturel de coins-cercueils qu'il ait vu de toute sa vie. C'en était presque risible. La bourse universitaire d'Orin fut renouvelée sous l'égide d'un sport plus brutal mais plus populaire que le tennis en Amérique du Nord. C'était après le deuxième match à domicile, à l'époque où une certaine majorette d'une beauté actéonisante, qui chauffait la foule pendant les interruptions de jeu, semblait destiner de plus en plus ses splendides entrechats à Orin en particulier. Ainsi la seule idylle de niveau vraiment cardiaque de la vie d'Orin prit-elle naissance à distance, pendant les matches, sans le moindre échange de phonème entre les intéressés, un amour communiqué – à travers des étendues gazonnées dans le brouhaha monocorde du public – par le biais de gestes répétitifs stylisés – fonctionnels d'un côté, festifs de l'autre –, leurs contributions chorégraphiques respectives au spectacle qu'ils essayaient tous deux – chacun dans son rôle – de rendre le plus divertissant possible.

Mais la précision arriva après la distance. Lors de ses premiers matches, Orin s'acquittait de sa tâche de quatrième down en expédiant simplement le

ballon au-delà de tout espoir de retour. Selon le coordinateur des U.S., c'était le schéma de progression habituel de tout punter. La force brute précède le contrôle. Pour son début à domicile, dans une tenue sans protection qui ne lui allait pas et avec un gros numéro de receveur, il fut appelé sur le terrain quand B.U. stagnait dans les 40 d'une équipe de Syracuse qui ne se doutait pas qu'elle jouait sa dernière saison universitaire. Une question secondaire. Plus tard, les analystes de sport universitaire prendraient cette phase de jeu en exemple pour symboliser un changement d'époque. Mais c'était une question secondaire. Orin avait alors un record à 73 yards et une durée de trajectoire moyenne de huit secondes et des poussières ; mais ce premier punt officiel, euphorique – la carotte, la P.G.O.A.T., le brouhaha monocorde d'un sport majeur –, il l'envoya par-dessus le dernier receveur adverse, par-dessus les poteaux et le filet de sécurité derrière les poteaux, par-dessus les trois premières sections de sièges et sur les genoux d'un prof émérite de théologie au rang 52 qui avait besoin de jumelles d'opéra pour suivre le jeu. Ce punt baptismal fut consigné dans les annales à 40 yards. En réalité, c'était plutôt 90 et la durée de suspension du ballon fut si longue qu'elle aurait laissé largement le temps, selon l'image du coordinateur des Unités spéciales, de se livrer à des ébats amoureux tendres et appliqués. Le son de l'impact podologique avait réduit le public au silence, et un pilote retraité de l'USMC, qui venait toujours avec des échantillons de gelée de pétrole qu'il balançait dans les gradins du Nickerson, raconta à ses copains dans un bar après le match que ce premier punt public du jeune Incandenza avait tonné aussi fort que les Bertha d'un Rolling Thunder ventru, un POUM d'une puissance incendiaire, plus grand que nature.

Au bout de quatre semaines, le succès d'Orin avec les gros ballons ovales dépassa tout ce qu'il avait accompli avec les petites balles rondes. Certes, le tennis et l'Eschaton n'avaient pas fait de mal. Mais elle n'était pas seulement sportive, cette affinité pour le punt public. Ce n'était pas

seulement la transposition d’une discipline à l’autre de la pression compétitive d’un sport de haut niveau. Il dit à Joelle van Dyne, la fille à l’accent, au bâton et à la prodigieuse beauté, au cours d’une conversation de plus en plus révélatrice qu’*elle* avait initiée, étonnamment, après l’avoir abordé lors d’une rencontre sportive de Columbus Day en lui demandant de signer un ballon défoncé qu’il avait crevé pendant un entraînement – la vessie dégonflée avait atterri dans le soubassophone du soubassophoniste des Marching Terriers, qui l’avait extirpée de son instrument et remise à Joelle, suant et paralysé par son regard implorant et actéonisant –, en lui demandant, donc – à un Orin tout à coup lui-même en sueur et à court de repartie séduisante –, en lui demandant, de sa voix sonore à l’accent traînant, de signer le ballon crevé pour son propre Papa personnel, un certain Joe Lon van Dyne de Shiny Prize, Kentucky, et aussi, dit-elle, de la Dine-Riney Proton Donor Reagent Corporation de Boaz, une localité voisine, une conversation de moins en moins unilatérale et formelle – la P.G.O.A.T. pouvait faire durer le tête-à-tête à sa guise, vu qu’aucun autre Terrier n’osait l’approcher à moins de quatre mètres –, à tel point qu’il (O.) en vint presque à la regarder dans les yeux et à se dire que l’attraction qu’il exerçait sur elle n’était pas uniquement athlétique mais plutôt affective et / ou même, si cela existait encore, spirituelle : un déni du silence : ici s’élevaient 30 000 voix approbatrices formant une seule et même Âme. Il parla du nombre de spectateurs. De la frénésie. Il réfléchissait à voix haute. Les exhortations et les approbations du public étaient si totales qu’elles cessaient d’être numériquement distinctes et se mêlaient dans une sorte de gémissement coïtal unique, une seule grosse voyelle, la résonance intérieure d’une matrice, une marée amniotique de cris à l’unisson, la voix de Dieu peut-être bien. Aucun rapport avec les applaudissements polis qu’un arbitre patricien fait taire au tennis. Il dit qu’il ne faisait que conjecturer, de la pure improvisation ; il croisait son regard et ne se noyait pas, sa peur se transformait en peur de ce qu’elle avait été en soi. Il dit que la clameur de

toutes ces âmes fondues en une seule qui s'amplifiait dans l'attente de son coup de pied était impossible à assumer : Orin dit que ce qu'il aimait, c'était sa propre incapacité à s'entendre penser, il dit que c'était peut-être un cliché mais que, dans le stade, il était métamorphosé, son être se transcendait comme jamais cela ne lui était arrivé sur un court, il avait l'impression d'être en plein ciel quand les rugissements agglomérés de la foule s'élevaient en même temps que la courbe en ogive du ballon qui semblait ne jamais devoir retomber… L'idée ne lui vint même pas de lui demander quel type de comportement elle préférait. Il n'eut pas besoin de ruser ni de baratiner. Il comprit plus tard la nature de sa peur antérieure. Il n'avait pas eu besoin de lui promettre quoi que ce fût. Tout était gratuit.

À la fin de son premier automne, après la victoire de B.U. dans le championnat de la Conférence yankee et sa participation, sans victoire mais sans précédent, au K-L-RMKI / Forsythia Bowl de Las Vegas en présence de dignitaires, Orin avait utilisé son allocation logement hors campus pour emménager avec Joelle van Dyne, l'époustouflante Kentuckienne, dans une résidence d'East Cambridge à trois stations de métro de B.U., avec tous les inconvénients que représente le vedettariat sportif dans une ville dont les bistrots sont pleins de gens prêts à s'entretuer pour des questions de statistiques et de loyauté.

Joelle avait assisté au dîner de Thanksgiving à E.T.A. et survécu à Avril, puis Orin passa son premier Noël loin de la maison, prit l'avion pour Paducah puis un 4 x 4 de location pour Shiny Prize, une ville festonnée de vigne vierge, où il but des grogs, devant un petit sapin blanc synthétique décoré de boules rouges, avec Joelle, sa mère et son Papa personnel accompagné de ses fidèles pointers, avant de contempler dans la cave l'incroyable collection Pyrex de Joe Lon qui rassemblait toutes les solutions connues dans le monde ayant la propriété de faire virer au rouge le papier de tournesol, avec pour preuves de petits rectangles rouges flottant dans les flacons. Orin manifesta son approbation, fit de son mieux et Joelle lui

assura que si M. van D. ne lui avait pas accordé un seul sourire, ce n'était pas grave, c'était Sa façon d'être, de même que la Moms avait une façon d'être assez difficile à gérer pour elle, Joelle. Orin envoya un message à Marlon Bain, à Ross Reat et au strabique Nickerson pour leur faire savoir que, selon toute apparence, il était amoureux.

La veille du nouvel an à Shiny Prize, loin des agitations ONANites du nouveau Nord-Est, le dernier après-midi Avant Sponsorisation, Orin vit pour la première fois Joelle ingérer de minuscules quantités de cocaïne. Orin avait mis fin à sa propre phase de Substance à l'époque où il avait découvert la sexualité, et eu égard aussi, bien sûr, aux contrôles urinaires de la N./A.S.U.O.N.A.N., si bien qu'il déclina l'offre, de cocaïne, mais sans jugement moral ou rabat-joie, et découvrit qu'il aimait être sobre avec sa P.G.O.A.T. pendant qu'elle consommait, que c'était une sorte d'excitation par procuration, une manière de se conformer à ses propres règles du jeu plutôt qu'à celles des autres, un plaisir d'être seul sous les boules rouges avec une personne stone qui se sent plus libre et plus à l'aise que dans son état normal, sans la juger. Ils formaient un couple naturel : sa cocaïnomanie était alors récréative et, non seulement ça ne le gênait pas, mais il n'en faisait pas tout un plat non plus, de même qu'elle ne disait rien de son abstinence à lui ; toute cette affaire de Substance était naturelle et sans contrainte. Un autre signe apparent de leur prédestination était que Joelle avait, en seconde année, décidé de se consacrer au Cinéma / Cartouche, universitairement, à B.U. Soit à la Théorie de la cartouche de cinéma, soit à la Production de cartouches de cinéma. La P.G.O.A.T. était une mordue de ciné, bien que ses goûts fussent assez corporatistes : elle dit à O. que ses films préférés étaient ceux où l'on voyait « s'envoler des paquets de merde[99] ». Orin l'initia discrètement au cinéma d'art, au cinéma académique conceptuel et intellectuel d'avant- et d'après-garde, lui montra comment utiliser certains menus plus ésotériques d'InterLace. Il fila à Enfield pour lui rapporter *Contrat prénuptial entre le Ciel et l'Enfer* de la

Cigogne folle, film qui eut un profond impact sur elle. Juste après Thanksgiving, Soi-Même accorda à la P.G.O.A.T. un stage avec Leith sur le plateau du *Siècle américain vu à travers une brique* parce qu'elle l'avait laissé filmer son pouce sur une corde pincée. Après une deuxième saison relativement décevante, O. l'emmena à Toronto assister à une partie du tournage de *Sœur de sang ou La Religieuse dure à cuire*. Soi-Même invitait Orin et sa bien-aimée après le travail, divertissait Joelle avec son don terrifiant pour héler les taxis canadiens pendant qu'Orin poireautait emmitouflé dans son manteau ; ensuite Orin les ramenait tous deux à leur hôtel d'Ontario Place, arrêtait le taxi pour qu'ils puissent tous deux vomir et portait Joelle sur son dos en regardant la Cigogne folle zigzaguer vers sa suite en se tenant aux murs. Soi-Même leur montra l'U. Toronto Conference Center où il avait connu la Moms. Peut-être était-ce le début de la fin, déjà, rétrospectivement. Joelle refusa de faire un sixième stage estival de maniement de bâton au Dixie Institute d'Oxford, Mississippi, accepta que Soi-Même lui trouve un nom de scène et la filme successivement dans *Civisme à basse température, (Le) Désir de désirer* et *La Navigation sans accident*, voyagea avec lui et Mario tandis qu'Orin restait à Boston pour récupérer d'une petite intervention chirurgicale sur un quadriceps gauche hypertrophié à l'hôpital général du Massachusetts, où pas moins de quatre infirmières et physiothérapeutes féminines du service de médecine sportive demandèrent le divorce avec la garde des enfants.

La véritable ambition de la P.G.O.A.T. n'était pas de devenir actrice, Orin le savait, c'est pourquoi il s'est accroché si longtemps. Quand il l'avait rencontrée, Joelle possédait déjà un modeste matériel de cinéma, cadeau de son Papa personnel. Et elle avait maintenant accès à un équipement numérique tout ce qu'il y avait de plus sérieux. Lors de la deuxième année d'Orin, elle ne s'occupa plus de tourner des bâtons ou de chauffer le public. Pendant la première saison pleine d'Orin, elle se plantait derrière diverses lignes blanches avec un petit enregistreur numérique Bolex R32, des

photomètres et objectifs BTL, ainsi qu'un formidable zoom Angénieux qu'O. lui avait offert, en témoignage de son affection, et elle tournait des clips sur demi-disque du punter de B.U. n° 78, parfois aidée de Leith (jamais de Soi-Même), pour se familiariser avec les vitesses, les focales, les astuces numériques, progresser techniquement. Orin, malgré sa volonté de voir évoluer les goûts commerciaux de la P.G.O.A.T., manifestait peu d'enthousiasme pour le cinéma, les cartouches, le théâtre et tout ce qui le réduisait à un rôle de simple spectateur grégaire, mais il respectait la créativité de Joelle, dans une certaine mesure ; et il constata qu'il aimait bien regarder les films de Joelle van Dyne sur le football, dont il était la vedette quasi exclusive, des clips qu'il préférait largement aux cartouches de Soi-Même ou aux films à gros budget pleins d'explosions qui faisaient bondir Joelle sur son siège devant la visionneuse ; et il les trouvait (les clips où on le voyait jouer) bien plus intéressants que les films sur celluloïd rayé montrant des matches et des phases de jeu qu'il était obligé de se farcir comme tout le monde sur ordre de l'entraîneur en chef. Quand Joelle n'était pas à la maison, Orin aimait régler le rhéostat sur le minimum, sortir les disquettes, faire du pop-corn Jiffy Pop et regarder inlassablement ses petits clips de dix secondes. Il y voyait quelque chose de différent chaque fois qu'il les remettait au début, quelque chose de plus. Les images de lui-même en action s'ouvraient comme des fleurs photographiées en accéléré et le révélaient sous des facettes inattendues. Il était emballé. Mais seulement quand il les regardait seul. Parfois il avait une érection. Il ne se masturbait jamais ; Joelle rentrait. Alors qu'elle arrivait au terme d'une puberté tardive et que sa beauté empirait de jour en jour, Joelle était encore vierge quand Orin l'avait rencontrée. Elle avait toujours été évincée, tant à B.U. qu'à Shiny Prize-Boaz Consolidated : sa beauté refroidissait tous les galants. Elle avait voué sa vie aux bâtons de majorettes et au cinéma amateur. Disney Leith disait qu'elle avait un don : sa caméra était stable comme un roc dans sa main ; même ses premiers clips, au début de la saison de l'A.W.,

semblaient filmés avec un trépied. C'étaient des films muets, et on entendait le souffle aigu de la cartouche dans le lecteur du TP. Une disquette qui tourne à 450 tours/minute fait un peu le bruit d'un aspirateur à une certaine distance. Le ronron des voitures et les sirènes nocturnes parvenaient à travers les barreaux de très loin, d'aussi loin que la Storrow 500. Orin ne recherchait pas le silence quand il visionnait. (Joelle est une maniaque de la propreté. L'appartement est toujours stérilisé. Cette ressemblance avec la Moms l'effraie un peu. Sauf que Joelle accepte le désordre, sans faire semblant de dissimuler sa réprobation, afin de ne vexer personne. Avec elle, le désordre disparaît simplement dans la nuit : au réveil, l'appartement est stérile. Comme si des lutins avaient fait le ménage.) Aussitôt après avoir vu ses premiers clips, Orin avait foncé sur la colline de Comm. pour rapporter à Joelle un caméscope Tatsuoka à impulsion synchronisée Bolex-compatible, un micro cardioïde, un trépied réglable avec un silencieux Barney pour étouffer le souffle de la Bolex, un filtre Pilotone de grande classe et des câbles d'impulsion synchronisée, toute une corne d'abondance sonore. Leith mit trois semaines pour enseigner le maniement du Pilotone à Joelle. Désormais les clips étaient sonorisés. Orin a du mal à ne pas brûler le pop-corn Jiffy Pop, qui a tendance à cramer quand le papier alu gonfle ; il faut le retirer du feu avant que l'alu ne forme un dôme. Pas de pop-corn au micro-ondes pour Orin, même à l'époque. Il aimait tamiser les lumières quand Joelle n'était pas là, sortir les disquettes et regarder inlassablement ses petits clips de dix secondes. Ici, il joue contre Delaware, c'est le deuxième match à domicile de l'A.C.M.T. Le ciel est terne, pâle, les cinq drapeaux de la Conférence yankee – U. Vermont et UNH sont maintenant de l'histoire ancienne – flottent au vent, le terrible vent du Charles qui fait la mauvaise réputation de Nickerson Field. C'est le quatrième down, visiblement. Des tonnes de viande caparaçonnée sont arc-boutées à quatre pattes et se frôlent les côtes, prêtes à charger et à en découdre. Orin est à douze yards de la mêlée, les pieds joints, le poids du corps légèrement vers

l’avant, ses bras dépareillés tendus devant lui comme ceux d’un aveugle à l’approche d’un mur. Ses yeux sont fixés sur le cul du centre en forme de cœur verdi par la pelouse. Sa position d’attente s’apparente à celle d’un plongeur. Neuf hommes en ligne, à quatre pattes, guettant l’assaut de dix autres, en face. Les arrières de l’autre équipe s’apprêtent à réceptionner, à soixante-dix yards ou plus. Le fullback, dont la seule fonction consiste à protéger Orin, se tient devant sur la gauche, les genoux pliés, les poings bandés joints, les coudes écartés comme des ailes, paré à foncer sur quiconque franchira la ligne et attaquera le punter. L’équipement de Joelle n’est pas tout à fait de niveau pro mais elle a une technique excellente. En troisième année, elle a aussi la couleur. Il n’y a qu’un son, et il est total : la rumeur du public, des deux côtés, qui enfle. Orin est contre Delaware, prêt, son casque blanc est intact, sa tête se débarrasse pendant dix secondes de tout ce qui n’est pas directement lié à la réception de la longue passe et au lob qui enverra l’œuf de cuir à une altitude contre laquelle le vent sera sans effet. Madame P.G.O.A.T. filme tout, zoome depuis l’en-but opposé. Elle connaît le timing d’Orin ; le timing d’un punt est d’une précision minutieuse, comme un service au tennis ; c’est un pas de danse en solo ; elle capte le POUM phénoménal qui domine la voyelle de la foule ; elle capte le mouvement pendulaire à 180° de la jambe d’Orin, le coup de reins qui expédie les lacets de sa chaussure au-dessus de son casque, l’angle droit parfait entre la jambe et la pelouse. La technique de Joelle est superbe pour filmer la débâcle de Delaware qu’Orin supporte mal de revisionner : c’est l’unique fois dans toute l’année où le gros centre rate sa passe, trop haute, obligeant Orin à courir pour rattraper le ballon qui rebondit dix yards plus loin alors que la défense de Delaware a déjà franchi la ligne, que le fullback renversé sur le dos se fait piétiner, terrassé par les dix terrassiers qui veulent à toute force entrer en contact avec Orin et son œuf de cuir. Joelle filme son sprint, son écart latéral de trois mètres pour éviter les premières paires de mains et les lèvres bovines retroussées et, juste au moment où il va se faire

démolir par l’armoire à glace de Delaware qui rapplique en diagonale du diable vauvert, l’espace numérique de la disquette programmée pour un punt est presque plein, les cris du public s’estompent et meurent, on entend le lecteur caler sur le dernier octet, le visage d’Orin au-dessus de sa mentonnière et sous son casque se fige sur l’écran géant HD, juste avant l’impact, agrandi par un zoom de belle qualité. Les yeux sont particulièrement intéressants.

I. Voir note p. 334.

OceanofPDF.com

14 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Poor Tony Krause a eu un malaise dans le métro. C’est arrivé sur la Gray Line entre Watertown et Inman Square, Cambridge. Il buvait du sirop pour la toux à la codéine depuis plus d’une semaine dans les toilettes pour hommes de la bibliothèque de la Fondation arménienne dans le sordide centre-ville de Watertown, Massachusetts, ne sortant de sa cachette que pour implorer une ordonnance à l’affreux Equus Reese et foncer à la pharmacie Brooks, vêtu d’un ensemble pantalon-bretelles en fibres synthétiques carrément atroce et coiffé d’une casquette en tweed Donegal qu’il avait subtilisée dans le local du syndicat des marins au long cours. Poor Tony n’osait plus porter de beaux habits, même pas le manteau en cuir rouge des frères Antitoi, depuis qu’il avait découvert que le sac de cette pauvre femme contenait un cœur. Jamais il ne s’était senti aussi désemparé et traqué que ce jour noir de juillet où, par malheur, il avait chouré un cœur. Comment ne pas se demander : pourquoi moi ? Il n’avait plus le courage de porter des vêtements expressifs, ni même de retourner sur la place. Et Emil

le cherchait toujours pour lui défoncer la tronche, rapport à cette sale affaire avec Wo et Bobby C l'hiver dernier. Le pauvre n'avait pas posé le pied à l'est de Tremont Street ou aux Brighton Projects, ni même chez Delphina dans la banlieue d'Enfield depuis Noël dernier, bien qu'Emil eût disparu du quartier comme par enchantement ; et voilà maintenant que depuis le 29 juillet il était *persona non grata* dans Harvard Square et ses environs ; la seule vue d'un Asiatique lui filait des palpitations – pour ne rien dire d'un accessoire Aigner.

Donc Poor Tony n'avait aucun moyen de s'approvisionner. Il ne pouvait se fier à personne pour une piquouze. S. T. Cheese et Lolasister n'étaient pas plus fiables que lui-même ; il ne voulait même pas qu'elles sachent où il dormait. Il se mit à picoler du sirop pour la toux. Il s'arrangea pour que Bridget Tenderhole et Stokely Dark Star, un prostitué strictement homo, le fournissent l'espace de quelques semaines, jusqu'à ce que Stokely meure dans un hospice de Fenway et que Bridget Tenderhole soit transférée à Brockton par son mac dans des circonstances scandaleusement floues. Alors Poor Tony, détectant un mauvais présage, ravala sa fierté et se planqua tout au fond d'un ensemble de poubelles derrière le hall n° 4 de la F.I.T.J.Q.D.[100] au centre de Fort Point et décida de rester caché là aussi longtemps qu'il supporterait la turpitude de faire acheter son héroïne par Lolasister, acceptant piteusement et sans se plaindre les pourcentages éhontés que la misérable salope lui prenait, jusqu'à un jour d'octobre où Lolasister succomba à une hépatite G et la réserve d'héro fondit comme neige au soleil ; les seuls types capables de se fournir suffisamment pour tenir le coup étaient ceux qui pouvaient se balader à l'air libre, au vu et au su de tous, et personne, même un ami cher qui devait une faveur à un autre, ne pouvait se permettre de le ravitailler. Bref, sans potes ni relations, Poor Tony commença son Sevrage dans sa planque. Pas seulement l'expérience maladive du manque. Un Sevrage. Le mot résonnait dans sa tête névralgique et sans perruque comme l'écho d'un bruit de pas sinistre dans

un couloir désert. Le Sevrage. Le Singe sur les épaules. La Singification. Le Coup du lapin. L'Oiseau mort. Poor Tony n'avait jamais dû recourir au Sevrage ou, du moins, n'avait jamais dû aller jusqu'au bout du couloir désert du Sevrage, jamais depuis sa première défonce à dix-sept ans. Au pire, dans les moments de sérieuse dèche, il avait toujours trouvé le moyen de vendre ses charmes à quelqu'un. L'ennui, c'est que ses charmes n'étaient plus ce qu'ils étaient. Il pesait cinquante kilos et sa peau avait la couleur d'une courge en été. Il avait de terribles crises de tremblement, il transpirait. Il avait un orgelet qui lui faisait un œil rose comme celui d'un lapin. Son pif ressemblait à deux robinets d'où dégoulinait une matière jaune-vert qui n'avait *rien* de prometteur. Il dégageait une odeur de pourri qui l'importunait lui-même. À Watertown il essaya de mettre au clou sa jolie perruque auburn avec chignon amovible et se fit injurier en arménien parce qu'elle était infestée de poux provenant de ses propres cheveux. Et passons sur le jugement critique que le prêteur sur gages arménien porta sur son manteau de cuir rouge.

Le Sevrage le rendit de plus en plus malade. Ses symptômes développèrent d'autres symptômes, des crevasses et des nodules qu'il classait avec une attention morbide dans les poubelles, avec ses bretelles, son affreuse casquette en tweed et son sac d'épicerie dans lequel il serrait sa perruque, son manteau et les beaux habits qu'il ne pouvait ni porter ni mettre en gages. La benne à ordures Empire Waste Displacement Co. vide dans laquelle il se cachait était neuve, vert pomme, capitonnée de tôle ondulée, et demeura neuve et inutilisée parce que personne ne s'en approcha suffisamment pour s'en servir. Il fallut un certain temps à Poor Tony pour en comprendre la raison ; au début, il s'était dit que c'était un répit dans ses malheurs, un discret sourire de la chance. Une équipe d'éboueurs E.W.D. le renseigna dans un langage qui lui parut manquer de tact. Qui plus est, la tôle verte de la benne fuyait quand il pleuvait et abritait déjà toute une colonie de fourmis, insectes que Poor Tony craignait et

haïssait depuis son enfance neurasthénique ; et puis, à la lumière du soleil, l'endroit devenait un habitat infernal que même les fourmis semblaient fuir.

À chaque pas qu'il faisait dans le couloir noir du Sevrage, Poor Tony Krause tapait du pied et refusait de croire que les choses puissent être pires. Bientôt il fut incapable d'anticiper ses envies d'aller, comment dire, au petit coin. La hantise de l'incontinence est proprement indescriptible chez quelqu'un qui souffre de troubles de l'identité sexuelle. Des fluides de consistances variées commencèrent à couler sans avertissement par divers orifices. Et bien sûr ils restaient où ils étaient, les fluides, sur le sol métallique de la benne. Ils y étaient, ils y restaient. S'il ne pouvait pas sortir pour s'approvisionner, il ne le pouvait pas non plus pour nettoyer. Son système d'associations interpersonnelles tournait entièrement autour de deux sortes d'individus : ceux qui l'ignoraient et ceux qui lui voulaient du mal. Feu son propre père obstétricien avait déchiré ses vêtements en une Shiv'ah symbolique, l'Année du Whopper, dans la cuisine de la résidence Krause, 412 Mount Auburn Street, en plein centre de l'horrible Watertown. Ce furent l'incontinence et la perspective du contrôle mensuel des Services sociaux du 4 / 11 qui poussèrent Poor Tony à s'aventurer dehors pour chercher un autre logement clandestin dans les toilettes obscures de la bibliothèque de la Fondation arménienne de Watertown, où il essaya de se fabriquer un nid aussi douillet que possible dans un cabinet en disposant des photos de magazine brillantes, des bibelots chéris et du papier hygiénique autour de la cuvette, en tirant régulièrement la chasse et en s'efforçant de supporter le manque en biberonnant du Codinex Plus. Un minuscule pourcentage de codéine se métabolise en bonne vieille morphine C17, ce qui produit un effet rappelant douloureusement celui de la vraie dope. En d'autres termes, le sirop pour la toux ne faisait que rallonger le processus, rallonger le couloir – ralentir le temps.

Poor Tony Krause demeurait assis jour et nuit sur la cuvette isolée de son cabinet domiciliaire, alternant jaillissements et rinçages. Il levait ses

hauts talons à 19 h 00 quand le personnel de la bibliothèque inspectait les toilettes et éteignait les lumières, plongeant Poor Tony dans une obscurité entourée de ténèbres si denses qu'il ne savait plus où étaient ses membres. Il quittait ce cabinet une fois tous les deux jours environ pour crapahuter vers Brooks derrière des lunettes noires de rebut et sous une espèce de capuche, ou de châle pathétique, faite de papier hygiénique brun.

Le temps prenait des aspects nouveaux pour lui, maintenant, à mesure que le Sevrage progressait. Il s'écoulait par saccades, le temps. Il paraissait transporté dans le cabinet noir ou sombre par une procession de fourmis, un colonne rouge scintillante de ces fourmis soldats du sud des E.U. qui bâtissent de hideux tertres volcaniques ; et chacune de ces saloperies de bestioles semblait vouloir une minuscule portion de la chair de Poor Tony en échange de l'aide qu'elle lui procurait en transportant ainsi le temps dans le couloir du vrai Sevrage. Au bout de dix jours dans le cabinet, le temps lui-même parut être le couloir, noir aux deux bouts. Et, avec le temps, le temps cessa de bouger ou d'être bougé, ou d'être bougeable, prit la forme d'un immense oiseau sans ailes aux yeux orange, aux plumes moisies, incontinent, perché tout en haut du cabinet, telle une figure tutélaire mais profondément indifférente au sort de Poor Tony Krause ou, en tout cas, fort peu bienveillante. Fort peu. L'oiseau lui parlait, lui serinait toujours les mêmes choses. Des choses qu'on ne saurait répéter. Rien, dans la vie pourtant sordide de Poor Tony, ne l'avait préparé à une perception du temps visible, odorante, matérialisée sur un perchoir ; et l'aggravation des symptômes physiques était une séance de shopping chez Bonwit en comparaison de la noire certitude que ces symptômes n'étaient que des avant-goûts, des poteaux indicateurs pointés vers un syndrome de Sevrage plus important, plus terrible, suspendu à un fil qui se déroulait au rythme de l'écoulement du temps. Ça ne se calmerait pas, ça n'en finirait pas ; seules la forme et l'odeur changeaient. Ça le transperçait comme un assaillant redouté dans les douches carcérales. Poor Tony avait eu la fatuité de penser

que la vie lui avait donné maintes occasions de trembler. Mais jamais il n'avait connu de tremblements semblables avant que les cadences du temps – hachées, froides, empestant le désodorisant – n'entrent dans son corps par divers orifices – froids également, mais d'un froid humide, le vrai froid – lui qui croyait savoir déjà ce que signifiait l'expression *être glacé jusqu'aux os* – des colonnes d'épines gelées bourrant ses os de verre pilé –, et il entendait le craquement vitreux de ses articulations à la moindre variation de sa position, entendait le temps et l'air entrer et sortir de son être à loisir, froidement ; et son haleine lui faisait mal aux dents. Le temps se présentait à lui dans la nuit noire de jais de la bibliothèque vêtu d'une simple guêpière, avec un iroquois orange et des escarpins Amalfo. Le temps l'enserrait, le pénétrait, faisait sa petite affaire et l'abandonnait dans une merde liquide bouillonnante que la chasse d'eau ne pouvait évacuer. Il se creusait la cervelle pendant des heures morbides pour essayer de comprendre d'où venait toute cette merde, alors qu'il n'ingérait que du Codinex Plus. Puis il finit par résoudre le mystère : cette merde, c'était le temps lui-même : Poor Tony s'était transformé en sablier : le temps s'écoulait à travers lui désormais ; son existence se résumait à ce flux chaotique. Il pesait dans les 45 kg maintenant. Ses jambes avaient la taille de ses jolis bras avant le Sevrage. Il était hanté par le mot *Zuckung*, un mot étranger, peut-être yiddish, qu'il ne se rappelait pas avoir déjà entendu. Le mot ne cessait de résonner dans sa tête à un rythme soutenu sans rien signifier. Il avait naïvement supposé que, lorsqu'on devient fou, on ne s'en rend pas compte ; il s'était naïvement représenté les fous comme des gens qui rient tout le temps. Il revoyait sans cesse son père sans fils – retirant les roulettes de sa bicyclette, regardant son bipeur, attifé d'une robe verte et d'un masque, versant du thé glacé dans un verre martelé, déchirant sa chemise par piété filiale, empoignant son épaule, tombant à genoux. Rigidifié dans un cercueil en bronze. Inhumé sous la neige au cimetière de Mount Auburn, de loin, derrière des lunettes fumées. « Glacé jusqu'au *Zuckung*. » Quand l'argent

manqua même pour le sirop à la codéine, il resta assis sur la cuvette au fond des chiottes de la bibliothèque arménienne, entouré de vêtements naguère réconfortants et de photos de mode qu'il avait fixées au mur avec du ruban adhésif mendié en passant au bureau d'accueil, assis toute une nuit et tout un jour, parce qu'il n'était pas certain de pouvoir réprimer sa diarrhée assez longtemps pour pouvoir aller quelque part – à supposer qu'il ait su où aller – dans son seul pantalon conforme à son sexe. Pendant les heures éclairées, les toilettes étaient pleines de vieux chaussés de mocassins bruns identiques qui parlaient slave et dont le feu roulant de flatulences sentait le chou.

Vers la fin de son deuxième après-midi sans sirop (le jour du malaise), Poor Tony dut commencer à se Sevrer aussi de l'alcool, de la codéine et de la morphine déméthylée que contenait l'antitussif, en plus de l'héroïne, et éprouva un ensemble de sensations auxquelles même sa récente expérience ne l'avait pas préparé (le Sevrage alcoolique surtout) ; et quand les hallucinations à gros budget du vrai delirium tremens l'assaillirent, quand la première armée luisante et hirsute de fourmis rampa le long de son bras et refusa, fantomatique, de se laisser chasser ou marteler à mort, Poor Tony jeta son orgueil hygiénique dans la gueule en porcelaine du temps, remonta son froc – affreusement froissé par 10+ jours d'inondation autour de ses chevilles –, procéda à quelques retouches cosmétiques, orna son chapeau poisseux d'un foulard scotché fait de papier toilette et, avec l'énergie du désespoir, prit la direction d'Inman Square à Cambridge, vers le centre d'opérations des sinistres et hypocrites frères Antitoi à l'enseigne de Glass-Entertainement-'N-Notions où il s'était juré de ne plus jamais mettre les pieds mais qui semblait maintenant être l'endroit de la dernière chance, le centre des Antitoi, des Canadiens du sous-genre québécois, sinistres et hypocrites, certes, mais insurgés politiques relativement désemparés à qui il avait rendu service à deux reprises par le truchement de Lolasister, les

seules personnes de qui il pouvait légitimement attendre une faveur depuis l'affaire du cœur.

Dans son manteau et son chapeau-foulard sur le quai de la station Watertown Center de la Gray Line, quand le premier écoulement chaud tomba dans son falzar flottant et le long de sa jambe jusqu'à son escarpin – il n'avait que ses chaussures à hauts talons rouges et lanières croisées que le pantalon dissimulait en grande partie –, Poor Tony ferma les yeux pour ne pas voir les fourmis grouiller sur ses bras décharnés et poussa un cri intérieur muet de détresse atroce et totale. Son boa adoré tenait presque entièrement dans la poche de poitrine où il l'avait rangé par discrétion. Dans la rame bondée, il s'aperçut qu'il avait changé de catégorie en trois semaines, n'était plus une personne élégante et colorée bien qu'effrayante mais l'un de ces odieux spécimens urbains que les honnêtes gens évitent soigneusement en faisant comme s'ils n'avaient pas remarqué leur présence dans le métro. Son foulard de papier toilette s'était partiellement décollé. Il sentait la bilirubine et la sueur jaune, et son eye-liner vieux d'une semaine n'aurait pu donner le change que s'il s'était rasé. Pour couronner le tout, son pantalon avait également été le réceptacle de quelques accidents urinaires. Jamais de toute sa vie il ne s'était senti aussi peu séduisant ni aussi malade. Il pleurait en silence de honte et de douleur au passage de chaque station brillamment éclairée et les fourmis qui grouillaient sur ses genoux ouvraient leurs petites bouches aux dents pointues pour récupérer ses larmes. Il percevait le battement irrégulier de son pouls dans son orgelet. Sur la Gray Line, comme sur la Green et la Orange, circulaient des trains de style béhémoth et, assis tout seul au fond du wagon, il sentait défiler lentement les secondes.

Quand les signes précurseurs apparurent, le malaise ressemblait moins à un nouveau problème de santé bien distinct qu'à une exposition de plus dans la galerie des horreurs qu'était le Singe. En fait, ce malaise – une espèce de conflit de synapses dans les lobes temporaux desséchés de Poor

Tony – fut entièrement causé par le Sevrage, mais pas celui de l'héroïne, simplement celui de l'alcool de grain, l'ingrédient principal qui faisait tout l'intérêt du sirop Codinex Plus. Il avait consommé quotidiennement environ seize flacons de Codinex à 40° pendant huit jours, de sorte que la brusque abstinence le conduisait tout droit vers une vraie lésion neurochimique. Le premier indice de mauvais augure fut une pluie de phosphènes semblables à des étincelles qui tomba du plafond du train branlant, accompagnée d'une aura violette autour des têtes des respectables passagers fuyant discrètement les diverses flaques dans lesquelles il était assis. Leurs faces roses et proprettes avaient quelque chose de lugubre sous leurs capuchons de feu violet. Poor Tony ne se rendait pas compte que ses gémissements silencieux avaient cessé d'être silencieux et que c'était la raison pour laquelle ils semblaient tous fascinés par les carreaux du sol entre leurs pieds. Il savait seulement que l'odeur soudaine et incongrue du stick déodorant Old Spice, Classic Original Scent – inexplicable et impromptue, la marque de son obstétricien de papa défunt, qu'il n'avait plus sentie depuis des années – et les infimes couinements paniqués des fourmis du Sevrage qui entraient, toutes brillantes, dans sa bouche et son nez (d'où elles ressortaient en emportant de petits morceaux de lui en guise d'adieu) auguraient une nouvelle exposition d'horreur encore plus saisissante dans le couloir. À la puberté, il avait développé une violente allergie à l'Old Spice. Plus il souillait sa personne, le siège en plastique, le sol, plus l'odeur Classic Scent du passé s'intensifiait. Alors le corps de Poor Tony se mit à enfler. Ses membres se transformèrent en dirigeables blancs, s'affranchirent de sa volonté, se détachèrent et flottèrent mollement, barbouillés de morve, dans les étincelles sidérurgiques qui tombaient du plafond. Tout à coup il ne sentit plus rien, ou plus exactement il sentit le Rien, le calme avant la tempête, le degré zéro de la perception, comme s'il avait été lui-même l'espace qu'il occupait.

Puis ce fut l'apoplexie[101]. Le sol du wagon devint le plafond du wagon, il se retrouva sur le dos, arqué, dans une cataracte de lumière, étouffé par l'Old Spice, spectateur impuissant de ses membres tumescents qui se baladaient comme des ballons libres. Le tonitruant *Zuckung Zuckung Zuckung* était le bruit de ses hauts talons qui tambourinaient sur le sol souillé. Il entendit le passage d'un train qui n'avait rien de terrestre et subit un orage vasculaire qui, avant que la douleur ne frappe, s'apparenta à une sorte d'orgasme cérébral. Sa tête gonfla, craqua, se dilata. Et quand la douleur frappa (car les apoplexies font *mal*, peu de péquins ont l'occasion de le savoir), ce fut avec le côté acéré du marteau. Il y eut un *couic*, un écoulement à l'intérieur de son crâne et quelque chose jaillit de lui. Il vit le sang de Bobby (« C ») C s'évaporer dans l'air chaud de la bouche d'aération de Copley. Son père s'agenouilla à côté de lui sur le plafond, en T-shirt sans manches déchiré, et fit l'éloge des Red Sox du temps de Rice et Lynn. Tony portait un taffetas d'été. Son corps s'agita sans l'accord du Q.G. Il n'avait pas l'impression d'être un pantin, mais un poisson pris à l'hameçon. Sa robe avait « mille rubans et un élégant corsage de dentelle au crochet ». Puis son père, en robe verte et gants de caoutchouc, se pencha pour lire les titres imprimés sur la peau d'un poisson qui avait été emballé dans du papier journal. Ce n'était jamais arrivé. Le gros titre disait POUSSER. Poor Tony, avachi, éructa et poussa, et tout le rouge du sang qui obstruait sa vision s'épanouit derrière ses paupières battantes. Le temps ne passait pas, il était à genoux à côté de lui dans un T-shirt déchiré laissant voir les tétons en forme de museau de rat d'un homme qui négligeait son corps jadis soigné. Poor Tony se convulsa, tambourina, souffla, papillonna, arrosé d'une fontaine de lumière. Il sentit un morceau de viande nourrissante et peut-être toxique au fond de sa gorge, choisit de ne pas l'avaler mais l'avala néanmoins et s'en repentit aussitôt ; et quand les doigts gantés de caoutchouc sanguinolent de son père lui écartèrent les dents pour extraire la langue qu'il avait avalée, il refusa absolument de mordre la main

qui lui retirait sa nourriture puis, malgré lui, il la mordit et recracha les doigts gantés, de sorte qu'il y eut de nouveau de la viande caoutchoutée dans sa bouche, et la tête de son père explosa comme une étoile en mille aiguilles de couleur entre les bras verts levés de sa robe, on cria *Zuckung* pendant que les talons de Tony tapaient, se débattaient contre les étriers lumineux qui les emprisonnaient et qu'on tirait un rideau rouge humide sur le sol qu'il contemplait, Tony, et il entendit quelqu'un crier à quelqu'un Vas-y en appuyant une main sur son ventre pour POUSSER et vit que les jambes dans les étriers allaient continuer à s'ouvrir et à l'écarteler jusqu'à répandre ses entrailles sur le plafond et sa dernière inquiétude fut que son Papa aux mains rouges allait voir ce qu'il cachait sous sa robe.

OceanofPDF.com

○

7 NOVEMBRE – ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Chacun des huit ou dix prorecteurs d'Enfield Tennis Academy donne un cours pendant un trimestre, généralement le samedi. C'est surtout pour des raisons de certification [102] et parce que, à une exception près, les prorecteurs sont des professionnels de faible niveau, or les tennismen professionnels de faible niveau ne sont pas exactement les étoiles les plus brillantes de l'Orion intellectuel. À cause de tout cela, leurs cours tendent à être des blagues académiques facultatives, et la Doyenne des Affaires académiques d'E.T.A estime que les cours des prorecteurs – par exemple, à l'automne de l'A.S.V.A.I.D., « Géométries déviantes » de Corbett Thorp, « Introduction aux tableurs athlétiques » d'Aubrey deLint ou « De la rareté à l'abondance : de la matière putride des sols à l'atome dans le miroir : une vision profane des ressources énergétiques de l'anthracite à la fusion annulaire » du maniaque des deux points qu'est Tex Watson, etc. – ne satisfont pas aux exigences du quadrivium. Mais les plus anciens d'E.T.A., qui ont plus de

latitude dans le choix de leur cursus, continuent à jouer des coudes pour obtenir une place dans les séminaires des prorecteurs, non seulement parce que les examens sont à la portée du premier venu – il suffit de se présenter et de montrer qu'on est vivant – mais parce que la plupart des prorecteurs (tels les tennismen professionnels de bas niveau en général) sont un peu timbrés et que leurs cours fascinent comme peuvent fasciner les images d'un crash aérien. Ainsi, bien qu'il ait beaucoup de mal à supporter la puissante et mystérieuse odeur de vitamine B qui se dégage dans toutes les pièces fermées où elle se trouve, Ted Schacht a opté, les trois fois où il a été au programme, pour le cours éternellement timbré de Mary Esther Thode : « L'individuel EST le politique EST le psychopathologique : la politique de la réciprocité psychopathologique contemporaine ». Les élèves de dernière année pensent que M. E. Thode est probablement folle, selon les critères cliniques, même si l'efficacité de son coaching auprès des Filles de 16 ans est indéniable. Déjà un peu âgée pour être prorectrice à E.T.A., Thode a été une élève du coach G. Schtitt dans le vieux et tristement célèbre programme cravache-épaulettes de Harry Hopman à Winter Park, Floride, puis pendant deux ans dans la nouvelle E.T.A. comme joueuse junior promise au Show quoique politiquement enragée et incontrôlable. Plus tard elle fut inscrite sur la liste noire des circuits professionnels féminins mineurs Virginia Slims et Family Circle pour avoir tenté d'enrôler les joueuses les plus enragées politiquement et les moins contrôlables dans une sorte de mouvement postféministe qui ne participerait qu'aux seuls tournois pros organisés, subventionnés, référencés, supervisés par – et même réservés à un public et à des distributeurs de cartouches exclusivement constitués de – et pour des femmes, homosexuelles ou non, militantes encartées de la très impopulaire Phalange de prévention et de protestation de l'objectivation des femmes[103] des premiers temps de l'Interdépendance ; virée sans ménagement, elle revint, la raquette en bandoulière, voir le coach Schtitt qui, pour des raisons historico-nationales, a toujours eu un faible pour les victimes d'une

répression politique, même marginale. Au printemps dernier, le cours suffocant et fleurant la vitamine B de Thode, « Le prédateur sans dents : l'allaitement comme agression sexuelle », avait été l'une des expériences les plus fascinantes et les plus déroutantes de toute la vie intellectuelle de Ted Schacht, à part le fauteuil de dentiste, tandis que le cours de cet automne sur les dilemmes de la réciprocité pathologique s'avérait moins passionnant mais bizarrement – presque intuitivement – facile :

Exemple, aujourd'hui :

L'Individuel EST le politique EST le psychopathologique :
la politique de la réciprocité psychopathologique
contemporaine
Contrôle trimestriel
Mlle THODE
7 novembre, A. des S.V.A.I.D.

RÉPONSES *BRÈVES* ET *SANS INDICATION DE SEXE* SVP

SUJET 1

1a) Vous êtes un individu qui : est pathologiquement cleptomane. En tant que cleptomane, vous êtes pathologiquement poussé à voler, voler, voler. Vous devez voler.

1b) Mais : vous êtes aussi un individu qui : est pathologiquement agoraphobe. En tant qu'agoraphobe, vous ne pouvez pas poser le pied hors de chez vous sans ressentir des palpitations, des sueurs froides, une impression de danger imminent. En tant qu'agoraphobe, vous êtes poussé à rester pathologiquement chez vous et à ne pas sortir. Vous ne pouvez pas quitter votre domicile.

1c) Mais : il résulte de *1a* que vous êtes pathologiquement poussé à sortir pour voler, voler, voler. Mais : il résulte de *1b* que vous êtes pathologiquement poussé à ne jamais quitter votre

> domicile. Vous vivez seul. Ce qui signifie : il n'y a chez vous personne que vous puissiez voler. Ce qui signifie : vous devez sortir, aller sur la place du marché pour satisfaire votre insurmontable pulsion à voler, voler, voler. Mais : vous avez tellement peur du marché qu'il vous est impossible, quelles que soient les circonstances, de quitter votre domicile. Il y a donc réciprocité entre le fait que votre problème est un problème psychopathologique personnel et sa simple marginalisation par la définition politique du mot « psychopathologie ».
>
> 1d) Par conséquent, répondez à la question : Que faites-vous ?

Schacht était en train de former la courbe du dernier *e* dans *fraude postale* quand l'émission pseudo-radiophonique de Jim Troeltsch, annoncée par sa bande-son opératique à faire péter les trompes d'Eustache, se fit entendre dans le haut-parleur du 112 maison Ouest situé au-dessus de l'horloge de la classe. Quand il n'y avait ni tournoi ni rencontre en cours, la « radio » lycéenne WETA « diffusait » des informations relatives à E.T.A., sportives et communautaires, pendant une dizaine de minutes en circuit fermé, chaque mardi et samedi, au moment des derniers cours de l'après-midi, soit de 14 h 35-14 h 45. Troeltsch, qui rêve d'une carrière de commentateur de tennis depuis qu'il a compris (clairement) qu'il n'intégrerait jamais le Show – le Troeltsch qui met tout le fric que lui envoient ses parents dans sa bibliothèque bancale de cartouches de matches pros InterLace/SPN et passe presque chaque seconde de ses loisirs à regarder des séquences de tennis pro sur le TP de sa chambre en coupant le son[104], le pathétique Troeltsch qui, sans vergogne, lèche le cul des commentateurs InterLace/SPN chaque fois qu'il est présent dans une rencontre junior enregistrée par I/SPN[105], les harcèle, leur offre des beignets, etc., le Troeltsch qui possède déjà toute une garde-robe de blazers bleus et s'applique à donner à ses cheveux la petite houppette gominée

caractéristique des vrais reporters sportifs –, s'occupe de la rubrique sportive de l'émission hebdomadaire de WETA depuis que le paternel de Schacht est mort d'une colite ulcérante et que Ted a reformé un double avec son vieux partenaire d'enfance à l'Académie à l'automne de l'Année de la mini-savonnette Dove, quatre mois après le suicide de feu le Président d'E.T.A., quand les drapeaux étaient encore en berne et que tout le monde portait un brassard en coton noir, sauf le mésomorphe Schacht, dispensé à cause de la taille de son biceps. Troeltsch avait déjà commenté le sport sur WETA à son arrivée et il est indélogeable de ce poste depuis lors.

La rubrique sportive de l'émission de WETA consiste principalement à donner les résultats et les scores des compétitions auxquelles les équipes d'E.T.A. ont participé depuis l'émission précédente[106]. Troeltsch, qui s'acquitte de son devoir bihebdomadaire avec tout l'enthousiasme possible, dit souvent que le plus dur, pour lui, est d'éviter la monotonie quand il passe en revue la longue liste des gagnants, des perdants et des scores. Sa recherche de synonymes pour *a battu* et *a été battu par* est infinie et constitue une source d'irritation grave et perpétuelle chez ses copains. Les examens de Mary Esther étaient réputés faciles, voire impossibles à rater si on faisait un peu attention à sa grammaire, et, tout en écoutant Troeltsch avec assez d'attention pour soutenir les conversations qui tourneraient comme toujours autour de son compte rendu à la table du dîner, Schacht en était déjà à la troisième question du devoir, qui concernait l'exhibitionnisme parmi les timides pathologiques. La radio communiquait les résultats de la rencontre annuelle contre Port Washington, qui avait vu la victoire des équipes A et B d'E.T.A. par 71 à 37.

« John Wayne, A-1 18 ans, a battu Bob Francis de Great Neck, New New York, 6-0, 6-2, dit Troeltsch, tandis que Hal Incandenza, A-2 simple, l'a emporté face à Craig Burda de Vivian Park, Utah, 6-2, 6-1, que K. D. Coyle, A-3, a rendu les armes après une lutte serrée contre Shelby van der Merwe de Hempstead, Long Island, 6-3, 5-7, 7-5, et que Trevor

“The Axhandle[I]” Axford a écrasé Tapio Martti de Sonora, Mexique, 7-5, 6-2. »

Et ainsi de suite. Le temps d’en arriver aux équipes masculines A de 14 ans, le débit de Troeltsch est devenu brusque et ses efforts de diversification lexicale scabreux, par ex. : « LaMont Chu a étripé Charles Pospisilova, 6-3, 6-2 ; Jeff Penn s’est jeté sur Nate Millis-Johnson comme un canard sur un vermisseau, 6-4, 6-7, 6-0 ; Peter Break a tartiné Ville Dillard sur un cracker et l’a dévoré en guise de hors-d’œuvre, 6-4, 7-6, tandis qu’Idris Arslanian, A-4 14 ans, a fait rendre gorge à David Wiere, 6-1, 6-4, et que le n° 5 de P.W., R. Greg Chubb, a dû être sorti du court à dos d’homme après avoir été réduit à un état de coma narcoleptique par Todd Possalthwaite, 4-6, 6-4, 7-5. »

Certains cours de Corbett Thorp sur les distorsions géométriques sont jugés difficiles par maints élèves, tout comme ceux de deLint pour les nuls en informatique. Et bien que Tex Watson soit un peu limite sur l’annulation DT de l’endiguement du froid, son introduction vulgarisée à la physique de la combustion et de l’annulation présente une relative validité académique, surtout parce qu’il invite parfois Pemulis à intervenir dans sa classe quand ils sont tous deux en période de détente. Mais le seul cours vraiment trapu parmi ceux dispensés par les prorecteurs, même pour Hal Incandenza, est celui de Mlle Thierry Poutrincourt, « Séparatisme et Retour : l’histoire du Québec depuis Frontenac jusqu’à l’ère de l’Interdépendance », dont Hal n’a jamais entendu dire beaucoup de bien, pour être franc, dont il se méfiait malgré l’insistance de la Moms qui l’incitait à le suivre (le cours) tant que son emploi du temps le lui permettait encore, et qu’il trouva d’abord difficile, ennuyeux, puis de moins en moins fastidieux au fil du semestre, un cours qui est une présentation rudimentaire du canadianisme et de la politique ONANiste, sujets qui lui avaient semblé jusqu’alors non seulement fastidieux mais étrangement déplaisants. Ce qui rend ce cours particulièrement ardu, c’est que Poutrincourt enseigne exclusivement en

français du Québec, que Hal arrive à comprendre grâce à ses lectures, dans sa jeunesse, des volumes de la Pléiade – en vrai français – que possédait Orin mais qu'il n'a jamais vraiment aimées, surtout phonétiquement, à cause des sonorités gutturales de la langue québécoise dont la prononciation semble nécessiter des grimaces perpétuelles. Hal ne voit pas comment Orin aurait pu savoir qu'il suivait « Séparatisme et Retour » de Poutrincourt quand celui-ci l'a appelé pour lui demander de l'aide sur le séparatisme, d'autant qu'une demande d'aide de la part d'Orin sur quelque sujet que ce fût était déjà bizarre en soi.

« Bernadette Longley, A-1 18 ans simple, a fini par s'incliner devant Jessica Pearlberg de P.W., 6-4, 4-6, 2-6, mais Diane Prins, A-2, a joyeusement piétiné le thorax de Marilyn Ng-A-Thiep, 7-6, 6-1, et Bridget Boone a enfoncé un pieu acéré chauffé à blanc dans l'œil droit d'Aimee Middletown-Law, 6-3, 6-3 » ; et ainsi de suite, classe après classe, pendant que les examinateurs posent des colles, lisent ou tapent du pied en s'impatientant, chaque mar / sam, et que Schacht dessine des schémas de dentition prénatale dans les marges de ses copies en faisant semblant de réfléchir pour ne pas mettre Thode mal à l'aise en lui rendant trop tôt son devoir facile.

Hal avait trouvé morne et répétitive l'histoire des débuts du Québec – Cartier, Roberval, Cap-Rouge, Champlain, les troupeaux d'ursulines avec leurs coiffes amidonnées et attifées comme à la Journée des Nations unies –, absurdes et guindées les guerres de gentilshommes emperruqués (comme des films burlesques au ralenti), mais tout le monde avait été singulièrement interloqué par la manière dont le commandant anglais Amherst avait disposé des Hurons en leur distribuant des couvertures et des peaux de daim gratuites préalablement imprégnées de variole.

« Felicity Zweig, A-3 14 ans, a largué un tapis de bombes sur Kiki Pfefferblit, 7-6, 6-1, et Gretchen Holt a fait regretter à Tammi Taylor-Bing que ses parents se soient un jour trouvés ensemble dans la même chambre,

6-0, 6-3. Sur le 5, Ann Kittenplan a serré les dents et s'est frayé un chemin jusqu'à une victoire par 7-5, 2-6, 6-3 contre Paisley Steinkamp, juste à côté du court 6 sur lequel Jolene Criess faisait à Mona Ghent ce qu'une botte de qualité peut faire à un champignon vénéneux avec un 6-2, 6-2. »

Thierry Poutrincourt, qui a une tête de lévrier persan, se carre dans sa chaise, ferme les yeux, appuie ses paumes contre ses tempes et reste ainsi jusqu'à la fin de toutes les émissions de WETA, qui interrompent toujours la dernière partie de ses cours, ce qui occasionne un retard léger mais exaspérant par rapport à l'autre classe de Séparatisme et Retour et l'oblige à préparer deux leçons au lieu d'une. Le jeune gars aigri du Saskatchewan assis à côté de Hal a dessiné d'impressionnants plans d'armes automatiques dans son cahier pendant tout le semestre. Ce type n'a jamais déballé ses CD-ROM obligatoires, qu'on voit toujours là dans son cartable, et pourtant il termine toujours ses questionnaires en cinq minutes. Cela a pris jusqu'à la semaine précédant Halloween pour passer en revue le Bloc québécois et le parti de Lévesque en 1967 A.S.[107], les débuts du Front de libération du Québec et en arriver à l'époque actuelle de l'Interdépendance. La voix de Poutrincourt s'est adoucie à mesure que l'histoire approchait de sa limite contemporaine ; et Hal, qui trouvait cet enseignement plus conceptuel et moins morne qu'il ne l'avait craint – se considérant lui-même comme profondément apolitique –, jugea néanmoins la mentalité des séparatistes québécois contordue, confuse et imperméable à une analyse états-unienne[108], d'autant plus que l'insurrection anti-O.N.A.N. contemporaine provoquait chez lui une sorte d'attraction-répulsion, un sentiment de malaise, non pas franchement déroutant comme les cauchemars ou la panique sur un court, mais plus glauque, plus furtivement nauséabond, comme si quelqu'un avait lu un courrier qu'il pensait avoir jeté.

Les fiers et hautains Québécois harcelaient et même terrorisaient le reste du Canada avec la question du Séparatisme depuis des temps immémoriaux. Ce furent l'instauration de l'O.N.A.N. et le remembrement de la Grande

Convexité (Poutrincourt est canadienne, rappelez-vous) qui attirèrent l'attention malveillante des pires rebelles post-F.L.Q. du Québec vers le sud de la frontière. L'Ontario et le Nouveau-Brunswick considérèrent l'*Anschluss* continental et la Reconfiguration territoriale avec fair-play. L'extrême droite de l'Alberta n'apprécia pas trop, mais rien ne plaît à l'extrême droite albertaine de toute façon. Finalement, les seuls qui chialèrent[109] furent les fiers et hautains Québécois et les cellules insurrectionnelles du Québec qui perdirent complètement leur mainmise politique.

Les différentes cellules terroristes – Québécois anti-O.N.A.N. et, partant, Séparatistes états-uniens –, formées quand Ottawa était l'ennemi, s'avérèrent très peu sympathiques. Les premières actions marquantes impliquèrent une cellule terroriste alors inconnue[110] qui s'était, semble-t-il, infiltrée nuitamment depuis la région de Papineau dévastée par E.W.D. pour installer d'immenses miroirs en travers de l'autoroute états-unienne Interstate 87, à la hauteur de certains dangereux virages étroits du défilé de l'Adirondack, au sud de la frontière et de ses murs en Lucite. Les automobilistes états-uniens naïvement empiristes qui allaient vers le nord – bon nombre d'entre eux étaient des militaires et des employés de l'O.N.A.N., vu la proximité de la Concavité –, voyant des phares devant eux, croyaient qu'un chauffard suicidaire ou canadien avait franchi le terre-plein et fonçait droit sur eux. Ils faisaient alors des appels de phares mais l'apparent crétin d'en face les leur rendait. Les automobilistes états-uniens – qui ne sont pas du genre à se laisser emmerder à l'intérieur de leur véhicule, c'est un fait historique – niaient l'évidence et s'entêtaient aussi longtemps que possible mais, juste avant l'impact supposé, ils braquaient en catastrophe, quittaient la route sans rambarde, se protégeaient le visage derrière un bras en poussant un cri et partaient en vrille dans un ravin et une magnifique efflorescence de flammes dignes d'un crash test ; ensuite, la cellule terroriste québécoise alors inconnue retirait le miroir et l'emportait,

par de petites routes non surveillées, vers les confins dévastés du Québec du Sud jusqu'à la fois suivante. Il y eut de nombreux accidents semblables jusqu'au milieu de l'Année de la compresse médicale Tucks avant qu'on ne s'avise de leur cause diabolique. Pendant plus de vingt mois, les carcasses brûlées qui s'entassaient dans les ravins de l'Adirondack furent imputées à des suicides ou à d'inexplicables endormissements au volant par les policiers d'État de NNY, qui devaient détacher leur mentonnière pour se gratter le crâne sous leur grand chapeau brun, intrigués par la mystérieuse somnolence qui semblait affecter les automobilistes de l'Adirondack dans des passages montagneux hautement adrénalinogènes. Le chef du nouveau Bureau des Services sans Spécificité, Rodney Tine, demanda (à sa honte ultérieure) qu'une série de films de prévention routière anti-endormissement soit disséminée par InterLace dans l'État de New New York. Ce fut une authentique candidate au suicide états-unienne, une représentante d'American Express originaire de Schenectady en phase ultime d'addiction au Valium, au bout de son rouleau de benzodioxane et cependant sur la route, qui, selon le compte rendu historique, prit les phares arrivant à contresens pour un cadeau du ciel, ferma les yeux, écrasa l'accélérateur, continua tout droit sans chercher à les éviter (les phares), propulsa des éclats de verre et de tain sur les quatre voies, ce fut cette citoyenne inconsciente qui provoqua « L'ILLUSION BRISÉE », « LA TRAVERSÉE DU MIROIR » (titres de la presse) et mit au jour la première preuve tangible de l'existence d'une perversité anti-O.N.A.N. pire que toutes les provocations du vieux Séparatisme historique du Québec.

La première naissance du deuxième fils des Incandenza fut une surprise. La grande et sinueuse, à vous en faire sortir les yeux de la tête, Avril Incandenza n'eut aucun signe annonciateur, resta réglée comme du papier à musique ; ni hémorroïdes ni obstruction glandulaire ; pas d'envies

alimentaires ; ni nervosité ni appétit anormal ; elle vomit certains matins, mais qui ne vomissait pas à l'époque ?

Ce fut un soir de novembre à la luminosité métallique, au septième mois d'une grossesse cachée qu'elle s'arrêta, Avril, au bras de son mari avec qui elle montait l'escalier en érable de la brownstone de Back Bay qu'ils allaient bientôt quitter, s'arrêta, se tourna de trois quarts vers lui, le teint cireux, la bouche ouverte en un silence éloquent.

Son mari la regarda en pâlissant.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

– Les douleurs. »

C'étaient les douleurs. La rupture de la poche des eaux avait fait reluire plusieurs marches derrière eux. Il sembla à James Incandenza qu'elle se reployait sur elle-même, rapetissait, se lovait et sombrait sur une marche dont elle atteignait à peine le rebord, accroupie, le front contre ses jolis genoux. Incandenza contempla ce lent affaissement dans un éclairage indirect à la Vermeer : elle s'effondra progressivement, il se pencha sur elle, elle essaya de se relever.

« Attends attends attends attends. Attends.

– Ce sont les douleurs. »

Un peu affaibli par un après-midi de Wild Turkey et d'holographie à basse température, James crut qu'Avril se mourait sous ses yeux. Son père était tombé mort dans un escalier. Par chance, le demi-frère d'Avril, Charles Tavis, était à l'étage, où il utilisait le StairMaster portatif qu'il avait apporté avec lui au printemps dernier pour un long séjour de rechargement de ses batteries émotionnelles après le fiasco du tableau d'affichage vidéo au Skydome de Toronto. Il entendit du bruit, accourut et prit l'affaire en main.

Il dut être plus ou moins extirpé comme la chair d'une huître, Mario, d'une matrice où il s'était accroché de toutes parts telle une araignée, minuscule, discret, attaché avec des tendons aux deux pieds et à une main, l'autre poing étant collé sur sa figure par la même matière[111]. Il était

complètement inattendu, terriblement prématuré, flétri, et il passa les nombreuses semaines suivantes à agiter ses bras flétris et contractés en direction du plafond en Pyrex des couveuses, alimenté par des tubes, monitoré par des fils, couché dans des paumes stériles, la tête bercée par un pouce. Mario reçut le prénom du grand-père paternel du Dr James Incandenza, un austère ophtalmologiste de Green Valley, Arizona, fondu de golf, qui fit fortune, juste après le départ de Jim pour l'Est, en inventant des, entre guillemets, *Lunettes à rayons X !* qui ne fonctionnaient pas mais dont le design assura le succès commercial auprès des lecteurs pubères d'illustrés dans les années 1960 A.S., et en en vendant les droits au géant industriel AcméCo de Nouvelle-Angleterre, puis qui mourut rapidement en frappant un putt, Mario Sr, permettant à James Incandenza père de prendre sa retraite d'une triste troisième carrière en tant que l'Homme de Glad[112] sur des publicités pour emballages de sandwiches dans les années 1960 A.S., de revenir s'installer dans le désert piqueté de cactus qu'il détestait et de se soûler suffisamment pour succomber à une hémorragie cérébrale dans un escalier de Tucson.

Quoi qu'il en soit, la gestation incomplète et la naissance arachnéenne de Mario II se traduisirent pour l'enfant par des problèmes physiques qui marquèrent son caractère pour toute sa vie. L'un d'eux était sa taille : en sixième il n'était pas plus haut qu'un moutard et, à dix-huit ans, se situait à mi-chemin entre l'elfe et le jockey. Il y avait aussi l'aspect flétri de ses bras bradyauxétiques qui, comme dans un cas terrifiant de syndrome de Volkmann[113], formaient des S majuscules devant son thorax, lui permettaient à peu près de manger sans couteau, de taper sur les poignées de porte jusqu'à ce que ces dernières s'entrebâillent suffisamment pour être ouvertes d'un coup de pied, d'encadrer son champ de vision pour focaliser son regard et, à la rigueur, de renvoyer des balles de tennis à courte distance aux joueurs qui les voulaient, mais guère plus, bien que lesdits bras eussent une impressionnante résistance à la douleur – presque dysautonome – et

pussent être pincés, piqués, brûlés et même comprimés par son frère aîné, Orin, dans une presse pour appareil optique rangée à la cave sans qu'il se plaignît le moins du monde.

Côté bradypodologie, Mario, plus que des pieds bots, avait des pieds *boîtes* : plats et parfaitement carrés, bons à ouvrir les portes mais trop courts pour un usage conventionnel : s'ajoutant à sa lordose, ils forçaient Mario à se mouvoir avec le déhanchement bancal d'un poivrot de vaudeville, le corps penché en avant comme pour braver le vent au risque de tomber tête la première, ce qui lui arriva souvent dans l'enfance, poussé ou non dans le dos par son frère aîné Orin. Ces fréquentes chutes sur la figure expliquent en partie pourquoi le nez de Mario était renfoncé, aplati, à peine saillant, si bien que ses narines tendaient à faseyer légèrement, particulièrement dans son sommeil. Quand ses yeux étaient ouverts – de bons et gentils yeux bruns, quoique un peu trop grands et globuleux pour être qualifiés d'humains –, une paupière tombait plus bas que l'autre, tel un volet récalcitrant ; Orin avait plusieurs fois tiré dessus, comme on fait pour débloquer un store coincé, mais n'avait réussi qu'à la détacher progressivement de sa suture et il avait fallu recourir finalement à une deuxième blépharoplastie, car en réalité ce n'était pas la vraie paupière de Mario – laquelle avait été sacrifiée quand on avait décollé le poing qui adhérait à son visage comme une langue sur du métal froid, à la naissance – mais une prothèse extrêmement élaborée en fibropolymère piqueté de cils en crin de cheval à l'incurvation bien plus haute que les cils de son autre paupière, ce qui, étant donné la lenteur de ses plissements d'yeux, conférait à la physionomie neutre de Mario la même expression qu'un clin d'œil bizarrement amical. À quoi s'ajoutait son perpétuel sourire involontaire.

C'est sans doute ici le lieu de mentionner la peau couleur kaki du frère aîné de Hal, Mario, une curieuse couleur gris-vert cadavérique qui, dans sa texture corticale, jointe à la sinuosité de ses bras atrophiés et à son arachnodactylie, lui donne, surtout à une certaine distance, un inquiétant

aspect reptilien/dinosaurien. Ses doigts ne sont pas seulement mucronés et crochus, ils sont non préhensiles, ce qui explique pourquoi il ne peut pas se servir d'un couteau à table. En outre, ses cheveux fins et flasques, à la fois rêches et trop lisses, qui, lorsqu'il avait 18 ans, ressemblaient à ceux d'un petit ingénieur rondouillard de 48 ans, directeur sportif et Président d'académie, que celui-ci laisse longs comme ceux d'une fille d'un côté et peigne soigneusement pour qu'ils recouvrent la kippa luisante de sa calvitie gris-vert et retombent du côté opposé, où ils pendent mollement sans tromper personne et rebiquent quand Charles Tavis oublie de présenter son profil gauche aux éventuelles bourrasques de vent. Ou le lieu de mentionner qu'il est lent d'esprit, le frère de Hal, techniquement lent, selon les critères Stanford-Binet, d'après les tests du Centre Brandeis – mais *pas* attardé de façon *vérifiable*, sans lésion cognitive ni bradyphrénie, plutôt réfracté, disons, légèrement plié épistémiquement à la manière d'un bâton plongé dans une eau mentale qui paraît un peu décalé, un peu plus long, comme tous les objets réfractés.

Ou que son statut à Enfield Tennis Academy – construite en même temps que la troisième et dernière maison du docteur et de Mme I. dans la partie nord du site quand Mario avait neuf ans, Hallie huit et Orin dix-sept, unique année où celui-ci avait joué en équipe B-4 de simple à E.T.A., et figuré dans le top 75 de l'USTA – que la vie de Mario ici est, selon toute apparence, une existence triste de laissé-pour-compte, vu qu'il est le seul résident mineur affligé d'un handicap physique, incapable de tenir un stick normal ou de tenir debout sans aide dans un espace donné. Que lui et son père ont été, sans plaisanterie aucune, inséparables. Que Mario fut un assistant d'assistant de production honoraire, qu'il porta les films, les objectifs et les filtres de feu Incandenza dans un sac à dos complexe de la taille d'un aloyau de bœuf pendant les trois dernières années de sa carrière tardive de cinéaste, l'aida dans ses tournages, dormant avec de multiples oreillers dans les endroits disponibles de la chambre de motel de Soi-Même,

allant parfois acheter une bouteille en plastique rouge d'une boisson nommée Big Red Soda Water pour la stagiaire voilée et apparemment muette au bout du couloir, allant également chercher du café, divers remèdes contre la pancréatite et tout un bric-à-brac d'accessoires, aidant D. Leith au poste de script quand Incandenza voulait préserver une certaine continuité, se comportant fondamentalement comme n'importe quel fils bénéficiant d'un solide amour paternel, se démenant maladroitement mais non pathétiquement pour garder le rythme des pas de deux mètres pourtant lents et patients du grand homme de plus en plus timbré dans les aéroports, les gares, portant les objectifs, toujours penché en avant mais sans évoquer le moins du monde un animal en laisse.

Quand il devait se tenir droit et immobile pour filmer un service, par exemple, ou régler les photomètres pour un clair-obscur de film d'art, Mario était soutenu dans sa gîte par une espèce de barre antivol, une barre en acier de 70 cm semblable à celles qu'utilise la police de NNYC pour condamner les portes d'appartement, inclinée à 40° et reliant son gilet spécial Velcro à un socle en plomb muni d'une fente (duraille à transporter dans son sac compliqué) placé sur le sol devant lui par une personne préhensile et compréhensive. Il demeurait ainsi arc-bouté sur des plateaux que Soi-Même l'avait aidé à construire, à décorer et à éclairer au moyen d'un système incroyablement complexe de miroirs, de lampes Marino et de déflecteurs Klieg aveuglants pour une partie de l'équipe, Mario ayant bénéficié d'une formation technique complète en art cinétique qu'il n'aurait jamais imaginé pouvoir acquérir par lui-même s'il n'avait, le jour de Noël de l'Année de la mini-savonnette Dove, reçu une caméra joyeusement emballée en provenance du cabinet de l'avocat d'Incandenza, selon la volonté de Soi-Même qui avait spécifié dans un codicille que ledit cadeau conçu et confectionné par ses soins devait être envoyé dans un joyeux emballage à Mario pour son treizième Noël, une vieille caméra Bolex H64 Rex 5[114] à trois objectifs fixée sur un vieux casque d'aviateur en cuir

surdimensionné et maintenue par des étais dont les extrémités étaient des fourches inversées de béquilles de rééducation magnifiquement adaptées aux épaules de Mario afin que celui-ci puisse la commander sans maniement digital par l'intermédiaire d'une pédale de machine à coudre, vu qu'elle était posée sur sa tête hypertrophiée[115] comme un tuba sur un masque de plongée, commande nécessitant tout de même un apprentissage délicat ainsi qu'en témoignent ses premières œuvres de jeunesse gâchées/rehaussées par le tremblotement et le mitraillage tous azimuts à la manière des films d'amateur tournés à la va-vite.

Depuis cinq ans, l'équipement têtier Bolex de Mario atténue la tristesse de son statut ici, lui permettant d'apporter sa propre contribution en réalisant le documentaire présenté au gala annuel de collecte de fonds d'E.T.A., et des vidéos sur les coups de raquette des élèves et certains matches, à l'occasion, qu'il filme depuis la traverse de Schtitt – vidéos qui font désormais partie du catalogue promotionnel d'E.T.A. –, et lui permettant également de produire des œuvres plus ambitieuses, expérimentales, que la communauté d'E.T.A. regarde avec un relatif intérêt comme des films à clé.

Après qu'Orin Incandenza eut quitté le nid pour aller taper dans des balles puis des ballons universitaires, presque tout le monde à E.T.A. et à Enfield-Brighton traita Mario M. Incandenza avec cette bonhomie ordinaire des gens qui se réjouissent de votre présence, sans vous prendre en pitié ni vous admirer. Et Mario – le plus prodigieux cinéaste ambulant des trois districts malgré ses pieds rectilignes et son encombrante barre antivol – arpentait quotidiennement les rues des quartiers non protégés d'un pas très lent entrecoupé de pauses, tantôt avec sa Bolex têtière, tantôt sans, et réagissait de la même manière à la bonté ou à la cruauté des citoyens par une demi-inclinaison du buste parodiant sa propre posture bancale sans apitoiement ni répulsion. Mario est le chouchou des petits commerçants de Commonwealth Ave. le long d'E.T.A., et des photos de lui dans ses

meilleures attitudes ornent les murs derrière des comptoirs de *delicatessen*, des presses à repasser et caisses enregistreuses à clavier coréen. Objet d'une affection étrange et peut-être clanique de la part de Lyle, le gourou des sueurs en Lycra à qui il apporte de temps en temps du Coca Light sans caféine pour rompre son régime salé, Mario reçoit parfois la visite de jeunes élèves envoyés par Lyle qui l'interrogent sur des sujets trapus tels que les blessures, l'invalidité, le caractère ou l'art de se contenter de peu, et il ne sait jamais bien quoi répondre. Le préparateur Barry Loach l'adore, c'est tout juste s'il ne lui baise pas les pieds, parce que Mario l'a tiré d'une très mauvaise passe dans les bas-fonds de Boston, par pure coïncidence, et lui a plus ou moins obtenu son job[116]. En outre, bien sûr, il y a le fait que Schtitt en personne sympathise avec lui certains soirs par beau temps et le laisse monter dans son side-car. Sentant qu'il inspire à Charles Tavis une curieuse attraction-répulsion, Mario lui manifeste la tranquille déférence que semble souhaiter son demi-oncle et se tient à l'écart autant que possible, par égard pour lui. Les joueurs présents chez Denny, quand tout le monde va chez Denny, rivalisent pour être celui qui découpera ce qu'il y a de découpable dans le Kilobreakfast portion enfant de Mario.

Et son frère plus jeune et beaucoup plus impressionnant extérieurement, Hal, idéalise presque Mario en secret. La question de Dieu mise à part, Mario est un miracle (semi-)ambulant, pense Hal. Les gens qui naissent brûlés, ratatinés ou amputés au-delà de toute justice se recroquevillent dans le feu ou se relèvent. Mario, ratatiné, saurien, homodonte[117], est de ceux qui flottent. Hal l'appelle Booboo mais craint son opinion plus que celle de tout autre, hormis la Moms. Hal se rappelle les interminables jeux de construction sur le parquet du 36 Belle Ave., Weston, Massachusetts, dans sa prime enfance, les puzzles, les jeux éducatifs, il se rappelle la grosse tête de Mario qui, ne pouvant y jouer, faisait semblant de s'y intéresser pour le seul plaisir d'être près de son frère. Mario voulait encore, Avril s'en souvient, que Hal l'aide à prendre son bain ou à s'habiller à treize ans – un

âge où les gosses normaux entourent leur petit corps rose d'une pudeur extrême –, et il le voulait pour le bien de Hal, pas pour lui-même. Malgré lui (et attestant un manque de compréhension flagrant de la psyché de la Moms), Hal a peur qu'Avril ne considère Mario comme le vrai prodige de la famille, une sorte d'idiot-savant génial d'un type inclassifiable, un être rare et brillant, même si son intuition – lente et silencieuse – l'effraie, elle, Avril, même si son piètre niveau d'instruction lui brise le cœur et que le sourire qu'il affiche chaque matin depuis le suicide de leur père lui donne envie de pleurer. C'est pourquoi elle se fait violence pour laisser Mario tranquille, ne pas être toujours derrière lui, le traiter sans le soin particulier qu'elle souhaiterait lui accorder : c'est pour son bien. C'est assez noble, et triste à la fois. Son amour pour le fils né par surprise transcende toutes ses autres expériences et enrichit sa vie. Hal le suppose. Ce fut Mario, non Avril, qui procura à Hal ses premiers exemplaires de l'*Oxford English Dictionary*, édition complète, à une époque où l'on surveillait encore Hal pour s'assurer qu'il ne souffrait d'aucune tare de naissance, Booboo qui les lui apporta dans une petite charrette tirée par ses prémolaires sur les routes faussement rurales du quartier chic de Weston, plusieurs mois avant que Hal ne fasse le test de mémoire eidétique dans l'Inventaire verbal mnémonique conçu par un collègue cher et respecté de la Moms à Brandeis. Ce fut Avril, non Hal, qui insista pour que Mario habite, non pas à la MdP avec elle et Charles Tavis, mais dans un dortoir d'E.T.A. avec Hal. Mais, l'Année des produits laitiers de l'Amérique profonde, ce fut Hal, pas elle, qui, lorsque le délégué voilé de l'Association des Hideusement et Improbablement Difformes se présenta au portail d'E.T.A. pour discuter avec Mario de l'intérêt de l'inclusion aveugle par rapport à la distanciation visuelle, de celui de la dissimulation revendiquée que lui permettrait le voile, ce fut Hal, alors même que Mario était plié de rire, ce fut Hal qui, brandissant son stick Dunlop, dit au mec d'aller vendre sa camelote ailleurs.

I. Le « manche de hache ».

OceanofPDF.com

30 AVRIL/1ER MAI ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Le ciel du désert des E.U. était piqueté d'étoiles bleues. La nuit l'approfondissait. Il n'était sans étoiles qu'au-dessus de la cité états-unienne ; de couleur perle, neutre. Marathe haussa les épaules. « Peut-être avez-vous l'impression que les citoyens du Canada ne sont pas impliqués dans la vraie source de la menace. »

Steeply branla du chef avec agacement. « Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ? » Sa sinistre perruque glissait quand il bougeait brusquement la tête.

Le premier détail dans l'attitude de Marathe qui trahissait un semblant d'émotion, c'était quand il lissait avec un peu trop d'application la couverture sur ses genoux. « Ça veut dire que ce coup de savate dans *l'aine des États-Unis** n'est pas le but des Québécois. Voyons, les faits parlent d'eux-mêmes. Que sait-on ? C'est une production états-unienne, cette cartouche de Divertissement. Peut-être l'œuvre d'un Américain à l'intérieur des États-Unis. L'intérêt pour ce genre de choses est tellement états-unien.

Les E.U. adorent le spectacle, c’est ce qu’enseigne votre culture. Je le répète : tout est dans le choix. Quand je vous dis de choisir avec grand soin ce que vous aimez et que vous tournez la chose en ridicule, je m’interroge : Puis-je croire que cet homme pense vraiment “ridicule” ? » Marathe se pencha légèrement vers l’avant sur ses moignons en tenant son pistolet-mitrailleur à deux mains. Steeply voyait que c’était important pour Marathe ; il y croyait dur comme fer.

Marathe décrivait de petits cercles éloquents dans l’air en parlant :

« Les faits montrent clairement que votre Bureau a peur de ce *samizdat* : voilà ce qui arrive quand un peuple est incapable de choisir quelque chose à aimer au-delà de son propre moi. Un États-Unien mourrait, et laisserait ses enfants mourir un à un pour ce film, le soi-disant Divertissement parfait. Il mourrait pour avoir la chance de recevoir cette agonie à la petite cuiller, de mourir de plaisir dans sa maison chauffée, seul, sans bouger : Hugh Steeply, je vous le dis avec toute la gravité d’un citoyen voisin : oubliez un instant le Divertissement et songez à ce que sont devenus les États-Unis pour que votre Bureau prenne cette chose au sérieux et la craigne : un tel pays peut-il espérer survivre longtemps ? Survivre en tant que nation ? Exercer une bien moindre domination sur les nations des autres peuples ? Si ces autres peuples ont la faculté de mieux choisir ? de mourir pour une plus grande cause ? de renoncer à leur maison chauffée, à leur femme aimée, à leurs jambes, à leur vie même, pour quelque chose qui dépasse leurs désirs immédiats ? de choisir de ne pas mourir de plaisir, seuls ? »

Steeply, avec une froide détermination, sortit une autre cigarette belge et l’alluma, du premier coup cette fois. Il éteignit l’allumette en l’agitant et la jeta. Ces gestes meublèrent le silence. Marathe s’adossa. Il se demandait pourquoi il avait toujours un peu honte d’exposer ses convictions en présence d’un Américain. Un arrière-goût de honte après avoir dévoilé le

fond de sa pensée devant un Américain, comme s'il avait pété au lieu d'exprimer une idée.

Steeply croisa les bras, le coude de l'un sur le cubitus de l'autre, devant ses prothèses, pour fumer comme une femme.

« Vous voulez dire que le gouvernement ne se soucierait pas du tout du Divertissement si nous n'avions pas conscience de notre faiblesse fatale. En tant que nation. Vous voulez dire que notre souci est révélateur de la nation elle-même.

– Nous, nous n'imposerons rien aux citoyens états-uniens à l'intérieur de leurs maisons chauffées, dit Marathe en haussant les épaules. Nous nous contenterons de mettre le Divertissement à leur disposition. Ce sera à eux de choisir, de se laisser tenter ou non. » Il lissait la couverture sur ses genoux. « Que choisiront les États-Unis ? Qui leur a appris à choisir avec discernement ? Comment vos Bureaux et vos Agences protégeront votre peuple ? Par des lois ? En tuant des Québécois ? » Il se redressa imperceptiblement. « De même que vous avez tué des Colombiens et des Boliviens pour protéger les citoyens états-uniens qui désiraient leurs drogues ? Quelle a été l'efficacité de ces tueries pour vos Agences et Bureaux ? Combien de temps a-t-il fallu pour que les Brésiliens remplacent les morts de Colombie ? »

La perruque de Steeply gîtait dangereusement à tribord.

« Non, Rémy. Les dealers ne veulent pas la mort de leurs clients, ils veulent leur fric. Il y a une nuance. Vous semblez souhaiter notre mort. Pas seulement la restitution de la Concavité. Pas seulement la sécession du Québec. Le F.L.Q. raisonne peut-être comme les Boliviens. Mais Fortier veut notre mort.

– De nouveau vous êtes à côté de la plaque. C'est pour ça que le B.S.S. ne nous comprend pas. On ne peut pas tuer ce qui est déjà mort.

– Attendez de voir si nous sommes morts, *paisano*. »

Marathe fit mine de se frapper la tête.

« Encore à côté de la plaque. Ce désir de mourir de plaisir si le choix en est offert, ce *désir* de votre peuple incapable de choisir ses désirs, c'est *ça*, la mort. Ce que vous appelez la mort, l'évanouissement : ça, ce ne sera qu'une formalité. Vous ne voyez pas ? Là était le génie de Guillaume DuPlessis, ce que Mr DuPlessis a enseigné aux cellules, même si le F.L.Q. et les Fils n'ont pas compris. Encore moins les Albertains, qui sont tous fous. Nous, les A.F.R., nous comprenons. C'est le pourquoi de *cette* cellule de Québécois, de ce dangereux Divertissement si splendide qu'il tuera celui qui le regarde, peu importe la manière. Peu importe l'heure exacte de la mort, ou le genre de mort, c'est secondaire. Sauf pour votre peuple. Vous voulez le protéger ? Mais vous ne pouvez que retarder l'échéance. Pas le sauver. Le Divertissement existe. L'attaché et les gendarmes du chahut en sont la preuve. C'est là, ça existe. Les gens peuvent choisir de mourir de plaisir maintenant, c'est possible, et vos autorités le savent, sinon vous n'essaieriez pas de mettre fin à cette possibilité. Votre Gentle Sans-Christ avait raison sur ce point : *"C'est la faute à quelqu'un."*

– Ça n'avait rien à voir avec la Reconfiguration. La Reconfiguration était une autopréservation.

– Oubliez ça. Il a compris que vous aviez besoin d'un méchant, vous tous, pour retarder le délitement. Pour maintenir votre unité, avoir quelqu'un à haïr. Gentle est fou, mais son "la faute à quelqu'un" est exact. *Un ennemi commun**. Mais pas un ennemi de l'extérieur. Quelqu'un, ou quelques-uns, appartenant à votre propre histoire a déjà tué la nation états-unienne, Hugh. Quelqu'un qui avait de l'autorité, ou aurait dû en avoir et ne s'en est pas servi. Je ne sais pas. Mais ce quelqu'un vous a fait oublier l'art de bien choisir. Quelqu'un a laissé votre peuple oublier que choisir était la seule chose qui importait. À tel point que lorsque je vous parle de choix, vous me regardez avec une expression du genre *"Nous y revoilà"*. Quelqu'un a dit que les temples étaient faits pour les fanatiques, a détruit les temples et promis qu'ils n'étaient plus nécessaires. Maintenant il n'y a

plus de refuge. Plus de carte pour trouver un endroit sûr où bâtir un temple. Vous trébuchez tous dans le noir, vous ne savez plus où donner de la tête. La quête infinie du bonheur vous a fait oublier les conditions de possibilité du bonheur. Comment dites-vous ? *“Il se passe quelque chose”* ?

– Voilà pourquoi nous tremblons à l’idée de ce que serait un Québec indépendant. Obéissez à notre choix, faites taire vos propres souhaits et désirs, sacrifiez-vous. Pour le Québec. Pour l’État. »

Marathe haussa les épaules. « L’*État protecteur**.

– Ça ne vous évoque rien, Rémy ? L’État national-socialiste néofasciste du Québec indépendant ? Vous êtes pires que les pires Albertains. Totalitarisme. Cuba sous la neige. Camps de rééducation accessibles en ski pour apprendre à choisir. Eugénisme moral. La Chine. Le Cambodge. Le Tchad. Pas de liberté.

– Pas de bonheur.

– Il n’y a pas de choix sans liberté personnelle, Buckeroo. Ce n’est pas nous qui sommes morts à l’intérieur. Ces choses que vous trouvez si faibles et si méprisables chez nous… sont juste les aléas de la liberté.

– Qu’est-ce que ça signifie, cette expression états-unienne, ce *Buckeroo*[I] ? »

Steeply se tourna pour faire face à l’espace qu’ils surplombaient.

« Maintenant nous y revoilà. Maintenant vous allez dire que notre liberté n’est rien si, quand vous agitez un fruit fatal devant nous, nous sommes incapables de résister à la tentation. Et nous vous répondrons que nous sommes “humains”. Qu’on ne peut pas être humain sans liberté. »

Le fauteuil de Marathe grinça sous son poids.

« Vous n’avez que ce mot à la bouche : liberté ! Pour votre pays muré. Toujours à crier : “Liberté ! Liberté !” comme si le sens de ce mot était évident pour tout le monde. Mais je vais vous dire, ce n’est pas aussi simple que ça. Pour vous, être libre, c’est être *libéré de*, mais personne n’explique à vos précieux individus états-uniens ce qu’ils doivent faire. Vous ne

connaissez que cette signification : être libéré de la contrainte, de la peine. » En regardant par-dessus l'épaule de Steeply, Marathe comprit soudain pourquoi le ciel au-dessus de la coruscante cité n'avait pas d'étoiles : c'étaient les gaz d'échappement éclairés par les phares des voitures qui, en s'élevant, gommaient les étoiles et formaient un dôme gris perle sur la ville de Tucson. « Mais être *libre de*, et non pas seulement *libéré de*, hein, qu'est-ce que vous dites de ça ? Les contraintes ne viennent pas toutes de l'extérieur. Vous faites semblant de ne pas le comprendre. La liberté de faire. Comment choisir librement si le choix se limite à des gourmandises infantiles, si vous n'avez pas de père aimant pour vous guider, vous informer, vous apprendre à choisir ? Il n'y a pas de liberté de choix si on n'a pas appris à choisir. »

Steeply jeta sa cigarette et regarda Marathe de biais, depuis le bord du promontoire :

« Et maintenant l'histoire du père riche, c'est ça ?

– Le père riche, dit Marathe, a les moyens d'acheter des bonbons aussi bien que de la nourriture à son enfant. Mais s'il crie : "Liberté !" et laisse l'enfant choisir les bonbons, ne manger que des bonbons, pas de soupe aux pois, pas de pain, pas d'œufs, alors le petit s'affaiblit et tombe malade. Est-ce que le riche qui crie : "Liberté !" est un bon père ? »

Steeply émit quatre petits bruits. Le plaisir de soutenir une conviction fit rougir les petits boutons sur ses joues électrolysées même dans la lumière tamisée et laiteuse des étoiles basses. La lune au-dessus des monts Rincon était à son dernier quartier et avait la couleur de la figure d'un gros homme. Marathe crut entendre les vociférations et les rires de jeunes États-Uniens en cortège festif quelque part dans le désert, mais ne vit ni phares ni jeunes gens. Steeply, vexé, tapa son haut talon contre le sol et dit :

« Mais nous ne considérons pas les citoyens des E.U. comme des enfants, nous ne faisons pas de paternalisme, nous ne leur dictons pas leurs choix. Les êtres humains ne sont pas des enfants. »

Marathe feignit de renifler.

« Seulement maintenant vous allez me dire : Ah non ? reprit Steeply. Vous allez me dire : Ah non ? Pas des enfants ? Vous allez me dire : Quelle différence y a-t-il, je vous prie, si vous enregistrez un divertissement tellement plaisant qu'il en devient mortel, que vous en fassiez des copies et le disséminiez en nous laissant libres de le regarder ou non, quelle différence y a-t-il si nous sommes incapables d'y résister, à ce plaisir, incapables de choisir plutôt la vie ? Vous parlez comme votre Fortier, vous dites que nous *sommes* des enfants, non pas des adultes comme les nobles Québécois mais toujours des enfants en notre for intérieur, et que nous nous tuerons pour vous si vous nous mettez les bonbons à portée de main. »

Marathe essaya d'affecter une expression de colère, ce qui lui était difficile.

« Et voilà : vous imaginez les choses que je vais dire, vous les dites à ma place et vous vous en offusquez. Je n'ai pas ouvert la bouche. Vous vous parlez à vous-même, vous inventez. C'est très enfantin, ça, justement : le moi, la paresse, le soliloque. Vous n'êtes peut-être même pas sûr que je sois là pour vous écouter. »

Ce qu'ils n'évoquèrent ni l'un ni l'autre, c'est comment ils allaient s'y prendre, sacré bon Dieu, pour quitter ce promontoire dans la nuit du désert états-unien.

I. Cow-boy.

OceanofPDF.com

○

8 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND JOUR DE L’INTERDÉPENDANCE *GAUDEAMUS IGITUR*

Tous les ans à E.T.A., une douzaine de gosses entre douze et quinze ans, mettons – des enfants au premier stade de la puberté et de la capacité à formuler une pensée abstraite, quand l’allergie aux réalités contraignantes du présent commence à peine à émerger sous forme d’une nostalgie de choses qu’on n’a même pas connues[118] –, une douzaine de ces gosses, surtout des garçons, s’adonnent passionnément à un jeu mis au point dans l’Académie, appelé Eschaton. C’est le jeu pour enfants le plus compliqué qui soit. Personne ne sait au juste qui l’a introduit à Enfield ni d’où il vient. Mais on peut facilement dater sa conception à partir de la mécanique du jeu en soi. Sa

structure de base était déjà bien établie quand Michael Pemulis d'Allston atteignit l'âge de douze ans et contribua à le rendre encore plus attractif. Son élégante complexité, jointe au frisson de la reconstitution négligente et à sa dissociation complète des réalités du présent, constitue l'essentiel de son succès auprès de la jeunesse. En outre, il n'est pas seulement attractif, il est addictif et choquant pour les plus grands.

Cette année, c'est Otis P. Lord, âgé de treize ans, un joueur de fond de court et génie du calcul de Wilmington, Delaware, qui « porte le bonnet à hélice » de champion de l'Eschaton et de statisticien, bien que Pemulis, qui est toujours dans les parages et reste de loin le meilleur joueur de l'Eschaton de toute l'histoire d'E.T.A., ait le pouvoir officieux et émérite de rectifier les calculs et le mandat de Lord.

Il faut entre huit et douze participants pour jouer à l'Eschaton, 400 balles de tennis trop usagées et râpées ne serait-ce que pour les exercices de service, un espace égal à quatre courts de tennis contigus, une tête pensante apte au relevé de données et à la cognition logique froide, 40 mégaoctets de RAM disponibles et un large attirail tennistique. Le vade-mecum que Pemulis a demandé à Hal de rédiger, l'Année du Wonderchicken Perdue – avec des appendices, des exemples de diagrammes d'arbres de vérité c:\Pink$_2$\Mathpak\EndStat et une reproduction offset de l'essai le plus accessible que Pemulis ait pu trouver sur la théorie appliquée du jeu –, est aussi long et intéressant que le stupéfiant *Voyage du pèlerin* de J. Bunyan, à peu près impossible à résumer dans un style vivant (ce qui n'empêche que tous les ans une douzaine d'élèves d'E.T.A. le mémorisent fanatiquement et si profondément que, des années plus tard, certains en marmonnent encore des passages entiers pendant une anesthésie dentaire ou cosmétique). Mais si Hal était sommé, sous la contrainte d'un Luger pointé sur sa tempe, d'expliquer la chose en quelques mots, il commencerait sans doute par dire que chacune des 400 balles de tennis usagées dans l'arsenal global du jeu représente une ogive thermonucléaire de 5 mégatonnes. Sur le nombre total de joueurs d'un jour donné[119], trois composent un *Anschluss* théorique

appelé AMNU, trois autres SOVVAR, un ou deux CHINPOP, un ou deux encore le cinglé mais toujours énervant LIBSYR ou le plus impressionnant IRLIBSYR, et les joueurs restants, selon certaines considérations aléatoires induites, peuvent former n'importe quelle alliance entre AFSUD ou INDPAK et une cellule de rebelles canadiens avec Howitzer à 50 obus et de grandes idées. Chaque équipe est appelée Combattants. Sur l'étendue des courts, les Combattants sont répartis sur des positions correspondant à leur situation sur la planète Terre dans la *Carte du monde légèrement rectangulaire de Rand McNally*[120]. La distribution pratique du mégatonnage total requiert une connaissance approfondie du théorème des accroissements finis pour les intégrales[121], mais il suffit de savoir, dans les termes du synopsis de Hal, que le mégatonnage est distribué entre les Combattants selon un ratio intégralement régressif de a) le budget militaire annuel en pourcentage du PIB et b) l'inverse des dépenses stratégico-tactiques en pourcentage du budget militaire annuel. Au début, les balles des Combattants étaient simplement distribuées après un lancer de dés rouges de yam's. La chance n'est plus nécessaire depuis que Pemulis a téléchargé l'élégant logiciel EndStat de Mathpak Unlimited[122] de compression de données dans le terrifiant DEC 2100 bâché du défunt James Incandenza et a montré à Otis P Lord comment venir à bout de la serrure du bureau de Schtitt la nuit avec une carte de cantine et brancher le DEC sur une triple prise située sous le coin inférieur gauche de l'énorme gravure de Dürer *La Bête magnifique* sur le mur à côté du bord le mieux orienté de la grosse table de travail en verre pour que ni Schtitt ni deLint ne s'aperçoivent qu'il est allumé, quand il est allumé, puis comment le relier par modem cellulaire à un portable Tutchidsu avec écran couleur sur le théâtre nucléaire des courts. AMNU et SOVVAR finissent généralement avec un total de 400 mégatonnes chacun, le reste étant divisé de manière arbitraire. Il est possible de compliquer les équations à accroissement fini de Pemulis en factorisant des incidences historiques de bellicisme et de pacifisme, des caractéristiques uniques d'intérêts nationaux, etc., mais Lord, fils de *deux* banquiers, est

partisan d’une répartition nette, ce que Pemulis, qui a également une mentalité de joueur de fond de court, approuve les deux pouces levés. Des éléments d’équipement tennistique sont soigneusement disposés dans les territoires de chaque Combattant pour définir des cibles géostratégiques. Les T-shirts E.T.A. gris et rouge pliés sont des AMMA – Aires métropolitaines majeures. Les serviettes de toilette dérobées dans les motels du circuit junior sont des aéroports, des ponts, des centres informatiques à liaison satellite, des transporteurs, des centrales électriques conventionnelles, des carrefours ferroviaires importants. Les shorts de tennis rouges à bande grise sont des CONFORCON – Concentrations de forces conventionnelles. Les brassards en coton noir E.T.A. – quand, Dieu nous en garde, il y a un décès – désignent les centrales nucléaires de l’ère de jeu non contemporaine, à uranium/plutonium enrichi, des centrales de diffusion de gaz, des réacteurs d’alimentation, des fabriques d’initiateurs, des déflecteurs de dissémination neutronale, des réacteurs de production de tritium, des usines d’eau lourde, des arsenaux semi-privés, des accélérateurs linéaires et, particulièrement décisifs, les laboratoires de recherche en fusion annulaire de North Syracuse, New New York, et de Presque Isle, Maine, de Chyonskrg, Kurdistan, et Piscu, Roumanie, et peut-être d’ailleurs. Les shorts ordinaires rouges à bande grise (peu nombreux parce que détestés par les équipes en déplacement) sont des SITCOMSTRAT – Sites de commandement stratégique, également peu nombreux mais cruciaux. Les chaussettes sont, soit des rampes de lancement de missiles ou d’antimissiles, soit des hangars de B2 lance-missiles ou d’escadrons de SS5 – jetons un voile pudique sur les autres ABREVMILIT – selon que ce sont des chaussettes de tennis ou des chaussettes de ville pour garçons, des chaussettes de tennis pour filles avec pompon à l’arrière ou des chaussettes de tennis pour filles avec ou sans pompon. Les chaussures trouées de fournisseurs officiels attendent, béantes et sereinement létales, puissante évocation des sous-marins qu’elles symbolisent.

Dans le jeu, les ogives de 5 mégatonnes des Combattants ne peuvent être lancées qu'avec des raquettes tenues à la main. L'adresse requise pour toucher les cibles est ce qui différencie l'Eschaton des autres jeux d'holocauste-rôtissoire qui se pratiquent avec des consoles et des PC autour des tables de cuisine. Le vol parabolique transcontinental d'un véhicule d'approvisionnement en carburant stratégique s'apparente à un lob coupé. L'une des raisons pour lesquelles l'administration d'E.T.A. tolère que les étudiants consacrent une partie de leur attention et de leurs forces de travail à l'Eschaton est que les adeptes du jeu acquièrent des lobs formidables. Un lob de Pemulis peut toucher une pièce de monnaie sur la ligne de fond opposée deux fois sur trois, d'où son tort de monter si souvent au filet au lieu de laisser approcher l'adversaire. Les ogives peuvent être lancées séparément ou groupées dans un baluchon destiné à s'ouvrir en vol pour libérer des Véhicules de rentrée à ogives multiples indépendamment guidables – dits MIRV. Les MIRV, qui puisent immodérément dans les réserves en mégatonnage d'un Combattant, ne sont utilisés que si un match d'Eschaton métastase à partir d'un ensemble contrôlé d'Échanges spasmodiques – ESPASM – vers une série apocalyptique punitive de Frappes contre des populations civiles – FRACPOP. Peu de Combattants en viennent aux FRACPOP, sauf s'ils y sont contraints par l'impitoyable logique de la théorie des jeux, vu que les FRACPOP coûtent tellement de points aux deux Combattants qu'ils s'éliminent eux-mêmes des conflits ultérieurs. Le gagnant est simplement le Combattant qui a le meilleur ratio de points de MODENINF – Mort, destruction et neutralisation infligées – et de MODENSUB – sens évident – bien que la valeur attribuée aux polos, serviettes, shorts, brassards, chaussettes et chaussures soit statistiquement instable, notamment à cause des corrections apportées au regard du mégatonnage initial, de la densité de population, des livraisons Terre-Mer-Air et du budget des défenses civiles à résistance électromagnétique, de sorte qu'il faut environ trois heures de compression de données EndStat et au moins quatre Motrin à Otis P. Lord pour proclamer le vainqueur.

Une autre raison pour laquelle le maître statisticien de l'année doit être un génie obsessionnel est que l'équipement baroque de chaque Eschaton doit être élaboré à l'avance, puis vendu à une communauté de leaders mondiaux immatures et inconstants. Un quorum des Combattants du jour doit assumer une Crise mondiale particulière simulée que Lord a mis plusieurs nuits à développer : distributions des forces Terre-Mer-Air ; profil démographique ethnique, sociologique, économique et même religieux pour chaque Combattant ; profil psychologique esquissé à grands traits de tous les chefs d'État concernés ; météo dominante dans tous les quadrants de la carte ; etc. Alors chaque participant est affecté à une équipe Combattant, tout le monde s'assied avec de l'eau purifiée et des chips light pour discuter des alliances réciproques, des pactes militaires, des moyens de communication interCombattants, des degrés de DEFCON, du commerce urbain, etc. Attendu que chaque équipe Combattants ne connaît que son propre profil de crise et son propre mégatonnage total disponible – et attendu que, même sur le théâtre des opérations, les ogives entassées sont dissimulées dans des seaux identiques en plastique blanc de solvant industriel mis au rebut que toutes les académies et tous les joueurs sérieux utilisent pour ranger les balles d'entraînement [123] –, on voit de nombreux visages impassibles pendant les débats sur les dispositions aux représailles et aux FRACPOP, sur les intérêts non négociables, l'immunité contre les ondes électromagnétiques, la distribution des forces stratégiques et les idéaux géopolitiques. Il faut avoir vu Michael Pemulis prêt à bouffer tout cru le monde entier pendant les sommets pré-Eschaton, au temps où il jouait. Ses équipes étaient souvent gagnantes dès avant le premier lob.

Ce qui prend souvent le plus de temps, c'est le choix du casus belli. C'est le talon d'Achille de Lord, qui manque un peu d'imagination sur ce point, à l'instar de maints génies des statistiques, mais il peut s'appuyer sur une jurisprudence de cinq ou six ans de l'Eschaton. Un incident sur la frontière russo-chinoise du Xinjiang dégénère. Un radar de l'AMNU dans les îles Aléoutiennes confond un vol d'oies sauvages avec trois SS10 de

SOVVAR. Israël envoie des divisions blindées au nord et à l'est de la Jordanie après l'explosion d'une bombe placée dans un Airbus d'El Al par une cellule terroriste liée aux deux Hussein. Des Albertains noirs, cinglés, infiltrent une rampe de lancement à Fort Chimo et envoient deux MIRV à travers le rideau défensif AFSUD. La Corée du Nord envahit la Corée du Sud. Vice versa. AMNU est à soixante-douze heures d'installer une ligne imprenable de satellites antimissiles et l'impitoyable logique de la théorie des jeux contraint SOVVAR à recourir aux FRACPOP avant qu'il ne soit trop tard.

Le Jour de l'Interdépendance, le dimanche 8/11, le casus belli du maître de jeu Lord prend bonne tournure, du point de vue de Pemulis. Des explosions d'origine suspecte surviennent dans des stations de réception satellite AMNU de la Turquie au Labrador tandis que trois membres importants du ministère de la Défense du Canada disparaissent puis, deux jours plus tard, sont photographiés dans un bistrot de Volgograd en train de s'enfiler de la Stolichnaya avec des bimbos slaves sur les genoux[124]. Dans la foulée, deux chalutiers de SOVVAR, à la limite des eaux internationales, au large de Washington, sont attaqués par des F16 en patrouille devant la base navale de Cape Flattery. AMNU et SOVVAR vont de DEFCON 2 à DEFCON 4. CHINPOP passe en DEFCON 3, à la suite de quoi les aéroports et les rampes antimissiles SOVVAR, d'Irkoutsk aux monts Djougdjour, passent en DEFCON 5, ce qui fait que les installations de bombardiers et de missiles antimissiles AMNU-FRAC au Nebraska, au Dakota du Sud, au Saskatchewan et à l'est de l'Espagne se mettent en état d'alerte maximale. Le premier secrétaire à la tache de vin sur son crâne chauve de SOVVAR appelle le président au menton pendant[125] d'AMNU sur le téléphone rouge et lui demande s'il a le prince Albert sous le boisseau. Une autre explosion maousse vitrifie une station d'écoute Grandes Oreilles de SOVVAR à Sakhaline. La centrale General Atomic Inc. d'enrichissement d'uranium à émission de gaz de Portsmouth, Ohio, déclare que quatre kilogrammes d'hexafluoride d'uranium enrichi ont disparu et qu'elle subit un incendie

cataclysmique qui exige l'évacuation de six comtés sous le vent. Un dragueur de mines de la 6e flotte d'AMNU en manœuvre dans la mer Rouge est coulé par des torpilles Vers-à-soie de CHINPOP lancées par un MIG 25 LIBSYR. L'Italie, à la suite d'un bizarre imbroglio généré par EndStat qui fait sourire énigmatiquement Otis P. Lord, envahit l'Albanie. SOVVAR pète les plombs. L'apoplectique premier secrétaire appelle le président d'AMNU, seulement pour lui demander si son réfrigérateur fonctionne. LIBSYR scandalise le monde chrétien en faisant exploser en altitude un engin d'une demi-mégatonne à deux mille mètres au-dessus de Tel Aviv, causant un nombre de morts à six chiffres. Tout le monde sans exception passe en DEFCON 5. Air Force One décolle. AFSUD et CHINPOP se déclarent neutres et plaident pour un apaisement. Les colonnes blindées d'Israël, précédées par un déluge d'artillerie tactique, traversent la Syrie jusqu'à Abu Kamal en douze heures : feu roulant sur Damas ; En Nebk est rasée. Des coups d'État renversent plusieurs régimes répressifs de droite dans le tiers-monde et les remplacent par des régimes répressifs de gauche. Téhéran et Bagdad se rangent du côté de LIBSYR, reformant ainsi IRLIBSYR. AMNU et SOVVAR activent toutes les défenses civiles, mobilisent les réservistes et commencent à évacuer certaines AMMA. IRLIBSYR est aujourd'hui représenté par Evan Ingersoll, qu'Axford continue à maudire sous cape, Hal l'entend. Un membre aux yeux louches du Commandement unifié états-unien disparaît et n'est photographié nulle part. L'Albanie demande l'armistice. Des bombes de confection apparemment artisanale à faible tonnage explosent un peu partout en Israël, de Haïfa à Ashkelon. Tripoli ne répond plus après au moins quatre explosions thermonucléaires qui ont causé des brûlures au second degré jusqu'à Médenine en Tunisie. Un engin d'artillerie tactique de 10 kilotonnes explose en altitude au-dessus du centre de commandement de la 3e armée tchèque à Ostrava, qu'il transforme en « hot-dog brûlé », selon les termes d'un analyste du Pentagone. Bien que personne à part SOVVAR ne soit à distance d'obus d'Ostrava, SOVVAR oppose une fin de non-recevoir aux démentis et regrets d'AMNU. Le

président d’AMNU essaie de joindre le premier secrétaire de SOVVAR mais tombe sur son répondeur téléphonique. AMNU est incapable de déterminer si la série d’explosions dans ses installations radars autour du cercle polaire arctique est conventionnelle ou tactique. La CIA/NSA rapporte que 64 % des populations civiles des AMMA de SOVVAR ont pu être transférées dans des abris souterrains. AMNU ordonne l’évacuation de toutes les AMMA. Les MIG 25 de SOVVAR affrontent l’armée de l’air de CHINPOP au-dessus de Tianjin. Air Force Two est empêché de décoller par un pneu crevé. Un SS10 d’une mégatonne esquive les missiles antimissiles et détone juste au-dessus de Provo, Utah, où toutes les communications sont brutalement interrompues. Le maître de l’Eschaton déclare maintenant – mais sans pouvoir étayer ses dires – que l’Arbre de Vérité de théorie des jeux d’EndStat ordonne une réponse ESPASM d’AMNU.

Les adultes non initiés qui seraient garés à proximité dans une berline Ford publicitaire vert menthe ou déambuleraient par hasard du côté des courts de tennis Est d’E.T.A. et verraient un jeu atavique de conflit nucléaire mondial pratiqué par de jeunes gens bronzés et énergiques pourraient naturellement s’attendre à ce que des têtes nucléaires vertes fusent sans discrimination vers le ciel et que tout le monde s’enivre avec une fureur thanatoptique dans l’air frisquet de novembre – ces adultes s’apercevraient plutôt qu’une partie d’Eschaton est étrangement calme en réalité, presque soporifique à regarder. Une partie d’Eschaton standard évolue à peu près à la même vitesse qu’une partie d’échecs. Car ces passionnés deviennent presque des caricatures d’adultes sur le court – des maîtres du monde de douze ans, posés, sobres, réalistes et judicieux qui s’efforcent de ne pas laisser le poids écrasant de leurs responsabilités – responsabilités par rapport à la nation, au globe, à la rationalité, à l’idéologie, à la conscience, à l’Histoire, aux générations actuelles et futures – de ne pas laisser la terrible angoisse qu’ils ressentent quand le grand jour arrive – ce jour sombre que les maîtres du monde espèrent ne jamais voir venir et tentent d’éviter par tous les moyens rationnellement concevables au nom de l’intérêt national – de ne pas laisser

le terrible poids de leurs responsabilités compromettre leur résolution d'accomplir leur devoir pour préserver le mode de vie de leur peuple. Alors ils jouent avec logique, prudence, application et un tel sérieux dans leurs calculs que, de loin, ils semblent complètement et bizarrement adultes, presque talmudiques. Deux mouettes passent dans le ciel. Une berline Ford vert menthe a franchi le portail et tente de se garer en parallèle entre deux poubelles dans l'allée circulaire derrière la maison Ouest, c'est-à-dire derrière et tout à fait à gauche de la tente Gatorade. Un parfum d'automne flotte dans l'air, le ciel est voilé par une coquille nuageuse striée de gris et on entend le ronronnement lointain des ventilateurs ATHSCME de la Sunstrand Plaza.

Le sens stratégique et le réalisme varient d'un ado à l'autre, bien sûr. Quand Evan Ingersoll, d'IRLIBSYR commence à lancer des têtes nucléaires sur la troisième ligne de rampes de missiles de SOVVAR dans le Kazakhstan et qu'il devient clair qu'AMNU a rallié IRLIBSYR à sa cause grâce à de sinistres promesses sur les dernières dispositions d'Israël, Israël, alors même qu'aucun représentant d'Israël ne joue aujourd'hui, semble avoir, dans un accès de vexation, persuadé AFSUD, à savoir le petit teigneux de Brooklyn, Josh Gopnik – un abonné de *Commentary,* soit dit en passant –, de consacrer l'ensemble de ses seize ogives vertes à un tir groupé dévastateur sur les barrages, les ponts et les bases d'AMNU de la Floride à Baja. L'ordre est donné partout de déplacer les populations des AMMA. Puis, impromptu, INDPAK, aujourd'hui J. J. Penn – un môme de treize ans très bien classé mais qui n'a pas inventé l'eau chaude – bazarde l'équivalent de trois jock-straps mal ficelés en MIRV sur Israël, larguant l'essentiel du mégatonnage sur les zones désertiques de Beersheba sans en modifier beaucoup le paysage. Se voyant méchamment chambré par Troeltsch, Axford et Incandenza, depuis l'abri du pavillon Gatorade sous la tour de Schtitt, Penn rétorque d'abord sèchement que le Pakistan est un État musulman, ennemi juré de tous les ennemis infidèles de l'Islam, puis fait profil bas en tripotant le cordage de son lance-missiles quand Pemulis lui rappelle qu'Israël ne joue

pas aujourd'hui et qu'il n'y a même pas une seule chaussette de Combattant sur cette partie du terrain.

À part la lubie d'AFSUD et la bourde d'INDPAK, la partie du 8/11 se déroule avec beaucoup de probité et de froideur logique, avec même plus de pauses, de silences et de conciliabules que d'habitude. La seule personne essoufflée sur la carte de 1 300 m^2 est Otis P. Lord, qui doit courir d'un continent à l'autre en poussant un chariot de cantine en inox, fauché à l'hôpital St John of God, dont les deux étagères au bord desquelles sont attachées des tablettes à clip contiennent, pour l'une, un portable Tutchidsu clignotant et, pour l'autre, une boîte de disquettes d'une capacité de 256 aux trois quarts pleine, car il est tenu de théâtraliser manuellement les préceptes évidents de la logique et de la nécessité, de vérifier que les ordres donnés sont conformes à la situation et à la logistique (SUDAF et INDPAK lui ont inspiré un haussement d'épaules signifiant « N'importe quoi »), de rassembler les données nécessaires pour les chefs de gouvernement et dictateurs planqués sous terre et les présidents souffrant du mal de l'air, de ramasser les éléments d'habillement détruits par des frappes ravageuses, de les entasser ou de les plier sur les cibles ratées ou les zones de long feu, de trianguler les estimations électromagnétiques sur les sites touchés pour autoriser ou non les communications ; c'est un boulot épuisant pour les nerfs, il joue plus ou moins le rôle de Dieu, compte les morts, les degrés de radiation, les paramètres des retombées, les niveaux de strontium 90 et d'iode, les possibles embrasements consécutifs aux déflagrations en vertu des accroissements finis relatifs à la hauteur des gratte-ciel et des indices capital-combustible. Malgré des mains gercées et un nez obstrué, le temps de réaction de Lord aux demandes de données est remarquablement bref, surtout grâce au branchement dérivé du DEC et aux relevés détaillés d'algorithmes mis au point par Pemulis trois ans plus tôt. Otis P. Lord informe SOVVAR et AMNU que la topographie plate de Peoria, Illinois, augmente de 10,1 kilomètres le rayon létal pour une frappe directe de 5 mégatonnes par SOVVAR, ce qui signifie que la moitié de la population

des AMMA meurt brûlée dans les embouteillages pendant l'évacuation par l'autoroute Interstate 74. Un Minuteman AMNU peut contenir au grand maximum huit MIRV, *indépendamment du fait* que le gigantesque jock-strap subtilisé par le petit LaMont Chu dans le sac de Teddy Schacht pendant son sommeil dans le car vendredi soir a une capacité de treize balles de tennis usagées. Dans des conditions climatiques normales, la surface incendiée par une déflagration sera 2π fois plus grande que la zone d'impact. La superficie totale de Toronto comprend suffisamment de gratte-ciel pour garantir, à la suite de deux frappes, un embrasement à

$$\frac{2\pi}{(1/\text{superficie totale de Toronto en m}^2)}$$

du centre de la cible. Cinq mégatonnes de fusion d'hydrogène lourd libèrent au moins 1 400 000 curies de strontium 90, ce qui se traduit par environ vingt-deux générations d'enfants microcéphales à Montréal (et, oui, petit malin de McKenna d'AMNU, le monde remarquera certainement la différence). Struck et Trevor Axford poussent des huées sous l'auvent *SOIF ASSISTANCE GATORADE* du pavillon devant la clôture sud des courts Est, où (le pavillon) Michael Pemulis, Jim Troeltsch, Hal Incandenza et eux sont affalés sur des chaises de jardin maillées, en tenue de ville, les pieds sur des tabourets également maillés, en buvant (Struck et Axford) des Gatorade trop toniques pour être honnêtes et en se passant l'un l'autre une cigarette psychochimique roulée à la main. Le 8/11 a beau être un jour de repos totalement libre à E.T.A., l'intoxication en public est un peu exagérée. Trevor Axford a tiré trop fort sur la clope, il tousse, le dos voûté, le front violet. Hal Incandenza serre une balle de tennis et se penche à tribord pour cracher dans son verre NASA posé sur le sol, tiraillé entre un fort désir de se

défoncer pour la deuxième fois depuis le petit déjeuner et un fort dédain pour l'usage de stupéfiants avec/devant les autres, particulièrement en plein air devant les Petits Copains, cela lui semble une faute de goût qu'il s'efforce de formuler de manière satisfaisante pour lui-même. Une dent, très en arrière sur le côté gauche de sa mâchoire supérieure, lui provoque des élancements électriques dans l'air froid. Pemulis, dont l'œil droit papillotant atteste d'un récent recours au Tenuate (ce qui explique les cacahuètes intactes), s'abstient pour le moment, assis sur ses mains pour les réchauffer. Ses cacahuètes ont été prudemment éloignées du verre NASA de Hal. Le pavillon, offert par Stokely-van Camp Corp., ouvert sur les quatre côtés, n'est guère qu'une grande tente fantaisie équipée d'un tapis vert recouvrant l'herbe réelle et d'un mobilier de jardin en métal blanc avec un maillage réticulé de plastique ; il sert surtout à abriter les spectateurs sur les courts de Show Est n° 7, 8 et 9 ; parfois les membres d'E.T.A. s'y réunissent entre deux entraînements quand il fait chaud en été. L'auvent vert est rabattu quand le Poumon est dressé en hiver. L'Eschaton se pratique traditionnellement sur les courts n° 6 à 9, les plus beaux des courts Est, sauf s'ils sont réservés pour un vrai match de tennis. Tous les spectateurs des classes supérieures sont d'anciens adeptes de l'Eschaton, à l'exception de Jim Struck, même si Hal et Troeltsch n'ont jamais été des passionnés. Troeltsch, qui a visiblement eu recours au Tenuate lui aussi, vu son œil gauche nystagmique, commente l'action dans un casque émetteur débranché, mais il est difficile d'animer verbalement une partie d'Eschaton, même pour les fans. C'est généralement trop lent, trop cérébral.

Struck dit à Axford de mettre ses mains sur sa tête et Pemulis dit à Axford de retenir son souffle. À présent, d'une voix stressée, Otis P. Lord demande à Pemulis de franchir fissa la grille Cyclone au sud du court n° 12 et de traverser le théâtre des opérations pour lui montrer comment accéder au calcul EndStat selon lequel mille röntgens de rayons X et gamma produisent 6,36 morts pour cent habitants et, pour les 93,64 autres, une réduction de l'espérance de vie de

$$(\text{Total R} - 100)\ (.0636(\text{Total R} - 100)^2)$$

ans, ce qui signifie que personne n'aura besoin, à l'avenir, d'implants dentaires à Minsk, pour dire les choses comme ça. Et ainsi de suite.

Après épuisement d'une moitié du mégatonnage de la planète, les choses se présentent bien pour l'équipe AMNU. Même si des ESPASM continuent contre SOVVAR avec une précision glaçante – la lanceuse de SOVVAR est la virago étonnamment musclée Ann Kittenplan (qui, à douze ans et demi, ressemble à une lanceuse de poids biélorusse, doit acheter de l'urine plus de quatre fois par an, a une moustache plus abondante que celle de Hal, par exemple, et peut entrer dans de violentes colères), mais Kittenplan n'a effectué qu'une seule frappe indirecte de tout l'après-midi, alors que le lanceur d'AMNU est Todd Possalthwaite, un ado endomorphe de treize ans originaire d'Edina, Minnesota, dont le jeu exaspérant consiste uniquement à faire des services kickés et des lobs brossés, qui est le ML [126] de l'Eschaton depuis deux ans et dont la précision est à peine croyable –, les deux camps ont habilement évité l'escalade jusqu'aux FRACPOP qui souvent causent la perte des deux Combattants ; le président d'AMNU, LaMont Chu, a utilisé le prétexte des frappes émotionnelles de Gopnik contre le sud des États-Unis et le lob irrationnel de Penn contre Israël, que le sommet avait explicitement placé sous protection d'AMNU, comme mobile tactique pour marquer des points MODENINF contre AFSUD et INDPAK, dont l'alliance hâtive et précaire n'a eu pour résultat que l'irradiation d'un banc de morues au large de Gloucester. Chaque fois qu'une frappe directe atteint son but, Troeltsch se redresse sur son siège et pousse l'exclamation dont il a fait sa marque de fabrique : « *Sainte VACHE !* » Mais SOVVAR, assailli sur deux vecteurs par AMNU et IRLIBSYR (dont le lob malencontreux contre Israël doit être catalogué par Lord, selon une exigence réitérée d'AMNU qui soulève une tempête de protestations diplomatiques de la part d'AFSUD et d'INDPAK, comme une « regrettable erreur »), malgré une défense civile de pointe et des

communications résistantes aux ondes électromagnétiques, le pauvre SOVVAR reçoit des MODENSUB collatérales si graves qu'il est poussé inexorablement par la logique de la théorie des jeux vers une position qui va l'obliger à des FRACPOP contre AMNU.

Maintenant le premier secrétaire de SOVVAR, Timmy (« T. P. l'Endormi ») Peterson revendique auprès d'O. P. Lord la capacité/autorisation d'adresser un appel brouillé à Air Force One. « Appel brouillé » signifie qu'ils ne s'engueulent pas publiquement en travers de la carte ; Lord doit transmettre les messages d'un camp à l'autre, avec la manière, c.-à-d. en baissant la tête et la voix, etc. Le premier secrétaire et le président échangent des politesses convenues. Le premier s'excuse pour la blague sur le prince Albert. Hal, qui a décidé de refuser toute consommation de drogue en public, jette un œil sur les notes de Pemulis récapitulant les ratios MODENINF/MODENSUB des Combattants et accepte de parier cinq dollars avec Axford qu'AMNU n'acceptera jamais l'offre de pourparlers de SOVVAR. Pendant ce genre d'intermède diplomatique sans action, Troeltsch est réduit à répéter inlassablement « Quel beau jour pour un Eschaton » et à demander aux gens ce qu'ils pensent de la partie jusqu'à ce que Pemulis l'invite à fermer sa gueule. Il n'y a presque personne dans les parages : Tavis et Schtitt font une campagne de recrutement dans les clubs couverts de la banlieue ouest ; Tall Paul Shaw a emmené Mario au jardin public dans la dépanneuse, avec la permission de Pemulis, pour suivre les festivités du Jour de l'Interdépendance avec la Bolex H64 ; les enfants de la région rentrent souvent chez eux ce jour-là ; la plupart des autres aiment traînasser dans les salles de Visionnage jusqu'au dîner de gala. Lord crapahute entre les courts n^{o} 6 et 8 en faisant ferrailler bruyamment son chariot (le chariot, que Pemulis et Axford ont piqué à un garçon de salle miteux de l'hôpital SJOG que Pemulis connaissait d'Allston, a la roue avant gauche folle, de celle qui semble toujours n'affecter que *votre* caddy au supermarché et fait un boucan d'enfer quand on fonce) pour transmettre des messages, que SOVVAR et AMNU rendent délibérément biaisés et obtus, de l'avis des 18 ans, de sorte

que Lord doit courir de plus en plus : le rôle de Dieu n’est jamais très populaire et Lord a déjà été victime, cet automne, de farces de collégiens trop puériles pour être rapportées. J. A. L. Struck Jr, qui comme à l’accoutumée s’est lamentablement cochonné avec ses gobelets de Gatorade trop tonique pour être honnête, vomit tout à coup sur ses genoux, s’affale d’un côté sur sa chaise de jardin, le visage aveuli, blême, et n’entend pas la rapide analyse de Pemulis selon laquelle Hal peut filer dès maintenant un biffeton de 5 à Axhandle parce que LaMont Chu sait déchiffrer un Arbre de Vérité et que l’A. de V. indique des pourparlers de paix de manière aussi visible qu’une enseigne au néon, vu que la plus grande priorité pour AMNU à 15 h 15 est d’éviter des FRACPOP avec SOVVAR puisque, si le jeu s’arrête maintenant, AMNU aura probablement gagné, tandis qu’en cas de FRACPOP avec SOVVAR, échangeant de massives MODENSUB contre de massives MODENINF, restant plus ou moins à égalité, AMNU conservera la même avance au score sur SOVVAR mais subira de telles MODENSUB qu’IRLIBSYR – ne jamais oublier IRLIBSYR, dont l’imam aujourd’hui est le brillant quoique exaspérant Evan Ingersoll de Binghamton, New New York, âgé de onze ans et dépourvu de sourcils –, en se maintenant à l’écart des FRACPOP et en lobant sporadiquement contre SOVVAR, suffisamment pour accumuler des MODENINF mais pas assez pour énerver SOVVAR au point de provoquer des représailles de SS10 qui se traduiraient par des MODENSUB significatives, pourrait très bien devancer AMNU au classement général de l’Eschaton, surtout si on factorise les avantages $f(x)$ de bellicisme et de défense civile inexistante. À un moment, Axford a passé le reste de sa cigarette à Struck sans se rendre compte que Struck n’était plus là et Hal a pris le joint offert, l’a fumé sans réfléchir ni avoir pleinement conscience de le faire. Visiblement, les nombreux allers-retours du pauvre Lord rougeaud et enchifrené entre les courts n^{o} 6 et 8 ne peuvent qu’annoncer de futurs pourparlers de paix. Evan Ingersoll se livre à une véritable excavation minière de sa narine droite. Finalement, Lord cesse de courir d’un endroit à l’autre, se poste sur un carré de service du court n^{o} 7 et

insère une nouvelle disquette dans le Tutchidsu. Struck marmonne quelque chose dans une langue peut-être étrangère. Tous les autres spectateurs de dernière année ont écarté leurs sièges de Struck. Troeltsch tend une paume marbrée de rougeurs et d'ampoules vers Hal, frotte son pouce contre le bout de ses autres doigts sous le nez de celui-ci et Hal lui passe le billet de 5 mais sans rendre la fine cigarette à Axford. Pemulis est penché en avant, attentif, son menton pointu dans ses mains ; il semble complètement absorbé.

L'Eschaton du Jour de l'Interdépendance de l'A.S.V.A.I.D. arrive à sa phase cruciale. Lord, devant son chariot et son TP portable, met le bonnet blanc (N.B. : pas le noir ou le rouge) qui signale une cessation temporaire d'ESPASM entre deux Combattants mais autorise les autres à poursuivre leurs objectifs stratégiques s'ils le jugent utile. SOVVAR et AMNU sont donc très vulnérables maintenant. Le premier secrétaire de SOVVAR, Peterson, et le maréchal de l'armée de l'air Kittenplan, portant entre eux leur seau de munitions blanc, traversent l'Europe et l'Atlantique pour parlementer avec le président Chu d'AMNU et le commandant en chef Possalthwaite du côté de la Sierra Leone, approximativement. Divers territoires brûlent tranquillement. Les autres joueurs, aux alentours, se tapent la poitrine avec les bras pour se tenir chaud. Quelques flocons blancs hésitants apparaissent, tourbillonnent et se transforment en étoiles noires au contact du sol. Deux leaders mondiaux ostentatoires trottent çà et là comme ne le ferait aucun homme d'État, la bouche ouverte vers le ciel pour happer la première neige de l'automne. La veille, le temps était plus chaud et il pleuvait. Axford se demande si la neige va convaincre Schtitt de gonfler le Poumon avant la collecte de fonds, dans deux semaines. Struck menace de tomber de sa chaise. Pemulis, toujours attentivement penché en avant, coiffé de sa casquette de capitaine Mr Howell, ignore tout le monde. Il n'aime pas noter le score sur des écrans et privilégie l'usage d'un crayon et d'une tablette comme deLint. La berline Ford immobile est très voyante à cause de la vieille publicité criarde pour les aspirines Nunhagen sur sa portière arrière droite verte. Hal et Axford se refilent l'un à l'autre, et occasionnellement à

Troeltsch, un truc ressemblant, aux yeux des Combattants, à un bâtonnet de sucette sans sucette. La main droite de Trevor (« The Axhandle ») Axford compte seulement trois doigts et demi au total. Dans la maison Ouest on entend Mme Clarke et le personnel saisonnier des cuisines préparer le dîner de gala du Jour de l'Interdépendance, qui comprend toujours un dessert.

CHINPOP, qui essaie d'accumuler, mine de rien, quelques points de MODENINF sans représailles, place un grand lob lifté dans le quadrant d'INDPAK et clame que c'est une frappe directe sur Karachi, alors qu'INDPAK, à court d'ogives, affirme qu'il s'agit seulement d'une frappe indirecte. C'est un moment délicat : ce genre de litige ne pourrait pas se produire dans le vrai monde du vrai Dieu, car les dégâts réels dans le Karachi réel parleraient d'eux-mêmes. Mais ici Dieu est représenté par Otis P. Lord, et Lord, accaparé par ses calculs sur le Tutchidsu du chariot afin de confirmer la vraisemblance du pacte de non-agression entre AMNU et SOVVAR, n'a pas vu où avait atterri le tir de CHINPOP contre INDPAK – d'accord, le T-shirt de Karachi est chiffonné mais ça peut être l'effet d'un piétinement ou du vent – et, dépourvu d'omniscience, il est bien en peine pour répartir les points correspondants de MODENINF et MODENSUB. Du coup, Troeltsch ne sait pas s'il doit ou non s'exclamer : « *Sainte VACHE !* » Lord, vexé d'avoir commis une faute qu'aucun simple mortel n'aurait pu éviter, en appelle à Michael Pemulis pour un arbitrage indépendant ; et comme Pemulis secoue gravement sa tête chapeautée de blanc en rappelant que Lord est Dieu et que c'est à lui de voir dans une partie d'Eschaton, Lord pique une crise de larmes qui empire brusquement lorsque J.J. Penn d'INDPAK commence à récriminer, à dire que la neige affecte les zones dévastées, les zones de feu et l'intensité des frappes au risque d'entraîner des conséquences collatérales, et que Lord doit procéder à un nouveau paramétrage complet des dommages de chacun avant que des stratégies réalistes puissent être élaborées par quiconque.

Les pieds de la chaise de Pemulis grincent, les cacahuètes à peau rouge s'éparpillent pour former une sorte de corne d'abondance, le voilà debout, en

qualité d'éminence grise de l'Eschaton, il marche de long en large devant la clôture grillagée du théâtre des opérations et montre à J. J. Penn la face la plus hideuse de sa langue. Outre qu'il est très sensible à toute menace frontalière pouvant avoir des répercussions sur l'intégrité de la carte – menaces qui ont déjà existé par le passé et qui, selon lui, mettent en danger le réalisme essentiel à l'animation du jeu (réalisme basé sur la convention artificielle que 1 300 m^2 de courts de tennis synthétiques représentent la projection rectangulaire de la planète Terre) –, Pemulis est un ennemi juré de tous les Penn de tous les temps : c'est le frère aîné de J. J. Penn, Miles, aujourd'hui âgé de vingt et un ans et végétant sur le circuit Satellite pro du tiers-monde, où il joue pour le montant de ses défraiements dans de lugubres lieux diarrhéiques, qui, lorsque Pemulis est arrivé à E.T.A. à onze ans, l'a baptisé Michael Penisnul et l'a persuadé pendant une année presque entière que, s'il appuyait sur son nombril, son cul tomberait [127].

« Il neige sur la *carte*, pas sur le *territoire*, *Ducon* ! » crie Pemulis à Penn, dont la lèvre inférieure tremblote. Pemulis a la tête d'un gars qui va avoir un jour besoin d'un traitement contre l'hypertension, une disposition physique que le Tenuate n'améliore pas le moins du monde. Troeltsch, assis droit, parle avec passion mais à voix basse dans son casque-émetteur. Hal, qui n'a jamais porté le bonnet et a généralement représenté une nation marginale quelque part dans la cambrousse nucléaire, est plus intrigué que déconcerté par le faux pas carte/territoire de Penn, voire amusé.

Pemulis retourne au pavillon et semble implorer Hal du regard : « Pu*réée* ! »

« Sauf que le territoire est le monde réel, entre guillemets, quand même ! » lance Axford à Pemulis, qui fait les cent pas comme si la clôture le séparait d'une proie. Axford sait très bien qu'on peut chambrer Pemulis quand il s'énerve : il s'échauffe, puis il finit toujours par se calmer et se repentir.

Struck tente de crier « Débandade ! » à Pemulis mais n'arrive pas à former un mégaphone efficace avec ses mains.

« Le monde réel est ce que la carte *symbolise* ! rétorque Lord à Axford en détachant les yeux de son Tutchidsu, pensant être agréable à Pemulis.

– Vue d'ici, la neige ressemble bien à celle du monde réel, M. P. », répond Axford, le front encore bordeaux à cause de sa quinte de toux.

Troeltsch essaie de définir la différence entre la carte que représentent les courts jonchés de fringues et le théâtre géopolitique qu'elle symbolise en employant uniquement des clichés de commentateur sportif. Hal regarde successivement Axhandle, Pemulis et Lord.

Struck finit par tomber bruyamment par terre, les jambes enchevêtrées dans les pieds de sa chaise. La neige s'intensifie, les étoiles noires se multiplient et envahissent les courts. Otis Lord essaie de taper sur son clavier et de s'essuyer le nez d'un revers de manche en même temps. J. Gopnik et K. McKenna courent en rond, hors des quadrants qui leur sont assignés, en tirant la langue.

« La neige du monde réel n'est pas un facteur si elle tombe sur la putain de *carte* ! »

La tête aux cheveux en brosse d'Ann Kittenplan émerge de l'espèce de mêlée de rugby que forment les chefs d'État d'AMNU et SOVVAR autour du chariot informatisé de Lord. « Pour l'amour de Dieu laisse-nous tranquilles ! » crie-t-elle à Pemulis. Troeltsch répète « Aïe aïe aïe » dans son casque. O. Lord se débat avec le parasol du chariot, la petite hélice de son bonnet blanc tourne dans le vent. Une fine pellicule de neige commence à apparaître sur les cheveux des joueurs.

« C'est de la neige du monde réel uniquement si elle est déjà dans le *scénario* ! » Pemulis continue à s'adresser à Penn, qui n'a pas prononcé un mot depuis sa suggestion première et pousse nonchalamment le T-shirt Karachi vers le golfe Persique à petits coups de tatane, espérant que la détonation d'origine sera oubliée dans le méli-mélo métathéorique. Pemulis enrage le long de la clôture ouest des courts Est. L'effet conjugué de plusieurs comprimés de Tenuate et de l'adrénaline liée à l'Eschaton fait ressortir son côté ouvrier irlandais. C'est un type musclé mais au physique

fondamentalement étroit : sa tête, ses mains, le petit tampon de cartilage au bout de son nez, tout chez lui semble biseauté et se terminer en pointe comme dans un mauvais Greco. Hal se penche pour cracher et regarde Pemulis aller et venir comme un lion en cage pendant que Lord soumet fébrilement les accords de paix à la matrice décisionnelle d'EndStat. Hal se demande, une fois de plus, s'il est secrètement snob au fond de lui-même, rapport aux questions de classe sociale et à Pemulis, ou si le fait de se poser la question est déjà en soi l'indice qu'il ne l'est pas. Même s'il n'a tiré que quatre ou cinq petites taffes sur le joint public, c'est un exemple de ce qu'on appelle parfois « la pensée marijuana ». Cela se devine au fait que, bien que penché pour cracher, il est resté paralysé dans une ellipse cognitive et n'a pas encore craché, alors qu'il est en position de bombarder le verre NASA. Il s'aperçoit aussi qu'il trouve le débat neige réelle / neige irréelle extrêmement abstrait mais beaucoup plus intéressant, en définitive, que l'Eschaton lui-même.

L'homme fort d'IRLIBSYR, Evan Ingersoll, 1,30 m de haut, échauffé par son gras de bébé et son effort cérébral à forte consommation de calories, s'est accroupi sur ses talons comme un receveur de base-ball à l'ouest de Damas et fait tourner négligemment son lanceur Rossignol dans sa main en observant l'échange unilatéral entre Pemulis et J. J. Penn, son compagnon de chambre (à Ingersoll), qui menace à présent de quitter la partie et d'aller boire un chocolat s'ils ne peuvent pas jouer à l'Eschaton sans que les grands viennent s'en mêler comme d'habitude. Les rouages mentaux d'Ingersoll produisent un très léger ronronnement. Vu la durée du sommet en Sierra Leone et la physionomie studieuse de chacun, il est clair que SOVVAR et AMNU vont arriver à un pacte de non-agression, et ce pacte stipulera probablement que SOVVAR renonce aux FRACPOP contre AMNU si AMNU l'autorise à fracpoper l'IRLIBSYR d'Ingersoll parce que, si SOVVAR fracpope un IRLIBSYR qui ne doit pas avoir beaucoup d'ogives nucléaires en réserve dans le seau à l'heure qu'il est (Ingersoll sait qu'ils le savent), alors SOVVAR récoltera un grand nombre de MODENINF sans

beaucoup de MODENSUB tout en infligeant tellement de MODENSUB à IRLIBSYR qu'IRLIBSYR sera éliminé de fait en tant que menace pour la domination d'AMNU au score, ce qui est le principal selon la vieille matrice de la théorie des jeux en cet instant. Les variables utiles sont trop ardues pour un Ingersoll qui a encore du mal avec les fractions, mais il voit bien que c'est là le scénario le plus impitoyablement logique dans l'intérêt de LaMont Chu et surtout de l'Endormi, Peterson, qui hait Ingersoll depuis des mois maintenant sans raison explicite, du moins de l'avis d'Ingersoll.

Hal, paralysé et absorbé, regarde Ingersoll sautiller à croupetons, faire passer son stick d'une main à l'autre, cogiter furieusement et conclure logiquement, donc, que le principal intérêt stratégique d'IRLIBSYR réside dans un échec des pourparlers entre AMNU et SOVVAR.

Hal peut presque visualiser la sombre clarté d'une ampoule au-dessus de la tête d'Ingersoll. Pemulis explique à Penn qu'il y a une nuance entre « s'en mêler » et laisser des petits crétins dans le genre de Jeffrey Joseph Penn piétiner les limites du terrain qui sont la quintessence de l'Eschaton. Chu et Peterson tiennent un conciliabule en acquiesçant réciproquement tandis que Kittenplan fait craquer ses doigts et que Possalthwaite fait rebondir négligemment une ogive nucléaire sur ses cordes.

Evan Ingersoll se relève, puis s'accroupit de nouveau, prend une ogive dans le seau d'obus d'IRLIBSYR et Hal semble être le seul à voir Ingersoll mesurer soigneusement le vecteur avec son pouce, puis armer son bras et envoyer la balle directement sur le petit cercle des superCombattants en Afrique occidentale. Ce n'est pas un lob. C'est un tir tendu, fusant comme un coup de feu, qui atteint Ann Kittenplan à l'arrière de la tête avec un *poc* sonore. Elle se retourne, une main sur son crâne hérissé, scrute l'espace et arrête son regard sur Damas, le visage glacial comme un masque mortuaire toltèque.

Pemulis, Penn, Lord et tous les autres se figent, hébétés, muets, de sorte qu'on n'entend que l'étrange bruissement de la neige et deux corneilles qui interfacent dans les pins derrière la MdP. Les ventilateurs ATHSCME sont

silencieux et quatre nuages de gaz d'échappement en forme de chaussette surplombent, immobiles, les cheminées Sunstrand. Rien ne bouge. Jamais un Combattant de l'Eschaton n'avait frappé intentionnellement la personne physique d'un autre Combattant avec une arme thermonucléaire de 5 mégatonnes. Les joueurs ont beau avoir les nerfs à vif, ça n'a aucun sens. Le mégatonnage d'un Combattant est trop précieux pour être gaspillé dans une attaque personnelle hors de la carte. C'était une règle non écrite mais essentielle.

Ann Kittenplan est tellement choquée et furieuse qu'elle demeure clouée sur place, tremblante, fusillant du regard Ingersoll et sa Rossignol fumante. Otis P. Lord palpe son bonnet.

Maintenant Ingersoll examine avec théâtralité les minuscules ongles de sa main gauche et annonce nonchalamment qu'IRLIBSYR vient de marquer un point direct de 5 mégatonnes contre toutes les bases de missiles de SOVVAR, nommément le maréchal Ann Kittenplan, et que les bases d'AMNU ainsi que l'artillerie et les chefs d'État des deux Combattants se trouvent, toute et tous, à l'intérieur du périmètre meurtrier de l'explosion, qui, d'après les calculs d'Ingersoll, va de la Côte d'Ivoire au couloir de double du Sénégal. À moins, bien sûr, que ce périmètre ne soit altéré par la présence éventuelle d'une neige climatique, ajoute-t-il en se gobergeant.

Pemulis et Kittenplan se lancent dans une série linéaire d'invectives anti-Ingersoll qui les épuise et fait fuir les corneilles.

Mais Otis Lord – qui a assisté à l'échange, blême, et a interrogé le sous-répertoire de métadécision TREEMASTER d'EndStat – retire maintenant de son cou, à la consternation générale, un lacet avec une petite clé de couleur nickel, se penche sur la cassette à serrure qui se trouve sur l'étagère inférieure du chariot et, sous les regards horrifiés, l'ouvre, puis remplace son bonnet à hélice blanc par le bonnet à hélice rouge signifiant Crise Mondiale Totale. Le redouté bonnet rouge CMT n'a été porté qu'une seule fois auparavant, il y a trois ans, lorsqu'une erreur humaine dans l'intégration des

MODENSUB pendant une FRACPOP trilatérale avait amené EndStat à conclure à un embrasement de l'atmosphère terrestre.

Là, un froid du monde réel descend sur le paysage granuleux et blanc du théâtre des opérations.

Pemulis dit à Lord qu'il n'en croit pas ses yeux, *bordel de merde*. Il lui demande comment il ose arborer le redouté bonnet rouge pour un tel enfumage en règle, cette amphibologie à la gomme de carte-pas-territoire qu'Ingersoll essaie de mettre sur le tapis.

Lord, penché sur le Tutchidsu clignotant du chariot, répond qu'il y a apparemment un problème.

Ingersoll sifflote et danse le charleston entre Abu Kamal et Al-Sweida en se servant de sa raquette comme d'une canne.

Hal crache enfin.

Sous le regard furibond de Pemulis, Lord s'éclaircit la gorge et s'en prend à Ingersoll, arguant sans beaucoup de certitude que les négociations préparatoires du jour relatives au casus belli n'avaient fixé aucun objectif stratégique valide dans la nation, grande comme un timbre-poste, de la Sierra Leone.

Ingersoll répond, depuis l'autre rive de la Méditerranée, que la Sierra Leone est devenue un enjeu stratégique majeur dès l'instant où les chefs d'État et toutes les forces de frappe d'AMNU et SOVVAR ont décidé de pénétrer sur son territoire. Que dès cet instant, par conséquent, la Sierra Leone est, ou plutôt était, corrige-t-il avec un sourire, devenue *de facto* un SITCOMSTRAT. Si les présidents et les premiers secrétaires souhaitaient renoncer à protéger les réseaux défensifs de leurs territoires pour tenir des conciliabules excluant les autres Combattants quelque part sous une tente, c'était leur affaire, mais lui, Lord, était coiffé du bonnet à hélice blanc autorisant explicitement les défenseurs surexploités et sous-développés de la Vraie Foi à continuer de servir leurs intérêts stratégiques, et IRLIBSYR était justement très intéressé par les points cumulés de MODENINF qu'il avait

gagnés en vitrifiant les capacités stratégiques des deux superCombattants d'un seul coup d'épée flamboyante du Très-Haut.

Ann Kittenplan veut aller dire deux mots à Ingersoll, LaMont Chu s'efforce de la retenir, de la tirer en arrière.

« T. P. l'Endormi » Peterson, qui a toujours l'air un peu paumé même dans ses meilleurs moments, demande à Otis P. Lord de définir *amphibologie*, provoquant un involontaire éclat de rire de Hal Incandenza.

De l'autre côté du grillage, Pemulis, les yeux exorbités par la rage – et peut-être aussi par la -drine – saute sur place, littéralement, et si vigoureusement que sa casquette de capitaine se soulève à chaque rebond, phénomène que Troeltsch et Axford, après concertation, reconnaissent avoir déjà observé dans des dessins animés. Pemulis engueule Lord, dont les tergiversations, dit-il, ne font que conforter Ingersoll dans sa volonté de pourrir le pain et le sel de l'Eschaton[128]. Les joueurs ne peuvent pas être eux-mêmes des cibles valables. Les joueurs ne sont pas des éléments du jeu, merde. Les joueurs font partie de *l'appareil* du jeu. Ils font partie de la carte. Il neige sur les joueurs, pas sur le territoire. Ils font partie de la *carte*, bordel, pas du *territoire*. Tu peux seulement canarder le *territoire*. Pas la *carte*. C'est la règle fondamentale incontournable qui empêche l'Eschaton de dégénérer en chaos. L'Eschaton, messieurs, est affaire de logique, d'axiomes, de probité mathématique, de discipline, de vérité et *d'ordre*. Frapper une personne réelle ne rapporte aucun point. Seuls les objets *cartographiés* sont réels. Pemulis ne cesse de regarder par-dessus son épaule vers le pavillon en criant « Pu*réée* ! ».

J. J. Penn, le coturne d'Ingersoll, fait remarquer que la victime, Ann Kittenplan, porte sur elle plusieurs articles vestimentaires qui valent cher en MODENINF, et tout le monde lui dit de la fermer. La neige tombe assez dru maintenant pour composer un nouvel environnement, et chacun, à l'extérieur du pavillon protégé, paraît enveloppé de gaze aux yeux de Hal.

Lord martèle le clavier du TP protégé par un vieux parasol de plage qu'un précédent maître de jeu a soudé sur la partie supérieure du chariot. Il

s’essuie le nez contre l’épaule qui lui sert à caler un téléphone près de son oreille, gauchement, et rapporte que, après consultation du répertoire Eschaton-Axiom du DEC au moyen d’un modem $Pink_2$-compatible, avec tout le respect dû à Ann et Mike, rien n’empêche explicitement que les joueurs investis de fonctions stratégiques puissent devenir des cibles s’ils déambulent hors de leurs réseaux défensifs. LaMont Chu demande alors pourquoi on n’a jamais attribué aucune valeur de points aux joueurs eux-mêmes, nom d’un petit bonhomme, et Pemulis lui répond que tout ça n’a aucune importance parce que c’est complètement à côté de la plaque, que, si l’ESCHAX.REP n’indique pas explicitement que les joueurs sont inviolables, c’est parce que ça tombe sous le sens, que le jeu ne serait pas possible autrement. Une pâle fumée d’échappement s’étire derrière la Ford, dont le moteur tourne toujours, tel le sillage d’un bateau qui va en s’élargissant et se disperse. Pemulis dit que sinon, enfin quoi réfléchissez une seconde, les émotions non stratégiques prendraient le dessus, les Combattants canarderaient leurs personnes physiques réciproques et l’Eschaton ne serait plus cette élégante et froide application de la théorie des jeux. Au moins a-t-il cessé de sautiller sur place, remarque Troeltsch. L’inviolabilité des joueurs va sans dire, répète Pemulis ; c’est *pré*axiomatique. Il conseille à Lord d’être très attentif à ce qu’il fait parce que, vu de sa place à lui, Pemulis, Lord donne l’impression de vouloir bousiller la carte de l’Eschaton pour l’éternité. Mary Esther Thode, prorectrice des filles de 16/18 ans, arrive par la gauche derrière le pavillon, en provenance de l’allée circulaire menant au portail, arrête son scooter, soulève la visière teintée de son casque et crie à Kittenplan de mettre un couvre-chef si elle veut jouer sous la neige avec ses cheveux en brosse. Et cela alors même que Kittenplan n’est pas *stricto sensu* sous l’autorité de Mlle Thode, dit Axford à Troeltsch, qui rapporte immédiatement ce fait dans son micro. Hal se livre à des contorsions buccales pour tenter d’accumuler de la salive dans une bouche desséchée, ce qui n’est pas très agréable quand on a du Kodiak dedans. Ann Kittenplan semble souffrir de tremblements

parkinsoniens depuis quelques minutes, le visage contordu et la moustache hérissée. LaMont Chu réitère sa protestation : les joueurs, même investis de fonctions stratégiques, ne peuvent en aucun cas être des cibles légitimes si aucune valeur MODENINF/MODENSUB ne leur a été préalablement attribuée dans EndStat. Pemulis lui dit de ne pas distraire Otis Lord, qu'Ingersoll essaie d'entraîner sur un terrain d'une incroyable puissance mortifère. Il dit que personne n'a encore mesuré la portée réelle du mot *crise*. Ingersoll lui rétorque que son droit de veto émérite ne porte que sur les calculs de Lord, non sur les décisions de Dieu relatives à ce qui est permis ou non dans la partie d'aujourd'hui. Pemulis l'invite à procéder sur lui-même à un acte anatomiquement impossible[I]. Il demande à LaMont Chu et Ann Kittenplan s'ils ont l'intention de rester là, les doigts dans le cul, pendant que Lord laisse Ingersoll anéantir définitivement l'Eschaton pour une minable petite victoire en une seule journée apocalyptique. Kittenplan, toute frémissante, tâte sa nuque marbrée de veines et regarde Ingersoll, de l'autre côté de la Méditerranée, avec l'air de quelqu'un qui sait que ce qu'il s'apprête à faire lui vaudra la prison. Axford expose certaines particularités physiques très improbables qui rendraient éventuellement possible l'acte suggéré par Pemulis. Hal observe, crache un gros mollard, se racle la gorge et essaie de cracher encore. Troeltsch explique, à l'antenne, que Mary Esther Thode dégage toujours une curieuse odeur, forte et vitaminée, dont il ignore l'origine exacte. On entend soudain le *vlan* tripartite de trois véhicules d'Empire Waste Displacement projetés au-dessus de la couverture nuageuse vers le nord. Hal identifie l'odeur de Thode comme des effluves de thiamine, dont elle fait un usage immodéré pour des raisons connues d'elle seule ; Troeltsch diffuse le renseignement, en qualifiant Hal de « source proche », ce que Hal trouve bizarre et hors de propos, mais sans pouvoir dire pourquoi au juste. Kittenplan se libère du bras de Chu qui la retient, se rue en avant, extrait une ogive nucléaire de la réserve SOVVAR et crie que, bon d'accord, si les joueurs peuvent être des cibles, alors dans ce cas : elle fait feu sur la tête d'Ingersoll, qui intercepte la balle de justesse avec sa Rossignol et

proteste en disant que Kittenplan n’est plus en mesure de tirer puisqu’elle a été vitrifiée par une déflagration de 5 mégatonnes. Kittenplan lui répond qu’il n’a qu’à se plaindre auprès de son député et, tandis que LaMont Chu plaide pour une discussion raisonnée, prend d’autres munitions théoriquement valables dans le seau de solvant industriel, s’apprête sérieusement à bombarder Ingersoll, s’avance inexorablement vers l’est à travers le Nigeria et le Tchad, forçant Ingersoll à courir vers le nord à toute biture, à abandonner l’arsenal d’IRLIBSYR et à se carapater jusqu’en Sibérie aux cris de « Faute ! ». Lord demande le retour à l’ordre, dans un miaulement sans effet, mais quelques autres Combattants commencent à sentir qu’Evan Ingersoll pourrait devenir un excellent souffre-douleur – les mômes sentent ces choses-là avec une inquiétante perspicacité – et le secrétaire général de CHINPOP, ainsi qu’un spécialiste en balistique d’AMNU, tous deux suivis de Josh Gopnik, marchent en direction du nord-est de la carte en tirant sur Ingersoll de toutes leurs forces, lequel a lâché son lanceur et secoue frénétiquement la grille de la clôture nord cadenassée, dressée là par Mme Incandenza qui ne veut pas que les élèves piétinent ses coréopsis ; or, ces gamins sont capables de tirs très violents. Hal ne parvient plus à accumuler assez de salive pour cracher. Une ogive atteint Ingersoll à la nuque, une autre dans le gras de la cuisse. Ingersoll tourne en rond, boitille, se tient le cou, sanglote au ralenti à la manière des petits enfants qui pleurent moins parce qu’ils ont mal que parce qu’on veut leur faire mal. Pemulis s’éloigne de la clôture sud pour regagner le pavillon et lève les bras au ciel, soit pour calmer le jeu, soit pour exprimer sa colère, soit pour autre chose. Axford avoue à Hal et à Troeltsch que le spectacle d’Ingersoll criblé de projectiles lui procure une sombre jubilation, qu’il regrette. Quelques fines pelures de cacahuètes se sont mises dans les cheveux de Jim Struck, qui gît là, immobile. O. P. Lord tente de faire valoir qu’Ingersoll ne se trouve plus sur les quatre courts délimitant la mappemonde de l’Eschaton et n’est donc plus, en théorie, une cible légitime. Tout le monde s’en fout. Divers mômes se rapprochent d’Ingersoll et triangulent leur bombardement, avec

T. Peterson à la pointe. Ingersoll est touché plusieurs fois, notamment au coin de l'œil. Jim Troeltsch se précipite vers le grillage pour essayer d'interrompre la bagarre, mais Pemulis le rattrape par le fil de son casque et lui dit de les laisser se dépatouiller tout seuls. Hal, penché en avant, les doigts joints en accent circonflexe, est paralysé par la concentration. Trevor Axford, un poing sous le menton, lui demande s'il a déjà éprouvé une *haine* à tout péter contre quelqu'un sans raison précise. Hal est fasciné par quelque chose dans ce jeu qui dégénère, quelque chose de terriblement abscons, un ensemble d'implications et de conséquences si intriquées que la seule idée de les formuler induit un stress complexe auquel il ne peut échapper justement que par cette fascination incapacitante. Maintenant Penn d'INDPAK et McKenna d'AMNU, qui ont depuis longtemps un compte à régler avec Ann Kittenplan, se déploient, rassemblent des munitions et exécutent une manœuvre pour la prendre en tenailles. Elle est touchée deux fois, par-derrière, à faible distance. Ingersoll est à terre depuis un moment et en prend plein la gueule. Lord crie à pleins poumons qu'AMNU ne peut en aucune façon attaquer son propre camp, quand il reçoit une ogive perdue dans le sternum. Il agrippe sa poitrine d'une main et, de l'autre, enclenche l'hélice du bonnet rouge, fait unique dans les annales car cette hélice annonce une hypercrise hypermajeure hyperincontrôlable de type Armageddon. Timmy Peterson reçoit une balle dans le bas-ventre et s'effondre comme un sac de farine tamisée. Tout le monde se met à ramasser des ogives nucléaires déjà utilisées et les relance, ce qui est totalement irréaliste. Les grillages vibrent et chantent sous les projectiles. Ingersoll ressemble désormais à un animal écrasé sur la route. Troeltsch, seul élève de dernière année qui ne paraisse pas complètement envoûté, remarque pour la première fois près des bennes à ordures de la maison Ouest la berline dont le moteur tourne et demande si quelqu'un sait à qui peut bien appartenir une Ford sponsorisée par les aspirines Nunhagen. Ann Kittenplan a lâché sa raquette et fonce sur McKenna. Elle est frappée deux fois dans la région thoracique avant d'étendre McKenna d'un crochet du gauche

impressionnant. LaMont Chu plaque Todd Possalthwaite par-derrière. Struck a l'air d'avoir mouillé son slip pendant son sommeil. J. J. Penn dérape sur une bombe du côté des Fidji et se prend un gadin magistral. Avec la neige, tout semble voilé et plus net à la fois, comme surnaturel, parce que l'action se détache sur un fond estompé. Plus personne ne se sert de balles de tennis. Josh Gopnik place un direct dans l'estomac de LaMont Chu et LaMont Chu gueule qu'il a reçu un direct à l'estomac. Ann Kittenplan fait une clé de bras à Kieran McKenna et lui martèle le haut du crâne. Otis P. Lord replie le parasol et se met à pousser précipitamment son chariot à la roulette folle, dans un tressautement de disquettes, vers la grille sud ouverte du 12, sans cesser de faire tourner frénétiquement l'hélice de son bonnet rouge. Les cheveux de Struck accumulent régulièrement des pelures de cacahuètes. Pemulis est à l'abri mais toujours debout, les jambes très écartées, les bras croisés. La silhouette dans la Ford verte n'a toujours pas bougé d'un pouce. Troeltsch dit que, pour sa part, il ne resterait pas inerte dans son coin si l'un des Petits Copains dont il a la charge ne se trouvait là-bas et courait un risque de blessure, et Hal reconnaît qu'il ressent une sorte d'anxiété profonde mais n'arrive pas à démêler assez vite les implications presque infinies de la remarque de Troeltsch pour déterminer si cette anxiété provient de ce qu'il voit ou du lien entre ce que dit Troeltsch et le degré de son attention à ce qui se passe à l'intérieur des grilles, à savoir un chaos dégénératif si complexe dans son désordre qu'on en vient à se demander si c'est bien un désordre chaotique ou une chorégraphie. LaMont Chu dégobille dans l'océan Indien. Todd Possalthwaite, les mains sur la figure, hurle quelque chose à propos de son « *dez* ». Cette fois, sans équivoque ni discussion possible, il neige. Le ciel est blanc cassé. Lord et son chariot laissent des ornières sur le bord de la carte. Evan Ingersoll est immobile depuis plusieurs minutes. Penn est couché dans un carré de service blanchissant, avec une jambe repliée sous lui dans un angle impossible. Quelqu'un, loin derrière eux, a soufflé dans un sifflet d'arbitre. Ann Kittenplan poursuit à vive allure le secrétaire général de CHINPOP dans le

sous-continent indien. Pemulis confie à Hal qu'il déteste dire ça mais qu'il les avait prévenus. Hal voit Axford se pencher pour protéger du vent un objet minuscule qu'il essaie d'allumer avec un briquet foutu. L'idée lui vient que cela fait trois ans, jour pour jour, qu'Axhandle a perdu l'index et la moitié du pouce de sa main droite. Le furieux petit J. Gopnik boxe dans le vide et répète que si quelqu'un veut lui chercher des crosses, qu'il vienne, qu'il vienne. Otis P. Lord et son chariot foncent, toutes voiles dehors, à travers l'Indochine en direction de la porte sud. Hal s'aperçoit soudain que Troeltsch et Pemulis grimacent mais pas lui, observe mieux la bagarre et se demande s'il doit grimacer aussi, quand le secrétaire général de CHINPOP déboule à fond la caisse en appelant sa mère, en regardant derrière lui le visage distordu d'Ann Kittenplan et en se dirigeant droit sur le chariot de Lord. Le télescopage produit un bruit résumant à lui seul tous les accidents de cantine de l'Histoire. Les disquettes 3.6 MB s'envolent comme des chauves-souris démentes à travers ce qui était la ligne de fond du court n° 12 avant la neige. Des bonnets de différentes couleurs jaillissent de la cassette dont la serrure a sauté et dont le loquet darde comme une langue dans sa chute. L'écran, le modem et le châssis Tutchidsu du TP, avec l'essentiel du système nerveux de l'Eschaton sur son disque dur, suivent une trajectoire parabolique sud-ouest. L'altitude de ce pesant équipement est impressionnante. Un étrange silence accompagne l'essor du TP. Pemulis beugle, les mains sur les joues. Otis P. Lord saute par-dessus les formes affalées du chariot et du secrétaire général et sprinte sur la neige pour tenter de sauver le matériel qui atteint maintenant l'apogée de son arc-en-ciel. Il est évident qu'il n'y arrivera pas. C'est une séquence au ralenti. La neige tombe trop dru, songe Hal, pour que Lord puisse voir LaMont Chu à quatre pattes devant lui, en train de dégobiller. Lord le percute à hauteur de genou et fait un vol plané spectaculaire. Dans la Ford, un visage apparaît derrière la vitre du côté conducteur. Axford agite le briquet près de son oreille. Ann Kittenplan cogne sans relâche la tête du chef de CHINPOP contre la grille de la clôture sud. La parabole de Lord est moins spectaculaire que celle du TP

sur l’axe des abscisses. Le disque dur Tutchidsu heurte le sol avec une sonorité indescriptible et vomit ses boyaux multicolores. L’écran atterrit sur le dos en émettant vers le ciel blanc un ERROR clignotant. Hal, ainsi que tous les autres, peut prévoir le terminus du vol de Lord un instant avant l’impact. Pendant un bref laps de temps, d’une bizarrerie déstabilisante, dira-t-il plus tard, Hal se palpe le visage pour savoir s’il grimace. Le sifflet retentit au loin. Lord est projeté tête la première à travers l’écran et il y reste, les pieds en l’air ; son pantalon de survêtement retombe en accordéon et dévoile ses chaussettes noires. Un terrible bruit de verre brisé s’est fait entendre. Penn s’écroule sur le dos. Possalthwaite, Ingersoll et McKenna saignent. La sirène de la relève de 16 h 00 dans la centrale électrique de Sunstrand est étouffée par le non-bruit de la chute de neige.

I. Allusion à une injure courante en anglais, fondée sur le principe de l’autosodomisation.

OceanofPDF.com

8 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND JOUR DE L'INTERDÉPENDANCE *GAUDEAMUS IGITUR*

Les AA de Boston ne ressemblent pas aux autres AA de la planète. Comme tous les AA du monde, les AA de Boston sont divisés en groupes individuels, chaque groupe a un nom particulier, comme le Groupe Réalité, le Groupe Allston ou le Groupe Sains et Sobres, et propose une réunion hebdomadaire. Mais presque toutes les réunions des Groupes de Boston sont des réunions d'orateurs. Ça signifie que des alcooliques en convalescence se mettent debout devant les autres sur une estrade sonorisée et « partagent leur expérience, leur force et leur espérance[129] ». Ce qu'il y a de singulier à Boston, c'est que ces orateurs ne sont pas des membres du groupe considéré. Les orateurs d'une réunion hebdomadaire donnée

viennent toujours d’un autre Groupe des AA de Boston. Les gens de l’autre groupe qui parlent dans votre groupe le font au nom de ce qu’on appelle un Engagement. En d’autres termes, certains membres d’un Groupe donné s’engagent à se déplacer vers un autre Groupe pour y prendre la parole sur l’estrade. Ensuite, des représentants du Groupe d’accueil font le déplacement en sens inverse pour aller, à leur tour, s’exprimer dans une réunion du Groupe des visiteurs. Les Engagements sont basés sur un système d’échange : vous venez parler chez nous et nous irons parler chez vous. Ça peut paraître curieux. Vous allez toujours parler ailleurs. Dans votre propre groupe, vous êtes un hôte ; vous vous bornez à écouter le plus attentivement possible, vous préparez du café dans des récipients pour soixante tasses, vous construisez de grosses ziggourats avec des gobelets en polystyrène, vous vendez des billets de tombola, faites des sandwiches, videz des cendriers, récurez les cafetières et balayez le plancher quand les orateurs invités ont fini. Pour partager votre expérience, votre force et votre espérance sur une estrade derrière un pupitre en contreplaqué et un mauvais micro non numérique, vous devez nécessairement vous trouver dans un *autre* groupe de Boston métropole[130]. Tous les soirs, à Boston, des voitures festonnées d’autocollants, pleines de gens parfaitement sobres aux yeux écarquillés par la caféine qui essaient de déchiffrer à la lumière du tableau de bord un itinéraire griffonné dans une écriture illisible, sillonnent la ville en direction d’un sous-sol d’église, d’une salle de bingo ou d’une cafétéria d’un autre Groupe des AA pour satisfaire à leurs Engagements. Un membre actif d’un Groupe des AA de Boston est toujours en déplacement et mène un peu la vie d’un musicien professionnel ou d’un sportif, de ce point de vue.

Le Groupe Drapeau blanc d’Enfield MA, à Boston métropole, se réunit le dimanche dans la cafétéria de la maison de santé Provident, Hanneman Street, près de Commonwealth Avenue, à quelques pâtés de maisons à l’ouest de la colline tronquée d’Enfield Tennis Academy. Ce soir, le Groupe

Drapeau blanc accueille un Engagement du Groupe Principes approfondis de Concord, un faubourg de Boston. Les gens de Principes approfondis ont dû rouler presque une heure pour arriver car il leur a fallu se repérer dans des rues souvent sans panneaux et selon des indications transmises par téléphone. Vendredi prochain, un détachement du Drapeau blanc se rendra à Concord pour rendre la pareille aux Principes approfondis. Faire de longs trajets dans des rues sans panneaux en essayant de déchiffrer des indications du genre « Prenez la deuxième à gauche après le rond-point le long de l'allée qui va chez le chiropracteur », se perdre et sacrifier une soirée après une dure journée pour parler environ six minutes sur une estrade en contreplaqué est ce qu'on appelle « être un Membre Actif du Groupe » ; le discours en soi est connu sous le nom de « 12e Étape » ou « Transmission ». La Transmission est un principe capital des AA de Boston. Le terme vient d'une description épigrammatique de la guérison : « Renoncez, récupérez, transmettez ». La sobriété à Boston est considérée moins comme un don que comme un prêt cosmique. Vous ne pouvez pas rembourser le prêt, mais vous pouvez le *re*-débourser en diffusant le message selon lequel, en dépit des apparences, les AA fonctionnent, en le transmettant au nouveau venu entré en titubant, assis au dernier rang et incapable de tenir sa tasse de café. Le seul moyen de conserver sa sobriété est de la transmettre, et même 24 heures de sobriété en valent la peine car une seule journée de sobriété est un miracle quotidien si vous avez la Maladie comme lui, dit le membre de Principes approfondis qui préside l'Engagement de ce soir dans sa brève introduction avant de déclarer la séance ouverte, de s'installer sur un tabouret près de l'estrade et d'appeler tour à tour, au hasard, les orateurs de son groupe. Lui-même, dit-il, était incapable de tenir 24 malheureuses *minutes* sans boire un coup, avant d'Entrer. « Entrer » signifie se donner à soi-même un coup de pied au cul, pousser la porte des AA de Boston et se préparer à prendre toutes les mesures nécessaires pour se sortir du tourbillon de merde dans lequel on patauge. Le gars de Principes

approfondis ressemble à un croisement entre Dick Cavett et Truman Capote[131], sauf qu'il a en plus une calvitie totale, presque flamboyante, porte une chemise de western noir brillant avec des motifs Nodie blancs, baroques, brodés sur le plastron et les épaules, une lavallière de cow-boy en lacet, des bottes pointues en peau de reptiles divers et fascine par son allure ridicule, comme peut fasciner le ridicule qui s'assume. Dans cette vaste salle, il y a plus de cendriers bon marché en métal et de gobelets en polystyrène que vous n'en verrez jamais ailleurs dans le monde. Gately est assis au premier rang, si près de l'estrade qu'il distingue les crénelures des énormes incisives de l'orateur, mais il aime bien se retourner pour observer les gens qui entrent et circulent en secouant leurs vêtements mouillés à la recherche d'une place libre. Même le soir du Jour de l'I., la cafétéria de Provident est bondée à 20 h 00. Il n'y a pas de jour férié pour les AA, parce qu'il n'y en a pas non plus pour la Maladie. Ce soir, c'est la grande réunion dominicale pour les AA d'Enfield, d'Allston et de Brighton. Des habitués viennent toutes les semaines de Watertown et East Newton aussi, à moins qu'ils n'aient des Engagements à l'extérieur avec leur propre groupe. Les murs de la cafétéria, d'un vert indéterminé, sont recouverts de banderoles en feutre marquées de slogans bleu et or dans le genre louveteaux. Les slogans sont trop insipides pour être rapportés. Par ex. : « Un jour à la fois ». Le cow-boy décadent conclut son allocution inaugurale, préside au Moment de silence préalable, lit le Préambule des AA, tire un nom au hasard de son chapeau Crested Beaut qu'il tient à la main, le déchiffre en plissant beaucoup les yeux, annonce qu'il a le plaisir d'appeler le premier orateur de Principes approfondis de la soirée et demande si son camarade de groupe John L. est présent ici, ce soir.

John L. monte sur l'estrade et dit : « C'est une question à laquelle j'aurais été incapable de répondre autrefois. » Cela provoque un rire et chacun se sent plus détendu, subtilement, parce qu'il est clair que John L. est sobre depuis un moment, qu'il n'est pas un des orateurs dévastés par le

trac qui transmettent leur trac à l'assistance pleine d'empathie. Car l'empathie avec l'orateur doit être totale ; c'est le seul moyen d'être réceptif à son message. L'empathie, chez les AA de Boston, est appelée Identification.

Alors John L. donne son prénom, dit ce qu'il est, et tout le monde le salue.

Les réunions du Drapeau blanc sont obligatoires pour les résidents d'Ennet House. Vous êtes tenu d'assister à une réunion donnée des AA ou NA chaque soir de la semaine, sinon vous êtes viré. Un membre du Personnel accompagne les résidents dans ces réunions pour attester officiellement leur présence[132]. Les conseillers d'Ennet invitent leurs résidents à s'asseoir tout près de l'orateur, assez pour voir les pores de son nez, et à tenter de s'Identifier plutôt qu'à se Comparer. Encore une fois, *Identification* veut dire *empathie*. L'Identification, à moins que vous n'ayez un penchant pour la Comparaison, n'est pas très difficile ici. Parce que, si vous vous asseyez devant et écoutez attentivement, toutes les histoires des orateurs, leurs histoires de déclin, de chute, de capitulation, sont toutes fondamentalement les mêmes, et donc les mêmes que la vôtre : vous commencez par prendre plaisir à la Substance, puis un peu moins, puis carrément moins parce que vous vous retrouvez soudain à faire du 200 à l'heure sur l'autoroute la nuit sans savoir pourquoi, avec des passagers que vous ne connaissez pas, ou que vous vous réveillez dans le lit de quelqu'un qui ne semble pas appartenir à la classe des mammifères, ou encore parce que, après trois jours d'inconscience, vous devez aller acheter un journal pour vérifier la date ; oui, vous prenez de moins en moins de plaisir mais vous continuez à avoir physiquement besoin de la Substance, il ne s'agit plus d'un plaisir désiré ; puis vient le moment où, tout à coup, le plaisir disparaît presque complètement, remplacé par le seul besoin qui vous fait trembler les mains, puis par des peurs, des angoisses, des phobies irrationnelles, de lointains souvenirs de plaisir mais vagues comme des

sirènes, des ennuis avec les autorités, des céphalées à se rouler par terre, des attaques, la litanie de ce que les AA de Boston appellent des Pertes…

« Et, un beau jour, j'ai perdu mon boulot à cause de la boisson. » John L., de Concord, a un bide proéminent et un cul inexistant : les culs des gros d'un certain âge semblent parfois avoir été aspirés dans leur corps pour réapparaître sous forme de bide. Gately, depuis qu'il est sobre, fait des flexions toutes les nuits de peur de subir la même chose à l'approche de la trentaine. Gately est si corpulent que personne ne s'assied derrière lui sans laisser un espace de quelques rangs. John L. possède le plus gros trousseau de clés que Gately ait jamais vu. Elles sont attachées à l'un de ces mousquetons de concierge qu'on peut accrocher au passant d'une ceinture, et l'orateur les tripote distraitement, machinalement : c'est son seul signe extérieur de nervosité. Il porte également un pantalon gris de concierge. « Perdu mon boulot, répète-t-il. Je ne dis pas que je ne savais plus où il était et tout ça, seulement ce jour-là, quand je suis arrivé, y avait quelqu'un d'autre qui s'en chargeait à ma place. » Nouveaux rires.

… et encore des Pertes, avec la Substance pour seule consolation et, bien sûr, le refus de voir que la Substance elle-même est la cause des Pertes qui nécessitent cette consolation…

« L'alcool détruit *lentement* mais *complètement*, m'a dit un gars le soir où je suis Entré, à Concord, et ce gars est devenu mon parrain. »

… puis des crises plus graves, delirium tremens pendant les tentatives de sevrage trop rapide, surgissement d'insectes et de rongeurs subjectifs, puis nouvelle murgée et nouveau grouillement d'insectes ; puis c'est la terrible prise de conscience, la ligne rouge a été franchie, vous levez les poings au ciel, vous jurez devant Dieu que vous allez arrêter, que c'est fini pour de bon, à tout jamais, puis ça recommence, vous regardez votre montre, vous vous imposez des règles tordues d'autodiscipline, vous replongez après deux jours d'abstinence et revoilà les gueules de bois monstrueuses, la culpabilité accablante, le dégoût de soi, vous en rajoutez

dans l’autodiscipline avec d’autres règles tordues (par ex. pas avant 09 h 00, pas pendant le travail, seulement quand la lune est à son premier quartier, seulement en compagnie de Suédois) qui ne donnent pas de meilleurs résultats…

« Quand j’étais soûl, je voulais être sobre et, quand j’étais sobre, je voulais me soûler. J’ai vécu comme ça pendant des années et je peux vous dire que c’est pas une vie, putain, c’est la mort dans la vie. »

… puis l’incroyable douleur psychique, comme une péritonite de l’âme, une agonie psychique, la peur de devenir fou (si je peux pas arrêter alors que je veux arrêter, c’est que je suis fou, non ?), les séjours dans des centres de désintox, les problèmes familiaux, les finances en chute libre, des Pertes familiales pour finir…

« Ensuite j’ai perdu ma femme à cause de la boisson. Je ne dis pas que je ne savais plus où elle était et tout ça, seulement un beau jour, quand je suis arrivé, y avait quelqu’un d’autre qui s’en chargeait à ma place. » Cela déclenche peu de rires, plutôt des hochements de tête attristés : c’est un peu toujours pareil, en termes de Pertes familiales.

… puis les ultimatums, les promesses, le chômage, la ruine, la pancréatite, le poids écrasant de la culpabilité, les vomissures sanglantes, la névralgie cirrhotique, l’incontinence, la neuropathie, la néphrite, la dépression mélancolique, la douleur cuisante, les répits toujours plus brefs que procure la Substance ; puis, pour finir, plus aucun répit ; pour finir, plus moyen de se défoncer assez pour oublier qu’on est ce qu’on est ; alors vous vous mettez à détester la Substance, à la *détester*, mais vous êtes toujours incapable d’arrêter, vous voulez ça plus que tout au monde, arrêter, ça n’a plus rien de plaisant et vous vous demandez comment vous avez pu aimer ça, la Substance, mais vous ne *pouvez* toujours *pas* arrêter, c’est comme si vous étiez complètement cinglé, comme si vous aviez deux moi en vous ; vous vendriez votre mère pour arrêter, mais vous n’arrêtez pas, et puis la dernière couche du masque amical de votre vieille copine la Substance

tombe, il est minuit, tous les masques tombent, et tout d'un coup vous voyez la Substance telle qu'elle est, pour la première fois vous voyez la Maladie en face, vous voyez ce qu'elle est depuis toujours, vous vous regardez dans la glace à minuit et vous voyez ce qu'elle a fait de vous, ce que vous êtes devenu…

« Une putain de mort vivante, je vous dis, à la fin j'étais entre les deux, non-mort, non-vivant, et je vous garantis que l'idée de mourir n'était rien par rapport à l'idée de vivre comme ça encore cinq ou dix ans avant de pouvoir mourir vraiment ». Les têtes du public s'inclinent comme des blés sous le vent ; ah, c'est sûr, l'Identification fonctionne.

… et puis vous êtes dans la mouise, une mouise grave, et vous le savez, à la fin, mortellement grave, parce que cette Substance que vous preniez pour votre plus fidèle amie, pour qui vous avez tout sacrifié, qui vous soulageait de la douleur des Pertes causées par votre amour de ce soulagement, votre mère, votre amante, votre dieu, votre *compadre*, a retiré son masque souriant pour dévoiler des yeux sans pupille et une mâchoire carnassière, des canines longues comme le bras, c'est elle, le Visage sur le sol, le visage blême et ricanant de vos pires cauchemars, et le visage dans la glace c'est le vôtre, maintenant, c'est *vous*, c'est *toi*, la Substance t'a dévoré, t'a remplacé, est devenue *toi*, et le T-shirt croûté de Substance, de bave et de vomi que vous avez porté ensemble pendant des semaines est à présent tout déchiré et tu es là debout à le regarder et dans la poitrine blanchâtre où ton cœur (que tu Lui as cédé) devrait battre, au centre de cette poitrine dénudée et de ces yeux sans pupille il n'y a qu'un trou noir, des dents, une main griffue qui te fait signe en agitant un truc irrésistible, et tu comprends que tu t'es fait avoir, que tu t'es fait baiser royalement, dépiauter, entuber, jeter à terre comme une vulgaire peluche et que tu resteras à jamais affalé dans cette posture. Tu vois maintenant qu'Elle est ton ennemie, ton pire cauchemar, qu'Elle t'a incontestablement enfoncé dans le pétrin et que *pourtant* tu ne peux *toujours* pas arrêter. T'adonner à la

Substance, c’est comme participer à une messe noire mais tu ne peux pas t’arrêter, même si la Substance ne te procure plus d’ivresse. Tu es, comme ils disent, Fini. Tu ne peux plus te soûler, tu ne peux plus t’abstenir ; tu ne peux pas être plein, tu ne peux pas être vide. Tu es derrière des barreaux ; tu es dans une cage et, où que tu regardes, tu ne vois que des barreaux. Tu es dans ce genre de merde infernale qui, soit l’un, soit l’autre, achève les vies ou les bousille. Tu es à la croisée des chemins, tu as touché ton *Fond*, disent les AA de Boston, mais le terme est trompeur parce que tout le monde s’accorde à reconnaître que c’est plutôt un sommet sans support : tu es au bord du vide et tu te penches en avant….

Si vous êtes attentif aux similitudes, les carrières de tous ces orateurs dans la pratique de la Substance semblent mener au même précipice. Vous êtes maintenant Fini, en tant que consommateur de Substance. C’est le moment du grand saut. Vous avez deux options. Soit vous vous foutez en l’air pour de bon – le mieux, c’est les lames de rasoir ou les cachets, sinon vous pouvez toujours sucer tranquillement le tuyau d’échappement de votre voiture à crédit dans le garage hypothéqué de votre maison sans famille. Du minable plutôt que du brutal. Mieux vaut une solution propre, discrète et (puisque vous avez passé votre vie à fuir vainement la douleur) indolore. Toutefois, parmi les alcooliques et toxicomanes qui représentent 70 % des suicides d’une année donnée, certains tentent d’en finir avec un panache désespéré du style « charge de la brigade légère » : un des membres de longue date du Groupe Drapeau blanc est une dame prognathe nommée Louise B. qui tenta de se dézinguer en sautant du vieux Hancock Building en 1981 A.S. mais dont la chute fut amortie à six étages du toit par un courant chaud ascendant qui la projeta en travers de la vitre teintée de la salle de conférences d’une société d’arbitrage, au trente-quatrième étage, où elle atterrit à plat dos sur une longue table luisante avec seulement quelques lacérations, une fracture de la clavicule et une expérience de l’auto-élimination interrompue par une intervention extérieure qui fit d’elle une

chrétienne enragée – la mousse aux lèvres, carrément –, de sorte que les autres ont tendance à l'ignorer et à l'éviter, même si son histoire – l'histoire de tout le monde, en fait, mais plus spectaculaire – est devenue un mythe chez les AA de Boston métropole. Mais donc, quand vous en êtes au moment du grand saut, au stade terminal de votre carrière Substancifiée, si vous n'optez pas pour le Luger ou la lame de rasoir et l'auto-élimination – ce qui peut arriver à soixante ans, vingt-sept ou dix-sept –, vous pouvez choisir les Pages jaunes ou le site InterNet Psych-Svce, décrocher votre téléphone à 02 h 00 du matin et avouer en bafouillant à une gentille voix de grand-père que vous êtes dans la merde, une merde très grave, et la voix essaiera de vous apaiser, de vous retenir en ligne pendant deux heures jusqu'à ce que deux types sérieux, rassurants, étrangement calmes et bien habillés apparaissent en souriant à votre porte un peu avant l'aube, vous parlent avec douceur, des heures durant, et vous quittent sans vous laisser le moindre souvenir de ce qu'ils ont dit mais avec la curieuse impression qu'ils ont été comme vous dans le passé, exactement comme vous, au bout du rouleau, mais qu'ils n'y sont plus, au bout du rouleau, ou du moins qu'ils ne semblent plus y être, sauf si tout ça est une gigantesque arnaque, cette histoire de AA, et, du coup, assis sur ce qui reste de votre mobilier dans la lueur lavande de l'aurore, vous vous dites que nous n'avez plus d'autre choix, littéralement, que de tenter les AA ou de vous éliminer, alors vous passez la journée à puiser dans vos dernières réserves de Substance pour une ultime défonce d'adieu et vous décidez, le lendemain, de ravaler votre fierté et peut-être votre bon sens aussi pour aller à ces réunions, suivre ce « Programme » qui, au mieux, doit être une joyeuse connerie unitarienne et, au pire, une couverture pour une saleté de secte qui vous maintiendra à jeun en vous envoyant vendre des bouquets de fleurs artificielles sous cellophane, vingt heures par jour, sur le terre-plein central des artères les plus fréquentées. Et ce qui caractérise ce nexus à pic de deux options, pas une de plus, cette misérable croisée des chemins que les AA de Boston

appellent votre Fond, c'est que, à ce moment-là, il vous semble que, après tout, vendre des fleurs sur un terre-plein n'est pas si terrible en comparaison de ce qui vous pend au nez. Et c'est ça, fondamentalement, qui unit les AA de Boston : il appert qu'un même désespoir misérable et résigné de type lavez-moi-le-cerveau-et-exploitez-moi-s'il-le-faut a été le tremplin de presque tous les AA que vous croisez, vous vous en rendez compte quand vous avez vraiment cessé d'aller et venir en coup de vent d'une réunion à l'autre et que vous avancez en tendant votre main moite pour aller réellement à la rencontre de quelques AA de Boston. Comme le dit tel vieux dur à cuire ou telle vieille virago qui vous a toujours inspiré une sorte d'attraction-répulsion, personne n'Entre ici en pleine forme pour garnir son agenda mondain. Tous, absolument *tous* Entrent avec des valises sous les yeux, le teint blafard, la tête baissée vers les genoux et, planqué chez eux en lieu sûr, un catalogue de vente d'armes par correspondance maintes fois feuilleté, ouvert à la bonne page, pour le cas où cet ultime refuge fait d'embrassades et de clichés ne serait qu'une joyeuse connerie de plus. Ils vous diront que vous n'êtes pas unique : cette déréliction initiale réunit toutes les âmes dans ce snack-bar vaste et froid. Ils sont pareils aux survivants du *Hindenburg*. Chaque réunion est une *ré-union* au sens propre, quand vous y venez depuis un certain temps.

Et, de fait, Gately l'a remarqué, les nouveaux arrivants tremblotants qui se présentent en titubant, assez désemparés et pitoyables pour s'Accrocher, revenir et commencer à creuser un peu sous la surface insipide de la chose, sont peu à peu unis par une deuxième expérience commune. La découverte sidérante que la chose semble fonctionner vraiment. Qu'elle vous éloigne de la Substance. C'est invraisemblable, sidérant. Quand Gately assimila finalement le fait, au bout de quatre mois de résidence à Ennet House, que plusieurs jours avaient passé sans qu'il envisage de s'éclipser à l'Unité n° 7 pour se doper de manière non urémique et indétectable par la justice, que plusieurs jours avaient passé sans même qu'il *pense* à un quelconque

narcotique oral, à un joint bien serré ou simplement à une bière fraîche sous le cagnard… quand il s'aperçut que les diverses Substances qui lui semblaient auparavant indispensables quotidiennement ne lui étaient même pas *venues à l'esprit* depuis presque une semaine, il en fut moins reconnaissant ou heureux que sidéré. L'idée que les AA puissent *fonctionner* l'ahurissait. Il suspecta un piège. Une nouvelle sorte de piège. À ce stade, lui et les autres résidents d'Ennet qui commençaient à assimiler le fait que les AA pouvaient fonctionner se mirent à tenir des conciliabules, tard dans la nuit, pour essayer de comprendre *comment* la chose était possible. Certes, ça semblait marcher vraiment, mais comment, bon sang ? Rien qu'en posant son cul sur des chaises pliantes hostiles aux hémorroïdes, chaque soir, pour regarder des pores de nez et écouter des clichés ? Voilà ce que Gately n'arrivait pas à piger. Voilà ce que personne n'arrivait à piger, et cette incompréhension commune créait entre eux un lien encore plus fort. D'ailleurs, tous ceux qui fréquentent les AA depuis longtemps sont déconcertants quand on leur pose une question qui débute par *Comment*. Vous demandez à ces vieux gaillards terrifiants Comment les AA Fonctionnent, et ils vous répondent par un sourire glacial en disant Très Bien. Ça Fonctionne, c'est tout ; point barre. Les nouveaux qui abandonnent leur sens commun, décident de s'Accrocher, de continuer à venir et découvrent soudain que leur cage s'est ouverte, mystérieusement, avec le temps, partagent cette sidération et cette crainte d'un piège ; chez les AA de Boston qui ont, disons, six mois de sobriété au compteur, on remarque, non pas de la béatitude, mais cette suspicion voilée, semblable à celle des indigènes aux yeux écarquillés qui voient pour la première fois un briquet Zippo. Et cela les unit, nerveusement, cet improbable assemblage de lueurs d'espoir, cette démarche rétive vers la reconnaissance du fait que cette affaire de AA, si peu romantique, si peu branchée et si pleine de clichés – autrement dit si peu prometteuse et si contraire à ce qu'ils avaient trop aimé –, peut réellement tenir en respect la gueule dévoreuse de

l’amante. Le processus est exactement inverse à celui qui vous a mené Ici : les Substances sont si merveilleusement magiques au début, telle la pièce qui manquait à votre puzzle intérieur, que vous savez d’emblée, au fond de vous-même, qu’elles ne vous lâcheront jamais ; vous le savez, c’est tout. Mais elles vous lâchent. Et alors ce système minable, mal fait, anarchique de réunions de bas étage, de slogans à la noix, de sourires saccharinés, de café dégueulasse est tellement bancal que vous *savez* qu’il ne pourra être efficace qu’avec des crétins finis… et, là, Gately découvre que les AA sont en fait les amis fidèles qu’il pensait avoir eus puis perdus en Entrant. Donc vous vous Accrochez, vous restez sobre, réglo et, mû par la terreur du gars qui s’est brûlé la main sur un fourneau, vous prêtez attention aux invraisemblables mises en garde vous enjoignant de demeurer assidu aux réunions nocturnes même quand le besoin de Substance vous a quitté, quand vous croyez avoir enfin assez de maîtrise pour gérer la chose tout seul, vous ne tentez plus de gérer la chose tout seul, vous prêtez attention à ces invraisemblables mises en garde parce que vous ne vous fiez plus à votre propre notion du vraisemblable, vu que les AA ont l’air de fonctionner alors que ça paraît invraisemblable, et dès l’instant où vous doutez de votre propre jugement vous perdez les pédales, donc vous acquiescez machinalement aux injonctions des anciens, vous continuez à venir, à balayer, à vider les cendriers, à remplir les cafetières de jus de chaussette, à vous agenouiller rituellement matin et soir pour implorer l’aide d’un ciel qui semble blindé contre toutes les implorations – comment prier un « Dieu » auquel, selon vous, seuls des crétins peuvent croire ? vous demandez-vous –, mais peu importe qu’on y croie ou non, disent les anciens, « Fais-le », et tel un organisme décervelé et privé de volition vous faites exactement ce qu’ils vous disent, vous continuez à venir et à revenir, la nuit, vous êtes même prêt à tous les sacrifices pour qu’on vous garde dans cette baraque sordide dont vous espériez être viré, vous vous Accrochez, Accrochez, réunion après réunion, qu’il neige ou qu’il vente… ;

et non seulement le besoin de la défonce s'éloigne de vous, mais des petits trucs de la vie quotidienne – conformément à ces invraisemblables promesses des débuts – commencent à s'améliorer progressivement en vous, puis empirent, puis s'améliorent encore plus avant d'empirer de nouveau mais de façon plus positive, plus réelle, vos yeux se dessillent et ça fait du bien, même si la réalité de votre vie est horrible à voir – tout cela est alors tellement invraisemblable, incompréhensible, perturbant que vous en venez à penser que toutes ces années de Substances vous ont démoli le cerveau et qu'il vaut mieux rester auprès de ces anciens qui ont l'air un peu moins démolis que vous – ou en tout cas moins perturbés par la démolition – et qui vous dictent péremptoirement ce que vous devez faire, où et quand le faire (quoique jamais Comment ou Pourquoi) ; et là, quand vous en êtes à ce stade-là, vous avez la classique foi du charbonnier, vous croyez aveuglément en ces gars, non comme un zélote ou un converti mais comme un type qui n'a plus rien à perdre parce que justement vous n'aviez plus foi en rien[133] ; et maintenant si les anciens vous disent « Saute », vous leur demandez de vous indiquer de la main à quelle hauteur, et là ils vous ont eu, et là vous êtes libre.

Un autre orateur du Groupe Principes approfondis, dont le prénom étouffé par le « Salut ! » bruyant de l'assistance échappe à Gately mais dont la dernière initiale est E., un type encore plus baraqué que John L., un Irlandais expatrié avec une casquette plate, un sweat-shirt Sinn Féin et une bedaine ballante comme un sac de farine avec, en contrepoids, un cul très visible, partage son expérience d'espoir en énumérant les bienfaits qui ont suivi sa décision d'Entrer, de mettre le bouchon sur la flasque, la capsule sur la bouteille de phentermine hydrochloride[134] et de cesser de conduire des semi-remorques 96 heures d'affilée, pied au plancher, dans des états de psychose chimique. Les récompenses de cette abstinence, insiste-t-il, n'ont pas été seulement morales. Il n'y a que chez les AA de Boston qu'on peut

entendre un immigré de cinquante ans parler avec lyrisme de la première selle non liquide de sa vie d'adulte.

« J'ai été un éclabousseur de chiottes pendant des années et des années. J'étais interdit de chiottes dans tous les restos routiers entre ici et New York. Le papier peint des gogues chez moi, il se décollait du mur, je vous dis. Et pis un jour… ah, j'oublierai jamais. J'étais à une semaine d'avoir fini ma phase de quatre-vingt-dix jours. Sans boire depuis trois mois. J'étais là sur le trône chez moi, savez. Bon, je passe les détails, j'ai poussé comme d'hab et… j'ai été si émerveillé que j'en croyais pas mes oreilles. C'était un bruit tellement pas courant que j'ai cru que j'avais laissé tomber mon larfeuille dans le chiotte, voyez ? Que j'avais laissé tomber mon larfeuille, Dieu m'est témoin. Alors je reluque entre mes genoux, dans le chiotte pas éclairé, et j'en crois pas mes yeux. Alors je me lève et je me mets à genoux devant pour *bien bien* regarder. Comme un amoureux, voyez ? Eh ben, mes amis, c'était une merveille que j'ai même pas les mots pour dire. C'était un *étron*. Un *vrai étron*. L'était ferme, pointu au bout, avec une chouette petite forme de croissant. L'était… *construit*, pas giclé. Pour moi au fond de mon cœur c'était la main de Dieu qu'avait fait un étron si chouette à regarder. Mes amis, je voyais presque battre son pouls, à c't' étron. Je suis resté à genoux et j'ai remercié ma Puissance Supérieure, que j'ai choisi d'appeler Dieu, et je continue à remercier ma Puissance Supérieure depuis tout ce temps, à genoux, matin et soir et même dans les chiottes. » Sa trogne rougeaude et tannée est radieuse. Gately et les autres du Drapeau blanc s'écroulent de rire, un étron qui avait presque un pouls, une ode à une selle non liquide ; mais les yeux éteints de quelques nouveaux venus tremblotants au dernier rang s'allument : une Identification intime, un espoir à peine imaginable… Un certain Message a été Transmis.

Le meilleur atout de Gately en tant qu'Employé-Résident d'Ennet House – hormis sa taille, qui ne compte pas pour rien quand il s'agit de maintenir l'ordre en un lieu où les mecs sortis de désintox et toujours en

phase de Sevrage se pointent avec les châsses en papillote, des piercings dans les paupières et un tatouage proclamant NÉ POUR ÊTRE DÉSAGRÉABLE, hormis ses biceps gros comme des quartiers de bidoche sur des crocs de boucher –, son meilleur atout est sa faculté de communiquer sa propre expérience de haine initiale des AA aux nouveaux résidents qui haïssent les AA, rechignent à s'asseoir au premier rang, nez à nez avec l'orateur, pour écouter des clichés parfaitement tartignoles à longueur de soirée. C'est vrai que les AA ont l'air tartignoles, et parfois ils le sont vraiment, explique Gately à ces nouveaux venus, et il précise qu'il ne leur demande pas de le croire sur parole quand il leur dit que la méthode fonctionnera s'ils sont assez misérables et désespérés pour s'Accrocher et mettre leur bon sens entre parenthèses. Et il ajoute qu'il y a un truc vachement appréciable chez les AA : *ils ne peuvent pas vous virer*. Si vous dites que vous Entrez, vous Entrez. Personne ne peut être viré, sous aucun prétexte. Ça signifie que vous pouvez dire *tout ce que vous voulez*. Parler de selles non liquides, si ça vous chante. L'intégrité moléculaire de la merde, c'est des nèfles. Il met les nouveaux au défi de les choquer, ces AA de Boston. C'est impossible, dit-il. Ces mecs ont tout entendu, littéralement. L'énurésie. L'impuissance. Le priapisme. L'onanisme. L'incontinence anale. L'autocastration. Les illusions paranoïdes élaborées, la mégalomanie grandiose, le communisme, le fascisme birchiste, le bundisme national-socialiste, le délire psychotique, la sodomie, la bestialité, le pelotage incestueux, l'exhibitionnisme au plus haut degré de l'indécence. La coprophilie et coprophagie. La Puissance Supérieure personnelle du Drapeau blanc Glenn K. est *Satan*, putain, c'est dire. D'accord, personne n'aime beaucoup Glenn K. au Drapeau blanc, sa cape à capuche, son maquillage, le candélabre qu'il se trimballe font jaser, mais Glenn K. restera un membre à part entière aussi longtemps qu'il s'Accrochera.

Donc dites tout ce que vous voulez, conseille Gately. Allez à la Réunion des Nouveaux à 19 h 30, levez votre paluche tremblante et dites la vérité

toute nue. Tout ce qui vous passe par la tête. Laissez-vous aller. Pas plus tard que ce matin, après la méditation obligatoire, Gately racontait à Ewell, ce petit avocat obsédé par les tatouages, au teint rouge d'hypertendu et à la barbichette blanche, il lui racontait comment lui, Gately, avait progressé considérablement en découvrant au bout de trente jours qu'il pouvait lui aussi lever sa grosse pogne à la Réunion des Nouveaux et dire publiquement qu'il détestait ce prêchi-prêcha des AA au sujet de la gratitude, de l'humilité, des miracles, qu'il détestait ça, que c'était de la foutaise, qu'il les haïssait tous, qu'ils étaient des petits merdeux autosatisfaits avaleurs de couleuvres avec leurs sourires de lobotomisés et leur sentimentalisme à la guimauve, qu'il leur souhaitait d'atroces douleurs en Technicolor, lui, Gately, le Nouveau, assis là et dispensant son vitriol, la lippe humide, les oreilles rouges, pour *essayer* de se faire renvoyer, oui, oui, *essayant* de les scandaliser pour qu'ils le virent à coups de pied au cul afin qu'il puisse revenir aussitôt reprocher à cette estropiée de Pat Montesian et à son conseiller Gene M. de l'avoir repoussé alors qu'ils lui avaient demandé de partager en toute franchise ses sentiments profonds et qu'il l'avait fait, il leur avait dit *leur* fait, à ces hypocrites ricaneurs qui lui avaient montré le poing et la porte… seulement voilà, il avait beau cracher son venin pendant les réunions, pour toute réponse ces anciens du Drapeau blanc qu'il vouait aux pires maux acquiesçaient avec l'empathie de l'Identification, lui lançaient un chaleureux « Continue à venir ! » et un ou deux d'entre eux, sobres depuis un certain temps, venaient le trouver après pour lui dire qu'ils avaient aimé l'entendre et que, ô sainte *pute*, ils s'étaient vraiment Identifiés à ses sentiments profondément sincères qui leur avaient offert la grâce d'un moment de réminiscence parce qu'ils avaient éprouvé exactement la même chose que lui au début mais sans avoir le cran de l'exprimer publiquement comme lui, si bien que, par un étrange retournement de situation, Gately avait eu l'impression d'être une sorte de héros des AA, un prodige de culot vitriolé, à la fois frustré et ravi, et avant

de lui dire au revoir et de le prier de revenir ils lui filaient leur numéro de téléphone au dos d'un ticket de tombola, des numéros que Gately n'avait aucunement l'intention d'appeler (pour leur dire *quoi*, nom de Dieu ?) mais qu'il préférait garder dans son portefeuille, à tout hasard, comme ça, pour les avoir sur lui, sait-on jamais ; et parfois l'un des vieux de la vieille, des très anciens Drapeaux blancs, natifs d'Enfield et sobres depuis des temps géologiques, le corps rabougri, tout tordu, et les yeux d'un blanc éclatant, s'approchait de lui en crabe, à la dérobée, après une réunion où Gately avait vomi son vitriol, levait la main très haut pour tapoter sa grosse épaule en sueur et lui disait de sa voix éraillée de fumeur que Eh ben mon salaud toi au moins t'es couillu, t'as la niaque, t'as la haine et tout ce qu'il faut et c'est peut-être bien grâce à ça que ça va marcher, Don G., peut-être bien, continue à Venir et, si t'acceptes le conseil d'un gars qu'a débouché plus de boutanches par jour que t'en as descendu au total, essaie de rester peinard aux réunions, de te détendre, de retirer le coton que t'as dans les oreilles pour te le coller dans la bouche, de la fermer et d'écouter, d'*écouter* vraiment pour la première fois de ta vie et peut-être bien que ça te réussira ; et eux ils ne filent pas leur numéro de téléphone, les anciens de chez Ancien, Gately sait qu'il va devoir avaler sa fierté toute crue pour le leur demander, à ces vieux loups burinés et paisibles du Drapeau blanc, les « Crocodiles » comme les appellent les moins anciens, parce qu'ils ont tendance à se regrouper avec d'affreux cigares puants dans un coin de la cafétéria de Provident sous une photo encadrée 16 x 20 de crocodiles ou d'alligators alanguis au soleil sur une berge verdoyante, avec en légende LE COIN DES VIEUX, sans doute une blague que quelqu'un a rajoutée en majuscules au bas de l'image, et ces vieux se regroupent là, ils font tourner leurs cigares verts entre leurs doigts tordus et discutent, la bouche en biais, de mystérieuses affaires d'alcoolos repentis depuis des lustres. Gately les craint, avec leurs pifs variqueux, leurs chemises en flanelle, leurs cheveux blancs en brosse, leurs dents brunes, leurs regards amusés, leur jugement

froid, il se sent tout petit, tout au bas de la hiérarchie tribale en présence de ces grands chefs investis d'une sorte de pouvoir chamanique tacite[135], et donc il les déteste, bien sûr, les Crocodiles, il leur en veut de lui inspirer de la crainte, mais en même temps il les envie, il voudrait être des leurs, un jour, au même endroit de la cafétéria, regardant dans la même direction qu'eux, chaque dimanche, et, de fil en aiguille, quand il commence à faire la tournée des autres Groupes dans le cadre des Engagements du Drapeau blanc, il s'aperçoit qu'il aime bien être avec eux dans leurs bagnoles parfaitement entretenues depuis vingt-cinq ans qui ne dépassent jamais le 50 à l'heure. À la longue, il accepte une suggestion qui lui est faite sur un ton sec et va lui aussi raconter publiquement sa sordide histoire personnelle sur l'estrade avec d'autres membres du Drapeau blanc, le Groupe de ses débuts auquel il a fini par adhérer officiellement. C'est ce que vous faites quand vous êtes nouveau, que vous avez ce qu'on appelle le Don du Désespoir et que vous êtes prêt à endurer les pires épreuves pour rester sobre, vous adhérez officiellement à un Groupe, vous inscrivez votre nom, la date de votre sevrage dans le registre officiel du secrétaire, vous vous efforcez de fréquenter les autres membres du Groupe à titre personnel, vous conservez leurs numéros comme des talismans dans votre portefeuille ; et, plus important, vous devenez Membre Actif, ce qui, chez les AA bostoniens de Gately, ne se limite pas à balayer les traces de pas sur le plancher après la Prière au Seigneur, à faire du café, à vider les cendriers pleins de mégots et de cigares mâchouillés, mais comporte une obligation de présence à heure fixe dans le lieu de réunion habituel du Drapeau blanc, l'Elit (le *e* final est hors service sur l'enseigne au néon) Diner à côté de Steve's Donuts dans le centre d'Enfield, présence supposant une ingestion massive de café à se déchausser les dents, avant de monter dans les berlines crocodiliennes bien entretenues dont les amortisseurs ploient sous la masse de Gately pour se rendre, l'œil embué par la caféine, la fumée de cigare et le trac, chez le Groupe Joie de vivre de Lowell ou le Groupe Mets le Bouchon de

Charlestown ou le centre de désintoxication de Bridgewater ou la Concord Honor Farm avec ces gars, c'est-à-dire généralement des Crocodiles sobres depuis des temps géologiques – et peut-être un ou deux autres Nouveaux, pâles, aux yeux pareillement chassieux ayant le Don de Total Désespoir –, des mecs qui ne boivent plus depuis des décennies mais restent fidèles à tous les Engagements programmés, sans exception, des mecs sûrs comme la mort qui, même quand il y a un match des Celtics en Dissémination Spontanée, prennent la route et restent furieusement Actifs ; et, dans la bagnole, les Crocodiles invitent Gately à considérer que la concomitance de la sobriété durable et de l'Activité infatigable n'est pas un hasard. Leurs nuques sont quadrillées de rides. Les Crocodiles, assis devant, regardent dans le rétroviseur en plissant leurs yeux blancs et cernés vers Gately et les autres Nouveaux sur la banquette arrière affaissée et disent qu'ils en ont vu passer des flopées, de gars comme eux, qui Entrent et se laissent aspirer vers la sortie, qui Entrent, s'Accrochent un moment, tiennent jusqu'à ce que les choses s'arrangent un peu, dans leur tête et dans leur vie, et qui après un premier galop d'essai pensent que c'est gagné, se consacrent au nouveau boulot que leur sobriété leur a permis de trouver ou s'achètent des billets pour la saison des Celtics ou redécouvrent le minou et se mettent à le chasser, le minou (oui, oui, *minou* est bien le mot qu'emploient ces vieux enfoirés édentés post-sexuels), et puis d'une manière ou d'une autre ces petits malins bravaches et inconscients cessent progressivement d'être des Actifs enragés, s'éloignent du Groupe, négligent de plus en plus les réunions des AA et, avec le temps, sans la protection des réunions ou du Groupe, avec le temps – oh, le temps peut être long, la Maladie est d'une patience diabolique – ils oublient comment c'était avant, les petits malins qui dérivent, ils oublient ce qu'ils sont, qui ils sont, ils oublient la Maladie, jusqu'au jour où, à l'occasion d'un match des Celtics contre les Sixers de Philadelphie, mettons, parce qu'il fait chaud, hein, dans ce bon vieux Fleet/First Interstate Center, ils se disent qu'une mousse bien fraîche ne

pourra pas leur faire de mal, maintenant qu'ils sont sobres depuis un bail et que l'affaire est « gagnée ». Rien qu'une mousse fraîche, une seule. Ça peut pas faire de mal. Et après celle-là, c'est comme s'ils n'avaient jamais arrêté, pour ceux qui ont la Maladie. Un mois, six mois ou un an plus tard, ils sont obligés de *R*entrer, de *re*venir dans les locaux des AA, dans leur vieux Groupe, titubant, délirant, la tête baissée sur leurs genoux, comme avant, mais ils peuvent mettre cinq ou dix ans à Rentrer, de nouveau ravagés, ou alors leur organisme n'est plus capable d'encaisser le choc de la rechute après l'abstinence et ils crèvent Là-Bas – les Crocodiles, comme les anciens du Vietnam, baissent toujours la voix quand ils disent *Là-Bas* – ou, pire, ils tuent quelqu'un dans un moment d'inconscience et passent le reste de leur vie en taule à MCI-Walpole où ils picolent une décoction de raisins secs fermentée dans les W.-C. à la turque en essayant de se rappeler pourquoi ils sont là, Là-Bas ; ou pire encore, pire que tout, ces gros malins dérivent Là-Bas et il ne leur arrive rien d'assez horrible pour en Finir, alors ils recommencent à biberonner 24 h / 24 7 j / 7 365 j / 365, à non vivre, derrière des barreaux, non-morts, dans la cage de la Maladie une fois de plus. Une flopée, disent les Crocodiles, une flopée de mecs qui sont Entrés puis ressortis et retournés Là-Bas pour y crever ou sans réussir à y crever. Ils en montrent même certains du doigt – des spectres gris, décharnés, qui traînent la savate sur les trottoirs avec tout leur patrimoine dans un sac-poubelle – pendant le trajet à petite vitesse dans leurs voitures bien entretenues. Le vieil emphysémateux Francis G., en particulier, aime ralentir sa LeSabre à un coin de rue devant quelque clodo déjeté et hagard qui était venu naguère aux AA et s'était cru malin trop tôt, baisser sa vitre et lui crier : « Profites-en ! »

Bien sûr, ajoutent-ils – les Crocodiles se filent des coups de coude entre eux et poussent des rires asthmatiques –, quand ils disent à Gately de s'Accrocher et d'être furieusement Actif s'il ne veut pas calancher dans la fange, bien sûr ce n'est qu'une *suggestion*. Et ils se bidonnent en se tapant

sur les cuisses. Une tradition ratifiée veut qu'il n'y ait pas de « tu dois » chez les AA de Boston. Ni doctrine, ni dogme, ni règles. Ils ne peuvent pas vous virer. Vous n'êtes pas obligé de faire ce qu'ils vous disent. Faites ce qui vous plaît – si vous vous fiez encore à ce qui vous plaît. Les Crocodiles se marrent comme des bossus, donnent des claques au tableau de bord et remuent sur leur siège avec cette joie amère des AA.

La perception que les AA de Boston ont d'eux-mêmes est celle d'une innocente anarchie, l'ordre n'étant qu'une fonction du Miracle. Pas de règles, pas de devoirs, seulement de l'amour, du soutien et, à l'occasion, une humble suggestion née de l'expérience partagée. Un mouvement non autoritaire, non dogmatique. Gately, qui est normalement un cynique doté d'un radar détecteur de foutaises assez pointu, a mis plus d'un an à déceler le dogmatisme sous-jacent des AA de Boston. Vous êtes censé renoncer à toute Substance corruptrice, évidemment ; cela va sans dire ; mais la ligne officielle de la Confrérie est que, si vous dérapez, si vous dérivez, merdez, oubliez et allez Là-Bas une nuit pour absorber une Substance qui réactivera tous les déclencheurs de la Maladie, eh bien vous êtes invité avec insistance à revenir malgré tout aux réunions aussi vite que possible. Ils sont très sincères sur ce point, puisque les dérapages sont nombreux et que l'abstinence totale est rare au début. En principe, personne ne vous juge ou ne vous snobe pour ça. Tout le monde est ici pour vous aider. Tout le monde sait que le récidiviste s'est déjà suffisamment puni lui-même en retournant Là-Bas et qu'il faut beaucoup de désespoir et d'humilité pour avaler son chapeau et Rentrer, la queue basse, renoncer de nouveau à la Substance après un premier échec et une contre-attaque de ladite Substance. La compassion est sincère, l'empathie rend tout possible, mais certains AA ne peuvent pas s'empêcher d'affecter un petit air finaud quand ils découvrent que le récidiviste n'a pas suivi toutes les suggestions élémentaires. Même les nouveaux qui semblent rétifs, qui se pointent avec de suspectes saillies en forme de bouteilles dans leurs poches et commencent à gîter

dangereusement vers la sortie en milieu de réunion, même eux sont invités à revenir, à s'Accrocher et à rester s'ils ne sont pas des éléments trop perturbateurs. On déconseille aux visiteurs ivres de prendre le volant après la Prière au Seigneur, mais personne ne leur confisque leurs clés. Les AA de Boston mettent l'accent sur l'autonomie individuelle des membres. Dites et faites ce que vous voulez. Certes, il y a une douzaine de suggestions élémentaires[136] et, certes, les petits malins qui ne s'y plient pas retournent constamment Là-Bas, puis reviennent, la tête baissée sur les genoux, reconnaissent publiquement qu'ils n'ont pas suivi les conseils, ont payé leur arrogance au prix fort, ont compris la dure leçon et jurent devant Dieu qu'on ne les y reprendra plus, qu'ils appliqueront les consignes à la *lettre*, qu'on va voir ce qu'on va voir. Le parrain de Gately, Francis (« Francis le Féroce ») G., le Crocodile dont Gately a courageusement sollicité le parrainage, compare les suggestions élémentaires entièrement facultatives des AA de Boston à celles d'un pilote qui, si vous voulez sauter d'un avion en vol, vous « conseille » de mettre un parachute. Mais, bien sûr, vous faites comme vous voulez. Et il se marre si fort qu'il est pris d'une quinte de toux qui l'oblige à s'asseoir.

Le cœur de l'affaire, c'est que vous devez le *vouloir*. Si vous ne *voulez* pas faire ce qu'ils vous disent – pardon, ce qu'ils vous suggèrent –, ça signifie que votre volonté personnelle est encore sous influence, qu'elle est, comme le ressasse Eugenio Martinez à Ennet House, prise dans la toile que votre Maladie s'obstine à tisser. La volonté que vous appelez vôtre a cessé de l'être au fil de vos années imbibées de Substance. Elle a été transpercée par la fibrose arachnéenne de votre Maladie. Le propre terme d'Eugenio Martinez, par expérience, pour la Maladie est : *l'Araignée*[137]. Il faut Affamer l'Araignée, lui abandonner votre volonté. C'est pourquoi la plupart des gens n'Entrent et ne s'Accrochent qu'après avoir failli succomber à l'empêtrement de leur volonté. Il faut vouloir remettre votre volonté entre les mains de ceux qui savent comment Affamer l'Araignée. Il faut vouloir

accepter les suggestions, vouloir se plier aux traditions d'anonymat, d'humilité, de soumission à la conscience du Groupe. Si vous n'obéissez pas, personne ne vous virera. Ce ne sera pas nécessaire. Vous finirez par vous virer *vous-même* si vous laissez votre volonté malade vous guider. Voilà pourquoi, sans doute, au Groupe Drapeau blanc, chacun s'efforce d'être si humble, si gentil, si généreux, si délicat, si enthousiaste, si tolérant, si ordonné, si optimiste, si modeste, si généreux, si loyal, si calme, si patient, si compréhensif, si attentif, si sincère que c'en est écœurant. Ce n'est pas que le Groupe les y contraigne. C'est que les seules personnes capables de tenir longtemps chez les AA sont celles qui essaient délibérément d'être tout cela. Et voilà aussi pourquoi, aux yeux du nouveau venu cynique ou du résident de fraîche date, les AA sérieux ressemblent à des espèces de Gandhi mâtinés de Mr Rogers[I], tatoués, cirrhotiques et édentés qui autrefois battaient leurs femmes, tripotaient leurs filles et maintenant chantent la consistance de leurs selles. Vous avez le choix : soit vous le faites, soit vous mourez.

Ce qui intrigua longtemps Gately était que l'ordre semblait régner dans ces réunions sans que personne s'en occupe. Pas d'interruptions, pas de coups de poing, pas d'invectives vachardes, pas de messes basses venimeuses, pas de bagarres pour le dernier Oreo restant sur le plateau. Où était donc l'adjudant coriace qui imposait ces principes prétendument salvateurs ? Ni Pat Montesian, ni Eugenio Martinez, ni le Crocodile Francis le Féroce ne voulaient répondre aux questions de Gately sur ce point. Ils se contentaient de sourire discrètement en lui disant de Continuer à Venir, apophtegme que Gately trouvait aussi banal que « Chaque chose en son temps » ou « Vis et laisse vivre ».

Comment le banal devient-il banal ? Pourquoi la vérité est-elle généralement inintéressante, voire *anti*-intéressante ? Parce que chacune des mini-épiphanies fondatrices qui surviennent dans les premiers temps des AA est d'une banalité polyestérienne, admet Gately devant les résidents. Il

leur avouera que lui-même, au début, juste après avoir été transféré de la chambre à 5 lits réservée aux nouveaux vers celle à 3 attribuée aux moins nouveaux pour récupérer le pieu vacant de ce vieux Plasmatron-7, un post-punk grunge de Harvard Square qui se prénommait en réalité Bernard mais se faisait appeler Plasmatron-7 et venait d'être expulsé pour avoir bu neuf flacons de NyQuil dans les chiottes et s'être écroulé ensuite dans son assiette de patates réchauffées au dîner, ce qui lui avait valu d'être immédiatement transporté à dos d'homme dans Comm. Ave. par Calvin Thrust qui l'avait déposé devant la station de la Green Line, Gately leur avouera qu'il avait lui-même, donc, juste après ça, fait un rêve épiphanique dont il était le premier à reconnaître la totale banalité[138]. Dans le rêve, Gately et plusieurs rangées d'États-Uniens moyens stéréotypés étaient agenouillés sur des coussins en polyester dans un sous-sol d'église minable et bondé. En fait de sous-sol minable, celui-là était tout à fait ordinaire, à ceci près que les murs de cette église onirique étaient en verre très fin et très transparent. Tout le monde était donc à genoux sur ces coussins bas de gamme quoique confortables, et ce qu'il y avait d'étrange, c'était que personne ne semblait avoir une idée claire de la raison pour laquelle ils étaient agenouillés mais, bien qu'aucun garde-chiourme ou adjudant ne les y contraignît, on sentait confusément que cet agenouillement obéissait à une injonction tacite. C'était l'un de ces rêves où l'insensé paraît sensé. Soudain une dame, sur la gauche, se redressa, se mit debout comme pour s'étirer et, presque instantanément, fut violemment tirée en arrière puis aspirée à travers l'un des murs en verre ; Gately grimaçait déjà, s'apprêtant à entendre un énorme fracas, mais non, le verre n'éclata pas, la femme volante parut se fondre dedans sans laisser aucune trace de fissure et disparut. Son coussin en polyester, ainsi que quelques autres dans les rangs voisins, remarqua Gately, était vide. Et ce fut alors que, regardant autour de lui dans son rêve et levant lentement les yeux vers la tuyauterie dénudée du plafond, il aperçut tout à coup, tournoyant silencieusement à un mètre au-

dessus des têtes polymorphes et multicolores de l’assemblée, aperçut tout à coup un long bâton recourbé, pareil à une crosse de berger géante, ou à un crochet jaillissant côté jardin pour soustraire les mauvais comédiens aux jets de tomates, qui décrivait dans l’air des anneaux chantournés avec une délicatesse presque timide, telle une caméra de surveillance ; et quand un gars à la bouille avenante, en gilet de laine, se leva, fut happé par la crosse et emporté cul par-dessus tête à travers la membrane de verre insonore, Gately fit pivoter sa grosse caboche aussi loin que possible sans décoller du coussin et vit, juste derrière le mur transparent, une figure autoritaire, vêtue avec une coquetterie extraordinaire, qui se baladait en manipulant la crosse de berger géante d’une main et en examinant calmement ses ongles de l’autre derrière un masque représentant un de ces smileys jaunes qui accompagnent les invitations à l’optimisme. La silhouette était si impressionnante, si digne de confiance, si sûre d’elle dans sa nonchalance qu’elle semblait à la fois apaisante et dominatrice. Une bonne humeur, un charme généreux et une patience sans limites émanaient du personnage. Il maniait le gros bâton avec la froide détermination d’un pêcheur à la ligne qui jamais, quoi qu’il arrive, ne remettra ses prises à l’eau. C’était cette longue crosse silencieuse qui, par ses coups de serpe circulaires, forçait tout le monde à demeurer à genoux.

L’une des tâches des Employés-Résidents d’Ennet House consiste à assurer des tours de garde toute la nuit dans le bureau central pour la Corvée Rêve – certains convalescents, en début de sevrage, font des cauchemars absolument horribles ou des rêves tentateurs et traumatisants liés à la Substance, parfois des rêves banals mais importants parce que épiphaniques, et l’Employé en Corvée Rêve doit rester éveillé en faisant de la paperasserie ou des flexions sans quitter des yeux la baie vitrée du bureau, se tenir prêt à préparer du café, à écouter les rêves des résidents et à les réconforter avec les discours rabâchés des AA de Boston sur les rapports entre ces rêves et le processus de guérison –, mais Gately n’eut pas besoin

de dévaler l’escalier pour demander une interprétation de ce rêve en particulier, car sa signification était puissamment et banalement évidente. Pour Gately, les AA de Boston avaient à leur service l’adjudant le plus implacable, le plus coriace, le plus efficace de la planète. Gately demeura sur son lit, pieds et bras ballants de chaque côté, son large front carré en sueur, frappé par la révélation : l’Adjudant des AA de Boston montait la garde *derrière* les salles de réunion proprettes, dans ce fameux Là-Bas où des bars attirants emplis de joyeuses vociférations vibraient de gaieté sous les inépuisables bouteilles clignotantes des enseignes au néon. Le flic patient des AA était toujours et partout en faction Là-Bas : il examinait ses ongles, l’air de rien, dans la fluorescence astringente de pharmacies qui acceptaient de fausses ordonnances de Talwin pour un prix exorbitant, dans la lumière pelure d’oignon de chambres meublées d’infirmières aux abois qui finançaient l’entretien de leurs propres cages en revendant, derrière des paravents en papier, des échantillons pharmaceutiques volés, dans l’odeur isopropylique de cabinets médicaux où de vieux toubibs voûtés, la clope au bec, sortaient leurs blocs d’ordonnances dès qu’ils entendaient le mot « manque » et voyaient du cash. Chez un VIP canadien au nez dégoulinant de morve. Dans le bureau d’un sévère magistrat dont l’épouse avait voulu des implants dentaires à trente-cinq ans. L’agent disciplinaire des AA avait fière allure, il sentait bon, il était sapé comme un milord et son sourire fixe, noir sur fond jaune, ne variait jamais quand il vous souhaitait sincèrement de passer une bonne journée. Juste une seule dernière bonne journée. Juste une seule.

Et ce fut la première nuit où le cynique Gately se plia de bonne grâce à la suggestion élémentaire de s’agenouiller à côté de son lit trop petit aux ressorts saillants pour Implorer une entité à laquelle il ne croyait toujours pas, implorer que son Araignée malade fût arrachée de sa personne, passée au fumigateur et écrasée.

Seulement voilà, il s’avère qu’il y a, malgré tout et malheureusement, un dogme chez les AA de Boston ; et ce dogme est en partie obsolète et snob. Il existe un jargon déconcertant dans la Confrérie, un dialecte psychoblablatant impossible à comprendre au début, ainsi que s’en plaint Ken Erdedy, cadre dans une agence de publicité, allure de jeune premier, récemment arrivé à Ennet House, auprès de Gately pendant les pauses-tombola des réunions du Drapeau blanc. Car si ces réunions sont plus longues que la moyenne nationale, une heure et demie au lieu d’une heure, elles accordent aussi une pause de 45 minutes pendant laquelle on peut tchatcher en avalant un sandwich, un Oreo ou une sixième tasse de café, créer des liens, deviser en aparté avec son parrain, lui confier quelque idée banale ou embarras affectif que celui-ci validera rapidement, puis replacera dans le contexte plus général de l’impératif catégorique : tu ne prendras pas de Substance aujourd’hui, pas aujourd’hui, quoi qu’il arrive. Et pendant que tout le monde s’assemble et interface dans un système bizarre de phrases toutes faites, il y a la tombola, autre particularité de Boston : les plus nouveaux d’entre les nouveaux du Drapeau blanc qui essaient d’être Actifs promènent des paniers en rotin pleins de billets, un dollar l’un et trois les cinq, on proclame le nom du gagnant sur l’estrade (ça siffle, ça crie « Bien joué ! », ça rigole), le veinard reçoit un Gros Livre ou un *Point de vue de Bill* ou un *Maintenant je crois*, et s’il possède déjà tous les bouquins des AA parce que, sobre depuis un certain temps, il a déjà remporté le gros lot plusieurs fois, il offre publiquement son prix à tout nouveau venu qui le désirerait, c’est-à-dire tout nouveau venu assez humble et désespéré pour le lui réclamer au risque de se voir offrir en sus un numéro de téléphone à insérer dans son portefeuille.

Pendant la tombola du Drapeau blanc, Gately fume clope sur clope avec les résidents d’Ennet House, de sorte qu’il est disponible pour répondre aux questions et entendre les récriminations. Il attend généralement la fin de la réunion pour adresser ses propres récriminations à Francis le Féroce, avec

qui il partage la tâche importante de « démonter la salle », balayer le plancher, vider les cendriers et essuyer les longues tables, tâche dont F.F.G. s'acquitte de façon très sommaire parce qu'il est sous oxygène et que sa fonction consiste principalement à rester debout en suçant de l'oxygène, un cigare non allumé à la main, pendant que Gately seul démonte la salle. Gately aime bien Ken Erdedy, arrivé depuis un mois d'un centre de désintox assez chic de Belmont. Erdedy est un type de la haute, un « yuppie » aurait dit la mère de Gately, un cadre de l'agence de publicité Viney and Veals Advertising, d'après son formulaire d'Admission, un gars si propre sur lui, avec ce côté mannequin de mode des étudiants de Harvard et Tufts, si bien de sa personne, si soigné, même en jean et simple sweat-shirt de coton, que Gately l'imagine beaucoup plus jeune que lui, pas encore sec derrière les oreilles, alors qu'ils ont à peu près le même âge, et l'appelle mentalement « le môme ». Erdedy est là surtout pour « addiction à la marijuana », ce à quoi Gately a du mal à s'Identifier car il comprend difficilement comment la simple fumette peut conduire un homme à quitter son boulot et son appartement pour aller pieuter dans une chambrée pleine de tatoués qui clopent en dormant et bosser comme pompiste (Erdedy vient de commencer son stage d'humilité de neuf mois à la station-service Merit de North Harvard Street à Allston) trente-deux heures par semaine pour un salaire de misère. Ou à avoir les guibolles qui gigotent en permanence à cause du Sevrage : rien que pour de l'herbe toute conne ? Mais Gately n'est pas là pour juger si les raisons qui amènent les autres à Entrer sont graves ou non, il ne peut juger que des siennes, et la nouvelle, jolie mais sérieusement démolie, Kate Gompert – qui reste généralement couchée dans la chambre 5-Femmes des nouvelles quand elle n'est pas aux réunions, n'étant pas astreinte à un travail d'humilité en vertu d'un Contrat de Suicidabilité avec Pat, et qui a droit chaque matin à des médicaments sous ordonnance conservés dans le casier verrouillé de l'infirmerie – est Entrée elle aussi pour addiction à l'herbe et non aux tranquillisants, prétexte

invoqué dans son formulaire d'Admission, ainsi qu'elle l'a finalement avoué à sa conseillère Danielle S., laquelle l'a répété en réunion du Personnel. Pour Gately, l'herbe n'est qu'un genre de tabac. Il n'était pas comme ces drogués qui fument de l'herbe faute de mieux ; lui, il avait toujours pu se procurer ce qu'il voulait et quand il fumait, c'était *en plus*. D'ailleurs, ça ne lui manque pas. Le Miracle sidérant des AA, c'est que même le Demerol ne lui manque plus, aujourd'hui.

Un fort vent de novembre projette du grésil sur les larges fenêtres de la salle. La cafétéria de la maison de santé Provident est éclairée par un damier d'énormes ampoules institutionnelles, parfois faiblardes, ce qui provoque un effet stroboscopique. C'est à cause de ces ampoules clignotantes que Pat Montesian et tous les autres AA photophobes ne vont jamais au Drapeau blanc, préférant le Groupe Voie rapide de Brookline ou les réunions sirupeuses de Lake Street à West Newton le dimanche soir, où Pat M. se rend en voiture, bizarrement, en se tapant toute la route depuis chez elle dans le South Shore de Milton pour entendre les gens parler de leurs analystes et de leurs Saab. Il est impossible de deviner les goûts des AA. La lumière crue de la salle du Drapeau blanc empêche Gately de voir autre chose, quand il regarde par la fenêtre, qu'une sorte de halo noir luisant autour du reflet des personnes présentes.

Miracle est l'un des termes qu'Erdedy et la nouvelle résidente voilée, toute tremblante à côté de lui, ont du mal à digérer et dont ils se plaignent, surtout dans les expressions telles que « Nous sommes tous des Miracles ici », « Ne pars pas cinq minutes avant que le Miracle se produise » ou « Rester sobre 24 heures est un Miracle ».

Toutefois, en se rendant à Provident sous la supervision de Gately, cette nouvelle résidente, Joelle V. ou Joelle D., qui avoue avoir déjà assisté à des réunions par le passé avant de toucher son Fond et en avoir été profondément dégoûtée (un dégoût et un cynisme qu'elle ressent encore), dit qu'elle trouve le mot *Miracle* encore préférable au blabla des AA sur

« la Grâce de Dieu », qui lui rappelle l'endroit où elle a grandi, où les lieux de culte étaient souvent des caravanes en aluminium ou des cahutes en agglo où les fidèles jouaient avec des vipères pendant les offices pour honorer quelque chose en rapport avec les serpents et les langues.

Gately a remarqué aussi qu'Erdedy, avec son élocution Tufts-Harvardienne, parlait sans bouger la mâchoire inférieure.

« On dirait que c'est un pays en soi », proteste Erdedy, les jambes croisées comme un collégien pédé, en regardant autour de lui pendant la pause-tombola, assis dans l'ombre généreuse de Gately. « La première fois que j'ai pris la parole, aux réunions du mercredi à Ste E., un type est venu me trouver juste avant la Prière au Seigneur et m'a dit : "C'était bon de t'entendre, je me suis vraiment Identifié avec ce que tu as partagé, cet isolement, ce je-peux-pas-je-peux-pas, je n'avais rien entendu d'aussi sincère depuis des mois." Puis il m'a filé ce billet de tombola avec son numéro de téléphone que je ne lui avais pas demandé et il m'a affirmé que ma place était ici, ce qui m'a paru un peu paternaliste. »

Le meilleur son que produise Gately, c'est son rire, qui tonne et rassure tout en imprégnant à son visage une espèce de dureté angoissée. Ainsi que beaucoup de mecs baraqués, il s'exprime d'une voix aiguë et éraillée, comme si son larynx était comprimé. « Ça m'énerve toujours, cette histoire de ta-place-est-ici », répond-il en rigolant. Il apprécie cette façon qu'a Erdedy de le regarder droit dans les yeux en inclinant légèrement la tête pour bien montrer qu'il est attentif. Gately ne se doute pas que c'est un réflexe habituel chez les cadres commerciaux : les clients étant prêts à payer très cher pour qu'on se montre attentif à ce qu'ils disent, il s'agit de leur en donner pour leur argent. Gately a encore du mal à cerner les gens de la haute, sauf en ce qui concerne les endroits où ils planquent leurs objets de valeur.

Les AA de Boston, avec leur insistance sur la notion de groupe, sont très sociables. La pause-tombola s'éternise. Un zonard drogué, avec un pif

couperosé, quelques incisives en moins et des godasses rapiécées au chatterton, essaie de chanter *Volare* dans le micro de l'estrade déserte. Un Crocodile l'entraîne gentiment à l'écart, un bras sur l'épaule, en lui tendant un sandwich. La gentillesse du Crocodile, ce bras gainé de flanelle propre sur cette épaule râpée par les intempéries, ne manque pas de pathos, un pathos que Gately se réjouit de pouvoir ressentir quand il dit : « Mais le "c'était bon de t'entendre", ça ne me gêne plus. Ils disent toujours ça quand quelqu'un a fini de parler. Ils ne peuvent pas dire "beau discours" ou "tu as bien parlé" parce que personne n'est ici pour juger les autres. Tu comprends ce que je dis, là, Tiny ? »

Tiny Ewell, en costard bleu, avec un chronomètre laser et des chaussures si luisantes qu'elles pourraient servir de lampe de lecture, partage un cendrier en aluminium sale avec Nell Gunther, laquelle a un œil de verre qu'elle s'amuse à porter à l'envers, pupille et iris vers l'intérieur, de sorte qu'on n'en voit que la face arrière blanche où sont inscrites les coordonnées du fabricant en toutes petites lettres. Tous deux feignent de contempler le dessus de la table en faux bois blond, et Ewell manifeste son hostilité en refusant de lever les yeux, de répondre à Gately ou de participer à la conversation, ce qui est son droit, si bien que Gately le laisse tranquille. Wade McDade a un walkman allumé, ce n'est pas interdit pendant la pause-tombola, mais ce n'est pas une excellente idée. Chandler Foss fait semblant de lancer à Jennifer Belbin le fil dentaire qu'il vient d'utiliser. La plupart des résidents d'Ennet House cohabitent de façon satisfaisante. Les quelques résidents noirs restent entre Noirs[139]. Le môme Diehl et Doony Glynn racontent des blagues sur l'homosexualité à Morris Hanley, qui lisse ses cheveux du bout des doigts comme s'il n'avait rien entendu. Sa main droite est toujours bandée. Alfonso Parias-Carbo est debout avec trois gars du groupe d'Allston, souriant jusqu'aux oreilles et acquiesçant sans rien comprendre à ce qu'ils disent. Bruce Green est descendu aux toilettes, non sans en avoir demandé la permission à Gately qui, amusé, lui a répondu

que, oui, il pouvait aller se défoncer. Green a de gros bras et le ventre plat, en dépit de toutes les Substances, et Gately en déduit qu'il a dû jouer au ballon à une époque. Kate Gompert, complètement seule à une table non fumeurs, se désintéresse de son reflet pâle dans la fenêtre voisine et fabrique de petites tentes cartonnées avec ses billets de tombola, qu'elle ne cesse de repositionner. Clenette Henderson empoigne une autre Noire et se marre en répétant : « Gamine ! » Emil Minty se tient la tête. Geoff Day, en col roulé et blazer noirs, rôde aux abords de divers groupes en faisant mine de participer aux conversations. Aucun signe de vie de la part de Burt F. Smith ou Charlotte Treat. Randy Lenz, avec sa fameuse moustache et ses pattes blanches qui le rendent tout sauf incognito, est sans doute au téléphone, en bas, dans le coin nord-est du vestibule : Lenz passe un temps fou, presque inacceptable, à téléphoner ou à chercher un téléphone. « Parce que ce que j'aime, dit Gately à Erdedy (Erdedy l'écoute vraiment, malgré la présence d'une jeune femme aux appas vulgaires, en minijupe blanche et grotesques bas résille noirs, assise avec les jambes agréablement croisées – et chaussée de Ferragamo à lanière pointues et noires, aussi – à la périphérie de son champ de vision, en compagnie d'un mec balèze qui la rend encore plus attirante ; et malgré la fascination exercée par les seins et les hanches de la nouvelle venue voilée, vêtue d'un long et ample pull bleu assorti à l'ourlet brodé de son voile), ce que j'aime, je crois, c'est que le "c'était bon de t'entendre" finit par signifier deux choses différentes en même temps. » Gately s'adresse également à Joelle. Étrangement, il sent qu'elle le regarde à travers le lin de son voile. Il y a environ une demi-douzaine d'autres personnes voilées dans la salle du Drapeau blanc, ce soir ; un bon pourcentage des membres du programme 11-Étapes de l'Association des Hideusement et Improbablement Difformes adhère aussi à des confréries 12-Étapes pour d'autres raisons que leur hideuse difformité. Si la plupart des AA voilés sont des femmes, il y a néanmoins un homme de l'A.H.I.D., un Membre Actif du Drapeau blanc, Tommy S. ou F., qui, il y a

des années, s’est endormi sur un divan rembourré d’acrylique avec une bouteille de Rémy Martin et un Tiparillo allumé – ce gars porte maintenant des voiles A.H.I.D. et toute une panoplie de cols roulés en soie, de chapeaux assortis et de gants de conduite chics en agneau. Bien que Gately se soit fait expliquer plusieurs fois la philosophie du voile de l’A.H.I.D., il ne pige toujours pas : pour lui c’est un geste de honte et de dissimulation, quoi qu’on raconte. Au dire de Pat Montesian, il y a déjà eu d’autres A.H.I.D. à Ennet House avant l’Année des produits laitiers de l’Amérique profonde, année où le nouveau résident Gately est arrivé en titubant, mais cette Joelle van Dyne, que Gately a encore du mal à cerner et qu’il croit un peu insincère dans sa volonté d’Entrer et de renoncer aux Substances, cette Joelle van Dyne est la première résidente voilée qu’il ait sous sa garde en tant qu’Employé. Cette Joelle, qui n’était même pas sur la liste d’attente de deux mois pour l’Admission, a débarqué un soir grâce à un arrangement particulier avec un membre du conseil de Direction, un de ces richards d’Enfield qui font dans le caritatif. Il n’y a pas eu d’entretien préalable avec Pat ; la fille s’est pointée comme ça, il y a deux jours, juste après le dîner. Elle avait passé cinq jours aux soins intensifs de Brigham and Women’s après une horrible overdose nécessitant, dit-on, l’intervention de défibrillateurs et de prêtres. Elle avait de vrais bagages et une espèce de paravent portatif chinois avec des nuages et des dragons aux yeux exorbités qui, même plié dans le sens de la longueur, n’a pu être monté à l’étage qu’au prix des efforts conjoints de Green et Parias-Carbo. Il n’a jamais été question de travail d’humilité pour elle, et Pat est sa conseillère personnelle. Toujours cet arrangement particulier ; aux yeux de Gately, ces arrangements entre certains Employés et résidents, dont il a été témoin, sont peut-être une faille d’Ennet House. Une fille du Groupe des Jeunes AA de Brookline, en jupe de pom-pom girl et collant de pute, néglige tous les cendriers et écrase sa clope extra-longue sur la table sans nappe, deux rangées plus loin, en riant comme une baleine aux propos d’un mec acnéique, qui n’a pas retiré

son long manteau en poil de chameau et porte des ballerines de cuir sans chaussettes, et que Gately n'a encore jamais vu dans une réunion. Tandis qu'elle écrase son mégot, il pose sa main sur la sienne. L'écrasement d'une cigarette sur un plateau de table en Formica, avec le petit cratère de crasse noir qui s'ensuit, est un acte dont l'incorrection n'aurait jamais frappé Gately auparavant mais, depuis qu'il s'acquitte de la corvée démontage-de-salle-et-nettoyage-de-tables à l'initiative de Francis G. le Féroce, il se sent propriétaire du mobilier de Provident. Seulement il n'est pas là pour noter les manières des autres et leur dire comment se tenir. Alors il se contente d'imaginer la fille projetée en l'air à travers un mur de verre.

« Quand ils disent ça, poursuit-il, ça signifie que ce que vous avez dit était bon pour eux, que ça les a aidés d'une manière ou d'une autre et, en fait, maintenant je le dis aussi parce que, si vous réfléchissez, ça signifie aussi que c'était bon de *pouvoir* vous entendre. Vous entendre vraiment. » Il essaie d'alterner subtilement des regards entre Erdedy et Joelle, comme s'il s'adressait à eux deux. Il n'y parvient pas tout à fait. Sa tête est trop grosse pour un usage subtil. « Parce que je me rappelle que, pendant les soixante premiers jours, mettons, je pouvais pas. J'entendais rien de rien. Je restais assis et je Comparais, je me disais des trucs genre "J'ai jamais eu d'accident de bagnole", "J'ai jamais perdu une femme", "J'ai jamais saigné du rectum". Gene me disait que je devais continuer à venir et que, tôt ou tard, je serais capable d'écouter et d'entendre. Il disait que c'est dur d'entendre vraiment. Seulement il disait pas la différence qu'il y a entre entendre et écouter, ça me foutait les boules. Mais au bout d'un moment, j'ai commencé à *entendre* vraiment. On s'aperçoit… ça ne vaut peut-être que pour moi… mais je me suis aperçu qu'*entendre* l'orateur, c'était entendre tout d'un coup à quel point ce qu'il ressentait était semblable à ce que j'avais ressenti Là-Bas, au Fond, avant que, lui et moi, on soit Entrés. Au lieu de juste rester assis en regrettant d'être là, en me disant que, lui, il avait

saigné du cul et pas moi, que donc j'étais moins mal barré que lui et que j'aurais pu être toujours Là-Bas. »

Pour être vraiment utile aux nouveaux arrivants, il y a un truc, il ne faut pas pontifier, pas donner de conseils, seulement parler de votre propre expérience, rappeler ce qu'on vous a dit et ce que vous avez découvert par vous-même, tout cela sur un ton détaché mais convaincu et encourageant. En outre, vous êtes censé vous Identifier autant que possible avec les sentiments du nouveau. Selon Francis le Féroce, c'est l'une des meilleures manières d'aider, pour un type qui a juste un ou deux ans de sobriété : s'Identifier sincèrement avec les nouveaux Malades et Souffrants. Francis le Féroce a dit à Gately, pendant qu'ils essuyaient les tables, que si un Crocodile sobre depuis des décennies était encore capable d'être en empathie et de s'Identifier sincèrement avec un décavé qui se pointe, les yeux exorbités, ravagé par la Maladie, alors c'est que quelque chose avait merdé dans la guérison de ce Crocodile. Les Crocodiles sobres depuis des décennies vivent dans une galaxie intérieure totalement différente. L'un de ces anciens explique qu'il possède désormais, en lui, un château spirituel unique dans lequel il vit.

L'attrait sexuel qu'exerce cette nouvelle pensionnaire, Joelle, sur Ken Erdedy ne tient pas seulement à son corps, dont la sensualité est encore renforcée à ses yeux par le pull bleu trop large et taché de café qui en atténue les courbes sans avoir l'outrecuidance de les cacher complètement – la sensualité brute attire Erdedy comme une fenêtre éclairée attire une phalène coquette –, mais encore au voile, qu'il soupçonne de dissimuler quelque bouffissure ou distorsion en horrible contraste avec le charme du corps ; il y a dans cette attirance une sorte de perversité indirecte qui distrait beaucoup Erdedy, l'obligeant à accentuer l'inclinaison de sa tête et à plisser les yeux pour paraître intensément attentif. Il ne se rend pas compte que cela lui donne en fait un air distant et abstrait, comme s'il étudiait la portée

d’un fer 7 sur le rough du dixième trou, un air qui ne traduit pas l’état d’esprit que, selon lui, l’assistance souhaite voir.

La pause-tombola s’achève quand chacun commence à vouloir son propre cendrier. Deux grosses cafetières supplémentaires émergent de la porte de la cuisine près de la table aux livres. Erdedy est probablement le deuxième meilleur agiteur de jambes et de pieds après Geoffrey D. parmi les résidents présents. Joelle v. D. dit maintenant quelque chose de très étrange. L’instant en soi est très étrange, juste à la fin de la pause, un instant que Gately tentera vainement de décrire dans le Registre de sa garde de nuit. Pour la première fois il remarque que la voix de Joelle – fraîche, riche et bizarrement creuse, avec une pointe d’accent méridional et une façon kentuckienne d’avaler les apicales à l’exception du *s* – lui rappelle vaguement quelque chose, alors qu’il est certain de ne l’avoir jamais rencontrée Là-Bas. Elle incline brièvement son voile plan bordé de bleu vers le carrelage du sol (un affreux carrelage couleur de squame, nauséabond, le pire élément de cette grande salle), puis le relève un peu (contrairement à Erdedy, elle est debout, ce qui la met presque à la hauteur de Gately) et dit que ce qui la gêne le plus, c’est d’entendre ces braves types dévastés dire au pupitre qu’ils sont là « N’était la Grâce de Dieu », mais ce n’est pas là que réside l’étrangeté de son propos car, à peine Gately s’avise-t-il d’approuver vigoureusement avec un « C’était pareil pour moi… » pour se lancer dans le laïus standard que les AA de Boston servent aux agnostiques en rappelant que le mot « Dieu » est subjectif, qu’il désigne n’importe quelle « Puissance Supérieure », que cela ressortit simplement au spirituel et pas du tout à un dogme religieux, à peine s’en avise-t-il qu’elle l’interrompt en précisant que ce qui la gêne, *elle*, c’est l’illogisme de cette construction grammaticale parce que « N’était la Grâce de Dieu » est une proposition contrefactuelle qui n’a de sens que si elle introduit un conditionnel, par ex. : « N’était la Grâce de Dieu, je *serais* morte dans la salle de bains de Molly Notkin », que l’emploi de l’indicatif comme dans

« Je suis ici n'était la Grâce de Dieu » est une contradiction interne et que, lorsqu'elle entend ces gens prononcer avec effusion une formule qui n'a littéralement pas de sens, elle a envie d'enfoncer sa tête dans un micro-ondes à l'idée que les Substances l'ont conduite en un lieu où elle est censée adhérer à ce type de discours avec une Foi Aveugle. Gately regarde le rectangle de lin à liseré bleu dont les imperceptibles soulèvements empêchent de deviner les traits dissimulés en dessous, il regarde Joelle sans pouvoir déterminer si elle est sérieuse ou cinglée, ou si elle essaie comme le Dr Geoff Day de dresser des fortifications de déni avec un peu de chiqué intello, et il ne sait pas quoi lui répondre, rien, absolument rien dans sa grosse tête carrée ne lui permet de s'Identifier, de rebondir, de la réconforter ; pendant un moment, la cafétéria de Provident semble figée dans le silence, son cœur se serre comme un bébé qui agrippe les barreaux de son parc, une onde huileuse de panique monte en lui, une panique ancienne et presque oubliée ; l'espace d'une seconde, il a la certitude que, un jour ou l'autre, il recommencera à se défoncer, réintégrera sa cage, parce que pendant cette seconde le voile vierge devant lui paraît un écran sur lequel pourrait être projeté un smiley jaune et noir au sourire insouciant et inquiétant, et il sent les muscles de son visage se relâcher et descendre vers ses genoux ; et l'instant s'éternise, se distend, jusqu'à ce que l'organisateur des tombolas de novembre, Glenn K., caparaçonné de velours écarlate et maquillé, monte au pupitre avec son candélabre dont les bougies ont la même couleur que le lino du sol, empoigne le maillet en plastique pour mettre officiellement fin à la pause et rappelle chacun à l'ordre ou à ce qui passe ici pour de l'ordre, afin de procéder au tirage au sort. Le gars de Watertown à la sobriété moyennement longue qui gagne le Gros Livre l'offre publiquement au nouveau qui le souhaite et Gately est content de voir Bruce Green lever une main épaisse et décide d'interroger plus tard Francis G. le Féroce sur les propositions contrefactuelles et le conditionnel, et le bébé qui est en lui cesse de s'agripper aux barreaux de son parc, et les

rivets de la longue table à laquelle est attaché son siège produisent un furtif bruit de détresse quand il s'assoit et se prépare à la deuxième partie de la réunion, et implore de l'aide, en silence, pour avoir la force d'écouter vraiment ou d'essayer jusqu'à la mort.

Le soleil fait une couronne à la Dame géante de Liberty Island, devant le port de New New York City, qui tient une espèce d'immense album photo sous l'un de ses bras de fer et, de l'autre, brandit un produit. Le produit est remplacé chaque 1er janvier par des hommes courageux équipés de grues et de pitons.

C'est drôle, ce qu'ils trouvent drôle, les auditeurs, aux réunions des AA de Boston. Le type de Principes approfondis invité à prendre la parole ensuite par leur président à la calvitie luisante et en tenue de cow-boy est affreusement, fondamentalement non drôle : c'est visiblement un nouveau qui fait semblant d'être à l'aise comme un vieux de la vieille, voudrait désespérément les amuser, les impressionner. On devine qu'il a souvent été obligé, professionnellement, d'essayer d'impressionner les gens dans des réunions. Il meurt d'envie d'être aimé. Il joue un rôle. Tous les membres du Drapeau blanc s'en aperçoivent. Même les parfaits imbéciles ne sont pas dupes. Ce n'est pas un public ordinaire. Un AA de Boston est très sensible à l'ego. Quand le gars se présente, fait un geste ironique et dit : « Il paraît que j'ai reçu le Don du Désespoir, eh bien je cherche le guichet où je pourrais l'échanger », c'est tellement peu spontané, tellement convenu – et en outre entaché du péché subtil mais capital qui consiste à déprécier le Programme plutôt que le Moi – que seuls s'entendent quelques pouffements polis. Les gens bougent sur leur siège, légèrement mais significativement mal à l'aise. Le pire châtiment que Gately ait vu infliger à un orateur d'Engagement est la gêne ressentie par le public hôte. Les orateurs habitués à anticiper ce

qu’un public attend d’eux et à le lui fournir découvrent rapidement qu’il en va autrement ici, que ce public particulier ne veut pas qu’on lui serve ce qu’une tierce personne pense qu’il désire. C’est encore une de ces énigmes sur lesquelles Gately a brûlé son carburant cérébral. C’est en brûlant son carburant pour tenter de démêler ce genre de casse-tête qu’on finit par se sentir bien chez les AA de Boston. Parce que, littéralement, ça n’a pas de sens. Près de deux cents personnes qui châtient quelqu’un en ressentant de la gêne pour lui, qui le tuent en mourant par empathie avec lui, pour lui, là sur l’estrade. Les applaudissements saluant la conclusion de son speech marquent la fin d’une tension, comme un poing serré qui se relâche, les cris de « Continue à Venir ! » sont si sincères qu’ils en paraissent douloureux.

Mais maintenant, contraste également paradoxal, regardez l’orateur de Principes approfondis suivant – ce grand bonhomme dégingandé, affreusement nouveau lui aussi, ce pauvre gars complètement et visiblement à bout de nerfs qui s’avance en chancelant, le visage luisant de sueur, ce gars au discours hésitant et farci de coq-à-l’âne –, écoutez-le parler avec abattement et désolation des difficultés qu’il a eues à conserver son boulot Là-Bas quand ses gueules de bois matinales, de plus en plus handicapantes, le rendaient aphasique au point que, tout tremblant, il n’arrivait plus à faire face aux clients venus frapper à la porte de son bureau – il était, de 08 h 00 à 16 h 00, responsable du bureau des réclamations du grand magasin Filene…

« Ce que j’ai fait finalement, bon Dieu je sais pas où j’ai pêché une idée aussi idiote, j’ai apporté un marteau de chez moi, je l’ai apporté, je l’ai mis sous ma table, par terre, et quand on frappait à la porte… je… comment dire… je *plongeais* au sol, j’empoignais le marteau et je me mettais à cogner sur un pied de la table, mais fort hein, bang bang bang, comme si je réparais un truc. Et s’ils ouvraient quand même la porte et entraient ou venaient m’engueuler parce que j’ouvrais pas, je restais planqué à cogner comme un dingue en criant que j’en avais pour un moment, un petit

moment, réparation d’urgence, qu’ils patientent. Vous pouvez imaginer ce que ça me faisait, tous ces coups de marteau, voyez, là-dessous, avec ma gueule de bois du matin. Je restais planqué et je cognais, je cognais avec le marteau jusqu’à ce qu’ils en aient marre et qu’ils s’en aillent, je reluquais par en dessous pour voir quand ils partaient, je voyais leurs pieds depuis ma cachette. »

… Écoutez-le raconter que ce système planque-martèlement a fonctionné, incroyablement, pendant presque toute sa dernière année de beuverie, qui s’est achevé peu après la fête du Travail, quand un plaignant vindicatif est parvenu à porter réclamation contre le bureau des réclamations – les Drapeaux blancs s’esclaffent en chœur, tous enchantés et amusés, les Crocodiles retirent leur cigare de leur bouche, poussent de gros rires asthmatiques, tapent des pieds, montrent d’effrayantes dents, chacun s’Identifie avec un plaisir sonore. Et cela bien que, comme le montre clairement la confusion de l’orateur devant leur hilarité, l’histoire ne soit pas drôle du tout : c’est la stricte vérité.

Car, Gately le sait à présent, il faut que ce soit vrai, c’est ça, le truc. Il s’efforce d’entendre vraiment les orateurs – il a gardé l’habitude, acquise en tant que résident d’Ennet, de s’asseoir tout devant, à portée de vue de la dentition et des pores, sans aucune tête ou autre obstruction entre lui et l’estrade afin que son champ de vision soit accaparé par l’orateur, ce qui l’aide à mieux écouter –, de se concentrer sur la réception du Message au lieu de se remémorer ce moment étrange et sombre de terreur aphasique avec cette pseudo-intellectuelle voilée et probablement empêtrée dans une sorte de Déni complexe, ou de ressentir l’horreur du lieu sans doute lugubre d’où vient cette voix douce, mate et vaguement sudiste qu’il a le sentiment de connaître. Le truc, c’est que la vérité doit parler, ici et maintenant. Il ne s’agit pas de faire un numéro pour plaire à l’auditoire, ici, il s’agit de dire la vérité, sans biaiser, sans se barricader. Et sans la moindre ironie. Un ironiste dans une réunion des AA de Boston est une sorcière dans une église. C’est

une zone sans ironie. Pas de fausse sincérité fourbe, manipulatrice. La sincérité intéressée est quelque chose que ces gens dévastés connaissent et redoutent, ils n'ont pas oublié qu'ils s'étaient eux-mêmes entourés de barricades en toc, faites de sincérité affectée et d'ironie, pour tenir le coup Là-Bas, sous l'omniprésente bouteille en néon.

Cela ne signifie pas pour autant qu'on vous interdise tout blabla creux et hypocrite. Assez paradoxalement. On continue à encourager les nouveaux Drapeaux blancs désespérés à invoquer ou à répéter par cœur des slogans qu'ils ne comprennent pas encore ou auxquels ils ne croient pas encore – par ex. « Ne pas confondre vitesse et précipitation ! » ou « Tournez la page ! » ou « Un jour à la fois ! ». On appelle ça « Faire semblant jusqu'à ce que ce soit sincère », un slogan souvent invoqué lui-même. Quiconque prend la parole publiquement dans le cadre d'un Engagement commence par dire qu'il est toujours alcoolique, qu'il le croie ou non ; puis chacun se déclare Reconnaissant d'être aujourd'hui sobre, heureux d'être Actif et Engagé avec son Groupe, même s'il n'est ni reconnaissant ni heureux. On vous incite à répéter ce genre de choses jusqu'à ce que vous y croyiez, et si vous demandez à un gars sobre depuis un bail combien de temps vous allez devoir traîner vos guêtres dans ces foutues réunions, il vous répondra, avec ce sourire exaspérant : jusqu'à ce que tu commences à avoir *envie* d'y venir. Il y a, par certains côtés, un aspect secte ou lavage de cerveau dans le Programme des AA (le terme *Programme* en soi est déjà inquiétant pour ceux qui craignent le lavage de cerveau) et Gately ne cherche pas à éluder la question avec ses nouveaux résidents. Mais il calme le jeu et leur dit que, à la fin de sa carrière de drogué et de voleur, il a estimé que son cerveau avait besoin d'un bon nettoyage et essorage. Il dit qu'il a carrément tendu son cerveau à Pat Montesian et Gene M. pour qu'ils le lavent. Mais il ajoute qu'aujourd'hui il considère le Programme davantage comme une déprogrammation que comme un lavage, compte tenu du travail psychique que l'Araignée de la Maladie a effectué auparavant. Le progrès le plus

marquant de Gately dans sa conversion à la sobriété, outre qu'il ne se carapate plus nuitamment avec le bien d'autrui, est qu'il essaie désormais de parler avec sincérité à tout moment ou presque, sans se demander ce que l'auditeur pensera de ses paroles. C'est plus dur qu'il n'y paraît. Mais c'est aussi pourquoi, dans les Engagements, quand il sue sur l'estrade comme seul peut suer un balèze, il répète toujours qu'il est Chanceux d'être sobre aujourd'hui plutôt que Reconnaissant, le premier qualificatif étant vérifiable chaque jour contrairement au second, moins évident, en partie parce qu'il est sidéré que ça fonctionne, en partie parce que sa vie passée lui inspire souvent de la honte, le déprime parce qu'il en a gâché plus de la moitié, lui fait craindre que les Substances ne lui aient infligé des lésions cérébrales permanentes ou un handicap mental, d'autant que, depuis qu'il est sobre, il ne sait plus où il va, ne sait plus ce qu'il est censé faire, ne sait plus rien du tout sinon qu'il n'a pas envie de retourner Là-Bas de sitôt, derrière des barreaux. Francis G. le Féroce aime lui donner une bourrade sur l'épaule en lui disant qu'il est ici à sa place.

Il sait aussi néanmoins que l'attribution causale, comme l'ironie, est mortelle en termes d'Engagement. Les veines temporales des Crocodiles se mettront à saillir et à palpiter d'irritation si vous tentez d'attribuer telle ou telle cause à votre Maladie, tous ceux qui ont quelques années de sobriété derrière eux pâliront et bougeront sur leur siège. Voyez par exemple le malaise du public Drapeau blanc quand la fille de Principes approfondis, maigre, au visage dur, qui prend la parole ensuite explique qu'elle est devenue une junkie à huit doses par jour *parce que*, à seize ans, elle a dû être strip-teaseuse et semi-pute dans le tristement célèbre Naked I Club sur la Route 1 (plusieurs yeux masculins semblent la reconnaître soudain, balayent langoureusement son corps du nord au sud, malgré eux, par automatisme, et Gately remarque que les tremblements de Joelle V. font vibrer les cendriers sur la table), que si elle a fait ça à seize ans, c'est *parce qu'*elle a dû fuir sa famille adoptive de Saugus, Massachusetts, et que si elle

a fui, c'est *parce que*… – ici l'on devine qu'une partie du malaise de l'assistance vient de ce que l'étiologie risque d'être un long discours accablant et tortueux, cette fille n'ayant pas encore appris à En Venir au Fait – … parce que, eh bien, parce qu'elle a été adoptée, que ses parents adoptifs avaient déjà une fille biologique, que cette fille biologique était paralysée de naissance, attardée, catatonique, que la mère de famille était – comme le dira plus tard Joelle V. à Gately – cinglée comme une Écrevisse, en Déni total devant la vie végétative de sa fille, qu'elle considérait ce légume comme un membre valide du phylum des cordés, insistait pour que le père et la fille adoptive traitent Ça comme un être normal et sain, obligeait la fille adoptive à partager sa chambre avec Ça, à emmener Ça avec elle dans des soirées pyjama (l'oratrice emploie le terme *Ça* pour désigner la sœur invertébrée et, en vérité, n'a pas dit « emmener Ça avec elle » mais « traîner Ça », détail que Gately a la sagesse de ne pas relever) et même à l'école, même au softball, chez le coiffeur, en camp de vacances, etc., bref à traîner Ça un peu partout comme un sac, baveux et incontinent sous les exquis atours à la mode achetés par la mère, spécialement modifiés pour son atrophie, et les cosmétiques Lancôme haut de gamme qui faisaient un effet *criard*, le blanc de ses yeux ressortant sur un visage dégoulinant de fluides buccaux et autres, produisant d'innommables gargouillis, pâle, moite, inerte ; puis, quand la fille adoptive qui parle maintenant a eu 15 ans, la mère frappadingue et furieusement catholique a annoncé que, oui, bon, d'accord, puisqu'elle avait 15 ans, elle pouvait sortir avec des garçons mais à la seule condition que Ça l'accompagne, autrement dit que tous ses rendez-vous se transforment en doubles rendez-vous avec Ça et l'éventuel sous-mammifère que l'oratrice aurait pu dégotter pour Ça ; et tout à l'avenant et ainsi de suite ; et que le cauchemar de la continuelle ubiquité de cette sale chose pâle dans sa jeune vie suffisait à causer et donc à expliquer l'addiction ultérieure de l'oratrice, pense-t-elle, d'autant plus qu'il s'avéra que le tranquille et souriant patriarche de la famille adoptive, qui travaillait

de 09 h 00 à 21 h 00 dans la compagnie d'assurances Aetna, que ce joyeux et souriant père adoptif faisait passer la mère frappadingue pour une colonne dorique de stabilité par comparaison, car il y avait dans la totale malléabilité paralytique et l'inaptitude catatonique de la fille biologique incapable de produire autre chose que des gargouillis certaines possibilités dont le père souriant avait tiré un avantage parfaitement pervers que l'oratrice n'ose expliciter publiquement, même après trente et un mois de sobriété chez les AA, étant encore rétroactivement Blessée et Souffrante ; et donc, pour cette raison, elle a dû finalement s'enfuir de son foyer d'adoption de Saugus pour faire du strip-tease au Naked I et devenir une droguée enragée, non pas, comme c'est si souvent le cas, parce qu'elle avait subi des attouchements incestueux mais parce qu'elle avait été forcée de partager sa chambre avec une invertébrée baveuse qui, à quatorze ans, avait été incestueusement tripotée chaque nuit par un souriant père biologique, assureur de son état, qui – l'oratrice s'interrompt pour se ressaisir – aimait s'imaginer que Ça était Raquel Welch, bombe sexuelle du celluloïd au temps de la splendeur glandulaire du père, et allait même jusqu'à appeler Ça « RAQUEL ! » dans les moments d'extase incestueuse ; et que, en Nouvelle-Angleterre, l'été où elle a eu 15 ans, quand elle a commencé à traîner Ça dans des doubles rendez-vous, puis à ramener Ça avant 23 h 00 à la maison afin que Ça ait largement le temps d'être incestueusement carambolé, sachant que cet été-là le tranquille père adoptif souriant avait acheté ou dégotté quelque part un masque intégral de Raquel Welch en caoutchouc souple, avec cheveux, venait la nuit, dans le noir, soulever la tête molle et inerte de Ça, lui enfilait le masque non sans mal en ajustant les trous correspondants pour que Ça puisse respirer, besognait Ça à sa guise jusqu'au dernier degré, criait *« RAQUEL ! »* puis se retirait et quittait la chambre sombre, souriant, repu et souvent en laissant le masque, soit par oubli, soit par négligence, car il se désintéressait tout autant (N'était la Grâce de Dieu, dans un sens) de la forme malingre lovée en position fœtale

de la fille adoptive, immobile dans le noir sur le lit d'à côté, qui faisait semblant de dormir, en silence, respirant à peine, avec son visage dur et meurtri de préaddiction tourné vers le mur, dans le lit voisin de la même chambre, son lit, celui qui n'avait pas de barreaux amovibles type hôpital… Le public prend sa tête collective dans ses mains, cette fois par empathie partielle seulement, quand l'oratrice spécifie qu'elle a été de facto émotionnellement *forcée* de fuir, de se foutre à poil et de se jeter tête baissée dans la sombre anesthésie mentale de l'addiction active dans une tentative dysfonctionnelle de se remettre psychologiquement d'une nuit particulière, profondément effrayante, d'horreur abominable, l'horreur indescriptible du regard de Ça, la fille biologique, quand elle a levé les yeux vers elle, l'oratrice, une dernière fois particulière en cette occasion particulière entre tant d'autres où l'oratrice a dû sortir de son lit après le passage du père et s'approcher du lit de Ça, se pencher par-dessus les barreaux métalliques froids, retirer le masque en caoutchouc de Raquel Welch et le ranger dans un tiroir de la table de nuit sous les revues cathos *Ramparts* et *Commonweal*, après avoir soigneusement joint les jambes écartées de Ça et rabattu dessus sa nuisette de haute couture diversement tachée, toutes choses qu'elle faisait quand le père ne s'en donnait pas la peine, la nuit, pour que la mère adoptive timbrée ne trouve pas Ça au petit matin avec un masque en caoutchouc de Raquel Welch, la nuisette retroussée, les jambes ouvertes, ne fasse pas le rapprochement et ne voie pas voler en éclats son profond Déni de la raison pour laquelle le père adoptif arpentait la maison en silence avec un sourire salace, ne pique pas une crise qui contraindrait le père de l'invertébrée catatonique à cesser ses saloperies – parce que, supposait l'oratrice, s'il arrêtait de tripoter Ça, point n'était besoin d'être une Sally Jessy Raphael[II] avec un master en sciences sociales pour deviner qui eût été promue au rang de Raquel Welch dans le lit d'à côté. Le silencieux père adoptif souriant n'a jamais commenté les petits rangements post-incestueux de la fille adoptive. C'est le genre de

complicité perverse tacite qui caractérise les familles fortement dysfonctionnelles, explique l'oratrice, qui se déclare également fière d'appartenir à une Confrérie 12-Étapes dissidente, un truc pour enfants-adultes appelé « Survivants blessés, souffrants, inadéquatement élevés mais toujours en voie de guérison[III] ». Seulement, dit-elle, cette nuit particulière, peu après son seizième anniversaire, quand le père a quitté la chambre en négligeant une fois de plus de retirer le masque de Ça et qu'elle a dû, elle, l'oratrice, tout ranger discrètement dans le noir, cette nuit-là il y a eu un problème avec les longues tresses auburn du masque de Raquel Welch qui s'étaient empêtrées dans les mèches semi-vivantes de la coiffure artistement crêpée de Ça, si bien que la fille adoptive a dû allumer les ampoules périphériques du miroir de Ça sur sa coiffeuse afin de démêler la perruque de Raquel Welch, que, ayant enfin pu extirper le masque, elle a regardé pour la première fois, à la lueur des lampes, le visage paralytique postcarambolage et que l'expression qu'elle y a vue suffisait assurément à inciter toute personne dotée d'un système ambulatoire opérationnel[140] à se calter fissa du foyer adoptif dysfonctionnel, et de toute la communauté de Saugus, Massachusetts, pour filer, effrayée, sans domicile et aiguillonnée par d'obscures forces psychiques, vers l'antre infâme de débauche et d'addiction éclairé au néon sur la Route 1 et tenter d'oublier, de rasare la tabula, de se vider la mémoire, de l'engourdir à coups d'opiacés. La voix chevrotante, elle accepte le mouchoir-bandana que lui tend le président, se mouche, une narine après l'autre, et dit qu'elle revoit encore Ça : son expression : à la lueur des lampes, seul le blanc de ses yeux était visible, et même si sa catatonie et sa paralysie empêchaient les muscles péribuccaux de sa face affreusement rougie de se contracter pour former une physionomie humaine convenue, néanmoins une couche hideusement mobile et expressive située dans les régions moites en dessous de la couche faciale et expressive des vraies personnes, une couche de crispation lente qui lui était propre, est parvenue à se contracter, plus ou moins, pour donner

à ses traits en fromage blanc cet aspect pincé, hébété, de la concentration neurologique qui marque l'extase charnelle au-delà de tout sourire ou soupir. Son visage avait un air post-coïtal à la manière dont on pourrait imaginer l'air post-coïtal des vacuoles et optica d'un protozoaire après qu'il a frissonné et déchargé sa semence monocellulaire dans les eaux froides d'une mer très ancienne. Son expression faciale était, en un mot, dit l'oratrice, innommable, inoubliable, sinistre, horrible, terrifiante. C'était exactement la même expression que celle de la dame en robe de pierre sur la photo sans titre d'une statue catholique accrochée (la photo) dans le salon du foyer dysfonctionnel juste au-dessus du guéridon en teck où la mère dysfonctionnelle rangeait son chapelet, son livre d'Heures et son missel, cette photo d'une statue de femme dont le vêtement minéral légèrement retroussé et froncé évoquait une lascivité divinement sensuelle, une femme étendue sur un roc brut, la robe retroussée, donc, un pied de pierre ballant de côté, les jambes écartées, avec sur ses cuisses ouvertes un angelot de type chérubin au ricanement totalement psychotique qui pointait une flèche vers un mamelon froid caché sous la robe, le visage de la femme renversé en arrière et frappé de cette même hébétude protozoairienne, exactement, au-delà du plaisir ou de la douleur. La mère adoptive cinglée s'agenouillait quotidiennement devant cette photo, dans une posture de recueillement religieux, exigeait aussi quotidiennement que Ça soit soulevé, par la fille adoptive, de sa chaise roulante jamais mentionnée, maintenu par les aisselles puis agenouillé dans une posture dévote approximativement semblable et, pendant que Ça gargouillait, que Ça dodelinait de la tête, l'oratrice observait la photo avec une répulsion sans nom, chaque matin, en supportant le poids mort de cette caboche dont le menton retombait sans cesse sur la poitrine, et voilà que maintenant, à la lueur des lampes de la coiffeuse, elle était obligée de regarder cette même expression, exactement, sur la figure d'une catatonique victime d'un inceste, une expression où se mêlaient révérence et concupiscence sur une figure liée par des cheveux

morts à la représentation en caoutchouc flasque et affaissé du visage morne d'une ancienne bombe sexuelle. Bref, en un mot comme en cent (dit l'oratrice, sans chercher à être drôle pour autant que les Drapeaux blancs puissent en juger), la fille adoptive, traumatisée par l'effroi, avait décampé dare-dare de la chambre et du domicile adoptif pour se lancer dans la sinistre nuit des fugues adolescentes de North Shore, se foutre à poil, se prostituer quasiment et se faire des intraveineuses jusqu'à atteindre cette fameuse croisée des chemins de l'addiction dans le seul espoir d'Oublier. Voilà la cause, dit-elle ; voilà ce dont elle tente de guérir, Un jour à la fois, voilà pourquoi elle se félicite d'être ici avec son Groupe aujourd'hui, sobre et courageusement réminiscente, et pourquoi les nouveaux venus doivent absolument Continuer à Venir… Pendant qu'elle énonce ce qu'elle considère comme la vérité étiologique, alors même que son monologue paraît sincère, sans affectation et mérite au moins un B+ sur l'échelle de la lucidité des histoires de AA, les auditeurs se détournent, se prennent la tête, bougent, expriment une détresse empathique devant l'invitation implicite contenue dans le récit à compatir avec la pauvrette, dont le ton d'autoapitoiement est moins alarmant par lui-même (quoique nombre de Drapeaux blancs, Gately le sait, aient vécu des enfances qui font ressembler celle de cette fille à une journée dans un parc d'attractions des Poconos) que par l'explication qu'il sous-tend, l'évocation d'une *Cause* extérieure qui peut, dans l'esprit de l'addict, se transformer insidieusement en *Excuse* alors que l'attribution causale, chez les AA de Boston, est crainte, bannie, punie par une détresse emphatique. Le *Pourquoi* de la Maladie est un labyrinthe que les AA sont fortement incités à boycotter parce qu'il est habité par les minotaures jumeaux du *Pourquoi moi ?* et du *Pourquoi pas ?*, c'est-à-dire l'Autoapitoiement et le Déni, les deux aides de camp les plus redoutés de l'Adjudant à tête de smiley. L'« Ici » des AA de Boston qui protège contre un retour « Là-Bas » ne consiste pas à expliquer la cause de votre Maladie. Il s'agit d'une simplissime recette pratique pour vous aider à

vous rappeler jour après jour que vous êtes Malade, que vous devez, jour après jour, soigner la Maladie, éloigner suffisamment le fantôme tentateur pour qu'il ne vous appâte pas, ne vous prenne pas au lasso et ne vous ramène pas Là-Bas où il bouffera votre cœur tout cru et (si vous avez de la chance) vous réglera définitivement votre compte. Alors les pourquoi et les donc sont interdits. En d'autres termes, réfléchissez avant d'entrer. Bien qu'il ne puisse pas être imposé conventionnellement, cet axiome élémentaire des AA de Boston s'apparente à un autoritarisme classique, pour ne pas dire protofasciste. Un ironiste, qui est retourné Là-Bas et a confié ses maigres effets au personnel afin qu'on les emballe et les case dans le grenier d'Ennet House, pendant l'Année de la compresse médicale Tucks, a gravé pour l'éternité son tribut à la Première directive des AA avec un canif à manche en bois de rose sur la lunette en plastique des W.-C. de la chambre 5-Hommes :

Ne demande pas POURQUOI
Si tu ne veux pas MOURIR
Fais ce qu'on te DIT
Si tu veux vivre VIEUX [141]

I. Ecclésiastique qui apparaissait dans des émissions de télévision pour enfants.

II. Présentatrice d'un talk-show.

III. En anglais « *Wounded, Hurting, Inadequately Nurtured but Ever-Recovering Survivors* » donne l'acronyme WHINERS, qui signifie « pleurnichards ».

OceanofPDF.com

30 AVRIL / 1ER MAI ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

La chorégraphie d’interface s’était stabilisée sous la forme d’un Steeply fumant, bras nus croisés, allant et venant lentement sur la pointe de ses chaussures à hauts talons, à côté d’un Marathe légèrement voûté dans son fauteuil métallique, les épaules arrondies, la tête un peu penchée en avant dans une position élaborée qui lui permettait de somnoler tout en écoutant chaque détail d’une conversation et en restant vaguement vigilant. Il (Marathe) avait remonté son plaid sur sa poitrine. Il faisait de plus en plus frais sur le promontoire, à cette altitude. Ils sentaient les vestiges de la canicule du désert états-unien de Sonora s’élever alentour vers un carré de ciel pailleté d’étoiles au-dessus d’eux. La chemise que Marathe portait sous son blouson n’était pas de type hawaïen.

Marathe ne savait toujours pas très bien, à ce moment-là, ce que Hugh Steeply du B.S.S.E.U. désirait apprendre de lui exactement, ou vérifier, par le biais de sa trahison. Vers minuit Steeply l’avait informé qu’il était parti en Congé Marital après son récent divorce et qu’il avait désormais repris

ses activités, avec de faux seins et une carte de presse féminine, consistant à entretenir des liens avec les parents et les proches du soi-disant cinéaste auteur du Divertissement. Marathe s'était gentiment gaussé du manque d'originalité de sa couverture professionnelle, puis, beaucoup moins gentiment, de son nom d'emprunt, exprimant des doutes amusés quant à l'efficacité de cette tronche électrolysée pour lancer ne fût-ce qu'un seul vaisseau achéen.

Il y avait eu cette première nuit d'hiver brutale, au début de l'ère chrono-sponsorisée ONANite, peu après la dissémination InterLace de *L'homme qui commença à soupçonner qu'il était fait de verre*, quand Soi-Même, sortant du sauna, était venu trouver Lyle complètement sonné et déprimé par les articles de ces enfoirés de critiques d'avant-garde qui avaient écrit que, même dans ses films publicitaires, le talon d'Achille d'Incandenza était l'intrigue, qu'il n'y avait jamais chez lui aucune intrigue intéressante, aucune action dramatique susceptible de captiver et de soutenir l'attention[142]. Mario et Mlle Joelle van Dyne sont probablement les seuls à savoir que Drame Trouvé[143] et anticonfluentialisme naquirent cette nuit-là avec Lyle.

Ce n'est pas pour autant que les AA de Boston rejettent l'idée de responsabilité. Cause : non. Responsabilité : oui. Il semble que tout dépende de la direction dans laquelle pointe la flèche de la responsabilité. La strip-teaseuse adoptée au visage dur s'est présentée comme le résultat d'une Cause extérieure. À présent la flèche pointe vers la dernière et peut-être meilleure oratrice de Principes approfondis de la soirée, une autre nouvelle venue, une fille rose et ronde sans aucun cil et avec des dents gâtées par le crack, qui monte sur l'estrade et raconte, avec cette façon sud-bostonienne d'avaler les *r*, qu'elle est tombée enceinte à vingt ans et a continué à fumer

des eightballs de crack comme une dingue tout en sachant que c'était mauvais pour le bébé et malgré sa volonté d'arrêter. Elle dit que la poche des eaux s'est rompue et que les contractions ont commencé à une heure tardive de la nuit dans sa chambre d'hôtel subventionnée en plein milieu d'un eightball qu'elle s'était procuré au prix de passes incroyablement sordides et dégradantes toute la soirée ; elle faisait ce qu'il fallait pour se défoncer, dit-elle, même pendant sa grossesse, dit-elle ; et elle dit que, même quand les douleurs des contractions sont devenues insupportables, elle a été incapable de renoncer à sa pipe de crack pour se rendre à la maternité gratuite, qu'elle est restée assise par terre à s'enchnoufer pendant tout le travail (le voile de cette nouvelle, Joelle, se soulève au rythme de sa respiration, remarque Gately, comme pendant la description de l'orgasme de la statue sur l'image pieuse chez la mère catholique dysfonctionnelle de la catatonique) ; et qu'elle a fini par accoucher d'un bébé mort-né, seule, comme une vache, sur la carpette de sa piaule, sans cesser de remplir compulsivement sa pipe de verre et de tirer dessus ; que le bébé est sorti tout sec et dur comme une crotte de constipé, sans humidité protectrice ni placenta, minuscule, sec, fripé, couleur de thé trop infusé, et mort et sans visage, n'ayant développé ni yeux, ni narines in utero, juste un petit trait d'union sans lèvres en guise de bouche, des membres difformes et arachnodactyles, avec des palmes reptiliennes translucides entre ses doigts mucronés ; la bouche de l'oratrice est un arc tremblant d'affliction ; son bébé avait été empoisonné avant d'avoir un visage ou de pouvoir faire des choix personnels, et il serait mort de Manque dans l'incubateur en Pyrex de la clinique s'il était né vivant de toute façon, elle en est sûre, tellement elle s'était défoncée pendant cette année de grossesse ; puis, quand le eightball a été consumé, c'est le tamis et la boule en paille de fer de la pipe elle-même qu'elle a fumés, puis le filtre en tissu jusqu'à ce qu'il soit réduit en cendres, ainsi que les fibloches qu'elle avait glanées sur la carpette et fumées aussi, bien sûr, puis elle est tombée dans les pommes, toujours reliée à l'enfant

mort par le cordon ombilical ; et quand elle est revenue à elle dans la lumière impitoyable de midi le lendemain, quand elle a vu ce qui pendait de ses entrailles vides par un cordon fripé, elle a senti la pointe acérée de la flèche de la responsabilité, et en contemplant au jour le bébé mort-né, fané, sans visage, elle a été submergée par une vague de chagrin et de haine de soi si puissante qu'elle a érigé des fortifications de Déni noir, complet, de Déni total. Elle a pris le petit mort dans ses bras, l'a bercé comme s'il avait été vivant et s'est mise à l'emporter partout avec elle, car dans son esprit les mères dévouées emportaient leurs bébés partout avec elles, petit cadavre sans tête, entièrement voilé et caché dans la couverture rose qu'elle avait achetée au rayon layette de Woolworth à son septième mois de grossesse, et elle a aussi gardé le cordon intact jusqu'à ce que le bout qu'elle avait en elle tombe, pende et sente, elle a emporté l'enfant mort partout, même quand elle faisait des passes, parce que, mère célibataire ou pas, elle avait toujours envie de se défoncer et faisait ce qu'il fallait pour ça, alors elle trimballait l'enfant emmailloté de rose dans ses bras d'une rue à l'autre, en minishort de velours fuchsia et débardeur et hauts talons verts, en tapinant, jusqu'à ce que s'impose l'évidence, tandis qu'elle faisait le tour de son secteur – c'était en août –, disons l'évidence criante que le poupon dans le cocon souillé de sa couverture n'était pas biologiquement viable, les piétons des rues de South Boston pâlissaient et s'écartaient au passage de cette fille couverte de vergetures, aux dents marronnasses, sans cils (elle les avait perdus dans un accident de Substance, les risques d'incendie et de dysplasie dentaire étant inhérents à la consommation de crack) et cependant calme comme un fantôme, indifférente au désastre olfactif qu'elle répandait dans les rues étouffantes, et son business d'août s'est effondré brutalement, de façon compréhensible, et le bruit a couru qu'un grave problème de Déni l'accompagnait, ses copines junkies des rues de South Boston sont venues à elle avec des remontrances sans *r* ni méchanceté, des mouchoirs parfumés, des mains gentiment intrusives, ont tenté de la raisonner, mais elle n'a rien

voulu savoir, elle a protégé son enfant, s'est accrochée à lui – il était pratiquement collé à elle maintenant, les seules mains ne pouvaient les séparer –, elle a marché dans les rues, exclue, sans micheton, fauchée, en proie aux premiers affres du Sevrage, avec le reste du cordon de l'enfant mort qui pendait d'un pli rebelle de la couverture de Woolworth à présent atrocement ballonnée et croûtée : question Déni, cette fille jouait assurément en Ligue 1 ; mais finalement un flic pâle et chancelant, constatant un cas d'hystérie olfactive, a alerté le redoutable Département des Services sociaux de Commonwealth – dans la salle, Gately voit des mères alcooliques se signer et frémir à la simple évocation du D.S.S., le pire cauchemar de tout parent toxico, le D.S.S., avec ses multiples définitions juridiques absconses de la Négligence et son bélier à tête de tungstène pour défoncer les portes d'appartement à triple serrure, Gately voit dans une fenêtre sombre le reflet d'une de ces mères, assise avec les AA de Brighton en compagnie de ses deux petites filles qu'elle a amenées à la réunion, il voit cette mère serrer instinctivement ses enfants contre sa poitrine, une tête par sein, et l'une des deux gigote en repliant les genoux comme si elle avait envie d'aller sur le pot – et dès que le D.S.S. a été sur le coup, un bataillon d'assistantes sociales froidement efficaces, diplômées de Wellesley, armées de tablettes à clip et vêtues d'effrayants tailleurs Chanel noirs, s'est mis à traquer l'oratrice toxico et son enfant mort sans visage dans les rues de South Boston ; mais, à cette époque, pendant l'affreuse canicule de la fin août, les preuves que l'enfant avait un sérieux problème de bioviabilité commençaient à s'imposer si clairement que même la mère toxico en Déni ne pouvait plus les ignorer ou les nier – la réticence de l'oratrice à les spécifier (sauf pour dire qu'elles impliquaient un problème d'attraction d'insectes) ne fait qu'aggraver les choses pour les empathiques Drapeaux blancs, puisque cela réveille en eux la sombre idée que tous les drogués ont en partage – et qu'elle a fini par s'effondrer, dit-elle, émotionnellement et olfactivement, écrasée par le poids de ces preuves, dans la cour en ciment

de la cité abandonnée de sa propre mère défunte devant L Street Beach, au moment où une équipe du D.S.S. resserrait sa traque, si bien qu'ils se sont fait pincer, elle et l'enfant, et il a fallu commander des solvants spéciaux pour détacher la couverture Woolworth du sein maternel, et les restes contenus dans ladite couverture ont été rassemblés tant bien que mal et rangés dans un cercueil du D.S.S. pas plus grand qu'un coffret de maquillage Mary Kay, dit l'oratrice, à qui une personne munie d'une tablette du D.S.S. a alors expliqué médicalement que l'enfant avait été intoxiqué à mort pendant son développement avant d'atteindre l'état de petit garçon ; et la mère, après une douloureuse extraction de placenta par dilatation et curetage, a ensuite passé quatre mois dans une cellule psychiatrique du Metropolitan State Hospital de Waltham, Massachusetts, pour psychose avec Déni différé, sevrage de cocaïne et haine de soi ; et quand elle est enfin sortie du Met State avec son premier chèque de Sécurité sociale pour invalidité mentale elle s'est aperçue qu'elle n'avait plus d'appétence pour les cailloux ou les poudres mais seulement pour les grandes bouteilles lisses dont l'étiquette mentionnait un degré d'alcool et elle a bu et bu, certaine au fond de son cœur qu'elle ne pourrait jamais s'arrêter ni digérer la vérité, mais elle a fini par la digérer, comme elle le devait, dit-elle, la vérité responsable ; elle a picolé jusqu'au fameux point de non-retour, puis elle a bafouillé au bout d'un combiné téléphonique à 02 h 00 du matin et voilà comment elle s'est retrouvée ici, à essayer de raconter, en s'excusant d'être trop longue, une vérité qu'elle espère digérer complètement, un jour ou l'autre. Afin de pouvoir tenter de vivre. Elle réussit à conclure en leur demandant de prier pour elle sans presque avoir l'air nunuche. Gately tâche de ne pas penser. Il n'y a là ni Cause ni Excuse. C'est simplement ce qui s'est passé. Cette dernière oratrice est vraiment nouvelle, et prête : toutes ses défenses ont été brûlées. Avec sa peau douce et de plus en plus rose, ses yeux plissés, là sur l'estrade, on dirait que c'est elle, le bébé. Les hôtes, les Drapeaux blancs, rendent à cette coquille brûlée

en public le plus bel hommage dont les AA de Boston sont capables : au prix d'un effort conscient ils tentent de retrouver l'usage de leurs paupières pour cligner des yeux tant ils sont occupés à la regarder et à l'écouter, à s'Identifier sans peine. Pas de jugement. Il est clair qu'elle a été assez punie. Et c'est toujours pareil, au fond, Là-Bas. Et le fait que ce fût si bon de l'entendre, si bon que même Tiny Ewell et Kate Gompert et les pires d'entre eux l'ont écoutée sans broncher, en regardant non seulement son visage mais l'intérieur d'elle, oblige Gately à se rappeler une fois de plus que c'est une aventure bien tragique, pour laquelle aucun d'eux n'avait signé.

Il y avait eu quelques libations entre le musculeux gourou du fitness et le grand physicien/cinéaste aux épaules tombantes, qui était souvent dans la salle de musculation jusqu'à pas d'heure, assis sur le range-serviette, Lyle buvant du Coca light sans caféine, Incandenza du Wild Turkey. Mario restait en stand-by, au sens littéral, pour le cas où les glaçons viendraient à manquer ou celui où Soi-Même aurait besoin d'un soutien moral pour se rendre à l'urinoir. Mario somnolait facilement quand la soirée s'étirait, il se réveillait, se rendormait, debout et penché en avant, soutenu par sa barre antivol et son socle en plomb.

James Incandenza était l'un de ces buveurs dont la personnalité change profondément : à jeun, il paraissait calme, équilibré, presque sans affect, mais quand il était soûl, il oscillait d'un extrême à l'autre du spectre émotionnel humain et pouvait s'épancher avec des effusions déraisonnables.

Parfois, tard la nuit, imbibé avec Lyle dans la salle de musculation aux équipements tout neufs d'E.T.A., Incandenza ouvrait son cœur et en déversait le chyme sans égard pour les personnes présentes que cela pouvait toucher ou effrayer. Par ex., une nuit, Mario, penché très en avant sur sa barre antivol, se réveilla en entendant son père dire que, s'il devait donner

une note à son mariage, il lui mettrait un C-. C'était extrêmement déraisonnable, ou ça pouvait l'être, même si Mario, ainsi que Lyle, ont tendance à prendre les informations comme elles viennent.

Lyle, qui de temps en temps devenait pompette lui-même quand les pores de Soi-Même commençaient à suer du bourbon, sortait volontiers du Blake, comprenez William Blake, pendant ces séances nocturnes, et lisait du Blake à Incandenza, mais en prenant les voix de divers personnages de dessin animé, ce que Soi-Même avait fini par considérer comme profond [144].

OceanofPDF.com

○

8 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND *GAUDEAMUS IGITUR*

S’il est étrange que le premier film-cartouche à demi cohérent de Mario Incandenza – un 48 minutes tourné il y a trois étés dans le placard à balais savamment décoré du subdortoir B avec sa Bolex H64 têtière et sa pédale – s’il est étrange que le premier divertissement achevé de Mario ait pour sujet un spectacle de marionnettes – marionnettes pour enfants –, il l’est davantage encore que ce film connaisse un plus grand succès chez les adultes et les adolescents d’E.T.A. que chez les enfants historiquement et lamentablement sous-informés auxquels il était destiné à l’origine. Il est si populaire qu’il est projeté tous les ans, le 8 novembre, Jour de l’Interdépendance continentale, avec un appareil à large faisceau sur un écran vertical dans le réfectoire d’E.T.A. après le dîner. Il fait partie du gala annuel offert en l’honneur du Jour de l’I., ce qui est assez ironique si l’on

songe que le fondateur de l'Académie était marié à une Canadienne, il commence (le film) vers 19 h 30, tout le monde se regroupe dans le réfectoire pour le regarder, et quand Charles Tavis donne son *fiat* festif[145], chacun emploie ses deux mains à manger un en-cas, au lieu de serrer une balle de tennis, durant le spectacle en oubliant complètement les règles diététiques normales d'E.T.A. pendant une heure, et Mme Clarke, la diététicienne qui est en cuisine – c'est une ancienne pâtissière quatre étoiles habituellement reléguée là pour veiller aux substrats protéinés et varier scientifiquement les glucides complexes –, Mme Clarke met sa toque blanche et se laisse aller à des folies glucosées, dans la cuisine rutilante de la maison Ouest. Tous sont censés porter un couvre-chef – Avril Incandenza trône avec le chapeau pointu de sorcière dont elle se coiffe dans ses cours chaque 31 octobre, Pemulis met sa casquette de capitaine ornée d'une tresse navale, le pâle et pommelé Struck arbore une toque avec une espèce d'aigrette vaporeuse, Hal un chapeau noir de pasteur à bord rabattu, etc. etc.[146] – et Mario, en tant que cinéaste et auteur putatif du film à succès, est encouragé à prononcer quelques mots, en l'occurrence neuf :

« Merci à tous, j'espère que ça vous plaira » sont ceux qu'il a dits cette année, pendant que Pemulis derrière lui déposait ostensiblement une cerise au sommet du petit tourbillon de crème fouettée Redi-Whip qu'O. Stice avait aspergé sur sa Bolex H64 têtière, qui compte pour un chapeau, quand la phase dessert avait légèrement dégénéré vers la fin du dîner de gala du Jour de l'I. Ces quelques brèves paroles et les applaudissements sont l'heure de gloire annuelle de Mario à E.T.A., sans qu'on sache s'il l'apprécie ou non – de même en ce qui concerne le film sans titre, qui commence en fait comme l'adaptation pour enfants de *L'ONANade*, un long métrage de quatre heures, parodie politique anticonfluentielle tendancieuse cataloguée depuis longtemps comme une œuvre mineure par les archivistes d'Incandenza. Le film de Mario n'est pas vraiment meilleur que celui de son père ; disons qu'il est différent (et bien sûr beaucoup plus court). Il est

clair qu’un autre membre de la famille Incandenza a prêté une main au moins amanuentique au scénario, mais Mario s’est chargé lui-même de la chorégraphie, a manié les marionnettes presque tout seul – ses petits bras en S et ses doigts falciformes s’adaptent parfaitement à la gaine d’une marionnette politique standard à grosse tête –, et c’est incontestablement sa petite chaussure carrée Hush Puppy qui a actionné la pédale de la H64, la Bolex elle-même étant montée sur l’un des trépieds Husky-VI TL du labo verrouillé au fond du placard suréclairé qui a servi de théâtre, débarrassé des serpillières et seaux grisâtres soigneusement posés de part et d’autre du rideau de scène en velours.

Ann Kittenplan et deux filles plus âgées aux cheveux ras sont assises, bras croisés, avec des feutres à bord roulé identiques. Kittenplan a la main droite bandée. Mary Esther Thode corrige des copies à la dérobée. Rik Dunkel ferme les yeux mais ne dort pas. Quelqu’un a vissé une casquette Red Sox idoine sur le crâne du joueur syrien du circuit Satellite, lequel Syrien est placé parmi les prorecteurs, l’air confus, avec une compresse chauffante sur une épaule, et offre une appréciation polie sur l’authenticité du baklava de Mme C.

Tout le monde est là, le silence n’est rompu que par des bruits de salive et de mastication, une odeur suave émane de la pipe du Coach Schtitt, les lumières ont été confiées à la plus jeune élève d’E.T.A., Tina Echt, coiffée d’un béret géant.

Le film de Mario n’a pas de générique, il débute par une citation en surimpression grossière de style linotypique, extraite du second discours d’investiture du Président Gentle : « Que toutes les nations auxquelles il nous plaît d’en appeler sachent que le passé a été incinéré par une nouvelle génération millénaire d’Américains », avec en arrière-fond un portrait photo d’un personnage reconnaissable entre tous. Il s’agit de Johnny Gentle, Célèbre Crooner. Il s’agit de Johnny Gentle, né Joyner, chanteur de cabaret devenu idole des jeunes puis vedette de série B, qui, pendant deux

décennies, il y a bien longtemps, a été connu sous l'appellation satirique de « l'Homme le plus propre du spectacle » (le gars est un constipé de classe mondiale, du genre Howard Hughes, du genre vraiment grave, du genre qui a une peur paralysante de la contamination à l'air libre, du genre portez-toujours-un-masque-chirurgical-à-microfiltration-ou-obligez-votre-entourage-à-en-porter-un-et-ne-touchez-les-poignées-de-porte-qu'avec-un-mouchoir-bouilli-et-prenez-quatorze-douches-par-jour-mais-attention-seulement-dans-des-cabines-de-marque-Dermalatix-taille-Hypospectral-Flash-qui-vous-brûlent-l'épiderme-en-un-rien-de-temps-et-vous-font-un-cul-de-bébé-stérilisé-à-condition-de-retirer-la-couche-de-cendre-épidermique-avec-un-mouchoir-bouilli), puis qui, dans sa vie publique ultérieure, fut un imprésario stérilement emperruqué et gros bonnet du syndicat du spectacle, promoteur du kitsch style Las Vegas et chef de l'affreuse Guilde des voix de velours, le syndicat des bronzés à chaîne d'or qui infligea ces sept mois terribles de « Silence en direct »[147], le silence scénique total de solidarité avec les grévistes qui envahit les cabarets et les scènes musicales, du Désert à la côte du New Jersey, pendant plus d'un semestre jusqu'à ce que les autorités acceptent de mettre en place une formule compensatoire équitable pour les disques et les CD de type N'oubliez-pas-de-commander-avant-minuit concernant une rétrospective des publicités télévisées du millénaire dernier pour la vente par téléphone. Voilà donc Johnny Gentle, l'homme qui a mis GE / RCA à sa botte. Puis qui, à la charnière du millénaire, en des temps très sombres pour les États-Unis, s'est lancé dans la politique nationale. Les photos que Mario fait défiler en fondu enchaîné représentent Johnny Gentle, Célèbre Crooner, porte-étendard originel du nouveau parti fondateur « États-Unis propres », une coalition annulaire étrange en apparence mais politiquement presciente des patriotes de l'ultradroite partisans de la chasse au daim à l'arme automatique et des ultragauchistes végétariens à queue-de-cheval type Sauvez-la-couche-d'Ozone/la-forêt-vierge/les-baleines/les-chouettes-

tachetées/les-canaux-à-haut-pH, alliance surréaliste des déçus de Rush L. et de Hillary R.C. dont le premier congrès (tenu dans un lieu stérile) fut la risée des médias, du parti marginal plus ou moins inspiré par LaRouche dont le premier slogan a été « Bazardons nos ordures dans l'espace »[148], le P.E.U.P., une espèce de farce post-Perot pendant trois ans jusqu'à sa soudaine victoire aux élections quadriennales – après avoir pris le pouls, d'une main gantée, d'un électorat américain de plus en plus asthmatique, de plus en plus enduit de crème solaire et de plus en plus remonté – à l'issue d'un vote protestataire et réactionnaire qui fit crever de jalousie le mouvement United We Stand America, les larouchiens et les libertariens au nez et à la barbe des démocrates et des républicains, spectateurs passifs comme des partenaires de double croyant chacun que l'autre aura la balle, les deux principaux partis établis qui s'opposaient sur des questions philosophiques dépassées en une époque noire où toutes les décharges étaient pleines, où les vignes donnaient des raisins déjà secs et où parfois, par endroits, la pluie creusait le sol au lieu de l'arroser, une époque postsoviétique et postjihad, rappelez-vous, quand – ce qui était presque pire encore – il n'y avait aucune Menace étrangère réelle, aucune réelle puissance unifiée à haïr ou à craindre, quand les États-Unis se repliaient sur eux-mêmes, sur leur philosophie rassie et leurs infectes décharges puantes avec des spasmes de panique qui, rétrospectivement, ne semblent possibles qu'en un temps de suprématie géopolitique et de silence consécutif à la perte de cette Menace extérieure à haïr ou à craindre. Ce visage immobile sur l'écran d'E.T.A. est celui de Johnny Gentle, héros surprise du Tiers Parti. Johnny Gentle, le premier président états-unien qui ait fait tournoyer son micro en le tenant par le cordon pendant son discours d'investiture. L'inventeur du Bureau des Services sans Spécificité, dont les représentants vêtus de blanc ont exigé que les personnes présentes à l'Investiture se lavent, se masquent, puis trempent leurs pieds dans des pédiluves chlorés comme ceux des piscines publiques. Johnny Gentle, qui arrivait à avoir l'air

présidentiel avec un masque microfiltrant Fukoama, dont l'allocution prônait l'avènement d'une « nation plus dure, plus propre ». Qui promit de nettoyer le gouvernement, de dégraisser, de jeter les ordures, de rincer nos rues chimiquement impures, de dormir très peu tant qu'il n'aurait pas trouvé un moyen de débarrasser la psychosphère américaine des débris déplaisants d'un passé révolu, de restaurer les majestueux fruits ambrés et pourpres d'une culture qu'il s'engageait à expurger des toxiques effluves qui étouffaient nos routes principales, salissaient nos routes secondaires, enlaidissaient nos couchers de soleil, dégueulassaient ces ports dans lesquels mouillaient des barges à ordures équipées de téléviseurs, immobiles et impuissantes parmi d'onduleux nuages de mouettes obèses et de ces dégoûtantes mouches bleues qui prospéraient sur la merde (premier président à dire *merde* en public, la voix tremblante), des barges rouillées qui sillonnaient des côtes mazoutées ou restaient encalminées, puantes et fumantes de CO_2 en attendant l'ouverture de nouvelles décharges et de nouveaux dépotoirs toxiques que tout le monde réclamait partout, sauf devant chez soi. Le Johnny Gentle dont le P.E.U.P. avait été très clair sur le fait que le renouveau américain était essentiellement une affaire esthétique. Le Johnny Gentle qui promettait d'être l'architecte, éventuellement impopulaire, d'une « Amérique immaculée qui balaie devant sa porte ». D'une nation neuve désireuse d'être Numero Uno, de l'ancien Gendarme du Monde qui prenait maintenant sa retraite, nettoyait à sec et à fond son uniforme bleu pour l'emballer dans des sacs en plastique de pressing à triple épaisseur, raccrochait ses menottes pour se goberger à la maison, ratisser sa pelouse, dépoussiérer derrière son réfrigérateur et faire sauter ses enfants sortant du bain sur les genoux de son pantalon civil bien repassé. Un Gentle derrière qui un diorama du Lincoln du Lincoln Memorial souriait benoîtement. Un Johnny Gentle qui annonçait la couleur d'emblée, à savoir qu'il « n'était pas venu participer à un concours de popularité » (les marionnettes en bâton de sucette et feutre du public de l'Allocution

affichant alors une mine intriguée par-dessus leurs masques verts de chirurgien). Un président J. G., le C. C., qui affirmait n'être pas là pour nous demander de faire des choix difficiles parce qu'il allait les faire pour nous. Qui nous demandait de rester sagement assis et d'admirer le spectacle. Qui accueillait les tonitruants applaudissements des militants P.E.U.P. en treillis et poncho/sandales avec l'élégance blasée d'un vrai pro. Qui avait des cheveux noirs, des pattes grisonnantes, tout comme sa marionnette à grosse tête, et un bronzage genre brique patinée comme seuls peuvent en avoir ceux qui, soit n'ont pas de domicile, soit ont un domicile avec une cabine de douche stérilisante Dermalatix Hypospectral personnelle. Qui déclarait que ni l'augmentation des recettes fiscales ni la diminution des dépenses publiques ne permettaient d'entrer dans une nouvelle ère millénaire (ici encore, mines intriguées dans le public, ce que Mario représente par des pivotements de ses marionnettes, qui se regardent tour à tour). Qui évoquait des Sources de Revenu innovantes, opulentes, disponibles et inexploitées, que ses prédécesseurs n'avaient pas vues à cause des arbres (?). Qui se préparait à dégraisser le mammouth avec un gros couteau. Le Johnny Gentle qui insista particulièrement – à la fois comme une prière et comme une promesse – sur la nécessité de mettre fin aux factions atomisées d'Américains qui s'accusaient mutuellement d'être responsables de nos terribles [149] problèmes internes. Ici, hochements de tête et sourires simultanés des marionnettes aux riches masques verts et des marionnettes SDF en haillons, godasses dépareillées et masques chirurgicaux râpés, toutes confectionnées en classe de travaux manuels par les cinquièmes et quatrièmes d'E.T.A., sous la supervision de Mme Heath, avec des bâtons d'allumette ou de sucette, du feutre de billard, des gommettes pour les yeux et des rognures d'ongles vernis pour les mines souriantes/renfrognées sous les masques.

Le Johnny Gentle qui abat son poing ganté de caoutchouc sur le podium avec une telle force que le Sceau se renverse et déclare que Bon Dieu de

bois il doit bien y avoir d'autres coupables à blâmer quelque part. À combattre tous ensemble. Et il jure qu'il les trouvera, quitte à se priver de repas et de sommeil – en Ukraine, chez les Teutons ou ces cinglés de Latins. Ou – il s'interrompt, un bras levé, la tête baissée, comme un chanteur à Las Vegas – plus près de nous, juste sous notre nez. Il jure de trouver un Autre pour raviver notre cohésion. Puis de faire des choix drastiques. Évoque une toute nouvelle Amérique du Nord pour un monde postmillénaire fou. Le premier président de l'Histoire à employer *super* comme adjectif. Le lancer de ses gants chirurgicaux dans le public miniaturisé en guise de souvenirs est une idée personnelle de Mario.

De même, son idée de représenter le cabinet du président Gentle par des marionnettes de Noires avec des coiffures en pièce montée et de rutilantes robes à sequins est historiquement inexacte, bien que l'inclusion honorifique dans ce cabinet, la deuxième année, du président du Mexique et du Premier ministre du Canada soit à la fois réelle et bien sûr fondatrice :

> PRÉS. MEX. ET P.M. CAN. [à l'unisson, la voix étouffée par un masque vert] : C'est prodigieusement flatteur d'être invité à siéger dans le cabinet de notre bien-aimé voisin leader du [au choix].
> GENTLE : Merci, les gars. Vous avez une belle grandeur d'âme.

Ce n'est pas la scène la plus forte de la cartouche, pleine de phrases toutes faites et de vigoureuses poignées de mains. Mais le fait historique que le président du Mexique et le P.M. du Canada soient nommés à titre honorifique par le président Gentle « secrétaires » du Mexique et du Canada (respectivement) – comme si les États voisins étaient déjà devenus des espèces de protectorats américains postmillénaires – laisse présager un sombre avenir souligné par une inquiétante bande-son en *mi* mineur à l'orgue – le Wurlitzer de Mme Clarke, chez elle –, ce qui n'affecte en rien

les mines imperturbables, respectivement basanée et gauloise, des deux chefs d'État sous leur masque vert à mesure que s'enchaînent les formules creuses.

Comme les contraintes budgétaires et l'espace réduit du placard à balais rendaient impossibles les transitions artistiques entre les scènes, Mario a opté pour un intermède où l'on voit Johnny Gentle, Célèbre Crooner, chanter des tubes de son répertoire devant les membres de son cabinet qui se trémoussent en rythme dans le style Motown, imités par d'autres marionnettes sur scène et en coulisses comme l'exige le scénario. Côté public, la plupart des moins de douze ans d'E.T.A., au cortex enflammé par les douceurs autorisées une fois l'an, ont maintenant émigré hyperactivement sous les nappes des longues tables et commencé à naviguer à quatre pattes de par le deuxième monde enfantin de tibias et de pieds de chaise qui règne sous les nappes, créant diverses sortes de problèmes puérils – l'enquête est toujours en cours pour déterminer quel ou quels môme(s) a, le Jour de l'I de l'an dernier, attaché ensemble les lacets d'Aubrey deLint et collé la fesse gauche de Mary Esther Thode sur son siège avec de la Krazy Glue –, mais tous les commensaux assez mûrs glycémiquement pour rester assis et regarder la cartouche passent un excellent moment à manger des cannolis au chocolat, des baklavas à vingt-six couches, de la Redi-Whip pure s'ils le veulent, des Raisinettes maison, des caramels fourrés à la crème, à chahuter, à pousser des hourras ironiques, à lancer de temps en temps sur l'écran des bonbons collants qui donnent à l'aseptisé Gentle un aspect furonculeux que tout le monde approuve. On aime brocarder et imiter la voix de baryton d'un président largement détesté depuis maintenant plus de deux mandats. Seul John Wayne et une poignée d'autres étudiants canadiens sont tête nue, mastiquent avec morosité, isolés dans le flou. Le penchant américain pour l'absolution par l'ironie leur est étranger. Les jeunes Canadiens ne songent qu'aux faits concrets, aux murs en verre de la Grande Convexité et à la batterie d'Effectuateurs ATHSCME

qui rejettent les oxydes des États-Unis tout propres vers le nord, vers chez eux ; et le 8 novembre, ils ressentent avec une émotion particulière les implications de leur présence ici, au sud de la frontière, pour s'entraîner sur le territoire de leur ennemi-allié ; et les moins doués d'entre eux doutent de pouvoir rentrer un jour au pays après l'obtention de leur diplôme, s'ils ne décrochent pas un engagement pro ou une bourse. Wayne ne cesse de s'essuyer le nez avec un mouchoir en tissu.

La relecture franchement naïve que fait Mario de l'œuvre de son défunt père sur l'émergence de l'O.N.A.N. et de l'expérialisme états-unien s'appuie sur des fragments d'actualités réelles et fausses et un dialogue inventé entre les architectes et les décideurs de la nouvelle ère millénaire :

> GENTLE : Encore un morceau de gâteau prégoûté, J.J.J.C. ?
> P.M. CAN. : Peux plus. Calé. Du mal à respirer. Mais une autre bière ne serait pas de refus.
> GENTLE : …
> P.M. CAN. : …
> GENTLE : Donc nous sommes d'accord sur le désarmement et la dissolution, progressifs, subtils mais inexorables, de l'OTAN en tant que système de défense mutuelle.
> P.M. CAN. [la voix moins étouffée que dans la scène précédente parce que son masque chirurgical a un trou pour manger] : Nous sommes à cent pour cent derrière vous. Que la CEE paie son propre système de défense à partir de maintenant. Qu'ils y aillent de leur propre budget et on verra s'ils peuvent encore subventionner leurs paysans pour couper l'herbe sous le pied de l'ALÉNA. Qu'ils bouffent leur beurre avec leurs propres armes pour changer. Hein ?
> GENTLE : Vous parlez d'or, J.J. Maintenant il est peut-être temps pour nous tous de réfléchir à tête reposée sur nos propres affaires

infraternelles. Notre propre qualité de vie interne. De recentrer nos priorités sur ce continent fou que nous appelons patrie. Suis-je clair ?

P.M. CAN. : John, j'ai des kilomètres d'avance sur vous là-dessus. J'ai justement mon manuel Comment-exercer-son-mandat-en-un-coup-d'œil sur moi. Maintenant que les gros lanceurs sont en voie de démantèlement, demandons-nous quelle date je peux noter sur mon calepin pour le retrait du Manitoba des lanceurs de Missiles balistiques intercontinentaux de l'OTAN.

GENTLE : Reposez ce stylo, mon bon Canadien. J'ai, en ce moment même, plus de rutilants semi-remorques pleins d'hommes forts aux cheveux ras et vêtus de blanc en route vers vos rampes de lancement que vous ne pourriez en chatouiller avec une feuille d'érable. Vous n'aurez plus dans les pattes les capacités stratégiques du Canada, et ce très bientôt.

P.M. CAN. : John, permettez-moi d'être le premier leader mondial à dire que vous êtes un homme d'État.

GENTLE : Entre Nord-Américains, nous devons nous serrer les coudes, J.J.J.C., surtout maintenant, non ? Suis-je à côté de la plaque ? Nous sommes interdépendants. Joue contre bajoue.

P.M. CAN. : Le monde est plus petit, aujourd'hui.

GENTLE : Et le continent encore plus.

Suit un intermède musical où le mot *continent* remplace le mot *monde* dans la chanson de Disney *Le monde est petit*, ce qui pose un problème à la section rythmique des secrétaires dandineuses mais annonce à merveille le début d'une ère nouvelle.

Peut-on dire qu'un gourou est exempt à 100 % des peines humaines du désir inassouvi ? Non. Pas à 100 %. Quels que soient son degré de transcendance ou son régime.

Lyle, dans la salle de musculation non éclairée du Jour de l'Interdépendance, se souvient parfois d'un ancien joueur d'E.T.A. dont le prénom était Marlon et dont le nom de famille n'a jamais été porté à sa connaissance[150].

Ce Marlon était toujours mouillé. Les bras perlés, le T-shirt marqué d'un V sombre, le visage et le front toujours luisants. Le partenaire de double d'Orin à l'Académie. Son omnihumidité avait un goût citronné, basses calories. Ce n'était pas exactement de la sueur parce que, quand on lui léchait le front, les gouttes absorbées étaient immédiatement remplacées. Rien à voir avec la sécrétion progressive, d'une lenteur frustrante, de la vraie sueur. Le gars passait son temps à se doucher pour tenter de rester propre. Il avait tout essayé, poudres, pilules, patches électriques. Mais rien à faire, ce Marlon dégouttait et brillait. Il écrivait des poèmes juvéniles sur le garçon propre et sec qui était en lui et se démenait pour éliminer sa surface poisseuse. Il parlait beaucoup avec Lyle. Il lui avoua, une nuit, dans la salle silencieuse, qu'il s'était mis au sport de haut niveau afin d'avoir une excuse pour justifier son humidité. On avait toujours l'impression qu'une averse lui était tombée dessus. Mais ce n'était pas de la pluie. C'était plutôt comme si Marlon n'avait jamais séché depuis sa sortie de l'utérus. Comme s'il avait des fuites. Ce furent des années de torture, mais également prometteuses, en un sens. Un espoir indéterminé et douloureux dans l'air. Lyle lui avait dit tout ce qu'il avait à lui dire.

Cette nuit, toutefois, il pleut. Comme c'est souvent le cas en automne au sud de la Grande Concavité, la neige de l'après-midi s'est transformée en pluie. De l'autre côté des fenêtres, un vent mauvais balance des rideaux de flotte de-ci de-là, les vitres vibrent et bavent. Le ciel est chargé. Tonnerre et éclairs simultanés. Le hêtre pourpre craque et gémit. La foudre griffe le ciel,

illuminant brièvement Lyle, assis en Lycra (et en lotus) sur le range-serviette, penché en avant pour accepter ce que lui offre la salle obscure. Les appareils immobiles ressemblent à des insectes dans la lumière intermittente de l'orage. Nombre de jeunes élèves se demandent ce que Lyle peut bien faire la nuit dans une salle de muscu vide et verrouillée. La réponse est que cette salle est rarement vide. Certes, les vigiles Kenkle et Brandt la verrouillent, mais la porte peut être facilement forcée par l'insertion d'une carte de cantine entre le loquet et le chambranle. Le personnel des cuisines ne comprend pas pourquoi tant de cartes de cantine sont abîmées. Bien que les appareils inertes soient effrayants et l'odeur, curieusement, encore plus déplaisante dans le noir, ils viennent surtout la nuit, ceux qui recherchent la compagnie de Lyle. Ils vont dans le sauna, près de l'escalier en ciment, pour avoir une peau suffisamment incitative, puis rôdent, perlés et luisants, en drap de bain, devant la porte de la salle, attendent leur tour pour entrer, quelquefois à plusieurs, tout dégoulinants, sans parler, en faisant éventuellement semblant d'être là pour autre chose, sans se regarder, comme des patients dans la salle d'attente d'un sexologue ou d'un psy. Ils doivent rester silencieux et dans le noir. L'administration paraît disposée à fermer les yeux tant que la discrétion le permet. Du réfectoire, dont les fenêtres est donnent sur Comm.-Ad., montent des rires et des chamailleries en sourdine, et parfois un cri du spectacle de marionnettes de Mario. C'est un lent défilé de semelles mouillées et jaunes entre la maison Ouest et la salle de musculation : chacun sait que ça prend du temps, sait à quel moment exactement il faut se faufiler jusqu'à Lyle pour converser. Ils forcent le verrou et entrent les uns après les autres, enveloppés dans leurs serviettes. Offrent leur chair humide. Exposent leurs problèmes réservés aux entretiens gouroutiques nocturnes. Les murmures sont assourdis par les sols caoutchoutés et le linge mouillé.

Parfois Lyle se contente d'écouter, de hausser les épaules en souriant, puis répond quelque chose comme « Le monde est très vieux » ou autre

généralité et refuse d’en dire plus. Mais c’est la qualité de son écoute qui explique l’affluence dans le sauna.

L’orage griffe le ciel à l’est et c’est tant mieux car, dans la salle obscure, Lyle change légèrement de position chaque fois qu’un éclair l’illumine par-dessus les appareils de musculation des poignets et avant-bras, de sorte qu’on croit voir des Lyle différents en différents instants fulgurants.

LaMont Chu, glabre, lustré, en serviette blanche, montre au poignet, confesse en bégayant une obsession de plus en plus taraudante pour la gloire sportive. Son envie d’accéder au Show le dévore tout cru. Il veut sa photo dans les magazines sur papier glacé, être un enfant prodige, entendre des gars en blazer bleu d’I / SPN décrire ses moindres déplacements et son état d’esprit sur le court en murmurant des poncifs télévisés. Avoir des écussons publicitaires brodés sur sa tenue. Être portraituré dans la presse. Être comparé à M. Chang, récemment décédé ; être appelé le futur Grand Espoir jaune états-unien. Sans parler des magazines vidéo ou du Réseau. Il l’avoue à Lyle : il *veut* être à la mode ; il le *veut*. Parfois il découpe dans un magazine la photo d’une magnifique reprise de volée et il imagine que c’est lui, LaMont Chu. Il jalouse tellement les adultes qui ont une photo d’eux en action devant le filet dans les magazines que ça lui coupe l’appétit, le sommeil et même l’envie de pisser. Il dit qu’il hésite à prendre certains risques dans les tournois, même quand il le pourrait ou le devrait, parce qu’il a trop peur de perdre et de gâcher ses chances d’accéder au Show et à la gloire, en cours de route. Il croit que, deux ou trois fois cette année, la peur glaçante de perdre l’a réellement fait perdre. Il commence à craindre que cette ambition ravageuse ne soit à double tranchant. Il a honte de son désir secret d’être à la mode dans une académie où la mode et l’attrait de la mode sont considérés comme des pièges méphistophéliques destructeurs de talent. Ce sont en partie ses propres termes. Il se sent honteux, perdu, enfermé dans un monde intérieur noir. LaMont Chu a onze ans et frappe à deux mains en revers et en coup droit. Il ne parle pas de l’Eschaton ni du

direct qu’il a reçu à l’estomac. Son obsession pour la gloire (au futur) fait pâlir tout le reste. Ses poignets sont si fins qu’il porte sa montre au milieu de l’avant-bras, ce qui lui donne un petit air de gladiateur.

Lyle a l’habitude de sucer la face interne de ses joues quand il écoute. Des tablettes de vieux muscles saillent et s’affaissent quand il bouge légèrement sur le range-serviette surélevé. Le range-serviette est à hauteur d’épaule pour quelqu’un comme Chu. Comme tout bon auditeur, Lyle a une façon d’écouter à la fois intense et convaincante : le suppliant se sent dénudé et cependant à l’abri de tout jugement. Lyle donne l’impression de faire autant d’efforts que vous. Vous n’êtes plus seuls, ni vous ni lui. Lyle suce d’abord une joue, puis l’autre.

« Tu rêves d’avoir ta photo dans un magazine.

– Je crois que oui.

– Pourquoi au juste ?

– Pour me sentir comme les joueurs qui ont leur photo dans des magazines, j’imagine.

– Pourquoi ?

– Pourquoi ? Peut-être pour donner un sens à ma vie, Lyle.

– De quelle manière ?

– Je ne sais pas, Lyle. Je ne sais pas. C’est comme ça, c’est tout. Peut-être. Sinon pourquoi j’en aurais envie à ce point, pourquoi je découperais des photos en cachette, pourquoi j’arrêterais de prendre des risques, de dormir, de pisser ?

– Tu penses que ça compte beaucoup d’avoir sa photo dans un magazine, pour ces hommes qui ont leur photo dans des magazines. Que ça a beaucoup de sens.

– Oui. Sûrement. Pour moi ça en a. Sinon pourquoi j’aurais envie de ressentir la même impression ?

– L’impression que la gloire donne un sens à leur vie, tu veux dire.

– Ben ouais, Lyle, c’est pas ça ? »

Lyle suce ses joues. Ce n’est ni par condescendance ni pour vous énerver. Il réfléchit autant que vous. Il est vous-même au centre d’une mare d’eau claire. C’est sa façon d’être attentif. Ses joues se creusent quand il réfléchit.

« C’est peut-être ça au début, LaMont. La première photo, le premier magazine, la reconnaissance, le fait de se voir eux-mêmes comme les autres les voient, l’hagiographie par l’image, peut-être. Peut-être, la première fois : de la *jubilation*. Après ça, crois-moi, il faut que tu me croies : ils ne ressentent pas ce qui te fait envie. Après cette première reconnaissance, ils regardent seulement si leurs photos sont ratées, peu flatteuses, trompeuses, ou si leur vie privée, cette vie cachée dont tu ne veux pas, enfin ce qu’ils appellent leur vie privée, a été violée. Quelque chose change. Une fois que leur première photo a été publiée, les hommes célèbres ne prennent plus tellement de plaisir à voir les suivantes, ils craignent surtout qu’elles ne cessent d’apparaître dans les magazines. Ils sont piégés, tout comme toi.

– Et je dois prendre ça comme une bonne nouvelle ? Mais c’est affreux.

– LaMont, tu veux que je te dise quelque chose sur la vérité ?

– Dacodac.

– La vérité te libérera. Mais pas avant d’en avoir fini avec toi.

– Bon, il est peut-être temps que je rentre.

– LaMont, le monde est très vieux. Tu te laisses piéger par un faux-semblant. Tu t’illusionnes. Mais c’est une bonne nouvelle. Ton illusion, c’est que l’envie a une réciproque. Tu supposes que ta douloureuse envie d’être Michael Chang est à deux faces, à savoir que Michael Chang est content d’être envié par LaMont Chu. Cet animal n’existe pas.

– Animal ?

– Tu as faim d’une nourriture qui n’existe pas.

– Et c’est une bonne nouvelle ?

– C’est la vérité. Être envié, admiré, n’est pas un sentiment. La gloire n’est pas un sentiment non plus. Il y a des sentiments associés à la gloire,

mais ils ne sont pas toujours préférables aux sentiments associés à l'envie de gloire.

– Le désir ne s'en va pas ?

– Un feu ne meurt pas si tu l'entretiens. Ce n'est pas la gloire en soi qu'ils t'interdisent ici. Fais-leur confiance. Il y a beaucoup de peur dans la gloire. Et cette peur est un fardeau terrible à traîner, à porter. Peut-être qu'ils veulent simplement te l'épargner en attendant que tu sois assez fort pour le tirer toi-même.

– Est-ce que j'aurais l'air ingrat si je disais que ça ne m'aide pas du tout ?

– LaMont, la vérité est que le monde est incroyablement, incroyablement vieux. Le désir inassouvi dont tu souffres est causé par l'un de ses plus vieux mensonges. Ne crois pas aux photographies. La gloire ne libère d'aucune cage.

– Alors je suis coincé dans la cage des deux côtés. La gloire ou la douloureuse envie de gloire. Y a pas d'issue.

– Pour pouvoir s'évader, il faut d'abord et avant tout avoir conscience qu'on est dans une cage. Et il me semble voir une goutte sur ta tempe, là… juste là… » Etc.

Le tonnerre s'est estompé. La pluie éclabousse moins les fenêtres. Tristesse de l'après-orage.

Une fille d'E.T.A. (les filles portent deux serviettes différentes en entrant), une senior sans poitrine qui a du mal à transpirer, est troublée, chaque fois qu'elle déjeune avec son fiancé, par le bourdonnement persistant d'un moustique que personne d'autre n'entend. Été comme hiver, dedans comme dehors. Mais seulement au déjeuner, et seulement avec son fiancé. Remarques ou conseils ne sont pas toujours l'essentiel. Parfois l'essentiel est de crier sa souffrance en poussant un gémissement aigu. Comme tous les gourous de fitness, Lyle est orienté sur les résultats et la volonté[151]. À dix ans, Kent Blott, dont les parents sont adventistes du

Septième Jour, n’est pas en âge de se masturber mais il en entend beaucoup parler, évidemment, chez ses pairs adolescents, avec un luxe de détails, de la masturbation, et il se demande quel genre de cartouches pornographiques artisanales, potentiellement salaces et démoniaques, défileront dans son projecteur mental quand il pourra enfin se masturber, se demande si des fantasmes et enchaînements différents annoncent des dysfonctionnements psychiques ou turpitudes différents, et il tient absolument à résoudre ce problème. Les bruits en provenance du gala dans le réfectoire sont plus fréquents et convulsifs sans le son de la pluie. Lyle dit à Blott de prendre garde à ce que le poids qu’il veut tirer à lui n’excède pas son propre poids. Vers la gauche, les nuages de traîne s’étirent comme de l’encre dans l’eau entre la fenêtre et la lune montante. La marionnette présidentielle de Mario Incandenza s’apprête à inaugurer le Temps Sponsorisé. La visite d’Anton Doucette, 16 ans, équipe B, est motivée, dit-il à Lyle, par une inquiétude croissante au sujet d’un gros grain de beauté rond sur sa lèvre supérieure, sous la narine gauche. Ce n’est qu’un grain de beauté mais il n’a pas l’air orthodoxe, nasalement. Les gens qui le rencontrent pour la première fois lui filent toujours discrètement un Kleenex. Il avait décidé d’en finir, soit avec le grain de beauté, soit avec la vie. Car, quand les gens ne regardent pas le grain de beauté, il a l’impression qu’ils font *exprès* de ne pas le regarder. Doucette se frappe la poitrine et la cuisse pour bien montrer sa frustration. Il ne trouve pas les mots pour décrire cette chose. Elle augmente à mesure que la puberté s’installe, l’angoisse. Et c’est un cercle vicieux, parce que cette angoisse provoque un tic nerveux sur le côté droit de sa figure. Il soupçonne quelques élèves des classes supérieures de l’appeler Anton (« Crotte de nez ») Doucette dans son dos. Il est comme bloqué sur cette angoisse, incapable d’aller de l’avant, vers d’autres angoisses. Il ne voit que ça. En fait, quand il se frappe la poitrine ou la cuisse, c’est inconsciemment par haine de soi, Lyle le sait. Doucette grimace et dit qu’il envisage de jouer au tennis avec la main sur le nez et la lèvre. Mais il a un revers à deux

mains, c’est trop tard pour en changer et, de toute façon, ils ne le laisseront pas modifier sa prise de raquette pour des raisons esthétiques. Lyle renvoie Anton Doucette en lui demandant de revenir avec Mario Incandenza dès que le gala du Jour de l’I. sera terminé. Mario connaît bien les enseignements de Lyle sur les angoisses esthétiques. Tous les gourous, quels que soient leur rang ou leur style, savent déléguer. C’est une règle. Doucette dit qu’il est obnubilé. Il ne pense plus qu’à ça. C’est ce qu’il dit en partant. Les grains de beauté supplémentaires sur son dos ne se remarquent pas. Lyle décapsule le Coca light sans caféine que Mario lui apporte presque tous les soirs à l’heure du dîner. Entre deux visites clandestines, Lyle pratique quelques exercices isométriques pour détendre son cou.

La pipe de Gerhardt Schtitt, les Benson & Hedges d’Avril Incandenza et certaines joues pleines de tabac à chiquer – à quoi s’ajoutent les affolants effluves de miel, de chocolat et de noix à haute teneur lipidique en provenance des aérations de la cuisine, ainsi que ceux de plus de 150 corps parfaitement sains mais non douchés, pour la plupart, en ce jour de congé – donnent au réfectoire une odeur de renfermé composite et chaude. Mario, en tant qu’auteur, a opté pour la technique parodique de feu son père qui consiste à mélanger de vraies et fausses informations tirées de cartouches d’actualités, d’articles, de gros titres des quelques grands quotidiens restants, pour raconter, en raccourci, les divers développements ayant conduit à l’Interdépendance, au Temps Sponsorisé, à la Reconfiguration Cartographique et au renouveau des E.U. d’A. Expérialistes, très dépoussiérés sous Gentle :

> L’UKRAINE ET DEUX NOUVEAUX ÉTATS BALTES DEMANDENT LEUR INTÉGRATION À L’OTAN – Titre en caractères gras 16 pts ;
> MAIS POURQUOI UNE OTAN ? – Titre d’éditorial ;

LA C.E.E. SOUTIENT LES ÉTATS DU PACIFIQUE ET AUGMENTE SES TARIFS EN RÉACTION AUX QUOTAS E.U. – Titre ;

GENTLE À PROPOS DES DÉCHETS NUCLÉAIRES CONSÉCUTIFS AU DÉMANTÈLEMENT DE L'OTAN : « PAS SUR MON SOL, LES P'TITS GARS » – Manchette 12 pts ;

« Avec des sourires et de vigoureuses poignées de main démentant la tension qui règne ici, les chefs de douze des quinze nations de l'OTAN ont signé aujourd'hui un accord sur le démantèlement de l'alliance défensive du Bloc occidental vieille de cinquante-cinq ans. » – Voix off d'une cartouche d'actualités ;

LES E.U., AVEC LE SOUTIEN DU CANADA, ONT SAPÉ LE SOMMET DE L'OTAN DÈS LE DÉPART, DÉCLARE UN HOMME POLITIQUE ISLANDAIS – Titre ;

ALORS POURQUOI PAS UNE ALLIANCE CONTINENTALE MAINTENANT ? – Titre d'éditorial ;

LE MEXIQUE SE JOINT À L'ALLIANCE CONTINENTALE DITE « ORGANISATION DES NATIONS D'AMÉRIQUE DU NORD » ; MAIS LES SÉPARATISTES QUÉBÉCOIS SE LIGUENT CONTRE LA « FINLANDISATION » DE L'O.N.A.N. ; GENTLE AU CANADA : « SANS TRAITÉ O.N.A.N., l'ALÉNA EST NULLE, LES MISSILES THERMONUCLÉAIRES DU MANITOBA RESTENT EN PLACE, CHAQUE NATION DISPOSE DE SA POLLUTION ET DE SES DÉCHETS INTRACONTINENTAUX AU MIEUX DE SES INTÉRÊTS ET COMME BON LUI SEMBLE » – Titre de l'éditorialiste ancien combattant dépendant de la méthamphétamine finalement rétrogradé après plusieurs avertissements parce qu'il prenait trop de place ;

LES FONCTIONNAIRES FÉDÉRAUX PROTESTENT CONTRE LES CONTRÔLES ALÉATOIRES DE L'HYGIÈNE DES ONGLES – Titre 12 pts ;
GENTLE PROPOSE LA NATIONALISATION D'INTERLACE TELEDIV – Titre ; DIT QUE LE GVT EST EN LICE POUR « UNE PART DU GÂTEAU » DE LA LOCATION DE VIDÉOS, CARTOUCHES ET DISQUES – Manchette 8 pts ;
LA BRANCHE BURGER KING DE PILLSBURY OBTIENT LES DROITS POUR LA NOUVELLE ANNÉE – Titre ; LA BRANCHE PIZZA HUT DE PEPSICO ACCUSE L'IRS D'ENTENTE ILLICITE – Manchette 12 pts ; HAUSSE DES ACTIONS DE L'INDUSTRIE DU CALENDRIER ET DU CHÈQUE PRÉIMPRIMÉ – Manchette 8 pts ;
Trois prisonniers au menton bleu, en tenue rayée à l'ancienne, crochètent la serrure de leur cellule et s'enfuient, poursuivis par des sirènes et le zigzag des projecteurs, non vers le mur d'enceinte mais directement dans le bureau du directeur, vide la nuit, où ils s'asseyent, ravis, devant le vieux MacIntosh à double modem, se tapent sur les genoux, pointent l'écran du doigt, se donnent des coups de coude et piochent dans des boîtes de pop-corn apparues comme par magie, avec en voix-off : « Des cartouches par modem ! Il suffit d'insérer une disquette vierge ! Libérez-vous du confinement de votre sélecteur de chaînes ! » –
D'autres marionnettes des classes de Mlle Heath dans une parodie de série B des pubs TéléDivertissement InterLace que les réseaux câblés continuaient à diffuser avec une mystérieuse constance suicidaire au cours de cette dernière année du Temps Non Sponsorisé ;
LE PACTE O.N.A.N. EST RÉDIGÉ – Très gros titre 24 pts ;

LE CANADA S’INCLINE – Très gros titre 24 pts d’un quotidien tabloïd de NY ;

LES PLUIES ACIDES, LES DÉCHARGES, LES BARGES, LA TECHNOLOGIE DE FUSION, LES MISSILES THERMONUCLÉAIRES DE MANITOBA ÉTAIENT « DE GROS BÂTONS », RECONNAÎT CHRÉTIEN – Titre 16 pts ;

HORRIFIÉ, LE GOUVERNEUR DU DAKOTA DU NORD ACCUSE : LES HOMMES AUX CHEVEUX RAS EN CAMIONS RUTILANTS NE DÉMANTÈLENT PAS LES MISSILES DU MANITOBA MAIS LES DÉPLACENT DE L’AUTRE CÔTÉ DE LA FRONTIÈRE DANS LA RÉSERVE INDIENNE DE TURTLE MOUNTAIN – Manchette 12 pts de l’éditorialiste rétrogradé et déjà muté au secrétariat de rédaction, maintenant, aussi ;

EXCLUSIF : PHOTOS EN COULEURS DES COURAGEUX MÉDECINS ESSAYANT VAINEMENT DE RETIRER UN CRAMPON DE CHEMIN DE FER DE L’ŒIL DROIT DU PREMIER MINISTRE CANADIEN – Titre 16 pts d’un quotidien tabloïd de NY ;

LE BUREAU DU PRÉSIDENT EST « UN SPECTACLE D’HORREUR CONSTIPANT », DIT UN GARDE DE LA MAISON BLANCHE RÉCEMMENT RETRAITÉ – Titre de tabloïd avec photo d’un vieux bonhomme ayant un unique sourcil en travers du front et montrant un baril en plastique géant contenant selon ses affirmations la consommation quotidienne de stimulateurs dentaires, cotons imbibés d’alcool, flacons de purgatif intestinal de type préparatoire à la coloscopie, gommage épidermique, masques et gants chirurgicaux, cotons-tiges, Kleenex et tubes de crème homéopathique antiprurit ;

LE CHEF TINE DU B.S.S.E.U. : LES ACCUSATIONS SELON LESQUELLES LE BUREAU OVALE EST JONCHÉ DE KLEENEX ET DE FIL DENTAIRE SONT « UN CAS FLAGRANT DE COUP BAS » – Titre de quotidien respectable ;

DES BARGES À ORDURES SURCHARGÉES SE TÉLESCOPENT ET CHAVIRENT AU LARGE DE GLOUCESTER – Titre d'un quotidien de Boston ;

UN IMMENSE DÉVERSEMENT PUTRIDE VIDE LES PLAGES DES DEUX CÔTES DE CAPE COD – Manchette de taille égale ;

GENTLE DÉCLARE QUE LES E.U. SONT « CONSTIPÉS PAR LES ORDURES CONTINENTALES » À LA REMISE DES DIPLÔMES DE L'UNIVERSITÉ DU NEVADA DE LAS VEGAS – Titre ;

LA COMMISSION PUBLICITAIRE ANNONCE : LES CAMPAGNES DES AGENCES VINEY & VEALS DE BOSTON POUR LA LIPOSUCCION ET LES GRATTE-LANGUES NE SONT PAS RESPONSABLES DES ALERTES À LA BOMBE AU QG D'ABC – Titre d'*Advertising Age* ;

« Les gouverneurs du Maine, du Vermont et du New Hampshire ont fortement réagi aujourd'hui à la nomination par le Président Gentle d'un groupe d'experts en déchets chargé d'étudier la faisabilité d'immenses décharges et de sites de recyclage dans le nord de la Nouvelle-Angleterre » – Titre principal d'un respectable quotidien de NY ;

« NOUS NE SOMMES PAS LE CÔLON SIGMOÏDE DE CE CONTINENT », PRÉVIENT GENTLE AU SOMMET DE L'O.N.A.N. – Titre ;

> UN MÉDECIN DE BETHESDA : LE PRÉSIDENT EST HOSPITALISÉ POUR « STRESS HYGIÉNIQUE » APRÈS LE DISCOURS INCOHÉRENT DE L'O.N.A.N. – Titre ;
> L'HOLOGRAPHIE ÉCARTE LES DANGERS DE LA FUSION ULTRATOXIQUE POUR LES TRAVAILLEURS ET LA COMMUNAUTÉ, DIT LE REPRÉSENTANT DU MINISTÈRE DE L'ÉNERGIE AUX PARENTS D'ÉLÈVES DE METHUEN – Titre d'un quotidien de Boston ;
> GENTLE SORT DE L'HOP. NAVAL DE BETHESDA POUR S'ADRESSER AU CONGRÈS E.U. SUR « LES OPTIONS RECONFIGURATIVES » POUR « UNE ÈRE NATIONALE PLUS IMPLACABLE ET PLUS IMPECCABLE » – Titre,

tous ces entrefilets défilant sur un fond noir acétate (l'un des vieux maillots d'entraînement Fila d'O. Stice) dans un style évoquant les vieux films n & b et une bande-son basée sur cette triste guimauve italianisante qu'affectionnait Scorsese pour ses propres montages, avec des plans transversaux en fondu enchaîné montrant un Gentle modeste et masqué de vert qui accepte les poignées de main crispées des officiels mexicains et canadiens ayant consenti à faire du Président états-unien le premier Président de l'Organisation des Nations d'Amérique du Nord, la vice-présidence étant assurée par le Président mexicain et le nouveau Premier ministre canadien protégé par des gardes en armes. Le premier discours sur l'État de l'O.N.A.N. de Gentle, prononcé devant un Congrès triplé le tout dernier jour du temps solaire « A.S. », promet un nouveau millénaire épatant de sacrifices et de récompenses, ainsi qu'un « nouvel aspect peut-être bien radicalement différent » de l'Interdépendance, à l'échelle continentale.

Ne sous-estimez pas les objets ! Lyle dit qu'il ne pourra jamais assez insister là-dessus : ne sous-estimez *pas* les objets. Le prodige du service-volée de Partridge, Kansas, Ortho (« La Ténèbre ») Stice, meilleur joueur de l'équipe A des 16 ans, dont le torse sortant du sauna brille comme le clair de lune sur le métal des appareils de musculation, est au bord de la crise de nerfs parce que, lorsqu'il va se coucher, son lit est contre un certain mur et, à son réveil, contre un autre. Stice s'est plusieurs fois frité avec son coturne Kyle D. Coyle, supposant que c'était lui qui s'amusait à bouger son lit pendant son sommeil. Seulement voilà, Coyle est à l'infirmerie avec une dispense suspecte depuis deux nuits, il n'était pas dans la chambre, Coyle, et pourtant ça s'est encore produit, le lit de Stice était contre un autre mur à son réveil. Alors il a pensé que peut-être Axford ou Struck forçaient sa porte avec une carte de cantine, entraient en douce, très tard, et déplaçaient son lit pour de mystérieuses raisons. Donc, la nuit dernière, Stice a calé contre sa porte une chaise surmontée de boîtes de balles de tennis vides, c'est-à-dire potentiellement bruyantes, en guise d'avertisseur, et a aligné d'autres boîtes sur les trois appuis de fenêtre pour ne rien négliger ; or, ce matin, à son réveil, et c'est la raison de sa présence ici, son lit était contre la chaise près de la porte dans un angle bizarre et les boîtes de balles étaient disposées en pyramide sur le rectangle poussiéreux où son lit était censé se trouver. Ortho Stice n'imagine que trois explications possibles, qu'il expose à un Lyle attentif et suceur de joue, par ordre de grandeur dans le sordide. Un : Stice aurait le don de télékinésie, mais seulement dans son sommeil. Deux : quelqu'un d'autre à E.T.A. est télékinésique, en veut à Stice et cherche à le rendre mabouloïde pour une certaine raison. Trois : Stice se lève dans son sommeil, redispose les objets inconsciemment et sans en garder le souvenir, ce qui signifie que c'est un somnambule sévère, ce qui signifie que seul Lord sait de quoi il est encore capable dans son sommeil. Il est prometteur, au dire de l'encadrement ; il a un avenir légitime dans le Show s'il obtient son diplôme. Et il n'a pas envie de gâcher ses chances

pour des carabistouilles télékinésiques ou somnambuliques. Stice donne à voir son torse et son front plats. Il porte l'une de ses serviettes personnelles, une noire. Il est mince mais tonique et joliment musclé, il transpire abondamment. Il avoue avoir négligé le conseil de Lyle au sujet de l'appareil à traction, il y a deux ans, et il le regrette. Il présente ses plus plates excuses pour le printemps dernier, quand il a demandé à Struck et Axford de distraire Lyle pendant qu'il collait la fesse gauche de son Lycra à la Krazy Glue sur le dessus en bois du range-serviette. Il reconnaît être le plus mal placé pour venir le voir, doigt sur la couture du pantalon, après toutes ses vannes sur son régime, sa coupe de cheveux et tout. Et pourtant le voici, doigt sur la couture du pantalon, ou plutôt sur la couture de la serviette, offrant son torse et son front étuvés, pour solliciter son avis.

Lyle fait fi des politesses comme d'un moustique qu'on chasse de la main. Il est complètement concentré. Les éclairs, à présent loin au-dessus de l'Atlantique, projettent sur lui une lueur stroboscopique faiblarde. *Ne sous-estime pas les objets*, conseille-t-il à Stice. Il faut prendre les objets en compte. Le monde, qui est radicalement vieux, est fait principalement d'objets, après tout. Lyle se penche en avant, fait signe à Stice de s'approcher et consent à lui raconter l'histoire d'un homme dont on lui a parlé jadis. Cet homme gagnait sa vie en se rendant dans des endroits publics où les gens rassemblés avaient tendance à s'ennuyer, à s'impatienter, à ronchonner, pour parier qu'il était capable de se mettre debout sur n'importe quelle chaise et de soulever cette chaise tout en restant debout dessus. Un scénario à la Münchausen. Son modus operandi : il grimpe sur une chaise et dit : Eh, je peux soulever cette chaise sur laquelle je suis debout. Un spectateur prend les paris. Dans la gare routière, la salle d'attente du Bureau des immatriculations ou un hall d'hôpital, les badauds sont médusés. Ils regardent un type debout à 100 % sur une chaise qu'il saisit par le dossier et soulève à plusieurs mètres du sol. Quel est son truc ? Les spéculations vont bon train. Les paris montent. Un cancérologue

expérimental bigot qui se meurt de sa propre néoplastie colorectale inopérable gémit : Pourquoi, ô Seigneur, pourquoi donnez-vous à cet homme un tel pouvoir sans intérêt, alors que je n'en ai aucun sur mes délirantes cellules colorectales ? Il y a plusieurs variations silencieuses de la sorte dans la foule. Une fois le pari gagné, les dollars sortis et collectés, l'homme dont Lyle a jadis entendu parler saute à terre (quelques pièces de monnaie tombent de ses poches dans l'action), resserre sa cravate et s'en va, laissant derrière lui un public fasciné par un objet qu'il n'avait pas, lui, sous-estimé.

Comme bien des jeunes gens génétiquement programmés pour avoir un problème de drogue secret, Hal Incandenza souffre aussi de pulsions graves en rapport avec la nicotine et le sucre. Le tabac étant mortel pendant les entraînements, seules Bridget Boone, une stéroïdée de 16 ans nommée Carol Spodek et l'une ou l'autre des jumelles Vaught sont assez masochistes pour le faire, même si l'on sait que Teddy Schacht s'accorde un panatela de temps en temps. Hal essaie d'apaiser son besoin de nicotine avec des chiques quotidiennes de tabac sans fumée Kodiak au wintergreen plusieurs fois par jour, qu'il recrache tantôt dans le vieux verre NASA de son enfance, tantôt dans la boîte vide de boisson pour petit déjeuner Spiru-Tein à haute teneur en protéines qui se trouve en ce moment même – sans obstacles alentour – à côté d'un petit tas de balles de tennis que les enfants de la table ne sont pas tenus de serrer pendant les repas. Le problème le plus grave de Hal est la saccharose – la sirène du fumeur de Hope –, parce qu'il en a une terrible envie permanente, Hal – de sucre –, mais il a découvert récemment que toute ingestion de sucre supérieure à la dose d'une barre AminoPal ultra-énergétique de 56 grammes induit d'étranges et désagréables états émotionnels aux effets néfastes sur les courts.

Assis avec son chapeau de pasteur, la bouche pleine de baklava feuilleté, Hal sait parfaitement que le goût de Mario pour les cartouches de

marionnettes avec public et entractes lui vient de leur défunt père. Soi-Même, pendant sa période intermédiaire anticonfluentielle, a traversé cette phase d'obsession pour les rapports entre le public et divers types de spectacles. Hal préfère ne pas penser à cet horrible film sur le carnaval des yeux[152]. Mais il se souvient de cette autre réalisation high-tech intitulée *La Méduse contre l'Odalisque*, un faux spectacle scénique soi-disant monté au Ford's Theater de la capitale nationale Wash. DC qui, comme toutes ses œuvres avec public, avait coûté bonbon à Incandenza en termes de figurants. Le public, ici, était composé de gens bien habillés – rouflaquettes pour les hommes, éventails en papier pour les femmes – qui remplissaient toute la salle, des premiers rangs aux dernières loges, et regardaient une petite pièce décousue d'une violence incroyable, *La Méduse contre l'Odalisque*, dont l'intrigue plutôt vague opposait la mythique Méduse aux cheveux en serpents, armée d'une épée et d'un bouclier bien lustré, dans un combat à mort ou à pétrification contre l'Odalisque de sainte Thérèse, un personnage de l'ancienne mythologie québécoise d'une beauté telle que, prétendait-on, quiconque la regardait était instantanément transformé par admiration en pierre précieuse de taille humaine. Adversaire naturelle de la Méduse, évidemment, l'Odalisque n'a qu'une lime à ongles en guise d'épée mais manie avec dextérité un miroir de maquillage ; les deux personnages se bagarrent pendant une vingtaine de minutes, sautent partout sur la scène en essayant de se décapiter et/ou de se neutraliser mutuellement avec leurs réflecteurs respectifs, que chacune oriente de manière à forcer l'autre à y voir son reflet et à se retrouver ainsi pétrifiée ou gemmifiée ou ce qu'on voudra. Dans la cartouche, leur aspect pixellisé, laiteux, translucide et insubstantiel montre clairement qu'il s'agit d'hologrammes, mais il est difficile de savoir ce qu'elles sont censées être dans la pièce et si le public est censé les voir/(non)voir comme des fantômes, des apparitions, des entités mythiques « réelles » ou quoi. En tout cas, ce sont des scènes de combat rugueux – savamment chorégraphiées par un Asiatique que Soi-

Même avait déniché sur un plateau de tournage publicitaire et installé à la MdP, qui avait un appétit d'oiseau, souriait poliment tout le temps et ne parlait à personne, semblait-il, sauf à Avril, avec qui il avait sympathisé tout de suite –, dansantes, pleines de feintes, de coups manqués et de contre-attaques, que le public du théâtre regarde avec un ravissement et un enchantement extrêmes, vu qu'il ne cesse d'applaudir, autant la chorégraphie du spectacle du film que tout le reste – ce qui peut passer pour un méta-applaudissement spontané, suppose Hal – car cette chorégraphie ingénieuse fait en sorte que les deux protagonistes présentent seulement leurs dos respectivement écailleux et enduit de crème [153] au public, pour des raisons évidentes… ce qui n'empêche que, parfois, le bouclier et le petit miroir martialement manipulés et brandis sous divers angles stratégiques renvoient des reflets des combattantes vers les membres bien habillés du public qui se transforment aussitôt en statues de rubis sur les fauteuils d'orchestre ou tombent du balcon, pétrifiés, comme des chauves-souris cardiaques, etc. La cartouche se poursuit ainsi jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune personne assez animée sur les sièges du Ford's Theater pour applaudir le combat sur scène, et les deux adversaires esthétiques continuent à s'escrimer comme des folles devant un parterre de pierres multicolores. Le vrai public de *La Méduse contre l'Odalisque* ne fut pas emballé, parce qu'il ne lui fut jamais donné de voir un plan frontal net de l'effet si mélodramatiquement produit par les combattantes sur le public du théâtre, si bien qu'il s'était senti un peu floué, que le film n'eut qu'une distribution régionale et que la cartouche, qui n'eut pas plus de succès en location qu'un journal de la veille, est aujourd'hui introuvable. Mais ce ne fut pas, et de loin, même en faisant un effort d'imagination, le film le plus détesté de James O. Incandenza. Son film le plus détesté, un film à métrage variable intitulé *La Blague*, resta très peu à l'affiche, et encore seulement dans les dernières salles d'art et d'essai de l'ère pré-InterLace qui subsistaient ici et là dans des villes intellos telles que Cambridge,

Massachusetts, et Berkeley, Californie. Et InterLace ne le proposa jamais à la vente par impulsion, on peut comprendre pourquoi. Les cinémas avaient été priés d'inscrire sur leurs affiches, marquises et publicités quelque chose comme « *LA BLAGUE : Nous vous conseillons fortement de ne PAS gaspiller votre argent pour voir ce film* », ce que les habitués du cinéma d'art et d'essai prirent pour une antipub maligne et ironique, si bien qu'ils achetèrent de petits tickets de ciné et firent la queue en pull, gilet ou dirndl et commandèrent des expressos au bar et choisirent des fauteuils et s'assirent et ajustèrent leur posture et leurs jambes comme on fait avant la séance et regardèrent autour d'eux avec cette attention vide caractéristique et supposèrent que les caméras à triple objectif Bolex H32 – l'une tenue par un vieux type grand et voûté, une autre montée sur l'énorme tête d'un garçon bizarrement incliné vers l'avant, avec une espèce de barre d'acier sortant de son thorax –, que les grosses caméras près des panneaux lumineux rouges SORTIE de chaque côté de l'écran, supposèrent-ils, les clients, étaient là pour une pub ou une antipub ou un documentaire métafilmique genre « making of » ou autre chose. Du moins jusqu'à ce que les lumières s'éteignent et que le film commence. Ce qui apparut sur le large écran n'était qu'un plan en grand angle filmé par deux caméras de l'entrée des spectateurs dans ce cinéma même, commandant des expressos, choisissant des fauteuils, s'asseyant, regardant autour d'eux, ajustant leur posture, tenant des propos de cinéphiles à leurs compagnons ou compagnes à grosses lunettes sur la signification artistique probable de la pub Ne-payez-pas-pour-voir-ça et des caméras Bolex, levant les yeux vers l'écran juste avant l'extinction des lumières (pour se voir eux-mêmes, en fait), avec des sourires d'aise dans l'attente d'un passionnant spectacle intello, des sourires qui s'estompèrent à mesure que lesdits spectateurs reconnaissaient sur la projection, rang après rang, leur propre faciès de moins en moins attentif, de plus en plus neutre, puis intrigué et finalement exaspéré. *La Blague* durait jusqu'à ce que le dernier spectateur, las de contempler sa

propre image qui le contemplait en retour, décroise les jambes et quitte la salle, dépité et dégoûté comme peut l'être un amateur de cinéma d'art et d'essai floué, c'est-à-dire que la séance ne dépassait guère une vingtaine de minutes, excepté quand il ne restait plus que des critiques ou des profs de cinéma qui s'étudiaient eux-mêmes s'étudiant eux-mêmes et prenant des notes avec une infinie fascination et ne partaient que lorsque l'expresso ingurgité les poussait vers les tinettes, moment où Soi-Même et Mario remballaient fissa les caméras, les étuis, les câbles et décampaient pour sauter dans le premier avion Cambridge-Berkeley ou Berkeley-Cambridge, sans perdre de temps parce qu'ils devaient évidemment être présents, prêts et bolexés pour chaque nouvelle projection. Mario a dit que Lyle avait dit qu'Incandenza lui avait confié être particulièrement satisfait de l'attitude statique et ahurie du public et que les rares critiques qui avaient défendu le film en expliquant avec de longs arguments que cette immobilité ahurie était précisément la thèse esthétique de l'œuvre se gouraient complètement, comme d'habitude. On ne sait toujours pas, toutefois, si c'est *La Blague* ou *La Méduse contre…* ou un autre film qui évolua chez leur défunt père vers le genre violemment antiréel du « Drame Trouvé », qui fut probablement le zénith historique de l'ahurissement statique et nombriliste, mais que le public n'a jamais eu l'occasion de détester, pour des raisons a priori.

> L'ACCIDENT DE L'ÉTRANGE STATUE DE LA LIBERTÉ TUE UN INGÉNIEUR FÉDÉRAL – Titre ; LE VALEUREUX HOMME MONTÉ SUR UNE GRUE A ÉTÉ ÉCRASÉ PAR UN HAMBURGER DE 5 TONNES EN FONTE – Manchette 12 pts ;
> GENTLE PROMET À UNE CONVENTION DE LOUVETEAUX SCEPTIQUES QU'ILS POURRONT « MANGER DE NOUVEAU DES PRODUITS

TERRITORIAUX » AVANT LA FIN DE LA PREMIÈRE ANNÉE DE SON MANDAT – Titre ;

UN NOUVEAU LOVE CANAL[I] ? – Très gros titre 24 pts ;

HORREUR TOXIQUE DÉCOUVERTE PAR HASARD DANS LE NORD DU NEW HAMPSHIRE – Manchette de la taille d'un titre 16 pts ;

« Les responsables de l'environnement du New Hampshire ont démenti formellement, hier, que les nombreux barils de solvants, chlorates, benzène et oxydes avaient été "trouvés par hasard" par 18 agents fédéraux de l'Agence pour la protection de l'environnement qui jouaient au softball à l'est de Berlin, New Hampshire, affirmant au contraire que les récipients corrodés avaient été placés là illégalement par des hommes forts en combinaison blanche et aux cheveux ras arrivés dans des semi-remorques rutilants ornés sur les côtés de l'écusson officiel de l'O.N.A.N., une aigle coiffée d'un sombrero avec une feuille d'érable dans le bec. Dans la capitale, l'administration Gentle a promis une "enquête complète et énergique" à la suite d'une plainte des habitants de Berlin, New Hampshire, et Rumford, Maine, estimant que le taux de naissance de bébés à crâne mou et yeux supplémentaires dans la région contaminée dépassait de loin la moyenne nationale » – Cartouche d'actualités Anchor Lead en location nocturne pour 3,75 $ E.U.

RUMEURS D'INSTALLATION CLANDESTINE D'UN SITE TOXIQUE DE FUSION À MONTPELIER, VERMONT – Titre du *Scientific North American* ;

MON BÉBÉ A SIX YEUX ET PRESQUE PAS DE CRÂNE – Titre 32 pts en couleur sinistre d'un tabloïd de Lancaster, New Hampshire ;

DES JOUEURS DE SOFTBALL DE L'APE DÉCLARENT AVOIR TROUVÉ PAR HASARD D'AUTRES DÉPÔTS D'« HORRIBLES DÉCHETS TOXIQUES » ILLÉGAUX PRÈS DE SYRACUSE NORD, LA VILLE HISTORIQUE DE TICONDEROGA – Titre d'un quotidien de NY ;

LA DÉCOUVERTE ACCIDENTELLE EST UN VÉRITABLE ART FÉDÉRAL : ON JOUE BEAUCOUP AU SOFTBALL CES TEMPS-CI – Titre d'un éditorial du *Post Standard* de Syracuse, New York ;

LE P.M. DU CANADA DÉMENT AVOIR RENCONTRÉ SECRÈTEMENT DES GOUVERNEURS DE NOUVELLE-ANGLETERRE INDIGNÉS DANS UN GOLF MINIATURE ; Titre 10 pts étonnamment petit en page 3 ;

LE CHOC GENTLE – Très gros titre taille Pearl Harbor 32 pts presque trop gros pour être lisible ; FORTE HAUSSE DES ACTIONS MAYFLOWER, RED BALL, ALLIED, U-HAUL – Manchette 16 pts d'un quotidien financier ; DEUX GOUVERNEURS DU NORD-EST HOSPITALISÉS POUR INFARCTUS ET ANÉVRISME – Manchette 10 pts ;

GENTLE PLACE EN ZONE DE CATASTROPHE FÉDÉRALE TOUT LE TERRITOIRE E.U. AU NORD DE LA LIGNE SYRACUSE-TICONDEROGA ET TICONDEROGA-SALEM, ET OFFRE UNE AIDE FÉDÉRALE À TOUS LES RÉSIDENTS DU NORD DE NY ET DE NOUVELLE-ANGLETERRE QUI DÉSIRENT DÉMÉNAGER MAIS DÉCLARE QUE LE COÛT DU NETTOYAGE PAR L'APE « N'EST PAS DANS LA CARTE DU POSSIBLE » [*SIC*] – Titre d'un éditorialiste chimiquement trop volubile, finalement viré, même des pages intérieures, pour dépassement des

> paramètres verbaux et commençant à revivre la même situation dans un quotidien beaucoup moins prestigieux ;

et ainsi de suite. Le vieux labo de montage optique de Soi-Même est doté d'un imposant équipement de composition graphique et d'incrustation : il est difficile de faire la distinction entre les titres et articles inventés et les vrais si l'on est trop jeune pour se rappeler la chronologie réelle. Mais même les plus jeunes savent que certains titres sont bidons ; le golf miniature, assurément. Toutefois, l'exactitude du rendu marionnettique par Mario de la rencontre fondatrice de ce qui allait rester célèbre sous le nom de « cabinet de la Concavité » est corroborée par les faits. Personne, sauf les personnes présentes, ne peut savoir qui a dit quoi à quel moment lors de la réunion du 16 janvier, l'administration Gentle ayant estimé que le système d'enregistrement du Bureau ovale était un nid de micro-organismes. Les marionnettes du cabinet faisant la claque de Gentle en se dandinant dans le style Motown portent des robes violettes, du rouge à lèvres et du vernis à ongles assortis et des coiffures afro si bouffantes qu'elles ont posé des problèmes d'éclairage et de vitesse d'obturation dans le placard à balais :

> SEC. DU TRÉS. : Vous avez l'air en pleine forme, aujourd'hui, monsieur.
> GENTLE : Hhhaaahh Hhhuuuhh Hhhaaahh Hhhuuuhh.
> PRÉS. MEX / SEC. MEX / V-P O.N.A.N. : Puis-je vous demander, señor, pourquoi mon distingué co-vice-président de l'O.N.A.N. n'est pas avec nous aujourd'hui ?
> GENTLE : Hhhaaahh Hhhuuuhh.
> MR RODNEY TINE, CHEF DU BUREAU DES SERVICES SANS SPÉCIFICITÉ E.U. : Le président prend un bol d'oxygène pur aujourd'hui, les gars, et il m'a désigné comme porte-parole en ce jour que je

qualifierai d’historiquement opportun. Le P.M. canadien est un peu énervé. Il préfère râler devant les médias, entouré de sa Police montée, quelque part loin du Québec en gilet de Kevlar et br… enfin, je ne sais pas comment on dit « broyer du noir » en canadien mais c’est ça, sûrement à cause de sondages réalisés par des types au menton fuyant avec des lunettes à monture canadienne.

SEC. MEX. ET QQ AUTRES SEC. [Manifestations diverses de perplexité et d’inquiétude.]

TINE : Je suis sûr que vous avez tous été informés de la crise sans précédent mais non inopportune occasionnée au nord de la ligne presque parfaitement horizontale entre Buffalo et le nord-est du Massachusetts.

TINE dispose des photos sur des chevalets à écusson : une tranchée de dérivation du New Hampshire où s’écoule une substance d’une couleur encore jamais observée ; un panorama s’étendant à perte de vue de barils à tête de mort, avec des gars aux cheveux ras en combinaison blanche déambulant autour, réglant des boutons, lisant des écrans sur de luisants appareils qu’ils tiennent à la main ; un bizarre lever de soleil chimique, d’une teinte proche du rouge à lèvres des membres du cabinet, au-dessus des forêts du Maine méridional beaucoup plus hautes et luxuriantes que devraient l’être normalement des forêts en janvier ; des clichés d’intérieur montrant un enfant à plusieurs yeux qui rampe à reculons, une oreille sur la moquette, en traînant sa tête amorphe comme un sac de patates. Un vrai crève-cœur.

TOUS LES SEC. [Manifestations diverses de compassion.]

GENTLE : Hhhaaahh Hhhuuuhh.

TINE : Messieurs, le Président veut simplement dire que personne ne peut affirmer savoir ce qui s'est passé ni qui, parmi les membres loyaux de l'Union ou de l'Organisation entre guillemets, peut être jugé coupable, mais il n'est pas encore dans l'intention de l'administration, du moins pas immédiatement, de pointer un doigt accusateur sur quiconque. Il est dans notre intention d'agir, de réagir avec fermeté, d'agir et de réagir décisivement. Promptement. Et avec fermeté.

SEC. INT. : Nous sommes arrivés à quelques estimations extrêmement préliminaires du coût de la désintoxication et/ou désirradiation de l'essentiel de quatre États E.U., monsieur, et je dois vous dire, à tous que, même dans l'atmosphère d'incertitude actuelle quant à la nature exacte et à la combinaison des composants qui furent… hum… trouvés, ainsi qu'à l'étendue de votre… ce n'est pas un « votre » personnel, monsieur, JG, simplement une manière de dire… de dire simplement, mettons, « la »… l'étendue de *la* dispersion et des paramètres de toxicité qui se présentent à nous… hum… je suis obligé de rapporter que les chiffres qui se présentent à nous ont un nombre de zéros assez époustouflant, monsieur et messieurs.

TINE : Soyez plus précis sur *époustouflant*, je vous prie, Blaine.

SEC. INT. : Nous parlons, au strict minimum, d'un nombre époustouflant de types du secteur privé en combinaison blanche et casque, un casque assez semblable au vôtre, monsieur, et d'un budget proportionnellement massif pour ces combinaisons, ces casques, sans compter les gants et chaussons jetables et tout un équipement vraiment rutilant avec des tas de boutons et d'écrans. Monsieur.

GENTLE : Hhhaaahh Hhhuuuhh.

TINE : Messieurs, faisons au Président l'honneur mérité d'aller directement au vif du sujet. Je pense que la position du Président a été bien clarifiée par l'oxygène pur qu'il a été contraint de prendre ici avec nous aujourd'hui. Nous ne pouvons en aucun cas tolérer qu'un territoire publiquement exposé à ces déchets polluants continue à salir le territoire déjà plus propre et plus ordonné des E.U. d'A. de la nouvelle ère. Le Président frissonne à cette simple pensée. Cette simple pensée le contraint à recourir à l'oxygène.

PRÉS. MEX. / SEC. MEX / V-P O.N.A.N. : Je ne vois pas quelles options votre gouvernement fédéral et notre gouvernement continental pourraient considérer comme acceptables pour le tolérer, señores.

LES AUTRES SEC. [Acquiescements hésitants, perplexes et murmures d'approbation légèrement déphasés.]

TINE : Ayant été élu et investi d'un mandat sur la base du programme anti-ordures du P.E.U.P., le Président est inexorablement conduit à considérer que la seule option viable est de le concéder.

SEC. D'ÉTAT : Le concéder ?

TINE : Expressément.

SEC. D'ÉTAT : Vous voulez dire avouer la vérité ? À savoir que le programme du P.E.U.P. de Johnny nécessite – vu l'impossibilité de balancer les ordures nationales dans l'espace, puisque la NASA n'a pas réussi un seul lancement depuis plus de dix ans et que les fusées retombent plus loin, explosent et s'ajoutent aux déchets –, que – vu la quantité d'ordures additionnelles que la fusion annulaire mettra en circulation dès qu'elle sera opérationnelle – que son programme nécessite la transformation de vastes pans du territoire états-unien en décharges inhabitables

clôturées de barbelés et en dépôts toxiques couverts de chiures de mouches et nimbés d'un brouillard magenta saprogène ? Concéder publiquement que ces parties de softball de l'APE n'étaient pas du tout improvisées ? Que vous avez laissé Rod the God ici présent vous convaincre[154] d'autoriser les Services sans Spécificité à entreprendre des déversements toxiques et ramollisseurs de crâne tout à fait illégalement pour les mêmes raisons d'État fondamentales pour-le-bien-de-l'Union qui amenèrent Lincoln à suspendre la Constitution et à emprisonner les activistes confédérés sans procès pendant toute la durée de la dernière grande crise territoriale états-unienne ? Et/ou que ces territoires en particulier ont été choisis essentiellement parce que le New Hampshire et le Maine ont écarté le P.E.U.P. de leurs listes électorales indépendantes et que le maire de Syracuse a eu la malchance d'éternuer sur le Président pendant un meeting ? Révéler toute la stratégie que vous avez tous deux concoctée dans un coin aseptisé et mise en œuvre ? Est-ce vraiment cela que vous voulez dire par *le concéder*, Rod ?

TINE : Pfff, ne faites pas l'andouille, Billingsley. « *Le* » dans l'expression du Président « *le concéder* » se réfère au territoire.

GENTLE : Hhhaaahh.

TINE : Nous allons concéder tout ce sale terrain enténébré.

SEC. INT. : L'exporter, oserai-je dire.

TINE : Il s'agit d'une ressource neuve et proactive qu'aucun chef d'État n'a eu l'idée ou les couilles écologiques d'envisager jusqu'alors. S'il y a une ressource naturelle que nous possédons en abondance, c'est le terrain.

PRÉS. MEX./SEC. MEX./V-P O.N.A.N. ET PLUSIEURS AUTRES SEC. : [Tentative de ramener les sourcils sous la ligne des cheveux.]

TINE : Le Président Gentle a décidé de réinventer non seulement la gouvernance mais l'histoire. De faire du passé table rase. De fixer un nouveau destin. Les gars, nous allons instituer une solide interdépendance intra-O.N.A.N.

GENTLE : Hhhaaahh Hhhuuuhh.

TINE : Messieurs, nous allons faire une donation intercontinentale sans précédent de certains territoires désormais superflus du Nord-Est américain, en échange de la possibilité pour les E.U. de continuer à déplacer ses ordures, *faute de mieux**, vers les territoires en question. Permettez-moi d'illustrer ce que Lur… ce que le Président veut dire.

TINE installe deux grandes cartes (également fournies par les classes de travaux manuels de Mlle Heath) sur des chevalets de l'administration. Elles ressemblent aux bonnes vieilles cartes des États-Unis d'Amérique. La première est relativement traditionnelle, elle représente les États-Unis en blanc, très grands, la frange septentrionale du Mexique en rose féminin de bon goût et l'ourlet méridional du Canada en rouge vif, presque menaçant. La deuxième semble moins vieille et moins fidèle, traditionnellement parlant. Elle a une concavité. On dirait qu'une ou plusieurs personnes ont mordu profondément, méchamment, comme un chien, dans sa partie supérieure droite, où une ligne ascendante puis descendante forme un angle presque droit dans la ville historique de Ticonderoga et à présent affreusement polluée de l'État de New York ; et la partie au nord de cette ligne brisée semble être ce riche à-plat rouge canadien, maintenant. Quelques mouches en plastique du genre farces et attrapes, les bleues qui vivent sur la saleté, sont agrafées par grappes au-dessus de la Concavité rouge. TINE a une règle télescopique de

météorologue dont il se sert par amusement plus que pour désigner quelque chose.

SEC. D'ÉTAT : Une sorte de charcutage électoral écologique ?

TINE : Le Président vous invite, messieurs, à concevoir ces deux visuels comme une espèce de représentation avant/après des « projets de redistribution territoriale intra-O.N.A.N. » ou autre terminologie officielle. *Remembrement* serait probablement trop technique.

SEC. D'ÉTAT : Sauf votre respect, je vois mal comment l'État peut envisager de vendre des territoires dits « superflus » sous prétexte qu'ils sont inhabités quand une partie significative de la population, sauf information contraire, les habite, Rod.

GENTLE : Hhhaaahh.

TINE : Le Président a décidé proactivement de ne pas dissimuler ce fait potentiellement impopulaire inhérent à ce choix à haut risque social. Nous avons pris de l'avance et élaboré résolument plusieurs scénarios de relocalisation. Scénarios ou scenarii ? C'est quoi le pluriel[155] ? Marty travaille sur cette question du scénario. Vous voulez bien nous éclairer un peu, Marty ?

SEC. TRANSP. : Nous prévoyons un mouvement de population vers le sud à très grande vitesse. Nous prévoyons des voitures, des camions légers, des poids lourds, des cars, des camping-cars Winnebago – Winnebagui ? –, des vans et des cars réquisitionnés, et éventuellement des camping-cars Winnebago ou Winnebagui réquisitionnés. Nous prévoyons des 4 x 4, des motocyclettes, des Jeeps, des bateaux, des vélomoteurs, des bicyclettes, des canoës et quelques radeaux. Des motoneiges, des skieurs de fond et des patineurs sur roller-skates, vous savez, ces patins avec toutes les roues alignées. Nous prévoyons des randonneurs, sac au dos, marchant très vite, en short, bottes et

chapeau tyrolien, avec un bâton. Nous prévoyons des types qui courent comme des dératés, peut-être, Rod. Nous prévoyons des chariots de fortune remplis de biens mobiliers. Nous prévoyons des motos BMW de surplus militaire avec des side-cars et des types à grosses lunettes et casque de cuir. Nous prévoyons des skate-boards ici ou là. Nous prévoyons une fissure strictement temporaire dans le vernis d'une civilisation essentiellement composée d'animaux paniqués en déroute. Nous prévoyons des pillages, des fusillades, des hausses de prix, des tensions ethniques, une sexualité de promiscuité, des naissances en transit.

SEC. SANTÉ : Je pense que vous voulez dire « roller-blades », Marty.

SEC. TRANSP. : J'accepte toutes les suggestions et contributions, Trent. Un de nos jeunes cadres a prévu des deltaplanes. Personnellement, je ne prévois pas de déploiement démographiquement significatif de deltaplanes, pour le moment. Et nous ne prévoyons pas non plus, cela va de soi, de réfugiés au sens propre.

GENTLE : Hhhaaahh *hhhuuuhh*.

TINE : Absolument, Mart. Il est hors de question qu'un terme humanitaire déprimant comme *réfugié* soit employé ici. Je ne saurais trop insister là-dessus. Reproprié : oui. Sacrifié sur l'autel du renouveau de la nation : tout à fait. Des héros, une nouvelle race de pionniers dans une ère nouvelle, partant à la conquête d'un territoire américain déjà conquis mais non souillé : *bien sûr**.

SEC. ÉTAT : *Bien sûr* ?

SEC. PRESSE [avec une étrange coiffure mêlant brushing et anglaises et, entre les seins, des lunettes suspendues à une fine

chaîne de perles autour du cou] : Neil, à la direction de la Com., a épluché la documentation. Apparemment, le terme *réfugié* peut être légitimement contesté si… je cite directement son mémo : a) si aucun chariot de fortune contenant des biens mobiliers n'est tracté par des bovins à cornes incurvées, b) si le nombre d'enfants de moins de six ans nus (a), hurlants (b) ou les deux à la fois (c) est inférieur à 20 % du nombre total d'enfants de moins de six ans en transit. Il est vrai que Neil s'appuie sur le *Guide totalitaire de la propagande à poigne* de Pol et Diang mais, à la Com, ils pensent que ça peut se régler sans difficulté.

GENTLE : Hhhuuuhh.

TINE : Les équipes de Marty et Jay ont bossé jour et nuit sur des stratégies pour parer à toute forme visible de réfugisme.

SEC. PRESSE [tenant sa tête brillantinée à la distance requise pour lire par toute personne portant des doubles foyers] : Tout bovin à cornes incurvées sera abattu à vue. Les meilleurs agents de l'organisation de Rod se sont postés à des endroits stratégiques dans des camions rutilants pour distribuer des vêtements d'enfants de la ligne « Winnie l'Ourson » fournis gracieusement par Sears, afin d'éradiquer la nudité à la source.

SEC. TRÉS. : Sears n'a pas encore donné son accord, mais nous y œuvrons d'arrache-pied, Rod.

TINE : Le Président vous fait entièrement confiance, Chet. Je crois que Marty et Jay allaient nous parler de la dernière touche transportationnelle.

SEC. TRANSP. : Nous lançons des pétitions pour légaliser la conduite à très grande vitesse sur les axes principaux.

SEC. PRESSE : Les axes nord-sud.

TOUS LES SEC. [Murmures harmonisés.]

SEC. ÉTAT : Je ne vois toujours pas pourquoi nous ne nous contentons pas de faire valoir notre titre cartographique sur les zones toxiques puis, après délocalisation des citoyens et des capitaux transférables, de les utiliser comme nos propres décharges, nommément désignées. Une espèce de cagibi ou de poubelle spéciale sous l'évier de la cuisine nationale. De créer des systèmes de livraison de toutes les ordures nationales dans la zone, de la condamner, de l'isoler du reste de la nation comestible selon le programme de Johnny.

SEC. SANTÉ : Pourquoi céder des ressources ordurières vitales à un allié récalcitrant ?

TINE : Mais voyons, Billingsley, Trent, rien ne nous empêche d'utiliser ces territoires comme dépôts d'ordures, quelle que soit la nation qui les possède. L'Interdépendance, c'est l'Interdépendance, quoi, non ?

PRÉS. MEX. / SEC. MEX. / V-P O.N.A.N. : *¿ Qué ?*

GENTLE : Hhhaaahh ?

TINE : Néanmoins, Billingsley a raison de dire que ce vaste nouveau territoire canadien dépeuplé peut satisfaire aux besoins de propreté de cette grande alliance continentale pour des décennies à venir. Après ça, attention Yukon !

PRÉS. MEX. / SEC. MEX. / V-P O.N.A.N. [visage vert, tache sombre d'humidité sur le masque au-dessus de la lèvre supérieure] : Puis-je vous demander respectueusement, Président Gentle, comment vous pensez persuader mon nouveau co-vice-président de notre organisation continentale d'accepter au nom de son peuple de vastes terrains notoirement contaminés ?

TINE : Question valable. Réponse simple. En trois points. Autorité. Finasserie [comptant maintenant sur ses puissants doigts blancs et propres]. Politique de la corde raide.

Nouveaux – et un peu plus naïfs – effets spéciaux journalistiques tourbillonnant sur fond noir à la vitesse d'un 45 tours, 1/3 de tour par minute, appartenant au concierge Dave (« F.D.V ») Harde, du *Vol du bourdon*.

> GENTLE AU P.M. CANADIEN : VOUS PRENDREZ BIEN DU TERRITOIRE – Titre ;
> P.M. CANADIEN À GENTLE : NON, SANS FAÇON, MERCI QUAND MÊME – Titre ;
> GENTLE AU P.M. CANADIEN : MAIS J'INSISTE – Titre ;
> BLOC QUÉBÉCOIS AU P.M. CANADIEN : SI VOUS ACCEPTEZ UNE ADDITION CONVEXE TOXIQUE À NOTRE PROVINCE, NOUS NOUS BARRERONS SI VITE QUE VOTRE TÊTE N'EN FINIRA PAS DE TOURNER – Toujours ce fameux éditorialiste ;
> P.M. CANADIEN À GENTLE : ÉCOUTEZ, NOUS NAGEONS DÉJÀ DANS LE TERRITOIRE, REGARDEZ DONC UN ATLAS, NOUS AVONS DU TERRITOIRE À NE SAVOIR QU'EN FAIRE ET, SANS VOULOIR ÊTRE INCORRECT, JE DIRAIS QUE NOUS NE SOMMES PAS SPÉCIALEMENT DISPOSÉS À RECEVOIR UN TERRITOIRE DÉSESPÉRÉMENT SOUILLÉ DE VOTRE PART, LES GARS, INTERDÉPENDANCE OU PAS, C'EST NON ET BASTA – Encore le même ;
> LES 26 MEMBRES DE LA CEE ACCUSENT LES E.U. D'« HÉGÉMONIE EXPÉRIALISTE » – Titre ; DES LÉGUMES DU TIERS-MONDE BALANCÉS DANS UN IMBROGLIO DE L'ONU – Manchette 10 pts ;
> GENTLE AU P.M. : ÉCOUTEZ, VIEUX, SI VOUS NE PRENEZ PAS CE TERRITOIRE VOUS ALLEZ SACRÉMENT

LE REGRETTER – Titre ;
PSY DE LAS VEGAS : LE CHANTEUR NATIONAL À LA VOIX DE VELOURS A ÉTÉ HOSPITALISÉ DEUX FOIS POUR MALADIE MENTALE – Titre tabloïd ;
LE PRÉSIDENT A DES ANTÉCÉDENTS D'« INSTABILITÉ ÉMOTIONNELLE », D'APRÈS UN MÉDECIN DE LAS VEGAS – Titre respectable ;
DANS MON JARDIN POUSSENT MAINTENANT DES TOMATES QUE JE NE POURRAIS PAS SOULEVER MÊME SI J'ARRIVAIS À ME FRAYER UN CHEMIN À COUPS DE MACHETTE JUSQU'AUX PLANTS – Titre tabloïd, bandeau de première page, Montpelier, Vermont, avec une photo qui a forcément été retouchée ;
LA COMMISSION ÉLECTORALE FÉDÉRALE APPELÉE À ENQUÊTER SUR LE P.E.U.P. – Titre ; LES DÉMOCRATES ACCUSENT : « UNE PRÉSENTATION TACTIQUEMENT TENDANCIEUSE » DES ANTÉCÉDENTS PSY DU CANDIDAT A MIS LA NATION ET LE CONTINENT EN DANGER – Grosse manchette 12 pts ;
INQUIÉTUDE CROISSANTE DES HAUTS CONSEILLERS AU SUJET DE « L'INAPTITUDE PATHOLOGIQUE DE GENTLE À TRAITER PROACTIVEMENT LES REJETS IMAGINAIRES OU RÉELS » FACE À L'ÉPREUVE DE FORCE CONTRE LE CANADA – Éditorialiste amphétaminodépendant dans son troisième quotidien en 17 mois ;
« Le monde de la finance et celui de la diplomatie ont réagi avec inquiétude à la nouvelle selon laquelle le Président Gentle s'est retiré dans une petite suite privée du Bethesda Naval Hospital avec un équipement de sono et de stérilisation d'une valeur de

plusieurs milliers de dollars, où il passe toutes ses journées à chanter des airs moroses dans des tonalités impropres au médecin-colonel, lequel se tient debout près de l'appareil de stérilisation Dermalatix Hypospectral, menotté à la boîte noire des codes nucléaires états-uniens. Les porte-parole du Bureau des Services sans Spécificité ont refusé de commenter les informations sur des directives de l'Exécutif aussi erratiques que : ordonner au ministère de la Défense de réquisitionner en totalité la collection pour enfants "Winnie l'Ourson" des grands magasins Sears conformément au règlement 414 en cas d'urgence touchant à la Sécurité nationale ; obliger les forces armées à s'entraîner au tir sur des silhouettes en carton de bœufs, buffles ou bêtes à cornes du Texas ; préparer la diffusion d'une cartouche du discours présidentiel à la nation qui consisterait exclusivement à montrer le Président assis derrière son bureau, la tête dans ses gants, entonnant "À quoi bon continuer ?" encore et encore ; commander au personnel de tous les lanceurs du S.A.C. situés au nord du 44e parallèle de retirer leurs missiles et de les réinsérer à l'envers ; procéder à l'installation d'énormes "effectuateurs de déplacement d'air" à 28 km au sud de chaque lanceur, face au nord. » – Cartouche d'actualités hebdomadaire Anchor Lead semi-guimauve spécialisée dans les informations lugubres ;

CHIFFRE D'AFFAIRES SANS PRÉCÉDENT DE WHOPPER AU COURS DU TROISIÈME TRIMESTRE DÛ À LA RÉSURRECTION « CRÉATIVEMENT PROACTIVE » DE LA PUBLICITÉ POST-RÉSEAU PAR GENTLE, SELON PILLSBURY/BK – Titre d'*Ad Week* 14 pts en quadrichromie ;

GENTLE A COMPLÈTEMENT PERDU LA TÊTE, AFFIRME SON CONFIDENT, LE CHEF TINE DU B.S.S., EN

CONFÉRENCE DE PRESSE : MENACE DE METTRE À FEU DES MISSILES INVERSÉS DANS DES LANCEURS E.U. ET D'IRRADIER LE CANADA AU MOYEN DE VENTILATEURS ATHSCME – Titre ; « ENVISAGE DE SE FAIRE SAUTER LE CAISSON PAR PUR CAPRICE » SI LE CANADA REFUSE LE TRANSFERT RECONFIGURATIF D'UN TERRAIN « ESTHÉTIQUEMENT INACCEPTABLE » – Manchette visiblement faite maison.

Le caractère catastatique de l'intrigue du film de marionnettes – le caprice délirant de Johnny Gentle, Célèbre Crooner, menaçant de bombarder sa propre nation et d'intoxiquer les États voisins parce que le Canada refuse d'assumer la propriété de l'immense dépotoir de l'O.N.A.N. – fait fortement écho aux spectateurs d'E.T.A. qui savent que ce scénario parodique pseudo-*ONANade* est en fait une allusion cryptée à la sombre légende d'un certain Eric Clipperton et de la Brigade Clipperton. Dans les dernières années du temps solaire non sponsorisé, ce fameux Eric Clipperton fit sa première apparition, en tant qu'obscur joueur de seize ans, dans un tournoi régional de la côte Est. Dans le petit espace réservé aux villes ou académies d'origine sur les fiches des participants, derrière le nom de Clipperton figurait simplement la mention « Ind. », probablement pour « Indépendant ». Personne n'avait entendu parler de lui ni ne savait d'où il venait. Il semblait avoir surgi ex nihilo, telle une sorte de radon humain, d'un trou perdu où il avait appris à donner un sens ridiculement littéral au cliché « Vaincre ou mourir ».

Car la légende Clipperton provenait du fait que le gars possédait un Glock 17 semi-automatique merveilleusement entretenu et rangé dans un joli étui en bois blond à poignée de cuir orné d'une inscription en haut gothique, capitonné de velours pelucheux qui mettait en valeur le brillant de l'arme et muni d'une encoche rectangulaire pour le chargeur à 17 coups ; et

qu’il avait apporté ce Glock et cet étui sur le court avec ses serviettes, sa gourde, ses sticks et son sac en affichant clairement son intention, dès sa première apparition sur le circuit junior de la côte Est, de se brûler la cervelle en public, là, sur le court, s’il perdait un seul match.

L’on vit ainsi, dans presque tous les tournois à 64 participants, un groupe de trois, puis quatre, puis cinq au stade des demi-finales, et enfin six garçons former la Brigade Clipperton du tournoi, composée des joueurs que le tirage au sort opposait malencontreusement à Clipperton et au Glock 17 bien huilé de Clipperton et qui, on peut les comprendre, ne souhaitaient pas être responsables d’un suicide public du gars pour un titre de gloire aussi dérisoire qu’une victoire contre Clipperton. Gagner contre Clipperton ne signifiait rien, puisque *perdre* contre Clipperton ne signifiait rien non plus et n’avait aucun effet sur le classement USTA de quiconque tant que l’équipe du centre informatique de l’USTA n’avait pas intégré le modus operandi stratégique de Clipperton. Bref, une élimination par Clipperton n’était pas plus importante que, disons, une passe ratée au base-ball, du point de vue statistique ; et un joueur qui se retrouvait dans la Brigade Clipperton et déclarait forfait avait tendance à considérer ça comme un congé inattendu, une chance de se reposer, de récupérer, de prendre enfin un peu de soleil sur le torse et les chevilles, de travailler ses points faibles, de réfléchir un instant sur le sens de la vie.

Clipperton remporta sa première victoire insignifiante à seize ans, non classé, au premier tour de l’open junior de Hartford contre un certain Ross Reat de Maddox, Ohio, et de la toute nouvelle Enfield Tennis Academy. Pour une raison inconnue, Struck est devenu le spécialiste de cette histoire et ne rate jamais une occasion de raconter aux bizuths le match Clipperton contre Reat. Clipperton est un joueur honnête, pas spectaculaire mais tout à fait à sa place dans un tournoi de niveau régional ; mais Reat est, à 15 ans, aguerri, bien classé, tête de série n° 3 à Hartford ; et au début – comme tout joueur au-dessus du lot au premier tour –, il expédie les doigts dans le nez

cet Eric Clipperton inconnu. À 1-4 au deuxième set, Clipperton va s'asseoir au moment du changement de côté et, au lieu de s'essuyer, prend son joli étui en bois blond dans son sac et en extrait le Glock 17. Le caresse. Sort le chargeur, le soupèse et l'insère à la base de la crosse avec un *clic* glaçant. Effleure sa tempe gauche avec le canon luisant. Tous ceux qui regardent le match s'accordent à considérer que c'est une arme d'autodéfense terrible, de la quincaillerie pro. Clipperton grimpe sur la haute chaise où est assis l'arbitre en blazer bleu[156], prend le micro et annonce son intention de se faire éclater la cervelle sur le court avec l'affreux Glock s'il perd. Le public éparse du premier rang se raidit et retient sa respiration un long moment. Reat déglutit bruyamment. Reat est grand, plein de taches de rousseur, c'est un bon gars, un des blondinets d'Incandenza, pas très malin, mais le circuit Satellite lui est déjà promis car, à 15 ans, ses coups s'abattent sur ses adversaires comme le choléra sur le tiers-monde. Pendant toute la suite du match (qui dure exactement onze jeux de plus), Clipperton joue avec le Glock 17 pointé sur sa tempe gauche. Ça le gêne beaucoup pour son service, mais Reat ne le retourne pas, de toute façon. Aucun des entraîneurs d'E.T.A. ne s'est déplacé pour coacher Reat, vu que ce premier tour est censé être une promenade de santé, si bien que Reat est privé de conseils tactiques ou émotionnels et, livré à lui-même, a choisi de baisser les bras, sans même feindre de jouer, compte tenu de ce que ce Clipperton non classé est prêt à sacrifier pour une victoire. Ross Reat fut le premier et le dernier joueur junior à serrer la main libre de Clipperton après un match, instant immortalisé par une photo dans le *Harford Courant*, qu'un petit rigolo d'E.T.A. a collée plus tard sur la porte de la chambre de Struck avec tellement de colle qu'il était impossible de la retirer sans abîmer le vernis, de sorte qu'elle est toujours exposée à la vue de tous, une photo où l'on voit Reat devant le filet, un genou à terre, un bras sur les yeux, l'autre tendu vers un Clipperton qui l'a tout simplement oblitéré psychologiquement. Ross Reat n'a plus jamais été le même après ça, ce que Schtitt et deLint ne

manquent pas de rappeler à tous les élèves potentiellement miséricordieux d'E.T.A.

Et, toujours d'après la légende, Eric Clipperton n'a jamais perdu depuis ce jour. Personne n'ose le battre, de peur de traîner toute sa vie sur sa conscience le spectacle du Glock faisant feu. Personne ne sait d'où vient Clipperton. On ne le voit jamais dans les aéroports ou sur les bretelles de sortie des autoroutes, ni même dans un quelconque Denny's pour recharger ses batteries entre les matches. Il se matérialise soudain, toujours seul, dans des tournois juniors de niveau croissant, figure sur les tableaux avec « Ind. » derrière son nom, joue au tennis avec un Glock sur sa tempe gauche[157] ; et ses adversaires, rechignant à sacrifier l'otage de Clipperton (Clipperton lui-même), ne tentent rien ou alors des angles ou des effets impossibles ou encore parlent dans leur téléphone portable tout en jouant ou essaient de taper la balle entre leurs jambes ou dans leur dos ; le public est enclin à huer Clipperton autant qu'il l'ose ; Clipperton va s'asseoir, tripote son chargeur, sort les balles 9 mm cuivrées, les entrechoque pensivement dans sa main pendant les pauses de changement de côté et, parfois, s'amuse à faire tournoyer son arme comme un cow-boy de western ; mais dès que la partie reprend, il redevient grave, pointe le Glock sur sa tempe, gagne tous les tours contre la Brigade Clipperton disciplinée et remporte le tournoi essentiellement par défaut psychologique puis, tout de suite après avoir reçu son trophée, il disparaît comme par enchantement. Son seul ami, éloigné, sur le circuit jr est le jeune Mario Incandenza âgé de huit ans, qu'il a rencontré parce que, même si ce sont Disney Leith et un nommé Cantrell, l'un des premiers prorecteurs, qui chapeautent le contingent masculin (comprenant un Orin Incandenza de dix-sept ans, solide mais bloqué sur un plateau qu'il n'arrive plus à dépasser) cet été-là, le Président d'E.T.A., le Dr J. O. Incandenza, vient de temps en temps sur le circuit pour réaliser, avec la bénédiction de l'USTA, un documentaire en deux parties sur le tennis de compétition jr, le stress et la gloire, et que du coup Mario se

balade avec des objectifs, des trépieds Tuffy et tout le toutim dans la plupart des confrontations d'importance de cette fin d'été, rencontre donc Clipperton, le trouve bizarre et hilarant au-delà de toute formulation possible, se montre gentil avec lui et recherche sa compagnie, celle de Clipperton, ou du moins le traite comme s'il *existait*, alors que, dès la fin juillet, tous les autres l'ignoraient superbement avec cette attitude guindée qui accompagne, par ex., les pets dans les réunions officielles. Une des cartouches tests de Soi-Même – filmée pour vérifier l'aberration transversale sous divers angles lumineux, dit l'étiquette sur l'étui – contient la seule représentation filmée de feu Eric Clipperton[158] – à en juger par l'abondance des distributeurs de comprimés de sel, les croûtes de Pledge et les ambulances du comté de Dade, on peut penser qu'elle fut tournée pendant le terrible tournoi, véritable festival de crampes, Sunkist Jr Inv. de Miami en août – quelques plans surexposés de Clipperton, tête baissée, penché sur un banc de gradin orange, les épaules ossues, sans polo, en Nike délacées, l'étui à inscription gothique sur les cuisses, les coudes sur les genoux, les mains aux doigts écartés autour des joues, regardant entre ses pieds et essayant de ne pas sourire à un Mario haut comme trois pommes à la gîte à côté de lui, soutenu par sa barre antivol, armé d'un photomètre et d'un truc flou qu'on distingue mal sur la bande, partant d'un rire homodontique, à cause de quelque chose que Clipperton vient apparemment de lui dire.

Hal, ayant fumé du cannabis en quatre occasions – dont deux avec d'autres – en ce jour de repos continental, éprouvant en outre un sentiment nauséeux de culpabilité au creux de l'estomac dû à la débâcle de l'Eschaton et à son incapacité à intervenir, voire à se lever simplement de sa chaise de jardin, Hal a perdu un peu de sa maîtrise, vient d'entamer son quatrième cannoli au chocolat en une demi-heure, ressent l'élancement électrique glacial d'un début de carie du côté des molaires gauches et, comme

d’habitude après une orgie de sucre, sombre peu à peu, émotionnellement, dans une espèce de mélasse songeuse. Le film de marionnettes lui rappelle le défunt Soi-Même et il n’y a pas de sujet de méditation plus déprimant, sinon peut-être la publicité et les répercussions de la Reconfiguration ONANite sur l’industrie publicitaire états-unienne. Le film de Mario propose des plans de coupe un peu trop artistiques entre l’érection des fortifications en Lucite et des installations de déplacement ATHSCME et E.W.D. le long de la nouvelle frontière états-unienne, d’une part, et la désastreuse histoire d’amour trouble de Rodney Tine avec la marionnette voluptueuse représentant la sulfureuse et énigmatique femme *fatale** québécoise connue uniquement sous le nom de « Luria P…… », d’autre part. La minuscule main feutrée, brune, de la marionnette de Tine est posée sur le bâtonnet voluptueusement rembourré figurant le genou de Luria dans le célèbre restaurant Szechuan de Vienne en Virginie où, d’après une sombre légende, le Temps Sponsorisé fut conçu, au dos d’un set de table en papier illustré de signes astrologiques chinois, par R. Tine. Il se trouve que Hal connaît très bien l’ascension et le déclin de la publicité états-unienne millénaire parce que l’un de ses deux seuls travaux scolaires vaguement liés au cinéma[159] est un colossal mémoire sur les destins conjoints de la télédiffusion et de l’industrie publicitaire américaine. C’était son mémoire diplômant à la fin de son année de cours avec Mr U. Ogilvie sur l’Introduction aux études sur le divertissement, en mai de l’A.W.P. ; et Hal, alors élève de cinquième, qui n’en était encore qu’au R dans l’*O.E.D.* abrégé, raconta la fin de la publicité télévisée sur un ton solennel laissant accroire que les événements relatés avaient eu lieu aux temps reculés des glaciers et des hommes en peau de bête et non quatre ans auparavant, pendant l’avènement de l’ère Gentle et de la Reconfiguration Expérialiste que brocarde le film de Mario.

Il est incontestable que l’ensemble des réseaux de télévision – à savoir les Trois Grands plus l’éphémère Fox, puisque PBS est un tout autre

problème – connaissaient déjà de sérieuses difficultés. Entre la prolifération exponentielle des chaînes câblées, le déferlement des télécommandes à contrôle total connues sous le nom de zapettes et l'arrivée des magnétoscopes de dernière génération capables d'éliminer les pubs des enregistrements grâce à un système de tri sonore (ici une digression verbeuse sur les batailles procédurières entre les chaînes et les fabricants de magnétoscopes à propos de la fonction Edit jugée inutile par Mr O., qui dessina en marge un crâne rouge bâillant d'ennui), les chaînes peinaient à attirer les audiences nécessaires pour justifier les tarifs publicitaires exorbitants exigés par les ogres actionnaires. Les Quatre Grands avaient pour ennemi juré la centaine de chaînes câblées régionales et nationales qui, pendant l'ère prémillénaire Limbaugh caractérisée par une interprétation très généreuse du statut Sherman au ministère de la Justice, s'étaient coalisées dans un syndicat hargneux mais puissant sous la houlette de Malone de TCI, Turner de TBS et un obscur Albertain propriétaire de la chaîne Vu-de-la-fenêtre-simulée-de-diverses-demeures-luxueuses-dans-des-contrées-exotiques, de Canal Cheminée-de-Yule, de la chaîne éducative câblée de CBC et de quatre des cinq grosses chaînes canadiennes de téléachat qui formaient *Le Groupe Vidéotron**. Au moyen d'une agressive campagne émotivo-rationnelle tournant en dérision la « passivité » de centaines de millions de téléspectateurs obligés de choisir la nuit entre quatre télédiffuseurs statistiquement lénifiants, puis vantant le pouvoir de choix américain octroyé par les 500 options ésotériques du câble, le Conseil américain des Disséminateurs du câble attaqua les Quatre Grands à la racine idéologique, la matrice psychique qui conditionnait les téléspectateurs (un conditionnement délicieusement mis en œuvre par les Quatre Grands et leurs annonceurs, souligne Hal) pour les persuader que la Liberté de Choisir et le Droit au Divertissement étaient deux des valeurs états-uniennes fondamentales.

Cette campagne du C.A.D.C., brillamment orchestrée par Viney & Veals Advertising de Boston, frappait les Quatre Grands au thorax fiscal avec son omniprésent slogan antipassivité « *Ne restez pas inertes pour moins que ça* », quand un coup de grâce tout à fait involontaire fut donné aux réseaux par le biais d'une affaire parallèle et sans rapport de Viney & Veals. V & V qui, comme toutes les agences de pub états-uniennes, faisait son miel de tout et n'importe quoi, commença à profiter des tarifs publicitaires délirants des Quatre Grands pour faire efficacement la promotion de produits et de services qui n'auraient pas pu, auparavant, assumer le coût d'une campagne d'envergure nationale. Pour le compte de l'obscure société locale Nunhagen Aspirin Co. de Framingham, Massachusetts, Viney & Veals demanda à la Fondation nationale contre la douleur cranio-faciale basée à Enfield de sponsoriser une immense exposition itinérante de tableaux sur la douleur cranio-faciale handicapante peints par des artistes souffrant de douleur cranio-faciale handicapante. Les films publicitaires de Nunhagen étaient simplement des plans muets de trente secondes sur les œuvres, avec les mots NUNHAGEN ASPIRIN en tons pastel dans le coin inférieur gauche. Les tableaux en eux-mêmes étaient insoutenables, notamment parce que la télé HD venait d'arriver, du moins dans le domicile très chic des Incandenza. Les pubs qui évoquaient le plus les douleurs dentaires, Hal ne veut même pas y penser, surtout avec un morceau de cannoli coincé dans la partie supérieure gauche de sa cavité buccale qui l'incite à chercher Schacht des yeux pour lui demander d'examiner sa bouche avec un miroir de dentiste. Il se souvient d'une toile qui représentait le visage rectangulaire d'un Américain moyen avec, jaillissant de son orbite droite, une tornade au centre de laquelle s'ouvrait une bouche hurlante. Et ce n'était pas la plus dure[160]. Ces pubs ne coûtaient presque rien en termes de production. Les ventes de Nunhagen Aspirin augmentèrent dans tout le pays, alors même que l'audience des pubs Nunhagen passait de « basse » à « abyssale ». Les gens trouvaient les toiles

tellement atroces qu'ils achetaient le produit mais se détournaient des pubs. On pourrait penser que, du moment que le produit se vendait, le fait que des millions de téléspectateurs zappaient avec leurs télécommandes dès qu'apparaissait l'image muette d'un visage contordu avec une hachette dans le front n'était pas très important. Mais ce qui donnait un pouvoir fatal aux pubs Nunhagen, c'était qu'elles compromettaient aussi les chiffres d'audience des pubs suivantes ainsi que des émissions qui les encadraient et, plus grave, elles étaient si désagréables à regarder qu'elles réveillaient de leur somnolence passive les millions d'adeptes du Réseau, qui jusque-là étaient tellement engourdis qu'ils n'avaient même plus la force musculaire requise dans leur pouce pour zapper et qui maintenant, violemment dégoûtés et dérangés par ce qu'ils voyaient, usaient du pouvoir que leur conférait la fonction retrouvée dudit pouce.

La vache à lait suivante de Viney & Veals, une lugubre série de spots pour une enseigne nationale de cliniques de liposuccion express, renforça la tendance de V & V à augmenter les ventes mais à faire dangereusement baisser le taux d'audience ; et là les Quatre Grands furent vraiment mis à mal car – même si les critiques, les associations de parents d'élèves et les comités d'action politique de femmes sujettes aux troubles alimentaires dénoncèrent les spots LipoVac avec leurs images de cellulite déferlante et d'opérations semblables à des pubs hyperboliques pour aspirateurs, leurs autopsies filmées ou des démonstrations de cuisine anticholestérol montrant comment vider un poulet de sa graisse, et même si la désertion des téléspectateurs des pubs LipoVac portait un coup fatal aux autres annonces et aux émissions qui les entouraient – les responsables des chaînes cauchemardaient chaque nuit, assaillis dans leur sommeil paradoxal par des visions de pouces atrophiés et mous, subitement ranimés, qui martelaient les télécommandes – même si ces spots, donc, étaient affreusement préjudiciables, le chiffre d'affaires de LipoVac atteignit de tels sommets que la société fut bientôt en mesure de payer des sommes obscènes, vraiment

obscènes, pour des pubs de 30 secondes, sommes dont les Quatre avaient désormais le plus grand besoin. Du coup, les pubs LipoVac se multiplièrent, des paquets de fric changèrent de main et les taux d'audience de la télé nationale se ratatinèrent comme une baudruche crevée. Avec le recul historique, il est facile d'accuser les chaînes d'avoir eu, par appât du gain, une vision à trop court terme relativement à la liposuccion explicite ; mais Hal argua, avec une compassion que Mr Ogilvie trouva surprenante chez un élève de cinquième, qu'il est très difficile de rester mesuré et de voir loin quand on est aux prises avec une cabale cruelle et agressive de V & V sur le câble, qui s'attaque au cœur même de votre vie fiscale jour après jour.

Rétrospectivement, toutefois, la goutte d'eau qui fit déborder le vase des Quatre Grands fut probablement le trio de pubs très ciblées, en n & b, de V & V pour une toute petite coopérative du Wisconsin qui vendait des gratte-langues par correspondance. Ces pubs franchirent assurément une ligne rouge psychoesthétique, en dépit du fait qu'elles créèrent à elles seules une industrie nationale du gratte-langue et propulsèrent NoCoat Inc. de Fond du Lac dans le classement de Fortune 500[161]. Stylistiquement, les pubs NoCoat rappelaient ces terribles spots sur les bains de bouche, les déodorants ou autres shampooings antipelliculaires où l'on voyait un antihéros repoussé par le voluptueux objet de son désir pour cause d'un défaut d'hygiène facile à corriger, mais leur force émotionnelle ravageuse venait de l'horreur exagérée des strates presque géologiques de matière blanchâtre tapissant la langue d'un piéton, par ailleurs beau garçon, qui acceptait l'aguicheuse invitation d'une sensuelle contractuelle à lécher la glace en cornet qu'elle venait d'acheter à un vendeur des rues avunculaire. Il faut avoir vu les gros plans s'attardant sur la langue tendue du gars pour le croire. Il faut avoir vu les gros plans au ralenti sur la tête de la contractuelle dégoûtée qui se cabre et, paralysée par la répulsion, laisse tomber la glace que le type lui rend. Le piéton mortifié qui recule, toujours dans un ralenti cauchemardesque, un bras sur la bouche, entre les voitures

en circulation sur la chaussée, la bonne bouille du vendeur avunculaire qui se transforme en face haineuse hurlant des invectives hygiéniques.

Ces pubs secouèrent les téléspectateurs jusqu'au tréfonds de leur être, apparemment. Ce fut en partie pour des raisons de mauvais goût : les critiques de pubs estimèrent que c'était comme si Préparation H montrait un examen proctologique ou si Depend, sous-vêtements pour adultes, filmait des flaques de pipi dans une salle paroissiale. Mais la dissertation de Hal situait le rejet des téléspectateurs des Quatre Grands à un niveau beaucoup plus proche de l'âme que de la simple sensibilité de bon ton.

La campagne NoCoat de V & V fut un cas d'école dans l'eschatologie des pulsions affectives. Ce fut une sorte d'Überpub, qui jeta une ombre sur tout un siècle de persuasion télédiffusée. Elle fit ce que les pubs sont censées faire : créer une anxiété qu'un achat peut soulager. Mais elle le fit avec plus de malice, compte tenu de la psyché vulnérable d'une population états-unienne de plus en plus axée sur l'hygiène.

La campagne NoCoat eut trois conséquences principales. La première fut cette horrible année dont Hal se souvient vaguement, quand la nation devint tellement obsédée par sa langue que personne ne sortait de chez soi sans un gratte-langue et un autre de rechange après s'être dûment lavé, brossé et brumisé. L'année où les lavabos des toilettes publiques étaient si austères. Les associés de la coopérative NoCoat troquèrent leurs salopettes B'Gosh et leurs ponchos faits main contre des fringues Armani et Dior, puis se désintégrèrent rapidement dans divers litiges à huit chiffres. Mais tout le monde, à l'époque, de Procter & Gamble aux magasins Tom's du Maine, lança sa propre marque de gratte-langue, parfois avec des options électriques baroques et potentiellement dangereuses.

La deuxième conséquence est que le Réseau de télédiffusion des Quatre Grands finit par s'écrouler, fiscalement parlant. Surfant sur la vague d'une désertion publique jamais vue depuis le temps des pubs pour la confiture Jif qui montraient des inconnus fourrant leur nez luisant dans votre bocal

ouvert, la conjuration Malone-Turner-obscur-Albertain obtint que les annonceurs dont les pubs avaient été diffusées à sept ou huit spots de distance de celles de NoCoat se rallient au C.A.D.C. Malone et Turner, véritables anges de la mort de la télé, réinjecta aussitôt ce capital dans des offres impossibles à refuser pour acquérir les droits de retransmission du Final Four, des World Series de la Ligue majeure de base-ball, de Wimbledon et du Pro Bowlers Tour, à un moment où les Quatre Grands étaient lâchés par Schick et Gillette d'un côté, Miller et Bud de l'autre. Fox sollicita une protection légale au titre de l'article 11 du Code des faillites le lundi suivant le coup de force du C.A.D.C. et le Dow Jones s'affola sur G.E., Paramount, Disney, etc. Au bout de quelques jours, trois des Quatre Grands cessèrent d'émettre et ABC dut se rabattre sur ses vieux marathons *Happy Days* d'une durée si longue que des alertes à la bombe furent envoyées à la fois à la chaîne et au pauvre vieux Henry Winkler, à présent chauve et accro au sucre à La Honda en Californie et envisageant sérieusement d'essayer l'affreuse mais prometteuse technique LipoVac…

Et l'ironique troisième conséquence fut que presque toutes les grandes agences de pub ayant des contrats substantiels avec le Réseau – parmi lesquelles l'icarienne Viney & Veals – s'écroulèrent, elles aussi, dans le maelström des Quatre Grands, entraînant dans leur chute d'innombrables producteurs, graphistes, comptables, informaticiens, commerciaux volubiles, démographes binoclards, etc. Les millions de citoyens qui se trouvaient dans des zones non câblées ont fait tourner leurs magnétoscopes jusqu'à la surchauffe, ont eu des envies de meurtre à force de voir *Happy Days* et se sont peu à peu retrouvés avec de longues plages de temps libre sans divertissement optionnel ; le taux des crimes domestiques, de même que celui des suicides, atteignit des chiffres qui jetèrent un voile noir sur la pénultième année du millénaire.

Mais la conséquence de ces conséquences mêmes – avec l'ingénieuse ironie yankee qui accompagne les vraies résurrections – survient quand les

Quatre Grands à présent unis, muselés et invisibles mais disposant encore d'arriérés suffisants pour entretenir ces quelques cadres rapaces toujours capables de survivre à des coupes budgétaires qui décharnent un personnel déjà squelettique, se relèvent de leurs cendres et se lancent dans un baroud d'honneur en utilisant – ironiquement, donc – le vieil argument pro-choix/antipassivité de V & V pour oblitérer le C.A.D.C. qui les avait oblitérés quelques mois plus tôt, laissant tomber Malone de TCI avec un parachute doré et condamnant Turner de TBS à un exil nautique forcé :

Car voici qu'entre en scène une certaine Noreen Lace-Forché, ancienne élève de l'USC et nababette de la vidéo de location qui, dans les années 1990 A.S., avait tiré la chaîne Intermission Video (de Phoenix) de sa mare provinciale du Sud-Ouest pour la hisser au deuxième rang de la distribution nationale derrière Blockbuster Entertainment en termes de chiffre d'affaires. La femme appelée « la Reine tueuse » par Gates de Microsoft et « la seule femme que je craigne personnellement » par Huizenga de Blockbuster.

Ayant convaincu les rapaces squelettiques survivants des Quatre Grands de consolider leurs production, distribution et capital derrière une société-écran qu'elle avait rachetée et laissée en déshérence depuis lors car elle avait prévu avant tout le monde les retombées apocalyptiques des pubs Nunhagen – une obscure société nommée TéléDivertissement InterLace – Lace-Forché persuada ensuite le maestro P. Tom Veals – lequel, endeuillé par le saut de carpe de son associé perclus de remords depuis le pont Tobin, était en train de se fabriquer une pancréatite à coups de gnôle dans une brownstone de Beacon Hill – de se ressaisir et d'orchestrer une profonde insatisfaction nationale quant à la « passivité » impliquée par la télé câblée, y compris D.S.S. :

Que vous ayez 4, 104 ou 504 « choix », qu'est-ce que ça change ? disait la campagne de Veals. Parce que vous étiez assis là – en supposant bien sûr que vous soyez dans une région câblée, ou équipé d'une antenne parabolique et capable de payer un abonnement mensuel exigible quels que

soient vos « choix » – assis là vous étiez, donc, obligé d'accepter ce qu'un lointain C.A.D.C. décidait d'envoyer dans votre boîtier à divertissement. Là étiez-vous, à vous consoler de votre dépendance et de votre passivité en zappant à toute allure, activité qu'on soupçonnait déjà de causer à long terme certaines formes malignes d'épilepsie. Le soi-disant « pouvoir » promis par la conjuration du câble, disait la campagne, n'était que la possibilité de choisir entre 504 becquées visuelles offertes[162]. *Et si* – la campagne insistait sur ce conditionnel – *et si*, au lieu de choisir béatement entre 504 sornettes infantiles, la *vox et digitus populi* pouvait choisir de rendre ses divertissements domestiques littéralement et essentiellement *adultes* ? Autrement dit : et si – selon InterLace – et si le téléspectateur pouvait choisir plus ou moins *à 100 % ce qu'il veut voir à n'importe quel moment* ? Choisir en location, par ordinateur, modem et fibre optique, entre des dizaines de milliers d'anciens films, documentaires, compétitions sportives, bonnes vieilles émissions non *Happy Days* ou émissions nouvelles, culturelles, etc., tous issus des réserves et studios de production, expérimentés et gigantesques, quoique récemment dégraissés, des Quatre Grands, puis conditionnés et disséminés par TéléDiv InterLace sous forme de ces nouvelles et très pratiques disquettes 4,8 Mo à impulsion digitale pas plus grandes que la paume d'une main qu'InterLace commercialisait sous le nom de « cartouches » ? À visionner directement sur l'écran à haute résolution de votre fidèle ordinateur ? Ou, si vous préfériez, insérables dans votre bon vieux téléviseur à écran large prémillénaire avec un ou deux câbles coaxiaux au maximum ? Une programmation autonome payable au moyen de n'importe quelle carte de crédit ou d'un compte spécial InterLace disponible à bas prix pour 76 % de foyers états-uniens possédant un ordinateur personnel, une ligne téléphonique et un crédit vérifiable ? Et si, soliloquait la porte-parole de Veals, et si le spectateur devenait son propre directeur de programmes ; et s'il pouvait *définir* lui-même, de plein droit, le type de divertissement qui lui convenait le mieux ?

Le reste, pour Hal, est de l'histoire récente.

Pendant qu'arrivaient sur le marché non seulement d'anciens films d'Hollywood mais aussi des inédits, des sitcoms, des séries policières, des retransmissions sportives presque en direct, des journaux télévisés nocturnes présentés par de grandes figures du petit écran, des bulletins météo, des émissions sur l'art, la santé et la finance, le tout dûment encartouché, les programmateurs solvables du C.A.D.C. en étaient réduits à se rabattre sur le schéma vieux film + base-ball de l'après-midi des années 1980 A.S. La sélection passive était rare maintenant. Le divertissement populaire américain devint intrinsèquement proactif et régi par le consommateur. Et puisque la publicité n'était désormais plus liée à la télévision – n'importe quelle unité centrale d'ordinateur un tant soit peu évoluée pouvait éliminer toute séquence non désirée grâce à la fonction Review offerte dans les disquettes de divertissement –, la production de cartouches (c'est-à-dire à la fois la « Dissémination Spontanée » par satellite des menus sélectionnés et l'enregistrement industriel de programmes sur des disquettes 9,6 Mo disponibles à bas prix et compatibles avec n'importe quel lecteur de CD-ROM) – bien que tentaculairement contrôlée par un InterLace qui avait breveté le procédé de transmission digitale des images animées et détenait plus d'actions qu'aucune des cinq Baby Bells impliquées dans le réseau à fibre optique d'InterNet racheté pour 17 *cents* à GTE après que Sprint eut fait faillite en essayant de lancer une forme de vidéophonie d'un dénuement primitif sans masques ni tableaux – devint un marché libre presque hobbesien. Autrefois, le Réseau hésitait à proposer une émission trop divertissante de peur que les pubs ne pâlissent en comparaison. Eh bien, c'en était fini. Plus une cartouche était plaisante, plus les commandes de la cartouche affluaient ; et plus les commandes affluaient, plus InterLace en redemandait à l'unité de production qui la lui avait vendue. Simple. Plaisir personnel et chiffre

d’affaires suivaient enfin la même courbe, du moins en ce qui concernait le divertissement domestique.

Et à mesure qu’InterLace rachetait les unités de production et les talents, les deux principales holdings d’ordinateurs personnels, les licences de pointe Aapps Inc. de Froxx 2100 CD-ROM, les brevets D.S.S. de RCA et les droits d’exploitation de la technologie HD à compatibilité numérique dont-les-prix-avaient-encore-besoin-de-baisser-un-peu visuellement améliorée par des écrans haute définition en couleur à résolution optique de $2^{(\sqrt{\text{area}})!}$ lignes supplémentaires, et à mesure que ces rachats permettaient au réseau de dissémination de Noreen Lace-Forché d’obtenir une intégration verticale et des économies d’échelle, les tarifs de location de cartouches à impulsion baissaient sur le marché[163] ; et par la suite, l’augmentation constante du chiffre d’affaires consécutive à l’augmentation constante du volume de la demande se traduisit intelligemment par une extension du réseau InterGrille à fibre optique, par le rachat de trois des cinq Baby Bells qui avaient été à l’origine d’InterNet, par des offres de rabais extrêmement attractives sur les ordinateurs personnels de conception InterLace à écran haute déf. de niveau R.I.S.C.[164] et carte mère à résolution mimétique pour cartouches (rebaptisés « Téléputeurs » ou « TP » par l’équipe de Veals pour qu’on les reconnaisse bien), par des modems à fibre optique seulement et, bien sûr, par des divertissements de haute qualité que les spectateurs désiraient librement choisir de plus en plus[165].

Mais il n’y avait – il ne pouvait y avoir – aucune publicité dans les cartouches à impulsion ou cartouches ROM d’InterLace, voilà le point sur lequel insistait le devoir de Hal. Mais, outre un Turner, par exemple, qui continuait à maugréer amèrement par le biais de sa radio à ondes courtes depuis son yacht équatorial, le vrai perdant dans le transfert du C.A.D.C. au réseau InterLace Grille fut une industrie publicitaire américaine qui pâtissait déjà de la mort des Quatre Grands. Aucun marché important ne semblait pressé de s’ouvrir pour compenser la perte du vieux moteur de la télé. Les

agences, réduites à des cellules squelettiques de leurs cerveaux les plus créatifs et les plus rapaces, recherchaient avidement de nouveaux boutons à pousser et de nouvelles niches à remplir. Des panneaux publicitaires sortirent de terre comme des champignons le long des routes et même des chemins vicinaux. Tous les bus, trains, trams et taxis arboraient des affiches voyantes. Des avions de ligne commerciaux commencèrent à traîner ces bannières translucides généralement réservées aux Piper Cubs au-dessus des terrains de foot ou des plages en juillet. Les magazines (déjà mis à mal par leurs équivalents vidéo HD) se remplirent tellement de ces exaspérants petits encarts d'annonceurs que les tarifs postaux enflèrent, ce qui rendit d'autant plus attractifs – cercle vicieux – leurs équivalents vidéo distribués par e-mail. La firme de Chicago, Sickengen, Smith & Lundline, naguère prisée, alla jusqu'à demander à Ford de peindre des images publicitaires sur les ailes de leurs nouveaux modèles, une idée qui fit un flop quand les consommateurs états-uniens en T-shirt Nike et casquette Marlboro refusèrent, par mesquinerie, d'investir dans des « voitures déjà vendues ». Par contraste avec presque tout le reste de l'industrie, une certaine agence sans partenaire à Boston prospérait tellement que, moitié par ennui, moitié par défi, P. Tom Veals consentit à diriger la communication de la candidature marginale d'un ancien crooner guimauve qui balançait son micro en réclamant à grands cris des rues littéralement nettoyées, un vote protestataire créativement réorienté et l'expédition des ordures ménagères dans le froid clément des espaces infinis [166].

I. Site d'une catastrophe écologique de type Seveso.

OceanofPDF.com

30 AVRIL / 1ER MAI ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Marathe ne dormait pas complètement. Ils étaient restés quelques heures sur le promontoire. Il trouvait que Steeply exagérait un peu en refusant de s'asseoir par terre même un bref instant : si sa jupe se retroussait sur son arme, quelle différence ? Portait-il aussi des dessous humiliants ? La femme de Marathe était dans un coma dépassé depuis quatorze mois. Il était capable de récupérer sans dormir tout à fait. Ce n'était ni de la rêverie ni de la relaxation neuronale, plutôt une sorte de détachement. Il avait appris cette technique quelques mois après avoir perdu ses jambes sous un train états-unien. Une partie de Marathe planait quelque part au-dessus de lui, croisait ses jambes, mordillait sa conscience comme on grignote du pop-corn au cinéma.

À certains moments sur la corniche, Steeply fit plus que croiser les bras, il s'enlaça presque lui-même, tremblant de froid mais ne voulant rien en dire. Marathe jugea convaincant le caractère féminin de ce geste inconscient. Steeply s'était préparé à son retour sur le terrain avec discipline

et efficacité. Ce qui ne cadrait pas avec son personnage de journaliste états-unienne – même une journaliste états-unienne imposante et disgracieuse –, c'étaient ses pieds. Leur largeur, leurs ongles jaunes, leurs poils et leur forme trollesque en faisaient les pieds les plus moches que Marathe eût vus au sud du 60e parallèle nord, et assurément les plus hideux qu'il pût imaginer pour une femme.

Les deux hommes rechignaient étrangement à aborder le sujet de leur descente du promontoire dans le noir complet. Steeply n'osait même pas se demander comment Marathe était arrivé ici, sinon par hélicoptère, mais les vents capricieux et le relief montagneux rendaient cette hypothèse improbable. L'opinion commune au Bureau des Services sans Spécificité au sujet des Assassins en Fauteuil Roulant, c'était que leur talon d'Achille était un certain penchant pour la crânerie, un déni bravache de toute espèce de limite physique, etc. Steeply avait une fois interfacé avec Rémy Marathe sur une plate-forme pétrolière instable à plus de 50 bornes de Caillou Bay, sous la surveillance de sympathisants cajuns armés. Marathe dissimulait toujours la taille imposante de ses bras sous un blouson à longues manches. Ses yeux étaient mi-clos chaque fois que Steeply se tournait vers lui. S'il (Marathe) avait été un chat, il aurait ronronné. Steeply remarqua qu'il gardait constamment une main sous la couverture. Steeply lui-même avait un petit Taurus PT9 non enregistré collé sur la face interne d'une cuisse, raison pour laquelle il évitait de s'asseoir sur le roc ; l'arme n'avait pas de sécurité.

À la lueur blafarde des étoiles, Marathe trouvait que les pieds montés sur hauts talons de ce quadrupède américain étaient prodigieusement grotesques, comme des miches de pain mou états-unien malaxées et boudinées par les lanières des sandales. La compression charcutière des orteils dans les bouts ouverts des chaussures… le cuir qui craquait quand il marchait en sautillant et en se frictionnant contre le froid dans sa robe d'été sans manches… ses bras nus charnus, marbrés de rougeurs, dont l'un était vilainement écorché… On cultivait l'idée reçue, parmi les Québécois anti-

O.N.A.N., selon laquelle il y avait un sadisme latent, au B.S.S.E.U., dans le choix des personnages fictifs attribués aux agents opérationnels – des hommes dans des rôles de femmes, des femmes dans des rôles de loups de mer ou de rabbins orthodoxes, des hétérosexuels jouant des homos, des Blancs déguisés en Noirs ou en Haïtiens ou Dominicains caricaturaux, des hommes sains en malades souffrant de neuropathie dégénérative, des femmes saines en garçons hydrocéphales ou en dir. com. épileptiques, des personnes normalement constituées obligées d'affecter des difformités ou de s'en infliger réellement, tout cela au nom du réalisme. Steeply en silence se dressa distraitement sur la pointe des pieds. On voyait bien qu'ils n'étaient pas habitués aux talons hauts des États-Uniennes, parce qu'ils étaient meurtris, exsangues, couverts de cloques, que les ongles de leurs petits orteils noircissaient et menaçaient de tomber un jour prochain.

Mais Marathe savait aussi que le vrai Mr Hugh Steeply avait besoin, en son for intérieur, de ces humiliations absurdes, qu'il se préparait à entrer dans la peau de ses personnages avec d'autant plus de sérieux et d'application qu'ils étaient grotesques et improbables ; il (Steeply) utilisait la mortification ressentie en qualité de grosse femme, de Nègre blanc ou de musicien sclérosé comme carburant pour mieux les incarner ; il subsumait volontiers sa dignité et son ego au rôle qui offensait la dignité de son ego… une psychomécanique perturbante pour Marathe qui n'avait pas le même penchant pour les abstractions que ses supérieurs A.F.R. Fortier et Broullîme. Or c'était justement la raison, il ne l'ignorait pas, pour laquelle Steeply était l'un des meilleurs agents opérationnels du B.S.S., capable de passer presque toute une année dans des robes magenta, de dormir trois heures par nuit, d'accepter de se faire raser la tête et arracher des dents, de taper sur un tambourin dans les aéroports ou de vendre des fleurs en plastique sur les terre-pleins des avenues pour infiltrer le réseau d'importation de 3-amino-8-hydroxytétraline [167] qui sévissait sous le couvert d'une secte dans la cité états-unienne de Seattle.

Steeply dit : « Parce que c’est cet aspect des A.F.R. qui leur donne vraiment la chair de poule, si vous parlez de peur et de sujet de crainte. » Marathe n’arrivait pas à déterminer s’il parlait à voix haute ou basse. L’espace vide devant le promontoire aspirait toute résonance, étouffait les sons, de sorte que chaque parole paraissait douce, intime, presque post-coïtale, comme ces mots qu’on murmure sous une couverture, l’hiver, dans un chalet en rondins. Steeply lui-même semblait effrayé ou, du moins, dérouté. Il continua :

« Ce désir de faire le mal qui vous caractérise. De répandre le Divertissement uniquement pour nous nuire.

– Cette brutale agression de notre part. »

Les mollets de Steeply saillirent et se dégonflèrent dans ses bas Nylon : il venait de tressauter.

« Les gars du Service de science comportementale disent qu’ils ne voient aucun véritable but politique chez les A.F.R. Votre Fortier veut tout ce qu’avait DuPlessis.

– Par “chair de poule”, les États-Uniens entendent peur, confusion, cheveux dressés.

– Le F.L.Q. et les Montcalmistes… merde, même ces timbrés de l’ultradroite albertaine. »

Mr DuPlessis avait fait une partie de ses études chez les jésuites radicaux d’Edmonton, songea Marathe.

« … eux, nous pouvons les comprendre, en tant que formations politiques. Nous pouvons plus ou moins négocier avec eux.

– Votre Bureau pense que leur agression s’inscrit dans un programme. »

Steeply réfléchissait, il avait l’air intrigué.

« Eux, au moins, ils ont des objectifs. De vrais souhaits.

– Pour eux-mêmes. »

Le visage pensif de Steeply était convaincant.

« Avec eux, il y a un contexte, nous jouons dans un certain contexte. Nous savons que leur point de vue diffère du nôtre. Ce contexte est notre terrain de jeu. »

Le fauteuil de Marathe crissa : il faisait pivoter deux doigts d'une main dans l'air, un geste d'impatience chez les Québécois.

« Les règles du jeu. Les règles de l'engagement. »

Son autre main était posée sur la mitraillette Sterling UL sous la couverture.

« Même historiquement… les poseurs de bombes des années 1960, les séparatistes latinos, les enturbannés…

– Oh, quels termes charmants.

– Les enturbannés, les Colombiens, les Brésiliens… ils avaient de véritables objectifs.

– Des revendications égoïstes que vous pouvez comprendre.

– Même si leurs objectifs étaient faciles à classer et à punaiser au mur sous l'appellation "OBJECTIFS DÉCLARÉS" – ces latinos pathétiques. Ils voulaient certaines choses. Il y avait un contexte. Une ligne directrice à suivre contre eux.

– Vos gardiens de la Sécurité nationale pouvaient comprendre leurs revendications égoïstes. Les prendre en considération, les "*appréhender*", comme on dit. En connaissant votre position sur le terrain de jeu. »

Steeply acquiesça lentement, comme pour lui-même.

« Il n'y avait pas de méchanceté pure. Ce n'était pas comme maintenant, pas des garnements qui dégonflaient vos pneus sans raison.

– Vous prétendez que nous gaspillons notre énergie à dégonfler des pneus ?

– C'est une image. J'aurais pu dire serial killer. Ou sadique. Quelqu'un qui veut vous abattre juste pour le plaisir. Un déviant. »

Loin vers le sud, trois lumières clignotantes décrivirent une spirale au-dessus de la tour de contrôle illuminée de l'aéroport : un avion à

l’atterrissage.

Steeply alluma une autre cigarette avec le mégot de la précédente, qu’il jeta dans le vide en observant sa spirale descendante. Marathe regardait vers le haut et à droite. Steeply reprit :

« La politique est une chose. Même la politique la plus marginale. Votre Fortier n’a pas l’air de s’intéresser beaucoup à la Reconfiguration, au territoire, au remembrement, à la cartographie, aux tarifs, à la finlandisation, à l’Anschluss ONANite ou au déplacement des déchets toxiques.

– À l’expérialisme.

– Ou au prétendu expérialisme. Même au séparatisme. Aucun des programmes des autres cellules ne semble vous inspirer. Pour la plupart des membres du Bureau, c’est de la méchanceté pure. Pas de programme, pas d’histoire.

– Et pour vous, c’est terrifiant. »

Steeply pinça les lèvres, comme pour les débarrasser d’une brindille en soufflant.

« Mais, quand il y a des objectifs stratégiques et politiques bien définis, quand nous pouvons cerner le mal, alors nous sommes dans un cadre professionnel.

– Sans rien de personnel. » Marathe contemplait le ciel. Certaines étoiles papillotaient, d’autres brillaient avec constance.

« Dans un cadre professionnel, nous savons ce que nous avons à faire. Nous avons un terrain et une ligne directrice, dit Steeply en se tournant face à Marathe, avec un regard qui n’était pas accusateur. C’est assez personnel. »

Le regard de Steeply n’était peut-être pas accusateur, mais Marathe aurait été bien en peine de le définir. Il n’était pas non plus triste, ni inquisiteur, ni tout à fait pensif. On voyait de petites lueurs et des ombres en mouvement autour du grand feu de célébration, loin en contrebas sur le sol

du désert. Marathe ne parvenait pas à se faire une idée de la sincérité des émotions que manifestait Steeply. Les lueurs étaient intermittentes. Des bribes de jeunes rires dérivaient vers eux dans le silence du vide. On voyait aussi d'infimes secousses dans les buissons à flanc de falaise, sans doute du gravier éboulé ou des animaux nocturnes. Steeply essayait-il de lui offrir quelque chose, de lui révéler une information pour voir si elle reviendrait aux oreilles de Fortier ? Quand il traitait avec le B.S.S.E.U., Marathe avait souvent l'impression d'être soumis à divers tests ou jeux de vérité et de trahison. Il se sentait comme un rongeur en cage, observé froidement par des hommes froids en blouse blanche.

Il haussa les épaules.

« Les États-Unis ont déjà été détestés par le passé. Et pas qu'un peu. Le Sentier lumineux et votre compagnie Maxwell House. Les cartels de la drogue trans-Amérique latine et ce pauvre feu Mr Kemp dont la maison a explosé. L'Irak et l'Iran n'appelaient-ils pas les E.U. le Grand Satan ? Comme vous l'avez dit haineusement, ils sont enturbannés. »

Steeply exhala vite sa fumée pour répondre :

« Certes, mais il y avait des contextes et des objectifs. L'argent, la religion, les sphères d'influence, Israël, le pétrole, le néomarxisme, les luttes de pouvoir de l'après-guerre froide. Il y avait toujours quelque chose derrière.

– Des désirs.

– Des intérêts. Quelque chose qu'on se disputait (aussi bien *eux* que nous), quelque chose qu'ils voulaient nous prendre ou nous empêcher d'avoir. » Steeply était très sérieux. « Cette chose derrière, ce but ou ce désir, atténuait la malignité, la rendait abstraite.

– Car c'est ainsi que procède tout individu normal, n'est-ce pas ? dit Marathe en ajustant soigneusement la couverture sur sa poitrine et ses roues. Par intérêt. En faisant tout pour assouvir ses désirs.

– Au lieu d’être toujours négatif, oui. » Steeply secoua sa tête putassière. « Au lieu de vouloir le mal pour le mal. »

De nouveau, Marathe feignit de renifler pour se déboucher le nez.

« Et quels sont les objectifs et désirs des E.U. ? »

Cette question fut posée à voix basse ; la pierre en renvoya un curieux écho.

Steeply retirait encore un brin de tabac collé sur son rouge à lèvres.

« On ne peut pas généraliser, dit-il, puisque notre système est basé sur la liberté individuelle. Chacun a ses propres désirs. »

Son mascara dégoulinant avait séché à présent qu’il faisait moins chaud. Marathe ne disait rien, il s’affairait avec sa couverture chaque fois que Steeply le regardait. Une minute passa. Finalement, Steeply reprit :

« Pour moi, personnellement, en tant qu’Américain, si vous voulez vraiment le savoir, Rémy, je crois que j’en suis resté au vieux rêve américain, aux idéaux fondamentaux. Le refus de la tyrannie et de la coercition, de la terreur, la lutte pour la liberté de conscience et d’opinion. » Même avec sa perruque, il avait l’air grave. « Les vieux principes, quoi, qui ont fait leurs preuves. Une relative aisance matérielle, un bon travail, des loisirs appropriés. Tout ce que vous pourriez qualifier de ringard. » Son sourire laissa voir une trace de rouge à lèvres sur une incisive. « Nous voulons choisir. Avoir une liberté de choix réelle. Être aimé par quelqu’un. Pouvoir aimer librement la personne qu’on aime. Et être aimé par elle, même si on doit lui cacher des secrets professionnels. Faire en sorte qu’elle nous fasse confiance, qu’elle sache qu’on agit pour le mieux. Se sentir précieux. Ne pas être laissé pour compte. Avoir de bonnes relations de voisinage. Une énergie abondante et à bas prix. Être fier de son travail, de sa famille, de son foyer. » C’est en retirant le brin de tabac que le doigt avait étalé le rouge à lèvres sur la dent. Il *faisait monter la pression**. « Les petites choses. L’accès aux transports. Une bonne digestion. Des équipements ergonomiques. Une épouse qui ne prend pas vos obligations

professionnelles pour des frasques. Un enlèvement des ordures fiable. Des couchers de soleil sur le Pacifique. Des chaussures qui ne vous coupent pas la circulation. Des yaourts glacés. Un grand verre de citronnade sur une balancelle qui ne grince pas. »

Marathe était inexpressif.

« Un animal domestique fidèle. »

Steeply pointa sa cigarette.

« Exactement, mon ami.

– Du divertissement de haute qualité. Une qualité à la hauteur des dollars dépensés. »

Steeply rit de bon cœur, soufflant une saucisse de fumée. En réponse, Marathe sourit, s'accorda le temps de la réflexion, puis répondit en levant les yeux au ciel : « Ces énumérations des désirs états-uniens évoquent pour moi le classique *utilitarisme**.

– Un concept français ?

– Allons, vous connaissez ça : maximisation du plaisir et minimisation du déplaisir. Résultat : le bien. C'est ça, vos E.U. »

Long silence. Steeply se dressa sur la pointe des pieds. Un feu de camp allumé par des jeunes gens rougeoyait à quelques kilomètres de distance dans le désert. De loin, les flammes formaient un anneau plutôt qu'une sphère.

« Seulement voilà, dit Marathe, le plaisir de *qui* et la douleur de *qui*, au juste, entrent dans cette équation du bien ? »

Chaque fois que Steeply ôtait un brin de tabac de ses lèvres, il le roulait entre son pouce et son index ; pour le coup c'était très peu féminin.

« Vous pouvez répéter ? »

Marathe gratta l'intérieur de son blouson.

« Je me demande ce que vous entendez par "le bien" dans cette équation : le plaisir maximal pour chaque individu états-unien ou le plaisir maximal pour le peuple ? »

Steeply acquiesça avec cette sorte de condescendance qu'on a envers les gens à la comprenette un peu lente. « Voyez-vous, cette question en soi montre à quel point nos caractères nationaux diffèrent, Rémy. Le génie américain, notre bonne fortune, c'est que nous avons compris depuis longtemps, au fil de l'histoire, que si chacun recherche son propre bien, il en résulte, au total, le bien *pour tous*.

– Ah.

– Nous apprenons ça dès l'école primaire.

– Je vois.

– C'est ce qui nous évite l'oppression et la tyrannie. Et même votre tyrannie démocratique, démagogique, à la grecque. Les États-Unis : une communauté d'individus sacrés vénérant le caractère sacré des choix individuels. Le droit de chaque individu à poursuivre ses propres buts, selon son propre ratio plaisir/douleur : un principe sacro-saint. Défendu bec et ongles tout au long de notre histoire.

– *Bien sûr**. »

Pour la première fois, Steeply semblait s'intéresser au désordre de sa perruque. Il essayait de la remettre droite avec ses grosses mains sans la retirer et Marathe essayait, quant à lui, de ne pas visualiser ce que le B.S.S. avait fait des cheveux naturels, bruns et masculins de Steeply pour permettre à son crâne de recevoir cette perruque complexe.

« Vous avez peut-être du mal à comprendre pourquoi c'est si précieux à nos yeux, continua Steeply, à cause du fossé culturel qui sépare nos peuples. »

Marathe fit craquer ses doigts.

« Peut-être parce que ce sont des généralités abstraites. Peut-être que, en pratique, vous pourriez me forcer à mieux comprendre.

– Nous ne forçons personne. C'est précisément ça, le génie de notre histoire : *ne pas* forcer. Tu as le droit de faire ce que tu veux, tant que tu ne m'empêches pas d'en faire autant. Vous voyez ?

– Je verrais mieux avec une démonstration pratique. Un exemple. Supposons que le prix à payer pour l'accroissement de votre propre plaisir soit le douloureux déplaisir d'autrui, c'est-à-dire d'un autre individu sacré.

– Mais c'est justement ça qui nous fout les jetons chez les A.F.R., c'est justement pour ça que nous devons nous rappeler à quel point nos cultures et nos systèmes de valeurs diffèrent, Rémy. Parce que, dans notre système de valeurs états-unien, quiconque tire son plaisir du malheur d'autrui est un déviant, un psychopathe sadique, et il est déchu de son droit à déterminer son propre ratio plaisir/douleur. Les psychopathes ont droit à la compassion et au meilleur traitement possible. Mais ils sont exclus de la communauté. »

Marathe résista à l'envie de se hisser sur ses moignons.

« Non, non, je ne parle pas de quelqu'un qui prend plaisir au malheur d'autrui. Je ne veux pas dire : votre douleur est mon plaisir. Je me suis mal exprimé. Imaginez une situation où votre privation ou votre douleur n'est que la conséquence, le prix de mon propre plaisir.

– Une situation où les ressources limitées obligent à des choix drastiques ?

– Oh, un exemple tout simple. Enfantin. » Brève lueur d'enthousiasme dans les yeux de Marathe. « Supposons que nous ayons envie, vous et moi, d'un bon bol chaud de soupe aux pois Habitant.

– Habitant ?

– Mais oui, la marque canadienne de soupe, enfin. *Produit de Montréal. Saveur maison. Prête à servir*.*

– Mais qu'est-ce que vous avez, vous autres, avec ces trucs ?

– Imaginez que nous ayons, l'un et l'autre, une envie terrible de soupe Habitant. Mais il n'y a qu'une seule boîte, une portion individuelle, vous savez, ce que vous appelez Single-Serving Size.

– En effet. Les 3 S. Une invention américaine, je vous ferais remarquer. »

La partie de l’esprit de Marathe qui observait froidement la scène d’en haut n’arrivait pas à deviner si Steeply faisait l’âne pour avoir du son, c’est-à-dire pour éveiller chez Marathe quelque fougue révélatrice. Une fois de plus, Marathe manifesta son impatience par un lent pivotement des doigts.

« Bon, dit-il d’un ton neutre. C’est simple, non ? Nous voulons tous les deux la soupe. Donc, le plaisir que j’ai à manger la soupe aux pois Habitant dépend de votre privation, alors que vous en avez terriblement envie. » Marathe tapotait ses poches à la recherche de quelque chose. « Et inversement, si c’est vous qui mangez la portion. Mais, avec votre génie américain du chacun pour soi dans *la poursuite du bonheur**, qui décide de qui recevra la soupe ? »

Steeply reporta son poids sur une seule jambe.

« C’est un exemple un peu simpliste. On peut mettre la soupe aux enchères. Négocier. La partager.

– Non, le Single-Serving Size est pour une personne seulement, c’est bien connu, et nous sommes tous deux de grands et vigoureux États-Uniens qui ont passé l’après-midi à regarder des balèzes caparaçonnés et casqués se rentrer dans le lard sur InterLace HD, nous voulons satisfaire notre appétit d’ogre avec une portion complète. Une demi-portion ne ferait qu’attiser cet appétit. »

L’ombre qui passa sur le visage de Steeply montra à Marathe que son exemple était judicieux : l’États-Unien divorcé était très coutumier des portions pour célibataires Single-Serving.

« Nous sommes d’accord, reprit Marathe. Pourquoi devrais-je, moi, l’individu sacré, vous donner la moitié de ma soupe ? La satisfaction de mon *propre* plaisir est le bien, puisque je suis un États-Unien loyal, un génie du désir individuel. »

Le feu de camp grossissait lentement. Une autre croix de lumières colorées tourna au-dessus de la zone aéroportuaire de Tucson. Steeply

démêlait les cheveux de sa perruque avec des gestes légèrement plus brusques et saccadés qu'auparavant.

« Eh bien, dit-il, à qui appartient légalement la soupe ? Qui l'a achetée ? »

Marathe haussa les épaules.

« Aucun rapport avec ma question. Une tierce personne, mettons, malheureusement décédée. Le type arrive dans notre appartement avec une boîte de soupe aux pois, qu'il compte manger en regardant du sport états-unien enregistré, il s'agrippe tout à coup la poitrine et tombe raide mort sur la moquette en tenant la soupe que nous désirons tous deux.

– Alors nous la mettons aux enchères. Celui des deux qui en a le plus envie achète la moitié de l'autre au prix fort, puis l'autre file en courant, ou en roulant, vers le Safeway du coin et s'en achète une autre boîte. Celui qui est prêt à payer le plus récupère la soupe du mort. »

Marathe secoua la tête sans s'énerver.

« Le Safeway et les enchères ne sont pas des réponses à la question que soulevait mon exemple de la soupe aux pois. Mais peut-être l'ai-je mal posée. »

Steeply tâchait maintenant d'arranger sa perruque à deux mains. La sueur l'avait raplatie d'un côté et elle avait accroché de petits bouts de terre et des gravillons pendant la descente jusqu'à la corniche. Steeply ne devait avoir ni peigne ni brosse dans son minuscule sac à main. L'arrière de sa robe était sale. Les bretelles de son soutien-gorge prothétique mordaient cruellement dans la chair de son dos et de ses épaules. Toujours cette image de matière molle lentement étranglée, pour Marathe.

« Non, je sais très bien où vous voulez en venir, répondit Steeply. Vous voulez parler de politique. De précarité, de redistribution, de choix drastiques. Très bien. La politique, nous comprenons. Très bien. La politique, nous pouvons en discuter. Je vois clair dans votre jeu, je vous dis, vous voulez en venir à la question de ce qui empêche 310 millions

d’individus américains en quête de bonheur de se foutre sur la gueule pour se piquer leur soupe. Un état de nature. Mon plaisir d’abord, et au diable le reste. »

Marathe sortit son mouchoir.

« Comment dites-vous ? “Se foutre sur la gueule” ?

– Oui, parce que cet exemple simpliste montre une fois encore le fossé qui sépare nos deux peuples, mon ami. Parce qu’un certain respect de l’autre est nécessaire : je respecte les désirs et les intérêts de l’autre pour qu’il respecte les miens, c’est ce qu’on appelle une communauté d’intérêts. D’accord ? Mon bonheur total est optimisé par mon respect de votre sanctuaire individuel, je ne vais pas vous filer des coups de pied dans les rotules pour vous piquer votre soupe. »

Steeply regarda Marathe se moucher une narine. Marathe était l’une de ces rares personnes qui ne regardent pas leur mouchoir après s’en être servies. Steeply dit :

« Mais j’entends déjà quelqu’un de votre côté du gouffre me crier quelque chose comme : Oui, mon bon ami, mais si votre rival pour la soupe est un individu *extérieur* à votre communauté, par exemple, disons un malheureux Canadien, tiens, un étranger séparé de moi par un gouffre d’histoire, par la langue, les valeurs, la conception de la liberté individuelle… alors, dans cet exemple pris tout à fait au hasard, aucune contrainte communautaire ne freinerait mon penchant naturel à vous foutre sur la gueule pour réquisitionner la soupe désirée, puisque le pauvre Canadien n’entre pas dans l’équation de la *poursuite du bonheur* individuel, attendu qu’il ne fait pas partie de la communauté d’intérêts qui me permet de maximiser mon ratio plaisir/douleur. »

Marathe, pendant ce temps, souriait et regardait à gauche, au nord, en roulant des yeux comme un aveugle. Son lieu de flânerie préféré, quand il se trouvait dans la ville états-unienne de Boston, était, dans le jardin public d’été, une large pente sans arbres menant à la *mare aux canards**, un carré

de verdure orienté au sud-ouest, de sorte que l'herbe y est tantôt vert clair, tantôt mordorée, selon la position du soleil, et la mare fraîche, glauque, surplombée par des saules impressionnistes, avec des gens sous les frondaisons, des pigeons aussi, et des canards à tête émeraude glissant en cercle, les yeux ronds comme des galets, se mouvant sans effort sur les eaux comme s'ils n'avaient pas de pattes. Comme dans les cités idylliques juste avant la déflagration nucléaire, dans les vieux films catastrophe états-uniens. Il regrettait cette saison bostonienne où l'on remplit la mare pour le retour des canards, où les saules verdissent, où la lumière vineuse d'un soleil couchant septentrional décline lentement vers la terre sans explosion. Les enfants lancent des cerfs-volants et les adultes bronzent, couchés sur le dos, les yeux clos, pensifs. C'était un sourire vague et triste, un peu las. Sa montre ne brillait pas sur son poignet. Steeply jeta un mégot, sans se détourner de Marathe pour le regarder tomber.

« Et ensuite vous allez m'accuser, dit Steeply, non seulement de lui avoir poché un œil et d'avoir raflé toute la soupe pour moi tout seul, mais de lui avoir refilé, après mon repas, l'assiette et la cuiller sales, et peut-être même la boîte Habitant non consignée, de l'avoir encombré d'ordures, et tout ça sous prétexte d'un soi-disant pacte d'Interdépendance qui n'est en réalité qu'une ruse nationaliste pour satisfaire ma concupiscence individualiste sans me préoccuper des désirs et intérêts de mon voisin.

– Vous remarquerez que je n'ai pas dit sarcastiquement "*et nous y rrrevoilàààà*", comme vous aimez le faire. »

La manière dont Steeply protégeait son allumette, de tout son corps, contre le vent n'était pas féminine non plus. Il avait voulu caricaturer l'accent de Marathe mais, avec la clope au bec, ça avait plus ressemblé à du cajun. Il regarda par-dessus la flamme.

« Non ? Je suis à côté de la plaque ? »

Marathe examinait sa couverture avec une sagesse bouddhique. Pendant quelques secondes, il parut presque endormi, dodelinant de la tête au

rythme de sa respiration. Les lourds rectangles de lumière mouvante qui circulaient dans Tucson étaient des « barges de terre » en route vers des nids de poubelles au plus profond de la nuit. Marathe avait toujours des envies de meurtre quand les gens anticipaient ses réponses et prétendaient parler à sa place. Il soupçonnait Steeply de le savoir, de l'avoir deviné. Les deux frères aînés de Marathe lui faisaient déjà le coup dans son enfance, ils exposaient ses arguments supposés pour le faire taire par avance. Tous deux avaient percuté des trains de plein fouet avant d'être en âge de se marier[168] ; Marathe avait assisté à la mort du meilleur des deux. Certaines des barges de terre étaient véhiculées vers la région de Sonora au Mexique, mais la plupart naviguaient vers le nord pour être propulsées dans la Convexité. Steeply l'observait.

« Non, Rémy ? Ce n'est pas ce que vous alliez dire, je suis à côté de la plaque ? »

Marathe était passé maître dans l'art de brider ses sourires.

« Sur les boîtes d'Habitant, on peut lire "*Veuillez recycler ce contenant**". Donc vous n'avez peut-être pas tort. Mais je m'intéresse moins aux querelles entre les nations qu'à notre exemple particulier, à vous et moi seuls, en supposant que nous correspondions l'un et l'autre à votre type états-unien, deux entités distinctes, sacrées, désirant toutes deux de la soupe aux pois. Je vous demande comment cette communauté respectueuse peut faire partie de mon bonheur, à ce moment précis, rapport à la soupe, si je suis états-unien. »

Steeply inséra un doigt sous la bretelle de son soutien-gorge pour relâcher la pression de l'engoncement.

« Je ne vous suis pas, dit-il.

– Bon. Nous désirons tous deux la totalité de la boîte recyclable Single-Serving d'Habitant. Au fond de moi, je sais que je ne dois pas vous foutre sur la gueule pour rafler la soupe, parce que mon bonheur général à long terme nécessite une communauté "zéro foutage sur la gueule". Mais c'est à

long terme, Steeply. Le respect que je vous dois est un obstacle à mon bonheur. Comment intégrer le long terme dans mon action immédiate, devant notre copain mort avec sa boîte dans la main, et alors que sa soupe nous fait saliver tous les deux ? Ma question revient à dire : si le plaisir maximal dans l'immédiat dépend de la totalité de la boîte, comment puis-je réfréner mon désir de vous foutre sur la gueule pour avoir la soupe ? Comment puis-je passer à côté de cette soupe au nom d'une éventuelle soupe à venir ?

– La satisfaction différée, autrement dit.

– Bien. C'est très bien. Satisfaction différée. Comment mon esprit états-unien peut-il, au nom de mon plaisir à long terme, sacrifier mon appétit immédiat pour la soupe ? »

Steeply souffla deux grosses volutes de fumée par les narines. Son expression était un mélange de patience et d'impatience polie.

« C'est toute la différence qu'il y a entre un Américain adulte, mûr, et un Américain puéril, immature, je pense. Je vous propose le terme "intérêt personnel éclairé". Revenons à votre exemple précédent, poursuivit-il. Le petit enfant qui mange des bonbons toute la journée parce que c'est ce qu'il préfère.

– Tout en sachant, en son for intérieur, que ça lui fera mal au ventre et pourrira ses petits crocs.

– Ses dents. Mais vous conviendrez qu'on ne peut employer une méthode fasciste et lui crier dessus ou lui filer des électrochocs chaque fois qu'il mange un bonbon. On ne peut pas inculquer la morale comme on dresse un rat. Il faut que l'enfant apprenne de lui-même à faire la part entre le court et le long terme dans la quête de ce qu'il désire.

– Il doit être *librement* éclairé.

– C'est le cœur du système éducatif que vous trouvez si affreux. Non pas enseigner ce qu'il faut désirer, mais enseigner comment être libre.

Enseigner à cet enfant comment faire des choix en connaissance de cause pour son intérêt à long terme. »

Marathe péta discrètement dans son coussin en opinant du bonnet d'un air absorbé.

« Je sais ce que vous allez dire, continua Steeply, vous allez me dire que le système n'est pas parfait. Il n'empêche pas la rapacité, le crime, les drogues, la cruauté, la ruine, l'infidélité, le divorce, le suicide. Le meurtre.

– Le foutage sur la gueule. »

Steeply tripota encore sa bretelle de soutien-gorge. Il ouvrit son sac, hésita, rajusta sa bretelle et fouilla dans le sac qui, au bruit, semblait bourré et désordonné comme un sac de femme. Il dit :

« Mais c'est le prix. Le prix de la liberté de choisir. Tout le monde n'apprend pas dès l'enfance à équilibrer ses intérêts. »

Marathe s'efforça d'imaginer des hommes sveltes, avec des lunettes à monture en écaille et des vestons sport sans épaulettes ou des blouses blanches de laboratoire, occupés à bourrer soigneusement le sac d'un agent de terrain pour lui donner l'air féminin. Steeply tenait maintenant son paquet de Flanderfumes et fourrageait dedans avec son auriculaire pour évaluer le nombre de cigarettes qui lui restait. Vénus scintillait, bas dans le ciel, au nord-est. Quand la femme de Marathe était née sans crâne, on avait d'abord pensé que c'était à cause de la tabagie de ses parents. La lueur des étoiles et de la lune s'estompait. La lune n'était pas encore couchée. Parfois, on croyait voir encore le feu de joie des jeunes fêtards, puis on tournait les yeux et il avait disparu. Le temps s'écoulait en silence. Steeply extirpait lentement une cigarette avec un ongle. Marathe, dans sa petite enfance, quand il avait des jambes, détestait les gens qui critiquaient la consommation de tabac des autres. Steeply avait enfin trouvé la bonne position pour protéger la flamme de son allumette. Bien que le vent se fût un peu calmé, des bourrasques glacées se levaient mystérieusement par

instants. Les reniflements de Marathe ressemblaient à des soupirs. L'allumette craqua bruyamment ; mais il n'y eut pas d'écho.

Marathe renifla encore et dit :

« Ces différents sortes de gens… le type mûr qui voit loin, le type puéril qui se jette tout de suite sur les bonbons et la soupe… *entre nous**, Hugh Steeply, ici, sur ce promontoire : lequel représente les E.U. de l'O.N.A.N. et la Grande Convexité, ces E.U. auxquels, selon vous, les autres veulent du mal ? » Les mains qui secouent des allumettes pour les éteindre le font toujours très vite, comme si elles s'étaient brûlées. Marathe renifla. « Vous me comprenez ? C'est juste entre nous, hein. Comment les A.F.R. pourraient-ils détruire la totalité de la culture états-unienne rien qu'en offrant provisoirement le choix de regarder ou non cet unique Divertissement ? Car personne n'est obligé de le regarder. Si nous disséminons le *samizdat*, le choix reste libre, non ? Sans contrainte. Oui ? Non ? C'est du libre arbitre ou non ? »

Mr Hugh Steeply donnait toute la féminité possible à son attitude quand il fumait : un léger déhanchement, un coude sur un bras, la main devant la bouche et le dos de cette main face à Marathe, un certain ennui ostentatoire qui rappelait tout à fait à Marathe les actrices en chapeau, aux épaules rembourrées, en train de fumer, des films en noir et blanc. Marathe dit :

« Vous croyez que nous vous sous-estimons en vous considérant tous comme égoïstes et décadents. Mais la question soulevée est celle-ci : sommes-nous les seuls à le penser ? Nous, les cellules du Canada ? N'avez-vous pas peur, vous, de votre gouvernement et de vos forces de l'ordre ? Sinon, pourquoi votre B.S.S. s'emploierait-il à empêcher la dissémination ? Pourquoi mettre à l'index un simple Divertissement, quel que soit l'atrait qu'il représente, comme un *samizdat* subversif, si ce n'est parce que vous redoutez les "choix éclairés" des États-Uniens ? »

Steeply s'était rapproché de Marathe, il était debout devant lui, le regardait de haut, menaçant. Le corps astral de Vénus projetait sur le côté

droit de son visage une couleur de fromage blanc.

« Soyez réaliste. Le Divertissement n'est ni une friandise ni une bière. Regardez Boston aujourd'hui. Vous ne pouvez pas comparer cet asservissement insidieux avec vos minables exemples de sucreries et de soupe. »

Marathe adressa un sourire lugubre au clair-obscur de cette bouille ronde et imberbe d'États-Unien. « Ce qu'on raconte est peut-être vrai, à savoir que, dès qu'on a commencé à regarder, il n'y a plus de choix. Mais, au départ, il y en a un. C'est vous qui décidez de vous laisser agréablement divertir. C'est bien un choix, non ? Le droit sacré du spectateur, un choix libre, non ? Oui ? »

Durant la dernière année avant Sponsorisation, après chaque finale formelle de tournoi, Eric Clipperton assistait, sans son arme, aux traditionnels bal et remise de trophées, grignotait éventuellement une cuisse de dinde au buffet, disait deux ou trois mots à Mario Incandenza du coin de la bouche, recevait sans broncher son énorme coupe de champion sous des applaudissements épars et peu enthousiastes, puis se fondait dans la foule et s'en retournait on ne savait où, sans doute là où il vivait et s'entraînait au tennis et au tir. À l'époque, il devait avoir un manteau de cheminée et une bibliothèque remplis de trophées USTA, lesquels représentent généralement un joueur métallique en plein service sur un socle en faux marbre, un peu comme un marié sur une pièce montée mais avec un kick du feu de Dieu. Mais bien que richement pourvu en bronze et faux marbre, Clipperton n'avait toujours aucun classement officiel : son Glock 9 mm et ses intentions étant légendaires, l'USTA considérait qu'il n'avait remporté aucune victoire légitime, n'avait même jamais disputé un vrai match qualificatif. Des gars du circuit junior demandaient parfois au petit Mario si c'était la raison pour laquelle Eric Clipperton était tout le temps aussi austère, aussi réservé et disparaissait toujours en catimini des tournois, si la

tactique même qui lui permettait de gagner rendait ses victoires, et sa personne, irréelles.

Cela dura jusqu'à l'instauration de l'O.N.A.N. et du Temps Sponsorisé, l'Année du Whopper (Clipperton avait alors dix-huit ans), quand l'USTA devint l'A.T.O.N.A.N. et qu'un informaticien mexicain – qui parlait à peine anglais, n'avait jamais touché une balle et n'y connaissait que nib en dehors du traitement des données brutes – fut nommé directeur du centre de classement informatique de l'A.T.O.N.A.N. à Forest Lawn, New New York, et prit pour argent comptant la série de six victoires consécutives de Clipperton dans les tournois juniors majeurs, ce printemps-là. Et quand paraît le premier numéro bihebdomadaire de *North American Junior Tennis*, qui remplace *American Junior Tennis*, on y voit figurer un certain E. R. Clipperton, originaire de « Ind. », n° 1 continental messieurs, des 18 ans et moins de 18 ans ; on sourcille sous toutes les latitudes ; tout le monde rigole à E.T.A., y compris Schtitt, et certains se demandent si Clipperton va dorénavant renoncer à sa cuirasse psychique pour défendre réellement ses chances, sans arme, maintenant qu'il a obtenu ce qu'il devait désirer ardemment et qu'il est prisonnier de son rang officiel de n° 1 ; comme le tournoi continental junior sur terre battue commence la semaine suivante à Indianapolis, Indiana, le petit Michael Pemulis d'Allston apporte son PowerBook et ses logiciels dans les vestiaires en pleine effervescence et lance les paris pour savoir si Clipperton daignera faire son apparition à Indy en tant que n° 1, ce rang dont il a dû tant rêver, ou s'il se retirera du circuit pour se masturber avec son Glock dans une main et le dernier numéro de *NAJT* dans l'autre[169]. Or Clipperton prend tout le monde par surprise en se présentant à l'improviste devant le portail d'E.T.A., par un après-midi chaud et pluvieux, deux jours avant le tournoi, vêtu d'un imper élimé, chaussé de godasses de sport râpées, avec une barbe adolescente genre poils d'aisselle de cinq jours, mais sans stick, sans aucun équipement sportif, sans même son Glock 17 dans son étui en bois fait maison ; il force

l’impassible préposé au portail dans sa guérite à mi-hauteur de la colline à se pencher sur l’interphone, sollicite le droit d’entrer et de l’aide – il est au bout du rouleau, d’après le diagnostic du préposé –, alors que les règles d’admission des joueurs extérieurs dans l’enceinte de l’académie sont strictes et complexes, et voilà le petit Mario qui rapplique en titubant dans l’allée pentue, sous la pluie chaude, interface avec Clipperton à travers les barreaux du portail, demande au préposé de rester en ligne et de lui passer d’abord Lateral Alice Moore, puis le prorecteur Cantrell et enfin le Président lui-même afin de solliciter personnellement le droit d’entrer pour Clipperton au titre d’un codicille spécial du règlement parce qu’il est dans un état de souffrance psychologique extrême, pendant que ledit Clipperton regarde en silence les têtes de raquettes en fer forgé qui se dressent au sommet du portail d’E.T.A., il a un air terriblement sinistre qui fera dire plus tard au préposé dur à cuire que le spectre en imper avait été sa pire vision depuis qu’il avait cessé de boire ; et J. O. Incandenza laisse finalement entrer Clipperton malgré les véhémentes objections de Cantrell puis de Schtitt, une fois qu’il est établi que Clipperton souhaite seulement quelques minutes de tête-à-tête pour demander conseil à Incandenza père – de qui Mario a dû lui parler en termes élogieux, je suppose –, car Incandenza est lucide, même s’il n’est pas exactement à jeun, et a toujours eu la compassion facile pour les traumatismes induits par un succès précoce ; et donc le portail s’ouvre et Clipperton et les deux Incandenza montent tout en haut d’une chambre non occupée du subdortoir C de la maison Est, la structure la plus proche de l’entrée, pour une séance de réanimation psycho-existentielle ou que sais-je – Mario n’a jamais répété ce qui s’était dit, pas même à Hal, la nuit, quand Hal essaie de dormir. Mais cela est de notoriété publique, à un certain moment, Soi-Même appelle la psychologue Dolores Rusk d’E.T.A. chez elle à Winchester puis, après s’être ravisé, Lateral Alice Moore à qui il ordonne d’aller chercher fissa Lyle dans la salle de muscu/sauna, que, à un certain autre moment, pendant

que Lyle quitte sa position de lotus sur le range-serviette pour se rendre avec Lateral Alice au conciliabule urgent dans la maison Est – devant le Dr James O. Incandenza et un Mario avec une petite Bolex H128 d'emprunt fixée sur la tête, parce que Incandenza a persuadé Clipperton d'accepter l'enregistrement numérique de la conversation pour protéger E.T.A. contre les règles kafkaïennes de l'A.T.O.N.A.N. relatives aux conseils dispensés à des récipiendaires non inscrits dans les académies états-uniennes –, à un certain autre moment, donc, Lyle étant encore en transit, Clipperton sort des nombreuses poches de son imper mouillé un numéro très défraîchi du bihebdomadaire *NAJT*, une photo sépia du mariage d'un couple blême du Midwest et l'affreux Glock 17 9 mm à canon court semi-automatique qu'il place, ce qui fait sursauter les deux Incandenza, sur sa tempe droite – pas la gauche –, peut-être parce qu'il joue au tennis avec sa main droite, ferme les yeux, grimace et se brûle la cervelle pour de bon, définitivement, se défonce le crâne et plus encore ; il s'ensuit un bordel pas possible, les Incandenza titubent et décampent respectivement, verts et éclaboussés de sang, juste à l'instant – la nouvelle selon laquelle Lyle était sorti de la salle de muscu pour marcher en plein air avait causé un tel émoi que de nombreux étudiants s'étaient pointés avec des appareils photo – où Lyle et L. A. Moore arrivent en haut de l'escalier, si bien qu'ils sont immortalisés au sortir de ce miasme de cordite et d'aspersions macabres sur divers clichés avec des tronches de mineurs rescapés d'un coup de grisou.

Dans la communauté du tennis jr, on trouva sain que rien n'ait affecté le sempiternel sourire de Mario Incandenza, même pas les larmes qu'il versa, pendant l'enterrement de Clipperton. Peu de gens y assistèrent. Il s'avéra qu'Eric Clipperton était originaire de Crawfordsville, Indiana, que sa mère était une accro au Valium au dernier degré et son père un ancien cultivateur de soja, aveuglé au cours des célèbres tempêtes de grêle de 1994 A.S., qui passait ses journées à jouer avec une de ces petites tapettes en bois pour frapper une balle en caoutchouc rouge rattachée par un élastique à un socle,

sans beaucoup de réussite, on s’en doute ; et les Clipperton, sous sédatif ou aveugle, n’avaient jamais su ce que faisait Eric pendant ses week-ends, se contentant de ses explications selon lesquelles ses trophées lui venaient d’un petit boulot de designer de trophées qu’il exerçait en dehors des heures de classe. Apparemment, ses parents n’étaient pas les deux ampoules les plus lumineuses du grand lustre parental états-unien. La cérémonie eut lieu sous un ciel menaçant dans un cimetière de Veedersburg, Indiana, offrant des concessions à prix réduit, et Soi-Même s’absenta du tournoi d’Indianapolis pour emmener Mario au premier de ses deux enterrements à ce jour ; et, détail émouvant, il accepta, à la demande expresse de Mario, de ne tourner aucune image de l’enterrement pour son documentaire sur le tennis jr. Mario a probablement tout raconté à Lyle dans la salle de musculation, mais absolument rien à Hal ni à la Moms ; et Soi-Même, qui était toujours entre deux cures de désintoxication, n’était pas une source d’information très fiable. Mais Incandenza se plia aux exigences de Mario qui ne voulait laisser à personne d’autre le soin de nettoyer le subdortoir C après la visite des flics d’Enfield, lesquels inspectèrent les lieux, tracèrent un ectoplasme à la craie autour de la forme affalée de Clipperton, prirent des notes dans de petits carnets à spirale qu’ils comparèrent soigneusement, et celle des urgences qui emballèrent Clipperton dans un énorme sac plastique zippé et l’emportèrent sur un brancard roulant à pieds rétractables, qu’ils rétractèrent d’ailleurs pour descendre l’escalier. Lyle était déjà reparti depuis longtemps. Il fallut au bradykinésique Mario une nuit entière et deux flacons d’Ajax Plus pour nettoyer la chambre avec ses petits bras contractés et ses pieds carrés ; les filles de 18 ans dans les chambres adjacentes l’entendirent tomber et se relever inlassablement ; et la chambre enfin immaculée est fermée à double tour depuis lors, avec son panonceau de mauvais goût – sauf que G. Schtitt en a une clé et, quand un junior d’E.T.A. râle trop fort contre les vicissitudes et les coups durs du tennis, celui-ci est invité à aller se calmer un instant dans la Suite Clipperton, histoire de se

demander s’il y a d’autres moyens de réussir que le dépassement de soi, l’effort physique et la lente escalade à la force des poignets vers un lointain sommet où l’on pourra peut-être, si on l’atteint, se reposer.

C’est à Annie P., Sous-Directrice d’Ennet House, qu’on doit la formule : « Don Gately éclaire par le côté. » Cinq matins par semaine, même après une garde de nuit, il doit prendre la Green Line à 04 h 30, puis deux autres trains, pour se rendre à son autre boulot au foyer Shattuck pour hommes sans abri, dans le quartier dévasté de Jamaica Plain. Gately est devenu homme de ménage en arrêtant de boire. Il nettoie le sol des dortoirs encombrés de lits de camp avec des solvants fongicides et anti-poux. Les murs aussi. Il récure les toilettes. La propreté relative des toilettes du Shattuck peut surprendre tant que vous n’êtes pas entré dans la salle des douches avec votre équipement et votre masque facial. La moitié des gars au Shattuck sont incontinents. Il y a de la pisse et autre chose tous les jours dans les douches. Stavros l’autorise à brancher un tuyau industriel sur un robinet pour évacuer la merde à grande eau et à distance avant d’entrer avec sa serpillière, ses balais, ses solvants et son masque.

Le ménage du Shattuck ne lui prend que trois heures, parce que son collègue et lui ont une technique bien au point. Son collègue est aussi le patron de la société sous contrat avec la région pour l’entretien du Shattuck, un gars d’une quarantaine ou cinquantaine d’années, Stavros Lobokulas, un drôle de mec avec un long fume-cigarette et une énorme collection de catalogues de chaussures pour femmes, qu’il empile derrière les sièges avant de son 4 × 4.

Donc ils ont généralement fini sur le coup de 08 h 00, alors qu’ils facturent huit heures de travail (Stavros L. n’en paie que trois à Gately, mais au noir), et Gately retourne à Government Center pour attraper la Green Line à destination de Commonwealth et Ennet House, où il met un masque noir pour oblitérer la lumière et dormir jusqu’à 12 h 00 avant de prendre

son service de l’après-midi. Stavros L., quant à lui, s’accorde quelques heures de détente pour feuilleter ses catalogues (Gately veut croire à toute force qu’il ne fait rien d’autre que feuilleter), puis fonce à Pine Street Inn, le plus grand et le plus merdique de tous les foyers pour SDF de Boston, où, avec Gately et deux autres gonzes fauchés, des paumés recrutés eux aussi à bas prix dans un centre de désintox, il passe quatre heures à faire le ménage, puis en facture six à l’État.

Les pensionnaires du Shattuck souffrent de tous les maux physiques, psychologiques, addictifs et mentaux imaginables, surtout les plus répugnants. On y trouve des poches de colostomie, des projections de vomi, des excrétions cirrhotiques, des membres amputés, des têtes difformes, de l’incontinence, des sarcomes de Kaposi, des plaies purulentes et tous les genres connus de tares, pulsions incontrôlables et lésions. La schizophrénie est presque la norme. Les gars atteints de delirium tremens traitent les radiateurs comme des téléviseurs et peignent de grands tableaux tachistes avec du café sur les murs. Il y a des seaux industriels pour le dégueulis du matin, qu’ils considèrent comme les golfeurs considèrent un drapeau sur un green, disons, en visant de loin, dans une direction approximative. Il y a un coin plus ou moins condamné, secret, près des casiers où ils rangent leurs affaires, dont les parois dégoulinent de sperme en permanence. Beaucoup trop de sperme pour venir d’un seul homme. Ou même de deux. Ça empeste partout, quoi que vous fassiez. Gately se pointe au foyer à 04 h 59 et fait le vide dans sa tête, comme si elle avait un interrupteur intégré. Il filtre toute sollicitation sensorielle. Les pieux empestent l’urine et grouillent d’insectes. Les vigiles de nuit ferment les yeux et regardent du porno soft derrière le bureau d’accueil. Ils ont tous à peu près la carrure de Gately. On lui a d’ailleurs proposé ce boulot de veilleur de nuit plus d’une fois, mais il a dit Non merci. Il décarre toujours à 08 h 01 et reprend la Green Line pour regagner la colline avec sa batterie de gratitude complètement rechargée.

Faire le ménage au Shattuck pour Stavros Lobokulas est le petit boulot, obligatoire pour les résidents, que Gately avait fini par dégotter en catastrophe, juste trois jours avant l'expiration du délai d'un mois, et il l'a gardé depuis.

Les hommes du Shattuck sont censés être debout et dehors à 05 h 00, indépendamment de la météo ou de leur degré d'alcoolisation, pour permettre à Gately et Stavros L. de nettoyer. Mais certains ne dégagent jamais dans les temps – et ce sont toujours les pires, ceux-là, des types qu'on n'a pas envie de côtoyer. Ils se collent derrière Gately et le regardent pointer son jet sur les étrons du carrelage, comme si c'était un sport, en lui lançant des encouragements et des conseils. Ils se font tout petits et cauteleux quand le vigile vient leur dire de se barrer, mais ils sont toujours là quand il repart. Deux ou trois ont des carrés de peau rasée sur les bras. Ils se vautrent sur les pageots, hallucinent, gigotent, gueulent et balancent les couvertures militaires sur le sol que Gately essaie de laver. Ils retournent en douce dans le petit coin à sperme dès que Gately a fini d'y effacer les souillures de la nuit précédente et s'en éloigne pour reprendre sa respiration.

Le pire, c'est qu'il y en a toujours un ou deux que Gately a connus personnellement pendant ses années d'addiction et de cambriole, avant d'arriver au point de non-retour et de consacrer ses efforts à la désintoxication. Ce sont toujours des mecs de 25-30 ans qui en paraissent 45-60, de vraies publicités ambulantes contre la drogue et l'alcool, plus efficaces que tout ce que pourrait imaginer une agence spécialisée. Gately leur file un talbin de cinq ou un paquet de Kool ou bien, à l'occasion, essaie de leur parler des AA, s'il les sent prêts à franchir le pas. Avec tous les autres, Gately adopte une attitude d'indifférence totale, du moment qu'ils gardent leurs distances, mais c'est une attitude qui dit *Rue* et *Prison* et *Faites pas chier*. S'ils se mettent en travers de son chemin, Gately fixe des

yeux, durement, un point situé juste derrière leurs têtes jusqu'à ce qu'ils décampent. Le masque protecteur lui est utile.

La grande ambition de Stavros Lobokulas – dont il parle régulièrement à Gately quand ils bossent ensemble dans la même chambrée –, son rêve est de mettre à profit ses talents entrepreneuriaux, son expérience en nettoyage, ses dons en facturation créative et dans le recrutement de paumés qui acceptent de ramasser de la merde contre un salaire de même matière, pour accumuler les dollars nécessaires à l'ouverture d'un magasin de chaussures pour dames dans un quartier huppé de Boston où les femmes sont saines, chics, ont de bons pieds et les moyens d'en prendre soin. La plupart du temps, Gately se contente d'approuver de la tête sans commentaires. Car quels commentaires appelle un rêve de carrière fondé sur des pieds ? Seulement voilà, Gately devra payer des dommages et intérêts presque jusqu'à la quarantaine et il a besoin de ce job. Godasses ou pas godasses. Stavros prétend être sobre depuis huit ans, mais Gately a quelques doutes sur la qualité spirituelle de cette sobriété. Suffit de le voir s'énerver contre les gars du Shattuck qui n'arrivent pas à se lever pour déguerpir en temps et heure, de le voir chaque jour jeter sa serpillière au sol et renverser théâtralement sa tête en arrière pour beugler : « Bande d'enfoirés, pourquoi que vous rentrez pas *chez vous* ? » – un trait d'esprit qu'il ne cesse de trouver très drôle depuis treize mois, le Stavros.

Mais la saga Clipperton est révélatrice en ce sens qu'elle montre combien il est difficile à certains joueurs juniors très doués de garder leur sang-froid s'ils parviennent un jour à atteindre un classement élevé ou à gagner un tournoi important. Après Clipperton, l'exemple le plus sordide, historiquement, de ce syndrome est celui d'un jeune de Fresno, en Californie, également indépendant (son coach était son père, un architecte ou un dessinateur qui avait joué pour UC-Davis ou UC-Irvine, quelque chose dans ce genre ; mais le personnel d'E.T.A. insiste sur le fait que

c’était un joueur sans encadrement ni soutien scolaires), qui, après avoir battu deux têtes de série et remporté le Pacific Coast junior sur surface dure, après avoir été follement ovationné au bal de clôture, porté sur les épaules de son père et de ses copains de Fresno, rentre tard à la maison, boit un grand verre de NesQuik parfumé au cyanure de sodium que son père utilisait pour ses encrages, boit ça dans la cuisine familiale redécorée, tombe raide mort, bleu, la bouche encore pleine de NesQuik létal, et son père, qui l’entend tomber, rapplique à toute blinde en peignoir de bain et chaussons en cuir, lui fait du bouche-à-bouche pour essayer de le ranimer, reçoit une giclée de NesQuik au cyanure dans sa propre bouche, tombe à son tour, bleuit, meurt, et c’est alors que la mère rapplique, avec un masque de boue sur la figure et des mules à pompon aux pieds, les voit tous deux par terre, bleus, raides, essaie itou de faire du bouche-à-bouche au père architecte et se retrouve rapidement par terre, comme de juste, raide, bleue, sauf aux endroits où son masque de beauté lui donne un teint boueux, aussi morte qu’un tas de ferraille. Et, comme la famille compte six autres enfants d’âges divers qui, au fil de la nuit, reviennent de leurs rendez-vous ou crapahutent au bas de l’escalier dans d’adorables petites grenouillères, attirés par le bruit des chutes répétitives, ainsi que, je me dois de le préciser, par les étranges gargouillis de l’agonie, et comme ces six enfants ont tous suivi un cours de secourisme de quatre heures sponsorisé par le Rotary au YMCA de Fresno, c’est toute la parentèle qui gît par terre au petit matin, bleue, avec une raideur de piquet et des traces de NesQuik létale en quantité décroissante aux commissures des lèvres figées dans un rictus cadavérique ; enfin, bref, cet exemple incroyablement lugubre et triste de trauma associé à une réussite sans préparation explique historiquement pourquoi toutes les académies de tennis accréditées sont obligées d’avoir dans leur personnel un psychologue diplômé à temps plein pour anticiper les réactions éventuellement mortelles des élèves athlètes quand ils atteignent le niveau dont ils rêvent depuis de nombreuses années. La psy d’E.T.A. est le

Dr Dolores Rusk, qui a une tête d'oiseau de proie, tous les diplômes requis et une réputation d'inutilité crasse parmi les élèves. Vous venez la voir avec un problème et tout ce qu'elle sait faire, c'est former une cage avec ses mains, vous regarder d'un air absent par-dessus cette cage, reprendre au vol votre dernière phrase et la répéter avec une intonation interrogative – « Une possible attirance homosexuelle pour votre partenaire de double ? » « Une pleine conscience de vous poser en athlète masculin qui a été abusé ? » « Une érection incontrôlée pendant les demi-finales à Cleveland ? » « Ça vous énerve que les gens répètent ce que vous dites au lieu de rebondir ? » « Si je veux bien arrêter de caqueter en bougeant la tête comme une poule ? » – et une expression faciale qu'elle doit croire profonde mais qui ressemble exactement à celle d'une fille qui danse avec vous mais préférerait danser avec n'importe qui d'autre dans la salle. Seuls les nouveaux élèves s'adressent à Rusk, mais pas longtemps, et elle passe le plus clair de ses immenses plages de temps libre dans son cabinet de Comm.-Ad. à composer des acrostiches ou à travailler sur un manuscrit de vulgarisation psychologique dont les quatre premières pages, que Shaw et Axford ont pu lire après avoir crocheté sa serrure, comportent 29 occurrences du préfixe *auto*-. Ce sont en fait Lyle, un carmélite défroqué employé aux cuisines, parfois Mario Incandenza et bien souvent Avril elle-même qui se chargent des problèmes psychiques à E.T.A., secrètement, pour des raisons pratiques.

Il est possible que les seuls joueurs jr capables d'atteindre le sommet et d'y rester sans devenir cinglés soient ceux qui sont déjà cinglés ou se comportent comme des machines, style John Wayne. Wayne est tassé sur son siège dans le réfectoire, aux côtés des autres Canadiens, et regarde l'écran en serrant une balle, sans expression faciale déchiffrable. Hal roule des yeux, fébrile. Presque tous les yeux de l'assistance, d'ailleurs, en ce jour de célébration, ont maintenant perdu leur éclat festif. Malgré l'amusement général suscité par les comparaisons assassines

Gentle/Clipperton du film, la partie amours-supposées-de-Rodney-Tine-avec-Luria-P.-et-Tine-en-Benedict-Arnold présente des lenteurs et des digressions accablantes[170]. De plus, avec le recul, il y a de quoi être perplexe, parce que l'histoire nous apprend que l'avènement du Temps Sponsorisé est une réponse budgétaire aux coûts délirants de la concession Reconfigurative, ce qui signifie que cela s'est produit après l'Interdépendance officielle et, bien que le film situe cela effectivement après, la chronologie de la fin laisse accroire que Tine a vendu son idée inspirée du calendrier chinois à Johnny Gentle pendant la première année d'Orin Incandenza à Boston U., qui se termina dans l'Année du Whopper, une année manifestement sponsorisée. Maintenant les mastications se font plus pesantes, les dîneurs triturent les reliefs du repas avec une nonchalance post-prandiale caractéristique, les chapeaux commencent à provoquer des démangeaisons, les excès de sucre compliquent la digestion et, pour ne rien arranger, l'un des plus jeunes garçons d'E.T.A., qui rampait sous les tables avec un pot de colle et s'est cogné la tête contre un coin de chaise, est en train de brailler sur les genoux d'Avril I. avec une hystérie de fin de journée qui incommode tout le monde.

> GENTLE EN VADROUILLE ! – Gros titre ; VISITE LA FRONTIÈRE DE LA NOUVELLE « NOUVELLE-NOUVELLE » ANGLETERRE ENTOURÉ DE FORCES DE SÉCURITÉ – Titre ; FRACASSE DES BOUTEILLES DE CHAMPAGNE CONTRE LES ÉPAIS MURS DE LUCITE AU SUD DE CE QUI ÉTAIT SYRACUSE, CONCORD, NEW HAMPSHIRE, SALEM, MASSACHUSETTS. – Manchette 10 pts ;
> GENTLE EN SEMI-VADROUILLE : REGARDE LA VICTOIRE DE CLEMSON CONTRE BOSTON U AU FORSYTHIA BOWL DE LAS VEGAS DERRIÈRE UNE

BULLE À OXYGÈNE – Titre de ce type qui en est maintenant réduit à faire la mise en page du *Eagle* de Rantoul, Illinois ;
DES ENFANTS HANDICAPÉS DU CRÂNE ET ACROMÉGALES PERDUS PENDANT L'EXODE EXPÉRIALISTE ? – Éditorial du *Daily Odyssean* d'Ithaca, New York ;
LE GOUVERNEMENT GENTLE RÉVISE LE BUDGET À LA LUMIÈRE DES CRAINTES DE WALL STREET FACE AU COÛT DE LA « RECONFIGURATION TERRITORIALE » – Titre ; SOMMET DES CHEFS DE L'ADMINISTRATION SUR LES FRAIS DE L'INVERSION DES MISSILES, LE COÛT DE LA RELOCALISATION, LA BAISSE DES RENTRÉES FISCALES DANS QUATRE ÉTATS – Manchette ;

GENTLE [voix considérablement étouffée par le masque microfiltrant Fukoama et la bulle à oxygène en Lucite] : Les gars.

TOUS LES SEC. SAUF SEC. MEX. & SEC. CAN. [les marionnettes féminines Motown, disposées pour produire un effet théâtral, ont toutes de mauvais costumes trois pièces, des cheveux gominés et d'énormes moustaches de requins de la finance en cornes de buffle qui pourraient être plus raides mais sont déjà très impressionnantes pour des moustaches de femme] : Chef.

SEC. DÉF. : Alors, ce match, monsieur le Président ?

GENTLE : Ollster, les gars : fondateur, visionnaire. Une expérience remarquable. Maintenant j'emploie des mots comme *remarquable* plutôt que *super*. Mais aussi fondateur. Ollie, les gars, j'ai vu hier quelque chose de remarquablement visionnaire et fondateur. Je ne parle pas du match. Normalement je ne suis pas trop football. Tous ces grognements. Toute cette boue. Pas mon truc, d'habitude. La seule chose intéressante de ce match,

c’était l’un des punters. Un gus tout mince, mais avec une jambe hypertrophiée et un bras à peine moins hypertrophié. C’était la première fois que j’entendais les coups de pied. *Vlan. Boum.* J’ai eu le temps de manger une francfort entière avant que le ballon retombe. Les gens se levaient, taillaient des bavettes, allaient aux toilettes, achetaient des sandwiches et, quand ils revenaient, le ballon était toujours en l’air. Comment il s’appelle déjà, ce gus, R.T. ?

SEC. INT. : Puis-je vous demander respectueusement, monsieur le Président, si un déjeuner est prévu pour cette réunion ? Est-ce pour cela qu’il y a ces sets en papier du restaurant Szechuan avec des images du calendrier chinois, l’année du tigre, l’année du rat, etc., à côté de nos verres d’eau ? Va-t-on nous servir des plateaux-repas chinois, chef ?

[Le fond sonore de Mario est maintenant un air de cornet à pistons et l’on entend J.G.C.C., perdu dans une rêverie visionnaire, faire claquer ses doigts gantés.]

SEC. TRANSP. : J’ai toujours aimé le poulet Général Tsu, si nous pouvons…

RODNEY TINE, CHEF DU BUREAU DES SERVICES SANS SPÉCIFICITÉ ÉTATS-UNIENS : Le Président Gentle nous a convoqués ce matin pour que nous consacrions notre expertise collective à une question à laquelle nous pensons, aux Services sans Spécificité, qu’il a apporté un éclairage créatif authentiquement fondateur.

GENTLE : Messieurs, nous sommes à la fois heureux et anxieux de rapporter que notre expérience fondatrice de Reconfiguration Territoriale de l’O.N.A.N.[171] a été un coup logistique fumant. Plus ou moins. Le Delaware a l’air un peu surpeuplé et un ou deux animaux à cornes incurvées ont apparemment échappé aux escadrons tactiques, et l’esprit de coopération au sud de l’État de

New New York est peut-être moins fervent que nous ne l’espérions, mais dans l’ensemble je pense que l’expression « coup fumant » n’est pas déplacée pour décrire un succès de cet ordre.

TINE : Maintenant il est temps de réfléchir aux moyens d’en payer le prix.

TOUS LES SEC. [Échanges de regards guindés, redressages de cravate et de moustache, bruits de déglutition.]

GENTLE : Rod m’informe que Marty dispose des chiffres préliminaires du coût global et les gars de Chet nous ont concocté quelques projections sur les diminutions de recettes fiscales dues à la Reconfiguration des territoires, foyers et entreprises imposables.

SEC. TRANSP. & SEC. TRÉS. [Font circuler d’épais dossiers reliés, chacun orné du crâne rouge bâillant qui orne tous les documents relatifs aux mauvaises nouvelles dans l’administration Gentle. Dossiers ouverts et parcourus par TOUS LES SEC. Bruits de mâchoires tombant sur la table. Quelques moustaches tombent aussi. On entend un SEC. demander s’il existe un nom pour un chiffre avec autant de zéros. Sur l’écran, la bulle à oxygène de GENTLE est atteinte par un cookie à demi mâché juste au-dessus de son corsage enveloppé de plastique, ce qui provoque des rires discrets dans l’assistance. Une autre marionnette Motown travestie lance un lasso sur une poutre au fond de la salle de conférence tendue de velours.]

GENTLE : Les gars. Les mecs. Avant que quelqu’un ici ait besoin d’oxygène [portant une main rassurante devant le verre de sa bulle], laissons Rod nous expliquer que, malgré le caractère déprimant de ces chiffres, nous sommes simplement face à ce que Rod pourrait appeler un exemple exagéré de problème

quadriennal auquel finit par être confronté tout gouvernement avec quelque hauteur de vue. Au fait, le visage peu familier mais bienvenu que vous voyez sur ma gauche est celui de Mr P. Tom Veals, de Veals Associates Advertising, Boston, E.U., A.N.

TOUS LES SEC. [Murmures pas terriblement rassurés de salutation à Veals.]

MR P. TOM VEALS [un petit corps de type vaguement caucasien en bâton de sucette surmonté d'une énorme tête tout en incisives et lunettes] : Yo.

TINE : Et, à la gauche de Tom, permettez-moi de vous présenter la charmante et délicieuse mademoiselle Luria P…… [pointant une règle sur une marionnette d'une beauté à peine concevable ; la table semble se soulever légèrement quand Luria P…… hausse un sourcil bien dessiné].

TOUJOURS TINE : Messieurs, ce que le Président formule présentement, c'est que nous sommes face à un exemple microcosmique de la célèbre Triple Contrainte démocratique à laquelle ont été confrontés les visionnaires de Roosevelt à Kennedy. L'électorat américain, et c'est son droit le plus strict, exige une vision et une direction millénaristes – action décisive, choix drastiques, beaucoup de programmes et de services – voyez par exemple la Reconfiguration Territoriale – qui mèneront une communauté renouvelée vers une ère nouvelle de choix et de liberté interdépendants.

GENTLE : Chapeau pour la rhétorique, vieux.

TINE [se levant ; ses yeux sont deux points lumineux rouges dans le feutre de sa face ronde, deux ampoules de détecteur de fumée fonctionnant au moyen d'une simple pile AAA collée derrière le masque chirurgical de la marionnette] : Maintenant, en nous situant au niveau des généralités, si la vision présidentielle dicte

le choix drastique de supprimer certains programmes et services, nos statisticiens prévoient avec une certitude inductive raisonnable que l'électorat américain va chialer.

VEALS : Chialer ?

LURIA P…… [à TINE] : C'est un idiome canadien, chéri.

VEALS : Et c'est qui, cette gonzesse ?

TINE [provisoirement neutre] : Désolé, Tom. Idiome canadien. Chialer. Se plaindre. Pétitions. Meetings. Défilés en rangs serrés. Poings levés. Chialer, quoi [montrant des photos sur des chevalets derrière lui de divers groupes protestataires historiques en train de chialer].

SEC. TRÉS : Et nous avons déjà une idée assez précise de ce qui arrivera si nous tentons une augmentation des impôts conventionnelle.

SEC. D'ÉTAT : Une révolte fiscale.

SEC. ÉDUC. : Un chialothon, chef.

SEC. DÉF. : Une tea-party.

GENTLE : Le bordel. Chialoville. Chialocide politique. Un trou de gros calibre dans le mandat. Nous avons déjà promis qu'il n'y aurait pas de nouvelle hausse. Je l'ai dit dans mon discours d'investiture. J'ai dit de me regarder dans les yeux : pas de nouvelle hausse. J'ai montré mes yeux et j'ai dit que c'était un choix drastique : pas de coupe budgétaire dans les programmes. Avec Rod et Tom, j'avais mis au point une feuille de route en trois points. Un : les ordures. Deux : pas de hausse. Trois : faire rejaillir la faute sur quelqu'un en dehors de nos frontières.

TINE : Donc une double contrainte, jusqu'ici, avec chialeries potentielles des deux côtés.

SEC. TRÉS : Seulement la communauté financière exige un budget fédéral équilibré. La Réserve fédérale insiste absolument

là-dessus. Notre balance commerciale avec les quelques nations avec lesquelles nous avons encore des échanges exige une monnaie stable et un budget équilibré.

TINE : La troisième facette de la Triple Contrainte, Chet. Augmentation des dépenses, diminution des recettes, équilibre exigé.

GENTLE : Le classique dilemme cerbérien de l'exécutif. L'épine dans le tendon d'Achille du processus démocratique. Au fait, personne n'entend un son aigu, ici ?

TOUS LES SEC. [Échanges de regards vides.]

VEALS [Se mouche bruyamment.]

GENTLE [tapotant l'intérieur de sa bulle à oxygène] : J'avoue qu'il m'arrive d'entendre des sons aigus que les autres n'entendent pas mais, là, c'est un son d'un genre différent.

TOUS LES SEC. [Rajustements de cravate, contemplation du plateau ciré de la table.]

GENTLE : J'en conclus que la réponse est non, alors.

VEALS : Dites, les gars, on pourrait accélérer un peu ?

TINE : Peut-être est-ce le son aigu distinctif qui précède parfois l'annonce d'un éclairage fondateur visionnaire de votre part, monsieur, en l'occurrence sur la Triple Contrainte jusqu'ici insoluble.

GENTLE : Mon vieux Rod, vous marquez encore un point. Messieurs : jetez un œil à ces illustrations de calendrier sino-épithétique pour restaurant.

TINE : Comprenez, bien sûr, ces sets de table en rapport direct avec la vision budgétaire du Président.

GENTLE : Messieurs, comme vous le savez, je viens de rentrer, à très grande vitesse, avec encore sur l'estomac des francforts

certainement infestées de microbes variés qui font que nos snack-bars sont des porcheries qui menacent les…

TINE [L'arrête d'un geste de la main.]

GENTLE : Bref, messieurs, je viens de faire une apparition gracieuse à un match de championnat universitaire. Lors duquel j'ai ingéré les francforts susdites. Mais là où je veux en venir, c'est : l'un d'entre vous connaît-il le nom de ce championnat universitaire ?

SEC. LOGEMNT : Il nous semble vous avoir entendu dire que c'était le Forsythia Bowl, chef.

GENTLE : Ça, Mr Sivnik, c'est parce que je croyais que c'était son nom, en y allant, quand nous avons tous interfacé sur ce vieux brouilleur. C'était son nom quand j'ai chanté l'hymne là-bas, en 1991.

LURIA P…… [soulevant un set zodiacal taché d'une auréole de soupe Hot and Sour dans l'angle supérieur gauche] : Auriez-vous la bonté de révéler à votre cabinet le nom de cette compétition de football, monsieur le Président ?

GENTLE [en regardant théâtralement VEALS qui se cure les intervalles de ses énormes incisives avec les cartes de visite des PDG de Pillsbury et Pepsico] : Les gars, j'ai entendu des punts, roté des hot-dogs, reniflé des bières et contourné des urinoirs publics pendant le Ken-L-Ration-Magnavox-Kemper-Insurance-Forsythia Bowl.

OceanofPDF.com

○

ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Pendant un Engagement du groupe Drapeau blanc chez le Groupe Ça Fait Chier Mais Faut Pas Boire Quand Même à Braintree en juillet dernier, Don G., sur l'estrade, confia publiquement sa honte de n'avoir toujours pas bien compris ce qu'était une Puissance Supérieure. La 3e des 12 Étapes des AA de Boston consiste à orienter sa volonté Malade vers l'amour de « Dieu tel que nous Le concevons ». La liberté de choisir son propre Dieu est l'un des arguments les plus vendeurs des AA. Vous fabriquez vous-même votre propre conception de Dieu ou d'une Puissance Supérieure ou de Qui/Quoi que ce soit. Or Gately, au bout de dix mois d'abstinence, sur l'estrade du CFCMFPBQM à Braintree, explique qu'il est totalement désemparé et pense qu'il est peut-être préférable que les Crocodiles du Drapeau blanc le secouent par les revers de son blouson et lui disent clairement quel est le Dieu des AA, lui donnent des ordres dogmatiques et stricts afin qu'il puisse enfin orienter sa volonté Malade vers cette fameuse Puissance Supérieure. Il

a déjà observé que certains catholiques et fondamentalistes devenus des AA avaient depuis l'enfance la notion d'un Dieu sévère et punitif et il les a entendus exprimer leur Gratitude aux AA de leur avoir permis de passer à une autre notion, celle d'un Dieu aimant, miséricordieux et nourricier. Mais ces types-là avaient au moins *une* notion, merdique ou non, de Lui/Elle/Ça comme point de départ. On pourrait penser que c'est plus facile, justement, d'Entrer avec zéro schéma conceptuel ou nominal, que c'est plus facile d'inventer un Dieu Supérieurement Puissant à partir de nib et de s'en forger une idée, mais Don Gately assure que ça n'a pas du tout été le cas pour lui jusqu'ici. Ce qui se passe, c'est qu'il suit les conseils spécifiques parcimonieux des AA, s'agenouille chaque matin pour demander de l'Aide, puis chaque soir au coucher pour dire Merci, qu'il ait l'impression de parler à Quelqu'un/chose ou non, et qu'il a réussi à rester sobre jusqu'à ce jour. Mais sa « conception » de « l'angle Dieu », après dix mois de concentration et de réflexion à s'en faire fumer les esgourdes, s'arrête là. Publiquement, devant des AA plutôt durailles et peu enclins à la rigolade, il déclare, à la fois comme un aveu et une plainte, qu'il se sent comme un rat de laboratoire auquel on a appris un seul itinéraire pour atteindre le fromage et qui trottine, trottine ratiquement dans le labyrinthe. Le fromage étant Dieu dans la métaphore. Gately n'arrive pas encore, dit-il, à accéder à une Vue d'Ensemble spirituelle. Le rituel des prières quotidiennes *S'il vous plaît* et *Merci* lui donne l'impression d'être un batteur au base-ball qui aligne les coups gagnants et qui, par superstition, refuse de changer de slip, de chaussettes et de routine d'avant-match tant que la série continue. La sobriété étant la série de coups gagnants, explique-t-il. Le sous-sol de l'église est complètement bleu de fumée. Gately trouve que c'est là une conception assez bancale d'une Puissance Supérieure : un itinéraire fromager ou un athlète pas lavé. Il dit que, quand il essaie de dépasser les formules élémentaires automatiques apprises par cœur, du genre Aidez-moi-à-tenir-encore-une-journée-s'il-vous-plaît, quand il s'agenouille à d'autres

moments pour prier, méditer, tenter d'arriver à une Vue d'Ensemble spirituelle haut de gamme d'un Dieu selon son entendement, eh bien alors là, c'est le Néant – pas simplement rien mais le *Néant*, un vide sans limite qui lui paraît pire encore que l'espèce d'athéisme irréfléchi qui était le sien quand il est Entré. Il dit qu'il ne sait pas s'il s'exprime bien, si tout cela a un sens ou si c'est juste symptomatique d'une volonté et d'une « spiritualité » absolument Malades. Et le voilà en train de confier au public de Ça Fait Chier Mais Faut Pas Boire Quand Même des pensées douteuses et obscures qu'il n'aurait jamais osé exposer, d'homme à homme, à Francis le Féroce. Il n'a même pas les couilles de regarder F. F., dans le rang des Crocodiles, au moment où il avoue que cette histoire de conception de Dieu lui donne envie de gerber de trouille. Quelque chose qu'on ne peut ni voir, ni entendre, ni toucher, ni sentir. Ça, d'accord, à la rigueur. Mais quelque chose qu'on ne peut même pas *ressentir* ? Parce qu'il en est là quand il cherche une entité quelconque à laquelle il pourrait adresser des prières sincères. Le Néant. Quand il essaie de prier, voilà ce qu'il voit dans sa tête, voilà l'image qu'il se fait de ses prières, des ondes cérébrales, un flot ininterrompu, qui irradient sans fin dans l'espace, au-delà de lui-même, sans jamais rencontrer quoi que ce soit, encore moins quelque chose avec des oreilles. *Surtout pas* quelque chose avec des oreilles, qui l'écouterait un tout petit peu sans s'en tamponner le coquillard. Ça lui fout vraiment les boules, il a honte de parler de ça au lieu de se féliciter d'avoir passé une journée de plus sans ingérer de Substance, seulement voilà, c'est comme ça. Et puis c'est tout. Il n'est pas plus avancé, rapport à la 3e Étape, que le jour où le contrôleur judiciaire est venu le chercher à la maison d'arrêt de Peabody Holding pour le conduire en désintox. Cette idée de Dieu le fait gerber, c'est tout. Et lui fait peur.

Et ça recommence, toujours pareil. Le groupe de gros fumeurs de CFCMFPBQM se lève, applaudit, les hommes sifflent avec deux doigts et

rappliquent pendant la pause-tombola pour lui serrer la pogne ou parfois même essayer de l'embrasser.

On dirait que chaque fois qu'il se laisse aller à révéler publiquement tout ce qui foire dans son abstinence, les AA de Boston lui tombent dans les bras pour lui répéter que c'était bon de l'entendre, qu'il doit Continuer à Venir, pour eux sinon pour lui, quelle que soit la signification de cette putain de formule.

Le groupe Ça Fait Chier Mais Faut Pas Boire Quand Même semble constitué à plus de 50 % de bikers et de filles à bikers, ce qui sous-entend blousons de cuir, bottes à talons de 10 cm, boucles de ceinturon avec des petits couteaux à lame courbe sortant d'une fente sur le côté, tatouages grands comme des fresques, gros seins dans des débardeurs en coton, grosses barbes, fringues Harley, allumettes au coin de la bouche et tout le toutim. Après le Notre Père, quand Gately et les autres orateurs du Drapeau blanc se réunissent pour fumer devant la porte du sous-sol de l'église, le démarrage au kick des Harley est assourdissant. À quoi pourrait bien ressembler un biker qui ne serait ni alcoolo ni drogué ? se demande Gately. Ça ne va pas ensemble. Il les imagine en train de cirer leur cuir à mort et de jouer au billard comme des chefs.

L'un d'eux, guère plus vieux que Gately et à peu près de la même taille – quoique avec une toute petite tête au menton fuyant qui lui donne un air de mante religieuse –, s'approche de Gately, en conversation avec les autres, sur un chopper long comme une bagnole. Il dit que c'était bon de l'entendre. Il lui serre la main à l'envers, à la manière des Niggers et des Harley Boys. Il se présente comme Robert F., mais sur son gilet il est écrit BOB LA MORT. Une motarde lui serre la taille par-derrière, selon la procédure standard. Il dit à Gately que c'était bon d'entendre quelqu'un de nouveau partager du fond du cœur ses problèmes avec la composante Dieu. C'est bizarre de voir un biker employer le mot des AA, *partager*, et encore plus *composante* ou *cœur*.

Les autres Drapeaux blancs ont cessé de parler et regardent les deux hommes avec leur dégaine un peu gauche, le biker enlacé par-derrière et chevauchant son engin vibrant. Le mec a des guêtres en cuir, un gilet en cuir sans chemise et, ce que Gately ne manque pas de remarquer, un tatouage carcéral avec un curieux petit insigne triangulaire des AA inscrit dans un cercle sur l'une de ses larges épaules.

Robert F./Bob la Mort demande à Gately s'il connaît celle des poissons. Glenn K., avec sa robe à la noix, l'entend, pointe l'oreille, se sent bien sûr obligé de mettre son grain de sel et demande à tous s'ils connaissent celle de l'aveugle qui passe devant l'étal du poissonnier de Quincy Market et qui dit : « Bonsoir mesdames. » Deux hommes du Drapeau blanc s'esclaffent et Tamara N. tape sur l'arrière de la capuche pointue de Glenn K., mais sans franche camaraderie, plutôt comme pour dire : ça te fait rire, ces saloperies ?

Bob la Mort se fend d'un sourire cool (les bikers du South Shore sont tenus d'être très cool en toute circonstance), fait jouer une allumette entre ses lèvres et reprend : Non, c'est pas à celle-là que je pensais. Il doit crier comme dans un bar pour couvrir le bruit de son moteur. Il se penche vers Gately et crie qu'il pensait à celle-ci : un vieux poisson sage à moustaches nage vers trois jeunes poissons et leur fait : « Salut, les garçons, l'eau est bonne ? » Et il s'en va. Alors les trois jeunes poissons le regardent s'éloigner, puis se regardent les uns les autres et font : « L'eau ? C'est quoi ? » Le jeune biker s'incline vers l'arrière, sourit de nouveau, hausse aimablement les épaules et part en trombe, avec deux seins en débardeur plaqués contre son dos.

Pendant tout le trajet de retour sur la Rte 3, Gately garda le front douloureusement plissé. Ils étaient à l'arrière de la vieille voiture de Francis le Féroce. Glenn K. essayait de demander à la ronde quelle était la différence entre une bouteille de Hennessy 15 ans d'âge et un vagin. Le Crocodile Dicky N., assis devant, dit à Glenn de ne pas oublier qu'il y avait

des dames ici, merde. Francis le Féroce, toujours avec son cure-dent dans la bouche, ne cessait de regarder Gately dans le rétroviseur. Gately avait à la fois envie de pleurer et de frapper quelqu'un. La minable robe pseudo-démoniaque de Glenn dégageait une odeur rance et grasse de torchon de cuisine. On ne fumait pas dans la voiture : Francis le Féroce avait toujours sur lui un petit réservoir d'oxygène et un tube en plastique bleu clair fourré dans le nez, scotché, qui lui envoyait de l'oxygène dans les narines. Il n'en parlait jamais, sinon pour dire qu'il n'avait pas choisi personnellement de porter cet appareil mais qu'on le lui avait fortement conseillé et que voilà, quoi, il respirait toujours et restait furieusement Actif.

Ce qu'ils semblent oublier de préciser chez les AA de Boston quand vous arrivez, complètement déboussolé, désespéré, prêt à vous flinguer et qu'ils vous disent que tout ira mieux dès que l'abstinence vous aura guéri : ce qu'ils oublient de préciser, c'est que cette amélioration se fait dans la douleur. Pas *à la limite* de la douleur ou en *dépit* d'elle. Ça, ils le passent à l'as, ils ne parlent que de Gratitude, de Soulagement, de Libération. Mais, avec le temps, vous découvrez que la sobriété est très douloureuse. Une fois que vous êtes clean, que vous ne désirez même plus de Substances, que vous avez envie de chialer et en même temps de buter quelqu'un à cause de votre souffrance, ces AA de Boston commencent à vous expliquer que vous êtes exactement à votre place, vous rappellent que l'addiction active vous faisait très mal aussi mais que cette souffrance-là était sans but, alors que celle de la sobriété en a un. Cette nouvelle souffrance signifie que vous allez quelque part, disent-ils, au lieu de tourner en rond comme un hamster dans la roue de l'addiction.

Ils négligent de vous prévenir que, après la disparition magique du besoin de vous défoncer, au bout de six ou huit mois d'abstinence, vous allez « Entrer en Contact » avec la raison première qui avait fait de vous un accro. Vous allez vous demander pourquoi vous êtes devenu dépendant à ce qui, somme toute, était pour vous un anesthésiant. « Entrer en Contact avec

ses Sensations » est encore un de ces clichés cousus de fil blanc qui masquent une réalité profonde et sordide, finalement[172]. Or, plus le cliché AA paraît insipide, plus les canines de la réalité qu'il recouvre sont acérées.

Vers la fin de sa résidence à Ennet, après environ huit mois de sobriété et plus ou moins libéré de tout besoin chimique, à force d'aller chaque matin au Shattuck, d'accomplir les Étapes, d'être Actif et d'enchaîner les réunions comme un dingue, Don Gately s'est mis soudain à se remémorer des choses qu'il eût préféré ne pas. Se remémorer. D'ailleurs, *remémorer* n'est probablement pas le meilleur mot. C'était plutôt comme s'il revivait des choses qu'il avait à peine vécues, sur le plan affectif, au départ. De petites conneries sans gravité, dans l'ensemble, mais tout de même douloureuses. Par ex. quand il faisait semblant de regarder la télé avec sa mère, vers onze ans, et semblant d'écouter son monologue de fin de journée, une litanie de plaintes et de regrets dont chaque consonne était de moins en moins articulée. Pour autant que Gately soit en situation de diagnostiquer l'alcoolisme chez autrui, sa mère était une alcoolique invétérée. Elle picolait de la vodka Stolichnaya devant la télé. Ils n'avaient pas le câble pour des raisons de fric. Elle s'enfilait de petits verres avec de petits bouts de carotte et de poivron qu'elle trempait dans la vodka. Son nom de jeune fille était Gately. Le père biologique de Don était un immigré estonien, un ferronnier, c'est-à-dire un soudeur avec de l'ambition. Il avait cassé la mâchoire de la mère de Gately et quitté Boston quand Gately était encore dans le ventre maternel. Gately n'avait ni frères ni sœurs. Sa mère s'était ensuite mise à la colle avec un ancien de la police militaire de la marine qui la battait régulièrement, mais dans la région située entre la hanche et le sein pour que ça ne se voie pas. C'était une technique qu'il avait apprise chez les gardes-côtes. Après sa 8e ou 10e Heineken, il avait pour habitude de jeter brusquement son *Reader's Digest* contre le mur, de plaquer sa femme au sol et de la tabasser avec application, par terre, à l'abri des regards du voisinage, tandis qu'elle se débattait mollement – Gately se

rappelait qu'elle essayait de se protéger des coups en agitant les bras et les mains comme pour lutter contre des flammes. Gately ne s'était pas encore tout à fait décidé à aller la voir à l'hôpital public pour malades chroniques indigents. L'ancien P.M. paraissait très concentré, la langue tirée d'un côté, le regard fixe comme s'il démontait ou remontait un objet délicat. Il se tenait sur un genou au-dessus d'elle, avec l'air de résoudre froidement un problème, il espaçait ses coups, secs, directs, et elle tentait de les repousser en gigotant. Les coups secs. Des souvenirs détaillés de ces tabassages avaient soudain refait surface dans sa psyché un après-midi de mai de l'A.S.V.A.I.D., alors qu'il se préparait à tondre la pelouse pour Pat parce que l'hôpital public Enfield Marine avait supprimé ses services d'entretien en représailles contre des retards de paiement. Après le cabanon de plage délabré de Salem avec Herman le Plafond Crevé, ils avaient emménagé dans un petit pavillon, contigu au petit pavillon identique de Mme Waite, à Beverly, où Gately avait gravé avec une épingle, sur les pieds cannelés des bonnes chaises de la salle à manger, les mots *Donad* et *Donold*, en commençant par le bas. À mi-hauteur, l'orthographe était correcte. C'est comme si les souvenirs de sa jeunesse avaient sombré quand il avait quitté l'école, pour réémerger plus tard, en même temps que la sobriété, afin qu'il puisse Entrer en Contact avec eux. Sa mère traitait le P.M. de salaud et parfois disait *ouf* quand il tapait à côté. Elle buvait de la vodka avec des légumes dedans, une coutume qui lui venait de l'Estonien disparu dont le prénom, que Gately lut un jour sur un bout de papier déchiré puis rescotché n'importe comment qu'il avait trouvé dans le coffret à bijoux de sa mère quand elle avait eu son hémorragie cirrhotique, était Bulat. L'hôpital pour malades chroniques indigents était très loin, de l'autre côté du pont de Yirrell Beach, à Point Shirley, vers l'aéroport. L'ancien P.M. avait été livreur de fromages, puis employé dans une fabrique de soupe de poisson, il faisait des poids et haltères dans le garage de la maison de Beverly, buvait

de la Heineken et notait chaque cannette ingérée dans un petit carnet à spirale pour surveiller sa consommation d'alcool.

Le divan spécial télé de sa mère était revêtu de chintz rouge et, quand elle s'allongeait sur le côté, un bras entre sa tête et le napperon protecteur de l'accoudoir, tenant le verre en équilibre instable sur le minuscule espace inoccupé par ses seins au bord du coussin, ça voulait dire qu'elle était bourrée. À dix ou onze ans, Gately faisait semblant de regarder la télé assis par terre mais, en réalité, il essayait d'évaluer à la fois le niveau de conscience de sa mère et le niveau de Stolichnaya restant dans la bouteille. Elle ne buvait que de la Stolichnaya, qu'elle appelait son Compagnon d'armes. Jamais sans mon Compagnon, disait-elle. Quand elle s'endormait, il retirait prudemment le verre incliné de sa main, prenait la bouteille, mélangeait ses premières vodkas avec du Coca light, les buvait à petites gorgées d'abord pour s'habituer au feu de l'alcool, puis cul sec. C'était une espèce de routine. Il replaçait ensuite la bouteille presque vide à côté du verre où macéraient les bouts de légumes et, quand elle se réveillait sur le divan le lendemain, elle ne se doutait pas que ce n'était pas elle qui avait tout bu. Gately prenait toujours garde à lui en laisser un peu pour sa rasade matinale. Mais ce geste, il s'en rendait compte à présent, n'était pas dicté par la seule bonté filiale : si elle n'avait pas sa rasade matinale, elle ne se levait pas de la journée et, donc, il n'y avait pas de nouvelle bouteille le soir.

Oui, il devait avoir dix ou onze ans. Les meubles étaient recouverts de plastique, pour la plupart. La moquette était orangeâtre et le proprio disait sans arrêt qu'il allait l'arracher pour laisser le plancher nu. Le P.M. bossait souvent la nuit ou découchait, alors elle retirait le plastique du divan.

Pourquoi le divan avait des napperons sur les accoudoirs en plus de la protection en plastique, ça, Gately ne pouvait pas l'expliquer.

Pendant un temps, ils eurent le chat Nimitz à Beverly.

Tous ces souvenirs étaient revenus en vrac à sa mémoire en l'espace de deux trois semaines de mai et continuaient à affluer régulièrement depuis lors.

À jeun, elle l'appelait Bimmy ou Bim, parce qu'elle avait entendu ses petits copains l'appeler ainsi. Elle ignorait que Bim était en fait l'acronyme de « Big Indestructible Moron[I] ». Enfant, il avait une tête énorme. Hors de proportion, quoique sans rien de particulièrement estonien, à première vue. Ça le complexait, cette grosse tête, mais il n'avait jamais dit à sa mère de ne pas l'appeler Bim. Quand elle était soûle, mais consciente, elle l'appelait son Doshka ou Dotchka, quelque chose comme ça. Parfois quand, bourré lui aussi, il éteignait la télé non câblée, couvrait sa mère inconsciente avec le plaid afghan et reposait la bouteille de Stoly presque vide sur le guéridon du *TV Guide* à côté du bol où noircissaient des morceaux de poivron, elle grognait, dodelinait et l'appelait son Doshka, son bon chevalier, son ultime, son seul amour, en lui demandant de ne plus la battre.

En juin, il Entra en Contact avec le souvenir des marches de leur perron à Beverly, lesquelles étaient en ciment grêlé de trous et peintes en rouge, même dans les trous. Leur boîte aux lettres était intégrée dans un ensemble alvéolé de boîtes aux lettres identiques monté sur une sorte de piquet, un bloc en acier brossé orné d'un aigle postal. Il fallait une clé pour prendre son courrier et, pendant longtemps, il avait cru que le « US » dans l'inscription « US MAIL » voulait dire *us*[II] et non United States. Sa mère avait les cheveux blond platine, avec des racines sombres qui ne grandissaient ni ne disparaissaient jamais. Quand on vous dit que vous avez une cirrhose, on oublie toujours de vous prévenir que, un jour ou l'autre, vous allez cracher du sang jusqu'à vous étouffer. Ça s'appelle une *hémorragie cirrhotique*. Votre foie ne traite plus votre sang, il le renvoie et ça vous remonte dans la gorge à haute pression, à ce que lui ont dit les médecins, si bien que, la première fois qu'il vit sa mère sanguinolente, en rentrant du football, lors de sa dernière saison, il crut que le marin était

revenu et l’avait poignardée. Elle avait été Diagnostiquée depuis des années. Elle allait à des Réunions[173] pendant quelques semaines, puis picolait sur le divan et lui demandait, si le téléphone sonnait, de répondre qu’elle n’était pas là. Après quelques semaines de ce régime, elle se mettait à pleurer une journée entière en se donnant des tapes comme pour éteindre un feu intérieur. Et puis elle retournait aux Réunions. À la longue, son visage se boursoufla, ses yeux se rétrécirent comme des yeux de cochon, ses gros seins tombèrent et son teint jaunit comme un jus d’orange industriel. Tout cela faisait partie du Diagnostic. Au début, Gately ne put se résoudre à aller la voir à l’hosto. Pas le courage. Ensuite, il n’osa pas y aller parce qu’il craignait de ne pas pouvoir lui expliquer, face à face, pourquoi il n’était pas venu plus tôt. Dix ans passèrent ainsi. Gately n’avait probablement pas pensé à elle une seule fois en trois ans, avant son sevrage.

Quand sa mère fut Diagnostiquée, c’était juste après que leur voisine Mme Waite avait été découverte morte par le gars venu relever les compteurs, il devait donc avoir neuf ans et avait mélangé dans sa tête le Diagnostic avec la légende arthurienne. Il chevauchait un manche à balai en brandissant un couvercle de poubelle et un sabre lumineux en plastique sans pile, et disait aux copains du quartier qu’il était sire Oz d’Ufoy, le plus redouté, le plus loyal et le plus féroce des compagnons d’Arthur. Depuis l’été, maintenant, quand il nettoie les sols du Shattuck, il entend le cataclop-cataclop qu’il faisait avec sa grosse langue carrée quand il était sire Oz sur son destrier.

Ses rêves, cette nuit-là, après l’Engagement Braintree/Bob la Mort, le situèrent au fond d’une mer immense, dans des eaux silencieuses et troubles à la température de son corps.

I. Gros con indestructible.

II. *Us* : nous. (US Mail : poste des États-Unis.)

OceanofPDF.com

TOUTE FIN OCTOBRE
A.S.V.A.I.D.

Hal Incandenza avait un nouveau rêve récurrent dans lequel il perdait ses dents, qui se fendillaient comme du schiste quand il essayait de mastiquer, se fragmentaient et s'effritaient dans sa bouche ; il faisait les cent pas en serrant une balle et en crachant des fragments, puis des granules, de plus en plus affamé et effrayé. Tout se désagrégeait là-dedans à cause d'une grande pourriture buccale que le Teddy Schacht du cauchemar refusait de regarder en prétextant qu'il était en retard à un rendez-vous, chaque personne qu'il rencontrait se détournait de lui en consultant sa montre et en trouvant une vague excuse, cette denture friable étant généralement considérée comme le symptôme d'un mal beaucoup plus grave et dégoûtant dont personne ne voulait lui parler. Quand il se réveillait, il étudiait le prix d'un dentier. C'était environ une heure avant les entraînements à l'aube. Ses clés étaient sur le sol près du lit, à côté de ses livres d'exercices. Le grand lit en fer de Mario était vide et fait au carré, avec ses cinq oreillers nettement empilés. Depuis quelques nuits, Mario dormait à la MdP sur un matelas pneumatique installé dans le living-room devant le récepteur Tatsuoka de Tavis, écoutant WYYY-109 aux petites heures de la nuit, étrangement perturbé par le congé sabbatique sans préavis de Madame Psychose qui hantait la bande FM depuis plusieurs années, semblait-il, avec

son +/– *60 minutes* nocturne. La station avait été très évasive, voire réticente, à ce sujet. Pendant deux jours, une étudiante diplômée avait tâché de la remplacer, se présentant comme Mademoiselle Diagnostic et lisant du Horkheimer et du Adorno avec Partridge Family, de la série télé éponyme, en fond sonore à très faible volume. Aucune voix ni intonation directoriale ne parla de l'absence de Madame Psychose ni ne donna une date pour son retour. Hal dit à Mario que ce silence était de bon augure car, si elle avait définitivement quitté l'antenne, la station aurait été obligée de l'annoncer. Hal, le Coach Schtitt et la Moms avaient tous remarqué l'humeur bizarre de Mario, lui que rien n'affectait en temps normal [174].

Maintenant WYYY en était à diffuser *Plus ou moins soixante minutes* sans personne à la barre. Depuis plusieurs nuits, Mario restait allongé dans un sac de couchage en fibres et Goretex resserré aux pieds comme un sarcophage, à écouter l'étrange friture électrostatique que Madame Psychose utilisait comme musique d'ambiance mais qui dorénavant n'accompagnait aucune voix articulée ; or si ce bruissement électrostatique peut passer comme accompagnement, à la rigueur, il est très perturbant comme musique en soi : Hal, après quelques instants d'écoute, dit à son frère qu'il avait l'impression d'entendre un esprit en décomposition tout près de ses oreilles.

OceanofPDF.com

9 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Enfield Tennis Academy a une capacité accréditée de 148 joueurs juniors – dont 80 doivent être des garçons – mais, à l'automne de l'A.S.V.A.I.D., la population réelle est de 95 élèves payants et 41 boursiers, soit 136 élèves, dont 72 filles, curieusement, c'est-à-dire que même s'il reste de la place pour 12 joueurs supplémentaires (payants de préférence), il devrait y avoir idéalement 16 garçons de plus, et que donc Charles Tavis et compagnie veulent attribuer les 12 places disponibles à des garçons – et ne seraient pas fâchés, selon les bruits de couloir, qu'une demi-douzaine des meilleures filles s'en aillent avant d'avoir leur diplôme pour tenter leur chance dans le Show, simplement parce que l'hébergement de plus de 68 filles oblige à en caser certaines dans des dortoirs masculins, ce qui crée des tensions, des problèmes d'autorisation et des grincements de dents chez les parents conservateurs, étant donné que les salles de bains mixtes sont peu indiquées pour les débordements glandulaires adolescents.

Cela signifie également que, puisqu'il y a deux fois plus de prorecteurs que de prorectrices, les entraînements du matin sont répartis selon un schéma complexe, les garçons en deux groupes de 32, les filles en trois de 24, ce qui ne facilite pas les cours de début d'après-midi pour les filles les moins bien classées, celles de l'équipe C, qui s'entraînent en dernier.

Immatriculations, quotas par sexe, recrutement, aides financières, attribution de chambres, horaires des repas, classements, horaires des cours et des entraînements, embauche de prorecteurs, modification des horaires d'entraînement pour les joueurs dont le classement a changé : autant de tracasseries sans intérêt, sauf si vous êtes le responsable, auquel cas ça vous prend la tête et fait monter votre taux de cholestérol. Le stress induit par toutes ces questions et les choix qu'elles supposent tire Charles Tavis de son lit dans la Maison du Président à des heures matinales indues, tout bouffi de sommeil et rongé par l'incertitude. Il se poste devant la fenêtre du living-room en chaussons de cuir et regarde, au sud-est, au-delà des courts Ouest et Centraux, les joueurs de l'équipe A qui arrivent dans la grisaille avec leurs sacs, tête baissée, certains dormant debout, tandis que la première morve de soleil suinte au-dessus de la ville derrière eux, puis, à l'est, les reflets d'aluminium du fleuve et de la mer, en tripotant nerveusement la tasse de déca noisette qui fume entre ses mains, les cheveux en bataille et pendants d'un côté, le front contre la vitre afin de pouvoir sentir la fraîcheur de l'aube, remuant les lèvres sans émettre aucun son, la chose qu'il n'est pas complètement exclu qu'il ait enfantée endormie à côté de la sono, ses serres posées sur sa poitrine posée elle-même sur les quatre oreillers nécessités par sa bradypnée qui lui fait produire un bruit semblable à la réitération du mot *skaï* ou *ski*, gardant le silence pour ne pas réveiller cette chose, pour ne pas être obligé d'interfacer avec elle, de la voir lever les yeux vers lui avec un calme sinistre et de constater éventuellement qu'elle n'est qu'un produit de son imagination, remuant les lèvres sans émettre aucun son, donc, autre que celui de sa respiration, face à la fenêtre

progressivement embuée par les vapeurs de sa tasse et surplombée par les petites stalactites de glace nées de la neige fondue de la veille qui tombent de la gouttière galvanisée et évoquent à ses yeux un lointain paysage urbain inversé. Dans le ciel orageux, deux ou trois nuages, toujours les mêmes, vont et viennent comme des sentinelles. La chaleur monte peu à peu et la vitre vibre imperceptiblement contre son front. Un sifflement électrostatique émane du haut-parleur que la chose a oublié d'éteindre avant de s'endormir. La disposition de l'équipe A varie sans cesse dans l'attente de Schtitt. Permutations de complications.

Tavis regarde les garçons s'étirer, bavarder et boire en tenant leur gobelet à deux mains. Les ennuis de la journée s'organisent selon un diagramme arborescent de soucis. Charles Tavis sait une chose dont James Incandenza se fichait éperdument : la clé de la réussite, pour une académie de tennis junior de haut niveau, est le contraire du bouddhisme, à savoir un état de Totale Inquiétude.

Bref, la caractéristique des meilleurs joueurs d'E.T.A., c'est qu'ils doivent s'arracher du lit à l'aurore, les yeux chassieux, le teint pâle, pour la première série d'entraînements.

Les entraînements à l'aube ont lieu en plein air, bien sûr, avant l'érection du Poumon, que Hal Incandenza espère proche. Il a une mauvaise circulation sanguine à cause du tabac et/ou de la marijuana et, même avec son pantalon de survêt DUNLOP, un col roulé et une grosse veste de tennis en alpaga blanc qui lui vient de son père et dont il doit retrousser les manches, il est transi de froid, je parle de Hal, et, après qu'ils ont grimpé et descendu 4 fois la colline en guise de footing préliminaire, en agitant leurs sticks en tous sens (sur ordre de A. deLint) et en poussant des cris de guerre sans grand enthousiasme, Hal est à la fois gelé et mouillé, et sautille sur place dans un couinement de ses chaussures imbibées de rosée en regardant son haleine se condenser et en grimaçant quand l'air glacé atteint sa mauvaise dent.

Lorsqu’ils en sont tous aux étirements, en rang d’oignons le long des lignes de fond de court, à faire des pompes, des assouplissements, des génuflexions devant rien, à changer de position au son d’un sifflet, lorsqu’ils en sont là le ciel s’est éclairci, a pris une couleur d’antidiarrhéique Kaopectate. Les ventilateurs ATHSCME tournent au ralenti et on entend les oiseaux. La fumée des cheminées du complexe de Sunstrand est faiblement éclairée par le soleil, les volutes restent complètement immobiles, comme peintes sur l’air. De petits cris et un appel à l’aide répété montent de l’est, depuis quelque part au bas de la colline, probablement d’Enfield Marine. C’est le seul moment de la journée où le Charles n’est pas bleu vif. Les oiseaux dans les pins ne semblent pas plus heureux que les joueurs. Les zones sans pins sont nues et inclinées sous divers angles selon le relief de la colline, qu’ils arpentent au pas de course, quatre fois encore et, les mauvais jours, quatre fois de plus, phase de l’échauffement quotidien détestée entre toutes. Il y a toujours quelqu’un qui vomit ; c’est le clairon du réveil. À l’aube, le fleuve est une bande de papier alu côté mat. Kyle Coyle rabâche à l’envi que ça ca*aaille*. Les joueurs moins bons sont encore au lit. Les vomissements sont plus nombreux aujourd’hui, à cause des sucreries de la veille. L’haleine de Hal reste en suspension devant son visage jusqu’à ce qu’il la traverse. Les sprints produisent des bruissements de mélasse piétinée : chacun préférerait que l’herbe soit déjà morte.

Vingt-quatre filles s’entraînent par groupes de six sur quatre des courts Centraux. Les 32 garçons (moins, ce qui est préoccupant, J. J. Penn) sont répartis par classe d’âge en groupes de quatre et occupent huit des courts Est en quinconce. Schtitt est dans son nid d’aigle, son poste d’observation, une sorte d’abside au bout de la traverse en fer, que les joueurs appellent la Tour et qui enjambe les trois ensembles de courts, d’est en ouest, pour se terminer, avec le nid, au-dessus des terrains du Show. Il a une chaise et un cendrier là-haut. Parfois, depuis les courts, on le voit se pencher par-dessus

la rambarde et tapoter l’embouchure de son mégaphone avec sa règle de météorologue ; depuis les courts Ouest et centraux, le soleil levant derrière lui projette une couronne rosâtre sur ses cheveux blancs. Quand il est assis, on aperçoit seulement des ronds de fumée mal formés qui s’échappent du nid et dérivent dans le vent. Le son du mégaphone est plus effrayant quand Schtitt est invisible. Les marches en fer gaufré menant à la traverse sont à l’ouest des courts Ouest, complètement à l’opposé du nid d’aigle et, quand il arrive que Schtitt fasse les cent pas le long de la traverse, avec sa règle dans le dos, le métal résonne sous ses bottes. Schtitt semble immunisé contre les intempéries et s’habille toujours de la même façon pour les entraînements : survêtement et bottes. Quand il faut tourner un film éducatif sur le tennis, Mario Incandenza se place sur la rambarde de la traverse et se penche, avec sa barre antivol qui saille dans le vide, pour prendre des vues en plongée, retenu par quelqu’un de costaud qui agrippe l’arrière de son blouson en Velcro : ça fait toujours très peur à Hal parce que, d’en bas, on ne voit pas Dunkel ou Nwangi derrière Mario et on a l’impression qu’il va plonger la tête (ou la Bolex) la première dans le filet du court n^{o} 7.

En dehors des périodes de conditionnement disciplinaire, les entraînements matinaux en plein air se passent de la manière suivante : un prorecteur se trouve sur chaque court avec deux paniers jaunes Ball Hopper de balles usagées et une machine lance-balles, qui est un appareil ressemblant à une malle ouverte avec une gueule pointée vers un quatuor de garçons de l’autre côté du filet et branché au moyen d’un long câble industriel orange sur une prise extérieure multiple à la base d’un poteau de lampadaire. Les poteaux projettent de longues ombres minces en travers des courts dès que le soleil est assez haut dans le ciel ; en été, les joueurs essaient de s’abriter dans ces fines lignes d’ombre. Ortho Stice ne cesse de bâiller et de frissonner ; John Wayne affiche un petit sourire froid. Hal sautille dans son ample veste et son col roulé prune, regarde son haleine, s’efforce de se concentrer sur sa douleur dentaire sans juger si elle est

bonne ou mauvaise, selon la méthode Lyle. K. D. Coyle, sorti de l'infirmerie après le week-end, explique qu'il ne voit pas pourquoi la récompense des meilleurs joueurs qui se sont démenés pour atteindre un niveau supérieur est un entraînement à l'aube alors que, par exemple, Pemulis et le Vikemeister sont encore à l'horizontale, en train de ronfler. Coyle répète ça tous les matins. Stice lui dit que, curieusement, il ne leur a pas manqué du tout pendant son absence. Coyle profère que, étant originaire d'Erythema, une banlieue de Tucson, Arizona, il a le sang d'un habitant du désert et une sensibilité particulière au froid humide de Boston à l'aube. Le WhataBurger Jr Invitational est un peu un retour au bercail, à l'occasion de Thanksgiving, pour Coyle, qui a quitté la Rancho Vista Golf and Tennis Academy de Tucson à treize ans sur la promesse de Schtitt qu'il ferait d'immenses progrès.

Donc, les entraînements se passent comme ça. Huit phases différentes sur huit courts différents. Chaque quatuor commence sur un certain court, puis passe sur les autres, un à un. Les quatre meilleurs éléments commencent traditionnellement sur le court n° 1 : revers le long de la ligne, deux garçons d'un côté. Corbett Thorp trace des carrés avec du chatterton dans les coins et les joueurs doivent les viser. Hal travaille avec Stice, Coyle avec Wayne ; Axford a été relégué avec Shaw et Struck pour une raison inconnue. Court n° 2 : coups droits, même principe. Stice rate systématiquement le carré et se fait sèchement sermonner par Tex Watson, sans chapeau et avec un début de calvitie à vingt-sept ans. La dent de Hal lui fait mal, il a une cheville raide et les balles froides fusent de ses cordes avec un bruit mort, genre *chung*. De petites saucisses de fumée montent en rythme du nid de Schtitt. Le court n° 3 est réservé aux « Papillons », une affaire complexe de VAVE : Hal envoie un revers le long de la ligne à Stice, Coyle envoie un coup droit à Wayne, puis Wayne et Stice retournent les balles en diagonale à Hal et Coyle, qui doivent permuter sans se télescoper puis les renvoyer à leur tour à Wayne et Stice, respectivement. Wayne et

Hal s’amusent à faire en sorte que leurs tirs croisés s’entrechoquent tous les cinq échanges – à E.T.A., on appelle ça « collision d’atomes » et c’est difficile à réaliser, évidemment – et que les balles ricochent vers les autres courts, ce qui amuse beaucoup moins Rik Dunkel, lequel, bien échauffé et bien en bras, les réexpédie immédiatement vers le court n° 4 : volées en profondeur, puis volées croisées, puis lobs et smashes, ce dernier exercice peut être converti en Vomitif disciplinaire si c’est un prorecteur qui effectue les lobs : l’exercice est nommé « taper-claquer » : Hal court à reculons en faisant attention à sa cheville, saute, arme son bras, frappe le lob de Stice, puis doit sprinter pour aller taper la bande du filet avec la tête de sa Dunlop pendant que Stice lui remet un lob, reculer de nouveau, sauter, frapper, etc. Ensuite c’est au tour de Hal et de Coyle, tous deux essoufflés et tenant à peine debout après vingt allées et venues, de tirer des lobs vers Wayne et Stice, qui semblent infatigables. Il faut lancer une jambe en avant quand on rattrape un lob pour garder l’équilibre en l’air. Au-dessus, Schtitt utilise un porte-voix sans ampli et une diction soigneuse pour que tout le monde entende bien que Mr le revenant Hal Incandenza frappe la balle un peu trop en retrait, peut-être à cause de sa cheville. Hal lève son stick pour montrer qu’il a reçu le message mais sans lever les yeux. On ne peut pas tenir jusqu’à l’âge de quatorze ans, ici, si l’on n’est pas immunisé contre l’humiliation. Coyle dit à Hal, entre deux lobs, qu’il aimerait bien voir Schtitt faire vingt taper-claquer d’affilée. Ils sont tous en nage, les muscles sont chauds, les nez coulent, le sang palpite dans les têtes, le soleil au-dessus de la lueur mate de la mer commence à faire fondre la gadoue gelée du Jour de l’I que les gardes de nuit ont entassée en congères le long des clôtures, congères qui se liquéfient déjà, donc. Les volutes de fumée de la centrale Sunstrand sont toujours immobiles. Les prorecteurs surveillent, jambes écartées, bras croisés sur les tamis de leurs raquettes. Les trois ou quatre mêmes nuages en forme de crotte de nez passent et repassent dans le ciel. Quand ils voilent le soleil, la buée des respirations réapparaît. Stice

souffle sur sa main droite et appelle de ses vœux le gonflage du Poumon. Mr A. F. deLint, en sentinelle de l'autre côté du grillage avec sa tablette et son sifflet, se mouche. Les filles derrière lui sont trop emmitouflées pour être reluquées, elles ont des bandeaux dans les cheveux et de petites queues-de cheval.

Court n° 5 : services dans les deux angles des carrés, retours de service. Premiers services, seconds services, services slicés, services brossés, services kickés dont Stice essaie d'être dispensé en disant au prorecteur – Neil Hartigan, 2 mètres et si avare de paroles que tout le monde le craint par défaut – qu'il a des spasmes dans le bas-ventre à cause d'une mauvaise position de lit. Puis Coyle – celui qui a des problèmes de vessie et des excrétions suspectes – obtient la permission de retourner sous les arbres à l'est pour pisser à l'abri des regards, ce qui laisse le temps aux trois autres de rejoindre le pavillon pour reprendre leur souffle, les mains sur les hanches, et boire du Gatorade dans des gobelets en carton coniques qu'on ne peut reposer que lorsqu'ils sont vides. Pour laver une bouche cotonneuse entre les entraînements, on prend d'abord une lampée de Gatorade et on gonfle les joues pour faire circuler le liquide sur les dents et la langue, puis on recrache dans l'herbe et on boit une gorgée pour de bon. Sur le court n° 6, c'est : retours de service le long de la ligne, puis croisés, puis profonds, puis placés, puis placés en profondeur, toujours en visant des carrés délimités au chatterton ; puis retours en passing-shots centrés ou croisés contre un joueur qui monte au filet après son service. Le serveur s'exerce aux demi-volées, mais Wayne et Stice vont si vite qu'ils sont déjà au filet quand le retour arrive et peuvent volleyer à hauteur de poitrine. Wayne modère sa dépense d'énergie à la manière d'un chauffeur qui pratique la conduite économique. Les gobelets en carton ne tiennent pas debout, à cause de leur forme pointue et, si vous ne les videz pas avant de les reposer, leur contenu se renverse. Les hommes de Harde les ramassent par dizaines dans le pavillon à chaque roulement d'équipes.

Ensuite, bénédiction, sur le court n° 7 ont lieu les exercices de Finesse, peu exigeants physiquement. Amortis, amortis dans les angles, lobs liftés, angles extrêmes, amortis dans les angles extrêmes, puis microtennis reposant, tennis à l'intérieur des lignes de service, en douceur, avec précision, recherche d'angles imparables. Pour ce qui est du toucher et de la technique, Hal surclasse tout le monde en microtennis. Son pull à col roulé est complètement trempé à ce stade et, quand il le remplace par un sweat-shirt qu'il a dans son sac, il se sent régénéré. Le vent, léger, souffle du sud. La température avoisine maintenant les 10 °C ; le soleil est levé depuis une heure, on voit presque les ombres du lampadaire et de la traverse virer lentement au nord-ouest. Les fumées de la centrale Sunstrand s'élèvent toujours droites comme des volutes de cigarette, sans même s'évaser au sommet ; le ciel se teinte d'un bleu vitreux.

Aucune balle (de tennis) n'est nécessaire sur le dernier court. Des sprints. Moins on en dit sur les sprints, mieux c'est. Après cela, encore du Gatorade, que Hal et Coyle sont trop pantelants pour apprécier. Schtitt descend de son poste d'observation, sans se presser. Il met un certain temps à arriver. Ses bottes à bout ferré résonnent sur chaque marche métallique. Il y a quelque chose d'inquiétant chez ce vieil homme en parfaite forme physique, surtout avec ses bottes et son survêtement Fila en soie bordeaux. Il arrive par ici, les mains dans le dos, la règle pointant d'un côté. Ses cheveux en brosse et son visage sont nacrés dans la lumière jaunissante du matin. C'est une sorte de signal à tous les quatuors pour qu'ils se regroupent dans les courts du Show. En arrière-plan, les filles échangent encore quelques balles dans des combinaisons baroques ; on entend leurs gémissements aigus et le *chung* sans vie des balles froides. Trois gars de 14 ans sont chargés de repousser la gadoue dans les monticules de feuilles mortes le long du grillage. À l'horizon septentrional, un cône bulbeux de nuages picriques s'élève et s'allonge à mesure que les éléphantesques effectuateurs de la frontière Methuen-Andover poussent les oxydes

combinés du nord du Maine contre un front froid atmosphérique, semble-t-il. On aperçoit des éclats de verre d'écran d'ordinateur dans la mélasse gelée près des grillages 6 à 9, ainsi qu'une ou deux brisures de disquette, et c'est une vision inquiétante car Penn est absent pour un problème de jambes, dit-on, Postal Weight a les deux yeux au beurre noir et le nez couvert de sparadraps que la sueur commence à décoller, et la rumeur veut qu'Otis P. Lord soit rentré hier soir des urgences de l'hôpital Ste Elizabeth avec l'écran Hitachi toujours sur la tête, son extraction nécessitant apparemment, en raison des pointes de verre cassé qui menacent sa carotide, une expertise médicale ésotérique et un transport en avion privé, d'après Axford.

Ils sont tous penchés ou accroupis autour de trois cônes de Gatorade pour reprendre leur souffle, tandis que Schtitt, debout, jambes écartées, dans la position du repos militaire, la règle dans le dos, échange des impressions générales sur le travail du matin avec les joueurs. Certains sont désignés pour une mention ou une punition. Puis les sprints reprennent. S'ensuit une brève mise au point stratégique de Corbett Thorp, qui explique que les coups le long de la ligne ne sont pas toujours la meilleure tactique, et pourquoi. Thorp est un tacticien de premier ordre, mais son terrible bégaiement perturbe tellement les garçons qu'ils ont souvent du mal à l'écouter jusqu'au bout[175].

Le court n° 8 est entièrement consacré aux derniers exercices[176]. D'abord les exercices dits de l'Étoile. Une douzaine de gars de part et d'autre du filet, derrière les lignes de fond. En rang. L'un après l'autre. C'est parti : montez au filet par le côté, touchez le filet avec le stick ; retour dans le carré de service opposé et remontez toucher le filet ; retour au centre de la ligne de fond, puis allez toucher le filet ; carré de service opposé, filet, ligne de fond, filet, et retour à la case départ, le tout en sprintant. Schtitt a un chronomètre. Un seau[177] est placé dans le couloir de double en cas de détresse. Chacun fait l'Étoile trois fois. Hal met 41 secondes, puis 38 et 48,

une performance moyenne aussi bien pour lui que pour n'importe quel garçon de dix-sept ans ayant un cœur qui bat à un peu moins de 60 pulsations minute au repos. Le meilleur temps de John Wayne est 33, qu'il réussit à sa troisième Étoile avant de s'arrêter net sur la ligne, comme toujours, sans se pencher ni se relâcher. Stice réalise 29, ce qui impressionne tout le monde jusqu'à ce que Schtitt dise qu'il avait déclenché son chrono trop tard à cause d'une arthrite du pouce. Tous sauf Wayne et Stice vomissent dans le seau, un peu par routine. Petropolis Kahn, seize ans, alias « M.L. » pour « Mammouth laineux » parce qu'il est très velu, fait 60, puis 59 et s'affale de tout son long sur la surface dure, où il reste inerte. Tony Nwangi dit aux autres de le contourner, simplement.

Le finale cardio-vasculaire est le Côté-à-Côté, conçu par van der Meer dans les années 1960 A.S. et d'une simplicité diabolique. De nouveau des groupes de quatre sur huit courts. Pour les meilleurs 18 ans : le prorecteur R. Dunkel, au filet avec une brassée de balles dans une main et d'autres dans un panier à côté de lui, frappe alternativement vers le côté revers et le côté coup droit en croisant de plus en plus ses trajectoires. Sans relâche. De Hal Incandenza, on attend qu'il parvienne au moins à toucher chaque balle ; de Stice et Wayne, on attend beaucoup plus. C'est un exercice éreintant, et très éprouvant pour la cheville de Hal à cause des arrêts et des pivotements. Hal porte deux bandages sur la cheville gauche qu'il rase plus souvent que ses poils de moustache. Au-dessus des bandages, il a une sorte de bracelet gonflable Air-Stirrup, qui est très léger mais ressemble à un instrument de torture médiéval. C'est à l'occasion d'un arrêt-pivot assez comparable au Côté-à-Côté[178] qu'il s'est déchiré les tendres ligaments de sa cheville gauche, à 15 ans, à l'Easter Bowl d'Atlanta, au troisième tour, qu'il était en train de perdre de toute façon. Dunkel y va mollo avec Hal, du moins pour les deux premiers enchaînements, à cause de sa cheville. Hal sera tête de série n° 4, sinon mieux, au WhataBurger Inv. dans deux semaines, et

malheur au prorecteur qui le laisserait se blesser, comme Hal a lui-même laissé se blesser certains de ses Petits Copains hier.

Ce qui est potentiellement diabolique dans le Côté-à-Côté, c'est que la durée de l'exercice, le rythme et l'angle des balles tests qu'il faut aller chercher d'un côté à l'autre dépendent entièrement du prorecteur. Le prorecteur Rik Dunkel, ancien joueur cadet de double à Wimbledon Jr et plutôt un brave type, fils d'un magnat de l'emballage plastique du South Shore, un des deux meilleurs prorecteurs avec Thorpe (plus ou moins par défaut), est considéré comme un mystique parce qu'il envoie parfois des élèves consulter Lyle et qu'on l'a vu fermer les yeux sans dormir dans des réunions… mais le problème est que, tout en étant plutôt un brave type, il n'est pas du genre à faire des compromis. Apparemment, il a reçu des instructions pour s'acharner sur Ortho Stice aujourd'hui et, à son troisième enchaînement, Stice se met à implorer ses tantes en retenant sa respiration pour ne pas sangloter[179]. Quoi qu'il en soit, chacun se tape ses trois enchaînements. Même Petropolis Kahn y passe, lui qui, après l'Étoile, a dû être traîné par Stephen Wagenknecht et Jeff Wax, ses Nike raclant le sol, et sa tête ballottant de droite et de gauche, comme si on l'avait poussée pour lui donner de l'élan. Hal plaint Kahn : sans être gras, il est coulé dans le même moule que Schacht, c'est-à-dire épais et solide, sauf qu'il est en outre affligé d'une lourde masse de poils sur le dos et les jambes et qu'il se fatigue plus vite que les autres, même s'il s'entraîne dur. Kahn a tenu le coup, mais il reste longtemps penché au-dessus du seau de détresse après le troisième enchaînement et continue à le contempler pendant que les autres retirent déjà leurs sous-vêtements trempés, reçoivent des serviettes propres des mains d'une employée noire à temps partiel, issue d'un centre de désintox, et ramassent les balles[180].

Il est 07 h 20 et ils en ont fini avec la partie active des entraînements à l'aube. Nwangi, au sommet de la colline, siffle le début de la série de sprints suivante. Schtitt échange d'autres impressions générales tandis que

des auxiliaires sous-payés distribuent des Kleenex et des cônes en papier. La voix flûtée de Nwangi porte ; il dit aux joueurs B qu'il ne veut voir que des culs et des coudes pendant ces sprints. Les connotations possibles de cette formule laissent Hal perplexe. Les A se sont regroupés en rangs irréguliers derrière la ligne de fond et Schtitt les passe en revue.

« J'ai vu des entraînements mous, par des mollassons. C'est pas une insulte. C'est un fait. Les mouvements sont bâclés. Effort minimal. Il fait froid, oui ? Les mains gelées et le nez qui coule ? Vous avez envie d'en finir, envie d'une bonne douche bien chaude, très chaude. D'un repas. Vous n'avez que ça en tête, la fin des entraînements. Trop froid pour tout donner, oui ? Môssieu Chu, il fait trop froid pour un tennis de haut niveau, oui ? »

Chu : « Il fait très froid en effet, monsieur.

– Ah. »

Les passe en revue en faisant des mimiques tous les dix pas, le chrono autour du cou, la pipe, la blague à tabac et la règle dans les mains derrière son dos, opine du chef, rêve d'avoir une troisième main pour gratter son menton blanc, feint de réfléchir. C'est le même topo tous les matins, sauf quand il s'occupe des filles et deLint des garçons. Les plus anciens le regardent d'un œil morne et blasé. Hal ressent des élancements électriques dans sa dent à chaque inspiration, il n'est pas dans son assiette. Dès qu'il bouge un peu la tête, les éclats de verre le long du grillage envoient des reflets dansants qui lui donnent des haut-le-cœur.

« Ah. » Se retourne brusquement vers eux, observe furtivement le ciel. « Et quand il fait chaud ? Trop chaud pour tout donner sur le court ? L'excès inverse ? Ach. Toujours *trop* ci ou *trop* ça. Môssieu Incandenza, qui est incapable de se placer assez vite derrière un lob pour frapper overhands vers *l'afant*[181], va nous dire ce qu'il en pense : il fait toujours froid ou chaud, oui ? »

Petit sourire. « C'est notre avis à tous, monsieur.

– C'est ça, môssieu Chu, des régions tempérées de Californie ? »

Chu abaisse son mouchoir. « Nous devons nous adapter aux conditions atmosphériques, monsieur, je crois que c'est ce que vous voulez dire. »

Vive demi-volte pour faire face au groupe. « Ce que je ne dis *pas*, jeune LaMont Chu, c'est pourquoi vous avez arrêté de donner le meilleur de vous-même sur le court depuis que vous avez commencé à coller des photos de grands professionnels sur vos murs. Non ? Ce que je dis, messieurs, jeunes gens privilégiés, c'est que pour vous c'est toujours *trop*. Chaud. Froid. Humide. Sec. Il y a du soleil, vous êtes éblouis. Il fait chaud, vous manquez de sel. Dehors il y a du vent, des insectes qui aiment la sueur. Dedans, ça sent le chauffage, il y a de l'écho, vous êtes serrés, la bâche est trop près de la ligne de fond, il n'y a pas assez de place, la cloche qui sonne l'heure vous distrait, le distributeur de cola fait du bruit. Dedans, le toit est trop bas pour les lobs. Mauvais éclairage, aussi. Ou dehors : mauvaise surface. Non, pire : y a des mauvaises herbes le long de la ligne. Comment faire un effort quand il y a des mauvaises herbes, oui ? Ou le filet : un coup trop haut, un coup trop bas. Les proches de l'adversaire chahutent, l'adversaire triche, le juge de ligne en demi-finale est bigleux ou partial. Vous avez mal. Vous êtes blessés. Problème de dos, de genou. Douleur dans l'aine parce que vous ne vous êtes pas étirés comme on vous l'a dit. Douleur dans le coude. Un cil dans l'œil. Mal à la gorge. Une trop jolie fille qui vous regarde dans le public. Qui peut jouer dans ces conditions ? Trop de public, c'est étouffant, pas assez, c'est pas stimulant. Toujours quelque chose. »

Ses demi-voltes répétitives, tandis qu'il va et vient, lui servent de ponctuation. « S'adapter. S'adapter ? Rester le *même*. Non ? Pas rester le même ? Il fait froid ? Il fait du vent ? Le froid et le vent, c'est le monde. À l'extérieur, oui ? Sur le court, y a un joueur : il n'y a pas de vent froid sur le joueur. Voilà ce que je dis. À l'*intérieur*, c'est un autre monde. Le monde intérieur repousse le vent froid extérieur, abrite le joueur, vous, si vous restez le même, à l'intérieur. » Il marche de plus en plus vite, ses demi-

voltes deviennent des pirouettes. Les anciens regardent droit devant eux ; les plus jeunes suivent des yeux chaque oscillation de la règle. Trevor Axford est plié en deux et remue légèrement la tête pour essayer d'écrire quelque chose sur le sol avec la sueur qui dégouline de son visage. Schtitt fait deux nouvelles mimiques silencieuses et continue à marcher devant eux en tapotant sa mâchoire du bout de sa règle. « Je ne pense pas "s'adapter". S'adapter à quoi ? Le monde intérieur est toujours le même si vous restez dedans. C'est le but, non ? Un nouveau type de citoyen. Pas celui du froid et du vent dehors. Des citoyens de ce deuxième monde intérieur, que nous voulons montrer chaque matin, non ? Les présenter au public. » Les Grands Copains ont pour fonction, entre autres, de rendre le langage de Schtitt accessible aux plus jeunes.

« Mr Rader, les limites du court pour les simples sont ?

– Vingt-quatre sur huit, monsieur. (D'une petite voix éraillée et fluette.)

– Bon. Le deuxième monde sans froid ni éblouissement fait 23,8 mètres sur 8. Sur 8 virgule 2, je crois. Oui ? Dans ce monde il y a de la joie parce qu'il abrite quelque chose d'*autre*, un but qui va plus loin que le moi mollasson et les jérémiades. Je ne parle pas à seulement LaMont Chu du monde de la tempérance. Vous avez une chance *d'exister* en jouant. Non ? Vous pouvez fabriquer un deuxième monde qui est toujours le même : dans ce monde il y a vous, dans vos main un outil, il y a une balle, un adversaire avec son outil, et c'est tout, il n'y a que vous et l'autre dans les limites du terrain, et votre but c'est de faire vivre ce monde, oui ? » Les mouvements de la règle sont maintenant trop orchestraux et tarabiscotés pour être décrits. « Ce deuxième monde dans les limites, oui ? C'est *s'adapter*, ça ? Ce n'est pas s'adapter. Ce n'est pas s'adapter d'*ignorer* le froid, le vent, la fatigue. Pas faire "comme si". Il n'y a *pas* de froid. *Pas* de vent. Pas de vent froid là où vous *existez*. Non ? Pas "s'adapter aux conditions". Fabriquer un deuxième monde à l'intérieur du monde : là, il n'y a *pas* de conditions. »

Il regarde alentour.

« Alors mettez-la en sourdine sur cette histoire de froid », dit deLint en sautillant sur place, sa tablette sous le bras, ses mains d'étrangleur dans les poches.

Schtitt regarde toujours alentour. À l'instar de la plupart des Allemands, en dehors du divertissement populaire, il baisse la voix quand il veut impressionner ou menacer. (Les Allemands gueulent rarement, en fait.) « Si c'est dur, dit-il d'une voix basse et couverte par la brise, si c'est difficile pour vous d'aller et venir entre les deux mondes, le monde du chaud froid vent soleil et le monde intérieur dans les limites qui est toujours pareil… (il semble examiner sa règle, qu'il agite à deux mains vers le bas et sur le côté) alors on peut s'arranger pour que vous ne sortiez jamais d'ici, messieurs, de ce monde dans les limites du court. Vous savez. Rester ici jusqu'à ce qu'il y ait du civisme. Ici même. » Il désigne les endroits où ils sont debout, en train de souffler, de s'essuyer la figure, de se moucher. « On peut monter le Poumon TesTar aujourd'hui pour vous protéger contre le monde. Sacs de couchage. Plateaux-repas. Jamais franchir les lignes. Jamais quitter le court. Étudier ici. Un seau pour les besoins naturels. Au Gymnasium Kaiserslautern où j'étais un garçon privilégié qui se plaignait du vent froid, on vivait sur le court pendant des mois pour apprendre à vivre dessus. On était très contents les jours où ils nous apportaient à manger. Pas le droit de franchir les lignes pendant des mois. »

Le gaucher Brian van Vleck choisit très mal son moment pour lâcher un pet.

Schtitt hausse les épaules et se tourne de trois quarts pour regarder ailleurs. « Ou alors vous pouvez retourner dans le grand monde extérieur où il y a du froid et de la douleur sans but ni outil, ni cil dans l'œil, ni jolie fille… pas de souci de comment *exister*. » Il regarde alentour. « Personne n'est prisonnier ici. Qui veut s'évader dans le grand monde ? Môssieur Sweeny ? »

Petits yeux baissés.

« Mr Coyle, qui trouve toujours que ça caaaille trop pour tout donner ? »

Coyle inspecte le réseau de veines sur la face interne de son coude avec beaucoup d'intérêt en secouant la tête. John Wayne dodeline comme une poupée de chiffon pour assouplir sa nuque. John Wayne est connu pour sa raideur, il est incapable de toucher quoi que ce soit en dessous de ses genoux avec les jambes tendues pendant les étirements.

« Mr Peter Beak, qui pleure toujours quand il téléphone chez lui ? »

Le garçon de douze ans répète plusieurs fois : « Pas moi, monsieur. »

Hal introduit discrètement dans sa bouche une petite chique de Kodiak. Aubrey deLint a les bras croisés sur sa tablette et observe les parages avec des yeux de corbeau. Hal Incandenza déteste presque viscéralement deLint, qui lui semble irréel, a-t-il dit à Mario, à tel point qu'il va parfois se poser à côté de lui pour vérifier s'il a vraiment une coordonnée z ou s'il n'est qu'un plan découpé ou une projection. Les gosses du tour suivant descendent la colline en marchant, puis la remontent en courant et la redescendent en poussant des cris de guerre sans conviction. Les autres prorecteurs boivent des cônes de Gatorade, regroupés dans le petit pavillon, les pieds sur des chaises – et les yeux fermés, dans le cas de Dunkel et Watson. Neil Hartigan, en chemise tahitienne traditionnelle et sweat-shirt à ramages dans le style Gauguin, est obligé de rester assis pour tenir sous l'auvent Gatorade.

« C'est simple », reprend Schtitt. Il hausse de nouveau les épaules, de sorte que la règle dressée darde vers le ciel. « Frappez. Bougez. Déplacez-vous en douceur. Existez. Soyez *ici*. Pas au lit ou dans la douche ou devant du baconschteam. Soyez totalement *ici.* Rien d'autre à faire. Apprenez. Essayez. Buvez votre jus vert. Faites le Papillon sur les huit courts, s'il vous plaît, pour vous échauffer. Mr deLint, remettez-les au travail s'il vous plaît, veillez à ce qu'ils s'étirent bien l'aine. Messieurs : frappez des balles de tennis. Feu à volonté. Servez-vous de votre tête. Pas seulement des bras.

Les bras, au tennis, c’est comme les roues d’une voiture. Pas le moteur. Les jambes : pas non plus. Où se trouve l’endroit où l’on postule pour la citoyenneté du deuxième monde, monsieur Aïe-ma-cheville Incandenza, notre revenant ? »

Hal parvient à cracher sans paraître insolent.

« Dans la tête, monsieur.

– Pardon ?

– Dans la tête des hommes, monsieur, si j’ai bien saisi. Là où je vais exister comme joueur. Le monde à deux têtes du jeu. Un seul monde, monsieur. »

Schtitt décrit un arc ironiquement *morendo* avec sa règle et rit :

« Jouez. »

Une partie du boulot de Don Gately comme Employé-Résident consiste à faire certaines courses pour Ennet House. Par exemple, comme c’est lui qui prépare le dîner communautaire en semaine[182], il est chargé du ravitaillement hebdomadaire et prend donc plusieurs fois la Ford Aventura 1964 noire de Pat Montesian pour se rendre au Purity Supreme Market. L’Aventura est une antique variante de la Mustang, le genre de voiture qu’on voit généralement à l’arrêt et rutilante dans un hall d’exposition, présentée par une fille en bikini. Celle de Pat est fonctionnelle, parfaitement restaurée – son ténébreux mari, sobre depuis dix ans, étant un fondu d’automobiles –, et si soigneusement repeinte, en plusieurs couches, qu’elle est plus noire qu’une eau sans fond la nuit. Elle a deux systèmes d’alarme différents et une barre antivol rouge qu’on est prié de fixer en travers du volant avant de sortir. Le bruit du moteur évoque davantage un réacteur d’avion qu’un moteur à pistons, l’Aventura a une sorte de protubérance périscopique sur le capot et elle est si fuselée, si lisse que, lorsqu’il met sa ceinture, Gately a l’impression d’être harnaché dans un missile lancé vers le lieu de ses achats. Il tient à peine sur le siège du conducteur. Le volant a la

taille d’un volant de vieux jeu d’arcade et le mince levier incliné de la boîte à six vitesses est encastré dans un sac en cuir rouge très odorant. La faible hauteur du plafond compromet la position de conduite de Gately et, comme son jambon droit dépasse du siège, le levier lui rentre dans la hanche quand il passe la seconde. Il s’en fout. Il voue à cette voiture toute la profondeur spirituelle de sa sobriété. Il la conduirait même si le siège était une fourche pointue, a-t-il dit à Johnette Foltz. Johnette Foltz est l’autre Employée-Résidente, même si, en raison de ses absences répétées dues à ses Engagements férocement actifs chez les Narcotiques Anonymes et à son fiancé NA quelque peu amoché qu’elle promène partout dans un fauteuil roulant en osier, on murmure qu’elle pourrait être bientôt remplacée par – c’est le vœu le plus cher de Gately et de tous les résidents hétérosexuels masculins – l’ex-résidente à longues jambes et conseillère à temps partiel Danielle Steenbok qui, selon la rumeur, serait également membre des Addicts au Sexe et à l’Amour Anonymes, ce qui fait beaucoup travailler les imaginations.

Le fait que la Directrice Pat M. confie son Aventura hors de prix à Don Gately, même si ce n’est que pour aller à la Banque alimentaire ou au Purity Supreme, est une marque de sérieuse considération et de discernement discutable parce que Gately a perdu son permis plus ou moins définitivement l’Année du Robot ménager silencieux Maytag à la suite d’une arrestation pour conduite en état d’ébriété à Peabody où l’on avait constaté que son permis lui avait déjà été retiré lors d’une précédente arrestation pour conduite en état d’ébriété à Lowell. Et ce n’était pas la seule Perte subie par Gately au cours de sa carrière chimique qui allait culminer jusqu’au point de bascule de sa vie. Tous les deux mois, maintenant, il doit enfiler son pantalon brun et le veston sport vert un peu zazou qu’il a acheté au rayon Grandes Tailles de Brighton Discount pour se rendre en métro à la cité judiciaire du North Shore afin de rencontrer ses divers avocats, contrôleurs, assistants sociaux et, de temps en temps,

comparaître devant un juge d'application des peines pour faire le point sur son sevrage et ses réparations. Quand il est arrivé à Ennet House l'an dernier, Gately avait sur les bras des affaires de chèque sans provision, de faux en écriture, de vandalisme, d'usage de stupéfiants et une histoire idiote d'épanchement d'urine sur la voie publique à Tewksbury. À quoi s'ajoutait une affaire d'effraction de domicile dans une résidence de Peabody équipée d'une alarme silencieuse où son collègue et lui s'étaient fait pincer avant d'avoir pu faire quoi que ce soit. Et une autre de détention frauduleuse de 38 comprimés de 50 mg de Demerol[183] dans un distributeur à bonbons Pez qu'il avait glissé dans la rainure de la banquette arrière de la voiture des flics de Peabody et qui avait été découvert lors de la fouille réglementaire consécutive au transport d'un détenu lorsque les pupilles de celui-ci ne réagissent ni à la lumière ni aux baffes.

Il y avait aussi, bien sûr, un certain dossier plus obscur concernant un domicile cossu de Brookline dont le défunt propriétaire avait fait l'objet d'éloges affreusement longs et de gros titres dans le *Globe* et dans le *Herald.* Après huit mois d'une indicible souffrance psychique dans l'attente que le couperet de la justice tombe sur l'affaire du VIP canadien – vers la fin de sa période de toxicomanie, Gately, ramolli et timbré, était resté bêtement fixé sur une méthode pour truquer les compteurs qu'il avait apprise à la maison d'arrêt de Billerica et qui était devenue sa signature personnelle, vu que le gars plus vieux, celui qui la lui avait enseignée à l'atelier de Billerica, était sorti de taule et avait succombé à une overdose de morphine dans l'Utah (qui peut être assez con pour espérer trouver de la morphine fiable dans l'Utah ?) au moins deux ans plus tôt –, après huit mois de souffrance, donc, et d'onycophagie, les deux derniers mois de son supplice à Ennet House – bien que la licence de l'établissement interdise toute intrusion policière dans les lieux sans la présence physique et l'autorisation écrite de Pat Montesian –, alors qu'il n'avait plus d'ongles à aucun doigt, Gately avait discrètement approché un certain sténographe du

tribunal accro au Percodan avec qui une ancienne copine dealeuse avait jadis commercé pour lui demander de se renseigner tout aussi discrètement et il avait découvert que l'enquête sur le potentiel meurtre au second degré lié au cambriolage raté [184] avait été transmise – malgré les vociférations d'un certain procureur de district adjoint de Revere – à un organisme fédéral que le sténographe appelait « Bureau des Services non Spécifiques », à la suite de quoi le dossier avait disparu des tuyaux judiciaires auxquels ce sténographe avait accès, et que les soupçons portaient désormais, selon la rumeur, sur de mystérieux hommes politiques canadiens au Québec, très au nord d'Enfield où Gately se morfondait dans des réunions nocturnes des AA avec tous ses doigts dans la bouche.

L'avocat de Gately avait réussi à faire classer sans suite [185] la plupart des dossiers, à la condition que Gately se soumette à un traitement de longue durée, qu'il fasse abstinence de substances chimiques, accepte des analyses d'urine à l'improviste et un prélèvement bihebdomadaire pour dommages et intérêts sur les pathétiques revenus que lui rapportaient le nettoyage de la merde et du sperme sous les ordres de Stavros Lobokulas ainsi que, depuis peu, le travail de cuisinier et d'Employé-Résident à Ennet House. La seule affaire qui subsistait était celle de la conduite après la suspension de permis pour conduite en état d'ébriété. Dans l'État du Massachusetts, cette infraction est passible de 90 jours de prison, comme le stipule le Code pénal ; et, au dire de l'avocat, qui a été franc avec Gately sur ce point, seules les lenteurs de la justice font qu'aucun juge n'a encore statué sur son cas, mais il devra tôt ou tard purger sa peine dans une prison telle que Concord ou Deer Island. Cette perspective n'effrayait pas trop Gately. À vingt-quatre ans, il avait fait 17 mois à Billerica pour agression contre deux videurs d'un night-club – en vérité, il avait frappé le second videur jusqu'au sang avec le corps inconscient du premier – et il savait qu'il pouvait tenir le coup dans une cellule d'État. Il était trop baraqué pour se faire emmerder et n'avait aucune intention d'emmerder quiconque lui-même : il gardait la tête

haute, sans provoquer personne ; quand deux caïds étaient venus le trouver la première fois pour lui taper ses cigarettes, il leur avait ri au nez avec une jovialité féroce et, quand ils étaient revenus, il leur avait cassé la gueule presque à mort, dans le couloir derrière la salle de muscu pour que tout le monde l'entende ; après cet unique incident, on ne lui avait plus jamais cherché de crosses. Non, ce qui l'ennuyait à présent, c'était l'idée de ne pouvoir participer qu'à une ou deux réunions des AA par semaine en prison – les seules auxquelles ont accès les détenus sobres sont celles organisées dans le cadre d'un Engagement institutionnel, et Gately y avait participé –, sachant que le Demerol, le Talwin et la bonne vieille herbe sont presque plus faciles à obtenir en taule qu'à l'extérieur. La seule chose qu'il craignait désormais, c'était l'Adjudant, le berger distingué. Sa plus grande peur était de retomber dans les Substances. Même lui, il sait que c'est un véritable renversement psychique. Il dit franchement aux nouveaux résidents que les AA le tiennent par les cheveux mentaux : il est prêt à tout, absolument à tout, pour rester clean.

Il leur dit que s'il était venu à Ennet House, à l'origine, c'était avant tout pour échapper à la prison, que la sobriété durable ne l'intéressait pas, qu'il n'en espérait rien ; et il avait été clair avec Pat Montesian à ce sujet, lors de son entretien préliminaire. Cette franchise bourrue quant à son détachement et son désespoir fut l'une des raisons qui poussèrent Pat à accueillir un spécimen aussi inquiétant, sur la tiède recommandation d'un contrôleur judiciaire du 5e district de Peabody. Pat dit à Gately que la franchise et le désespoir étaient des conditions essentielles pour guérir de la toxicomanie, que sans eux on était perdu. Ça marchait mieux quand on était au bout du rouleau, précisa-t-elle. Gately lui répondit en grattant la panse de son chien qu'il ne savait pas s'il était vraiment au bout du rouleau mais qu'il en avait marre de se retrouver tout le temps dans la mouise à cause de délits qu'il ne se rappelait même pas avoir commis après coup. Le chien trembla, frissonna et roula des yeux quand Gately, qui ignorait que Pat

appréciait qu'on flatte ses animaux, caressa son ventre squameux. Pat lui assura que ce désir de sortir de la mouise était suffisant[186]. Gately lui dit que son toutou aimait drôlement les chatouilles, Pat lui expliqua que c'était un chien épileptique et répéta que son désir de mettre fin à ses amnésies était un excellent début. Elle prit un document officiel relatif à la toxicomanie dans un classeur en plastique noir sur une longue étagère en plastique noir pleine de classeurs en plastique noir. Il s'avéra que Pat Montesian adorait le noir. Elle était habillée – un peu trop habillée, du reste, pour un centre de désintox – d'un pantalon en cuir noir, d'un chemisier en soie ou dans un textile d'aspect soyeux noir. Derrière la baie vitrée, un train de la Green Line montait poussivement la première côte d'Enfield sous la pluie de fin d'été. La vue sur la colline par-dessus le bureau laqué ou émaillé de noir de Pat était la seule chose esthétiquement spectaculaire offerte à Ennet House, qui était par ailleurs une affreuse bicoque. Pat tapota le classeur avec un faux ongle Svelte et précisa que, d'après l'étude officielle qu'elle avait sous les yeux, conduite l'Année de la compresse médicale Tucks, 60 % des détenus condamnés à perpétuité dans la terrible prison de Walpole n'avaient aucun souvenir, sans pour autant les contester, des faits qui leur avaient valu la prison. À perpétuité. Aucun. Gately lui fit répéter ça plusieurs fois pour bien comprendre. Ils avaient eu des « black-out ». Elle lui expliqua qu'un « black-out » est un état d'inconscience pendant lequel on commet des actes – parfois désastreux – sans s'en rendre compte. C'était comme si votre esprit ne contrôlait plus votre corps et, si cet état était généralement induit par l'alcool, il pouvait l'être également par l'usage chronique d'autres Substances, notamment des narcotiques de synthèse. Gately dit qu'il ne se rappelait pas avoir eu de black-out, et Pat se garda de rire de la plaisanterie. Le chien pantelait, tremblait, les pattes écartées tous azimuts, agité de spasmes, et Gately se demandait s'il devait cesser de le caresser. Au vrai, il ne savait pas ce qu'était l'épilepsie, mais se doutait que Pat ne se référait pas à l'épilateur qui faisait hurler son ex-copine complètement alcoolique

Pamela Hoffman-Jeep quand elle l'appliquait sur ses jambes dans la salle de bains. Tout ce qui concernait la santé mentale resta pour Gately une notion floue et spécieuse jusque vers le milieu de sa première année d'abstinence.

Pat Montesian était jolie sans l'être. Elle approchait de la quarantaine. Elle avait été, disait-on, une jeune et jolie mondaine friquée de Cape Cod jusqu'à ce que son mari divorce parce qu'elle était alcoolique au dernier degré, un abandon qui n'arrangea en rien sa propension à la soûlerie. Elle avait fait des séjours réitérés en centre de désintoxication bien avant ses trente ans, mais elle ne s'était décidée à Capituler et Entrer, avec le désespoir requis, etc., qu'après avoir frôlé la mort à cause d'une attaque cérébrale pendant un delirium tremens un matin. Gately ne tiqua pas en l'entendant parler d'attaque, parce que sa mère n'avait eu ni D.T. ni attaque au sens classique, plutôt une hémorragie cirrhotique qui, par privation d'oxygène due à une suffocation, avait réduit son cerveau à un état végétatif irréversible. Les deux cas étaient totalement séparés dans son esprit. Pat M. ne fut jamais une figure maternelle pour Gately. Quand les résidents gémissaient et râlaient contre la Perte de leurs addictions pendant la réunion communautaire hebdomadaire, elle avait coutume d'acquiescer en souriant et de leur dire que son attaque était la meilleure chose qui lui fût arrivée parce que c'était ce qui lui avait finalement permis de Capituler. Elle s'était présentée à Ennet House en fauteuil roulant électrique à trente-deux ans, incapable de communiquer autrement qu'en morse par des clignements d'yeux pendant six mois[187], mais, même sans l'usage de ses bras, avait montré une volonté de fer en tentant de manger un caillou, comme le lui avait demandé le Gars qui ne Donnait Même Pas son Prénom, se servant de son torse et de son cou pour attraper le caillou, le mordre avec les deux incisives (on en voit encore la trace sur ses dents), avait fini par devenir abstinente, s'était remariée avec un autre milliardaire, plus âgé, du South Shore, père d'enfants à l'évidence psychotiques, avait, contre toute attente, retrouvé une grande partie de ses fonctions corporelles et travaillait à Ennet

House depuis lors. La moitié droite de son visage était encore figée dans une sorte de rictus et son élocution avait demandé à Gately un petit temps d'adaptation : elle articulait avec un effort visible, comme si elle était toujours bourrée. Mais l'autre partie de son visage était jolie, elle avait de beaux et longs cheveux roux et un corps sexuellement crédible malgré un bras droit atrophié, rétracté comme une griffe [188], et une main droite gainée de plastique noir pour éviter que ses faux ongles ne s'enfoncent dans sa paume ; et elle avait une démarche digne mais atrocement traînante, à cause de sa jambe droite, une patte folle terriblement maigre en pantalon noir qui semblait s'accrocher à elle comme une chose dont elle voulait se débarrasser.

Pendant la résidence de Gately, elle l'avait conduit personnellement à presque tous ses rendez-vous judiciaires importants dans le North Shore dans la super Aventura avec ses plaques pour handicapés – sa jambe neuropathique avait un véritable pied de plomb, si bien qu'elle roulait à une vitesse qui épouvantait Gately au point qu'il se pissait presque dessus sur la Rte 1 – et avait jeté dans la balance tout le prestige d'Ennet House pour influencer les juges, jusqu'à ce que chaque affaire susceptible d'être classée sans suite le fût effectivement. Gately n'arrivait toujours pas à comprendre pourquoi elle lui offrait tant d'attention et d'aide. C'était comme s'il avait été le chouchou de Pat M., entre tous les résidents de l'année dernière. Car elle avait des favoris et des bêtes noires, bien sûr ; c'était probablement inévitable. Annie Parrot, les conseillers et le Directeur Adjoint avaient eux aussi leurs chouchous, donc tout ça tournait rond.

Au bout d'environ quatre mois de résidence, le désir térébrant d'ingérer des narcotiques de synthèse disparut mystérieusement, comme par magie, chez Don Gately, ainsi que le lui avaient prédit les Crocodiles du Groupe Drapeau blanc s'il était assidu aux réunions nocturnes, restait suffisamment ouvert et demandait avec assez d'insistance à une Puissance Supérieure extrêmement vague de le lui retirer. Le désir. Ils lui dirent de se mettre

chaque matin sur ses genoux de mammouth pour demander à Dieu Tel Qu'Il Le Concevait de lui retirer le désir térébrant, et de recommencer le soir avant le coucher pour remercier cette figure divine de lui avoir permis de tenir une journée entière sans Substance. Ils lui recommandèrent de ranger ses chaussures et ses clés sous son lit pour ne pas oublier de s'agenouiller. Jusqu'alors, Gately ne s'était agenouillé que pour dégueuler, baiser, trafiquer une alarme au bas d'un mur ou parce qu'un veinard avait réussi à lui coller un direct pas loin du bas-ventre dans un rififi. Pour un sans-Dieu, un sans-Christ comme lui, cette génuflexion était une veulerie de mauviette châtrée et il se sentait salement hypocrite de s'y prêter chaque matin et chaque soir sans exception, motivé par une envie de se défoncer si tenace qu'il en venait à prier humblement pour que sa tête explose et que tout ça s'arrête. Peu importait ce qu'il pensait, ce qu'il croyait ou même ce qu'il disait, lui avait expliqué Pat. L'essentiel était ce qu'il *faisait*. S'il faisait ce qu'il fallait, et continuait à le faire longtemps, ses pensées et ses croyances changeraient. Même ses paroles. Elle avait vu cela se produire cent fois, et chez des gars on ne peut plus récalcitrants au départ. Cela s'était produit pour elle, lui avait-elle confié. Le côté gauche de son visage était plein de vie et de gentillesse. Et le conseiller de Gately, un ancien arnaqueur cocaïnomane dont l'oreille gauche était l'une des Pertes, lui avait déjà parlé de la triste analogie du gâteau chez les AA de Boston. Le Philippin grisonnant rencontrait le résident Don G. une fois par semaine et l'emmenait faire des tours sans but dans Brighton-Allston au volant d'une Subaru 4 × 4 customisée très semblable à celles que Gately avait l'habitude de chourer en prévision de ses cambriolages. Eugenio Martinez avait une excentricité : il prétendait qu'il ne pouvait entrer en contact avec sa propre Puissance Supérieure que lorsqu'il conduisait. Une nuit, du côté des docks E.W.D. près d'Allston Spur, il invita Gately à se représenter les AA de Boston comme une boîte de préparation instantanée pour gâteaux Betty Crocker Cake Mix. Gately se frappa le front : encore une analogie tordue de

Gene M., qui l'avait déjà bassiné avec toutes sortes de comparaisons entomologiques pour évoquer la Maladie. Le conseiller l'avait laissé décharger sa bile un moment en roulant, clope au bec, derrière les barges alignées, prêtes à être déchargées. Il demanda à Gately d'imaginer une seconde qu'il avait dans les mains une boîte de Betty Crocker Cake Mix représentant les AA de Boston. Sur cette boîte, il y avait un mode d'emploi à la portée de n'importe quel gamin de huit ans. Gately lui dit qu'il attendait de savoir quel genre d'insecte il était censé trouver dans la préparation. Gene M. le pria de fermer sa gueule pour une fois et de se détendre : tout ce qu'il avait à faire, c'était de suivre les instructions imprimées sur la foutue boîte. Ce que Gately *croyait* en matière de pâtisserie, ce qu'il *concevait ou non* en matière de chimie boulangère, il n'en avait rien à foutre : s'il suivait le putain de mode d'emploi, s'il acceptait de s'en remettre aux conseils de pâtissiers légèrement plus experts que lui pour éviter de faire foirer le truc, bref s'il suivait simplement les instructions enfantines, un gâteau en résulterait. Il aurait son gâteau. Question gâteaux en général, Gately savait seulement que le meilleur était le glaçage et, à ses yeux, Eugenio Martinez était un crâneur doublé d'un petit con – surtout qu'il s'était toujours méfié des Asiatiques et des latinos, et que Gene M. avait l'air d'être les deux à la fois –, mais il ne voulait ni se tirer d'Ennet ni leur donner un prétexte de le virer, il allait aux réunions nocturnes, disait plus ou moins la vérité, rangeait ses godasses sous son lit et pratiquait ses génuflexions matin et soir toute la semaine, avait accepté de s'affilier à un Groupe, d'être furieusement Actif, de vider les cendriers et de prendre la parole dans des Engagements. Le concept de Dieu lui était complètement étranger et, à cette époque, ne l'intéressait pas le moins du monde ; prier, pour lui, c'était comme régler la température d'un four selon le mode d'emploi du fabricant. Mieux valait encore parler au plafond que parler à Rien. Ça le gênait beaucoup de se mettre à genoux en caleçon et, à l'instar des autres gars dans la chambre, il faisait toujours semblant d'avoir poussé ses godasses trop loin sous le lit

afin d’avoir une excuse pour rester un certain temps dans cette position, mais il le faisait, il implorait le plafond, remerciait le plafond et soudain, cinq mois plus tard, en prenant la Green Line à 04 h 30 pour aller nettoyer les douches du Shattuck de leurs étrons humains, il s’aperçut que, depuis quelques jours, il ne pensait plus du tout au Demerol ni au Talwin ni même à l’herbe. Ce n’était plus une question de résistance, c’était que l’*idée* même des Substances lui était sortie de l’esprit. Autrement dit, le Désir et la Compulsion lui avaient été Retirés. Plusieurs semaines passèrent ainsi, avec leur lot d’Engagements, de réunions, de tabagie, de clichés, sans qu’il éprouve un seul instant son vieux besoin de se défoncer. En un sens, il était Libre. Hors de sa cage mentale pour la première fois depuis l’âge de dix ans peut-être. Il n’arrivait pas à y croire. Au point qu’il éprouvait moins de Gratitude que de suspicion. Comment une Puissance Supérieure à laquelle il ne croyait même pas avait-elle pu le sortir par magie de cette cage, alors que, ne croyant pas en elle, il avait été parfaitement hypocrite en lui demandant de le faire, vu qu’il avait zéro espoir d’être jamais libéré ? Alors qu’il faisait semblant de chercher ses godasses quand il s’agenouillait pour prier ? Que ce truc fonctionne, voilà ce qui dépassait *totalement* son entendement, mais ça fonctionnait pourtant. Ça le rendait dingue. Sept mois plus tard, à la réunion dominicale pour les nouveaux, il fractura carrément une table en faux bois de Provident en tapant sa grosse tête dessus [189].

Francis Gehaney (« le Féroce ») du Drapeau blanc, l’un des Crocodiles les plus anciens et les plus durailles, avait des cheveux blancs coupés ras, une casquette, des bretelles par-dessus la chemise en flanelle qui couvrait sa panse, un énorme pif rouge en forme de concombre dont on voyait toutes les veinules, des chicots bruns, de l’emphysème, un respirateur portable dont le tube bleu était fixé sous son tarin avec du sparadrap, le blanc des yeux très clair, caractéristique des mecs à pulsations cardiaques lentes avec des siècles d’abstinence derrière eux. Francis G. le Féroce, qui avait toujours un cure-dent dans la bouche et, sur l’avant-bras droit, un tatouage

défraîchi époque guerre de Corée représentant une femme nue au fond d'un verre à cocktail, qui s'était sevré sous Nixon, qui communiquait sous forme d'obscènes mais antiques épigrammes comme tous les Crocos[190], F. le F. avait emmené Gately boire des quantités démentielles de café après l'incident de la tête sur la table. Il avait écouté, avec le vague ennui d'une Identification distante, les objurgations de Gately sidéré que quelque chose qu'il ne comprenait pas et en quoi il ne croyait pas pût avoir envie de lui sauver les couilles, quand bien même Il/Elle/Ça existerait d'une manière ou d'une autre. Il lui avait répondu – et Gately ne savait toujours pas pourquoi cette réponse lui avait été utile, mais elle l'avait été – qu'un truc de trop petit calibre pour que Don Gately le comprenne n'était peut-être pas du calibre nécessaire pour sauver ses couilles de la faux de l'Adjudant bien fringué, pas vrai ?

C'était il y a plusieurs mois de cela. Gately ne se soucie plus beaucoup de savoir s'il comprend ou non. Il s'agenouille deux fois par jour pour contempler le plafond, nettoie la merde, écoute des rêves, reste Actif, dit la vérité aux résidents d'Ennet House et s'efforce d'apporter de l'aide aux quelques-uns d'entre eux qui lui en demandent. Et, quand Francis G. le Féroce et les Drapeaux blancs lui ont offert, le dimanche de septembre qui marquait sa première année de sobriété, un gâteau impeccablement cuit et couvert d'un épais glaçage avec une bougie, Don Gately a pleuré pour la première fois de sa vie en public. Aujourd'hui, il le conteste, il dit qu'il avait reçu de la fumée de bougie dans l'œil. Mais il a pleuré.

Gately semble assez mal placé pour être le cuisinier d'Ennet House, lui qui depuis douze ans ne s'est nourri que de sandwiches dans des snacks ou des fast-foods pourris, et toujours à la va-vite. Il mesure 1,88 m, pèse 128 kg et n'avait jamais mangé de brocoli ou de poire avant l'an dernier. Comme cuisinier, il propose des menus invariables : francforts bouillies ; gros pain de viande à la croûte ramollie, avec de petits bouts de fromage américain et une demi-boîte de corn-flakes pour la texture ; soupe Cream of

Chicken avec nouilles en forme de spirochètes ; cuisses de poulet Shake ’N Bake à la douteuse teinte sombre ; hamburgers désagréablement saignants ; et spaghettis en sauce cuits pendant près d’une heure[191]. Hormis les résidents les plus endurcis, personne n’ose blaguer ouvertement sur la tambouille qui apparaît chaque soir à la longue table du dîner dans de grandes poêles encore fumantes, surplombées par la grosse trogne de Gately, tout rouge et suant sous la toque de chef qu’Annie Parrot lui a offerte – une moquerie qu’il n’a pas saisie –, les yeux pleins d’anxiété et d’espoir de plaire à tous, un peu comme une jeune mariée servant son premier repas conjugal, à ceci près que ses mains sont de la même taille que les assiettes et couvertes de tatouages de taulard, et que ladite mariée n’a pas besoin de maniques pour déposer les poêles massives sur les serviettes préalablement étalées afin de protéger le dessus de table en plastique. Les commentaires culinaires sont toujours extrêmement biaisés. Randy Lenz, dans le coin nord-est, lève sa canette de tonic et dit que la cuisine de Don vous fait vraiment apprécier ce que vous buvez pour l’accompagner. Geoffrey Day déclare que c’est très appréciable de terminer un dîner sans se sentir ballonné. Wade McDade, un jeune champion de soûlographie d’Ashland, Kentucky, et Doony Glynn, encore sonné et infirme à la suite d’une affreuse arnaque qui a mal tourné l’an dernier, toujours malade et probablement menacé d’expulsion pour avoir perdu son petit boulot chez Brighton Fence & Wire sans faire mine d’en chercher un autre, ces deux-là font leur petit numéro le soir des spaghettis : McDade entre dans la salle juste avant la tortore, dit « Quelques spaghettis extra-fins ce soir, Doonster », Doony Glynn fait « Oooh, délicieusement fondants ? » et McDade répond « Tu peux laisser tes dents à la maison, garçon » d’une voix de shérif du Kentucky en le conduisant vers la table par la main comme un enfant handicapé. Prudemment, ils ne se livrent à cette raillerie que lorsque Gately est encore dans la cuisine, en train de fatiguer la salade et de s’interroger sur la présentation des plats. Toutefois, Tiny Ewell ne

manque jamais de remercier Gately pour le repas, April Cortelyu lui dresse des louanges et Burt F. Smith roule des yeux ravis en murmurant des miam-miam à chaque fourchetée.

OceanofPDF.com

AVANT L’AUBE, 1ER MAI
A.S.V.A.I.D.
SUR UNE CORNICHE
AU NORD-OUEST
DE TUCSON, ARIZONA
E.U., ENCORE

« Avez-vous entendu parler, dit Hugh Steeply du B.S.S.E.U., dans votre propre pays, à la fin des années 1970 A.S., il me semble, d’un programme expérimental basé sur l’idée d’électro-implantations dans le cerveau humain ? » Il était au bord de la corniche et se tourna vers Marathe, qui le regarda à peine. « Non ? Une technique de pointe. La stéréotaxie. Un traitement contre l’épilepsie. Il s’agissait d’implanter dans le cerveau de petites électrodes fines comme des cheveux. Un éminent neurologue canadien… Elder ou Elders… avait prouvé que certaines infimes stimulations dans certaines régions du cerveau pouvaient empêcher les crises. Les crises d’épilepsie. On implante des électrodes, toutes fines, seulement quelques millivolts ou…

– Des électrodes de Briggs.

– Pardon ? »

Marathe toussota. « Le genre de celles qu'on utilise dans les pacemakers. »

Steeply se toucha la lèvre. « Je crois avoir lu dans une fiche biographique que votre père avait eu un pacemaker. »

Marathe se caressa distraitement le visage.

« Chargée au plutonium 239. L'électrode de Briggs. Le circuit Kenbeck DC. Je me rappelle le mode d'emploi et les mises en garde. Évitez les fours à micro-ondes et la plupart des émetteurs. Crémation interdite pour les funérailles… à cause du plutonium 239.

– Bref, donc vous connaissez ce programme pour l'épilepsie ? Des expériences qui pouvaient éventuellement éviter les ablations chirurgicales en cas d'épilepsie grave ? »

Marathe garda le silence et hocha imperceptiblement la tête.

Steeply fit face à l'est, les mains nouées dans le dos. Marathe comprit qu'il voulait parler de ça coûte que coûte.

« Je ne sais plus si je l'ai lu ou si j'ai entendu une conférence là-dessus. L'implantation était une science assez inexacte. C'était expérimental. Il fallait implanter un grand nombre d'électrodes dans une très petite région du lobe temporal pour espérer trouver les terminaisons nerveuses responsables des crises, puis tâtonner, tester chaque électrode et étudier la réaction.

– Les lobes temporaux du cerveau.

– Et on s'est aperçu, enfin Olders et les neurochirurgiens canadiens se sont aperçus, au cours des tests, que la stimulation de certaines électrodes dans certaines zones des lobes produisait un intense sentiment de plaisir. » Il observa Marathe par-dessus son épaule. « Mais un plaisir vraiment *intense*, Rémy. Je me rappelle qu'Olders appelait terminaisons *p* ces petites bandes de tissu-plaisir stimulable.

– "*P*" pour "plaisir", sans doute.

– Leur emplacement était d’une imprécision et d’une imprévisibilité exaspérantes, même dans des cerveaux d’une même espèce… Parce qu’une terminaison *p* peut se trouver juste à côté d’un autre neurone qui provoque la douleur ou la faim ou Dieu sait quoi.

– Le cerveau humain est très dense, c’est vrai.

– Ils ne faisaient pas encore ça sur des humains. C’était uniquement expérimental. Ils se servaient d’animaux et de lobes animaux. Et puis le phénomène de la stimulation du plaisir a donné lieu à des expériences à part, pendant qu’une autre équipe continuait à travailler sur des animaux épileptiques. Older… ou Elder, un nom anglo-canadien… dirigeait l’équipe chargée de cartographier ce qu’il dénommait les “flux de récompense”, c’est-à-dire ces terminaisons *p*. »

Marathe tripotait négligemment les petites bourres de coton qui se formaient dans les poches de son blouson, en acquiesçant plaisamment.

« Un programme expérimental canadien, avez-vous dit.

– Je m’en souviens bien. Le Brandon Psychiatric Center. »

Marathe feignit de tousser d’un air entendu.

« Moui, c’est un hôpital psychiatrique. Tout au nord du Manitoba. Dans un endroit peu accueillant. Un trou perdu.

– Leur théorie, c’était que ces fameux “flux” ou terminaisons étaient aussi les récepteurs de choses telles que la bêta-endorphine, la L-dopa, la Q-dopa, la sérotonine, toutes sortes de neurotransmetteurs du plaisir.

– Le ministère de l’Euphorie, en quelque sorte, dans le cerveau humain. »

L’aube ne poignait pas encore. Aucune lumière.

« Sur les humains, pas encore, reprit Steeply. Les premiers sujets d’Older étaient des rats et les résultats n’ont pas été enthousiasmants. Les Canadiens ont découvert que s’ils installaient un levier d’autostimulation, le rat appuyait dessus pour stimuler ses terminaisons *p* inlassablement, des milliers de fois par heure, encore et encore, sans s’occuper de sa nourriture

ni des rates en chaleur, complètement obnubilé par le levier, jour et nuit, jusqu'à mourir de déshydratation ou d'épuisement.

– Pas de plaisir, donc.

– De déshydratation, je crois. Je ne connais pas la cause de la mort au juste. »

Marathe haussa les épaules et dit :

« Voilà un rat qui doit être envié par tous les rats expérimentaux du monde.

– Puis on a fait des implants et des leviers pour des chats, des chiens, des porcs, des singes, des primates, même pour un dauphin.

– En remontant l'échelle de l'évolution. Des terminaisons *p* pour chacun. Tous morts ?

– À la longue, oui. Ou alors on les a lobotomisés. Parce que je me rappelle que, même après le retrait de l'électrode et du levier, le sujet continuait à appuyer sur tout ce qu'il trouvait pour essayer de s'envoyer encore une stimulation.

– J'imagine le dauphin en train de nager en tous sens.

– On dirait que ça vous amuse, Rémy. Cette aventure neuroélectrique était pourtant à 100 % canadienne.

– Ce qui m'amuse, c'est de vous voir tourner autour du pot.

– Bien sûr, Elder et consorts ont fini par vouloir tester des sujets humains pour voir si le lobe humain possédait aussi des terminaisons *p* et ainsi de suite. Mais, compte tenu des risques, ils n'ont pas eu le droit de tester des prisonniers ou des malades, ils ont dû recourir à des volontaires.

– Ah, les risques, en effet.

– Un cauchemar au regard de la loi et des statuts canadiens, paraît-il.

– Ôtez-moi d'un doute, dit Marathe en faisant la moue. Ottawa aurait très bien pu demander à votre CIA de l'époque de lui prêter des "individus superflus", je crois que c'est le terme, du Sud-Est asiatique ou des Noirs, comme ceux que vous avez utilisés pour votre fameux MK-Ultra [192]. »

Steeply choisit de ne pas relever cette pique. Il fouilla dans son sac.

« Mais, poursuivit-il, il semble que le bruit de la découverte des terminaisons *p* et des expériences ait couru jusqu'au Manitoba… C'est un subalterne à l'hôpital de Brandon qui serait à l'origine des fuites.

– Au Manitoba, en dehors des fuites et des ragots, il n'y a pas beaucoup de distractions.

– Et, un beau matin, quand l'équipe de Brandon s'est mise au travail, il y avait toute une file de volontaires humains devant les bâtiments, des Canadiens valides, surtout des jeunes si j'ai bonne mémoire, qui se bousculaient pour être des cobayes et se faire implanter des électrodes de stimulation *p*.

– Tout en sachant que le rat et le dauphin étaient morts à force d'appuyer sur le levier. »

Le père de Marathe avait toujours assigné à Rémy, son plus jeune fils, la tâche d'entrer en premier dans un restaurant ou un magasin pour s'assurer qu'il n'y avait ni micro-ondes ni émetteur de type GC. Il craignait principalement les magasins équipés de portiques antivol ou d'alarmes sonores.

« Et, bien sûr, dit Steeply, ce désir d'implant fut un tournant préoccupant dans l'étude du plaisir et du comportement humains, à tel point qu'on a dû réunir à la hâte une toute nouvelle équipe de chercheurs à l'hôpital de Brandon pour dresser le profil psychologique de ces gens prêts à tout pour être soumis à une chirurgie cérébrale invasive et se faire implanter des objets étrangers…

– Pour devenir des rats déments, en somme.

– Pour avoir accès à ce genre de plaisir. Or les tests MMPI, de Millon et de proprioception sur ces hordes de volontaires (à qui on avait dit que ces tests faisaient partie de la sélection) ont donné des résultats prodigieusement, épouvantablement moyens, normaux.

– En d'autres termes, ce n'étaient pas des déviants.

– Normaux à tout point de vue. Des jeunes gens… des jeunes Canadiens ordinaires.

– Volontaires pour une addiction fatale au plaisir électrique.

– Mais le plus pur et le plus raffiné des plaisirs, Rémy, semblait-il. La distillation neuronale de… mettons… l'orgasme, de l'extase religieuse, des drogues hallucinogènes, du shiatsu, d'un soir d'hiver au coin du feu, enfin bref, tous les plaisirs imaginables concentrés en un flux disponible sur simple pression d'un levier. Des milliers de fois par heure, à volonté. »

Marathe resta inexpressif.

Steeply examina une petite peau en bordure d'un de ses ongles. « Un choix libre, bien entendu. »

Marathe fronça les sourcils comme un crétin essayant de réfléchir.

« Bien, mais au bout de combien de temps ces rumeurs sur les terminaisons *p* sont-elles parvenues aux oreilles du gouvernement et des responsables d'Ottawa ? Parce que le gouvernement canadien a réagi avec horreur, je suppose.

– Oh, pas seulement le gouvernement canadien. Vous imaginez les conséquences si une technologie telle que celle d'Elder était venue sur le marché. Je sais qu'Ottawa a informé Turner, Bush, Casey, enfin les autorités de l'époque, et tout le monde s'est rongé les ongles à Langley.

– La CIA ? Se ronger les ongles ?

– Vous vous doutez évidemment du profit qu'aurait pu en tirer une société industrielle, concurrentielle et dotée d'un budget discrétionnaire.

– Mais ça aurait été illégal. »

Marathe s'efforçait de noter les mouvements que faisait Steeply pour se réchauffer.

« Pas d'angélisme, je vous prie, Rémy. Ça pouvait donner lieu à une économie souterraine beaucoup plus pernicieuse que celle des narcotiques ou du LSD. La technologie électrodes/levier était encore onéreuse à

l’époque, mais l’accroissement de la demande pouvait casser les prix jusqu’à ce que les électrodes deviennent aussi courantes que les seringues.

– Oui, mais la chirurgie… Une implantation, c’est une autre paire de manches.

– Des tas de chirurgiens étaient déjà prêts à pratiquer des opérations illégales. Des avortements. Des implants péniens électriques.

– De la chirurgie à la MK-Ultra. »

Steeply poussa un rire sans jovialité.

« Ou des amputations secrètes pour les jeunes adorateurs de train intrépides, non ? »

Marathe se moucha une seule narine. C’était la méthode québécoise : une narine à la fois. Les gens de la génération du père de Marathe se penchaient au-dessus des caniveaux pour se moucher une narine à la fois.

Steeply dit :

« Figurez-vous des millions de Nord-Américains moyens, normaux, tous avec des électrodes de Briggs dans le cerveau, tous avec un accès électronique à leurs propres terminaisons *p*, qui ne sortent jamais de chez eux et actionnent sans arrêt leur levier de stimulation personnel.

– Allongés sur leurs divans. Indifférents aux femelles en rut. Recevant des flux de récompense sans mériter de récompense.

– Les yeux exorbités, bavant, gémissant, tremblant, incontinents, déshydratés. Ne travaillant pas, ne consommant pas, n’interagissant pas, ne participant pas à la vie communautaire. Finissant par s’écrouler par pur…

– Renonçant à leur âme et à leur vie pour des stimulations de leurs terminaisons *p*, dites-vous.

– Vous voyez l’analogie, je suppose. » Steeply le lorgna par-dessus son épaule avec un sourire en coin. « C’était au Canada, mon ami. »

Marathe réitéra subrepticement son petit geste rotatif d’impatience.

« Dans les années 70. Mais rien depuis. Ce patch du bonheur n’a pas été développé.

– Nous avons tous été dans le coup. Nos deux nations.

– Secrètement.

– Ottawa a suspendu le budget du programme Brandon, malgré les protestations de Turner, de Casey ou de qui de droit, parce que notre vieille CIA voulait que la procédure aboutisse, soit perfectionnée puis classifiée pour être utilisée à des fins militaires.

– Mais les gardiens civils du bien public voyaient la chose d'un autre œil.

– C'était sous la présidence de Carter, je pense. Nos deux nations ont donné la priorité à la sécurité et ont tout arrêté. Notre vieille NSA et votre vieux C7 avec la Police montée.

– Des vestes rouge vif et des chapeaux à large bord. Ils étaient encore à cheval dans les années 70. »

Steeply orienta l'ouverture de son sac vers les lumières de Tucson pour y chercher quelque chose des yeux.

« Ils n'y sont pas allés par quatre chemins. Revolver au poing, pour ainsi dire. Ils ont défoncé les portes. Démantelé les labos. Donné le coup de grâce aux dauphins et aux chèvres. Olders s'est réfugié quelque part. »

Lent geste circulaire de Marathe. « Là où vous voulez en venir, n'est-ce pas, c'est que les Canadiens aussi sont prêts à mourir pour ça, pour le plaisir total d'une chèvre passive. »

Steeply se retourna. Il maniait une lime à ongles. « Vous ne voyez pas une analogie plus spécifique avec le Divertissement ? »

Marathe passa sa langue sur l'intérieur d'une joue. « Vous voulez dire que le Divertissement est une sorte de stimulation optique des terminaisons *p* ? Un dérivé des électrodes de Briggs pour les plaisirs liés à l'orgasme et au massage ? »

Bruit grinçant de la lime sur un ongle. « Tout ce que je dis, c'est qu'il y a une analogie. Un précédent dans votre nation.

– Notre nation est le Québec. Le Manitoba est…

– Je dis que, s’il pouvait surmonter son désir aveugle de nuire aux États-Unis, votre Mr Fortier serait peut-être enclin à réfléchir à ce qu’il laisse échapper de la cage. »

Steeply était si bien exercé qu’il arrivait à se limer les ongles sans regarder ce qu’il faisait. Sa tactique d’interrogatoire la plus efficace consistait à observer longuement son interlocuteur sans manifester la moindre émotion. Car c’était plus désagréable pour Marathe de ne pas savoir si Steeply croyait à ce qu’il disait que de détecter un doute sur son visage.

Donc, aujourd’hui, devant la perspective de saucisses bouillies au dîner, les deux nouvelles venues s’étaient lancées dans la complainte classique, type princesse au petit pois, sur la nourriture : Amy J., qui vient juste de débarquer ce jour-là, s’assoit sur le divan en vinyle, tremblante comme une feuille, se fait apporter du café, du feu pour ses clopes (c’est tout juste si elle ne porte pas autour du cou un écriteau PAUVRE VICTIME : PRIÈRE DE CAJOLER), commence à expliquer que le colorant alimentaire Red Dye n° 4 lui donne des « algies vasculaires de la face » (Gately parie que, d’ici une semaine au plus tard, elle se remettra au Xanax[193], c’est son genre), et l’autre fille, cette Joelle van D., à l’accent sudiste curieusement familier, au corps à damner un saint et au visage couvert de lin, clame qu’elle est végétarienne, déclare qu’elle aimerait mieux gober une mouche que percevoir l’effluve d’une francfort bouillie. Et avec une incroyable magnanimité, Pat M. a demandé à Gately, sur les coups de 18 h 00, d’aller au Purity Supreme d’Allston acheter des œufs et des poivrons pour que les deux nouvelles à l’estomac délicat puissent se préparer une quiche ou ce qu’elles voudront. Dans l’optique de Gately, ce traitement de faveur ne fait qu’entretenir la prétention à la singularité, propre à tout comportement addictif, que Pat est justement censée combattre. Cette Joelle van D. semble avoir un statut de chouchoute et un ascendant peu commun sur Pat, qui a

déjà parlé de l’exempter de petit boulot, et désire maintenant que Gately lui rapporte du Big Red Soda Water, une marque rare de tonic, car elle est apparemment encore déshydratée. On n’est pas près d’essayer de lui faire mâcher de l’argile, c’est sûr. Gately a renoncé à comprendre Pat Montesian depuis belle lurette.

La météo est bizarre ce soir, mélange de tonnerre et de crachin neigeux. Gately a enfin appris à faire la différence entre le tonnerre authentique et le bruit des ventilateurs ATHSCME et des catapultes E.W.D. d’Enfield, après avoir pendant neuf mois porté un ciré Goodwill dans le train de 04 h 30 chaque matin.

Une des possibles failles de Gately dans son programme AA visant au recouvrement d’une honnêteté rigoureuse est que, une fois calé dans une Aventura noir de jais, lorsqu’il voit l’aileron vibrer en allumant le moteur carnivore, etc., il se laisse tenter par un itinéraire qui n’est pas forcément le plus court chemin entre son point de départ et sa destination. Disons plus simplement qu’il aime se balader en ville au volant de la voiture de Pat. Pour réduire le temps suspect que ses détours ajoutent à ses courses, il conduit comme un dingue : il grille les feux, brûle la priorité, prend les sens interdits, oblige les piétons à se jeter de côté et à lâcher leurs affaires pour l’éviter, écrase un klaxon qui retentit comme une sirène. On pourrait penser que c’est une folie d’un point de vue juridique, vu qu’il n’a plus de permis et encourt déjà une peine de prison pour cette raison, mais le fait est que cette conduite de type je-file-à-la-maternité-avec-une-passagère-enceinte ne suscite aucun sourcillement chez les flics de Boston, parce qu’ils ont d’autres chats à fouetter en ces temps agités et que tous les automobilistes de Boston roulent comme des sociopathes, y compris les flics eux-mêmes, si bien que le seul risque que court Gately est d’entamer son honnêteté rigoureuse. Un des clichés les plus utiles pour lui, avec ou sans Aventura, est que la guérison suppose l’Amélioration, non la Perfection. Il aime négocier un tranquille virage à gauche dans Commonwealth puis, dès qu’il

est hors de vue de la baie vitrée d'Ennet House, pousser ce qu'il considère comme un Cri de Guerre et foncer dans le sinueux boulevard arboré à travers les quartiers sinistres de Brighton et d'Allston, le long de Boston U., vers la grande enseigne au néon triangulaire CITGO et Back Bay. Il dépasse le club The Unexamined Life, où il ne va plus et qui, à 18 h 00, résonne déjà de voix et de guitares basses sous sa bouteille clignotante, puis les grandes tours grises numérotées des Brighton Projects, où il ne va absolument plus du tout. À 70 km/h, le décor commence à se flouter et à se distendre. Comm. Ave. sépare Enfield-Brighton-Allston de la lisière nord déshéritée de Brookline, à droite. Il passe devant les façades sanguines des immeubles anonymes de Brookline, devant Father & Son Market, une batterie de poubelles, des Burger King, des boutiques de vins & spiritueux Blanchard, un vidéoclub InterLace, une benne à ordures à côté d'une autre batterie de poubelles, des bars et des clubs – Play It Again Sam, Harper's Ferry, Bunratty, Rathskeller, Father's First I et II –, un CVS, deux vidéoclubs InterLace contigus, l'enseigne ELLIS THE RIM MAN, le magasin de spiritueux Marty qui a été rebâti en un rien de temps après un incendie, l'affreux Riley's Roast Beef où le groupe d'Allston se réunit pour boire des cafés avant les Engagements. La lointaine enseigne géante CITGO, luisante comme une étoile triangulaire, sert de repère pour s'orienter. Il file en ligne droite à 75 à l'heure, parallèlement à un train de la Green Line qui descend la côte sur les rails légèrement surélevés divisant Comm. en deux artères à deux voies. Il aime rivaliser de vitesse avec un train jusqu'au bas du ς que forme Commonwealth, puis traverser les rails juste devant lui, à l'intersection de Brighton Ave. C'est un vestige. Un sombre vestige de son passé suicidaire et sans amour-propre, il le reconnaît lui-même. Il n'a pas de permis, la voiture n'est pas à lui, c'est une voiture de collection inestimable, c'est la voiture de sa patronne, à qui il doit la vie et qu'il aime peut-être, il va acheter des légumes pour les carcasses déglinguées de deux nouvelles venues à peine sorties de désintox et

rouleuses d'yeux. Quelqu'un a-t-il dit que la tête de Gately était carrée ? Elle est presque parfaitement carrée, massive, compacte, baleinière : la tête d'un type enclin à la baisser pour foncer dans le tas. Il s'en est souvent servi pour bloquer des portes d'ascenseur ou casser des choses. L'épithète « Indestructible » de son sobriquet d'enfance se référait à sa tête. Son oreille gauche ressemble à celle d'un champion de boxe. Sur son crâne presque plat au sommet, ses cheveux, qui sont longs derrière mais forment une frange à la Prince Vaillant sur le devant, font penser à une carpette qu'on lui aurait jetée dessus et qui serait restée là, légèrement décalée vers l'arrière[194]. On a l'impression que les habitants de ces vieux immeubles bruns souillés de guano, avec des barreaux aux fenêtres des étages inférieurs[195], en bordure de Comm., n'y entrent jamais. Même sous l'orage et les astérisques de neige, on voit des hispanos brun olive et des Irlandais blanc vomi bavasser à tous les coins en faisant semblant d'attendre quelque chose d'important et en buvant des grandes canettes enveloppées de papier kraft. Curieuse façon de rester discrets, les sacs en papier étant si serrés autour des canettes que leurs contours n'échappent à personne. Étant originaire de Shore, Gately n'a jamais caché ses canettes dans des sacs en papier : c'est un truc de citadin. L'Aventura peut monter à 80 en troisième. Le moteur ne souffre pas, ne gémit pas mais, à un certain stade, il produit un bruit hostile et ça veut dire que c'est le moment de vous faire mal à la hanche pour changer de vitesse. Le tableau de bord évoque le panneau de commandes d'un avion militaire. Il y a toujours un truc qui clignote quelque part ; l'un des voyants indique qu'il faut changer de vitesse ; Pat lui a dit de ne pas s'en soucier. Il aime baisser sa vitre et poser son coude sur la portière comme les chauffeurs de taxi.

Il est coincé derrière un bus dont le gros cul carré occupe les deux voies, il ne peut pas le dépasser à temps pour arriver avant le train à l'intersection et le train traverse devant le bus en faisant brailler son avertisseur de pétomane et, au propre comme au figuré, en roulant des

mécaniques sur le passage à niveau. Gately voit des gens rebondir dans la rame, accrochés aux poignées et aux barres. Après la bifurcation de Comm., c'est Boston U., Kenmore et Fenway, l'école de musique Berklee. L'enseigne CITGO est encore loin devant. Il faut se taper une sacrée trotte pour arriver à cette enseigne, dont on dit qu'elle est creuse, qu'on peut y pénétrer et passer la tête dans une mer de néon, bien que personne ne l'ait fait.

Le coude sur la portière comme un chauffeur de taxi, donc, Gately franchit en trombe le territoire de B.U. Le territoire des sacs à dos, des stéréos portatives et des survêtements à la mode. Des jeunes mecs au visage doux avec des sacs à dos, des cheveux solidement dressés sur la tête et des fronts lisses. Des fronts totalement exempts de rides d'anxiété, comme du fromage blanc ou des draps repassés. Il n'y a que des boutiques de fringues, de cartouches pour TP ou de posters, ici. Gately a le front ridé depuis ses douze ans. C'est ici qu'il adore forcer les piétons à lâcher leurs affaires pour plonger de côté. Des étudiantes qui semblent n'avoir mangé que des produits laitiers toute leur vie. Des filles qui font de l'aérobic. Des filles avec de longs cheveux lavés et peignés. Pas droguées. Une étrange *désespérance* au cœur de la luxure. Gately n'a pas fait l'amour depuis près de deux ans. À la fin de sa période Demerol, il en était physiquement incapable. Et puis les AA de Boston vous disent de ne pas le faire, en tout cas pas pendant votre première année de sobriété, si vous voulez être sûr de vous Accrocher. Mais ils omettent de vous dire que, au bout de cette année, vous avez complètement oublié comment parler à une fille avec des mots autres que Capitulation, Déni, Cage, Là-Bas. Gately n'a encore jamais fait l'amour à jeun, ni dansé, ni tenu la main de quelqu'un sinon pour réciter le Notre Père en cercle. Il recommence à avoir des éjaculations nocturnes à vingt-neuf ans.

Il s'est aperçu qu'il pouvait fumer dans l'Aventura s'il ouvrait aussi la fenêtre du passager et veillait à ne pas répandre de cendres. Quand les deux

vitres sont baissées, le courant d'air est brutal dans l'habitacle. Il fume des menthols maintenant. Il est passé aux menthols à son quatrième mois de sobriété parce qu'il détestait ça, que les seules personnes de sa connaissance qui en fumaient étaient des Nègres et que, s'il ne s'autorisait que ça comme clopes, il arrêterait plus facilement. Maintenant, il n'aime plus que les menthols qui, au dire de Calvin T., sont pires que les autres parce que leurs filtres contiennent des résidus d'amiante et Dieu sait quoi encore. Mais Gately a vécu deux mois dans le petit local du sous-sol réservé aux Employés-Résidents, près du téléphone payant et des distributeurs de soda, avant qu'un gars des services sanitaires ne vienne inspecter les lieux, ne dise que toute la tuyauterie du plafond était isolée avec du vieil amiante qui s'effritait et polluait la pièce, alors Gately a dû déménager ses affaires et le mobilier dans l'autre partie du sous-sol et des types en combinaison blanche avec des bouteilles d'oxygène se sont mis à arracher tout ce qu'il y avait autour des tuyaux et ont désinfecté le local avec un truc qui sentait le lance-flammes. Puis ils ont emporté l'amiante à E.W.D. dans un baril soudé avec une tête de mort dessus. Alors Gately se dit que les sèches au menthol représentent un danger très limité pour ses poumons, en comparaison.

On peut accéder à la Storrow 500[196], depuis Comm. Ave. en bas de Kenmore, en suivant une longue contre-allée sinueuse ombragée par un toboggan routier qui traverse Fenway. En gros, la Storrow 500 est une voie express urbaine qui longe les eaux bleues du Charles dans l'axe de Cambridge. Même sous un sombre ciel d'orage, le Charles reluit. Gately a décidé d'acheter les ingrédients pour la quiche des nouvelles chez Bread & Circus à Inman Square, Cambridge. Ça expliquera son retard et sera une subtile pique tacite contre les requêtes diététiques spéciales en général. Bread & Circus est une épicerie socialement hyperresponsable et hors de prix, achalandée par les bouffeurs de muesli du parti Vert de Cambridge, où tout est microbiotique et fertilisé uniquement par d'authentiques crottes de lama bio, etc. Le siège surbaissé de l'Aventura et son immense pare-brise

offrent à notre homme pensant une vue sur le ciel trop vaste à son goût. C'est un ciel bas, gris, changeant, comme suspendu. On dirait qu'il *godaille*. On ne voit pas s'il neige encore ou si la brise charrie des flocons déjà tombés. Pour aller à Inman Square, il faut franchir trois files sur la Storrow 500, prendre la Rampe de la Mort de Prospect Street, slalomer entre les nids-de-poule, continuer droit vers le nord et suivre Prospect à travers Central Square et les quartiers pluri-ethniques jusqu'à Somerville.

Inman Square aussi est un endroit où Gately ne va presque plus jamais, parce que c'est Little Lisbon, un quartier très portugais de Cambridge, c'est-à-dire également brésilien, avec des mecs en antiques pattes d'eph et chemises au col pelle à tarte qu'ils n'ont jamais quittés et que là où il y a des Brésiliens disco, il y a de la cocaïne et des narcotiques. Pour Gately, la présence de ces Brésiliens justifie rationnellement la vitesse excessive de sa conduite. De plus, Gately est fortement proaméricain, or le goulot d'étranglement de Prospect Street au nord de Central Square est un tronçon sans flics encastré dans des terres sinistrement étrangères : des affiches en espagnol, des madones en plâtre dans des jardins clôturés, des tonnelles de vigne désormais envahies et attaquées par un réseau de branchages fins comme des doigts ; des pubs pour des loteries en espingouin approximatif, des maisons grises, d'autres madones, en plastique coloré cette fois, dans des accoutrements de bonne sœur sur des perrons écaillés, des boutiques, des bodegas, des voitures basses garées en triple file, un décor sculpté dans le genre crèche accroché à un balcon de premier étage, des cordes à linge entre les maisons, des maisons toujours grises, identiques, serrées les unes contre les autres, avec de petites cours jonchées de jouets, et hautes, les maisons, comme si la pression latérale des habitations mitoyennes les faisait gicler vers le ciel. Deux ou trois boutiques canadiennes ou tenues par des Nucks écrasées ici et là entre les bâtiments à deux étages hispaniques, qui semblent soumises, exilées, etc. Une rue merdique pleine de trous et d'ordures. Des caniveaux mal foutus. Des filles à gros cul engoncées dans

des jeans cigarette, toujours trois par trois dans la pénombre, avec des cheveux teints en blond châtain comme les aiment les Portugaises. Un magasin avec une enseigne en bon anglais : Poulets tués du jour. Le Ryle's Jazz Club, un bar huppé genre pub, des gars à casquettes en tweed, une pipe de bruyère au coin de la bouche, qui font durer une même pinte de brune tiède toute la journée. Gately a toujours trouvé que la bière brune avait un goût de bouchon. Une bâtisse de plain-pied, d'un bizarre aspect médical, avec une espèce de tympan au-dessus d'une porte en verre fumé disant DESTRUCTION COMPLÈTE DE DOCUMENTS CONFIDENTIELS, dans laquelle Gately a toujours voulu fouiner pour savoir ce qu'on pouvait bien y faire. De petits marchés portugais avec des aliments issus d'espèces inconnues. Un jour, dans la partie est d'Inman Square, une pute cocaïnomane a essayé de lui faire manger un truc avec des tentacules. Il a préféré un sandwich. À présent, il traverse Inman à fond la caisse en direction de B & C dans la zone nord-ouest, plus cossue et plus proche de Harvard, tous les feux passent gentiment au vert, les dix cylindres de l'Aventura soulèvent une minitornade de tracts publicitaires, de sacs en papier cristal, d'emballages de snack, une seringue, des mégots sans filtre, toutes sortes de saletés, un gobelet raplati de Millennial Fizzy sûrement acheté dans la rue, qui tourbillonne dans sa fumée d'échappement, la tornade de déchets, tandis que la dernière courbe perlée du soleil entre les lourds nuages est rongée par les innombrables Sancta Machin d'abord puis par les acrotères sur les toits des églises protestantes blanchies à la chaux, plus loin à ouest, du côté de Harvard, à 60 à l'heure, est soutenue par une forte brise d'ouest dans le crépuscule, et qu'une ombre bleu-noir emplit tranquillement le canyon de Prospect, dont les réverbères sont en panne pour la même raison municipale qui fait que la rue est dans cet état de décrépitude ; et l'un des débris que Gately entraîne dans son sillage, le gobelet raplati de M.F., est emporté par une rafale soudaine qui le place en position aérodynamique et l'envoie frapper la devanture d'un « Antitoi

Entertainement[197] » du côté est de la rue, frapper du cul, un cul en papier ciré qui fait « toc » comme un doigt replié contre la vitre, frapper à la vitre, donc, de sorte qu'une minute après un mastard barbu complètement canadien d'apparence, avec la chemise à carreaux en flanelle canadiennement inévitable, sort de l'arrière-boutique sous-éclairée, s'essuie la bouche, d'abord avec une manche, puis avec l'autre, ouvre la porte d'entrée qui grince sur ses gonds et regarde alentour pour voir qui a frappé, fâché d'avoir été interrompu au milieu de ce qui, vu l'état de ses manches, devait être un dîner étranger, et même plus que fâché, alarmé, pâle d'angoisse, ce qui explique probablement les deux cartouchières qu'il porte en croix sur sa poitrine à carreaux et le revolver .44 démesurément grand enfoncé dans la ceinture trop serrée de son jean. Le frère et associé de Lucien Antitoi, Bertrand, tout aussi mastard que lui – encore dans l'arrière-boutique où ils dorment sur des couchettes avec une sacrée artillerie, écoutent la radio CQBC, complotent, fument une redoutable dope hydroponique états-unienne, découpent et assemblent du verre, cousent des drapeaux, préparent la popote dans des récipients survivalistes L.L. Bean sur un réchaud à alcool, et où il est présentement en train de boulotter de la soupe aux pois Habitant avec une tartine de mélasse Bread & Circus et une espèce de viande veinée de bleu qu'un Américain bon teint préfère ne pas identifier –, rigole toujours en disant à Lucien qu'il attend avec une impatience amusée le jour où celui-ci oubliera de vérifier la sécurité de son gros Colt avant de l'enfoncer dans sa ceinture et de tourner dans la boutique avec ses bottes à semelles cloutées qui font vibrer et tinter tous les articles en verre soufflé. Le revolver non automatique est un souvenir de militant. Question militantisme, même s'ils ont participé à quelques actions avec le F.L.Q. séparatiste anti-O.N.A.N., les Antitoi ne forment pas une cellule rebelle vraiment terrifiante, ce sont plus ou moins des solitaires, autonomes, monocellulaires en un sens, excentriques, à la limite de l'incompétence, naguère affectueusement protégés par leur défunt chef régional

Mr Guillaume DuPlessis de la presqu'île de Gaspé, mais dépréciés par le F.L.Q. après l'assassinat de DuPlessis et tournés en dérision par les cellules anti-O.N.A.N. plus violentes. Bertrand Antitoi est aux commandes, c'est le cerveau du duo, surtout par défaut parce que Lucien Antitoi est l'un des très rares natifs de *Notre beau pays** qui ne parlent pas français, n'ont jamais compris cette langue, et ont donc un pouvoir de veto très restreint, même pour les opérations écervelées de Bertrand qui consistent par exemple à accrocher un drapeau à fleur de lys au nez de la statue du héros de la guerre de Sécession de Boylston Street tout en sachant que les *chiens courants** désœuvrés de la police ONANite le décrocheront le lendemain, à coller des briques sur les cartes d'adhésion prétimbrées du P.E.U.P. sans-christ de Gentle ou à confectionner des paillassons en Astroturf à l'effigie du sans-christ Gentle et à les distribuer gratuitement dans les magasins d'articles ménagers de leur secteur de rébellion – opérations puériles et plutôt tristes que Mr DuPlessis eût sans doute annulées d'un rire joyeux et d'une tape amicale sur l'épaule en boule de bowling de Bertrand. Mais Mr DuPlessis est un martyr, victime d'un assassinat maquillé en tentative de vol avec effraction manquée, aggravée par une sécrétion de mucus inopportune, à laquelle le Commandement n'a jamais eu la stupidité de croire comme seule l'O.N.A.N. avait eu la stupidité de le croire. Et Bertrand Antitoi, après la mort de DuPlessis et le rejet du F.L.Q., livré à son libre arbitre conceptuel pour la première fois depuis que, avec leur véhicule tout-terrain chargé de cristallerie exotique Van Buskirk de Montréal et de matériel à souffler le verre et de leur balai et de quincaillerie et d'ustensiles de cuisine survivalistes et de cartes postales à la mode et de savon noir et de vieilles cartouches InterLace de troisième ordre dont personne ne veut et de sonnettes et de lunettes à rayons X séduisantes mais en toc, ils furent envoyés à travers ce qui reste de l'autoroute provinciale 55/E.U. 91 dans des uniformes de protection qu'ils retirèrent et enterrèrent au sud du check point ONANite de Bellow's Falls, Vermont, dans la Convexité, envoyés en

tant qu'organisme primitif bicellulaire pour établir un front respectable, créer des cellules plus subversives, semer la rébellion et la terreur par de petites actions anti-expérialistes minables, Bertrand lâche désormais la bride à son penchant jadis réprimé par DuPlessis pour les pertes de temps idiotes, y compris à sa volonté de se diversifier dans la pharmacopée nuisible pour attaquer la fibre de la jeunesse de Nouvelle-Nouvelle-Angleterre – comme si la jeunesse états-unienne avait encore une fibre, pense tacitement Lucien. De fait, Bertrand s'était montré assez crédule avec un vieux bonhomme ridé aux cheveux longs vêtu d'une veste en cachemire à la Nehru, également vieille, coiffé d'une curieuse casquette ornée sur le devant d'un écusson représentant un squelette violoniste, chaussé de petites lunettes rondes aux verres rose saumon tout à fait ridicules et passant son temps à faire le signe V à Bertrand et Lucien – Bertrand pensait que c'était le V de la victoire, une subtile manifestation de solidarité avec la lutte patriotique, mais Lucien soupçonnait une obscénité états-unienne adressée par moquerie à des personnes incapables de comprendre l'insulte, à la manière dont l'un des sadiques tuteurs de Lucien à l'école spéciale de Sainte-Anne-des-Monts lui avait appris, des semaines durant, à dire « *va chier, connasse** » en lui faisant croire que ça signifiait « maman je peux enfin t'exprimer en français mon amour et ma dévotion » – assez crédule, assez gogo pour accepter d'échanger une antique lampe en lave bleue et un miroir d'apothicaire lavande contre dix-huit losanges d'aspect ordinaire et défraîchi que le vieillard à cheveux longs lui présenta, avec un accent vaudois, comme 650 mg d'un produit pharmaceutique surpuissant, retiré du commerce, dont l'effet garanti faisait passer l'expérience psychédélique la plus électrisante pour un massage dans une station thermale de Bâle, et en prime un sac-poubelle rempli de vieilles cartouches ROM de bas étage, moisies, sans étiquette, qui semblaient avoir été stockées dans une arrière-cour puis passées au sèche-linge à gaz, comme si Lucien n'avait pas déjà suffisamment de vieilles cartouches moisies ramassées par Bertrand dans

des poubelles InterLace ou troquées contre autre chose et rapportées au magasin pour qu'il (Lucien) les visionne, les étiquette et les classe sans espoir de les vendre, sauf celles en portugais et les pornographiques. Et le vieux bonhomme était reparti, en casquette et sandales, avec une lampe et un miroir d'apothicaire auxquels Lucien tenait beaucoup, particulièrement le miroir lavande, non sans faire son V obscène crypté et maints sourires en invitant les frères à inscrire leurs nom et adresse dans leurs paumes à l'encre indélébile avant qu'ils n'avalent les losanges, s'ils pensaient les ingérer eux-mêmes.

La porte grince bruyamment, Lucien la referme et pousse le verrou : *couic*. Le gond supérieur grince même quand il est bien huilé et, de toute façon, Lucien déteste ouvrir la porte parce que les saletés de la rue souillent la boutique, de même que celles de la ruelle de derrière encombrée de poubelles chaque fois que Bertrand ouvre la porte de service en fer pour cracher. Cela dit, le grincement fait fonction de sonnerie. Le « toc » qu'il a entendu était encore assurément une farce absolument pas drôle de ces gosses brésiliens à gros derrière. Il ne baisse pas le volet mais empoigne le solide balai de fabrication maison avec lequel il époussette le magasin à longueur de journée et reste planté là, aux aguets, en mastiquant anxieusement l'ongle d'un pouce. Lucien Antitoi aime se tenir debout près de la porte vitrée et regarder la poussière neigeuse qui scintille dans l'ombre bleue du soir tombant sur la rue américaine. La porte continue à couiner légèrement après qu'il a poussé le verrou. Il peut demeurer des heures ainsi, heureux, appuyé sur le balai qu'il a taillé lui-même, enfant, dans une branche arrachée par la tempête lors du terrible blizzard québécois de l'année 1993 A.S., garni de paille de sorgho sur le bas et taillé en pointe sur le haut pour pouvoir s'en servir d'arme domestique, déjà à l'époque, alors que l'imposture expérialiste de l'O.N.A.N. n'était pas encore d'actualité, en garçon silencieux qu'il était, amateur d'armes et de munitions en tout genre. Ce qui, en plus de sa carrure, ne manquait pas de lui valoir des moqueries.

Il peut donc demeurer là des heures, dans un contre-jour complexe, translucide, à regarder la circulation et le commerce. Il possède ce don rare d'apprécier instinctivement la beauté ordinaire que la nature semble accorder à ceux dont la langue maternelle n'offre pas de mots pour décrire ce qu'ils voient. « Couic. » Le décor de la boutique d'Antitoi Entertainement est entièrement voué au verre : ils ont placé des miroirs incurvés et plans dans des angles choisis pour que chaque partie de la salle se reflète dans les autres, ce qui étonne et désoriente les clients tout en réduisant au minimum les velléités de marchander. Dans un étroit couloir élégant derrière un ensemble de miroirs inclinés, il y a leur stock de farces et attrapes, cartes postales ironiques et cartes de vœux sentimentales pas ironiques du tout[198]. Dans un autre, ce sont des rayonnages sans fin de cartouches de divertissement numériques d'occasion, soit des InterLace clandestines, soit des indépendantes, soit même des cartouches de confection artisanale, sans ordre apparent, vu que c'est Bertrand qui se charge des acquisitions et Lucien de l'inventaire et du classement. Mais il lui suffit de les visionner une seule fois pour être capable d'identifier chacune dans le stock et de la désigner à un rare client avec l'extrémité pointue de son balai en bois blanc. Certaines cartouches sont si obscures ou illicites qu'elles n'ont même pas d'étiquette. Pour tenir le rythme de Bertrand, Lucien doit regarder les nouvelles acquisitions sur la petite visionneuse bon marché à côté de la caisse enregistreuse pendant qu'il balaie le magasin avec l'imposant balai qu'il aime, entretient, taille, cire et nettoie depuis l'adolescence et avec lequel il converse parfois, à voix basse, en lui disant « *va chier, connasse** » sur un ton étonnamment câlin pour un terroriste aussi balèze. L'écran a un problème de définition, un tremblement créant l'illusion que tous les personnages de la partie gauche sont atteints du syndrome de Tourette. Il ne comprend rien aux cartouches pornos et les regarde en mode accéléré pour en finir au plus vite. Donc il connaît tout sauf les couleurs et les intrigues des dernières acquisitions, mais certaines

n’ont toujours pas d’étiquette. Il n’a pas encore regardé ni rangé l’énorme assortiment que Bertrand a déchargé du tout-terrain sous la pluie glaciale de samedi, de vieilles cartouches didactiques ou de fiction qu’un petit vidéoclub TéléDivertissement de Black Bay a mises au rebut pour cause de désuétude. Il y en a aussi une ou deux que Bertrand dit avoir simplement ramassées dans la rue, près de la statue drapée de Shaw, sur un étal stupidement laissé sans surveillance sous la pluie, où n’importe qui pouvait se servir et filer. Celles-là, Lucien les a visionnées immédiatement car, bien qu’elles n’aient comporté d’autres indications qu’un slogan publicitaire en petites lettres droites, IL NE FAUT PLUS POURSUIVRE LE BONHEUR* – ce qui ne signifiait rien pour Lucien Antitoi –, elles étaient ornées d’un cercle fendu d’un arc ressemblant à un sourire désincarné qui l’amusa et l’incita à les insérer tout de suite, pour découvrir, déçu et exaspéré par Bertrand, qu’elles étaient vierges, exemptes même de friture HD, tout comme celles troquées par le vieux malappris, celles qui étaient dans le sac-poubelle et qui s’étaient révélées également vierges sans même de friture, pour la plus grande satisfaction de son dégoût[199]. Derrière la vitre de la porte, les phares des voitures illuminent un invalide en fauteuil roulant qui chemine péniblement sur le trottoir défoncé devant l’épicerie portugaise en face de la devanture d’Antitoi Entertainment. Lucien oublie qu’il est en train de manger du pain avec de la mélasse de marque et de la soupe aux pois ; il oublie qu’il mange dès que le goût de l’aliment a quitté sa bouche. Son esprit est aussi transparent que la verrerie de la boutique. Il se balance légèrement devant la vitre et regarde distraitement son reflet imprimé sur la nuit tombante. Une neige fine ricoche d’un côté à l’autre du canyon de Prospect. La paille du balai dit « chut, chut ». Le son métallique de CQBC a cessé, il entend Bertrand manier des poêles, en faire tomber une, pendant qu’il frotte avec son balai pointu le carrelage portugais ébréché du sol, qui n’est pas un plancher. C’est un homme de ménage doué, le meilleur de tous les domestiques de 125 kg portant une barbe, des bretelles et une arme de

poing. Le magasin, rempli jusqu'aux dalles du plafond insonorisant et parfaitement dépoussiéré, évoque un bric-à-brac pour constipés. Il balaie et les miroirs projettent des rayons oscillants qui dansent sur la vitre, dans la nuit. L'invalide en fauteuil continue à actionner ses roues mais, curieusement, il ne semble pas avoir bougé d'un pouce, il est toujours devant l'épicerie portugaise. En s'approchant de la porte, de sorte que son image transparente occupe maintenant tout le panneau de verre lui permettant de mieux voir à l'extérieur, il s'aperçoit que ce n'est ni le même invalide ni le même fauteuil, c'est un autre type, tête baissée et bizarrement masqué lui aussi, qui louvoie comme il peut entre les nids-de-poule du trottoir ; et, derrière, il y en a encore un autre, qui vient dans cette direction en fauteuil ; et quand Lucien Antitoi tourne la tête et appuie sa joue velue contre la vitre de la porte qui grince – mais comment une porte peut-elle grincer aussi fort sur son gond supérieur alors qu'elle est fermée et que le loquet est inséré dans son réceptacle aussi sûrement qu'une balle de .44 dans un chargeur ? – pour regarder vers le sud-est, en haut de Prospect, il voit le scintillement multiple des phares éclairer une longue file de roues en métal poli mues par des mains bronzées dans des mitaines de pilote. « Couic. » *« Couiic. »* Lucien, qui entend des couic depuis plusieurs minutes, croyait naïvement qu'ils provenaient du gond de la porte. C'est vrai que le gond couine[200]. Mais ce qu'il entend maintenant, c'est tout un système de grincements, lents et doux mais non furtifs, ce sont les grincements des lourds fauteuils roulants qui progressent cahin-caha, implacables, calmes et cependant menaçants, avec la nonchalance des choses qui occupent le haut de la chaîne alimentaire ; puis, se tournant, le cœur battant sous son crâne, il voit, dans les miroirs soigneusement disposés, des pointes de métal lumineuses en rotation à la hauteur de la taille d'un homme corpulent avec un balai collé contre son énorme poitrine, là dans le magasin, des pointes qui se mettent tranquillement en position, derrière les comptoirs jonchés de bibelots. Dehors, la rue est flanquée, sur

les deux trottoirs, de personnes défilant en fauteuil roulant avec un plaid sur les genoux, le visage voilé par de grandes feuilles parsemées de neige, semble-t-il, il voit que le rideau de l'épicerie portugaise est baissé et qu'une enseigne ROPAS a été suspendue par une lanière circonflexe devant la porte. Les Assassins en Fauteuil Roulant. Lucien connaît ce glyphe : une énorme tête de mort surmontée d'un fauteuil roulant de profil. C'est le pire scénario possible ; bien pire encore que les gendarmes de l'O.N.A.N. : les A.F.R. En gémissant à l'adresse de son balai, Lucien sort le Colt mammouthesque de son froc, s'aperçoit qu'un fil de denim noir saillant du pourtour de sa braguette s'est entortillé autour du guidon du canon et que son pantalon se déchire sous la force de son geste, que la déchirure s'élargit sous la pression de sa bedaine canadienne, que la fermeture Éclair saute, que le jean tombe sur ses chevilles, s'affale autour de ses bottes cloutées, dévoilant son caleçon long rouge, et le force à faire de petits pas ridicules pour gagner l'arrière-boutique tout en pointant son flingue retenu par un fil vers toutes les surfaces réfléchissantes à hauteur de taille, histoire de se couvrir tous azimuts, aussi vite que le permet son empêtrement, afin d'alerter, non pas verbalement mais à la manière d'un enfant jouant au monstre, c'est-à-dire en tirant la langue, en s'exorbitant les yeux diaboliquement, en faisant saillir les tendons de son cou, d'alerter Bertrand qu'*Ils* sont là, pas les gendarmes de Boston ni les chiens courants ONANites en combinaison blanche mais *Ils, Eux, les Assassins en Fauteuil Roulant*, les A.F.R., ceux qui ne viennent qu'au crépuscule dans un grincement implacable, ceux qui ne veulent rien négocier, rien céder, ne ressentent ni pitié ni remords ni peur (sauf, dit-on, la peur du vide en montagne), là, ici, partout dans le magasin tels des rats sans face, des hamsters du Démon, couinant placidement, invisibles en dessous des miroirs, royalement sereins ; et Lucien, le grand balai dans une main et le Colt entortillé dans l'autre, essaie de couvrir sa fuite saccadée par un coup de feu tonitruant qui fait exploser un miroir de porte incliné en mille éclats

de verre anodisé à l'endroit où luisait le reflet d'un A.F.R. avec un plaid sur les genoux et sur la figure un masque en plastique percé d'un trou en étoile et orné de fleurs de lys, il y a du verre, de la poussière de verre partout et ces grincements imperturbables – « couic *couiic* couic couic », c'est atroce – qui résonnent par-dessus les tintements et les pas affolés de ses bottes cloutées, et, fendant ce tourbillon cristallin, l'arme pointée au hasard derrière lui, il franchit les rideaux en trébuchant dangereusement pour prévenir Bertrand par une grimace que le coup de feu veut dire A.F.R., mettre la main sur l'artillerie et se préparer à soutenir un siège mais, horreur, il voit que la porte de service est ouverte à la brise et que Bertrand est toujours à la table de bridge qu'ils utilisent – utilisaient – pour leur dîner, avec de la soupe aux pois et un pâté suspect sur un plateau, assis, regardant droit devant lui comme un pirate, d'un seul œil, l'autre étant crevé par un crampon de chemin de fer. La pointe du crampon est en ogive et carrée en même temps, rouillée aussi, et saille de la cavité de l'ancien œil droit, bleu, de son frère. Il y a environ six ou neuf A.F.R. dans l'arrière-boutique venteuse, silencieux comme toujours, assis sur des fauteuils immobiles, avec des plaids en flanelle sur une absence de jambes, des chemises en flanelle aussi, bien sûr, des masques à fleurs de lys héraldiques dotés de flamboyantes tiges acérées sous le menton, de fentes pour les yeux et d'un trou rond pour la bouche – sauf l'un d'eux, dans une veste sans prétention, portant une cravate et un masque plus laid que les autres, un simple cercle en polyrésine avec un smiley représenté en quelques fins traits noirs, occupé à tremper pensivement dans la timbale de soupe de Bertrand un croûton de baguette, qu'il enfourne ensuite dans le trou buccal de son masque jovial avec une main élégamment gantée de couleur cerise. Lucien regarde, les yeux écarquillés, le seul frère qu'il ait jamais eu, debout, sans bouger, le visage encore déformé par une grimace tératoïde, le balai à l'oblique, le Colt ballant, le fil noir de sa braguette enroulé autour de son pouce et suspendu au-dessus du sol immaculé, le pantalon en accordéon sur

ses chaussettes en laine rouge, puis entend un *couic* bref, efficace, et reçoit un coup maousse par-derrière, dans les jambes, qui le fait tomber à genoux, ce qui déclenche un tir du .44 au moment où il percute le carrelage portugais imitation plancher, de sorte que le voilà dans une posture suppliante, sur les rotules, encerclé par des fauteuils roulants, arc-bouté sur le balai qu'il agrippe à la base, près de la paille ; son visage est maintenant à la hauteur de la face jaune, vide, souriante et masticatrice du chef des A.F.R. – car tout chez lui dénote une impitoyable autorité – lequel, en trois rotations sans couic de sa roue droite, approche son hideux sourire noir à quelques cm de la tête de Lucien Antitoi. L'A.F.R. lui adresse un « *'soir, m'sieur* » en français, que ne comprend pas Lucien, dont le menton fuit et les lèvres tremblent, quoique ses yeux ne paraissent pas particulièrement terrifiés. Le profil transpercé et rigide du frère de Lucien se voit par-dessus l'épaule gauche du chef. L'homme a encore du pain imbibé de soupe dans son gant gauche.

« *Malheureusement, ton collègue est décédé. Il faisait une excellente soupe aux pois*, dit-il, toujours en français, l'air amusé. *Non ? C'était toi qui la faisais ?* » Il se penche vers l'avant avec la grâce inhérente aux gens qui sont toujours assis, dévoilant une petite calvitie étrangement banale entourée de cheveux en bataille, et retire gentiment le revolver brûlant de la main de Lucien. Il met la sécurité sans même regarder l'arme. Des bribes d'une chanson en espagnol parviennent de la ruelle. L'A.F.R. regarde Lucien dans les yeux, chaleureusement, puis, d'un vicieux mouvement de revers, très professionnel, braque le flingue sur la tempe de Bertrand et tire ; Bertrand vacille, tombe à la renverse, bascule de la chaise de camping branlante et, dans un bruit mat et macabre, s'abat, sans chaise mais raide, sur sa hanche gauche, entraînant le crampon fiché dans son œil qui, butant contre la table, la renverse, fait glisser la vaisselle comme dans un bateau à la gîte et se stabilise pour former un étai entre celle-ci et le buste massif de Bertrand. Lucien ne voit plus le visage de son frère, figé dans la posture

d’un homme plié de rire, ou perclus de remords, ou bourré – un homme vaincu. Lucien, qui n’a jamais pigé le fonctionnement d’une sécurité, s’étonne que le Colt .44, avec son tortillon de fil, ne fasse pas feu de nouveau en s’écartant de la tempe de Bertrand et en heurtant le sol, avant de glisser sous une couchette, sous l’effet du recul. Une chasse d’eau retentit quelque part dans la maison mitoyenne et la tuyauterie de l’arrière-boutique chante. Le fil noir accroché au guidon de l’arme s’est emberlificoté autour de l’oreille de Bertrand en passant par une petite peau rebelle sur l’ongle rongé de son pouce droit, si bien que le revolver disparu est toujours rattaché, par le biais de ce zigzag surréaliste, au frère agenouillé et vaincu.

L’A.F.R. au masque joyeux, ignorant poliment les effets du relâchement du sphincter de Lucien dans la petite pièce, après les avoir complimentés tous deux sur la qualité artisanale des bibelots en verre soufflé exposés, resserre ses gants de velours et dit à Lucien que leur attention avait été attirée par un article de divertissement en sa possession, qu’ils étaient venus acquérir. Réquisitionner, plutôt. Un article reproductible. Ils sont là pour affaires, pas pour rigoler, ce n’est pas une visite de courtoisie. Dès qu’ils auront acquis ce truc, ils lui foutront la paix. Ils n’ont pas l’intention de troubler le repas de qui que ce soit, mais il s’agit d’une affaire extrêmement urgente, ils veulent ce master sans délai et sans ambages. Tout cela en français. *Entend-il ?**

Le vigoureux secouage de tête de Lucien face à ce langage incompréhensible est probablement mal interprété.

Ce magasin est-il équipé du TP 585 tours/minute nécessaire pour lire les masters ?

Même vigoureux secouage de tête d’incompréhension, d’apparence négatif.

Un sourire dessiné sur un masque peut-il s’élargir ?

De la boutique parviennent toute une symphonie de grincements, de *r* gutturaux à la française et les bruits d’une fouille rapide dans un espace

bondé. Quelques culs-de-jatte à gros bras escaladent les étagères jusqu'au faux plafond à l'aide de piolets spéciaux fixés à leurs moignons par des ventouses et fourragent dans les rayons, la tête à l'envers, tels d'obscènes insectes industrieux. Un A.F.R. au torse de mammouth et au col de jésuite s'est emparé du fidèle balai de Lucien et se penche dans son fauteuil pour caresser le contour de la bouche tremblante du natif de Gaspé aux lèvres charnues (et tremblantes, donc) avec sa pointe aiguisée, blanche et débarrassée du vernis terre de Sienne qui patine le reste du manche. Ce qui fait trembler les lèvres de Lucien, ce n'est pas la peur – bien qu'il ne soit pas rassuré –, c'est une tentative de formuler des mots[201]. Lucien cherche des mots qui n'en sont pas et ne pourront jamais en être avec des mouvements maxillo-faciaux dont il pense qu'ils sont ceux du discours et un pathos enfantin qui fait soupirer le chef des A.F.R., peut-être mû par une empathie sincère car sa récrimination est sincère, elle, quand il lui dit en français que c'est *inutile*, que son refus de coopérer est *inutile*, que ça ne l'avancera à rien parce qu'il y a des dizaines de types en fauteuil roulant ultra-entraînés et motivés qui trouveront ce qu'ils cherchent, d'une manière ou d'une autre, comme sont sans doute sincères aussi son haussement d'épaules gaulois et son intonation lasse à travers le trou du masque pendant qu'une main tire Lucien par les cheveux, lui renverse la tête en arrière, que des doigts calleux surgissant par-derrière lui ouvrent la bouche, lui écartent les mâchoires au point d'en faire craquer bruyamment les tendons ; Lucien pousse un cri primal quand la pointe pâle du balai qu'il aime tant est insérée dans son gosier, quand le goût résineux du bois se transforme en douleur blanche et insipide, quand le corpulent A.F.R. à col de jésuite pousse brutalement le manche de plus en plus loin au rythme de la répétition blasée des syllabes, « *i-nu-ti-le* » par l'interrogateur en chef, ce qui provoque de petits geignements de bébé le long du manche verni, ces borborygmes étranglés de l'aphonie absolue, ces bâillements de carpe qui accompagnent l'aphasie dans un rêve, quand l'A.F.R. à col clérical se

dresse sur ses moignons pour avoir une meilleure prise et enfonce à présent le manche jusqu'en son milieu, quand les fibres de l'œsophage de Lucien cèdent dans un crissement et un jet rouge qui baigne ses dents, sa langue, fuse en l'air et finit par noyer son gargouillis de nouveau-né ; alors, derrière ses paupières papillonnantes, le rebelle demi-cellulaire muet qui aime seulement balayer et danser devant une vitre propre voit les collines enneigées de son Gaspé natal, les jolis panaches des cheminées, le tablier en lin de sa mère, son doux visage rouge au-dessus de son berceau, les patins à glace de fabrication maison, les vapeurs de cidre, le lac des Chic-Chocs qu'il apercevait en skiant sur le mont Cap-Chat vers le Massachusetts, les tendres murmures du visage rouge, tous les lacs de Gaspésie, derrière la fenêtre au-delà du berceau, illuminés par un soleil presque arctique et s'étirant à perte de vue comme des éclats de verre semés sur la blanche contrée des Chic-Chocs, scintillants, et le ruban chatoyant de la rivière Sainte-Anne, d'une indicible pureté ; le manche navigue dans le canal inguinal et le côlon sigmoïde, le chatouille bizarrement, achève son parcours dans un ultime grognement et apparaît comme une obscène protubérance érectile dans son caleçon trempé, puis transperce la laine, se plante dans le sol tel un arc-boutant qui le maintient incliné sur ses genoux comme une barre antivol, embroché de part en part, tandis que les A.F.R. ne lui prêtent aucune attention, affairés avec les étagères et les malles de la vie tristement rebelle des Antitoi, et Lucien finit par mourir, un instant après avoir cessé de frissonner comme un brochet bastonné, finit par se défaire de son habit corporel pour, recouvrant ses tripes et sa gorge, redevenu entier, propre, sans entraves, libre, s'envoler par-delà les ventilateurs et les palissades en verre de la Convexité vers le nord, vite, vite, et sonner l'alarme au timbre cristallin et presque maternel qui appelle au combat dans toutes les langues connues du monde.

OceanofPDF.com

○

AVANT L’AUBE, 1ER MAI
A.S.V.A.I.D.
SUR UNE CORNICHE
AU NORD-OUEST
DE TUCSON, ARIZONA
E.U., ENCORE

Mr Hugh Steeply parla posément, après un silence prolongé des deux agents perdus dans leurs pensées, sur la montagne. Steeply contemplait les lointains, debout sur le bord de la corniche, blotti dans ses bras nus pour se réchauffer, le dos sale de sa robe tourné vers Marathe. Autour du feu de camp, en bas dans le désert, d’autres feux circulaient en rond, plus petits, moins flamboyants, des torches sans aucun doute.

« Vous avez déjà pensé à la visionner ? »

Marathe ne répondit pas. Il n’était pas impossible que les torches soient brandies par des danseurs.

« Que les A.F.R. aient ou non récupéré ce prétendu master du cambriolage de DuPlessis, reprit Steeply, vous en avez une copie ROM, au moins une, à ce que vous nous avez dit, non ?

– Oui.

– Personne n’a ce mystérieux master, mais tout le monde a des cartouches ROM, toutes les cellules anti-O.N.A.N. en ont au moins une, nous en sommes sûrs.

– Mr Broullîme a dit à Fortier que, d’après lui, les CPCP d’Alberta n’en ont aucune.

– On s’en fout des Albertains. Qui se soucie des Albertains ? Pour eux, frapper un grand coup dans le plexus solaire états-unien, c’est faire sauter des collines dans le Montana. Ils sont timbrés.

– Ça ne m’a jamais tenté. »

Steeply parut ne pas avoir entendu. « Nous en avons plusieurs. Des copies. Nous présumons que vos gars le savent, bien sûr. »

Rire sec de Marathe. « Confisquées dans des noubas de Berkeley et Boston. Mais qui sait ce qu’il y a dessus ? Peut-on étudier le Divertissement avec distanciation ? »

L’éraflure sur le bras de Steeply avait enflé pendant la nuit, et le grattage l’avait hachurée. « Mais juste entre nous. De vous à moi. Ça ne vous a vraiment jamais tenté, pas même un tout petit peu ? Personnellement, je veux dire. En tant que personne. Au diable la santé de votre épouse. Au diable les enfants. Juste une seconde, la sortir de sa cachette, la mettre dans un lecteur et y jeter un œil ? Pour voir ce que c’est, quoi, d’où vient cette irrésistible attraction ? » Il pivota sur un talon et regarda Marathe en inclinant la tête, avec une sorte de cynisme que ce dernier jugea totalement états-unien.

Marathe toussa dans son poing. Le pacemaker Kenbeck de son père mort avait été endommagé accidentellement par des ondes vidéophoniques. À cause d’un appel téléphonique visuel qui faisait justement de la pub pour

la vidéophonie. Mr Marathe avait décroché ; une impulsion vidéophonique s'était ensuivie ; Mr Marathe était tombé en tenant toujours le téléphone que Rémy n'avait pas décroché préalablement par mesure de précaution, parce qu'on n'avait jamais pensé à le lui demander. La publicité, enregistrée, continuait son baratin à côté de l'oreille de son père, très audible malgré les hurlements de sa mère.

Steeply se dressa et s'abaissa sur la pointe de ses pieds. « Chez nous, Rod the God Tine a ordonné aux hommes de Tom Flatto de faire des tests entrée/sortie. 24 heures sur 24, 7 jours sur 7.

– Flatto, Thomas M., directeur des tests entrée/sortie du B.S.S., résidant dans la commune de Falls Church, veuf avec trois enfants, dont l'un souffre de mucoviscidose.

– Excellent, Rémy, drôle comme un kyste fibreux. Et je suis sûr que vos cellules rebelles bossent de leur côté, avec votre Dr Brouillon ou je ne sais quoi, pour tenter de découvrir ce qui fait l'attraction du Divertissement sans sacrifier aucun des vôtres. » Steeply se tourna de nouveau, cette fois pour l'effet théâtral. « À moins que vous ne soyez prêts à sacrifier certains de vos gars. Oui ? Des volontaires en fauteuil roulant. Sacrifiés sur l'autel du Souverain Bien. En adultes consentants, etc. Juste pour nous nuire. Je ne veux même pas *savoir* comment les A.F.R. conduisent les tests.

– *C'est ça**.

– Davantage pour le contenant que pour le contenu, d'ailleurs. Flatto procède à des tests entrée/sortie exhaustifs, mais en s'efforçant de réunir les conditions pour que le visionnage ne soit pas mortel. Certains services de Virginie avancent l'hypothèse qu'il s'agit d'holographie.

– Le *samizdat*.

– Le réalisateur était un physicien de pointe en optique. Holographie, diffraction… Il s'était déjà servi de l'holographie pour des films visant à agresser le spectateur. Il appartenait à l'École Hostile ou une connerie de ce genre.

– Il avait aussi conçu des déflecteurs pour armes thermiques et c'était un *Annulateur* important, qui a fait fortune dans l'optique avant de se lancer dans le cinéma hostile. »

Steeply s'enroule dans ses bras. « La théorie de Tom Flatto est que l'attraction a quelque chose à voir avec la densité. La compulsion visuelle. Il pense qu'une œuvre holographique très sophistiquée peut produire la même densité neuronale qu'une pièce de théâtre sur scène sans perdre le réalisme sélectif de l'écran. Que la densité associée au réalisme peut devenir insupportable. Dick Desai, de Data Production, veut essayer le langage ALGOL pour voir s'il y a des équations de Fourier dans le code de base de l'ALGOL, ce qui signifierait qu'il y a une activité hologrammaticale.

– Mr Fortier estime que la théorie du contenu n'est pas pertinente. »

Parfois, Steeply inclinait la tête d'une manière aussi féminine qu'aviaire. Surtout pendant ses silences. Ou quand il retirait quelque chose de sa lèvre fardée. Et puis son inflexion était de plus en plus féminine. Marathe garda tout cela en mémoire.

OceanofPDF.com

HIVER, ANNÉE 1963 A.S., SEPULVEDA, CALIFORNIE

Je me rappelle[202] que j'étais en train de déjeuner en lisant un truc ennuyeux de Bazin, quand mon père entra dans la cuisine pour se faire un jus de tomate et me dit que, dès que j'aurais fini, ma mère et lui avaient besoin de mon aide dans leur chambre. Mon père avait passé la matinée sur le plateau des tournages publicitaires, il était encore vêtu de blanc, coiffé de sa perruque également blanche avec une raie au milieu, et n'avait pas encore retiré son maquillage de télévision qui lui donnait un teint orangé crépusculaire à la lumière naturelle. Je me hâtai de terminer, rinçai ma vaisselle dans l'évier et me rendis dans la chambre parentale à l'autre bout du hall. Ma mère et mon père s'y trouvaient. Les voilages et les lourds doubles rideaux opaques étaient ouverts, les persiennes relevées, et il faisait grand jour dans la chambre, au décor blanc, bleu et bleu pastel.

Mon père était penché sur le vaste lit, entièrement défait à l'exception de l'alèse. Il s'appuyait sur le matelas avec les talons de ses mains. Les draps, les oreillers et la courtepointe bleu pastel étaient entassés sur la moquette au pied du lit. Puis il me tendit son verre de jus de tomate pour que je le lui tienne, se hissa sur le lit et pressa ses mains contre le matelas, vigoureusement, de tout son poids. Il enfonçait une partie du matelas, pivotait légèrement sur ses genoux, en enfonçait une autre avec une égale

énergie. Il fit cela partout sur le lit, crapahutant d'un endroit à l'autre et pesant dessus. Je me rappelle avoir pensé à un urgentiste comprimant la poitrine d'un patient pour pratiquer un massage cardiaque. Je me rappelle aussi que des espèces de grains de poivre flottaient à la surface de son jus de tomate. Ma mère, debout devant la fenêtre, fumait une longue cigarette en regardant la pelouse, que j'avais arrosée avant de déjeuner. La fenêtre aux rideaux ouverts était orientée plein sud. La chambre était baignée de lumière.

« Eurêka », dit mon père en appuyant plusieurs fois sur un endroit particulier.

Je lui demandai de bien vouloir m'expliquer de quoi il s'agissait.

« Ce maudit lit grince », répondit-il. Il resta à genoux sur cet endroit particulier, en sautillant. Effectivement on entendait un grincement. Mon père se tourna vers ma mère près de la fenêtre. « Tu entends ou tu n'entends pas ? » Il continuait ses bonds. Ma mère secoua sa longue cigarette au-dessus d'un cendrier plat posé dans son autre main en observant les manœuvres de mon père.

Il transpirait, la sueur formait de sombres lignes orange sur sa figure, qui partaient de sous sa perruque professionnelle blanche et rigide. Il était depuis deux ans l'Homme de Glad, il représentait ce qui était à l'époque la Compagnie des réceptacles en plastique mou de Zanesville, Ohio, par le biais d'une agence publicitaire basée en Californie. La tunique, le pantalon moulant et les bottes qu'il devait porter étaient également blancs.

Il pivota sur ses genoux, balança ses jambes devant lui et se leva du lit en se tenant le bas du dos, sans quitter le matelas des yeux.

« Cette saloperie de plumard que ta mère s'est sentie obligée d'apporter ici pour des raisons, je cite, "sentimentales" s'est mis à grincer. » Le fait qu'il dise « ta mère » indiquait qu'il s'adressait à moi. Sans me regarder, il tendit la main pour que je lui rende son jus de tomate. Il scrutait le lit d'un œil noir. « Ça nous rend dingues. »

Ma mère plaça sa cigarette dans le cendrier, qu'elle posa sur l'appui de fenêtre, et vint s'asseoir sur l'endroit que mon père avait désigné. Ça grinça.

« Et, la nuit, cet endroit que nous avons circonscrit et identifié semble métastaser jusqu'à ce que tout grince de partout. » Il but une gorgée. « Ça couine, ça grouille, on a l'impression de se faire bouffer par des rats. » Il se tâta la mâchoire. « Des hordes de rats voraces qui grouillent et qui couinent. » Il en tremblait presque.

J'observai les mains de ma mère sur le matelas, qui avaient tendance à peler dans le climat sec. Elle trimballait sans cesse un flacon de lait hydratant.

« Ça s'aggrave et, personnellement, j'en ai marre », reprit-il en s'essuyant le front avec sa manche blanche.

Je rappelai à mon père qu'il m'avait dit avoir besoin de mon aide pour quelque chose. À cet âge-là j'étais déjà plus grand que mes deux parents. Ma mère était plus grande que mon père, même quand il avait ses bottes, mais c'étaient surtout ses jambes qui étaient longues. Le corps de mon père était plus dense et plus substantiel.

Ma mère contourna le lit et ramassa les draps sur le sol. Elle se mit à les plier soigneusement en les coinçant sous son menton, puis elle les empila sur sa commode, laquée de blanc, je me souviens.

Mon père me regarda. « Ce qu'on va faire, Jim, c'est retirer le matelas et le sommier pour dénuder le cadre », dit-il. Il prit le temps de m'expliquer que le sommier était le support du lit et qu'il était lui-même encastré dans un cadre. J'avais les yeux baissés, je m'amusais à recroqueviller mes orteils dans mes chaussures de sport pour me faire tantôt des pieds de pigeon, tantôt des pieds de pingouin. Mon père but encore une gorgée de jus de tomate, se concentra sur le bord du cadre métallique et tâta de nouveau sa mâchoire, là où son maquillage publicitaire s'arrêtait net au-dessus du col roulé de sa tunique publicitaire blanche.

« C'est un vieux cadre, dit-il. Probablement plus vieux que toi. Je pense qu'il peut y avoir du jeu dans les boulons et que c'est la cause des grincements. » Il finit son jus et me passa le verre pour que je le pose quelque part. « Donc on va retirer toute cette merde qu'il y a dessus, là –

geste circulaire du bras – complètement, complètement, tout virer de la chambre, dénuder le cadre et resserrer les boulons pour voir si ça suffit. »

Je ne savais pas où poser son verre vide, dont l'intérieur était tapissé de résidu de jus et de grains de poivre. Je donnai un léger coup de pied dans le matelas et le sommier. « Tu es sûr que ça ne vient pas du matelas ? » demandai-je. Un éventuel jeu dans les boulons du cadre me paraissait une explication un peu rapide.

Mon père fit de grands gestes. « La synchronie m'entoure. C'est la concorde ! Parce que figure-toi que c'est aussi ce que pense ta mère. » Ma mère s'employait à extraire les cinq oreillers de leurs taies bleues, toujours en se servant de son menton comme d'une pince. Les oreillers étaient tous en fibre de polyester, à cause des allergies de mon père.

« Les grands esprits se rencontrent », reprit-il.

Mes parents ne s'intéressaient pas du tout aux sciences dures, bien qu'un grand-oncle se fût électrocuté accidentellement avec un groupe électrogène qu'il essayait de breveter.

Ma mère posa les oreillers sur les draps pliés. Elle dut se hisser sur la pointe des pieds pour ajouter les taies sur la pile. Je m'apprêtais à l'aider, mais je ne savais pas quoi faire du verre vide.

« En tout cas, espérons que c'est pas le matelas, dit mon père. Ni le sommier. »

Ma mère s'assit au pied du lit et alluma une autre longue cigarette. Elle avait un étui en similicuir pour ses cigarettes et son briquet.

« Parce qu'un cadre neuf, continua-t-il, si on n'arrive pas à ajuster les boulons et que je doive en acheter un, un cadre neuf, c'est pas la mer à boire. Même de la meilleure qualité, c'est pas si cher. Mais un matelas, ça coûte la peau des fesses. » Il lorgna ma mère. « La peau du *cul*, parfaitement. » Il lorgna la nuque de ma mère. « Et on a déjà acheté un sommier neuf pour ce foutu lit il y a cinq ans. » Il lorgnait la nuque de ma mère comme pour s'assurer qu'elle écoutait. Ma mère avait croisé les jambes et contemplait avec une certaine attention la fenêtre ou ce qu'il y avait derrière. Le

lotissement de notre maison s'étendait sur un coteau abrupt, de sorte que la vue depuis la chambre de mes parents, au rez-de-chaussée, n'était que du ciel, du soleil et une petite pente gazonnée. C'était une déclivité de 55° en moyenne, qu'il fallait tondre horizontalement. Aucune des maisons du lotissement n'avait encore d'arbres. « Bien sûr, ça se passait à un moment dont on parle rarement, au temps où ta mère avait la responsabilité écrasante des finances du ménage. » Il transpirait abondamment maintenant, mais gardait sa moumoute blanche sur sa tête et les yeux sur ma mère.

Mon père, pendant tout notre séjour en Californie, fut à la fois le symbole et le porte-parole de la section Sacs individuels à sandwiches de Glad Co. Ce fut le premier des deux acteurs qui incarnèrent l'Homme de Glad. Plusieurs fois par mois, on l'installait dans un habitacle de voiture factice, où il était filmé à travers le pare-brise en train de recevoir un appel radio urgent l'informant qu'un ménage avait un problème de stockage portatif d'aliments. Au plan suivant, on le voyait dans une cuisine typique, face à une actrice à qui il expliquait qu'un certain modèle de sac à sandwiches Glad était précisément le remède prescrit par le docteur pour ce problème. Dans son uniforme vaguement médical tout blanc, il dégageait une impression d'autorité et une force de conviction qui lui rapportaient un salaire impressionnant pour l'époque, je crois, et lui valaient des lettres de fans, parfois presque gênantes, qu'il aimait lire à voix haute et théâtrale, le soir devant un verre dans le living-room, longtemps après que ma mère et moi étions allés nous coucher.

Je lui demandai de m'excuser un instant, le temps d'aller mettre son verre vide dans l'évier. Je craignais que le résidu de jus de tomate ne sèche et ne forme une croûte difficile à nettoyer.

« Bon Dieu, Jim, pose-le n'importe où », dit mon père.

Je le posai au pied de la commode de ma mère, en l'enfonçant bien dans la moquette pour lui créer un réceptacle circulaire. Ma mère se leva et retourna prendre position près de la fenêtre avec son cendrier. Il était clair qu'elle ne voulait pas rester dans nos pattes.

Mon père fit craquer ses doigts et évalua la distance entre le lit et la porte.

Je lui dis que mon rôle ici, si j'avais bien compris, était de l'aider à retirer le matelas et le sommier du cadre de lit suspect et à les sortir de la pièce. Il me répondit, toujours en faisant craquer ses doigts, que ma vivacité d'esprit était presque effrayante. Il se posta entre le pied du lit et ma mère.

« Je veux virer tout ça dans le couloir pour avoir un rayon d'action suffisant.

– Bien. »

Nous nous trouvions aux extrémités opposées du lit. Mon père se frotta les mains, se baissa, saisit le matelas et commença à le soulever. Quand son côté du matelas arriva à la hauteur de ses épaules, il changea sa prise et se mit à pousser vers le haut. Le sommet de sa perruque disparut derrière le matelas ascendant, qui monta en arc jusqu'au plafond blanc, à plus de 90°, bascula et s'abattit sur moi. Le truc me tombait dessus un peu comme une déferlante, je m'en souviens. J'écartai les bras pour encaisser le choc, si bien que tout le poids porta sur mes bras déployés, ma poitrine et ma figure. Je voyais en très gros plan le motif fleuri de l'alèse.

Le matelas, un Simmons Beauty Rest dont l'étiquette stipulait qu'il ne pouvait être saisi par huissier, formait maintenant l'hypoténuse d'un triangle rectangle dont les deux autres côtés étaient mes jambes et le sommier. Je me vois encore visualisant ce triangle. Mes genoux flageolaient sous la masse inclinée. Mon père m'exhorta à tenir le coup. Je distinguais parfaitement les odeurs respectives de plastique et de chair humaine du matelas et de l'alèse, car j'avais le nez écrasé dessus.

Mon père vint de mon côté du lit et ensemble nous élevâmes de nouveau le matelas à 90°. Nous nous écartâmes précautionneusement l'un de l'autre pour en attraper un coin chacun, le désencastrer du lit et le traîner dans le couloir sans moquette.

C'était un Simmons Beauty Rest king size. Il était mastoc mais sa structure manquait de rigidité. Il se courbait, se lovait, ondoyait. Mon père

exhortait aussi le matelas, difficile à bouger à cause de sa texture souple. C'était surtout difficile pour mon père, qui souffrait d'une vieille blessure de tennis.

Il lâcha prise pendant que nous tentions de faire basculer le matelas sur le côté. Celui-ci tomba sur une paire de lampes de lecture métalliques, des cubes réglables en acier brossé boulonnés sur le mur blanc au-dessus de la tête de lit. Le choc fut rude, l'un des cubes pivota sur sa fixation et l'ampoule pointa vers le plafond. Un pénible grincement de boulon accompagna le retournement. Je m'aperçus alors que les lampes étaient restées allumées en plein jour, car un pâle carré de lumière, aux côtés légèrement concaves à cause de la distorsion de la projection, apparut sur le plafond blanc au-dessus du cube de travers. Mais elles ne tombèrent pas. Elles restèrent fixées au mur.

« Sacré bon Dieu », dit mon père en rattrapant le matelas.

Il dit aussi : « Putain de m… » quand il peina à lui faire franchir l'encadrement de la porte en raison de son épaisseur.

Nous arrivâmes néanmoins, finalement, à déposer le matelas géant dans l'étroit couloir reliant la chambre parentale à la cuisine. J'entendis un autre grincement affreux lorsque ma mère essaya de redresser la lampe de lecture dont le cube avait été inversé. Mon père suait à grosses gouttes sur l'alèse, qui commençait à s'assombrir. Nous essayâmes d'appuyer le matelas en position inclinée contre le mur mais, comme il n'y avait pas de moquette, il ne cessait de glisser sur le sol lisse. Il dérapait jusqu'à la plinthe opposée, s'affaissait, formait des plis sur la face concave tandis que le tissu à fleurs de l'alèse se tendait aux extrémités, et les ressorts pâtissaient sans doute de la torsion qui leur était infligée.

Mon père regarda le matelas affaissé en cuvette dans le couloir, tenta de le déplacer un peu du bout d'une botte, puis se tourna vers moi et dit : « Et merde. »

Mon nœud papillon était froissé et oblique.

Mon père dut marcher sur le matelas avec ses bottes blanches pour rejoindre la porte de la chambre. À mi-chemin, il s'arrêta, les bottes enfoncés dans le coton à fleurs, et se tâta pensivement la mâchoire. Il répéta « Et merde », sans que je sache exactement à quoi il faisait référence. Alors il fit demi-tour et revint sur ses pas en se tenant au mur. Il me dit de l'attendre un instant et fila dans la cuisine à l'autre bout du couloir pour une petite commission. Sa main avait laissé quatre traces de doigt sur la peinture blanche du mur.

Le sommier, bien que king size et lourd, avait en dessous de son revêtement synthétique un cadre en bois qui maintenait sa structure, l'empêchant de se plier ou se déformer, et, après quelques difficultés supplémentaires pour mon père – qui était trop gras autour de la taille, malgré la gaine professionnelle qu'il portait sous son costume Glad –, après quelques difficultés supplémentaires pour mon père, disais-je, dans le franchissement de la porte, nous pûmes le poser verticalement contre le mur, à 70° environ, où il tint droit sans problème.

« Voilà comment il fallait faire, Jim », dit-il en me serrant avec effusion, la même effusion que j'avais mise pour persuader ma mère de m'acheter un bandeau de sport crânien. J'en avais besoin pour tenir mes lunettes au tennis, lui avais-je expliqué, et elle n'avait pas posé de questions.

La main de mon père était encore sur mon dos quand nous regagnâmes la chambre. « Bon ! » fit-il, à présent remonté. Il y eut un bref instant d'hésitation devant la porte, chacun voulant céder le passage à l'autre.

Il ne restait plus maintenant que le cadre de lit suspect, un simple rectangle de format 16/9 en acier noir à l'aspect d'exosquelette fragile. À chaque coin du rectangle, il y avait une roulette. Ces roulettes s'étaient enfoncées sous le poids du lit et de mes parents, et disparaissaient presque complètement dans les poils de la moquette. À la base des quatre côtés du cadre, et sur toute leur longueur, était posé à l'équerre un étroit support métallique qui constituait une sorte de corniche sur le périmètre intérieur du

rectangle, évidemment destinée à soutenir le sommier, le matelas king size et ses occupants.

Mon père resta figé sur place. Je ne sais plus ce que faisait ma mère. Mon père, muet, examina longuement et de très près le cadre dénudé. Ce fut un instant empreint de cette pérennité silencieuse qui caractérise les chambres empoussiérées et inondées de lumière. J'imaginai brièvement une pièce inoccupée depuis des années, un soleil qui se levait et se couchait sur des meubles couverts de draps, un jour qui s'affadissait de semaine en semaine. J'entendis deux tondeuses à gazon, deux bruits de moteur légèrement différents, quelque part dans le lotissement. La fenêtre projetait des rayons vibrionnant de granules microscopiques. Le moment idéal pour un éternuement.

Une couche de poussière couronnait le cadre de lit et des barbes grises pendaient au support intérieur. Il n'y avait aucun boulon en vue.

Mon père épongea de la sueur perlée et du fard humide sur son front, du revers d'une manche à présent orange foncé. « Bon Dieu, regarde-moi ce bordel », dit-il. Il se tourna vers ma mère. « Bon Dieu. »

La moquette de la chambre de mes parents était épaisse et d'un bleu un peu plus foncé que le reste du décor. Je dirais bleu roi, avec un effet de saturation entre modéré et fort. Le rectangle de moquette bleu roi sous le lit était lui-même moquetté de poussière, mais sous forme de moutons, en une couche épaisse et irrégulière, et seule une vague teinte bleutée attestait de la présence de la vraie moquette en dessous. On avait l'impression que ce n'était pas une poussière rapportée, mais une poussière enracinée, qui avait poussé là comme une moisissure sur un aliment pourri. Et la poussière elle-même, d'ailleurs, ressemblait à un aliment pourri, du fromage frais ranci. C'était nauséabond. Quant à la topographie irrégulière de la couche, elle était due à divers objets qui avaient atterri sous le lit – une tapette à mouches, un magazine genre *Variety*, des capsules de bouteilles, trois Kleenex, un article non identifié pouvant être une chaussette – et s'étaient culottés de saleté.

On percevait aussi une odeur âcre, fongique, semblable à celle d’un tapis de bain trop longtemps utilisé.

« Bon Dieu, ça pue, en plus », dit mon père. Il huma l’air et fit la grimace. « Putain, en plus, ça *pue*. » Il s’essuya le front, se tâta la mâchoire et lorgna méchamment ma mère. Sa bonne humeur était retombée. Il faut dire que l’humeur de mon père l’entourait comme un champ magnétique et envahissait toutes les pièces qu’il occupait, tel un effluve ou une aura.

« Quand est-ce qu’on a nettoyé là-dessous pour la dernière fois ? » demanda-t-il à ma mère.

Elle ne répondit pas. Elle le regarda pousser du pied le cadre en acier, ce qui souleva encore plus de poussière dans les rais de lumière. Le cadre paraissait très léger et bougeait sans bruit sur ses roulettes enfouies. Mon père avait coutume de déplacer distraitement toutes sortes d’objets du bout du pied, comme d’autres griffonnent ou observent leurs ongles. Des carpettes, des magazines, des téléphones et des cordons électriques ou sa chaussure après l’avoir retirée. C’était sa façon de rêvasser, de réfléchir ou de se ressaisir.

« Sous quel président des États-Unis cette pièce a-t-elle été nettoyée à fond pour la dernière fois ? C’est une question que je suis obligé de me poser à haute voix. »

Je guettai la réaction de ma mère. Allait-elle répondre ? Puis :

« Au fait, dis-je à mon père, en parlant de lits qui grincent, le mien grince aussi. »

Il essayait de s’accroupir pour détecter un boulon en marmonnant dans sa barbe. Il prit appui des deux mains sur le cadre et faillit tomber en avant quand celui-ci roula sous son poids.

Je repris : « Mais je ne m’en étais pas vraiment rendu compte avant qu’on commence à en parler. » Je regardai ma mère. « Ça ne me gêne pas beaucoup. En fait, je crois que j’aime ça. Je m’y suis tellement habitué que ç’en est presque devenu rassurant. Jusqu’ici du moins. »

Ma mère m’observa.

« Je ne m’en plains pas, fis-je. J’y pense seulement parce qu’on en parle.

– Ouh, t’inquiète, on l’entend, ton lit », dit mon père. Comme il essayait toujours de s’accroupir, on voyait la raie de ses fesses au-dessus de la ceinture de son pantalon blanc, sous son corset et l’ourlet de sa tunique. Il pointa le doigt vers le plafond. « Dès que tu te tournes dans ton lit là-haut, on l’entend d’ici. » Il saisit le rectangle métallique par un côté et le secoua vigoureusement, ce qui souleva un nuage de poussière. Le cadre ne pesait rien dans ses mains, semblait-il. Ma mère se pinça le nez pour étouffer un éternuement.

Il secoua de nouveau le cadre. « Mais ça nous énerve moins que les couinements de cet enfant de salaud. »

Je précisai en revanche que, de ma chambre, je n’avais jamais encore entendu leur lit grincer. Mon père se retourna péniblement vers moi. Mais, ajoutai-je aussitôt, je l’avais très bien entendu quand il avait appuyé sur le matelas et pouvais confirmer que ce grincement n’était pas du tout imaginaire.

Mon père me fit signe de me taire d’un geste de la main. Il resta accroupi en se balançant imperceptiblement sur la plante de ses pieds et en se servant du cadre pour garder l’équilibre. Le haut de son derrière débordait de sa ceinture. Sa nuque formait de profonds plis rouges sous la limite de sa perruque parce qu’il levait la tête pour observer ma mère, qui tenait toujours son cendrier, le coccyx calé contre l’appui de fenêtre.

« Tu as peut-être l’intention d’aller chercher l’aspirateur », dit-il. Elle reposa le cendrier et passa entre moi et la commode jonchée de linge de lit pour sortir. « Enfin si… si tu n’as pas oublié où il se trouve ! » cria-t-il dans son dos.

J’entendis ma mère marcher sur le matelas king size affaissé qui obstruait le couloir.

Mon père se balançait plus fort, il tanguait presque comme un navire en haute mer. Il manqua de chavirer en se penchant pour attraper un mouchoir

dans sa poche et épousseter un coin du cadre de lit. Cela fait, il désigna une roulette.

« Boulon, dit-il en me montrant le côté de la roulette. Juste là. Un boulon. » Je me penchai au-dessus de lui pour voir. Des gouttes de sa sueur dessinaient des piécettes sombres sur la poussière du cadre. Je ne vis que de l'acier noir et lisse à l'endroit qu'il indiquait mais, un peu sur la gauche, il y avait en effet quelque chose qui pouvait ressembler à un boulon, une petite stalactite de poussière agglomérée sous une vague excroissance. Mon père avait de grosses mains aux doigts carrés. À quelques centimètres à droite, une autre excroissance. Son doigt tremblait beaucoup, et je crois que ce tremblement était causé par l'effort musculaire que la station accroupie prolongée imposait à ses mauvais genoux. Le téléphone sonna deux fois. Il maintenait l'index pointé sur rien, j'étais penché au-dessus de lui, le silence durait.

Puis, toujours en équilibre sur ses plantes de pied, il se cramponna au cadre, se pencha dans le rectangle de poussière et fut pris, à première vue, d'une terrible quinte de toux. Son dos voûté et son derrière levé m'empêchaient de le voir. Je me rappelle avoir pensé que, si le cadre ne roulait pas, c'était parce que mon père exerçait une lourde pression et que sa toux, plutôt qu'un éternuement, était la réaction de son système nerveux à la poussière. Ce fut le son mouillé d'une certaine matière heurtant la poussière, puis l'odeur qui me firent comprendre qu'il ne toussait pas : il vomissait. Son dos était agité de spasmes et son derrière frémissait dans son froc publicitaire blanc. Il n'était pas rare que mon père se sente mal en rentrant du boulot mais, là, il semblait avoir un sérieux malaise. Afin de respecter son intimité, je contournai le cadre pour me rapprocher de la fenêtre, où il y avait plus de lumière et moins d'odeur, et inspecter une autre roulette. Mon père murmurait quelques phrases courtes et hachées entre ses spasmes. Je me mis à croupetons, balayai de la main la poussière sur une portion du cadre et l'envoyai sur la moquette à mes pieds. Il y avait un boulon de chaque côté de la plaque qui reliait la roulette au cadre. Je m'agenouillai et en palpai un. Sa

tête ronde et sans fente ne permettait ni de le resserrer ni de le desserrer. En me baissant, une joue sur la moquette, pour examiner la base de la petite plaque, je vis que l'écrou du boulon était serré à fond et jugeai très peu probable que le bruit de rongeur qui inquiétait mes parents vienne d'un jeu dans le filetage.

Juste à ce moment, j'entendis un craquement retentissant et mon côté du cadre fut projeté en l'air : mon père venait de s'évanouir, de perdre l'équilibre, de piquer du nez, il était affalé par-dessus son côté du cadre, lequel était soit cassé soit fortement plié, ainsi que je le constatai en me dressant sur mes genoux. Son visage traînait dans un magma de poussière mêlée à la matière qu'avait expulsée son estomac. La poussière soulevée par son affalement était très épaisse et, à mesure qu'elle se répandait, elle obscurcissait la chambre aussi sûrement qu'un nuage passant devant le soleil. Sa perruque professionnelle s'était détachée et gisait, retournée, dans la matière stomacale empoussiérée que je pris pour du sang gastrique avant de me rappeler qu'il avait bu du jus de tomate. Il gisait, face à terre, cul à l'air, cassé en travers du cadre, lequel s'était cassé en deux sous son poids, ce qui expliquait le craquement que j'avais entendu.

Je me relevai, m'écartai de la poussière et de la lumière poudreuse de la fenêtre en me caressant le menton pour examiner de loin mon paternel vautré. Sa respiration était régulière mais mouillée et le magma faisait des bulles. Je m'aperçus alors que le triangle que j'avais cru former tantôt avec le sommier et le matelas collé à mon torse et mon visage pendant que je soulevais celui-ci pour le sortir de la chambre n'était pas une figure fermée : le sommier et le sol où je me tenais ne constituaient pas un plan continu.

Ma mère éprouvait quelques difficultés à faire passer le gros aspirateur à traîneau par-dessus le Simmons Beauty Rest dans le couloir et j'allai l'aider. Les jambes de mon père étaient étalées sur la moquette bleue, propre, entre le cadre de lit et la commode blanche. Il avait les pieds en canard et sa raie des fesses était maintenant visible jusqu'à l'anus parce que sa chute avait

davantage baissé son pantalon blanc. Je pris garde à ne pas lui marcher dessus.

« Excuse-moi », dis-je.

Je conseillai à ma mère de détacher les différents éléments de l'aspirateur et de me les passer un à un de l'autre côté du matelas affalé. L'aspirateur était un Regina et son traîneau, qui contenait le moteur, le sac et le ventilateur, pesait très lourd. Je rattachai les éléments, attendis qu'elle ait franchi le matelas et lui rendis l'appareil en m'aplatissant contre le mur pour lui céder le passage.

« Merci », dit-elle en entrant dans la chambre.

Je restai un instant à côté du matelas, dans un silence si complet que le vrombissement des tondeuses à gazon me parvenait jusque dans le couloir, puis j'entendis ma mère tirer le cordon d'alimentation rétractable de l'aspirateur et le brancher dans la même multiprise que les appliques murales en acier.

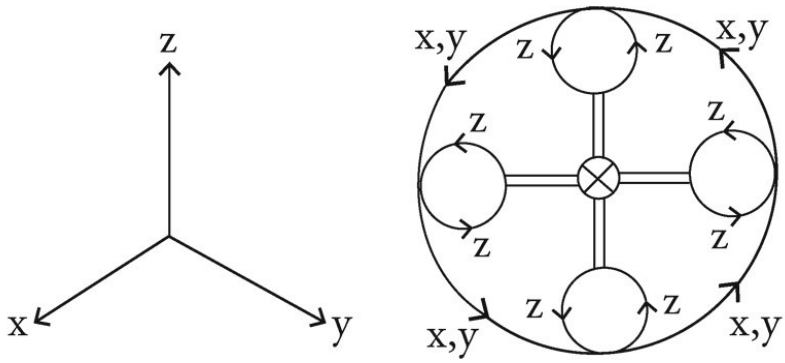
J'enjambai le matelas incliné, filai dans le couloir, tournai à droite après la cuisine, traversai le vestibule en direction de l'escalier et grimpai les marches trois à trois pour m'éloigner au plus vite de l'aspirateur car les bruits d'aspirateur m'avaient toujours inspiré une peur irrationnelle du même ordre que celle causée à mon père par les grincements de lit.

Arrivé sur le palier, je pivotai vers la gauche et disparus dans ma chambre. Dans ma chambre il y avait mon lit. C'était un lit étroit, à une place, avec une tête et un cadre en bois, et un sommier à lattes. Je ne savais pas d'où il provenait. Le sommier était plus haut que celui de mes parents. C'était un lit à l'ancienne, si haut qu'il fallait poser un genou sur le matelas pour s'y hisser, ou sauter dessus.

C'est ce que je fis. Pour la première fois depuis que j'étais plus grand que mes parents, je pris mon élan sur le seuil, courus devant les étagères de ma collection de prismes, de lentilles, de trophées de tennis, ma magnéto en modèle réduit, ma bibliothèque, mes posters du *Voyeur* de Powell, le placard, mon lampadaire de chevet à haute intensité, et sautai sur mon lit – un

magnifique saut de l’ange. J’atterris sur la poitrine, bras et jambes écartés sur la courtepointe indigo, écrasant mon nœud papillon et tordant légèrement les branches de mes lunettes. Mon intention était de produire un grincement bruyant qui, dans le cas de mon lit, était causé, je le savais, par une friction latérale entre les lattes du sommier et le support intérieur du cadre.

Mais pendant le plongeon, mon bras trop long avait accroché le pied en fer de mon lampadaire à haute intensité posé près de mon lit. Il vacilla violemment et culbuta, avec la majestueuse lenteur d’un arbre qu’on abat. Dans sa chute, le lourd pied en fer arracha complètement le bouton en cuivre de la porte de mon placard. Le bouton rond et la moitié de sa vis intérieure hexagonale tombèrent sur le parquet, très bruyamment, puis roulèrent d’une façon remarquable, la vis comme une toupie stationnaire, sur place, le bouton rond selon une orbite sphérique, tous deux décrivant des mouvements parfaitement circulaires sur deux axes distincts, une figure non euclidienne sur une surface plane, c.-à-d. un cycloïde sur une sphère :



L’analogie conventionnelle la plus proche que j’aie pu déduire de cette figure était un cycloïde, la solution de L’Hôpital au fameux problème de la courbe brachistochrone de Bernoulli, la courbe tracée par un point fixe sur la circonférence d’un cercle roulant sur un plan continu. Mais puisque, ici, sur

le parquet, un cercle roulait autour de ce qui était en soi la circonférence d'un cercle, les équations paramétriques standards du cycloïde n'étaient plus appropriées, les expressions trigonométriques de ces équations devenant des équations différentielles du premier ordre.

Étant donné le peu de force de résistance ou de frottement du parquet, le bouton roula longtemps ainsi et je pus l'observer depuis la courtepointe sur le matelas, en tenant mes lunettes, totalement indifférent à la plainte en *ré* mineur de l'aspirateur. Il m'apparut que le mouvement du bouton amputé schématisait admirablement les évolutions d'un individu essayant de faire une roulade avec une main clouée au sol. Voilà comment je me suis intéressé pour la première fois aux possibilités de l'annulation.

La nuit qui suivit le pique-nique froid et un peu guindé du Jour de l'Interdépendance organisé conjointement par Ennet House, maison de soins pour toxicomanes et alcooliques d'Enfield, la maison Phoenix de Sommerville et l'austère centre de réhabilitation pour mineurs New Choice de Dorchester, l'Employée-Résidente Johnette Foltz emmena Ken Erdedy et Kate Gompert à une réunion pour nouveaux des NA où le sujet principal était toujours la marijuana : soit tous les drogués présents avaient été confrontés à un terrible problème d'addiction dès leur premier joint, soit c'étaient d'anciens adeptes des drogues dures qui, pour se débarrasser de leur addiction, avaient voulu passer à une drogue plus douce et étaient devenus encore plus accros à l'herbe qu'à leur drogue d'origine. En principe, c'était la seule réunion NA de Boston explicitement consacrée à la marijuana. Johnette Foltz voulait montrer à Erdedy et Gompert, dit-elle, qu'ils n'étaient pas des cas uniques, loin de là, par rapport à la Substance qui avait bousillé leur vie.

Il y avait environ deux douzaines de drogués en cours de désintoxication dans la sacristie insonorisée d'une belle église d'un faubourg qu'Erdedy pensait être West Belmont Ouest ou East Waltham. Les chaises étaient

disposées en cercle, selon la tradition des NA, et sans table, c'est-à-dire que chacun tenait son cendrier en équilibre sur ses genoux et renversait à l'occasion son gobelet de café – du moins tous ceux qui levaient la main pour confirmer que la marijuana avait insidieusement détruit leur corps, leur esprit et leur âme : la marijuana démolit *lentement* mais *complètement*, tel était le consensus. Le pied agité de Ken Erdedy buta même deux fois contre son café pendant les récits concordants des NA sur les affreuses souffrances psychiques que leur avaient infligées successivement la dépendance et la désintoxication : l'isolement social, l'angoisse latente, l'hyperconscience de soi qui renforce l'effet du sevrage et l'angoisse – abstraction émotionnelle d'abord, puis disparition progressive de l'affect et finalement catalepsie émotionnelle –, l'obsession analytique, la paralysie induite par l'analyse obsessionnelle de toutes les conséquences que pouvait entraîner la décision de se lever du lit ou non – et enfin l'infini supplice du Sevrage du delta-9-tétrahydrocannabinol : c.-à-d. l'herbe : perte d'appétit, manie, insomnie, fatigue chronique, cauchemars, impuissance, interruption des règles et de la lactation, arythmie circadienne, soudaines transpirations de type sauna, confusion mentale, tremblements moteurs, production excessive de salive particulièrement déplaisante (certains nouveaux abstinents portaient encore des bavoirs), anxiété généralisée, appréhension et terreur, impression honteuse que ni les toubibs ni les anciens toxicos eux-mêmes ne manifestaient la moindre empathie ou compassion pour le pauvre « toxicomane » dévasté par ce qui était censé être la plus banale et la plus inoffensive Substance de la nature.

Ken Erdedy remarqua que personne n'employait franchement les termes *mélancolie* ou *anhédonie* ou *dépression*, encore moins *dépression clinique* ; mais ce symptôme suprême, ce logarithme de toutes les souffrances, semblait, quoique tacitement, planer comme un brouillard sur toutes les têtes, flotter entre les colonnes du péristyle, sur les astrolabes décoratifs, les cierges et leurs longs candélabres, les imitations d'art médiéval et les chartes encadrées des Chevaliers de Colomb, un plasma gazeux si terrifiant

qu’aucun abstinent n’osait le contempler ni le nommer. Kate Gompert, les yeux rivés sur le sol, pointait sans cesse sur sa tempe son index et son pouce relevé en forme de revolver, puis tirait et soufflait sur le canon, en tout cas jusqu’à ce que Johnette Foltz lui chuchote d’arrêter.

Comme toujours dans les réunions, Ken Erdedy restait muet, observait tout le monde, faisait craquer ses doigts et gigotait du pied. Puisqu’un « nouveau » NA est techniquement quelqu’un qui est abstinent depuis moins d’un an, il y avait divers degrés de déni, de détresse et de perplexité dans cette luxueuse sacristie. L’assistance était un panel démographiquement représentatif mais, pour l’essentiel, ces fumeurs d’herbe ravagés étaient à ses yeux des gens de la rue, endurcis, craignos, vêtus sans aucune recherche chromatique, le genre de personnes qu’on imagine baffant leurs mômes dans un supermarché ou rôdant avec une matraque artisanale dans un obscur coupe-gorge. À l’image des AA. La vulgarité interlope semblait la norme, de même que la chassie et la bave aux lèvres. Deux nouveaux portaient encore les bracelets d’identification en plastique qu’on distribue dans les services psychiatriques et qu’ils avaient oublié d’enlever, ou n’avaient pas eu la force de le faire.

À la différence des AA, les NA de Boston ne prévoyaient pas de pause-tombola et restaient une heure ensemble. À la clôture de cette réunion du lundi, tous se levèrent, joignirent leurs mains en cercle, récitèrent le « Juste pour aujourd’hui », texte approuvé par la Conférence NA, puis le Notre Père, pas tout à fait à l’unisson. Kate Gompert jura plus tard avoir distinctement entendu le vieux décati à côté d’elle dire pendant le Notre Père : « Et ne nous soumets pas à la tractation. »

Puis, autre point commun avec les AA, tout le monde se mit à vociférer Continue à Venir parce que Ça Fonctionne.

Mais ensuite, horreur, ils échangèrent de grands sourires et des embrassades. Comme mus par une télécommande. Et presque sans parler. Juste des embrassades, à ce que vit Erdedy. Des embrassades en série, au hasard, des mamours en veux-tu en voilà, même entre gens qui ne s’étaient

jamais vus auparavant. Ils s'étreignaient à tour de rôle et à l'envi. Les grands se baissaient, les petits se mettaient sur la pointe des pieds. Joue contre joue. Les deux sexes embrassaient les deux sexes. Et les embrassades homme / homme étaient franches, ce n'étaient pas de ces simples accolades avec tapes dans le dos qu'Erdedy croyait de mise entre hommes. Johnette Foltz disparaissait dans le flou. Elle allait d'une personne à l'autre. Elle accumulait les effusions. Kate Gompert ne se départait pas de son habituelle moue dégoûtée, mais elle donna et reçut, elle aussi, quelques câlins. Erdedy – qui n'avait jamais beaucoup aimé le contact physique – s'écarta de la foule et alla se réfugier à côté de la table aux livres approuvés par la Conférence NA, où il demeura tout seul, mains dans les poches, en feignant d'examiner la cafetière avec intérêt.

Cependant, un grand Afro-Américain avec une incisive en or et une coiffure afro verticale parfaitement cylindrique se retira d'une étreinte collective voisine – car il avait repéré Erdedy –, vint se camper pile devant lui, bras écartés, en veste de treillis, et se pencha vers sa région thoracique.

Erdedy leva les mains d'un air de dire Non merci et recula jusqu'à s'écraser les fesses contre le bord de la table de livres approuvés par la Conférence.

« Merci, dit-il, mais je ne raffole pas tellement des embrassades. »

Le gars s'arrêta dans son élan et resta planté là, les bras tendus, dans une posture gauche qu'Erdedy supposa assez embarrassante pour lui. Erdedy essaya de calculer rapidement la distance qui le séparait de la contrée subasiatique la plus éloignée de l'endroit où il se trouvait actuellement, tandis que le sourire du type, qui n'avait toujours pas baissé les bras, s'estompait.

« De quoi ? » demanda-t-il.

Erdedy lui tendit la main. « Ken E., Ennet House, Enfield. Enchanté. Vous êtes ? »

Le gars baissa lentement les bras et regarda la main tendue. Plissement d'œil styptique.

« Roy Tony.

– Enchanté, Roy.

– C’est quoi, ça ? » Le grand gaillard avait maintenant plaqué sa main sur sa nuque, qu’il faisait semblant de palper, et Erdedy ignorait que c’était le signe d’un mépris total.

« Eh bien, Roy, si je peux vous appeler Roy, ou Mr Tony, si vous préférez, sauf s’il s’agit d’un prénom composé, avec trait d’union, “Roy-Tony”, et pas de votre nom de famille, eh bien, en ce qui concerne cette histoire d’embrassade, Roy, n’y voyez rien de personnel, soyez-en assuré.

– Assuré ? »

Sourire désarmé d’Erdedy et haussement d’épaules de son anorak Goretex en guise d’excuse.

« Je ne suis pas particulièrement du genre qui embrasse. Je ne suis pas un embrasseur. Je ne l’ai jamais été. On se moquait de moi déjà dans ma fam… »

Le fameux Roy pointa dangereusement un doigt, dans le style des algarades de rue, d’abord sur la poitrine d’Erdedy, puis sur la sienne.

« T’es en train de dire que je suis un embrasseur, c’est ça ? Que je viens là pour me frotter contre des mecs ? »

Maintenant Erdedy effectuait un mouvement de balai avec ses mains, paumes vers l’extérieur, d’un air bonhomme, pour dissiper tout malentendu : « Non, je ne voudrais en aucun cas présumer de votre qualité d’embrasseur ou de non-embrasseur car je ne vous connais pas. Je voulais seulement dire que ça n’avait absolument rien de personnel relativement à vous en tant qu’individu et que je serais très heureux de vous donner une poignée de main, même une de ces complexes poignées de main ethniques si vous pardonnez mon inexpérience dans ce mode de salutation, mais la notion générale d’embrassade me met un peu mal à l’aise. »

Quand Johnette Foltz put se libérer et s’approcher d’eux, le gonze tenait Erdedy par les revers de son anorak, l’avait plaqué sur la table, de sorte que

les bottes imperméables d'Erdedy ballaient au-dessus du sol, et se penchait sur lui avec tous les signes extérieurs de l'agressivité brute :

« Tu te figures que ça me *plaît* d'embrasser les gens ? Tu crois qu'y en a un seul ici qui *aime* ces *conneries* ? On fait ce qu'ils nous disent, enfoiré. Ils nous disent Se Droguer Non S'embrasser Oui. On *capitule* ici, putain de merde. Petit pédé », ajouta-t-il. Il cala une main entre eux deux pour se désigner lui-même, ce qui signifie qu'il le tenait désormais d'une seule main au-dessus du sol, un fait que perçut très bien le système nerveux d'Erdedy. « Mon premier soir ici, j'ai dû embrasser quatre mecs et j'ai foncé direct aux gogues pour gerber. *Gerber*, je te dis. Un peu mal à *l'aise* ? Pour qui tu te prends, putain ? N'essaie même pas *d'imaginer* que ça me met à *l'aise* de peloter ton cul, pauvre lopette en James River Traders, puant le Calvin Klein. »

Erdedy vit une Afro-Américaine, qui les observait, applaudir et crier :

« Bien envoyé !

– Et tu me manques de respect devant mes *amis* sains et sobres au moment où je fais l'effort de partager ma *vulnérabilité* et mon *malaise* avec toi ? »

Johnette Foltz essayait d'agripper la veste de Roy Tony, frémissant mentalement à l'idée de rédiger un rapport sur une agression dans une réunion des NA dont la victime était un résident d'Ennet House qu'elle avait personnellement amené.

« Alors maintenant, reprit Roy en extirpant sa main libre pour pointer un doigt assassin vers le sol de la sacristie, ici et maintenant, tu vas prendre la peine de montrer ta vulnérabilité et ton malaise pour me faire un gros câlin ou je t'arrache la tête et je te chie dans le cou. »

Johnette Foltz empoignait de toutes ses forces la veste de Roy et tentait de le tirer vers l'arrière, malgré le manque d'adhérence de ses Keds sur le parquet trop lisse, en disant : « Yo, Roy T., yo vieux, mec, collègue, camarade, mon pote, mon frère, c'est un nouveau, c'est tout » ; mais Erdedy avait déjà les bras autour du cou du gars et l'enlaçait avec une telle vigueur

que Kate Gompert dirait plus tard à Joelle van Dyne qu'il donnait l'impression de vouloir le grimper.

« Nous en avons déjà perdu deux, reconnut Steeply. Pendant les tests. Pas seulement des volontaires. Un imbécile du service Analyse de données a succombé à la tentation, a voulu voir par lui-même de quoi il retournait, a piqué une carte d'accès du labo E/S de Flatto, est entré et a regardé.

– L'une des nombreuses copies ROM de votre stock de Divertissement.

– Pas une grande perte en soi, remarquez, juste un crétin de stagiaire. *À la guerre comme à la guerre**. L'ennui, c'est que son superviseur a voulu l'en empêcher et qu'il est entré aussi. Une vraie perte, lui. Notre chef d'Analyse de données en personne.

– Hoyne, Henri (ou Henry) F., marié, atteint d'un diabète qu'il contrôle.

– Contrô*lait*. Vingt ans, Hank. Un homme très bien. Un ami, en plus. Sous camisole de force maintenant. On le nourrit avec un tube. Plus aucun désir ni instinct de survie, sinon la volonté de visionner encore.

– Le Divertissement en question.

– J'ai essayé de lui rendre visite.

– Avec votre robe sans manches et des nichons différents.

– Je n'ai même pas supporté de rester dans la même pièce que lui, en le voyant comme ça. Il suppliait, juste encore quelques secondes… une bande-annonce, un extrait de la bande-son, n'importe quoi. Il roulait des yeux comme un nouveau-né accro à la drogue. Ça fend le cœur, je vous jure. Dans le lit d'à côté, attaché, le crétin de stagiaire : tout à fait le genre d'enfant égoïste et indiscipliné dont vous aimez parler, Rémy. Mais Hank Hoyne n'était pas un enfant. Je l'ai vu renoncer à toutes les sucreries quand on lui a annoncé le diagnostic. Il y a tout simplement renoncé et il est parti. Sans râler ni se retourner.

– Une volonté d'acier.

– Un adulte américain d'une maîtrise et d'une discrétion exemplaires.

– Il ne faut pas prendre le *samizdat* à la légère. Nous avons perdu des hommes, nous aussi. C’est du sérieux. »

L’horizon amputait la constellation Persée de ses jambes. Persée portait un chapeau de jongleur ou la coiffe de Pantalon. La tête d’Hercule était carrée. L’aube n’allait plus tarder, parce que Castor et Pollux apparaissent à 32° N. On les apercevait au-dessus de l’épaule gauche de Marathe, tels des géants espions. Castor avait une jambe pliée vers l’intérieur dans une attitude féminine.

« Ça vous fait réfléchir, parfois ? reprit Steeply en allumant une autre cigarette.

– Fantasmer, vous voulez dire.

– L’idée que ce soit aussi captivant. Que ça comble des désirs absolus. Je n’arrive même pas à imaginer ce que peut être un désir absolu. » Tantôt sur la pointe des pieds, tantôt sur les talons. Ne tournant son buste que pour regarder Marathe. « Vous ne vous demandez jamais à quoi ça doit ressembler ? Jamais de spéculations ?

– Nous, ce qui nous intéresse, c’est l’usage qu’on peut faire du Divertissement. C’est son efficacité qui nous tente. Nous ne sommes pas tentés par les mêmes choses que vous. »

Marathe ne parvenait pas à identifier, dans le ciel états-unien, d’autres constellations que le Grand Chariot, lequel, à cette latitude, semblait attaché à la Grande Ourse pour former quelque chose comme un « Grand Seau » ou un « Grand Berceau ». Le fauteuil grinçait quand il bougeait.

« Ma foi, dit Steeply, je ne crois pas avoir été tenté au sens strict de *tenté*.

– Peut-être que nous ne donnons pas le même sens au mot.

– Franchement, quand j’y pense, je suis aussi terrifié qu’intrigué. Hank Hoyne est une coque vide. Sa volonté de fer, sa finesse analytique. Son amour des cigares. Fini, tout ça. Son univers s’est réduit à un petit point lumineux. Un univers intérieur. Perdu pour nous. Vous regardez dans ses yeux et vous ne voyez rien. Pauvre Miriam. » Steeply massa son épaule nue.

« Willis, qui travaille de nuit aux E/S, a trouvé une formule pour qualifier leurs yeux. “Vides d’intention.” Il l’a écrit dans un rapport. »

Marathe fit semblant de renifler. « La tentation de la récompense passive d’une terminaison *p*, ça me dépasse, je dois dire. Pour vous, la terreur paraît inhérente à la tentation. Nous, notre seule cause est le Québec, nous n’avons jamais été tentés par le Divertissement en soi, ni par la curiosité. Mais nous respectons son pouvoir. Ainsi nous ne risquons pas de le prendre à la légère. »

Le ciel ne s’éclaircissait pas vraiment, mais les étoiles pâlissaient. Leur lumière devenait plus terne. Et maintenant d’étranges insectes états-uniens commençaient à s’activer, filant en zigzag, par intermittence, telles des étincelles poussées par le vent, pensa Marathe.

OceanofPDF.com

10 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Les objets suivants, dans la pièce, étaient bleus. Les carrés bleus de la moquette en damier bleu et noir. Deux des six fauteuils institutionnels somptueux, dont les pieds d'acier tubulaire tordus en ellipse étaient bancals, c'est-à-dire que, sans osciller vraiment, ils permettaient de se balancer, ce que Michael Pemulis faisait distraitement en feuilletant les pages hautement techniques du manuel ESCHAX de l'Eschaton, se balançait, je veux dire, ce qui produisait un couinement de rongeur qui exaspérait prodigieusement Hal Incandenza, également assis, dans l'angle opposé. Ils attendaient. Les feuilles tournaient entre les mains de Pemulis. Chaque chaise était munie d'une lampe de lecture 105 watts montée sur une hampe métallique flexible que pouvait orienter à sa guise la personne qui lisait pour tuer le temps mais, étant donné que ces lampes donnaient aux lecteurs l'impression insupportable que quelqu'un de fébrile lisait par-dessus leur épaule, les magazines (dont certaines couvertures contenaient du bleu) n'étaient généralement pas consultés et restaient étalés sur une table basse en

céramique. La moquette était de marque Antron. Hal discernait des traces de lividité là où avait été passé l'aspirateur.

Bien que la table basse fût non-bleue – un rouge vernis à ongles pas encore sec avec les lettres E.T.A. dans une sorte d'écusson gris –, deux des lampes flexibles à cause desquelles les magazines demeuraient non lus étaient bleues, mais ce n'étaient pas les deux lampes correspondant aux deux fauteuils bleus. Le Dr Charles Tavis aimait à dire que le décor d'une salle d'attente était très révélateur de la personnalité d'un administrateur. La salle d'attente du Président était intégrée à un petit couloir dans le coin sud-ouest du hall d'entrée de Comm.-Ad. Les violettes fanées aux tiges asymétriques dans un vase en forme de balle de tennis pouvaient être considérées comme appartenant à la famille des bleus. Idem pour le bleu vif du papier peint représentant un ciel de cumulus cotonneux disposés sans schéma directeur sur un fond bleu trop soutenu, un papier peint très troublant qui, par une désagréable coïncidence, était aussi celui du cabinet à Enfield d'un certain Dr Zegarelli, chirurgien dentiste, de chez qui revenait Hal après une extraction : la partie gauche de sa figure, encore enflée et anesthésiée, lui donnait la sensation de baver sans rien sentir et sans pouvoir s'en empêcher. Personne ne sait au juste quel message C. T. a voulu transmettre en choisissant ce papier peint, notamment aux parents venus avec de futurs élèves potentiels pour jauger E.T.A., mais Hal abhorre ce motif de ciel nuageux parce qu'il a l'impression d'être en haute altitude, de perdre pied, voire de chuter en piqué.

Les appuis et traverses des deux fenêtres ont toujours été bleu foncé. La visière de la casquette de capitaine de Michael Pemulis était ornée d'un liseré torsadé bleu marine. Hal était certain que Pemulis la retirerait dès qu'on les appellerait, sans doute pour la poser sur la moquette.

Également bleus : les bandes de ciel visibles sur les photos des étudiants d'E.T.A. accrochées dans des cadres sur les murs[203] ; le châssis de la machine de traitement de texte Intel 972 avec modem mais sans lecteur de

cartouches d’Alice Moore ; les ongles et les lèvres de Mlle Moore. La secrétaire personnelle du Président est connue des joueurs sous le nom de Lateral Alice Moore. Dans sa jeunesse, Lateral Alice Moore avait été pilote d’hélicoptère en charge des informations sur la circulation routière pour une grande station de radio de Boston, mais une tragique collision avec un hélicoptère de surveillance routière d’une autre station de radio – suivie d’un crash catastrophique sur la Jamaica Way à six voies en pleine heure de pointe – lui avait causé un déficit chronique d’oxygène et une condition neurologique qui l’empêchait de se déplacer autrement que latéralement. D’où son sobriquet de Lateral Alice Moore. Un des passe-temps préférés des élèves convoqués par l’administration et attendant d’être reçus consiste à demander à Lateral Alice Moore de tambouriner sur sa poitrine pour imiter son ancienne voix saccadée de journaliste routière pendant un reportage héliporté. Mais ni Hal, qui tâte continuellement son menton pour vérifier qu’il ne bave pas, ni Pemulis, qui feuillette en dodelinant de la tête, ni Ann Kittenplan, ni Trevor Axford – qui ne portent absolument rien de bleu aujourd’hui – ne sont d’humeur à ça maintenant, car ils supposent qu’ils sont là pour recevoir un savon administratif en raison de l’affreux fiasco de l’Eschaton de dimanche. Cette supposition se fonde sur l’identité des personnes convoquées.

Les deux bureaux de dimensions différentes qui donnent sur la salle d’attente (la seule autre porte, ouverte, laisse entrevoir la moquette Mannington bleu nuit du hall de Comm.-Ad.) appartiennent au Dr Charles Tavis et à Mme Avril Incandenza. Sur la porte externe en chêne véritable de celui de Tavis, ses nom, diplôme et titre sont inscrits en lettres (non-bleues) si grosses qu’elles empiètent sur les bords. Il y a aussi une porte intérieure.

Avril, elle, dont la claustrophobie est bien connue, n’a pas de porte du tout. Toutefois, son bureau est plus grand que celui de C. T. et possède une table de conférence qu’il a toujours convoitée. La moquette à damier bleu et noir du bureau d’Avril est plus épaisse que celle de la salle d’attente et fait

un peu l’effet d’une pelouse non tondue par rapport à une pelouse tondue. Avril assume les fonctions (pro bono) de Doyenne des Affaires académiques et Doyenne des Femmes. Elle est là actuellement, dans son bureau ouvert, avec presque toutes les filles de moins de treize ans d’E.T.A., à l’exception d’Ann Kittenplan, dont les phalanges tatouées sont écorchées et qui paraît travestie avec sa robe et sa barrette (non-bleues). Avril a des cheveux très blancs – depuis les mois qui précédèrent le suicide de Soi-Même – qui semblent avoir sauté la phase grise (ce qui est presque le cas) et des jambes galbées que T. Axford reluque avec la franchise de l’adolescence quand elle passe devant la table de conférence entièrement occupée qu’on voit très bien, quoique de biais, depuis la salle d’attente[204]. Bien qu’il ne soit pas à proprement parler dans la salle d’attente avec Hal, le capuchon du feutre qu’Avril tapote professionnellement contre ses incisives en faisant les cent pas est : bleu.

Des contrôles administratifs de décence sont exigés de toutes les académies de tennis nord-américaines depuis la scandaleuse affaire du Coach R. Bill (« Touche-touche ») Phiely de Rolling Hills Academy en Californie, dont les édifiants journaux intimes et collections de photos et de petites culottes – découverts seulement après sa disparition dans les collines du comté de Humboldt avec une compagne de treize ans – instaurèrent un climat de défiance, dirons-nous pour rester correct, parmi les parents des jeunes joueuses de tennis du continent. À Enfield Tennis Academy, depuis quatre ans, le Dr Dolores Rusk est censée réunir régulièrement toutes les joueuses jugées assez naïves ou poupines pour être des abusées potentielles – la plus jeune est la minuscule Tina Echt de Rhode Island, sept ans à peine mais déjà cannibale en matière de revers – pour interfacer avec discrétion mais de façon éclairante et enrichissante, etc., afin d’étouffer dans l’œuf tout phielisme en germe. Ces contrôles mensuels sont dans le contrat de Rusk parce qu’ils figurent sur la charte de l’A.T.O.N.A.N.

La Doyenne des Femmes, Avril M. Incandenza, préside les contrôles quand le Dr Rusk est retenue ailleurs, or, comme Rusk est très rarement retenue ailleurs, le fait que la Moms préside la réunion de ce jour conduit Hal à craindre que ladite Rusk ne soit présente dans le bureau du Président pour le savon disciplinaire imminent : C. T. doit être sérieusement remonté pour avoir souhaité la participation de Rusk, laquelle doit être là pour lui davantage que pour les psychés estudiantines.

Axhandle, les yeux fermés, récite des phrases mnémotechniques relatives à l'angle de Brewster en vue du colloque quadrivial « Réflexions sur la réfraction » dirigé par Leith. Michael Pemulis étudie toujours un listing informatique d'EndStat-axiomatic $Pink_2$, rien que des maths entre crochets et accolades, en se balançant, indifférent aux œillades meurtrières et raclements de gorge tuberculeux d'Ann Kittenplan à chaque oscillation grinçante de son fauteuil bleu. On voit que Pemulis étudie vraiment parce qu'il ne cesse de retourner son document dans un sens puis dans l'autre. Hal se refuse à lui communiquer ses craintes au sujet de la possible présence de Rusk chez Tavis, non seulement parce qu'il évite généralement de prononcer le nom de Rusk mais encore parce que celle-ci inspire une haine farouche et dévorante à Pemulis qui, sans l'avouer à aucun prix, est déjà malade d'angoisse à l'idée qu'il va recevoir l'essentiel du blâme en raison des dommages subis par Lord et Possalthwaite et que la sanction ne se limitera peut-être pas à une mesure disciplinaire sur le court mais pourra aller jusqu'à une interdiction de participer au WhataBurger de Tucson, voire pire[205].

Avril tient un langage indirect mais syntaxiquement pointu aux deux douzaines de filles présentes, pour les tester. Les vêtements des filles allient différentes nuances et intensités de bleu dans des combinaisons variées. La voix d'Avril Incandenza est d'un registre plus aigu qu'on ne l'imaginerait chez une femme d'une si haute taille. Une voix aiguë et aérienne. Étrangement insubstantielle, dit-on communément à E.T.A. D'après Orin, si

Avril n’apprécie pas la musique, c’est parce que, chaque fois qu’elle chantonne, on la prend pour une hystérique.

L’absence de porte au bureau de la Moms fait qu’on entend tout ce qui se raconte à l’intérieur comme si on y était. Elle a été si souvent seule dans son enfance que la notion d’espace privé ou de jardin secret ne l’effleure pas. Lateral Alice Moore est vêtue d’un ensemble surréaliste en Lycra noir et en tulle vert vaporeux. Les écouteurs stéréo qu’elle porte – en tapant apparemment des réponses macro à plus de 80 invitations pour le WhataBurger Invitational de la semaine prochaine – sont bleu pastel. Sa dactylographie est visiblement synchrone avec des percussions qu’elle entend. Ses lèvres et ses pommettes ont une teinte œuf de merle vaguement cyanosée.

La raison exacte pour laquelle Michael Pemulis déteste Rusk est floue et fluctuante ; Hal obtient chaque fois une réponse différente de Pemulis. Hal lui-même est mal à l’aise avec Dolores Rusk et l’évite autant que possible, mais sans motif bien défini. Pemulis, lui, la hait carrément. C’est Pemulis qui, à l’âge de 15 ans, entra nuitamment par effraction dans son bureau pour brancher une batterie Delco sur la poignée intérieure de sa porte verrouillée, la porte du bureau de Rusk, à côté de l’infirmerie dans l’autre petit couloir qui part du coin nord-est du hall d’entrée, puis en ressortit par une fenêtre et un buisson d’épines, et il eut beaucoup de chance que seuls Hal, Schacht et peut-être Mario connaissent l’auteur du délit parce que l’entreprise se solda par un désastre, vu que la première personne à toucher la poignée électrisée fut une vieille femme de ménage irlandaise de Brighton, à 05 h 00, et qu’il avait dangereusement sous-estimé le voltage de la batterie et que si la femme de ménage n’avait pas porté de gants en caoutchouc jaune, elle aurait eu des séquelles plus graves que l’indéfrisable permanente et le strabisme irréversible qui l’affligeaient lorsqu’elle reprit conscience, et d’autant plus préjudiciables économiquement que son patron était l’affreux F. X. (« Suivez cette ambulance ») Byrne, un redoutable

procédurier en matière d'accidents du travail qui obtint des dommages et intérêts vertigineux, et l'affaire n'était pas encore classée.

Avril refusait déjà d'avoir une porte à son bureau avant l'électrocution de la femme de ménage, uniquement pour cause de claustrophobie.

Un recroisement de jambes et une inspection plus minutieuse révèlent que la chaussette gauche de Trevor Axford, mais pas la droite, est bleue.

Gaucher, sa main droite ayant perdu des doigts dans un accident pyrotechnique le Jour de l'Interdépendance il y a trois ans, Axhandle mesure quelques centimètres de moins que Hal Incandenza et c'est un vrai rouquin, avec des cheveux cuivrés, une peau blanchâtre, moite, pommelée, qui rougit et pèle au soleil malgré deux couches de Pledge, et d'énormes lèvres toujours gercées. Comme joueur, c'est une espèce de John Wayne en moins efficace – il ne sait que cogner du fond du court, sans mettre d'effet. C'est un junior de Short Beach, Connecticut, pressé par sa famille de perpétuer la tradition Axford de scolarité à Yale mais si faible sur le plan scolaire que sa seule chance d'intégrer Yale est de le faire en tant que joueur de tennis, ce qui annule par avance toute possibilité de figurer un jour dans le Show, c'est un junior bien classé mais dont le seul but est d'obtenir cette inscription de faveur à Yale. Bien qu'Ingersoll soit officieusement un Petit Copain de Hal, il est officiellement sous la responsabilité d'Axhandle, tous deux le savent ; et, du coup, aucune des victimes de l'Eschaton n'est officiellement un Copain de Hal, c'est pour lui un soulagement mais il en est gêné[206]. Le seul point commun d'Axford et Hal sur le court est leur curieuse habitude, lorsqu'une de leurs balles s'égare sur un court voisin, de ne jamais la réclamer aux autres joueurs[207].

Pemulis arrête enfin de se balancer, plie son listing de $Pink_2$ en un gros carré, s'approche du bureau en fer à cheval de Lateral Alice Moore, badine très naturellement avec elle et, l'air de rien, tout en regardant autour de lui, essaie subtilement de lui tirer les vers du nez pour savoir si l'une de ces invitations au WhataBurger ordonnées en croix sur son bureau, dames dans

un sens messieurs dans l'autre, comporterait par hasard les initiales M.M.P. Pemulis et Moore seraient moins copains si elle savait qu'il venait en douce, la nuit, se servir de son WATS et de son modem, bien qu'elle soit relax et d'un abord facile, contrairement à ce que pourrait laisser penser l'image encadrée apposée à sa plaque nominale avec une femme aux sourcils froncés disant IL NE ME RESTE QU'UN SEUL NERF ET VOUS TAPEZ DESSUS. Juste une innocente blague de bureau. C'est elle qui les a convoqués, pendant qu'ils participaient à Sixième Heure, avec le même vieux système interphone/micro que Troeltsch et consorts utilisent pour leur émission du samedi sur WETA (il a fallu interdire à Troeltsch de jouer avec sa chaise) et sa voix retransmise n'était pas dénuée de gentillesse. Hal a l'impression que sa joue gauche est enflée mais, quand il la palpe de sa main droite, elle a une taille normale. Les secrétaires dignes de leur assurance maladie sont évoluées au point de pouvoir plaisanter, accepter des compliments sur un ensemble Lycra-tulle, éluder avec naturel des demandes d'informations non autorisées, écouter une musique chargée en basses dans leur casque stéréo personnel et taper sans effort au rythme de cette musique, tout ça simultanément. Par contraste avec les bouts bleuis de ses doigts, les ongles vernis de Lateral Alice Moore sont dix petits couchers de soleil. Les roulettes de la chaise de bureau de Lateral Alice Moore sont encastrées dans des rails, avec un troisième rail électrifié, de sorte qu'elle peut glisser d'une extrémité à l'autre de l'arc en fer à cheval – plus ou moins latéralement – en appuyant sur un bouton cerise. Pour des raisons juridiques postincident Delco, la plaque nominale de son bureau d'accueil porte la mention **DANGER : TROISIÈME RAIL** en lieu et place de son nom[I].

Hal entend Avril dire : « Bon. Quand je vous parle très gentiment d'attouchements inconvenants de la part d'une grande personne, comprenez-vous ce que ça signifie ? L'une d'entre vous a-t-elle déjà été embrassée, reniflée, papouillée, frottée, pincée, pelotée, caressée ou touchée en général par une grande personne d'une façon qui l'aurait mise mal à

l’aise ? » Hal aperçoit une jambe gainée de sa Moms, terminée par une cheville fine et une Reebok très blanche, saillant côté cour dans l’encadrement de la porte inexistante et tapant patiemment du pied, ainsi que ses bras, l’un croisé sur sa poitrine, l’autre accoudé sur le premier et gigotant au rythme des petits coups de stylo bleu qu’elle donne sur ses dents.

« Mamie me pince la joue », hasarde une des filles. Elle avait levé la main avant de prendre la parole et porte au poignet un charmant bracelet (bleu) en tissu-éponge. Hal n’a pas vu autant de queues-de-cheval, de nez en trompette et de bouches en cœur réunies en un même endroit depuis une éternité. Peu de pieds chaussés de tennis touchent la moquette ici. Une dissipation gênée agite les tennis au bout des jambes ballantes. Quelques doigts s’introduisent distraitement dans des narines. Ann Kittenplan, dans son fauteuil bleu, observe les petits tatouages lavables qu’elle applique quotidiennement sur ses phalanges.

« Ce n’est pas exactement de cela qu’on parle maintenant, Erica. » Réponse provenant de quelque part au-dessus du pied tapant et des bras croisé/accoudé. Hal connaît si bien le registre et les inflexions de sa mère qu’il en est troublé. Sa cheville gauche craque désagréablement quand il la plie. Les tendons de son avant-bras gauche se contractent et se relâchent chaque fois qu’il serre sa balle de tennis. La partie gauche de son visage lui semble une chose menaçante, lointaine, mais qui se rapproche. Il n’entend que les fricatives sifflantes de la voix de Charles Tavis, qui paraît s’adresser à plusieurs personnes, derrière la double porte de son bureau. La porte intérieure affiche elle aussi l’inscription *DR CHARLES TAVIS* et s’accompagne de la devise d’E.T.A. proclamant que l’homme qui connaît ses limites n’en a aucune.

« Elle me pince vraiment fort, réplique celle qui doit être Erica Siress.

– Je l’ai vue faire », confirme une voix attribuable à Jolene Criess.

Une autre : « Je déteste ça.

– J’aime pas quand un adulte me tapote la tête comme si j’étais un schnauzer.

– Le prochain adulte qui me dit que je suis adorable va avoir une drôle de surprise, je vous préviens.

– Je déteste qu’on m’ébouriffe ou qu’on me caresse les cheveux.

– Kittenplan est grande. Kittenplan nous fait des brûlures indiennes après le couvre-feu. »

Avril les laisse s’exprimer, essaie délicatement de ramener la conversation vers le vrai phielisme ; elle est très douée avec les enfants.

« … que mon père me pousse dans le dos pour me faire entrer dans une pièce. C’est comme s’il *m’influençait* par-derrière pour que j’entre. Ces petites poussettes exaspérantes, ça me donne envie de lui mettre un coup de pied dans le tibia.

– Mmmmmmm-hmm », fait Avril.

Il est impossible de ne pas entendre car la salle d’attente est très silencieuse en comparaison, à part le léger souffle émis par les écouteurs retirés de Lateral Alice Moore et le murmure conspirateur de Michael Pemulis qui veut la persuader de tambouriner sur sa poitrine en disant que la sortie South Neponset de la I-93 ressemble à un long parking. La salle est silencieuse parce que le niveau d’anxiété y est très élevé.

« Je prédis que vous êtes bons pour une sérieuse série de Vomitifs », avait dit Ann Kittenplan à Pemulis quand ils étaient arrivés pour obtempérer à leur convocation par interphone et que Pemulis avait commencé à faire grincer son fauteuil, ce qui déclenchait des spasmes sur une moitié du visage de Kittenplan.

Le caractère sournois et sinistre du châtiment disciplinaire dans une académie de tennis est que les punitions prennent la forme d’un simple échauffement athlétique. Cf. l’adjudant qui demande aux appelés de faire cinquante pompes, etc. Voilà pourquoi Gerhardt Schtitt et ses prorecteurs sont bien plus redoutés qu’Ogilvie ou Richardson-Levy-O’Byrne-Chawaf

ou n’importe quel prof. Et ce n’est pas seulement parce que sa réputation de caporal avait précédé Schtitt. C’est parce que Schtitt et deLint sont responsables de l’horaire des entraînements du matin, des matches de l’après-midi, des exercices d’endurance et des footings. Surtout des entraînements du matin. Tout le monde sait que ces entraînements sont parfois de vraies corrections destinées à diminuer drastiquement la qualité de vie pendant quelques minutes. Trop brutaux pour être imposés quotidiennement comme de simples séances de remise en forme, les « taper-claquer »[208], dans leur version disciplinaire, sont appelés Vomitifs par les élèves. Les Vomitifs ont pour seul but de vous faire souffrir et réfléchir afin de ne pas réitérer la bévue qui vous les a valus ; mais, en apparence, ils ne tombent pas sous le coup du 8e Amendement, ne justifient pas un appel de protestation aux parents, puisqu’ils sont insidieusement présentés, aux parents et à la police[209], comme de simples exercices cardio-vasculaires, dont le sadisme est passé sous silence.

La prédiction de Kittenplan selon laquelle les élèves des classes supérieures vont porter le chapeau pour la dangerosité de l’Eschaton est battue en brèche avec optimisme par Pemulis, objectant que la pratique et la structure extracurriculaires du jeu étaient déjà bien en place avant qu’aucun d’eux n’y participe. Michael Pemulis n’a fait que codifier les principes de base et déterminer une matrice de décision stratégique. Peut-être a-t-il contribué à créer une mythologie et à établir, notamment par l’exemplarité personnelle, certains critères d’excellence. Hal, quant à lui, s’est borné à récrire un manuel mal foutu. Les Combattants du Jour de l’I y ont participé de leur plein gré. Pemulis et Axford ont demandé à Hal de rédiger tout ça dans une rhétorique impeccable que Pemulis a ensuite intégrée dans un listing $Pink_2$ qu’il garde sur lui et apprend par cœur pour parer à tout éventuel coup bas de Tavis. Leur tactique, c’est gentil flic / méchant flic : ils laissent Pemulis parler et Hal, la voix de la raison, intervient quand il le

juge nécessaire. Axford a été prié de compter les fibres de l'Antron entre ses godasses pendant toute la durée de l'entretien.

Hal ne sait pas quelle signification attribuer au fait que la convocation du Président ait attendu 48 heures. Il peut paraître étrange qu'il ne soit pas allé trouver personnellement Tavis ou voir la Moms à la MdP pour lui demander une intercession ou des renseignements. Ce n'est pas qu'il en ait réprimé le désir, c'est tout simplement qu'il n'y a même pas pensé.

Pour quelqu'un qui non seulement habite sur le même territoire institutionnel que sa famille mais dont toute l'éducation et tous les choix de vie sont directement supervisés par des proches, Hal consacre une partie vraiment infime de son cerveau et de son temps à concevoir sa parentèle en tant que famille proprement dite. Parfois, quand il bavarde avec quelqu'un dans la queue interminable pour l'inscription à un tournoi, ou dans un bal post-tournoi ou autre occasion, et que quelqu'un lui dit « Comment va Avril ? » ou bien « J'ai vu Orin envoyer une patate maousse sur une cartouche d'extraits de matches L.F.O.N.A.N. qu'on a visionnée la semaine dernière », son esprit se vide complètement, une tension bizarre s'empare de lui et sa bouche s'affaisse sans produire de son, comme si ces noms étaient des mots qu'il avait sur le bout de la langue. À part Mario, dont il vous rebat les oreilles, c'est comme s'il devait mettre en branle une lourde machine pour calculer ses liens de parenté avec les membres de sa famille immédiate. C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles il évite le Dr Dolores Rusk, qui le sonde toujours sur des questions d'espace, d'auto-identification et de ce qu'elle appelle le « complexe de Coatlicue [210] ».

Le demi-oncle maternel de Hal, Charles Tavis, ressemble un peu à feu Soi-Même en ce sens que son C.V. oscille, mais sans indécision, entre le sport et les sciences dures. Titulaire d'une licence puis d'un doctorat en ingénierie et d'un master en administration sportive, Tavis, dans sa jeunesse professionnelle comme ingénieur civil, a réuni ces différents savoirs pour se spécialiser dans la gestion du stress au moyen d'une dispersion organisée,

c.-à-d. en répartissant le poids du gargantuesque public sportif. C.-à-d., précise-t-il, qu'il gérait des publics immenses ; il fut, à sa modeste manière, un pionnier de l'utilisation du ciment armé polymérisé et des points d'appui mobiles. Il avait participé à la conception architecturale de stades, de palais des congrès, et de grandes structures et superdômes d'aspect mycologique. Il reconnaît volontiers avoir joué davantage un rôle d'appoint que de premier plan sur la scène architecturale. Si vous ne comprenez pas ce qu'il entend par là, il vous présente de plates excuses et ajoute que le côté abscons de sa phrase est peut-être inconsciemment délibéré, car il est un peu gêné aux entournures lorsqu'on évoque sa première et dernière supervision architecturale de prestige, dans l'Ontario, avant l'Interdépendance ONANite, quand il a dessiné le complexe stade-hôtel révolutionnaire et très médiatisé SkyDome des Toronto Blue Jays. En effet, Tavis fut le plus incriminé de tous les concepteurs quand on s'aperçut que les spectateurs des Blue Jays, ceux qui étaient dans les gradins, bien souvent d'innocents enfants coiffés de casquettes et frappant leurs petits poings dans des gants qu'ils avaient achetés avec l'espoir parfaitement excentrique de capter une éventuelle balle de base-ball perdue, que ces spectateurs, donc, des deux côtés du stade et depuis un nombre alarmant d'endroits, voyaient, à travers les fenêtres des chambres en surplomb, les ébats sexuels quelquefois exotiques des clients de l'hôtel. On a réclamé sa tête, vous dira-t-il, quand le caméraman chargé de la retransmission instantanée sur l'écran géant du SkyDome, mécontent ou professionnellement suicidaire ou les deux, s'est mis à pointer son objectif sur les fenêtres et à diffuser les images coïtales multimembrées sur l'écran de 75 mètres, etc. Parfois au ralenti et avec de nombreux replays, etc. Tavis vous avouera qu'il rechigne encore à en parler après tout ce temps. Il vous avouera aussi que son C.V. habituel relatif à ce début de carrière se limite à dire qu'il s'était spécialisé dans la sécurité et le confort du public lors de rencontres sportives à grande affluence et que le marché avait fléchi parce

que les organisateurs s’étaient progressivement désintéressés du spectacle vivant en faveur des cartouches de dissémination et des retransmissions à domicile, ce qui, sans être faux en théorie, n’est pas tout à fait vrai, du moins pas encore.

Lateral Alice Moore imprime des invitations pour le WhataBurger. L’Intel 972 est ultramoderne, mais elle s’accroche à une hideuse imprimante à points qu’elle refuse de remplacer tant que Dave Harde peut la maintenir en état de marche. De même pour l’interphone et son antique micro métallique qui, au dire de Troeltsch, est un affront à toute la profession radiophonique. Lateral Alice a d’étranges réserves d’intransigeance et de luddisme, peut-être imputables à son accident d’hélicoptère et à ses déficiences neurologiques. Le crépitement de l’imprimante emplit la salle d’attente. Hal ne se fie à sa symétrie faciale et à sa salive que lorsqu’il tient sa joue gauche dans sa main droite. Le bruit de l’imprimante ressemble au déchirement d’un tissu prétendument indéchirable, c’est un bruit répétitif, dentaire, horripilant.

Pour Hal, le comportement général de son oncle maternel, Tavis, s’explique par une effroyable timidité qu’il tente de dissimuler sous une bonhomie, une aisance et une faconde rigolarde de façade qui rendent sa fréquentation très pénible. Dans l’esprit de Mario, cette bonhomie, cette aisance et cette faconde ne sont pas feintes, mais Tavis s’en sert de bouclier protecteur, trahissant par là une vulnérabilité qui inspire la pitié. Dans les deux cas, ce qui perturbe chez Charles Tavis, c’est qu’il est effectivement un homme très ouvert. D’après Orin et Marlon Brain, C. T. est moins une personne que la coupe transversale d’une personne. Hal se souvient même d’avoir entendu la Moms raconter que, adolescente, lorsqu’elle emmenait le petit C. T. à des spectacles québécois ou dans des fêtes où se trouvaient d’autres enfants, le petit C. T. était trop timide et gauche pour se mêler aux bavardages, aux conspirations, aux blagues des autres gosses et qu’elle le voyait errer de groupe en groupe, toujours à la lisière, tendant l’oreille tel

un rôdeur aux aguets, puis l'entendait dire, pendant les temps morts de la conversation, quelque chose du genre : « J'ai peur d'être trop timide pour participer, alors je préfère vous écouter de loin, à la lisière comme un rôdeur aux aguets, si ça ne vous dérange pas, enfin je dis ça pour vous prévenir, c'est tout. »

Mais le fait est que Tavis est un curieux spécimen, à la fois inefficace et redoutable, par certains aspects, en tant que Président, et les liens parentaux ne garantissent aucun éclairage particulier sur le personnage ni aucune faveur, sauf à exploiter certaines relations maternelles, ce qui ne viendrait jamais à l'idée de Hal. Son étrange neutralité par rapport à sa famille lui permet sans doute de mener une vie où les autorités domestiques et vocationnelles se neutralisent. Hal serre sa balle de tennis comme un malade, assis là dans le bruit strident de l'imprimante, la paume droite sur la joue gauche et le coude devant la bouche, rêvant de foncer dans la salle de Pompe, puis de se brosser vigoureusement les dents avec son Oral-B portative télescopique. Une chique de Kodiak est hors de question pour plusieurs raisons.

La dernière fois, la seule cette année, où Hal fut officiellement convoqué chez le Président c'était au mois d'août, en plein pendant la période d'Orientation, quand les nouveaux élèves de l'A.S.V.A.I.D. allaient et venaient dans la cour, désemparés, terrorisés, etc., parce que Tavis avait voulu lui confier provisoirement la charge d'un gosse de neuf ans originaire d'un bled nommé Philo, dans l'Illinois, qui était soi-disant aveugle, affligé de lésions crâniennes dues apparemment à une évacuation trop tardive de Ticonderoga, doté de plusieurs yeux plus ou moins développés dans la tête mais légalement aveugle et cependant très prometteur comme joueur, mais c'est une autre histoire, très longue d'ailleurs étant donné que son crâne avait la consistance d'une carapace de crabe de Chesapeake, que son énorme tête faisait passer Booboo pour microcéphale et qu'il ne pouvait se servir que d'une seule main sur le court parce que l'autre traînait une espèce

de portemanteau à roulettes équipé d’une auréole métallique conçue pour encercler et soutenir sa tête ; quoi qu’il en fût, Tex Watson et Thorp l’ayant persuadé d’accepter le gosse à titre gratuit, C. T. avait estimé que celui-ci avait besoin, au minimum, d’une aide spéciale pour s’orienter (littéralement) et souhaité que Hal le prît par la main (ici encore, littéralement). Il s’avéra, deux jours plus tard, que, suite à un problème de famille ou de liquide cérébro-spinal, le môme ne pouvait pas s’inscrire avant le trimestre de printemps. Mais, en ce mois d’août, Hal s’était assis dans le fauteuil dans lequel Trevor Axford pique actuellement du nez, en fin d’après-midi, presque à la tombée du soir, après un match amical avec un pro lituanien en visite qui avait duré trois sets, si bien qu’il avait manqué les poivrons farcis de Mme C. et que son ventre émettait des cris de famine dans la région du côlon transverse, seul dans la salle bleue, poireautant, se balançant pensivement, en l’absence de Lateral Alice Moore qui avait regagné son long appartement aux pièces larges de 2 m seulement à Newton après avoir recouvert d’un plastique opaque son processeur Intel ainsi que sa console interphonique et éteint le voyant rouge **DANGER : TROISIÈME RAIL,** de sorte que la salle n’était plus éclairée que par le crépuscule, la lampe de lecture bleue de 105 W montée sur le dossier de son siège et les multiples luminaires du bureau de Charles Tavis (les plafonniers lui causent des crises de photophobie), lequel se livrait alors à un entretien préliminaire avec la toute minuscule Tina Echt, qui venait de s’inscrire, à l’âge de sept ans. Ses portes étaient ouvertes parce que c’était un mois d’août caniculaire et que la salle d’attente bénéficiait du climatiseur de Lateral Alice, que F. D. V. Harde avait réglé à fond. La porte extérieure de Tavis ouvrait vers l’extérieur et la porte intérieure vers l’intérieur, on s’en doute, ce qui donnait au petit espace intermédiaire une qualité mandibulaire.

Ce fut en août de l’A.S.V.A.I.D. que la cheville de Hal atteignit son pire état chronique, après une tournée estivale explosive mais éprouvante qui

l’avait mené aux quarts de finale de tous les tournois, principalement sur asphalte[211] ; il sentait son sang battre dans ses ligaments à vif tandis qu’il feuilletait les pages luisantes d’un *World Tennis* et voyait les encarts publicitaires volants tomber un à un ; mais il ne pouvait s’empêcher d’exploiter la perspective mandibulaire des portes ouvertes pour observer Charles Tavis, qui paraissait tout petit comme d’habitude, tout raccourci, les mains jointes sur sa massive table de travail face à une fille, aperçue partiellement de profil, qui ne semblait pas avoir plus de cinq ou six ans et se préparait à recevoir ses papiers d’Admission des mains du monsieur qu’elle écoutait. Echt n’avait aucun parent ni accompagnateur en vue. Certains gosses étaient simplement déposés devant la porte : les voitures parentales s’arrêtaient à peine, se contentaient de ralentir pour redémarrer aussi sec sur le gravier. Les tiroirs du bureau de Tavis coulissent sur des roulettes bruyantes. La Lincoln des parents de Struck n’avait même presque pas ralenti. Il avait fallu l’aider à se relever et l’emmener directement au vestiaire pour doucher le gravier qu’il avait dans les cheveux. Hal avait été chargé de l’Orientation de Struck, aussi, lors de son transfert après qu’il eut été renvoyé de Palmer Academy parce que sa tarentule de compagnie (nommée Simone – une autre longue histoire) s’était échappée et avait mordu bien involontairement l’épouse du Président, uniquement par la faute de celle-ci qui avait poussé un cri, s’était évanouie et lui était tombée pile dessus, expliqua Struck pendant que Hal lui donnait un coup de main pour porter ses valises dans l’allée.

À l’instar de maints bureaucrates doués, le frère adoptif de la mère de Hal, Charles Tavis, est physiquement petit mais, dans son cas, c’est plus une question de perspective que d’endocrine. Il est petit comme un objet situé plus loin qu’on ne le croyait et qui recule à mesure qu’on s’en approche[212]. Cet étrange éloignement permanent, joint aux mouvements compulsifs de ses mains depuis qu’il a arrêté de fumer il y a quelques années, accentue non seulement l’impression de frénésie perpétuelle que produit l’homme,

une sorte de panique situationnelle qui explique son énergie compulsive – Avril et lui, le Duo Dynamique de la compulsion, connaissent des nuits d'insomnie synchrones dans leurs chambres (séparées) du premier étage de la Maison du Président –, mais aussi l'extériorisation pathologique de son comportement, par exemple ses soliloques sur les inconvénients du soliloque, un comportement qu'Ortho Stice imite à la perfection, à tel point que les grands de 18 ans lui ont demandé de ne pas le faire devant les plus jeunes, de peur que les petits n'arrivent plus à prendre le vrai Tavis au sérieux quand il faut le prendre au sérieux.

Quant aux grands, Stice peut les faire mourir de rire rien qu'en mettant sa main en visière devant ses yeux comme pour scruter l'horizon chaque fois que Tavis approche en ayant l'air de s'éloigner.

C. T., en qualité de Président, a toute une série de questions préalables pour les impétrants et, si Hal a oublié aujourd'hui, en novembre, celle qu'il avait posée à Echt en premier, il se souvient très bien d'avoir vu le bâton de sucette de la fillette balayer l'air et sa boucle d'oreille à clip Mr Bouncety-Bounce[213] en plastique ballotter furieusement quand elle fit non de la tête. Sa petite taille avait subjugué Hal. À quel niveau pouvait se hisser, dans un classement même régional, une joueuse aussi courte sur pattes, chez les 12 ans ?

Et il se souvient aussi, bien sûr, du somptueux grincement de la chaise en jonc de mer de Tavis quand il se pencha en avant, les doigts entrelacés et les coudes posés sur l'immense dessus de bureau en argile schisteux polymérisé fait sur mesure. Le sourire du Président, dissimulé à la vue de Hal par l'ombre de l'énorme StairBlaster[214], était invisible mais audible à cause d'une particularité dentaire de Charles Tavis sur laquelle il vaut mieux ne pas s'attarder. En regardant discrètement à l'intérieur, Hal avait ressenti malgré lui une poussée d'affection pour C. T. Les cheveux de son oncle maternel étaient raides, peignés avec beaucoup de précision, et sa petite moustache n'était jamais tout à fait symétrique. De même pour ses

yeux : l’un était légèrement dévié par rapport à l’autre, si bien que Stice, quand il mettait sa main en visière en le voyant approcher, penchait aussi la tête de côté. Ce souvenir fait naître un sourire en coin, à demi sincère, chez Hal. Axhandle est avachi, un poing sous le menton, dans une posture qu’il croit méditative mais qui est plutôt fœtale, et Kittenplan mordille les tatouages de ses phalanges, alors qu’elle ferait mieux de les laver.

Quand Ortho Stice était entré dans la salle d’attente suffocante, le polo mouillé, les cheveux poisseux après l’effort, en portant ses Wilson, il s’était dirigé immédiatement vers le courant d’air du climatiseur devant le minivestibule de Tavis. L’équipementier de Stice était Fila et, comme il s’habillait toujours de noir pour les matches, il était connu dans le circuit sous le sobriquet de La Ténèbre. Il était coiffé en brosse et avait des bajoues naissantes. Hal et lui se saluèrent d’un simple signe de tête, s’appréciant assez pour se passer d’autres politesses. Leur style de jeu est comparable, même si Stice est davantage un volleyeur. Stice mit sa main en visière, inclina la tête et regarda vers le lampadaire du bureau.

« Le petit gars en a pour longtemps ?

– Tu te poses vraiment la question ? »

Tavis disait : « Ce que nous allons faire, c’est te préparer avec des méthodes très élaborées pour que la petite fille que tu es maintenant devienne une joueuse de tennis capable d’affronter sans peur n’importe quelle petite fille nord-américaine sur le court. Oublie les idées toutes faites que tu as pu apporter avec toi. Tu pourras regarder le court comme un miroir et le reflet que tu y verras t’observera avec lucidité et sans avoir peur de toi. »

« Et maintenant le truc du crâne », dit Stice.

Hal avait observé la progression de la chair de poule sur les jambes et les bras de Stice, debout sous le souffle d’air froid, la tête renversée en arrière pour respirer, ses raquettes serrées contre sa poitrine.

« Je pourrais formuler ça autrement en disant que nous allons délicatement ouvrir ton crâne pour le reconstruire en y mettant la bosse de la lucidité et un petit cran de sûreté à la place de l'instinct de peur. Je m'efforce de choisir des termes que celle que tu es maintenant peut comprendre, Tina. Et pourtant je répugne à adapter mes propos ou à paraître condescendant parce que je suis très fier, vois-tu, en tant qu'homme et en tant qu'éducateur, de ma réputation de franchise », déclara Tavis. Sourire audible. « C'est une de mes limites. »

Stice se retira sans même dire au revoir à Hal. Ils étaient parfaitement à l'aise l'un avec l'autre – ce qui n'avait pas été le cas l'année précédente, quand Hal était encore chez les 16 ans. Hal entendit Stice dire quelque chose à quelqu'un dans le hall. L'impression visuelle d'éloignement produite par C. T. tenait en partie au fait que les deux côtés de son visage n'étaient pas tout à fait en symbiose. Ce n'était pas aussi radical que les séquelles d'une attaque cérébrale ; c'était plus subtil, comme une ambiguïté inhérente à sa personne, qu'il combattait en soulevant pratiquement sa calotte crânienne pour vous exposer son cerveau, sans avertissement, sans y être invité ; c'était l'un des aspects de sa frénésie soucieuse.

Entre la sortie d'Ortho Stice et l'entrée de la Moms, Hal assouplit sa cheville et examina l'enflure sous ses multiples chaussettes. Il se leva, testa une ou deux fois la résistance des tendons, se rassit et bougea sa cheville en surveillant attentivement l'enflure. Il sut immédiatement qu'il allait descendre pour se défoncer en secret dans la salle de Pompe parce qu'il n'avait pas eu l'idée de proposer à La Ténèbre, qui avait également raté le dîner, de manger avec lui. Ses viscères gargouillaient comme une bouilloire sans sifflet qui gronde quand l'eau frémit. Un sportif de compétition ne peut pas sauter un repas sans une terrible détresse métabolique.

Après un moment, Avril Incandenza, Doyenne des Affaires académiques, baissa la tête pour éviter de se cogner au chambranle de la

porte et entra, fraîche, totalement insensible à la chaleur. Elle avait des dossiers d'Orientation dans son habituel classeur rouge et gris.

La Moms avait l'art de se positionner au *centre exact* des pièces où elle se trouvait, de sorte qu'elle était toujours dans le champ de vision des personnes présentes. C'était l'une de ses caractéristiques, qui était donc chère à Hal mais néanmoins singulière et dérangeante. Son frère Orin, un soir, pendant une partie de Family Trivia, avait décrit Avril comme le Trou Noir de l'attention humaine. Quand elle entra, Hal était en train de marcher de long en large, se mettant régulièrement sur la pointe de son pied gauche pour tenter de jauger le degré précis d'inconfort qu'il ressentait. Hal et la Moms se saluaient toujours avec une certaine extravagance. Quand Avril apparaissait, toute déambulation en cours se transformait en orbite, et Hal se mit à décrire un cercle dans le périmètre de la salle d'attente pendant qu'elle posait son sacrum sur le bureau d'accueil, croisait les jambes et sortait son étui à cigarettes. Elle était toujours très relax et presque masculine quand elle se retrouvait seule avec Hal dans une pièce.

Elle le regarda marcher. « Ta cheville ? »

Il exagéra son boitement, un peu honteusement. « Faiblarde. Douloureuse éventuellement. Mais surtout faiblarde. »

« Non, allons, allons, faut pas *pleurer*, s'exclama C. T. en s'agenouillant à côté de la chaise où pendouillaient deux petites guibolles tremblantes. Je ne voulais pas dire *littéralement* qu'on allait ouvrir ton *crâne*, Tina. Je me suis mal exprimé, c'est *entièrement* ma faute si je t'ai présenté la chose sous un jour trompeur. »

Avril avait négligemment pris une king size de 10 cm dans l'étui plat en cuivre et la tapotait sur la peau tendue d'un doigt replié. Hal ne lui donna pas de feu. Ni elle ni lui n'avaient tourné les yeux vers la mandibule du bureau de Tavis. Avril portait une robe blouse en coton bleu avec une espèce de napperon en forme de coquillage sur les épaules, des bas blancs et de très très blanches Reebok de jogging.

« Je suis *catastrophé* de t'avoir fait pleurer. » La voix de Tavis paraissait venir du fond d'un long couloir. « Sache que j'ai ici des genoux *absolument* bienveillants si tu as besoin de réconfort, c'est tout ce que je peux dire. »

Quand elle fumait, Avril appuyait toujours un coude dans le creux de l'autre bras. Et elle pouvait tenir sa clope de cette façon même sans l'allumer. Elle ne s'autorisait à fumer que dans son bureau ou celui de la MdP, ou encore dans un ou deux lieux clos équipés d'un système de filtration de l'air. Sa posture, le coccyx appuyé sur quelque chose et le regard baissé sur ses jambes, rappelait terriblement celle de Soi-Même. Elle indiqua la porte de C. T. d'un signe de tête.

« Je suppose qu'il est là depuis un bout de temps. »

Hal méprisa le ton légèrement plaintif qu'il perçut dans sa propre voix : « Ça va faire une heure que je poireaute. » Mais il ne fut pas mécontent de constater un certain apitoiement dans le haussement de sourcils (non épilés, naturellement fins et arqués) de sa mère.

« Tu n'as encore rien mangé ?

– J'ai été *convoqué*. »

Voix de Tavis : « Je t'invite à t'asseoir sur mes genoux et je te chuchoterai des paroles rassurantes comme "là… là… là…".

– Je veux ma maman et mon *papa*. »

Avril dit, avec un sourire presque douloureux : « Alors c'est ton ventre qui fait ce bruit et non le climatiseur ?

– Un bruit que je ne peux même pas décrire, comme cette bouilloire sans sifflet que Soi-Même laissait sur le feu quand il… »

Un pomme surgit d'une poche de sa robe. « Il se trouve que j'ai là une granny smith pour relier ton âme à ton corps pendant qu'on attend. »

Hal regarda la grosse pomme verte avec un sourire las. « Moms, c'est ta pomme. C'est tout ce que tu vas manger entre 12 et 23 heures, je le sais. »

Avril se toucha l'estomac. « Je suis repue. Un énorme déjeuner avec des parents il y a trois heures. Depuis, je titube. » Observant la pomme comme

si elle ne savait pas d'où elle venait. « Je vais sans doute la jeter.

– Je sais que non.

– S'il te plaît. » Elle se leva sans paraître bouger un muscle, en tenant la pomme comme un objet déplaisant et sa cigarette de telle manière que, si elle avait été allumée, elle eût brûlé sa robe. « Tu nous rendrais service à tous les deux.

– Tu sais que ça m'horripile. Tu le sais. »

Le terme d'Orin et Hal pour ce genre d'échange est Roulette de Politesse. Cette crainte qui empêche de parler avec franchise à la Moms, de peur de lui faire de la peine. Lui avouer un problème, de n'importe quelle nature, c'est comme l'agresser. Orin et Hal en plaisantaient parfois en jouant au Family Trivia : « Respire donc mon oxygène, il ne me sert à rien. » « Quoi ? Ma jambe ? Prends-la, je t'en prie, elle m'encombre plus qu'autre chose. » « Mais c'est un *magnifique* caca, Mario, le tapis du living-room avait besoin d'une décoration et tu as trouvé la solution. » Quel délicieux frisson que de feindre la gratitude sous le masque d'une fausse complicité. Hal réagissait toujours de la même façon et s'en voulait : affectant d'affecter que son hésitation à lui ravir son dîner en acceptant la pomme était une affectation. Orin croyait que c'était une posture de la Moms, un cinéma un peu facile : elle mettait ses sentiments en bouclier devant elle, tel un terroriste pointant un Glock 9 mm sur la tempe d'un otage en lui serrant le gosier et en vous défiant de tirer.

La Moms tendit le classeur rouge à Hal sans bouger. « Tu as vu le nouveau dossier d'Alice ? » La pomme acidulée, et parfumée par la poche de la robe, suscita un torrent de salive. Le classeur contenait diverses photos instantanées empruntées aux murs de la salle d'attente, des extraits d'articles de presse et les règles élémentaires du code d'Honneur rédigées en gothique cursif de la main de Moore.

Hal indiqua le bureau de C. T. d'un signe de tête :

« C'est toi qui t'occupes de la gamine ?

– Nous avons la chance d'être à court de personnel. Thierry et Donni ont réussi leur tour de qualification à Hartford, donc ils restent là-bas. »

Elle se pencha en avant pour montrer à C. T. qu'elle était là et sourit.

Hal suivit son regard.

« Elle s'appelle Tina quelque chose et elle t'arrive à peu près au genou.

– Echt, répondit la Moms en lisant un papier imprimé.

– Tu l'as déjà prise en grippe ? demanda Hal, la bouche pleine.

– Tina Echt. Pawtucket. Son père est une espèce de boulanger qui fait du pain azyme, sa mère l'attachée de presse de l'équipe de base-ball des Red Sox A.A.A. de là-bas. »

Hal s'essuya le menton, amusé. « On dit triple A, pas A.A.A. »

Avril, toujours penchée en avant pour essayer de capter l'attention du Président, tenait le classeur sur ses seins, comme font les femmes avec les objets plats.

« Troeltsch a enfin une rivale dans la catégorie noms-de-famille-rebutants.

– Mon Dieu qu'elle est petite.

– Elle a l'air d'avoir cinq ans.

– Voyons ça : sept ans, Q.I. élevé, notes médiocres au test de personnalité MMPI, jouait à Providence Racquet and Bath, à East Providence. Trente et unième des 12 ans du classement Est en juin.

– Elle ne doit pas être beaucoup plus grande que son stick quand elle joue. Schtitt va l'avoir sous ses ordres pendant une bonne douzaine d'années.

– D'après Charles, son père essaie de l'inscrire depuis plus de deux ans.

– Il lui a servi son refrain sur les crânes et elle a crié au meurtre. »

Le rire aigu et distinctif d'Avril fut suffisamment alarmant pour que C. T. sache enfin qu'elle était là et s'efforce d'expédier l'affaire et de libérer Hal, peut-être, pour lui permettre d'aller se défoncer en douce.

« Eh bien, tant mieux pour elle », dit Avril.

L’orbite mena Hal autour du bureau de Lateral Alice Moore selon une ellipse approximative. Son pied gauche attaquait le sol tantôt avec le talon, tantôt avec la pointe, pour assouplir la cheville. « Au bout de dix ans ici, elle sera complètement dingue. En commençant si tôt, soit elle sera prête pour le Show à quatorze ans, soit elle aura un air hagard qui te donnera envie d’agiter la main devant ses yeux. »

On entendit s’accélérer le tapotement de la Nunn Bush droite de Tavis, ce qui signifiait que la conclusion était imminente. « Je présume que tu as du mal à te voir comme une grande sportive à ce stade, Tina, déjà que tu as du mal à voir au-dessus du filet, et encore moins comme un objet d’attention, un spectacle… un objet à grande vitesse auquel le public peut s’identifier en oubliant ses propres limites face au potentiel presque *sans* limites que ta jeunesse représente. »

La pomme générait d’énormes quantités de salive. « Il va la mettre sur le circuit avant qu’elle ait ses règles, elle sera une formidable attraction, on s’arrachera les cartouches de cette fillette pas plus haute que sa raquette qui battra des lesbiennes slaves velues mais, à quatorze ans, elle sera cramée, comme un reste de charbon au fond d’un barbecue. » Une vieille blague militaire sur les pommes lui trottait dans la tête. Mange la pomme, encule le trognon. Hal ne savait plus trop ce que ça signifiait.

La Moms claquait des doigts en silence et fronçait les sourcils. « Il y a un mot pour désigner les résidus de charbon après une journée de gril. Ça m’échappe. »

Hal détestait ça. « Scorie, dit-il instantanément. Résidu solide des opérations de traitement des minerais métalliques ou de l’affinage de certains métaux, surnageant généralement dans le métal en fusion. » Il détestait ce claquement de doigts et ce froncement de sourcils aphasique destiné à le tester, il détestait se prêter au jeu avec un tel plaisir. Est-ce que c’est de la crânerie quand on déteste ça ?

« Scorie.

– Mais il n’y a pas de scories dans un gril. Le charbon de bois est fait pour brûler entièrement. Les scories sont toujours métalliques, je crois. Ou volcaniques. Ça vient du latin *scoria*, qui veut dire excrément. »

« Je soupçonne que c’est l’une des raisons pour lesquelles nos joueurs plus âgés me considèrent comme un bonimenteur de foire avec des dollars dans les yeux, mais je ne m’en cache pas : toute nouvelle adjonction à notre famille est une source de revenus pour le tennis professionnel, pour le système nord-américain de recrutement des enfants doués qui veulent embrasser une carrière sportive professionnelle ou universitaire et, partant, pour cette académie qui a des frais énormes et s’efforce d’offrir des coûts de scolarité allégés à des parents comme les tiens. »

« Donc peut-être que tu nous rejoindras pour le dîner. Nous aurons aussi Mlle Echt, si elle est capable de se coucher si tard. »

Le trognon produisit un son de cymbale en sourdine en atterrissant dans la corbeille de Lateral Alice.

« Je ne peux pas sauter les entraînements du matin. Wayne et moi, on doit jouer Slobodan[215] et Hartigan en match-exhibition juste près le déjeuner.

– Est-ce que Barry a prévenu Gerhardt que ta cheville n’allait pas mieux ?

– Sur terre battue, ça ira. Schtitt est au courant.

– Eh bien, bonne chance à vous deux. » Le sac à main d’Avril ressemblait plus à un bagage de cabine qu’à un sac à main. « Je te passe la clé de la cuisine, alors. »

Hal regarde toujours par-dessus l’épaule gauche de la Moms quand il est en orbite. Redoutant une nouvelle Roulette de Politesse, un projet naquit en lui :

« C’est que… j’avais prévu d’aller grignoter en ville avec La Ténèbre quand et si j’arrive enfin à sortir d’ici.

– Ah. »

Puis il craignit que Stice ne lui ait dit quelque chose concernant le dîner quand elle était entrée. « Peut-être avec Pemulis aussi. Enfin, je crois qu'il vient.

– Surtout ne t'amuse pas, en aucune circonstance. »

Maintenant Echt et Tavis étaient debout. Quand ils se serrèrent la main, on eut l'impression, l'espace d'une fraction de seconde, que C. T. se branlait et que la gamine faisait le salut *Sieg Heil*. Hal crut qu'il commençait à perdre la raison. Même la chair de la granny smith sentait l'eau de toilette.

Ce matin, trois mois plus tard, avant d'être de nouveau convoqué, Hal avait trouvé que le cabinet du dentiste chez qui il était avait une étrange odeur capiteuse de propreté, l'équivalent olfactif de la lumière fluorescente. Il avait ressenti le froid de la piqûre dans la gencive, puis une lente glaciation radiale et un gonflement de sa figure qui s'était bientôt confondu dans son esprit avec les nuages figés du ciel bleu after-shave du papier peint. Le Dr Zegarelli avait des yeux secs, vert foncé, qui ressemblaient à des olives plantées au-dessus de son masque bleu menthe quand il se penchait pour opérer et que la lumière zénithale lui faisait une couronne pareille à ces auréoles plaquées sur les illustrations médiévales sans perspective. L'haleine de Zegarelli, même masquée, est tristement célèbre : à ceux que le régime collectif d'E.T.A. a sommés pour la première fois de s'asseoir dans le fauteuil de Zegarelli, il est conseillé d'inhaler et d'exhaler en même temps que lui afin de ne pas doubler la souffrance qui les a amenés là, comme Hal aujourd'hui.

Charles Tavis n'est pas un bouffon. S'il règne toujours un silence lourd dans cette salle d'attente bleue, c'est parce qu'il y a historiquement au moins deux Charles Tavis, et les trois aînés le savent bien. Le personnage en coupe transversale, ouvert et chaleureux, qui agite les bras au loin, dans une perspective incertaine, l'homme de la Préoccupation Totale qui se tord les mains est en réalité la version Tavis du compromis social, sa manière

d’arrondir les angles. Mais demandez à Michael Pemulis, dont les tennis ont foulé la moquette de Tavis si souvent qu’elles ont laissé des empreintes indélébiles sur l’Antron à carreaux : quand Tavis baisse le masque, quand l’intégrité, le bon fonctionnement de l’Académie ou son rôle incontesté de capitaine à la barre du navire sont menacés, l’oncle à géométrie variable de Hal est un autre homme, qu’il faut prendre avec des pincettes. Un bureaucrate acculé est un rat acculé, la comparaison n’est pas nécessairement péjorative. Lorsque Tavis devient soudain très silencieux et très calme, c’est le moment de se méfier. Car alors il grandit, question perspective. Assis derrière son immense bureau, il semble se jeter sur vous, ses murmures sont des IRM. Il plane au-dessus de vous. À la moindre couillonnade administrative, les gosses qui ressortent de son bureau par ses portes mandibulaires se frottent les yeux, non parce qu’ils pleurent mais parce que le brusque changement de perspective les a hébétés. À la moindre couillonnade.

Il faut également se méfier quand il sonne Lateral Alice Moore pour qu’elle vous fasse entrer, au lieu d’ouvrir lui-même les portes de l’intérieur, et quand Lateral Alice vous accompagne comme un représentant de commerce venu vendre des chapeaux, sans vous regarder, comme honteuse. Une grande famille.

Le contrôle de décence dégénère : les filles, tout excitées, en sont maintenant à échanger des impressions sur les ressemblances entre certains membres de leurs familles biologiques respectives et certaines espèces animales. Avril, hors champ, muette, les laisse ventiler leur stress. Hal ne cesse de palper sa mâchoire pour s’assurer qu’il ne bave pas. Pemulis, en T-shirt à caractères cyrilliques, retire sa casquette, regarde alentour, fait mine de resserrer pensivement sa cravate et donne un dernier coup d’œil à son listing, tandis qu’Axford doit s’y reprendre à trois fois pour ouvrir la porte extérieure. Ann Kittenplan, quant à elle, affiche un calme régalien et les précède à travers la porte intérieure d’une démarche altière.

Et il y a aussi quelque chose de sinistre dans le fait qu'elle ait été présente pendant tout ce temps, cette dame Clenette qui vient du bas de la colline, une de ces intérimaires engagées pour neuf mois, aux jolis yeux et à la peau noire presque bleutée, avec des cheveux soigneusement défrisés, puis relevés et épinglés sur le haut du crâne, et un bleu de travail zippé de technicienne de surface, vidant les corbeilles personnelles en cuivre de Tavis dans son chariot en toile grise. Cette façon qu'elle a d'éviter le regard de Hal en attendant, à côté de la porte, avec son chariot, que Lateral Alice Moore les introduise en crabe dans le bureau. Son chariot, tout comme celui du pauvre maître de jeu Otis Lord, a une roue folle qui crisse sur la moquette quand elle le manœuvre autour de Moore dans le minivestibule. Ni Schtitt ni deLint ne sont là mais, entendant siffler la respiration de Pemulis, Hal devine que le Dr Dolores Rusk est présente avant même d'avoir détourné les yeux de C. T., qui vu d'aussi près palpite dans son fauteuil pivotant en jonc de mer, occupé presque avec décontraction à tordre un trombone pour lui donner une forme de cœur ou de cercle mal foutu : la fenêtre projette l'ombre de Tavis jusqu'au-delà du StairBlaster sur l'ottomane en tissu rouge et gris, dans laquelle est effectivement assise Rusk, le visage complètement inexpressif et le collant filé ; à côté d'elle se trouve ce pauvre bougre d'Otis P. Lord, avec le moniteur Hitachi toujours sur la tête comme le heaume d'un grotesque chevalier high-tech, affalé, les tennis tournées l'une vers l'autre sur l'épaisse moquette noir et bleu, les mains sur les genoux, évitant de lorgner vers Pemulis à travers les deux trous percés pour les yeux dans la base en plastique noir de l'écran brisé dont quelques éclats pointent contre son maigre cou et sa gorge – parfois dangereusement près –, ce qui l'oblige à se tenir raide malgré sa respiration saccadée, assisté de l'infirmière de jour d'E.T.A., debout derrière lui, penchée pour maintenir le moniteur en place et offrant, par cette inclinaison, une vue plongeante dans son décolleté que Hal préférerait ne pas avoir remarqué. Les yeux de Lord se tournent vers Hal, clignent

tristement, ses reniflements humides produisent un son caverneux ; et Pemulis achève à peine d'aligner ses pas sur leurs empreintes habituelles dans la moquette du bureau quand C. T., semblant se dresser sur son siège sans se lever, demande tranquillement au dernier occupant de la pièce – le jeune urologue propret, au nez en trompette, en blazer A.T.O.N.A.N., dépêché auprès d'E.T.A., que Hal et Axford n'avaient pas vu en entrant parce qu'il est assis dans l'ombre de la porte intérieure ouverte, dans l'angle sud-est, un personnage théâtral, accusateur, grimaçant, dont l'entrée en scène est annoncée par la voix de Charles Tavis qui lui demande de bien vouloir fermer les deux portes.

I. Dans le métro, notamment celui de New York, on appelle « troisième rail » le conduit qui alimente le train en électricité.

OceanofPDF.com

AVANT L’AUBE, 1ER MAI
A.S.V.A.I.D.
SUR UNE CORNICHE
AU NORD-OUEST
DE TUCSON, ARIZONA
E.U., ENCORE

« Vous ne pouvez pas dire que c’est un problème uniquement états-unien, répéta Steeply. Quand j’étais à l’école, le multiculturalisme était inévitable. On nous a appris que les Japonais et les Indonésiens, par exemple, avaient une figure mythologique. J’ai oublié son nom. Un mythe asiatique. Une femme couverte de longs poils blonds. Entièrement. Du duvet blond sur tout le corps.

– Un type de représentation qui dénote un manque. Une privation ressentie. Les Asiatiques ne sont pas velus.

– Ces mythes asiatiques multiculturels intègrent toujours de jeunes hommes, asiatiques, près d’un point d’eau, qui peignent ses poils corporels et chantent. Et ils lui font l’amour. Elle si exotique, si intrigante, si

séduisante qu’on ne peut lui résister. Même les jeunes Asiatiques qui connaissent le mythe ne peuvent lui résister, d’après le mythe.

– Et ils se retrouvent paralysés par cet acte intime », dit Marathe. Quand il rêvait de son père maintenant, il se voyait patinant avec lui, le jeune Marathe et Mr Marathe, sur la patinoire en plein air de Saint-Rémi d’Amherst. L’haleine de Mr Marathe était visible et son pacemaker formait une bosse sous son cardigan du Brunswick.

« Ça les tue carrément, le plus souvent. Le plaisir est trop intense. Aucun mortel ne peut le supporter. Ils se retrouvent morts. M-O-R-T-S. »

Marathe renifla.

« L’analogie, c’est que, même ceux qui savent que le plaisir les tuera y vont quand même. »

Marathe toussa.

Certains des insectes volants avaient plusieurs paires d’ailes et ils étaient bioluminescents. Ils semblaient avoir un but précis, une destination urgente quand ils déviaient de leur trajectoire au-dessus de la corniche. Leur stridulation évoquait pour Marathe le bruit d’une carte insérée entre les rayons de la bicyclette d’un gosse ingambe. Les deux hommes gardèrent le silence. C’était l’heure des aurores trompeuses. Vénus s’était éloignée vers l’est. La plus douce des lumières éclairait le désert et l’étrange panorama fauve autour d’eux : quelque chose brûlait juste en dessous du cercle de la nuit. La couverture sur ses genoux était saupoudrée de chatons et de petites graines épineuses. Une vie cachée froufroutait dans le désert états-unien. Dans le ciel d’Amérique, les étoiles vibraient comme des flammèches étouffées au-dessus d’une lueur à basse résolution. Mais ce n’était pas la roseur de l’aurore véritable.

Le Bureau des Services sans Spécificité états-uniens et les Assassins en Fauteuil Roulant attachaient beaucoup d’importance à ces entretiens entre Marathe et Steeply. Les résultats étaient maigres. C’était leur sixième ou septième. Entretien. Steeply s’était porté volontaire pour être le contact de

Marathe après sa trahison, malgré la barrière de la langue[216]. Les A.F.R. pensaient que Marathe était un agent triple qui feignait de trahir sa nation pour sa femme et mémorisait dans les moindres détails ses entretiens avec le B.S.S. Les supérieurs de Steeply au B.S.S. ignoraient, d'après Steeply lui-même, que Fortier savait que Steeply savait qu'il (Fortier) savait que Marathe était ici. Steeply dissimulait ce fait à sa hiérarchie. Ce genre de cachotterie était un petit plaisir typiquement états-unien, dans l'esprit de Marathe. À moins que Steeply ne le roule dans la farine. Marathe n'avait pas de certitude à ce sujet. Mr Fortier ne se doutait pas que Marathe avait décidé, dans son for intérieur, de chérir davantage son épouse sans crâne et cardiaque, Gertrude Marathe, que la cause séparatiste anti-O.N.A.N. du Québec, ce qui faisait que Marathe ne valait pas mieux que Mr Rodney « the God » Tine. Si Fortier l'avait su, il eût enfoncé un crampon ferroviaire dans l'œil droit sans os de Gertrude, c'est humain, et tué Marathe par la même occasion.

Le vrai Marathe désigna l'horizon lumineux mais non rose à l'est.

« Une fausse aurore, dit-il.

– Non, mais votre mythe francophone de l'Odalisque de Theresa.

– L'Odalisque de sainte Thérèse. »

Marathe cédait rarement à la tentation de corriger Steeply, car il soupçonnait ses fautes de prononciation, et même de syntaxe, d'être intentionnelles, destinées à lui faire perdre contenance.

« Dans ce mythe multiculturel, reprit Steeply, l'Odalisque est si belle que les mortels québécois ne peuvent soutenir sa vue. Quiconque la regarde est changé en diamant ou autre pierre précieuse.

– En opale, dans la plupart des versions.

– Une Méduse à l'envers, en somme. »

Les deux hommes, très versés dans la chose, rirent de bon cœur[217].

Marathe : « Les Grecs ne craignaient pas la beauté. Ils craignaient la laideur. Donc je pense que la beauté et le plaisir n'étaient pas des tentations

fatales pour le type grec.

– Ou un mélange de Méduse et de Circé, votre Odalisque. »

Steeply fumait la dernière ou l'une des dernières cigarettes contenues dans son sac à main – son habitude de jeter les mégots par-dessus la corniche empêchait Marathe de les compter. Marathe savait que Steeply savait que les filtres ne sont pas biodégradables. Au stade où ils en étaient, chacun savait à peu près tout de l'autre.

Un oiseau invisible gazouilla.

« La figure mythologique grecque pouvait aussi être fécondée par la pluie et violée par un oiseau.

– Nous avons beaucoup progressé, dit ironiquement Steeply.

– Cette ironie et ce mépris de soi. Ça aussi, c'est typique des États-Unis.

– Tandis que vous autres, vous n'êtes que des hommes d'action qui vont droit au but », répondit Steeply, mais était-ce ironique ? Peut-être pas, se dit Marathe.

Le sol du désert s'éclairait imperceptiblement et prenait une couleur de peau de bête. La teinte reptilienne du cactus saguaro. On discernait à présent des formes potentiellement jeunes dans des sacs de couchage semblables à des cercueils autour des restes du feu de camp. L'air sentait le bois vert. Une odeur fade de poussière. Les bulldozers des chantiers au loin étaient jaune pisseux et semblaient figés en pleine action. Il faisait encore frisquet. Les dents de Marathe étaient voilées d'une pellicule cendrée, surtout les incisives. On ne voyait aucun halo solaire, aucune ombre sur le schiste derrière Marathe.

Au repos, le rythme cardiaque de Rémy Marathe était très lent : en l'absence de jambes, la demande de sang est moindre. Il ressentait rarement des douleurs fantômes, et seulement dans le moignon gauche. Tous les A.F.R. avaient des bras énormes, particulièrement dans la région de l'humérus. Marathe était gaucher. Steeply fumait de la main gauche et se servait de son bras droit pour soutenir son coude gauche. Mais Marathe

savait fort bien qu'il était droitier. Les minuscules kystes roses de son électrolyse ressortaient sur la pâleur du visage de Steeply, qui était à la fois boursouflé et tiré.

Le ciel sans nuages au-dessus du massif des monts Rincon était rosâtre comme une brûlure en voie de guérison. La lumière imperceptible du panorama avait une immobilité quasi photographique. Marathe avait depuis longtemps rangé sa montre dans la poche de son blouson pour ne plus la consulter. Steeply aimait croire que son interface dictait sa propre durée ; Marathe lui laissait ses illusions.

Marathe se rendit compte que ses reniflements forcés avaient pour fonction inconsciente de prévenir Steeply qu'il allait prendre la parole. « Vous pouvez vous asseoir si vous êtes fatigué. Ces lanières de chaussure… », dit-il avec un geste vague.

Steeply baissa les yeux et tapota le roc avec la pointe de son escarpin. « Il peut y avoir des choses…

– Je dois partir sans tarder. » La texture bosselée de la crosse du Sterling s'était imprimée dans la paume de Marathe. « C'était bon de prendre l'air de la nuit. Mais il faut que j'y aille maintenant.

– Qui grouillent. C'est à cause de la jupe, je suppose, on hésite à s'asseoir n'importe où. Il peut y avoir des choses… qui grouillent. » Il jeta un œil à Marathe. Il semblait triste. « Je n'y avais jamais prêté attention. »

OceanofPDF.com

04 H 50, 11 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND BUREAU D'ACCUEIL, ENNET HOUSE, ENFIELD, MASSACHUSETTS

« Je ne savais pas si je devais chier ou crier hourrah quand ça s'est fini. Et la *tête* qu'il faisait !

– Pour moi une des fois c'était dans un bar de Lowell, j'étais avec des mecs avec qui je zone et y avait d'autres mecs aussi, des têtes de con de Lowell, des jeunes picoleurs genre futurs ouvriers alcoolos qui s'arrêtent pour vider un ou deux godets après le boulot et qui restent jusqu'à la fermeture. Ils s'envoyaient des whiskies avec de la bière, ils jouaient aux fléchettes, tout ça, quoi. Mais y a un mec de la bande qui commence à faire

du gringue à la nana d’un autre, le type tout ce qu’il y a de plus ordinaire qui est là avec sa copine, et ce mec commence à dire des trucs à la fille, il essaie de la lever, alors son copain il en a marre, normal, ça se comprend, ils s’engueulent un peu, ça se gâte, et nous on était du côté du premier mec, celui qui draguait, vu qu’on était en bande, c’était notre pote, alors on va bousculer l’autre, le légitime, enfin tu vois le truc, on lui dit de foutre la paix à notre pote, on le baffe un peu, deux ou trois mandales, rien de grave, pas de sang, disons qu’on le vire à coups de tatanes, quoi, et on se met à boire des godets avec la nana et notre pote qui la draguait il la persuade de jouer au strip-fléchettes, tu vois, quand tu marques des points tu fais enlever une fringue à l’autre, ce qui plaît pas tellement au patron mais on est tous ses clients, comme une grande famille. On est tous fin pétés et on joue au strip-fléchettes.

– Je vois le tableau. Vraiment charmant.

– Sauf que j’ai appris plus tard, avec l’expérience, qu’il faut jamais emm… ennuyer un mec avec sa régulière dans un bar de quartier, faut pas l’humilier devant sa nana et rester là quand il se casse parce que ces mecs-là, ils reviennent toujours.

– Tu as appris à décamper.

– Parce que ce mec, une demi-heure après, mettons, il est revenu enfouraillé. Enfouraillé, ça veut dire avec un article, tu vois.

– Un article ?

– Un flingue. Oh, pas un gros, un .25, ce genre de calibre, je crois, mais il se pointe pile devant la cible et la nana qui est déjà en petite tenue, et sans rien dire il dézingue notre pote, celui qui a dragué sa nana et qui l’a ridiculisé, il lui met une balle dans la tête, direct, là, près de la nuque.

– Complètement cinglé, le gars.

– Ben, faut dire, Joelle, il s’était fait ridiculiser devant sa copine et on était restés, alors il est revenu et il a dessoudé l’autre direct, dans la nuque.

– Et il l’a tué.

– Pas mort tout de suite. Le côté négatif pour moi c'est comment on a réagi. On est tous là avec le pote qui s'est fait dégommer. On est ronds déboulonnés à ce moment-là. Je me rappelle, c'est presque irréel. Le patron appelle les flics, le mec lâche son article, le patron l'alpague, le couvre avec le flingue du bar, appelle les flics et planque le mec derrière le comptoir, surtout pour nous empêcher de lui régler son compte, par mesure de rétorsion, comme on dit. On est tous bourrés à mort, hein. La nana, elle avait du sang partout sur le côté de sa combinaison. Et y a notre pote qui est troué, le mec lui a mis la balle juste sur le côté de la tête, en bas, là, y a du sang partout. On imagine toujours qu'un saignement, c'est continu. Mais non, quand ça saigne à bloc, ça pisse avec le pouls, au cas où tu saurais pas. Ça pisse, ça s'arrête, ça pisse, ça s'arrête.

– Épargne-moi les détails.

– Ben, je te connais pas, Joelle, tu comprends ? Je sais pas ce que t'as vu et ce que tu sais ou pas.

– J'ai vu un homme se trancher la main avec une tronçonneuse en débroussaillant, dans le Cumberland, pendant que je pêchais avec mon Papa. Il se vidait de son sang. Mon Papa lui a fait un garrot avec sa ceinture. Et, avant le garrot, il saignait comme tu dis, au rythme du pouls. Mon Papa l'a emmené à l'hôpital en voiture, il lui a sauvé la vie. Il s'y connaissait. Il pouvait sauver des vies comme ça.

– Je te dis, ce qui m'énerve encore, c'est qu'on était tellement bourrés qu'on prenait même pas ça au sérieux, parce que tout est comme dans un film quand je suis bourré. Je regrette qu'on n'ait pas pensé à l'emmener à l'hosto tout de suite. On aurait dû. Il avait pas bonne mine mais il était pas encore mort. On l'a même pas allongé par terre, au contraire, un des mecs s'est mis à le faire marcher en rond. On l'a tous fait marcher en rond comme pour une overdose, on pensait que ça le ferait tenir jusqu'à l'arrivée du panier à salade. Mais à la fin, on le traînait, en fait, je crois qu'il était mort. Tout le monde plein de sang. Le flingue, c'était rien qu'un vieux .25.

Les gens nous gueulaient de le conduire à l'hosto, mais nous on s'était mis en tête de le faire marcher, de continuer à le faire marcher en rond pendant que la nana braillait en essayant de renfiler ses bas, et nous on gueulait au mec qui l'avait plombé qu'on allait lui défoncer la tronche et tout, puis le patron a appelé une ambulance et quand elle est arrivée il était plus mort qu'un bout de bois.

– C'est affreux, Gately.

– Pourquoi tu t'es levée au fait, vu que t'as pas de boulot ?

– …

– …

– J'aime voir la neige de bon matin. C'est la meilleure fenêtre. Mais tu as retenu la leçon.

– Il s'appelait Chuck ou Chick. Celui qui s'est fait tuer.

– Tu as entendu ce McDade au dîner ? Tu sais que certaines personnes ont une jambe plus courte que l'autre ?

– J'écoute pas ces conneries.

– J'étais à l'autre bout de la table. Il nous disait, à Ken et à moi, qu'il avait eu une avocate, à la prison pour mineurs de Jamaica Plain, qui avait chaque jambe plus courte que l'autre.

– …

– …

– Euh, je te suis pas, Joelle.

– Chacune de ses jambes était plus courte que l'autre.

– Comment une jambe peut être plus courte que l'autre si l'autre est déjà la plus courte ?

– Il nous faisait marcher. Il disait que c'était comme les AA, que ça défiait l'entendement, qu'il fallait le croire sur parole. Ce sale type de Randy, le gars avec la perruque blanche, soutenait McDade d'un air très sérieux. McDade disait qu'elle marchait comme un métronome. Il se moquait de nous, mais je trouvais ça drôle.

– Si on parle de ce qui défie l’entendement, alors parle-moi donc de ce voile que tu portes, Joelle.

– Elle penchait d’un côté. Puis elle penchait de l’autre.

– Sincèrement. Interfaçons sincèrement puisque tu es là. Pourquoi ce voile ?

– Un truc de mariée.

– …

– Aspirante musulmane.

– Je veux pas te forcer. Si tu veux pas en parler, dis-le-moi et c’est tout.

– J’appartiens aussi à une autre confrérie, depuis bientôt quatre ans.

– L’A.H.I.D.

– L’Association des Hideusement et Improbablement Difformes. Le voile est une sorte de caparaçon confraternel.

– Cape à quoi ?

– Nous en portons tous un. Tous ceux qui ont une certaine ancienneté.

– Mais, si je peux me permettre, pourquoi t’es ? De l’A.H.I.D. ? En quoi t’es difforme ? Ça se voit pas du tout, je vais te dire. Qu’est-ce que t’as, il te manque quelque chose ?

– Il y a une brève cérémonie. C’est un peu comme un renoncement dans une réunion Mieux Vaut Tard que Jamais. Le nouveau A.H.I.D. se tient debout, reçoit le voile, le met, déclare que le voile qu’on lui a remis est un Type et un Symbole, qu’il s’engage librement à le porter constamment, jour après jour, à la lumière et dans l’obscurité, en privé et en public, devant des inconnus comme devant des amis proches, même des parents. Qu’aucun œil mortel ne le verra sans voile. Qu’il affirme ouvertement, par ce geste, vouloir se soustraire à la vue de tous. Fin de citation.

– …

– J’ai aussi une carte de membre où est écrit tout ce que tu veux savoir, et même plus.

– Sauf que j’ai demandé à Pat et Tommy S. et le truc que je pige pas c’est pourquoi se mettre dans une confrérie rien que pour se cacher. Je comprends que quelqu’un qui est… hideux, comme tu dis… et qui se cache toute sa vie dans le noir ait envie d’Entrer et de se mettre dans une confrérie où tous les gens sont pareils et peuvent s’Identifier parce qu’ils passent leur temps à se cacher aussi, alors il rejoint la confrérie pour pouvoir sortir du noir et être soutenu et se montrer enfin comme il est, sans yeux ou avec trois nich… trois bras ou n’importe et être accepté par des gens qui savent ce que c’est, comme les AA, ils te disent qu’ils t’aiment pour que tu puisses t’aimer toi-même et t’accepter, et après tu t’occupes plus de ce que les gens voient ou pensent, tu peux sortir de la cage et arrêter de te cacher.

– C’est ça, les AA ?

– Ben ouais, un peu, il me semble.

– Vois-tu, m’sieur Gately, ce dont les gens ne se rendent pas compte, c’est que, chez les hideusement et improbablement difformes, le besoin de se cacher s’accompagne d’une immense honte de devoir le faire. Tu participes à une dégustation de vin, disons, tu es hideux, tu attires tous les regards mais les gens essaient de faire comme si de rien n’était parce qu’ils ont honte d’avoir envie de te regarder, et toi tu veux absolument te dissimuler à ces regards biaisés, effacer ta différence, ramper sous la nappe ou enfouir ton visage dans ton bras, tu pries pour qu’il y ait une panne de courant et que l’obscurité égalisatrice te libère, pour que tu ne sois plus qu’une voix parmi d’autres, égale, sans différence, cachée.

– Comme les gens qui détestent voir leur tête dans les vidéophones ?

– Mais, Don, tu es quand même un être humain, tu veux vivre, avoir des relations, être en société, tu sais intellectuellement que tu le mérites autant que les autres malgré ton apparence, que le fait de te dissimuler aux regards est une manière de te culpabiliser sans raison et t’empêche d’avoir le genre de vie auquel tu as droit au même titre que n’importe quelle autre fille, tu sais que tu n’es pas responsable de ton physique mais que tu es censée l’être

de ta *gestion* de ce physique. Tu es censée avoir assez de force pour exercer un certain contrôle sur ton désir de te cacher mais, comme tu en es incapable, tu te contentes *d'avoir l'air* de te contrôler.

– Ta voix change quand tu parles de ça.

– Alors ce que tu caches, en fait, c'est ton profond désir de te cacher et tu fais ça parce que tu veux *avoir l'air* de te moquer de ton apparence aux yeux des autres. Tu introduis ta face hideuse dans le hachoir à viande visuel qu'est la foule des goûteurs de vin, tu souris jusqu'aux oreilles, tu tends la main, tu es supersociable, avenante, tu fais comme si tu ne remarquais pas les mimiques des gens qui s'efforcent de ne pas grimacer, de ne pas écarquiller les yeux, de ne pas trahir l'effet que produit sur eux ton physique hideusement et improbablement difforme. Tu feins d'assumer ta difformité. Tu dissimules ton désir de te cacher sous le masque de l'acceptation.

– Tu emploies trop de mots.

– En moins de mots, tu caches que tu te caches. Et tu le fais par honte, Don : tu as honte de vouloir te cacher. Tu as honte de désirer désespérément l'ombre. La Première Étape de l'A.H.I.D. consiste à reconnaître ton impuissance à surmonter ce désir. L'A.H.I.D. permet à ses membres d'avouer leur désir essentiel de dissimulation. En moins de mots, nous adoptons le voile. Nous adoptons le voile et nous le portons fièrement, tête haute, nous allons où nous voulons, sans détour, voilés et cachés, mais franchement, en assumant le fait que le regard des autres nous affecte profondément, le fait que nous avons besoin d'un bouclier. L'A.H.I.D. nous soutient dans notre décision de nous cacher ouvertement.

– Tu répètes la même chose avec des formules différentes. On dirait que tu ne veux pas que je comprenne.

– C'est que j'ai une vie toute neuve, je viens juste de la déballer, et il va me falloir un peu de temps pour m'adapter, vous le dites tous.

– Donc, dans l'Association, ils t'apprennent à accepter ta non-acceptation, c'est ça ?

– Tu as très bien compris. Tu n’avais pas besoin de moins de mots. Si je peux me permettre d’être franche, j’ai l’impression que tu penses ne pas être intelligent et tu ne l’es pas.

– Pas intelligent ?

– Je me suis mal exprimée. Tu n’es pas *pas* intelligent. Tu as tort de croire que tu n’as rien dans le ciboulot.

– C’est une question d’estime de soi, alors. Au bout de trois jours ici, c’est ce que tu as détecté en moi. Je me mésestime en pensant que je suis pas assez intelligent pour certaines personnes.

– Ce qui illustre bien, dirait l’Association, la conception de l’A.H.I.D. par rapport à celle des AA. L’A.H.I.D. dirait que ce n’est pas grave si tu te sens inadapté et honteux de n’être pas aussi intelligent que les autres, mais que ça devient un cercle vicieux et annulaire si tu commences à avoir *honte* d’être honteux, si tu essaies de cacher le fait que tu te sens mentalement inadapté en blaguant sur ta propre lenteur d’esprit et en faisant comme si ça t’était complètement égal, comme si la perception que les autres ont de tes facultés intellectuelles t’était parfaitement indifférente.

– J’ai du mal à suivre, ça me file la migraine.

– Normal, tu es resté debout toute la nuit.

– Et maintenant faut que j’aille faire mon autre boulot de merde.

– Tu es bien plus intelligent que tu ne le crois, Don G., mais j’ai l’impression que tu t’emmures dans la certitude d’être bête et que, quoi qu’on dise, rien ne pourra franchir tes barricades.

– N’empêche que si tu penses que je pense être idiot, c’est parce que c’est évident pour tout le monde que je le suis.

– Je ne veux pas te bousculer. Si ça te gêne d’en parler avec quelqu’un que tu connais à peine, dis-le-moi simplement.

– Maintenant tu te moques de ce que j’ai dit tout à l’heure.

– …

– Je me suis fait virer de l’équipe de foot de mon lycée parce que j’étais nul en anglais.

– Tu as joué au football américain ?

– J’étais bon, jusqu’à ce qu’ils me virent. Ils m’ont donné un tuteur mais je ratais quand même les exams.

– J’ai été majorette pendant les mi-temps. Je suis allée dans un camp de vacances spécial pendant six étés de suite.

– …

– Il y a de nombreuses formes de haine de soi pour lesquelles il n’existe pas de voile. L’A.H.I.D. nous a appris à nous réjouir qu’il en existe au moins un pour la forme qui nous concerne.

– Donc le voile est une manière de ne pas la cacher.

– De la cacher ouvertement, plutôt.

– …

– Je m’aperçois que c’est très différent de la désintoxication, des programmes AA et NA.

– Je peux te demander en quoi tu es difforme ?

– Le mieux, c’est quand le soleil se lève sur la neige et que tout devient blanc.

– …

– J’ai presque oublié pourquoi je suis venue te trouver. C’est à cause de cette fille, Kate, qui dit que Ken E. s’est pratiquement fait tuer par un sale type, hier soir, à la réunion NA de Waltham. Ils voudraient que quelqu’un dise à Johnette de ne plus les forcer à y aller s’ils ne veulent pas.

– …

– …

– Primo, ils n’ont qu’à aller s’expliquer eux-mêmes avec Johnette, je ne tiens pas à m’en mêler et toi encore moins, tu n’es pas là pour secourir les autres. Deuzio, tu as encore changé de ton et, quand tu parlais du voile, tu n’avais pas l’air d’être toi. Troisio, j’ai très bien remarqué comment tu

détournes la conversation quand je te demande si je peux te demander quelle difformité tu caches sans cacher que tu la caches sous ce truc. En tant que membre du Personnel j'aimerais que, si tu ne veux pas en parler, tu me le dises franchement au lieu de tourner autour du pot pour essayer de me faire oublier que je t'ai posé la question.

– En tant que membre de l'A.H.I.D., j'aimerais te dire que tu es empêtré dans la honte de la honte et que ce cercle de la honte t'empêche d'être vraiment *présent* dans ton rôle de membre du Personnel, Don. Tu es plus gêné par la crainte que je te traite comme un être inintelligent en détournant la conversation que par l'incapacité d'une résidente à parler franchement et à exercer ouvertement son droit de refuser de répondre à une question incroyablement intime et sans rapport avec la drogue.

– Et voilà, elle se remet à parler comme une putain de prof d'anglais. Mais passons. C'est pas le sujet. Tu essaies encore de détourner la conversation vers moi et ma honte au lieu de répondre Oui ou Non à ma question : Veux-tu me dire ce qui te manque derrière ce voile ?

– Oh, tu es fort pour te cacher, Mr G., très fort. Dès l'instant où on aborde certaines inadéquations dont tu as honte, tu te planques derrière ton masque protecteur de membre du Personnel et tu commences à sonder des domaines où tu sais très bien que je ne peux pas m'aventurer à découvert, puisque je t'ai tout dit sur la philosophie de l'A.H.I.D., de sorte que ton propre sentiment d'inadéquation reste enfoui ou en arrière-plan pour mettre en lumière ma propre incapacité à être ouverte et franche. La meilleure défense c'est l'attaque, n'est-ce pas, monsieur le Footballeur ?

– Bon, aspirine, vite, trop de mots. Tu as gagné. Va regarder la neige tomber ailleurs.

– Le fait est, monsieur le membre du Personnel, que je me suis déjà complètement ouverte sur ma honte et mon incapacité à être ouverte et franche sur ce sujet. Tu exposes à la lumière quelque chose que j'ai déjà

exhibé. C’est ta propre honte d’avoir honte de passer pour inintelligent qui est enfouie sous le cheval mort de ma difformité que tu essaies de fouetter.

– N’empêche que t’as toujours pas répondu clairement par Oui ou par Non à la question Puis-je te demander ce qu’il y a là-derrière, est-ce que tu louches, est-ce que tu as de la barbe ou une peau vraiment moche même si, partout où elle est pas cachée, ta peau a l’air…

– A l’air quoi ? Ma peau non cachée est comment ?

– Tu vois, tu biaises de nouveau au lieu de me répondre simplement Non tu ne peux pas me le demander. Dis simplement Non. Essaie. Pas de problème. Tu risques rien. Sois directe.

– Très bien. Tu allais dire que ma peau visible est absolument parfaite.

– Bon Dieu, qu’est-ce que je fous là ? T’as qu’à interfacer avec toi-même si tu penses connaître tous mes problèmes, toutes mes hontes et savoir d’avance tout ce que je vais dire. Pourquoi tu dis pas Non ? Pourquoi tu es venue ici ? Est-ce que c’est moi qui ai voulu te parler ? J’étais tranquillement assis là, essayant de rester réveillé pour rédiger mon rapport dans le Registre et me préparant à aller nettoyer de la merde avec un obsédé des godasses quand tu as débarqué pour me parler.

– Don, je suis parfaite. Je suis si belle que j’affole quiconque est doté d’un système nerveux. Ceux qui m’ont vue une fois ne peuvent plus penser à autre chose, ne veulent plus regarder autre chose, oublient leurs responsabilités quotidiennes et s’imaginent que, s’ils peuvent m’avoir à leurs côtés éternellement, tout ira bien. Tout. Comme si j’étais la solution à leur profond désir aliénant d’être joue contre joue avec la perfection.

– Ça y est, encore du sarcasme.

– Je suis si belle que c’en est une difformité.

– Et voilà, maintenant elle me traite irrespectueusement comme un idiot pour contourner sa peur de dire franchement le Non qu’elle veut pas prononcer.

– Je suis déformée par la beauté.

– Tu veux voir ma tête professionnelle de membre du Personnel, eh bien la voilà, ma tête professionnelle. J’acquiesce et je souris, je te traite comme quelqu’un qu’il faut câliner avec des hochements de tête et des sourires et, derrière cette façade, je fais tourner mon doigt autour de ma tempe genre Elle est cinglée, elle a une araignée au plafond.

– Crois ce que tu veux. Je ne peux pas t’empêcher de croire ce que tu veux.

– Regarde la tête de l’Employé qui écrit dans le Registre : “Six aspirines extrafortes pour l’Employé après sarcasmes, refus de surmonter sa peur et attitude sarcastique de la nouvelle venue qui pense tout savoir des problèmes des autres.”

– Tu jouais à quel poste ?

– “… Employé se demandant pourquoi elle est ici en traitement si elle sait déjà tout.” »

OceanofPDF.com

❍

Le bruit court dans Ennet House que Randy Lenz a trouvé un obscur moyen personnel de lutter contre le problème bien connu de Rage et d'Impuissance qui assiège le toxicomane dans les premiers mois d'abstinence.

Les réunions nocturnes des AA et NA se terminent à 21 h 30 ou 22 h 00, le couvre-feu est à 23 h 30 ; ceux qui ont une voiture ramènent les autres à Ennet ou en emmènent certains ingurgiter des doses massives de glace et de café.

Lenz est l'un de ceux qui ont une voiture, une vieille Duster sérieusement retapée, blanche avec des éclats de rouille semblables à des trous de calibre .12 sur les garde-boue, des pneus arrière extralarges et un moteur si poussif à force d'avoir roulé à fond de train qu'on se demande comment Lenz peut encore avoir son permis.

Lenz ne pose jamais un mocassin au-dehors d'Ennet House avant le crépuscule, jamais sans ses moumoute et moustache blanches ni sans son manteau flottant à col montant, et seulement pour se rendre aux réunions nocturnes obligatoires ; et jamais dans sa propre voiture. Il trouve toujours le moyen de se caser dans le véhicule plein à craquer de quelqu'un d'autre. Il s'assoit systématiquement sur le siège le plus septentrional, pour une raison qui le regarde, et détermine au préalable la direction dominante du trajet à l'aide d'une boussole et d'une serviette en papier afin d'être sûr d'avoir la place la plus au nord. Gately et Johnette Folz doivent expliquer

chaque soir aux autres résidents que Lenz leur apprend la patience et la tolérance, qui sont précieuses.

Mais, à la fin de la réunion, il ne se fait jamais reconduire par personne. Il rentre à pied à Ennet. Il dit qu'il a besoin d'un bol d'air après être resté enfermé toute la journée dans la Maison bondée en évitant les portes et les fenêtres pour se cacher des deux côtés du Système judiciaire.

Puis, un mercredi, au sortir de la réunion des Jeunes AA de Brookline à Beacon près de Chesnut Hill, il met deux heures pour rentrer et n'arrive qu'à 23 h 29, alors qu'il faut normalement une demi-heure de marche et que même Burt Smith a couvert la distance en moins d'une heure en septembre. Il débarque donc juste pour le couvre-feu et, sans un mot, file directement dans la chambre qu'il partage avec Glynn et Day ; il est en sueur, les basques de son manteau Polo Ralph Lauren claquent, sa perruque poudrée perd sa poudre et ses chaussures vernies font un raffut du diable sur les marches sans tapis. Gately n'a pas eu le temps de monter lui demander des comptes parce qu'il était aux prises avec Bruce Green et Amy J. qui avaient, l'un et l'autre, dépassé le couvre-feu.

Lenz emporte parfois un livre dans ses virées en solo, presque quotidiennes, dans la nuit urbaine.

Les résidents coutumiers des sorties solitaires sont signalés comme éléments à risque de rechute pendant le débriefing du jeudi dans le bureau de Pat. On a fait analyser l'urine de Lenz cinq fois et, les trois fois où le labo n'a pas foiré les tests EMIT, les résultats ont été négatifs. Gately a décidé de laisser Lenz tranquille. Pour certains nouveaux venus, la Puissance Supérieure est la nature, le ciel, les étoiles, l'odeur de limaille de l'air automnal, etc., chacun son truc.

Bref, Lenz s'en va la nuit sans être accompagné, déguisé, apparemment pour se balader. Il connaît comme sa poche le dédale des rues autour d'Enfield-Brighton-Allston. South Cambridge et East Newton et North Brookline et l'affreux Spur. Il rentre généralement des réunions par de

petites rues secondaires. Des quartiers à bas loyer encombrés de poubelles, des allées de HLM qui se prolongent en venelles, des passages pouilleux derrière des magasins, des bennes à ordures, des entrepôts, des rampes de livraison, des hangars Empire Waste Displacement, etc. Ses mocassins luisent étrangement et font des claquettes avec élégance quand il part ainsi en repérage, les mains dans les poches et le manteau ouvert. Pendant plusieurs nuits de suite, il ne sait pas lui-même ce qu'il cherche ni pourquoi[218]. Il arpente un territoire urbain-animal. Des chats domestiques en vadrouille et des chats de gouttière vaquent d'une ombre à l'autre, trifouillent dans des poubelles, forniquent et se battent bruyamment autour de lui, au fil de sa déambulation attentive. Il débusque des rats, des souris, des chiens errants à la langue pendante et aux côtes apparentes. À l'occasion un hamster sauvage et/ou un raton laveur. Tout cela se faufile furtivement après le coucher du soleil. Il y a aussi des chiens de garde qui tirent sur leur chaîne, se ruent et bondissent quand il passe près des cours. Il préfère marcher vers le nord, mais se rabat vers l'est ou l'ouest si les trottoirs y sont plus sûrs. Le bruit de ses chaussures cirées le précède de plusieurs centaines de mètres sur un bitume de texture changeante.

Parfois, près des bouches d'égout ou des poubelles sans chats, il voit de gros rats. Sa première action consciente concerna un rat, la fois où il en rencontra plusieurs dans une large rue secondaire devant la rampe de livraison de Svelte Nail Co. à East Watertown, derrière North Harvard Street. Quelle nuit était-ce ? C'était en revenant d'East Watertown, c'est-à-dire du groupe Il Vous En Sera Révélé Plus avec Glynn et Diehl, et non pas du groupe AA Mieux Vaut Tard Que Jamais de Ste E. avec les autres résidents, donc un lundi. Un lundi, donc, il marchait dans cette ruelle, les bords en ciment de la rampe et le mur nord à gauche répercutaient l'écho de ses pas, il cherchait quelque chose sans savoir quoi. Devant lui se dressait la forme stégosaurienne d'une poubelle Svelte Co., plus haute et plus large que les poubelles E.W.D. Des sons secs et furtifs s'échappaient de l'ombre.

Il ramassa quelque chose machinalement. Le sol était fissuré et, presque sans varier son pas chaloupé, il se saisit d'un morceau de bitume d'un kilo. C'étaient des rats. Deux gros rats s'attaquaient à une francfort à demi mangée sur un plateau de papier moutardé en provenance d'un snack-bar, dans un recoin entre le mur nord et l'attelage d'une benne à ordures. Leurs hideuses queues roses pointaient dans la pénombre. Ils ne bougèrent pas quand Randy Lenz s'approcha d'eux sur la pointe des pieds. Les queues charnues et glabres se tortillaient dans la lumière jaunâtre. Le morceau de bitume massif s'abattit sur presque toute la longueur d'un rat et une partie de l'autre. Il s'ensuivit des couinements stridents, mais le bruit principal résulta du choc lui-même, puissant et significatif, un bruit composite à mi-chemin entre celui d'une tomate lancée contre un mur et celui d'une montre de gousset frappée par un marteau. Une matière jaillit de l'anus du rat. Le rat gisait sur le côté dans un état médicalement alarmant, la queue secouée de soubresauts au-dessus de la matière anale, avec des perles de sang sur les moustaches qui paraissaient noires, les perles, dans l'éclairage au sodium tombant du toit de Svelte Nail Co. Son flanc se soulevait ; ses pattes noires gigotaient comme pour courir, mais il n'allait nulle part. L'autre rat avait disparu sous la poubelle en traînant son postérieur. Il y avait d'autres morceaux de bitume par terre. Quand il en prit un pour frapper de nouveau la tête du rat, Lenz découvrit qu'il prenait plaisir à dire, en concluant l'affaire : « *Voilà*. »

Zigouiller des rats devint pour Lenz une manière de résoudre des problèmes personnels pendant les deux premières semaines de ses errances dans l'obscurité scabreuse.

Don Gately, cuisinier et pourvoyeur d'Ennet House, achète d'énormes cartons format éco de sacs Hefty[219], qu'il range sous l'évier de la cuisine à l'intention de ceux qui sont affectés aux Ordures pour leur Corvée hebdomadaire. Ennet House génère des ordures en masse.

Du coup, quand il se lassa de la chasse à la vermine, trop routinière et insignifiante, Lenz prit l'habitude d'emporter un de ces sacs Hefty aux réunions en prévision de son trajet de retour. Il le plie soigneusement dans une poche intérieure de son manteau, un ample modèle Polo Ralph Lauren à col montant qu'il affectionne et dépoussière à la brosse adhésive quotidiennement. Il emporte aussi du thon de la Banque alimentaire Ennet dans un sachet Ziploc, un de ces sachets que tout toxico sait parfaitement rouler en cylindre pour éviter les déperditions et les odeurs.

Les résidents appellent les sacs Hefty des « Bagages irlandais » – même McDade –, c'est un terme de la rue.

Randy Lenz découvrit que, en tendant un morceau de thon, il pouvait s'approcher suffisamment d'un chat de gouttière pour l'emprisonner dans un sac Hefty, le soulever et ficeler le sac au moyen du lien fourni avec. Ensuite, il déposait le paquet au pied du mur le plus au nord – ou, à défaut de mur, une benne ou une clôture –, allumait une clope, s'accroupissait à côté et observait les changements de forme du sac à mesure que le chat affolé s'asphyxiait. Au bout d'une minute, les formes étaient contordues, les mouvements violents et sautillants. Quand l'aspect du sac se figeait, Lenz éteignait sa clope avec un doigt mouillé pour fumer le reste plus tard, se levait, dénouait le sac, regardait à l'intérieur et disait : « *Voilà*. » Le « *Voilà* » s'avéra décisif pour ponctuer le caractère explosif de la conclusion, la résolution des problèmes de rage et de peur impuissantes qui s'accumulaient en lui au fil de la journée, alors qu'il était piégé dans la partie la plus au nord-est d'un centre de désintox sordide où il craignait pour sa vie, du moins le voyait-il ainsi.

Un certaine hiérarchie cynégétique s'instaura pour lui entre les différents types de chats et les quartiers où ils se trouvaient ; il devint un connaisseur en chats à la manière dont un pêcheur en haute mer connaît les espèces de poissons les plus batailleuses et les plus excitantes pour le sport halieutique. Toutefois, les chats vivants les plus farouches étaient

généralement capables de s'extraire du sac Hefty à coups de griffes, ce qui créait un dilemme en ce sens que les plus intéressants à regarder se débattre étaient aussi ceux qui risquaient d'empêcher Lenz de résoudre ses problèmes. L'esprit combattif d'un chat au poil hérissé qui se carapatait, encore empêtré dans le sac, forçait l'admiration de Lenz mais le dépitait en même temps.

D'où l'étape suivante : Lenz file de l'argent, tiré de son pécule personnel, à Mlle Charlotte Treat ou Mlle Hester Thrale quand elles vont acheter du tabac ou des capotes au Palace Spa ou au Father / Son en les priant de lui rapporter des sacs-poubelle spéciaux Hefty SteelSak [220], à fibres renforcées pour ordures coupantes récalcitrantes, ceux que Ken E. appelle des « Gucci irlandais », des sacs très résistants, gris anthracite comme des flingues. Lenz a tellement de manies bizarres que sa demande de SteelSak n'étonne personne.

Puis il les double, ces sacs renforcés et, en guise de liens, emploie des cure-pipes industriels qu'il entortille, si bien que les chats salutaires les plus hargneux impriment aux sacs doublés des formes abstraites affreusement contordues et les entraînent parfois sur une vingtaine de mètres dans la ruelle en tressautant avant de manquer d'air et de résoudre leurs problèmes et ceux de Lenz en une seule forme nocturne.

Le moment de prédilection de Lenz pour cet acte se situe entre 22 h 16 et 22 h 26. Il ne sait pas pourquoi au juste. Les anchois se révèlent encore plus efficaces que le thon. Un Programme d'Attraction, se dit-il froidement en marchant. Ses itinéraires vers le nord sont restreints par la nécessité de garder en vue aussi longtemps que possible l'affichage numérique Heure / Température du toit de la Brighton Best Savings Bank. La B.B.S.B. donne les heures locale et GMT, ce que Lenz approuve. Les informations en cristaux liquides apparaissent de manière ascendante sur l'écran puis disparaissent, toujours de bas en haut, pour céder la place à d'autres données. Mr Doony R. Glynn a raconté, lors d'une réunion communautaire

du lundi, qu'un jour en l'an 1989 A.S., après avoir absorbé une formidable quantité d'un hallucinogène qu'il nommait uniquement « La Madame », il avait erré plusieurs semaines de suite sous un ciel bostonien qui, au lieu d'être l'habituel dôme bleu gentiment incurvé avec nuages, étoiles et soleil, était un réseau carré platement euclidien d'axes noirs et de fines lignes organisés comme des abscisses et des ordonnées, de la même couleur qu'un écran HD DEC quand le lecteur est éteint, un peu comme le gris-vert des eaux profondes, avec d'un côté l'indice DOW, de l'autre l'indice NIKEI et, à la base, l'heure et la température en degrés Celsius à plusieurs décimales qui clignotaient sur l'écran céleste, et que, chaque fois qu'il vérifiait l'heure sur une vraie horloge ou l'indice DOW dans le *Herald*, il constatait que les données du ciel étaient parfaitement correctes ; et que plusieurs semaines ininterrompues sous ce ciel l'avaient mené d'abord au canapé convertible de l'appartement de sa mère à Stoneham puis au Metropolitan State Hospital de Waltham pour un mois de Haldol[221] et de tapioca afin de se sortir cette vision de la tête et qu'aujourd'hui encore lorsqu'il y pense il en a le cul moite ; mais Lenz avait trouvé ça super cool, ce cadran horaire céleste numérique. Et il y avait aussi le fait que, entre 22 h 16 et 22 h 26, les ventilateurs géants ATHSCME de la Sunstrand Plaza s'éteignaient pour le nettoyage quotidien des pales et que le silence régnait, hormis le *Ssshhh* de la circulation urbaine et les occasionnels catapultages E.W.D. vers la Concavité avec leurs filets de lumière fusant au nord-ouest ; et bien sûr les sirènes, celles, eurotrochaïques, des ambulances et celles de la brigade de Protection et de Surveillance chargée de maintenir les citoyens à distance ; et ce qu'il y a de bien avec les sirènes, c'est que, à moins que vous ne soyez tout près et aveuglé par les lumières bleues et rouges, elles paraissent toujours terriblement lointaines, de plus en plus lointaines, tel un appel de l'autre côté d'un précipice qui s'élargit. Sinon, c'est qu'elles sont à vos trousses. Jamais de mi-distance avec les sirènes, songe Lenz en déambulant, l'œil aux aguets.

Glynn n’avait pas vraiment dit *euclidien*, mais Lenz avait bien visualisé la chose. Glynn avait le cheveu rare, une éternelle barbe grise de trois jours, des diverticules qui le forçaient à se voûter et différents problèmes physiques résultant d’une volée de briques reçues en pleine tête à la suite d’une arnaque à un syndicat qui avait mal tourné, notamment un strabisme qui avait fait dire à la fille voilée Joe L., en conversation avec Clenette Henderson et Didi Neaves, que le gars louchait tellement que le mercredi il pouvait voir les deux dimanches.

Lenz s’est défoncé à la cocaïne végétale deux ou trois fois, mettons une demi-douzaine, au maximum, en secret, depuis qu’il est entré à Ennet House cet été, juste histoire de ne pas devenir complètement dingue, quoi, en puisant dans la réserve d’urgence qu’il conserve au creux d’un petit bunker rectangulaire taillé au rasoir dans trois cents pages de l’énorme volume de Bill James, *Principes de psychologie et Conférences Gifford sur la religion naturelle*. Ces ingestions de Substance totalement occasionnelles dans un centre délabré aux horaires tordus où il est confiné et subit un terrible stress à longueur de journée, menacé par les deux côtés opposés de la loi, avec en permanence l’appel d’une réserve de 20 grammes, planquée à l’étage, provenant d’une tentative d’arnaque croisée et peu commentée dans le South End dont l’issue très malchanceuse l’a contraint à se cacher dans un trou sordide en compagnie d’enfoirés comme Geoffrey D., ces ingestions de cocaïne, occasionnelles et de dernier recours, représentent pour Lenz une réduction si drastique de sa consommation que c’en est un authentique miracle, qu’elles constituent une sobriété aussi miraculeuse que le serait une abstinence complète chez quelqu’un d’autre, quelqu’un qui n’aurait pas sa sensibilité ni sa structure psychologique uniques, qui ne serait pas aux prises avec cet ensemble de stress quotidien et de difficultés intolérables, et il assume ces écarts mensuels avec la conscience tranquille et l’esprit serein : il sait qu’il est sobre. Et il est rusé : il n’ingère jamais de cocaïne pendant ses retours piétonniers solitaires, car c’est là que le Personnel

s’attend à le prendre en faute. Jamais non plus à Ennet House, et une seule fois dans l’Unité n° 7 interdite de l’autre côté de la petite route défoncée. Pas la peine d’être grand clerc pour fausser une analyse d’urine EMIT : une tasse de jus de citron ou de vinaigre cul sec et le labo en perd son latin ; un peu de Javel en poudre sur le bout des doigts, les doigts dans le jet pendant qu’on vise le gobelet en papotant avec Don G. C’est très compliqué d’enfiler un étui pénien pour pisser, et puis le réceptacle est d’une taille obscène qui fait douter Lenz quant aux proportions de son Unité, il ne s’en est servi que deux fois, les deux fois où c’était Johnette F. qui collectait les urines, parce qu’elle était gênée et détournait les yeux. Lenz possède un étui pénien depuis son dernier séjour dans un centre de désintox à Quincy, l’Année du robot ménager silencieux Maytag.

Puis il s’avéra, quand un chat vexait Lenz en griffant son poignet avec une hostilité particulière, que les SteelSak Hefty doublés étaient des produits renforcés d’une telle qualité qu’ils résistaient aux tentatives frénétiques de lacération et à un heurt frontal contre un panneau d’interdiction de stationner ou un poteau téléphonique sans se déchirer, même quand leur contenu lui-même se déchirait ; et donc cette technique finit par s’imposer vers le Jour des Nations unies parce que, bien que trop expéditive et moins méditative, elle permettait à Randy Lenz de jouer un rôle plus actif dans le processus, et le sentiment (temporaire, nocturne) de résoudre les problèmes était plus affirmé quand il lançait un sac de dix kilos contre un poteau, disait « *Voilà* » et entendait un son. Certaines nuits glorieuses, les sacs doublés continuaient à produire pendant un bref instant une onde subtile de mouvements, moindres mais perceptibles par le connaisseur, ainsi que de petits sons, même après le bruit mat de l’impact.

Ensuite il constata que l’exécution des chats directement dans les cours ou sur les perrons de leurs propriétaires lui procurait une plus grande excitation due à l’adrénaline et donc une meilleure sensation de ce que Bill James avait dénommé un jour *catharsis* résolutoire, formule à laquelle Lenz

adhérait. Un petit bidon d'huile dans son sac pour les portails qui grincent. Mais, comme les sacs SteelSak – avec le thon, les anchois et l'insecticide Raid piqué derrière le frigo des résidents d'Ennet – faisaient trop de bruit pour lui permettre d'allumer une clope et de s'accroupir dans une contemplation méditative, Lenz prit l'habitude de procéder aux exécutions en mouvement et de décamper fissa dans la nuit urbaine, les basques de son Ralph Lauren flottant au vent, en sautant par-dessus les clôtures, en courant sur les capots de voitures, etc. Pendant sa phase de deux semaines de thon-insecticide-décarrade, Lenz eut recours, un moment, à un petit flacon souple de kérosène Caldor, ainsi qu'à son briquet évidemment ; or, un mercredi soir, le chat en feu partit en courant (comme courent les chats en feu, à fond la caisse), mais en courant *après* Lenz, en sautant les mêmes clôtures, en collant à ses talons, en faisant un raffut du diable propre à attirer l'attention, ce qui était inacceptable et, pire, en illuminant Lenz sous les fenêtres scopophobes du quartier avant de se décider à tomber pour expirer en se consumant : ce fut la seule vraie alerte pour Lenz, qui fit un grand détour, pas entièrement sud-nord, pour rentrer, avec les sirènes au cul, arriva juste avant 23 h 30 et fila immédiatement dans la chambre 3-Hommes. C'est cette nuit-là que Lenz dut puiser de nouveau dans la cavité des *Principes de psychologie et Conférence Gifford sur la religion naturelle*, pile à l'heure du couvre-feu, ce qui était bien normal : qui n'aurait pas besoin d'un petit calmant après une course stressante avec un chat en flammes aux trousses dont les cris faisaient s'allumer les lampes de tous les porches de Sumner Blake Road ? Sauf que, au lieu d'être un calmant, les quelques lignes de Bing non coupée agirent comme un excitant – ça se produit quelquefois, ça dépend de l'état d'esprit dans lequel on est quand on ingère la dope à travers un billet d'un dollar roulé sur la cuvette des chiottes – et Lenz eut à peine le temps de changer sa voiture de place à 23 h 50 avant que commence le torrent verbal et, après l'extinction des lumières, il n'en était qu'à l'âge de huit ans de son autobiographie orale racontée à ses coturnes,

si bien que Geoff D. menaça d'aller chercher Don G. pour le faire taire et que, renonçant à descendre pour trouver un auditeur bienveillant, Lenz passa le reste de la nuit à remuer les lèvres silencieusement, dans le noir – ses lèvres remuent toujours terriblement quand la Bing agit comme excitant plutôt que comme calmant –, en faisant semblant de dormir, avec des phosphènes semblables à des flammèches derrière ses paupières tremblantes, en écoutant les gargouillis humides de Day et les apnées de Glynn, obsédé par l'idée que les sirènes qui mugissaient dans la ville étaient pour lui et se rapprochaient, exaspéré par la lueur de la montre lumineuse de Day qui brillait dans le tiroir de sa table de chevet au lieu d'être à la disposition d'un camarade éventuellement stressé et désireux de vérifier l'heure de temps en temps.

Après l'incident du chat en feu et avant Halloween, Lenz avait évolué jusqu'au couteau à dents Browning X444 pour lequel il possédait même un holster scapulaire, souvenir de sa vie antérieure Là-Bas. Le Browning X444 avait une longueur totale de 25 cm, un manche en noyer avec une base en cuivre, une pointe que Lenz avait acérée quand il l'avait acquis et une lame à un seul tranchant style Bowie munie de dentelures de 1 mm qu'il affûtait à l'aide d'un aiguiseur spécial et testait sur lui-même, en rasant à sec un petit carré de son avant-bras bronzé, ce qu'il adore faire.

Le Browning X444, ainsi que les morceaux du pain de viande garni de corn-flakes facile à emporter de Don Gately, était destiné aux canidés, qui sont généralement peu farouches en ville, se trouvent plus régulièrement dans les cours de leurs maîtres que les félidés, se méfient moins de la nourriture et, quoiqu'ils représentent un risque de blessure plus important quand on s'en approche, ne griffent pas la main qui les nourrit.

Quand le gros morceau de pain de viande est sorti du Ziploc et offert depuis le trottoir, de l'autre côté de la grille, le chien en question arrête toujours d'aboyer et/ou de foncer, sa truffe se dilate, il n'est plus hargneux du tout, il s'approche gentiment de la grille où se tient Lenz, au bout de sa

chaîne, émet des bruits intéressés et, si Lenz tient la viande hors de sa portée, le chien retenu par sa chaîne se dresse sur ses pattes arrière, cherche à prendre appui sur les barreaux et danse joyeusement devant l'appât que Lenz secoue en l'air.

Day avait un livre de poche sur la Convalescence et Lenz, un après-midi, profitant de l'absence de Day occupé à tchatcher interminablement avec Ewell et Erdedy, y avait jeté un œil, couché sur le matelas de Day avec ses godasses et s'appliquant à péter autant que possible : un passage du livre avait capté son attention : un truc expliquant que plus un individu se sent impuissant, plus il est enclin à l'action violente – et il avait trouvé cette observation fondée.

La seule vraie difficulté que pose le Browning X444 est qu'il oblige à se tenir derrière le chien pour lui trancher la gorge, parce que le sang jaillit très loin et que Lenz en est déjà à son deuxième manteau R. Lauren et à son troisième pantalon de laine sombre.

Puis, un soir, vers Halloween, dans une ruelle derrière le magasin de spiritueux Blanchard près d'Union Square à Allston, il croise un poivrot attifé d'un vieux paletot tout déchiqueté en train de pisser contre une poubelle, sans témoin, et imagine le gonze poignardé et en flammes se débattant et se tapant dessus pendant qu'il lui dirait « *Voilà* », mais il se contente de visualiser la scène, sans s'approcher davantage de ce degré de résolution ; et il faut mettre à son crédit le fait que, après cette visualisation, plusieurs jours durant, il y est allé mollo sur sa nourriture psychique et est resté inactif sur la question animale à 22 h 16.

Lenz n'a rien contre son nouveau collègue résident Bruce Green et quand, un dimanche soir au sortir du Drapeau blanc, Green lui demande s'il peut rentrer à pied avec lui après le Notre Père, il lui répond Euh mouais, le laisse l'accompagner et n'est pas actif à 22 h 16 non plus. Toutefois, au bout de deux nuits de déambulation de conserve, d'abord en rentrant du Drapeau blanc puis de St Columbkill le mardi, puis de la double séance 19 h 00-

22 h 00 du groupe Entente et Partage des NA de Ste E., puis du groupe des Jeunes AA de Brookline le mercredi, avec Green sur ses talons comme un fox-terrier, de réunion en réunion, il apparaît à Lenz que Green considère ces balades-en-ville-avec-Randy-Lenz comme un rituel coutumier et que, du coup, la tension monte chez Lenz à cause des problèmes de Rage Impuissante non résolus, dus au fait qu'il s'était habitué à les résoudre plus ou moins chaque nuit, si bien que de se voir incapable de s'exprimer librement avec le Browning X444 ou même un SteelSak entre 22 h 16 et 22 h 26, le soumet à une pression telle qu'elle commence à ressembler à une sensation de Manque. Mais, d'un autre côté, la balade avec Green a aussi des aspects positifs. Green ne rechigne pas à faire de longs détours pour maintenir une orientation principalement nord-nord-ouest quand c'est possible. Et Lenz est content d'avoir un auditeur compatissant auprès de lui ; il a des tas de questions à ruminer, d'expériences à partager, de sujets à méditer et, pour Lenz (à l'instar de maints adeptes des stimulants végétaux), la tchatche est un mode de pensée. Or la plupart des oreilles des autres résidents d'Ennet House sont non seulement peu complaisantes mais attachées à de grandes bouches radoteuses qui ne peuvent pas s'empêcher d'introduire dans la conversation leurs propres opinions, problèmes et visions – les pires auditeurs que Lenz ait jamais eus. Bruce Green, en revanche, ne dit pratiquement rien. Bruce Green est silencieux comme le sont ces types fiables qu'on a envie d'avoir à ses côtés en cas de rififi, des mecs mesurés, qui se contiennent. Mais il n'est pas impassible, attention, ce n'est pas le genre de gars dont on se demande s'ils prêtent vraiment l'oreille ou s'ils sont en train de dériver dans leurs propres pensées, etc., il ne traite pas Lenz comme une radio qu'on peut éteindre et rallumer à sa guise. Lenz sait les reconnaître, ces gars-là, et leur cote est au plus bas dans sa Bourse des valeurs personnelle. Bruce Green insère des affirmations simples, des « Sans blague », des « Ah la vache », etc., juste au bon moment pour montrer qu'il suit. Ce que Lenz admire.

Donc Lenz n’a pas vraiment envie de se débarrasser de Green, de l’envoyer braire pour qu’il lui foute la paix et le laisse rentrer en solo après les Réunions. Il faudrait y mettre les formes, être plus diplomate. D’autant plus qu’il craint énormément de le froisser. Ce n’est pas qu’il ait peur de lui physiquement. Ce n’est pas davantage qu’il voie en lui un mec à la Ewell ou Day, un mec dont il faut se méfier comme de la peste parce qu’on le sent capable d’aller déballer aux flics tout ce qu’on lui a raconté. Green n’est pas un cafteur, ça se voit, et Lenz admire ça. Bref, il n’a pas peur de l’éjecter, à proprement parler ; disons plutôt qu’il est tendu, gêné aux entournures.

En outre, ce qui le tracasse, c’est qu’il sent que, au fond, s’il lui demandait de se barrer, Green n’en ferait pas une affaire, n’y accorderait pas plus de deux secondes de réflexion, et ça l’énerve parce qu’il sait qu’il se prend la tête pour rien, qu’il est inutile d’essayer d’être diplomate avec Green, que c’est une perte de temps et de tension, et voilà pourquoi ça le tracasse, il ne peut pas s’empêcher de se faire du mouron à ce sujet et ça ne fait qu’augmenter sa sensation d’Impuissance, qu’il ne peut pas résoudre avec son Browning et son pain de viande tant que Green marche à ses côtés.

Et les chats schizoïdes au pelage poisseux qui hantent les abords d’Ennet House, ventre à terre, névrosés, apeurés par leur ombre, sont trop risqués parce que les femmes en résidence leur marquent toujours de l’attachement. Quant aux golden retrievers de Pat M., s’en prendre à eux équivaudrait à un suicide légal. Un samedi à 22 h 21, Lenz trouva un oiseau miniature tombé d’un nid sur la pelouse de l’Unité n° 3, chauve, au cou mince comme un crayon, qui battait vainement des ailes ; il entra avec Green, puis lui faussa compagnie, revint sur la pelouse, mit la chose dans sa poche, rentra et la jeta dans la poubelle sous l’évier, mais son sentiment d’impuissance demeura irrésolu.

À part celles du bureau à baie vitrée de Pat Montesian, du minuscule bureau du Directeur Adjoint et des deux chambres du Personnel au sous-

sol, aucune des portes intérieures d’Ennet House n’a de serrure, pour des raisons prévisibles.

I. Center for Disease Control : centre pour le contrôle et la prévention des maladies.

OceanofPDF.com

DÉBUT NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Le seul élément de chantage possible concernant Rodney Tine, chef du Bureau des Services sans Spécificité états-uniens, est : sa règle métrique spéciale. Dans un tiroir fermé à clé du placard de sa salle de bains, chez lui, Connecticut Avenue, dans le nord-ouest du District, se trouve une règle métrique spéciale avec laquelle Tine mesure son pénis chaque matin avec une régularité d'horloge ; il fait ça depuis l'âge de douze ans ; et continue. Il en possède également un modèle télescopique de voyage, pour ses mesures péniennes matinales en déplacement. Le Président Gentle ne dispose pas d'une N.S.A.[222] en tant que telle. Tine est à Boston métropole à cause des implications pour la sécurité nationale de l'information reçue, deux étés plus tôt, à la fois du chef de la D.E.A. et du président de l'Académie des arts et des sciences numériques, tous deux actuellement ici à faire le pied de grue en tripotant le bord de leurs chapeaux. Cette cartouche clandestine de Divertissement irregardable qui, au début,

semblait émerger au hasard dans des lieux aléatoires : un film doté de certaines « qualités », selon divers rapports, telles que quiconque le voit veut passer sa vie à le revoir encore et encore et ainsi de suite. Elle avait surgi à Berkeley, Nouvelle-Californie, chez un professeur de cinéma et son concubin, lesquels négligeaient tous leurs rendez-vous depuis plusieurs jours ; selon toute apparence, étaient actuellement incapables de la moindre activité humaine significative : le prof et son concubin, les deux flics dépêchés chez eux, les six flics envoyés en renfort parce que les deux premiers ne répondaient pas à leur Code 5, le sergent de garde et son partenaire envoyés à leur tour en renfort, soit un total de dix-sept policiers, urgentistes et techniciens de téléputeur jusqu'à ce que, finalement, s'apercevant du caractère létal de ce qu'ils avaient vu, quelqu'un avait eu la présence d'esprit de revenir sur les lieux pour couper le courant. Le Divertissement avait refait surface à New Iberia, Louisiane. Un festival de cinéma d'avant-garde dans l'amphithéâtre des Études sur le divertissement de l'université d'État d'Arizona, à Tempe, avait perdu les deux tiers de ses spectateurs avant qu'un gardien clairvoyant ne coupe tout le circuit électrique du bâtiment. J. Gentle n'avait été averti du problème qu'après l'apparition de la chose chez un attaché médical du Proche-Orient sous statut diplomatique et une douzaine d'incidents, ici à Boston, au printemps dernier. Ces personnes étaient toutes hospitalisées à présent. Dociles et continentes mais absentes, comme si leur cerveau reptilien avait des trous. Tine avait visité un service hospitalier. Le sens de la vie, chez ces personnes, s'était réduit au point qu'aucune autre activité ou interaction ne retenait leur attention. Elles avaient l'énergie mentale / spirituelle d'une mite, d'après un médecin du C.D.C[I]. La cartouche de Berkeley avait disparu d'un local de pièces à conviction de San Francisco, où un examen électromicroscopique avait révélé des fibres de flanelle. La D.E.A. avait perdu quatre agents de terrain et un consultant avant de prendre conscience du danger auquel s'exposait quiconque tentait de visionner la cartouche

confisquée de Tempe pour en analyser les charmes mortels. Il avait fallu déployer des trésors de persuasion pour empêcher un certain Célèbre Crooner de la regarder personnellement. Ni le C.D.C. ni les pros du divertissement ne voulaient participer au moindre test de visualisation contrôlée. Trois membres de l'Académie des A.S.N. avaient reçu des copies non étiquetées dans leur courrier et le seul d'entre eux qui y avait jeté un œil avait maintenant besoin d'un réceptacle mentonnier permanent. Les rapports selon lesquels la chose était réapparue à Boston n'étaient pas étayés. Tine avait été missionné ici en partie pour coordonner les recherches de confirmation. Et il avait toujours sur lui, bien sûr, le petit carnet en cuir, pas plus grand qu'un agenda de poche Franklin Planner, dans lequel il notait quotidiennement ses mesures péniennes du matin, carnet qui, aux yeux du profane, ressemblait à n'importe quel registre statistique. Plusieurs cobayes des Opérations spéciales secrètes, des volontaires des systèmes pénitentiaires fédéral et militaire, avaient succombé en essayant de donner une description du contenu de la cartouche. Les cartouches de New Iberia et Tempe sont actuellement conservées dans des chambres fortes. Un caporal sociopathe et attardé mental de Leavenworth, attaché avec des électrodes et un casque enregistreur, fut en mesure de raconter que la chose commençait apparemment par un plan séduisant et de haute qualité cinématographique sur une femme voilée entrant dans une porte à tambour d'un grand immeuble et apercevant dans ladite porte quelqu'un dont la vue provoque un soulèvement de son voile, avant que l'énergie mentale et spirituelle du sujet ne décline au point que même les décharges presque mortelles envoyées dans les électrodes ne puissent détourner son attention du Divertissement. Après avoir envisagé une douzaine d'autres possibilités, l'équipe de Tine décida que, pour l'ensemble des services secrets, le nom de code du Divertissement asservissant serait « le *samizdat* ». La tomographie par émission de positons sur les sujets sacrifiés révéla une activité ondulatoire proche de la normale, avec trop peu d'alpha pour indiquer une

hypnose ou un afflux de dopamine. Les tentatives pour analyser la matrice du *samizdat* sans le regarder – par induction sur les codes postaux, e-microscopie des enveloppes rembourrées brunes, immolation et chromatographie des étuis de cartouches sans étiquette, longs et affolants interrogatoires des civils exposés – situent le point de dissémination quelque part sur la frontière nord des E.U., avec des plaques tournantes à Boston / New Bedford et dans le désert du Sud-Ouest. Le Problème canadien des E.U. est de la compétence de l'Agence des Activités anti-anti-O.N.A.N.[223] du B.S.S.E.U. La possibilité d'une implication canadienne dans la dissémination du Divertissement létal est la raison de la venue à Boston de Rodney Tine, de son équipe et de sa règle.

OceanofPDF.com

LUNDI 9 NOVEMBRE DANS LA SOIRÉE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Pour des raisons que Pemulis ne pouvait concevoir, Ortho Stice semblait être dans le cabinet du Dr Dolores Rusk, interfaçant avec elle bien après les horaires réguliers. Pemulis s'arrêta devant la porte.

« …luation clinique, après notre travail ensemble sur votre peur des poids, serait que votre inadaptation actuelle, Ortho, comme chez beaucoup de sportifs masculins, provient d'une contre-phobie.

– Une peur du linoléum ? »

C'était incontestablement la voix caractéristique de La Ténèbre de l'autre côté de la porte en bois.

« Au niveau des objets et d'une omnipotence infantile projective qui vous fait croire à un pouvoir magique de vos pensées et une relation entre les objets et vos désirs narcissiques, la contre-phobie se présente comme l'illusion d'une faculté spéciale de contrôle pour compenser un traumatisme interne refoulé en rapport avec l'absence de contrôle.

– Sur le linoléum ?

– Je vous suggère d'oublier le linoléum et les objets en général. Dans un modèle analytique, par exemple, les types de traumas qu'occultent les réactions contre-phobiques sont presque toujours préœdipiens, car la cathexis des objets est œdipienne et symbolique. C'est le cas des poupées et des Action Men pour les enfants.

– Je ne joue jamais avec un Action Man.

– GI Joe est typiquement cathexisé comme une image du père puissant mais antagoniste, l'homme "militaire", les lettres GI signifiant à la fois "grand intérêt" pour une "arme" que l'enfant œdipien convoite et redoute, *et* "gastro-intestinal", avec toutes les angoisses anales de refoulement afférentes qui représentent au stade œdipien le désir de contrôler ses intestins pour impressionner ou "gagner" la mère, dont la poupée Barbie est la réduction la plus évidente et la plus phallocentrique à un archétype de fonction et de disponibilité sexuelles, Barbie comme image de la mère œdipienne *comme image*.

– En somme, vous dites que je *sur*estime les objets ?

– Je dis qu'il y a là un très jeune Ortho souffrant d'un syndrome d'abandon qui a besoin d'être accompagné et chaperonné par l'Ortho plus âgé au lieu de s'adonner à des fantasmes d'omnipotence.

– Je suis pas omnipotent et j'ai pas envie de baiser une Barbie. »

Puis la voix de La Ténèbre monta d'un octave et s'érailla quand il dit quelque chose au sujet de son lit.

Sur la porte du cabinet du Dr Rusk, dont la poignée était garnie d'une gaine caoutchoutée isolante, il y avait les nom, titre et diplôme du docteur, un canevas au point de croix avec un petit cœur inscrit dans un grand cœur, et une exhortation en écriture cursive à *Chaperonner un enfant intérieur aujourd'hui*, ce que les jeunes élèves d'E.T.A. trouvent bizarre et dérangeant. Pemulis, s'arrêtant par habitude d'abord devant la porte silencieuse verrouillée de l'infirmerie puis devant celle de Rusk à la base de

laquelle émane un rai de lumière, en se rendant dans le hall de Comm.-Ad., portait un pantalon de commando marron avec des bandes vertes sur les côtés. Le bas du pantalon était enfoncé dans des chaussettes fuchsia émergeant de vieilles Clarks Wallabies ringardes et austères aux semelles de gomme sales. Il portait aussi : un pull à col roulé orange en fausse soie sous une veste de coupe anglaise à carreaux violets et fauves ; une sardine du grade d'enseigne de vaisseau sur l'épaule ; sa casquette de capitaine, mais avec la visière relevée à la manière des péquenots. Il avait l'air moins insolent que simplement mal fagoté, en vérité. La porte du Dr Rusk était froide contre son oreille. Jim Troeltsch, qui était entré dans la salle B juste au moment où Pemulis en sortait, lui avait dit qu'il paraissait traîner une gueule de bois. À travers la porte, Rusk incitait Stice à nommer sa colère et Stice proposait de la nommer Horace, en l'honneur du pointer mort de son père qui s'était pris dans un piège à coyote quand la Ténèbre avait neuf ans et que tout le clan Stice regrettait beaucoup, là-bas au Kansas. Les vieilles Wallabies provenaient du parcours scolaire inachevé du frère aîné de Pemulis et étaient mouchetées de granules morveuses sur le périmètre des semelles. Les chaussettes appartenaient à Jennie Bash, laquelle avait bien spécifié qu'elle voulait les récupérer lavées. Les manches à carreaux de la veste étaient trop courtes de plusieurs centimètres et laissaient voir des manchettes lustrées en acétate de polyester orange.

Le rez-de-chaussée du bâtiment Communauté-Administration était très calme. Il était environ 21 h 00, c'est en principe le moment de l'Étude obligatoire, et l'équipe de Harde était rentrée à la maison mais les sépulcraux gardiens de nuit n'étaient pas encore arrivés. Pemulis traversa sans bruit le hall moquetté, du nord-est au sud-ouest. À part quelques lueurs sous quelques portes, le hall d'E.T.A. était noir d'encre et les portes extérieures de l'Académie étaient fermées à clé. Il y avait une étrange forme véhiculaire près de la vitrine aux trophées du mur nord, mais Pemulis ne prit pas la peine de vérifier ce que c'était. Il ouvrit la petite porte du mur S-

0 en la soulevant légèrement pour qu’elle ne grince pas et entra dans l’aire de réception administrative en claquant doucement des doigts pour lui-même. Il entendait une vague musique dans sa tête. L’aire de réception de Tavis était vide et sombre, les nuages du papier peint orageux. Le calme n’était pas total. Il y avait de la lumière sous la porte de Mme Inc et sous celle de Tavis. Lateral Alice Moore était partie. Pemulis activa son Troisième Rail et joua avec sa chaise tout en passant rapidement en revue le matériel sur le bureau. Brancher le micro était absolument hors de question. Deux de ses cinq tiroirs étaient toujours fermés à clé. Il regarda derrière lui, se rafraîchit l’haleine avec une pastille à la menthe et resta assis silencieusement pendant un moment en faisant coulisser la chaise de Moore sur le rail, les doigts joints sous son nez, pour étudier la situation.

On voyait de la lumière sous la porte intérieure de Tavis parce que la porte extérieure était ouverte. Pemulis n’avait pas besoin d’y coller l’oreille pour entendre le souffle et le moteur à grande vitesse du StairBlaster, ainsi que la lointaine voix pantelante de Tavis. On devinait qu’il n’y avait personne d’autre dans le bureau. On devinait que Tavis était sans chemise, avec une serviette E.T.A. autour du cou, que ses cheveux formaient un rideau de sueur d’un côté de sa petite tête pendant qu’il courait sur ce qui évoquait à tout le monde un escalator de Filene satanique. Il s’exhortait lui-même par une sorte d’incantation rythmique qui, pour Pemulis, sonnait comme « Total souci total souci » ou « Pas de souci pas de souci ». Pemulis imaginait le ventre rond de Tavis et ses tétons de graisse ballottant à la cadence du StairBlaster. Sa voix s’étouffait de temps en temps, probablement quand il tamponnait sa moustache de traviole avec la serviette. Pemulis remarqua que sa poignée de porte n’avait pas de gaine caoutchoutée isolante.

La ceinture de Pemulis était un truc en plastique orné de fausses perles navajos, achetée par le petit Chip Sweeny dans l’un des stands de souvenirs du WhataBurger de l’automne précédent et transférée subséquemment à

Pemulis lors de l’exercice Grands Copains de tennis-comme-jeu-de-hasard. Les perles formaient un motif aux couleurs du monstre de Gila, orange et noir, mais un orange différent de celui de son pull.

Il ne résistait jamais à l’envie de croquer dans la pastille à la menthe lorsque, en fondant, elle atteignait une certaine taille et une certaine texture.

Le bureau sans porte de la Doyenne des Affaires académiques était un éblouissant rectangle de lumière. La lumière ne se répandait pas très loin dans l’aire de réception, cependant. De près, on entendait des sons, mais pas exactement des mots. Pemulis vérifia sa braguette, claqua des doigts sous son nez, accéléra le pas en homme pressé et frappa vigoureusement sur le chambranle sans porte en maintenant l’allure. L’épaisseur de la moquette bleue du bureau le ralentit un peu, mais il ne s’arrêta que lorsqu’il fut complètement entré. Le 18-A John Wayne et la ’tite maman de Hal étaient dans la pièce. À deux mètres l’un de l’autre, environ. Éclairés par quatre lampadaires. La table de conférence et les chaises projetaient une ombre complexe. Deux pompons en papier déchiré et des trucs ressemblant à des manches de raquette étaient posés sur la table qui, à part ça, était vide. John Wayne portait un casque de football américain, de légers rembourrages d’épaules, un jock-strap Russell, des chaussettes, des chaussures et rien d’autre. Il était accroupi sur trois appuis en position de footballeur. La très grande et bien conservée mère d’Inc, le Dr Avril Incandenza, en tenue de pom-pom girl vert et blanc, avait l’un des gros sifflets en laiton de deLint pendu à son cou. Elle soufflait dedans, mais le sifflet ne devait pas avoir de petite roulette car aucun son n’en sortait. Elle était donc à deux mètres de Wayne, face à lui, campée sur ses jambes écartées, un bras levé, feignant de siffler tandis que Wayne émettait les classiques grognements caverneux des footballeurs. Pemulis repoussa en arrière sa casquette à visière de péquenot, assez théâtralement, pour se gratter la tête en clignant des yeux. Mme Inc était la seule à être orientée face à lui.

« Je ne vais pas vous faire perdre votre temps à vous demander si je dérange », dit-il.

Mme Inc se figea sur place. Sa main était toujours levée, les doigts déployés. Wayne se démancha le cou pour loucher vers Pemulis sous son casque sans changer de posture. Ses grognements s'estompèrent. Wayne avait un nez étroit et des yeux de sorcière très rapprochés. Et un protège-dents en plastique. Son accroupissement, qui faisait porter le poids de son corps penché en avant sur ses phalanges, mettait en valeur la musculature de ses jambes et de ses fesses. Le temps passait plus lentement qu'il n'y paraissait dans ce bureau.

« J'espérais juste une seconde de votre temps », dit Pemulis à Mme Inc. Il se tenait droit comme un écolier, les mains jointes chastement devant sa braguette, attitude qui chez lui avait quelque chose d'insolent.

Wayne se releva et se dirigea vers ses habits avec une certaine dignité. Son survêtement était soigneusement plié sur le bureau de la Doyenne au fond de la pièce. Une fois retiré, le protège-dents resta accroché au casque. La mentonnière avait plusieurs attaches qu'il dut défaire.

« Joli casque », lui dit Pemulis.

Wayne, qui s'employait à enfiler une jambe de survêtement par-dessus une godasse, ne répondit pas. Il était si affûté que son jock-strap ne lui faisait même pas de marque sur les fesses.

Mme Incandenza lâcha le sifflet muet. Elle faisait presque le grand écart. Pemulis s'appliqua ostensiblement à ne pas regarder au sud de son visage. Elle pinça les lèvres pour souffler sur les cheveux qui lui tombaient dans les yeux.

« Deux minutes de votre temps au maximum », reprit-il en souriant.

OceanofPDF.com

MERCREDI
11 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Lenz porte un manteau en laine peignée, un pantalon noir, d'éblouissants mocassins brésiliens cirés et un déguisement qui le fait ressembler à un Andy Warhol bronzé. Bruce Green porte une minable veste en cuir dégottée chez un fripier, de si mauvaise qualité qu'elle crisse quand il respire.

« C'est à ce moment-là mec c'est à ce moment-là que tu découvres ton vrai caractère quand t'es braqué par un petit con de latino aux yeux ronds comme des soucoupes qui te braque à moins de cinq mitts[224], et là je deviens super calme, tu vois, et je lui dis Pepito que je lui dis Pepito mon gars vas-y fais ce que tu dois faire mec vas-y tire mais attention t'as *intérêt* mais *vachement* intérêt je te le dis à me tuer du premier coup mec parce que t'auras pas une deuxième chance que je lui dis. Sans déconner mec je suis sérieux mec t'imagines pas à quel point. Tu vois ce que je veux dire ? » Green allume leurs deux clopes. Lenz exhale la fumée avec ce sifflement

des gens impatients de bien se faire comprendre. « Tu vois ce que je veux dire ?

– Pas sûr. »

C’est un soir de novembre citadin : les toutes dernières chutes de feuilles, une herbe sèche, grisâtre, rabougrie, des buissons dégarnis, des arbres aux dents écartées. La lune n’a pas l’air dans son assiette. Cliquetis des mocassins de Lenz, bruit sourd des vieux écrase-merde à grosses semelles noires de Green. Petites approbations marmonnées de Green. Il dit que la vie ne lui a pas fait de cadeau, c’est tout ce qu’il a à dire personnellement. Green. La vie lui a botté le cul et il essaie de s’en remettre. Lenz l’aime bien, mais il y a toujours une petite peur qui le titille comme un ongle incarné quand il aime bien quelqu’un. Comme si le pire pouvait arriver à tout moment. C’est moins une peur qu’une tension dans la région de l’estomac et du cul, une grimace de tout le corps. Décider d’aller de l’avant et de considérer que le gars est réglo : c’est comme quand un truc te tombe des mains, tu renonces à tout pouvoir dessus : tu attends, impuissant, qu’il touche terre : tu te fais une raison en grimaçant, c’est tout. Ça énerve Lenz d’apprécier quelqu’un. Mais impossible de dire ça ouvertement à Green. Sur les coups de 22 h 00, tandis que le pain de viande dans sa poche noircit et durcit, le besoin d’exploiter l’intermède de 22 h 16 pour la résolution de ses problèmes atteint son comble, mais il n’arrive pas à demander à Green d’aller faire un tour ailleurs, ne serait-ce qu’un instant. Comment Green pourrait-il encore croire qu’il l’aime bien s’il lui demandait ça ? D’ailleurs ça ne se dit pas, ces choses-là, on ne peut pas dire carrément à quelqu’un qu’on l’aime bien. Quand c’est une fille que tu as juste envie de tringler, c’est différent, c’est plus direct ; mais par exemple, où est-ce qu’on doit regarder quand on dit à quelqu’un qu’on l’aime bien et que c’est sincère ? Parce que si tu le regardes dans les yeux, mettons, et que lui aussi te regarde dans les yeux, alors vos regards se croisent pendant que tu lui dis ça et il y a un courant à haut voltage qui passe entre vous. Et tu ne

peux pas détourner les yeux comme si tu étais intimidé, comme un môme qui propose un rencart à une fille, par exemple. Tu ne peux pas te dévoiler comme ça. Surtout en sachant que ça ne mérite pas tout ce stress, toutes ces grimaces : non, c'est vraiment énervant. Plus tôt dans l'après-midi, vers 16 h 10, Lenz avait aspergé de la laque RIJID dans les yeux d'un chat borgne d'Ennet House qui s'était malencontreusement aventuré dans les toilettes pour hommes, mais le résultat : insatisfaisant. Le chat avait juste détalé dans l'escalier en se cognant une seule fois contre la rampe. Ensuite, Lenz avait eu la diarrhée, ce qui le dégoûte toujours, il avait dû rester sur le trône, ouvrir la petite fenêtre en verre opaque et faire couler la douche jusqu'à ce que l'odeur révélatrice se dissipe, pendant que cet enfoiré de Glynn frappait à la porte et attirait l'attention de tout le monde en gueulant qui c'est qui chie durant tout ce temps là-dedans est-ce que ce serait pas Lenz par hasard. Mais comment être franc du collier avec Green et le prier de le laisser rentrer tout seul sans avoir l'air de le rembarrer ? Comment se comportera-t-il après si Green a l'impression de s'être fait basher ? Qu'est-ce qu'il lui dira s'ils se croisent par hasard dans le couloir pendant la soirée Saturday Night Lively ou tendent tous deux la main vers le même sandwich pendant la pause-tombola du Drapeau blanc, ou s'ils se retrouvent l'un devant l'autre à moitié à poil avec une serviette de bain autour de la taille en attendant que la douche se libère ? Imaginons qu'il rembarre Green et que Green débarque dans la chambre 3-Hommes pendant que Lenz y est encore et qu'ils doivent cohabiter et interfacer constamment ! Et en admettant que Lenz essaie d'arrondir les angles en disant à Green qu'il l'aime bien, de quoi il aura l'air en disant ça ? Si c'était pour se farcir un spécimen féminin, il se foutrait pas mal de savoir vers où regarder. Regarder une gonzesse dans le blanc des yeux en paraissant l'homme le plus sincère du monde, pour ça no problemo. Ou pour jurer à un Brésilien acnéique qu'il ne lui a pas refilé trois fois de suite un demi-kilo coupé avec de l'Inositol[225]. Ou s'il est défoncé : pas de souci. Quand il est défoncé, ce n'est pas un souci de

dire à quelqu'un qu'il l'aime bien, même si c'est vrai. Parce que, dans ce cas-là, la décharge émotionnelle ressentie est sans commune mesure avec la tension dérangeante qu'il pourrait y avoir autrement. Quelques lignes et il ne se gênerait pas pour dire à Bruce G. d'aller, sauf son respect, se faire foutre, de débarrasser le plancher, d'aller jouer sur l'autoroute ou avec une tronçonneuse, de se jeter à la flotte ou n'importe quoi mais, révérence parler, de le laisser vaquer en solo dans la nuit urbaine. Donc, après l'incident avec le chat et la diarrhée et quelques mots salés avec D. R. Glynn, qui s'était écroulé en se tenant le ventre contre le mur sud du couloir à l'étage, Lenz décide que ça suffit comme ça, va prendre un carré de papier alu dans le rouleau industriel que Don G. range sous l'évier et retire un demi-gramme, peut-être un gramme maxi, de la réserve d'urgence dans la cavité découpée au rasoir à l'intérieur des *Principes des conférences naturelles*. Loin de représenter une rechute, la Bing est une aide médicinale destinée à lui donner le courage d'exposer franchement son besoin de solitude à Green afin de pouvoir résoudre les problèmes liés à sa sobriété avant qu'ils ne fassent obstacle à son évolution spirituelle – car Lenz n'utilise la cocaïne que dans l'intérêt même de la sobriété et de la spiritualité.

Donc, pour ainsi dire stratégiquement, à la réunion des Jeunes AA de Brookline, dans Beacon près de la Newton Line, un mercredi, pendant la pause-tombola, à 21 h 09, Lenz humidifie sa demi-clope et la remet soigneusement dans le paquet et bâille et s'étire et tâte rapidement son pouls et se lève et entre l'air de rien dans le chiotte Handicapés avec la porte à verrou et l'espèce de berceau autour du trône pour que les estropiés puissent s'asseoir et se fait deux, peut-être trois généreuses lignes de Bing sur le réservoir de la chasse d'eau et essuie le dessus avant et après avec des serviettes en papier mouillées, roule ironiquement le billet même qu'il avait apporté pour la quête et sniffe avec et le nettoie à fond avec un doigt dont il se sert ensuite pour se frotter les gencives et se regarde dans la glace pour

inspecter les fosses en forme de rognons de son joli nez aquilin histoire de s’assurer qu’il ne reste pas de traces compromettantes dans les petits poils et savoure l’écoulement amer dans sa gorge congelée et déroule le talbin propre et le lisse et l’aplatit avec son poing sur le bord du lavabo et le plie soigneusement en deux puis encore en deux pour lui donner le quart de sa taille originelle Département du Trésor, de sorte que tout soupçon même passager que pourrait éveiller le fait de rouler un billet en cylindre se trouve, comme qui dirait, *anéantisé.* Puis il rapplique frais comme un gardon, si frais que le beurre ne fondrait pas sur sa peau, sachant parfaitement où regarder à tout moment et remontant négligemment ses couilles avant de se rasseoir.

Ensuite, à part un hémispasme intermittent de la bouche et de l’œil droit qu’il dissimule derrière ses vieilles lunettes de soleil et une simulation tactique de toux, la seconde moitié de l’interminable réunion se passe bien, pense-t-il, même s’il a fumé presque tout un paquet onéreux de cibiches en 34 minutes et que les Jeunes AA moralisateurs assis dans les rangs réservés aux non-fumeurs contre le mur est à sa droite l’ont fusillé du regard lorsqu’il s’est aperçu lui-même qu’il avait une cigarette allumée dans un cendrier en fer-blanc et deux autres dans la bouche, mais Lenz a traité la chose avec un aplomb insouciant, assis là avec ses lunettes d’aviateur et son manteau, les jambes croisées, les bras étendus sur les dossiers des chaises vides de part et d’autre.

Bruits nocturnes de la nuit métropolitaine : le vent du port soufflant sur les pans inclinés en béton, le vrombissement sourd de la circulation, le rire des TP dans les pièces intérieures, le miaulement de la vie féline non résolue. Des cornes de brume qui résonnent près des quais. Des sirènes qui s’éloignent. Des cris confus de mouettes. Des bris de verre quelque part. Des klaxons dans un embouteillage, des engueulades en langues diverses, encore du verre brisé, des chaussures qui courent, une femme qui crie ou rigole par là-bas, dans l’embouteillage. Des chiens qui défendent leur

propriété à leur passage, des bruits de chaîne et de poils hérissés. Des cliquetis pédestres, des buées d'haleine, le crissement du gravier, le couinement de la veste en cuir de Green, le *clac* d'un million de briquets, le ronron diffus des ATHSCME qui indique le nord avec exactitude, le tintement des objets jetés dans les bennes et le tassement de ceux qui y sont déjà et le vent qui bat les flancs desdites bennes et le bastringue caractéristique des clodos qui fouillent dedans en quête de bouteilles et de canettes, le centre de Rédemption du district, à West Brighton, qui partage hardiment sa devanture avec le magasin de spiritueux World Liquor si bien que les fouilleurs peuvent se rédimer et se réapprovisionner en une seule étape. Lenz trouve ça répugnant au plus haut point et s'en ouvre à Green. Il lui fait remarquer l'ironie multiple des techniques destinées à tenir la promesse du Célèbre Crooner de Nettoyer nos cités urbaines. Des bruits situés dans la parallaxe du quadrillage lumineux de la ville. Le halo laineux des monoxydes. Le vent de la baie a une vague odeur de vulve. Les crucifix clignotants des avions à l'atterrissage devancent leur propre son. Des corbeaux dans les arbres. Froufrou crépusculaire habituel. Les fenêtres éclairées des rez-de-chaussée projettent des carpettes de lumière sur les pelouses. Les lanternes des perrons qui s'allument automatiquement à votre passage. Un thrène de sirènes au nord du Charles. Les arbres dénudés qui craquent dans la brise. La sirène de police, dit-il à Green, est le symbole de l'État du Massachusetts. Des cris et des hurlements pour des raisons inconnues dans des rues invisibles. Parfois le cri se termine à l'endroit d'où il est parti, remarque-t-il. La buée des haleines et les arcs-en-ciel des réverbères et des phares qui la traversent. À moins que ces cris ne soient vraiment des rires. Quand la mère de Lenz riait, on avait l'impression qu'on la dévorait toute crue.

Sauf que – après peut-être cinq lignes au total sniffées à des fins purement médicinales et non récréatives – sauf que, au lieu d'assurer à Green qu'il a une grosse cote dans sa Bourse des valeurs mais qu'il serait

sympa de se casser pour le laisser rentrer seul avec son pain de viande et ses projets, il s'avère que Lenz a une fois de plus mal calculé l'effet de l'hydrolyse de la Bing[226], dont il croyait qu'elle produirait un sang-froid verbal cool et nonchalant alors qu'elle se traduit, au contraire, par une énorme compulsion hydrolytique à désirer la présence de Green – ou de quiconque serait obligé de rester à ses côtés – pour partager avec lui ou n'importe quelle autre oreille complaisante à peu près toutes ses pensées et expériences, lui fournir des informations exhaustives sur le cas R. Lenz, sa forme, son haleine visible, à mesure que sa vie entière (et même plus que ça) défile dans l'horizon arctique de son esprit en laissant un sillage de phosphènes.

Il dit à Green que sa phobie des instruments de mesure du temps provient de son beau-père, un conducteur de trains Amtrak souffrant de terribles conflits internes non résolus qui l'incitaient à demander au petit Lenz haut comme trois pommes de remonter et d'astiquer quotidiennement sa montre de gousset avec une peau de chamois et de vérifier chaque soir que l'heure indiquée était la bonne à la seconde près sinon il lui taperait dessus avec un exemplaire roulé de *Track and Flange*, une revue professionnelle en papier glacé extrêmement lourde et grande comme une table basse.

Il lui confie que sa mère était prodigieusement obèse, joignant le geste à la parole pour illustrer les proportions du problème.

Il respire une fois toutes les trois ou quatre anecdotes, c'est-à-dire à peu près à chaque intersection.

Il lui raconte les intrigues de plusieurs livres qu'il a lus, en affabulant.

Il ne remarque pas que Green grimace quand il aborde la question des mères mortes.

Il lui dit, euphorique, qu'il s'est un jour coupé le bout d'un doigt gauche avec une chaîne de minivélo et que, grâce à ses efforts de concentration, le doigt avait repoussé après quelques jours et s'était régénéré comme la

queue d’un lézard au grand étonnement des autorités médicales. C’est à la suite de cet incident de jeunesse, dit-il, qu’il a pris conscience de son exceptionnelle force vitale, a compris et accepté le fait qu’il n’était pas comme le commun des mortels et s’est mis à assumer son caractère unique avec tout ce que cela comportait.

Il lui garantit que le crocodile du Nil n’est pas le plus dangereux des crocodiles, que c’est un mythe car le plus dangereux est le crocodile de l’Estuaire, aux mœurs marines, un million de fois plus redouté par ceux qui s’y connaissent.

Il lui expose sa théorie selon laquelle son besoin compulsif de savoir l’heure avec une précision microscopique est également relatif au comportement dysfonctionnel de son beau-père avec la montre de gousset et *Track and Flange*. Cela l’amène à analyser le terme *dysfonctionnement* et à montrer sa pertinence dans la différenciation entre, disons, psychologie et religion naturelle.

Lenz lui raconte comment, un jour, dans Boylston, à Back Bay, devant chez Bonwit, un vendeur de prothèses insistant qui faisait toute une histoire pour un œil de verre de bijouterie s’est fait démolir le portrait par ses soins et que, dans la file, un autre vendeur voulait lui refiler à toute force une bouteille de Substitut de salive Xero-Lube certifiée avec dessus une garantie inventée de J. Gentle C. Crooner et qu’il a, lui, Lenz, mis en pratique ses connaissances en aïkido pour lui casser le nez et lui a ensuite enfoncé les éclats d’os dans la cervelle avec le talon de la main, une manœuvre connue sous un ancien terme chinois secret signifiant Le Vieux Une-Deux, tuant sur le coup le mec à la salive, et que depuis lors il connaît le pouvoir mortel de sa ceinture noire d’aïkido et de ses mains quand on lui cherche des crosses et a juré solennellement, en courant comme un dératé vers la station de métro Auditorium pour échapper aux poursuites judiciaires, de ne jamais utiliser sa science létale de l’aïkido autrement que dans des cas de force majeure pour défendre les innocents et / ou les faibles.

Il lui dit que, dans une fête de Halloween, il avait vu une femme hydrocéphale avec un collier fait de mouettes mortes.

Il lui parle de son rêve recourant dans lequel il est assis sous un ventilateur tropical de plafond sur une chaise en rotin, coiffé d'un casque colonial L.L. Bean, avec une valise en osier sur les genoux, et c'est tout, c'est ça son rêve recourant.

Devant le n° 400 de W. Beacon, vers 22 h 02, Lenz fait à Green une démonstration du 1-2 secret d'aïkido qui lui a permis de dessouder le vendeur de salive, en décomposant le mouvement au ralenti pour l'œil profane de Green. Il dit qu'il a un autre cauchemar recourant, une histoire d'horloge dont les aiguilles indiquent éternellement 18 h 30, mais que c'est tellement terrifiant à s'en chier dessus qu'il lui épargne les détails pour ne pas mettre en péril sa fragile psychologie.

Green, en allumant leurs deux cigarettes, lui dit que, soit il ne se souvient pas de ses rêves, soit il ne rêve pas.

Lenz rajuste sa moumoute et sa moustache blanches devant la vitrine sombre d'un vidéoclub InterLace, se livre à un petit étirement genre tai-chi et se mouche à l'européenne dans un caniveau encombré de W. Beacon, une narine à la fois, en prenant bien soin de se pencher pour ne pas souiller son manteau.

Green est ce genre de mecs en marcel qui aiment caler leur prochaine cigarette derrière leur oreille mais il ne peut pas le faire parce qu'il met de la laque RIJID ou d'une autre marque de qualité et que les résidus du spray sur la clope provoquent de petites explosions de flammèches intempestives. Lenz rapporte que, à la fête de Halloween avec le collier d'oiseaux, il y avait un enfant soi-disant réfugié de la Concavité, à la fête, chez un orthodontiste de South Boston qui vendait de la Lidocaïne sur ordonnance[227] aux dealers de Bing, un enfant de taille normale et pas sauvage mais absolument sans crâne, couché sur une espèce d'estrade près de la cheminée avec sa tête trépanée et informe et comme (tremblotante)

contenue dans une sorte de boîte en plastique sans couvercle, les yeux renfoncés dans sa figure, qui avait une consistance de sable mouvant, la figure, et son nez concave et sa bouche pendaient de chaque côté de sa bobine désossée, et l'ensemble de sa tête s'était comme *conformé* à l'intérieur du contenant-boîte qui la contenait, la tête, et avait un aspect général plus ou moins carré, la tête, et la femme aux mouettes mortes et d'autres personnes costumées avaient ingéré des hallucinogènes et bu du mescal et bouffé les petits vers dans le mescal et dansé une ronde rituelle autour de la boîte et de l'estrade vers 23 h 55, pour vénérer l'enfant ou plutôt *L'Enfant*, disaient-elles, comme s'il n'y en avait qu'Un seul.

Green donne l'heure à Lenz toutes les deux minutes environ, une fois par intersection, disons, en consultant sa montre bon marché mais digitale, quand l'enseigne B.B.S.B. à cristaux liquides est obscurcie par l'horizon nocturne urbain mouvant.

La distorsion labiale de Lenz s'accentue avec les diphtongues incluant la voyelle *o*.

Lenz dit à Green que les AA / NA fonctionnent bien mais qu'il s'agit incontestablement d'une secte, que Green et lui en sont arrivés au point où le seul moyen de se sortir de l'engrenage addictif était de s'enrôler dans une putain de secte où ils se font décérébrer le cul mais que le premier qui essaiera de lui filer une toge safran ou un tambourin finira en compotée de navets et puis c'est tout.

Lenz affirme se souvenir de certaines expériences qu'il a subies in vitro.

Il dit que les diplômés d'Ennet qui reviennent de temps en temps occuper de l'espace dans le living-room et racontent des horreurs sur les autres sectes dans lesquelles ils ont essayé d'entrer pour arrêter les drogues et l'alcool sont d'une naïveté qui a son charme mais n'en est pas moins de la naïveté. Lenz précise que les toges et les mariages en masse et les crânes rasés et la distribution de tracts dans les aéroports et la vente de fleurs sur les terre-pleins et le renoncement à l'héritage et le manque de sommeil et

l’obligation d’épouser la personne qu’on vous assigne sans jamais la voir sont de la petite bière en termes de critères sectaires. Il connaît des individus qui ont entendu des conneries monstrueuses qui feraient sortir le cerveau de Green par ses oreilles.

À l’heure du déjeuner, Hal Incandenza était couché sur son lit en plein dans le soleil brillant à travers la fenêtre avec les mains sur la poitrine, et Jim Troeltsch passa la tête à l’intérieur et lui demanda ce qu’il faisait, et Hal lui dit qu’il photosynthétisait, puis garda le silence jusqu’à ce que Troeltsch s’en aille.

Puis, 41 respirations plus tard, Michael Pemulis passa la tête à son tour.

« Tu as déjà mangé ? »

Hal fit saillir son ventre et le tapota, sans quitter le plafond des yeux.

« La bête a tué, s’est gavée et se repose maintenant à l’ombre du baobab.

– Pigé.

– Avec un orgueil légitime.

– *J’ai* pigé. »

200 respirations plus tard, John (« S.P. ») Wayne poussa un peu plus la porte entrouverte, passa sa tête entière et resta ainsi, sans entrer plus avant. Il ne dit rien et Hal ne dit rien et ils demeurèrent comme ça un moment, puis la tête de Wayne se retira en douceur.

Sous un réverbère au carrefour de Faneuil Street et W. Beacon, Randy Lenz confie quelque chose de personnel et de délicat, renverse sa tête en arrière pour montrer à Bruce Green où se trouvait autrefois sa cloison nasale.

Randy Lenz parle à Bruce Green de certaines sectes immobilières de la Californie du Sud et de la côte Ouest. D’habitants du Delaware qui

croyaient encore à la pornographie de la Réalité Virtuelle alors qu'on avait découvert qu'elle provoquait un saignement au coin des yeux et que l'impuissance permanente du monde réel était encore la clé pour Shran Guy Lâ et croyaient qu'un porno numérico-holographique circulait sous la forme d'une disquette de contrebande non reproductible et consacraient leur vie cultuelle à la recherche de cette disquette de kamasupra virtuelle et se rassemblaient dans d'obscurs locaux de Wilmington pour échanger à mots couverts des rumeurs sur ce qu'il y avait dedans et l'endroit où elle se trouvait et l'évolution de leurs recherches, et ils regardaient des films Virtuels et s'épongeaient le coin des yeux etc. Ou d'un truc appelé culte stelliforme qui n'est certainement pas pour les oreilles de Bruce Green, estime Lenz. Ou d'une secte suicidaire canadienne qui pratiquait un genre de Roulette Russe consistant à sauter devant les trains pour jouer à celui qui arrive à frôler le train au plus près sans se faire déboulonner.

Si Lenz donne l'impression de mâcher du chewing-gum, c'est en fait parce qu'il essaie de grincer des dents tout en parlant.

Lenz se rappelle à haute voix que le bide vêtu de bleu de son beau-père précédait l'homme de plusieurs secondes quand il entrait dans une pièce et qu'on voyait luire la chaîne de montre dans la sinistre fente de son gousset. Que la mère de Lenz, à Fall River, insistait pour voyager uniquement en cars Greyhound, fondamentalement pour faire chier son second mari.

Lenz explique que le gros problème, quand on deale de la Bing, c'est que les clients peuvent se pointer à 03 h 00 en cognant à ta porte, avec que nib dans les poches en termes de ressources, et se jeter à tes pieds en t'enlaçant les guibolles pour te supplier de leur filer rien qu'un demi-gramme ou un décigramme et en t'offrant leurs mômes, comme si Lenz avait envie de se coltiner des moutards, et que tout ça pèse constamment sur sa conscience.

Green, qui avait sniffé son content dans sa vie, dit que la cocaïne te prend à la gorge et ne te lâche plus et qu'il comprend pourquoi les AA de

Boston appellent la Bing « Ascenseur Express pour AA ».

Dans un passage jonché de poubelles entre Faneuil St. et Brighton Ave., Brighton, après que Green a failli marcher dans ce qui, selon toute vraisemblance, est du vomi humain, Lenz démontre logiquement pourquoi ce résident d'Ennet House, Geoffrey D., est probablement une tantouze mal assumée.

Lenz raconte que, dans le passé, on lui a proposé de devenir mannequin et acteur, mais que la profession de mannequin et d'acteur consiste en gros à frayer avec des tantouzes et que ce n'est pas un travail pour un homme qui a déjà fort à faire avec son propre personnage.

Lenz spécule sur les informations selon lesquelles il y aurait des meutes et des hordes entières d'animaux féroces œuvrant à la manière des criquets dans la luxuriance rythmique de certaines zones de la Grande Concavité au nord-est, descendant d'animaux domestiques abandonnés pendant la phase transitoire du remembrement ONANite, paraît-il, et sur des chercheurs professionnels, des explorateurs amateurs, des audacieux et des adeptes de sectes qui se seraient aventurés au nord-est des check points le long des murs ATHSCMiens en Lucite et n'en seraient jamais revenus, disparaissant des ondes courtes de la bande FM et de tous les écrans radars.

Green avoue n'avoir aucune notion ni opinion personnelle sur la faune de la Concavité. Il dit carrément qu'il n'y a jamais pensé de sa vie.

En Nouvelle-Nouvelle-Angleterre, affirme Lenz, il existe des cultes et sous-cultes stelliformes articulés sur des systèmes de croyance touchant à la métaphysique de la Concavité et à la fusion annulaire et à une faune irradiée type série B des années 1950 A.S. et à la surfertilisation et à des forêts verdoyantes avec des oasis périodiques dans le désert à l'est de l'ancienne région de Montpelier, Vermont, où la Shawshine River annularisée se jette dans le Charles et prend une teinte du même bleu exactement que celui des paquets de Hefty SteelSak, et à des hordes rapaces d'animaux domestiques devenus sauvages et à des insectes surdimensionnés qui non seulement

attaquent les foyers abandonnés d'Américains déplacés mais s'y installent carrément et les restaurent et y mènent une vie remarquablement égalitaire, à ce qu'on dit, et à des enfants grands comme des bêtes préhistoriques qui rôdent dans les secteurs surfertilisés de la Concavité est, déposant d'énormes quantités d'excréments et pleurant les parents orphelinogènes qui les ont quittés ou perdus dans la débâcle géopolitique de la migration de masse et du déménagement expéditif, enfants qui, d'après les croyances de certaines sectes plus proches de la période Limbaugh, sont d'anciens avortons jetés à la hâte dans des tonneaux eux-mêmes jetés dans des fossés où ils se sont ouverts et où leur contenu s'est mélangé au contenu d'autres tonneaux qui ont ranimé les fœtus et leur ont insufflé une vie gigantesque de série B au nord du secteur que ysrstruly et Green traversent actuellement. Il existe aussi une ramification locale stelliforme souterraine dérivée des Rastafariens adorateurs de Bob Hope qui fument d'énormes joints et coiffent leurs cheveux négroïdes dans le style cigares mouillés des Rastafariens mais qui, à la différence des Rastafariens, adorent l'Enfant et, au nouvel an, mettent des parkas teintes et chaussent des snowboots en carton et s'aventurent vers le nord, en laissant un sillage de fumée, au-delà des murs et des ventilateurs du check point Pongo dans les anciennes régions du Vermont et du New Hampshire à la recherche de *L'Enfant*, ainsi qu'ils disent, comme s'il n'y en avait qu'Un seul, et trimballent tout un attirail pour s'adonner au rituel qu'ils appellent secrètement *Conciliation de L'Enfant*, des troupes entières de reggaemen drogués stelliformes adorateurs de l'Enfant qui disparaissent définitivement de l'écran radar de la race humaine chaque hiver, qu'on ne revoit jamais, considérés par les fidèles comme des martyrs et/ou des agneaux, probablement trop défoncés par leurs mégajoints pour retrouver leur chemin et mourant de froid, ou assaillis par des hordes d'animaux sauvages, ou tués par des insectes attachés à la notion de propriété privée, ou… (la figure toute rouge, respirant enfin) pire.

Lenz frémit à la pensée de la terrible Impuissance qu'il ressentirait, dit-il, perdu et désorienté, errant en cercle dans la blancheur aveuglante au nord de toute civilisation, sans savoir l'heure ni même la *date*, en voyant son souffle se congeler devant lui, avec seulement son amadou et son astuce et son caractère pour survivre, armé d'un simple couteau Browning.

Green répond que si les AA de Boston sont une secte qui pratique le lavage de cerveau, alors il en est à un point où son cerveau nécessite un sacré nettoyage, ce qui n'est pas une idée originale, Lenz le sait, vu que c'est ce que répète chaque jour ce grand couillon de Don Gately.

OceanofPDF.com

MORCEAUX CHOISIS D'INTERFACES INFORMELLES INDIVIDUELLES DE RÉSIDENTS AVEC D. W. GATELY, EMPLOYÉ-RÉSIDENT D'ENNET HOUSE, MAISON DE SOINS POUR TOXICOS, ENFIELD, MASSACHUSETTS, JUSTE APRÈS LA RÉUNION DES JEUNES AA DE BROOKLINE JUSQU'À ENVIRON 23 H 29, MERCREDI 11 NOVEMBRE A.S.V.A.I.D.

« Je ne vois pas pourquoi on devrait s’emmerder à parler de football toute la journée. J’ai pas l’intention de faire le moindre effort. C’est débile.

– Dacodac.

– C’est *inapproprié*, puisque tu aimes ce genre de mots.

– Mais ce type de l’Engagement Entente et Partage, le président du Groupe Pas de Demi-Mesures pour Nous, de Sudbury, il a du charisme. Le président. Il dit qu’il était contrôleur de gestion dans le nucléaire. Pour l’industrie militaire. Ce type qui était pondéré, comme brisé par la vie, paternel, étrange. Il y avait une certaine autorité bafouée qui émanait de lui.

– Je vois ce que tu veux dire. Je peux m’Identifier.

– … l’air *paternel*, oui.

– Comme un parrain. Mon parrain est comme ça, Joelle, au Drapeau blanc.

– Je peux te poser une question ? Est-ce que ton vrai père vit toujours ?

– J’en sais rien.

– Ah… Ah. Ma mère est morte. Elle faisait de la vermiculture. Mais mon père respire encore. C’est comme ça qu’il dit : je respire encore. Dans le Kentucky.

– …

– Ma mère faisait de la vermiculture depuis longtemps.

– Mais qu’est-ce qui t’a tellement impressionnée chez ce gars de Dimsures ?

– *De-mi-me-sures*. Pas “dix m’sures”. Articule.

– Très drôle.

– Eh bien, Don, c’est quand il s’est mis à parler de lui-même comme d’une autre personne. Une personne qui lui était étrangère. Il a dit qu’il portait autrefois un costume quatre pièces et que la quatrième pièce, c’était lui.

– C’est une vanne que répète tout le temps un type du groupe d’Allston.

– Il avait une très jolie chemise en épais coton blanc tissé, au col ouvert, un pantalon sable et des mocassins sans chaussettes. Je suis ici depuis dix ans, Don, et je n’arrive toujours pas à comprendre pourquoi vous mettez tous de belles chaussures pour les bousiller en les enfilant sans chaussettes.

– Joelle, je crois que tu n’es pas la personne la mieux placée pour critiquer la tenue vestimentaire des autres, avec ce voile.

– Et mon joli cul rose, il faut que je te le montre aussi ?

– Rappelle-moi de noter sur le Registre que c’est très positif de te voir sortir de ta carapace. »

« Bon, Don, perso je suis réservé sur la question mais c’est Diehl et Ken qui m’ont dit de venir te voir rapport à ce qui se passe parce que Erdedy dit que ça concerne le Personnel et patati et patata.

– On a bu un peu de café ce soir, hein, Foss ?

– Tu sais ce que c’est, quoi, patati patata.

– Prends ton temps. Inspire, expire. Je ne suis pas pressé.

– Bon, Don, je déteste les bouffeurs de fromage comme tout le monde mais Geoff D. et Nell G. arrêtent pas de demander aux nouveaux dans le living-room s’ils pensent que leur Puissance Supérieure est assez omnipotente pour faire une valise qu’elle serait incapable de porter. Ils font ça à tous les nouveaux. Et ce petit agité de Dingley…

– Tingley. Le nouveau.

– Eh ben, Don, il s’assoit dans le placard à linge avec les jambes qui dépassent du placard et les yeux exorbités et de la fumée qui lui sort par les oreilles et patati et patata, il fait comme ça Elle Peut Elle Peut Pas Elle Peut, rapport à la valise patata et Diehl dit que ça concerne le Personnel parce que c’est négatif ce que fait Day et Erdedy dit que je suis le plus ancien et que c’est à moi d’aller bouffer le fromage.

– Merde.

– Diehl dit que, pour une affaire aussi négative que ça, c’est pas cafter ?

– Non. Je suis d’accord. C’est pas cafter.

– En plus je t’ai apporté ce petit-beurre vraiment excellent de Hanley qui en a fait toute une assiette et Erdedy a dit c’était pas du léchage de cul mais simplement de la politesse ordinaire.

– Erdedy est un pilier de la communauté. Je dois rester ici près du téléphone. Tu pourrais peut-être dire à Geoff et Nell de passer me voir si toutefois la torture des nouveaux leur laisse un peu de temps.

– Je vais peut-être pas leur parler de cette histoire de torture si t’es d’accord, Don.

– Au fait, tu remarqueras que je suis toujours en train de regarder ce petit-beurre que tu as encore dans la main.

– Mince, le petit-beurre. Mince.

– Essaie de te détendre un peu, mon gars. »

« Faut que je reste près du téléphone jusqu’à 22 h 00. Essaie avec une ventouse et fais-moi savoir si je dois appeler la Maintenance. »

« Je crois que le Personnel rendrait service aux nouveaux s’il leur expliquait que la lettre C sur le robinet de la douche veut dire *Caramba c’est froid*.

– Est-ce que c’est une façon indirecte de me dire qu’il y a un problème d’eau chaude dans la salle de bains, McDade ?

– Don, je suis juste venu dire ce que j’avais à dire. Et je me permets d’ajouter : jolie chemise. Mon père aussi jouait au bowling quand il avait encore un pouce. »

« Je me fous de savoir ce que ce malade t’a dit, Yolanda. Te mettre à genoux le matin pour Demander de l’Aide ne signifie pas t’agenouiller devant ce malade pendant qu’il ouvre sa braguette pour que tu Demandes de l’Aide dans sa braguette. J’espère que c’est pas un résident qui t’a dit ça. C’est ce genre de choses qui explique pourquoi on recommande des

parrains du même sexe uniquement. Parce qu'il y a des malades dans les chambres, tu comprends ? Si un AA demande à une nouvelle venue dans le Programme de considérer son Unité comme une Puissance Supérieure pour elle, faut que je m'occupe sérieusement de lui. Tu vois ce que je veux dire ?

– Et encore je t'ai pas dit qu'il m'a suggéré de remercier la Puissance Supérieure la nuit.

– Je changerais de trottoir pour éviter de croiser un AA comme ce gars-là, Yolanda.

– Et il a dit que je devais toujours me trouver sur sa face sud et que je devais acheter une montre digitale.

– Vingt dieux, c'est Lenz. C'est de Lenz que tu me parles ?

– J'ai prononcé aucun nom. Je dis seulement qu'il a été super sympa au début, quand je suis arrivée, et qu'il m'a aidée, ce mec dont j'ai pas prononcé le nom.

– Tu as des difficultés avec la partie de la Deuxième Étape qui concerne la folie et tu as choisi *Randy Lenz* comme parrain ?

– C'est un Programme nomonyme, tu vois ce que je veux dire ?

– Voyons, cocotte. »

Orin (« O. ») Incandenza enlace un mannequin mains putativement suisse dans une chambre de location. Ils s'enlacent. Leurs visages deviennent des visages sexuels. C'est la preuve évidente qu'il existe un destin bienveillant, ou un esprit universel, lequel a fait apparaître cet incroyable spécimen à l'aéroport international de Sky Harbor juste au moment où Orin appuyait son beau front contre la vitre de la porte donnant sur le tarmac après s'être généreusement proposé de conduire Helen Steeply par les cauchemardesques I-17 et I-10 jusqu'à cet aéroport non navigable, affreusement éclairé, trajet au cours duquel le Sujet avait semblé non seulement peu reconnaissant, l'autorisant à peine à poser une paume amicale et solidaire sur son incroyable quadriceps, mais avait maintenu une

attitude strictement boulot-boulot en poursuivant son interrogatoire sur des questions familiales dont il n'avait cessé de souligner le caractère inapproprié[228], a fait apparaître, donc, juste au moment où, après avoir été seulement gratifié d'un sourire froid et d'une promesse de transmettre son bonjour à Hallie, il appuyait son front contre la vitre de la porte arrière de Weston – ou plus exactement de la porte d'embarquement de Delta –, cet incroyable spécimen qui – spontanément, sans stratégie – est venu vers lui, a entamé une conversation exubérante avec un accent étranger très prononcé et dévoilé des mains professionnellement adorables en fouillant dans son sac en tripolymère pour lui demander de signer, à l'intention de son fils *en bas âge*, un autographe sur le ballon-souvenir des Cardinals qu'elle avait *ici même* (!) dans son sac à côté de son passeport suisse – comme si l'univers lui tendait la main pour l'éloigner du bord de l'abîme de désespoir où le menait toujours la frustrante déception d'avoir été rejeté par un Sujet qu'il avait choisi, comme s'il avait mouliné des bras au-dessus du vide sans même ses ridicules ailes rouges fixées sur son dos et que l'univers lui avait envoyé cette charmante main gauche pour le tirer gentiment en arrière et l'enlacer, et non pas le consoler mais lui rappeler qui il était et ce qu'il était et l'entraîner jusqu'ici, jusqu'à cette union de leurs deux visages sexuels, en silence, à côté du lit où étaient posés le ballon et le stylo, tous deux s'enlaçant entre le lit et le miroir, la femme faisant face au lit de sorte qu'Orin apercevait derrière elle le miroir et les petites photos encadrées de sa famille suisse disposées sur la commode en bois sous la fenêtre[229], un homme joufflu et des petits Suisses souriants contemplant le néant quelque part en haut à leur droite.

Ils sont passés en mode sexuel. Elle bat des paupières, il ferme les yeux. C'est un concentré de langueur tactile. Elle est gauchère. Il ne s'agit pas de consolation. Ils commencent à se déboutonner mutuellement. Il ne s'agit ni de la conquérir ni de la capturer de force. Ce n'est pas une question de glandes, d'instinct, d'abandon éphémère à des pulsions ; ce n'est pas le

désir profond de l’amour d’une personne qui vous a trahi. Pas ça, non jamais, l’amour détruit ce qu’il attire. Pour le punter, c’est plutôt en rapport avec l’espoir, un espoir vaste comme le ciel de trouver quelque chose en chaque visage papillonnant de Sujet, quelque chose qui conciliera justement l’espoir, d’une certaine manière, qui paiera son tribut, le besoin qu’il a d’être assuré, l’espace d’un instant, qu’il la *possède*, qu’il l’a *ravie* à un autre ou à un ailleurs, à une réalité autre que lui, mais qu’il la possède, qu’il est ce qu’elle voit, tout ce qu’elle voit ; ce qui l’intéresse, ce n’est pas la conquête mais la reddition, il veut être à la fois l’attaquant et le défenseur et qu’elle ne soit ni l’un ni l’autre, qu’elle ne soit que cette seconde d’amour, d’amour à *elle*, tournoyant vers lui, non pas son amour à lui mais à *elle*, cet amour (sa chemise à lui tombée maintenant, dans le miroir), que pendant cette seconde elle l’aime au-delà du supportable, qu’elle ressente l’impérieuse nécessité de le recevoir en elle sous peine de se dissoudre dans quelque chose de pire que le néant ; que rien d’autre n’existe ; qu’elle oublie son sens de l’humour, ses petits chagrins, ses triomphes, ses souvenirs, ses mains, sa carrière, des trahisons, la mort de ses animaux de compagnie – que ne survive plus en elle que son nom : O., *O*. Qu’il soit l’Unique.

(C’est pourquoi, peut-être, un seul Sujet ne suffit jamais, pourquoi il faut toujours qu’une main en relaye une autre pour le rattraper dans sa chute sans fin. Car, n’y en eût-il qu’un pour lui, maintenant, spécial et unique, l’Unique ne serait pas lui, ne serait pas elle, mais ce qu’il y a entre eux, la trinité annulatrice du Toi et du Moi fondus en Nous. Orin n’a expérimenté cela qu’une fois, ne s’en est jamais remis, et ne recommencera jamais.)

Et en rapport avec le mépris, c’est en rapport avec une sorte de haine, aussi, en même temps que l’espoir et le besoin. Parce qu’il a besoin d’elles, besoin d’elle, parce qu’il a besoin d’elle il la craint et la hait un peu, les hait toutes, d’une haine déguisée en mépris qu’il déguise en tendre attention quand il défait ses boutons, touche son corsage comme si le vêtement était

une partie d’elle, et de lui. Ils se sont complètement déshabillés l’un l’autre. Leurs bouches sont collées l’une à l’autre ; elle est son haleine, il ferme les yeux pour ne pas la voir. Ils sont nus dans le miroir et elle, grâce à une espèce d’acrobatie virtuose 100 % Nouveau Monde, s’appuie sur les épaules asymétriques d’O. pour sauter sur lui, enrouler ses jambes autour de son cou, se cambrer et faire porter tout le poids de son corps sur la main placée en soutien dans le creux de son dos tandis qu’il l’emmène vers le lit à la manière d’un garçon de café tenant un plateau.

« *Houmpf.*

– *Herrmmp.*

– Mille pardons pour la collision.

– Arslanian ? C’est toi ?

– C’est moi, Idris Arslanian. Qui est l’autre ?

– C’est Ted Schacht, Id. Pourquoi ce bandeau sur les yeux ?

– Où suis-je, s’il te plaît ? J’ai perdu le sens de l’orientation dans un escalier. J’ai paniqué. J’ai failli retirer mon bandeau. Où sommes-nous ? Je détecte de nombreuses odeurs.

– Tu es à côté de la salle de musculation, dans le petit couloir au bout du tunnel qui n’est pas le couloir menant au sauna. Mais pourquoi ce bandeau ?

– Et l’origine de ces pleurs hystériques et de ces gémissements est… ?

– C’est Anton Doucette. Il est cliniquement déprimé. Lyle essaie de lui remonter le moral. Certains mecs cruels regardent ça comme un spectacle. Ça me dégoûte. Quelqu’un qui souffre n’est pas un spectacle. J’ai fait mes exercices, maintenant je suis un sillage de vapeur.

– Tu exsudes de la vapeur ?

– Toujours un plaisir de te rentrer dedans, Id.

– Attends. Sois gentil de me conduire en haut ou dans les vestiaires pour une visite des toilettes. Le bandeau que je porte est expérimental, une idée

de Thorp. On t’a parlé du joueur visuellement déficient qui va s’inscrire ?

– L’aveugle ? De Trifouillis-les-Oies, Iowa ? Dempster ?

– Dymphna.

– Il ne sera pas là avant le trimestre prochain. Il a retardé son arrivée, d’après Inc. Un œdème dural ou quelque chose comme ça.

– Il n’a que neuf ans mais il est déjà classé dans les meilleurs moins de 12 ans du Midwest. C’est le Coach Thorp qui le dit.

– Ah ouais, pour un aveugle au crâne mou, c’est un super classement, Id, en effet.

– Dymphna. J’ai entendu Thorp dire que son classement était peut-être dû à sa cécité. C’est Thorp et Texas Watson qui l’ont repéré.

– J’éviterais de prononcer le nom de *Watson* près de la salle de musculation si j’étais toi.

– Thorp dit que l’excellence de son jeu provient de son sens de l’anticipation. Le joueur Dymphna arrive toujours au bon endroit avant la balle de son adversaire, par anticipation.

– Je sais ce qu’est l’anticipation, Id.

– Thorp me dit que cette excellente anticipation chez les aveugles est due aux sons, parce que les sons sont simplement… Tiens, lis le commentaire que j’ai soigneusement annoté sur ce bout de papier plié.

– “Sont simplement des Variations d’Intensité, selon Throp.” Throp ?

– Je voulais écrire *Thorp*, je me suis trompé, dans l’emballement. Il dit que, par déduction, on peut forcément mieux juger le VAVE[230] de l’adversaire à l’oreille qu’à l’œil. C’est la théorie expérimentale de Thorp. Ça explique pourquoi ce Dymphna bien classé se transporte toujours comme par magie à l’endroit où la balle va nécessairement atterrir. Thorp est très convaincant quand il dit ça.

– Par déduction ?

– Oui, parce que cet aveugle déduit ça du bruit de la balle sur le cordage de l’adversaire, qui lui indique l’intensité de la frappe.

– Au lieu d’observer le contact et d’imaginer la trajectoire comme nous autres, qui sommes handicapés par la vue.

– Moi, Idris Arslanian, je suis convaincu par Thorp.

– Ce qui explique le bandeau.

– J’expérimente donc la cécité volontaire. J’entraîne mon oreille à différencier les degrés d’intensité en cours de jeu. Aujourd’hui j’ai joué avec ce bandeau contre Whale.

– Qu’est-ce que ça a donné ?

– De moins bons résultats que je ne l’espérais. J’ai souvent couru dans la mauvaise direction. Je me repérais à l’intensité des balles frappées sur les courts adjacents, du coup j’entrais sur ces courts et je perturbais les parties.

– Ah, on se demandait d’où venait tout ce raffut sur le 14.

– Thorp dit que c’est une question de temps, il m’encourage.

– Bon, ben à plus tard, Id.

– Attends. Ne pars pas tout de suite. Conduis-moi aux toilettes s’il te plaît. Ted Schacht ? Tu es toujours là ?

– …

– Tu es toujours là ? J’ai très…

– *Wouuuufff* regarde où tu mets les pieds, mon gars, bon Dieu.

– Qui c’est ?

– Troeltsch, James L., légèrement plié en deux.

– C’est moi, Idris Arslanian, avec un mouchoir en rayonne en guise de bandeau sur les yeux. Je suis désorienté et j’ai vraiment besoin d’aller aux toilettes. Je me demande aussi ce qui se passe dans la salle de musculation, où Schacht dit que vous regardez tous Doucette en dépression clinique qui pleure.

– Biscoco ! Je blaguais, Ars. C’est moi, Mike Pemulis, en fait.

– Alors toi, Mike Pemulis, tu dois te demander pourquoi ce bandeau sur les yeux d’Idris Arslanian.

– Quel bandeau ? Ars, ne me dis pas que tu portes un bandeau toi aussi ?

– Parce que toi également ?

– Rebiscoco, frangin.

– Je me suis perdu dans un escalier. Puis j'ai conversé avec Ted Schacht. Je crois que je me méfie trop de ton sens de l'humour pour me laisser conduire par toi.

– Tu devrais y aller à tâtons et, juste un instant, regarder la quantité de sueur d'angoisse que Lyle prélève sur Anton (« Crotte de nez ») Doucette, Ars.

– Doucette est le joueur à deux mains avec un grain de beauté qui ressemble à de la matière nasale et qui le déprime cliniquement dès qu'il le voit.

– Bingo pour le poireau. Mais ce n'est pas ça qui déprime Crotte de nez aujourd'hui. Cette fois-ci, nous dirons qu'il est plus sous le coup d'une déprime d'angoisse que d'une déprime.

– Il y a plusieurs sortes de déprimes ?

– Comme tu es jeune, Ars. Crotte de nez est persuadé qu'il va se faire virer de l'Académie. Ils l'ont eu à l'œil toute l'année, apparemment à cause de difficultés avec la trigo cubulaire de Thorp…

– Sur ce point, je sympathise in toto.

– … sauf que maintenant c'est dans le ridicule cours de Watson sur l'énergie qu'il perd pied, ce qui signifie qu'il va effectivement se faire virer en fin de trimestre si ça se vérifie. Il est dans une situation de blocage total. Il est là, la tête entre les mains avec Lyle et Mario, et quelques gars moins sympas ont lancé des paris pour savoir si Lyle arrivera à le sauver du gouffre.

– Texas Watson le prorecteur, qui enseigne l'énergie selon des modèles pénurie/abondance de ressources.

– Ars, je hoche la tête en signe d’approbation. De l’énergie fossile aux cycles de fusion/fission annulaire, lithiumisation DT et ainsi de suite. Tout ça à un niveau très superficiel, vu que Watson a un petit machin rempli de liquide au sommet de sa colonne vertébrale à la place du cerveau.

– Texas Watson ne brille pas par son intellect, c’est vrai.

– Mais Doucette est persuadé de souffrir d’un blocage conceptuel insurmontable qui l’empêche de comprendre l’annulation, même superficiellement.

– Après notre conversation, tu me mèneras aux lieux de miction, s’il te plaît.

– C’est le même type de blocage que certaines personnes ressentent avec le théorème des accroissements finis. Ou en optique quand on en vient aux champs de couleur. À un certain niveau d’abstraction, le cerveau se cabre.

– Ce qui cause des douleurs intracrâniennes qui font qu’on se prend la tête entre les mains.

– Watson a fait tout ce qu’il a pu pour lui. Il a bon cœur, on ne peut pas lui retirer ça. Il a essayé les fiches pédagogiques, les comptines mnémotechniques, même les films d’animation en pâte à modeler des cours de rattrapage Rindge-Latin.

– Tu veux dire sans résultat.

– Je veux dire que Crotte de nez reste assis, les yeux écarquillés, l’estomac noué, assommé par l’angoisse. Je veux dire figé.

– Tu veux dire cabré.

– La partie droite de sa figure est figée dans un tic d’angoisse. Il voit sa carrière de tennisman s’envoler avec de toutes petites ailes. Passe son temps à faire de l’autoflagellation anxio-dépressive. Tout a commencé au sauna avec Mario et moi, il craquait, Mario et moi on essayait de le détourner de ce langage délirant d’ado déprimé, Mario se servait d’un vieux truc thérapeutique au sujet de son grain de beauté, puis je lui ai expliqué

l’annulation DT en termes si simples que même un *invertébré* aurait compris. On a failli perdre connaissance dans ce sauna. Finalement on l’a amené à Lyle alors que les 18 ans faisaient encore leurs exercices. Lyle s’occupe de lui maintenant. Entre l’angoisse et le temps passé au sauna, c’est un festin de sueur pour Lyle, je te le dis.

– Je confesse également ressentir une certaine anxiété relativement à l’annulation dans le cours de Tex Watson, mais je n’ai que treize ans et ne suis donc pas tenu de maîtriser les sciences dures.

– Dans le sauna, Mario n’arrêtait pas de lui dire d’imaginer quelqu’un qui fait des roulades avec une main clouée au sol, parce que ce n’est rien d’autre que ça, merde, et, ô surprise, ça n’a pas du tout aidé Crotte de nez.

– Ça n’a pas soulevé le voile de Maya.

– Pas d’un poil.

– Les cycles de l’énergie annulaire sont intensément abstraits, dit-on dans mon pays natal.

– Mais la teneur de mon message à la Crotte était que les cycles DT ne sont pas si difficiles si ton cerveau n’est pas paralysé par des rêves de carrière à la Tex Avery. Les histoires de production ultrachaudes et de lithiumisation peuvent être trapues, mais on peut se figurer l’annulation des déchets par fusion/fission grosso modo comme un immense triangle rectangle.

– Tu envisages de me faire un cours.

– Enfonce-toi ce simple modèle dans tes petites cellules RAM de Pakistanais et tu te baladeras comme à la parade dans la physique enfantine de Watson et ensuite en optique, qui est le vrai domaine de cette mélasse abstracto-conceptuelle, permets-moi de te le dire.

– Je suis l’un des rares ressortissants de mon pays qui n’aient pas la bosse des maths, malheureusement.

– C’est pourquoi Dieu t’a aussi donné des mains prestes et un sacré lob de revers. Figure-toi simplement un énorme triangle rectangle

pseudocartographique[231]. Tu as l'usine centrale protégée par imprégnation O.N.A.N.-Sunstrand de fusion des déchets là où était Montpelier dans ce qui était le Vermont, dans la Concavité. De Montpelier les déchets traités sont expédiés par pipeline vers deux sites, l'un des deux étant cette lueur bleue que tu vois la nuit près du Complexe de Ventilateurs de Methuen, juste au sud de la Concavité, pile contre le Mur et le check point Pongo…

– Que nos grands ventilateurs qui nous empêchent de dormir sont censés repousser loin du sud.

– Exact, là où le fluorure de plutonium résultant de la toxi-fusion est transformé en plutonium 239 et en uranium 238 et fissionné dans un générateur standard quoique brûlant et dangereux, ce qui produit essentiellement de l'U-239, lequel est envoyé par pipeline, par catapulte ou par long camion rutilant vers ce qui était Loring Air Force Base – la base aérienne près de ce qui était Presque Isle, Maine – où il se décompose naturellement en neptunium 239 puis en plutonium 239 avant d'être intégré aux déchets fractionnels d'UF_4 également en provenance de Montpelier, puis fissionné plutôt salement de sorte qu'il crée des déchets radioactifs hautement toxiques, lesquels sont mélangés à de l'eau lourde et chauffés au zirconium pour être renvoyés à Montpelier par des tuyaux spéciaux pour zirconium chauffé extrêmement bien gardés comme constituants bruts des toxines nécessitées par la lithiumisation toxique, la production intensive de déchets et la fusion annulaire.

– Ma tête tournoie sur son axe.

– Juste un cycle triangulaire mouvant d'interdépendance, de création et d'utilisation de déchets. Tu vois ? Et quand allons-nous avoir droit à tes mains prestes et à ton lob dévastateur sur la vieille carte Eschaton pour un petit décrassage géopolitique, Ars ? Incidemment, le claquement charnu arythmique que tu entends, c'est Crotte de nez qui se tape sur la cuisse et la poitrine, un symptôme classique de la crise d'angoisse.

– Là-dessus, je compatis. Car ce qui m’embrouille, c’est que la fusion ne produit pas de déchets. C’est ce qu’on apprend en sciences dans mon pays. C’est l’essence même de la séduisante promesse que représente la fusion pour une nation très peuplée et très concernée par la question des déchets comme la nôtre, où on nous enseigne que la fusion est autosuffisante et non génératrice de déchets. Hélas, mon besoin d’aller aux toilettes commence à se distendre.

– Mais ce n’est pas le cas. C’était pourtant l’obstacle principal sur la route de l’annulation, qu’il fallait surmonter, et qui l’a été, mais d’une manière trop peu intuitive et trop abstracto-conceptuelle pour votre système éducatif tiers-mondiste qui nécessite impérativement une refonte complète ou un sérieux lifting. C’est justement sur cette question de la fusion sans déchets que notre glorieux Fondateur optique, l’ex-papa d’Inc, que Mme Inc a fait coc…

– Je vois qui tu veux dire.

– C’est justement sur cette question, donc, qu’il a apporté sa contribution finale et durable à la science d’État après avoir arrêté de dessiner des réflecteurs de diffusion de neutrons pour l’armée. Tu as vu la plaque en coprolithe dans le bureau de Tavis. C’est un cadeau de la C.E.A. au papa de l’Incster en remerciement de sa durable contribution à l’énergie des déchets.

– La raison de mon périple dans l’escalier qui m’a désorienté était une visite des toilettes. C’était il y a longtemps.

– Retiens-toi une seconde, ce sera bref. Tu ne serais même pas ici sans le père d’Inc, tu sais. Il a participé à la conception des conversions holographiques spéciales permettant aux chercheurs qui travaillaient sur l’annulation d’étudier le comportement des subatomes dans des environnements hautement toxiques. Sans s’intoxiquer eux-mêmes.

– Donc ils étudient les conversions holographiques des produits toxiques plutôt que les produits toxiques.

– Mens sana in corporatif sauna, Ars. Comme une boîte à gants optique. La prophylaxie ultime.

– Conduis-moi, s'il te plaît.

– Par exemple, ta nation savait-elle que toute la théorie annulaire sous-tendant la fusion capable de produire des déchets qui servent de carburant aux opérations dont les déchets sont un carburant pour la fusion, que toute cette théorie est médicinale à l'origine ?

– C'est-à-dire ? Qu'elle vient d'une boîte de médicaments ?

– De la médecine, Ars. Votre partie du monde prend la médecine annulaire pour une évidence aujourd'hui, mais l'idée de traiter le cancer en le nourrissant de cellules cancéreuses était anathématique il y a encore vingt ans.

– Anathématique ?

– Radicale, si tu préfères. Limite. Dingue. Moquée et bannie par la science traditionnelle soi-disant officielle. Dont les idées thérapeutiques consistaient à empoisonner tout le corps pour voir ce qui en résulterait. Cela dit, la chimiothérapie annulaire était effectivement dingue au départ. Tu peux voir les premières microphotos sur le poster de Schacht, celui qu'il ne veut décrocher à aucun prix, les premières microphotos de cellules cancéreuses gavées comme des oies avec des quantités micromassives de biftecks trop cuits et de soda light, contraintes de fumer à la chaîne des micro-Marlboro près de minitéléphones portables[232]…

– Je danse d'un pied sur l'autre.

– … sauf que, en corollaire du modèle micromédical, il y avait cette idée également radicale qu'on pouvait peut-être obtenir une fusion annulante des déchets en bombardant des particules radioactives hautement toxiques avec des doses massives de matière encore plus toxique que les particules radioactives. Une fusion qui se nourrit de poison et produit du fluorure de plutonium et du tétrafluorure d'uranium relativement stables. Pour ça il suffit d'avoir accès à un volume phénoménal de matière toxique.

– Et donc situer le site de fusion naturelle près de la Grande Concavité.

– Exact, *Jawohl.* À partir de là, ça devient abstraitement confus et je m'en tiendrai au fait que le seul couac du point de vue écologique est que la fusion résultante s'avère si efficace qu'elle absorbe toutes les toxines de l'écosystème environnant, tous les inhibiteurs de croissance organique sur des centaines de kilomètres à la ronde.

– D'où les mythes et l'angoisse de la Concavité orientale.

– Tu te retrouves avec un environnement si fertile, si luxuriant qu'il en est pratiquement invivable.

– Une forêt vierge dopée aux stéroïdes anabolisants.

– À peu près.

– D'où les hamsters sauvages, les insectes gros comme des Volkswagen, le gigantisme infantile et les régions forestières infranchissables de la mythique Concavité orientale.

– Oui, Ars, et tu découvres qu'il faut continuer à déposer régulièrement des toxines pour empêcher l'écosystème désinhibé de s'étendre et d'envahir d'autres zones écologiquement stables, d'épuiser les poisons de l'atmosphère jusqu'à ce que tout se ventile. Et ainsi de suite. C'est pourquoi les principaux catapultages d'E.W.D. se font vers le nord.

– Vers la Concavité orientale, pour maintenir la prolifération à distance.

– Ça se tient, tu vois ?

– M. Thorp connaîtra une vive déception si j'en viens à retirer mon bandeau pour localiser les toilettes.

– Je t'entends, Ars. Je t'entends très bien. Inutile de me rabâcher la même chose. Ce que tu dois garder à l'esprit pour Watson, c'est l'effet cyclique du dépôt de déchets et de la fusion. Quels jours ont lieu les principaux catapultages ?

– Les jours du mois qui contiennent des nombres premiers, jusqu'à minuit.

– Ce qui éradique la prolifération jusqu'à ce que les toxines soient fondues et utilisées. Le scénario afférent est que la partie orientale de la Grille 3 passe de luxuriante à désertique à luxuriante plusieurs fois par mois. La première semaine est particulièrement aride, la dernière prodigieusement fournie.

– Comme si le temps s'accélérait considérablement. Comme si la nature devait aller aux toilettes d'urgence.

– Un phénomène d'accélération qui est en fait l'équivalent d'un incroyable *ralentissement* du temps. Le moyen mnémotechnique que Watson proposait à Crotte de nez est : "La terre amasse, le temps traînasse."

– Une décélération du temps, je t'ai compris.

– Et Crotte dit que c'est ce qu'il a le plus de mal à digérer, conceptuellement. Il dit qu'il serait le roi s'il arrivait à faire entrer dans sa tête le concept de fluctuation temporelle, conceptuellement. Ça l'empêche de considérer le modèle annulaire dans son ensemble. D'accord, c'est abstrait. Mais si tu voyais sa tronche ! Il a un côté complètement spasmodique et l'autre, celui avec le grain de beauté, complètement figé comme un lapin sur le point de se faire écraser. Lyle essaie de l'initier très lentement aux principes élémentaires de la relativité temporelle dans les environnements organiques extrêmes. Avec des pauses pour lui permettre de retourner au sauna. L'ironie pour Crotte-man, c'est qu'il n'a même pas besoin de savoir tout ça sur le flux temporel parce que Watson lui-même devient tout rouge quand il essaie d'y réfléchir.

– S'il te plaît, n'oblige pas Idris Arslanian à te supplier.

– La Concavité orientale n'a évidemment rien à voir avec ce qu'Inc appelle la terre vaine éliotienne de la Concavité occidentale, qui est une tout autre paire de manches, permets-moi de te le dire.

– Je te laisserai me dire tout ce que tu veux si c'est au-dessus d'une cuvette de W.-C.

– Tu viens d'accomplir un pas intéressant, Id, je t'assure.

– Je ne supplie pas souvent. Dans mon pays, la supplication est réservée aux castes inférieures.

– Hmm. Ars, j'ai idée qu'on pourrait arriver à quelque chose de bien en travaillant ensemble, peut-être.

– Je ne commets aucun acte illégal ou dégradant. Mais, en cas de force majeure, je peux supplier.

– Oublie ça. Je pense à un truc. Tu es musulman, n'est-ce pas ?

– Très pieux. Je prie cinq fois par jour selon le rite prescrit. Je me détourne de l'art figuratif et de la tentation charnelle sous ses quatre mille quatre cent quatre formes et déguisements.

– Le corps est un temple et tout ça ?

– Je m'abstiens. Aucun stimulant ni composé déprimant ne franchit le seuil de mes lèvres, comme le prescrivent les saints enseignements de ma foi.

– Alors je me demande si tu as des projets spécifiques pour cette urine dont tu es si impatient de te débarrasser, Ars.

– Je ne te suis pas.

– Si on allait la vider complètement sur l'émail d'une cuvette, mon frère ?

– Mike Pemulis, tu es un prince en action et un sage au repos.

– Frère, il fera froid sous les tropiques quand le gaillard ici présent sera au repos. »

L'étrange s'ajoutait à l'étrange ; c'était comme si les fans de football sans jambes et pathologiquement timides avaient peur de la junonesque Mlle Steeply de *Moment* : Orin avait vu son dernier fauteuil roulant la veille de la venue de celle-ci et maintenant (il en prit conscience en conduisant), quelques heures seulement après son départ, ils étaient de retour, avec leurs timides entreprises. Le cycle Excitation-Espoir-Acquisition-Mépris de la séduction laissait toujours Orin groggy, désemparé et un peu lent de la

comprenette. C’était seulement après qu’il se fut lavé, habillé, eut échangé les compliments et serments de rigueur, fut descendu dans le centre en verre du hall de l’hôtel par l’ascenseur également en verre, eut franchi la porte à tambour pressurisée donnant sur la canicule de Phoenix, attendu que la clim de la voiture refroidisse suffisamment le volant pour le rendre touchable et se fut inséré dans les voies encombrées de la Route 85 et de Bell Road ouest, en direction de Sun City, que, ruminant ses pensées, il se rappela brusquement que le réceptionniste handicapé avait un fauteuil roulant, que c’était le premier fauteuil roulant qu’il voyait depuis que Hal lui avait fait part de sa théorie et que le concierge cul-de-jatte avait (plus étrange encore) le même accent suisse que le mannequin mains.

En chemin, R. Lenz contracte sa bouche et gratte sa petite rougeur rhinophymaïque et renifle terriblement et se plaint d’une affreuse allergie aux feuilles mortes de fin d’automne, oubliant que Bruce Green connaît très bien les symptômes de l’hydrolyse de la coke pour avoir lui-même sniffé avec assiduité au temps où la vie avec M. Bonk était une éternelle fiesta.

Lenz explique que le voile de la végétarienne Joelle est dû au fait qu’elle n’a qu’un œil, planté au milieu du front, une malformation de naissance, comme les hippocampes, et prie Green de ne pas lui demander comment il le sait.

Pendant que Green fait le guet pour permettre à Lenz de se soulager contre une benne de Market St., Lenz lui fait jurer de ne pas répéter que la pauvre vieille malade fripée Charlotte Treat lui a fait jurer de ne pas répéter que son rêve secret était d’obtenir un jour son diplôme de fin d’études secondaires et de devenir hygiéniste dentaire spécialisée dans l’éducation des jeunes pathologiquement effrayés par l’anesthésie buccale, parce que son rêve était d’aider les jeunes, mais elle craignait que son Virus n’ait rendu son rêve secret hors d’atteinte pour toujours[233].

Tout au long du trajet dans Harvard St., au Spur, vers Union Square, dans un vecteur à peine nord-ouest, Lenz consomme plusieurs minutes et moins de vingt respirations pour s'ouvrir à Green de quelques douloureux Problèmes d'origine familiale relatifs à sa mère, Mme Lenz, une documentaliste trois fois divorcée, qui était si ineffablement obèse qu'elle devait confectionner elle-même ses robes avec des tentures en brocart et des nappes en coton et qu'elle ne venait jamais à la Journée des Parents de l'école élémentaire Bishop Anthony McDiardama de Fall River, Mass., parce que les parents devaient s'asseoir derrière les pupitres des enfants pour le spectacle théâtral de la Journée des Parents et que la seule fois où Mme L. était allée à la B.A.M. et avait essayé de s'asseoir derrière le pupitre du petit Randall L. entre Mme Lamb et Mme Leroux elle avait pulvérisé le pupitre et la chaise et il avait fallu quatre cultivateurs de cranberries balèzes et un chariot élévateur pour la soulever du sol, et qu'elle n'était jamais revenue, inventant toujours des excuses professionnelles et un désintérêt fondamental pour la scolarité de Randy L. Lenz raconte que dans son adolescence (à lui) sa mère est morte parce qu'un jour où elle prenait un car Greyhound de Fall River à Quincy pour rendre visite à son fils dans une maison de redressement pour mineurs où Lenz faisait des recherches en vue d'un éventuel scénario, elle avait eu envie d'aller au petit coin pendant le voyage et pendant qu'elle faisait ses petites affaires privées dans le petit coin au fond du car, comme elle en témoigna plus tard, bien que ce fût au plus fort de l'hiver elle avait ouvert en grand la petite fenêtre du petit coin, pour des raisons que Lenz suppose que Green ne veut pas savoir, du car qui faisait route vers le nord, et c'était l'une des dernières années de la datation ordinale non sponsorisée, la dernière année fiscale où des travaux de maintenance furent réellement entrepris sur l'infernale Route 24 à six voies, qui était dans un état lamentable de Fall River à South Boston, par l'administration routière pré-ONANite du gouverneur Claprood, et le car Greyhound traversait un tronçon mal signalisé EN TRAVAUX où la

chaussée n’était qu’un tablier métallique ondulé d’avant-goudronnage parcouru de stries et de nids-de-poule, enfin dans un état terrible, et l’absence de marquage au sol et les débris non signalés ainsi que la vitesse excessive du car allant vers le nord le faisaient cahoter affreusement, le car, et osciller violemment dans tous les sens, gardant difficilement le contrôle sur cette route qui n’en était plus une, bousculant follement les passagers sur leurs sièges, et pendant ce temps, dans le petit coin à l’arrière, Mme Lenz, en pleine action de petit coin, fut projetée du trône par la première embardée et ballottée à grande vitesse contre les parois en plastique du petit coin en répandant des excréments humains ; et quand le car retrouva enfin le contrôle et reprit sa trajectoire normale, Mme Lenz avait, monstrueusement, achevé ses ricochets humains avec son derrière nu et ineffablement énorme coincé dans la fenêtre ouverte du petit coin, si étroitement engoncé dans l’encadrement qu’elle était incapable de l’en extraire, et le car continua son périple vers le nord sur la 24 avec le derrière nu de Mme Lenz qui saillait de la petite fenêtre, provoquant des coups de klaxon et des remarques moqueuses de la part des automobilistes qu’il croisait ; et les plaintifs appels au secours de Mme Lenz restèrent sans effet, vu que les autres passagers, qui se relevaient en frottant leur caboche douloureuse et s’approchaient de la porte du petit coin en plastique renforcé d’où provenaient les cris mortifiés de Mme Lenz, ne purent la sortir de là parce que la porte du petit coin était fermée de l’intérieur par un verrou coulissant qui affichait OCCUPIED/OCCUPADO/OCCUPÉ sur l’extérieur et que Mme Lenz ne pouvait pas atteindre malgré tous ses efforts pour tendre ses mammouthesques bras verruqueux ; or, comme 88 % des Américains cliniquement obèses, Mme Lenz était une claustrophobe diagnostiquée, prenait des anxiolytiques et des antiphobiques, et elle finit par réclamer et obtenir en justice des indemnités à sept chiffres de Greyhound Lines et de la presque défunte Administration routière de l’État pour traumatisme psychiatrique, humiliation publique et engelures au

second degré, sentence prononcée par la 18e cour civile sous Dukakis, une somme tellement obèse que lorsque le chèque arriva, dans une enveloppe extralongue pour laisser la place à tous les zéros, Mme L. se désintéressa complètement du métier de documentaliste, de la cuisine, de sa toilette, de son alimentation, pour passer son temps allongée dans un fauteuil relax de 1,50 mètre de large à regarder des romances gothiques InterLace en consommant des volumes gigantesques de pâtisseries à haute teneur en lipides apportées sur un plateau en or par un chef pâtissier qu'elle avait équipé d'un bipeur pour qu'il soit à sa disposition 24 h sur 24, et, quatre mois après réception de ces énormes indemnités, elle mourut, la bouche tellement bourrée de gâteaux à la pêche que les secouristes furent dans l'impossibilité de procéder à une réanimation cardio-pulmonaire, ce que Lenz sait faire, à propos, dit-il – la réanimation cardio-pulmonaire.

Quand ils arrivent au Spur, leur trajectoire nord-ouest a viré suffisamment à droite pour devenir plein nord. Leur itinéraire est un Mondrian de ruelles étroites que les bennes rétrécissent encore. Lenz ouvre la marche, à grands pas. Il lance des œillades fumantes à toutes les femmes qui passent à portée de vue. Leur vecteur est maintenant principalement N/NO. Ils cheminent à travers la riche odeur d'un sèche-linge derrière une laverie à l'angle de Dustin et Comm. La ville de Boston, Massachusetts, la nuit. Les ferraillements et trépidations des trains des lignes B et C qui remontent Comm. Ave, à l'ouest. Des pochards assis par terre, adossés aux murs fuligineux, qui contemplent leurs genoux, et dont même l'haleine semble décolorée. Le sifflement complexe des freins de bus. Les ombres déformées qui se distendent au passage des phares. De la musique latine flotte près des logements sociaux du Spur, entremêlée de rythmes négros en 5/4 émanant d'une radiocassette vers Feeny Park et d'un obsédant plasma d'airs hawaïens lointains mais à plein volume. Des arpèges de cithare polynésienne transforment le visage de Bruce Green en un masque plat de douleur psychique dont il n'a pas conscience, puis la musique se tait. Lenz

lui demande ce que ça fait de travailler toute la journée avec de la glace à Leisure Time Ice, puis se lance lui-même dans l'explication de ce que ça doit faire, toute cette glace broyée ou en cubes dans des sacs en plastique bleu clair fermés par une agrafe et la glace sèche dans des baquets de bois qui émet de la fumée blanche et puis ces énormes blocs de glace industrielle emballés dans de la sciure odorante, ces énormes blocs de taille humaine avec des imperfections piégées à l'intérieur comme des visages blancs, des flammes blanches de fissures. Les pics, les hachettes et les gigantesques pinces, les articulations des doigts rougies, les fenêtres givrées, l'odeur vaguement amère de la congélation, des Polacks au nez qui coule en manteau à carreaux et chapka, à la colonne vertébrale déformée, pour les plus vieux d'entre eux, par le transport des pains de glace.

Ils foulent des débris iridescents que Lenz identifie comme des éclats de pare-brise. Il explique comment, lésé par trois ex-maris, des avocats féroces, un chef pâtissier qui a profité de l'addiction de sa mère aux friandises pour l'influencer et détourner son testament en sa faveur, et du fait que sa situation au regard de la justice correctionnelle de Quincy le mettait dans une position trop faible pour se défendre, il s'est retrouvé sans le sou après la captation d'héritage, ne pouvant compter que sur sa science de la rue pour survivre pendant que les ex-maris et les pâtissiers se gobergeaient dans des transats Riviera en s'éventant avec des billets à haute valeur numéraire, une Conjoncture qui le tracasse encore quotidiennement ; en marquant une pause pour laisser à Green le temps d'émettre quelques borborygmes d'assentiment. La veste de Green crisse à chaque respiration. Les éclats de pare-brise sont dans une ruelle dont les escaliers de secours sont tendus, semble-t-il, de bâches gelées. La voie est bordée de poubelles, de portes en acier sans poignée et d'une infâme crasse noire. Le museau camus d'un bus dont le moteur tourne au ralenti apparaît au bout de la ruelle.

Les ordures dans les poubelles n’ont pas toujours la même odeur, ça dépend. La luminescence urbaine fait que la nuit est seulement à demi obscure, comme à base de réglisse, c’est une luminescence qui enfle sous la peau de l’obscurité. Green les tient au courant de l’heure. Lenz commence à l’appeler « mon frère ». Il dit qu’il doit pisser comme un cheval de course. Il dit qu’une ville est un grand pot de chambre et que c’est bien. Il avale un *r* sur deux. Green s’avance de quelques pas jusqu’au débouché de la ruelle, où il garde le dos tourné pour respecter l’intimité de Lenz, à quelques poubelles derrière lui. Green reste là dans l’ombre et les vapeurs du bus, les coudes écartés, les mains dans les petites poches de sa veste, aux aguets. Difficile de dire s’il sait que Lenz est sous l’influence de la Bing. Tout ce qu’il ressent, c’est un manque profond et dévorant : il se défoncerait s’il pensait que ça lui ferait encore du bien. C’est un sentiment intermittent mais quotidien. Il prend une clope derrière son oreille, la remplace par une autre et l’allume. Union Square, Allston : Embrasse-moi où ça sent, qu’elle disait, alors je l’ai emmenée à Allston, fin de citation. Les lumières d’Union Square palpitent. Chaque fois qu’un klaxon se tait, un autre prend le relais. Il y a trois Chinoises qui attendent au feu rouge, en face du mec aux homards. Chacune porte un cabas. Une vieille Coccinelle Volkswagen comme celle de Doony Glynn est arrêtée, moteur allumé, sans silencieux, devant chez Riley’s Roast Beef, sauf que Doony a retiré le capot de la sienne pour qu’on voie le moteur. Il est presque impossible de rencontrer dans une rue de Boston une Chinoise de moins de soixante ans ou de plus de 1,50 mètre ou sans cabas, quoique toujours un seul cabas, jamais deux. Si vous fermez les yeux sur un trottoir animé en ville, les bruits de pas de toutes les différentes godasses produisent une sorte de magma sonore, comme une masse patiemment écrasée par un truc énorme et infatigable. La mort déchirante des parents naturels de Bruce Green, quand il était moutard, est si profondément refoulée en lui qu’il lui faut retirer des couches et des sous-couches de silence et de souffrance animale réprimée et les traiter à

coups d'abstinence, à coups d'Un jour à la fois, pour qu'il se souvienne de son cinquième réveillon de Noël, à Waltham, Massachusetts, quand son papa avait pris à part le petit Brucie Green haut comme une bouche à incendie pour lui remettre, afin qu'il le donne à sa maman bien-aimée, une boîte de noix de macadamia polynésiennes Mauna Loa[234], joliment colorée dans le style de Gauguin, une boîte cylindrique que l'enfant avait emportée à l'étage et laborieusement emballée dans une telle quantité de papier alu que le cadeau final ressemblait à un teckel géant martelé à l'attendrisseur, maintenu aux deux extrémités par deux rouleaux de scotch et ficelé dans du ruban fuchsia criard, puis déposée au pied du sapin joyeusement illuminé, tel un paquet vivant dont le papier se débattait encore en rebiquant de partout.

Le papa de Bruce Green, Mr Green, avait été un temps l'un des moniteurs d'aérobic les plus influents de Nouvelle-Angleterre – au point de coprésenter une ou deux fois, dans la décennie précédant la dissémination numérique, la très populaire série de vidéos d'aérobic *Buns of Steel* –, l'un des plus influents et des plus demandés jusqu'à ce que, à son grand désarroi, à l'approche de la trentaine, la fleur de l'âge pour un moniteur d'aérobic, l'une de ses jambes se mît à croître spontanément, à moins que ce ne fût l'autre qui rétrécît, enfin bref jusqu'à ce que, en l'espace de quelques semaines, il se retrouvât avec une jambe plus longue que l'autre d'une quinzaine de centimètres – un souvenir visuel non refoulé de Bruce Green lui montre un homme qui *penche* de plus en plus dangereusement en claudiquant de spécialiste en spécialiste –, ce qui l'obligea à porter une botte orthopédique, noire comme une cocotte en fonte, avec 90 % de semelle, semblable aux chaussures de sécurité des goudronneurs de route, pesant son poids, et même son poids de ridicule à cause de sa guêtre en Lycra. En un mot comme en cent, le papa de Brucie Green fut perdu pour l'aérobic, dut changer de boulot et se résigna avec amertume à bosser dans un magasin de farces et attrapes de Waltham, un truc avec une apostrophe *N*

dans le nom, Acme Novelties ’N Notions ou quelque chose dans ce goût-là, où son emploi consistait à concevoir des articles sadiques, par exemple la sonnette Jolly Jolt, les cigares Blammo, les glaçons entomologiques, les pellicules capillaires artificielles, etc. Un enfant plus âgé eût pu comprendre que c’était un travail démoralisant, sédentaire, dépersonnalisant, en voyant, dans le couloir éclairé, un homme pas rasé clopiner vers le living-room aux petites heures de la nuit, avec une démarche de quartier-maître en haute mer, tenter un accroupissement athlétique de temps en temps pour se dégourdir les muscles fessiers, chanceler et maugréer, une maxicanette de Falstaff à la main.

Le caractère émouvant d’un cadeau enveloppé à l’excès par un gosse fait que Mme Green, neurasthénique et d’une pâleur maladive mais affectueuse, la Maman bien-aimée de Bruce, choisit d’ouvrir en premier le cadavre cylindrique de teckel emmailloté dans du papier alu, le matin de Noël, quand ils sont tous assis devant l’âtre qui crépite, sur des sièges différents près de différentes fenêtres donnant sur la bruine de Waltham, avec des bols de friandises et des tasses de cacao ou de déca à la noisette estampillées du logo Acme ‘N, et se regardent mutuellement déballer leurs paquets. La frimousse de Brucie est illuminée par le foyer de la cheminée pendant tout le processus de dépiautage des couches et surcouches de papier par Mme Green, qui doit parfois se servir de ses dents pour déchirer le scotch. Enfin la dernière couche est retirée et la boîte colorée apparaît. Mauna Loa : la gourmandise préférée, et décadente, de Mme Green. L’aliment le plus calorique du monde après la graisse de rognon, peut-être. Des noix si appétissantes qu’il faudrait les appeler P-É-C-H-É, dit-elle en épelant. Et Brucie, adorable bambin, qui sautille sur sa chaise en dispersant du cacao et des oursons gélifiés, tout excité, plus excité par le cadeau qu’il offre que par celui qu’il va recevoir. Les mains de sa mère jointes devant sa poitrine affaissée. Des soupirs de délice et de protestation. Et la mention « Ouverture facile » sur le couvercle de la boîte.

Le contenu de la boîte cylindrique étiquetée « macadamia » est en réalité un serpent enroulé, en tissu, avec un puissant ressort. Le serpent jaillit, Mme G. crie, une main à sa gorge. Mr Green hulule avec une jovialité amèrement professionnelle de marchand de farces et attrapes, tourne en rond et tape si fort dans le dos du petit Bruce que le petit Bruce expulse l'ourson au citron vert qu'il avait dans la bouche – ici encore un souvenir visuel, hors contexte et terrible –, lequel traverse le living-room et atterrit dans la cheminée avec un *siss* et une flammèche verte. Le serpent a achevé sa trajectoire dans le lustre en faux cristal, où il pendouille. Son ressort tremble, le lustre oscille et tinte, Mr Green continue à se taper sur les cuisses alors même que la main de la maman de Brucie devient une serre sur sa gorge délicate et qu'elle, la maman, s'agrippe le cou, gargouille, s'affale à tribord, victime d'une attaque cardiaque, la bouche béante de surprise et cyanosée. Pendant les premières minutes, Mr Green croit qu'elle joue la comédie et lui donne des notes sur l'échelle interproduits des gags Acme, qui va de 1 à 8, puis trouve qu'elle pousse le bouchon un peu loin, qu'elle tire trop sur le gag, lui dit qu'elle va effrayer leur petit Brucie qui est assis là sous le lustre branlant, muet, les yeux écarquillés.

Et Bruce Green ne prononça plus un seul mot jusqu'à sa dernière année d'école primaire. Il vivait alors à Winchester chez la sœur de sa défunte mère, une adventiste du Septième Jour, brave mais d'aspect dustbowlisé[I], qui n'a jamais forcé Brucie à parler, probablement par compassion, car elle comprenait la douleur atroce ressentie par l'enfant aux yeux nébuleux qui non seulement avait offert à sa maman un cadeau de Noël mortel mais avait vu son papa veuf et asymétrique sombrer psycho-spirituellement à la suite du drame, faire les cent pas dans le living-room toute la nuit après son boulot et un dîner-pour-deux réchauffé au micro-ondes, avec sa botte frankensteinienne, tourner en rond, se gratter lentement le visage et les bras jusqu'à paraître écorché par un buisson de ronces, maudissant Dieu et lui-même et les serpents Acme 'N et tout ce qu'on voudra dans un langage

incohérent, sans jamais décrocher le reptile fatal du lustre en faux cristal et laissant dépérir le sapin fatal sur son petit support en métal rouge jusqu'à ce que les guirlandes lumineuses s'éteignent, que celles en pop-corn brunissent et durcissent, que le bac d'eau s'évapore et que les aiguilles meurent et tombent, brunement elles aussi, sur les cadeaux non ouverts disposés au pied de l'arbre, l'un d'eux étant un paquet de steaks du Nebraska dont l'emballage orné de chérubins commençait à enfler de façon sinistre… ; et la douleur pire encore liée à l'arrestation en public, au scandale médiatisé, à l'expertise psychiatrique et au procès dans le Midwest lorsqu'il fut établi que le Mr Green post-Noël – qui, unique signe encourageant, semblait s'être ressaisi après l'enterrement et avait tenu à se rendre quotidiennement à son travail chez Acme Inc. – avait chargé une caisse de populaires cigares Blammo, choisie au hasard, de puissants explosifs vengeurs à base de tétryl, entraînant la décapitation grotesque d'un ancien combattant, de trois Rotariens et de 24 Shriners[II] dans le sud-est de l'Ohio avant que, finalement, les fédéraux ne fassent remonter la piste des fragments macabres jusqu'au labo de B. Green père, à Waltham ; et puis l'extradition, la difficile expertise psychiatrique, le procès, la sentence controversée ; et puis les appels, le couloir de la mort, l'injection létale, la tante de Bruce Green qui distribuait des tracts mal imprimés de W. Miller à la foule devant la prison de l'Ohio pendant que l'horloge égrenait le compte à rebours, le petit Bruce sur ses talons, inexpressif, qui observait, les journalistes, les activistes anti-peine de mort, les Madame Defarge qui pique-niquaient en commentant, les T-shirts à vendre, les hommes rougeauds en veston sport et fez, ô les visages haineux, aussi écarlates que leurs fez, de ces hommes en maraude dans leurs petites autos, des formations de Shriners motorisés qui klaxonnaient devant les portes du pénitencier en criant *Brûle petit brûle* ou de façon plus appropriée *Reçois l'injection létale petit reçois l'injection létale*, la tante de Bruce Green avec sa raie au milieu de ses cheveux grisonnants sous son bibi et son teint blêmi par trois mois dans l'Ohio

derrière la voilette noire attachée audit chapeau, qui serrait la tête du petit Bruce contre son soutien-gorge à armatures jour après jour jusqu'à lui déformer un côté du visage… La culpabilité de Green, sa douleur, sa peur et sa haine de soi ont été comprimées à force d'automédication jusqu'au point de combustion qui le contraint aujourd'hui à boycotter compulsivement tout produit ou service comprenant la lettre N précédée d'une apostrophe, à toujours inspecter la paume avant de serrer une main, à faire de grands détours pour éviter toute éventuelle parade avec des fez et de petites autos, et à entretenir une fascination-répulsion muette et sous-jacente pour tout ce qui est vaguement polynésien. C'est probablement la musique hawaïenne lointaine et assourdie que l'écho répercute çà et là entre les angles cimentés des immeubles d'Allston qui pousse Bruce à errer, comme hypnotisé, d'Union Square à Brighton, en remontant tout Comm. Ave jusqu'au coin de Brainerd Road, le site du night-club The Unexamined Life avec sa bouteille au néon bleu penchée au-dessus de l'entrée, avant de s'apercevoir que Lenz n'est plus à ses côtés à lui demander l'heure, que Lenz ne l'a pas suivi, bien que Green fût resté à la sortie de la ruelle bien plus longtemps que ne le nécessite une miction légitime.

Lenz et lui se sont donc séparés, à ce qu'il voit. Bien au sud-ouest de Union maintenant, dans Comm., Green regarde la circulation, les rails, les clients de L.V.S.E. et le clignotement de son énorme bouteille au néon. Il se demande s'il a semé Lenz sans le vouloir ou si c'est Lenz qui l'a semé, et c'est tout ce qu'il se demande, sa spéculation ne requiert pas plus de complexité que ça, c'est sa seule pensée dans l'immédiat. C'est comme si tout le traumatisme boîte-de-noix-cigares était tombé dans une fosse d'aisances psychique à la puberté et y avait sombré pour ne laisser à la surface qu'une flaque huileuse captant une lumière distordue par la réfraction. Le gazouillis de la musique polynésienne est plus net par ici. Il commence à grimper le raidillon de Brainerd Rd, qui se termine à la ligne Enfield. Peut-être que Lenz est incapable de marcher directement vers le

sud après une certaine heure. La déclivité est rude pour ses grosses godasses. Après la phase initiale gerbille-folle-dans-le-cerveau du Sevrage, Bruce Green est revenu à son état cérébral psychoréprimé normal, c'est-à-dire qu'il ne peut pas avoir plus d'une pensée développée toutes les soixante secondes, et une seule à la fois, de pensée, pensée qui d'ailleurs se présente à lui déjà toute développée, siège un instant dans sa tête, puis se dissout comme des cristaux liquides. Son conseiller à Ennet House, l'aimable mais intransigeant Calvin T., dit qu'écouter Green est comme écouter un robinet à très faible débit. Il répète que Green n'est ni serein ni détaché mais totalement fermé, dissocié, et il essaie chaque semaine de le faire réagir en le provoquant. La seconde pensée développée de Green est que, bien que la hideuse musique hawaïenne ait semblé dériver vers le nord depuis Allston Spur, elle est en fait plus forte à mesure qu'il se rapproche de Cambridge St. et de l'hôpital Ste Elizabeth, à l'ouest. Brainerd, entre Commonwealth et Cambridge St., est une onde sinueuse de côtes à vous faire exploser les poumons à travers des quartiers que Tiny Ewell a décrits comme Résidentiels Dépressifs, des entassements à perte de vue de maisons à deux étages dont les infimes dissemblances architecturales ne font que souligner leur ressemblance fondamentale, avec des perrons affaissés, des crépis eczémateux, des huisseries en aluminium rendues furonculeuses par les violentes variations de température, des cours jonchées d'ordures et d'assiettes, des pelouses dégarnies, des chiens attachés, des jouets d'enfants éparpillés, des odeurs de cuisine éclectiques, des rideaux ou des volets affreusement dépareillés aux fenêtres d'une même maison parce que les anciennes bâtisses ont été reconverties en appartements pour des étudiants aliénés de B.U. ou des familles déplacées du Canada et de la Concavité ou des étudiants encore plus aliénés de B.C., et il est probable que ces locataires soient pour la plupart de jeunes ouvriers fêtards à la Green et Bonk qui ont des posters de Fiends In Human Shape ou des Choosy Mothers ou de Snout ou des Bioavailable Five[235] dans la salle de bains, des

lampes noires dans la chambre, des taches de vidange devant le garage et balancent leurs assiettes sales dans la cour pour en racheter des neuves chez Caldor au lieu de les laver et qui continuent, à plus de vingt ans, à ingérer des Substances la nuit, à s'éclater, à poser les enceintes de leur chaîne stéréo sur les fenêtres et à monter le volume à fond pour le simple plaisir d'emmerder le monde parce qu'ils ont encore des copines avec qui boire des bières et faire des soufflettes avec d'énormes joints et des lignes de Bing sur diverses parties de leur corps, à poil, et picoler encore et s'enfiler encore des bongs et des lignes et s'éclater encore tous les soirs après le boulot et faire encore brailler leur sono dans le quartier. Les arbres dénudés de la rue ont des branches serrées, ce sont des arbres d'une espèce particulière, semblables à des balais inversés dans l'obscurité résidentielle, dont Green ne connaît pas le nom. C'est la musique hawaïenne qui l'a attiré vers le sud-ouest, en vérité : elle provient de quelque part dans ce quartier, du côté de West Brainerd, et Green se dirige vers l'origine supposée du son, mû par une fascination horrifiée. La plupart des jardins sont entourés d'une clôture grillagée en acier galvanisé et parfois des chiens gémissent ou, plus communément, aboient, grognent, bondissent sur Green pour défendre leur territoire derrière ces clôtures qui tremblent sous l'impact et dont le grillage porte la marque de précédents impacts dus à de précédents passants. L'idée qu'il n'a pas peur des chiens se forme et s'estompe dans le cerveau médian de Green. Sa veste crisse à chaque pas. La température baisse régulièrement. Les jardins grillagés sont du type jouets-canettes-de-bière-par-terre, l'herbe brune y pousse en touffes inégales, les feuilles n'ont pas été ratissées mais empilées par le vent à la base des clôtures, les haies sont mal taillées et les poubelles trop pleines, des sacs d'ordures non ficelés traînent sur les perrons affaissés parce que personne n'a pris la peine de les déposer dans la benne E.W.D. au coin de la rue, les déchets qui débordent des réceptacles saturés s'envolent, se mêlent aux feuilles mortes, se répandent dans la rue où, jamais ramassés, ils deviennent des parties

intégrantes de la chaussée. Un paquet de M&M’s sans cacahuètes est comme incrusté dans le bitume du trottoir sous les pieds de Green, par exemple, tellement délavé par les intempéries qu’il est blanchâtre et à peine identifiable en tant que paquet de M&M’s sans cacahuètes. En levant les yeux, après l’identification du paquet de M&M’s, Green avise Randy Lenz. Green a retrouvé Lenz par hasard, qui marche là-bas devant dans Brainerd d’un pas vif, seul, assez loin mais bien visible sous un réverbère allumé, à une distance d’un pâté de maisons à peu près. Quelque chose le dissuade de l’appeler. La pente n’est pas trop raide. Il fait plutôt froid, si bien que son haleine est la même selon qu’il fume ou non. Les hauts réverbères recourbés lui font penser à l’armement des vaisseaux martiens qui projette des rayons fatals pour conquérir la planète dans une vieille cartouche dont Tommy Dooce ne se lasse jamais et qu’il a intitulée, sur la boîte, « La Guerre des Welles ». La musique hawaïenne domine le paysage sonore maintenant, elle émane approximativement de l’endroit où il aperçoit le dos du manteau de Lenz. Quelqu’un a posé ses enceintes sur sa fenêtre, c’est évident. De sinistres accents de steel guitare flottent dans la rue sombre et ricochent contre les façades opposées, c’est Don Ho et les Sol Hoopi Players, un son évocateur de pagnes et de vagues écumeuses qui force Green à se boucher les oreilles, car il s’approche de plus en plus de sa source, une bicoque à deux étages rose ou verdâtre avec des mansardes au second et un toit en bardeaux rouges et un drapeau québécois au bout d’une hampe qui saille de la fenêtre d’une mansarde et de gros baffles JBL sur les deux autres fenêtres de la piaule, de chaque côté du drapeau, des fenêtres sans persiennes de sorte qu’on les voit bien, ces deux haut-parleurs qui palpitent comme des panses brunes de danseurs polynésiens et inondent les environs du 1700 West Brainerd d’atroces sons de ukulélés et de percussions sur du bois creux. Ses doigts dans ses oreilles ont pour seul effet d’ajouter à la musique le battement de son pouls et la sonorité subaquatique de sa respiration. Des silhouettes attifées de flanelle à

carreaux, de chemises hawaïennes ou de colliers de fleurs passent et repassent derrière les baffles avec cette ondulation propre aux groupes qui s'adonnent aux plaisirs chimiques, à la danse et à la conversation. Les fenêtres éclairées projettent de longs rectangles de lumière sur le jardin, qui est une porcherie. Quelque chose dans la démarche de Randy Lenz loin devant lui, dans sa façon de se déplacer sur la pointe des pieds en levant haut les genoux comme un méchant de comédie préparant un mauvais coup, empêche Green de l'appeler, à supposer qu'il puisse se faire entendre par-dessus le brouhaha de son sang, de sa respiration et de Ho. Lenz traverse le cône lumineux du seul réverbère qui fonctionne et se dirige vers le grillage galvanisé de la même maison québécoise en tendant un truc à un chien de la taille d'un poney shetland dont la laisse est reliée par une poulie à une espèce de corde à linge en plastique fluorescent sur laquelle elle coulisse. Ça caille, l'air raréfié pince, ses doigts sont glacés dans ses oreilles endolories par le froid. Il observe, captivé comme jamais encore dans sa vie, attiré lentement vers l'avant, penchant la tête à droite et à gauche pour ne pas perdre Lenz de vue dans la brume de son haleine, sans l'appeler mais magnétisé. Green, Mildred Bonk et l'autre couple avec qui ils partageaient la caravane de T. Doocy ont pendant un temps pris l'habitude de s'immiscer dans des boums d'étudiants où ils se mêlaient aux jeunes bourgeois et, une fois, en février, Green s'est retrouvé dans un dortoir universitaire de Harvard où se tenait une fête sur le thème de la plage, avec toute une cargaison de sable sur le sol, et tout le monde portait des colliers de fleurs, était bronzé aux UV ou à l'autobronzant, les mecs blond platine avaient des chemises à motif floral débraillées et se baladaient avec les mâchoires contractées dans le style « noblesse oblige » et buvaient des verres surmontés de petits parasols ou étaient vêtus de Speedo sans chemise et sans le moindre furoncle sur le dos et faisaient semblant de surfer sur une planche que quelqu'un avait clouée sur une déferlante en papier mâché bleu et blanc qui ondulait grâce à un moteur spécial, et toutes les filles en pagne

d’herbes se tortillaient en essayant de danser le hula avec un trémoussement qui laissait voir les cicatrices de liposuccion sur leurs cuisses à travers les herbes trémoussantes de leurs pagnes, et Mildred Bonk aussi avait enfilé un pagne et un soutien-gorge de bikini qu’elle avait piochés dans une pile près des fûts de bière et, bien qu’elle en fût presque à son septième mois de grossesse, se trémoussait avec les autres, entraînée par l’ambiance, mais Bruce Green se sentait mal à l’aise, intrus, avec sa veste de cuir bon marché et ses cheveux qu’il avait teints en orange avec de l’essence pendant un black-out et l’écusson BOUFFEZ LES RICHES que Mildred Bonk avait cousu avec sa permission perverse sur le devant de son pantalon de flic, et puis ils en ont eu marre du thème « Hawaï police d’État » et ont mis des CD de Don Ho et Sol Hoopi, et Green était tellement fasciné-repoussé et paralysé par les airs polynésiens qu’il a planté une chaise de plage juste à côté des fûts et s’y est assis et a fait pisser la bibine à gogo dans des gobelets en plastique qu’il s’est envoyés à la chaîne et s’est soûlé comme un malade au point que son sphincter a lâché et il s’est non seulement pissé dessus mais a carrément *chié* dans son froc, pour la deuxième fois de sa vie seulement et la toute première en public, et il s’est senti couvert d’une honte sur plusieurs couches et s’est faufilé en douce dans le chiotte le plus proche et a retiré son falzar et s’est torché comme un marmot, putain, en fermant un œil pour être sûr de ne pas rater sa cible qu’il voyait en double, et la seule solution pour se débarrasser du pantalon de flic dégueulassé a été d’entrouvrir la porte des toilettes, de tendre un bras tatoué à l’extérieur et de l’enterrer, le pantalon, dans le sable du living-room comme dans une litière de chat domestique et puis, bien sûr, s’il voulait sortir de ce chiotte et de ce dortoir pour rentrer chez lui, il fallait qu’il tende encore une fois le bras en gardant un œil fermé pour viser la pile de pagnes et de soutifs de bikini, faucher une jupette d’herbes, la mettre, se tirer du dortoir hawaïen sans se faire remarquer, puis sauter dans la Red Line et la Green C, puis dans un bus et rentrer comme ça, en plein mois de février, en veste de cuir bon

marché, godasses de goudronneur et jupette aux brins d'herbe rebiquant à qui mieux mieux, et il n'a plus quitté la caravane pendant trois jours, victime d'une dépression paralysante d'étiologie inconnue, couché sur le divan sale et croûté de Tommy D. à picoler du Southern Comfort au goulot et à regarder les serpents de Doocy qui n'ont pas bougé d'un pouce pendant ces trois jours, dans leur vivarium, et Mildred l'a engueulé deux jours durant pour avoir premièrement boudé près du fût de façon antisociale et deuxièmement décampé en l'abandonnant, elle, enceinte de sept mois, dans une piaule sablonneuse pleine de blondes anémiques qui lui disaient des pimbêcheries sur ses tatouages et de mecs craignos qui parlaient sans bouger la mâchoire inférieure et lui demandaient des trucs genre où elle allait en « villégiature » et n'arrêtaient pas de lui conseiller des fonds d'investissement et de l'inviter à monter voir leurs gravures de Dürer et de dire qu'ils trouvaient les filles en surcharge pondérale très intéressantes de par leur mépris des normes culturo-ascétiques, et Bruce Green est resté couché là avec la tête pleine de Hoopi et de douleur insoluble sans prononcer un traître mot ni même avoir une seule pensée développée pendant trois jours, puis il a déchiré rageusement le pagne qu'il avait planqué sous le volant du divan et éparpillé les herbes sur la plantation de marijuana hydroponique dans la baignoire de Doocy, en guise de paillage. Lenz entre dans le champ visuel de Green puis en sort, plusieurs fois, en une douzaine de pas *andante*, toujours devant la maison de type réfugiés-canadiens qui a attiré Green, en brandissant une petite boîte de quelque chose devant le portail sur lequel il verse un produit, avec à la main quelque chose d'autre qui capte tout à coup l'attention du chien. Pour une raison quelconque, Green pense à consulter sa montre. La corde à linge rose ou orange vibre au passage de la poulie quand le chien vient à la rencontre de Lenz, derrière le portail qu'il a lentement ouvert. L'énorme chien ne semble ni amical ni hostile, mais il est très attentif. La laisse et la poulie ne le retiendraient pas s'il décidait de prendre Lenz pour une proie. Le doigt de

Green est couvert d'une matière auriculaire odorante, qu'il ne peut s'empêcher de renifler. Oublieux, il a laissé l'autre doigt dans l'autre oreille. Il est très près maintenant, debout dans l'ombre d'un van à l'extérieur de la pyramide de lumière au sodium tombant du réverbère, à deux maisons environ de la sinistre source sonore, mais soudain le silence se fait entre deux morceaux de l'album *Don Ho : From Hawaii With All My Love*, de sorte que Green entend des voix canadiennes festives de baryton à travers les fenêtres ouvertes, ainsi que les lallations en langage bébé de Green, « Tout doux petit toutou tout doux petit », dans ce genre-là, sans doute adressées au chien qui vient vers lui sans crainte mais avec précaution tout de même. Green ne sait pas à quelle race il appartient, mais il est gros. Green se rappelle encore, non pas l'image, mais les deux sonorités très différentes des pas de son papa, feu Mr Green, dans le living-room de Waltham, le froissement du sac en papier autour de la canette dans sa main. Il est 22 h 45 largement passées. La laisse glisse en sifflant le long de la corde fluorescente et arrête le chien à quelques pas de la clôture, où se tient Lenz, légèrement penché en avant comme il se doit de la part de quelqu'un qui parle bébé à un chien. Green voit que Lenz tend devant lui, vers le chien qui tire sur sa laisse, un carré légèrement rongé du vieux pain de viande dur de Don G. Lenz est inexpressif mais appliqué comme un type aux cheveux courts muni d'un compteur Geiger. Tout à coup Ho remet ça, affreusement envoûtant, avec cette imprévisibilité qui rend les CD si pénibles à l'écoute. Green, qui a toujours un doigt dans une oreille, change imperceptiblement de parallaxe pour que l'ombre portée de Lenz ne gêne pas son champ de vision. La musique résonne et cogne. Les Nucks ont poussé le volume à fond pour *My Lovely Launa-Una Luau Lady*, une chanson qui a toujours donné à Green l'envie de se fracasser la tronche contre une vitre. On dirait des harpistes sous acide. Les percussions sur du bois creux sont la quintessence de la terreur. Green a l'impression de voir les fenêtres d'en face trembler sous l'effet de ces atroces vibrations. Il a bien plus d'une

pensée par minute maintenant, la gerbille commence à activer sa roue grinçante au tréfonds de lui-même. L'onde frémissante est une guitare hawaïenne qui bourre le crâne du petit Brucie de sable blanc et de ventres oscillants et de têtes semblables à des baudruches dans un défilé sponsorisé du nouvel an, ces énormes têtes molles, luisantes, gondolées, ridées, ricanantes qui gonflent dans des proportions gigantesques et qui, inclinées vers l'avant, tirent sur les cordes qui les retiennent. Green n'a pas regardé de défilé du nouvel an depuis celui de l'Année de la compresse médicale Tucks, qu'il avait trouvé obscène. Il est assez près pour voir que la maison canadienne hawaïennisée est le 412 West Brainerd Street. Des voitures bas de gamme et des 4 × 4 et des vans encombrent la rue, garés à la hâte en joyeuse farandole, parfois avec des immatriculations canadiennes. Il y a aussi des autocollants fleurdelisés et des slogans en québécois sur certaines vitres. Une vieille Montego customisée en forme de dragster « lance-pierre » est parquée devant le 412 dans une position presque menaçante, avec deux roues sur le trottoir, une couronne de fleurs attachées n'importe comment sur l'antenne et, sur le capot, des ellipses délavées indiquant que le moteur a tourné en surrégime et a surchauffé, et Lenz met un genou à terre et détache un morceau de pain de viande et le lance sur le sol à portée de la laisse. Le chien s'approche et baisse la tête vers le morceau. Bruit distinctif de mastication de viande, sinistre tintamarre cithareux de la musique. À présent Lenz se relève et ses mouvements dans le jardin ont quelque chose de flou et de fantomatique dans les différentes nuances de l'ombre. Derrière la fenêtre éclairée la plus éloignée du drapeau passent de solides gaillards basanés et barbus en chemise criarde, qui claquent des doigts sous leurs coudes, suivis de femmes festonnées de fleurs. De nombreuses têtes sont renversées en arrière et vissées à des bouteilles de Molson. La veste de Green crisse quand il essaie de respirer. Le serpent avait jailli de la boîte en produisant un bruit genre *spronnnnng*. Sa tante, dans le coin-repas de Winchester, sous une éblouissante lumière matinale

d’hiver, tranquillement occupée à faire des mots croisés. Deux fenêtres de mansardes sont à demi obstruées par les rectangles palpitants des JBL. Green est un type qui sait reconnaître de très loin un baffle JBL et une bouteille verte de Molson.

Une pensée développée se dessine : la voix de Ho est l’équivalent sonore d’une sorte de : *baume*.

N’importe quel déplacé canadien hirsute se hasardant à regarder par la fenêtre serait probablement en mesure de voir Lenz déposer un autre morceau de pain de viande devant l’animal et fouiller sous son manteau, dans la région de l’épaule, et contourner furtivement le clebs comme pour l’enfourcher par-derrière et jeter le reste de la nourriture devant lui, le chien, le gros chien penché en train de boulotter bruyamment de la viande de réfectoire agrémentée de croustillants cornflakes par Don. Le bras ressort de sous le manteau avec un objet qui luirait sans doute si la lumière du jardin portait assez loin. Bruce Green tente de chasser son haleine vers le côté. Lenz, dont le beau manteau flotte autour des flancs du chien, l’attrape d’une main, le chien penché en avant, par la peau du cou, le tire en arrière d’un coup sec qui le dresse sur ses pattes postérieures tandis que ses pattes avant griffent l’air frénétiquement, et les gémissements de l’animal attirent une forme en flanelle et collier de fleurs dans l’espace éclairé au-dessus d’un baffle. Green ne pense pas à l’avertir depuis son obscur poste d’observation, l’instant s’éternise, le chien est debout et, derrière lui, Lenz rabaisse sa main, qu’il plaque sèchement et fait glisser en travers de la gorge du chien. Un arc sans lumière jaillit de l’endroit traversé par la main de Lenz ; l’arc éclabousse le portail et le trottoir. La musique retentit sans cesse mais Green entend Lenz dire quelque chose comme « C’est *quoi ça* » avec beaucoup d’emphase en laissant retomber le chien à terre tandis que la forme à la fenêtre émet un son aigu et que le chien s’affale sur le côté dans un bruit sourd de sac de glaçons de 32 kilos taille Fiesta, gigotant vainement des quatre pattes, la surface sombre de la pelouse se noircissant en une courbe

pulsante devant ses mâchoires qui s’ouvrent et se ferment. Green est sorti de l’ombre pour aller vers Lenz, sans réfléchir, puis, réfléchissant d’un coup, s’arrête entre deux arbres de la rue devant le 416, désireux d’appeler Lenz mais, aphasique comme on l’est dans un cauchemar, il reste là entre les troncs, un doigt dans une oreille, et regarde. Lenz surplombe la carcasse du molosse comme on se dresse devant un enfant puni, de toute sa hauteur, autoritaire, et l’instant s’éternise de nouveau jusqu’à ce que se fasse entendre par-dessus Ho l’ouverture grinçante d’une fenêtre restée longtemps fermée et le bruit saccadé de maintes bottes de bûcheron dévalant l’escalier du 412. Le célibataire sinistrement aimable qui habitait à côté de chez la tante de Bruce avait deux gros chiens pomponnés comme celui-ci, qui, chaque fois que Bruce passait devant la maison, démarraient en dérapant sur la terrasse en bois, fonçaient vers la clôture galvanisée, la queue dressée, sautaient et jouaient de la harpe avec leurs griffes sur le grillage, avides de le voir. Et rien que pour le plaisir de le voir. Le bras armé de Lenz se lève une fois encore, sans que le réverbère reflète la lame du couteau, son autre bras lui sert d’appui pour sauter par-dessus la clôture et il pique un sprint vers le sud-ouest en direction d’Enfield sur le trottoir de Brainerd Rd où ses mocassins font un joli bruit de claquettes sous les basques de son manteau qui enflent comme des voiles. Green se planque derrière un arbre au moment où plusieurs costauds en flanelle, dont les colliers de fleurs sèment des pétales, maugréant en langue étrangère, indubitablement canadienne, quelques-uns avec des ukulélés, déboulent sur le perron, se répandent dans le jardin comme des fourmis, s’agitent, jacassent et s’agenouillent, deux d’entre eux du moins, près de la dépouille du chien. Un barbu, tellement balèze que sa chemise hawaïenne menace de craquer aux coutures, a ramassé le paquet de pain de viande. Un autre gars, au front dégarni, ramasse de son côté dans l’herbe sombre un truc qui ressemble à une chenille blanche, qu’il inspecte en le tenant délicatement entre son pouce et son index. Un autre baraqué encore, en bretelles, lâche sa

bière, soulève le chien inerte et ruisselant de sang, dont une patte gigote toujours, et le transporte dans ses bras, telle une fille évanouie, la tête renversée en arrière, et crie – ou chante, qui sait ? Le premier balèze arrivé, celui qui a le paquet de pain de viande, s'agrippe la tête, affolé, et court avec deux autres Nucks vers la Montego lance-pierre. Une lumière s'allume au rez-de-chaussée de la maison d'en face et éclaire une silhouette en costume et fauteuil roulant métallique assise près de la fenêtre, de profil, à la manière de tous les gars en fauteuil roulant qui veulent s'approcher de quelque chose, une silhouette qui observe la rue et le jardin grouillant de Nucks. La musique hawaïenne s'est arrêtée, mais en douceur, pas comme si quelqu'un avait brusquement éteint la sono. Green enlace d'un bras l'arbre derrière lequel il s'est retiré. Une fille épaisse, en pagne horrible, répète plusieurs fois : « Diou ! » S'ensuivent des obscénités, des phrases toutes faites teintées d'accent, genre « Attends ! » ou « Il va par là-bas », des doigts pointés. Plusieurs types coursent Lenz sur le trottoir, mais ils portent des bottes et Lenz est déjà loin devant, il coupe à gauche comme un arrière de football américain et disparaît dans une ruelle ou une vraie rue où l'on entend encore résonner ses chouettes godasses. L'un des mecs brandit le poing en se lançant à sa poursuite. La Montego au double arbre à cames, dont l'échappement se révèle bruyant, dégringole de la bordure du trottoir et dessine deux parenthèses en effectuant un virage professionnel à 180° au milieu de la rue, puis fonce en direction de Lenz, c'est une voiture basse, rapide, pas une caisse à savon, et la couronne florale de son antenne, tordue en ellipse par la vitesse, disperse dans son sillage des pétales blancs qui n'en finissent pas de retomber. Green croit que son doigt est collé par le froid dans son conduit auditif. Personne ne semble évoquer l'éventuelle présence d'un complice. Personne ne scrute les parages en quête d'un coupable involontaire et accessoire. Une autre forme en fauteuil roulant est apparue juste derrière et à droite de la première, de l'autre côté de la rue, et toutes deux sont bien placées pour apercevoir Green, contre l'arbre, la main

sur l’oreille, qui paraît être en communication radio. Les Nucks s’affairent toujours dans le jardin avec une animation indescriptiblement étrangère ; l’un d’eux, celui qui fléchit sous le poids du chien expiré, tourne en rond et parle au ciel. Green commence à bien connaître son arbre. Il se tient sous le vent et respire contre l’écorce pour éviter que la buée de son haleine ne soit interprétée comme celle d’un potentiel acolyte.

Mario Incandenza aura dix-neuf ans le mercredi 25 novembre, veille de Thanksgiving. Son insomnie empire à mesure que se prolonge le congé de Madame Psychose, WYYY essayant toujours de la remplacer par la médiocre Mademoiselle Diagnostic, qui entame sa troisième semaine par une lecture en javanais de l’Apocalypse de saint Jean, une performance si minable qu’on en est gêné pour elle. Pendant quelques nuits, dans le living-room de la MdP, il tente de s’endormir au son de WODS, une émission de la bande AM qui diffuse des arrangements orchestraux soporifiques de vieilles chansons des Carpenter. Ça ne fait qu’aggraver les choses. C’est un sentiment étrange de regretter quelqu’un qu’on n’est même pas sûr de connaître.

Il s’est infligé une sérieuse brûlure au bassin en s’appuyant contre un four chaud en parlant à Mme Clarke. Sa hanche couverte d’épais bandages sous le vieux pantalon en velours d’Orin produit un bruit de ventouse, à cause des onguents, quand il marche tard dans la nuit, incapable de dormir. Son invalidité de naissance, qui n’a pas été définitivement diagnostiquée avant ses six ans et a permis à Orin de lui tatouer l’épaule avec le fer rouge d’un thermoplongeur, est appelée Dysautonomie familiale, un déficit neurologique qui l’empêche de ressentir pleinement la douleur physique. Beaucoup d’élèves d’E.T.A. le charrient à ce sujet en disant qu’ils aimeraient bien avoir le même problème, et même Hal éprouve parfois une pointe d’envie, mais cette déficience est une vraie plaie qui peut s’avérer

fort dangereuse, cf. par exemple cette brûlure au bassin qui n'a été découverte que lorsque Mme Clarke a cru qu'elle avait oublié ses aubergines au four.

À la MdP, il est couché sur le matelas pneumatique dans un sac en duvet à côté de l'éclairage violet des plantes et écoute des violons crémeux et une sorte de cithare pendant que le vent cogne à la grande fenêtre est. Parfois il entend un cri aigu et traînant à l'étage, où sont les chambres de C. T. et de la Moms. Il tend l'oreille pour savoir si le son s'achève en rire d'Avril ou reste un cri d'Avril. Elle souffre de terreurs nocturnes, qui sont des espèces de cauchemars, mais en pire, affectant les petits enfants et aussi apparemment les adultes qui font leur plus gros repas de la journée avant d'aller au lit.

Ses prières du soir lui prennent une heure, voire plus, et ne sont pas une corvée. Il ne s'agenouille pas ; c'est plutôt un genre de conversation. Et il n'est pas fou, il n'entend pas de voix qui lui répondent, Hal s'en est assuré.

Hal lui a demandé quand il comptait revenir dormir dans leur chambre, ce qui lui a fait plaisir.

Il s'efforce constamment d'imaginer Madame Psychose – qu'il voit très grande – étendue, sourire aux lèvres, dans un grand transat sur une plage, se reposant sans rien dire pendant de longs jours. Mais ça ne marche pas très bien.

Il ne parvient pas à déterminer si Hal est triste. Il a de plus en plus de mal à déchiffrer les états d'esprit de Hal, son humeur. Ça l'inquiète. Avant, une sorte de prescience presque viscérale lui indiquait où était Hal, ce qu'il faisait, même si Hal était loin, s'il jouait quelque part, ou si lui-même était loin, mais maintenant il n'y arrive plus. Il ne le sent plus. Ça l'inquiète comme quand on oublie quelque chose d'important dans un rêve et qu'on ne sait plus ce que c'était mais qu'on se rappelle que c'était important. Mario aime tellement Hal que ses battements de cœur s'accélèrent. Il n'a pas besoin de se demander si le changement vient de lui ou de son frère puisque lui, il ne change jamais.

Il n’a pas dit à la Moms qu’il allait faire un tour dehors en sortant de son bureau après leur interface : Avril tente généralement de le dissuader discrètement de se promener la nuit, parce qu’il ne voit pas bien la nuit, que les parages d’E.T.A. ne sont pas le meilleur quartier et que, inutile de se voiler la face, Mario serait une proie facile pour n’importe qui, physiquement. Alors, bien que la Dysautonomie Familiale se caractérise par une relative impavidité physique[236], Mario limite ses déambulations d’insomniaque à une zone assez restreinte par égard pour Avril[237]. Il va parfois marcher autour de l’hôpital de la Marine, au pied du versant est de la colline, parce qu’il est bien clôturé, l’hôpital, et qu’il connaît, Mario, quelques agents de sécurité depuis que son père leur a demandé d’incarner la police de Boston dans son énigmatique *La concupiscence était presque parfaite* ; il aime aussi se promener là parce que, la nuit, les fenêtres des différentes maisons en brique sont éclairées en jaune[238], ce qui lui permet de voir des gens au rez-de-chaussée jouant aux cartes ou bavardant ou regardant le TP. Et puis il aime les briques blanchies à la chaux, même mal entretenues. Et puis les gens qu’il voit dans ces maisons sont souvent estropiés, contordus, bancals, recroquevillés, à travers les fenêtres, et il sent son cœur s’ouvrir sur le monde grâce à eux, ce qui est bon pour l’insomnie. Une voix de femme, appelant à l’aide sans urgence véritable – pas comme les cris de la Moms quand elle crie, ou rit, la nuit –, résonne derrière une fenêtre sombre en hauteur. Et, de l’autre côté de la petite rue pleine de voitures qu’il faut déplacer à 00 h 00, il y a Ennet House, dont la Directrice est invalide et a fait installer une rampe d’accès pour fauteuils roulants et a invité deux fois Mario à boire un Millennial Fizzy sans caféine dans la journée, et Mario aime cet endroit : c’est bondé de monde, bruyant, il n’y a pas de housse en plastique sur les meubles, personne ne remarque personne ni ne commente l’invalidité d’autrui et la Directrice est gentille et les gens pleurent les uns devant les autres. À l’intérieur, ça sent le cendrier, mais Mario s’y est trouvé à l’aise les deux fois, parce que c’est authentique ; les

gens pleurent, font du bruit, oublient un peu leurs malheurs et, une fois, il a entendu quelqu'un dire *Mon Dieu* avec beaucoup de sérieux et personne ne l'a regardé ou n'a détourné les yeux ou souri, alors que, visiblement, ils étaient tous très soucieux.

Les visiteurs ne sont pas admis après 23 h 00, parce qu'il y a un couvre-feu, si bien que Mario se contente d'errer sur le trottoir cassé en regardant les gens par les fenêtres du bas. Toutes les fenêtres sont éclairées, certaines sont entrouvertes et on entend que la maison est pleine de monde. D'une fenêtre à l'étage émane une voix disant « Donne-moi ça, donne-moi ça. » Quelqu'un pleure, quelqu'un d'autre rit ou tousse très fort. La voix d'un homme irascible derrière une fenêtre de la cuisine dit une phrase telle que « Eh ben mets un dentier », suivie de jurons. À une autre fenêtre d'étage, du côté de la rampe pour fauteuils roulants et de la fenêtre de la cuisine là où le sol est suffisamment souple pour soutenir la barre antivol et sa base en plomb, à cette fenêtre donc il y a un drapeau en guise de rideau et un vieil autocollant à demi effacé sur lequel on ne lit plus que *UN JOUR À LA F* en écriture cursive, et l'attention de Mario est attirée par le son assourdi quoique très reconnaissable d'un enregistrement de *Plus ou moins soixante minutes avec Madame Psychose*, émission qu'il n'a jamais enregistrée quant à lui parce que ça lui semble incorrect, mais l'idée que quelqu'un d'Ennet ait pensé à le faire pour la réécouter le fascine. C'est une vieille émission qu'on entend à cette fenêtre avec un drapeau en guise de rideau, elle date de l'Année du Wonderchicken, l'année inaugurale de Madame, quand elle parlait encore pendant une heure entière et avec un accent. Un fort vent d'est aplatit les cheveux de Mario sur sa tête. Il se tient à un angle de 50°. Une jeune femme en petit manteau de fourrure, blue-jean trop serré et chaussures montantes passe sur le trottoir et grimpe la rampe menant à la porte de service d'Ennet sans paraître avoir vu un individu avec une très grosse tête soutenu par une barre antivol sur la pelouse devant la fenêtre de la cuisine. La dame était tellement fardée qu'on aurait pu la croire malade

mais l’air sentait bon dans son sillage. Pour quelque raison Mario a l’impression que la personne derrière le drapeau est également une femme. Il se dit qu’elle accepterait peut-être de prêter des enregistrements à un camarade auditeur s’il le lui demandait. D’habitude, il soumet les questions de bienséance à Hal, qui est extrêmement savant et malin. Quand il pense à Hal, son cœur tambourine et le cuir épais de son front se ride. Hal saura aussi le terme qui désigne les enregistrements privés d’émissions publiques. Cette dame possède peut-être de nombreuses bandes. Celle-ci date de la première année de *+/– soixante minutes*, quand Madame avait encore un léger accent et semblait s’adresser exclusivement à une personne en particulier qui était très importante pour elle. La Moms lui a expliqué que, à moins d’être fou, quand on parle à quelqu’un qui n’est pas là, ça s’appelle une *apostrophe* et c’est de l’art rhétorique. Mario s’était entiché des premières émissions de Madame Psychose parce qu’il avait le sentiment d’écouter une personne triste lisant à haute voix des lettres jaunes sorties d’une boîte à chaussures par un après-midi pluvieux, des histoires de cœurs brisés, d’êtres chers mourants, des drames états-uniens, des histoires vraies. C’est de plus en plus difficile de trouver de l’art rhétorique sur des trucs vrais comme ça. Plus Mario vieillit, plus il s’étonne que les trucs vrais mettent tout le monde mal à l’aise à E.T.A., enfin tous ceux qui sont plus âgés que Ken Blott, mettons. C’est comme si une règle stipulait que les évocations du réel devaient être obligatoirement accueillies par des roulements d’yeux et des rires sans joie. Le moment le plus triste de la journée d’aujourd’hui fut quand, pendant le déjeuner, Michael Pemulis avait dit à Mario qu’il avait eu l’idée de mettre en place un numéro de téléphone Spécial Prière pour les athées : ils composaient ce numéro et ça sonnait, ça sonnait, personne ne répondait. C’était une blague, une blague rigolote, et Mario l’avait comprise ; le côté triste de la chose, c’était que seul Mario avait ri de bon cœur à la grande table ; les autres avaient gloussé en baissant les yeux, avec l’air de se moquer d’un handicapé. Tout cela passait au-

dessus de la tête de Mario, qui ne comprenait pas les réponses de Lyle quand il lui faisait part de sa perplexité. Et pour une fois Hal ne lui fut d'aucun secours, il avait paru encore plus mal à l'aise que les autres commensaux. D'ailleurs, quand Mario mettait des histoires vraies sur le tapis, Hal l'appelait Booboo et le traitait comme s'il avait fait pipi dans sa culotte, comme s'il avait besoin d'une assistance condescendante pour se changer.

Beaucoup de gens émergent de l'obscurité et rentrent pour le couvre-feu. Ils ont tous l'air d'avoir peur et froncent les sourcils pour se donner une contenance. Les hommes ont les mains dans les poches, les femmes autour du col de leur manteau. Une jeune personne que Mario ne connaît pas, le voyant empêtré avec sa barre antivol, l'aide à ranger le support et la base de plomb dans son sac à dos. Juste un petit coup de main, mais qui fait toute la différence. Mario est soudain si fatigué qu'il doute de pouvoir remonter la colline pour rentrer. Les musiques du début de la carrière de Madame Psychose sont exactement les mêmes que celles de la fin, ce qui a quelque chose d'inacceptable en son absence.

Cela étant, l'inclinaison de Mario vers l'avant est parfaite pour gravir les côtes. L'onguent de son bassin fait du bruit mais ne fait pas mal. Derrière la grande fenêtre en saillie du bureau de la Directrice d'Ennet House, qui donne sur l'Avenue, les rails et l'épicerie Ng Père et Fils, où l'on offre toujours du thé jaune à Mario le matin par temps froid, la dernière chose qu'il voit, avant que les arbres de la colline ne se referment derrière lui et ne réduisent Ennet House à un halo de lumière fragmenté, est un grand type à la tête carrée en train d'écrire sur le bureau noir de la Directrice en léchant la pointe d'un crayon, en position inconfortable, un bras replié autour de ce qu'il écrit, tel un élève attardé séchant sur un thème à l'école spéciale Rindge and Latin.

Les tâches vespérales des Employés-Résidents se répartissent assez équitablement entre l'insignifiant et le désagréable. Quelqu'un doit se rendre sur les lieux des réunions pour s'assurer que les résidents y assistent, pendant que quelqu'un d'autre doit manquer une réunion pour surveiller la Maison vide, répondre au téléphone et remplir l'insignifiant Registre quotidien. Après la fin des réunions, Gately est chargé de compter les têtes toutes les heures et de noter qui est là et qui fait quoi dans le Registre. Gately doit veiller à ce que chacun s'acquitte de sa Corvée et faire le planning des Corvées du lendemain conformément au programme hebdomadaire. Il est indispensable que les résidents sachent à l'avance ce qu'on attend d'eux afin qu'ils ne puissent pas se plaindre si on les prend en faute. Les resquilleurs sont punis par une semaine de Restriction, ce qu'ils n'apprécient pas. Gately doit déverrouiller le placard de Pat, se munir de la clé des armoires à pharmacie et les ouvrir. Les résidents médicalisés réagissent à l'ouverture des armoires comme des chats à l'ouverture d'une boîte de pâtée. Ils apparaissent comme par enchantement. Gately distribue de l'insuline orale, des antivirus, des crèmes dermatologiques, des antidépresseurs et du lithium aux résidents apparaissant ainsi par enchantement, consigne tout dans le Registre médical, lequel est dans un état prodigieusement bordélique. Il doit sortir l'agenda de Pat et imprimer pour elle sur une feuille volante ses rendez-vous du lendemain en lettres capitales parce qu'elle est incapable de lire sa propre écriture de paralytique. Gately doit discuter avec Johnette Foltz du comportement de divers résidents aux réunions d'Entente et Partage et des Jeunes AA de Brookline à Ste E. ou des NA pour femmes à East Cambridge où quelques résidentes sont autorisées à se rendre, puis tout noter, là encore. Il doit monter surveiller Kate G., qui a encore prétendu être trop malade pour se rendre aux AA ce soir et n'a pas décollé de son matelas depuis trois jours, où elle lit une nommée Sylvia Plate. Et monter dans le quartier des femmes, c'est un vrai pensum parce qu'il faut ouvrir une petite cage en acier au pied

de leur escalier à côté du bureau de derrière pour atteindre un bouton, appuyer sur le bouton, qui déclenche une sonnerie en haut, gueuler « Un homme à l'étage » et leur laisser le temps de se rhabiller ou on ne sait quoi avant de grimper. Cette ascension s'est révélée éducative pour Gately, car il avait toujours cru que les quartiers des femmes étaient fondamentalement plus propres et plus plaisants que ceux des hommes. Or l'inspection des deux salles de bains a détruit ses illusions de toute une vie : non, les femmes ne respectent pas les lieux davantage que les hommes. Gately avait souvent fait le ménage derrière sa mère, mais il ne l'avait jamais tout à fait considérée comme une femme. Donc ce spectacle désastreux a été éducatif.

Il doit passer voir Doony Glynn, qui souffre de diverticulite chronique, qui doit se coucher en position fœtale chaque fois qu'il a une crise et à qui il faut apporter du Motrin, du SlimFast que Gately prépare avec du lait à 2 % parce qu'il n'y a plus de lait écrémé, puis des biscuits de la Banque alimentaire et un tonic confectionné par la machine du sous-sol quand Glynn ne peut pas boire son SlimFast à 2 %, puis consigner les commentaires de Glynn et son état de santé, lesquels ne sont jamais folichons.

Quelqu'un a préparé de ces dégoûtants Rice Krispies gluants dans la cuisine et n'a pas nettoyé après, si bien que Gately doit rechercher le coupable pour le forcer à nettoyer, et le code de non-dénonciation en vigueur entre les résidents lui donne l'impression d'être un agent des Stups. Et c'est le même bordel chaque jour, les emmerdements jusqu'au cou, la prise de tête ; après un service de nuit, il est complètement vidé mais, dès l'aube, il doit être d'attaque pour aller nettoyer de la vraie merde. Ce n'était pas comme ça au début, ce n'était pas une prise de tête, et Gately se demande toutes les deux minutes dans quel état il sera quand son année en tant que membre du Personnel prendra fin, ce qu'il fera quand son âme sera lessivée, quand il sera sobre mais sans un rond, sans perspective, quand il devra s'en aller et se trouver un boulot Là-Bas.

Lorsqu'il est monté jeter un œil dans la chambre 5-Femmes après avoir sonné, Kate Gompert a laissé entendre à demi-mot qu'elle allait se faire du mal[239] et Gately doit maintenant appeler Pat chez elle mais soit elle n'est pas là, soit elle ne décroche pas, alors il doit appeler le Directeur et lui rapporter l'allusion *verbatim* pour qu'il l'interprète, lui dise comment procéder, comment analyser le Contrat Suicide de Gompert et comment rédiger tout ça dans le Registre. Deux ans avant l'arrivée de Gately, une résidente d'Ennet s'est pendue à un conduit de chauffage dans le sous-sol et maintenant il y a un protocole tarabiscoté pour anticiper le passage à l'acte chez les résidents avec des antécédents psy. Le numéro de l'aile 5-Est de Ste Elizabeth est inscrit sur un bristol rouge dans le Rolodex de Pat.

Gately doit rassembler les rapports de la semaine précédente, les collationner, classer les dossiers des résidents, imprimer les mises à jour et les ranger dans les différents dossiers pour la Réunion du lendemain, où le Personnel au complet interface sur chaque cas dans le bureau de Pat. Les résidents savent très bien à quoi s'en tenir sur ces réunions-là, ils savent que les anciens devenus conseillers doivent les balancer, que ce sont des séances pénibles, et c'est d'ailleurs pourquoi seuls les anciens résidents très reconnaissants acceptent de devenir conseillers. Dans l'ensemble la paperasserie n'est pas écrasante mais, pour Gately, le maniement du TP pour imprimer des documents est problématique parce que, ses gros doigts couvrant trois touches du clavier, il doit taper avec le bout d'un stylo et, comme il oublie parfois de rétracter la pointe, il laisse sur les touches des taches bleues qui lui valent toujours un savon de la part du Directeur.

Gately doit aussi s'entretenir pendant au moins deux minutes dans le bureau avec chaque nouvel arrivant pour un premier contact, disons, le jauger et lui signifier clairement qu'il a ici une existence réelle afin qu'il n'essaie pas de se fondre dans le décor du living-room pour se faire oublier. Le tout dernier arrivant reste assis dans l'armoire à linge en arguant qu'il s'y trouve très bien avec la porte ouverte, et la nouvelle « désespérée » Amy

Johnson n’est pas encore rentrée. Une autre nouvelle, admise sur ordre du tribunal, Ruth van Cleve, qui semble sortir d’une photo d’un reportage sur la famine en Afrique, doit remplir son formulaire d’Admission, passer par l’Orientation, se faire expliquer le règlement de la Maison et recevoir un exemplaire du Guide de survie à Ennet House, qu’un résident a rédigé pour Pat il y a quelques années.

Gately doit répondre au téléphone, dire aux interlocuteurs souhaitant parler à un résident que seule la ligne payante située au sous-sol est ouverte aux conversations privées et que, oui, il le reconnaît, elle est presque tout le temps occupée. La Maison interdit les téléphones portables et barre l’accès au téléphone du bureau pour les résidents. Gately doit faire la police en bas quand certains, dans la file d’attente, se plaignent que d’autres ont dépassé leurs cinq minutes de communication autorisées. Ça aussi, c’est déplaisant : le téléphone payant est un vieil appareil à cadran qu’on ne peut pas déconnecter, une source constante de râleries et de bagarres ; la moindre conversation est une question de vie ou de mort ; c’est une crise 24 h / 24 et 7 j / 7. Il faut savoir s’y prendre pour virer quelqu’un du téléphone sans lui manquer de respect ni l’humilier mais en se montrant ferme. Gately a appris à adopter une physionomie neutre quoique non passive quand les résidents exagèrent. Tous les membres du Personnel cultivent cette physionomie d’expertise lasse, qu’ils doivent évacuer de leur visage à coups de grimace dès qu’ils ne sont plus en service. Gately est tellement stoïque face aux abus que, pour qu’il note un nom dans le Registre et inflige une Restriction, il faut vraiment que le fautif lui ait confessé un acte contre nature. Il est respecté et apprécié de presque tous, ce qui, au dire du Directeur, inquiète les anciens du Personnel parce que le boulot de Gately ne consiste pas à être copain avec tout le monde.

Dans la cuisine, avec ces foutus bols de Krispies et ces casseroles sales, Wade McDade et quelques autres attendent que divers aliments aient fini de griller ou de bouillir et McDade se retrousse le nez avec le doigt pour

exhiber ses fosses nasales à la ronde. En se faisant un groin de cochon, il demande à tous s'ils ont déjà vu un pif pareil et certains répondent que ouais, bien sûr, pourquoi. Gately regarde dans le frigo et a de nouveau la preuve que sa spécialité à la viande a un admirateur secret : un gros rectangle découpé dans les restes qu'il avait soigneusement enveloppés et déposés là-dedans sur l'étagère la plus solide. McDade, qui inspire quotidiennement à Gately une envie de lui coller une mandale telle qu'il ne resterait plus de lui qu'un pif et des yeux au-dessus de ses bottes de cow-boy, McDade raconte à la cantonade qu'il est en train de dresser une Liste de Gratitude sur le conseil amicalement rude de Calvin T. et que, en tête de cette liste de choses pour lesquelles il est reconnaissant, il y a le fait que son nez ne ressemble pas à ça. Gately s'attache à ne pas observer les réactions, hilares ou non, afin de ne pas porter de jugement. Après le départ de Gately, dû à une sonnerie du téléphone de Pat, McDade soulève sa lèvre supérieure et demande aux autres s'ils connaissent quelqu'un qui a un bec-de-lièvre.

Gately doit surveiller le baromètre émotionnel de la Maison et chercher au doigt mouillé d'où vient le vent des éventuels conflits, problèmes et rumeurs. C'est un art subtil que de permettre aux résidents de s'abreuver à la source des ragots tout en y buvant un peu soi-même sans avoir l'air de les inciter à franchir le cap pour manger du fromage. La seule délation encouragée porte sur l'usage d'une Substance. Le rôle du Personnel est de débusquer les lièvres, pêcher les anguilles sous roche, etc., détecter les véritables infractions dans la marée d'insinuations et de plaintes bidons générées par plus de 20 rescapés de la rue, aux vies gâchées, entassés ensemble pour une désintoxication. Les rumeurs selon lesquelles untel a sucé untel sur le divan à 03 h 00, tel autre a un couteau, X s'est servi d'un code pour téléphoner sans payer, Y a gardé son bipeur, Z organise des paris sur le foot dans la 5-Hommes, Belbin a juré à Diehl qu'elle ferait la vaisselle s'il lui faisait des Krispie et s'est défilée ensuite, etc., tout cela est sans importance mais pénible à la longue.

Rarement un sentiment de pure tristesse en tant que telle, après l'amour – juste une subite perte d'espoir. Et puis il y a le mépris qu'il dissimule si bien sous la gentillesse et la sollicitude pendant cette période post-coïtale de petits bruits et de rajustements.

Orin ne sait que donner du plaisir, non en recevoir, et il en résulte qu'un nombre négligeable d'entre elles pensent qu'il est un amant merveilleux, pour ne pas dire l'amant idéal ; et cela alimente le mépris. Mais il ne le montre pas pour ne pas risquer d'amoindrir le plaisir du Sujet.

Parce que le plaisir du Sujet est devenu une nourriture pour lui, il témoigne une considération et une tendresse consciencieuses après le coït, affiche clairement le désir de rester proche et intime, alors que tant d'amants, disent les Sujets, sont mal à l'aise, dédaigneux ou distants, se détournent pour contempler le mur ou allumer une clope avant même leur dernier frisson.

Le mannequin mains lui confia dans un murmure que le gros mari suisse de la photo s'écartait d'elle après l'amour et s'aveulissait à son côté, écrasé par le poids de son propre bide, faisait de petits yeux porcins et souriait vaguement en prédateur rassasié : rien à voir avec le punter : insouciant. À l'instar de la plupart des Sujets, elle exprima une brève angoisse et dit que *personne* ne devait savoir, qu'elle pourrait perdre ses enfants. Orin la rassura avec les formules standard d'une voix très douce. Orin était prodigieusement affectueux et attentionné après l'amour, et il est probable qu'elle le *savait* d'avance, intuitivement. C'était vrai. Il adorait communiquer cette impression d'affection attentionnée dans ces moments-là ; si on lui demandait ce qu'il préfère dans l'après, dans la redescente, quand le Sujet gît près de lui ouvert, luisant, et l'observe avec de grands yeux, il répondrait sans doute que c'est, en n° 2, cet interlude post-fondateur de vulnérabilité du Sujet associée à sa sollicitude à lui.

Quand on frappa à la porte de la chambre, ce fut comme une grâce supplémentaire, car le Sujet s'était redressé sur un coude, exhalait de fines

volutes de fumée par le nez et commençait à l'interroger sur sa famille, et Orin la caressait très tendrement, regardait les courbes jumelles de fumée pâlir et se dissiper, et tâchait de ne pas frémir en imaginant l'intérieur de ce joli nez, les entrelacs gris-blanc de morve nécrosée qui le tapissaient (avait-elle le courage de regarder le mouchoir qu'elle utilisait ou le roulait-elle en boule pour le jeter avec le dégoût que *lui*, O., ressentirait assurément ?) ; et quand les articulations digitales masculines retentirent brusquement sur la porte, il la vit blêmir du front au menton tandis qu'elle lui rappelait, suppliante, que personne, absolument personne ne devait savoir qu'elle était là, puis écraser son mégot et se cacher sous les couvertures pendant qu'il priait le ou les visiteurs de patienter, avant d'aller s'envelopper d'une serviette dans la salle de bains et de se diriger vers la porte, le genre de porte qu'on ouvre non pas avec une clé, mais avec une carte (c'était ce genre d'hôtel). La main et le poignet du mannequin marié, apeuré, coupable et avili jaillirent brièvement du lit, tâtèrent le plancher à la recherche de chaussures et de vêtements, telle une araignée aveugle, et aspirèrent les objets sous les couvertures. Orin ne demanda pas qui était là ; il n'avait rien à cacher, *lui*. Il était soudain d'excellente humeur. Lorsque l'épouse et mère eut effacé toute trace de sa présence, tiré les couvertures sur elle pour rester ainsi allongée en s'imaginant qu'elle était invisible, qu'elle n'était qu'une protubérance sur le lit défait d'un célibataire négligé, Orin mit un œil sur le judas, ne vit que le papier bordeaux du couloir et ouvrit la porte en souriant jusqu'aux oreilles. Cocus suisses, attachés médicaux du Proche-Orient, journalistes voluptueuses : il s'attendait à tout.

L'homme derrière la porte était handicapé, paralytique, en fauteuil roulant, se situait au-dessous de l'angle de vision du judas, avait les cheveux broussailleux et un énorme pif, levait les yeux à la hauteur des pectoraux d'Orin et n'essayait pas d'épier ce qui se passait dans la chambre. Encore l'un de ces invalides. Orin le regarda, se sentit à la fois déçu et presque ému. Le fauteuil roulant du petit bonhomme était rutilant, ses

genoux couverts d’un plaid et sa lavallière à demi dissimulée par la tablette à clip qu’il serrait contre sa poitrine sous un bras lové et maternel.

« C’est pour une enquête », dit simplement l’homme en secouant sa tablette d’un geste un peu enfantin, en guise de preuve.

Orin imagina le Sujet terrifié tendant l’oreille dans sa cachette et, malgré sa légère déception, il était touché par la pauvre ruse ici mise en œuvre pour voir sa jambe de près et obtenir un autographe. Il éprouvait pour le Sujet cette sorte d’indifférence clinique qu’on éprouve pour un insecte qu’on vient d’examiner et qu’on s’apprête à torturer un peu. Pour avoir vu la femme fumer et effectuer d’autres opérations manuelles, Orin savait qu’elle était gauchère.

« Bien, répondit-il au type en fauteuil roulant.

– Un échantillon de plus ou moins trois pour cent.

– Ravi de collaborer. »

L’homme redressa la tête comme le font les gens en fauteuil roulant.

« Une étude universitaire.

– Super. »

Appuyé contre le chambranle, bras croisés, il regardait l’homme essayer de jauger la différence de taille entre ses membres. Ni tibia ni extrémité d’aucune sorte, même rabotée, ne saillait de sous le plaid. Le gars était un authentique cul-de-jatte. Le cœur d’Orin fondit.

« Pour la chambre de commerce. Enquête de groupe systématique des anciens combattants concernés. Sondage pour la défense des consommateurs. Un pourcentage d’erreur de trois points dans les deux sens.

– Pointilleux.

– Pour le compte d’une organisation de consommateurs. Ça ne prendra qu’un instant. Une étude gouvernementale. Évaluation démographique. Juste un aperçu. Anonyme. Aléatoire. Perte de temps minimale.

– Je vais m’efforcer d’être d’une aide maximale. »

Quand l’homme baissa la tête pour prendre un stylo et consulter sa tablette, Orin aperçut une kippa de peau nue au centre de ses cheveux. Une calvitie sur un handicapé avait quelque chose d’extrêmement émouvant.

« Qu’est-ce qui vous manque, monsieur ? »

Orin sourit avec bienveillance.

« Très peu de choses, je pense.

– Profil. Citoyen des États-Unis ?

– Oui.

– Vous avez combien d’années ?

– Mon âge ?

– Vous avez quel âge ?

– Vingt-six ans.

– Plus de vingt-cinq ?

– Ça paraît logique. »

Orin guettait le stratagème qui allait lui faire signer quelque chose pour que le minuscule fan club ait son autographe. Il rassembla ses souvenirs de l’enfance de Mario pour tenter de se rappeler combien de temps on pouvait tenir sous une couverture avant d’étouffer de chaleur et de gigoter.

L’homme fit semblant de prendre note.

« Employé, profession libérale, chômeur ? »

Orin sourit encore.

« Réponse une.

– Veuillez énumérer ce qui vous manque. »

Murmure du conduit d’aération, silence du couloir lie-de-vin, vague froufrou des draps derrière lui, probable bulle de CO_2 en expansion sous les couvertures.

« Veuillez énumérer les éléments de style de vie de votre vie états-unienne passée et / ou présente qui vous manquent et que vous regrettez.

– Je ne suis pas sûr de saisir. »

L’homme tourna une page et lut :

« Manque, regret, nostalgie. Serrement de gorge. » Page suivante. « Souvenirs.

– Souvenirs d'enfance, vous voulez dire ? Genre chocolat chaud avec des marshmallows à moitié fondus qui flottent dessus dans une cuisine au carrelage en damier chauffée par une gazinière émaillée ? Ou portes omniscientes d'aéroport et de supermarchés qui semblaient s'ouvrir toutes seules devant vous ? Elles ont disparu. Où sont-elles aujourd'hui, ces portes ?

– *Émaillée* avec un *é* ?

– Et même deux. »

Le regard d'Orin était maintenant fixé sur les dalles acoustiques du plafond, le petit disque clignotant du détecteur de fumée, comme si les souvenirs étaient toujours plus légers que l'air. L'homme assis observait, impassible, la palpitation de la veine jugulaire interne d'Orin. Le visage d'Orin changea un peu. Derrière lui, sous les couvertures, la femme non suisse était couchée sur le côté, patiente et calme, respirant silencieusement dans le masque à oxygène portatif que contenait son sac, une main sur le pistolet automatique miniature Schmeisser GBF que contenait également ledit sac.

« Je regrette la télévision », dit Orin en baissant les yeux. Il ne souriait plus avec bienveillance.

« La télédiffusion commerciale à l'ancienne ?

– C'est ça.

– Raison ? En quelques mots, s'il vous plaît, pour la case après *RAISON*, voyez. (En montrant la tablette).

– Oh là là. » Orin leva le regard, le fixa dans le vide, et il sentit une palpitation moins perceptible, plus vulnérable, dans la région rétromandibulaire de sa mâchoire. « Ça peut paraître idiot mais je regrette les pubs, dont le son était plus fort que celui des programmes normaux. Je regrette les formules telles que "Commandez ce soir avant minuit" et

“Économisez jusqu’à cinquante pour cent et plus”. Je regrette les directs en public. Je regrette les hymnes en fin de soirée, les images de drapeaux et d’avions de chasse, les chefs indiens burinés en pleurs devant des ordures. Je regrette “Sermonette” et “Evensong” et la mire et les annonces de longueurs d’ondes pour capter une chaîne. » Il palpa son visage. « Je regrette le temps où je me moquais des programmes que j’aimais en réalité. Je regrette les réunions familiales dans la cuisine carrelée devant le vieux téléviseur cathodique Sony parasité par le passage des avions et la futile évanescence des programmes que je raillais.

– Futile… Éva… naissance. (En faisant semblant de noter.)

– Je regrette les émissions si consensuelles et nulles qu’on savait d’avance ce que les gens allaient dire.

– Impression de supériorité, de domination, de maîtrise. Et plaisir.

– Très bien dit, mon garçon. Je regrette les rediffusions estivales. Je regrette les rediffusions improvisées pour pallier les grèves des scénaristes et des acteurs. Je regrette Jeannie, Samantha, Sam et Diane, Gilligan, Hawkeye, Hazel, Jed, tous les présentateurs et acteurs syndiqués qui hantaient le petit écran. Vous comprenez ? Revoir toujours les mêmes choses, je regrette ça. »

Les deux éternuements étouffés, dans le lit derrière, n’attirèrent pas l’attention du handicapé, qui feignait d’écrire en triturant sa lavallière. Orin essaya de ne pas imaginer la topographie des draps dans lesquels le Sujet avait éternué. Il ne s’intéressait plus à la ruse du type, il éprouvait maintenant une vraie tendresse pour lui.

L’invalide le regardait en levant les yeux comme les ingambes qui regardent des gratte-ciel ou des avions. « Vous pouvez encore revoir les mêmes choses indéfiniment, si vous voulez, sur les DVD de location TéléDivertissement. »

Orin aussi levait les yeux, en fouillant ses souvenirs, mais pas comme l’homme assis.

« Ce n’est pas pareil, dit-il. On a le choix. Ça gâche tout. Avec la télévision, on était *soumis* à la répétition. Le réchauffé était infligé. C’est différent aujourd’hui.

– Infligé.

– Je ne saurais vous dire exactement… » Orin était soudain touché et attristé intérieurement. Cette sensation terrible, comme dans les rêves, d’avoir oublié de faire quelque chose. La calvitie sur la tête inclinée était bronzée et tachetée. « D’autres questions ?

– Les choses que vous ne regrettez pas.

– Pour la symétrie.

– L’équilibre du pourcentage. »

Orin sourit : « Les plus et les moins.

– C’est ça », dit l’homme.

Orin résista à la tentation de poser une main affectueuse sur le crâne de l’invalide. « Euh, on a combien de temps ? »

L’homme n’avait l’air de regarder un gratte-ciel que lorsque ses yeux se portaient au-dessus du cou d’Orin. Ils n’étaient ni timides ni fourbes, ce n’étaient même pas les yeux d’un invalide, voilà ce qui intrigua Orin par la suite – outre l’accent suisse, la non-demande de signature, la patience du Sujet et l’absence d’essoufflement quand O. tira brusquement les couvertures plus tard. Les yeux de l’homme avaient légèrement dévié vers l’intérieur de la chambre, le sol sans sous-vêtements, la bosse sous les couvertures. Une déviation non pas furtive mais au contraire destinée à être remarquée par Orin. « Je peux revenir dans un moment, à l’heure qui vous conviendra. Vous êtes… *comme on dit**… occupé ? »

Le sourire d’Orin fut moins bienveillant qu’il ne le pensa quand il dit à la silhouette assise que c’était une façon de voir.

OceanofPDF.com

Comme dans tous les centres de désintoxication certifiés par la D.S.T.T., le couvre-feu est fixé à 23 h 30 à Ennet House. De 23 h 00 à 23 h 30, l'Employé de garde doit faire l'appel et attendre sagement le retour des résidents, comme une mère. Il y en a toujours qui font exprès de rentrer au tout dernier moment, dans l'espoir non formulé de se faire virer pour un motif insignifiant et pouvoir se dire ainsi que ce n'était pas leur faute. Ce soir, Clenette H. et la déjantée Yolanda W. rentrent du Footprints[240] vers 23 h 15 en jupe violette, avec du rouge à lèvres violet, les cheveux défrisés et des talons hauts, en se répétant mutuellement qu'elles viennent de s'en payer une sacrée tranche. Hester Thrale ondule dans une veste en faux renard à 23 h 20 comme d'habitude alors qu'elle doit être debout à 04 h 30 pour sa Corvée à la maison de santé Provident et prend parfois son petit déjeuner avec Gately, tous deux dodelinant dangereusement de la tête au-dessus de leurs Frosties. Chandler Foss et la fantomatiquement maigre April Cortelyu reviennent de quelque part avec des attitudes et des expressions de visage qui suscitent des commentaires et obligent Gately à noter dans le Registre une suspicion de liaison entre résidents. Gately doit poliment congédier deux anciennes résidentes, des brunes au visage ingrat, qui sont restées plantées toute la nuit sur le divan à parler de sectes. Emil Minty et Nell Gunther et parfois Gavin Diehl (avec qui Gately a fait trois semaines de taule, jadis, à Concord Farm) mettent un point d'honneur à fumer sur la terrasse jusqu'à ce que Gately leur dise deux fois qu'il est l'heure de

verrouiller la porte – une forme de rébellion mollassonne. Ce soir, ils sont suivis par un Lenz sans moustache qui s'insinue dans l'embrasure juste au moment où Gately sort sa clé pour fermer et file sans un mot vers la 3-Hommes, cela lui arrive fréquemment ces temps-ci et Gately doit le consigner dans le Registre, ainsi que le fait qu'il est maintenant 23 h 30 et que ni la semi-nouvelle Amy J. ni – plus inquiétant – Bruce Green ne sont là. Puis Green frappe à la porte à 23 h 36 – Gately doit noter l'heure exacte et prendre personnellement la décision de lui ouvrir ou non. Maints résidents à problèmes se font virer de cette manière. Gately le laisse entrer. Green, qui n'avait jamais encore enfreint le couvre-feu, a une mine de déterré, le teint blême, l'œil morne. Un grand gaillard silencieux, c'est une chose, mais Green regarde le sol du bureau de Pat avec attendrissement pendant que Gately lui adresse la réprimande d'usage ; et Green accepte la redoutable Restriction Totale[241] d'une semaine en se montrant si résigné et si imprécis dans ses réponses quand Gately lui demande d'où il vient et pourquoi il n'était pas là avant 23 h 30 et s'il a un ennui dont il désirerait faire part au Personnel, si peu réactif que Gately s'estime obligé de lui infliger une analyse d'urine immédiate, bien à contrecœur non seulement parce qu'il tape le carton avec Green et qu'il l'a pris sous son aile protectrice et qu'il est comme un parrain pour lui mais encore parce que les échantillons d'urine prélevés après la fermeture de l'Unité n° 2 de la clinique[242] doivent être conservés toute la nuit dans le frigo miniature du Personnel situé dans sa chambre au sous-sol – le seul frigo de la Maison qu'aucun résident ne peut envisager de crocheter – et qu'il déteste avoir un gobelet de pisse à couvercle bleu dans son minifrigo à côté de ses poires et de sa Polar seltzer, entre autres. Green s'accommode de la présence de Gately, bras croisés, dans les toilettes et produit son urine sans râler et avec beaucoup d'efficacité, si bien que Gately peut emporter le gobelet à couvercle entre son pouce et son index gantés au rez-de-chaussée, l'étiqueter, le consigner dans le Registre et le ranger dans le minifrigo à

temps pour ordonner le déplacement des voitures des résidents, le pire pensum de la garde de nuit ; mais ensuite, son recensement final de 23 h 45 lui rappelle qu'Amy J. n'est pas rentrée et n'a pas téléphoné, or Pat lui a dit que la décision de Renvoi pour non-respect du couvre-feu lui appartenait, et il la prend, cette décision, à 23 h 50, et il dépêche Treat et Belbin dans la chambre 5-Femmes pour fourrer les affaires de la fille dans le Bagage irlandais qu'elle avait apporté lundi, et il doit déposer le sac-poubelle sur la terrasse avec un message expliquant le Renvoi et lui souhaitant bonne chance, et appeler le répondeur de Pat à Milton et lui rapporter un Renvoi pour non-respect du couvre-feu à 23 h 50 afin qu'elle en soit informée à la première heure et trouve une remplaçante dès que possible pour le lit disponible, et puis en ronchonnant il se rappelle qu'il s'est promis de faire des abdos antibrioche tous les soirs avant 00 h 00, et il est 23 h 56, et il n'a le temps d'en faire que 20 en calant ses grosses baskets décolorées sous le cadre du divan en vinyle noir du bureau avant d'aller superviser le déplacement des voitures.

Le prédécesseur de Gately en tant qu'Employé-Résident, un toxico qui apprend maintenant (grâce aux services de réhabilitation du Massachusetts) à réparer des moteurs d'avion à East Coast Aerotech, lui a dit un jour que les véhicules des résidents étaient le cauchemar des employés de nuit. Ennet House permet à tout résident possédant une voiture dûment immatriculée et assurée de la garer là, s'il le souhaite, pendant son séjour, pour se rendre à son travail ou aux réunions nocturnes, etc., et l'hôpital public Enfield Marine est d'accord, sauf qu'il n'autorise le stationnement que dans la petite rue devant la Maison. Or, depuis les problèmes fiscaux rencontrés par la métropole de Boston la troisième année du Temps Sponsorisé, un arrêté municipal infernal limite le stationnement à un seul côté de la rue, et ce côté change brusquement à 00 h 00, et les policiers et les camions de fourrière rôdent dès 00 h 01, distribuent des prunes à 95 $ et / ou emportent les voitures mal garées dans une zone du South End si sordide et dangereuse

qu’aucun taxi avec un tant soit peu d’instinct de survie ne vous y conduit. Donc l’intervalle 23 h 55-00 h 05 est à Boston une période de communion totale mais peu spirituelle, avec des mecs en pyjama et des dames barbouillées de masques de beauté qui se trimballent en bâillant dans les rues bondées, débranchent leurs alarmes, démarrent, manœuvrent et décrivent un demi-tour pour essayer de trouver une place parallèle de l’autre côté. On ne s’étonnera pas que le taux de criminalité de la ville de Boston monte en flèche pendant ces dix minutes, si bien que les ambulances et les paniers à salade circulent en nombre à cette heure, ce qui ajoute au chaos général et à la rogne.

Vu que les catatoniques et les patients affaiblis de l’hôpital Enfield Marine possèdent rarement des véhicules immatriculés, il est assez facile, en principe, de trouver des places le long de la petite rue, mais le stationnement de nuit des résidents d’Ennet House dans la grande contre-allée voisine du bâtiment hospitalier condamné est une source de conflit permanent entre Pat Montesian et le conseil de direction de l’hôpital – les places de parking sont réservées au personnel des différentes Unités à partir de 06 h 00 et les vigiles d’E.M. en ont marre de se faire engueuler à cause des vieilles bagnoles des drogués encore garées là le matin –, notamment parce que leur service de sécurité refuse de ramener à 23 h 00 le changement de côté dans la petite rue, c’est-à-dire avant le couvre-feu obligatoire d’Ennet House ; le conseil de direction d’E.M. clame que c’est un arrêté municipal et qu’ils ne peuvent pas le modifier pour les beaux yeux de Pat qui, quant à elle, réplique qu’Enfield Marine dépend de l’État, non de la ville, et que les résidents d’Ennet House sont les seuls à être confrontés au problème du changement de côté nocturne puisque presque tous les autres sont catatoniques ou considérablement affaiblis. Et ainsi de suite.

Bref, donc, tous les soirs aux environs de 23 h 59, Gately doit fermer les placards et armoires à pharmacie de Pat, les tiroirs, la porte du bureau,

brancher le répondeur automatique et escorter personnellement après le couvre-feu les résidents propriétaires de véhicules dans la petite rue sans nom et, pour quelqu'un d'aussi mal organisé que lui, les casse-tête induits sont terribles : il doit rassembler les résidents automobilistes devant la porte d'entrée verrouillée ; il doit les admonester pour qu'ils restent ensemble pendant qu'il monte réveiller les deux ou trois distraits qui s'endorment toujours avant 00 h 00 – et c'est particulièrement emmerdant si le distrait est *une* distraite parce que, alors, il doit ouvrir la cage et appuyer sur le bouton « Homme à l'étage » à côté de la cuisine, et la « sonnette » fait un potin de klaxon qui réveille les résidentes les plus nerveuses avec une affreuse poussée d'adrénaline, et son pas lourd dans l'escalier lui vaut des protestations de toutes les têtes tartinées de boue qui pointent dans le hall des femmes et, comme le règlement lui interdit d'entrer dans les chambres, il doit cogner sur la porte de la dormeuse en gueulant qu'il est un homme jusqu'à ce qu'une de ses coturnes la réveille, lui dise de s'habiller et la conduise à la porte ; puis il réceptionne la retardataire, la sermonne, la menace d'une Restriction et d'une possible mise en fourrière tout en l'aiguillonnant dans l'escalier pour qu'elle rejoigne le troupeau des autres automobilistes le plus vite possible avant qu'ils ne se dispersent. Car ils se dispersent toujours s'il met trop longtemps à rameuter les retardataires ; ils pensent à autre chose, ils ont faim, cherchent un cendrier, s'impatientent et commencent à considérer le déplacement des voitures après le couvre-feu comme une entorse à leur temps libre. Le Déni caractéristique des premières phases de la convalescence les empêche d'imaginer que la fourrière viendra prendre leur voiture plutôt qu'une autre, disons. C'est le même Déni que Gately voit à l'œuvre chez les étudiants de B.U. ou de B.C. en conduisant l'Aventura de Pat à la Banque alimentaire ou au Purity Supreme quand ils traversent au feu vert juste devant sa voiture, dont les freins fonctionnent malheureusement très bien. Gately a observé que les gens d'un certain âge et d'un certain niveau d'expérience de la vie se

croient immortels : les étudiants et les alcooliques / toxicos sont les pires : ils sont persuadés d'être au-dessus des lois de la physique et des statistiques qui régissent implacablement le destin d'autrui. Ils font un caca nerveux dès que quelqu'un d'autre enfreint les règles, mais ils pensent sincèrement en être dispensés eux-mêmes. Et ils sont constitutivement incapables de s'inspirer de l'expérience des autres : si un étudiant nonchalant se fait écraser dans Comm. ou si un résident de la Maison se fait embarquer sa bagnole par la fourrière à 00 h 05, la réaction des autres étudiants ou alcoolos/toxicos sera de méditer sur leur bonne fortune qui veut que ce soit toujours les autres qui prennent et jamais eux, les méditatifs. Ils ne doutent jamais de leur bonne fortune – ils méditent seulement dessus. C'est une forme d'idolâtrie de la singularité. C'est chaque fois démoralisant pour un Employé de s'apercevoir que la seule manière d'enseigner quelque chose à un addict est la manière forte. Il faut que ça leur arrive à *eux* pour ébranler leur idolâtrie. Eugenio M. et Annie Parrot disent toujours que ce serait une bonne idée de laisser partir leurs voitures à la fourrière au moins une fois, en début de séjour, pour éradiquer leurs folles croyances en termes de lois et de règles ; mais Gately ne peut pas s'y résoudre, il lui est *intrinsèquement* impossible de laisser agir la fourrière s'il peut s'y opposer, sans compter que, si une bagnole est embarquée, c'est à lui qu'incombera la tâche harassante d'organiser le transport au dépôt du South End le lendemain, de répondre aux appels des employeurs, de leur certifier que les absents n'ont pas eu la possibilité matérielle de se rendre à leur travail et tout cela sans révéler que l'employé immobilisé est un résident d'un centre de désintoxication, car cette information ne doit pas être divulguée sans l'accord de l'intéressé, dont le droit au secret est sacro-saint. Gately a des sueurs froides quand il songe aux tracasseries administratives qu'entraîne une mise en fourrière, et il préfère consacrer son énergie à rassembler les retardataires et à botter les culs des distraits, des culs tellement calleux,

selon Gene M., que ses coups de pied restent sans effet : qu'ils se démerdent tout seuls, ça leur fera les pieds[243].

Gately alerte Thrale et Foss et Erdedy et Henderson[244], et Morris Hanley, et sort Tingley, le petit nouveau, du placard à linge, et Nell Gunther – qui est avachie, bouche ouverte, sur le divan, en violation du règlement – et leur ordonne de mettre leur manteau et les rassemble devant la porte d'entrée fermée. Yolanda W. demande si elle peut venir aussi, parce qu'elle a laissé des affaires personnelles dans la voiture de Clenette. Lenz possède une voiture mais ne répond pas à l'appel de Gately dans l'escalier. Gately dit au troupeau de rester uni et ajoute que, si un seul s'en écarte, il veillera à ce qu'ils le regrettent tous. Il grimpe dans la chambre 3-Hommes en élaborant divers moyens marrants de réveiller Lenz sans lui laisser de contusions apparentes. Lenz ne dort pas mais il a des écouteurs stéréo sur les oreilles, il est en jock-strap, fait des pompes debout, tête en bas, contre le mur à côté du pieu de Geoffrey Day et, le cul à quelques centimètres de l'oreiller de Day, il pète en cadence tandis que Day, en pyjama et masque de sommeil Lone Ranger, les mains repliées sur la poitrine, remue les lèvres en silence. Gately y va peut-être un peu fort en attrapant Lenz par le mollet, en le soulevant du sol et en lui empoignant la hanche pour le remettre à l'endroit en le faisant tournoyer comme l'arme d'un troufion, mais le cri de Lenz n'est pas un cri de douleur, c'est un salut exagérément accueillant, avec tellement d'effusion que Day et Gavin Diehl se redressent en sursaut dans leur lit puis l'engueulent quand il retombe au sol. Lenz explique qu'il a complètement perdu la notion du temps et n'a aucune idée de l'heure qu'il est. Gately entend que le troupeau, en bas, piaffe, s'ébroue et se prépare peut-être à se disperser.

De près, Gately n'a même pas besoin de recourir à son effrayant septième sens de membre du Personnel pour comprendre que Lenz est visiblement sous -drines ou Bing. Que Lenz a reçu la visite de l'Adjudant. Son globe oculaire droit vacille dans son orbite, sa bouche s'affaisse de

côté, il a cette aura nietzschéenne à haut voltage des individus chargés et, pendant qu'il met son futal, son manteau, sa perruque anonymisante et se fait traîner par le col dans l'escalier, il ressasse cette histoire dingue de doigt tranché qui repousse spontanément et sa bouche prend ce rictus de merlan frit caractéristique des poussées de L-dopa, et Gately veut un échantillon d'urine immédiat, *immédiat*, mais le troupeau des automobilistes commence à s'élargir d'une façon qui annonce ordinairement la dispersion et ils maugréent non contre Lenz mais contre Gately pour s'être laissé retarder par ce connard, et Lenz mime à Ken Erdedy la prise d'aïkido de la Grue sereine mais mortelle, et il est 00 h 04 et Gately voit des véhicules de la fourrière en maraude dans Comm. Ave., qui roulent vers eux, et il manie ses clés et ouvre les trois serrures de la porte d'entrée et fait sortir tout le monde dans la froidure rétrécisseuse de couilles de novembre sur le trottoir de la petite rue où sont garées les voitures et se poste sur la terrasse en bras de chemise orange et veille à ce que Lenz ne se barre pas avant d'avoir pissé dans un gobelet pour qu'il puisse le Renvoyer officiellement, un peu honteux de son impatience à lui filer le coup de tatane administratif définitif, et Lenz n'arrête pas de tchatcher avec tout le monde et n'importe qui en se dirigeant vers sa Duster, et chacun monte dans sa bagnole, la chaleur de la Maison ouverte entoure Gately et dans le living-room les gens se plaignent du courant d'air, le ciel est immense, incommensurable, et la nuit si claire qu'on voit la traînée lactée des étoiles, et dans la rue quelques voitures grincent et claquent et certains conversent et s'attardent rien que pour le plaisir de faire poireauter le Personnel en bras de chemise sur la terrasse froide, un petit geste biaisé de rébellion casse-burettes, quand le regard de Gately s'arrête sur la vieille VW Coccinelle noire trafiquée de Doony R. Glynn parquée avec les autres véhicules sur le côté à présent interdit de la rue, les entrailles dénudées de son moteur arrière apparent luisant sous les réverbères, or Glynn est au lit, légitimement, à cause de ses diverticules, ce qui oblige Gately à rentrer demander, pour des raisons

d’assurance, à un résident muni d’un permis de conduire de déplacer la VW de Glynn et c’est humiliant parce que ça signifie avouer publiquement devant ces spécimens qu’il, Gately, n’a pas de permis en règle, et l’air chaud du living-room efface sa chair de poule et personne à l’intérieur ne reconnaîtra avoir un permis de conduire, et le seul type encore vertical au rez-de-chaussée et en possession d’un permis est Bruce Green, qui est dans la cuisine en train de dissoudre une énorme quantité de sucre dans une tasse de café avec son doigt en guise de cuiller, et Gately est donc contraint de demander de l’aide à un mec qu’il aime bien et qu’il vient d’engueuler et de soumettre à un test urinaire, mais Green facilite les choses en se déclarant prêt à aider dès qu’il entend les mots *Glynn* et *putain de caisse*, et se rend dans le living-room pour enfiler sa minable veste en cuir et ses mitaines, mais Gately doit maintenant laisser les résidents dehors sans surveillance le temps de monter demander à Glynn s’il accepte que Bruce Green conduise sa voiture[245]. La chambre 2-Hommes occupée par les plus anciens résidents est décorée de vieux autocollants AA et d’un poster calligraphique disant TOUT CE À QUOI J’AI RENONCÉ GARDE LA MARQUE DE MES GRIFFES, et la réponse au toc-toc de Gately est un gémissement et la lampe de chevet en forme de femme nue que Glynn a apportée avec lui est allumée, il est lové sur sa couchette en se tenant l’abdomen comme un homme tabassé. McDade est assis, illicitement, sur la couchette de Foss, il lit les magazines moto de Foss en buvant le Millennial Fizzy de Glynn, avec un casque stéréo, et il se hâte d’éteindre sa clope quand Gately entre, et referme le petit tiroir de la table de nuit dans lequel il planque son cendrier comme tout le monde[246]. Dans la rue on se croirait à Daytona : un toxico est physiquement incapable de faire démarrer une voiture sans plusieurs rugissements de moteur. Gately jette un œil par la fenêtre ouest par-dessus le lit de Glynn afin de vérifier si les phares non supervisés font bien demi-tour pour se garer du bon côté. Il a le front humide et le stress administratif lui cause un début de migraine. Les yeux strabiques de Glynn

sont vitreux, il paraît fiévreux et chantonne les paroles d'un tube des Choosy Mothers sur l'air d'une autre chanson.

« Doon », chuchote Gately.

L'une des voitures manœuvre un peu trop vite au goût de Gately. Tout ce qui arrive aux résidents dans le secteur de la Maison après le couvre-feu est de sa responsabilité, le Directeur a été très clair sur ce point.

« Doon. »

L'œil qui s'ouvre est celui situé du côté du drap, bizarrement. « Don.

– *Doon*.

– Don Doon ding dong font les cloches.

– Doon, il faudrait que Green bouge ta voiture.

– Elle est noire, Don, pas *green*.

– *Brucie Green* a besoin de tes clés pour déplacer ta voiture, vieux, il est minuit.

– Ma Coccinelle noire. Mon bébé. La Pucemobile. Les roues du Doonulateur. Sa mobilité. Son bébé abandonné. Sa part du Gâteau Américain. Bichonne mon bébé quand je ne serai plus là, Don Doon.

– Les clés, Doony.

– Prends-les. Prends-la. Je veux que tu la prennes. T'es un vrai pote. Tu m'as apporté des crackers Ritz et un Fizz. Traite-la comme une dame-puce. Brillante, noire, dure, mobile. Il lui faut du super Premium et un coup de cirage toutes les semaines.

– Doon. Dis-moi où sont les clés, vieux.

– Et les boyaux. Lui astiquer les boyaux toutes les semaines aussi. Qu'on les voie bien. Avec un chiffon doux. La puce mobile. La boyaumobile. »

Une forte chaleur émane de Glynn.

« Tu as de la fièvre, Doon ? » Dernièrement, certains membres du Personnel ont soupçonné Glynn de feindre sa maladie pour être dispensé de chercher du boulot après avoir été viré de Brighton Fence & Wire. Tout ce

que Gately sait de la diverticulite, c’est ce que Pat en a dit, que c’est une affection intestinale que contractent les alcooliques en désintox à cause des résidus de mélanges frelatés que le corps essaie d’expulser. Glynn s’est plaint de maux physiques tout au long de son séjour, mais jamais aussi graves que maintenant. Il a le teint gris, cireux, la figure dévastée par la douleur, et il a une croûte jaunâtre sur les lèvres. Glynn a un strabisme très marqué, l’œil le plus bas jette des lueurs de délire à Gately, l’autre roule comme un œil de vache. Tâter le front d’un autre homme est un geste impossible pour Gately. Il se contente de lui pousser l’épaule très délicatement.

« Tu crois qu’il faut t’emmener à Ste E. pour faire examiner ton intestin, Doon, tu crois ?

– J’ai mal, Don.

– Tu crois que… ? »

Préoccupé par l’éventualité d’une mort ou d’un coma de résident pendant son tour de garde, et honteux de s’en préoccuper égoïstement, Gately ne prête pas attention aux crissements de freins et vociférations dehors, mais au cri aigu en *ré* majeur de Hester Thrale oui – c.-à-d. oui, il y prête attention – ainsi qu’au bruit de pas affolés qui montent l’escalier :

La tête de Green, les joues rouges, apparaît dans l’encadrement de la porte :

« Amène-toi.

– Merde, qu’est-ce que… »

Green : « Amène-toi *tout de suite*, Gately. »

Glynn à mi-voix : « Maman. »

Gately n’a pas le temps, dans l’escalier, de redemander à Green ce qui se passe, parce que Green est déjà dehors ; la foutue porte d’entrée est restée ouverte tout le temps. Les vibrations produites par la descente des marches deux à deux de Gately font vaciller puis tomber une aquarelle de chiens de chasse. Il ne s’arrête pas pour attraper son pardessus sur le divan

de Pat. Il n’est vêtu que d’une chemise promotionnelle orange de bowling avec le nom *Moose* brodé sur le devant et SHUCO-MIST M.P.S. en capitales criardes sur le dos[247], et il sent toutes les fibres de son corps regimber sous l’assaut du froid quand il dégringole la rampe pour fauteuils roulants. Dans la petite allée, la nuit est glaciale, glycérinée et calme. Lointains klaxons et éclats de voix dans Comm. Green s’enfonce au pas de course dans la ruelle vers des phares qui se diffractent dans l’haleine de Gately, de sorte que Gately se repère, en marchant vite mais sans courir[248], à l’odeur de cuir du sillage de Green, lequel le conduit vers un brouhaha croissant où se mêlent des jurons, les paroles saccadées de Lenz, les hurlements perçants de Thrale, les gueulantes courroucées de Henderson et de Willis et la voix de Joelle v. D., dont la tête voilée émerge d’une fenêtre en hauteur qui n’est pas celle de la chambre 5-Femmes, criant quelque chose à Gately quand il apparaît dans la rue, mais il met un certain temps à distinguer la scène dans le brouillard de son haleine et les faisceaux irisés des phares. Il passe devant la Coccinelle éviscérée et en stationnement interdit de Glynn. Plusieurs voitures de résidents n’ayant pas fini leur demi-tour sont arrêtées dans des angles aléatoires au milieu de la chaussée devant une Montego customisée de couleur sombre, équipée de puissants projecteurs, de roues arrière élargies et d’un moteur turbo carnivore. Deux barbus, presque aussi baraqués que Gately, avec d’amples chemises à fleurs ou à soleils et de gros colliers de fleurs efféminés ornant leur absence de cou poursuivent Lenz tout autour de leur bolide. Un autre mec, avec un collier lui aussi et une Donegal à carreaux, tient les résidents à distance sur la pelouse de l’Unité n° 4 au moyen d’un méchant Article[249] qu’il manie en expert. Tout se ralentit à présent ; à la vue d’un Article braqué sur ses résidents, un déclic quasi mécanique se produit dans la tête de Gately et son attitude change. Il devient très calme, clairvoyant, sa migraine s’estompe et sa respiration s’apaise. En fait, c’est moins un ralentissement des choses que leur découpage photographique.

Le boucan a réveillé la vieille infirmière de la n° 4 qui Crie À l'Aide, et sa silhouette spectrale se déploie en nuisette à une fenêtre supérieure en braillant « *À l'aiaiaiaiaiiiiiiiide !* » Hester Thrale a plaqué ses mains aux ongles vernis de rose sur ses yeux et implore à répétition que personne ne blesse personne surtout pas elle. C'est l'Article Bulldog qui retient l'attention. Les deux types qui coursent Lenz autour de la Montego ne sont pas armés mais montrent une froide détermination que Gately connaît bien. Ils n'ont pas de manteaux mais ne semblent pas cailler. Gately a pigé le tableau en quelques secondes ; il faut un peu plus de temps pour le décrire. Ils ont des barbes vaguement non états-uniennes et mesurent à peu près les 4/5 de la taille de Gately. Ils passent et repassent tour à tour devant les phares et Gately voit qu'ils ont les mêmes tronches d'étrangers, pâles, lippues, grenouilleuses. Lenz leur parle en courant, lance des imprécations. Leur manège à trois autour de la voiture a quelque chose d'un dessin animé. Gately continue à avancer. Il apparaît évident que ces étrangers ne sont pas très futés, ils courent dans le même sens au lieu de se séparer pour prendre Lenz en sandwich. Tous trois s'immobilisent par moments, Lenz d'un côté de la Montego, eux de l'autre. Quelques résidents mis en joue encouragent Lenz. À l'instar de maints dealers de coke, Lenz est rapide, les pans de son manteau flottent au vent et retombent quand il pile. Et il est intarissable : tantôt il les invite à pratiquer sur eux-mêmes des actes impossibles, tantôt il leur oppose des arguments tordus pour expliquer qu'il n'était même pas dans le secteur postal de l'endroit où s'est produit ce qu'ils lui reprochent d'avoir fait. Les deux gars accélèrent de plus en plus comme s'ils voulaient uniquement l'attraper pour lui imposer le silence. Ken Erdedy lève les bras, ses clés dans une main ; ses jambes flageolent, il n'est pas loin de se pisser dessus. Clenette et la nouvelle venue noire, visiblement très au courant du protocole en usage face à un flingue, sont à plat ventre sur la pelouse, les doigts joints derrière la tête. Nell Gunther a adopté la position d'arts martiaux dite de la Grue apprise de Lenz, les mains en forme de griffes, les

yeux sur le.44 du mec qui panoramique tranquillement d'un résident à l'autre. C'est ce mec-là, plus petit, qui est au centre du collimateur de Gately, mais sa casquette de chasse à carreaux empêche de voir s'il est étranger aussi. La façon dont il tient son arme, en position de Weaver, un classique, montre qu'il sait tirer – pied droit légèrement en avant, corps légèrement voûté, prise à deux mains, coude droit relevé de manière à pointer l'Article à la hauteur de l'œil qui vise. C'est comme ça que tirent les flics et les truands du North End. Encore aujourd'hui, Gately s'y connaît mieux en matière d'armes à feu qu'en matière d'abstinence. Et l'Article – si le mec fait feu sur un résident, le résident est cuit, l'Article est une version remaniée du .44 Bulldog Special états-unien, ou peut-être un clone nuck ou brésilien, court, affreux, avec un canon gros comme l'entrée d'une grotte. Le môme Tingley, alcoolo trapu, les mains sur les joues, est docile à 100 %. Gately remarque que le flingue a été modifié. Le canon a été évasé pour réduire le fameux recul du Bulldog, le percuteur limé, et la crosse est une énorme Mag-Na-Port comme les aiment les flics de Boston. Ce n'est pas un pétard de braqueur à la petite semaine ; c'est un engin vraiment conçu pour insérer des projectiles dans les gens. Ce n'est pas un semi-automatique, mais il a un putain de chargeur rapide et le mec en a peut-être un autre sous sa chemise à fleurs et, même si Gately n'en est pas sûr, il se doit de présupposer que sa puissance de feu est presque illimitée. Les policiers de North Shore enveloppent leurs crosses de cette espèce de gaze colorée qui absorbe la transpiration. Gately essaie de se rappeler les assommantes leçons de balistique d'un associé quand il était sous influence : le Bulldog et ses clones peuvent être chargés de n'importe quelles munitions, depuis les balles légères égratignantes jusqu'aux dum-dum Colt SofTip, voire pire. Il est presque sûr qu'un seul chargeur de ce machin peut le descendre ; pas complètement sûr. Gately n'a jamais été blessé par balle, mais il a vu des gars touchés. Il éprouve un sentiment qui n'est ni de la peur ni de l'excitation. Joelle van D. crie des trucs inintelligibles et Erdedy, tenu en

respect sur la pelouse, lui dit de planquer sa tête. Gately n'a cessé d'avancer pendant ce bref instant, il voit son haleine, il l'entend, et tambourine discrètement sur sa poitrine pour que ses mains ne s'engourdissent pas. On pourrait décrire ce qu'il ressent comme un calme enjoué. Les non-Américains coursent Lenz, stoppent d'un côté de la voiture, lui font face, enragent et se remettent à le courser. Lenz peut s'estimer heureux que le troisième larron ne le zigouille pas tout bonnement, pense Gately. Lenz prend appui sur une aile de la bagnole quand il pile et fait un discours aux deux gars. Sa perruque blanche est de traviole et il n'a pas de moustache. Les vigiles de l'hosto, si prompts à emmerder le monde à 00 h 05, ne sont nulle part en vue – encore un cliché. Si l'on demandait à Gately quel est son état d'esprit à ce moment précis, il ne saurait répondre. Il a une main en visière au-dessus de ses yeux et il y voit plus clair à mesure qu'il s'approche de la Montego. L'un des mecs tient la moustache postiche de Lenz entre deux doigts et la brandit pour le narguer. L'autre profère des menaces raffinées et hautes en couleur avec un accent canadien. Gately en déduit que ce sont donc des Nucks, les trois types que Lenz a foutus en rogne sont des Nucks. Une vague noire de souvenirs monte en lui : le bafouilleur enrhumé à tête ronde qu'il a tué en le bâillonnant était québécois. Ce genre de pensée est intolérable. Les appels de Joelle, suppliant qu'on prévienne Pat, se mêlent aux appels à l'aide de l'infirmière. Elle a si souvent crié au loup, cette Mme À l'Aide, que ses hurlements n'alerteront personne, se dit Gately. Tous les résidents le regardent traverser la chaussée en direction de la Montego éclairée. Hester Thrale beugle : « Fais gaffe ! Y a un Article ! » Le Nuck à casquette braque Gately, le coude levé à hauteur d'oreille. Gately suppose que si on tire avec un Article si près de l'œil qui vise, on doit se prendre de la cordite plein la gueule. Le carrousel autour de la bagnole ronronnante s'interrompt quand Lenz crie *Don* avec enthousiasme, en même temps que Mme À l'Aide crie À l'Aide. Le Nuck armé a reculé de quelques pas pour garder les résidents à la

périphérie de son champ de vision tout en braquant Gately, à qui le balèze brandisseur de moustache conseille de retourner d'où il vient s'il veut éviter les emmerdements. Gately acquiesce, radieux. Les Nucks ont réellement un accent de fiotte. Entre lui et les costauds, il y a la voiture et Lenz, le dos tourné. Gately se campe posément, presque ravi malgré lui par la perspective du grabuge. Vers la fin de sa carrière de cambrioleur sous Substance, quand il se sentait minable, il avait eu des fantasmes d'héroïsme, avait rêvé de sauver quelqu'un, un innocent, de mourir en action et d'être salué par de gros titres élogieux dans le *Globe*. Lenz s'éloigne du capot, fonce vers Gately, le contourne et s'abrite derrière lui en le tenant par les épaules, comme si c'était un bouclier. Gately affiche une sorte de détermination lasse, genre Faudra me Passer sur le Corps. Le seul truc qui l'angoisse, c'est qu'il doit rédiger une note dans le Registre en cas de blessure d'un résident pendant son tour de garde. L'espace d'un instant, il sent l'odeur de la prison, les aisselles, la gomina, la bouffe rance, le bois de la table de jeu, le joint, la serpillière, la pisse de fauve, les barreaux qu'on serre entre ses mains, aux aguets. Ce genre de pensée est intolérable. Il n'a pas la chair de poule ni ne transpire. Il n'a pas eu les sens aussi aiguisés depuis plus d'un an. Les étoiles dans leur halo de gelée, la lueur blafarde des réverbères au sodium, les cornes blanches des phares des voitures garées en désordre. Ciel saturé d'étoiles, son haleine, klaxons lointains, ronron des ventilateurs ATHSCME au nord. Air froid pinçant dans ses narines dilatées. Têtes immobiles aux fenêtres de l'Unité n° 5.

Le duo de Nucks à fleurs qui poursuit Lenz vient de ce côté et se dirige vers eux. Maintenant Hester Thrale, à la droite de Gately, s'écarte du groupe et file dans la nuit à travers la pelouse pour se réfugier derrière l'Unité n° 4 en agitant les bras et en donnant de la voix, et Minty et McDade et Parias-Carbo et Charlotte Treat apparaissent devant la porte de service d'Ennet House derrière la haie, se frayent un passage entre les serpillières et les vieux meubles de la terrasse, attentifs, tandis qu'un ou deux catatoniques

plus ou moins mobiles apparaissent, eux, sur la terrasse du Cabanon de l'autre côté de la ruelle, attirés par le spectacle, et tout ça perturbe le porte-flingue qui pointe son Article de-ci de-là pour embrasser un plus grand nombre de cibles potentielles. Les deux étrangers qui veulent régler le compte de Lenz traversent lentement les faisceaux des phares de la Montego pour se rapprocher de Lenz, toujours planqué derrière Gately. Le plus baraqué, si baraqué qu'il n'a pas pu boutonner sa chemise en entier, celui qui brandit la moustache, adopte le ton raisonnable, trop raisonnable, qui précède toujours la sérieuse castagne. Avisant le nom qui barre la chemise de bowling de Gately, il dit raisonnablement, trop raisonnablement, que Moose a encore une chance de s'en tirer, qu'ils n'ont rien contre lui. Lenz abreuve Gately d'une logorrhée disculpatrice et exhortative. Gately hausse les épaules, manière de dire aux Nucks qu'il n'a pas le choix. Green les observe. Gately, suivant le conseil du Drapeau blanc, envisage de se moquer du qu'en-dira-t-on et de se jeter à genoux sur le macadam éclairé par la Montego pour implorer l'aide d'une Puissance Supérieure. Mais il reste debout. Lenz babille dans son ombre. La main de Lenz qui agrippe l'épaule de Gately a du sang séché sous et autour des ongles, et il émane de lui une odeur cuivrée qui n'est pas seulement celle de la peur. Gately songe que s'il avait forcé Lenz à pisser immédiatement dans un bocal comme il le souhaitait, ce bordel ne serait peut-être pas arrivé. Le Nuck les menace de la moustache comme d'un couteau. Lenz n'a pas demandé l'heure une seule fois, c'est à noter. Puis l'autre Nuck porte la main à son flanc et un vrai surin y apparaît, avec le *clic* familier. Au son de la lame, la situation devient encore plus automatique et Gately sent la chaleur de l'adrénaline se répandre en lui tandis que son disque dur sous-dural se connecte plus profondément sur un chemin rebattu de son passé. Comme il n'a plus d'autre choix que de se battre, les choses se simplifient radicalement, les limites s'effacent. Gately dépend d'une entité plus grande que lui, qu'il ne maîtrise pas. Son visage, dans le phare gauche, vient de revêtir le masque

joyeusement féroce de la bagarre. Il dit qu'il est responsable de ces personnes, sur ce terrain privé, ce soir, et qu'il est mêlé à l'affaire, qu'il le veuille ou non, et qu'il est prêt à négocier parce qu'il n'a pas envie de se battre. Il répète distinctement qu'il n'a pas envie de se battre. Il ne sait plus lui-même si c'est vrai ou non. Il observe les boucles de ceinturon à feuille d'érable des deux hommes, les parties du corps qui ne sont pas vulnérables à la feinte. Les mecs secouent leur tignasse, répondent qu'ils vont éventrer ce sale *bâtard**, ce *bâtard sans Christ** qui a tué quelqu'un qu'ils appellent Pépé ou Bébé, et que si Moose a un peu de jugeote, il va rétropédaler parce que son devoir ne l'oblige pas à se faire écharper pour ce *bâtard* états-unien, ce trouillard dégueulasse avec sa perruque de gonzesse. Lenz, qui semble les prendre pour des Brésiliens, pointe la tête derrière le flanc de Gately, les traite de *maricones* et leur dit qu'ils peuvent toujours le sucer, son *bâtard*, si ça leur chante. Gately a juste assez de discernement pour tenter de résister à cette poussée de chaleur familière, cette sensation de compétence presque sexuelle, au moment où les deux mecs, réagissant à la provoc de Lenz, se déploient, gardent un intervalle d'un bras entre eux et s'avancent de plus en plus vite, mus par une sorte de force d'inertie inarrêtable, mais stupidement trop proches l'un de l'autre. À deux mètres, ils chargent, semant des pétales et gueulant quelque chose en canadien.

Comme toujours, tout s'accélère et se ralentit en même temps. Le sourire de Gately s'élargit. Lenz le propulse légèrement vers l'avant en reculant lui-même pour échapper à la charge tonitruante des assaillants. Gately profite de l'élan pour percuter le balèze brandisseur de moustache et l'envoyer dinguer dans celui qui tient le couteau, lequel s'écroule avec un *ouf*. Le premier attrape Gately par sa chemise de bowling, qui se déchire, le frappe au front, se casse le poignet de manière audible, lâche prise pour se tenir la main. Le coup de poing met un terme à toute réflexion d'ordre spirituel chez Gately. Il se saisit du poignet cassé et, en gardant l'œil sur le gars à terre, brise le reste du bras sur son genou, le tord dans le dos du

gonze, qui tombe sur les rotules, plante une tatane entre ses omoplates fleuries et lui démet l'épaule dans un craquement sinistre. Hurlement de douleur étranger. Le mec au couteau, toujours à terre, lacère le mollet de Gately à travers son jean, roule gracieusement de côté et entreprend de se relever, sur un genou, le couteau pointé vers l'avant, en surineur aguerri qui sait qu'on ne peut pas l'approcher tant qu'il a une lame devant lui. Gately feinte, fait un pas de géant et balance un coup de latte sous le menton barbu du mec (en se fracturant bruyamment le gros orteil dans le mouvement), qui est projeté en vol plané dans la lumière des phares, atterrit sur le capot de la Montego dans un choc métallique sonore, et perd son couteau qui rebondit quelque part sur la chaussée derrière la bagnole. Gately est sur un pied, il se tient le gros orteil, et son mollet lacéré le brûle. Son sourire demeure, mais impersonnel. Il est impossible, sauf dans un combat chorégraphié, d'affronter deux adversaires en même temps ; ils vous tueraient ; le truc, c'est de s'assurer d'abord que l'un des deux est H.S. pour un bon moment, puis de dégommer l'autre. Le premier costaud, celui au bras très amoché, roule sur lui-même et tente de se redresser en tenant toujours la moustache blanche avec perversité. On voit que c'est de la baston sérieuse parce que tout le monde se tait et que les bruits des spectateurs sont des bruits normaux de spectateurs. Gately frappe deux fois le Nuck sur le côté de la tête avec son pied valide et, sans prendre le temps de réfléchir, étend le mec au sol et lui enfonce son genou dans le bas-ventre, lequel mec pousse un cri indescriptible, J.v.D. hurle à la fenêtre, un claquement sec retentit sur la pelouse et Gately reçoit un coup à l'épaule si violent qu'il pivote, manque de tomber à la renverse, son épaule s'engourdit, devient toute chaude, et il comprend que le coup qu'il a reçu est un coup de feu. On ne lui avait encore jamais tiré dessus. Les mots **ABATTU EN ÉTAT DE SOBRIÉTÉ** traversent son esprit, en capitales et en caractères gras, comme un train lent, il voit le troisième Nuck avec sa casquette rejetée en arrière et sa tronche de Nuck maculée de cordite, en position de tir, coude levé, qui s'apprête à

décharger un deuxième pruneau sur sa grosse tête depuis la pelouse de l'Unité n° 4, il voit l'œil noir de la mire et un petit friselis pubien de fumée qui s'échappe du canon scié, et il ne peut pas bouger, et il oublie de prier, mais voilà que le canon part en l'air, parce que ce bon vieux Bruce Green vient de faire un demi-nelson au gars, par-derrière, une main sous son collier à fleurs, l'autre sur son coude pour dévier l'Article vers le ciel, au moment même où l'efflorescence orange jaillit de l'arme avec le claquement sec caractéristique des canons sciés. La première chose qu'on a envie de faire quand on a reçu une balle, c'est vomir, et c'est ce qu'est d'ailleurs en train de faire, sur sa barbe, son collier de fleurs et la cuisse gauche de Gately, le balèze dont l'entrejambe est comprimée sous la rotule de Gately, lequel insiste pesamment. La dame crie À l'Aide. Soudain un son mat, viandeux : c'est Nell Gunther, sur la pelouse, qui, en un bond circulaire de plusieurs mètres, vient de balancer le talon de sa ranger dans la gueule du Nuck demi-nelsonné par Green ; la casquette du mec vole, sa tête part en arrière, télescope la figure de Green, lui brise le nez, mais Green ne lâche pas prise et le mec culbute en avant, le dos courbé, avec des trémoussements parkinsoniens indiquant que le demi-nelson est exécuté avec art, et dans une attitude de danseur, vu que ce bon vieux Green maintient le bras à l'Article en l'air, comme un cavalier de bal, sans le lâcher, à aucun prix, même pas pour palper son nez qui pisse le sang. Maintenant que le Nuck est maîtrisé, c'est à noter, Lenz surgit des ombres de la haie, rapplique à toute allure et les fauche, lui et Green, d'un grand mouvement de jambe. Tous deux ne sont plus qu'un tas de fringues et de jambes sur la pelouse. L'Article s'est évaporé. Ken Erdedy garde les mains levées. Gately, le genou toujours enfoncé dans le bas-ventre du mec qui ramollit dangereusement, s'apercevant que le deuxième Nuck glisse du capot de la Montego et menace de se carapater, Gately se redresse d'un bond et lui fonce dessus. Joelle v.D. continue à proférer des monosyllabes depuis un endroit qui ne peut pas être sa fenêtre. Don arrive devant le pare-

chocs avant de la Montego, martèle consciencieusement les reins du costaud avec son bras valide, l'attrape par ses épais cheveux d'étranger, le hisse de nouveau sur le capot et entreprend de lui cogner la tête contre le pare-brise. Jadis, avec G. Fackelmann et T. Kite, il squattait des appartements luxueusement meublés du North Shore qu'ils dévalisaient progressivement pour en revendre le contenu et il se rappelle qu'à la fin ils dormaient dans un logement totalement vide. Green s'est relevé, la figure sanguinolente, Lenz est dans l'herbe à côté du troisième Nuck, tous deux couverts par son manteau, Clenette H. et Yolanda W. ne sont plus tenues en joue et elles en profitent pour les encercler et tataner sévèrement le Nuck, et accessoirement Lenz, à coups d'escarpins dans les côtes en scandant « En*foi*ré », chaque coup correspondant à la syllabe *foi*. Gately, penché de côté, tape méthodiquement la tête hirsute de son Nuck sur le pare-brise, dont le verre feuilleté forme des éclats étoilés, jusqu'à ce que le crâne cède et émette une sorte de craquement liquide. Le capot et sa chemise déchirée sont parsemés de pétales de fleurs. Joelle v.D., en peignoir et voile de gaze, une brosse à dents à la main, enjambe le petit balcon de la 5-Femmes et descend en s'accrochant aux branches frêles d'un ailante, offrant aux regards au moins deux mètres de cuisse spectaculairement non difforme et appelant Gately par son prénom, ce qu'il apprécie. Gately abandonne le balèze sur le capot, la tête engoncée dans un renfoncement étoilé du pare-brise. Ken Erdedy, qui observe la scène de derrière un chêne, mains en l'air, soupçonne la fille voilée d'aimer Gately d'une façon non réglementaire. Gately, avec ou sans orteil, avec ou sans épaule, a été très professionnel du début à la fin. Il s'est comporté en cadre supérieur, avec une compétence et un sang-froid magnifiques. Erdedy a découvert que la station debout, mains en l'air, et le statut de non-belligérant lui convenaient, à la différence des Afro-Américaines qui continuent à jurer en distribuant des coups de pied et de Lenz qui ne se lasse pas de tourner autour de l'homme inconscient pour le frapper en disant « Voilà, *voilà* ». Le sourire de Gately, à présent posté

entre le mec dans le pare-brise et celui qu'il a désarmé de son couteau, est aussi inexpressif qu'un sourire de citrouille. Chandler Foss essaie la casquette de chasse du troisième mec. Quelqu'un force bruyamment une fenêtre gauchie dans l'Unité n° 4. Un bruit de ressort suivi d'un sifflement aérien : un véhicule E.W.D. vient d'être catapulté, ses avertisseurs lumineux rouges et verts clignotent dans le ciel comme une guirlande de Noël. Don Gately se dirige vers la pelouse où se trouve le gars qui lui a tiré dessus, mais change soudain de cap en zigzaguant comme un homme ivre ; en trois bonds à cloche-pied, le voilà au-dessus du premier Nuck couvert de vomi, celui qui l'avait appelé Moose et frappé au front ; il lui piétine la tronche avec le talon de son bon pied comme s'il éradiquait des cafards, encouragé par Minty dont les exhortations dominent le ferraillement du train de la ligne T qui passe. Le bras mobile du gars gigote pathétiquement pendant que la godasse de Gately le pilonne. Le pan droit de l'affreuse chemise orange de Gately est sombre et un liquide noir dégouline de son bras droit, qui semble déboîté. Lenz est debout, il rajuste sa perruque, s'époussette. La fille voilée peine dans sa descente, elle est suspendue à une branche, à trois mètres au-dessus du sol, pédale dans le vide, et son peignoir flotte au-dessus du regard copernicien d'un Erdedy contemplatif. Tingley, le nouveau, est assis en tailleur dans l'herbe et se balance. Les deux Noires s'acharnent toujours sur le Nuck inerte. Emil Minty et Wade McDade incitent Yolanda W. à se servir de son talon aiguille. Charlotte Treat récite inlassablement la Prière de la Sérénité. Bruce Green renverse sa tête en arrière et se bouche le nez d'un doigt placé transversalement comme une moustache. Hester Thrale s'éloigne dans Warren Street, ses pas sont encore audibles. Gately se désintéresse enfin de la gueule du Nuck et va s'asseoir lourdement sur la chaussée, dans l'ombre, excepté son énorme tête posée sur ses genoux dans la lueur des phares. Lenz et Green s'approchent de lui, précautionneusement, comme on s'approche d'un gros animal blessé. Joelle van Dyne atterrit sur ses pieds. La dame à la fenêtre, la haute fenêtre

gauchie, crie Àlaidàlaidàlaidàl*aiiiide*. Minty et McDade descendent de la terrasse. McDade brandit une serpillière, on ne sait pas pourquoi. Tout le monde a l'air en mauvais état, hormis Lenz et Minty.

Erdedy constate que Joelle court exactement comme une fille[250]. Elle slalome entre les voitures mal garées juste au moment où Gately décide de se coucher par terre.

Ce n'est pas un évanouissement, c'est bien une décision. Il veut s'étendre sur le dos, les genoux repliés et pointés vers le ciel qui semble se gonfler et se creuser au rythme des pulsations de son épaule droite, laquelle est maintenant très froide, signe annonciateur d'une douleur prochaine.

Dès qu'il aperçoit les pieds nus et l'ourlet du peignoir de Joelle à côté de lui, il a un geste négligent de la main et dit :

« Blessure superficielle.

– Quel enfant de *putain*.

– Blessure superficielle.

– Mais tu *saignes* beaucoup.

– Merci du renseignement. »

On entend encore les « *foi* » d'Henderson et de Willis en arrière-plan.

« Tu peux leur dire qu'il est probablement hors d'état de nuire », reprend Gately en pointant le doigt dans la direction qu'il croit être celle de la pelouse de l'Unité n° 4. Sa position couchée lui fait un double menton, il le sent et tente d'étirer sa grosse trogne en un sourire. Sa grande peur dans l'immédiat est de vomir devant et peut-être un peu *sur* Joelle v.D., dont il remarque les mollets.

Il remarque aussi les mocassins en lézard de Lenz, tachés d'herbe sur la pointe. « Je ne sais pas quoi dire, Don. »

Gately tente de se redresser. « T'as des Nucks armés au cul, toi aussi ? »

Joelle, dévoilant un déshabillé noir genre kimono, retire son peignoir et le plie en forme de coussin trapézoïdal, le pose sur l'épaule de Gately et appuie dessus avec les talons de ses mains, accroupie au-dessus de son bras.

« Aïe.

– Lenz, il saigne énormément.

– Je ne trouve même pas les mots, Don.

– Tu me dois de l'urine, Lenz.

– Je crois qu'y en a deux qui sont… comment… désistés. » Bottines délacées de Wade McD., sa voix tremblante de peur.

« Je répète qu'il saigne énormément.

– Tu veux dire décédés.

– Y en a un qui a une godasse en plein dans l'œil.

– Dis à Ken de baisser les mains, nom d'un chien.

– Oh bordel de Dieu. »

Gately sent ses yeux se croiser et se décroiser.

« Putain, il pisse le sang, regardez-moi ça.

– Il a besoin d'une ambulance. »

Une autre voix de femme dit « Mon Dieu », puis Gately reconnaît vaguement le timbre de Joelle qui enjoint à celle-ci de la fermer. Elle est penchée au-dessus de lui, de sorte qu'il distingue un menton féminin parfaitement normal et une lèvre inférieure non fardée sous le voile.

« Qui faut-il appeler ? lui demande-t-elle.

– Appelle le répondeur de Pat et Calvin. Fais le 9. Dis-leur de venir.

– Je vais vomir.

– Mauviette ! crie Minty à Ken E.

– Dis-lui d'appeler Annie et l'hôpital d'ici et d'agir stratégiquement.

– Mais que fout la police, merde, à part mettre des voitures d'innocents à la fourrière ?

– Et appelle Pat », dit Gately.

Une forêt de chaussures, de pieds nus, de tibias autour de lui, et des têtes qu'il ne voit pas. Lenz gueule à quelqu'un dans la Maison : « Appelle une *ambulance*, nom de Dieu !

– Baisse le ton, vieux.

– Faudrait plutôt en appeler *cinq*, putain.

– Bordel de bordel.

– Chhhut.

– Jamais rien vu de pareil.

– Na…an, fait Gately en tentant une dernière fois de se redresser avant d'y renoncer, estimant qu'il est mieux au sol. Pas d'ambulance pour moi.

– C'est la porte étroite ?

– Bon dez va bien.

– Il en *veut* pas, il a dit. »

Les bottes de Green et de Minty, les tongs de douche en plastique violet de Treat. Quelqu'un a mis du Clearasil, ça se sent.

« J'ai déjà vu des bastons chiadées dans ma vie, mec, mais… »

Une voix masculine crie vers la droite.

« N'essayez surtout pas de me faire marcher en rond, dit Gately en souriant.

– Quelle merde.

– Il peut pas aller à l'hosto avec une blessure par balle, dit Minty à Lenz, dont les mocassins se déplacent constamment pour le maintenir au nord de tout le monde.

– Quelqu'un pourrait éteindre ce moteur ?

– Je préfère toucher à rien. »

Gately regarde Joelle dans les yeux ou, plus exactement, là où doivent normalement se situer ses yeux. Les cuisses très écartées, elle est à califourchon sur son bras, qui est engourdi et ne semble pas lui appartenir. Elle se penche sur lui. Elle a une odeur bizarre mais agréable. Elle appuie de tout son poids sur le coussin-peignoir, mais elle ne pèse presque rien. Les premiers élancements douloureux irradient de l'épaule vers le flanc et le cou. Gately, qui n'a pas voulu observer sa blessure, essaie de glisser un doigt de la main gauche sous son épaule, en quête d'un orifice. La nuit est si limpide que les étoiles brillent à travers les têtes des gens.

« Green.

– Je de touche à rien, de t’inquiète bas.

– Regarde sa *tête*. »

Les épaules du kimono sont galbées, noires et luisantes devant les phares de la Montego. Le cerveau de Gately cherche à se fondre en lui-même. Quand on commence à avoir très froid, c’est qu’on est en état de choc et qu’on fait une hémorragie. Gately s’efforce tant bien que mal de rester avec eux et contemple les jolies chaussures de Lenz derrière la main de Joelle.

« Lenz. Toi et Green. Transportez-moi à l’intérieur.

– Green ! »

Dans le contre-jour des phares, les têtes étoilées sont anonymes. Certains moteurs sont éteints, d’autres non. La courroie de ventilateur de l’un d’eux gazouille. Quelqu’un – Erdedy – suggère d’appeler les vrais flics et chacun moque sa naïveté. Gately suppose que le Personnel du Cabanon ou de l’Unité n° 4 les a déjà appelés, ou a au moins prévenu les vigiles. Quand il avait dix ans, seul son petit doigt pouvait s’insérer dans les trous du cadran téléphonique de sa mère ; il s’efforce de ne pas loucher et de ne pas s’évanouir ; il n’a pas du tout envie d’être confronté à la flicaille, couché là avec une blessure par balle et en état de choc.

« Je crois qu’un de ces mecs a… comment… expiré.

– Bravo Shylock.

– *Personne n’appelle ! »* crie Gately. Il a peur de vomir quand ils le relèveront. « Personne n’appelle tant que vous m’avez pas transporté à l’intérieur. » Il flaire l’odeur du cuir de la veste de Green. Des brins d’herbe et Dieu sait quoi tombent sur lui : c’est Lenz qui époussette encore ses fringues. Le nez de Green a semé des médailles de sang sur la chaussée. Joelle menace Lenz de lui botter le cul s’il n’arrête pas. Tout le flanc droit de Gately est glacé. Il dit à Joelle :

« Je suis en conditionnelle. Je suis bon pour la taule.

– Tu déconnes, t’as des tas de témoins oculaires pour ta défense, Don », dit McDade ou Glynn… Non, ça ne peut pas être Glynn, pour une raison dont il n’arrive pas à se souvenir. Est-ce la voix de Charlotte T. qui dit qu’Ewell essaie d’entrer dans le bureau de Pat pour téléphoner mais que Gately a verrouillé la porte ?

« Personne n’appelle *personne !* lance Joelle. (Elle sent bon.)

– Ils appellent !

– Éloigne-le du téléphone ! Dis que c’est une farce, bon Dieu ! Tu m’entends ? » Son kimono sent bon. Sa voix est autoritaire. Le scénario a changé : Gately est à terre, Madame Psychose a pris le commandement.

« On va le relever et l’emmener à l’intérieur, dit-elle à la ronde. Lenz. »

Des bruits approchent : électricité statique et gros trousseau de clés.

La voix de Joelle est celle de la Madame de cette émission hors abonnement, il en est sûr tout à coup, c’est là qu’il a entendu cette inflexion étrange, monocorde, teintée d’un accent.

« Sécurité ! On ne bouge plus ! »

C’est l’un des vigiles de l’hôpital, un ancien joueur de football américain ; par chance, c’est celui qui passe la moitié de son temps au Life et se promène ensuite dans la ruelle en jonglant avec sa matraque et en chantant faux des chansons de marin, celui qui aurait tout intérêt à Entrer aux AA avec eux.

Joelle : « Erdedy, occupe-toi de lui.

– Pardon ?

– C’est le poivrot », dit Gately.

Joelle se tourne vraisemblablement vers Ken E.

« Va le voir, prends un air bourge et respectable. Parle-lui. Distrais-le pendant qu’on emmène Gately avant l’arrivée des vrais flics.

– Et comment je vais lui expliquer tous ces corps affalés sur les bagnoles ?

– Merde, Ken, c’est pas un génie, raconte-lui n’importe quoi. Sors-toi le doigt du cul et vas-y. »

Le sourire de Gately a atteint ses yeux : « Tu es Madame de la bande FM, c’est pour ça que je te connais. »

Crissement de la chaussure d’Erdedy, radio et clés du vigile obèse.

« Ne plus bouger en quel sens ? Faire le mort ?

– *Sécurité* j’ai dit, *arrêtez !* »

Green et Lenz penchés. De la buée blanche partout. Le nez dégoulinant de Green sent le cuivre comme Lenz.

« Je savais que je te connaissais, dit Gately à Joelle, toujours insondable sous son voile.

– Puis-je vous demander d’être plus spécifique ? Arrêter quoi ?

– Redresse d’abord son dos, dit Green à Lenz.

– Tout ce sang… je suis pas très amateur », fait Lenz.

Plusieurs mains se glissent sous son dos ; un feu incolore fleurit sur son épaule. Le ciel est en 3D, on pourrait y plonger. Les étoiles se distendent et des épines poussent dessus. Les jambes chaudes de Joelle maintiennent la pression sur le coussin. Un froufrou aqueux indique à Gately que le peignoir est imbibé. Il voudrait qu’on le félicite de n’avoir pas dégueulé. D’ici, on voit bien que certaines étoiles sont plus proches que d’autres. Ce que Gately a toujours considéré comme un Grand Point d’Interrogation est en fait le Grand Chariot.

« Je vous *ordonne* d’arrêter en attendant un responsab’ pour que je pisse faire mon *rapport.* »

Le bourre est bien bourré, il s’appelle Sidney ou Stanley, fait ses courses au Purity Supreme avec sa casquette de vigile et sa matraque et demande toujours à Gately si ça gaze. Ses godasses sont évasées à la cheville comme celles de tous les gros lards qui doivent beaucoup marcher ; ses bourrelets et sa panse d’ancien sportif sont d’importantes motivations pour les exercices d’abdos nocturnes de Gately – Gately qui détourne la tête

pour vomir un peu sur Green et Joelle. Ni l'un ni l'autre n'y prêtent attention.

« Désolé. Merde, je voulais pas. »

Joelle v.D. passe une main sur le bras de Gately qui laisse un sillage chaud, la main, puis essaie d'entourer son poignet, qu'elle presse en disant, comme à la radio : « Oyez… » à voix basse.

« La vache, sa jambe est pleine de sang aussi.

– Mec, je connais des gars qui seraient fiers de vous. » Encore un peu de vomi.

« Maintenant on le soulève très doucement et on le met sur ses pieds.

– Green, pousse-toi par là, côté sud.

– Je vous ordonne de vous arrêter *sul'champ*. »

Les chaussures de Lenz et de Green se joignent et s'écartent de part et d'autre de Gately, des visages s'abaissent, comme filmés au grand angle, se soulèvent :

« Prêt ? »

I. Les tempêtes de poussière qui ont ravagé le nord des États-Unis pendant les années trente sont restées célèbres sous le nom de Dust Bowl (bassin de poussière).

II. Membres d'une confrérie dérivée de la franc-maçonnerie.

OceanofPDF.com

❍

Année des sous-vêtements pour adultes incontinents Depend : TéléDivertissement InterLace, TP 932/1864 R.I.S.C. avec ou sans console, $Pink_2$, Dissémination D.S.S. post-Primestar, menus et icônes, Fax InterNet sans pixel, modems tri et quadri avec baud ajustable, grilles de Dissémination post-Web, écran HD si précis qu'on s'y croirait, conférence vidéophonique rentabilisable, CD-ROM Froxx interne, haute couture électronique, consoles tout-en-un, nanoprocesseurs céramiques Tutchidsu, chromatographie laser, cartes média à capacité virtuelle, impulsion par fibre optique, encodage numérique, applications de ouf ; névralgie carpienne, migraine phosphénique, hyperadiposité glutéale, lombalgie. La moitié des Bostoniens travaillent maintenant chez eux grâce à des liens numériques. 50 % de l'instruction publique est disséminée au moyen d'impulsions encodées accréditées et regardables depuis son divan. La très populaire émission éducative de Mlle Tawni Kondo est disséminée spontanément, quotidiennement et simultanément dans les trois fuseaux horaires O.N.A.N. à 07 h 00, mélange d'aérobic à faible impact, de callisthénie de l'armée de l'air canadienne et de ce qu'on pourrait appeler « psychologie cosmétique » – plus de 60 millions de Nord-Américains font chaque jour des étirements et des flexions avec Tawni Kondo, une chorégraphie de masse comparable aux lentes séances de tai-chi de groupe dans la Chine post-Mao, à ceci près que les Chinois se réunissent publiquement. Un tiers des 50 % de Bostoniens qui continuent à sortir de chez eux pour aller travailler

pourraient s’en dispenser s’ils le souhaitaient. Et (retenez bien) 94 % de tout le divertissement ONANite est désormais consommé à domicile : impulsions, cartouches de rangement, aménagements numériques, décoration domestique – tout un marché de divans et d’yeux pour le divertissement.

S’en plaindre, c’est comme se plaindre de la circulation routière, des tarifs des assurances-maladie ou des risques de la fusion annulaire : personne, à part quelques écolos luddistes bouffeurs de muesli, ne saurait se plaindre de ce dont on ne peut se passer.

Une infinité d’écrans privés personnalisés sont regardés derrière des rideaux tirés dans la nonchalance rêveuse des foyers. Un monde flottant non spatial de regards personnels. Toute une nouvelle ère millénaire, sous Gentle et Lace-Forché. Liberté totale, intimité, choix.

D’où la nouvelle passion millénaire pour le spectacle vivant. Tout un calendrier clandestin d’« opportunités spectatoriales » publiques, d’« op-spects », la chance inestimable de s’intégrer à une foule contemplative. D’où les Attroupements de Badauds devant les accidents de la route, les explosions de gaz, les agressions, les vols de sac à main ou les lancers ratés de véhicules Empire W. D. à vecteur incomplet atterrissant dans les cités de banlieue du North Shore et attirant des multitudes de curieux avides qui sortent de chez eux à la hâte en laissant leur porte ouverte pour admirer le spectacle de l’impact avec beaucoup d’attention, s’assembler en cercle autour du point de chute et comparer studieusement leurs notes mentales de témoins oculaires. D’où l’apothéose et la multiplication des musiciens de rue à Boston, dont les meilleurs roulent maintenant en voiture de marque étrangère. Toutes les nuits, à 00 h 00, heure du changement de côté de stationnement, on peut entrouvrir ses rideaux pour regarder le capharnaüm dans la rue, les engueulades, les embouteillages, les affolements. Les bagarres, les flagrants délits de vol dans les supermarchés, les ventes par adjudication, les arrestations pour excès de vitesse, les tourettiques

coprolaliques au coin des rues, tout cela draine des foules importantes. C'est un compagnonnage anonyme, le plaisir partagé d'assister à quelque chose hors de chez soi, dans le monde extérieur, d'être une paire d'yeux parmi des dizaines d'autres, toutes orientées dans la même direction. Mais quelle prise de tête pour les contrôler, tous ces attroupements devant les scènes de crime, les incendies, les manifestations, les parades, les défilés, les émeutes canadiennes ; ils se forment si vite qu'on ne les voit pas venir, c'est une sorte de fusion inversée, visuellement, un noyau dur de spectateurs agglutinés par une force centripète. Tous les prétextes sont bons. Les vendeurs de rue sont de retour. D'anciens combattants SDF et des silhouettes contrefaites en fauteuil roulant avec des revendications écrites à la main sur des pancartes. Des jongleurs, des bêtes de foire, des magiciens, des mimes, des prédicateurs charismatiques armés de mégaphones. Des mendiants invétérés qui proposent des panacées de charlatan ; la mendicité est presque devenue un numéro de cabaret, et tout aussi rentable. Des fanatiques en toge safran avec percussions et tracts imprimés au laser. Il y a même des euromendiants de la vieille école, au front noir, en collant rayé, muets et distants. Les candidats aux élections locales, les activistes, les plaideurs et les militants de base sont revenus sur le devant de la scène – estrades à banderoles, couvercles de poubelles, toits de véhicules, auvents, tout ce qui peut servir de promontoire et se voir de loin : on grimpe dessus pour haranguer le peuple.

L'une des principales op-spects de Back Bay a lieu en novembre et consiste à regarder les fédéraux en blanc et les municipaux en bleu drainer et récurer, impassibles, la mare aux canards artificielle du Jardin Public avant l'hiver. Ils font ça tous les ans en novembre. Ce n'est pas annoncé publiquement ; il n'y a pas de calendrier fixe ; de longs camions rutilants apparaissent soudain au bord de la mare ; ça tombe toujours en semaine, vers la mi-novembre ; et toujours par temps gris, venteux, triste, sous un ciel couleur de vitre sale et sillonné de mouettes, devant des Bostoniens

emmitouflés et gantés de neuf. Pas un jour bucolique idéal pour un pique-nique conventionnel ou un spectacle public. Mais il y a chaque fois une énorme et dense affluence sur les berges. C'est un petit étang avec des canards. Un étang parfaitement rond, aux eaux plissées comme une peau d'éléphant par la brise, géométriquement rond, entouré de joli gazon, de buissons régulièrement espacés et de bancs jonchés de feuilles d'automne jaunes tombées des saules à écorce blanche, des feuilles qu'on trouve aussi sur les berges où la foule s'épaissit en arc de cercle pour observer le travail des employés dûment affectés à cette tâche. Les canards les plus aptes au vol ont déjà décampé vers le sud du parc ; d'autres s'en vont en procession presque phylogénique quand arrivent les camions, mais le gros de la troupe reste là. Deux avions privés décrivent de paresseuses ellipses juste en dessous de la couverture nuageuse, en traînant des bannières publicitaires vantant les quatre différents degrés de confort et de protection offerts par Depend. Le vent fait ondoyer les bannières, il les möbiusise puis les retend avec le claquement sec caractéristique des drapeaux. Du sol, on n'entend ni ce claquement ni les moteurs à cause du brouhaha de la foule, des canards et du sifflement de la bise. L'air tourbillonne si fort que le chef états-unien des Services sans Spécificité, Rodney Tine, debout, les mains dans le bas du dos, derrière une fenêtre du septième étage de l'Annexe de la State House à l'angle de Beacon et de Joy St., exposée au sud-ouest et donnant sur les cercles concentriques de la mare, du public et des camions, voit des feuilles d'arbre et des déchets voltiger et heurter la vitre devant laquelle il se masse le coccyx.

Le Dr James Incandenza, cinéaste et, question op-spects et foules, presque scopophile, ne manquait jamais ce spectacle de son vivant, quand il était en ville. Hal et Mario s'y sont rendus quelquefois, de même que plusieurs résidents d'Ennet, bien que ceux-ci ne fussent pas toujours en situation de s'en souvenir. À peu près tout le monde à Boston a vu au moins un drainage de mare. Et toujours par temps gris, donc, sinistre, venteux, un

temps de novembre dans le Nord-Est qui vous donne envie de rester chez vous pour manger une soupe terre de Sienne dans une cuisine chauffée en écoutant les bourrasques, heureux d'être au foyer. Il en fut ainsi chaque année où vint Soi-Même. Les arbres à feuilles caduques étaient toujours squelettiques, les conifères paralytiques, les saules battus par le vent et noueux, l'herbe jaunâtre et craquante sous les pieds. Les premiers spectateurs étaient les campagnols, qui se carapataient furtivement sur les berges cimentées. Le public s'amassait en cercles. Il y avait toujours des patineurs à roulettes dans les allées du Jardin, des amoureux main dans la main, des frisbees ici et là sur le versant opposé en contrebas de l'étang.

Le chef du B.S.S.E.U. Rodney Tine demeure face à la fenêtre sale pendant une bonne partie de la matinée, à ruminer, en position de repos militaire. Une sténographe, un conseiller, un député-maire, le Directeur de la Division des Services de traitement de la toxicomanie du Massachusetts, les agents régionaux des Services sans Spécificité Rodney Tine Jr[251] et Hugh Steeply[252] sont assis en silence dans la salle de conférence derrière lui, la sténographe tient son stylo Gregg prêt pour la dictée. Le panorama de la fenêtre du septième étage s'étend jusqu'à la crête de la colline au bout du Jardin. Deux frisbees et ce qui ressemble à un anneau évidé de frisbee planent d'un côté à l'autre de cette crête, comme dans un rêve intermittent, disparaissant par moments du point de vue spéculaire de Tine.

Essayant à la fois de donner à sa vilaine peau une bonne dose d'UV et de prendre le frais, l'étudiant ingénieur affecté à la radio WYYY-109 du MIT est étendu torse nu sur une couverture publicitaire argentée de la NASA, en position dorsale et cruciforme dans un angle semblable à celui d'un fauteuil relax sur le versant opposé du Jardin Public. C'est près d'Arlington St., dans le coin sud-ouest du Jardin, occulté par la crête et invisible depuis le bassin, le stand de l'office du tourisme, le pavillon, l'épicentre des sentiers radiaux et les immenses statues verdegrisées de canards commémorant le livre éternel et tant aimé de Robert McCloskey,

Laissez passer les canards. La seule autre pente du Jardin est maintenant la paroi intérieure de l'ancien étang. La côte herbeuse descend, assez doucement, vers la cuvette d'Arlington St., luxuriante, non souillée par les déjections canines parce que les chiens n'aiment pas faire caca sur les terrains inclinés. Des frisbees planent derrière la tête de l'ingénieur et quatre garçons souples, aux pieds nus et bleus, jouent avec une petite balle en toile à sac. Il fait 5 °C. Le soleil automnal semble tamisé par plusieurs vitres. Un vent mauvais agite les sections non amarrées de la couverture de la NASA au-dessus de diverses parties du corps de l'ingénieur. Chair de poule et acné se disputent la place sur sa peau exposée. Il n'y a pas d'autre couverture spatiale métallique, ni d'autre torse nu, sur le versant. Couché en croix, il s'offre au faible soleil. L'étudiant ingénieur de WYYY est l'une des trois douzaines de formes éparpillées sur la pente raide, une collection humaine sans schéma, sans cohérence, sans lien, semblable à du bois mort avant ramassage. Des hommes hâlés et burinés par le vent, en parkas non zippées et chaussures dépareillées, résidents permanents du Jardin, dorment ou succombent à des torpeurs d'origines variées. Lovés sur le côté, les genoux repliés, étrangers à tout. Bref, pelotonnés. Vues du haut d'un des immeubles de bureaux d'Arlington St, ces formes évoquent des objets tombés d'un avion en altitude. Un ancien combattant y reconnaîtrait peut-être l'aspect d'un champ de bataille. Hormis l'ingénieur de WYYY, tous les hommes ont une apparence de déchet urbain, une barbe de plusieurs jours, des doigts jaunis, un teint basané. Ils ont des manteaux et des tapis de couchage en guise de couvertures, de vieux cabas, des sacs Glad pour les bouteilles et les canettes recyclables. Ou encore de grands sacs à dos décolorés, c'est-à-dire, en d'autres termes, de la même couleur qu'eux et que leurs fringues. Certains mettent leur corps en butoir contre des chariots de supermarché remplis d'affaires pour les empêcher de dégringoler la pente. L'un de ces propriétaires de chariot a vomi dans son sommeil et son dégueulis serpente comme une coulée de lave vers une autre forme humaine

affalée en aval. Et l'un de ces chariots, du très chic magasin Bread & Circus, est muni d'un ingénieux dispositif permettant au client de calculer sa dépense au fur et à mesure de ses achats. Les hommes ont des ongles sépia et paraissent édentés, même ceux qui ont encore des dents. De temps à autre, un frisbee atterrit entre eux. La balle en toile à sac émet des sons mats contre les pieds des joueurs en amont. Deux gars maigres et coiffés de bonnets s'approchent de l'ingénieur en chantonnant « Haschich » à voix basse, sans s'intéresser aux autres, dont le pouvoir d'achat est de toute évidence insuffisant. Quand il a les yeux ouverts, l'ingénieur est le seul à voir les ventres ronds des canards qui s'élèvent en profitant d'un courant ascendant, juste au-dessus de sa tête, et filent vers le sud. Son T-shirt WYYY-109, son inhalateur, ses lunettes, son M. Fizzy et son exemplaire abîmé de *Métallurgie des isotopes annulaires* sont posés pile au bord de sa couverture miroitante. Son torse est pâle, on voit ses côtes, et sa poitrine est émaillée de cicatrices d'acné. L'herbe du coteau est encore viable. Une ou deux de ces formes fœtales ont à côté d'elles des boîtes de conserve autochauffantes noires usagées. La colline se reflète partiellement dans les devantures d'Arlington, les fenêtres de bureau et les vitres des voitures qui passent. Une camionnette blanche ordinaire, Dodge ou Chevrolet, sort du flux de la circulation et effectue un impressionnant créneau le long du trottoir au pied de la colline. Un homme à quatre pattes, dans une vieille capote militaire en laine de l'OTAN, vomit à gauche de l'ingénieur. Des fragments de bol alimentaire adhèrent à sa bouche. Il y a de petits filets de sang dedans. Il a l'air d'un chien sur ce coteau inégal. La silhouette fœtale calée contre les roulettes avant du chariot de supermarché le plus proche de l'ingénieur n'a qu'une chaussure, et sans lacet. La chaussette exposée a une couleur de cendre. À part sa plaque GIC-GIG, les seules choses remarquables de la camionnette garée avec le moteur allumé sont ses vitres fumées et le contraste entre la propreté immaculée, étincelante, du bas de la carrosserie et la crasse, l'aspect rouillé, mal entretenu, du haut. L'ingénieur

tourne la tête tantôt à droite, tantôt à gauche, pour essayer d'avoir un bronzage harmonieux. La camionnette est un point au loin entre ses talons. Certains fœtus sont arc-boutés sur des bouteilles et des pipes. Il émane d'eux une riche senteur agricole. L'étudiant ingénieur n'a pas l'habitude de bronzer et de soigner sa peau en même temps, mais les occasions de s'aérer étaient rares dernièrement : depuis que Madame Psychose de *+/– 60* a pris un soudain congé médical, il n'a pas eu une seule fois envie de s'asseoir sur le toit ondulé de l'Union pour superviser l'émission de remplacement.

Tantôt il lève la tête, tantôt il la baisse. D'abord, Madame a été remplacée par une étudiante diplômée de Mass Comm. qui a fait un terrible bide en tant que Mademoiselle Diagnostic ; puis la direction a déclaré publiquement que Madame était irremplaçable et, désormais, l'ingénieur est payé simplement pour diffuser de la musique de fond et régler un micro muet pendant 60 minutes, ce qui l'oblige à rester dans sa cabine pour assurer un silence total dans le studio et l'empêche de monter sur le toit avec son récepteur et ses clopes. L'étudiant directeur de la station lui a remis des instructions écrites sur ce qu'il doit dire aux auditeurs qui téléphonent pour s'informer de la santé de Psychose et lui souhaiter un prompt rétablissement. Il doit à la fois démentir et encourager les rumeurs de suicide, d'internement, de crise spirituelle, de retraite silencieuse et de pèlerinage dans les neiges éternelles de l'Est. La disparition de quelqu'un qui ne fut qu'une voix est plutôt pire que mieux. Le silence est terrible maintenant, les soirs de semaine. Un silence très différent du silence radio qui constituait la moitié de son émission. Un silence de présence par opposition à un silence d'absence, disons. Les silences sur les bandes enregistrées sont les pires. Certains auditeurs sont carrément venus en personne s'informer de la situation dans le studio rose et glacial au fond du cortex. Plusieurs d'entre eux avaient la ferme conviction que Madame était toujours là, assise devant le micro, sans rien dire. Un des dormeurs sur l'herbe boxe dans le vide pendant son sommeil. La quasi-totalité des

demandes de renseignements provient d'auditeurs bossus, mal bâtis, bègues, affligés de rictus niais ou d'autres tares. Le genre binoclard avec des lunettes rafistolées au ruban adhésif. Timide. Ou qui s'excuse de déranger quelqu'un qui visiblement n'est même pas là. Avant d'avoir les instructions écrites du directeur, l'étudiant ingénieur se contentait de diriger leur attention sur le paravent en triptyque de Madame en leur montrant qu'il n'y avait personne derrière. Une autre camionnette Dodge blanche, également à demi propre et aux vitres fumées, est apparue sur la crête au-dessus des formes allongées. Elle ne projette aucune ombre. Un frisbee ricoche sur la grille propre de sa calendre. Son moteur tourne, sa portière coulissante fait face à la déclivité et à la portière coulissante de l'autre camionnette, en contrebas. Un des hideux auditeurs était un petit gars mal foutu avec un objectif de caméra dans son couvre-chef, il penchait en avant et menaçait de tomber sur les genoux de l'ingénieur. Son accompagnateur voulait une adresse où envoyer des fleurs et un message de soutien. Le revêtement aluminiumoïde micronisé de la couverture NASA est destiné à renvoyer autant d'UV que possible sur la peau nue de l'ingénieur. L'ingénieur est au courant pour l'ambulance, le Brigham, l'unité de soins intensifs pour femmes et les cinq jours de désintoxication, il a appris tout ça de cette grosse fille basanée, cette Notkin, avec son chapeau douteux et sa carte d'accréditation du département de Cinéma, qui est venue un soir tard par l'ascenseur Basilaire récupérer de vieilles bandes enregistrées pour l'usage personnel de Madame, qu'elle avait la chance de connaître en privé, a-t-elle dit. Le terme est *Traitement*, Madame Psychose est en *Traitement* à long terme dans un établissement que la fille barbue au chapeau sale a décrit à demi-mot comme une maison de soins dans un quartier extrêmement déplaisant et populaire de la ville. Tout ce que sait l'ingénieur de WYYY se résume à ça. Il va bientôt regretter de ne pas en avoir appris davantage. Cf. la rampe en acier qui saille présentement de la portière coulissante et grinçante de la camionnette sur la crête derrière lui. Cf.

l’obscurité totale dans la camionnette garée dans Arlington St., dont la porte latérale vient également de coulisser. Il n’y a pas un seul flic sur le versant sud-ouest : les agents municipaux affectés au Jardin sont tous dans leurs voitures de golf devant l’étang drainé, à jeter des morceaux de beignets glacés aux canards en priant une foule déjà largement dispersée de circuler s’il vous plaît. Les frisbees et les joueurs de footbag ont brusquement disparu ; un calme étrange règne, comme quand un requin passe près d’un récif ; la camionnette de la crête a la mâchoire ouverte et noire, une langue argentée.

Cf. aussi le fauteuil roulant qui descend tout à coup la rampe de la camionnette garée à flanc de coteau telle une masse de métal grinçant, avec une espèce de lame de chasse-neige soudée sur le devant qui ratisse le sol et rejette les herbes qu’elle tond, et dévale la pente à toute allure, sans freins, surmontée d’un cul-de-jatte au visage dissimulé derrière un masque à fleur de lys et dressé sur ses moignons en position de recherche de vitesse comme un skieur, slalomant entre les fœtus avachis, se préparant sans grand style pour la réception dans la camionnette garée au bas de la déclivité dans la trajectoire, l’ingénieur qui se démanche le cou pour faire entrer les rayons de soleil dans ses cicatrices sous son menton, le chariot de supermarché avec calculette fauché par une roue caoutchoutée qui dégringole en répandant son contenu, suivi par la godasse du clochard qui y était attachée par une corde tandis que le clochard lui-même, inconscient, mouline des bras comme dans un cauchemar de *delirium* à base de godasse et d’affaires perdues, le chariot calculateur qui percute le vomisseur à quatre pattes, rebondit sur lui et le renverse, le vomisseur qui gueule des insanités entre deux tonneaux, l’ingénieur de WYYY qui sursaute, se hisse sur un coude rougi par le froid, se retourne pour regarder en amont juste au moment où le fauteuil roulant et son pilote arrivent sur lui à fond la caisse, la lame de chasse-neige qui ramasse l’ingénieur, sa couverture NASA, son T-shirt et son livre, le fauteuil qui écrase ses lunettes et sa bouteille de M. Fizzy et

entraîne l’ingénieur dans sa descente vers la camionnette qui attend en fin de parcours, une camionnette dont la rampe sort maintenant comme une langue ou un reçu de guichet automatique, la couverture NASA qui s’envole à mi-chemin, portée par un courant ascendant et un pénétrant vent de novembre au-dessus de la circulation dans Arlington St., le fauteuil roulant qui fait un boucan du tonnerre de Dieu gravissant un talus, redescendant puis remontant, l’ingénieur pris au piège dans la lame de chasse-neige qui, aux yeux des clodos, s’apparente à un magma hallucinatoire de membres nus et de cris étouffés, d’appels Au Secours ou d’invitations à faire Attention en Bas, et le fauteuil modifié qui continue sa descente bruyante et vertigineuse en ligne droite vers la camionnette prête à démarrer, moteur hurlant, pot d’échappement crachant sa fumée, la couverture NASA qui voltige, coruscante, en altitude au-dessus de la rue, et les formes réveillées par le tintouin, toujours lovées, bougeant à peine, figées par le froid et la stupeur, sauf le mec à quatre pattes, le malade heurté par le chariot de supermarché, qui a fini de rouler, agite les bras en tous sens et numérote ses abattis.

OceanofPDF.com

11 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

18 h 10, heure du dîner, 133 gosses et 13 membres du personnel assis à table, le réfectoire d'E.T.A. qui occupe presque tout le rez-de-chaussée de la maison Ouest, une espèce de vaste atrium, spacieux, lambrissé de pin noueux, avec d'immenses fenêtres sur le mur est, une colonnade au milieu de la salle, des ventilateurs suspendus au plafond qui brassent l'odeur riche et légèrement aigre de la nourriture de masse, le bruit océanique des conversations autour de 20 tables différentes, le cliquetis des couverts et des assiettes, la mastication, les crépitements et tintements du tapis roulant de la plonge derrière la vitre du train de plateaux avec son panneau TA MÈRE N'HABITE PAS ICI, DÉBARRASSE TON PLATEAU, les voix des employés de cuisine assourdies par la vapeur. Les élèves des classes supérieures ont la meilleure table, par tradition tacite, celle qui est près du fourneau en hiver et de la clim en juillet, celle dont les chaises ont des pieds relativement équilibrés et des rembourrages en velours aux couleurs d'E.T.A., rouge et gris. Les prorecteurs ont leur propre table permanente

près du buffet à desserts ; le Syrien du tournoi Satellite et l’immense chroniqueuse de *Moment*, en jupe paysanne, sont avec eux.

Les joueurs ont tous un solide coup de fourchette, certains arrivent en sueur, les cheveux poisseux, trop affamés par un match en trois sets pour prendre le temps de se doucher avant de se réalimenter. Les tablées mixtes ne sont pas encouragées. Les garçons de 18 ans et la crème des 16 ans sont tous à la meilleure table. Ortho (« La Ténèbre ») Stice, A-1 16 ans, vient de terminer un match en trois sets contre Hal Incandenza, dix-sept ans, deuxième meilleur joueur d’E.T.A., qu’il a poussé jusqu’à 7-5 dans le troisième set dans une espèce de rencontre amicale officieuse à laquelle Schtitt les a contraints sur les courts Ouest pour des raisons que personne n’a pu expliquer. Le public avait régulièrement grossi à mesure que les autres matches s’achevaient et que les élèves sortaient de la salle de muscu et des douches. Le bruit selon lequel Stice avait failli battre un Inc que seul John Wayne avait vaincu jusqu’alors avait couru de table en table et de plateau en plateau dans la queue du self et devant le buffet à salades, et maints jeunots regardent maintenant Stice, seize ans, cheveux en brosse, encore en survêt noir Fila, veste ouverte et sans T-shirt en dessous, qui confectionne un sandwich complexe sur son assiette à la meilleure table, avec une admiration reconnaissable à leurs yeux écarquillés et leurs mâchoires pendantes : le classement a ses privilèges.

Stice, indifférent, mord dans son sandwich comme dans le poignet d’un agresseur. Pendant quelques minutes, on n’entend autour de la table que des bruits de couverts et de mastication par-dessus les halètements de ceux qui essaient de respirer la bouche pleine. Il est rare qu’on parle pendant les premières minutes ici, on mange. Le dîner est une affaire sérieuse. Les plus jeunes attaquent parfois leurs repas dans leurs plateaux pendant qu’ils font encore la queue devant le distributeur de lait. Coyle mâche. Wayne a entamé son sandwich et mâche aussi, tête baissée. Keith Freer, les yeux mi-clos, contracte ses muscles maxillaires en cadence. Les têtes baissées sont

parfois difficiles à identifier derrière les amas de bouffe. Struck et Schacht, côte à côte, mastiquent synchrones. Le seul à ne pas manger comme un réfugié est Trevor Axford, à cause d'une lésion cérébrale minime consécutive à une chute de vélo dans son enfance à Short Beach, Connecticut, qui dénature ses perceptions gustatives. Quand on lui demande de définir le goût de ce qu'il mange, il répond que ça ressemble à une odeur de vomi. On lui déconseille de parler pendant les repas, vu qu'il mange en se pinçant le nez avec l'expression neutre et sans joie d'un type qui fait le plein de sa voiture. Hal Incandenza démantèle sa purée, qui se présente moulée en forme d'étoile à E.T.A., et y mêle de petites pommes de terre à l'eau. Petropolis Kahn et Eliot Kornspan se goinfrent avec une telle férocité que personne ne veut s'asseoir à côté d'eux – ils sont tout seuls à une petite table derrière Schacht et Struck, et leurs couverts luisent dans une sorte de brume écumeuse. Jim Troeltsch n'arrête pas d'exposer un verre de lait à la lumière blanche du plafonnier et en fait tourner le contenu pour l'inspecter. Pemulis mastique la bouche ouverte, avec des bruits humides, une habitude familiale tellement ancrée en lui qu'aucune admonestation de ses pairs ne peut l'éradiquer.

Finalement La Ténèbre s'éclaircit la gorge pour parler. Dans les douches, il était arrivé à la moitié d'une histoire de Noël sur l'une des querelles épiques de ses parents. Ceux-ci s'étaient rencontrés et entichés l'un de l'autre dans un bar country de Partridge au Kansas – juste à côté de Liberal à la frontière de l'Oklahoma –, et entichés follement, à l'occasion de ce jeu populaire dans les bars country du Kansas qui consiste à placer une cigarette allumée entre les avant-bras nus des deux participants qui doivent résister le plus longtemps possible : le premier qui retire son bras a perdu. Mr et Mme Stice avaient ainsi découvert en chacun un adversaire qui ne flanchait pas, explique Stice. Leurs avant-bras étaient encore à ce jour couverts de cicatrices blanches de brûlures. Ce fut le coup de foudre instantané. Ils divorcèrent et se remarièrent quatre ou cinq fois, selon que

l’on interprète la jurisprudence en vigueur. Quand ils étaient en bons termes conjugaux, ils restaient enfermés des jours entiers dans leur chambre à faire gémir le matelas, sauf pour de brèves sorties en quête de gin Beefeater et de plats chinois à emporter dans des cartons blancs à poignée en fil de fer, pendant que les enfants Stice erraient tels des fantômes dans la maison de bardeaux en couches mouillées ou sous-vêtements de laine, se nourrissant de chips puisées dans des sachets format économique plus grands qu’eux, les enfants. L’état physique des gosses s’améliorait pendant les périodes de conflit nuptial, quand un Mr Stice blême claquait la porte de la cuisine et partait vendre des assurances agricoles tandis que Mme Stice – que Mr Stice et La Ténèbre appelaient « la Mariée » – tandis que la Mariée passait ses journées et ses soirées à préparer des plats compliqués qu’elle faisait goûter à la Couvée (Stice appelle ses six frères et sœurs et lui-même « la Couvée »), puis tenait au chaud dans de petits pots à couvercle, qu’elle lançait contre les murs de la cuisine quand Mr Stice rentrait empestant le gin, la clope et un parfum qui n’était pas celui de la Mariée. Ortho Stice adore sa famille, mais pas aveuglément, et chaque fois qu’il va en vacances à Partridge, Kansas, il mémorise les meilleurs moments des disputes pour en régaler ensuite ses camarades d’E.T.A., généralement à table, quand les coups de fourchette et halètements initiaux se sont apaisés, c’est-à-dire quand les taux de glucose dans le sang atteignent un niveau suffisant pour une écoute attentive. Attentive mais néanmoins variable. Troeltsch et Pemulis se demandent ouvertement si le personnel des cuisines n’essaie pas de leur refiler en douce du lait en poudre. Freer et Wayne continuent à boulotter, très concentrés. Hal restructure le contenu de son assiette. Struck, les coudes sur la table, bâfre en serrant les poings – une vraie caricature de glouton. Pemulis s’intéresse toujours aux histoires de Stice, dont il répète souvent certaines phrases avec des hochements de tête admiratifs.

« Je me refuse à manger quoi que ce soit de plus au moyen d’un ustensile bon pour la poubelle. » Schacht montre une fourchette aux dents

tordues. « Regardez ça. Qui peut manger avec un truc pareil ?

– Le vieux est un enfoiré qui se complaît dans la bagarre, pour reprendre les termes de la Mariée », dit Stice en mastiquant. La tendance, à E.T.A., est de prendre son entrée en sandwich, entre deux tranches de pain blanc, à moins que ce ne soit une entrée liquide, histoire d'ajouter quelques hydrates de carbone. Pemulis ne peut savourer les aliments qu'à la condition de les écraser contre son palais. Le pain de l'Académie est livré à vélo par des types en sandales Birkenstock de Bread & Circus Quality Provisions, Cambridge, parce qu'il est non seulement sans sucre mais faible en gluten, cause de torpeur et de mucosité excessive d'après Tavis et Schtitt. Axford, qui a perdu en deux sets secs contre Tall Paul Shaw et qui risque de descendre au rang de 5-A s'il perd encore face à lui demain, regarde distraitement dans le vide, moins comme un mangeur que comme quelqu'un mimant la manducation. Hal a transformé sa nourriture en structure fortifiée avec tourelles et meurtrières et, bien que mangeant peu et buvant chichement ses six jus de cranberry, il déglutit beaucoup en étudiant son édifice. À mesure que les mastications perdent en intensité à la meilleure table, les plus observateurs reluquent Hal et Axford en coin, s'interrogent à l'aide d'Arbres de Vérité sur l'éventualité que les statistiques des joueurs puissent évoluer à la suite de leur comparution non encore officielle mais déjà très commentée devant le Dr Tavis et l'urologue d'A.T.O.N.A.N., éventualité renforcée par la défaite face à Shaw et la quasi-défaite face à Ortho Stice qui pourraient bien renvoyer Inc et Axhandle dans les cordes, psychiquement et compétitivement parlant, et spéculent sur les possibles avantages qu'ils pourraient retirer de la mauvaise passe anxiogène dans laquelle se trouvent Hal et Axford. Cependant Michael Pemulis, qu'on dit également ciblé par les analyses d'urine A.T.O.N.A.N., ignore (peut-être même consciencieusement) la mine dépitée d'Axford et les déglutitions outrancières de Hal, contemplant méditativement les raclettes à vitres Squeegee[253] appuyées contre la

cheminée éteinte, les doigts joints devant ses lèvres, pendant que Troeltsch se mouche d'une main et, de l'autre, racle son verre de lait à moitié bu sur la table.

Pemulis secoue la tête et répond très sérieusement à Troeltsch :

« Impossible, vieux.

– Je te dis que c'est du lait en poudre. » Troeltsch mire son verre et y trempe un doigt. « Je sais reconnaître le lait en poudre. Ça m'a traumatisé toute mon enfance. Depuis le jour où ma mère a décrété que le lait pesait trop lourd dans son cabas et qu'elle est passée à la poudre, avec l'accord paternel. Mon père était aussi conciliant que Roosevelt à Yalta. Ma grande sœur a quitté le domicile familial à cause de ça et on a tous été traumatisés, je sais de quoi je parle, c'est du lait en poudre, c'est évident. »

Freer fait semblant de s'endormir.

« D'ailleurs, c'est très facile à vérifier. » Troeltsch est lourdaud, le genre de gars qui regarde chaque personne tour à tour au lieu de s'adresser à tous en général ; ce n'est pas un orateur-né. « Suffit de remarquer tous ces résidus révélateurs sur la face interne du verre quand tu l'agites, dit-il en joignant très ostensiblement le geste à la parole.

– À part Troeltsch, tout le monde a vu les poches de lait qu'ils vident dans le distributeur toutes les vingt minutes. Des poches de lait. C'est écrit *LAIT* dessus. Liquide, glougloutant, difficile à manier. Du lait, quoi.

– Tu vois des poches, tu vois le mot *LAIT*. Ils comptent sur le conditionnement. Gestion d'image. Gestion sensorielle. » Il s'adresse à Pemulis mais regarde Struck. « Ça fait partie d'un plan d'ensemble. Peut-être une mesure de représailles à cause de l'Eschaton. » Bref coup d'œil à Hal. « Ensuite, ce sera des vitamines frelatées. Sans parler du salpêtre. Ne te base pas sur les poches. Je m'en tiens aux faits. Aux faits vérifiables : c'est du lait en poudre.

– Tu dis qu'ils mélangent de la poudre de lait avec de l'eau et qu'ils s'emmerdent à la verser ensuite dans des poches pour donner le change ? »

Schacht s’essuie la bouche et avale vigoureusement. « Tavis est incapable de refaire les joints du carrelage dans le vestiaire sans nommer une commission préalable. La commission du Carrelage traîne depuis le mois de mai. Et ils auraient tout d’un coup changé le lait à 03 h 00 en secret ? Ça tient pas la route, Jim.

– En plus, Troeltsch dit qu’il a un rhume, observe Freer en montrant le flacon de Seldane à côté de la balle de tennis de Troeltsch, près de son assiette. Si t’as vraiment un rhume, Troeltsch, t’as ni goût ni odorat.

– C’est Trevor qui devrait avoir un rhume, Axhandle, non ? » dit Schacht en faisant tomber dans sa main des gélules carminatives de son propre flacon ambré.

Au dîner, ils ont le choix entre lait et jus de cranberry, le plus calorique des jus, dont on voit la mousse rouge dans le distributeur transparent à côté des salades. Le distributeur de lait est isolé contre le mur ouest, c’est un gros récipient de 24 litres, soit trois poches, des poches ovaloïdes et mammaires qu’on déverse dans son compartiment réfrigéré en acier brossé. Il y a trois piles de verres et trois leviers de remplissage : deux leviers pour le lait écrémé et un pour un lait écrémé prétendument chocolaté et à haute teneur en lécithine, que les nouveaux s’empressent de goûter avant de découvrir que ça ressemble à du simple lait avec du crayon marron écrasé dedans. Une affichette en capitales noires, de la main hésitante d’un employé des cuisines, est scotchée sur le distributeur : LE LAIT EST NOURRISSANT ; BUVEZ CE QUE VOUS TIREZ. À l’origine, l’affichette disait LE LAIT EST NOURRISSANT, BUVEZ CE QUE VOUS TIREZ, mais la virgule a été transformée en point-virgule par une personne facilement identifiable qui y a ajouté un point bleu[254]. La queue pour les plats de résistance s’étire maintenant au-delà du distributeur de lait. Le mieux dans la satiété et le ralentissement de la manducation, c’est de se caler contre le dossier de sa chaise et de sentir le début de l’autolyse de ce qu’on a ingurgité en se curant les dents et en regardant les gens et les

groupes d’élèves, d’observer leurs comportements et leurs pathologies avec une tête claire et rassasiée. Les plus jeunes qui courent en rond, essayant de suivre les ombres du ventilateur. Les filles écroulées de rire sur l’épaule de leur voisine. Ceux qui protègent leurs assiettes. La sexualité floue et les postures indécises de la puberté. Deux gars marginaux de 16 ans plongent carrément la tête dans les saladiers du buffet et les filles autour d’eux commentent. Divers ados illustrent leurs propos avec divers gestes. John Wayne et Keith Freer dépassent allègrement tout le monde dans la file sinueuse et vont se planter dans la section des plats de résistance juste devant un môme qui tente d’attraper un bagel en se déboîtant presque le cou. Les 18 ans de l’équipe A ont des coupe-files : le classement a définitivement ses privilèges à E.T.A. Jim Struck pique une tomate cerise dans le saladier de Hal avec brusquerie ; Hal ne dit rien.

Troeltsch suit le contour interne de son verre avec un doigt, qu’il montre à la ronde.

« On note une teinte bleutée. Traces et résidus. Mousse suspecte. Ces petits grains sont d’infimes particules de poudre pas entièrement dissoutes. Le lait en poudre laisse toujours des indices.

– C’est ta tête de couillon qui est une infime particule, Troeltsch.

– Dégage ce doigt de là.

– On voudrait *manger*.

– Paranoïa, dit Pemulis en rassemblant des petits pois avec le plat de son couteau.

– Prix moyen de la scolarité 21 700 dollars grosso modo, dit Troeltsch en faisant osciller son doigt – lequel est effectivement imprégné d’une matière peu ragoûtante –, et pourtant le Poumon n’est pas encore gonflé malgré une météo inquiétante et la complainte du tendon d’Achille, le déjeuner d’aujourd’hui était une resucée de celui d’hier, le pain et les bagels qu’ils nous servent datent de la veille d’après les étiquettes jaunes sur les paquets, il y a des plateaux-repas qui traînent dans les tunnels, des dalles

acoustiques dans les couloirs, des tondeuses à gazon dans la cuisine, des trépieds dans l'herbe, des raclettes sur le mur, le lit de Stice qui bouge, un lance-balles dans le vestiaire des filles, au dire de Longley, et malgré ce coût exorbitant de la scolarité le personnel n'a pas trouvé le temps de nettoyer tout ça av… »

Stice a relevé la tête en sursaut, le bout du nez maculé de purée.

« Qui dit que mon lit bouge ? Comment tu peux savoir que mon lit bouge ? »

Mais c'est vrai. La rencontre quasi fatale du trépied Husky VI de Mario avec l'U.S.S. Millicent Kent ne fut qu'un signe avant-coureur. Depuis que des dalles acoustiques ont commencé à tomber mystérieusement et continuellement du plafond des subdortoirs, des objets inanimés se sont déplacés ou sont apparus comme par magie dans des endroits absolument incongrus d'E.T.A. depuis deux mois, de façon cyclique, troublante et avec une fréquence croissante. La semaine dernière, une tondeuse à gazon toute propre et silencieuse mais menaçante surgie à l'aube au milieu de la cuisine a flanqué à Mme Clarke une frousse qui s'est traduite par des aubergines au parmesan deux fois de suite pour le dîner et a provoqué des ondes de choc. Hier matin un lance-balles canonnier – un engin difficile à déplacer et à faire passer par une porte – a été découvert dans le sauna dames par des filles de classes supérieures hurlant de frayeur, venues là au petit matin pour soulager certains de ces problèmes typiquement féminins qui restent insondables pour les garçons. Deux employées noires chargées du petit déjeuner disent avoir trouvé des raclettes suspendues en forme de croix de Saint-André par des mains inconnues sur le mur nord du réfectoire à plusieurs mètres de haut. Les hommes de F.D.V. Harde les ont décrochées et elles sont depuis lors appuyées contre la cheminée. Ces objets saugrenus ont un aspect sinistre de météorite : rien à voir avec une joyeuse farce estudiantine ; ils n'ont rien de drôle. En fait, ils ont filé les chocottes à tout le monde, à des degrés divers. Mme Clarke a demandé de nouveau un jour

de congé, d'où le déjeuner répétitif. Stice regarde son assiette, qui est presque vide. Personne n'évoque le fait que Schacht et Tall Paul Shaw ont inspecté le mur nord à l'endroit désigné par les deux employées noires et n'ont détecté ni clous, ni trous de clous, ni aucune sorte d'attache visible. On évite soigneusement d'en parler, ce qui ajoute au malaise relatif aux récriminations de Troeltsch quant aux frais de scolarité, récriminations par ailleurs coutumières malgré quelques variantes.

« Et maintenant le pompon en matière de diététique : du lait en poudre.

– Une arnaque, tu veux dire ?

– Je veux dire : qu'est-ce qu'on fait ?

– On se fait porter pâles et pour protester on passe notre temps au pieu à jouer aux commentateurs sportifs avec le TP ? » demande Pemulis.

Troeltsch gesticule avec le flacon de Seldane pour appuyer son propos.

« On fait comme si de rien n'était, on se met la tête dans le sable.

– Ça doit être douloureux, merde.

– Comment tu dirais "j'en ai plein le cul" en langage châtié ? »

Stice déglutit massivement :

« Ne jamais ouvrir les yeux sous terre, c'est la devise de mon père.

– Du coup on trouve un moyen de se divertir, persiste Troeltsch, on fait les cons.

– La vraie question est : dans quelle mesure Troeltsch est-il un con ? dit Pemulis.

– Troeltsch est tellement con qu'il croit qu'un cochon d'Inde est un cochon croisé avec une dinde.

– Troeltsch : qui est enterré dans le tombeau de Grant ? »

Kyle Coyle dit qu'ils connaissent sûrement tous la blague sur ce que les Canadiennes se mettent derrière les oreilles pour attirer les mecs. John Wayne ne lui accorde même pas un regard. Wayne scrute le fond de son verre, où il a l'impression de discerner effectivement certains résidus. Il a des fragments de laitue sur les cils. Ortho Stice a les joues gonflées de

bouffe, les yeux fixés sur les restes de sa salade, les sourcils froncés, perplexes. Grande énergie communautaire dans le réfectoire, comme une moquette insonorisante anxieuse sous l'écume des voix et le cliquetis des couverts ; on sent confusément que La Ténèbre est au centre de cette énergie. Wayne et Hal ont été intouchables sur le court pendant tout l'automne. Des jeunots échangent des messes basses avec leurs copains, qui regardent en douce vers la table de Stice. Le front plissé et rouge, Stice contemple sa salade en s'efforçant d'empêcher toute interférence dans sa vision périphérique phénoménale. Deux 14 ans se disputent une tranche de pain grillé. Petropolis Kahn s'apprête à catapulter un pois chiche vers quelqu'un. Jim Struck signale que Bridgette Boone et l'U.S.S. Millicent Kent viennent de se servir pour la quatrième fois, s'il compte juste, mais Stice ferme son champ de vision. On ne voit pas le beau coucher de soleil triste sur les collines de Newton parce que les grandes fenêtres donnent sur l'est, sur les coteaux, le complexe Enfield Marine que l'Académie plonge dans l'ombre – si bien que les lampes sont déjà allumées sur le perron de l'hôpital –, et des éléments cubistes de la vieille métropole au loin, déjà ombrée aussi. L'après-midi écoulé fut une merveille, limpide, frais, sans vent, sans nuages, le soleil un disque, le ciel un dôme baigné de lumière, l'horizon septentrional une découpe propre sur un discret fond vert-jaune. Schacht a huit différents flacons ambrés de médicaments pour sa maladie de Crohn, qu'il doit prendre selon un rituel bien précis. Deux des femmes noires affectées aux cuisines et qui font aussi office de surveillantes dans la journée descendent le sentier interdit du coteau, sous le couvert des arbres, en direction du centre de désintox pour ces miséreux qui montent bosser quelques mois ici. Les couleurs vives de leurs vestes bon marché contrastent avec le sous-bois et les taillis. Elles descendent précautionneusement la pente abrupte, en se tenant la main et en assurant chaque pas. Clenette, l'une d'elles, chez qui Hal avait discerné de la peur alors qu'elle sortait du bureau de C. T. avec la poubelle, porte un sac à dos

renflé, peut-être plein d’objets récupérés dans les ordures[255], tend prudemment les bras entre Didi, l’autre Noire, et les arbres qu’elle agrippe à chaque enjambée latérale, hésitante, sur la pente raide hérissée de racines et de bruyères.

Une fille à tresses se lève et fait tinter son verre avec une cuiller pour annoncer quelque chose ; tout le monde s’en fout.

Kahn vient maintenant s’asseoir à la meilleure table, comme la coutume le lui permet postprandialement.

Wayne et Stice frissonnent en même temps au moment où la lumière du plafonnier devient tout à coup l’éclairage principal de la grande salle.

Une brève discussion insouciante s’engage sur la question de savoir pourquoi les filles qui pratiquent le revers à une main ont tendance à avoir des seins de tailles différentes. Hal se souvient d’un dilemme de son frère aîné, en dernière année de fac, qui se demandait comment sortir avec une fille dans un endroit public tout en couchant avec une autre en cachette. C’était après que celle dont il était éperdument amoureux, et que Soi-Même avait filmée compulsivement, eut été défigurée. Orin tenait un catalogue de ses Sujets, à mi-chemin entre le journal intime et le relevé statistique. Quand il rentrait à la maison, il le laissait à la vue de tous en espérant qu’on le lirait. À l’époque, il ne s’intéressait qu’aux rapports sexuels, il n’en était pas encore à essayer de rendre les filles folles de lui au point qu’elles ne puissent plus jamais désirer un autre homme. Il avait pris d’obscurs cours de massage et de psychologie, lisait des livres sur le tantrisme dont les illustrations étaient aussi sexy que des positions au Twister aux yeux de Hal.

Coyle dit : « Leurs chevilles. » Personne ne l’écoute. Wayne a déjà quitté la table.

Le petit Bernard Makulic, 14-C, à deux tables du distributeur de lait, de constitution délicate et qui n’en a plus pour longtemps à E.T.A., vomit une cataracte soyeuse et brune sur le sol à côté de sa chaise, et on entend le

crissement des chaises voisines qui s’écartent en étoile, ainsi que les voyelles prolongées des élèves dégoûtés.

Struck, Pemulis, Schacht et Freer ont tous été dépucelés. Coyle peut-être aussi, mais il est plus cachottier. Axford est gêné de prendre une douche en public, mais beaucoup moins d’être examiné, nu, par une femme. Hal est probablement le seul garçon d’E.T.A. pour qui la virginité éternelle est un but concerté. Il a l’air de penser qu’Orin totalise à lui seul suffisamment d’acrobaties coïtales pour toute la famille. Freer possède même un cliché de colposcopie placardé à l’intérieur de son casier à l’endroit où, en d’autres temps, se trouvait une pin-up, et Pemulis et Struck prétendent avoir fréquenté le quartier chaud, dit Zone de Combat, à l’est de Common., quand la municipalité accablée par le fisc avait de nouveau autorisé les lanternes rouges, en les taxant. Mais pour Jim Troeltsch : jamais de sexe. Quant à Wayne et Stice, la question ne se pose même pas. La bouche de Hal est gorgée de salive. Il a été à deux doigts de perdre contre Stice aujourd’hui, et il le sait. Stice lui était physiquement supérieur au troisième set. Stice n’a été vaincu que par lui-même, en fait, parce qu’il refusait de croire qu’il pouvait gagner face à un adversaire réputé meilleur. Mais Hal se rend compte que le manque de confiance qui a coûté le match à Stice se rapporte à un autre Hal. Car le Hal nouveau est arrivé, un Hal qui ne se drogue plus, ne se planque plus, un Hal qui dans 29 jours apportera ses échantillons d’urine aux officiels avec un large sourire, une attitude exemplaire, la tête vide de toute arrière-pensée. Personne, hormis Pemulis et Axford, ne peut se douter que c’est ce Hal nouveau et chimiquement pur qui a failli perdre contre un 16 ans, en public, ici, par une somptueuse journée automnale de Nouvelle-Nouvelle-Angleterre.

Wayne s’est levé pour rapporter son plateau en plein milieu de la conversation naïve sur les seins. Ortho (« La Ténèbre ») Stice contemple toujours sa salade. Si l’on pouvait ouvrir son crâne, on y verrait des rouages encastrés dans d’autres rouages, des manettes et des engrenages qui

s’emboîtent. Stice soupçonne secrètement l’existence d’un secret qui est plus en rapport avec la table en elle-même qu’avec les gens assis autour. La plupart de ces gens interprètent sa distraction comme un effet secondaire de sa traversée de la Zone magique d’invincibilité pendant le match de cet après-midi.

« L’idée de la blague, en gros, c’est que les filles Nucks ne peuvent draguer qu’en montrant qu’elles sont très faciles à accrocher, voilà », dit Coyle dans le brouhaha.

Une onde de calme traverse brièvement le réfectoire : le petit Evan Ingersoll émerge de la file des entrées avec des béquilles, un plâtre neuf blanc comme un bob de marin, sans signatures, suivi par le prorecteur Tony Nwangi, dont le visage en forme de hachette est impassible, qui porte son plateau. Le malaise dans la salle est visible, une aura entoure Ingersoll et le tendon patellaire rompu qui lui coûtera au minimum six mois de développement compétitif. Penn, qui devra s’arrêter un an pour une fracture du fémur, n’est pas encore rentré du service orthopédique de Ste E. Ingersoll, au moins, est de retour. Hal se lève pour aller à sa rencontre, Troeltsch l’accompagne après avoir lancé un regard appuyé à Trevor Axford, qui est le Grand Copain officiel d’Ingersoll et reste assis, les yeux fermés, incapable de faire le moindre geste de conciliation. Un Hal courbatu, les jambes raides mais sans boiter et les épaules un peu affaissées, serpente avec Troeltsch entre les tables, évitant soigneusement la femme de ménage, le seau à roulettes en fer-blanc et la serpillière en cours de nettoyage du bol alimentaire de Makulic qui se dilue progressivement en un cercle répulsif, des tables dont ils connaissent tous deux très bien la disposition, Hal pour dire Salut comment va le Membre, Troeltsch juste pour dire Salut mais avec le soulagement de s’extraire d’une conversation sur les femmes comme objets sexuels. Troeltsch n’a jamais dragué de sa vie. Il y a des mecs comme ça. Toutes les académies ont leur contingent d’asexués. Certains juniors, après le tennis, n’ont plus le jus émotionnel

requis pour la drague. On a vu des gars pleins de niaque sur le terrain flancher et pâlir à l'idée d'approcher une femme dans un contexte social. Il y a des choses qui non seulement ne s'apprennent pas mais sont éclipsées par d'autres choses qui, elles, s'apprennent. Tout le programme Tavis / Schtitt est censé être une avancée vers l'abnégation ; certains considèrent que la question féminine fait ressurgir en eux une pulsion qu'ils croyaient avoir profondément enfouie afin de se consacrer entièrement à leur développement. Troeltsch, Shaw, Axford : toute tension sexuelle puise indûment dans leurs réserves d'oxygène. Quelques filles d'E.T.A. sont un peu allumeuses et quelques gars, genre Freer, assez entreprenants pour obtenir leurs faveurs – il faut dire qu'il y a le temps et la promiscuité nécessaires ici. Mais, dans l'ensemble, E.T.A. est relativement asexuée, ce qui peut surprendre si l'on songe à la constante ébullition des glandes adolescentes, à l'importance accordée au physique, à la crainte de la médiocrité, aux affrontements d'ego, à la solitude et à cette promiscuité justement. Il y a une homosexualité latente, mais surtout affective, pas consommée. Selon Keith Freer, la plupart des filles ici sont des lesbiennes en germe qui s'ignorent. À l'instar de toutes les athlètes de haut niveau, elles sont vigoureusement masculines au fond d'elles-mêmes et donc de tendance saphique. Celles qui intégreront le Show de la WTA[256] sont les seules qui découvriront qu'elles le sont, croit-il – des gouines. Les autres se marieront et se demanderont toute leur vie, au bord de la piscine de leur club, pourquoi les poils sur le dos de leur mari les répugnent. Il aime faire remarquer, par ex., que l'U.S.S. Millicent Kent, qui a seize ans, une formidable puissance sur le banc de musculation, des seins en obus et un popotin comme deux bouledogues dans un sac (une formule de Stice, qui est restée), ressemble déjà à une gardienne de prison. Et personne n'apprécie le fait que Carol Spodek ait gardé, avec plaisir, le même stick à gros manche Donnay pendant cinq ans d'affilée.

Ortho Stice du sud-ouest du Kansas regarde furtivement le départ de Hal et Troeltsch avant de reporter son attention sur une certaine tomate cerise perchée à mi-hauteur de la paroi interne de son saladier. Il est possible que ladite tomate soit collée là par un fragment adhésif de sauce au yaourt plutôt que par une volonté propre de défier les lois de la gravitation. Stice ne se sert pas de son doigt pour vérifier l'hypothèse. Il ne se sert que de sa concentration mentale. Il essaie d'inciter la tomate à tomber de son propre chef vers le centre du saladier. Il regarde la tomate avec une énorme concentration en mastiquant son sandwich au blanc de poulet triple épaisseur. La mastication génère des chevauchements des couches de muscle sur un côté de sa figure et des roulis de peau sous ses cheveux coupés à ras. Il tente de contracter un muscle psychique qu'il n'est pas sûr de posséder. Sa coiffure en brosse donne à son crâne l'aspect d'une enclume. La concentration extrême plisse sa face ronde et rougeaude. Stice est l'un de ces sportifs dont le corps semble un don du ciel immérité tant il contraste avec la tête. Il ressemble à ces attractions pour touristes, ces panneaux montrant un corps de surhomme surmonté d'un trou dans lequel on peut introduire sa figure humaine le temps d'une photo. Un corps d'athlète, souple, affûté, bien musclé, lisse – un Polyclète, un Hermès, un Thésée avant ses épreuves – sur le joli cou duquel siège un Winston Churchill dévasté, une large masse flasque, grise, grasse, à gros pores, au front pommelé sous une implantation capillaire en V, avec des poches sous les yeux, des bajoues qui ballottent au gré de ses mouvements dans un bruit staccato de chair molle comme celles d'un chien qui s'ébroue. Tony Nwangi fait une réflexion acerbe à Hal, qui prend une attitude de pénitent devant Ingersoll. Aux tables voisines, tout le monde s'écarte subtilement de Hal. Troeltsch parle dans son poing en signant le plâtre d'Ingersoll. En dehors du court, la coiffure en brosse d'Ortho Stice, son penchant pour les blue-jeans retroussés et les chemisettes à carreaux boutonnées jusqu'en haut trahissent ses goûts de péquenot. La crispation faciale liée à la

concentration ajoute des crevasses, des plissements et des rougeurs à sa gueule de bouledogue. Ses joues sont gonflées d'aliments pendant qu'il observe la tomate perchée avec tout le respect dû à cet objet. Il tente de retrouver la puissance coercitive qu'il a ressentie cet après-midi quand les trajectoires improbables, contraires au vent et à leur propre vecteur, de quelques balles l'ont à demi convaincu qu'elles, les balles, obéissaient à sa volonté intérieure dans les moments cruciaux. Après avoir raté une volée croisée, il avait vu la balle se diriger vers le couloir de double, puis virer brusquement comme une pelote mouillée pour atterrir dans le bon angle, alors même que le vent poussait les pins, derrière Hal, dans la direction opposée. Hal lui avait lancé un regard mauvais. Stice avait fini par se demander si Hal se rendait compte que ces courbes mystérieuses étaient le fait d'une brise tournante qui ne favorisait que La Ténèbre ; Hal avait les yeux écarquillés et l'air distrait des joueurs au bord de la dérouillée, mais sans affect, étrangement, comme entièrement préoccupé par des problèmes personnels ; et Stice préfère ne pas s'interroger sur ce qui s'est passé avec le Président et l'urologue de l'A.T.O.N.A.N., dont la camionnette-laboratoire était apparue à l'improviste sur le parking hier après-midi, provoquant un tsunami de panique juste avant le dîner, d'autant plus terrible que Pemulis et ses flacons de Visine étaient introuvables.

Même dans le cercle restreint de ceux qui savent que Hal se drogue en secret, personne ne pense que ses ennuis puissent être en rapport avec Tavis ou l'urine, puisque Pemulis n'a jamais semblé plus détendu qu'aujourd'hui ; et si quelqu'un devait se faire virer, pour raisons chimiques ou autres, ce ne serait certainement pas le deuxième meilleur joueur d'E.T.A., apparenté aux instances administratives de surcroît.

Hal et son frère Mario savent tous deux que le lait écrémé à E.T.A. est du lait en poudre prémélangé depuis que Charles Tavis a pris la barre de l'établissement quatre ans auparavant et demandé à Mme Clarke de réduire de moitié en un mois la consommation de graisse animale des élèves par

n’importe quel moyen. Les sinistres employés des cuisines préparent la mixture dans d’énormes cuves en acier, en retirent la mousse et la versent dans des poches à lait qu’ils vident ensuite dans le distributeur, pour l’effet placebo ; c’est surtout le *concept* de lait en poudre qui contrarie les élèves.

Struck a troqué son assiette propre contre celle de Hal, absent, un château fort de blancs de poulet intacts, du pain pauvre en gluten, du pain de maïs, des pommes de terre à l’eau, des pois chiches et petits pois, un demi-verre de jus frais, de la purée moulée en forme d’étoile et une timbale de dessert principalement constitué de prunes. Hal, toujours sur un genou devant la chaise d’Ingersoll, les coudes sur l’autre genou, écoute Tony Nwangi, situé derrière Ingersoll et un Idris Arslanian aux yeux bandés. Keith Freer insinue, mine de rien, que Hal a l’air mal foutu ce soir, en guettant la réaction de Stice. Struck, la bouche pleine, débite des truismes sur le gaspillage alimentaire et la faim dans le monde. Il porte une casquette Sox de travers, de sorte que la visière n’ombrage que la moitié de son visage. Le pain malmène son appareil dentaire. Freer ne porte rien sous sa veste de cuir, comme chaque fois qu’il rentre de la salle de musculation. Il a connu une expérience traumatisante à quatorze ans avec une barre de développé couché trop lourde et le Dr Dolores Rusk l’a exempté de cet exercice, l’autorisant à ne soulever que des poids relativement légers, compte tenu de sa peur des haltères. On en blague à E.T.A. en disant que Stice, qui intégrera sûrement le Show après son diplôme, n’a pas peur de la terre battue mais d’être battu par l’haltère. Keith Freer a fière allure, pour un joueur de deuxième catégorie, dans sa veste en veau – son visage et son corps sont en harmonie. Troeltsch veut devenir commentateur sportif, mais InterLace préférera le physique de Freer. Freer est originaire d’une famille de nouveaux riches du Maryland, une famille Amway qui a décroché le gros lot dans les années 1990 A.S. grâce à une invention dérisoire de son père à présent décédé, un truc appelé Fil sans Téléphone qu’on a glissé dans tous les souliers pendant deux Noëls consécutifs. Stice se rappelle

vaguement que son vieux avait trouvé un Fil sans Téléphone superbement emballé dans son soulier, lors du premier Noël dont il se souvienne, à Partridge, Kansas, l’œil perplexe de son vieux et les rires de la Mariée qui se tapait sur les cuisses. Plus personne n’achète ce machin de nos jours, vu que presque tous les appareils électriques sont sans fil. Mais le père de Freer a placé astucieusement son fric.

OceanofPDF.com

1ER MAI A.S.V.A.I.D.
SUR UNE CORNICHE AU NORD-OUEST DE TUCSON, ARIZONA E.U.

« Mon propre père », dit Steeply. Il regardait de nouveau au loin, une main sur une hanche saillante. La démangeaison de ses triceps avait provoqué une affreuse cloque. Et une région de son doigt gauche était plus blanche que la peau autour. La trace d'une ancienne bague universitaire ou, plus probablement, d'une alliance. Marathe s'étonnait que Steeply eût enduré une électrolyse mais ne se souciât pas de cacher cette pâleur annulaire.

Steeply dit : « Mon propre père, vers le milieu de sa vie. Il était obsédé par un certain divertissement. Ce n'était pas beau à voir. Je n'ai jamais bien su quand ça avait commencé ni pourquoi.

– Allons bon, une anecdote personnelle, maintenant », répliqua Marathe.

Steeply ne haussa pas les épaules. Il feignait d'examiner un détail sur le sol du désert.

« Mais très différent de cette sorte de Divertissement… une simple vieille émission de télé.

– Ah, de la télédiffusion… comment dites-vous ?… passive.

– Oui. De la télédiffusion. L'émission en question s'appelait "M*A*S*H". Le titre était un acronyme, pas un ordre[I]. Ça m'intriguait justement, quand j'étais petit.

– Je connais cette série comique historique télédiffusée états-unienne, M*A*S*H, oui.

– Ça n'en finissait jamais. Un feuilleton éternel. Pendant toutes les années 70 et 90 A.S. Heureusement, ça s'est quand même terminé. Ça se passait dans un hôpital militaire pendant l'intervention de l'ONU en Corée.

– Une opération de police », rectifia Marathe sans sourciller.

De nombreux petits oiseaux de la montagne s'étaient mis à gazouiller au-dessus de la corniche. On entendait peut-être aussi des serpents à sonnette. Marathe affecta de chercher sa montre dans sa poche.

« Bon, reprit Steeply, l'attachement à un feuilleton n'a rien d'exceptionnel à première vue. Moi-même, j'étais un mordu de certaines émissions. C'est comme ça que tout a commencé. Un attachement, une habitude. Le jeudi soir à 21 h 00. "Neuf heures dans l'Est, Huit heures dans le Centre et la Montagne", c'était la formule publicitaire pour prévenir les téléspectateurs qui voulaient regarder ou enregistrer. » Marathe vit le gros homme hausser les épaules. « Donc, c'était important pour lui. Bon. Bien. D'accord. Donc il prenait plaisir à regarder cette série. Et il en avait bien le droit, il a travaillé comme un chien toute sa vie. Donc bon, d'accord, il organisait son emploi du temps le jeudi en fonction de la série. Jusque-là, rien de mal ou de préjudiciable. Oui, il est toujours rentré pour 20 h 50, le jeudi. Et il mangeait toujours en regardant la télé. C'était presque attendrissant. Mamounette le taquinait là-dessus, elle trouvait ça adorable.

– Attendrissant, pour un père, c’est bizarre. »

Hors de question pour Marathe de reprendre le terme parfaitement cucul de « mamounette ». C’était tellement états-unien.

« Mon vieux travaillait dans la distribution de fioul de chauffage. Du fioul domestique. C’est dans vos fiches ? Un petit tuyau pour Mr Fortier : Steeply, B.S.S.E.U., chef : défunt père employé dans la distribution de fioul domestique, Cheery Oil, Troy, New York.

– État de New York, E.U., avant la Reconfiguration. »

Hugh Steeply se retourna, mais pas complètement, en grattant distraitement ses kystes.

« Mais ensuite : syndication. M*A*S*H. La série était incroyablement populaire et, au bout de quelques années, elle est passée tous les jours, pendant la journée ou parfois tard dans la nuit, c’était ce qu’ils appelaient, je m’en souviens bien, la *syndication* : des télés locales rachetaient des épisodes anciens, les remontaient, les farcissaient de pubs et les diffusaient. Et à la même époque, notez bien, de nouveaux épisodes continuaient à être programmés le jeudi à 21 h 00. Je crois que ça a commencé comme ça.

– Et le côté attendrissant a disparu.

– Mon vieux s’est mis à trouver les rediffusions très importantes aussi. À ne manquer sous aucun prétexte.

– Alors qu’il les avait déjà vus et appréciés, ces épisodes rediffusés.

– Cette putain de série était diffusée sur deux chaînes locales différentes du district de la capitale. Albany et les environs. Pendant un temps, une des chaînes programmait même deux épisodes à la suite, tous les soirs, à partir de 23 h 00. Plus une demi-heure en début d’après-midi, pour les chômeurs ou je ne sais quoi.

– Pratiquement un bombardement de cette série comique états-unienne. »

Après un court silence pour inspecter quelques kystes sur son visage, Steeply reprit :

« Il s’est procuré un petit poste de télé pour le bureau. Chez le distributeur.

– Pour les diffusions de l’après-midi. »

Marathe avait l’impression que Steeply parlait sans arrière-pensée.

« Les postes de télédiffusion, vers la fin, on en faisait de très petits. Une tentative pathétique de résister au câble. Quelquefois aussi petits qu’une montre. Vous devez être trop jeune pour vous en souvenir.

– Oh, je me souviens très bien de la télévision prénumérique. »

Marathe ne parvenait pas encore à déterminer si l’anecdote de Steeply avait une visée ou un sous-entendu politiques.

Steeply fit passer sa mauvaise cigarette belge dans sa main droite pour la jeter dans le vide.

« C’est arrivé progressivement. Une lente immersion. Un retrait de la vie. Je me rappelle que ses copains de bowling lui téléphonaient et qu’il les laissait tomber. Notre mamounette a découvert qu’il avait aussi laissé tomber les Chevaliers de Colomb. Le jeudi n’avait plus rien d’attendrissant, ça ne rigolait plus, il était recroquevillé devant le poste et mangeait à peine. Et les autres soirs de la semaine, pour les épisodes de nuit, il veillait très tard, penché en avant, comme aspiré par l’écran.

– Je connais cette posture, dit Marathe d’un ton austère en repensant à l’un de ses frères aînés et aux joueurs de la Ligue nationale de hockey.

– Et si par hasard il ratait une diffusion, il devenait pénible, irritable. Même un seul épisode. Et il s’énervait quand on lui faisait remarquer qu’il les avait déjà tous vus au moins sept fois. Mamounette a commencé à chercher des prétextes pour annuler leurs rendez-vous prévus aux mêmes heures. Et tout cela tacitement. Je ne crois pas qu’aucun de nous ait jamais osé en parler explicitement… de cette sinistre addiction à M*A*S*H.

– La cellule familiale s’est adaptée à la situation.

– Et pourtant c’était une série qui n’avait rien de particulièrement prenant. » Steeply semblait rajeuni aux yeux de Marathe, et toujours sans

arrière-pensée. « Je veux dire… c'était pas mal. Mais c'était de la télé, quoi. Une série comique avec des rires enregistrés.

– Je me souviens très bien de cette série, je vous dis, ne vous inquiétez pas.

– Et c'est pendant cette immersion progressive qu'est apparu le carnet. Il s'est mis à prendre des notes dans un carnet devant la télé. Mais seulement en regardant M*A*S*H. Et il ne le laissait jamais traîner, ce carnet, impossible pour nous d'y jeter un œil. Il était très secret à ce sujet, on ne pouvait même pas y faire allusion, lui faire entendre qu'il exagérait. Non, non, le carnet M*A*S*H ne traînait jamais. »

Marathe leva le pouce et l'index de la main qui ne tenait pas le Sterling UL35 sous son plaid, mesura de loin la tache rouge au-dessus des monts Rincon et tourna la tête pour voir son ombre sur le coteau derrière eux.

Steeply inversa son déhanchement, fit porter son poids sur l'autre jambe.

« J'étais encore un enfant, mais il n'était plus possible de ne pas se rendre compte que ça virait à l'obsession. Le secret autour du carnet et le secret autour du secret. L'enregistrement scrupuleux de détails infimes, soigneusement ordonnés, pour des raisons à la fois urgentes et confidentielles.

– C'est disproportionné, reconnut Marathe. Un attachement excessif.

– Et encore, je ne vous ai pas tout dit.

– Pour vous aussi, d'ailleurs. C'est excessif. Parce que, à mesure que votre père sombre dans son obsession, vous pouvez vous demander si ce n'est pas vous qui êtes déséquilibré, qui donnez trop d'importance à la chose… un carnet, une posture. C'est dément.

– Et quel fardeau pour mamounette. »

Marathe a légèrement tourné son fauteuil pour voir son ombre, qui apparaît floue et déformée par la topographie du versant abrupt au-dessus

de la corniche et, dans l'ensemble, pathétique et petite. Le lever de soleil ne donnera lieu à aucun *Brockengespenstphänom* menaçant ou titanesque.

« Toute la cellule familiale perd l'équilibre et doute de ses perceptions, dit-il.

– Peu à peu, mon vieux a pris l'habitude de citer des répliques ou des scènes de M*A*S*H pour illustrer une idée ou renforcer un argument. Au début, ça n'avait rien d'alarmant, c'était comme si ces scènes lui revenaient en mémoire au hasard. Mais ça a évolué. Lentement. Et il a commencé à chercher des films de cinéma dans lesquels jouaient les acteurs de la série. »

Marathe fit semblant de renifler.

« Puis on a eu l'impression qu'il ne pouvait plus converser ni communiquer sur quelque sujet que ce soit sans le rapporter à la série. Le sujet. Tout un système de références. » On voyait que Steeply prêtait attention aux grincements du fauteuil de Marathe quand celui-ci le bougeait pour varier son angle de vision sur sa petite ombre. Steeply expira bruyamment par le nez. « Mais il ne perdait pas son sens critique pour autant. »

Marathe se disait parfois que, au fond, il n'éprouvait pas d'antipathie à l'égard de Steeply, quoique les mots *sympathie* ou *respect* eussent été exagérés.

« Ce n'était pas une obsession aveugle, donc.

– Un processus lent. Il s'est mis à désigner la cuisine sous le terme de Tente du Mess et son bureau sous celui de Marais ou Marécage. C'étaient des noms de lieu dans la série. Il louait des films où les acteurs de la série faisaient des apparitions ou simplement de la figuration. Il a acheté un Betamixer[257], l'ancêtre du magnétoscope, pour enregistrer systématiquement les 29 épisodes et rediffusions hebdomadaires. Il classait les cassettes selon un ordre complexe de références sans lien apparent avec la chronologie des enregistrements. Mamounette n'a rien dit quand il a

emporté ses draps dans son bureau, le Marais, pour dormir dans son fauteuil relax. Ou faire semblant. De dormir.

– Mais vous soupçonniez qu'il ne dormait pas vraiment.

– Il était de plus en plus évident qu'il regardait ses cassettes de M*A*S*H toute la nuit, sans doute en boucle, avec une oreillette en plastique blanc pour atténuer le son, en griffonnant fébrilement dans son carnet. »

Par contraste avec la violence et la lumière perçante du soleil couchant, le soleil levant suintait lentement de l'éminence la plus arrondie des monts Rincon, avec la chaleur moite et le rougeoiement d'un sentiment amoureux ; et l'ombre de l'agent du B.S.S.E.U. Steeply était projetée vers Marathe, assez près de lui pour qu'il puisse la toucher en étendant le bras.

« Vous imaginez bien que je ne me souviens pas exactement de l'évolution de la chose, dit Steeply.

– Une évolution progressive.

– Mais je me souviens bien du jour où mamounette a trouvé, dans la poubelle derrière la maison, plusieurs lettres adressées à un personnage de M*A*S*H nommé… je ne suis pas près de l'oublier, celui-là… Major Burns. Elle les a trouvées. »

Marathe s'abstint de glousser.

« En fouillant dans la poubelle. À la recherche d'une preuve de sa folie. »

Steeply l'arrêta d'un revers de main. Il était incapable de plaisanter.

« Elle ne fouillait pas. Mamounette avait trop de classe. Elle avait dû jeter par mégarde le *Troy Record* du jour avant d'avoir découpé les bons de réduction. C'était une collectionneuse de bons invétérée.

– C'était donc avant la loi nord-américaine sur le recerclage[258] des journaux. »

Steeply ne réagit pas. Il se concentrait.

« Ce personnage, je ne m'en souviens que trop bien, était incarné par l'acteur Maury Linville, un vieux cheval de la vieille de la 20th Century Fox.

– Qui est devenu plus tard le quatrième réseau des Quatre Grands. »

Le fard de Steeply, que la chaleur de la veille avait fait affreusement dégouliner, s'était desséché pendant la nuit et avait pris une configuration horrifique.

« Mais les lettres, les lettres étaient adressées au Major Burns. Pas à Maury Linville. Et sans même la mention "aux bons soins de Fox Studios", non, elles étaient adressées à une base militaire, avec le code postal de Séoul.

– En Corée du Sud historique.

– C'étaient des lettres hostiles, méchantes et très détaillées. Il en était venu à penser que le Major Burns incarnait une menace cataclysmique, une espèce d'Armageddon en germe qui s'installait peu à peu dans la série au fil des saisons. » Steeply se tâta la lèvre. « Mamounette n'a jamais évoqué ces lettres. Trouvées dans la poubelle. Elle les a simplement laissées en évidence pour que ma petite sœur et moi les voyions.

– Vous voulez dire que votre sœur était naine ? »

Steeply n'était pas très susceptible, Marathe put le constater.

« Ma sœur cadette, si vous préférez. Mais mon paternel, dont le rapport à la série était passé du divertissement à l'obsession, ne faisait plus les distinctions élémentaires. Entre le Burns fictif et ce Linville qui interprétait Burns. »

Marathe haussa un sourcil.

« C'est le signe d'un déséquilibre sérieux.

– Je me rappelle qu'il croyait aussi que le nom de ce personnage, Burns, à cause de sa connotation incendiaire[II], était annonciateur, de façon cryptée, du feu dévorant de l'Apocalypse. »

Marathe plissa les yeux, soit par perplexité, soit à cause du soleil.

« Mais vous avez dit qu'il avait mis ces lettres à la poubelle, pas à la poste.

– Il avait déjà manqué plusieurs semaines de travail. Il était chez Cheery depuis des décennies. Il n'était qu'à quelques années de la retraite. »

Marathe regardait les couleurs de plus en plus vives de son plaid, sur ses genoux.

« Mo Cheery et mon paternel jouaient au bowling ensemble, ils étaient tous deux Chevaliers de Colomb. Ces absences répétées au boulot compliquaient les choses. Mo ne voulait pas le virer. Il voulait que mon vieux aille voir quelqu'un.

– Un professionnel.

– Je n'étais pas souvent là pendant cette histoire. Cette histoire de M*A*S*H. J'étais à la fac quand il a cessé de faire la différence entre fiction et réalité.

– Vous étudiiez la multiplicité des cultures.

– Ma petite sœur me tenait au courant des événements. Ce bon vieux Mo Cheery est passé à la maison, il a regardé quelques enregistrements du feuilleton avec mon paternel, il a écouté ses théories puis, en repartant, il a entraîné mamounette dans le garage et lui a dit très calmement que mon père était en train de perdre les pédales psychiques et qu'il avait besoin, sauf son respect, de voir quelqu'un d'urgence, mais vraiment d'urgence. Ma petite sœur m'a raconté que la Mamoushka avait réagi comme si elle ne comprenait pas de quoi Mo Cheery parlait. »

Marathe lissa sa couverture.

« *Mamoushka* était le surnom de ma mère dans la famille », précisa Steeply, un peu gêné.

Marathe acquiesça.

« J'essaie de reconstituer les faits de mémoire. À l'époque, le vieux est à peu près incapable de parler d'autre chose que de M*A*S*H. La théorie sur Burns incendiaire apocalyptique se ramifie en d'autres théories

complexes sur des thèmes cachés de grande portée en rapport avec la mort et le temps. Comme si un langage codé annonçait aux téléspectateurs la fin du temps terrestre que nous connaissons et l'avènement d'un temps terrestre totalement différent.

– Et votre mère continue à faire comme si de rien n'était.

– J'essaie de reconstituer des faits qui n'étaient déjà pas clairs à l'époque. » Le maquillage desséché de Steeply, très concentré, est grotesque dans le lever de soleil, comme un masque de clown malade mental. « L'une de ces théories se basait sur le fait, extrêmement significatif aux yeux de mon père, que l'intervention de l'O.N.U. en Corée n'a duré que deux ans environ, alors que la série M*A*S*H en était alors à sa septième saison. Certains personnages commençaient à avoir les cheveux gris, une calvitie, à faire des liftings. Mon vieux était persuadé que c'était intentionnel. D'après ma petite sœur, qui passait une bonne partie de son temps à l'observer, ses théories étaient d'une complexité et d'une dimension presque inconcevables. Au fil des saisons, des acteurs prenaient leur retraite, des personnages étaient remplacés par d'autres et tout cela engendrait des hypothèses baroques de sa part sur ce qui était, je cite, *"réellement"* arrivé aux absents. Où ils étaient partis, où ils se trouvaient, ce que ça augurait. Puis la poste s'est mise à retourner des lettres, parce que non seulement les destinataires n'existaient pas mais les adresses étaient absurdes.

– Les lettres délirantes n'étaient donc plus jetées aux ordures mais postées.

– Et mamounette ne se plaignait jamais. Ça nous fendait le cœur. Elle restait de marbre. En prenant quand même des anxiolytiques, je dois le reconnaître. »

Le pays de la liberté et des braves : Marathe ne le dit pas à haute voix. Il consulta sa montre de poche et essaya de se rappeler comment il avait procédé, la dernière fois qu'ils étaient ensemble, pour prendre congé de Steeply avec tact.

Steeply donnait l’impression de fumer plusieurs cigarettes à la fois.

« Au bout de quelque temps, le vieux a laissé entendre qu’il travaillait sur un livre secret qui revisitait et expliquait l’histoire militaire, médicale, philosophique et religieuse du monde en fonction de certains thèmes codés, subtils et complexes de M*A*S*H. » Steeply se tint en équilibre sur un pied pour examiner les dégâts infligés à l’une de ses chaussures, sans cesser de fumer. « Même quand il allait travailler, il y avait des problèmes. Les clients qui appelaient pour des livraisons, des renseignements ou autre chose, ont commencé à se plaindre en disant qu’il leur tenait d’étranges discours théoriques sur la thématique de M*A*S*H.

– Considérant que je vais devoir partir sous peu, peut-être conviendrait-il d’en arriver au fait sans trop tarder », dit Marathe le plus courtoisement possible.

Steeply n’eut pas l’air de l’entendre. Non seulement il était sans arrière-pensée et obnubilé par son histoire, mais il avait aussi un comportement semblable à celui d’un autre homme, plus jeune. À moins qu’il ne jouât la comédie, une possibilité que Marathe devait garder à l’esprit.

« Et puis le double choc, reprit Steeply. En 1983 A.S. Ma mémoire ne me trompe pas. La mamoushka a ouvert un courrier alarmant des avocats de CBS et de la 20th Century Fox. Certaines lettres avaient apparemment été réexpédiées à la Fox par un postier militaire zélé. Le vieux avait essayé de correspondre, à l’insu de la famille, avec divers personnages passés et présents de M*A*S*H en des termes qui, au dire des avocats, je cite, “relevaient de la justice” et pouvaient, je cite toujours, “l’exposer à des poursuites”. » Steeply inspecta son pied en grimaçant. « Puis vint le dernier épisode de la série. À la fin de l’automne 1983 A.S. J’étais en tournée à Fort Ticonderoga avec l’orchestre militaire des officiers de réserve. Ma petite sœur, qui avait fui la maison (et qui peut l’en blâmer ?), m’a appris que la mamoushka lui avait dit, tout naturellement, sans se plaindre, que le vieux refusait désormais de quitter son bureau.

– La phase ultime de l’isolement obsessionnel. »

Steeply, toujours sur un pied, loucha furtivement vers Marathe par-dessus son épaule.

« Il n’en sortait plus, même pour aller aux toilettes.

– Je suppose que les médicaments de votre mère lui ont évité de graves crises d’angoisse.

– Il s’était abonné à une chaîne câblée spéciale qui proposait de nouvelles rediffusions. Et quand il n’y en avait pas, le magnétoscope fonctionnait à plein tube. Il était hagard, spectral, son fauteuil était méconnaissable. Il faisait toujours officiellement partie du personnel de Cheery Oil en attendant ses soixante ans, pour qu’il ait ses trente annuités. Ma petite sœur et moi, on a tenté de faire comprendre à mamounette qu’il était temps d’intervenir, de le forcer à voir quelqu’un.

– Vous n’arriviez pas à le joindre, vous deux.

– Il est mort juste avant son anniversaire. Dans son fauteuil, en position relax, devant un épisode dans lequel Hawkeye, joué par Alda, fait des crises de somnambulisme et craint de devenir fou jusqu’à ce qu’un thérapeute militaire le rassure.

– Oui, oui, j’ai vu cet épisode dans mon enfance.

– Tout ce dont je me souviens, c’est que le thérapeute disait à Alda de ne pas s’inquiéter, parce que, s’il était vraiment fou, il dormirait comme un bébé, à l’image du fameux Burns/Linville.

– C’est vrai, le personnage de Burns avait un sommeil de plomb, je me rappelle.

– Le manuscrit de son livre secret remplissait des dizaines de carnets. C’était à cela que servaient en fait ces carnets. On a forcé un placard de son bureau. Tous les carnets ont dégringolé. Ils étaient rédigés en langage codé, de type militaire, et indéchiffrables. Ma frangine et moi, avec l’aide de son premier mari, on a passé un temps fou à essayer de les décoder. Après sa mort dans son fauteuil.

– Son déséquilibre lui a coûté la vie. Une émission de télé états-unienne, par ailleurs inoffensive, l'a tué à cause d'une obsession dévorante. C'est le sens de votre anecdote.

– Non. Il est mort d'un infarctus. Un ventricule pété. Toute sa famille avait des problèmes cardiaques. Le médecin légiste a dit que c'était un miracle qu'il ait tenu si longtemps. »

Marathe haussa les épaules.

« Les obsédés ont souvent la vie dure. »

Steeply secoua la tête.

« Ç'a dû être infernal pour la pauvre mamoushka.

– Qui ne s'est jamais plainte, pourtant. »

Le soleil était déjà haut et palpitait. La lumière nimbait tout d'une teinte jaunâtre de jus de viande. Les oiseaux et les autres animaux étaient réduits au silence par la chaleur, les machines rutilantes du chantier n'avaient pas encore été mises en branle. Tout était calme. Tout était éclairé. L'ombre de Steeply sur le promontoire était courte et trapue, plus courte déjà que Steeply lui-même, qui se penchait en quête d'un endroit isolé où jeter son paquet froissé de belges, résolu à ne plus fumer.

Marathe sortit sa montre de la poche de son blouson.

« Vous avez raison, dit Steeply, c'était lié à cette attirance horrifiante. Moi-même, quand je pense au labo de Flatto, je suis presque tenté d'aller voir.

– Ce Divertissement.

– Et j'imagine Hank Hoyne dans le fauteuil de mon paternel, tout voûté, en train de griffonner fébrilement.

– En code militaire.

– Ses yeux étaient un peu comme ça, les yeux de mon paternel, un peu comme ceux de Hoyne. Par moments. »

La chaleur ondoyait au-dessus du sol fauve du désert. Les mesquites et les cactus oscillaient, Tucson, Arizona, reprenait le même aspect de mirage

que lorsque Marathe était arrivé et avait trouvé si fascinantes la taille et la portée de son ombre. Les rayons matinaux n'étaient pas tranchants, mais tout de même brutaux, déterminés, éblouissants. Marathe contempla un instant les ombres des monts Rincon qui commençaient à rétrécir lentement au pied de la montagne. Steeply se racla la gorge et cracha, en tenant toujours le dernier paquet froissé de Flanderfumes.

« Le temps qui m'était imparti s'est écoulé », dit Marathe. Chaque variation de sa posture produisait de petits grincements de cuir et de métal. « Je vous serais reconnaissant de partir avant moi. »

Steeply supposa que Marathe ne voulait pas qu'il sache comment il faisait pour se déplacer, monter, descendre. Sans vraie raison, par simple orgueil. Steeply s'accroupit pour rajuster les lanières de ses hauts talons. Ses prothèses n'étaient toujours pas alignées. Sa voix était empreinte de ce léger essoufflement des hommes grands qui font l'effort de se baisser.

« Bien, Rémy, mais je ne crois pas que la soi-disant "absence d'intention" de Dick Willis soit une explication suffisante. Que ça retranscrive la chose. Le facteur œil. Hoyne, le médecin arabe. Mon père. Pas pour des yeux pareils.

– Vous voulez dire que ça ne retranscrit pas l'expression de ces yeux. »

Quand Steeply, accroupi, relevait la tête, sa nuque s'épaississait. Il regarda le schiste argileux derrière Marathe.

« C'était une expression… merde, comment dire, putain…

– Pétrifiée, suggéra Marathe. Ossifiée. Inanimée.

– Non. Pas inanimée. Plutôt le contraire. Plutôt… *bloquée* d'une certaine manière. »

Marathe avait le cou endolori à force de contempler les lointains.

« Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? Figée ? »

Steeply tripotait le vernis écaillé d'un ongle d'orteil.

« Bloquée. Fixée. Retenue. Piégée. Comme s'il était pris en sandwich entre deux choses. Ou écartelé par deux entités opposées. »

Marathe scrutait le ciel, qui était déjà trop bleu à son goût, emballé dans une sorte de plèvre de chaleur.

« Par deux désirs différents de grande intensité ?

– Pas même des désirs. Quelque chose de plus neutre. Il semblait figé dans un questionnement intérieur. Comme s’il avait oublié quelque chose.

– Mal rangé. Perdu.

– Mal rangé.

– Perdu.

– Mal rangé.

– Comme vous voudrez. »

I. Le verbe *mash* à l’impératif signifie « écrase » ou « écrasez ». L’acronyme désigne un *Mobile Army Surgical Hospital*, soit un hôpital de campagne.

II. *To burn* : brûler.

OceanofPDF.com

13 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

02 h 45, Ennet House. Les petites heures de la nuit. Eugenio M., remplaçant volontaire de Johnette Foltz pour la Corvée Rêve, est dans le bureau où il joue sur une console portative qui émet des bips et des gazouillis. Kate Gompert et Geoffrey Day et Ken Erdedy et Bruce Green sont dans le living-room, avec les lumières éteintes pour la plupart, devant la vieille visionneuse DEC dont les images sautent. Les cartouches ne sont pas autorisées après 00 h 00, pour favoriser le sommeil. Les cocaïnomanes et les accros aux stimulants en sevrage dorment bien au bout du deuxième mois, les alcoolos au bout du quatrième. Les anciens fumeurs d'herbe et adeptes des tranquillisants oublient de dormir pendant la première année. Bruce Green, toutefois, roupille et enfreindrait l'interdiction de se coucher sur le divan si ses jambes n'étaient pas tordues de côté et ses pieds sur le sol. La visionneuse d'Ennet House ne reçoit que de l'InterLace de base en Dissémination Spontanée et, de 02 h 00 à 04 h 00, InterLace NNA télécharge les disséminations du lendemain et interrompt toutes les

retransmissions à l’exception de quatre redissems de *L’Émission quotidienne de Mister Bouncety-Bounce* et quand Mr Bouncety-Bounce apparaît avec sa vieille couche-culotte en tissu maintenue par des épingles à nourrice, sa bedaine et son masque de bébé en caoutchouc, ce n’est pas du tout une vision apaisante ou distrayante pour un adulte insomniaque. Ken Erdedy fume des clopes, assis, en secouant un chausson en cuir au bout de son pied. Kate Gompert et Geoffrey Day mangent sur le divan en non-cuir. Kate Gompert est assise en tailleur et tellement penchée en avant que son front touche ses pieds. On pourrait croire à une position de yoga spirituellement avancée ou à un exercice d’assouplissement, mais c’est ainsi que Kate Gompert s’assoit toutes les nuits depuis le mercredi tragique avec Lenz et Gately dans la ruelle, événement qui a laissé toute la Maison dans un état de paralysie mentale. Les mollets nus de Day sont complètement glabres et contrastent ridiculement avec ses souliers vernis, ses chaussettes noires et son peignoir en velours, mais Day fait preuve d’une admirable imperméabilité à l’opinion d’autrui.

« Pour ce qu’on en a à foutre. » La voix de Kate Gompert est neutre et difficilement audible dans la mesure où elle provient d’entre ses jambes.

« Il ne s’agit pas d’en avoir quelque chose à foutre ou pas, répond posément Day. Je dis seulement que je m’identifie jusqu’à un certain point. »

Le soupir sarcastique de Gompert soulève quelques-unes de ses mèches sales.

Bruce Green ne ronfle pas, malgré son nez cassé et barré de sparadrap. Ni lui ni Erdedy ne les écoutent.

Day s’exprime d’une voix douce et s’incline vers Gompert sans croiser les jambes.

« Quand j’étais petit… »

Gompert soupire de nouveau.

« … un petit bonhomme avec un violon, un rêve et un itinéraire spécial pour aller à l'école en évitant les garçons qui me piquaient mon étui à violon et me narguaient, un après-midi d'été, j'étais dans la chambre que je partageais avec mon petit frère, seul, et je m'exerçais au violon. Il faisait très chaud et il y avait un ventilateur électrique sur la fenêtre, qui tournait et faisait office de ventilateur d'extraction.

– Les ventilateurs d'extraction, je connais, tu peux me croire.

– Peu importe le sens dans lequel il tournait. Il était allumé, et à cause de sa position sur la fenêtre à guillotine, il faisait vibrer la vitre relevée. Une étrange vibration aiguë, invariable, constante. Étrange en soi, mais anodine. Sauf que cet après-midi-là, la vibration du ventilateur se combinait avec celle de certaines notes que je jouais, et les deux vibrations créaient une résonance qui me faisait quelque chose dans la tête. Je ne peux pas vraiment expliquer ce que ça me faisait, mais ça me faisait…

– Quelque chose.

– Ces deux vibrations, c'était comme si une grande forme sombre et ballonnée flottait dans un coin de mon esprit. Je ne trouve pas de mots plus précis que *grande, forme, sombre* et *ballonnée*. Ça montait d'une espèce d'eau stagnante dans ma psyché, je ne sais pas d'où au juste.

– Mais c'était à l'intérieur de toi.

– Katherine, Kate, c'était absolument horrible. Une horreur totale, distillée, avec une forme. Ça montait en moi, ça sortait de moi, et ça venait de la confluence du ventilateur et de ces notes. Ça montait, ça s'amplifiait, ça s'engouffrait, c'était atroce, d'une atrocité inexprimable. J'ai lâché mon violon et je suis parti en courant.

– C'était triangulaire ? La forme ? Quand tu dis *ballonnée*, tu veux dire comme un triangle ?

– Informe. Une forme informe, ça faisait partie de l'horreur. Je n'ai pas de mots, je te dis, *forme, sombre* et *ballonnée* ou *flottante.* Mais puisque l'horreur s'est estompée dès que je suis sorti de la chambre, c'est vite

devenu irréel. La forme et l'horreur. J'ai cru que c'était mon imagination, une sorte de flatulence psychique soudaine, une anomalie. »

Rire sans joie contre une cheville. « Les Alcooliques Anomalimes. »

Day n'a ni croisé les jambes, ni bougé, ni regardé l'oreille ou le cuir chevelu de Gompert, qui sont bien en vue.

« De même qu'un enfant veut toujours toucher une blessure ou gratter une croûte, je suis retourné tout de suite dans la chambre avec le ventilateur et j'ai repris mon violon. J'ai immédiatement recréé la résonance. Et immédiatement c'est revenu, la forme noire flottante dans mon esprit. C'était un peu comme une voile de bateau ou le bout d'une aile bien trop grande pour être vue en entier. Une horreur psychique totale : la mort, la décomposition, la dissolution, un espace froid, vide, noir, malveillant, isolé. La pire expérience de ma vie.

– Mais tu avais quand même oublié, tu es retourné dans ta chambre et tu l'as fait revenir. Et c'était à l'intérieur de toi. »

Ken Erdedy, de façon tout à fait incongrue, dit : « Il a une tête en forme de champignon. » Day ne sait absolument pas de qui ni de quoi il parle.

« Libérée par cette résonance spéciale ce jour-là, la forme sombre s'est mise à grandir d'elle-même dans un coin de mon esprit. J'ai lâché le violon de nouveau et je me suis précipité hors de la chambre en me tenant la tête à deux mains, mais cette fois elle ne s'est pas estompée.

– L'horreur triangulaire.

– C'était comme si je l'avais réveillée et que maintenant elle était active. Pendant un an, elle est revenue et repartie. J'ai vécu dans la peur pendant toute une année de mon enfance, la peur de la voir réapparaître et obstruer toute lumière. Au bout d'une année, ça s'est calmé. Je devais avoir dix ans. Mais pas définitivement. Je l'avais réveillée. De temps en temps. À quelques mois d'intervalle, elle montait en moi. »

Ce n'est pas une vraie interface ou conversation. Day ne semble pas s'adresser à quelqu'un en particulier.

« La dernière fois qu'elle s'est mise à enfler comme ça, c'était pendant ma deuxième année de fac. J'étais à Brown University, Providence, Rhode Island, où j'ai eu mon diplôme *magna cum laude*. Une nuit, elle a surgi de nulle part, la forme noire, je ne l'avais plus vue depuis des années.

– Mais il y avait une sensation d'inévitable aussi, quand elle est revenue.

– Pas seulement la pire sensation que j'aie jamais éprouvée, mais la pire que j'aie jamais imaginée. Même la mort ne peut pas être pire. Ça a enflé. Et maintenant que j'étais plus âgé, c'était encore pire.

– Tu m'étonnes.

– J'ai cru que j'allais me jeter par la fenêtre. Je ne pouvais plus vivre avec cette sensation. »

La tête de Gompert n'est pas complètement redressée, mais presque à moitié, disons ; l'os de sa cheville a imprimé une marque rouge sur son front. Elle regarde quelque part entre Day et l'espace devant elle. « Et il y avait cette idée sous-jacente que c'était toi qui l'avais fait revenir, que tu l'avais réveillée. Quand t'es retourné au ventilateur la deuxième fois. Tu te reprochais de l'avoir réveillée. »

Day, lui, regarde droit devant. La tête de Mr Bouncety-Bounce n'est pas du tout en forme de champignon, bien qu'elle soit énorme et – avec le masque de bébé en caoutchouc – grotesque pour un téléspectateur adulte. « Un gars que je connaissais à peine, dans la chambre en dessous de la mienne, m'a entendu tituber et gémir comme un malade. Il est monté et s'est assis à côté de moi jusqu'à ce que ça s'arrête. Presque toute la nuit. On n'a pas beaucoup parlé, il n'a pas vraiment essayé de me rassurer. Il n'a presque rien dit, en fait, il est juste resté là. On n'est pas devenus copains. À la fin de mes études, j'avais oublié son nom et son cursus. Mais cette nuit-là, il a été la corde qui m'a retenu au-dessus de l'enfer. »

Dans son sommeil, Green crie quelque chose comme : « Pour l'amour de Dieu, non, Mr Ho, ne l'allumez pas ! » Ses yeux au beurre noir et leur

mouvement erratique sous leurs paupières gonflées, le nourrisson de 130 kg qui gesticule sur la visionneuse, Day et Gompert qui conversent en regardant le vide, les *bip* et les *tût* de la console de jeu de Gene M. dans le bureau, tout cela imprègne le sombre living-room d'une atmosphère onirique et irréelle.

Day décroise ses jambes et les recroise dans l'autre sens.

« Ça n'est jamais revenu. Depuis plus de vingt ans. Mais je n'ai pas oublié. Les pires moments que j'ai connus depuis lors étaient comme un massage de pied en comparaison de cette voile noire ou cette aile qui montait en moi.

– En gonflant.

– Pas les couilles, par pitié, pas les *couuuilles*.

– Ce jour d'été-là et cette nuit-là, dans ma chambre d'étudiant, j'ai compris le sens du mot *enfer*. J'ai compris ce que les gens veulent dire par *enfer*. Ils ne pensent pas à la voile noire. Ils pensent à la sensation qui l'accompagne.

– Ou bien, s'ils pensent à un endroit, c'est au coin intérieur d'où ça sort. »

Maintenant Kate Gompert le regarde en face. Elle n'a pas meilleure mine, mais son visage a changé. Sa position contordue lui a raidi la nuque.

« Depuis ce jour, même si je ne peux pas exprimer cela de façon satisfaisante, reprend Day en tenant le genou qu'il vient de croiser, j'arrive à comprendre intuitivement pourquoi les gens se suicident. Si j'avais dû supporter cette sensation plus longtemps, je me serais sûrement tué.

– Plus longtemps dans l'ombre de cette chose trop grande pour être vue et qui enfle.

– Oh non, pitié, non », dit Green très distinctement.

Et Day dit :

« Pire que ça, c'est impossible. »

OceanofPDF.com

11 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Apparemment, une autorité supérieure avait envoyé Mary Esther Thode sur sa petite Vespa jaune ordonner le commencement du match ; elle s'était arrêtée devant Stice et Wayne juste au moment où ils sortaient du terrain de golf Hammond, Hal était à un demi-kilomètre derrière, avec ces lourdauds de Kornspan et Kahn. Schtitt était insondable sur la question. Le match ne comptait pas pour le classement, Stice et Hal appartenant à des classes d'âge différentes cette année. C'était plutôt un match amical et c'était ainsi que le public, qui arriva peu à peu de la salle de musculation et des douches au début du deuxième set, le concevait. Le match. Helen Steeply de *Moment*, qui avait un certain charme brut mais n'était aucunement la transperceuse de péricarde décrite à Hal par Orin, resta assise pendant toute la partie, accompagnée lors du premier set par Aubrey deLint avant que Thierry Poutrincourt ne lui pique sa place sur le gradin. C'était le premier match junior de haut niveau qu'elle voyait, dit-elle, l'imposante journaliste. Ils jouèrent sur le n° 6, le meilleur des courts Est de Show, qui avait été

récemment le théâtre du carnage de l'Eschaton. C'était un jour d'intense préparation physique, avec très peu de rencontres au programme. Des nuages de fumée s'élevaient constamment du nid d'aigle de Schtitt et, occasionnellement, on entendait celui-ci taper distraitement sa règle de météorologue contre la traverse de fer. Le seul autre match avait lieu sur le n° 10, un challenge 14 ans dames, opposant deux joueuses de fond de court qui échangeaient de longues paraboles : queue-de-cheval, jeu monotone, hautes trajectoires ressemblant de loin à des glaviots de concours de crachat. Shaw et Axford s'échauffaient sur le n° 23. Les 14 ans n'attiraient guère l'attention. Les gradins s'emplissaient régulièrement sur le court de Show. Schtitt avait demandé à Mario de filmer le premier set d'en haut, et Mario se penchait par-dessus la rambarde de la traverse ; Watson le retenait par son gilet, et sa barre antivol projetait une curieuse ombre fine en biais sur le filet du n° 9.

« C'est le premier vrai match que je vois, après avoir tant entendu parler du circuit junior », dit Helen Steeply à deLint, en essayant de croiser ses jambes dans un gradin bondé, à quelques rangs du plus haut. Le sourire d'Aubrey deLint était d'une laideur notoire, sa figure semblait se fissurer, éclater en échardes, et être absolument sans joie. C'était presque une grimace. DeLint avait reçu l'ordre explicite et catégorique de faire en sorte que l'éléphantesque journaliste reste visible à tout moment. Helen Steeply avait un carnet et deLint inscrivait les noms des deux joueurs sur un relevé statistique que Schtitt ne montrait à personne.

La journée, qui avait d'abord été fraîche et nuageuse, se transformait en un bel après-midi bleu d'automne, mais il faisait encore froid durant le premier set, le soleil était encore pâle et paraissait vaciller comme une lampe mal branchée. Après leur course à pied, Hal et Stice n'avaient plus besoin de s'étirer ni de s'échauffer. Ils avaient changé de tenue et demeuraient inexpressifs. Stice était tout en noir, Hal en survêtement E.T.A.

avec une chevillère AirStirrup qui dépassait de sa chaussure gauche renflée et distendue.

Volleyeur-né, Ortho Stice évoluait avec une grâce liquide et raide à la fois, telle une panthère dans un corset. Il était plus petit que Hal, mais mieux bâti et plus rapide. Un gaucher, avec le W de la marque Wilson peint sur le tamis de sa Pro Staff 5.8.

Hal était gaucher aussi, ce qui compliquait terriblement la tactique et les pourcentages, expliqua deLint à la journaliste.

Le mouvement de service de La Ténèbre était dans la tradition McEnroe-Esconja, jambes écartées, pieds parallèles, telle une silhouette d'Égyptien antique sur une fresque, dans un axe perpendiculaire à celui du filet, comme s'il s'en détournait. Les deux bras tendus et raides dans la phase descendante. En face, Hal sautillait sur la pointe des pieds, prêt. Stice décomposa le début de son mouvement en petits segments – on eût dit un mauvais film d'animation –, puis grimaça, lança, pivota vers le filet et servit un rude *spang* plat loin du coup droit de Hal, qui dut s'étirer. La fin du mouvement de Stice le porte tout naturellement à suivre sa balle au filet. Hal plongea, renvoya un coup droit coupé le long de la ligne et courut se repositionner sur le court. Son retour fut chanceux, un faible coup coupé qui rasa la bande du filet, une balle molle qui obligea Stice à faire une demi-volée sur la ligne de service, dans son élan, ce qui est coton quand on a un coup droit à deux mains ; il dut ramasser la balle à la cuiller et la relever en douceur pour éviter qu'elle ne sorte. Axiome : quiconque retourne mollement au filet s'expose à un passing-shot. Or la demi-volée de Stice atterrit lentement et sans force à l'endroit où l'attendait Hal. Le stick de Hal était orienté pour un coup droit et, pendant la trajectoire de la balle, les deux cerveaux turbinèrent. Statistiquement, dans ce cas de figure, Hal devait répondre par un coup droit croisé, mais il était connu pour aimer les lobs humiliants, et Stice devait deviner en une fraction de seconde ce que Hal allait faire : s'il collait le filet, Hal le loberait à coup sûr ; il resta à quelques

longueurs de stick du filet, dans l'attente d'un tir croisé. Toute chose semblait en suspension dans l'air désormais limpide après le retrait des nuages. Dans les gradins, le public sentait que Hal sentait que Stice laissait le point lui échapper, au fond de lui, l'imaginait perdu, savait qu'il ne pouvait plus qu'espérer. Il était peu probable que Hal rate : Hal Incandenza ne rate pas ses passing-shots face à une demi-volée flottante. Hal masqua bien la préparation de son coup : impossible de savoir si ç'allait être un lob ou un passing. Ce fut un passing – violent, qui fit saillir les muscles de son avant-bras – mais pas croisé, un coup droit plat et sec le long de la ligne depuis le fond du court. Stice, qui s'était finalement préparé à un lob et s'apprêtait à courir, fut pris à contre-pied ; il ne put que regarder, immobile, la balle lui passer devant et donner le point de l'égalité à Hal dans le cinquième jeu. Trente mains applaudirent : le coup était imparable, imaginatif et imprévisible. DeLint nota que c'était l'un des rares coups inspirés de Hal. Les deux joueurs restèrent impassibles quand deux ou trois spectateurs encouragèrent Hal. Les dix rangées de gradin RASU[259] de Universal Bleacher Co. se dressaient juste au bord du court. Au début, seuls les élèves des équipes A et quelques cadres se trouvaient là quand Thode avait donné l'ordre de jouer à Stice et Hal. Mais les tribunes s'étaient remplies peu à peu quand le bruit avait couru dans les vestiaires que La Ténèbre faisait jeu égal avec l'A-2 18 ans dans le premier set d'un match impromptu, décidé à distance par Schtitt via un scooter. Les spectateurs se penchaient en avant, les mains glissées entre les articulations du genou et les mollets pour les réchauffer, ou gantées, ou posées à plat, ou tendues, les têtes, les derrières et les talons sur trois différents niveaux, pour regarder à la fois le ciel et la partie. Les losanges d'ombre projetés par le grillage s'allongeaient à mesure que le soleil tournait de sud-ouest en ouest. Plusieurs paires de jambes et de tennis pendaient de la traverse en haut. Mario s'amusait à filmer les réactions du personnel d'encadrement et des partisans dans le public. Aubrey deLint passa le premier set avec l'ardente

journaliste d’Orin, soi-disant venue voir Hal uniquement pour l’interroger sur le punter mais empêchée de le faire jusqu’ici, même chaperonnée, par Charles Tavis pour des raisons complexes qu’Helen Steeply ne pouvait comprendre, probablement, laquelle suivait le match depuis la tribune d’honneur, en prenant des notes, coiffée d’un bonnet de ski fuchsia orné d’une crête à la place du pompon, en soufflant dans son poing et en faisant ployer le gradin, ce qui avait pour effet d’incliner deLint vers elle. Aux yeux des spectateurs qui n’étaient pas perchés sur la traverse, les joueurs apparaissaient gaufrés par le grillage. Les paravents verts qui parasitaient le champ de vision n’étaient utilisés qu’au printemps, après le démontage du Poumon. DeLint ne cessait de parler dans l’oreille de la grosse dame.

Tous les joueurs d’E.T.A. aiment les courts de Show 6-9 parce qu’ils aiment qu’on les regarde, mais ils les haïssent aussi parce que l’ombre de la traverse du nid d’aigle couvre les moitiés nord vers midi et s’étend à l’est tout au long de l’après-midi comme un géant encapuchonné broyeur de noir. Parfois, la seule vue de l’ombre de la petite tête de Schtitt peut glacer de peur un débutant. Vers le septième jeu de Hal et Stice, le ciel était dégagé et l’ombre monolithique de la traverse, noir d’encre, donnait la chair de poule à tout le monde en tutoyant les filets, obscurcissant complètement Stice quand il suivait son service à la volée. Un autre avantage du Poumon était qu’il n’offrait aucune vue en plongée – l’une des raisons pour lesquelles l’encadrement retardait au maximum son érection. Rien ne permettait de dire si Hal l’avait vue ou non, l’ombre, pendant qu’il se préparait à recevoir.

La Ténèbre se raidit devant son carré de service et entra lentement en action. Sa première balle fut trop longue, Hal la dévia tranquillement hors du court et s’avança de deux pas pour recevoir la deuxième. Stice la frappa fort mais la mit dans le filet, pinça ses grosses lèvres en allant la récupérer et Hal ramassa celle qu’il avait déviée au pied de la clôture. DeLint inscrivit un hiéroglyphe péjoratif dans la colonne *STICE*.

Au même moment, @ 1 200 mètres à l'est, en contrebas et à un niveau en dessous du sol, l'Employé-Résident d'Ennet House Don Gately dormait profondément, son masque de sommeil Lone Ranger sur les yeux, et produisait des ronflements qui faisaient vibrer la tuyauterie sans isolant du plafond de sa petite chambre.

À quatre bornes au nord-ouest, dans les toilettes de la bibliothèque de la Fondation arménienne, juste à côté de la coupole en oignon du Watertown Arsenal, Poor Tony Krause était arc-bouté dans un cabinet, avec ses affreuses bretelles et sa casquette subtilisée, les coudes sur les genoux, le visage dans les mains, et voyait les différents aspects de la fuite du temps sous un jour complètement nouveau.

M. M. Pemulis et J. G. Struck, les cheveux mouillés après leur footing de l'après-midi, qui s'étaient introduits dans la bibliothèque de l'École de pharmacie, à 2,8 bornes en bas de Commonwealth, à l'angle de Cook St., en baratinant la bibliothécaire, étaient assis à une table de la section Référence ; Pemulis avait repoussé sa casquette de capitaine en arrière afin de pouvoir hausser les sourcils et se léchait un doigt pour tourner les pages.

La berline verte de H. Steeply, avec sa pub Nunhagen névralgique sur l'aile, était garée dans l'espace Visiteurs du parking d'E.T.A.

Entre divers rendez-vous[260], dans un bureau dont les fenêtres ouest ne permettaient pas de voir le match, Charles Tavis avait la tête appuyée contre l'assise rembourrée de son divan et passait un bras sous le galon gris et rouge en quête du pèse-personne qu'il range en dessous.

Les déplacements d'Avril Incandenza pendant ce laps de temps n'étaient pas connus.

Pile à ce moment, Orin Incandenza enlaçait de nouveau un certain mannequin mains « suisse » devant la baie vitrée d'une suite à mi-hauteur d'un hôtel différent (du précédent), très élevé, à Phoenix, Arizona. La vitre était brûlante. Le soleil se reflétait si vivement sur les toits des voitures minuscules, tout en bas, que leurs couleurs étaient occultées. Des piétons

pressaient le pas, voûtés, à la recherche de zone ombragées et fraîches. Le verre et le métal du paysage urbain scintillaient et paraissaient gondolés : tout le panorama semblait saisi de stupeur. L'air frais de la climatisation murmurait dans la pièce. Ils avaient posé leurs verres glacés et s'étaient rapprochés l'un de l'autre pour s'étreindre. Ce n'était pas un câlin. Ils ne parlaient pas – les seuls bruits provenaient de la bouche d'aération et de leur souffle. Le genou vêtu de lin d'Orin sondait la fourche deltoïde des jambes écartées du mannequin mains. Il laissait la « Suisse » se frotter contre les muscles de sa bonne jambe. Ils se serraient tellement qu'aucun jour ne passait entre eux. Elle battait des paupières ; il fermait les siennes ; il y avait une sorte de code dans leur respiration. Langueur tactile concentrée du mode sexuel. Comme avant, ils se déshabillèrent mutuellement jusqu'à la taille et, comme avant, au prix d'un numéro d'acrobate dont ils eussent ri s'ils avaient été moins essoufflés, elle sauta sur ses épaules qu'elle enveloppa de ses jambes, se cambra, se laissa tomber en arrière, il la rattrapa en étendant son bras, plaça sa main gauche calleuse en soutien sous son dos et la porta.

On a parfois du mal à croire qu'un même soleil brille sur les différentes régions de la planète. Le soleil de Nouvelle-Nouvelle-Angleterre avait à cet instant une couleur de sauce hollandaise et ne produisait pas de chaleur. Entre les points, Hal et Stice prenaient leur stick dans la main droite et serraient la gauche sous leur bras pour que le froid ne l'engourdisse pas. Stice faisait plus de doubles fautes qu'à l'accoutumée parce qu'il s'obstinait à tenter de suivre son deuxième service au filet. DeLint estima qu'il faisait une double faute tous les 1,3 jeux et que son ratio a./d.f.[261] était un médiocre 0,6, mais il, deLint, dit à Helen Steeply de *Moment*, étalée à côté de lui sur le troisième gradin en partant du haut et prenant des notes en sténo Gregg, deLint dit à Mlle Steeply que Stice avait néanmoins raison d'appuyer sa deuxième balle malgré le risque d'une éventuelle double faute. Stice avait un mouvement de service si raide, si saccadé et répétitif, dit la

journaliste à deLint, qu'il semblait l'avoir appris en étudiant des photos décomposant le geste en plusieurs phases, révérence parler. Il n'y avait ni vitesse ni fluidité en réalité, sauf en fin de course, quand Stice pivotait vers le filet, tombait presque sur le court et que sa raquette remontait en tournoyant derrière lui pour cogner la balle jaune en suspension dans l'air à la portée maximale de son bras ; s'ensuivait un *poc* retentissant et le projectile fusait si vite vers le corps du frère d'Orin qu'on n'en voyait qu'un trait, un sillage crème, telle la permanence rétinienne d'un objet trop fugace pour être distingué. Le retour de Hal fut maladroit, trop slicé, flottant, si bien que Stice le volleya à hauteur de poitrine, plein court, et gagna le point. Il y eut quelques applaudissements discrets. DeLint invita Helen Steeply à considérer que La Ténèbre avait gagné ce point uniquement grâce à son service. Hal Incandenza alla ramasser la balle devant la clôture, impassible, en s'essuyant le nez d'un revers de manche ; avantage. Hal menait encore 5-4 dans le premier set et avait sauvé trois balles d'avantage dans le cinquième jeu de service de Stice, deux pour double faute ; mais deLint persistait à approuver la tactique de Stice.

« Depuis un an, Hal a atteint un niveau qui contraint ses adversaires à attaquer constamment s'ils veulent avoir une chance, à servir des obus, à monter au filet, à assumer le rôle de l'agresseur.

– Herr Schtitt a-t-il les yeux fardés ? lui demanda Helen Steeply. J'ai remarqué ça.

– Si vous jouez du fond de court contre Hal, si vous essayez de le feinter et de le déborder, il vous balade, vous mange tout cru, vous recrache et piétine vos restes. Il nous a fallu des années pour l'amener à ce niveau. Personne ne peut dominer Incandenza du fond du court désormais. »

Feignant de tourner une page, Helen Steeply lâcha son stylo, qui chuta entre les étrésillons et supports des gradins, où il résonna comme seul peut résonner un objet heurtant une installation de gradins métalliques. Ce bruit prolongé força Stice à faire rebondir sa balle quelques fois supplémentaires

avant de servir. Penché en avant. Jambes écartées. Perpendiculairement à la ligne. Il réitéra son mouvement décomposé ; Helen Steeply sortit un autre stylo de sa parka rembourrée de fibres ; Stice frappa à plat, plein centre, pour chercher l'ace. Une balle injouable pour Hal et difficile à juger. Il n'y a pas de juge de ligne dans les matches internes. Hal regarda le point d'impact, hésita, délibéra en se tenant une joue. Il haussa les épaules, secoua la tête, puis tendit sa main à l'horizontale pour signifier : pleine ligne. En d'autres termes : jeu pour Stice. La Ténèbre marchait vers le filet en se frottant la nuque. Il regarda lui aussi la ligne où se tenait encore Hal et dit :

« On peut la rejouer, si tu veux. Pas vu non plus. »

Hal vint récupérer sa serviette sur le poteau à côté de Stice. « C'est pas à toi de voir. » Bien que mécontent, il s'efforçait de sourire. « T'as tapé trop fort pour voir, tu mérites le point. »

Stice acquiesça en mastiquant. « Le prochain point douteux est pour toi. » Il envoya deux balles molles qui atterrirent près de la ligne de fond opposée, où Hal les ramassa pour servir. La Ténèbre mastiquait constamment sur le court, bien que le chewing-gum lui fût interdit depuis qu'il en avait avalé un accidentellement, au printemps dernier en demi-finale de l'Easter Bowl, et que son adversaire avait dû pratiquer sur lui la manœuvre de Heimlich.

« Ortho dit que le prochain point litigieux ira automatiquement à Hal. Ils ne rejouent pas, expliqua deLint en noircissant des cases sur les deux colonnes de son carnet.

– Ils arrêtent de jouer ?

– Ils ne jouent pas une deuxième balle, cocotte. Il y a deux balles par service. » Aubrey deLint avait un visage légèrement marqué par l'acné, d'épais cheveux jaunes coupés au cordeau dans le style d'un présentateur de télé, une rougeur d'hypertension, des yeux rapprochés ovales et éteints,

comme une seconde paire de narines en haut de la figure. « Vous écrivez beaucoup sur le sport à *Moment* ?

– Ils sont fair-play, quoi, dit Steeply. Généreux, beaux joueurs.

– Nous leur inculquons ça en priorité ici, répondit deLint avec un geste vague embrassant l'espace autour d'eux, la tête penchée sur ses statistiques.

– Ils ont l'air amis.

– Le thème de votre article pourrait être : Bons amis dans la vie, ennemis impitoyables sur le court.

– Non, ils ont l'air amis même sur le court », rectifia Helen en regardant Hal essuyer son grip en cuir avec une serviette blanche pendant que Stice sautillait derrière la ligne de fond de court, une main sous une aisselle.

Aux oreilles de Steeply, le rire de deLint résonna comme celui d'un homme beaucoup plus âgé et physiquement moins affûté, le rire mucoïdal et poitrinaire d'un petit vieux sur une chaise de jardin, les genoux sous une couverture, dans sa cour en gravier à Scottsdale, Arizona, qui entend son fils lui dire que sa femme prétend ne plus le reconnaître. « Ne vous y trompez pas, cocotte », reprit deLint. Les jumelles Vaught, sur le gradin inférieur, se retournèrent et firent mine de lui imposer le silence avec un sourire en coin, sourire que leur rendit furtivement deLint, l'œil froid, tandis que Hal Incandenza se préparait à servir en testant trois fois le rebond de sa balle avant d'amorcer son mouvement.

Plusieurs jeunes garçons affairés sortaient d'un petit tunnel utilitaire à vingt-six mètres en dessous des courts de Show.

D'après sa physionomie, la journaliste semblait chercher quelques images propres à exprimer la fluidité exceptionnelle du service de Hal Incandenza. Un violoniste peut-être, au début du mouvement, debout, attentif, la tête inclinée, une ligne élégante, la raquette levée, la main qui tient la balle à la hauteur du cœur de la raquette comme un archet. Le balancement préparatoire, le balayage du bras et le lancer pouvaient évoquer un enfant faisant des anges avec son corps dans la neige, les joues

roses et les yeux vers le ciel. Mais le visage de Hal était pâle, il n'avait rien de poupin et son regard s'arrêtait à un demi-mètre devant lui. Il ne ressemblait pas du tout au punter. La phase médiane du mouvement faisait penser à un homme au bord d'un précipice, qui se laisse emporter par son poids, et la phase finale en évoquait un donnant un coup de marteau sur un clou tout juste à sa portée, quand il était sur la toute pointe des pieds. Mais toutes ces phases étaient liées, alors que son adversaire, plus petit, joufflu, aux cheveux en brosse, les enchaînait de façon saccadée, par segments. Steeply n'avait joué au tennis que deux ou trois fois, avec sa femme, et s'était senti lourdaud, simiesque, sur le court. Le punter avait été volubile sur le tennis, mais son discours peu utile. Il n'était guère vraisemblable que ce sport ou un autre figurât dans le Divertissement.

Le premier service de Hal Incandenza était un coup tactiquement agressif mais bien masqué. Stice voulait servir très fort pour suivre sa balle au filet et pouvoir volleyer le coup suivant et placer une balle hors d'atteinte. Le service de Hal amorçait un mécanisme bien plus élaboré qui révélait sa puissance progressivement au cours de l'échange. Son premier service n'avait pas la vitesse de celui de Stice, mais il avait de la profondeur et un topspin que Hal obtint en se cambrant et en brossant subtilement la balle, laquelle décrivit une courbe visible, ovale, atterrit loin dans le carré et rebondit très haut, de sorte que Stice ne put la renvoyer que d'un revers coupé à hauteur d'épaule, ce qui l'empêcha de monter au filet derrière. Stice se porta au milieu de la ligne de fond pendant le trajet de sa balle molle. Hal se décala pour frapper en coup droit[262], une balle avec un effet lifté qu'il envoya du côté où il avait servi, prenant Stice à contre-pied et l'obligeant à sprinter pour revenir à son point de départ. Stice répondit par un revers le long du couloir, un coup magnifique qui stupéfia le public, mais Steeply remarqua que, ce faisant, il laissait un grand espace ouvert, que la force de son coup l'avait fait un peu reculer et qu'il devait maintenant crapahuter pour regagner le milieu du court, tandis que l'autre

fils du réalisateur du *samizdat* s'était offert, en quelques enjambées glissantes vers la gauche, la possibilité d'un tir croisé magistral, puissant mais sans excès, qui expédia la balle en diagonale sur la ligne du couloir opposé, une balle qui décrivit une longue parabole après avoir rebondi loin de la raquette au bout du bras tendu du petit gars en noir dont on crut, l'espace d'un instant, qu'au prix d'une course terrible il allait la rattraper, mais elle resta hors de sa portée, passa juste à un demi-mètre devant son tamis en poursuivant sa course diagonale, et l'élan entraîna presque Stice dans le court voisin. Il revint la ramasser en petites foulées. Hal attendit, un peu déhanché sur sa ligne de service, que Stice revienne se placer. DeLint, dont la vision périphérique aussi affûtée que discrète était légendaire à E.T.A., vit la grosse journaliste mordiller son stylo et inscrire simplement l'idéogramme Gregg signifiant *joli*, en secouant sa casquette fuchsia.

« Joli, hein ? » dit deLint.

Steeply sortit un mouchoir. « Cruel, plutôt.

– Hal est par essence un bourreau, c'est son essence en tant que joueur, plutôt qu'un tueur comme Stice ou le Canadien Wayne. C'est pourquoi il faut éviter les longs échanges avec lui. Ses balles sont toujours à peine hors d'atteinte de manière à vous forcer à courir. Il vous balade. Il a toujours deux ou trois coups d'avance. Il a gagné ce point grâce à son coup droit profond après son service, il a pris Stice à contre-pied et s'est ouvert l'angle. Mais il avait préparé ça avec son service, sans avoir besoin de frapper trop fort, ce qui est toujours un risque. Il n'a pas besoin de vitesse, nous lui avons appris à comprendre ça.

– Quand aurai-je une chance de lui parler ?

– Incandenza nous a demandé beaucoup de travail. Au début, il n'avait pas un jeu assez complet pour faire ça. Découpez le court en segments, séparez-les et vous voyez tout à coup apparaître la lumière entre ces segments et là vous comprenez qu'il avait calculé son coup depuis le début. Ça rappelle les échecs. »

La journaliste moucha son nez rouge. « Des échecs sur pattes.

– Belle expression. »

Hal se mit en position de service.

« Les étudiants jouent aux échecs ici ? »

Pouffement sans joie. « Pas le temps.

– Et vous ? Vous y jouez ? »

Stice répondit par un revers gagnant au deuxième service de Hal ; applaudissements discrets.

« Je n'ai pas le temps de jouer à quoi que ce soit », dit deLint en remplissant une case.

À l'oreille, on s'apercevait que le cordage de l'autre garçon était plus tendu que celui de Hal.

« Quand pourrai-je m'entretenir directement avec Hal ?

– Je ne sais pas. Je doute que ce soit possible. »

Le rapide mouvement de tête de la journaliste réagença la chair de son cou.

« Pardon ?

– Ce n'est pas à moi d'en décider. À mon avis ce sera impossible. Le Dr Tavis ne vous l'a pas dit ?

– Si seulement j'avais compris.

– Nos élèves ne donnent jamais d'interview. Le Fondateur laissait entrer les journalistes mais, avec Tavis, votre seule présence ici est déjà une exception.

– C'est uniquement pour étoffer le portrait de votre ancien élève, le punter. »

DeLint arrondit les lèvres comme pour siffler, sauf qu'il n'émit aucun sifflement. « Nous n'autorisons aucune interview tant que le jeune est encore en formation.

– Vos étudiants n'ont pas leur mot à dire ? Supposez qu'il ait envie de me parler de son frère, de son passage du tennis au football. »

DeLint demeurait concentré sur le match et sur ses statistiques, assez ostensiblement, pour bien montrer à la journaliste qu'elle n'avait pas toute son attention. « Discutez-en avec Tavis.

– Je suis restée au moins deux heures dans son bureau.

– C'est tout un art de l'interroger, ça demande un certain temps. Pour obtenir une réponse claire avec lui, il faut l'acculer, l'obliger à dire oui ou non. Ça peut prendre une vingtaine de minutes, en rusant. C'est votre boulot, non, d'obtenir des réponses ? Je ne peux pas répondre à sa place, mais je parie que ce sera non. Quand les journalistes de Boston viennent ici après un événement important, on leur donne les résultats des matches, les statistiques physiques, les villes d'origine et rien de plus.

– *Moment* est un magazine national sur des gens exceptionnels, je ne suis pas un reporter sportif avec un cigare et une date limite de bouclage.

– Ce n'est pas moi qui commande, cocotte. La décision doit venir d'en haut. La ligne directrice, c'est qu'on est ici pour voir et pas pour être vu.

– Ma perspective, c'est l'intérêt humain que représente le point de vue d'un garçon doué sur le courageux passage de son frère également doué à un sport majeur dans lequel il s'est révélé encore plus doué. Un frère exceptionnel parlant d'un autre. Hal n'est pas le sujet central de mon article.

– Acculez Tavis et il vous expliquera la différence entre voir et être vu. Ces gosses, les meilleurs d'entre eux, sont ici pour apprendre à voir. Le truc de Schtitt, c'est de se transcender par la douleur. Ces gosses… » Geste vers Stice courant comme un fou pour rattraper une volée amortie qui acheva sa trajectoire dans le carré de service ; applaudissements discrets. « … Ils sont ici pour se fondre dans quelque chose de plus grand qu'eux. Pour qu'il reste ce qu'il était à leurs débuts, le jeu, quelque chose de plus grand. C'est là qu'ils expriment leur talent, ils commencent à gagner, deviennent de gros poissons dans les étangs de leurs villes natales, cessent de se perdre dans le jeu et de voir. Ça vous bousille la tête d'un junior, le talent. Ils paient une fortune pour venir ici, redeviennent de petits poissons, prennent une

dérouillée, se sentent minuscules, regardent et progressent. Pour s'oublier eux-mêmes en tant qu'objets d'attention pendant quelques années et voir ce qu'ils peuvent faire quand on ne les regarde pas. Ils ne viennent pas pour figurer dans un article ou un portrait. Cocotte. »

DeLint interpréta l'expression de Steeply comme une sorte de tic. Une minuscule touffe de poils saillait de l'une de ses narines, ce que deLint trouvait répugnant. Elle dit : « On a déjà écrit sur vous, en tant que joueur ? »

DeLint sourit froidement à ses statistiques.

« Jamais eu un niveau assez prometteur pour mériter ce genre d'attention.

– Mais certains de ces gamins, si. Le frère de Hal, par exemple. »

DeLint suivit le contour de sa lèvre avec son crayon, renifla. « Orin était bon. Orin ne variait pas du tout son jeu. Et, entre vous et moi et cette clôture, c'était une forte tête. Son jeu n'a pas progressé. Son petit frère, lui, a vraiment un avenir dans le tennis s'il le veut. Ortho aussi. Wayne, c'est sûr. Une ou deux des filles… Kent, Caryn et Sharyn que vous voyez là. (En montrant les Vaught en dessous d'eux.) Elles sont vraiment douées, elles peuvent percer et atteindre le Show…

– Devenir professionnelles, vous voulez dire.

– Dans le Show, ils auront tout ce qu'ils veulent, ils seront statufiés, on les regardera, on les montrera du doigt, on parlera d'eux, et ainsi de suite. Mais pour l'instant, ils ne sont pas là pour être regardés mais pour regarder et apprendre. Pour l'instant.

– Mais vous-même, vous appelez ça le Show. Ça veut dire qu'ils feront le spectacle.

– Et comment ! J'espère bien.

– Donc, le but, c'est d'avoir du public. Pourquoi ne pas les préparer dès maintenant au trac du spectacle, les habituer à être vus ? »

Les deux garçons étaient devant le poteau du filet. Stice se mouchait dans une serviette. DeLint reposa théâtralement sa tablette à clip. « Supposez un instant, à tort, que je puisse m'exprimer au nom d'Enfield Academy. Je vous dis de ne pas insister. Nous inculquons aux meilleurs l'idée qu'être l'objet des regards n'est *pas* le but. Jamais. S'ils retiennent ça, le Show ne les bousillera pas, pense Schtitt. S'ils peuvent tout oublier sauf le jeu, pendant que vous tous derrière cette clôture vous ne vous intéressez qu'à eux en oubliant le jeu, parce que pour vous le jeu n'est qu'accessoire, vous n'y voyez que du divertissement, des people, des statues, mais, si on les forme bien, ils ne seront jamais esclaves de leur statue, ils n'auront pas la grosse tête après une victoire, ils ne se jetteront pas d'une fenêtre du troisième étage au début de leur déclin, quand ils ne seront plus la coqueluche du public et de la presse, quand leurs lauriers commenceront à faner. Que vous le vouliez ou non, cocotte, vous les broyez, voilà ce que vous faites.

– Nous broyons les statues ?

– Que vous le vouliez ou non. Vous, *Moment*, *World Tennis*, *Self*, InterLace, le public. Pour le public italien, c'est même à prendre au sens *littéral*. C'est la nature du jeu. C'est l'engrenage dans lequel ils rêvent de se jeter. Ils ne connaissent pas la machine. Nous, oui. Gerhardt leur apprend à voir la balle depuis un endroit intérieur où rien ne peut les broyer. Ça demande du temps et une concentration totale. Cet homme est un génie. Si vous voulez faire le portrait de quelqu'un, faites celui de Schtitt.

– Et je n'aurai même pas l'autorisation de demander aux élèves à quoi ça ressemble, cet endroit intérieur à l'épreuve des broyeurs. C'est un endroit secret. »

Hal rata son deuxième service, qui partit dans le décor, très loin, dans un court voisin où des filles échangeaient des lobs accompagnés de petits cris. Stice avait fait le break, 6-5, et les spectateurs murmuraient comme dans un tribunal au moment d'une révélation gênante. DeLint arrondit les lèvres et

émit un son bovin en direction d’Ortho Stice. Hal ramassa ses balles et procéda à un petit réglage de son tamis en changeant de côté. Quelques sales gosses applaudirent timidement le raté de Hal.

« Vous pouvez être sardonique avec moi si ça vous amuse. Je vous ai déjà dit que la décision ne dépendait pas de moi. Seulement je vous déconseille d’être sardonique avec Tavis.

– Mais si elle dépendait de vous. La décision.

– Si elle dépendait de moi, ma petite dame, vous auriez le nez collé contre les barreaux du portail, parce que vous n’auriez pas pu aller plus loin. Vous avez pénétré dans une petite portion d’espace et / ou de temps qui a été découpée justement pour défendre les élèves doués contre les activités des gens dans votre genre. Pourquoi Orin, d’ailleurs ? Il intervient quatre fois par match, ne se fait jamais plaquer, ne porte même pas de protections. Pourquoi pas John Wayne ? Une histoire bien plus intéressante, avec de la géopolitique, des privations, de l’exil, du drame. Un meilleur joueur que Hal, même. Un jeu plus complet. Lancé comme un missile vers le Show, peut-être le top 5 s’il ne déconne pas et s’il tient jusque-là. Wayne est votre proie idéale. Et c’est pourquoi nous l’éloignerons de vous tant qu’il sera ici. »

La chroniqueuse regarda les crânes et les genoux dans les gradins alentour, les sacs de sport et quelques boîtes incongrues de cire pour meubles. « Découpée dans quoi au juste, cette portion d’espace ? »

Expéditeur : Bureau de Helen Steeply
Rédactrice adjointe
Magazine *Moment*
13473 Blasted Expanse Blvd
Tucson, AZ, 857048787/2

Mr Marlon K. Bain

Saprogenic Greetings Inc.
Bât. BPL-Waltham
1214 Totten Pond Road
Waltham, MA, 021549872/4
Novembre A.S.V.A.I.D.

Cher Mr Bain,

De passage à Phoenix, j'ai eu la bonne fortune de rencontrer votre ami d'adolescence Mr Orin J. Incandenza et l'idée m'est venue de rédiger un article sur la famille Incandenza et ses accomplissements, non seulement en sport mais dans des domaines plus étendus tels que le cinéma indépendant à Boston, passé et présent.

Je me permets de prendre contact avec vous pour vous poser quelques questions auxquelles vous pourrez répondre par écrit, car Mr Orin Incandenza m'a prévenue que vous n'aimiez pas rencontrer les gens en dehors de votre lieu de travail et de votre domicile.

J'espère recevoir de vos nouvelles dès que cela vous sera possible,

Etc. etc. etc.

Saprogenic Greetings*
QUAND VOUS ÊTES ASSEZ ATTENTIONNÉ
POUR LAISSER UN PROFESSIONNEL LE DIRE À
VOTRE PLACE

*fier membre de la Famille ACME de Gags 'N Notions,
Émotions préemballées, Farces et attrapes, Déguisements
farfelus

Mlle Helen Steepley
Et Ainsi de Suite
Novembre A.S.V.A.I.D.

Chère mademoiselle Steepley,
Allez-y.

Bien à vous,

MK Bain
Saprogenic Greetings/ACME

Expéditeur : Bureau de Helen Steeply
Rédactrice adjointe
Magazine *Moment*
13473 Blasted Expanse Blvd
Tucson, AZ, 857048787/2

Mr Marlon K. Bain
Saprogenic Greetings Inc.
Bât. BPL-Waltham
1214 Totten Pond Road
Waltham, MA, 021549872/4
Novembre A.S.V.A.I.D.

Cher Mr Bain,

Q, Q, Q (Q, Q[Q], Q, Q,Q), Q, Q (Q), Q, Q.[263]

Les nombreux tunnels d'E.T.A. ont été creusés dans du schiste sédimentaire, du granit ferreux et des résidus morphiques génériques à peu

près à l'époque où la colline fut déboisée, aplanie et compactée pour y jouer au tennis. Il y a des tunnels d'accès et des tunnels couloirs, avec des pièces, des labos et les tuyauteries de la salle de Pompe sur les côtés, des tunnels utilitaires, des tunnels entrepôts et de petits tunnels reliant des tunnels à d'autres tunnels. Environ seize tunnels en tout, d'une forme qu'on pourrait qualifier d'ovoïde, faute de mieux.

11/11, 16 h 25, LaMont Chu, Josh Gopnik, Audern Tallat-Kelpsa, Philip Traub, Tim (« T.P. l'Endormi ») Peterson, Carl Whale, Kieran McKenna – le noyau dur des Eschatonites ambulants de moins de 14 ans – et le jeune Kent Blott de dix ans se trouvent à 26 mètres en dessous du court de Show où a lieu le match Hal / Ténèbre avec des sacs Glad Handle-Tie[264] et des lampes torches au mercure basse intensité compactes. Chu a en outre une tablette avec un stylo attaché au clip par une ficelle. Les bruits des chaussures de compétition et les grincements des gradins en surface, qui traversent des mètres de résidus compactés et le ciment polymérisé du plafond crépi, résonnent comme des pas furtifs de rongeurs, de vermine. Et cela rehausse leur excitation, qui est l'une des raisons de leur présence ici.

Ils sont ici en partie parce que les jeunes garçons états-uniens ont une passion fétichiste pour les endroits clos cachés dans les fondations – les tunnels, les grottes, les conduits d'aération, les horribles soubassements des terrasses en bois –, alors que les garçons plus âgés affectionnent plutôt les hauteurs, les panoramas, les grandes perspectives sur de vastes étendues, un fétichisme différent qui explique pourquoi le site surélevé d'E.T.A. est un atout majeur dans la guerre de recrutement contre Port Washington et d'autres académies de la côte Est.

Une autre raison de leur présence ici est d'ordre punitif, certains joueurs – jugés partiellement responsables de la récente débâcle non stratégique de l'Eschaton, mais indemnes[265] et châtiés moins sévèrement que les Grands Copains présents – ayant reçu la mission, punitive, donc, et considérée comme désagréable, de descendre sous terre en fin de journée pour

inspecter l’itinéraire que devront suivre les employés de Structures Gonflables Tout-Climat TesTar lorsqu’ils trimballeront hors de la salle d’Entrepôt les étrésillons et traverses en fibre de verre et la bâche en dendriuréthane composant le Poumon, pour l’érection dudit Poumon, quand l’administration d’E.T.A. estimera enfin que les conditions météorologiques automnales, au lieu de forger le caractère, représentent une entrave au bon développement et à la morale. C’est pour bientôt. Parce que les prorecteurs sont logés dans des chambres près des principaux tunnels, parce que les gars des Installations matérielles et de la Maintenance sous les ordres de F.D.V. Harde ont également leurs bureaux et leur équipement dans les parages, parce que le vieux matériel d’optique et de montage du Dr James Incandenza, qui sert encore aux cours de Leith / Ogilvie sur la production de divertissement et la science optique, etc., s’y trouve aussi, et enfin parce que plusieurs tunnels secondaires sont utilisés comme garde-meubles provisoires par les élèves diplômés en partance qui ne peuvent emporter en un seul voyage les objets accumulés en huit ans d’études ou plus – surtout s’ils participent durant l’été à des tournois néo-pros du circuit Satellite qui les contraignent à prendre l’avion, sachant qu’on ne peut enregistrer plus de deux bagages par vol –, certains tunnels sont jonchés de saloperies en tout genre à la saison chaude. Et parfois les affaires entassées débordent des petits tunnels de rangements incurvés dans le couloir des prorecteurs. Les mômes les plus petits sont parfaits pour arpenter les étroits tunnels encombrés de bric-à-brac et, bien que tout le monde sache à E.T.A. que ces petits gars descendent régulièrement dans les galeries pour le plaisir, on leur confie la tâche punitive de s’y promener avec des sacs-poubelle Handle-Tie pour ramasser les papiers d’examens et de travaux pratiques, les piles de calculatrices, les peaux de banane, les paquets de tabac à chiquer Kodiak, les spirales de cordes pour raquettes en boyau synthétique, les affreux mégots de cigare des employés de la Maintenance – T.P. l’Endormi trouve deux emballages brillants de Trojan à l’entrée du couloir des prorecteurs

puis, quelques mètres plus loin, une capote anglaise vermiforme luisante qui donne lieu à un débat pour savoir si elle est usagée ou non, lequel débat se termine par l'injonction faite à ce pauvre vieux Kent Blott de la mettre dans un sac-poubelle pour le cas où elle serait usagée –, les boîtes d'équipement sportif sponsorisé vides, les cartons remplis de fringues ridicules ou peu absorbantes dont personne ne veut, les emballages de boîtes Habitant, les malles, les minifrigos, etc. ; et aussi pour déplacer tout contenant qu'ils peuvent soulever afin de dégager le passage pour les gars de TesTar qui doivent se rendre dans la salle d'Entrepôt du Poumon et dans celle de Pompe ; et quand les contenants ou autres objets sont trop lourds pour eux, LaMont Chu est chargé de noter leur emplacement de manière à ce que les costauds de la Maintenance se les coltinent.

Voilà pourquoi un bon nombre de jeunes élèves d'E.T.A. ne voient pas Stice prendre un set à Hal Incandenza et frôler la victoire : Neil Hartigan les a dépêchés dans le sous-sol aussitôt après les douches post-exercices physiques.

Ainsi qu'on l'a déjà compris, ce n'est pas une vraie punition pour eux de s'aventurer dans les tunnels de taille enfant entre le couloir des prorecteurs et la salle d'Entrepôt du Poumon. Les Eschatonites y passent une bonne partie de leur temps, de toute façon. En fait, il existe même une sorte de Tunnel Club historique pour les moins de 14 ans. Comme maints clubs de jeunesse, le Tunnel Club a un objectif assez vague. Ses activités consistent principalement à se réunir dans les tunnels les mieux éclairés, à glander, à se raconter mutuellement des bobards sur sa vie et sa carrière avant E.T.A. et à récapituler le dernier Eschaton (il y en a généralement cinq par semestre) ; sa seule activité officielle est la lecture interminable d'un exemplaire jauni des *Règles de Robert*, sans cesse ressassé et amendé pour raffiner les critères d'admission au Tunnel Club. L'objectif le moins vague du Tunnel Club, qui est en cela un authentique club de jeunesse, est l'exclusion. L'exclusion absolue des filles est l'unique clause non

modifiable des statuts[266]. À part Ken Blott, tous les garçons actuellement présents sont des Eschatonites et membres du Tunnel Club. Kent Blott, inéligible pour l'Eschaton parce que c'est un littéraire qui n'a pas encore suivi un seul cours d'algèbre quadrivial, et inéligible pour le Club parce qu'il ne satisfait à aucun des critères requis, doit sa présence ici uniquement au fait qu'on l'a entendu affirmer, au déjeuner, avoir trouvé un raccourci et traversé la partie nord du tunnel principal entre les vestiaires de Comm.-Ad. et la lingerie souterraine pour gagner sa chambre dans la maison Ouest après les entraînements et un sauna, et que, pendant cette traversée, il aurait aperçu – détalant devant sa lampe au mercure en direction d'un tunnel secondaire menant aux subdortoirs C et D et aux courts Est et au tunnel dans lequel ils sont présentement – un rat ou, plus probablement, a-t-il dit, un hamster sauvage de la Concavité. Une chasse aux rongeurs, voilà de quoi ravir les Eschatonites, qui ont emmené avec eux un Blott très nerveux ou très excité, on ne sait pas, pour vérifier ses dires, et qui remplissent au passage leurs sacs Glad Handle-Tie ou repèrent les objets lourds, afin de pouvoir lui remonter les bretelles s'il s'avérait qu'il leur a raconté des craques.

Ils en profitent aussi pour lui faire transbahuter les sacs-poubelle pleins jusqu'au point de départ de l'expédition – l'entrée du tunnel principal près du sauna des garçons –, vu qu'aucun d'entre eux n'aime se taper cette corvée en solo dans le noir, notamment à cause des couinements de rongeur que produisent les joueurs et les spectateurs du match au-dessus. Chu tient une lampe de poche entre ses dents et note l'emplacement des objets lourds. Ils ont rempli plusieurs sacs et rangé sur le côté les objets moins lourds pour ouvrir une voie étroite vers la salle de Pompe, autour de laquelle flotte une étrange odeur de brûlé douceâtre qu'ils n'arrivent pas à identifier. Les applaudissements, au moment où Hal gagne de justesse le premier set, ressemblent à une pluie lointaine. Le tunnel secondaire est noir comme un four, mais chaud et sec, et étonnamment peu poussiéreux. Les tuyaux et les

câbles coaxiaux courant sur le plafond bas obligent Whale et Tallat-Kelpsa à marcher à croupetons tout en repoussant des caisses et en tentant vainement de bouger les minifrigos qui même s'ils sont petits, taille dortoir, pèsent leur poids ; ce sont des Maytag, le genre d'appareil ménager qu'aucun diplômé n'emporte avec soi, revêtus de faux bois en plastique, des modèles parfois anciens avec des prises de terre au lieu de chargeurs. Ils sont vides, plus ou moins bien nettoyés, leurs portes sont entrouvertes et ils sentent le rance. Les objets inventoriés par Chu se composent essentiellement de ces minifrigos et de malles verrouillées pleines, à en juger par le son de leur contenu, de magazines ou de pièces de monnaie accumulés en huit ans. Les bruits assourdis des semelles au-dessus d'eux angoissent les gamins du Tunnel Club et les mettent à cran. Philip Traub ne cesse d'émettre de petits couinements et de chatouiller les nuques en cachette, ce qui provoque une grande tension, de nombreux arrêts et sursauts ou pivotements brusques jusqu'à ce que le faisceau de la lampe torche de Kieran McKenna capte Traub en train de chatouiller Josh Gopnik, qui par représailles frappe Traub dans le nerf radial, lequel s'agrippe le bras, pleure, dit qu'il en a marre et qu'il va remonter – Traub est le plus jeune après Blott et seulement un second lanceur à l'essai à l'Eschaton –, si bien que pendant que Chu note et marque deux minifrigos abandonnés, Peterson et Gopnik essaient de le distraire et de l'amuser pour le persuader de rester, de peur qu'il n'aille cafter auprès de Nwangi.

Des minifrigos au rebut, des cartons vides, des malles inamovibles avec de complexes étiquettes de destination, du vieux sparadrap et des bandages Ace, un flacon vide de Visine ici ou là (que Blott range dans la poche de son sweat-shirt, pour la prochaine épreuve de Mike Pemulis), des rapports de labo d'Optique I & II, des lance-balles cassés, des balles trop foutues pour être repressurisées, des cartouches de TP inutilisables d'analyses de coups filmées ou de divertissements surannés, un étrange assortiment de coupes à crème glacée, des pelures de fruits et des emballages de barres

énergétiques AminoPal que le Club a jetés là après une réunion, des rouleaux de grip pour manche de raquette et des cordes, plusieurs barrettes incongrues, plusieurs vieux téléviseurs que les anciens conservent pour le seul plaisir de regarder la neige sur l'écran et, le long de la base du mur, des croûtes séchées de Pledge en forme de bras ou de jambe en voie de décomposition odorante – décomposition qui affecte d'ailleurs tous les résidus ici présents que les gosses triturent, inventorient et ensachent sans dégoût parce que leur esprit est accaparé par autre chose, un projet enthousiasmant qui donnera peut-être une raison d'être au Club, à moins que Blott ne les ait embobinés, auquel cas il a intérêt à faire gaffe à sa gueule, tel est le consensus.

Gopnik dit à un Traub renifleur, pendant que Peterson braque sa torche sur la tablette de Chu : « Le poulet de Monique / Est électrostatique / Et dès qu'elle le plume / Les lumières s'allument. »

Carl Whale fait semblant d'être obèse et marche pesamment le long du mur en écartant les jambes.

Peterson à Traub, pendant que Gopnik tient la torche : « John Wayne et Schtitt sont dans un train / Ils baisent baisent avec entrain / Ils baisent baisent dans le train / Avec entrain avec entrain », ce que les aînés trouvent plus drôle que Traub.

Kent Blott demande pourquoi une mauviette sans couilles comme Phil est membre du Tunnel Club alors que sa candidature à lui a été rejetée, et Tallat-Kelpsa lui fait un truc dans le noir qui le pousse à crier.

L'obscurité est totale à l'exception des minuscules disques lumineux des torches à basse diffusion car ils n'ont pas voulu allumer les ampoules nues du plafond sur les conseils de Gopnik qui, étant originaire de Brooklyn, s'y connaît en rongeurs et affirme que seul un parfait crétin tenterait de débusquer un rat en pleine lumière et qu'on peut raisonnablement présumer que les hamsters sauvages ont un comportement fondamentalement ratique en matière de lumière.

Chu demande à Blott d’essayer de soulever un vieux gros micro-ondes sans porte qui gît sur le côté au bas d’un mur et Blott obtempère, hisse, tire en vain, et Chu note l’emplacement pour que les adultes s’en chargent et dit à Blott de laisser tomber, ce que Blott fait littéralement, et le fracas consécutif exaspère Gopnik et McKenna qui disent que chercher des rongeurs avec Blott est comme pêcher à la mouche avec un épileptique, ce qui remonte un peu le moral de Traub.

Les hamsters sauvages – du même ordre tératologique que les moutards géants, les spectres sans crâne, les plantes carnivores et les miasmes marécageux qui vous ratatinent la figure et vous laissent une face gris et rouge d’écorché vif pour le reste de votre chienne de vie, en termes de récits horrifiques pour nuits blanches de la Concavité – ont rarement été aperçus en deçà des murs en Lucite et des check points ATHSCME qui délimitent la Grande Concavité, très exceptionnellement au sud du bourg frontalier de Methuen, Massachusetts, baptisé par la chambre de commerce « La cité que l’Interdépendance a reconstruite », et pour ainsi dire jamais en solitaire sauf par Blott, vu qu’ils se déplacent normalement en masse rapace comme les sauterelles et qu’ils ont pour cette raison été qualifiés de « piranhas des plaines » par les agronomes canadiens. Une invasion de hamsters sauvages dans la métropole bostonienne riche en ordures, et a fortiori dans les tunnels encombrés d’E.T.A., serait une catastrophe sanitaire majeure qui amènerait les adultes à tourner sur eux-mêmes en se mordant les doigts et les joueurs d’E.T.A. déplacés à brûler des mégacalories de stress préadolescent. Tout porteur de sac à l’ouïe fine et à l’œil perçant dans le tunnel cet après-midi espère ardemment rencontrer un hamster, sauf Ken Blott qui espère simplement et non moins ardemment voir détaler un rongeur quelconque qui lui éviterait d’être disciplinairement pendu par les pieds dans un box des toilettes et de s’égosiller jusqu’à ce qu’un membre du Personnel le découvre. Il rappelle aux Tunnel Clubers qu’il n’a jamais affirmé avoir vu une bestiole filer dans *cette* direction, il a simplement observé un

déplacement furtif suggérant une *tendance* ou une *probabilité* directionnelles de cette nature.

D’un carton entier renversé, dont l’adhésif d’emballage s’est déchiré, un chargement de vieilles cartouches de TP, sans étiquette pour la plupart, s’est répandu sur le sol en éventail, et Gopnik et Peterson se plaignent du fait que les bords tranchants des étuis de cartouche creusent des trous dans leurs sacs Glad, et Blott est renvoyé avec trois sacs de cartouches et de pelures de fruits, chacun à moitié plein, dans le vestibule éclairé à l’entrée du tunnel de Comm.-Ad. qu’une grosse pile de sacs commence déjà à empuantir.

De plus, une découverte avérée de hamster sauvage, selon Chu et Gopnik et T.P. l’E. Peterson, détournerait l’attention administrative des représailles post-Eschaton contre les Grands Copains Pemulis, Incandenza et Axford, que la faction eschatonite du Club ne souhaite pas particulièrement voir punis, à la différence de la maléfique Ann Kittenplan qui, de l’avis général, pourrait être cruellement châtiée sans que cela dérange personne. Par ailleurs, une incursion de hamsters pourrait fort bien expliquer les ésotériques apparitions de multiples objets incongrus dans des endroits inappropriés d’E.T.A., qui ont commencé en août avec des milliers de balles éparpillées sur la moquette bleue du hall d’entrée, suivis de la savante pyramide de barres énergétiques AminoPal découverte sur le court n^{o} 6 un matin de la mi-septembre, et n’ont cessé de s’amplifier dans l’incompréhension collective – on sait que les hamsters sauvages ont la manie de trimballer partout les objets qu’ils ne peuvent manger mais que, bizarrement, ils sont incapables de laisser tranquilles –, ce qui soulagerait l’hystérie communautaire que le phénomène a engendrée tant chez les manutentionnaires indigènes que chez les moins de 16 ans. Il est prévisible que, du coup, les gars du Tunnel Club seraient considérés comme des sortes de héros.

Ils progressent dans le tunnel, les faisceaux de leurs lampes au mercure convergent, divergent, forment des lignes brisées de couleur vaguement

rosâtre.

Mais même un simple rat serait un succès. La Doyenne des Affaires académiques, Mme Inc., a une violente phobie de la vermine, des ordures, des insectes, du manque d'hygiène en général, et les hommes d'Orkin, des types bedonnants qui tapent le carton avec des cartes dont les dos sont ornés de filles nues en hauts talons (d'après McKenna), aspergent du désinfectant dans l'Académie deux fois par semestre. Aucun des benjamins d'E.T.A. – qui ont la même fascination post-latence sexuelle pour la vermine que pour les souterrains et les clubs sélectifs –, aucun d'eux n'a jamais vu ni attrapé un rat ou un cafard ou même un simple poisson d'argent par ici. Il est donc tacitement admis qu'un hamster serait optimal mais qu'un rat ferait déjà l'affaire. Rien qu'un sale rat suffirait à donner au Club une légitime raison d'être, justifierait ses réunions souterraines – car ils ont un peu honte d'aimer se rassembler sous terre sans véritable raison.

« L'Endormi, tu crois que tu peux soulever ça ?

– Chu, je veux même pas m'en approcher, alors le soulever, tu rêves ! »

On entend les pas de Blott, qui revient au loin, son sifflement peu mélodieux, et le frottement des chaussures de tennis très haut au-dessus d'eux.

Gopnik s'arrête et éclaire leurs visages tour à tour. « Bon, quelqu'un a pété.

– Et ça, là, l'Endor, qu'est-ce que c'est ? » Chu recule pour élargir son faisceau lumineux autour d'un gros truc trapu et sombre.

« Vous pouvez éclairer par ici, les mecs ?

– Si quelqu'un a vraiment lâché un prout dans cet espace sans ventilation…

– C'est un minifrigo, Chu, c'est tout.

– Mais il est plus grand que les autres.

– Mais moins qu'un vrai frigo.

– Taille intermédiaire.

– Je sens quelque chose, Gop, t’as raison.

– Ouais, il y a une odeur. Si quelqu’un a pété, qu’il se dénonce.

– En tout cas, il y a une certaine odeur.

– Ne la décris pas, s’il te plaît.

– L’Endor, c’est pas une odeur de prout humain.

– Trop puissante pour un prout.

– C’est peut-être Teddy Schacht qui a eu une crise et qui est venu larguer des caisses ici en douce. »

Peterson braque sa torche sur le frigo brun de taille intermédiaire. « Vous croyez quand même pas que…

– Non, impossible, impossible, dit Chu.

– Aucun mammifère ne peut faire des pets qui puent autant, Chu. »

Peterson regarde Chu. Leurs figures sont blêmes à la lueur des lampes.

« Impossible qu’un diplômé ait abandonné son frigo ici sans vider la bouffe d’abord.

– L’odeur viendrait de là ? dit Blott.

– C’était pas le frigo de Pearson l’an dernier ? »

T.P. l’Endormi se retourne. « Est-ce que quelqu’un sent un peu comme, un peu comme une odeur de décomposition ? »

Les lumières jouent sur le plafond lorsque les mains se lèvent.

« Quorum sur l’odeur de décomposition.

– On vérifie ? dit Chu. Le hamster de Blott est peut-être là-dedans.

– En train de mordiller un truc abject.

– Tu veux dire qu’il faut l’ouvrir ?

– Pearson avait un frigo plus grand que la moyenne.

– L’*ouvrir* ? »

Chu se gratte derrière l’oreille. « Gop et moi, on l’éclaire, Peterson l’ouvre.

– Pourquoi moi ?

– Tu es le plus près, l’Endor. Retiens ta respiration.

– Fais chier. Écartez-vous pour que je puisse plonger si jamais il y a quelque chose qui s’envole.

– Personne ne peut être aussi salaud. Qui s’en irait en laissant un frigo plein ?

– Alors là, je m’écarte autant que tu veux, dit Carl Whale dont la lampe recule.

– Même Pearson ne ferait pas ça, laisser de la bouffe dans un frigo débranché.

– Ça pourrait expliquer les rongeurs et tout…

– Attention… prêts ?… *hummph*.

– Ouh ! Pousse-toi !

– Éclaire… oh, la vache.

– Hiiiiiyou.

– Hhhhwwwww.

– Oh la *vache*.

– Beuuuurk.

– Putain ça pue trop.

– Y a de la *mayonnaise* ! Il a laissé de la *mayonnaise* dedans !

– Pourquoi y a cette bosse sur le couvercle ?

– Une brique de jus d’orange gonflée !

– Aucune bête, rongeur ou pas, ne peut vivre là-dedans.

– Alors pourquoi cette viande bouge dans le sandwich ?

– Des asticots ?

– Des asticots !

– Referme ! L’Endor ! Referme avec le pied !

– Je refuse de m’approcher davantage de ce frigo, Chu.

– L’odeur se répand ! »

Voix lointaine de Whale : « Je la sens d’ici !

– Ça me plaît pas du tout.

– C’est la Mort. Malheur à qui contemple la Mort. La Bible.

– C’est quoi, des asticots ?

– Si on se barrait en courant ?

– J’approuve.

– C’est sûrement ce qui a attiré le rat ou le hamster, dit Blott.

– On se tire ! »

Des voix aiguës qui s’éloignent, des rayons lumineux qui sautent, celui de Whale largement en tête.

Après que Stice et Incandenza se furent partagé les deux premiers sets, que Hal eut filé au vestiaire pour mettre du collyre dans ses yeux endoloris et que deLint fut descendu des gradins en faisant un potin du diable pour aller s’entretenir avec Stice, qui était accroupi près du poteau du filet en tenant son bras gauche, comme un chirurgien stérilisé, pour l’envelopper d’une serviette, la place de deLint à côté de Helen Steeply fut prise par la prorectrice Thierry Poutrincourt, fraîchement douchée, au visage long, une non-États-Unienne, une grande Québécoise, une ancienne pro du circuit Satellite avec des lunettes non cerclées et un bonnet de ski violet, qui s’assit assez loin de l’ombre du chapeau de la journaliste pour que les spectateurs derrière elles fassent semblant de se protéger les yeux contre la lumière. La chercheuse de scoop putative se présenta et demanda à Poutrincourt qui était le garçon aux gros sourcils, au bout du gradin supérieur, qui gesticulait en parlant dans son poing, penché vers l’avant.

« James Troeltsch, de Philadelphie, qui joue au reporter sportif. Laissez tomber. Il est bizarre et malheureux. » Poutrincourt n’avait pas l’air particulièrement heureuse elle-même, avec son visage émacié et ses joues creuses. Ses imperceptibles haussements d’épaules et sa façon de regarder ailleurs en parlant n’étaient pas sans rappeler Rémy Marathe à Steeply. « Quand on a expliqué que vous étiez journaliste dans des magazines de mode parfumés et brillants, on nous a demandé de vous battre froid, mais je ne vois aucune raison d’être désagréable avec vous. » Son sourire, ou plutôt

son rictus, dévoila une dentition irrégulière. « Dans ma famille aussi, on est corpulent. C'est difficile. »

Steeply avait décidé de ne commenter aucune allusion à sa corpulence, comme s'il était possible d'éradiquer les rondeurs par l'indifférence, une idée qui lui venait probablement de l'adolescence.

« Votre Mr deLint s'est montré assez distant, en effet.

– Quand on donne une instruction aux prorecteurs, deLint s'y soumet de lui-même et de façon très ostensible pour plaire à ses supérieurs. » L'avant-bras droit de Poutrincourt était presque deux fois plus gros que le gauche. Elle portait des tennis blanches et un survêtement Donnay bleu électrique qui jurait affreusement avec leurs couvre-chefs respectifs. Les cernes sous ses yeux étaient également bleus.

« Pourquoi cette instruction ? »

Poutrincourt acquiesçait toujours plusieurs fois avant de répondre, comme si ce qu'elle voulait dire devait passer par divers circuits de traduction. Elle acquiesça donc et gratta sa longue mâchoire, songeuse. « Vous êtes ici pour faire de la publicité à un jeune joueur, une de nos *étoiles** et le Dr Tavis est… comment dites-vous…

– Borné. Soupçonneux. Réservé.

– Non…

– Indécis. Écartelé. Face à un dilemme.

– Un *dilemme*, voilà. Parce que c'est un endroit bien, ici, Hal est bon, il ne cesse de s'améliorer, est peut-être déjà même une *étoile*. » Haussement d'épaules, longs bras en équerre et poings sur les hanches. Hal réémergea de Comm.-Ad. et, malgré sa cheville bandée, trotta gracieusement le long du pavillon, des gradins et du portail sud du n° 12, en affectant de ne pas remarquer qu'on le regardait, frappa deux raquettes à grand tamis l'une contre l'autre pour tester leurs cordages à l'oreille, échangea quelques mots neutres avec deLint, debout dans l'ombre de la traverse à côté de Stice, qui rigola doucement, fit tournoyer sa raquette et alla se poster pour servir

pendant que Hal ramassait une balle le long de la clôture nord. Les raquettes des deux joueurs avaient de grands tamis et des cadres épais. Thierry Poutrincourt dit : « Et, bien sûr, l'idée de faire l'objet d'une publicité dans un magazine plein d'échantillons de parfum, de voir un de ses éléments qualifié d'étoile ou d'y lire qu'Enfield est une excellente académie de tennis est alléchante, n'est-ce pas ?

– Je suis ici pour rédiger un innocent article sur son frère et je ne citerai Hal que comme un membre d'une famille américaine exceptionnelle à plusieurs égards. Je ne vois pas en quoi ça représente un dilemme pour le Dr Tavis. » Le petit homme affairé qui semblait avoir un téléphone coincé sous le menton en permanence… le genre de sollicitude excessive qui est le cauchemar de tout intervieweur… Bref, le monologue du petit homme avait fait au cerveau de Steeply ce qu'un flash fait à vos yeux et, au lieu d'interdire explicitement à Steeply d'interroger le frère, il lui avait fait entrer cette interdiction dans le crâne à coups de sous-entendus.

Les gradins gémirent comme une scie secouée quand deLint les gravit, serrant son relevé statistique contre sa poitrine à la manière d'une écolière, il sourit à la joueuse québécoise comme s'il ne l'avait encore jamais vue, s'assit lourdement de l'autre côté de Steeply, lorgna ses notes entre parenthèses sur les différents bruits possibles des balles frappées par des cordes dans l'air froid : *kat*, *king*, *ping*, *pong*, *poc*, *cop*, *tchoua*, *tchouatt*.

L'autre fils du réalisateur du Divertissement *samizdat* renvoya une balle coupée qui heurta la bande du filet, s'y maintint en équilibre un instant, puis retomba en arrière.

« Voulez-vous que nous parlons français ? Ce serait plus facile, oui ? » Steeply lui fit cette proposition, dans un français approximatif, parce que les yeux de Poutrincourt se voilèrent dès que deLint les rejoignit.

Réaction blasée de Poutrincourt : les francophones ne sont jamais étonnés qu'on parle leur langue. « D'accord, alors voilà, répondit-elle (Poutrincourt, en québécois), les étoiles pubescentes ne sont pas une

nouveauté dans ce sport. Lenglen, Rosewall. En l'an 1887 A.S., une fille de quinze ans a gagné Wimbledon. C'était la première. Evert a atteint les demi-finales de l'US Open à seize ans, en 1971 ou 1972. Austin, Jaeger, Graff, Sawamatsu, Venus Williams. Borg. Wilander, Chang, Treffert, Medvedev, Esconja. Becker dans les années 1980 A.S. Et maintenant cet Argentin, Kleckner. »

Steeply alluma une Flanderfume qui fit grimacer deLint de dégoût.

« On peut comparer le gymnastique, l'artistique patinage, la nage compétitive. »

Poutrincourt ne fit aucune remarque sur le français de Steeply. « Oui, bon, si vous voulez. »

Steeply rajusta sa longue jupe paysanne et croisa les jambes, de sorte qu'il s'écarta de deLint et se pencha vers un grain de beauté translucide sur la joue allongée de Poutrincourt qui, avec ses épaisses lunettes non cerclées, ressemblait à une bonne sœur terrifiante. Elle était très masculine, en fait, dure, longiligne, plate. Steeply s'efforçait d'exhaler sa fumée sans gêner ses voisins. « Le tennis de niveau mondial ne nécessite pas la taille et la musculature du hockey ou du basket ou du football américain, par exemple. »

Poutrincourt acquiesça. « Ni la précision millimétrique de votre base-ball ou ce que les Italiens appellent le *senza errori*, le "sans faute" qui empêche les golfeurs d'arriver à une vraie maîtrise de leur sport avant la trentaine. » La prorectrice était repassée momentanément à l'anglais, peut-être pour être comprise de deLint. « Votre français est plausible mais parisien. Le mien est québécois. »

Steeply se crut obligé de répondre par le même haussement d'épaules acerbe et gaulois. « Vous voulez dire que tout adolescent, à condition d'être doué, a les qualités athlétiques requises pour jouer au tennis.

– Les médecins du sport savent très bien ce que le tennis de haut niveau requiert. » (De nouveau en français.) Trop bien. L'agilité, les réflexes[267],

l’accélération, l’équilibre, la coordination main/œil, et l’endurance. Un peu de force aussi, surtout pour les garçons. Mais toutes ces qualités peuvent s’acquérir à la puberté. Mais attendez, reprit-elle en posant une main sur le carnet dans lequel Steeply faisait semblant d’écrire. À propos de la question que vous m’avez posée. Le dilemme. Les jeunes joueurs ont un avantage psychologique aussi.

– Le mental », dit Steeply en essayant d’ignorer le garçon qui parlait dans son poing, quelques sièges plus haut. DeLint, lui, ignorait tout, obnubilé par le match et ses statistiques. La prorectrice canadienne accompagnait ses paroles de petits gestes circulaires. Rémy Marathe avait remarqué que les mains des États-Uniens restaient en général figées comme des pâtes molles pendant les conversations.

« Oui, c’est ça, un mental formidable, parce que leur psyché n’est pas encore complètement formée et donc ils ne ressentent pas la pression, le trac, comme les adultes. C’est toujours la même histoire : un adolescent venu de nulle part qui bouscule un adulte professionnel célèbre… les jeunes pubères n’ont pas la pression, ils se donnent à fond, ils n’ont peur de rien. » Sourire froid. Le soleil se reflétait sur ses verres. « Au début. Au début ils ne ressentent ni pression ni peur, ils déboulent sur la scène professionnelle, comme sortis de nulle part, ce sont des étoiles instantanées, ils sont phénoménaux, sans peur, immunisés contre la pression, insensibles au trac… au début. Ils jouent comme des adultes mais en mieux, question émotion, relâchement, indifférents au stress, à la fatigue, aux voyages, à la publicité.

– Des enfants dans un magasin de bonbons.

– Ils ne souffrent ni de la solitude ni de l’aliénation, ce sont des étoiles que tout le monde veut approcher.

– Et il y a l’argent, aussi.

– Mais très vite les signes du surmenage apparaissent, et c’est ce qu’on essaie d’éviter ici. Vous vous rappelez Jaeger, usé à seize ans, Austin à

vingt. Arias et Krickstein, Esconja et Treffert, trop amochés à la fin de leur adolescence pour continuer à jouer. La très prometteuse Capriati et la tragédie qu'on connaît. Pat Cash, l'Australien, quatrième joueur mondial à dix-huit ans, disparu du circuit après ses vingt ans.

– Sans oublier l'argent, un paquet d'argent. Les sponsors, les exhibitions.

– C'est toujours comme ça, pour les jeunes étoiles. Et c'est encore pire de nos jours, parce qu'il n'y a plus de retransmission télévisée pour les sponsors. Aujourd'hui les champions pubères, qu'on voit dans les magazines ou sur des DVD, deviennent des *panneaux d'affichage ambulants*. Ils doivent utiliser telle raquette, porter tel vêtement, pour l'argent. Ils croulent sous les millions avant d'être en âge de conduire les voitures qu'ils achètent. Ils prennent la grosse tête, et ça se comprend, non ?

– Mais la pression les guette, n'est-ce pas ?

– C'est toujours pareil. Ils gagnent deux ou trois matches difficiles, ils se sentent soudain aimés, les gens leur parlent comme s'ils les aimaient. Mais c'est chaque fois la même chose. Ils commencent à comprendre qu'on les aime seulement quand ils gagnent. Ce sont ces deux ou trois victoires qui les ont créés. On ne les aime pas pour eux-mêmes, pour ce qu'ils étaient avant ces victoires. La victoire les a *créés*, je le répète. Ils doivent continuer à gagner pour être aimés, sponsorisés, choyés par les magazines.

– Et voilà la pression, dit Steeply.

– Une pression que les gens n'imaginent pas. Pour exister, vous devez gagner. La victoire est *ce qu'on attend de vous*. Et vous êtes toujours seul, dans les hôtels, les avions, vous ne pouvez pas vous confier aux autres joueurs parce qu'ils ne veulent qu'une chose, vous battre pour exister eux aussi. Tout le monde vous adore mais à condition que vous jouiez avec relâchement et que vous gagniez.

– D'où les suicides. Le surmenage. Les drogues, le laisser-aller, le gâchis.

– À quoi bon former de jeunes athlètes sans peur pour qu'ils gagnent et soient aimés si nous ne les préparons pas à la suite, au moment où la peur viendra ?

– D'où la terrible pression qu'on leur inflige ici. C'est pour les blinder. Les endurcir. »

Hal servit large et, cette fois, suivit au filet à petits pas rapides. Le corps de Stice parut s'allonger quand il tendit le bras pour retourner un coup droit. Hal volleya trop court, recula de quelques foulées, Stice monta au filet et se prépara pour un passing facile. Hal opta pour partir à gauche, La Ténèbre fit un lob coupé qui survola Hal et il tapa le talon de sa main contre son cordage en voyant Hal pris de vitesse. Non pas pour fanfaronner mais pour s'encourager. Hal transpirait plus abondamment que son adversaire originaire du Kansas, mais celui-ci avait la figure rouge foncé. Chaque joueur fit tournoyer son stick dans sa main pendant que Hal allait ramasser la balle. Stice prit position à droite sur le court et remonta ses chaussettes.

« Hal a raison malgré tout de suivre son service une ou deux fois par jeu », dit deLint à l'oreille de Steeply.

Toujours aussi irritant, le gamin aux gros sourcils et aux narines rouges, James Troeltsch, à l'extrémité du dernier gradin, n'arrêtait pas de parler dans son poing, qu'il tendait par moments pour simuler une conversation à deux :

« Incandenza contrôle. Incandenza a la maîtrise tactique.

– C'est quand même une erreur tactique d'Incandenza de suivre son service au filet alors qu'il commence juste à dominer du fond du court.

– Regardez Incandenza qui attend qu'Ortho Stice ait fini de tripoter ses chaussettes avant de servir. On dirait une statue d'Auguste à Rome. Un port de roi, la tête droite, le visage impassible et dominateur. Les yeux bleus, glaçants.

– On voit le film reptilien de la concentration dans ces yeux bleus, Jim.

– Le Halster a eu quelques difficultés à contrôler ses volées.

– Personnellement, Jim, je pense qu’il jouerait mieux avec son vieux stick taille moyenne en graphite qu’avec ce grand tamis que ce gars flippant de Dunlop l’a convaincu d’utiliser.

– Comme Stice est le plus jeune joueur sur le court, il est habitué aux très grands tamis. La Ténèbre ne connaît que ça, en fait.

– On pourrait dire que Stice est né avec un grand tamis et qu’Incandenza a dû adapter son jeu aux grands tamis.

– Et la carrière de Hal a commencé avant que la résine de polycarbonate ne change la matrice du tennis junior, Jim, ne l’oubliez pas.

– Quel beau jour pour le tennis.

– Un beau jour pour les réjouissances familiales en général.

– La Budweiser est une bière familiale. C’est le grand match Budweiser de la semaine. Offert gracieusement.

– Incandenza a même dit qu’il avait modifié sa prise de raquette pour s’adapter au grand tamis.

– Offert également par la famille Multiphasix des résines de polycarbonate en graphite renforcé.

– Jim, on n’imagine pas Stice sans sa fidèle raquette à grand tamis.

– Ces jeunes ne connaissent rien d’autre. »

DeLint s’accouda au gradin supérieur et pria James Troeltsch de la mettre en sourdine, sinon il veillerait personnellement à ce qu’il le regrette.

Hal fit rebondir la balle trois fois, la lança, se cambra et frappa à plat, sans effet, un méchant smash dans l’angle. Stice perdit ridiculement l’équilibre, plongea trop loin et renvoya un revers mal assuré, faiblard, le long de la ligne. Hal se déplaça en fond de court, penché en avant, le stick en arrière, un peu insectiforme. Stice, au milieu de la ligne de fond de court, qui s’attendait à une balle rapide fut désemparé par son tir court, au ras du filet, très croisé et avec un effet rétro, qui atterrit dans le plus petit angle possible.

« Hal Incandenza a un meilleur sens du jeu », dit Poutrincourt en anglais.

Grâce à un ace, Hal se mit en position de mener 2-1 ou 3-2 dans le troisième set.

« Ce qu'il faut savoir, cocotte, c'est que Hal a un jeu complexe », dit deLint quand les garçons changèrent de côté. Stice avait deux balles sur sa raquette. Hal alla reprendre une serviette. Les enfants du premier rang s'amusèrent à se pencher en tandem, tantôt à gauche, tantôt à droite. L'apparition avec les objectifs et la barre métallique, au-dessus d'eux, s'était retirée.

« Ce qu'il faut savoir, quand on regarde des juniors de ce niveau, continua deLint (toujours appuyé sur un coude de sorte que le haut de son corps était invisible et qu'il n'était que deux jambes et une voix dans l'oreille froide de Steeply), c'est qu'ils ont tous des points forts différents, ils sont tous meilleurs dans certains domaines du jeu, il y a donc de quoi faire un long article sur un match ou un joueur rien qu'en vous basant sur ces différences de qualités et sur le nombre de points forts individuels.

– Je ne suis pas ici pour écrire sur ce garçon », dit Steeply, mais à nouveau en français.

DeLint ne l'écouta pas. « Ce n'est pas seulement une question de points forts ou de nombre de points forts. C'est la combinaison de l'ensemble qui développe un jeu. Ils doivent être complets. Avoir un jeu, quoi. Ces gosses que vous avez rencontrés au déjeuner.

– Mais à qui je n'ai pas parlé.

– Celui qui a la casquette idiote, là, Pemulis, Mike, il est formidable au filet, c'est un volleyeur-né, avec une incroyable coordination main-œil. Son autre qualité, c'est qu'il a le meilleur lob des juniors de la côte Est. Ce sont ses points forts. La raison pour laquelle les deux gars que vous voyez là peuvent flanquer une raclée à Pemulis, c'est que son jeu n'est pas complet. La volée est un coup offensif. Le lob est l'arme du joueur de fond de court,

sa riposte. On ne peut pas lober depuis le filet ni volleyer depuis la ligne de fond.

– Il dit que les points forts de Pemulis s'annulent réciproquement[268] », chuchota Poutrincourt dans l'autre oreille de Steeply.

DeLint fit un petit salamalec d'itération. « Les points forts de Pemulis s'annulent réciproquement. Prenez Todd Possalthwaite, par exemple, le petit avec un pansement sur le nez parce qu'il a glissé sur le savon dans la douche, eh bien il a aussi un grand lob. Pemulis peut le battre aujourd'hui, bien sûr, il est plus âgé et plus fort, mais Possalthwaite est techniquement supérieur et il a un plus bel avenir parce qu'il a construit un jeu complet sur son lob.

– DeLint a tort, dit Poutrincourt en québécois avec son sourire-rictus.

– Parce que Possalthwaite ne montera pas au filet. Possalthwaite reste au fond quoi qu'il arrive et, à la différence de Pemulis, il travaille ses coups de manière à camper en arrière pour attirer l'autre au filet et le passer avec son lob d'enfer.

– Ce qui signifie que son jeu de quatorze ans ne changera jamais et que, s'il veut devenir un joueur d'attaque plus tard, il ne pourra pas », précisa Poutrincourt.

Les incises de Poutrincourt faisaient si peu réagir deLint que Steeply se demanda si celui-ci comprenait le français et inscrivit à cet effet un idéogramme connu de lui seul. « Possalthwaite est un stratège purement défensif, continua Poutrincourt. Il a une gestalt. Le terme qu'on emploie ici pour dire *jeu complet* est *gestalt*. »

Nouvel ace de Stice. Sa balle se ficha dans un losange interstitiel du grillage et Hal dut poser son stick pour l'extraire à deux mains.

« Pour votre article, vous pouvez peut-être dire que ce qui cloche, chez le frère du punter, c'est que son lob est moins bon que celui de Possalthwaite et que son jeu au filet, comparé à celui d'Ortho ou de Mike, manque d'imagination. Mais, contrairement à son frère quand il était ici,

Hal a des qualités qui commencent à bien se mettre en place. Il a un grand service, un grand retour et de grands, grands coups en profondeur, un grand contrôle, un grand toucher, une grande maîtrise du toucher et du lift. Il peut balader un défenseur grâce à sa maîtrise supérieure et il peut prendre un attaquant à son propre jeu. »

Hal fit un passing de revers le long de la ligne, qui sembla devoir atterrir normalement mais, à la dernière seconde, la balle décrivit une courbe sèche au-delà de la ligne, comme si un mauvais vent s'était levé de nulle part, et Stice fut plus surpris que Hal. Le frère du punter resta impassible, debout dans le coin gauche, et rajusta son cordage.

« Mais peut-être faut-il ça pour gagner. Imaginez. Vous devenez ce que vous avez cherché à être toute votre vie. Non seulement un bon joueur, mais le meilleur. La bonne philosophie d'ici et de Schtitt – je crois que cette philosophie d'Enfield est plus canadienne qu'américaine, vous voyez que j'ai quelques préjugés – est que vous devez aussi avoir – je veux dire, en oubliant un instant le talent et le travail – enfin que vous êtes condamné [269] si vous n'avez pas aussi en vous la capacité de transcender le but, de transcender le succès si vous arrivez à être le meilleur. »

Steeply apercevait, dans le parking derrière le cube néogeorgien hideux et massif du bâtiment Communauté et Administration, plusieurs jeunes garçons qui portaient et traînaient des sacs en plastique blanc vers les poubelles jouxtant la pinède au bout du parking, des garçons pâles, aux yeux écarquillés, qui devisaient entre eux en jetant des regards anxieux aux spectateurs du court de Show.

« Donc, poursuivit Poutrincourt, ceux qui sont devenus des *étoiles**, les chanceux qu'on photographie et dont on parle dans les journaux, enfin ceux qui ont *réussi* conformément à la religion des E.U., ils doivent avoir construit en eux-mêmes quelque chose qui leur permette de transcender ça, sinon ils sont condamnés. L'expérience le prouve. On le constate dans toutes les cultures basées obsessionnellement sur la réussite. Regardez les

Japonais, leur taux de suicide dans leurs dernières années. Et, avec les étoiles, cette tâche est encore plus délicate ici à Enfield. Parce que, si vous atteignez votre but et que vous ne parvenez pas à transcender la satisfaction de l'avoir atteint, ce but de toute une vie, votre *raison de faire**[270], alors deux possibilités se présentent. »

Steeply réchauffait la pointe de son stylo avec son haleine.

« Première possibilité, vous avez atteint votre but et vous vous rendez compte avec horreur que cela ne vous satisfait pas, ne vous soulage pas, ne vous apporte pas le bien-être que vous étiez censé en attendre par votre éducation. Et là, c'est le choc, vous découvrez que le succès ne signifie pas ce que vous escomptiez qu'il signifie. On a vu, dans l'histoire, se suicider des gens qui étaient au pinacle. Ici, nos élèves sont très au fait de ce qu'on appelle la saga d'Eric Clipperton.

– Avec deux *p* ?

– C'est ça. Deuxième possibilité pour les étoiles qui réussissent. Ils atteignent le but, donc, et ils mettent autant de passion dans la célébration de leur réussite qu'ils en ont mis dans la poursuite du but. Ici, on appelle ça le syndrome de la Fête interminable. Célébrité, argent, sexe, drogue et substances. Le paraître. Ils deviennent des célébrités au lieu d'être des joueurs et, comme ils ne sont des célébrités que s'ils alimentent leur appétit culturel de réussite par la victoire, ils sont condamnés parce qu'on ne peut à la fois festoyer et souffrir, or le sport est toujours une souffrance.

– Notre meilleur élément est plus fort que Hal, vous le verrez jouer demain si vous voulez, John Wayne. Aucune parenté avec le vrai John Wayne. Un compatriote de Terry. » Aubrey deLint était assis à côté d'elles et le froid augmentait la rougeur de ses joues grevées, deux ovales d'Arlequin fiévreux. « John Wayne a une gestalt tout simplement parce qu'il a tout, c'est-à-dire une facilité naturelle qu'un artiste du toucher et un penseur comme Hal ne peut pas surmonter.

– C’était aussi la philosophie du Fondateur, le père du punter Incandenza, qui était également versé dans le cinéma, à ce qu’on m’a dit ? » demanda Steeply à la Canadienne.

Le haussement d’épaules de Poutrincourt avait une signification trop multiple pour être analysé. « Je suis arrivée après. L’objectif de Mr Schtitt est de louvoyer entre ces deux possibilités. » Steeply ne remarquait pas que la femme passait d’un dialecte à l’autre. « De trouver un juste milieu entre la recherche et le mépris du succès. »

DeLint se pencha vers elles. « Wayne a tout. La force de Hal, c’est d’avoir compris qu’il n’avait pas tout, lui, et de bâtir son jeu sur ses qualités comme sur ses défauts. »

Steeply affecta de rajuster sa casquette, mais en réalité il rajusta sa perruque. « Tout cela semble terriblement abstrait pour quelque chose d’aussi physique. »

Nouveau haussement d’épaules qui fit légèrement remonter les lunettes de Poutrincourt. « C’est contradictoire. Deux moi, dont l’un est absent. Mr Schtitt, quand le Fondateur de l’Académie est mort…

– Le père du punter, qui faisait des films. » Le pull raglan de Steeply était celui de sa femme.

Acquiescement neutre de Poutrincourt : « Ce Fondateur, au dire de Mr Schtitt, avait fait des études d’optique. »

DeLint : « Les seules limites de Wayne sont aussi sa force, il a une volonté de fer, de la détermination, le désir d’imposer son jeu et sa loi à l’adversaire, il refuse de changer de rythme s’il baisse de régime. Wayne a un toucher et des lobs suffisants pour tenir dans un mauvais jour, mais il ne s’en sert pas, il s’obstine, il frappe plus fort. Son rythme est si fantastique qu’il peut attaquer sans relâche tous les juniors nord-américains. Mais dans le Show, et Wayne peut passer pro dès l’an prochain, dans le Show il faut être flexible, il s’en apercevra. Il faut être plus humble. »

Poutrincourt considérait Steeply avec une sorte d'indifférence, du moins en apparence. « Ses études ne portaient pas seulement sur la perception visuelle d'un objet, mais sur la relation entre soi-même et ce qu'on voit. Il a transposé cette idée dans différents domaines, explique Schtitt.

– Le fils a décrit son père comme, je cite, un "dysphorique du genre". »

Poutrincourt inclina la tête de côté. « Ça ne ressemble pas à Hal Incandenza. »

DeLint renifla bruyamment. « Mais le principal avantage gestaltique de Wayne sur Hal, c'est le mental. Wayne est tout en force. Il ne ressent pas la peur, la pitié, le remords… quand un point a été joué, il est oublié. Le point. Par Wayne. Hal est meilleur que lui du fond de court, en fait, et il pourrait avoir le même rythme que Wayne s'il le voulait. Mais la raison pour laquelle Wayne est n° 3 continental et Hal n° 6, c'est le mental. Hal a l'air tout à fait impassible, tel qu'on le voit là, mais il est vulnérable, disons, émotionnellement. Hal n'oublie pas les points, il perçoit les évolutions du match. Pas Wayne. Hal est sujet aux fluctuations. Au découragement. À la déconcentration sur des sets entiers. Certains jours, on le voit atermoyer pendant un match, comme si une partie de lui-même s'absentait puis revenait. »

Le nommé Troeltsch s'exclama : « Nom d'un chien ! »

« Bref, pour survivre ici, il faut jouer sur les deux tableaux, en somme, dit tranquillement Poutrincourt, comme se parlant à elle-même, dans un anglais presque sans accent.

– Cette émotivité, en termes d'oubli de soi, est habituellement féminine. Schtitt et moi, nous pensons que c'est une question de volonté. L'émotivité est commune chez les meilleures filles, ici. On la voit chez Longley, chez Millie Kent, chez Frannie Unwin. Mais pas chez les Vaught, ou chez Spodek, que vous pourrez regarder jouer si vous voulez. »

Le nommé Troeltsch dit : « Pourrions-nous revoir ça, Ray ? D'après vous ? »

Steeply regardait le profil de Poutrincourt pendant que deLint, de l’autre côté, disait : « Mais c’est chez Hal que ça se remarque le plus. »

OceanofPDF.com

14 NOVEMBRE ANNÉES DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Le Man o’ War Grille sur Prospect : Matty était assis dans la chaleur et le brouhaha du restaurant portugais, les mains sur les genoux, les yeux dans le vague. Un serveur lui apporta sa soupe. Le serveur avait des taches de sang ou de soupe sur son tablier et, sans raison apparente, portait un fez. Matty mangea sa soupe proprement et sans bruit. C’était le mangeur propre de la famille. Matty Pemulis était un prostitué et avait vingt-trois ans aujourd’hui.

Le Man o’ War Grille se trouve sur Prospect Street à Cambridge et sa devanture donne sur l’importante circulation piétonnière entre Inman Square et Central Square. Pendant qu’il attendait sa soupe, Matty avait vu par la vitrine, en face du restaurant, une vieille clocharde couverte de plusieurs couches de fripes soulever ses jupes, s’accroupir et vider ses boyaux de sorcière puante devant tout le monde, passants et dîneurs, puis ramasser ses sacs en plastique et repartir sans broncher. Son paquet d’excréments jonchait le trottoir, légèrement fumant. Matty avait entendu

les étudiants de la table voisine hésiter entre écœurement total et totale fascination.

Un grand gaillard dégingandé, avec une trogne taillée à la serpe, des cheveux ras, un sourire et une mâchoire nécessitant deux rasages quotidiens depuis l'âge de quatorze ans. Et un début de calvitie sur un front clair et haut. Un sourire permanent qu'il semblait incapable de réprimer. Arrête de prendre cet air niais, avait coutume de lui dire son Pa.

Inman Square : Little Lisbon. Ses muscles faciaux se contractent parce que, dans la soupe, il y a de petits bouts de calamars qu'il doit mâcher.

Deux Brésiliens en pattes d'eph et godasses à talons derrière la vitrine par-dessus les têtes des dîneurs ; bagarre de rue potentielle ; l'un avance, l'autre recule, ils se toisent, évitent l'étron sur le trottoir, parlent fort, en un portugais vernaculaire assourdi par la vitre et le brouhaha, chacun regarde alentour et pointe du doigt sa propre poitrine : « C'est à moi que tu causes ? » Soudain, la charge de celui qui avançait les propulsa tous deux hors du cadre de la vitrine de droite.

Le Pa de Matty était arrivé par bateau de Louth, Leinster, en 1989. Matty avait trois ou quatre ans. Pa avait travaillé sur les docks, à enrouler des cordes grosses comme des poteaux téléphoniques dans de grands cônes, puis était mort, quand Matty avait dix-sept ans, de lésions au pancréas.

Matty, qui trempait son pain dans sa soupe, leva les yeux et vit passer deux filles interraciales très maigres, dont une négresse, qui ne regardèrent même pas la merde que tout le monde contournait ; puis, quelques secondes plus tard, apparut Poor Tony Krause, que Matty ne reconnut qu'après un deuxième coup d'œil à cause de son pantalon et de sa casquette : Poor Tony Krause était en piteux état : décavé, les yeux renfoncés, malade au dernier degré, prêt pour la tombe, un teint verdâtre et blafard comme les animaux marins des grandes profondeurs, non-mort sans être tout à fait vivant, uniquement identifiable en tant que Poor Tony à son boa, sa veste en cuir rouge et sa façon de se tenir la gorge en marchant, cette façon qui rappelait

toujours à Equus Reese les starlettes des films en noir et blanc descendant des escaliers courbes lors de réceptions mondaines. Krause ne marchait pas vraiment, chacun de ses pas était une entrée en scène dans un espace minuscule, une démarche majestueuse, impressionnante et repoussante à la fois aujourd'hui à cause de sa mine spectrale. Il passa devant la vitrine du Grille, le regard fixé sur ou par-delà les deux maigrichonnes qui traînaient la savate devant lui, et disparut avec elles par le côté droit de la vitrine.

Matty avait dix ans quand son Pa avait commencé à l'enculer. À l'*enfiler par le cul*. Matty s'en souvenait très bien. Il avait rencontré des gens qui, ayant connu ces mêmes expériences déplaisantes dans l'enfance, avaient effacé celles-ci de leur mémoire d'adulte. Mais pas Matty Pemulis. Il se souvenait de chaque centimètre de pénétration, de la moindre aspérité cutanée. Son père devant la petite chambre où Matt et Micky dormaient, tard dans la nuit, le rai de lumière en œil-de-chat du couloir dans l'entrebâillement de la porte que Pa avait ouverte, le battant qui tournait sur ses gonds bien huilés avec la lenteur implacable d'un lever de lune, l'ombre de Pa qui s'allongeait sur le sol, puis l'homme en personne qui s'introduisait, qui traversait la lueur lunaire du sol en chaussettes sales, cette odeur de bière maltée que Mickey et lui n'identifiaient pas à l'époque et appelaient autrement, chaque fois qu'ils la sentaient. Matty faisait semblant de dormir ; il ne savait pas pourquoi, cette nuit-là, il avait fait comme s'il n'avait pas remarqué la présence de l'homme ; il avait peur. Même cette première fois. Micky avait à peine cinq ans. Et c'était toujours pareil. Pa bourré. Chancelant dans la chambre. Une certaine furtivité. Parvenant miraculeusement à ne pas se rompre le cou sur les petites autos et les petits camions éparpillés par terre, oubliés là par hasard. S'asseyant sur le bord du lit, pesant de son poids sur le lit. Un gros individu sentant le tabac et autre chose, avec une respiration sonore d'homme ivre. Assis sur le bord du lit. Secouant Matty pour le réveiller, Matty qui faisait semblant de se réveiller. Lui demandant s'il dormait, là, oui, il dormait ? Une tendresse, des caresses

transgressant légèrement l'affection paternelle ethniquement irlandaise, la générosité émotionnelle d'un homme sans Green Card qui se tuait à la tâche chaque jour pour nourrir sa famille. Des caresses qui, de façon indéfinie, franchissaient la ligne entre ça et la générosité émotionnelle d'autre chose, ivre, quand toutes les règles comportementales étaient suspendues et qu'on ne savait jamais, d'une minute à l'autre, si on allait être embrassé ou frappé – impossible de dire ou même de savoir comment cette ligne était franchie. Mais elle l'était, par les caresses. Tendresse, caresses, mauvaise haleine brûlante et suave, excuses murmurées pour les violences ou les châtiments de la journée. Une manière de prendre la joue encore chauffée par l'oreiller et la mâchoire dans le creux de la main, l'énorme auriculaire suivant le creux entre la gorge et la mâchoire. Matty se contractait : timide, hein, fiston, on est timide ? Matty se contractait encore, tout en sachant que c'était ça, cette contraction de peur, qui provoquait la colère de Pa : de qui tu as peur, hein ? C'est quoi, ça, un fils qui a peur de son propre Pa ? Comme si le Pa qui se crevait quotidiennement n'était qu'un. Un Pa ne peut pas montrer un peu d'affection à son fils sans être pris pour un ? Comme si Matty pouvait rester couché le ventre plein dans un lit que son Pa a payé et penser que son Pa ne vaut pas mieux qu'un ? C'est un coup de bite qui te fait peur ? Tu crois qu'un Pa qui vient parler à son fils et le serre dans ses bras comme un Pa n'a rien d'autre en tête qu'un coup de bite ? Comme si le fils était une pute des docks à quarante dollars ? Comme si le Pa était un ? C'est pour ça que tu me prends ? Tu me prends pour ça, alors ? Matty se contractant dans l'oreiller aplati que le Pa avait payé, les ressorts du lit pliant qui grinçaient au rythme de sa peur ; il tremblait. Eh ben tiens tu me donnes envie de faire juste ce qui t'effraie. Si tu me prends pour. Matty savait déjà que sa peur alimentait la chose, le désir de son Pa. Il ne pouvait pas s'empêcher d'avoir peur. Il essayait, il essayait, s'accusait d'être un trouillard, de l'avoir bien cherché, mais ne pouvait pas traiter son père de. Il lui avait fallu de longues années avant de nommer la chose, d'admettre que

son père l’avait *enfilé par le cul*. Que la chose avait été planifiée bien avant que le premier rai de lumière ne s’élargisse dans l’embrasure, et que ses manifestations de peur n’y étaient pour rien. L’avantage de garder la mémoire des événements est qu’on peut les analyser plus tard, avec le recul de la maturité ; on comprend alors qu’aucun fils au monde ne pouvait avoir causé ça, en aucune façon. À un âge ultérieur, il commença à faire semblant de dormir même quand son Pa le besognait, même quand la besogne faisait claquer ses dents dans une bouche affectée de ce sourire vague qu’il estimait caractéristique des authentiques dormeurs. Plus son père le secouait, plus il serrait les paupières, plus il souriait et plus il ronflait, ostensiblement, avec des expirations sifflantes comme dans les dessins animés. Mickey, dans le lit à barreaux près de la fenêtre, observait un silence de mort, couché sur le côté, face au mur. Entre eux, ils ne parlaient que des probabilités d’être embrassés ou frappés, jamais un mot de plus. Finalement son Pa l’attrapait par les épaules et le retournait avec une expression de dégoût et de frustration. Matty croyait que la seule odeur de la peur suffisait à provoquer la chose, avant d’avoir (plus tard) le recul de la maturité. Il se rappelait le son ovale du bouchon du pot de vaseline, ce *plop* (comme une pierre dans l’eau) distinctif des bouchons de vaseline (sans sécurité enfants, le bouchon, alors que les sécurités enfant existaient déjà), se rappelait les marmonnements de son Pa quand il s’enduisait, se rappelait l’affreuse sensation du doigt froid quand il étalait la gelée autour du bouton de rose de Matty, son étoile noire.

Seul le recul de la maturité, des années d’expérience, permit à Matty d’être reconnaissant à son Pa d’avoir utilisé un lubrifiant. Mais même ce recul ne lui expliquait pas pourquoi le gros homme était si familiarisé avec ce produit et son usage nocturne, même aujourd’hui, à vingt-trois ans.

On entend les mots, disons, *cirrhose* et *pancréatite aiguë*, et on imagine le sujet se tenant le ventre comme un acteur victime d’un coup de feu dans un vieux film et s’effondrant tranquillement dans le repos éternel, les yeux

clos, le visage composé. Le Pa de Matty est mort étouffé par son sang, une fontaine de sang très sombre qui peignit Matty en rouge carmin quand il lui saisit ses poignets jaunes et que m'man arpenta le service en quête d'infirmiers. Les particules qu'il aspirait étaient incroyablement fines, presque atomisées, de sorte qu'elles flottaient dans l'air au-dessus du lit pendant que l'homme agonisait, les yeux jaunes comme ceux d'un chat, la face contordue par un atroce rictus de douleur. Ses dernières pensées (s'il en eut) furent insondables. Aujourd'hui encore, chaque fois qu'il buvait, Matty levait son premier verre à la mémoire de cet ultime instant[271].

OceanofPDF.com

11 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Tout de suite après le dîner, Hal se rend dans la chambre de Schtitt au rez-de-chaussée de Comm.-Ad. pour tenter de comprendre ce qui a mal tourné dans son match contre Stice. Et aussi pour avoir un éventuel indice sur la raison de ce match public contre la Ténèbre, à une date si proche du WhataBurger. C.-à-d. sur ce que pouvait signifier cette exhibition. Vous êtes toujours sous pression à E.T.A., vous voulez savoir ce que les entraîneurs pensent de vous, comment ils jaugent votre progression, si votre cote est à la hausse ou à la baisse. Mais la seule personne présente est A. deLint, affairé sur une feuille de statistiques surdimensionnée, allongé sur le sol, sans chemise, avec dans la main son menton et un Magic Marker odorant. Il lui dit que Schtitt est parti à vélo en quête de friandises, mais assieds-toi donc. C’est-à-dire sur une chaise, probablement. Donc Hal a droit à plusieurs minutes de commentaires sur le match, accompagnés de statistiques sorties toutes fraîches de la tête du prorecteur. Le dos de deLint est pâle et constellé de traces rouges d’anciens boutons, bien que ce ne soit

rien en comparaison de celui de Struck ou de Shaw. Il y a une chaise en rotin et une chaise en bois. L'écran à cristaux liquides de son ordinateur portable projette une lueur grise sur le sol à côté de lui. La chambre de Schtitt est suréclairée et absolument exempte de poussière, même dans les coins. La chaîne stéréo est allumée mais silencieuse. Ni Hal ni deLint n'évoquent la présence de la journaliste d'Orin dans les gradins, pas plus que les longs échanges de la grosse dame avec Poutrincourt, pourtant peu discrets. Les noms de Stice et de Wayne figurent en tête de la grande feuille de stats, mais pas celui de Hal. Hal dit qu'il ne sait pas s'il a commis une erreur tactique élémentaire ou s'il n'a simplement pas été à la hauteur cet après-midi.

« Tu n'as pas été dans le coup un seul instant, mon garçon », répond deLint. Il lui montre certains chiffres qui l'attestent. Le choix de ses mots refroidit Hal.

Après quoi, pendant ce qui est censé être l'Étude obligatoire vespérale, et malgré les trois chapitres d'annales que son programme de Prépa aux examens requiert, Hal reste assis seul dans la salle de Visionnage 6, à assouplir distraitement sa cheville, la jambe correspondante étant étendue sur le divan devant lui et l'autre repliée contre sa poitrine, à serrer une balle mais dans la main dont il ne se sert pas pour jouer, à chiquer du Kodiak et à cracher dans une corbeille sans sac, l'air inexpressif, en regardant quelques cartouches de divertissement de feu son père. À le voir ainsi, on pourrait penser qu'il est déprimé. Il regarde plusieurs cartouches à la suite. Il regarde *Le siècle américain vu à travers une brique* et *Contrat prénuptial entre le Ciel et l'Enfer*, puis une partie de *Le bon de réduction a été arraché*, un exaspérant monologue d'un binoclard, contemporain de Miles Penn et Heath Pearson, qui fut presque aussi omniprésent que Reat et Bain dans l'œuvre de Soi-Même mais dont Hal n'arrive pas à retrouver le nom. Il regarde des extraits de *Mort à Scarsdale*, de *Mariage secret à Lynn*, de *Various Small Flames* et de *Genres de douleurs*. La salle de Visionnage est

tapissée de panneaux isolants sous le papier peint et relativement insonorisée. Il regarde la moitié du truc sur la Méduse et l'Odalisque mais arrête brusquement le film quand des spectateurs commencent à être pétrifiés.

Hal imagine, pour se faire peur, des mecs louches et basanés qui menacent de torturer des êtres chers s'il ne parvient pas à se rappeler le nom du type qu'on voit dans *Le bon de réduction,* dans *Civisme à basse température* et dans *Dis adieu au bureaucrate*.

Il y a, sur les étagères en verre de la S.V. 6, deux cartouches d'interviews de Soi-Même dans plusieurs forums d'Accès communautaire au câble, qu'il refuse de regarder.

Le léger clignotement des lumières et le subtil changement de pression dans la pièce sont dus à l'allumage des chaudières d'E.T.A. dans le sous-sol de Comm.-Ad. Hal bouge sur le divan, mal à l'aise, crache dans la corbeille. La petite odeur de poussière brûlée provient également des chaudières.

Un film didactique mineur, assez court, que Hal aime bien et visionne deux fois de suite est *Dis adieu au bureaucrate*. Un bureaucrate dans un complexe de bureaux aspetisé et éclairé au fluor est un travailleur prodigieusement efficace quand il est en état de veille, mais il a d'énormes difficultés à se lever le matin, arrive toujours en retard au boulot, ce qui est idiosyncratique, dérangeant et totalement inadmissible dans une bureaucratie, et on voit ce bureaucrate convoqué dans le bureau cloisonné en verre martelé de son superviseur, lequel superviseur, vêtu d'un costume extrêmement démodé avec des revers rouille à demi cachés par le col ouvert de sa chemise, lui dit qu'il est un bosseur et un brave homme mais que ses retards chroniques ne peuvent pas durer et que, s'ils se reproduisent, il devra se trouver un autre complexe de bureaux éclairés au fluor. Ce n'est pas par hasard que le licenciement bureaucratique est appelé « résiliation », dans le sens d'effacement ontologique, et le bureaucrate est très perturbé en

quittant le bureau cloisonné. Le soir, son épouse et lui rassemblent tous les réveils qu'ils possèdent dans leur appartement d'un immeuble de style Bauhaus, tous électriques, numériques, extrêmement précis, et ils festonnent leur chambre d'une douzaine de ces appareils réglés pour sonner à 06 h 15. Mais dans la nuit il y a une panne de courant, les réveils perdent une heure ou affichent 00 : 00 en clignotant et le bureaucrate dort trop longtemps. Ouvrant les yeux, il contemple un instant le 00 : 00 qui clignote. Il hurle, se prend la tête, enfile des vêtements froissés, noue ses lacets dans l'ascenseur, se rase dans la voiture, brûle tous les feux rouges jusqu'à sa gare de banlieue. Le train de 08 h 16 arrive, sur la voie en sous-sol, juste au moment où la voiture du bureaucrate affolé pénètre dans le parking en crissant des pneus et le bureaucrate aperçoit le toit de la loco à l'arrêt derrière le parking. C'est le tout dernier train possible pour être à l'heure : s'il le rate, il sera de nouveau en retard, et résilié. Il gare sa voiture de biais dans un emplacement pour handicapés, franchit le tourniquet d'un bond et dégringole les marches sept à sept, en nage, les yeux exorbités. Les gens s'écartent sur son passage en râlant. Pendant sa course dans le long escalier il garde les yeux rivés sur les portes ouvertes du train de 08 h 16 et forme des vœux pour qu'elles restent ouvertes encore une minute. Finalement, filmé dans un ralenti glacial, le bureaucrate saute les sept dernières marches et plonge vers les portes ouvertes et, à mi-trajet, télescope un petit garçon très sérieux à grosses lunettes et nœud papillon, en culottes courtes d'écolier, qui trimballe dans ses bras, sur le quai, une haute pile de paquets soigneusement emballés. Badaboum, collision. Le choc projette bureaucrate et garçonnet en arrière. Les paquets du môme volent un peu partout. Le môme retrouve l'équilibre, mais sonné, les lunettes et le nœud papillon de travers[272]. Le regard frénétique du bureaucrate va du gosse aux paquets éparpillés, puis aux portes du train qui sont toujours ouvertes. Le train siffle. Son intérieur est fluorescent et rempli d'employés, de bureaucrates ontologiquement à l'abri du risque. On entend le haut-parleur dire un truc

inintelligible au sujet d'un départ imminent. Un espace libre de piétons s'ouvre autour du bureaucrate, du gosse hébété et des paquets. Ogilvie a naguère donné un cours sur le personnage de ce garçon, exemplaire selon lui de la différence entre un antagoniste et un deutéragoniste dans un drame moral ; il avait inlassablement répété le nom de l'enfant acteur. Hal se frappe plusieurs fois au-dessus de l'œil droit pour faire jaillir ce nom. Les yeux exorbités du bureaucrate continuent d'aller et venir entre les portes ouvertes du train et le garçon, qui le regarde fixement, presque studieusement, les yeux ronds et humides derrière ses verres. Hal ne se rappelle pas non plus qui jouait le bureaucrate, mais c'est le nom du jeune acteur qui l'obsède. Le bureaucrate penche vers les portes du train comme si toutes les cellules de son corps étaient attirées dans cette direction. Mais il regarde toujours le gosse, les cadeaux, lutte contre lui-même. On assiste évidemment à un conflit interne, ce qui est très rare dans les films de Soi-Même. Les yeux du bureaucrate reprennent soudain leur place normale dans leurs cavités oculaires. Il se détourne des portes fluorescentes, s'incline vers le gamin, lui demande s'il va bien et lui dit de ne pas s'en faire. Il lui nettoie ses lunettes avec son mouchoir de poche, ramasse ses paquets. Pendant ce ramassage, le haut-parleur émet une annonce définitive et les portes se ferment avec un sifflement de pressurisation. Le bureaucrate charge avec délicatesse les paquets sur les bras du gamin en les alignant soigneusement. Le train démarre. Le bureaucrate le regarde partir, inexpressif. On ne sait pas à quoi il pense. Il redresse le nœud papillon du gamin, en s'agenouillant comme font les adultes quand ils s'occupent d'un enfant, s'excuse pour la collision et lui répète de ne pas s'en faire. Il se tourne pour s'en aller. Le quai est presque désert à présent. Et maintenant vient le moment étrange. Le gosse tend le cou derrière ses paquets et regarde l'homme qui s'éloigne lentement :

« Monsieur ? dit-il. Vous êtes Jésus ?

– J’aimerais bien », répond le bureaucrate par-dessus son épaule, sans s’arrêter. Alors le gosse libère une de ses petites mains, sous la pile de paquets, et fait un signe d’adieu au manteau du bureaucrate, tandis que la caméra, posée à l’arrière du train de 08 h 16, s’éloigne du quai et prend de la vitesse.

Dis adieu au bureaucrate reste l’un des films paternels préférés de Mario, peut-être à cause de son absence de sophistication. Bien qu’il ait toujours soutenu à Mario que c’était de la guimauve, Hal l’aime aussi, secrètement, cette cartouche, et il se plaît à s’imaginer dans la peau de l’ex-bureaucrate sur le chemin du retour, vers l’effacement ontologique.

En guise d’autopunition bizarre, Hal envisage de visionner ensuite l’horrifiant *Poilade avec dents* et *Images de célèbres dictateurs bébés*, puis l’un des succès posthumes de Soi-Même, une cartouche intitulée *Sœur de sang ou La Religieuse dure à cuire* qu’il a toujours trouvée alambiquée et d’une méchanceté gratuite mais qui, sans qu’il le sache, a été inspirée à James O. Incandenza par une brève et désagréable expérience chez les AA de Boston, dans les années 1990 A.S., qui n’a finalement duré que deux mois et demi parce que Soi-Même ne supportait pas leurs bondieuseries et dogmes simplistes. Sans Bob Hope, Hal crache beaucoup plus qu’à son habitude, maintenant, et évite également de s’éloigner de la corbeille de peur de vomir. Cet après-midi, il a été nul en matière de perception kinesthésique : il ne sentait pas la balle sur son stick. Sa nausée n’a rien à voir avec le visionnage des cartouches de son père. Depuis un an, son bras était une extension de son cerveau et le stick une extension de son bras, extrêmement sensible. Chaque cartouche est une disquette noire soigneusement étiquetée ; elles sont toutes cataloguées sur la tablette située à côté de la bibliothèque en forme d’œuf et aux étagères en verre, et insérées dans les fentes dans l’attente d’être chargées et décodées numériquement.

OceanofPDF.com

14 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

P. T. Krause : N. Cambridge : cette sensation notoirement trompeuse de bien-être après une attaque. Cette impression de victoire sur la fièvre, d'inversement de la roue de la fortune qui suit un événement neuroélectrique. Poor Tony Krause se réveilla dans l'ambulance sans reptiles, continent et en pleine forme. Il flirta avec l'infirmier au menton bleu penché sur lui, attribua des connotations cochonnes à certaines expressions telles que *signes vitaux* ou *dilatation*, tant et si bien que l'infirmier appela par radio les urgences de Cambridge City pour annuler le brancard. Toujours alité, il remua ses membres décharnés comme pour danser un mambo minimaliste parodique. En traitant par-dessus la jambe les conseils de l'infirmier l'avertissant que la sensation de bien-être post-traumatique est notoirement trompeuse et transitoire.

Et puis aussi, bien sûr, l'avantage rarement mentionné d'être un indigent et en possession d'une carte d'assurance maladie périmée et même pas à votre nom : les hôpitaux vous témoignent une sorte de respect inversé ; un

hôpital comme celui de Cambridge City se plie à votre désir de ne pas y rester ; ils s'en remettent immédiatement à votre diagnostic subjectif, à votre propre connaissance de votre état qui, en période post-traumatique, vous paraît toujours en voie d'amélioration : ils obtempèrent à votre volonté idéaliste : vous êtes tout aussi libre que les honoraires : ils exaucent vos souhaits, applaudissent votre mambo et que Dieu vous accompagne.

Heureusement pour eux, vous ne voyez pas votre mine.

Et la bonne aubaine, c'est que l'hôpital de Cambridge City, accessible à pied au prix d'une petite trotte vers l'est dans Cambridge St. puis vers le sud dans Prospect, à travers l'air automnal mentholé, en passant par Inman Square et Antitoi Entertainment, est peut-être le dernier endroit où un jeune homme dysphorique du genre, requinqué et en phase post-traumatique ascendante, quoique encore un peu tremblant, peut trouver un peu de tendresse, de crédit pharmacologique, depuis ses démêlés avec Wo, la bibliothèque Copley et son cœur.

Le gros gâteau en brique de l'hôpital derrière Krause dans le crépuscule pourpre. Le claquement saccadé de ses talons sur le trottoir, le boa jeté négligemment sur ses épaules et sous ses bras, une main serrant le col en cuir rouge autour de sa gorge, la tête haute et bien équilibrée, un regard franc posé sur les passants, une dignité blasée. La dignité d'un homme qui s'est relevé des cendres du Sevrage grâce à sa volonté, qui guérit à vue d'œil, sait où il va et s'apprête à rencontrer des Canadiens potentiellement importants. Une créature charmante et peut-être de nouveau, dans un futur pas si lointain, voluptueuse, avec un aplomb retrouvé et capable de soutenir le regard des piétons d'Inman Square qui se détournent brusquement des odeurs résiduelles de W.-C. et de vomi du métro, les cendres desquelles il s'est relevé une fois encore, pétant le feu. Une couenne de lune pendouille au-dessus d'une église à quatre clochers. Et, après une attaque, on a l'impression que les étoiles qui émergent sont des yoyos : Poor Tony Krause a la sensation de pouvoir les attirer et les repousser à sa guise.

Voici comment Poor Tony Krause, Lolasister et Susan T. Cheese se sont retrouvés mercenaires adjoints dans une organisation louche que Bertrand Antitoi les avait priés d'appeler *« Front contre l'ONANisme* »* : en échange d'un paquet fortement coupé à partager en six, Lolasister, Susan T. Cheese, P. T. Krause, Bridget Tenderhole, Equus Reese et feu Stokely (« Étoile noire ») McNair avaient dû porter des manteaux en cuir rouge, des perruques auburn et des talons aiguilles identiques pour aller traîner dans le hall de l'hôtel Sheraton Commander de Harvard Square avec six femmes d'allure masculine pareillement vêtues et emperruquées pendant qu'un rebelle québécois androgyne, tellement bien roulé dans son manteau en cuir rouge que Bridget Tenderhole, verte d'envie, s'enfonçait les ongles dans les paumes, entrait par la porte à tambour en Lucite du Commander, traversait avec détermination la salle de bal Epaulet bondée et jetait le contenu semi-liquide, saumâtre, violet, d'un tonneau-souvenir miniature d'enlèvement d'ordures à la face du ministre canadien du Commerce inter-O.N.A.N., qui donnait une conférence de presse à des journalistes états-uniens du haut d'un pupitre en forme de feuille. Les douze compères devaient alors courir hystériquement dans le hall, détaler par la porte à tambour et se disperser sur douze vecteurs différents tandis que l'androgyne québécois balanceur d'ordures sortait de la salle Epaulet et du hall poursuivi par des agents de sécurité en costume blanc équipés d'oreillettes et d'automatiques Cobray M-11, de sorte que lesdits agents ne savaient plus quelle silhouette épicène en talons aiguilles ils devaient courser. Susan T. Cheese et Poor Tony avaient rencontré les frères Antitoi – dont un seul pouvait ou voulait parler, celui qui avait élaboré la tactique de diversion de l'opération Sheraton Commander et qui était lui-même aux ordres d'autres Québécois d'un Q.I. nettement supérieur –, Krause et S.T.C. les avaient rencontrés à la Ryle's Tavern d'Inman Square, qui organisait une Nuit des dysphoriques du genre un mercredi sur deux et attirait une clientèle sympathique et homosexuelle, et devant laquelle (la Ryle's Tavern) Poor Tony passait maintenant, juste

après le Man o’ War Grille, à une ou deux rues du magasin de miroiterie et de nouveautés des Antitoi, moins malade que fourbu après une marche de cinq ou six rues à peine – cette fatigue cellulaire post-fièvre de type je-dormirais-bien-une-semaine –, en se tâtant pour savoir s’il allait piquer les sacs des deux jeunes femmes assez ordinaires qui déambulaient à quelques pas devant lui, des sacs suspendus à leurs épaules tombantes par des lanières aussi fines que des bretelles de robe du soir, un duo interracial, ce qui est rare et troublant à Boston métropole, la Noire avec une tchatche de mitraillette et la Blanche avec un mutisme, une nonchalance, une dégaine distraite qui étaient autant de provocations au vol à la tire, toutes deux entourées d’une aura de victimes des temps modernes, cette sorte de lassitude démoralisée qui garantissait aux yeux de Tony une protestation et une poursuite minimales – bien que la Blanche portât des chaussures de jogging très impressionnantes sous sa jupe écossaise. Poor Tony était si concentré sur la logistique et les implications des sacs brandis devant lui comme par Dieu – ah, franchir le pas-de-porte des Antitoi avec de l’argent liquide pour leur proposer une transaction plutôt qu’implorer leur charité, leur rendre une visite de courtoisie, en somme, c’était autre chose qu’une minable supplique induite par le Sevrage –, si concentré en enjambant un impressionnant tas de crottes de chien le long des larges vitres du Man o’ War qu’il n’aperçut pas son ancien collègue Matty le Fou Pemulis, une source certaine de compassion, qui le regardait sous toutes les coutures, sidéré de voir l’état dans lequel Poor Tony était sorti du couloir de la vie.

Geoffrey Day a remarqué que la plupart des résidents masculins d’Ennet House donnaient de petits noms spéciaux à leurs parties génitales. Par ex., « Bruno », « Jake », « Le Croc » (Minty), « Le Moine borgne », « Fritzie », « Russell Muscle d’amour ». Il se dit que c’est peut-être une question de classe sociale : ni lui, ni Ewell, ni Ken Erdedy ne baptisent leur Unité. À l’instar d’Ewell, Day consigne un certain nombre de différences

sociales dans son journal. Doony Glynn appelait son pénis « Pauvre Richard » ; Chandler Foss a confié que, pour lui, c'était « Bam-Bam ». Lenz a qualifié sa propre Unité d'« Épouvantable Porc ». Day mourrait plutôt que d'avouer que Lenz ou ses soliloques sur le Porc, qui avaient été fréquents, lui manquent. Le pénis en question avait une teinte curieusement deux ou trois fois plus sombre que le reste du corps de Lenz, c'est-à-dire plus contrastée que chez la plupart des gens. Lenz le brandissait devant ses compagnons de chambre chaque fois qu'il voulait renforcer un argument. Il était court, épais, arrondi et Lenz décrivait le Porc comme l'un des premiers exemples de ce qu'il appelait la Malédiction polonaise, à savoir une longueur moyenne mais une circonférence intimidante : « Pas terrible en profondeur, mais déchireur sur les bords, mon pote. » Telle était sa définition de la Malédiction polonaise. Le journal de Convalescence de Day est étonnamment bourré de citations de R. Lenz. L'expulsion de Lenz avait eu pour conséquence l'emménagement de l'avocat fiscaliste Tiny Ewell dans la chambre 3-Hommes avec Day. Ewell était la seule personne ici avec qui l'on pouvait entretenir une conversation légèrement superficielle, si bien que Day s'était surpris lui-même en découvrant, après deux longues nuits, qu'il s'ennuyait presque de Lenz, de son obsession horaire, de son babil, de sa propension à faire la chandelle en caleçon contre le mur et à brandir le Porc.

Retour sur la question de la dépression de la résidente d'Ennet House Kate Gompert :

Certains patients psychiatriques – ainsi qu'un pourcentage de personnes si dépendantes des produits chimiques que l'abandon de ces produits entraîne chez elles un trauma qui affecte profondément le centre névralgique de l'âme –, ces patients savent d'avance que ce qu'on appelle « dépression » peut revêtir des formes multiples. L'une d'elles, la moins grave, est parfois dénommée *anhédonie*[273] ou *mélancolie simple*. C'est une

sorte de torpeur spirituelle qui supprime tout plaisir ou même tout attachement à des choses autrefois importantes. Le passionné de bowling ne se rend plus à son club et reste chez lui la nuit à regarder sans passion des cartouches de kick-boxing. Le gourmand perd son goût pour la nourriture. Le sensualiste trouve que son Unité bien-aimée n'est finalement qu'un appendice insensible qui pendouille. La mère et épouse dévouée est tout à coup aussi peu émue par sa famille que par le théorème d'Euclide. C'est une espèce de novocaïne affective, ce type de dépression, et même si elle n'est pas franchement douloureuse, sa morbidité est déconcertante et… eh bien, déprimante. Kate Gompert a toujours envisagé cet état anhédonique comme une sorte d'abstraction radicale de toute chose, un évidement de la matière qui avait anciennement un contenu affectif. Les termes avec lesquels les non-déprimés jonglent et qu'ils tiennent pour assurés – *bonheur, joie de vivre, préférence, amour* – sont réduits à leurs squelettes et à des idées abstraites. Ils ont, pour ainsi dire, une dénotation mais pas de connotation. L'anhédonique peut parler du bonheur et de sa signification, mais il est incapable de le ressentir, de le comprendre, d'en espérer quoi que ce soit ou de croire qu'il a une existence autre que conceptuelle. Tout est contour de la chose. Les objets deviennent des schémas. Le monde devient une carte du monde. Un anhédonique peut naviguer, mais pas se repérer. C.-à-d. l'anhédonique devient, dans le jargon des AA de Boston, Incapable de s'Identifier.

Il convient de signaler que chez les plus jeunes élèves d'E.T.A., le suicide par micro-ondes du Dr James O. Incandenza est communément attribué à ce genre d'anhédonie. C'est peut-être parce que l'anhédonie est souvent associée aux crises qui affligent les gens avides de réussite lorsqu'ils arrivent à un âge où ils ont plus ou moins accompli tout ce qu'ils souhaitaient faire. La crise de type à-quoi-bon-tout-ça de l'États-Unien d'âge moyen. En fait, ce n'est pas du tout, en fait, ce qui a tué Incandenza. En fait, l'idée qu'il avait atteint tous ses objectifs et découvert que cela ne

lui procurait aucune joie et ne donnait aucun sens à son existence en dit plus sur les étudiants d'E.T.A. que sur le père d'Orin et de Hal : toujours sous l'influence de la philosophie carotte-bâton à la deLint pratiquée par les entraîneurs de leurs clubs d'origine plutôt que sous celle plus paradoxale de l'école Schtitt / Incandenza / Lyle, les jeunes athlètes qui ne mesurent leur valeur qu'à l'aune de leur classement jouent avec cette idée d'inutilité minante qu'ils ont encore chevillée au corps, une fois leurs objectifs atteints, comme avec un hochet psychique, un truc qui leur sert de prétexte lorsqu'ils s'arrêtent sur le chemin de l'entraînement à l'aube pour sentir les fleurs le long des sentiers d'E.T.A. L'idée que l'accomplissement ne confère pas automatiquement une valeur intérieure est, pour eux, encore, à cet âge, une abstraction, un peu à l'image de la perspective de leur propre mort – « Socrate est mortel » et ainsi de suite. Au fond d'eux-mêmes, tous voient encore la carotte compétitive comme un graal. Quand ils évoquent l'anhédonie, c'est surtout rhétorique. Ce sont de jeunes enfants, ne l'oubliez pas. Écoutez les conversations des moins de 16 ans dans la salle de bains ou dans la queue au réfectoire : « Salut, comment tu vas ? – Je suis numéro huit cette semaine, voilà comment je vais. » Ils vénèrent encore la carotte. À l'exception peut-être de l'angoissé LaMont Chu, ils adhèrent encore à l'idée fallacieuse que le deuxième des 14 ans du continent pense avoir exactement deux fois plus de valeur que le n° 4.

Trompeur ou non, c'est tout de même un mode de vie chanceux. Même s'il est temporaire. Il est d'ailleurs possible que les gosses les moins bien classés d'E.T.A. soient proportionnellement plus heureux que les mieux classés puisque nous (qui ne sommes plus de jeunes enfants, pour la plupart) savons qu'il est plus stimulant de *vouloir* que d'*avoir*, semble-t-il. Mais peut-être est-ce juste la même illusion inversée.

Hal Incandenza, bien qu'ignorant toujours la vraie raison qui a poussé son père à introduire sa tête dans un micro-ondes trafiqué, l'Année de la mini-savonnette Dove, est persuadé que ce n'était pas pour cause

d’anhédonie états-unienne standard. Lui-même n’a jamais, depuis son plus jeune âge, sincèrement éprouvé une émotion de type vie-intérieure-intense ; pour lui, les termes *joie* ou *valeur* sont comme les variables d’une équation rare, il peut les manier à loisir pour plaire à ses interlocuteurs, mais en lui-même, dans sa coque d’être humain, ça ne signifie rien – car il est en fait beaucoup plus robotique que John Wayne. L’un de ses problèmes avec sa Moms vient du fait qu’elle s’imagine le connaître parfaitement, en tant qu’être humain et, qui plus est, un être humain de valeur, alors que, intérieurement, il n’est rien du tout, il le sait bien. Sa Moms Avril entend sa propre voix en lui et croit que ce qu’elle entend *est* lui, ce qui amène Hal à ressentir, depuis quelque temps, une chose, une seule, avec intensité : il est solitaire.

Il est intéressant de noter que les arts vivants des États-Unis du nouveau millénaire traitent l’anhédonie et le vide intérieur comme des trucs à la mode. Peut-être sont-ce les vestiges de la glorification romantique du *Weltschmerz*, autrement dit la lassitude du monde ou l’ennui chic. Peut-être est-ce le fait que la plupart des arts sont produits par des gens mûrs, sophistiqués et blasés, puis consommés par des jeunes qui ne se contentent pas de consommer l’art mais y recherchent des indices sur la meilleure manière d’être cool, branché – et gardez à l’esprit que, pour les gosses et les ados, être cool et branché signifie être admiré, accepté, intégré et donc Non-Seul. Oubliez la prétendue pression des pairs. C’est plutôt un *appétit* pour les pairs. Non ? Nous entrons dans une puberté spirituelle où nous découvrons que la grande horreur transcendante est la solitude, l’exclusion, le confinement à l’intérieur du moi. Quand nous avons atteint cet âge, nous sommes prêts à tout donner et à tout prendre, à porter n’importe quel masque, pour être intégrés, participer, n’être pas Seuls, nous les jeunes. Les arts états-uniens nous guident vers l’inclusion. Ce sont des clés. Ils nous apprennent à nous façonner des masques d’ennui et d’ironie désenchantée dans notre jeune âge quand le visage est assez ductile pour prendre la forme

du masque. Et il reste là, ce cynisme blasé qui nous sauve du sentimentalisme à l'eau de rose et de la naïveté sans fard. Sentiment égale naïveté sur ce continent (du moins depuis la Reconfiguration). Une chose que les spectateurs sophistiqués ont toujours appréciée dans *Le siècle américain vu à travers une brique* de J. O. Incandenza, c'est sa thèse peu subtile selon laquelle la naïveté est le dernier péché grave dans la théologie de l'Amérique du troisième millénaire. Et, puisque l'on ne peut parler du péché que de façon figurative, il est naturel que la petite cartouche sombre de Soi-Même concerne principalement un mythe, à savoir ce mythe états-unien étrangement persistant qui veut que cynisme et naïveté s'excluent mutuellement. Hal, qui est vide mais pas idiot, considère secrètement que ce qui passe pour une transcendance cynique branchée du sentiment est en réalité une forme de peur de l'humain, car être vraiment humain (comme il le conçoit), c'est sans doute être inévitablement sentimental et naïf et enclin à la guimauve et pathétique, être fondamentalement un éternel enfant, un enfant légèrement disgracieux qui se traîne anaclitiquement sur la carte, avec de grands yeux mouillés, une peau douce comme celle d'une grenouille, un crâne énorme, la bave aux lèvres. Ce qu'il y a de vraiment américain chez Hal, probablement, c'est son mépris de ce qui cause sa solitude : ce moi intérieur hideux, incontinent – en termes de sentiments et de besoins –, qui se contracte et se flétrit sous le masque branché et vide de l'anhédonie[274].

L'image la plus marquante et la plus célèbre du *Siècle américain vu à travers une brique* est une corde de piano qui vibre – en *ré* aigu, semble-t-il –, vibre, émet un son très doux, sans fioriture, en solo ; puis un petit pouce entre dans le champ, un pouce carré, moite, pâle et sale, avec une croûte peu ragoûtante au coin de l'ongle, court, non manucuré, visiblement un pouce d'enfant, et, dès l'instant où il touche la corde, le doux son aigu s'éteint. Le silence qui s'ensuit est atroce. Plus tard dans le film, après un panoramique poignant et didactique autour de la brique, nous retrouvons la

corde de piano, le pouce est retiré, le doux son aigu reprend, extrêmement pur, en solo, et cependant, à mesure que le volume augmente, on perçoit, sous-jacente, une note douceâtre, écœurante, potentiellement putride dans ce *ré* aigu, clair et de plus en plus fort, de plus en plus pur, de plus en plus dysphorique jusqu'à ce que, après quelques secondes à peine, ce son pur et net nous fasse regretter le pouce juvénile qui le coupait.

Hal n'est pas encore assez vieux pour savoir que c'est parce que la torpeur de la vacuité n'est pas la pire forme de dépression. Que l'anhédonie à l'œil mort n'est qu'un rémora sur le flanc du vrai prédateur, le Grand Requin Blanc de la souffrance. Les hautes instances appellent cet état *dépression clinique* ou *dépression involutive* ou *dysphorie unipolaire*. Loin d'être une incapacité à ressentir, une mort de l'âme, la dépression de niveau requin que Kate Gompert éprouve toujours pendant son Sevrage secret de la marijuana est *en soi* un sentiment. Elle a de nombreux noms – *angoisse, désespoir, tourment* ou, dans la nomenclature de Burton, *mélancolie* ou encore, dans celle, qui fait davantage autorité, d'Evtouchenko, *dépression psychotique* –, mais Kate Gompert, au cœur de la chose elle-même, l'appelle simplement *Ça*.

Ça est un degré de souffrance totalement incompatible avec la vie humaine telle que nous la connaissons. *Ça* est la perception du mal radical et absolu non comme attribut mais essence même de l'existence consciente. *Ça* est la perception d'un empoisonnement qui pénètre le moi aux niveaux les plus élémentaires du moi. *Ça* est une nausée des cellules et de l'âme. *Ça* est l'intuition vive que le monde est riche, animé, distinct d'une carte géographique, mais aussi profondément douloureux, nocif, hostile au moi, un moi déprimé que *Ça* boursoufle, autour duquel il coagule, qu'il enveloppe de replis noirs et absorbe en *Soi*, de sorte qu'une unité quasi mystique s'accomplit avec un monde dont tous les constituants infligent une souffrance au moi. Le caractère émotionnel de *Ça*, de ce que Gompert décrit comme *Ça*, est en fait largement indescriptible sinon comme une

sorte de double prison dans laquelle toutes les alternatives que nous associons à l'action humaine – s'asseoir ou se lever, agir ou se reposer, parler ou se taire, vivre ou mourir – sont non seulement désagréables mais carrément horribles.

Ça est également solitaire à un degré inexprimable. Kate Gompert ne peut en aucune façon tenter d'expliquer à quelqu'un d'autre ce qu'est la dépression clinique, pas même à une personne souffrant elle-même de dépression clinique, tout simplement parce qu'une personne dans cet état est incapable d'éprouver de l'empathie pour un autre être vivant. Cette Incapacité à s'Identifier de l'anhédonie est inhérente à *Ça*. Si une personne souffrant physiquement s'intéresse peu à ce qui ne concerne pas sa douleur[275], une personne cliniquement déprimée ne peut même pas concevoir autrui indépendamment de la douleur universelle qui la ronge cellule après cellule. Tout fait partie du problème, il n'y a pas de solution. C'est un enfer.

Le terme, qui fait autorité, de *dépression psychotique* donne à Kate Gompert une sensation de solitude. Spécifiquement l'aspect *psychotique*. Prenez l'exemple suivant. Deux individus hurlent de douleur. L'un d'eux est torturé à la gégène. L'autre non. Celui qui subit les décharges électriques n'est pas psychotique : ses cris sont circonstanciés. Celui qui hurle sans être torturé, lui, est psychotique, puisque les diagnostiqueurs n'observent ni électrodes ni ampérage mesurable. L'un des pires désagréments de la dépression psychotique dans un service psychiatrique rempli de patients psychotiquement déprimés consiste à s'apercevoir qu'aucun de ces patients n'est réellement psychotique, que leurs cris se justifient par certaines circonstances indétectables, c'est leur charme particulier, par un observateur extérieur. D'où la solitude : c'est un circuit fermé : le courant électrique est simultanément envoyé et reçu de l'intérieur.

Le prétendu « déprimé psychotique » qui essaie de se tuer ne le fait pas par « désespoir » ou par une quelconque conviction abstraite que les pertes

et profits de la vie sont déséquilibrés. Et assurément pas parce que la mort lui semblerait tout à coup séduisante. La raison qui pousse au suicide la personne dont la souffrance invisible atteint un degré insupportable est la même que celle qui pousse une personne piégée par un incendie à se jeter d'une haute fenêtre. Ne vous méprenez pas sur ces personnes qui sautent d'un bâtiment en flammes. La chute leur inspire la même terreur qu'à vous ou à moi si nous étions devant la même fenêtre simplement pour contempler la vue ; c.-à-d. la peur de la chute reste une constante. La variable, c'est l'autre terreur, celle du feu : de ces deux terreurs, quand les flammes se rapprochent, celle de la chute est la moindre. Vous ne désirez pas tomber, vous fuyez les flammes. Et pourtant les badauds sur le trottoir, qui vous regardent d'en bas, vous crient : « Ne faites pas ça ! » et « Tenez bon ! » sans comprendre que vous veuillez sauter. Enfin, pas vraiment. Il faut avoir été personnellement piégé par les flammes pour comprendre que cette peur-là surpasse la peur du vide.

C'est pourquoi l'idée de faire signer un « Contrat Suicide » à une personne aux prises avec *Ça* dans un centre de désintoxication bienveillant est tout bonnement absurde. Car un tel contrat ne lie une telle personne qu'à condition que les circonstances psychiques, invisibles et indescriptibles, qui ont rendu nécessaire ce contrat ne se manifestent pas. Et le fait que le Personnel de ce centre bienveillant ne comprenne pas l'accablante horreur de *Ça* ne fait que renforcer le sentiment de solitude du résident déprimé.

Un déprimé psychotique que Kate Gompert avait connu à l'hôpital de Newton-Wellesley deux ans plus tôt était un quinquagénaire. C'était un ingénieur qui avait la passion des trains électriques – genre Lionel Trains Inc., etc. –, pour lesquels il édifiait des systèmes d'aiguillages et de voies incroyablement complexes qui occupaient toute sa salle de jeux en sous-sol. Sa femme lui apportait des photos de ses trains et de ses réseaux ferroviaires à l'hôpital pour l'aider à se souvenir. L'homme disait qu'il souffrait de dépression psychotique depuis dix-sept ans sans interruption, et

Kate Gompert n’avait aucune raison de ne pas le croire. Il était costaud, avait le teint mat, le cheveu rare et des mains qui reposaient toujours inertes sur ses genoux lorsqu’il était assis. Vingt ans auparavant, il avait glissé sur une flaque d’huile 3-en-1 qu’il utilisait pour lubrifier ses rails, s’était cogné la tête sur la dalle en ciment de son sous-sol à Wellesley Hills et, quand il s’était réveillé dans la salle des urgences, il était déprimé au-delà de toute endurance humaine et cela n’avait pas cessé depuis. Il n’avait jamais tenté de se suicider mais avouait aspirer à une inconscience sans fin. Sa femme était aimante et dévouée. Catholique, elle allait à la messe tous les jours. Elle était très pieuse. Le déprimé psychotique y allait aussi tous les jours quand il n’était pas hospitalisé. Il priait pour sa guérison. Il avait toujours son emploi et son hobby. Il se rendait régulièrement à son travail, ne prenait de congés médicaux que lorsque son tourment invisible était trop insoutenable ou quand les psychiatres voulaient tester sur lui de nouveaux traitements radicaux. Ils avaient essayé les tricycliques, les IMAO, les comas insuliniques, les inhibiteurs sélectifs de la recapture de la sérotonine[276], les nouveaux tétracycliques lourds en effets secondaires. Ils avaient scanné ses lobes et matrices affectives en quête de lésions et de cicatrices. Rien n’avait fonctionné. Même les électrochocs à haut ampérage ne soulageaient pas *Ça*. Ce sont des choses qui arrivent. Certaines dépressions résistent à toute intervention humaine. Le cas de cet homme avait flanqué une trouille monstre à Kate Gompert. L’idée qu’il continue à aller au travail, à la messe, à construire des réseaux ferrés miniatures, inlassablement, tout en éprouvant une sensation comparable à la sienne dépassait son entendement. Elle savait, rationnellement, spirituellement, que cet homme et sa femme devaient posséder un courage supérieur à toute espèce de courage connu. Mais, dans son âme intoxiquée, Kate Gompert ne ressentait qu’une horreur paralysante à l’idée que ce costaud aux yeux morts posait des rails lentement et soigneusement dans le silence de sa salle de jeux lambrissée, un silence seulement rompu par le bruit du graissage et

le déclic des assemblages, pendant que le poison et les vers rongeaient sa tête, que toutes les cellules de son corps hurlaient à cause d'un incendie que personne ne pouvait éteindre ni même voir.

Le déprimé psychotique permanent fut finalement transféré dans un établissement de Long Island pour être soumis à un type de neurochirurgie révolutionnaire qui consistait, paraît-il, à extraire tout le système limbique, autrement dit la partie du cerveau où siègent les émotions. Cet homme rêvait par-dessus tout de l'anhédonie, de l'engourdissement psychique total. C.-à-d. la mort vivante. La perspective d'une neurochirurgie radicale était, supposait Kate, la carotte qui donnait assez de sens à la vie de cet homme pour qu'il s'accroche au rebord de la fenêtre avec les ongles, lesquels étaient probablement noircis et rabotés par les flammes. Cela et sa femme : il semblait aimer sincèrement sa femme, et réciproquement. Chaque nuit, chez eux, il la serrait dans ses bras en pleurant, pendant qu'elle priait ou tripotait un chapelet.

Le couple s'était procuré l'adresse de la mère de Kate Gompert et avait envoyé à Kate une carte de Noël, ces deux dernières années, Mr et Mme Ernest Feaster de Wellesley Hills, Massachusetts, lui disant qu'ils priaient pour elle et lui souhaitaient tout le bonheur possible. Kate Gompert ne sait pas si le système limbique de Mr Ernest Feaster a été réséqué ou non. S'il a atteint l'anhédonie. Les cartes de Noël étaient ornées d'affreuses petites aquarelles de locomotives. Elle ne supportait pas d'y penser, même dans ses meilleurs moments, et le moment présent n'était pas des meilleurs.

OceanofPDF.com

14 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Première journée libre de Mlle Ruth van Cleve après sa Restriction Semi-Totale de trois jours. Autorisée désormais à assister à des réunions à l'extérieur d'Enfield pourvu qu'elle soit accompagnée par un résident plus âgé que le Personnel juge sûr. Ruth van Cleve en talons aiguilles marchant de conserve avec une Kate Gompert psychotiquement déprimée dans Prospect au sud d'Inman Square, Cambridge, un peu après 22 h 00, sans cesser de jacter.

Ruth van Cleve est de plus en plus insupportable pour Kate Gompert. Ruth van Cleve vient de Braintree dans le South Shore, est trop maigre, met du rouge à lèvres cuivré et a des cheveux secs, crêpés comme c'était la mode il y a plusieurs décennies. Son visage présente l'aspect entomologique concave et prognathe des accros à l'Ice[277] en dernière phase. Sa chevelure est un enchevêtrement nuageux surmontant de tout petits yeux, des os et un bec saillant. Joelle v. D. a dit un jour que la tête de Ruth van Cleve semblait une excroissance de ses cheveux, et non l'inverse. Ceux

de Kate Gompert sont courts, drus et ont au moins une teinte reconnaissable.

Kate Gompert n'a pas dormi depuis quatre nuits et sa démarche traînante sur le trottoir de Prospect évoque le tangage paresseux d'un voilier par temps calme. Ruth van Cleve parle sans arrêt dans son oreille droite. Il est environ 22 h 00, un samedi, et les réverbères au sodium s'éteignent et se rallument en bourdonnant, à cause d'un faux contact quelque part. La circulation pédestre est dense, les non-morts et les poivrots qui vivent dans les rues autour d'Inman Square sont aussi de sortie et, quand Kate G. regarde les reflets des passants dans les vitrines assombries, ils deviennent (les piétons et les fumeurs de crack non morts) des têtes sans corps flottant devant les vitres. Des têtes flottantes déconnectées, quoi. Sur les seuils des magasins il y a des personnes incomplètes en fauteuil roulant avec des réceptacles créatifs à la place des membres et des invitations manuscrites à leur venir en aide.

Un récit oral émerge peu à peu. Mlle Ruth v. C. a été envoyée à Ennet House par les services sociaux et le juge aux affaires familiales après que son bébé fut découvert dans une ruelle de Braintree, enveloppé dans des prospectus publicitaires de WalMart proposant des bons de réduction pour la Grande Quinzaine Commerciale périmés depuis le 01/11, un dimanche. Ruth van Cleve avait assez sottement laissé sur le poignet du nourrisson abandonné le bracelet d'identification de l'hôpital avec sa date de naissance, le nom et le n° d'assurance maladie de la mère. Apparemment, l'enfant se trouve actuellement dans un incubateur du South Shore, relié à des machines et éliminant progressivement la Clonidine[278] administrée pour cause d'addiction in utero à des substances sur lesquelles Kate Gompert ne peut que conjecturer[279]. Le père du bébé, dit Ruth van Cleve, est nourri et logé par l'Autorité correctionnelle du comté de Norfolk en attendant son procès pour, selon les termes employés par Ruth van Cleve, exercice illégal de l'activité pharmaceutique.

Ce qu’il y a de remarquable chez Kate Gompert, c’est qu’elle semble avancer sans aucune sorte de volition consciente. Elle met le pied gauche devant le pied droit, puis le droit devant le gauche, et tout son corps avance sans qu’elle soit capable de se concentrer sur autre chose qu’un pied à la fois. Les têtes glissent sur les vitres sombres. Quelques latinos du coin procèdent à une espèce d’évaluation sexuelle à leur passage : en dépit de sa maigreur, de ses cheveux secs et de son allure de harengère, tout chez Ruth van Cleve – sa dégaine, son accoutrement, sa coiffure ostentatoire – clame qu’elle respire le sexe et la sexualité.

Le côté négatif du choix des NA plutôt que des AA est le calendrier et les lieux de réunion. En d’autres termes, les réunions des NA sont moins fréquentes. Le samedi soir, vous pourriez vous poster sur le toit d’Ennet House à Enfield et relever en vain le défi de cracher dans n’importe quelle direction sans toucher un point de ralliement des AA, tandis que la réunion NA la plus proche, le samedi, est celle du Groupe Sain et Serein de N. Cambridge, notoire pour ses engueulades et ses jets de chaises, de 20 h 00 à 21 h 00 pour les Nouveaux et de 21 h 00 à 22 h 00 pour les autres, un horaire délibérément tardif pour contrarier le démon du samedi soir qui titille les toxicos chaque semaine, le samedi étant toujours le jour mythique de la Bamboula même pour des individus qui ne font rien d’autre que la bringue 24 h / 24 7 j / 7 365 j / 365. Mais le trajet de retour d’Inman Square à Ennet House représente une sacrée trotte – il faut remonter tout Prospect jusqu’à Central Sq., prendre la Red Line jusqu’à la station Park Street, puis l’exaspérante Green Line B qui se traîne à n’en plus finir à l’ouest de Comm. Ave. –, or il est maintenant 22 h 15, ce qui signifie que Kate Gompert a 75 minutes pour arriver avant le couvre-feu en se coltinant cette imbuvable putassière désespérante et jacasseuse nouvelle venue. Le bavardage de Ruth van Cleve est le plus inintéressant que Kate Gompert ait entendu depuis que Randy Lenz a été invité à ingérer des Substances et à

torturer des animaux ailleurs, il y a de cela on ne sait plus combien de jours ou de semaines.

Elles franchissent un à un les cônes de lumière épileptiques des réverbères souffreteux. Kate Gompert s'efforce de ne pas frémir quand Ruth van Cleve lui demande si elle connaît un endroit où l'on peut trouver une bonne brosse à dents pour pas cher. Toute l'énergie spirituelle et l'attention de Kate Gompert se portent sur son pied gauche, d'abord, puis sur son pied droit. L'une des têtes qu'elle ne voit pas, flottant sur les vitres avec la sienne, méconnaissable, et le nuage capillaire de Ruth van Cleve, est la tête décharnée, spectrale, aux yeux encavés, de Poor Tony Krause qui, à quelques mètres derrière elles, observe pas à pas leur cheminement sinueux, le regard fixé sur leurs sacs à main qui doivent contenir, imagine-t-il, un peu plus que des billets de train et des porte-clés de nouvelles NA.

Le vaporisateur tousse et siffle et fait pleurer les fenêtres de la chambre au moment où Jim Troeltsch insère une cartouche de catch professionnel dans le petit TP et enfile son veston sport le plus criard et humecte ses cheveux pour se façonner une petite houppe et s'installe sur son lit, entouré de flacons de Seldane et de mouchoirs en papier double épaisseur, prêt à commenter l'action. Ses coturnes ont vu venir le coup depuis longtemps et se sont barrés.

Debout sur la pointe des pieds dans le couloir incurvé du subdortoir B, utilisant le manche d'une raquette de tennis à l'envers dont il peut ouvrir et fermer l'étui en vinyle distraitement sans interrompre son action, Michael Pemulis soulève délicatement un panneau du faux plafond et le déplace sur son support en aluminium, transformant le carré en losange, en veillant à ne pas le faire tomber.

Lyle lévite en tailleur à quelques millimètres au-dessus du range-serviette dans la salle de musculation non éclairée, les iris remontés dans les orbites, en bougeant imperceptiblement les lèvres sans émettre aucun son.

Le Coach Schtitt et Mario dévalent W. Commonwealth à fond la caisse sur la vieille BMW de Schtitt, en direction du magasin de Friandises à basse température Evangeline à Newton Center, juste au pied de ce qu'on a coutume d'appeler les Heartbreak Hills, Schtitt très concentré et penché en avant comme un skieur, son écharpe blanche battant au vent et giflant Mario, assis dans le side-car, lui aussi penché en avant dans leur descente vertigineuse, prêt à pousser un cri de triomphe quand ils arriveront en bas.

Mme Avril Incandenza, qui a l'air de fumer trois ou quatre cigarettes en même temps, obtient des Renseignements le téléphone et l'adresse e-mail d'une entreprise de presse dans Blasted Expanse Blvd à East Tucson, Arizona, et commence à composer le numéro sur le clavier de la console avec le bout d'un feutre bleu retourné.

« *AIYEE !* » crie l'homme qui se rue sur la bonne sœur en brandissant un pied-de-biche.

La bonne sœur dure à cuire crie elle aussi « *AIYEE !* » en lui balançant un coup de pied savant qui fait virevolter les jupes complexes de son habit. Les combattants se contournent mutuellement, tous deux en garde et grognant, dans l'entrepôt désaffecté. La guimpe de la religieuse est sale et de travers ; sur le dos de sa main, positionnée comme une lame de samouraï, on voit un tatouage délavé, une espèce d'oiseau de proie aux vilaines serres. La cartouche commence comme ça, *in medias* violentes *res*,

ensuite l'image du coup de pied aérien de la nonne se fige et le titre, *Sœur de sang ou La Religieuse dure à cuire*, apparaît en surimpression puis dégouline, rouge, sordide, sur le générique qui défile au bas de l'écran. Bridget Boone et Frances L. Unwin sont venues, sans être invitées, se joindre à Hal dans la S.V. 6 ; elles sont lovées chacune contre un accoudoir de l'autre divan, les plantes de leurs pieds se touchent, et Boone mange un yaourt glacé interdit dans un pot en carton cylindrique. Hal a baissé le rhéostat et le titre et le générique du film projettent une lueur rougeâtre sur leurs visages. Bridget Boone tend son pot en carton vers Hal, qui décline l'offre en montrant la chique de Kodiak dans sa joue et en se détournant ostensiblement pour cracher. Il semble étudier très attentivement le générique.

« C'est quoi, ça ? » demande Fran Unwin.

Hal la regarde posément, puis, lentement, pointe la balle de tennis qu'il compresse dans son poing vers l'écran où le titre en 50 pts continue à dégouliner sur le générique et l'image figée.

Bridget Boone le toise.

« Qu'est-ce que tu fous ici ?

– Je m'isole. Je suis venu ici pour être seul. »

Elle a une façon de retourner sa cuiller après avoir puisé dans le yaourt au chocolat pour que, au moment où elle pénètre dans sa bouche, la glace entre directement en contact avec sa langue, sans la médiation du métal froid, qui, pour une raison ou une autre, a toujours horripilé Hal.

« Alors t'avais qu'à fermer la porte à clé.

– Sauf qu'il n'y a pas de serrure aux portes des S.V.[280], comme tu le sais parfaitement. »

Frannie Unwin à la bouille ronde dit : « Chhh. »

Et puis quelquefois Boone joue avec la cuiller pleine, la fait voler devant son nez comme un avion d'enfant avant de la retourner et de

l’enfourner. « C’est peut-être bien parce que c’est une salle publique, ouverte à tous, que ton être pensant ne devrait pas la choisir pour s’isoler. »

Hal se penche pour cracher mais ne lâche pas tout de suite le mollard, qu’il laisse pendre et s’étirer lentement.

Boone retire la cuiller vide tout aussi lentement. « Même si cet être pensant fait la gueule parce qu’il a failli perdre devant un large public cet après-midi, à ce que j’ai entendu.

– Bridget, j’ai oublié de te dire que Rita Aid bazarde tous ses émétiques. Si j’étais toi je me grouillerais d’aller en profiter.

– Quelle bassesse. »

Bernadette Longley passe sa longue tête carrée par la porte et voit Bridget Boone et dit « Il me *semblait* bien que c’était toi que j’avais entendue là-dedans » et entre, sans être invitée non plus, suivie de Jennie Bash.

Hal gémit.

Jennie Bash regarde le grand écran. Le thème musical de la cartouche est un chœur de femmes aux contrepoints ironiquement appuyés. Bernadette Longley s’adresse à Hal : « Tu sais qu’il y a une dame tout à fait énorme qui te cherche partout dans les couloirs avec un carnet et un air très déterminé. »

Boone manie distraitement sa cuiller. « Il s’isole. Il ne répond pas et crache de façon répugnante pour marquer le coup.

– Tu ne dois pas rendre une dissert à Thierry demain ? Ça râle sec dans la chambre de Struck et de Shaw », dit Jennie Bash.

Hal cale sa chique sous sa langue.

« Finie.

– M’étonne pas, lance Bridget Boone.

– Finie, relue, formatée, imprimée, corrigée, collationnée, agrafée.

– Corrigée minutieusement », dit Boone en faisant tourner sa cuiller. Hal devine qu’elle a fumé un ou deux petits one-hitters. Il fixe l’écran des

yeux et serre sa balle si fort que son avant-bras droit double de volume.

« En plus, il paraît que ton meilleur ami au monde a fait un drôle de truc aujourd'hui, reprend Longley.

– Elle parle de Pemulis », dit Fran Unwin.

Bridget Boone fait faire des loopings à sa cuiller avec des bruits de bombardier.

« Ça m'a l'air d'une histoire tellement bonne qu'elle mérite d'être gardée pour plus tard afin que mon envie de l'entendre monte en puissance jusqu'à ce que je ne puisse plus y résister.

– Qu'est-ce qui lui prend ? » demande Jennie Bash à Fran Unwin. Fran Unwin est une fille à face d'Hanumân, le singe hindou, avec un torse et un tronc deux fois plus longs que ses jambes et un style de jeu saccadé, vaguement simiesque. Bernadette Longley porte un pantalon court rayé façon sucre d'orge qui lui arrive aux genoux et un sweat-shirt à l'envers, côté polaire à l'extérieur. Toutes les filles sont en chaussettes. Hal remarque que les filles ont toujours tendance à se déchausser pour se mettre en position de spectatrices. Huit tennis blanches vides traînent maintenant, muettes, étranges, en divers endroits, légèrement enfoncées dans la moquette. Il n'y en a pas deux qui pointent dans la même direction. Les joueurs masculins, au contraire, ont tendance à garder leurs chaussures aux pieds quand ils entrent et s'asseyent quelque part. Les filles incarnent littéralement l'idée du faites-comme-chez-vous. Les garçons montrent qu'ils sont là à titre provisoire. Ils restent habillés et mobiles. Il en est ainsi quand Hal entre et s'assoit dans une pièce où des gens sont déjà assemblés. Il sent que ces gens comprennent qu'il est là pour une raison technique et qu'il est prêt à partir à tout moment. Boone tend son pot de TCBY[281] à Longley d'un geste partageur, en l'inclinant même d'avant en arrière pour la tenter. Longley gonfle les joues et pousse un soupir de fatigue. Au moins trois odeurs différentes d'eau de toilette et de crème hydratante se disputent la primauté ici. Les chaussures LA Gear de Bridget Boone sont toutes deux

renversées sur le côté pour avoir été éjectées de ses pieds avec force. Les crachats de Hal tintent sur le fond de la corbeille. Jennie Bash a de plus gros bras que lui. La salle de Visionnage rougeoie. Bash demande à Unwin ce qu'ils regardent.

Sœur de sang ou La Religieuse dure à cuire, l'un des rares succès commerciaux de Soi-Même, n'aurait jamais rapporté autant d'argent s'il n'était sorti juste au moment où InterLace commençait à acheter des exclusivités pour ses catalogues de location et à les promouvoir grâce à la Dissémination Spontanée. C'était le genre de film de seconde zone qui aurait tenu deux semaines dans les multiplex et aurait fini dans les boîtes brunes des limbes de la vidéo. Le point de vue critique de Hal sur le film est que Soi-Même, en certaines périodes noires où la théorie abstraite lui permettait de s'échapper des dures contraintes de la réalisation de cartouches humainement convaincantes ou divertissantes, avait fait des films de type commercial en exagérant ridiculement les recettes des différents genres jusqu'à les transformer en parodies métacinématographiques : des « sub/inversions des genres », ainsi que les appelèrent les *aficionados*. L'idée même de parodie métacinématographique est hors de portée et trop intello pour le mode de pensée de Hal, et il se défie de l'attirance inavouée que Soi-Même a toujours éprouvée pour les formules très commerciales qu'il prétendait inverser, surtout les histoires de vengeance violente, c.-à-d. le bain de sang cathartique, c.-à-d. le héros qui emploie toute sa volonté pour rester à l'écart de l'univers de la castagne et qui, poussé par des circonstances injustes, replonge dans la violence jusqu'au bain de sang cathartique final que le public applaudit au lieu de déplorer. Le meilleur de Soi-Même dans cette veine était *La nuit porte un sombrero*, un métawestern à la Lang et néanmoins un bon western, avec des décors intérieurs artisanaux en chintz mais de somptueuses scènes en extérieur tournées dans les environs de Tucson, Arizona, une histoire de fils-hésitant-mais-finalement-vengeur sur fond de ciels poussiéreux, avec

des montagnes couleur chair au grand-angle, très peu de bains de sang, des hommes révolvérisés qui tombent délicieusement en se tenant la poitrine, sans perdre leurs chapeaux. *Sœur de sang ou La Religieuse dure à cuire* était censé être une caricature des films gores d'ecclésiastiques vengeurs comme on en voyait à la fin des années 1990 A.S. En voulant tourner au Canada, Soi-Même s'était fait des ennemis des deux côtés de la Concavité.

Hal essaie d'imaginer la haute silhouette cigognienne, tremblante et voûtée de Soi-Même penché à un angle ostéoporotique sur le matériel de montage pendant des heures, effaçant et insérant des codes, transformant *Sœur de sang ou La Religieuse dure à cuire* en subversive/inversion, mais n'arrive pas à se faire la moindre idée de ce que Soi-Même pouvait ressentir dans son patient labeur. Peut-être était-ce là la raison de la métaconnerie du truc, cette impression de n'aller nulle part [282].

Jennie Bash ayant laissé la porte de la S.V. 6 ouverte, Idris Arslanian et Todd (« Postal Weight ») Possalthwaite et Kent Blott rappliquent et s'asseyent en tailleur dans un hémisphère libre sur l'épaisse moquette entre le décubitus des filles et celui de Hal, et veillent à respecter plus ou moins le silence. Ils gardent leurs godasses. Le pif de Postal Weight est une espèce de grosse trompe couverte de pansements. Ken Blott est coiffé d'une casquette de pêcheur à très longue visière. La bizarre odeur de hot-dog qui suit Idris Arslanian partout se mêle progressivement à celle des eaux de toilette. Son mouchoir en rayonne ne lui sert plus de bandeau pour les yeux, il l'a noué autour de son cou ; personne ne lui pose de questions à ce sujet. Tous les plus jeunes élèves sont des spectateurs invétérés et ils sont immédiatement captivés par *Sœur de sang*, et les filles, plus âgées, semblent s'inspirer psychiquement de leurs cadets et se laissent prendre à leur tour par le récit, si bien que, au bout d'un moment, Hal est la seule personne présente qui ne soit pas attentive à 100 %.

Le thème du divertissement est le suivant : une fille type bikeuse des bas-fonds de Toronto est découverte, droguée, battue, molestée et délestée

de son blouson de cuir, devant le portail d'un couvent du centre-ville et elle est secourue, soignée, prise en amitié, guidée spirituellement et convertie – « *sauvée* », laisse entendre le dialogue du premier acte – par une rude religieuse plus âgée qui a elle-même, dit-elle (la rude religieuse plus âgée), été arrachée à une vie de Harley, de deal et d'addiction par une religieuse encore plus rude et encore plus âgée qui, *elle-même*, avait été sauvée par une rude religieuse ex-bikeuse, et ainsi de suite. La dernière motarde sauvée devient une religieuse dure à cuire et formée à l'école de la rue dans le même ordre urbain, connue dans les rues malfamées sous le nom de Sœur de sang, continue à chevaucher, cornette ou pas, sa Hawg de paroisse en paroisse, pratique l'aïkido, et, de l'avis des loubards, il est déconseillé de lui chercher des crosses.

L'idée de base est que cet ordre est presque entièrement constitué de bonnes sœurs qui ont été sauvées des bas-fonds de Toronto par d'autres bonnes sœurs plus âgées et plus dures à cuire. Donc, après d'infinies neuvaines, Sœur de sang ressent le besoin spirituel transitoire de se mettre en quête de sa propre adolescente à problèmes pour la sauver et l'inviter à rejoindre l'ordre, payant ainsi sa dette à la vieille religieuse dure à cuire qui l'avait sauvée elle-même. Au fil d'un processus obscur (la consultation d'un annuaire des filles-à-problèmes-secourables de Toronto ? ironise Bridget Boone), Sœur de sang finit par dénicher une adolescente punk pommelée de cicatrices de brûlures, profondément déstabilisée, boudeuse et, oui, raisonnablement dure à cuire, mais également vulnérable et affectivement tourmentée (son visage rose et brûlé se contracte misérablement quand elle croit que Sœur de sang ne la regarde pas) par les terribles ravages subis à cause de son addiction vorace et insurmontable à la crank cocaïne, celle qu'il faut transformer et concocter soi-même, avec de l'éther, qui est hautement inflammable et dont on se servait avant que quelqu'un ne découvre que le bicarbonate de soude et une bonne maîtrise des températures produisaient le même effet, ce qui date le film encore plus

clairement que la coiffure violette stelliforme de la punkette tourmentée dure à cuire[283].

Mais, bon, Sœur de sang réussit finalement à la désintoxiquer, en la choyant pendant son Sevrage dans une sacristie verrouillée ; et la fille cesse peu à peu de bouder, par paliers et déclics successifs presque audibles – elle arrête d'essayer de crocheter la serrure de la réserve de vin de messe, arrête de péter pendant les mâtines et les vêpres, arrête d'aller voir les trappistes qui hantent le couvent pour leur demander l'heure et leur poser toutes sortes de questions sournoises, histoire de leur faire rompre leur vœu de silence par mégarde, etc. De temps en temps, son visage se contracte de douleur affective et paraît vulnérable *même quand* Sœur de sang la regarde. Elle subit une coupe de cheveux austère, un peu lesbienne, qui révèle des racines châtaines. Sœur de sang, dévoilant des biceps sans pareils, la bat au bras de fer ; elles rient ensemble ; elles comparent leurs tatouages : c'est le début d'un long enchaînement de plans courts, la séquence Apprenons-à-nous-connaître qui est une convention du genre, on voit des virées en Harley à toute biture si bien que la fille doit poser la main sur la tête de Sœur de sang pour empêcher sa cornette de s'envoler, de longues balades et conversations en plan large, des jeux de charades indéchiffrables qui s'éternisent avec les trappistes, ainsi que quelques scènes brèves montrant Sœur de sang qui découvre les Marlboro de la fille et son briquet en forme de godemiché dans la corbeille, la fille qui se plie de bonne grâce à des corvées sous l'œil approbateur et bougon de S. de S., des séances de lecture des Saintes Écritures à la bougie avec la fille qui suit tous les mots du doigt, la fille qui coupe soigneusement les dernières pointes fourchues violettes de ses cheveux châtains, les sœurs dures à cuire plus âgées qui donnent un coup approbateur sur l'épaule de Sœur de sang en percevant dans les yeux de la fille la lueur d'une conversion imminente, puis, finalement, Sœur de sang et la fille qui achètent l'habit, la mâchoire en galoche brûlée de la fille et son front prométhéen glabre figés dans une apothéose ensoleillée sous les ailes

de la cornette de novice, le tout accompagné – sans blaguer – par *Getting to Know You*[I], ce que la Cigogne justifiait en lui-même, imagine Hal, comme de la saccharine subversive. Tout cela dure environ une demi-heure. Bridget Boone, de l'archidiocèse d'Indianapolis, commence à déblatérer sur la sous-thèse ironique anticatholique de *Sœur de sang ou La Religieuse dure à cuire* – disant que le prétendu « salut » de la junkie consiste simplement à troquer un habit aliénant contre un autre, à remplacer un ornement de tête m'as-tu-vu par un autre – et se fait rembarrer par Jennie Bash, qui la pince, puis par tous les spectateurs présents, à l'exception de Hal, qu'on pourrait croire endormi, n'étaient ses récurrentes gîtes à bâbord vers la corbeille, qui est sous le coup d'une forme radicale de déconcentration typique du Sevrage de THC et pense à une autre cartouche encore plus familière de J. O. Incandenza tout en regardant celle-ci. Cet autre objet de son attention est la prétendue « inversion » du genre politique entrepreneuriale par feu Soi-Même, *Civisme à basse température*, un soap-opéra plein de jeux de pouvoir entre dirigeants, de luttes d'influence, d'adultères timides, de cocktails, de jolies intrigantes en tailleur chic, de jeunes louves qui croquent leurs homologues masculins bedonnants et bafouillants en guise de déjeuner politique. Hal sait que *CBT* n'est pas du tout une inversion ni une satire, mais qu'il provient directement de la sombre période des années 1980 A.S. quand Soi-Même était passé de la fonction publique à l'entreprise privée, quand un soudain afflux de factures l'avait entraîné dans une anhédonie post-carotte, une dérive existentielle, et amené à prendre une année sabbatique pendant laquelle il avait bu du Wild Turkey, regardé des feuilletons télévisés comme *Dynasty* de Lorimar et tout le tremblement dans une lointaine station thermale de la côte nord-ouest du Canada, où il avait paraît-il rencontré et noué des liens avec Lyle, l'actuel occupant de la salle de musculation d'E.T.A.

Ce qu'il y a de curieux, et dont personne ne se doute dans la S.V. 6, c'est que le point de vue de Boone sur la substitution d'une béquille – la

dévotion catholique – à une autre – la dépendance chimique – est très proche de celui de maints futurs adeptes des AA de Boston qui, avant de se trouver assez désespérés pour en être vraiment, considèrent les AA de Boston comme un simple échange entre la dépendance à la bouteille/pipe et une dépendance aux réunions, aux codes banals et à la piété robotique, une « Attitude de Platitude », et se servent de cette idée comme excuse pour ne pas s'y rendre, retournent à leur dépendance originelle aux Substances jusqu'à ce que cette dépendance-là les enferme dans un tel carcan de désespoir qu'ils reviennent aux AA, la queue basse, en suppliant qu'on leur apprenne à crier ces platitudes et à donner une forme adéquate à leur sourire vain.

Toutefois, certaines personnes dépendantes à une Substance sont tellement brisées lorsqu'elles Entrent pour la première fois qu'elles se foutent complètement des histoires de substitution ou de banalité et donneraient leur couille gauche pour échanger leur dépendance contre des platitudes robotiques et des acclamations de béni-oui-oui. Ce sont celles qui ont le pistolet sur la tempe, celles qui tiennent bon et s'Accrochent. Il reste à déterminer si Joelle van Dyne, dont la première collaboration avec James O. Incandenza est justement *Civisme à basse température*, est l'une des personnes qui sont venues aux AA / NA en lambeaux, mais elle commence à s'Identifier de plus en plus avec les orateurs des Engagements qui, eux-mêmes arrivés en lambeaux, savent que le choix qui s'impose est celui entre Sevrage et mort. À une borne et demie d'E.T.A., Joelle participe actuellement à une réunion du Groupe La Réalité Est Pour Ceux Qui Ne Peuvent Maîtriser Les Drogues, un groupe dissident des NA, les Cocaïnomanes Anonymes[284], surtout parce que cette réunion a lieu dans le Grand Auditorium de gala de l'hôpital Ste Elizabeth, à quelques étages en dessous du service de Traumatologie où Don Gately, à qui elle vient de rendre visite et d'éponger l'énorme front inconscient, est alité dans un sale état. Les réunions des CA débutent par un long préambule et une

interminable lecture à voix haute de polycopiés, raison pour laquelle Joelle préfère les éviter, mais les préliminaires sont achevés lorsqu'elle se présente, se voit offrir un fond de café bouillu et trouve un siège inoccupé. Les seules places libres sont au dernier rang – le « rang du Déni », comme on l'appelle communément – et Joelle est entourée de nouveaux venus cathexiques qui croisent et décroisent leurs jambes toutes les deux secondes, reniflent bruyamment et semblent porter sur eux la totalité de leur garde-robe. Il y a aussi le rang des hommes debout – un certain type d'hommes burinés des confréries bostoniennes qui refusent de s'asseoir –, derrière le dernier rang, campés sur leurs jambes écartées, les bras croisés, qui échangent des messes basses du coin de la bouche et reluquent ses genoux nus par-dessus son épaule en faisant des commentaires tant sur les genoux que sur le voile. Elle pense avec un sentiment de crainte[285] à Don Gately, intubé, tenaillé par la fièvre, la culpabilité et la douleur scapulaire, shooté au Demerol par des médecins bienveillants mais ignorants, délirant, déchiré, convaincu que des hommes chapeautés lui veulent du mal, croyant que le plafond de sa chambre semi-privée va le dévorer s'il baisse la garde. Le grand tableau noir sur l'estrade annonce que le groupe La Réalité Est Pour Ceux Qui Ne Peuvent Maîtriser Les Drogues accueille ce soir des orateurs du Groupe Accès libre de Mattapan, situé dans les quartiers de couleur de Boston où les Cocaïnomanes Anonymes sont principalement concentrés. L'orateur qui s'exprime au moment où Joelle s'assoit est un grand gars de couleur, jaunâtre, avec une carrure de culturiste et d'effrayants yeux lie-de-vin. Il est aux CA depuis sept mois, dit-il. Il élude les traditionnels récits machistes des drogologues et va directement à son Fond, son bord de précipice. Joelle voit qu'il s'efforce de parler vrai, sans prendre la pose, sans jouer la comédie comme tant de CA aiment le faire. Son récit est plein d'idiomes colorés, ponctué de gestes et de mouvements de mains typiques des gens de couleur, mais Joelle ne prête plus attention à ça désormais. Elle peut S'Identifier. La vérité est toujours irrésistiblement,

et inconsciemment, attirante dans les réunions, peu importe la couleur ou la confrérie de l'orateur. Même le rang du Déni et les hommes debout sont captivés. L'homme de couleur dit qu'il avait une femme et une fille en bas âge chez lui, à la cité Perry Hill de Mattapan, et un autre bébé en gestation. Il parvenait à conserver son boulot de riveteur chez Universal Bleacher, juste en haut de la rue, ici, à Enfield, parce que son addiction à la crank cocaïne n'était pas quotidienne ; il fumait épisodiquement pour se défoncer, généralement le week-end. Mais des défonces d'enfer, de psychopathe, et ruineuses. Comme si t'étais attaché à un missile Raytheon, Jim, et que tu pouvais plus le lâcher jusqu'à ce qu'il touche sa cible. Il dit que sa femme faisait des ménages à temps partiel mais que, quand elle bossait, il fallait mettre la petite dans une crèche qui lui pompait presque toute sa paie de la journée. Donc son salaire à lui représentait la totalité de leurs revenus et ses défonces à la pipe de verre les entraînaient dans la spirale de l'Insécurité Financière, dit-il en prononçant mal. Ce qui nous amène à sa dernière défonce, son Fond, qui, comme de bien entendu, coïncida avec un jour de paie. Le chèque *devait* servir à payer la bouffe et le loyer. Ils avaient deux mois d'arriérés et rien à se mettre sous la dent. Pendant une pause chez Universal Bleacher, il a acheté une dose, une seule, juste pour dix balles, histoire de passer un dimanche soir peinard, après une semaine d'abstinence, avec de quoi becqueter, en compagnie de sa femme enceinte et de sa petite fille. La femme et la petite devaient le rejoindre après le boulot, à l'arrêt de bus devant la banque Brighton Best Savings, juste sous la grande horloge, pour « l'aider » à déposer le chèque immédiatement. Il avait laissé sa femme fixer le rendez-vous à cet endroit parce qu'il reconnaissait, en se dégoûtant lui-même, que les jours de paie leur avaient déjà causé des déboires dans le passé, pour cause de défonce, que leur Insécurité Financière les avait mis dans une *merde noire*, et il savait *foutrement* bien qu'il ne pouvait pas se permettre de déconner cette fois-ci.

Il dit que c’est comme ça qu’il voyait la situation à l’époque : il déconnait.

Il n’est même pas arrivé jusqu’au bus après l’heure de pointe, dit-il. Deux autres Holmes[286] du Rivetage avaient trois doses chacun, qu’ils lui avaient *mises sous le nez*, alors il avait partagé sa dose unique avec eux parce qu’il faut être vraiment con pour ne pas comprendre que deux doses et un tiers, c’est quand même mieux qu’une seule, et qu’on ne rate pas une occase pareille. Bref, le délire habituel du mec qui a du fric en poche et ne sait pas résister à la tentation. L’image de sa femme tenant sa fillette dans ses bras, avec son petit bonnet et ses petites mitaines, sous la grande horloge par une soirée froide de mars ne lui était pas complètement sortie de l’esprit mais s’était réduite à une image minuscule dans cette partie de son être que les Holmes, et lui-même, avaient décidé de tuer à coups de pipe.

Il n’est jamais arrivé au bus, dit-il. Ils ont fait circuler une bouteille de gnôle dans la vieille Ford Mystique de l’un des Holmes et se sont défoncés dans la bagnole et, dès qu’il a été défoncé, avec des $ dans sa poche, la grosse bonne femme avec un casque à cornes s’est mise à *chanter*, putain, Jim[287].

Les mains de l’homme agrippent les bords du pupitre et il fait porter son poids sur ses coudes d’une manière qui évoque à la fois le dégoût et le courage. Il invite les CA à jeter un voile indulgent sur le reste de cette scène nocturne, laquelle, après l’arrêt à la banque pour tirer l’argent du chèque, se perd dans le sillage du missile, de toute façon ; mais il a fini par rentrer chez lui à Mattapan le lendemain, le samedi matin, malade, verdâtre, avec une méchante gueule de bois post-crank, crevant d’envie d’en prendre encore et prêt à tuer pour ça et cependant si mortifié, si honteux d’avoir déconné (encore) que le trajet en ascenseur vers leur appartement était peut-être la chose la plus courageuse qu’il eût jamais faite jusqu’ici, du moins c’est ce qu’il ressentait.

Il était dans les 06 h 00 du mat et elles n'étaient pas là. Il n'y avait personne et la vacuité des lieux semblait palpiter, respirer. Une enveloppe du B.H.A.[288] était glissée sous la porte, pas l'enveloppe saumon de l'Avis d'expulsion mais la verte du Dernier Avertissement pour le loyer. Il est allé dans la cuisine et a ouvert le frigo, espérant honteusement y trouver une bière. Dans le frigo il y avait un pot de gelée de raisin presque vide, une demi-boîte de préparation instantanée de biscuits, c'était tout, et une odeur aigre de frigo vide, et voilà, Jim. Un petit bocal en plastique de beurre de cacahuètes de la Banque alimentaire sans étiquette, tellement récuré qu'on voyait des marques de couteau à l'intérieur, et un petit paquet de sel humide, c'était tout ce qu'il y avait d'autre dans la cuisine.

Mais ce qui lui a scié les jambes et l'a plié en deux, c'est quand il a vu le moule à biscuits récuré sur le fourneau et la rondelle en plastique qui scellait le pot de beurre de cacahuètes au sommet du tas d'ordures. L'image minuscule dans le coin de sa tête a gonflé pour devenir une représentation parfaitement nette de sa femme avec son bébé à naître et sa petite fille mangeant ce qu'il voyait qu'elles avaient mangé, la veille au soir et ce matin, pendant qu'il ingérait leur nourriture et le loyer. Ce fut son bord de précipice, sa croisée des chemins personnelle, là, dans la cuisine, quand, ahuri, il a passé un doigt dans le moule rutilant où il ne restait pas la moindre miette de biscuit. Il s'est assis sur le carrelage en fermant ses yeux effrayants, mais sans cesser de voir le visage de sa petite fille. Elles avaient mangé du beurre de cacahuètes caritatif sur des biscuits qu'elles avaient fait descendre avec de l'eau du robinet et une grimace.

Leur appartement était au sixième étage du Bât. 5 de Perry Hill. La fenêtre ne s'ouvrait pas mais on pouvait la briser en prenant de l'élan.

Cependant il ne s'est pas tué, dit-il. Il s'est levé et il est sorti. Sans laisser de mot à sa femme. Rien. Il s'est tapé les quatre bornes à pied jusqu'au foyer Shattuck de Jamaica Plain. Il pensait qu'elles seraient mieux sans lui. Il dit qu'il ne sait pas pourquoi il ne s'est pas tué. Mais il ne l'a pas

fait. Il suppose qu'il y a eu une sorte d'intervention divine quand il était assis sur le carrelage. Il a décidé d'aller au Shattuck et de Capituler et d'être clean et de ne plus jamais voir le visage grimaçant de sa petite fille pendant une gueule de bois, James.

Or le foyer Shattuck – par coïncidence –, où il y a d'habitude une liste d'attente en mars avant les beaux jours, venait de virer un pauvre type pour défécation dans la douche. Ils l'ont pris, lui, l'orateur. Il s'est immédiatement renseigné sur les réunions des CA. Un Employé du Shattuck a appelé un Afro-Américain désintoxiqué depuis longtemps, et l'orateur a été accompagné à sa première réunion. Il y a de ça 224 jours exactement. Ce soir-là, quand le Crocodile CA de couleur l'a reconduit au Shattuck – après qu'il eut pleuré devant d'autres hommes de couleur qu'il ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam en leur parlant de la grande horloge et de la pipe de verre et du chèque et des biscuits et du visage de sa petite fille – et qu'il a sonné et qu'on l'a fait entrer et que l'heure du dîner est venue, il s'est trouvé – par coïncidence – que le repas du samedi soir au Shattuck se composait de café et de sandwiches au beurre de cacahuètes. C'était la fin de la semaine et les réserves alimentaires du foyer étaient épuisées, ils n'avaient que du b. de c. sur du pain blanc rassis et du café instantané Sunny Square tellement dégueulasse qu'il ne se dissolvait même pas complètement.

Il a cette manière propre aux orateurs autodidactes de marquer des pauses émotionnelles théâtrales qui ne paraissent pas affectées. Joelle trace un autre trait avec son ongle au bas du gobelet de café et choisit consciemment de croire que ce n'est pas affecté – cette théâtralité émotionnelle. À force de les avoir gardés ouverts sans cligner, elle a l'impression d'avoir du sable dans les yeux. Ça arrive toujours quand on ne s'y attend pas, quand on est sûr par avance que la réunion, à laquelle on s'est traîné par obligation, sera emmerdante. Le visage de l'orateur a perdu sa couleur, sa forme, tout signe distinctif. Quelque chose s'est emparé de la

clé à molette qui enserre l'estomac de Joelle et l'a tournée de trois crans. C'est la première fois qu'elle est sûre de vouloir rester abstinente quoi qu'il en coûte. Peu importe si Don Gately prend du Demerol ou va en prison ou la rejette parce qu'elle ne peut pas lui montrer son visage. C'est la première fois depuis très très longtemps – ce soir, le 14/11 – qu'elle envisage même la possibilité de montrer son visage à quelqu'un.

Après la pause, l'orateur raconte que tous les autres misérables branleurs du foyer Shattuck se sont mis à râler genre qu'est-ce que c'est que cette merde, des sandwiches au beurre de cacahuètes comme dîner, putain quoi. L'orateur dit que lui, au contraire, a été silencieusement reconnaissant pour ce sandwich qu'il mastiquait en l'accompagnant de café Sunny Square mal dissous et que cette chose qu'il a remerciée est devenue sa Puissance Supérieure. Il est maintenant clean depuis plus de sept mois. Universal Bleacher l'a viré, mais il a désormais un emploi stable de laveur de sols la nuit à Logan, et un Holmes de son équipe est aussi dans le Programme – par coïncidence. Sa femme enceinte, en fait, était allée cette nuit-là dans un foyer pour mères célibataires avec Shantel. Elle y est toujours. Les services sociaux refusent de reconsidérer son ordonnance restrictive pour lui permettre de voir Shantel, mais il a pu lui parler au téléphone le mois dernier. Et maintenant il est sobre, pour avoir Renoncé et rejoint le Groupe Accès libre et être devenu Actif et bénévole au sein de la confrérie des Cocaïnomanes Anonymes. Sa femme doit accoucher vers Noël. Il ne sait pas ce qui adviendra de lui ou de sa famille. Mais il dit avoir reçu certaines promesses de sa nouvelle famille – le groupe Accès libre des Cocaïnomanes Anonymes – et il entretient quelques espoirs au fond de lui. En guise de conclusion, sans les références requises à la Gratitude ou autres foutaises habituelles, il empoigne le pupitre, hausse les épaules et dit qu'il commence à sentir depuis un mois que le choix qu'il a fait sur le carrelage de la cuisine était le bon, à titre personnel.

Côté divertissement, les choses virent rapidement au bain de sang lorsque la loubarde que Sœur de sang semble avoir sauvée est retrouvée raide morte sur sa couche de novice, les poches de son habit remplies de diverses substances et matériel de junkie, une forêt de seringues sur le bras. Gros plan sur S. de S., la figure violacée, contemplant l'ex-ex-punkette. Soupçonnant un coup bas plutôt qu'une rechute spirituelle, Sœur de sang, faisant fi, d'abord, du précepte de l'Autre Joue, puis des suppliques passionnées et ensuite des ordres directs de la Vice-Mère Supérieure – la dure à cuire qui avait sauvé Sœur de sang longtemps auparavant –, reprend ses habitudes pré-rédemption de loubarde à moto des bas-fonds de Toronto : elle retire le silencieux de sa Harley Hawg, récupère un vieux blouson de cuir clouté dans la remise et l'enfile par-dessus sa guimpe qui godaille à la poitrine, arrache les bandages qui cachaient ses plus sordides tatouages, interroge brutalement d'anciens enfants de chœur, donne des coups de pied dans les portières des automobilistes qui la gênent, rencontre des potes d'antan dans des bars louches, boit des godets avec les plus cirrhotiques d'entre eux, cogne, bastonne, aïkidoïse des voyous armés, fait payer cher la dérédemption et le zigouillage de sa jeune protégée, déterminée à prouver que la mort de la fille n'était ni un accident ni une rechute et qu'elle ne s'était pas méprise sur l'âme qu'elle avait choisi de sauver pour s'acquitter de sa dette envers la vieille Vice-Mère Supérieure dure à cuire qui l'avait sauvée, elle, Sœur de sang, si longtemps auparavant. Plusieurs bagarres de cascadeurs et d'innombrables litres de thiocyanate de potassium[289] plus tard, la vérité émerge : la novice a été assassinée par la Mère Supérieure, la religieuse la plus haut placée dans la hiérarchie et la plus dure à cuire. La M.S. est celle qui avait sauvé la Vice-M.S. qui avait sauvé Sœur de sang, ce qui signifie ironiquement que la preuve nécessitée par Sœur de sang pour attester que sa dette morale a bien été payée est aussi une preuve juridiquement défavorable à la religieuse dure à cuire à qui Sœur de sang doit son salut, de sorte que, plus la culpabilité de la Mère Supérieure se

précise, plus Sœur de sang angoisse et se fâche. Dans une scène, elle dit *putain*. Dans une autre elle manie un encensoir comme un fléau d'arme et fracasse la tête édentée d'un vieux bedeau qui est l'un des affidés de la Mère Supérieure. Ensuite, dans l'acte III, une véritable orgie de représailles suit la révélation de l'affreuse vérité : il s'avère que la vieille Vice-Mère Supérieure, la religieuse qui a sauvé Sœur de sang, n'avait *pas* été vraiment sauvée elle-même, en définitive – elle avait, en fait, pendant plus de vingt années exemplaires à faire des neuvaines et des gaufres, souffert en secret d'une nécrose dégénérative de l'âme et récidivé, la Vice-M.S., à peu près à l'époque où Sœur de sang prononçait ses vœux définitifs, avait non seulement replongé dans la Substance mais s'était mise à dealer en grandes quantités la dope la plus profitable de l'époque (qui, après 20+ ans, n'était plus l'héroïne marseillaise mais la Bing Crosby colombienne transformable en crack) pour subvenir à ses propres besoins clandestins en utilisant comme points de vente les confessionnaux guère fréquentés de la Mission communautaire de sensibilisation et de secours. Sa supérieure directe, c'est-à-dire la Mère Supérieure dure à cuire, découvrant ce trafic après que le bedeau à présent dessoudé l'eut informée que des limousines amenaient un nombre suspect de personnes avec des chaînes en or et une allure peu pénitente à la Mission communautaire de sensibilisation et de secours, et lamentablement incapable d'avoir la pieuse humilité de reconnaître qu'elle n'avait, semblait-il, pas réussi à sauver vraiment et définitivement l'ex-junkie dont le salut lui était nécessaire pour s'acquitter de sa dette envers la religieuse octogénaire aujourd'hui retraitée qui l'avait sauvée, *elle* – cette Mère Supérieure est celle qui a tué la novice ex-punkette de Sœur de sang pour l'empêcher de parler. Il apparaît ensuite que la source d'approvisionnement en Substance de l'ex-punkette de Sœur de sang, quand elle était Là-Bas avant son salut, n'était autre que l'infâme Mission communautaire de sensibilisation et de secours de la Vice-Mère Supérieure. En d'autres termes, la religieuse qui avait sauvé Sœur de sang tout en

restant secrètement non sauvée elle-même, était l'ancienne dealeuse de Bing de la punkette, ce qui explique pourquoi celle-ci, bien que non catholique, avait été si mystérieusement adepte du confiteor. La Mère Supérieure de l'ordre s'était dit que la conversion et le salut de la fille allaient incessamment atteindre un degré spirituel qui la forcerait à briser le silence et à dévoiler à Sœur de sang l'affreuse vérité sur la religieuse qu'elle (Sœur de sang) pensait être celle qui l'avait sauvée (Sœur de sang). Donc elle (la Mère Supérieure) avait zigouillé la fille – visiblement, comme elle (la Mère Supérieure) le dit à son lieutenant, la Vice-Mère Supérieure, pour la sauver (la Vice-Mère Supérieure) de l'opprobre et de l'excommunication, voire pire, si la fille parlait [290].

Ce matériau narrativement prolixe et embrouillé est expliqué à un volume sonore de type kabuki pendant un terrifiant règlement de comptes dans le bureau de la Mère Supérieure qui n'avait pas sauvé la Vice-M.S. qui avait sauvé Sœur de sang, où l'on voit les deux bonnes sœurs plus âgées – qui avaient été des loubardes non sauvées pendant leur jeunesse dans l'Ontario, quand les hommes étaient des hommes et elles des bikeuses droguées – se coaliser pour botter le cul de Sœur de sang au cours d'une séquence de combat confuse mêlant des envols de guimpe à des acrobaties de karatéka sous l'énorme crucifix ornemental en acajou éclairé par un projecteur, un combat qui montre une Sœur de sang vaillante mais finalement contrainte de baisser cornette après plusieurs coups de pied circulaires au front, disant adieu à son être corporel et s'en remettant aux bras de Dieu ; mais, soudain, la Vice-Mère Supérieure relapse non sauvée qui avait sauvé Sœur de sang, épongeant ses yeux ensanglantés après un coup de boule et voyant la Mère Supérieure sur le point de décapiter Sœur de sang avec le tomahawk souvenir d'époque Samuel de Champlain que la religieuse huronne qui avait été sauvée par la fondatrice de l'ordre de la rédemption-des-loubardes de Toronto avait utilisé pour décapiter des missionnaires jésuites avant qu'elle (la fondatrice) ne la sauve (la Huronne

dure à cuire), voyant ce tomahawk soulevé à deux mains devant le visage ordinairement pieux de la vieille Mère Supérieure – un visage à présent horriblement distordu par une absence d'humilité et une rage à imposer le silence qui confinent au mal absolu –, voyant cette hachette dressée et ce visage démoniaque de la M.S., la Vice-Mère non sauvée a un moment de lucidité spirituelle antirécidive épiphanique et empêche la décapitation de Sœur de sang en bondissant par-dessus le bureau pour assommer la Mère Supérieure avec un grand objet ornemental chrétien en acajou dont le symbole est si évident qu'il est inutile de le nommer – un symbole si peu subtil qu'il fait tiquer Hal et Bridget Boone. Maintenant Sœur de sang est armée de la hachette d'époque Champlain et la bonne sœur non sauvée d'un objet sans nom en acajou qui ne peut pas rivaliser avec une hachette, elles sont face à face au-dessus de la mare de jupes de la Mère Supérieure étendue sur le ventre, pantelantes, et la Vice-M.S. a une expression contrite sous sa cornette de travers qui signifie *Vas-y, boucle la boucle des représailles récidivistes contre la religieuse que tu crois être celle qui t'a sauvée mais qui en fait n'a pas pu se sauver elle-même afin d'achever le circuit lapsaire* ou quelque chose dans ce goût-là. Elles se toisent en un champ/contre-champ répétitif et l'on voit sur le mur une trace pâle cruciforme à l'endroit où se trouvait précédemment l'objet sans nom. Alors Sœur de sang hausse les épaules, résignée, lâche le tomahawk, fait une petite révérence ironique, sort du bureau de la Mère Supérieure, traverse la petite sacristie, passe devant l'autel, va dans la nef (ses bottes de motarde résonnant sur les dalles magnifient le silence), franchit la grande porte dont le tympan est décoré d'un bas-relief représentant une épée, un soc de charrue, une seringue et un bol de soupe au-dessus de la devise *CONTRARIA SUNT COMPLEMENTA*, un plan si lourdingue que Hal grimace et que c'est Boone qui doit fournir la traduction demandée par Kent Blott[291]. Sur l'écran, on suit toujours la religieuse (ou ex-religieuse) dure à cuire. Le fait que la hachette lâchée avec résignation ait sérieusement

entaillé la Mère Supérieure étendue est présenté comme purement accidentel… parce qu'elle (Sœur de sang) continue à s'éloigner du couvent avec emphase et une résolution de plus en plus affirmée. Elle claudique vers l'est dans l'aube gazouillante de Toronto. La séquence finale de la cartouche la montre chevauchant sa Hawg dans la rue la plus sordide de Toronto. Future relapse ? Prête à reprendre sa rude vie présalut ? Cela reste un non-dit censément riche de possibles : son expression est agnostique, au mieux, mais la grande enseigne d'un magasin de silencieux pour Harley luit à l'horizon vers lequel elle se dirige. Le générique de fin a la couleur vert citron des insectes sur les pare-brise.

Il est difficile de savoir si les applaudissements de Boone et de Bash sont sarcastiques. Il s'ensuit ce moment post-divertissement caractéristique fait de changements de position, d'étirements et de saillies critiques. Tout à coup, Hal se souvient : Smothergill. Possalthwaite dit que l'Id-man et lui sont venus ici avec Blott pour parler à Hal d'une bizarrerie qu'ils ont découverte pendant leur inspection disciplinaire des tunnels cet après-midi. Hal leur fait signe de patienter et passe en revue les étuis de cartouches pour voir si *Civisme à basse température* est ici. Tous les étuis sont dûment étiquetés.

L'apparition s'éloignait, le rouge de sa veste se rétrécissait dans le paysage dansant de Prospect St., avec son trottoir, ses poubelles, ses vitrines luisantes, et dans son sillage s'éloignait aussi Ruth van Cleve qui courait derrière, en criant des bribes d'argot urbain de plus en plus inaudibles. Kate Gompert prit sa tête blessée entre ses mains et l'entendit rugir. Ruth van Cleve était ralentie dans sa course par ses bras qui moulinaient à la cadence de ses cris ; et l'apparition agitait leurs sacs pour s'ouvrir un passage sur le trottoir. Kate Gompert vit des piétons sauter sur le côté pour éviter le télescopage. Visuellement, toute la scène paraissait teintée de violet.

Une voix sous un auvent, quelque part juste à côté, dit : « J’ai tout vu ! »

Kate Gompert se pencha de nouveau en tenant la partie de sa tête qui entourait son œil. L’œil était bien enflé, fermé par la boursouflure, et sa vision était étrangement violette. Dans sa tête elle entendait un bruit comparable à celui d’un pont-levis qu’on redresse, un ferraillement et des grincements implacables. Une salive brûlante emplissait sa bouche, et elle déglutit pour s’empêcher de vomir.

« Tout vu ! Et pas qu’un peu, vingt dieux, je vous jure ! » Une espèce de gargouille se détacha de la devanture d’une quincaillerie et s’approcha avec des mouvements curieusement saccadés, comme une succession d’images arrêtées. « Tout vu en entier ! dit et répéta la chose. Je suis témoin ! »

Kate Gompert s’appuya de son autre bras au réverbère et se hissa presque à la verticale pour l’observer.

« J’ai absolument *tout* vu. » Dans l’œil qui n’était pas gonflé, la chose se précisa violettement sous la forme d’un barbu en manteau militaire sous un autre manteau militaire sans manches, la barbe perlée de postillons. Un réseau de vaisseaux éclatés marbrait l’une de ses sclérotiques. Il tremblait comme une vieille machine. Avec une certaine odeur. Le petit vieux s’avança très près d’elle, obligeant les piétons à faire un détour pour les éviter. Kate Gompert sentait son pouls battre dans son œil.

« Témoin ! Témoin *oculaire* ! Tout, je vous dis ! » Mais il regardait ailleurs, à la ronde. « Si je l’ai vu ? Tu parles ! » Difficile de dire à qui il s’adressait. Ce n’était pas à elle, et les passants lui prêtaient une non-attention studieuse et proprement citadine en se scindant afin de contourner le réverbère. Kate Gompert pensait qu’en restant appuyée au poteau elle ne vomirait pas. *Commotion cérébrale* est une locution comme une autre pour désigner un bleu au cerveau. Elle préférait ne pas y songer, au fait que l’impact avait peut-être provoqué un choc intracrânien et qu’une partie de son cerveau pressé contre son crâne était en train d’enfler et de devenir

violette. C'était justement ce poteau, sur lequel elle s'appuyait, qu'elle avait percuté.

« Je suis votre homme. Besoin d'un témoin ? J'ai tout vu ! » Et le vieillard tendait une paume tremblotante sous le menton de Kate Gompert, comme s'il voulait qu'elle vomisse dedans. La paume était violette, avec des taches d'une possible mycose et des lignes sombres là où les gens qui ne vivent pas dans les poubelles ont normalement des lignes roses, et Kate Gompert l'examina distraitement, ainsi que le billet GIGABUCKS[292] tout délavé sur le trottoir. Le billet sembla s'enfoncer dans une brume violette puis réémerger. Les passants leur jetaient des regards furtifs, puis les oubliaient consciencieusement : une fille pâlotte probablement éméchée et un clodo qui lui montrait quelque chose dans sa main. « J'ai assisté à toute l'action », expliqua l'homme à un type qui avait un téléphone portable à la ceinture. Kate Gompert ne trouvait pas la force de le prier de foutre le camp. C'est comme ça qu'on dit dans la vraie ville, Fous le camp, avec un geste brusque du pouce. Elle n'arrivait même pas à dire Laissez-moi, alors que l'odeur du mec aggravait sa nausée. Il était très important pour elle de ne pas vomir. Elle sentait battre son pouls dans l'œil qui avait heurté le poteau. Comme si un vomissement risquait d'accentuer le gonflement spongieux de sa lésion cérébrale. Du coup, elle avait envie de vomir dans cette affreuse paume remuante. Elle essaya de raisonner. Si l'homme avait assisté à l'action, comment pouvait-il espérer qu'elle ait une pièce à lui donner ? Ruth van Cleve était en train de lui énumérer les faux noms les plus ingénieux du père incarcéré de son bébé quand Kate Gompert avait senti une main la frapper dans le dos et se refermer sur la lanière de son sac. Ruth van Cleve avait poussé un cri quand l'apparition de la femme la plus laide que Kate Gompert eût jamais vue s'était ruée entre elles et les avait bousculées. La lanière en vinyle du sac de Ruth van Cleve avait cédé immédiatement, mais celle en macramé de celui de Kate Gompert était restée autour de son épaule, si bien qu'elle avait été entraînée en avant par

l’élan de l’apparition féminine qui tentait de se carapater dans Prospect St. tandis que la silhouette rouge de pouffiasse était, elle, tirée en arrière par la solide lanière Filene pur coton en macramé tressé à la française. Kate Gompert avait capté un effluve plus fétide que le plus fétide des égouts municipaux et aperçu une barbe de cinq jours sur les joues de la pouffiasse pendant que Ruth van Cleve, en fille des rues, attrapait la veste en cuir rouge en proclamant que le / la voleur / euse était un enfant de salope de merde. Kate Gompert titubait en s’efforçant de dégager son bras de la boucle de la lanière. Et tou(te)s trois avaient avancé ainsi. L’apparition avait pivoté violemment pour repousser Ruth van Cleve et son mouvement rotatif avait emporté Kate Gompert (qui ne pesait pas très lourd), retenue par la lanière, dans un vaste cercle (qui lui avait rappelé en un éclair l’heure de patinage pour enfants « Petites lames » au club de patinage sur glace de Wellesley Hills) tournoyant de plus en plus vite ; puis un poteau de réverbère piqueté de rouille, également tournoyant, avait foncé sur elle, produit un son à mi-chemin entre *bonk* et *clang*, le ciel et le trottoir avaient échangé leurs places, un soleil violet avait explosé et toute la rue était devenue violette et oscillante comme une cloche qui sonne ; et elle s’était retrouvée toute seule, sans sac, regardant les deux autres courir en criant tou(te)s deux à l’aide.

I. « Apprendre à te connaître » : chanson de la comédie musicale *Le Roi et Moi*.

OceanofPDF.com

14 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

L’un des inconvénients de l’ingestion nasale de la cocaïne est que, à un certain moment après le sommet euphorique – si vous n’êtes pas assez avisé pour vous arrêter au sommet et que vous continuez à vous en mettre dans le nez –, elle vous conduit dans des régions d’un froid congestionnant presque interstellaire. Les sinus de Randy Lenz étaient gelés dans son crâne, engourdis et festonnés de givre cristallin. Il avait la sensation que ses jambes se terminaient aux genoux. Il filochait deux toutes petites Chinoises qui portaient d’énormes cabas à l’est de Bishop Allen Drive en bas de Central. Son cœur tonnait comme une godasse dans un sèche-linge du sous-sol d’Ennet House. Oui, aussi fort que ça. Les Chinoises trottinaient à une vitesse étonnante, vu leur taille et celle de leurs sacs. Il était environ 22 h 12’30-40”, pile dans l’ancien interlude de Résolution de Problèmes. Elles trottinaient, c’est le mot, avec une rapidité d’insectes, et Lenz devait à la fois maintenir l’allure et donner l’impression de flâner, ne sentant son corps que des narines aux rotules. Elles bifurquèrent dans Prospect St.

quelques rues après Central Square, en direction d'Inman Square. Lenz suivait à une dizaine ou une trentaine de pas, les yeux fixés sur les anses des cabas. Les Chinoises n'étaient pas plus hautes que des bouches d'incendie, semblaient avoir des jambes en plus grand nombre que la normale et conversaient dans leur langue de singe, avec ses intonations anxieuses et aiguës. L'évolution prouvait que les langues asiatoïdes étaient restées proches du langage des primates. D'abord, sur les trottoirs en brique de Mass. Ave. entre Harvard et Central, Lenz avait cru *qu'elles* le filaient, *lui* – il avait souvent été filé en son temps et, à l'instar de l'érudit Geoffrey D., il savait très bien, merci, que les filatures les plus effrayantes sont menées par des gens à l'aspect anodin qui marchent devant vous avec de petits rétroviseurs fixés sur les branches de leurs lunettes ou des systèmes élaborés de communication cellulaire connectés au Centre de Commandement – ou encore par des hélicoptères qui volent à haute altitude pour ne pas se faire repérer et dont vous pouvez facilement prendre le bruit des rotors pour les battements de votre cœur. Mais après avoir eu assez de réussite pour pouvoir semer les Chinoises deux fois – la deuxième avec tellement de réussite qu'il dut sprinter dans des ruelles et sauter des clôtures en bois pour les rattraper, deux rues plus loin au nord, dans Bishop Allen Dr., où elles trottinaient toujours en papotant –, il s'était fait une idée claire sur qui suivait qui, ici. C'est-à-dire sur qui contrôlait la situation générale dans l'immédiat. Son expulsion d'Ennet House, qu'il avait accueillie sur le coup comme un baiser de la mort, s'était peut-être bien révélée une excellente chose. Il avait essayé la Voie étroite de l'Abstinence et, pour sa peine, il avait été menacé et renvoyé sans ménagement ; il avait donné le meilleur de lui-même, avec une bonne volonté impressionnante ; et il avait été Viré. Seul. Mais maintenant au moins il pouvait se cacher. R. Lenz vivait d'expédients, astucieusement déguisé, dans les rues anonymes de N. Cambridge et Somerville, sans jamais dormir, toujours en mouvement,

caché en pleine lumière et à la vue de tous, dans le dernier endroit où Ils penseraient à le chercher.

Lenz portait un pantalon de ski jaune fluo, un frac légèrement brillant, un sombrero au bord orné de petites boules en bois qui pendaient, des lunettes surdimensionnées à monture en écaille qui fonçaient automatiquement à la lumière et une moustache noire lustrée fauchée à un mannequin de chez Lechmere à Cambridge – l'ensemble était le produit d'audacieux vols à la tire le long du Charles, la nuit, lors de sa première sortie à l'Air Libre au nord-est d'Enfield. Le noir extrême de la moustache du mannequin – collée avec de la Krazy Glue dérobée et rendue encore plus luisante par les sécrétions nasales que Lenz ne sentait pas couler – donnait à sa pâleur un aspect fantomatique sous l'ombre portée du sombrero – un autre avantage/inconvénient de la cocaïne par voie nasale étant que l'alimentation devient superfétatoire et optionnelle, au point qu'on oublie de manger pendant de longues périodes – et, sous ce déguisement caricatural criard, il pouvait aisément passer pour un SDF de Boston, un fou errant, un mort ou mourant ambulant, sans être dérangé par les piétons qui s'écartaient sur son passage. Le truc, il l'avait pigé, c'était de ne pas dormir ni manger, de rester éveillé, de bouger tout le temps, d'être attentif aux six directions à la fois et de se planquer dans une station de métro ou un centre commercial dès que le bruit cardiaque des rotors invisibles trahissait une surveillance en altitude.

Il s'était vite familiarisé avec le réseau des ruelles, des cours et des dépotoirs de Little Lisbon, ainsi qu'avec sa population (en diminution) de chats et de chiens sauvages. La zone était fertile en horloges de banques et d'églises qui dictaient ses mouvements. Il portait son Browning X444 à dents dans son étui scapulaire, enfoncé dans l'une de ses chaussettes juste au-dessus des pompes chics qu'il avait piquées sur le même étal A Formal Affair Ltd. que le frac. Son briquet était dans une poche avant de son pantalon, zippée et fluo ; les sacs-poubelle de qualité abondaient dans les

conteneurs et les camions-bennes arrêtés aux feux rouges. Les *Principes et Conférences Gifford de James*, dont le réceptacle intérieur découpé au rasoir était maintenant plus proche de la pénurie qu'il ne l'eût souhaité pour son confort, il les tenait à la main, laquelle était calée sous son bras. Les Chinoises filaient devant comme des mille-pattes, avec leurs énormes sacs respectivement dans la main droite et la main gauche, de sorte qu'ils pendaient côte à côte entre elles. Lenz réduisait l'écart, mais progressivement, avec une furtivité assez nonchalante, bien qu'il fût difficile de marcher furtivement quand on ne sentait pas ses pieds et qu'on avait des lunettes qui s'assombrissaient automatiquement sous chaque réverbère, puis mettaient un certain temps à s'éclaircir à nouveau, ce qui faisait que deux de ses capteurs sensoriels urbains vitaux étaient désorientés ; mais il y arrivait, à être furtif et nonchalant à la fois. Il ne savait pas de quoi il avait l'air exactement. Comme maints fous itinérants de Boston, il avait tendance à prendre pour de l'invisibilité la répulsion qu'il inspirait. Les cabas étaient lourds et impressionnants, si lourds que les Chinoises penchaient l'une vers l'autre. Disons qu'il était 22 h 14 min 10 s. Les Chinoises, puis Lenz, passèrent à côté d'une femme au teint gris accroupie entre deux poubelles, ses multiples jupes relevées. Des véhicules étaient garés pare-chocs contre pare-chocs le long du trottoir, et souvent en double file. Les Chinoises frôlèrent un homme au bord de la chaussée avec un arc pour enfant et des flèches et, quand ses lunettes s'éclaircirent, Lenz le vit aussi : le mec portait un costard couleur de rat, tirait des flèches à embout caoutchouté sur un immeuble À LOUER, s'approchait de la façade, y traçait un cercle à la craie autour de la flèche, puis un autre cercle autour de ce cercle, etc., comme dans un comment dit-on. Les femmes ne lui accordèrent aucune attention asiatoïde. Sa cravate-lacet était brunâtre comme le costume, à la différence de la queue des rats. Sa craie, en revanche, était rose. L'une des femmes dit quelque chose d'une voix aiguë, comme une exclamation, à l'adresse de l'autre. Ces exclamations en langue

de singe sont toujours explosives. Un besoin de *gueuler* chaque mot. Et, pendant ce temps, une fenêtre de l'autre côté de la rue faisait brailler *The Star-Spanned Banner*. L'homme avait une cravate-lacet et de petits gants sans doigts et, quand il recula pour examiner ses cercles roses, il faillit tamponner Lenz et tous deux se toisèrent en hochant la tête genre Regardez-moi ce triste connard qui marche dans la même rue que moi.

Il est universellement connu que les Asiatoïdes transportent la totalité de leurs biens terrestres avec elles tout le temps. Sur leur personne, quand elles trottinent. La religion asiatoïde prohibe les banques, et Lenz avait vu suffisamment de cabas démesurément renflés dans suffisamment de mains chinoises pour en déduire que les espèces féminines chinoises du type asiatique utilisaient ce modèle de sac pour transporter leur fortune personnelle. Il sentait monter en lui à chaque pas l'énergie nécessaire pour un vol à la tire, à mesure qu'il se rapprochait nonchalamment et que se précisaient à ses yeux les différents motifs distinctifs des fichus en plastique transparent dans lesquels elles emballaient leurs cheveux. Les Chinoises. Son rythme cardiaque atteignit l'allure d'un galop stable. Il commençait à retrouver la sensation de ses pieds. L'adrénaline de l'anticipation séchait son nez et ralentissait les mouvements de sa bouche sur sa figure. L'Épouvantable Porc n'était pas engourdi, il ne l'était jamais, et l'excitation de la chasse le titillait même dans son pantalon de ski. Ce n'était pas de la filature rapprochée : les Asiatiques insouciantes ne se rendaient compte de rien, ne savaient pas qu'il les suivait et réduisait imperceptiblement la distance, ne chancelant que très légèrement après chaque rond lumineux de réverbère. Il contrôlait parfaitement la situation critique. Et elles ne se doutaient même pas que la situation était critique. L'œil du taureau. D'un doigt, il redressa sa moustache, exécuta un entrechat sautillant style Route-de-brique-jaune, jubilatoire, sûr que son adrénaline était invisible de l'extérieur.

Il y avait deux façons de procéder, et les Assassins en Fauteuil Roulant étaient prêts à entreprendre les deux. La moins bonne était la méthode indirecte : surveillance et infiltration des associés survivants de l'*auteur** du Divertissement, son actrice supposée, sa famille – au besoin en les enlevant pour les soumettre à un interrogatoire technique qui les conduirait éventuellement à la cartouche originale. Cela comportait des risques et ils avaient laissé cette méthode *abeyante*[I] jusqu'à ce que la méthode directe – localiser et prendre possession de la cartouche master – s'avère infructueuse. C'est pourquoi ils se trouvaient encore chez les Antitoi à Cambridge pour – *comme on dit* – retourner la boutique de fond en comble.

I. L'usage de l'italique, ici, indique que David Foster Wallace semble prendre *abeyant* pour un mot français. En anglais, l'expression *in abeyance* signifie : en attente.

OceanofPDF.com

14 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Le secret pour sprinter avec des hauts talons, Poor Tony Krause le savait, était de courir sur la pointe des pieds, penché en avant, en maintenant un élan suffisant pour que les talons n'entrent jamais en contact avec le sol. De toute évidence, la sale Créature derrière lui connaissait aussi ce secret professionnel. Ils cavalaient dans Prospect, la main préhensile de la Créature seulement à quelques mm du boa flottant. Poor Tony tenait les deux sacs à main sur le côté comme un ballon de football américain. Les piétons, aguerris, les évitaient avec adresse. Poor Tony voyait très bien les visages des passants parce que son odeur le précédait comme une onde de choc. Un homme en manteau trois quarts fit la grimace et une élégante véronique pour les laisser passer tous deux. La respiration de Poor Tony était très saccadée. Il n'avait pas prévu qu'une victime le poursuivrait. La main de la Créature essayait de se saisir de son boa. Sa casquette en tweed Donegal vola et ne fut pas regrettée. La respiration de la Chose était également saccadée, mais les obscénités qu'elle proférait partaient tout de

même du diaphragme avec conviction et vigueur. L'autre Chose avait heurté un poteau avec un bruit carné qui avait fait frémir Tony. Son propre père s'était frappé la tête et les épaules en pleurant la mort symbolique de son fils. Aussitôt après l'impact, dès que la lanière eut cédé, Tony avait décampé sur la pointe des pieds sans se douter que l'autre, là, cette Créature noire, allait le courser en gueulant. Elle s'était mise à crier *Au secours* et *Arrêtez cette salope*, et Poor Tony, qui avait alors une bonne avance, l'avait contrée en criant aussi *Au secours !* et *Pitié ! Arrêtez-la* pour dérouter les velléitaires du civisme. C'était un vieux truc des zonards de Harvard Square. Mais maintenant la Créature noire n'était plus qu'à quelques mm et, cette fois, ça y était, elle avait empoigné le boa tandis qu'ils cavalaient en soufflant comme des bœufs et Krause le dénoua de son cou d'un grand geste et sacrifia la chose à la Chose, mais la main de l'infâme Créature revint à la charge et tenta de l'attraper par le col de sa veste en cuir, qu'elle rata de peu, en haletant et en le maudissant. Poor Tony se lamenta en pleine course à l'idée que la Chose avait sûrement bazardé le boa sans égard dans la rue ou le caniveau. Les pointes de leurs escarpins produisaient des rythmes variables et complexes sur le trottoir ; parfois leurs pas étaient synchrones, parfois non. La Chose lui collait aux basques, c'était atroce. Des enseignes en caractères gras défilaient : POULETS FRAÎCHEMENT TUÉS et DÉMOLITION COMPLÈTE ; Antitoi Entertainment n'était qu'à deux pâtés d'immeubles dans le sens nord-sud. Poursuivi et poursuivante franchirent en trombe un carrefour embouteillé. Poor Tony cria *Au secours !* et *Pitié !* Cette main et ce souffle derrière lui étaient comme ces choses innommables qui vous traquent sur des km et des km dans ces rêves affreux dont vous vous réveillez en sursaut juste avant de sentir les griffes sur votre nuque ; sauf que la scène de la main de l'horrible Créature à ses trousses n'en finissait pas et que sa vision périphérique se brouillait, vitrines, trottoir, passants bondissants, tout ça se fondant côté droit. La discrète porte de service d'Antitoi Ent. était accessible par une allée de stationnement qui

partait de Prospect vers l'ouest, juste avant Broadway, et coupait une ruelle jonchée de bennes dont l'une (de ces bennes dans lesquelles Poor Tony avait passé la nuit à l'occasion, quand il n'avait pas de billet de métro) était à deux pas de l'issue de service des frères canadiens. Poor Tony, les sacs sous un bras et une main sur sa perruque, calcula que, s'il déboulait dans la ruelle aux poubelles avec une avance suffisante sur la Créature, les bennes le cacheraient et il pourrait se faufiler par la porte de derrière qu'il espérait ouverte pour y chercher un refuge humainement charitable. Il feinta autour de l'étal d'une bodega et jeta un rapide coup d'œil derrière lui pour voir si, par chance, la Créature avait foncé tête baissée dans la pyramide de fruits. Mais non. Elle était toujours sur ses talons, haletante. Son jeu de jambes autour de deux cartons sur lesquels étaient disposées des cranberries du Cap fut malheureusement très adroit. Cette Chose avait déjà poursuivi des gens avant lui, c'était évident. Sa respiration implacable en était la preuve. Elle pouvait tenir longtemps. Elle ne criait plus *Arrêtez-la*, ne criait plus d'obscénités. La poitrine de Poor Tony était en feu. Il en pleurait presque. Il essaya de lancer un Au Secours. Impossible. Il n'avait plus le souffle nécessaire. Des taches noires tourbillonnaient dans ses yeux. Les réverbères n'étaient pas tous allumés. Son cœur faisait *zuckungzuckungzuckung*. Poor Tony sauta par-dessus une pancarte étrangement située pour un mendiant en fauteuil roulant et entendit la Créature sauter aussi, puis retomber sur ses orteils avec légèreté. Ses escarpins n'avaient pas de lanières qui mordaient dans la chair comme les jolies Aigner de Tony, dont les pieds saignaient. L'entrée de l'allée de stationnement se trouvait entre un cabinet de conseil fiscal et autre chose ; là, juste au coin ; Krause plissa les yeux ; les taches noires étaient de minuscules anneaux opaques au centre qui s'envolaient dans son champ de vision comme des baudruches, paresseusement ; Poor Tony se remettait à peine d'une attaque, était infirme et en plein Sevrage ; sa respiration était entrecoupée de demi-sanglots ; il vacillait ; il ne s'était pas alimenté depuis avant son séjour dans les toilettes de la bibliothèque,

c’est-à-dire depuis de longs jours ; les vitrines floues défilaient ; la Créature repoussa sèchement une personne âgée qui tomba bruyamment ; quelque part un sifflet retentit ; sur la devanture du cabinet de conseil fiscal, cette curieuse annonce en français : ON PARLE LE PORTUGAIS ICI. Un doigt de la Chose frôlait le col en cuir de Poor Tony à chaque pas, puis les doigts remontèrent vers sa tête et le chignon qu’il retenait sous sa main. Parfois, quand il rentrait à la maison, au 412 Mount Auburn Street, Watertown, après une dure journée de césariennes, le père de Poor Tony s’asseyait dans la cuisine sombre et se grattait la tête aux endroits où les attaches de son masque vert avaient laissé des marques. Des ongles, d’une longueur probablement abjecte, agrippaient déjà sa perruque quand, à la hauteur du cabinet de conseil fiscal, une brusque embardée de Tony, qui se rompit un talon dans la manœuvre, le libéra et lui donna de l’avance, car la Créature, emportée par son élan, rata l’entrée de la ruelle. Krause gémit, fila cap à l’ouest sur ses orteils ensanglantés, entendit son souffle se répercuter sur les murs latéraux, enjamba des éclats de verre et des clodos couchés, écouta l’écho des Arrête-toi Enfoiré *Arrête-toi !* derrière lui, et l’un des allongés redressa une tête décatie pour lui dire : *Fonce*.

Après qu’ils eurent remonté – par le biais de l’épuisant interrogatoire technique du spécialiste de la douleur cranio-faciale vestimentairement excentrique qu’ils avaient localisé par le biais du regrettablement fatal interrogatoire technique du jeune cambrioleur[293] dont la résistance aux décharges électriques se révéla considérablement inférieure à celle du matériel informatique de sa chambre – après qu’ils eurent remonté leurs meilleures pistes jusqu’à l’établissement des malheureux Antitoi, il avait fallu plusieurs jours aux A.F.R. pour le trouver enfin là, le vrai Divertissement.

Le chef de la cellule états-unienne des A.F.R., Fortier, fils d’un souffleur de verre de Glen Almond, avait interdit qu’un seul miroir fût brisé

ou démonté. À tous autres égards, la fouille fut méthodique et complète. Une fouille rigoureuse, ordonnée, qui prit le temps nécessaire. La visionneuse du magasin étant dysfonctionnelle, un TP fut acheté dans le commerce et installé dans le cagibi de l'arrière-boutique pour un visionnage volontaire. Chaque cartouche sur les étagères bourrées fut testée par un volontaire, puis jetée dans l'un des gros conteneurs métalliques dehors devant la porte de service. Quelqu'un fut désigné pour emballer les défunts frères Antitoi dans des bâches en plastique et les ranger dans le cagibi de l'arrière-boutique. Pour des raisons hygiéniques. On dénicha une toile cirée en guise de store pour la vitrine, avec diverses inscriptions : *CLOSED, ROPAS, RELÂCHE*. Cependant, personne n'avait frappé à la porte pendant les premières heures.

Assez vite, le premier jour, dans un coffret à liqueurs humide et odorant, ils trouvèrent une des cartouches tactiques vendues dans les rues par le F.L.Q. rival, avec un smiley mal imprimé et le slogan « IL NE FAUT PLUS POURSUIVRE LE BONHEUR ». Le jeune Tassigny, montrant un courage exemplaire, se porta volontaire pour être enfermé dans le cagibi afin de la visionner, avec l'autorisation de Fortier. Tous firent le geste de lever leur verre à Tassigny et promirent de veiller sur son père âgé et ses pièges de trappeur, et Mr Fortier embrassa le jeune brave sur les deux joues quand Mr Broullîme le poussa dans le cagibi et l'installa devant la visionneuse, l'attacha et lui mit des électrodes d'encéphalogramme.

En fait, la cartouche était vierge, vide. Puis une autre de la même boîte, également humide : vierge aussi. Deux fois chou blanc. *Donc. D'accord**. Fortier, philosophe, mit en garde contre les dangers de la déception et de la frustration – Marathe et lui pensaient depuis toujours que le Divertissement vendu à l'étalage par le F.L.Q. était probablement un leurre, uniquement destiné à instiller la terreur. Le fait que ces étalages étaient illustrés de fauteuils roulants – un coup de pied dans les testicules des A.F.R. – passa à l'as. Tout ce que voulaient les A.F.R., c'était mettre la main sur cette copie

du Divertissement. Une incertitude demeurait : cette copie de DuPlessis pouvait-elle être elle-même copiée ? Le véritable objectif était donc : une cartouche master[294]. À la différence du F.L.Q., les Assassins en Fauteuil Roulant ne pratiquaient ni le chantage ni l'extorsion cartographique pour la restitution de la Convexité. Pas plus que pour la re-Reconfiguration de l'O.N.A.N. ou même la dissolution de la charte. Les A.F.R. cherchaient simplement à frapper un coup testiculaire dans le bas-ventre des intérêts états-uniens qui entraînerait des représailles que le Canada refuserait d'affronter : si les A.F.R. parvenaient à trouver, à copier et à disséminer le Divertissement, Ottawa ne se contenterait pas d'autoriser mais obligerait le Québec à faire sécession, afin qu'il essuie seul la colère d'un voisin terrassé par sa propre incapacité à dire « *Non** » à des plaisirs fatals[295].

Fortier pria les A.F.R. de continuer leur fouille méthodique. De plus jeunes volontaires furent véhiculés dans le cagibi pour inspecter tour à tour les cartouches. À part quelques vacheries sur la pornographie portugaise, la rotation se déroula avec courage et application. Les cadavres enveloppés dans le plastique commencèrent à gonfler, mais l'emballage assurait des conditions hygiéniques suffisantes pour le visionnage de nombreuses cartouches. La fouille et l'inventaire furent menés avec une lenteur consciencieuse.

Mr Fortier dut s'absenter quelque temps, pendant les recherches, pour coordonner les opérations d'infiltration dans le Sud-Ouest où ce parent de l'auteur était fortement soupçonné (selon Marathe) d'avoir des informations sur une copie duplicable, voire d'en détenir une. Il y avait des raisons de penser que Mr DuPlessis avait reçu ses copies originales de ce parent, un sportif. Toujours d'après Marathe, le B.S.S.E.U. suspectait cet individu d'être responsable de certains désordres et chahuts à Berkeley et Boston. L'agent des E.U., attifé de prothèses, s'accrochait à lui comme une mauvaise odeur.

La nation états-unienne traitait les personnes en fauteuil roulant avec la sollicitude que les faibles prennent pour du respect. Comme si Fortier était un enfant malade. Les bus s’abaissaient, il y avait des rampes inclinées le long des escaliers, des hôtesses l’aidaient à monter dans les avions sous le regard compatissant des ingambes. Fortier possédait des jambes amovibles en résine de polymère couleur chair, dont les circuits intérieurs réagissaient aux stimuli nerveux de ses moignons qui, à l’aide de béquilles métalliques attachées à ses poignets par des bracelets, lui permettaient d’imiter une déambulation chaloupée. Mais il portait rarement ses prothèses aux E.U., et jamais dans les transports en commun. Il préférait la condescendance, cette prétendue « sensibilité » institutionnelle à son « droit » à l’« égalité d’accès » ; ça renforçait sa détermination. Comme tous les autres, Fortier était prêt au sacrifice.

OceanofPDF.com

14 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Après des années d'insouciance, le souci revient et vire facilement à l'obsession, quand on est sobre. Quelques jours avant la débâcle qui s'était soldée par la blessure de Don Gately, Joelle avait commencé à se soucier obsessionnellement de ses dents. Le crack fumé ronge les dents, les corrode, attaque l'émail. Chandler Foss lui avait expliqué tout cela pendant le dîner, en lui montrant ses chicots corrodés. Dans son sac en tissu brodé elle transportait maintenant une brosse à dents de voyage et un dentifrice hors de prix aux propriétés soi-disant revitalisantes pour l'émail et anticorrosion. Les dents de maints résidents d'Ennet House qui avaient touché le fond avec la pipe en verre manquaient ou étaient noircies ou se déchaussaient ; la vue de celles de Wade McDade ou de Chandler Foss avait absolument terrifié Joelle. Le dentifrice n'était en vente que depuis peu et il était bien plus efficace et plus cher que les habituels agents blanchissants pour fumeurs.

Couchée sur le côté près du lit inoccupé de Kate Gompert, l'ourlet de son voile calé entre oreiller et mâchoire, et Charlotte Treat également endormie à l'autre bout de la chambre éclairée, Joelle rêve que Don Gately, indemne et avec un léger accent sudiste, lui bichonne les dents. Il a un bavoir blanc de dentiste, chantonne pour lui-même et ses grosses pognes manient adroitement les instruments qu'il prend sur le plateau rutilant. Elle est dans un fauteuil de dentiste, inclinée en arrière, les jambes serrées, allongées devant, et elle lui présente son visage. Les yeux du Dr Don sont d'une douceur abstraite, fixés sur sa dentition ; ses doigts épais qui insèrent les instruments dans sa bouche sont sans gants, chauds et ont un goût de propre. Même la lumière semble aseptisée. Il n'y a pas d'assistante ; le dentiste est seul, penché sur elle, fredonnant des accords distraits en s'affairant. Sa tête est massive et vaguement carrée. Dans son rêve elle est inquiète pour ses dents et a le sentiment que Gately partage son souci. Ce qu'elle aime, c'est qu'il ne bavarde pas et ne connaisse probablement pas son nom. Leurs yeux se croisent rarement. Il est complètement concentré sur ses dents. Il est là pour l'aider dans la mesure du possible, tel est le message de toute son attitude. Son bavoir, suspendu à un collier de petites billes d'acier, ne pourrait pas être plus blanc ; sa tête est auréolée d'un disque en métal poli relié à un bandeau attaché sur son front, un minuscule miroir en inox, aussi propre que les autres instruments ; l'impression de calme et de confiance qui baigne le rêve n'est brisée que par la vue de son visage dans le miroir-auréole, un troisième œil dans le large front immaculé de Gately : parce que le visage qu'elle voit, déformé par la convexité du disque, est ravagé par des années de cocaïne et de négligence, a des yeux globuleux, des joues creuses, des cernes noirs ; et quand les gros doigts chauds du dentiste retroussent délicatement ses lèvres, le miroir lui montre de longues rangées de canines, aiguisées, coupantes, puis d'autres encore, derrière, en réserve. Ces innombrables rangs de canines sont tous affûtés, puissants, blancs mais teintés d'un rouge étrange au sommet, comme du

vieux sang, ce sont les dents d'une créature qui déchiquette impassiblement des chairs. Elle ne sait pas sur quoi se sont acharnées ces dents, essaie-t-elle de dire autour des doigts. Le dentiste fredonne, s'affaire. Dans le rêve elle est saisie d'effroi à la vue de ses dents dans le disque miroitant sur le front de Don Gately, elle est terrorisée et, lorsque sa bouche béante s'ouvre davantage encore pour pousser un cri de peur, elle ne voit plus que d'infinies rangées de dents sanguinolentes menant au fond d'un tube noir et cette image efface celle du bon docteur qui sonde ses canines avec un crochet et lui dit qu'elles peuvent être sauvées.

Puis, quand Fortier fut en mesure de revenir au magasin démantelé, ils avaient repéré une troisième cartouche ornée du smiley en relief avec l'inscription condamnant la quête du bonheur et, après quelques pertes regrettables, l'avaient identifiée comme la cartouche *samizdat* du Divertissement volée à la mort de DuPlessis.

On fit le récit des événements à Fortier. Le jeune Desjardins avait assuré son tour de rotation, assis avec le jeune Tassigny dans le cagibi pendant les premières heures du matin, et visionné les restes des divertissements trouvés dans des sacs-poubelle dans le placard où les cadavres des Antitoi continuaient à gonfler. Quelques instants auparavant, Desjardins s'était plaint que la vérification des cartouches destinées au conteneur en fer était une perte de temps.

Tassigny, qui était dans le cagibi avec lui, avait été sauvé par son besoin de sortir pour changer le sac de sa colostomie partielle. Mais, raconta Marathe, ils avaient perdu Desjardins, ainsi que son aîné, l'estimé Joubet qui, enfreignant les ordres, s'était véhiculé dans le cagibi afin de voir pourquoi Desjardins ne renvoyait plus les cartouches testées pour en recevoir de nouvelles. Tous deux étaient perdus. S'ils n'en avaient pas perdu d'autres, c'était parce que quelqu'un avait eu la présence d'esprit de réveiller Broullîme, à qui Fortier avait donné des instructions précises sur la

manière de procéder en cas de découverte de l'authentique Divertissement. Mais il y avait bien eu deux pertes : Joubet, le rouquin barbu et bosseur qui aimait trafiquer les fauteuils roulants, et le jeune idéaliste Desjardins, tellement idéaliste et si jeune qu'il ressentait encore des douleurs fantômes dans ses moignons. Rémy rapporta que tous deux avaient été autorisés à rester dans le cagibi, confortablement, pour regarder le Divertissement à l'envi, silencieux derrière la porte, sauf quand la lenteur du rembobinage leur arrachait des cris d'impatience, d'après le préposé à leur surveillance. Ils refusaient de sortir pour boire ou manger, dit Marathe, et Joubet – qui était diabétique – ne prenait plus son insuline. D'après Mr Broullîme, Joubet n'en avait plus que pour quelques heures maintenant, Desjardins pour un ou deux jours peut-être. Fortier dit tristement « *Bof** » et haussa les épaules avec résignation : tous connaissaient les risques : tous les volontaires avaient fait leur part de visionnage à tour de rôle.

Au retour de Fortier, Marathe lui annonça aussi la mauvaise nouvelle attendue : inutile de se procurer un matériel de duplication sophistiqué : la cartouche trouvée était une cartouche ROM en lecture seule [296].

Philosophe, Fortier rappela aux A.F.R. que, puisqu'ils savaient maintenant que le Divertissement surpuissant existait réellement, ils devaient dorénavant consacrer tous leurs efforts, leur vaillance et leurs espoirs non plus à la tâche indirecte de recherche d'une copie du master, mais à l'obtention du master original, la cartouche de l'auteur lui-même, à partir de laquelle toutes les copies ROM avaient sans doute été produites.

En d'autres termes, dit-il, à la tâche plus ardue et plus risquée consistant à mener des interrogatoires techniques de personnes liées au Divertissement et à localiser le master original duplicable du réalisateur. Rien de tout cela n'en vaudrait la peine s'ils n'avaient acquis la certitude, grâce au sacrifice héroïque de Joubet et Desjardins, que l'instrument susceptible de conduire la logique d'autodestruction de l'O.N.A.N. à sa conclusion finale était à présent à leur portée.

Fortier donna plusieurs ordres. Le bataillon des A.F.R. resta dans le magasin fermé des Antitoi, derrière leur store polyglotte. La surveillance du bureau central du F.L.Q. haï, dans la maison mal organisée de la rue de Brainerd à Allston, fut suspendue, les A.F.R. installèrent leur poste de commandement dans le magasin d'Inman Square, où Fortier, Marathe et Mr Broullîme coordonnèrent les opérations de la phase indirecte et révisèrent leur tactique.

Les collègues et parents du défunt auteur furent placés sous étroite surveillance. Leur concentration topographique s'y prêtait. On avait recruté un employé de l'Académie de tennis d'Enfield, qui se joignit à l'instructeur et à l'étudiant canadiens déjà dans la place pour renforcer la vigilance. Dans le Désert, la redoutable Mlle Luria P…… récoltait les confidences nécessaires grâce à son alacrité habituelle. Une source cher payée au sein de l'ancien département du Sujet à l'université MIT avait fourni des renseignements sur le dernier emploi connu de l'actrice probable – la petite station de radio de Cambridge que Marathe et Beausoleil prononçaient *Wiii* –, où elle avait adopté le voile masquant de la difformité ONANite.

Il fallait se concentrer sur l'actrice de la cartouche et sur l'Académie de tennis, propriété de l'auteur. Le fait que les joueurs de l'Académie doivent rencontrer une sélection provinciale du Québec eût été plus facile à exploiter si les A.F.R. avaient disposé d'un joueur de talent et muni de ses extrémités inférieures. Certains indicateurs à domicile, à Papineau, enquêtaient activement sur la composition et l'itinéraire de l'équipe québécoise.

Ce même jour, celui du retour de Fortier, l'ingénieur du son de l'émission de radio de l'actrice avait été capturé dans une opération en public, mais peu risquée, dont le succès avait suscité des espoirs quant à la capture ultérieure d'autres personnes directement liées au Divertissement. Cet ingénieur du son avait divulgué toutes les informations qu'il prétendait détenir à la simple évocation des procédures techniques de l'interrogatoire.

Marathe, le meilleur spécialiste de la cellule en matière de sincérité états-unienne, croyait à la véracité des dires de l'ingénieur ; mais on avait néanmoins procédé à l'interrogatoire technique, histoire de s'en assurer. Ce jeune homme boutonneux avait maintenu la même version deux degrés au-dessus de l'endurance états-unienne moyenne, avec pour seule variante l'étrange assertion selon laquelle le Massachusetts Institute of Technology prohibait les coucheries.

Aujourd'hui, Fortier en personne, Marathe, le jeune Balbalis et R. Ossowiecke – tous ceux qui maîtrisaient le mieux l'anglais – faisaient la tournée des services de désintoxication dans les hôpitaux, établissements psychiatriques et maisons spécialisées dans un rayon de 25 km. On avait fait répéter leur texte à d'autres équipes en vue de multiplier ce rayon par deux ou trois. Joubet, puis Desjardins, avaient succombé et furent transférés au nord par camionnette, ainsi que le reste des restes des Antitoi. L'étudiant ingénieur états-unien, dont la véracité des déclarations limitées sur les déplacements du Sujet avait été confirmée par Broullîme à un degré de +/– (0,35) de certitude bien avant d'avoir atteint les degrés d'incompatibilité avec l'existence physique, fut autorisé à se reposer quelques heures, puis servit de premier cobaye aux A.F.R. dans leurs tests sur la portée motivationnelle de la cartouche *samizdat*. Le cagibi fut de nouveau utilisé à cette fin. La tête immobilisée par des lanières, le Sujet cobaye visionna le Divertissement deux fois gratis, sans que sa motivation fût sondée. Pour sonder le niveau de motivation induit par la cartouche, Mr Broullîme entra dans le cagibi, les yeux bandés, muni d'une scie orthopédique et informa le Sujet cobaye que, à partir de maintenant, chaque visionnage supplémentaire lui coûterait un doigt. Et tendit la scie en question au Sujet. L'explication de Broullîme à Fortier était que, de la sorte, on pouvait établir un critère de base pour étudier le rapport statistique entre (n) le nombre de fois que le Sujet revoyait le Divertissement et (t) le temps qu'il mettait à décider de se couper un doigt pour chaque (n+1) visionnage supplémentaire. Le but était

de s’assurer statistiquement que le désir du Sujet de voir et revoir la cartouche était insatiable. Il ne pouvait pas y avoir d’indice de diminution de la satisfaction comme dans l’économétrie des produits états-uniens normaux. Pour affirmer que le Divertissement *samizdat* était macropolitiquement létal, il fallait que le neuvième doigt fût coupé aussi vite et aussi volontairement que le deuxième. Broullîme était relativement sceptique à ce sujet. Mais c’était justement son rôle dans la cellule : l’expertise combinée au scepticisme naturel.

Par la suite, évidemment, un plus grand panel de Sujets cobayes serait requis pour vérifier que les réactions du premier Sujet n’étaient pas purement subjectives et typiques uniquement d’une certaine sensibilité de consommateur de divertissement. La fenêtre du bus offrait, à travers un pâle et fantomatique reflet de Fortier, une vue sur les lumières de la vie urbaine à l’extérieur. L’administrateur de la Phoenix House, Somerville, Massachusetts E.U. avait écouté Fortier avec une compassion ostentatoire, puis lui avait patiemment expliqué que son établissement ne pouvait accueillir de toxicomanes dont l’anglais était la seconde langue. *D’accord**, avait-il répondu en feignant toutefois la déception. Entre-temps, Fortier avait pu jeter un œil, par la porte du bureau, sur une réunion de résidents de Phoenix House dans la pièce à vivre : aucune des personnes présentes ne portait un voile de dissimulation faciale. Donc, passons. Au même moment, quatre petites équipes sillonnaient les rues et ruelles de l’affreux quartier des Antitoi, en quête de nouveaux Sujets pour Mr Broullîme, lequel en aurait besoin lorsque l’actuel cobaye aurait épuisé tous ses doigts. Les Sujets idoines devaient être suffisamment passifs et vulnérables pour se laisser enlever tranquillement en public, mais sans être malades du cerveau ni sous l’influence des nombreux composants toxiques disponibles dans le quartier. Les A.F.R. étaient bien entraînés, patients et disciplinés.

Le bus, vide et (ce qu’il déteste) éclairé au néon, grimpe une petite côte près de Winter Park, North Cambridge, en direction d’Inman Square et

Central Square. Fortier regarde les lumières qui défilent. Il y a de la neige dans l'air, il le sent, c'est pour bientôt. Il voit en imagination les deux tiers de la plus grande ville de Nouvelle-Nouvelle-Angleterre inertes, sybaritiquement envoûtés, en contemplation, sans mouvements corporels, cloués à la maison, souillant leurs divans et leurs fauteuils inclinables. Il voit les tours de bureaux et les immeubles d'appartements de luxe striés par l'extinction des lumières tous les deux ou trois étages. Avec, çà et là, la lueur bleue d'un onéreux appareil de visionnage numérique qui vacille derrière la vitre sombre. Il imagine Mr Tine guidant la main du Président ONANite J. Gentle qui signe une déclaration de guerre. Il imagine des tasses de thé tintant entre des doigts tremblants dans le saint des saints du sanctuaire du pouvoir à Ottawa. Il rajuste le col de son veston sport sur son pull et lisse les cheveux filasse qui ont tendance à rebiquer autour de sa calvitie. Il observe la nuque du chauffeur, qui regarde droit devant lui.

Évidemment, les Chinetoques étaient légères et sans force, Lenz les avait repoussées comme des poupées, et leurs cabas étaient lourds de promesses, difficiles à soulever ; cela ne l'empêcha pas de tenir les sacs par les anses, devant lui, quand il bifurqua dans la ruelle nord-sud, emporté par l'élan de leur poids. Les ruelles cruciformes entre Central et Inman, à Little Lisbon, formaient une sorte de deuxième ville. Lenz courait. Il respirait facilement et sentait tout son corps, des orteils au cuir chevelu. Des conteneurs verts et vert et rouge en bordure des deux murs étrécissaient la voie. Il sauta par-dessus deux silhouettes assises, vêtues de kaki, qui partageaient une boîte de Sterno à même le sol. Il glissa en toute facilité dans l'air fétide au-dessus d'elles. Les bruits qui le suivaient n'étaient que l'écho de ses pas répercuté par les conteneurs et les escaliers de secours en fer. Les anses d'un sac et le poids de son gros livre lui faisaient délicieusement mal à la main gauche. Devant lui, une benne avait été hissée sur un camion E.W.D., puis laissée en suspens : fin de la journée de boulot,

probablement. Les gars d'Empire avaient un syndicat incroyable. Derrière la barre de treuil, il vit luire et disparaître une petite lumière bleue. Il y avait encore une douzaine de conteneurs plus loin devant. Lenz ralentit, marcha d'un pas vif. Son manteau avait légèrement glissé d'une de ses épaules, mais il n'avait pas de main libre pour le rajuster ni le temps de poser un sac. Crampe dans la main gauche. Il était à peu près entre 22 h 24 et 22 h 26. Il faisait noir comme dans un four. Quelque part vers le sud, un bruit : c'était Poor Tony Krause qui poussait la poubelle en fer qui avait fait chuter Ruth van Cleve. La minuscule flamme bleue reparut, se maintint, vacilla, bougea, demeura, s'éteignit. Sa lueur était bleu nuit sur l'arrière de l'énorme camion E.W.D. Pas moyen de piquer quoi que ce soit sur les camions Empire, les treuils avaient de la valeur mais ils étaient fixés avec un truc en kryptonite qu'on ne pouvait découper qu'au chalumeau. De petits sons parvenaient de derrière la barre. Quand le briquet s'alluma de nouveau, Lenz était presque à leur hauteur : deux gamins sur la barre et deux autres accroupis à côté, face à eux, quatre en tout, juste en dessous d'une échelle extensible déployée qui pendait comme une langue de l'escalier de secours. Aucun d'eux ne devait avoir plus de douze ans. Ils utilisaient une bouteille de M. Fizzy en guise de pipe, et l'odeur de plastique brûlé se mêlait à celle, écœurante, du caillou saturé de carbone. Les garçons étaient petits, frêles, noirs ou latinos, voûtés avidement au-dessus de la flamme ; ils faisaient penser à des rats. Lenz les garda à l'œil quand il passa à côté d'eux, de son pas vif, chargé de ses sacs, droit comme un I et plein de dignité. Le briquet s'éteignit. Les garçons lorgnèrent les sacs. Ceux qui étaient accroupis tournèrent la tête pour les regarder. Lenz les maintenait à la périphérie de son champ de vision. Aucun ne portait de montre. L'un d'eux, coiffé d'un bonnet de laine, l'observa avec insistance. Il fixa ses yeux sur l'œil gauche de Lenz, tendit une main comme un revolver et fit semblant de tirer lentement. Du cinéma pour ses copains. Lenz continua son chemin, toujours digne, montrant qu'il les avait vus sans les avoir vus. L'odeur était intense

mais très localisée, elle provenait du caillou de crack et de la bouteille. Il dut dévier sa trajectoire pour éviter le rétroviseur extérieur du camion Empire. Il les entendit dire quelque chose quand la grille arrière du camion tomba, rire méchamment et le narguer dans un argot minoritaire qu'il ne connaissait pas. Il entendit la pierre à briquet. Connards, pensa-t-il. Il cherchait un endroit désert et un peu mieux éclairé pour inspecter les sacs. Et plus propre que cette ruelle qui puait les ordures et la chair en décomposition. Il trierait les objets de valeur, qu'il transposerait dans un sac unique. Il fourguerait les biens négociables à Little Lisbon, remplirait le réceptacle de son dictionnaire médical et achèterait des godasses plus chics. Il n'y avait aucun chat ni rongeur ici ; il ne prit pas la peine de se demander pourquoi. Une pierre ou un morceau de brique, cadeau des jeunes fumeurs de crack, atterrit derrière lui, ricocha bruyamment contre on ne sait quoi, et quelqu'un gueula, une silhouette asexuée affalée sur un sac en toile ou un balluchon contre une poubelle, sa main s'agitait furieusement sur son bas-ventre, les pieds pointés vers la ruelle et écartés comme ceux d'un macchabée, avec des godasses dépareillées, les cheveux poisseux, levant les yeux quand Lenz franchit la zone moins sombre d'une intersection avec une artère plus large, et, Lenz l'entendit quand il enjamba ses guibolles malodorantes, chantonnant : « Chéri, chéri, chéri. » Lenz se dit tout bas : « Bon Dieu, quelle bande d'enfoirés de *ratés* de merde. »

« Notre secte a brûlé des billets de l'argent pour se chauffer.

– Des billets de banque.

– On a utilisé des billets d'Un. Le Semi-Divin a recommandé l'économie. On les Lui a apportés devant le fourneau. Y avait un fourneau. On a dû les Lui apporter à genoux sans que nos pieds touchent le sol. Il s'est assis devant le fourneau, dans nos couvertures, et a jeté les billets d'Un. Il nous engueulait quand c'étaient des billets neufs.

– Genre tout lisses et raides.

– C’était une purification. Quelqu’un jouait du tambour tout le temps.

– Notre Chef Élu de Dieu roulait en Rolls. Au point mort. On devait le pousser partout où Il était Appelé. Il ne l’a jamais fait démarrer. La Rolls. Je me suis fait des muscles.

– En été ils nous faisaient ramper sur le ventre. Pour embrasser notre nature de serpent. C’était une purification.

– Genre ramper.

– Vraiment ramper. Ils nous ligotaient les bras et les jambes avec du fil de fer.

– Pas du fil barbelé, quand même.

– À la fin, je me suis sentie trop purifiée pour rester.

– Superpure, tu veux dire, je m’Identifie totalement.

– Tant d’amour, c’était intenable.

– Je sens l’Identification partout en moi, c’est…

– En plus, j’en étais à trois doses par jour, à la fin.

– Et puis nos Brigades d’Amour Élues de Dieu nous ont fait couper du bois avec nos dents quand ça s’est mis à cailler. En hiver par moins de zéro.

– Ils vous laissaient garder vos dents, vous ?

– Seulement celles pour ronger. Tu vois ?

– Ouaou.

– Seulement celles pour ronger. »

Rémy Marathe était assis, voilé, un plaid sur les genoux, dans le living-room bondé de cette Ennet House, maison de soins pour drogués et toxicomanes, la dernière *demi-maison** [I] de sa liste pour la journée. Les collines d’Enfield étaient infernales pour les invalides, mais cette demi-maison avait une rampe d’accès. Une représentante de l’autorité menait des entretiens d’admission, à la suite d’une disponibilité récente, dans le bureau dont la porte fermée était visible de l’endroit où se tenait Marathe. On l’avait invité, avec d’autres, à attendre dans le living-room avec une tasse de mauvais café – et le droit de fumer s’il le souhaitait. Tout le monde

fumait. La pièce sentait le cendrier et son plafond était jauni comme les doigts des fumeurs de longue date. On se serait cru dans une fourmilière remuée par un bâton : trop de monde, trop de mouvements, trop de bruit. Certains, des patients de la demi-maison, regardaient une cartouche d'un combat d'arts martiaux, d'autres, anciens patients ou simples voisins, partageaient les sièges et conversaient. Une femme mal en point, en fauteuil roulant comme Marathe, était avachie près de la visionneuse, tandis qu'un homme très pâle mimait les coups de pied et les manchettes du combat devant sa tête immobile pour essayer de la faire réagir. Il y avait aussi un type sans mains ni pieds qui tentait de monter l'escalier. D'autres encore, probablement toxicomanes, attendaient là pour être admis à la maison de soins. La pièce était bruyante et chaude. Marathe entendit un candidat à l'admission vomir dans les buissons sous la fenêtre. Le fauteuil de Marathe était arrêté à côté d'un accoudoir de divan, directement face à une fenêtre. Une fenêtre qu'il eût préférée un peu plus ouverte. Sur le tapis d'une couleur terne, un homme d'aspect tourmenté se traînait comme un crabe et deux loubards vêtus de cuir s'amusaient cruellement à sauter par-dessus. Des gens lisaient des bandes dessinées et peignaient les ongles de leurs extrémités. Une femme aux cheveux longs porta son pied à sa bouche pour souffler sur ses orteils. Une jeune fille sembla retirer son œil de son orbite pour le mettre dans sa bouche. Personne d'autre ne portait le voile de l'organisation de l'actrice du Divertissement, l'A.H.I.D. L'odeur des cigarettes états-uniennes traversait le voile de Marathe, lui piquait les yeux et lui donnait envie de vomir aussi. Deux fenêtres supplémentaires étaient ouvertes et pourtant la pièce manquait d'air.

Pendant qu'il attendait, plusieurs personnes l'approchèrent, mais seulement pour lui murmurer « Caressez les chiens » et « N'oubliez pas de caresser les chiens ». La signification de cette expression idiomatique états-unienne lui échappait.

L’une de ces personnes, à la peau moisie et desquamée, lui demanda s’il était ici *sur ordre du tribunal.*

Marathe était l’un des rares à ne pas fumer. Il remarqua que son voile en étamine ne surprenait pas, n’intriguait pas, ne suscitait pas de questions. Le vieux veston sport et son pull à col roulé, qui avait appartenu à Desjardins, faisaient de lui un homme mieux habillé que les autres candidats aux soins. Deux patients de la demi-maison Ennet House portaient toutefois une cravate. Marathe se forçait à renifler sans cesse ; il ne savait pas pourquoi. Dans un divan en faux velours à côté de lui, deux femmes qui avaient précédemment tenté une désintoxication dans des sectes discouraient ensemble de leurs désagréables expériences dans ces communautés.

À tous ceux qui l’interrogeaient, Marathe répondait par le texte de présentation qu’il avait rapidement mis au point avec Mr Fortier : « Bonsoir, je suis toxicomane et difforme, je cherche désespérément un traitement pour me désintoxiquer. » Les réactions à cette présentation étaient difficiles à interpréter. L’un des deux hommes cravatés avait plaqué une main sur sa joue molle et répondu : « J’en suis fort aise », sur un ton dans lequel Marathe avait détecté du sarcasme. Les deux anciennes adeptes de sectes étaient penchées l’une contre l’autre sur le divan. Elles se touchèrent mutuellement les bras plusieurs fois, tout excitées. Quand elles riaient avec plaisir, elles semblaient mâcher l’air. L’une d’elles émettait une sorte de ronflement quand elle s’esclaffait. Un fracas et deux cris : ça provenait du fond de la salle à manger, qui donnait sur une grande cuisine. Les bruits furent suivis d’un nuage de vapeur et d’obscénités formulées par des locuteurs invisibles. Le rire d’un grand Noir chauve en maillot de corps blanc se transforma en quinte de toux irrépressible. Les deux patients cravatés et la fille à l’œil amovible devisaient avec animation et d’une voix forte au bout d’un autre divan.

« Mais réfléchis à la portabilité par rapport, disons, à une voiture. Est-ce qu’une voiture est portable ? Par rapport à une voiture, c’est plutôt moi qui

suis portable.

– Elles sont portables quand on les entasse par douzaines sur des semi-remorques avec des prix sur les fenêtres, ces semi-remorques qui foutent le bordel sur la I-93 et que tu crois que les bagnoles vont dégringoler sur la route quand tu veux les dépasser. »

Le rondouillard qui s'était montré ironique envers Marathe acquiesçait : « Ou également, disons, par rapport à une dépanneuse quand on est en panne. On peut alors estimer qu'une voiture désactivée est portable, en effet, mais par rapport à une voiture en état de marche, c'est moi qui suis portable. »

Le hochement de tête de la fille fit rouler son œil dans son orbite de manière assez répugnante. « Tu marques un point, Day.

– Si l'on envisage toutes les précisions possibles relativement au terme "portable", s'entend. »

L'autre homme briquait constamment ses chaussures avec un mouchoir en papier, si bien que sa cravate touchait le sol.

Ces discoureurs formaient une triade sur un divan en similicuir affaissé par endroits, en travers de la pièce, dont l'atmosphère était rendue encore plus suffocante par le nuage de vapeur en provenance de la cuisine. Directement en face de Marathe, sur un siège jaune contre le mur le plus éloigné de lui, un toxico attendait son admission pour être soigné. Il avait un cendrier métallique sur les genoux et agitait vigoureusement la botte de sa jambe croisée. Il semblait avoir plusieurs cigarettes allumées. Marathe affectait de ne pas avoir vu que l'homme le toisait. Il l'avait vu et ne comprenait pas pourquoi ce type le regardait, mais il ne s'en méfiait pas. Marathe était prêt à mourir de mort violente à tout moment, ce qui lui donnait la liberté de choisir ses émotions. Mr Steeply, du B.S.S. des E.U., avait remarqué que les États-Uniens ne comprenaient pas ça, n'en tenaient pas compte ; ça leur était étranger. Le voile offrait à Marathe la liberté d'observer calmement le toxico sans que celui-ci s'en aperçoive, et ça

l’amusait. La pièce enfumée le rendait physiquement malade. Un jour, dans son enfance ingambe, Marathe s’était baissé pour retourner un rondin pourrissant dans les forêts du lac des Deux Montagnes, la région où il vivait alors en quadrupède, avant *La Secte du prochain train**[297]. Les choses grouillant en dessous de ce rondin humide avaient la même pâleur que le teint de ce toxico, qui avait un carré de poils entre la lèvre inférieure et le menton, ainsi que le haut d’une oreille transpercé par une aiguille qui jetait des lueurs intermittentes au rythme des secousses de sa botte. Marathe l’observait tranquillement à travers le voile tout en répétant mentalement le texte qu’il avait préparé. Elles étaient coordonnées comme des cordes sympathiques, cette aiguille et cette botte noire à talon carré, le genre de botte que portent des gens qui, à défaut de posséder une moto, possèdent les bottes de ceux qui en possèdent une.

Le toxico se leva lentement, s’approcha de Marathe en tenant son cendrier fumant et tenta de s’agenouiller. Son Levi’s 501 était bizarrement déchiré par endroits, et les trous frangés de blanc laissaient voir la pâleur de ses genoux – des trous que Marathe attribua, d’après leur taille et l’aspect de leur périmètre, à des coups de fusil de gros calibre. Marathe s’efforçait de tout mémoriser en détail pour ses rapports. Le toxico, à genoux, se pencha davantage en essayant de retirer un truc qu’il croyait avoir sur la lèvre. Marathe rectifia sa première impression : vu de près bien que toujours à travers le voile, le type ne le toisait pas, il avait le regard vide d’un homme qui vient de succomber à une mort violente.

Le type murmura : « T’es réel ? » Marathe le scruta à travers le voile. « T’es réel ? » murmura de nouveau le type. En se penchant toujours plus.

« Ah ouais, t’es réel, hein. » Il jeta un regard furtif vers la pièce animée derrière lui, puis se pencha encore davantage. « Alors écoute. »

Marathe gardait soigneusement les mains sur ses genoux, ou plus exactement sur son pistolet-mitrailleur bien calé contre son moignon droit

sous le plaid. Les doigts baladeurs du murmureur laissaient des traces de crasse sur sa lèvre.

« … ces pauvres connards, là… (vague geste vers la pièce) … la plupart ils sont pas réels. Alors ouvre tes châsses. La plupart, je te dis, ils sont… en métal.

– Je suis suisse, répondit Marathe expérimentalement (c'était la deuxième phrase de sa présentation).

– Quand ils marchent, t'as l'impression qu'ils sont vivants. » Pour Marathe, la subtile vigilance tous azimuts du toxico pouvait être celle d'un professionnel du renseignement. L'un de ses yeux avait une veine éclatée. « Mais c'est juste la couche supérieure, poursuivit-il en se penchant si près que Marathe voyait ses pores à travers le voile. Une fine microcouche de peau. Mais en dessous c'est du métal. Des têtes pleines de pièces détachées. Sous une couche organique hyperfine. » Les yeux des victimes de mort violente sont semblables à ceux d'un poisson dans la glace sur un étal, ils examinent le vide. L'odeur de l'homme évoquait celle du bétail par temps chaud, ou celle d'un bouc, malgré la fumée. L'acide trans-3-méthyl-2-hexénoïque, lui avait expliqué Mr Broullîme pour passer le temps pendant une longue planque, est une substance chimique qu'on trouve dans la sueur des malades mentaux gravement atteints. Marathe synchronisa sans peine sa respiration avec celle du toxico, afin d'exhaler en même temps que lui qui se penchait encore un peu plus.

« Y a un moyen de s'en rendre compte. Faut s'approcher. Pis quand t'es tout près, t'entends un ronron. Hyperfaible. Le ronron. C'est les microprocesseurs. Le défaut de la cuirasse. Les machines ont toujours un ronron. Ils sont malins, remarque. Ils peuvent réduire le volume.

– Je n'ai pas de châsses.

– Mais ils peuvent pas… ils peuvent *pas*… l'éliminer.

– Je suis suisse, je cherche désespérément un traitement pour me désintoxiquer.

– Pas sous la microcouche hyperfine, ils peuvent pas. »

Si ses yeux n'avaient pas été vides, ils auraient été ternes, effrayés. Marathe avait un lointain souvenir de l'émotion peur.

« Vous l'avez entendue ? s'esclaffa l'homme ironique sur le divan. *Potable* veut dire buvable. Ce n'est même pas la même racine. Non mais vous l'avez entendue ? »

Son haleine aussi sentait l'acide trans-3-méthylique.

« Je te mets au parfum, chuchota-t-il, ils sont là pour t'embrouiller. Nous, les réels, ils nous *embrouillent*. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent du temps. » La chair de ses genoux à travers les trous du blue-jean avait une blancheur de vieux cadavre. « Mais toi, je vois bien que t'es réel. » Il désigna le voile. « Pas de microcouche. Ceux en métal… ils ont des visages. » La fumée de sa cigarette dans le cendrier montait en tire-bouchon. « C'est pour ça… (tâtant sa lèvre) … pour ça que ceux dans le métro ou dans la rue… ils se laissent pas approcher. T'as qu'à essayer. Ils te laisseront jamais approcher tout près. Ils sont programmés pour. Ils font comme s'ils avaient peur ou qu'ils étaient… comment… offensés et ils se reculent, ils changent de siège. Les plus évolués, ils te filent même une pièce pour pouvoir se reculer. T'as qu'à voir. Tu te mets tout près d'eux… là… comme ça. » Marathe restait calme derrière le voile que le souffle de l'homme faisait ondoyer, attendait patiemment avant d'inhaler. Les femmes qui avaient connu des sectes, captant l'odeur trans-3, se délocalisèrent à l'extrémité opposée du divan. L'homme vit leur mouvement de repli et sourit d'un seul côté de la bouche. Il était si proche que son nez toucha le voile quand Marathe inspira enfin. Marathe était prêt à la mort sous toutes ses formes. Le trans-3-méthyl-2 se mêlait aux odeurs de sa peau faciale : fromage digéré et aisselle. Marathe résista à l'envie de lui enfoncer ses doigts dans les yeux. L'homme avait sa main en cornet derrière l'oreille, mimant une écoute attentive. Son sourire dévoilait des trucs qui avaient dû être des dents jadis.

« Rien, reprit-il. Je le savais. Pas un bruit.

– Les Suisses forment un peuple tranquille et réservé. De surcroît, je suis difforme. »

L'homme agita sa cigarette avec agacement. « Écoute. C'est pour ça. C'est pour toi que je suis là. Je croyais que c'était seulement à cause de la drogue. Ils *t'embrouillent*. » Il gratta sa lèvre. « Je suis ici pour te le dire. Écoute. T'es pas ici.

– J'ai émigré de ma Suisse natale. »

Chuchotant toujours : « T'es pas *ici*. Ces enfoirés sont en *métal*. Nous… nous les réels… on n'est pas si nombreux… ils nous embrouillent. On est tous dans une seule pièce. Les réels. Toujours la même pièce. Tout est pro-jeté. Ils font ça avec des machines. Ils pro-jettent. Pour nous embrouiller. Les images sur les murs changent pour qu'on croie qu'on se déplace. Ici et là, ceci et ça. Ils font que changer les projections. C'est toujours le même endroit. Ils t'embrouillent la tête avec des machines pour te faire croire que tu bouges, que tu manges, que tu cuisines, que tu fais ci, que tu fais ça.

– Je suis venu désespérément.

– Le monde réel, c'est une seule pièce. Ces soi-disant gens, soi-disant (nouveau geste vers la pièce), c'est tous ceux que tu connais. Tu les as déjà rencontrés, des centaines de fois, avec d'autres gueules. Ils sont que 26 au total. Ils jouent des personnages que tu crois connaître. Ce qui leur fait des têtes différentes, c'est les films différents qu'ils pro-jettent sur les murs. Tu piges ?

– Ce centre de désintoxication m'a été chaudement recommandé.

– Tu suis ? Compte. Coïncidence ? Ils sont 26 en comptant celui qui a pas de pieds dans l'escalier. Coïncidence ? Hasard ? C'est que des machines qui jouent tous les gens que t'as connus. Tu m'écoutes ? Ils nous embrouillent. Ils mettent les machines dans l'arrière-salle, là, et ils… comment… »

La porte visible du bureau verrouillé s’ouvrit et une patiente toxicomane émergea avec une représentante de l’autorité armée d’une tablette à clip. Bien que bancale et claudicante, la toxicomane était séduisante dans le genre blonde stéréotypée états-unienne.

« … *les changent*. Les fines couches organiques. Tous les gens différents que tu connais. Soi-disant. C’est les *mêmes machines*.

– La personne étrangère handicapée au nom imprononçable ! appela la responsable à tablette.

– C’est moi, dit Marathe en se baissant pour débloquer les freins de ses roues.

– … pour ça que je suis dans cette pro-jection, pour te prévenir. Pour que tu saches. »

Marathe manœuvra le fauteuil vers la droite en agissant sur la roue gauche.

« Excusez-moi, je dois aller solliciter mon traitement.

– Approche-toi bien.

– Bonsoir », par-dessus son épaule gauche.

La femme avachie se rétracta dans son siège à son passage.

« Tu crois que tu vas quelque part ! » lança le toxico, toujours à demi agenouillé.

Marathe se dirigea vers la responsable le plus lentement possible, s’arc-boutant pour louvoyer de façon pathétique. La grande femme tablettée affecta ostensiblement de ne pas remarquer le voile de l’A.H.I.D. Marathe lui tendit une main faussement tremblante pour la saluer. « Bonsoir. »

L’homme à l’odeur de malade mental sur le tapis lui cria : « N’oublie pas de caresser les chiens ! »

Autrefois, Joelle aimait se défoncer avant de faire le ménage. Maintenant, elle aimait simplement faire le ménage. Elle épousseta la coiffeuse en Formica qu’elle partageait avec Nell Gunther. Elle épousseta le

cadre du miroir ovale, et le miroir aussi, du mieux qu'elle put. Elle se servit de Kleenex et d'eau croupie puisée dans un verre à côté du lit de Kate Gompert. Elle n'avait pas du tout envie, curieusement, de mettre des chaussettes et des savates pour aller chercher du vrai matériel de nettoyage dans la cuisine. Elle entendait le bruit de tous les résidents rentrés de réunions nocturnes, des visiteurs et des candidats à l'inscription au rez-de-chaussée. Elle percevait leurs voix à travers le plancher. Quand le cauchemar dentaire l'avait réveillée en sursaut, sa bouche était ouverte pour crier, mais le cri était venu du living-room, de Nell G. dont les rires évoquaient toujours des éviscérations. Nell avait préempté le cri de Joelle. Alors Joelle nettoyait. Le nettoyage est peut-être une forme de méditation pour les toxicos sevrés depuis trop peu de temps pour rester tranquilles. Le parquet rayé de la 5-Femmes était si crasseux qu'elle pouvait amasser un mouton de poussière rien qu'en appliquant un des autocollants qu'elle avait gagnés chez les Jeunes AA de Brookline. Ensuite elle retirait le tout avec un Kleenex mouillé. Seule la petite lampe de chevet de Kate G. était allumée, et elle s'abstenait d'écouter les bandes de YYY par égard pour Charlotte Treat qui, indisposée, avait sauté sa réunion du samedi soir avec l'accord de Pat et dormait à présent, un bandeau sur les yeux mais sans ses bouchons d'oreilles en mousse. On distribuait des bouchons d'oreilles en mousse à tout nouveau résident d'Ennet, pour des raisons qu'ils comprendraient très vite, disait le Personnel, néanmoins Joelle détestait les mettre : ils étouffaient les sons extérieurs mais rendaient audible le pouls et amplifiaient le bruit de la respiration, qui ressemblait à un souffle d'astronaute – une impression partagée par Charlotte Treat, Kate Gompert, April Cortelyu et Amy Johnson, une ancienne. April disait que les bouchons en mousse lui provoquaient des démangeaisons dans le cerveau.

Ç'avait commencé avec Orin Incandenza, le nettoyage. Quand leurs relations étaient tendues, ou quand elle était saisie d'angoisse à l'idée que le sérieux et la pérennité de la chose étaient compromis dans l'appartement de

Back Bay, l'enchaînement défonce / nettoyage était devenu un exercice important, comme une visualisation créative, une anticipation de l'ordre et de la discipline qui lui permettraient de survivre en cas de rupture. Elle se défonçait et se visualisait, seule dans un espace éclatant de propreté, où tout brillait, où chaque chose était à sa place, où elle eût pu ramasser, disons, du pop-corn tombé sur le tapis et l'ingérer en toute confiance. Une aura d'indépendance inoxydable l'entourait quand elle nettoyait l'appart, malgré les petits gémissements angoissés qui sortaient de sa bouche crispée lorsqu'elle était défoncée. Jim avait mis cet appartement à sa disposition gratuitement ou presque, mais s'était montré si peu disert lors de leurs premières rencontres qu'elle avait pris ses silences pour de la désapprobation – Orin l'avait rassurée sur ce point, disant que la constitution cérébrale de Soi-Même le rendait trop indifférent aux autres pour les désapprouver – ou de l'antipathie. La Cigogne folle était comme ça, voilà tout. « Soi-Même » ou « la Cigogne folle », c'était ainsi qu'Orin appelait Jim – des sobriquets familiaux qui donnaient, déjà à l'époque, la chair de poule à Joelle.

C'était Orin qui l'avait initiée aux films de son père. L'Œuvre était alors si confidentielle que même les étudiants en cinéma de la région ignoraient son nom. Si Jim était son propre distributeur, c'était pour être sûr que ses films soient distribués. Sa notoriété n'avait débuté qu'après sa rencontre avec Joelle. À l'époque, elle était plus proche de Jim que ne l'avait jamais été Orin, d'où une certaine tension – bien que ce ne fût pas la seule raison – qui expliquait en partie la propreté de l'appartement.

Les Incandenza lui étaient plus ou moins sortis de l'esprit depuis quatre ans ; c'était Don Gately qui, pour on ne sait quelle raison, avait fait ressurgir leur souvenir. Ils formaient la deuxième famille la plus triste que Joelle eût jamais vue. Orin pensait que Jim le méprisait, dans la mesure où il avait seulement conscience de son existence. Orin lui avait beaucoup parlé de sa famille, surtout la nuit. De l'impossibilité d'effacer, malgré ses

exploits de punter, la tache psychique laissée par le mépris paternel, l'impossibilité de se faire reconnaître. Orin ne se rendait pas compte de la banalité de cette situation père-fils ou mère-fille, un problème relationnel très courant qu'il croyait exceptionnel. Joelle savait que sa propre mère l'avait prise en grippe dès le jour où son Papa personnel avait dit qu'il préférait aller au cinéma seul avec Pokie. L'essentiel de ce qu'Orin disait de sa famille était sans grand intérêt, ranci par des années de refoulement. Il trouvait que Joelle était très généreuse de ne pas crier d'horreur, de ne pas le fuir quand il lui racontait ces trucs ordinaires. *Pokie* était le surnom familial de Joelle, quoique sa mère ne l'eût jamais appelée autrement que Joelle. L'Orin qu'elle connaissait pensait qu'Avril était le pouls et le pivot de la famille, un rayon de soleil incarné, avec assez d'amour et d'attention maternelle pour combler le vide d'un père à peine existant, en tant que père. Orin disait que la vie intérieure de Jim était un trou noir pour lui, que son visage était le cinquième mur d'une pièce. Joelle s'était efforcée de rester éveillée et attentive pour l'écouter débiter ces choses rances. Orin ne savait pas ce que son père pensait ou éprouvait. Jim avait cette expression faciale neutre que sa mère désignait par plaisanterie sous le terme français *Le Masque*. L'homme était si impénétrable, si impassible qu'Orin en venait presque à le croire autiste, voire catatonique. Jim ne se confiait qu'à sa mère. Comme tous les autres, disait-il. Elle était là pour eux tous, psychiquement. Elle était le rayon de soleil, le pouls, le pivot de leur cohésion. Au lit, Joelle parvenait à dissimuler ses bâillements. Le nom qu'ils donnaient à leur mère, enfants, était « la Moms ». Avec un *s*, comme si elle avait été multiple. Son frère cadet était un attardé irrécupérable, lui avait-il dit. La Moms lui disait environ cent fois par jour qu'elle l'aimait. Ça compensait presque le regard inexpressif de Soi-Même. Un regard inexpressif d'une grande hauteur, tel était le principal souvenir d'enfance qu'Orin gardait de Jim. Sa mère était très grande aussi, pour une fille. Il disait trouver étrange qu'aucun des frères ne fût plus grand. Son frère

attardé n'était pas plus haut qu'une bouche d'incendie. Joelle nettoya l'arrière du radiateur de la pièce crasseuse au plus loin qu'elle put, en prenant garde à ne pas toucher le radiateur lui-même. Orin décrivait la mère de son enfance comme son soleil émotionnel. Joelle se rappelait que l'oncle T.S. de son propre Papa personnel disait que son propre Papa personnel, à elle, croyait que sa propre Maman était « la Perfection en chair et en os ». Les radiateurs du quartier féminin d'Ennet House restaient allumés 24 h / 24 7 j / 7 365 j / 365. Au début Joelle avait pensé que l'amour maternel à haut voltage de Mme Avril Incandenza avait peut-être fait du tort à Orin en accentuant le contraste avec Jim qui, par comparaison, semblait le négliger ou ne pas l'aimer. Que cela avait peut-être rendu Orin trop dépendant de sa mère sur le plan affectif – sinon pourquoi aurait-il été aussi traumatisé par la naissance d'un petit frère dont l'état nécessitait davantage d'attention maternelle que le sien ? Orin lui raconta, tard une nuit dans le futon de l'appartement, qu'il avait un jour fauché une poubelle, l'avait renversée à côté du berceau spécial du nourrisson et avait brandi une lourde boîte de Quaker Oats au-dessus, avec l'intention de défoncer la tête de son malheureux frère. Joelle avait eu un A- en psychologie du développement, au semestre précédent. Et Orin ne lui semblait pas seulement dépendant psychologiquement, mais aussi métaphysiquement : il disait avoir grandi d'abord dans une maison normale à Weston, puis à l'Académie d'Enfield, où il s'était mis à diviser le monde des humains en deux catégories, d'un côté ceux qui étaient ouverts, compréhensibles, fiables, et de l'autre ceux qui étaient si fermés et si secrets que tu ne savais jamais ce qu'ils pensaient de toi mais dont tu te doutais que ça ne devait pas être folichon puisqu'ils le cachaient, justement. Orin avait commencé à s'imaginer lui-même comme ça, fermé, inexpressif, secret, en tant que joueur de tennis, vers la fin de sa carrière junior, malgré les efforts frénétiques de sa mère pour l'encourager à s'ouvrir. Joelle avait songé aux 30 000 voix d'approbation rugissantes au stade Nickerson Field de B.U., qui s'élevaient en même temps que son punt

comme une espèce de pulsation amniotique purement positive. Par opposition aux applaudissements guindés et discrets du public de tennis. Il lui avait été facile de comprendre tout cela, alors, d'écouter et d'aimer Orin, de compatir avec lui, pauvre petit gosse de riche prodige – mais c'était avant de connaître Jim et l'Œuvre.

Elle frotta le carré décoloré, plein de traces de doigts, autour de l'interrupteur jusqu'à ce que le Kleenex mouillé se désintègre en petites fibloches.

Ne jamais croire un homme à propos de ses parents. Aussi grand et viril qu'il puisse paraître, il verra toujours ses parents du point de vue d'un petit enfant, encore et toujours. Et plus son enfance a été malheureuse, plus ce point de vue sera définitif. Elle le savait par expérience.

Fibloche était le mot que sa mère employait pour désigner la chassie qu'on a dans le coin des yeux au réveil. Son propre Papa personnel appelait ça du « caca d'œil » et l'essuyait avec un tortillon de mouchoir.

Ce n'est pas pour autant qu'il faut croire les parents quand ils parlent de leurs enfants.

Le minable globe en verre du plafonnier était noirci par des dépôts et des insectes morts. Certains de ces insectes semblaient appartenir à des espèces éteintes depuis longtemps. La poussière remplit à elle seule la moitié d'une boîte de serviettes hygiéniques Carefree. Pour la crasse plus tenace, il fallait un tampon à récurer et de l'ammoniaque. Elle laissa le globe de côté en attendant d'être descendue en vitesse à la cuisine pour jeter plusieurs boîtes de saletés et de Kleenex mouillés et prendre du matériel de nettoyage plus adapté sous l'évier.

Orin lui avait dit qu'elle était la troisième personne la plus propre qu'il connaissait après sa mère et un ancien joueur atteint de troubles obsessionnels compulsifs – souvent diagnostiqués chez les membres de l'A.H.I.D. Mais, à l'époque, elle n'avait pas saisi la portée de cette remarque. À l'époque, elle n'avait jamais envisagé que la séduction qu'elle

exerçait sur Orin pût être en rapport avec sa mère. Elle craignait surtout qu'Orin ne fût seulement attiré par sa beauté, contre laquelle son propre Papa personnel l'avait mise en garde en lui rappelant que les miels les plus doux attiraient les mouches les plus méchantes, alors attention.

Orin ne ressemblait en rien à son propre Papa personnel. Quand Orin sortait d'une pièce, ce n'était jamais un soulagement pour elle. Alors que, quand elle était à la maison, son Papa ne quittait jamais plus de quelques secondes la pièce où elle se trouvait. Sa mère disait qu'elle n'essayait même plus de parler à son mari quand sa Pokie était là. Il la suivait de pièce en pièce, presque pathétiquement, parlant de bâtons de majorette et de chimie des acides. Il inspirait quand elle expirait et vice versa. Il était partout. Réellement présent tout le temps. Sa présence imprégnait les pièces et s'y maintenait après son départ. L'absence d'Orin, pour cause de cours ou d'entraînement, vidait l'appartement. L'endroit paraissait dépoussiéré et aseptisé avant même le début du nettoyage, quand il sortait. Elle ne se sentait pas esseulée quand il n'était pas là, mais pressentait sa solitude à venir et, comme elle n'était pas sotte[298], elle avait très vite dressé des barricades en prévision.

C'était Orin, bien sûr, qui les avait présentés l'un à l'autre. Il était persuadé que Soi-Même voudrait se servir d'elle. Dans l'Œuvre. Elle était si jolie que n'importe qui aurait eu envie de la mettre en valeur, de la cadrer. Et mieux valait Soi-Même qu'un universitaire au menton fuyant. Joelle protesta. Sa beauté et son effet sur les gens incommodaient la fille intelligente qu'elle était et les avertissements réitérés de son Papa personnel avaient renforcé sa méfiance. Et puis, question cinéma, elle s'intéressait plutôt à l'autre côté de la caméra. Elle préférait de loin cadrer elle-même, merci bien. Elle voulait réaliser des choses, non y apparaître. En tant qu'étudiante en cinéma, elle avait un vague mépris pour les acteurs. Pire, le vrai projet d'Orin était psychologiquement évident : il pensait pouvoir atteindre son père à travers elle. Il se voyait déjà entretenir de graves

conversations d’homme à homme avec lui au sujet du jeu et de l’allure de Joelle. Du billard à trois bandes. Elle s’en trouvait mal à l’aise. Elle supposait qu’Orin désirait inconsciemment se servir d’elle comme médiation entre lui et Soi-Même, comme l’avait fait sa mère, apparemment. Ce qui l’inquiétait aussi, c’était l’enthousiasme d’Orin quand il lui prédisait que son père ne pourrait pas résister à la « *tentation* » de l’engager. Et elle n’aimait pas entendre Orin appeler son père « Soi-Même ». C’était une fixation lourde de sens, question développement psychique. De plus, elle se sentait – quoique juste un peu moins qu’elle ne le laissait paraître dans sa protestation, sur le futon, la nuit – mal à l’aise à l’idée de fréquenter l’homme qui avait infligé tant de souffrances à Orin, un homme si monstrueusement grand, froid et insondable. Joelle entendit un hululement et un fracas dans la cuisine, suivi du rire tuberculeux de McDade. Par deux fois Charlotte Treat se redressa dans son sommeil, luisante de fièvre, proféra d’une voix mortellement monocorde quelque chose qui ressemblait à « Des transes qui l’empêchaient de respirer », puis retomba, inconsciente. Joelle essayait d’identifier l’origine d’une bizarre odeur de cannelle moisie émanant du fond d’un placard bourré de valises. C’était très difficile de faire le ménage quand on n’avait pas le droit de toucher les affaires des autres résidents.

Elle aurait pu s’en rendre compte d’après l’Œuvre. À la demande d’Orin, son frère – celui qui n’était pas attardé – leur avait prêté des cartouches ROM de la Cigogne folle et elle avait trouvé que l’Œuvre de l’homme avait un côté amateur. Enfin, peut-être qu’*amateur* n’était pas le terme exact. Disons que c’était l’œuvre d’un brillant technicien en optique qui restait amateur en matière de communication. Techniquement, oui, c’était somptueux, avec des éclairages et des cadrages très étudiés. Mais étrangement creux, vide, sans la moindre *orientation* dramatique – aucune progression narrative vers une histoire, rien qui vise à émouvoir le spectateur. Comme une conversation avec un prisonnier par interphone à

travers un écran en plastique, avait dit l'étudiante Molly Notkin à propos des premiers travaux d'Incandenza. Ou plutôt, pour Joelle, la conversation d'une personne très maligne avec elle-même. Elle pensait à la signification du surnom « Soi-Même ». Froid. *Contrat prénuptial entre le Ciel et l'Enfer* : mordant, sophistiqué, intello, branché, cynique, techniquement saisissant, mais froid, amateur, distant – aucun danger d'empathie avec le protagoniste à la Job, que le spectateur était amené à considérer comme un personnage assis sur un plongeoir, au-dessus d'un bassin de fête foraine, susceptible de se rabattre à tout moment. Les parodies de « genres inversés » : subtilement drôles et parfois inspirées mais avec un aspect provisoire, comme les exercices digitaux d'un pianiste prometteur qui refuse de s'asseoir devant l'instrument et de vraiment jouer pour confirmer son talent. Dès le tout début de ses études, Joelle avait été convaincue que les parodistes n'étaient que des potaches affublés du masque de l'ironie, qui tournaient en dérision le travail des autres sans avoir rien de neuf à dire eux-mêmes[299]. *La Méduse contre l'Odalisque* : froid, allusif, nombriliste, hostile – le seul sentiment éprouvé par le public étant le mépris, puisque les métaspectateurs étaient déjà présentés comme des objets bien avant d'être changés en pierre.

Mais il y avait des éclairs d'autre chose. Même dans les premiers travaux, avant que Soi-Même ne prenne le virage du mélodrame narrativement anticonfluentiel mais non ironique qu'elle avait contribué à infléchir, quand il avait laissé tomber la virtuosité technique pour tenter de donner vie aux personnages, même si cela n'avait pas été probant, renonçant courageusement à ce qu'il savait faire pour courir le risque de paraître amateur (ce qui fut le cas). Oui, même dans cette Œuvre des débuts : il y avait des éclairs d'autre chose. À peine perceptibles et brefs. Presque furtifs. Elle les remarquait seulement quand elle regardait seule, sans Orin et son modulateur de rhéostat, avec toutes les lumières allumées, car elle aimait voir clair dans la pièce, voir l'écran et se voir elle-même – à

la différence d’Orin qui aimait être dans le noir, s’absorber dans le film, la mâchoire pendante, comme un enfant nourri à la télé câblée. Mais Joelle avait commencé – au fil de visionnages répétés destinés originellement à étudier la manière dont le réalisateur ébauchait les scènes, pour un cours de story-board avancé qui lui tenait particulièrement à cœur – avait commencé à percevoir de petits éclairs de quelque chose. Les trois rapides plans de coupe sur les bords des splendides visages des combattantes de *M contre O* distordus par une souffrance indicible. Chacun de ces plans sur les visages tourmentés suivait l’effondrement d’une spectatrice pétrifiée dans son fauteuil. Trois fractions de seconde, pas plus, sur des douleurs faciales. Et pas des douleurs dues à des blessures – elles ne se touchaient jamais, elles tournoyaient avec des miroirs et des lames, leurs défenses étaient impénétrables. C’était plutôt comme si leur beauté les dévorait toutes crues, là sur scène, devant le public, voilà ce que suggéraient ces éclairs. Trois éclairs seulement, presque subliminalement brefs. Des accidents ? Non, rien n’était accidentel dans ce film froid et bizarre : il était visiblement storyboardé plan par plan. Des centaines d’heures de travail, sans doute. Une étourdissante analité technique. Joelle essayait tout le temps de mettre la cartouche sur Pause pour arrêter l’image sur ces visages tourmentés, mais c’étaient les premiers temps des cartouches InterLace, la pause déformait encore les écrans et l’empêchait de voir ce qu’elle voulait examiner. En outre, elle avait l’impression glaçante que le réalisateur avait volontairement accéléré la vitesse du film au moment de ces plans pour compliquer l’analyse. Comme s’il avait tenu à insérer des visages humains, mais de façon suffisamment subreptice pour rendre leur étude impossible, par peur de se compromettre.

Orin Incandenza n’était que le deuxième garçon à l’avoir abordée façon homme-femme[300]. Le premier avait été un Kentuckien au menton brillant, à moitié aveuglé par le punch Everclear, un défenseur de l’équipe des Shiny Prize Biting Shoats de Shiny Prize, Kentucky, lors d’un pique-nique auquel

le club des supporters avait convié les majorettes. Le défenseur lui était apparu comme un petit garçon timide quand il lui confessa, en guise d'excuse pour avoir failli l'éclabousser en vomissant, qu'elle était d'une beauté trop pétrifiante pour qu'on ose l'aborder sans être beurré comme une tartine. Il lui avoua que toute l'équipe était paralysée par la beauté horrifiante de la majorette universitaire en chef, Joelle. Le souvenir de cet après-midi de lycée restait très vif. Elle sentait encore la fumée du charbon de mesquite, les pins bleus, le spray antimoustique YardGuard, entendait les cris du bétail qu'on sacrifiait et préparait symboliquement pour le match d'ouverture contre les N. Paducah Technical High School Rivermen. Elle voyait encore le défenseur en pâmoison, déclarant sa flamme, les lèvres humides, appuyé contre un pin bleu dont le jeune tronc avait fini par craquer et céder.

Jusqu'à ce pique-nique et cette déclaration, elle avait cru que c'était son propre Papa personnel qui l'empêchait d'avoir des flirts et dissuadait les garçons de l'aborder façon homme-femme. Elle avait toujours éprouvé une sensation de malaise et de solitude à ce sujet, avant d'être abordée par Orin, qui avait déjà démontré qu'il avait des couilles en acier trempé en ce qui concernait les filles horriblement jolies.

Mais ce n'était même pas l'identification subjective, inspirée par les éclairs et les apparentes incohérences, qui lui avait fait entrevoir ce quelque chose au-delà de la froide abstraction technique. Comme, par ex., le plan fixe de 240 secondes en contre-plongée sur *L'Extase de sainte Thérèse* de Gianlorenzo Bernini qui – oui – interrompait la progression dramatique de *Contrat prénuptial*… et aurait pu être remplacé par un simple plan de 15 ou 30 secondes ; au cinquième ou sixième visionnage, elle avait cependant compris que ce plan de quatre minutes était révélateur de ce qui n'apparaissait pas : tout le film procédait du PDV [301] du vendeur alcoolique de sacs à sandwiches, or le vendeur alcoolique – ou plutôt sa tête – était constamment à l'écran, même quand l'écran se divisait pour montrer la

titanique, céleste et interminable partie de Stud poker à sept cartes avec un jeu de tarot (ses yeux instables, les rides de ses tempes, le chapelet de gouttes de sueur sur sa lèvre supérieure étaient imposés en permanence au spectateur)… sauf pendant ces quatre minutes narratives où il s'arrêtait dans la salle Bernini de la Vittoria, quand la statue paroxystique remplissait entièrement le cadre. La statue, sa présence sensuelle, permettait au vendeur de sacs à sandwich de s'échapper, de faire sortir du champ son insupportable tête contordue omniprésente, voilà le truc. Le plan fixe de quatre minutes n'était pas seulement un geste artistique, un hochet pour le public hostile. Être libéré de sa propre tête, de son incontournable PDV : Joelle voyait en cela, de façon si indirecte qu'il était à peine perceptible, un élan émotionnel, puisque la transcendance du moi était justement le sujet de la statue apparemment décadente de la religieuse en orgasme. Elle voyait donc, au prix d'un visionnage studieux (et passablement ennuyeux, elle le reconnaissait), une thèse presque *morale* et sans ironie dans la cartouche intello abstraite et sarcastique : la statue paroxystique du film présentait le sujet théorique comme un effet émotionnel – oublieux de soi-même à l'image du Graal – et – d'une manière indirectement moralisante, avait pensé Joelle en regardant l'écran dans la pièce éclairée, complètement défoncée et la bouche crispée, pendant qu'elle faisait le ménage – présentait l'oubli de soi induit par l'alcool comme inférieur à celui induit par la religion ou l'art (puisque la consommation de bourbon faisait enfler peu à peu la tête du vendeur, atrocement, jusqu'à lui donner des dimensions qui dépassaient le cadre et l'empêchaient presque de franchir le portail de Santa Maria della Vittoria, moment désagréable et humiliant).

Cependant, une fois qu'elle eut rencontré toute la famille, cela n'eut plus guère d'importance. L'Œuvre et ses visionnages ne lui avaient communiqué que l'intuition viscérale – éprouvée généralement après une petite ingestion de coke qui l'aidait à mieux voir ce qui peut-être n'était pas

vraiment visible dans l'Œuvre en tant que telle – que le ressentiment du punter envers son père était limité, figé et peut-être irréel.

Le dîner de présentation avec Orin et Soi-Même au Legal Seafood de Brookline[302], où Joelle arriva non maquillée, parfaitement sobre et coiffée d'un chignon négligé, ne lui apprit pas grand-chose, sinon que le cinéaste était tout à fait capable de résister à la tentation de l'engager – elle vit les traits du grand homme s'affaisser quand Orin lui dit que la P.G.O.A.T. était diplômée en F & C[303] – et Jim lui dirait plus tard qu'elle lui avait paru d'une beauté trop conventionnelle, trop commerciale pour apparaître dans l'Œuvre de cette période, dont le projet théorique était justement de militer contre les conventions commerciales états-uniennes de la joliesse – et qu'Orin était si tendu en présence de Soi-Même que toute autre émotion était éradiquée de la tablée, Orin allant même jusqu'à combler les silences par un babil intempestif, qui incommoda Joelle et Jim, touchant à peine à son poisson fumé et ne laissant à personne le temps d'en placer une.

Par la suite, Jim dit à Joelle qu'il ne savait pas comment parler à ses fils normaux sans la médiation de leur mère. Orin monopolisait la parole, et Hal était si éteint en présence de son père que les silences étaient très douloureux. Jim pensait que si Mario et lui s'entendaient tellement bien, c'était parce que le handicap du garçon ne lui avait pas permis de parler avant l'âge de six ans, de sorte qu'ils avaient pris l'habitude de se côtoyer sans rien dire, et aussi parce que Mario s'était spontanément intéressé aux caméras et au cinéma, sans aucune pression paternelle, ce qui créait un lien particulier entre eux. D'ailleurs, quand Mario fut autorisé à travailler sur certains tournages de Jim, ce fut tout à fait librement et sans contrainte, à la différence de ce qui s'était passé avec Orin et Hal pour le tennis, Jim ayant été (lui apprit Orin) un joueur à l'éclosion tardive mais un excellent universitaire.

Jim nommait « divertissements » les différents films de l'Œuvre. Mais c'était ironique la plupart du temps.

Dans le taxi (que Jim avait appelé pour eux), en rentrant du Legal Seafood, Orin avait frappé son beau front contre la cloison en plexiglas en se plaignant, les larmes aux yeux, de ne pouvoir jamais communiquer avec Soi-Même sans la médiation de sa mère. Il ignorait comment la Moms s'y prenait pour faciliter la communication entre les membres de la famille, mais c'était un fait. Il n'avait jamais su ce que Soi-Même pensait de son passage au football américain après dix ans de tennis, gémit-il. Jamais un compliment sur ses prouesses. Le fait qu'Orin ait abandonné le tennis le rendait-il fier, blessait-il son orgueil, lui déplaisait-il ou quoi ?

Les matelas de la 5-Femmes étaient trop étroits pour les cadres, et les bords des cadres entre les lattes étaient croûtés de poussière mêlée à des cheveux féminins entortillés, si bien qu'il fallut un Kleenex entier pour les humidifier et plusieurs autres, secs, pour les essuyer. Charlotte Treat avait été trop malade pour se doucher pendant des jours, et s'approcher de son cadre et de ses lattes était une épreuve.

À la première interface de Joelle avec toute la triste unité familiale – Thanksgiving, Maison du Président, E.T.A., en haut de Comm. Ave, Enfield –, la Moms d'Orin, Mme Incandenza (« Je vous en prie, Joelle, appelez-moi Avril »), s'était montrée affable, chaleureuse, attentive en restant discrète, et avait œuvré, toujours discrètement, à mettre tout le monde à l'aise et à faciliter la communication pour que Joelle se sente la bienvenue et partie intégrante de la réunion – et cette femme avait un je-ne-sais-quoi qui avait dilaté toutes les fibres du corps de Joelle. Non pas parce que Avril Incandenza était la femme la plus grande et de loin la plus belle et à la posture la plus parfaite (le Dr Incandenza était affreusement voûté) qu'elle eût jamais vue. Ni parce que sa syntaxe était d'une remarquable fluidité naturelle. Ni encore parce que son intérieur était d'une propreté aseptisée (le siège des toilettes paraissait non seulement récuré mais lustré à la cire). Ni enfin parce que son affabilité ne semblait pas feinte par convention. Il avait fallu longtemps à Joelle pour comprendre ce qui lui

avait donné la chair de poule chez la mère d'Orin. Le dîner en soi – pas de dinde, une blague politico-familiale prohibait la dinde à Thanksgiving – fut délicieux sans être grandiose. Ils ne s'attablèrent même pas avant 23 h 00. Avril but du champagne dans une flûte dont le niveau ne baissa jamais. Le Dr Incandenza (qui ne l'invita pas à l'appeler Jim) but une mixture qui faisait légèrement gondoler l'air au-dessus du verre à trois faces dans lequel elle était servie. Avril mit tout le monde à l'aise, donc. Orin fit d'excellentes imitations de personnages célèbres. Le petit Hal et lui moquèrent la prononciation canadienne d'Avril de certaines diphtongues. Le Dr Incandenza et elle se relayèrent pour couper le saumon de Mario. Joelle eut une curieuse vision d'Avril empoignant son couteau pour le lui planter dans un sein jusqu'à la garde. Hal Incandenza et deux autres garçons à la musculature asymétrique de l'école de tennis mangèrent comme des affamés, ce qui amusa les convives. Avril s'essuyait aristocratiquement les lèvres après chaque bouchée. Joelle était habillée en fille, avec une robe à col très haut. Hal et Orin se ressemblaient vaguement. Avril adressait un commentaire sur quatre à Joelle pour l'inclure dans la conversation. Le frère d'Orin, Mario, était rabougri et étonnamment difforme. Il y avait une gamelle pour chien étincelante sous la table, mais pas de chien (et jamais personne ne parla d'un chien). Les trois commentaires sur quatre qui n'étaient pas adressés par Avril à Joelle l'étaient respectivement à Orin, Hal et Mario, comme dans un souci d'égalitarisme. Il y eut du vin blanc new-yorkais et du champagne albertain. Le Dr Incandenza, quant à lui, ne but que sa mixture et se leva plusieurs fois pour aller remplir son verre à la cuisine. Un foisonnant jardin suspendu derrière les hautes chaises d'Avril et de Hal projetait des ombres complexes dans la lumière UV qui conférait une étrange lueur bleue aux bougies sur la table. Le cinéaste était si grand qu'il donnait l'impression de monter au plafond chaque fois qu'il se levait pour remplir son verre. Joelle éprouvait la sensation très bizarre et irrépressible qu'Avril désirait la voir malade ; ses cheveux et ses poils ne

cessaient de se dresser sur certains endroits de son corps. La politesse de chacun était de type purement WASP yankee. Après sa deuxième visite à la cuisine, le Dr Incandenza sculpta ses pommes de terre trop cuites en forme de paysage urbain futuriste et se mit tout à coup à parler avec animation de l'émergence de l'Actors Studio à Hollywood en 1946 et du succès consécutif des Brando, Dean, Clift et autres, un épiphénomène selon lui. Il parlait d'une voix ni grave ni aiguë, douce et sans accent. La Moms d'Orin devait mesurer plus de deux mètres, bien plus que le propre Papa personnel de Joelle. Avril était le genre de femme qui avait dû être disgracieuse dans l'adolescence, pensait-elle, puis s'était épanouie mais n'était devenue vraiment belle que vers trente-cinq ans. Elle trouva que le Dr Incandenza avait l'air d'une grue mazoutée, lui dirait-elle plus tard. Mme Incandenza mettait tout le monde à l'aise. Joelle l'imagina avec un bâton de majorette-chef. Elle ne révéla jamais à Jim qu'Orin le surnommait la Cigogne folle ou la Cigogne triste. Toute la tablée s'inclinait très légèrement et subtilement vers Avril, comme des héliotropes. Joelle aussi s'inclinait. Le Dr Incandenza abritait tout le temps ses yeux contre la lumière UV des plantes, d'un geste évoquant un salut. Avril appelait ses plantes ses Bébés verts. Inopinément, le petit Hal Incandenza, d'une dizaine d'années, annonça que l'unité de base de l'intensité lumineuse était le candela, qu'il définit, sans s'adresser à personne en particulier, comme l'intensité lumineuse de 1/600 000 de mètre carré d'une cavité à la température de congélation du platine. Les hommes étaient tous en costume-cravate. Le plus corpulent des deux partenaires de tennis de Hal offrit à la ronde des stimulateurs gingivaux, et personne ne se moqua de lui. Le sourire de Mario semblait à la fois obscène et sincère. Hal, qui ne plut pas beaucoup à Joelle, ne cessait de s'étonner que personne ne lui demande la température de congélation du platine. Joelle et le Dr Incandenza discoururent un instant de Bazin, un critique cinématographique que Soi-Même détestait et dont le nom lui arracha une grimace. Joelle intrigua le physicien et cinéaste en

expliquant que le mépris de Bazin pour la mise en scène narcissique était historiquement lié au réalisme néothomiste des « personnalistes », une école esthétique très influente parmi les intellectuels catholiques français vers 1930-1940 – plusieurs professeurs de Bazin avaient été d'éminents personnalistes. Avril encouragea Joelle à parler du Kentucky rural. Orin fit une longue imitation du défunt astronome vulgarisateur Carl Sagan s'extasiant devant l'immensité du cosmos. « Des milliards et des milliards », disait-il. L'un des joueurs de tennis lâcha un épouvantable rot, et personne ne réagit. Orin disait « des *milliards* et des *milliards* et des *milliards* » avec la voix de Sagan. Avril et Hal s'opposèrent avec bonhomie sur la question de savoir si *circa* s'appliquait à un intervalle de temps ou seulement à une année spécifique. Puis Hal demanda plusieurs exemples de quelque chose qu'il appelait Haplologie. Joelle avait envie de flanquer à ce petit crâneur une gifle qui ferait tourbillonner son nœud papillon. « L'univers, continua Orin alors qu'il n'amusait plus personne, est froid, immense, incroyablement universel. » La conversation ne tourna jamais autour du tennis, des majorettes ou du football : les sports organisés ne furent jamais évoqués. Joelle remarqua que personne ne paraissait regarder le Dr Incandenza en face, sauf elle. Un curieux dôme mammaire, blanc, souple, couvrait une partie du terrain de l'Académie derrière la fenêtre de la salle à manger. Mario plongea sa fourchette spéciale dans le paysage urbain en pomme de terre du Dr Incandenza, ce qui suscita un applaudissement général et quelques blagues irritantes sur le terme *déconstruction* de la part de l'insupportable Hal. Les bougies et les UV faisaient scintiller les dents de tous les commensaux. Hal essuya la morve de Mario, dont le nez coulait continûment. Avril assura à Joelle que le téléphone était à sa disposition pour appeler sa famille dans le Kentucky rural à l'occasion de Thanksgiving si elle le souhaitait. Orin précisa que sa mère était elle-même originaire du Québec rural. Joelle en était à son septième verre de vin. L'insistance avec laquelle Orin rajustait sa demi-Windsor ressemblait de plus en plus à un

signal à quelqu'un. Avril pressa le Dr Incandenza d'employer Joelle dans une production, puisqu'elle était à la fois étudiante en cinéma et désormais membre honoraire de la famille accueilli à bras ouverts. Mario, essayant d'attraper le saladier, tomba de sa chaise et fut relevé par l'un des joueurs de tennis dans l'hilarité. Les difformités de Mario étaient multiples et difficiles à définir. Pour Joelle, c'était un croisement entre une marionnette et un reptile carnivore macrocéphale des vieux films à effets spéciaux de Spielberg. Hal et Avril se demandèrent si le verbe *mésuser* était dans le dictionnaire. La haute tête étroite du Dr Incandenza penchait souvent vers son assiette et se redressait lentement d'une façon qui suggérait soit la méditation soit l'ivresse. Le large sourire du difforme Mario était si constant qu'on aurait pu accrocher des choses aux commissures de ses lèvres. Avec un faux accent sudiste, qui n'était pas une pique contre Joelle, plutôt un accent à la Scarlett O'Hara, Avril déclara que le champagne albertain lui donnait toujours « des vapeurs ». Joelle remarqua que presque tout le monde souriait, largement, constamment, et que l'étrange éclairage des plantes faisait briller les yeux. Elle faisait de même, en fait : ses zygomatiques commençaient à être douloureux. L'ami le plus corpulent de Hal n'arrêtait pas de manipuler son stimulateur gingival. Personne n'en utilisait à part lui, mais chacun en tenait un poliment, comme pour s'en servir d'un moment à l'autre. Hal et ses deux amis contractaient périodiquement un de leurs avant-bras, avec un serrement de main spasmodique. Personne n'y prêtait attention. Le mot *tennis* ne fut pas prononcé une seule fois devant Orin. Il avait vomi d'angoisse pendant la moitié de la nuit. Maintenant il défiait Hal de lui désigner le point de congélation du platine. Malgré tous ses efforts, Joelle ne parvint pas à se rappeler les titres des vieux films de dinosaures sur celluloïd retouchés à l'ordinateur de ce pauvre vieux Spielberg, bien que son propre Papa personnel l'eût emmenée les voir tous. À un moment, le père d'Orin se leva pour aller remplir son verre et ne revint jamais.

Juste avant le dessert – qui flambait –, la Moms d'Orin les pria tous de se tenir par la main pour exprimer laïquement leur gratitude d'être ensemble. Et elle insista particulièrement pour que Joelle soit incluse dans la chaîne humaine. Joelle prit la main d'Orin et celle du plus petit copain de Hal, qui était calleuse comme une couenne. Le dessert était du Cherries Jubilee avec de la glace raffinée du Nouveau-Brunswick. L'absence du Dr Incandenza ne fut pas commentée et passa même inaperçue, pour ainsi dire. Hal et son copain non-gingivostimulateur réclamèrent du Kahlúa et Mario tapa pathétiquement sur la table pour les imiter. Avril tança Orin du regard, avec une horreur feinte, quand il sortit un cigare et un briquet. Il y avait aussi un blanc-manger. Le café était du déca à la chicorée. Quand Joelle regarda de nouveau, Orin avait reposé son cigare sans l'allumer.

Le dîner s'acheva dans une débauche de bienveillance.

Joelle avait cru devenir folle. Elle n'avait pu détecter aucun faux-semblant dans l'amabilité de la dame envers elle, dans sa bienveillance affichée. Et pourtant elle était sûre que cette femme aurait pu lui arracher tranquillement le pancréas et le thymus, les hacher menu, les manger sur du pain d'épices et s'essuyer la bouche sans ciller. Et sans que personne, parmi ceux qui penchaient dans sa direction, ne trouve quoi que ce soit à redire.

Sur le chemin du retour, dans un taxi dont Hal avait retrouvé de mémoire le numéro de téléphone, Orin posa sa jambe sur les jambes croisées de Joelle et dit que, s'il y avait une personne capable de persuader la Cigogne de l'employer, c'était la Moms. Il lui demanda deux fois si elle lui avait plu. Les zygomatiques de Joelle lui faisaient très mal. Quand ils regagnèrent l'appartement, cette dernière nuit de Thanksgiving présponsorisation fut la première, dans l'histoire, où Joelle sniffa intentionnellement des lignes de coke pour ne pas dormir. Orin ne pouvait ingérer aucune drogue pendant la saison, même s'il le voulait : les équipes universitaires de sport majeur étaient soumises à des tests-surprises. Donc Joelle était encore debout à 04 h 00 et nettoyait derrière le frigo pour la

deuxième fois quand Orin poussa un cri dans le cauchemar qui, se dit-elle, aurait dû être le sien.

Ébranlant la confiance de Marathe dans son jugement sur ces personnes, celle qu'il avait prise pour une toxico désespérée se révéla être la responsable de la demi-maison Ennet. La femme à la tablette n'était qu'une subalterne. Marathe se trompait très rarement sur la fonction des gens.

La responsable était négative au téléphone. « Non, non, non, disait-elle à l'appareil. Non. »

Elle s'interrompit pour dire à Marathe : « Excusez-moi, je suis à vous dans une seconde », sans mettre la main sur le micro pour séparer les conversations. « Non, elle ne peut *pas*, Mars, reprit-elle. Peu importent ses promesses. Elle a déjà fait des promesses avant. Combien de fois. Non. Mars, ça se terminera encore par des dégâts et elle se croira maligne. » La voix de l'interlocuteur était très audible et la responsable réprima un sanglot d'un revers de main, puis renifla. Marathe restait impassible. Il était très fatigué, la langue anglaise l'épuisait. Il y avait des chiens sur le sol. « Je sais, mais non. Pour aujourd'hui, non. La prochaine fois, dis-lui de m'appeler ici. Oui. »

Elle coupa la communication et contempla un instant le dessus de son bureau. Deux chiens traînaient par terre entre son fauteuil et celui de Marathe. L'un d'eux se léchait les organes intimes. Marathe frissonna imperceptiblement et remonta un peu son plaid, en se courbant pour dissimuler la musculature vigoureuse de son torse.

« Bonsoir… commença-t-il.

– Ne partez pas », s'exclama la responsable, sortant de sa triste rêverie et faisant pivoter son fauteuil pour être face à lui. Elle tâcha de lui servir un sourire professionnel états-unien. « Vous avez attendu trop longtemps pour ça. Je vous ai vu bavarder avec Selwyn. Selwyn a l'habitude de venir quand nous procédons à de nouvelles admissions.

– Personnellement, je pense qu'il souffre de maladie mentale. »

Marathe observa qu'une des jambes de la femme était beaucoup plus mince que l'autre. Il se laissait distraire aussi par sa manie de faire semblant de renifler. Ces faux reniflements venaient de nulle part.

Elle croisa les jambes. Deux klaxons retentirent puissamment dans l'avenue, loin derrière la fenêtre concave du bureau.

« Ce Selwyn m'a conseillé de caresser vos animaux, ce que je ne ferai pas, je regrette. »

La femme rit doucement et se pencha au-dessus de ses jambes croisées. Pour ne rien arranger, l'un des chiens avait des flatulences.

« Je lis que vous êtes de nationalité suisse.

– Je suis un résident étranger accro à la horse, à la schnouf et à l'héro, qui cherche désespérément un traitement.

– Mais vous êtes en règle ? Vous avez une carte de séjour ? Un numéro de résidence O.I.N.S.[304] ?

Marathe sortit de sa veste les papiers que Mr DuPlessis lui avait obtenus en prévision depuis longtemps.

« Handicapé, aussi. Et difforme », dit-il avec un haussement d'épaules stoïque en inclinant son voile vers le tapis sombre.

La femme examina ses papiers O.I.N.S. avec la moue et la physionomie neutre propres à toutes les autorités de l'O.N.A.N. L'une de ses mains était tordue en forme de serre.

« Nous arrivons tous ici avec des problèmes, Henry, dit-elle.

– H*en*ri, pardonnez-moi. Pas H*enne*ry. Et avec un i. »

La femme derrière la porte, près de l'entrée de la demi-maison, poussa un rire semblable à une arme automatique. Des bruits humides émanaient de sous la patte arrière du chien aux organes intimes, patte qui dissimulait sa tête. La responsable dut prendre appui des deux mains sur son bureau pour se lever, déverrouiller et soulever la porte d'un casier en métal noir au-dessus du TP et de la console à côté d'elle. La porte se soulevait vers

l’extérieur. Marathe mémorisa le numéro du modèle du téléputeur, qui était indonésien et bon marché.

« Eh bien, Henri, depuis que je suis en charge d’Ennet House, nous avons eu des résidents étrangers dont l’anglais était bien moins bon que le vôtre. »

Elle se tenait sur sa jambe la plus épaisse pour atteindre le fond du casier. Marathe profita de son inattention passagère pour mémoriser l’intérieur du bureau. La porte était décorée d’un triangle inscrit dans un cercle, sans véritable verrou, avec un simple loquet minable sur la poignée. Aucun signe d’alarme standard à micro-ondes 10,525 GHz. Aucune connexion électrique visible sur l’encadrement des grandes fenêtres. La seule possibilité restante était une alarme à contact magnétique, difficile à contourner mais pas insurmontable. Marathe se languissait intensément de son épouse, ce qui était toujours un signe de profonde fatigue. Il renifla deux fois.

La femme lui parla, la tête pratiquement dans le casier.

« … dois vous faire signer quelques autorisations pour que nous puissions photocopier vos documents O.I.N.S. et nous faire faxer une Décharge de votre ancien centre de désintoxication, qui était… ?

– Le Chit Chat Farms Rehabilitation de l’État de Pennsylvanie. Le mois dernier. »

L’agent de liaison des A.F.R. à Montréal avait promis de régler toutes les formalités sans délai.

« À… comment… Wernersdale, c’est ça ? »

Marathe pencha légèrement sa tête voilée.

« Wernersberg, en Pennsylvanie, dit-il.

– Oh, nous connaissons Chit Chat, nous avons eu des anciens de Chit Chat à la Maison. Excellente réputation. »

Elle avait la tête et un bras dans le casier. Elle semblait avoir du mal à garder l’équilibre en fouillant. Estimant que les baies vitrées étaient les

voies de pénétration optimales dans le bureau en cas de besoin, Marathe observa la femme mal équilibrée et le vieux casier. Puis il cligna lentement des yeux. Il venait de voir, sur deux piles dans le casier ouvert, plusieurs cartouches de divertissement.

« Et nous sommes accessibles aux handicapés depuis le début, reprit-elle. Il y a très peu de Maisons équipées pour les handicapés dans la zone métropolitaine, ils ont dû vous le dire à Chit Chat. » Un chahut dans la pièce voisine fit vibrer le mur, et quelqu'un s'esclaffa ou cria de douleur. Marathe renifla. La femme continuait de parler : « … pour ça que je suis venue ici, d'ailleurs. Parce que je suis arrivée en fauteuil roulant, moi aussi, à l'origine. » Elle s'extirpa du casier avec un dossier. « À l'époque, je déclarais haut et fort que j'étais trop handicapée pour me mettre à genoux et prier, ça vous donne une idée de mon état. »

Elle rit gaiement. Elle était attirante.

« Moi, répondit Marathe, j'essaierai de prier si on me l'ordonne. »

En élaborant leur stratagème, Fortier et lui avaient découvert que les méthodes de désintoxication états-uniennes étaient de nature paramilitaire. Il y avait des ordres et il s'agissait d'y obéir. Les A.F.R. avaient visionné de vieilles cartouches sur ces méthodes, trouvées par hasard dans l'inventaire des Antitoi, et ça leur avait appris beaucoup de choses. En relevant la tête sous son voile tout en parlant, Marathe put lire les étiquettes sur les tranches des étuis de cartouches en plastique. Entre des titres en petites lettres tels que *Paramètres de longueur focale X-XL* et *Volée amortie Ex. II*, il y avait deux étuis en plastique brun, vierges, à l'exception de… (c'était le problème avec ce voile, il garda la tête si longtemps levée qu'il craignit que la responsable ne le remarque)… à l'exception de… (mais il ne pouvait en être sûr à cause de ce maudit éclairage au néon états-unien, de l'étamine de son voile et de l'ombre de la porte ouverte du casier qui gênaient sa vision)… à l'exception, peut-être, de minuscules faces rondes avec des

sourires en relief. Marathe s'anima tout à coup – l'expression de Mr Hugh Steeply pour ça était « d'un endroit bleu ».

La responsable poursuivit : « Sans oublier les membres de l'A.H.I.D., cela pourrait vous intéresser. » En désignant le voile de Marathe, sans le mentionner. Elle essaya de fixer une feuille mal imprimée sur une tablette à clip. « En fait, nous avons une femme membre de l'A.H.I.D. en résidence depuis peu. »

Marathe cligna deux fois plus des yeux.

« Je suis difforme.

– Elle pourra sûrement vous aider à vous acclimater, à vous identifier. Ce serait bien aussi pour elle. »

Marathe avait enregistré en RAM tous les détails de tous les instants depuis son arrivée à la demi-maison Ennet House. Dans une autre partie de son cerveau, il se demandait s'il devait en référer d'abord à Mr Fortier ou au Steeply du B.S.S.E.U., dont le numéro de téléphone avait toujours le préfixe 8 000, avait-il dit en plaisantant. Dans une autre partie encore, il se demandait s'il devait paraître impatient de rencontrer l'actrice du Divertissement, une camarade voilée. Qu'est-ce qui pouvait enthousiasmer un toxico ? Pendant tout ce temps, il adressait de grands sourires à la femme, oubliant qu'elle ne pouvait pas le voir.

« À la bonne heure, dit-il finalement.

– Vos problèmes faciaux… poursuivit-elle en se penchant sur ses jambes croisées, dans son fauteuil, sont-ils liés à votre toxicomanie ? Ils ont étudié avec vous vos progrès, votre C.P.V.A.[305] et ses conséquences à Chit Chat ? »

Marathe n'était plus pressé de retourner chez les Antitoi. Il utilisa ses capacités pour réciter un texte complexe sur l'addiction tout en repassant dans sa mémoire tous les visages et tous les lieux qu'il avait observés à Ennet House. Car ils reviendraient ici, les A.F.R., et peut-être aussi les

Services sans Spécificité de Steeply et de Tine. Il avait le don de scinder son esprit pour suivre plusieurs pistes parallèles en même temps.

« Mes jambes… j'ai fait une overdose à Berne, ma ville d'origine en Suisse, j'étais seul et je suis tombé à plat ventre, alors que mes jambes étaient, comment dites-vous, emberlicotées dans les barreaux de la chaise où j'avais fait mon injection, mon fix. Stupide. Je suis resté inconscient pendant plusieurs jours sans bouger, et mes jambes se sont… comment dites-vous ?… ankulosées, puis infectées et gangrenées. » Il renifla en haussant les épaules. « Et mon nez et ma bouche aussi, vu que j'étais face contre terre, sans bouger, pendant des jours. J'ai failli mourir. On m'a amputé de tout ça pour me sauver. J'ai été sevré de la horse, de la schnouf et de l'héro à l'infirmerie. Voilà où m'ont mené les drogues.

– C'est votre histoire. C'est votre première étape. »

Il haussa encore les épaules.

« Mes jambes, mon nez, ma bouche. Conséquence de l'engrenage. Au Chit Chat, j'ai tout avoué, j'ai compris que j'étais désespérément accro. »

Marathe hésitait : devait-il chercher un moyen de forcer la responsable à quitter momentanément le bureau pour pouvoir se hisser en vitesse à la force des bras jusqu'au casier et inspecter de plus près les smileys ou plutôt retourner dans le living-room pour voir qui était cette femme voilée de l'A.H.I.D. ? Car c'était la raison pour laquelle Fortier les avait envoyés dans des demi-maisons. Marathe pourrait parler des cartouches à Fortier et de la femme voilée à Steeply, ou inversement. La fatigue revint. Mais, avant de passer à l'action, Steeply voulait être certain que les cartouches dans le casier étaient celles du vrai Divertissement et non des copies bidons du F.L.Q. Il croyait vraiment entendre un bourdonnement dans sa tête. Son arme de poing était dans son étui sous son siège, cachée par le plaid écossais qu'il avait sur les genoux. Il était *inutile** de tuer la responsable avant d'avoir vu la fille, décida-t-il, inutile et contre-indiqué à cause des témoins. Le fauteuil de Marathe pouvait avancer à 45 km/h sur une surface

plane et une courte distance. La responsable aimait recoiffer ses cheveux clairs avec la serre de sa main déformée. Elle dit au faux toxico Marathe que sa sincérité était encourageante et le pria de signer des formulaires de Décharge. Marathe signa lentement du nom d'un défunt administrateur de la *Caisse de dépôt et placement** [306] et elle lui demanda jusqu'où il était prêt à aller dans le traitement.

Toute la famille était minée par des secrets, songea-t-elle, voilà d'où venait en partie la tristesse de ce dîner sans dinde. Des secrets mutuels, un secret général. Par exemple, cette volonté de faire passer l'excentricité pour de l'ouverture d'esprit. C.-à-d., selon les mots mêmes du punter, qu'ils étaient tous « aussi cinglés qu'ils le paraissaient ».

Nous sommes toujours plus clairvoyants sur la famille de nos amants que sur la nôtre, elle le savait. Le visage de Charlotte Treat luisait ; les profondes cicatrices de ses joues étaient plus rouges que le reste. Ses côtes commençaient à saillir sous son T-shirt humide Michelob Dry, son cou à avoir la raideur de la cathexis. Elle ressemblait à un oiseau blessé. Le lit de Kate Gompert était défait, un livre de poche jaune intitulé *Être bien dans sa peau* gisait ouvert sur le matelas et se cornait. Joelle craignait étrangement que Gompert, qui la rendait pour le moins nerveuse, ne rentre et ne la trouve occupée à faire le ménage, les cheveux dans un fichu et le visage moulé dans son voile mouillé. Avec le dernier Kleenex, elle épousseta les cinq tables de chevet en contournant soigneusement les objets qu'elle ne devait pas toucher.

La situation se compliqua quand la responsable de la demi-maison offrit une place à Marathe. Henri le Suisse désespérément accro pouvait dormir sur le canapé convertible dans l'arrière-bureau dès ce soir, dit-elle, s'il était disposé à supporter le désordre et les insectes. Elle avait beaucoup de

sympathie pour les invalides, c'était clair. Pour ne rien arranger, Fortier n'avait pas prévu de texte pour décliner une offre de résidence immédiate. La responsable dit avec le sourire que, en le voyant actionner compulsivement ses roues, elle devinait le conflit intérieur du toxicomane entre désespoir et déni. Marathe réfléchit rapidement : devait-il accepter faussement de rester ici une nuit pour vérifier par lui-même la description de la patiente voilée de l'A.H.I.D. ou se rendre, l'air de rien, vers le téléphone privé le plus proche pour prévenir les A.F.R., à la boutique, de la possible présence dans cette demi-maison de vraies cartouches du Divertissement, y compris peut-être une cartouche master duplicable du prétendu remède anti-*samizdat* du F.L.Q., retourner chez les Antitoi puis revenir plus tard avec une armée de roues couinantes afin de mettre la main à la fois sur les cartouches et sur l'actrice voilée, si la patiente de l'A.H.I.D. s'avérait être l'actrice déguisée ? L'ingénieur du son avait été intarissable sur le voile et le paravent de cette personne. Ou encore : téléphoner, non chez Antitoi Entertainment, mais au numéro gratuit de Mr / Mlle Steeply et transmettre cette information en premier lieu au Bureau des Services sans Spécificité, en pariant sur l'O.N.A.N. contre Fortier, c'est-à-dire en plaçant toute sa mise sur un seul tableau pour faire venir, des terres dévastées de Saint-Rémi d'Amherst dans la Convexité, sa femme resténotique et ses enfants affamés de divertissement afin de vivre le restant de ses jours avec eux ici, parmi ces États-Uniens incapables de faire des choix, en échange d'une haute protection et de soins médicaux haut de gamme pour le cœur et la tête déficients de sa bien-aimée Gertrude.

Ou bien : dire à cette représentante de l'autorité médicale de regarder la grosse araignée derrière elle, lui claquer aussi sec une manchette dans le cou et se servir de la console téléphonique du bureau pour convoquer Fortier et un détachement d'élite des A.F.R. directement dans cette demi-maison. Ou alors : convoquer Steeply et les forces en combinaison blanche de l'O.N.A.N. La responsable joignit ses doigts sous son menton et regarda

la tête penchée de Marathe avec respect et sympathie mais sans condescendance, ce qui rendait d'autant plus déplaisante pour lui l'idée de lui péter les cervicales. Il affecta de ne pouvoir s'empêcher de renifler. Ni Mr Fortier ni Mr Broullîme, les autres A.F.R. qu'il connaissait depuis le temps où ils attendaient ensemble le passage des trains sous la lune, n'imaginaient un instant que Marathe n'avait plus assez d'estomac pour ce genre de tâches. Que Marathe avait eu la nausée en enfonçant le manche à balai acéré dans les entrailles d'Antitoi pendant l'interrogatoire technique et vomi en douce dans la ruelle après coup. L'un des chiens du Bureau mordillait son arrière-train avec férocité, tout misérable. Aux E.U. de l'O.N.A.N., Mr / Mlle Hugh / Helen Steeply du B.S.S.E.U. clandestin cacherait la famille de Marathe dans quelque obscure banlieue, avec de vrais-faux papiers d'identité au-dessus de tout soupçon ; et Marathe, grâce à sa connaissance de l'insurrection québécoise, serait grassement récompensé une fois que Notre Beau Pays aurait fait sécession pour essuyer seul la colère du *chanteur fou** Gentle. Le triomphe de la dissémination du Divertissement létal par les A.F.R. garantirait à Marathe un accueil favorable de Gentle et à sa bien-aimée épouse des traitements pour son ventricule et son absence de crâne. Marathe se représentait Gertrude avec un casque d'or, respirant paisiblement au moyen de tuyaux hors de prix. La variable du calcul était : combien de temps continuer à travailler pour la dissémination et quand sauter dans les bras bienveillants des E.U. ? La fureur de Fortier serait terrible si Marathe devait « *perdre son cœur** » [307] et mieux valait attendre l'éviction du Québec et l'engagement total des A.F.R. avant de révéler son quadruple jeu pour l'O.N.A.N., peut-être.

Une jeune fille qui n'avait plus toutes ses dents frappa à la porte du Bureau en même temps qu'elle l'ouvrait, laissant entrer l'air froid de l'extérieur, et introduisit le haut de son corps dans l'embrasure.

« C'est l'heure, patronne », dit-elle avec l'accent nasillard de Boston.

La responsable lui répondit par un sourire.

« Encore deux entretiens, Johnette, et j’ai fini.

– Merde.

– Vous pouvez faire entrer les gens qui viennent pour madame Lopate ? »

La jeune fille penchée opina de sa tête étroite. Elle avait une narine percée d’une épingle à nourrice, qui scintillait à la lumière fluorescente des néons. « Et Janice dit qu’elle se casse maintenant et voudrait savoir s’il y a un message pour elle avant de partir. » La responsable fit non de la tête. La fille regarda Marathe et lui lança un « Eh » en guise de salut affectivement neutre. Marathe sourit avec désespoir et renifla. Une odeur de fumée s’échappa du bruyant salon. Voyant que des corps pouvaient pénétrer impromptu dans le bureau, Marathe renonça à l’idée de briser des nuques pendant cette visite. Le torse de l’intruse commençait à se retirer quand la responsable lui dit : « Oh, euh… Johnette ? »

La porte se rouvrit et le demi-corps répondit :

« Ouaip.

– Vous pouvez me rendre un service ? Clenette H. a apporté des cartouches cadeaux d’E.T.A. cet après-midi ?

– À votre avis ?

– Les indigènes sont tout excités. » Elle rit. « C’est nouveau. »

Le torse rit aussi. « Vous avez vu McDade regarder *encore* ce truc coréen ?

– Justement, vous pouvez les passer en revue après l’extinction des lumières, les vérifier et vous assurer qu’elles sont appropriées ?

– Pas de cul, pas de substances, consommation d’alcool modérée uniquement, répondit la fille, comme récitant un texte appris par cœur.

– Vérifiez-en autant que vous pourrez, puis vous les laisserez sur le bureau de Janice et je lui demanderai de les emporter demain matin. »

La jeune subalterne décrivit un curieux cercle aérien avec deux doigts. Un signe codé à la patronne, sans doute. Elle avait une bague différente à

chacun de ses doigts.

« Les indigènes seront reconnaissants, pour une fois.

– Elles sont dans le casier avec les formulaires d'admission, dit la responsable.

– Je les regarderai pendant la Corvée Rêve, toutes celles que je pourrai.

– Et… Johnette ? »

Le torse reparut.

La responsable dit : « Empêchez Emil et Wade d'embêter David K., vous voulez bien ? »

Marathe se fendit d'un grand sourire lorsque la porte se referma entièrement et que la responsable le pria de l'excuser pour l'interruption.

« Qu'entendez-vous par *cartouche cadeau* et *indigène*, si je peux me permettre de vous le demander. Et *eutéa* ? »

Rire amical. Marathe en déduisit que c'était une personne joyeuse.

« Ce sont des cartouches offertes. Nous dépendons beaucoup des dons, malheureusement. Les résidents les attendent avec impatience. Nous les appelons parfois "les indigènes", mais c'est affectueux. C'était Johnette, une employée-vivante[308]. Nous avons deux employés à demeure, des anciens de la maison. L'un est actuellement absent, mais Johnette… vous l'aimerez, vous verrez. C'est la gardienne. *Eutéa*, ce sont des lettres, E-T-A. »

Marathe se força à rire. « Pardonnez-moi, j'ai cru que c'était un mot, à cause de mes origines suisses. »

La responsable eut un sourire compréhensif.

« E.T.A. est une école privée. Certains résidents y travaillent quelquefois, à temps partiel. C'est juste en haut de la colline. » Voyant, au mouvement du voile, que Marathe inspirait profondément, la responsable fit une mine surprise et reprit : « Mais vous saviez, bien sûr, qu'on travaille à Ennet House. Les résidents ont un mois pour trouver du travail, en principe. »

Expirant lentement, Marathe fit un geste vague signifiant Mais bien sûr.

I. Mot en français dans le texte calqué sur *halfway house*, qui désigne un centre de réhabilitation des anciens prisonniers ou de désintoxication.

OceanofPDF.com

11 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Une partie du documentaire que Mario a le droit de tourner cet automne à E.T.A. consiste à se montrer lui-même, Mario, marchant en divers endroits de l'Académie avec la caméra Bolex H64 fixée sur sa tête et reliée par un câble coaxial à la pédale, qu'il tient d'une main contre sa poitrine, et manipule de l'autre. À 21 h 00, la nuit est froide. Les courts Centraux sont brillamment éclairés, mais un seul est occupé, par Gretchen Holt et Jolene Criess qui se livrent un match marathon depuis l'après-midi, les doigts bleuis autour de leurs grips, les cheveux poisseux et gelés, dressés comme des plots électriques, s'arrêtant entre les points pour se moucher dans leurs manches, vêtues de tant de couches de sweaters qu'elles ont l'air de tonneaux. Mario ne prend pas la peine de changer la sensibilité de la pellicule, comme il le devrait pour les filmer à travers la vitre embuée de la chambre de Schtitt où il se trouve. Le bruit dans la chambre est assourdissant.

La chambre du Coach Schtitt est la 106, à côté de son bureau au rez-de-chaussée de Comm.-Ad, derrière le cabinet du Dr Rusk, au fond d'un couloir donnant sur le hall d'entrée.

C'est une grande pièce vide, construite pour la chaîne stéréo. Un parquet qui aurait besoin d'être poncé, une chaise en bois, une chaise en rotin, un lit militaire. Une petite table basse juste assez grande pour que Schtitt puisse y ranger ses pipes. Une table de bridge pliante pliée, appuyée contre le mur. Des dalles acoustiques isolantes sur les murs, aucun objet décoratif, ni sur les murs ni en suspension. Des dalles acoustiques sur le plafond également et une ampoule nue accrochée par une longue chaîne à un ventilateur lui-même accroché au plafond par une chaîne plus courte. Le ventilateur ne tourne jamais mais émet parfois un bruit de faux contact. Une vague odeur de Magic Marker flotte dans la pièce. Rien n'est rembourré, pas d'oreiller sur le lit, rien de mou qui risquerait d'absorber ou de défléchir le son de l'appareillage empilé sur le sol, la germanité noire d'une chaîne hi-fi haut de gamme, un baffle de la taille de Mario à chaque coin, chacun avec le woofer dénudé et pulsant puissamment. La chambre de Schtitt est insonorisée. La fenêtre donne sur les courts Centraux et la traverse avec le nid d'aigle qui les surmonte y projette son ombre. La fenêtre est juste au-dessus du radiateur, lequel, quand la stéréo est éteinte, résonne de bruits creux et de claquements comme si quelqu'un sous terre tapait sur la tuyauterie avec un marteau. La vitre froide au-dessus du radiateur est embuée et vibre légèrement au son d'une basse wagnérienne.

Gerhardt Schtitt dort sur la chaise en rotin au milieu de la pièce vide, la tête renversée en arrière et les bras ballants, les mains parcourues d'artères qu'on voit battre lentement. Ses pieds sont à plat sur le sol, ses genoux écartés, c'est sa position assise obligée à cause de ses varices. Sa bouche est entrouverte, une pipe éteinte pend dangereusement au coin de ses lèvres. Mario se rappelle l'avoir vu dormir un moment, l'air très vieux, pâle, frêle et en même temps dans une forme physique indécente. Ce qui produit les

vibrations de la vitre et la condensation des gouttelettes qui ruissellent en laissant des traces de balles de revolver est un duo en ascension permanente vers l'aigu et l'émotion : un deuxième ténor allemand et une soprano allemande qui sont soit très heureux soit très malheureux soit les deux. Les oreilles de Mario sont très sensibles. Schtitt ne peut dormir qu'au son d'un opéra européen tonitruant. Il a raconté à Mario plusieurs sordides expériences d'enfant dans une Akademie autrichienne sponsorisée par BMW et portée sur le « contrôle de qualité » pour expliquer son sommeil paradoxal avec mouvements oculaires rapides. La soprano abandonne le ténor, monte jusqu'à un contre-ré et s'y maintient, soit dévastée, soit extatique. Schtitt ne bronche pas, même quand Mario chute, deux fois, bruyamment, en essayant d'atteindre la porte avec ses mains sur les oreilles.

Les cages d'escalier de Communauté-Administration sont étroites et sans fioritures. Des rampes rouges en fer froid, couvertes d'une unique couche de peinture. Des marches et des murs couleur ciment brut. Le genre d'écho sec qui vous incite à grimper ou à descendre le plus vite possible. Le baume émet un bruit de succion. Les couloirs du haut sont vides. Des voix basses et des lumières émanent de sous les portes du premier étage. 21 h 00 est encore l'heure de l'Étude obligatoire. Il n'y aura pas d'agitation avant 22 h 00, quand les filles erreront de chambre en chambre, par groupes, faisant ce que les filles en robe de chambre et mules fourrées font tard le soir, jusqu'à ce que deLint éteigne les lumières des dortoirs par l'interrupteur central. Mouvement isolé : une porte au bout du couloir s'ouvre et se ferme, les jumelles Vaught se rendent à la salle de bains tout au fond, vêtues seulement d'une énorme serviette, l'une d'elles avec des bigoudis. À sa deuxième chute dans la chambre de Mr Schtitt, Mario a atterri sur sa hanche brûlée, et le baume qui a suinté du bandage commence à assombrir le pantalon de velours sur ce côté de son bassin, mais avec zéro douleur. Derrière la porte de Carol Spodek et Soshana Abram, trois voix studieuses, des listes de degrés et de longueurs de focales, un groupe de

révision pour l'examen de « Réflexions sur la réfraction », le cours de Mr Ogilvie, demain. Une voix de fille, dans une chambre qu'il ne peut pas déterminer, dit deux fois « Sachant chasser sans son chien » très distinctement, puis se tait. Mario, appuyé contre un mur dans le couloir, panoramique oisivement. Felicity Zweig sort de sa chambre près de l'escalier avec une boîte à savon et une serviette nouée à la hauteur de sa poitrine, comme si elle avait des seins, et marche en direction de Mario pour aller aux toilettes. Au passage, elle place une main devant l'objectif, le bras tendu :

« Je suis en serviette.

– Je comprends, dit Mario en s'aidant de ses bras pour pivoter et pointer l'objectif sur le mur.

– Je suis en *serviette*. »

Bruits de rots réprimés derrière la porte de Diane Prins. Mario filme quelques secondes de la course trottinante, à petits pas d'oiseau, de Zweig, toute frêle dans sa serviette.

Les escaliers sentent le ciment dont ils sont faits.

Derrière la porte de la 310, la porte d'Ingersoll et de Penn, on entend le bruissement caoutchouteux d'une personne qui se déplace avec des béquilles. Dans la 311, quelqu'un crie « Mesurage de zgègue ! Mesurage de zgègue ! » Le deuxième étage est presque réservé aux garçons de moins de quatorze ans. La moquette ici est comme tachée d'ectoplasmes, les intervalles entre les portes sont décorés de posters publicitaires de joueurs professionnels. Quelqu'un a dessiné une barbiche et des crocs sur un vieux poster Donnay de Mats Wilander et celui de Gilbert Treffert est gribouillé d'insultes anticanadiennes. Sur la porte d'Otis Lord, *Infirmerie* est écrit à côté de son nom. La porte de Penn comporte également la mention *Infirmerie*. Dans la chambre de Beak, Whale et Virgilio, quelqu'un chuchote à quelqu'un qui pleure, et Mario résiste à l'envie de toquer. La porte voisine, celle de LaMont Chu, est entièrement couverte de photos de

matches découpées dans des magazines. Mario s'apprête à la filmer quand LaMont Chu sort de la salle de bains en peignoir et tongs, les cheveux mouillés, en sifflotant *Dixie*.

« Mario ! »

Mario le cadre, mollets glabres et musclés, cheveux dégoulinants sur les épaules.

« LaMont Chu !

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Il se passe rien ! »

Chu se tient à distance de la conversation. Il est à peine plus grand que Mario. Une porte s'ouvre un peu plus loin, une tête en sort, regarde et rentre.

« Bon, dit Chu en carrant ses épaules et en observant la caméra. Tu veux que je dise quelque chose pour la postérité ?

– Bien sûr.

– Qu'est-ce que je dois dire ?

– Ce que tu veux ! »

Chu se rapproche et prend un air sérieux. Mario vérifie le photomètre sur sa ceinture, réduit la focale à l'aide de la pédale et abaisse l'angle de prise de vue. Petits bruits de réglage dans la Bolex.

Chu reste comme deux ronds de flan.

« Je sais pas quoi dire.

– Ça me fait ça tout le temps.

– Dès l'instant où ta proposition est devenue officielle, ma tête s'est vidée.

– Ça arrive.

– C'est comme un écran blanc statique maintenant.

– Je vois ce que tu veux dire. »

Ils sont face à face, muets, la caméra ronronne.

Mario dit : « Tu sors de la douche, à ce que je vois.

– Je parlais à ce bon vieux Lyle en bas.

– Lyle est formidable !

– J'allais filer direct dans les douches, mais dans le vestiaire il y a comme… une odeur.

– C'est toujours super de parler au bon vieux Lyle.

– Donc je suis venu ici.

– Tout ce que tu dis est très bien. »

LaMont Chu regarde Mario qui sourit, il devine qu'il voudrait acquiescer vigoureusement de la tête mais ne le peut pas à cause de la Bolex qui doit demeurer stable.

« Ce que je faisais, je renseignais Lyle sur la débâcle de l'Eschaton, je lui parlais du manque d'informations fiables, des rumeurs contradictoires qui circulent, des risques de blâme pour Kittenplan et quelques Grands Copains. Des sanctions disciplinaires contre les Copains.

– Lyle est génial quand on a des ennuis, dit Mario en résistant à l'envie d'acquiescer.

– La tête de Lord, la jambe de Penn, le nez cassé de Postman. Qu'est-ce qui va arriver à l'Incster ?

– Tu es très naturel. C'est très bien.

– Je te demande si Hal t'a dit ce qu'ils allaient faire, s'il risque d'avoir un blâme de Tavis lui aussi. Pemulis et Kittenplan, c'est sûr, mais ça m'embêterait que Struck ou ton frère soient punis pour ce qui s'est passé. Ils sont restés à l'écart tout le temps. La Copine de Kittenplan, c'est Spodek, et elle était même pas là.

– J'enregistre tout, t'inquiète pas. »

Chu regarde Mario, mais comme Mario regarde par le viseur, à hauteur d'œil, il a l'impression que, quand Chu baisse les yeux pour le regarder, il regarde en fait son thorax.

« Mario, je te demande si Hal t'a dit ce qu'ils allaient faire.

– C'est ce que tu as à dire ou c'est une question ?

– Une question. »

Le visage de Chu est ovale et convexe dans le viseur, un peu protubérant.

« Et si je veux utiliser ce que tu dis dans le documentaire que je dois faire ?

– Mais utilise ce que tu veux, Mario. Je dis seulement que j'ai des problèmes de conscience en pensant à Hal et à Troeltsch. Et Struck n'avait même pas l'air de se rendre compte de la débâcle.

– Là, je peux te dire qu'on a le vrai LaMont Chu dans la boîte.

– Mario, oublie ta caméra, je suis en train de te demander, tout mouillé, les impressions de Hal au sujet de la convocation de Tavis. Est-ce qu'il t'en a parlé ? Van Vleck a dit à midi qu'il avait vu hier Pemulis et Hal sortir du bureau de Tavis en se faisant tirer l'oreille par le type de l'urine. Van Vleck a dit que la tête de Hal avait une couleur de Kaopectate. »

Mario pointe la caméra sur les tongs de Chu pour pouvoir lui parler par-dessus le viseur.

« C'est ce que tu as à dire ou c'est ce qui s'est passé ?

– Je te demande, à toi, Mario, ce qui s'est passé. Est-ce que Hal te l'a dit ?

– Je vois ce que tu veux dire.

– Bon, tu m'as demandé si c'était une question, et je te pose la question. »

Mario zoome en gros plan : le teint de Chu est verdâtre, sans aucun follicule.

« LaMont, je viendrai te dire ce que Hal m'a dit, c'est trop bien.

– Donc tu n'as pas parlé à Hal ?

– Quand ?

– Mario, avec toi, on a l'impression de parler à une pierre, des fois.

– C'est trop bien, trop bien ! »

Quelqu’un se gargarise. La voix de Guglielmo Redondo qui récite son chapelet, apparemment, dans la chambre qu’il partage avec Esteban Reynes. Il se rappelle que la Suite Clipperton dans la maison Est a été barrée d’un ruban en plastique jaune de la police de Boston pendant plus d’un mois. La porte de la salle de bains Garçons a une teinte de bois différente des autres. La Suite Clipperton avait une photo collée de Ross Reat faisant semblant de baiser l’anneau de Clipperton devant le filet. Bruit de chasse d’eau et grincement d’une porte de cabinet. La tuyauterie de l’Académie est sous haute pression. Mario met plus de temps à descendre les marches qu’à les monter. La couche de peinture rouge déteint sur sa main tant il serre fort la rampe.

Bruit feutré caractéristique de la moquette dans le hall d’entrée et odeur de cigarettes Benson & Hedges dans la zone d’accueil. Petites portes toujours fermées mais jamais à clé. Gaines de caoutchouc sur les poignées. Les Benson & Hedges coûtent 5,60 $ O.N.A.N. chez Father & Son au pied de la colline. La plaque lumineuse DANGER : TROISIÈME RAIL sur le bureau de Lateral Alice Moore est éteinte et son appareil de traitement de texte est recouvert de son cache en plastique givré. Les sièges bleus portent des empreintes de cul. La salle d’attente est vide et sombre. Éclairage des courts en service dehors. Sous la double porte du bureau du Président, de la lumière, très atténuée par la double épaisseur. Mario n’y entre pas. Tavis est si mal à l’aise en présence de Mario que ça gêne tout le monde [309]. Quand on demande à Mario s’il s’entend bien avec son oncle C. T., il répond : Bien sûr. Le photomètre de la Bolex indique Point Zéro. L’essentiel de la lumière dans la zone d’attente provient du bureau sans porte de la Doyenne des Affaires féminines. Ce qui signifie que la Moms est : Là.

Les moquettes épaisses sont toujours piégeuses pour Mario quand il est déséquilibré par son équipement. Avril Incandenza, une fanatique de la lumière, a toute une rangée de plafonniers allumés, deux torchères, plusieurs lampes de bureau et une cigarette B & H incandescente dans le

grand cendrier en terre cuite que Mario lui a confectionné à l'école Rindge and Latin. Face à la fenêtre, dans son fauteuil pivotant derrière son bureau, elle écoute quelqu'un au téléphone, le combiné calé sous son menton comme un violon, en vérifiant le chargeur d'une agrafeuse. Tout un horizon de dossiers et de livres parfaitement empilés se dresse sur son bureau ; rien ne vacille. Le livre ouvert au sommet est l'*Introduction à la sémantique de Montague*[310] de Dowty, Wall et Peters, et présente des illustrations fascinantes, que Mario ne regarde pas pour le moment parce qu'il essaie de filmer, de dos, sans qu'elle s'en aperçoive, la tête penchée de la Moms et l'antenne du téléphone contre le cumulus de ses cheveux.

Mais le traînement de pieds typique de Mario le trahit, d'autant plus facilement qu'elle voit son reflet dans la vitre.

« Mario ! » Ses bras forment un V, l'agrafeuse ouverte dans une main, toujours face à la fenêtre.

« La Moms ! » Il y a dix bons mètres entre la table de conférence, avec sa visionneuse et son tableau noir portatif, et le fond de la pièce où se trouve le bureau, et chaque pas sur la moquette profonde est précaire, Mario ressemble à un vieillard aux os de verre ou à un type chargé de marchandises fragiles sur une pente savonneuse.

« Hel*lo* ! » Elle s'adresse à son reflet dans la fenêtre à croisée, le regarde poser délicatement la pédale sur le bureau et se démener avec son sac à dos. « Pas toi », dit-elle au téléphone. Elle pointe l'agrafeuse sur le reflet de la Bolex sur la tête de Mario.

« Nous sommes à l'antenne ? »

Mario rit. « Ça te plairait ? »

Elle dit au téléphone qu'elle est toujours en ligne, que Mario vient d'entrer.

« Je ne veux pas t'interrompre.

– Ne sois pas ridicule », lui répond-elle par-dessus le téléphone.

Elle pivote pour lui faire face. L'antenne décrit une demi-lune et darde vers la fenêtre derrière elle. Il y a deux fauteuils bleus comme ceux de l'accueil devant son bureau ; elle n'invite pas Mario à s'asseoir. Il est plus à l'aise debout, appuyé contre la barre antivol qu'il essaie de détacher de son plastron en toile tout en retirant son sac à dos. Avril le regarde comme une mère stellaire que la seule vue de son enfant rend heureuse. Elle ne lui propose pas son aide pour dégager la barre de son sac parce qu'elle sait qu'il ne se gênerait pas pour la lui demander s'il en avait besoin. Ces deux fils sont les seules personnes au monde à qui elle n'a pas besoin de dire qu'elle les aime, semble-t-il. Avec la Bolex, le support et le viseur, Mario a l'air d'un scaphandrier. Ses gestes, pour installer sa barre antivol, sont à la fois disgracieux et adroits. Les courts Centraux éclairés, à présent déserts, sont visibles sur le côté gauche de la fenêtre, si on se penche assez. Un sac de sport et une pile de sticks ont été oubliés près du poteau de filet du court n° 17.

Entre eux, le silence n'a rien d'embarrassant. Mario ne sait pas si la conversation téléphonique se poursuit ou si Avril a juste omis de raccrocher. Elle tient toujours l'agrafeuse noire qui, avec ses mâchoires ouvertes, a un aspect crocodilien.

« Tu passais simplement dans le coin ou suis-je un sujet de ton film, ce soir ?

– Tu peux être un sujet, Moms. » Il bouge sa grosse tête avec lassitude. « Je suis fatigué de porter ça.

– C'est lourd. Je l'ai déjà soulevé.

– Ça ira.

– Je me rappelle quand il te l'a fabriqué. Il s'est énormément appliqué. C'est la dernière fois, je crois bien, qu'il a pris plaisir à faire quelque chose jusqu'au bout.

– C'est génial !

– Il lui a fallu des semaines pour tout assembler. »

Lui aussi, il aime la regarder, penché en avant, et lui faire comprendre qu'il aime la regarder. Ils sont les deux personnes les plus décontractées qui soient, selon eux. Elle est rarement ici aussi tard, elle a un grand cabinet de travail à la MdP. La seule chose qui trahisse sa fatigue, c'est sa chevelure en bataille, une grosse déferlante blanche qui se redresse d'un côté, le côté du téléphone, et touche l'antenne. Mario lui a toujours connu des cheveux blancs, depuis son plus lointain souvenir, quand elle l'observait à travers la vitre de l'incubateur. Le père d'Avril avait les mêmes, d'après les photos. Ils descendent jusqu'au milieu de son dos et le long de ses bras, jusqu'aux coudes. Une raie laisse voir la peau rose de son crâne. Ils sont toujours propres et bien peignés. Elle porte l'un des gros sifflets de Mr deLint autour du cou. La déferlante jette une ombre courbe sur l'appui de fenêtre, de chaque côté de laquelle des drapeaux pendent à des hampes en cuivre, l'un avec une feuille d'érable, l'autre avec les 50 étoiles des E.U. ; dans un coin, il y a aussi des fanions fleurdelisés au bout de grands bâtons cirés. Dans le bureau de C. T., il y a un drapeau de l'O.N.A.N. et un drapeau des E.U. à 49 étoiles[311].

« J'ai eu une interface de qualité avec LaMont Chu en haut. Mais Felicity, la fille qui est toute maigre, elle s'est énervée. Elle a dit juste une serviette.

– Ne t'en fais pas pour Felicity. Donc tu te promènes. Tournage péripatéticien. » Elle refuse d'adapter son vocabulaire, de lui parler avec condescendance, il mérite mieux, bien qu'il n'ait rien contre ceux qui le font, à savoir la plupart des gens.

Et elle ne l'interrogera pas sur sa hanche brûlée s'il n'aborde pas le sujet lui-même. Elle est très attentive à ne pas se mêler de ses problèmes de santé, de peur qu'il ne la trouve intrusive ou envahissante.

« J'ai vu de la lumière. Pourquoi la Moms est encore là, je me suis dit. »

Elle se prend la tête. « Ne m'en parle pas. Je vais me mettre à ronchonner. J'ai une journée infernale demain. » Mario ne l'a pas entendue

prendre congé de son interlocuteur avant de reposer le téléphone, dont l'antenne pointe maintenant vers lui. Elle écrase le mégot de la Benson & Hedges contre la crête de coq qu'il a façonnée à coups de manchette de karaté et placé au centre du réceptacle qu'il avait confectionné après qu'elle lui eut dit qu'elle voulait en faire un cendrier. « Je suis tellement contente de te voir là avec tout ton équipement de travail. *Sur la brèche*. » Elle écrase les dernières étincelles du mégot. Elle pensait que la fumée le gênait, mais il n'avait jamais rien dit à ce propos, ni dans un sens ni dans l'autre. « J'ai un petit déjeuner de travail demain à 07 h 00, alors il faut que je mette la dernière main à mes cours du matin maintenant et j'ai préféré venir ici plutôt que de tout trimballer.

– Tu es fatiguée ? »

Elle lui sourit.

« C'est éteint. » Montrant sa tête. « J'ai éteint. »

À les voir, on ne croirait jamais qu'ils sont de la même famille, l'une assise et l'autre debout de traviole.

« Tu mangeras avec nous ? Je n'avais pas pensé au dîner avant de te voir. Je ne sais même pas ce qu'il y a comme provisions. Des Surprises[312]. Du cartilage de dinde. Ton sac de couchage est à côté de la radio. Tu dormiras encore à la maison ? Charles est toujours en conférence, je crois, c'est ce qu'il a dit.

– À cause de la drébacre de l'Eschaton et du nez de Postman ?

– Une journaliste est venue faire un reportage sur ton frère. C'est avec elle que parle Charles, pas avec des élèves. Toi aussi, tu peux lui parler d'Orin si tu veux.

– Elle est *sur la brèche* pour Hal, a dit Ortho. »

Avril a une façon particulière d'incliner sa jolie tête quand elle est avec lui.

« Ton pauvre oncle Charles était avec Thierry et cette journaliste tout l'après-midi.

– Tu lui as parlé ?

– J’ai essayé de mettre la main sur ton frère. Il n’est pas dans votre chambre. Mary Esther a vu le nommé Pemulis monter dans leur camion après l’Étude. Hal est avec lui, Mario ?

– J’ai pas vu Hal depuis midi. Il dit qu’il a un truc à une dent.

– J’ai appris aujourd’hui seulement qu’il voyait Zegarelli.

– Il m’a demandé comment allait ma brûlure au bassin.

– Moi, je ne te le demanderai pas, sauf si tu veux en parler.

– Ça va bien. Et puis Hal a dit qu’il aimerait bien que je rentre dormir là-bas.

– Je lui ai laissé deux messages pour qu’il me tienne au courant de l’état de sa dent. Je regrette de ne pas avoir été à ses côtés. Hal et ses dents.

– C. T. a dit ce qui s’est passé ? Il était en colère ? C’est avec lui que tu parlais au téléphone ? »

Mario ne voit pas pourquoi la Moms appellerait C. T. au téléphone alors qu’il se trouve juste de l’autre côté du couloir. Quand elle ne fume pas, elle a souvent un stylo à la bouche ; Mario ne sait pas pourquoi. Il y a au moins une centaine de stylos bleus dans sa timbale d’étudiante, sur le bureau. Elle aime se carrer dans son fauteuil, se tenir très droite et empoigner les accoudoirs dans une posture de commandant. Elle ressemble à quelque chose que Mario n’identifie pas bien quand elle fait ça. Un mot genre *banab.* Il sait qu’elle ne veut pas avoir l’air d’un commandant avec lui.

« Et ta journée à toi, raconte-moi.

– Eh Moms ?

– J’ai décidé, il y a plusieurs années, que ma position exigeait que je fasse confiance à mes enfants et en aucun cas je ne m’appuierai sur les dires d’une tierce personne tant que les lignes de communication avec mes enfants seront ouvertes et sans arrière-pensée comme je me félicite qu’elles le sont.

– Ça me semble une excellente position. Eh Moms ?

– Je suis donc tout à fait disposée à entendre ton frère me parler de l'Eschaton, de dents et d'urine, ce qu'il fera dès qu'il le jugera opportun.

– Eh Moms ?

– Je suis là, mon chéri. »

Nabab, voilà le mot qui correspond à ses airs de commandant quand elle empoigne ses accoudoirs, un stylo entre les dents comme un cigare d'homme d'affaires. Il y avait d'autres empreintes sur l'épaisse moquette.

« Moms ?

– Oui.

– Je peux te poser une question ?

– Je t'en prie.

– Ça tourne pas, dit-il en désignant de nouveau l'appareil silencieux sur son crâne.

– C'est confidentiel, alors ?

– C'est pas un secret. Je me suis demandé quelque chose toute la journée. Dans ma tête.

– Je suis à ta disposition n'importe quand, jour et nuit, Mario, comme tu l'es pour moi, comme je le suis pour Hal, comme nous le sommes tous les uns pour les autres. » Geste difficile à décrire. « À tes côtés.

– Moms ?

– Je suis là, tu as toute mon attention.

– Comment on sait si quelqu'un est-il triste ? »

Sourire bref. « Si quelqu'un *est* triste, pas "si est-il". »

Sourire rendu avec franchise. « C'est beaucoup mieux. Si quelqu'un est triste, pas *est-il*, comment on peut le savoir sans se tromper ? »

Elle n'a pas les dents décolorées, elle les fait détartrer tout le temps à cause de son tabagisme, une habitude qu'elle regrette. Hal a hérité ses problèmes dentaires de Soi-Même ; Soi-Même avait de terribles problèmes dentaires ; il avait des bridges partout.

« Tu ne manques pas de sensibilité en ce qui concerne les gens, chéri.

– Mettons si tu *soupçonnes* seulement que quelqu’un est triste. Comment on renforce le soupçon ?

– Confirme le soupçon, tu veux dire.

– Dans sa tête. »

Il voit que certaines des empreintes sur le tapis viennent de chaussures et que d’autres sont différentes. Comme des marques de doigts. Sa posture lordotique lui permet d’observer très finement certaines choses, comme des empreintes sur un tapis.

« Comment, pour ma part, je confirmerai un soupçon de tristesse chez quelqu’un, tu veux dire ?

– Oui. C’est ça. Très bien.

– Ma foi, la personne en question peut pleurer, sangloter, gémir ou, dans certaines cultures, hurler, s’arracher les cheveux ou les habits. »

Mario acquiesce si fort que son support têtier tinte légèrement.

« Mais disons que la personne ne pleure pas et ne déchire pas. Mais quand même tu soupçonnes qu’elle est triste. »

Elle fait tourner son stylo dans sa bouche avec ses doigts, comme un bon cigare.

« Alors il ou elle peut soupirer, se morfondre, se renfrogner, sourire sans joie, montrer de l’abattement, s’affaisser, regarder le sol trop souvent.

– Et sinon ?

– Eh bien, la personne peut paraître distraite, se désintéresser de choses qui la passionnaient avant. Ou présenter des signes de paresse, de léthargie, d’épuisement, de laisser-aller, de passivité dans la conversation. De la torpeur.

– Et encore ?

– Être plus réservée que d’habitude, plus silencieuse, baisser la tête. »

Mario fait porter tout son poids sur sa barre antivol, ce qui lui démanche le cou ; son visage fripé exprime la perplexité, un effort de réflexion. C’est

son visage Recherche-de-Données, selon une expression de Pemulis qui plaît beaucoup à Mario.

« Et si elle est encore moins réservée que d'habitude, mais que tu as quand même des soupçons ? »

Elle est à peu près aussi haute assise que Mario debout et penché. Ils ne se regardent pas en face, ils sont légèrement de trois quarts l'un par rapport à l'autre. Avril tapote le stylo contre ses incisives. Son téléphone clignote mais ne sonne pas. L'antenne pointe toujours vers Mario. Elle n'a pas les mains de son âge. Elle repousse un peu son fauteuil pour croiser ses jambes.

« Ce serait plus facile pour toi de me dire si nous parlons d'une personne en particulier ?

– Eh Moms ?

– Tu soupçonnes de la tristesse chez quelqu'un de spécifique ?

– Moms ?

– C'est Hal ? Hal est triste et incapable d'en parler pour le moment ?

– C'est juste pour savoir comment on peut en être sûr en général.

– Et tu ignores pourquoi il est triste ou pourquoi il avait l'air de l'être en quittant les lieux ce soir ? »

Le déjeuner d'aujourd'hui était exactement le même que celui d'hier : pâtes au thon et à l'ail, gros pain de froment, salade obligatoire, lait ou jus de fruit, poires pochées. Mme Clark a pris un congé maladie ce matin parce que, à son arrivée, a raconté Pemulis au déjeuner, l'une des filles de la cantine a dit qu'elle avait vu des balais en X sur le mur, qui étaient apparus là comme par enchantement, lorsqu'elle était venue allumer les fourneaux de très bonne heure, que personne ne savait comment ils s'étaient retrouvés là ni pourquoi ni qui les avait collés et que ç'avait provoqué une crise de nerfs chez Mme Clarke, qui avait toujours eu les nerfs fragiles depuis qu'elle était au service des Incandenza, bien avant E.T.A.

« J'ai pas vu Hal depuis le déjeuner. Il a mangé une pomme qu'il a coupée en morceaux et tartinée de beurre de cacahuète, à la place des

poires. »

Avril acquiesce vigoureusement.

« LaMont savait pas non plus. Mr Schtitt dort sur son fauteuil dans sa chambre. Eh Moms ? »

Avril Incandenza peut faire passer un Bic d'un côté à l'autre de sa bouche sans se servir de sa main, et sans se rendre compte qu'elle le fait.

« Donc peu importe si nous parlons d'une personne en particulier ou non. »

Mario lui sourit.

« Hypothétiquement, alors, tu peux détecter chez quelqu'un un type étrange de tristesse qui ressemble à une dissociation de soi-même, chéri.

– Je connais pas *dissociation*.

– Mais tu connais l'idiome "ne pas être soi-même". Comme dans "il n'est pas lui-même", par exemple. » Elle recroqueville les doigts pour former des guillemets en l'air, ce que Mario adore. « Il y a des personnes qui ont très peur de leurs émotions, surtout de leurs émotions pénibles. Chagrin, regret, tristesse. Surtout la tristesse, peut-être. Dolores dit que ces personnes ont peur de l'oblitération, de l'engloutissement émotionnel. Peur que ce soit sans fin. Que ça devienne infini et les engloutisse.

– *Engloutir* veut dire *oblitérer*.

– Ces personnes ont généralement une perception fragile d'elles-mêmes en tant que personnes. De leur existence. C'est pourquoi c'est une interprétation "existentielle", Mario, en d'autres termes, vague et volatile. Mais je pense qu'elle n'est pas exempte de vérité dans certains cas. Mon père me parlait parfois de son père, qui cultivait des pommes de terre à Saint-Pamphile et dont l'exploitation était beaucoup plus grande que celle de mon père. Mon grand-père avait eu une récole formidable, une année, et il a voulu investir. C'était au début des années 1920, une époque où il y avait beaucoup d'argent à gagner dans les compagnies émergentes et les nouveaux produits américains. Il avait réduit son choix à deux possibilités :

soit le punch de la marque Delaware, soit un obscur succédané de café sucré et pétillant vendu en pharmacie qu'on accusait de contenir des traces de cocaïne, un sujet très controversé en ce temps-là. Le père de mon père a choisi le punch Delaware qui avait apparemment un goût de jus de cranberry rance, et dont la production a cessé. Et puis ses deux récoltes suivantes de pommes de terre ont été décimées par le mildiou et il a dû vendre son exploitation. Coca-Cola est aujourd'hui Coca-Cola. Mon père disait que son père n'en était ni aigri ni attristé. Simplement parce qu'il en était incapable. D'après mon père, son père était un homme froid qui ne pouvait éprouver d'émotion que lorsqu'il était soûl. Il se soûlait quatre fois par an, se lamentait sur son sort, balançait mon père par la fenêtre du séjour, disparaissait pendant plusieurs jours, arpentait la campagne du comté de L'Islet, ivre et furieux. »

Elle n'a pas regardé Mario pendant tout ce temps, mais Mario l'a regardée.

Elle sourit.

« Et mon père, bien sûr, ne racontait cette histoire que lorsqu'il était lui-même soûl. Il n'a jamais jeté personne par les fenêtres. Il restait dans son fauteuil à boire de la bière en lisant le journal pendant des heures, jusqu'à ce qu'il s'écroule. Et puis un jour il est tombé de son fauteuil, ne s'est pas relevé, et c'est comme ça que ton grand-père maternel est mort. Je ne serais jamais allée à l'université s'il n'était pas mort quand j'étais petite. Il croyait que les études n'étaient pas pour les filles. C'était l'esprit de son temps, ce n'était pas sa faute. Notre héritage, à Charles et à moi, a payé ma scolarité. »

Elle a souri agréablement en parlant, a vidé le cendrier dans la corbeille, essuyé l'intérieur du réceptacle avec un Kleenex, redressé des piles de dossiers déjà droites sur son bureau. Deux ou trois longues bandes de papier gaufré rouge vif pendent par-dessus le rebord de la corbeille, qui est normalement vide et propre.

Avril Incandenza est le genre de grande femme belle qui, sans avoir jamais eu un physique de magazine de classe internationale, a atteint un certain niveau de beauté et s'y est maintenue en prenant de l'âge, à la différence d'autres femmes belles qui le restent moins en vieillissant. Elle a cinquante-six ans et Mario se fait toujours une joie de la regarder. Elle ne se trouve pas jolie, il le sait. Orin et Hal ont reçu quelque chose de sa beauté, chacun dans son genre. Mario aime comparer Hal et leur mère pour essayer de comprendre quels caractères physionomiques font que le visage d'une femme diffère de celui d'un homme, chez deux êtres séduisants. Un visage masculin contre un visage qu'on identifie tout de suite comme féminin. Avril pense que sa haute taille l'empêche d'être jolie. Elle ne paraissait pas si grande à côté de Soi-Même, qui, lui, était vraiment grand. Mario porte de petites chaussures spéciales, presque parfaitement carrées, avec des poids dans les talons et des bandes Velcro au lieu des lacets, un pantalon de velours qu'Orin Incandenza mettait à l'école élémentaire, qu'il préfère aux pantalons neufs qu'on lui a offerts, et un pull chaud à col ras du cou rayé comme une guêpe.

« Ce que je veux dire, c'est que certaines personnes refusent de se laisser aller sincèrement à éprouver du regret, de la tristesse, ou de la colère. En fait, elles ont peur de vivre. Elles sont prisonnières de quelque chose, je pense. Intérieurement congelées sur le plan émotionnel. Pourquoi ? Personne ne le sait, mon chéri. On appelle ça parfois "refoulement". » De nouveau les doigts en forme de guillemets. « D'après Dolores, ça vient d'un traumatisme de l'enfance, mais pas toujours, à mon avis. Certaines personnes sont nées prisonnières. L'ironie de la chose étant, bien sûr, que cet emprisonnement qui prohibe l'expression de la tristesse doit être profondément triste et pénible en soi. Pour la personne hypothétique en question. Il y a peut-être des gens comme ça ici même, à l'Académie, Mario, et tu y es peut-être sensible. Car tu n'es pas insensible en ce qui concerne les gens. »

Mario se gratte la lèvre.

Elle dit : « Ce que je vais faire », en se penchant pour noter quelque chose sur un Post-it avec un autre stylo que celui qu'elle a dans la bouche, « c'est écrire pour toi les mots *dissociation*, *engloutissement* et *refoulement*, et à ce dernier j'ajouterai *répression* avec un signe égal barré entre les deux, parce qu'ils représentent des notions complètement différentes et ne doivent pas être considérés comme des synonymes. »

Mario se rapproche un peu d'elle.

« Des fois j'ai peur quand tu oublies qu'il faut me parler plus simplement.

– Eh bien, je suis à la fois désolée et reconnaissante que tu me le dises. J'oublie des choses en effet. Surtout quand je suis fatiguée. J'oublie et je continue. »

Elle aligne les bords de la petite note adhésive pour la plier en deux, puis encore en deux, et la jette dans la corbeille à l'aveuglette. Son fauteuil est un beau siège pivotant en cuir, mais il grince un peu quand elle change de position. Mario voit qu'elle s'interdit de regarder sa montre, ce qui ne le contrarie pas.

« Eh Moms ?

– Donc les gens qui sont tristes, mais ne veulent pas l'éprouver ou l'exprimer, cette tristesse, eh bien j'essaie de t'expliquer maladroitement que ces gens peuvent apparaître, aux yeux d'un être sensible, comme bizarres. Pas tout à fait présents. Neutres. Distants. Amuïs. Lointains. *Dans la lune*, disait-on quand j'étais petite. De bois. Morbides. Déconnectés. Et ils peuvent boire ou se droguer. La drogue émousse la vraie tristesse tout en donnant à cette tristesse une expression gauchie qui peut les amener par exemple à pousser une personne par la fenêtre du séjour dans les massifs floraux qu'elle avait si soigneusement reconstitués après le dernier incident.

– Moms, je crois que j'ai saisi.

– Alors tant mieux, parce que je risque de radoter. »

Elle s’est levée pour se verser un reste de café noir, de sorte qu’elle lui tourne maintenant le dos, la cafetière en verre étant sur un petit buffet. Un vieux pantalon de football américain plié et un casque sont posés sur l’un des casiers près du drapeau. Son unique souvenir d’Orin, qui ne veut ni leur parler ni les contacter. Son vieux mug est orné d’un dessin représentant un personnage en robe, petit, au loin, dans un champ de blé ou de seigle jusqu’à hauteur de genoux, avec en légende *À UNE FEMME QUI ÉMERGE DANS SON CHAMP D’ACTIVITÉ*. Un blazer bleu avec un insigne A.T.O.N.A.N. est accroché, sur un cintre en bois, à la tringle métallique du portemanteau dans un coin. Elle a toujours bu son café dans le mug *CHAMP D’ACTIVITÉ,* même à Weston. La Moms n’a pas sa pareille pour suspendre des chemises ou des blazers sans un faux pli. Le mug a une minuscule fissure brune d’un côté, mais il n’est ni sale ni taché, et elle ne laisse jamais de trace de rouge à lèvres sur le rebord contrairement à d’autres dames de cinquante ans qui les rosissent.

Mario a été incontinent jusqu’au début de l’adolescence. Son père, puis plus tard Hal, l’ont changé pendant des années, sans jamais le juger ni prendre un air dégoûté ou triste.

« Mais sauf que eh Moms ?

– Je suis toujours là. »

Avril ne savait pas changer les couches. Elle s’approchait de lui en larmes, il avait sept ans, et s’expliquait, s’excusait. Elle ne pouvait pas toucher une couche. Ça lui était tout simplement impossible. Elle sanglotait, lui demandait de lui pardonner et de lui dire qu’il comprenait que ce n’était pas par manque d’amour ou par répulsion.

« On peut être sensible à la tristesse même quand la personne n’est pas elle-même ? »

Elle aime beaucoup tenir son mug à deux mains.

« Pardon ?

– Tu m’as très bien expliqué. Ça m’a beaucoup aidé. Sauf que mettons qu’ils soient encore *plus* eux-mêmes qu’à la normale. Plus qu’avant. S’il n’est pas neutre, pas morbide. S’il est lui-même encore plus qu’avant d’être triste. Qu’est-ce qui se passe si tu penses quand même qu’il est triste à l’intérieur ? »

Depuis qu’elle a franchi le cap de la cinquantaine, une petite ride rouge se dessine entre ses yeux quand elle a du mal à suivre. Mlle Poutrincourt a la même, alors qu’elle n’a que vingt-huit ans.

« Je ne te suis pas. Comment peut-on être trop soi-même ?

– C’est ce que je voulais te demander, je crois.

– Parlons-nous de ton oncle Charles ?

– Eh Moms ? »

Elle se frappe le front d’un air de se reprocher sa bêtise.

« Mario chéri, c’est *toi* qui es triste ? Tu essaies de savoir si j’ai deviné que *tu* étais triste ? »

Le regard de Mario ne cesse d’aller d’Avril à la fenêtre derrière elle. Il peut activer la pédale de la Bolex avec ses mains si nécessaire. Les projecteurs des courts Centraux étendent un étrange linceul dans la nuit. Le ciel est venteux et de fins nuages sombres en altitude forment une espèce de trame entortillée. Tout cela est visible par-delà les pâles reflets de la pièce éclairée et les faisceaux croisés des projecteurs.

« Évidemment, le soleil quitterait mon ciel si je ne pouvais supposer que tu es simplement venu me dire que tu étais triste. L’intuition serait inutile. »

Et, plus à l’est, au-delà des courts, on voit des lumières dans les bâtiments du complexe hospitalier Enfield Marine, et plus loin encore les phares des voitures dans Commonwealth, les vitrines des magasins et la robe éclairée de la statue féminine qui domine l’hôpital Ste Elizabeth. Au nord, à droite, au-dessus de mille lueurs d’origines différentes, se dresse le sommet rouge rotatif de l’émetteur WYYY, dont le tournoiement rouge se

reflète dans le fleuve Charles gonflé de pluie et de neige fondue, illuminé çà et là par des phares dans Memorial et la Storrow 500, un fleuve sans méandres, enflé, tumescent, parsemé d'arcs-en-ciel huileux et de branches mortes, de mouettes endormies ou mélancoliques, qui flottent, la tête sous l'aile.

L'obscurité avait une forme sans perspective. Le plafond de la chambre aurait pu tout aussi bien être un nuage.

« Skkkkk.

– Booboo ?

– Skk-kkk.

– Mario.

– Hal !

– Tu dormais, Boo ?

– Je crois pas.

– Parce que je ne veux pas te réveiller.

– Il fait noir ou c'est moi ?

– Le soleil ne se lèvera pas avant un moment, je pense.

– Alors il fait noir.

– Boo, je viens de faire un rêve affreux.

– Tu as dit "Merci monsieur puis-je en avoir un autre" plusieurs fois.

– Désolé, Boo.

– Beaucoup de fois.

– Désolé.

– Je crois que j'ai dormi quand même.

– Bon sang, on entend Schacht ronfler d'ici. On sent les vibrations de son ronflement.

– J'ai dormi. Je t'ai même pas entendu entrer.

– Quelle bonne surprise de trouver Mario dans son lit avec tous ses oreillers en entrant.

– …

– J’espère que tu n’as pas rapporté ton sac de couchage uniquement parce que j’ai eu l’air de te le demander.

– J’ai trouvé quelqu’un avec des enregistrements de Psychose pour attendre son retour. Faudra que tu me montres comment demander à quelqu’un que je connais pas qu’il me prête ses bandes, si on est fans tous les deux.

– …

– Eh Hal ?

– Booboo, j’ai rêvé que je perdais mes dents. J’ai rêvé que mes dents pourrissaient, se desséchaient comme de l’argile et se fendillaient quand je mangeais ou parlais, que j’en perdais des fragments partout, et il y a eu une longue séquence où je comparais les prix des dentiers.

– Hier toute la soirée il y avait des gens qui me demandaient où est Hal, t’as pas vu Hal, qu’est-ce qui s’est passé avec C.T. et le docteur d’urine et l’urine de Hal. Moms m’a demandé où est Hal, et ça m’a étonné parce qu’elle fait toujours attention de pas poser trop de questions.

– Puis, sans la moindre transition, je me retrouve assis dans une pièce froide, nu comme un ver, sur une chaise ignifugée et je reçois sans arrêt des factures pour des dents. Un coursier tape tout le temps à la porte, entre sans y être invité et me présente des factures pour des dents.

– Elle dit qu’elle te fait confiance à tout moment et que tu es assez digne de confiance pour qu’elle s’inquiète pas et vérifie pas où tu es.

– Sauf que c’est pas pour mes dents, Boo. Les factures sont pour les dents de quelqu’un d’autre, pas les miennes, et je n’arrive pas à faire comprendre au coursier que ce n’est pas pour moi.

– J’ai promis à LaMont Chu de lui répéter toutes les informations que tu me donneras, tellement il était embêté.

– Les factures sont dans de petites enveloppes à fenêtre, où on voit le nom du destinataire. Je les entasse sur mes genoux jusqu’à ce que la pile

soit si haute qu'elle tombe par terre.

– LaMont et moi on a eu un long dialogue sur ses embêtements. J'aime beaucoup LaMont.

– Booboo, tu te rappelles S. Johnson ?

– S. Johnson était le chien de la Moms. Il est mort.

– Et tu te rappelles comment il est mort ?

– Eh, Hal, tu te rappelles quand on était petits à Weston et que la Moms voulait aller nulle part sans S. Johnson ? Elle l'emmenait à son travail et elle avait un siège spécial pour lui dans la Volvo, avant l'accident de Soi-Même avec la Volvo. C'était un siège Fisher Price. On est allés à la première de *Genres de lumière* de Soi-Même à la Hayden[313] où les chiens et les cigarettes étaient interdits et la Moms a amené S. Johnson dans un harnais avec une barre carrée dessus et elle a mis des lunettes noires et regardé tout le temps vers le haut un peu de côté pour faire croire qu'elle était aveugle et comme ça ils ont laissé S.J. entrer à la Hayden parce qu'ils avaient pas le choix. Et Soi-Même a dit que c'était bien fait pour eux, à la Hayden.

– Je pense toujours à Orin, à comment il lui a menti sur la mort de S. Johnson.

– Elle était triste.

– Je ne peux pas m'empêcher de penser à Orin depuis que C. T. nous a convoqués. Quand tu penses à Orin, tu penses à quoi, Boo ?

– Le mieux, c'était quand elle avait dû prendre l'avion et qu'elle voulait pas qu'ils le mettent dans une cage portable et eux ils voulaient pas laisser monter même un chien d'aveugle dans l'avion, alors elle avait laissé S. Johnson attaché à la Volvo et elle avait demandé à Orin de poser un téléphone avec une antenne près de lui pour toute la journée où elle était pas là et elle le faisait sonner à côté de lui parce qu'elle disait que S. Johnson reconnaissait sa manière personnelle de sonner et qu'en entendant la sonnerie il saurait qu'elle pensait à lui de loin, elle a dit.

– Elle ne plaisantait pas quand il était question de ce chien, je m’en souviens. Elle lui achetait de la nourriture ésotérique. Tu te rappelles comme elle le lavait tout le temps ?

– …

– Qu’est-ce qu’elle avait avec ce chien, Boo ?

– Et le jour où on jouait à la balle dans l’allée et qu’il y avait Orin et Marlon et que S. Johnson était couché dans l’allée attaché au pare-chocs avec le téléphone à côté qui sonnait et qui sonnait et qu’Orin a décroché et a aboyé dedans comme un chien et a raccroché et a éteint le téléphone ?

– …

– Pour qu’elle croie que c’était S. Johnson ? Orin trouvait que c’était une bonne blague.

– Alors là, Boo, je ne m’en souviens pas du tout.

– Et il a dit qu’il nous torturerait les poignets si on faisait pas semblant de pas savoir de quoi elle parlait quand elle nous interrogerait sur l’aboiement dans le téléphone à son retour.

– Les tortures de poignets, ça, je n’ai pas oublié.

– On devait hausser les épaules et la regarder comme si on comprenait pas du tout à quoi elle faisait allusion.

– Orin mentait avec un culot pathologique quand il était jeune, je m’en souviens bien.

– Quand même, il nous a beaucoup fait rire. Je m’ennuie de lui.

– Moi, je ne sais pas s’il me manque ou pas.

– Je regrette Family Trivia. Tu te rappelles les quatre fois où il nous a laissés nous asseoir pendant qu’ils jouaient à Family Trivia ?

– Tu as une mémoire phénoménale pour ces trucs-là, Boo.

– …

– Tu penses probablement que je m’étonne que tu ne m’interroges pas sur C. T. et Pemulis et le test surprise d’urine, après la débâcle de l’Eschaton, quand l’urologue nous a conduits aux toilettes de

l’administration pour nous regarder personnellement remplir les gobelets afin de s’assurer que c’était bien notre urine personnelle.

– Je crois que j’ai une mémoire phénoménale surtout pour les choses qui me plaisaient bien.

– Tu peux m’interroger si tu veux.

– Eh Hal ?

– L’information clé est que le gars de l’A.T.O.N.A.N. n’a pas pu prélever nos échantillons d’urine. On a gardé notre urine, comme la Moms le sait très bien parce que C. T. a dû le lui dire, ne te fais pas d’illusions.

– J’ai une mémoire phénoménale pour les choses qui me font *rire*, voilà ce que je crois.

– Pemulis, sans s’abaisser ni se compromettre en aucune façon, a obtenu que le gars nous accorde trente jours, le temps du Gala, du WhataBurger, du congé de Thanksgiving, et qu’ensuite Pemulis, Axford et moi on pisserait comme des chevaux de course dans tous les réceptacles qu’il voudrait, c’est l’accord auquel on est parvenus.

– J’entends Schacht, t’as raison. Et aussi les ventilateurs.

– Boo ?

– J’aime le bruit des ventilateurs la nuit. Pas toi ? C’est comme si un géant au loin disait d’accord-d’accord-d’accord-d’accord sans arrêt. De très loin.

– Pemulis, l’artiste du faux mal de ventre, a fait preuve de nerfs d’acier sous la pression, là, debout devant l’urinoir. Il a joué du gars de l’A.T.O.N.A.N. comme d’un instrument de musique. J’étais presque fier pour lui.

– …

– Tu dois penser que je me demande pourquoi tu ne me demandes pas pourquoi trente jours, pourquoi c’était si important d’obtenir un délai de trente jours du gars en blazer bleu avec les analyses GC-MS. Tu peux te demander de quoi on a peur.

– Hal, tout ce que je fais, c’est t’aimer et être content d’avoir un frère excellent à tout point de vue, Hal.

– Bon sang, avec toi j’ai parfois l’impression de parler à la Moms, Boo.

– Eh Hal ?

– Sauf que toi, je sais que tu es sincère.

– Tu es sur un coude. Tu es sur le côté, vers moi. Je vois ton ombre.

– Comment quelqu’un avec ta constitution panglossienne peut-il deviner si on lui ment, c’est une question qu’il m’arrive de me poser, Booboo. À quels critères se référer ? Intuition, induction, réduction ?

– Tu es toujours difficile à comprendre quand tu es sur un coude, d’un côté, comme ça.

– Peut-être que ça ne te vient pas à l’idée. Même pas l’éventualité. Peut-être que tu n’as jamais envisagé que quelque chose puisse être inventé, faussé, tordu. Dissimulé.

– Eh Hal ?

– C’est peut-être l’explication. Tout ce qu’on te dit, tu le crois, et ça finit par devenir vrai. La balle arrive vers toi, inverse son effet et te frappe à plat, même si l’adversaire l’a coupée à mort.

– …

– Tu sais, Boo, pour moi, les gens mentent tous, de façon différente, mais incontestable. Peut-être que je ne réussis pas à inverser l’effet comme toi, mais j’ai mis au point une sorte de grille de lecture pour détecter les différents types de mensonges.

– …

– Tu as des gens qui, quand ils mentent, Boo, s’immobilisent, te regardent avec beaucoup d’intensité et de concentration. Ils essaient de te dominer. De dominer la personne à qui ils mentent. Tu en as d’autres qui sont évasifs, insubstantiels, qui font de petites mimiques d’autodérision, comme si la crédulité était une forme de pitié. Ou alors tu as ceux qui

tentent de t’embrouiller avec un écran de fumée, en espérant faire passer leur mensonge en douce à travers un flot d’informations superflues.

– Sauf qu’Orin finissait toujours par dire la vérité, même quand il s’en rendait pas compte.

– C’est peut-être une déformation familiale, Boo.

– Si on lui téléphone, peut-être qu’il viendra au WhataBurger. Tu pourras le voir si tu veux, si tu lui demandes, peut-être.

– Et puis il y a ceux que j’appellerai les menteurs kamikazes. Ils te racontent un truc surréaliste, complètement incroyable, et ensuite ils font semblant d’avoir des remords et se rétractent, et c’est là qu’ils te servent le vrai mensonge, celui qu’ils voulaient te faire avaler depuis le début, comme une espèce de concession, d’arrangement avec la vérité. Ces mensonges-là, ils se voient comme le nez au milieu de la figure.

– Des menteurs au milieu de la figure.

– Ou alors tu as ceux qui sophistiquent trop le mensonge, qui l’agrémentent d’échafaudages rococo de détails et d’amendements, et c’est comme ça qu’ils se trahissent. J’avais cru que Pemulis était comme ça jusqu’à sa performance devant l’urinoir.

– *Rococo* est un joli mot.

– Du coup j’ai instauré un sous-type du type trop sophistiqué. C’est le menteur qui se servait de la technique supersophistiquée mais qui s’est aperçu que les élaborations rococo le trahissaient à tous les coups et qui change, se met à mentir de façon plus sobre, plus économe, presque avec lassitude, comme si ce qu’il disait était tellement vrai que ce n’était pas la peine de s’y attarder.

– …

– J’en ai fait un sous-type.

– On dirait que tu te trompes jamais.

– Pemulis aurait pu faire gober n’importe quoi à cet urologue, Boo. C’était un moment de très haute tension. Je n’aurais jamais cru qu’il avait

ça en lui. Tout au culot et à l'estomac. Il présentait ça avec un pragmatisme blasé que l'urologue ne pouvait pas contester. Le visage comme un masque. C'était presque effrayant. Je lui ai dit que je ne l'aurais jamais cru capable d'un tel numéro.

– Psychose, en direct à la radio, lisait des fois une brochure d'Eve Arden sur la beauté qui disait : "Ce qui compte dans un masque, c'est qu'il active la circulation", fin de citation.

– On ne peut pas être *toujours* sûr, Boo. Certains types sont trop réussis, trop complexes et idiosyncratiques. Leurs mensonges sont trop crédibles pour que tu te méfies.

– Moi je me méfie jamais. Tu voulais savoir. T'as raison. Ça m'est jamais venu à l'esprit.

– …

– Je suis le genre qui gobe tout, je crois.

– Tu te rappelles mon affreuse phobie des monstres quand j'étais gosse ?

– Et comment !

– Boo, je pense que je ne crois plus aux monstres sous forme de visages sur le sol ou d'enfants sauvages ou de vampires ou tout ça. Maintenant que j'ai dix-sept ans, je crois que les seuls vrais monstres sont les menteurs qu'on n'arrive pas à détecter. Ceux qui ne se trahissent pas.

– Alors comment tu sais que c'est des monstres ?

– Je commence à me dire que c'est ça, la monstruosité, justement, Boo.

– Sapristi.

– Ils sont parmi nous. Ils enseignent à nos enfants. Insondables. Avec leur masque à la place du visage. »

« Je peux te demander ce que ça fait d'être dans ce truc ?

– Truc ?

– Tu sais bien. Fais pas l'*idiot* pour me mettre *mal à l'aise*.

– Un fauteuil roulant n’est pas un… truc qu’on choisit. Qu’on l’aime ou non, ça ne change rien, il faut s’en accommoder. Alors autant s’en accommoder, non ?

– J’en reviens pas que je suis en train de *boire*. Y a tous ces gens ici dans la Maison qui ont toujours peur de se mettre à *boire.* Moi je suis là pour la *drogue*. J’ai jamais bu plus qu’une *bière* dans toute ma *vie*. Je suis venue ici pour vomir parce qu’on m’a *agressée*. Y a un mec qui me proposait d’être mon témoin et qui voulait pas me foutre la paix. J’avais même pas d’*argent*. Je suis venue ici pour *vomir*.

– Je vois ce que vous voulez dire.

– C’est quoi ton nom déjà ?

– Je m’appelle Rémy.

– C’est une *jolie chose*, comme dirait Hester. Je me sens beaucoup moins mal. Ramy, je me sens beaucoup *mieux* que je me suis jamais sentie depuis je sais pas *combien de temps*. C’est comme la *novocaïne de l’âme*. Je me dis comme ça, pourquoi j’ai passé tout ce temps à fumer des one-hitters alors que ça, là, c’est vraiment ce que j’appelle se sentir *mieux.*

– Je ne me drogue pas. Je bois épisodiquement.

– Eh ben tu *rattrapes le temps perdu*, je vais te dire.

– Quand je bois, je bois beaucoup. Ça se passe comme ça dans mon peuple.

– Ma mère, elle voulait même pas en avoir à la *maison*. Elle disait que c’était à cause de ça que son père s’était pris un mur et avait dézingué *toute la famille.* J’en avais marre de l’entendre. Je suis venue ici pour… où on est, au fait ?

– Au Ryle’s Jazz Club, à Inman Square. Ma femme est mourante, à la maison, dans ma province natale.

– Y a cette histoire dans le *Gros Livre* qu’ils nous font lire en rond le dimanche, carrément au *lever* du jour quand on devrait encore dormir, et à

haute voix en plus alors qu'y en a la moitié qui savent à peine *lire* et que c'est *insupportable* à écouter.

– Vous devriez baisser la voix parce que, quand il n'y a pas de jazz, ils aiment qu'on ne parle pas trop fort, ils recherchent la tranquillité.

– Et y a cette histoire sur ce vendeur de bagnoles qui essaie d'arrêter de boire, sur ce qu'ils appellent la folie du premier, du premier verre – il entre dans un bar pour un sandwich et un verre de lait et… t'as faim ?

– Non.

– Comme je te dis, j'ai pas de *fric*. J'ai même pas mon *sac*. Ce truc rend idiot mais c'est sûr qu'on se sent *mieux*. Il pensait pas à boire et tout d'un coup il y pense, à boire. Ce gars.

– D'un endroit bleu, en un éclair.

– *Exactement*. Mais la folie, c'est que, après tout ce temps dans des *hôpitaux*, après avoir perdu son *boulot* et sa *femme* à cause de la *boisson*, tout d'un coup il se dit qu'un seul verre lui fera pas de mal s'il le mélange avec son *lait*.

– C'est idiot de sa part.

– Donc quand ce mec absolument *reptilien* dont tu m'as *sauvée* en venant t'asseoir, enfin t'étais déjà assis, je veux dire en venant dans ton fauteuil, quoi, *désolée*, quand il m'a demandé s'il pouvait m'offrir un verre, j'ai repensé au livre et, un peu comme un genre de *blague*, quoi, j'ai commandé du Kalhúa au lait.

– Moi, je viens ici pour me reposer, les nuits où je suis fatigué, quand les musiciens sont repartis. Je me sers du téléphone d'ici aussi, parfois.

– Je veux dire, même avant l'agression je me baladais clean en me demandant comment j'allais me tuer, alors c'est un peu idiot de m'inquiéter pour la boisson.

– Vous ressemblez un peu à ma femme.

– Ta femme est *mourante*. La vache, je suis là à *rigoler* et ta femme est *mourante*. Je veux dire, c'est que je me suis pas sentie *bien dans ma peau*

depuis *tellement* longtemps, tu vois ce que je veux dire ? Je veux pas seulement dire *bien*, je parle pas de *plaisir*, j'ai pas envie de me défoncer avec ça, je veux dire sentir *zéro*, rien, comme quand ils disent Ne Ressentir Aucune Douleur.

– Je comprends. Toute la journée, j'ai cherché quelqu'un que mes amis vont sûrement tuer, et en même temps j'attends l'occasion de trahir mes amis, et je viens ici pour téléphoner, pour les trahir, et je vois cette jeune femme contusionnée qui ressemble fortement à mon épouse et je me dis : Rémy, c'est le moment de boire un coup.

– Eh ben *moi* je te trouve *sympa*. Je pense que tu m'as sauvé la *vie*. Ça fait neuf semaines, je dirais, que je suis au bout du rouleau et que je veux me *tuer*, soit en me défonçant soit non. Le Dr Garton a jamais parlé de *ça*. Il a dit des tas de trucs sur *l'état de choc*, mais il a même jamais *mentionné* le Kalhúa au lait.

– Katherine, je vais vous raconter quelque chose sur le mal-être et le sauvetage. Je ne vous connais pas mais nous sommes soûls tous les deux maintenant, alors voulez-vous entendre cette histoire ?

– C'est pas une histoire de Toucher le Fond en ingérant des Substances et de Capituler, dis ?

– Mes compatriotes et moi, nous ne touchons pas le fond des femmes. Je suis, disons, suisse. Mes jambes, je les ai perdues à l'adolescence, percuté par un train.

– Ça a dû faire vachement *mal*.

– Je serais tenté de répondre que vous n'imaginez pas à quel point. Mais je vois que vous savez ce qu'est la souffrance.

– T'imagines pas à quel point.

– J'avais à peine une vingtaine d'années quand j'ai perdu mes jambes. Nombre de mes amis ont perdu les leurs aussi.

– *Vache* de catastrophe ferroviaire.

– Et j’ai perdu mon père aussi. Son pacemaker Kenbeck a été parasité par un téléphone portable appelé par erreur, là-bas, à Trois-Rivières, un terrible enchaînement de tragédies.

– Mon père nous a abandonnés émotionnellement et il est parti vivre à Portland, c’est dans l’Oregon, avec sa thérapeute.

– Mon pays, la Suisse, est peuplé de gens forts, mais il n’est pas une nation forte, parce qu’il est entouré de nations fortes. Nous haïssons nos voisins et l’injustice.

– Tout a commencé quand ma mère a trouvé une photo de sa thérapeute dans son portefeuille et qu’elle a dit : “Qu’est-ce que ça fait là, *ça* ?”

– Pour moi qui suis faible, c’était très dur d’être sans jambes à vingt ans. On se sent ridicule. On n’a pas sa liberté de mouvement. Aucune chance pour moi de trouver du travail dans les mines de Suisse.

– Y a des mines d’or en Suisse.

– Comme vous dites. Et un très beau territoire. Mais, à l’époque où j’ai perdu mes jambes, les nations plus puissantes ont commis des atrocités sur le papier contre mon pays.

– Les en*foirés*.

– C’est une longue histoire parallèle à cette histoire, mais une partie de ma nation a été envahie et dévastée par les nations voisines haïes et plus puissantes qui, comme Hitler avec l’*Anschluss*, ont prétendu qu’elles ne nous envahissaient pas mais venaient nous offrir une alliance.

– Ah, les *fumiers*.

– C’est parallèle mais, pour mes amis sans jambes et moi, c’est une période sombre d’injustice et de déshonneur, une grande souffrance. Certains de mes amis s’en vont combattre l’invasion de papier mais moi, je souffre trop pour me battre. Pour moi, c’est une bataille sans espoir : nos propres gouvernants suisses ont été subvertis et parlent d’alliance au lieu d’invasion. Quelques jeunes sans jambes comme nous ne peuvent pas repousser une invasion. Nous ne pouvons même pas obliger notre

gouvernement à reconnaître que c’est une invasion. Je suis faible, je souffre et je vois que c’est inutile : je n’ai pas de raison de choisir de me battre.

– T’es *déprimé*, voilà ce que t’es.

– Je n’ai pas d’objectif, pas de travail et je n’appartiens à rien ; je suis seul. Je pense à la mort. Je ne fais rien mais je bois souvent, je roule sans but dans la campagne dévastée, et parfois sous les projectiles de l’envahisseur, je pense à la mort, je pleure la dépravation de la terre suisse, je souffre atrocement. Mais je pleure sur moi-même, en fait. J’ai mal. Je n’ai pas de jambes.

– Je m’Identifie complètement avec toi, Ramy. Oh *merde*, qu’est-ce que j’ai *dit* ?

– La campagne suisse est très vallonnée. C’est difficile de grimper les côtes en fauteuil et il faut freiner de toutes ses forces pour ne pas perdre le contrôle dans les descentes.

– Des fois c’est pareil quand on est à pied.

– Katherine, je suis moribond, comme on dit. Je n’ai pas de jambes, pas d’honneur suisse, pas de dirigeant pour défendre mon peuple. Je ne suis pas vivant, Katherine. Je roule de refuge en taverne, je bois beaucoup, seul, je veux mourir, je suis enfermé dans ma douleur. Je désire la mort mais je n’ai pas le courage de me la donner. Je maudis ma couardise et mon oisiveté. Je roule n’importe comment en espérant me faire renverser par un véhicule, et puis, au dernier moment, je me mets sur la bande d’arrêt d’urgence des autoroutes parce que je suis incapable de me suicider. Plus je souffre, plus je me replie sur ma souffrance, moins je parviens à me tuer. Je suis comme enchaîné à la cage du moi, à cause de la douleur. Incapable de voir plus loin que les barreaux. Incapable de voir ou de ressentir autre chose que ma douleur.

– La forme noire triangulaire flottante comme une aile. Je m’Identifie tellement que c’en est même pas *drôle*.

– Mon histoire : un jour, j’étais en haut d’une côte que j’avais mis un temps fou à gravir parce que j’étais ivre et je regardais vers le bas. Là, je vois une petite femme voûtée avec ce qui, de loin, me semble être un casque en métal. Elle essaie de traverser l’autoroute provinciale suisse, elle est en plein milieu de la route, cette femme, et elle fixe avec terreur un des longs camions rutilants à roues multiples de nos envahisseurs de papier, qui fonce sur elle à toute allure, pressé qu’il est d’aller dévaster la terre suisse.

– Un casque en métal, comme les Vikings suisses ? Elle court à droite et à gauche pour essayer d’éviter le camion ?

– Non, elle est figée d’horreur, exactement comme je l’avais été moi-même, figé par l’horreur que j’ai en moi, incapable de bouger, comme les nombreux orignaux que nous avons en Suisse pétrifiés face aux phares des camions de bûcherons. Le soleil se reflète sur son casque en métal, elle secoue la tête de terreur, elle agrippe ses… excusez-moi, ses seins, comme si son cœur allait exploser.

– Et tu te dis Oh *putain*, je vais encore assister à un truc affreux sans pouvoir rien faire et ça va me faire souffrir.

– Non, parce que ce jour-là, tout en haut de la côte au-dessus de l’autoroute provinciale, je ne pense pas à moi. Je ne connais pas cette femme, je ne suis pas amoureux d’elle mais, sans réfléchir, je desserre mes freins et je dévale la pente, je manque de me casser le cou sur les bosses et les rochers mais j’y vais tout *schuss*, comme on dit en Suisse, assez vite pour atteindre ma femme à temps et l’embarquer sur le fauteuil qui roule jusqu’à l’accotement en face, juste devant le museau du camion, qui n’avait pas ralenti.

– Que je sois pendue par les pieds et qu’on me baise par les deux oreilles. Tu t’es guéri d’une dépression clinique par une action *héroïque*.

– On a roulé sur l’accotement de l’autoroute, mon fauteuil s’est renversé, je me suis blessé un moignon et son casque en métal est tombé.

– Putain, t’as sauvé la *vie* de quelqu’un, Ramy. Je donnerais mon ovaire gauche pour me sortir de l’aile noire de cette façon, Ramy.

– Vous n’y êtes pas. C’est cette femme terrorisée qui m’a sauvé la vie. C’est elle qui m’a sauvé. Cet acte a brisé mes chaînes moribondes, Katherine. En un instant, sans réfléchir, j’ai compris qu’il y avait plus important que ma vie. C’est elle qui, sans le savoir, a déclenché ça. D’un seul coup, elle a brisé les chaînes de la cage de douleur dans laquelle je me morfondais sur mon demi-corps et ma nation. Quand j’ai rampé jusqu’à mon fauteuil, que je l’ai redressé et me suis rassis dedans, je me suis rendu compte que ma douleur intérieure ne me faisait plus souffrir. Je suis devenu adulte. J’avais laissé ma douleur et mon chagrin au sommet du mont Papineau de Suisse.

– Parce que t’as vu la fille sans son casque en métal, ç’a été le coup de foudre, t’es tombé amoureux fou, t’as voulu l’épouser et vous êtes partis ensemble d…

– Elle n’avait pas de crâne, cette femme. J’ai appris plus tard qu’elle avait été une des premières enfants suisses du Sud-Ouest à naître sans crâne à cause de la pollution provoquée par l’invasion de papier par notre ennemi. Sans le confinement du casque, sa tête s’affaissait sur ses épaules comme une baudruche dégonflée ou un sac vide, ses yeux et sa cavité buccale étaient complètement distendus, et les sons qui sortaient de cette cavité étaient difficiles à comprendre.

– Et pourtant quelque chose chez elle t’a touché et t’en es tombé raide dingue amoureux. Sa gratitude, son humilité, sa résignation et cette espèce de dignité qu’ont généralement les handi… les personnes atteintes d’une infirmité de naissance.

– Je n’étais pas dingue. J’avais fait un choix. Le déblocage des freins et le *schuss* vers l’autoroute… c’était l’expression de mon amour. J’avais choisi de l’aimer plus que mes jambes perdues et ma demi-personne.

– Et elle a vu que t’avais pas de jambes et ça lui a rien fait et elle t’a choisi aussi… résultat : amour passion.

– Pour cette femme sur le bas-côté, il n’y avait pas de choix possible. Sans le casque, toute son énergie était consacrée à donner une forme à sa cavité buccale pour pouvoir respirer, ce qui représentait un effort terrible parce que sa tête n’avait ni muscles ni nerfs. Son casque spécial avait été cabossé et j’étais incapable de modeler la tête de ma femme pour la faire tenir dedans, alors je l’ai mise sur mes épaules, ma femme, et j’ai foncé vers le plus proche hôpital suisse spécialisé dans les difformités graves. C’est là que j’ai pris connaissance de ses autres lésions.

– Je serais pas contre une autre tournée de lait-Kalhúa.

– Elle avait des problèmes digestifs. Et des attaques. Une dégénérescence progressive du système cardiovasculaire, qu’on appelle resténose. Un nombre d’yeux et de cavités bien plus important que ne le veut la norme, à divers stades de développement dans différentes régions du corps. Des colères, des absences, des comas fréquents. Elle s’était enfuie d’un établissement de soins suisse. Le plus difficile à aimer, c’était le liquide cérébro-spinal qui dégoulinait tout le temps de sa cavité buccale distendue.

– Mais votre amour passion mutuel a séché sa bave cérébro-spinale, mis fin aux attaques et tu lui as acheté des casques très jolis qui lui allaient à ravir et t’étais fou d’amour. Exact ?

– Garçon !

– Tu en viens à la partie amour fou ?

– Katherine, j’avais cru moi aussi qu’il n’y avait pas d’amour sans passion. Sans plaisir. La souffrance d’être sans jambes, pour moi, c’était la peur de ne pas connaître la passion. La peur de la souffrance est bien pire que la souffrance elle-même, n’est-ce p…

– Ramy, je suis pas sûre que ton histoire soit si réconfortante que ça.

– J’ai essayé d’abandonner la femme à tête molle et cérébro-spinalement incontinente, ma *future épouse**, dans le service des grands malades de l’hôpital et de repartir vers ma nouvelle vie d’acceptation libre et choisie. J’allais retourner me battre pour ma nation dévastée, car maintenant je savais que l’essentiel n’était pas la victoire mais le choix du combat. Pourtant, après quelques tours de roue seulement, l’ancien désespoir que je ressentais avant d’avoir choisi cette créature sans crâne m’a repris. Après quelques tours de roue, je me voyais de nouveau sans but ni jambes, souffrant de la peur de ne pouvoir choisir. Cette souffrance m’a fait retourner vers cette femme, mon épouse.

– Et t’appelles ça de l’*amour* ? C’est pas de l’amour. Quand je serai amoureuse, je le saurai parce que je le *sentirai*. Pas question de liquide spinal ou de désespoir, je te garantis, mon pote. Nos regards se croiseront et on aura tous les deux les genoux qui flageolent et en un instant je saurai que je veux plus être *seule* dans mon *enfer*. T’es pas du tout le mec que je croyais au début, Ray.

– Je devais faire face : j’avais choisi. Mon choix, c’était l’amour. J’avais choisi mon moyen de briser mes chaînes. J’avais besoin de cette femme. Sans elle à choisir plutôt que moi, je n’étais que souffrance et indécision, un soûlard rêvant de la mort.

– C’est de l’amour, ça ? Je dirais plutôt que t’étais *enchaîné* à *elle*, ouais. Que t’essayais de t’en sortir et que la dépression clinique est revenue. Que la dépression clinique était un fusil qui te poussait dans l’allée de l’église le jour de la noce. Tu t’es marié à l’église, au fait ? Comment elle a fait pour marcher dans l’allée ?

– Son casque de mariage était magnifique, forgé par mes amis dans un nickel qui venait des mines de la Suisse du Sud-Ouest. On a remonté l’allée dans des véhicules spéciaux. Le sien avait des récipients et des drains pour les fluides. C’était le plus beau jour de ma vie, depuis le train. L’ecclésiastique m’a demandé si je choisissais cette femme. Il y a eu un

long silence. Tout mon être était sur le fil du rasoir, Katherine, ma main serrait tendrement le crochet de ma femme.

– Le *crochet* ? Un crochet en guise de *main* ?

– Je savais depuis la nuit de noces que sa mort était proche. Sa resténose du cœur est irréversible. À présent, ma Gertrude est dans un coma végétatif depuis presque un an. Un coma sans espoir, paraît-il. Sa seule chance de survie, disent les cardiologues suisses, c'est le cœur artificiel externe Jarvik IX dernier cri. Grâce à cela, le coma végétatif de ma femme pourrait se prolonger plusieurs années.

– Donc t'es là pour présenter ton cas aux gens de Jarvik IX à Harvard ou je sais pas où.

– Pour elle j'ai trahi mes amis et ma cellule, la cause de ma nation, alors que la victoire et l'indépendance sont désormais possibles.

– T'espionnes et tu trahis la Suisse pour essayer de maintenir une femme avec un crochet et du liquide spinal et pas de crâne dans un coma irréversible ? Et je pensais que c'était *moi* qui étais dérangée. Tu me forces à reconsidérer complètement ma définition de *dérangé*, mon gars.

– Je ne veux pas vous déranger, ma pauvre Katherine. Je vous parle de souffrance, d'une vie à sauver et d'amour.

– Eh ben, Ray, que ça me regarde ou pas, c'est pas de l'amour : tu te dénigres toi-même, tu te rabaisses, tu réduis tes ambitions au minimum en préférant un coma à tes camarades. À supposer que t'es pas en train de me raconter des craques rien que pour me foutre dans ton *pieu* ou me faire des trucs de psychopathe pas bien dans sa tête.

– C'est…

– Et d'ailleurs, laisse-moi te prévenir qu'en me disant que je lui *ressemble* c'est pas la meilleure façon de m'emballer, si tu suis mon raisonnement.

– C'est difficile à expliquer. Les gens ne comprennent pas. Ce n'est pas une préférence. Je ne préfère pas Gertrude aux A.F.R., à mes camarades, à

la cause. Choisir d'aimer Gertrude comme ma femme était nécessaire pour les autres choix. Sans ce choix-là, il n'y avait pas d'autre choix possible. J'ai tenté de partir au début. Je n'ai fait que quelques tours de roue.

– Ça ressemble plutôt à *un flingue sur la tempe* qu'à un choix. Si tu peux pas choisir autre chose, c'est pas un choix.

– Non, mais ce choix, Katherine, je l'ai fait. Il m'enchaîne, mais ces chaînes, je les ai choisies. Les autres, non. Les autres chaînes, je ne les avais pas choisies.

– T'as un jumeau qui vient de s'asseoir à ta gauche et qui se superpose à moitié à toi, là ?

– C'est parce que vous êtes ivre. Ça se produit quand on n'est pas habitué à l'alcool. Le phénomène s'accompagne souvent de nausées. Voir double, perdre l'équilibre, avoir des nausées, tout cela est normal, ne vous en faites pas.

– Le prix à payer quand on a un appareil digestif en état de marche. Avant, je vomissais tous les matins sans avoir bu. Par tous les temps.

– Vous pensez qu'il n'y a pas d'amour sans plaisir, que l'amour est dicté par la passion.

– Merci pour la *tournée* et tout, mais j'ai pas l'intention d'écouter une conférence sur *l'amour* par quelqu'un qui épouse une femme qui a du cérébro-liquide qui lui sort par la *bouche*, sauf ton respect.

– Comme vous voudrez. Mon opinion est que l'amour dont vous parlez dans ce pays n'apporte pas le plaisir que vous y cherchez. Vous ne cherchez que le plaisir et le bien-être. Vous vous y abandonnez. Et votre choix se résume à ceci : le plaisir de ne pas choisir.

– C'est pas toi qui vas me reprocher de me sentir bien, quand même, Ray, petit trou du cul de raclure de bidet suisse.

– …

– Tu me conseilles de dégueuler tout de suite ou d'attendre que tu dégueules en premier, monsieur l'Expert en alcool ?

– J’ai une idée : si je me proposais de vous emmener à trois rues d’ici pour vous montrer quelque chose qui vous procurera plus de bien-être et de plaisir que jamais encore dans votre vie, qui vous fera oublier toutes vos peines, vos chagrins, vos chaînes, la cage qui vous empêche de choisir ? Si je vous faisais cette offre, vous me répondriez quoi ?

– *J’te répondrais* qu’on m’a déjà servi ce baratin, connard… et des mecs qu’en avaient un peu plus en dessous de la ceinture, si tu me suis.

– Je ne vous suis pas.

– J’te répondrais que je suis *nulle au pieu.* Comme *baiseuse*. J’ai baisé que deux fois, et les deux fois c’était la cata, et Brad Anderson, quand je l’ai rappelé pour lui dire Pourquoi tu me rappelles pas, tu sais ce qu’il m’a dit ? Il m’a dit que j’étais *bidon au pieu* et que j’avais une *chatte* trop grande pour un aussi *petit cul raplapla*, c’est ce qu’il a dit, Brad Anderson.

– Non, non. Vous ne comprenez pas.

– Je sais ce que je dis.

– Ce que vous dites, c’est que vous répondriez Non merci, mais c’est parce que vous ne croyez pas à ma promesse.

– …

– Si ma promesse était sérieuse, vous diriez oui, Katherine, non ?

– …

– Oui ? »

« Maintenant, t’es plus sur le côté, Hal, je le vois. Quand t’es sur le dos, t’as pas d’ombre.

– …

– Eh Hal ?

– Oui, Mario.

– Je suis désolé si t’es triste, Hal. T’as l’air triste.

– Je fume du Bob Hope forte en résine, en cachette dans la salle de Pompe au bout du tunnel secondaire de maintenance. Je me sers de Visine,

de dentifrice mentholé et je me douche à l’Irish Spring pour que ça ne se remarque pas. Pemulis est le seul à le savoir vraiment.

– …

– Ce n’est pas moi que C. T. et la Moms veulent virer. Ce n’est pas moi qu’ils suspectent. Pemulis a drogué publiquement son adversaire à Port Washington. C’était gros comme une maison. Le gars était un mormon. Tout le monde voyait qu’il était drogué. Les ventes d’urine préadolescente en flacons de Visine ne sont pas passées inaperçues pendant les analyses trimestrielles, en fait, et on a accusé Pemulis.

– De vendre des flacons de Visine ?

– Moi, on ne peut pas m’expulser, de toute façon, je suis le fils de la Moms. Je suis seulement soupçonné de paralysie morale inconsidérée le Jour de l’I. Mon urine et celle d’Axhandle ne leur servent qu’à prouver qu’elles viennent de Pemulis. C’est Pemulis qu’ils veulent. Je te fiche mon billet qu’ils vont réussir à le virer à la fin du trimestre. Je ne sais pas si Pemulis s’en rend compte.

– Eh Hal ?

– Normalement ils cherchent des stéroïdes, des endocrines de synthèse, des -drines douces dans les analyses. Le gars de l’A.T.O.N.A.N. a laissé entendre que, ce coup-là, ce serait une analyse à spectre large. Chromatographie gazeuse, bombardement d’électrons, lecture spectrométrique des fragments de masse résultants. La totale. Comme dans le Show.

– Eh Hal ?

– Mike a fait le malin en disant qu’il se pouvait que quelqu’un, hypothétiquement, ait été exposé malgré lui à des substances. Il a dit qu’il se souvenait vaguement d’un bagel aux graines de pavot. Pas son type rococo habituel de mensonge. Il a dit ça avec une espèce d’honnêteté blasée. Le gars en blazer a dit que, d’accord, il nous laissait trente jours avant l’analyse à spectre large. Mike a fait remarquer qu’il y avait une

énorme bonne femme de *Moment* qui allait venir fourrer son nez partout et que ce n'était peut-être pas la meilleure période pour risquer un scandale injustifié. On n'a pas eu besoin d'insister beaucoup pour persuader le gars de nous laisser un peu de temps pour nettoyer le système. En réalité, l'A.T.O.N.A.N. ne veut coincer personne. Le tennis est un sport propre, etc. etc.

– …

– Le côté astucieux du mensonge, c'est que le gars croyait que le délai de trente jours était pour Pemulis. Que c'était Pemulis qui en avait besoin. Pemulis pourrait réussir un test d'urine en faisant le cochon pendu par grand vent. Même sous surveillance. Il a toute une technique très désagréable avec un cathéter, dont je t'épargne les détails. Il l'a essayée. Et le Tenuate est apparemment la formule 1 des -drines, à ce qu'il dit. Il lui suffit de s'abstenir de Bob pendant deux jours pour produire une urine innocente et claire.

– …

– Booboo, le délai de trente jours, c'était pour moi en fait. J'étais là avec mon Unité à la main pendant que Mike faisait avaler à l'urologue des pilules dorées, des couleuvres et des couteaux Ginsu. Il a fait ça pour moi, et je ne suis même pas celui qu'ils veulent.

– Tu peux me dire tout ce que tu me dis.

– Mike est sûr que je peux faire disparaître en trente jours toutes les traces de ce que je fume en cachette, Boo. Avec du jus de cranberry, du thé de Calli, du vinaigre dilué. À deux ou trois jours près. Le Bob Hope que je fume, Boo, est soluble dans la graisse. Il reste dans la graisse corporelle.

– Madame Clarke a dit à Bridget que le cerveau humain est riche en graisse, a dit Bridget.

– Mario, si je me fais prendre. Si l'A.T.O.N.A.N. tombe sur une analyse positive, qu'est-ce que C. T. pourra faire ? Je ne serai pas seulement suspendu pour les compétitions des 18 ans. Il sera obligé de me virer si

l’A.T.O.N.A.N. s’en mêle. Et les conséquences pour la mémoire de Soi-Même ? Je suis directement apparenté à Soi-Même. Sans parler d’Orin. Juste au moment où cette grosse de *Moment* vient enquêter sur les liens familiaux.

– Troeltsch dit qu’elle veut seulement affiner le profil d’Orin.

– L’horreur, c’est le scandale si je suis positif. Ça déteindra sur E.T.A., donc sur la mémoire de Soi-Même, donc sur Soi-Même.

– …

– La Moms en *mourrait*, Mario. Ce serait une désillusion terrible pour elle. Pas seulement le Hope. Le *secret* de la chose. L’idée que j’ai fait ça en douce. Que j’ai éprouvé le besoin de lui cacher quelque chose.

– Eh Hal ?

– Ce sera terrible si elle apprend que je l’ai trahie.

– Trente jours, c’est jus de fruit et thé de Calli pendant un mois de calendrier, tu dis.

– Thé, vinaigre et abstinence totale. Aucune substance. Abstinence totale et brutale, alors que j’essaie de rester tête de série pour le WhataBurger et peut-être même pour le Gala avec Wayne. Et dans deux semaines, c’est ton anniversaire en plus.

– Eh Hal ?

– Putain, et le contrôle général en décembre. Faut que je continue à me préparer pour l’exam d’entrée en fac et que je le réussisse, et tout ça en plein sevrage brutal.

– Tu auras une super note. Tout le monde parie que tu auras une super note. Je les ai entendus.

– Magnifique. C’est exactement ce que j’ai besoin d’entendre.

– Eh Hal ?

– Et toi aussi, bien sûr, Boo, je t’ai blessé en te cachant tout.

– Je suis zéro pour cent blessé, Hal.

– Et bien sûr tu te demandes pourquoi je t'ai rien dit alors que tu le savais, que tu savais quelque chose, quand tu me voyais tout retourné dans la salle de muscu avec un front que Lyle ne voulait même pas approcher. Tu restais assis là et tu me laissais dire que j'étais juste fatigué et que je faisais des cauchemars.

– J'ai l'impression que tu me dis toujours la vérité. Tu me dis tout quand c'est le moment.

– Magnifique.

– T'es le seul à savoir quand c'est le moment. Je peux pas décider à ta place, alors pourquoi je serais blessé ?

– Merde, comporte-toi en *humain* pour une fois, Boo. Je dors dans la même piaule que toi, je te cache des trucs et tu te fais du souci à cause de moi.

– Je suis pas blessé. Je veux pas que tu sois triste.

– T'as le droit d'être vexé et en rogne contre les gens, Boo. À presque dix-neuf ans, c'est un scoop pour toi. Ça s'appelle être une personne. Tu peux être en rogne contre quelqu'un sans le faire fuir. T'es pas obligé de jouer la confiance et le pardon comme la Moms. Un menteur dans la famille, ça suffit.

– Tu as peur que ton pipi soit toujours positif après un mois de calendrier.

– Bon Dieu, c'est comme parler à un mec qui sourit sur une affiche. Tu es *ici* ?

– Et tu peux pas te servir d'un flacon de Visine rempli de pipi parce que l'homme regardera ton pénis, et le pénis de Trevor et de Pemulis aussi.

– …

– Le soleil a envie de se lever. On le voit à la fenêtre.

– Quarante heures sans Bob Hope et je ne tiens déjà plus en place, je ne peux pas dormir sans faire des rêves d'horreur. J'ai l'impression d'être enfoncé jusqu'à mi-corps dans une cheminée.

– Tu as battu Ortho et ta dent est guérie.

– Pemulis et Axhandle disent qu'un mois suffira. Le seul souci de Pemulis, c'est de savoir si la DMZ qu'il a dégottée sera détectable au WhataBurger. Il est allé étudier la question à la bibliothèque. Il est complètement alerte et fonctionnel[314]. C'est pas mon cas, Boo. Je sens un trou. Et dans un mois, ce sera un énorme trou. Un trou bien plus gros que moi.

– Alors qu'est-ce que tu vas faire ?

– Et le trou va continuer à grossir jusqu'à ce que j'éclate. Je vais me désintégrer en vol. Je vais me désintégrer en plein Poumon ou à Tucson à 200 degrés devant tous ces gens qui ont connu Soi-Même et qui croient que je suis différent. À qui j'ai menti, et en prenant mon pied. Ça arrivera de toute façon, pisse claire ou pas.

– Eh Hal ?

– Et elle en mourra. Je le sais. Ça va la tuer, Booboo.

– Eh Hal ? Qu'est-ce que tu vas faire ?

– …

– Hal ?

– Booboo, je suis de nouveau sur mon coude. Dis-moi ce que je devrais faire.

– Moi ?

– J'ouvre grand mes oreilles, Boo. Je t'écoute. Parce que je ne sais pas quoi faire.

– Hal, si je te dis la vérité, tu te mettras en rogne et tu me diras de me faire foutre ?

– J'ai confiance en toi. Tu es futé, Boo.

– Alors Hal ?

– Dis-moi ce que je devrais faire.

– Je crois que tu viens de le faire. Ce que tu dois faire. Je crois que tu viens de le faire.

– …
– Tu vois ce que je veux dire ? »

OceanofPDF.com

17 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

En l’absence de Don Gately, hospitalisé, Johnette F. avait assuré cinq Corvées Rêve consécutives et se trouvait dans le bureau principal juste après 08 h 30 pour rédiger son rapport dans le Registre, en cherchant des synonymes d’*ennui* et en trempant périodiquement son doigt dans son café brûlant pour se tenir éveillée, tout en écoutant les chasses d’eau des toilettes, le bruit des douches, les pas traînants des résidents somnolents dans la cuisine et la salle à manger, etc., quand quelqu’un se mit à frapper à la porte d’entrée de la Maison, quelqu’un qui était soit un nouveau venu soit un étranger, vu que la communauté d’Ennet House savait que la porte était déverrouillée à 08 h 00 et ouverte à tous sauf à la police dès 08 h 01.

Les résidents savent qu’ils ne doivent jamais aller ouvrir eux-mêmes quand on frappe.

Donc Johnette F. pensa d’abord que c’étaient encore ces policiers[315] en costume-cravate venus prendre les dépositions des résidents qui avaient été témoins du micmac Lenz-Gately-Canadiens et tout ça et tout ça ; et Johnette

sortit le dossier contenant les noms de tous les résidents avec des problèmes judiciaires en cours qui avaient intérêt à se planquer dans les étages quand des policiers étaient sur les lieux. Deux ou trois de ces résidents étaient dans la salle à manger devant un bol de céréales ou un paquet de clopes. Johnette arborait le dossier comme un emblème d'autorité quand elle alla vérifier à la fenêtre l'origine des coups à la porte et tout ça et tout ça.

Mais le gosse dehors n'avait rien d'un policier ni d'un officier judiciaire, et Johnette tira le battant non verrouillé pour le faire entrer, sans prendre la peine de lui expliquer qu'il était inutile de frapper. C'était un jeune bourgeois du même âge que Johnette ou un peu moins, que la fumée matinale dans la Maison fit tousser et qui déclara vouloir parler en privé à la personne qui, selon ses termes, passait ici pour responsable. Le gosse avait cette espèce de teint poli comme de l'aluminium des enfants de la haute, un curieux bronzage ou une rougeur due au plein air par-dessus son bronzage, les Nike les plus blanches que Johnette eût jamais vues, un jean repassé, avec un pli et tout, une drôle de veste en laine blanche avec les lettres *A.T.E.* en rouge sur une manche et en gris sur l'autre, des cheveux noirs luisants, genre mouillés mais pas gominés, et à moitié givrés, les cheveux, à cause du froid du matin, et il était debout là, droit, gelé, à faire le timide. Ses oreilles étaient rougies. Johnette le détailla avec détachement en se grattant l'une des siennes, d'oreilles, avec le petit doigt. Pendant qu'elle le regardait, David Krone rappliqua en crabe, mata le môme de haut en bas plusieurs fois et repartit dans l'escalier en se cognant le front contre les marches. Il était clair que le gamin n'était pas là pour se proposer de conduire un copain ou un petit ami résident au boulot ou tout ça. Son allure, sa posture, son langage et tout ça étaient ceux d'un môme éduqué dans des écoles pour riches où personne ne portait de flingue, c'est-à-dire une planète de privilèges très éloignée de la planète de Johnette Marie Foltz, de South Chelsea puis de la maison de redressement pour Filles Objectivement Incorrigibles Edmund F. Heany de Brockton ; et, dans le bureau de Pat à la

porte entrouverte, Johnette adopta l'expression franchement hostile qui était la sienne envers les gosses de riches sans tatouages et avec toutes leurs dents qui en dehors des NA ne se seraient pas intéressés à elle ou auraient considéré en voyant son absence d'incisives et son piercing nasal qu'ils valaient mieux qu'elle et tout ça et tout ça, en gros. Il apparut que le môme en question n'avait pas assez de jus émotionnel pour avoir envie de juger les autres ou même d'y prêter attention, en fait. Son élocution était brouillée par une sécrétion salivaire abondante que Johnette ne connaissait que trop bien, celle de quelqu'un qui vient de reposer une pipe et/ou un bong. Les cheveux du môme, qui commençaient à fondre et à dégouliner dans la chaleur du bureau de Pat, semblaient posés sur sa tête comme un pneu à plat et agrandissaient son visage. Il était ce que la quatrième Mme Foltz appelait pas sec derrière les oreilles. Il se tenait très droit, les mains dans le dos, et il dit qu'il habitait dans le coin et qu'il envisageait depuis quelque temps, à titre purement spéculatif, par désœuvrement, d'assister à une réunion genre Substances Anonymes et tout ça et tout ça, juste pour s'occuper, exactement le même baratin de Déni que celui des personnes sans dents, mais qu'il ne savait ni où ni quand avaient lieu ces réunions mais savait que la Ennet House[316] était dans le quartier et qu'elle était en contact avec des organisations Anonymes de cette sorte et qu'il se demandait si par hasard il pourrait avoir – ou emprunter ou photocopier et rendre ou refaxer ou expédier par courrier Première Classe, selon ce qu'ils préféraient – un horaire de ces réunions. Il s'excusa pour l'intrusion en disant qu'il ne savait pas où s'adresser. Le genre de mec comme Ewell et Day et ce morveux je-te-regarderais-dans-les-yeux-si-t'étais-pas-une-putain-de-cover-girl de Ken E. qui savait causer pointu mais était infoutu de consulter les Pages Jaunes.

Bien plus tard, à la lumière des événements subséquents, Johnette F. se souviendrait très bien du môme aux cheveux dégoulinants et de son langage pointu et de sa salive claire et inodore qui suintait sur sa lèvre inférieure quand il s'efforçait de parler sans déglutir.

[317]

Les interrogatoires techniques sous la direction du chef des Services sans Spécificité R. (« the G. ») Tine[318] procèdent vraiment comme suit : on apporte une lampe puissante en watts, on la branche et on l'oriente pour que la lumière porte directement sur la figure de l'interrogé, dont le chapeau et les sourcils, susceptibles de faire de l'ombre, ont été retirés sur une demande polie mais énergique. Et ce fut cela, cette lumière crue dans sa figure post-marxiste exposée, plus que toute autre méthode inspirée par les films noirs à R. Tine Jr et à ses collègues inquisiteurs, qui incita Molly Notkin, docteur quasiment diplômé du MIT, récemment débarquée du train à grande vitesse de New New York City, assise sur le siège de metteur en scène à l'effigie de Sidney Peterson, entre des valises, dans le salon sombre de son appartement dont la porte a été forcée, à se déballonner, se mettre à table, manger du fromage, dire tout ce qu'elle croyait savoir[319] :

– Molly Notkin dit aux agents du B.S.S.E.U. que, à ce qu'elle croyait savoir, donc, *L'Infinie Comédie (V)* ou (*VI*), le divertissement létal de l'auteur d'après-garde J. O. Incandenza, montrait Madame Psychose dans une incarnation maternelle de la figure archétypale de la Mort, assise nue, physiquement sublime, d'une beauté à couper le souffle, prodigieusement enceinte, son visage hideusement difforme soit voilé soit flouté par un quadrillage informatique coloré soit rendu méconnaissable par un dispositif optique inconnu et révolutionnaire, toute nue, expliquant dans un langage enfantin au spectateur supposé que la Mort est toujours féminine et que la féminité est toujours maternelle. C.-à-d. que la femme qui vous tue est toujours la mère de votre vie suivante. Telle est, et Molly Notkin avoua ne pas y avoir compris grand-chose elle non plus lorsqu'on lui en avait parlé, la prétendue substance de la cosmologie de la Mort que Madame Psychose était censée énoncer dans un monologue monocorde à travers un objectif très spécial. Peut-être tenait-elle un couteau pendant ce monologue, peut-être pas, et la grande accroche technique du film (les films de l'Auteur

avaient toujours une accroche technique) était l'usage d'un objectif très particulier sur la tourelle de la Bolex H32[320], car la grossesse de Madame Psychose était évidemment le résultat d'un effet spécial, la vraie Madame Psychose n'ayant jamais été vue enceinte. Molly Notkin l'avait déjà vue nue[321], et si une femme est enceinte de plus de trois mois, ça se remarque quand on la voit nue[322].

– Molly Notkin leur dit que la mère de Madame Psychose s'était suicidée d'une manière atroce avec un broyeur d'ordures ménager ordinaire le soir de Thanksgiving de l'Année de la compresse médicale Tucks, environ quatre mois avant que l'Auteur ne se suicide lui aussi, également avec un appareil électroménager, également de manière atroce, et que, s'il existait un lien de type Lincoln-Kennedy entre les deux suicides, c'était aux interrogateurs de le déterminer par eux-mêmes, parce que, pour autant qu'elle le sût, les deux parents n'avaient pas connaissance de leurs existences respectives.

– Que la caméra numérique Bolex H32 – qui était déjà un amalgame rube-goldberguien de diverses améliorations et adaptations numériques de la classique Bolex H16 Rex 5 elle-même lourdement modifiée (une marque canadienne, au fait, utilisée par l'Auteur tout au long de sa carrière parce que sa tourelle était compatible avec trois types d'objectifs et d'adaptateurs différents) – qui avait servi pour la cartouche létale *L'Infinie Comédie (V)* ou *(VI)* était équipée d'objectifs protubérants très bizarres et posée pendant le tournage sur le sol ou un lit pour cadrer en contre-plongée Madame Psychose, la Mère-Mort, parturiente et nue, qui lui parlait *de haut* – dans les deux sens du terme, ce qui, d'un point de vue critique, introduisait dans le film un second degré synesthésique impliquant les perceptions à la fois auditives et visuelles de la caméra subjective –, expliquant à cette synecdoque du public qu'était la caméra subjective que telle était la raison pour laquelle les mères vous aiment, vous, leur enfant, obsessionnellement, maladivement, follement et cependant narcissiquement : les mères essaient

frénétiquement de se faire pardonner un meurtre dont ni elles ni vous ne se souviennent très bien.

– Molly Notkin leur dit qu'elle serait beaucoup plus utile et précise s'ils éteignaient ou déplaçaient cette affreuse lampe, ce qui était un mensonge éhonté et rejeté comme tel par R. Tine Jr, de sorte que la lampe resta braquée sur le malheureux visage épilé de Molly Notkin.

– Que Madame Psychose et l'Auteur n'avaient pas eu de relations sexuelles, et cela indépendamment du fait que l'Auteur croyait qu'il existait un nombre total fini d'érections possibles dans le monde et que cela le rendait soit impuissant soit scrupuleux. Que Madame Psychose n'avait eu de relations sexuelles qu'avec le fils de l'Auteur, son seul amour, lequel, bien que Molly Notkin ne l'eût jamais rencontré personnellement et que Madame Psychose n'eût jamais parlé de lui en mal, était manifestement une crevure intégrale sans pareille dans tout le catalogue masculin blanc de l'obsession sexuelle, de la lâcheté morale, de la petitesse émotionnelle et de la pourriture.

– Que Madame Psychose n'avait assisté ni au suicide ni à l'enterrement de l'Auteur. Qu'elle n'avait pas pu se rendre à l'enterrement parce que son passeport était périmé. Que Madame Psychose n'avait pas non plus assisté à la lecture du testament de l'Auteur, en dépit du fait qu'elle était l'une des légataires. Que Madame Psychose n'avait jamais mentionné la destination ou le lieu de conservation de la cartouche inédite intitulée soit *L'Infinie Comédie (V)* soit *L'Infinie Comédie (VI)*, n'avait évoqué que le défi que représentait pour elle l'obligation de jouer nue, ne l'avait jamais vue mais avait peine à croire qu'elle puisse être divertissante, encore moins létalement divertissante, et tendait à penser qu'elle n'était rien de plus que le cri à peine masqué d'un homme au bout de son rouleau existentiel – l'Auteur ayant été apparemment très proche de sa mère, dans son enfance – et assurément considérée comme telle par l'Auteur même – qui, bien que n'ayant pas exactement la quille la plus stable de la mer psychique, s'était

montré par bien des aspects un fin critique cinématographique et aurait été capable de faire la différence entre un véritable sujet filmique et un cri pathétique masqué, quand bien même sa boussole perdait le nord, vu qu'il était au bout du rouleau, et il aurait selon toute probabilité détruit le master de l'œuvre ratée, puisqu'il avait paraît-il détruit les quatre ou cinq esquisses préalables de la même œuvre, certes interprétées par des actrices moins mystiques et moins classe.

– Que les obsèques de l'Auteur avaient sans doute eu lieu dans le comté de L'Islet au Nouveau-Québec, la province natale de sa veuve, et avaient consisté en une inhumation, non une crémation.

– Que, loin d'elle l'idée de se mêler des affaires du Bureau des Services sans Spécificité E.U., mais pourquoi n'iraient-ils pas interroger plutôt la veuve de J.O.I. pour vérifier auprès d'elle l'existence et la localisation de la supposée cartouche ?

– …

– Qu'il lui semblait très improbable, à elle, Molly Notkin, que la veuve de l'Auteur fût en liaison avec des groupes, cellules ou autres mouvements anti-américains, nonobstant ce que peuvent suggérer les dossiers sur sa jeunesse aventureuse, attendu que, à sa connaissance, la femme n'avait d'autre centre d'intérêt que sa propre personne névrosée, même si elle avait fait les yeux doux à Madame Psychose. Que Madame Psychose avait confié à Molly Notkin que la veuve lui était apparue comme la Mort incarnée – son sourire permanent évoquant le rictus d'une figure thanatoptique –, à tel point qu'elle s'était étonnée que l'Auteur l'eût employée, elle, Madame Psychose, pour interpréter la Mort alors qu'il avait le modèle original sous son nez, éminemment photogénique de surcroît, cette future veuve, et apparemment d'une beauté qui imposait le silence dans les restaurants même à l'approche de la cinquantaine.

– Que l'Auteur avait cessé d'ingérer des spiritueux distillés, condition posée par Madame Psychose pour consentir à apparaître une dernière fois

dans l'un de ses films sans savoir que celui-ci serait également le dernier de J.O.I. et respectée, la condition, contre toute attente[323], par l'Auteur – peut-être parce qu'il avait été ému par le consentement de Madame P. à se montrer devant la caméra après le terrible accident qui l'avait défigurée et sa rupture avec son sale petit merdeux de fils qui l'avait lâchement abandonnée sous le faux prétexte qu'elle aurait eu des relations sexuelles avec leur – ici Molly Notkin s'interrompit pour rectifier en précisant que bien sûr elle avait voulu dire *son* – père, l'Auteur. Et que l'Auteur était vraisemblablement resté sobre pendant trois mois et demi, du Noël de l'Année de la compresse médicale Tucks au 1er avril de l'Année de la mini-savonnette Dove, date de son suicide.

– Que son problème complètement secret et caché d'abus de substances, celui qui avait conduit Madame Psychose dans un établissement de soins privé sélect, tellement sélect que même ses plus proches amis ne savaient pas où il se situait, sinon que c'était loin, très, très loin, que son problème d'abus de substances, donc, ne pouvait être qu'une conséquence de la terrible culpabilité ressentie par Madame Psychose à la suite du suicide de l'Auteur et constituait évidemment une compulsion inconsciente à se punir elle-même par un procédé semblable à celui qu'elle avait combattu chez l'Auteur, substituant simplement des narcotiques au Wild Turkey, qui était un alcool au goût absolument infect, Molly Notkin pouvait en témoigner.

– Que, non, le sentiment de culpabilité de Madame Psychose relativement au suicide de l'Auteur n'avait rien à voir avec l'hypothétiquement létal *Infinie Comédie (V)* ou *(VI)* qui, ainsi que l'avait dit Madame Psychose après le tournage, n'était guère qu'une *olla podrida* de chichis dépressifs concoctée à base de crâneries optiques et d'angles audacieux. Que, non, cette culpabilité dévorante lui venait plutôt de l'obligation conditionnelle qu'elle avait imposée à l'Auteur de suspendre son ingestion de spiritueux, laquelle ingestion était, d'après le constat rétrospectif erroné de Mme P., ce qui lui avait permis de tenir le coup, vu

que sans elle, l'ingestion, il était incapable de supporter les pressions psychiques qui l'avaient finalement précipité dans ce que Madame Psychose et l'Auteur appelaient parfois « l'auto-effacement ».

– Qu'elle ne serait pas surprise, Molly Notkin, que la bouteille spéciale édition limitée d'alcool distillé de la marque Wild Turkey Blended Whiskey en forme de dinde avec le ruban en velours cerise autour du cou, le nœud sous la caroncule, sur le plan de travail de la cuisine à côté du four à micro-ondes devant lequel avait été trouvé le corps macabrement incliné de l'Auteur, eût été placée là par la future veuve – vexée que l'Auteur n'eût jamais voulu renoncer aux spiritueux, entre guillemets, « pour elle » mais l'eût apparemment fait, entre guillemets, « pour Madame Psychose » et son apparition nue dans son ultime opus.

– Que l'unanimement reconnue exceptionnellement séduisante Madame Psychose avait subi une irréparable lésion faciale le jour de Thanksgiving où sa mère s'était tuée avec un appareil électroménager, la laissant (Madame Psychose) hideusement et improbablement difforme, et que son adhésion à l'organisation de développement personnel en 13 Étapes dite Association des Hideusement et Improbablement Difformes n'était ni une métaphore ni une ruse.

– Que l'intolérable stress qui avait conduit à l'auto-effacement de l'Auteur se rapportait probablement beaucoup moins au cinéma ou à l'art numérique – l'approche anticonfluentielle du médium par cet Auteur ayant toujours été, aux yeux de Molly Notkin, de la gnognote technologique d'intello, pour ne rien dire de la naïveté post-marxiste de sa combinaison masturbatoire de fragmentation anamorphique et de posture narrative antipicaresque[324] – ou encore à la création prétendue d'un monstre angélique flattant le public – tout être doté d'un système nerveux pouvait voir que l'aspect comique ou divertissant figurait assez bas dans la liste des priorités du défunt réalisateur – qu'au fait que sa future veuve couchait avec tout ce qui portait un chromosome Y, et depuis de nombreuses années, y

compris peut-être avec le fils de l'Auteur et misérable amant de Madame, quand il était enfant, ce qui montrait bien que cette petite crevure avait suffisamment de problèmes œdipiens pour faire cancaner tout Vienne pendant un bon bout de temps.

– Que donc – vu l'inconsistance de l'angle culpabilité prométhéenne quant au suicide de l'Auteur – il était évident dans l'esprit du presque Dr Notkin que le mythe du parfait-divertissement-*Liebestod* entourant l'ultime cartouche prétendument létale n'était que l'illustration classique de la fonction antinomiquement schizoïde du mécanisme capitaliste postindustriel, dont la logique présente le produit comme une fuite-devant-l'angoisse-de-la-mort-dont-la-fuite-est-en-soi-psychologiquement-fatale,
ainsi que le détaille avec perspicacité l'ouvrage posthume de Gilles Deleuze *L'Inceste et la vie de la mort dans le divertissement capitaliste*, qu'elle veut bien prêter aux silhouettes debout derrière la lumière blanche de la lampe, même à celle qui l'énerve en tapotant sans arrêt sur l'abat-jour conique en métal, si celles-ci promettent de le lui rendre et de ne pas le corner.

– Que – afin de satisfaire à leurs demandes respectueuses mais insistantes de s'en tenir aux faits et de leur épargner les abstractions pour têtes d'ampoule – la lésion déformante de Madame Psychose, combinant coïncidence et intention maléfique, était digne des plus sordides films catastrophes proto-incestueux et insolubles de l'Auteur, par ex. *La nuit porte un sombrero, La concupiscence était presque parfaite* et *La Malheureuse Affaire de moi.* Que Madame Psychose, en tant qu'enfant unique, avait été affectueusement très proche de son père, un chimiste spécialiste des acides employé par un sous-traitant du Kentucky, qui avait apparemment eu lui-même des liens d'affection très forts avec sa propre mère, cinéphile comme lui et dont il était l'unique enfant, qu'il avait essayé de reproduire avec Madame Psychose en l'emmenant presque tous les jours au cinéma, dans le Kentucky, et en l'accompagnant à diverses compétitions de majorettes à travers tout le Sud profond pendant que son épouse, la mère

de Madame Psychose, une femme pieuse mais blessée, neurasthénique et agoraphobe, restait à la ferme familiale à faire des conserves et à gérer l'exploitation, etc. Mais que les choses s'étaient gâtées de façon inquiétante quand Madame Psychose avait atteint la puberté ; spécifiquement que le père spécialiste des acides était devenu craignos, avec une tendance à se comporter comme si Madame Psychose rajeunissait au lieu de vieillir ; il l'emmenait voir des films pour enfants au Cineplex local, refusait d'admettre qu'elle avait désormais des règles et des seins, décourageait les flirts, etc. Et elles se gâtèrent d'autant plus, les choses, quand Madame Psychose sortit de la puberté sous la forme d'une jeune femme monstrueusement belle, surtout dans cette partie des États-Unis où la malnutrition, l'indifférence à la santé dentaire et à l'hygiène font de la beauté physique un état extrêmement rare, voire difficile à assumer, tout à fait étranger à la mère édentée aux mensurations de bouche d'incendie de Madame Psychose, qui ne dit pas un mot lorsque son mari interdit à sa fille les soutiens-gorge et les frottis de dépistage, se mit à lui parler comme à un bébé et persista à l'appeler *Pookie* ou *Putti* en s'efforçant de la dissuader de s'inscrire à Boston University dont le Programme d'études de cinéma et de cartouches de cinéma était, soutenait-il, un tissu de, ouvrez les guillemets, sales pootem wooky bam-bams, fermez les guillemets, quelle que fût la signification de ce langage codé familial.

– Que – pour aller droit au but comme les interrogateurs semblaient le souhaiter ardemment au vu de leur attitude, mains sur les hanches, et du remplacement de l'ampoule par une autre plus puissante –, ainsi que cela se produit souvent, ce n'est qu'après avoir intégré la fac et acquis graduellement une distance psychique et des éléments de comparaison émotionnelle que Madame Psychose commença à voir à quel point la régression infantile de son sous-traitant de Papa était craignos, et qu'après que l'autographe d'un certain fils star de sport majeur sur un ballon de football crevé eut inspiré plus d'e-mails soupçonneux et de sarcasmes que

de gratitude dans sa famille au Kentucky qu'elle suspecta que son manque de vie sociale pendant la puberté avait pu être causé davantage par les réticences de son Papa intrusif que par ses charmes pubescents actéonisants. Que – s'interrompant brièvement pour épeler *actéonisants* –, une couille apparut dans le potage psychique intergénérationnel quand Madame Psychose invita pour la troisième fois le petit salopard de fils de l'Auteur à des agapes familiales dans le Kentucky, pour le Thanksgiving de l'Année de la compresse médicale Tucks, à cause du comportement bêtifiant de son Papa et de l'application silencieuse de sa mère dans la confection de conserves ou autre activité culinaire, sans parler de la terrible tension que créa la tentative de Madame Psychose de retirer certains animaux en peluche de sa chambre pour faire de la place au fils de l'Auteur, bref à cause de la perception de son foyer et de son Papa à travers le filtre comparatif de sa liaison avec le fils de l'Auteur, et cette couille provoqua la crise qui précipita le Dire l'Indicible ; et tout cela pendant le Déjeuner de Thanksgiving, à midi le 24 novembre A.C.M.T., lorsque le Papa aux acides se mit non seulement à couper la dinde de Madame Psychose dans son assiette mais à réduire ses pommes de terre en purée avec sa fourchette, sous les sourcils comparatifs haussés du fils de l'Auteur, et que Madame Psychose posa enfin la question jusque-là informulée de savoir pourquoi, alors qu'elle était majeure, vivait avec un garçon, n'était plus majorette et se lançait déjà dans une carrière des deux côtés de la caméra, son propre Papa personnel semblait penser qu'elle avait besoin qu'on l'aidât à mâcher. Le récit de seconde main, par Molly Notkin, des éruptions émotionnelles qui s'ensuivirent n'est pas détaillé, mais elle croit pouvoir affirmer avec certitude que le principe de la cocotte-minute s'est appliqué, à savoir que lorsque la haute pression accumulée dans un système pendant un temps prolongé se libère, c'est l'explosion. Et il appert que l'énorme stress du Papa aux acides s'est relâché à ce moment-là, à table, avec le blanc de dinde de sa fille adulte au bout de sa fourchette, sous la forme de l'aveu

qu’il était secrètement et silencieusement amoureux de Madame Psychose depuis très, très longtemps ; que cet amour avait été pur, non dit, génuflexif, éternel, impossible ; qu’il ne l’avait ni ne l’eût jamais tripotée ni reluquée, que pour rien au monde il ne se fût transformé en l’un de ces pères du Sud profond qui tripotaient et reluquaient, mais qu’il avait plutôt éprouvé un amour pur et maudit pour la petite fille chérie qu’il avait escortée au cinéma aussi fièrement que n’importe quel galant, chaque jour ; que la répression et la dissimulation de cet amour pur n’avaient pas été trop difficiles quand Madame Psychose était juvénile et asexuée, mais qu’à l’avènement de la puberté et de la nubilité la pression était devenue telle qu’il n’avait pu la compenser qu’en faisant régresser mentalement l’enfant à l’âge de l’incontinence et des aliments prémâchés, et que la conscience qu’il avait du caractère angoissant du déni de sa maturité – bien que la fille et la mère, actuellement occupées à mastiquer sans un mot une patate douce caramélisée, se fussent abstenues de tout commentaire, sur cet angoissant déni, alors même que les chers pointers de l’homme gémissaient et grattaient la porte quand le déni devenait particulièrement affolant (les animaux étant beaucoup plus sensibles que les humains aux anomalies affectives, dit Molly Notkin) – avait fait grimper la pression interne de son système limbique jusqu’à un niveau intolérable, au point qu’il était à la limite de la rupture depuis plus d’une décennie, mais que, depuis qu’il avait dû assister au retrait des ours en peluche Pooky, Urgle et autres de sa chambre au papier peint orné de danseuses pour faire de la place à un jeune adulte étranger à la famille dont la vigueur physique qu’il avait pu observer par le trou qu’il avait tenté de toutes les fibres de sa volonté de ne pas creuser dans la salle de bains juste au-dessus du miroir du lavabo dont la tuyauterie chantait et grinçait dans le mur derrière la tête de lit de Madame Psychose et à travers lequel il avait, tard le soir – prétendant, pour donner le change à sa mère, avoir la courante à cause de tous les repas de fête –, penché sur le lavabo, chaque soir depuis que Madame Psychose et le fils de

l’Auteur dormaient ensemble dans le lit dépeluché d’une enfance au cours de laquelle il avait été torturé par la pureté de cet amour impossible pour la…

– Que c’était à ce moment-là que la fourchette puis toute l’assiette de la mère de Madame Psychose étaient tombées sur le sol et que, pendant que les pointers se disputaient ladite assiette sous la table, le système de déni sous pression de la mère elle-même avait explosé et qu’elle avait piqué une crise, annonçant publiquement qu’elle et le Papa ne s’étaient plus connus bibliquement depuis que Madame Psychose avait eu ses premières règles, qu’elle avait remarqué qu’il y avait une dégoûtante anguille sous roche mais l’avait nié, évacuant ses soupçons et les mettant sous pression dans la cocotte-minute de son propre déni, parce que, avoua-t-elle – *avoua* est probablement moins exact que *bafouilla* ou *éructa* ou *hurla* –, son propre père – un prédicateur itinérant – avait abusé d’elle ainsi que de sa sœur pendant toute leur enfance, les avait reluquées, tripotées et pis encore, que c’était la raison pour laquelle elle s’était mariée à seize ans, afin de fuir, et qu’il était maintenant évident qu’elle avait épousé le même genre de monstre, le genre qui néglige sa partenaire sexuelle légitime et désire sa fille.

– Qu’elle avait dit que c’était peut-être elle, la mère, qui était le monstre et que, si tel était le cas, elle était fatiguée de se cacher et d’apparaître sous un jour mensonger devant Dieu et les hommes.

– Que, aussi sec, elle s’était levée, avait enjambé trois pointers et filé dans le laboratoire du Papa à la cave pour se défigurer à l’acide.

– Que le Papa avait toute une collection d’acides variés dans des flacons de marque Pyrex sur des étagères en bois à la cave.

– Que le Papa, la pourriture de fils et enfin une Madame Psychose en état de choc avaient couru derrière la mère dans l’escalier et déboulé dans la cave juste au moment où la mère débouchait un flacon Pyrex avec une énorme tête de mort sur l’étiquette à moitié rongée attestant, de même que

le papier de tournesol écarlate flottant à l'intérieur, qu'il contenait un type d'acide à pH extrêmement faible et terriblement corrosif.

– Que le vrai nom de Madame Psychose était Lucille Duquette, celui du Papa Earl ou Al Duquette, qu'ils étaient originaires de l'extrême sud-ouest du Kentucky, près du Tennessee et de la Virginie.

– Que, en dépit des remords affichés de la petite pourriture pour avoir permis la survenue de la difformité et de ses déclarations selon lesquelles le tourbillon de culpabilité, d'horreur et de pardon dicté par le déni avait rendu sa liaison avec Madame Psychose de plus en plus intenable, point n'était besoin d'être un expert en désordres caractériels et en lâcheté pour deviner pourquoi le gaillard avait répudié Madame Psychose quelques mois après la difformité traumatique, non mais sans blague.

– Que, au point culminant de l'hystérie où une rage intériorisée peut facilement se transformer en rage extériorisée, la mère avait lancé le flacon d'acide en direction du Papa, qui avait baissé la tête par réflexe ; que la petite pourriture, un certain *Orin*, juste derrière, un ancien champion de tennis doté de remarquables réflexes, avait instinctivement baissé la tête aussi, exposant Madame Psychose – abasourdie et bradykinésifiée par la libération soudaine de la pression des systèmes de refoulement familiaux – à un choc frontal, d'où résulta la difformité traumatique. Et que, personne n'ayant voulu porter plainte, la mère avait été libérée de sa garde à vue dans un poste de police du sud-est du Kentucky et avait de nouveau obtenu l'accès à sa cuisine où, apparemment abattue, elle s'était suicidée en introduisant ses extrémités dans le broyeur à ordures – d'abord un bras, puis, assez miraculeusement si on y réfléchit, l'autre.

325

La Réunion du mardi après-midi la plus lointaine et obscure figurant sur la liste du petit fascicule blanc des Options de guérison de Boston métropole[326] que lui avait remis la fille sans incisives au nez percé à Ennet

House était réservée aux hommes et se tenait à 17 h 30 à Natick, tout près de Framingham, dans un local sur la Route 27 que le fascicule O.G.B.M. appelait simplement « S.G.Q.-32A ». Hal, qui n'avait pas de cours du soir, abrégea l'après-midi en éjectant Shaw en deux sets 6-1, 6-3 pendant que les autres s'échauffaient, puis zappa sa séance de rééducation de la jambe gauche dans la salle de musculation, fit même l'impasse sur le poulet au citron avec croquettes du dîner, pour foncer à Natick et arriver à l'heure à ce truc de Confrérie-machin-anti-Substances. Il ne savait pas vraiment pourquoi, en fait, car le problème ne semblait pas être son incapacité à l'abstinence : il n'avait pas pris le moindre mg de Substance d'aucune sorte depuis le report de dette urologique de 30 jours accordé la semaine dernière. Le problème était l'horrible sensation qu'il éprouvait dans sa tête depuis qu'il avait brutalement Abandonné Tout Espoir[327]. Ce n'était pas seulement une affaire de cauchemars et de salive. C'était comme si sa tête restait perchée sur une colonne du lit toute la nuit et que, quand ses yeux s'ouvraient aux petites heures du matin, elle lui disait Ravie que tu sois réveillé j'avais envie de te PARLER et ne le lâchait plus de toute la journée, le harcelait comme une tronçonneuse jusqu'à ce qu'il puisse enfin essayer de se rendormir en rampant sur son lit défait pour y attendre d'autres mauvais rêves. Du mal-être et de l'affliction 24 h / 24 7 j / 7.

La nuit tombait plus vite. Hal signa le registre de sortie, dévala la colline, prit la dépanneuse pour remonter Comm. Ave. jusqu'au Réservoir de Cleveland Circle, puis tourna dans Hammond et prit la direction du sud, suivant le même itinéraire épuisant que les footings d'E.T.A., sauf qu'il bifurqua à droite dans Boylston St., vers l'ouest. Après West Newton, Boylston St. devenait la Rte 9, le principal axe de banlieue permettant d'éviter la suicidaire I-90, qui serpentait vers Natick et la Rte 27.

Hal se traîna sur une route très fréquentée qui avait jadis été un sentier de vaches. Quand il arriva à Wellesley Hills, le ciel orange flamboyant avait pris une teinte rouge sombre de dernières braises. L'obscurité tomba

brusquement, et le moral de Hal avec. Il se sentait pathétique et ridicule d'aller à cette Réunion des Narcotiques Anonymes.

Tout le monde lui faisait des appels de phares parce que ceux de la dépanneuse étaient placés trop haut sur la calendre.

Le petit lecteur de CD portatif avait été démonté par Pemulis ou Axford et non restitué. WYYY diffusait un mince filet de jazz dans une mer électrostatique. AM ne proposait que du rock commercial et l'annonce que le discours à la nation par Dissémination Spontanée de l'administration Gentle sur des sujets inconnus avait été déprogrammé. Sur NPR, il y avait une sorte de table ronde autour de sujets potentiels – la prothèse de George Will après sa laryngectomie était pénible à l'oreille. Hal préféra le silence et le bruit de la circulation. Il mangea deux des trois muffins au son de blé à 4,00 $ l'unité qu'il avait achetés à la boulangerie fine de C.C., les avala en grimaçant parce qu'il avait oublié d'acheter aussi un tonic pour les faire passer, puis engouffra une énorme chique de Kodiak et cracha périodiquement dans son verre NASA spécial, qui s'adaptait parfaitement au support à côté du récepteur, et médita pendant les dernières quinze minutes de ralentissement du trafic sur le probable parcours étymologique du mot *Anonyme* depuis l'éolique ὄνυμα jusqu'à son anglicisation à travers les « *anonymall Chronicals* » de Thynne en 1580 A.S., peut-être par le biais d'une imprégnation de la racine saxonne *on-áne*, censée signifier en vieil anglais « tout en un » ou « d'un seul tenant », devenue *anon* par inversion classique chez Cynewulf. Ensuite il fit apparaître sur son écran mnémotechnique l'histoire développementale du groupe initial des AA depuis 1935 A.S., qui bénéficiait d'un article suffisamment long dans l'*O.E.D.* discursif pour qu'il n'eût pas besoin de consulter une autre base de données afin de se sentir plus ou moins factuellement prêt à affronter son dérivé NA et y jeter au moins un œil critique. Hal peut se procurer une espèce de photocopie mentale de tout ce qu'il a lu et le relire entièrement, à volonté, un talent que l'Abandon de Tout Espoir n'avait pas (encore)

compromis, les effets du sevrage étant plutôt d'ordre affectivo-salivo-digestif.

Les rochers qui cernent la dépanneuse au moment où la R 27 traverse des collines rocailleuses, les franges mêmes de la pénombre des Berkshires, sont soit en granit soit en gneiss.

Pendant un instant, il s'exerce aussi à dire « Je m'appelle Mike », « Mike, salut », « Hello, je m'appelle Mike », etc., dans le rétroviseur.

À 15 minutes à l'est de Natick, il devient évident que le *S.G.Q.* du fascicule désigne un établissement nommé Systèmes de guérison Quabbin, qui est facile à trouver, vu que des panneaux publicitaires l'annoncent plusieurs kilomètres à l'avance, chaque panneau étant différent du précédent pour constituer une sorte de narration dont le point culminant sera l'arrivée effective au S.G.Q. Même le défunt père de Hal était trop jeune pour se souvenir des panneaux Burma-Shave.

Systèmes de guérison Quabbin est situé à l'écart de la Rte 27, sur une voie sinueuse en gravier flanquée tout du long d'élégantes lanternes à l'ancienne dont les parois ont des facettes en verre martelé comme des bonbonnières et qui semblent davantage destinées à faire joli qu'à éclairer. L'allée du bâtiment lui-même est encore plus sinueuse, c'est presque un tunnel à travers des pins méditatifs et des peupliers de Lombardie tordus. Loin de la route principale, ce décor nocturne ici en grande banlieue – la cambrousse de Boston – paraît fantomatique et circonspect. Les pneus de Hal écrasent des pommes de pin au passage. Un oiseau d'espèce non identifiée chie sur son pare-brise. L'allée s'élargit progressivement en delta, puis voilà un parking de gravier blanc étincelant et tout de suite après le S.G.Q. qui se dresse, cubique, sinistre. Un cube régulier, dernier modèle, en brique grossière, avec des pierres d'angle en granit. La luminosité lugubre des lanternes à l'ancienne, toujours les mêmes, qui l'éclairent par en bas lui donne l'aspect d'un cube de construction sorti du coffre à jouets d'un enfant titan. Ses fenêtres fumées doivent être de vrais miroirs noirs en plein jour.

Le défunt père de Hal avait publiquement dénigré ces vitres miroitantes dans une interview à *Lens & Pane* lorsqu'elles étaient devenues à la mode. Éclairées de l'intérieur, comme maintenant, elles paraissent ensanglantées, polluées.

Les deux tiers au moins du parking sont signalés comme RÉSERVÉ AU PERSONNEL, ce que Hal trouve bizarre. La dépanneuse a tendance à tousser et à fumer après l'extinction du moteur, avant d'expirer dans un prout retentissant. À part le souffle de la circulation sur la 27 derrière les arbres, il règne un silence de mort. Natick n'est habité que par des télétravailleurs et des banlieusards adeptes du marathon. Soit il fait nettement plus froid qu'en ville ici, soit la température a baissé pendant le trajet de Hal. L'air, qui fleure le pin, a le piquant éthylique de l'hiver.

Les grandes portes et les linteaux du S.G.Q. sont également en verre miroir teinté. Il n'y a pas de sonnette, mais ce n'est pas fermé. Les battants s'ouvrent automatiquement dans un froufrou de dépressurisation. Le hall de couleur savane est vaste, calme et sent le cabinet médical ou dentaire. La moquette dense, en Dacronyl fauve, feutre les sons. Il y a un haut comptoir d'accueil circulaire, mais personne derrière.

Tout est tellement silencieux que Hal entend son sang battre dans ses tempes.

Le 32A qui suit S.G.Q. dans le fascicule blanc est probablement un numéro de salle. Hal porte une veste non-E.T.A. et garde à la main le verre NASA dans lequel il crache. Il aurait dû cracher même s'il ne chiquait pas : le Kodiak lui sert de couverture ou de prétexte.

Il n'y a aucun plan d'orientation type Vous-êtes-ici en vue. La chaleur est intense et saisissante mais poreuse : une lutte incertaine est engagée contre le froid qui irradie de l'entrée en verre teinté. Les lanternes dans le parking et le long de l'allée projettent des lueurs sépia. À l'intérieur, les appliques dissimulées à la jointure des murs et du plafond produisent une lumière indirecte, sans ombre, qui semble émaner des objets eux-mêmes. Le

premier couloir dans lequel Hal s’aventure a le même éclairage et la même moquette fauve. Les numéros vont jusqu’à 17, puis, après un virage à angle droit, commencent à 34A. Les portes sont en faux bois blond, mais épaisses, isolantes, sans interstice entre les battants et les encadrements. Il y a une odeur de vieux café. La couleur des murs est entre le taupe et l’aubergine mûre, en contraste déplaisant avec la moquette fauve. Tous les bâtiments médicaux sont imprégnés de cette sous-odeur nauséabonde de dentisterie. Le désodorisant que diffuse la ventilation ne couvre pas complètement ces relents médicaux ni les effluves fades et aigres de réfectoire.

Hal n’a pas entendu un seul son humain depuis qu’il est arrivé. Le silence est total, presque palpable, scintillant. Ses pas ne font aucun bruit sur le Dacronyl. Il a l’impression de se faufiler comme un voleur, tient d’une main le verre NASA contre sa jambe et de l’autre le fascicule NA, levé bien en vue, en guise de papier d’identité pour justifier sa présence. Il y a des paysages retouchés informatiquement sur les murs, des tables basses avec des prospectus en papier glacé, une reproduction encadrée d’*Arlequin assis* de Picasso, l’ensemble du décor est institutionnel et concon, une musique d’ambiance visuelle. Comme ses pas ne font aucun bruit, il croit glisser sur un tapis roulant devant les poignées de porte qui défilent. Le calme est menaçant. Tout le bâtiment cubique est menaçant, comme s’il était vivant et se forçait à rester tranquille. Si vous demandiez à Hal de décrire ses impressions pendant qu’il cherche la salle 32A, il vous dirait qu’il préférerait être ailleurs et ne pas ressentir ce qu’il ressent. Il salive. Le verre est à un tiers plein, lourd dans sa main, et pas très ragoûtant à voir. Il a raté sa cible deux ou trois fois et ses mollards ont taché la moquette fauve. Après deux virages à 90°, il est évident que le couloir suit parfaitement le périmètre carré du cube. Il n’a vu aucune cage d’escalier. Il vide le verre NASA de son contenu gluant dans le bac d’un caoutchouc en pot. Le S.G.Q. pourrait bien être un de ces Rubik’s cubes horripilants, d’une

géométrie impeccable à l’extérieur mais au mécanisme intérieur incompréhensible. Toutefois après le troisième tournant, les numéros recommencent à 18. Maintenant Hal entend des voix lointaines et assourdies. Il brandit le fascicule NA comme un crucifix. Il a sur lui environ 50 $ E.U. et 100 $ O.N.A.N. frappés de l’emblème aigle-feuille-balai, pour le cas où il devrait s’acquitter d’un prix d’entrée. Le S.G.Q. ne s’est pas offert le meilleur terrain à bâtir de Natick ni les excellents services d’un architecte altruiste de l’école géométrique-minimaliste de São Paulo, c’est sûr.

La porte boisée de la salle 32A est aussi hermétiquement fermée que les autres, mais c’est bien de là que proviennent les voix assourdies. D’après le fascicule, la Réunion est censée débuter à 17 h 30, or il n’est que 17 h 20 et Hal pense qu’il s’agit d’une pré-Réunion introductive pour les nouveaux venus qui veulent prendre le pouls de l’association, à tout hasard, juste pour voir, donc il ne frappe pas.

Il a toujours cette manie indécrottable de redresser un nœud papillon imaginaire avant d’entrer dans une pièce inconnue.

À part les fines gaines en plastique, les poignées de porte du S.G.Q. sont les mêmes qu’à E.T.A. – de bonnes vieilles poignées longues en laiton reliées au pêne rétractable, de sorte qu’il faut abaisser la poignée au lieu de la tourner.

En fait, la Réunion semble avoir déjà commencé. La pièce n’est pas assez grande pour créer une atmosphère d’anonymat ou de présence décontractée, juste pour voir. Neuf ou dix adultes de la classe moyenne sont assis dans la chaleur sur des chaises en plastique orange aux pieds tubulaires en acier. Ils sont tous barbus, tous en pantalon chino et pull, tous assis de la même façon, jambes croisées, mains sur les genoux, pieds à la verticale des genoux, tous en chaussettes, sans aucune chaussure ni manteau en vue dans la pièce. Hal referme la porte derrière lui et rase le mur jusqu’à une chaise vide en tenant toujours ostensiblement le fascicule. Les chaises

ne sont pas disposées selon un ordre identifiable et leur couleur orange jure avec la teinte sauce aurore des murs et du plafond – un coloris indéfinissable mais lourd de connotations déplaisantes pour Hal – et surtout avec la moquette fauve en Dacronyl. Il fait chaud, l'air est chargé en CO_2, on étouffe, ça sent l'homme mûr sans chaussures, une odeur de fromage et de viande avariés, pire encore que celle des vestiaires d'E.T.A. après un festin tex-mex de Mme Clarke.

Le seul type de la Réunion qui prête attention à l'entrée de Hal est sur le devant de la pièce, c'est un homme que Hal décrirait comme maladivement rond, doublement sphérique, un globe aux dimensions de Leith, environ, surmonté d'un autre globe plus petit mais néanmoins volumineux, sa tête, avec des chaussettes écossaises, des jambes pas entièrement croisables donnant à craindre qu'il ne tombe à la renverse d'un moment à l'autre, et qui sourit chaleureusement en voyant Hal en manteau d'hiver s'asseoir furtivement et s'affaisser lourdement avec son verre NASA. La chaise de ce bonhomme rond est située sous un tableau blanc effaçable, à peu près face à l'assemblée, il tient d'une main un Magic Marker et de l'autre une sorte d'ours en peluche contre sa poitrine, il porte un pantalon chino comme tout le monde et un pull norvégien à grosses mailles couleur pain grillé. Il a les cheveux blond cireux, les sourcils blonds, les cils blonds et le teint rouge d'un vrai Norvégien blond, et sa barbiche est une impériale si gominée qu'elle ressemble à une étoile tronquée. Le bonhomme maladivement rond et blond est visiblement le chef de la Réunion, peut-être un officiel haut placé des Narcotiques Anonymes, à qui Hal pourra demander plus tard en toute décontraction de la documentation à acheter et à étudier.

Près de lui un autre homme d'âge moyen pleure et tient également un ours en peluche.

Les sourcils blonds se lèvent et s'abaissent quand le bonhomme dit : « Je propose que nous serrions tous nos ours fermement pour laisser notre

Enfant Intérieur écouter, sans le juger, l'Enfant Intérieur de Kevin exprimer sa douleur et sa perte. »

Ils sont tous à des angles subtilement différents par rapport à Hal qui, affaissé près du mur à l'avant-dernier rang, constate en tendant le cou, mine de rien, que tous ces hommes de la classe moyenne, à la trentaine bien sonnée, serrent effectivement des ours en peluche contre leur poitrine – et des ours identiques, potelés, bruns, pattes écartées, avec une petite langue en velours rouge qui saille comme si on les étranglait. Le silence glaçant n'est rompu que par le souffle des aérateurs, les sanglots de Kevin et le *plop* de la salive de Hal qui touche le fond du verre vide un peu plus bruyamment qu'il ne l'aurait souhaité.

La nuque de l'éploré qui agrippe et berce son ours sur ses cuisses rougit de plus en plus.

Hal croise sa bonne cheville sur le genou de l'autre jambe, agite sa chaussure montante blanche, regarde son pouce calleux et écoute Kevin pleurer et renifler. Le gars s'essuie le nez avec le talon de la main comme les petits Copains d'E.T.A. Hal suppose que les ours et les larmes sont liés à l'arrêt des drogues et que la Réunion va maintenant porter plus explicitement sur la toxicomanie et la manière de se sevrer sans se sentir abattu et déconfit, ou peut-être au moins lui communiquer quelques informations sur la durée du malaise et le délai à envisager avant que le système nerveux et les glandes salivaires retrouvent leur fonction normale. Bien que l'« Enfant Intérieur » lui rappelle désagréablement le redouté Dr Dolores Rusk, Hal est prêt à parier qu'ici il s'agit d'une expression imagée des Narcotiques Anonymes pour désigner un « composant limbique du système nerveux central » ou « la partie du cortex qui n'est pas complètement détraquée sans la drogue qui, jusque-là, nous a secrètement aidés à traverser les journées » ou autre assertion encourageante du même ordre. Hal s'efforce de rester objectif et de n'émettre aucun jugement avant

d’avoir des informations fiables, espérant fortement qu’un sentiment optimiste en émergera.

Le chef biglobuleux a formé une cage avec ses mains, qu’il pose sur la tête de l’ours, et respire lentement, régulièrement, en regardant Kevin par-dessous ses sourcils blonds, dans une attitude de Bouddha version surfeur californien. Il inspire doucement et dit : « Les énergies que je perçois dans le groupe sont des énergies d’amour inconditionnel pour l’Enfant Intérieur de Kevin. » Personne d’autre ne parle, et le chef ne semble pas souhaiter que quelqu’un d’autre parle. Il observe la cage de ses mains, qu’il ne cesse de modifier imperceptiblement. Kevin, dont la nuque est non seulement rouge écrevisse mais luisante de sueur entre son col et la racine de ses cheveux, sanglote encore plus fort en entendant le mot « amour ». La voix aiguë et rauque du chef rond a la même inflexion didactique neutre que celle de Rusk, qui a toujours l’air de s’adresser à un gosse pas très malin.

Après d’autres modifications de cage et inspirations profondes, le chef regarde alentour, hoche la tête et dit : « Peut-être devrions-nous tous exprimer ce que nous ressentons maintenant pour faire comprendre à Kevin combien nous compatissons avec lui et avec son Enfant Intérieur, dans sa douleur. »

Plusieurs barbus aux jambes croisées prennent la parole :

« Je t’aime, Kevin.

– Je ne te juge pas, Kevin.

– Je sais ce que vous ressentez, toi et ton E.I.

– Je me sens très proche de toi.

– Je ressens beaucoup d’amour pour toi, Kevin.

– Tu pleures pour deux, l’ami.

– Kevin Kevin Kevin Kevin Kevin.

– Je sens que tes pleurs ne sont ni efféminés ni pathétiques, mon gars. »

C’est à ce moment que Hal commence à perdre son objectivité et son ouverture d’esprit et à se forger une mauvaise opinion de cette Réunion des

Narcotiques Anonymes (« NA ») qui paraît déjà bien engagée et ne ressemble en rien à l'idée qu'il se faisait, même très vaguement, d'une Réunion antidrogue. C'est plutôt une espèce de rencontre entre membres d'un club de psychologie cosmétique. Aucune Substance, aucun symptôme de manque n'a été mentionné jusqu'ici. Et aucun de ces types n'a l'air d'avoir consommé beaucoup plus qu'un verre de pinard à l'occasion, à première vue.

L'humeur maussade de Hal s'aggrave quand l'homme sphérique se baisse pour ouvrir une sorte de coffre à jouets sous le tableau près de sa chaise, qu'il y prend un mauvais lecteur de CD en plastique et l'installe sur le coffre où il commence à émettre une musique douce de type centre commercial, du violoncelle accompagné d'arpèges sporadiques de harpe et de carillons. Le son se répand dans la pièce surchauffée comme du beurre fondu, Hal se tasse encore plus sur sa chaise orange et contemple consciencieusement le vaisseau spatial emblématique de la NASA sur son verre.

« Kevin ? dit le chef. Kevin ? » L'éploré se voile la face d'une main arachnéiforme et ne lève les yeux qu'après maintes réitérations de la question attendrie du chef : « Kevin, tu sens-tu prêt à regarder le reste du groupe ? »

Kevin lorgne le chef à travers ses doigts, sa nuque rouge est plissée.

Le chef reforme la cage sur la tête comprimée du malheureux nounours. « Peux-tu nous faire part de ce que tu ressens, Kevin ? Peux-tu le verbaliser ? »

La voix de Kevin est étouffée par la main qu'il a sur la figure. « Je ressens l'abandon et les graves privations de mon Enfant Intérieur, Harv », dit-il en respirant par saccades. Les emmanchures de son pull mauve tremblent. « Je sens que mon Enfant Intérieur se dresse dans son berceau et m'observe à travers les barreaux… les barreaux de son berceau et implore sa maman et son papa de venir le cajoler. » Kevin sanglote deux fois, en

apnée. Il serre l'ours si fort que Hal croit voir un peu de bourre blanche sortir du museau autour de la langue, et une stalactite de mucus lacrymal clair pend au nez de Kevin à quelques mm au-dessus de la tête de l'animal étranglé. « Et personne ne *vient* ! » Sanglot. « Personne ne vient. Je me sens seul avec mon ours, mon avion en plastique et ma tétine. »

Tout le monde opine de la tête avec une approbation peinée. Il n'y a pas deux barbes identiques, ni par la densité ni par la forme. Quelques sanglots s'entendent ailleurs dans la pièce. Les ours regardent dans le vide.

L'acquiescement du chef est lent et pensif.

« Et peux-tu faire part de tes besoins au groupe, Kevin ?

– S'il te plaît, fais-le, Kevin », dit un type svelte près d'une armoire noire, qui a l'air habitué à s'asseoir en tailleur sur une chaise dure.

La musique poursuit son chemin vers nulle part, comme du Philip Glass shooté à la méthaqualone.

« Notre tâche ici, dit le chef, une main sur la joue, méditatif, consiste à travailler sur notre passivité dysfonctionnelle et notre tendance à attendre en silence que les besoins de notre Enfant Intérieur soient satisfaits par magie. L'énergie que je ressens est l'énergie d'un groupe qui soutient Kevin en lui demandant de cajoler son Enfant Intérieur par la verbalisation de ses besoins. Et nous sommes tous conscients que ça doit être très difficile pour Kevin de nommer ces besoins à haute voix. »

Ils sont tous extrêmement sérieux. Deux gars caressent la panse de leur ours pareille à un ventre enceint. Le seul truc vraiment infantile que ressent Hal en lui est le gargouillis inguinal des deux muffins au son de blé qu'il avait avalés trop vite sans boisson. Le filet de mucus vibre et oscille au bout du nez de Kevin. Le type svelte qui a dit à Kevin « Fais-le, s'il te plaît » remue maintenant les pattes de son ours comme un bébé. Un avant-goût de nausée se mêle à l'afflux de salive dans la bouche de Hal.

« Nous te demandons de nommer ce que ton Enfant Intérieur désire plus que tout au monde en cet instant, dit le chef.

– *Être aimé et câliné !* » gémit Kevin en pleurant de plus en plus. Son lacrymucus est un petit fil argenté qui relie son nez à la pointe touffue de sa barbe. L'expression de l'ours devient chaque seconde plus angoissante aux yeux de Hal, qui se demande quel est le protocole chez les NA pour se lever et prendre poliment congé en pleine révélation des désirs d'un Enfant Intérieur. Et, pendant ce temps, Kevin raconte que son Enfant Intérieur a toujours espéré qu'un jour sa maman et son papa le prendraient dans leurs bras et l'aimeraient. Il dit qu'ils n'ont jamais été présents pour lui, l'ont toujours confié avec son frère à des nounous hispaniques pour se rendre à leur travail et dans divers groupes de psychothérapie. Ce récit lui prend un certain temps, compte tenu de ses reniflements et de ses spasmes. Puis, quand il a eu huit ans, ils l'ont quitté pour toujours, morts écrabouillés par un hélicoptère de surveillance routière tombé sur Jamaica Way alors qu'ils allaient voir un conseiller conjugal.

Là-dessus, Hal se redresse en sursaut, sa bouche forme un O d'horreur. Il vient de s'apercevoir que ce type assis de biais et dont il n'a pu voir qu'un profil partiel est en fait Kevin Bain, le frère aîné de Marlon Bain, l'ancien partenaire de double et de malversation chimique d'Orin à E.T.A., Kevin Bain, de Dedham, Massachusetts, qui, d'après les dernières nouvelles que Hal avait eues de lui, avait obtenu un MBA à Wharton et s'était lancé dans la Réalité Simulée un peu partout dans le South Shore, pendant la vogue de la Réalité Simulée dans les années A.S., avant que les visionneuses InterLace et les cartouches numériques ne permettent à chacun de créer sa propre Simulation Personnalisée, chez soi, et que le nouveau commerce ne dépérisse[328]. Kevin Bain, dont le hobby de jeunesse consistait à mémoriser les méthodes de calcul des abattements de l'administration fiscale et qui, adulte, prenait son pied[329] en trempant des marshmallows dans son cacao du soir, et qui n'aurait pas reconnu la moindre drogue récréative même si on la lui avait mise sous le nez. Hal scrute la pièce à la

recherche d’échappatoires. La seule porte est celle par laquelle il est entré, et elle est visible de presque partout dans la pièce. Il n’y a pas de fenêtres.

Hal est refroidi par ses découvertes multiples. Ce n’est pas une Réunion NA ou anti-Substance. C’est une de ces réunions pour hommes-à-problèmes auxquelles participait le beau-père de K. D. Coyle et que Coyle parodiait pendant les entraînements en faisant saillir le manche de son stick entre ses jambes et en criant : « Câline ça ! Prosterne-toi devant ça ! »

Kevin Bain s’essuie le nez avec la tête de son malheureux nounours et dit qu’il ne croit pas que les désirs de son Enfant Intérieur seront exaucés. Le violoncelle mielleux mugit comme une vache en détresse, peut-être à cause de ce à quoi il assiste.

Comme de juste, l’homme sphérique, dont la main a laissé une empreinte sur sa joue molle, demande à ce pauvre vieux Kevin d’honorer et de nommer tout de même les désirs de son E.I. blessé, de dire : « S’il vous plaît, maman et papa, venez m’aimer et me prendre dans vos bras », ce que fait Kevin Bain, en se balançant sur sa chaise, cette fois d’une voix un peu plus adulte, mortifiée, gênée, toujours entrecoupée de sanglots. Deux autres hommes sèchent leurs yeux non drogués au blanc limpide avec les bras de leurs nounours. Hal repense avec nostalgie aux rares Ziploc de marijuana hydroponique que Pemulis faisait parfois venir du comté de Humboldt par FedEx aux bons soins de son homologue mercantile de Rolling Hills Academy, ces têtes d’herbe si brunes, si gonflées de résine delta-9 que les Ziploc semblaient contenir de petits bras de nounours. Les bruits de succion derrière lui émanent d’un homme plus âgé au visage poupin qui mange un yaourt dans un pot en plastique. Hal ne cesse de revérifier les informations sur la Réunion dans le fascicule O.G.B.M. que lui a donné la fille. Il remarque qu’il y a de larges empreintes de pouce chocolaté sur plusieurs pages, que deux d’entre elles sont collées par ce qui pourrait bien être une vieille crotte de nez séchée, que la couverture est datée du mois de janvier de l’Année des produits laitiers de l’Amérique profonde, c.-à-d. deux ans

plus tôt, et qu'il n'est pas impossible que la fille édentée affablement hostile de l'établissement Ennet se soit foutue de sa gueule en lui remettant exprès un guide O.G.B.M. périmé.

Kevin Bain répète inlassablement « S'il vous plaît, maman et papa, venez m'aimer et me prendre dans vos bras » avec un pathos monotone. L'emphase croissante mise sur le *S'il vous plaît* est apparemment une invocation théâtrale du vieil Enfant Intérieur. Des larmes et d'autres fluides roulent et s'écoulent. Les yeux bleus du chef rond Harv sont eux-mêmes humides et vitreux. Le violoncelle se livre maintenant à un pizzicato semi-jazzy qui fait un peu oxymore dans l'atmosphère de la pièce. Hal perçoit des effluves douceâtres de civette, signifiant que quelqu'un près de lui est confronté à des problèmes de dermatomycose interorteils dans ses chaussettes. En outre, il est stupéfiant que la salle 32A n'ait pas de fenêtres, compte tenu de toutes celles que Hal a vues de l'extérieur du cube du S.G.Q. La barbe du mangeur de yaourt est petite et rectangulaire, ce qui lui permet de la tenir facilement à l'écart du rebord du pot. La chaleur et les émotions de l'Enfant ont poissé de sueur et hérissé les cheveux de Kevin Bain qui forment désormais des pics sur sa nuque et ses tempes.

Tout au long de son enfance, Hal, quant à lui, a toujours été tenu dans des bras, cajolé et assuré haut et fort qu'il était aimé, et il a envie de dire à l'Enfant Intérieur de K. Bain que le fait d'être tenu dans des bras, cajolé et assuré qu'on est aimé n'engendre pas automatiquement la plénitude affective et l'abstinence narcotique. Au fond, il jalouse cet homme qui pense pouvoir expliquer le ratage de sa vie en accusant ses parents. Même Pemulis n'accuse pas son défunt père, qui n'a pourtant pas été exactement le Fred MacMurray des pères états-uniens. Mais il est vrai que Pemulis ne se considère ni comme un raté ni comme un non-abstinent question Substances.

Le Bouddha blond à grosses mailles, Harv, faisant sauter son ours sur ses genoux, demande calmement à Kevin Bain si son Enfant Intérieur a bon

espoir que sa maman et son papa apparaissent enfin devant son berceau pour exaucer ses vœux.

« Non, dit Kevin très posément. Non, pas du tout, Harv. »

Le chef manipule distraitement les bras de son ours, qui a l'air tantôt de saluer tantôt de s'incliner.

« Te sens-tu prêt à demander à quelqu'un du groupe, ce soir, de te prendre dans ses bras et de t'aimer à leur place, Kevin ? »

La nuque de Kevin Bain ne bouge pas. L'appareil digestif de Hal se contracte à l'idée de voir deux adultes barbus en pull et chaussettes se faire des mamours de substitution. Il envisage de feindre une horrible quinte de toux pour s'échapper du S.G.Q.-32A avec son poing devant la bouche.

Harv agite maintenant les bras de sa peluche d'avant en arrière et, tel un marionnettiste, la fait parler d'une voix aiguë de dessin animé pour demander au nounours de Kevin Bain s'il veut bien désigner l'homme du groupe par qui Kevin Bain souhaiterait être câliné et aimé *in loco parentis*. Hal est en train de cracher discrètement contre la paroi de son verre et de ruminer amèrement en songeant qu'il s'est tapé cinquante bornes à jeun pour entendre un homme globulaire en chaussettes écossaises faire parler un nounours en latin quand, levant les yeux, il voit avec consternation que Kevin Bain s'est tourné de côté, toujours en tailleur sur sa chaise, et soulève son ours par les aisselles comme un père son moutard lors d'une op-spect ou d'un défilé, oriente l'animal étranglé de-ci de-là pour qu'il scrute l'assemblée – tandis que Hal se couvre le visage de la main, affectant de se gratter un sourcil et priant pour n'être pas reconnu – et manipule sa papatte de manière à ce que sa main brune sans doigts pointe pile dans la direction de Hal. Hal se plie en deux, saisi d'une quinte de toux qui n'est qu'à demi feinte, et procède à une rapide série de raisonnements logiques de type Arbre de Vérité pour trouver un moyen de fuir.

Tout comme son frère puîné Marlon, Kevin Bain est un petit mec trapu au teint mat. Une sorte de troll surdéveloppé. Et il a cette même sudation

permanente qui faisait que Marlon évoquait toujours à Hal, aussi bien sur le court qu'en dehors, un crapaud aux yeux écarquillés recroquevillé sous la bruine. Sauf que les yeux de Kevin Bain sont rétrécis, rougis et enflés par les larmes, que sa calvitie temporale lui dessine une ligne de cheveux frontale pointue comme pas possible, qu'il ne semble pas reconnaître le Hal post-pubescent et pointe la papatte en peluche non vers Hal, ainsi que celui-ci s'en rend compte après avoir failli avaler sa chique de Kodiak, mais vers le vieux à face poupine et barbe carrée qui tient une cuiller pleine de yaourt rose vif devant la bouche de son nounours, contre la langue en velours rouge, faisant semblant de le nourrir. Avec beaucoup de naturel, Hal coince son verre NASA entre ses jambes et empoigne sa chaise par en dessous pour la décaler par petits sauts de l'axe Kevin Bain/homme au yaourt. Harv, devant, adresse un signe de main complexe à l'homme au yaourt pour lui intimer l'ordre de ne rien dire et de ne pas bouger de sa chaise orange du dernier rang ; puis, quand Kevin pivote, en tailleur, pour se positionner de nouveau face à l'avant de la pièce, Harv masque son geste en faisant mine de se recoiffer. Le recoiffage devient sincère, pensif, et le chef inspire deux fois profondément. La musique est retournée à sa narcose nunuche initiale.

« Kevin, dit Harv, puisque cet exercice concerne la passivité et les besoins de l'Enfant Intérieur, et puisque tu as choisi Jim comme la personne de qui tu attends quelque chose, il faut que tu lui demandes à haute voix de combler cette attente. Demande-lui de te serrer dans ses bras et de t'aimer, puisque tes parents ne viendront pas. Ne viendront jamais, Kevin. »

Kevin Bain pousse un gémissement mortifié et plaque encore une fois sa grosse pogne sur sa face basanée.

« Vas-y, Kev, dit quelqu'un près du poster de Bly.

– On est tous avec toi », dit le type près de l'armoire.

Maintenant Hal passe en revue la liste alphabétique des pays lointains où il préférerait se trouver en ce moment. Il n'en est même pas encore à Addis-Abeba quand Kevin Bain acquiesce et commence, hésitant, d'une

voix douce, à prier le poupon Jim, qui a reposé son yaourt mais pas son ours, de bien vouloir venir l'aimer et le serrer dans ses bras. Au moment où Hal s'imagine dégringolant une cataracte du sud-ouest de la Concavité dans un vieux bidon rouillé d'enlèvement d'ordures toxiques, Kevin Bain a demandé onze fois à Jim, de plus en plus fort, de venir le cajoler et le serrer contre lui, en vain. Le vieux reste à sa place, agrippant son ours à la langue tachée de yaourt, avec une physionomie à mi-chemin entre poupine et neutre.

Hal n'avait encore jamais vu de larmes jaillissantes. Or les larmes de Bain jaillissent réellement à plusieurs cm de ses yeux. Son expression faciale toute froncée est celle d'un petit enfant en pleine crise de colère, les tendons de son cou sont gonflés et son teint s'assombrit jusqu'à prendre la couleur d'un gant de base-ball. Un mucus luisant suinte sous sa lèvre supérieure, et l'inférieure est secouée de tremblements épileptiques. Hal trouve ce caprice d'adulte plutôt très impressionnant. À un certain degré, la douleur hystérique se confond avec la joie hystérique, en apparence. Il s'imagine observant aux jumelles Bain en pleurs sur une plage de sable blanc depuis le balcon d'une chambre d'hôtel climatisée à Aruba.

« Il vient *paaas* ! » geint finalement Kevin à l'adresse du chef.

Harv approuve en se grattant un sourcil et confirme que cela paraît être le cas. Il caresse son impériale, perplexe, et demande quel peut être le problème, pourquoi Jim ne vient pas automatiquement quand on l'appelle.

Kevin Bain, de rage, est en train de soumettre son pauvre nounours à une espèce de vivisection. Il est vraiment dans son personnage d'Enfant maintenant, et Hal espère que ces types connaissent le moyen de le faire remonter au moins à l'âge de seize ans avant de le laisser rentrer chez lui en voiture. Une timbale s'est jointe à l'orchestre, ainsi qu'un cornet plutôt audacieux, et la musique semble enfin avancer un peu, sinon vers un point d'orgue, du moins vers la fin du CD.

À présent, plusieurs membres du groupe crient à Kevin Bain que son Enfant Intérieur n'obtiendra pas ce qu'il désire, qu'en restant assis passivement à implorer un câlin il n'obtiendra rien, que Kevin a le devoir d'agir pour que les désirs de son Enfant Intérieur soient satisfaits. Quelqu'un lance : « Honore cet Enfant ! » Un autre : « Satisfais ces désirs ! » Hal se balade mentalement sur la via Appia sous un brillant eurosoleil, en mangeant un cannoli, en faisant tournoyer ses raquettes Dunlop comme des revolvers à six coups, en profitant du beau temps, du silence crânien et d'un flux salivaire normal.

Bientôt les exhortations d'encouragement sont reprises par tous dans la pièce, à l'exception de Harv, Jim et Hal. On scande « Satisfais ces désirs ! Satisfais ces désirs ! » avec le même entrain viril synchrone que : « Défends ta ligne ! » ou « Bloque ce tir ! ».

Kevin s'essuie le nez d'un revers de manche et demande à l'énorme chef Harv ce qu'il est censé faire pour satisfaire les désirs de son Enfant si la personne qu'il a choisie ne vient pas.

Le chef, carré sur sa chaise, bras et jambes croisés, sourit sans piper mot. Son ours trône sur sa bedaine, pattes écartées, comme un ours sur une étagère. Hal craint que l'O_2 ne commence à s'épuiser dangereusement dans la 32A. Rien à voir avec la brise fraîche des pâturages de l'île Ascension dans l'Atlantique sud. Les hommes continuent à scander « Satisfais ces désirs ! »

« Tu me conseilles d'aller activement de moi-même vers Jim pour lui demander de me prendre dans ses bras », dit Kevin Bain en se frottant les yeux avec les articulations de ses doigts.

Le chef a un sourire neutre.

« Au lieu d'attendre passivement que Jim vienne », poursuit Kevin Bain, dont les larmes ont quasiment cessé de couler et dont la transpiration a maintenant la brillance humide des sueurs froides.

Harv est l’un de ces individus capables de hausser un sourcil sans bouger l’autre. « Il faut un vrai courage, de l’amour et de l’abnégation pour prendre le risque d’aller activement vers quelqu’un qui pourrait t’apporter ce que ton Enfant désire », dit-il tranquillement. Le CD joue maintenant une version instrumentale uniquement au violoncelle de *I Don’t Know (How to Love Him)*, extraite d’un vieil opéra-rock que Lyle écoute parfois la nuit dans la salle de musculation sur un lecteur d’emprunt. Hal se rappelle que Lyle et Marlon Bain étaient très proches.

L’alexandrin scandé s’est réduit à un pentamètre iambique plus faible – *« Désirs désirs désirs désirs désirs »* – au moment où Kevin Bain décroise timidement les jambes, se lève de sa chaise orange, se tourne vers Hal et le gars immobile derrière lui, le fameux Jim. Bain avance à pas lents et pénibles, comme un mime interprétant un marcheur dans une tempête. Hal nage sur le dos dans les Açores en faisant jaillir de sa bouche un jet d’eau cétologique. Il est renversé en arrière sur son siège, le plus loin possible de la trajectoire de Kevin Bain, et examine la suspension brune au fond de son verre. Il prie pour n’être pas reconnu par un Kevin Bain régressif, et c’est sa prière la plus sincère et la plus désespérée depuis qu’il ne porte plus de grenouillères.

« Kevin ? dit doucement Harv, est-ce toi qui avances activement vers Jim ou est-ce l’Enfant qui désire en toi ?

– *Désirs désirs désirs* », scandent les barbus, certains levant en rythme leurs poings manucurés.

Bain regarde alternativement Harv et Jim en se mordant le doigt, hésitant.

« Est-ce ainsi qu’un Enfant marche vers ses désirs, Kevin ? dit Harv.

– Vas-y, Kevin, dit un homme à la barbe touffue.

– Libère l’Enfant !

– Laisse l’Enfant marcher, Kev. »

Et voilà pourquoi le souvenir le plus net que Hal gardera de la Réunion non-anti-Substance à laquelle il s’est rendu par erreur au prix d’un trajet hypersalivé de cinquante bornes sera celui de ce frère aîné du partenaire de double de son frère aîné à quatre pattes sur une moquette en Dacronyl, trois pattes en fait à cause du nounours qu’il tenait contre sa poitrine et qui gênait sa progression, se traînant vers lui et l’exauceur de désirs derrière lui, laissant des traces rose pâle de genoux dans le grain du tapis, la tête dressée sur un cou tremblant, le regard fixe, le visage indescriptible.

OceanofPDF.com

❍

Le plafond respirait. Il saillait et se rétractait. Il enflait et s’aplanissait. La chambre était dans le service Traumatologie de l’hôpital Ste Elizabeth. Chaque fois qu’il le regardait, le plafond se gonflait et se dégonflait, luisant comme un poumon. Quand Don était un gros moutard, sa mère s’était installée avec lui dans une petite maison juste derrière les dunes d’une plage publique de Beverly. La maison était dans ses moyens parce que le toit avait un énorme trou. Un trou d’origine inconnue. L’immense berceau de Gately était dans le petit living-room, juste en dessous du trou. Le propriétaire de ces maisonnettes derrière les dunes avait agrafé une épaisse bâche en polyuréthane translucide au dessus du plafond. Pour pallier le trou. Et le polyuréthane enflait et s’aplanissait dans le vent du North Shore telle une monstrueuse vacuole qui inspirait et expirait juste au-dessus du petit Gately, couché là, les yeux ronds. À mesure que l’hiver gagnait et que les vents empiraient, la vacuole respirante en polyuréthane avait, semblait-il, développé une personnalité propre. Gately, à quatre ans, avait considéré la vacuole comme un être vivant, qu’il avait appelé Herman et dont il avait peur. Il ne sentait pas le côté droit du haut de son corps. Il ne pouvait pas bouger au vrai sens du terme. La chambre d’hôpital avait cet aspect brumeux des chambres de malades fiévreux. Gately était couché sur le dos. Des silhouettes fantomatiques se matérialisaient à la périphérie de son champ de vision, s’y maintenaient, puis se dématérialisaient. Le plafond saillait et se rétractait. La respiration de Gately lui-même lui faisait mal à la

gorge. Sa gorge était râpeuse. La silhouette floue dans le lit d'à côté était en position assise, immobile, et semblait avoir une boîte sur la tête. Gately faisait un rêve ethnocentrique récurrent dans lequel il cambriolait la maison d'un Asiatique, le ligotait sur une chaise et tentait de lui bander les yeux avec de la ficelle de qualité trouvée dans le tiroir sous le téléphone de la cuisine. L'Asiatique pouvait néanmoins voir entre les tours de ficelle et regardait fixement Gately en clignant des yeux, insondable. Et il n'avait ni nez ni bouche, juste un aplat de peau faciale, portait un peignoir en soie, des sandales effrayantes, et ses jambes étaient glabres.

Ce que Gately percevait comme une séquence anormale de cercles lumineux et d'événements était en fait l'alternance de ses états de conscience et d'inconscience. Il ne s'en rendait pas compte. Il avait la sensation d'émerger pour chercher de l'air, puis d'être de nouveau immergé sous la surface de quelque chose. Une fois, en émergeant, il vit le résident Tiny Ewell assis sur une chaise à côté de son lit. La petite main fine de Tiny était sur la barre du lit à barreaux et sur la main reposait son menton, si bien que son visage était très proche. Le plafond saillait et se rétractait. La chambre n'était éclairée que par la lumière du couloir. Des infirmières défilaient derrière la porte en chaussures subsoniques. Une haute silhouette fantomatique voûtée apparut à la gauche de Gately, par-delà le lit du garçon flou à tête carrée assis, si voûtée qu'elle semblait avoir le coccyx sur l'appui de fenêtre. Le plafond s'arrondit, puis se raplatit. Gately regarda Ewell. Ewell avait rasé sa barbiche blanche. Ses cheveux étaient si propres et si blancs que son crâne se reflétait dessus et leur donnait une teinte rosée. Ewell discourait depuis un temps indéterminé. C'était la première nuit complète de Gately dans le service de Traumatologie de l'hôpital Ste Elizabeth. Il ne savait pas quelle nuit de la semaine c'était. Son rythme circadien était le moins désorganisé de ses rythmes personnels. Son côté droit était comme moulé dans du ciment brûlant. Et il sentait une palpitation dans ce qui devait être un orteil. Il envisagea vaguement d'aller aux

toilettes, mais quand ? Ewell parlait. Ou murmurait-il ? Des infirmières passaient dans le couloir. Comme sur des roulettes, tant leurs souliers étaient insonorisés. L'ombre de quelqu'un coiffé d'un chapeau, inerte, était projetée obliquement sur les dalles du couloir devant la chambre, comme si quelqu'un coiffé d'un chapeau, inerte, était assis contre le mur à côté de la porte.

« Le terme que ma femme emploie pour dire âme est *personnalité*. Genre : "Il y a quelque chose d'incroyablement noir dans ta personnalité, Eldred Ewell, et le Dewar's le fait ressortir." »

Le sol du couloir était assurément en carrelage blanc, doté d'une brillance cireuse, nuageuse, dans la fluorescence ambiante. Une ligne rouge ou rose le parcourait en son milieu. Gately ne savait pas si Tiny Ewell le croyait réveillé ou inconscient ou quoi.

« C'est au premier trimestre de ma troisième année d'école élémentaire que j'ai commencé à me lier avec des mauvais éléments. Il y avait une bande de jeunes loubards irlandais qui arrivaient d'une cité d'East Watertown. Des morveux aux cheveux coupés par papa ou maman, aux manches élimées, bagarreurs, dingues de sport, fans de hockey sur asphalte, disait Ewell, et pourtant, bizarrement, vu que j'étais incapable de faire une seule pompe dans le Test de forme physique du Président, je suis rapidement devenu leur chef. Ces gosses d'ouvriers semblaient m'admirer pour je ne sais quels attributs. On formait une sorte de club. Notre uniforme était une casquette grise. Notre club-house était l'abri réservé aux joueurs sur un terrain de base-ball de Little League désaffecté. Le club s'appelait le club des Piqueurs de Fric. J'avais suggéré qu'on prenne un nom descriptif plutôt qu'euphémique. C'est moi qui l'avais choisi. Les Irlandais étaient d'accord. Ils me voyaient comme le cerveau de l'opération. Ils étaient babas devant moi. C'était dû en grande partie à mes talents de rhéteur. Même les Irlandais les plus frustes respectent le beau langage. Notre but était de monter des arnaques. On allait sonner chez les gens après l'école et on leur

demandait un don pour le projet Hockey Jeunes Espoirs. Ça n'existait pas. Notre sébile était une boîte en fer vide de café Chock Full O'Nuts avec PROJET HOCKEY JEUNES ESPOIRS écrit sur une bande d'adhésif enroulée autour. Le môme qui avait fabriqué la sébile avait d'abord écrit *PROJET* avec un *G*. Je l'ai raillé pour son erreur et tout le club s'est moqué de lui. Méchamment. » Ewell regardait avec insistance le carré bleu et la croix tordue, souvenirs de prison, sur les avant-bras de Gately. « Nos seules accréditations visibles étaient des genouillères et des crosses qu'on avait fauchées à l'économat. J'avais ordonné que chacun s'arrange pour dissimuler soigneusement le *ÉC. ÉLÉM. PPPTY W. WTTN* gravé sur les crosses. L'un des gamins portait un masque de goal sous sa casquette. Les genouillères étaient retournées pour la même raison. Je ne savais même pas faire du patin à roulettes et ma mère m'avait formellement interdit de jouer sur l'asphalte. J'avais une cravate et je me repeignais soigneusement après chaque sollicitation. J'étais le porte-parole. Le micro, disaient les mauvais garçons. C'étaient tous des catholiques irlandais. Watertown est, de l'est à l'ouest, catholique, arménienne et mélangée. Les gars de l'Eastside étaient en admiration devant mes dons pour l'entourloupe. J'étais extrêmement convaincant avec les adultes. Je sonnais et les gars s'alignaient derrière moi sur le perron. Je parlais de la jeunesse déshéritée, de l'esprit d'équipe, du grand air et du sens de la compétition par opposition à la mauvaise influence de la rue après l'école. Je parlais des mères en bas de contention et des frères aînés invalides de guerre avec des prothèses qui venaient applaudir les victoires des enfants pauvres contre des équipes bien mieux pourvues. J'ai découvert que j'avais vraiment un don pour la rhétorique émotionnelle des adultes. Pour la première fois, je ressentais un pouvoir personnel. J'improvisais avec créativité, j'étais touchant. Des pères de famille rustauds, qui ouvraient la porte en débardeur, pas rasés, avec une canette de bière à la main et des mines peu charitables, finissaient en larmes quand on repartait. Ils disaient que j'étais un bon petit gars et que ma

m’man et mon p’pa pouvaient être fiers de moi. Ils m’ébouriffaient affectueusement, c’est pour ça que j’avais toujours un peigne et un miroir sur moi. La boîte de café gamelle était lourde quand on la rapportait sur le terrain de base-ball, où on la planquait derrière un support de banc en parpaing. À Halloween, on avait récolté plus de cent dollars. C’était une somme énorme à l’époque. »

Tiny Ewell et le plafond ne cessaient de se rétracter et de se dilater, tout gonflés. Des silhouettes que Gately ne connaissait ni d’Ève ni d’Adam apparaissaient et disparaissaient dans différents coins de la pièce. L’espace entre son lit et les autres se distendait puis se réduisait, comme un ressort mais mollement. Les yeux de Gately roulaient, la transpiration lui faisait une moustache.

« Et je me délectais de la supercherie, de mon talent émergent. Je carburais à l’adrénaline. J’avais un avant-goût du pouvoir, de la manipulation verbale des cœurs humains. Les gars m’appelaient le baratineur en or. Bientôt cette petite escroquerie ne m’a plus suffi. J’ai commencé à piquer du fric dans la boîte Chock Full O’ Nuts. À taper dans la caisse. J’ai persuadé les gars que c’était trop risqué de la planquer en plein air et je l’ai prise avec moi. Je la gardais dans ma chambre et je disais à ma mère que c’était pour des cadeaux de Noël et que personne ne devait regarder ce qu’elle contenait. Et à mes subalternes du club je disais que j’avais déposé l’argent sur un compte d’épargne très juteux que j’avais ouvert au nom de Franklin W. Dixon. En réalité je m’achetais des Pez et des Milky Way et des magazines *Mad* et un coffret de luxe du Petit Céramiste de la marque Creeple Peeple avec six teintes différentes de pâte. C’était au début des années 1970. Dans les premiers temps, j’étais discret. Dépensier mais discret. Je ne fauchais pas trop. Mais le pouvoir avait fait surgir un aspect noir de ma personnalité, et l’adrénaline l’a stimulé. Ma volonté s’est rebellée. Bientôt la boîte était vide chaque week-end. Toutes les semaines de labeur se terminaient par un samedi de fièvre acheteuse puérile. Je

fabriquais de magnifiques relevés bancaires à montrer aux copains. J'étais de plus en plus bonimenteur et impérieux avec eux. Ils ne posaient pas de questions, ne s'étonnaient pas que les relevés bancaires soient rédigés au Magic Marker violet. Ce n'étaient pas de grands intellectuels, je le savais. Ils étaient tout en muscles et en méchanceté, les pires éléments de l'école. Et je les commandais. Je les fascinais. Ils m'accordaient une confiance aveugle à cause de mon talent de rhéteur. Rétrospectivement, je me dis qu'ils n'avaient pas dû imaginer une seconde qu'un jeune binoclard à cravate puisse les rouler, vu la brutalité des représailles potentielles. Un jeune binoclard *sain d'esprit* s'entend. Mais je n'étais plus sain d'esprit. Je ne vivais que pour alimenter le côté noir de ma personnalité, qui me soufflait que je pouvais éviter les représailles grâce à mon talent et à mon aura exceptionnelle. »

« Mais, bien sûr, Noël s'annonçait déjà. » Ici, Gately essaie d'interrompre Ewell en disant « s'annonçait ? » et s'aperçoit avec horreur qu'aucun son ne sort de sa bouche. « Les mauvais garçons baraqués de l'Eastside catholique ont réclamé leur part du compte Franklin W. Dixon inexistant pour acheter des bas de contention et des débardeurs à leurs ouvriers noirauds de parents. Je les ai baladés aussi longtemps que possible avec un blabla pédant sur les taux d'intérêt et les années fiscales. Seulement, les catholiques irlandais ne plaisantent pas avec Noël et, pour la première fois, ils m'ont regardé d'un œil sombre. La situation était de plus en plus tendue à l'école. Un après-midi, le plus costaud et noiraud de la bande m'a fait un coup bas et a pris le contrôle de la boîte de café. Mon autorité ne s'en est jamais relevée. J'étais rongé par la peur : ça m'a dessillé : j'ai compris que j'avais piqué beaucoup plus que je ne pouvais me le permettre. À la maison, pendant le dîner, je me suis mis à parler des mérites de l'école privée. Et puis, avec les dépenses de Noël, nos revenus hebdomadaires étaient en chute libre, les donateurs avaient de moins en moins d'argent et d'indulgence. Certains membres du club ont imputé ce

déficit à une faille de ma part. Ça commençait à jaser. J'ai appris qu'on pouvait transpirer énormément par temps froid sous un abri de stade. Le premier jour de l'avent, le gars en charge de la boîte a produit des chiffres à l'écriture puérile et déclaré que tout le club voulait maintenant sa part du magot Dixon avec les intérêts. J'ai gagné du temps en expliquant qu'il fallait plusieurs signatures et que je ne savais plus où j'avais mis le livret. Je suis arrivé à la maison exsangue, en claquant des dents, et ma mère m'a fait avaler de l'huile de foie de morue. J'étais terrassé par une peur enfantine. Je me sentais petit, faible, cruel, je redoutais que mon méfait ne soit découvert. Et je ne parle même pas des représailles violentes. J'ai prétexté des douleurs abdominales pour sécher l'école. Le téléphone a commencé à sonner au milieu de la nuit. J'entendais mon père dire : "Allô ? *Allô ?*" Je ne dormais plus. La partie noire de ma personnalité avait des ailes tannées, un bec et se retournait contre moi. Il restait quelques jours avant les vacances de Noël. Je paniquais dans mon lit pendant les heures de classe, parmi des piles de magazines *Mad* mal acquis et de figurines Creeple Peeple, j'écoutais les cloches des pères Noël de l'Armée du Salut dans la rue, je cherchais des synonymes d'*effroi* et de *malédiction.* J'avais honte et je comprenais que la honte était l'aide de camp de la folie des grandeurs. Ma maladie digestive non spécifiée s'éternisait, les professeurs envoyaient des messages soucieux. Certains jours, on sonnait à la porte après l'école et ma mère montait pour me dire ("Comme c'est *gentil*, Eldred") que des gamins noirauds un peu débraillés mais bien braves, sur le perron, avec des casquettes grises, demandaient de mes nouvelles et déclaraient attendre *avec impatience* mon retour à l'école. Je me suis mis à manger du savon pour justifier davantage ma maladie. Comme je vomissais des bulles, ma mère a menacé de me faire examiner par un spécialiste. J'étais au bord du précipice, tout allait finir par se savoir. J'aurais voulu pouvoir me jeter dans les bras de ma mère et tout lui avouer, mais je n'y arrivais pas. J'avais trop honte. L'après-midi, trois ou quatre des Piqueurs de Fric les plus durailles

se postaient à côté de la crèche sur le parvis de l'église en face de chez nous et regardaient fixement la fenêtre de ma chambre en tapant leurs poings dans leurs paumes. Ça me donnait une idée de ce que devait ressentir un protestant de Belfast. Mais ce que je craignais encore plus qu'une raclée des catholiques irlandais, c'était l'éventualité que mes parents découvrent que ma personnalité avait un côté noir qui m'avait poussé à des méfaits grandioses et laissé dans le pétrin. »

Gately se demande comment son absence de réponse est perçue par Ewell, si celui-ci le prend mal ou, au contraire, ne s'en rend même pas compte. Il peut respirer, mais quelque chose dans sa gorge râpée empêche les vibrations nécessaires au langage articulé.

« Finalement, la veille de mon rendez-vous chez le gastro-entérologue, pendant que ma mère était chez une voisine à se regarder le minou avec un groupe de bonnes femmes, je me suis faufilé dans le bureau de mon père et j'ai volé plus de cent dollars dans une boîte à chaussures marquée I.B.E.W. LOCAL 517 CAISSE NOIRE au fond du placard. Je n'avais encore jamais envisagé de recourir à la boîte à chaussures. De voler mes parents. Pour rembourser des sales gosses à qui j'avais volé ce qu'ils avaient volé à des adultes par le biais de mes mensonges. J'étais mort de peur et je me méprisais de plus en plus. À présent j'étais malade pour de bon. Je vivais dans l'ombre d'un truc sombre qui planait au-dessus de moi. Je vomissais sans l'aide d'émétique maintenant, mais en secret, pour pouvoir retourner à l'école ; je ne pouvais pas passer toutes les vacances de Noël avec des sentinelles noiraudes qui tapaient du poing contre leur paume devant ma maison. J'ai changé les billets du syndicat de mon père en petite monnaie, j'ai payé le club des Piqueurs de Fric et je me suis fait tabasser quand même. Pour le principe. J'ai découvert la colère latente des suiveurs, le sort du chef dont la cote de popularité s'effondre. J'ai dérouillé, ils m'ont mis une sérieuse raclée et suspendu à un crochet dans le vestiaire de l'école, où je suis resté plusieurs heures, enflé et mortifié. Et le retour à la maison a été

pire ; la maison n’était pas un refuge. Car la maison était le théâtre du crime au troisième degré. Du vol à la puissance trois. Impossible de fermer l’œil. Je m’agitais sur mon lit. Terreurs nocturnes. Impossible de manger, même si on me forçait à rester des heures à table après le dîner. Plus mes parents se faisaient du mouron pour moi, plus j’avais honte. Aucun élève d’école élémentaire ne pouvait se mépriser autant que moi. Les vacances n’ont pas été une partie de plaisir. Je repensais à l’automne et je ne reconnaissais pas le nommé Eldred K. Ewell Jr. Ce n’était plus une question de santé mentale ou de côté noir de ma personnalité. J’avais volé des voisins, des gosses de pauvres et ma famille pour m’acheter des bonbons et des jouets. Selon toutes les définitions du terme *mauvais*, j’étais mauvais. À partir de là, j’ai décidé de suivre le droit chemin. La honte et l’horreur étaient trop pénibles : je devais me reconstruire. J’ai décidé de faire tout ce qu’il faudrait pour me reconstruire en quelqu’un de bon. Je n’ai jamais consciemment commis un autre crime. J’ai rangé tout l’épisode du club des Piqueurs de Fric dans un garde-meuble mental et je l’ai mis sous clé. Don, j’avais tout oublié. Jusqu’à l’autre soir, Don, après la bagarre et ton réticent *se offendendo*[330], après ta blessure et tout ce qui s’est passé… j’ai rêvé de nouveau de cet épisode refoulé de grandiose perfidie d’écolier. Comme si j’y étais. À mon réveil, je me suis vu sans mon bouc et coiffé avec une raie au milieu, comme il y a quarante ans. Le lit était trempé et j’avais dans la main le savon spécial anti-acné de McDade, tout mordillé. »

Gately, retrouvant sa mémoire immédiate, se rappelle que du Demerol en intraveineuse lui a été administré contre la douleur de sa blessure par balle dès son admission aux urgences, puis deux fois encore par des toubibs de garde qui ne s’étaient pas donné la peine de lire les mots ANTÉCÉDENTS DE NARCODÉPENDANCE AUCUN MÉDIC. CATÉGORIE C-IV+ que Pat Montesian avait juré, à sa demande, d’inscrire en italique dans son dossier ou fiche médicale ou autre papier ad hoc. L’opération chirurgicale de la veille au soir avait été superficielle, non

extractive, parce que la balle du gros pistolet s'était apparemment fragmentée sous l'impact et éparpillée à travers l'épaisse couche de muscle entourant l'épiphyse humérale et l'articulation scapulaire de Gately, manquant l'os mais causant diverses lésions dans les tissus mous. Le spécialiste des urgences avait prescrit du Toradol-IM[331], en prévenant Gately que la douleur après dissipation de l'anesthésie générale serait plus atroce qu'il ne pouvait l'imaginer. À son réveil, Gately était dans une chambre du service de Traumatologie vibrante de soleil et un autre toubib expliquait à Pat M. ou Calvin T. que le corps étranger invasif avait été préalablement traité avec quelque chose de sale parce que Gately souffrait d'une infection importante et qu'ils le soignaient pour un truc comme du *Noxzema*, avait cru entendre Gately, mais qui était en réalité une toxémie. Gately avait voulu protester en criant que son corps était 100 % américain mais il était temporairement aphone. Puis la nuit était tombée et Ewell s'était retrouvé là, à déblatérer. Il était difficile de savoir ce qu'il attendait de Gately et pourquoi il avait choisi ce moment particulier pour s'épancher. L'épaule droite de Gately avait presque la même taille que sa tête et il devait faire une vraie gymnastique oculaire pour voir, par-dessus, la main d'Ewell sur la barrière du lit et sa tête en surplomb.

« Et comment pourrai-je accomplir la Neuvième Étape quand viendra l'heure de m'amender ? Comment pourrai-je réparer ma faute ? À supposer que j'arrive à me souvenir des adresses des citoyens escroqués, combien sont encore là, vivants ? Les gars du club ont sûrement atterri dans des quartiers minables et suivi des carrières sans avenir. Mon père a perdu le compte I.B.E.W.[332] sous l'administration Weld et il est mort depuis 1993. Et ces révélations tueraient ma mère. Ma mère est fragile. Elle marche avec un déambulateur et l'arthrite lui a tourné la tête pratiquement d'un demi-tour sur son cou. Ma femme est très attentive à lui épargner toutes les nouvelles déplaisantes me concernant. Elle dit que quelqu'un doit bien s'en préoccuper. Ma mère croit que je suis actuellement en Alsace pour un

séminaire de neuf mois sur la législation fiscale sponsorisé par la Banque de Genève. Elle m'envoie des pulls tricotés qui ne me vont pas, depuis l'hospice.

« Don, cet épisode refoulé et les séquelles que je me trimballe depuis lors expliquent peut-être ma vie entière. Pourquoi je me suis lancé dans le droit fiscal, pourquoi j'aide de riches banlieusards à payer moins d'impôts. Pourquoi j'ai épousé une femme qui me regarde comme une tache brune dans le fond de culotte de ses enfants. Ma dégringolade dans la boisson, dans une consommation disons relativement excessive par rapport à la moyenne, était peut-être une tentative instinctive d'enfouir ma honte d'écolier, de la submerger dans une mer d'ambre.

« Je ne sais pas quoi faire », conclut-il.

Le Toradol-IM, outre une perfusion saline de Doryx[333], faisait tinter les oreilles de Gately.

« Je veux oublier les turpitudes contre lesquelles je ne peux plus rien. Si c'est un échantillon de "Il vous en sera révélé plus", alors je porte réclamation. Certaines choses méritent de rester enfouies. Non ? »

Sur son côté droit, tout était en feu. La douleur était du type panique à bord, du type hurle-et-retire-ta-main-carbonisée-du-fourneau. Des parties de lui-même envoyaient des fusées de détresse à d'autres parties de lui-même et il ne pouvait ni bouger ni appeler.

« J'ai peur » fut le dernier murmure en provenance de Tiny Ewell, quelque part au-dessus de lui, qu'entendit Gately tandis que le plafond descendait vers eux. Gately voulut dire à Tiny Ewell qu'il s'Identifiait à fond avec ses sentiments et que s'il, Tiny, pouvait tenir bon, trimballer ce fardeau et mettre une godasse bien cirée devant l'autre, tout s'arrangerait, que Dieu tel que le concevait Ewell trouverait un moyen de régler la question et qu'il pourrait se débarrasser de sa honte au lieu de la noyer dans le Dewar's, mais Gately ne put faire coïncider la volonté de parler avec le langage effectif. Il choisit d'essayer de bouger sa main gauche et de toucher

celle d’Ewell sur la barrière. Seulement il manquait d’air, c’était trop loin. Et puis le plafond blanc s’abattit sur lui et blanchit tout.

Il dormait vaguement. Dans un délire de fièvre, il vit de sombres nuages d’orage entortillés s’entortiller sombrement et hurler au-dessus de la plage de Beverly, Massachusetts, des vents ronfler sur sa tête et faire éclater Herman la vacuole en polyuréthane, laissant à sa place un gouffre béant qui suçait le pyjama de bébé Dr Denton XXL de Gately. Un brontosaure bleu en peluche fut aspiré hors du berceau et disparut dans le gouffre en tournoyant. Sa mère se faisait dérouiller par un homme armé d’une houlette de berger dans la cuisine et n’entendait pas les cris frénétiques de Gately. Il fracassa les barreaux du berceau avec sa tête, courut vers la porte et sortit de la maison. Les nuages noirs descendaient, roulaient sur la plage, soulevaient des colonnes de sable, et Gately vit émerger le museau d’une tornade – comme si les nuages accouchaient ou chiaient. Il fonça vers la mer pour échapper à la tornade. Il ahana dans les déferlantes en furie, plongea et resta immergé jusqu’à ce qu’il n’eût plus d’air. Il ne savait plus s’il était le petit Bimmy ou le Don adulte. Il refit surface pour reprendre son souffle, puis replongea vers le fond chaud et calme. Plusieurs fois. La tornade était localisée à un certain endroit de la plage, saillait, se rétractait, hurlait, gonflait son jabot, et des éclairs se dressaient comme des mèches de cheveux à son sommet. Il entendait les petits cris hachés de sa mère qui l’appelait. La tornade frôlait la maison qui tremblait. Sa mère apparut à la porte, échevelée, avec un couteau Ginsu ensanglanté à la main, et proféra son nom. Il voulut lui dire de venir le rejoindre dans l’eau profonde, mais la tempête étouffa sa voix. Elle lâcha le couteau et se tint la tête au moment où l’entonnoir de la tornade pointait vers elle. La maison explosa. Sa mère fut engloutie dans l’entonnoir en agitant follement bras et jambes comme pour nager dans le vent. L’entonnoir la ventousa et la recracha dans le tourbillon du typhon. Des bardeaux et des planches la suivirent. Aucun signe de l’homme à la houlette qui l’avait battue. Le poumon droit de Gately le

brûlait atrocement. Il vit sa mère une dernière fois quand un éclair illumina l'intérieur de l'entonnoir. Elle tournoyait comme dans une essoreuse, paraissait nager parmi des lueurs bleues. Mais l'éclair était blanc comme la chambre ensoleillée quand il réémergea pour respirer et rouvrit les yeux. L'image rotative de sa mère s'estompa dans le plafond. Le souffle qu'il entendait était le sien : il tentait de hurler. Les draps du lit étroit étaient trempés et il avait une terrible envie de pisser. Il faisait jour, son côté droit n'était plus du tout engourdi et il regretta aussitôt la sensation de ciment chaud de l'ankylose. Tiny Ewell était parti. Chaque battement de son pouls était un supplice. Il ne pensait pas pouvoir supporter cela une seconde de plus. Il ne savait pas ce qui adviendrait, mais il ne le supportait plus.

Plus tard, une personne qui était soit Joelle van D. soit une infirmière de Ste E. avec un voile de l'A.H.I.D. lui passa un linge humide sur le visage. Et son visage était si large que cela prit un certain temps. La pression sur le linge était trop douce pour que ce soit une infirmière, mais Gately entendit le tintement des flacons de perfusion qu'on remplaçait ou déplaçait au-dessus de lui. Il n'avait pas la force de demander qu'on change ses draps ni d'aller aux toilettes. Peu après le départ de la femme voilée, il relâcha sa vessie et pissa mais, au lieu de sentir le liquide, il perçut le bruit métallique d'un réceptacle qui se remplissait à côté du lit. Il ne pouvait pas repousser les couvertures pour voir à quoi il était relié. Les persiennes étaient levées, la chambre était si claire que tout paraissait javellisé et bouilli. Le gars qui avait soit la tête carrée soit une boîte dessus avait été emmené ailleurs, son lit était défait et la barrière latérale abaissée. Il n'y avait pas de fantômes, pas de silhouettes floues. Le couloir n'était pas plus lumineux que la chambre, et Gately n'y voyait aucune ombre, aucun personnage chapeauté. La nuit dernière avait-elle été réelle ? La douleur faisait papilloter ses paupières. Il n'avait pas crié de douleur depuis l'âge de quatre ans. Sa dernière pensée avant de fermer les yeux à cause de l'éblouissement fut qu'on l'avait peut-être castré, car c'était le sens qu'il donnait au mot

cathétérisé. Il captait une odeur d'alcool isopropylique, de vitamine, et la sienne.

À un moment, une Pat Montesian probablement réelle entra, lui mit ses cheveux dans l'œil en l'embrassant sur la joue et lui dit que, s'il tenait bon et s'accrochait pour guérir, tout irait bien, que tout était revenu à la normale à la Maison, plus ou moins, en tout cas pour l'essentiel, qu'elle était désolée qu'il eût dû affronter seul une situation pareille, sans soutien ni conseil, et qu'elle se rendait parfaitement compte que ni Lenz ni les loubards canadiens ne lui avaient laissé le temps d'appeler quiconque, qu'il avait agi pour le mieux au vu des circonstances et n'avait aucun reproche à se faire, que la violence n'avait pas été une rechute mais un cas de force majeure, qu'il avait fait ce qu'il fallait pour défendre un résident de la Maison et lui-même. Pat Montesian était vêtue de noir, à son habitude, mais presque endimanchée, comme pour conduire quelqu'un au tribunal, et sa tenue lui donnait l'air d'une veuve mexicaine. Elle avait vraiment employé le terme *loubards*. Elle lui dit de ne pas s'inquiéter, que la Maison était une communauté où l'on veillait les uns sur les autres. Elle ne cessa de lui demander s'il avait sommeil. Ses cheveux roux étaient moins flamboyants que ceux de Joelle van D. La partie gauche de son visage était pleine de bonté. Gately ne comprenait pas bien ce qu'elle disait. Il était étonné que les flics ne se soient pas encore présentés. Pat ignorait tout du procureur de district adjoint et du Nuck étouffé par son bâillon : Gately avait essayé sincèrement de raconter son lamentable passé, mais l'aveu de certains détails lui paraissait encore suicidaire. Pat dit que Gately faisait preuve d'une grande humilité et de beaucoup de volonté en refusant d'absorber autre chose que des antalgiques non-narcotiques, mais elle lui rappela que le principal était qu'il se remette entre les mains de sa Puissance Supérieure et qu'il suive son cœur. Que la codéine ou le Percocet[334] ou peut-être même le Demerol n'équivaudraient pas à une rechute sauf si, au plus profond de lui-même, il estimait que c'en était une. Ses cheveux roux pendaient, non

peignés et emmêlés d’un côté ; elle semblait épuisée. Gately voulait l’interroger sur les conséquences juridiques de la baston de l’autre soir. Et il comprit que, si elle lui demandait sans cesse s’il avait sommeil, c’était parce que ses efforts pour parler ressemblaient à des bâillements. Son incapacité à articuler des mots était comme l’aphonie dans les cauchemars : une asphyxie atroce, infernale.

Ce qui pouvait laisser supposer que l’interface avec Pat M. était irréelle, c’était que tout à la fin, sans raison, Pat M. éclata en sanglots et que Gately, sans raison non plus, fut si gêné qu’il fit semblant de s’évanouir et se rendormit, rêva peut-être.

Presque certainement rêvé et irréel fut l’intermède pendant lequel, se réveillant en sursaut, Gately vit Mme Lopate, le légume du Cabanon qu’ils installaient parfois à côté de la visionneuse d’Ennet House, assise sur une chaise à roulettes en métal, la face contordue, la tête inclinée, les cheveux en bataille, regardant non vers lui mais vers les flacons de perfusion et les écrans suspendus au-dessus et derrière son lit à barreaux, donc muette et absente mais cependant là *avec* lui, plus ou moins. Bien qu’il fût absolument impossible qu’elle eût été réellement là, Gately s’aperçut pour la première fois que la catatonique Mme L. était la dame qu’il avait vue toucher l’arbre sur la pelouse de la n^{o} 5 à une heure tardive, certains soirs, au début de sa carrière d’Employé-Résident. Que c’était la même personne. Et que cette prise de conscience était réelle même si la présence de la femme dans la pièce ne l’était pas, situation paradoxale qui le fit tourner de l’œil une fois de plus.

Puis, plus tard, Joelle van Dyne était assise sur une chaise de l’autre côté des barreaux, voilée, en pantalon de survêtement et pull un peu détricoté, avec un voile ourlé de rose, silencieuse, le regardant peut-être, pensant peut-être qu’il était inconscient malgré ses yeux ouverts ou en plein délire de Noxzema. Son côté droit lui faisait si mal que chaque respiration dépendait d’une décision difficile. Il voulait pleurer comme un enfant. Le

silence de la fille et la neutralité du voile l'effrayèrent au bout d'un moment, et il aurait aimé pouvoir lui demander de revenir plus tard.

Personne ne lui offrit de quoi manger, mais il n'avait pas faim. Il y avait des perfusions sur ses deux mains et dans le creux de son coude gauche. Et il était intubé plus bas aussi. Il préférait ne pas savoir. Il essayait d'interroger son cœur pour déterminer si la codéine représentait une rechute, mais son cœur s'abstenait de tout commentaire.

Puis, à un autre moment, l'ancien résident et conseiller senior d'Ennet House Calvin Thrust entra en trombe, tira une chaise, la retourna et s'y assit à califourchon comme une stripteaseuse, arc-bouté sur le dossier, et parla en maniant une clope non allumée. Il dit que Gately avait une sale gueule, merde, comme un mec qui vient de se prendre un truc bien lourd sur le crâne, mais que ce n'était rien à côté des autres, les Nucks en chemise polynésienne. Thrust et la Sous-Directrice étaient arrivés sur les lieux avant que les vigiles d'Enfield Marine n'alertent les flics qui distribuaient des prunes aux véhicules mal garés dans Comm. Ave., lui dit-il. Lenz et Green et Alfonso Parias-Carbo avaient porté / traîné Gately évanoui à l'intérieur et l'avaient étendu sur le divan en vinyle noir du bureau de Pat, où Gately était revenu à lui, leur avait dit de ne pas appeler d'ambulance et de bien vouloir le réveiller dans cinq minutes, puis avait reperdu connaissance. Parias-Carbo avait paru souffrir d'une légère hernie intestinale pour avoir porté / traîné Gately, mais il s'était comporté en homme, avait refusé la codéine aux urgences, exprimé sa gratitude pour cette expérience enrichissante, et maintenant la boule abdominale régressait gentiment. L'haleine de Calvin Thrust sentait la fumée et la vieille omelette. Gately avait jadis vu une cartouche clandestine d'un jeune Calvin Thrust qui faisait l'amour avec une dame suspendue par un bras à un trapèze de fabrication artisanale. La cartouche était mal éclairée et de très mauvaise qualité, et Gately était à moitié assommé par le Demerol, mais il était sûr à 98 % qu'il s'agissait du jeune Calvin Thrust. Calvin Thrust raconta que Randy Lenz,

juste au-dessus du corps inconscient de Gately dans le bureau, s'était mis à faire sa mijaurée en disant que bien sûr c'était lui qui allait porter le chapeau pour la bagarre entre Gately et les Nucks et pourquoi ne pas lui filer le coup de tatane administratif tout de suite, hein, pendant qu'ils y étaient, sans délibération préalable. Bruce Green avait plaqué Lenz contre le casier de Pat et l'avait secoué comme une margarita, mais il n'avait pas dénoncé Lenz et avait même refusé de dire par quel hasard des Canadiens irrités avaient pu accuser un spécimen sans couilles comme Lenz d'avoir dézingué leur copain. Une enquête était en cours, mais Thrust confessa une certaine admiration pour Green et son refus de la délation. Brucie G. avait récolté un nez cassé dans l'histoire et une magnifique paire de cocards. Calvin Thrust dit que la Sous-Directrice et lui avaient immédiatement repéré, en arrivant, que Lenz était soit sous coke soit défoncé aux -drines et qu'il, Thrust, avait fait appel à toutes les énergies de maîtrise de soi dont la sobriété l'avait doté pour emmener tranquillement Lenz dans la chambre spéciale handicapés à côté du bureau et lui donner le choix, tandis que Burt F. Smith crachait ses poumons dans son sommeil, entre quitter volontairement Ennet sur-le-champ ou se soumettre à une analyse d'urine, une fouille de sa chambre et tout le tremblement, ainsi qu'à un interrogatoire de la flicaille, laquelle n'allait pas tarder à rappliquer dans le sillage des ambulances appelées pour les Nucks. Pendant ce temps, lui dit-il – tantôt en agitant sa cigarette, tantôt en se penchant pour voir si Gately dormait et lui répéter qu'il avait une gueule de déterré –, Gately était dans les vapes, calé par deux casiers pour l'empêcher de dégringoler du divan trop petit pour lui, et pissait le sang alors que personne ne savait au juste comment lui garrotter l'épaule et la nouvelle, la fille bien roulée avec la figure masquée, était perchée sur le bras du divan et lui appliquait des serviettes en guise de compresses tandis que son peignoir entrouvert offrait un panorama qui faisait se redresser même Alfonso P.-C. lové par terre en position fœtale à cause de sa hernie et Thrust et la Sous-Directrice se

relayaient pour Appeler à la Rescousse quiconque avait une idée sur ce qu'il fallait faire, parce qu'ils savaient tous que Gately était en conditionnelle pour une affaire sérieuse et que, avec tout le respect qui lui était dû, au vu des Canadiens affalés en tous sens dans la rue, il était difficile de déterminer en cet instant qui avait fait quoi à qui, et que la flicaille a tendance à s'intéresser de plus près aux balèzes qu'on expédie aux urgences avec de spectaculaires blessures par balle et alors, quand Pat M. s'était pointée dans l'Aventura en dérapage contrôlé, elle avait poussé une gueulante assez peu sereine contre Thrust qui aurait dû, selon elle, avoir déjà conduit Don Gately à Ste E. depuis longtemps de sa propre initiative. Thrust dit qu'il avait laissé la gueulante de Pat lui couler dessus comme de la flotte sur les plumes d'un canard, sachant qu'elle était sous pression à cause de certaines difficultés dans son ménage. Il dit que Gately était trop lourd pour être porté inconscient sur plus de quelques mètres, même avec l'aide de la fille masquée pour remplacer Parias-Carbo, et qu'ils avaient seulement réussi à le traîner dehors dans sa chemise de bowling trempée, qu'ils l'avaient déposé brièvement sur le trottoir, couvert du manteau en daim noir de Pat, pendant que Thrust manœuvrait sa bien-aimée Corvette le plus près possible de Gately. Le boucan des sirènes qui montaient Comm. Ave. se mêlait aux gémissements des Canadiens sérieusement esquintés qui réclamaient des *médecins** en retrouvant peu à peu ce qui peut passer pour un état conscient chez des Nucks et aux râles d'écureuil asthmatique de la vieille Duster marron rouillée que Lenz essayait de faire démarrer et qui avait un Delco pourri. Ils avaient chargé le poids mort de Gately dans la 'Vette et Pat M. avait ouvert la voie au volant de son Aventura turbo qu'elle conduisait comme une cinglée. Pat avait laissé la fille voilée monter en voiture avec elle parce que la fille voilée voulait absolument l'accompagner. La Sous-Directrice était restée sur place pour répondre aux vigiles d'Enfield Marine et aux moins baratinables flics de Boston. Les sirènes se rapprochaient de plus en plus et ça augmentait la

confusion parce que les légumes mobiles et séniles de l'Unité n° 4 et du Cabanon avaient été attirés par le bruit sur les pelouses gelées et que la combinaison de sirènes différentes les affolait, qu'ils moulinaient des bras, hurlaient, couraient dans tous les sens, ajoutaient du bordel au bordel et que tout ça faisait un pataquès terrible quand Pat et lui avaient démarré. Thrust demande rhétoriquement à Don combien il pèse, mon salaud, parce qu'il avait fallu avancer à fond les sièges avant, comme les nains faisaient, pour caser la carcasse de Gately sur la banquette de la 'Vette et que tous les bras disponibles avaient été mis à contribution, y compris les moignons de Burt F.S., et que ç'avait été comme faire passer un truc énorme à travers une porte trop petite pour le truc énorme. De temps en temps, Thrust tapotait sa clope qu'il devait croire allumée. Les premières bagnoles de flics avaient déboulé à fond la gomme à l'angle de Warren et de Comm. juste au moment où, eux, ils bifurquaient dans Warren. Pat, qui roulait devant, avait fait un geste soit relax genre salut aux flics qui passaient soit pas relax genre prise de tête. Avait-il parlé du sang de Gately ? Gately avait foutu du sang partout, sur le divan en vinyle de Pat M., sur les casiers, sur la moquette, dans l'allée d'E.M., sur le trottoir, sur le manteau en daim noir de Pat M., sur les manteaux de tout le monde, en fait, et sur la bien-aimée sellerie en cuir de la bien-aimée Corvette de Thrust, laquelle sellerie était neuve, Thrust se devait de l'ajouter, et chère à son cœur. Mais, bon, pas de quoi se biler : cette saleté de sang était le cadet de leurs soucis. Gately n'appréciait pas tellement la tournure du récit et il tenta de le faire comprendre en clignant des yeux pour attirer l'attention de Thrust mais celui-ci ne remarqua rien, ou crut peut-être que c'était un tic postopératoire. Thrust avait toujours les cheveux peignés à plat en arrière, comme un gangster. Il dit que l'équipe des urgences de Ste E. avait été très rapide et efficace pour extraire Gately de la 'Vette sur un brancard double largeur mais que ç'avait été coton de soulever le brancard pour fixer les pieds à roulettes en dessous et permettre aux mecs en blanc de le pousser pendant que d'autres mecs en

blanc trottaient à côté, appuyaient sur sa blessure et gueulaient des ordres codés comme ils font toujours aux urgences et tout ça quand la situation est critique. Il dit que ce n'est pas sûr qu'ils aient vu tout de suite que c'était une maousse blessure par balle, que personne n'avait employé ce mot. Thrust avait bafouillé une allusion à une tronçonneuse et Pat avait confirmé de la tête. Les deux points principaux que Gately cherchait à éclaircir en clignant des yeux étaient : quelqu'un avait-il été tué chez les Nucks ? est-ce qu'un certain individu genre procureur de district adjoint qui portait toujours un chapeau était venu du comté d'Essex ou avait signalé de quelque manière que ce soit qu'il était au courant de l'implication de Gately dans la pagaille ? et enfin – ce qui faisait trois points, donc, en réalité – est-ce que parmi les résidents d'Ennet House présents sur les lieux du début à la fin il y en avait au moins un assez respectable sur le papier pour être un témoin légal crédible ? Et puis, il aurait bien aimé savoir comment Thrust avait pu avoir l'idée tordue d'effrayer Lenz et de le laisser se carapater dans la nuit urbaine avec pour conséquence le fait que maintenant Gately n'avait plus que sa parole pour se justifier. L'expérience judiciaire de Calvin Thrust se limitait au cinéma et aux délits mineurs. Thrust finit par raconter qu'un des coups de maître de la Sous-Directrice en matière de présence d'esprit avait été de passer en revue fissa les résidents présents dans la rue au milieu des catatoniques pour mettre illico à l'abri dans le sanctuaire de la Maison ceux qui étaient en délicatesse avec la justice avant que la flicaille de Boston ne débarque. Il dit que, à son avis, Gately avait du pot d'être aussi balèze et d'avoir autant de sang, parce que même s'il (Gately) avait perdu d'énormes quantités d'hémoglobine sur la sellerie de tout le monde et qu'il était en état de choc et tout quand ils l'avaient allongé sur le brancard double largeur avec une face de carême et des lèvres bleues en train de marmonner des trucs délirants et pas exactement la gueule d'un mec qui allait faire la couverture de *GQ*, eh ben il respirait encore. Thrust dit que, dans la salle d'attente des urgences où même les travailleurs n'ont pas le

droit de fumer, la nouvelle résidente pimbêche en voile blanc lui avait remonté les bretelles pour avoir laissé Randy Lenz décarrer avant que son rôle dans l'embryoglio légal de Gately soit précisé et que Pat M. avait été inconditionnellement aimable mais qu'elle non plus n'avait visiblement pas été enthousiasmée par la tactique de Thrust et tout ça, quoi. Gately cligna furieusement des yeux pour signifier qu'il appuyait la position de Joelle. Calvin Thrust tint stoïquement sa cigarette et dit qu'il avait dit la vérité à Pat M. : il disait toujours la vérité, même si c'était déplaisant pour lui, aujourd'hui : il dit qu'il avait dit qu'il avait encouragé Lenz à se barrer parce qu'il (Thrust) avait peur de lui défoncer la gueule directos tellement il avait les boules. Apparemment, le Delco de Lenz déconnait en permanence parce que la nouvelle résidente Amy J. avait vu, le lendemain de bonne heure, la Duster rouillée garée du mauvais côté de la rue en face de l'Unité n° 3 se faire embarquer par la fourrière au moment où elle (Amy J.) rentrait à la Maison avec une gueule de bois pour récupérer son sac Hefty d'affaires personnelles, Lenz s'étant sans doute tiré à pinces en abandonnant sa caisse pendant la pagaille générale accentuée par le fait que les ambulanciers ne voulaient pas prendre les Nucks et on les comprenait à cause de toute la paperasse administrative que ça supposait rapport au remboursement par l'assurance maladie canadienne. La Sous-Directrice s'était plantée devant la porte verrouillée de la Maison en écartant ses quatre membres pas si petits que ça pour bloquer l'accès et avait affirmé aux flics qui essayaient d'entrer qu'Ennet House était sous la protection du Commonwealth du Massachusetts par ordonnance judiciaire et qu'on ne pouvait y pénétrer que sur mandat avec préavis de trois jours ouvrables, et les flics et même les débilos de vigiles d'E.M. avaient été maintenus comme ça à distance, par elle seule, et Pat M. envisageait de récompenser son sang-froid dans l'adversité en la nommant Directrice Adjointe le mois prochain quand l'actuel Directeur Adjoint aurait décroché son diplôme en maintenance de

moteurs d’avion à East Coast Aerotech dans le cadre de son programme de réhabilitation.

Gately ne cessait de rouler des yeux, et pas seulement à cause de la douleur.

Quand il n’avait pas une clope vraiment allumée à fumer, Calvin Thrust avait toujours l’air d’être ailleurs ou sur le point de partir incessamment, comme un mec qui attend que son bipeur sonne. C’était comme si une clope allumée était pour lui un lest psychique, en quelque sorte. Tout ce qu’il disait à Gately semblait être la dernière chose qu’il lui dirait avant de regarder sa montre, de se taper le front et de déguerpir.

Thrust dit que celui des Nucks qui d’après les résidents était le tireur avait une sacrée artillerie parce qu’on avait retrouvé des bouts de l’épaule de Gately et de sa chemise de bowling un peu partout dans la rue. Thrust désigna son gros pansement et lui demanda s’il savait ce qu’ils allaient faire pour conserver les restes de cette épaule et de ce bras mutilés. Le seul son audible que Gately était en mesure d’émettre ressemblait au miaulement d’un chaton écrasé. Thrust dit que Danielle S. qui était en réhab avec Burt F. S. avait expliqué qu’on faisait des trucs miraculeux maintenant avec des prothèses. Gately roula des yeux et poussa des gémissements pathétiques à l’idée de se pointer sur l’estrade des AA avec un crochet, un perroquet, un œil bandé à la pirate et de s’entendre lancer : « Ho matelots. » Il avait la terrible certitude que le réseau de nerfs qui reliait la boîte vocale humaine au cerveau humain et permettait à quelqu’un d’obtenir des renseignements juridiques ou médicaux était raccordé à l’épaule droite humaine. Tout un circuit de pontages et d’interconnexions démentielles. Il s’imagina tenant contre sa gorge (peut-être avec son crochet) une de ces boîtes vocales à capteur solaire genre rasoir électrique pour tenter de Transmettre le Message depuis l’estrade avec une voix de guichet automatique ou d’interface ROM-audio. Gately voulait savoir quel jour on était et s’il y avait eu des morts parmi les Nucks de Lenz et quelle était la fonction

officielle du type au chapeau qui était assis derrière la porte la nuit dernière ou celle d'avant et dont le chapeau projetait un parallélogramme d'ombre dans le couloir et si le type était encore là, à supposer que cette ombre avait été réelle et non fantasmée, et il se demandait comment on faisait pour menotter un mec qui avait une épaule mutilée et grosse comme sa tête. À chaque respiration, un affolant drap de douleur enveloppait son côté droit. Donc il respirait comme un chaton malade, ou haletait plus qu'il ne respirait. Thrust dit que Hester Thrale avait disparu pendant la pagaille et n'était jamais revenue. Gately se souvenait de l'avoir vue s'enfuir en hurlant dans la nuit urbaine. Thrust dit que son Alfa Romeo avait été tractée par la fourrière en même temps que la Duster de Lenz et que ses affaires avaient été dûment empaquetées et déposées sur le perron et tout comme il fallait. Thrust dit qu'ils avaient trouvé une mystérieuse réserve de Bagage irlandais de haute qualité en fouillant la chambre de Lenz et que la Maison semblait maintenant pourvue en sacs d'expulsion pour la prochaine année fiscale. Les affaires des résidents virés restent trois jours sur le perron, et Gately essaie de calculer la date actuelle en se basant sur cette donnée. Thrust dit qu'Emil Minty a écopé d'une Restriction Totale pour avoir été vu en train de piquer une des petites culottes de Hester Thrale dans le sac sur le perron, pour des raisons que personne n'a envie de creuser. Kate Gompert et Ruth van Cleve se sont apparemment fait agresser en allant à une réunion NA à Inman Square et seule Ruth van Cleve est rentrée à la Maison et Pat a émis un avis de recherche à cause des problèmes psy et suicidaires de Gompert. Gately se demande si quelqu'un a pensé à prévenir Stavros L. au Shattuck et s'aperçoit que finalement il s'en fout. Thrust lisse ses cheveux en arrière et dit bon à part ça quoi d'autre ? Ah oui, Johnette Folz assure l'intérim de Gately et a dit de lui dire que ses prières l'accompagnent. Chandler Foss a fini ses neuf mois et a eu son certificat mais il est revenu le lendemain pour assister à la Méditation matinale et c'est un bon signe question sobriété pour ce vieux Chandulator. Jennifer Belbin a été inculpée

pour l’histoire du chèque en bois par le tribunal de Wellfleet Circuit, mais ils la laisseront finir sa désintox avant de la juger et son avocat lui a dit que si elle était certifiée par la Maison sa peine serait réduite au moins de moitié. Le Sous-Directeur a emmené lui-même Belbin au tribunal à ses frais. Doony Glynn est toujours au pieu avec ses divers trucules, toujours comme un fœtus et personne n’arrive à lui faire changer de position, et la Sous-Directrice essaie par tous les moyens de le faire admettre à Ste E. en dépit de son interdiction, rapport à son casier judiciaire, pour fraude à l’assurance maladie. Un mec qui avait été résident à Ennet en même temps que Thrust a rechuté d’un coup après quatre ans de sobriété et bu Le Premier Verre le jour du bordel de Lenz et, comme de bien entendu, s’est bituré bien comme il faut et a chuté – une chute au sens littéral, quoi – de la jetée de Fort Point et a coulé comme une pierre et l’enterrement est aujourd’hui, ce qui explique pourquoi Thrust va devoir partir d’une seconde à l’autre maintenant, dit-il. Le petit nouveau Tingley sort de l’armoire à linge pour des périodes d’une heure et mange des aliments solides, et Johnette a cessé de faire pression pour qu’on l’envoie à l’asile psychiatrique. Le nouveau encore plus nouveau qui vient d’arriver pour prendre la place de Chandler Foss s’appelle Dave K. et c’est un sacré numéro, Thrust le garantit, un jeune cadre d’ATHSCME Déplacement d’Air, un bourgeois avec une super maison et des gosses et une femme soucieuse à cheveux longs, et son truc, c’est qu’il a touché le fond en buvant un demi-litre de Cuerva pendant une fête ATHSCME le Jour de l’Interdépendance et tout, et il s’est mis à danser le limbo complètement bourré avec un cadre rival en passant d’abord sous un bureau ou une chaise ou un truc beaucoup trop bas et il s’est démonté la colonne vertébrale, peut-être à vie : donc ce nouveau rampe dans le living-room d’Ennet House comme un crabe avec son crâne qui frotte par terre et ses genoux qui tremblent sous l’effort. Danielle S. pense que Burt F. S. doit avoir une poumonie bactérique ou un genre de truc chronique comme ça et Geoff D.

fait circuler une pétition pour lui interdire l'accès à la cuisine et à la salle à manger parce que Burt ne met jamais sa main devant la bouche quand il tousse, ce qui se comprend. Thrust dit que Clenette H. et Yolanda W. prennent leurs repas dans leur chambre et n'ont pas le droit de descendre ni de s'approcher des fenêtres à cause de ce qui est arrivé à la tronche du Nuck qu'elles ont soi-disant piétiné et tout. Gately geint et cligne frénétiquement des yeux. Thrust dit que tout le monde soutient Jenny B. et l'encourage à s'en remettre à sa Puissance Supérieure pour l'inculpation de Wellfleet. Le personnel du Cabanon continue à amener la dame catatonique à la Maison dans son fauteuil roulant certains matins et Thrust dit que Johnette a dû dénoncer par écrit Minty et Diehl parce qu'ils ont fixé sur la tête de la dame une de ces fausses flèches incurvées au milieu qui font croire qu'on a une vraie flèche en travers du crâne et qu'ils l'ont laissée comme ça affalée toute la journée à côté du TP. Et puis, avec l'histoire de la petite culotte de Thrale, Minty est maintenant à deux doigts de se faire virer : encore une connerie comme ça et Thrust se fera un plaisir de lui coller le coup de tatane, même qu'il astique déjà ses godasses les plus pointues en prévision. La grosse affaire, à la réunion Plaintes et Récriminations, c'était que, en début de semaine, Clenette H. a rapporté un énorme paquet de cartouches de l'école de tennis à la gomme en haut de la colline où elle bosse en disant qu'ils allaient les balancer à la poubelle, que du coup elle les a récupérées et rapportées à la Maison, et les résidents ont piqué une colère parce que Pat a dit que le Personnel devait les visionner d'abord pour s'assurer que leur contenu était approprié, ils ont tous gueulé que ç'allait prendre une éternité et que c'était encore le Personnel qui allait se payer du bon temps pendant que les résidents affamés de nouveaux divertissements allaient crever de faim dans le désert de la Maison. McDade a dit à la réunion que si on le forçait à se taper encore une fois *Les Griffes de la nuit XXII : La Sénescence*, il allait balancer quelqu'un du toit.

De plus, Thrust dit que Bruce Green n’a pas échangé un seul mot avec le Personnel au sujet de Lenz ou de l’embryoglio de Gately ; qu’il attend qu’on lise dans ses pensées ; que ses compagnons de chambre se sont plaints parce qu’il délire dans son sommeil en parlant de noix et de cigares.

Calvin Thrust, sobre depuis quatre ans, à califourchon sur la chaise à l’envers, continue à s’incliner de plus en plus en avant comme un type sur le point de se lever brusquement pour décamper. Il raconte que quelque chose chez Tiny Ewell, jusque-là connu pour son air désespérément arrogant, semble avoir craqué, spirituellement parlant : il a rasé sa barbiche Kentucky Chicken, on l’a entendu pleurer dans les chiottes de la 5-Hommes et Johnette l’a vu vider en secret la poubelle de la cuisine alors que sa Corvée de la semaine était Fenêtres du Bureau. La sobriété a fait découvrir la bonne chère à Thrust, qui commence à avoir un double menton. Ses cheveux sont gominés avec un produit inodore et sa lèvre supérieure est affligée d’une irritation plus ou moins permanente. Gately ne cesse d’imaginer Joelle van Dyne vêtue en Madame Psychose sur une chaise de la 3-Femmes, mangeant une pêche et regardant par la fenêtre ouverte le crucifix sur le toit chantourné de l’hôpital Ste Elizabeth. Le crucifix n’est pas vraiment grand mais perché très haut et visible de partout à Enfield-Brighton. Il imagine Joelle levant délicatement son voile pour mordre dans la pêche. Thrust dit que le taux de lymphocytes T de Charlotte Treat est en baisse. Elle brode un napperon *GUÉRIS JOUR APRÈS JOUR SI TELLE EST LA VOLONTÉ DE DIEU* pour Gately, mais ça n’avance pas vite parce qu’elle a contracté une espèce d’infection oculaire à cause du virus, qui fait qu’elle se cogne contre les murs, et sa conseillère Maureen N. voudrait que Pat la fasse transférer dans un centre de désintox pour malades du VIH à Everett qui reçoit des drogués en convalescence. Morris Hanley, en parlant de lymphocytes T, a préparé des brownies au cream-cheese pour Gately, histoire de lui remonter le moral, seulement ces empaffées d’infirmières du service de Traumatologie les lui ont, comment dire, *confisqués* quand il est

arrivé, mais il en avait mangé un ou deux dans la ’Vette tachée de sang et il peut assurer à Don qu’ils étaient vraiment à se damner. Gately s’angoisse tout à coup sur la question de savoir qui prépare le dîner en son absence : est-ce qu’ils penseront à ajouter des corn-flakes dans le pain de viande pour la consistance ? Il trouve Thrust insupportable et aimerait qu’il dégage en vitesse mais il reconnaît que la douleur est moins atroce quand quelqu’un est là, surtout parce que la rage de ne pouvoir parler pour poser des questions ou intervenir dans la conversation surpasse presque la souffrance. Thrust cale sa cigarette derrière son oreille où la gomina la rendra infumable, prédit Gately, regarde à droite et à gauche en conspirateur, approche sa tête entre deux barreaux du lit et, envoyant des effluves d’œuf pourri et de tabac à Gately, lui dit à voix basse qu’il sera emballé d’apprendre que tous les résidents présents à l’embryoglio – hormis Lenz et Thrale et ceux qui ne sont pas en situation juridique de mettre leur grain de sel et tout ça – sont venus spontanément remplir les dépositions que les flics de Boston, plus quelques fédéraux un peu louches avec de ridicules coupes en brosse à l’ancienne et probablement mêlés à l’affaire à cause de l’élément inter-O.N.A.N. introduit par les Nucks – ici le cœur de Gately fait un bond –, qui ont pu entrer avec l’accord écrit de Pat, leur ont fait signer et que ces dépositions, qui sont comme des témoignages sur papier, soutiennent Don Gately à 110 % et étayent un señorio justifié d’autodéfense ou de Lenz-défense. Plusieurs témoignages indiquent que les Nucks semblaient être sous l’influence de Substances qui les rendaient agressifs. Thrust dit que Pat dit que le seul gros problème est la disparition de l’Article présumé. C’est-à-dire qu’on ne sait pas où est passé l’Article de calibre .44 qui a plombé Gately. Le dernier à l’avoir vu judiciairement est Green, qui dit l’avoir pris des mains du Nuck que les négresses piétinaient et l’avoir sur ces entrefaites jeté dans l’herbe. Sur ces entrefaites, il (l’Article) a judiciairement disparu. Thrust dit que, de son point de vue judiciaire, l’Article est ce qui fait la différence entre un señorio

d’autodéfense pur jus et disons une énorme baston dans laquelle Gately aurait été mystérieusement plombé à un moment indéterminé pendant qu’il démolissait la gueule de deux Canadiens à mains nues. L’évocation des coupes en brosse fédérales a proprement dépecé le cœur de Gately. Sa tentative de supplier Thrust d’accoucher enfin et de lui révéler si *oui ou merde* il a tué quelqu’un sonne de nouveau comme la plainte d’un chat écrasé. La douleur de l’angoisse est intenable, il renonce, il ne veut plus essayer, il détend ses jambes, admet que Thrust ne lui dira pas ce qu’il veut savoir, qu’il est muet et sans aucun pouvoir sur Thrust dans l’immédiat. Thrust s’arc-boute sur le dos de sa chaise et dit que Clenette Henderson et Yolanda Willis sont en Restriction Totale dans leur chambre pour les empêcher de descendre et de se niquer elles-mêmes judiciairement dans une déposition. Parce que le Nuck à la casquette à carreaux avec des cache-oreilles et l’Article présumé disparu a expiré sur place des suites d’un talon aiguille dans l’œil droit, pendant qu’il se faisait piétiner comme seules des négresses peuvent piétiner, et tout ça, quoi, et Yolanda Willis a très astucieusement laissé la godasse et le talon dans l’œil du mec avec ses empreintes d’orteils partout dedans – à l’intérieur de la chaussure, veut-il dire probablement –, si bien que, selon son analyse du paysage judiciaire, il est dans son intérêt judiciaire à elle aussi de retrouver l’Article. Thrust dit que Pat a demandé personnellement à tous les résidents de se soumettre à une fouille de leurs chambres et de leurs affaires, et qu’ils ont accepté plus ou moins de bonne grâce, et qu’aucun Article de gros calibre n’a été trouvé, mais que la collection cachée de couteaux asiatiques de Nell Gunther a fait forte impression. Thrust prédit qu’il sera dans l’intérêt légalo-judiciaire de Gately et tout ça, quoi, de se creuser la cervelle à fond pour se rappeler où et entre les mains de qui il a vu le flingue présumé pour la dernière fois. Le soleil commençait à décliner au-dessus des collines de West Newton derrière les fenêtres à double vitrage, tremblotant, et la lumière sur le mur opposé était striée et sanguinolente. Le conduit de chauffage faisait *chut*,

gentiment, comme une mère au loin. C’est quand la nuit tombe que le plafond se met à respirer. Et tout ça, quoi.

Plus tard, dans la nuit, éclairée en arrière-plan par le couloir, il y a la silhouette du résident Geoffrey Day, assis sur la même chaise que Thrust mais à l’endroit, les jambes élégamment croisées, mangeant un brownie au cream-cheese que les infirmières, explique-t-il, distribuent gracieusement aux visiteurs. Day dit que Johnette F. est loin d’être au niveau de Don Gately dans le domaine culinaire. Il la soupçonne de toucher des bakchichs de la compagnie Spam. Ça pourrait être une tout autre nuit. Le plafond n’enfle plus au rythme des respirations de Gately, et les sons qu’il est maintenant capable de produire s’améliorent, sont moins félins que bovins. Mais son côté droit lui fait tellement mal qu’il entend à peine. La douleur est passée de féroce à profonde, froide, dense, avec une étrange saveur de perte émotionnelle. Tout au fond de lui, elle se rit des 90 mg de Toradol-IM qu’ils ont mis dans le goutte-à-goutte. Quand Gately se réveille, c’est comme avec Ewell : il ne sait ni depuis combien de temps Day est là ni pourquoi. Day semble s’être lancé dans une longue histoire sur ses relations avec son petit frère quand ils étaient enfants. Gately imagine mal que Day puisse avoir une quelconque parentèle. Day dit que son frère souffrait de problèmes de développement. Il avait d’énormes lèvres rouges, humides, molles, et des lunettes à gros verres qui lui faisaient des yeux de fourmi. Parmi ces problèmes, il y avait notamment une phobie handicapante des feuilles. Des feuilles ordinaires, des feuilles d’arbres. La mémoire retrouvée de Day, depuis qu’il était abstinent, lui reprochait amèrement d’avoir souvent maltraité son petit frère simplement en le menaçant de le toucher avec une feuille. Day a la manie de se tenir la mâchoire et la joue quand il parle, comme la statue du défunt acteur J. Benny. La raison pour laquelle Day a choisi de raconter ça à un Gately muet et à moitié inconscient n’est pas très claire. C’est à croire que Don G. est un interlocuteur beaucoup plus

apprécié depuis qu'il n'a plus la maîtrise de la parole ni de ses mouvements. Le plafond s'était calmé, bien que Gately distinguât encore dans le gris une haute silhouette insubstantielle et fantomatique qui apparaissait et disparaissait à la périphérie de son champ de vision. Il y avait un rapport angoissant entre les postures de cette silhouette et les déplacements silencieux des infirmières. Cette silhouette semblait indéniablement préférer la nuit au jour, mais comment savoir ? Gately s'était peut-être rendormi quand Day s'était mis à décrire différentes espèces de feuilles.

Un mauvais rêve récurrent de Gately depuis qu'il est abstinent lui montre une frêle Asiatique marquée de cicatrices d'acné qui le regarde. Il ne se passe rien d'autre ; elle le regarde, c'est tout. Ses cicatrices ne sont même pas particulièrement disgracieuses. Ce qu'il y a, c'est qu'elle est toute menue. C'est l'une de ces Asiatiques anonymes rikiki qu'on voit partout à Boston, toujours chargées de multiples sacs à provisions. Mais dans le rêve elle le regarde *de haut* tandis que lui la regarde d'en bas, ce qui signifie soit (a) qu'il est couché sur le dos et vulnérable soit (b) qu'il est encore plus rikiki qu'elle. Et il y a aussi, élément plutôt menaçant, un chien qui se tient debout, rigide, au loin derrière l'Asiatique, immobile, de profil, rigide, debout, droit comme un jouet. La femme n'a aucune expression particulière et ne dit jamais rien, bien que ses cicatrices soient agencées selon un vague schéma qui semble signifier quelque chose. Quand Gately rouvre les yeux, Geoffrey Day est parti, et son lit avec ses barrières et ses perfs a été déplacé, poussé contre le lit voisin, de sorte que Gately et le patient inconnu forment un vieux couple asexué dormant dans des lits jumeaux, et la bouche de Gately s'ovalise et ses yeux s'exorbitent d'horreur et ses efforts pour crier lui font si mal que ça le réveille et ses paupières s'ouvrent et grincent comme des volets vermoulus et son lit est revenu à sa place initiale et une infirmière injecte au type anonyme d'à côté un sérum qui est sûrement un narcotique et le type, qui a une voix très grave, chiale. Puis, plus tard, peut-être une ou deux heures avant le ballet de l'inversion

des places de stationnement dans Washington St., survient un rêve désagréablement détaillé dans lequel la silhouette fantomatique qui apparaissait ici et là par intermittence dans la chambre se stabilise assez longtemps pour que Gately l'examine. Dans le rêve, c'est un homme très grand à la poitrine renfoncée, avec des lunettes à monture noire, un sweat-shirt et un vieux pantalon chino sale, adossé négligemment ou piteusement affalé, le coccyx appuyé contre la grille chuintante du ventilateur sur le rebord de la fenêtre, les bras ballants et les chevilles croisées, ce qui permet à Gately de remarquer que son pantalon est trop court, qu'il a « de l'eau à la cave » comme on disait quand Gately était môme – souvenir d'un pauvre gosse au cou décharné, avec un falzar trop court de ce genre-là, que deux méchants potes de Bimmy Gately avaient coincé dans la cour de récré en le houspillant genre « Yo p'tit frère, c'est inondé chez toi ? » et jeté au sol d'un coup sur la tête ou dans les côtes qui avait envoyé le violon du gamin valdinguer sur l'asphalte, dans son étui. Parfois le bras du spectre s'évapore puis se rematérialise sur l'arête du nez, remonte les lunettes d'un geste las et morose, tout comme le faisaient ces gosses en pantalon Inondation dans la cour de récré, avec ce même geste las et morose qui donnait envie à Gately de leur taper dessus. Dans le rêve toujours, Gately sentit une pénible montée de remords et envisagea la possibilité que la silhouette soit celle d'un de ces gosses violonistes du North Shore maltraités par ses copains brutasses qu'il n'avait jamais cherché à dissuader, à présent adulte, revenu pour lui faire payer ses méfaits en profitant de son aphasie et de sa vulnérabilité. Le spectre haussa ses maigres épaules et dit Mais non, c'est pas ça du tout, c'est juste un bon vieux spectre des familles, sans rancune ni projet, un fantôme ordinaire. Et dans le rêve Gately pensa, sarcastique, Oh bon alors pas de lézard, si c'est juste un fantôme ordinaire, ça me *rassure* vachement. Le spectre sourit pour s'excuser, haussa encore les épaules, bougea un peu son coccyx sur la grille. Ses mouvements étaient bizarres dans le rêve : lents mais comme volontairement saccadés, comme le résultat

d’un effort superflu. Mais qui pouvait savoir quel degré d’effort nécessite un fantôme autoproclamé dans un rêve induit par la fièvre ? Puis il se dit que c’était le seul rêve dont il se souvenait dans lequel il avait conscience, en rêvant, que c’était un rêve, et même conscience d’être en train de se dire, dans le rêve, qu’il avait conscience de faire un rêve. C’était une mise en abyme tellement démultipliée que ses yeux roulaient dans sa tête. Le spectre eut un geste las et morose, encore : il ne voulait pas s’embêter avec des controverses fatigantes du genre rêve-contre-réalité. Il lui dit qu’il ne s’agissait pas d’essayer de comprendre mais juste de tabler sur sa présence, la présence du spectre dans la chambre ou dans le rêve, au choix, parce que tant que Gately tiendrait cette présence pour acquise, il n’aurait pas besoin de parler pour interfacer avec lui, le spectre ; et il dit aussi, en passant, que ça lui demandait beaucoup de patience et d’abnégation, à lui, le spectre, de rester assez longtemps dans la même position pour que Gately puisse le voir et interfacer avec lui, et qu’il ne lui promettait pas de tenir plusieurs mois comme ça parce que l’abnégation n’avait jamais été dans ses habitudes. Les lumières agrégées de la ville donnaient au ciel nocturne à travers la fenêtre la même teinte rosée que la face interne des paupières closes, ce qui ajoutait à l’ambiguïté du rêve-dans-le-rêve. Gately tenta de feindre un évanouissement pour que le spectre s’en aille et, pendant cette simulation, s’endormit vraiment, un instant, dans le rêve, car la minuscule Asiatique revint, et avec elle l’inquiétant chien rigide. Puis le patient sous sédatif du lit voisin réveilla Gately, dans le rêve original, avec des borborygmes ou des ronflements narcotiques, et le spectre reparut, cette fois assis sur la barrière du lit de Gately, le regardant de sa grande hauteur augmentée de celle de la rambarde, obligé de voûter encore plus ses épaules à cause du plafond. Gately distingua clairement une impressionnante touffe de poils de nez, car il avait les narines du spectre en point de mire, et des chevilles malingres, osseuses, de profil, dans des chaussettes brunes sous les revers du pantalon Inondation. Malgré son épaule, son mollet, son orteil et tout son

côté droit qui le faisaient souffrir, Gately se rendit compte qu'il était anormal de visualiser un spectre ou un fantôme fantasmé sous la forme d'un individu de grande ou de petite taille, dans une mauvaise posture ou avec des chaussettes d'une certaine couleur. Encore moins avec des poils de nez qui dépassent. Il y avait quelque chose de trop *spécifique* dans cette apparition, qui le troublait. Pour ne rien dire de cette désagréable vieille Asiatique qui s'immisçait à *l'intérieur* du rêve. Il aurait voulu pouvoir appeler à l'aide ou se réveiller. Mais maintenant même les gémissements et les miaulements étaient au-dessus de ses forces, il n'arrivait qu'à *panteler* bruyamment, comme si l'air manquait dans sa boîte vocale ou comme si, complètement détruite par les lésions nerveuses de son épaule, elle n'était plus qu'un truc sec et flétri, un vieux nid de frelons accroché au fond de sa gorge que devait contourner l'air expiré. Elle fonctionnait mal, sa gorge. Elle était aphone par suffocation, ce qui était typique des rêves et des cauchemars. Et c'était à la fois terrifiant et rassurant. Dans le sens où cela prouvait l'élément onirique, et cetera. Le spectre le regarda et acquiesça avec compassion. Car il sympathisait totalement, dit-il. Il dit que même un fantôme ordinaire pouvait se déplacer à la vitesse des quanta et être partout simultanément et entendre en stéréo les pensées des hommes animés, mais qu'il ne pouvait pas ordinairement affecter les corps solides, ni vraiment parler à quelqu'un, car les spectres n'avaient pas de voix et devaient s'adresser directement au cerveau de celui avec qui ils voulaient communiquer, ce qui expliquait pourquoi les pensées et opinions des spectres paraissaient toujours émaner de l'intérieur de la tête de celui avec qui ils interfaçaient, de son esprit même. Le spectre dit Pour illustrer cette idée pense aux phénomènes tels que l'intuition ou l'inspiration ou le soupçon, quand par exemple tu expliques qu'une petite voix intérieure t'a soufflé ceci ou cela. Gately parvenait maintenant à inspirer le tiers d'un volume d'air normal sans douleur nauséabonde. Le spectre remonta ses lunettes et dit D'ailleurs, rester immobile en un seul endroit assez

longtemps pour être vu et pris en considération par un homme animé réclame énormément de discipline, d'abnégation et de patience à un spectre, et peu de spectres ont des choses suffisamment importantes à échanger en interface pour endurer cet effort, préférant habituellement filer en tous sens à la vitesse invisible des quanta. Le spectre dit Peu importe que tu comprennes ou non le terme *quanta*. Il dit Les spectres existent (écartant lentement les bras et figurant des guillemets avec les doigts autour du mot *existent*) dans une dimension heisenbergienne rythmique et temporelle totalement différente. Par exemple, poursuit-il, les actions et les mouvements des hommes animés normaux semblent à un spectre aussi lents que la grande aiguille d'une montre, et guère plus intéressants à regarder. Gately pense que ras le bol, à la fin, même dans ses mauvais rêves de fièvre il faut que des emmerdeurs viennent lui parler de leurs ennuis alors qu'il ne peut pas s'esquiver, ni dialoguer, ni leur parler de ses ennuis à lui. Il n'a jamais réussi à avoir un échange constructif avec Ewell ou Day et, à présent qu'il est muet, inerte, passif, tout le monde le prend pour une oreille bienveillante, et même pas une oreille *réelle*, plutôt une espèce d'oreille en bois sculptée. Un confessionnal vide. Don G. en immense confessionnal vide. Le spectre disparaît et réapparaît instantanément dans un autre coin de la pièce, où il fait coucou. Gately se croit un instant dans une rediffusion de *Ma sorcière bien-aimée*, qu'il regardait dans son enfance. Et hop il remet ça, redisparaît et réapparaît encore, cette fois avec l'une des photos de célébrités que Gately a scotchées dans sa chambre minable du sous-sol d'Ennet House, un vieux cliché du chef d'État états-unien Johnny Gentle, Célèbre Crooner, sur scène, vêtu de velours, un micro à la main, à l'époque où il n'avait pas encore sa moumoute cuivrée, quand il se servait d'un strigile et non d'une cabine à UV, quand il n'était qu'un crooner de Las Vegas. Le spectre redisparaît et réapparaît maintenant avec une canette de Coca, à la calligraphie blanche sur fond rouge distinctive du Coca mais dans une inscription étrangère, asiatique, au lieu des bons vieux mots *Coca-*

Cola ou *Coke*. Cette écriture inconnue est peut-être le pire moment du rêve. Le spectre traverse la pièce avec une claudication exagérée, puis grimpe au mur, disparaît, réapparaît, flou, vibratile, finit debout à l'envers sur le faux plafond, pile au-dessus de Gately, replie un genou contre sa poitrine renfoncée et se met à exécuter ce que Gately, eût-il jamais vu un ballet dans sa vie, identifierait comme une pirouette, de plus en plus vite, jusqu'à n'être plus qu'un trait lumineux couleur de sweat-shirt et de Coca forjeté du plafond ; puis, séquence qui rivalise en désagrément avec celle de l'écriture inconnue sur la canette de Coca, dans l'esprit de Gately, la voix cérébrale de Gately, rugissante malgré lui, émet en capitales d'imprimerie le mot *PIROUETTE*, dont Gately ignore la signification, de sorte qu'il ne comprend pas pourquoi il le crie en pensée et qu'il ressent la chose non seulement comme angoissante mais comme un viol lexical. Il commence à trouver ce rêve, qu'il espère non récurrent, plus pénible encore que celui de l'Asiatique rikiki à la peau vérolée. D'autres mots et expressions que Gately est certain de ne pas connaître défilent dans sa tête avec la même puissance envahissante, par ex. *ACCIACCATURA* et *ALAMBIC*, *LATRODECTUS MACTANS* et *POINT DE DENSITÉ NEUTRE* et *CHIAROSCURO* et *PROPRIOCEPTION* et *TESTUDO* et *ANNELÉ* et *DÉCONSTRUCTION* et *CATALEPTIQUE* et *PRÉVARICATION* et *SCOPOPHILIE* et *LAËRTE* – et tout à coup il repense à des termes précédents tels que *FORJETÉ*, *STRIGILE* et *LEXICAL* – et *LORDOSE*, *FISCALISATION*, *SÉNESTRE* et *MÉNISQUE* et *CHRONAXIE* et *PAUVRE YORICK* et *LUCULLUS*, *MONTCLAIR CERISE*, puis *DOLLY NÉORÉALISTE DE DE SICA SUR GRUE* et *CIRCUMAMBIANTDRAMETROUVÉMARIAGELÉVIRAT* et d'autres termes encore à une vitesse délirante et *HÉLIUMISÉ* et tout cela se brouille pour former un zinzin de moustique et il essaie d'enserrer ses tempes dans une seule main et de hurler, mais rien ne sort. Quand le spectre réapparaît, il est assis derrière Gately, qui doit rouler des yeux pour l'apercevoir, assis sur l'écran de surveillance médicale du cœur de Gately,

dans une étrange posture, jambes croisées, les revers de pantalon remontés si haut que Gately voit sa peau glabre au-dessus des chaussettes, légèrement brillante dans la lumière diffuse du couloir du service de Traumatologie. La canette de Coca asiatique est maintenant posée sur le large front de Gately. Elle est froide et a une odeur bizarre, genre marée basse. Bruits de pas et de mastication de chewing-gum dans le couloir. Une fille de salle braque une lampe torche dans la chambre, éclaire tour à tour Gately, l'alité sous sédatif et les environs, note quelque chose sur une tablette et forme une bulle de chewing-gum orange. La lumière ne traverse pas le spectre, non, rien d'aussi théâtral : le spectre se contente de disparaître quand le faisceau atteint le moniteur cardiaque et réapparaît aussitôt après. En principe, les mauvais rêves de Gately ne s'attardent pas sur la couleur des chewing-gums, n'insufflent ni inconfort physique ni liste de mots inconnus. Gately approche de la conclusion qu'il n'est pas impossible que le fantôme ordinaire sur le moniteur cardiaque, bien que réel au sens conventionnel du terme, soit une sorte de visite épiphanique de ce qu'il conçoit confusément comme Dieu, une Puissance Supérieure, mettons, peut-être comme la légendaire Lumière Bleue Clignotante que le fondateur des AA, Bill W., a historiquement vue pendant sa dernière désintox et qui s'avéra être Dieu lui expliquant comment rester sobre grâce à la création des AA et à la Transmission du Message. Le spectre sourit tristement et dit quelque chose du genre Ah, ce serait bien, jeune homme. Le front de Gately qui se plisse tandis que ses yeux roulent fait vaciller la froide canette étrangère : bien sûr il y a aussi la possibilité que le grand spectre voûté formidablement rapide représente l'Adjudant, la Maladie, qu'il exploite la vulnérabilité de l'esprit fiévreux de Gately, qu'il tente de l'embrouiller et de le persuader d'accepter le Demerol juste une fois, juste une dernière fois, pour soulager légitimement la douleur médicale. Gately se demande quel effet ça fait de pouvoir aller partout instantanément comme une particule quantique, de pouvoir marcher au plafond, le rêve impossible de tout cambrioleur, mais

sans pouvoir agir sur quoi que ce soit ni communiquer, interfacer avec quiconque, sans être vu, pendant que les gens normaux vaquent à leurs occupations quotidiennes avec la lenteur des planètes et des soleils, obligé de rester patiemment assis à la même place pour qu'un pauvre type délirant daigne considérer votre éventuelle présence. On doit se sentir très libre, imagine Gately, mais très seul aussi. Gately en connaît un rayon, question solitude. Est-ce qu'un *spectre* est un mort, comme un fantôme ? Est-ce un message de la Puissance Supérieure sur la sobriété et la mort ? Quel effet ça fait d'essayer de parler à quelqu'un qui croit que ta voix est celle de son esprit ? Gately pourrait presque s'Identifier, dans une certaine mesure. C'est la première fois qu'il est frappé de mutisme hormis une brève mais détestable crise de laryngite à vingt-quatre ans à la suite d'une nuit sur la plage froide de Gloucester, et ça ne lui plaît pas du tout, le mutisme forcé. C'est un mélange d'invisibilité et d'ensevelissement vivant, en termes de sensation. C'est comme une strangulation de *l'intérieur* de la gorge. Il se voit avec un crochet de pirate, incapable de parler dans les Engagements, réduit à gargouiller, à panteler, préposé aux cendriers et aux cafetières pour toute sa vie d'AA. Le spectre se baisse et retire la canette de soda non américain du front de Gately et lui assure qu'il peut parfaitement s'Identifier avec un homme animé victime d'impuissance communicative et de strangulation vocale. Gately s'agite, tente de crier mentalement qu'il n'a jamais prononcé le mot *impuissance*. Il a un angle de vue beaucoup plus direct qu'il ne le souhaiterait sur les poils de nez du spectre. Le spectre soupèse distraitement la canette et dit que vingt-huit ans est un âge suffisant pour se souvenir des vieilles sitcoms télévisées états-uniennes des années 1980 et 1990 A.S., probablement. La naïveté du spectre fait sourire Gately : Gately est un toxico, merde, et le deuxième objet de dépendance le plus significatif d'un toxico est toujours son unité de divertissement domestique, TV/Magnéto ou HDTP. Le toxico est peut-être le seul spécimen humain doté de sa propre fonction de réglage de l'alignement vertical, nom de Dieu.

Et Gately, même valétudinaire, peut citer par cœur des dialogues entiers non seulement de *Seinfeld*, *Ren et Stimpy*, *Oo Is ’E When ’E’s at ’Ome* et *Bienvenue en Alaska* de son adolescence de junkie mais encore de *Ma sorcière bien-aimée* et *Adèle* et l’omniprésente *M*A*S*H* devant lesquelles il a grandi dans des proportions monstrueuses, et surtout de la série chorale bostonienne *Cheers*, tant la version tardive avec la petite brune que les plus anciennes avec la blonde sans poitrine, qu’il a même revue sur InterLace en dissémination HDTP, même qu’il a un attachement particulier pour *Cheers*, pas seulement parce que les personnages avaient toujours une bière fraîche à la main, comme dans la vraie vie, mais parce qu’on lui avait toujours dit quand il était môme qu’il ressemblait drôlement à l’énorme comptable sans cou au front simiesque prénommé Nom qui semblait passer sa vie au bar et était désagréable mais pas méchant et buvait mousse sur mousse sans jamais frapper la maman de personne ni tituber et s’évanouir dans son vomi, que quelqu’un d’autre devrait nettoyer, et qui ressemblait drôlement – avec sa grosse tête carrée et son front néanderthalien et ses pouces grands comme des pagaies – au petit D. W. (« Bim ») Gately, balèze sans cou et timide, qui chevauchait son manche à balai, sire Oz d’Ufoy. Le spectre sur le moniteur cardiaque regarde pensivement Gately et lui demande s’il se souvient de la myriade d’acteurs de complément dans *Cheers* qu’il aime tant, pas les vedettes Sam, Carla et Nom, mais les clients anonymes du bar, la foule attablée, concession au réalisme, toujours relégués à l’arrière-plan et toujours en grande conversation silencieuse : leurs visages bougeaient, leurs bouches formaient des mots, mais on n’entendait rien ; seule la conversation des vedettes au bar était audible. Le spectre dit que ces acteurs de complément, le décor humain, se voyaient (mais ne s’entendaient pas) dans la plupart des divertissements filmés. Et Gately s’en souvient, de ces acteurs dans toutes les scènes en public, surtout les scènes de restaurant et de bar, ou plutôt se souvient qu’il ne s’en souvient pas très bien, qu’il n’avait jamais trouvé surréaliste le fait que leurs bouches articulent sans

produire de son, et que ça devait être une vache de galère pour un acteur de servir de mobilier humain, d'être un simple *figurant* selon le terme du spectre, une présence muette surréaliste en arrière-plan destinée à prouver que la caméra, tel un œil, a une vision sélective capable de faire le tri entre ce qui mérite seulement d'être vu et ce qui vaut la peine d'être vu *et* entendu. Le terme *figurant* vient du ballet, à l'origine, explique le spectre en remontant ses lunettes avec le geste penaud d'un môme qui vient de se faire baffer dans la cour de récré. Il dit qu'il a passé l'essentiel de son ancienne vie animée en qualité de figurant lui-même, de meuble à la périphérie des regards les plus proches, et que c'était pas marrant tous les jours, purée. Gately, dont l'autoapitoiement croissant laisse peu de place et de patience à l'autoapitoiement des autres, essaie de lever sa main gauche et de remuer son petit doigt comme pour jouer le thème du *Chagrin et la Pitié* sur la plus petite viole du monde, mais ce simple geste provoque une douleur démentielle. Et, dit le spectre ou pense Gately, on ne mesure le pathos dramatique d'un figurant qu'en comprenant à quel point il est *piégé* et *enfermé* dans son statut périphérique muet, parce que si, par exemple, un des figurants au bar de *Cheers* estimait tout à coup qu'il n'en pouvait plus et se levait, criait, gesticulait pour attirer l'attention et se rebeller contre son statut périphérique, tout ce qui s'ensuivrait c'est qu'une des vedettes « nommées » et audibles de la série foncerait sur lui, lui ferait une clé de bras ou une manœuvre de Heineken ou une RCP, pensant que le figurant gesticulant s'étouffait avec une cacahuète, mettons, et que tout le reste de l'épisode de *Cheers* consisterait alors en blagues sur l'héroïsme de la vedette qui avait sauvé une vie ou en moqueries parce que ladite vedette avait fait une manœuvre de Heineken à un mec qui ne s'étouffait pas avec une cacahuète. Le figurant n'avait aucune chance de gagner. Aucune possibilité de sortir de sa cage. Gately spécule brièvement sur le taux de suicide chez les acteurs de complément. Le spectre disparaît puis réapparaît sur la chaise à côté du lit et se penche vers lui, le menton sur les mains et les

mains sur la barrière, dans cette attitude que Gately commence à considérer comme une posture classique du type raconte-tes-ennuis-au-patient-traumatisé-qui-ne-peut-ni-t'interrompre-ni-s'esquiver. Le spectre dit, pour la gouverne de Gately, qu'il le croie ou non, que lui-même, le spectre, quand il était animé, avait participé à des divertissements filmés, à leur réalisation, des cartouches, et que dans ces divertissements il s'était toujours assuré que si le divertissement n'était pas entièrement muet, on pouvait entendre la voix de chaque acteur, même très loin à la périphérie cinématographique ou narrative ; et que ça n'était pas seulement un dialogue superposé pour la frime façon Schwulst ou Altman, c.-à-d. pas seulement l'imitation artisanale d'un chaos sonore : c'était du vrai blabla égalitaire de foules sans figurants de la vraie agora de la vraie vie du monde animé, le blabla[335] de foules dont chaque membre était le protagoniste central et parlant de son propre divertissement. Gately se rend compte qu'il n'avait encore jamais entendu dans l'un de ses rêves quelqu'un dire *myriade*, encore moins *agora*, mot qui évoque pour lui un pull en laine très chère. Raison pour laquelle, continue le spectre, le réalisme vocal égalitaire complètement exempt de figurants des scènes en public des divertissements du spectre avait toujours été jugé morne, poseur, irritant, par les critiques de divertissement qui prétendaient ne pas pouvoir entendre les conversations narratives centrales vraiment signifiantes à cause du blabla périphérique non filtré qui était selon eux, le blabla(/babel), une posture de metteur en scène poseur intello hostile au spectateur, et non du réalisme radical. Le sourire sinistre du spectre disparaît presque avant d'apparaître. Le sourire réciproque légèrement contraint de Gately est typique de quelqu'un qui n'écoute pas vraiment. Il se rappelle que, dans son enfance, il se persuadait que Nom, le comptable non-violent et sarcastique de *Cheers*, était son propre père biologique, qui tenait le jeune Bimmy sur ses genoux et le laissait dessiner avec les doigts dans les ronds de condensation sur le bar et qui, lorsqu'il s'emportait contre sa mère, la rembarrait par des sarcasmes

spirituels au lieu de ces raclées monumentales et méticuleuses type soudard-de-marine qui faisaient atrocement mal mais ne laissaient pas de traces visibles. La canette de Coca étranger a imprimé sur son front un rond plus froid que la peau fiévreuse autour, et Gately essaie de se concentrer sur ce froid-là plutôt que sur le froid mortellement glaçant de la douleur dans tout son côté droit – *DEXTRE* – ou du souvenir de l'autre concubin de sa mère Mme Gately, l'ancien flic militaire de la Marine aux yeux de fouine en treillis kaki bourré penché sur le carnet où il notait sa consommation quotidienne de Heineken, en tirant la langue et en louchant pour combattre le dédoublement du carnet, pendant que la mère de Gately rampait le plus discrètement possible sur le sol en direction de la salle de bains munie d'une serrure.

Le spectre dit que rien que pour lui donner une idée, afin d'être visible et d'interfacer avec lui, Gately, il, le spectre, avait dû rester assis raide comme un piquet sur la chaise à côté du lit pendant l'équivalent spectral de *trois semaines*, ce que Gately peine à imaginer. Gately s'aperçoit qu'aucun de ceux qui sont venus lui parler de leurs ennuis ne s'est avisé de lui apprendre depuis combien de temps il est au service de Traumatologie, ni quel jour on sera quand le soleil se lèvera, si bien qu'il ne sait absolument pas à quand remonte sa dernière réunion des AA. Gately préférerait nettement recevoir la visite de son parrain Francis G. le Féroce plutôt que de membres du Personnel d'Ennet parlant prothèses ou de résidents racontant leurs échecs passés à quelqu'un qu'ils savent pourtant incapable d'entendre correctement, tels de petits enfants se confiant à un chien. Il a du mal à concevoir qu'aucun flic ni agent fédéral aux cheveux en brosse ne soit encore venu le voir, s'il est ici depuis un certain temps et si, à ce qu'a dit Thrust, ils se sont rués dans la maison comme des hamsters dans un champ de blé. L'ombre assise d'un homme chapeauté est toujours dans le hall, à moins que tout cela ne soit qu'un rêve, une illusion, pense Gately en plissant les yeux pour vérifier que c'est bien l'ombre d'un chapeau qu'il

voit et non celle d’un extincteur, par exemple. Le spectre dit Excuse-moi, disparaît et réapparaît deux lents battements de cils plus tard, dans la même position. « Ça méritait un Excuse-moi, ça ? » se demande Gately, riant presque. Ce demi-rire jette un voile de douleur sur ses yeux qui roulent. Le châssis du moniteur cardiaque ne semble pas assez large pour soutenir un cul de spectre. L’écran est silencieux. Il émet des lignes brisées blanches au rythme rapide du pouls de Gately, mais sans les bips caractéristiques qu’on entend dans les vieux films hospitaliers. Les patients, dans ces films, étaient souvent des figurants inconscients, songe Gately. Le spectre dit qu’il vient de faire une apparition quantique dans la maisonnette impeccablement tenue d’un certain Francis Gehaney le Féroce à Brighton et qu’il peut déjà prédire, pour avoir vu le vieux Crocodile se raser et enfiler un T-shirt blanc propre, que celui-ci se présentera prochainement dans le service de Traumatologie pour prodiguer à Gately son empathie inconditionnelle, son amitié et ses acerbes conseils crocodiliens. À moins que ce ne soit une idée de lui-même, Gately, pour garder le moral. Le spectre remonte tristement ses lunettes. On ne croirait pas qu’un spectre puisse avoir l’air triste ou joyeux, mais celui-là, ce spectre onirique, a toute une palette d’émotions. Gately entend les klaxons et les voix et les crissements de pneus dans Wash. indiquant qu’il est environ 00 h 00, l’heure du changement de côté. Il se demande à quoi peut ressembler un son aussi bref qu’un klaxon aux oreilles d’un figurant obligé de s’immobiliser pendant trois semaines pour être vu. Spectre, pas figurant, corrige-t-il. Car il en est à se corriger comme s’il parlait. Il se demande si son élocution cérébrale est assez rapide pour que le spectre ne tape pas du pied en regardant sa montre entre les mots. Est-ce que ce sont des mots, d’ailleurs, s’ils ne sont que dans sa tête ? Le spectre se mouche dans un mouchoir qui a visiblement connu des jours meilleurs et dit que, de son vivant dans le monde des hommes animés, il, le spectre, a vu son plus jeune rejeton, un fils, celui qui lui était le plus proche, le plus merveilleux et le plus effrayant, devenir un figurant, vers la fin. Sa fin à lui,

pas celle du fils, clarifie-t-il. Gately se demande si le spectre est vexé quand il pense à lui comme à une *chose*. Le spectre ouvre et examine le mouchoir usagé ainsi que le ferait toute personne vivante et dit Rien de pire sur terre ou ailleurs que de voir ton propre rejeton ouvrir la bouche pour ne rien dire. Le spectre dit que ça entache le souvenir de la fin de sa vie animée, cette relégation de son fils à la périphérie du cadre de l'existence. Le spectre confesse qu'il a, un jour, reproché ce silence à la mère du garçon. Mais à quoi ça mène, tout ça, dit-il avec un geste flou qui pourrait être un haussement d'épaules. Gately revoit l'ex-flic marin expliquant à sa mère pourquoi c'était sa faute, à elle, s'il avait perdu son boulot à la conserverie de soupe de poisson. « Le Ressentiment est la Raison n° 1 qui pousse à la faute » est un autre des clichés des AA de Boston auxquels Gately avait commencé à croire. Le reproche est un jeu de bonneteau. Bien qu'il ne cracherait pas sur un tête-à-tête de quelques minutes dans une pièce sans porte avec Randy Lenz, une fois remis sur pied.

Le spectre reparaît affalé sur la chaise, faisant porter tout son poids sur son cul, les jambes croisées comme un bourgeois à la Erdedy. Il dit Imagine l'horreur d'une enfance itinérante et solitaire sur les côtes Sud-Ouest et Ouest passée à essayer vainement de convaincre ton père que tu existes, à te démener pour être vu et entendu mais sans parvenir à être autre chose qu'un écran pour ses projections (celles du papa) de ses propres ratage et haine de soi, sans jamais réussir à être réellement vu, en gesticulant dans le brouillard, de sorte qu'à l'âge adulte tu portes toujours le fardeau mouillé de ton incapacité à lui faire entendre que tu *parles*, que tu le portes sur tes épaules de plus en plus voûtées tout au long de ta vie animée – pour découvrir, vers la fin, que ton propre enfant est devenu lui-même inexpressif, insondable, silencieux, effrayant, muet. C.-à-d. que son fils est devenu ce qu'il (le spectre) a toujours redouté d'être dans son enfance. Gately roule des yeux. Le garçon, qui faisait tout pour le mieux et avec une grâce naturelle qui avait toujours manqué au spectre lui-même, et à qui le

spectre avide de le voir et de l'entendre avait toujours montré qu'il (le fils) était vu et entendu, le fils était devenu un garçon de plus en plus *secret* vers la fin de la vie du spectre ; et personne d'autre dans la cellule familiale du spectre et du garçon ne se rendait compte du fait que le gracieux et merveilleux garçon disparaissait peu à peu sous leurs yeux à tous. Ils regardaient mais ne voyaient pas son invisibilité. Ils écoutaient mais n'entendaient pas la mise en garde du spectre. Nouveau sourire absent, légèrement forcé de Gately. Le spectre dit que la cellule familiale avait cru qu'il (le spectre) était instable et perturbait le garçon avec son propre moi garçon, ou avec le père du père du spectre, l'homme de marbre qui d'après la mythologie familiale avait « conduit » le père du spectre « à la bouteille », à la non-exploitation de son potentiel et à une précoce hémorragie cérébrale. Vers la fin, il avait commencé à craindre en secret que son fils n'expérimente des Substances. Le spectre ne cesse de remonter ses lunettes. Le spectre dit presque amèrement que lorsqu'il s'efforçait d'attirer l'attention sur la disparition progressive de son benjamin, le fils le plus prometteur de tous, ils pensaient que ses avertissements étaient un délire dû à une ingestion excessive de Wild Turkey et attendaient qu'il dessoûle, encore et toujours.

Ça, c'est plus parlant pour Gately. Là, au moins, le rêve confus et déplaisant prend un sens. « Tu as essayé d'arrêter de boire ? demande-t-il mentalement en tournant les yeux vers le spectre. Pour de bon, t'as essayé ? À Mains Nues[336] ? Tu as voulu Capituler et Entrer ? »

Le spectre caresse sa longue mâchoire et dit qu'il a passé les quatre-vingt-dix derniers jours abstinents de sa vie animée à travailler sans relâche à mettre au point un médium par lequel il pourrait simplement *converser* avec le fils muet. À élaborer un truc que le garçon doué ne pouvait pas dominer avant de changer de plateau. Un truc que le garçon aurait aimé suffisamment pour avoir envie d'ouvrir sa bouche et de *s'exprimer* – même si ce n'était que pour en demander plus. Rien n'y avait fait, ni les jeux, ni

les professionnels, ni son déguisement en professionnel. Son dernier recours : le divertissement. Créer un divertissement si fascinant qu'il inverserait la chute du jeune homme vers l'abîme du solipsisme, de l'anhédonie, de la mort vivante. Un hochet magique à agiter devant le bébé encore vivant dans le garçon, pour faire briller ses yeux, béer sa bouche sans dents, provoquer ses rires. Le faire « sortir de lui-même », comme on dit. Jouer sur les deux tableaux, en somme : dire JE SUIS TELLEMENT DÉSOLÉ et être *entendu*. Le rêve de toute une vie. Les universitaires, les fondations, les disséminateurs n'ont jamais compris que son but principal était de *divertir*.

Gately n'est pas abattu ni fiévreux au point de ne pas reconnaître un autoapitoiement grossier quand il en entend un, spectre ou pas. Sans vouloir lui manquer de respect, il est difficile de croire que ce spectre puisse rester sobre longtemps, si tel était son souhait, avec cette attitude du type je-suis-tragiquement-incompris teintée d'abstraction, dans le rêve.

Il a été sobre comme une brodeuse mennonite pendant quatre-vingt-neuf jours, à la toute fin de sa vie, jure le spectre, de retour sur le moniteur silencieux, bien que le manque d'humour et l'évangélisme enragé des AA de Boston ne l'aient guère incité à être très assidu aux réunions. Il ne supportait pas leurs clichés creux ni leur mépris de l'abstraction. Sans parler de la fumée de cigarette. C'étaient de vrais tripots en enfer, ces salles de réunion. Le spectre s'interrompt et dit qu'il parie que Gately est dévoré de curiosité et meurt d'envie de savoir s'il a réussi à créer un divertissement sans figurants assez prenant pour qu'un garçon figurant renfermé éclate de rire et en redemande.

Question figure paternelle, Gately a évité autant que possible, pendant ces derniers mois de sobriété, de combattre les souvenirs indésirables de ses austères conversations et échanges avec le P.M..

Le spectre sur le moniteur se plie complètement en deux, de sorte que son visage à l'envers surplombe maintenant de quelques cm celui de Gately

– le visage du spectre est deux fois plus petit que celui de Gately et inodore –, et déclare avec véhémence que Non ! *Non ! N'importe quelle* conversation vaut mieux que rien du tout, la pire interface colérique intergénérationnelle est préférable au mutisme et au secret. Apparemment, le spectre ne fait pas la différence entre les pensées personnelles de Gately et la voix cérébrale de Gately lorsqu'il s'adresse au spectre par la pensée. Tout à coup, la douleur est telle dans son épaule qu'il a peur de chier au lit. Le spectre fait aïe et manque de tomber du moniteur, comme s'il était en empathie totale avec l'élancement dextre. Gately se demande si le spectre est obligé d'endurer la même douleur que lui pour entendre sa voix cérébrale et converser. Même en rêve, ce serait le prix le plus fort que personne ait jamais payé pour interfacer avec D. W. Gately. Peut-être que cette douleur est censée ajouter de la crédibilité à d'éventuels arguments en faveur du Demerol, de la part du spectre. Comme Gately est trop timide ou trop stupide pour demander au spectre s'il est là pour le compte de la Puissance Supérieure ou de la Maladie, au lieu de s'adresser à lui par la pensée il fait semblant de *se* demander intérieurement pourquoi le spectre passe des mois de son existence spectrale dans une chambre d'hôpital à exécuter des pirouettes avec des photos de crooner et des canettes de soda étranger sur le plafond d'un toxico qu'il ne connaît pas plutôt que de quantiquer vers là où se trouve son susdit fils benjamin et d'y rester immobile assez longtemps pour essayer d'avoir une interface avec ce putain de *fils*. Peut-être, à la réflexion, parce que la vue de son défunt père biologique sous forme de spectre ou de fantôme le rendrait dingue, le fiston, ouais, peut-être bien. D'autant que le gamin ne semblait pas avoir le ciboulot le plus équilibré du monde, d'après ce qu'a dit le spectre. À supposer, bien sûr, que ce figurant muet de fils ait vraiment existé, que ce ne soit pas seulement une ruse de la Maladie pour inciter Gately à succomber à une envie de Demerol. Il tâche de se concentrer là-dessus plutôt que de se rappeler la chaude poussée de bien-être total du Demerol,

le délicieux claquement sourd de son menton tombant sur sa poitrine. Ou de se rappeler ses échanges avec le P.M. retraité qui vivait avec sa mère. L'un des plus grands prix à payer pour la sobriété, c'était qu'on se rappelait malgré soi des trucs qu'on ne voulait pas se rappeler, par exemple Ewell et sa grandiose arnaque de môme. L'ex-P.M. appelait les enfants et les bébés « rats de tapis ». Et ce n'était pas un terme d'affection bougonne. Le P.M. ordonnait au petit Gately de rapporter les bouteilles de Heineken vides au magasin d'alcool et de revenir fissa avec les tickets de consigne, en le chronométrant avec un chrono militaire de la Marine. Il n'avait jamais porté la main sur Gately personnellement, pour autant que celui-ci s'en souvienne. Mais Gately avait quand même peur de lui. Le P.M. battait sa mère à peu près quotidiennement. Le moment le plus risqué pour elle se situait entre huit et dix Heineken. Le P.M. la jetait au sol, s'accroupissait au-dessus d'elle et la tabassait méticuleusement en choisissant bien les endroits. Il avait l'air d'un pêcheur de homard qui remontait ses filets. Il était légèrement plus petit que Mme Gately, mais carré, musculeux, fier de ses biceps, presque toujours torse nu. Ou en débardeur militaire kaki. Il avait un banc de musculation, des barres, des poids et avait enseigné à Gately les bases de l'haltérophilie en insistant particulièrement sur la maîtrise du mouvement, qu'il jugeait plus importante que le poids soulevé. Les haltères étaient vieux et graisseux, et calibrés en système prémétrique. Le P.M. était précis et soigneux à tout point de vue, et Gately avait fini par croire que tous les blonds étaient comme ça. Quand, à dix ans, Gately avait commencé à soulever plus lourd que le P.M. au développé couché, le P.M. l'avait mal pris et dit qu'il ne voulait plus le voir quand il s'entraînait. Le P.M. notait toutes ses performances dans un petit carnet, entre chaque série. Il léchait toujours la mine du crayon avant d'écrire, une manie que Gately continue à trouver répugnante. Dans un autre carnet, le P.M. notait la date et l'heure de chaque Heineken qu'il consommait. C'était le genre de mec qui estimait qu'on ne pouvait rien contrôler sans tenir un registre. Le genre à

compter ses étrons, quoi. Gately s'était aperçu très jeune que c'était de la connerie à la limite de la folie. Le P.M. était fort probablement fou. Les circonstances de son départ de la Marine étaient, disons : floues. Quand Gately se rappelle involontairement le P.M. aujourd'hui, il se rappelle aussi – et s'interroge et se le reproche – qu'il n'a jamais demandé à sa mère ce que cet enfoiré foutait là, si elle l'aimait vraiment, et pourquoi elle l'aimait alors qu'il la tabassait tous les jours depuis des années. La couleur rose qui s'intensifie derrière les paupières closes de Gately est due à l'éclairage de la chambre et à la lumière du dehors qui passe du noir à l'anthracite d'avant l'aurore. Il ronfle si fort sous le moniteur cardiaque déserté que les barrières de son lit vibrent et tintent. Quand le P.M. dormait ou était absent, Don Gately et sa mère ne parlaient jamais de lui. Sa mémoire est claire sur ce point. Non seulement ils ne parlaient pas de lui, de ses carnets, de ses haltères, de son chronomètre, de ses coups, mais ils ne prononçaient même pas son nom. Le P.M. travaillait beaucoup la nuit – d'abord comme chauffeur-livreur d'œufs et de fromage pour Cheese King Inc., avant de se faire virer pour détournement et revente au noir de meules de stilton, puis comme travailleur à la chaîne dans une conserverie où il actionnait un levier qui déversait de la soupe de poisson de Nouvelle-Angleterre dans des centaines de boîtes sans couvercle avec un *plouf* indescriptible – et le domicile Gately était un univers tout différent quand le P.M. n'était pas là : c'était comme si la notion même du P.M. disparaissait avec lui et que Don et sa mère vivaient seuls, la nuit, elle sur le divan, lui par terre, et s'endormaient progressivement devant les derniers programmes de l'ère de la télédiffusion. Gately s'efforce désespérément de comprendre pourquoi il ne s'est jamais interposé entre le P.M. et sa mère, même à l'âge où il soulevait plus de poids que le P.M. C'était comme si les tabassages quotidiens ne l'avaient pas, mais vraiment pas du tout, concerné. En fait, il ne ressentait pas grand-chose en le voyant la cogner. Et le P.M. ne se gênait pas pour le faire devant lui, du reste. Il y avait une sorte de consensus tacite

selon lequel ce n'étaient pas les oignons de Bimmy. Quand il était mouflet, oui, il s'enfuyait et pleurait. Mais, en grandissant, il s'était contenté de monter le son de la télé, se désintéressant complètement de la raclée et regardant *Cheers*. Quelquefois, il quittait la pièce pour aller soulever des haltères dans le garage, mais ce n'était pas une fuite. Mouflet, il entendait les ressorts du sommier dans leur chambre le matin et se demandait si le P.M. était en train de battre sa mère sur le matelas mais, confusément, sans que personne lui eût expliqué la chose entre quatre-z-yeux, il devinait que ces gémissements n'étaient pas des cris de douleur. Aujourd'hui, la similitude des cris de douleur de sa mère dans la cuisine ou le living-room et de ses gémissements sexuels à travers les cloisons en amiante le trouble, et c'est l'une des raisons pour lesquelles il ne veut pas s'en souvenir, en état de veille.

Torse nu en été – et pâle, avec une peau de blond qui n'aime pas le soleil –, le P.M. s'asseyait dans la petite cuisine, à la table, les pieds à plat sur le faux parquet, son bandana patriotique autour de la tête, et notait ses Heineken dans son petit carnet. Un précédent locataire avait balancé un objet pesant par la fenêtre de la cuisine et la moustiquaire était bousillée, en partie démaillée, si bien que les mouches entraient comme elles voulaient. Enfant, Gately était parfois dans la cuisine en même temps que le P.M. ; le faux parquet convenait mieux que le tapis noueux à la suspension de ses petites autos. Ce dont il se souvient, douloureusement, sous le couvercle du sommeil, c'est la manière particulière et précise dont le P.M. traitait les mouches qui entraient dans la cuisine. Il ne se servait ni d'une tapette ni d'un *Herald* roulé. Il avait des mains prestes, le marin, épaisses, blanches, rapides. Il les frappait lorsqu'elles se posaient sur la table. Les mouches. Mais avec maîtrise. Pas assez fort pour les tuer. Il était très attentif à ça. Il frappait juste assez fort pour les assommer. Puis il les ramassait, avec précision bien sûr, et leur retirait une aile ou une patte, un truc vital pour une mouche. Il emportait l'aile ou la patte jusqu'à la poubelle beige et

ouvrait le couvercle en appuyant sur la pédale avec détermination avant de déposer l'aile ou la patte en se penchant. Ce souvenir est très net. Le P.M. se lavait les mains dans l'évier avec un liquide vaisselle vert générique. La mouche estropiée qu'il avait délaissée décrivait des cercles affolés sur la table jusqu'à ce qu'elle s'empêtre dans une tache collante ou tombe du rebord sur le sol. Gately se souvient en détail, dans ses rêves, d'une conversation à ce sujet avec le P.M. : à sa cinquième bière, il lui avait expliqué qu'il était plus efficace d'estropier une mouche que de la tuer. Une mouche était prise dans une tache collante de Heineken séchée et battait des ailes pendant que le P.M. disait qu'une mouche correctement estropiée émettait de petits cris de douleur et d'effroi. Les humains ne les entendaient pas mais, Gately pouvait en mettre sa petite main de rat de tapis au feu, les autres mouches les entendaient et les cris de leurs collègues blessées les tenaient à l'écart. Quand le P.M. mettait sa tête sur ses gros bras pâles et piquait un roupillon entre les bouteilles de Heineken sur la table chauffée par le soleil, il y avait souvent plusieurs mouches empêtrées dans une substance poisseuse ou tournant en rond, parfois avec de curieux petits sursauts pour essayer de s'envoler avec une seule aile ou pas d'aile du tout. Sans doute en plein Déni, ces mouches, quant à leur état. Celles qui tombaient au sol, Gately se mettait à quatre pattes pour en approcher sa grosse oreille rouge le plus près possible afin de les écouter, son large front rose plissé. Ce qui incommode le plus Gately maintenant, tandis qu'il essaie de s'éveiller à la lumière citronnée d'une vraie matinée d'hôpital, est qu'il ne se souvient pas d'avoir jamais abrégé les souffrances des mouches estropiées, même quand le marin était endormi, ne se revoit pas les écrasant ou les enveloppant dans des mouchoirs en papier pour les jeter aux cabinets, par exemple, et pourtant il pense l'avoir fait ; ça lui semble plus essentiel que de se revoir seulement à quatre pattes parmi ses autos Transformer en train de tendre l'oreille pour percevoir leurs minuscules cris d'agonie. Or il a beau se creuser la cervelle, il ne se rappelle pas avoir fait autre chose

qu’écouter, et l’effort cérébral que représente la volonté de susciter un souvenir plus noble aurait dû le réveiller, autant que la douleur dextre ; mais non, ce qui le réveille dans le grand berceau, c’est l’interférence dans son rêve réaliste d’un autre rêve, méchant, fictionnel, dans lequel il est vêtu du manteau de Lenz et se penche méticuleusement sur la silhouette couchée du Nuck en chemise hawaïenne dont il a cogné la tête avec insistance contre le pare-brise en s’appuyant de sa bonne main gauche sur le capot chaud et vibrant, se penche en tendant l’oreille près de la tête défoncée, écoutant attentivement sa face ensanglantée. La tête ouvre sa bouche rouge.

L’humidité le réveille enfin en sursaut et un élancement dans son épaule et son côté l’ensevelit sous un drap jaune de douleur qui lui arrache presque un cri en pleine lumière. Pendant près d’une année, à l’âge de vingt ans, il a dormi dans une mezzanine aménagée dans un dortoir d’élèves infirmières à Malden, avec une élève infirmière droguée jusqu’aux yeux, dans la mezzanine, à laquelle on accédait par une échelle à cinq barreaux et qui touchait presque le plafond, et chaque matin il se cognait la tête contre ce plafond en se réveillant en sursaut d’un mauvais rêve, au point de créer un renfoncement permanent dans ledit plafond et un raplatissement dans sa voûte crânienne, qu’il sent encore, là, maintenant, étendu ici, en se tenant la tête avec sa bonne main gauche. L’espace d’une seconde, clignant des yeux et rouge de fièvre, il croit voir Francis G. le Féroce sur la chaise à son chevet, fraîchement rasé, piqueté de bouts de Kleenex, impassible, dans un T-shirt blanc propre sous lequel pointent à chaque respiration ses petits tétons flasques de vieillard, avec un sourire morne au milieu des tubes bleus et un cigare non allumé entre les dents. « Eh ben, mon bonhomme, au moins t’es encore de ce côté de la grande barrière et c’est déjà quelque chose. Et t’es toujours sobre, hein ? » dit froidement le Crocodile, qui disparaît et ne réapparaît pas après plusieurs clignements d’yeux.

Les formes et les sons dans la chambre proviennent en réalité de trois Drapeaux blancs avec qui Gately ne s’est jamais beaucoup lié, qui sont

apparemment passés le voir en allant au boulot pour lui témoigner leur sympathie et leur soutien : Bud O., Glenn K. et Jack J. Dans la journée, Glenn K. porte la combinaison grise et le ceinturon à ferrures d'un technicien frigoriste.

« Et qui est le gars avec le chapeau dehors ? » demande-t-il.

Le grognement désemparé de Gately évoque le phonème *ü*.

« Grand, bien fringué, ronchon, hautain, des yeux de cochon, un chapeau. Genre fonctionnaire. Chaussettes noires, godasses marron », dit Glenn K. avec un geste vers la porte où avait parfois plané l'ombre sinistre d'un chapeau.

Les dents de Gately n'ont pas été brossées depuis longtemps.

« Prêt à poireauter un bon moment on dirait, entouré de pages sportives et de plats à emporter de tous les pays, mon gars », dit Bud O., un ancien, d'avant l'époque de Gately, qui, en frappant sa femme pendant sa dernière cuite décisive avant son Entrée, lui avait dévié la cloison nasale et raplati le pif en travers de la figure, puis l'avait priée de conserver cette difformité en guise de rappel quotidien des extrémités auxquelles l'avait conduit la beuverie, si bien que Mme O. avait gardé un tarin replié sur sa joue gauche – Bud O. lui avait collé un crochet du gauche – jusqu'à ce que l'A.H.I.D. l'envoie à Al-Anon[I], où on l'avait prise en charge, où on lui avait conseillé d'envoyer Bud O. se faire foutre jusqu'au trognon et de se faire (elle) rectifier le nez, à la suite de quoi elle l'avait quitté pour un type d'Al-Anon en Birkenstock. L'angoisse a ramolli les boyaux de Gately : il ne se souvient que trop bien des chaussures marron, des yeux de cochon et du Stetson à plume d'un certain P.D.A. qui avait un penchant pour la cuisine du tiers-monde à emporter. Il grommelle pathétiquement.

Hésitant sur la façon de le réconforter, les Drapeaux blancs essaient de dérider Gately en lui racontant des blagues sur l'EPV. « EPV » désigne Al-Anon dans le jargon des AA de Boston, pour « Église de la Perpétuelle Vengeance ».

« Qu’est-ce qu’une Rechute pour Al-Anon ? demande Glenn K.

– Un élan de compassion, répond Jack J. (qui a un tic facial). Mais qu’est-ce qu’un Salut pour Al-Anon ? »

Tous trois se taisent, puis Jack J. porte le dos d’une main à son front, bat des cils et lève des yeux de martyr au plafond. Ils rient. Ils ne savent pas si un rire de Gately risque de déchirer ses sutures. Un côté de la figure de Jack J. peut grimacer affreusement sans affecter l’autre en aucune manière, un truc qui a toujours filé les jetons à Gately. Bud O. réprimande Glenn K. du doigt pour singer une poignée de main à Al-Anon. Glenn K. imite une mère d’Al-Anon qui regarde son fils alcoolique défiler dans une parade et se plaint que personne ne marche au pas sauf lui. Gately ferme les yeux et soulève sa poitrine deux ou trois fois pour mimer un rire de courtoisie, afin qu’ils pensent l’avoir réjoui et s’en aillent. Ces petits mouvements thoraciques lui donnent envie de mordre sa main de douleur. C’est comme si une grosse cuiller en bois le repoussait sans cesse sous la surface du sommeil, puis le ramassait pour l’offrir en pâture à une énorme bouche, inlassablement.

I. Association d’aide aux familles d’alcooliques (ramification des AA).

OceanofPDF.com

19 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Quand Rémy Marathe et Ossowiecke, et aussi Balbalis, annoncèrent rentrer bredouilles de la chasse à l'actrice voilée, Mr Fortier et Marathe décidèrent de mettre à exécution la plus drastique de leurs opérations pour mettre la main sur le master du Divertissement. Il s'agissait d'acquérir des membres de la proche famille de l'*auteur**, éventuellement en public.

Marathe fut chargé des détails de cette opération, car Mr Broullîme était actuellement aux prises avec quelques difficultés techniques meurtrières dans ses expérimentations sur le degré de volonté des spectateurs ; on venait en effet de découvrir que l'un des tout nouveaux cobayes acquis – un SDF à la tenue excentrique, tout à fait exaspérant, avec une perruque blanche de récupération et de gros sacs remplis d'ustensiles de cuisine étrangers et de dessous féminins de très petite taille – avait fait passer sous la porte du cagibi des doigts qu'il avait coupés à un autre cobaye, le deuxième de la nouvelle série – un type gravement affaibli ou drogué, fagoté comme une femme de mauvaise vie, chargé de multiples sacs à main

de nature suspecte –, au lieu de ses propres doigts, faussant ainsi les statistiques sur les tests en cours, au point que Fortier avait envisagé de laisser Broullîme soumettre l'échangeur de doigts emperruqué à un interrogatoire technique létal par mesure de représailles. En substance, un interrogatoire technique de plus haute importance devait être conduit à l'autre bout des États-Unis, au sud, dans la cité de Phoenix, un nom qui amusait Fortier, lequel dut partir avant l'arrivée du mauvais temps pour assister Mlle Luria P…… dans cette tâche, laissant le fidèle Rémy Marathe s'occuper de l'acquisition préliminaire.

Marathe, qui avait arrêté sa décision, fit ce qu'il put. Un assaut frontal contre l'Académie de tennis était impossible. Les A.F.R. ne craignaient pas grand-chose dans cet hémisphère, sauf les hautes collines et les pentes raides. Leur attaque ne pouvait pas être directe. Il fallait donc préalablement acquérir et remplacer les jeunes joueurs de tennis du Québec, que les A.F.R. savaient déjà en route vers le sol états-unien pour une compétition de gala avec les jeunes joueurs de cette Académie. Marathe choisit le jeune Balbalis, celui qui avait encore deux jambes – quoique paralysées et ratatinées –, pour diriger le détachement d'A.F.R. qui devait intercepter les joueurs provinciaux. Marathe, quant à lui, resta dans le magasin de Cambridge des Antitoi, en s'éclipsant fréquemment pour des nuits jazzy au Ryle's, le restaurant voisin. Balbalis conduisit la camionnette Dodge vers le nord à travers une tempête de neige de plus en plus violente. Ils contournèrent le check point Pongo à Methuen. L'idée était d'installer un grand miroir sur la route désertée afin de tromper le chauffeur du car, qui braquerait pour éviter l'impact ; ses propres phares l'induiraient en erreur. Une vieille astuce du F.L.Q. Deux équipes assemblèrent les éléments du miroir à l'arrière de la camionnette. Cet assemblage devait se faire en roulant, car Balbalis ne voulait pas s'arrêter par peur de la neige, qui était pire dans la Convexité en raison des ventilateurs. L'ancien territoire de Montpelier, Vermont, bien que passant entre les mailles d'E.W.D., était

inhabité à cause des retombées polluantes de la région de Champlain et couvert d'un fantomatique manteau blanc. Balbalis accepta néanmoins d'y faire une courte halte pour mettre la dernière main à l'assemblage et permettre aux incontinents de changer leurs poches. Puis il fonça vers l'ancien site de St Johnsbury, où le miroir fut installé en travers des voies de l'Interstate E.U. n° 91 en direction du sud. La neige empêchait de voir les lignes blanches sur la chaussée, mais Balbalis ne s'en plaignit pas. Il ne se plaignait jamais. Ils arrivèrent très tôt au sud du check point où l'autoroute provinciale n° 55 devenait l'Interstate n° 91. Un instant, ils crurent avoir égaré l'accessoire de vision nocturne des jumelles, ce qui créa une certaine tension. Mais Balbalis garda son calme et on retrouva l'accessoire. Le plan consistait à intercepter les joueurs pour prendre leur place dans le car. Marathe avait promis d'élaborer une ruse excellente pour expliquer les fauteuils roulants et les barbes adultes des soi-disant joueurs. Il fut interdit de fumer dans la camionnette en attendant l'apparition des jeunes gens au check point. Le car y fut immobilisé plusieurs minutes. Il était grand, bondé et semblait bien chauffé. Le mot anglais « charter » était inscrit dans le rectangle lumineux qui indiquait la destination au-dessus du pare-brise. C'était Balbalis qui conduirait le car, si celui-ci résistait au braquage en catastrophe devant le miroir et était encore opérationnel après l'accident. On se disputa un peu pour savoir qui conduirait la camionnette, car Balbalis refusait de l'abandonner, même si le car était en état de marche. Et, s'il ne l'était pas, seuls six enfants survivants pourraient être emmenés dans la camionnette. Les autres seraient invités à mourir pour leur *beau pays**. Balbalis n'avait aucune préférence pour l'une ou l'autre option.

Gately rêva qu'il était avec la résidente d'Ennet House Joelle van Dyne dans un motel dont le restaurant portait une enseigne autoritaire disant simplement MANGEZ, dans le sud des E.U., en plein été, dans la canicule. Les feuillages derrière la moustiquaire cassée de la chambre étaient

parcheminés et kaki, l'air gondolait sous la chaleur, le ventilateur du plafond tournait à la vitesse de la trotteuse d'une montre, le lit avait un somptueux baldaquin, il était haut, douillet, avec une couette bosselée, Gately était couché sur le dos, son côté était en feu, Joelle v. D. levait légèrement son voile pour lécher la sueur de ses paupières et de ses tempes, son chuchotement faisait flotter le voile et éventait Gately, elle lui promettait un après-midi de plaisirs presque fatals, se déshabillait au pied du vieux lit à colonnes, lentement, ses vêtements fins et humides de sueur tombaient négligemment sur le sol nu, dévoilant un incroyable corps féminin, un corps inhumain, de ceux que Gately n'avait vus qu'avec une agrafe en travers du nombril, un corps comme on en gagnerait dans une tombola ; et une cinquième colonne se dressa sur le lit, si l'on peut dire, une colonne érigée après un long sommeil dont la hauteur faisait écran à la silhouette dénudée de la nouvelle venue ; mais, quand elle sortit de l'ombre vibrante pour s'approcher de lui et presser le visage de ce corps inhumain tout contre le sien, et qu'elle retira son voile, il vit au-dessus de ce corps à se damner le sosie historique de *Winston Churchill*, bordel, son portrait craché, avec cigare, bajoues et front de bouledogue, et l'horreur du choc rigidifie le corps de Gately tout entier, qui se réveille brusquement, tente de se redresser, ressent une douleur fulgurante et retombe sur le dos, roulant des yeux, bouche bée et de nouveau au bord de l'évanouissement.

Il ne domine pas davantage les souvenirs de la dame vieillissante qui fut leur voisine au temps où sa mère et lui partageaient gîte et couvert avec le marin. Une certaine Mme Waite. Il n'y avait pas de Mr Waite. La fenêtre sale du petit garage où le P.M. rangeait ses haltères était contiguë au jardin broussailleux que Mme Waite cultivait sur l'étroite bande entre les deux maisons. La maison de Mme Waite n'était pas très bien tenue, pour dire le moins. En comparaison, celle des Gately était le Taj Mahal. Il y avait quelque chose de louche chez cette Mme Waite. Les parents interdisaient à leurs enfants, sans explication, de jouer dans son jardin ou de sonner à sa

porte le jour d'Halloween. Gately n'a jamais pu déterminer ce qui clochait chez elle, mais les pires soupçons envahissaient la psyché de ce petit quartier pauvre. Certains gosses plus âgés traversaient sa pelouse, la nuit, et criaient des insanités que Gately distinguait mal. Les plus jeunes croyaient connaître le fin mot de l'histoire : Mme Waite était une sorcière. Il est vrai qu'elle avait l'air d'une sorcière, mais n'était-ce pas le cas de toutes les femmes de plus de cinquante ans ? Ce qui la rendait suspecte, surtout, c'était qu'elle entreposait dans son garage des bocaux remplis par ses soins d'une matière brun-verdâtre sans nom, visqueuse, végétale, de grands bocaux à mayonnaise pleins de poussière, aux couvercles rouillés, sur des étagères en métal. Des mômes s'y faufilèrent un jour, brisèrent certains de ces bocaux, en fauchèrent un, s'enfuirent à toutes jambes pour aller le briser ailleurs, terrifiés, et continuèrent à fuir. Ils se défiaient mutuellement de franchir la limite de sa pelouse à vélo. Ils prétendaient avoir vu Mme Waite en chapeau pointu faire rôtir des enfants disparus dont les photos s'étalaient sur les briques de lait et verser leur jus résiduel dans des bocaux. Les plus audacieux avaient même déposé sur son perron un sac en papier plein de merdes de chien auquel ils avaient mis le feu. Comme Mme Waite ne se plaignait jamais, ils y voyaient une preuve supplémentaire de sa culpabilité. Elle sortait rarement. Mme Gately interdisait formellement à Don, toujours sans explications, de s'approcher de Mme Waite. Comme si elle avait été en mesure de faire respecter une quelconque interdiction. Gately n'avait jamais farfouillé dans les bocaux de Mme Waite, jamais roulé sur sa pelouse, jamais raconté d'histoires de sorcières (pas besoin d'une sorcière pour se donner le frisson quand on a le bon vieux P.M. à sa table). Mais il avait quand même peur d'elle. La fois où il vit son visage féroce appuyé contre la fenêtre sale du garage, un après-midi où il était allé s'entraîner sur le banc de musculation pendant que le P.M. tabassait Mme Gately, il poussa un cri et faillit laisser retomber la barre sur sa pomme d'Adam. Toutefois, au bout d'un temps, au fil d'une enfance peu stimulante dans le North Shore, il avait

noué quelques liens avec Mme Waite. Il ne l'avait jamais beaucoup aimée ; ce n'était pas comme si elle avait été une confidente affable mais incomprise qu'il allait retrouver dans sa maison délabrée, non, mais il interfaça effectivement avec elle, dans sa cuisine, une ou deux fois, dans des circonstances qu'il a oubliées. Elle était lucide, Mme Waite, apparemment continente, et il n'y avait aucun chapeau pointu chez elle, mais sa maison sentait mauvais et elle avait les chevilles enflées et variqueuses et des bouts de pâte blanche séchée aux commissures des lèvres et un million de journaux entassés et moisis partout dans la cuisine, et il émanait de sa personne un je-ne-sais-quoi désagréable et vulnérable qui incitait à la cruauté. Gately n'avait jamais été cruel avec elle, mais on ne peut pas dire non plus qu'il l'aimait. Les rares fois où il était allé la voir, c'était pendant que le P.M. était à la conserverie et que sa mère cuvait dans son vomi qu'elle ne songeait jamais à nettoyer et parce que, pour exprimer sa colère de gosse, il avait envie de faire un truc formellement interdit. Il ne mangeait pas ce que Mme Waite lui offrait. Elle ne lui avait jamais proposé de matière visqueuse en bocal. Il ne se souvient pas bien de ce dont ils parlaient. Elle s'était pendue, finalement, Mme Waite – pendue au sens de zigouillée, quoi –, et, comme c'était l'automne et qu'il faisait froid, son corps ne fut retrouvé que plusieurs semaines après. C'est un gars venu relever les compteurs qui l'avait découverte, pas Gately. Gately venait d'avoir huit ou neuf ans. Le hasard voulait que son anniversaire tombe la même semaine que celui d'autres gars du quartier. Et il le fêtait en même temps qu'eux, chez eux. Chapeaux, parties de Twister, vidéos de *X-Men*, gâteau sur assiettes en carton, etc. Mme Gately y venait quelquefois, quand elle était suffisamment présentable. Rétrospectivement, Gately reconnaît malgré lui que les parents de ses copains le laissaient participer à la fête par charité. Mais, lors de l'une de ces fêtes chez des voisins sobres, à l'occasion de son huitième ou neuvième anniversaire, Mme Waite, il s'en souvient, était sortie de chez elle et sonna à la porte de ces voisins pour apporter un

gâteau d’anniversaire. Pour l’anniversaire. Un geste de bon voisinage. Gately lui avait parlé de cette célébration collective annuelle pendant une interface dans sa cuisine. Le gâteau était inégal, légèrement bancal, mais il était au chocolat noir, décoré de quatre noms en écriture cursive et avait été préparé avec soin. Mme Waite avait épargné à Gately l’humiliation de n’écrire que son seul nom, comme si le gâteau avait été spécialement pour lui. Mais il l’était. Mme Waite avait fait de grosses économies pour acheter les ingrédients, Gately le savait. Il savait qu’elle fumait comme un pompier et avait renoncé aux cigarettes pendant des semaines afin de mettre de l’argent de côté ; sans lui dire pourquoi ; elle avait essayé de faire pétiller ses yeux effrayants d’un air cachottier ; mais il avait vu le bocal à mayonnaise plein de pièces de 25 cents sur une pile de journaux et s’était fait violence pour ne pas le piquer. Seulement, il n’y avait que neuf bougies sur le gâteau quand la maman de la fête l’avait apporté, alors que deux des gars fêtaient leurs douze ans, si bien que c’était une dédicace voilée et que le destinataire était reconnaissable. La maman de la fête avait réceptionné le gâteau à la porte et dit merci mais s’était gardée d’inviter Mme Waite à entrer. Gately, en pleine partie de Twister dans le garage, était dans une position qui lui permit de voir Mme Waite traverser la rue pour rentrer chez elle, avec lenteur mais dignité, en marchant droit, la tête haute. Plusieurs mômes allèrent la regarder à la porte du garage : on voyait rarement Mme Waite à l’extérieur, et jamais hors de son périmètre. La maman sobre apporta le gâteau dans le garage et dit que c’était un Geste Touchant de Mme Waite, la voisine d’en face ; mais elle n’autorisa personne à le manger ni même à s’en approcher suffisamment pour souffler les neuf bougies. Les bougies étaient dépareillées. Elles se consumèrent presque entièrement et laissèrent une odeur de glaçage brûlé avant de s’éteindre. Le gâteau demeura tout seul, bancal, dans un coin du garage propre. Gately n’osa défier ni la maman sobre ni les copains en le goûtant ; il ne s’en approcha pas non plus. Il ne se joignit pas aux railleries murmurées sur les

ingrédients supposés du gâteau, déchets médicaux ou restes d'enfant rôti, mais n'alla pas jusqu'à protester contre les soupçons d'empoisonnement. Avant l'apogée de la fête et l'ouverture des cadeaux par ceux qui en avaient reçu, la maman sobre remporta le gâteau dans la cuisine où, croyant qu'on ne la voyait pas, elle le jeta à la poubelle. Gately se rappelle que le gâteau atterrit à l'envers, parce que seule la face non glacée était visible dans la poubelle quand il y avait jeté un œil en douce. Mme Waite avait disparu chez elle bien avant que la maman ne bazarde le gâteau. Elle ne pouvait l'avoir vue rapporter le gâteau intact à la cuisine. Deux jours plus tard, Gately faucha deux paquets de Benson & Hedges 100's dans un Store 24 et les mit dans la boîte aux lettres de Mme Waite, où les pubs et les factures s'accumulaient déjà. Il sonna plusieurs fois chez elle mais ne la revit jamais. Elle n'avait pas une vraie cloche, d'ailleurs, mais une sonnerie électrique. Elle fut découverte par un préposé aux compteurs insistant, un certain nombre de semaines plus tard. Les circonstances de sa mort et de sa découverte devinrent mythiques chez les plus jeunes enfants. Gately n'était pas perclus de remords au point de penser que le gâteau bazardé avait joué un rôle dans la pendaison. À chacun ses problèmes, lui avait expliqué Mme Gately et, même à cet âge, il l'avait compris. On ne peut pas dire que la disparition de Mme Waite l'ait beaucoup affligé, ni même qu'il y ait repensé plus tard.

Ce qui aggrave les choses, c'est que le rêve suivant, un rêve enfiévré et plus déplaisant encore avec Joelle van Dyne, a pour décor la cuisine de Mme Waite, identifiable entre mille, où aucun détail ne manque, depuis le plafonnier envahi d'insectes desséchés jusqu'aux cendriers trop pleins, en passant par les *Globe* empilés, l'insupportable écoulement arythmique de l'évier et la puanteur – un mélange de moisissure et de fruits putrides. Gately est sur la chaise au dossier à barreaux sur laquelle il s'asseyait toujours, celle avec un barreau cassé, et Mme Waite est en face de lui, sur son coussin pour hémorroïdes que Gately avait d'abord pris pour un curieux

beignet rose à trou, sauf que dans le rêve les pieds de Gately touchent le sol humide et que Mme Waite est incarnée par la résidente voilée de l'A.H.I.D. Joelle van D., mais sans son voile et, pire que tout, sans vêtements, à poil, quoi, superbe, avec le même corps sublime que dans l'autre rêve sauf que cette fois son visage n'est pas celui d'un homme d'État britannique à double menton mais d'un ange totalement féminin, plus angélique que sexy, toute la lumière du monde concentrée sous la forme d'un visage. D'un genre de visage. Parce que c'est un visage, oui, celui de Joelle, mais Gately ne le reconnaît pas, et ce n'est pas parce que le corps dénudé inhumainement sublime le distrait, non, ce n'est pas un rêve érotique. Car dans ce rêve Mme Waite, qui est Joelle, est la Mort. La Camarde, quoi, la Mort incarnée. Personne ne le dit ouvertement ; c'est sous-entendu : Gately, assis là dans cette cuisine déprimante, interface avec la Mort. La Mort lui explique que la Mort revient sans cesse, qu'on a de nombreuses vies et qu'à la fin de chacune (de ces vies) une femme nous tue et nous propulse dans la vie suivante. Gately n'arrive pas à déterminer s'il s'agit d'un monologue ou si elle répond à des questions qu'il lui pose selon un schéma Q / R. La Mort dit que la femme qui vous tue est toujours votre mère dans la vie suivante. C'est comme ça que ça marche : il ne le savait pas ? Dans le rêve, le monde entier semble le savoir, sauf lui, comme s'il avait séché l'école le jour où les autres l'avaient appris, et c'est pourquoi la Mort doit venir s'asseoir ici, nue et angélique, pour le lui expliquer, très patiemment, un peu comme dans un cours de rattrapage à Beverly. La Mort dit que la femme qui vous tue, sciemment ou involontairement, est toujours quelqu'un que vous aimez, et toujours votre mère dans la vie suivante. C'est pourquoi l'amour des mamans est si obsessionnel, pourquoi elles font tellement d'efforts en oubliant leurs propres ennuis ou problèmes ou addictions, pourquoi elles font passer votre bonheur avant le leur et pourquoi il y a toujours une infime petite pointe d'égoïsme dans leur dévouement maternel obsessionnel : elles essaient de s'amender pour un meurtre dont elles ne se

souviennent pas plus que vous, sauf peut-être en rêve. À mesure que la Mort lui explique la mort, Gately comprend de mieux en mieux certaines importantes choses vagues, mais plus il comprend, plus il est triste, et plus il est triste, plus sa vision de Joelle la Mort nue sur le coussin en plastique rose se brouille et se déforme, jusqu'à n'être plus qu'un nuage de lumière, un filtre laiteux comme ce flou gondolé à travers lequel un bébé aperçoit le visage parental penché sur son berceau, et il se met à pleurer et ça lui fait mal à la poitrine et il demande à la Mort de le libérer et d'être sa mère, et la jolie tête floue de Joelle fait oui, ou fait non, et dit : Attends.

OceanofPDF.com

20 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND *GAUDEAMUS IGITUR*

J’étais dans un zoo. Il n’y avait ni animaux ni cages, mais c’était quand même un zoo. C’était presque un cauchemar et ça m’a réveillé avant 05 h 00. Mario dormait encore, dans la douce lumière de la colline éclairée derrière la fenêtre. Il était calme et silencieux à son habitude, les mains repliées sur la poitrine, comme dans l’attente d’un lys. Je pris une chique de Kodiak. Mario avait le menton sur le thorax, à cause de ses quatre oreillers. Je sécrétais toujours trop de salive et mon unique oreiller était tellement mouillé que je n’osais pas allumer pour en vérifier la cause. Je ne me sentais pas bien du tout. Une espèce de nausée de la tête. Encore pire au petit matin. Depuis une semaine, j’avais envie de pleurer pour je ne sais quelle raison mais les larmes s’arrêtaient à l’arrière de mes yeux et y restaient. Et ainsi de suite.

Je me levai, passai devant le lit de Mario et me plantai sur un pied près de la fenêtre. Une forte neige avait commencé à tomber pendant la nuit.

DeLint et Barry Loach m'avaient ordonné de me tenir sur le pied gauche quinze minutes par jour pour soigner ma cheville. Les innombrables petits ajustements nécessaires à l'équilibre faisaient intervenir des muscles et ligaments de la cheville inaccessibles à la kiné. Je suppose que j'avais l'air un peu con, à faire ainsi le pied de grue dans le noir.

Le manteau neigeux avait des reflets violets, mais les flocons qui tourbillonnaient étaient d'une blancheur virginale. Une blancheur de casquette de capitaine. Je me maintins cinq minutes au maximum sur mon pied gauche. Les examens et les A.P.[337] étaient dans trois semaines à partir du lendemain 08 h 00, à l'auditorium C.B.S.[338] de B.U. J'entendais des femmes de ménage passer la serpillière à un autre étage.

C'était le premier jour sans entraînement à l'aube depuis le Jour de l'Interdépendance, on avait le droit de dormir jusqu'au petit déjeuner. Il n'y aurait aucun cours pendant le week-end.

La veille déjà, je m'étais réveillé trop tôt. Je n'avais cessé de voir Kevin Bain ramper vers moi dans mon sommeil.

Je retapai mon lit, retournai l'oreiller mouillé, mis un pantalon de survêtement propre et des chaussettes qui ne puaient pas.

Ce qui s'apparente le plus à un ronflement chez Mario est un petit son qu'il produit du fond de la gorge. Comme s'il prononçait le mot *qui* à répétition. Ce n'est pas déplaisant. À vue de nez, il y avait 50 cm de neige et ça tombait toujours. Dans le demi-jour violet, les filets des courts Ouest étaient à moitié ensevelis. Leur moitié émergée était battue par les bourrasques de vent. Partout dans le subdortoir, j'entendais des portes gémir dans leurs chambranles, signe qu'il faisait grand vent. La neige tourbillonnante chutait en diagonale et frappait la vitre avec un bruit sablonneux. La vue à travers les fenêtres évoquait un presse-papier secoué – une de ces boules de Noël qui s'enneigent quand on les agite. Les arbres, les clôtures et les bâtiments semblaient miniaturisés comme des jouets. En fait, il était difficile de différencier les flocons qui tombaient de ceux que le

vent soulevait. Du coup, je me demandai si, et où, nous allions jouer le tournoi d'exhibition d'aujourd'hui. Le Poumon n'était pas encore dressé mais, de toute façon, les seize courts abrités ne pouvaient recevoir que les rencontres A. Un espoir froid monta en moi : le tournoi pouvait être annulé pour cause de mauvais temps. Mais cet espoir même me communiqua une sensation de malaise encore plus forte : jamais encore je n'avais activement espéré une annulation de match. En réalité, je crois que ça m'avait toujours été assez égal de jouer ou non.

Mario et moi avions pris l'habitude de laisser la console téléphonique allumée la nuit, mais sans la sonnerie. L'enregistreur numérique était muni d'un voyant qui clignotait à chaque message. Le double éclair de l'enregistreur créait une intéressante interférence avec le voyant rouge du détecteur de fumée au plafond, car ils étaient synchrones un message sur sept puis se décalaient progressivement, comme un Doppler visuel. Le rapport temporel entre deux éclairs non syncopés traduisait spatialement la formule algébrique de l'ellipse, à ce que je constatais. Pemulis avait déversé un volume terrifiant de maths à réviser dans ma tête pendant deux semaines, en prenant sur son temps et sans rien demander en échange, avec une générosité presque suspecte. Puis, après la débâcle Wayne, les petits cours particuliers avaient cessé et Pemulis lui-même s'était fait rare, sautant deux fois le repas et multipliant les virées en dépanneuse, parfois pour de longues périodes, sans nous demander si nous avions besoin du véhicule. Je n'essayai même pas de factoriser le rapide clignotement de la base du téléphone sur le côté du TP ; ça représentait des calculs savants et même Pemulis avait reconnu que je n'étais pas équipé pour m'aventurer au-delà de l'algèbre et des sections coniques.

Chaque mois de novembre, entre le Jour de l'I. et le WhataBurger Invitational de Tucson, Arizona, l'Académie organise un tournoi d'exhibition semi-public au « bénéfice » des donateurs, anciens élèves et amis d'E.T.A. dans le secteur de Boston. Cette exhibition est suivie d'un

cocktail semi-formel et d’un bal dans le réfectoire, où les joueurs doivent se présenter douchés, bien habillés et aimables envers les donateurs. C’est tout juste si on ne vérifie pas nos dents. L’an dernier, Heath Pearson était arrivé au gala avec un gilet rouge, un calot de groom, une queue en fourrure et un orgue de Barbarie et s’était mis à caracoler, plein de faconde, en demandant aux donateurs de tourner la manivelle. Ça n’avait pas fait rire C. T. Ce gala de levée de fonds est une idée de Charles Tavis. C. T. est bien meilleur que Soi-Même en relations publiques et en finances. Le tournoi et le gala constituent le point culminant de l’année administrative de C. T. Il avait estimé que la mi-novembre était le meilleur moment pour une collecte parce que la météo n’était pas encore rédhibitoire, les impôts étaient presque tous payés et les fêtes de fin d’année, avec tous les appels à charité y afférents, étaient encore loin. Ces trois dernières années fiscales, le gala avait financé la tournée de printemps dans le Sud-Est et celle sur terre battue en Europe en juin-juillet.

Le tournoi d’exhibition concernait les équipes A et B des deux sexes, et l’adversaire était toujours une académie étrangère afin de donner un côté patriotique à l’événement. Pour la galerie, on racontait que l’escadron étranger était en tournée aux E.U. mais, en réalité, C. T. le faisait venir spécialement, à ses frais, et pour une coquette somme. Par le passé, nous avions rencontré des équipes du pays de Galles, du Bélize, du Soudan et du Mozambique. D’aucuns cyniques pourraient souligner l’absence de ténors du tennis parmi les opposants. La rencontre avec le Mozambique, l’an dernier, fut un véritable jeu de massacre, 70 à 2, et il y eut quelques vilains propos xénophobo-racistes parmi les spectateurs et les donateurs, certains d’entre eux comparant allègrement le tournoi à un assaut des chars de Mussolini contre des Éthiopiens armés de lances. Les adversaires de l’A.S.V.A.I.D. étaient les équipes québécoises des Coupes Davis Jr et Wightman Jr, et leur arrivée de l’aéroport international de Dorval[339] était très attendue par Struck et Freer, qui assuraient que les joueuses

québécoises de la Wightman Jr étaient ordinairement cloîtrées, voyaient très peu de jeunes gens de leur âge et seraient disposées à étendre les relations interculturelles dans tous les domaines.

Cela dit, avec cette neige, il était peu probable que leur avion atterrisse à temps à Logan.

Le vent produisait aussi un gémissement désolant dans tous les conduits d'aération. Mario disait « qui » et parfois « ski » en surimpression sonore. Je m'aperçus que, sans la perspective de quelques fumettes en solitaire dans le tunnel, j'allais me réveiller tous les matins en pensant que la journée ne m'apporterait rien, ne signifierait rien. Je restai sur un pied deux ou trois minutes de plus, en crachant dans un gobelet à café que j'avais laissé sur le sol, près du téléphone, la veille au soir. Question sous-entendue : le Bob Hope était-il devenu, non seulement le meilleur moment, mais encore l'essence même de ma journée ? Ce serait consternant. La balle Penn 4 que j'avais serrée dans ma main tout le mois de novembre était posée sur l'appui de fenêtre. J'avais négligé de la serrer depuis plusieurs jours. Personne ne semblait l'avoir remarqué.

Mario m'abandonne le total contrôle de la sonnerie téléphonique et du répondeur vu qu'il a du mal à tenir l'appareil et que ses seuls messages viennent de la Moms, en interne. J'aimais enregistrer des annonces sur le répondeur. Mais je refusais de les accompagner de musique ou d'extraits de divertissement numériquement modifiés. Aucun téléphone d'E.T.A. n'était vidéo-compatible – une décision de C. T. Sous C. T., le manuel regroupant code d'Honneur, règlements et procédures de l'Académie avait presque triplé de volume. Le meilleur message que nous ayons reçu sur le répondeur de notre chambre était sans doute celui d'Ortho Stice imitant C. T. à la perfection, énumérant en 80 secondes les raisons possibles pour lesquelles Mario et moi ne répondions pas et nos réactions possibles face aux sentiments des appelants du fait de notre indisponibilité. Même si, au bout de 80 secondes, la blague s'éculait un peu. Notre annonce de la semaine

était : « Ceci est la voix désincarnée de Hal Incandenza dont le corps n'est pas présentement en mesure de… », et ainsi de suite, suivie de l'invitation standard à laisser un message. C'était une semaine de franchise et d'abstinence, après tout, et ce message était plus sincère que le traditionnel « Ici Hal Incandenza… », vu que l'appelant savait évidemment qu'il entendait un enregistrement numérique et non pas moi. Cette observation devait beaucoup à Pemulis qui, pendant des années et avec des coturnes différents, avait conservé le même message récurrent : « Ici le répondeur du répondeur de Mike Pemulis ; le répondeur de Mike Pemulis regrette de ne pouvoir prendre un message direct pour Mike Pemulis mais, si vous laissez un message indirect après le claquement de mains, le répondeur de Mike Pemulis… », et ainsi de suite, plaisanterie tellement usée que peu d'amis ou clients de Pemulis attendaient jusqu'à la fin pour laisser un message, ce que Pemulis trouvait pratique, puisque aucun client potentiel n'aurait été assez idiot pour donner son nom sur un répondeur, de toute façon.

Effrayant aussi : quand la brillance du visage se fond dans le blanc délavé du plafond du service de Traumatologie, au moment où il se réveille en sursaut pour respirer, la vraie Joelle van D. non rêvée, semble-t-il, est penchée par-dessus la barrière du lit, humectant avec un linge frais le grand front et les lèvres arrondies par l'horreur de Gately, vêtue d'un pantalon de survêtement et d'une sorte d'ample huipil mexicain en brocart lavande presque assorti à l'ourlet de son voile propre. Le col du huipil est trop haut pour qu'il voie la naissance de ses seins quand elle se penche, ce que Gately considère comme une attention miséricordieuse. Les deux brownies qu'elle tient dans l'autre main (ses ongles sont rongés jusqu'au sang, comme ceux de Gately), elle les a subtilisés dans le bureau des infirmières, dit-elle, parce que Morris H. les a faits pour lui et qu'ils lui reviennent de droit. Mais elle se rend bien compte qu'il n'est pas en mesure d'avaler, ajoute-t-elle. Elle sent la pêche et le coton, mais aussi un peu le mauvais tabac douceâtre des

clopes canadiennes à bas prix que fument de nombreux résidents, et elle a mis un peu de parfum, que Gately devine sous ces odeurs[340].

Pour l'amuser, elle dit plusieurs fois « *Oyez* » avec la voix de Madame Psychose. Gately hausse et abaisse rapidement sa poitrine pour lui signifier qu'il rit. Il aurait trop honte de miauler ou de meugler devant elle. Son voile, ce matin, a un liseré mauve printanier sur le pourtour, et ses cheveux sont d'un roux plus sombre, plus crépusculaire, qu'à son arrivée à la Maison, lorsqu'elle avait refusé de manger de la viande. Gately n'a jamais été un auditeur fidèle de WYYY ou de Madame Psychose, mais il a croisé pas mal de ses disciples – des addicts, pour la plupart, à l'opium, à l'héroïne brune, au dégoûtant vin chaud – et en plus de la douleur fébrile et du souvenir horrible du spectre amphétaminique et de la Joelle à tête de Churchill et de la Joelle en Mort angélique et maternelle, il ressent une étrange fierté à être dorloté et peut-être même admiré par une gloire locale de l'art intello underground. Il ne sait pas comment l'expliquer, c'est comme si le fait qu'elle soit un personnage public le rendait plus réel physiquement, plus *présent*, attentif à sa façon de se tenir, à ne pas émettre de sons d'étable, à respirer par le nez pour ne pas lui infliger les effluves de ses dents sales. Joelle devine qu'il se surveille quand elle est là, mais ce qui est admirable, c'est qu'il n'est pas conscient du romantisme ou de l'héroïsme qui émanent de sa personne, tel qu'il est là, pas rasé, intubé, énorme, sans défense, blessé pour secourir quelqu'un qui ne le méritait pas, dévoré de douleur et refusant les narcotiques. Le dernier et sans doute unique homme pour qui Joelle a éprouvé une admiration romantique l'avait quittée sans oser en assumer la raison, en se braquant au contraire sur un pathétique fantasme de jalousie envers son propre père, lequel malheureux ne s'était intéressé à Joelle que pour des raisons d'abord esthétiques, puis antiesthétiques.

Joelle ignore que les addicts récemment sevrés ont une affreuse propension à considérer les abstinents plus anciens comme des héros

romantiques, par comparaison avec tous les autres AA hagards, apeurés, qui se traînent jour après jour (sauf peut-être les foutus Crocodiles).

Joelle dit qu'elle ne peut pas rester longtemps cette fois-ci : tous les résidents sans travail doivent assister à la méditation matinale quotidienne, Gately ne le sait que trop bien. Il se demande ce qu'elle entend par « cette fois-ci ». Elle lui décrit la posture étrange du nouveau résident atteint de lombalgie et dit que Johnette Foltz doit couper les aliments de ce Dave, puis lui donner la becquée comme à un petit oiseau. Elle lève la tête en ouvrant la bouche pour imiter un oisillon, et le voile moule les traits de son visage incliné. Le huipil « ras du cou » fait paraître ses boucles plus foncées et ses mains et poignets plus pâles. La peau de ses mains est tendue, pommelée et parcourue de veines. Les barreaux en métal du lit empêchent les yeux de Gately – qui continuent de rouler – de voir grand-chose au sud du thorax de Joelle jusqu'à ce qu'elle en ait fini avec le linge humide et se retire vers le bord de l'autre lit – désormais vide, fiche médicale du chialeur enlevée, barrières rabattues –, où elle s'assoit, croise les jambes, pose le talon d'une de ses Huarache sur la charnière de la barrière, des Huarache couleur chair qu'elle porte avec des chaussettes blanches qui apparaissent maintenant sous son ample vieux pantalon de survêtement beigeasse frappé des lettres B.U.M. sur un côté, que Gately est sûr d'avoir vu porté par Ken Erdedy à la réunion Gros Livre du dimanche matin, qui appartient à Erdedy, et ça lui déplaît, cette idée qu'elle mette le froc de ce petit-bourgeois. La lumière extérieure est passée du jaune clair ensoleillé au vert-de-gris annonciateur de vent mauvais.

Joelle mange les brownies au cream-cheese que Gately ne peut pas manger et sort une espèce de gros livre de son large sac à main en toile. Elle parle de la Réunion de la veille à St Columbkill[341], où ils étaient tous sans surveillance parce que Johnette F. devait garder un œil sur Glynn qui était malade et sur Henderson et Willis qui étaient en isolement judiciaire à l'étage. Gately fouille sa RAM pour essayer de se rappeler quel jour tombe

la Réunion de St Columbkill. Joelle dit que la soirée à St Collie suivait un schéma qui n'est utilisé qu'une fois par mois : au lieu d'un Engagement, il y a un roulement, chaque orateur s'exprime cinq minutes et passe le relais à quelqu'un qu'il choisit dans l'assistance. Il y avait quelqu'un du Kentucky, comme elle, si Gately se souvient qu'elle vient du Kentucky. Un Wayne quelque chose, un nouveau, un gars vraiment ravagé qui avait quitté le bon vieil État du chanvre pour résider, depuis peu, dans un tuyau d'irrigation hors service d'une retenue d'eau près d'Allston Spur, à ce qu'il disait. Il devait avoir dans les dix-neuf ans mais en paraissait 40+, des fringues qui semblaient se décomposer à vue d'œil sur lui pendant son laïus et une odeur d'eau croupie qui suscita des apparitions de mouchoirs jusqu'au quatrième rang, odeur qu'il expliqua par le fait que son tuyau de résidence n'était pas « entièrement » hors service, juste peu utilisé. La voix de Joelle ne ressemble pas du tout à sa voix de radio, chaude et grave, et elle parle beaucoup avec les mains pour illustrer la scène – pour donner à Gately l'impression d'être à une réunion, se dit-il avec un petit sourire figé d'incrédulité en constatant qu'il ne parvient pas à retrouver la date de la Réunion dans son agenda mental.

Certains des participants disaient que c'était le plus long épisode de black-out dont ils aient jamais eu connaissance. Le fameux Wayne avait raconté qu'il ne savait ni quand ni pourquoi ni comment il s'était retrouvé à Boston, si loin au nord, dix ans après son dernier souvenir. Le plus saisissant, visuellement, c'était le long sillon en diagonale que Wayne avait sur le visage et qui allait du sourcil droit à la commissure gauche des lèvres – Joelle en trace l'angle et la longueur avec un ongle rongé en travers de son voile –, lui aplatissait le nez et provoquait un strabisme tellement prononcé que Wayne paraissait s'adresser aux deux extrémités du premier rang à la fois. Ce vieux jeune Wayne expliqua que cette balafre – qu'il appelait « ce Défaut » en la montrant du doigt comme si les gens ne l'avaient pas remarquée – lui venait de son propre Papa personnel, un

éleveur de poulets & alcoolo de première qui, en proie aux Horreurs du delirium post-biture, voyant des animaux nuisibles partout, l'avait frappé avec une hachette quand il (Wayne) avait neuf ans parce qu'il (Wayne) ne savait pas où se trouvait la bombonne de spiritueux qui avait été cachée la veille pour prévenir d'éventuelles Horreurs. Il était seul avec son Papa et sa Ma – « qui était faible » – au milieu de 7,7 arpents de basse-cour. Wayne dit que le Défaut commençait à cicatriser grâce à l'air pur et à l'exercice quand son Papa, occupé à vomir un déjeuner tardif de bouillie à la mélasse, un lundi après-midi, s'était pris la tête à deux mains, était devenu rouge, puis bleu, puis violet, puis était mort. Le petit Wayne avait nettoyé son visage barbouillé de bouillie, traîné le corps sous la terrasse en bois de la ferme, l'avait enveloppé dans des sacs de bouffe pour poulets Purina, et avait dit à sa faible Ma que son Papa était parti se soûler. Ensuite, l'enfant balafré était allé à l'école comme d'habitude, avait fait discrètement passer le mot et, pendant une semaine, avait ramené à la maison des groupes de garçons différents chaque jour, qu'il taxait cinq balles par tête pour avoir le droit de ramper sous la terrasse et de mater de près un macchabée pur jus. Le vendredi en fin d'après-midi, il s'en souvient, il avait emporté le fric à la salle de billard fréquentée par les nègres[342] qui vendaient les bombonnes à son défunt Papa, avec l'intention de « se mettre à l'envers comme un coq shooté au datura ». Après ça, tout ce qu'il sait, c'est qu'il s'est réveillé dans un tuyau de Nouvelle-Nouvelle-Angleterre partiellement hors service, avec dix ans millénaires de plus et quelques problèmes de santé « très craignos » que son temps de parole limité l'empêche de décrire en détail.

Et ce jeune vieux Wayne avait alors désigné Joelle comme oratrice suivante. « Comme s'il savait. Comme s'il avait l'intuition viscérale d'une certaine parenté ou affinité d'origine. »

Gately grogna doucement pour lui-même. Il imagina que les types avec des black-out de dix ans qui vivent dans des tuyaux ne peuvent pas se fier à grand-chose d'autre que des intuitions viscérales. Il s'agissait de ne pas

oublier que cette fille étrange n’était clean que depuis trois semaines, que les Substances suintaient encore de ses tissus et qu’elle avait encore la naïveté des débutantes, il le savait mais n’aimait pas se le voir rappeler. Joelle avait posé le gros livre à plat sur ses genoux et contemplait les flexions de son pouce, qu’elle pliait et repliait. Ce qui était déconcertant, c’était que son voile tombait toujours selon le même angle vertical, qu’elle ait la tête baissée ou relevée, la seule différence étant que maintenant il était parfaitement lisse et sans texture, un écran blanc sans rien derrière. Un haut-parleur dans le couloir émit un ding-dong de xylophone pour indiquer Dieu sait quoi une fois de plus.

Quand Joelle redressa la tête, les rassurantes petites vallées et collines de ses traits reparurent derrière l’écran. « Faut que j’y aille, dit-elle. Je reviendrai plus tard, si tu veux. Je peux t’apporter quelque chose ? »

Gately haussa un sourcil pour la faire sourire.

« Heureusement, comme ta fièvre a baissé, ils ont dit que tu étais tiré d’affaire et vont enfin t’enlever ça, reprit-elle en regardant la bouche de Gately. Ça va faire mal, mais Pat pense que tu te sentiras mieux quand tu pourras, je cite, partager tes sentiments. »

Gately haussa les deux sourcils.

« Et dis-moi ce que tu veux que je t’apporte. Ou qui tu aimerais voir. »

Lorsqu’il bougea son bras gauche vers le nord le long de sa poitrine et de sa gorge pour tâter sa bouche, tout son côté droit chanta de douleur. Un tube en plastique tiède comme la peau allait de son côté droit à sa joue droite, sur laquelle il était collé, entrait dans sa bouche et descendait dans sa gorge à une profondeur que ne pouvaient atteindre ses doigts. Il ne l’avait pas encore senti, ni dans sa bouche ni dans son arrière-gorge ni plus au fond, et il ne voulait pas savoir jusqu’où ça descendait, il n’avait même pas senti le sparadrap sur sa joue. Il devait avoir ce tube dans la gorge depuis le début sans s’en rendre compte, depuis si longtemps qu’il s’y était inconsciemment accoutumé et ne le remarquait pas quand il respirait. Un

tube d’alimentation peut-être. C’était sans doute à cause de ça qu’il ne pouvait que miauler et grogner. Son aphonie n’était probablement pas définitive. Dieu Merci. Il mit des majuscules à ses pensées pour Remercier Dieu plusieurs fois. Il s’imagina sur une luxueuse estrade d’Engagement, dans un congrès AA, disant négligemment quelque chose qui provoquait un énorme éclat de rire dans l’assistance.

Soit Joelle avait un problème avec son pouce, soit elle adorait le voir se plier et se déplier. Elle dit : « Ça fait drôle, tu ne t’y attends pas et, tout d’un coup, tu te retrouves sur l’estrade pour parler. À des gens que tu ne connais pas. Je disais des choses dont je n’avais pas idée avant de les dire. À la radio, je savais toujours d’avance ce que j’allais dire. Là, c’est différent. » Elle sembla s’adresser à son pouce. « J’ai choisi une page de votre manuel et je leur ai expliqué que la construction grammaticale de “N’était la grâce de Dieu” me gênait et, tu avais raison, ça les a fait rire. Et je me suis aperçue, en le leur disant, que j’avais arrêté de considérer le “Un jour à la fois” et le “Chaque chose en son temps” comme de piteux clichés. Paternalistes. » Gately releva qu’elle parlait toujours des questions de désintoxication avec une espèce d’intellectualisme rigide qu’elle bannissait dans les autres sujets. Une manière de garder ses distances. Un pouce mental qu’elle feignait de regarder en parlant. Ce n’était pas grave ; Gately lui-même, au début, avait gardé ses distances, et plus ostensiblement encore. Il l’imagina riant pendant qu’il lui faisait cet aveu, vit son voile flotter. Il sourit autour du tube, ce que Joelle prit pour un encouragement à poursuivre. Elle dit : « Et pourquoi Pat me conseille toujours de cloisonner chaque période de 24 heures et de ne pas regarder par-dessus la cloison, ni devant ni derrière. Et de ne pas compter les jours. Même quand on obtient un jeton de 14 jours ou de 30 jours. Quand elle me dit ça, je souris et j’acquiesce. Par politesse. Mais hier soir, debout sur l’estrade, je me suis tout à coup aperçue, sans même l’exprimer à haute voix, que c’était la raison pour laquelle je n’avais jamais été capable de tenir plus d’une ou

deux semaines. Je craquais toujours, je rechutais. Le crack. » Elle le regarda. « Je prends du crack, comme tu le sais. Vous le savez tous. Vous lisez tous les Formulaires d'Admission. »

Gately sourit.

Elle dit : « C'est pour ça que je ne pouvais jamais décrocher pour de bon. Le cliché est juste. Je ne me limitais pas au jour même. J'additionnais les jours d'abstinence dans mon esprit. » Elle pencha la tête vers lui. « Tu as déjà entendu parler d'Evel Knievel ? Le gars qui fait des sauts à moto ? »

Gately acquiesça mollement, attentif au tube qu'il sentait maintenant. C'était pour ça qu'il avait la gorge râpeuse. À cause du tube. En fait, il possédait une photo découpée dans un vieux *Life* d'Evel Knievel en action, vêtu d'un costume de cuir blanc à la Elvis, en plein vol plané, sous les projecteurs, droit sur une bécane, au-dessus d'un alignement de camions rutilants.

« À St Collie, seuls les Crocodiles avaient entendu parler de lui. Mon Papa personnel le suivait et découpait ses photos quand il était gosse. » Gately devina qu'elle souriait derrière le voile. « Ce que je faisais, c'était jeter la pipe et brandir le poing vers le ciel en disant *Je le jure devant Dieu, PLUS JAMAIS, à partir de cette minute J'ARRÊTE POUR TOUJOURS.* » Elle avait la manie de se tapoter le haut du crâne en parlant, là où de petites barrettes et des pinces en mousse maintenaient le voile. « Et je me barricadais et je tenais bon. Et je comptais les jours. Chaque jour d'abstinence était une fierté. Chaque jour était la preuve de quelque chose. Alors je les comptais, je les additionnais. Je les mettais bout à bout. Tu vois ? » Gately voyait très bien, mais il ne manifesta rien, la laissa suivre le fil de sa pensée. Elle dit : « Et ça finissait par devenir… improbable. Comme si chaque jour était une voiture que Knievel devait sauter. Une voiture, deux voitures. Quand j'en étais à peu près à quatorze voitures, ça commençait à faire beaucoup. Sauter quatorze voitures. Et si je regardais l'année devant moi, je voyais des centaines et des centaines d'autres

voitures à sauter. » Elle cessa de se tapoter le crâne. « Qui en était capable ? Comment avais-je pu penser que c'était faisable ? »

Gately se rappela quelques désintox personnelles pas piquées des vers. Sans un rond à Malden. Plié en deux par une pleurésie à Salem. Sevré de force par quatre jours de taule à Billerica. Il se rappela avoir combattu le Singe pendant des semaines sur le sol d'une cellule de Revere, grâce à ce bon vieux P.D.A. Claquemuré, avec un seau pour seules toilettes, dans une cellule surchauffée mais avec un courant d'air glacial près du sol. La Crise. Le Sevrage à sec. Le Singe. Se sentir incapable de tenir, mais obligé de tenir, enfermé. Dans une cage de Revere pendant 92 jours. Sentir chaque seconde qui passe. Une à une. Pelotonné dans le temps qui s'écoule. Sevré. Chaque seconde : il se rappelait : l'idée que la seconde présente allait être suivie de 60 autres – insoutenable. Absolument insoutenable. Il devait dresser un mur autour de chaque seconde. Les deux premières semaines se télescopent dans sa mémoire pour ne former qu'une seule seconde – non, moins : l'espace entre deux battements de cœur. Un souffle et une seconde, la pause et la reprise de la contraction. Un Maintenant infini déployant ses ailes de mouette autour du battement de son cœur. Jamais, ni avant ni depuis, il ne s'était senti aussi atrocement vivant. Vivant dans le Présent entre deux pulsations. Comme disent les Drapeaux blancs : vivre complètement Dans L'Instant. La journée entière passait en un clin d'œil quand il était Entré. Parce qu'il s'était accoutumé au Singe, il l'avait Enduré.

Ce Présent interbattements, cette sensation d'infini Maintenant, s'étaient évaporés dans la prison de Revere en même temps que les spasmes et les frissons. Il était redevenu lui-même, assis sur le bord de la couchette, et avait cessé d'Endurer parce qu'il n'y était plus forcé.

La douleur dans son côté droit est au-delà du supportable, mais ce n'est rien en comparaison du Singe. Il se demande parfois si c'est ce à quoi Francis le Féroce et les autres veulent l'amener : Endurer de nouveau entre

les battements ; il essaie de s'imaginer la force qu'il faudrait pour vivre ainsi tout le temps, par choix, clean : dans la seconde, le Maintenant, muré et confiné entre de lents battements de cœur. Le parrain de Francis le Féroce, le moribond qu'ils conduisent en fauteuil roulant au Drapeau Blanc et nomment Sarge, le dit sans arrêt : c'est un cadeau, le Maintenant : c'est un vrai cadeau des AA : ce n'est pas par hasard qu'on l'appelle *Le Présent*.

« Et pourtant c'est seulement quand ce pauvre nouveau de chez moi m'a désignée et fait monter sur l'estrade, c'est seulement quand je l'ai dit que j'ai compris. Je ne suis plus *obligée* de faire ça comme ça. Je dois choisir ma méthode et ils m'aideront à être fidèle à ce choix. Je pense que je n'avais jamais cru pouvoir… pouvoir vraiment réussir. Je peux tenir une journée sans fin. Je peux. Don. »

Le regard qu'il lui lance est destiné à valider ses progrès, il lui signifie que oui, oui, elle peut si elle en a la volonté. Il sent qu'elle le fixe des yeux, mais ses propres pensées répandent en lui un froid térébrant. Il peut en faire autant avec la douleur dextre : Endurer. Aucun instant n'est insupportable, pris séparément. Tiens, cette seconde-ci, par exemple : il vient de l'endurer. Ce qui est insoutenable, c'est l'idée de tous ces instants mis bout à bout, tous ces scintillements qui s'étendent devant lui à la file. Et la peur anticipée du P.D.A. adjoint, quelle que soit l'identité du gars en chapeau qui mange de la cuisine à emporter du tiers-monde derrière la porte ; la peur d'être inculpé de nuckocide, de suffocation de VIP ; la peur de finir ses jours sur une couchette de la prison de Walpole, à ruminer. C'est trop pour un seul homme. Trop à Endurer. Mais rien de tout ça n'est d'actualité. L'actualité, c'est le tube et le Noxzema et la douleur. Et il peut résister à ça comme au vieux Singe. Il peut se barricader dans l'espace entre chaque battement de cœur, s'y cloisonner et vivre là. Sans regarder par-dessus la cloison. L'insupportable, c'est ce qui peut se passer dans sa tête. Ce que sa tête peut lui raconter en regardant par-dessus la barricade. Mais il peut choisir de ne pas l'écouter ; il peut traiter sa tête comme G. Day ou R.

Lenz : un bruit de fond. Il n'avait pas encore bien pigé ça jusqu'à maintenant, pas bien pigé qu'il ne s'agit pas seulement de surmonter la souffrance du manque : l'insupportable est dans la tête, la tête qui n'Endure pas le Présent, qui lorgne par-dessus le mur pour reconnaître le terrain et fait un rapport insupportable, auquel on croit. S'il parvient à dominer ça, il décrochera la photo de Knievel, l'encadrera et la donnera à Joelle et ils riront et elle l'appellera Don ou Le Bimster, etc.

Gately roule des yeux vers la droite pour apercevoir Joelle, qui s'y prend à deux mains pour ouvrir le gros livre sur ses genoux. La lumière grise de la fenêtre fait briller les intercalaires plastifiés.

« … eu l'idée de sortir ça hier soir pour le feuilleter. Je voulais te montrer mon propre Papa personnel », dit-elle. Elle tient l'album de photos devant lui, grand ouvert, telle une institutrice de maternelle racontant une histoire. Gately fait d'importants efforts pour plisser les yeux. Joelle s'approche, pose le gros album sur la barrière du lit et désigne un instantané dans son petit étui carré.

« Là, c'est mon Papa. » Devant la balustrade blanche et basse d'une terrasse, un vieil homme ordinaire, maigre, avec des fronces autour du nez à force d'avoir plissé les yeux au soleil, se compose le sourire de quelqu'un à qui on a demandé de sourire. À son côté, un chien efflanqué, de trois quarts. Gately est plus intéressé par l'ombre projetée du photographe, qui assombrit la moitié du chien.

« Et ça, c'est l'un des chiens, un pointer qui, juste après, s'est fait renverser par un camion UPS sur la 104, dit-elle. Où aucun chien avec une once de bon sens n'irait se promener. Mon Papa ne donnait jamais de nom aux chiens. Celui-ci, on l'appelait simplement "celui qui s'est fait renverser par le camion UPS". » Sa voix a encore changé.

Gately essaie d'Endurer pour voir ce qu'elle lui montre. Ce sont surtout des photos d'animaux de ferme derrière des enclos en bois, qui regardent l'appareil comme les êtres qui ne savent ni sourire ni ce qu'est un appareil

photo. Joelle dit que son Papa personnel était un chimiste spécialiste des acides, mais que le Papa de feu sa mère leur avait légué une ferme, et que le Papa de Joelle y avait installé la famille en prétextant un intérêt pour le travail aux champs, ce qui était en réalité une excuse pour s'entourer d'animaux de compagnie et tester des acides dans l'humus.

À un moment, une infirmière très affairée vient trifouiller les flacons de perfusion et s'accroupit pour remplacer le récipient du cathéter sous le lit. Gately croit mourir de honte. Joelle ne fait même pas semblant de ne pas la remarquer.

« Et ça, c'est un taureau qu'on appelait Mister Man. » Son pouce délicat va de cliché en cliché. Le soleil du Kentucky paraît plus jaune que celui de Nouvelle-Nouvelle-Angleterre. Les arbres sont verdâtres et des mousses bizarres pendent de leurs branches. « Et lui, c'est un mulet appelé Chet qui était capable de sauter la clôture pour aller bouffer les fleurs de tous les jardins le long de la Route 45, du coup Papa a dû l'abattre. Là, c'est une vache. Et là, la maman de Chet. Une jument. Elle n'avait pas de nom je crois, on disait "la maman de Chet". Papa la prêtait à des voisins qui étaient de vrais fermiers pour compenser la perte des fleurs. »

Gately opine de la tête devant chaque photo en s'efforçant d'Endurer. Il n'a plus pensé au spectre ni au rêve de spectre depuis qu'il s'est réveillé du rêve où Joelle était Mme Waite en Mort maternelle. Prochaine vie : maman de Chet. Il ouvre grand les yeux pour s'éclaircir l'esprit. Joelle, tête baissée, regarde l'album ouvert au-dessus de lui. Son voile ballant est de nouveau lisse et si proche qu'il pourrait le soulever en tendant la main gauche s'il le voulait. Cet album sur lequel elle promène ses doigts donne à Gately des idées qu'il s'étonne de n'avoir pas eues plus tôt. Sauf qu'il n'est pas adroit de la main gauche, hélas. C'est-à-dire de la *SÉNESTRE*. Le pouce de Joelle est près d'une vieille et curieuse photo sépia du cul et du dos courbé d'un mec qui grimpe sur un toit. « Oncle Lum, dit-elle. Mr Riney, Lum Riney, l'associé de mon père au labo. Il a inhalé certaines émanations dans le labo

quand j’étais petite, et il est devenu bizarre, il essayait toujours d’escalader des trucs, si on le laissait faire. »

Il grimace de douleur en bougeant son bras gauche pour lui toucher le poignet et attirer son attention. Son poignet est étroit vu de haut mais dense plus bas, presque épais. Voyant qu’elle le regarde, Gately relève sa main du poignet de Joelle et fait le geste d’écrire en l’air, en roulant des yeux à cause de la douleur. C’est son idée. Il pointe le doigt sur elle, puis sur la fenêtre, puis ramène sa main vers elle. Il refuse de grogner ou de meugler. Son index a deux fois la taille du pouce de Joelle quand, une seconde fois, il mime une écriture manuelle avec un stylo fictif. Et il insiste, avec emphase, parce que, ne voyant pas ses yeux, il n’est pas sûr qu’elle comprenne où il veut en venir.

Pour peu qu’une femme moyennement séduisante croisée en ville lui sourie, Don Gately l’a, comme presque tous les drogués hétérosexuels, au bout de quelques rues, draguée mentalement, a emménagé chez elle, l’a épousée et lui a fait des gosses, tout ça dans le futur, tout ça dans sa tête, et berce mentalement un petit Gately sur ses genoux pendant que cette Mme G. mentale s’active en tablier, un tablier qu’elle porte parfois la nuit sans rien en dessous, façon friponne. Quand il arrive à sa destination, le drogué soit a divorcé mentalement de cette femme et se bat comme un diable pour avoir la garde des enfants soit est toujours amoureux dans ses années crépusculaires, assis à ses côtés parmi des petits-enfants à grosse tête sur une balancelle spécialement aménagée pour la masse de Gately, les jambes de madame en bas de contention et chaussures orthopédiques sont toujours belles, ils n’ont pas besoin de parler pour se comprendre, s’appellent mutuellement « Maman » et « Papa », savent qu’ils mourront à quelques semaines d’intervalle parce qu’ils ne peuvent pas vivre l’un sans l’autre tant ils se sont aimés au fil des années.

Toutefois, l’union mentale prospective de Gately et Joelle (« M.P. ») van Dyne se base toujours sur la vision de Gately faisant sauter sur ses

genoux un gosse avec un immense voile bordé de bleu ou de rose. Ou alors il retire tendrement les pinces en mousse du voile de Joelle au clair de lune pendant leur voyage de noces à Atlantic City et découvre qu'elle n'a qu'un œil au milieu du front ou une horrible face de Churchill[343]. Donc son fantasme de drogué se trouble à long terme, mais il ne peut pas éviter la scène érotique, Joelle voilée criant « *Oyez !* » au plus fort de l'orgasme – la seule fois où Gately avait carambolé une célébrité dans un fantasme, c'était sur la mezzanine au plafond trop bas, avec l'élève infirmière furieusement droguée qui ressemblait étonnamment à Dean Martin jeune. Cette complicité avec Joelle devant un album de photos personnelles entraîne l'esprit de Gately par-dessus la cloison de la seconde et lui montre une Joelle follement éprise de l'héroïque Don G., laquelle assomme le mec chapeauté dans le couloir et fait évader Gately de Ste E. dans un chariot de linge sale, par exemple, avec tube et cathéter, le sauve de la police de Boston et des fédéraux ou autres forces de l'ordre représentées par le mec au chapeau, ou bien l'affuble de son voile et d'une grande robe hawaïenne pour dissimuler le cathéter tandis qu'il se carapate, et prend sa place sous les couvertures, mettant romantiquement en danger sa convalescence, sa carrière radiophonique et sa liberté au nom d'un amour dévorant de type *Liebestod*.

Ce dernier fantasme le déshonore, c'est un truc de pétochard. D'ailleurs, l'idée d'une idylle avec une nouvelle résidente paumée est déshonorante en soi. Chez les AA de Boston, la séduction d'une nouvelle venue est appelée 13e Étape[344] et considérée comme la pire forme d'opportunisme. C'est de la prédation. Les nouvelles venues arrivent dans un tel état de délabrement, sont si paumées et si effrayées, leur système nerveux étant encore à vif et vibrant à cause de la désintox, et si désireuses d'échapper à leur monde intérieur qu'elles sont prêtes à déposer leur responsabilité aux pieds de quelque chose d'aussi séduisant et dévorant que leur ancienne amie la Substance. Qu'elles font tout pour éviter le miroir que les AA leur tendent.

Éviter de reconnaître que leur chère vieille amie la Substance les a trahies, éviter l'affliction. A fortiori une nouvelle venue portant le voile de l'A.H.I.D. et confrontée à des problèmes de vulnérabilité spéculaire. Les AA de Boston recommandent fortement aux nouvelles venues de s'interdire toute liaison amoureuse pendant au moins un an. Bref, un ancien, sobre depuis déjà quelque temps, qui tente de séduire une nouvelle est généralement considéré à Boston comme un prédateur sexuel, pour ne pas dire un violeur. Non que ça ne se produise jamais. Mais ceux qui le font n'ont pas le genre de sobriété qui inspire le respect et l'émulation. Une 13e Étape est une fuite devant le miroir.

Sans compter qu'un membre du Personnel draguant une résidente qu'il est censé aider serait un traître de haut vol aux yeux de Pat Montesian et de tout Ennet House.

Ce n'est probablement pas un hasard, se dit Gately, si ses fantasmes les plus prégnants concernant Joelle coïncident avec des fantasmes d'évasion judiciaire. Si son vrai fantasme, c'est que cette nouvelle venue l'aide à fuir, à échapper à la police et le rejoigne plus tard dans le Kentucky sur une balancelle modifiée. Il est encore assez nouveau lui-même : il veut qu'une tierce personne prenne ses ennuis en charge, l'éloigne de ses diverses cages. C'est la même illusion que celle que confère la Substance, fondamentalement. Il se dégoûte, ses yeux remontent vers son front et y restent.

J'allai au bout du couloir pour dissiper l'odeur du tabac, me brosser les dents et rincer la boîte de Spiru-Tein, qui avait une croûte déplaisante sur les parois. Les couloirs du subdortoir étaient courbes, donc sans angles, mais on apercevait trois portes et l'encadrement d'une quatrième avant que la courbe n'entre dans notre champ de vision. J'en vins à me demander si les jeunes enfants croyaient vraiment que leurs parents pouvaient les voir même derrière les coins et les virages.

Le gémissement du vent et les vibrations des portes étaient pires dans le couloir sans moquette. J'entendais des pleurs matinaux étouffés derrière des portes invisibles pour moi. Souvent, les meilleurs joueurs commencent la journée par une brève crise de larmes, puis ils se reprennent et restent en bonne forme jusqu'au soir.

Les murs des couloirs sont bleu mentholé. Ceux des chambres sont crème. Les boiseries sont sombres et vernies, comme les moulures qui courent sous tous les plafonds d'E.T.A. ; et l'odeur dominante est toujours un mélange de vernis et de teinture de benjoin.

Une fenêtre était demeurée ouverte près des lavabos des toilettes des garçons et il y avait de la neige sur le rebord et par terre, sous la fenêtre, près du lavabo du fond dont le tuyau d'eau chaude grince, accumulée en un amas parabolique qui fondait déjà au sommet. J'allumai les lumières et la ventilation se mit en marche, avec un bruit qui, pour je ne sais quelle raison, me parut insupportable. Quand je passai la tête par la fenêtre, le vent arriva de nulle part et de partout à la fois, la neige s'éleva en volutes et déferlantes charriant des granules de glace. Le froid était brutal. Sur les courts Est, les sentiers étaient obscurcis et les branches des pins ployaient presque à l'horizontale sous le poids de la neige. La traverse de Schtitt et sa tour d'observation étaient menaçantes ; le côté sous le vent, face à Comm.-Ad., était encore sombre et sans neige. La vue des lointains ventilateurs ATHSCME déplaçant de grands volumes d'air floconneux vers le nord est l'un des plus beaux panoramas hivernaux depuis notre colline, mais la visibilité était alors trop mauvaise pour distinguer les ventilateurs, et le souffle liquide de la neige trop sonore pour savoir si les ventilateurs fonctionnaient. La Maison du Président n'était guère qu'une forme voûtée au-delà de la ligne des arbres au nord, mais j'imaginais bien ce pauvre C. T. à la fenêtre du living-room, en chaussons de cuir et robe de chambre écossaise, immobile tout en ayant l'air de marcher, levant et abaissant l'antenne du téléphone dans sa main, appelant successivement Logan,

Dorval, WeatherNet-9000 pour les informations météorologiques, des silhouettes sourcilleuses dans le bureau québécois de l'A.T.O.N.A.N., se frappant le front et remuant les lèvres silencieusement en se frayant un passage cérébral vers un état de Souci Total.

Je rentrai la tête quand mon visage fut trop engourdi. Je procédai à mes petites ablutions. Je n'avais pas dû faire de toilette sérieuse depuis trois jours.

L'écran digital à côté de l'interphone du plafond affichait **18–11-ESTO456**.

Quand le battement de la porte de la salle de bains s'estompa, j'entendis une voix basse avec une étrange inflexion plus loin dans la courbe du couloir. Elle s'avéra être celle de ce bon vieux Ortho Stice, assis sur une chaise de chambre, devant une fenêtre du corridor. Face à cette fenêtre. La fenêtre était fermée et il avait le front contre la vitre ; il soliloquait ou déclamait tout bas pour lui-même. Son haleine embuait la partie inférieure du carreau. Je m'approchai de lui par-derrière, tendant l'oreille. Ses cheveux étaient coupés si court que la peau de son crâne transparaissait dans des tons gris-blanc ventre de requin. J'étais juste derrière lui. Impossible de savoir s'il parlait ou scandait quelque chose. Il ne se retourna pas, même quand je secouai mon verre NASA avec ma brosse à dents dedans. Il avait sa tenue de Ténèbre classique : sweat-shirt noir, pantalon de survêtement noir avec les lettres *E.T.A.* sérigraphiées sur les deux jambes. Pieds nus sur le sol froid. Je me plantai à côté de sa chaise et il ne leva toujours pas les yeux.

« Qui c'est encore ? dit-il en observant fixement la fenêtre.

– Salut, Orth.

– Hal. T'es debout de bonne heure. »

Je secouai de nouveau le verre et la brosse à dents en guise de haussement d'épaules.

« Eh oui. Sur le pont.

– Qu’est-ce qui t’arrive ?

– Ce qui m’arrive ? Comment ça ?

– Ta voix. Accouche. Tu pleures ? Qu’est-ce qui t’arrive ? »

Ma voix était neutre et vaguement perplexe.

« Je ne pleure pas, Orth.

– Bon, bon. » Stice respira contre la fenêtre, puis leva le bras sans bouger la tête et frotta sa nuque rase. « Sur le pont. On va jouer contre ces étrangers aujourd’hui ou quoi ? »

Depuis dix jours, je me sentais mal, le matin de bonne heure, avant l’aube. Il y a une horreur inhérente au réveil avant l’aube. La vitre était transparente au-dessus de la ligne de respiration de La Ténèbre. La neige tourbillonnait moins, cinglait moins les carreaux sur la façade est du bâtiment, qui était sous le vent, et cette absence de vent de ce côté-ci du bâtiment la faisait paraître plus drue, plus forte. Un rideau blanc qui tombait sans fin. Le ciel s’éclaircissait à l’est, devenait gris clair, un peu comme les cheveux ras de Stice. Sa position ne lui permettait de voir que l’haleine condensée sur la vitre, pas de reflets. Je lui fis des grimaces grotesques, distordues, les yeux écarquillés, dans son dos. Et je me sentis encore plus mal.

J’agitai la brosse.

« En tout cas, si on joue, ce ne sera pas dehors. Il y a des congères le long des filets ouest. Il faudra qu’ils nous trouvent des courts couverts quelque part. »

Stice respira.

« Ils ne trouveront pas trente-six courts couverts, Inc. Il doit y en avoir douze au Winchester Club, c’est le maximum. Huit seulement à Mount Auburn.

– Ils nous répartiront sur différents sites. C’est chiant, mais Schtitt l’a déjà fait. La vraie variable, c’est : est-ce que les Québécois ont pu atterrir à Logan hier soir avant que ça tombe comme ça ?

– Logan est fermé maintenant, d’après toi ?

– Mais s’ils avaient atterri hier soir, je pense qu’on le saurait. Mario dit que Freer et Struck sont restés en ligne avec la F.A.A.[I] sans arrêt depuis le dîner.

– Ils sont si impatients que ça de s’envoyer en l’air avec des étrangères poilues et basses de plafond ?

– À mon avis, ils sont coincés à Dorval. Je suis sûr que C. T. est déjà en train de s’activer. Il fera une annonce au petit déj, probablement. »

C’était le moment pour La Ténèbre de faire une rapide imitation de C. T. en se demandant à haute voix, pendant sa communication téléphonique avec l’entraîneur québécois, s’il devait les inciter à venir par la route depuis Montréal ou au contraire les dissuader de risquer un voyage à travers la Concavité sous la neige avec un ton désappointé tellement désintéressé que le Québécois finirait par se résoudre à entreprendre les 400 bornes en bus dans le blizzard en croyant que cette idée généreuse venait de lui-même, C. T. restant ouvert à toute suggestion et pratiquant diverses psychostratégies sur l’entraîneur, qu’on entendait en fond sonore feuilleter frénétiquement le dictionnaire français-anglais. Mais Stice demeura comme il était, le front contre la vitre. Ses pieds nus tapotaient le sol en cadence. Le couloir était glacé, ses orteils viraient au bleu. Il souffla par la bouche, en faisant ballotter ses grosses joues ; nous appelions ça son souffle de cheval.

« Tu parlais tout seul, tu récitais un truc ou quoi ? »

Silence.

« Je pensais à une blague, dit finalement Stice.

– Je t’écoute.

– Tu veux que je te la raconte ?

– Ça me ferait pas de mal de rire un coup, là maintenant, Ténèbre.

– Toi aussi ? »

Nouveau silence. Deux personnes différentes pleuraient dans des tonalités différentes derrière des portes fermées. Une chasse d’eau résonna

au premier étage. L’un des pleureurs couinait presque, un son aigu, inhumain. Impossible de dire qui c’était, de quelle porte ça provenait.

La Ténèbre se gratta de nouveau la nuque sans bouger la tête. Ses mains semblaient lumineuses, par contraste avec ses manches noires.

« Alors, c’est trois statisticiens qui vont chasser le canard », dit-il. Une pause. « Des statisticiens de métier.

– Jusque-là, je te suis.

– Donc ils chassent le canard, ils sont accroupis dans la vase, derrière leur espèce de palissade pour la chasse, là, tu vois, en cuissardes, chapeau et tout le fourbi, Winchester haut de gamme à deux coups, tout ça. Et ils sifflent avec un de ces machins qu’ont toujours les chasseurs de canard.

– Des appeaux.

– Tout juste. » Stice essaya de ne pas opiner du bonnet contre la vitre. « Bon, un canard se pointe. En vol.

– Leur proie. Leur raison d’être là.

– Exact, leur raison d’être, comme tu dis, et ils se préparent à en faire de la bouillie à plume, de cet enfant de salaud. Le premier statisticien pointe sa Winch, tire et se retrouve le cul dans la vase à cause du recul, mais il rate le canard, il a visé trop bas. Alors le deuxième statisticien s’y met, tire, tombe sur le cul itou, ces Winch ont un recul du feu de Dieu, mais lui il a visé trop haut.

– Il rate le canard aussi.

– Il a tiré juste au-dessus. Alors le troisième statisticien se met à faire des bonds en levant les bras et en gueulant : “On l’a eu, les gars, on l’a eu !” »

Quelqu’un criait en plein cauchemar, et un autre lui gueulait de la fermer. Je ne fis même pas semblant de rire. Stice n’attendait pas de moi que je le fasse, apparemment. Il haussa les épaules, toujours sans bouger la tête. Son front n’avait pas une fois quitté la vitre froide.

Je restai à côté de lui en silence, mon verre NASA avec la brosse à dents à la main, et regardai par la partie supérieure de la fenêtre au-dessus de la tête de Stice. La neige tombait dru et paraissait soyeuse. Le toit en toile verte du pavillon des courts Est ployait dangereusement, son logo blanc GATORADE était caché. Une silhouette était là, non pas à l'abri du pavillon mais assise dans les gradins derrière les courts de Show Est, adossée, les coudes en arrière sur un niveau, le cul sur un autre, les jambes étendues, immobile, vêtue d'un truc assez matelassé et clair pour être une doudoune, mais en passe d'être ensevelie par la neige. Impossible de déterminer son âge ou son sexe. Les clochers de Brookline s'assombrissaient à mesure que le ciel s'éclaircissait derrière eux. La lueur de l'aube à travers la neige ressemblait à un clair de lune. Plusieurs personnes raclaient le pare-brise de leur véhicule le long de Commonwealth Avenue. Elles apparaissaient minuscules, sombres et floues ; la file de voitures enfouies évoquait un alignement d'iglous, une sorte de cité pour Esquimaux. Jamais encore il n'avait neigé autant à la mi-novembre. Un train enneigé de la ligne B montait péniblement la côte comme un suppositoire blanc. Il était évident que le métro aérien n'allait bientôt plus circuler. La neige et la lumière froide du matin donnaient à toute chose un aspect de confiserie. Le battant basculant du portail entre l'allée et le parking était à moitié levé, sans doute pour éviter qu'il ne gèle en position fermée. Je ne voyais pas qui était dans la cabine du vigile. Les gens à ce poste variaient souvent, on employait surtout des pensionnaires de l'institut Ennet House « en voie de guérison ». Les deux drapeaux étaient raidis par le givre sur la hampe unique et, au lieu de flotter au vent, pivotaient, rigides comme des types avec des minerves. La boîte aux lettres d'E.T.A., juste derrière le portail, était coiffée d'un iroquois de neige. Il y avait un pathos indescriptible dans tout ce décor. La buée de Stice m'empêchait de voir au-delà de la boîte aux lettres et des courts Est. Le spectre lumineux se diffractait sur le périmètre de la condensation.

« Schacht a entendu cette blague au centre Cranio-machin. C'était un étudiant de B.U. avec une terrible douleur faciale qui la racontait, dit Stice.

– Je vais me résoudre à te poser la question, Ténèbre.

– C'est une blague sur les statistiques. Il faut connaître les médianes et les modes.

– J'ai pigé la blague, Orth. La question est : qu'est-ce que tu fous avec ton front contre la vitre, alors que ton haleine t'empêche de voir quoi que ce soit ? Qu'est-ce que tu regardes ? Et tu n'as pas le front glacé à la longue ? »

Stice n'acquiesça pas. Il souffla de nouveau comme un cheval. Il avait toujours eu la tête d'un gros homme sur le corps mince d'un homme affûté. Je n'avais encore jamais remarqué qu'il avait une étrange petite excroissance charnue sous la joue gauche, comme un bout de peau avec des velléités de poireau. Il dit :

« Ça fait deux heures que je ne sens plus le froid, que j'ai perdu toute sensation.

– Tu es assis ici, pieds nus et le front contre la vitre, depuis deux *heures* ?

– Plutôt quatre, je pense. »

J'entendis une équipe de nettoyage nocturne rire et trimballer un seau juste en dessous de nous. Un seul employé riait, en fait. C'étaient Kenkle et Brandt.

« Ma question suivante coule de source, alors, Orth. »

Il haussa les épaules, gauchement, sans bouger la tête.

« Eh bien, c'est un peu gênant à dire, Inc. » Une pause. « Il est collé, voilà.

– Ton front est collé à la vitre ?

– Tout ce dont je me souviens, c'est que je me suis réveillé peu après 01 h 00, parce que cet enfoiré de Coyle s'était remis à mitrailler. Impossible de dormir dans ces conditions.

– Je frémis d’y penser, Orth.

– Et Coyle ne prend même pas la peine d’allumer la lumière, il se contente de tirer un drap propre de la réserve sous son lit et recommence à ronfler. Résultat, j’étais complètement réveillé, pas moyen de fermer l’œil.

– Pas moyen de te rendormir.

– Y a un truc qui cloche, je t’assure, dit La Ténèbre.

– Le trac avant le tournoi ? L’imminence du WhataBurger ? Tu as l’impression d’escalader les plateaux, de jouer enfin comme tu espérais jouer en venant ici et une partie de toi n’y croit pas, ça sonne faux. Je suis passé par là. Crois-moi, je te comp… »

Stice, machinalement, essaya de secouer la tête et poussa un petit cri de douleur.

« C’est pas ça. C’est pas du tout ça. C’est une longue histoire. Je ne suis même pas sûr de vouloir que quelqu’un y croie. Oublie ça. Donc, j’étais là-bas, je suais comme un bœuf, je crevais de chaud, je m’énervais. Alors je sors du pieu, j’embarque une chaise et je m’installe ici pour me rafraîchir.

– Et pour ne plus avoir à contempler le drap de Coyle qui mûrit lentement sous son lit, dis-je, parcouru d’un frisson.

– Et voilà qu’il neige, juste à ce moment-là. Il doit être autour de 01 h 00. Je me dis que je vais regarder un peu la neige, puis chercher un sac de couchage dans la salle de Visionnage. »

Il gratta de nouveau sa nuque devenue rouge.

« Et en regardant la neige, tu poses pensivement ton front contre la vitre, juste un instant.

– C’était l’idée. J’avais simplement oublié que mon front était en sueur. Oh, purée. Je me suis piégé moi-même. Comme quand Rader et les autres avaient persuadé Ingersoll de toucher le poteau de filet avec sa langue, l’an dernier au nouvel an, tu te rappelles ? Je suis resté aussi collé que cette langue, Hal. Sauf qu’ici la surface d’adhérence est vachement plus large. Lui, il a juste perdu une petite papule sur le bout. Inc, j’ai essayé de me

décoller vers 02 h 30 et il y a eu ce putain de… *bruit*. Ce bruit et la sensation que la peau allait céder avant l'adhésion, à coup sûr. Soudée par le givre. Et je ne suis pas disposé à sacrifier autant de peau que ça, mon pote. »

Sa voix était un chuchotement.

« Vingt dieux, et tu es resté assis là tout ce temps.

– Ben, c'est que j'étais gêné, merde. Y avait pas de quoi crier au secours en plus. Je me disais que si ça empirait trop, là, d'accord, je crierais. Et, autour de 03 h 00 j'ai perdu toute sensation.

– Bref, tu attendais que quelqu'un passe par ici. En chantonnant pour garder le moral.

– Je priais surtout pour que ce ne soit pas Pemulis. Dieu seul sait ce que ce fils de prostipute aurait été capable de me faire en me voyant désemparé et immobilisé. Et Troeltsch qui n'arrête pas de ronfler derrière cette porte, avec son foutu micro, son câble et ses ambitions. Je priais pour qu'il ne se réveille pas. Et ne parlons même *pas* de cet empaffé de Freer. »

Je regardai la porte en question.

« Mais c'est la chambre individuelle d'Axhandle. Qu'est-ce que Troeltsch foutrait dans la chambre d'Axhandle ? »

Ortho haussa les épaules.

« Fais-moi confiance, j'ai eu le temps d'écouter et d'identifier les différents ronflements, Inc. »

Je regardai de nouveau la porte d'Axford, puis Stice.

« Donc tu as passé ton temps à écouter les ronflements et à regarder ton haleine givrer sur la vitre ? » dis-je.

Rien que d'imaginer la scène était atroce : moi assis là, collé, bien avant l'aube, seul, trop gêné pour appeler à l'aide, devant une fenêtre embuée par mes exhalations de sorte que je ne peux même pas regarder dehors pour détourner mon attention de l'horreur. Épouvanté, je n'en admirais que davantage le calme olympien de La Ténèbre.

« J’ai vraiment passé un sale quart d’heure quand ma lèvre supérieure s’est collée aussi, à cause de mon haleine qui a givré. Mais j’ai pu contrer l’effet ventouse en respirant fort. Vite, fort et chaud. J’ai failli hyperventiler. J’avais peur de m’écraser contre la vitre en m’évanouissant et d’avoir toute la figure collée. Le front, c’est bien assez. »

Je posai mon verre NASA avec ma brosse à dents sur le module d’aération en porte-à-faux. Dans les chambres, les conduits d’aération étaient encastrés, dans les couloirs ils étaient saillants. Le système annulaire de chauffage d’E.T.A. produisait un ronron lubrifié que je n’entendais plus vraiment depuis des années. La Maison du Président était encore chauffée au fioul ; on avait toujours l’impression qu’un cinglé tapait avec un marteau sur les tuyaux dans le sous-sol.

« Ténèbre, prépare-toi mentalement, dis-je. Je vais t’aider à te libérer. »

Stice ne parut pas m’entendre. Il était bizarrement songeur pour un homme soudé à une fenêtre gelée. Il palpait vigoureusement sa nuque, comme toujours lorsqu’il était préoccupé.

« Tu crois aux conneries, Hal ?

– Aux conneries ?

– Ouais, genre des conneries de môme. La télékinésie. Les fantômes. Ces conneries paranormales.

– Pour l’instant, je vais me mettre derrière toi, tirer un coup sec sur ta tête et on va te décoller.

– Y a quelqu’un d’autre qui est passé, avant. Il était debout, là-derrière, il y a une heure environ. Il est juste resté debout. Puis il est reparti. Il ou… ça, dit-il en frémissant de tout son corps.

– Ça va faire comme un sparadrap qu’on arrache. Un coup sec et tu ne sentiras rien.

– J’ai des souvenirs très désagréables du bout de langue d’Ingersoll qui est resté jusqu’au printemps sur le poteau du 9.

– Mais là il ne s’agit pas de salive ni de métal en dessous de zéro, Ténèbre. C’est comme un pansement occlusif. Le verre ne conduit pas la chaleur comme le métal.

– Y a pas beaucoup de chaleur dans cette vitre, je vais te dire, mon pote.

– Et je ne sais pas bien ce que tu entends par *paranormal*. Je croyais aux vampires quand j’étais petit. Soi-Même disait qu’il voyait parfois le fantôme de son père dans des escaliers, mais il est vrai que, vers la fin de sa vie, il voyait aussi des veuves noires dans ses cheveux et prétendait que je refusais de lui parler alors que j’étais en train de lui parler. Donc on a laissé couler. Orth, je ne sais pas quoi penser de tes conneries paranormales.

– En plus, je crois que quelque chose m’a mordu. Sur la nuque, là, une bestiole qui savait que j’étais sans défense et que je ne pouvais pas la voir. » De nouveau il palpa la zone rouge derrière son oreille. Il y avait une petite bosse zébrée. Mais ce n’était pas une région prisée des vampires.

« Ce bon vieux Mario aussi dit avoir vu des silhouettes paranormales, et c’est pas des blagues, Mario ne ment pas, dis-je. Bref, je ne sais pas quoi penser. Les particules subhadroniques ont un comportement fantomatique. Je m’abstiens de tout préjugé sur la question.

– Alors tant mieux. Heureusement que c’est toi qui es venu.

– Il va falloir que tu raidisses ton cou, Ténèbre, pour éviter le coup du lapin. Je vais te faire sauter comme un bouchon de Moët.

– Tire-moi de là, Inc, et je te montrerai des trucs paranormaux qui t’ébranleront sérieusement, dit Stice en se préparant. J’en ai parlé à personne sauf à Lyle, et j’en ai marre de garder le secret. Tu n’as pas de préjugés, Inc, je le sais.

– Ça va bien se passer », fis-je.

Je me postai derrière lui, me penchai légèrement et mis un bras autour de sa poitrine. Puis je plaquai un genou contre sa chaise en bois, qui grinça. Stice respira vite et fort, ce qui fit légèrement vibrer sa ganache ourlienne. Nous étions presque joue contre joue. Je lui dis que j’allais compter jusqu’à

Trois avant de tirer. En fait, je tirai à Deux, pour le prendre par surprise. Je tirai en arrière aussi fort que je pus et, après une vague résistance, Stice suivit le mouvement.

Il y eut un bruit horrible. La peau de son front se distendit pendant que nous tirions, s'étira et se distendit jusqu'à former une sorte d'étagère de peau longue d'un demi-mètre entre sa tête et la vitre. C'était comme un atroce bruit d'élastique. Le derme du front de Stice adhérait toujours, mais l'abondante chair molle de sa face de bouledogue était remontée et s'était accumulée pour relier sa tête à la vitre. L'espace d'une seconde, je vis ce qu'on pourrait considérer comme le vrai visage de Stice, ses traits tels qu'ils seraient s'ils n'étaient pas enserrés dans une masse de chair joufflue : tandis que le gras superflu de ses joues remontait et s'étirait, je voyais Stice tel qu'il serait après un lifting radical : un visage étroit, bien dessiné, un peu comme une gueule de rongeur, embrasé par un genre de révélation, regardant la fenêtre par-dessous sa visière rose de peau en expansion.

Tout ça en moins d'une seconde. Nous persévérâmes un instant, tirant en arrière, attentifs au bruit de Rice Krispies de son collagène qui cédait en crépitant peu à peu. Sa chaise était en équilibre sur ses deux pieds arrière. Puis Stice poussa un cri de douleur : « Nom de Dieu, *lâche* ! » Les yeux bleus du deuxième petit visage étaient exorbités comme dans un dessin animé. La deuxième petite bouche aux lèvres fines était arrondie par la douleur et la peur.

« Lâche lâche lâche lâche ! » cria-t-il.

Je ne pouvais pas lâcher, je craignais que l'élastique de peau ne se rétracte et ne lui envoie la figure contre ou à travers la vitre. Je le fis lentement rebasculer vers la fenêtre, regardant les pieds avant de la chaise rejoindre le sol ; la tension de la peau décrut ; la bouille potelée de Stice reparut par-dessus le deuxième petit visage, le recouvrit, et je le ramenai à sa position initiale. Seuls quelques centimètres de peau décollagénée, qui pendouillait à hauteur des cils, attestaient de l'atroce étirement subi.

« Nom de Dieu, pantela Stice.

– Tu es vraiment collé pour de bon, Orth.

– Oh putain que ça m'a fait mal. »

J'essayai de détendre un nœud dans mon épaule en la faisant rouler.

« Va falloir faire fondre ça, Ténèbre.

– Je ne te laisserai pas t'approcher de ce front avec un chalumeau, mec. Je préfère rester comme ça jusqu'au printemps, je te jure. »

Alors l'épi matinal de Jim Troeltsch, puis son visage, puis son poing émergèrent de la porte d'Axford, juste au-dessus de l'épaule voûtée de Stice. C'était donc vrai. Se trouver dans la chambre d'un autre après l'Extinction des lumières était une infraction ; y demeurer toute la nuit était un tel manquement au règlement que le cas n'était même pas envisagé.

« Des cris nous ont été rapportés au Centre d'information des témoins oculaires, dit Troeltsch dans son poing.

– Casse-toi, Troeltsch, dit Stice.

– Pas un chalumeau, Ortho. De l'eau chaude. Faut chauffer la vitre. Avec de l'eau chaude. Dissoudre l'adhésion. Ou une compresse chaude. Il doit y en avoir dans le bureau de Loach.

– Impossible de forcer la porte de Loach, dit Stice. Et il est trop tôt pour le réveiller un jour de gala. »

Troeltsch tendit le poing.

« Des cris aigus ont conduit ce reporter vers le lieu d'une crise dramatique, et nous allons tenter d'interviewer le jeune homme au cœur de cette agitation.

– Dis-lui de la fermer et de remballer ce poing, Hal, ou je sais pas ce que je fais.

– La Ténèbre a accidentellement posé son front mouillé contre cette vitre, laquelle a gelé, et il est resté là toute la nuit », dis-je à Troeltsch sans prêter attention au gros poing qu'il me tendait devant la bouche. Je serrai l'épaule de Stice. « Je vais demander à Brandt d'apporter un truc chaud. »

Par un accord tacite, la question de la présence de Troeltsch dans la chambre d'Axford et de l'absence ou présence concomitante d'Axford ne fut pas abordée. Il était difficile de savoir ce qui était le plus perturbant : qu'Axford eût découché toute la nuit ou qu'il fût actuellement là, derrière la porte entrouverte, ce qui signifierait que Troeltsch et Axford avaient passé la nuit dans une petite chambre individuelle à un seul lit. L'univers s'était agencé de telle sorte que cette hypothèse même violait déjà une loi non écrite. Ce type d'éventualité impensable ou indécente ne semblait pas effleurer Troeltsch. D'ailleurs, se serait-il comporté avec autant d'insouciance s'il avait eu quelque chose à cacher ? Il était sur la pointe des pieds pour voir au-dessus de la buée, une main sur une oreillette imaginaire. Il siffla doucement. « De plus, des rumeurs de neige ahurissante parviennent actuellement au Centre d'information. »

Je ramassai ma brosse à dents et mon verre NASA sur le module d'aération ; depuis le gag du Bétel[345], seul un naïf aurait laissé sa brosse à dents sans surveillance à E.T.A.

« Garde l'œil sur Stice et mon verre NASA, Jim, d'accord ?

– Un commentaire sur la douleur, le froid, l'embarras et vos impressions relatives à la météo, Mr Stice ?

– Ne me laisse pas immobilisé avec Troeltsch, Hal. Il va me faire parler dans sa main.

– De tragiques intempéries enveloppent le drame d'un homme pétri d'embarras et piégé par son propre front », disait Troeltsch dans son poing, face à son propre reflet dans la vitre, en essayant d'aplatir son épi de l'autre main, pendant que je trottais vers l'escalier, au pied duquel je m'arrêtai en contrôlant le dérapage de mes chaussettes.

Kenkle et Brandt étaient sans âge, ou plutôt de cet âge neutre desséché de tous les techniciens de surface, c'est-à-dire entre trente-cinq et soixante ans. Ils étaient inséparables et essentiellement inemployables. Par désœuvrement, nous avions consulté les fiches de recrutement

minimalement crypto-protégées de Lateral Alice Moore, et celle de Brandt faisait état d'un Q.I. entre Subcrétin et Crétin. Il était chauve et réussissait à avoir l'air trop gros et trop maigre en même temps. Ses tempes droite et gauche étaient marbrées de cicatrices chirurgicales d'origine inconnue. Il vivait avec Kenkle dans une mansarde de Roxbury Crossing donnant sur la cour clôturée et fermée à clé du lycée de Madison Park, rendue célèbre par des mutilations rituelles non élucidées pendant l'Année du Wonderchicken Perdue. Sa principale qualité aux yeux de Kenkle était qu'il ne s'en allait ni ne l'interrompait jamais quand il parlait. Depuis l'escalier, j'entendais Kenkle discourir de leurs projets de Thanksgiving et donner des instructions à Brandt sur le maniement de la serpillière. Kenkle était théoriquement noir, avec des traits négroïdes, disons, mais sa peau avait plutôt la teinte terre de Sienne d'une citrouille pourrie. Ses cheveux étaient les cheveux d'un Noir, cependant : de grosses dreadlocks qui semblaient posées sur sa tête comme une couronne de cigares mouillés. Petit génie du quartier craignos de Roxbury Crossing, il avait obtenu à vingt et un ans un doctorat en physique des basses températures à l'université du Massachusetts, qui lui avait valu une sinécure prestigieuse à l'Office of Naval Research des E.U., puis, à vingt-trois, avait été viré à la suite d'une condamnation en cour martiale pour des délits qui changeaient chaque fois qu'on l'interrogeait sur leur nature. Un mystérieux événement survenu entre vingt et un et vingt-trois ans l'avait atteint en divers points stratégiques et il était revenu de Bethesda à son vieil appartement de Roxbury Crossing, où il lisait des textes bahaïstes planqués dans des journaux savamment pliés et crachait de spectaculaires paraboles de glaire dans New Dudley Street. Il était pommelé de taches sombres et de furoncles, et affligé d'un excès de pituite. C'était un cracheur prodige et il affirmait que ses incisives manquantes avaient été retirées exprès pour « faciliter le processus d'expectoration ». Nous le suspections d'être soit hypomaniaque, soit accro aux -drines, soit les deux. Il avait toujours une mine très sérieuse. Il abreuvait le pauvre Brandt de

paroles en utilisant ses crachats comme ponctuation. Il parlait fort parce qu'ils avaient tous deux des bouchons en mousse dans les oreilles – les cris des gens qui cauchemardaient leur donnaient la chair de poule. Leur technique de nettoyage était la suivante : Kenkle crachait avec précision sur la surface que Brandt devait laver et Brandt crapahutait de mollard en mollard comme un chien, obéissant avec le sourire, ou riant quand il le fallait. Ils suivaient le couloir en direction de la fenêtre est du premier étage, Brandt décrivait de grands arcs avec sa serpillière espagnole, Kenkle tirait le seau métallique et envoyait des glaires significatives par-dessus le dos courbé de Brandt.

« Et puis les fêtes de fin d'année, Brandt, mon ami Brandt, Noël, le matin de Noël… Qu'est-ce que le matin de Noël sinon l'équivalent puéril de l'interface vénérienne pour un enfant ?… Un cadeau, Brandt… Quelque chose que tu n'as pas gagné, qui n'était pas en ta possession précédemment et qui l'est maintenant… Peux-tu sincèrement prétendre qu'il n'y a pas de relation symbolique entre déballer un cadeau de Noël et déshabiller une jeune femme ? »

Brandt s'activait avec la serpillière, ne sachant s'il devait rire ou non.

Soi-Même avait rencontré Kenkle et Brandt dans le métro (Kenkle et Brandt prenaient le métro la nuit à des fins récréatives, apparemment) en essayant de rentrer de Back Bay à Enfield par l'Orange Line[346], et dans un piètre état. Non seulement Kenkle et Brandt l'avaient aiguillé vers la ligne de la bonne couleur mais ils étaient montés avec lui, l'avaient soutenu entre eux pendant l'éternité du trajet le long de Comm. Ave., aidé à descendre l'escalier raide en métal de la station, à traverser la rue, à grimper la côte sinueuse jusqu'au portail et avaient été invités à 02 h 00 par Soi-Même à poursuivre la discussion sur les basses températures qu'il avait eue avec Kenkle pendant que Brandt le portait sur son dos dans l'ascension (Kenkle se rappelle que la discussion de cette fameuse nuit portait sur l'érectilité de l'appendice nasal humain, et qu'elle avait été unilatérale) ; et le duo fut

engagé pour jouer des employés voilés de noir, style théâtre No, dans *Cérémonie du thé en apesanteur* de Soi-Même, puis comme employés véritables au service de nettoyage d'E.T.A., mais uniquement la nuit, parce que Mr Harde haïssait Kenkle de toutes ses forces.

Kenkle se racla la gorge et visa une petite bande de poussière que la serpillière avait manquée entre la plinthe et le sol. « Car je suis un missionnaire, Brandt, voilà ce que je suis, Brandt, un missionnaire pur et dur dans l'interface vénérienne, sinon c'est *niet*, tu vois ce que je veux dire ? Dis-moi sincèrement ce que tu penses des positions alternatives, Brandt… Brandt, pour moi, en ce qui me concerne, par-derrière c'est *niet*, tu en entendras peut-être parler sous le terme de levrette, une interface prisée dans les huttes, les cartouches porno, les gravures tantriques, Brandt, c'est… animal… Pourquoi ? Tu me demandes pourquoi ? Parce que, Brandt, c'est essentiellement de la *voussure*… Elle se voûte, tu te voûtes au-dessus d'elle… C'est-à-dire qu'il y a *excès* de voussure selon ma façon de v… »

Ce fut Brandt qui m'entendit approcher par-derrière en chaussettes, tandis que je m'efforçais d'éviter les endroits mouillés. Je faillis glisser deux fois. Il neigeait toujours dru derrière la fenêtre est.

« Otto Brandt ! » me lança Brandt en me tendant la main, alors que j'étais encore à plusieurs mètres de distance.

Les dreadlocks de Kenkle saillaient sous une casquette à carreaux. Il se retourna et leva la main pour me saluer à l'indienne.

« Bon prince Hal. Déjà debout et habillé de si bonne heure ?

– Permettez-moi de me présenter, dit Brandt. (Je lui serrai la main.)

– En chaussettes, avec sa brosse à dents. Le prince héritier d'E.T.A., Brandt, qui se voûte rarement, je parie.

– La Ténèbre a besoin de vous en haut, les gars, d'urgence, dis-je en m'essuyant une chaussette contre une jambe. Il a la figure collée contre une vitre, il souffre énormément, on n'a pas réussi à le décoller, il va falloir de

l’eau chaude, mais pas bouillante », ajoutai-je en indiquant le seau aux pieds de Kenkle. Je remarquai que ses chaussures étaient dépareillées.

« Pouvons-nous vous demander ce qu’il y a de drôle à cela ? dit Kenkle.

– Je m’appelle Brandt, enchanté de vous connaître », fit Brandt en me tendant à nouveau la main. Il déposa la serpillière à l’endroit désigné par Kenkle.

« Troeltsch est avec lui en ce moment, mais la situation est grave, expliquai-je en serrant la main de Brandt.

– Nous sommes en route, dit Kenkle. Mais pourquoi cette hilarité ?

– Quelle hilarité ? »

Kenkle nous regarda tour à tour, Brandt et moi.

« Il demande quelle hilarité. Mais votre visage est hilare. Il respire l’hilarité. Au début, il semblait simplement amusé. Maintenant il est carrément *eu*-phorique. Vous êtes presque plié en deux. Vous arrivez à peine à articuler. Vous vous tapez sur les cuisses. *Cette* hilarité-là, bon prince héritier Hal. Je croyais que, vous les joueurs, vous étiez tous *compañeros* dans la vie civile. »

Brandt s’éloigna, radieux. Kenkle releva sa casquette pour gratter une éruption à la racine de ses cheveux. Je me dressai de toute ma hauteur et me composai un visage austère. « Et maintenant ? »

Brandt avait ouvert le placard à balais dans lequel se trouvait un robinet industriel. Bruit de remplissage d’un seau métallique.

Kenkle rabattit sa casquette et s’approcha de moi en étrécissant les yeux. Ses cils étaient parsemés de petits trucs jaunes floconneux. Il avait des kystes faciaux à la Struck à divers stades de développement. L’haleine de Kenkle sentait toujours les œufs en salade. Il tâta pensivement sa bouche et dit : « Maintenant, c’est entre amusé et euphorique. Jovial, peut-être. Ridules autour des yeux. Fossettes de joie. Gencives apparentes. Nous pouvons demander à Brandt ce qu’il en pense, si… »

Du plafond directement au-dessus de nous parvint un « GYAAAAAAA » de Stice. Je me pris le visage dans les mains. Des portes s'ouvrirent dans le couloir, des têtes surgirent. Brandt essayait de courir vers l'escalier avec un seau en métal plein qui le déséquilibrait et répandait de l'eau fumante sur le sol lavé. Il s'arrêta devant la porte de l'escalier pour nous regarder par-dessus son épaule, hésitant à continuer sans Kenkle.

« J'opte pour *jovial* », dit Kenkle en me donnant une petite tape sur l'épaule. Il me contourna et je l'entendis faire diverses annonces aux têtes qui dépassaient dans le couloir, l'une après l'autre.

« Et merde », dis-je. Chaussettes ou pas, je fonçai sur le sol vraiment mouillé et, au passage, tentai de vérifier l'expression de mon visage dans la vitre. Il faisait trop clair dehors, avec toute cette neige. J'étais une esquisse floue, vacillante, fantomatique sur ce fond blanc éblouissant.

I. Administration fédérale de l'aviation civile.

OceanofPDF.com

RETRANSCRIPTION PARTIELLE D'UNE RÉUNION RETARDÉE PAR LE MAUVAIS TEMPS

ENTRE : 1) MR RODNEY TINE SR, CHEF DES SERVICES SANS SPÉCIFICITÉ & CONSEILLER DE LA MAISON BLANCHE SUR LES RELATIONS INTERDÉPENDANTES ; 2) MLLE MAUREEN HOOLEY, VICE-PRÉSIDENTE DU DÉPARTEMENT ENFANTS D'INTERLACE TÉLÉDIVERTISSEMENT,

INC. ; 3) MR CARL
E. (« BUSTER ») YEE,
DIRECTEUR
DU MARKETING
ET DE LA PERCEPTION
PRODUIT
DE LA COMPAGNIE
DES RÉCEPTACLES
EN PLASTIQUE
MOU GLAD ;
4) MR R. TINE
JR, COORDINATEUR
RÉGIONAL DÉLÉGUÉ
DU BUREAU
DES SERVICES SANS
SPÉCIFICITÉ E.U. ;
ET 5) MR P. TOM VEALS,
VINEY & VEALS

ADVERTISING, UNLTD.
7E ÉTAGE DE L'ANNEXE DE LA STATE HOUSE DE BOSTON, MA E.U.
20 NOVEMBRE – ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

MR TINE SR : Tom. Buster. Mo.

MR VEALS : R. the G.

MR YEE : Rod.

MR TINE SR : Les gars.

MR TINE JR : Bonjour, chef !

MR TINE SR : Mmmph.

MLLE HOOLEY : Ravie que vous ayez enfin pu venir, Rod. Je me permets de préciser que nous sommes tous tout feu tout flamme, de notre côté.

MR TINE SR : Jamais vu une neige pareille. Vous avez déjà vu une neige comme celle-là ?

MR VEALS [éternue] : Putain de ville.

MR YEE : On est dans une autre dimension, là. C’est moins un élément qu’une dimension.

QUELQU’UN : [Bruit d’une chaussure mouillée sous la table.]

MR YEE : Avec ses propres règles, ses propres lois. Impressionnant. Effrayant.

MR VEALS : Froid. Humide. Pénétrant. Glissant. Plutôt ça.

MR TINE JR [tapote le rebord de la table avec une règle] : Leur limousine en provenance de Logan a fait du 180 dans la Storrow. Mr Yee disait que…

MR TINE SR [tapote le rebord de la table avec une règle télescopique] : Droit au but. Dans le vif. De quoi parlons-nous ?

MLLE HOOLEY : Le spot est prêt pour le prévisionnage. Il nous faut votre accord. J’arrive de Phoenix via New New York.

MR YEE : J’arrive de l’Ohio. Par hélicoptère de NNY avec Mo ici présent.

MLLE HOOLEY : Le master du spot est en postproduction au labo de V&V. Tout est prêt, à part quelques bugs d’étalonnage.

MR VEALS : Maureen dit qu’il nous faut votre feu vert et celui de Buster pour disséminer.

MLLE HOOLEY : Si vous et le sponsor titulaire donnez votre feu vert maintenant, nous aurons un produit disséminable à la fin du week-end.

MR VEALS [éternue] : S’il n’y a pas de coupure de courant à cause de cette putain de neige.

MR TINE SR [indique avec sa règle télescopique à la sténographe de transcrire verbatim] : Vous l’avez déjà vu, Buster ?

MR YEE : Négatif, Rod. Je viens d’arriver, en même temps qu’eux. L’aéroport Kennedy est complètement bloqué. Mo a dû commander un hélico. Je débarque.

MR TINE JR [tapote table avec règle] : Comment êtes-vous venu, chef ? Si je peux…

MR TINE SR : La montagne vient à Mahomet, hein, Tom ?

MR VEALS : Pourquoi c'est moi qui ai un rhume alors que j'ai fait seulement deux bornes ?

MR TINE JR : J'étais à Boston aussi.

MR VEALS [vérifie les connexions du lecteur numérique Infernatron 210-Y et du système de visionnage] : On y va ?

MR TINE SR : D'accord pour l'enregistrement. Mo. Cible démographique ?

MLLE HOOLEY : Âge six à dix ans, avec efficacité marginalement réduite de quatre à six et de dix à treize. Disons que la cible est de quatre à douze, Blanc, langue maternelle anglais, classe moyenne et aisée, capacité sur l'Échelle d'abstraction Kruger trois et au-dessus. [Consulte ses notes.] Fourchette d'attention divertissable de seize secondes avec baisse géométrique à partir de treize secondes.

MR TINE SR : Durée du spot ?

MLLE HOOLEY : Trente secondes avec graphique traumatique à quatorze secondes.

MR VEALS [Rassemble des glaires.]

MR YEE : Support proposé, Mo ?

MLLE HOOLEY : Le *Mr Bouncety-Bounce Show*, en Dissémination Spontanée à 16 h 00 M à F et 15 h 00 Centre et Montagne. Le dessus du panier. 82 % d'audience en réception spontanée sur la tranche horaire.

MR YEE : On connaît le pourcentage total d'audience de la Dissémination Spontanée par rapport à la cartouche enregistrée sur la tranche horaire ?

MLLE HOOLEY : 47 % à 2 % près pour l'Année du Tutchidsu 2007. Dernière année de données connues.

MR TINE SR : Donc disons 40 % d'audience au total pour le spot.

MR YEE : Environ. Impressionnant.

MR TINE SR : À vérifier, à vérifier, donc. Coût approximatif ?

MR YEE : Un peu au-dessus d'un demi-méga pour la production. Pour la postproduction…

MR VEALS : Des clopinettes. 150 K avant étalonnage.

MR YEE : Je dois ajouter que la part de Tom s'entend hors taxes.

MR VEALS : Bref, vous êtes prêts à regarder ou non ?

MLLE HOOLEY : Étant donné que *Mr B-B* est un support hors service public, les frais de dissémination iront chercher dans les 180 K par tranche.

MR YEE : Nous persistons à penser que c'est un coup de bambou.

MR TINE JR : L'an prochain, c'est l'Année de Glad, Buster. Vous l'avez voulu. Vous voulez que l'Année de Glad soit l'année où la moitié de la nation aura cessé toutes ses activités pour regarder, les yeux écarquillés, une cartouche sinistre avant de mourir de faim au milieu de ses propres exc… ?

MR TINE SR : Ferme-la, Rodney. Et arrête de taper avec cette règle. Je suis sûr que Buster est conscient de l'incroyable bonne volonté qui anime leur fier sponsoring de ce qui est probablement le plus important spot de service public jamais conçu, vu la menace potentielle qu'il présente.

MR VEALS [Éternue deux fois de suite.] [Commentaire inintelligible.]

MR TINE SR [tapote règle télescopique sur rebord de table] : Bon. Le spot, maintenant. La question de l'icône porte-parole.

Toujours le Kleenex chantant ?

MR YEE : Édouard le Mouchoir-qui-dit-Non-merci, pour recommander aux enfants de dire Non merci aux cartouches sans étiquette ou suspectes ?

MLLE HOOLEY [s'éclaircit la gorge] : Tom ?

MR TINE JR [Tapote règle sur rebord de table.]

MR VEALS [rassemble des glaires] : Non. On a dû renoncer au Kleenex dansant après analyse de la réaction des groupes tests. Divers problèmes. La formule « Non merci » perçue comme archaïque. Pas cool. Trop rabat-joie. Trop Nouvelle-Angleterre, si vous voulez. Évoque des images de vieux buriné en bleu de chauffe. Détourne l'attention de ce à quoi ils sont censés dire Non merci. Et les données de reconnaissance de la formule sont en dessous des paramètres minimums de slogan.

MLLE HOOLEY : Problèmes avec l'icône elle-même.

MR VEALS [se mouche une narine à la fois] : Les gosses détestaient Édouard le Mouchoir. Nous parlons de niveaux au-delà de toute ambiguïté. Ils associaient le mouchoir à la morve, en gros. Les mots *crotte de nez* revenaient sans cesse. Le côté chantant n'aidait pas.

MLLE HOOLEY : En ce cas, louons le ciel d'avoir des groupes tests.

MR YEE : Tout ça ne nous rajeunit pas.

MR VEALS : Retour à la case départ. Il a fallu tout recommencer.

MR YEE : Quelqu'un sent-il une curieuse odeur florale citronnée ?

MLLE HOOLEY : Les gars de Tom ont bossé là-dessus nuit et jour. Nous sommes impatients de voir le résultat.

MR VEALS : C'est visionnable mais imparfait. Pas encore tout à fait au point. Il y a eu un bug dans les premières numérisations

de Phil.

MR TINE JR : Phil ?

MR VEALS : Un petit bug, mais fâcheux. Des traces de turbovirus dans l'encodeur graphique. La tête de Phil se détachait et flottait dans l'angle supérieur droit. Du plus mauvais effet, vu le message qu'on veut envoyer.

MR YEE : Comme de la fleur d'oranger, mais douceâtre et écœurante.

MLLE HOOLEY : Oh non.

MR VEALS [éternue] : Et le traitement du bug nous met en retard sur divers fronts, donc il va falloir faire preuve d'imagination. L'unité 210 a été téléchargée pour un étalonnage schématique ?

MR TINE JR : Excusez-moi. Phil ?

MR VEALS : Je vous présente Phil Superfonctionnel, l'âne qui fait des cabrioles.

MLLE HOOLEY : Un mulet, plutôt. Un bourricot. Un bourricot.

MR TINE JR [tapote comme un fou] : Un âne ?

MLLE HOOLEY : ChildSearch a un copyright pour les personnages de chevaux, depuis leur spot « Patch le Poney qui dit non aux étrangers ».

MR TINE JR : Un âne qui fait des cabrioles ?

MLLE HOOLEY : La naïveté et la gaucherie associées à une icône-mulet a provoqué une sorte d'empathie dans les groupes tests. Phil n'est pas perçu comme une figure autoritaire rabat-joie. Plutôt comme un semblable. De sorte que la cartouche contre laquelle il met en garde n'est pas perçue comme un fruit défendu, ce qui serait le cas avec une figure autoritaire cherchant à mettre en garde.

MR VEALS : En outre, le marché de la jeunesse est un casse-tête infernal. Presque toutes les espèces animales sont déposées. Garfield. McGruff le terrifiant chien détective. Sam le toucan. L'oiseau de proie de l'O.N.A.N. Et ne parlons même pas des ours et des lapins. En gros, c'était soit un âne soit un cafard. Plus jamais le marché jeunesse, Dieu m'en soit témoin. [Éternue.]

MLLE HOOLEY : Une fois qu'on s'est décidés pour le bourricot, Tom a choisi d'accentuer le facteur gaucherie-incompétence. Pour donner une dimension ironique à l'icône, en quelque sorte. Dents écartées, strabisme…

MR VEALS : Il louche prodigieusement. Comme si on venait de lui taper dessus avec une chaussette remplie de pièces de monnaie. La réaction des yeux a été formidable.

MLLE HOOLEY : Des oreilles qui ne tiennent pas dressées. Des pattes folles qui partent dans tous les sens quand il essaie de faire des cabrioles.

MR VEALS : Mais il en fait quand même.

MR YEE : Je suppose qu'il ne se présente pas lui-même comme un âne. Il ne fait pas une cabriole en disant : « Croyez-moi, moi qui suis un âne. »

MR VEALS : Un *âne superfonctionnel*.

MLLE HOOLEY : Tom, assez ingénieusement, a joué sur le côté fonctionnel. Énergie et verve plutôt que passivité. Il n'est jamais simplement Phil. Il est Phil Superfonctionnel. C'est un tourbillon d'activités enfantines : école, jeu, téléputeur-interface, cabrioles. Tom a fait faire un story-board qui le montre dans toutes sortes de petites aventures très actives de trente secondes. C'est un gaffeur, une icône de l'enfance, mais *actif*. Il représente l'attrait pour la capacité, l'initiative, le choix. C'est le contraire de l'adulte animé du spot qu'on voit dans son fauteuil en train de

regarder ostensiblement la cartouche canadienne, avec des spirales qui tournent à la place des yeux, complètement affalé, la tête qui gonfle, qui gonfle jusqu'à ce que l'image de cet adulte passif ne soit plus que ça, une énorme tête dans la lumière oblique d'une fin d'après-midi, aux globes oculaires exorbités et tournoyants.

MR TINE JR [Tapote règle contre rebord de table.]

MR VEALS : Montrons-leur la chose, Mo, ce sera plus simple.

MR TINE SR : Je prédis qu'on aura quelques difficultés à présenter un Commandant en Chef sur un âne cabriolant comme une amélioration par rapport à un Kleenex chantant.

MLLE HOOLEY : Le message de Phil est que toute cartouche de divertissement disponible n'est pas nécessairement un bon vieux produit sûr et préapprouvé d'InterLace TéléDivertissement. Il dit avoir entendu parler, pendant ses activités quotidiennes d'âne superfonctionnel, d'une cartouche clandestine très dangereuse avec un petit visage souriant sur l'étui qui fait croire, quand on commence à la regarder, qu'elle va nous procurer encore plus de plaisir que tout ce qu'on a jamais souhaité devant une étoile filante ou en soufflant sur une bougie d'anniversaire. Dans une bulle de BD où défilent ses pensées quand ses oreilles se rabattent…

MR VEALS [éternue] : L'étalonnage n'est pas encore finalisé…

MR TINE SR : Vous savez ce que Kleenex représente pour lui.

MLLE HOOLEY : … ce sera l'image d'un étui de cartouche iconique avec un sourire amical et les petits membres potelés de l'inoffensif Pillsbury Doughboy.

MR YEE [desserre son col] : Mais pas les vrais membres animés de Pillsbury, qui sont sous copyright.

MR VEALS : Du calme. Une référence, disons. Une allusion à quelque chose de potelé, de mignon. Des membres replets et inoffensifs, voilà.

MR TINE JR [Tapote le rebord de table avec sa règle.]

MR TINE SR [montre la règle tapotante avec sa règle télescopique] : Tu vas perdre cette main, cow-boy.

MLLE HOOLEY [consulte ses notes] : Alors Phil lève les yeux et crève la bulle avec une aiguille et dit : C'est une menteuse, cette cartouche souriante, une vilaine chose, comme l'inconnu qui se penche à la fenêtre de sa voiture et propose de te reconduire à la maison chez ta maman et ton papa mais qui en réalité veut t'attraper et te mettre sa grosse main moite sur la bouche et t'enfermer dans la voiture et t'emmener très loin où tu ne reverras plus jamais ta maman, ton papa ni Mr Bouncety-Bounce.

MR VEALS : D'où le graphique traumatique à quatorze ans, une nouvelle bulle bordée de noir au-dessus de la tête de Phil dans laquelle les membres de la cartouche sont maintenant ceux d'un docker, c'est une cartouche au regard mauvais, avec des crocs jaunes, des ongles longs, une casquette à carreaux et une salopette, enlevant un gosse animé qui hurle, horrifié, plaqué contre le pare-brise arrière de la voiture, les yeux en spirale. Attendez d'avoir vu ça.

MLLE HOOLEY : Tellement effrayant, proprement fascinant.

MR VEALS [éternue deux fois] : Un truc à filer des cauchemars.

MR YEE : Eurgh. Eurgh eurgh. Splarg. *Kaa*. [Tombe de sa chaise.]

MR TINE JR : Nom d'un pétard.

MR TINE SR : Buster ? Buster ?

MLLE HOOLEY : Mr Yee est épileptique. Grave. Incurable. Ça lui est arrivé deux fois dans l'hélico. C'est le stress ou la gêne qui provoque les crises. Il va revenir à lui dans une minute. Faites comme si de rien n'était.

MR YEE [tambourine des talons sur le sol en tommettes de l'Annexe de la State House] : Ack. Kaa.

MR TINE SR : Seigneur.

MR TINE JR [tapote règle sur table] : Seigneur Jésus.

MR TINE SR [se lève, indique règle tapotante avec règle télescopique déployée] : Bon, maintenant y en a marre. Donne-moi ça. Tout de suite.

MR TINE JR : Mais chef…

MR TINE SR : Tu m'as entendu, bon sang. Tu sais que ça me tape sur le système. Je te la rendrai quand on aura fini. Ça m'horripile. Depuis toujours. Qu'est-ce que tu as avec cette règle ?

MLLE HOOLEY : Il va récupérer en un rien de temps. Il aura oublié la crise. N'y faites pas allusion. La moindre allusion en provoquerait une autre, à cause de la gêne. C'est pour ça qu'il en a fait deux dans l'hélico. Je sais à quoi m'en tenir.

MR YEE : Splar. Kak.

MR VEALS [se racle la gorge] : Dieu du ciel.

MLLE HOOLEY [consulte ses notes] : Pendant que la voiture avec la cartouche dans la bulle emporte l'enfant, Phil se cabre et dit que nous ne savons même pas ce qu'il y a dans cette cartouche. Il dit que la police sait seulement que la cartouche fait vraiment *envie*. Il dit que tout ce que nous savons, c'est qu'elle *a l'air* très divertissante mais que, en *réalité*, elle veut seulement nous retirer notre fonctionnalité. Il dit que nous savons qu'elle est… *canadienne*.

Mr Veals : D’où la casquette à carreaux dans le graphique traumatique. Les données de réaction indiquent qu’une casquette à carreaux avec cache-oreilles signifie le Grand C pour plus de 70 % du public cible. La salopette complète l’association d’idées.

Mlle Hooley : À dix-neuf secondes, Phil Superfonctionnel exécute sa Danse d’Avertissement, un mélange de danse indigène et de hip-hop qui, nous l’espérons, plaira à la jeunesse. Sa force rhétorique consiste à la jouer fonctionnelle et sécuritaire en incitant les enfants à demander l’avis de maman et / ou papa avant de regarder *n’importe quel* divertissement qu’ils n’ont encore jamais vu. C.-à-d. de n’accepter aucune Dissémination Spontanée et de ne regarder aucun divertissement arrivé par la poste sans accord préalable d’un représentant de l’autorité.

Mr Tine Jr : Mais comme un semblable. Genre : « Voilà ce que je ferais personnellement, si je veux rester complètement fonctionnel. »

Mr Yee [de nouveau assis] : Quelqu’un a mentionné le rôle des oreilles tombantes et des dents écartées en plastique.

Mr Tine Jr : Bon sang, Mr Yee, vous êtes sûr d’aller bien ?

Mlle Hooley : Pas d’allusions, on a dit…

Mr Yee [en nage, regardant autour de lui] : Qu’est-ce qu’il a voulu dire ? Quand même pas que… ?

Mr Tine Sr : Nom de Dieu, Rodney.

Mr Yee : Eurgh. Splarg. [Tombe de sa chaise.]

Mlle Hooley [s’éclaircit la voix] : Et enfin, urgemment… ça se dit, urgemment ?

Mr Veals : C’est à 25,35 secondes.

Mlle Hooley : Prévient emphatiquement que si maman et / ou papa ont été vus assis sans bouger devant la visionneuse de la

maison pendant un laps de temps anormalement long…

MR VEALS : … sans parler. Sans réagir aux stimuli.

MLLE HOOLEY : … ou ont un comportement inhabituel, paraissent distraits, inquiétants ou effrayants en regardant un divertissement…

MR VEALS : On a coupé *effrayants* après le dernier visionnage.

MR YEE : Sklah. Nnngg.

MLLE HOOLEY : … il ne faut en aucun cas essayer de les réveiller soi-même, et là Superfonctionnel Phil apparaît en très gros plan au grand angle et dit « Suuurtout pas », en aucun cas commettre la bêtise de jeter un œil sur ce qui captive tellement ses parents, les rend muets et inquiétants, mais quitter les lieux en cabriolant le plus vite possible à la recherche d'un policier, qui saura comment couper le courant et aider maman et papa.

MR VEALS : Le « Suuurtout pas » est sa formule fétiche. Il le sort le plus souvent possible.

MR TINE JR : C'est l'équivalent du « Non merci » du Kleenex.

MR TINE SR : Bien, on est prêts à regarder, je pense.

MR YEE [de nouveau assis, maintenant avec la cravate enroulée autour du cou comme un foulard d'aviateur] : Faut voir avec Hasbro et *tutti quanti* comment décliner les oreilles et les dents en produits dérivés.

MR VEALS : Nous sommes tous prêts.

MR TINE SR : Alors regardons cette idiotie.

MLLE HOOLEY : Puisque Tom est trop modeste pour le dire, je vous annonce qu'il a déjà story-boardé une version pour adolescents extrêmement séduisante de Superfonctionnel Phil, pour disséminations vidéo-musicales et softcore, où Phil fait beaucoup plus dans l'autodérision et, dans cette version, sa formule fétiche devient « Déconne pas, bourricot ».

MR TINE JR : Alors regardons cette merdouille.

MR TINE SR : Mon petit, ton rôle ici à partir de maintenant, c'est de la fermer, t'as compris ?

MR YEE : On m'a demandé de dire, pour la transcription, que la Compagnie des réceptacles en plastique mou Glad, en ces heures potentiellement graves, est heureuse et fière de…

MR VEALS [devant la visionneuse Infernatron 210] : Tu veux bien éteindre la lumière derrière toi, mon petit ?

MR TINE JR : Oui, mais alors ça va être difficile pour le transcripteur de transcrire.

MR YEE : Euh, dites, il n'y a pas d'effet stroboscopique dans ce spot, hein ?

MR VEALS : Tout le monde est prêt ?

MR TINE SR : Noir, on a dit.

Les souvenirs qu'a Gately du personnage de Nom dans *Cheers* sont maintenant plus clairs et vivaces que ceux du spectre rêvé et tourbillonnant qui disait que la mort était simplement un ralentissement de tout ce qui vous entourait. L'idée qu'il puisse y avoir à tout moment dans toute pièce des essaims de spectres virevoltant dans l'hôpital sans affecter aucun être vivant, trop rapides pour être vus et prenant le temps de regarder la poitrine de Gately se gonfler et se dégonfler au rythme du soleil, cette idée ne l'a pas imprégné suffisamment pour l'épouvanter, du moins pas après la visite de Joelle et les fantasmes d'idylle ou de sauvetage, et la honte subséquente. On entend maintenant une sorte de neige fondue sableuse, granuleuse, frapper les carreaux, le souffle du chauffage, des coups de feu et des fanfares émanant des visionneuses des autres chambres. Le second lit est toujours vide et fait au carré. L'interphone émet un triple ding toutes les deux ou trois minutes ; il se demande si c'est exprès pour énerver le monde. Le fait qu'il n'ait jamais pu finir *Ethan Frome* en cours de littérature au

lycée et n’ait pas la moindre idée de ce que peuvent vouloir dire des mots fantômes, tels que *SÉNESTRE* ou *LIEBESTOD*, ou à plus forte raison *STYLOMMATOPHORE*, commence à s’instiller dans sa conscience, quand une main froide se pose sur sa bonne épaule et qu’il ouvre les yeux. Sans parler de la locution *mots fantômes*, qui est en elle-même très ésotérique. Il flottait juste au-dessous du couvercle du sommeil. Joelle van D. est partie. La main est celle de l’infirmière qui a changé la poche du cathéter. Elle semble contrariée et inquiète, l’une de ses pommettes est plus proéminente que l’autre et sa petite fente buccale est cernée de fronces verticales à force d’avoir été serrée, un peu comme celle de la présumée défunte Mme G.

« La visiteuse a dit que vous réclamiez ça, à cause du tube. » C’est un petit carnet sténographique et un Bic. « Vous êtes gaucher ? » Elle veut dire *sénestre*. Elle a une silhouette de pingouin et sent le savon bon marché. Le carnet est *STÉNOGRAPHIQUE* parce que ses pages se tournent par le haut et non par le côté. Gately secoue légèrement la tête et ouvre sa main gauche. Il est rasséréné de constater que Joelle a compris ce qu’il voulait. Elle n’était pas venue seulement pour raconter ses malheurs à quelqu’un qui n’arrivait même pas à produire des bruits humains expressifs. Secouer lentement la tête lui permet de voir au-delà de la hanche blanche de l’infirmière. Francis le Féroce est assis sur la chaise occupée avant lui par le spectre, Ewell et Calvin Thrust, ses maigres jambes non croisées, ratatiné, les cheveux en brosse, les yeux clairs derrière ses lunettes, complètement détendu, tenant son réservoir portatif d’O_2, respirant à peu près au rythme d’une sonnerie de téléphone. Il regarde l’infirmière s’éloigner en se dandinant. Gately distingue un T-shirt blanc propre sous la chemise ouverte en flanelle de Francis le Féroce, qui tousse en guise de salut.

« Je vois que tu respires encore », dit-il quand sa quinte est passée, non sans vérifier que les petits tubes bleus sont toujours collés sous son nez.

Gately s’efforce d’ouvrir le carnet d’une main et écrit « YO ! » en capitales. Seulement il n’a aucun support pour le carnet ; il doit l’appuyer en équilibre instable sur une cuisse, de sorte qu’il ne voit pas ce qu’il écrit, et comme en outre l’obligation de se servir de sa main gauche lui donne la sensation de se relever d’une attaque cérébrale, ce qu’il tend à son parrain ressemble à quelque chose comme  .

« T’as pensé que Dieu avait besoin d’un petit coup de main l’autre nuit, hein ? dit Francis en se penchant de côté pour sortir un grand mouchoir rouge d’une poche arrière. À ce qu’on m’a raconté. »

Gately essaie de hausser les épaules, ne peut pas, sourit faiblement. Son épaule droite a un bandage si épais qu’on croirait une tête enturbannée. Le vieux sonde une narine, puis examine le mouchoir avec intérêt, exactement comme l’avait fait le spectre. Ses doigts sont enflés et déformés, ses ongles longs, carrés, couleur écaille de tortue.

« Ce pauvre malade s’amusait à égorger les animaux de compagnie des gens, sauf qu’il a égorgé ceux qu’il fallait pas. C’est comme ça qu’on m’a expliqué l’histoire. »

Gately veut dire à Francis le Féroce qu’aucune seconde de douleur d’infection post-traumatique n’est insupportable, même sans narcotique. Car il a découvert qu’il peut Endurer s’il le doit. Il veut partager son expérience avec son parrain Crocodile. Mais il voudrait aussi, maintenant qu’il a quelqu’un de confiance à ses côtés, pouvoir pleurer de douleur, avouer que la douleur est atroce, qu’il ne pense pas être capable de tenir une seconde de plus.

« Tu t’es comporté en responsable. Tu as pensé que ton devoir était d’intervenir. De protéger ton camarade des conséquences de ses actes. C’était qui, ce taré d’Ennet House ? »

Gately parvient à redresser un genou pour voir ce qu’il écrit : « LENZ. MOUMOUTE BLANCHE. TOUJOURS NORD. TOUJOURS TÉLÉPHONE. » De nouveau des cunéiformes illisibles. Francis le Féroce

se mouche une narine et replace le petit tube. Le réservoir sur ses genoux ne fait pas de bruit. Il a une petite valve, mais ni cadran ni aiguilles.

« Tu as affronté six Hawaïens armés, il paraît. Plan Marshall. Capitaine courageux. L'Homme des vallées perdues. » F.F. aime souffler l'air à travers les tubes de son nez, c'est comme un pouffement sans joie, une sorte d'antirire. Il a un gros nez en forme de concombre, aux pores dilatés, aux veines très apparentes. « Glenny Kubitz m'appelle et me raconte toute l'histoire point par point. Si j'avais vu les autres gars, qu'il me dit. Comment que t'as cassé le blair d'un Hawaïen en lui renfonçant les os dans la cervelle. Une manchette du tonnerre, qu'il a dit. Le gros Don G., c'est un diable de caïd, voilà son compte rendu. À ce qu'on lui a dit, tu te bats comme si t'étais né en plein milieu d'une castagne dans un bar. J'ai dit à Glenny que tu serais fier de l'entendre te répéter ça lui-même. »

Gately s'efforce d'écrire avec une affolante application sénestre « BLESSÉS ? MORTS ? FINI ? QUI CHAPEAU DANS COULOIR ? », plus un dessin qu'une suite de mots, quand surgit sans prévenir un médecin de jour de Traumatologie, rayonnant de santé insolante et de bonne humeur indolore. Gately se rappelle avoir eu affaire à ce médecin quelques jours auparavant dans son brouillard post-chirurgical. C'est un Indien ou un Pakistanais, à la peau brune et luisante mais avec des traits étrangement classiques de Blanc, si classiques qu'il pourrait figurer de profil sur une pièce de monnaie, et des dents si étincelantes qu'on pourrait lire simplement à leur lueur.

« Et nous revoilà ensemble dans cette chambre ! » lance-t-il d'une voix chantante. Le nom en lettres dorées sur sa blouse blanche comprend un *D* et un *K* et une flopée de voyelles. Gately avait presque dû se redresser et lui attraper la main pour l'empêcher de lui filer une perf de Demerol. Il y a entre quatre et huit jours de ça. C'est probablement N'était la Grâce que son parrain crocodilien Francis G. le Féroce est présent pour le surveiller cette fois-ci.

Ils ont tous la même façon coquette de caler la fiche de Gately sur leur hanche pour la lire. Le Pakistanais pince les lèvres puis les gonfle, distraitement, et suçote son stylo.

« Toxémie de niveau 2. Synovite inflammatoire. La douleur du trauma est nettement pire aujourd'hui, n'est-ce pas ? dit-il en regardant la fiche, avant de lever les yeux en laissant paraître ses dents. Une synovite inflammatoire, c'est très mauvais, ça. La douleur de la synovite inflammatoire est comparée dans la littérature médicale à celle de la colique néphrétique et de la grossesse ectopique. » C'est en partie le teint basané du visage classique autour qui rend les dents si étincelantes. Le sourire s'élargit en dévoilant progressivement un nombre de dents sans cesse renouvelé. « Donc vous êtes maintenant prêt à nous laisser vous administrer le niveau d'analgésique requis à la place du Toradol, qui est un simple ibuprophène pour mal de tête, c'est-à-dire un petit garçon à qui on demande de faire le boulot d'un adulte, hein ? Vous avez reconsidéré la question ? Oui ? »

Gately inscrit une énorme voyelle dans le carnet, très soigneusement.

« Je vous informe qu'il existe des analgésiques antipyrétiques de synthèse qui ne dépassent pas la catégorie C-III[347] pour la dépendance. » Gately imagine le médecin maniant une houlette de berger avec un sourire incandescent. Le gars s'exprime avec cette bizarre élocution chantante et hachée des montagnards malingres en pagne qu'on voit dans les films. Gately superpose mentalement une tête de mort et des os en croix sur le visage luisant. Il lève son carnet, sur lequel un grand **A** tremblant occupe toute une page, le brandit devant le toubib, puis le repose, le relève encore, supposant que Francis le Féroce va intervenir et remettre ce VRP de la Maladie à sa place une fois pour toutes, qu'il va le débarrasser de ce Pakistanais qui n'arrête pas de le soumettre à la tentation, parce que, la prochaine fois, il sera peut-être seul face à lui. C-III mon cul. Qu'il aille se faire foutre avec son C-III de *Talwin*.

« Oramorph LP, par exemple. Très fiable, soulage bien. Rapidement. »

C’est juste du sulfate de morphine avec un nom de marque à la noix, Gately est au parfum. Ce rigolo ne sait pas à qui il a affaire.

« Personnellement, je vais vous dire, je choisirais en premier le chlorhydrate d’hydromorphone chlorhydrique, dans ce cas… »

Merde, mais c’est du Dilaudid. Du Blues. La Malédiction de la montagne de Fackelmann. La chute de Kite aussi. La Mort au Ritz. Le Bayou bleu. L’assassin de Gene Fackelmann. Et Gately revoit ce bon vieux Nooch, ce grand échalas de Vinnie Nucci, de la plage de Salem, qui affectionnait le Dilaudid et avait passé un an sans jamais retirer son garrot, descendant nuitamment à travers les lucarnes d’Osco avec une corde, et le garrot déjà au-dessus du coude, Nucci qui ne mangeait jamais, maigrissait de jour en jour jusqu’à ce qu’il ne soit plus que deux pommettes montées sur pattes et que le blanc de ses yeux bleuisse comme le bayou ; et la mort de Fackelmann après l’arnaque insensée contre Sorkin et deux nuits désastreuses sous Dilaudid quand Sorkin a…

« … quoique, je le reconnais, ce soit en vérité un médicament C-II, et je respecte tous les souhaits et toutes les opinions », chantonne le médecin, penché par-dessus la barrière à hauteur de la taille, en regardant attentivement le pansement de l’épaule mais peu disposé à le toucher, les mains derrière le dos. Son cul est en plein dans la figure de Francis le Féroce, assis juste derrière. Le gars ne semble même pas remarquer la présence du Féroce, sobre depuis 34 ans. Et Francis ne bronche pas.

Gately songe qu’*ésotérique* est encore un mot fantôme qu’il n’a pas le droit d’employer mentalement.

« Car je suis musulman et je m’abstiens moi-même, par obédience religieuse, de tout composant narcotique, dit le médecin. Toutefois, si je souffrais d’un traumatisme, ou si je devais me faire arracher une dent, je me soumettrais à l’impératif et accepterais un soulagement, sachant que, dans aucune religion établie, Dieu ne souhaite que Ses enfants souffrent inutilement. »

Gately a inscrit deux autres A tremblants, plus petits, sur la feuille suivante et poignarde ostensiblement son carnet avec son Bic. Ce qu'il voudrait, c'est que, à défaut de la fermer, le toubib s'écarte au moins pour lui permettre de lancer un regard de détresse à Francis le Féroce pour que celui-ci intervienne. La question de la drogue n'a rien à voir avec des dieux établis.

Le médecin se penche en dodelinant un peu de la tête : son visage avance et recule. « Nous sommes en présence d'un trauma de niveau II. Permettez-moi de vous dire que l'inconfort que vous ressentez va s'intensifier quand les nerfs synoviaux commenceront à se ranimer. Les lois du trauma stipulent que la douleur s'intensifie au début de la guérison. Je suis un professionnel, monsieur, pas seulement un musulman. Le bitartrate de dihydrocodéine[348] : C-III. Le tartrate de lévorphanol[349] : C-III. Le chlorydrate d'oxymorphone[350] : C-II, d'accord, j'admets, mais beaucoup plus indiqué à ce degré de souffrance inutile. »

Gately entend Francis le Féroce se moucher de nouveau derrière le médecin. La bouche de Gately salive au souvenir du goût douceâtre et antiseptique de chlorydrate qui monte à la langue après une injection de Demerol, un goût qui répugnait à Kite et aux cambrioleuses lesbiennes et même à Equus (« Je me Foutrais n'Importe Quoi dans n'Importe quelle Partie du Corps ») Reese, mais que ce bon vieux Nooch et Gene Fackelmann et Gately lui-même avaient adoré, avaient chéri comme une chaleureuse main maternelle. L'œil vacillant, la langue saillante au coin de ses lèvres luisantes, Gately dessine une seringue, un bras et un garrot, puis une tête de mort au-dessus de ce gribouillis, mais elle ressemble plutôt à un smiley. Néanmoins, il tend la feuille à l'étranger. La douleur dextre est si pénible qu'il a envie de vomir malgré son intubation.

Le médecin étudie le dessin tremblant en acquiesçant exactement comme Gately le faisait avec Alfonso Parias-Carbo, le Cubain totalement incompréhensible. « Oxycodone-nalaxone[351], effet de courte durée mais

danger d'addiction C-III seulement. » La voix cajoleuse du mec ne peut pas être intentionnelle, ce n'est pas possible, ce doit être la Maladie de Gately. L'Araignée. Son cerveau se débat dans un cocon de soie. Il ne cesse de se remémorer la petite histoire de désintox que Francis le Féroce a racontée sur l'estrade de l'Engagement : qu'ils lui avaient donné du Librium[352] pour l'aider à supporter le Sevrage, qu'il l'avait jeté par-dessus son épaule gauche pour que ça lui porte chance et que, depuis lors, il avait toujours eu du pot.

« De même, il y a le lactate de pentazocine qui a fait ses preuves et que je peux vous proposer avec toutes les garanties du professionnel musulman que je suis, debout ici en personne à votre chevet. »

Le lactate de pentazocine est du Talwin, la drogue favorite n° 2 de Gately quand il était Là-Bas : 120 mg sur un estomac vide, c'était comme flotter dans une huile à la température de votre corps, même effet que le Percocet[353] mais sans l'exaspérant prurit à l'arrière de l'œil qui gâchait toujours les défonces au Percocet de Gately.

« Surmontez votre courageuse peur de la dépendance et laissez-nous faire notre métier, jeune homme », conclut le Pakistanais, debout juste à côté du lit, le côté gauche. Sa blouse professionnelle dissimule F.F., il a les mains dans le dos, le reflet mat de la tablette métallique sur laquelle est fixée la fiche de Gately est à peine visible entre ses jambes, sa posture est impeccable, il sourit joyeusement, le blanc de ses yeux a le même éclat implacable que ses dents. Le souvenir du Talwin fait baver Gately jusque dans des parties de son corps qu'il ne savait pas susceptibles de baver. Il sait ce qui va se passer ensuite, oh oui. Si le Pakistanais insiste et lui propose encore du Demerol, Gately ne résistera pas. Et qui pourra l'en blâmer, après tout, merde ? Pourquoi devrait-il résister ? Il s'est chopé un trauma synovial dextre de super niveau, quand même ! Touché par un Article .44 professionnellement modifié. Il est en post-trauma, il souffre à mort et tout le monde a entendu le mec dire : la douleur va empirer. Et c'est un pro du

trauma en blouse blanche qui lui a assuré que la drogue était légitime dans son cas. Gehaney en est témoin ; qu'est-ce qu'il leur faut de plus, à la fin, aux Drapeaux blancs ? Ce n'est pas du tout comme filer en douce dans l'Unité n° 7 avec une seringue et un flacon de Visine. C'est une mesure de circonstance, une mesure provisoire, la probable intervention d'un Dieu miséricordieux et qui ne juge pas. Un petit shoot de Demerol – mettons une perf de deux ou trois jours de Demerol, à la rigueur, voire un peu plus s'ils relient le cathéter à une petite poire en caoutchouc qu'il pourra actionner lui-même à la demande. Peut-être était-ce la Maladie elle-même qui l'incitait à craindre qu'un shoot médicalement nécessaire ne ressuscite ses vieux démons, ne le renferme dans la cage. Autant essayer de déconnecter une alarme antivol magnétique à la main avec un crochet. Et puis, si Francis le Féroce pensait qu'un petit shoot provisoire sur prescription médicale était suspect, il *dirait* quelque chose, le vieux reptile, il ferait son boulot de Crocodile et de parrain au lieu de rester assis à tripoter son tube nasal non invasif.

« Bon, mon gars, je me casse pour te laisser régler cette histoire et je reviendrai plus tard », dit la voix de Francis, sourde, neutre, insignifiante, suivie du raclement des pieds de sa chaise et des divers grognements qui accompagnent toujours les mouvements de F.F. quand il se lève. Ses cheveux blancs en brosse s'élèvent comme une lune lente au-dessus de l'épaule du Pakistanais qui, en guise de salut, se contente d'incliner le menton sur le côté comme un violoniste, s'adressant enfin au parrain de Gately :

« Alors peut-être, Mr Gately père, voudrez-vous bien nous aider à aider votre garçon, certes brave et sérieux, mais dont l'attitude cavalière sous-estime, je crois, le niveau d'inconfort à venir, et tristement inutile d'ailleurs, s'il refuse notre assistance, monsieur », chantonne le Pakistanais par-dessus son épaule à l'adresse de Francis le Féroce, comme s'ils étaient les seuls

adultes dans la chambre. Il suppose que Francis le Féroce est le père biologique de Gately.

Gately sait qu'un Crocodile ne prend jamais la peine de corriger l'erreur d'un interlocuteur. Il est à mi-distance de la porte, vers laquelle il se dirige avec son affolante lenteur habituelle, comme s'il marchait sur de la glace, en se tortillant, en paraissant boiter des deux jambes, avec une époustouflante absence de cul dans l'éléphantesque pantalon de vieillard en velours lustré sur la région du siège qu'il porte toujours, la nuque rouge et striée de rides alors qu'il s'éloigne, levant une main pour répondre au médecin et rejeter sa demande :

« C'est pas mon affaire. C'est au garçon de décider ce qu'il veut pour lui-même. C'est lui qui ressent la douleur. Il est seul à pouvoir décider. » Il s'arrête ou ralentit encore devant la porte ouverte et regarde Gately, mais sans croiser ses grands yeux. « Garde le moral, garçon, et je reviendrai te voir plus tard avec quelques enfoirés. » Et il ajoute : « Tu voudras peut-être Demander de l'Aide, pour décider. » Ces dernières paroles viennent du couloir blanc, tandis que la tête luisante du Pakistanais se rapproche, avec un sourire patient et forcé. Gately l'entend inspirer pour se préparer à dire que bien sûr, dans les traumas de niveau II, graves comme celui-ci, le traitement communément indiqué est le C-II, hautement addictif mais d'une efficacité inégalée, en dosage très contrôlé de 50 mg dans une solution saline de 3 ou 4 heures de…

La bonne main gauche de Gately s'écorche une articulation en fusant à travers les barreaux pour plonger sous la blouse du médecin, lui saisir les couilles et les tirer vers le bas. Le pharmacologue pakistanais crie comme une femme. Ce n'est ni de la colère ni une volonté de faire mal, c'est le seul moyen qu'a trouvé Gately de dissuader ce salopiot de lui proposer quelque chose qu'il est incapable de refuser dans l'immédiat. Le brusque effort jette sur Gately un voile de douleur bleu-vert, il roule des yeux en serrant les balloches du mec, juste ce qu'il faut pour ne pas les écraser. Le Pakistanais

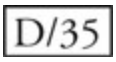
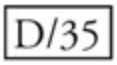
plie les genoux, se penche, se contorsionne autour de la main de Gately, crie de plus en plus fort en montrant toutes ses 112 dents, jusqu'à atteindre la note suraiguë d'une cantatrice obèse en casque viking, si aiguë qu'elle fait trembler les vitres et la barrière du lit, réveille en sursaut Don Gately, qui vit son bras gauche en travers des barreaux, contordu par la force de sa tentative pour se redresser, et la douleur était telle qu'à son tour il poussa presque la même note suraiguë que le médecin étranger du rêve. Le ciel derrière la fenêtre était somptueux, couleur de Dilaudid ; la lumière du matin emplissait la chambre ; pas de neige fondue sur la vitre. Le plafond vibrait un peu mais ne respirait pas. L'unique chaise pour visiteur était de nouveau contre le mur. Il baissa les yeux. Soit le carnet de sténographe et le stylo étaient tombés du lit, soit il avait rêvé cela aussi. Le lit voisin était toujours vide et fait au carré. Au carré, oui, c'était le mot, on les faisait comme ça dans les hôpitaux. Mais la barrière que Joelle avait rabattue pour s'asseoir sur le matelas dans le survêtement d'Erdedy était toujours rabattue, et l'autre barrière toujours relevée. C'était au moins une preuve qu'elle avait été réellement là et lui avait montré des photos. Gately ramena prudemment sa main écorchée derrière la barrière, palpa le tube qui lui entrait dans la bouche pour s'assurer qu'il était bien là, et constata que oui. En remontant les yeux au maximum, il apercevait le moniteur cardiaque qui s'affolait en silence. Il transpirait de partout et, pour la première fois depuis qu'il était au service de Traumatologie, il eut envie de chier, sans savoir quels étaient les moyens mis en place pour ce faire, mais en soupçonnant que ce ne serait pas ragoûtant. Une seconde. Une seconde. Il essaya d'Endurer. Chaque seconde, prise une à une, était supportable en soi. L'interphone émettait des triples ding. Il perçut vraiment le son de TP dans les chambres voisines, le roulement d'un chariot-repas dans le couloir, l'odeur de limaille des aliments pour les patients capables de manger. Il ne voyait aucune ombre chapeautée, mais c'était peut-être à cause du soleil.

La vivacité du rêve pouvait s'expliquer par la fièvre ou la Maladie mais, quoi qu'il en soit, ça l'avait sérieusement remué. Il entendit la voix chantante lui promettre un inconfort croissant. Son épaule palpitait comme un gros cœur, la douleur était plus nauséabonde que jamais. Aucune seconde en soi n'était insupportable. Des souvenirs du bon vieux Demerol lui revenaient, réclamaient d'être Honorés. Aux AA de Boston, ils vous apprennent à accepter les envies passagères, les évocations subites de la Substance ; ils vous disent que les envies subites de Substance surgissent spontanément dans l'esprit d'un vrai toxico comme des bulles dans le bain d'un marmot. C'est une Maladie à vie : on ne peut pas empêcher l'émergence des pensées. Laissez-les venir, les pensées, qu'ils disent. Laissez-les venir à leur guise, mais ne les *Honorez* pas. Pas question d'inviter une pensée ou un souvenir de Substance, de lui offrir un soda et votre chaise favorite pour parler du passé. Le Demerol, ce n'était pas seulement le ronron chaleureux d'un narcotique. C'était plutôt, comment dire ?… l'esthétique du ronron. Pour Gately, le ronron du Demerol, avec une petite touche de Talwin, avait toujours été calme et voluptueux. Un ronron délicieusement *symétrique* : l'esprit flotte au centre exact d'un cerveau qui flotte dans un crâne molletonné flottant lui-même dans un coussin d'air doux juste au-dessus des épaules, bercé par le bruissement de la somnolence. La poitrine monte et descend sans effort, au loin. Le chuintement du sang dans la tête est un grincement de sommier proche. Le soleil lui-même semble sourire. Et quand vous piquez du nez, vous dormez comme un homme de cire, puis vous vous réveillez dans la même position qu'au moment où vous avez sombré.

Et la douleur n'est plus qu'une théorie, une information provenant des régions froides et lointaines sans rapport avec l'air chaud dans lequel vous flottez, et tout ce que vous ressentez, c'est une immense gratitude d'être abstraitement éloigné de tout ce qui ne siège pas au milieu de cercles concentriques et qui ne se délecte pas de l'instant présent.

Gately profite du fait qu'il est déjà face au plafond pour Demander solennellement de l'Aide, d'être libéré de son obsession. Il essaie désespérément de penser à autre chose. Les sorties matinales avec le vieux Gary Carty dans les senteurs fortes de la marée basse pour relever des nasses à homards à Beverly. Le flic militaire et les mouches. Sa mère endormie, bouche ouverte, sur un divan en chintz. Le nettoyage des pires recoins du Shattuck. Le mouvement du voile de la fille voilée. Les croisillons des nasses, les « yeux » des homards dardant à travers les losanges des nasses pour regarder vers le large. Les autocollants sur le pare-chocs de la vieille Ford du P.M. : JE T'AI VUUUUU ! et NE ME COLLE PAS AU CUL OU JE TE PÈTE LE PARE-BRISE ! et DISPARUS AU COMBAT :  et J'AI PAS BAISÉ DEPUIS SI LONGTEMPS QUE J'OUBLIE COMMENT ON FAIT ! Le poisson qui demande ce qu'est l'eau. L'infirmière au nez crochu, aux joues rondes, aux yeux de merlan frit et à l'accent allemand qui vendait à Gately des échantillons de sirop Demerol Sanofi-Winthrop, 80 mg / flacon, goût banane chimique, puis s'affalait sur le dos, l'œil mort, pendant qu'il la carambolait, respirant à peine, dans un appartement étouffant d'Ipswich que d'étranges persiennes brunes baignaient d'une lumière couleur thé mal infusé. Elle se prénommait Egede ou Egette et avait fini par lui expliquer qu'elle ne pouvait jouir que s'il la brûlait avec une cigarette – ce qui l'avait incité pour la première fois à tenter d'arrêter de fumer.

Maintenant une infirmière noire baraquée comme un arrière de football américain entre pour vérifier ses perfusions, écrit sur sa fiche, lui demande comment il va en pointant sur lui ses obus mammaires et en l'appelant « Baby », comme peuvent se le permettre les énormes infirmières noires. Gately désigne son bas-ventre, dans la région du colon, et tente de faire un grand geste explosif d'un seul bras, légèrement moins mortifié que si elle avait été une infirmière blanche de taille humaine.

Gately s’était mis au Demerol à vingt-trois ans, quand le prurit intra-oculaire l’avait forcé à abandonner le Percocet pour explorer de nouveaux horizons. Le mg de Demerol était plus cher que la plupart des narcotiques de synthèse, mais plus facile à obtenir, étant la médication couramment indiquée pour les douleurs postopératoires térébrantes. Gately ne se rappelle ni qui l’a initié ni où à Salem il a essayé pour la première fois ce que les gars du North Shore nommaient Galets ou Bam-Bam, des comprimés de 50 et 100 mg de Demerol, respectivement minuscules et petits, des disques crayeux avec sur une face  et sur l’autre le logo Sanofi-Winthrop Co qu’il allait bientôt adorer, une sorte de  , ce  élancé qui perforait l’enveloppe carrée de la vie de prurit oculaire dans le North Shore. Se souvenir du  revient presque à Honorer l’obsession. Il sait que c’était peu après l’enterrement de Nooch, parce qu’il était seul, sans sa bande, qu’un gonze lui avait filé deux comprimés de 50 mg beaucoup trop petits pour ses gros doigts à la place de ce qu’il demandait et celui-ci s’était marré quand Gately lui avait dit C’est quoi cette merde et On dirait de l’aspirine pour fourmis ou une merde de ce genre, et avait répondu : Fais-moi confiance.

Ça devait être son vingt-troisième été Là-Bas, parce qu’il était torse nu et roulait sur la 93 quand il s’était retrouvé à court de tout et s’était arrêté sur le parking de la bibliothèque JFK pour s’approvisionner. Les comprimés étaient si petits et insipides qu’il avait dû examiner l’intérieur de sa bouche dans le rétroviseur pour s’assurer qu’il les avait bien avalés. Et il se rappelle qu’il était torse nu parce qu’il avait longuement observé sa grosse poitrine glabre. Depuis cet après-midi de somnolence dans le parking de JFK, il était devenu un fidèle gardien du temple de la déesse Demerol, et jusqu’à la fin.

À l’époque du Percocet et du Demerol, Gately zonait avec deux autres toxicos du North Shore, l’un avec qui il avait grandi et l’autre avec qui il bossait pour le compte de Whitey Sorkin, le bookmaker migraineux. Ce n’étaient pas des cambrioleurs, ni l’un ni l’autre, ces deux mecs :

Fackelmann et Kite. Fackelmann était spécialiste en chèques fantaisistes et disposait de tout un matos pour faire de faux papiers ; Kite avait été un petit génie de l'informatique à l'université de Salem avant de se faire virer pour avoir piraté plus de 900 lignes de téléphone rose en pénétrant dans l'ordinateur central de l'Administration des Télécommunications ; et ils étaient devenus potes tout naturellement, F. et K., ils avaient monté une petite combine sans ambition mais élégante à laquelle Gately avait participé de façon marginale. L'idée était la suivante : ils se fabriquaient une fausse identité et une fausse carte de crédit pour pouvoir louer un appartement luxueusement meublé, puis ils louaient des appareils haut de gamme chez Rent-A-Center ou Rent 2 Own à Boston, puis ils revendaient le tout, meubles et appareils, à quelques fourgues fiables, puis ils apportaient leurs propres matelas pneumatiques, sacs de couchage et chaises en toile, un petit TP, un lecteur de cartouches et des enceintes achetés légalement, campaient dans l'appartement vide et se défonçaient grâce au produit de la vente, jusqu'à ce qu'arrive la deuxième notification d'impayé ; alors ils se fabriquaient une autre identité et ils recommençaient. Gately avait joué le jeu à l'occasion, s'était douché, rasé et fringué comme un yuppie pour répondre à une petite annonce de location d'appart de luxe, avait mystifié les gens de l'agence immobilière avec ses faux papiers, ses faux relevés bancaires et un faux nom pour le bail ; il venait souvent se défoncer avec Fackelmann et Kite dans les apparts, mais il menait sa propre carrière de bookmaker et plus tard de cambrioleur, avec ses propres fourgues, s'approvisionnait de son côté en médocs, en Percocet et finalement en Demerol.

Couché, s'appliquant à Endurer et à ne pas Honorer, Gately se rappelle que ce bon vieux Gene Fackelmann maudit – qui avait une libido vraiment ravageuse pour un toxico – aimait amener différentes filles dans l'appart qu'ils occupaient momentanément et qu'il s'écriait, en ouvrant la porte et

en regardant les lieux vides et sans tapis avec un étonnement feint : « Putain, on a été cambriolés ! »

Fackelmann et Kite trouvaient que Gately était un type super et (chose rare pour un toxico qui met des limites à la confiance rationnelle) réglo, un pote et collègue formidable, mais ils n'arrivaient pas à piger pourquoi il était accro aux narcotiques, pourquoi il avait choisi ça comme Substance, parce que c'était un gars vraiment jovial, et franc du collier quand il était clean mais complètement taciturne, secret et éteint, disaient-ils, dès qu'il était Galeté ou narcotisé d'une manière ou d'une autre, totalement différent, capable de rester vautré des heures entières sur sa chaise en toile qui ployait sous son poids, jambes croisées, sans moufter ou presque, ne prononçant que les paroles absolument nécessaires, et encore sans avoir l'air d'ouvrir la bouche. On se sentait très seul quand on se défonçait avec lui. Il devenait… comment dire ? tout intérieur. Le mot de Pamela Hoffman-Jeep pour ça était « Ailleurs ». Et quand il se shootait, c'était pire. Il fallait pratiquement lui *décoller* le menton de la poitrine. À croire qu'il s'injectait du ciment au lieu de narcotiques, disait Kite.

McDade et Diehl passent vers 11 h 00 après avoir rendu visite à Doony Glynn quelque part au service de Gastroentérologie, essaient de serrer la main gauche de Gately d'une façon hip-hop archaïque et ratée, lui annoncent que les gars des Boyaux ont filé à Glynn une mégaperf d'un composé de Levsin et de codéine[354] pour diverticulite, composé auquel Doon a réagi par une crise mystique, et qu'il les a salués avec effusion en expliquant que les toubibs des Boyaux, craignant que son état ne soit inopérable et chronique, lui ont prescrit ledit composé à vie, avec une poire en caoutchouc pour Auto-Administration, si bien que le Doon autrefois fœtal était maintenant assis en position du lotus et semblait aux anges. Gately émet quelques sons pathétiques autour de son tube oral quand McDade et Diehl, s'interrompant mutuellement, l'informent avec force excuses qu'ils ne seront peut-être pas en mesure de témoigner en sa faveur

ainsi qu'ils s'apprêtaient à le faire *spontanéiquement*, à cause de certaines complications juridiques qui leur pendent au nez et contre lesquelles leurs contrôleurs judiciaires les ont mis en garde, disant qu'une apparition volontaire au tribunal du district de Norfolk à Enfield équivaudrait grosso merdo à un suicide pénal.

Diehl regarde McDade et ajoute que les nouvelles ne sont pas très encourageantes non plus en ce qui concerne le calibre .44, car la reconstitution des événements, de l'avis général, conduit à supposer que Lenz a ramassé et emporté l'Article avec lui en décarrant du complexe H.P.E.M. juste avant l'arrivée des flics. Parce qu'il a tout bonnement disparu, l'Article, et que si une autre personne l'avait chouré elle l'aurait évidemment restitué, sachant ce que ça représente pour ce bon vieux G-Man dans l'affaire. Gately produit un bruit d'un genre entièrement nouveau.

McDade dit que l'info la plus optimiste, c'est que Lenz a peut-être été repéré, que Ken E. et Burt F. Smith ont vu ce qui ressemblait soit à R. Lenz soit à C. Romero après une maladie débilitante pendant qu'ils rentraient de Kenmore Square où ils avaient conduit Burt F.S. à une réunion, qu'ils l'ont surtout vu de dos, en smoking fendu derrière et sombrero à glands, et apparemment officiellement relaps, de retour Là-Bas, beurré comme une tartine, avec les guibolles tellement tordues qu'il ne tenait pas dessus, dérivant de parcmètre en parcmètre et s'accrochant à chacun pour rester debout. Wade McDade croit utile d'ajouter que selon une rumeur confirmée, l'H.P.E.M. envisage de louer à long terme l'Unité n^{o} 3 à une antenne psychiatrique pour les malades atteints d'agoraphobie incapacitante, et que tout le monde à la Maison spécule sur ce que ça va devenir avec tous ces mecs entassés et fébriles, surtout qu'on annonce un hiver terrible. Diehl dit que son sinus nasal le prévient toujours quand il va neiger et que, à cette heure, son sinus prévoit des flocons pour dès ce soir. Ils ne songent pas à renseigner Gately sur la date d'aujourd'hui. À l'idée qu'il est incapable de leur poser une question aussi élémentaire, Gately a

envie de crier. McDade confie – aparté intimiste ou coup de poignard dans le dos d'un membre du Personnel incapable de prononcer une sanction – qu'Emil Minty et lui sont de mèche avec Parias-Carbo – qui travaille pour un ancien d'Ennet House chez All-Bright Printing près de l'école Jackson-Mann – pour envoyer des cartons d'invitation classiques en relief aux agoraphobes de l'Unité n° 3 les priant d'honorer de leur présence une sauterie en plein air à Ennet House afin de fêter leur arrivée dans le quartier. Maintenant Gately est sûr que c'étaient McDade et Minty qui avaient placardé la pancarte HELP WANTED sous la fenêtre de la dame de l'Unité n° 4 qui ne cessait d'appeler À l'Aide. Le niveau de tension augmente dans la chambre. Gavin Diehl s'éclaircit la gorge et assure que tout le monde s'ennuie de Gately à la Maison, demande « comment il va ? » et espère que le G-Man reprendra bientôt son poste d'Employé-Résident ; et McDade sort de sa poche une carte de vœux de Prompt Rétablissement non signée, et l'insère soigneusement entre les barreaux du lit, à côté du bras de Gately, où, libérée du confinement de la poche, elle commence à s'ouvrir lentement. Il est évident qu'elle a été piquée dans une boutique.

Peut-être à cause de cette pathétique carte de vœux pliée et non signée, Gately est submergé par une vague chaude d'autoapitoiement et de ressentiment à l'idée que ces deux bouffons crétinoïdes, avec leur carte à la noix, ne vont pas témoigner pour lui après ce qu'il a fait pour eux, après avoir mis en danger sa vie d'homme sobre pour les défendre, lui qui se débat maintenant avec une douleur dextre d'un niveau que ces peigne-culs ne peuvent même pas imaginer, lui qui se prépare à dire non à un Pakistanais tout sourire qui lui propose sa drogue favorite, lui qui a un tube dans la bouche et pas de carnet alors qu'il en a demandé un, lui qui a envie de chier et de connaître la date d'aujourd'hui et de n'avoir aucune grosse infirmière noire en vue, et qui est incapable de bouger. Ça paraît soudain affreusement naïf de considérer le cours des événements comme la preuve qu'une Puissance Supérieure le protège et prend soin de lui : difficile de

penser qu'un soi-disant *Dieu d'Amour* lui ait infligé le supplice du sevrage pour ensuite l'étendre là dans un inconfort total et l'obliger à dire non à des Substances médicalement indiquées et à se préparer à aller en taule parce que Pat M. n'a pas le cran de contraindre ces empaffés égoïstes de mes deux à témoigner et à se conduire bien pour une fois dans leur vie. Le ressentiment et la peur font saillir les tendons du cou violacé de Gately, lui donnent un air féroce, pas jovial du tout. – Et si Dieu était finalement le cruel figurant vengeur que les AA de Boston jurent qu'Il n'est pas, hein, et s'Il te rendait sobre rien que pour que tu puisses bien sentir tout le raffinement des châtiments spéciaux qu'Il a en réserve pour toi, hein ? – À quoi bon dire non à une jolie poire en caoutchouc pleine de ronron soporifique de Demerol si c'est ça la soi-disant *récompense* pour ta sobriété et tes efforts furieusement actifs consentis chez les AA ? Ressentiment, peur et autoapitoiement sont comme des narcotiques. C'était pire que ce qu'il avait éprouvé quand ces minables Canadiens lui avaient tapé ou tiré dessus. C'était la soudaine rage amère et impuissante à la Job qui envoie tout drogué sevré au tapis avant qu'il se ressaisisse intérieurement et se relève comme de la vapeur dans un conduit de cheminée. Diehl et McDade se reculaient peu à peu. Et ils avaient intérêt, ces enfoirés. La grosse tête de Gately alternait entre le chaud et le froid, son cardiogramme sur l'écran commençait à ressembler aux Rocheuses.

Les résidents, entre Gately et la porte, les yeux ronds, s'écartèrent brusquement pour laisser passer quelqu'un. D'abord, Gately ne vit que le haricot en plastique et un flacon cylindrique genre bouteille de ketchup surmonté d'une canule avec le mot *LAVEMENT* en vert pétant sur le côté. Il lui fallut une seconde pour comprendre la signification du matériel. Puis il vit l'infirmière qui tenait tout ça, et son cœur enragé jaillit de son corps et tomba dans un bruit sourd. Diehl et McDade marmonnèrent des adieux attendris et disparurent à travers la porte avec la vague alacrité des junkies invétérés. L'infirmière n'était ni un pingouin sans lèvres ni une mama

tonitruante. Elle semblait sortir d'un catalogue de mode hospitalière, comme ces élégantes qui font de grands détours pour éviter les chantiers à l'heure du déjeuner. L'image projetée de son union avec cette séduisante infirmière se déploya et devint immédiatement grotesque : lui couché, le cul à l'air, sur la balancelle, elle chenue, angélique, emportant quelque chose dans un haricot vers le tas qui s'amoncelait derrière leur villa de retraités. Toute colère en lui s'évapora tandis qu'il s'apprêtait tout bonnement à mourir d'humiliation. L'infirmière se campa devant lui, fit tourner le haricot autour d'un doigt, fléchit une ou deux fois le long cylindre à lavement et en fit jaillir un arc de liquide clair à la lumière de la fenêtre, tel un cow-boy de cinoche frimant avec son six-coups, souriant d'une manière qui lui refroidit l'épine dorsale. Il se mit à réciter mentalement la Prière de la Sérénité. Quand il bougeait, il sentait sa propre odeur rance. Ne parlons même pas du temps et de la douleur que lui coûta son retournement sur le côté gauche pour exposer son cul et ramener ses genoux d'un seul bras contre sa poitrine – « Enlacez vos genoux comme s'ils étaient votre chérie, c'est ce qu'on dit toujours », lui conseilla-t-elle en posant une main terriblement douce et fraîche sur son postérieur – sans endommager le cathéter de la perf ni l'épais tube qui lui entrait dans la bouche pour s'enfoncer Dieu sait où.

OceanofPDF.com

Je m’apprêtais à retourner m’occuper de la défenestration de Stice, à aller voir comment se portait Mario, à changer de chaussettes, à examiner dans la glace mon expression d’hilarité involontaire, puis à écouter les messages téléphoniques d’Orin et l’aria d’agonie de *Tosca* une ou deux fois. Aucune musique n’égale *Tosca* pour broyer du noir.

Je marchais dans le couloir mouillé quand c’est arrivé. Je ne sais pas d’où ça venait. C’était une variante de la panique télescopique qui peut être si dévastatrice pendant un match. Je ne l’avais jamais encore ressentie à ce point en dehors des courts. Ce n’était pas entièrement déplaisant. Une panique inexpliquée aiguise les sens au-delà du soutenable. Lyle nous avait appris ça. On a une très intense perception des choses. Le conseil de Lyle était de recentrer la perception et l’attention sur la peur elle-même, mais il nous avait montré comment le faire sur le court seulement, dans le jeu. Il y avait un trop grand nombre d’images par seconde. Trop d’aspects différents. Mais ce n’était pas déroutant. L’intensité n’était pas ingérable. C’était juste intense. Et vif. Ce n’était pas comme une drogue, mais c’était quand même très… *luminescent*. Le monde paraissait tout à coup presque comestible, digestible. La fine peau de lumière au-dessus du vernis des plinthes. La crème des dalles acoustiques du plafond. Le grain longitudinal couleur chamois du bois plus sombre des portes. La lueur bronze mat des poignées. Sans la qualité abstraite, cognitive du Bob ou de la Star. Le rouge du panneau lumineux SORTIE devant l’escalier. T.P. l’Endormi Peterson

émergea de la salle de bains dans un peignoir à carreaux tape-à-l'œil, la figure et les pieds rosis par la chaleur de la douche, et disparut dans sa chambre de l'autre côté du couloir sans me voir chanceler et m'appuyer contre le mur froid, couleur menthe.

Mais la panique était là, endocrine, paralysante, avec un élément surcognitif de type bad trip différent des crises de peur très viscérales sur le court. Une sorte d'ombre flanquait la vivacité et la luminescence du monde. La concentration de l'attention y était pour quelque chose. Tout ce qui n'était pas neuf et inconnu semblait vieux comme la pierre. Tout arriva en l'espace de quelques secondes. La routine familière de l'Académie revêtit un aspect cumulatif écrasant. Le nombre total de fois où j'avais traîné la savate sur les marches en ciment brut, vu mon vague reflet rouge sur la peinture de la porte antifeu, accompli les 56 pas dans le couloir jusqu'à notre chambre, ouvert et refermé la porte en douceur, sans heurt, pour ne pas réveiller Mario… Je revivais toutes ces années, le nombre total de pas, de gestes, de respirations et de pulsations nécessités. Puis le nombre de fois où je devrais répéter le même processus, jour après jour, dans toutes sortes de lumières, jusqu'à ce que j'obtienne mon diplôme et déménage et recommence le même processus épuisant de va-et-vient entre une piaule et les courts de tennis d'une quelconque université. Le pire, dans cette prise de conscience, était peut-être l'incroyable volume de nourriture que j'allais ingurgiter pendant le reste de mon existence. De repas en repas, et entre les repas. Jour après jour après jour. La notion de cette nourriture *in toto*. Rien que la viande. Un mégagramme ? Deux mégagrammes ? Je visualisais, avec netteté, une vaste salle fraîche, bien éclairée, remplie du sol au plafond d'escalopes de poulet panées que j'allais consommer au fil des soixante prochaines années. Le nombre de volatiles disséqués pour l'alimentation d'une vie. La quantité d'acide chlorhydrique et de bilirubine et de glucose et de glycogène et de gloconol générée et absorbée et régénérée dans mon corps. Et une autre salle, plus sombre, remplie par la masse croissante

d’excréments que j’allais produire, une salle dont la porte d’acier à double verrou s’incurvait sous la pression… Je dus m’appuyer de la main contre le mur et m’arc-bouter en attendant que ça passe un peu. Je regardai le sol séché. Son éclat morne s’éclaircissait à la lueur neigeuse de la fenêtre est. Le mur bleu layette était filigrané de cloques et de granules de peinture. Un mollard intact de Kenkle gisait devant l’encadrement de la porte de la S.V. 5, vibrant légèrement dans le courant d’air qui filtrait sous le battant. Bruits de pas étouffés à l’étage supérieur. Il neigeait à mort.

Je me couchai à plat dos sur la moquette de la salle de Visionnage 5, toujours au premier étage, harcelé par la sensation de m’y trouver pour la première fois ou au contraire d’y avoir passé toute ma vie. La pièce entière était tapissée d’un matériau froid, jaune, luisant appelé Kevlon. La visionneuse éteinte, vert-de-gris, occupait la moitié du mur sud. La moquette avait un peu la même nuance. Les cartouches éducatives et motivantes étaient entreposées dans une grande bibliothèque en verre dont les étagères centrales étaient longues et celles du haut et du bas de plus en plus petites. Disons qu’elle était *ovoïde*. J’avais le verre NASA avec ma brosse à dents dedans en équilibre sur ma poitrine. Il se soulevait chaque fois que j’inspirais. Je possédais ce verre depuis l’enfance, sa décalcomanie de personnages casqués de blanc qui saluaient avec autorité par les fenêtres d’une navette prototype était délavée et incomplète.

Au bout d’un moment, T.P. l’Endormi Peterson passa sa tête mouillée et peignée par la porte et dit que LaMont Chu voulait savoir si les intempéries actuelles pouvaient être nommées blizzard. Il fallut plus d’une minute de mutisme de ma part pour qu’il s’en aille. Les dalles du plafond étaient ridiculement détaillées. Elles semblaient vous agresser visuellement comme un mécène envahissant d’E.T.A. qui vous coince contre un mur pendant un gala. La basse pression météorologique faisait palpiter ma cheville avec monotonie. Je desserrai ma gorge et laissai l’excès de salive s’écouler à l’arrière de mon nez. La mère de la Moms était québécoise de naissance,

son père anglo-canadien. Le terme employé pour le qualifier dans le *Journal d'alcoologie de Yale* était *alcoolique compulsif intermittent*. Tous mes grands-parents étaient décédés. Le deuxième prénom de Soi-Même était Orin, qui était le prénom de son grand-père. Les cartouches de divertissement de la S.V. étaient disposées sur des rayonnages en polyéthylène translucide. Les étuis étaient en plastique tantôt transparent tantôt noir brillant. Mon nom complet est Harold James Incandenza, je mesure 183,6 cm en chaussettes. Soi-Même a conçu l'éclairage indirect de l'Académie, qui est ingénieux et proche du spectre total. La S.V. 5 contenait un grand divan, quatre chaises longues, un récamier, six appuie-tête en velours vert empilés dans un coin, trois guéridons et une table basse en Mylar avec sous-verres incrustés. Dans toutes les pièces d'E.T.A. le plafonnier était un petit projecteur en graphite de carbone orienté vers une plaque réfléchissante en alliage complexe située en surplomb. Aucun rhéostat n'était nécessaire ; un petit joystick contrôlait l'intensité de la lumière en variant l'angle d'incidence du projecteur sur la plaque. Les films de Soi-Même étaient rangés sur la troisième étagère de la bibliothèque de divertissement. Le nom complet de la Moms est Avril Mondragon Tavis Incandenza, docteure ès lettres et sciences de l'éducation. Elle mesure 197 cm en ballerines et n'arrivait toutefois qu'à l'oreille de Soi-Même quand il se tenait droit. Pendant près d'un mois dans la salle de musculation, Lyle avait professé que le niveau le plus avancé de méditation Vipassana ou « vision intuitive » consistait à rester assis en contemplation éveillée devant sa propre mort. J'avais présidé des séances Grand Copain dans la S.V. 5 tout au long du mois de septembre. La Moms n'avait pas de deuxième prénom. L'étymologie du mot *blizzard* est essentiellement inconnue. Le système d'éclairage à spectre total avait été une preuve d'amour de Soi-Même envers la Moms, qui avait accepté de quitter Brandeis pour diriger les études littéraires de l'Académie et avait une aversion typiquement canadienne pour l'éclairage au néon ; mais, quand le

système avait été installé et modifié, la photophobie de la Moms s'était étendue à tout type d'éclairage surplombant et elle n'avait jamais utilisé le système projecteur / plaque de son bureau.

Petropolis Kahn introduisit sa grosse tête hirsute et demanda la cause du brouhaha, des chocs et des cris à l'étage supérieur. Il demanda aussi si j'allais prendre mon petit déjeuner. Selon la rumeur, celui-ci était composé d'un ersatz de saucisse et de jus d'orange avec pulpe, dit-il. Je fermai les yeux et songeai que je connaissais Petropolis Kahn depuis trois ans et trois mois. Kahn s'en alla. Je perçus le retrait de sa tête : une très légère succion dans l'air ambiant. J'avais envie de péter, je n'avais pas encore pété depuis mon lever. Le poids atomique du carbone est 12,01 et des poussières. Une petite partie d'Eschaton soigneusement préparée et prévue pour le milieu de la matinée, avec (d'après le bruit qui courait) Pemulis en personne à la manœuvre, serait certainement annulée pour cause de neige. Il m'était venu à l'esprit, en rentrant de Natick mardi, que, si je devais choisir entre le tennis de compétition et la possibilité de continuer à me défoncer, je serais probablement dans l'incapacité de trancher. Le fait que ce fait me consternât me consterna. Le fondateur du Tunnel Club des moins de 14 ans avait été Heath Pearson, encore petit garçon. Le bruit selon lequel Pemulis en personne serait le maître de jeu du prochain Eschaton émanait de Kent Blott ; Pemulis m'évitait depuis mon retour de Natick mardi – comme s'il subodorait quelque chose. La caissière de la station Shell la nuit dernière avait tiqué quand je lui avais présenté ma carte avant de me servir en essence, comme si elle aussi avait détecté quelque chose dont je n'avais pas conscience dans mon expression. Le *North American Collegiate Dictionary* affirmait que toute tempête de neige « très forte » accompagnée de « grands vents » était appelée blizzard. Soi-Même, pendant les deux dernières années de sa vie, avait eu l'illusion que je me taisais quand je parlais : je croyais parler et il croyait que je ne parlais pas. Mario assurait que Soi-Même ne l'avait jamais accusé de ne pas parler. J'essayai de me rappeler si j'avais

déjà abordé le sujet avec la Moms. Tous les sujets étaient abordables avec la Moms, sauf Soi-Même et leurs rapports depuis que Soi-Même avait commencé à se fermer. Elle n'interdisait jamais les questions à ce propos ; mais une telle souffrance froissait son visage qu'on se sentait cruel de l'interroger plus avant. Je me demandai si l'arrêt des cours particuliers de maths de Pemulis n'était pas une affirmation biaisée, une espèce de Tu Es Prêt. Pemulis communiquait souvent de façon codée, ésotérique. Il est vrai que je m'étais beaucoup isolé dans ma chambre depuis mardi. L'*O.E.D.* abrégé, exceptionnellement imprécis et verbeux, définissait *blizzard* comme « un souffle ravageur de vent glacé et de neige aveuglante pouvant entraîner des pertes animales et humaines », ajoutant que le mot était soit un néologisme soit une déformation du verbe français « blesser » et qu'il avait été introduit en anglais par un journaliste du *Northern Vindicator* de l'Iowa en 1864 A.S. Orin prétendait, durant l'Année de la compresse médicale Tucks, que lorsqu'il prenait la voiture de la Moms le matin il remarquait parfois des traces de pieds humains nus sur la face interne du pare-brise. La grille du conduit de chauffage de la S.V. 5 émit un sifflement aseptisé. Dans tout le couloir on entendait l'Académie renaître à la vie, faire des ablutions compétitives, s'inquiéter et se plaindre de l'éventualité d'un blizzard, désireuse de jouer. Il y avait des allées et venues sonores au deuxième étage au-dessus de moi. Depuis quelque temps, Orin n'était plus attiré que par les jeunes mères d'enfants en bas âge. Une phase de voussure : elle se voûte ; tu te voûtes. John Wayne avait eu une violente réaction allergique à un décongestif, avait monopolisé le microphone de WETA, s'était ridiculisé publiquement dans l'émission du mardi de Troeltsch, apparemment, et avait été envoyé en observation pour une nuit à Ste Elizabeth, mais avait récupéré assez vite pour rentrer à temps et même devancer Stice au footing de mercredi. J'avais raté toute l'affaire et c'était Mario qui m'avait renseigné à mon retour de Natick : Wayne avait, semblait-il, sorti quelques vacheries sur certains membres du personnel et de l'administration d'E.T.A., qui

n’avaient été prises au sérieux par aucun de ceux qui le connaissaient. L’annonce de son rétablissement avait soulagé tous les témoins de l’incident ; la Moms elle-même était restée à son chevet jusque tard dans la nuit à Ste E., ce que Booboo avait trouvé estimable et bien dans le caractère de la Moms. Rien que d’imaginer le nombre de fois où ma poitrine se soulèvera, s’abaissera, se soulèvera… Pour une description spécifique, mieux vaut consulter une autorité pure et dure : le *Dictionnaire de l’écologie et des sciences de l’environnement* de Sitney et Schneewind stipulait qu’il fallait un enneigement continu de 12 cm / heure, des vents de 60 km / h minimum, une visibilité de moins de 500 mètres, et cela pendant une durée de plus de trois heures, pour avoir un blizzard ; moins de trois heures, c’était une « tempête de catégorie IV ». En pensant à la concentration et à l’effort soutenu requis par une expertise perspicace, on était fatigué d’avance.

Que des gens soient capables de se consacrer totalement à un sujet ou à une recherche, et ce pendant plusieurs années, me paraissait parfois tenir du miracle. Qu’ils puissent y consacrer toute leur vie. C’était admirable et pathétique à la fois. Peut-être désirons-nous tous dédier notre vie à une cause. Dieu ou Satan, la politique ou la grammaire, la topologie ou la philatélie – la cause en soi n’était qu’accessoire par rapport à ce désir de passion totale. Pour un sport, pour une drogue, pour autrui. Il y avait du pathétique là-dedans. Une fuite sous forme d’immersion. Mais une fuite devant quoi au juste ? Ces pièces remplies d’excréments et de viande ? À quelle fin ? C’était pour ça qu’ils nous faisaient commencer si jeunes ici : pour que nous nous donnions à quelque chose avant l’âge où les questions *pourquoi* et *pour quoi* deviennent vraiment prégnantes. C’était sympa, au fond. L’allemand moderne est mieux adapté à la combinaison des gérondifs et des prépositions que son cousin bâtard. Le sens originel d’*addiction* supposait un asservissement, un attachement, soit légal, soit spirituel. Vouer sa vie, plonger. J’avais creusé la question. Stice m’avait demandé si je

croyais aux fantômes. Ça m'avait toujours semblé un peu gros que Hamlet, paralysé par le doute à tout propos, n'ait jamais étendu ce doute à la réalité du fantôme. Il ne se demande jamais si sa folie peut ne pas être non feinte. Stice avait promis de me montrer un truc déconcertant. Je veux dire que Hamlet peut seulement *feindre* qu'il feint. Je pensais constamment au monologue final du professeur d'Études de cinéma et de cartouches de cinéma dans l'œuvre inachevée de Soi-Même *Hommes bien sous tous rapports dans de petites pièces astucieuses utilisant chaque centimètre d'espace disponible avec une efficacité bluffante*, la parodie amère du monde universitaire que la Moms avait prise pour une gifle personnelle. Je me disais qu'il était vraiment temps d'aller voir ce que devenait La Ténèbre. Il y avait tant d'efforts impliqués dans l'idée même de me redresser, de me lever, de sortir de la S.V. 5 et d'accomplir un nombre N de pas variable-en-fonction-de-la-longueur-de-la-foulée jusqu'à la cage d'escalier, et ainsi de suite, que j'étais très content d'être couché par terre.

Car j'étais par terre. Je sentais la moquette vert Nil sous le dos de chaque main. J'étais complètement à l'horizontale. À l'aise, parfaitement immobile, contemplant le plafond. Je me réjouissais d'être un objet horizontal dans une pièce remplie d'horizontalité. Charles Tavis n'a probablement pas un vrai lien de sang avec la Moms. Elle avait huit ans à la mort de sa mère franco-canadienne de très haute taille. Quelques mois plus tard, son père quitta leur exploitation de pommes de terre pour un « voyage d'affaires » qui dura plusieurs semaines. Il faisait ça assez souvent. Un alcoolique intermittent. Finalement, ils recevaient un appel téléphonique d'une province ou d'un État états-unien lointain et l'un des employés allait payer sa caution. Après cette disparition-là, toutefois, il revint avec une nouvelle épouse dont la Moms ignorait tout, une veuve américaine nommée Elizabeth Tavis qui, d'après la photo de mariage dans le Vermont, devait être naine : une énorme tête carrée, un tronc relativement long par rapport aux jambes, une arête nasale renfoncée, des yeux protubérants, des bras

phocoméliques rabougris autour de la cuisse droite du sieur Mondragon, une joue kaki affectueusement pressée contre la boucle de son ceinturon. C. T. était l'enfant qu'elle avait apporté dans l'union, fils d'un bon à rien tué accidentellement pendant une partie de fléchettes dans une taverne de Brattleboro au moment où on ajustait les étriers obstétriques pour l'accouchement de l'achondroplasique Mme Tavis. Son sourire sur la photo est homodontique. D'après Orin, cependant, C. T. et la Moms affirment que Mme T. n'était pas vraiment homodontique comme l'est – par exemple – Mario. Chaque dent de Mario est une prémolaire. Bref, l'affaire n'était pas claire. Le récit de la disparition, de l'accident de fléchettes et de l'incongruité dentaire vient d'Orin, qui prétendait avoir déduit ces informations d'une longue conversation unilatérale avec un C. T. affolé dans la salle d'attente du service d'Obstétrique / Gynécologie de Brigham pendant que la Moms accouchait prématurément de Mario. Orin avait alors sept ans ; Soi-Même était dans la chambre de l'accouchée, où la naissance de Mario était passée comme une lettre à la poste, paraît-il. Le fait qu'Orin soit notre seule et unique source d'information ajoutait de l'ambiguïté à la chose, à mes yeux. La précision n'avait jamais été son fort. La photo de mariage était accessible, bien sûr, et confirmait que Mme Tavis était affligée d'une grosse tête et d'une très petite taille. Ni Mario ni moi n'avions jamais abordé la question avec la Moms, certainement par peur de rouvrir les plaies psychiques d'une enfance qui n'avait pas dû être heureuse. De cela j'étais sûr : je ne lui en avais jamais parlé.

Pour leur part, la Moms et C. T. ne se s'étaient jamais présentés autrement que comme des proches sans lien de parenté.

La crise de panique et le dernier spasme de concentration prophylactique me plaquèrent au sol, submergé que j'étais par l'extrême horizontalité de la salle de Visionnage – le plafond, le sol, la moquette, le dessus des tables, l'assise des sièges et les étagères au-dessus de leurs dossiers. Et plus encore : les stries horizontales chatoyantes du Kevlon

mural, le dessus très long de la visionneuse, les bordures supérieure et inférieure de la porte, les appuie-tête, le socle de la visionneuse, le lecteur de cartouches, compact et noir, les minuscules leviers de commande baissés qui saillaient comme des langues toutes maigres. L'horizontalité presque infinie du divan, des fauteuils, des chaises longues, les rayonnages superposés, les diverses étagères horizontales de la bibliothèque ovoïde, deux des quatre faces de chaque étui, et ainsi de suite. Je gisais dans un étroit petit sarcophage d'espace. L'horizontalité s'empilait autour de moi. J'étais le jambon du sandwich de la pièce. J'étais attentif à une dimension fondamentale que j'avais négligée pendant des années de déplacements debout, de stations debout, de courses, d'arrêts, de sauts, de marches debout d'un côté à l'autre du court. Je m'étais considéré moi-même comme fondamentalement vertical, comme une étrange tige verticale fourchue faite de matière et de sang. Je me sentais plus dense à présent ; je me sentais d'une constitution plus solide, à l'horizontale. Je n'étais pas renversable.

Le surnom de Gately pendant son enfance et sa scolarité avait été Bim ou Bimmy, ou le Bimulateur, etc., basé sur l'acronyme B.I.M. de « Big Indestructible Moron ». C'était dans le North Shore, surtout à Beverly et Salem. Même enfant, il avait une tête énorme. Quand il atteignit la puberté, à douze ans, elle semblait large d'un mètre. Un casque réglementaire de football n'était qu'un bonnet à pompon pour lui. Ses entraîneurs devaient en commander de spéciaux. Mais Gately valait la dépense. Tous ses entraîneurs depuis la 6^{e} lui dirent qu'il était assuré de jouer un jour en équipe universitaire de 1re division s'il persévérait et restait concentré sur cet objectif. Les souvenirs d'une demi-douzaine d'entraîneurs différents, sans cou, aux cheveux ras et couvant un infarctus, se rejoignaient tous en un unique constat : un avenir illimité avait été promis à Don G., Bimmy G., jusqu'à ce qu'il laisse tomber l'école juste avant la terminale.

Gately pouvait jouer aussi bien fullback en attaque que linebacker en défense. Il était assez corpulent pour être défenseur, mais sa vitesse ne pouvait alors pas être exploitée. Déjà capable de porter 230 livres et d'en soulever bien plus au développé couché, le record de Gately était de 4,4 au 40 yards en 5e et, d'après la légende, l'entraîneur du collège de Beverly courut encore plus vite pour aller se masturber dans le vestiaire devant le chronomètre. Et son principal point fort était sa tête. Celle de Gately. Sa tête était indestructible. Quand ils avaient besoin de gagner du terrain, ils assignaient un défenseur adverse à Gately, lançaient la balle à ce dernier, qui baissait la tête et chargeait le défenseur, les yeux au sol. Le haut de son casque spécial était comme un pare-buffle de train qui vous fonçait dessus. Les protections, les rembourrages, les casques et les crampons giclaient en tous sens. Et c'était une tête impavide. À croire qu'elle n'avait ni terminaisons nerveuses ni récepteurs sensoriels. Il amusait ses copains en s'en servant pour bloquer la fermeture des portes d'ascenseur. On pouvait lui casser des trucs dessus : des boîtes à goûter, des plateaux de cafétéria, des étuis de violon de gamins à lunettes, des crosses de hockey. À treize ans, il n'avait jamais besoin de payer ses bières : il pariait un pack de six que sa tête pouvait encaisser le choc de tel ou tel objet. Son oreille gauche a gardé pour toujours la marque des impacts de portes d'ascenseur, et Gately a choisi une coiffure à la Prince Vaillant pour dissimuler cette disgrâce. L'une de ses pommettes porte encore la cicatrice violette d'un coup reçu à l'âge de quinze ans, d'un gars de North Reading avec qui il avait parié un pack de 12 qu'il pouvait supporter le choc d'une chaussette remplie de pièces de monnaie, et qui, au lieu du crâne, l'avait frappé sous l'œil. Il avait fallu l'intervention de toute la ligne d'attaque de l'équipe de Beverly pour séparer Gately de ce qui restait du gars. On disait généralement de Gately qu'il était jovial, relax et accommodant, mais jusqu'à une certaine limite seulement, et que, si vous franchissiez cette limite, vous aviez intérêt à pouvoir courir 40 yards en moins de 4,4.

Il ne fréquentait pas trop les filles. Sa férocité allègre les effrayait. Et il ne savait pas bien comment les aborder, cherchait à les impressionner en les laissant regarder quelqu'un malmener sa tête. Il n'avait jamais été ce qu'on appelle un homme à femmes. Dans les fêtes, il était toujours avec ceux qui picolaient, pas avec ceux qui dansaient.

On pouvait s'étonner, vu sa carrure et sa situation familiale, que Gately ne fût pas un méchant. Il n'était pas non plus un héroïque défenseur des faibles, non, il ne s'avisait pas de protéger les binoclards et les paumés contre les mauvais traitements des petits caïds. Mais il n'avait aucune envie de brutaliser les faibles. Il ne sait toujours pas si c'est à mettre à son crédit ou non. Les choses auraient peut-être été différentes si le P.M. l'avait frappé au lieu de concentrer son attention sur la faible, et de plus en plus faible, Mme G.

Il fuma son premier joint à l'âge de neuf ans, un petit pétard dur et fin comme une aiguille acheté à des Nègres du lycée, qu'il fuma avec trois autres copains footballeurs de l'école primaire dans une villa de vacances inoccupée dont l'un d'eux avait la clé, en regardant à la télé une révolte de Nègres dans un L.A. embrasé à la suite d'une bavure policière à l'encontre d'un Nègre révélée par un film amateur. Quelques mois après, ce fut sa première cuite, après avoir rencontré, avec ses potes joueurs, un employé d'Orkin qui aimait soûler les enfants à la vodka orange, portait une chemise brune et des bottes cavalières en dehors du boulot, et leur bourrait le crâne avec Zog[I] et *Les Carnets de Turner*[II] pendant qu'ils picolaient et se regardaient mutuellement en roulant des yeux. Bientôt, les seules choses qui les intéressèrent furent : se défoncer, jouer de l'air guitar, faire des concours de pisse, fantasmer qu'ils carambolaient des filles aux cheveux longs de North Shore et chercher des trucs à casser sur la tête de Gately. Ils avaient tous des problèmes familiaux aussi. Gately était le seul vrai passionné de football parmi eux, probablement parce qu'on lui avait répété inlassablement qu'il avait un réel talent et un avenir illimité. Dès l'école

primaire et jusqu'à la fin, il fut catalogué comme élève atteint d'un Trouble du Déficit de l'Attention et à Surveiller, son principal point faible étant l'« expression écrite et orale », mais cela, c'était, en partie du moins, parce que Mme G. ne savait presque pas lire et que Gately ne voulait pas la mettre mal à l'aise. Mais il n'avait aucun Déficit de l'Attention en ce qui concernait le ballon, les mousses ou les vodkas orange à écluser, les joints forts en résine, et encore moins la pharmacologie appliquée, pas après son premier Quaalude[355] à treize ans.

De même que tous ses souvenirs de vodka orange et de sinsemilla tendent à se télescoper en un seul, l'acte de pisser du jus d'orange dans l'Atlantique (lui, les cruels joueurs bas de plafond de Beverly et les petites frappes qu'il fréquentait se chauffaient la gorge en buvant cul sec des litres de jus d'orange, enfoncés à mi-cheville dans le gravier d'une plage du North Shore, face à l'est, lançant de longs arcs de pisse jaune comme des blocs-notes à feuilles jaunes contre les déferlantes qui moussaient autour de leurs pieds, une écume chaude et jaunie par leur miction – une façon de cracher contre le vent –, mais Gately avait expliqué sur l'estrade qu'en fait il se pissait dessus depuis le début, bourré qu'il était), de même tous ses souvenirs des deux années précédant sa découverte des narcotiques oraux, entre treize et quinze ans, quand il était adepte du Quaalude et de la bière Hefenreffer, se brouillent et se cristallisent en ce qu'il appelle toujours « L'Attaque des trottoirs tueurs ». Quaalude et Hefenreffer marquèrent aussi l'entrée de Gately dans un groupe social plus sinistre et moins athlétique du collège de Beverly, dont l'un des membres était Trent Kite[356], l'archétype de l'informaticien, sans menton, avec un pif de tapir, l'un des derniers fans du Grateful Dead de moins de quarante ans sur toute la côte Est des E.U., qui ne devait sa place d'honneur parmi les sinistres drogués du collège de Beverly qu'à son talent pour transformer la cuisine de n'importe quels parents absents en laboratoire pharmaceutique rudimentaire, utilisant les bouteilles de sauce barbecue comme erlenmeyers et les micro-ondes pour

cycliser l'hydroxyle et le carbone en composés triples, synthétisant des psychédéliques de méthylènedioxy[357] à partir de noix de muscade et d'huile de sassafras, de l'éther à partir d'allume-feu pour charbon de bois, de la meth à partir de tryptophane et de L-histidine, parfois simplement sur le brûleur de la gazinière Farberware parentale, capable même d'extraire un concentré de tétrahydrofruane d'un nettoyant pour conduit en PVC – et, à l'époque, il fallait avoir un sacré bol pour commander du tétrahydrofruane à l'un des fabricants de produits chimiques des 48 États contigus et / ou 6 Provinces sans recevoir la visite immédiate d'agents des stups en costard trois pièces et lunettes miroitantes –, puis se servant du tétrahydrofruane, d'éthanol et d'un quelconque catalyseur de protéines pour transformer un vulgaire Sominex en un produit qui, à une molécule H_3C près, était de la bonne vieille méthaqualone biphasique, autrement dit l'implacable Quaalude. Kite avait baptisé ses isotopes de Quaalude « QuoVadis », et ce furent les drogues favorites du Bimmy G. de treize-quinze ans et des affreux loubards aux cheveux raides qui les avalaient comme lui avec de la Hefenreffer, ces Lude et ces QuoVadis, ce qui se traduisit par un quasi-black-out de deux ans – période durant laquelle l'ex-P.M. trouva quelqu'un d'autre, une divorcée de Newburyport, qui lui opposa apparemment un peu plus de résistance que Mme G., et il décampa dans sa Ford couverte d'autocollants avec son sac de marin et son caban – amalgamés, ces deux ans, dans la mémoire sobre de Gately à l'époque vague de L'Attaque des trottoirs tueurs. Le Quaalude et la Hefenreffer apprirent à Gately et à ses nouveaux potes que les trottoirs publics d'aspect innocent et normalement-inertes-mais-toujours-aux-aguets pouvaient être très méchants. Pas besoin d'être un intello comme Trent Kite pour poser l'équation (Quaalude) + (même pas tant de bières que ça) = se faire paffer par le trottoir le plus proche : vous marchez tranquillement sur un trottoir et, sans prévenir, le trottoir vous arrive en pleine gueule, PAF. Ça arrivait systématiquement. Résultat : toute la bande en avait marre d'être obligée, sous QuoVadis, de

marcher pour se rendre d'un point à un autre parce qu'ils n'avaient pas encore leur permis, ce qui donne une idée de la somme des Q.I. mis à contribution pour réfléchir au problème des Attaques. Une petite tache permanente dans l'œil gauche et une espèce de fossette dans le menton de Gately sont les stigmates de cette période avant son passage à une drogue plus dure comme le Percocet, passage dont l'un des avantages était que l'association Percocet + Hefenreffer ne vous permettait même pas une mobilité verticale suffisante pour vous rendre vulnérable à l'esprit malveillant, toujours aux aguets, des trottoirs.

Il était étonnant qu'aucun de ces produits n'ait affecté les performances de Gately sur le terrain, mais il était aussi féru de football que de dépresseurs du SNC. Au moins pendant un temps. Il avait des règles de discipline personnelles. Il absorbait des Substances seulement le soir, après l'entraînement. Jamais de bibine entre 09 h 00 et 18 h 00 pendant la saison, un seul joint le jeudi soir avant les vrais matches. Il se gendarmait lui-même d'une main de fer jusqu'au coucher du soleil, puis s'abandonnait à la merci des trottoirs et du ronron de la somnolence. Il rattrapait son manque de sommeil profond en classe. En 3e, il jouait déjà dans l'équipe des Minutemen Varsity de Beverly-Salem et était pressenti pour l'université. La plupart de ses potes louches furent virés pour absentéisme, trafic ou pire en seconde. Gately garda le cap tant bien que mal jusqu'à l'âge de dix-sept ans.

Mais le Quaalude, le QuoVadis et le Percocet sont mortels en termes d'études, surtout avec de la Hefenreffer et encore plus si vous êtes scolairement entre deux eaux, catalogué T.D.A. et déjà astreint à une autodiscipline stricte pour protéger vos capacités sportives contre les Substances. Hélas pour lui, question sport, le lycée n'est en rien comparable à la fac, où les entraîneurs ont une influence sur les profs en ce qui concerne les notes des athlètes. Kite permit à Gately de réussir les exams de maths et de sciences, et le séduisant play-boy bronzé coordinateur de l'attaque des

Minutemen se chargea d'embuer les yeux strabiques de la prof de français pour le compte de Gately et d'un ailier à moitié attardé. Mais c'était la littérature qui le coulait, Gately. Les quatre profs de littérature du dept des Sports partageaient cette idée *sieg-heil* qu'il eût été cruel de faire passer au niveau supérieur un élève incapable de suivre. Le dept des Sports leur signala que Gately était dans une situation familiale particulièrement difficile et que le recaler reviendrait à lui barrer l'accès à une carrière sportive, c'est-à-dire à lui retirer sa seule raison de rester à l'école – et que ce n'était pas indiqué. La littérature était ce qui le ferait sombrer ou nager, ce qu'il nommait son « Water Loo[III] ». Les devoirs de fin de trimestre, c'était gérable : l'entraîneur de football avait de bons élèves à sa disposition. Mais les devoirs sur table tuaient Gately qui, à la nuit tombée, n'avait plus la force de donner la préférence à l'effroyablement ennuyeux *Ethan Frome* sur le QuoVadis et la Hefenreffer. De surcroît, trois autorités scolaires différentes l'avaient plus ou moins convaincu qu'il était fondamentalement idiot, de toute façon. Mais c'était principalement à cause des Substances. L'année de sa seconde, le tuteur de littérature qu'engagea le dept des Sports passa pratiquement toutes ses soirées du mois de mars en compagnie de Gately et, à Pâques, le gars pesait 44 kg, avait un piercing dans le nez, les mains qui tremblaient, et fut placé par des parents affolés dans un centre de désintoxication pour mineurs où, pendant la première semaine de son Sevrage, il resta dans un coin à réciter « Howl » d'Allen Ginsberg à tue-tête dans la langue de Chaucer. Gately rata son examen de seconde en mai, perdit ses chances d'aller en fac et quitta l'école pendant un an pour préserver sa saison junior. Du coup, privé de sa seule autre passion, il desserra le frein psychique et sa seizième année est encore noyée dans les brumes de l'amnésie, il ne se souvient presque de rien, à l'exception du nouveau divan en chintz rouge de sa mère devant la télé, d'un complaisant assistant en pharmacie de chez Rite-Aid affligé d'eczéma défigurant et de sérieuses dettes de jeu, d'un terrible prurit à l'arrière de

l’œil, d’un régime alimentaire merdique, agrémenté à l’occasion des légumes qui flottaient dans la vodka de sa mère quand celle-ci dormait. Quand il reprit finalement le lycée et le football junior à dix-sept ans et 130 kilos, il était sans nerfs, mou, apparemment narcoleptique, et tellement accro qu’il lui fallait 15 mg de chlorydrate d’oxycodone, qu’il avait sur lui dans un flacon de Tylenol, toutes les trois heures pour dominer ses tremblements. Sur le terrain, il était un gros chaton errant – l’entraîneur lui fit subir un scan TEP, craignant une sclérose multiple ou amyotrophique latérale – et même la version B.D. d’*Ethan Frome* était maintenant au-dessus de son entendement ; en outre, le bon vieux Kite avait été admis avec un an d’avance au département Informatique de l’Université de Salem en septembre de la dernière année non sponsorisée, ce qui signifiait que Gately devait se coltiner seul les maths et la chimie. En attaque, Gately dut céder son poste dans le troisième match à un balèze de 3e qui, d’après l’entraîneur, avait un potentiel presque illimité. Puis Mme Gately eut son hémorragie cirrhotique et son machin cérébral fin octobre, juste avant l’exam du milieu de trimestre que Gately s’apprêtait à rater. Des masticateurs de chewing-gum bleu aux yeux las, en blouse de coton blanc, la chargèrent à l’arrière d’une ambulance paresseuse sans sirène et l’emmenèrent d’abord à l’hôpital puis dans un établissement de séjour de longue durée Medicaid en face de Yirrell Beach à Point Shirley. Les yeux de Gately le démangeaient tellement qu’il ne put même pas venir sur les marches du perron mouchetées de rouge pour lui faire adieu de la main. Ce fut ce jour-là qu’il fuma sa première clope, d’un paquet de 100’s à moitié fini que sa mère avait laissé. Il ne retourna même pas au lycée pour vider ses casiers. Il ne joua plus jamais un vrai match de football.

J’avais peut-être somnolé. D’autres têtes survinrent, attendirent une réaction et repartirent. J’avais peut-être somnolé. Je me dis que je n’étais pas obligé de manger si je n’avais pas faim. Ce fut presque une révélation.

Je n’avais pas eu faim depuis plus d’une semaine. Il fut un temps où j’avais toujours faim, constamment.

Puis, à un certain moment, la tête de Pemulis apparut dans l’encadrement de la porte et son étrange double épi matinal genre tours jumelles vacilla quand il regarda dans le couloir, des deux côtés, par-dessus ses épaules. Quelque chose n’allait pas avec son œil droit, il tremblotait ou il était enflé par le sommeil.

« Mmmhello », dit-il.

Je fis semblant de m’abriter les yeux. « Comment va, étranger ? »

Pemulis n’est pas du genre à s’excuser ou à s’expliquer ou à craindre qu’on ne dise du mal de lui. En cela, il me rappelait Mario. Cette assurance presque régalienne contraste fortement avec sa neurasthénie handicapante sur le court.

« ’s’passe ? » fit-il sans bouger du pas de porte.

Lui demander où il avait été toute la semaine induisait tant de réponses différentes possibles et tant d’autres questions que cette perspective me fatigua d’avance, m’accabla au point que j’arrivais à peine à lui dire que j’étais simplement couché par terre.

« Simplement couché par terre, c’est tout.

– C’est ce qu’on vient de m’apprendre, dit-il. Le Petropulateur a parlé d’hystérie. »

Il m’était très difficile de hausser les épaules à plat dos sur l’épaisse moquette. « Juge par toi-même. »

Pemulis entra complètement. Il devint la seule chose radicalement verticale dans la pièce. Il n’avait pas l’air en grande forme ; il avait mauvais teint. Il ne s’était pas rasé et une douzaine de petits poils noirs hérissaient son menton. Il donnait l’impression de mâcher du chewing-gum alors qu’il ne mâchait pas de chewing-gum.

« Tu penses ? dit-il.

– Au contraire. Prophylaxie antipensées.

– T’es pas dans ton assiette ?

– Je ne peux pas me plaindre. »

Je roulais des yeux vers lui.

Il contracta brusquement sa glotte, puis s’avança à la périphérie de mon champ de vision et se planta à la jointure de deux murs derrière moi ; je l’entendis glisser de bas en haut pour s’accroupir en s’appuyant contre la paroi, une position qu’il aimait bien.

Le Petropulateur était Petropolis Kahn. Je pensais au commentaire final dans *Hommes bien sous tous rapports dans de petites pièces astucieuses*… et à la mésaventure de C. T. lors de l’enterrement de Soi-Même. La Moms l’avait fait inhumer dans le caveau familial du comté de L’Islet. J’entendis un dérapage et deux craquements directement au-dessus de moi. Ma cage thoracique se serra et se détendit.

« Incster ? » reprit Pemulis après un moment.

Un fait notoire est que le monticule de terre sur une tombe fraîchement comblée semble meuble, rebondi et levé comme de la pâte.

« Hal ?

– Yavol.

– Faut qu’on ait une importante interface, frangin. »

Je ne dis rien. Il y avait trop de réponses potentielles, à la fois blagueuses et sérieuses. J’entendis les épis de Pemulis frotter contre les deux murs quand il tourna la tête à droite et à gauche, ainsi que le son vague d’une fermeture à glissière qu’il tripotait.

« Je crois qu’on devrait aller dans un endroit discret pour interfacer vraiment.

– Je suis une antenne horizontale très réceptive branchée sur ta fréquence.

– Je pense qu’on devrait aller ailleurs.

– Pourquoi cette urgence tout à coup ? » J’essayais d’adopter une inflexion de mère juive, cette mélodieuse oscillation entre le grave et l’aigu.

« Pas un coup de téléphone, pas un message de toute la semaine. Et maintenant je devrais t'écouter d'urgence ?

– T'as vu ta mère dernièrement ?

– Pas une seule fois de la semaine. Elle doit sûrement aider C. T. à organiser un tournoi indoor. » Je marquai une pause. « Lui non plus, maintenant que j'y pense, je ne l'ai pas vu de la semaine.

– L'Eschaton n'aura pas lieu, dit-il. La carte est illisible dehors.

– Nous allons bientôt avoir une annonce au sujet des Québécois, je le sens. Je reçois des ondes dans cette position.

– Si on laissait tomber l'ersatz de saucisse pour aller casser la graine au Steak'N Sundae ? »

Longue pause durant laquelle je passai en revue l'arbre des réponses. Pemulis ne cessait de zipper et dézipper une petite fermeture. J'étais indécis. Il fallait que je choisisse une option au hasard.

« Je m'efforce de boycotter les endroits qui ont un "'N" dans leur nom.

– Écoute. » Ses genoux craquèrent quand il se pencha au-dessus de ma tête. « Au sujet de tu sais quoi…

– La Deu Meu Zeu. La bacchanale synthétique. Complètement hors de question, Mike. Parle-moi de la carte illisible.

– C'est en partie là-dessus qu'on doit interfacer, si tu veux bien lever ton cul. »

Pendant une minute, je regardai le verre NASA monter et descendre.

« Ne commence pas, M.M.

– Commencer quoi ?

– Nous sommes en désaccord, tu as oublié ? Nous vivons comme des musulmans chiites depuis que tu nous as miraculeusement obtenu trente jours en baratinant le mec.

– Ce n'est pas avec du baratin qu'on les a eus, Inc, voilà le problème.

– Et maintenant, quoi, encore vingt jours à tenir. On va lui présenter une urine pure comme celle d'un bébé de mollah, on a dit.

– Ce n’est pas… »

Je pétai, mais sans bruit. Il m’ennuyait. Jamais auparavant Pemulis ne m’avait ennuyé.

« Et je n’ai pas besoin que tu me serves ta rhétorique tentatrice », dis-je.

Keith Freer apparut à la porte, accoté au chambranle, les bras nus croisés. Il portait encore le curieux justaucorps dans lequel il dormait, ce qui lui donnait l’allure d’un type qui déchire des annuaires en deux à la foire.

« Quelqu’un peut m’expliquer pourquoi il y a de la chair humaine sur la fenêtre du couloir, en haut ? dit-il.

– Tu vois pas qu’on discute ? » lui rétorqua Pemulis.

Je me redressai à demi.

« De la chair ? »

Freer me regarda.

« Pas de quoi rire, je t’assure, Hal. Je jure devant le bon Dieu de mes deux qu’il y a une bande de chair humaine frontale sur la fenêtre du couloir d’en haut, et aussi deux sourcils et des bouts de nez, on dirait. Et maintenant Tall Paul affirme que Stice a été vu, en bas dans le hall, sortant de l’infirmerie avec un genre de masque de Zorro. »

Pemulis était complètement vertical, de nouveau debout ; j’entendis ses genoux quand il se leva.

« C’est comme un tête-à-tête ici, l’ami. Nous sommes barricadés, mano a…

– Stice était resté collé à fenêtre, dis-je, toujours sur le dos. Kenkle et Brandt allaient le détacher avec un seau d’eau chaude.

– Comment on peut être collé à une fenêtre ? demanda Pemulis.

– Eh ben, apparemment, ils ont en partie détaché son visage de sa tête », dit Freer en se touchant le front et en frissonnant.

Le petit groin porcin de Kieran McKenna pointa sous le bras de Freer. Il avait toujours son ridicule bandage de gaze sur la tête pour protéger son

crâne soi-disant contusionné. « Vous avez vu La Ténèbre, les gars ? Gopnik dit qu'il ressemble à une pizza quatre fromages dont on aurait mangé le fromage. Il dit que Troeltsch fait payer deux dollars pour le regarder. » Il retourna au pas de course vers l'escalier sans attendre de réponse, en faisant résonner la monnaie dans sa poche. Freer se tourna vers Pemulis, ouvrit la bouche, puis changea d'avis et suivit le mouvement dans le couloir. Nous entendîmes quelques sifflets sarcastiques saluer le justaucorps de Freer.

Pemulis reparut au sommet de mon angle de vue ; son œil droit tremblotait visiblement.

« Voilà pourquoi je voudrais aller dans un endroit discret. Quand ai-je déjà sollicité une conversation urgente avec toi, Inc ?

– Pas ces derniers jours en tout cas, Mike, ça, c'est sûr. »

Longue pause. J'élevai mes mains devant mon visage et examinai leur forme dans la lumière indirecte.

Finalement, Pemulis dit :

« Bon, je préfère avoir l'estomac plein avant de voir Stice sans front.

– Mange un ersatz pour moi, dis-je. Fais-moi savoir s'il y a du nouveau sur le tournoi. Je mangerai si je dois jouer. »

Pemulis lécha sa main et tenta de plaquer ses épis. Vu de ma position, il était très grand et à l'envers. « Tu as l'intention de te redresser, de te lever, de t'habiller et de te tenir sur un pied en écoutant ton air d'opéra, prochainement ? Parce que je peux aller manger et revenir après. On dira à Mario qu'on désire un mano-à-tête. »

Maintenant je joignais les mains et observais la lumière à travers la cage mouvante ainsi formée. « Tu veux me rendre un service ? Mets *Hommes bien sous tous rapports dans de petites pièces astucieuses utilisant chaque centimètre d'espace disponible avec une efficacité bluffante* dans le lecteur pour moi. Ça doit être la douzième cartouche en partant de la droite sur la troisième étagère inférieure de la bibliothèque de divertissement. Fais-la commencer à 2 300, 2 350 à peu près. Les cinq dernières minutes. »

Il passa les titres en revue en tapant du pied.

« La troisième étagère inférieure, répétai-je. Ils ont réuni tous les films de Soi-Même sur la troisième étagère. »

Il lut : « *Images de célèbres dictateurs bébés ? Poilade avec dents ? La fusion annulaire est notre âme ?* Jamais entendu parler de la moitié des trucs de ton père qui sont là.

– Notre *Amie*, pas notre *Âme*. Soit c'est mal étiqueté, soit l'étiquette est râpée. Et c'est rangé par ordre alphabétique, normalement. Cherche à *H*.

– Et dire que je me suis servi de son labo. »

Il chargea le lecteur, alluma la visionneuse, s'accroupit dans un nouveau craquement de genoux pour régler le début sur 2 350. L'immense écran ronronna, grave puis plus aigu à mesure qu'il chauffait, puis prit une teinte bleu laiteux comme l'œil d'un oiseau mort. Pemulis avait les pieds nus et j'examinais les cals de ses talons. Il jeta négligemment l'étui de la cartouche sur un divan ou une chaise derrière moi et me regarda en plongée. « Qu'est-ce que ça peut bien raconter, ce *Poilade avec dents* ? »

J'essayai de hausser les épaules malgré la résistance de la moquette. « C'est assez conforme au titre. » L'enterrement avait eu lieu le 5 ou 6 avril à St Adalbert, une petite ville construite autour d'un entrepôt de patates à moins de cinq bornes à l'ouest de la Grande Concavité. Notre avion avait dû faire un détour par Terre-Neuve à cause du volume des lancers de déplacements d'ordures ce printemps-là. Et les compagnies aériennes ne disposaient pas encore de données sur les niveaux de dioxine en haute altitude au-dessus de la Concavité. La couverture nuageuse nous empêcha de voir la côte du Nouveau-Brunswick, et on m'assura que c'était une chance. Ce qui se passa à l'enterrement est simplement qu'une mouette volant en cercle largua une fiente blanche en plein sur l'épaule du blazer bleu de C. T. et, lorsque la surprise lui ouvrit la bouche, une grosse mouche bleue y entra et fut très difficile à extraire. Plusieurs personnes rirent. Rien

de particulièrement grave. La Moms rit probablement plus fort que les autres.

Le TP grésilla, cliqueta, et l'écran s'anima. Pemulis portait un pantalon de parachutiste, un béret écossais et des lunettes sans verres, mais pas de chaussures. La cartouche commença à peu près là où je voulais, c'est-à-dire au laïus crucial du protagoniste. Paul Anthony Heaven, 50 kilos, agrippant le lutrin à deux mains de sorte qu'on voyait qu'il n'avait pas de pouces, sa calvitie apparente sous ses tristes mèches teintes rabattues parce qu'il avait la tête baissée, lisait le discours sur le ton académique monocorde et assommant qu'affectionnait Soi-Même. C'était afin d'obtenir ce ton que Soi-Même engageait Paul Anthony Heaven, un amateur, documentaliste chez Ocean Spray de son état, pour interpréter tout ce qui nécessitait une présence institutionnelle assommante – Paul Anthony Heaven avait aussi joué le superviseur menaçant de *Dis adieu au bureaucrate*, le commissaire d'État pour la sécurité des plages et des eaux du Massachusetts de *La Navigation sans accident* et un expert-comptable parkinsonien dans *Civisme à basse température.*

« Ainsi la conséquence réelle du Déluge s'avère être la dessiccation, engendrant l'hydrophobie à une échelle pandémique », lisait à voix haute le protagoniste. *The Cage* de Peterson était projetée sur un grand écran derrière le lutrin. Des plans sur des étudiants, piquant du nez sur leurs tables, consultant leur courrier, confectionnant des cocottes en papier, pressant des boutons sur leur figure avec une intensité neutre, établissaient que le laïus crucial n'était pas perçu comme si crucial que ça par le public du film. « Nous devenons ainsi nous-mêmes, en l'absence de mort en tant que fin téléologique, desséchés, privés de fluide substantiel, purement cérébraux, abstraits, conceptuels, guère plus que des hallucinations de Dieu », disait-il avec une monotonie accablante, les yeux rivés sur le texte. Les critiques de cartouches d'art et les universitaires qui mettent l'accent sur la fréquente présence de spectateurs à l'intérieur des films de Soi-Même

et soutiennent que le fait que ces spectateurs sont toujours soit idiots, soit non réceptifs, soit victimes d'une sordide déconvenue cinématographique atteste une forte hostilité de la part d'un auteur catalogué comme techniquement doué mais narrativement nul, sans intrigue, statique, trop peu divertissant – ces critiques, donc, semblent sensés mais n'expliquent pas l'incroyable pathos de Paul Anthony Heaven lisant son laïus devant une assistance de jeunes gens aux yeux vides qui se pressent des boutons et dessinent des avions et des appareils génitaux sur leurs blocs-notes, lisant d'époustouflantes conneries[358] – « Car tandis que *clinamen* et *tessera* s'efforcent de ranimer ou de rectifier l'ancêtre défunt, et tandis que *kénose* et *démonisation* répriment la conscience et la mémoire de l'ancêtre défunt, c'est, finalement, l'*ascèse* artistique qui représente correctement la résistance, la lutte à mort avec le bien-aimé défunt » – sur un ton plat aussi soporifique qu'une voix d'outre-tombe et pleurant cependant tout le temps, Paul Anthony Heaven, dans une salle pleine de jeunes qui lisent leur courrier, pleurant en silence, sans sangloter ni s'essuyer le nez d'un revers de manche en tweed, avec constance, de sorte que les larmes ruissellent sur son visage malingre, s'agglutinent sous son menton fuyant et disparaissent du champ, vaguement luisantes, sous le lutrin. Alors cela aussi commença à me paraître familier.

Il n'était pas cambrioleur, Gately, à ses débuts de drogué à plein temps, mais il lui arrivait de soustraire quelques biens dans les appartements des infirmières sous pression qu'il carambolait et qui lui refilaient des échantillons. Après sa libération de l'école, Gately travailla quelque temps pour un bookmaker de North Shore, un gars qui possédait aussi quelques bars à putes sur la Rte 1 à Saugus, Whitey Sorkin, qui s'était plus ou moins lié d'amitié avec lui à l'époque où Gately était encore un espoir du football. Son association professionnelle avec Whitey Sorkin continua, occasionnellement, même après que Gately eut découvert sa vraie vocation

de monte-en-l'air, quoiqu'il se spécialisât de plus en plus dans la petite délinquance non-violente et moins pénalisable.

Toutefois, de dix-huit à vingt-trois ans environ, Gately et le susnommé Gene Fackelmann – un grand mec aux épaules voûtées et aux hanches larges, prématurément bedonnant, curieusement priapique et congénitalement accro au Dilaudid, avec une moustache de morse qui semblait dotée d'un système nerveux indépendant – bossèrent comme agents de terrain pour Whitey Sorkin, ramassant les mises, les communiquant par téléphone à Saugus, distribuant les gains, recouvrant les dettes. Gately n'avait jamais bien compris pourquoi Sorkin était appelé Whitey[IV], vu qu'il passait la moitié de son temps sous des lampes à ultraviolets sous le prétexte d'un traitement ésotérique contre les algies vasculaires de la face et avait donc en permanence la couleur brune d'un vieux savon, la même couleur et le même profil classique de pièce de monnaie que le joyeux jeune médecin pakistanais de l'hôpital Our Lady of Solace de Beverly qui avait dit à Gately être Plofondément Navlé que la cirrhose et l'attaque cirrhotique de Mme G. l'eût réduite au niveau neurologique d'un chou de Bruxelles puis lui avait donné des indications pour se rendre à l'hospice de Point Shirley par les transports en commun.

Eugene (« Fax ») Fackelmann, qui avait déserté le système éducatif de Lynn, Massachusetts, à dix ans, avait rencontré Whitey Sorkin par l'intermédiaire du même assistant en pharmacie eczémateux et joueur qui avait présenté Gately à Sorkin. Plus personne n'appelait Gately Bimmy ou Doshka. Il était Don, désormais, sans surnom. Parfois Donny. Sorkin nommait Gately et Fackelmann ses Tours jumelles. Ils étaient les muscles stipendiés de Sorkin. Mais pas du tout au sens de ces silhouettes baraquées qu'on voit dans le cinéma populaire. Ils ne se tenaient pas stoïquement aux côtés de Sorkin dans les rencontres entre truands, n'allumaient pas son cigare, ne l'appelaient pas « Patron », etc. Ils n'étaient pas ses gardes du corps. En fait, ils n'étaient pas souvent présents physiquement auprès de

lui ; ils communiquaient le plus fréquemment avec Sorkin ou son officine de Saugus au moyen de bipeurs et de téléphones portables[359].

Certes, ils récoltaient les dettes pour Sorkin, y compris les lourdes dettes (surtout Gately), mais Gately n'allait pas pour autant péter les rotules des débiteurs. Même la menace de recours à la violence était assez rare. D'une part, la seule taille de Gately et de Fackelmann suffisait à tenir en respect les récalcitrants. D'autre part, toutes les parties en présence se connaissaient généralement – Sorkin, ses parieurs et débiteurs, Gately et Fackelmann, d'autres junkies (parfois parieurs ou, le plus souvent, agissant pour le compte de parieurs), même les flics de la Mondaine du North Shore qui plaçaient des mises chez Sorkin parce qu'il leur faisait des réductions spéciales fonctionnaires. C'était un peu une communauté. D'habitude, le boulot de Gately, en ce qui concernait les dettes lourdes ou les tarifs contestés, consistait à se rendre chez le débiteur ou dans le bar où celui-ci regardait des sports mineurs, à l'informer que sa dette commençait à devenir incontrôlable – comme si c'était la dette elle-même qu'il fallait mater, et non le débiteur – et que Whitey se faisait du souci, et à s'entendre avec lui sur un échelonnement des remboursements. Ensuite le jeune Gately allait aux gogues du bar pour téléphoner à Sorkin et obtenir son accord sur l'arrangement négocié. Gately était relax, affable et n'avait jamais un mot plus haut que l'autre, ou presque. Idem pour Whitey Sorkin : la plupart de ses parieurs étaient de vieux et fidèles clients, et le crédit était une pratique courante. Les rares retards de paiement qui requéraient la coercition impliquaient des flambeurs maladifs, des types pathétiques qui avaient la fièvre du jeu, qui se mettaient eux-mêmes la tête dans le trou et tâchaient de s'en sortir par des paris suicidaires, en misant chez plusieurs bookmakers à la fois, qui acceptaient hypocritement un échelonnement des paiements sans intention de s'y tenir, certains de pouvoir s'acquitter de toutes leurs dettes dès qu'ils auraient touché le pactole qui se profilait à coup sûr. C'étaient des cas difficiles, parce que Gately connaissait souvent les débiteurs et que

ceux-ci exploitaient cette faille, suppliaient, pleurnichaient, tentaient de toucher les cordes sensibles de Gately et de Sorkin avec des histoires d'êtres aimés et de maladies débilitantes. Ils regardaient Gately dans le blanc des yeux en lui racontant des salades, croyaient à leurs propres bobards, et Gately devait en faire part à Sorkin pour savoir officiellement s'il fallait les croire et quel comportement adopter. Ces cas initièrent Gately au vrai concept d'addiction et aux dommages qu'elle peut causer ; il n'avait pas encore rapporté ce concept à la drogue, sauf à l'endroit des cocaïnomanes et des fondus de la seringue qui, à l'époque, lui semblaient aussi minables et pathétiques que les accros au jeu, à leur façon. Ces cas de pleurnicherie-laissez-moi-une-deuxième-chance étaient aussi ceux qui tracassaient le plus Whitey Sorkin du point de vue émotionnel, lui causaient des céphalées et de terribles algies cranio-faciales, à telle enseigne qu'il finit par ajouter (aux amendes, aux tarifs et aux intérêts) des frais supplémentaires pour payer ses gélules de Cafergot[360], ses séances d'UV et ses visites à la Fondation nationale contre la douleur cranio-faciale d'Enfield, Massachusetts. Le recours aux poings-gigots de Gately et de Fackelmann pour la coercition manuelle n'avait été nécessaire que lorsque les bobards et l'inquiétante situation financière d'un débiteur compulsif avaient pris une telle ampleur que Whitey Sorkin ne souhaitait plus l'avoir comme client à l'avenir. L'objectif de Whitey Sorkin était alors de persuader le débiteur accro de régler sa créance prioritairement, c'est-à-dire avant celle des autres bookmakers, et pour ce faire il lui démontrait vigoureusement que les embrouilles avec Sorkin étaient les pires de toutes et donc les plus urgentes à démêler. Les Tours jumelles entraient en scène. La violence était extrêmement dosée, graduelle, procédait par étapes. La première tournée de représailles – un tabassage léger, un ou deux doigts cassés, mettons – était généralement dévolue à Gene Fackelmann, non seulement parce qu'il était par nature le plus cruel des deux et adorait écraser un doigt dans une portière de bagnole, mais encore parce qu'il avait

le self-control qui manquait à Gately : Sorkin découvrit que, une fois que Gately avait commencé à s'occuper physiquement de quelqu'un, c'était comme si une chose féroce et impossible à maîtriser dévalait une pente en lui, emportée par un élan propre, et Gately était parfois incapable de s'arrêter avant que le débiteur ne soit réduit à un état qui l'empêchait ne serait-ce que de lever la tête, et a fortiori des fonds, ce qui avait pour conséquence de contraindre Sorkin à dire adieu à son fric et de pousser le grand Donny, honteux et perclus de remords, à tripler sa consommation de drogue si bien qu'il n'était plus en mesure de bousculer quiconque pendant une semaine. Sorkin apprit à employer ses Tours de façon optimale. Fackelmann se chargeait de la première rouste légère pour récupérer le pognon, mais Gately était meilleur que Fax pour négocier des arrangements qui évitaient la violence. Et il y avait des cas plus durs, des cas qui déclenchaient des douleurs cranio-faciales de plusieurs jours chez Sorkin, parce qu'ils touchaient des joueurs tellement malades ou tellement criblés de dettes multiples que la cruauté modérée de Fackelmann se révélait insuffisante pour régler la situation. Dans certains cas extrêmes, quand Sorkin renonçait non seulement à conserver le débiteur parmi sa clientèle mais à récupérer les sommes dues, l'objectif était de se prémunir contre d'éventuels *autres* cas pénibles en faisant clairement comprendre que W. Sorkin était un bookmaker qu'on ne pouvait faire lanterner des mois durant sans avoir son portrait profondément reconfiguré. Là encore, dans les cas de ce type, la chose féroce qui dévalait la pente interne de Gately était plus efficace que le sadisme spontané mais finalement superficiel de Fackelmann[361].

W. Sorkin, à l'instar de maints névrosés de niveau psychosomatique, était méprisant pour ses ennemis et super généreux avec ses amis. Gately et Fackelmann recevaient chacun 5 % de la commission de 10 % que Sorkin prélevait sur chaque pari, et Sorkin enregistrait plus de 200 000 $ de mises dans tout le North Shore en une seule semaine de la saison de foot, c'est-à-

dire qu'ils touchaient un revenu hebdomadaire de + 1 000 $, ce qui, pour la plupart des jeunes États-Uniens du siècle dernier, était une paie confortable, mais qui, pour des drogués comme les Tours jumelles obligés de s'approvisionner régulièrement en narcotiques, n'était même pas suffisant à 60 %. Gately et Fackelmann avaient un deuxième emploi, et pour un temps séparément – Fackelmann comme faussaire et concepteur de chèques fantaisistes, Gately comme agent de sécurité pour des tripots clandestins et de petites livraisons de drogue –, mais dès avant de former une vraie équipe ils travaillèrent ensemble, ainsi qu'avec le pauvre vieux V. Nucci, dont Gately tenait occasionnellement la corde dans les lucarnes d'Osco ou de Rite-Aid pendant des expéditions nocturnes, ce qui marqua son entrée officielle dans le monde de la cambriole. Comme Gately était accro au Percocet ou au Bam-Bam et Fackelmann au Dilaudid, ils ne se piquaient pas mutuellement leurs réserves. Gately prenait du Blues, par injection, uniquement quand il était à court de narcotiques à avaler et sous le coup d'un Sevrage précoce. Gately craignait et méprisait les seringues, et il était terrifié par le Virus qui, en ce temps-là, terrassait les adeptes de l'aiguille. Fackelmann lui préparait la dope, lui faisait un garrot et Gately le regardait attentivement retirer la protection plastifiée d'une seringue neuve avec aiguille de rechange que Fackelmann se procurait grâce à une fausse carte Medicaid Iletin[362] pour diabétiques. Pour Gately, le pire avec le Dilaudid était que le transit de l'hydromorphone à travers la barrière hémato-encéphalique créait une terrible hallucination mnémonique de cinq secondes où il était un moutard gargantuesque dans un berceau Fisher-Price XXL sur un sol sablonneux et sous un ciel d'orage qui enflait et désenflait comme un gros poumon gris. Fackelmann desserrait le garrot, reculait, voyait Gately tourner de l'œil et suer tel un paludique en contemplant la respiration illusoire du ciel tandis que ses grosses pognes se crispaient devant lui comme celles d'un marmot autour des barreaux de son berceau. Puis, au bout de cinq secondes environ, le Dilaudid se diffusait et produisait

son effet, le ciel cessait de respirer et devenait bleu. Une prise de Dilaudid rendait Gately muet et trempé pendant trois heures.

Outre l'affolant prurit oculaire, Fackelmann se méfiait des narcotiques oraux parce qu'ils lui donnaient de fortes envies de sucre que sa corpulence à la limite de l'obésité ne tolérait pas. N'étant pas le navire le plus rapide de la flotte de Sa Majesté en termes de logique, Fackelmann rejetait l'argument de Gately faisant valoir que le Dilaudid aussi procurait au Faxman de fortes envies de sucre, comme à peu près tout, d'ailleurs. La simple vérité était que Fackelmann aimait vraiment le Dilaudid.

Ensuite le bon vieux Trent Kite se fit virer de l'Université de Salem, qui l'informa qu'il ne pourrait plus jamais travailler dans l'industrie, alors Gately enrôla Kite dans la bande, Kite concocta quelques QuoVadis à l'ancienne pour une petite fête de bienvenue, Fackelmann initia Kite au Dilaudid pharmaceutique et Kite se trouva un nouvel ami pour la vie, dit-il ; Kite et Fackelmann se lancèrent rapidement dans l'arnaque aux appartements luxueusement meublés, à laquelle participa Gately au début mais surtout pour passer le temps, préférant l'audacieux détournement nocturne de biens frauduleux, même si cela l'obligeait à rencontrer les gens qu'il volait, ce qu'il trouvait minable, voire gênant.

Gately, aux prises avec une terrible douleur d'infection au service de Traumatologie, essaie d'Endurer entre les crises en se remémorant un après-midi d'une clarté aveuglante juste après Noël, pendant lequel Fackelmann et Kite déménageaient quelques meubles d'un appartement et que lui-même, dans ledit appartement, tuait le temps en plastifiant de faux permis de conduire du Massachusetts commandés d'urgence par de riches élèves de la Philips Andover Academy[363] pour ce qui allait être le dernier réveillon de nouvel an du Temps Non-Sponsorisé. Il était debout devant la table à repasser de l'appartement déjà largement dépouillé, pour plastifier les documents au fer, et regardait un match de Boston U. contre Clemson dans le cadre du Forsythia Bowl Ken-L-Ration-Magnavox-Kemper-Insurance sur

une encombrante visionneuse HD InterLace première génération accrochée au mur nu, ces visionneuses HD étant toujours les biens luxueux qu'ils fourguaient en dernier. La lumière hivernale à travers les vitres de l'appartement-terrasse était éblouissante et son reflet sur le grand écran plat faisait paraître les joueurs javellisés et fantomatiques. Au loin, par la fenêtre, on voyait l'Atlantique, grisé par le sel. Le punter de B.U. était originaire de Boston et, d'après les annonces insérées sur sa bio édifiante, il n'avait jamais pratiqué un sport majeur avant l'université mais était déjà considéré comme l'un des meilleurs spécialistes du punt dans toute l'histoire de la N.C.A.A.[v] et avait le potentiel pour devenir un défenseur pro à la carrière illimitée s'il gardait les yeux fixés sur la carotte. Le punter de B.U. avait deux ans de moins que Don Gately. Avec ses gros doigts, Gately arrivait à peine à enserrer la poignée du fer à repasser et sa posture voûtée lui faisait mal aux reins et il n'avait rien mangé depuis environ une semaine à part des trucs frits puisés dans un emballage en papier glacé et l'odeur du plastique sous le fer chaud puait salement et sa grande tête carrée s'affaissait de plus en plus et en voyant l'image numérique fantomatique du punter il se mit à sangloter comme un bébé. Ça survint tout à coup, d'un nulle part émotionnel, il pleura la perte de son football, son seul talent et seul autre amour, sa stupidité et son manque de discipline, cette maudite putainerie d'*Ethan Frome*, le sire Oz et la végétalisation de sa mère qu'il n'était pas allé voir depuis quatre ans, il se sentit soudain une sous-merde, debout devant des plastiques chauds et des carrés Polaroid et de petites lettres autocollantes des services routiers pour de riches blondinets, dans la flamboyante lumière hivernale, chialant dans la puanteur et la vapeur de son travail de faussaire. Deux jours après, il se faisait alpaguer à Danvers, Massachusetts, pour avoir agressé un videur avec le corps inconscient d'un autre videur, et trois mois plus tard il était envoyé à la prison de Billerica.

En route vers l’entrepôt, les yeux tremblotants, regardant à droite et à gauche derrière lui en marchant, suivant la courbe du couloir du subdortoir B avec son stick et son petit tabouret dur en forme de cône tronqué, Michael Pemulis voit que huit dalles au moins du faux plafond se sont détachées de leur support en aluminium et jonchent le sol – certaines cassées, mais de cette façon bizarre dont se cassent les éléments contenant du tissu –, y compris la dalle qui l’intéresse. Aucune vieille godasse n’est visible par terre quand il écarte les dalles pour planter son tabouret, sa très puissante lampe de poche Bentley-Phelps entre les dents, afin de scruter les ténèbres au-dessus du quadrillage du support.

Compte tenu de la propension historique du Faxter aux combines frauduleuses, il était étonnant que Gately n’eût jamais suspecté Fackelmann de rouler Whitey Sorkin par toutes sortes de petits moyens dès le début, et qu’il ne l’eût pas découvert avant l’arnaque pas petite du tout avec Eighties Bill et Sixties Bob, qui eut lieu pendant les trois mois où Gately fut libre grâce à la caution généreusement payée par Sorkin. À l’époque, Gately était en cheville avec deux lesbiennes accros à la cocaïne pharmaceutique qu’il avait rencontrées à la salle de gym, faisant des abdos tête en bas à la barre fixe (les lesbiennes, pas Gately, qui s’en tenait strictement au développé couché et aux flexions). Ces filles vigoureuses menaient une entreprise assez intrigante de ménage-reproduction-de-clés-cambriolage à Peabody et Wakefield, et Gately avait commencé à chourer des marchandises lourdes et des 4 x 4 pour leur compte, du cambriolage sérieux à plein temps, car son goût pour la violence, même sous forme de menace, diminuait à cause des remords consécutifs au tabassage de ces videurs de Danvers après seulement sept Hefenreffer et une innocente remarque au sujet de la supériorité des Roughridgers de Danvers sur les Minutemen de Beverly ; et Gately laissa de plus en plus le boulot de transfert et collecte pour Sorkin à Fackelmann, qui était alors repassé aux narcotiques oraux par peur du

Virus, avait cessé de résister à ses envies de sucre et avait tellement grossi que sa chemise ressemblait à un accordéon quand il s'asseyait pour bâfrer des M&M's aux cacahuètes en hochant la tête, et aussi depuis peu à un nouveau venu inquiétant que Sorkin avait embauché par amitié, un punk aux cheveux fuchsia de Harvard Square bâti comme un tronc d'arbre avec des yeux noirs ronds et fixes, un junkie shooté à l'ancienne qu'on surnommait Bobby C ou juste « C » et qui aimait cogner son monde, le seul héroïnomane réellement violent que Gately eût connu, teint en rose, avec une coiffure en forme de trident, de petites zones sans poil sur les avant-bras – à force d'y tester le tranchant du couteau qu'il portait dans sa botte –, un blouson de cuir muni d'un nombre inimaginable de fermetures à glissière et un long pendant d'oreille préélectrique représentant un crâne hurlant dans des flammes en plaqué or.

Gene Fackelmann avait donc roulé Whitey Sorkin de différentes façons depuis des années dans ses opérations de bookmaker, à l'insu de Gately et Kite (selon Kite). En gros, Fax prenait des paris à long terme chez des parieurs marginaux peu connus de Sorkin, omettait de communiquer la transaction à la secrétaire de Sorkin et, quand le pari était perdu, récoltait la mise plus la commission[364] et empochait le tout sans rien dire. Pour Gately, quand il l'apprit, c'était un risque suicidaire parce que, si l'un de ces parieurs à long terme avait *gagné*, Fackelmann aurait dû lui payer ses gains de la part de « Whitey » – c'est-à-dire que c'est Sorkin qui se serait fadé les plaintes si Fackelmann n'avait pas eu assez de fric en propre pour honorer le contrat –, or les dépenses pharmacologiques de la bande faisaient qu'ils étaient toujours sur le fil du rasoir en termes de liquidités, du moins à ce qu'avaient toujours cru Gately et Kite (selon Kite). Ce fut seulement après l'élimination physique présumée de Fackelmann et le retour de Kite, longtemps séparé de Gately, que Gately découvrit, lorsque Kite et lui allèrent récupérer les affaires de feu Fackelmann pour se partager les biens de valeur et balancer le reste, découvrit, donc, scotchés sous la bibliothèque

de cartouches porno de Fackelmann, 22 000 $ O.N.A.N. en billets neufs et comprit que Fackelmann s'était, grâce à une volonté de fer, constitué un magot pour faire face à un éventuel cas critique. Gately partagea les $ de Fackelmann avec Trent Kite, puis en donna sa part à Sorkin en prétendant que c'était tout ce qu'ils avaient trouvé. Ce geste envers Sorkin n'était pas dicté par la peur – Sorkin aurait envoyé à regret le jeune C et son partenaire pédé / Nuck dessouder Gately en même temps que Fackelmann s'il avait pensé que Gately était de mèche avec Fax – mais par la honte de n'avoir pas su repérer les malversations de sa Tour jumelle alors que Sorkin avait été si neurasthéniquement super généreux avec eux, et parce que la trahison de Fackelmann avait tellement blessé Sorkin, lui avait causé tant de dommages psychosomatiques qu'il avait passé toute la semaine au lit à Saugus dans le noir avec un masque de nuit type Lone Ranger sur les yeux à boire du Seagram's Vo et du Cafergot et à agripper son crâne et sa face traumatisés, se sentant trahi et abandonné, perdant toute foi en la créature humaine, disait-il en larmes à Gately au téléphone, après la révélation de toute l'affaire. En définitive, Gately remit à Sorkin une part des fonds secrets de Fackelmann pour lui remonter le moral. Lui faire comprendre qu'il n'était pas tout seul. Il le fit aussi pour la mémoire de Fackelmann, parce qu'il déplorait la mort sordide de Fax en même temps qu'il le maudissait pour sa duplicité et son comportement de rat. Ce fut une époque de confusion morale pour Don G., et son don de $ post mortem semblait à ses yeux la moindre des compensations. Il ne dit pas à Sorkin que Kite avait reçu la même somme, aussitôt dépensée en CD clandestins du Grateful Dead et dans une unité portable de réfrigération de semi-conducteurs pour la carte mère de son DEC 2100 qui augmenta sa capacité à 32 mb^2 de RAM, à peu près autant qu'une console InterLace Disseminator ou un SWITCHnet cellulaire NNE Bell ; moins de deux mois plus tard, pourtant, il mit le DEC au clou, s'injecta ce qu'il en avait tiré dans le bras et sombra dans une Dilaudidomanie tellement décavante que, lorsqu'il s'associa officiellement

avec Gately dans son entreprise de cambriole après que celui-ci fut élargi de Billerica, l'as qu'il avait été jadis n'était même plus capable de trafiquer une alarme ou un compteur, si bien que Gately devint le cerveau de l'équipe, et le fait que cette promotion ne l'effrayât pas prouva à quel point il avait lui-même décliné.

L'infirmière qui lui avait lavé le colon, pendant qu'il pleurait de honte, est de retour dans la chambre avec un médecin que Gately n'avait pas encore vu. Il est là, les yeux exorbités par la douleur et les efforts pour Endurer au moyen de la mémoire. L'un de ses yeux est embué par une chassie gluante dont il n'arrive pas à se défaire en battant de la paupière. Une triste lumière anthracite d'après-midi d'hiver baigne la chambre. Le médecin et la belle infirmière s'affairent sur l'autre lit, où ils attachent un truc métallique compliqué sorti d'une mallette assez semblable à un étui d'argenterie, avec des gaines en velours violet pour des tiges en métal et deux demi-cercles d'acier. L'interphone fait ding. Le médecin a un bipeur à sa ceinture et un objet avec des connotations encore plus malsaines. Gately ne dormait pas vraiment. La chaleur de la fièvre postopératoire lui raidit le visage, comme s'il se tenait trop près d'un feu. La douleur de son côté droit s'apparente à celle, nauséabonde, d'un coup de pied dans le bas-ventre. La phrase favorite de Fackelmann était *« Tout ça, c'est des conneries ! »*. Il l'employait à propos de n'importe quoi. Sa moustache avait toujours l'air sur le point de se détacher. Gately a toujours détesté la pilosité faciale. L'ex-P.M. avait une énorme moustache jaunâtre qu'il gominait pour la faire rebiquer sur les côtés. Le P.M. était très fier de cette moustache, il passait un temps fou à la tailler, à la peigner, à la gominer. Quand il s'assoupissait, Gately s'approchait de lui en douce et ébouriffait gentiment les pointes gominées. Le nouvel homme de main de Sorkin, C, affirmait collectionner les oreilles et en avait effectivement toute une collection. Bobby C, avec ses yeux éteints et sa tête plate sans lèvres, comme un reptile. Le médecin était un jeune interne qui paraissait avoir douze ans, récuré et pomponné comme

un bébé rose. Il rayonnait de cette bonne humeur active que la faculté leur apprend à émettre. Il avait une coupe de cheveux enfantine, avec des frisettes, son cou fin nageait dans le col de sa blouse blanche, et son étui à stylos dans sa poche et les lunettes de chouette qu'il remontait sans arrêt, ainsi que son petit cou, révélèrent soudain à Gately que la plupart des docteurs en médecine et des P.D.A. et des contrôleurs judiciaires et des psys, les figures les plus effrayantes de l'autorité dans la vie d'un drogué, que ces gars sortaient des mêmes rangs à cou mince que les binoclards à menton fuyant méprisés, moqués et tarabustés par les drogués dans leur jeunesse. L'infirmière était si séduisante dans la lumière grise et à travers la chassie que c'en était presque ridicule. Ses seins étaient formés de telle sorte qu'on en voyait la naissance en haut de son uniforme, qui n'était pourtant pas du tout décolleté. Cette naissance laiteuse suggérant des nichons semblables à deux boules de glace à la vanille comme en ont probablement toutes les filles en bonne santé. Gately est obligé de reconnaître qu'il n'est jamais sorti avec une fille vraiment saine, et même jamais avec une fille pendant qu'elle était sobre. Et quand elle se dresse pour dévisser un truc dans une espèce de plaque en acier sur le mur au-dessus du lit vide et que l'ourlet de son uniforme remonte, les riches courbes violoniques de l'intérieur de ses cuisses en bas de *LISLE* blancs apparaissent à contre-jour et une *EMBRASURE* de lumière brille entre ses jambes. La sexualité crue et saine de la scène est un pitoyable tourment de désir et d'autoapitoiement pour Gately, qui veut détourner la tête. Le jeune médecin reluque aussi l'étirement gracile et l'ourlet qui remonte, sans même feindre de l'aider avec le truc à dévisser, ratant au passage le pont des lunettes qu'il voulait remonter et se plantant le doigt dans le front. Le médecin et l'infirmière échangent quelques termes médicaux très techniques. La tablette à clip de celui-ci lui échappe deux fois des mains. Soit l'infirmière ne remarque pas la tension sexuelle qu'elle provoque parce qu'elle a été toute sa vie dans l'œil du cyclone d'une tension sexuelle, soit

elle fait semblant de ne pas la remarquer. Gately est presque certain que le médecin s'est déjà branlé en fantasmant sur cette infirmière et, même si l'idée l'écœure, il sympathise totalement. Le mot fantôme pour cette tension sexuelle serait *CIRCUMAMBIANTE*. Gately n'avait jamais laissé une copine junkie et malsaine aller aux gogues moins d'une heure après qu'il y eut déposé un étron, par gêne, et voilà que cette effarante créature circumambiante avec son clystère avait fait surgir un pathétique étron de l'anus de Bimmy Gately, un anus qu'elle avait vu produire ledit étron en gros plan.

Gately ne s'était pas rendu compte qu'un petit crachin gras tombait dehors avant de détourner la tête de l'infirmière en contre-jour. Le plafond halète un peu, comme un chien quand il fait chaud. L'infirmière lui avait dit, par-derrière, qu'elle s'appelait Cathy ou Kathy, mais il ne veut pas le savoir, pour lui elle est seulement l'Infirmière. Il sent sa propre odeur, une odeur de viande restée au soleil, il sent une sueur grasse dégouliner de son crâne, il sent son menton poilu contre sa gorge, et le tube collé sur sa bouche est poissé par les sécrétions du sommeil. Le mince oreiller est brûlant et il n'a aucun moyen de le retourner du côté plus frais. C'est comme si son épaule avait des testicules et que, à chaque battement de cœur, un petit gars leur donnait un coup de pied dedans, aux testicules. Le médecin voit les yeux ouverts de Gately et dit à l'infirmière que le blessé par balle est de nouveau semi-conscient et prêt pour toute forme de traitement diurne. Le crachin est léger ; on a l'impression que quelqu'un au loin lance de fines poignées de sable sur les carreaux. L'infirmière canon, pendant qu'elle aide le médecin à fixer une espèce d'étrier métallique surmonté d'une auréole en acier (qu'ils ont assemblé avec les pièces sorties de la mallette) sur la tête de lit et les plaques situées sous le moniteur cardiaque – il trouve que ça ressemble à la têtière d'une chaise électrique –, l'infirmière qui est toujours en extension baisse les yeux et dit Bonjour Mr Gately et dit Mr Gately est allergique et ne prend aucun médicament

sauf les antipyrétiques et le Toradol en perfusion Dr Pressburger n'est-ce pas Mr Gately pauvre allergique courageux que vous êtes. Sa voix est celle qu'on imagine être la sienne quand elle se fait caramboler et y prend vraiment plaisir. Gately se dégoûte lui-même en pensant qu'il a chié devant une infirmière pareille. Le nom du médecin est donc « Pressburger » ou « Prissburger » et Gately est maintenant certain que le pauvre corniaud a dû se faire botter le cul quotidiennement par de sinistres futurs junkies quand il était môme. Le médecin transpire dans l'atmosphère sexuelle de l'infirmière. Il dit (le médecin) Alors pourquoi il est intubé s'il est conscient et respire seul et sous perfusion. Et il dit cela tout en essayant de boulonner l'auréole de l'étrier sur un socle muni de plusieurs pas de vis, un genou sur le lit, étiré de telle sorte que la partie supérieure rougeaude de son cul dépasse de sa ceinture, empoté, secouant l'auréole comme si elle refusait de se laisser faire, et Gately, en position couchée, devine qu'il tourne les boulons à l'envers. L'infirmière pose une douce main fraîche sur le front de Gately, et ce front veut mourir de honte. Ce que Gately retient de ce qu'elle dit au Dr Pressburger est que l'on craint qu'un fragment du projectile qui l'a atteint n'ait traversé ou ne se soit logé dans sa sous-quelque-chose trachée parce qu'il y a une lésion dans son truc-à-huit-syllabes-commençant-par-*sterno* ; elle dit que ses radiographies ne sont pas concluantes et néanmoins suspectes et qu'un nommé Pendleton a voulu le traiter avec un nébuliseur à siphon 16 mm dispensant 4 ml de Mucomyst 20 %[365] par heure pour prévenir un éventuel risque d'hémorragie ou de flux mucoïdal. Ce que Gately comprend là-dedans, il s'en fout complètement. Il ne veut même pas savoir qu'il a un truc de huit syllabes introduit dans le corps. La terrifiante infirmière lui essuie le visage du mieux qu'elle peut avec sa main et ajoute qu'elle va essayer de le toiletter à l'éponge avant la fin de son service à 16 h 00, ce qui pétrifie Gately. La main de l'infirmière sent la lotion bio mains / corps Kiss My Face, la même que celle de Pat Montesian. Elle dit au malheureux toubib de la laisser fixer l'étrier crânien, c'est toujours la

croix et la bannière pour visser ces machins. Elle porte ces chaussures sous-audibles qui ne font pas de bruit, de sorte qu'elle semble s'éloigner du lit de Gately en glissant plutôt qu'en marchant. Ses jambes ne deviennent visibles qu'à une certaine distance. Les godasses du toubib produisent un grincement humide, du moins la gauche. Il n'a pas l'air d'avoir bien dormi depuis un an. Il doit se taper des -drines sur ordonnance, pense Gately. Il fait des pas grinçants au pied du lit en regardant l'infirmière visser les boulons dans le bon sens, remonte ses lunettes de chouette et dit que Clifford Pendleton est peut-être un grand golfeur mais qu'il ne connaît rien au post-traumatisme, que le Mucomyst en nébulisation est indiqué pour (et ici il prend l'intonation de quelqu'un qui récite de mémoire, pour frimer) les mucosités post-traumatiques anormales, visqueuses ou épaisses, pas pour les risques d'hémorragie ou d'œdème, et que l'intubation siphonique 16 mm en soi a été discréditée en matière de prophylaxie de l'œdème intratrachéal dans l'avant-dernier numéro du *Morbid Trauma Quarterly* comme trop diamétralement invasive et donc exacerbant l'hémoptysie au lieu de l'atténuer, d'après quelqu'un qu'il appelle « Laird » ou « Layered ». Gately écoute avec l'attention hébétée d'un enfant dont les parents discutent en sa présence d'un problème d'éducation complexe. La condescendance avec laquelle Prissburger précise que *hémoptysie* signifie « hémorragie tussive », comme si Kathy l'infirmière n'était pas assez pro pour qu'il puisse s'abstenir d'ajouter ces explications techniques, attriste Gately : le pauvre type croit pathétiquement que ce genre de condescendance nonchalante va impressionner la belle. Gately est bien obligé d'admettre qu'il aurait volontiers essayé de l'impressionner, lui aussi, si elle n'avait fait sa connaissance en tenant un haricot sous son anus en action. Elle achève d'assembler les pièces de l'étrier que le médecin était apparemment incapable de monter correctement. Elle dit que le médecin semble extrêmement au fait de la méthodologie pour un truc nommé 2R, quand ils s'en vont, et Gately remarque que le médecin se demande si c'est

sarcastique. Le médecin porte avec difficulté la mallette, dont Gately estime le poids à une trentaine de kg maximum. Tout à coup, pour la première fois, il songe que la vraie raison pour laquelle Stavros L. recrutait dans des centres de désintox des gars pour faire le ménage dans les foyers était parce qu'il pouvait leur payer un salaire ridicule et qu'il (Don G.) le savait certainement depuis le début mais avait été dans une sorte de Déni qui l'empêchait de s'avouer que Stavros l'obsédé des godasses se foutait de sa gueule, et que le mot *embrasure* est sûrement encore un mot fantôme du spectre, et puis aussi que personne n'a l'air impatient de lui apporter le papier et le crayon dont il a mimé la demande à Joelle van D. avec la certitude d'être compris d'elle et que donc la visite de Joelle avec son album photo a peut-être été une simple hallucination due à la fièvre comme le spectre aux figurants et que le crachin a cessé mais que les nuages sont toujours très menaçants au-dessus de Brighton-Allston et que si la visite intime de Joelle v. D. avec l'album photo était une hallucination ça signifie au moins que le pantalon de survêtement de cet enfoiré de Ken Erdedy qu'il avait vu sur elle était également une hallucination et que la triste lumière rasante de l'après-midi nuageux signifie qu'il doit être près de 16 h 00 et que Dieu Soit Loué il pourra peut-être éviter une érection incontrôlée en se faisant toiletter à poil par la prodigieusement séduisante K/Cathy mais sera quand même toiletté par sa collègue baraquée parce que l'odeur rance qui se dégage de lui est pénible, et que peut-être une toilette exécutée par l'infirmière aux nævi velus et en bas de contention en service de 16 h 00 à 00 h 00 pour qui son anus est un étranger lui épargnera l'érection-surprise. Que, de plus, 16 h 00 est l'horaire de Dissémination Spontanée de *Mr Bouncety-Bounce*, le héros malade mental de l'émission enfantine que Gately a toujours aimé, insistant auprès de Kite et du pauvre vieux Fackelmann pour être de retour à la maison et prêt à regarder à l'heure dite, et que personne ne lui a proposé d'allumer la visionneuse HD accrochée à côté d'une fausse marine embrumée et myope de Turner en face de son lit et

de celui de son ancien voisin, et qu'il n'a pas de télécommande pour activer le TP à 16 h 00 et ne peut demander à personne de le faire pour lui. Que sans carnet ni crayon il ne peut communiquer même les plus élémentaires questions ou concepts à quiconque – comme s'il était la victime végétative d'une attaque hémorragique. Sans carnet ni crayon il ne peut même pas demander un carnet et un crayon – comme s'il était pris au piège dans son énorme tête bavarde. À moins que, se dit cette tête, la visite de Joelle van Dyne n'ait été réelle et réelle aussi sa compréhension de la demande mimée de carnet-crayon mais que quelqu'un dans le couloir avec un chapeau ou dans le bureau du directeur de l'hôpital ou dans le bureau des infirmières avec ses brownies de Mr Hanley confisqués ne se soit opposé à sa demande de matériel pour écrire, sur ordre de la police, afin qu'il ne puisse pas ajuster son récit des événements à celui des témoins avant interrogatoire, que ce ne soit une mesure de sécurité pré-interrogatoire qui le laisse confiné en lui-même, tel un figurant muet et immobile et inexpressif comme la dame catatonique de la Maison, affalée, moite et pâle, sur sa chaise, ou la sœur végétalisée de la fille adoptive du Groupe Principes approfondis ou toute la bande catatonique du Cabanon n° 5 de l'H.P.E.M., ces morts vivants sans aucune réaction même quand ils touchent un arbre ou qui restaient plantés au milieu de pétards explosant de tous les côtés sur la pelouse. Ou le gosse inexistant du spectre. Il doit être 16 h 00 passées, d'après la lumière, sauf si ce sont les nuages qui descendent. La visibilité est à peu près de 0 %, voire moins maintenant derrière la vitre croûtée de grésil. La lumière prend cette teinte de Kaopectate qui a toujours marqué la tombée du soir, ce moment de la journée que Gately (comme presque tous les toxicos) a toujours redouté le plus, soit rabattant son casque pour défoncer la gueule de quelqu'un afin de la chasser (cette crainte de la fin du jour), soit s'enfilant des QuoVadis ou des narcotiques oraux ou augmentant le volume de *Mr Bouncety-Bounce* ou s'affairant dans la cuisine d'Ennet House avec sa ridicule toque de chef ou se hâtant d'aller à une Réunion pour être sûr

d’être assis au premier rang avec vue imprenable sur les pores du nez de l’orateur, pour la chasser (cette crainte de la fin du jour), cette peur de la lumière grise de l’après-midi déclinant, toujours pire en hiver, cette peur, dans la lumière délavée de l’hiver – tout comme la peur secrète qu’il a toujours éprouvée chaque fois que quelqu’un quittait une pièce et le laissait seul dans cette pièce, une peur à tordre les boyaux qui remonte sans doute à l’époque où il était seul dans son Dr Denton XXL et son berceau sous Herman le Plafond qui Respire.

Gately se dit que là, maintenant, tout de suite, c’est comme quand il était môme et que sa maman et son jules étaient tous deux dans les vapes ou pire : quelle que soit l’ampleur de sa peur, de son effroi, il sait que personne ne viendra, ne l’entendra, ni même ne *saura* ce qui se passe ; son tube discrédité pour prévenir l’hémorragie interne dans sa trachée suspecte l’a laissé complètement Seul, dans une pire situation qu’un môme qui peut au moins brailler et gueuler, secouer les barreaux de son parc, paniqué à l’idée qu’aucun individu de haute taille ne l’entende. Et puis, cette terrible heure blafarde est celle à laquelle est apparu hier le triste spectre vêtu en premier de la classe. À supposer que ce fût un vrai spectre. Mais le spectre, avec son Coca chinetoque et ses théories sur la vitesse post mortem, avait été capable d’interfacer avec Gately sans l’aide de la parole ni de gestes ni de Bic, raison pour laquelle Gately, même avec l’esprit embrumé, a du mal à admettre que c’est un mirage, un délire de fièvre. Mais ça lui avait bien plu, pourtant. Le dialogue. L’échange. La façon dont le spectre était parvenu à pénétrer son for intérieur. Pour lui dire que ses pensées étaient en fait des communiqués du mort patient et Endurant. Gately se demande si son père biologique, le métallo, n’est pas mort et ne vient pas, de temps en temps, s’immobiliser ici même pour un communiqué. Il se sent un peu mieux. Le plafond de la chambre ne respire pas. Il reste plat comme un drap de stuc, ondoyant à peine dans les gaz d’échappement de la fièvre et l’odeur de Gately. Tout à coup, sa mémoire bouillonne de nouveau, le voilà face aux

lointains souvenirs du trépas de Gene Fackelmann et de l'implication de Gately et Pamela Hoffman-Jeep dans ce trépas.

Gately, pendant plusieurs mois avant de faire de la taule pour agression, fut catastrophiquement lié à une certaine Pamela Hoffman-Jeep, sa première copine avec un nom à trait d'union, une fille issue de la bourgeoisie de Danvers mais déboussolée, pas très saine, pâle, incroyablement passive, qui travaillait comme acheteuse pour une entreprise de fournitures hospitalières à Swampscott, une alcoolique de première qui sirotait des trucs ornés d'ombrelles dans les bars de la Rte 1, tard le soir, jusqu'à se pâmer et s'effondrer bruyamment. C'était son expression : *se pâmer*. La pâmoison et l'effondrement bruyant avec choc de la tête contre la table étaient plus ou moins quotidiens, et Pamela Hoffman-Jeep tombait systématiquement amoureuse de tout homme assez « chevaleresque »[366], selon ses termes, pour la porter jusqu'au parking et la reconduire chez elle sans la violer, c'est-à-dire, dans son langage d'inconsciente à la tête ballante, sans « En Profiter ». Elle lui fut présentée par Fackelmann, qu'il vit, un soir où il traversait le parking d'un bar sportif appelé Pourhouse pour aller discuter avec un débiteur de Sorkin, traîner cette fille titubante vers sa bagnole, une main posée sous sa robe style bal de promo en taffetas un peu plus haut que nécessaire pour la soutenir, et qui lui dit que, s'il voulait bien se charger de raccompagner cette poule, il le remplacerait pour la collecte du fric, ce que Gately, qui n'avait plus beaucoup le cœur aux collectes, accepta tout de suite, dans la mesure où Fackelmann lui promettait qu'elle retiendrait ses divers fluides dans le 4 x 4 pendant qu'il conduirait. Ce fut donc Fackelmann qui lui conseilla, en lui mettant dans les bras le petit corps mollasson mais encore continent sur le parking du Pourhouse, de faire gaffe et de ne pas oublier de la violer, parce que cette poule avait une mentalité mer du Sud en ce sens que, si Gately la raccompagnait et qu'elle se réveillait non violée, elle serait pendue à ses basques toute sa vie. Mais Gately n'avait aucune intention de violer une personne inconsciente, encore

moins de passer sa main sous la robe d'une fille qui risquait de perdre ses fluides d'une seconde à l'autre, et c'est ainsi qu'il se retrouva lié à elle. Pamela Hoffman-Jeep l'appela son « Chevalier servant » et tomba passivement amoureuse de son refus d'En Profiter. Gene Fackelmann, lui confia-t-elle, n'était pas un gentleman comme lui.

Ce qui aida à rendre cette liaison catastrophique fut que Pamela Hoffman-Jeep était tout le temps tellement ivre ou tellement mal en point que toute forme de sexualité avec elle, à n'importe quel moment, aurait été considérée comme une manière d'En Profiter.

Elle était la personne la plus passive que Gately eût jamais rencontrée. Il ne vit jamais P. H.-J. se déplacer d'un endroit à un autre par ses propres moyens. Elle avait apparemment besoin d'un chevalier servant pour la ramasser, la porter et la coucher 24 h / 24 7 j / 7 365 j / 365. Elle était une sorte de bébé sexuel. Elle passait le plus clair de son temps dans les vapes ou endormie. C'était une jolie dormeuse, sereine comme un chaton, ne bavant jamais. Elle rendait presque belles la passivité et l'inconscience. Fackelmann l'appelait l'Incarnation enfantine de la Mort. Même au boulot, dans son entreprise de fournitures hospitalières, Gately l'imaginait à l'horizontale, en position fœtale sur quelque chose de mou, avec toute l'intensité faciale neutre et chaude d'un bébé endormi. Il imaginait ses patrons et ses collègues du service achats marchant sur la pointe des pieds en chuchotant pour ne pas la réveiller. Jamais elle ne s'était assise sur le siège passager d'un véhicule dans lequel il la raccompagnait. Mais jamais non plus elle n'avait vomi, ne s'était pissé dessus ou plainte ; elle souriait, bâillait comme une enfant repue de lait et se blottissait plus profondément dans la petite niche que Gately lui avait faite. Gately se mit, comme ses copains, à crier qu'on les avait cambriolés quand il la portait dans l'un des luxueux appartements vidés où ils créchaient. P. H.-J. n'était pas à proprement parler une beauté, mais elle était incroyablement sexy, aux yeux de Gately, parce qu'elle ressemblait toujours à ce qu'elle était quand il

venait de la caramboler, dans un état de pâmoison totale, sans force musculaire, étendue, inconsciente. Trent Kite dit à Fackelmann que Gately avait perdu la boule. Fax fit valoir que Kite lui-même n'était pas exactement un W. T. Sherman avec les dames, même avec les putes cocaïnomanes et les élèves infirmières décavées et les traînées dipsomanes dont le visage maquillé s'affaissait à vue d'œil. Fackelmann prétendait tenir un Registre pour noter les vaines accroches dragueuses de Kite – des phrases telles que par ex. « Tu es la deuxième plus belle femme que j'aie jamais vue, la numéro 1 étant l'ancienne Première ministre de Grande-Bretagne Margaret Thatcher » et « Si tu viens chez moi je suis à peu près sûr de pouvoir développer une érection » – et disait que, si Kite n'était plus puceau à vingt-trois ans et demi, c'était une preuve de l'existence d'une grâce divine.

Parfois, au sortir d'une défonce au Demerol, Gately regardait la pâle et passive Pamela joliment endormie et entreprenait une action clairvoyante hors du temps qui lui permettait de voir le physique de ses vingt ans s'estomper et son visage s'affaisser contre l'oreiller qu'elle tenait comme un jouet en peluche, bref de la voir se transformer en traînée dipsomane sous ses yeux. Cette vision suscitait plus de compassion que d'horreur, mais n'autorisait tout de même pas Gately à se considérer comme quelqu'un de bien.

Les deux choses que Gately préférait chez Pamela Hoffman-Jeep étaient : sa façon de s'éveiller de sa stupeur en se tenant la joue et en riant hystériquement chaque fois qu'il la portait sur le seuil d'un appartement vidé et s'écriait qu'ils avaient été cambriolés ; et le fait qu'elle portait toujours ses longs gants blancs et sa robe bustier en taffetas qui lui donnaient l'allure d'une débutante chic du North Shore qui vient de boire un ou deux punchs de trop au country club et supplie un prolo tatoué d'En Profiter – elle faisait un geste langoureux, comme un coup de fouet au ralenti, de sa main gantée de blanc quand Gately la déposait quelque part, et

elle susurrait sur un ton très bourgeois « Don chéri, apporte un remontant à maman » (un remontant était toujours le mot qu'elle employait pour une boisson), qui s'avéra être une effrayante imitation de sa propre maman, à côté de laquelle la mère de Gately passait pour une Carry Nation[VI] en termes de débauche : les quatre fois où Gately rencontra Mme H.-J., c'était aux urgences ou au sanatorium.

Gately gît, les yeux exorbités par la culpabilité et l'angoisse, parmi le souffle et le cliquetis du crachin neigeux qui a repris, dans la pénombre de la chambre de Ste E., près de l'espèce d'étrier à auréole fixé exosquelettiquement au lit vide d'à côté et scintillant tristement entre des soudures choisies, Gately qui essaie d'Endurer, de se souvenir. C'était Pamela Hoffman-Jeep qui avait finalement attiré l'attention de Gately sur les petites magouilles de Gene Fackelmann pour rouler Whitey Sorkin et l'avait alerté sur le pétrin suicidaire dans lequel Fackelmann s'était fourré avec son arnaque aux paris qui avait fini par lui éclater dans la gueule. Même Gately s'était rendu compte de quelque chose : depuis deux semaines, Fackelmann s'accroupissait en sueur dans un coin du living-room dépouillé, juste à côté de la luxueuse petite chambre où couchaient Gately et Pamela, s'accroupissait là au-dessus de son réchaud Sterno, devant des tas jumeaux de Dilaudid bleu ciel et de M&M's multicolores, sans guère parler ni réagir ni bouger ni même paraître défoncé, juste posé là à croupetons, dodu, luisant comme un crapaud pris au piège, la moustache ballante de part et d'autre de ses lèvres. La situation devait être grave en effet pour que Gately tente de soutirer des informations cohérentes à P. H.-J. Apparemment, l'affaire était que l'un des joueurs qui pariaient avec Sorkin par le biais de Fackelmann était un gonze tiré à quatre épingles que Fackelmann et Gately ne connaissaient que sous le nom d'Eighties Bill, qui portait des bretelles sous un costard rupin Zegna, des lunettes à monture d'écaille et des Docksider, une espèce de concussionnaire classieux de la vieille école, la cinquantaine, avec un bureau à Exchange Place et un

autocollant LIBÉREZ MILKEN[VII] sur le pare-chocs de sa BMW – c'était une nuit de remontants et de bébéification, et Gately devait constamment donner des pichenettes sur le crâne de P. H.-J. afin de la maintenir dans un état d'éveil suffisant pour qu'elle développe son récit –, qui s'était marié quatre fois, la dernière avec sa troisième prof d'aérobic, et qui aimait parier uniquement sur le basket universitaire de la Ivy League mais qui, quand il le faisait – parier –, misait des sommes si énormes que Fackelmann devait obtenir l'approbation préalable de Sorkin, puis recontacter Eighties Bill, et ainsi de suite.

Donc – d'après Pamela Hoffman-Jeep – cet Eighties Bill, un ancien élève de Yale, habituellement très sentimental sur son *alma mater* – que Fackelmann appelle « almometer », dit Pamela H.-J. en riant –, donc, cette fois-là, il semble qu'un petit oiseau bien fringué ait chuchoté un tuyau à l'oreille poilue d'Eighties Bill, parce qu'il veut miser 125 K$ sur Brown U. contre Yale U., c.-à-d. parier contre son almometer, seulement il veut (– 2) points au lieu de la marge normale que prennent Sorkin et tous les bookmakers de Boston sur les paris d'Atlantic City. Et Fackelmann doit téléphoner à Saugus pour transmettre l'info à Sorkin, sauf que Sorkin se trouve dans la ville d'Enfield à la Fondation nationale contre la douleur cranio-faciale pour recevoir son bombardement d'UV hebdomadaire et sa dose de Cafergot du Dr Robert (« Sixties Bob ») Monroe – le spécialiste du traitement de la céphalée ergotico-vasculaire de la F.N.D.C-F., un septuagénaire à lunettes de soleil roses et en veste Nehru qui, à sa grande époque, travaillait chez Sandoz, appartenait au premier cercle de T. Leary qui s'envoyait des verres à moutarde d'acide dans la maison désormais légendaire de T. Leary à West Newton, Massachusetts, et est actuellement (Sixties B.) une relation intime de Kite parce qu'il est encore plus fan du Grateful Dead que Kite, se réunit avec lui et d'autres fans du Dead (dont la plupart ont aujourd'hui des cannes et des bouteilles d'oxygène) pour échanger des objets-souvenirs tels que des yeux de tigre, des vestes

écossaises cintrées, des T-shirts tie and dye, des lampes à lave, des lampes à plasma, des bandanas, des posters à motifs géométriques visibles à la lumière noire, se disputer sur la question de savoir quels concerts du Dead et quels enregistrements pirates du Dead sont les meilleurs de tous les temps à différents égards et, d'une manière générale, s'en payer une bonne tranche. 60's B, un collectionneur invétéré et chineur tatillon, emmenait parfois Kite pour de petites expéditions dans de minables boutiques éclectiques en quête de bibelots relatifs au Dead, parfois même fourguait gentiment du butin pour Kite (et donc indirectement pour Gately), c'est-à-dire qu'il approvisionnait Kite en $, quand le planning-seringues de Kite ne lui laissait pas le temps de refourguer lui-même sa marchandise, et revendait la marchandise à divers brocanteurs de bas étage spécialisés dans les merdes années 1960 dont personne d'autre ne voulait. Une ou deux fois, Gately dut pêcher un glaçon dans le verre de P. H.-J. et le glisser sous sa robe bustier pour la forcer à garder le fil de l'histoire. À l'instar de tous les gens extrêmement passifs, la fille avait beaucoup de mal à s'en tenir aux seuls détails importants, raison pour laquelle on lui posait rarement des questions. Mais donc, le truc c'est que la personne qui a répondu au coup de fil de Fackelmann au sujet de l'énorme mise d'Eighties Bill sur Yale-Brown n'était pas Sorkin mais la secrétaire de Sorkin, une certaine Gwendine O'Shay, ancienne activiste de l'IRA à la poitrine de canonnière, sans carte de séjour, qui s'était fait matraquer la tête une fois de trop par un bobby mécréant de Belfast dans le Vieux Pays, et dont le crâne était maintenant (selon la terminologie de Fackelmann) ramolli comme une crotte de chiot sous la pluie, mais de qui émanait une espèce de bonhomie de grand-mère distraite qui la qualifiait parfaitement pour plaquer ses vieilles mains aux articulations rougies sur ses joues en criant qu'ils avaient touché le gros lot chaque fois que Whitey Sorkin et ses sbires ex-taulards s'arrangeaient pour qu'un sorkinite achète un billet mystérieusement gagnant de la Loterie du Massachusetts dans l'un des innombrables points de vente qu'ils

possédaient par l'intermédiaire de sociétés écrans sur toute la côte, et qui, parce qu'elle savait non seulement administrer le meilleur massage cervical à l'ouest du Hot Alp Springs Center de Berne au dire de Sorkin mais encore taper un texte à la vitesse fulgurante de 110 mots par minute et manier un shillelagh comme personne – en plus d'avoir été la partenaire de Scrabble de la chère défunte mère militante de W. Sorkin à Belfast, dans le Vieux Pays –, était l'administratrice adjointe en chef de Whitey et répondait au téléphone quand Sorkin était absent ou indisposé.

Ce que voulait dire P. H.-J., à qui Gately devait pratiquement ouvrir le crâne pour qu'elle accouche, c'était que : Gwendine O'Shay, connaissant Eighties Bill et son affection pour les Bulldogs de Yale, et ramollie du crâne comme un raisin mûr, avait *mal* compris Fackelmann, cru que Fackelmann avait dit qu'Eighties Bill voulait miser 125 K$ avec (– 2) points sur *Yale* et non (– 2) sur *Brown*, mis Fackelmann en Attente et lui avait fait écouter de la musique d'ambiance irlandaise pendant qu'elle appelait une taupe du dept des Sports de Yale, choisie dans le dossier TAUPES de la base de données sécurisée de Sorkin, et avait appris que l'attaquant vedette des Bulldogs souffrait d'un trouble neurologique extrêmement rare appelé Vestibulite Post-Coïtale[367] ayant pour conséquence que, pendant plusieurs heures après un rapport sexuel, l'attaquant subissait une perte de proprioception si vertigineuse qu'il ne distinguait littéralement plus son cul de son coude, et pouvait encore moins marquer un panier décisif. En outre le second appel d'O'Shay à la taupe en poste à Brown U. (un nettoyeur de vestiaires que tout le monde croit sourd) révèle que plusieurs étudiantes hétéros parmi les plus séduisantes et les plus partisanes avaient été recrutées, auditionnées, préparées, habillées (c.-à-d. « déshabillées », précise Pamela Hoffman-Jeep en pouffant, et ses pouffements sont accompagnés d'ondulations des épaules, tels ceux d'une fillette chatouillée par une personne d'autorité et faisant semblant de ne pas aimer) et positionnées à des endroits stratégiques – dans des aires de repos de la I-95,

dans le compartiment de la roue de secours du bus des Bulldogs, dans les buissons devant l'entrée spéciale de l'équipe au Pizzitola Athl. Center de Providence, dans les recoins concaves des tunnels du Pizzitola entre l'entrée spéciale et le vestiaire des Visiteurs, même dans un placard spécialement agrandi et sensuellement aménagé à côté du placard de l'attaquant vedette dans le vestiaire V. – toutes préparées – de même que les pom-pom girls de Brown, priées de faire leur numéro sans petite culotte, électrolysées et jambes écartées pour conférer une atmosphère de pyrotechnie glandulaire à l'environnement de l'attaquant –, prêtes à accomplir le pénultième sacrifice pour l'équipe, l'université et les membres influents de l'Association des anciens élèves de Brown. Donc, Gwendine O'Shay reprend la communication avec Fackelmann et donne son feu vert pour l'énorme mise et les (– 2) points, comme cela paraît évident au vu des tuyaux fournis par les taupes. Sauf, bien sûr, qu'elle prend le pari à l'envers, c.-à-d. qu'O'Shay pense qu'Eighties Bill a misé 125 K sur Yale gagnant par deux points, tandis qu'Eighties Bill – qui se présente comme le Chevalier blanc dans l'acquisition de la majorité des parts de la Federated Funnel and Cone Corp. de Providence, le principal fabricant de réceptacles coniques de l'O.N.A.N., dont le PDG est un ancien élève de Brown, un supporter des Bruins si enragé qu'il porte une tête d'ours ricanant, à l'effigie de leur mascotte, durant les matches auxquels il assiste, et se fait goulûment lécher le cul par Eighties Bill, ajoute P. H.-J., insinuant que c'est Eighties Bill lui-même qui a tuyauté l'équipe des Bruins sur le canal déférent défectueux de l'attaquant – croit raisonnablement avoir placé 125 billets de mille sur Brown.

L'os dans le pâté est que personne à Providence n'a anticipé l'apparition des militantes dworkinistes[VIII] de la Phalange de prévention et de protestation contre l'objectivation des femmes, armées de piquets et de coups-de-poing américains devant l'entrée principale du Pizzitola Athl. Center pile à l'heure du match, deux militantes par moto, qui s'infiltrent à travers les grilles comme des Kleenex mouillés et envahissent la salle,

secondées par une division d'étudiantes plus gonflées de la National Organization for Women qui descendent de tous les côtés par les gradins supérieurs pendant la pause du premier quart temps, à l'instant précis où la première figure pyramidale des pom-pom girls de Brown s'effondre à mi-hauteur, ce qui provoque un réflexe de recul chez le préposé à l'affichage du score, qui tape du dos contre ses manettes et efface les zéros des deux équipes, sur le panneau, juste quand les motos sans silencieux des filles de la PPPOF déboulent sur le parquet de la salle en rugissant depuis les tunnels ; et, dans la mêlée qui s'ensuit, non seulement les pom-pom girls et les jolies sirènes de Brown U. sont tantôt repoussées à coups de pancartes brandies comme des shillelaghs, tantôt jetées criantes et trépignantes sur les robustes épaules des militantes PPPOF et emportées sur des motos pétaradantes, laissant le délicat système nerveux de l'attaquant intact quoique surchauffé, ; mais alors deux Bruins de Brown U., un pivot et un défenseur – tous deux trop tendus et estourbis par une semaine égrillarde d'audition et d'entraînement de sirènes pour avoir la présence d'esprit de fuir à toutes jambes quand la mêlée se déploie sur le parquet du Pizzitola –, sont renversés, par un coup-de-poing américain PPPOF et un arbitre désorienté pratiquant les arts martiaux, respectivement ; et ainsi, quand le terrain de jeu est finalement dégagé, les brancards retirés, et que le match reprend, Yale U. bat Brown U. par vingt points d'avance.

Donc Fackelmann appelle Eighties Bill et lui fixe rendez-vous pour ramasser la mise, qui s'élève à 137 500 $ avec la commission, qu'E.B. lui remet en gros billets pré-O.N.A.N. dans un sac de sport *ALLEZ LES BROWN BRUINS* qu'il avait acheté avant le match pour s'asseoir à côté du PDG à tête d'ours et qui ne lui sert plus à rien, et donc il ramasse le fric en ville et fonce sur la cahoteuse Route 1 vers Saugus pour livrer la somme et toucher sa commission sur la commission (625 $ E.U.) tout de suite, parce qu'il a besoin de s'approvisionner en Blues de toute urgence, etc. Il s'attend en plus à recevoir un petit bonus de Sorkin ou au moins une gratification

affective pour avoir mis au pot une mise aussi énorme et aussi promptement payée. Mais quand il arrive au bar à putes de la Route 1 au fond duquel Sorkin a ses bureaux administratifs derrière une porte coupe-feu non signalisée et tapissée de faux bois, Gwendine O'Shay désigne sans un mot la porte du bureau personnel de Sorkin, d'un geste sec que Fackelmann trouve peu adapté à l'heureuse situation. La porte est garnie d'un grand poster de R. Limbaugh, avant son assassinat. Sorkin est en train de consulter ses comptes avec ses lunettes à filtre spécial pour ordinateur – des espèces de jumelles qui évoquent des antennes oculaires de homard. Ni Gately ni Fackelmann ni Bobby C ne lui adressaient jamais la parole en premier, non par obséquiosité hiérarchique mais parce qu'ils ne connaissaient jamais d'avance son état cranio-facial ni ne savaient s'il tolérerait un bruit avant d'avoir vérifié qu'il tolérait le sien. (De bruit.)

Donc G. Fackelmann attend en silence de lui remettre le fric d'Eighties Bill, debout, grand, mou, pâle, en sueur, sous la forme et la couleur générales d'un œuf dur écalé. Quand Sorkin arque un sourcil en direction du sac *ALLEZ BROWN* et dit que l'aspect désopilant de la blague lui échappe, la moustache de Fackelmann prend son envol et il s'apprête à répondre ce qu'il répond toujours quand il est déconcerté, à savoir que, toutes proportions gardées, tout ça c'est des conneries. Sorkin sauvegarde ses données et repousse son fauteuil pour pouvoir atteindre le tiroir ignifugé du bas. Les lunettes de homard sont souvent associées à la paie dans les ateliers clandestins. Sorkin extrait en grognant une énorme boîte Loterie du Mass. et la dépose sur le bureau, comme un corps obscène, remplie de 112,5 K$ – 112,5 putains de K, en billets d'un, 125 K moins la commission, ce que Sorkin croit devoir, par le biais d'O'Shay, à Eighties Bill, en petites coupures parce que Sorkin est écœuré et se sent obligé de le faire savoir. Fackelmann ne moufte pas. Sa moustache retombe, sa machinerie mentale se met en marche. Sorkin, se massant les tempes, regardant Fackelmann avec ses lunettes comme un crabe dans un vivier, dit qu'il n'a rien à

reprocher à Fax ou à O'Shay, qu'il aurait donné son feu vert lui aussi, vu le tuyau neurologique sur l'attaquant de Yale. Qui pouvait prévoir que des féminazis voyoutes allaient saboter l'affaire ? Il prononce quelques mots en gaélique que Fackelmann ne comprend pas mais suppose fatalistes. Il retire six billets de cent et un billet ONANite de 25 d'une liasse grosse comme un obus de mortier et les aligne sur le bureau métallique : la part de Fackelmann sur la commission. Il dit Et merde (Sorkin dit ça), ce sentimentalisme irrationnel du môme Eighties Bill pour Yale le perdra un de ces jours. Les bookmakers de la vieille école tendent à être statistiquement philosophes et patients. Fackelmann ne cherche pas à comprendre pourquoi Sorkin traite Eighties Bill de môme alors qu'ils ont à peu près le même âge. Mais une ampoule à haut wattage s'allume lentement au-dessus de la tête moite de Fackelmann. Le Faxter commence à conceptualiser l'idée générale de ce qui a dû se passer. Il n'a encore rien dit, insiste Pamela Hoffman-Jeep. Sorkin lorgne Fackelmann et lui demande s'il a pris du poids asymétriquement. Le néné gauche de Fackelmann est nettement plus gros que le droit, sous son blouson, à cause de l'enveloppe avec 137 talbins de 1 000 et un de 500, la mise d'Eighties Bill qui pense avoir perdu. Tandis que Sorkin pense qu'E.B. a *gagné*. Le léger gémissement que Sorkin prend pour le bruit de son lecteur Infernatron est en réalité celui du cerveau de Fackelmann qui carbure à plein régime. Sa moustache rebique comme un fouet fendu, il consulte ses propres comptes mentaux. 250 K en un seul magot représentent 375 grammes de chlorydrate d'hydromorphone bleu ciel [368] ou 37 500 comprimés solubles de 10 mg, disponibles chez un certain dealer chinois rapace mais discret qui ne vend les narcos synthétiques que par paquets de 100 grammes – ce qui se traduit, à supposer qu'il parvienne à convaincre Kite de l'accompagner très très loin avec son DEC 2100 pour l'aider à mettre au point une plateforme de distribution sur un marché urbain très très loin, par 1,9 million au prix de détail dans la rue, somme qui signifie que Fackelmann et, dans une certaine mesure, son associé

minoritaire Kite pourront dormir tranquilles jusqu'à la fin de leurs jours sans même avoir besoin de dépouiller un autre appartement, falsifier un autre passeport, casser un autre pouce. Tout ça si Fackelmann ferme sa gueule au sujet de la confusion Yale / Brown // Brown / Yale d'O'Shay, marmonne quelque chose à propos d'une seringue frelatée qui lui a causé un soudain et temporaire gigantisme du téton, et file directos par la Rte 1 chez Dr Wo & Associés, Hung Toy's Cold Tea Emporium, Chinatown.

À ce stade du récit, Pamela Hoffman-Jeep avait succombé à ses remontants et à sa propre chaleur, était dans une pâmoison irréversible, avec ou sans baffe ou glaçon, se tordait les synapses et murmurait à un certain Monty qu'il ne correspondait pas du tout à l'idée qu'elle se faisait d'un gentleman. Mais Gately put reconstituer la suite de l'embrouille par lui-même. En voyant Fackelmann se pointer avec un sac de sport *ALLEZ BROWN* bourré du meilleur Dilaudid du Dr Wo et l'inviter à décamper avec lui pour monter une plateforme de distribution à leur compte très très loin, Kite avait dû se cabrer, horrifié de découvrir que Fackelmann ignorait manifestement que le parieur Eighties Bill n'était autre que le *fils de Sixties Bob*, c.-à-d. le migrainologue personnel de Whitey Sorkin, à qui Sorkin se confiait comme on peut se confier sous l'effet d'une dose massive de Cafergot en intraveineuse et avec qui il parlerait sûrement de l'énorme gain de son fils dans son pari sur Yale et qui, Sixties Bob, même s'il n'était pas extrêmement proche de son fiston, entretenait néanmoins avec lui des liens paternels lointains et saurait évidemment qu'E.B. avait parié sur Brown pour se rapprocher du PDG conique et comprendrait par conséquent qu'il y avait eu un malentendu quelque part ; de plus (Kite était sûrement resté cabré d'horreur en mesurant l'ampleur de la chose), même si Sorkin n'apprenait pas de la bouche de Sixties Bob que Fackelmann l'avait roulé, il se trouvait que le nouvel homme de main de Sorkin, le furieux Bobby (« C ») C, un accro à la smack de la vieille école, se fournissait régulièrement en héroïne birmane chez ce Dr Wo et entendrait forcément

parler de la vente en gros de 300+ grammes de Dilaudid à un certain Fackelmann connu pour être le collègue de C chez Sorkin… et donc Fackelmann, qui était déjà en possession du sac Brown de 37 500 Dilaudid de 10 mg après s'être délesté des 250 K de Sorkin – et, comme Gately le découvrit plus tard, de 22 K en capital d'assurance pour ses arnaques suicidaires –, était déjà mort : Fackelmann était un Homme Mort, avait dû dire Kite, cabré d'horreur devant l'idiotie de Fax ; Kite avait dû dire qu'il sentait déjà son odeur de décomposition. Plus mort qu'un gigot, avait-il dû lui dire, déjà ennuyé d'être vu avec lui dans le bar à putes où ils se trouvaient quand Fax lui avait fait sa proposition. Et Gately, en regardant P. H.-J. dormir, non seulement comprenait mais s'Identifiait pleinement à la réaction de Fackelmann qui, en entendant Kite lui dire qu'il sentait la mort, au lieu de prendre son paquet de Blues, de se coller un faux bouc et de fuir illico vers des contrées où le North Shore, au nord de Boston métropole, n'était même pas connu *de nom*, avait fait ce qu'aurait fait n'importe quel drogué en possession de sa Substance face à une nouvelle fatale et à la terreur y afférant : le Faxter avait rappliqué dans leur luxueux appartement dépouillé, leur paisible refuge familier, s'était assis, avait aussitôt allumé son réchaud Sterno, concocté sa préparation, s'était garrotté, shooté, avait laissé son menton tomber sur sa poitrine et ne l'avait plus bougé, marinant dans de démentielles quantités de Dilaudid, essayant de gommer mentalement la réalité du fait qu'il allait se faire dessouder s'il n'entreprenait pas immédiatement une action décisive pour s'en sortir. Parce que, Gately le savait déjà à l'époque, c'était comme ça que le toxico de base traitait les problèmes, en se servant de la bonne vieille Substance pour les gommer. Et probablement aussi en soignant sa terreur par l'ingestion de M&M's, ce qui aurait expliqué les emballages jonchant le sol dans le coin qu'il n'avait plus quitté. C'était pour ça que Fackelmann était resté rencogné en silence, moite, dans le living-room à côté de la chambre de Gately pendant des jours ; c'était de là que venait l'apparente

contradiction entre l'incroyable quantité de Substance qu'il avait dans le sac de sport à ses pieds et son air de crapaud acculé dans la grande peur qu'on associe au Sevrage. Pensif, raisonneur, pianotant distraitement sur le crâne de P. H.-J., inconsciente, Gately comprenait la fuite en avant de Fackelmann dans le Dilaudid et les M&M's, mais maintenant il se rend compte qu'il avait pris alors conscience pour la première fois du fait qu'un drogué était, fondamentalement, une créature désespérée et pathétique : une chose qui, au fond, se cache.

La chose la plus sexuelle que Gately fît jamais avec Pamela Hoffman-Jeep fut de retirer son cocon de couvertures pour se blottir contre elle, se lover tout contre, sentir le contact de ses douces régions concaves contre son corps robuste, puis s'endormir, le visage dans sa nuque. Le fait d'éprouver de l'empathie pour Fackelmann dans son désir de se cacher et de gommer ennuyait Gately mais, rétrospectivement, ce qui l'ennuie encore davantage est de n'être pas resté blotti contre la fille comateuse plus de quelques minutes avant de ressentir le désir familier qui efface tout souci et d'avoir repoussé le cocon, cette nuit-là, pour se lever machinalement et satisfaire ce désir. Et le pire de tout est peut-être que, sortant de la chambre vêtu seulement d'un jean et d'une ceinture, il déambula dans la pénombre du living-room où Fackelmann était accroupi, moite, la bouche barbouillée, à côté d'une montagne de Dilaudid 10 mg, de son bol mélangeur d'eau distillée, de ses ustensiles, de son réchaud Sterno, déambula machinalement vers Fackelmann sous prétexte – pour lui-même, le prétexte, c'était ça, le pire – sous prétexte de s'assurer qu'il allait bien, de tenter peut-être de le convaincre d'entreprendre une action, d'implorer le pardon de Sorkin ou de décarrer au lieu de se planquer ici dans un coin avec le cerveau au point mort et le menton sur la poitrine et une stalactite de bave chocolatée pendouillant de sa lèvre inférieure. Parce qu'il savait que le premier réflexe de Fackelmann, voyant Gately quitter P. H.-J. pour errer dans le living-room démeublé, serait de fouiller dans son sac en Goretex, d'en extraire une

seringue toute neuve et d’inviter Gately à s’accroupir pour se réconcilier avec la planète. C.-à-d. ingérer un peu de cette montagne de Dilaudid pour tenir compagnie à Fackelmann. Ce que, à sa grande honte, Gately fit, avait fait, et les emmerdements de Fackelmann et la nécessité d’agir ne furent jamais abordés, tellement ils étaient absorbés dans le ronron berçant du Blues, pendant que Pamela Hoffman-Jeep dans la chambre voisine rêvait de damoiseaux et de châteaux – ce qu’il fit, il s’en souvient très bien, fut de laisser Fackelmann leur préparer un fix et de s’asseoir à côté de lui, en se disant que c’était juste pour lui tenir compagnie, comme on fait avec un ami malade, et (pire encore) en y croyant.

De petits entractes oniriques fiévreux ponctuent l’alternance entre souvenirs et états conscients. Il rêve qu’il va vers le nord dans un car de la même couleur que ses vapeurs d’échappement, passant et repassant inlassablement devant les mêmes villas vides et la même étendue de mer ondoyante, en pleurant. Le rêve est interminable, sans but, sans arrivée, et il pleure et transpire, couché là, englué dedans. Il se réveille brusquement en sentant la petite langue râpeuse sur son front – assez semblable à la petite langue hésitante de Nimitz, le chat du P.M. quand il avait encore ce chat, c’est-à-dire avant que celui-ci disparaisse, que le broyeur d’ordures tombe en panne et que le P.M. reste des jours entiers prostré à la table de la cuisine avec son carnet, en tenant sa tête blonde entre ses mains, plusieurs jours de suite, et que la maman de Gately, pâle comme un bidet, refuse de s’approcher de l’évier et fuie dans les toilettes lorsque Gately lui avait finalement demandé ce qui clochait avec le broyeur d’ordures et où était Nimitz. Cependant, quand Gately parvient à desserrer ses paupières, la langue ne ressemble en rien à celle de Nimitz. Le spectre est de retour, juste à côté du lit, habillé comme avant, flou sur les bords dans la lumière du couloir tamisée par l’ombre du chapeau, sauf qu’il est accompagné par un autre, plus jeune, un spectre beaucoup plus affûté physiquement, en cuissard de cycliste efféminé et marcel, qui se penche par-dessus la barrière

et… mais merde… *lèche le front de Gately* avec une petite langue râpeuse, et Gately le taloche aussi sec – on ne pose pas impunément sa langue sur D. W. Gately –, puis s'aperçoit que le souffle du spectre n'est pas chaud, ni odorant, et les deux spectres s'évaporent et un éclair bleu de douleur provoqué par l'effort de la taloche le plaque de nouveau sur son oreiller brûlant, le dos cambré, hurlant dans son tube, les yeux roulant, pour replonger dans la lumière couleur colombe d'un sommeil qui n'en est pas vraiment un.

Sa fièvre a empiré, et ses rêves fragmentés ont un aspect cubiste qu'il associe de mémoire à une grippe enfantine. Il rêve qu'il regarde dans un miroir et ne voit rien et s'acharne à l'essuyer avec sa manche. Dans un de ces rêves il voit seulement du bleu, trop vif, comme le bleu d'une piscine. Un arrière-goût déplaisant monte constamment dans sa gorge. Il est dans un sac et porte un sac en même temps. Les visiteurs vont et viennent, mais jamais Francis le Féroce ni Joelle van D. Il rêve qu'il y a des gens dans sa chambre mais qu'il n'est pas l'un deux. Il rêve qu'il est avec un garçon très triste dans un cimetière où ils déterrent la tête d'un mort, et c'est très important, comme une Urgence Médicale, et Gately creuse plus vite que le garçon mais a très faim, une faim irrésistible, et il puise à deux mains dans des sacs format familial de snacks industriels, donc il ne peut pas vraiment creuser, et l'heure tourne et le garçon triste essaie de crier à Gately que la chose importante est enfouie dans la tête du type et qu'il faut commencer à déterrer la tête pour éviter l'Urgence Médicale avant qu'il ne soit trop tard, mais le gosse remue les lèvres sans que rien n'en sorte et Joelle van D. apparaît avec des ailes et pas de sous-vêtements et demande s'ils le connaissent, le mort, et Gately dit qu'il le connaît même s'il panique en son for intérieur parce qu'il n'a aucune idée de ce dont ils parlent, et le garçon triste soulève une chose terrible par les cheveux, grimace et hurle, horrifié : *Trop Tard*.

OceanofPDF.com

Elle avait franchi les portes de Ste E. et tourné à droite pour rentrer à pied à Ennet quand une femme ridiculement énorme au collant hérissé de poils et à la tête quatre fois plus grosse que la plus grosse femme que Joelle eût jamais vue la saisit par le coude et lui dit regretter que ce soit à elle de le lui apprendre mais qu'à son insu elle courait un danger défiant l'entendement.

Joelle la toisa un certain temps. « C'est censé être un scoop ? »

Toujours est-il que, le lendemain matin de cette nuit-là, Gately et Fackelmann étaient encore dans le petit recoin de Fackelmann, des garrots autour de leurs bras, rouges à force d'être grattés, comme leur nez, sous le coup de leur ingestion maousse, à préparer des fix et à boulotter des M&M's quand ils arrivaient à trouver l'emplacement de leur bouche, se mouvant tels des hommes au fond de l'eau, la tête dodelinant sur un cou sans force, le plafond de la pièce vide bleu ciel et saillant, et, dessous, accroché au mur à leur droite, le TP haut de gamme diffusant en boucle un film répétitif au ralenti qui plaisait à Fackelmann et ne représentait qu'une suite de flammes de briquets en laiton, d'allumettes de cuisine, de torches, de bougies d'anniversaire, de bougies votives, de cierges, d'écorces de bouleau, de becs Bunsen, etc., que Fackelmann avait reçu de Kite qui, juste avant l'aube, était sorti tout habillé et avait refusé de se défoncer avec eux et toussé nerveusement et annoncé qu'il devait s'absenter quelques jours ou

plus pour assister à une foire informatique « totalement top » et immanquable dans une région lointaine, sans savoir que maintenant Gately savait qu'il savait que Fackelmann était un homme mort, Kite qui essayait de filer en douce avec dans les bras tout le matériel qu'il possédait, y compris le DEC non portatif dont les câbles traînaient. Puis, un peu plus tard, tandis que la lumière du matin s'intensifiait, jaunissait et donnait à Gately et Fackelmann des remords d'avoir vendu les rideaux, tandis qu'ils continuaient à concocter leurs fix et à se shooter, vers 08 h 30, Pamela Hoffman-Jeep se leva, vomit, se prépara à affronter une journée de travail, appela Gately Chéri et son Chevalier servant, lui demanda si elle avait fait quelque chose dans la nuit qu'elle devrait expliquer à quelqu'un aujourd'hui – routine matinale de leur vie de couple –, se mit du blush, but son traditionnel petit déjeuner anti-gueule de bois[369] et regarda les mentons de Gately et de Fackelmann se soulever et s'abaisser à des vitesses subaquatiques légèrement différentes. L'odeur de son parfum et de ses pastilles à la menthe résinée resta en suspension dans l'air longtemps après qu'elle leur eut dit à chacun *Ciao bello*. Quand le soleil se mit à taper fort, au lieu de réagir en clouant une couverture ou quelque chose sur la fenêtre, ils choisirent d'oblitérer la réalité de la lumière aveuglante en se goinfrant de Blues, flirtant avec l'overdose. Ils escaladèrent vaillamment le mont Dilaudid de Fackelmann. C'était un goinfre par nature, Fackelmann. Gately était plutôt un consommateur constant. Il s'adonnait rarement à l'orgie classique, celle qui consistait à s'installer devant une énorme réserve et à se charger encore et encore pendant de longues périodes sans bouger. Mais quand il se lançait dans une orgie, il ne maîtrisait pas davantage son élan que s'il avait été ligoté au museau d'un missile. Fackelmann se jetait sur la montagne de Blues 10 mg comme s'il n'y avait pas de lendemain. Chaque fois que Gately essayait d'amener Faxter à lui révéler comment il s'était procuré un tel monticule bleu de Substance – une manière de le forcer à reconnaître la réalité de ses emmerdements en les décrivant –, Fackelmann

coupait court en murmurant : « Tout ça, c'est des conneries. » C'était à peu près tout ce qu'il savait dire, quand il était chargé, même pour répondre à des choses telles que des questions. Il faut savoir que les échanges verbaux pendant les orgies étaient très très lents, étrangement distendus, comme si le temps avait été du miel :

« Une sacrée quantité que t'as réussi à dégotter là je me demande comment, Fa…

– Tout ça, c'est des conneries.

– Purée. Purée, j'espère que c'est Gwendine ou C qui répondent au téléphone aujourd'hui, mec. Et pas Whitey. On va pas bosser des masses aujourd'hui, je sup…

– … c'est des conneries.

– Sûr, Fax.

– … des conneries.

– Fax. Le Faxter. Comte Faxula.

– Des *conneries*. »

Au bout d'un moment, leur relâchement tournait à la comédie. Gately redressait sa grosse caboche et confirmait la rotondité de la planète, la tridimensionnalité du monde phénoménal, la couleur noire des chiens noirs…

« … des conneries. »

Ils trouvaient ça de plus en plus drôle. Après chaque échange de ce genre, ils riaient et riaient. Chaque éclat de rire durait plusieurs minutes. Le plafond et la lumière de la fenêtre déclinaient. Fackelmann mouilla son froc ; ce fut encore plus drôle. Ils regardèrent la flaque d'urine se répandre sur le parquet, changer de forme, tracer des méandres, explorer le joli plancher en chêne. Les excroissances, les vallées, les petites jointures. La nuit sembla tomber, puis le matin se lever de nouveau. La myriade de petites flammes de la cartouche se reflétait dans la flaque grandissante, et

bientôt Gately put la regarder sans avoir à décoller son menton de sa poitrine.

Quand le téléphone sonna, ce fut juste un fait. La sonnerie était un environnement, pas un signal. Le fait lui-même devint de plus en plus abstrait. Ce qu'une sonnerie de téléphone pouvait signifier était totalement submergé par le fait submergeant de la sonnerie. Gately porta la chose à l'attention de Fackelmann. Fackelmann la nia avec véhémence.

Un moment, Gately essaya de se tenir debout, fut sauvagement agressé par le plancher, et mouilla son froc lui aussi.

Le téléphone sonna, sonna.

À un autre moment, ils s'amusèrent à faire rouler des M&M's de différents coloris dans les flaques d'urine et à les regarder se transformer, à mesure que leur teinture se dissolvait, en ballons de football blanc vampire dans un nimbus de couleur vive.

L'interphone de la porte en verre du luxueux immeuble sonna, et ils furent submergés par le fait de sa sonnerie. Il sonna, sonna. Ils dirent espérer que ça s'arrêterait, comme on dit espérer que s'arrêtera la pluie.

Ça devint le missile balistique intercontinental des orgies. La Substance paraissait inépuisable ; le Mt Dilaudid changeait de forme mais ne rétrécissait pas beaucoup. Ce fut la seule et unique fois où Gately dut changer de bras pour continuer à s'injecter des narcotiques parce que le premier n'avait plus de veines disponibles. Fackelmann n'était plus assez coordonné pour l'aider à se garrotter. Un filet de bave chocolatée sous la lèvre de Fackelmann s'étirait presque jusqu'au sol. L'acidité de leur urine corrodait le vernis du parquet de façon visible. La flaque avait plusieurs bras, comme un dieu hindou. Gately n'arrivait pas à déterminer si l'urine avait simplement atteint leurs pieds ou s'ils étaient carrément assis dedans. Fackelmann cherchait à savoir jusqu'à quelle proximité de la mare de pisses mêlées pouvait descendre son filet de bave, sans se détacher, avant de le ravaler. Un jeu dangereux, et d'autant plus prenant. L'idée que la plupart

des gens aiment les jeux dangereux tout en se méfiant du danger dans la vie réelle frappa Gately comme une épiphanie. Il lui fallut plusieurs litres de temps visqueux pour faire part de cette idée à Fackelmann afin que celui-ci lui donne l'*imprimatur* du déni.

Finalement, l'interphone se tut.

L'expression « plus de tatouages que de dents » revenait sans cesse dans la tête de Gately, dodelinante (la tête), sans qu'il sût d'où elle venait ni à qui elle était censée se référer. Il n'était pas encore allé à Billerica ; il était en liberté sous caution, une caution payée par Whitey Sorkin.

Le goût des M&M's n'éliminait pas le goût pharmaceutique, étrangement douceâtre, de l'hydromorphone dans la bouche de Gately. Il regarda la couronne de flammes bleues du réchaud scintiller dans l'urine.

Pendant la triste période de lumière crépusculaire, Fackelmann avait subi une convulsion et déféqué dans son pantalon, et Gately n'avait pas eu assez de coordination pour lui porter secours pendant la crise et le réconforter. Il eut le sentiment cauchemardesque qu'il y avait quelque chose de crucial à faire, mais il avait oublié quoi. Les injections de 10 mg de Bayou bleu rendaient ces sentiments de plus en plus brefs. Il n'avait jamais entendu dire qu'une overdose pouvait provoquer des convulsions, et Fackelmann semblait être revenu à lui, à sa façon.

Derrière les grandes fenêtres, le soleil montait et déclinait comme un yoyo.

Ils avaient épuisé l'eau distillée du bol mélangeur, alors Fackelmann prit un coton, épongea l'urine colorée aux M&M's sur le sol et s'en servit pour préparer le fix. Gately trouva ça répugnant. Mais il n'était pas question d'aller à la cuisine chercher une bouteille pleine. Gately garrottait son bras droit avec ses dents, vu que le gauche était maintenant inutile.

Fackelmann sentait très mauvais.

Gately sombra dans un rêve où il était à bord d'un bus Beverly-Needham portant, sur les côtés, l'inscription PARANGON BUS LINES :

THE GRAY LINE. Dans sa mémoire hébétée, quatre ans plus tard à Ste E., il se rend compte que ce bus est le même que celui qui n'allait nulle part dans l'autre rêve mais, et là c'est à gerber, la reconnaissance de cette similitude est elle-même un rêve, ou appartient à un rêve, et voilà que sa fièvre monte en flèche et que la ligne du cardiogramme forme des dents de scie, avec une drôle de rupture entre la 1re et la 3e dent, ce qui déclenche un clignotement ambré dans le bureau des infirmières au fond du couloir.

Quand l'interphone sonna de nouveau, ils regardaient le film de flammes, tard le soir. La voix de cette pauvre vieille Pamela Hoffman-Jeep leur parvint de l'appareil. L'interphone et le bouton d'ouverture de la porte étaient à l'autre bout du salon, près de l'entrée. Le plafond saillait et se rétractait. Fackelmann avait recroquevillé sa main en forme de griffe et étudiait cette griffe à la lueur des flammes du TP. Le Mt Dilaudid était sérieusement entamé d'un côté ; une avalanche catastrophique dans le lac Urine était envisageable. P. H.-J. avait l'air bourrée comme une Nuck. Elle voulait qu'on lui ouvre. Elle disait qu'elle savait qu'ils étaient là. Elle employa plusieurs fois le mot *teuf*. Fackelmann murmurait que c'étaient des conneries. Gately se rappelle qu'il avait dû appuyer sur sa vessie pour savoir s'il devait aller aux toilettes. Son Unité était toute rabougrie et glacée contre sa jambe dans son jean mouillé. L'odeur ammoniaquée de l'urine et le plafond qui respirait et une lointaine voix de femme ivre… Gately chercha à l'aveuglette les barreaux de son parc, les empoigna et se hissa sur ses pieds. Il se leva, ou le plancher descendit, au choix. Il chancela comme un moutard. Le sol sous lui feinta à droite, à gauche, tenta de le prendre à revers. La lumière des étoiles baignait les luxueuses fenêtres. La griffe de Fackelmann était devenue une araignée, qu'il laissa descendre lentement sur sa poitrine. Les étoiles étaient floues ; on ne les distinguait pas. Tout ce qui était au-delà des flammes de la cartouche était noir comme dans un four. La sonnerie de l'interphone était colérique, la voix pathétique. Gately avança un pied en direction du bouton d'ouverture. Il entendit Fackelmann

dire à sa main-araignée qu'elle assistait à la naissance d'un empire. Puis, quand Gately posa son pied devant lui, il n'y avait rien en dessous. Le sol esquiva son pied et se rua sur lui. Il eut le temps d'apercevoir le plafond saillant, puis le sol le frappa à la tempe. Ses oreilles bourdonnèrent. L'impact secoua toute la pièce. Une boîte de feuilles à plastifier vacilla et les feuilles se répandirent en éventail sur le plancher mouillé. La visionneuse tomba du mur et projeta des flammes tordues sur le plafond. Le sol se pressa contre Gately, le serra fort, il tourna sa figure ratatinée vers Fackelmann et les fenêtres, et Fackelmann lui montra l'araignée pour qu'il l'inspecte.

« Oh, mais merde à la fin.

– J'étais dans deux scènes. Le reste, je ne sais pas ce qu'il y a dedans. Dans la première scène je franchis une porte à tambour. Une de ces portes tournantes en verre, vous savez. Et, dans la porte, en même temps que moi, il y a quelqu'un d'autre, que je connais mais que je n'ai pas revu depuis longtemps apparemment, parce que j'ai un air étonné en remarquant la personne, et la personne qui me voit a un air tout aussi étonné… on devine qu'on a été assez proches dans le passé et qu'on s'est perdus de vue et que cette rencontre est un pur hasard. Et au lieu d'entrer, je continue à faire tourner le battant pour suivre la personne qui sort et qui, elle aussi, tourne pour me suivre, et on fait plusieurs révolutions comme ça.

– Q.

– L'acteur était de sexe masculin. Ce n'était pas un des habitués de Jim. Mais le personnage que je reconnais dans la porte est épicène.

– Q.

– Hermaphrodite. Androgyne. Le sexe masculin du personnage n'était pas censé être évident. Je suppose que vous pouvez vous Identifier. Le gars avait une caméra fixée dans un landau ou une poussette. Je portais une

incroyable robe longue blanche, flottante, je me penchais au-dessus de la caméra dans le berceau et je m’excusais simplement.

– Q.

– Je m’excusais. Mon texte comprenait plusieurs excuses. “Je suis désolée. Je suis tellement désolée. Oh, je suis désolée, vraiment. Je suis très, très, très désolée, croyez-moi je vous en prie.” Pendant très longtemps. Je ne sais pas s’il a tout gardé au montage, j’en doute fortement, mais il y avait une bonne vingtaine de minutes de variations sur “Je suis désolée”.

– Q.

– Pas exactement. Pas exactement voilée.

– Q.

– Le point de vue est celui du berceau, oui. Perspective du berceau. Mais ce n’est pas ce que j’entends par “le centre de la scène”. La caméra était munie d’un objectif avec un système que Jim appelait auto-oscillateur. Une oscillation oculaire, quelque chose comme ça. Une articulation genre rotule derrière la monture qui faisait osciller légèrement l’objectif. Ça produisait un curieux petit ronron, je me souviens.

– Q.

– La monture, c’est comme la baïonnette. C’est ce qui maintient les différents éléments de l’objectif. La monture de cet objectif-là saillait beaucoup plus que celle d’un objectif traditionnel, mais n’était pas aussi grosse que celle d’un objectif catadioptrique. L’objectif ressemblait plutôt à un œil de homard ou à un appareil de vision nocturne. Long, mince, saillant, avec cette légère oscillation. Je ne m’y connais pas beaucoup en objectifs, à part les principes de base, longueur, vitesse. Les objectifs, c’était le fort de Jim. Ça ne doit pas vous surprendre. Il en avait toujours une valise pleine. Il s’intéressait davantage aux objectifs et à l’éclairage qu’à la caméra. Il les rangeait dans une valise spéciale, que portait son autre fils. Leith s’occupait des caméras, le fils des objectifs. Les objectifs, disait-il, c’était sa

contribution à toute l'entreprise. À la réalisation d'un film. À lui-même. Il faisait tout lui-même.

– Q.

– Ah, je ne m'en mêlais pas. Mais je sais qu'il y avait quelque chose d'oscillant et d'étrange dans leur vision, implicitement. Je suppose que plus ils viennent de naître, plus ça vacille. Et plus c'est flou. Nystagmus néonatal. Je ne sais pas où j'ai entendu ce terme. Je ne me rappelle pas. Ça vient de Jim, peut-être. Ou de son fils. Pour ce que je sais personnellement des nourrissons… ça pouvait être aussi une lentille astigmate. En tout cas, ce qui est presque sûr, c'est que l'objectif était censé reproduire le champ de vision d'un bébé. C'était ça, si vous voulez, le centre de la scène. Mon visage n'était pas important. Ça ne pouvait pas être une prise de vue réaliste, avec cet objectif-là.

– Q.

– Je ne l'ai jamais vu. Aucune idée.

– Q.

– Ils ont été enterrés avec lui. Les masters de tout ce qui est resté inédit. Du moins, c'était dans son testament.

– Q.

– Ça n'avait rien à voir avec le suicide. Absolument rien du tout.

– Q.

– Mais non, je ne l'ai jamais vu, ce testament. Il me l'a dit. Il me disait des choses. Il a cessé de boire pendant tout ce temps. C'est ça qui l'a tué. Il ne le supportait pas, mais c'était une promesse.

– Q.

– Je ne suis pas sûre qu'il ait même jamais eu un master terminé. Ça, c'est *vous* qui le dites. Il n'y avait rien d'insupportable ou d'asservissant dans aucune de mes scènes. Rien qui ressemble à ces rumeurs de perfection. Ce sont des rumeurs universitaires. Il voulait faire quelque chose, je cite, de "trop parfait". Mais c'était une *blague*. Il avait un problème avec le

divertissement, avec les critiques qui opposaient divertissement à non-divertissement et posture. Il disait que l'Œuvre était une suite de "divertissements". Mais dans un sens ironique. Même pour plaisanter il ne parlait jamais d'antiversion ou d'antidote, bon sang. Il n'est jamais allé aussi loin. Une blague.

– …

– Quand il parlait de ce truc comme d'un divertissement parfait, mortellement obsédant, c'était toujours ironique, c'était une blague qui m'était destinée. Parce que je disais aux gens que mon voile avait pour fonction de dissimuler une perfection mortelle, que j'étais si mortellement belle que personne ne pouvait le supporter. C'était une plaisanterie que j'avais piquée dans l'un de ses divertissements, le truc sur Méduse-Odalisque. Que même à l'A.H.I.D. je dissimulais ma dissimulation, pour nier la difformité en soi. Donc Jim a fait un film raté et m'a dit qu'il était trop parfait pour être distribué, que ça paralyserait les gens. Il était absolument évident que c'était ironique. À mes yeux.

– Q.

– L'humour de Jim était un humour *pince-sans-rire*.

– Q.

– S'il a été réalisé et que personne ne l'a vu, ce master, c'est qu'il est avec lui. Enterré. Ce n'est qu'une supposition. Mais je parie que c'est ça.

– …

– Disons que c'est un pari *raisonné*.

– Q.

– …

– *Q*, Q, *Q*.

– C'est la partie de la blague qu'il ignorait. Le lieu de son enterrement est lui-même enterré, maintenant. C'est dans votre zone d'annulation. Ce n'est même pas votre *territoire*. Et, si vous voulez tout savoir… je crois qu'il aurait adoré cette blague. Oh, putain, oui, adoré.

Par une coïncidence assez glaçante, il s'avéra que, dans notre chambre, Kyle Dempsy Coyle et Mario regardaient également l'une des vieilles œuvres de Soi-Même. Mario avait enfilé son pantalon et se servait de son outil spécial pour le zipper et le boutonner. Coyle paraissait étrangement traumatisé. Il était assis sur le bord de mon lit, les yeux écarquillés, tremblant de tout son corps comme une gouttelette au bout d'une pipette. Mario me salua par mon nom. La neige tourbillonnait toujours derrière la fenêtre. La position du soleil était impossible à estimer. Les poteaux des filets étaient maintenant ensevelis jusqu'à la hauteur des attaches pour cartes de score. Le vent amassait des congères contre tous les angles droits de l'Académie, puis les façonnait bizarrement. La vue depuis la fenêtre avait l'aspect granuleux et gris d'une mauvaise photo. Le ciel semblait malade. Mario maniait son outil avec beaucoup de patience. Il lui fallait souvent plusieurs tentatives pour engager la languette de la fermeture à glissière dans les mâchoires de son outil. Coyle, qui avait encore son orthèse buccale anti-apnée, fixait la petite visionneuse de notre chambre. La cartouche était *Complice !* de Soi-Même, un mélodrame court avec Cosgrove Watt et un garçon que personne n'avait jamais vu avant ni revu depuis.

« Tu t'es réveillé de bonne heure », dit Mario, souriant, en levant les yeux de sa braguette. Son lit était fait au carré.

Je souris aussi.

« Je ne suis pas le seul, apparemment, dis-je.

– Tu as l'air triste. »

Je levai mon verre NASA en direction de Coyle.

« Que nous vaut ce plaisir, K.D.C. ?

– 'Ice 'ans un 'ale é'at », dit Coyle.

Je posai le verre et la brosse à dents sur ma commode et redressai le napperon. Je pris quelques vêtements et me mis à les trier à l'odeur entre mettable et non mettable.

« Kyle raconte que Jim Troeltsch a arraché un morceau de la figure d'Ortho en essayant de le détacher d'une fenêtre où il était collé, dit Mario. Et après Jim Troeltsch et Mr Kenkle ont voulu mettre du papier-toilette sur les parties écorchées, comme Tall Paul met des bout de Kleenex sur ses coupures de rasage des fois, mais la figure d'Ortho, c'était pire qu'une coupure de rasage et ils ont mis un rouleau entier, et maintenant la figure d'Ortho est couverte de papier-toilette, et le papier est collé maintenant, et Ortho peut pas l'enlever, et au petit déjeuner Mr deLint a engueulé Ortho de les avoir laissés mettre du papier-toilette dessus, et Ortho est monté dans sa chambre et celle de Kyle et a fermé la porte à clé, et Kyle n'a plus de clé depuis l'accident du bain à remous. »

J'aidai Mario avec son gilet à barre antivol et serrai bien le Velcro. La poitrine de Mario est si sensible que je percevais ses palpitations cardiaques à travers le gilet et le sweat-shirt.

Coyle retira son orthèse anti-apnée. Des filets de matière buccale nocturne blanche apparurent entre sa bouche et l'appareil. Il s'adressa à Mario : « Dis-lui le pire. »

Je surveillais Coyle pour voir ce qu'il comptait faire de l'espèce de dentier répugnant qu'il tenait à la main.

« Eh, Hal, t'as des messages sur ton téléphone, et Mike Pemulis est venu et a demandé si tu étais frais et dispos.

– Tu ne lui as pas dit le pire, reprit Coyle.

– Ne t'avise pas de poser ce truc sur mon lit, Kyle, s'il te plaît.

– Je ne touche rien avec, rassure-toi. »

Mario employa son outil pour fermer la longue glissière incurvée de son sac à dos.

« Kyle dit qu'il a eu un autre problème de largage intempestif…

– J'ai entendu dire ça, répondis-je.

– … et Kyle dit qu'il s'est réveillé et qu'Ortho était pas là, et le lit d'Ortho était pas là non plus, alors il a allumé…

– Et là, attention les yeux, accroche-toi bien… dit Coyle en gesticulant avec son appareil.

– … oui attention les yeux, dit Mario, le lit d'Ortho est en l'air, près du plafond. Le sommier a été soulevé et attaché au plafond pendant la nuit sans que Kyle l'entende ou se réveille.

– Jusqu'au largage, tu veux dire, précisai-je.

– Maintenant y en a marre, dit Coyle. Que la rumeur m'accuse de déplacer ses affaires, c'est une chose. Mais, là, je vais aller voir Lateral Alice pour changer de chambre, comme Troeltsch. C'est la *goutte d'eau*.

– Et son lit est au plafond, maintenant, poursuivit Mario, et s'il tombe il va traverser le plancher et atterrir dans la chambre de Graham et Petropolis.

– Il y est en ce moment, momifié dans du papier cul, il boude, avec son lit en l'air et la porte fermée à clé, et du coup je peux même pas aller chercher les produits de nettoyage de mon orthèse », dit Coyle.

J'ignorais qu'il y avait eu un échange de chambres entre Troeltsch et Trevor Axford. Une gigantesque plaque de neige glissa du toit au-dessus de notre fenêtre et se fracassa à terre avec un choc sonore. L'idée qu'un événement aussi important qu'un échange de chambres en cours d'année ait pu se produire à mon insu m'emplit d'effroi. Je sentis quelques signes précurseurs d'une nouvelle crise d'angoisse.

Sur la table de chevet de Mario était posé un tube de pommade pour la brûlure de son bassin, inégalement pressé. Mario scruta mon visage.

« Tu es triste parce que le match contre les Québécois risque d'être annulé ?

– Et ensuite, pour couronner le tout, il s'est retrouvé avec la figure collée sur une vitre, dit Coyle d'un air dégoûté.

– Gelée, rectifiai-je.

– Mais alors maintenant écoute l'explication de Stice.

– Laisse-moi deviner.

– Pour le lit en lévitation.

– Tu as dit qu'il était attaché au plafond, intervint Mario.

– C'était une *hypothèse*. La seule hypothèse plausible. Attaché avec une fixation quelconque.

– Laisse-moi deviner.

– Laisse-le deviner, dit Mario à Coyle.

– La Ténèbre pense à des fantômes. »

Coyle se leva et s'approcha de nous. Ses deux yeux n'étaient pas exactement à la même hauteur.

« L'explication de Stice, qu'il m'a fait jurer de ne pas répéter mais c'était avant le lit au plafond, c'est qu'il pense avoir été choisi ou élu pour être hanté ou possédé par un genre d'ange gardien bienveillant qui réside et / ou se manifeste dans des objets physiques ordinaires, et veut apprendre à La Ténèbre à ne pas sous-estimer les objets ordinaires et élever son tennis à un niveau surnaturel pour l'aider dans les matches. »

L'un de ses yeux était légèrement plus bas que l'autre, et orienté un peu différemment.

« Ou nuire à quelqu'un d'autre, dis-je.

– Stice est mentalement dérangé », dit Coyle en s'approchant toujours.

Je veillai à me maintenir hors de portée de toute haleine matinale.

« Il regarde fixement des choses, poursuivit-il, pour essayer de les manipuler par la force de sa volonté, en massant les veines de ses tempes. Il m'a parié 20 balles qu'il était capable de se mettre debout sur sa chaise de bureau et de la faire léviter. Au bout d'une demi-heure, il était toujours debout dessus à se masser les tempes, j'ai voulu annuler le pari, mais il a refusé. »

Je surveillais aussi l'orthèse buccale.

« Vous avez entendu parler d'ersatz de saucisse et de jus d'orange frais pour le petit déj ? » dis-je.

Mario me demanda de nouveau si j'étais triste.

« J’y étais, répondit Coyle. La tête de Stice coupait l’appétit de tout le monde. Puis deLint a commencé à l’engueuler. » Il me reluquait bizarrement. « Je vois pas ce qu’il y a de si drôle là-dedans, vieux. »

Mario se laissa tomber en arrière sur son lit et enfila les lanières de son sac à dos avec une aisance consommée.

« Est-ce que je dois aller voir Schtitt, ou Rusk, ou quoi ? dit Coyle. Ou alors Lateral Alice ? Imagine qu’il ait des ennuis et que ce soit ma faute.

– Il est indéniable que La Ténèbre a amélioré son niveau de jeu cet automne, en tout cas.

– Il y a des messages sur le répondeur, Hal », dit Mario tandis que je lui prenais les mains pour l’aider à se relever doucement.

« Si c’est son dérangement mental qui a amélioré son jeu, dit Coyle, est-ce que c’est encore un dérangement ? »

Cosgrove Watt avait été l’un des très rares acteurs professionnels engagés par Soi-Même, lequel préférait employer des amateurs ; Soi-Même voulait qu’ils se contentent de lire leur texte, avec la maladresse du trac d’un amateur, sur les cartons que Mario ou Disney Leith leur montraient pendant qu’ils jouaient, en se postant du côté où le personnage était censé regarder. Jusqu’à la dernière phase de sa carrière, Soi-Même avait pensé que le ton haché et monocorde d’un non-professionnel aidait à gommer l’illusion pernicieuse du réalisme et à rappeler aux spectateurs qu’ils regardaient un acteur jouant et non une personne réelle. À l’instar du Français Robert Bresson qu’il admirait tant, Soi-Même refusait d’abreuver le public de réalisme illusoire, disait-il. L’ironie consistant à recourir à des *non*-acteurs pour rendre cet artifice du je-ne-suis-qu’un-acteur fut l’un des rares aspects de ses premières œuvres qui intéressèrent vraiment les critiques académiques. Mais la vérité est que le Soi-Même des débuts ne voulait pas qu’un jeu crédible, expérimenté, vînt faire de l’ombre aux idées abstraites et aux innovations techniques de ses cartouches, et en ce sens il était plus proche de Brecht que de Bresson. L’ingéniosité conceptuelle et

technique ne passionnait pas les foules férues de divertissement, et on peut supposer que le renoncement de Soi-Même à l'anticonfluentialisme dans ses dernières réalisations s'explique par une tentative désespérée de proposer au public traditionnel états-unien un spectacle divertissant, prenant, incitant à l'oubli de soi[370], qui l'amena à demander à ses acteurs pro et non pro d'extérioriser formidablement leurs sentiments. Susciter l'émotion chez ses acteurs ou son public ne m'était jamais apparu comme l'un des points forts de Soi-Même, mais je me souvenais de discussions avec Mario, qui me soutenait que ce qui se passait à l'écran m'échappait en grande partie.

Cosgrove Watt était un pro, mais pas très doué et, avant d'être découvert par Soi-Même, sa carrière s'était limitée à des publicités télévisées pour des commerces régionaux. Son rôle majeur fut celui de la Glande Dansante dans une série de spots pour une chaîne de cliniques d'endocrinologie de la côte Est. Il portait un costume blanc bulbeux, une moumoute blanche et soit un boulet blanc au pied soit des chaussures de claquettes blanches, selon qu'il incarnait la Glande d'avant ou d'après. En regardant l'une de ces pubs, Soi-Même avait crié Eurêka à notre Sony HD et s'était rendu personnellement à Glen Riddle, Pennsylvanie, où Watt vivait avec sa mère et les chats de celle-ci, pour le recruter. Il fit tourner Cosgrove Watt dans presque tous ses projets pendant dix-huit mois. Un temps, Watt fut pour Soi-Même ce que De Niro était pour Scorsese, McLachlan pour Lynch, Allen pour Allen. Et jusqu'à ce que Watt eût cette lésion du lobe temporal qui le rendit socialement invivable, Soi-Même l'avait installé, avec sa mère et les chats, dans un appartement aux pièces en enfilade qui allaient devenir les chambres des prorecteurs à la sortie du tunnel principal d'E.T.A., ce que la Moms avait accepté mais en nous ordonnant, à Orin, Mario et moi, de ne jamais rester seuls dans une pièce avec Watt.

Complice ! fut l'un des derniers rôles de Watt. C'est un film triste et simple, si court que le TP rembobinait la cartouche en un rien de temps. Le film s'ouvre sur un beau jeune prostitué d'arrêt de bus, fragile, épicène, blond jusqu'aux sourcils et aux cils, qui se fait aborder au café Greyhound par un vieux bonhomme débraillé, d'aspect dépravé, aux dents grises, aux sourcils en accent circonflexe, avec des problèmes de lobe temporal manifestes. Cosgrove Watt incarne le vieux dépravé, qui emmène le gars dans son appartement rupin mais ringard, en fait l'appartement que Soi-Même avait loué pour O. et la P.G.O.A.T., et qu'il avait garni de décorations ringardes qu'il utilisait pour les intérieurs de la plupart de ses dernières œuvres.

Le triste et bel Aryen accepte les avances du vieux dégueulasse, mais à la condition expresse que celui-ci porte une protection. Le jeunot, malgré une élocution médiocre, le stipule très clairement. Sexe sans risque ou Pas de Sexe, stipule-t-il, en montrant un étui en papier alu familier. L'affreux vieux bonhomme – à présent en smoking et foulard de soie abricot, avec un long fume-cigarette blanc style Roosevelt – se vexe, pense que le jeune prostitué le prend pour un dépravé tellement dépravé qu'il est susceptible d'avoir Ça, le Virus de l'Immunodéficience Humaine. Ses pensées sont transmises par le biais d'une bulle de bande dessinée, ce que Soi-Même, en cette phase tardive, trouvait à la fois distancié, non illusoire, et follement divertissant. Le vieux bonhomme joué par Watt se fend d'un sourire gris qu'il croit plaisant, prend l'étui en papier alu et retire son foulard d'un geste qu'il imagine sensuel… mais sa bulle trahit des spasmes de colère lobo-temporale sadique contre le triste blondinet qui a vu en lui un risque sanitaire. Ce risque sanitaire est désigné, à la fois verbalement et dans la bulle, simplement sous le terme *Ça*. Exemple : « Ce petit salaud pense que je suis assez dépravé et que je pratique la chose depuis assez longtemps pour avoir *Ça*, hein », et la rage du vieux bonhomme hérisse le contour de la bulle.

Donc le vieux dégueulasse, après six minutes seulement de film, Repère 510, prend le beau gosse triste à la manière standard (avec une extravagante voussure) homosexuelle, sur le lit à baldaquin de son boudoir de mauvais goût : le jeune prostitué assume dûment la position voûtée homosoumise parce que le vieux lui a montré qu'il porte la capote. Le jeune prostitué, qu'on voit (voûté) uniquement de profil pendant l'acte en soi, est beau dans le genre fragile, efflanqué, côtes saillantes, tandis que le vieux a le cul raplati et les nénés pendants d'un homme rendu grotesque par des années de débauche. La scène des ébats est très éclairée, sans filtre ni fond sonore jazzy pour édulcorer l'atmosphère de froideur clinique.

Ce qu'ignore le jeune blond soumis, c'est que le vieux débauché a secrètement placé au creux de sa main une lame de rasoir à l'ancienne en allant se gargariser dans sa salle de bains lie-de-vin avec une lotion à la cannelle et mettre du musc phéromonal Calvin Klein sur ses points de pulsation, et, lorsqu'il se voûte bestialement au-dessus du garçon triste, il tient le tranchant de la lame juste à côté de l'anus de celui-ci en prenant son plaisir, de sorte que la lame lacère à la fois la capote et le phallus érigé à chaque coup, indifférent, le vieil affreux, au sang et à la douleur provoqués par les coupures phalliques, et, toujours voûté et besognant le garçon, il pèle la capote fendue comme une saucisse. Le jeune prostitué, soumis, voûté, sent les épluchures de capote, puis le sang, et commence à se débattre comme un condamné à mort, à essayer d'extirper de son corps le vieux dégueulasse décapoté et sanguinolent. Mais il est mince et délicat, et le vieux n'a aucun mal à le maintenir sous sa masse flasque pendant qu'il grimace, grogne, prend son plaisir jusqu'à la fin. Il y a apparemment une sorte de convention, dans les scènes de sexe homo explicites, qui veut que le partenaire soumis détourne la tête de la caméra pendant que le phallus du partenaire dominant est en lui, et Soi-Même respecte cette convention, sauf qu'un sous-titre horripilant, une note de bas de page en quelque sorte, avertit qu'il s'agit effectivement d'une convention ici respectée. Le

prostitué ne montre son visage dévasté à la caméra que lorsque le vieil homo dépravé a retiré son phallus post-coïtal ensanglanté et rétrécissant, il fait pivoter sa figure aux sourcils blonds vers la gauche, face au public, dans un gémissement muet et s'effondre sur sa frêle poitrine, les bras en travers des draps de satin, le derrière bien en l'air, exhibant sur la raie et le haut de ses fesses une marque violette, d'un violet plus vif qu'une contusion, d'où partent huit ramifications arachnéennes qui sont, ainsi que la bulle du vieux bonhomme horrifié le révèle, l'immanquable signe à huit pattes du Sarcome de Kaposi, le symptôme le plus universel de *Ça*, et le garçon pleure parce que le vieil homosexuel dépravé a fait de lui – le prostitué – un assassin, et ses sanglots secouent son postérieur exhibé devant la face horrifiée du vieux bonhomme, et il pleure et pleure dans le satin pourpre en répétant sans cesse « *Assassin ! Assassin !* », inlassablement, à tel point que près d'un tiers de la longueur totale de *Complice !* est consacré à la répétition saccadée de ce mot – bien plus que nécessaire pour que le public ait le temps de comprendre le retournement de situation et ses possibles implications et significations. C'était exactement sur ce genre de truc que portaient mes discussions avec Mario. Selon moi, même si les deux personnages extériorisent beaucoup leurs sentiments à la fin de la cartouche, l'idée maîtresse de *Complice !* reste abstraite et autoréflexive : on est moins touché par les personnages que par la cartouche en elle-même. Quand la dernière image répétitive se dilue en ombre chinoise, que le générique défile par-dessus, que la face du vieux arrête de se convulser d'horreur et que le jeune la ferme, la vraie tension de la cartouche devient la question : Soi-Même nous a-t-il imposé 500 secondes du cri répétitif « Assassin ! » pour une raison délibérée, c.-à-d. la perplexité, puis l'ennui, puis l'impatience, puis l'exaspération, puis la fureur que ce 1/3 final statique et répétitif du film provoque chez les spectateurs proviennent-ils d'une intention théorico-esthétique, ou est-ce simplement que Soi-Même était un monteur parfaitement merdique de ses propres images ?

Ce fut seulement après la mort de Soi-Même que critiques et théoriciens commencèrent à considérer cette question comme potentiellement importante. Une universitaire de Cal-Irvine obtint sa chaire grâce à un essai arguant que le débat intention / non-intention dans le caractère non divertissant de l'œuvre de Soi-Même éclairait l'énigme de tout le cinéma d'après-garde du nouveau millénaire, cinéma qui, à l'âge des téléputeurs et du divertissement regardable uniquement chez soi, posait la question implicite de savoir pourquoi le cinéma esthétiquement ambitieux était si ennuyeux et le divertissement commercial de bas étage si plaisant. L'essai était ampoulé et franchement illisible, employait des mots tels que *actanciel* ou *pepla* comme pluriel de *peplum*[371].

De ma position horizontale sur le plancher de la chambre je pouvais manier la télécommande du TP et faire à peu près tout sauf retirer et insérer des cartouches dans le lecteur. La fenêtre était maintenant une masse translucide de neige et de buée. Les Disséminations Spontanées d'InterLace pour la Nouvelle-Nouvelle-Angleterre ne parlaient que de la météo. Avec notre système d'abonnement, E.T.A. recevait de nombreuses Pistes Spontanées grand public. Chaque piste traitait la météo sous un angle légèrement différent. Chaque piste s'intéressait à un élément légèrement différent. Les bulletins en provenance du North Shore et du South Shore, de Providence, New Haven et Hartford-Springfield s'accordaient sur le fait qu'une terrible quantité de neige était tombée, continuait à tomber, se répandait et s'amoncelait. On voyait des voitures abandonnées en tous sens, et toutes revêtaient, ainsi ensevelies sous un manteau blanc, l'apparence universelle de la Coccinelle VW. Des bandes d'adolescents casqués de noir sur des motoneiges rôdaient dans les rues de New Haven avec des motivations peu pacifiques. Les piétons baissaient la tête, pataugeaient ; des envoyés spéciaux pataugeaient eux aussi vers eux pour recueillir leurs impressions. Un reporter pataugeur de Quincy dans le South Shore disparut même brusquement de l'écran, à l'exception de son micro, tendu

courageusement, qui dépassait d'une espèce de doline dans la neige ; on vit les dos courbés des techniciens se porter à son secours – en pataugeant, comme de juste. Des gens armés d'appareils soufflants se débattaient, chacun dans son petit blizzard personnel. Un passant fit une spectaculaire chute sur le coccyx. Des voitures patinaient après des embardées, n'arrivaient pas à redémarrer. Une piste montrait un homme qui s'échinait à dégager son pare-brise, immédiatement reblanchi après chaque coup de racloir. Un bus avait le museau encastré dans une monstrueuse congère. Les ventilateurs ATHSCME sur le mur nord de Ticonderoga, New New York, formaient des cyclones de neige horizontaux. Des femmes austères et fardées dans les studios d'InterLace s'accordaient pour estimer que c'était le pire blizzard de la région depuis celui de 1998 A.S., qui était lui-même le pire depuis celui de 1993 A.S. Un homme en fauteuil roulant regardait froidement une congère haute de deux mètres devant la rampe de la State House. Des vues satellite de l'est et du centre de l'O.N.A.N. montraient une formation blanche en spirale, hérissée et griffue. Ce n'était pas une tempête du cap Hatteras. Un front froid de l'Arctique avait rencontré un front chaud et humide du golfe du Mexique au-dessus de la Concavité. La photo satellite apparaissait en surimpression sur un graphique du blizzard de 1998 et l'on voyait que les deux phénomènes étaient identiques. Une vieille connaissance indésirable était de retour, dit une femme magnifique avec des mèches noires, un rouge à lèvres pétant et un sourire rigoureux. Une autre piste insistait : ce n'était pas une tempête du cap Hatteras. J'aurais peut-être dû dire « un sourire sans joie », plutôt. Les yeux vitreux de l'homme raclant son pare-brise en vain semblaient représenter une image importante ; différentes pistes revenaient sur son visage. Il refusa de tenir compte de la présence des journalistes et de répondre aux questions. Il avait l'expression sinistre et affairée d'un type qui ramasse soigneusement des bris de verre sur la route après un accident ayant provoqué l'empalement de sa femme décapitée sur le volant. Une autre présentatrice était une jolie Noire aux

lèvres fardées de violet, avec un cylindre de cheveux sur la tête. Des infos sur la neige arrivaient de partout. Au bout d'un moment, je n'essayai plus de compter les occurrences du mot *neige*. Tous les synonymes de *tempête de neige* furent bientôt épuisés. Des amateurs de sensations fortes sur des motoneiges, sans casque, tournaient en rond dans Copley Square. Des clochards couverts de neige, accroupis sur des pas de porte, confectionnaient des tubas avec des journaux roulés pour respirer. Jim Troeltsch, à présent résident de la C-204, aimait faire des imitations très drôles d'une présentatrice d'InterLace pendant un orgasme. L'une des motoneiges échappa au contrôle de son pilote et s'enfonça dans une congère ; la caméra cadra la congère un bon moment, mais rien n'en ressortit. Les réservistes de la garde nationale du Connecticut, mobilisés, n'avaient pas pu se regrouper à cause des embarras de la circulation. Trois hommes en uniforme et casque gris poursuivaient deux individus en casque blanc, tous sur des motoneiges, pour des raisons que le journaliste sur place décrivait comme encore indéterminées. Les correspondants de presse employaient ce genre de mots, *indéterminé, individu, présumé, exploitable, en cours d'évolution*. Mais tout ce discours impersonnel était précédé du prénom du présentateur, comme si le reportage avait été une conversation intime. Un livreur d'InterLace, distribuant des cartouches enregistrées sur une motoneige, fut qualifié de valeureux. On avait essayé une procédure pour retirer le moniteur Hitachi de la tête d'Otis P. Lord jeudi, avait annoncé LaMont Chu. Je n'avais jamais piloté une motoneige, ni skié, ni patiné : E.T.A. déconseillait ces activités. Pour deLint, les sports d'hiver étaient mauvais pour les genoux et exposaient à des blessures. Les motoneiges émettaient des bruits comparables à des tronçonneuses, comme pour compenser leur petite taille par du raffut. Il y eut un plan émouvant sur un chasse-neige immobilisé à Northampton. « Les individus sans raison urgente de voyager » (*sic*) étaient officiellement priés de rester chez eux par un policier d'État avec un chapeau à mentonnière. Un habitant de Brockton

en parka Lands' End fit une chute sur les fesses trop burlesque pour ne pas avoir été mise en scène.

Je me rappelais à peine le blizzard de 1998. L'Académie n'était ouverte que depuis quelques mois. Les arêtes de la colline tronquée étaient encore carrées, nettement découpées, avec les couches sédimentaires apparentes, parce que les travaux avaient été retardés par un méchant litige avec l'hôpital pour anciens combattants en contrebas. La tempête était arrivée du sud-est du Canada en mars. Dwight Flechette, Orin et les autres joueurs avaient dû former une cordée, l'un derrière l'autre, pour se rendre au Poumon, menés par Schtitt qui tenait une balise de cantonnier d'autoroute. Quelques photos étaient exposées dans la salle d'attente de C. T. Le dernier garçon de la cordée disparaissait dans un sinistre tourbillon de grisaille. Le poids de la neige avait fait ployer la nouvelle bulle du Poumon, qu'il fallut démonter et réparer. Les trains ne circulaient plus. Je me rappelle que certains des plus jeunes joueurs pleuraient et juraient que le blizzard n'était pas leur faute. Des jours durant, un ciel anthracite déversa une neige ininterrompue. Soi-Même s'était assis sur une chaise en bois devant une fenêtre, à l'endroit même où C. T. vient aujourd'hui se ronger les sangs, et braquait diverses caméras non numériques sur la neige qui s'accumulait. Après avoir été obnubilé pendant des années par la fondation d'E.T.A., au dire d'Orin, dès que l'Académie avait été prête à fonctionner, Soi-Même avait commencé à se passionner pour le cinéma. Toujours d'après Orin, la Moms avait supposé que ce serait une obsession passagère. Soi-Même s'intéressa d'abord principalement aux objectifs et aux rasters[372], et aux conséquences de leur modification. Il resta assis sur cette chaise pendant toute la tempête, à siroter du brandy dans un verre à liqueur, un plaid sur ses longues jambes, qui ne les recouvrait pas complètement – car elles étaient à mes yeux interminables, à l'époque, ses jambes. Il semblait toujours sur le point d'inventer quelque chose. Il avait la réputation de se braquer sur une idée jusqu'à ce qu'elle fructifie, puis de porter aussitôt son attention sur

autre chose. L’optique militaire, puis l’optique annulaire, puis l’optique industrielle, puis la pédagogie du tennis, puis le cinéma. Durant le blizzard, il garda à ses côtés plusieurs types de caméra et une grande mallette en cuir. L’intérieur de cette mallette était strié d’objectifs sur les deux côtés. Il nous laissait, Mario et moi, regarder dans les objectifs en plissant les yeux, pour imiter Schtitt.

On peut penser que, si son obsession pour le cinéma fut durable, c’était parce que Soi-Même ne parvenait pas à ses fins, ne réussissait pas grand-chose dans ce domaine. Encore un point sur lequel Mario et moi divergeons d’un commun accord.

Le déménagement de Weston à E.T.A. prit presque un an. La Moms était attachée à Weston et faisait traîner les choses. J’étais assez petit. Le dos sur le tapis de notre chambre, j’essayai de me remémorer les détails de notre maison de Weston en actionnant la télécommande avec mon pouce. Je n’ai pas la mémoire des détails qu’a Mario. Une piste de dissémination panotait simplement sur le ciel et l’horizon de Boston depuis la tour Hancock. Sur la bande FM, WYYY donnait apparemment son bulletin météo par mimésis, diffusant des bruits d’électricité statique pendant que le personnel estudiantin fumait probablement des bongs pour fêter la tempête ou jouait à glisser sur le toit cérébral de l’Union des étudiants. Les panoramiques de la caméra de la tour Hancock incluaient le sinciput de l’Union du MIT, ses circonvolutions enneigées, de sordides filigranes blancs sur le fond gris de la toiture.

Le seul tapis de notre chambre de subdortoir était une reproduction surdimensionnée de la page de garde des *Évangiles de Lindisfarne* où, en regardant bien, on distinguait de minuscules scènes pornographiques dans les entrelacs byzantins entourant la croix. J’avais acquis ce tapis plusieurs années auparavant à une période où je m’intéressais de près à la pornographie byzantine, incité en cela par les références excitantes que j’avais lues dans l’*O.E.D.* Moi aussi, dans mon enfance, j’avais mes

obsessions passagères. J’ajustai ma position sur le tapis. Je voulais me conformer à une certaine texture du monde que je ne ressentais plus depuis que Pemulis et moi avions arrêté la dope. La texture, je veux dire, pas le monde. Je ne faisais plus la différence entre mes propres souvenirs visuels de la maison de Weston et ceux de Mario, qui me les avait décrits avec précision. Je me souviens d’une bâtisse victorienne à deux étages dans une rue tranquille plantée d’aulnes, de pelouses hyperfertilisées, de hautes villas avec des fenêtres ovales et des porches avec moustiquaire. L’une d’elles avait un fleuron en ananas. La rue était basse, mais les terrains étaient surélevés et les maisons si hautes que l’artère paraissait engoncée, comme un défilé entre des façades cossues. C’était toujours l’été ou le printemps, semblait-il. Je me souviens de la voix haut perchée de la Moms sur la véranda, qui nous appelait quand le soir tombait et que les lanternes s’allumaient devant nos portes avec une synchronisation linéaire. Une allée de garage, la nôtre ou une autre, flanquée de pierres chaulées en forme de perles ou de gouttes. Le jardin foisonnant de la Moms dans un lopin clôturé par une enceinte d’arbres. Soi-Même sur la véranda couverte, touillant un gin tonic avec son doigt. Le chien de la Moms, S. Johnson, pas encore castré, confiné par la psychose dans une sorte d’enclos adjacent au garage, qui courait en rond quand le tonnerre grondait. Une odeur de Noxzema : Soi-Même dans la salle de bains du haut, courbé derrière Orin, lui apprenant à se raser à rebrousse-poil, de bas en haut. Je me souviens de S. Johnson sautant sur ses pattes arrière et griffant le grillage quand Mario s’approchait de l’enclos : un raclement métallique. Le cercle de terre labourée dans l’orbite de S.J. quand le tonnerre grondait ou que des avions passaient. Soi-Même pouvait s’asseoir profondément dans un fauteuil, croiser les jambes et avoir pourtant les deux pieds à plat sur le sol. Il mettait sa main sous son menton quand il vous regardait. Mes souvenirs de Weston sont des tableaux. Plutôt des instantanés que des films. Un curieux souvenir isolé d’insectes tissant l’air au-dessus d’une haie voisine, taillée en forme

de tête d'animal hirsute. Nos propres buissons étaient taillés au cordeau par la Moms. Horizontaux comme des tables. Le babil des taille-haies, leurs cordons électriques orange vif. J'avalais de la salive à chaque respiration. Je me souviens d'avoir gravi en me traînant les marches en ciment d'une maison victorienne au toit à deux pentes, avec une façade étroite qui lui donnait l'aspect d'un écoulement liquide pétrifié : des avant-toits couleur pain d'épices, des bardeaux onduleux, rouge délavé, des gouttières en zinc qu'entretenaient les étudiants en fin de cyle de la Moms. Une étoile bleue sur la fenêtre et les mots *PLAQUE MÈRE*, qui m'évoquaient toujours une femme rectangulaire ou un cri de supporter de football américain. Un intérieur frais, tamisé, et une odeur de Lemon Pledge. Je ne me souviens pas de ma mère sans cheveux blancs ; seule leur longueur variait. Un téléphone à touches, avec un cordon disparaissant dans le mur, sur une surface horizontale dans une alcôve près de la porte d'entrée. Des planchers en liège, des étagères préfabriquées qui sentaient le bois. La photo glaçante de Lang tournant *Metropolis* en 1924[373]. Une grosse commode noire avec des gonds en cuivre. Quelques vieux trophées de tennis de Soi-Même en guise de serre-livres sur les étagères. Une vitrine pleine de cassettes vidéo à l'ancienne dans des étuis de couleurs vives, une collection de faïences de Delft sur le rayon supérieur ne se réduisant plus qu'à une seule figurine après que les autres eurent été renversées par Mario, trébuchant ou délibérément poussé contre elles. Les chaises bleu-blanc avec leurs housses en plastique qui nous faisaient transpirer des cuisses. Un divan revêtu d'une espèce de toile à sac iranienne d'une teinte mi-sable mi-cendre – peut-être le divan d'un voisin. Quelques brûlures de cigarette sur le tissu des accoudoirs. Livres, cassettes vidéo, boîtes de conserve : tout ça par ordre alphabétique. Chaque chose était très propre. Plusieurs chaises capitaine en merisier à deux tons. Un souvenir surréaliste d'un miroir de lavabo embué avec un couteau planté dedans. Une console de télé stéréo massive dont l'œil vert-de-gris m'effrayait quand l'écran était éteint. Certains de ces

souvenirs doivent être imaginaires ou rêvés : la Moms n'aurait jamais toléré un divan avec des marques de brûlure.

Une baie vitrée à l'est, en direction de Boston, avec des silhouettes bordeaux et un soleil bleu suspendus dans une résille de plomb. Le lever de soleil rose bonbon en été, à travers cette baie vitrée, quand je regardais la télé le matin.

Soi-Même, grand homme svelte, avec ses irritations de rasage, ses lunettes inclinées, son pantalon de toile trop court, son cou mince et ses épaules voûtées, alangui dans la lumière rose bonbon de la fenêtre, le coccyx sur l'appui, touillant doucement un verre de quelque chose avec son doigt pendant que la Moms, debout, lui avouait qu'elle avait depuis longtemps abandonné tout espoir raisonnable qu'il écoute ce qu'elle lui disait – cette silhouette silencieuse, dont je me rappelle surtout les jambes interminables et l'odeur d'after-shave Noxzema, semble impossible à concilier avec la sensibilité d'un film comme *Complice !* Il était inimaginable qu'il ait pu concevoir la sodomie et les rasoirs, même théoriquement. Je revoyais encore Orin me répéter un truc presque émouvant que Soi-Même lui avait confié. Un truc en rapport avec *Complice !* Ce souvenir flottait quelque part, comme un mot sur le bout de la langue, juste hors de ma portée, et cette inaccessibilité préfigurait pour moi une nouvelle crise. Je me résignai donc : je ne m'en souvenais pas.

Tout près de la rue de Weston, il y avait une église avec un panneau d'affichage sur la pelouse – des lettres en plastique blanc sur une surface noire rainurée – et, au moins une fois, Mario et moi avions vu un barbu changer les lettres et donc l'annonce. Et cette annonce est l'un des premiers textes que j'ai lus dans ma vie :

LA VIE C'EST COMME LE TENNIS
CEUX QUI SERVENT LE MIEUX
SONT SOUVENT LES GAGNANTS

avec un espace entre chaque lettre, comme ça. Une grande église couleur ciment frais, riche en vitraux, dont le nom m'échappait, mais de construction sans doute moderne pour les années 1980 A.S. – une parabole en béton coulé, une espèce de vague. Peut-être un symbole figurant un vent paranormal capable de faire gonfler et faseyer le béton comme une voile de bateau.

Notre chambre du subdortoir a maintenant trois de ces chaises capitaine de Weston, dont les barreaux dorsaux vous rentrent dans l'échine si vous ne vous positionnez pas correctement. Nous avons un panier à linge en osier que nous n'utilisons pas et sur lequel sont empilés des coussins en velours côtelé. Des plans de décor pour le sol de la basilique Sainte-Sophie et le monastère Saint-Siméon, à Qal'at Sim'an, sur le mur au-dessus de mon lit, la partie vraiment lascive de la *Consommation des lévirats* au-dessus des chaises, datant également de mon épisode byzantin. Quelque chose concernant la raideur désarticulée du porno *maniera greca* : des personnages cassés en morceaux qui essaient de s'unir, etc. Au pied du lit de Mario, une malle achetée au surplus pour son propre équipement cinématographique et un fauteuil en toile de metteur en scène où il dépose toujours sa barre antivol, ses poids en plomb et son gilet pour la nuit. Une console en contreplaqué pour le TP compact et la visionneuse, et une chaise de sténographe pour utiliser le TP pour faire du traitement de texte. Cinq chaises au total dans une chambre où jamais personne ne s'assoit sur une chaise. Comme dans toutes les chambres et couloirs de la résidence, une moulure guillochée court sur les murs, à cinquante centimètres sous le plafond. Les nouveaux élèves d'E.T.A. devenaient fous en comptant les cercles entrelacés de la moulure. Notre chambre en avait 811 et des morceaux tronqués de – 12 et – 13, deux moitiés comme des parenthèses ouvertes dans le coin sud-ouest. De l'âge de onze à treize ans, j'avais une réplique en plâtre d'une frise égrillarde de Constantin, l'empereur à l'organe hyperémique et à la physionomie impure, fixée par deux crochets

au rebord inférieur de la moulure. À présent je ne savais plus du tout ce que j'en avais fait, ni quel sérail byzantin avait décoré l'original. Il fut un temps où j'étais capable de récupérer instantanément ce genre de données.

Le living-room de Weston était doté d'une première version de l'éclairage à spectre total inventé par Soi-Même et avait une cheminée en moellons naturels surmontée d'une grande hotte en cuivre qui faisait un merveilleux gong sur lequel je tapais bruyamment avec des cuillers en bois ; j'avais encore le souvenir d'un adulte étranger, que je ne reconnaissais pas, les tempes entre les mains, qui me suppliait d'arrêter. La jungle de Bébés verts de la Moms avait proliféré dans la pièce depuis un angle, des plantes en pot sur des socles de différentes hauteurs ou dans des nids de ficelle accrochés à des supports, disposés à hauteur d'œil, sur des treillis en fer peint en blanc, le tout dans l'irréelle lumière ultraviolette diffusée par un tube gainé de blanc suspendu au plafond par de fines chaînes. Mario se rappelle les dentelles de fougères illuminées de violet et les reflets humides des feuilles charnues d'un caoutchouc.

Et une table basse en marbre noir veiné de vert, trop lourde pour être déplacée, sur un coin de laquelle Mario s'était cassé une dent à la suite d'une chute qu'Orin jura accidentelle.

Les mollets variqueux de Mme Clarke devant le fourneau. Sa bouche qui semblait disparaître quand la Moms réorganisait quelque chose dans la cuisine. Mon ingestion de moisissure et la réaction affolée de la Moms – un souvenir indirect, c'est Orin qui me l'avait raconté : je ne me rappelais pas avoir mangé une moisissure dans mon enfance.

Mon fidèle verre NASA était toujours sur ma poitrine, montait quand ma cage thoracique montait. Quand je regardais mes pieds, la gueule ronde du verre était une fente étroite. À cause de la perspective. Il y avait un terme technique pour dire *illusion d'optique* mais, là encore, j'étais incapable de le retrouver.

Ce qui perturbait mon souvenir de notre ancien living-room, c'était que bon nombre de meubles se trouvaient maintenant dans le living-room de la Maison du Président, les mêmes, mais légèrement modifiés et disposés autrement. Sur la table basse en onyx contre laquelle Mario s'était cogné (illusion *spéculaire*, voilà le mot que je cherchais ; il m'était revenu quand j'avais cessé de le chercher), il y avait à présent des disques compacts, des magazines de tennis, un vase en forme de violoncelle avec des branches d'eucalyptus séchées et le socle en acier rouge du sapin de Noël familial, quand c'était la saison. Cette table était un cadeau de mariage de la mère de Soi-Même, morte d'emphysème peu avant la naissance-surprise de Mario. Orin prétend qu'elle ressemblait à un caniche empaillé, avec un cou décharné, de fines bouclettes blanches et des yeux qui n'étaient que des pupilles. La mère de la Moms était morte au Québec d'un infarctus quand elle – la Moms – avait huit ans, et son père quand elle était en première au lycée de McGill, dans des circonstances inconnues de nous. La minuscule Mme Tavis vivait encore quelque part dans l'Alberta, puisque l'exploitation agricole de L'Islet, aujourd'hui partie intégrante de la Grande Concavité, était perdue pour toujours.

Orin et Bain et les autres jouant à Family Trivia durant ce terrible blizzard, Orin imitant le « Mon fils a mangé ça ! Mon Dieu ! Au secours ! » strident et pantelant de la Moms, sans jamais se lasser.

Orin aimait aussi recréer pour nous la terrifiante posture cyphotique de la mère de Soi-Même dans son fauteuil roulant, l'invitant d'une main crochue à venir plus près, repliée sur elle-même comme si elle avait reçu un harpon dans la poitrine. Une atmosphère déshydratée l'entourait, disait-il, comme si elle absorbait par symbiose l'humidité ambiante. Elle passa les dernières années de sa vie dans la brownstone de Marlboro St. qu'ils possédaient avant ma naissance, soignée par une infirmière en gériatrie qui, selon Orin, était aussi expressive qu'une photo sur un avis de recherche. Quand l'infirmière n'était pas là, une petite cloche en argent était accrochée

au bras du fauteuil de la vieille dame, qui la faisait sonner quand elle ne pouvait plus respirer. Ainsi un tintement argenté annonçait l'asphyxie à l'étage. Mme Clarke pâlissait encore lorsque Mario l'interrogeait à ce sujet.

Il était devenu plus simple d'observer les changements ménopausiques dans le corps de la Moms depuis qu'elle avait commencé à se confiner de plus en plus dans la Maison du Président. Cela se produisit après l'enterrement de Soi-Même, mais par étapes – le reploiement progressif, la répugnance à quitter les lieux, et les signes du vieillissement. Il est difficile de remarquer ce qu'on voit tous les jours. Aucun de ces changements physiques n'était dramatique – le raidissement et l'amaigrissement de ses jambes nerveuses de danseuse, le rétrécissement de ses hanches, l'épaississement de sa taille. Son visage était un peu plus affaissé que quatre ans plus tôt, avec un léger bourrelet sous le menton et l'émergence de rides potentielles autour de sa bouche, me semblait-il.

Le meilleur adjectif pour qualifier l'aplatissement de l'ouverture du verre était probablement *elliptique*.

Un psychiatre infantilisant s'accorderait sans doute avec mon vieux psychothérapeute du deuil pour me demander ce que je ressens en voyant ma mère vieillir. Ces questions sont presque des kōans : il faut mentir quand la vérité est Rien du Tout, puisque c'est, semble-t-il considéré comme un mensonge classique dans la typologie psy. Les questions brutales sont celles qui vous *forcent* à mentir.

Notre ancienne cuisine, à moins que ce ne fût celle d'un voisin, était lambrissée de noyer et ornée de moules à pâté en cuivre et d'herbes aromatiques. Une femme non identifiée – ni Avril ni Mme Clarke – debout dans cette cuisine, en pantalon cerise, chaussée de mocassins sans chaussettes, agitant une cuiller à pot, riant de quelque chose, une longue comète de farine sur la joue.

Je m'aperçus brusquement que je n'avais pas envie de jouer cet après-midi, même sur un court couvert. Même pour un simple match amical. Je

préférais ne pas jouer du tout, en définitive. Qu'en eût dit Schtitt ? Qu'en eût dit Lyle ? Quant à la réaction de Soi-Même à ce refus de jouer, à supposer qu'il eût une réaction, j'étais incapable de rester concentré assez longtemps pour l'imaginer.

Mais c'était l'homme qui avait réalisé *Complice !*, dont la sensibilité avait produit l'hétéro-hardcore *Anal de Möbius*, le sado-parodontal *Poilade avec dents* et d'autres films parfaitement vicelards et malsains.

Ensuite je me dis que je pouvais très bien sortir et faire une chute volontaire, ou sauter par la fenêtre du petit escalier de la MdP sur l'escarpement plusieurs mètres en contrebas, en veillant à tomber sur la mauvaise cheville pour me blesser, ce qui m'éviterait de jouer. Que je pouvais préparer soigneusement une dégringolade du haut du poste d'observation de la traverse ou de la galerie des spectateurs privilégiés, où C. T. et la Moms nous envoyaient de temps en temps pour influencer les éventuels donateurs, tomber délibérément mal de manière à rompre tous les ligaments de ma cheville et ne plus jamais jouer. Plus jamais, jamais. Je pouvais être la victime innocente d'un malheureux accident et être définitivement écarté du jeu alors que j'étais encore en phase ascendante. Être un objet de compassion plutôt que de déception.

Je ne pus entretenir ce genre de fantasme assez longtemps pour déterminer à qui, au juste, je voulais éviter (ou épargner) une déception au point de m'estropier.

Tout à coup je repensai au truc émouvant que Soi-Même avait confié à Orin. C'était en rapport avec ses films « pour adultes » qui, pour ce que j'en avais vu, étaient trop tristes pour être vraiment égrillards, ou même vraiment divertissants, d'autant que le mot « adultes » n'était pas tout à fait pertinent.

Orin m'avait dit avoir un jour, avec Smothergill, Flechette et, je crois, le frère aîné de Penn, mis la main sur une cassette vidéo d'un vieux film X hardcore – *Derrière la porte verte* ou *Gorge profonde*, un de ces étalages de

cellulite et de foutre. Ils s'étaient entendus pour se réunir dans la S.V. 3 et regarder la cassette en secret après l'Extinction des lumières. Les salles de Visionnage, à l'époque, avaient des télévisions, des magnétoscopes, des cassettes éducatives de Galloway et Braden, etc. Orin et compagnie devaient avoir une quinzaine d'années, leurs glandes les titillaient et ils étaient tout excités à l'idée de voir un vrai porno. Il y avait certes des normes de bienséance dans le code d'Honneur, un semblant de censure, mais Soi-Même n'était pas connu pour son autorité, et Schtitt n'avait pas encore deLint – la première génération d'élèves faisait plus ou moins ce qu'elle voulait en dehors des courts, du moment qu'elle était discrète.

Néanmoins, le secret fut éventé et quelqu'un – probablement la sœur de Mary Esther Thode, Ruth, alors en dernière année et insupportable – dénonça le projet des garçons à Schtitt, qui rapporta la chose à Soi-Même. Orin seul fut convoqué dans le bureau du Président, qui en ce temps-là n'avait qu'une porte, que Soi-Même lui demanda de fermer. Orin raconta que Soi-Même n'était pas du tout mal à l'aise, comme il l'était d'habitude quand il essayait de faire régner une discipline de fer. Au contraire, il l'invita à s'asseoir, lui offrit une limonade et se planta face à lui, le coccyx légèrement appuyé sur le rebord de son bureau. Il retira ses lunettes et se massa délicatement les yeux – ses vieux globes oculaires, presque avec tendresse –, attitude signifiant qu'il était songeur et triste. Une ou deux questions allusives suffirent à mettre au jour toute l'affaire. On ne mentait jamais à Soi-Même ; on n'en avait pas le cran. Alors que mentir à la Moms était pour Orin un sport olympique. Bref, Orin ne tarda pas à tout avouer.

Ce que lui dit alors Soi-Même l'émut. Il lui dit qu'il ne leur interdisait pas de regarder la cassette s'ils le souhaitaient réellement. À condition toutefois d'être discrets, de limiter le public à Bain, à Smothergill et au cercle immédiat d'Orin : aucun élève plus jeune, aucun dont les parents risquaient d'en être informés et surtout, pour l'amour de Dieu, que ta mère

ne l’apprenne pas. Il dit qu’Orin était assez grand pour choisir lui-même ses divertissements et que s’il avait choisi de regarder ça… Ainsi de suite.

Mais Soi-Même ajouta que si Orin voulait son avis personnel, en tant que père et non en tant que Président, alors qu’il sache que son père, sans l’interdire expressément, préférerait qu’il ne regarde pas tout de suite un film porno hard. Il lui dit ça avec une telle franchise désapprobatrice qu’Orin ne lui demanda même pas pourquoi. Soi-Même se caressa le menton, remonta plusieurs fois ses lunettes, haussa les épaules et lui expliqua finalement qu’il craignait que ce film ne lui procure des idées fausses sur le sexe. Il préférait personnellement qu’Orin attende d’avoir rencontré une personne qu’il aime suffisamment pour vouloir faire l’amour avec elle, qu’il attende d’avoir fait par lui-même l’expérience du caractère profondément émouvant de l’acte sexuel, avant de regarder un film où la sexualité se résumait à des organes qui entraient et sortaient d’autres organes, sans émotion, des actes d’une terrible solitude. Il craignait qu’un film comme *Derrière la porte verte* ne lui donne une idée appauvrie et individualiste de la sexualité.

Ce que le pauvre vieil Orin affirmait avoir trouvé si émouvant était que Soi-Même présumait qu’O. était encore puceau. Ce qui m’émut, *moi*, et m’apitoya chez Orin, c’était que, de toute évidence, ça n’avait rien à voir avec ce que Soi-Même s’était efforcé de lui faire comprendre. Jamais, à ma connaissance, Soi-Même ne s’était livré à ce point devant quelqu’un, et je trouvais terriblement regrettable que ce quelqu’un fût Orin. Jamais je n’avais eu ce genre de conversation franche et intime avec Soi-Même. Mes souvenirs les plus intimes de Soi-Même étaient la rugosité de sa mâchoire et l’odeur de son cou quand je m’endormais à table et qu’il me portait dans mon lit. Son cou était mince mais avait une bonne odeur charnelle et chaude – une odeur que j’associe aujourd’hui, je ne sais pourquoi, avec celle de la pipe du Coach Schtitt.

J’essayai brièvement d’imaginer Ortho Stice en train de soulever son lit et de le riveter au plafond sans réveiller Coyle. La porte de notre chambre était restée entrouverte depuis le départ de Mario et de Coyle, partis chercher quelqu’un avec un passe-partout. Les têtes de Yardguard et Wagenknecht apparurent furtivement, ils me pressèrent de venir voir la tronche de La Ténèbre puis, n’obtenant pas de réponse, s’en allèrent. L’étage était très silencieux ; la plupart des élèves lambinaient encore devant leur petit déjeuner en attendant une annonce sur la météo et les équipes québécoises. La neige heurtait les vitres avec un bruit de gravier. Le vent oblique produisait un sifflement intermittent dans un coin du bâtiment-dortoir.

Alors j’entendis John Wayne marcher dans le couloir, d’un pas léger, régulier, souple, le pas d’un type aux mollets de star. Je l’entendis soupirer. Puis, l’espace d’un instant, je sus avec certitude que sa tête était dans l’encadrement de la porte ouverte, bien que celle-ci fût trop loin derrière moi pour que je la voie. Je le sentais nettement, presque douloureusement. Il me regardait sur le tapis Lindisfarne. Il n’y avait pas cette tension croissante d’une personne qui hésite à parler. Mon appareil guttural bougeait quand j’avalais. John Wayne et moi n’avions jamais grand-chose à nous dire. Il n’y avait même pas d’hostilité entre nous. Il venait de temps en temps manger chez nous à la MdP, parce que la Moms l’avait à la bonne. Elle ne dissimulait pas vraiment son attachement pour lui, d’ailleurs. Sa respiration derrière moi était paisible et égale. Pas de gaspillage, utilisation complète de chaque inspiration[374].

De nous trois, c’était Mario qui avait passé le plus de temps avec Soi-Même, qu’il accompagnait parfois en voyage pour des tournages. Je n’avais aucune idée de la teneur ni de la sincérité de leurs conversations. Nous n’avions jamais posé de questions à Mario. Et maintenant je me demandais pourquoi.

Je décidai de me lever, mais ne le fis pas. Orin était convaincu que Soi-Même était puceau quand il avait connu la Moms à près de quarante ans. J'ai beaucoup de mal à le croire. Orin assurait également que Soi-Même avait été fidèle à la Moms jusqu'à la fin, que son affection pour la fiancée d'Orin n'était pas sexuelle. J'eus une vision subite et claire de la Moms et de John Wayne dans une sorte d'étreinte sexuelle. John Wayne avait eu des relations sexuelles avec elle environ deux mois après son arrivée. Ils étaient tous deux expatriés. Leur liaison ne m'inspirait aucun sentiment particulier, je n'en pensais rien, ni de Wayne lui-même, du reste, sinon que j'admirais son talent et sa force de concentration. Je ne savais pas si Mario était au courant, pour ne rien dire de ce pauvre C. T.

Je ne pouvais pas imaginer Soi-Même et la Moms dans une situation sexuellement explicite. Je pense qu'il en va de même pour la plupart des enfants. Le sexe entre la Moms et C. T., en revanche, je l'imaginais à la fois frénétique et machinal, avec une sorte de fatalité intemporelle à la Faulkner. J'imaginais les yeux de la Moms ouverts et inexpressifs, regardant le plafond tout le temps. J'imaginais C. T. volubile, parlant constamment pendant la manœuvre. La pression du plancher à travers le mince tapis avait engourdi mon coccyx. Bain, les étudiants thésards, les collègues grammairiens, les chorégraphes de combat japonais, Ken N. Johnson aux épaules velues, le médecin islamique que Soi-Même avait trouvé si agaçant, ces ébats-là étaient imaginables mais plutôt génériques, c'était surtout une affaire de gymnastique et de souplesse, de différentes configurations de membres, dans un esprit de coopération plus que de complicité ou de passion. Mais toujours j'imaginais la Moms regardant le plafond, sans affect. La passion complice venait après sans doute, en même temps que son besoin de garder la liaison secrète. Nonobstant les allusions de Peterson, je me demandais s'il y avait un rapport, même lointain, entre cette propension au secret et le fait que Soi-Même avait réalisé autant de films intitulés *Cage* et que l'actrice non professionnelle dont il s'était entiché était

la fille voilée, l’amour d’Orin. Je me demandais aussi s’il était possible de gerber quand on était sur le dos, sans aspirer son vomi ni s’étouffer. Le jet d’une baleine. La scène que je me représentais de ma mère et de John Wayne n’était pas très érotique. C’était une vision complète, très nette, mais composite. Elle est appuyée sur quatre oreillers, moitié assise moitié couchée, regarde vers le haut, immobile, pâle. Wayne, svelte et bronzé, joliment musclé, parfaitement immobile aussi, est sur elle, son cul blanc à l’air, sa tête étroite entre ses seins, ses yeux fixes, et il darde sa fine langue comme un lézard hébété. Ils restent comme ça.

Elle n’était pas idiote – elle se doutait qu’ils l’avaient relâchée pour voir où elle allait.

Elle rentra à la maison. À la Maison. Elle attrapa sûrement l’un des derniers métros avant la fermeture des lignes. Il lui fallut une éternité pour aller de Comm. Ave. à Enfield Marine sous la neige en sabots et en jupe, et son voile mouillé par les flocons adhérait à ses traits. Elle avait failli le retirer pour se débarrasser de cette enquêtrice fédérale hommasse. Elle n’était plus qu’une pâle version d’elle-même. Mais il n’y avait personne dans la neige. Elle envisageait de parler à Pat M. Car Pat M. pouvait ordonner sa mise en quarantaine avec Clenette et Yolanda pour la protéger de la police. Elle pourrait informer Pat sur les fauteuils roulants, essayer de la convaincre de faire démonter la rampe. La visibilité était si mauvaise qu’elle ne la vit pas avant d’avoir dépassé le Cabanon, la voiture du shérif du comté de Middlesex, avec ses roues enneigées, ses gyrophares bleus, garée au point mort dans la ruelle à côté de la rampe, ses essuie-glaces réglés sur Intermittent, le gars en uniforme au volant, qui se tâtait distraitement la figure.

Il dit : « Je suis Mikey, un alcoolique, un drogué, un tordu, voyez ce que je veux dire ? »

Et ils rient et crient : « Ça, c'est sûr. » Il se balance légèrement sur l'estrade, un peu flouté par le lin, se salit un côté de la figure avec une main de travailleur en réfléchissant à ce qu'il va dire. C'est encore une de ces Réunions où les orateurs se relaient au hasard, chacun choisissant celui qui va lui succéder dans l'assistance enfumée de midi, monter à son tour sur l'estrade de contreplaqué en se creusant les méninges pour savoir ce qu'il va raconter pendant les cinq minutes qui lui sont allouées. Le président de séance, derrière une table à côté de l'estrade, a une horloge et un gong de bazar.

« Bon, reprend-il, bon hier j'ai vu l'ancien Mikey qui refaisait un peu surface, voyez ce que je veux dire ? Putain, ça m'a foutu les jetons. Alors voilà, je veux emmener mon môme sur les pistes pour jouer au bowling. Avec mon môme. On vient de lui retirer son plâtre. Donc je suis tout content, quoi, j'ai ma journée de libre, je vois le môme. Une bonne raison d'être sobre. Enfin bon, ainsi de suite. Donc c'est bonnard, quoi, je suis content de voir le môme, voyez ce que je veux dire ? Donc, quoi, donc j'appelle ma salope de frangine. Il habite chez elles, chez Ma et ma frangine, donc j'appelle ma frangine pour voir si je peux récupérer le môme à telle ou telle heure, bon. Parce que le juge a dit que je devais avoir leur consentement, putain, rien que pour voir mon môme. Voyez ce que je veux dire ? À cause de la restriction imposée au vieux Mikey, celui d'avant. Faut que j'aie leur permission. Et moi, bon, j'accepte, je dis O.K., donc j'appelle, tout content, pour avoir le consentement de ma frangine et elle, toujours aussi sympa, elle me dit d'attendre, qu'elle va demander à Ma. Et elles consentent, finalement. Et moi, ben, j'accepte, voyez ce que je veux dire ? Et je dis que je serai là à telle ou telle heure, bon, et ma frangine elle fait comme ça Tu me dis même pas merci ? Genre avec des grands airs, voyez ce que je veux dire ? Et je lui dis Merde, quoi, tu veux une médaille parce

que tu me laisses voir mon môme ? Et la salope, elle raccroche. Hou, putain, hou. Depuis l'ordre du juge, elles sont toujours là avec leurs grands airs, cette salope et Ma, les deux. Donc, juste après qu'elle raccroche, y a un peu du vieux Mikey qui commence à refaire surface et j'y vais, ouais, je vais pas mentir, j'y vais, je me gare sur leur foutue pelouse, je monte, je monte, je la vois, je lui dis genre Va te faire foutre connasse, et Ma elle est dans le hall derrière elle, je fais Tu me raccroches au nez, putain tu devrais aller te faire soigner, tu vois ce que je veux dire ? Et ça leur plaît pas tellement, ce commentaire verbal, voyez ? La salope, c'est tout juste si elle se marre pas, elle me dit genre c'est *moi* qui lui dis à *elle* d'aller se faire soigner ? »

Rires dans l'assistance.

« Je veux dire je suis pas exactement sobre depuis une éternité quand je me pointe, d'accord ? Et j'accepte ça. Mais la salope tient la porte et elle me fait Pour qui tu te prends à me dire d'aller me faire soigner *moi* après ce que toi et cette *pétasse* vous avez fait à ce gosse qu'on vient juste de lui retirer son plâtre ? Et aucun signe du môme nulle part. Juste elle et Ma derrière la moustiquaire, toujours avec leurs grands airs. Et maintenant elles me disent de me casser, Non, elles me disent, pas de consentement, permission de voir mon môme *refusée*. Et la salope est encore en robe de chambre à midi passé, et Ma derrière elle déjà à moitié bourrée qui se tient au mur. Voyez ce que je veux dire ? Ma sérénité commence à être sérieusement entamée. Et je dis Allez vous faire foutre bande de connes, je suis ici pour mon môme. Et là ma frangine elle va pour téléphoner, et Ma qui me dit Casse-toi, fous le camp d'ici, Mikey. Et en plus, je sais pas si je l'ai dit, pas de signe du môme et j'ai même pas le droit de *toucher* la porte, pas sans consentement. Et j'ai envie de tuer quelqu'un, putain, voyez ce que je veux dire ? Et ma frangine sort l'antenne du téléphone, alors je fais O.K. je me casse, mais je me remonte les couilles et je fais Suce-moi connasse, à toutes les deux, voyez ce que je veux dire ? Parce que le vieux Mikey refait surface, et maintenant

c’est *moi* qui peux prendre des grands airs. J’ai tellement envie de baffer ma salope de frangine que j’arrive à peine à démarrer le camion sur la pelouse et à me casser. Mais bon bref, je rentre à la maison et je suis tellement furax que d’un coup j’essaie de prier. J’essaie de prier en conduisant et tout, et je me rends compte que même avec leurs grands airs de merde faut que j’y retourne pour m’excuser quand même, rapport au remontage de couilles, quoi, parce que c’est des choses que je faisais avant et qui sont pas à faire. Je vois, maintenant que je suis sobre, je vois qu’il faut y aller et dire que je regrette. Rien que l’idée me fait gerber, voyez ce que je v… mais bon j’y retourne, je gare le camion dans la rue et je prie et je remonte sur le porche et je m’excuse, et je dis à ma frangine Je pourrais pas juste voir le môme comment il est sans son plâtre, et la salope me fait Casse-toi, va te faire foutre, on n’accepte pas tes excuses de merde. Et pas de signe de Ma, et le môme, pas de signe non plus, donc je dois laisser tomber et je suis même pas sûr qu’on lui a retiré son plâtre. Mais ce que je voulais vous dire, c’est que ça m’a foutu les jetons. Je *me* suis foutu les jetons, voyez ce que je veux dire ? Quand j’étais chez le psy après, je lui ai dit Faut que j’arrive à maîtriser ce sale caractère ou je vais encore finir chez le juge pour avoir bousillé quelqu’un, voyez ce que je veux dire ? Et Dieu fasse que ça tombe pas sur quelqu’un de ma famille, parce que je suis déjà passé par là trop souvent. Et je lui dis genre Je suis cinglé, docteur, ou quoi ? J’ai une pulsion de mort ou quoi ? Voyez ce que je veux dire ? Le plâtre vient seulement d’être enfin retiré et j’ai envie de bousiller la salope qui doit *consentir* que je m’approche à moins de cent mètres du môme ? C’est comme si j’*essayais* de boire un coup ou alors c’est quoi ce caractère de merde si je suis sobre ? Le caractère et le juge, c’est pour ça que j’ai décidé d’arrêter de picoler, à l’origine. Alors c’est quoi ? Merde, tiens. Je suis content d’être déjà débarrassé de ça en partie. J’avais ça en tête, ça me trottait, voyez ce que je veux dire ? Je vois que Vinnie est prêt à taper sur son gong. Je veux entendre maintenant Tommy E. là-bas au fond contre le mur. Yo Tommy !

Tu fais quoi, tu t'astiques le manche là-bas ou quoi ? Mais je suis content d'être ici. Il fallait que je crache le morceau. »

Le pli de son pantalon s'était estompé sur le genou et on avait l'impression que l'homme avait dormi dans son manteau Cardin.

« C'était gentil à vous de me donner l'accès. »

Pat M. essaya de recroiser les jambes et haussa les épaules.

« Vous avez dit que vous n'étiez pas ici à titre professionnel.

– Je vous remercie de me croire. »

Le chapeau du procureur de district adjoint de la 4e circonscription du comté de Suffolk près du North Shore était un beau Stetson avec une plume dans le ruban. Il le tenait sur ses genoux par le bord et le faisait tourner lentement entre ses doigts. Il avait déjà recroisé ses jambes deux fois.

« Nous vous avons rencontrés, vous et Mars, à la régate Marblehead de la Fondation McDonald pour les enfants, pas cet été mais l'été d'…

– Je sais qui vous êtes. »

Le mari de Pat n'était lui-même pas une célébrité, mais il connaissait nombre de célébrités locales de la région de Boston, par l'intermédiaire du réseau de restauration de voitures de sport de collection.

« Eh bien, c'est gentil à vous. Je suis ici pour l'un de vos résidents.

– Mais pas à titre professionnel », dit Pat.

Ce n'était ni une question ni une vérification. Elle était intraitable en ce qui concernait la protection des résidents et de la Maison. Quand elle était chez elle, c'était différent, elle était complètement abattue et malléable.

« En vérité, je ne sais pas au juste pourquoi je suis ici. Vous êtes tout près de l'hôpital, et je viens de passer trois jours à faire des allées et venues à Sainte-Elizabeth. Allons droit au but. Les gars du 5e district, de la police, disent grand bien de cet endroit. De votre établissement. C'est peut-être simplement que j'ai besoin de vider mon sac pour me calmer les nerfs. Mon

parrain ne m’est d’aucune aide. Il m’a simplement dit : fais-le si tu veux avoir un espoir d’améliorer la situation. »

Seule une personne d’un grand professionnalisme et avec une longue expérience des AA pouvait ne pas hausser un sourcil en entendant l’un des plus puissants et implacables représentants de l’ordre de trois comtés réunis dire *parrain*.

« C’est les Phob-Comp-Anon, continua le P.D.A. Je suis passé par Choices[375] l’hiver dernier et j’ai entrepris de suivre un programme de désintoxication à Phob-Comp-Anon, un jour à la fois, du mieux que j’ai pu, depuis lors.

– Je vois.

– C’est Tooty. » Il s’interrompit, ferma les yeux, puis sourit sans les rouvrir. « Enfin, c’est moi, plutôt, et mes problèmes par rapport à… la situation de Tooty. »

Les Phob-Comp-Anon étaient une ramification 12-Étapes d’Al-Anon, qui existait depuis une dizaine d’années, pour les problèmes de codépendance liés à des phobies ou à des troubles compulsifs, ou les deux, d’êtres aimés.

« C’est une longue histoire et pas particulièrement intéressante, je pense. Disons simplement que Tooty souffre d’un problème de violation-d’hygiène-bucco-dentaire qui prend ses racines, ainsi que nous l’avons découvert, dans une enfance dont le dysfonctionnement nous… bref, elle avait refoulé ça pendant de longues années. Peu importe. Mon programme est le mien. Je cache sa clé de voiture, je coupe ses crédits chez différents dentistes, je vérifie les corbeilles pour voir si elle change de brosse à dents cinq fois par heure… enfin, je suis désemparé, je fais ce que je peux, jour après jour, pour laisser tomber et être détaché tout en lui exprimant mon amour.

– Je crois que je comprends.

– J’en suis à Neuf, maintenant.

– À la Neuvième Étape. »

Le P.D.A. inversa la rotation du chapeau entre ses doigts.

« J'essaie de m'amender directement auprès des personnes que, d'après mon introspection des Quatrième et Huitième Étapes, j'ai pu blesser, sauf dans les cas où cela pourrait leur causer du tort, à eux ou à d'autres. »

Petite réaction spirituelle de Pat sous forme d'un sourire entendu : « Je connais bien la Neuvième moi-même. »

Le P.D.A. était absent, les yeux fixes et dilatés. L'angle rentrant, impitoyable, de ses sourcils, que Pat avait toujours vu sur ses photos, était complètement inversé. Ils formaient un petit toit pointu de pathos.

« L'un de vos résidents, dit-il. Un Mr Gately, en liberté provisoire sur décision du tribunal de la 5e circonscription, Peabody, je crois. Résident, conseiller ou employé, je ne connais pas son statut. »

Pat affecta, avec un peu d'exagération, d'essayer de mettre un visage sur ce nom.

« Peu importe, dit le P.D.A. Je sais que vous avez des obligations. Je ne vous demande rien sur lui. C'est lui que je suis allé voir à Sainte-Elizabeth. »

La narine de Pat frémit imperceptiblement.

Le P.D.A. se pencha en avant, son chapeau entre les mollets, les coudes sur les genoux, dans cette étrange posture défécatoire qu'adoptent les hommes quand ils veulent montrer qu'ils sont sincères.

« On m'a… je dois… à Mr Gately… des excuses. Je veux faire amende honorable. » Il leva les yeux. « Vous aussi, je… ceci doit rester strictement entre nous, comme mon anonymat. D'accord ?

– Oui.

– Peu importe la raison. J'ai reproché à… j'ai nourri un ressentiment contre ce Gately, à propos d'un incident que j'ai considéré comme la cause de la réapparition de la phobie de Tooty. Peu importe. J'en suis venu à penser que peu importent les circonstances spécifiques, sa culpabilité ou sa

responsabilité pénale dans l'incident. J'ai nourri ce ressentiment. J'ai mis la photo de ce garçon en haut de ma liste de priorités, avec les photos d'individus beaucoup plus dangereux objectivement pour l'ordre public. Je rongeais mon frein, je voulais le coffrer. Ce tout dernier incident… non, ne le dites pas, ce n'est pas nécessaire… était l'occasion toute trouvée. Ma précédente chance était tombée à l'eau, c'était un cas fédéral. »

Pat plissa très légèrement le front, intriguée.

L'homme fit un geste avec son chapeau.

« Peu importe, reprit l'homme en secouant son chapeau. J'ai haï, mais vraiment *haï* cet homme. Vous savez qu'Enfield est dans le comté de Suffolk. Cet incident avec l'agression canadienne, la prétendue arme à feu, les témoins qui ne peuvent pas déposer parce qu'ils sont eux-mêmes en délicatesse avec la justice… Mon parrain, tout mon Groupe… ils me disent que, si je laisse parler mon ressentiment, je suis perdu. Ça ne m'apportera aucun soulagement. Ça n'aidera pas Tooty. Les lèvres de Tooty seront toujours blanchies par l'eau oxygénée, l'émail de ses dents fendillé à cause de ses incessants brossages et brossages et *brossages et*… »

Il plaqua sa jolie main propre sur sa bouche et émit un son aigu qui fit froid dans le dos de Pat. Sa paupière droite tressautait.

Il inspira plusieurs fois.

« Je dois laisser tomber. J'en suis venu à le croire. Pas seulement les poursuites… ça, c'est facile. J'ai déjà classé le dossier, sans présager en rien des autres accusations auxquelles cet… ce Mr Gately devrait faire face, ça, ça ne me concerne pas. Quelle *ironie* du sort, tout de même. Il va passer à côté d'une inculpation pour, au minimum, violation de conditionnelle et toutes les charges *hautement* condamnables qui pèsent sur lui parce que je dois classer l'affaire, pour ma propre guérison, moi qui voulais absolument voir cet homme bouclé dans une cellule avec un codétenu psychopathe jusqu'à la fin de ses jours, moi qui levais le poing au plafond et *jurais de*… »

De nouveau le son aigu, cette fois assourdi par le chapeau, et donc moins bien assourdi, ses chaussures tapant de rage sur le tapis, les chiens de Pat redressant alors la tête, perplexes, l'épileptique faisant une crise, brève mais sonore.

« À ce que j'entends, c'est très difficile pour vous, mais votre décision est prise.

– Pire que ça, dit-il en s'épongeant le front avec un mouchoir déplié. Je dois présenter des excuses, a dit mon parrain. Si je veux progresser assez pour obtenir un vrai soulagement. Je dois présenter des excuses, tendre la main, dire que je suis désolé et lui demander pardon de n'avoir pas su moi-même lui pardonner. C'est le seul moyen que j'ai de pouvoir lui pardonner. Je ne peux pas envisager avec distance et amour la compulsion phobique de Tooty tant que je n'ai pas pardonné à cet enf… à ce monsieur que j'ai maudit dans mon cœur. »

Pat le regarda dans les yeux.

« Évidemment je ne peux pas avouer que j'ai bazardé le dossier canadien, je n'ai pas besoin d'aller jusque-là, d'après eux. Ça m'exposerait à un conflit d'intérêts – *l'ironie du sort* – et pourrait faire du tort à Tooty, si ma situation était en péril. Ils m'ont dit que je pouvais simplement laisser l'affaire en souffrance, jusqu'à ce que tout se tasse avec le temps. » Il leva les yeux. « Ce qui signifie que vous ne pouvez le répéter à personne, vous non plus. Refuser de poursuivre quelqu'un pour des raisons spirituelles d'intérêt personnel, au bureau ils… les autres auraient du mal à comprendre. C'est pourquoi je suis venu vous voir tout à fait confidentiellement.

– J'entends votre requête et je l'honorerai.

– Seulement voilà. Je ne peux pas faire ça. Je ne peux pas. Je suis resté assis devant cette chambre d'hôpital, j'ai récité la Prière de la Sérénité, sans arrêt, pour me donner du courage en pensant à mon propre intérêt spirituel et me persuader que c'est ce que veut ma Puissance Supérieure pour mon

progrès intérieur et… je n’ai pas pu me résoudre à entrer. Je suis resté paralysé devant cette chambre pendant des heures, puis je suis retourné chez moi et j’ai écarté Tooty du lavabo. Ça ne peut pas durer. Je dois regarder ce sale… non, ce *diable*, je suis convaincu au fond de moi que ce fils de pute est *diabolique* et *mérite* d’être retiré de la circulation. Il faut que j’entre, que je lui tende la main, que je lui dise que je lui ai souhaité le pire, que je lui en ai voulu et que je lui demande pardon pour ça… à *lui*, non mais si vous saviez quelle *saloperie* tordue *malade* de *malade sadique* il nous a faite, il lui a faite à elle… enfin, que je lui demande pardon. Qu’il me pardonne ou non, ce n’est pas la question. Je dois d’abord balayer devant ma porte.

– Cela semble très, très difficile. »

Le beau chapeau tourbillonnait presque entre ses mollets, et ses revers de pantalon relevés par sa posture défécatoire dévoilaient des chaussettes qui n’étaient pas, à première vue, exactement toutes deux de la même laine. Ces chaussettes dépareillées attendrirent Pat plus que toute autre chose.

« Je ne sais même pas pourquoi je suis venu ici. Je ne pouvais pas repartir encore une fois comme ça et rentrer chez moi. Hier elle s’est récuré la langue jusqu’au sang avec ces vieux machins NoCoat. Je ne peux pas rentrer et voir ça de nouveau sans avoir fait le ménage intérieurement.

– Je vous entends.

– Et vous étiez juste en bas de la côte.

– Je comprends.

– Je n’attends ni aide ni conseil. Je sais déjà ce qu’il faut que je fasse. J’en ai accepté l’injonction. Je crois que je n’ai pas le choix. Mais je ne peux pas. Je n’ai pas été capable de le faire.

– Mais vous en avez l’intention.

– Pas encore l’intention. Pas encore. J’insiste sur le *pas encore*.

I. Acronyme de Zionist Occupation Government (Gouvernement d'occupation sioniste) inventé par le néo-nazi Eric Thomson.

II. Roman suprématiste blanc considéré comme le déclencheur de l'attentat d'Oklahoma City.

III. *Loo* : toilettes, petit coin.

IV. *Whitey* : pâlot.

V. Association nationale du sport universitaire.

VI. Militante de la prohibition de l'alcool.

VII. Michael Robert Milken, agent de change condamné à la prison pour fraude.

VIII. Andrea Dworkin : féministe radicale qui dénonçait tout rapport hétérosexuel comme dégradant pour la femme.

OceanofPDF.com

20 NOVEMBRE ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND IMMÉDIATEMENT AVANT LE GALA-EXHIBITION DE COLLECTE DE FONDS *GAUDEAMUS IGITUR*

En général, quand l'établissement où vous résidez s'apprête à donner un gala, l'expérience consiste en partie à regarder les invités arriver pour les festivités : les Warshaver, les Garton, les Peltason, les Prine, les Chin, les Middlebrook, les Gelb, un Lowell à l'occasion, les Buckman dans leur Volvo bordeaux conduite par leur grand fils silencieux que vous ne voyez jamais sauf justement lorsqu'il conduit Kirk et Binnie Buckman quelque part. Le Dr Hickle et son abominable nièce. Les Chawaf et les Heaven. Les Reehagen. La boiteuse et richissime Mme Warshaver et ses deux cannes de

grand couturier. Les frères Donagan de Svelte Nail. Mais nous, d'habitude, nous ne les voyons pas arriver, les amis et mécènes d'E.T.A., pour le gala-exhibition de collecte de fonds. D'habitude, quand ils arrivent, accueillis par Tavis, nous sommes tous au vestiaire en train de nous habiller, de nous étirer, de nous préparer à jouer. De nous raser, de nous faire strapper par Loach, etc.

De même, c'est habituellement inhabituel pour les invités, parce que, pendant les premières heures, ils sont là pour nous regarder jouer – ils sont tous dans le public – puis, à un moment donné, quand les derniers matches touchent à leur fin, les types en veste blanche avec des plateaux apparaissent à Comm.-Ad. et le gala proprement dit commence, et ce sont alors les invités qui jouent les premiers rôles.

S'habiller, s'étirer, entourer ses grips de Gauztex, remplir un pochon d'argile smectique (Coyle, Freer, Stice, Traub) ou de sciure (Wagenknecht, Chu), se faire des strappings et, pour les pubères, se raser. Un rituel. Même la conversation, en fait, est un cérémonial immuable. John Wayne, accroupi comme toujours sur le banc devant son casier, la tête encapuchonnée dans une serviette, fait circuler une pièce de monnaie sur le dos de ses phalanges. Shaw se pinçait la chair entre le pouce et l'index, une sorte d'acupuncture antimigraine. Le rituel de chacun était sur pilote automatique. Les chaussures de Possalthwaite étaient tournées vers l'intérieur sous une porte de W.-C. Kahn essayait de faire pivoter une balle de tennis sur son doigt comme un ballon de basket. Devant le lavabo, Eliot Kornspan se rinçait les sinus à l'eau chaude ; tous les autres se tenaient à l'écart. Plusieurs rumeurs hystériques précompétition circulaient sur l'équipe junior du Québec et les conditions météo, étaient réfutées, changeaient d'antigènes et revenaient. On entendait le sifflement aigu du vent même ici. Le jeune Csikszentmihalyi sautait sur place, amenait ses genoux contre sa poitrine, étirait ses adducteurs. Troeltsch s'assit contre son casier près de Wayne et, équipé d'écouteurs débranchés, commenta son propre match à l'avance. Il y

eut des accusations de pet, suivies de dénégations. Rader fit claquer une serviette sur le derrière de Wagenknecht, qui aimait se plier en deux et maintenir sa position longtemps, la tête contre les genoux. Arslanian était dans un coin, figé, les yeux bandés avec un foulard très laid, la tête inclinée dans l'attitude d'un aveugle. On ne savait pas si les équipes B allaient jouer ; on ne savait pas davantage de combien de courts couverts disposait l'Union du MIT. Les ragots allaient bon train. Personne n'avait vu Michael Pemulis depuis le petit matin, quand Anton Doucette l'avait aperçu, je cite, « rôdant » près des poubelles de la maison Ouest, d'un air, je cite, « anxieusement déprimé ».

Une ovation faible mais univoque s'éleva quand Otis P. Lord apparut à la porte, accompagné de son père cadavérique, O. P. L. en personne, d'une pâleur postopératoire mais égal à lui-même, avec pour seuls stigmates de l'extraction du moniteur un petit bandage de gaze autour du cou et des croûtes rouges autour de la bouche et des narines. Il serra quelques mains, entra dans le box à côté de Possalthwaite et repartit ; il ne jouait pas aujourd'hui.

J. L. Struck appliquait un astringent sur sa mâchoire.

Une rumeur hystérique, selon laquelle les joueurs québécois avaient été repérés dans le parking principal descendant d'un car par une rampe et n'étaient pas les membres des équipes J.D.C. et -W.C. mais un contingent adulte paralympique de tennis en *fauteuil* du Québec, se répandit dans le vestiaire, puis se dissipa quand deux moins-de-14 ans, qui gaspillaient leur énergie nerveuse à grimper et dévaler les escaliers pour rapporter des nouvelles, montèrent prestement vérifier l'information et ne revinrent pas.

À travers la cloison du vestiaire dames, nous entendions distinctement Thode et Donni Stott invoquer Camille, la déesse de la vitesse et des pieds légers. Thode avait fait une crise de nerfs après le petit déjeuner parce que Poutrincourt ne s'était pas présentée à la réunion d'avant-match dames et semblait s'être absentée sans permission. Loach et compagnie avaient muni

Ted Schacht d’une genouillère complexe avec des contreforts en aluminium et un élastique perforé pour la respiration cutanée, et Schacht déambulait devant les casiers en imitant la démarche du monstre de Frankenstein, les bras raides, faisant porter son poids sur ses talons. Plusieurs gars parlaient à leur casier. Barry Loach, un genou au sol, rasait la cheville gauche de Hal pour la strapper. Certains d’entre nous remarquèrent que Hal ne mangeait pas sa barre coutumière de Snickers ou d’AminoPal. Il avait les mains posées sur les épaules de Loach pendant l’opération. Pour réaliser un strapping de match, on fait deux tours juste au-dessus de la malléole, horizontalement, puis on descend pour faire quatre fois le tour du tarse devant l’articulation, ce qui permet d’obtenir un support compact sans gêner la flexion de l’articulation. Ensuite Loach enfile une chaussette en lin et une chaussette en éponge sur la bande, fixe un petit truc gonflable AirCast, qu’il règle à la bonne pression en vérifiant avec une jauge, et attache le tout avec du Velcro en serrant juste assez pour que le soutien soit ferme et la flexion optimale. Pendant tout ce temps, donc, Hal, assis sur le banc, s’appuyait sur les épaules de Loach. Tout le monde avait les mains sur les épaules de Loach à un moment ou à un autre. Le rasage et le bandage de Hal prennent quatre minutes. Le genou de Schacht et le tendon de Fran Unwin en prennent dix chacun. La pièce de Wayne semblait danser sur ses phalanges. À cause de la serviette sur sa tête, on ne voyait qu’une mince section ovale de son visage, comme la pointe d’une amande. Wayne devait avoir un petit lecteur de CD dans son casier, parce qu’on entendait Joni Mitchell, ce qui n’ennuyait personne car le son était très bas. Stice faisait une bulle de chewing-gum violette. Freer essayait de toucher ses orteils. Traub et Whale, également sur le banc du soigneur, dirent plus tard que Hal avait un comportement bizarre. Par exemple, il demanda à Loach si le vestiaire d’avant-match lui donnait parfois la sensation étrange, occlusive, électrique, que tout était préenregistré, à cause de la répétition des mêmes gestes et des mêmes paroles, que tout n’était au fond qu’une transformation de Fourier

de postures et de routines. Traub entendit *Fourier*, Whale *Furrier*. Et, par conséquent, effaçable, avait ajouté Hal. Par qui ? Avant un match, Hal était toujours dans un état d'angoisse ébahie, comme s'il se trouvait dans une situation absolument sans précédent. Aujourd'hui l'expression de son visage avait alterné entre franche hilarité et grimace renfrognée, des attitudes qui semblaient sans rapport avec la réalité de l'événement. On chuchotait que Tavis et Schtitt avaient loué trois cars pour emmener les équipes vers un endroit couvert mis à disposition par l'ancien élève Corbett Th-Thorp à titre de faveur exceptionnelle pour Mme Inc – plusieurs courts quasiment jamais utilisés quelque part dans le tissu cérébral profond de l'Union des étudiants du MIT – et que le gala lui-même aurait lieu à l'Union des étudiants, et que l'équipe du Québec et la plupart des invités avaient été prévenus par téléphone portable de l'annulation de la précédente annulation, et que les invités qui n'avaient pu être contactés à temps seraient transportés par car avec les joueurs et l'encadrement, certains déjà en tenue de soirée, probablement, les invités. Traub dit aussi avoir entendu Hal prononcer le mot *moribond*, ce que Whale ne confirma pas. Schacht entra dans un des W.-C. et ferma le loquet avec un claquement sec qui imposa dans le vestiaire un silence du style de celui qui suit l'arrivée d'un porte-flingue dans un saloon. Personne n'avait entendu Barry Loach réagir d'une manière ou d'une autre aux étranges propos maussades de Hal pendant qu'il bandait sa cheville pour la compétition. Apparemment, Wagenknecht avait vraiment pété.

Tout le monde à E.T.A. s'accorde pour trouver que le Préparateur en chef Barry Loach ressemble à une mouche sans ailes – revêche, insaisissable, etc. Une tradition d'E.T.A. veut que les Grands Copains racontent aux tout nouveaux Petits Copains la saga de Loach, devenu Préparateur d'élite sans avoir aucun diplôme officiel dans ce domaine de Boston College, où il a fait ses études. Dans les grandes lignes : Loach était le benjamin d'une énorme famille catholique, dont les parents étaient des

cathos pur jus de la vieille école des cathos pur jus, et le vœu le plus cher de Mme Loach (la maman) était que l'un de ses innombrables enfants entre dans les ordres, mais l'aîné des Loach avait passé deux ans sous les drapeaux et s'était fait dézinguer dans l'intervention conjointe O.N.A.N. / O.N.U. de l'A.C.M.T. au Brésil ; quelques semaines plus tard, le fils cadet était mort d'une ciguatéra après avoir mangé un poisson intoxiqué du genre *epinephelus* ; et la troisième de la fratrie, Thérèse, après quelques mésaventures adolescentes, avait fini à Atlantic City, New Jersey, et était devenue une de ces femmes en maillot à paillettes et hauts talons qui promènent une pancarte autour du ring avec le n° du round pendant les pauses des combats professionnels, si bien que les chances qu'elle entre au Carmel avaient considérablement diminué ; le suivant de la lignée était tombé éperdument amoureux et s'était marié tout de suite après le lycée, un autre rêvait de jouer des cymbales dans un grand orchestre de première catégorie (et ne trouva pas mieux que le Philharmonique de Houston). Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un seul Loach avant Barry, lequel était entièrement sous la coupe de Mme L., affectivement parlant ; et le jeune Barry poussa un formidable soupir de soulagement quand son aîné – un gosse au cœur d'or, pieux, contemplatif, débordant d'amour abstrait et de foi innée en la bonté naturelle de toutes les âmes – commença à montrer les signes évidents d'une vocation pour la vie cléricale qui le conduisit dans un séminaire jésuite, retirant une grosse épine du pied du benjamin parce que le jeune Barry – depuis le jour où il avait posé son premier sparadrap sur une figurine X-Men – avait reçu l'appel non pour la prêtrise mais pour l'administration de baumes et d'adhésifs dans l'univers du sport professionnel. Qui, finalement, peut connaître les tenants et aboutissants de la vraie vocation ? Donc, Barry faisait des études de préparateur sportif ou quelque chose comme ça à Boston College, où tout annonçait qu'il décrocherait un diplôme, quand son frère, bien loin d'être ordonné et de prendre l'habit de jésuite, souffrit à vingt-cinq ans d'une soudaine et terrible

crise spirituelle qui ébranla sa foi fondamentale en la bonté innée de l'homme – et sans raison dramatique apparente : il avait simplement contracté une misanthropie noire de même que d'autres à son âge contractent une ataxie cérébelleuse de Sanger-Brown ou un syndrome de Pierre-Marie, une maladie dégénérative de l'esprit – et son désir de servir l'homme et Dieu fait homme et le Christ en tout homme par des entreprises jésuitiques amorça une descente en piqué, il n'en ficha plus une rame, resta assis dans sa chambre du séminaire St John – tout près d'Enfield Tennis Academy, incidemment, dans Foster Street à Brighton, derrière Comm. Ave., juste à côté de l'Archevêché – à lancer des cartes à jouer dans une corbeille au milieu du plancher, séchant les cours et les vêpres, négligeant de lire son bréviaire, déclarant sans ambages qu'il renonçait à la vocation, ce qui plongea Mme Loach dans la prostration et imposa à Barry un nouveau fardeau d'anxiété, parce que, si son frère laissait tomber le sacerdoce, ce serait à lui, le dernier des Loach, de prendre la relève, d'abandonner sa vocation de préparateur pour rejoindre le séminaire à sa place afin que sa bien-aimée mère bigote ne meure pas de déception. S'ensuivit une série d'entretiens personnels avec le frère spirituellement nécrosé, qui obligèrent Barry à se camper derrière la corbeille de cartes à jouer pour attirer son attention et tenter de l'éloigner de sa pente spirituelle savonneuse. Le frère spirituellement atteint se montra plutôt cynique quant aux raisons qui poussaient Barry Loach à vouloir le remettre sur le droit chemin, car les deux hommes savaient que c'était aussi la carrière de Barry qui se jouait dans l'affaire ; après lui avoir dit, avec un sourire sardonique, qu'il n'attendait rien d'autre des hommes qu'une vision du monde super égoïste, puisque son travail au sein des troupeaux humains dans les quartiers déshérités de Boston – l'impossibilité de changer les choses, l'ingratitude des SDF toxicos et malades mentaux qu'il avait aidés, l'absence totale de compassion et de soutien de la part des citoyens en général dans ses effort jésuitiques – avait éteint toute étincelle de foi qu'il

avait dans les hautes facultés et la perfectibilité de l'homme, il se déclara peu surpris que son propre petit frère, à l'image du banlieusard glacial passant son chemin devant les mains tendues des SDF et des nécessiteux à la station Park Street, fût concerné au premier chef par la satisfaction de son Moi *Numero Uno*. Puisque l'absence de compassion, donc, d'empathie, de courage charitable lui semblait à présent une partie intégrante du caractère humain. Quoique Barry Loach fût un peu largué, ça se comprend, sur le terrain théologique de l'Apologie et de la Rédemption – ce qui ne l'empêcha pas de soulager une légère gêne dans le muscle fléchisseur ulnaire du carpe de son frère qui lançait les cartes et d'améliorer ainsi grandement le pourcentage de lancers réussis –, ses convictions spirituelles élevées, car il n'était pas seulement soucieux d'épargner sa mère et ses propres ambitions sportives indirectes par la même occasion, l'empêchaient d'adhérer au soudain désespoir de son frère face à une apparente absence de compassion et de chaleur dans la création supposée automimétique de Dieu, et il entraîna son frère dans une conversation enfiévrée de haute volée sur la spiritualité et le potentiel de l'âme, assez comparable à celles d'Aliocha et Ivan dans le bon vieux *Frères K.*, bien que probablement moins érudite et littéraire, d'autant que son frère n'approchait en rien de l'acrimonie carcinogène d'Ivan quand il parlait du Grand Inquisiteur.

En gros, ça se résuma finalement à ceci : un Barry Loach aux abois – avec Mme L. sous 25 mg d'Ativan[376] par jour et presque en faction devant l'abside illuminée de cierges de leur église paroissiale – parie avec son frère qu'il est en mesure de lui prouver – au risque de perdre son temps, Barry, voire de se mettre en danger – que l'humain de base n'est pas aussi égoïste et spirituellement nécrosé que ne lui donne à penser son actuel état déprimé. Après quelques propositions et refus d'enjeux jugés excessifs, même au regard de la situation critique de Barry Loach, les deux frères s'entendent sur, disons, un pari expérimental. Le frère spirituellement accablé défie Barry Loach de cesser de se doucher et de se changer pendant quelque

temps, de revêtir l'aspect d'un SDF, d'un marginal, d'un pouilleux en manque de chaleur humaine élémentaire et de se poster devant la station Park Street dans Comm., à côté des autres parias de la communauté qui font la manche là, à la sortie du métro, de tendre sa main sale et, au lieu de réclamer l'aumône aux passants, de simplement leur demander de le toucher. Rien que de le toucher. C'est-à-dire de lui manifester un peu de chaleur humaine élémentaire. Et Barry accepte. Il le fait. Les jours passent. Sa propre disposition spirituelle en prend bientôt un coup dans le plexus solaire. Est-ce à cause de sa dégaine sordide ? Difficile à savoir. Toujours est-il que, debout là-devant la bouche de métro, main tendue et priant les gens de le toucher, il comprend vite que la dernière chose qu'un passant sain d'esprit ait envie de faire est de le toucher. Il est possible que les citoyens respectables, avec leurs sacs de livres, leurs portables et leurs petits chiens en gilet rouge, aient cru que cette supplique « Touchez-moi, *s'il vous plaît*, touchez-moi » fût un nouveau terme d'argot de la rue pour dire « Un peu de monnaie, s'il vous plaît », parce que Barry Loach s'est retrouvé avec une impressionnante récolte quotidienne de $ – significativement plus importante que ce qu'il gagnait, dans son job d'étudiant, en bandant des chevilles et en stérilisant des prothèses dentaires à l'université pour les joueurs de lacrosse. Les citoyens trouvaient manifestement son accroche assez touchante pour lui filer des $; mais le frère de B. Loach – qui surveillait la scène, en civil, à la sortie du métro, avachi, ricanant et battant oisivement un paquet de cartes à jouer – ne se gênait pas pour lui faire remarquer que les donateurs lui balançaient des piécettes ou des $ avec une générosité spasmodique, d'un geste saccadé et furtif comme pour retirer un truc brûlant du feu, sans jamais le toucher, souvent même sans ralentir le pas ni le regarder en déposant leur obole, en évitant soigneusement tout contact avec la main répulsive de B. L. Le frère refusa, raisonnablement, de prendre en compte le contact accidentel d'un voyageur qui trébucha en lui jetant une pièce et que Barry rattrapa dans sa chute, de même que la vieille

cinglée qui lui fit une clé de bras et tenta de lui arracher l'oreille avec les dents vers la fin de la troisième semaine du Pari. Barry refusa d'admettre la défaite et la misanthropie humaine, le Pari s'éternisa, le frère aîné se lassa, ne vint plus, retourna dans sa chambre, attendit que l'administration de St John le libère de ses obligations, Barry Loach sécha ses examens de contrôle continu, se fit virer de son boulot pour absentéisme et traversa une crise spirituelle de plusieurs semaines, qui devinrent des mois, en voyant que les passants interprétaient systématiquement sa supplique pour une demande de fric et substituaient l'obole abstraite au contact charnel authentique ; d'autres clochards de la station, intrigués par la technique de Barry – et surtout par son bénéfice net –, se mirent à leur tour à crier « Touchez-moi, s'il vous plaît, s'il vous plaît, *quelqu'un* ! », ce qui évidemment compromit encore plus les chances de Barry Loach de voir un péquin interpréter sa requête au sens littéral et poser sur lui une main compatissante ; l'âme de Loach elle-même fut peu à peu attaquée par des nécroses moisies et il révisa progressivement son jugement sur la respectabilité de la race humaine soi-disant normale ; et, quand les autres mendigots minables et pouilleux du district le traitèrent comme un compère, lui parlèrent sur un ton collégial, lui tendirent leurs bouteilles emballées de papier kraft pour lui réchauffer le cœur, il se sentit trop désenchanté, trop affreusement seul pour refuser et entama sa descente avec ces déchets humains dans les bas-fonds vaseux de la mare socio-économique de Boston métropole. Ensuite, ce qui advint du frère spirituellement malade, de ses tribulations et de sa vocation, l'histoire de Loach à E.T.A. ne le dit pas, parce que le cœur du sujet est Loach lui-même, qui finit presque par oublier – après tous ces mois de rejet au cours desquels les seuls témoignages d'empathie et d'humanité qu'il reçut émanèrent de clodos et de drogués – ce qu'étaient une douche, une machine à laver ou une manipulation de ligaments, a fortiori les ambitions professionnelles et la foi en la bonté invétérée de l'homme, et fut à deux doigts de disparaître à jamais dans les

marges et les limbes de la rue bostonienne, de passer toute sa vie d'adulte sans domicile, infesté de poux, à faire la manche en ville et à picoler dans des sacs en papier kraft, quand, vers le neuvième mois du Pari, sa supplique – ainsi que celle de la douzaine de mendigots cyniques tendant la main à ses côtés en implorant eux aussi un contact physique – fut entendue au sens littéral et honorée d'une chaleureuse poignée de main – acceptée seulement par les clodos les plus intoxiqués et Loach – par Mario Incandenza d'E.T.A., qui avait été dépêché d'urgence de l'appartement de Back Bay où son père tournait un film avec des acteurs costumés en Dieu et Diable se disputant l'âme de Cosgrove Watt au poker avec un jeu de tarots et misant avec des jetons de métro, pour acheter un autre rouleau de jetons de métro à la station la plus proche, en l'occurrence Park Street par défaut parce que l'entrée d'Arlington St. était barrée par des poubelles enflammées, lequel Mario, livré à lui-même et ignorant à quatorze ans les stratégies d'évitement des mendigots aux sorties de métro, sans accompagnateur aguerri ou adulte pour l'informer que les requêtes d'hommes aux bras tendus implorant une poignée de main ou un simple *tope-là* ne devaient pas être automatiquement prises en considération et honorées, avança sa mimine en forme de griffe, toucha et serra chaleureusement la main fuligineuse de Loach, ce qui, de fil en aiguille, au terme d'une série complexe de circonstances humainement réconfortantes, amena B. Loach, même sans diplôme officiel, au poste de Préparateur adjoint à E.T.A. puis, neuf mois plus tard, de Préparateur en chef lorsque le précédent titulaire succomba à un terrible accident qui eut pour conséquence la suppression de toutes les serrures des saunas d'E.T.A. et l'abaissement de la température maximale de ces saunas à 50 °C seulement.

Le verre retourné avait la taille d'une cage ou d'une petite cellule de prison, mais c'était néanmoins un verre de salle de bains reconnaissable, genre verre à dents ou à gargarisme, énorme et retourné sur le sol, avec lui

dedans. Le verre faisait penser à un accessoire ou à un élément de décor ; en tout cas, c'était un objet fait spécialement, de toute évidence. Il était de couleur verte et sa base, le plafond pour lui, était martelée. La lumière, à l'intérieur, avait l'aspect glauque et ondoyant des grandes profondeurs océaniques.

Il y avait une espèce d'abat-vent ou de grille d'aération tout en haut, d'un côté, mais qui ne laissait pas entrer d'air. L'air, à l'intérieur de l'immense verre, était visiblement limité, d'ailleurs, parce qu'il y avait déjà de la buée de CO_2 sur les parois. Le verre était trop épais pour être brisé, et il s'était peut-être bien cassé le pied en essayant de le faire.

Il apercevait des visages verts et distordus à travers la paroi embuée. Le visage à hauteur d'œil était celui du dernier Sujet, l'habile et affectueux mannequin mains suisse. Elle le regardait, debout, bras croisés, en fumant et exhalant vertement par le nez, puis se détournait pour converser avec un autre visage, flou, à hauteur de taille, qui appartenait au fan timide et handicapé qui s'était adressé à O. avec le même accent suisse que le Sujet.

Le Sujet derrière le verre regardait fixement Orin, mais sans paraître le voir ni entendre ce qu'il criait. Quand Orin avait tenté de briser le verre à coups de pied, c'était au moment où il s'était rendu compte que le Sujet regardait bien ses yeux, mais ne le regardait pas *dans* les yeux. Il y avait maintenant des traces sales de pied sur la paroi.

Toutes les quelques secondes, il essuyait la buée de son haleine pour s'efforcer de voir ce que faisaient les visages.

Son pied était réellement blessé, et les restes de ce qui l'avait plongé dans un si profond sommeil lui retournaient l'estomac, prouvant clairement que cette expérience n'était pas l'un de ses mauvais rêves, mais Orin, n° 71, refusait absolument d'admettre que ce n'en fût pas un. Dès la minute où il s'était réveillé et retrouvé emprisonné dans un énorme verre retourné, il avait choisi de considérer ça comme un rêve. La voix guindée et amplifiée qui sortait périodiquement de l'orifice d'aération au-dessus de lui, exigeant

de savoir Où est Enterré le Master, était suffisamment surréaliste, bizarre et inexplicable pour rassurer Orin : ce genre d'exigence irréelle, déconcertante, cauchemardesque, incompréhensible mais véhémente ne pouvait qu'être le produit d'un mauvais rêve. De même que l'étrange angoisse de ne pouvoir se faire entendre de l'affectueux Sujet à travers le verre. Quand l'abat-vent du haut-parleur se rouvrit, Orin détourna les yeux des deux visages et regarda en l'air, supposant qu'ils allaient lui demander un truc encore plus surréaliste et avec plus de véhémence qui confirmerait définitivement l'indéniable statut onirique de toute l'expérience.

Mlle Luria P……, qui avait dédaigné les méthodes plus subtiles d'interrogatoires techniques et insisté pour qu'on lui donne simplement une paire de gants en caoutchouc et deux ou trois minutes de face-à-face avec les testicules du Sujet (et qui n'était pas vraiment suisse), avait prédit avec précision la réaction du Sujet quand l'orifice d'aération s'ouvrirait et que les cafards commenceraient à être déversés à travers, noirs et luisants, et, lorsque le Sujet se plaqua contre la paroi et écrasa si fort son visage contre le verre ridicule que sa peau vira du verdâtre au blanc en leur criant, d'une voix très assourdie, « Faites-le à elle ! *Faites-le à elle !* », Luria P…… inclina la tête et roula des yeux vers le chef des A.F.R., qu'elle avait toujours considéré comme un mauvais acteur.

Des êtres humains allaient et venaient. Une infirmière palpa son front et retira vite sa main avec un petit cri. Dans le couloir, quelqu'un radotait et pleurait. Un moment, Chandler F., le représentant de commerce en poêles non adhésives récemment certifié, sembla être là dans sa posture classique de résident-confesseur, les mains sous le menton sur la barrière du lit. La lumière était d'un gris lumineux. La Sous-Directrice d'Ennet House était là, se grattait un sourcil inexistant, essayait d'expliquer que Pat M. n'avait pas pu venir parce qu'elle et Mr M. avaient dû expulser de la maison la petite fille de Pat qui avait de nouveau eu recours à un truc synthétique, et qu'elle

n’était pas moralement en état de quitter son domicile. Gately n’avait jamais eu aussi chaud. Un soleil brûlait dans sa tête. Les barrières s’estompaient vers le haut et gondolaient un peu, comme des flammes. Il s’imagina sur le plateau en aluminium d’Ennet House avec une pomme dans la bouche, la peau caramélisée et croustillante. Le médecin qui paraissait avoir douze ans se détacha du brouillard, avec d’autres, et dit Montez à 30 q 2 et Essayons Doris[377] parce que ce pauvre malheureux se consumait de l’intérieur. Il ne parlait pas à Gately. Le médecin ne s’adressait pas à Don Gately. La seule préoccupation consciente de Gately était son Appel à l’Aide pour refuser qu’on lui administre du Demerol. Il essaya plusieurs fois de prononcer le mot *addict.* Ça lui rappela son enfance quand, dans la cour de récré, il avait demandé à Maura Duffy de regarder dans son corsage et de lui épeler le mot *attic*[I]. Quelqu’un d’autre dit Bain Glacé. Gately sentit un truc rugueux et frais sur son visage. Une voix, qui ressemblait à sa propre voix cérébrale dans une chambre d’écho, dit qu’il ne fallait pas tenter de soulever un poids plus lourd que soi. Gately pensa qu’il était mourant. Ce n’était pas calme ni paisible comme on le prétendait. C’était plutôt comme tenter de soulever un poids plus lourd que soi. Il entendit feu Gene Fackelmann lui dire de prendre une dose de ceci. Il était l’objet d’une grande activité à son chevet. Tintement brusque de flacons de perfusion. Bruissement d’une poche de liquide. Aucune des voix ne lui parlait. Son avis n’était pas requis. Une partie de lui espérait qu’ils mettraient du Demerol dans sa perf à son insu. Il gargouilla, meugla, dit *addict*. Ce qui était la vérité, il était addict, il le savait. Le Crocodile qui aimait porter des T-shirts Hanes, Lenny, disait souvent sur l’estrade : « La vérité vous libérera, mais pas avant d’en avoir fini avec vous. » La voix dans le couloir pleurait à se faire exploser le cœur. Il imagina le P.D.A. retirant son chapeau et priant sincèrement pour que Gately survive afin de pouvoir l’envoyer à la maison d’arrêt de Walpole. Le bruit sec et très proche qu’il entendit était celui du sparadrap qu’on arracha du pourtour non rasé de

sa bouche, si prestement qu'il ne sentit quasiment rien. S'ils s'avisaient de lui faire un massage cardiaque comme on en fait aux mourants, son épaule risquait de déguster et il préféra ne pas y songer. L'interphone émit un ding tranquille. Il entendait des conversations de gens qui passaient dans le couloir, s'arrêtaient pour jeter un œil dans la chambre, mais sans cesser de parler. Il se dit que, s'il mourait, les autres existeraient toujours, rentreraient chez eux, dîneraient, besogneraient leurs femmes et dormiraient. Une voix, à la porte, rit et dit à quelqu'un qu'il devenait difficile, de nos jours, de faire la différence entre les homosexuels et ceux qui tabassaient les homosexuels. Comment imaginer un monde sans lui ? Deux de ses coéquipiers du lycée de Beverly avaient tabassé un soi-disant homosexuel mais lui, il s'en était allé, ne voulant prendre parti ni pour un camp ni pour l'autre. Dégoûté par les deux camps, en fait. Il s'imagina obligé de devenir homosexuel à Walpole. Il s'imagina allant à une réunion par semaine avec une houlette et un perroquet, tapant le carton pour une cigarette le point, allongé sur sa couchette dans sa cellule, face au mur, se branlant en fantasmant sur des seins. Il vit le P.D.A., tête baissée, le chapeau contre sa poitrine.

Quelqu'un au-dessus de lui demanda s'ils étaient prêts, quelqu'un d'autre glosa sur la taille de la tête de Gately et la saisit, la tête de Gately, et alors il sentit un mouvement ascendant à l'intérieur de lui, si intime et si horrible qu'il se réveilla. Un seul de ses yeux s'ouvrit, parce que le choc sur le sol avait fait enfler l'autre comme une saucisse. Tout le devant de son corps était froid, pour être resté longtemps sur le plancher mouillé. Fackelmann, derrière lui, marmonnait quelque chose avec beaucoup de *g*.

Son œil ouvert vit la fenêtre du luxueux appt. C'était l'aube, une aube d'un gris lumineux, et les oiseaux étaient volubiles dans les arbres nus ; derrière la grande fenêtre, il y avait un visage et des bras qui moulinaient. Gately essaya d'adapter sa vision à la verticalité. Pamela Hoffman-Jeep était derrière la fenêtre. Leur appt était au premier étage du luxueux immeuble. Elle était dans un arbre, derrière la fenêtre, debout sur une

branche, regardait à l'intérieur, gesticulant furieusement ou essayant de garder l'équilibre. Gately sentit une vague soucieuse affluer, craignit une culbute et s'apprêtait à demander au plancher de le lâcher une minute pour qu'il puisse aller lui porter secours, quand P. H.-J. tomba, disparut sous la base de la fenêtre et fut remplacée par la figure de Bobby (« C ») C. Bobby C lui adressa un lent salut, deux doigts sur la tempe, un Hello impassible et moqueur en découvrant les traces d'une sérieuse orgie dans la pièce, à travers la vitre. Lorgnant le Mt Dilaudid avec une attention spéciale, acquiesçant de la tête à quelqu'un sous l'arbre. Il s'avança sur la branche jusqu'à ce qu'il soit à hauteur de la fenêtre et tenta de soulever d'une main le cadre de la guillotine verrouillée. Le soleil levant derrière lui projetait l'ombre de sa tête sur le plancher mouillé. Gately appela Fackelmann, essaya de se retourner, de s'asseoir. Ses os étaient pleins de verre pilé. Bobby C brandit un pack de six Hefenreffer, d'un air d'invite, pour qu'on le fasse entrer. Gately venait de se redresser partiellement quand le poing de C, ganté d'une mitaine, fractura le double vitrage. Le TP renversé sur le sol continuait à diffuser des images de flammes. Le bras de C traversa la fenêtre, attrapa le loquet et leva la vitre supérieure. Fackelmann bêlait comme un mouton mais ne bougeait pas ; une seringue qu'il n'avait pas pris la peine de retirer pendait de l'intérieur de son coude. Gately vit que Bobby C avait des éclats de verre dans ses cheveux violets et un vieux Taurus-PT 9 mm enfoncé dans son ceinturon clouté. Gately resta bêtement assis pendant que C escaladait le rebord, louvoyait sur la pointe des pieds entre les diverses flaques et empoignait la tête de Fackelmann pour examiner ses pupilles. C fit claquer sa langue, lâcha la tête de Fackelmann, toujours bêlant, qui retomba contre le mur. Il pivota élégamment sur ses talons et se dirigea vers la porte, suivi du regard par Gately. Quand il s'approcha de lui, Gately, qui était affalé, les jambes humides et légèrement pliées devant lui en forme de parenthèses sur le sol, tel un énorme rat aphasique, il ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose qui lui traversait l'esprit, l'observa

avec un large sourire chaleureux et, juste au moment où Gately remarquait qu'il avait une incisive noire, le frappa derrière l'oreille avec le Taurus-PT. Gately s'effondra et l'impact de l'arrière de son crâne sur le plancher fut pire que celui de la crosse. Ses oreilles résonnèrent. Ce n'étaient pas des étoiles qu'il voyait. Ensuite Bobby C lui mit un coup de latte dans les balloches, procédure standard pour imposer le respect, Gately ramena ses genoux contre lui, détourna la tête et vomit sur le plancher. Il entendit la porte de l'appartement s'ouvrir et les bottes de C descendre tranquillement l'escalier jusqu'à la porte de l'immeuble. Entre deux spasmes, il pressa Fackelmann de foncer dare-dare vers la fenêtre. Mais Fackelmann était vautré contre le mur ; il regardait ses jambes, disait qu'il ne sentait pas ses jambes, qu'il était engourdi du cuir chevelu jusqu'aux orteils.

C revint très vite, à la tête d'un groupe d'individus dont Gately n'aimait pas du tout l'allure. Il y avait DesMonts et Pointgravé, des demi-sels canadiens de Harvard Square que Gately connaissait vaguement, des porte-flingues à la petite semaine, trop canadiennement cons pour faire autre chose qu'un boulot de brute. Gately n'était pas content de les voir. Ils étaient en salopette et chemise de flanelle mal assortie. Le pauvre assistant en pharmacie eczémateux leur emboîtait le pas, avec une trousse médicale noire. Gately, sur le dos, rétropédalait dans le vide, comme tout ancien footballeur qui se respecte après un coup dans le bas-ventre. Le pharmacien s'arrêta derrière C et contempla ses propres mocassins Weejun. Entrèrent trois grandes nanas inconnues en manteau de cuir rouge et collants affreusement filés. Puis la malheureuse Pamela Hoffman-Jeep, le taffetas déchiré et taché, le visage blême, trimballée par deux punks asiatiques en veste de cuir luisante. Ils la soutenaient par le cul, la portaient assise, un bout de tibia blanc saillait d'une de ses jambes, salement amochée. Gately voyait tout ça en contre-plongée, pédalant pour essayer de se relever. L'une des grandes nanas tenait un bong Graphix ringard et un sac d'emballage Glad Cinch-Sak. Pointgravé ou DesMonts – Gately ne savait jamais lequel

était qui – avait une mallette de spiritueux. C demanda à la cantonade si c'était l'Heure de la Fiesta. Le soleil montait, la pièce s'éclairait. Et se remplissait. Une autre des nanas prononça un commentaire négatif sur l'urine par terre. Fackelmann, dans son coin, estima que tout ça, c'étaient des conneries. C, d'une voix de fausset, se répondit à lui-même que Mais oui mais oui c'est l'Heure de la Fiesta. Puis ce fut un gars impeccablement pomponné, genre universitaire, en cravate Wembley, qui entra avec une boîte TaTung Corp., qu'il déposa aux pieds du pharmacien, raccrocha le téléputeur au mur, éjecta la cartouche aux flammes et la jeta sur le plancher mouillé. Les deux loubards asiatiques transportèrent Pamela Hoffman-Jeep à l'autre bout du living-room, et elle cria quand ils la larguèrent sur une caisse de scellés du Commonwealth du Massachusetts falsifiés. Ils n'étaient pas grands, les Asiatiques, et ils le regardaient de haut, mais aucun n'avait la peau abîmée. Une petite femme austère avec un chignon gris et des chaussures solides entra en dernier et ferma la porte derrière elle. Gately bascula lentement sur ses genoux et se leva, toujours légèrement plié à la taille, un œil toujours fermé, et ne bougea plus. Il entendait Fackelmann essayer de se mettre debout. P. H.-J. cessa de crier, s'évanouit, le menton sur la poitrine, et glissa de la caisse. La pièce sentait le Dilaudid et l'urine et le vomi de Gately et la défécation de Fackelmann et le cuir rouge des manteaux chic des filles. C s'approcha, tendit un bras, le passa autour des épaules de Gately et resta comme ça pendant que les filles en manteau sortaient les bouteilles de bourbon de la mallette. Gately plissait l'œil pour mieux voir. Le soleil du matin était déjà haut derrière la fenêtre et l'arbre, de plus en plus jaune. Les bouteilles avaient des étiquettes noires et une base carrée, ce qui signifiait Jack Daniel's. Un clocher sur la place sonna sept ou huit heures. Gately avait eu une mauvaise expérience avec du Jack Daniel's à quatorze ans. Le mec pomponné avait inséré une autre cartouche dans le TP et maintenant il prenait un lecteur de CD portable dans la boîte TaTung, sous le regard du pharmacien. Fackelmann dit que, de toute façon,

c’étaient des conneries. Pointgravé ou DesMonts prit la bouteille que C avait prise aux filles et la proposa à Gately. Des ombres de branchages marbraient le parquet ensoleillé. Celles de tous ceux présents dans la pièce s’agitaient sur le mur ouest. C tenait une bouteille aussi. Bientôt chacun eut sa propre bouteille de Jack. Gately entendit Fackelmann demander à quelqu’un de déboucher la sienne pour lui parce qu’il était engourdi des pieds à la tête et ne sentait pas ses mains. La petite bonne femme austère aux airs de bibliothécaire marcha vers Fackelmann et se débarrassa du sac à main qu’elle portait à l’épaule. Gately cherchait ce qu’il allait pouvoir dire pour la défense du Faxter quand Whitey Sorkin arriva. Jusqu’alors il avait supposé que c’était une initiative de C et qu’il valait mieux ne pas le mettre en boule inutilement. Il avait beaucoup de mal à former des pensées. La jambe de Pamela Hoffman-Jeep ressemblait à de la viande hachée. C leva sa bouteille et demanda la permission générale de porter un toast. Les lèvres de P. H.-J. étaient bleues. Gately avait honte de se sentir si peu amoureusement touché par sa chute de l’arbre. Il ne perdit pas de temps à se demander si elle avait cafté, si elle avait amené Bobby C ou recto verso. Une des nanas en manteau de cuir rouge avait une pomme d’Adam vachement développée pour une fille. C tourna brusquement les épaules de Gately vers Fackelmann et porta un toast à ses vieux et à ses nouveaux amis pour célébrer le butin de première bourre de Gene Gene la Fax Machine, vu la dimension de cette pile de Dilaudid et les signes évidents d’une sacrée fiesta, qu’ils voyaient et sentaient. Chacun but au goulot. La petite bonne femme austère aida Fackelmann à coller sa bouteille sur sa bouche. Les pommes d’Adam des trois grandes nanas pointèrent quand elles renversèrent la tête en arrière pour biberonner. La gorgée de politesse de Jack faillit étrangler Gately. L’Article de C rentrait dans la cuisse de Gately, ainsi que les clous de son ceinturon. DesMonts et Pointgravé avaient tous deux des Articles S & W dans des holsters. Les loubards asiatiques ne semblaient pas enfouraillés mais c’était le genre de mecs qui ne devaient

même pas prendre une douche sans être armés ; Gately aurait parié qu'ils avaient au moins de sales petits trucs pointus à lancer sur les gens. Plusieurs des acolytes de C vidèrent leur bouteille. L'une des grandes nanas balança la sienne contre le mur ouest, mais elle ne se brisa pas. Pourquoi un coup de pied dans les couilles fait mal au bas-ventre et non aux couilles *per se* ? Gately se tournait et regardait là où le bras de C l'orientait. Le visage contordu sur l'écran du TP raccroché, provenant de la cartouche du gars pomponné, était celui de Whitey Sorkin, un portrait de lui pendant une algie vasculaire de la face à la Fondation nationale contre la douleur cranio-faciale réalisé par un peintre névralgique pour une série de publicités pour de l'aspirine. La cartouche était un simple plan fixe sur le portrait, de sorte que Sorkin semblait présider la réunion, muet et souffrant, du haut du mur. La petite bibliothécaire introduisait un fil dans le chas d'une aiguille, la bouche pincée. Le pharmacien perdait des squames sur la trousse noire au-dessus de laquelle il était penché et d'où il retirait plusieurs seringues, qu'il remplissait au moyen d'une ampoule de 2500-UI et faisait passer à la ronde. Le tableau de la F.N.D.C-F. montrait un poing rouge extrayant un morceau de cerveau du crâne de Sorkin, qui observait le vide avec la physionomie classique pleine de concentration du migraineux en crise, presque plus méditative que douloureuse. Un Asiatique accroupi à la chinoise dans un coin picolait du Jack et l'autre balayait les feuilles à plastifier répandues sur le sol avec un rabat de la boîte TaTung en guise de pelle. Les Chinetoques étaient d'excellents balayeurs, remarqua Gately. Une autre nana jeta sa bouteille contre le mur. C n'eut pas besoin d'orienter Gately vers les nanas en manteau et collants filés pour qu'il commence à comprendre que c'étaient des lopes déguisées en filles, des transvestis. Bobby C rayonnait. La première vraie sensation de peur pour son propre compte qu'éprouva Gately se produisit quand il se rendit compte que ces individus appartenaient à la bande personnelle de Bobby C, que ce n'étaient pas ceux que Sorkin aurait choisis pour une expédition à laquelle il aurait participée

lui-même, en chair et en os, parce que le portrait sur le mur était un symbole clair : Sorkin ne viendrait pas, il avait donné carte blanche à Bobby C pour ce sale boulot. Le pharmacien retira deux seringues préremplies de la trousse, défit leur emballage plastique. C dit calmement à Gately que Whitey l'avait prié de lui assurer qu'il savait que Donnie n'avait pas trempé dans l'embrouille de Fackelmann pour les rouler, lui et Eighties Bill. Qu'il devait se contenter de profiter de la fête, laisser Fackelmann affronter seul son destin et surtout ne pas se mettre en tête des idées dix-neuviémistes du style défense des faibles et des opprimés. C ajouta qu'il était désolé pour le coup de tatane, que ç'avait été une simple mesure de précaution pour s'assurer que Gately n'aiderait pas Fackelmann à se tirer par la fenêtre pendant qu'il descendait ouvrir la porte. Qu'il espérait que Gately ne lui en tiendrait pas rigueur parce qu'il n'avait rien contre lui et ne voulait pas d'histoires plus tard. Tout cela fut dit d'une voix posée et ferme pendant que les deux lopes emperruquées qui avaient essayé de briser des bouteilles, assises sur une caisse, déversaient dans l'énorme bong Graphix le contenu du sac Glad, à savoir de l'herbe. DesMonts s'était installé sur une chaise de metteur en scène. Tous les autres picolaient, debout un peu partout dans cette posture malaisée qu'on adopte quand il n'y a pas assez de sièges pour tout le monde. Leurs bras étaient pâles et glabres. Les deux Asiatiques se faisaient mutuellement des garrots. Le courant d'air qui soufflait de la vitre cassée refroidissait Gately. L'autre lope commentait le physique de Gately. Gately demanda doucement à C la permission de prendre congé rapidement pour aller voir Sorkin avec Fackelmann afin que Gene puisse parlementer avec Whitey et arriver à un accord. Fackelmann retrouva l'usage de la parole et, à voix haute, invita quiconque le désirait à piocher dans le Mt Dilaudid pour se défoncer à *mort*. Gately grimaça. Bobby C sourit à Fackelmann et lui répondit qu'il semblait avoir déjà eu sa dose. Mais en même temps le pharmacien psoriasique s'approcha de Fackelmann, examina ses pupilles avec une lampe de poche et lui injecta le produit de la

seringue dans une artère du cou. L'arrière de la tête de Fackelmann heurta plusieurs fois le mur et son visage rougit violemment, réaction clinique standard au Narcan[378]. Puis le pharmacien vint vers C et Gately. Le lecteur de CD portable diffusa du Linda McCartney, la pauvre vieille, pendant que C maintenait Gately et que le pharmacien lui garrottait le bras avec une lanière en caoutchouc médicale. Gately ployait un peu sur ses genoux. Fackelmann haletait comme un type longtemps immergé qui reprend son souffle. C dit à Gately d'attacher sa ceinture. L'urine donnait au luxueux parquet de l'appt une patine blanchâtre, savonneuse. Le CD était celui que C écoutait tout le temps dans la bagnole quand Gately l'accompagnait quelque part : quelqu'un avait remixé un vieux disque de McCartney and the Wings – le McCartney historique des Beatles – avec un sampler Kurtzweil et effacé toutes les pistes sauf celles de la pauvre vieille Mme Linda McCartney, qui chantait avec les choristes et jouait du tambourin. Quand les lopes appelaient l'herbe « Bob », c'était perturbant parce que C aussi, elles l'appelaient « Bob ». La pauvre vieille Linda McCartney chantait complètement faux et sa voix de casserole trouée dominant le beau son multipiste professionnel, en solo, était effroyablement déprimante aux oreilles de Gately – une voix moche comme tout, qui cherchait à se noyer dans celles des choristes pro. Gately imaginait Mme Linda McCartney – qui, sur la photo dans la salle du Personnel, avait l'air d'une blondasse fripée – perdue dans la mer sonore pro de son mari, se sentant peu estimée et murmurant de fausses notes, ne sachant pas exactement quand agiter son tambourin : le CD déprimant de C était plus que cruel, c'était du sadisme, comme percer un trou de voyeur dans des toilettes pour handicapés. Deux des transvestis dansaient le Swim sur l'atroce musique au centre du plancher balayé ; le troisième tenait un bras de Fackelmann, le gars à la cravate Wembley lui tenait l'autre et le baffait doucement à mesure que le Narcan supplantait le Dilaudid. Ils avaient assis Fackelmann dans le fauteuil spécial-Demerol de Gately. Le pouls de Gately

palpitait dans ses couilles. Le pharmacien avait la tronche juste devant celle de Gately. Ses joues et son menton étaient parsemés de squames argentées, et la lumière de la fenêtre se reflétait dans la sueur huileuse de son front. Il adressait un sourire crispé à Gately.

« Je suis déjà d'équerre, C-man, après ce shoot, dit Gately, pas la peine de gaspiller du Narcan.

– Oh, c'est pas du Narcan, chuchota C en lui saisissant le bras.

– Pas vraiment, confirma le pharmacien en dénudant l'aiguille.

– Accroche-toi à ton chapeau », conseilla C. Il donna un coup de coude au pharmacien. « Dis-lui.

– C'est du Sunshine[379] pharmaceutique, dit le pharmacien en cherchant une bonne veine.

– Accroche-toi », répéta C en regardant l'aiguille s'enfoncer.

Le pharmacien piqua adroitement, horizontalement, le long de la peau. Gately n'avait jamais essayé le Sunshine. Quasiment introuvable, en dehors des hôpitaux canadiens. Il regarda son sang teinter le sérum quand le pharmacien tendit son pouce pour enfoncer le piston. Le gars connaissait bien son affaire. C observait la scène en pinçant sa langue entre ses lèvres. Le bureaucrate pomponné tenait solidement les bras de Fackelmann et un transvesti derrière la chaise lui tenait la tête, par le menton et les cheveux, pendant que la dame grise s'agenouillait devant lui avec son aiguille et son fil. Gately ne pouvait s'empêcher de regarder le produit s'infiltrer en lui. Ça ne faisait pas mal. Il se demanda un instant si c'était une injection létale : il trouvait qu'ils compliquaient vraiment les choses pour l'éliminer. L'ongle du pouce du pharmacien était incarné. Le mec avait semé deux ou trois squames sur le bras de Gately. On finit par aimer la vue de son propre sang au bout d'un moment. Le pharmacien avait vidé la moitié de sa seringue quand Fackelmann commença à crier. Un cri de plus en plus aigu. Quand Gately détacha enfin les yeux de la seringue, il vit que la bibliothécaire cousait les paupières de Fackelmann sur ses arcades sourcilières. Comme

pour forcer le pauvre vieux comte Faxula à garder les yeux ouverts. Il y avait un môme qui s'amusait pendant la récré à retourner ses paupières pour effrayer les filles, et ils faisaient pareil au pauvre vieux Faxter. Gately eut un mouvement réflexe vers lui, mais C l'immobilisa d'un seul bras.

« *Duuu* calme », dit-il à voix basse.

L'odeur de chlorhydrate du Sunshine était la même, délicieuse, que dans n'importe quel cabinet médical. Il n'avait jamais pris de Talwin-PX. Impossible d'avoir une ordonnance pour le PX, c'était un mélange canadien ; le Talwin états-unien[380] était allongé de 5 mg de naloxone pour atténuer l'effet, et donc Gately ne prenait que du NX avec ses Bam-Bam. Il comprit qu'ils avaient filé l'antinarco à Fackelmann pour qu'il sente l'aiguille pendant qu'ils lui cousaient les paupières. *Cruel* s'écrit avec un *u*, se rappelait-il. Les deux Asiatiques quittèrent la pièce, sur ordre de C. La voix de Linda McC. sonnait limite psychotique. La petite bonne femme grise travaillait vite. L'œil déjà cousu était exorbité de façon obscène. Tout le monde dans la pièce, à part C, le bureaucrate et la dame austère, commença à se shooter. Deux des lopes fermèrent les yeux et renversèrent la tête en arrière, comme si elles ne voulaient pas voir ce qu'elles faisaient à leurs bras. Le pharmacien mit un garrot à Pamela Hoffman-Jeep évanouie, ce qui était ajouter l'insulte à la blessure. Différents styles et techniques d'injection étaient à l'œuvre. La figure de Fackelmann n'était qu'un cri. Le bureaucrate instillait le fluide d'une pipette dans l'œil ouvert pendant que la dame renfilait son aiguille. Ce fut au moment où Gately eut l'impression d'avoir déjà vu ce truc du fluide-dans-l'œil dans une cartouche ou un film du P.M. quand il était Bim et jouait au ballon au bord de la mer que le Sunshine franchit la barrière et agit.

On comprenait pourquoi les États-Uniens le coupaient pour en atténuer l'effet. L'air dans la pièce devint limpide, avec un éclat glycériné, et les couleurs très vives. Comme enflammées. On disait que le Talwin-PX C-II avait un effet intense mais bref, et qu'il était cher. On ne savait rien sur son

interaction avec des résidus massifs de Dilaudid en intraveineuse. Gately essaya de réfléchir tant qu'il en était encore capable. S'ils avaient voulu l'éliminer par overdose, ils auraient choisi un produit moins cher. Et si la bibliothécaire devait lui coudre les paupières… Il cogitait… Ils ne l'auraient pas fait planer. Lui. Planer.

L'air enflait. Ballonnait. Les cris de Fackelmann au sujet des conneries s'élevaient et retombaient, difficiles à distinguer par-dessus le rugissement artériel du Sun. McC. tentait d'étouffer une toux. Gately ne sentait plus ses jambes. Mais il sentait le bras de C autour de lui, qui lui retirait de plus en plus de poids. Les muscles du bras de C se contractaient : ça, il le sentait. Ses jambes voulaient, disons : se barrer. L'attaque des planchers et des trottoirs. Kite chantait souvent une rengaine intitulée « 32 Uses For Sterno Me Lad ». C l'aidait maintenant à s'affaler. Un mec trapu, balèze. La plupart des héroïnomanes, on peut les mettre K.O. avec un simple « bouh ! ». C : il avait un côté gentil pour un mec aux yeux de lézard. Il l'aidait à s'affaler en douceur, vraiment. C protégeait Bimmy Don contre l'attaque du plancher. L'évanouissement entraînait une culbute mais C se porta derrière Gately comme un danseur pour amortir sa chute. Gately eut une vision circulaire de la pièce, instable. Pointgravé vomissait abondamment. Deux des lopes glissaient le long du mur auquel elles étaient adossées. Leurs manteaux rouges étaient en feu. La fenêtre explosait de lumière. Ou alors c'était DesMonts qui vomissait et Pointgravé qui décrochait le TP du mur et tirait son câble à fibre vers Fackelmann contre le mur. L'un des yeux de Fax était aussi béant que sa bouche et dévoilait beaucoup plus de choses qu'on ne souhaite en voir chez quiconque. Il ne se débattait plus. Son regard borgne était fixe. La bibliothécaire s'attelait à l'autre œil. Le bureaucrate avait une rose à la boutonnière, il avait mis des lunettes de soudeur, il était complètement pété et ratait l'œil de Fax avec sa pipette une fois sur deux tout en parlant à Pointgravé. Un transvesti avait retroussé la robe déchirée de P. H.-J. et posé une main arachnéenne sur sa

cuisse couleur chair. Le visage de P. H.-J. était gris et bleu. Le plancher s'éleva peu à peu. La figure carrée de Bobby C était presque jolie, tragique, éclairée latéralement par la fenêtre, calée contre l'épaule pivotante de Gately. Gately se sentait moins planant que désincarné. C'était honteusement agréable. Sa tête quitta ses épaules. Gene et Linda braillaient ensemble. La cartouche avec les paupières maintenues ouvertes et les gouttes dans les yeux était celle sur l'ultraviolence et le sadisme. L'une des préférées de Kite. Gately croit que sadisme vient de *sad*, triste. La dernière vision rotative montra les Chinetoques qui revenaient en portant des plaques carrées luisantes du living-room. Tandis que le plancher montait et que C le relâchait, la dernière chose que vit Gately fut un Asiatique qui lui présentait une plaque, et il s'y mira et vit clairement le reflet de sa propre figure carrée, pâle. Le plancher bondit, ses yeux se fermèrent. Et, quand il se réveilla, il était sur le dos, sur une plage, sur le sable glacé, et il pleuvait, le ciel était plombé et la mer basse.

I. En anglais, en épelant le mot *attic* (mansarde), on obtient phonétiquement la phrase *A titty I see* (un téton je vois).

OceanofPDF.com

❍

NOTES ET ERRATA

1. Méthamphétamine, ou crystal meth.
2. Notons qu’Orin n’ayant jamais franchi la porte d’aucun thérapeute professionnel quel qu’il soit, son point de vue sur ses rêves est toujours, de manière générale, plutôt superficiel.
3. E.T.A. est agencé en forme de cœur, un cœur dans lequel les quatre bât. principaux tournés vers l’intérieur présentent un arrondi convexe à l’arrière et sur les côtés pour dessiner une courbe cardioïde, avec les courts de tennis et les pavillons au centre et les parkings du personnel et des élèves derrière Comm.-Ad. constituant le petit renfoncement qui, vu du ciel, donne à toute la structure cet aspect de cœur de la Saint-Valentin qui n’aurait tout de même pas été réellement cardioïde si les renflements convexes des bâtiments eux-mêmes n’avaient pas tous été dérivés d’arcs du même *r*, une prouesse ahurissante étant donné l’irrégularité du sol et la surface murale nécessaire pour faire passer tous les types de conduits électriques et de tuyaux indispensables aux dortoirs, aux bureaux administratifs et au Poumon en polyrésine, l’ensemble n’étant probablement réalisable que par un seul type sur toute la côte Est, l’architecte initial d’E.T.A., le très vieil et cher ami d’Avril, l’*Übermensch* du traçage de courbe fermée dans le monde de la topographie, A. Y. Rickey (surnommé « Champ de vecteurs ») de Brandeis University, aujourd’hui décédé, qui épatait souvent Hal et Mario à Weston en ôtant son gilet sans enlever sa veste, un vulgaire tour de passe-passe exploitant certaines caractéristiques élémentaires des fonctions continues que M. Pemulis mit au jour des années plus tard, révélation que Hal encaissa comme si on lui avait annoncé que le père Noël n’existait pas, et que Mario se contenta d’ignorer, préférant considérer le truc du gilet comme de la magie pure et simple.
4. Ces employés plus jeunes qui occupent en outre des postes d’instructeurs académiques et sportifs sont, selon la convention des académies de tennis nord-américaines, connus sous l’appellation de « prorecteurs ».

5. Généralement surnommées « -drines » – c.-à-d. du speed léger[a] : Cylert, Tenuate, Fastin, Preludin, voire parfois Ritalin. Il peut être utile d'ajouter en N.B. que, à l'inverse de Jim Troeltsch, ou de Bridget Boone qui carbure au Preludin, Michael Pemulis (peut-être en vertu d'une sorte d'étrange honneur de prolo des rues) ingère rarement des -drines avant les matches et les garde pour des contextes récréatifs – certaines personnes sont faites pour trouver un côté récréatif à la stimulation des -drines qui leur fait cogner le cœur et remuer les yeux.
6. Sédatifs légers : Valium-III et Valrelease, ce bon vieux Xanax infaillible, Dalmane, Buspar, Serax, voire Halcion (légal au Canada, aussi incroyable que cela puisse paraître) ; sachant que les jeunes attirés sur une pente plus raide – sécobarbital, Meprospan, « patchs du bonheur », Miltown, Stelazine, ou encore Darvon, un drôle d'analgésique sur ordonnance – ne tiennent jamais plus de deux saisons pour la raison évidente que les sédatifs costauds peuvent donner l'impression que la tâche de respirer est déjà trop complexe en soi, et d'ailleurs un pourcentage substantiel des décès liés aux sédatifs est officieusement attribué par le personnel des urgences à une « P.P. » ou « paresse pulmonaire ».
7. Pour la plupart, les meilleurs joueurs juniors sont très prudents avec l'alcool, principalement parce que les conséquences physiques d'une consommation lourde – du type nausées, déshydratation et mauvaise coordination œil-main – compromettent presque fatalement toute performance de haut niveau. Très peu d'autres substances ordinaires entraînent une descente rédhibitoire à court terme, même si une simple soirée à la cocaïne synthétique transforme en calvaire les entraînements matinaux du lendemain, c'est pourquoi à E.T.A. les plus déterminés sont si peu nombreux à prendre de la cocaïne, bien que la question du coût ne doive pas être écartée : si nombre d'élèves sont issus de familles bourgeoises, ils croulent rarement sous les $ parentaux, car la grande majorité de leurs besoins physiques est soit satisfaite, soit interdite par E.T.A. Il peut être intéressant de souligner que les personnes configurées pour apprécier l'usage récréatif des -drines ont aussi un goût prononcé pour la cocaïne, la méthédrine et autres pédales d'accélérateur, alors qu'une autre vaste catégorie de tempéraments naturellement plus tendus penche davantage pour les substances qui arrondissent les angles : sédatifs, cannabis, barbituriques, et – oui – alcool.
8. C.-à-d. : psilocybine ; patchs du bonheur[b] ; MDMA/ecstasy (sale truc, cela dit, l'ecsta) ; diverses manipulations basiques du cycle benzénique dans des psychédéliques de classe méthoxy, le plus souvent artisanaux ; des bidouillages synthétiques tels que MMDA, DMA, DMMM, 2CB, PARA-DOT I-VI, etc. – notez tout de même que cette classe ne peut et ne doit comprendre les agitateurs du SNC tels que STP, DOM, « Graves Hallus Bizarres » (acide gamma-hydroxybutyrique) connu de longue date sur la côte Ouest des États-Unis, LSD-25 ou -32, ou DMZ/M.P. L'engouement pour ces trucs semble indépendant du type neurologique.
9. Ou LSD-25, souvent complété par un peu de -drine pour le démarrage, baptisé « Black Star » car à Boston les acides se présentent en général sur des carrés de carton fin, taille puce électronique, ornés d'une étoile noire au pochoir, provenant tous d'une obscure plaque tournante d'approvisionnement à New Bedford. Tous les acides et les Graves Hallus

Bizarres, de même que la cocaïne et l'héroïne, entrent à Boston principalement via New Bedford, Massachusetts, qui de son côté se fournit pour l'essentiel à Bridgeport, Connecticut, qui est d'ailleurs le véritable intestin grêle de l'Amérique du Nord, Bridgeport, sachez-le, si vous n'êtes jamais passé par là.

10. Comme la plupart des académies sportives, E.T.A. entretient la gentille fiction selon laquelle 100 % de ses élèves se sont inscrits pour satisfaire leur propre ambition et non pas, disons, celle de leurs parents, dont certains (les parents-tennis, à l'instar des mères d'enfants stars à Hollywood) sont de sacrées calamités.

11. Un jeu complexe pratiqué par les femmes arabes avec de petits coquillages et un plateau en patchwork – un peu comme un mah-jong sans règles, d'après leurs époux diplomates et médecins.

12. Chlorhydrate de mépéridine et chlorhydrate de pentazocine, analgésiques narcotiques de catégorie C-II et C-IV [c], respectivement, tous deux élaborés par les bonnes âmes de Sanofi Winthrop Pharm-Labs, Inc.

13. Bien qu'il soit masqué sur la photo probante et jamais balancé ni cité par Gately devant quiconque, on peut présumer qu'il s'agissait de Trent (« Quo Vadis ») Kite, vieil ami autrefois surdoué de Gately, que celui-ci a rencontré durant son enfance à Beverly, Massachusetts.

14. Petite originalité de ce P.D.A., il était toujours coiffé d'un Stetson d'homme d'affaires anachronique mais de bonne qualité, avec une plume décorative dans le ruban, et le touchait souvent ou jouait avec dans les situations tendues.

15. Le Bureau Alcool/Tabac/Armes à feu, à l'époque sous l'égide temporaire du Bureau des Services sans Spécificité états-uniens.

16. Des développements ultérieurs extrêmement déplaisants liés aux insurgés québécois et à une certaine cartouche lèvent le doute : c'était (encore) Trent (« Quo Vadis ») Kite.

17. La formule sans codéine, toutefois – une des toutes premières données qu'assimila Gately après le choc causé par le violent éclat de l'ampoule qui s'alluma dans la chambre occupée, pour vous donner une idée de la profondeur de l'investissement psychique d'un amateur de narcotiques oraux.

18. Sur les articles les mieux négociables contenus dans le coffre derrière la marine, eux-mêmes entassés sur un authentique combiné TP / visionneuse InterLace dernier cri dont la tête de lecture est en position de repos, débranché et absolument épatant, installé dans une espèce de meuble hi-fi en bois massif à roulettes et étagères multiples, avec un emplacement pour cartouches et un lecteur double tête dans un compartiment en dessous doté de portes avec des genres de petites poignées de cuivre classieuses en forme de feuilles d'érable et plusieurs étagères bourrées de cartouches de films intellos chic, devant lesquelles le collègue de Don Gately manqua de se mettre à baver partout sur le parquet en pensant à leur potentielle valeur à la revente si, potentiellement, elles étaient rares ou transférées depuis une pellicule celluloïd ou indisponibles sur la Grille de Dissémination d'InterLace.

19. Une « *Personne d'importance capitale* », vraisemblablement.

20. Le fait que les néons aient été interdits au Québec – de même que le démarchage téléphonique informatisé, les petites cartes publicitaires qui tombent des magazines et que l'on est obligé de regarder quand on les ramasse pour les jeter à la poubelle, et toute mention de fête religieuse quelle qu'elle soit dans le but de vendre toute sorte de produit ou service – est une des raisons, parmi d'autres, pour lesquelles son consentement à venir vivre ici relevait de l'abnégation.

21. Cf. note 205 *infra*.

22. Appellation commerciale de la terfénadine, Marion Merrell Dow Pharmaceuticals, arme nucléaire tactique dans le domaine des antihistaminiques sans effet de somnolence et des dessiccateurs mucoïdes.

23. Office of Naval Research, Département de la Défense états-unien.

24. JAMES O. INCANDENZA : FILMOGRAPHIE [d]

La liste suivante est la plus exhaustive possible. Les douze années d'activité d'Incandenza en tant que réalisateur ayant coïncidé avec de grandes transformations des lieux et modes de visionnage – des cinémas publics d'art et d'essai jusqu'aux enregistrements magnétiques format magnétoscope, puis à la dissémination laser par TéléDivertissement InterLace et aux cartouches de stockage à disque laser revisionnables –, et la production d'Incandenza elle-même comprenant des travaux industriels, documentaires, conceptuels, publicitaires, techniques, parodiques, dramatiques et non commerciaux, non dramatiques (« anticonfluentiels ») et non commerciaux, non dramatiques et commerciaux, et dramatiques et commerciaux, la carrière de ce cinéaste présente pour les archivistes des défis considérables. Défis encore alourdis par le fait que, en premier lieu, pour des raisons conceptuelles, Incandenza esquivait tout enregistrement auprès de la bibliothèque du Congrès aussi bien que toute datation formelle avant l'avènement de l'Ère Sponsorisée, et que, deuxièmement, sa production a crû de manière constante jusqu'au point où, durant les dernières années de sa vie, Incandenza avait souvent plusieurs travaux en production simultanée, et que, troisièmement, sa société de production avait un statut privé et a changé au moins quatre fois de nom, et que, enfin, l'idée sous-tendant certains de ses projets hautement conceptuels supposait qu'ils reçoivent un titre et soient soumis à la critique mais jamais filmés, en vertu de quoi leur statut de film est sujet à controverse.

Par conséquent, bien que les travaux soient ici recensés selon ce que les archivistes considèrent comme leur ordre d'achèvement probable, nous souhaitons préciser que l'ordre et l'exhaustivité de cette liste ne sont, à l'heure actuelle, pas définitifs.

Le titre de chaque œuvre est suivi : soit de son année d'achèvement, soit de la mention « A.S. » indiquant un achèvement non daté, Avant Sponsorisation ; du nom de la société de production ; du nom des acteurs principaux, si crédités au générique ; du ou des format(s) du support de stockage (du « film ») ; de la longueur de l'œuvre arrondie

à la minute ; d'une indication sur le choix du noir & blanc ou de la couleur ou des deux ; d'une indication sur le choix du muet ou du parlant ou des deux ; de (si possible) un rapide synopsis ou aperçu critique ; d'une indication sur le type de support : pellicule celluloïd, vidéo magnétique, Dissémination Spontanée InterLace, cartouche InterLace compatible TP, ou distribution confidentielle par une ou plusieurs compagnie(s) appartenant à Incandenza. La mention INÉDIT est appliquée aux œuvres n'ayant jamais bénéficié d'une distribution et à présent inaccessibles au public ou perdues.

Cage[e]. Seulement daté « Avant Sponsorisation ». Meniscus Films, Ltd. Casting non crédité ; 16 mm ; 0,5 minute ; noir & blanc ; parlant. Parodie monologuée d'une publicité télévisée pour un shampooing, employant quatre miroirs convexes, deux miroirs plans et une actrice. INÉDIT

Genres de lumière. A.S. Meniscus Films, Ltd. Aucun acteur ; 16 mm ; 3 minutes ; couleur ; muet. 4 444 images individuelles, chacune présentant des lumières d'une source différente, une longueur d'onde et une puissance lumineuse, toutes reflétées sur la même plaque en fer non polie et produisant un effet déstabilisant à vitesse de projection normale à cause de la rapidité hyperrétinienne de leur défilement. CELLULOÏD, SORTIE LIMITÉE À L'AGGLOMÉRATION DE BOSTON, EXIGE PROJECTION À ¼ DE LA VITESSE NORMALE DU PIGNON

Logique obscure. A.S. Meniscus Films, Ltd. Acteurs non crédités ; 35 mm ; 21 minutes ; couleur ; muet avec bande-son Wagner / Sousa assourdissante. Hommage à Griffith, parodie d'Iimura. Une main de taille enfantine mais atteinte d'une infirmité lourde tourne les pages de manuscrits incunables traitant de mathématiques, d'alchimie, de religion et d'autobiographie politique factice, chaque page comprenant une énonciation ou une défense de l'intolérance et de la haine. Dédié à D. W. Griffith et Taka Iimura. INÉDIT

Tout le monde est partant pour un tennis ? A.S. Heliotrope Films, Ltd. / USTA Films. Casting documentaire, narration Judith Fukuoka-Hearn ; 35 mm ; 26 minutes ; couleur ; parlant. Publicité / communiqué de presse pour l'United States Tennis Association en partenariat avec Wilson Sporting Goods, Inc. VIDÉO MAGNÉTIQUE

« Il n'y a pas de perdants ici. » A.S. Heliotrope Films, Ltd. / USTA Films. Casting documentaire, narration P. A. Heaven ; 35 mm ; couleur ; parlant. Documentaire sur le championnat de tennis national junior USTA de 1997 A.S., à Kalamazoo, Michigan, et Miami, Floride, en partenariat avec l'United States Tennis Association et Wilson Sporting Goods. VIDÉO MAGNÉTIQUE

Tennis in vitro. A.S. Heliotrope Films, Ltd. / Wilson Inc. Casting documentaire, narration Judith Fukuoka-Hearn ; 35 mm ; 52 minutes ; noir & blanc / couleur ; parlant. Documentaire historique sur le squash, le platform tennis, le lawn-tennis et le

jeu de paume, depuis la cour du Dauphin au XVII^{e} siècle jusqu'à nos jours. VIDÉO MAGNÉTIQUE

L'Infinie Comédie (I). Meniscus Films, Ltd. Judith Fukuoka-Hearn ; 16/35 mm ; 90 (?) minutes : noir & blanc ; muet. Première tentative de divertissement commercial, inachevée et jamais projetée. INÉDIT

La fusion annulaire est notre amie. A.S. Heliotrope Films, Ltd. / Sunstrand Power & Light Co. Casting documentaire, narration C. N. Reilly ; traduit en langue des signes pour les sourds ; 78 mm ; 45 minutes ; couleur ; parlant. Publicité/communiqué de presse pour le fournisseur d'électricité de la Nouvelle-Angleterre Sunstrand Power & Light Co., explication non technique des procédés de fusion annulaire lithiumisée à cycle DT et de leurs applications dans la production d'énergie domestique. CELLULOÏD, VIDÉO MAGNÉTIQUE

La Lumière amplifiée annulaire : quelques réflexions. A.S. Heliotrope Films / Sunstrand Power & Light Co. Casting documentaire, narration C. N. Reilly ; traduit en langue des signes pour les sourds ; 78 mm ; 45 minutes ; couleur ; parlant. Second publi-reportage pour Sunstrand Co., explication non technique des applications des lasers à photons refroidis dans la fusion annulaire lithiumisée à cycle D-T. CELLULOÏD, VIDÉO MAGNÉTIQUE

Syndicat des infirmières de Berkeley. A.S. Meniscus Films, Ltd. Casting documentaire ; 35 mm ; 26 minutes ; couleur ; muet. Documentaire et interviews sous-titrées d'infirmières et aides-soignantes malentendantes pendant les émeutes de 1996 contre la réforme du système de santé dans la région de San Francisco. VIDÉO MAGNÉTIQUE, SORTIE CONFIDENTIELLE PAR MENISCUS FILMS, LTD.

Syndicat des spécialistes de la grammaire théorique de Cambridge. A.S. Meniscus Films, Ltd. Casting documentaire ; 35 mm ; 26 minutes ; couleur ; muet avec importante distorsion informatisée dans les gros plans de visage. Documentaire et interviews sous-titrées de participants au débat public Steven Pinker-Avril M. Incandenza sur les implications politiques de la grammaire prescriptive durant la tristement célèbre convention des Grammairiens militants du Massachusetts, considérée comme ayant contribué au déclenchement des émeutes du langage au MIT en 1997 A.S. INÉDIT POUR CAUSE DE LITIGE

Veuf. A.S. Latrodectus Mactans Productions. Cosgrove Watt, Ross Reat ; 35 mm ; 34 minutes ; noir & blanc ; parlant. Tourné en extérieur à Tucson, Arizona, parodie de comédie familiale télévisuelle, où un père accro à la cocaïne (Watt) promène son fils (Reat) dans leur propriété déserte en immolant des araignées venimeuses. CELLULOÏD ; RESSORTI SUR CARTOUCHE TÉLÉDIV INTERLACE n^{o} 357–75–00 (A.W.P.)

Cage II. A.S. Latrodectus Mactans Productions. Cosgrove Watt, Disney Leith ; 35 mm ; 120 minutes ; noir & blanc ; parlant. Des autorités pénales sadiques enferment un prisonnier aveugle (Watt) et un prisonnier sourd-muet (Leith) en

« isolement », et les deux hommes tentent d'inventer des moyens de communiquer. CELLULOÏD, NOMBRE DE COPIES LIMITÉ ; RESSORTI SUR VIDÉO MAGNÉTIQUE

Mort à Scarsdale. A.S. Latrodectus Mactans Productions. Cosgrove Watt, Marlon R. Bain ; 78 mm ; 39 minutes ; couleur ; muet avec sous-titres incrustés. Parodie de Mann / Allen, où un endocrino-dermatologue mondialement réputé (Watt) développe une obsession platonique pour un garçon (Bain), dont il traite l'hypersudation, et commence à souffrir lui-même d'hypersudation. INÉDIT

Poilade avec dents. A.S. Latrodectus Mactans Productions. Herbert G. Birch, Billy Tolan, Pam Heath ; 35 mm ; 73 minutes ; noir & blanc ; muet avec cris non humains et hurlements. Parodie de Kosinski/Updike/Peckinpah, où un dentiste (Birch) effectue seize interventions sans anesthésie sur le canal radiculaire d'un universitaire (Tolan) qu'il soupçonne d'avoir une relation avec sa femme (Heath). VIDÉO MAGNÉTIQUE, SORTIE CONFIDENTIELLE PAR LATRODECTUS MACTANS PROD.

L'Infinie Comédie (II). A.S. Latrodectus Mactans Productions. Pam Heath ; 35/78 mm ; 90 (?) minutes ; noir & blanc ; muet. Tentative de remake inachevée, jamais visionnée, de *L'Infinie Comédie (I)*. INÉDIT

Domaine immanent. A.S. Latrodectus Mactans Productions. Cosgrove Watt, Judith Fukuoka-Hearn, Pam Heath, Pamela-Sue Voorheis, Herbert G. Birch ; 35 mm ; 88 minutes ; noir & blanc avec microphotographie ; parlant. Trois neurones de la mémoire (Fukuoka-Hearn, Heath, Voorheis (avec costumes en polyuréthane)) dans le gyrus frontal inférieur du cerveau d'un homme (Watt) mènent un combat héroïque pour empêcher leur remplacement par de nouveaux neurones tandis que l'homme subit une psychanalyse intensive. CELLULOÏD ; RESSORTI SUR CARTOUCHE TÉLÉDIV INTERLACE n^{o} 340–03–70 (A.W.P.)

Genres de douleur. A.S. Latrodectus Mactans Productions. Acteurs anonymes ; 35/78 mm ; 6 minutes ; couleur ; muet. 2 222 plans fixes rapprochés d'hommes blancs d'âge moyen souffrant de presque tous les types de douleurs concevables, d'un ongle de pied incarné jusqu'à une névralgie crano-faciale ou une néoplasie colorectale inopérable. CELLULOÏD, SORTIE LIMITÉE À L'AGGLOMÉRATION DE BOSTON, EXIGE PROJECTION À ¼ DE LA VITESSE NORMALE DU PIGNON

Various Small Flames. A.S. Latrodectus Mactans Productions. Cosgrove Watt, Pam Heath, Ken N. Johnson ; 16 mm ; 25 minutes avec boucle récursive pour *replay* automatique ; couleur ; muet avec bruits de coït humain repiqués et crédités à la société de vidéos pour adultes Caballero Control Corp. Parodie des films structuralistes néoconceptuels de Godbout et Vodriard, plans à n images de nombreuses petites flammes domestiques différentes, depuis celles de briquets et de bougies d'anniversaire jusqu'aux anneaux d'un brûleur de gazinière et à de l'herbe coupée enflammée par la lumière du soleil passant au travers d'une loupe, en alternance avec des séquences antinarratives au cours desquelles un homme (Watt) boit

du bourbon dans une chambre obscure pendant que sa femme (Heath) et un représentant de commerce de la société Amway (Johnson) s'adonnent à un coït acrobatique en arrière-plan dans le couloir éclairé. INÉDIT POUR CAUSE DE LITIGE AVEC ED RUSCHA, RÉALISATEUR CONCEPTUEL ÉTATS-UNIEN DE *VARIOUS SMALL FIRES* DANS LES ANNÉES 1960 – RESSORTI SUR CARTOUCHE TÉLÉDIV INTERLACE n° 330–54–94 (A.M.S.D.)

Cage III – Spectacle gratuit. A.S. Latrodectus Mactans Productions/Infernatron Animation Concepts, Canada. Cosgrove Watt, P. A. Heaven, Everard Maynell, Pam Heath ; animation partielle ; 35 mm ; 65 minutes ; noir & blanc ; parlant. La figure de la Mort (Heath) trône à l'entrée principale d'un petit spectacle de foire dont les spectateurs regardent les interprètes subir des dégradations innommables et si grotesquement captivantes que les yeux des spectateurs s'écarquillent de plus en plus, jusqu'à ce que les spectateurs eux-mêmes se transforment en globes oculaires géants posés sur des chaises, tandis que de l'autre côté du chapiteau où se joue le spectacle, la figure de la Vie (Heaven) invite à l'aide d'un mégaphone les visiteurs de la foire à une exposition dans laquelle, à condition qu'ils acceptent de subir des dégradations innommables, ils pourront assister à la transformation progressive de personnes ordinaires en globes oculaires géants. LONG MÉTRAGE SUR CARTOUCHE TÉLÉDIV INTERLACE n° 357–65–65

« La Méduse contre l'Odalisque ». A.S. Latrodectus Mactans Productions. Acteurs non crédités ; holographie laser sur plaque photo par James O. Incandenza et Urquhart Ogilvie Jr ; combat holographique chorégraphié par Kenjiru Hirota avec l'aimable autorisation de Sony Entertainment – Asie ; 78 mm ; 29 minutes ; noir & blanc ; muet avec bruits d'assistance repiqués sur un programme de télévision. Hologrammes mobiles d'un duel entre deux femmes mythologiques et visuellement mortelles sur une scène à surfaces réfléchissantes, tandis que les spectateurs dans le public se changent en pierre. CELLULOÏD, NOMBRE DE COPIES LIMITÉ ; RESSORTI CONFIDENTIELLEMENT SUR VIDÉO MAGNÉTIQUE PAR LATRODECTUS MACTANS PRODUCTIONS

La Machine dans le fantôme : l'holographie annulaire pour le plaisir et le prophète. A.S. Heliotrope Films, Ltd. / National Film Board of Canada. Narration P. A. Heaven ; 78 mm ; 35 minutes ; couleur ; parlant. Introduction non technique aux théories de l'amélioration annulaire et de la plaque photo et à leurs applications à l'holographie laser haute définition. INÉDIT POUR CAUSE DE TENSIONS DIPLOMATIQUES E.U. / CANADA

Homo Duplex. A.S. Latrodectus Mactans Productions. Narration P. A. Heaven ; super-8 ; 70 minutes ; noir & blanc ; parlant. Parodie des « antidocumentaires poststructurels » de Woititz and Shulgin, interviews de quatorze Américains nommés John Wayne mais qui ne sont pas l'acteur légendaire du cinéma du XX^e siècle John Wayne. VIDÉO MAGNÉTIQUE (SORTIE LIMITÉE)

Cérémonie du thé en apesanteur. A.S. Latrodectus Mactans Productions. Ken N. Johnson, Judith Fukuoka-Hearn, Otto Brandt, E. J. Kenkle ; 35 mm ; 82 minutes ; noir & blanc / couleur ; muet. Un Ochakai complexe est accompli à 2,5 m du sol dans le simulateur d'apesanteur du Johnson Space Center. CELLULOÏD ; RESSORTI PAR TÉLÉDIV INTERLACE n° 357–40– 01 (A.W.P.)

Contrat prénuptial entre le Ciel et l'Enfer. A.S. Latrodectus Mactans Productions/Infernatron Animation Concepts, Canada. Animation avec voix non créditées ; 35 mm ; 59 minutes ; couleur ; parlant. Dieu et Satan s'affrontent au poker avec des cartes de tarots pour l'âme d'un vendeur de sacs à sandwiches alcoolique obsédé par *L'Extase de sainte Thérèse* de Bernini. SORTIE CONFIDENTIELLE SUR CELLULOÏD ET VIDÉO MAGNÉTIQUE PAR LATRODECTUS MACTANS PRODUCTIONS

La Blague. A.S. Latrodectus Mactans Productions. Spectateurs en tant qu'acteurs réfléchis ; 35 mm × 2 caméras ; durée variable ; noir & blanc ; muet. Parodie des « événements propres au public » de Hollis Frampton, où deux caméras Ikegami EC-35 dans la salle enregistrent le public du « film » et projettent la trame résultante sur l'écran – le public du cinéma qui se regarde alors se regarder et comprendre la « blague » flagrante et devenir de plus en plus gêné et mal à l'aise et hostile est censé constituer le flux « antinarratif » involuté du film. Premier projet réellement controversé d'Incandenza, auquel Sperber, de *Film & Kartridge Kultcher*, accorda le mérite de « sonner involontairement le glas du cinéma post-poststructurel en termes de pénibilité pure et simple ». VIDÉO MAGNÉTIQUE NON ENREGISTRÉE VISIONNABLE UNIQUEMENT DANS UNE SALLE DE CINÉMA, DÉSORMAIS INÉDIT

Diverses figures larmoyantes du management intermédiaire dans l'entreprise états-unienne. Inachevé. INÉDIT

Le Moindre Centimètre de Disney Leith. A.S. Latrodectus Mactans Productions / Medical Imagery of Alberta, Ltd. Disney Leith ; 35 mm agrandi par ordinateur × 2 m ; 253 minutes ; couleur ; muet. Des caméras miniaturisées, endoscopiques et micro-invasives, traversent entièrement, par l'extérieur et l'intérieur, un membre de l'équipe technique d'Incandenza tandis qu'il écoute une tribune publique sur le passage de l'Amérique du Nord à un système métrique uniforme, assis sur un sarape plié dans le parc de Boston Common. SORTIE CONFIDENTIELLE SUR VIDÉO MAGNÉTIQUE PAR LATRODECTUS MACTANS PRODUCTIONS ; RESSORTI PAR TÉLÉDIV INTERLACE n° 357–56–34 (A.W.P.)

L'Infinie Comédie (III). A.S. Latrodectus Mactans Productions. Acteurs non crédités ; 16/35 mm ; couleur ; parlant. Remake de *L'Infinie Comédie (I)* et *(II)*, inachevé, jamais visionné. INÉDIT

Drame Trouvé I.

Drame Trouvé II.

Drame Trouvé III. … conceptuels, conceptuellement infilmables. INÉDITS

L'Homme qui commença à soupçonner qu'il était fait de verre. Année du Whopper. Latrodectus Mactans Productions. Cosgrove Watt, Gerhardt Schtitt ; 35 mm ; 21 minutes ; noir & blanc ; parlant. Un homme soumis à une psychothérapie intensive découvre qu'il est fragile, creux et transparent aux yeux des autres, et atteint l'illumination transcendantale ou bien devient schizophrène. CARTOUCHE LONG MÉTRAGE TÉLÉDIV INTERLACE n^{o} 357–59–00

Drame Trouvé V.

Drame Trouvé VI.… conceptuels, conceptuellement infilmables. INÉDITS

Le Siècle américain vu à travers une brique. Année du Whopper. Latrodectus Mactans Productions. Casting documentaire, narration P. A. Heaven ; 35 mm ; 52 minutes ; couleur avec filtre rouge et oscillophotographie ; muet avec voix-off. Alors que les rues du quartier historique de Back Bay à Boston sont dépouillées de leurs briques, remplacées par du ciment polymérisé, on suit l'itinéraire consécutif d'une brique arrachée, depuis une installation temporaire de type ready-made jusqu'à son déplacement par une catapulte d'E.W.D. dans une décharge à ciel ouvert au sud du Québec puis à son utilisation au cours des émeutes anti-O.N.A.N. déclenchées par le F.L.Q. en janvier/Whopper, le tout entrecoupé de plans ambigus d'altérations d'un pouce humain selon le modèle d'interférence d'une corde pincée. SORTIE CONFIDENTIELLE SUR VIDÉO MAGNÉTIQUE PAR LATRODECTUS MACTANS PRODUCTIONS

L'ONANade. Année du Whopper. Latrodectus Mactans Productions / séquences en pâte à modeler animée © Infernatron Animation Concepts, Canada. Cosgrove Watt, P. A. Heaven, Pam Heath, Ken N. Johnson, Ibn-Said Chawaf, Squyre Frydell, Marla-Dean Chumm, Herbert G. Birch, Everard Maynell ; 35 mm ; 76 minutes ; noir & blanc / couleur ; parlant / muet. Triangle amoureux en pâte à modeler, oblique, obsessionnel et pas très drôle avec en arrière-plan et en prise de vue réelle une reconstitution de l'avènement de l'Interdépendance nord-américaine et de la Reconfiguration continentale. SORTIE CONFIDENTIELLE SUR VIDÉO MAGNÉTIQUE PAR LATRODECTUS MACTANS PRODUCTIONS

L'univers se déchaîne. Année du Whopper. Latrodectus Mactans Productions. Casting documentaire, narration Herbert G. Birch ; 16 mm ; 28 minutes ; couleur ; muet avec voix-off. Documentaire sur l'évacuation d'Atkinson (New Hampshire / Nouveau-Québec) lors de l'avènement de la Reconfiguration continentale. VIDÉO MAGNÉTIQUE (SORTIE LIMITÉE)

Volailles en mouvement. Année du Whopper. Latrodectus Mactans Productions. Casting documentaire, narration P. A. Heaven ; 16 mm ; 56 minutes ; couleur ; muet avec voix-off. Documentaire sur des éleveurs de dindes rebelles de North Syracuse (New New York) ayant tenté de réquisitionner de longs camions rutilants de l'O.N.A.N. pour déporter au sud d'Ithaca plus de 200 000 volailles atteintes de

bronchite infectieuse et ainsi empêcher la contamination des bêtes de Thanksgiving. VIDÉO MAGNÉTIQUE (SORTIE LIMITÉE)

Drame Trouvé IX.

Drame Trouvé X.

Drame Trouvé XI. … conceptuels, conceptuellement infilmables. INÉDITS

Anal de Möbius. Année du Whopper. Latrodectus Mactans Productions. Casting documentaire, narration « Hugh G. Rection », Pam Heath, « Bunny Day », « Taffy Appel » ; 35 mm ; 109 minutes ; noir & blanc ; parlant. Parodie / pornographie, possible hommage parodique à *Que le spectacle commence !* de Bob Fosse, dans lequel un physicien (« Rection »), incapable d'atteindre l'inspiration mathématique autrement que pendant le coït, conçoit la Mort comme une femme à la beauté fatale (Heath). CARTOUCHE LONG MÉTRAGE TÉLÉDIV INTERLACE n^{o} 357–65–32 (A.W.)

Dis adieu au bureaucrate. Année du Whopper. Latrodectus Mactans Productions. Everard Maynell, Phillip T. Smothergill, Paul Anthony Heaven, Pamela-Sue Voorheis ; 16 mm ; 19 minutes ; noir & blanc ; parlant. Possible parodie/hommage au cycle de spots d'intérêt général de l'Église de Jésus-Christ et des Saints des Derniers Jours[f] (A.S.), où un banlieusard soucieux percute un enfant qui le prend ensuite pour le Christ.

Sœur de sang ou La Religieuse dure à cuire. Année de la compresse médicale Tucks. Latrodectus Mactans Productions. Telma Hurley, Pam Heath, Marla-Dean Chumm, Diane Saltoone, Soma Richardson-Levy, Cosgrove Watt ; 35 mm ; 90 minutes ; couleur ; parlant. Parodie des films d'action/vengeance, où une religieuse, ancienne délinquante (Hurley), n'arrive pas à remettre sur le droit chemin une jeune loubarde (Chumm), se concluant par un carnage de vengeance récidiviste. TÉLÉDIV INTERLACE DISSÉMINATION PAR IMPULSION 21 JUILLET A.C.M.T., CARTOUCHE n^{o} 357–87–04

L'Infinie Comédie (IV). Année de la compresse médicale Tucks. Latrodectus Mactans Productions. Pam Heath (?), « Madame Psychose » (?) ; 78 mm ; 90 minutes (?) ; couleur ; parlant. Tentative inachevée, jamais visionnée, d'achever *L'Infinie Comédie (III)*. INÉDIT

Que l'allégé soit. Année de la compresse médicale Tucks. Poor Yorick Entertainment Unlimited. Casting documentaire, narration Ken N. Johnson ; 16 mm ; 50 minutes (?) ; noir & blanc ; muet avec voix-off. Documentaire inachevé sur la genèse de l'industrie du bourbon basses calories. INÉDIT

Sans titre. Inachevé. INÉDIT

Sans Troy. Année du Whopper. Latrodectus Mactans Productions. Sans acteurs ; holographie sur surface liquide par Urquhart Ogilvie Jr ; 35 mm ; 7 minutes ; couleurs rehaussées ; muet. Maquette et reconstitution holographique du bombardement de Troy, New York, par des Véhicules de déplacement de déchets mal réglés et son

effacement consécutif par les cartographes de l'O.N.A.N. VIDÉO MAGNÉTIQUE (SORTIE CONFIDENTIELLE LIMITÉE AU NOUVEAU-BRUNSWICK, À L'ALBERTA, AU QUÉBEC) Note : les registres des archivistes du Canada et de la côte Ouest des États-Unis ne comportent pas *Sans Troy* mais, respectivement, *La Ville violette* et *L'Ex-Ville violette*, ce qui amène les spécialistes à conclure que le même film a été distribué sous plusieurs appellations différentes.

Sans titre. Inachevé. INÉDIT

Le bon de réduction a été arraché. Année de la compresse médicale Tucks. Poor Yorick Entertainment Unlimited. Cosgrove Watt, Phillip T. Smothergill, Diane Saltoone ; 16 mm ; 52 minutes ; couleur ; muet. Possible parodie de psychodrame scandinave, où un jeune garçon aide son père alcoolique et délirant et sa mère psychiquement dissociée à démonter leur lit pour y chercher des rongeurs, avant d'avoir ensuite l'intuition de la faisabilité future de la fusion annulaire lithiumisée à cycle DT. CELLULOÏD (INÉDIT)

Images de célèbres dictateurs bébés. Année de la compresse médicale Tucks. Poor Yorick Entertainment Unlimited. Casting documentaire ou acteurs non crédités, narration P. A. Heaven ; 16 mm ; 45 minutes ; noir & blanc ; parlant. Des enfants et des adolescents jouent à un jeu de stratégie nucléaire pratiquement incompréhensible avec des équipements de tennis sur un arrière-plan réel ou holographique (?) de tours de déplacement atmosphérique ATHSCME 1900 sabotées qui explosent et s'effondrent durant l'état d'urgence chimique de la Nouvelle-Nouvelle-Angleterre au cours de l'A.W. CELLULOÏD (INÉDIT)

Restez derrière les hommes derrière les barbelés. Année de la compresse médicale Tucks. Poor Yorick Entertainment Unlimited. Casting documentaire, narration Soma Richardson-Levy ; super-8 ; 52 minutes ; noir & blanc / couleur ; parlant. Tourné en extérieur au nord de Lowell, Massachusetts, documentaire sur l'expédition menée par le bureau du shérif du comté d'Essex et le Département des Services sociaux du Massachusetts pour traquer, contrôler, capturer ou apaiser le gigantesque enfant sauvage soupçonné d'avoir écrasé, mâchouillé, ou attrapé et lancé plus d'une douzaine d'habitants de Lowell en janvier de l'A.C.M.T. CARTOUCHE TÉLÉDIV INTERLACE n^{o} 357–12–56

Au temps jadis. Année de la compresse médicale Tucks. Poor Yorick Entertainment Unlimited. Cosgrove Watt, Marlon Bain ; 16/78 mm ; 181 minutes ; noir & blanc / couleur ; parlant. Un professeur de tennis d'âge moyen, qui se prépare à former son fils au tennis, se soûle dans le garage familial et soumet son fils à un monologue décousu tandis que le fils pleure et transpire. CARTOUCHE TÉLÉDIV INTERLACE n^{o} 357–16–09

Le Malin Petit Salopard. Inachevé, jamais visionné. INÉDIT

La Froide Majesté des paralytiques. Inachevé, jamais visionné. INÉDIT

Hommes bien sous tous rapports dans de petites pièces astucieuses mettant à profit le moindre centimètre d'espace disponible avec une efficacité bluffante. Inachevé pour cause d'hospitalisation. INÉDIT

Civisme à basse température. Année de la compresse médicale Tucks. Poor Yorick Entertainment Unlimited. Cosgrove Watt, Herbert G. Birch, Ken N. Johnson, Soma Richardson-Levy, Everard Maynell, « Madame Psychose », Phillip T. Smothergill, Paul Anthony Heaven ; 35 mm ; 80 minutes ; noir & blanc ; parlant. Parodie de Wyler dans laquelle quatre fils (Birch, Johnson, Maynell, Smothergill) intriguent pour prendre le contrôle d'un conglomérat de sacs à sandwiches après la rencontre extatique de leur PDG de père (Watt) avec la Mort (« Psychose ») qui le plonge dans une catatonie irréversible. DISSÉMINATION NATIONALE DANS LE CADRE DE LA SÉRIE « CAVALCADE DU MAL » DE TÉLÉDIV INTERLACE – JANVIER DE L'ANNÉE DE LA MINI-SAVONNETTE DOVE – ET CARTOUCHE TÉLÉDIV INTERLACE n^{o} 357–89–05

(Au moins) Trois hourras pour la cause et l'effet. Année de la compresse médicale Tucks. Poor Yorick Entertainment Unlimited. Cosgrove Watt, Pam Heath, « Hugh G. Rection » ; 78 mm ; 26 minutes ; noir & blanc ; parlant. Le président d'une nouvelle académie de sport érigée en haute altitude (Watt) développe une fixation névrotique sur le contentieux relatif aux dégâts collatéraux que la construction de l'académie a causés à un hôpital pour anciens combattants loin en aval, moyen pour lui de ne plus penser à la relation mal dissimulée de sa femme (Heath) avec le topologue réputé dans toutes les universités du pays qui joue le rôle d'architecte du projet (« Rection »). CELLULOÏD (INÉDIT)

(Le) Désir de désirer. Année de la compresse médicale Tucks. Poor Yorick Entertainment Unlimited. Robert Lingley, « Madame Psychose », Marla-Dean Chumm ; 35 mm ; 99 minutes (?) ; noir & blanc ; muet. Un interne en pathologie (Lingley) tombe amoureux d'un cadavre splendide (« Psychose ») et de sa sœur paralysée (Chumm), la première étant morte en sauvant la seconde de l'attaque d'un enfant sauvage géant. Considéré comme inachevé par certains archivistes. INÉDIT

La Navigation sans accident. Année de la compresse médicale Tucks (?). Poor Yorick Entertainment Unlimited / rayons X et photographie infrarouge par Shuco-Mist Medical Pressure Systems, Enfield, Massachusetts. Ken N. Johnson, « Madame Psychose », P. A. Heaven. Parodie de Kierkegaard / Lynch (?), où un moniteur de ski nautique claustrophobe (Johnson), qui se débat avec sa conscience amoureuse depuis que l'hélice d'un hors-bord a défiguré sa fiancée (« Psychose ») de façon grotesque, est piégé dans un ascenseur d'hôpital bondé avec un moine trappiste défroqué, deux missionnaires de l'Église de Jésus Christ et des Saints des Derniers Jours qui dissimulent leur calvitie sous une mèche de cheveux rabattue, un énigmatique gourou du fitness, le commissaire d'État pour la sécurité des plages et des eaux du Massachusetts, et sept opticiens passablement soûls avec chapeaux ridicules et cigares

explosifs. Considéré par certains archivistes comme achevé l'année suivante, A.M.S.D. INÉDIT

Très faible impact. Année de la compresse médicale Tucks. Poor Yorick Entertainment Unlimited. Marla-Dean Chumm, Pam Heath, Soma Richardson-Levy-O'Byrne ; 35 mm ; 30 minutes ; couleur ; parlant. Une monitrice d'aérobic narcoleptique (Chumm) se bat pour cacher sa maladie à ses élèves et à ses employeurs. SORTIE POSTHUME A.R.M.S.M. ; CARTOUCHE TÉLÉDIV INTERLACE n° 357–97–29

La nuit porte un sombrero. Année de la compresse médicale Tucks (?). Ken N. Johnson, Phillip T. Smothergill, Diane Saltoone, « Madame Psychose » ; 78 mm ; 105 minutes ; couleur ; muet / parlant. Parodie / hommage à *L'Ange des maudits* de Lang, où un apprenti garçon vacher myope (Smothergill), qui a juré de se venger d'un bandit (Johnson) ayant violé celle qu'il (le garçon vacher) croit par erreur être la tenancière maternelle du bordel (Saltoone) dont il (le garçon vacher) est amoureux en secret, perd la trace du bandit après avoir mal lu un panneau et échoue dans un ranch mexicain sordide où, au cours d'un rituel, une mystérieuse nonne voilée (« Psychose ») crève les yeux de bandits à l'œdipe contrarié. Considéré par certains archivistes comme achevé l'année précédente, A.W. CARTOUCHE TÉLÉDIV INTERLACE n° 357–56–51

Complice ! Année de la compresse médicale Tucks. Poor Yorick Entertainment Unlimited. Cosgrove Watt, Stokely « Dark Star » McNair ; 16 mm ; 26 minutes ; couleur ; parlant. Un pédéraste vieillissant se mutile par amour pour un prostitué aux tatouages étranges. CARTOUCHE TÉLÉDIV INTERLACE n° 357–10–10 retirée après que des chroniqueurs de *Cartridge Scene* ont qualifié *Complice !* de « produit le plus stupide, le plus ignoble, le moins subtil et le moins bien monté d'une carrière prétentieuse et lamentablement inégale ». DÉSORMAIS INÉDIT

Sans titre. Inachevé. INÉDIT

Sans titre. Inachevé. INÉDIT

Sans titre. Inachevé. INÉDIT

La concupiscence était presque parfaite. Année de la mini-savonnette Dove. Poor Yorick Entertainment Unlimited. Soma Richardson-Levy-O'Byrne, Marla-Dean Chumm, Ibn-Said Chawaf, Yves Francœur ; 35 mm ; 122 minutes ; noir & blanc ; muet avec sous-titres. Parodie façon film noir des *Anges du péché* de Bresson, où une opératrice de téléphonie mobile (Richardson-Levy-O'Byrne), qu'un terroriste québécois (Francœur) prend par erreur pour une autre opératrice de téléphonie mobile (Chumm) que le F.L.Q. a par erreur essayé d'assassiner, prend par erreur sa tentative d'excuse adressée à elle par erreur pour une tentative d'assassinat (d'assassiner Richardson-Levy-O'Byrne) et s'enfuit dans une communauté religieuse islamique étrange dont les membres communiquent entre eux au moyen de drapeaux de sémaphore, où elle tombe amoureuse d'un attaché médical manchot originaire du Proche-Orient (Chawaf). SORTIE DANS LE CADRE DE LA SÉRIE DE FILMS

UNDERGROUND TÉLÉDIV INTERLACE « CRIS DE LA MARGE » – MARS A.M.S.D. – ET EN CARTOUCHE TÉLÉDIV INTERLACE n° 357–75–43

Pays impalpable. Année de la mini-savonnette Dove. Poor Yorick Entertainment Unlimited. Cosgrove Watt ; 16 mm ; 30 minutes ; noir & blanc ; muet/parlant. Un cinéaste d'après-garde impopulaire (Watt) subit une crise temporale et perd l'usage de la parole ou bien est la victime d'un délire collectif selon lequel sa crise temporale (celle de Watt) lui a ôté la parole. SORTIE CONFIDENTIELLE SUR CARTOUCHE PAR POOR YORICK ENTERTAINMENT UNLIMITED

C'était prodigieux qu'il fût dans le Père sans Le connaître. Année de la mini-savonnette Dove. Poor Yorick Entertainment Unlimited. Cosgrove Watt, Phillip T. Smothergill ; 16 mm ; 5 minutes ; noir & blanc ; muet / parlant. Un père (Watt), sujet à un délire dans lequel son fils précoce dans le domaine de l'étymologie (Smothergill) feint d'être muet, se fait passer pour un « conversationnaliste professionnel » afin d'amener le garçon à se trahir. SORTIE DANS LE CADRE DE LA SÉRIE DE FILMS UNDERGROUND TÉLÉDIV INTERLACE « CRIS DE LA MARGE » – – MARS A.M.S.D. – ET EN CARTOUCHE TÉLÉDIV INTERLACE n° 357–75–50

Cage IV – Toile. Inachevé. INÉDIT

Cage V – L'Infini Jim. Inachevé. INÉDIT

La Mort et la Célibataire. Inachevé. INÉDIT

L'Adaptation cinématographique de La Persécution et l'Assassinat de Jean-Paul Marat représentés par le groupe théâtral de l'hospice de Charenton sous la direction de Monsieur de Sade *de Peter Weiss*. Année de la mini-savonnette Dove. Poor Yorick Entertainment Unlimited. James O. Incandenza, Disney Leith, Urquhart Ogilvie Jr, Jane Ann Prickett, Herbert G. Birch, « Madame Psychose », Marla-Dean Chumm, Marlon Bain, Pam Heath, Soma Richardson-Levy-O'Byrne-Chawaf, Ken N. Johnson, Diane Saltoone ; Super-8 ; 88 minutes ; noir & blanc ; muet / parlant. « Documentaire interactif » fictionnel sur la mise en scène à Boston de la pièce dans la pièce de Weiss (XX^e siècle), où le réalisateur du documentaire (Incandenza), sous l'effet de substances chimiques, interrompt sans arrêt la pantomime et les cabrioles des pensionnaires et les dialogues entre Marat et Sade par des divagations au sujet des répercussions sur le divertissement filmé nord-américain de la méthode de jeu de Brando et du « théâtre de la cruauté » d'Artaud, exaspérant tellement l'acteur qui incarne Marat (Leith) que ce dernier fait une hémorragie cérébrale et s'écroule sur scène bien avant la mort scénarisée de Marat, après quoi le metteur en scène myope (Ogilvie), confondant l'acteur qui incarne Sade (Johnson) avec Incandenza, jette Sade dans le bain médicinal de Marat et l'étrangle jusqu'à ce que mort s'ensuive, après quoi la figure extra-dramatique de la Mort (« Psychose ») descend *deus ex machina* pour emporter Marat (Leith) et Sade (Johnson), tandis qu'Incandenza vomit sur tout le premier rang de spectateurs du théâtre. 8 MM. CELLULOÏD, PROJECTION SYNCHRONISÉE. INÉDIT POUR CAUSE DE LITIGE ET D'HOSPITALISATION

Trop de plaisir. Inachevé. INÉDIT
Mon exemple malheureux. Inachevé. INÉDIT
Désolé partout. Inachevé. INÉDIT
L'Infinie Comédie (V?). Année de la mini-savonnette Dove. Poor Yorick Entertainment Unlimited. « Madame Psychose » ; pas d'autres données attestées. Un problème épineux pour les archivistes. Dernier film d'Incandenza, la mort de ce dernier étant intervenue pendant la postproduction. La plupart des autorités en matière d'archives le considèrent inachevé, jamais visionné. Certaines le considèrent comme l'achèvement de *L'Infinie Comédie (IV)*, dans lequel Incandenza employait aussi « Psychose », et ainsi classent le film parmi la production d'Incandenza en A.C.M.T. Bien qu'il n'existe aucun synopsis académique ni compte rendu de visionnage, deux courts articles dans différents numéros de *Cartridge Quarterly East* qualifient le film d'« extraordinaire[g] » et « de très loin le travail le plus divertissant et le plus captivant [de James O. Incandenza][h] ». Les archivistes de la côte Ouest recensent un format de « 16… 78… *n* mm », en se fondant sur des allusions critiques à des « expériences radicales sur la perspective et le contexte optiques des spectateurs[i] » qui seraient la particularité de *L'IC (V?)*. Bien que l'archiviste canadien Tête-Bêche considère le film comme achevé et distribué de manière confidentielle par P.Y.E.U. grâce à des clauses posthumes dans le testament du cinéaste, toutes les autres filmographies exhaustives recensent un film soit inachevé soit INÉDIT, sa cartouche master ayant été soit détruite soit mise au coffre *sui testator*.

25. Plutôt juillet-octobre, en fait.
26. Enképhaline améliorée synthétiquement, pentapeptide opioïde ou pseudo-endorphine fabriquée par l'épine dorsale humaine, un des composés ayant joué un rôle central dans le scandale notoire du « CadaverGate » qui fit tomber tant d'entrepreneurs de pompes funèbres au cours de l'Année du Wonderchicken Perdue.
27. Argot subdialectique de Boston – origine inconnue désignant le cannabis, l'herbe, le shit, la Marie-Jeanne, la ganja, la weed, le kif, la zeb, la beuh, le zetla, le haschich, etc. ; « Bing Crosby » s'appliquant à la cocaïne et aux méthoxy naturels (-drines), et – inexplicablement – « Doris » aux bizarreries synthétiques, hallucinogènes et phényles.
28. Inhibiteurs de monoamine oxydase, une vénérable classe d'antidépresseurs/anxiolytiques dont fait partie le Parnate – appellation sous laquelle SmithKline Beecham commercialise le sulfate de tranylcypromine. Le Zoloft est le chlorhydrate de sertraline, un inhibiteur sélectif de la recapture de la sérotonine (ISRS) pas si différent que ça du Prozac, fabriqué par Pfizer-Roerig.
29. Électroconvulsivothérapie.
30. Un collyre neutre à l'acide borique, sorte de Visine surpuissante, fabriqué par Wyeth Labs et disponible sans ordonnance, avec son applicateur en plastique bleu apothicaire beau à tomber lorsque dirigé vers la lumière d'une fenêtre.

31. Terme employé par Schtitt pour désigner Mr A. deLint, signifiant en théorie « âme sœur » ou « conjoint » mais sans aucune connotation sexuelle à l'égard de deLint, rassurons-nous.

32. En gros, « Ils peuvent vous tuer, mais légalement c'est un tout petit peu plus risqué de vous manger. »

33. C.-à-d. « Avant Sponsorisation » ou avant le début du calendrier lunaire ONANite sponsorisé sous le mandat du président Gentle ; voir *infra*.

34. Ou « D.E.L. », une pousse toujours verte sur la branche pure des maths qui s'intéresse aux systèmes et phénomènes dont le chaos dépasse même les équations étranges et les attracteurs aléatoires des mathématiques mandelbrotiennes ; réaction tranchée aux théories du chaos des analystes informatiques et des météorologues fondus de fractales, la D.E.L., dont les théorèmes post-gödeliens et démonstrations de non-existence reviennent dans certains cas à des aveux d'échec d'une lucidité et d'une élégance extrêmes, jette alors l'éponge avec une parfaite justification déductive. Incandenza, dont l'intérêt frustré pour l'échec à grande échelle demeura inlassable au fil de ses quatre carrières différentes, aurait fondu sur la Dynamique extra-linéaire comme la misère sur le monde, s'il avait survécu.

35. C.-à-d., peut-on supposer, « de Georg Cantor », Cantor étant un théoricien des ensembles (allemand, accessoirement) et plus ou moins le fondateur des mathématiques transfinies dans les années 1900, l'homme qui prouva que certaines infinités sont plus grandes que d'autres, et dont l'« argument diagonal » démontra vers 1905 qu'il peut exister une infinité de choses entre deux choses quelles qu'elles soient, quelle que soit leur proximité, arg. diagonal qui façonna en profondeur chez le Dr J. Incandenza un sens de l'esthétique transstatistique du tennis de haut niveau.

36. Mot bas-bavarois signifiant à peu de chose près « errer seul dans un territoire désolé et déroutant loin des limites de toute carte et de tout repère d'orientation », censément.

37. Phénomène de lumière fantomatique et d'ombre monstrueuse propre à certaines montagnes ; *cf.* par ex. la première partie du *Faust* de Goethe, le marathon de danse à six orteils pendant la Nuit de Walpurgis sur le Brocken, dans laquelle est décrit un « *Brockengespenstphänom* » classique. (*Gespenst* signifie spectre ou apparition.)

38. Le supérieur de Marathe au sein des A.F.R.[at], chef de la cellule américaine des Assassins et ancien ami d'enfance de feus les grands frères de Rémy Marathe, tous deux percutés et tués par des trains[au].

39. Autrement dit, Mr Fortier et les A.F.R. (pour ce qu'en savait Marathe) croyaient que Marathe était une espèce d'« agent triple » ou d'« agent double » dissimulateur – sur ordre de Fortier, Marathe avait fait semblant d'approcher le B.S.S. pour lui proposer d'échanger des informations sur les activités anti-O.N.A.N. des A.F.R. en contrepartie d'une protection et de soins médicaux pour sa femme (celle de Marathe) atrocement malade –, seuls Marathe et quelques agents du B.S.S. (pour ce que peut en savoir Marathe) savent que maintenant Marathe fait seulement *semblant* de faire semblant de trahir, que Mr Steeply est pleinement conscient que Marathe répond aux convocations du B.S.S. sous ce que Mr Fortier croit être sa pleine supervision (celle de Mr Fortier), que Mr Fortier n'est pas (pour ce que Marathe et Steeply peuvent raisonnablement supposer) au courant que Steeply

et le B.S.S. sont au courant que Fortier est au courant des rendez-vous entre Marathe et Steeply, et que la mort violente de Marathe sera le dernier de ses soucis (ceux de Marathe) si ses compatriotes de Mont-Tremblant viennent à soupçonner le nombre pair de ses allégeances finales.

40. Terme du jargon intra-O.N.A.N. signifiant « servir d'agent double » ; de même pour « tripler » et ainsi de suite.

41. La « chose d'importance » semble être que les supérieurs de Marathe aux A.F.R. croient qu'il fait seulement semblant de les trahir afin de s'assurer que sa femme bénéficiera de la technologie états-unienne la plus avancée en matière de prothèse cardiaque ; mais qu'en réalité il les trahit pour de bon (ses supérieurs, son pays) – probablement pour cette même technologie médicale, d'ailleurs – et qu'ainsi il fait seulement semblant de faire seulement semblant.

42. Inflammation chronique de l'iléon et des tissus adjacents, baptisée ainsi en hommage douteux à un certain Dr Crohn en 1932 A.S.

43. Euphémisme professionnel désignant un interrogatoire sous la contrainte, avec ou sans incitations physiques.

44. Voir note 297 *infra*.

45. Truc disponible sans ordonnance pour corticalisation locale de la peau, la teinture de benjoin facilite le développement du type de cal qui ne crée pas de cloque de sang sous-cutanée. Beaucoup plus répandue et universelle chez les joueurs de haut niveau que le Lemon Pledge. Certains juniors, à qui l'odeur de la t. de b. donne la nausée, préfèrent appliquer une couche d'amidon de maïs ou de talc pour bébé, lesquels permettent de se débarrasser plus facilement de la t. de. b. par la suite mais qui laissent aussi de drôles de petites empreintes blanches sur tout ce que l'on touche.

46. *Le Front de libération du Québec*, une cellule plus jeune et tumultueuse, disons, et d'un professionnalisme moins implacable que les A.F.R., qui adopte symboliquement certaines coutumes culturelles, musiques et motifs associés à Hawaii, soi-disant en clin d'œil ironique à l'idée que le Québec est désormais, lui aussi, une sorte d'annexe ou de territoire des E.U., qu'il n'est plus une province canadienne que sur le papier, séparée de sa véritable nation geôlière par des fossés spatiaux et culturels infranchissables.

47. Rétrécissement asymétrique progressif d'un ou plusieurs sinus coronaires ; peut être soit athérosclérotique, soit néoplasique ; rare avant l'Interdépendance continentale ; aujourd'hui troisième cause de décès parmi la population adulte du Québec et du Nouveau-Brunswick, et septième chez les adultes du nord-est des E.U. ; associée à une faible exposition chronique à des composés de 2,3,7,8-tétrachlorodibenzo-p-dioxine et -trioxine.

48. Les rustres en question étant aussi connus, dans l'ancien cercle AA du fondateur, le Groupe Drapeau blanc d'Enfield, Massachusetts, sous le nom de « Crocodiles ».

49. Syntaxe *sic*, ce qui a contribué à pousser Mme Avril Incandenza – ses lettres ouvertes et réclamations formelles apparemment ignorées à tous les échelons politiques – à participer au financement des Grammairiens militants du Massachusetts, qui sont depuis lors un

roncier dans le flanc des annonceurs, des entreprises, et de tous les jean-foutre de l'intégrité du discours public – voir *infra*.

50. L'analyse par chromatographie en phase gazeuse / spectrométrie de masse suppose un bombardement de particules et une lecture d'ions positifs par un spectromètre. C'est le test milieu de gamme préféré des entreprises et corps athlétiques, bien moins cher que les analyses chromosomiques d'échantillons de cheveux, mais – à condition que les contrôles environnementaux du matériel soient respectés à la lettre – plus exhaustif et fiable que les tests d'urine EMIT et AbuScreen / RIA plus anciens.

51. L'Eschaton est une version modifiée, avec participants réels et courts de tennis, du jeu de conflagration nucléaire d'EndStat tournant sur ROM.

52. À savoir grammaire prescriptive (2nde), grammaire descriptive (1re), grammaire et sémantique (T^{ale}).

53. Hal, qui trouve quant à lui que le terme adéquat ici serait *suborné*, et non *piégé* – à moins que la personne qui appellera soit elle-même officier de police –, garde à ce stade ses conseils pour lui et essaie grosso modo de ne se mettre personne à dos.

54. … ou la PMA, les Graves Hallus, la myristicine de la noix de muscade, ou l'ergine des graines de liane d'argent, ou l'ibogaïne de l'iboga africain, l'harmaline du yage… ou le fameux muscimole de l'amanite tue-mouche, auxquels la DMZ dérivée de la fitviavi ressemble sur le plan chimique à peu près autant qu'un F-18 à un Piper Cub…

55. Les récits de consommateurs évoquant les effets de la DMZ sur la perception temporelle sont, selon Pemulis, des documents imprécis et inélégants et davantage dans la veine mystique du *Livre des morts tibétain* que rigoureux ou clairs sur le plan des références ; un des récits que Pemulis ne pige pas tout à fait mais dont il peut au moins capter l'idée générale neuroémoustillante est un extrait mal foutu d'une monographie d'un lithographe italien qui un jour avait ingéré de la DMZ et réalisé une lithographie où il se comparait, sous l'effet de la DMZ, à une espèce de sculpture futuriste fonçant toutes voiles dehors à travers le temps lui-même, cinétique bien qu'en stase, fonçant temporellement droit devant, le temps jaillissant de part et d'autre en sillages et embruns.

56. Conseiller certifié (par le Commonwealth du Massachusetts) en toxicomanie.

57. Chlorhydrate d'oxycodone avec acétaminophène, catégorie C-II, DuPont Pharmaceuticals.

58. Qui remplace l'ancien J. A. Stratton Student Center néogeorgien, tout près de Mass. Ave. et détruit à coups de C4 au cours des prétendues émeutes du langage du MIT douze ans plus tôt.

59. Mouvement numérique d'après-garde, également appelé « Parallélisme numérique » et « Cinéma de la stase chaotique », caractérisé par son refus obstiné et sans doute volontairement agaçant de faire converger les différents axes narratifs en une quelconque confluence signifiante, cette école émane plus ou moins du bradykinésisme narratif d'Antonioni et du formalisme dissociatif de Stan Brakhage et Hollis Frampton, comprenant certaines périodes des carrières de feu Beth B., des frères Snow, de Vigdis Simpson, et de feu J. O. Incandenza (période intermédiaire).

60. Au zénith du mouvement du développement personnel, au milieu des années 1990 A.S., on estimait que les E.U. comptaient plus de six cents confréries bien distinctes fondées sur des méthodes à étapes, toutes calquées, quelle que soit leur dose d'hérésie ou d'excentricité, sur le modèle des « 12-Étapes » des Alcooliques Anonymes. En A.S.V.A.I.D., ce nombre avait diminué de deux tiers environ.

61. (l'analogie de l'étudiant ingénieur)

62. Ce point n'est pas clair à 100 %, mais l'idée générale est que le T et le Q sont les deux cursus historiques fondamentaux débouchant sur une espèce d'équivalent XVIII^{e} siècle du certificat d'études secondaires et de la licence, ou peut-être de la maîtrise, respectivement, dans les centres névralgiques du classicisme chenu qu'étaient les universités d'Oxford et de Cambridge au temps de Samuel Johnson – plus ou moins le premier dur à cuire de la pédagogie grammatico-lexicale –, et que le trivium vous inflige grammaire, logique et rhétorique, avant, si vous survivez, que vous enchaîniez sur le quadrivium avec maths, géométrie, astronomie et musique, et qu'aucune de ces matières – même pas l'astronomie ou la musique, potentiellement plus peinardes – n'est peinarde en réalité, ce qui explique peut-être pourquoi les portraits de tous les licenciés et docteurs en philosophie classiques et néoclassiques d'Oxford et de Cambridge ont une mine aussi pâle, ravagée, égarée, sinistre. Sans compter que le seul jour où les élèves d'E.T.A. n'ont pas cours est le dimanche, en partie pour rattraper toutes les absences dues à leurs déplacements ; et quand ils rentrent à E.T.A., le dimanche chômé se compose de trois séances d'entraînement, dont la brutalité presque forcenée heurte tous les gens extérieurs aux académies. Pour plus de renseignements sur la pédagogie générale du lieu, voir P. Beesley, *Du renouveau des humanités dans le système éducatif américain*, un peu tâtonnant et datant de l'ère A.S., ou, mieux, la version remaniée par le Dr A. M. Incandenza, avec sa langue dépoussiérée, ses coquilles éradiquées et sa thèse approfondie avec soin, disponible sur CD-ROM auprès de InterLace@cornup3.com ou en livre broché auprès des Presses de Cornell University, 3^{e} édition © Année de la compresse médicale Tucks.

63. Abréviation employée au sein d'E.T.A. pour désigner la Maison du Président.

64. Certains étudiants du MIT enregistrent les émissions de façon compulsive, puis réécoutent les chansons et tentent de les dénicher en magasin et dans les archives de l'université, un peu comme certains de leurs parents qui tuaient des soirées entières à essayer de déchiffrer les paroles de R.E.M., Pearl Jam, etc. qu'ils écoutaient sur cassette.

65. Deux agents de sécurité de l'hôpital public Enfield Marine connaissent Hal Incandenza, d'E.T.A., pour avoir rencontré son frère Mario lorsque James O. Incandenza les a engagés comme policiers figurants sans texte à l'arrière-plan de *La concupiscence était presque parfaite* et de *Trois hourras pour la cause et l'effet*. Les agents d'E.M. traînent parfois au bar The Unexamined Life, lors des soirées « Videur Bigleux », quand Hal y est avec Axford, par exemple, Hal fréquentant le Life un peu moins qu'Axford et Struck et Troeltsch, qui manquent rarement les soirées à thème « Venez avec une carte d'identité en braille » de l'Unexamined Life, et semblent en état d'assurer les entraînements matinaux même après plusieurs Mudslides à petit parasol ou des tournées de Blue Flames, spécialité maison à base de cognac flambé que l'on doit éteindre avant de descendre le verre ballon à

bord bleu. Les flics d'E.M. sont deux bons gars de Boston, deux jeunes cols (littéralement) bleus pas très futés, deux anciens plaqueurs qui se ramollissent depuis le lycée, aux joues brûlées par le rasoir et empourprées par le gin, qui régalent parfois les élèves d'E.T.A. avec leurs histoires sur certains des spécimens les plus hauts en couleur qu'ils sont payés pour protéger à E.M. Il y a quelque chose d'un peu compulsif dans l'intérêt des flics pour les catatoniques chroniques de l'Unité n° 5, tout particulièrement. Les flics d'E.M. surnomment la n° 5 « Le Cabanon », disent-ils, car ses résidents y paraissent moins hébergés qu'*entreposés* comme dans un abri de jardin. Quant aux catatoniques chroniques eux-mêmes, ils les qualifient d'« objays d'art » avec leur accent de Boston, ce que Don G. de la n° 6 n'a jamais compris non plus. Devant leurs Mudslides, ils offrent souvent de brèves petites anecdotes sur divers objays d'art du Cabanon, et s'ils n'en régalent les élèves que lorsque Hal est présent à l'Unexamined Life, c'est en partie parce que Hal est le seul à avoir l'air authentiquement intéressé, le genre de chose que sent toujours un flic chevronné en dehors de ses heures de travail. Par ex. un de leurs objays d'art préférés est la dame assise en permanence immobile avec les yeux fermés. Les flics expliquent que le cas de la dame n'est pas une catatonie au sens propre de *catatonie* mais plutôt une « P.B. », soit une *phobie bloquante* en jargon d'hôpital psychiatrique. Son truc à elle, c'est qu'elle a apparemment une peur presque psychotique de la possibilité d'être aveugle ou paralysée ou les deux. Si bien que par ex. elle garde les yeux fermés 24 h / 24 7 j / 7 365 j / 365, partant du principe que tant qu'elle garde les yeux fermés elle peut nourrir l'espoir qu'elle verrait si elle les ouvrait, disent-ils ; mais si elle ouvrait effectivement les yeux et ne voyait effectivement pas, se dit-elle, elle perdrait cette précieuse marge d'espoir de ne pas être aveugle. Ensuite ils exposent un raisonnement similaire, expliquant qu'elle reste assise sans le moindre mouvement par phobie d'être paralysée. Invariablement, après chaque anecdote-histoire (ils exécutent une sorte de numéro quand ils racontent une anecdote, les deux flics d'E.M.), le plus petit des flics se sert de sa langue pour transférer le petit parasol vert d'un côté de sa bouche à l'autre tout en serrant son verre ballon à deux mains, et ses joues bougent comme des accordéons quand il hoche la tête en hasardant que le plus terrifiant est que le symptôme fédérateur commun à la plupart des objays d'art du Cabanon est une terreur si terrifiante qu'elle parvient à donner vie à l'objet de la terreur, observation qui fait invariablement frissonner les deux gros agents pas futés d'un frisson identique et assez délicieux à observer, avant qu'ils remontent leur casquette et secouent la tête au-dessus de leur verre, et que Hal souffle les flammes du second Blue Flame qu'ils lui ont offert, non sans avoir fait un vœu au préalable.

66. Le surnom de Freer, « Le Viking », est une invention à lui et personne d'autre ne l'utilise. Tout le monde l'appelle « Freer » tout court et on considère que ses tentatives pour se faire appeler « Le Viking » sont encore un de ces trucs pitoyables dont il a le secret.

67. NA = Narcotiques Anonymes ; CA = Cocaïne Anonymes. Dans certaines villes on trouve aussi les Psychédéliques Anonymes, les Nicotine Anonymes (également appelés NA, ce qui pose des problèmes de confusion), les Drogues Synthétiques Anonymes, les Stéroïdes Anonymes, et même (surtout dans Manhattan et autour) un truc baptisé les Prozac

Anonymes. Dans aucune de ces confréries anonymes, nulle part, on ne peut éviter d'avoir tôt ou tard affaire à Dieu.

68. Sans compter, selon certaines écoles intransigeantes de pensée en 12-Étapes, le yoga, la lecture, la politique, le chewing-gum, les mots croisés, le solitaire, les intrigues amoureuses, le bénévolat, l'activisme politique, l'adhésion à la N.R.A., la musique, l'art, le ménage, la chirurgie esthétique, le visionnage de cartouches même à distance normale, la loyauté d'un bon chien, la ferveur religieuse, la serviabilité constante, la manie constante de procéder à l'inventaire moral des autres, le développement d'écoles de pensée intransigeantes en 12-Étapes, *ad infinitum* ou pas loin, y compris les confréries en 12-Étapes elles-mêmes, au point que dans la communauté AA de Boston on se raconte parfois tout bas l'histoire de certaines personnes tellement avancées dans un sevrage intransigeant qu'elles se dépouillent d'une échappatoire potentielle après l'autre jusqu'à ce que, finalement, d'après la rumeur, elles finissent assises sur une simple chaise, nues, dans une pièce vide, sans bouger mais également sans dormir ni méditer ni s'abstraire, trop avancées pour supporter l'idée de l'échappatoire émotionnelle potentielle qui consisterait à faire quoi que ce soit, et finissent assises là, sans le moindre mouvement ni la moindre échappatoire jusqu'à ce que longtemps après on ne retrouve sur la chaise vide qu'une très fine couche de matière cendreuse blanc cassé que l'on peut faire intégralement disparaître avec une serviette en papier humide.

69. Le slogan des AA de Boston concernant ce phénomène est « On ne peut pas décuire un plat ».

70. Sur ce gérant pakistanais, ses ancêtres, sa petite moustache de rat et sa gestion trop zélée, McDale aurait une ou deux remarques bien senties à faire, ça oui.

71. Parmi les tâches mineures dont ils doivent s'acquitter, les prorecteurs diplômés sont censés faire le tour des différents étages de subdortoirs et s'assurer par exemple que les lits sont faits au carré, en infligeant aux fumistes du lit fait et du tube de dentifrice rebouché des exercices physiques supplémentaires désagréables, bien que peu de prorecteurs soient assez scrupuleux et motivés pour se balader avec une liste dans les chambres qui leur sont assignées, à l'exception d'Aubrey deLint, Mary Esther Thode et Tony Nwangi le Kenyan au visage en forme de hachette, qui gardent en permanence un œil extrêmement affûté sur le trio Pemulis/Troeltsch/Schacht.

72. La Coupe Davis est un tournoi masculin, la Wightman un féminin.

73. La peur intime de Hal est que Tavis souhaite qu'il offre sa tête de compétiteur et sa dignité sur un plateau à John (« N.R. ») Wayne – lequel en plusieurs matches n'a jamais perdu plus de trois jeux dans un set contre Hal – pour titiller les anciens élèves et les mécènes lors des matches d'exhibition du gala de collecte de fonds de novembre, bien que ce soit assez peu probable juste avant le WhataBurger, où Hal pourra de toute façon affronter Wayne en demis, et Schtitt n'est pas du genre à vouloir que Hal garde à l'esprit un dézingage complet aussi frais juste avant un événement majeur.

74. Quand Hal Incandenza était bébé on a cru un moment qu'il présentait une sorte de trouble de l'attention – en partie parce qu'il lisait très vite et passait un temps minime sur chaque niveau de divers jeux vidéo pré-CD-ROM, et également parce qu'à cette époque on

considérait que presque tous les gamins bourgeois un poil à bâbord ou à tribord du sommet de la courbe de Gauss souffraient de troubles de déficit de l'attention – et pendant un temps on le trimballa de spécialiste en spécialiste, dont beaucoup avaient connu Mario et étaient conditionnés d'avance à trouver Hal lui aussi attardé, mais grâce au bon sens diagnostique du Centre de développement infantile de Brandeis, les évaluations furent non seulement contredites mais inversées jusqu'à l'autre extrémité du continuum attardé-surdoué, et durant la majeure partie de la période imberbe de son enfance Hal fut classé quelque part entre « quasi surdoué » et « surdoué » – bien que ce classement cérébral élevé soit dû pour partie aux tests diagnostiques du C.D.I.B. qui n'étaient pas si pertinents pour faire la distinction entre les purs dons neuraux de Hal et ses efforts et son intérêt monomaniaques et obsessionnels, à croire qu'il essayait de faire plaisir à une ou des personnes comme si sa vie en dépendait, quoiqu'on ne lui ait jamais laissé entendre que sa vie dépendait du fait qu'il paraisse surdoué ou précoce ou même exceptionnellement plaisant –, et lorsqu'il s'était appliqué à mémoriser des dictionnaires entiers et des logiciels de tests de vocabulaire et des manuels de syntaxe, puis qu'il avait eu l'occasion de recracher une petite partie de ce dont il avait bourré sa mémoire vive devant une mère aussi fière que désinvolte et un père qui, pour sa part, à l'époque, était un peu dérangé, dans ces moments de plaisir et de performance publics – au début des années 1990 A.S., le district scolaire de Weston, Massachusetts, classait ses écoles au moyen d'espèces de concours d'orthographe baptisés « Batailles des livres », qui étaient pour Hal des déferlements publics d'approbation et qu'il survolait les doigts dans le nez –, quand il avait extrait ce qu'il désirait de sa mémoire et l'avait prononcé impeccablement devant certaines personnes, il sentait presque la même aura pâle et douce que procure le bien-être du LSD, une couronne lactée, presque un halo de grâce acclamée, d'autant plus lactée que la désinvolture impeccable de la Moms lui faisait comprendre que sa valeur ne dépendait pas d'un premier ni même d'un deuxième prix, jamais.

75. Bon, d'accord, Pemulis, au cours de l'été (il loge à E.T.A. pendant l'été mais ne s'est pas qualifié pour le voyage en Europe depuis l'A.W.P.), avait conçu et distribué (à grands frais) quelques copies d'un jeu TP peu gourmand en mémoire et hautement amusant dont les graphismes comprenaient une photo de deLint et une reproduction du panneau de l'enfer dans le triptyque de J. Bosch, *Le Jardin des délices*, jeu suscitant toujours l'engouement en fin de soirée parmi un cercle fermé de moins de 16 ans.

76. (Sous réserve de ratification, par le Comité de surveillance du Département des poids et mesures de l'O.N.A.N., du contrat définitif entre G.F.R. Co., Zanesville, Ohio, et l'Agence d'encaissement des subventions, Bureau des Services sans Spécificité états-uniens, Vienna, Virginie, 15 décembre A.S.V.A.I.D.)

77. Ni, cela va sans dire, sans une de ces lettres de suicide filmées ou ces adieux poignants que privilégient les malades en phase terminale, dont les coucous numériques d'outre-tombe ne furent, après une mode aussi brève que celle du vidéophone, vers l'Année de la mini-savonnette Dove, plus utilisés que par les gens dépourvus de goût et les habitants de camps de caravanes, les plus vulgaires choisissant des tableaux vidéophoniques avec des célébrités mortes de type Elvis / Kit Carson pour transmettre leurs adieux.

78. Orin Incandenza savait que Joelle van Dyne et le Dr James O. Incandenza n'étaient pas amants ; Mme Avril Incandenza ne savait pas qu'ils n'étaient pas amants, même si à l'époque où Joelle avait fait la connaissance de Jim, ce dernier n'était pas en situation d'être l'amant de quiconque, sur le plan neurologique, quoique Joelle ne soit pas certaine qu'Avril ait été au courant de cela, puisque Jim et Avril n'avaient pas eu de rapports intimes, c.-à-d. conjugaux, depuis un bon moment, quoique Jim n'ait pas su avec précision pourquoi Avril prenait de manière aussi sanguine le fait qu'ils n'aient pas de rapports intimes jusqu'à l'incident de la Volvo, où apparemment Avril avait couché avec quelqu'un (Orin refusait de dire qui ou même s'il savait qui) dans la Volvo et avait négligemment – et désastreusement, que ce fût dans un dessein conscient ou non – et vraisemblablement post-coïtalement écrit négligemment le prénom de la personne sur la buée de la vitre embuée, nom qui avait disparu avec la buée mais était réapparu dès que la vitre s'était réembuée, le jour où James s'était justement rendu à cette brownstone pour filmer Joelle dans la déroutante scène du monologue maternel de type « je suis tellement désolée » tournée avec une focale branlante et figurant dans son dernier truc, qu'il ne lui avait ensuite jamais montré, et dont il avait demandé que la cartouche soit enterrée avec lui dans le cercueil en cuivre, requête consignée dans le même testament qui léguait à Joelle une rente extravagante (et encourageant son addiction) qu'Avril ne se serait jamais abaissée à contester, mais dont il fallait bien se douter qu'elle allait renforcer l'idée qu'ils avaient été amants, Joelle et Jim.

79. « Théorie et pratique dans l'emploi du rouge chez Peckinpah », *Classic Cartridge Studies*, vol. IX, n^{o} 2 & 3, AECMCRMFIT2007STPI/ILM, B, M(*s*).

80. Hal vit dans un bordel immonde, comme Orin quand il était à E.T.A., peut-être à cause d'une sorte d'opposition psychique à l'obsession compulsive de leur mère pour le ménage. Hal bénéficie en plus du fait que le prorecteur du deuxième étage du subdortoir C est Corbett Thorp, d'un laxisme incroyable, capable de se lancer en bégayant dans des discours expérimentaux à la noix pour motiver les plus jeunes joueurs mais pas de se balader avec un gant blanc et une porte-bloc. Mario fait systématiquement son lit, mais il faut garder à l'esprit qu'il n'a pas une foule d'autres choses à faire. Le drap-housse et le drap de Hal sont vert et noir à motif écossais, en flanelle de chez Bean-James River, et comme édredon il se sert d'un sac de couchage d'hiver en bourre synthétique vert, d'origine et de prix inconnus parce qu'il l'a eu pour Noël et que toutes les étiquettes avaient été enlevées.

81. Boston Police Department.

82. Disponible sur CD-ROM auprès de InterLace@deltad3.com ou en livre broché (soldé) auprès de Delta / Delacorte, filiale de Bantam-Doubleday-Dell-Little,-Brown, elle-même filiale de Bell Atlantic/TCI.

83. = affilié à aucune académie.

84. Le championnat junior de l'A.T.O.N.A.N. autorise l'oxygène au bord des courts depuis une malencontreuse embolie à Raleigh, Caroline du Nord, au cours de l'A.R.M.S.M.

85. Cf. note 24 *supra*.

86. Depuis la fois où il avait déploré une mystérieuse épidémie de raquettes brisées et celle, ensuite, où le commercial de chez Dunlop avait traversé Allston en sortant de Boston après être passé à E.T.A. et avait vu non pas un mais trois gamins à des carrefours différents qui revendaient à la sauvette des raquettes Dunlop flambant neuves dans une quantité correspondant, selon les accusations de Dunlop, presque à de l'escroquerie en bande organisée, au cours de l'AECMCRMFIT2007STPI/ILM, B, M(*s*).

87. Le fait que, au quotidien, le plus grand flou règne quant à ce que signifient *en* et *foutre* ou quant au moyen de réussir à y attacher une énorme importance tout en s'en foutant complètement, et qu'il faille dépenser une immense quantité d'énergie mentale pour tenter de parvenir à une compréhension acceptable de tous ces trucs, surtout entre 16 et 18 ans, n'est ni un hasard ni un point faible de la pédagogie d'E.T.A., selon Schacht, bien qu'un contingent considérable d'élèves voie Schtitt comme un cinglé et, au fond, comme un pantin, et choisisse de se fier davantage au porte-bloc et aux statistiques réductrices du prorecteur en chef deLint, qui ont au moins le mérite de leur donner à tout moment une idée de leur situation relative.

OceanofPDF.com

88. Par ex :

MORCEAUX CHOISIS D'INTERFACES INFORMELLES
INDIVIDUELLES DE RÉSIDENTS AVEC D. W. GATELY,
EMPLOYÉ-RÉSIDENT D'ENNET HOUSE, ENFIELD,
MASSACHUSETTS, JUSTE APRÈS LA RÉUNION DES JEUNES AA
DE BROOKLINE ET JUSQU'À ENVIRON 23 H 29,
MERCREDI 11 NOVEMBRE A.S.V.A.I.D.

« Je suis désolé mais je suis obligé de réfuter l'insinuation qu'il est déloyal ou ingrat de se sentir troublé par certaines incohérences assez *flagrantes* de ce, entre guillemets, Programme de grande envergure auquel vous semblez espérer qu'on va tous s'ouvrir et qu'on devrait gober tout entier sans chercher à le comprendre puis réciter comme des perroquets en se trimballant le regard vitreux et les bras tendus devant nous.

– Geoff… Geoffrey, mon gars, je suis sûr que personne n'essaie d'insinuer quoi que ce soit, mon frère. En tout cas moi je n'essaie pas.

– Non, toi, tu restes planté là les bras croisés à hocher la tête avec cette patience infinie qui respire la condescendance et le jugement sans t'exposer à la responsabilité d'insinuer quelque chose à voix haute.

– Peut-être que quand j'ai l'air patient, en réalité j'essaie d'être patient avec moi-même, parce que j'ai arrêté l'école et cetera et que j'ai du mal à me mettre à ton niveau.

– C'est très AA, cette tactique de dissimuler la condescendance derrière l'humilité…

– En fait je crois que je suis juste déçu pour toi que le Programme t'énerve aujourd'hui. Je sais qu'il m'énerve très souvent. Donc je ne sais pas quoi dire pour t'aider, à part ce qu'on m'a dit, accroche-toi.

– Un jour à la Un jour à la Un jour à la.

– Frère, tout ce que je peux te dire c'est que ça a marché pour moi. Je sais que pour moi c'est pas grave si certains jours ça m'*emmerde*. Je dois le faire. Et si je négativise devant les nouveaux et que j'essaie d'extérioriser les problèmes que ça me pose de leur bourrer le mou avec des prise de tête sur Dieu, ça n'aidera personne, et surtout pas moi.

– Mr Gately, ce soir je me suis encore retrouvé dans une Réunion des Alcooliques Anonymes dont le Message central était qu'il était important d'assister à d'autres Réunions des Alcooliques Anonymes. C'est l'âne et la carotte, on se traîne à des Réunions pour qu'on nous dise qu'il faut se traîner à d'autres Réunions, c'est exaspérant.

– J'entends ce que tu dis.

– Enfin, je sais pas, qu'est-ce qu'on va me communiquer à ces Réunions *futures* auxquelles on m'exhorte de me traîner et qui ne peut pas m'être communiqué *tout de suite*, à cette Réunion-ci, au lieu de ces exhortations de zombie à assister à de vagues réunions révélatrices futures ?
– Je fais de mon mieux pour te suivre, mon vieux Day.
– Et ce soir je suis encore posé sur une chaise bancale, à entretenir un état d'esprit de spectateur passif zombie, qui est *clairement* ce qu'ils essaient d'insuffler à l'éphèbe, posé à côté d'Emil M. qui *fouette*, et j'essaie de faire en sorte que mon pauvre esprit confus et rongé par le Déni reste aussi ouvert que possible, j'écoute un déchet de Yale en pantalon jaune qui décrit des épisodes de délire avec des détails dont l'horreur empêche toute Identification…
– Je me rappelle avoir entendu Pat te dire que c'est une très vilaine forme de delirium tremens de considérer que ceux qui te précèdent te suivent, mon frère.
– Et je l'ai *informée* qu'il existe une tactique de surveillance très connue qui s'appelle la tactique de la *Boîte* et qui suppose que certains membres de l'équipe de surveillance prennent place *devant* le sujet.
– Sauf que je ne me rappelle pas t'avoir déjà entendu expliquer pourquoi un professeur de sociologie qui titube entre le quatrième et le cinquième bar de sa soirée serait assez important pour que quatre types participant à un complot dont tu n'as jamais précisé le genre mettent sur pied un système de surveillance aussi complexe.
– …
– Mais je t'ai coupé alors que tu partageais un point de vue, je le sais, et j'en suis désolé.
– C'est à cause de ta correction élémentaire que tu es celui à qui je fais part de mes pensées, Don. Tu le sais.
– Je suis content d'entendre ça, mon vieux Day.
– De toute façon, à qui d'autre est-ce que je pourrais parler ? À la fille qui enlève son œil pour le caresser ? À ce pauvre Ewell avec son obsession pour les catégories de tatouages ? À *Lenz* ?
– Je suis content d'entendre que tu trouves que je suis un interlocuteur correct. C'est pour ça que je suis ici, en principe. Au début j'avais bien besoin de parler moi aussi. Tu te rappelles où tu voulais en venir avant que je te vole… que je t'interrompe ?
– Il y a un truc qu'a dit un mec brisé de l'Ivy League, une blague des AA. Il a dit que ça arrive une fois sur un million qu'un nouveau qui se pointe à une Réunion Fermée des Alcooliques Anonymes n'y soit pas à sa place.
– C'est-à-dire qu'il n'ait pas la Maladie.
– Oui. Et il a dit que, je cite, si *Tu* – en me regardant *droit dans les yeux*, on aurait dit, avec cette expression de patience fatiguée et amusée que vous devez tous bosser devant un miroir –, il a dit qu'un seul nouveau sur un million n'est pas à sa place ici, et si, je cite, *Tu* crois que c'est *toi*, alors c'est que *tu es parfaitement* à ta place ici. Et ils ont tous hurlé de rire, tapé des pieds et recraché leur café par les narines et ils se sont

essuyé les yeux avec le dos de leurs mains et ils se sont donné des coups de coude. Hurlé de rire.
– Mais toi, ça… disons que ça ne te faisait pas sourire.
– Et tout le monde colle une étiquette de Déni ou d'ingratitude sur ce qui est en réalité une *horreur*, Don. L'*horreur* de reconnaître qu'apparemment on a bel et bien une espèce de problème avec les somnifères légers et le bon chianti, et de vouloir en toute sincérité donner toutes ses chances à une méthode de guérison qui en a aidé, juré craché, des millions d'autres avec leur problème à eux.
– Tu parles des AA.
– Ne demander qu'à y croire, et essayer, et ensuite découvrir avec *horreur* que le Programme déborde d'idées fausses et d'idioties évidentes et de raisonnements par l'absurde qui…
– Je vais devoir te demander de redire tout ça avec des mots que je peux suivre, Geoffrey, si tu veux que je reste à tes côtés. Et je suis désolé si ça te paraît descendant.
– Don, je suis sincère en disant que j'ai *peur* quand je me rends compte qu'il y a des choses dans cette soi-disant miraculeuse doctrine du Programme qui ne marchent pas. Qui ne sont pas cohérentes. Qui n'ont pas le moindre sens rationnel.
– Là c'est bon, je te suis, mon frère.
– Tiens, par exemple ce soir, le un sur un million. Don, je te pose la question, Don. Sans mentir. Pourquoi est-ce que tous les êtres humains du monde ne devraient pas être aux AA ?
– Là je t'ai encore perdu, Geoffrey.
– Don, pourquoi est-ce que tous les bipèdes sans plumes de la terre ne répondent pas aux critères des AA ? Si on suit le raisonnement des AA, pourquoi est-ce que tout le monde, partout, n'est pas alcoolique ?
– Eh bien, Geoffrey, c'est une décision qui dépend de chacun d'admettre la Maladie, personne ne peut aller dire à un autre qu'il…
– Mais laisse-moi continuer un moment. Selon la logique que professent les AA, tout le monde devrait être aux AA. Dès qu'on a un problème de Substance, alors on a notre place aux AA. Mais si on dit qu'on n'a *pas* de problème de Substance, autrement dit si on *nie* notre problème de Substance, alors par définition on est dans le *Déni*, et donc on a manifestement besoin de la confrérie des AA pour faire sauter notre Déni, encore plus qu'une personne capable d'admettre son problème.
– …
– Ne me regarde pas comme ça. Montre-moi la faille dans mon raisonnement. Je t'en supplie. Explique-moi pourquoi tout le monde ne devrait pas être aux AA, vu comment les AA considèrent ceux qui ne croient pas y être à leur place.
– …
– Et là ça te cloue le bec. Tu ne peux pas appliquer leurs clichés rassurants.
– J'ai entendu un slogan qui pourrait marcher ici, c'est *L'analyse paralyse*.

– Oh, charmant. Oh, très joli. Surtout évitons de *réfléchir* à la validité de ce dont dépend notre vie, d'après ce qu'ils nous racontent. Oh, ne demandons pas ce que c'*est*. Ne demandons pas si ce n'est pas taré. Ouvrons grand la bouche et gobons tout.

– Pour moi, ce slogan signifie qu'il n'y a aucune façon établie de débattre des trucs intellectuels du Programme. Capituler pour Gagner, Abandonner pour mieux Garder. Dieu tel que nous Le concevons. Tu ne peux pas y penser comme à quelque chose d'intellectuel. Fais-moi confiance, je suis passé par là, mon vieux. Tu peux analyser ça à en casser des tables avec ton front et trouver une raison de te barrer, de retourner Là-Bas, où la Maladie rôde. Ou bien tu peux rester et t'accrocher et faire de ton mieux.

– Donc quand on pose une question aux AA au sujet de leurs axiomes, ils répondent en invoquant un axiome sur l'inopportunité de ce genre de question.

– Je ne suis pas les AA, mon vieux Day. Personne, enfin, aucun individu ne peut répondre à la place des AA.

– Je suis à côté de la plaque si j'y vois quelque chose de totalitaire ? Quelque chose d'anti-américain, si j'ose dire ? Dans le fait de rejeter une question de doctrine fondamentale en invoquant un point de doctrine contre les questions ? Ce n'est pas le genre d'horreur qui horrifiait les fédéralistes en 1791 ? Le I^{er} et le IX^{e} amendements ? Ma Doléance est rejetée parce que ma Demande de Réparation est interdite a priori par l'inopportunité de toute Demande ?

– Je suis tellement largué que tu vas bientôt me mettre un tour dans la vue. Tu ne vois vraiment pas que ce que tu dis à propos du Déni est un peu barré ?

– Je pense que si tu es incapable de me contredire sur la question elle-même, ça signifie soit que j'ai raison, et que sur le plan logique toute la matrice d'opposition Appartenance/Déni des AA repose sur du vent, et dans ce cas *horreur*, soit que tu es pétrifié de pitié et de condescendance à mon égard pour une raison qui m'échappe, sans doute à cause de mon Déni, et dans ce cas ce que je lis sur ton visage est exactement la patience fatiguée qui me donne envie de *hurler* pendant les réunions.

– Eh bien hurle, alors. Ils ne peuvent pas te virer.

– Comme c'est rassurant.

– Ça c'est une chose que je sais. Ils ne peuvent pas te virer. »

89. *Pompeur de dard* est une expression du North Shore avec laquelle Gately a grandi, et ce mot ainsi que celui qui commence par *p* sont les seuls termes qu'il connaisse, encore aujourd'hui, pour qualifier les hommes homosexuels.

90. Diane Prins, de Perth Amboy, New Jersey.

91. Un feu d'artifice d'angoisses joliment saisi par les bannières que deLint demandait à D. Harde de placarder chaque automne au-dessus des casiers dans les deux vestiaires des seniors et qui disaient *LES GAGNANTS N'ONT JAMAIS BESOIN D'ABANDONNER*, jusqu'au jour où certains des autres prorecteurs étaient allés trouver Schtitt pour qu'il oblige deLint à les enlever.

92. Il a sûrement déjà été expliqué que les prorecteurs assurent un cours mineur par trimestre et servent, sur les courts, d'assistants à Aubrey deLint, le *Lebensgefährtin* de Schtitt, et que leur existence à E.T.A. est marginale et sans prestige, leur état spirituel toujours en bas du spectre entre aigri et résigné, et qu'une grande partie des élèves les plus neurasthéniques trouve les prorecteurs un peu repoussants, comme sont repoussants les gens atrocement vieux, car ils leur rappellent le purgatoire sans prestige qui attend immanquablement le joueur junior marginal et mal classé ; et si quelques prorecteurs sont craints, aucun n'est si respecté que ça, et on les évite, et ils se serrent les coudes et restent entre eux et de manière générale ont l'air triste, et ils dégagent cette impression d'adolescence contrariée et de refus de la réalité propre aux diplômés qu'ils sont.

93. *Pink* étant le premier DOS post-Windows de Microsoft Inc., rapidement upgradé en $Pink_2$ quand InterLace transforma tout en 100 % interactif et numérique ; dès l'A.S.V.A.I.D. c'est déjà une espèce de dinosaure, mais il demeure le seul DOS capable de supporter une arborescence Mathpak\EndStat sans devoir s'arrêter tout le temps pour recompiler.

94. Une espèce de poste aussi triste que celui de prorecteur dans l'Administration des sports amateurs du minuscule Throppinghamshire Provincial College de Fredericton, Nouveau-Brunswick, l'alma mater où C.T. a fait son premier cycle.

95. Il est à la fois pervers et assez compréhensible que l'obtention d'une bourse quelconque, bien que très peu d'élèves d'E.T.A. (et certainement pas Orin Incandenza) soient financièrement dans le besoin, que néanmoins une bourse soit d'une importance capitale question amour-propre, puisque dès le départ le choix de pratiquer le tennis universitaire constitue une sorte d'aveu d'échec et l'abandon de doux rêves dans le Show.

96. Et pour garder un œil distant mais curieusement perçant et obsessionnel sur Mario, dont Tavis fuyait la présence lordotique dans toute pièce exactement comme Avril fuyait la tentation de harceler Orin au sujet de B.U., si bien que pendant quelques jours lorsque Orin et Mario entraient dans une pièce on entendait le bruit d'une collision formidable dans le couloir au moment où se croisaient les vecteurs de fuite de C.T. et d'Avril.

97. Massachusetts Department of Revenue : Direction des impôts du Massachusetts.

98. Tel que le formulerait un Drapeau blanc, par ex., 99,9 % de ce qui se produit dans la vie d'une personne n'est pas de son ressort, et le 0,1 % qu'elle maîtrise consiste surtout à choisir entre accepter ou nier son impuissance inévitable sur les 99,9 % restants, et cette simple analyse fait virer le front de Don Gately au violet.

99. Certains de leurs premiers rendez-vous consistaient à regarder des films commerciaux à gros budget, et une fois Orin lui avait dit avec une parfaite spontanéité que c'était étrange de regarder des films commerciaux en compagnie d'une fille plus jolie que les femmes dans les films, et elle lui avait donné un coup de poing dans le bras d'une manière qui lui avait complètement fait perdre la tête.

OceanofPDF.com

100. Fraternité internationale des travailleurs des jetées, des quais et des docks.

101. Un, ouvrez les guillemets, épisode de décharge neuronale excessive se manifestant par un dysfonctionnement moteur, sensoriel et / ou [psychique], avec ou sans perte de conscience et / ou [mouvements] convulsifs, fermez les guillemets, sans compter les yeux qui roulent et la langue avalée.

102. Afin que les académies de l'A.T.O.N.A.N. bénéficient du statut d'écoles et non pas simplement de sortes de camps de vacances sportifs de longue durée, tous les entraîneurs et les prorecteurs, à l'exception de l'entraîneur en chef, doivent être enregistrés en tant que professeurs de l'enseignement secondaire qui prorectent en complément.

103. Organisation dworkinienne à la dent dure dont les effectifs sur la côte Est des E.U. comptaient un nombre à cinq chiffres jusqu'à ce que les méchantes émeutes de Pizzitola à Providence, Rhode Island, durant l'A.R.M.S.M. discréditent la P.P.P.O.F. et en dispersent les membres.

104. Il y a une salle de Visionnage à tous les étages des subdortoirs, et les TP individuels avec console téléphonique et modem (si le gosse en veut un) sont un équipement standard, mais seuls les juniors et les seniors peuvent bénéficier d'une visionneuse de cartouches dans leur chambre – une concession administrative remontant à deux ans et dont le mérite revient largement à Troeltsch, qui tanna tellement Charles Tavis à ce sujet que celui-ci finit par céder ne serait-ce que pour que le gamin arrête de rôder dans la salle d'attente de son bureau, à parler dans son poing et à faire semblant de rendre compte des « flammes de la controverse sur les droits individuels qui embrasent cette académie si paisible et pittoresque d'Enfield » – et aucune de ces visionneuses (à l'image des lecteurs des salles de Visionnage) ne peut recevoir de carte mère compatible avec les Disséminations Spontanées InterLace ou les jeux en ROM, émissions et jeux encourageant une passivité hébétée que la philosophie d'E.T.A. considère à présent comme nuisible au regard de toutes les raisons pour lesquelles les gosses se sont inscrits ici.

105. Par ex. il est prévu que le WhataBurger Invitational soit filmé pour les marchés périphériques, visionnage sur demande exclusivement, plus tard ce mois-ci.

106. Parfois, surtout au début de l'automne et à la fin du printemps, il peut s'écouler plusieurs semaines entre deux émissions ; WETA n'émet pas lorsque la plupart des élèves sont en déplacement pour un tournoi quelconque, et de même les cours du samedi sont souvent annulés – c'est une des raisons pour lesquelles Mme A.M.I. relègue au samedi tant de cours assurés par les prorecteurs.

107. Le Parti Q. est apparemment provincial, intraquébécois ; le Bloc est son équivalent fédéral, avec des sièges au Parlement, et ainsi de suite etc.

108. Cf. plus tard le même jour, 7/11, alors que Hal Incandenza est assis au bord de son lit défait, nu, sa bonne jambe, la droite, ramenée sous lui et la mauvaise cheville trempant dans un seau de ménage rempli d'une solution de sels d'Epsom, et qu'il farfouille dans une

des vieilles boîtes à chaussures Hush Puppies de Mario remplie de lettres et de photos. Le samedi sont prévus des cours, des entraînements et des matches l'après-midi, mais ni jogging ni parcours avec des poids. Les drôles de matches déséquilibrés de l'après-midi ont lieu sur les courts Centraux passés à la raclette par le personnel sous un ciel gris de plomb. L'air encore humide après la pluie de midi. La partie inégale que disputait Hal a été écourtée lorsque Hugh Pemberton de l'équipe C a pris une balle dans l'œil au filet et s'est mis à tituber en cercle dans le carré de service. Hal a fait l'impasse sur le saut rapide à la salle de Pompe et a pu se doucher presque en solo dans le vestiaire principal. À E.T.A. le dîner collectif du Jour de l'Interdépendance, qui aura lieu le lendemain, n'est pas une mince affaire, chacun y vient coiffé d'un chapeau spécialement choisi pour l'occasion, un vrai dessert y est servi, et on y projette un film post-prandial réalisé par Mario, et ce dîner s'accompagne parfois de chants repris en chœur. Hal et Pemulis, Struck et Axford et Troeltsch et Schacht et quelquefois Stice se font leur propre bacchanale spéciale la veille, constituée d'un dîner rituel au restaurant suivi d'une virée à l'Unexamined Life, vu que le dimanche est un jour de récupération et de repos total obligatoire. Les matches non écourtés tirent à leur fin dehors, entend Hal. Le soleil se montre juste à temps pour se coucher. Les canalisations de Comm.-Ad. commencent à gémir et à chanter à cause de la foule de gamins qui se douchent. Les ombres pâles des filets s'allongent de plus en plus sur les lignes des couloirs, côté nord des courts. Mario est plus ou moins l'archiviste *ex officio* de la famille Incandenza. Il est resté toute la journée enfermé avec Disney Leith pour régler des détails en vue du gala et de l'orgie filmique post-prandiaux de dimanche. Le téléphone est silencieux, posé sur le répondeur auquel il est relié sur la console du bloc d'alimentation. Son antenne est repliée et il est simplement posé là, irradiant la menace vague et contenue des téléphones silencieux. Sa sonnerie ressemble davantage à un gazouillement qu'à une sonnerie. La console d'alimentation du système de communication audio est fixée à un socle sur le côté du TP de Hal et Mario, et son témoin rouge clignote au rythme lent et fluide d'une tour radio. Hal et Mario ont récupéré le téléphone et le répondeur qui datent de l'époque où Orin était à E.T.A., de vieux modèles faits dans un plastique transparent qui laisse voir tous les spaghettis de fils quadricolores et les puces et les disques métalliques. Quand Hal est entré dans la chambre il n'y avait qu'un seul message, Orin à 14 h 12. Orin disait qu'il appelait juste pour demander si par hasard Hal avait déjà remarqué que tout ce qu'avait écrit Emily Dickinson – Emily Dickinson la Belle d'Amherst, la canonique poétesse agoraphobe –, que tous les poèmes canoniques de Miss Dickinson sans exception pouvaient être chantés sur l'air d'une chanson folk traditionnelle, *The Yellow Rose (of Texas)*, sans perte ni distorsion syllabique. « Pour *Mort* ne *pou*vant *m'a*rrê*ter*, ai*mable* il *s'a*rrê*ta* pour *moi*, avait chanté Orin en illustration dans son message. J'es*père* que *le* Père *dans* les *cieux*, fe*ra* mon*ter* sa pe*tite fille*. » Disons plutôt qu'il chantait presque. Il y avait des bruits de vestiaire pro en fond – des portes de casiers qui claquaient, des voix de basse qui se répercutaient sur le carrelage et l'acier, des radios individuelles, des chuintements de déodorant et de laque coiffante. L'étrange écho exigu universel des vestiaires, juniors ou pros. « Sur *mon* vol*can* pousse *l'herbe*, un lieu *de recueillement* », et ainsi de suite. Le bruit charnu d'une serviette claquée avec professionnalisme sur une peau adulte. Le rire de fausset d'un homme noir. La voix enregistrée d'Orin disait qu'il profitait

juste d’une seconde de temps libre pour s’informer de ce que le répondeur de Hal allait penser de ce fait.

Hal crache du jus de Kodiak dans un vieux verre de la NASA orné d’une fusée sur la table de nuit, tout en feuilletant négligemment et sans raison précise une liasse de courriers pliés en trois, ficelés et posés à la verticale, une espèce de Rolodex de mémentos et d’échanges postaux divers que Mario a sauvés de corbeilles à papier et de bacs de recyclage et de poubelles, et discrètement mis de côté dans des boîtes à chaussures. Mario ne voit rien à redire à ce que Hal passe en revue le contenu de son placard. Le placard de Mario a une bande de toile à la place de la poignée. Dans l’idéal Hal disposerait d’un seau d’eau glacée et tremperait sa mauvaise cheville dans un récipient puis dans l’autre et retour. Un coup de sifflet retentit à proximité des courts Ouest des filles. Dans le couloir derrière la porte close, quelqu’un de pas vieux crie « Essaye encore ! » à quelqu’un d’autre plus loin dans le couloir. Aucune des lettres rangées dans les boîtes Hush Puppies n’est de ou pour Mario. Le lit de Mario est fait d’une manière négligée, tout sauf maniaque. Le lit de Hal n’est pas fait. La mère de Hal et Mario avait obtenu sa licence avec mention à McGill grâce à un mémoire sur l’emploi des traits d’union, tirets et points-virgules chez E. Dickinson. L’eau aux sels d’Epsom blanchit les durillons de Hal. Les draps en boule autour de lui auraient besoin d’une bonne lessive. Le téléphone gazouille. Fais-le Am*ple ce lit*, ou Fais-le Am*ple* ce *lit*. Le téléphone gazouille encore.

UN EXEMPLE POIGNANT DU TYPE DE COURRIER POSTAL
QUE MME AVRIL INCANDENZA A ENVOYÉ À SON FILS AÎNÉ
ORIN DEPUIS LE *FELO DE SE* DU DR J. O. INCANDENZA,
LE TYPE DE COURRIER QUOTIDIEN GUILLERET
QUI – C’EST LÀ QUE C’EST POIGNANT – SEMBLE SUGGÉRER
UN CONTEXTE DE COMMUNICATION RÉGULIÈRE
ENTRE LES PARTIES, ENCORE À CE JOUR

20 juin A.R.M.S.M.

Cher Filbert[j],

La semaine a été calme ici sur le mont Pétaouchnok[k] – aujourd’hui il fait une chaleur suffocante, pas un souffle d’air, un calme de cimetière, tout est luxuriant et beau. Dardent les pistils et frémissent les pétales de toutes les unités florales du domaine avec un air proprement effronté, car les abeilles sont de sortie. La colline entière vibre d’un bourdonnement paresseux. Hier, ton oncle Charles a été accosté sur le chemin du nord par un bourdon qui d’après lui était si énorme qu’il faisait un bruit de tuba, et il a dépêché Mr Harde et le personnel du domaine avec des fusils de ball-trap et des consignes pour « … abattre ce casse-pieds jaune et noir gros comme un

Sikorsky ». Je vais t'épargner les détails des mésaventures qui en ont découlé pour le personnel, mais deux d'entre eux sont en voie de guérison.

La pénurie de décibels ici est due en partie au départ hier de tous les membres des équipes A pour Milan, avec Gerhardt, Aubrey, Carolyn, et Urquhart en capitaine pédagogue. Comme peu de lunes semblent avoir passé depuis l'époque où nous vous voyions Marlon, Ross, toi et les autres partir pour votre tournée des terres battues européennes aux frais de la princesse. Je me souviens que j'avais pressé mon bec maternel contre la vitre du terminal, tentant de repérer mon Filbert quelque part derrière les impossibles hublots de l'avion pas plus grands que des impacts de balle. Chaque fois je pleurais comme une madeleine, et bien sûr j'ai encore pleuré hier, ce qui a gêné tout le monde sauf Mario, parce qu'il pleurait aussi.

De mon côté, j'ai passé la matinée à bûcher et à jacasser, j'ai fait chauffer le vidéophone de ton oncle Charles et essayé de faire les yeux doux aux éditeurs de plusieurs publications professionnelles pour supermarchés afin de les convaincre de publier le nouveau plaidoyer des G.M.M.[1] en faveur d'une correction de *express* par *rapide* sur ces !*#!*#! de caisses moins de dix articles. Un vieux schnock d'un service éditorial m'a répondu qu'il aimerait sincèrement m'aider mais que sa lettre d'information était dédiée exclusivement aux questions de promotion sur le lieu de vente. Quand j'ai suggéré qu'un petit intermède comique sous la forme du bulletin $E \rightarrow R$ ne leur ferait pas de mal à tous, il a gloussé. C'est bien de glousser. Nous aimons tous glousser. Malgré tout, j'ai réussi à forcer la main (plus difficile à faire par téléphone que ce qu'on pourrait croire) du *Produce Weekly*, du *Quarterly Register* de Star Market, et du *Shelf and Cart* de PriceChopper, si bien que les rouages de la justice adjectivale, quoique grippés, continuent à tourner.

La toute dernière petite nouvelle de l'Académie est que la semaine dernière ton oncle Charles a fait analyser son taux de cholestérol. Même si le verdict n'a pas été très méchant, un « normal à normal plus » (*sic*) – assez vague certes –, l'intensif final, comme tu peux t'en douter, nous a valu beaucoup d'agitation et de plaintes à forts décibels, ainsi que des vœux de xérophagie éternelle à compter d'aujourd'hui. Depuis plusieurs mois déjà, ton oncle Charles a pris l'habitude d'avaler trois cuillères à café d'huile de foie de poisson juste avant de précipiter sa carcasse administrative vers son lit. Tes frères ont pris goût à monter jusqu'ici les soirs calmes pour le regarder avaler son huile, simplement pour le plaisir de voir la tête que fait Charles quand elle lui descend dans le gosier. Le jour où les résultats sont arrivés, j'ai commandé en ligne un livre de recettes pauvres en matières grasses et bonnes pour les artères, en quelque sorte un cadeau pour dire au pauvre homme que la vie continue, et ton oncle Charles a déjà épluché le livre et relevé quelques plats

appétissants. Ce soir nous devons nous essayer aux pâtés de chou, comme tu le sais nous vivons à cent à l'heure. J'imagine bien que le pauvre homme trouvera un moyen d'incorporer du son de riz[m] à son dentifrice avant que ce spasme d'angoisse ne s'apaise. Dieu bénisse son cœur – si je puis dire !
Dis donc, qu'est-ce qu'on cause avec cet engin. Je ferais mieux de m'y remettre, j'ai des épiciers à harceler. Parmi les nouveaux inscrits à l'Académie[n], il y a le fils d'un homme du Midwest qui est devenu millionnaire en faisant de la Télépicerie[o], il paraît, alors peut-être que la question du solécisme des caisses à moins de dix articles va tout simplement disparaître aussi dans cette région.
Bien sûr, inutile de te rappeler de mettre ton auréole et ton protège-dents en toute circonstance propice et de manger au moins un légume vert et feuillu par jour.
Oh, j'ai été ra-vie d'apprendre pour l'arbitrage et le contrat. Mr deLint nous en a lu un compte rendu détaillé et nous a tout expliqué. Fière, comme toujours, de te connaître.
Tu me manques, je t'aime fort,

et c.

ET UN EXEMPLE DE LA RÉPONSE INVARIABLE
QUE SUSCITENT CES COURRIERS

Chère Ms Incandenza,
Étant donné le grand nombre de courriers que les New Orleans Saints® ont la chance de recevoir de toute la 2e Grille InterLace[p], nous sommes au regret de vous annoncer que ORIN INCANDENZA Nr. 71 n'est pas en mesure de vous répondre personnellement. Cependant, au nom des New Orleans Saints®, "ORIN" m'a demandé de vous dire Merci pour votre message de soutien, et meilleures salutations.
Veuillez trouver, ci-jointe, une photographie couleur, 20 x 25 centimètres, spécialement dédicacée par ORIN INCANDENZA Nr. 71, afin de vous dire Merci pour votre lettre qui compte beaucoup pour nous.
Cordjalement,

Jethro Bodine
Technicien adjoint du service courrier

Et c.

« Mmmoallô.
– Présentation de Stratégie de Séduction Rapide numéro 7.
– Orin. Joyeux réveillon du Jour de l'I. E Unibus Pluram blablabla. Tu continues à esquiver les handicapés ?
– Clause liminaire, Hallie : la numéro 7 n'échoue jamais.
– Et on ne peut pas chanter tous les poèmes de Dickinson sur *Yellow Rose*, O. Désolé de te décevoir. Par exemple, tiens, "*Fais*-le Am*ple ce lit – fais*-le a*vec* stu*peur*", c'est même pas un iambique, encore moins un tétramètre / trimètre.
– C'est juste une théorie. Je balançais ça à l'intention de ton répondeur.
– Une pratique à encourager. Malheureusement pour ta théorie, c'est du flan. Et en plus je ne crois pas que tu voulais vraiment dire "clause".
– N'empêche que la numéro 7 reste une stratégie zéro échec. Imagine. Tu te procures un anneau. Style alliance. Donc quand tu te présentes devant le Sujet tu es visiblement marié.
– Tu sais que je déteste tes coups de fil de stratégie.
– Bien sûr ça marche aussi si tu *es* vraiment marié. Auquel cas tu as déjà une alliance.
– Je suis en train de faire tremper ma cheville, O.
– Le but étant de te présenter au Sujet comme un homme marié, heureux en ménage, et tu engages la conversation avec elle, tu en fais des caisses en racontant que tu es fou amoureux de ta femme, qu'elle est merveilleuse, ta femme, que la flamme de la passion brûle encore, d'un bleu limpide, dans la chaudière de ton amour pour elle, pour ta femme, même après toutes ces années de mariage.
– Je suis en train de feuilleter des vieilles lettres pour tuer quelques minutes avant qu'on parte en dépanneuse faire la tournée des grands ducs annuelle de Pemulis.
– Mais pendant que tu racontes tout ça au Sujet, ton attitude indique que tu es néanmoins attiré par elle.
– C'est pathétique de t'entendre utiliser tout le temps le mot *Sujet* alors que tu penses exactement l'inverse.
– Mais y a rien de séducteur ou de libertaire dans ton attitude. C'est plus que tu es terriblement attiré sans le faire exprès. Comme hypnotisé contre ton gré. Tu peux le signifier au Sujet par ton attitude rien qu'en suivant ses mouvements, ses changements de posture ou d'expression pendant la conversation, avec une espèce d'intensité niaise, comme quand on a faim et qu'on regarde quelqu'un manger. Omnibulé par les mouvements de la fourchette. Avec de temps en temps, bien sûr, une lueur de souffrance et de conflit dans les yeux, vu que tu es involontairement omnibulé par quelqu'un d'autre que ta sérapique épouse, sachant que le but…
– C'est l'heure. Yo. Je crois que tu voulais dire *séraphique*. Et je crois aussi que tu voulais dire *libertin* et *obnubilé*.

– Tu sais ce que c’est, ton problème, Hallie ?
– Parce que je n’en ai qu’un, de problème ?
– Mais attends, tu vas voir que la 7 vaut le coup de me laisser finir. Parce que le but c’est de faire comprendre au Sujet que le fait même que tu réussisses à la voir, rien que ça, est un formidable hommage à son charme féminin irrésistible à elle, le Sujet, alors que tu es tellement amoureux de ta femme que tu es presque aveugle à la féminité des autres femmes, sans parler d’être attiré par le Sujet sans le vouloir, ni de sentir l’idée d’une infidélité possible s’insinuer malgré toi dans ton esprit dévoué. Et t’auras pas à lui offrir directement toutes ces informations. Le Sujet aboutira à ces observations d’elle-même. C’est le but des lueurs de conflit dans tes yeux omnibulés, tu peux même aller jusqu’à un gémissement torturé et involontaire, ou te mordre rapidement l’articulation de l’index.
– Ma main vient se plaquer sur mon front ou quelque chose comme ça.
– Garde une attitude juste assez déchirée par le conflit et c’est le Sujet lui-même qui commencera à te tirer les vers du nez sur cette attirance involontaire qui est tellement douloureuse pour toi et tellement flatteuse et honorifiante pour elle.
– Attends voir. C’est au cours d’une conversation que tu simules toutes ces lueurs et ces gémissements ? Du genre quand tu papotes à un cocktail ? Ou bien est-ce que tu colles ta fausse alliance sous le nez d’une fille à un arrêt de bus avant de te lancer dans un hommage torturé à ton épouse séraphique ?
– Ça peut être n’importe où. Modulable en fonction du lieu. La 7 est transposable et ne rate jamais. Le but c’est de manœuvrer habilement cette prétendue douleur d’homme fidèle attiré et déchiré jusqu’au moment où tu pourras donner l’impression d’être au bord de l’effondrement et là tu pourras demander au Sujet en toute sincérité torturée si elle croit que tu es un mauvais mari parce que sans le vouloir tu la trouves si visiblement femme et attirante. Fais preuve de vulnérabilité et demande-lui d’évaluer la, disons, l’intégrité de ton cœur. Aie l’air désespéré. C’est toute l’idée que tu te fais de toi en tant qu’homme marié qui est chamboulée. Supplie pratiquement le Sujet de t’assurer que tu n’as pas un mauvais fond. Implore le Sujet de te dire pour quelle raison elle pense que son charme est capable d’éloigner même momentanément ta sérapique épouse de ton cœur. Tu présentes l’attirance que tu éprouves pour le Sujet comme une crise qui menace ton identité et consume ton âme et face à laquelle tu as désespérément besoin de son aide, au Sujet, en toute sincérité.
– Ça a l’air déchirant.
– Et s’il se trouve que tu es réellement marié, l’avantage supplémentaire du scénario de la 7 c’est que le Sujet et toi, tous les deux, vous vous mettez à y croire, même un instant. Au scénario. Au discours du chevalier errant passionné contre son gré et condamné.
– Et bien sûr, O., comme par hasard il se trouve que le Sujet est mariée elle aussi, avec souvent des enfants en bas âge, ce qui la met directement dans ta ligne de mire.

– Question de comment on dit de préférence et de goût personnel qui n’a aucune influence sur la nature infaillible et zéro échec de la 7. C’est le côté chute involontaire d’un homme bien et déchiré auquel évidemment aucun Sujet ne peut résister.
– …
– Et voilà.
– C’est tordu, O. Encore plus tordu que la 4. C’était bien la 4 ? Celle que t’a soi-disant inspirée Loach, où tu venais censément de lâcher le jour même ton séminaire jésuite après je ne sais pas combien d’années d’abstinence disciplinée, à cause de désirs carno-spirituels dont tu n’avais pas trop identifié l’essence carno-spirituelle jusqu’à cet instant précis où tu avais posé les yeux sur le Sujet ? Avec le bréviaire et le col romain de location ?
– C’était la 4, oui. La 4 aussi c’est pratiquement une gynécopia, mais parmi un éventail de Sujets potentiels plus restreint niveau démographique et psychologique. Tu remarqueras que j’ai jamais dit que la 4 était zéro échec.
– Eh bien tu dois être un jeune homme très fier de toi. C’est encore plus tordu. La fausse alliance et l’épouse fictive. C’est comme si tu inventais une personne que tu aimes juste pour séduire une autre personne et qu’elle t’aide à trahir la première. C’est comme quoi. C’est comme suborner une personne pour qu’elle t’aide à profaner une tombe sans savoir qu’elle est vide.
– Voilà comment on me remercie quand j’offre les fruits inestimables de mes expériences difficiles à quelqu’un qui croit encore que c’est marrant de se raser.
– Faut que j’y aille. Je dois m’occuper d’un point noir.
– Tu m’as pas demandé pourquoi je t’ai rappelé tout de suite. Pourquoi je t’appelle pendant les heures pleines.
– Et en plus je sens poindre une rage de dents, et c’est le week-end, et je veux voir Schacht avant le jour de gloire de madame Clarke avec ses confiseries. Et en plus je suis à poil.
– Ça m’a surpris que tu sois là, déjà. En personne. Je m’attendais à tomber sur la Voix Désincarnée et à te demander de me rappeler au plus vite à ce sujet. Il est quoi chez toi, 16 h 00 ? Pourquoi t’es pas dehors en train de te donner à fond sur le court ? Ne me dis pas que Schtitt a commencé à annuler les matches de l’après-midi pour le réveillon du Jour de l’I.
– J’ai touché un mec à l’œil, Pemberton, au filet. C’était pas intentionnel. On avait joué seulement quatre jeux. Il a envoyé une grosse balle molle comme pas permis, il est monté et j’ai essayé de le bloquer. J’ai renvoyé sur lui uniquement pour le bloquer. Il a même pas eu le temps de lever son stick. Droit dans l’œil gauche. Ça a fait un bruit de bouchon de champagne. D’après un prorecteur, Corbett Thorp, Pemberton a peut-être la rétine décollée. En tout cas il semblait clairement avoir quelque chose de décollé. Il faisait des ronds de plus en plus petits comme s’il s’était pris un coup de maillet.
– Je te sens vraiment miné par le remords.

– Si tu ne supportes pas la pression tu ne commandes pas de bière, O. J'ai reçu mon quota de balles à divers endroits. Et au fait, comment ça t'est venu ces théories métriques bizarres sur Emily Dickinson ? Et c'est quoi cette histoire de silhouettes en fauteuil qui t'espionnent ?
– Cette année d'un coup t'es dans le Top 10 junior, Hallie, pourquoi Schtitt te fait faire mumuse avec une souris en tissu comme Pemberton ?
– Tu te souviens de lui ?
– Impossible d'oublier un gosse qui a l'air de faire la révérence quand il sert. Avec sa visière blanche et ses petites lunettes polarisantes. Il s'agrippe au bas de l'échelle par les ongles depuis qu'il a neuf ans.
– Ça a été un carnage toute la semaine. Schtitt fait jouer les C contre les A. C'est pour faire progresser les C, d'après Donni. Et aussi parce que aujourd'hui la rumeur qui vient d'en haut, c'est qu'une partie des profs trouve que certains A ont paru frileux contre Port Wash.
– Ils ont horreur de la frilosité.
– Je crois qu'ils veulent qu'on soit limite trop sûrs de nous pour le gala de collecte de fonds et le WhataBurger ensuite, où Wayne a une chance de faire tomber Veach de son trône.
– Mais faut pas qu'on t'oublie là-dedans, H. Je peux venir au moins pour les demi du WhataBurger si tu vas jusque-là, si ça peut te motiver.
– En personne tu veux dire, O. ?
– Il paraît que ça vaut le coup de te voir jouer maintenant.
– Il paraît ?
– Je garde toujours les oreilles grandes ouvertes, Hallie.
– Surtout quand les Sujets parlent tout bas, j'imagine.
– On part jouer contre les Patriots ce vendredi, c'est quoi, le 27 ou le 28, en tout cas le match est le samedi après-midi. Je peux être là dimanche en milieu de journée si t'es toujours en lice.
– Il faudra probablement que tu t'accroches une espèce de panneau autour du cou pour que je sache que c'est toi.
– …
– Parce que tu seras en haut pendant que nous, bizarrement, on sera en bas en train de jouer.
– Pas besoin de te demander de me faire passer l'info si par hasard quelqu'un que j'ai pas envie de voir descend avec vous.
– Cette histoire de faire jouer les C contre les A, c'est grotesque et ça ne renforce pas leur confiance. Les mecs évacuent leur stress de plein de façons bizarres. Struck a battu Gloeckner en 40 minutes et après il en a fait des tonnes en révélant qu'il avait des poids de trois kilos aux chevilles sous ses chaussettes. Wayne a fait pleurer van Slack devant tout le monde.
– Paraît que Wayne ne lève jamais le pied.

– Ensuite Thursday Coyle s’est attaché le poignet gauche à la cheville droite et il battait quand même le nouveau, Stockhausen, jusqu’à ce que Schtitt envoie Tex Watson lui dire que ça suffisait.
– Bon mais la raison de mon appel, Hallie.
– Et toi tu évites le sujet des handicapés qui te terrifient. Tes espions estropiés.
– Je n’ai pas vu l’ombre d’une roue depuis des jours. Ça devait être une sorte de fan-club de gens très timides sans jambes qui m’admirent…
– Sur-entendu grotesque, O.
– … comme si j’étais, je sais pas, la jambe ultime. Ils rusent pour me suivre partout sans jamais s’approcher ou me parler parce qu’ils sont très timides parce qu’ils n’ont pas de jambes. Donc maintenant j’ai l’esprit plus tranquille.
– Maintenant si ta peur des cafards et des araignées au-dessus de ta tête se calmait, tu pourrais vraiment garder la tête haute.
– Et donc la raison de mon appel.
– Je t’ai déjà dit que je te ferai savoir quand et si. Aucune trace de journaliste. De ta chroniqueuse de *Moment*.
– Je suis content de t’avoir eu en personne. J’allais te demander de m’appeler asap.
– Tu peux toujours compter sur moi pour t’appeler Asap ou n’importe quel petit nom qui te plaira, O.
– C’est pas digne de toi. Et je t’entends mâchouiller ta saloperie. Ça va te faire tomber la mâchoire. J’ai déjà vu ça se produire ici, crois-moi. Et tu te demandes pourquoi d’un coup t’as tout le temps des problèmes de dents.
– La chique est un stimulant salivaire. En fait ça améliore ton hygiène dentaire, quand tu prends en compte tous les brossages supplémentaires. Les caries, c’est l’héritage de Soi-Même. Tu le sais bien. Le Soi-Même dont les canaux radiculaires ont permis au Dr Zegarelli d’envoyer ses enfants à Andover.
– Le but de cet appel qui n’a pas grand-chose à voir avec la politesse, H., c’est que j’ai besoin de ton avis sur des questions soulevées par la demi-douzaine de conversations approfondies, très complexes et de haut vol que j’ai eues avec un certain Sujet.
– Sûrement pas la personne de la caravane.
– Pas du tout un Sujet de la même gamme. La théorie sur Dickinson, je dois avouer qu’elle vient de ces conversations.
– Ça a l’air d’être une femme qui ne manque pas de profondeur.
– Quantité de niveaux et de dimensions chez celle-là. On a eu toute une série d’échanges verbaux très intenses. La poésie transcendantaliste n’est qu’une des questions explorées en profondeur. C’est un sujet qui me fait turbiner le cerveau.
– Dickinson est à peu près aussi transcendantaliste que Poe. Deux points en moins pour ton Sujet.
– C’est loin d’être le but de cet appel. J’ai dit à ce Sujet que j’allais réfléchir très soigneusement à certains points avant de lui donner une réponse.

– Autrement dit tu vas réfléchir à ce qu'elle a envie d'entendre et à une manière de lui bourrer le crâne jusqu'à ce qu'elle te supplie de coucher avec elle.
– D'où mon besoin d'avoir des réponses qui paraissent réfléchies à deux questions élémentaires.
– Pourquoi tu fais ce truc tordu de me rendre complice de tes activités Stratégiques alors que tu sais que je les trouve tordues et dérangées ? C'est comme si tu demandais à quelqu'un de t'aider à cultiver de l'anthrax ou je sais pas quoi.
– Deux questions, c'est tout.
– Je commence presque à sentir mon pouls dans ma dent, j'ai l'impression que l'infection monte en puissance à toute vitesse.
– Premièrement, que signifie le mot suivant, impossible de le trouver dans le dictionnaire : s-a-m-i-z-d-a-t ?
– *Samizdat*. Nom composé russe. Locution soviétique datant du XX^{e} siècle. *Sam* – radical : « soi » ; *izdat* – verbe à l'infinitif : « publier ». Je crois que la dénotation littérale est archaïque, en théorie : diffusion sous le manteau de documents politiquement sensibles qui étaient prohibés quand le Kremlin époque Eschaton prohibait à tour de bras. Niveau connotation, aujourd'hui il a le sens générique de toute presse politique underground ou clandestine ou publiée illégalement. Il n'existe pas de véritable samizdat aux États-Unis, à proprement parler, je crois, à cause du Premier Amendement. J'imagine qu'à l'échelle de l'O.N.A.N. les trucs québécois et albertains ultraradicaux peuvent être considérés comme des samizdats.
– Vlan.
– Mais pas juste les pamphlets séparatistes. Il faudrait qu'ils soient plus incendiaires. Des documents incitant à la violence, à la destruction de propriété, à la perturbation des Grilles, au terrorisme anti-O.N.A.N. et ainsi de suite. Je ne crois pas qu'il y ait de prohibition à proprement parler au sein de l'O.N.A.N., je ne crois pas, mais d'après Poutrincourt la P.M.R.C. est habilitée à confisquer des documents et même du matériel de PAO et d'InterLink etc. sans aucun mandat.
– La P.M.R.C.
– La Police montée, O.
– Les chanteurs d'opérette avec leur chapeau ridicule et leur tenue équestre.
– À peu près. Question suivante.
– Donc tu ne vois pas pourquoi le nom de la Cigogne folle viendrait sur le tapis lors d'une discussion où le mot *samizdat* serait également prononcé ?
– C'est ça, la deuxième question ?
– Disons que c'est la 1(a).
– Pas au sens strict du terme. J'imagine que ça ne me choquerait pas que des séparatistes essaient d'interpréter *L'ONANade* ou *Brique* comme des films anti-Reconfiguration. Peut-être aussi des films comme *Volailles en mouvement*. Pas mal des productions de Soi-Même étaient autodistribuées, aussi. Et on peut voir *Domaine*

immanent comme une allégorie de la Concavité, même si c'est une vision qui oublie que Gentle n'était même pas Président quand c'est sorti. Mais tu peux dire à ton Sujet que tout le travail de Soi-Même était très consciemment américain. Son intérêt pour la politique était subordonné à la forme. Toujours. Et rien n'est censuré. Tous les classiques qui sont encore sur les menus d'InterLace sont inter-Grille : tu peux commander *L'ONANade* dans le Manitoba, à Vera Cruz, où tu veux.

– Tiens, puisqu'on parle de séparatisme québécois.

– Pourquoi j'ai l'impression angoissante que ça va être la 1(a)-point-un ou quelque chose comme ça ? Je ferais peut-être mieux de te rappeler demain, on aurait tout le temps de discuter. Je serai en train de réviser mes exams jusqu'à l'Eschaton de 14 h 00. C'est un jour férié, on sera en heures creuses.

– C'est moi qui paye, là.

– Sinon tu pourrais tout simplement appeler la personne à qui il faut parler pour tout ce qui concerne le Canada, O.

– Très drôle.

– Alors on passe directement à la 2 – mes sels refroidissent.

– La question avec un grand Q, c'est ce que tu aurais à dire à un Sujet spectaculaire, avec du caractère, qui te demanderait ce que tu as à dire à propos de la manière dont tous les Nucks séparatistes, depuis le Bloc québécois et les Fils de Montcalm jusqu'aux excités des cellules terroristes et des sectes extrémistes radicales…

– Je vais devoir émettre une objection au mot *Nuck*, O.

– Mes excuses. Le problème étant, pourquoi est-ce que toute cette tripotée de séparatistes québécois a abandonné son objectif initial d'indépendance du Québec comme ça, du jour au lendemain, apparemment, pour concentrer leur agitation politique uniquement contre l'O.N.A.N. et la Reconfiguration et imposer la restitution de la Concavité dans notre partie de la carte.

– C'est de la politique ONANite, O. Je regarderais mon Sujet droit dans ses grands yeux bleus et je lui dirais carrément que l'état de nos connaissances en nanomicroscopie ne permet pas encore de mesurer mon intérêt pour les méandres de la politique ONANite. Le cours de Poutrincourt est assez pénible comme ça. Désagréable et aride et répétitif et plutôt ennuyeux. Mais Thevet, lui, il a une espèce de récit romantico-historique assez fascinant à dérouler, à propos de…

– Je suis sérieux. Toi, au moins tu as des bases. Le seul prorecteur nuck qu'on ait eu, il donnait des cours de céramique.

– Mais c'est toi qui as les Pléiades, qui as eu un 5 à l'examen de français et qui sais prononcer les *r*.

– À la parisienne. Et maintenant de toute façon je ne regarde même plus les résumés des matches, et encore moins les trucs politiques. Essaye juste une seconde. Ce Sujet a soulevé des questions qui poussent bien plus loin que mon niveau de profondeur.

– Ce n'est même pas assez cohérent pour être une métaphore audacieuse, O. Tu es sincèrement en train de me dire que tu veux gagner en profondeur ? Ou bien tu

cherches juste un résumé, histoire de pouvoir introduire une impression de profondeur dans une nouvelle campagne d'arrachage de petite culotte ? Tu comptes lui dire que tu as étudié la politique ONANite chez les jésuites ?

– Toute cette opération était risquée. J'ai dû dire au Sujet qu'il fallait que j'y réfléchisse et que je cogite, que je prenais toujours le temps de cogiter en profondeur avant de balancer un avis.

– Et ne me dis rien : c'est ta journaliste de *Moment* ? Ta James Boswell à gros seins ? C'est pour ça qu'elle est en route ? Cette histoire de portrait historico-familial, la semaine dernière, c'est toi qui avais tout manigancé ? Je suis vraiment censé m'asseoir avec elle et te décrire comme un ex-séminariste passionné par la politique et marié à une femme qu'il ne serait jamais tenté de trahir sauf pour une espèce de déesse aux mensurations héroïques ? Parce que autant que je te le dise tout de suite, Schtitt ne nous autorisera pas à parler à quelqu'un d'un torchon sur papier glacé comme *Moment* sans que lui ou deLint soit dans la pièce. C'est fini l'époque où Soi-Même se foutait du nombre de journalistes qui se baladaient partout en demandant qui serait la prochaine Venus Williams, mon vieux. Maintenant c'est Schtitt qui décide qui parle à qui. DeLint a ajouté toute une annexe cinglante au Manuel des Admissions concernant la progression des juniors et la toxicité de la médiatisation.

– Helen réussira à entrer.

– Schtitt ne me laissera pas me répandre sur ton acuité politique ou ta pseudo-femme ou n'importe quoi d'autre. Il a C.T. qui voit cet endroit comme une sorte de prophylaxie contre l'attention commerciale. Il est convaincu que l'attention commerciale déforme les juniors. Maintenant le Manuel nous invite à considérer qu'on est dans un utérus et que la médiatisation est un comprimé de thalidomide. Schtitt la laissera entrer et puis il la collera dans les pattes de C.T. et C.T. fera de l'obstruction jusqu'à ce qu'elle se jette par la fenêtre comme le reporter de Condé Nast l'automne dernier.

– Oublie le portrait. Parle-lui ou bien ne lui parle pas. C'est toi qui décides.

– Ce qui veut dire que tu as découvert qu'elle a des enfants et peut-être un mariage que tu peux saccager.

– Je vais faire comme si je n'avais rien entendu. Helen est un Sujet d'un autre acabit. J'ai découvert chez elle des strates et des dimensions qui n'ont rien à voir avec les portraits.

– Ce qui veut dire qu'elle est coriace. Ce qui veut dire que tu l'as en ligne de mire et qu'elle n'a pas succombé. Et qu'elle sait que tu n'es ni un homme marié ni un jésuite en plein tourment. Elle résiste à ta Stratégie parce qu'elle est trop maligne pour s'enticher d'un personnage.

– Cogite avec moi un moment, si t'as fini ce que t'avais à dire. Coupe-moi quand tu veux. Interviens quand tu veux. Pour les deux extrêmes, à droite comme à gauche, le Graal ça a toujours été la sécession et l'indépendance du Québec, historiquement, non ? Je suis à côté de la plaque ? Le Front de libération et tout ça ? Les Fils de

Montcalm. À moins que ce ne soit *du* Montcalm ? C'est eux qui s'habillent en Lycra et qui mettent du fond de teint ? Les tartes géantes lâchées sur Ottawa après le troisième Accord de Meech Lake ?

– …

– Parizeau et tout et tout. N'hésite pas à me couper ou à intervenir. Le but, c'était de sortir le Québec du Canada, hein ? Les révoltes de Meech Lake et de Charlottetown. L'assassinat de Crétien. "Notre Beau Pays." Des terroristes en chemise de bûcheron. Le Canada français aux francophones. Du sionisme acadien. "Québécois toujours." "Ici on ne parle pas anglais."

– Et puis toutes les actions terroristes dirigées spécialement contre Ottawa, la pression sur Ottawa et le Canada. "Laissez-nous partir, laissez-nous vivre." "Sinon on fait sauter le Frontenac. Sinon on irradie Winnipeg. Sinon on plante un crampon de chemin de fer dans l'œil de Crétien." C'est pas ce qu'on fait de plus profond, O.

– Oui, mais après d'un seul coup tout change quand Ottawa, sous la contrainte ou non, se place sous disons la houlette chirurgicale et stérilisée de l'O.N.A.N., avec l'avènement de ouvrez fermez les guillemets l'Expérialisme de l'O.N.A.N. et de Gentle.

– On dirait que tu n'as pas besoin de ma contribution sur le sujet, O.

– Mais donc mais ensuite immédiatement et comme un seul homme tous les différents groupes séparatistes abandonnent la sécession et l'indépendance comme des vieilles chaussettes et reportent leur rancœur d'insurgés sur l'O.N.A.N. et les E.U., et s'insurgent contre l'O.N.A.N. au nom de ce même Canada qu'ils ont traité en ennemi pendant des décennies. Ça paraît pas un peu bizarre ?

– …

– Ça paraît pas un peu bizarre, Hallie ?

– Je ne suis vraiment pas le bon parent à interroger sur les méandres de l'esprit radical canadien, O. N'oublie pas qu'on a une parente qui a la double nationalité. Et je parie qu'elle serait folle de joie de cogiter avec toi sur les fluctuations idéologiques des séparatistes aussi longtemps que tu voudras et plus encore. J'en suis certain. Dès qu'on lui aura remis en place la mâchoire qu'elle se décrochera tellement elle sera aux anges que tu l'aies appelée.

– Je rigole tellement que je me tape pas une cuisse mais les d…

– Tu sais qu'elle ne m'a jamais demandé une seule fois si on avait de tes nouvelles, Booboo et moi ? Pas une seule fois. Une espèce de fierté ulcérée. Elle a même honte d'en souffrir, une…

– Sans déconner, je suis sérieux. La bizarrerie de la chose. Tu sais tout le respect que j'ai pour tes lobes frontaux, Hallie. Je te demande de la profondeur, pas de l'expertise.

– Tu viens d'ignorer toute la substance de ce que je t'ai dit. Tu te comportes comme un vieux, là-dessus. Tu as l'oreille sélective d'un vieux.

– Je vais passer outre l'insulte de l'hôpital à la charité concernant l'attention sélective aux choses. Comme geste, c'est pas anodin. Pourquoi est-ce qu'ils ont tous

apparemment changé d'objectif en même temps ?
– Et pourquoi le Québec s'est mis à agir au nom de tout le Canada, d'un seul coup, c'est ce que tu veux que je t'explique. Ou est-ce que tu veux juste que je te confirme que c'est bizarre ?
– Le Sujet a cité des sondages datant de l'époque où ils s'embêtaient encore à faire des sondages, là-haut, qui disaient que plus des quatre cinquièmes des Canadiens voulaient sortir de l'O.N.A.N. et espéraient que le Président Gentle aurait un accident épouvantable dans sa cabine à UV, etc.
– Donc la seconde et dernière question concerne le passage d'un nationalisme québécois anticanadien à un nationalisme canadien anti-O.N.A.N.
– Ce que je pensais, c'est que c'est peut-être un cas d'école de théorie appliquée "On se trouve un ennemi de type Johnny Gentle pour rassembler une nation divisée derrière la bannière de la haine" ? Est-ce que c'est un peu comme si le Québec et l'Alberta et toutes les autres provinces se serraient les coudes pour faire face à un ennemi commun ?
– …
– Hal ?
– Tu pourrais toujours faire remarquer à ta journaliste qu'il y a une jolie petite ironie dans le fait que la stratégie de Gentle ait fini par unir le Canada à nos dépens, alors qu'elle visait assez explicitement à nous unir aux dépens du Canada.
– Mais j'ai l'impression que d'après toi une réflexion plus profonde aboutirait à une réponse différente.
– Tout ce que je connais, c'est l'histoire scolaire de base que j'ai apprise dans les cours de Poutrincourt. Et dans les échanges occasionnels dont j'ai bénéficié avec la Moms.
– Vas-y, balance.
– Les documents historiques indiquent assez clairement que la seule forme de nationalisme existant dans l'âme québécoise est un nationalisme québécois. Ça a toujours été "*Nous contre presque tout le monde**", et plus tu vas dans les extrêmes plus c'est exacerbé. Je ne vois pas les séparatistes considérer le Québec comme une véritable partie du Canada, pas plus que je vois le Lesotho se considérer comme une partie de l'AFSUD. Poutrincourt nous rabâche qu'il n'y a pas de comparaison recevable entre le Québec et notre Sud d'avant la guerre de Sécession. Pourquoi tu crois que Meech Lake III [q] a échoué ? Parce que dans le fond ils ne se sont jamais vus autrement que comme des otages d'Ottawa et des provinces anglophones. Même les séparatistes modérés comme Parizeau parlaient de la capitulation finale dans les plaines d'Abraham comme d'une sorte de transfert de propriété forcé, et de toute la guerre initiale [r] comme d'un conflit dont les Canadiens français n'ont pas été tant les perdants que les dépouilles. Le butin.
– Ça colle avec le point de vue du Sujet.

– À mon avis, la haine du Québec pour le Canada anglophone transcende tout ce qu'ils pourraient échafauder contre l'O.N.A.N. Il suffit que tu parles de 1759 et les lèvres de la Moms disparaissent. Pemulis et Axford arrivent tout le temps en avance au cours de G & S[s] et ils écrivent un gros *1759* en gothique sur le tableau juste pour voir disparaître les lèvres de la Moms quand elle le remarque en entrant.
– J'ai l'impression que le Sujet te rejoint sur le diagnostic de la haine. Ils veulent se barrer, point, depuis toujours. Et tant pis pour la Sécu et l'ALÉNA. D'après elle, c'est pour ça qu'ils ont saboté les trois Accords de Meech Lake. Je crois qu'elle sous-entend que le truc anti-O.N.A.N. est une espèce de combine anomale ou quelque chose comme ça.
– Là je suis obligé d'avouer une sorte de curiosité pour cette journaliste que tu te préparais à rembarrer quand elle a voulu te parler de Soi-Même pas plus tard que la semaine dernière. Sans compter que tu la comparais à un joueur de ligne défensive. Je ne pensais pas que tu aimais Rubens.
– …
– Ni les Sujets pour lesquels tu t'embêtes à donner une impression de profondeur. D'habitude tu t'intéresses à des Sujets qui demandent moins de boulot que ça, non ?
– …
– Ça ne te ressemble pas. Tu n'as jamais été spécialement timide pour parler Sujets avec moi.
– C'est complexe. Elle me plaît de plus en plus.
– C'est cette façon qu'elle a de prendre des notes pendant que tu expliques tes coups de pied atmosphériques.
– C'est compliqué. J'en passe une bonne partie sous silence. Elle a des strates. J'ai découvert des strates et des dimensions chez elle dont je ne soupçonnais pas l'existence.
– Oh, je t'en *supplie*, O., ne me dis pas que tu viens de découvrir qu'elle est mariée et qu'elle a des enfants. C'est pas ça, par hasard, si ? Faites que ce ne soit pas des enfants.
– …
– Faites que ce ne soit pas comme pour ces hordes de Sujets sur lesquels j'ai dû me farcir des comptes rendus stratégiques sadiques les uns après les autres avec tous les détails affligeants. « Le Brise-Ménages », c'est comme ça que ton équipe t'appelle pour plaisanter ? Espèce de tordu.
– *Moi*, je suis tordu ? C'est *moi*, le plus tordu ?
– … Il veut lui faire porter le chapeau à elle, refuse de l'avouer, devrait le faire, refuse de l'avouer, n'hésite pas à tout lui mettre sur le dos pour l'histoire avec Soi-Même, refuse d'interfacer avec elle et pire encore fait comme si elle n'existait pas, lui en veut même de lui pardonner des choses comme, par exemple, la fois où Marlon Bain et toi vous avez tué son chien…

– C’est un chauffard qui lui a roulé dessus puis qui a reculé et qui lui a encore roulé dessus, je te l’ai dit mille f…
– … fait semblant de demander à l’assistant le plus débile des relations publiques à qui il a pu faire tenir un crayon d’envoyer des réponses pseudo-impersonnelles grossières et grotesques à ses lettres pathétiques. Jethro Bodine, O. ? Jethro *Bodine* ? Comme dans les *Beverly Hills Hillbillies* ?
– Je glousse sous cape. Elle pigera jamais la référence.
– La renie – pire, encore plus tordu, croit s’être persuadé qu’elle n’existe même pas, comme si elle n’avait jamais existé, mais, comme par hasard, nourrit une obsession vorace pour les jeunes mères mariées qu’il peut amener stratégiquement à trahir leur conjoint et peut-être à traumatiser leurs enfants à vie, et a un besoin apparemment encore plus vorace et compulsif de téléphoner au parent proche qu’il n’a pas vu depuis quatre ans pour tout lui raconter sur ses Sujets et ses Stratégies, étape par étape, dans des appels longue distance et les moindres détails nanomicroscopiques. Si on prenait le temps de cogiter sur *ça* un moment, O., qu’est-ce que t’en dis ?
– Je laisse tout ça glisser comme l’eau sur le dos d’un canard. Je sens que c’est ta dent qui parle. Je me rappelle le stress que génère cet endroit. Tout ce que je peux dire c’est fais-moi confiance sur ce coup : tu serais frappé de voir à quel point ce Sujet de *Moment* n’a rien à voir avec ce dont tu m’accuses. Étant donné les strates et le contexte, je vois difficilement comment tu pourrais parler de voracité. C’est tout ce que je peux dire à ce stade.
– Pourquoi j’ai le sentiment que le fond du problème, c’est que tu as essayé de t’envoyer en l’air avec elle, qu’elle a formulé une objection et que ça a simplement piqué ton intérêt ? Pendant ma pause ongles et ma série magique de paniers, tu me racontais que des défenseurs balèzes faisaient des commentaires sur son postérieur qui était tellement énorme et mou qu’on pouvait le fouetter avec une antenne de voiture sans lui faire mal.
– Hallie, putain, j’ai jamais dit une chose pareille. Tu viens de le sortir de nulle part. Et c’est *moi* qui suis tordu ?
– Tu as dit qu’elle était obèse.
– J’ai dit que c’était une fille et demie dans toutes les directions. Et d’un seul coup il y a eu quelque chose là-dedans qui m’a paru interculturel : j’ai eu un flash qui m’a fait comprendre pourquoi certaines cultures trouvent les rondeurs érotiques. Y a davantage à aimer. Sans compter qu’elle est bizarrement intense, vivante et pétillante.
– Et elle a repoussé une avance désinvolte et elle t’a montré des photos de sa progéniture adipeuse, et tu t’es mis au garde-à-vous.
– Elle a aussi un minois à te fendre le cœur, Hal, toute mimi et gracile, comme souvent les filles grosses et jolies.
– Je vais devoir l’empêcher d’approcher d’un mec d’ici, Ortho Stice, parce que c’est un vrai rubensophile. Quand on se pose après les entraînements, il nous soûle avec ses histoires de seins énormes et de ventres ronds comme des pastèques et de cuisses

ondulantes, jusqu'au moment où on fait la grimace et où on se pince le nez. Et je ne sais pas ce que tu voulais dire, mais ce n'était pas *gracile*.
– Le quarterback remplaçant à côté de moi pendant les abominables parades costumées d'avant-match, il a dit quelque chose qui m'a plu. Helen est passée devant lui dans le vestiaire et il… t'as envie d'entendre ça ?
– Elle était dans le vestiaire ?
– C'est la loi. Les pros ne sont pas un goulag pour les relations presse. Il a dit qu'elle avait un visage à te briser le cœur et aussi celui de la personne qui, disons, arriverait en courant pour t'aider à l'instant où tu t'écroulerais en te serrant la poitrine.
– Pas mal du tout, O.
– Mais pour le moment j'ai l'impression qu'on est d'accord sur la bizarrerie initiale. Si les radicaux veulent que le Québec soit détaché du Canada, ce qui a toujours été leur Graal, pourquoi se disperser en saccageant tout ici, pile au moment où l'Interdépendance est déclarée ? Tabarnak.
– Je préférerais t'accorder que c'est une colle et aller me sécher la cheville, trouver une chemise propre et intercepter Schacht pour lui gratter de l'Anbesol avant de monter dans la dépanneuse.
– C'est fou, hein ? Et ces différentes cellules, elles s'entendent bien entre elles, toutes ces fractions ?
– Non, pas d'après Poutrincourt.
– Alors pourquoi ce changement de cap concerté et conjoint, genre on passe de Libérez le Québec sinon on plante des couteaux dans les yeux des huiles canadiennes et on balance des bonbons géants dans la rue Sherbrooke pendant la fête nationale, à, d'un seul coup, Libérez le Canada sinon on fait sauter les tours ATHSCME et on dresse des miroirs en travers des autoroutes états-uniennes et on accroche des bannières à fleur de lys sur les monuments états-uniens et on perturbe les impulsions d'InterLace et on écrit des obscénités nucks dans le ciel au-dessus de Buffalo et on trafique des catapultes de camions-bennes pour faire pleuvoir du guano d'orignal sur New Haven et on tue des huiles de l'O.N.A.N. sur le sol E.U. et c'est tout juste si on n'arrive pas à injecter des toxines anaérobiques dans des pots de cacahuètes Planters ?
– Avoue, je suis sûr que ça t'a fait glousser, la pluie brune de New Haven.
– C'est bien de glousser. On aime tous glousser. Mais quelle est la motivation politique derrière cette volte-face ? Explique-moi ça. Il faut juste que ça ait l'air réfléchi et pondéré.
– Orin, j'essaie de faire coïncider ton sérieux et ta sincérité indéniables dans cette affaire avec ton choix de me prendre comme co-cogiteur.
– Tout ce…
– Je suis un garçon états-unien blanc privilégié de dix-sept ans. Je suis un élève d'une académie de tennis qui se considère comme prophylactique. Je mange, je dors, j'évacue, je surligne des trucs au fluo jaune et je tape dans des balles. Je soulève des trucs et je donne des coups avec des trucs et je fais de grands tours de footing dehors.

On peut difficilement être plus apolitique que moi. Je suis coupé de tout sauf dans un domaine, volontairement. Je suis assis nu sur mon lit avec le pied dans un seau. Qu'est-ce que tu espères de moi exactement, sur ce coup ? Je ne sais pas si tu veux du baratin qui sonne profond pour t'aider à caramboler ce Sujet pulpeux ou si elle a réussi à te faire croire que ça vaut la peine de cogiter sur les mécanismes de réflexion fumeux des extrémistes canadiens. Ou de *n'importe quels* extrémistes. Est-ce que les objectifs des *Nuevos Contras* brésiliens ont l'air cohérents ? Et ceux du *Noie Störkraft* ? Du Sentier Lumineux ? Des CCC belges ? Des sections d'assaut anti-avortement ? Des Brigades Izz al-Din al-Qassam ? Et les objectifs des militants de P.E.T.A. qui veulent mettre le feu à des élevages d'animaux à fourrure ? Et Gentle et son pauvre P.E.U.P., merde[t] ?

– Son *pauvre* P.E.U.P. ?

– Pourquoi tu ne te contentes pas de hausser les épaules, de prendre un air grave et de balancer un "tous des tarés" et basta ? Pourquoi tu ne lui dis pas que tu es un jeune homme tout ce qu'il y a de plus simple et un poil tordu qui gagne sa vie en expédiant des ballons très haut dans le ciel ?

– Tout ce que je…

– Pourquoi tu ne lui dis pas *on s'en tape* ? Ça ne nous concerne ni toi ni moi, ces trucs-là. La personne que ça concerne, c'est celle que tu dis avoir effacée de ta mémoire vive. Pourquoi tu ne dirais pas la vérité pour changer, putain ?

– *Moi*, dire la vérité ? *Moi*, mentir ?

– Quoi, ta journaliste ascapartique de magazine pour chiottes va te faire passer un examen sur l'extrémisme francophone ? Un genre de concours d'entrée gynécologique ? Tu dois obtenir une certaine note pour qu'elle te laisse la caramboler par terre dans la chambre d'enfants à côté du berceau ? À qui t'essaies de faire croire ça ? À ton avis, de qui on parle vraiment, là ? Tu es tellement tordu que tu n'arrives même pas à l'admettre au *téléphone* ?

– …

– Ou quoi ?

– …

– Je suis désolé, O. Je te demande pardon.

– Pas de problème. Je sais que tu ne le pensais pas.

– Je déteste me mettre en colère.

– T'as une sale voix, Hallie. T'as l'air usé. »

Hal se frotte l'œil avec un doigt. « J'ai l'impression d'être la tête difforme qui hurle, dans la litho de Munch, à cause de ma dent.

– C'est ce que tu mâches, ça va te bouffer les muqueuses. C'est un vice vicieux. Sérieusement, j'insiste. Demande à Schacht. »

Michael Pemulis entrouvre lentement la porte de Hal et passe lentement la tête et une épaule à l'intérieur, sans un mot. Il s'est douché mais il est encore tout rouge, et son

œil droit palpite comme toujours quand se dissipe l'effet de deux ou trois Tenuate. Il a sa casquette de capitaine, de fausses épaulettes navales en tresses dorées, et dans une oreille un anneau de pirate en or qui étincelle au rythme de son pouls. La porte à peine ouverte et la tête passée dans l'embrasure, il ramène son autre bras par-derrière comme si ce n'était pas le sien, la main en forme de serre juste au-dessus de sa tête, et fait comme si la serre le tirait en arrière dans le couloir. Avec un air de fausse frayeur consternant.

Hal, penché sur son doigt, regarde s'il a récolté un peu de chassie. « Dans l'emballement on a négligé la réponse la plus évidente, O. Avec celle-là tu es assuré d'avoir ton exam, et ensuite je pourrai sécher cette cheville. » Par la porte entrouverte, il entend Pemulis qui pose une question à Petropolis Khan et à Stephan Wagenknecht plus loin dans le couloir.

« Je crois que j'ai déjà essayé la réponse évidente sur elle, mais vas-y, envoie.

– Pemulis vient de faire son premier passage et il a laissé la porte entrebâillée. Je suis assis nu dans un courant d'air face à une porte ouverte, et j'oublie le fait pourtant évident que la Concavité partage les trois quarts de sa frontière nord avec le Québec, quelque chose comme ça.

– Exactamundo.

– Du coup, qu'est-ce qui se serait passé si Ottawa n'avait pas officiellement rattaché la Concavité à une province en particulier ? Énorme faveur, c'est sûr. Parce que la carte parle d'elle-même. À part des morceaux de l'ouest du Nouveau-Brunswick et un petit bout de l'Ontario, la Concavité – l'entité et l'incidence physiques de la Concavité –, c'est le problème du Québec. À peu près 750 bornes de frontière le long de la Concavité, avec toutes les infiltrations que ça suppose pour Notre Beau Pays.

– Oui, plus le calvaire des déchets aériens des ventilateurs ATHSCME en haute altitude, plus le fait que ce soit cette province qui est éclaboussée quand les véhicules d'E.W.D. passent au-dessus de la Concavité. C'est le premier truc que j'ai essayé sur elle.

– Alors il n'y a pas de mystère. Mets-toi à la place du Québec. Encore une fois ils se retrouvent à l'extrémité visqueuse de la buse canadienne. Maintenant, l'ouest du Québec, c'est surtout des gamins gros comme des Volkswagen qui zonent et qui n'ont pas de boîte crânienne. Des Québécois atteints de chloracné et de convulsions et d'hallucinations olfactives et des enfants nés avec un seul œil au milieu du front. Et l'est du Québec a droit aux couchers de soleil verts et aux rivières indigo et aux flocons de neige asymétriques ridicules et aux pelouses qu'ils doivent attaquer à la machette s'ils veulent atteindre leur allée. Ils ont droit aux incursions de hamsters sauvages et aux déprédations de l'Enfant et aux brouillards corrosifs.

– Même si on ne peut pas non plus dire que les gens se ruent vers le Nouveau-Brunswick ou le lac Ontario. Et les ventilateurs ATHSCME du littoral envoient les phénols littoraux sur la baie de Fundy, et il paraît que là-bas les homards ressemblent

aux monstres des vieux films japonais, et il paraît que la Nouvelle-Écosse scintille la nuit, sur les images satellite.

– Au bout du compte, O., tu lui dis que c'est le Québec qui fait les frais de tout ce que le Canada a dû encaisser. Qui en fait les frais *une fois de plus*, de leur point de vue, n'oublie pas. Pas étonnant que les extrémistes soient dans un état d'esprit violemment anti-O.N.A.N., là-haut. Pour le coup ça doit vraiment leur parler, l'histoire de la goutte d'eau et du vase. »

Tout à coup la porte s'ouvre en grand et heurte le mur avec un bruit sourd. Michael Pemulis a fait semblant de balancer un coup de pied dedans. « Doux Jésus veillez sur nous il est à poil », dit-il en entrant et en refermant la porte pour voir ce qu'il y a derrière. Hal lui fait signe d'attendre une seconde.

« Sauf que voilà », dit Orin. Pemulis, dans une posture d'attente, est planté au milieu d'un carré dégagé dans la moitié du sol appartenant à Hal et en fait des tonnes en regardant son poignet comme s'il avait une montre. Hal hoche la tête et lève un doigt.

« Sauf que voilà, dit Orin. Ici la question qu'elle soulève c'est, est-ce que le Québec a un quelconque espoir réaliste d'obtenir que Gentle annule la Reconfiguration. Qu'il reprenne la Concavité, éteigne les ventilateurs, nous fasse admettre que ces déchets sont fondamentalement états-uniens.

– Probablement aucun, bien sûr. » Hal lève le nez vers Pemulis et à son tour transforme sa main en serre et fait mine d'agripper le combiné. Pemulis arpente la chambre en baissant et remontant la fermeture Éclair de tout ce qui a une fermeture Éclair, une habitude qui horripile Hal. « Mais là elle t'oblige encore une fois à trouver aux mentalités extrémistes une logique réaliste et cohérente.

– Mais Hallie, attends deux secondes. Le Canada tout entier ne pourrait pas s'opposer à l'O.N.A.N. Il ne le ferait pas. Ottawa est tellement dedans jusqu'au cou qu'ils ne se risqueraient pas à ouvrir leur gueule, vu comment ils se sont fourrés dans ce merdier tout seuls. »

Pemulis gesticule furieusement vers la fenêtre ouest et le parking où est garée la dépanneuse et imite Henry VIII mordant à pleine bouche dans des morceaux de viande et les mastiquant. Ses yeux, sous l'influence déclinante des stimulants de l'après-midi, ne sont ni rieurs ni vitreux. Ils deviennent deux choses minuscules et éteintes et se rapprochent encore plus dans son visage étroit, comme une seconde paire de narines. La petite palpitation de l'œil droit n'est pas synchronisée avec la pulsation de sa boucle d'oreille.

Hal entend Orin changer le téléphone de main. « Bref, donc je vais te poser la question rhétorique qu'elle semble m'avoir posée : les petites campagnes et les actions pathétiques anti-O.N.A.N. des séparatistes et des cellules extrémistes sont-elles fondamentalement désespérées et pathétiques ?

– Est-ce que la merde de poisson dérive lentement vers le fond, O. ? Comment est-ce qu'elle pourrait voir les choses autrement si elle est aussi futée que tu le dis ? » Hal retire son pied blanc violacé du seau et le sèche sur un drap chiffonné. Il désigne un

sous-vêtement à côté des chaussures bateau de Pemulis. Celui-ci ramasse le slip par terre avec deux doigts et le balance à Hal en feignant un frisson.
« Donc largement symboliques, dans le meilleur des cas, tout bêtement ? »
Hal s'est allongé et essaie de passer ses jambes dans le slip avec une seule main. « Caresse-toi le menton un bon moment et ensuite dis-lui simplement *oui*, O. O., Pemulis est déjà là avec sa casquette et il fait semblant de sonner la cloche du dîner. Il a des gros filets de bave brillants qui lui pendouillent de la lèvre. » En réalité Pemulis effectue une pantomime complexe indiquant à la fois la procédure de roulage d'un joint et l'heure tardive. Depuis deux ans, Hal et Pemulis et Struck et Troeltsch et parfois B. Boone s'adonnent à un petit rituel : ils font un détour par la petite clairière cachée derrière les poubelles du parking de la maison Ouest pour partager un énorme joint format cigare avant leur expédition du réveillon du Jour de l'I. et leur dîner à l'extérieur, pendant que Schacht et parfois Ortho Stice attendent dans la dépanneuse, le visage vert dans la lueur verte du tableau de bord, réchauffant l'habitacle. Hal se rassoit et adresse à Pemulis un geste signifiant « pars devant je te rejoins ».
« Mais c'est toi qui as le… Mr Hope, chuchote Pemulis.
– Attends une seconde. » Hal plaque une main sur le téléphone, puis couvre main et téléphone avec deux oreillers et des draps, et chuchote, « Et ta part de Mr H., où elle est passée ? Pourquoi on devrait rouler un zeppelin sur *ma* part de Hope que je *t'ai* achetée au détail, il n'y a même pas trois jours ? »
Pemulis lève les yeux au ciel, ce que le nystagmus rend encore plus voyant. « Circonstances atténuantes. On réglera tout ça plus tard. Personne n'a l'intention de t'*exploiter*. »
Et ensuite Hal a du mal à extraire la main et le téléphone. « O., je vais devoir décamper dans une minute.
– Juste une chose. Cogite sur ça pour moi et essaie de tenir debout jusqu'à ce que tu puisses me rappeler. C'est la proposition cruciale du Sujet. Tu peux m'appeler en PCV si tu veux.
– Je ne suis pas obligé de répondre, dit Hal.
– Exact.
– Je peux juste écouter et raccrocher.
– Et m'appeler par exemple ce soir ou demain avant midi, en PCV si le Jour de l'I. est en heures pleines.
– Je reste en ligne encore un petit instant et ensuite cette conversation sera terminée et on pourra y aller. » Hal s'adresse davantage à Pemulis, qui fait les cent pas et tient le buste de Constantin entre ses mains et l'examine de près en secouant la tête.
« Prêt ? C'est parti. T'es prêt ?
– Allez, vas-y.
– Voilà en gros le casse-tête qu'elle me pose. Si le but suprême des séparatistes a toujours été de faire sécession et d'obtenir l'indépendance, et s'ils ont une minuscule chance de pousser l'O.N.A.N. à dé-Reconfigurer, et si à peu près tous les Canadiens

méprisent Gentle et le transfert de la Concavité et tout le sandwich à la merde expérialiste, mais particulièrement la Concavité, l'apparition cartographique d'une Concavité sur nos cartes et d'une nouvelle Convexité sur les leurs, le fait que les cartes disent que cette zone empoisonnée est désormais un territoire canadien : accordons-leur que tout ça est évidemment juste ; dans ce cas pourquoi est-ce que les séparatistes québécois ne prennent pas le caractère détestable de la Concavité comme prétexte pour enfiler leurs perruques de parlementaires, aller au Parlement à Ottawa et dire au reste du Canada : Écoutez, vous nous laissez faire sécession, on prend la Concavité *avec* nous, ce sera notre problème, pas le vôtre, sur les cartes elle sera québécoise et non pas canadienne, ce sera *notre* fardeau et *notre* poire de discorde avec l'O.N.A.N., et l'honneur du Canada sera lavé, le blason pitoyable du Canada dans l'O.N.A.N. et disons dans la communauté mondiale des blasons sera redoré grâce à l'ingéniosité avec laquelle le Parlement d'Ottawa aura recharcuté la carte de l'O.N.A.N. sans s'attaquer directement aux E.U. ? Pourquoi pas ? Pourquoi ils vont pas à Ottawa dire Cui bono cui bono et puis Comme ça tout le monde est gagnant ? On a Notre Beau Pays à nous et on débarrasse votre carte de l'affront que représente la Concavité. Le Sujet a émis l'hypothèse que les Nucks ne voient pas que la nature détestable de la Concavité est peut-être la meilleure chose qui leur soit arrivée pour ce qui est de persuader le Canada d'abandonner le Québec. Elle m'a balancé Vos militants nucks, s'ils réfléchissent tellement, pourquoi est-ce qu'ils ne se servent pas de la Concavité comme monnaie d'échange pour leur indépendance, pourquoi ils veulent que l'O.N.A.N. reprenne la seule chose assez détestable pour servir de monnaie d'échange ?

– À qui tu parles pour que tu ne puisses pas rappeler ? » dit Pemulis, fort, tout en faisant les cent pas avec des petits demi-tours de soldat mécanique, sa boucle d'oreille lançant des éclairs frénétiques.

Hal baisse le combiné mais ne le couvre pas. « C'est Orin, il veut savoir pourquoi le Québec et le F.L.Q. etc. n'ont pas essayé de négocier avec l'administration canadienne en proposant l'adoption cartographique de la Concavité en contrepartie de la Séparation. » Hal penche légèrement la tête. « Ça pourrait être le vrai sens de ce que Poutrincourt appelle la Séparation et la restitution, je viens de m'en rendre compte.

– Orin, tu veux dire ton frère ? Avec la jambe ?

– La politique inter-O.N.A.N. le met dans tous ses états. »

Pemulis fait un mégaphone avec ses mains. « Dis-lui qu'on s'en bat les reins ! Dis-lui de lire un livre ! Dis-lui de se connecter à une des bases de données du Net ! Dis-lui que t'es à peu près sûr qu'il en a les moyens ! » Les mains de Pemulis sont fines, leurs articulations rouges et leurs longs doigts un peu recourbés. « Dis-lui que t'entends le moteur de la dépanneuse qui hurle d'impatience parce que c'est une de nos très rares soirées complètement libres et que tes amis sont prêts à partir sans toi. Rappelle-lui qu'ici on doit manger à heure fixe sinon on est tout patraques. Dis-lui qu'on lit des livres et qu'on passe notre temps à consulter des bases de données et qu'on court toute

la journée comme des tarés et qu'on a besoin de manger et qu'on se contente pas de rester plantés en levant et en baissant une jambe pour un salaire à plus de sept chiffres.
– Dis à Penisnul d'aller s'asseoir sur un objet pointu, dit Orin.
– Il a raison, O., je sens que mon corps commence à se dévorer lui-même. Tu as dit que je pouvais réfléchir et te rappeler. Je ferai sonner ton pager si tu veux. »
Du pied, Pemulis s'est dégagé un chemin au milieu du linge et des disquettes et des livres et des affaires de sport jusqu'à la fenêtre ouest, devant laquelle il adresse de grands gestes compliqués à une ou plusieurs personnes dehors que Hal ne peut voir parce que le rebord de la fenêtre est trop large. Le slip de Hal est en diagonale sur son bassin. Orin dit dans le combiné :
« Écoute ça, on va voir ce que t'en penses. Imagine. D'un seul coup, le F.L.Q. et diverses autres cellules séparatistes détournent leur énergie terroriste du Canada et se lancent tout d'un coup dans une campagne d'insurrection et d'acharnement contre les E.U. et le Mexique. Mais le truc c'est qu'ils font du foin en disant qu'ils s'insurgent terroristiquement contre l'O.N.A.N. au nom de *tout* le Canada. Ils trouvent même un moyen d'embarquer les ultradroitistes de l'Alberta, plus des extrémistes d'autres provinces, si bien que l'O.N.A.N. a l'impression que c'est peut-être le Canada tout entier qui se soulève.
– Pas besoin d'imaginer. C'est ce qui est en train de se passer. La P.C.P.C. [ay] fait des incursions métronomiques contre le Montana. Il y a eu un brouillage atroce des impulsions InterLace, avec des programmes pour enfants remplacés par des films pornos du côté de Duluth en juin, on est remontés jusqu'à un quintet de cinglés au sud-ouest de l'Ontario. Au nord de Saratoga, les autoroutes sont toujours impraticables après le coucher du soleil.
– Exactement.
– Donc si tu veux que je cogite sur un truc, il va falloir qu'il émerge très vite, là, Orin.
– Le truc c'est que le Sujet m'a rhétoriquement invité à envisager un tableau dans lequel ce sont les Nucks qui sont derrière tout ça. Le bazar pancanadien étant une diversion. Tous les Séparatistes se seraient unis d'une façon ou d'une autre et orchestreraient l'anti-ONANisme. Donc la question rhétorique consiste à imaginer ça et à se demander : Pour quoi faire ?
– On tourne en rond, O. C'est parce que la Concavité affecte principalement le Québec.
– Non, ce que je veux dire c'est qu'elle voulait dire pourquoi est-ce qu'ils feraient ce battage à propos d'une insurrection au nom de tout le *Canada* et se donneraient une telle peine pour orchestrer une apparence d'anti-ONANisme pan*canadien* ?
– Alors, à en juger par ce que tu m'as dit plus tôt, le Sujet a donné une réponse hypothétique à sa propre question. Est-ce que tu as réussi à en placer une dans cette série d'entretiens, O. ?

– Et si en fait les séparatistes nucks savaient pertinemment que si l'administration de l'O.N.A.N. considère que le Canada est un cafard assez gros dans sa soupe, Gentle et les mecs en blanc des Services sans Spécificité pourront s'associer au Mexique avec son État fantoche et vichyfié et vraiment *pourrir* la vie d'Ottawa. Ils pourraient faire du Canada le bouc émissaire galeux de tout l'O.N.A.N. Difficile d'imaginer pire que d'être pris dans une Anschluss continentale à trois pays en étant celui contre lequel se liguent les deux autres et à qui ils pourrissent la vie.
– *Vichyfié ? Anschluss ?* Ça ressemble pas à l'Orin que je connais. Ce sont des expressions furieusement politiques. Il faut vraiment qu'elle t'ait fendu le cœur, ta gratte-papier rubénienne de *Moment*, pour que tu sois aussi décidé à…
– Le désagrément est assez facile à se représenter. E.W.D. pourrait facilement recalibrer ses vecteurs plus au nord, Gentle pourrait leur dire de le faire. On a des ressources de déchets considérables. Le moins qu'il pourrait faire, c'est leur dire que des gros bouts du Canada pourraient être concavisés.
– Faut que j'y aille. Pemulis s'est écroulé contre le mur avec les mains sur le ventre, il dégouline vers le sol, il a l'air pâle et tout patraque.
– Cogite sur cette image de parlementaires qui se rongent les ongles jusqu'à la pulpe rose et déchiquetée pendant que les Nucks orchestrent le terrorisme pour que ça ressemble de plus en plus à une guerre Canada-O.N.A.N. »
Hal est en pantalon de toile avec une chaussette de ville et une chaussette de sport et il pioche différentes chemises par terre pour les flairer et essayer d'en trouver une propre. « Mais tout ça c'est…
– Kyaaaa ! » Pemulis bondit sur un coin du lit et tente de s'emparer de l'antenne du téléphone transparent comme pour la casser en deux. Hal pivote pour protéger l'appareil avec son épaule, fouettant Pemulis avec un sweat-shirt.
Orin dit : « Ce que je voudrais, c'est que tu cogites en te demandant si au bout du compte, après que le Québec a foutu la pagaille un peu partout et fait croire que c'était la faute de tout le Canada, les membres du P.Q. ou n'importe qui de respectable pourraient enfiler une perruque et aller à Ottawa pour proposer cet accord : le Parlement convainc le Premier ministre et le gouvernement de convaincre les autres provinces de laisser le Québec se séparer, s'en aller, *partir** – et en échange le Québec laissera tomber son acharnement anti-O.N.A.N. et son insurrection et arrêtera de faire croire que les autres provinces sont impliquées et que c'est tout le Canada qui s'insurge tout en expliquant publiquement que c'est le Québec et personne d'autre qui est la véritable némésis de l'O.N.A.N. Ils disent à Ottawa qu'ils offriront la contiguïté de la Concavité comme mobile et balancent absolument tout ce qu'ils ont en matière de terrorisme à l'O.N.A.N. et à Gentle, et chaque fois ils s'attribuent tout le mérite. Ils se posent en coupables et présentent la dé-Reconfiguration comme l'objectif à atteindre.
– Donc ta journaliste pluridimensionnelle émet l'hypothèse d'une espèce de méta-extorsion. » Hal entend la respiration sifflotante de Pemulis. « La Séparation reste le

but réel des insurgés québécois, et leur insurrection anti-O.N.A.N. n'est pas ce qu'elle paraît être. » Hal est dans le noir sous le bureau, sur un coin duquel sont empilés le TP refermé et les lecteurs et la console téléphonique et le modem, encerclé par des nids de fils, en quête de son autre chaussure de ville. « Ce serait juste une ruse pour attiser le courroux de l'O.N.A.N. contre le Canada, histoire que les Québécois puissent utiliser les États-Unis et le Mexique comme leviers contre Ottawa.

– En essayant de manigancer tout ça de sorte que le Canada soit fou de joie de se désolidariser, dit Orin. Et ce que je dis c'est que je n'ai même pas les connaissances ni les lobes nécessaires pour déterminer si elle me fait marcher, si elle teste ma profondeur.

– Tu as toujours eu cette peur particulière des tests de profondeur.

– Et si tu me passais le Bob, comme ça Axhandle et moi on descendrait tout préparer en t'attendant », chuchote Pemulis à l'ourlet du pantalon de Hal, soit à peu près la seule chose dépassant de sous le bureau. La main de Hal surgit de l'espace pour les jambes sous le bureau, il lève un doigt et l'agite un petit peu pour appuyer son geste. Pemulis est planté à côté de la petite visionneuse du TP – relevée comme une grande photo avec un support dépliant à l'arrière – et du lecteur de disques et de cartouches, qui occupe moins d'un quart du bureau et sur le côté duquel sont fixés la console téléphonique et le bloc d'alimentation.

La voix de Hal est étouffée et a le timbre tendu de quelqu'un qui essaie d'écarter des nids de fils pleins de moutons de poussière pour trouver quelque chose. « Sauf que je n'ai pas l'impression qu'il y ait grand-chose sur quoi cogiter, Orin. Jusqu'ici l'insurrection totale anti-E.U. a été trop minable et petit bras pour que la théorie du Sujet tienne debout. Les bombardements de tartes et de guano au petit bonheur la chance, les miroirs en travers des routes désertes, même le zigouillage de fonctionnaires et la botulisation occasionnelle d'un pot de cacahuètes. Ce n'est pas ça qui va faire du Canada ou du Québec une menace sérieuse. »

Michael Pemulis, casquette repoussée en arrière et lèvres avancées comme pour siffler, mais sans siffler, passe une main désinvolte sur le bloc d'alimentation de la console et du lecteur, comme s'il tuait le temps en époussetant, désinvolte. Son autre main fait tinter de la monnaie dans sa poche. On entend le bruit mat de la tête de Hal cognant contre quelque chose sous le bureau. Son postérieur est osseux et il a raté deux passants en mettant sa ceinture. L'interrupteur du bloc d'alimentation est situé à côté d'un petit joyau lumineux qui clignote au même rythme qu'une alarme incendie lorsque l'interrupteur est sur ON.

Hal éternue deux fois. Les doigts de Pemulis tapotent un petit galop anapestique sur le dessus du bloc. Orin émet un bruit indiquant qu'il se redresse. « Hal mon bonhomme, maintenant reste avec moi, c'est là que tes lobes cogiteurs entrent en scène, parce que c'est exactement ce que j'ai répondu, que les insurrections n'étaient pas plus nuisibles qu'un vol de moucherons et que ça ne suffisait pas, et c'est là qu'elle a dépassé mon

niveau de profondeur en revenant à la question 1(a), si tu te rappelles, quand elle a prononcé ce mot de *samizdat* en parlant d…

OceanofPDF.com

109. Le terme est de Hal, en fait plutôt de la famille Incandenza, et plutôt approprié ici car, à l'image de la plupart des expressions introduites dans les usages de la famille Incandenza par Avril, expatriée québécoise, *chialer* est un terme utilisé dans l'est du Canada pour désigner une plainte énergique sur un ton perçant, presque un geignement mais avec une nuance sémantique de bien-fondé.

110. Les redoutables *Assassins en Fauteuil Roulant* dont la triste réputation ne tardera pas à se répandre, issus de la région de Papineau, au sud-ouest du Québec, chamarrée de bennes à ordures E.W.D.

111. Machin tendineux décrit comme « gris neutre » dans le rapport dicté par le spécialiste gynéco-obstétricien.

112. © MCMLXII A.S., Compagnie des réceptacles en plastique mou Glad, Zanesville, Ohio, sponsor de la toute dernière année de l'Ère Sponsorisée ONANite (cf. note 76). Tous droits réservés.

113. Le syndrome de Volkmann se caractérise par une grave déformation serpentine des bras, conséquence d'une fracture mal plâtrée ou mise en attelle ou suite à laquelle on a laissé le bras blessé guérir en position pliée ; la bradyauxèse signifie qu'une ou des parties du corps grandissent moins vite que les autres – Soi-Même et la Moms en sont venus à bien maîtriser ces termes et tant d'autres du registre des déficiences congénitales, rapport à Mario, particulièrement les variations autour de la racine médicale *brady*, du grec *bradys* signifiant *lent*, comme dans bradylexie (à propos de la lecture), bradyphrénie (à propos des fonctions mentales et processus de pensée), bradypnée nocturne (respiration d'une lenteur parfois dangereuse durant le sommeil, raison pour laquelle Mario dort avec quatre oreillers minimum), bradypédestrie (évidente), et surtout bradykinésie, un *largo* presque gériatrique caractérisant la plupart des gestes de Mario, une lenteur exagérée qui évoque et permet à la fois une attention extrêmement proche et lente à toute action en cours.

114. À peu près la BMW des caméras 16 mm à cartouche numérique, produite en série limitée par Paillard Cinématique, Sherbrooke, Québec, Canada, quelques semaines avant que les usines ne subissent une hyperfloraison annulaire et que la société ne mette la clé sous la porte.

115. … aurait dû préciser plus tôt que la tête de Mario – en contradiction perverse avec son problème de bras – est *hyper*auxétique, et que son faciès et sa tête sont deux ou trois fois plus gros que la moyenne de la catégorie elfe-jockey.

116. On pourrait penser que Mario s'entendrait comme larron en foire avec les cols bleus du personnel de surveillance, de cuisine et d'entretien, mais étrangement ils n'ont jamais eu grand-chose à se raconter, et à de rares exceptions près aucun des élèves d'E.T.A. y compris Mario ne trouve d'intérêt à échanger avec les personnes en désintox employées à mi-temps pour neuf mois, qui tondent et passent la serpillière et vident les poubelles et chargent la vaisselle dans la machine à vapeur du réfectoire, et qui dégagent une espèce de réserve avec leurs yeux en trous de pine et leur mine qui exprime bien plus de la morosité et de l'ingratitude que de la timidité.

117. … aurait aussi dû ajouter plus tôt que Mario est homodonte : toutes ses dents sont des prémolaires identiques, devant et derrière, un peu comme chez les marsouins ; c'est une source de conflit intérieur sans fin pour Ted Schacht, qui a tendance à éviter Mario car chaque fois qu'il se trouve près de lui il doit refouler l'envie irrésistible de lui demander d'ouvrir grand la bouche pour l'examiner, or il imagine bien que cela le vexerait : personne n'a envie d'être un objet d'intérêt clinique.

118. Un phénomène élémentaire que des adultes post-hégéliens davantage capables d'abstraction nomment « conscience historique ».

119. Les procédures pré- et postopératoires de l'Eschaton sont si complexes qu'on n'organise pas plus d'une partie par mois environ, presque toujours le dimanche, mais même dans ces conditions les douze élèves participants de l'année en question ne parviennent pas tous à libérer les heures nécessaires pour jouer, d'où une certaine latitude et un supplément de personnel de jeu.

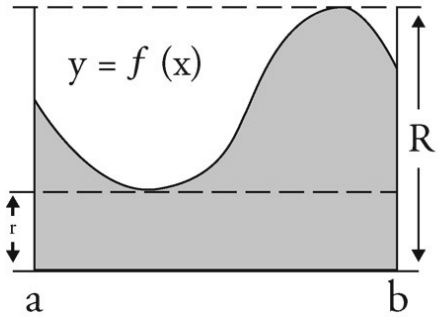
120. Série cartographique scolaire ONANite W-520-500-268-6^{w}-9^{w}-9^{w}-14^{w4}, © 1994 A.S., Rand McNally & Company.

121. Ici Pemulis, je dicte tout à Inc, ce sale frimeur qui est capable de rester là, assis, à faire un clocher avec ses doigts et à le poser sur sa lèvre sans prendre de notes, et d'attendre la semaine prochaine pour tout marquer [*sic*] au mot près. Utiliser le théorème des accroissements finis pour diviser le mégatonnage disponible entre des Combattants dont les ratios PIB / Budget Défense // Budget Défense / Armes nucléaires varient d'un Eschaton à l'autre vous épargne de devoir calculer chaque fois un nouveau ratio pour chaque Combattant, et vous permet en plus de procéder à une régression multiple sur les résultats pour que les Combattants soient récompensés pour leurs largesses thermonucléaires passées [les fioritures verbales sporadiques sont de Hal – HJI]. La formule est également démontrable par le théorème des valeurs extrêmes, le théorème des VE faisant lui-même l'objet d'une démonstration qui est à peu près la saloperie la plus casse-couilles de toute la différentiation appliquée, mais je vois que Hal tire la tronche donc on ne va pas s'éparpiller, même si tout ça est très intéressant pour les gens que ça intéresse etc.

    Mettons que vous ayez un Combattant et une liste de ses ratios PIB / Budget Défense // Budget Défense / Armes nucléaires. On veut donner au Combattant la valeur moyenne exacte de tous les mégatonnages dont il a disposé par le passé.

    Donc appelons A la valeur moyenne du ratio constamment fluctuant d'un Combattant et donc de son mégatonnage initial également fluctuant. On veut trouver A et donner A mégatonnes à ce Combattant. La manière de faire est assez élégante, et pour ça vous n'avez besoin que de deux données : la valeur la plus haute de son ratio et la valeur la plus basse. Ces deux données sont les valeurs extrêmes de la fonction cn-n pour laquelle A est la valeur moyenne, soit dit en passant.

    Et donc appelons *f* une fonction continue non négative (c'est-à-dire le ratio) sur l'intervalle [a, b] (c'est-à-dire la différence entre la valeur la plus haute et la valeur la plus basse du ratio etc.). C'est casse-bonbons [*sic*], toutes ces petites explications ? Inc me lance un regard à faire geler l'enfer. Difficile de savoir ce que je peux considérer comme acquis et ce que je dois expliquer. J'essaie d'être aussi clair que je peux l'être [*sic*]. Et maintenant il me regarde comme si je digressais. Et si tu faisais tourner cette chose par ici, Inculator ? Mais donc on a *f* et on a [a, b]. Et appelons r et R la plus petite et la plus grande valeur de la fonction *f* (x) sur l'intervalle [a, b]. Maintenant jetons un œil aux rectangles de hauteur r et de hauteur R sur l'intervalle [a, b] sur la figure appelée allez disons qu'on l'appelle PEEMSTER :



PEEMSTER

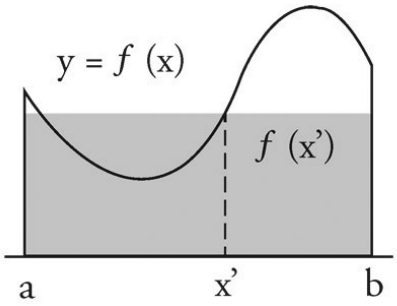
La valeur moyenne qu'on recherche, A, peut maintenant être exprimée intégralement par la Superficie d'un rectangle intermédiaire dont la hauteur est plus grande [*sic*] que r mais plus courte [*sic*] que R. À partir de là c'est tout con. Il nous faut une constante. Il faut toujours une constante. Inc hoche la tête d'un air sarcastique comme si je me prenais pour un grand sage. On va appeler notre constante d, et pour des raisons statistiques, plus elle sera proche de 1 mieux ce sera, donc disons que d est la taille de l'Unité de Hal.
Addendum de Hal Incandenza : en mètres.
Reprise de Michael Pemulis : très drôle. Donc maintenant, rien qu'en regardant notre figure PEEMSTER hyper éclairante, on voit que cette Superficie qu'on cherche :

$$A = \int_a^b f(x)dx$$

sera plus grande que la superficie du rectangle de hauteur r mais aussi plus petite que la superficie du rectangle de hauteur R. La raison mentale pure [*sic*] *oblige*, alors, que [*sic*] quelque part entre r et R il y ait une hauteur exacte, *f* (x'), de sorte que (je précise que toutes les démonstrations de théorèmes statistiques sont pleines de *admettons* et de *de sorte que*, surtout parce que c'est vachement drôle à dire, je pense) de sorte que le rectangle de cette hauteur *f* (x') sur tout l'intervalle [a, b] ait *exactement* la Superficie qu'on recherche, la valeur moyenne de tous les ratios de dépenses historiques [*sic*] ; autrement dit en forme abstraite :

$$\int_a^b f(x)dx = f(x') \ (b-a)$$

où (b – a) a pile la taille de l'intervalle. Et donc observons la figure probante baptisée HALESTUNCON :



HALESTUNCON

Et ça *marche*, putain. Pas besoin de calculer un nouveau ratio chaque fois pour chaque Combattant avant de distribuer l'équipement. Il suffit de survoler les ratios les plus et moins élevés dans les archives de l'Eschaton que le porteur du bonnet à hélice met à jour chaque fois. C'est *mortel*. C'est *élégant*, bordel. Notez que (*notez que* est une autre expression obligative [*sic*]) notez que la valeur moyenne du mégatonnage du Combattant changera, légèrement, d'un Eschaton à l'autre, exactement comme la moyenne d'un batteur sur la saison variera un tout petit peu après chaque passage sur le marbre, en fonction de sa performance lors du dernier passage etc. Notez aussi que vous pouvez utiliser cette formule qui vous fait gagner du temps avec tout ce qui varie au sein d'un ensemble (*définissable*) de limites etc. – par exemple n'importe quelle ligne, ou les bordures d'un court de tennis, ou disons peut-être par exemple un taux de drogue dans les urines variant entre Clean et Royalement grillé. Pour vous exercer, si ça vous intéresse, faites trois heures de tennis de haut niveau en compétition junior top niveau [*sic*] et ensuite calculez la valeur moyenne des ratios premiers services/volées puis volées/points gagnés ; pour un serveur-volleyeur, c'est le moyen de déterminer dans quelle mesure sa performance sur un match dépend de son service. DeLint fait ce type d'exercice tous les matins sur les chiottes. Il va être intéressant de voir si Hal, qui se croit tellement malin en essayant de décrire les grandes lignes de l'Eschaton à la troisième personne [*sic*] comme un vieil eschatologue vermoulu avec des pièces en cuir aux coudes [*sic*], si Inc réussira à transposer [*sic ?*] tous ces calculs sans l'aide de sa Mamounette. À plus.

P.S. : Vive Allston.

122. EndStat comme Mathpak sont des marques déposées d'Aapps Inc., qui est à présent une filiale de TéléDivertissement InterLace.

123. Les paniers à linge en treillis plastique mobilisent les deux mains et empêchent d'y ajouter des balles supplémentaires à l'aide de la face du stick ; les vieux seaux de ménage font à peu près la taille d'une corbeille à papier moyenne, mais ils ont une anse en métal robuste, et leur composition en polymère rigide garantit leur durabilité. C'est dans un seau de ce type que Pemulis a vomi avant son espèce de V.F. douteuse à Port Washington.

    (Divers équipementiers vendent des réceptacles spécialement conçus pour les balles avec des noms comme « bac à balles » ou « banque à balles » – le consensus au sein de l'Académie est qu'ils s'adressent aux dilettantes et aux femmelettes.)

124. Comme il est quasi impossible d'empêcher le présent de contaminer même une Conscience Historique enfantine et enjouée, les Canadiens finissent souvent par jouer des rôles insignifiants, mais presque toujours de crapules, dans les CASBEL eschatoniques.

125. Nombre de ces petits ajouts et fioritures viennent d'Inc qui s'amuse, et non pas du CASBEL d'Otis, qui est 100 % droit au but.

    P.S. : Le monde appartient aux tarentules.

126. Meilleur Lobeur.

127. M. Pemulis est, dans la grande tradition d'Allston, Massachusetts, un ami fidèle et un ennemi à craindre, et même les élèves d'E.T.A. qui ne l'aiment pas veillent à ne rien faire ni même dire qui puisse entraîner un règlement de comptes, car Pemulis est un gourmet convaincu qui déguste ses vengeances très froides et ne rechignerait pas un instant à empoisonner votre pichet d'eau ou à électrifier la poignée de votre porte ou à encoder quelque chose d'épouvantable dans votre dossier médical ou à trafiquer le miroir au-dessus du bureau dans la petite alcôve de votre chambre de subdortoir de sorte que le matin lorsque vous regarderez dans le miroir pour vous coiffer ou vous triturer un point noir ou n'importe quoi, vous voyiez quelque chose qui vous regarde droit dans les yeux et dont vous ne vous remettrez jamais tout à fait, ce qui a mis plus de deux ans avant d'arriver enfin à M. H. Penn, lequel a refusé ensuite de dire ce qu'il avait vu mais a arrêté de se raser du jour au lendemain et, de l'avis général, n'a plus jamais été le même.

128. En réalité Pemulis ne prononce pas exactement les mots « le pain et le sel ».

129. Avant les réunions d'orateur classiques des Groupes de Boston se tiennent souvent des Réunions de discussion pour débutants, en comité restreint, d'une durée de trente minutes, où les nouveaux venus partagent leur ignorance, leur faiblesse et leur désespoir dans une atmosphère de soutien personnel et chaleureux.

130. Le mot *Groupe* dans *Groupe des AA* prend toujours une majuscule car les AA de Boston insistent lourdement sur l'idée d'intégrer un Groupe et de s'identifier soi-même en tant que membre de cette entité plus vaste qu'est le Groupe. Idem pour les majuscules à *Engagement*, *Transmission*, etc.

131. Sur tous les murs de la petite chambre de Gately dans le sous-sol humide d'Ennet House, tous les espaces assez secs pour que le scotch y tienne sont recouverts de photos découpées dans des journaux et représentant un assortiment ésotérique de célébrités passées et présentes, photos aussi variées que les magazines jetés par les résidents dans les bennes à ordures de l'H.P.E.M. et souvent choisies pour l'air grotesque qu'arborent lesdites célébrités ; c'est une espèce d'habitude compulsive remontant à l'enfance plutôt dysfonctionnelle de Gately dans le North Shore, à l'époque où il nourrissait une obsession pour le découpage et le collage.

132. Et quand on est tout nouveau, par exemple quand on est là depuis trois jours, et donc en Restriction non punitive – comme Joelle van Dyne derrière son voile, entrée aujourd'hui même, le 8/11, Jour de

l'Interdépendance, après que, hier soir, l'urgentiste de Brigham & Women's lui a rempli les veines d'Inderal [av] et de nitro, a levé les yeux sur son visage dévoilé et a été profondément ému, et lui a accordé un intérêt tout particulier, en conséquence de quoi après que Joelle a recouvré ses esprits et la parole, le médecin a passé un coup de fil à Pat Montesian, dont il avait traité l'AVC paralysant d'origine alcoolique dans ces mêmes urgences presque sept ans plus tôt, cas auquel il avait également accordé un intérêt tout particulier et qu'il avait suivi, si bien qu'à présent il était ami avec la Pat M. sobre et émargeait au conseil d'administration d'Ennet House en tant que membre honoraire, si bien que son coup de fil chez Pat un samedi soir avait ouvert sur-le-champ les portes d'Ennet à Joelle, dès sa sortie de B & W au matin du Jour de l'Interdépendance, grillant des dizaines de personnes sur liste d'attente et débarquant dans le programme de traitement intensif d'Ennet House avant d'avoir pu comprendre ce qui lui arrivait, ce qui avec le recul a peut-être été un coup de chance –, quand on est aussi nouveau en principe on est surveillé en permanence par le membre du Personnel, quoique en pratique cette règle soit suspendue lorsque l'on doit aller aux toilettes des femmes alors que le membre du Personnel est un homme, et vice versa.

133. Une conviction partagée par tous ceux qui s'Accrochent, au bout d'un moment, et résumée par le slogan « Ma venue ici est mûrement réfléchie ».

134. Appellation commerciale : Fastin, ®SmithKline Beecham Inc., une -drine peu puissante assez proche du Tenuate, mais provoquant davantage de grincements de dents.

135. Don Gately n'a employé aucun de ces termes.

136. À Boston par ex. : intégrer un Groupe, devenir Actif, récupérer des n^{os} de téléphone, trouver un parrain, appeler le parrain tous les jours, aller aux Réunions tous les jours, prier comme un beau diable pour être libéré de la Maladie, ne pas se raconter qu'on peut entrer dans un magasin d'alcool simplement pour acheter des clopes, ou sortir avec la nièce de son dealer, ou croire une seule seconde qu'on peut continuer à traîner dans les bars, à jouer aux fléchettes et à boire uniquement des Millennial Fizzy ou des Yoo-Hoo à la vanille, etc.

137. Le conseiller bénévole Eugenio (« Gene ») M. a une prédilection pour les tropes et analogies entomologiques, particulièrement efficaces avec les tout nouveaux résidents fraîchement revenus de safaris subjectifs au Royaume des Insectes.

138. Le signifiant que Don G. a hérité du langage vernaculaire du North Shore pour dire banal/convenu est : *pas frais*.

139. De même, son terme personnel pour désigner les Noirs est *Nègres*, et malheureusement il n'en connaît toujours pas d'autres.

140. En réalité l'oratrice n'emploie pas les termes *afin de*, *assurément* et *système ambulatoire opérationnel*, bien qu'elle ait en effet, auparavant, dit *phylum des cordés*.

141. *Sic*.

142. Voir par ex. Ursula Emrich-Levine (université de Californie, Irvine), « Regarder l'herbe pousser tout en recevant des coups de massue sur la tête : fragmentation et stase dans *Veuf*, *Poilade avec dents*, *Cérémonie du thé en apesanteur* et *Contrat prénuptial entre le Ciel et l'Enfer* de James O. Incandenza », *Art Cartridge Quarterly*, vol. III, n^{os} 1-3, Année du Wonderchicken Perdue.

143. EXTRAIT RETRANSCRIT DE LA SÉRIE D'INTERVIEWS POUR LE MAGAZINE *MOMENT* EN VUE DU PORTRAIT PUTATIF D'O. J. INCANDENZA, PUNTER PROFESSIONNEL DES CARDINALS DE PHOENIX, PAR HELEN STEEPLY,

JOURNALISTE PUTATIVE DE *MOMENT*,
3 NOVEMBRE A.S.V.A.I.D.

« Q.

– Eh bien, ça a des côtés bizarrement réconfortants de voir quelqu'un devenir cinglé petit à petit, par exemple des fois la Cigogne folle s'énervait contre des trucs et c'était assez marrant. On l'a toujours trouvé relativement marrant.

N'oubliez pas qu'il est venu au divertissement surtout par intérêt pour les lentilles et l'éclairage. Je crois que la plupart des réalisateurs arty deviennent de plus en plus abstraits au fil du temps. Avec lui c'était l'inverse. Ses trucs les plus marrants étaient souvent très abstraits. Vos boucles d'oreilles, c'est du vrai cuivre ? Vous arrivez à porter du vrai cuivre ?

– Q.

– N'oubliez pas qu'il s'est distingué de tous ces vieux réals arty qui n'étaient plus du tout à la mode quand il a débarqué, pas seulement Lang, Bresson et Deren, mais aussi les abstractionnistes anti-nouvelle vague comme Frampton, des Nucks tarés genre Godbout, des réalisateurs anticonfluentiels comme Dick et les Snow qui auraient été mieux à leur place dans une chambre capitonnée et qui étaient en plus volontairement en retard sur leur temps, avec leurs espèces de gestes artistiques sur le cinéma et la conscience et l'étant et la diffraction et la stase etc. La plupart des femmes extrêmement belles que j'ai rencontrées se plaignent d'avoir des sortes de croûtes vertes qui les grattent quand elles portent du vrai cuivre. Donc les profs remplaçants et les critiques qui saluaient le néoréalisme orthochromatique du nouveau millénaire qu'ils considéraient comme la nouvelle avant-garde assuraient leur place en défonçant Dick et Godbout et les formidables frères Snow et la Cigogne parce que soi-disant ils essayaient de faire de l'avant-garde alors qu'en fait ils essayaient consciemment d'être plutôt *après*-garde. Je n'ai jamais pigé ce que veut dire *orthochromatique*, pourtant c'était très branché. Mais la Cigogne folle parlait beaucoup d'atavisme intentionnel, de rétrogradisme, de stase. En plus les universitaires qui le détestaient détestaient aussi les décors artificiels et l'éclairage en clair-obscur, et lui, il était obsédé par les lentilles bizarres et le clair-obscur.

« Après la sortie du truc sur la Méduse et l'Odalisque et de *La Blague*, quand ces tapettes de théoriciens de l'establishment cinématographique se pinçaient le nez et disaient qu'Incandenza restait embourbé dans son formalisme fin de siècle autoréférentiel et pas du tout divertissant et dans son abstraction irréaliste, au bout d'un moment, Soi-Même, la Cigogne, a décidé de se venger, à sa manière de plus en plus cinglée. Il a échafaudé une bonne partie de son plan au MacLean Hospital, à Belmont, où il avait presque une chambre réservée, à ce stade. Il a inventé un genre qu'il considérait comme le néoréalisme ultime et il a envoyé à des canards sur le cinéma des papiers proclamatoires et édictifs qu'il avait écrits à ce sujet, et il a convaincu Duquette du MIT et deux autres profs remplaçants plus jeunes qui étaient des complices de commencer à y faire référence et à écrire des articles dans des journaux et des revues et à en parler dans les vernissages et aux avant-premières de théâtre et de cinéma d'avant-garde, à créer la rumeur, à s'extasier devant un nouveau mouvement qu'ils appelaient Drame Trouvé, le soi-disant néoréalisme ultime qu'ils annonçaient comme le futur du théâtre et de l'art cinématique, etc.

« Parce que je me disais que si vous aimez les trucs en cuivre et les petits soleils aztèques il y a une boutique à Tempe dont je connais le proprio et qui a des bijoux en cuivre magnifiques, donc on pourrait y faire un saut pour que vous y jetiez un œil. Ma théorie, c'est qu'il faut un teint incroyablement naturel pour réussir à porter les métaux les plus ordinaires, même si c'est peut-être juste une histoire d'allergie, le fait que certaines femmes réagissent et d'autres non.

– Q.
– Le Drame Trouvé, c'était – et il faut que vous gardiez à l'esprit que Duquette et un certain Posener, un critique de Brandeis qui était dans le coup pour la vengeance, ont reçu chacun une bourse maousse pour ça, et la Cigogne folle en a eu deux autres plus petites, des bourses, pour aller donner des conférences théoriques pompeuses et sérieuses à mourir sur son Drame Trouvé dans des facs de cinéma à l'autre bout du pays, et ensuite ils rentraient à Boston et la Cigogne se bourrait la gueule avec les deux critiques et ils imaginaient de nouvelles conférences théoriques sur le Drame Trouvé et ils gloussaient et ils se marraient jusqu'au moment où le comportement de Soi-Même indiquait qu'il avait besoin de repartir en désintox.
– Q.
– Comme un surnom dans la famille. Hal et moi on l'appelait Soi-Même ou bien la Cigogne triste. C'est la Moms qui a été la première à dire *Soi-Même*, je crois que c'est un truc canadien. Hal disait surtout Soi-Même. Aucune idée du nom que lui donnait Mario. Moi je disais *folle*, la Cigogne folle.
– Q.
– Non, vous voyez il n'y avait *pas* de vraies cartouches ni de films de Drame Trouvé. C'était ça, la blague. Rien que lui et deux potes comme Leith ou Duquette, et ils prenaient un annuaire de Boston, ils déchiraient une page au hasard et ils l'accrochaient au mur, et là la Cigogne lançait une fléchette depuis l'autre bout de la pièce. Sur la page. Et le nom dans lequel elle se plantait devenait le sujet du Drame Trouvé. Et tout ce qui arrivait pendant l'heure et demie suivante au personnage dont ils avaient touché le nom avec la fléchette était le Drame. Et quand l'heure et demie était écoulée il allait boire des coups avec les critiques qui le félicitaient en gloussant pour avoir atteint le néoréalisme ultime.
– Q.
– Vous faites ce que vous voulez pendant le Drame. Vous n'êtes pas là. Personne ne sait ce que fait le nom dans l'annuaire.
– Q.
– La théorie derrière la blague, c'était qu'il n'y a pas de spectateurs, pas de réalisateur, pas de scène et pas de décor parce que, d'après la Cigogne folle et ses potes, tout ça n'existe pas dans la Réalité. Et le personnage ne sait pas qu'il est le personnage d'un Drame Trouvé parce que dans la Réalité personne ne se dit qu'il joue dans une espèce de Drame.
– Q.
– Presque personne. Vous avez tout à fait raison. Presque personne. Je vais prendre un risque et vous dire que je suis un petit peu intimidé, là.
– Q.
– J'ai peur d'être blessant ou d'avoir l'air sexiste. J'ai déjà fréquenté des femmes très très belles dans ma vie, mais je n'ai pas l'habitude qu'elles soient fines et vives d'esprit et calées en politique et pénétrantes et qu'elles aient une intelligence pluridimensionnelle et intimidante. Je suis désolé si ça paraît sexiste. C'est seulement mon vécu. Je vais même aller jusqu'à vous dire toute la vérité et prendre le risque que vous me preniez pour une espèce de cliché du sportif néandertalien ou de clown sexiste.
– Q.
– Absolument pas, non, rien n'a été filmé ni enregistré. Vu qu'il n'y a pas de caméras dans la Réalité, c'est ça la blague, j'insiste encore. Personne ne savait ce qu'avait fait la personne de l'annuaire, personne ne savait ce qu'avait été le Drame. Même s'ils aimaient bien émettre des

hypothèses une fois que le temps était écoulé, quand ils sortaient boire des coups en faisant semblant de revenir sur le déroulement du Drame. En général Soi-Même imaginait que la personne regardait des cartouches, assise dans un fauteuil, ou qu'elle comptait les motifs de son papier peint, ou regardait par la fenêtre. Il n'était pas impossible que la fléchette ait touché le nom d'une personne morte dans l'année parce que l'annuaire n'était pas à jour, et soudain un type qui était mort, un nom pris au hasard dans un annuaire, devenait le sujet de ce que, pendant plusieurs mois – jusqu'au jour où Soi-Même n'a plus réussi à garder son sérieux ou a estimé qu'il s'était assez vengé des critiques, parce que les critiques s'extasiaient – pas juste ceux qui étaient dans le coup, mais aussi des vrais profs remplaçants qui obtenaient des postes pour évaluer, rejeter et s'extasier –, de ce que les gens saluaient comme étant l'avant-garde ultime du néoréalisme en ajoutant qu'il fallait peut-être réhabiliter la Cigogne, pour un Drame sans spectateurs dans lequel les acteurs n'étaient pas conscients de jouer et avaient peut-être déménagé ou étaient morts. Une certaine Cigogne folle a reçu deux bourses grâce à ça et ensuite il s'est fait pas mal d'ennemis parce qu'il a refusé de rendre l'argent une fois que disons le masque est tombé. C'était assez cinglé. Il a réparti l'argent des bourses entre des troupes d'improvisation de la région. Il ne l'a pas gardé. On ne peut pas dire qu'il en avait besoin. Je crois qu'il aimait particulièrement l'idée que la star du film puisse avoir déménagé ou être morte récemment et qu'on n'ait aucun moyen de le savoir. »

144. Voir par exemple la première collaboration narrative d'Incandenza avec Infernatron-Canada, le film d'animation *Contrat prénuptial entre le Ciel et l'Enfer*, réalisée au moment considéré comme l'apogée de sa période anticonfluentielle – A.S., sortie confidentielle, L.M.P.

145. Les présentes festivités étant largement dues au fait que Gerhardt Schtitt et lui étaient rentrés trop tard d'une petite tournée de présentation d'E.T.A. dans divers clubs de tennis pour avoir pu être informés de la mêlée dégénérative pendant l'Eschaton et des blessures graves de Lord, Ingersoll et Penn ; le préparateur Barry Loach et le prorecteur Rik Dunkel l'ayant dit à Avril, et Schtitt devant l'apprendre de la bouche du plus téméraire de Nwangi ou deLint, l'annonce à Tavis revient selon la procédure standard à Avril, qui – vu que Tavis a déjà perdu un paquet d'heures de sommeil en se préparant sur le plan émotionnel et rhétorique à l'arrivée imminente de la putative « Helen » Steeply, journaliste de *Moment*, qu'il a été persuadé de laisser pénétrer dans l'enceinte par les arguments d'Avril selon qui la direction de *Moment* avait promis que le portrait et le battage inévitable concerneraient seulement un ancien d'E.T.A. (Avril a omis de préciser à Tavis qu'elle était à peu près sûre qu'il s'agissait d'Orin) et qu'un peu de publi-information pour l'institution E.T.A. serait bienvenue pour la levée de fonds ou le recrutement des bénévoles – qui va presque certainement attendre le lendemain matin pour en parler à Tavis (lequel est d'humeur bien trop festive pour remarquer l'absence inquiétante de trois ou quatre mômes plus jeunes au dîner et au gala), si elle veut que le pauvre homme ait une chance de fermer l'œil (et cela lui laisse aussi le temps de trouver comment faire tomber des têtes, ce qui ne serait bien sûr que justice étant donné que ce chaos et ces blessures synonymes de saison avortée ont eu lieu sous la supervision directe de Grands Copains désignés, sans que ces têtes comprennent celle de Hal, qui – contrairement, Dieu merci, à John – a été identifié sur les lieux du drame en compagnie de ce Pemulis). Hal devine à la gestalt émotionnelle du réfectoire que ni Schtitt ni Tavis n'est au courant pour l'Eschaton, mais la Moms est impénétrable et Hal ne pourra déterminer si on l'a mise au courant de la débâcle tant qu'il n'aura pas réussi à arracher Mario aux griffes d'Anton (« Crotte de Nez ») Doucette et à faire parler Booboo après la projection du film.

146. Troeltsch porte une casquette de base-ball InterLace Sports, Keith Freer un casque de Viking d'opérette à cornes et son gilet en cuir, Fran Unwin un fez, le féroce petit Josh Gopnik le bonnet à hélice blanc avec la trace laissée par la roue du chariot pendant la débâcle de l'après-midi. Tex Watson

porte un Stetson fauve avec une calotte très haute, la petite Tina Echt un béret écossais démesuré qui recouvre la moitié de sa petite tête, les jumelles Vaught un drôle de melon à deux dômes et un seul bord, Stephan Wagenknecht un casque salade du Moyen-Âge en plastique – ce sont quelques exemples au hasard ; la liste est sans fin, toute une topographie de couvre-chefs – et Carol Spodek une casquette de peintre avec le nom d'une société de peinture, et Bernadette Longley un kalpak qui bouche la vue à tous ceux qui sont derrière elle. Duncan van Slack arbore un chapeau d'arquebusier à boucle. Il faut aussi probablement préciser qu'Avril porte un masque microfiltrant Fukoama, puisque de toute façon il est bien trop tôt pour qu'elle dîne. Ortho Stice porte une calotte et l'U.S.S. Millicent Kent un fedora incliné comme dans un film noir, et Tall Paul Shaw, tout au fond, un casque de conquistador avec un écu, et Mary Esther Thode un bête morceau de carton posé sur sa tête avec écrit CHAPEAU dessus. Le spectaculaire shako en peau d'ours d'Idris Arslanian est maintenu en place par une mentonnière.

147. (C.-à-d. que ces chanteurs en costume de velours claquaient des doigts en racontant au public des casinos qu'ils étaient de belles personnes, toutefois quand il fallait se mettre à crooner pour de bon, leurs lèvres remuaient mais rien de velouté n'en sortait, ils refusaient d'émettre le moindre son, un mouvement social, d'autant plus glaçant que les Sinatra et les Bennet de service exécutaient un play-back de grande qualité dans ce silence total – et le beau public des casinos, attaqué à domicile, sans équivoque, réagissait par des sentiments quasi psychotiques de privation et d'abandon, se métamorphosait en foule en colère, manquait de démolir les salles de concert, renversait les petites tables rondes, balançait des cocktails givrés gratuits, un public d'adultes nantis qui se comportaient comme des enfants à problèmes ou mal éduqués.)

148. Aux E.U., les années à la charnière du millénaire ont été une période terrible en matière de déchets, niveau couche d'ozone et enfouissement et dioxines traitées n'importe comment, car la fusion annulaire à cycle DT en était à un stade où la partie « génération d'énormes quantités de déchets hautement radioactifs » était bien mieux rodée que la partie « destruction des déchets par un procédé nucléaire dont les déchets serviront à leur tour de carburant pour la première phase intensive de déchets du cercle de réactions ».

149. Sa formulation exacte était « nos problèmes internes bien emmerdants ».

150. Une salle de musculation obscure, en fin de soirée, où l'on évite le regard des autres, n'est pas exactement le genre d'endroit où les gens s'échangent leurs noms de famille.

151. Parfois il va carrément jusqu'à ordonner à une personne de coller à son fiancé la torgnole qu'elle rêve en secret de lui coller depuis la fois où il s'est moqué d'elle parce qu'elle avait mis des pansements sur les piqûres d'insectes sur sa poitrine.

152. = l'anticonfluentiel *Cage III – Spectacle gratuit* ; cf. note 24 *supra*.

153. La Méduse porte une robe du soir en cotte de mailles et des sandales helléniques, l'Odalisque une guêpière.

154. Les spéculations du spectacle de marionnettes de Mario insinuent peut-être un peu trop lourdement que Rodney P. Tine, ancien parrain du groupe de soutien des obsessionnels compulsifs, ancien directeur de campagne du Parti États-Unis propres et aujourd'hui chef du B.S.S.E.U., est le véritable homme de l'ombre à l'origine de la Reconfiguration et du dézingage de la Nouvelle-Angleterre et du transfert de la Grande Concavité, et que Johnny Gentle, Célèbre Crooner, était et demeure une marionnette légèrement facétieuse mais somme toute géniale et embrumée qui se contente volontiers de faire tournoyer son micro et d'immoler son épiderme tant que son bureau est propre et sa nourriture goûtée à l'avance, et que c'est en réalité Tine qui se trouve derrière la crispation géopolitique et l'Expérialisme du P.E.U.P., et que dans le fond Tine a manipulé Gentle tout au long des réunions de cabinet de la Concavité ainsi que lors de la Reconfiguration et de la grande relocalisation qui ont suivi.

Ce n'est, en fait, qu'une simple théorie et proposition de bouc émissaire, et elle a tendance à buter sur la question non résolue de ce qui aurait bien pu motiver Tine à se lancer dans tout ça, puisqu'il a été prouvé que son TOC personnel porte davantage sur la rumination que sur l'hygiène, sans compter qu'il est éperdument amoureux d'une Québécoise, Luria P…… L'*ONANade* de J. O. Incandenza, étant une production pour adultes, était bien plus modérée et moins pressée de désigner Tine comme homme de l'ombre.

155. Petit hommage discret et indirect de Mario à la Moms, à cette phrase Avril, tous les ans, à la table du Président, enlève son chapeau de sorcière, l'attrape par le bord et lui fait décrire trois cercles enthousiastes au-dessus de sa tête.

156. Sur le circuit états-unien junior, les arbitres sont le plus souvent des proviseurs de lycée à la retraite dont la seule rétribution est la chance d'exercer de nouveau un peu d'autorité sur des jeunes.

157. Clipperton finit par perfectionner la manœuvre de service qui consiste à lancer la balle en l'air avec la main qui tient la raquette, inventée par Colin van der Hingle, un Sud-Africain spécialiste du double, après qu'il eut perdu le bras, l'oreille et le favori droits dans un horrible accident de turbopropulseur d'avion dès la deuxième année de sa carrière dans le Show, à Durban.

158. Il existe d'autres images tout à fait perturbantes du suicide de Clipperton, qui ont – comme peut-être une dizaine d'autres cartouches masters délicates sur le plan émotionnel ou professionnel – été désignées comme Invisionnables par codicille testamentaire et, pour ce qu'en savent Hal et Orin, enfermées dans une sorte de chambre forte à laquelle seuls les avocats de Soi-Même et peut-être Avril ont accès. Pour autant que l'on puisse en juger, seuls ces avocats, Avril, Disney Leith et Mario savent que les cartouches étaient, en réalité, enfouies avec le corps sans vie de J. O. Incandenza [aw] – ce qui est assez craspec – et son coffret de lentilles spéciales, sachant que s'il y avait de la place dans le cercueil en bronze, c'est uniquement parce que l'extrême grandeur d'Incandenza exigeait une longue bière que son physique svelte était loin de remplir en largeur et en profondeur.

159. L'autre étant cette prédiction de l'avènement d'un héros catatonique, également pour le cours de Divertissement d'Ogilvie.

160. Toutes les personnes interrogées par la firme Nielsen ont paru réagir avec une notable répulsion nerveuse à un portrait ou un autre en particulier. Il y en avait un d'une femme avec tous les outils de charpentier possibles et imaginables qui jaillissaient de son visage. Un d'un jeune homme avec un javelot de lumière écarlate qui entrait par sa tempe droite et ressortait de l'autre côté. Une femme avec le sommet du crâne pris entre les mâchoires d'une espèce de requin tellement gigantesque qu'il sortait du cadre. Une grand-mère avec des roses, des mains humaines, un crayon et des plantes luxuriantes qui s'élevaient en serpentant de son crâne ouvert. Une tête giclant en long boudin d'un tube de dentifrice écrasé ; un érudit talmudique avec une barbe faite d'aiguilles ; un pape digne de Bacon avec la mitre en feu. Trois ou quatre sur le thème des dents après la vue desquelles les gens se ruaient à la salle de bains pour se passer du fil dentaire à s'en faire saigner les gencives. Le tableau qui frappa le jeune Hal, alors âgé de neuf ans, et lui fit gober des Nunhagen à la chaîne, jusqu'à ce que ses oreilles se mettent à siffler pendant presque une semaine, représentait un homme chic et vaguement familier, au bronzage artificiel, un poing détaché de son corps lui arrachant le cerveau par l'oreille gauche tandis que la figure super saine du type arborait, comme dans la plupart des pubs, un curieux air de concentration triste, plus proche de la rumination que de l'expression conventionnelle de la douleur.

161. NoCoat Inc. finit au 346^{e} rang, libéré par CBS du groupe Hoechst, remarqua Hal avec une ironie étonnamment modérée.

162. Il faut admettre que tout cela est grossièrement simplifié dans le récit du jeune Hal ; Lace-Forché et Veals sont en réalité des génies transcendants d'une catégorie complexe « toujours au bon endroit au

bon moment » et leur emprise sur une idéologie américaine fondée sur une *apparence de liberté* tellement incontestable que ça en dépasse presque l'entendement.

163. Il est vrai, avec tout le respect dû aux critiques, que cela visait en partie à contrecarrer le C.A.D.C. qui arguait devant la cour d'appel qu'InterLace ne faisait que sauter à pieds joints sur le Sherman Act de 1890 A.S. avec des talons aiguilles.

164. « Reduced Instruct-Set Computers », descendants des « Power PC » IBM/Apple, avec un temps de réponse de niveau gros ordinateur et 0,25 téraoctet de mémoire vive dynamique et de nombreux emplacements d'extensions pour diverses killer apps.

165. Deux ou trois documentaires plus accessibles réalisés par Incandenza à ses débuts ont été acquis par InterLace à titre provisoire en vue d'être diffusés, mais à l'exception d'un film sans relief bon pour la télé publique sur les principes de base de l'annulation DT ils n'ont jamais rapporté à Meniscus / Latrodectus davantage qu'une fraction des intérêts sur les intérêts de la fortune que Soi-Même avait amassée grâce aux rétroviseurs. InterLace finit par poser une option sur deux productions plus intellos pour sa série « Cris de la marge » dont on attendait un faible rendement du vivant de Soi-Même ; la majeure partie de ses productions n'atteignit jamais les menus de TIL avant sa mort prématurée.

166. À Enfield, ville ultraprogressiste, la première campagne de J. Gentle C.C. auprès du petit peuple a pas mal pâti de ce qu'un de ses premiers disciples pancartés soit Gerhardt Schtitt, d'E.T.A., lequel penchait politiquement si loin à tribord que, dès que ses yeux prenaient une certaine teinte bleu marine et qu'il se mettait à proférer l'un ou l'autre des mots *Amérique*, *décadence*, *État*, ou *justice*, même ceux qui n'avaient pas de montre regardaient leur poignet et faisaient de vagues allusions à des rendez-vous qu'ils avaient oubliés ; mais Mario I. était à peu près le seul à deviner que l'intérêt de Schtitt pour Gentle venait avant tout de la vision qu'avait Schtitt du tennis : le Coach était transporté par les insinuations athlético-wagnériennes des propositions de Gentle concernant les déchets, consistant à envoyer loin de soi ce qu'on espère ne voir jamais revenir.

167. Triaminotétraline, un hallucinogène de synthèse à biodisponibilité transdermique élevée, ce qui en fait un ingrédient fréquent des « Patchs du bonheur » si répandus dans l'Ouest et le Sud-Ouest américains durant l'Ère Sponsorisée – le *Pharmochemical Quarterly* 17, 18 (Printemps, Année de la mini-savonnette Dove) explique en détail la synthèse et la chimie physique des aminotétralines en général.

168. Cf. note 297, *infra*.

169. Une logistique difficile à concevoir, les deux mains étant prises, mais le réalisme n'était pas le but de cette image pour les garçons aigris de la Brigade.

170. C'est aussi là que Mario s'inspire le plus de Soi-Même, dont l'*ONANade* se concentre davantage sur une romance condamnée entre hauts responsables et animée en pâte à modeler que sur le commentaire politique, bien que l'histoire d'amour dans le film d'Incandenza senior ne concerne pas Tine et une femme fatale québécoise mais la relation présumée, condamnée et non consommée, entre le Président J. Gentle et l'épouse du ministre canadien « de l'Environnement et des Entreprises de développement des ressources » qui est tout aussi obsédée que lui par l'hygiène et les microbes, relation présentée comme condamnée et non consommée parce que le ministre charge un jeune et malveillant spécialiste canadien du *candida albicans* de transmettre à son épouse une mycose sévère et plus ou moins incurable, en conséquence de quoi l'incompatibilité de leur désir ardent avec leur névrose hygiénique précipite l'épouse du ministre et Gentle dans une dépression poussant l'épouse à se jeter sur les voies d'un train à grande vitesse québécois et Gentle à se venger au niveau macrocartographique. L'*ONANade* n'est, de loin, pas le plus grand succès de Soi-Même, et presque tout le monde à E.T.A. s'accorde à dire que la parodie de Mario expliquant la Reconfiguration est plus drôle et plus accessible que l'œuvre de Soi-Même, quoiqu'un peu balourde.

171. Le terme pondu par les officiels pour désigner l'octroi au Canada de terres états-uniennes et notre autorisation d'y balancer à peu près tout ce qui nous encombre est *Reconfiguration territoriale*. *Grande Concavité* et *Grande Convexité* relèvent plus du langage populaire E.U. / Canada, adopté et généralisé par les médias.

172. Les membres du Drapeau blanc sobres depuis longtemps préfèrent parfois un épigramme plus abstrait mais aussi plus fondé qu'ils formulent à peu près ainsi : « Ne vous cassez pas la tête à entrer en contact avec vos sensations, ce sont elles qui entreront en contact avec vous. »

173. Vraisemblablement des réunions des AA du North Shore, mais Gately ne se rappelle pas avoir jamais entendu le mot *AA* ; de cette époque il ne se rappelle que des « Réunions » et un Diagnostic qu'il avait interprété comme clément.

174. Mais Avril avait convaincu Corbett Thorp, ancien n^{o} 1 en simple messieurs au MIT, d'emmener Mario au bâtiment en forme de cerveau de l'Union des étudiants de C.V. Rickey, où Thorp s'était servi de sa vieille carte d'étudiant (un pouce sur la date d'expiration) pour passer devant la dame de la sécurité, entrer dans le muscle droit supérieur de l'œil et descendre au studio de YYY dans le sous-sol rose et glacial, où la seule personne qui ne parlait pas comme un personnage de dessin animé en colère, un type derrière la console affligé d'un anthrax sévère, se contenta pour tout commentaire de désigner un paravent jaune en trois parties qui reposait plié contre le mur sous une horloge sans aiguilles, signifiant sans doute qu'une interruption ne pouvait jamais durer bien longtemps dans la mesure où la partie absente n'avait pas emporté son fidèle paravent. Mario n'imaginait pas une seconde que M.P. utilisait un paravent à l'antenne. C'est à ce moment-là qu'il avait commencé à être troublé.

175. Chez les enfants les moins tendres, le sobriquet de Corbett Thorp est « T-t-t-t ».

176. Parfois appelés « Vomitifs ».

177. Du type Kenkle & Brandt en métal terne, pas un des seaux de solvant industriel en plastique blanc associés à l'Eschaton et à la débâcle de la veille.

178. On parle aussi de « contre-pied », ou « wrong-foot », lorsque le joueur court dans une direction et que la balle arrive quelque part dans son dos et qu'il doit essayer de piler et de virer de bord très vite, ce qui donne lieu à bon nombre de blessures au genou et à la cheville chez les juniors ; de manière assez ironique, c'est Hal, depuis l'explosion, qui a la réputation à E.T.A. d'être le véritable champion du placement, de la promenade d'adversaire, et du contre-pied. Ajoutons rapidement que Dennis van der Meer, père du Côté-à-Côté, était un immigré hollandais, pro de bas du tableau, qui devint entraîneur pro de premier ordre et gourou de l'enseignement théorique du tennis, comparable à Harry Hopman ou Vic Braden.

179. Les parents légendairement dysfonctionnels de Stice sont au Kansas, mais il a deux tantes ou grand-tantes ou quoi célibataires et vaguement lesbiennes à Chelsea qui lui apportent sans arrêt de la nourriture que le personnel lui interdit de manger.

180. Les juniors d'un certain niveau ne ramassent jamais les balles à la main. Les garçons ont tendance à se baisser et à faire remonter la balle en la dribblant avec leur stick ; ce geste se divise en nombreux petits sous-styles. Les filles et certains garçons plus jeunes moins enclins à se pencher restent debout et coincent la balle entre leur chaussure et leur raquette et relèvent le pied d'un petit mouvement sec, le stick emportant la balle avec lui. Les garçons qui font cela coincent la balle contre l'intérieur de la chaussure, tandis que les filles la coincent contre l'extérieur de la chaussure, un geste un peu plus féminin. À E.T.A. le snobisme inversé n'est jamais allé jusqu'à ce que l'on se baisse pour ramasser les balles à la main, chose qui, comme porter une visière, est considérée comme un signe trahissant un novice ou un amateur.

181. N.B. : ces coups au-dessus de la tête sont des smashes ; les Américains les appellent « overheads », les Australiens et Européens anglophones « overhands », et les Sud-Africains parfois « pointers ».

182. Le budget ne prévoit pas de dîners communautaires le week-end, et dans les colonnes SAM et DIM du menu de la semaine est inscrit le mot *bricolage*, qu'un certain pourcentage de résidents a fini par un peu trop prendre au pied de la lettre, cet automne.

183. Complément à la note 12 là où nécessaire : le Demerol est du chlorhydrate de mépéridine, un narcotique de synthèse de catégorie C-II, commercialisé par Sanofi Winthrop Laboratories sous forme de sirop parfum banane, de cartouches injectables en 25, 50, 75 et 100 mg / ml ; et (les préférés de D.W.G.) de comprimés de 50 et 100 mg connus dans le North Shore sous le nom de Galets et de Bam-Bam, respectivement.

184. S'il y a un mort au cours de la perpétration d'un crime, même du fait d'un pacemaker défectueux ou de la foudre, le criminel écope d'une accusation de meurtre au 2e degré avec peine non négociable, en tout cas dans le Massachusetts, abominable disposition légale du point de vue de la plupart des camés actifs, car bien qu'ils n'aient pas un tempérament violent, les crimes visant à satisfaire leur addiction ne se distinguent pas exactement par leur efficacité et leur prudence, mais plutôt par leur impulsivité et une préparation peu rigoureuse, dans le meilleur des cas.

185. C'est-à-dire à les faire envoyer dans des espèces de limbes judiciaires pour un temps défini, sachant qu'ils peuvent être rouverts à tout moment si le contrôleur ou le juge décide que les « progrès » de l'accusé ne sont pas « satisfaisants ».

186. Le terme employé n'était pas tout à fait *mouise*.

187. Cela, Gately ne le tient pas de Pat Montesian ; ce sont principalement des légendes d'Ennet House, et quelques faits authentiques provenant de Gene M. et de Calvin Thrust, qui pensaient tous deux Pat M. capable de décrocher la lune.

188. Rien à voir avec le syndrome de Volkmann (cf. note 113).

189. Table dont le remplacement aurait fait un putain de trou dans son budget, mais par chance le semi-Crocodile Sven R. était un spécialiste en restauration de meubles et il répara gracieusement la fente avec une espèce de résine bizarre style faux bois, de sorte que Gately n'eut que le tube de résine style faux bois à payer et non une nouvelle table institutionnelle.

190. Par ex. « Fiston, la sobriété c'est comme une bonne gaule : dès que tu l'as, t'as envie de t'envoyer en l'air » ; ils les débitaient à la chaîne ; ils en avaient des millions.

191. (N'ayant encore jamais cherché un éventuel mode d'emploi sur le côté d'un paquet de pâtes.)

192. Projet MK-Ultra, C.I.A-E.U. lancement 03/04/53 A.S. : « L'activité principale du programme MK-Ultra consistait à mener et financer des expériences de lavage de cerveau à l'aide de drogues dangereuses et autres techniques [*sic*] pratiquées sur des personnes non volontaires par des employés, agents et contractuels de la Division des services techniques de la C.I.A.. » – Procès civil no 80-3163, *Orlikow et al. vs. États-Unis d'Amérique*, 1980 A.S.

193. Alprazolam, marquant l'entrée en fanfare d'Upjohn Inc. dans l'arène des benzodiazépines, seulement catégorie C-IV mais créant une forte dépendance et de sérieux désagréments en cas de décrochage abrupt.

194. Analyse de Chandler Foss, presque ancien d'Ennet House, développée, à n'en pas douter, à un moment où Gately ne pouvait pas l'entendre.

195. Autre vestige : Gately remarque encore de façon presque automatique les barreaux et le grillage, les lames de métal et les petits contacts magnétiques des alarmes domestiques, les boutons à l'intérieur

des charnières, etc.

196. Argot local désignant Storrow Drive, qui longe le Charles entre Back Bay et Alewife, avec d'innombrables voies et panneaux eschériens et des rampes d'accès et de sortie tous les quelques mètres et une absence de limitation de vitesse et des embranchements brusques et une expérience de conduite tellement éprouvante que les contrats du Syndicat de la police précisent que rien n'oblige les agents à y risquer un pneu.

197. Soit une faute d'orthographe en anglais, soit un solécisme québécois, *sic*.

198. Sonnettes Jolly-Jolt®, coussins péteurs Whoopi-Daisy® (à l'effigie de célébrités), cigares explosifs Blammo®, glaçons à mouche Oh, Waiter®, lunettes à rayons X I See London!®, etc., généralement livrés par camion, en même temps que des cartes de vœux sentimentales Saprogenic Greetings®, par les proches entrepôts d'Acme Inc., ou « Entreprise familiale de Gags 'N Notions, Émotions préemballées, Farces et attrapes et Déguisements farfelus Acme », avec une ristourne non négligeable et politiquement intéressée car le propriétaire de la société est un sympathisant de la cause québécoise, le mystérieux nabab albertain qui avait tant pesé sur le C.A.D.C. antidiffusion, et qui plus d'une décennie auparavant, juste après la série de tragédies mettant en cause des cigares Blammo, avait profité des graves problèmes de trésorerie et de relations publiques d'Acmé, alors propriété américaine, pour sortir du bois et lancer une OPA hostile sur la société à hauteur de 30 % de sa valeur environ.

199. Les malheureux Antitoi l'ignorent, mais cela ne signifie pas nécessairement qu'elles soient vierges. Les cartouches duplicables, ou masters, exigent une visionneuse ou un TP avec lecteur 585 trs/min, car avec un lecteur 450 classique elles refusent de livrer autre chose que de la friture, paraissant vides ou vierges. Ici cf. note 294 *infra*.

OceanofPDF.com

200. L. A., à la ramasse niveau sociolinguistique, ne peut savoir que « entendre le couic » est l'euphémisme canadien contemporain le plus sinistre qui soit pour désigner un dézingage violent et soudain.

201. L. A. subodorant assez pertinemment que prononcer ici l'expression « *va chier, connasse !** », hors de son contexte, ne serait pas très judicieux.

202. Extrait du chap. 16, « L'éveil de mon intérêt pour les systèmes annulaires » dans *Le Frisson de l'inspiration : réminiscences spontanées de dix-sept pionniers de la fusion annulaire lithiumisée à cycle DT*, éd. Prof. Dr Günther Sperber, Institut für Neutronenphysik und Reaktortechnik, Kernforschungszentrum Karlsruhe, U.R.G., uniquement disponible en anglais et en grand format à un prix exorbitant, © A.C.M.T., Springer-Verlag Wien, New New York.

203. Par ex. : Ted Schacht ajustant ses serre-poignets. Carol Spodek en extension pour une volée au filet, son corps étiré, visage sombre derrière le cordage. Une vieille de Marlon Bain accompagnant un grand coup droit, une couronne de sueur scintillant autour de lui, son bras le plus épais en travers de sa gorge. Ortho Stice en équilibre sur les mains. Yardguard en pleine glissade sur un revers bas. Wayne cet été dérapant sur la fine terre battue de Rome, un nuage rouge masquant tout jusqu'à ses genoux. Pemulis et Stice bras croisés adossés à un grillage sur fond de désert. Shaw sans sa ridicule moustache pelée censée rappeler celle de John Newcombe. Ces photos ont été tellement regardées qu'elles ont pâli. Hal en plein lancer, les genoux plus pliés qu'il ne le voudrait et une balle au zénith. Wayne, une assiette en argent entre les mains. Les garçons du contingent Europe trois étés plus tôt en rang devant un fourgon cubique avec le volant du mauvais côté, quelqu'un levant deux ou trois doigts au-dessus de la tête d'Axford. Schtitt s'adressant à des gosses dont on ne voit que le dos. Todd Possalthwaite serrant la main d'un petit gamin noir au filet. Troeltsch faisant semblant d'interviewer Felicity Zweig. Les jumelles Vaught partageant une francfort de trente centimètres de long devant un stand à l'US Open Juniors du Bronx. Todd Possalthwaite au filet avec un gamin de P.W.T.A. Chaque muscle proéminent sur la jambe en avant d'Amy Wingo, un peu trop prise de court sur un revers. Et ainsi de suite. Les photos ne sont pas alignées ; elles sont disposées en désordre. Heath Pearson, ancien actionnaire de la dépanneuse, aujourd'hui à Pepperdine, se détournant de l'objectif sous les lumières du Poumon, en pleine course. Les courts de Palmer Academy, moches sous le cagnard. Beaucoup d'entre elles ont été prises par Mario. Peter Beak tombant durement après une volée, les deux pieds à l'extérieur de ce qui semble être le gazon artificiel de Longwood. Les photos entourées de nuages et de cieux non localisés. Freer dans les gradins à Brisbane en tongs et débardeur, qui adresse le signe de la paix à l'appareil. Le Poumon à mi-montage avec Pearson et Penn et Vandervoort et Mackey et les autres seniors de cette année-là dans les transats du pavillon, les pieds dans le froid, mettant leur grain de sel pendant que Hal et Schacht et les autres trimballent des pièces. Une des cuisinières de Mme Clarke coiffée d'une charlotte qui mélange quelque chose avec un pilon de la taille

d’un bras dans un saladier qu’elle doit tenir penché. Aucune de Mario ni d’Orin. Un bataillon de gosses en sweat-shirt qui sprintent à flanc de colline dans la neige épaisse, deux ou trois bien à la traîne et dangereusement penchés. Des rectangles d’un bleu plus clair là où des photos ont été enlevées et pas encore remplacées. Freer torse nu jouant au mini-tennis avec Lori Clow. Un gros plan de Gretchen Holt lunettes sur le nez et stupéfaite de la décision d’un juge de ligne. Wayne et un Manitobain avec des T-shirts ornés de feuilles, main sur le cœur, tournés vers le nord. Kent Blott horrifié, la bouche en boomerang et le nez saillant sous le jock-strap posé sur son visage et accroché à ses oreilles, tandis que Traub et Lord s’écroulent de chaque côté soit d’hilarité soit de dégoût. Hal et Wayne au filet en double, tous deux penchés loin vers la gauche comme si le court était incliné.

204. Hal et Mario ont depuis longtemps dû se faire [ax] à l’idée qu’Avril, à 50 ans passés, attire toujours les hommes sur un plan endocrinien.

205. Comme pour le truc neurogastrique, seuls Ted Schacht et Hal savent que la peur la plus intime de Pemulis est celle d’une expulsion et d’un renvoi scolaire ou disciplinaire, de devoir se traîner dans Comm. Ave. pour rentrer à la prolétaire Allston sans diplôme ni ticket de sortie, et à présent dans sa dernière année à E.T.A. sa peur crève le plafond, elle est un des facteurs expliquant que Pemulis prenne de si grandes précautions dans ses activités extrascolaires – forçant un consommateur de Substance à le suborner explicitement, etc. – et que Hal et Schacht lui aient offert pour son dernier anniversaire l’affiche accrochée au-dessus de la console dans sa chambre, qui représente un roi tourmenté sous sa grande couronne, assis sur son trône à se gratter le menton et à broyer du noir, avec la légende : OUI, JE SUIS PARANO – MAIS SUIS-JE *ASSEZ* PARANO ?

206. Bien que ce ne soit pas précisé, tout le monde dans la salle d’attente à l’exception d’Ann Kittenplan est parfaitement au courant que Lord et Postal Weight sont sous la responsabilité de Pemulis, et Penn et Ingersoll sous celle d’Axhandle ; et que Struck, pas plus que Troeltsch, ne semble avoir été convoqué en conseil de discipline.

207. Étant donné que les courts de tennis sont disposés côte à côte et pratiqués par des humains qui frappent fort mais sont faillibles, les balles perdues heurtent les cadres des sticks et les poteaux de filets et même les grillages et rebondissent et roulent d’un territoire à l’autre. Lors des tournois sérieux, en général à partir des quarts de finale, des ramasseurs de balles sont chargés de les récupérer. Pendant les premiers tours et les entraînements, cependant, la bienséance veut que l’on interrompe le jeu et qu’on aille chercher les balles des autres quand elles roulent de son côté, et qu’on le renvoie dans leur court d’origine. On signale que l’on a besoin de ce type de faveur en criant « Désolé ! » ou « Le Trois, un coup de main ? » ou quelque chose de ce genre. Mais par nature Hal comme Axford semblent incapables de faire cela, de demander de l’aide pour leurs balles égarées, ils sont tous deux obligés de tout laisser en plan et de partir en courant jusqu’à un autre court, de marquer une pause au bord de tous les courts à traverser pour attendre la fin des points, afin d’aller chercher leurs balles. C’est une curieuse inaptitude à réclamer de l’aide et aucun effort de renforcement négatif de la part de Tex Watson ou d’Aubrey deLint ne paraît réussir à la corriger.

208. Qui sont des festivals de douleur pure à base de retour en courant jusqu'à la ligne de fond après un lob offensif puis remontée en courant pour taper la bande du filet avec le stick juste au moment où Nwangi ou Thode envoie un nouveau lob offensif au-dessus de votre tête qui vous oblige à repartir en courant et à arriver à temps sinon ils enchaînent les lobs sur votre emplacement habituel et le tout sans vous laisser smasher.

209. Il existe une légende calibre Clipperton sur le jeune élève d'E.T.A. qui, il y a longtemps, en A.R.M.S.M., avait appelé les Services sociaux du Massachusetts et qualifié les Vomitifs disciplinaires de maltraitance sur enfant, avec pour résultat l'apparition au portail de deux femmes des Services sociaux bouche pincée et sans une once d'humour qui avaient passé la journée à fourrer leur nez partout et avaient exigé que Schtitt confine Aubrey deLint à sa chambre car il était fou de rage contre le gosse qui avait cafté.

210. Aucune idée de ce que cela peut être.

211. Hal a été privé des surfaces en gazon, terre battue et Har-Tru du grand chelem junior à cause d'un inconvénient singulier à être inscrit dans une académie nord-américaine, à savoir que le règlement de l'A.T.O.N.A.N. pour le grand chelem junior n'autorise qu'un seul inscrit par académie dans chaque catégorie d'âge, or c'est John Wayne qui a obtenu ce sésame.

212. Sous l'égide de feu J. O. Incandenza, la société Meniscus Optical Products Ltd. a développé les drôles de rétroviseurs grand-angle sur les côtés des automobiles, qui rétrécissent tellement le véhicule de derrière que la loi fédérale impose que soit imprimée sur le verre la mention LES OBJETS DANS LE RÉTROVISEUR SONT PLUS PROCHES QU'IL N'Y PARAÎT, mention qui désarçonna Incandenza et le laissa stupéfait quand les constructeurs états-uniens et les importateurs lui achetèrent les droits d'exploitation de ces rétroviseurs, il y a bien longtemps, lui offrant ainsi une première paye entrepreneuriale déconcertante – les élèves d'E.T.A. aiment à conjecturer que la source d'inspiration de ces rétroviseurs est Charles Tavis, éternelle victime de la perspective.

213. Présentateur extrêmement agaçant du programme pour enfants de Diss. Spontanée InterLace.

214. ®CardioMed Fitness Products, une sorte de StairMaster quatrième génération mais conçu de manière à ressembler davantage à un escalator descendant qu'on aurait trafiqué pour qu'il atteigne un nombre sadique de trs/min, si bien que le sportif doit monter les marches en courant s'il veut sauver sa peau et éviter que la machine ne l'expédie à l'autre bout du bureau, ce qui explique le gros tapis de salle de musculation fixé au pan de mur faisant face à l'arrière de la machine, que Tavis avait choisie pour remplacer son StairMaster suite à un bilan cholestérol alarmant, et qu'il eut dans un premier temps du mal à apprivoiser, au point qu'il fut même contraint une fois de porter un corset lombaire.

215. Le pro du circuit Satellite à qui Hal avait pris un set, un Letton taillé comme une barrique et persuadé que Hal s'appelait *All*.

216. Notons une fois de plus que la langue natale de Marathe n'est pas le classique idiome contemporain parisiano-français mais l'id. cont. français québécois, presque équivalent au basque en termes de difficulté, plein d'expressions bizarres et de formes grammaticales

infléchies et non infléchies, un dialecte consanguin et récalcitrant, à l'évaluation duquel Steeply n'a en fait obtenu qu'un « Passable » lors de son entraînement à l'interrogatoire technique au B.S.S.E.U. à Vienna / Falls Church, Virginie, et qui n'admet pas facilement d'expression correspondante en anglais.

217. C.-à-d. à l'allusion au truc anticonfluentiel et métadivertissant et riche en hologrammes sur la Méduse et l'Odalisque réalisé par le *samizdateur** supposé, dont en réalité la scène de combat de la pièce dans le film peut être décomposée en une série de ce que l'on nomme « transformations de Fourier rapides », même si tout le monde serait bien en peine de savoir ce que veut dire ALGOL, à moins que ce ne soit pas un acronyme mais un authentique terme québécois, « *l'algol* », auquel cas il ne figure dans aucun dictionnaire ni source lexicale en ligne où que ce soit dans la 2e ou la 3e Grille IL / IN.

218. Cf. William James à propos de « … ce processus latent de préparation inconsciente précédant souvent un soudain éveil à l'idée que lorsque le mal est fait, il est irréparable », citation qui fit comprendre à Lenz ce qu'il trafiquait à l'instant où il se risqua à la lire dans un livre déniché derrière une bibliothèque le long du mur nord du living-room d'Ennet House, une énorme édition à gros caractères d'un texte intitulé *Principes de psychologie et Conférences Gifford sur la religion naturelle*, de William James (sans surprise), disponible en édition à gros caractères auprès de Microsoft / NAL-Random House-Ticknor, Fields, Little, Brown & Co., © A.C.M.T., un volume auquel Lenz finit par grandement s'attacher.

219. ®The Mobil Chemical Co.'s Consumer Products Branch's Plastics Division, Pittsford, New New York.

220. ® *Ibid*.

221. Ou Halopéridol, McNeil Pharmaceutical, en seringues de 5 mg/l préremplies : imaginez plusieurs tasses de tisane apaisante à la cannelle suivies d'un coup de barre à mine derrière la tête.

222. National Security Agency, absorbée en même temps que l'ATF et la DEA, la CIA et l'ONR et les services secrets dans la sphère du Bureau des Services sans Spécificité.

223. L'A.A.A.A.O., l'élite, le corps le moins spécifique des Services sans Spécificité, qui paye Hugh Steeply pour sa dernière mission de terrain en date, bien que ses chèques de salaire et ses saisies-arrêts de pension alimentaire soient versés par un organisme nommé « Fondation pour la liberté continentale » – espérons que ce ne soit qu'une société écran / un prête-nom.

224. Argot de Charlestown / South Boston, désignant les mètres.

225. Vitamine B12 en poudre, à l'amertume convaincante et à la texture de talc, que Lenz a toujours préférée au Mannitol comme produit de coupe car le Mannitol lui provoque un genre d'allergie se manifestant par de minuscules bosses rouges avec de drôles de points blanc pâle sur le bout des doigts.

226. L'hydrolyse est le processus métabolique par lequel la cocaïne végétale est décomposée en benzoylecgonine, méthanol, ecgonine et acide benzoïque, et si tout le monde n'est pas fait pour apprécier la Crosbulation c'est que le processus est fondamentalement toxique et peut

avoir des conséquences neurosomatiques déplaisantes sur certains organismes : par ex. sur le système névralgique de Don Gately, elles se traduisent par des angiomes stellaires et une propension à se pincer la peau des mains, propension qui lui a toujours fait exécrer la coke et les tapeurs de coke ; sur l'organisme de Bruce Green, par un nystagmus binoculaire et une dépression écrasante avant même le début de la descente, expliquant une propension aux crises de larmes et à l'enfouissement de son visage nystagmique dans le creux de son épais bras droit ; chez Ken Erdedy, par une rhinorrhée impossible à arrêter qui l'a envoyé aux urgences les deux fois où il a pris de la cocaïne ; chez Kate Gompert, par une blépharospectie et maintenant une hémorragie cérébrale instantanée parce qu'elle est sous Parnate, un antidépresseur inhibiteur MAO ; chez Emil Minty, par un hémiballisme tellement incontrôlable qu'il n'a pris qu'une seule fois de la Bing. Les hémispasmes labiaux sont un effet courant de l'hydrolyse de la cocaïne, assez léger pour que les consommateurs conservent leur amour pour la Bing ; les convulsions peuvent aller d'un petit mordillement de lèvre / agitation chez Lenz, Thrale, Cortilyu et Foss, à une succession de contorsions expressives à la Edvard Munch-Jimmy Carter-Paliacci-Mick Jagger tellement violentes que tout le monde dans la pièce est gêné à part les intéressés. Sur l'ancien tapeur de coke Calvin Thrust, l'hydrolyse a provoqué un priapisme qui l'a mené directement à son premier choix de carrière. Chez Randy Lenz aussi elle déclenche un nystagmus, mais seulement de l'œil droit, en même temps qu'une constriction vasculaire, une diurèse extrême, un phosphénisme, des grincements de dents compulsifs, une mégalomanie, une phobophobie, des souvenirs euphoriques, des délires de persécution et / ou envies de meurtre, une sociose, un écoulement post-nasal, un léger priapisme qui transforme la diurèse en entreprise acrobatique et risquée, un acné rosacé intermittent et / ou un rhinophyma, et – particulièrement en cas de synergie avec un paquet presque entier de Winston sans filtre et quatre tasses du café du groupe des Jeunes AA de Brookline, alcalin et corsé à vous durcir les tétons – une fabulation concomitante à une verbosité frénétique suffisant à lui causer une tendinite linguale, une hypertension pulmonaire et une incapacité totale à libérer de sa présence toute personne paraissant plus ou moins disposée à l'écouter.

227. Également appelée lignocaïne ou xylocaïne-L, un composé de diéthylamino-xylidide employé comme anesthésique dentaire et maxillo-facial, meilleur produit de coupe pour la Bing car il engourdit et provoque un écoulement amer parfaitement semblable à celui de la Bing, et accroît aussi temporairement la montée de la cocaïne lorsqu'elle est injectée, bien que lorsqu'elle est fumée son goût n'ait rien à voir avec celui de la coke oxydée, et il est aussi plus cher que le Mannitol ou la B12 et plus difficile à trouver car seulement disponible sur ordonnance, ce qui explique la popularité de l'orthodontiste auprès des dealers.

228. EXTRAITS RETRANSCRITS DE LA SÉRIE D'INTERVIEWS AVEC LE MAGAZINE *MOMENT* EN VUE DU PORTRAIT PUTATIF D'O. J. INCANDENZA, PUNTER PROFESSIONNEL DES CARDINALS DE PHOENIX, PAR HELEN STEEPLY, JOURNALISTE PUTATIVE DE *MOMENT*, NOVEMBRE A.S.V.A.I.D.

« Je ne parlerai pas des raisons pour lesquelles je ne parle plus à la Moms.
– Q.
– Ni des aventures de la Cigogne folle dans la communauté psychiatrique.
– Q.
– On est partis sur un mauvais pied, m'dame, même si vous êtes très jolie dans ce tailleur-pantalon.
– Q.
– Parce que c'est une question qui ne veut rien dire, voilà pourquoi. *Fou*, c'est un mot fourre-tout, ça ne décrit rien, ça ne justifie rien. La Cigogne était dément et alcoolique au dernier degré pendant les trois dernières années de sa vie, et il s'est mis la tête dans le micro-ondes, et rien qu'à l'atrocité du geste je me dis qu'il faut être un peu fou pour se tuer d'une manière aussi douloureuse. Bref donc est-ce qu'il était fou ? Dans les cinq dernières années de sa vie il a créé une académie de tennis et il a rassemblé une équipe d'entraîneurs de calibre national et obtenu l'accréditation et l'approbation de l'USTA et un financement multi-Grilles et posé les bases d'une fondation pour E.T.A., et il a aussi inventé un nouveau verre pour les fenêtres qui ne s'embue pas et qui ne marque pas quand on le touche ou qu'on souffle dessus et qu'on dessine des visages avec nos doigts, et après il l'a vendu à Mitsubishi, et il a aussi géré les recettes de tous ses brevets précédents, sans compter évidemment qu'il se soûlait à mort tous les jours après quoi il avait besoin de rester au moins deux heures nu en grelottant sous une couverture qui gratte, et il se baladait en imitant toutes sortes de professionnels de la santé pendant les périodes où il croyait qu'il travaillait dans la santé, une séquelle de l'époque où il hallucinait et s'imaginait des carrières comme dans un delirium tremens, et *pendant son temps libre* il a réalisé des documentaires pointus et une douzaine de films d'art et d'essai sur lesquels des gens écrivent encore des thèses. Alors est-ce qu'il était fou ? C'est vrai, le mec du *New Yorker*, le mec de la rubrique cinéma qui a remplacé Rafferty, comment il s'appelait, c'est vrai qu'il disait tout le temps que ses films ressemblaient à la psyché la plus psychotique du monde en train de déballer toute sa merde à l'écran et vous demandant de payer pour la regarder faire. Mais n'oubliez pas que ce mec a été cramé au troisième degré par l'arnaque du Drame Trouvé. C'était un des critiques en vue qui a écrit noir sur blanc que là Incandenza avait fait avancer le drame de trois ou quatre crans en un seul bond visionnaire, et après que la Cigogne n'a plus réussi à garder son sérieux et qu'elle a craché le morceau sur l'antenne de la radio publique nationale au milieu d'une table ronde sur le « Vent frais » de la dramaturgie, le mec du *New Yorker* a disparu des radars pendant une bonne année et quand il est revenu il avait une grosse dent contre Soi-Même, ce qui se comprend.
– Q.
– Ce que j'allais dire, c'est que si des ouvrez les guillemets sources que vous ne pouvez pas citer fermez les guillemets disent que je ne suis plus en contact avec la Moms parce que je prétends qu'elle est folle, alors qu'est-ce que vous entendez par *folle*. Est-ce que je lui fais confiance, la réponse est non. Est-ce que je veux avoir quoi

que ce soit à voir avec elle – c'est niet. Est-ce que je crois qu'elle est tarée et qu'on ne peut rien pour elle ? Elle est très amie avec Rusk, la psy d'E.T.A., et Rusk est docteure en Genre et en Déviance. Est-ce que, elle, elle pense que la Moms est tarée ?

– Q.

– Le critère sur lequel je faisais l'analogie avec la Cigogne, c'est celui du fonctionnement de la Moms. Parce qu'on peut dire que la Moms fonctionne comme une machine, et pas qu'un peu. La Moms traverse les journées en cinquième vitesse pied au plancher. Y a ses missions de doyenne à E.T.A. Y a sa charge de prof à plein temps. Y a ses rapports d'activité et les quadriviums et les triviums qu'elle planifie sur trois ans à chaque rentrée scolaire. Y a ses livres de linguistique prescriptive qui sortent tous les trente-six mois, métronomiques. Y a les conférences et les conventions grammaticales, et même si elle ne met plus le nez dehors elle y assiste par vidéophone qu'il pleuve ou qu'il vente. Y a les Grammairiens militants du Massachusetts, qu'elle a cofondés avec deux je cite chers amis universitaires, tarés eux aussi, des G.M.M. qui font le tour des supermarchés du Massachusetts pour harceler les responsables si les caisses moins de dix articles s'appellent *express* au lieu de *rapides* et ainsi de suite. L'année avant la mort de la Cigogne folle, Orange Crush avait sorti une campagne d'affichage et des petites cartes dans les magazines qui disaient *CRUSH : UN GOÛT DONT ON SE RAPPELLE*, au lieu de « dont on se souvient », et je vous jure que la brigade des G.M.M. a pété un plomb ; la Moms a passé cinq semaines à faire des allers-retours à New New York, elle a organisé deux rassemblements sur Madison Avenue qui ont très mal tourné, elle s'est défendue toute seule au procès que Crush lui a collé, n'a jamais fermé l'œil, pas une minute, elle carburait aux cigarettes et à la salade, des énormes salades qu'elle mangeait toujours en pleine nuit, c'est un truc chez elle, elle attend toujours qu'il soit tard pour manger.

– Q.

– D'après elle c'est le bruit, elle ne supporte pas le bruit de la ville, c'est pour ça que Hallie dit qu'elle n'a pas posé une seule pantoufle de vair hors des lieux depuis… vous lui demanderez. La Volvo était déjà sur des parpaings quand j'étais à la fac en ville. Mais je sais qu'elle est allée à l'enterrement de la Cigogne, qui a eu lieu à l'extérieur du site. Maintenant elle a un tri-bande et un vidéophone collés au bec, même si je sais qu'elle n'utiliserait jamais un Tableau.

– Q.

– Ben, c'est assez évident vu que depuis Weston la Moms a des TOC des troubles obsessionnels compulsifs. Si ça n'a jamais été diagnostiqué ni traité c'est uniquement parce que ses troubles ne l'empêchent pas de fonctionner. Tout a toujours l'air de se remettre à fonctionner. La troversion c'est dans le caractère, d'après Schtitt. À E.T.A. j'étais proche d'un type pendant des années, Bain, il a développé des TOC du genre qui nécessite un traitement – il perdait un temps fou avec ses rituels sans fin, laver, nettoyer, vérifier les choses, marcher, il apportait un T sur le court pour s'assurer que toutes les cordes de sa raquette se croisaient bien à angle droit, il ne pouvait pas

franchir une porte avant d'avoir passé sa main sur tout le chambranle, aucune idée de ce qu'il vérifiait, et ensuite il n'arrivait pas à se fier à ses sens et il était obligé de revérifier la porte qu'il venait de vérifier. Il fallait le porter pour le sortir du vestiaire avant les tournois. En fait on a été proches toute notre vie, malgré le fait que Marlon Bain était l'être humain le plus suant du monde, on n'avait pas envie de s'approcher de lui à moins d'un kilomètre. Je crois que ses TOC ont débuté à cause de sa transpiration compulsive, et que sa transpiration, elle, a débuté après que ses parents ont été tués dans un accident grotesque. À moins que ce ne soit l'effort physique que demandaient ses rituels et ses pinaillages permanents qui exaculait sa transpiration. La Cigogne a utilisé Marlon dans *Mort à Scarsdale*, au cas où vous auriez envie d'en voir plus que ce que vous voulez savoir sur la transpiration. Mais le personnel d'E.T.A. était indulgent avec la pathologie de Bain concernant les portes parce que Schtitt avait eu un mentor qui avait un attachement pathologique à l'idée qu'on est la distance même qui sépare deux points. Qu'est-ce que c'est agréable de pouvoir enchaîner les relatives quand c'est plus simple. Et merde, je me remets à penser à l'usage des mots. C'est pour ça que j'évite le sujet de la Moms. C'est un sujet qui commence à me contaminer. Après il me faut des jours pour m'en laver. La troversion étant dans le caractère selon Schtitt. Ce n'est pas donné à toutes les femmes, de bien porter un tailleur-pantalon, je trouve. J'ai toujours…

– Q.

– Je crois que là où je voulais en venir c'est que j'ai vu une grande partie de la vie de mon ancien partenaire de double se gripper à cause de ses troubles obsessionnels compulsifs cliniques parce qu'il avait besoin de trois heures pour se doucher et de deux de plus pour sortir de la douche. Il était paralysé par ses espèces de gestes compulsifs qui ne servaient à rien. La Moms, elle, elle réussit à fonctionner avec ses TOC parce qu'elle a une attitude compulsivement efficace et pragmatique vis-à-vis de ses compulsions. Qui peut dire si ça la rend plus ou moins folle que Marlon Bain ? Tenez, par exemple, la Moms a résolu pas mal de problèmes de seuils à franchir en faisant en sorte qu'il n'y ait pas de véritables portes ni chambranles au rez-de-chaussée de la MdP, en séparant les pièces par des angles et des cloisons et des plantes. La Moms s'imposait un programme prussien quand elle était dans la salle de bains, histoire de s'empêcher de passer des heures à se laver les mains jusqu'à s'en détacher la peau comme faisait Bain, qui a dû porter des gants en coton tout l'été avant son départ d'E.T.A. Pendant un moment la Moms avait fait installer des caméras pour pouvoir vérifier sans arrêt si Mme Clarke avait bien éteint le four ou si ses plantes étaient bien à leur place ou si les serviettes de la salle de bains étaient bien alignées avec toutes les franges à la même hauteur sans être obligée de s'en assurer physiquement ; elle avait un petit mur de moniteurs dans son bureau à la MdP ; la Cigogne tolérait les caméras mais à mon avis Tavis ne raffole pas d'être filmé dans la salle de bains ou n'importe où ailleurs, alors peut-être qu'elle a dû trouver un autre

moyen[u]. Vous pourrez aller vérifier par vous-même. Ce que j'essaie de dire, c'est qu'elle est d'une efficacité compulsive même dans ses obsessions et ses compulsions. Bien sûr il y a des portes à l'étage, des portes verrouillables, mais elles servent pour d'autres compulsions. De la Moms. Allez lui demander de quoi je veux parler. Elle est tellement compulsive qu'elle gère ses compulsions avec une telle efficacité qu'elle réussit à tout faire et à ménager encore plein de temps pour ses enfants. Ils lui pompent de l'énergie en permanence. Elle doit garder le crâne de Hal arrimé au sien mais pas trop ouvertement, histoire qu'il ne se doute de rien et n'ait pas l'idée de retirer son crâne. Il a encore besoin que sa mère approuve tout ce qu'il fait, ça l'obsède. Il vit pour être applaudi par deux mains et pas une de plus. Il est toujours en représentation devant elle, question syntaxe et vocabulaire, à 17 ans pareil qu'à 10. Il est tellement renfermé que parler avec lui c'est comme lancer un caillou dans un étang. Il ne se rend même pas compte qu'il sait que quelque chose ne va pas. Et puis évidemment, la Moms est obsédée par Mario et les défis et les malheurs et les petites misères pitoyables de Mario et elle vénère Mario et elle est persuadée que Mario est un genre de martyr laïc qui paye pour le bazar qu'elle a mis dans sa vie à elle, et en même temps elle doit conserver une façade d'encadrement décontracté et un peu laxiste, donner l'air de laisser Mario vivre sa vie et faire ses propres choix.

– Q.

– Je refuse d'en parler.

– Q.

– Non et ne me prenez pas pour un idiot, je ne dirai pas pourquoi je refuse d'en parler. Si ça doit sortir dans *Moment* Hallie va le lire, et après il va le lire à Booboo, et je ne parlerai pas de la mort de la Cigogne ni de la stabilité de la Moms dans un canard qu'ils vont lire et qui les obligera à lire un compte rendu officiel de mon point de vue au lieu de l'ingérer tout seuls. De le digérer, plutôt. Ingérer, digérer. Non, digérer.

– …

– Tous les deux, ils vont peut-être devoir attendre de partir de là-bas avant de pouvoir se rendre compte de ce qui se passe, que la Moms est complètement cinglée et qu'on ne peut rien pour elle. Tous ces termes qui sont devenus des clichés – *déni*, *schizogène*, *système familial pathogène* et ainsi de suite. Une de mes anciennes connaissances disait que la Cigogne folle rabâchait que les clichés avaient gagné leur statut de clichés parce qu'ils sont manifestement vrais.

– …

– Je ne les ai jamais vus se disputer, tous les deux, pas une fois en dix-huit ans de vie domestique et académique, je ne dirai rien de plus.

– Q.

– Feu la Cigogne a été le dindon de la farce la plus monstrueuse de l'histoire, je ne dirai rien de plus.

– …

– Très bien, je vais vous raconter une antidote [v] qui sera peut-être plus symptomatique du climat émotionnel de la Moms que n'importe quel adjectif. Merde, vous voyez, suffit que je pense à tout ça pour que je me mette à faire des références explicites à des catégories grammaticales. Voilà ce qui se passe avec les gens qui sont réellement fous et malveillants : leur vrai génie, c'est de faire croire aux gens autour d'eux que ce sont *eux* les fous. En science militaire ça s'appelle la guerre psychologique, pour info.
– *Q.*
– Pardon ? D'accord, un truc pour illustrer. Quoi prendre. L'embarras du choix. Je vais en piocher un au hasard. Je crois que je devais avoir 12 ans. En tout cas cet été-là j'ai participé au championnat avec les 12 ans, j'en suis sûr. Même si je jouais déjà avec les 12 ans quand j'en avais 10. C'est entre mes 10 et 13 ans qu'on m'a considéré comme doué, avec un avenir dans le tennis. J'ai commencé à décliner vers la puberté, j'imagine. Allez disons que j'avais 12 ans. Tout le monde parlait de l'ALÉNA et d'un truc qui s'appelait je cite les péages de l'information, et la télévision hertzienne existait toujours, même si nous on avait une parabole. L'Académie était encore loin de voir le jour. La Cigogne disparaissait de temps en temps quand l'argent rentrait. Je crois qu'il allait chaque fois voir Lyle dans l'Ontario. Disons que j'avais 10 ans. On vivait toujours à Weston, surnommée Volvoland. La Moms jardinait à longueur de temps, là-bas. Ça faisait partie des choses qu'elle *devait* faire. C'était sa lubie. Elle n'était pas encore passée aux plantes d'intérieur. Elle appelait les produits du jardin ses Bébés verts. Nous interdisait de manger la courgette. Elle ne l'a jamais cueillie, la courgette est devenue monstrueuse, elle a séché, elle est tombée et elle a pourri. L'éclate. Mais ce qu'elle préférait c'était préparer le jardin au printemps. Elle commençait à faire des listes et des estimations et à tracer les premiers plans dès le mois de janvier. Je vous ai dit que son père cultivait des pommes de terre, qu'à un moment il a été millionnaire, une espèce de baron de la patate, au Québec ?
« Mais donc on est début mars. Vos boucles d'oreilles, elles sont électriques ou c'est juste vous ? Comment ça se fait que je ne les aie pas remarquées jusqu'ici ? Je croyais que les femmes qui pouvaient porter des boucles d'oreilles en cuivre ne mettaient jamais autre chose que du cuivre. Vous devriez vous voir dans cette lumière. C'est rare que les néons réussissent à une femme. Vous devez être exceptionnellement…
– Q.
– Dans le caveau familial de la Moms. Au Québec, Saint-Quelque-Chose, je sais pas quoi. Jamais allé. Son testament précise seulement le plus loin possible du caveau de son père. Tout près du Maine. Au cœur de la Concavité. La ville de naissance de la Moms a été rayée de la carte. Mauvais écocycles, c'est le pays des machettes maintenant. Faudrait que j'essaie de me rappeler le nom de la ville. Mais bref, donc la Moms est dehors dans le jardin, il fait froid. On est en mars et ça *caaaille*. Je la maîtrise, cette histoire. J'ai raconté cet incident à plusieurs professionnels spécialistes de la famille, et tous les sourcils se sont levés, sans exception. Avec ce genre

d’antidote, les pros des systèmes pathogènes ont les sourcils qui grimpent sur leur front, filent sur leur crâne et disparaissent dans leur nuque.

– …

– Bon donc disons que j’ai 13 ans, ça veut dire que Hallie en a 4. La Moms est dans le jardin derrière la maison avec un motoculteur qu’elle a loué, et elle laboure cette terre de la Nouvelle-Angleterre connue pour être dure comme la roche. La situation est ambiguë, on ne sait pas trop si c’est la Moms qui dirige le motoculteur ou l’inverse. C’est une vieille machine, couverte de l’essence qui a débordé quand j’ai fait le plein avec un entonnoir – la Moms croit secrètement que les produits pétroliers provoquent la leucémie, donc sa solution c’est de se convaincre qu’elle ne sait pas ce qui cloche quand la machine ne marche plus et de rester à se tordre les mains pendant qu’un gamin de 13 ans trop content de lui faire plaisir roule des mécaniques parce qu’il a réussi à diagnostiquer le problème, et ensuite je verse l’essence. Le motoculteur fait du bruit et il est difficile à maîtriser. Il rugit, il grogne, il rue et derrière lui ma mère marche comme si elle promenait un saint-bernard pas dressé, elle laisse des traces de pas de mec bourré dans la terre retournée, derrière la machine. C’est spécial, une femme très grande qui essaie de manœuvrer un motoculteur. La Moms est immense, beaucoup plus grande que tout le monde à part la Cigogne, qui dépasse même la Moms. Bien sûr elle serait horrifiée si elle venait à se rendre compte de ce qu’elle fait, instrumentaliser un gamin pour qu’il manipule l’essence qui, dans son idée, peut être cancérigène ; elle ne *sait* même pas qu’elle a une phobie de l’essence. Elle a mis deux paires de gants de travail et des sacs plastique de bloc opératoire par-dessus ses espadrilles, les seules chaussures dans lesquelles elle peut jardiner. Et un masque microfiltrant antipollution Fukoama, on en voyait souvent à l’époque, vous vous rappelez peut-être. Elle a les orteils bleus dans les sacs plastique pleins de terre. Je suis quelques mètres devant la Moms, chargé de l’enlèvement préventif des pierres et des mottes. C’est son expression. Enlèvement préventif des pierres et des mottes.

« Maintenant suivez-moi, visualisez avec moi. Au milieu de ce labourage arrive mon petit frère Hallie, peut-être 4 ans à ce moment-là, en pyjama rouge pelucheux, avec un tout petit manteau et des chaussons qui ont d’horribles smileys jaunes sur le bout. Ça doit faire une heure et demie qu’on s’y est mis, et pratiquement tout le jardin est labouré, quand Hal sort de la maison et descend de la terrasse en séquoia traité et s’approche d’un air très décidé et très sérieux de la bordure du jardin que la Moms a délimitée avec des bâtons et de la ficelle. Il tend sa petite main droit devant lui, il tient un petit truc sombre et il se dirige vers le jardin pendant que le motoculteur renâcle et cliquette derrière moi en traînant la Moms. Hal approche et le truc dans sa main commence à ressembler à une très mauvaise nouvelle. On se regarde, lui et moi. Il a un air très sérieux malgré sa lèvre inférieure qui fait une espèce de crise d’épilepsie, ce qui veut dire qu’il ne va pas tarder à se mettre à brailler. Je me rappelle que l’air était gris de poussière et que la Moms avait ses lunettes sur le nez. Il brandit le truc en direction de la silhouette de la Moms. Je plisse les yeux. Le truc qui recouvre sa paume

et qui pendouille sur les côtés, c'est une plaque de moisissure en forme de losange. Un vieux gros bout de moisissure domestique. J'insiste sur *vieux* et *gros*. Il devait venir d'un coin du sous-sol caché par la chaudière, un coin qu'elle avait dû rater avec le lance-flammes après l'inondation qu'on avait tous les ans en janvier au moment du dégel. J'ai une motte ou une pierre à la main, j'observe, tous mes follicules se regroupent et se resserrent. La tension était palpable, c'était comme être sur Sunstrand Plaza quand ils ont allumé les transformateurs, tous les follicules qui se regroupent et qui se resserrent. Le truc était d'un vert un peu nasal, avec des taches noires, le même genre de duvet que sur une pêche. Des taches orange aussi. Une plaque de moisissure qui n'annonçait vraiment rien de bon. Hal me regarde au milieu de ce vacarme, avec sa lèvre qui s'agite dans tous les sens. Il regarde vers la Moms, la Moms se concentre pour tracer son sillon au cordeau, elle zigzague. Le pompon c'est que la moisissure paraît bizarrement, comment dire, incomplète. Comme si, et à cet instant-là je m'en aperçois, comme si on avait *croqué* dedans, Helen. Et oui je plisse les yeux et je vois que le petit a un truc poilu dégoûtant coincé entre les dents de devant et plein de poils étalés autour de la bouche.

« Restez avec moi, Helen. Sentez les espèces de nuages wagnériens qui s'accumulent. Hallie dit toujours que quand il était petit il avait en permanence l'impression que le cosmos tout entier était à ça de fulminer en nuages de gaz élémentaires brûlants et qu'il tenait en place uniquement grâce à la volonté et à l'ingéniosité héroïques de la Moms.

« Et là tout ralentiiiiit. Elle fait demi-tour au bout d'un sillon avec sa machine et elle voit Hallie dans ses chaussons souriants dehors dans le froid, ce qui suffit en soi à faire péter le cosmos, de son point de vue, d'habitude. Maintenant on voit qu'elle se penche sur le démarreur pour arrêter le motoculteur comme je le lui ai montré. La machine tousse un peu et pète de la fumée bleue. Elle aspire la poignée au bout de la corde du démarreur. Je sens encore la tension électrique comme si j'y étais. Le silence d'après-vacarme s'abat autour de nous, on a les oreilles qui tintent. On entend le piaillement hésitant d'un oiseau. La Moms va vers Hal qui est planté là dans son petit manteau rouge. Elle coince une mèche de cheveux sous l'élastique de sa charlotte spéciale en plastique. À l'époque elle avait les cheveux brun foncé, et elle parle au petit, elle l'appelle par un surnom tellement humiliant que je vais avoir la correction de ne jamais le répéter à personne.

« Mais donc elle marche vers lui. Hal est planté là. Il brandit son morceau de moisissure horrible. D'abord la Moms voit seulement que son fils tient quelque chose, et comme toutes les mères programmées pour être mères elle tend la main pour prendre ce que son bébé lui donne. Le seul cas possible où elle peut prendre quelque chose qu'on lui donne sans vérifier ce que c'est.

– Q.

– Mais la Moms s'arrête juste derrière la ficelle et elle plisse les yeux, il y a de la poussière sur ses lunettes, elle commence à voir et à intégrer ce que le petit lui donne.

Elle a la main tendue en l'air au-dessus de la ficelle qui délimite le jardin et elle s'arrête net.
« Hallie fait un pas en avant, il a le bras levé comme s'il faisait une espèce de salut nazi. Il dit "J'ai mangé ça."
« La Moms lui demande pardon.
« À vous de juger, Helen. Mais prenez en compte la fragilité de son contrôle sur ses TOC. Les phobies atroces qui gouvernent sa vie. Ses quatre cavaliers : les lieux clos, l'imprécision communicationnelle et la malpropreté, or c'est difficile de trouver plus malpropre que de la moisissure provenant d'un sous-sol.
– Q.
– Le quatrième cavalier reste secret, bien sûr, comme dans toute bonne eschatologie, c'est la carte qui n'a pas été retournée, qui demeure dans son emballage tant que la partie n'a pas réellement débuté.
« Hal répète, "J'ai mangé ça", et il a encore le truc dans la main, il ne pleure pas, il a une espèce de rigueur clinique vis-à-vis de la situation, comme si la moisissure était le résultat d'un audit qu'il venait de faire et qu'il devait lui montrer. Et vous voulez savoir si elle l'a touchée ?
– Q.
– Tiens, j'y pense : si vous voulez des infos sur la Moms et la Cigogne folle vous devriez contacter Bain. Il vivait pratiquement avec nous à Weston. Un genre de source secondaire. Je suis certain qu'il vous dira tout ce que vous voulez savoir sur les manies de la Moms. Encore aujourd'hui il dégaine presque un crucifix dès qu'il entend son nom. Il avait une petite société de cartes de vœux qui vient d'être rachetée par une énorme boîte de farces et attrapes, alors je suis sûr qu'il est tranquille dans sa grande pièce pendant qu'on lui agite des feuilles de palmier au-dessus de la tête et qu'on lui éponge le front, et qu'il est plein aux as et d'humeur bavarde. Je crois que je préférerais que vous ne lui posiez pas de questions sur mes manies à moi, mais il est intarissable sur la Moms et ses TOC. Il ne sort jamais de chez lui, un chez-lui qui se résume à une seule pièce, tout le deuxième étage de l'ancienne bibliothèque municipale de Waltham, c'est-à-dire la salle de lecture de la section Enfants reconvertie. C'est en observant la Moms qu'il a appris à réduire le nombre de seuils à franchir. Malheureusement je crois qu'il n'a pas InterNet et qu'il a un truc compulso-phobique avec les e-mails. Son adresse postale, c'est Marlon K. Bain, Saprogenic Greetings Inc., Bât. BPL-Waltham, 1214 Totten Pond Road, Waltham, MA 021549872/4. Ce serait bien aussi si vous pouviez éviter de parler du chiffre 2 devant lui. Il a des problèmes avec le chiffre 2. Je ne sais pas si c'est pareil que pour la Moms, le fait qu'il ne sorte pas de chez lui. Ça fait une éternité que je n'ai pas pensé autant à la Moms, pour être honnête. Vous avez un don pour faire sortir des choses de moi. Vous restez assise à fumer sur votre chaise et moi je ne vois que vous et je ne cherche qu'à vous contenter. Comme si c'était plus fort que moi. Est-ce que ça vient seulement de vos qualités de journaliste, Helen ?

– …
– Ou bien est-ce qu'autre chose est en jeu, une espèce de lien étrange entre nous qui fait, disons, exploser toutes les limites normales de ma vie privée et qui me pousse à m'ouvrir complètement à vous ? J'espère simplement que vous n'allez pas en profiter. Est-ce que je vous donne l'impression que je vous drague ? Peut-être que si j'essayais de vous draguer j'aurais l'air moins naze. J'aimerais bien vous montrer une facette plus séduisante. Je ne sais pas quoi faire à part vous dire ce qui se passe en moi, même si ça sonne naze. Je n'arrive jamais à deviner ce que vous en pensez.
– …
– "Au secours ! Mon fils a mangé ça !" Elle répétait ça en hurlant, elle brandissait le losange de mousse comme une torche, elle courait en rond dans la parcelle délimitée par la ficelle pendant que Hal et moi on reculait, totalement sidérés. C'était notre premier aperçu de l'apocalypse, un coin de l'univers venait de se détacher et de révéler ce qui bouillonne derrière tout cet ordre. Ce qui est tapi juste dans l'ombre de la netteté.
« "Au secours ! Mon fils a mangé ça ! Mon fils a mangé ça ! Au secours !" Elle continuait à crier, à faire des demi-tours serrés à l'intérieur de son carré de ficelle parfait, et là je vois le visage de la Cigogne folle derrière la porte vitrée de la véranda, les mains ouvertes et les pouces joints pour former un cadre, et mon frère Mario à côté de lui comme d'habitude, pendu à son genou, le visage de Mario tout écrasé contre la vitre parce qu'il s'y appuie de tout son poids, et la buée de leur souffle qui se répand sur la vitre, Hal qui a fini par entrer dans le carré de ficelle et qui essaie de la suivre, en pleurant, et il n'est pas impossible que je pleure aussi un peu, parce que leur stress me contamine, et les deux autres qui regardent derrière la porte vitrée, et ce con de Booboo qui essaie de faire un cadre avec ses mains lui aussi, si bien que finalement c'est Mr Reehagen le voisin d'à côté, qui était soi-disant "ami" avec elle, qui a dû venir chez nous et brancher le tuyau d'arrosage, histoire qu'on en finisse. »

OceanofPDF.com

229. C’est elle qui a tiré les photos de son sac à main et les a disposées sur la commode ; il n’avait pas eu à lui demander ; cela ajoutait à l’impression de compassion simultanée, une bonté cosmique contrebalançant l’oiseau mort dans le jacuzzi et la journaliste froidement intrusive.

230. Abréviation E.T.A. : Vecteur / Angle / Vitesse / Effet.

231. L’angle NO-NE de ce qui était autrefois Monteplier, Vermont, ne fait pas 90° mais pas loin. Soit dit en passant, le triangle Syracuse-Ticonderoga-Salem est un de ces triangles en 25-130-25 à base interminable, hideux une fois projetés sur les globes déformants de Corbett Thorp lors du cours de trigonométrie cubulaire compris dans le trivium.

232. Ici *confer* le chap. 7 « Tout a commencé par une néoplasie colorectale, une ouverture aux manifestations communicatives de la grâce divine, et un type à l’air louche qui fit léviter en public la chaise sur laquelle il était perché, ce qui était clairement une de ces manifestations », dans *Le Frisson de l’inspiration : réminiscences spontanées de dix-sept pionniers de la fusion annulaire lithiumisée à cycle DT*, éd. Prof. Dr Günther Sperber, Institut für Neutronenphysik und Reaktortechnik, Kernforschungszentrum Karlsruhe, U.R.G., uniquement disponible en anglais et en grand format à prix exorbitant, © A.C.M.T., Springer-Verlag Wien, New New York. (N.B. : si le traitement annulaire des métamaladies est d’une grande efficacité sur les cancers métastasés, il s’est révélé décevant sur les affections causées par le VIH, puisque le SIDA est lui-même une métamaladie.)

233. Green ayant juré de garder le secret, il ne dit pas à Lenz que Charlotte Treat lui a confié que son père adoptif avait présidé le Conseil des anesthésistes dentaires de la région Nord-Est, et qu’il était particulièrement indulgent concernant l’usage du N_2O et du thiopental sodique dans la maisonnée Treat à Revere, Massachusetts, pour des motifs personnels et extrêmement peu ragoûtants.

234. ®The Mauna Loa Macadamia Nut Corp., Hilo HI – « PRODUIT À FAIBLE TENEUR EN SEL. »

235. Groupes populaires de hard-rock commercial, bien que, et c’est un bon indice du début du déclin psychique de Bruce Green, hormis TBA_5, l’heure de gloire de ces groupes remonte à deux ou trois ans et ils sont aujourd’hui légèrement dépassés, les Choosy Mothers s’étant séparés pour explorer des directions créatives individuelles.

236. C’est une des raisons expliquant qu’il consente à être suspendu dans le vide à la traverse de Schtitt pour filmer le court en plan large, seulement retenu par un prorecteur agrippant l’arrière de son gilet, chose que les joueurs qui regardent Mario dans sa position de sauteur à ski en dessous du poste d’observation trouvent incroyablement terrifiante et audacieuse et couillue, et Avril ne mettra même pas un pied hors de la MdP pendant tout le tournage.

237. Cela bien qu’Avril ne soit jamais allée jusqu’à exprimer clairement son inquiétude concernant la sécurité nocturne de Mario, car elle refuse de donner l’impression qu’elle fait

toute une affaire de ses déficiences et de sa vulnérabilité ou de paraître inéquitable quand elle autorise Hal à aller où il veut à n'importe quelle heure, ou tout simplement d'inhiber le sens de l'autonomie et de la liberté de Mario en le faisant s'inquiéter parce qu'elle-même s'inquiète – ce qu'il fait, et pas qu'un peu, s'inquiéter parce qu'Avril s'inquiète pour lui. Si tout cela a un sens.

238. De même que Charles Tavis, son oncle maternel, Mario déteste la lumière des néons.

239. À savoir : « Tu te sens mieux ?
– Bientôt.
– Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que je suis censé comprendre ?
– Rien. Rien du tout. »

240. Une nouvelle boîte de nuit sans alcool déprimante à Somerville, sur David Square, où les AA et les NA – surtout les jeunes et les nouveaux –, tristement pomponnés, dansent comme des piquets et tremblent à cause du trac sexuel de l'abstinence et restent les bras ballants avec un Coca ou un Millennial Fizzy à la main et se racontent à quel point c'est génial d'être dans un lieu intensément social avec toutes leurs inhibitions et leurs complexes non traités qui hurlent dans leur tête. Dans ces endroits, rien que les sourires sont une vision insupportable.

241. Une Restriction entraîne une simple privation de Soirée libre pour la semaine et une Corvée supplémentaire ; une Restriction Semi-Totale suppose d'être rentré une heure après le travail et les Réunions nocturnes ; une Restriction Totale empêche toute sortie sauf pour le travail et les Réunions, et oblige d'être revenu dans les quinze minutes, avec interdiction de sortir pour acheter des cigarettes ou un journal, ou même pour prendre l'air sur la pelouse, et à la première infraction c'est le Renvoi : une R.T. c'est le mitard version Ennet, et on en a peur.

242. Ennet House dépose ses urines à la clinique de traitement à la méthadone, laquelle a toute une galerie de clients qui doivent soumettre chaque semaine leurs urines à divers tribunaux et programmes, et la clinique autorise Ennet à joindre gratis ses urines à la fournée hebdomadaire qu'elle envoie à un centre de tests EMIT à Natick, et en contrepartie, une fois de temps en temps, Pat reçoit un coup de fil du travailleur social à la dégaine de troll qui gère l'Unité n° 2 au sujet d'un client qui a décidé d'arrêter aussi la méthadone, et Pat propulse le client en haut de la liste des Entretiens et lui ouvre en général la porte – Calvin T. et Danielle S. sont tous deux arrivés à Ennet par ce chemin, via la n° 2.

243. Il est peut-être révélateur que Don Gately n'ait jamais manqué une seule fois à son devoir de nettoyer le vomi ou les flaques d'urine que sa mère soûle venait de laisser derrière elle ou dans lesquels elle s'était évanouie, quel que soit son propre niveau de colère, de dégoût ou de nausée : pas une seule fois.

244. (qui roule en Lincoln, Henderson, une Lincoln de provenance aussi inconnue que douteuse)

245. Tout cela pour des raisons d'assurance, c'est stipulé dans le contrat du Personnel dont Gately ne comprend pas tout le vocabulaire et qu'il redoute.

246. Le règlement interdit de fumer dans les chambres à l'étage – une fois de plus pour des raisons d'assurance –, la sanction étant en principe une semaine de Restriction, et Pat est une extrémiste du règlement, mais Gately, malgré la crainte que lui inspire le sinistre bloc de texte du contrat d'assurance, fait toujours mine de ne rien voir quand il repère quelqu'un qui fume là-haut, car du temps où il était résident il lui arrivait parfois de fumer *dans son sommeil* tellement il était tendu, et de temps à autre il découvre encore en se réveillant qu'il a remis ça, c.-à-d. qu'il s'est allumé une sèche et l'a apparemment fumée et écrasée, tout ça dans son sommeil, dans son oubliette au sous-sol.

247. (il faut dire que les articles à la taille de Gately dans les paniers de vêtements donnés à Ennet House sont plutôt rares)

248. Gately met un point d'honneur à ne plus courir, jamais, depuis qu'il est clean.

249. Argot de la Nouvelle-Nouvelle-Angleterre désignant tout type d'arme de poing.

250. (les mains d'Erdedy étant toujours en l'air, ses clés dans l'une d'elles)

251. (région N.N.A., fait de son mieux pour ne pas énerver Tine Sr en remuant)

252. (région Désert-S.O., discret dans sa volumineuse jupe de paysanne et ses sages ballerines)

253. Ces objets, ® une quantité d'excellentes sociétés, ressemblent à des versions démesurées des petits outils lave-vitres dans les stations-service – un manche à balai industriel avec une lame de caoutchouc oblique à l'extrémité, servant à étaler l'eau boueuse pour qu'elle sèche plus vite, remplacé dans certaines académies par la sécheuse EZ-DRI, une tige articulée terminée par un rouleau en éponge dense, qu'E.T.A. évite d'utiliser car l'éponge roulante se met rapidement à moisir et à puer.

254. Mme Incandenza corrige toujours tout à l'encre bleue.

255. Un phénomène loin d'être inconnu, à savoir que les employés temporaires tout comme ceux qui sont postés fouillent les ordures d'E.T.A. en quête de tout ce qui peut avoir une seconde vie, pratique autorisée par l'administration et Mr Harde, ou tout du moins pas découragée activement, puisque le rebut des uns fait le bonheur des autres, la seule exigence étant une certaine discrétion visuelle dans le prélèvement des déchets d'E.T.A., tout simplement parce que c'est assez gênant pour tout le monde.

256. C.-à-d. la Women's Tennis Association, équivalent féminin de l'ATP.

257. *Sic*, vraisemblablement un Betamax (®Sony).

258. *Sic*, mais ce dont parle Marathe est assez évident ici.

259. Reinforced Aluminium Spectation Unit, unité d'observation en aluminium renforcé.

260. Il arrivait que l'on aperçoive un parent d'allure bourgeoise sortant de Comm.-Ad. et passant derrière la clôture sud des courts Ouest pour rejoindre le parking qui abritait sans erreur possible les voitures parentales, reconnaissables à la pression irréprochable de leurs pneus, aux antennes cellulaires qui les hérissaient, et à l'absence de petits sourires tracés dans la poussière de leurs vitres latérales ou de leur pare-brise arrière. Charles Tavis avait passé la matinée en interface avec les parents des gamins blessés au cours de la mêlée générale de l'Eschaton du Jour de l'Interdépendance. Tout en tapant sur son clavier, Lateral

Alice Moore avait écouté au casque Tavis et les parents, pour le plaisir, au lieu de ses programmes d'aérobic préférés. Struck et Pemulis étaient passés par là avant le déjeuner et l'avaient baratinée pour qu'elle bascule les échanges sur le haut-parleur de son interphone pendant quelques minutes. Ce que raconte C.T. quand il est enfermé avec des parents vaut le détour. Seule une partie d'entre eux était présente – le père de Todd Possalthwaite était en lune de miel dans les Açores, et la mère d'Otis P. Lord avait un problème d'oreille interne qui empêchait les Lord de prendre l'avion. Mais Pemulis et Struck s'accordaient sur le fait que toute personne ayant une goutte de sang administratif dans les veines devrait entendre le Président d'E.T.A. en mission d'apaisement parental, un maître charmeur en dehors de toute norme sociale, un Houdini avec les menottes des faits, qui transforme les interfaces en autant de séductions sans échanges de fluides – selon Pemulis il a manqué une véritable vocation de commercial –, après quoi presque tout le monde a envie d'une cigarette, et les parents partent en pleurant, serrent vigoureusement les deux mains de Tavis – un parent par main – et le supplient quasiment d'accepter leurs remerciements en même temps que leurs excuses pour avoir eu l'audace de simplement avoir *pensé*, ne serait-ce qu'*un instant*. Puis, se soutenant mutuellement, ils enjambent le troisième rail de Lateral Alice et passent devant les garçons rayonnants et d'une *politesse* extrême à côté de son bureau et sortent par les portes en verre pressurisé dans le hall et s'engagent sous le porche à colonnes blanches néogeorgiennes pour longer les courts et les gradins et retrouver leur voiture bien entretenue et passer le portail et très lentement descendre l'allée en briques avant de se rappeler qu'ils ont carrément oublié de passer voir leur enfant blessé, de signer son plâtre, de lui toucher le front, de lui faire coucou.

261. C.-à-d. ace / double faute, un peu comme le ratio retraits au bâton / buts-sur-balles pour un lanceur au base-ball.

262. Steeply se disait qu'il n'avait jamais vu autant de gauchers : Hal Incandenza et le garçon en noir étaient gauchers, l'une des deux jeunes joueuses à quatre courts de là était gauchère, deLint remplissait son tableau de la main gauche. Le renégat des A.F.R. Rémy Marathe et l'agent triple québécoise Luria P…… étaient des fausses pattes, même si Steeply se rendait bien compte que l'on ne pouvait guère considérer cela comme significatif.

263. **Saprogenic Greetings***

QUAND VOUS ÊTES ASSEZ ATTENTIONNÉ
POUR LAISSER UN PROFESSIONNEL LE DIRE À VOTRE PLACE

*fier membre de la Famille ACME de Gags 'N Notions,
Émotions préemballées, Farces et attrapes, Déguisements farfelus

Mlle Helen Steepley,
Et ainsi de suite
Novembre A.S.V.A.I.D.

… (1) Orin Incandenza et moi avons joué, nous sommes entraînés, et plus généralement avons passé beaucoup de temps ensemble pendant la plus grande partie

de ce que nous considérions à l'époque comme nos années de formation. Nous avons fait connaissance à force de nous affronter dans les tournois locaux que nous disputions autour de Boston, catégorie garçons de 10 ans. Nous étions les meilleurs garçons de 10 ans à Boston. Nous sommes bien vite devenus partenaires d'entraînement, nos mères nous emmenaient tous les après-midi de la semaine à un programme de développement junior au club de tennis d'Auburndale, à West Newton. Après la mort atroce de mes parents lors du crash étrange d'un hélicoptère de surveillance routière sur Jamaica Way, je suis devenu une sorte de parasite accroché à la maison des Incandenza, à Weston. Lorsque J.O.I. a fondé l'Académie, j'ai été l'un des premiers inscrits. Orin et moi avons été inséparables jusqu'à nos 15 ans environ, quand j'ai atteint mon zénith personnel du point de vue de ma puberté précoce et de mes promesses athlétiques, et que j'ai commencé à pouvoir le battre. Il l'a mal pris. Nous n'avons plus jamais été inséparables. Pendant quelques mois l'année suivante, nous avons de nouveau passé pas mal de temps ensemble, durant une période où nous expérimentions énormément de substances récréatives. Nous avons tous deux fini par perdre notre enthousiasme pour les substances au bout d'un an ou deux, Orin parce qu'il était enfin entré dans la puberté et avait découvert le sexe faible et s'était aperçu qu'il avait besoin de toutes ses facultés et de toute sa ruse, et moi parce que deux expériences très négatives avec des méthoxy-psychédéliques m'avaient laissé certains handicaps qui aujourd'hui encore font de la vie quotidienne un défi extraordinaire, et dont j'ai tendance à attribuer la faute à une prise d'hallucinogènes trop costauds pendant une sorte de stade larvaire au cours duquel aucun adolescent nord-américain ne devrait pouvoir prendre d'hallucinogènes. Ces handicaps ont été la cause de mon départ d'Enfield Tennis Academy à 17 ans, avant l'obtention de mon diplôme, et de mon retrait du circuit junior et de la vie contemporaine telle que nous la concevons. Orin aussi était largement grillé côté tennis à 17 ans, même si personne d'un peu sensé n'aurait pu prédire sa défection au profit du football américain.

Un ballet grognant et écrasant d'homoérotisme refoulé, le football, si vous voulez mon avis, Mlle Steepley. La largeur exagérée des épaules, l'éradication de toute personnalité faciale par le masque, l'insistance sur l'opposition contact/évitement. Les gains en termes de pénétration et de résistance. Les pantalons moulants qui soulignent les fessiers, les muscles des cuisses, et ce qui ressemble à s'y méprendre aux braguettes de la Renaissance. Le lent passage progressif d'une « surface artificielle » à une « pelouse artificielle ». Vous ne trouvez pas que l'avant des pantalons a l'air rembourré ? Et tous ces hommes qui se donnent des claques sur les fesses après les matches. À croire qu'Algernon Swinburne a passé la nuit la plus sombre de son âme à concevoir un sport d'équipe. Et n'écoutez pas Orin quand il vous présente le football comme un substitut ritualisé au conflit armé. Le conflit armé est déjà bien assez ritualisé, et puisque nous avons de véritables conflits armés (faites un tour dans les quartiers de Roxbury et de Mattapan un soir quand vous en aurez l'occasion), un

substitut ne présente pas d'intérêt et n'a pas de raison d'être. Le football est une pure fiotterie réprimée à coups d'homophobie, et ne laissez pas O. vous dire le contraire.

… (3c) Je ne peux pas beaucoup vous aider concernant les faits qui entourent le suicide du Dr Incandenza. Je sais qu'il s'est rayé de la carte d'une manière abominable. On m'a raconté que toute l'année précédant sa mort le Dr Incandenza abusait quotidiennement de l'éthanol et qu'il travaillait sur un tout nouveau genre de cartouche de cinéma qui le rendait fou, c'est ce que disait Orin à l'époque.

… (3e) Leur séparation viendrait du fait que le Dr Incandenza a commencé à l'associer de plus en plus à ses projets et a fini par lui demander de jouer dans le nouveau type de divertissement cinématographique sus-cité qui l'aurait poussé vers la folie. Ils seraient devenus proches, James et Jo-Ellen, bien que selon moi Orin ne soit pas une source d'information fiable au sujet de leur relation.

Le seul autre élément pertinent dont je dispose – et je ne le tiens pas d'Orin mais d'une innocente parente qui s'est trouvée (brièvement) en situation d'interfacer avec notre punter dans un contexte intime et non protégé impossible à ménager entre hommes hétéros – est que la Volvo des Incandenza a été le théâtre d'un incident impliquant une vitre et un mot – tout ce que je sais, c'est que O. raconte que dans les jours précédant le *felo de se* du Dr Incandenza, un prétendu « mot » est apparu sur une « vitre » « embuée » de la Volvo jaune pâle de Mme Inc, et que ce mot a jeté un froid conjugal dans toutes sortes de directions. C'est tout.

… (5) L'« avertissement voilé » auquel vous faites référence, dans mon précédent courrier est simplement que vous feriez mieux de prendre ce que vous dit Orin avec des pincettes de chirurgien. Je ne sais pas si je m'avancerais jusqu'à qualifier Orin de prototype du menteur compulsif, mais il n'y a qu'à l'observer dans certaines de ses démarches pour croire en l'existence d'une *sincérité motivée*. J'ignore quelle est votre relation avec Orin ou quels sont les sentiments qui vous animent – et si c'est le souhait d'Orin, j'ai bien peur de devoir prédire que vos sentiments pour lui seront forts –, je vous dirai donc seulement que par exemple à E.T.A., dans des bars ou pendant des bals d'après-tournois, j'ai vu Orin s'approcher d'une jeune femme qu'il avait envie de séduire et se servir de sa Stratégie transversale à toute épreuve qui supposait une entrée en matière du type « Dis-moi quel est ton type d'homme, et je calquerai mon comportement dessus ». Ce qui bien sûr d'une certaine manière relève presque d'une franchise et d'une sincérité pathologiques quant à cette entreprise de drague, mais qui a aussi un côté « Regarde, je suis d'une franchise et d'une sincérité absolues, je suis bien au-dessus de l'affectation et de tout le processus fourbe de séduction, je transcende la fourberie habituelle des troupeaux réunis dans les bars d'une manière particulièrement cool et spirituelle et lucide, et si tu me laisses te séduire non seulement je continuerai à être aussi spirituel, transcendant et franc, mais en plus je te ferai découvrir ce monde de la transcendance de l'hypocrisie sociale », ce qu'il ne peut bien sûr pas faire parce que tout son truc d'attitude franche est *en soi* une hypocrisie sociale délibérée ; c'est une manière d'affecter l'absence d'affectation ; Orin

Incandenza est l'homme *le moins franc* que je connaisse. Passez un moment avec son oncle Charles Tavis, alias « Gretel la vache laitière en coupe transversale », si vous voulez voir la vraie franchise en action, et vous verrez que la véritable franchise pathologique est à peu près aussi séduisante que le syndrome de Gilles de la Tourette.

Ce n'est pas qu'Orin Incandenza soit un menteur, mais je crois qu'il a fini par considérer la vérité comme *construite* et non comme *rapportée*. C'est son éducation qui lui a mis cette idée dans la tête, c'est tout ce que j'ajouterai. Il a étudié presque dix-huit ans dans le giron de l'embrouilleuse la plus accomplie que j'ai jamais rencontrée, et aujourd'hui encore il est tellement paumé qu'il croit que le seul moyen d'échapper à l'influence de cette personne est de la renier et de la haïr. Se définir en opposition à quelque chose demeure une attitude anaclitique vis-à-vis de cette chose, non ? En tout cas je le crois. Et les hommes qui croient haïr ce dont ils *craignent* en réalité d'avoir *besoin* présentent un intérêt limité, à mon avis.

… Je vous rappellerai une fois de plus qu'Orin et moi sommes un peu brouillés en ce moment, certains de mes jugements peuvent donc manquer temporairement de magnanimité.

Si Orin n'est pas un menteur fini, c'est entre autres parce qu'il n'est pas un menteur particulièrement doué. Les rares fois où je l'ai vu tenter de mentir consciemment, il a été pitoyable. C'est une des raisons pour lesquelles sa phase juvénile avec les produits chimiques récréatifs est passée si vite en comparaison de certains de nos camarades d'E.T.A. Si vous comptez prendre des drogues sérieuses alors que vous êtes encore mineur et habitez chez vos parents, vous allez devoir mentir souvent et bien. Orin était un menteur d'une stupidité étonnante. Je me souviens d'un après-midi, c'était le jour de repos de Mme Clarke, Mme Inc avait dû partir s'hyperactiver quelque part, et Orin devait garder Mario et Hal, qui étaient dans cet âge maboul où les petits enfants se font du mal si on ne les surveille pas de près, et j'étais là, et Orin et moi avons décidé de filer dans le grenier au-dessus du garage de la maison de Weston pour fumer un peu de Bob Hope, c'est-à-dire de la marijuana à forte teneur en résine, et dans le grenier, défoncés, nous sommes partis dans l'espèce de labyrinthe mental pseudo-philosophique dans lequel les fumeurs de Bob Hope se font toujours piéger, un espace intellectuel dont ils n'arrivent pas à négocier la sortie et où ils perdent un temps énorme[w], et avant que nous ayons pu résoudre le problème abstrait qui nous avait plongés dans le labyrinthe mais qui comme d'habitude nous avait donné une faim de loup, nous avons laissé tomber et sommes descendus tant bien que mal du grenier par l'échelle en bois, le soleil était tout à l'autre bout du ciel au-dessus de Wayland et de Sudbury, et tout l'après-midi avait filé sans que Hal et Mario aient reçu la moindre supervision protectrice ; et Hal et Mario avaient réussi à ne pas mourir, mais lorsque Mme Incandenza est revenue ce soir-là elle a demandé à Orin ce que nous avions fait dans l'après-midi, nous et les mômes supervisés, et Orin a menti et dit que nous étions tous restés là, à jouer et à superviser, respectivement, et Mme Incandenza a fait part de

sa perplexité à Orin car elle avait appelé plusieurs fois mais personne n'avait décroché, et Orin a répondu que tout en supervisant il avait soigneusement guidé les mômes vers des pièces équipées de prises téléphoniques et qu'il avait passé des appels et était resté plusieurs fois de longs moments au téléphone pour telle ou telle raison, ce qui expliquait pourquoi elle n'avait pu joindre personne, après quoi Mme Incandenza (qui est extrêmement grande) a cligné plusieurs fois des yeux et pris un air très décontenancé et dit que la ligne n'était pas occupée, ça sonnait et ça sonnait et ça sonnait sans arrêt. Dans un moment critique comme celui-là, ma théorie est que ce sont les faux-fuyants qui distinguent les hommes des garçons. Or tout ce qu'Orin a trouvé à faire c'est de regarder dans le vide en disant, comme le Président en conférence de presse, « Je n'ai aucune réponse à ça ». Réponse d'une stupidité incroyable qui nous a valu des fous rires pendant des semaines, surtout dans la mesure où Mme Incandenza ne le *punissait jamais* et refusait de laisser entendre qu'elle croyait que ses enfants étaient capables de mentir, et qu'elle a traité un mensonge découvert comme un mystère comique insondable et non comme un mensonge découvert.

Le pire exemple de l'idiotie d'Orin en matière de mensonge et de la réticence de Mme Incandenza à admettre l'existence d'un mensonge idiot remonte à un jour sinistre peu après qu'Orin avait fini par obtenir son permis de conduire. O. et moi nous sommes retrouvés avec un après-midi à tuer un jour de semaine en plein mois d'août après avoir perdu dans les premiers tours d'un tournoi sur gazon synthétique à Longwood, et Hal était encore en lice chez les 10 ans et par conséquent une bonne partie de la communauté estivale d'E.T.A. était toujours à Longwood, y compris Mario et Mme Incandenza, qui je me souviens avait été véhiculée par une espèce de basané spécialiste des mycoses qui n'avait pas l'air du coin et que Mme Inc avait présenté comme un soi-disant « cher et tendre ami » sans expliquer d'où ils se connaissaient, et le Dr Incandenza était indisposé et hors d'état d'embêter quiconque ce jour-là, je me souviens, et Orin et moi avions presque tout E.T.A. pour nous, y compris le portail ouvert et non gardé, et comme nous étions à l'apogée de notre intérêt pour ces choses-là nous n'avons pas attendu longtemps avant d'avaler une substance récréative quelconque, j'ai oublié laquelle mais je me souviens qu'elle nous avait particulièrement diminués, et malgré tout nous avons décidé que nous n'étions pas assez diminués et qu'il nous fallait prendre la voiture pour aller en bas de la colline dans un des magasins d'alcool peu recommandables de Commonwealth Avenue qui acceptaient notre parole d'honneur comme preuve valable de notre âge, et nous avons sauté dans la Volvo et foncé dans la descente et sur Commonwealth Avenue, sévèrement diminués, et nous nous demandions pourquoi les gens sur les trottoirs de Commonwealth avaient l'air de nous faire signe et de se prendre la tête entre les mains et de sauter comme des fous, et Orin agitait joyeusement la main et se prenait la tête pour les imiter, histoire de leur retourner leur salut, mais c'est seulement quand nous sommes arrivés à la fourche Commonwealth-Brighton Ave. que nous avons soudain compris : en été, Mme Incandenza attachait souvent son chien adoré, S. Johnson, à

l'arrière de sa Volvo, à portée de son bol d'eau et de ses croquettes Science Diet, et Orin et moi étions partis en trombe sans même penser à vérifier si S. Johnson était attaché à la voiture. Je ne vais pas essayer de vous décrire ce que nous avons trouvé quand nous nous sommes arrêtés sur un parking pour aller inspecter discrètement l'arrière de la voiture. Appelons ça un trognon. Disons que nous avons trouvé une laisse et un collier, et un trognon. D'après les deux témoins qui réussissaient encore à parler, S. Johnson avait tenté vaillamment de tenir le rythme sur au moins deux pâtés de maisons, mais à un moment il s'était emmêlé les pinceaux ou bien il avait mis de l'ordre dans ses affaires canines et s'était dit que le jour était venu pour lui de tirer sa révérence, et il avait jeté l'éponge, et percuté la chaussée, après quoi les témoins ont décrit une scène épouvantable. Il y avait des poils et disons de la matière au milieu de la voie qui partait vers l'est sur cinq ou six pâtés de maisons. Ce que nous avons remonté lentement à l'Académie se résumait à une laisse, un collier avec des médailles indiquant des allergies médicamenteuses et alimentaires, et un trognon de matière, appelons ça comme ça.

Ce que je veux dire, c'est que je vous mets au défi d'imaginer ce que j'ai ressenti plus tard quand je me suis retrouvé avec Orin dans le living-room de la MdP devant Mme Incandenza qui pleurait piteusement face contre terre, en train d'écouter Orin qui tentait d'échafauder une version des événements selon laquelle nous avions senti que S. Johnson mourait d'envie de faire une balade estivale vivifiante et nous le promenions sur Commonwealth Avenue [x], cheminant sagement sur le trottoir avec S. Johnson quand un chauffard avait volontairement fait un écart pour écraser le chien sur le trottoir, mais loin de s'en contenter, il avait passé la marche arrière et lui avait roulé dessus une deuxième fois, avant de reculer et de lui rouler dessus encore une fois, et encore, et encore (un chauffard on ne peut plus déterminé, donc), et pendant ce temps-là Orin et moi étions trop paralysés de frayeur et de chagrin pour penser à retenir le modèle et la couleur de la voiture, et encore moins pour noter le numéro d'immatriculation de ce monstre. Mme Incandenza à genoux (il y a quelque chose de surréaliste à voir une femme très grande à genoux), qui pleurait, la main posée sur la clavicule, mais qui hochait la tête pour approuver chaque syllabe pitoyable du mensonge que débitait Orin, O. qui brandissait la laisse et le collier (et le trognon) comme si c'étaient des preuves, et moi à côté de lui qui m'essuyais le front et rêvais que le plancher lustré et stérilisé engloutisse toute la scène.

… (7) Mlle Steeples, à mon avis, le terme de « maltraitance » est stupide. Qui peut définir la maltraitance ? Ce qu'il y a de compliqué avec les cas de maltraitance les plus intéressants, c'est que l'ambiguïté de la maltraitance participe de la maltraitance. Grâce à des décennies d'exercice dynamique de votre profession, Mlle Steeley, nous avons tous eu vent de cas de maltraitance évidente rapportés par les associations d'aide aux adultes enfants d'alcooliques, de toxicomanes ou de joueurs : coups, escroqueries, viols, privations, tyrannie, humiliation, captivité, torture, critique excessive ou

simplement indifférence totale. Mais au moins, une fois que les victimes de ce type de maltraitances les ont exhumées après l'enfance, elles peuvent les appeler « maltraitances » en toute confiance. Il y a cependant des cas plus ambigus. Plus difficiles à identifier, pourrait-on dire. Comment qualifieriez-vous un parent tellement neurasthénique et dépressif que toute opposition à son autorité le plonge dans une espèce de dépression psychotique qui le contraint à passer des jours cloué au lit à nettoyer son revolver, si bien que l'enfant serait terrifié à l'idée de le contredire et de le plonger dans la dépression et peut-être de le pousser au suicide ? Est-ce que cet enfant pourrait être considéré comme « maltraité » ? Ou un père tellement passionné de mathématiques que lorsqu'il aide son fils à faire ses devoirs d'algèbre il se laisse absorber au point d'oublier l'enfant et de tout faire tout seul, si bien que l'enfant obtient un A en fractions mais en réalité n'apprend jamais les fractions ? Ou même imaginons un père très bricoleur qui peut réparer n'importe quoi dans la maison et qui demande à son fils de l'aider, mais qui est tellement absorbé par ses projets (les projets du père) qu'il ne pense jamais à expliquer quoi que ce soit à son fils, si bien que pour l'« aider » son fils ne fera jamais mieux que passer à son père une clé ou une autre, ou aller lui chercher de la limonade ou un tournevis cruciforme, jusqu'au jour où un accident étrange sur Jamaica Way transforme le père en bouillie, annihilant toute chance d'éducation transgénérationnelle, par conséquent le fils n'apprend pas à être un bon bricoleur à son tour, et quand les choses tombent en panne dans son studio il est obligé d'appeler des types méprisants aux ongles crasseux pour qu'ils viennent les réparer, et il se sent terriblement incompétent (le fils), pas seulement parce qu'il n'est pas bricoleur mais parce qu'il croit que cette qualité représentait aux yeux de son père tout ce qui pouvait caractériser l'indépendance et la virilité et le non-handicap chez un homme américain. Avec le recul, si vous étiez ce fils qui ne sait pas bricoler, crieriez-vous à la maltraitance ? Pire encore, *pourriez*-vous qualifier cela de maltraitance sans avoir l'impression d'être une minable flaque de pisse qui s'apitoie sur son sort, quand on voit tous les cas authentiques et terrifiants de maltraitance physique et psychologique diligemment rapportés et analysés chaque jour dans de consciencieux articles (et portraits ?) journalistiques ?

Je ne suis pas sûr qu'il faille qualifier cela de maltraitance, mais à l'époque où je vivais (il y a longtemps) dans le monde des gens secs, j'ai vu des parents, le plus souvent des parents de la bonne société, instruits et talentueux et fonctionnels et blancs, des parents patients et aimants et compréhensifs et impliqués et concernés par la vie de leurs enfants, des parents prodigues en compliments et diplomates pratiquant la critique constructive, toujours prompts à exprimer leur amour inconditionnel et leur approbation à l'égard de leurs enfants, des parents conformes au poil/mot près à toute définition d'un bon parent, j'ai vu l'un après l'autre des parents irréprochables élever des enfants qui étaient (a) émotionnellement attardés ou (b) d'une complaisance mortelle ou (c) dépressifs chroniques ou (d) limite psychotiques ou (e) ravagés par un

dégoût narcissique d'eux-mêmes ou (f) sous l'emprise d'une névrose ou (g) atteints de handicaps psychosomatiques variés ou (h) la conjonction interchangeable de (a)… (g).
Pourquoi cela. Pourquoi tant de parents qui semblent s'acharner à vouloir engendrer des enfants convaincus d'être de bonnes personnes méritant d'être aimées engendrent-ils des enfants qui grandiront convaincus d'être des personnes abominables ne méritant pas d'être aimées et ayant juste eu la chance de tomber sur des parents tellement merveilleux qu'ils les aiment alors qu'ils sont abominables ?
Est-ce un signe de maltraitance lorsqu'une mère engendre un enfant qui ne croit pas être par nature beau et aimable et mériter ce formidable traitement maternel mais qui croit plutôt pour une raison ou une autre qu'il est un enfant abominable impossible à aimer qui a eu la chance inexplicable de tomber sur une mère formidable ? Probablement pas.
Mais, si c'est la vision que le fils a de lui-même, cette mère peut-elle être *vraiment* aussi formidable ?
Je ne parle pas de ma propre mère, qui a été décapitée par le rotor d'un hélicoptère en chute libre bien avant d'avoir pu nous influencer d'une manière ou d'une autre, mon grand frère, mon innocente petite sœur et moi.
Je pense, Mme Starkly, que je parle de Mme Avril M.-T. Incandenza, bien que cette dernière soit tellement multidimensionnelle et à l'épreuve de tout réquisitoire qu'il est difficile de porter sereinement quelque accusation univoque que ce soit. Il y avait quelque chose qui *ne tournait pas rond*, c'est la seule manière de le dire. Quelque chose de *glauque*, même sur cette surface culturellement fantastique. Par exemple, après qu'Orin avait assez manifestement tué son chien adoré d'une manière tout à fait horrible quoique accidentelle, et tenté de fuir ses responsabilités au moyen d'un mensonge qu'un parent bien moins intelligent qu'Avril aurait tout de suite percé à jour, Mme Inc a eu une réaction qui non seulement ne relevait pas de la maltraitance conventionnelle, mais qui a paru presque trop pleine d'amour inconditionnel et de compassion et d'altruisme pour être authentique. Face à cette histoire minable de chauffard, elle n'a pas joué la crédulité mais a fait comme si toute cette fiction grotesque ne lui était jamais arrivée aux oreilles. Et sa réaction à la mort de son chien elle-même était bizarrement ramifiée. D'un côté elle a pleuré la mort de S. Johnson, serré tendrement la laisse et le collier et le trognon canin et organisé une commémoration et des funérailles somptueuses, avec un déchirant petit cercueil en cerisier, elle a sangloté pendant des semaines en apartés audibles, etc. Mais avec l'autre moitié de son énergie émotionnelle elle s'est attachée à être très attentionnée et respectueuse envers Orin, à augmenter les doses quotidiennes de compliments et d'encouragements, à prendre des dispositions pour qu'on lui serve ses plats préférés à E.T.A., pour que ses accessoires de tennis préférés apparaissent comme par magie sur son lit et dans son casier accompagnés de petits mots tendres, en gros à faire les milliers de petits gestes grâce auxquels un parent théoriquement fantastique peut aider

son enfant à se sentir particulièrement valorisé[y] – tout cela afin qu'Orin ne puisse *en aucun cas* croire qu'elle lui en voulait pour la mort de S. Johnson ou qu'elle la lui reprochait ou qu'elle l'aimait moins à cause de l'incident. Non seulement il n'y a eu ni punition ni ressentiment visible, mais le bombardement d'amour et de soutien *s'est intensifié*. Et tout cela se doublait de machinations complexes pour dissimuler à Orin le deuil et l'organisation des funérailles et les moments de remémoration nostalgique de ce chien, de peur qu'il puisse voir que la Moms était blessée et donc se sentir mal ou coupable, si bien qu'en sa présence Mme Inc est devenue encore plus joyeuse et volubile et spirituelle et chaleureuse, suggérant même indirectement que tout à coup la vie était *plus belle* sans le chien, qu'une sorte de poids impossible à identifier lui avait été ôté des épaules, et ainsi de suite.

Que pense de cela une personne telle que vous, entraînée à tracer les contours flous de notre profil culturel, Mme Starksaddle ? S'agit-il d'un amour, d'un soutien, d'une bienveillance hors du commun, ou bien y a-t-il quelque chose de… *glauque* là-dedans ? Une question peut-être plus explicite : la générosité presque maladive avec laquelle Mme Inc a réagi au fait que son fils ait emprunté sa voiture alors qu'il n'était pas dans son état normal et traîné son chien adoré jusqu'à ce que mort grotesque s'ensuive puis ait tenté de mentir pour s'en tirer, cette générosité visait-elle le bien d'Orin ou celui d'Avril ? Préservait-elle l'« amour-propre » d'Orin, ou bien l'idée qu'Avril se faisait d'elle-même, celle d'une Moms tellement fantastique qu'aucun enfant sur terre ne pourrait jamais espérer avoir l'impression de la mériter ?

Lorsque Orin imite Avril – et je doute que vous ou n'importe qui puissiez encore le convaincre de le faire, alors que du temps où nous étions à l'Académie c'était le point culminant de toutes les fêtes – il arbore un immense sourire chaleureux et aimant et avance droit sur vous jusqu'à ce qu'il soit si près que son visage s'écrase contre le vôtre et que sa respiration se mêle à la vôtre. Si vous avez l'occasion d'assister à cela – à son imitation –, qu'est-ce qui sera le pire, à votre avis : cette proximité étouffante, ou la chaleur et l'amour irréprochables qu'elle dégage ?

Je ne sais pour quelle raison je pense maintenant à ces philanthropes qui nous paraissent humainement répugnants non pas en dépit de leur bienveillance mais *à cause* d'elle : dans une certaine mesure on devine qu'ils considèrent les destinataires de leur bienveillance moins comme des personnes que comme des équipements sportifs qui leur permettent de développer et d'étaler leur vertu. Ces philanthropes ont cela de répugnant et de glauque qu'ils ont un *besoin* évident que la misère et la souffrance perdurent, puisque c'est à leur vertu qu'ils attachent le plus de prix, et non aux fins que vise ostensiblement cette vertu.

Chez la mère d'Orin, presque tout est toujours bien ordonné et ambivalent. Je soupçonne qu'elle a été gravement maltraitée dans son enfance. Je n'ai rien de concret permettant de le confirmer.

Mais, Mlle Bainbridge, si vous avez abandonné vos charmes à Orin, et s'il vous séduit par ses qualités d'amant merveilleux, doué et généreux – ce qu'il est d'après diverses sources – pas simplement habile et sensuel mais d'une bienveillance, d'une empathie, d'une attention, d'une tendresse sublimes –, si vous avez l'impression qu'il puise, réellement, son plaisir dans le plaisir qu'il vous procure, alors vous pourrez souhaiter réfléchir à tête reposée à cette vision d'Orin imitant sa chère Moms dans son rôle de philanthrope : une personne qui se rapproche de vous, bras grands ouverts, sourire aux lèvres.

264. ®Compagnie des réceptacles en plastique mou Glad, Zanesville, Ohio.

265. (parmi lesquels K. McKenna, qui prétend avoir une contusion au crâne mais n'a en réalité aucune contusion au crâne)

266. Ce qui explique pourquoi Ann Kittenplan, bien plus responsable des dégâts de l'Eschaton que n'importe qui d'autre, n'est pas avec l'équipe de nettoyage punitif, car le nettoyage est devenu de facto une opération du Tunnel Club. LaMont Chu a été désigné pour lui dire qu'elle pouvait sécher et qu'ils la couvriraient, ce qui allait très bien à Ann Kittenplan, puisque même les plus viriles des petites filles semblent ne pas partager ce fétichisme proto-masculin de la claustration sous des choses.

267. Poutrincourt utilise en fait le terme nuck *réfléchis* au lieu de *réflexes*, plus usuel, et passe effectivement pour une Canadienne pur jus, même si son accent est dépourvu des longs suffixes plaintifs de Marathe, mais malgré tout il est certain qu'une certaine « journaliste » enverra un e-mail à Falls Church, Virginie, via la ligne sécurisée du B.S.S.E.U. pour demander le dossier complet d'une certaine « Poutrincourt, Thierry T. ».

268. Poutrincourt emploie *s'annuler* au lieu de *se détruire*, plus québécois.

269. Poutrincourt emploie ici le terme vernaculaire québécois *transpercé*, dont elle n'aurait dû avoir aucune raison de croire que Steeply, avec son français parisien, connaîtrait la connotation idiomatique fataliste, ce qui est un faux pas trahissant que Poutrincourt a compris que Steeply n'est ni une simple journaliste ni même une femme, chose que Poutrincourt sait probablement depuis que Steeply a allumé sa Flanderfume en pointant le coude du bras qui tenait le briquet vers l'*extérieur* et non vers l'*intérieur*, geste que seuls font les hommes et les lesbiennes résolument butch, et qui, avec l'irritation due à l'électrolyse, constitue le seul véritable accroc dans le personnage féminin de l'agent, et suppose une personne d'un niveau d'hypervigilance et de suspicion presque professionnel pour en comprendre la portée.

270. Expression de la région de Trois-Rivières, signifiant en gros « raison de vous lever le matin ».

271. Ce que fichait *Mme* Pemulis pendant tout ce temps, au milieu de la nuit, tandis que ce cher vieux Pa P. secouait Matty pour le « réveiller » à lui en faire claquer les dents et que le petit Micky se recroquevillait contre le mur du fond, respirant à peine, silencieux comme la mort, j'aimerais bien le savoir.

272. Ce môme est l'ancien élève d'E.T.A. dont le nom échappe sans cesse à Hal et le torture, Hal qui depuis plus d'un an n'a pas passé vingt-quatre heures sans se défoncer en cachette, et qui ne se sent pas bien du tout, et que la nature insaisissable du nom du môme met dans une colère noire.

273. Le terme *anhédonie* semble avoir été inventé par Ribot, un Français de France, qui au XIX^e^ siècle dans sa *Psychologie des sentiments* écrit qu'il lui sert à désigner l'équivalent psychologique de l'*analgésie*, laquelle est la suppression neurologique de la douleur.

274. Une des abstractions de Hal les plus profondes et lourdes de sens, qui lui est venue un jour qu'il se défonçait en cachette dans la salle de Pompe. À savoir que nous sommes tous seuls pour une raison que nous ignorons. Sinon comment expliquer cette impression curieuse qu'il a de se balader en ayant l'impression que quelqu'un lui manque, quelqu'un qu'il n'a jamais rencontré ? Sans cette abstraction universalisante, cette impression n'aurait aucun sens.

275. (principale raison pour laquelle les gens qui souffrent sont tellement égocentriques et désagréables à fréquenter)

276. I.S.R.S., dont le Zoloft et le funeste Prozac sont les ancêtres.

277. Une forme grossière et peu onéreuse de la méthédrine inflammable, privilégiée par la même catégorie de camés qui sniffent des vapeurs d'essence ou s'enfouissent le nez dans un sac en papier aux parois enduites de colle à maquette avant d'inhaler, jusqu'à ce qu'ils tombent à la renverse et se mettent à convulser.

278. Ce doit être une erreur de prononciation ou une catachrèse de la part de R.v.C., car la Clonidine – 2-(2,6-dichloroaniline)-2-imidazoline – est un antihypertenseur puissant et résolument réservé aux adultes ; seul un nourrisson gabarit NFL pourrait le supporter.

279. Kate G. n'a jamais pris de Ice, ni de crack/base/crank, ni même de cocaïne ou de -drines à conséquences limitées. De manière générale les toxicomanes se répartissent en deux classes différentes : ceux qui aiment les calmants et Mr Hope apprécient rarement les stimulants, tandis que les dingues de coke et de -drines exècrent le plus souvent la marijuana. C'est un terrain d'étude en addictologie potentiellement fécond. Notez en revanche que presque tous les toxicomanes boivent, quelle que soit la classe à laquelle ils appartiennent.

OceanofPDF.com

280. Depuis l'hiver précédent, lorsqu'une odeur rance, un sol jonché de stimulateurs gingivaux et un mégot fin et plein de salive avaient indiqué qu'un certain élève de dernière année avait fumé des panatelas, tard le soir, dans la S.V. 3.

281. The Continent's Best Yogurt®.

282. Précisons un point qu'ignorait Hal : pour Soi-Même, *Sds* était en fait une débauche de haine de soi, très triste, une allégorie voilée du parrainage et du dégoût pitoyable de Soi-Même pour les sourires vides et les platitudes réductrices des AA de Boston que les médecins et conseillers ne cessaient de chaudement lui recommander de rejoindre.

283. Il n'est jamais dit explicitement dans le film que les hideuses cicatrices de brûlures sur le visage de la fille sont les séquelles d'un accident de crack. Bernadette Longley dit qu'elle espère un peu que ce soit le cas, car sinon les cicatrices joueraient le rôle de symbole d'une blessure / hideur plus profonde et spirituelle, et dans la salle il paraît évident à toute personne de plus de 13 ans que l'assimilation symbolique des difformités faciales et des difformités morales est affreusement poisseuse, balourde et éculée.

284. Après un âge d'or au millénaire dernier pendant la folie du développement personnel, les CA sont retournés dans le giron des Narcotiques Anonymes, toujours gigantesques ; et, si Pat Montesian et le personnel d'Ennet House n'ont rien contre le fait que les résidents ayant des problèmes de cocaïne aillent de temps en temps aux Réunions des CA, ils leur suggèrent fortement de s'en tenir aux AA ou aux NA et de ne pas choisir comme confrérie principale des factions dissidentes telles que les CA ou les Drogues de Synthèse Anonymes ou les Sédatifs Anonymes, la raison essentielle en étant que ces factions proposent en général bien moins de Groupes et de Réunions – voire rien du tout dans certaines régions des E.U. – et que leur concentration sur une Substance précise a pour effet de rétrécir le champ de la guérison en insistant trop sur l'abstinence d'une seule Substance et non sur la sobriété totale et plus généralement sur un nouveau mode de vie spirituel.

285. Crainte en partie due au fait que le Personnel d'Ennet House décourage fortement les résidents de nouer toute attache sentimentale avec un membres du sexe opposé pendant les neuf mois de leur séjour[z], a fortiori avec des Employés.

286. Apparemment l'appellation actuelle que donnent les personnes de couleur aux autres personnes de couleur. Joelle van Dyne, soit dit en passant, a hérité de la culture d'une région des États-Unis où les attitudes verbales envers les personnes noires sont datées et inconsciemment moqueuses, et elle fait de son mieux – *personnes de couleur* etc. – et est de toute façon un parangon de délicatesse raciale en comparaison avec le genre de culture dans lequel a baigné Don Gately.

287. Au sein de la communauté des personnes de couleur de Boston, il est de coutume lors des Engagements que tout discours soit une adresse interminable à un « Jim » absent, constate Joelle d'un œil sociologique neutre.

288. Boston Housing Authority, la Commission du logement de Boston.

289. 5 volumes mélangés à 1 de chlorure de fer permettent d'obtenir du « faux sang », une des bases des effets spéciaux dans les films gore à petit budget.

290. L'insistance répétée de la cartouche sur le désir de la Mère Supérieure de *réduire au silence* la novice pousse B. Boone – étudiante fainéante mais fille brillante – à faire remarquer que les trappistes superflus en habit brun qui traînent en silence à la périphérie du film comme une espèce de chœur grec mutique remplissent une fonction symbolique plutôt que narrative, ce que Hal trouve perspicace.

291. C'est aussi un sous-entendu sournois dirigé contre Schtitt, bien sûr, dont l'équivalent serait à peu près On est ce qu'on vilipende, ou On est ce qu'on fuit à toutes jambes en regardant ailleurs, bien que Schtitt n'attache aucune connotation morale à cette devise lorsqu'il la profère ; il ne la traduit d'ailleurs jamais, ce qui permet aux prorecteurs et aux Grands Copains d'adapter leur traduction aux besoin pédagogiques du moment.

292. © the Commonwealth of Massachusetts Lottery Authority.

293. Facilement retrouvé quand il a mis au clou un Café-au-Lait Maker Mr Café® sans fil chez un prêteur sur gages de Brookline, car Fortier, Marathe et les A.F.R. connaissaient bien la passion de Mr DuPlessis pour le café au lait du matin.

294. Ayant, au cours de son MBA, assimilé les leçons des litiges opposant les producteurs de musique aux fabricants de cassettes et les sociétés de production cinématographique aux chaînes de location de cassettes vidéo, Noreen Lace-Forché a protégé la poule aux œufs d'or d'InterLace, ses droits de reproduction, en précisant que toutes les cartouches laser compatibles avec les TP grand public devaient être conçues en lecture seule – les cartouches masters duplicables nécessitent des système d'exploitation et matériel spéciaux [aa], avec licence obligatoire pour le système comme pour le matériel, ce qui dissuade la plupart des consommateurs de se lancer dans le piratage de cartouches mais n'est pas un obstacle si infranchissable que ça quand on a les ressources financières et la motivation politique (c.-à-d. pour repiquer un master).

295. Grâce à la trahison de Marathe, ce plan de pure malveillance est arrivé aux oreilles des Services sans Spécificité états-uniens, quoiqu'il ne soit pas impossible que Fortier ait délibérément permis à Marathe de leur communiquer cette donnée, ce que sait Marathe, dans l'espoir d'inspirer une peur encore plus glaciale à ce Sans-Christ de Gentle et à ses *chiens courants** de l'O.N.A.N. Ce que Marathe soupçonne sans en être sûr, c'est que Fortier compte le forcer à visionner le Divertissement avant que les projets de dissémination des copies d'un master soient pleinement lancés. Et pas parce que Fortier soupçonne un instant que l'amour de Marathe pour la santé de sa femme le pousse à trahir leur *Beau Pays* – Fortier avait chapeauté les deux *jeux du prochain train** [ab] lors desquels les grands frères de Marathe avaient été percutés et tués, et Fortier nourrit depuis longtemps le soupçon que Marathe nourrit des rêves de revanche.

296. Bien que l'espoir fasse vivre, Broullîme et Fortier s'étaient attendus à cette nouvelle dès l'instant où ils avaient vu s'activer les frères du magasin. Car ils étaient convaincus qu'une cartouche master ne serait pas restée hors rayons dans un sac ou un carton humide : en

voyant le boîtier unique et la taille légèrement supérieure d'une cartouche master, même les frères Antitoi, qui n'étaient pas des lumières, l'auraient mise de côté et auraient trouvé un appareil spécial de lecture à 585 trs/min pour la visionner et chercher si elle avait une valeur particulière, et auraient déjà été perdus.

297. Cf. à 20 h 30 le 11 novembre de l'Année des S.V.A.I.D., 308 subdortoir B, Enfield Tennis Academy, où James Albrecht Lockley Struck Jr est avachi, menton dans les mains, front badigeonné de $(C_2H_5CO)_2O_2$ [ac], coudes sur de minuscules zones dégagées de son bureau, avec le TP et son bourdonnement compact, le boîtier convertisseur de traitement de texte posé sur son socle qui émet une lumière verte, l'écran HD sur le châssis de la visionneuse et étayé par son support pliant comme une photo d'un être cher, le clavier extrait du chaos à la Fibber McGee qui tient lieu de placard et réglé sur Toucher lourd, le curseur palpitant doucement en haut à gauche de l'écran devant Struck, silhouette imprécise penchée sur ce qui commence à apparaître comme une masse inassimilable de documentation pour sa dissertation d'après-mi-trimestre pour le truc de Mme Poutrincourt, son cours sur l'Histoire du désagrément canadien. Dans sa tête, Struck fait toujours allusion aux cours comme à des « trucs ». Ses premiers espoirs d'avoir au moins trouvé un sujet original sont depuis bien longtemps passés par-dessus bord, émotionnellement parlant. Il s'avère que plus l'angle choisi déclenche une fascination morbide, plus il y a de gens à avoir déjà emprunté cette voie, à avoir laissé des traces qu'il faut remonter et des articles de type publications universitaires obscures qu'il faut essayer d'absorber et, disons, de synthétiser. Struck y est depuis plus d'une heure et a considérablement revu à la baisse ses aspirations originales. Il se sent mal foutu depuis le début de la journée, avec les sinus bouchés et lourds qui annoncent infailliblement la tempête, et une migraine comme un casque de gardien de but qui lui martèle le crâne au rythme de son cœur, et à présent il cherche dans ses piles de documents une nouvelle source assez peu professionnelle et obscure pour qu'il puisse la transposer et la plagier à moitié sans craindre que Poutrincourt ne l'ait lue ou ne flaire l'anguille sous la roche.

> « On dispose d'à peu près aussi peu de connaissances universitaires irréfutables concernant les "*Wheelchair Assassins*" (Assassins en Fauteuil Roulant ou A.F.R.), séparatistes notoires du sud-ouest du Québec, que d'éléments axiomatiques au sujet des hordes d'"Enfants sauvages" surdimensionnés vivant prétendument dans les zones forestières périodiquement plus qu'invivables à l'est de la Reconfiguration. »
>
> Une recherche dans les banques de données ArchFax de la Bibliothèque publique de Boston sur les mots-clés conjoints *A.F.R.*, *wheelchair*, *fauteuil roulant*, *Quebec*, *Québec*, *séparatisme*, *terroriste*, *expérialisme*, *histoire*, *culte* et *secte*, qui, serait-on tenté de croire, aurait dû gentiment restreindre les choses, a renvoyé sur plus de 400 résultats, articles, essais et dossiers dans des périodiques allant de *The Continent* à *Us*, de *Foreign Affairs* à un truc nommé *Wild Conceits*, une petite publication marginale et archaïque visiblement réalisée sur ordinateur et éditée par un certain Bayside Community College de Medford, au nord sur la I-93, loin de toute baie, dont le rédacteur en chef a écrit un article sur les tueurs en fauteuil roulant que Struck, après avoir dû en lire la première phrase un paquet de fois pour commencer à la décrypter,

estime pouvoir pomper sans trop de risques, car il n'y a aucune chance que Poutrincourt se soit jamais fadé un patois universitaire aussi imbitable dans sa deuxième langue :

« … que lesdits enfants surdimensionnés existent putativement bel et bien, qu'ils sont difformes et gigantesques, grandissent sans se développer, se nourrissent de l'abondance de comestibles annulairement disponibles durant les périodes de croissance végétale envahissante de la région, déposent des selles de dimension titanesque, et se déplacent vraisemblablement bel et bien à quatre pattes dans un bruit de tonnerre, franchissant ponctuellement les murs de rétention pour pénétrer dans les zones populeuses de la Nouvelle-Nouvelle-Angleterre. » Chose peu commune dans une situation classique de plagiat, le plus difficile pour Struck va être d'assainir la prose du mec de *Wild Conceits*, ou au moins de ramener sur terre les verbes et les adverbes perdus dans l'espace, ce patois lui rappelant le type de mégalograndiosité postillonnante qu'il associe aux Quaaludes et au vin rouge avec ensuite un Preludin de temps en temps pour se tirer de la grandiose dégringolade des Quaaludes et du vin rouge. Et ne parlons même pas du boulot de réparation des transitions en roue libre ; Poutrincourt a un truc obsessionnel avec les transitions.

« Nonobstant, les énormes enfants sauvages, formés par la toxicité et alimentés par l'annulation, sont fondamentalement, du point de vue dominant en cette Année du robot ménager silencieux Maytag, des icônes passives de la gestalt expérialiste. Si seulement c'était aussi le cas des tristement célèbres Assassins en Fauteuil Roulant. » Struck réussit presque à visualiser Poutrincourt inscrivant un gros *QUOI ?** en rouge et souligné trois fois sous une transition en roue libre aussi tordue. Struck imagine le mec de *Wild Conceits* complètement déchiré, avec la tête qui se balance au-dessus de son bureau moucheté de salive, presque. « Car les prétentions notoires de la cellule séparatiste québécoise des A.F.R. à un statut irréductiblement actif comprennent ce qui suit. Les Assassins en Fauteuil Roulant québécois, bien que dépourvus de jambes et cloués dans des fauteuils roulants, sont néanmoins parvenus à placer de grands dispositifs réfléchissants en travers des autoroutes états-uniennes à numérotation impaire dans le but de désorienter et de mettre en danger les États-Uniens roulant vers le nord, à couper les pipelines reliant des lieux de transformation sur la grille de fusion annulaire à l'est de la Reconfiguration, ont été associés à des tentatives visant à causer des dégâts systémiques sur les installations de lancement et de réception de la société Empire Waste Displacement sous contrat fédéral des deux côtés de la frontière intracontinentale Reconfigurée, et, peut-être plus notoirement encore, tirent le sobriquet désignant leur cellule dans la vox populi – "Assassins en Fauteuil Roulant" – de la pratique active de l'assassinat d'éminents officiels canadiens soutenant ou simplement tolérant ce qu'ils – les A.F.R., dans de peu fréquents communiqués publics – qualifient de "sudètisation" du Québec comme du Canada dans son ensemble par – ainsi que la définissent les A.F.R. – l'Organisation des Nations d'Amérique du Nord sous domination américaine, qui a imposé un territoire écologiquement déformé

et possiblement mutagène à leur égide – égide de la nation canadienne, et plus précisément et intensivement de la province du Québec – au cours de l'Année du Whopper marquant le début de la Sponsorisation… » – Struck, légèrement de guingois sur sa chaise de bureau à cause du surdéveloppement de son côté droit, essaie aussi d'isoler toutes les propositions de ce G. T. Day diarrhéique en phrases indépendantes et moins longues pour qu'elles paraissent plus honnêtes et adolescentes, propres à une personne luttant honnêtement pour atteindre la vérité au lieu de moucheter de postillons le front de son interlocuteur en débitant une tirade ronflante – « … les Assassins en Fauteuil Roulant se matérialisant sur les lieux de ces assassinats bien trop publiquement courants, ouvrez les guillemets "comme de nulle part" fermez les guillemets, maîtres de la discrétion, faisant pleuvoir la terreur sur d'éminents cœurs canadiens sans aucun avertissement, hormis le lent grincement sinistre de leurs roues, frappant vivement et sans prévenir, assassinant d'éminents Canadiens avant de s'évanouir dans la nuit sombre » – par opposition à une nuit lumineuse ? Struck force soudain son nez plein à laisser passer de l'air, ce qui produit un son grave et moqueur rappelant une corne de brume – « frappant toujours la nuit, une sorte de signature performative, le fait de ne frapper que la nuit, ne laissant derrière eux que des réseaux sinueux de doubles traces fines dans la neige, la rosée, les feuilles ou la terre, autant de signatures performatives, à tel point qu'une double ligne en forme de *S* sinueux en travers du motif traditionnel de fleur de lys du séparatisme québécois constitue l'étendard de la cellule des A.F.R., son écusson ou "symbole", pour ainsi dire, dans leurs communiqués peu fréquents et toujours hostiles aux administrations du Canada et de l'O.N.A.N. Si bien que, ouvrez les guillemets, "entendre le couic", fermez les guillemets, est devenu une locution euphémistique parmi les officiels haut placés dans les instances de pouvoir québécoises, canadiennes et ONANites désignant une mort instantanée, terrifiante et violente. Et dans les médias, aussi. Par exemple, ouvrez les guillemets, "Devant des milliers d'adhérents médusés, Gilles Duceppe, le nouveau chef du Bloc québécois, ainsi qu'un conseiller, gardés par non moins d'une douzaine d'unités du détachement domestique de Cuirassiers montés, ont malgré tout entendu le couic hier soir durant une intervention disséminée spontanément dans l'hôtel au bord du lac de Pointe-Claire [ad]. »

Struck se tient le crâne d'une main et cherche *euphémistique* dans la base lexicale du TP.

« … Les affiliations, parfois présumées, entre d'un côté la secte source des Assassins et de l'autre les organisations séparatistes plus extrêmes et violemment subversives du Québec – le Front de libération du Québec, les Fils de Montcalm, le vishnu ultradroitiste et anti-Reconfiguratiste du Bloc québécois – tendent, néanmoins, à être réfutées par leurs projets avoués – les phalanges séparatistes conventionnelles ne réclament que la sécession indépendante de la province québécoise et l'élimination des termes apparentés anglo-américains du discours public, tandis que les objectifs avoués

des A.F.R. sont on ne peut plus fermes, visant la restitution totale de tous les territoires Reconfigurés à l'administration américaine, la cessation de tous les déplacements aériens d'ordures par E.W.D. et de l'activité de déplacement rotatif des masses d'air par ATHSCME dans un rayon de 175 kilomètres autour du sol canadien, le retrait de tous les anneaux de fission / déchets / fusion au nord du 42^{e} parallèle Nord, et le retrait du Canada tout entier de l'Organisation des Nations d'Amérique du Nord – et par le fait qu'au cours de la sociohistoire récente du mouvement séparatiste, de trop nombreuses personnalités éminentes – par ex. Schnede, Charest, Rémillard, les Bouchard Sr et Jr – ont, dans les 24 derniers mois – particulièrement durant le sanglant et violent automne de l'Année de la mini-savonnette Dove – "entendu le couic". »

Le lexique interne du petit TP de Struck confirme enfin *vishnu*. En plus, l'incohérence de l'article a un côté presque barbare que Struck commence presque à aimer, un petit peu : il ne peut s'empêcher d'imaginer le petit pli en forme de trait d'union qui apparaît entre les yeux de Poutrincourt quand elle ne comprend pas quelque chose et n'arrive pas à décider si c'est la faute de votre anglais ou du sien. « Avant la loi sur la liberté de spéculer de l'A.W.P., les données sociohistoriques crédibles concernant les origines et l'évolution des Assassins en Fauteuil Roulant qui, de secte source obscure, adolescente et nihiliste, sont devenus l'une des cellules les plus craintes dans les annales de l'extrémisme canadien, étaient regrettablement lacunaires et reposaient sur la bonne foi de sources dont la véracité scientifique était d'une intégrité tout sauf irréprochable. » Ici Struck visualise Poutrincourt, chez qui ce petit pli de confusion / contrariété peut même apparaître face aux dissertations les plus limpides, qui baisse sa grande tête et fonce dans un mur. Il a l'impression qu'un de ses sinus est sensiblement plus gros que l'autre, et à force d'être penché comme ça il ressent une gêne dans le cou, et il tuerait de proches parents pour un petit pétard.

« Les Assassins en Fauteuil Roulant du Québec ne sont, dans le fond, guère que des sectateurs, dont la *raison d'être* politique comme le *dasein* philosophique sont à chercher dans la période sociohistorique nord-américaine d'intense diffraction lobbyiste qui a précédé – ou plutôt qui a, pourrait-on arguer, entretenu une relation de causalité intégrale au regard de – l'avènement presque simultané de la gouvernance ONANite, de l'Interdépendance continentale et de la sponsorisation commerciale du calendrier lunaire de l'O.N.A.N. Néanmoins, à l'instar de la plupart des extensions sectaires canadiennes, les Assassins en Fauteuil Roulant et leurs dérivés sectaires se sont révélés considérablement plus fanatiques, moins inoffensifs, moins raisonnables, et considérablement plus malveillants – en somme, du point de vue des autorités responsables, plus difficiles à devancer, maîtriser, interdire ou raisonner que les plus passionnées des cabales états-uniennes. Cet article universitaire rejoint sur nombre d'aspects essentiels la thèse selon laquelle les Sectes sources canadiennes et plus généralement non-américaines, loin d'être ce que presque tous, à l'exception de Phelps et Phelps, qualifient de poches isolées de stelliformisme américain antihistorique,

s’obstinent étrangement à vouer une loyauté révérencieuse à des principes, ouvrez les guillemets, “souvent non seulement isomorphes mais aussi fermement *opposés* au plaisir individuel des sectateurs, à leur confort, *cui bono*, ou à leur divertissement, de sorte qu’ils surpassent les modèles de prédiction les plus sophistiqués de la science psychosociale autant que la compréhension rudimentaire de la raison humaine [ae]”. »

Struck doit cogiter sévère pour tirer la substantifique moelle de tout cela avant de la refondre dans une prose moins affectée, plus simple et plus scolaire. À deux reprises, devant sa chambre et celle de Shaw et Pemberton, Rader et Wagenknecht et quelques autres garçons de 16 ans d’après leur voix traversent le couloir en faisant, « Hu, ha, hi, hou, ha, hu, ha, hi… » et ainsi de suite. « Il est communément admis que la secte source des Assassins, à la façon typique de ceux chez qui les objectifs sont dissociés de la promotion rationnelle des intérêts individuels, adopte, pour ses rites et sa personnalité, des rituels intimement rattachés aux “jeux des mêmes”, des compétitions cérémonielles dont la finalité est moins une quelconque sorte de “prix” qu’une manière d’identité fondamentale : c.-à-d., à savoir, le “jeu” en tant qu’environnement métaphysique, locus psychohistorique et gestalt. » Le père historique de Struck, pendant l’enfance de Jim à Rancho Mirage, était lui-même un indécrottable buveur de vin rouge qu’il associait à quelques sédatifs costauds avant de passer des coups de téléphone au milieu de la nuit à des gens qu’il ne connaissait pas très bien pour leur faire des déclarations qu’il avait ensuite toutes les peines du monde à retirer, jusqu’à une nuit d’automne où finalement le père était sorti en titubant de la maison pour tenter de plonger avec un saut périlleux et demi dans la piscine familiale qu’il ne se rappelait pas avoir vidée, ce qui lui valut une minerve qu’il dut garder à vie et qui mit fin à sa carrière de golfeur alors que son par était proche de 80, ce qui lui valut une amertume et un traumatisme familial indescriptibles, avant que le petit J.A.L.S. Jr soit envoyé à Rolling Hills Academy.

« Il est, à titre d’exemple, largement reconnu que l’on peut faire remonter le clouage des Assassins dans leurs fauteuils roulants épithétiques jusqu’au “jeu du prochain train”, de sinistre renommée dans le sud-ouest rural du Québec pré-Expérialiste, et que la Secte source des A.F.R. elle-même était composée en grande partie voire en totalité d’adeptes et de pratiquants chevronnés de ce *jeu des mêmes* d’une sauvagerie et d’un nihilisme qui forgent le caractère.

« L’on sait que “la Secte du prochain train” est apparue au moins une décennie avant la Reconfiguration parmi les enfants mâles des mineurs des mines d’amiante, de nickel et de zinc de la région désolée de Papineau dans ce qui était alors l’extrême sud-ouest du Québec. La compétition et le culte qui a émergé autour de ce jeu terrifiant ont rapidement gagné tout le réseau des chemins de fer non-ionisés et pré-Interdépendants qui acheminaient des minéraux bruts vers le sud, jusqu’à Ottawa et aux ports américains des Grands Lacs. » Au-dessus du bureau de Struck est suspendue une maquette d’avion fabriquée intégralement avec des canettes de bière. Alors qu’Inc

s’intéressait aux histoires de terrorisme à base de miroirs en travers des autoroutes aux débuts de l’O.N.A.N., et que Schacht centrait son devoir sur les violentes manifestations des catholiques français contre la fluoration municipale du temps de Mulroney, Struck avait choisi le rapport entre les A.F.R. et cette espèce de culte du train en forme de roulette russe, et il s’y accrochait avec la même ténacité qui le maintenait dans l’équipe A en dépit d’un service qui selon deLint ressemblait à une révérence de débutante. L’avion avait des canettes aplaties en guise d’ailes, des canettes écrabouillées en guise de roues, un morceau de canette de 50 cl en guise de fuselage et de nez.

« À l’instar de nombreux jeux, le “Jeu du prochain train” était en soi nettement plus simple que l’organisation de la compétition. » Sourire détaché de la part de Struck. « Il se déroulait après le coucher du soleil sur des sites spécifiques, spécifiquement les *passages à niveau de voie ferrée** qui signalaient dans les campagnes québécoises tous les croisements entre une route et une voie ferrée. Dans l’Année du Whopper, on dénombrait plus de deux mille (2 000) croisements de cette sorte dans la seule région de Papineau, même si tous ne connaissaient pas un trafic assez soutenu pour satisfaire aux complexités d’une véritable compétition.

« Six garçons, fils de mineurs, âgés de 10 à environ 16 ans, parlant le français québécois, se mettent en ligne sur six saillies de traverses, juste à l’extérieur des rails. Deux cent seize (216) garçons – jamais plus ni moins – participent aux manches d’ouverture de chaque soirée, répartis par six, chaque groupe de six passant à tour de rôle avec un train différent, tous les six debout sur des saillies consécutives juste au bord de la voie, en attente, évidemment tendus, attendant le cortège d’une effroyable mariée. Les horaires de passage des trains franchissant ce croisement très fréquenté sont connus de l’épiscopat des *directeurs** du “Jeu du prochain train” – des garçons plus âgés, post-adolescents, vétérans de *jeux* antérieurs, dans bien des cas sans jambes et en fauteuil roulant ou – pour les fils de mineurs des mines d’amiante, souvent orphelins et vivant dans la misère – sur de rudimentaires planches équipées de roulettes. Les montres sont interdites aux joueurs, qui sont soumis à la discrétion absolue des *directeurs*, dont les décisions sont sans appel et souvent appliquées avec brutalité. Tous gardent le silence, ils guettent le bruit du sifflet, un son triste et cruel à la fois, lequel à mesure qu’il approche commence subtilement à subir l’effet Doppler. Ils tendent leurs jambes aux muscles pâles sous leur velours côtelé de seconde main, tandis que l’unique œil blanc du train suivant épouse la courbe de la voie et fonce sur les garçons en attente. »

Struck s’enlise sans arrêt dans ces parties où le mec semble abandonner complètement son ton savant, on peut même parier qu’il commence à inventer ou à halluciner des détails auxquels il, Jim Struck, ne peut en aucun cas s’imaginer avoir assisté, et il met en surbrillance bleue et efface dans tous les sens, et aussi il se frotte l’œil et se tripote le front, ses deux réactions plus ou moins constantes à l’angoisse créative.

« Le “Jeu du prochain train” est on ne peut plus simple. L’objectif : être le dernier des six joueurs de sa manche à sauter d’un côté de la voie à l’autre – c’est-à-dire par-dessus les rails – avant le passage du train. Les seuls véritables adversaires d’un joueur sont les cinq autres de son groupe de six. Le train lui-même n’est jamais considéré comme un adversaire. Le train filant et hurlant est plutôt considéré comme la limite, l’arène et la raison du jeu. La taille, la vitesse sur la pente nord-sud extrêmement peu pentue de ce qui était alors le sud-ouest du Québec, et les caractéristiques mécaniques précises de chaque train, tous ces éléments sont connus des *directeurs*, ils constituent les constantes d’un jeu dont les variables sont la volonté respective des six joueurs alignés le long des rails, et l’estimation que chacun fait de la volonté des autres de tout risquer pour l’emporter. »

Struck transpose ce matériau affecté et clairement non adolescent en : « La variable du jeu n’est pas tant le train que le courage et la volonté du joueur. »

« Les tout derniers petits instants, qui se volatilisent à toute allure, lorsque le joueur peut se lancer en travers de l’étendue de la voie, par-dessus les traverses de bois, la puanteur de la créosote, le gravier et le métal balafré, dans les cris assourdissants du sifflet presque au-dessus de sa tête, qu’il sent l’énorme et terrifiante poussée d’air devant le chasse-bestiaux d’un train de marchandises ou le nez arrondi d’un express, pour aller s’étaler dans le gravier de l’autre côté de la voie et tandis qu’il roule il voit des roues et des boudins, des bielles d’accouplement et des bielles motrices, les furieux allers-retours des essieux transversaux, sent la vapeur du sifflet qui se condense en un crachin qui retombe tout autour de lui – ces quelques secondes, les joueurs rassemblés les connaissent aussi bien que leur propre pouls. » Struck en est maintenant au stade où il frotte tout le talon de sa main contre son œil, se créant une espèce de moulinet ectoplasmique rouge sous les paupières. Est-ce que les trains d’avant le chemin de fer à grande vitesse avaient des boudins et des chasse-bestiaux et des sifflets qui faisaient de la vapeur ?

Dans un désastreux moment d’inattention, Struck copie mot pour mot *se lancer en travers*, une locution verbale qui ne sonne absolument pas Struck.

« … que ce sont le courage et la force et la volonté de tout risquer de l’un ou des cinq autres attendant à côté de vous le long de la voie qui composent la véritable variable faisant du “Jeu du prochain train” une compétition et non pas un simple jeu. Jusqu’à quand pourront-ils attendre ? Quel moment choisiront-ils ? Combien de pièces à l’effigie de la reine vaudront leur vie et leurs membres ce soir-là ? Bien plus radical que le jeu du “Chicken” pratiqué face aux voitures par les jeunes États-Uniens et auquel son principe est souvent comparé (chaque joueur a cinq, et non pas une, volontés à évaluer comparativement, en plus de la sienne, et aucun mouvement ni action pour le distraire de la tension de l’attente immobile du moment de sauter, du moment où un par un les cinq autres trépideront et sauveront leur peau, où il bondira pour battre le train… », et la phrase se termine, comme ça, sans même fermer la

parenthèse, bien que Struck, qui a du flair pour ce genre de choses, sache que l'analogie avec le Chicken lui vaudra des points dans sa dissert.

« Toutefois, d'après les témoignages, les meilleurs à ce jeu ignorent complètement leurs cinq adversaires, ils consacrent leur entière attention à déterminer le dernier instant viable auquel bondir, estimant que le dernier, l'ultime, et le seul véritable adversaire dans ce jeu est leur propre volonté, leur force de caractère et leur intuition du dernier instant viable auquel bondir. Ces rares impassibles, la crème du jeu – qui pour beaucoup deviendront *directeurs* de parties futures (s'ils ne rejoignent pas, comme souvent, les Assassins ou une de leurs ramifications stelliformes) –, ces virtuoses impassibles et maîtres d'eux-mêmes ne voient jamais les tressaillements ni les tics de leurs adversaires, ni la tache sombre qui apparaît sur l'entrejambe de leur velours côtelé, aucun des indices habituels d'un fléchissement de la volonté que guettent les joueurs de moindre envergure – car il est fréquent que les joueurs les plus doués ferment complètement les yeux pendant l'attente, s'en remettant à la vibration des traverses et à la hauteur du son du sifflet, autant qu'à leur intuition, et au destin, et à toutes les influences numineuses qui résident au-delà du destin. » Par moments Struck s'imagine attraper d'une main les revers de la veste du mec de *Wild Conceits* et de l'autre lui mettre des gifles féroces et répétées – coup droit, revers, coup droit.

« Le principe du jeu de la secte est simple. Le dernier des six à sauter devant le train et à atterrir intact remporte la manche. Le cinquième, le quatrième, le troisième et le deuxième à sauter ont perdu mais s'en tirent bien.

« Le premier de chaque manche à avoir trépidé et sauté rentre chez lui, seul sous la lune, déshonoré et humilié.

« Mais même le premier à avoir trépidé et sauté a sauté. Ne pas sauter du tout, bien pire que d'être interdit, est considéré comme impossible. "*Perdre son cœur**" et ne pas sauter du tout est hors des limites du jeu. C'est une possibilité qui n'existe tout simplement pas. Elle est impensable. Une seule fois, dans la vaste histoire orale du "Jeu du prochain train", un fils de mineur n'a pas sauté, a perdu son cœur et s'est figé, il est resté debout sur sa saillie de traverse tandis que passait le train de la manche. Ce joueur s'est ensuite noyé. "*Perdre son cœur*", quand cela est évoqué, est synonyme de "*faire un Bernard Wayne**", en hommage douteux à cet unique fils de mineur des mines d'amiante qui n'a pas sauté, dont on connaît peu de chose sinon sa noyade consécutive dans le réservoir de Baskatong, son nom dénotant une figure du ridicule et inspirant du dégoût parmi les locuteurs du patois de la région de Papineau. » C'est un désastre, Struck transpose allègrement tout cela aussi, sans qu'aucune ampoule miniature ne s'allume nulle part dans sa tête.

« Le but du jeu est de sauter en dernier et d'atterrir avec tous ses membres sur le remblai opposé.

« Les express roulent 30 km/h plus vite que les trains de marchandises classiques, mais les chasse-bestiaux des trains de marchandises peuvent mutiler. Un garçon percuté de plein fouet par un train en mouvement est comme tiré d'un canon, il décolle

littéralement, décrit un arc de cercle impressionnant comme un pantin désarticulé, et est transporté chez lui dans un sac. Un joueur pris sous une roue et écrasé est souvent tartiné sur une centaine de mètres de voie rougie, et est transporté chez lui dans une quantité de pelles à extraire l'amiante et le nickel fournies par les *directeurs* du jeu, plus âgés et souvent démembrés.

« Il arrive plus fréquemment, paraît-il, qu'un garçon fauché alors qu'il a franchi plus de la moitié de la voie perde une ou plusieurs jambes – soit tout de suite sur place, s'il a de la chance, soit plus tard, sous l'effet d'un gaz chirurgical et de scies orthopédiques appliquées sur des masses de viande d'ordinaire méconnaissables sous les contusions et inclinées selon des angles douloureux. » Ici le paradoxe pour Struck le plagiaire, qui a besoin de quelque chose d'assez détaillé pour qu'il puisse le remanier à sa guise, c'est que ce document est presque trop détaillé et que la plupart des détails sont eux-mêmes riches en fioritures ; le papier n'a même pas l'air si érudit que ça ; on dirait plutôt que le mec de *Wild Conceits* et du Bayside C.C. était de plus en plus pompette jusqu'au moment où il n'a plus hésité à en inventer une bonne partie, comme par ex. les bouts de viande contusionnés, etc.

Ce qui intéresse Hal Incandenza dans l'opinion qu'il se fait de Struck, parfois de Pemulis, d'Evan Ingersoll et compagnie, c'est que les plagiaires-nés consacrent autant d'efforts à camoufler leur plagiat qu'il leur en faudrait pour écrire un devoir à partir du zéro conceptuel. Le plus souvent les plagiaires ne semblent pas être des flemmards mais plutôt des navigateurs qui manquent d'assurance. Ils ont du mal à naviguer sans une carte détaillée pour leur assurer que quelqu'un est déjà passé par là avant eux. Quant à cette invraisemblable méticulosité pour dissimuler et camoufler le plagiat – qu'il s'agisse de malhonnêteté ou d'une sorte de recherche du frisson cleptomane ou autre –, Hal n'a pas trop d'avis sur la question.

« C'est terriblement simple et irrécusable. Parfois le dernier des six à sauter est percuté par le train ; dans ce cas l'avant-dernier sauteur devient dernier et vainqueur, et il "survit" littéralement et peut passer à la manche suivante, une sorte de demi-finale sextuplée, six manches comptant chacune six garçons canadiens : les, ouvrez les guillemets, "*Trente-Six**", fermez les guillemets, de la soirée. Les garçons de la manche initiale – ceux qui n'ont été ni le dernier ni le honteux premier à sauter – sont autorisés à rester sur le passage à niveau, en groupe, pour devenir le public silencieux de la demi-finale. Par coutume, l'ensemble du "Jeu du prochain train" se déroule en silence. » Dans une série de moments d'inattention désastreux et peut-être inconsciemment autodestructeurs, Struck remanie la prose mais conserve une grande partie des éléments descriptifs abracadabrants, sans note de bas de page, alors qu'il n'a aucun moyen de prétendre qu'il était présent, à l'évidence.

« Les perdants survivants parmi les Trente-Six vont ensuite gonfler les rangs de la galerie muette, tandis que les six gagnants impassibles – les finalistes, dont on dit qu'ils "*attendent longtemps leur tour**" –, certains ensanglantés ou blêmes à cause du choc, ayant déjà survécu à deux sauts distincts et espacés dans le temps, et qui en ont

réchappé d'un cheveu, les yeux vides ou clos, la bouche qui s'active à savourer son dégoût, attendent l'express de 23 h 59, le "*Train de la Foudre**" ultra-ionisé reliant Mont-Tremblant à Ottawa. Au tout dernier moment ils sauteront en travers de la voie devant son nez lancé à pleine vitesse, essayant chacun d'être le dernier à bondir et à survivre. Il n'est pas rare que plusieurs finalistes du Jeu soient percutés. » *Percuté* se disant *struck* en anglais, Struck essaie de déterminer si le fait de continuer à se servir de son nom comme d'un verbe produirait un effet irréaliste ou au contraire naturel et réaliste – est-ce qu'un homme qui a quelque chose à cacher se servirait de son nom comme d'un verbe ?

« … il ne fait aucun doute sociohistorique que plusieurs des survivants et du directoire organisationnel de la Secte du prochain train ont par la suite fondé et constitué les Assassins en Fauteuil Roulant, bien que la relation idéologique précise entre les tournois féroces tout à la fois chevaleresques et nihilistes de la Secte du train à l'ère A.S. et la cellule actuelle d'extrémistes sans jambes anti-O.N.A.N. demeure le sujet du même débat universitaire qui entoure la Secte du *baiser sans fin** au nord du Québec et sa transformation en Fils de Montcalm, une cellule pas spécialement crainte mais habile médiatiquement à qui l'on attribue le largage par hélicoptère d'une tarte de douze mètres de diamètre, garnie d'excréments humains, sur le podium de la deuxième investiture du Président états-unien Gentle.

« De même que la Secte du prochain train, la Secte du baiser sans fin, dans les régions des mines de fer entourant le golfe du Saint-Laurent, s'est cristallisée autour d'une forme de tournoi périodique, dont les 64 participants étaient ici des adolescents canadiens, dont la moitié étaient des filles [af]. Ainsi, la première manche confrontait 32 couples, composés chacun d'un Québécois et d'une Québécoise. » Struck essaie de téléphoner à Hal, mais tombe sur le répondeur barbant de sa chambre ; est-ce qu'on peut utiliser *confronter* sans mettre un *à* plus loin dans la phrase ? Struck visualise l'érudit de *Wild Conceits* totalement déchiré à présent, les yeux qui louchent et la tête qui tombe, obligé de se couvrir un œil avec une main pour que son écran arrête de se dédoubler, en train de taper sur le clavier avec le nez. Mais avec l'apparente crédulité autodestructrice qui caractérise nombre de plagiaires, doués ou non, Struck se lance et place son *confrontait* sans complément, tout en imaginant des baffes en coup droit et en revers. « De chaque paire, une moitié, désignée par le sort, gonflait ses poumons au maximum de leur capacité, tandis que l'autre expirait le plus possible pour vider les siens. Ensuite leurs bouches étaient collées l'une à l'autre et rapidement scellées par un sectateur organisateur armé de ruban occlusif, qui d'un mouvement expert utilisait ensuite le pouce et l'index de ses deux mains pour sceller les narines des combattants. Ainsi, ils étaient joints dans la bataille du "Baiser sans fin". Tout le contenu pulmonaire du joueur désigné pour inspirer était alors expiré par voie orale dans les poumons vidés de son adversaire, qui à son tour expirait l'inspiration pour la renvoyer à son détenteur originel, et ainsi de suite, aller et retour, le même air échangé de l'un à

l’autre, avec un ratio d’oxygène et de dioxyde de carbone de plus en plus spartiate, jusqu’à ce que l’organisateur qui leur fermait les narines déclare officiellement un combattant ou l’autre “*évanoui**”, qu’il ou elle soit tombé(e) au sol ou encore debout. Les aspects théoriques de la compétition permettent de comprendre les tactiques de patience, d’usure, de sape dont font preuve les séparatistes québécois traditionnels, tels que les Fils de Montcalm et le Front de libération du Québec, par opposition à la barbarie jusqu’au-boutiste des héritiers handicapés de la Secte source du Prochain train. L’objectif figuré de la compétition du “Baiser” semble – selon Phelps et Phelps – exiger que l’on utilise ce que l’on reçoit avec un niveau d’efficacité et d’endurance absolument totales avant de l’excréter d’où il vient, une posture stoïque vis-à-vis de l’exploitation des déchets dont les Phelps font un usage quelque peu cavalier pour éclairer la relative indifférence des *Montcalmistes** face à une Reconfiguration continentale qui constitue toute la “*raison de la guerre à outrance* [ag]” des Assassins en Fauteuil Roulant. »

OceanofPDF.com

298. (croyait-elle alors)

299. Certaines de ses meilleures disputes avec Jim avaient porté sur les connotations du « Tu peux toujours critiquer » que Jim s'était plu à répéter avec diverses nuances et tons ironiques et à double tranchant.

300. Joelle van Dyne et Orin Incandenza se rappellent tous deux avoir été le premier abordé. Il est difficile de savoir à qui se fier, en revanche il faut noter que c'est une des deux seules occurrences où Orin s'est perçu comme étant l'abordé, l'autre étant le mannequin mains suisse, sur le flanc dénudé de qui il avait furieusement tracé le symbole de l'infini durant toute l'absence du Sujet de *Moment*.

301. = Point de vue.

302. Situé dans le centre commercial de Chestnut Hills, sur Boylston / Rte 9, devant lequel l'équipe A d'E.T.A. passe en traînant la patte plusieurs fois par semaine pendant son footing, le Legal de Brookline appartient à une chaîne, mais très raffinée et haut de gamme, et il sert de remarquables gueuletons marins, et le patron paraissait connaître le Dr Incandenza, il l'appelait par son nom et lui apportait un double whisky sans que celui-ci lui ait rien demandé.

303. Jargon : Études de cinéma et de cartouches de cinéma.

304. Bureaucratie de l'immigration trilatérale nord-américaine.

305. Jargon des AA de Boston. *C.P.V.A.* signifie « Ça Peut Vous Arriver », c'est un brise-déni destiné à ceux qui comparent la situation épouvantable des autres à la leur, l'objectif étant de les amener à considérer que le type dans la rue avec des chaussettes en guise de gants qui boit de la Listerine à 07 h 00 du matin est juste un peu plus bas qu'eux sur la pente qu'ils ont prise avant d'Entrer. Ou quelque chose dans le genre.

306. Bureaucratie des retraites québécoises, qui n'avait rien fourni de mieux qu'un pacemaker Kenbeck d'occasion au père de Marathe, à présent décédé.

307. Voir note 297 *supra*.

308. Marathe entend « living », vivante, au lieu de « live-in », résidente.

309. Comme par ex. les fois où C.T. et la Moms montaient à Logan pour récupérer Mario et Soi-Même après un tournage, Mario chargé du matériel, Soi-Même moite et blafard à cause de la pression dans la cabine et du manque de place pour ses jambes et avec plein de petites bouteilles en plastique au bouchon impossible à ouvrir qui s'entrechoquaient dans les poches de son veston sport, et tout le long du chemin jusqu'à Enfield l'oncle de Mario leur débitait un monologue ophélique et fou qui faisait grincer si fort les pauvres dents de Soi-Même que lorsqu'ils se garaient sur la bande d'arrêt d'urgence et que Mario contournait la voiture pour aider un Soi-Même mal en point à passer la tête dehors on trouvait des morceaux d'émail dans le vomi, des petits bouts de dent blancs, à cause de tous ces grincements.

310. © 1981 A.S., Routledge & Kegan Paul Plc, Londres, GB, gd format hors de prix ; pas d'édition sur disquette.

311. Le Maine ayant été totalement perdu, rappelez-vous.

312. Expression de la famille Incandenza désignant les restes.

313. Bibliothèque centrale, MIT, East Cambridge.

314. Cf. cet exemple corroborant, 19 h 30, jeudi 12 novembre de l'A.S.V.A.I.D., ch. 204 subdortoir B :

> « Non, regarde, c'est toujours ordonnée sur abscisse. La dérivée, c'est l'inclinaison de la tangente à un point de la courbe. N'importe lequel, on s'en fout tant qu'ils t'en donnent un pour le contrôle.
>
> – Et ça ce sera aux Exams ? Ils regardent plus loin que la trigo ?
>
> – Mais *c'est* de la trigo, putain. Ils vont te donner des problèmes avec des variations de quantités – un truc qui accélère, un voltage, l'inflation de la monnaie de l'O.N.A.N. par rapport à celle des E.-U. T'iras deux fois plus vite avec la différentiation, parce que la trigo c'est calculer une variation avec des triangles dans des triangles. Les variations de taux avec la trigo, c'est pète-couilles. Les dérivées, c'est juste de la trigo et un peu d'imagination. Tu imagines que les points avancent inexorablement l'un vers l'autre jusqu'à ce que, au bout du compte, ils deviennent un seul point. L'inclinaison d'une ligne définie devient l'inclinaison de la tangente à un point.
>
> – Un point qui est en fait deux points ?
>
> – Sers-toi de ton imagination, bon Dieu, Inc, et aussi de deux ou trois limites données. Et tu peux me croire, ils se foutront pas de ta gueule avec les limites pendant le contrôle. C'est de la branlette à côté d'un calcul d'Eschaton. Quand tu calcules ta tangente, tu rapproches les deux points à une distance infinitésimale, et tu finis avec une formule prête à l'emploi.
>
> – Tu veux pas que je te parle de mon rêve tout de suite ? Après, on finira de débroussailler ça sur notre lancée.
>
> – Écris-le sur ton poignet ou je sais pas. Fonction x, exposant n, et pour tous les trucs de taux de croissance qu'ils pourront te demander, la dérivée sera $nx + x^{n-1}$. Ça suppose une limite définissable, évidemment, mais y a pas moyen qu'ils se foutent de ta gueule avec les limites pour les Exams.
>
> – C'était un rêve sous DMZ.
>
> – Est-ce que tu vois comment tu vas appliquer ça à la petite histoire de taux de croissance qu'ils vont bricoler ?
>
> – Y avait ton soldat de laboratoire, dedans, la grosse dose.
>
> – Attends, je vais fermer la porte.
>
> – Celui qui était enfermé à Leavenworth. Tu sais, tu as dit qu'il avait quitté la planète. Celui qui beuglait du Ethel Merman. C'était horrible, Mikey. Dans mon rêve j'étais le soldat.

– Donc maintenant tu t'imagines qu'une vraie expérience sous tu-sais-quoi ressemblera à un cauchemar.
– Haha. Pourquoi un cauchemar ? Qu'est-ce qui te fait dire que c'était un cauchemar ? J'ai utilisé le mot *cauchemar* ?
– Tu as utilisé le mot *horrible*. Ça ne m'a pas vraiment évoqué une promenade bucolique.
– Ce qui était horrible dans mon rêve, c'est que je ne chantais pas vraiment *There's No Business Like Show Business*. J'appelais au secours. Je criais des trucs genre "Au secours ! J'appelle au secours et tout le monde fait comme si je chantais des reprises d'Ethel Merman ! C'est moi ! C'est moi et j'appelle au secours !"
– Ça, c'est un rêve de niveau Rusk, Inc. Un rêve normal dans la catégorie "personne ne me comprend". La DMZ et la mermanisation, c'est accessoire.
– Ça respirait la *solitude*, quand même. C'était la première fois que je ressentais un truc pareil. Je criais que je criais au secours, au lieu de chanter une chanson de comédie musicale, avec les gardiens et les médecins rassemblés autour de moi qui claquaient des doigts et tapaient du pied.
– Je t'ai déjà dit que la DMZ n'apparaît pas dans les analyses CG / SM ? Struck a déniché ça dans une note de bas de page obscure sur la flore intestinale. À cause de la moisissure de fitviavi. Si jamais elle apparaissait, elle passerait pour un déséquilibre mycosique.
– Je croyais que c'était réservé aux filles, les mycoses.
– Ne sois pas aussi naïf, Inc. Donnée numéro deux, Struck est bien parti pour prouver qu'au départ ce truc devait servir à provoquer ce qu'ils appelaient je cite des expériences transcendantes chez tiens-toi bien les alcooliques chroniques dans les années 1960 à l'hôpital de Verdun à Montréal.
– Comment ça se fait que cet automne partout où je vais tout le monde se met à parler du Québec dans un tas de contextes radicalement différents ? Orin m'appelle pour une espèce d'obsession qu'il se traîne sur les Québécois anti-O.N.A.N.
– … Tavis balance que les Québécois sont les pigeons du gala de collecte de fonds de cette année. Ta mère vient du Québec.
– Et ce cours pas possible de Poutrincourt sur l'insurrection ce trimestre, elle nous fait un genre de Québécathon.
– Oh je serais toi je soupçonnerais *clairement* une espèce de complot ou de piège. Tout se ligue pour que tu finisses dans une cellule en train de brailler des mermanalies, c'est évident. Je crois que t'as les charnières qui commencent à se gripper, Inc. C'est ce qui arrive à force de sauter des plateaux jusqu'au sommet. Je crois que ce qu'il te faut avant Tucson, c'est un bon interlude à la DMZ, transcendant et sans conséquences urémiques, c'est ce que recommande le charpentier, pour tes charnières. Ça t'empêchera de recommencer à fumer du Bob Hope 24 sur 24 quand les analyses seront passées. Tu vas te niquer les poumons. Ça va te rendre gros, mou, moite et pâlot, Inc. J'ai déjà vu ça. Une purge de 30 jours va pas te suffire. La *tu-sais-quoi**

pourrait bien être la reconfiguration qu'il te faut pour commencer à te diversifier, à lâcher le Bob Hope, à trouver un truc que tu pourras continuer à prendre à la fac ou dans le Show sans que ça te paralyse. Parce que cette saloperie finira par te paralyser, mon gros Inc. Ça se produisait tout le temps, dans mon quartier. Des mecs réglos et prometteurs qui passaient leur vie devant leur TP à bouffer des Nutter Butters et à se branler dans des vieilles chaussettes. Quand la fée de la merde emménage, c'est avec tout son barda et pour un bon moment, Inc. Et niveau indécision, tu peux pas savoir ce qu'est l'indécision tant que t'as pas vu un mec avec des gros nibards pleins de graisse écroulé dans son fauteuil après dix ans de Bob Hope non-stop. C'est pas joli joli. C'est pas joli du tout mon petit Inc. Une expérience transcendante avec Axhandle et moi pourrait bien être ce qu'il te faut pour huiler tes charnières. Voir du monde, pour changer. M'oblige pas à rester seul avec Axhandle qui déblatère sur Yale. Laisse ta Visine au placard.

– C'était *transcendant* ? Le mot dans le document de Struck. Ou est-ce que c'était *transcendantal* ?

– Qu'est-ce que ça peut foutre ?

– Mike, et si je te disais que je pense à arrêter pendant plus d'un mois ?

– Abandonne tout Espoir[ah]. C'est ça que je voulais dire.

– Je parlais de prendre une décision, en fait. Pour de bon. Si je te disais que je fume de plus en plus et que c'est de moins en moins marrant mais que je fume quand même de plus en plus et que le seul moyen de lever le pied c'est d'arrêter complètement.

– J'applaudis. Un petit peu de transcendantalisme sans grand risque avec la Hache humaine et moi serait peut-être le trampoline dont t'as besoin pour cette grande re…

– Mais ça veut dire tout arrêter. Les Blue Flames, les -drines. Si je touche à quelque chose, je sais que je recommencerai la Bob. Je prendrai de la Madame Psychose avec vous et ma détermination s'envolera et je sortirai le one-hitter et je vous supplierai de faire renaître l'Espoir en moi.

– Qu'est-ce que t'es naïf, Inc. Pour certains trucs tu peux être super vif mais pour d'autres t'es un gros bébé chauve perdu dans les bois. Tu crois que tu vas pouvoir décider comme ça, C'est bon, j'inverse la vapeur, et tout arrêter ?

– J'ai dit "si".

– Hal, t'es mon ami et je te traite en ami sur des plans que t'imagines même pas. Alors accroche-toi, tu vas grandir d'un coup. Tu veux arrêter parce que tu commences à voir que t'en as besoin, et…

– C'est exactement ça. Peems, imagine comme ce serait horrible d'en avoir *besoin*. Pas juste d'*aimer* beaucoup beaucoup ça. En avoir besoin, ça devient une autre catégorie de… Ça me semble atroce. Ça m'a l'air d'être la même distinction qu'entre aimer beaucoup quelque chose et y être…

– Dis-le, Inc.

– …

– Parce que tu sais quoi ? Et si c'était vrai ? Le mot. Et si tu l'étais ? Donc la solution ce serait de tourner le dos et de t'en aller ? Si t'es accro t'en as *besoin*, Hallie, et si t'en as *besoin* à ton avis qu'est-ce qui va se passer si tu lèves le drapeau blanc et que t'essaies de vivre sans, de vivre sans rien ?

– …

– Tu vas devenir fou, Inc. Tu vas mourir à l'intérieur. Qu'est-ce qui arrive si t'essaies d'avancer sans un truc dont la machine a *besoin* ? De la bouffe, de l'humidité, du sommeil, de l'O_2 ? Qu'est-ce qui lui arrive, à la machine ? Réfléchis.

– Y a un instant tu applaudissais l'idée que j'Abandonne tout Espoir. T'évoquais une image de moi avec des nibards, en train de me branler dans du linge sale, avec des toiles d'araignées entre mon cul et le fauteuil.

– C'est le *Bob*. Je me suis pas entendu dire *tout* ça. Si t'as besoin du Bob, Inc, le seul moyen d'arrêter c'est de passer à autre chose.

– Des drogues plus dures. Comme dans les vieux films où on te dit que l'herbe est le premier pas vers des drogues plus balèzes, avec Jiminy Cricket qui…

– Va te faire foutre. Je parle pas forcément de drogues plus dures. Il faut juste quelque chose. Je connais des mecs qui ont arrêté l'héro, la coke. Comment ils ont fait ? Ils ont pris la décision stratégique de passer à un pack de Coors par jour. Ou à la méthadone. Bref. Je connais des mecs qui buvaient beaucoup, Inc, et qui ont décroché en passant au Bob Hope. Moi, tu as vu, je passe tout le temps d'un truc à l'autre. Le tout, c'est de passer à ce qui te correspond. Moi, je dis qu'un bon décrassage avec Axford et moi après le gala pourrait t'aider à bien mettre les choses en perspective, à arrêter de raconter n'importe quoi et à oublier les résolutions débiles que tu tiendras jamais et à te mettre à chercher une manière de te diversifier en t'éloignant du Bob, ce que j'applaudis dans ton cas, Inc, parce que c'est pas un truc pour toi, tu commençais à avoir l'air d'un mec qui va finir avec des nibards.

– Donc tu milites de façon très subtile pour que je tombe dans la DMZ en disant que tu ne crois pas que je réussirai à tout arrêter. Vu que toi tu n'as pas du tout l'intention d'arrêter. Avec ton œil gauche qui gigote dans tous les sens. Tu n'as même pas arrêté le Tenuate. "Les gagnants n'ont jamais besoin d'abandonner", deLint et tous ses petits…

– Je me suis pas entendu dire ça du tout. Et je pense que tu réussirais probablement à tout arrêter. Pendant un moment. T'es pas une tarlouze. T'as des couilles, je le sais. Je suis sûr que tu pourrais te démerder.

– Pendant un moment, c'est ça.

– Et d'après toi qu'est-ce qui se passera au bout d'un moment ? Sans un truc dont t'as *besoin* ?

– Quoi, tu penses que je vais m'agripper la poitrine et m'écrouler ? Me prendre la tête entre les mains au milieu d'un taper-claquer et crever d'un anévrisme comme la fille à Atwood l'année dernière ?

– Non. Mais tu mourras à l'intérieur. Peut-être aussi à l'extérieur. Mais d'après ce que j'ai vu, si t'es vraiment tombé dedans et que t'en as *besoin* et que t'arrêtes tout, tu vas mourir. Tu vas devenir fou. J'ai déjà vu ça. Le Sevrage, ça s'appelle. Le Singe. L'Oiseau mort. Des mecs qui avaient tout arrêté parce qu'ils étaient dedans jusqu'au cou et ils ont tout arrêté et ils sont morts.
– Tu parles d'un Clipperton, c'est ça ? T'es en train de me dire que Soi-Même s'est suicidé parce qu'il est devenu sobre ? Parce que figure-toi qu'il n'était pas devenu sobre. Y avait une bouteille de Wild Turkey sur le plan de travail juste à côté du four quand il s'est fait exploser la tête. Alors n'essaie pas de me gouspiller avec *lui*, Mike.
– Inc, ce que je sais sur ton père, je pourrais l'écrire avec un crayon pas taillé sur le bord d'un verre à shot. Je parle de mecs que je *connais*. Des tarentules. Des mecs d'Allston qui ont décroché. Y en a qui ont fait un Clipperton, oui. D'autres qui ont fini à l'Hôtel Zinzin. D'autres qui s'en sont tirés en entrant aux NA ou dans une secte ou une Église de têtes d'ampoules et après ils se baladaient avec des cravates en parlant de Jésus et de Capitulation, mais ces conneries-là ça marchera pas sur toi parce que t'es trop malin pour gober les conneries de l'Armée de Dieu. Il leur est rien arrivé d'énorme à la plupart, à ceux qui en avaient besoin et qui ont décroché. Ils se levaient le matin, ils allaient bosser, ils rentraient chez eux, ils mangeaient, ils se couchaient et ils se levaient, tous les jours. Mais ils étaient morts. Comme des machines ; c'est tout juste si on voyait pas une clé qui leur sortait du dos pour les remonter. Tu regardais leur tronche et il manquait quelque chose. Des morts vivants. Ils aimaient tellement ça qu'ils en ont eu besoin et ils ont arrêté et là ils attendaient de mourir. Quelque chose s'était éteint en eux.
– Leur joie de vivre. La flamme au fond de leurs tripes.
– Hal, ça fait combien de temps pour toi, maintenant, deux jours et demi sans ? Trois jours ? Comment ça se passe à l'intérieur, mon gars ?
– Ça va.
– Hm *hmm*. Inc mon canard, tout ce que je sais c'est que je suis ton ami. C'est vrai. Si t'as pas envie de communier avec la Madame, tu pourras nous tenir la chandelle, à Ax et moi. Fais ce que tu veux et si quelqu'un vient t'embêter, tu me dis qui. Moi je te conseille juste de regarder un peu plus loin que l'instant où tu prendras une décision sur laquelle tu t'empêcheras de revenir, tel que je te connais.
– Une partie vitale de ma personne mourra si je ne gobe plus rien. C'est ton opinion.
– Des fois t'écoutes pas très bien ce qu'on te dit, Hallie. C'est bon. Prends le temps de comprendre ton *besoin*. Quelle partie de toi a fini par en avoir *besoin*, selon toi.
– Et tu prétends que c'est la partie qui mourra.
– Juste la partie qui d'après ce que tu ressens a fini par avoir *besoin* de ce que tu prévois de lui enlever.
– La partie qui est dépendante ou incomplète, c'est ce que tu veux dire. La partie *accro*.
– C'est seulement un mot. »

315. Johnette F., dont la toute première belle-mère était un agent de la police de Chelsea, Massachusetts, a été conditionnée dès sa petite enfance à dire « les policiers » ou « les forces de l'ordre » pour parler de la police, car la majorité du personnel du B.P.D. n'apprécie pas qu'on les qualifie de « flics » ou de « flicaille ».

316. Les gens extérieurs à la communauté des AA de Boston disent toujours *l'Ennet House* ; c'est un des indices les plus fiables permettant de distinguer les nouveaux ou les personnes extérieures à la communauté.

317. 17 NOVEMBRE – ANNÉE DES SOUS-VÊTEMENTS POUR ADULTES INCONTINENTS DEPEND

Parfois, durant de brefs instants de la journée, le vestiaire des garçons d'E.T.A. au rez-de-chaussée de Comm.-Ad. est désert, et l'on peut aller y rêvasser en écoutant goutter les douches et gargouiller les tuyaux d'évacuation. On perçoit cette étrange atmosphère d'hébétude qui règne dans les endroits d'habitude bondés quand ils se retrouvent dépeuplés. On peut prendre son temps pour s'habiller, gonfler ses muscles devant le grand miroir au-dessus du lavabo ; le miroir a des pans latéraux articulés qui permettent d'admirer ses biceps sous tous les angles, d'examiner sa mâchoire de profil, de répéter des expressions, d'essayer de paraître naturel et pris sur le vif pour voir à quoi l'on peut ressembler en temps normal aux yeux des autres. L'air du vestiaire est chargé d'odeurs d'aisselles, de déodorant, de benjoin, de poudre de camphre, de pieds fatigués, de vieille vapeur. Et aussi de Lemon Pledge avec un relent de surchauffe électrique dû à l'usage intensif des sèche-cheveux. Des traces de poudre et de terre à foulon [ai] sur le revêtement de sol bleu, si incrustées qu'il faut un appareil à vapeur pour les enlever. On peut prendre un peigne dans le grand pot de désinfectant Barbicide sur l'étagère à côté du lavabo, un sèche-cheveux de calibre .38 au moins, et se lancer dans d'intrépides expériences. C'est le meilleur miroir de l'Académie, qui bénéficie d'un éclairage complexe sous tous les angles. Le Dr J. O. Incandenza connaissait bien ses adolescents. Pendant les moments de creux, on peut parfois y trouver le responsable de la maintenance Dave (« F.D.V. ») Harde piquant un petit roupillon sur un des bancs qui courent devant les casiers, des bancs qui d'après lui ont une action palliative sur ses funiculi lombaires. Plus souvent, c'est un des agents d'entretien antédiluviens et interchangeables affectés par Dave aux menus travaux, qui est là et passe le balai mécanique ou vaporise du désinfectant industriel dans les urinoirs. On peut aller dans les douches sans allumer le jet et chanter à pleins poumons. Michael Pemulis trouve que ses vocalises sont de niveau professionnel, mais uniquement lorsqu'il est entouré d'un carrelage de douche. Parfois quand le vestiaire est désert on peut surprendre des brins de voix et d'intrigants bruits d'hygiène féminine en provenance du vestiaire des filles de l'autre côté du mur.

Autrement, la plupart du temps, les juniors à la constitution la plus délicate utilisent les douches et lavabos primitifs dans le couloir du subdortoir et évitent à tout prix ou presque le vestiaire plein à craquer. Jamais un Occidental n'aurait pu imaginer utiliser

des commodités et des douches chaudes partageant le même air surpeuplé. T. Schacht a la faculté de vider presque tout un vestiaire moite simplement en entrant d'un pas lourd dans un box des toilettes et en fermant le loquet avec une certaine détermination.
Les prorecteurs ont des douches réservées dans une espèce de salon près de leurs chambres dans le tunnel secondaire, avec une visionneuse et des fauteuils inclinables et un minifrigo et une porte à l'épreuve des mauvaise farces.
Lorsque M. M. Pemulis descendit se préparer pour son match de l'après-midi vers 14 h 20[aj], les seuls occupants du vestiaire étaient Todd Possalthwaite, le lobeur sans pareil chez les moins de 14 ans A, en larmes et plié en deux, et Keith Freer, que Pemulis devait affronter et qui ne semblait pas pressé de s'habiller et de sortir jouer, et qui pouvait vraisemblablement être la raison des pleurs de Postal Weight. Le prétendu « Viking » était torse nu, une serviette autour du cou, et s'occupait de sa peau devant le miroir. Il avait une chevelure blond-blanc drue volumineuse, le cou et la mâchoire très musclés, avec des gonions saillants qui donnaient à la partie supérieure de son visage une apparence effilée et sournoise. Ses cheveux avaient toujours évoqué à Hal Incandenza une déferlante gelée, dixit Hal. Todd Possalthwaite était presque nu, plié sur le banc devant son casier, le visage entre les mains, les pansements blancs sur son nez apparaissant entre ses doigts, il sanglotait tout bas, les épaules tremblantes.
Pemulis, qui est le Grand Copain de Postal Weight et un peu son mentor pour les lobes et l'Eschaton, et qui aime sincèrement ce môme, lâcha son équipement et lui fit une sorte de gauche-droite viril et affectueux, du genre Hé, réflexe. « Ça va ton pif, Toddy ? » Comme tous les autres, Pemulis savait faire la combinaison de son casier, les yeux fermés, à force de mois et d'années à répéter le même geste. Il regardait tout autour de lui et aux quatre coins de la pièce. Freer émit un léger bruit lorsque Pemulis demanda au Postman s'il pouvait faire quelque chose pour lui.
« Rien n'est vrai », sanglota Postal Weight, la voix étouffée par la paume de sa main, tout en se balançant un peu sur le banc. Son casier était ouvert et bourré d'un désordre de petit garçon. Il était seulement vêtu d'une chemise en flanelle déboutonnée et d'un jock-strap Johnson & Johnson Jr, et il avait de minuscules pieds blancs[ak] et de petits orteils aussi délicats que des coquillages. À cet instant il aurait dû être dans la vallée des rires de Donni Stott, Pemulis le savait.
« Quoi, des angoisses métaphysiques ? À 13 ans ? » La question de Pemulis s'adresse à l'œil du Viking, entre guillemets, qui se reflète dans le miroir. Freer a un dos en V et sans bourrelets, d'une définition musculaire superbe pour un joueur de tennis, bien que légèrement pommelé à cause d'applications répétées et de défoliations de Pledge, Freer faisant un usage généreux du Pledge car il est obsédé par son teint et a cette peau nordique qui pèle au lieu de bronzer. Il a toujours son jean et ses mocassins, note Pemulis. Pemulis attend encore le coup de fouet de ses deux gélules de Tenuate d'avant-match[al]. Le casier de Pemulis est à la fois rempli et rangé avec une minutie presque alphabétique, telle la cantine d'un vieux loup de mer. Autrefois une balance

démontable et tout un arsenal de substances modificatrices d'humeur étaient planqués dans plusieurs niches dissimulées dans le système de rayonnage portable à niches multiples que Pemulis y avait installé quand il avait 15 ans. Et aussi de petits sachets en tissu contenant du piment de Cayenne pour tromper les chiens renifleurs qui demeuraient une lointaine probabilité au temps où il était jeune et inexpérimenté. Tout cela datait d'avant la découverte de l'entrepôt ultime au-dessus du faux plafond dans le couloir du subdortoir B des garçons.
« Juste un petit couillon déçu. » Le gloussement de Freer est relativement dépourvu d'hilarité. « D'après ce que j'ai pu en tirer avant le déluge de larmes, son père lui a promis ci et ça s'il réussissait tel et tel truc. » Il gonflait la joue avec la langue pour étaler de la crème couleur chair sur un éventuel bouton, ce qui altérait son élocution. « Et le Postmaster ici présent se dit qu'il a rempli sa part du marché, et je crois comprendre que son père fait marche arrière. »
Les épaules de Possalthwaite continuaient à trembler et lui à pleurer dans ses mains.
« En gros il tient pas sa promesse, le papa, c'est ça que tu me dis, fit Pemulis à Freer.
– Et là je déduis que tout d'un coup le papa essaie de redéfinir l'accord originel. »
Pemulis défit sa ceinture. « Dès qu'il y a plus de carotte, ça devient dur d'attraper le pompon, comme dirait le proverbe.
– Un truc à propos de Disney World, avant qu'il se mette à chialer. »
Pemulis ôta ses tennis de ville en poussant sur le talon de l'une avec le bout de l'autre, tout en contemplant le tendre petit tourbillon au milieu des cheveux de Possalthwaite. Il ne se montrerait jamais éphébique au point de demander verbalement à Freer s'il avait l'intention de s'habiller, histoire qu'ils puissent dégager de là ; jamais il ne permettrait à Freer de croire qu'il lui accordait une part de son espace mental avant le début du match. « C'est à cause de l'histoire de l'Eschaton, Poss ? À cause de ton nez ? Parce que je peux passer un coup de bigo à Postal Weight Senior pour lui expliquer que personne en dessous de 17 ans n'est puni, en fait, c'est ça que tu devrais lui dire, Toddy. Y a des camions pleins de merde à l'horizon, mais rien susceptible de vous éclabousser, si ça peut te rassurer.
– *Rien n'est vrai* », se lamenta Possalthwaite sans lever le nez, en sourdine, le torse plat, sans un poil de graisse sur son jeune bide, des pieds spectraux au bout de ses jambes brunes, en se balançant, secouant la tête, l'air terriblement jeune et plein d'une innocente vulnérabilité, comme prémoral. De fines bandes blanches de pansement dépassaient à la lisière de ses paumes, qui dataient de l'apocalypse du Jour de l'I.
« Bon, y a pas vraiment de *justice*, de toute façon », concéda Pemulis. Le Viking émit un bruit destiné à lui-même.
Pemulis se représenta le père de Possalthwaite. Un promoteur de la région de Minneapolis. Centres commerciaux, parcs industriels, lieux animés en bordure de rocades mugissantes. Bientôt la cinquantaine, mince, bronzage hypertravaillé, une tenue vestimentaire un peu trop soignée, un charme d'animateur de séminaires de vente. Un père poignard, avec une moustache en trait de crayon et des chaussures d'un

cuir aveuglant aux pieds. Il essaya d'invoquer une image de cette figure parentale assénant un coup de rouleau à pâtisserie sur la caboche de Freer, coup faisant germer sur ladite caboche une bosse chauve comme dans les cartoons. (Selon les calculs de Pemulis une victoire ou même un seul set pris à Freer lui assureraient un siège dans l'avion du WhataBurger, c'est pour cela qu'il n'hésite pas à enfreindre une sorte de code d'honneur personnel en gobant des Tenuate avant le match, ce qui est un peu désinvolte même avec une courbe d'élimination de trente-six heures, étant donné qu'Inc et lui ont échappé à une analyse d'urine surprise uniquement parce que Pemulis a laissé entendre à Mme Incandenza qu'il balancerait à Incster qu'elle avait eu une sorte d'intermède sportif de haut niveau avec John Wayne, or Avril est une figure administrative de celles qu'il ne vaut mieux pas emmerder et qui attend froidement son heure, et, de même que C. [« Gretel la vache laitière en coupe transversale »] Tavis, elle n'est pas à proprement parler fan de Pemulis, en tout cas pas depuis l'incident de la poignée électrifiée de la porte de Rusk et le litige consécutif. Les -drines ne semblaient pas faire effet. Au lieu d'une poussée de verve compétitive, Pemulis ne ressentait qu'une légère déconnexion déplaisante et une sorte de sécheresse imposée dans les yeux et la bouche, comme s'il marchait face à un vent chaud.) De toute sa vie Pemulis n'avait jamais vu son propre Pa que dans un T-shirt blanc Hanes irrémédiablement jauni sous les bras.

« Y a pas de justice parce que rien n'est *vrai* », pleurait Possalthwaite dans ses mains. Ses petites épaules de flanelle tressautaient.

Dans les canalisations d'une douche quelque chose de vieux soupira et gargouilla, un bruit répugnant.

« Allez, secoue-toi. » Pemulis sortait tous les articles nécessaires au match et les repliait et les plaçait avec une précision militaire dans son sac Dunlop non offert à titre gracieux. Il posa un pied sur le banc et jeta un coup d'œil rapide de chaque côté. « Parce que si c'est ça qui te ronge, alors je te promets, Postalcode : y a des choses qui sont béton, cent pour cent vraies. »

Freer avait fait une pince avec ses doigts et s'attaquait à l'autre joue. « Laisse-le pleurer. Laisse le bébé jouer avec son zizi. Ça pisse et ça chiale. 13 ans nom de Dieu. À 13 ans, un môme, ça s'est jamais frotté à la vraie déception. Ça a même pas entrevu la vraie désillusion et la frustration et la douleur. À 13 ans, la douleur c'est une rumeur. Comment ça s'appelle. L'angoisse. C'est un bébé, il reconnaîtrait pas l'angoisse incarnée si elle lui sautait dessus pour l'étrangler.

– Comme par exemple la vraie angoisse d'avoir un bouton sur la joue, Vike, hein ?

– Taille ça en pointe et assieds-toi dessus, Pemulis », fit Freer sans prendre la peine de le regarder. Bouche tordue, le Viking leva son gros menton pour inspecter la chair de ses joues, tournant légèrement la tête pour profiter des miroirs latéraux.

Pemulis souriait de toutes ses dents tandis qu'il essayait de visualiser Keith Freer assis en position du lotus dans une camisole de force, le regard vide, enchaînant les notes hautes de *There's No Business Like Show Business* entouré d'aides-soignants en blouse

blanche et d'infirmières en coiffe qui claquaient tous des doigts, battaient le rythme en silence ad vitam avec leurs chaussures d'hôpital blanches de mauvaise qualité. Il était en pantalon et ses pieds brun clair étaient nus. Il hésita entre un T-shirt bleu avec une tarentule noire et un gris avec en rouge, coïncidence, « La vodka est l'ennemie de la production » écrit probablement en russe. Ses quatre bons sticks Dunlop étaient empilés sur le banc à la gauche de Possalthwaite. Il en prit deux et éprouva la tension du cordage en frappant la tranche de l'un contre la face de l'autre et en écoutant le bruit des cordes avant d'inverser les sticks et de répéter l'opération. La tension parfaite émet une tonalité précise. Des Dunlop Enqvist TL Composite taille moyenne. 304,95 $ E.U. dans le commerce. Les véritables cordes en boyau dégagent une espèce de douce puanteur vaguement dentaire. Le point et l'accent circonflexe du logo. Il ne regardait plus trop Possalthwaite. Il opta pour le T-shirt en cyrillique avec son glyphe de bouteille. Il le roula et passa d'abord la tête par l'encolure, à l'ancienne, comme faisait feu son super Pa. Ici tous les mômes plus chic passaient les bras en premier. Et ensuite la tête. On peut aussi distinguer les boursiers à ce que, pour une raison inconnue, ils enfilent d'abord une chaussette et une chaussure, puis l'autre chaussette et l'autre chaussure. Prenez Wayne par exemple, qui se trouvait dans leur chambre juste après le déjeuner quand Pemulis avait décidé de venir chercher des Tenuate d'avant-match. La chambre de Wayne était juste à côté et il se tenait penché sur la table de chevet pharmacopéique de Troeltsch, torse nu et les cheveux mouillés, les yeux chassieux et le nez brillant à cause du produit hydratant sur ses narines irritées par les Kleenex. Le Viking serrait une balle de tennis humide dans sa main gauche tout en examinant son front principalement au toucher. La contre-stratégie psychique de Pemulis consistait à ne pas paraître plus pressé que lui de s'habiller, de s'étirer et de sortir de là. Pemulis – qui craignait et détestait que l'on se trouve dans sa chambre sans son autorisation, et qui était tout le temps sur le dos de Schacht parce qu'il oubliait de fermer à clé derrière lui, et qui n'était pas intimidé par le talent et le succès et la froide réserve de Wayne mais qui se tenait sur ses gardes quand celui-ci était dans les parages, un peu comme un prédateur redoutable ne serait pas intimidé mais sur ses gardes dans les parages d'un autre prédateur redoutable, surtout depuis sa performance virtuose mais tendue dans un certain bureau de l'administration une semaine plus tôt, dont aucun d'eux n'avait reparlé – avait demandé calmement à Wayne s'il pouvait l'aider, et tout aussi calmement Wayne avait continué à farfouiller dans le contenu de la table de chevet pour grand malade de Troeltsch et répondu sans lever les yeux qu'il était venu prendre des Seldane[am] à Troeltsch, et en effet au petit déjeuner Pemulis avait entendu Troeltsch expliquer à Wayne qui se mouchait sans arrêt que les Seldane étaient l'arme de classe nucléaire des antihistaminiques et qu'ils ne provoquaient pas de somnolence empêchant de fonctionner à un régime extrême. Pemulis ajusta les élastiques arrière de son jock-strap, essayant de se rappeler le détail important de ce souvenir avec Wayne. Wayne voulait avoir les idées claires et les poumons extrêmement fonctionnels parce

qu’il allait devoir jouer contre le Syrien du tournoi Satellite dans un match d’exhibition informel à 15 h 15. Ce n’était pas Wayne qui avait apporté cette explication ; Pemulis l’avait déduite du e-tableau. Si Pemulis demeurait sur ses gardes et indécis quant à la présence non autorisée de Wayne dans sa chambre c’était en partie à cause du tract, car étant donné un certain incident dans un certain bureau il n’était pas impossible que Wayne décide de soupçonner la main de Pemulis derrière ce tract en police médiévale Olde English punaisé sur divers tableaux et inséré dans le TP d’E.T.A., dans le e-tableau des 11/14, annonçant un exposé d’arithmétique du binôme John Wayne / Dr Avril Incandenza devant les 14 ans et moins de 14 ans préquadrivium sur la manière de faire entrer 17 dans 56 plus de 3,294 fois. Le détail important était que Wayne à demi vêtu s’était trouvé là avec un pied nu et l’autre en chaussette et chaussure. Pemulis secoua légèrement la tête et baissa les yeux sur Possalthwaite et s’efforça de saliver.

Le haut-parleur près de l’horloge dans le mur en béton à côté du sauna crachota et annonça le début de l’émission hebdomadaire de WETA, avec son générique strident interprété par Joan Sutherland. Pemulis déposa ses tennis de ville sur son étagère à chaussures de ville. « Secoue-toi, T.P. C’est juste une bouffée d’angoisse. Ton père t’a gouspillé, t’es sous le choc mais ça va pas durer. Y a de la vérité philosophique qui gicle de partout. Disney World ou pas. Nez ou pas. L’Eschaton n’est pas mort, tu peux me croire. Officiellement ou pas. T’as une vocation, un talent. Un lance-missiles de ton calibre. Touche le fond et relève la tête, mon petit bouchon. »

Possalthwaite avait levé le visage de ses mains, il fixait froidement quelque chose derrière Pemulis et ses lèvres étaient animées de leur réflexe de succion habituel qui lui valait tant de railleries. Son visage avait l’aspect récuré de celui d’un enfant qui a pleuré tout son soûl. Ses mains avaient laissé sur ses joues des araignées brunes de teinture de benjoin. Il avait deux petites marques de contusion sous les yeux. Son nez toujours couvert de bandes de sparadrap horizontales reniflait grassement. « Je zuis bas don bedit bouchon.

– C’est ce que disent tous les petits bouchons, mon gars », fit le Viking d’une voix neutre, extirpant quelque chose d’une narine avec une pince à épiler. Pemulis avait l’impression que ses sinus étaient des autoroutes, son odorat était bien plus aiguisé qu’il n’était souhaitable dans un vestiaire. Le casier de Freer béant à côté de celui de Gloeckner à côté de celui de ce cher Inc révélait le colposcope qui brillait sous la lumière des plafonniers et ses sticks Fox à grand tamis d’un orange fluo gerbant avec le logo peint sur le cordage.

Possalthwaite se grattait un pied avec les ongles de l’autre. « Si on peut plus faire confiance à ses parents…

– Je suis d’accord mais en même temps je te rappelle que la gouspille que t’encaisses, elle est basée sur des émotions et pas sur des faits. »

Possalthwaite ouvrit la bouche.

« Tu vas me dire que si tu peux pas faire confiance à l'incontestable amour paternel alors tu peux faire confiance à personne, et si tu peux pas faire confiance aux gens alors en quoi est-ce que tu peux avoir confiance, en termes de fiabilité éternelle, mon Postal Weight, je me trompe ?

– Oh nom d'un petit sapin de Noël, c'est parti », dit le Viking au reflet de son front.

Pemulis enfilait une chaussette et une chaussure, la bouche au creux de l'oreille de Possalthwaite. « Ton problème, c'est pas des conneries. T'es face à un truc émotiono-philosophique grave. Je trouve que c'est bon signe que tu sois venu m'en parler au lieu de tout garder coincé à l'intérieur.

– Venu t'en parler ? » Freer tournait son gros visage d'un côté et de l'autre. « Il était déjà là en train de chouiner. »

Pemulis essaya de visualiser Keith Freer plié à angle droit par-dessus le filet par deux Bédouins en turban violet et sodomisé sans ménagement, émettant le type de bruits que faisait Jackie Gleason en n & b – que Leith affectionnait tant – quand il avait mal. À Possalthwaite il disait « Parce que je me souviens que je me suis retrouvé face à un truc exactement du même genre, même si c'était pas une histoire d'émotions mais une gouspille plus, disons, philosophiée.

– Lui demande pas ce qu'il veut dire, mon gars », dit Freer.

Puis deux 16 ans entrèrent, G. (« Yardguard ») Rader et un Slave marginal qui avait pour prénom Zoltan et un nom de famille que personne n'arrivait à prononcer, et ils ne tinrent pas compte du conseil de Freer de fuir tant qu'ils le pouvaient parce que le bon Dr Pemulis s'était encore auto-administré un petit traitement et allait se mettre à déblatérer, ils balancèrent leur équipement et sans perdre une seconde attrapèrent des serviettes propres dans le range-serviettes et commencèrent à se les faire claquer sur les fesses.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Possalthwaite.

– Le collet se resserre, le piège se referme, c'est parti. »

Rader fit des moulinets avec ses poignets et enroula la serviette pour obtenir ce qu'il appelait une claquance maximum. Le Viking se retourna et les avertit que s'il sentait la plus légère brise de tissu-éponge à proximité de son cul ils étaient finis, tous les deux. Pemulis sortait ses sticks. Chez les garçons d'E.T.A., les 16 ans constituaient une coterie repliée sur elle-même, conspiratrice, glandulaire, clanique. Ils évinçaient tous ceux qui ne faisaient pas partie de leur catégorie. Ils avaient des techniques et des stratagèmes d'exclusion bien plus sophistiqués que les 18 ou les 14 ans. (Ils tendaient à exclure Stice, en grande partie parce qu'il partageait sa chambre avec Coyle et s'entraînait très souvent avec les 18 ans et se mélangeait avec eux, et depuis peu Kornspan, exclu sous prétexte qu'il était débile et cruel et désormais suspecté par consensus d'avoir torturé et tué les deux chats errants dont on avait trouvé les cadavres calcinés sur la colline pendant les sprints d'échauffement deux semaines plus tôt.) Ils avaient leur propre dialecte et leurs propres codes, des blagues cryptées à l'intérieur de

leurs blagues cryptées [an]. Et à E.T.A. seuls les 16 ans se fouettaient avec des serviettes, et cela seulement pendant un an ou deux, mais ils s'y adonnaient avec fureur, aux coups de serviette, un bref hommage flamboyant au cliché du sportif, une forme de socialisation animée par cette passion simiesque pour les fesses rouges dans des pièces embuées. Ils étaient à l'âge où l'on en découd non pas avec des questions du genre Y a-t-il quelque chose de vrai dans tout ça, mais plutôt du genre Suis-je vrai, Que suis-je, Qu'est-ce que c'est que ça, et ça les rendait bizarres.

Ensuite le timoré Duncan van Slack des équipes B/C des 18 ans, celui qui trimballait une guitare partout avec lui mais n'en jouait jamais et repoussait toutes les demandes pendant les soirées glandouille dans les chambres, et que l'on soupçonnait de ne pas savoir en jouer du tout, et dont le père était prétendument un formidable spécialiste en séquençage du génome à Savannah, passa la tête et le manche de sa guitare par la porte et leur dit de se *grouiller de venir* puis sa tête disparut avant que quiconque ait le temps de lui demander ce qui se passait.

« Si t'étais pas aussi bon avec les vecteurs de lancement je me demanderais si t'es prêt à entendre ça, Poss.

– Je viens de piger que c'est ça le vrai talent des gens chiants : celui de tendre des pièges, dit le Viking. Fuis avant qu'il soit trop tard, mon gars. »

Possalthwaite se moucha dans le creux de son coude et ne répliqua pas.

Pemulis, qui utilisait encore des cordes en boyau, rangea les deux sticks qu'il avait sélectionnés dans leurs housses Dunlop. Il posa une chaussure à semelle orthopédique sur le banc près du postérieur de Postal Weight, jeta un regard rapide à gauche et à droite :

« Tu peux faire confiance aux maths, Toddy. »

Freer dit : « Tu l'as entendu ici en premier. »

Pemulis fermait et rouvrait compulsivement la fermeture d'une des housses. « Fous-nous la paix, Keith. Todd, fais confiance aux maths. À tes copines Math et Matiques. Logique de premier ordre. Elles te laisseront jamais tomber. Les quantités et leurs rapports. Les taux de change. Les statistiques démographiques de Dieu ou de son équivalent. Quand t'as rien d'autre à quoi te raccrocher. Quand le rocher est retombé tout en bas de la montagne. Quand tous ceux qui ont perdu la tête sont contre toi. Quand tu ne sais plus où tu en es. Tu peux te rabattre sur les maths. Parce que leur vérité est une vérité déductive. Indépendante des perceptions et des émotions. Le syllogisme. L'identité. La contraposition. La transitivité. Le générique des cieux. La veilleuse qui éclaire le mur noir de la vie, au milieu de la nuit. Le livre de recettes du paradis. La spirale de l'hydrogène. Méthane, ammoniac, H_2O. Acides nucléiques. A et G, T et C. L'inécultalibité rampante. Socrate est mortel. Les maths ne sont pas mortelles. Ce qu'elles sont c'est ça : écoute : elles sont vraies.

– Et tout ça venant d'un mec à deux doigts de se faire virer depuis je sais pas combien de temps. »

Quelque chose impliquant Freer et un aiguillon pour bétail trempé dans une solution saline refusait de prendre tout à fait forme dans son esprit. Toujours pas de trace de la verve intarissable ou du bien-être du Tenuate, rien qu'un bourdonnement pailleté dans son crâne et l'impression d'avoir des souffleries à la place des sinus. Pemulis avait une propension à respirer par la bouche. Le Viking leva une jambe pour lâcher un pet vaudevillesque en direction de Pemulis, arrachant un rire à Csikszentmihalyi et à Rader, qui s'étaient presque entièrement dévêtus et avaient pris place sur le banc face à Pemulis et Postal Weight, serviette au repos dans la main, qui observaient et qui de temps à autre et sans grand enthousiasme faisaient mine de laisser croire qu'ils s'apprêtaient à se fouetter.

« Je suis pas un matheux, d'après mon père », dit Postal Weight. Encore une fois, son nez congestionné lui avait plutôt fait prononcer les mots *bas*, *batheux* et *bère*. Csikszentmihalyi feinta puis attaqua et il y eut une brève effervescence de tissu-éponge.

Pemulis ouvrit la housse. « L'axiome. Le lemme. Écoute : "Si deux systèmes d'équations paramétriques représentent la même courbe J, mais que dans les deux cas la courbe est tracée dans des directions opposées, alors les deux systèmes d'équations donnent des valeurs pour une intégrale curviligne de J qui sont négatives l'une par rapport à l'autre." Pas de "*si* machin et machin". Pas de "*à condition qu'*un agent immobilier cordial de Boardman, Minnesota, avec des mocassins Banfi à 400 dollars ne change pas d'avis". Chaque fois et pour l'éternité. Implacable comme le *a* dans *a priori*. Une bonne lampe dans une nuit d'encre, Toddobene. »

Il y eut des voix et des bruits de pieds qui couraient, une espèce de chahut. McKenna passa la tête par la porte, jeta un regard frénétique à la ronde et se retira sans un mot. Csikszentmihalyi sortit à sa suite. Freer et Rader dirent à l'unisson C'est quoi ce bordel. Pemulis n'avait fermé qu'un seul bouton de sa braguette et il levait un doigt au plafond en poursuivant :

« … Dans ces moments-là, quand dans une sombre forêt tu auras perdu ton chemin, raccroche-toi à la déduction abstraite. Quand tu seras mis à genoux, agenouille-toi et vénère le double S. Jette-toi tel un chevalier de la foi dans les bras de Peano, Leibniz, Hilbert, L'Hôpital. Tu seras relevé. Fourier, Gauss, Laplace, Rickey. Porté. Jamais lâché. Wiener, Reimann, Frege, Green. »

Csikszentmihalyi revint avec Ortho Stice, tous deux empourprés.

Pemulis descend et remonte compulsivement ses fermetures Éclair, raison pour laquelle il n'a que des pantalons et des shorts de tennis avec des braguettes à boutons.

Cs/yi dit, « Y a déballage. Faut que vous veniez tout de suite. »

Freer se détourna du miroir, les deux mains sur un peigne. « Qu'est-ce qui se passe bordel ?

– John Wayne étale ses pensées les plus profondes en public, c'est pas beau à entendre.

– Ne fais jamais confiance au père que tu peux voir », dit Pemulis à Possalthwaite.

Stice était déjà en train de ressortir et lança par-dessus son épaule, « Troeltsch a mis Wayne à l'antenne et Wayne a pété les plombs. »

318. (dont les théories sur la chasse aux criminels et l'interrogatoire portent la marque des films noirs en n & b que Tine adorait regarder enfant sur les chaînes locales, et qui lui manquent)

319. (et plus encore)

320. Les Bolex H64, H32 et H16 sont livrées avec une tourelle pouvant recevoir trois objectifs à monture C, ce qui donne à ces modèles une sorte de visage extraterrestre avec leurs yeux multiples.

321. (quoique jamais sans son voile)

322. (en fait c'est de la pure connerie mais elle n'est pas contestée par les agents du B.S.S.E.U., qui savent parfaitement y faire pour choisir leurs combats heuristiques)

323. (étant donné le passif du type en matière d'ingestion)

324. Le terme *picaresque* est une référence assez évidente à la tradition comico-surréaliste des avant-gardistes de la région de San Francisco tels que Peterson & Broughton, étant donné que *The Potted Psalm* – avec ses histoires de mère et de Mort – et *The Cage* – avec ses histoires d'emprisonnement crânien et de globe oculaire désorbité – de Peterson sont les pierres angulaires de bon nombre des productions les plus bouffono-parodiques de Soi-Même.

325. 17 NOV. A.S.V.A.I.D.

« Nom d'une pipe », dit Pemulis en serrant la cheville de la jambe qu'il avait croisée pour empêcher son pied de ballotter.

« Rusk et Charles et madame Incandenza sont avec lui. Schtitt a prévu de passer le voir. Loach a fait un examen approfondi de ses réflexes. John Wayne va s'en remettre.

– Ouf, on est tous vachement soulagés », dit Pemulis.

Pemulis, deLint, Nwangi et Watson se trouvaient dans le bureau de la Doyenne des Affaires académiques. Le ventilateur de Mme Inc chuintait et quelque chose vrombissait légèrement dans le carafon de Pemulis. DeLint était derrière le haut bureau avec un air de vilain petit garçon. Personne n'avait précisé si quelqu'un de plus haut placé que lui devait débarquer. Pemulis ne savait pas si c'était une bonne ou une mauvaise nouvelle.

« Je veux être bien sûr d'avoir tout dans l'ordre et dans tes termes. » Nwangi et Watson étaient là pour faire joli. DeLint était seul sur scène. Son visage donnait l'impression de s'ouvrir en deux quand il souriait. « Sans connaissance préalable de quoi que ce soit de fâcheux, tu es entraîné hors du vestiaire et tu te retrouves dans le couloir avec plusieurs autres élèves, et c'est la première fois que tu prends conscience qu'il arrive quelque chose de fâcheux à Wayne. »

Pemulis supposait qu'aucun des administrateurs n'était au courant ; ils fermaient toujours leurs portes insonorisées à 14 h 35 ; Pemulis ignorait ce qu'avait pu dire Wayne, ou Jim Troeltsch, qui s'était bien gardé de montrer le bout d'une narine dans

leur chambre depuis l'émission apocalyptique. Ce n'est qu'à la moitié de son sprint bouche pâteuse jusqu'à la C-204 que Pemulis avait compris ce qui s'était passé, avant de découvrir dans le flacon de Seldane de cette petite bite de Wayne les Tenuate qu'il lui avait piqués. Pemulis eut un frisson en imaginant l'impact des -drines sur son système sanguin vierge et rouge cerise. Le léger vrombissement de son cortex tournant à plein régime était couvert par le chuintement du ventilateur et le bruit des sifflets et des échanges sur les courts et du mégaphone de Schtitt à l'extérieur.

« Je suis en train de me préparer, j'attends Freer et je joue mon rôle de Grand Copain avec Possalthwaite qui est en crise, et là Zoltan et La Ténèbre arrivent genre épileptiques et disent que Troeltsch s'est débrouillé pour que le Duc vide son sac en direct sur WETA.

– Qu'est-ce qu'ils ont dit, que Troeltsch avait piégé Wayne de manière à le faire parler sans qu'il sache que ce serait diffusé dans tout l'établissement sur WETA ? »

Pemulis se rendait compte que son plaidoyer était bien faible, n'importe qui aurait pigé que Wayne devait forcément être assis juste à côté de Troeltsch derrière le bureau arrondi de Lateral Alice Moore face au vieux micro en métal qu'on doit tenir à la main. Il avait déjà entendu de la bouche de Lateral Alice qu'en réalité Wayne avait débarqué tout chamboulé, avait poussé Troeltsch et s'était emparé du micro et mis à déblatérer pendant que Troeltsch et Lateral Alice Moore le regardaient sidérés ; et que Dave Harde, descendu faire de la maintenance sur le troisième rail débranché de L.A.M., en avait été tellement sidéré qu'il avait basculé en avant comme un narcoleptique et qu'il était resté le nez dans la moquette bleue et le cul en l'air pendant presque une heure, et que le stress causé à Lateral Alice avait aggravé sa cyanose au point qu'elle en avait encore tout le visage bleuté et enfoui entre les genoux quand Pemulis l'avait trouvée.

« C'était plutôt une impression générale et je crois que j'ai pu mal interpréter l'agitation des gars. Et en plus Wayne n'avait pas du tout l'air d'être Wayne, enfin c'est vrai, personne ne dirait jamais ce genre de conneries s'il ne se croyait pas seul avec Troeltsch, surtout pas Wayne parce qu'on sait tous que c'est un peu la discrétion incarnée. »

Les narines de deLint étaient pâles et dilatées, comme chaque fois, Pemulis le savait, qu'il sentait qu'on lui racontait des conneries et qu'il savait qu'on le savait. Pemulis savait que deLint l'attendait au tournant depuis l'incident avec le mec de P.W.T.A. qui s'était mis à trembler et à déblatérer à P.W.T.A., alors que ce n'était pas du tout la même histoire. L'ironie de la chose était que l'intoxication de Wayne était un parfait accident et en aucun cas la faute de Pemulis mais, à tout prendre, celle de Troeltsch, sauf que son cortex n'arrivait pas à trouver le moyen de le faire comprendre sans admettre la possession de -drines, or ça, vu la dangerosité du terrain pharmaceutique depuis l'Eschaton et l'urologue de l'A.T.O.N.A.N., ça équivalait à faire un Clipperton. Nwangi souriait de toutes ses dents tiers-mondistes quasi aveuglantes mais ne disait rien. Les yeux de Watson étaient presque voilés par un film de stupidité, moins une

lenteur qu'une totale absence d'esprit, une lampe éteinte sous le porche annonçant qu'il n'y a personne à la maison. Pemulis repéra le tract sur Wayne, Mme I. et la formule mathématique déviante au milieu des papiers que deLint avait dans la main.
« Ce qui est selon tes propres mots la première fois que tu prends conscience qu'il arrive quelque chose de fâcheux à Wayne.
– La première fois ça a été quand je suis sorti, alors que j'essayais encore de donner des conseils à Postheimer, et que là dans les haut-parleurs y avait Wayne, et Keith a remarqué qu'il faisait une espèce d'imitation du Dr Tavis. »
Ç'avait été étrange. À côté, Stice passait pour un amateur. Wayne avait dit à Troeltsch de jouer le rôle d'une ado, et lui faisait Tavis ado qui lui demandait de sortir avec lui ; Pemulis eut un frisson ; il ne se rappelait pas avec précision tous les tics, que Wayne avait manifestement enregistrés à force de se retrouver assis à côté de Tavis qui le soûlait de paroles dans le bus du retour après une victoire, mais grosso modo c'était Chuckie Tavis qui draguait une pom-pom girl canadienne ou autre et qui lui racontait qu'il allait être tout à fait franc avec elle : il avait une peur bleue d'être rejeté ; il lui disait en face que demain il allait lui demander de sortir avec lui et il la *suppliait* de ne pas lui mettre explicitement un râteau si elle n'en avait pas envie, de réfléchir à une excuse plausible – même s'il disait que bien sûr il était conscient que ce qu'il était en train de lui dire rendrait l'excuse difficile à croire, maintenant qu'il lui avait ouvertement demandé d'inventer une excuse.
« Après quoi toute l'Académie entend que Mr Troeltsch incite Wayne à jeter publiquement l'anathème sur ses divers camarades et instructeurs.
– Je dois dire que Troeltsch avait un peu l'air d'avoir tout manigancé d'une manière ou d'une autre, monsieur, c'est l'impression que j'ai eue.
– Qualifiant Corbett Thorp de… » Là deLint fit semblant de compulser ses papiers d'une manière qui obligea Pemulis à voir plusieurs fois le tract du 17 dans 56 au cours de l'opération.
« Je crois que l'expression était "abruti estropié", dit Nwangi à deLint.
– Oui, "abruti estropié". Et Francis Unwin je cite "ressemble à un rat pris au piège sur le court". Et Disney R. Leith serait je cite "le genre de mec à côté de qui on se retrouve toujours assis aux cérémonies". Mademoiselle Richardson-Levy-O'Byrne-Chawaf présiderait une sorte de commission chargée je cite des "mini-nichons". À propos du Coach Schtitt, je cite, il semblerait qu'il ait "été privé d'une espèce d'hydratation vitale depuis sa naissance". Mr Nwangi ici présent serait en substance si j'ai bien saisi je cite "le type de gars qui va manger au chinois avec toi mais qui ne te fait même pas goûter ce qu'il a commandé".
– Ça veut dire mesquin. » Nwangi rejeta la tête en arrière tout sourire, à la manière d'un aveugle. Le plus terrifiant dans tout cela était que, dans le scénario de Wayne, Tavis réussissait à séduire la pom-pom girl canadienne ou autre, alors même que pendant le rencard il lui avouait en toute franchise qu'il lui avait fait part de sa peur d'être rejeté uniquement dans l'optique stratégique de paraître différent des autres

garçons, plus honnête et plus franc, si bien que dans ce scénario l'honnêteté épuisait tellement la fille qu'elle finissait par s'allonger en étoile de mer et à le laisser la caramboler juste pour qu'il la boucle. Sauf que – encore plus terrifiant – il ne la bouclait pas.

« … notamment une sorte d'imitation du Dr Tavis poursuivant un monologue pendant un acte d'accouplement, dit deLint tout en cherchant la référence dans sa paperasse. À propos de Bernadette Longley : "On dirait que c'est sa tête qui a poussé sous ses cheveux et pas l'inverse." À propos de Mary Esther Thode : "une tronche de crêpe". À propos de feu le fondateur de notre Académie et mari de la Doyenne des Aff. ac. : "Il pétait tellement plus haut que son cul que les satellites se plaignaient de l'odeur." Fin de citation. À propos de son propre partenaire de double, Hal Incandenza : "selon toute apparence accro à tout ce qui n'est pas attaché, ne court pas plus vite que lui et peut tenir dans la bouche".

– Je crois me rappeler que le terme exact était *s'insérer*. » Pemulis se donna un coup de pied, mentalement parlant. Le truc de la crêpe s'était étiré sur une quinzaine de secondes, Wayne avait dépeint le visage de M. E. Thode comme étant circulaire, roussi, criblé de taches et de cratères, pâteux, luisant, mou, et ainsi de suite. Et en outre, plus terrifiant encore, Pemulis avait appris par Inc que le stratagème du pseudo-Tavis sur le thème du « Je vis dans la peur qu'on me rejette » figurait en fait dans le top 5 ou 10 des inquiétantes « Stratégies » d'Orin le punter et frère d'Inc pour caramboler des jeunes femmes mariées et au sujet desquelles il passait des coups de fil à Hal.

« Nous avons été informés que Donni Stott a "une peau d'attaché-case, c'est une super pub ambulante pour la crème solaire". Quant à moi je suis, et là je cite, ouvrez les guillemets, "un homme qui ne prêterait pas vingt-cinq cents à sa mère pour qu'elle achète un patin en caoutchouc pour sa béquille".

– Là où vous voulez en venir, c'est que ça va avoir un impact sur ma participation au WhataBurger ? »

Nwangi serra puis frappa son genou. Son visage ressemblait trait pour trait à une hachette très sombre. Tex Watson tendit la main derrière la console près de laquelle il était affalé et produisit la casquette de capitaine de Pemulis qu'il agita comme s'il allait la lancer à un chien. De quelque part sous le fauteuil de Nwangi furent tirés deux balances pharmaceutiques, plusieurs loupes de bijoutier, le stock de flacons de Visine vides et stériles de la dépanneuse, plus tous les flacons de la table de nuit de Troeltsch, lequel Troeltsch avait clairement mangé un énorme bout de fromage bien puant en échange de son immunité.

Pemulis sentit dans sa bouche le goût métallique d'une sévère angoisse gastrique. « Je demande à voir la Doyenne des Aff. ac. avant qu'on aille plus loin.

– Nous avons encore mademoiselle Heath, qui semble obséder quelqu'un aujourd'hui, et qui serait le genre de personne à je cite "pleurer devant les tours de magie". Nous avons un Rik Dunkel qui "ne trouverait pas son cul avec ses deux mains et une

boussole de marin”. Nous avons un match retour avec mademoiselle Heath, décrite comme “toujours à la lisière d’un immense continent d’hystérie menstruelle”. Nous avons notre bien-aimé Tex, assis juste ici, décrit comme ayant “un minitrognon rempli de liquide au bout de la colonne vertébrale” en lieu et place d’un cortex normalement développé.

– Aubs, je ne plaisante pas : il faut que j’interface avec madame Inc sur un sujet pressant. Dites-lui que ça concerne les relations E.U.-Canada. »

Le rire de Nwangi fut perçant, avec ce léger sifflement de bouilloire propre aux grands hommes noirs du monde entier. « Elle te transmet ses *amitiés*, c’est ce qu’elle a dit de te dire. » Il se frappa le genou trois fois.

DeLint paraissait un peu moins content parce qu’il ne comprenait pas ce qui se passait et n’aimait pas jouer les porteurs de messages codés, mais il n’avait tout de même pas l’air mécontent : « Michael Mathew Pemulis, la Doyenne des Affaires académiques de cette Académie nous a chargés de te dire que l’administration est naturellement bien trop soucieuse de l’état de l’un de nos deux plus grands talents actuels, qui a fait les frais d’une mauvaise blague et reçu une dose de stimulant artificiel prohibé par les lois fédérales, le règlement de l’A.T.O.N.A.N. et les stipulations du code d’Honneur d’Enfield Tennis Academy sur les Substances artificielles, pour s’accorder la satisfaction de te transmettre les amitiés de la Doyenne et son souhait que, je cite, “puisse la route venir toujours à ta rencontre où que tes futurs pas te mènent”. »

DeLint fouilla son oreille. « Je crois que c’est un bon résumé. »

Pemulis devint très calme, son visage un masque de cuivre. Il respirait parfaitement par le nez et l’air du bureau semblait mentholé. Tout devint très calme en lui, solennel et aussi limpide que la glycérine. « Aubs, avant qu’on grave dans le marbre quelque chose qu’on regrettera tous et je vous promets que vous et madame Inc aussi je… »

DeLint dit : « On m’a laissé entendre que soit tu pouvais finir le trimestre pour valider tes matières, soit tu pouvais accrocher ta petite casquette pleine de poches au bout d’un bâton comme un bandana et aller voir si un autre établissement de l’A.T.O.N.A.N. accepterait un senior sans la moindre recommandation, parce que l’impression que j’ai c’est que tu peux te brosser pour que l’administration te fasse une recommandation. »

Tex Watson dit quelque chose à propos de l’urine.

Pemulis recroisa les jambes. DeLint regarda Nwangi :

« Je crois qu’il a perdu sa langue.

– Je crois qu’il n’a rien à répondre.

– Je n’y crois pas.

– Et aussi, ce que tu menaçais l’administration de colporter, tu es invité à le colporter depuis la colline la plus haute que tu trouveras, car bientôt ce ne sera plus celle-ci. »

Entre deux éclats de rire, Nwangi réussit à dire, « Et les poignées des portes de l’administration ont été recouvertes de caoutchouc et reliées à la terre, les fichiers recryptographiliés, tous les miroirs des chambres réanodisés et scellés avec du mastic, madame Inc a dit de te dire. »

Le petit froufrou semblable à celui d'un jeu de cartes provenant des ailes de la fée de la merde, qu'il imagine sous les traits d'une sorte d'incube violet avec le froncement de sourcils plein de plis de son Pa. Pemulis se gratta derrière l'oreille très calmement. « Et ça a une influence sur le WhataBurger, à tout hasard ? »

DeLint dit à Pemulis qu'il le tuait tandis que Watson les regardait tous un par un et que Nwangi se balançait d'avant en arrière et sifflait et se frappait le genou, et Pemulis, bouche cousue et respirant avec une terrible aisance, trouva leur bonne humeur presque contagieuse.

326. Publié par la Division des S.T.T. du Massachusetts, il recense les réunions de tous les programmes en 12-Étapes, hormis les plus marginaux et cinglés, ayant lieu dans la ville, la banlieue et la région, dans le North et le South Shore, à Cape Cod et à Nantucket.

327. Trope inspiré par Pemulis et utilisé par Hal pour désigner l'arrêt de son Bob H. quotidien secret, qui était au départ un trait d'humour noir et est devenu en l'espace d'une semaine le nom que donne Hal à son abstinence quand il y pense, à propos duquel tout AA de Boston lui aurait dit que ce n'est pas une manière très prometteuse de se représenter la chose, question apitoiement sur son sort.

328. Sauf bien sûr auprès d'une certaine catégorie d'accros à la pornographie et à l'onanisme, ce qui a donné naissance à une poignée de confréries à programme en 12-Étapes particulièrement dégueus.

329. (d'après M. Bain, son petit frère sudorifère et agora-compulsif)

330. Bourde latine, le terme correct pour parler d'autodéfense étant *se defendendo* ; au choix, une confusion avec une expression empruntée au vocabulaire juridique ou un lapsus postfreudien, ou encore (moins probable) une pique indirecte et très subtile envoyée à Gately par Ewell qui connaît intimement la scène du cimetière dans *Hamlet* – à savoir acte V, scène 1, l. 9.

331. Kétorolac trométhamine, analgésique non narcotique, un Motrin plus musclé et un peu plus ambitieux – ®Syntex Labs.

332. International Brotherhood of Electrical Workers, fraternité internationale des travailleurs du secteur de l'électricité.

333. Doxycycline hyclate, un antibiotique par voie intraveineuse – ®Parke-Davis Pharmaceuticals.

334. Chlorhydrate d'hydrocodone + paracétamol, un analgésique narcotique par voie orale de catégorie C-III – ®DuPont Pharmaceuticals.

335. Ou peut-être le *Babel*.

336. Slogan des AA de Boston désignant les tentatives pour décrocher d'une Substance addictive sans l'aide d'aucun Programme.

337. Tests standardisés Advanced Placement mis en place par E.T.S.[ao], auxquels Hal Incandenza s'était inscrit en anglais et en français (parisien).

338. Le bâtiment du College of Basic Studies à l'angle de Commonwealth et Granby, à trois kilomètres environ à l'est-sud-est d'E.T.A.

339. Aéroport de Dorval, aéroport international de Montréal, l'aéroport de Cartierville étant maintenant réservé aux vols intra-Québec.

340. (Ce qui n'est pas le cas en réalité, mais elle portait du parfum la dernière fois qu'elle avait mis ce huipil.)

341. Une église catholique romaine tout près de Brighton Center.

342. *Sic*.

343. Ou bien un visage tordu par un dégoût involontaire devant le crochet et l'absence de bras de Don G., peut-être.

344. À ce sujet il existe une blague au sein des AA qui combine la 1re et la 12e Étapes : « J'ai perdu la maîtrise de ma vie et j'aimerais mettre mon éveil spirituel en pratique avec toi. »

345. Référence aux mois de janvier-février de l'A.S.V.A.I.D., quand une ou plusieurs personnes inconnues se sont promenées chez les 16 ans et ont enduit certaines brosses à dents d'une substance finalement identifiée comme étant de l'extrait de noix de bétel, ce qui déclencha un mouvement de panique et tout un tas de querelles intestines et eut pour résultat les visites répétées d'une demi-douzaine d'élèves chez le Dr E. Zegarelli, chirurgien-dentiste, pour des blanchiments, jusqu'à ce que le sabotage des brosses à dents cesse aussi mystérieusement qu'il avait commencé ; et à présent, neuf mois après les faits, on n'a toujours pas la moindre idée de l'identité du ou des coupables ni de leur but.

346. Qui ne va pas jusqu'à Enfield-Brighton mais jusqu'à Roxbury et Mattapan, des endroits où il n'est pas du tout recommandé de se retrouver la nuit, quand on est blanc et pas au maximum de ses capacités.

347. Cf. sous-note a de la note 12.

348. Anexsia – ®SmithKline Beecham Laboratories.

349. Levo-Dromoran – ®Roche, Inc.

350. Numorphan, une sorte de Dilaudid édulcoré – ®DuPont Pharmaceuticals.

351. Perwin NX – ®Boswell Medications Ltd., Canada –, classé C-III car il est connu que les Canadiens sont des malades en matière de prévention d'abus potentiels.

352. Ou chlorhydrate de chlordiazépoxide – ®Roche, Inc. –, un anxiolytique de type Valium bas de gamme.

353. Un narcotique par voie orale, l'entrée de gamme des C-III, avec des effets secondaires et des sensations en dents de scie qui propulsent souvent les consommateurs un échelon plus haut, vers les C-II.

354. Ou sulfate d'hyoscyamine – ®Schwarz Pharma Kremers Urban, Inc. –, un antispasmodique prescrit contre tous les troubles allant de la colite au syndrome du côlon irritable.

355. Ou méthaqualone, désormais produit hors de l'O.N.A.N. sous l'appellation commerciale de Parestol.

356. Qui devint plus tard un tiers de la bande des locataires dépouilleurs d'apparts de luxe, et même, plus tard encore, le fidèle bras droit de Gately pour certaines de ses invasions de domicile les plus désastreuses, y compris celle d'un certain G. DuPlessis que Kite en vint à regretter exponentiellement plus que Gately, une fois que les A.F.R. en eurent fini avec lui.

357. MDA, MDMA (« X »), MMDA-2 (« Love Boat »), MMDA-3a (« Eve »), DMMDA-2 (« Starry Night »), etc.

358. Lesquelles présentent une ressemblance suspecte avec les études indigestes du Professeur H. Bloom sur l'*influenza* artistique – bien que l'on voie mal le rapport entre les discussions sur le Déluge ou les ancêtres défunts et *The Cage*, le classique à petit budget de S. Peterson, qui traite principalement d'un œil roulant péripatétiquement de-ci de-là, si ce n'est que J. O. Incandenza adorait ce film et en insérait de petits extraits ou y faisait référence à peu près partout où il le pouvait ; peut-être la « disjonction » ou « déconnexion » entre le film à l'écran et la discussion universitaire sur l'art fait-elle partie de la démarche [ap].

359. Même si, comme dans les représentations du crime organisé dans le divertissement populaire, ils changeaient régulièrement de téléphone portable pour éviter d'éventuels dispositifs d'écoute – Sorkin achetait de nouveaux appareils et ouvrait de nouvelles lignes, Gately empruntait plus souvent le téléphone d'élèves infirmières avant de le leur rendre quelques jours plus tard. Un des plus grands défis pour Gately dans cette carrière était de se souvenir de tous ces putains de numéros et de toutes les adresses des apparts de luxe qui changeaient chaque semaine alors qu'il était presque tout le temps défoncé aux Bam-Bam.

360. Cimétidine – ®SmithKline Beecham Pharmaceuticals –, gélules de 800 mg pour les soucis cranio-vasculaires en général (dérivé, ce qui est à souligner, du même ergot de seigle que le LSD).

361. Concernant les deux zigouillages que Sorkin eut à ordonner au cours de cette période, il faut peut-être noter qu'il évita les deux Tours et leur préféra DesMonts et Pointgravé, les deux violents tas de muscles anciennement québécois qui n'avaient de réelle allégeance ni d'appartenance à aucune communauté et louaient leurs services aux bookmakers et aux usuriers de toute la région. Dans son rôle de percepteur coercitif, Gately dézingua une personne, mais au fond c'était un accident – le débiteur était blond, et il buvait des Heineken, et quand les choses avaient dégénéré il avait aspergé Gately de gaz lacrymo si bien qu'un voile de rage écarlate avait aveuglé ce dernier, et lorsqu'il avait repris ses esprits la tête du débiteur avait pivoté de 180° sur son cou et la petite bombe de gaz lacrymo était complètement enfoncée dans une de ses narines, et jamais Gately n'éprouva un tel effroi dans un contexte professionnel jusqu'au coup du PIC canadien étouffé, qui de toute façon intervint beaucoup plus tard, alors que Gately était bien plus enclin à la non-violence.

362. Insuline de porc purifiée dans une suspension de zinc – ®Lilly Pharmaceuticals.

363. Un lycée d'élite privé près de Methuen.

364. En général 10 % soustraits des gains ou ajoutés à la mise.

365. Ou acétylcystéine-20 – ®Bristol Laboratories –, un prophylactique nébulisable visant à prévenir l'accumulation post-traumatique de mucosités anormales, visqueuses ou épaisses.

366. Prononcé avec un *ch-* dur caractéristique du North Shore, comme pour *Chicago* et *champagne*.

367. Que les internes en neuro-urologie appellent, avec moins de tact, « Vertige de la bite ».

368. Ce cher vieux Dilaudid produit par les laboratoires Knoll – 666 $/g en gros et 5 $/mg dans la rue, selon le cours en vigueur en A.R.M.S.M.

369. Une « mine de sel », vodka et lait de magnésie, qui file la nausée à Gately, lequel préfère le qualifier mentalement d'« arnaque ».

370. (Par opposition à l'affrontement de soi, vraisemblablement.)

371. Voir note 142 *supra*.

372. Le rectangle de ratio d'aspect 1,3:1 balayé par les faisceaux d'électrons dans l'imagerie vidéo, désormais remplacée par l'imagerie numérique HD en champ solide à entrelacements multiples [aq].

373. Plutôt 1926 A.S., d'après les archives photographiques du Museum of Modern Art de NNY City. En outre *n.b.* le cliché – qu'Avril a toujours détesté, Hal s'en souvient bien [ar] – est bien antérieur à la première fois où J.O.I. a tenu un appareil photo entre ses mains.

374. Que ce soit en simple contre lui ou en double à ses côtés, lorsque Hal est sur le court avec Wayne il a toujours l'impression flippante que Wayne maîtrise non seulement son SNC mais aussi son rythme cardiaque et sa tension artérielle, le diamètre de ses pupilles, etc., impression qui en plus d'être flippante le déconcentre et ajoute à la tension de jouer avec Wayne.

375. Établissement situé à Winter Park, Floride, et traitant les questions liées à l'enlisement, à la codépendance et à la compulsion.

376. Ou Lorazépam – ®Wyeth- Ayerst Labs –, un anxiolytique révéré, 25 mg/jour suffisant à anxiolyser un cheval de trait de bonne taille.

377. Référence probable au Doryx, la doxycycline hyclate de chez Parke-Davis, le missile de croisière des antibiotiques contre les bactéries à Gram négatif.

378. Chlorhydrate de naloxone, le missile Exocet des antagonistes narcotiques – ®DuPont Pharm. –, en seringues préremplies de 2 ml/20 ml de solution saline.

379. Le troisième truc le plus dur à trouver dans les rues de Boston après l'opium vietnamien pur et la puissante DMZ ; le Sunshine est un mélange de chlorhydrate de pentazocine et d'acide méfénamique [as] – ®Sanofi Winthrop Canada, Inc. – appellation commerciale Talwin-PX – sérum jaune fluo, seringues préremplies de 7 ml/20 ml de solution saline.

380. Talwin-NX – ®Sanofi Winthrop E.U.

OceanofPDF.com

a.
Tenuate est l'appellation commerciale du chlorhydrate de diéthylpropion, Marion Merrell Dow Pharmaceuticals, en théorie un agent anti-obésité délivré sur ordonnance plébiscité par certains athlètes pour ses propriétés légèrement euphorisantes et mobilisatrices de ressources, sans les grincements de dents ni les affreuses descentes post-pic de tension qu'infligent les -drines plus velues telles que le Fastin et le Cylert, mais avec tout de même une tendance déconcertante à provoquer des nystagmus oculaires post-pic. Nystagmus ou pas, le Tenuate a la préférence de Michael Pemulis, qui amasse pour sa consommation personnelle toutes les capsules blanches de Tenuate 75 mg qu'il peut dégotter et ne les vend pas ni ne les échange, sauf parfois à son voisin de chambrée Jim Troeltsch, lequel tanne Pemulis pour qu'il lui en cède et va aussi en barboter en douce, deux par deux, dans la casquette de capitaine qui sert d'entrepôt à Pemulis, persuadé qu'ils améliorent la faconde de ses commentaires sportifs experts, barbotage dont Pemulis ne connaît que trop bien l'existence, et dont il se vengera l'heure venue, vous pouvez y compter.

b.
Patchs transdermiques de fabrication artisanale, généralement chargés de MDMA ou de Muscimole, avec pour support transdermique du DDMS ou du DMSO sans ordonnance.

c.
Suivant les dispositions de la Loi continentale de l'A.C.M.T. sur les substances réglementées, la hiérarchie O.N.A.N.D.E.A. des analgésiques/antipyrétiques/anxiolytiques établit des catégories allant de C-II à C-VI, les substances C-II (par ex. Dilaudid, Demerol) étant jugées les plus lourdes au regard de la dépendance et des abus possibles, tandis que les C-VI sont à peu près aussi puissantes qu'un bisou magique de votre maman.

d.
Extrait de Comstock, Posner et Duquette, « Les pathologistes rieurs : travaux typiques de l'*après-garde* anticonfluentielle : analyses du mouvement vers la stase dans les films conceptuels nord-américains (avec Beth B., Vivienne Dick, James O. Incandenza, Vigdis Simpson, E. et K. Snow) », *ONANite Film and Cartridge Studies Annual*, vol. 8, n° 1-3, A.P.L.A.P., p. 44-117.

e.
À l'exception possible de *Cage III – Spectacle gratuit*, la série *Cage* d'Incandenza ne présente aucun lien perceptible avec le classique de Sidney Peterson, *The Cage* (1947).

f.
Voir Romney et Sperber, « La production de James O. Incandenza contient-elle quelque chose de réellement original, qui ne soit ni du plagiat ni une récupération ? », *Post-Millennium Film Cartridge Journal*, n° 7-9, automne-hiver A.W.P., p. 4-26.

g.
E. Duquette, « Louange à la vision : optique et désir dans quatre films d'après-garde », *Cartridge Quarterly East*, vol. 4, n° 2, A.R.M.S.M., p. 35-39.

h.

Anonyme, « Voir n’est pas croire », *Cartridge Quarterly East*, vol. 4, n^{o} 4, A.R.M.S.M., p. 93-95.

i.

Ibid.

j.

Ne cherchez pas.

k.

Ibid.

l.

C.-à-d. les Grammairiens militants du Massachusetts, un comité d’action politique qu’Avril a fondé avec deux ou trois très chers amis et collègues de la région de Boston.

m.

Ingrédient antisclérotique miracle qui faisait fureur pendant l’Année du robot ménager silencieux Maytag.

n.

Eliot Kornspan, maigrichon à l’époque, avant que Loach et Freer s’occupent de lui.

o.

Pendant un temps, sophistiqués et quelque peu ataviques, les services de Télépicerie permettaient de passer commande via son TP et d’être livré chez soi par des types à dégaine d’étudiants, souvent en quelques heures, évitant ainsi le stress et l’agression aux néons des courses alimentaires en public. En A.S.V.A.I.D. ce modèle est encore très répandu dans certaines zones et plus tellement dans d’autres. Le premier service de Télépicerie n’a même pas été lancé à Boston avant l’AECMCRMFIT2007STPI/ILM, B, M(*s*) où il demeure surtout un truc bas de gamme pour prolétaires, curieusement.

p.

InterLace couvre à peu près toute la partie habitable de l’O.N.A.N. ; chaque nation constitue (sans entrer dans les détails) une « Grille » de diffusion de divertissement.

q.

Après Meech Lake I, Charlottetown I et II, et Meech Lake II, ce fut la cinquième et dernière tentative d’Ottawa d’apaiser le Québec au moyen d’un amendement constitutionnel officialisant le droit de la province gauloise à « préserver et promouvoir une société et une culture distinctes ».

r.

La guerre de la Conquête, que les Québécois nomment « guerre des Britanniques et des Sauvages », v. 1754-1760 A.S., dont les ultimes batailles se sont déroulées dans les plaines d’Abraham en 1759 et à Montréal en 1760, et au cours desquelles les Anglais et les Américains ont flanqué des raclées et donné des leçons à grande échelle, ce que les Québécois ne leur ont jamais vraiment pardonné, car ils ont une mémoire de l’affront qui tient de la légende. Le roué Amherst était présent, aussi, à Ticonderoga et à Montréal, avec ses redoutables couvertures contaminées par la variole.

s.

Grammaire et sens.

t.
Le Parti États-Unis propres de Johnny Gentle, Célèbre Crooner.

u.
C’est probablement un mensonge – à E.T.A. personne d’autre ne sait quoi que ce soit au sujet des caméras dans la cuisine, la salle de bains, etc. de la MdP.

v.
Sic.

w.
Cette tendance à une abstraction complexe est parfois désignée comme « Pensée cannabique » ; et, d’ailleurs, le prétendu « syndrome de démotivation » consécutif à la consommation massive de Bob Hope porte mal son nom, car les fumeurs de Bob Hope ne se désintéressent pas du fonctionnement pratique, mais se mettent plutôt à se penser cannabiquement dans des labyrinthes d’abstraction réflexive qui semblent jeter le doute sur la simple possibilité de tout fonctionnement pratique, et le labeur mental nécessaire à trouver la sortie absorbe toute l’attention disponible et donne au fumeur de Bob Hope assis sans bouger un air torpide et apathique et démotivé, quand en réalité il se démène pour sortir d’un labyrinthe. Notez que la faim dévorante (la « fringale ») qui accompagne l’ivresse cannabique peut être un mécanisme naturel de défense contre ce genre de perte des fonctions pratiques, puisqu’il n’existe aucune fonction au monde plus pratique que la recherche de nourriture.

x.
Il faut savoir qu’Orin n’avait jamais promené S. Johnson de sa vie. Il n’aimait pas beaucoup ce chien, qui essayait tout le temps de s’accoupler à sa jambe gauche. Et de toute façon, c’était surtout le chien de Mme Incandenza, il ne faisait de l’exercice qu’avec Mme Incandenza, et à des horaires précis et invariables.

y.
Oui, c’est ça, nous commençons peut-être à mettre le doigt dessus : non pas « valorisable » mais « valorisé ».

z.
Corollaire de la suggestion des AA de Boston aux nouveaux venus célibataires de ne pas se lancer dans une relation amoureuse au cours de la première année de sobriété. La principale raison à cela, les AA de Boston vous l’expliqueront tôt ou tard si vous les mettez au pied du mur, est que la suppression soudaine de Substances laisse un énorme vide dans la psyché du nouveau venu, causant une douleur que le nouveau venu doit subir et qui doit le faire tomber à genoux en implorant que les AA et bien sûr la Puissance Supérieure comblent ce vide, or les relations amoureuses passionnées agissent comme un analgésique trompeur face à la douleur, et tendent à accrocher les concernés l’un à l’autre tels des isotopes avides de covalence, et à ce qu’ils fassent de l’autre un substitut aux Réunions et aux Activités du Groupe et Capitulent, et ensuite si la relation capote (ce qui est aussi fréquent que vous l’imaginez entre nouveaux venus) les deux concernés sont anéantis et la douleur du vide est encore plus grande qu’avant et ils ne peuvent plus s’appuyer sur la force découlant du travail intensif avec les AA pour résister à l’anéantissement sans se tourner de nouveau vers la Substance. Ici parmi les apophtegmes appropriés on pourrait citer « Les toxicos ne tombent pas amoureux, ils prennent des otages » (*sic*) et « Un alcoolique est un missile qui appelle à l’aide ». Et ainsi de suite. Pour les nouveaux venus, cette histoire de non-relation est habituellement le Waterloo

des suggestions, et le célibat est le sujet qui distingue ceux qui s'Accrochent de ceux qui retournent Là-Bas.

aa.
N.L.-F. s'est même débrouillée pour que les Masters ne puissent être lus qu'à 585 trs/min au lieu des 450 trs/min d'un lecteur de TP grand public.

ab.
Cf. note 297 *infra*.

ac.
Crème anti-boutons.

ad.
Cartouche résumé CBC/PATHÉ 1200-0000 n° 911-24-04, 4 mai A.W.P., © A.W.P. PATHÉ Nouvelle Toujours, Ltd.

ae.
Voir Phelps et Phelps, *Les Sectes du Je inébranlable : Précis des cultes de la spéculation monétaire, de la mélanine, du fitness, des bioflavonoïdes, de la spectation, de l'assassinat, de la stase, de la propriété, de l'agoraphobie, de la réputation, de la célébrité, de l'acrophobie, de la performance, d'Amway, de la gloire, de l'infamie, de la difformité, de la scopophobie, de la syntaxe, de la technologie grand public, de la scopophilie, du presleyisme, de l'hunterisme, de l'Enfant Intérieur, de l'Éros, de la xénophobie, de l'amélioration chirurgicale, de la rhétorique motivationnelle, de la douleur chronique, du solipsisme, du survivalisme, de la prétérition, des mouvements anti-avortement, du suicide kevorkianiste, de l'allergie, de l'albinisme, du sport, du chiliasme et du TéléDivertissement dans l'Amérique du Nord pré-O.N.A.N.*, © A.W.P.

af.
Hormis dans certaines variantes très ésotériques.

ag.
Expression que Struck insère sans même prendre la peine d'en vérifier la définition que Day, trop dans les vapes, n'a pas donnée, ce qui est presque suicidaire en soi, vu que Poutrincourt sait précisément quelles sont les facilités de Struck en français, ou plutôt ses difficultés.

ah.
Cf. note 327 *infra*.

ai.
Sorte d'argile sèche et glaiseuse, à fort pouvoir absorbant, que certains utilisent pour l'adhérence de leurs grips, que d'autres évitent comme la peste car elle est très riche en silicates d'aluminium et que la panique autour de « l'aluminium cause d'impuissance » en A.C.M.T. reste très présente dans l'esprit de certains joueurs pubères.

aj.
Une bonne partie des élèves de dernière année n'a pas cours en dernière heure ou alors leur emploi du temps prévoit une heure d'études, et lorsque deux de ces élèves – par ex. Pemulis et Freer – ont un match programmé, ils commencent à 14 h 30 au lieu de 15 h 15, et finissent tôt en général, un gros

plus qui leur permet de débouler dans la salle de musculation et dans le vestiaire à des moments creux où il n'y a personne.

ak.
Un avantage de la médiocrité en tournoi, c'est qu'elle permet de monter s'asseoir dans les gradins et de prendre le soleil sur les pieds et le torse, vu qu'on est dégagé de la compétition au mieux dès le deuxième tour. Ainsi, des pieds d'une pâleur risible servent d'indice pervers sur le statut compétitif d'un joueur, comme une bouche édentée au hockey, peut-être, ou quelque chose dans ce goût-là.

al.
Spécialement conçues pour entrer très vite en réaction avec les enzymes hydrolytiques appelées estérases, et ainsi avoir disparu des tissus dans les trente-six heures.

am.
Cf. note 22 *supra*.

an.
Par exemple, pendant le premier mois de leur tournée des terres battues européennes, l'été dernier, à un signal convenu, les 16 ans se penchaient en avant et sautaient en cercle avec de grands mouvements des bras et les phalanges qui frôlaient le sol, en se frappant la poitrine et en faisant « Eh ah hi hou ha », sans arrêt, jusqu'au moment où ils avaient remis ça dans la file d'attente des douanes à l'aéroport d'Orly et que le prorecteur N. Hartigan avait fini par perdre patience et piqué une crise d'hystérie tellement effrayante chez une personne de sa taille que cette pratique avait cessé aussi mystérieusement qu'elle avait débuté.

ao.
Educational Testing Service Inc., Princeton, New Jersey.

ap.
(À supposer bien sûr qu'il y ait une démarche.)

aq.
Raison pour laquelle le nom de l'entreprise fondatrice de Noreen Lace-Forché était une espèce de jeu de mots narquois : l'*entrelacement* 2:1 (ou *interlace* en anglais) était le nom que l'on donnait du temps de la télévision pré-HD au procédé consistant à diviser le cadre de l'image en deux champs de 262,5 lignes pour le balayage standard d'une trame de 525 lignes… Une blague incompréhensible par les non-initiés et destinée aux Quatre Grands à qui Noreen L.-F. faisait les yeux doux à cette époque-là.

ar.
D'où la relative incongruité de sa présence aujourd'hui encore sur le mur du living-room de la MdP, quatre ans après le *felo de se* d'Incandenza – car après tout personne n'avait demandé à Avril de le laisser là où il était.

as.
Analgésique non narcotique commercialisé aux E.U. sous le nom de Ponstel – ®Parke-Davis – et surtout prescrit (étrangement) pour la dysménorrhée, une espèce de Midol de classe nucléaire.

at.
Les Assassins en Fauteuil Roulant, une des cellules terroristes anti-O.N.A.N. les plus féroces et les plus redoutées.

au.
Voir note 297 *infra*.

av.
Chlorhydrate de propranolol, Wyeth-Ayerst, un bêtabloquant antihypertenseur.

aw.
(dans la parcelle que possède la famille Mondragon au cimetière de St Adalbert dans une campagne désormais pleine de champs de patates au bord de l'autoroute provinciale 204, dans le comté de L'Islet, Québec, pile à la limite de ce qui est maintenant la Concavité Est, si bien qu'il fallut reporter les funérailles puis les faire à toute allure entre deux cycles d'annulation)

ax.
Il va de soi que « s'y faire » n'est pas la même chose qu'« être fou de joie ».

ay.
Phalange calgarienne procanadienne.

OceanofPDF.com